

LES
MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES,

TRADUITS EN FRANÇAIS

PAR M. GALLAND,

Membre de l'Académie des Inscriptions et
Belles-Lettres, Professeur de Langue Arabe
au Collège Royal ;

CONTINUÉS

PAR M. CAUSSIN DE PERCEVAL,

Professeur de Langue Arabe au Collège Impérial.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ LE NORMANT, IMP.-LIBRAIRE,
RUE DES PRÊTRES SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS.

1806.

Les Mille et Une Nuits



Le Normant, Paris, 1806

Exporté de Wikisource le 09/01/2016

TABLE

DU TOME PREMIER.

[AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR](#)

[Éloge de M. Galland](#)

[Extrait d'une Dissertation sur les Romans, par La Harpe](#)
[À Madame la Marquise d'O](#)

[Préface](#)

[Les Mille et Une Nuits, conte arabe.](#)

[Fable. L'Âne, le Bœuf et le Laboureur](#)

[PREMIÈRE NUIT. Le Marchand et le Génie](#)

II^e NUIT.

III^e NUIT.

IV^e NUIT.

[Histoire du premier Vieillard et de la Biche](#)

V^e NUIT.

VI^e NUIT.

[Histoire du second Vieillard et des deux Chiens noirs](#)

VII^e NUIT.

VIII^e NUIT.

[Histoire du Pêcheur](#)

IX^e NUIT.

X^e NUIT.

XI^e NUIT.

[Histoire du Roi Grec et du Médecin Douban](#)

XII^e NUIT.

XIII^e NUIT.

XIV^e NUIT.

Histoire du Mari et du Perroquet

XV^e NUIT.

Histoire du Visir puni

XVI^e NUIT.

XVII^e NUIT.

XVIII^e NUIT.

XIX^e NUIT.

XX^e NUIT.

XXI^e NUIT.

XXII^e NUIT.

Histoire du jeune Roi des isles Noires

XXIII^e NUIT.

XXIV^e NUIT.

XXV^e NUIT.

XXVI^e NUIT.

XXVII^e NUIT.

XXVIII^e NUIT.

Histoire de trois Calenders, fils de rois, et de cinq Dames de Bagdad

XXIX^e NUIT.

XXX^e NUIT.

XXXI^e NUIT.

XXXII^e NUIT.

XXXIII^e NUIT.

XXXIV^e NUIT.

XXXV^e NUIT.

XXXVI^e NUIT.

XXXVII^e NUIT.

Histoire du premier Calender, fils de roi

XXXVIII^e NUIT.

XXXIX^e NUIT.

XL^e NUIT.

Histoire du second Calender, fils de roi

XLI^e NUIT.

XLII^e NUIT.

XLIII^e NUIT.

XLIV^e NUIT.

XLV^e NUIT.

XLVI^e NUIT.

Histoire de l'Envieux et de l'Envié

XLVII^e NUIT.

XLVIII^e NUIT.

XLIX^e NUIT.

L^e NUIT.

LI^e NUIT.

LII^e NUIT.

LIII^e NUIT.

Histoire du troisième Calender, fils de roi

LIV^e NUIT.

LV^e NUIT.

LVI^e NUIT.

LVII^e NUIT.

LVIII^e NUIT.

LIX^e NUIT.

LX^e NUIT.

LXI^e NUIT.

LXII^e NUIT.

TABLE

DU TOME DEUXIÈME.

LXIII^e NUIT.

[Histoire de Zobéïde](#)

LXIV^e NUIT.

LXV^e NUIT.

LXVI^e NUIT.

LXVII^e NUIT.

[Histoire d'Amine](#)

LXVIII^e NUIT.

LXIX^e NUIT.

[Histoire de Sindbad le marin](#)

LXX^e NUIT.

[Premier voyage de Sindbad le marin](#)

LXXI^e NUIT.

LXXII^e NUIT.

[Second voyage de Sindbad le marin](#)

LXXIII^e NUIT.

LXXIV^e NUIT.

[Troisième voyage de Sindbad le marin](#)

LXXV^e NUIT.

LXXVI^e NUIT.

LXXVII^e NUIT.

LXXVIII^e NUIT.

[Quatrième voyage de Sindbad le marin](#)

LXXIX^e NUIT.

LXXX^e NUIT.

LXXXI^e NUIT.

LXXXII^e NUIT.

Cinquième voyage de Sindbad le marin

LXXXIII^e NUIT.

LXXXIV^e NUIT.

LXXXV^e NUIT.

Sixième voyage de Sindbad le marin

LXXXVI^e NUIT.

LXXXVII^e NUIT.

LXXXVIII^e NUIT.

Septième et dernier voyage de Sindbad le marin

LXXXIX^e NUIT.

XC^e NUIT.

Les trois pommes

XCI^e NUIT.

XCII^e NUIT.

Histoire de la Dame massacrée, et du jeune homme son mari

XCIII^e NUIT.

Histoire de Noureddin Ali, et de Bedreddin Hassan

XCIV^e NUIT.

XCV^e NUIT.

XCVI^e NUIT.

XCVII^e NUIT.

XCVIII^e NUIT.

XCIX^e NUIT.

C^e NUIT.

CII^e NUIT.

CIV^e NUIT.

CV^e NUIT.

CVI^e NUIT.

CVII^e NUIT.

CVIII^e NUIT.

CIX^e NUIT.

CX^e NUIT.

CXI^e NUIT.

CXII^e NUIT.

CXIII^e NUIT.

CXIV^e NUIT.

CXV^e NUIT.

CXVI^e NUIT.

CXVII^e NUIT.

CXVIII^e NUIT.

CXIX^e NUIT.

CXX^e NUIT.

CXXI^e NUIT.

CXXII^e NUIT.

CXXIII^e NUIT.

[Histoire du petit bossu](#)

CXXIV^e NUIT.

CXXV^e NUIT.

CXXVI^e NUIT.

CXXVII^e NUIT.

CXXVIII^e NUIT.

[Histoire que raconta le marchand chrétien](#)

CXXIX^e NUIT.

CXXX^e NUIT.

CXXXI^e NUIT.

CXXXII^e NUIT.

CXXXIII^e NUIT.

CXXXIV^e NUIT.

CXXXV^e NUIT.

CXXXVI^e NUIT.

CXXXVII^e NUIT.

CXXXVIII^e NUIT.

CXXXIX^e NUIT.

CXL^e NUIT.

[Histoire racontée par le pourvoyeur du sultan de Casgar](#)

CXLI^e NUIT.

CXLII^e NUIT.

CXLIII^e NUIT.

CXLIV^e NUIT.

CXLV^e NUIT.

CXLVI^e NUIT.

CXLVII^e NUIT.

CXLVIII^e NUIT.

CXLIX^e NUIT.

TABLE

DU TOME TROISIÈME.

CL^e NUIT.

[Histoire racontée par le médecin juif](#)

CLI^e NUIT.

CLII^e NUIT.

CLIII^e NUIT.

CLIV^e NUIT.

CLV^e NUIT.

CLVI^e NUIT.

CLVII^e NUIT.

[Histoire que raconta le tailleur](#)

CLVIII^e NUIT.

CLIX^e NUIT.

CLX^e NUIT.

CLXI^e NUIT.

CLXII^e NUIT.

CLXIII^e NUIT.

CLXIV^e NUIT.

CLXV^e NUIT.

CLXVI^e NUIT.

[Histoire du Barbier](#)

CLXVII^e NUIT.

[Histoire du premier frère du Barbier](#)

CLXVIII^e NUIT.

CLXIX^e NUIT.

CLXX^e NUIT.

[Histoire du second frère du Barbier](#)

CLXXI^e NUIT.

CLXXII^e NUIT.

CLXXIII^e NUIT.

[Histoire du troisième frère du Barbier](#)

CLXXIV^e NUIT.

[Histoire du quatrième frère du Barbier](#)

CLXXV^e NUIT.

CLXXVI^e NUIT.

[Histoire du cinquième frère du Barbier](#)

CLXXVII^e NUIT.

CLXXVIII^e NUIT.

CLXXIX^e NUIT.

CLXXX^e NUIT.

[Histoire du sixième frère du Barbier](#)

CLXXXI^e NUIT.

CLXXXII^e NUIT.

CLXXXIII^e NUIT.

CLXXXIV^e NUIT.

CLXXXV^e NUIT.

[Histoire d'Aboulhasan Ali Ebn Becar, et de Schemselnihar,
favorite du calife Haroun Alraschild](#)

CLXXXVI^e NUIT.

CLXXXVII^e NUIT.

CLXXXVIII^e NUIT.

CLXXXIX^e NUIT.

CXC^e NUIT.

CXCI^e NUIT.

CXCII^e NUIT.

CXCIII^e NUIT.

CXCIV^e NUIT.

CXCV^e NUIT.

CXCVI^e NUIT.

CXCVII^e NUIT.

CXCVIII^e NUIT.

CXCIX^e NUIT.

CC^e NUIT.

CCI^e NUIT.

CCII^e NUIT.

CCIII^e NUIT.

CCIV^e NUIT.

CCV^e NUIT.

CCVI^e NUIT.

CCVII^e NUIT.

CCVIII^e NUIT.

CCIX^e NUIT.

CCX^e NUIT.

CCXI^e NUIT.

[Histoire des amours de Camaralzaman, prince de l'isle des](#)

[Enfans de Khaledan, et de Badoure, princesse de la Chine](#)

CCXII^e NUIT.

CCXIII^e NUIT.

CCXIV^e NUIT.

CCXV^e NUIT.

CCXVI^e NUIT. Suite de l’histoire de Camaralzaman

CCXVII^e NUIT.

[Suite de l’histoire de la princesse de la Chine](#)

CCXVIII^e NUIT.

[Histoire de Marzavan, avec la suite de celle de Camaralzaman](#)

CCXIX^e NUIT.

CCXX^e NUIT.

CCXXI^e NUIT.

CCXXII^e NUIT.

TABLE

DU TOME QUATRIÈME.

[Avertissement](#)

CCXXIII^e NUIT.

[Séparation du prince Camaralzaman d’avec la princesse
Badoure](#)

[Histoire de la princesse Badoure, après la séparation du prince
Camaralzaman](#)

CCXXIV^e NUIT.

[CCXXV^e NUIT. Suite de l’histoire du prince Camaralzaman,
depuis sa séparation d’avec la princesse Badoure](#)

CCXXVI^e NUIT.

CCXXVII^e NUIT.

CCXXVIII^e NUIT.

Histoire des princes Amgiad et Assad

CCXXIX^e NUIT.

CCXXX^e NUIT.

Le prince Assad arrêté en entrant dans la ville des Mages

CCXXXI^e NUIT.

Histoire du prince Amgiad et d'une dame de la ville des Mages

CCXXXII^e NUIT.

CCXXXIII^e NUIT.

Suite de l'histoire du prince Assad

CCXXXIV^e NUIT.

CCXXXV^e NUIT.

CCXXXVI^e NUIT.

Histoire de Noureddin et de la belle Persienne

Histoire de Beder, prince de Perse, et de Giauhare, princesse du royaume de Samandal

Histoire de Ganem, fils d'Abou Aïbou, l'esclave d'Amour

TABLE

DU TOME CINQUIÈME.

Avertissement

Suite de l'histoire de Ganem, fils d'Abou Aïbou, l'esclave d'amour

[Histoire du prince Zeyn Alasnam, et du roi des Génies](#)
[Histoire de Codadad et de ses frères](#)
[Histoire de la princesse de Deryabar](#)
[Histoire du Dormeur éveillé](#)
[Histoire d'Aladdin, ou la Lampe merveilleuse](#)

TABLE

DU TOME SIXIÈME.

[Suite de l'histoire d'Aladdin, ou la Lampe merveilleuse](#)
[Les aventures du calife Haroun Alraschild](#)
[Histoire de l'aveugle Baba-Abdalla](#)
[Histoire de Sidi Nouman](#)
[Histoire de Cogia Hassan Alhabbal](#)
[Histoire d'Ali Baba et de quarante voleurs exterminés par une esclavz](#)

TABLE

DU TOME SEPTIÈME.

[Histoire d'Ali Cogia, marchand de Bagdad](#)
[Histoire du cheval enchanté](#)
[Histoire du prince Ahmed, et de la fée Pari-Banou](#)

Histoire des deux sœurs jalouses de leur cadette

TABLE

DU TOME HUITIÈME.

Préface du traducteur de la continuation des Mille et une Nuits
Nouvelles aventures du calife Haroun Alraschild, ou histoire de
la petite fille de Chosroès Anousschirvan

Le Bimaristan, ou histoire du jeune marchand de Bagdad et de
la dame inconnue

Le médecin et le jeune traiteur de Bagdad

Histoire du sage Hicar

Histoire du roi Azadbakht, ou des dix visirs

Histoire du marchand devenu malheureux

Histoire du marchand imprudent et de ses deux enfans

Histoire d'Abousaber, ou de l'homme patient

Histoire du prince Behezad

Histoire du roi Dadbin, ou de la vertueuse Aroua

Histoire du roi Bakhtzeman

Histoire du roi Khadidan

Histoire du roi Beherkerd

Histoire du roi Hanschah et d'Abouteman

Histoire du roi Ibrahim et de son fils

Histoire de Soleïman-schah

Histoire de l'esclave sauvé du supplice

TABLE

DU TOME NEUVIÈME.

[ATTAF, ou l'homme généreux](#)

[Histoire du prince Habib et de Dorrat Algoase](#)

[Histoire du roi Sapor, souverain des isle Bellour ; de Camar](#)

[Alzeman, fille du génie Alatrous, et de Dorrat Algoase](#)

[Histoire de Naama et de Naam](#)

[Histoire d'Alaeddin](#)

[Histoire d'Abou Mohammed Alkeslan](#)

[Histoire d'Aly Mohammed le joaillier, ou du faux calife](#)

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

Toutes les éditions DES MILLE ET UNE NUITS qui ont précédé celle-ci, sont tellement remplies de fautes d'impression et de ponctuation, que la lecture en est non-seulement pénible, mais qu'on y rencontre des pages tout à fait inintelligibles. L'édition *in-8°*, qui fait partie de la bibliothèque des Fées, est plus belle que les autres, mais non plus correcte. Les éditeurs ont suivi, avec une espèce de soin, les fautes de tout genre qui défiguroient les éditions précédentes.

Nous avons donc pensé que le public accueillerait avec plaisir une édition des Contes Arabes, purgée non-seulement des fautes d'impression et de ponctuation, mais même des nombreuses incorrections qui appartiennent au traducteur. C'est ce travail que nous publions aujourd'hui. En corrigeant ce qui nous a paru nuire à la clarté et à la correction, nous avons scrupuleusement respecté le fonds du style, qui a le mérite rare d'être facile et naturel, et par conséquent convient parfaitement au genre.

Comme les Contes Arabes sont, sans contredit, l'ouvrage le plus propre à faire connoître les mœurs, les usages et la religion des peuples orientaux, nous avons joint au texte des notes rares et courtes, qui feront de cet ouvrage un livre plus instructif sans être moins amusant.

Nous avons cru devoir aussi mettre en tête de cette édition,

une Notice historique sur M. Galland ; nous avons préféré celle que M. Bose, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions, a prononcée dans cette société célèbre, dont le traducteur DES MILLE ET UNE NUITS a été un des membres les plus distingués. Enfin, après cette Notice, on lira sûrement avec plaisir le jugement de M. de La Harpe, sur les Contes Arabes. Ce morceau curieux est extrait d'une dissertation de cet habile critique sur les romans.

Nous renvoyons, pour de plus grands détails, à la préface que M. Caussin de Perceval, traducteur des deux derniers volumes de cette édition, a mise en tête du huitième tome.

ÉLOGE

DE M. GALLAND^[1].

ANTOINE GALLAND naquit en 1646, de pauvres mais honnêtes parens, établis dans un petit bourg de Picardie, nommé Rollo, à deux lieues de Montdidier, et à six de Noyon.

Il n'avoit que quatre ans, et il étoit le septième enfant de la maison, quand son père mourut. Sa mère ne sachant à quoi l'employer, et réduite elle-même à vivre du travail de ses mains, fit tant qu'elle le plaça enfin dans le collège de Noyon, où le Principal et un chanoine de la cathédrale voulurent bien partager entr'eux le soin et les frais de son éducation.

Il y reste jusqu'à l'âge de treize à quatorze ans, qu'il perdit tout à-la-fois ses deux protecteurs ; ce qui l'obligea à revenir chez sa mère avec un peu de latin, de grec, et même d'hébreu, dont elle ne connoissoit nullement le mérite, et dont il n'étoit pas non plus en état de faire un grand usage.

Elle se détermina aussitôt à lui faire apprendre un métier. Antoine Galland obéit ; et, malgré toute sa répugnance, il demeura un an entier avec le maître chez qui on l'avoit mis en apprentissage. Mais, soit qu'il ne fût pas né pour un art vil et abject, ou que plus vraisemblablement ce fût le goût des lettres qui lui élevât le courage, il quitta un jour, et prit le chemin de Paris, sans autres fonds que l'adresse d'une vieille parente qui

y étoit en condition, et celle d'un bon ecclésiastique qu'il avoit vu quelquefois chez son chanoine à Noyon.

Cette tentative lui réussit au-delà de ses espérances : on le produisit au Sous-Principal du collège du Plessis, qui lui fit continuer ses études, et le donna ensuite à M. Petitpied, docteur de Sorbonne. Là, il se fortifia dans la connoissance de l'hébreu et des autres langues orientales, par la liberté qu'il avoit d'en aller prendre des leçons au collège Royal, et par l'envie qu'il eut de faire le catalogue des manuscrits orientaux de la bibliothèque de Sorbonne.

De chez M. Petitpied, il passa au collège Mazarin, qui n'étoit pas encore en plein exercice ; mais un professeur, nommé M. Godouin, y avoit rassemblé un certain nombre d'enfans de trois ou quatre ans seulement, parmi lesquels étoit M. le duc de la Meilleraie ; et il se proposoit de leur faire apprendre le latin fort aisément et fort vite, en mettant auprès d'eux des gens qui ne leur parleroient jamais d'autre langue. M. Galland, associé à ce travail, n'eut pas le temps de voir quel en seroit le succès : M. de Nointel, nommé à l'ambassade de Constantinople, l'emmena avec lui, pour tirer des Églises grecques des attestations en forme sur les articles de leur Foi, qui faisoient alors un grand sujet de dispute entre M. Arnaud et le ministre Claude. M. Galland, arrivé à Constantinople, y acquit bientôt l'usage du grec vulgaire, par les longues conférences qu'il eut avec un patriarche déposé, et plusieurs métropolitains, qui, persécutés par les bachas, s'étoient réfugiés dans le palais de France. Il tira d'eux et des autres chefs de l'Église, les attestations qu'on avoit demandées, et il joignit tout ce qu'il avoit pu recueillir de leurs entretiens.

M. de Nointel, de son côté, ayant renouvelé avec la Porte les capitulations du commerce, prit cette occasion d'aller visiter les Échelles du Levant, d'où il passa à Jérusalem, et dans tous les autres lieux de la Terre-Sainte qui ont quelque réputation. M. Galland fut du voyage : il alloit à la découverte ; il annonçoit ensuite à M. l'ambassadeur ce qu'il avoit trouvé de curieux ; il copioit les inscriptions, il dessinoit, le mieux qu'il pouvoit, les autres monumens ; souvent même il les enlevoit, suivant la facilité qu'il y avoit à les faire transporter ; et c'est à de pareils soins que nous devons, entr'autres, les marbres singuliers qui sont aujourd'hui dans le cabinet de M. Baudelot, et dont le P. Dom Bernard de Montfaucon a publié quelques fragmens dans sa Palæographie.

M. Galland ne jugea pas à propos de retourner à Constantinople avec M. de Nointel ; il aima mieux revenir à Paris : il y arriva en 1675 ; et à l'aide de quelques médailles qu'il avoit ramassées, il fit connoissance avec MM. Vaillant, Carcavy et Giraud. Ces trois curieux l'engagèrent, pour peu de chose, dans un second voyage au Levant, d'où il rapporta, l'année suivante, beaucoup de médaillons, qui ont passé dans le cabinet du roi.

En 1679, M. Galland fit un troisième voyage, mais sur un autre pied. Ce fut aux dépens de la Compagnie des Indes orientales, qui, pour faire sa cour à M. Colbert, avoit imaginé de faire chercher dans le Levant, pas un connoisseur, ce qui pourroit enrichir son cabinet et sa bibliothèque. Le changement qui arriva dans cette Compagnie-là, fit cesser, au bout de dix-huit mois, la commission de M. Galland ; mais M. Colbert, qui en fut informé, l'employa par lui-même ; et après sa mort, M.

le marquis de Louvois l'obligea à continuer encore quelque temps ses recherches, sous le titre d'Antiquaire du roi. Pendant ce long séjour, M. Galland apprit à fonds l'arabe, le turc, le persan, et fit quantité d'observations singulières.

Il étoit prêt à s'embarquer à Smyrne, quand il pensa y périr par un prodigieux tremblement de terre.

La grande et première secousse vint sur le midi, temps auquel il y a communément du feu dans toutes les maisons ; et cette circonstance joignit au bouleversement général un incendie épouvantable : plus de quinze mille habitans furent ensevelis sous les ruines, ou dévorés par les flammes. M. Galland fut préservé du feu par un privilège assez ordinaire aux cuisines des philosophes ; et les décombres de son toit l'enterrèrent de manière que par des espèces de petits canaux interrompus, il jouissoit encore de quelque respiration : c'est ce qui le sauva ; car il n'en fut retiré que le lendemain.

Il repassa en France à la première occasion qu'il en eut ; et à son retour à Paris, M. Thévenot, garde de la bibliothèque du roi, l'employa jusqu'à sa mort, qui arriva quelques années après.

M. d'Herbelot l'engagea ensuite à lui prêter son secours pour l'impression de sa Bibliothèque Orientale ; mais celui-ci mourut encore au bout de quelque temps, laissant son ouvrage à moitié imprimé. M. Galland le continua tel que nous l'avons, et en fit la préface.

Il n'eut pas moins de part à l'édition du *Ménagiana* qui parut alors : on croit même que c'est lui qui a fourni tous les matériaux du premier volume. Il avoit encore donné

immédiatement auparavant une *relation de la mon de sultan Osman, et du couronnement de sultan Mustapha*, traduite du turc, et un *Recueil de maximes et de bons mots, tirés des ouvrages des Orientaux*.

Après la mort de M. d'Herbelot, il s'attacha à M. Bignon, premier président du grand conseil, qui, par un goût héréditaire à sa famille, vouloit toujours avoir auprès de lui quelqu'homme de lettres. M. Bignon mourut aussi l'année suivante ; et il sembloit que ce fût le sort de M. Galland de perdre, en moins de rien, ces protections utiles que le mérite le plus reconnu est quelquefois très-long-temps à obtenir ; mais celle de ce digne magistrat passa les bornes ordinaires : il lui laissa une petite pension viagère ; et par surcroît de bonheur ou de consolation, M. Foucault, conseiller-d'état, qui étoit alors intendant en Basse-Normandie, l'appela auprès de lui.

Dans le doux loisir d'une situation si tranquille, au milieu d'une ample bibliothèque et d'un riche amas de médailles, M. Galland composa plusieurs petits ouvrages, dont quelques-uns ont été imprimés à Caën même, comme un *Traité de l'origine du café, traduit de l'arabe*, et trois ou quatre *Lettres sur différentes médailles du Bas-Empire*. C'est encore là qu'il a commencé l'immense traduction de ces *Contes Arabes*, si connus sous le nom des *Mille et une Nuits*, dont les premiers volumes ont paru en 1704, et dont on a vu jusqu'à présent dix tomes, qui ne sont guère que le quart de l'ouvrage.

Quoique M. Galland demeurât encore à Caën en l'année 1701, il ne laissa pas d'être admis par le roi dans l'Académie des Inscriptions, lors de son renouvellement ; et aussitôt il entreprit pour elle un *Dictionnaire Numismatique, contenant*

l'explication des noms de dignités, des titres d'honneur, et généralement de tous les termes singuliers qu'on trouve sur les médailles antiques, grecques et romaines.

Il revint enfin à Paris en 1706 ; et depuis ce temps-là jusqu'à sa mort, il a toujours été d'une assiduité exemplaire à nos assemblées ; il y a lu un très-grand nombre de dissertations : les unes tirées de son Dictionnaire Numismatique, ou de l'explication qu'il avoit faite de la plupart des médailles choisies du cabinet de M. Foucault ; les autres du commerce de lettres qu'il entretenoit avec plusieurs savans étrangers, MM. Cuper, Barry, Rhenferd, Réland ; d'autres sur différens points de littérature agités dans la compagnie ; d'autres enfin sur des monumens orientaux, au sujet desquels on le consultoit souvent, sur-tout depuis l'année 1709, qu'il avoit été nommé professeur en langue arabe au collège Royal.

Mais ce ne sont pas là les seuls ouvrages qu'ait laissés M. Galland. On en a trouvé un plus grand nombre encore dans ses papiers, et les plus considérables sont :

Une Relation de ses voyages, en deux porte-feuilles in-4° ;

Une Description particulière de la ville de Constantinople ;

Des additions à la Bibliothèque orientale de M. d'Herbelot, dont on feroit un volume in-folio aussi gros que celui qui est imprimé ;

Un Catalogue raisonné des historiens turcs, arabes et persans ;

Une Histoire générale des empereurs turcs ;

Une Traduction de l'Alcoran, avec des remarques historiques-critiques fort amples, et des notes grammaticales

sur le texte ;

Une suite de la traduction des Mille et une Nuits, pour la valeur d'environ deux volumes ;

Tant d'ouvrages, qui semblent marquer une extrême facilité, étoient le fruit d'un travail dur et suivi, qui pour le nombre des productions, surpasse ordinairement la facilité même.

M. Galland travailloit sans cesse, en quelque situation qu'il se trouvât, ayant très-peu d'attention sur ses besoins, n'en ayant aucune sur ses commodités ; remplaçant quand il le falloit par ses seules lectures, ce qui lui manquoit du côté des livres ; n'ayant pour objet que l'exactitude, et allant toujours à sa fin sans aucun égard pour les ornemens qui auroient pu l'arrêter.

Simple dans ses mœurs et dans ses manières comme dans ses ouvrages, il auroit toute sa vie enseigné à des enfans les premiers élémens de la grammaire, avec le même plaisir qu'il a eu à exercer son érudition sur différentes matières.

Homme vrai jusque dans les moindres choses, sa droiture et sa probité alloient au point, que rendant compte à ses associés de sa dépense dans le Levant, il leur comptoit seulement un sou ou deux, quelquefois rien du tout pour les journées, qui, par des conjonctures favorables, ou même par des abstinences involontaires, ne lui avoient pas coûté davantage.

Il mourut le 17 février dernier^[2] d'un redoublement d'asthme, auquel se joignit, sur la fin, une fluxion de poitrine : il avoit 69 ans.

L'amour des lettres est la dernière chose qui s'est éteinte en lui. Il pensa, peu de jours avant sa mort, que ses ouvrages, le

seul, l'unique bien qu'il laissoit, pourroient être dissipés s'il n'y mettoit l'ordre ; il le fit, et de la façon la plus simple et la plus militaire, se contentant de le dire publiquement à un neveu qui étoit venu de Noyon pour l'assister dans sa maladie ; et suivant cette disposition, qui a été fidèlement exécutée, ses manuscrits orientaux ont passé dans la bibliothèque du roi ; son Dictionnaire Numismatique est revenu à l'Académie, et sa traduction de l'Alcoran a été portée à M. l'abbé Bignon, comme un gage de son estime et de sa reconnoissance.

C'est avec une fortune si médiocre, que M. Galland a eu la gloire de faire les plus illustres héritiers.

-
1. [↑] Cet Éloge a été prononcé à l'Académie des Inscriptions et belles-Lettres, dans la séance de Pâques 1715, par M. BOSE, secrétaire perpétuel de cette Académie.
 2. [↑] 1715.

EXTRAIT
D'UNE DISSERTATION
SUR
LES ROMANS,
PAR J. F. LA HARPE[\[1\]](#).

J'aurois du faire mention, en commençant, d'une espèce d'ouvrages qui ont précédé ceux dont je viens de parler, mais qui ne ressemblent à nos romans qu'en ce qu'ils appartiennent à l'imagination. Il est vrai que la féerie et le merveilleux en sont l'abus ; mais l'agrément fait tout pardonner. Je relis tous les ans les Contes Orientaux, et toujours avec plaisir. L'Orient, il faut l'avouer, est le berceau de l'apologue et la source des contes qui ont rempli le monde. Ces peuples, amollis par le climat et intimidés par le gouvernement, ne se sont point élevés jusqu'aux spéculations de la philosophie, et n'ont qu'effleuré les sciences ; mais ils ont habillé la morale en paraboles, et inventé des fables charmantes que les autres peuples ont adoptées à l'envi. Quelle prodigieuse fécondité dans ce genre ! Quelle variété ! Quel intérêt ! Ce n'est pas que dans la mythologie des Arabes il y ait autant d'esprit et de goût que dans celle des Grecs. Les fables de ceux-ci semblent faites

pour des hommes, et celles des autres pour des enfans ; mais ne sommes-nous pas tous un peu enfans dès qu'il s'agit de contes ? Y a-t-il une histoire plus agréable que celle d'Aboulcasem, une histoire plus touchante que celle de Ganem ? D'ailleurs, l'amusement que ces livres procurent n'est pas leur seul mérite : ils servent à donner une idée très-fidelle du caractère et des mœurs de ces Arabes qui ont longtemps régné dans l'Orient. On y reconnoît cette générosité qui a toujours été une de leurs vertus favorites, et sur laquelle l'âme et la verve de leurs poètes et de leurs romanciers semble toujours exaltée. Les plus beaux traits en ce genre nous viennent d'eux : on ne sauroit le nier ; et ce qui rend cette nation remarquable, c'est la seule chez qui le despotisme paroît n'avoir ni avili les cœurs, ni étouffé le génie. Il n'y a point eu de despote plus absolu, plus redoutable que ce fameux Haroun ou Aaron, dont le nom revient à tout moment dans leurs contes, et dont le règne est l'époque la plus brillante du califat et de la grandeur des Arabes. On est toujours étonné de ces mœurs et de ces opinions singulières qu'inspirent à une nation ingénieuse et magnanime, d'un côté, l'habitude de l'esclavage, et de l'autre l'abus du pouvoir. Cette disposition, dans un prince d'ailleurs éclairé, à compter pour rien la vie des hommes ; et, dans ces mêmes hommes, la facilité à se persuader qu'ils ne valent pas plus qu'on ne les apprécie, et à faire de la servitude politique un dévouement religieux : voilà ce qu'on voit à tout moment dans leurs livres ; et peut-être ce mépris d'eux-mêmes tient en partie à ce dogme de la fatalité, qui semble de tout temps enraciné dans les têtes orientales. Il revient dans toutes leurs fables, dont le fond est presque toujours un passage rapide de l'excès du malheur au faîte des prospérités, et de l'ivresse de la

joie au comble de l'affliction. Il semble qu'ils n'aient eu pour objet que de nous apprendre à quel point nous sommes assujétis à cette destinée éternelle, écrite sur LA TABLE DE LUMIÈRE.

LES MILLE ET UNE NUITS sont une sorte de peinture dramatique de la nation arabe. Les artifices de leurs femmes, l'hypocrisie de leurs religieux, la corruption des gens de loi, les friponneries des esclaves, tout y est fidèlement représenté, et beaucoup mieux que ne pourroit faire le voyageur le plus exact. On y trouve aussi beaucoup de traditions antiques, que plusieurs nations ont rapportées à leur manière : l'histoire de Phèdre et celle de Circé y sont très-aisées à reconnoître ; plusieurs endroits ressemblent aussi à des traits historiques des livres juifs. Cette aventure de Joseph, la plus touchante peut-être que l'antiquité nous ait transmise, cet emblème de l'envie qui anime des frères contre un frère, se retrouve aussi en partie dans les Contes Arabes. Ce n'est pas qu'on puisse faire beaucoup de cas de la manière dont ces Contes sont amenés. On sait que l'aventure de Joconde sert de fondement aux MILLE ET UNE NUITS, et que le sultan Schahriar, irrité de l'infidélité de sa sultane, prend le parti de faire étrangler, le matin, sa nouvelle épouse de la veille. Le moyen est violent ; mais enfin la fille de son visir parvient à faire cesser ces noces meurtrières, et à sauver sa propre vie en amusant le sultan par des contes. On peut croire que Schahriar aimoit mieux les contes que les femmes, et qu'il étoit à-peu-près aussi raisonnable dans sa clémence que dans sa cruauté. Il faut pourtant avouer que toutes les histoires du premier volume excitent tellement la curiosité dès les vingt premières lignes, qu'en effet il est bien difficile de n'avoir pas envie de savoir le

reste, sur—tout lorsqu'on peut dire ce que le sultan disoit de sa femme en se levant ; JE LA FERAI TOUJOURS BIEN MOURIR DEMAIN.

La vogue qu'eurent LES MILLE ET UNE NUITS dans leur nouveauté, fit bientôt éclore les imitateurs, qui marchent toujours à la suite des succès. Ainsi l'on vit paroître LES MILLE ET UNE HEURES, LES MILLE ET UN QUART-D'HEURE, etc. ouvrages ingénieux , fort au-dessous de leurs modèles.

-
1. [↑](#) Œuvres de La Harpe, t. III, pag. 382 et suivantes.

A MADAME
LA MARQUISE

D'O,

DAME DU PALAIS DE MADAME
LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

MADAME,

Les bontés infinies que Monsieur DE GUILLERAGUES, votre illustre père, eut pour moi dans le séjour que je fis, il y a quelques années, à Constantinople, sont trop présentes à mon esprit pour négliger aucune occasion de publier la reconnaissance que je dois à sa mémoire. S'il vivoit encore pour le bien de la France et pour mon bonheur, je prendrois la liberté de lui dédier cet ouvrage, non-seulement comme à mon bienfaiteur, mais encore comme au génie le plus capable de goûter et de faire estimer aux autres les belles choses. Qui peut ne se pas souvenir de l'extrême justesse avec laquelle il jugeoit de tout ? Ses moindres pensées toujours brillantes, ses moindres expressions toujours précises et délicates, faisoient l'admiration de tout le monde ; et jamais personne n'a joint ensemble tant de grâces et tant de solidité. Je l'ai vu dans un

temps où, tout occupé du soin des affaires de son maître, il sembloit ne pouvoir montrer au-dehors que les talens du ministère, et sa profonde capacité dans les négociations les plus épineuses ; cependant toute la gravité de son emploi ne pouvoit rien diminuer de ses agrémens inimitables, qui avoient fait le charme de ses amis, et qui se faisoient sentir même aux nations les plus barbares avec qui ce grand homme avoit à traiter. Après la perte irréparable que j'en ai faite, je ne puis m'adresser qu'à vous, MADAME, puisque vous seule pouvez me tenir lieu de lui ; et c'est dans cette confiance que j'ose vous demander pour ce livre, la même protection que vous avez bien voulu accorder à la Traduction française de sept Contes Arabes que j'eus l'honneur de vous présenter. Vous vous étonnerez que, depuis ce temps-là, je n'aie pas eu l'honneur de vous les offrir imprimés.

Le retardement, MADAME, vient de ce qu'avant de commencer l'impression, j'appris que ces Contes étoient tirés d'un Recueil prodigieux de Contes semblables, en plusieurs volumes, intitulé : LES MILLE ET UNE NUITS. Cette découverte m'obligea de suspendre cette impression, et d'employer mes soins à recouvrer le Recueil. Il a fallu le faire venir de Syrie, et mettre en français le premier volume que voici, de quatre seulement qui m'ont été envoyés. Les Contes qu'il contient vous seront, sans doute, beaucoup plus agréables que ceux que vous avez déjà vus. Ils vous seront nouveaux, et vous les trouverez en plus grand nombre ; vous y remarquerez même avec plaisir le dessein ingénieux de l'Auteur Arabe, qui n'est pas connu, de faire un corps si ample de narrations de son pays, fabuleuses à la vérité, mais agréables et divertissantes.

Je vous supplie, MADAME, de vouloir bien agréer ce petit présent que j'ai l'honneur de vous faire : ce sera un témoignage public de ma reconnaissance, et du profond respect avec lequel je suis et serai toute ma vie,

MADAME,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,
GALLAND.

PRÉFACE.

IL n'est pas besoin de prévenir le lecteur sur le mérite et la beauté des Contes qui sont renfermés dans cet ouvrage. Ils portent leur recommandation avec eux : il ne faut que les lire pour demeurer d'accord qu'en ce genre on n'a rien vu de si beau jusqu'à présent dans aucune langue.

En effet, qu'y a-t-il de plus ingénieux, que d'avoir fait un corps d'une quantité prodigieuse de Contes, dont la variété est surprenante, et l'enchaînement si admirable, qu'ils semblent avoir été faits pour composer l'ample Recueil dont ceux-ci ont été tirés ? Je dis l'ample Recueil, car l'original arabe, qui est intitulé *LES MILLE ET UNE NUITS*, a trente-six parties, et ce n'est que la traduction de la première qu'on donne aujourd'hui au public. On ignore le nom de l'auteur d'un si grand ouvrage ; mais vraisemblablement il n'est pas tout d'une main ; car comment pourra-t-on croire qu'un seul homme ait eu l'imagination assez fertile pour suffire à tant de fictions ?

Si les Contes de cette espèce sont agréables et divertissans par le merveilleux qui y règne d'ordinaire, ceux-ci doivent l'emporter en cela sur tous ceux qui ont paru, puisqu'ils sont remplis d'événemens qui surprennent et attachent l'esprit, et qui font voir de combien les Arabes surpassent les autres nations en cette sorte de composition.

Ils doivent plaire encore par les coutumes et les mœurs des

Orientaux, par les cérémonies de leur religion, tant païenne que mahométane ; et ces choses y sont mieux marquées que dans les auteurs qui en ont écrit, et que dans les relations des voyageurs. Tous les Orientaux, Persans, Tartares et Indiens s'y font distinguer, et paroissent tels qu'ils sont, depuis les souverains jusqu'aux personnes de la plus basse condition. Ainsi, sans avoir essuyé la fatigue d'aller chercher ces peuples dans leurs pays, le lecteur aura ici le plaisir de les voir agir et de les entendre parler. On a pris soin de conserver leurs caractères, de ne pas s'éloigner de leurs expressions et de leurs sentimens ; et l'on ne s'est écarté du texte que quand la bienséance n'a pas permis de s'y attacher. Le traducteur se flatte que les personnes qui entendent l'arabe, et qui voudront prendre la peine de confronter l'original avec la copie, conviendront qu'il a fait voir les Arabes aux Français avec toute la circonspection que demandoit la délicatesse de notre langue et de notre temps.

Pour peu même que ceux qui liront ces Contes, soient disposés à profiter des exemples de vertu et de vice qu'ils y trouveront, ils en pourront tirer un avantage qu'on ne tire point de la lecture des autres Contes, qui sont plus propres à corrompre les mœurs qu'à les corriger.

LES MILLE ET UNE NUITS, CONTES ARABES.

LES chroniques des Sassaniens, anciens rois de Perse, qui avoient étendu leur empire dans les Indes, dans les grandes et petites isles qui en dépendent, et bien loin au-delà du Gange, jusqu'à la Chine, rapportent qu'il y avoit autrefois un roi de cette puissante maison, qui étoit le plus excellent prince de son temps. Il se faisoit autant aimer de ses sujets, par sa sagesse et sa prudence, qu'il s'étoit rendu redoutable à ses voisins par le bruit de sa valeur et par la réputation de ses troupes belliqueuses et bien disciplinées. Il avoit deux fils : l'aîné, appelé Schahriar, digne héritier de son père, en possédoit toutes les vertus ; et le cadet, nommé Schahzenan, n'avoit pas moins de mérite que son frère.

Après un règne aussi long que glorieux, ce roi mourut, et Schahriar monta sur le trône. Schahzenan, exclus de tout partage par les lois de l'empire, et obligé de vivre comme un particulier, au lieu de souffrir impatiemment le bonheur de son aîné, mit toute son attention à lui plaire. Il eut peu de peine à y réussir. Schahriar, qui avoit naturellement de l'inclination pour ce prince, fut charmé de sa complaisance ; et par un excès d'amitié, voulant partager avec lui ses états, il lui donna le

royaume de la Grande Tartarie. Schahzenan en alla bientôt prendre possession, et il établit son séjour à Samarcande, qui en étoit la capitale.

Il y avoit déjà dix ans que ces deux rois étoient séparés, lorsque Schahriar, souhaitant passionnément de revoir son frère, résolut de lui envoyer un ambassadeur pour l'inviter à le venir voir. Il choisit pour cette ambassade son premier visir^[1], qui partit avec une suite conforme à sa dignité, et fit toute la diligence possible. Quand il fut près de Samarcande, Schahzenan, averti de son arrivée, alla au-devant de lui avec les principaux seigneurs de sa cour, qui, pour faire plus d'honneur au ministre du sultan, s'étoient tous habillés magnifiquement. Le roi de Tartarie le reçut avec de grandes démonstrations de joie, et lui demanda d'abord des nouvelles du sultan son frère. Le visir satisfit sa curiosité ; après quoi il exposa le sujet de son ambassade. Schahzenan en fut touché. « Sage visir, dit-il, le sultan mon frère me fait trop d'honneur, et il ne pouvoit rien me proposer qui me fût plus agréable. S'il souhaite de me voir, je suis pressé de la même envie. Le temps, qui n'a point diminué son amitié, n'a point affoibli la mienne. Mon royaume est tranquille, et je ne veux que dix jours pour me mettre en état de partir avec vous. Ainsi il n'est pas nécessaire que vous entriez dans la ville pour si peu de temps. Je vous prie de vous arrêter en cet endroit et d'y faire dresser vos tentes. Je vais ordonner qu'on vous apporte des rafraîchissemens en abondance pour vous et pour toutes les personnes de votre suite. » Cela fut exécuté sur-le-champ ; le roi fut à peine rentré dans Samarcande, que le visir vit arriver une prodigieuse quantité de toutes sortes de provisions, accompagnées de régals

et de présens d'un très-grand prix.

Cependant Schahzenan, se disposant à partir, régla les affaires les plus pressantes, établit un conseil pour gouverner son royaume pendant son absence, et mit à la tête de ce conseil un ministre dont la sagesse lui étoit connue et en qui il avoit une entière confiance. Au bout de dix jours, ses équipages étant prêts, il dit adieu à la reine sa femme, sortit sur le soir de Samarcande, et, suivi des officiers qui devoient être du voyage, il se rendit au pavillon royal qu'il avoit fait dresser auprès des tentes du visir. Il s'entretint avec cet ambassadeur jusqu'à minuit. Alors voulant encore une fois embrasser la reine, qu'il aimoit beaucoup, il retourna seul dans son palais. Il alla droit à l'appartement de cette princesse, qui, ne s'attendant pas à le revoir, avoit reçu dans son lit un des derniers officiers de sa maison. Il y avoit déjà long-temps qu'ils étoient couchés, et ils dormoient tous deux d'un profond sommeil.

Le roi entra sans bruit, se faisant un plaisir de surprendre par son retour une épouse dont il se croyoit tendrement aimé. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'à la clarté des flambeaux, qui ne s'éteignent jamais la nuit dans les appartemens des princes et des princesses, il aperçut un homme dans ses bras. Il demeura immobile durant quelques momens, ne sachant s'il devoit croire ce qu'il voyoit. Mais n'en pouvant douter : « Quoi ! dit-il en lui-même, je suis à peine hors de mon palais, je suis encore sous les murs de Samarcande, et l'on m'ose outrager ! Ah ! perfide, votre crime ne sera pas impuni ! Comme roi, je dois punir les forfaits qui se commettent dans mes états ; comme époux offensé, il faut que je vous immole à mon juste ressentiment. » Enfin ce malheureux prince cédant à son

premier transport, tira son sabre, s'approcha du lit, et d'un seul coup fit passer les coupables du sommeil à la mort. Ensuite les prenant l'un après l'autre, il les jeta par une fenêtre dans le fossé dont le palais étoit environné.

S'étant vengé de cette sorte, il sortit de la ville comme il y étoit venu, et se retira sous son pavillon. Il n'y fut pas plutôt arrivé, que sans parler à personne de ce qu'il venoit de faire, il ordonna de plier les tentes et de partir. Tout fut bientôt prêt, et il n'étoit pas jour encore, qu'on se mit en marche au son des tymbales et de plusieurs autres instrumens qui inspiroient de la joie à tout le monde, hormis au roi. Ce prince, toujours occupé de l'infidélité de la reine, étoit la proie d'une affreuse mélancolie qui ne le quitta point pendant tout le voyage.

Lorsqu'il fut près de la capitale des Indes, il vit venir au-devant de lui le sultan^[2] Schahriar avec toute sa cour. Quelle joie pour ces princes de se revoir ! Ils mirent tous deux pied à terre pour s'embrasser ; et après s'être donné mille marques de tendresse, ils remontèrent à cheval, et entrèrent dans la ville aux acclamations d'une foule innombrable de peuple. Le sultan conduisit le roi son frère jusqu'au palais qu'il lui avoit fait préparer. Ce palais communiquoit au sien par un même jardin ; il étoit d'autant plus magnifique, qu'il étoit consacré aux fêtes et aux divertissemens de la cour ; et on en avoit encore augmenté la magnificence par de nouveaux ameublemens.

Schahriar quitta d'abord le roi de Tartarie, pour lui donner le temps d'entrer au bain et de changer d'habit ; mais dès qu'il sut qu'il en étoit sorti, il vint le retrouver. Ils s'assirent sur un sofa, et comme les courtisans se tenoient éloignés par respect, ces deux princes commencèrent à s'entretenir de tout ce que

deux frères, encore plus unis par l'amitié que par le sang, ont à se dire après une longue absence. L'heure du souper étant venue, ils mangèrent ensemble ; et après le repas, ils reprirent leur entretien, qui dura jusqu'à ce que Schahriar, s'apercevant que la nuit étoit fort avancée, se retira pour laisser reposer son frère.

L'infortuné Schahzenan se coucha ; mais si la présence du sultan son frère avoit été capable de suspendre pour quelque temps ses chagrins, ils se réveillèrent alors avec violence. Au lieu de goûter le repos dont il avoit besoin, il ne fit que rappeler dans sa mémoire les plus cruelles réflexions. Toutes les circonstances de l'infidélité de la reine se présentoient si vivement à son imagination, qu'il en étoit hors de lui-même. Enfin, ne pouvant dormir, il se leva ; et se livrant tout entier à des pensées si affligeantes, il parut sur son visage une impression de tristesse que le sultan ne manqua pas de remarquer. « Qu'a donc le roi de Tartarie, disoit-il ? Qui peut causer ce chagrin que je lui vois ? Auroit-il sujet de se plaindre de la réception que je lui ai faite ? Non : je l'ai reçu comme un frère que j'aime, et je n'ai rien là-dessus à me reprocher. Peut-être se voit-il à regret éloigné de ses états ou de la reine sa femme. Ah ! si c'est cela qui l'afflige, il faut que je lui fasse incessamment les présens que je lui destine, afin qu'il puisse partir quand il lui plaira, pour s'en retourner à Samarcande. » Effectivement, dès le lendemain il lui envoya une partie de ces présens, qui étoient composés de tout ce que les Indes produisent de plus rare, de plus riche et de plus singulier. Il ne laissoit pas néanmoins d'essayer de le divertir tous les jours par de nouveaux plaisirs ; mais les fêtes les plus agréables, au

lieu de le réjouir, ne faisoient qu'irriter ses chagrins.

Un jour Schahriar ayant ordonné une grande chasse à deux journées de sa capitale, dans un pays où il y avoit particulièrement beaucoup de cerfs, Schahzenan le pria de le dispenser de l'accompagner, en lui disant que l'état de sa santé ne lui permettoit pas d'être de la partie. Le sultan ne voulut pas le contraindre, le laissa en liberté et partit avec toute sa cour pour aller prendre ce divertissement. Après son départ, le roi de la Grande Tartarie se voyant seul, s'enferma dans son appartement. Il s'assit à une fenêtre qui avoit vue sur le jardin. Ce beau lieu et le ramage d'une infinité d'oiseaux qui y faisoient leur retraite, lui auroient donné du plaisir, s'il eût été capable d'en ressentir ; mais toujours déchiré par le souvenir funeste de l'action infâme de la reine, il arrêtoit moins souvent ses yeux sur le jardin, qu'il ne les levoit au ciel pour se plaindre de son malheureux sort.

Néanmoins, quelque occupé qu'il fût de ses ennuis, il ne laissa pas d'apercevoir un objet qui attira toute son attention. Une porte secrète du palais du sultan s'ouvrit tout-à-coup, et il en sortit vingt femmes, au milieu desquelles marchoit la sultane^[3] d'un air qui la faisoit aisément distinguer. Cette princesse, croyant que le roi de la Grande Tartarie étoit aussi à la chasse, s'avança avec fermeté jusque sous les fenêtres de l'appartement de ce prince, qui, voulant par curiosité l'observer, se plaça de manière qu'il pouvoit tout voir sans être vu. Il remarqua que les personnes qui accompagnoient la sultane, pour bannir toute contrainte, se découvrirent le visage, qu'elles avaient eu couvert jusqu'alors, et quittèrent de longs habits qu'elles portoient par-dessus d'autres plus courts. Mais

il fut dans un extrême étonnement de voir que dans cette compagnie qui lui avoit semblé toute composée de femmes, il y avoit dix noirs qui prirent chacun leur maîtresse. La sultane de son côté ne demeura pas long-temps sans amant ; elle frappa des mains en criant : Masoud, Masoud ; et aussitôt un autre noir descendit du haut d'un arbre, et courut à elle avec beaucoup d'empressement.

La pudeur ne me permet pas de raconter tout ce qui se passa entre ces femmes et ces noirs, et c'est un détail qu'il n'est pas besoin de faire. Il suffit de dire que Schahzenan en vit assez pour juger que son frère n'étoit pas moins à plaindre que lui. Les plaisirs de cette troupe amoureuse durèrent jusqu'à minuit. Il se baignèrent tous ensemble dans une grande pièce d'eau, qui faisoit un des plus beaux ornemens du jardin ; après quoi ayant repris leurs habits, ils rentrèrent par la porte secrète dans le palais du sultan ; et Masoud, qui étoit venu de dehors par-dessus la muraille du jardin, s'en retourna par le même endroit.

Comme toutes ces choses s'étoient passées sous les yeux du roi de la Grande Tartarie, elles lui donnèrent lieu de faire une infinité de réflexions. « Que j'avois peu de raison, disoit-il, de croire que mon malheur étoit si singulier ! C'est sans doute l'inévitable destinée de tous les maris, puisque le sultan mon frère, le souverain de tant d'états, le plus grand prince du monde, n'a pu l'éviter. Cela étant, quelle foiblesse de me laisser consumer de chagrin ! C'en est fait : le souvenir d'un malheur si commun ne troublera plus désormais le repos de ma vie. » En effet, dès ce moment il cessa de s'affliger ; et comme il n'avoit pas voulu souper qu'il n'eût vu toute la scène qui venoit d'être jouée sous ses fenêtres, il fit servir alors, mangea

de meilleur appétit qu'il n'avoit fait depuis son départ de Samarcande, et entendit même avec quelque plaisir un concert agréable de voix et d'instrumens dont on accompagna le repas.

Les jours suivans il fut de très-bonne humeur ; et lorsqu'il sut que le sultan étoit de retour, il alla au-devant de lui, et lui fit son compliment d'un air enjoué. Schahriar d'abord ne prit pas garde à ce changement ; il ne songea qu'à se plaindre obligeamment de ce que ce prince avoit refusé de l'accompagner à la chasse ; et sans lui donner le temps de répondre à ses reproches, il lui parla du grand nombre de cerfs et d'autres animaux qu'il avoit pris, et enfin du plaisir qu'il avoit eu. Schahzenan, après l'avoir écouté avec attention, prit la parole à son tour. Comme il n'avoit plus de chagrin qui l'empêchât de faire paroître combien il avoit d'esprit, il dit mille choses agréables et plaisantes.

Le sultan, qui s'étoit attendu à le retrouver dans le même état où il l'avoit laissé, fut ravi de le voir si gai. « Mon frère, lui dit-il, je rends graces au ciel de l'heureux changement qu'il a produit en vous pendant mon absence ; j'en ai une véritable joie, mais j'ai une prière à vous faire, et je vous conjure de m'accorder ce que je vais vous demander. » « Que pourrois-je vous refuser, répondit le roi de Tartarie ? Vous pouvez tout sur Schahzenan. Parlez ; je suis dans l'impatience de savoir ce que vous souhaitez de moi. » « Depuis que vous êtes dans ma cour, reprit Schahriar, je vous ai vu plongé dans une noire mélancolie que j'ai vainement tenté de dissiper par toutes sortes de divertissemens. Je me suis imaginé que votre chagrin venoit de ce que vous étiez éloigné de vos états ; j'ai cru même que l'amour y avoit beaucoup de part, et que la reine de

Samarcande, que vous avez dû choisir d'une beauté achevée, en étoit peut-être la cause. Je ne sais si je me suis trompé dans ma conjecture ; mais je vous avoue que c'est particulièrement pour cette raison que je n'ai pas voulu vous importuner là-dessus, de peur de vous déplaire. Cependant, sans que j'y aie contribué en aucune manière, je vous trouve à mon retour de la meilleure humeur du monde et l'esprit entièrement dégagé de cette noire vapeur, qui en troubloit tout l'enjouement. Dites-moi de grâce, pourquoi vous étiez si triste, et pourquoi vous ne l'êtes plus ? »

À ce discours, le roi de la Grande Tartarie demeura quelque temps rêveur, comme s'il eût cherché ce qu'il avoit à y répondre. Enfin il repartit dans ces termes : « Vous êtes mon sultan et mon maître ; mais dispensez-moi, je vous supplie, de vous donner la satisfaction que vous me demandez. » « Non, mon frère, répliqua le sultan, il faut que vous me l'accordiez ; je la souhaite, ne me la refusez pas. » Schahzenan ne put résister aux instances de Schahriar. « Hé bien ! mon frère, lui dit-il, je vais vous satisfaire, puisque vous me le commandez. » Alors il lui raconta l'infidélité de la reine de Samarcande ; et lorsqu'il en eut achevé le récit : « Voilà, poursuivit-il, le sujet de ma tristesse ; jugez si j'avois tort de m'y abandonner. » « Ô mon frère ! s'écria le sultan d'un ton qui marquoit combien il entroit dans le ressentiment du roi de Tartarie, quelle horrible histoire venez-vous de me raconter ! Avec quelle impatience je l'ai écoutée jusqu'au bout ! Je vous loue d'avoir puni les traîtres qui vous ont fait un outrage si sensible. On ne sauroit vous reprocher cette action : elle est juste ; et pour moi j'avouerai qu'à votre place j'aurois eu peut-être moins de modération que vous. Je ne me serois pas contenté d'ôter la vie

à une seule femme, je crois que j'en aurois sacrifié plus de mille à ma rage. Je ne suis pas étonné de vos chagrins ; la cause en étoit trop vive et trop mortifiante pour n'y pas succomber. Ô ciel ! quelle aventure ! Non, je crois qu'il n'en est jamais arrivé de semblable à personne qu'à vous. Mais enfin il faut louer Dieu de ce qu'il vous a donné de la consolation ; et comme je n'en doute pas qu'elle ne soit bien fondée, ayez encore la complaisance de m'en instruire, et faites moi la confidence entière. »

Schahzenan fit plus de difficulté sur ce point que sur le précédent, à cause de l'intérêt que son frère y avoit ; mais il fallut céder à ses nouvelles instances. « Je vais donc vous obéir, lui dit-il, puisque vous le voulez absolument. Je crains que mon obéissance ne vous cause plus de chagrins que je n'en ai eu ; mais vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même, puisque c'est vous qui me forcez à vous révéler une chose que je voudrois ensevelir dans un éternel oubli. » « Ce que vous me dites, interrompit Schahriar, ne fait qu'irriter ma curiosité ; hâtez-vous de me découvrir ce secret, de quelque nature qu'il puisse être. » Le roi de Tartarie, ne pouvant plus s'en défendre, fit alors le détail de tout ce qu'il avoit vu du déguisement des noirs, de l'emportement de la sultane et de ses femmes, et il n'oublia pas Masoud. « Après avoir été témoin de ces infamies, continua-t-il, je pensai que toutes les femmes y étoient naturellement portées, et qu'elles ne pouvoient résister à leur penchant. Prévenu de cette opinion, il me parut que c'étoit une grande foiblesse à un homme d'attacher son repos à leur fidélité. Cette réflexion m'en fit faire beaucoup d'autres ; et enfin je jugeai que je ne pouvois prendre un meilleur parti que

de me consoler. Il m'en a coûté quelques efforts ; mais j'en suis venu à bout ; et, si vous m'en croyez, vous suivrez mon exemple. »

Quoique ce conseil fût judicieux, le sultan ne put le goûter. Il entra même en fureur. « Quoi ! dit-il, la sultane des Indes est capable de se prostituer d'une manière si indigne ! Non, mon frère, ajouta-t-il, je ne puis croire ce que vous me dites, si je ne le vois de mes propres yeux. Il faut que les vôtres vous aient trompé ; la chose est assez importante pour mériter que j'en sois assuré par moi-même. » « Mon frère, répondit Schahzenan, si vous voulez en être témoin, cela n'est pas fort difficile : vous n'avez qu'à faire une nouvelle partie de chasse ; quand nous serons hors de la ville avec votre cour et la mienne, nous nous arrêterons sous nos pavillons, et la nuit nous reviendrons tous deux seuls dans mon appartement. Je suis assuré que le lendemain vous verrez ce que j'ai vu. » Le sultan approuva le stratagème, et ordonna aussitôt une nouvelle chasse ; de sorte que dès le même jour les pavillons furent dressés au lieu désigné.

Le jour suivant, les deux princes partirent avec toute leur suite. Ils arrivèrent où ils devoient camper, et ils y demeurèrent jusqu'à la nuit. Alors Schahriar appela son grand-visir ; et, sans lui découvrir son dessein, lui commanda de tenir sa place pendant son absence, et de ne pas permettre que personne sortit du camp, pour quelque sujet que ce pût être. D'abord qu'il eut donné cet ordre, le roi de la Grande Tartarie et lui montèrent à cheval, passèrent incognito au travers du camp, rentrèrent dans la ville et se rendirent au palais qu'occupait Schahzenan. Ils se couchèrent ; et le lendemain de bon matin, ils s'allèrent placer

à la même fenêtre d'où le roi de Tartarie avoit vu la scène des noirs. Ils jouirent quelque temps de la fraîcheur ; car le soleil n'étoit pas encore levé ; et en s'entretenant, ils jetoient souvent les yeux du côté de la porte secrète. Elle s'ouvrit enfin ; et, pour dire le reste en peu de mots, la sultane parut avec ses femmes et les dix noirs déguisés ; elle appela Masoud ; et le sultan en vit plus qu'il n'en falloit pour être pleinement convaincu de sa honte et de son malheur. « O Dieu ! s'écria-t-il, quelle indignité ! quelle horreur ! l'épouse d'un souverain tel que moi, peut-elle être capable de cette infamie ? Après cela, quel prince osera se vanter d'être parfaitement heureux ? Ah ! mon frère, poursuivit-il en embrassant le roi de Tartarie, renonçons tous deux au monde, la bonne foi en est bannie ; s'il flatte d'un côté, il trahit de l'autre. Abandonnons nos états et tout l'éclat qui nous environne. Allons dans des royaumes étrangers traîner une vie obscure et cacher notre infortune. » Schahzenan n'approuvoit pas cette résolution ; mais il n'osa la combattre dans l'empchement où il voyoit Schahriar. « Mon frère, lui dit-il, je n'ai pas d'autre volonté que la vôtre ; je suis prêt à vous suivre partout où il vous plaira ; mais promettez-moi que nous reviendrons, si nous pouvons rencontrer quelqu'un qui soit plus malheureux que nous. » « Je vous le promets, répondit le sultan ; mais je doute fort que nous trouvions personne qui le puisse être. » « Je ne suis pas de votre sentiment là-dessus, répliqua le roi de Tartarie, peut-être même ne voyagerons-nous pas long-temps. » En disant cela, ils sortirent secrètement du palais, et prirent un autre chemin que celui par où ils étoient venus. Ils marchèrent tant qu'ils eurent du jour assez pour se conduire, et passèrent la première nuit sous des arbres. S'étant levés dès le point du jour, ils

continuèrent leur marche jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à une belle prairie sur le bord de la mer, où il y avoit, d'espace en espace, de grands arbres fort touffus. Ils s'assirent sous un de ces arbres pour se délasser et y prendre le frais. L'infidélité des princesses leurs femmes fit le sujet de leur conversation.

Il n'y avoit pas long-temps qu'ils s'entretenoient, lorsqu'ils entendirent assez près d'eux un bruit horrible du côté de la mer, et un cri effroyable qui les remplit de crainte. Alors la mer s'ouvrit, et il s'en éleva comme une grosse colonne noire qui sembloit s'aller perdre dans les nues. Cet objet redoubla leur frayeur ; ils se levèrent promptement, et montèrent au haut de l'arbre qui leur parut le plus propre à les cacher. Ils y furent à peine montés, que regardant vers l'endroit d'où le bruit partoît et où la mer s'étoit entr'ouverte, ils remarquèrent que la colonne noire s'avançoit vers le rivage en fendant l'eau ; ils ne purent dans le moment démêler ce que ce pouvoit être, mais ils en furent bientôt éclaircis.

C'étoit un de ces génies qui sont malins, malfaisans, et ennemis mortels des hommes. Il étoit noir et hideux, avoit la forme d'un géant d'une hauteur prodigieuse, et portoit sur sa tête une grande caisse de verre, fermée à quatre serrures d'acier fin. Il entra dans la prairie avec cette charge, qu'il vint poser justement au pied de l'arbre où étoient les deux princes, qui, connoissant l'extrême péril où ils se trouvoient, se crurent perdus.

Cependant le génie s'assit auprès de la caisse ; et l'ayant ouverte avec quatre clefs qui étoient attachées à sa ceinture, il en sortit aussitôt une dame très-richement habillée, d'une taille majestueuse et d'une beauté parfaite. Le monstre la fit asseoir

à ses côtés ; et la regardant amoureusement : « Dame, dit-il, la plus accomplie de toutes les dames qui sont admirées pour leur beauté, charmante personne, vous que j'ai enlevée le jour de vos noces, et que j'ai toujours aimée depuis si constamment, vous voudrez bien que je dorme quelques momens près de vous ; le sommeil, dont je me sens accablé, m'a fait venir en cet endroit pour prendre un peu de repos. » En disant cela, il laissa tomber sa grosse tête sur les genoux de la dame ; ensuite ayant allongé ses pieds qui s'étendoient jusqu'à la mer, il ne tarda pas à s'endormir, et il ronfla bientôt de manière qu'il fit retentir le rivage.

La dame alors leva la vue par hasard, et apercevant les princes au haut de l'arbre, elle leur fit signe de la main de descendre sans faire de bruit. Leur frayeur fut extrême quand ils se virent découverts. Ils supplièrent la dame, par d'autres signes, de les dispenser de lui obéir ; mais elle, après avoir ôté doucement de dessus ses genoux la tête du génie, et l'avoir posée légèrement à terre, se leva, et leur dit d'un ton de voix bas, mais animé : « Descendez, il faut absolument que vous veniez à moi. » Ils voulurent vainement lui faire comprendre encore par leurs gestes qu'ils craignoient le génie : « Descendez donc, leur répliqua-t-elle sur le même ton ; si vous ne vous hâtez de m'obéir, je vais l'éveiller, et je lui demanderai moi-même votre mort. »

Ces paroles intimidèrent tellement les princes, qu'ils commencèrent à descendre avec toutes les précautions possibles pour ne pas éveiller le génie. Lorsqu'ils furent en bas, la dame les prit par la main ; et s'étant un peu éloignée avec eux sous les arbres, elle leur fit librement une proposition très-

vive ; ils la rejetèrent d'abord ; mais elle les obligea, par de nouvelles menaces, à l'accepter. Après qu'elle eut obtenu d'eux ce qu'elle souhaitoit, ayant remarqué qu'ils avoient chacun une bague au doigt, elle les leur demanda. Sitôt qu'elle les eut entre les mains, elle alla prendre une boîte du paquet où étoit sa toilette ; elle en tira un fil garni d'autres bagues de toutes sortes de façons, et le leur montrant : « Savez-vous bien, dit-elle, ce que signifient ces bijoux ? » « Non, répondirent-ils ; mais il ne tiendra qu'à vous de nous l'apprendre. » « Ce sont, reprit-elle, les bagues de tous les hommes à qui j'ai fait part de mes faveurs. Il y en a quatre-vingt-dix-huit bien comptées, que je garde pour me souvenir d'eux. Je vous ai demandé les vôtres pour la même raison, et afin d'avoir la centaine accomplie. Voilà donc, continua-t-elle, cent amans que j'ai eus jusqu'à ce jour, malgré la vigilance et les précautions de ce vilain génie qui ne me quitte pas. Il a beau m'enfermer dans cette caisse de verre, et me tenir cachée au fond de la mer, je ne laisse pas de tromper ses soins. Vous voyez par-là que quand une femme a formé un projet, il n'y a point de mari ni d'amant qui puisse en empêcher l'exécution. Les hommes feroient mieux de ne pas contraindre les femmes ; ce seroit le moyen de les rendre sages. » La dame leur ayant parlé de la sorte, passa leurs bagues dans le même fil où étoient enfilées les autres. Elle s'assit ensuite comme auparavant, souleva la tête du génie, qui ne se réveilla point, la remit sur ses genoux, et fit signe aux princes de se retirer.

Ils reprirent le chemin par où ils étoient venus ; et lorsqu'ils eurent perdu de vue la dame et le génie, Schahriar dit à Schahzenan : « Hé bien ! mon frère, que pensez-vous de

l'aventure qui vient de nous arriver ? Le génie n'a-t-il pas une maîtresse bien fidelle ? Et ne convenez-vous pas que rien n'est égal à la malice des femmes ? » « Oui, mon frère, répondit le roi de la Grande Tartarie. Et vous devez aussi demeurer d'accord que le génie est plus à plaindre et plus malheureux que nous. C'est pourquoi, puisque nous avons trouvé ce que nous cherchions, retournons dans nos états, et que cela ne nous empêche pas de nous marier. Pour moi, je sais par quel moyen je prétends que la foi qui m'est due, me soit inviolablement conservée. Je ne veux pas m'expliquer présentement là-dessus ; mais vous en apprendrez un jour des nouvelles, et je suis sûr que vous suivrez mon exemple. » Le sultan fut de l'avis de son frère ; et continuant tous deux de marcher, ils arrivèrent au camp sur la fin de la nuit du troisième jour qu'ils en étoient partis.

La nouvelle du retour du sultan s'y étant répandue, les courtisans se rendirent de grand matin devant son pavillon. Il les fit entrer, les reçut d'un air plus riant qu'à l'ordinaire, et leur fit à tous des gratifications. Après quoi, leur ayant déclaré qu'il ne vouloit pas aller plus loin, il leur commanda de monter à cheval, et il retourna bientôt à son palais.

À peine fut-il arrivé, qu'il courut à l'appartement de la sultane. Il la fit lier devant lui, et la livra à son grand-visir, avec ordre de la faire étrangler ; ce que ce ministre exécuta, sans s'informer quel crime elle avoit commis. Le prince irrité n'en demeura pas là ; il coupa la tête de sa propre main à toutes les femmes de la sultane. Après ce rigoureux châtiment, persuadé qu'il n'y avoit pas une femme sage, pour prévenir les infidélités de celles qu'il prendroit à l'avenir, il résolut d'en

épouser une chaque nuit, et de la faire étrangler le lendemain. S'étant imposé cette loi cruelle, il jura qu'il l'observeroit immédiatement après le départ du roi de Tartarie, qui prit bientôt congé de lui, et se mit en chemin chargé de présens magnifiques.

Schahzenan étant parti, Schahriar ne manqua pas d'ordonner à son grand-visir de lui amener la fille d'un de ses généraux d'armée. Le visir obéit. Le sultan coucha avec elle, et le lendemain, en la lui remettant entre les mains pour la faire mourir, il lui commanda de lui en chercher une autre pour la nuit suivante. Quelque répugnance qu'eût le visir à exécuter de semblables ordres, comme il devoit au sultan son maître une obéissance aveugle, il étoit obligé de s'y soumettre. Il lui mena donc la fille d'un officier subalterne, qu'on fit aussi mourir le lendemain. Après celle-là, ce fut la fille d'un bourgeois de la capitale ; et enfin chaque jour c'étoit une fille mariée, et une femme morte.

Le bruit de cette inhumanité sans exemple causa une consternation générale dans la ville. On n'y entendoit que des cris et des lamentations. Ici c'étoit un père en pleurs qui se désespéroit de la perte de sa fille ; et là c'étoient de tendres mères, qui, craignant pour les leurs la même destinée, faisoient par avance retentir l'air de leurs gémissemens. Ainsi, au lieu des louanges et des bénédictions que le sultan s'étoit attirées jusqu'alors, tous ses sujets ne faisoient plus que des imprécations contre lui.

Le grand-visir, qui, comme on l'a déjà dit, étoit malgré lui le ministre d'une si horrible injustice, avoit deux filles, dont l'aînée s'appeloit Scheherazade, et la cadette Dinarzade. Cette

dernière ne manquoit pas de mérite ; mais l'autre avoit un courage au-dessus de son sexe, de l'esprit infiniment, avec une pénétration admirable. Elle avoit beaucoup de lecture et une mémoire si prodigieuse, que rien ne lui étoit échappé de tout ce qu'elle avoit lu. Elle s'étoit heureusement appliquée à la philosophie, à la médecine, à l'histoire et aux arts ; et elle faisoit des vers mieux que les poètes les plus célèbres de son temps. Outre cela, elle étoit pourvue d'une beauté extraordinaire ; et une vertu très-solide couronnoit toutes ses belles qualités.

Le visir aimoit passionnément une fille si digne de sa tendresse. Un jour qu'ils s'entretenoient tous deux ensemble, elle lui dit : « Mon père, j'ai une grâce à vous demander ; je vous supplie très-humblement de me l'accorder. » « Je ne vous la refuserai pas, répondit-il, pourvu qu'elle soit juste et raisonnable. » « Pour juste, répliqua Scheherazade, elle ne peut l'être davantage, et vous en pouvez juger par le motif qui m'oblige à vous la demander. J'ai dessein d'arrêter le cours de cette barbarie que le sultan exerce sur les familles de cette ville. Je veux dissiper la juste crainte que tant de mères ont de perdre leurs filles d'une manière si funeste. » « Votre intention est fort louable, ma fille, dit le visir ; mais le mal auquel vous voulez remédier, me paroît sans remède. Comment prétendez-vous en venir à bout ? » « Mon père, repartit Scheherazade, puisque par votre entremise le sultan célèbre chaque jour un nouveau mariage, je vous conjure, par la tendre affection que vous avez pour moi, de me procurer l'honneur de sa couche. » Le visir ne put entendre ce discours sans horreur. « Ô Dieu ! interrompit-il avec transport. Avez-vous perdu l'esprit, ma

filles ? Pouvez-vous me faire une prière si dangereuse ? Vous savez que le sultan a fait serment sur son ame de ne coucher qu'une seule nuit avec la même femme et de lui faire ôter la vie le lendemain, et vous voulez que je lui propose de vous épouser ? Songez-vous bien à quoi vous expose votre zèle indiscret ? » « Oui, mon père, répondit cette vertueuse fille, je connois tout le danger que je cours, et il ne sauroit m'épouvanter. Si je péris, ma mort sera glorieuse ; et si je réussis dans mon entreprise, je rendrai à ma patrie un service important. » « Non, non, dit le visir, quoi que vous puissiez me représenter pour m'intéresser à vous permettre de vous jeter dans cet affreux péril, ne vous imaginez pas que j'y consente. Quand le sultan m'ordonnera de vous enfoncer le poignard dans le sein, hélas ! il faudra bien que je lui obéisse. Quel triste emploi pour un père ! Ah ! si vous ne craignez point la mort, craignez du moins de me causer la douleur mortelle de voir ma main teinte de votre sang. » « Encore une fois, mon père, dit Scheherazade, accordez-moi la grâce que je vous demande. » « Votre opiniâtreté, répartit le visir, excite ma colère. Pourquoi vouloir vous-même courir à votre perte ? Qui ne prévoit pas la fin d'une entreprise dangereuse, n'en sauroit sortir heureusement. Je crains qu'il ne vous arrive ce qui arriva à l'âne, qui étoit bien, et qui ne put s'y tenir. » « Quel malheur arriva-t-il à cet âne, reprit Scheherazade ? » « Je vais vous le dire, répondit le visir ; écoutez-moi :

1. ↑ Premier ministre.
2. ↑ Ce mot arabe signifie empereur ou seigneur ; on donne ce titre à presque tous les souverains de l'Orient.
3. ↑ Le titre de sultane se donne à toutes les femmes des princes de l'Orient.

Cependant le nom de sultane, tout court, désigne ordinairement la favorite.

FABLE.

L'ÂNE, LE BŒUF ET LE LABOUREUR.

« Un marchand très-riche avoit plusieurs maisons à la campagne, où il faisoit nourrir une grande quantité de toute sorte de bétail. Il se retira avec sa femme et ses enfans à une de ses terres pour la faire valoir par lui-même. Il avoit le don d'entendre le langage des bêtes ; mais avec cette condition, qu'il ne pouvoit l'interpréter à personne, sans s'exposer à perdre la vie ; ce qui l'empêchoit de communiquer les choses qu'il avoit apprises par le moyen de ce don.

» Il y avoit à une même auge un bœuf et un âne. Un jour qu'il étoit assis près d'eux, et qu'il se divertissoit à voir jouer devant lui ses enfans, il entendit que le bœuf disoit à l'âne : « L'Éveillé, que je te trouve heureux, quand je considère le repos dont tu jouis, et le peu de travail qu'on exige de toi ! Un homme te panse avec soin, te lave, te donne de l'orge bien criblé, et de l'eau fraîche et nette. Ta plus grande peine est de porter le marchand notre maître, lorsqu'il a quelque petit voyage à faire. Sans cela, toute ta vie se passeroit dans l'oisiveté. La manière dont on me traite est bien différente, et ma condition est aussi malheureuse que la tienne est agréable. Il est à peine minuit qu'on m'attache à une charrue que l'on me fait traîner tout le long du jour en fendant la terre ; ce qui me fatigue à un point, que les forces me manquent quelquefois. D'ailleurs, le laboureur, qui est toujours derrière moi, ne cesse

de me frapper. À force de tirer la charrue, j'ai le cou tout écorché. Enfin, après avoir travaillé depuis le matin jusqu'au soir, quand je suis de retour, on me donne à manger de méchantes fèves sèches, dont on ne s'est pas mis en peine d'ôter la terre, ou d'autres choses qui ne valent pas mieux. Pour comble de misère, lorsque je me suis repu d'un mets si peu appétissant, je suis obligé de passer la nuit couché dans mon ordure. Tu vois donc que j'ai raison d'envier ton sort. »

» L'âne n'interrompit pas le bœuf ; il lui laissa dire tout ce qu'il voulut ; mais quand il eut achevé de parler : « Vous ne démentez pas, lui dit-il, le nom d'idiot qu'on vous a donné ; vous êtes trop simple, vous vous laissez mener comme l'on veut, et vous ne pouvez prendre une bonne résolution. Cependant quel avantage vous revient-il de toutes les indignités que vous souffrez ? Vous vous tuez vous-même pour le repos, le plaisir et le profit de ceux qui ne vous en savent point de gré. On ne vous traiterait pas de la sorte, si vous aviez autant de courage que de force. Lorsqu'on vient vous attacher à l'auge, que ne faites-vous résistance ? Que ne donnez-vous de bons coups de cornes ? Que ne marquez-vous votre colère en frappant du pied contre terre ? Pourquoi enfin n'inspirez-vous pas la terreur par des beuglemens effroyables ? La nature vous a donné les moyens de vous faire respecter, et vous ne vous en servez pas. On vous apporte de mauvaises fèves et de mauvaise paille, n'en mangez point ; flairez-les seulement et les laissez. Si vous suivez les conseils que je vous donne, vous verrez bientôt un changement dont vous me remercirez. »

» Le bœuf prit en fort bonne part les avis de l'âne, il lui témoigna combien il lui étoit obligé. « Cher l'Éveillé, ajouta-t-

il, je ne manquerai pas de faire tout ce que tu m'as dit, et tu verras de quelle manière je m'en acquitterai. » Ils se turent après cet entretien, dont le marchand ne perdit pas une parole.

» Le lendemain de bon matin, le laboureur vint prendre le bœuf ; il l'attacha à la charrue, et le mena au travail ordinaire. Le bœuf, qui n'avoit pas oublié le conseil de l'âne, fit fort le méchant ce jour-là ; et le soir, lorsque le laboureur l'ayant ramené à l'auge, voulut l'attacher comme de coutume, le malicieux animal, au lieu de présenter ses cornes de lui-même, se mit à faire le rétif, et à reculer en beuglant ; il baissa même ses cornes, comme pour en frapper le laboureur. Il fit enfin tout le manège que l'âne lui avoit enseigné. Le jour suivant, le laboureur vint le reprendre pour le remener au labourage ; mais trouvant l'auge encore remplie des fèves et de la paille qu'il y avoit mises le soir, et le bœuf couché par terre, les pieds étendus, et haletant d'une étrange façon, il le crut malade ; il en eut pitié, et jugeant qu'il seroit inutile de le mener au travail, il alla aussitôt en avertir le marchand.

» Le marchand vit bien que les mauvais conseils de l'Eveillé avoient été suivis ; et pour le punir comme il le méritoit : « Va, dit-il au laboureur, prends l'âne à la place du bœuf, et ne manque pas de lui donner bien de l'exercice. » Le laboureur obéit. L'âne fut obligé de tirer la charrue tout ce jour-là ; ce qui le fatigua d'autant plus, qu'il étoit moins accoutumé à ce travail. Outre cela, il reçut tant de coups de bâton, qu'il ne pouvoit se soutenir quand il fut de retour.

» Cependant le bœuf étoit très-content : il avoit mangé tout ce qu'il y avoit dans son auge, et s'étoit reposé toute la journée ; il se réjouissoit en lui-même d'avoir suivi les conseils

de l'Eveillé ; il lui donnoit mille bénédictions pour le bien qu'il lui avoit procuré, et il ne manqua pas de lui en faire un nouveau compliment lorsqu'il le vit arriver. L'âne ne répondit rien au bœuf, tant il avoit de dépit d'avoir été si maltraité. « C'est par mon imprudence, se disoit-il à lui-même, que je me suis attiré ce malheur ; je vivois heureux ; tout me rioit ; j'avois tout ce que je pouvois souhaiter ; c'est ma faute, si je suis dans ce déplorable état ; et si je ne trouve quelque ruse en mon esprit pour m'en tirer, ma perte est certaine. » En disant cela, ses forces se trouvèrent tellement épuisées, qu'il se laissa tomber à demi mort au pied de son auge. »

En cet endroit le grand-visir s'adressant à Scheherazade, lui dit : « Ma fille, vous faites comme cet âne, vous vous exposez à vous perdre par votre fausse prudence. Croyez-moi, demeurez en repos, et ne cherchez point à prévenir votre mort. » « Mon père, répondit Scheherazade, l'exemple que vous venez de rapporter, n'est pas capable de me faire changer de résolution, et je ne cesserai point de vous importuner, que je n'aye obtenu de vous que vous me présenterez au sultan pour être son épouse. » Le visir, voyant qu'elle persistoit toujours dans sa demande, lui répliqua : « Hé bien, puisque vous ne voulez pas quitter votre obstination, je serai obligé de vous traiter de la même manière que le marchand dont je viens de parler, traita sa femme peu de temps après ; et voici comment :

» Ce marchand ayant appris que l'âne étoit dans un état pitoyable, fut curieux de savoir ce qui se passeroit entre lui et le bœuf. C'est pourquoi, après le souper, il sortit au clair de la

lune, et alla s'asseoir auprès d'eux, accompagné de sa femme. En arrivant, il entendit l'âne qui disoit au bœuf : « Compère, dites-moi, je vous prie, ce que vous prétendez faire quand le laboureur vous apportera demain à manger ? » « Ce que je ferai, répondit le bœuf, je continuerai de faire ce que tu m'as enseigné. Je m'éloignerai d'abord ; je présenterai mes cornes comme hier ; je ferai le malade, et feindrai d'être aux abois. » « Gardez-vous-en bien, interrompit l'âne, ce seroit le moyen de vous perdre ; car en arrivant ce soir, j'ai ouï dire au marchand notre maître une chose qui m'a fait trembler pour vous. » « Hé ! qu'avez-vous entendu, dit le bœuf ? ne me cachez rien, de grace, mon cher l'Éveillé. » « Notre maître, reprit l'âne, a dit au laboureur ces tristes paroles : « Puisque le bœuf ne mange pas, et qu'il ne peut se soutenir, je veux qu'il soit tué dès demain. Nous ferons, pour l'amour de Dieu, une aumône de sa chair aux pauvres ; et quant à sa peau qui pourra nous être utile, tu la donneras au corroyeur ; ne manque donc pas de faire venir le boucher. » « Voilà ce que j'avois à vous apprendre, ajouta l'âne ; l'intérêt que je prends à votre conservation, et l'amitié que j'ai pour vous, m'obligent à vous en avertir et à vous donner un nouveau conseil. D'abord qu'on vous apportera vos fèves et votre paille, levez-vous, et vous jetez dessus avec avidité ; le maître jugera par-là que vous êtes guéri, et révoquera, sans doute, l'arrêt de mort : au lieu que si vous en usez autrement, c'est fait de vous. »

» Ce discours produisit l'effet qu'en avoit attendu l'âne. Le bœuf en fut étrangement troublé et en beugla d'effroi. Le marchand, qui les avoit écoutés tous deux avec beaucoup d'attention, fit alors un si grand éclat de rire, que sa femme en

fut très-surprise. « Apprenez-moi, lui dit-elle, pourquoi vous riez si fort, afin que j'en rie avec vous. » « Ma femme, lui répondit le marchand, contentez-vous de m'entendre rire. » « Non, reprit-elle, j'en veux savoir le sujet. » « Je ne puis vous donner cette satisfaction, repartit le mari ; sachez seulement que je ris de ce que notre âne vient de dire à notre bœuf ; le reste est un secret qu'il ne m'est pas permis de vous révéler. » « Et qui vous empêche de me découvrir ce secret, répliqua-t-elle ? » « Si je vous le disois, répondit-il, apprenez qu'il m'en coûteroit la vie. » « Vous vous moquez de moi, s'écria la femme ; ce que vous me dites, ne peut pas être vrai. Si vous ne m'avouez tout-à-l'heure pourquoi vous avez ri, si vous refusez de m'instruire de ce que l'âne et le bœuf ont dit, je jure par le grand Dieu qui est au ciel, que nous ne vivrons pas davantage ensemble. »

» En achevant ces mots, elle rentra dans la maison, et se mit dans un coin où elle passa la nuit à pleurer de toute sa force. Le mari coucha seul ; et le lendemain, voyant qu'elle ne discontinuoit pas de lamenter : « Vous n'êtes pas sage, lui dit-il, de vous affliger de la sorte ; la chose n'en vaut pas la peine ; et il vous est aussi peu important de la savoir, qu'il m'importe beaucoup, à moi, de la tenir secrète. N'y pensez donc plus, je vous en conjure. » « J'y pense si bien encore, répondit la femme, que je ne cesserai pas de pleurer, que vous n'ayez satisfait ma curiosité. » « Mais je vous dis fort sérieusement, répliqua-t-il, qu'il m'en coûtera la vie, si je cède à vos indiscrètes instances. » « Qu'il en arrive tout ce qu'il plaira à Dieu, repartit-elle, je n'en démordrai pas. » « Je vois bien, reprit le marchand, qu'il n'y a pas moyen de vous faire

entendre raison ; et comme je prévois que vous vous ferez mourir vous-même par votre opiniâtreté, je vais appeler vos enfans, afin qu'ils aient la consolation de vous voir avant que vous mouriez. » Il fit venir ses enfans, et envoya chercher aussi le père, la mère et les parens de la femme. Lorsqu'ils furent assemblés, et qu'il leur eut expliqué de quoi il étoit question, ils employèrent leur éloquence à faire comprendre à la femme qu'elle avoit tort de ne vouloir pas revenir de son entêtement ; mais elle les rebuta tous, et dit qu'elle mourroit plutôt que de céder en cela à son mari. Le père et la mère eurent beau lui parler en particulier, et lui représenter que la chose qu'elle souhaitoit d'apprendre, ne lui étoit d'aucune importance, ils ne gagnèrent rien sur son esprit, ni par leur autorité, ni par leurs discours. Quand ses enfans virent qu'elle s'obstinoit à rejeter toujours les bonnes raisons dont on combattoit son opiniâtreté, ils se mirent à pleurer amèrement. Le marchand lui-même ne savoit plus où il en étoit. Assis seul auprès de la porte de sa maison, il délibéroit déjà s'il sacrifieroit sa vie pour sauver celle de sa femme qu'il aimoit beaucoup.

» Or, ma fille, continua le visir en parlant toujours à Scheherazade, ce marchand avoit cinquante poules et un coq avec un chien qui faisoit bonne garde. Pendant qu'il étoit assis, comme je l'ai dit, et qu'il rêvoit profondément au parti qu'il devoit prendre, il vit le chien courir vers le coq qui s'étoit jeté sur une poule, et il entendit qu'il lui parla dans ces termes : « Ô coq ! Dieu ne permettra pas que tu vives encore long-temps ! N'as-tu pas honte de faire aujourd'hui ce que tu fais ? » Le coq monta sur ses ergots, et se tournant du côté du chien : « Pourquoi, répondit-il fièrement, cela me seroit-il défendu

aujourd'hui plutôt que les autres jours ? » « Puisque tu l'ignores, répliqua le chien, apprends que notre maître est aujourd'hui dans un grand deuil. Sa femme veut qu'il lui révèle un secret qui est de telle nature, qu'il perdra la vie s'il le lui découvre. Les choses sont en cet état ; et il est à craindre qu'il n'ait pas assez de fermeté pour résister à l'obstination de sa femme ; car il l'aime, et il est touché des larmes qu'elle répand sans cesse. Il va peut-être périr ; nous en sommes tous alarmés dans ce logis. Toi seul, insultant à notre tristesse, tu as l'imprudence de te divertir avec tes poules. »

» Le coq repartit de cette sorte à la réprimande du chien : « Que notre maître est insensé ! il n'a qu'une femme, et il n'en peut venir à bout, pendant que j'en ai cinquante qui ne font que ce que je veux. Qu'il rappelle sa raison, il trouvera bientôt moyen de sortir de l'embarras où il est. » « Hé que veux-tu qu'il fasse, dit le chien ? » « Qu'il entre dans la chambre où est sa femme, répondit le coq ; et qu'après s'être enfermé avec elle, il prenne un bon bâton, et lui en donne mille coups ; je mets en fait qu'elle sera sage après cela, et qu'elle ne le pressera plus de lui dire ce qu'il ne doit pas lui révéler. » Le marchand n'eut pas sitôt entendu ce que le coq venoit de dire, qu'il se leva de sa place, prit un gros bâton, alla trouver sa femme qui pleuroit encore, s'enferma avec elle, et la battit si bien, qu'elle ne put s'empêcher de crier : « C'est assez, mon mari, c'est assez, laissez-moi ; je ne vous demanderai plus rien. » A ces paroles, et voyant qu'elle se repentoit d'avoir été curieuse si mal-à-propos, il cessa de la maltraiter ; il ouvrit la porte, toute la parenté entra, se réjouit de trouver la femme revenue de son entêtement, et fit compliment au mari sur

l'heureux expédient dont il s'étoit servi pour la mettre à la raison. « Ma fille, ajouta le grand visir, vous mériteriez d'être traitée de la même manière que la femme de ce marchand. »

« Mon père, dit alors Scheherazade, de grace, ne trouvez point mauvais que je persiste dans mes sentiments. L'histoire de cette femme ne sauroit m'ébranler. Je pourrois vous en raconter beaucoup d'autres qui vous persuaderoient que vous ne devez pas vous opposer à mon dessein. D'ailleurs, pardonnez-moi si j'ose vous le déclarer, vous vous y opposeriez vainement : quand la tendresse paternelle refuseroit de souscrire à la prière que je vous fais, j'irois me présenter moi-même au sultan. »

Enfin, le père, poussé à bout par la fermeté de sa fille, se rendit à ses importunités ; et quoique fort affligé de n'avoir pu la détourner d'une si funeste résolution, il alla dès ce moment trouver Schahriar, pour lui annoncer que la nuit prochaine il lui mèneroit Scheherazade.

Le sultan fut fort étonné du sacrifice que son grand-visir lui faisoit. « Comment avez-vous pu, lui dit-il, vous résoudre à me livrer votre propre fille ? » « Sire, lui répondit le visir, elle s'est offerte d'elle-même. La triste destinée qui l'attend, n'a pu l'épouvanter, et elle préfère à sa vie l'honneur d'être une seule nuit l'épouse de votre majesté. » « Mais ne vous trompez pas, visir, reprit le sultan : demain, en vous remettant Scheherazade entre vos mains, je prétends que vous lui ôtiez la vie. Si vous y manquez, je vous jure que je vous ferai mourir vous-même. » « Sire, repartit le visir, mon cœur gémira, sans doute, en vous obéissant ; mais la nature aura beau murmurer : quoique père, je vous réponds d'un bras fidèle. » Schahriar accepta l'offre de

son ministre, et lui dit qu'il n'avoit qu'à lui amener sa fille quand il lui plairoit.

Le grand-visir alla porter cette nouvelle à Scheherazade, qui la reçut avec autant de joie que si elle eût été la plus agréable du monde. Elle remercia son père de l'avoir si sensiblement obligée ; et voyant qu'il étoit accablé de douleur, elle lui dit, pour le consoler, qu'elle espéroit qu'il ne se repentiroit pas de l'avoir mariée avec le sultan, et qu'au contraire il auroit sujet de s'en réjouir le reste de sa vie.

Elle ne songea plus qu'à se mettre en état de paroître devant le sultan ; mais avant que de partir, elle prit sa sœur Dinarzade en particulier, et lui dit : « Ma chère sœur, j'ai besoin de votre secours dans une affaire très-importante, je vous prie de ne me le pas refuser. Mon père va me conduire chez le sultan pour être son épouse. Que cette nouvelle ne vous épouvante pas ; écoutez-moi seulement avec patience. Dès que je serai devant le sultan, je le supplierai de permettre que vous couchiez dans la chambre nuptiale, afin que je jouisse cette nuit encore de votre compagnie. Si j'obtiens cette grace, comme je l'espère, souvenez-vous de m'éveiller demain matin une heure avant le jour et de m'adresser ces paroles : « Ma sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie, en attendant le jour qui paroîtra bientôt, de me raconter un de ces beaux contes que vous savez. » Aussitôt je vous en conterai un, et je me flatte de délivrer par ce moyen tout le peuple de la consternation où il est. Dinarzade répondit à sa sœur qu'elle feroit avec plaisir ce qu'elle exigeoit d'elle.

L'heure de se coucher étant enfin venue, le grand-visir conduisit Scheherazade au palais, et se retira après l'avoir

introduite dans l'appartement du sultan. Ce prince ne se vit pas plutôt avec elle, qu'il lui ordonna de se découvrir le visage. Il la trouva si belle, qu'il en fut charmé ; mais s'apercevant qu'elle étoit en pleurs, il lui en demanda le sujet. « Sire, répondit Scheherazade, j'ai une sœur que j'aime aussi tendrement que j'en suis aimée. Je souhaiterois qu'elle passât la nuit dans cette chambre, pour la voir et lui dire adieu encore une fois. Voulez-vous bien que j'aie la consolation de lui donner ce dernier témoignage de mon amitié ? » Schahriar y ayant consenti, on alla chercher Dinarzade, qui vint en diligence. Le sultan se coucha avec Scheherazade sur une estrade fort élevée à la manière des monarques de l'Orient, et Dinarzade dans un lit qu'on lui avoit préparé au bas de l'estrade.

Une heure avant le jour, Dinarzade s'étant réveillée, ne manqua pas de faire ce que sa sœur lui avoit recommandé. « Ma chère sœur, s'écria-t-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie, en attendant le jour qui paroîtra bientôt, de me raconter un de ces contes agréables que vous savez. Hélas ! ce sera peut-être la dernière fois que j'aurai ce plaisir. »

Scheherazade, au lieu de répondre à sa sœur, s'adressa au sultan : « Sire, dit-elle, votre majesté veut-elle bien me permettre de donner cette satisfaction à ma sœur ? » « Très-volontiers, répondit le sultan. » Alors Scheherazade dit à sa sœur d'écouter ; et puis adressant la parole à Schahriar, elle commença de la sorte :

PREMIÈRE NUIT.

LE MARCHAND ET LE GÉNIE.

SIRE, il y avoit autrefois un marchand qui possédoit de grands biens, tant en fonds de terre, qu'en marchandises et en argent comptant. Il avoit beaucoup de commis, de facteurs et d'esclaves. Comme il étoit obligé de temps en temps de faire des voyages pour s'aboucher avec ses correspondans, un jour qu'une affaire d'importance l'appeloit assez loin du lieu qu'il habitoit, il monta à cheval et partit avec une valise derrière lui, dans laquelle il avoit mis une petite provision de biscuits et de dattes, parce qu'il avoit un pays désert à passer, où il n'auroit pas trouvé de quoi vivre. Il arriva sans accident à l'endroit où il avoit affaire ; et quand il eut terminé la chose qui l'y avoit appelé, il remonta à cheval pour s'en retourner chez lui.

Le quatrième jour de sa marche, il se sentit tellement incommodé de l'ardeur du soleil et de la terre échauffée par ses rayons, qu'il se détourna de son chemin pour aller se rafraîchir sous des arbres qu'il aperçut dans la campagne. Il y trouva, au pied d'un grand noyer, une fontaine d'une eau très-claire et coulante. Il mit pied à terre, attacha son cheval à une branche d'arbre, et s'assit près de la fontaine, après avoir tiré de sa valise quelques dattes et du biscuit. En mangeant les dattes, il en jetoit les noyaux à droite et à gauche. Lorsqu'il eut achevé ce repas frugal, comme il étoit bon musulman, il se lava les

mains, le visage et les pieds^[1], et fit sa prière.

Il ne l'avoit pas finie, et il étoit encore à genoux ; quand il vit paroître un génie tout blanc de vieillesse, et d'une grandeur énorme, qui, s'avançant jusqu'à lui le sabre à la main, lui dit d'un ton de voix terrible : « Lève-toi, que je te tue avec ce sabre, comme tu as tué mon fils. » Il accompagna ces mots d'un cri effroyable. Le marchand, autant effrayé de la hideuse figure du monstre, que des paroles qu'il lui avoit adressées, lui répondit en tremblant : « Hélas ! mon bon seigneur, de quel crime puis-je être coupable envers vous, pour mériter que vous m'ôtiez la vie ? » « Je veux, reprit le génie, te tuer de même que tu as tué mon fils. » « Hé ! bon Dieu, repartit le marchand, comment pourrois-je avoir tué votre fils ? Je ne le connois point, et je ne l'ai jamais vu. » « Ne t'es-tu pas assis en arrivant ici, répliqua le génie ? n'as-tu pas tiré des dattes de ta valise, et, en les mangeant, n'en as-tu pas jeté les noyaux à droite et à gauche ? » « J'ai fait ce que vous dites, répondit le marchand, je ne puis le nier. » « Cela étant, reprit le génie, je te dis que tu as tué mon fils, et voici comment : dans le temps que tu jetois tes noyaux, mon fils passoit ; il en a reçu un dans l'œil, et il en est mort ; c'est pourquoi il faut que je te tue. » « Ah ! monseigneur, pardon, s'écria le marchand. » « Point de pardon, répondit le génie, point de miséricorde. N'est-il pas juste de tuer celui qui a tué ? » « J'en demeure d'accord, dit le marchand ; mais je n'ai assurément pas tué votre fils ; et quand cela seroit, je ne l'aurois fait que fort innocemment ; par conséquent je vous supplie de me pardonner, et de me laisser la vie. » « Non, non, dit le génie en persistant dans sa résolution, il faut que je te tue de même que tu as tué mon fils. » À ces

mots, il prit le marchand par le bras, le jeta la face contre terre, et leva le sabre pour lui couper la tête.

Cependant le marchand tout en pleurs, et protestant de son innocence, regrettoit sa femme et ses enfans, et disoit les choses du monde les plus touchantes. Le génie, toujours le sabre haut, eut la patience d'attendre que le malheureux eût achevé ses lamentations ; mais il n'en fut nullement attendri. « Tous ces regrets sont superflus, s'écria-t-il ; quand tes larmes seroient de sang, cela ne m'empêcheroit pas de te tuer, comme tu as tué mon fils. » « Quoi ! répliqua le marchand, rien ne peut vous toucher ? Vous voulez absolument ôter la vie à un pauvre innocent ? » « Oui, repartit le génie, j'y suis résolu. » En achevant ces paroles...

Scheherazade, en cet endroit, s'apercevant qu'il étoit jour, et sachant que le sultan se levoit de grand matin pour faire sa prière et tenir son conseil, cessa de parler. « Bon Dieu ! ma sœur, dit alors Dinarzade, que votre conte est merveilleux ! » « La suite en est encore plus surprenante, répondit Scheherazade, et vous en tomberiez d'accord, si le sultan vouloit me laisser vivre encore aujourd'hui et me donner la permission de vous la raconter la nuit prochaine. » Schahriar, qui avoit écouté Scheherazade avec plaisir, dit en lui-même : « J'attendrai jusqu'à demain ; je la ferai toujours bien mourir quand j'aurai entendu la fin de son conte. » Ayant donc pris la résolution de ne pas faire ôter la vie à Scheherazade ce jour-là, il se leva pour faire sa prière et aller au conseil.

Pendant ce temps-là le grand-visir étoit dans une inquiétude cruelle. Au lieu de goûter la douceur du sommeil, il avoit passé la nuit à soupirer et à plaindre le sort de sa fille, dont il devoit

être le bourreau. Mais si dans cette triste attente il craignoit la vue du sultan, il fut agréablement surpris, lorsqu'il vit que ce prince entroit au conseil, sans lui donner l'ordre funeste qu'il en attendoit.

Le sultan, selon sa coutume, passa la journée à régler les affaires de son empire ; et quand la nuit fut venue, il coucha encore avec Scheherazade. Le lendemain avant que le jour parût, Dinarzade ne manqua pas de s'adresser à sa sœur, et de lui dire : « Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie, en attendant le jour qui paroîtra bientôt, de continuer le conte d'hier. » Le sultan n'attendit pas que Scheherazade lui en demandât la permission. « Achevez, lui dit-il, le conte du génie et du marchand, je suis curieux d'en entendre la fin. » Scheherazade prit alors la parole, et continua son conte dans ces termes :

II^e NUIT.

SIRE, quand le marchand vit que le génie lui alloit trancher la tête, il fit un grand cri, et lui dit : « Arrêtez ; encore un mot, de grace ; ayez la bonté de m'accorder un délai : donnez-moi le temps d'aller dire adieu à ma femme et à mes enfans, et de leur partager mes biens par un testament que je n'ai pas encore fait, afin qu'ils n'aient point de procès après ma mort ; cela étant fini, je reviendrai aussitôt dans ce même lieu me soumettre à tout ce qu'il vous plaira d'ordonner de moi. » « Mais, dit le génie, si je t'accorde le délai que tu demandes, j'ai peur que tu

ne reviennes pas. » « Si vous voulez croire à mon serment, répondit le marchand, je jure par le Dieu du ciel et de la terre, que je viendrai vous retrouver ici sans y manquer. » « De combien de temps souhaitez-tu que soit ce délai, répliqua le génie ? » « Je vous demande une année, repartit le marchand ; il ne me faut pas moins de temps pour donner ordre à mes affaires, et pour me disposer à renoncer sans regret au plaisir qu'il y a de vivre. Ainsi je vous promets que de demain en un an, sans faute, je me rendrai sous ces arbres, pour me remettre entre vos mains. » « Prends-tu Dieu à témoin de la promesse que tu me fais, reprit le génie ? » « Oui, répondit le marchand, je le prends encore une fois à témoin, et vous pouvez vous reposer sur mon serment. » A ces paroles, le génie le laissa près de la fontaine et disparut.

Le marchand s'étant remis de sa frayeur, remonta à cheval et reprit son chemin. Mais si d'un côté il avoit de la joie de s'être tiré d'un si grand péril, de l'autre il étoit dans une tristesse mortelle, lorsqu'il songeoit au serment fatal qu'il avoit fait. Quand il arriva chez lui, sa femme et ses enfans le reçurent avec toutes les démonstrations d'une joie parfaite ; mais au lieu de les embrasser de la même manière, il se mit à pleurer si amèrement, qu'ils jugèrent bien qu'il lui étoit arrivé quelque chose d'extraordinaire. Sa femme lui demanda la cause de ses larmes et de la vive douleur qu'il faisoit éclater. « Nous nous réjouissions, disoit-elle, de votre retour, et cependant vous nous alarmez tous par l'état où nous vous voyons. Expliquez-nous, je vous prie, le sujet de votre tristesse. » « Hélas ! répondit le mari, le moyen que je sois dans une autre situation ? je n'ai plus qu'un an à vivre. » Alors il leur raconta

ce qui s'étoit passé entre lui et le génie, et leur apprit qu'il lui avoit donné parole de retourner au bout de l'année recevoir la mort de sa main.

Lorsqu'ils entendirent cette triste nouvelle, ils commencèrent tous à se désoler. La femme pousoit des cris pitoyables en se frappant le visage et en s'arrachant les cheveux ; les enfans, fondant en pleurs, faisoient retentir la maison de leurs gémissemens ; et le père, cédant à la force du sang, mêloit ses larmes à leurs plaintes. En un mot, c'étoit le spectacle du monde le plus touchant.

Dès le lendemain, le marchand songea à mettre ordre à ses affaires et s'appliqua sur toutes choses à payer ses dettes. Il fit des présens à ses amis et de grandes aumônes aux pauvres, donna la liberté à ses esclaves de l'un et l'autre sexe, partagea ses biens entre ses enfans, nomma des tuteurs pour ceux qui n'étoient pas encore en âge ; et en rendant à sa femme tout ce qui lui appartenoit, selon son contrat de mariage, il l'avantagea de tout ce qu'il put lui donner suivant les lois.

Enfin l'année s'écoula, et il fallut partir. Il fit sa valise, où il mit le drap dans lequel il devoit être enseveli ; mais lorsqu'il voulut dire adieu à sa femme et à ses enfans, on n'a jamais vu une douleur plus vive. Ils ne pouvoient se résoudre à le perdre ; ils vouloient tous l'accompagner et aller mourir avec lui. Néanmoins comme il falloit se faire violence, et quitter des objets si chers : « Mes enfans, leur dit-il, j'obéis à l'ordre de Dieu en me séparant de vous. Imitiez-moi : soumettez-vous courageusement à cette nécessité, et songez que la destinée de l'homme est de mourir. » Après avoir dit ces paroles, il s'arracha aux cris et aux regrets de sa famille, il partit et arriva

au même endroit où il avoit vu le génie, le propre jour qu'il avoit promis de s'y rendre. Il mit aussitôt pied à terre, et s'assit au bord de la fontaine, où il attendit le génie avec toute la tristesse qu'on peut s'imaginer.

Pendant qu'il languissoit dans une si cruelle attente, un bon vieillard qui menoit une biche à l'attache, parut et s'approcha de lui. Ils se saluèrent l'un l'autre ; après quoi le vieillard lui dit : « Mon frère, peut-on savoir de vous pourquoi vous êtes venu dans ce lieu désert, où il n'y a que des esprits malins, et où l'on n'est pas en sûreté ? A voir ces beaux arbres, on le croiroit habité ; mais c'est une véritable solitude, où il est dangereux de s'arrêter trop long-temps. »

Le marchand satisfit la curiosité du vieillard, et lui conta l'aventure qui l'obligeoit à se trouver là. Le vieillard l'écouta avec étonnement ; et prenant la parole : « Voilà, s'écria-t-il, la chose du monde la plus surprenante ; et vous vous êtes lié par le serment le plus inviolable. Je veux, ajouta-t-il, être témoin de votre entrevue avec le génie. » En disant cela, il s'assit près du marchand, et tandis qu'ils s'entretenoient tous deux...

« Mais je vois le jour, dit Scheherazade en se reprenant ; ce qui reste, est le plus beau du conte. » Le sultan, résolu d'en entendre la fin, laissa vivre encore ce jour-là Scheherazade.

III^e NUIT.

La nuit suivante, Dinarzade fit à sa sœur la même prière que les deux précédentes. « Ma chère sœur, lui dit-elle, si vous ne

dormez pas, je vous supplie de me raconter un de ces contes agréables que vous savez. » Mais le sultan dit qu'il vouloit entendre la suite de celui du marchand et du génie ; c'est pourquoi Scheherazade le reprit ainsi :

Sire, dans le temps que le marchand et le vieillard qui conduisoit la biche, s'entretenoient, il arriva un autre vieillard, suivi de deux chiens noirs. Il s'avança jusqu'à eux, et les salua, en leur demandant ce qu'ils faisoient en cet endroit. Le vieillard qui conduisoit la biche, lui apprit l'aventure du marchand et du génie, ce qui s'étoit passé entr'eux, et le serment du marchand. Il ajouta, que ce jour étoit celui de la parole donnée, et qu'il étoit résolu de demeurer là, pour voir ce qui en arriveroit.

Le second vieillard trouvant aussi la chose digne de sa curiosité, prit la même résolution. Il s'assit auprès des autres ; et à peine se fut-il mêlé à leur conversation, qu'il survint un troisième vieillard, qui, s'adressant aux deux premiers, leur demanda pourquoi le marchand qui étoit avec eux, paroissoit si triste. On lui en dit le sujet, qui lui parut si extraordinaire, qu'il souhaita aussi d'être témoin de ce qui se passeroit entre le génie et le marchand. Pour cet effet, il se plaça parmi les autres.

Ils aperçurent bientôt dans la campagne une vapeur épaisse, comme un tourbillon de poussière élevé par le vent. Cette vapeur s'avança jusqu'à eux, et se dissipant tout-à-coup, leur laissa voir le génie, qui, sans les saluer, s'approcha du marchand le sabre à la main, et le prenant par le bras : « Leve-toi, lui dit-il, que je te tue comme tu as tué mon fils. » Le marchand et les trois vieillards effrayés, se mirent à pleurer et

à remplir l'air de cris...

Scheherazade, en cet endroit apercevant le jour, cessa de poursuivre son conte, qui avoit si bien piqué la curiosité du sultan, que ce prince voulant absolument en savoir la fin, remit encore au lendemain la mort de la sultane.

On ne peut exprimer quelle fut la joie du grand visir, lorsqu'il vit que le sultan ne lui ordonnoit pas de faire mourir Scheherazade. Sa famille, la cour, tout le monde en fut généralement étonné.

IV^e NUIT.

Vers la fin de la nuit suivante, Scheherazade, avec la permission du sultan, parla dans ces termes :

Sire, quand le vieillard qui conduisoit la biche, vit que le génie s'étoit saisi du marchand, et l'alloit tuer impitoyablement, il se jeta aux pieds de ce monstre, et les lui baisant : « Prince des génies, lui dit-il, je vous supplie très-humblement de suspendre votre colère, et de me faire la grâce de m'écouter. Je vais vous raconter mon histoire et celle de cette biche que vous voyez ; mais si vous la trouvez plus merveilleuse et plus surprenante que l'aventure de ce marchand à qui vous voulez ôter la vie, puis-je espérer que vous voudrez bien remettre à ce pauvre malheureux le tiers de son crime ? » Le génie fut quelque temps à se consulter là-dessus ; mais enfin il répondit : « Hé bien, voyons, j'y consens. »

1. [↑](#) L'ablution avant la prière est de précepte divin, dans la religion musulmane : « Ô vous croyans ! lorsque vous vous disposez à la prière, lavez-vous le visage et les mains jusqu'aux coudes ; baignez-vous la tête et les pieds jusqu'à la cheville. »

HISTOIRE DU PREMIER VIEILLARD ET DE LA BICHE

« JE vais donc, reprit le vieillard, commencer le récit ; écoutez-moi, je vous prie, avec attention. Cette biche que vous voyez, est ma cousine et de plus ma femme. Elle n'avoit que douze ans quand je l'épousai ; ainsi je puis dire qu'elle ne devoit pas moins me regarder comme son père, que comme son parent et son mari.

» Nous avons vécu ensemble trente années sans avoir eu d'enfans ; mais sa stérilité ne m'a point empêché d'avoir pour elle beaucoup de complaisance et d'amitié. Le seul desir d'avoir des enfans me fit acheter une esclave, dont j'eus un fils^[1] qui promettoit infiniment. Ma femme en conçut de la jalousie, prit en aversion la mère et l'enfant, et cacha si bien ses sentimens, que je ne les connus que trop tard.

» Cependant mon fils croissoit, et il avoit déjà dix ans, lorsque je fus obligé de faire un voyage. Avant mon départ, je recommandai à ma femme, dont je ne me défiois point, l'esclave et son fils, et je la priai d'en avoir soin pendant mon absence, qui dura une année entière. Elle profita de ce temps-là pour contenter sa haine. Elle s'attacha à la magie ; et quand

elle sut assez de cet art diabolique pour exécuter l'horrible dessein qu'elle méditoit, la scélérate mena mon fils dans un lieu écarté, Là, par ses enchantemens, elle le changea en veau, et le donna à mon fermier, avec ordre de le nourrir comme un veau, disoit-elle, qu'elle avoit acheté. Elle ne borna point sa fureur à cette action abominable ; elle changea l'esclave en vache, et la donna aussi à mon fermier.

» À mon retour, je lui demandai des nouvelles de la mère et de l'enfant. « Votre esclave est morte, me dit-elle ; et pour votre fils, il y a deux mois que je ne l'ai vu, et que je ne sais ce qu'il est devenu. » Je fus touché de la mort de l'esclave ; mais comme mon fils n'avoit fait que disparaître, je me flattai que je pourrois le revoir bientôt. Néanmoins huit mois se passèrent sans qu'il revînt, et je n'en avois aucune nouvelle, lorsque la fête du grand Baïram^[2] arriva. Pour la célébrer, je mandai à mon fermier de m'amener une vache des plus grasses pour en faire un sacrifice. Il n'y manqua pas. La vache qu'il m'amena, étoit l'esclave elle-même, la malheureuse mère de mon fils. Je la liai ; mais dans le moment que je me préparois à la sacrifier, elle se mit à faire des beuglemens pitoyables, et je m'aperçus qu'il couloit de ses yeux des ruisseaux de larmes. Cela me parut assez extraordinaire ; et me sentant, malgré moi, saisi d'un mouvement de pitié, je ne pus me résoudre à la frapper. J'ordonnai à mon fermier de m'en aller prendre une autre.

» Ma femme, qui étoit présente, frémit de ma compassion ; et s'opposant à un ordre qui rendoit sa malice inutile : « Que faites-vous, mon ami, s'écria-t-elle ? Immolez cette vache. Votre fermier n'en a pas de plus belle, ni qui soit plus propre à l'usage que nous en voulons faire. » Par complaisance pour ma

femme, je m'approchai de la vache ; et combattant la pitié qui en suspendoit le sacrifice, j'allois porter le coup mortel, quand la victime, redoublant ses pleurs et ses beuglemens, me désarma une seconde fois. Alors je mis le maillet entre les mains du fermier, en lui disant : « Prenez, et sacrifiez-la vous-même ; ses beuglemens et ses larmes me fendent le cœur. »

» Le fermier moins pitoyable que moi, la sacrifia. Mais en l'écorchant, il se trouva qu'elle n'avoit que les os, quoiqu'elle nous eût paru très-grasse. J'en eus un véritable chagrin. « Prenez-la pour vous, dis-je au fermier, je vous l'abandonne ; faites-en des régals et des aumônes à qui vous voudrez ; et si vous avez un veau bien gras, amenez-le moi à sa place. » Je ne m'informai pas de ce qu'il fit de la vache ; mais peu de temps après qu'il l'eut fait enlever de devant mes yeux, je le vis arriver avec un veau fort gras. Quoique j'ignorasse que ce veau fût mon fils, je ne laissai pas de sentir émouvoir mes entrailles à sa vue. De son côté, dès qu'il m'aperçut, il fit un si grand effort pour venir à moi, qu'il en rompit sa corde. Il se jeta à mes pieds, la tête contre terre, comme s'il eut voulu exciter ma compassion, et me conjurer de n'avoir pas la cruauté de lui ôter la vie, en m'avertissant, autant qu'il lui étoit possible, qu'il étoit mon fils.

» Je fus encore plus surpris et plus touché de cette action, que je ne l'avois été des pleurs de la vache. Je sentis une tendre pitié qui m'intéressa pour lui ; ou, pour mieux dire, le sang fit en moi son devoir. « Allez, dis-je au fermier, remenez ce veau chez vous ; ayez-en un grand soin, et à sa place, amenez-en un autre incessamment. »

» Dès que ma femme m'entendit parler ainsi, elle ne manqua

pas de s'écrier encore : « Que faites-vous, mon mari ? Croyez-moi, ne sacrifiez pas un autre veau que celui-là. » « Ma femme, lui répondis-je, je n'immolerai pas celui-ci. Je veux lui faire grace, je vous prie de ne vous y point opposer. » Elle n'eut garde, la méchante femme, de se rendre à ma prière ; elle haïssoit trop mon fils, pour consentir que je le sauvasse. Elle m'en demanda le sacrifice avec tant d'opiniâtreté, que je fus obligé de le lui accorder. Je liai le veau, et prenant le couteau funeste...

Scheherazade s'arrêta en cet endroit, parce qu'elle aperçut le jour. « Ma sœur, dit alors Dinarzade, je suis enchantée de ce conte, qui soutient si agréablement mon attention. » « Si le sultan me laisse encore vivre aujourd'hui, repartit Scheherazade, vous verrez que ce que je vous raconterai demain, vous divertira beaucoup davantage. » Schahriar, curieux de savoir ce que deviendrait le fils du vieillard qui conduisoit la biche, dit à la sultane, qu'il seroit bien aise d'entendre, la nuit prochaine, la fin de ce conte.

V^e NUIT.

SIRE, poursuivit Scheherazade, le premier vieillard qui conduisoit la biche continuant de raconter son histoire au génie, aux deux autres vieillards et au marchand : « Je pris donc, leur dit-il, le couteau, et j'allois l'enfoncer dans la gorge de mon fils, lorsque tournant vers moi languissamment ses yeux baignés de larmes, il m'attendrit à un point, que je n'eus

pas la force de l'immoler. Je laissai tomber le couteau, et je dis à ma femme que je voulois absolument tuer un autre veau que celui-là. Elle n'épargna rien pour me faire changer de résolution ; mais quoi quelle pût me représenter, je demeurai ferme, et lui promis, seulement pour l'apaiser, que je le sacrifierois au Baïram de l'année prochaine.

» Le lendemain matin, mon fermier demanda à me parler en particulier. « Je viens, me dit-il, vous apprendre une nouvelle, dont j'espère que vous me saurez bon gré. J'ai une fille qui a quelque connoissance de la magie. Hier, comme je remenois au logis le veau dont vous n'aviez pas voulu faire le sacrifice, je remarquai qu'elle rit en le voyant, et qu'un moment après elle se mit à pleurer. Je lui demandai pourquoi elle faisoit en même temps deux choses si contraires ? » Mon père, me répondit-elle, ce veau que vous ramenez, est le fils de notre maître. J'ai ri de joie de le voir encore vivant ; et j'ai pleuré en me souvenant du sacrifice qu'on fit hier de sa mère, qui étoit changée en vache. Ces deux métamorphoses ont été faites par les enchantemens de la femme de notre maître, laquelle haïssoit la mère et l'enfant. » « Voilà ce que m'a dit ma fille, poursuivit le fermier, et je viens vous apporter cette nouvelle. »

» À ces paroles, ô génie, continua le vieillard, je vous laisse à juger quelle fut ma surprise ! Je partis sur le champ avec mon fermier, pour parler moi-même à sa fille. En arrivant, j'allai d'abord à l'étable où étoit mon fils. Il ne put répondre à mes embrassemens ; mais il les reçut d'une manière qui acheva de me persuader qu'il étoit mon fils.

» La fille du fermier arriva. « Ma bonne fille, lui dis-je, pouvez-vous rendre à mon fils sa première forme ? » « Oui, je

le puis, me répondit-elle. » « Ah ! si vous en venez à bout, repris-je, je vous fais maîtresse de tous mes biens. » Alors elle me repartit en souriant : « Vous êtes notre maître, et je sais trop bien ce que je vous dois ; mais je vous avertis que je ne puis remettre votre fils dans son premier état, qu'à deux conditions : la première, que vous me le donnerez pour époux ; et la seconde, qu'il me sera permis de punir la personne qui l'a changé en veau. » « Pour la première condition, lui dis-je, je l'accepte de bon cœur ; je dis plus, je vous promets de vous donner beaucoup de bien pour vous en particulier, indépendamment de celui que je destine à mon fils. Enfin, vous verrez comment je reconnoîtrai le grand service que j'attends de vous. Pour la condition qui regarde ma femme, je veux bien l'accepter encore. Une personne qui a été capable de faire une action si criminelle, mérite bien d'en être punie ; je vous l'abandonne, faites-en ce qu'il vous plaira ; je vous prie seulement de ne lui pas ôter la vie. » « Je vais donc, répliqua-t-elle, la traiter de la même manière qu'elle a traité votre fils. » « J'y consens, lui repartis-je ; mais rendez-moi mon fils auparavant. »

« Alors cette fille prit un vase plein d'eau, prononça dessus des paroles que je n'entendis pas, et s'adressant au veau : « O veau, dit-elle, si tu as été créé par le Tout-Puissant et souverain maître du monde tel que tu paroissais en ce moment, demeure sous cette forme ; mais si tu es homme, et que tu sois changé en veau par enchantement, reprends ta figure naturelle par la permission du souverain Créateur. » En achevant ces mots, elle jeta l'eau sur lui, et à l'instant il reprit sa première forme.

» Mon fils, mon cher fils, m'écriai-je aussitôt en

l'embrassant avec un transport dont je ne fus pas le maître ! C'est Dieu qui nous a envoyé cette jeune fille pour détruire l'horrible charme dont vous étiez environné, et vous venger du mal qui vous a été fait, à vous et à votre mère. Je ne doute pas que par reconnoissance, vous ne vouliez bien la prendre pour votre femme, comme je m'y suis engagé. » Il y consentit avec joie ; mais avant qu'ils se mariassent, la jeune fille changea ma femme en biche, et c'est elle que vous voyez ici. Je souhaitai qu'elle eût cette forme, plutôt qu'une autre moins agréable, afin que nous la vissions sans répugnance dans la famille. Depuis ce temps-là, mon fils est devenu veuf, et est allé voyager. Comme il y a plusieurs années que je n'ai eu de ses nouvelles, je me suis mis en chemin pour tâcher d'en apprendre ; et n'ayant pas voulu confier à personne le soin de ma femme, pendant que je ferois enquête de lui, j'ai jugé à propos de la mener partout avec moi. Voilà donc mon histoire et celle de cette biche. N'est-elle pas des plus surprenantes et des plus merveilleuses ? »

« J'en demeure d'accord, dit le génie, et en sa faveur, je t'accorde le tiers de la grâce de ce marchand. »

Quand le premier vieillard, sire, continua la sultane, eut achevé son histoire, le second, qui conduisoit les deux chiens noirs, s'adressa au génie, et lui dit : « Je vais vous raconter ce qui m'est arrivé, à moi et à ces deux chiens noirs que voici, et je suis sûr que vous trouverez mon histoire encore plus étonnante que celle que vous venez d'entendre. Mais quand je vous l'aurai contée, m'accorderez-vous le second tiers de la grace de ce marchand ? » « Oui, répondit le génie, pourvu que ton histoire surpasse celle de la biche. » Après ce

consentement, le second vieillard commença de cette manière...

Mais Scheherazade, en prononçant ces dernières paroles, ayant vu le jour, cessa de parler. « Bon Dieu, ma sœur, dit Dinarzade, que ces aventures sont singulières ! » « Ma sœur, répondit la sultane, elles ne sont pas comparables à celles que j'aurois à vous raconter la nuit prochaine, si le sultan, mon seigneur et mon maître, avoit la bonté de me laisser vivre. » Schahriar ne répondit rien à cela ; mais il se leva, fit sa prière, et alla au conseil, sans donner aucun ordre contre la vie de la charmante Scheherazade.

VI^e NUIT.

LA sixième nuit étant venue, le sultan et son épouse se couchèrent. Dinarzade se réveilla à l'heure ordinaire, et appela la sultane. Schahriar, prenant la parole : « Je souhaiterois, dit-il, d'entendre l'histoire du second vieillard et des deux chiens noirs. » « Je vais contenter votre curiosité, sire, répondit Scheherazade. » Le second vieillard, poursuivit-elle, s'adressant au génie, commença ainsi son histoire :

-
1. [↑] La loi civile chez les mahométans, reconnoît pour également légitimes les enfans qui proviennent de trois espèces de mariage permises par leur religion, suivant laquelle on peut licitement acheter, louer ou épouser une ou plusieurs femmes ; de façon que si un homme a de son esclave un fils avant d'en avoir de son épouse, le fils de l'esclave est reconnu pour l'aîné, et jouit des droits d'aînesse à l'exclusion de celui de la femme légitime.

2. [↑] Nom des deux seules fêtes d'obligation que les musulmans aient dans leur religion. Ce sont des fêtes mobiles, qui dans l'espace de trente-trois ans tombent dans tous les mois de l'année, parce que l'année musulmane est lunaire. La première de ces fêtes arrive le premier de la lune qui suit celle du Ramazan, ou carême des mahométans. Ce Baïram dure trois jours, et tient tout à la fois de la pâque des juifs, de notre carnaval et de notre premier jour de l'an. Le second Baïram se célèbre soixante-dix jours après le premier.

HISTOIRE DU SECOND VIEILLARD ET DES DEUX CHIENS NOIRS.

« GRAND prince des génies, vous saurez que nous sommes trois frères, ces deux chiens noirs que vous voyez, et moi qui suis le troisième. Notre père nous avoit laissé en mourant à chacun mille sequins^[1]. Avec cette somme, nous embrassâmes tous trois la même profession : nous nous fîmes marchands. Peu de temps après que nous eûmes ouvert boutique, mon frère aîné, l'un de ces deux chiens, résolut de voyager et d'aller négocier dans les pays étrangers. Dans ce dessein, il vendit tout son fonds, et en acheta des marchandises propres au négoce qu'il vouloit faire.

» Il partit, et fut absent une année entière. Au bout de ce temps-là, un pauvre qui me parut demander l'aumône, se présenta à ma boutique. Je lui dis : « Dieu vous assiste. » « Dieu vous assiste aussi, me répondit-il ; est-il possible que vous ne me reconnoissiez pas ? » Alors l'envisageant avec attention, je le reconnus. « Ah ! mon frère, m'écriai-je en l'embrassant, comment vous aurois-je pu reconnoître en cet état ? » Je le fis entrer dans ma maison, je lui demandai des nouvelles de sa santé et du succès de son voyage. « Ne me

faites pas cette question, me dit-il ; en me voyant, vous voyez tout. Ce seroit renouveler mon affliction, que de vous faire le détail de tous les malheurs qui me sont arrivés depuis un an, et qui m'ont réduit à l'état où je suis. »

» Je fis aussitôt fermer ma boutique ; et abandonnant tout autre soin, je le menai au bain, et lui donnai les plus beaux habits de ma garde-robe. J'examinai mes registres de vente et d'achat ; et trouvant que j'avois doublé mon fonds c'est-à-dire, que j'étois riche de deux mille sequins, je lui en donnai la moitié. « Avec cela, mon frère, lui dis-je, vous pourrez oublier la perte que vous avez faite. » Il accepta les mille sequins avec joie, rétablit ses affaires, et nous vécûmes ensemble comme nous avions vécu auparavant.

» Quelque temps après, mon second frère, qui est l'autre de ces deux chiens, voulut aussi vendre son fonds. Nous fîmes, son aîné et moi, tout ce que nous pûmes pour l'en détourner ; mais il n'y eut pas moyen. Il le vendit ; et de l'argent qu'il en fit, il acheta des marchandises propres au négoce étranger qu'il vouloit entreprendre. Il se joignit à une caravane, et partit. Il revint au bout de l'an dans le même état que son frère aîné. Je le fis habiller ; et comme j'avois encore mille sequins pardessus mon fonds, je les lui donnai. Il releva boutique, et continua d'exercer sa profession.

» Un jour mes deux frères vinrent me trouver pour me proposer de faire un voyage, et d'aller trafiquer avec eux. Je rejetai d'abord leur proposition. « Vous avez voyagé, leur dis-je, qu'y avez-vous gagné ? Qui m'assurera que je serai plus heureux que vous ? » En vain ils me représentèrent là-dessus tout ce qui leur sembla devoir m'éblouir et m'encourager à

tenter la fortune ; je refusai d'entrer dans leur dessein. Mais ils revinrent tant de fois à la charge, qu'après avoir, pendant cinq ans, résisté constamment à leurs sollicitations, je m'y rendis enfin. Mais quand il fallut faire les préparatifs du voyage, et qu'il fut question d'acheter les marchandises dont nous avions besoin, il se trouva qu'ils avoient tout mangé, et qu'il ne leur restoit rien des milles sequins que je leur avois donnés à chacun. Je ne leur en fis pas le moindre reproche. Au contraire, comme mon fonds étoit de six mille sequins, j'en partageai la moitié avec eux, en leur disant : « Mes frères, il faut risquer ces trois mille sequins, et cacher les autres en quelque endroit sûr, afin que si notre voyage n'est pas plus heureux que ceux que vous avez déjà faits, nous ayons de quoi nous en consoler, et reprendre notre ancienne profession. » Je donnai donc mille sequins à chacun, j'en gardai autant pour moi, et j'enterrai les trois mille autres dans un coin de ma maison. Nous achetâmes des marchandises ; et après les avoir embarquées sur un vaisseau que nous frétâmes entre nous trois, nous fîmes mettre à la voile avec un vent favorable. Après un mois de navigation...

» Mais je vois le jour, poursuivit Scheherazade, il faut que j'en demeure là. « Ma sœur, dit Dinarzade, voilà un conte qui promet beaucoup ; je m'imagine que la suite en est fort extraordinaire. » « Vous ne vous trompez pas, répondit la sultane ; et si le sultan me permet de vous la conter, je suis persuadée qu'elle vous divertira fort. » Schahriar se leva comme le jour précédent, sans s'expliquer là-dessus, et ne donna point ordre au grand-visir de faire mourir sa fille.

VII^e NUIT.

SUR la fin de la septième nuit, Dinarzade supplia la sultane de conter la suite de ce beau conte qu'elle n'avoit pu achever la veille. « Je le veux bien, répondit Scheherazade ; et pour en reprendre le fil, je vous dirai que le vieillard qui menoit les deux chiens noirs, continuant de raconter son histoire au génie, aux deux autres vieillards et au marchand : « Enfin, leur dit-il, après deux mois de navigation, nous arrivâmes heureusement à un port de mer, où nous débarquâmes, et fîmes un très-grand débit de nos marchandises. Moi sur-tout, je vendis si bien les miennes, que je gagnai dix pour un. Nous achetâmes des marchandises du pays, pour les transporter et les négocier au nôtre.

» Dans le temps que nous étions prêts à nous rembarquer pour notre retour, je rencontraï sur le bord de la mer une dame assez bien faite, mais fort pauvrement habillée. Elle m'aborda, me baisa la main, et me pria, avec les dernières instances, de la prendre pour femme, et de l'embarquer avec moi. Je fis difficulté de lui accorder ce qu'elle demandoit ; mais elle me dit tant de choses pour me persuader que je ne devois pas prendre garde à sa pauvreté, et que j'aurois lieu d'être content de sa conduite, que je me laissai vaincre. Je lui fis faire des habits propres ; et après l'avoir épousée par un contrat de mariage en bonne forme, je l'embarquai avec moi, et nous mîmes à la voile.

» Pendant notre navigation, je trouvai de si belles qualités dans la femme que je venois de prendre, que je l'aimois tous

les jours de plus en plus. Cependant mes deux frères, qui n'avoient pas si bien fait leurs affaires que moi, et qui étoient jaloux de ma prospérité, me portoient envie. Leur fureur alla même jusqu'à conspirer contre ma vie. Une nuit, dans le temps que ma femme et moi nous dormions, ils nous jetèrent à la mer.

» Ma femme étoit fée, et par conséquent génie ; vous jugez bien qu'elle ne se noya pas. Pour moi, il est certain que je serois mort sans son secours ; mais je fus à peine tombé dans l'eau, qu'elle m'enleva et me transporta dans une isle. Quand il fut jour la fée me dit : « Vous voyez, mon mari, qu'en vous sauvant la vie, je ne vous ai pas mal récompensé du bien que vous m'avez fait. Vous saurez que je suis fée, et que me trouvant sur le bord de la mer, lorsque vous alliez vous embarquer, je me sentis une forte inclination pour vous. Je voulus éprouver la bonté de votre cœur ; je me présentai devant vous déguisée comme vous m'avez vue. Vous en avez usé avec moi généreusement. Je suis ravie d'avoir trouvé l'occasion de vous en marquer ma reconnoissance. Mais je suis irritée contre vos frères, et je ne serai pas satisfaite que je ne leur aie ôté la vie. »

» J'écoutai avec admiration le discours de la fée ; je la remerciai le mieux qu'il me fut possible de la grande obligation que je lui avois. « Mais, Madame, lui dis-je, pour ce qui est de mes frères, je vous supplie de leur pardonner. Quelque sujet que j'aie de me plaindre d'eux, je ne suis pas assez cruel pour vouloir leur perte. » Je lui racontai ce que j'avois fait pour l'un et l'autre ; et mon récit augmentant son indignation contr'eux : « Il faut, s'écria-t-elle, que je vole tout-

à-l'heure après ces traîtres et ces ingrats, et que j'en tire une prompte vengeance. Je vais submerger leur vaisseau, et les précipiter dans le fond de la mer. » « Non, ma belle dame, repris-je, au nom de Dieu, n'en faites rien, modérez votre courroux ; songez que ce sont mes frères, et qu'il faut faire le bien pour le mal. »

» J'apaisai la fée par ces paroles ; et lorsque je les eus prononcées, elle me transporta en un instant de l'isle où nous étions, sur le toit de mon logis, qui étoit en terrasse, et elle disparut un moment après. Je descendis, j'ouvris les portes, et je déterrai les trois mille sequins que j'avois cachés. J'allai ensuite à la place où étoit ma boutique ; je l'ouvris, et je reçus des marchands mes voisins des complimens sur mon retour. Quand je rentrai chez moi, j'aperçus ces deux chiens noirs qui vinrent m'aborder d'un air soumis. Je ne savois ce que cela signifioit, et j'en étois fort étonné ; mais la fée, qui parut bientôt, m'en éclaircit. « Mon mari, me dit-elle, ne soyez pas surpris de voir ces deux chiens chez vous : ce sont vos deux frères. » Je frémis à ces mots, et je lui demandai par quelle puissance ils se trouvoient en cet état. « C'est moi qui les y ai mis, me répondit-elle ; au moins, c'est une de mes sœurs, à qui j'en ai donné la commission, et qui, en même temps, a coulé à fond leur vaisseau. Vous y perdez les marchandises que vous y aviez ; mais je vous récompenserai d'ailleurs. À l'égard de vos frères, je les ai condamnés à demeurer dix ans sous cette forme ; leur perfidie ne les rend que trop dignes de cette pénitence. » Enfin, après m'avoir enseigné où je pourrois avoir de ses nouvelles, elle disparut.

» Présentement que les dix années sont accomplies, je suis

en chemin pour l'aller chercher ; et comme en passant par ici j'ai rencontré ce marchand et le bon vieillard qui mène sa biche, je me suis arrêté avec eux. Voilà quelle est mon histoire, ô prince des génies ; ne vous paroît-elle pas des plus extraordinaires ? » « J'en conviens, répondit le génie, et je remets aussi en sa faveur, le second tiers du crime dont ce marchand est coupable envers moi. »

Aussitôt que le second vieillard eut achevé son histoire, le troisième prit la parole, et fit au génie la même demande que les deux premiers, c'est-à-dire de remettre au marchand le troisième tiers de son crime, supposé que l'histoire qu'il avoit à lui raconter, surpassât en événemens singuliers, les deux qu'il venoit d'entendre. Le génie lui fit la même promesse qu'aux autres. « Ecoutez donc, lui dit alors ce vieillard... »

Mais le jour paroît, dit Scheherazade en se reprenant, il faut que je m'arrête en cet endroit. « Je ne puis assez admirer, ma sœur, dit alors Dinarzade, les aventures que vous venez de raconter. » « J'en sais une infinité d'autres, répondit la sultane, qui sont encore plus belles. « Schahriar, voulant savoir si le conte du troisième vieillard seroit aussi agréable que celui du second, différa jusqu'au lendemain la mort de Scheherazade.

VIII^e NUIT.

DÈS que Dinarzade s'aperçut qu'il étoit temps d'appeler la sultane, elle supplia sa sœur, en attendant le jour, de lui faire le récit de quelque beau conte. « Racontez-nous celui du

troisième vieillard, dit le sultan à Scheherazade ; j'ai bien de la peine à croire qu'il soit plus merveilleux que celui du vieillard et des deux chiens noirs. »

Sire, répondit la sultane, le troisième vieillard raconta son histoire au génie ; je ne vous la dirai point, car elle n'est point venue à ma connoissance ; mais je sais qu'elle se trouva si fort au-dessus des deux précédentes, par la diversité des aventures merveilleuses qu'elle contenoit, que le génie en fut étonné. Il n'en eut pas plutôt ouï la fin, qu'il dit au troisième vieillard : « Je t'accorde le dernier tiers de la grace du marchand ; il doit bien vous remercier tous trois de l'avoir tiré d'intrigue par vos histoires ; sans vous il ne seroit plus au monde. » En achevant ces mots, il disparut, au grand contentement de la compagnie. Le marchand ne manqua pas de rendre à ses trois libérateurs toutes les graces qu'il leur devoit. Ils se réjouirent avec lui de le voir hors de péril ; après quoi ils se dirent adieu, et chacun reprit son chemin. Le marchand s'en retourna auprès de sa femme et de ses enfans, et passa tranquillement avec eux le reste de ses jours. « Mais, sire, ajouta Scheherazade, quelque beaux que soient les contes que j'ai racontés jusqu'ici à votre majesté, ils n'approchent pas de celui du pêcheur. » Dinarzade voyant que la sultane s'arrêtoit, lui dit : « Ma sœur, puisqu'il nous reste encore du temps, de grace, racontez-nous l'histoire de ce pêcheur ; le sultan le voudra bien. » Schahriar y consentit ; et Scheherazade reprenant son discours, poursuivit de cette manière :

1. ¹ Monnoie d'or qui a grand cours à Venise et dans le Levant. Le sequin vaut 12 f. 4 cent.

HISTOIRE DU PÊCHEUR.

SIRE, il y avoit autrefois un pêcheur fort âgé, et si pauvre, qu'à peine pouvoit-il gagner de quoi faire subsister sa femme et trois enfans, dont sa famille étoit composée. Il alloit tous les jours à la pêche de grand matin ; et chaque jour, il s'étoit fait une loi de ne jeter ses filets que quatre fois seulement.

Il partit un matin au clair de la lune, et se rendit au bord de la mer. Il se déshabilla, et jeta ses filets. Comme il les tiroit vers le rivage, il sentit d'abord de la résistance ; il crut avoir fait une bonne pêche, et s'en réjouissoit déjà en lui-même. Mais un moment après, s'apercevant qu'au lieu de poisson, il n'y avoit dans ses filets que la carcasse d'un âne, il en eut beaucoup de chagrin...

Scheherazade, en cet endroit, cessa de parler, parce qu'elle vit paroître le jour. « Ma sœur, lui dit Dinarzade, je vous avoue que ce commencement me charme, et je prévois que la suite sera fort agréable. » « Rien n'est plus surprenant que l'histoire du pêcheur, répondit la sultane ; et vous en conviendrez la nuit prochaine, si le sultan me fait la grace de me laisser vivre. » Schahriar, curieux d'apprendre le succès de la pêche du pêcheur, ne voulut pas faire mourir ce jour-là Scheherazade. C'est pourquoi il se leva, et ne donna point encore ce cruel ordre.

IX^e NUIT.

MA chère sœur, s'écria Dinarzade le lendemain à l'heure ordinaire, je vous supplie de nous finir le conte du pêcheur ; je meurs d'envie de l'entendre. « Je vais vous donner cette satisfaction, répondit la sultane. » En même-temps elle demanda la permission au sultan ; et lorsqu'elle l'eut obtenue, elle reprit en ces termes le conte du pêcheur :

Sire, quand le pêcheur, affligé d'avoir fait une si mauvaise pêche, eut raccommodé ses filets, que la carcasse de l'âne avoit rompus en plusieurs endroits, il les jeta une seconde fois. En les tirant, il sentit encore beaucoup de résistance, ce qui lui fit croire qu'ils étoient remplis de poisson ; mais il n'y trouva qu'un grand panier plein de gravier et de fange. Il en fut dans une extrême affliction. « O fortune, s'écria-t-il d'une voix pitoyable, cesse d'être en colère contre moi, et ne persécute point un malheureux qui te prie de l'épargner ! Je suis parti de ma maison pour venir ici chercher ma vie, et tu m'annonces ma mort. Je n'ai pas d'autre métier que celui-ci pour subsister ; et malgré tous les soins que j'y apporte, je puis à peine fournir aux plus pressans besoins de ma famille. Mais j'ai tort de me plaindre de toi, tu prends plaisir à maltraiter les honnêtes gens, et à laisser de grands hommes dans l'obscurité, tandis que tu favorises les méchans, et que tu élèves ceux qui n'ont aucune vertu qui les rende recommandables. »

En achevant ces plaintes, il jeta brusquement le panier ; et après avoir bien lavé ses filets que la fange avoit gâtés, il les jeta pour la troisième fois. Mais il n'amena que des pierres, des

coquilles et de l'ordure. On ne sauroit expliquer quel fut son désespoir : peu s'en fallut qu'il ne perdît l'esprit. Cependant comme le jour commençoit à paroître, il n'oublia pas de faire sa prière en bon Musulman^[1] ; ensuite il ajouta celle-ci : « Seigneur, vous savez que je ne jette mes filets que quatre fois chaque jour. Je ne les ai déjà jetés que trois fois sans avoir tiré le moindre fruit de mon travail. Il ne m'en reste plus qu'une ; je vous supplie de me rendre la mer favorable, comme vous l'avez rendue à Moïse^[2]. »

Le pêcheur ayant fini cette prière, jeta ses filets pour la quatrième fois. Quand il jugea qu'il devoit y avoir du poisson, il les tira comme auparavant avec assez de peine. Il n'y en avoit pas pourtant ; mais il y trouva un vase de cuivre jaune, qui, à sa pesanteur, lui parut plein de quelque chose ; et il remarqua qu'il étoit fermé et scellé de plomb, avec l'empreinte d'un sceau. Cela le réjouit, « Je le vendrai au fondeur, disoit-il, et de l'argent que j'en ferai, j'en achèterai une mesure de bled. »

Il examina le vase de tous côtés, il le secoua, pour voir si ce qui étoit dedans ne feroit pas de bruit. Il n'entendit rien ; et cette circonstance, avec l'empreinte du sceau sur le couvercle de plomb, lui firent penser qu'il devoit être rempli de quelque chose de précieux. Pour s'en éclaircir, il prit son couteau, et avec un peu de peine, il l'ouvrit. Il en pencha aussitôt l'ouverture contre terre ; mais il n'en sortit rien, ce qui le surprit extrêmement. Il le posa devant lui ; et pendant qu'il le considéroit attentivement, il en sortit une fumée fort épaisse qui l'obligea de reculer deux ou trois pas en arrière. Cette fumée s'éleva jusqu'aux nues et s'étendant sur la mer et sur le

rivage, forma un gros brouillard : spectacle qui causa, comme on peut se l'imaginer, un étonnement extraordinaire au pêcheur. Lorsque la fumée fut toute hors du vase, elle se réunit et devint un corps solide, dont il se forma un génie deux fois aussi haut que le plus grand de tous les géans. À l'aspect d'un monstre d'une grandeur si démesurée, le pêcheur voulut prendre la fuite ; mais il se trouva si troublé et si effrayé, qu'il ne put marcher.

« Salomon^[3], s'écria d'abord le génie, Salomon, grand prophète de dieu, pardon, pardon ! Jamais je ne m'opposerai à vos volontés. J'obéirai à tous vos commandemens... »

Scheherazade, apercevant le jour, interrompit là son conte.

Dinarzade prit alors la parole : « Ma sœur, dit-elle, on ne peut mieux tenir sa promesse que vous tenez la vôtre : ce conte est assurément plus surprenant que les autres. » « Ma sœur, répondit la sultane, vous entendrez des choses qui vous causeront encore plus d'admiration, si le sultan, mon seigneur, me permet de vous les raconter. » Schahriar avoit trop d'envie d'entendre le reste de l'histoire du pêcheur, pour vouloir se priver de ce plaisir. Il remit donc encore au lendemain la mort de la sultane.

X^e NUIT.

DINARZADE, la nuit suivante, appelant sa sœur quand il en fut temps, la pria de continuer le conte du pêcheur. Le sultan, de

son côté, témoigna de l'impatience d'apprendre quel démêlé le génie avoit eu avec Salomon. C'est pourquoi Scheherazade poursuivit ainsi le conte du pêcheur.

Sire, le pêcheur n'eut pas sitôt entendu les paroles que le génie avoit prononcées, qu'il se rassura et lui dit : « Esprit superbe, que dites-vous ? Il y a plus de dix-huit cents ans que Salomon, le prophète de Dieu, est mort, et nous sommes présentement à la fin de siècles. Apprenez-moi votre histoire, et pour quel sujet vous étiez renfermé dans ce vase. »

A ce discours, le génie regardant le pêcheur d'un air fier, lui répondit : « Parle-moi plus civilement ; tu es bien hardi de m'appeler esprit superbe. » « Hé bien, repartit le pêcheur, vous parlerai-je avec plus de civilité, en vous appelant hibou du bonheur ? » « Je te dis, repartit le génie, de me parler plus civilement avant que je te tue. » « Hé pourquoi me tueriez-vous, répliqua le pêcheur ? Je viens de vous mettre en liberté ; l'avez-vous déjà oublié ? » « Non, je m'en souviens, repartit le génie, mais cela ne m'empêchera pas de te faire mourir ; et je n'ai qu'une seule grace à t'accorder. » « Et quelle est cette grace, dit le pêcheur ? » « C'est, répondit le génie, de te laisser choisir de quelle manière tu veux que je te tue. » « Mais en quoi vous ai-je offensé, reprit le pêcheur ? Est-ce ainsi que vous voulez me récompenser du bien que je vous ai fait ? » « Je ne puis te traiter autrement, dit le génie ; et afin que tu en sois persuadé, écoute mon histoire :

» Je suis un de ces esprits rebelles qui se sont opposés à la volonté de Dieu. Tous les autres génies reconnurent le grand Salomon, prophète de Dieu, et se soumirent à lui. Nous fûmes les seuls, Sacar et moi, qui ne voulûmes pas faire cette

bassesse. Pour s'en venger, ce puissant monarque chargea Assaf, fils de Barakhia, son premier ministre, de me venir prendre. Cela fut exécuté. Assaf vint se saisir de ma personne, et me mena malgré moi devant le trône du roi son maître. Salomon, fils de David, me commanda de quitter mon genre de vie, de reconnoître son pouvoir, et de me soumettre à ses comandemens. Je refusai hautement de lui obéir ; et j'aimai mieux m'exposer à tout son ressentiment, que de lui prêter le serment de fidélité et de soumission qu'il exigeoit de moi. Pour me punir, il m'enferma dans ce vase de cuivre ; et afin de s'assurer de moi, et que je ne pusse pas forcer ma prison, il imprima lui-même sur le couvercle de plomb son sceau, où le grand nom de Dieu étoit gravé. Cela fait, il mit le vase entre les mains d'un des génies qui lui obéissoient, avec ordre de me jeter à la mer ; ce qui fut exécuté à mon grand regret. Durant le premier siècle de ma prison, je jurai que si quelqu'un m'en délivroit avant les cent ans achevés, je le rendrais riche, même après sa mort. Mais le siècle s'écoula, et personne ne me rendit ce bon office. Pendant le second siècle, je fis serment d'ouvrir tous les trésors de la terre à quiconque me mettroit en liberté ; mais je ne fus pas plus heureux. Dans le troisième, je promis de faire puissant monarque mon libérateur, d'être toujours près de lui en esprit, et de lui accorder chaque jour trois demandes, de quelque nature qu'elles pussent être ; mais ce siècle se passa comme les deux autres, et je demurai toujours dans le même état. Enfin, chagrin, ou plutôt enragé de me voir prisonnier si long-temps, je jurai que si quelqu'un me délivroit dans la suite, je le tuerois impitoyablement et ne lui accorderois point d'autre grace que de lui laisser le choix du genre de mort dont il voudroit que je le fisse mourir. C'est pourquoi, puisque tu es

venu ici aujourd'hui, et que tu m'as délivré, choisis comment tu veux que je te tue. »

Ce discours affligea fort le pêcheur. « Je suis bien malheureux, s'écria-t-il, d'être venu en cet endroit rendre un si grand service à un ingrat. Considérez de grace votre injustice, et révoquez un serment si peu raisonnable. Pardonnez-moi, Dieu vous pardonnera de même. Si vous me donnez généreusement la vie, il vous mettra à couvert de tous les complots qui se formeront contre vos jours. » « Non, ta mort est certaine, dit le génie ; choisis seulement de quelle sorte tu veux que je te fasse mourir. » Le pêcheur le voyant dans la résolution de le tuer, en eut une douleur extrême, non pas tant pour l'amour de lui, qu'à cause de ses trois enfans dont il plaignoit la misère où ils alloient être réduits par sa mort. Il tâcha encore d'apaiser le génie. « Hélas ! reprit-il, daignez avoir pitié de moi, en considération de ce que j'ai fait pour vous. » « Je te l'ai déjà dit, repartit le génie, c'est justement pour cette raison que je suis obligé de t'ôter la vie. » « Cela est étrange, répliqua le pêcheur, que vous vouliez absolument rendre le mal pour le bien. Le proverbe dit, que qui fait du bien à celui qui ne le mérite pas, en est toujours mal payé. Je croyois, je l'avoue, que cela étoit faux ; en effet, rien ne choque davantage la raison et les droits de la société ; néanmoins j'éprouve cruellement que cela n'est que trop véritable. » « Ne perdons pas le temps, interrompit le génie, tous tes raisonnemens ne sauroient me détourner de mon dessein. Hâte-toi de dire comment tu souhaites que je te tue. »

La nécessité donne de l'esprit. Le pêcheur s'avisa d'un stratagème. « Puisque je ne saurois éviter la mort, dit-il au

génie, je me soumets donc à la volonté de Dieu. Mais avant que je choisisse un genre de mort, je vous conjure, par le grand nom de Dieu qui étoit gravé sur le sceau du prophète Salomon, fils de David, de me dire la vérité sur une question que j'ai à vous faire. »

Quand le génie vit qu'on lui faisoit une adjuration qui le contraignoit de répondre positivement, il trembla en lui-même, et dit au pêcheur : « Demande-moi ce que tu voudras, et hâte-toi... »

Le jour venant à paroître, Scheherazade se tut en cet endroit de son discours. « Ma sœur, lui dit Dinarzade, il faut convenir que plus vous parlez, et plus vous faites de plaisir. J'espère que le sultan notre seigneur, ne vous fera pas mourir qu'il n'ait entendu le reste du beau conte du pêcheur. » « Le sultan est le maître, reprit Scheherazade ; il faut vouloir tout ce qui lui plaira. » Le sultan, qui n'avoit pas moins d'envie que Dinarzade d'entendre la fin de ce conte, différa encore la mort de la sultane.

XI^e NUIT.

SCHAHRIAR et la princesse son épouse, passèrent cette nuit de la même manière que les précédentes, et avant que le jour parût Dinarzade les réveilla par ces paroles, qu'elle adressa à la sultane : « Ma sœur, je vous prie de reprendre le conte du pêcheur. » « Très-volontiers, répondit Scheherazade, je vais vous satisfaire, avec la permission du sultan. »

Le génie, poursuivit-elle, ayant promis de dire la vérité, le pêcheur lui dit : « Je voudrais savoir si effectivement vous étiez dans ce vase ; oseriez-vous en jurer par le grand nom de Dieu ? » « Oui, répondit le génie, je jure par ce grand nom que j'y étois ; et cela est très-véritable. » « En bonne foi, répliqua le pêcheur, je ne puis vous croire. Ce vase ne pourroit pas seulement contenir un de vos pieds ; comment se peut-il que votre corps y ait été renfermé tout entier ? » « Je te jure pourtant, repartit le génie, que j'y étois tel que tu me vois. Est-ce que tu ne me crois pas, après le grand serment que je t'ai fait ? » « Non vraiment, dit le pêcheur ; et je ne vous croirai point, à moins que vous ne me fassiez voir la chose. »

Alors il se fit une dissolution du corps du génie, qui, se changeant en fumée, s'étendit comme auparavant sur la mer et sur le rivage, et qui, se rassemblant ensuite, commença de rentrer dans le vase, et continua de même par une succession lente et égale, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus rien au-dehors. Aussitôt il en sortit une voix qui dit au pêcheur : « Hé bien, incrédule pêcheur, me voici dans le vase ; me crois-tu présentement ? »

Le pêcheur, au lieu de répondre au génie, prit le couvercle de plomb ; et ayant fermé promptement le vase : « Génie, lui cria-t-il, demande-moi grace à ton tour, et choisis de quelle mort tu veux que je te fasse mourir. Mais non, il vaut mieux que je te rejette à la mer, dans le même endroit d'où je t'ai tiré, puis je ferai bâtir une maison sur ce rivage, où je demeurerai, pour avertir tous les pêcheurs qui viendront y jeter leurs filets de bien prendre garde de repêcher un méchant génie comme toi, qui as fait serment de tuer celui qui te mettra en liberté. »

A ces paroles offensantes, le génie irrité, fit tous ses efforts pour sortir du vase ; mais c'est ce qui ne lui fut pas possible ; car l'empreinte du sceau du prophète Salomon, fils de David, l'en empêchoit. Ainsi, voyant que le pêcheur avoit alors l'avantage sur lui, il prit le parti de dissimuler sa colère. « Pêcheur, lui dit-il d'un ton radouci, garde-toi bien de faire ce que tu dis. Ce que j'en ai fait, n'a été que par plaisanterie, et tu ne dois pas prendre la chose sérieusement. » « O génie, répondit le pêcheur, toi qui étois, il n'y a qu'un moment, le plus grand, et qui es à cette heure le plus petit de tous les génies, apprends que tes artificieux discours ne te serviront de rien. Tu retourneras à la mer. Si tu y as demeuré tout le temps que tu m'as dit, tu pourras bien y demeurer jusqu'au jour du jugement. Je t'ai prié, au nom de Dieu, de ne me pas ôter la vie, tu as jeté mes prières ; je dois te rendre la pareille. »

Le génie n'épargna rien pour tâcher de toucher le pêcheur. « Ouvre le vase, lui dit-il, donne-moi la liberté, je t'en supplie ; je te promets que tu seras content de moi. » « Tu n'es qu'un traître, repartit le pêcheur. Je mériterois de perdre la vie, si j'avois l'imprudence de me fier à toi. Tu ne manquerois pas de me traiter de la même façon qu'un certain roi grec traita le médecin Douban. C'est une histoire que je te veux raconter, écoute :

-
1. ↑ La prière est un des quatre grands préceptes de l'Alcoran.
 2. ↑ Les musulmans reconnoissent quatre grands prophètes ou législateurs, Moïse, David, Jésus-Christ et Mahomet.
 3. ↑ Les mahométans croient que Dieu donna à Salomon le don des miracles plus abondamment qu'à aucun autre avant lui : suivant eux, il commandoit aux anges et aux démons ; il étoit porté par les vents dans toutes les sphères

et au-dessus des astres ; les animaux, les végétaux et les minéraux lui parloient et lui obéissoient ; il se faisoit enseigner par chaque plante quelle étoit sa propre vertu, et par chaque minéral à quoi il étoit bon de l'employer ; il s'entretenoit avec les oiseaux, et c'étoit d'eux dont il se servoit pour faire l'amour à la reine de Saba, et pour lui persuader de la venir trouver. Toutes ces fables de l'Alcoran sont prises dans les Commentaires des juifs.

HISTOIRE DU ROI GREC ET DU MÉDECIN DOUBAN.

« IL y avoit au pays de Zouman, dans la Perse, un roi dont les sujets étoient grecs originairement. Ce roi étoit couvert de lèpre ; et ses médecins, après avoir inutilement employé tous leurs remèdes pour le guérir, ne savoient plus que lui ordonner, lorsqu'un très-habile médecin, nommé Douban, arriva dans sa cour.

» Ce médecin avoit puisé sa science dans les livres grecs, persans, turcs, arabes, latins, syriaques et hébreux ; et outre qu'il étoit consommé dans la philosophie, il connoissoit parfaitement les bonnes et mauvaises qualités de toutes sortes de plantes et de drogues. Dès qu'il fut informé de la maladie du roi, et qu'il eut appris que ses médecins l'avoient abandonné, il s'habilla le plus proprement qu'il lui fut possible, et trouva moyen de se faire présenter au roi. « Sire, lui dit-il, je sais que tous les médecins dont votre majesté s'est servie, n'ont pu la guérir de sa lèpre, mais si vous voulez bien me faire l'honneur d'agréer mes services, je m'engage à vous guérir sans breuvage et sans topiques. » Le roi écouta cette proposition. « Si vous êtes assez habile homme, répondit-il, pour faire ce que vous dites, je promets de vous enrichir, vous et votre postérité ; et sans compter les présens que je vous ferai, vous serez mon plus

cher favori. Vous m'assurez donc que vous m'ôterez ma lèpre, sans me faire prendre aucune potion, et sans m'appliquer aucun remède extérieur ? » « Oui, sire, repartit le médecin, je me flatte d'y réussir, avec l'aide de Dieu ; et dès demain j'en ferai l'épreuve. »

» En effet, le médecin Douban se retira chez lui, et fit un mail qu'il creusa en dedans par le manche, où il mit la drogue dont il prétendoit se servir. Cela étant fait, il prépara aussi une boule de la manière qu'il la vouloit, avec quoi il alla le lendemain se présenter devant le roi ; et se prosternant à ses pieds, il baisa la terre...

En cet endroit, Scheherazade, remarquant qu'il étoit jour, en avertit Schahriar, et se tut. « En vérité, ma sœur, dit alors Dinarzade, je ne sais où vous allez prendre tant de belles choses. » « Vous en entendrez bien d'autres demain, répondit Scheherazade, si le sultan, mon maître, a la bonté de me prolonger encore la vie. » Schahriar, qui ne desiroit pas moins ardemment que Dinarzade, d'entendre la suite de l'histoire du médecin Douban, n'eut garde de faire mourir la sultane ce jour-là.

XII^e NUIT.

LA douzième nuit étoit déjà fort avancée, lorsque Scheherazade reprit ainsi le fil de l'histoire du roi grec et du médecin Douban :

Sire, le pêcheur parlant toujours au génie qu'il tenoit enfermé dans le vase, poursuivit ainsi : « Le médecin Douban se leva, et après avoir fait une profonde révérence, dit au roi qu'il jugeoit à propos que sa majesté montât à cheval, et se rendit à la place pour jouer au mail. Le roi fit ce qu'on lui disoit ; et lorsqu'il fut dans le lieu destiné à jouer au mail à cheval, le médecin s'approcha de lui avec le mail qu'il avoit préparé, et le lui présentant : « Tenez, sire, lui dit-il, exercez-vous avec ce mail, en poussant cette boule avec, par la place, jusqu'à ce que vous sentiez votre main et votre corps en sueur. Quand le remède que j'ai enfermé dans le manche de ce mail, sera échauffé par votre main, il vous pénétrera par tout le corps ; et sitôt que vous suerez, vous n'aurez qu'à quitter cet exercice ; car le remède aura fait son effet. Dès que vous serez de retour en votre palais, vous entrerez au bain, et vous vous ferez bien laver et frotter ; vous vous coucherez ensuite ; et en vous levant demain matin, vous serez guéri. »

» Le roi prit le mail, et poussa son cheval après la boule qu'il avoit jetée. Il la frappa ; elle lui fut renvoyée par les officiers qui jouoient avec lui ; il la refrappa, et enfin le jeu dura si longtemps, que sa main en sua, aussi bien que tout son corps. Ainsi, le remède enfermé dans le manche du mail, opéra comme le médecin l'avoit dit. Alors, le roi cessa de jouer, s'en retourna dans son palais, entra au bain, et observa très-exactement ce qui lui avoit été prescrit. Il s'en trouva fort bien ; car le lendemain en se levant, il s'aperçut, avec autant d'étonnement que de joie, que sa lèpre étoit guérie, et qu'il avoit le corps aussi net que s'il n'eût jamais été attaqué de cette maladie. D'abord qu'il fut habillé, il entra dans la salle d'audience

publique, où il monta sur son trône, et se fit voir à tous ses courtisans, que l'empressement d'apprendre le succès du nouveau remède y avoit fait aller de bonne heure. Quand ils virent le roi parfaitement guéri, ils en firent tous paroître une extrême joie.

» Le médecin Douban entra dans la salle, et s'alla prosterner au pied du trône, la face contre terre. Le roi l'ayant aperçu, l'appela, le fit asseoir à son côté, et le montra à l'assemblée, en lui donnant publiquement toutes les louanges qu'il méritoit. Ce prince n'en demeura pas là ; comme il régaloit ce jour-là toute sa cour, il le fit manger à sa table seul avec lui...

A ces mots, Scheherazade remarquant qu'il étoit jour, cessa de poursuivre son conte. « Ma sœur, dit Dinarzade, je ne sais quelle sera la fin de cette histoire, mais j'en trouve le commencement admirable. » « Ce qui reste à raconter, en est le meilleur, répondit la sultane ; et je suis assurée que vous n'en disconviez pas, si le sultan veut bien me permettre de l'achever la nuit prochaine. » Schahriar y consentit, et se leva fort satisfait de ce qu'il avoit entendu.

XIII^e NUIT.

VERS la fin de la nuit suivante, Scheherazade, pour contenter la curiosité de sa sœur Dinarzade, continua, avec la permission du sultan, son seigneur, l'histoire du roi grec et du médecin Douban.

» Le roi grec, poursuivit le pêcheur, ne se contenta pas de recevoir à sa table le médecin Douban ; vers la fin du jour, lorsqu'il voulut congédier l'assemblée, il le fit revêtir d'une longue robe fort riche, et semblable à celle que portoient ordinairement ses courtisans en sa présence ; outre cela, il lui fit donner deux mille sequins. Le lendemain et les jours suivans, il ne cessa de le caresser. Enfin, ce prince, croyant ne pouvoir jamais assez reconnoître les obligations qu'il avoit à un médecin si habile, répandoit sur lui tous les jours de nouveaux bienfaits.

» Or, ce roi avoit un grand-visir qui étoit avare, envieux et naturellement capable de toutes sortes de crimes. Il n'avoit pu voir sans peine les présens qui avoient été faits au médecin, dont le mérite d'ailleurs commençoit à lui faire ombrage ; il résolut de le perdre dans l'esprit du roi. Pour y réussir, il alla trouver ce prince, et lui dit en particulier, qu'il avoit un avis de la dernière importance à lui donner. Le roi lui ayant demandé ce que c'étoit : « Sire, lui dit-il, il est bien dangereux à un monarque d'avoir de la confiance en un homme dont il n'a point éprouvé la fidélité. En comblant de bienfaits le médecin Douban, en lui faisant toutes les caresses que votre majesté lui fait, vous ne savez pas que c'est un traître qui ne s'est introduit dans cette cour que pour vous assassiner. » « De qui tenez-vous ce que vous m'osez dire, répondit le roi ? Songez-vous que c'est à moi que vous parlez, et que vous avancez une chose que je ne croirai pas légèrement ? » « Sire, répliqua le visir, je suis parfaitement instruit de ce que j'ai l'honneur de vous représenter. Ne vous reposez donc plus sur une confiance dangereuse. Si votre majesté dort, qu'elle se réveille ; car

enfin, je le répète encore, le médecin Douban n'est parti du fond de la Grèce, son pays, il n'est venu s'établir dans votre cour, que pour exécuter l'horrible dessein dont j'ai parlé. » Non, non, visir, interrompit le roi, je suis sûr que cet homme que vous traitez de perfide et de traître, est le plus vertueux et le meilleur de tous les hommes ; il n'y a personne au monde que j'aime autant que lui. Vous savez par quel remède, ou plutôt par quel miracle il m'a guéri de ma lèpre ; s'il en veut à ma vie, pourquoi me l'a-t-il sauvée ? Il n'avoit qu'à m'abandonner à mon mal ; je n'en pouvois échapper ; ma vie étoit déjà à moitié consumée. Cessez donc de vouloir m'inspirer d'injustes soupçons ; au lieu de les écouter, je vous avertis que je fais dès ce jour à ce grand homme, pour toute sa vie, une pension de mille sequins par mois. Quand je partagerois avec lui toutes mes richesses et mes états mêmes, je ne le payerois pas assez de ce qu'il a fait pour moi. Je vois ce que c'est, sa vertu excite votre envie ; mais ne croyez pas que je me laisse injustement prévenir contre lui ; je me souviens trop bien de ce qu'un visir dit au roi Sindbad, son maître, pour l'empêcher de faire mourir le prince son fils... »

« Mais, sire, ajouta Scheherazade, le jour qui paroît me défend de poursuivre. » « Je sais bon gré au roi grec, dit Dinarzade, d'avoir eu la fermeté de rejeter la fausse accusation de son visir. » « Si vous louez aujourd'hui la fermeté de ce prince, interrompit Scheherazade, vous condamnerez demain sa faiblesse, si le sultan veut bien que j'achève de raconter cette histoire. » Le sultan, curieux d'apprendre en quoi le roi grec avoit eu de la faiblesse, différa encore la mort de la sultane.

XIV^e NUIT.

« MA sœur, s'écria Dinarzade sur la fin de la quatorzième nuit, reprenez, je vous prie, l'histoire du pêcheur ; vous en êtes demeurée à l'endroit où le roi grec soutient l'innocence du médecin Douban, et prend si fortement son parti. » « Je m'en souviens, répondit Scheherazade, vous en allez entendre la suite. »

Sire, continua-t-elle, en adressant toujours la parole à Schahriar, ce que le roi grec venoit de dire touchant le roi Sindbad, piqua la curiosité du visir, qui lui dit : « Sire, je supplie votre majesté de me pardonner si j'ai la hardiesse de lui demander ce que le visir du roi Sindbad dit à son maître pour le détourner de faire mourir le prince son fils. » Le roi grec eut la complaisance de le satisfaire. Ce visir, répondit-il, après avoir représenté au roi Sindbad que sur l'accusation d'une belle-mère, il devoit craindre de faire une action dont il pût se repentir, lui conta cette histoire :

HISTOIRE

DU MARI ET DU PERROQUET.

« UN bon homme avoit une belle femme ; il l'aimoit avec tant de passion, qu'il ne la perdoit de vue que le moins qu'il pouvoit. Un jour que des affaires pressantes l'obligeoient à s'éloigner d'elle, il alla dans un endroit où l'on vendoit toutes sortes d'oiseaux ; il y acheta un perroquet, qui non-seulement parloit fort bien, mais qui avoit même le don de rendre compte de tout ce qui avoit été fait devant lui. Il l'apporta dans une cage au logis, pria sa femme de le mettre dans sa chambre et d'en prendre soin pendant le voyage qu'il alloit faire ; après quoi il partit.

» A son retour, il ne manqua pas d'interroger le perroquet sur ce qui s'étoit passé durant son absence ; et là-dessus, l'oiseau lui apprit des choses qui lui donnèrent lieu de faire de grands reproches à sa femme. Elle crut que quelqu'une de ses esclaves l'avoit trahie ; elles jurèrent toutes qu'elles lui avoient été fidelles ; et elles convinrent qu'il falloit que ce fut le perroquet qui eût fait ces mauvais rapports.

» Prévenue de cette opinion, la femme chercha dans son esprit un moyen de détruire les soupçons de son mari, et de se venger en même temps du perroquet. Elle le trouva : son mari étant parti pour faire un voyage d'une journée, elle commanda à une esclave de tourner pendant la nuit, sous la cage de

l'oiseau, un moulin à bras ; à une autre, de jeter de l'eau en forme de pluie par le haut de la cage ; et à une troisième, de prendre un miroir et de le tourner devant les yeux du perroquet, à droite et à gauche, à la clarté d'une chandelle. Les esclaves employèrent une grande partie de la nuit à faire ce que leur avoit ordonné leur maîtresse, et elles s'en acquittèrent fort adroitement.

» Le lendemain, le mari étant de retour, fit encore des questions au perroquet sur ce qui s'étoit passé chez lui ; l'oiseau lui répondit : « Mon bon maître, les éclairs, le tonnerre et la pluie m'ont tellement incommodé toute la nuit, que je ne puis vous dire ce que j'en ai souffert. » Le mari, qui savoit bien qu'il n'avoit ni plu ni tonné cette nuit-là, demeura persuadé que le perroquet ne disant pas la vérité en cela ne la lui avoit pas dite aussi au sujet de sa femme. C'est pourquoi, de dépit, l'ayant tiré de sa cage, il le jeta si rudement contre terre, qu'il le tua. Néanmoins, dans la suite, il apprit de ses voisins que le pauvre perroquet ne lui avoit pas menti en lui parlant de la conduite de sa femme ; ce qui fut cause qu'il se repentit de l'avoir tué...

Là, s'arrêta Scherazade parce qu'elle s'aperçut qu'il étoit jour. « Tout ce que vous nous racontez, ma sœur, dit Dinarzade, est si varié, que rien ne me paroît plus agréable. » « Je voudrois continuer de vous divertir, répondit Scheherazade ; mais je ne sais si le sultan, mon maître, m'en donnera le temps. » Schahriar, qui ne prenoit pas moins de plaisir que Dinarzade à entendre la sultane, se leva, et passa la journée sans ordonner au visir de la faire mourir.

XV^e NUIT.

DINARZADE ne fut pas moins exacte cette nuit que les précédentes, à réveiller Scheherazade, et à l'engager à lui conter un de ces beaux contes qu'elle savoit. « Ma sœur, répondit la sultane, je vais vous donner cette satisfaction. » « Attendez, interrompit le sultan, achevez l'entretien du roi grec avec son visir, au sujet du médecin Douban, et puis vous continuerez l'histoire du pêcheur et du génie. » « Sire, repartit Scheherazade, vous allez être obéi. » En même temps elle poursuivit de cette manière :

» Quand le roi grec, dit le pêcheur au génie, eut achevé l'histoire du perroquet : « Et vous, visir, ajouta-t-il, par l'envie que vous avez conçue contre le médecin Douban, qui ne vous a fait aucun mal, vous voulez que je le fasse mourir ; mais je m'en garderai bien, de peur de m'en repentir, comme ce mari d'avoir tué son perroquet. » Le pernecieux visir étoit trop intéressé à la perte du médecin Douban, pour en demeurer là. « Sire, répliqua-t-il, la mort du perroquet étoit peu importante, et je ne crois pas que son maître l'ait regretté long-temps. Mais pourquoi faut-il que la crainte d'opprimer l'innocence vous empêche de faire mourir ce médecin ? Ne suffit-il pas qu'on l'accuse de vouloir attenter à votre vie, pour vous autoriser à lui faire perdre la sienne ? Quand il s'agit d'assurer les jours d'un roi, un simple soupçon doit passer pour une certitude, et il vaut mieux sacrifier l'innocent, que sauver le coupable. Mais, sire, ce n'est point ici une chose incertaine : le médecin Douban veut vous assassiner. Ce n'est point l'envie qui

m'arme contre lui, c'est l'intérêt seul que je prends à la conservation de votre majesté ; c'est mon zèle qui me porte à vous donner un avis d'une si grande importance. S'il est faux, je mérite qu'on me punisse de la même manière qu'on punit autrefois un visir. » « Qu'avoit fait ce visir, dit le roi grec, pour être digne de ce châtiment ? » « Je vais, répondit le visir, l'apprendre à votre majesté ; qu'elle ait, s'il lui plaît, la bonté de m'écouter :

HISTOIRE

DU VISIR PUNI.

« IL étoit autrefois un roi, poursuivit-il, qui avoit un fils qui aimoit passionnément la chasse. Il lui permettoit de prendre souvent ce divertissement ; mais il avoit donné ordre à son grand visir de l'accompagner toujours et de ne le perdre jamais de vue. Un jour de chasse, les piqueurs ayant lancé un cerf, le prince qui crut que le visir le suivoit, se mit après la bête. Il courut si long-temps, et son ardeur l'emporta si loin, qu'il se trouva seul. Il s'arrêta, et remarquant qu'il avoit perdu la voie, il voulut retourner sur ses pas pour aller rejoindre le visir, qui n'avoit pas été assez diligent pour le suivre de près ; mais il s'égara. Pendant qu'il couroit de tous côtés sans tenir de route assurée, il rencontra au bord d'un chemin une dame assez bien faite, qui pleuroit amèrement. Il retint la bride de son cheval, demanda à cette femme qui elle étoit, ce qu'elle faisoit seule en cet endroit, et si elle avoit besoin de secours. « Je suis, lui répondit-elle, la fille d'un roi des Indes. En me promenant à cheval dans la campagne, je me suis endormie, et je suis tombée. Mon cheval s'est échappé, et je ne sais ce qu'il est devenu. » Le jeune prince eut pitié d'elle, et lui proposa de la prendre en croupe ; ce qu'elle accepta.

» Comme ils passoient près d'une mesure, la dame ayant témoigné qu'elle seroit bien aise de mettre pied à terre pour

quelque nécessité, le prince s'arrêta et la laissa descendre. Il descendit aussi, s'approcha de la mesure en tenant son cheval par la bride. Jugez quelle fut sa surprise, lorsqu'il entendit la dame en dedans ; prononcer ces paroles : « Réjouissez-vous, mes enfans, je vous amène un garçon bien fait et fort gras ; » et d'autres voix lui répondirent aussitôt : « Maman, où est-il, que nous le mangions tout-à-l'heure ; car nous avons bon appétit ? »

» Le prince n'eut pas besoin d'en entendre davantage, pour concevoir le danger où il se trouvoit. Il vit bien que la dame qui se disoit fille d'un roi des Indes, étoit une ogresse, femme de ces démons sauvages, appelés ogres, qui se retirent dans des lieux abandonnés, et se servent de mille ruses pour surprendre et dévorer les passans. Il fut saisi de frayeur, et se jeta au plus vite sur son cheval. La prétendue princesse parut dans le moment ; et voyant qu'elle avoit manqué son coup : « Ne craignez rien, cria-t-elle au prince. Qui êtes-vous ? Que cherchez-vous ? » « Je suis égaré, répondit-il, et je cherche mon chemin. » « Si vous êtes égaré, dit-elle, recommandez-vous à Dieu, il vous délivrera de l'embarras où vous vous trouvez. » Alors le prince leva les yeux au ciel... « Mais, sire, dit Scheherazade en cet endroit, je suis obligée d'interrompre mon discours ; le jour qui paroît, m'impose silence. » « Je suis fort en peine, ma sœur, dit Dinarzade, de savoir ce que deviendra ce jeune prince ; je tremble pour lui. »

« Je vous tirerai demain d'inquiétude, répondit la sultane, si le sultan veut bien que je vive jusqu'à ce temps-là. » Schahriar, curieux d'apprendre le dénouement de cette histoire, prolongea encore la vie de Scheherazade.

XVI^e NUIT.

DINARZADE avoit tant d'envie d'entendre la fin de l'histoire du jeune prince, qu'elle se réveilla cette nuit plutôt qu'à l'ordinaire. « Ma sœur, dit-elle, achevez, je vous prie, l'histoire que vous commençâtes hier ; je m'intéresse au sort du jeune prince, et je meurs de peur qu'il ne soit mangé par l'ogresse et ses enfans. » Schahriar ayant marqué qu'il étoit dans la même crainte : « Hé bien, sire, dit la sultane, je vais vous tirer de peine. »

« Après que la fausse princesse des Indes eut dit au jeune prince de se recommander à Dieu, comme il crut qu'elle ne lui parloit pas sincèrement, et qu'elle comptoit sur lui comme s'il eût déjà été sa proie, il leva les mains au ciel, et dit : « Seigneur, qui êtes tout-puissant, jetez les yeux sur moi, et me délivrez de cette ennemie. » À cette prière, la femme de l'ogre rentra dans la mesure, et le prince s'en éloigna avec précipitation. Heureusement il retrouva son chemin, et arriva sain et sauf auprès du roi son père, auquel il raconta de point en point le danger qu'il venoit de courir par la faute du grand visir. Le roi, irrité contre ce ministre, le fit étrangler à l'heure même.

« Sire, poursuivit le visir du roi grec, pour revenir au médecin Douban, si vous n'y prenez garde, la confiance que vous avez en lui, vous sera funeste ; je sais de bonne part que

c'est un espion envoyé par vos ennemis pour attenter à la vie de votre majesté. Il vous a guéri, dites-vous ; hé qui peut vous en assurer ? Il ne vous a peut-être guéri qu'en apparence et non radicalement. Que sait-on si ce remède, avec le temps, ne produira pas un effet pernicieux ? »

» Le roi grec, qui avoit naturellement fort peu d'esprit, n'eut pas assez de pénétration pour s'apercevoir de la méchante intention de son visir, ni assez de fermeté pour persister dans son premier sentiment. Ce discours l'ébranla. « Visir, dit-il, tu as raison ; il peut être venu exprès pour m'ôter la vie ; ce qu'il peut fort bien exécuter par la seule odeur de quelqu'une de ses drogues. Il faut voir ce qu'il est à propos de faire dans cette conjoncture. »

» Quand le visir vit le roi dans la disposition où il le vouloit : « Sire, lui dit-il, le moyen le plus sûr et le plus prompt pour assurer votre repos et mettre votre vie en sûreté, c'est d'envoyer chercher tout-à-l'heure le médecin Douban, et de lui faire couper la tête d'abord qu'il sera arrivé. » « Véritablement, reprit le roi, je crois que c'est par-là que je dois prévenir son dessein. » En achevant ces paroles, il appela un de ses officiers, et lui ordonna d'aller chercher le médecin, qui, sans savoir ce que le roi lui vouloit, courut au palais en diligence. « Sais-tu bien, dit le roi en le voyant, pourquoi je te mande ici ? » « Non, sire, répondit-il, et j'attends que votre majesté daigne m'en instruire. » « Je t'ai fait venir, reprit le roi, pour me délivrer de toi en te faisant ôter la vie. »

» Il n'est pas possible d'exprimer quel fut l'étonnement du médecin, lorsqu'il entendit prononcer l'arrêt de sa mort. « Sire, dit-il, quel sujet peut avoir votre majesté de me faire mourir ?

Quel crime ai-je commis ? » « J'ai appris de bonne part, répliqua le roi, que tu es un espion, et que tu n'es venu dans ma cour que pour attenter à ma vie ; mais pour te prévenir, je veux te ravir la tienne. Frappe, ajouta-t-il au bourreau qui étoit présent, et me délivre d'un perfide qui ne s'est introduit ici que pour m'assassiner. »

» À cet ordre cruel, le médecin jugea bien crue les honneurs et les bienfaits qu'il avoit reçus, lui avoient suscité des ennemis, et que le foible roi s'étoit laissé surprendre à leurs impostures. Il se repentoit de l'avoir guéri de sa lèpre ; mais c'étoit un repentir hors de saison. « Est-ce ainsi, lui disoit-il, que vous me récompensez du bien que je vous ai fait ? » Le roi ne l'écouta pas, et ordonna une seconde fois au bourreau de porter le coup mortel. Le médecin eut recours aux prières. « Hélas ! sire, s'écria-t-il, prolongez-moi la vie, Dieu prolongera la vôtre ; ne me faites pas mourir, de crainte que Dieu ne vous traite de la même manière. »

» Le pêcheur interrompit son discours en cet endroit, pour adresser la parole au génie : « Hé bien, génie, lui dit-il, tu vois que ce qui se passa alors entre le roi grec et le médecin Douban, vient tout-à-l'heure de se passer entre nous deux. »

» Le roi grec, continua-t-il, au lieu d'avoir égard à la prière que le médecin venoit de lui faire, en le conjurant au nom de Dieu, lui repartit avec dureté : « Non, non, c'est une nécessité absolue que je te fasse périr. Aussi-bien pourrois-tu m'ôter la vie plus subtilement encore que tu ne m'as guéri. » Cependant le médecin, fondant en larmes, et se plaignant pitoyablement de se voir si mal payé du service qu'il avoit rendu au roi, se prépara à recevoir le coup de la mort. Le bourreau lui banda les

yeux, lui lia les mains, et se mit en devoir de tirer son sabre.

» Alors les courtisans qui étoient présens, émus de compassion, supplièrent le roi de lui faire grace, assurant qu'il n'étoit pas coupable, et répondant de son innocence. Mais le roi fut inflexible, et leur parla de sorte qu'ils n'osèrent lui répliquer.

» Le médecin étant à genoux, les yeux bandés, et prêt à recevoir le coup qui devoit terminer son sort, s'adressa encore une fois au roi : « Sire, lui dit-il, puisque votre majesté ne veut point révoquer l'arrêt de ma mort, je la supplie du moins de m'accorder la liberté d'aller jusques chez moi donner ordre à ma sépulture, dire le dernier adieu à ma famille, faire des aumônes, et léguer mes livres à des personnes capables d'en faire un bon usage. J'en ai un, entr'autres, dont je veux faire présent à votre majesté : c'est un livre fort précieux et très-digne d'être soigneusement gardé dans votre trésor. » « Hé pourquoi ce livre est-il aussi précieux que tu le dis, répliqua le roi ? » « Sire, repartit le médecin, c'est qu'il contient une infinité de choses curieuses, dont la principale est, que quand on m'aura coupé la tête, si votre majesté veut bien se donner la peine d'ouvrir le livre au sixième feuillet et lire la troisième ligne de la page à main gauche, ma tête répondra à toutes les questions que vous voudrez lui faire. » Le roi, curieux de voir une chose si merveilleuse, remit sa mort au lendemain, et l'envoya chez lui sous bonne garde.

« Le médecin, pendant ce temps-là, mit ordre à ses affaires ; et comme le bruit s'étoit répandu qu'il devoit arriver un prodige inoui après son trépas, les visirs^[1], les émirs^[2], les officiers de la garde, enfin toute la cour se rendit le jour

suivant dans la salle d'audience pour en être témoin.

« On vit bientôt paroître le médecin Douban, qui s'avança jusqu'au pied du trône royal avec un gros livre à la main. Là, il se fit apporter un bassin, sur lequel il étendit la couverture dont le livre étoit enveloppé ; et présentant le livre au roi : « Sire, lui dit-il, prenez, s'il vous plaît, ce livre ; et d'abord que ma tête sera coupée, commandez qu'on la pose dans le bassin sur la couverture du livre ; dès qu'elle y sera, le sang cessera d'en couler : alors vous ouvrirez le livre, et ma tête répondra à toutes vos demandes. Mais, sire, ajouta-t-il, permettez-moi d'implorer encore une fois la clémence de votre majesté ; au nom de Dieu, laissez-vous fléchir ; je vous proteste que je suis innocent. » « Tes prières, répondit le roi, sont inutiles ; et quand ce ne seroit que pour entendre parler ta tête après ta mort, je veux que tu meures. » En disant cela, il prit le livre des mains du médecin, et ordonna au bourreau de faire son devoir.

« La tête fut coupée si adroitement, qu'elle tomba dans le bassin ; et elle fut à peine posée sur la couverture, que le sang s'arrêta. Alors, au grand étonnement du roi et de tous les spectateurs, elle ouvrit les yeux ; et prenant la parole : « Sire, dit-elle, que votre majesté ouvre le livre. » Le roi l'ouvrit ; et trouvant que le premier feuillet étoit comme collé contre le second, pour le tourner avec plus de facilité, il porta le doigt à sa bouche, et le mouilla de sa salive. Il fit la même chose jusqu'au sixième feuillet ; et ne voyant pas d'écriture à la page indiquée : « Médecin, dit-il à la tête, il n'y a rien d'écrit. » « Tournez encore quelques feuillets, repartit la tête. Le roi continua d'en tourner, en portant toujours le doigt à sa bouche, jusqu'à ce que le poison, dont chaque feuillet étoit imbu,

venant à faire son effet, ce prince se sentit tout-à-coup agité d'un transport extraordinaire ; sa vue se troubla, et il se laissa tomber au pied de son trône avec de grandes convulsions...

À ces mots, Scheherazade apercevant le jour, en avertit le sultan, et cessa de parler. « Ah, ma chère sœur, dit alors Dinarzade, que je suis fâchée que vous n'ayez pas le temps d'achever cette histoire ! Je serois inconsolable si vous perdiez la vie aujourd'hui. » Ma sœur, répondit la sultane, il en sera ce qu'il plaira au sultan ; mais il faut espérer qu'il aura la bonté de suspendre ma mort jusqu'à demain. » Effectivement, Schahriar, loin d'ordonner son trépas ce jour-là, attendit la nuit prochaine avec impatience, tant il avoit d'envie d'apprendre la fin de l'histoire du roi grec, et la suite de celle du pêcheur et du génie.

XVII^e NUIT.

QUELQUE curiosité qu'eût Dinarzarde d'entendre le reste de l'histoire du roi grec, elle ne se réveilla pas cette nuit de si bonne heure qu'à l'ordinaire ; il étoit même presque jour, lorsqu'elle dit à la sultane : « Ma chère sœur, je vous prie de continuer la merveilleuse histoire du roi grec ; mais hâtez-vous, de grace, car le jour paroîtra bientôt. »

Scheherazade reprit aussitôt cette histoire, à l'endroit où elle l'avoit laissée le jour précédent. Sire, dit-elle, le pêcheur

continua ainsi : « Quand le médecin Douban, ou, pour mieux dire, sa tête, vit que le poison faisoit son effet, et que le roi n'avoit plus que quelques momens à vivre : « Tyran, s'écria-t-elle, voilà de quelle manière sont traités les princes qui, abusant de leur autorité, font périr les innocens. Dieu punit tôt ou tard leurs injustices et leurs cruautés. » La tête eut à peine achevé ces paroles, que le roi tomba mort, et qu'elle perdit elle-même aussi le peu de vie qui lui restoit.

» Sire, poursuivit Scheherazade, telle fut la fin du roi grec et du médecin Douban. Il faut présentement venir à l'histoire du pêcheur et du génie ; mais ce n'est pas la peine de commencer, car il est jour. » Le sultan, de qui toutes les heures étoient réglées, ne pouvant l'écouter plus long-temps, se leva, et comme il vouloit absolument entendre la suite de l'histoire du génie et du pêcheur, il avertit la sultane de se préparer à la lui raconter la nuit suivante.

XVIII^e NUIT.

DINARZADE se dédommagea cette nuit de la précédente ; elle se réveilla long-temps avant le jour, et pria Scheherazade de raconter la suite de l'histoire du pêcheur et du génie, que le sultan souhaitoit, autant que Dinarzade, d'entendre. « Je vais, répondit la sultane, contenter sa curiosité et la vôtre. » Alors, s'adressant à Schahriar : Sire, poursuivit-elle, sitôt que le pêcheur eut fini l'histoire du roi grec et du médecin Douban, il

en fit l'application au génie qu'il tenoit toujours enfermé dans le vase.

« Si le roi grec, lui dit-il, eut voulu laisser vivre le médecin, Dieu l'auroit aussi laissé vivre lui-même ; mais il rejeta ses plus humbles prières, et Dieu l'en punit. Il en est de même de toi, ô génie : si j'avois pu te fléchir et obtenir de toi la grâce que je te demandois, j'aurois présentement pitié de l'état où tu es ; mais puisque malgré l'extrême obligation que tu m'avois de t'avoir mis en liberté, tu as persisté dans la volonté de me tuer, je dois, à mon tour, être impitoyable. Je vais, en te laissant dans ce vase et en te rejetant à la mer, t'ôter l'usage de la vie jusqu'à la fin des temps : c'est la vengeance que je prétends tirer de toi. »

« Pêcheur, mon ami, répondit le génie, je te conjure encore une fois de ne pas faire une si cruelle action. Songe qu'il n'est pas honnête de se venger, et qu'au contraire il est louable de rendre le bien pour le mal ; ne me traite pas comme Imma traita autrefois Ateca. » « Et que fit Imma à Ateca, répliqua le pêcheur ? » « Oh si tu souhaites de le savoir, repartit le génie, ouvre-moi ce vase ; crois-tu que je sois en humeur de faire des contes dans une prison si étroite ? Je t'en ferai tant que tu voudras quand tu m'auras tiré d'ici. » « Non, dit le pêcheur, je ne te délivrerai pas ; c'est trop raisonner, je vais te précipiter au fond de la mer. » « Encore un mot, pêcheur, s'écria le génie ; je te promets de ne te faire aucun mal ; bien éloigné de cela, je t'enseignerai un moyen de devenir puissamment riche. »

L'espérance de se tirer de la pauvreté, désarma le pêcheur. « Je pourrais t'écouter, dit-il, s'il y avoit quelque fond à faire

sur ta parole : jure-moi par le grand nom de Dieu, que tu feras de bonne foi ce que tu dis, et je vais t'ouvrir le vase ; je ne crois pas que tu sois assez hardi pour violer un pareil serment. » Le génie le fit, et le pêcheur ôta aussitôt le couvercle du vase. Il en sortit à l'instant de la fumée, et le génie ayant repris sa forme de la même manière qu'auparavant, la première chose qu'il fit, fut de jeter, d'un coup de pied, le vase dans la mer. Cette action effraya le pêcheur : « Génie, dit-il, qu'est-ce que cela signifie ? Ne voulez-vous pas garder le serment que vous venez de faire ? Et dois-je vous dire ce que le médecin Douban disoit au roi grec : « Laissez-moi vivre, et Dieu prolongera vos jours ? »

La crainte du pêcheur fit rire le génie, qui lui répondit : « Non, pêcheur, rassure-toi ; je n'ai jeté le vase que pour me divertir et voir si tu en serois alarmé ; et pour te persuader que je te veux tenir parole, prends tes filets et me suis. » En prononçant ces mots, il se mit à marcher devant le pêcheur, qui, chargé de ses filets, le suivit avec quelque sorte de défiance. Ils passèrent devant la ville, et montèrent au haut d'une montagne, d'où ils descendirent dans une vaste plaine qui les conduisit à un étang situé entre quatre collines.

Lorsqu'ils furent arrivés au bord de l'étang, le génie dit au pêcheur : « Jette tes filets, et prends du poisson. » Le pêcheur ne douta point qu'il n'en prît ; car il en vit une grande quantité dans l'étang : mais ce qui le surprit extrêmement, c'est qu'il remarqua qu'il y en avoit de quatre couleurs différentes, c'est-à-dire, de blancs, de rouges, de bleus, et de jaunes. Il jeta ses filets, et en amena quatre, dont chacun étoit d'une de ces couleurs. Comme il n'en avoit jamais vu de pareils, il ne

pouvoit se lasser de les admirer ; et jugeant qu'il en pourroit tirer une somme assez considérable, il en avoit beaucoup de joie. « Emporte ces poissons, lui dit le génie, et va les présenter à ton sultan ; il t'en donnera plus d'argent que tu n'en as manié en toute ta vie. Tu pourras venir tous les jours pêcher en cet étang ; mais je t'avertis de ne jeter tes filets qu'une fois chaque jour ; autrement il t'en arrivera du mal, prends-y garde ; c'est l'avis que je te donne ; si tu le suis exactement, tu t'en trouveras bien. » En disant cela, il frappa du pied la terre, qui s'ouvrit, et se referma après l'avoir englouti.

Le pêcheur, résolu à suivre de point en point les conseils du génie, se garda bien de jeter une seconde fois ses filets. Il reprit le chemin de la ville, fort content de sa pêche et faisant mille réflexions sur son aventure. Il alla droit au palais du sultan pour lui présenter ses poissons...

« Mais, sire, dit Scheherazade, j'aperçois le jour ; il faut que je m'arrête en cet endroit. » « Ma sœur, dit alors Dinarzade, que les derniers événemens que vous venez de raconter, sont surprenans ! J'ai de la peine à croire que vous puissiez désormais nous en apprendre d'autres qui le soient davantage. » « Ma chère sœur, répondit la sultane, si le sultan mon maître me laisse vivre jusqu'à demain, je suis persuadée que vous trouverez la suite de l'histoire du pêcheur encore plus merveilleuse que le commencement, et incomparablement plus agréable. » Schahriar, curieux de voir si le reste de l'histoire du pêcheur étoit tel que la sultane le promettoit, différa encore l'exécution de la loi cruelle qu'il s'étoit faite.

XIX^e NUIT.

VERS la fin de la dix-neuvième nuit, Dinarzade appela la sultane, et lui dit : « Ma sœur, je suis dans une extrême impatience d'entendre la suite de l'histoire du pêcheur ; racontez-nous-la, en attendant que le jour paroisse. » Scheherazade, avec la permission du sultan, la reprit aussitôt de cette sorte :

Sire, je laisse à penser à votre majesté, quelle fut la surprise du sultan lorsqu'il vit les quatre poissons que le pêcheur lui présenta. Il les prit l'un après l'autre pour les considérer avec attention ; et après les avoir admirés assez long-temps : « Prenez ces poissons, dit-il à son premier visir, et les portez à l'habile cuisinière que l'empereur des Grecs m'a envoyée ; je m'imagine qu'ils ne seront pas moins bons qu'ils sont beaux. » Le visir les porta lui-même à la cuisinière, et les lui remettant entre les mains : « Voilà, lui dit-il, quatre poissons qu'on vient d'apporter au sultan ; il vous ordonne de les lui apprêter. » Après s'être acquitté de cette commission, il retourna vers le sultan son maître, qui le chargea de donner au pêcheur quatre cents pièces d'or de sa monnaie ; ce qu'il exécuta très-fidèlement. Le pêcheur, qui n'avoit jamais possédé une si grande somme à la fois, concevoit à peine son bonheur, et le regardoit comme un songe. Mais il connut dans la suite qu'il étoit réel par le bon usage qu'il en fit, en l'employant aux besoins de sa famille.

Mais, sire, poursuivit Scheherazade, après vous avoir parlé

du pêcheur, il faut vous parler aussi de la cuisinière du sultan, que nous allons trouver dans un grand embarras. D'abord qu'elle eut nettoyé les poissons que le visir lui avoit donnés, elle les mit sur le feu dans une casserole avec de l'huile pour les frire ; lorsqu'elle les crut assez cuits d'un côté, elle les tourna de l'autre. Mais, ô prodige inoui, à peine furent-ils tournés, que le mur de la cuisine s'entrouvrit ! Il en sortit une jeune dame d'une beauté admirable, et d'une taille avantageuse ; elle étoit habillée d'une étoffe de satin à fleurs, façon d'Égypte, avec des pendans d'oreille, un collier de grosses perles, des brasselets d'or garnis de rubis ; et elle tenoit une baguette de myrte à la main. Elle s'approcha de la casserole, au grand étonnement de la cuisinière, qui demeura immobile à cette vue ; et frappant un des poissons du bout de sa baguette : « Poisson, poisson, lui dit-elle, es-tu dans ton devoir ? » Le poisson n'ayant rien répondu, elle répéta les mêmes paroles et alors les quatre poissons levèrent la tête tous ensemble, et lui dirent très-distinctement : « Oui, oui, si vous comptez, nous comptons ; si vous payez vos dettes, nous payons les nôtres ; si vous fuyez, nous vainquons et nous sommes contents. » Dès qu'ils eurent achevé ces mots, la jeune dame renversa la casserole, et rentra dans l'ouverture du mur, qui se referma aussitôt et se remit dans le même état ou il étoit auparavant.

La cuisinière, que toutes ces merveilles avoient épouvantée, étant revenue de sa frayeur, alla relever les poissons qui étoient tombés sur la braise ; mais elle les trouva plus noirs que du charbon, et hors d'état d'être servis au sultan. Elle en eut une vive douleur, et se mettant à pleurer de toute sa force : « Hélas,

disoit-elle, que vais-je devenir ! Quand je conterai au sultan ce que j'ai vu, je suis assurée qu'il ne me croira point ; dans quelle colère ne sera-t-il pas contre moi ? »

« Pendant qu'elle s'affligeoit ainsi, le grand visir entra, et lui demanda si les poissons étoient prêts. Elle lui raconta tout ce qui étoit arrivé ; et ce récit, comme on le peut penser, l'étonna fort ; mais sans en parler au sultan, il inventa une excuse qui le contenta. Cependant il envoya chercher le pêcheur à l'heure même ; et quand il fut arrivé : « Pêcheur, lui dit-il, apporte-moi quatre autres poissons qui soient semblables à ceux que tu as déjà apportés ; car il est survenu certain malheur qui a empêché qu'on ne les ait servis au sultan. » Le pêcheur ne lui dit pas ce que le génie lui avoit recommandé ; mais pour se dispenser de fournir ce jour-là les poissons qu'on lui demandoit, il s'excusa sur la longueur du chemin, et promit de les apporter le lendemain matin.

Effectivement, le pêcheur partit durant la nuit, et se rendit à l'étang. Il y jeta ses filets, et les ayant retirés, il y trouva quatre poissons qui étoient comme les autres, chacun d'une couleur différente. Il s'en retourna aussitôt, et les porta au grand visir dans le temps qu'il les lui avoit promis. Ce ministre les prit et les porta lui-même encore dans la cuisine, où il s'enferma seul avec la cuisinière, qui commença à les habiller devant lui, et qui les mit sur le feu, comme elle avoit fait les quatre autres le jour précédent. Lorsqu'ils furent cuits d'un côté, et qu'elle les eut tournés de l'autre, le mur de la cuisine s'entrouvrit encore, et la même dame parut avec sa baguette à la main ; elle s'approcha de la casserole, frappa un des poissons, lui adressa les mêmes paroles, et ils lui firent tous la même réponse en

levant la tête.

« Mais, sire, ajouta Scheherazade, en se reprenant, voilà le jour qui paroît, et qui m'empêche de continuer cette histoire. Les choses que je viens de vous dire, sont, à la vérité, très-singulières ; mais si je suis en vie demain, je vous en dirai d'autres qui sont encore plus dignes de votre attention. » Schahriar, jugeant bien que la suite devoit être fort curieuse, résolut de l'entendre la nuit suivante.

XX^e NUIT.

« MA chère sœur, s'écria Dinarzade, suivant sa coutume, si vous ne dormez pas, je vous prie de poursuivre et d'achever le beau conte du pêcheur. » La sultane prit aussitôt la parole, et parla en ces termes :

Sire, après que les quatre poissons eurent répondu à la jeune dame, elle renversa encore la casserole d'un coup de baguette, et se retira dans le même endroit de la muraille d'où elle étoit sortie. Le grand visir ayant été témoin de ce qui s'étoit passé : « Cela est trop surprenant, dit-il, et trop extraordinaire, pour en faire un mystère au sultan ; je vais de ce pas l'informer de ce prodige. » En effet, il l'alla trouver, et lui en fit un rapport fidèle.

Le sultan fort surpris, marqua beaucoup d'empressement de voir cette merveille. Pour cet effet, il envoya chercher le

pêcheur. « Mon ami, lui dit-il, ne pourrois-tu pas m'apporter encore quatre poissons de diverses couleurs ? » Le pêcheur répondit au sultan, que si sa majesté vouloit lui accorder trois jours pour faire ce qu'elle desiroit, il se promettoit de la contenter. Les ayant obtenus, il alla à l'étang pour la troisième fois, et il ne fut pas moins heureux que les deux autres ; car du premier coup de filet, il prit quatre poissons de couleur différente. Il ne manqua pas de les porter à l'heure même au sultan, qui en eut d'autant plus de joie, qu'il ne s'attendoit pas à les avoir sitôt, et qui lui fit donner encore quatre cents pièces de sa monnoie .

D'abord que le sultan eut les poissons, il les fit porter dans son cabinet avec tout ce qui étoit nécessaire pour les faire cuire. Là, s'étant enfermé avec son grand visir, ce ministre les habilla, les mit ensuite sur le feu dans une casserole, et quand ils furent cuits d'un côté, il les retourna de l'autre. Alors le mur du cabinet s'entr'ouvrit ; mais au lieu de la jeune dame, ce fut un noir qui en sortit. Ce noir avoit un habillement d'esclave ; il étoit d'une grosseur et d'une grandeur gigantesque, et tenoit un gros bâton vert à la main. Il s'avança jusqu'à la casserole, et touchant de son bâton un des poissons, il lui dit d'une voix terrible : « Poisson, poisson, es-tu dans ton devoir » ? À ces mots, les poissons levèrent la tête, et répondirent « Oui, oui, nous y sommes ; si vous comptez, nous comptons ; si vous payez vos dettes, nous payons les nôtres ; si vous fuyez, nous vainquons et nous sommes contents. »

Les poissons eurent à peine achevé ces paroles, que le noir renversa la casserole au milieu du cabinet et réduisit les poissons en charbon. Cela étant fait, il se retira fièrement, et

rentra dans l'ouverture du mur, qui se referma et qui parut dans le même état qu'auparavant. « Après ce que je viens de voir, dit le sultan à son grand visir, il ne me sera pas possible d'avoir l'esprit en repos. Ces poissons, sans doute, signifient quelque chose d'extraordinaire dont je veux être éclairci. » Il envoya chercher le pêcheur ; on le lui amena. « Pêcheur, lui dit-il, les poissons que tu nous as apportés, me causent bien de l'inquiétude. En quel endroit les as-tu pêchés ? » « Sire, répondit-il, je les ai pêchés dans un étang qui est situé entre quatre collines, au-delà de la montagne que l'on voit d'ici. » « Connoissez-vous cet étang, dit le sultan au visir ? » « Non, sire, répondit le visir, je n'en ai jamais ouï parler ; il y a pourtant soixante ans que je chasse aux environs et au-delà de cette montagne. » Le sultan demanda au pêcheur à quelle distance de son palais étoit l'étang ; le pêcheur assura qu'il n'y avoit pas plus de trois heures de chemin. Sur cette assurance, et comme il restoit encore assez de jour pour y arriver avant la nuit, le sultan commanda à toute sa cour de monter à cheval, et le pêcheur leur servit de guide.

Ils montèrent tous la montagne ; et à la descente, ils virent, avec beaucoup de surprise, une vaste plaine que personne n'avait remarquée jusqu'alors. Enfin ils arrivèrent à l'étang, qu'ils trouvèrent effectivement situé entre quatre collines, comme le pêcheur l'avoit rapporté. L'eau en étoit si transparente, qu'ils remarquèrent que tous les poissons étoient semblables à ceux que le pêcheur avoit apportés au palais.

Le sultan s'arrêta sur le bord de l'étang ; et après avoir quelque temps regardé les poissons avec admiration, il demanda à ses émirs et à tous les courtisans, s'il étoit possible

qu'ils n'eussent pas encore vu cet étang, qui étoit si peu éloigné de la ville. Ils lui répondirent qu'ils n'en avoient jamais entendu parler. « Puisque vous convenez tous, leur dit-il, que vous n'en avez jamais ouï parler, et que je ne suis pas moins étonné que vous de cette nouveauté, je suis résolu à ne pas rentrer dans mon palais, que je n'aie su pour quelle raison cet étang se trouve ici, et pourquoi il n'y a dedans que des poissons de quatre couleurs. » Après avoir dit ces paroles, il ordonna de camper, et aussitôt son pavillon et les tentes de sa maison furent dressés sur les bords de l'étang.

À l'entrée de la nuit, le sultan, retiré sous son pavillon, parla en particulier à son grand visir, et lui dit : « Visir, j'ai l'esprit dans une étrange inquiétude : cet étang transporté dans ces lieux, ce noir qui nous est apparu dans mon cabinet, ces poissons que nous avons entendus parler, tout cela irrite tellement ma curiosité, que je ne puis résister à l'impatience de la satisfaire. Pour cet effet, je médite un dessein que je veux absolument exécuter. Je vais seul m'éloigner de ce camp ; je vous ordonne de tenir mon absence secrète ; demeurez sous mon pavillon ; et demain matin, quand mes émirs et mes courtisans se présenteront à l'entrée, renvoyez-les, en leur disant que j'ai une légère indisposition, et que je veux être seul. Les jours suivans vous continuerez de leur dire la même chose, jusqu'à ce que je sois de retour. »

Le grand visir dit plusieurs choses au sultan, pour tâcher de le détourner de son dessein ; il lui représenta le danger auquel il s'exposoit, et la peine qu'il alloit prendre peut-être inutilement. Mais il eut beau épuiser son éloquence, le sultan ne renonça point à sa résolution, et se prépara à l'exécuter. Il

prit un habillement commode pour marcher à pied ; il se munit d'un sabre ; et dès qu'il vit que tout étoit tranquille dans son camp, il partit sans être accompagné de personne.

Il tourna ses pas vers une des collines, qu'il monta sans beaucoup de peine. Il en trouva la descente encore plus aisée ; et lorsqu'il fut dans la plaine, il marcha jusqu'au lever du soleil. Alors apercevant de loin devant lui un grand édifice, il s'en réjouit, dans l'espérance d'y pouvoir apprendre ce qu'il vouloit savoir. Quand il en fut près, il remarqua que c'étoit un palais magnifique ou plutôt un château très-fort, d'un beau marbre noir poli, et couvert d'un acier fin et uni comme une glace de miroir. Ravi de n'avoir pas été long-temps sans rencontrer quelque chose digne au moins de sa curiosité, il s'arrêta devant la façade du château et la considéra avec beaucoup d'attention.

Il s'avança ensuite jusqu'à la porte, qui étoit à deux battans, dont l'un étoit ouvert. Quoiqu'il lui fût libre d'entrer, il crut néanmoins devoir frapper. Il frappa un coup assez légèrement et attendit quelque temps ; ne voyant venir personne, il s'imagina qu'on ne l'avoit pas entendu ; c'est pourquoi il frappa un second coup plus fort ; mais ne voyant ni n'entendant personne, il redoubla ; personne ne parut encore. Cela le surprit extrêmement ; car il ne pouvoit penser qu'un château si bien entretenu fût abandonné. « S'il n'y a personne, disoit-il en lui même, je n'ai rien à craindre ; et s'il y a quelqu'un, j'ai de quoi me défendre. »

Enfin le sultan entra ; et s'avançant sous le vestibule : « N'y a-t-il personne ici, s'écria-t-il, pour recevoir un étranger qui auroit besoin de se rafraîchir en passant ? » Il répéta la même

chose deux ou trois fois, mais quoiqu'il parlât fort haut, personne ne lui répondit. Ce silence augmenta son étonnement. Il passa dans une cour très-spacieuse, et regardant de tous côtés pour voir s'il ne découvrîroit point quelqu'un, il n'aperçut pas le moindre être vivant...

« Mais, sire, dit Scheherazade en cet endroit, le jour qui paroît, vient m'imposer silence. » « Ah ma sœur, dit Dinarzade, vous nous laissez au plus bel endroit ! » « Il est vrai, répondit la sultane ; mais, ma sœur, vous en voyez la nécessité. Il ne tiendra qu'au sultan mon seigneur, que vous entendiez le reste demain. » Ce ne fut pas tant pour faire plaisir à Dinarzade que Schahriar laissa vivre encore la sultane, que pour contenter la curiosité qu'il avoit d'apprendre ce qui se passeroit dans le château.

XXI^e NUIT.

DINARZADE ne fut pas paresseuse à réveiller la sultane sur la fin de cette nuit. « Ma chère sœur, lui dit-elle, je vous prie de nous raconter ce qui se passa dans ce beau château où vous nous laissâtes hier. » Scheherazade reprit aussitôt le conte du jour précédent ; et s'adressant toujours à Schahriar : Sire, dit-elle, le sultan ne voyant donc personne dans la cour où il étoit, entra dans de grandes salles, dont les tapis de pied étoient de soie, les estrades et les sofas couverts d'étoffe de la Mecque, et les portières, des plus riches étoffes des Indes, relevées d'or et

d'argent. Il passa ensuite dans un salon merveilleux, au milieu duquel il y avoit un grand bassin avec un lion d'or massif à chaque coin. Les quatre lions jetoient de l'eau par la gueule, et cette eau, en tombant, formoit des diamans et des perles ; ce qui n'accompagnoit pas mal un jet d'eau, qui, s'élançant du milieu du bassin, alloit presque frapper le fond d'un dôme peint à l'arabesque.

Le château, de trois côtés, étoit environné d'un jardin, que les parterres, les pièces d'eau, les bosquets et mille autres agrémens concouroient à embellir ; et ce qui achevoit de rendre ce lieu admirable, c'étoit une infinité d'oiseaux, qui y remplissoient l'air de leurs chants harmonieux, et qui y faisoient toujours leur demeure, parce que des filets tendus au-dessus des arbres et du palais, les empêchoient d'en sortir.

Le sultan se promena long-temps d'appartemens en appartemens, où tout lui parut grand et magnifique. Lorsqu'il fut las de marcher, il s'assit dans un cabinet ouvert, qui avoit vue sur le jardin ; et là, rempli de tout ce qu'il avoit déjà vu et de tout ce qu'il voyoit encore, il faisoit des réflexions sur tous ces différens objets, quand tout-à-coup une voix plaintive, accompagnée de cris lamentables, vint frapper son oreille. Il écouta avec attention, et il entendit distinctement ces tristes paroles : « Ô fortune, qui n'as pu me laisser jouir long-temps d'un heureux sort, et qui m'as rendu le plus infortuné de tous les hommes, cesse de me persécuter, et viens, par une prompte mort, mettre fin à mes douleurs. Hélas ! est-il possible que je sois encore en vie après tous les tourmens que j'ai soufferts ? »

Le sultan touché de ces pitoyables plaintes, se leva pour aller du côté d'où elles étoient parties. Lorsqu'il fut à la porte d'une

grande salle, il ouvrit la portière, et vit un jeune homme bien fait, et très-richement vêtu, qui étoit assis sur un trône un peu élevé de terre. La tristesse étoit peinte sur son visage. Le sultan s'approcha de lui, et le salua. Le jeune homme lui rendit son salut, en lui faisant une inclination de tête fort basse ; et comme il ne se levoit pas : « Seigneur, dit-il au sultan, je juge bien que vous méritez que je me lève pour vous recevoir et vous rendre tous les honneurs possibles ; mais une raison si forte s'y oppose, que vous ne devez pas m'en savoir mauvais gré. » « Seigneur, lui répondit le sultan, je vous suis fort obligé de la bonne opinion que vous avez de moi. Quant au sujet que vous avez de ne pas vous lever, quelle que puisse être votre excuse, je la reçois de fort bon cœur. Attiré par vos plaintes, pénétré de vos peines, je viens vous offrir mon secours. Plût à Dieu qu'il dépendît de moi d'apporter du soulagement à vos maux, je m'y emploierois de tout mon pouvoir. Je me flatte que vous voudrez bien me raconter l'histoire de vos malheurs ; mais de grâce apprenez-moi auparavant ce que signifie cet étang qui est près d'ici, et où l'on voit des poissons de quatre couleurs différentes ; ce que c'est que ce château ; pourquoi vous vous y trouvez, et d'où vient que vous y êtes seul ? » Au lieu de répondre à ces questions, le jeune homme se mit à pleurer amèrement. « Que la fortune est inconstante, s'écria-t-il ! Elle se plaît à abaisser les hommes qu'elle a élevés. Où sont ceux qui jouissent tranquillement d'un bonheur qu'ils tiennent d'elle, et dont les jours sont toujours purs et sereins ? »

Le sultan, ému de compassion de le voir en cet état, le pria très-instamment de lui dire le sujet d'une si grande douleur. « Hélas ! seigneur, lui répondit le jeune homme, comment

pourrois-je ne pas être affligé ; et le moyen que mes yeux ne soient pas des sources intarissables de larmes ? » À ces mots ayant levé sa robe, il fit voir au sultan qu'il n'étoit homme que depuis la tête jusqu'à la ceinture, et que l'autre moitié de son corps étoit de marbre noir...

En cet endroit, Scheherazade interrompit son discours, pour faire remarquer au sultan des Indes que le jour paroissoit. Schahriar fut tellement charmé de ce qu'il venoit d'entendre, et il se sentit si fort attendri en faveur de Scheherazade, qu'il résolut de la laisser vivre pendant un mois. Il se leva néanmoins à son ordinaire, sans lui parler de sa résolution.

XXII^e NUIT.

DINARZADE avoit tant d'impatience d'entendre la suite du conte de la nuit précédente, qu'elle appela sa sœur de fort bonne heure, en la suppliant de continuer le merveilleux conte qu'elle n'avoit pu achever la veille. « J'y consens, répondit la sultane, écoutez-moi :

Vous jugez bien, poursuivit-elle, que le sultan fut étrangement étonné, quand il vit l'état déplorable où étoit le jeune homme. « Ce que vous montrez là, lui dit-il, en me donnant de l'horreur, irrite ma curiosité ; je brûle d'apprendre votre histoire, qui doit être, sans doute, fort étrange ; et je suis persuadé que l'étang et les poissons y ont quelque part : ainsi,

je vous conjure de me la raconter ; vous y trouverez quelque sorte de consolation, puisqu'il est certain que les malheureux trouvent une espèce de soulagement à conter leurs malheurs. »
« Je ne veux pas vous refuser cette satisfaction, repartit le jeune homme, quoique je ne puisse vous la donner sans renouveler mes vives douleurs ; mais je vous avertis par avance de préparer vos oreilles, votre esprit et vos yeux mêmes à des choses qui surpassent tout ce que l'imagination peut concevoir de plus extraordinaire. »

1. [↑](#) Les membres du conseil dont le grand visir est le chef.
2. [↑](#) Les premiers officiers civils.

HISTOIRE

DU

JEUNE ROI DES ISLES NOIRES.

« Vous saurez, seigneur, continua-t-il, que mon père, qui s'appeloit Mahmoud, étoit roi de cet état. C'est le royaume des Isles Noires, qui prend son nom des quatre petites montagnes voisines ; car ces montagnes étoient ci-devant des isles ; et la capitale où le roi mon père faisoit son séjour, étoit dans l'endroit où est présentement cet étang que vous avez vu. La suite de mon histoire vous instruira de tous ces changemens.

» Le roi mon père mourut à l'âge de soixante et dix ans. Je n'eus pas plutôt pris sa place, que je me mariaï ; et la personne que je choisis pour partager la dignité royale avec moi, étoit ma cousine. J'eus tout lieu d'être content des marques d'amour qu'elle me donna ; et de mon côté, je conçus pour elle tant de tendresse, que rien n'étoit comparable à notre union, qui dura cinq années. Au bout de ce temps-là, je m'aperçus que la reine ma cousine n'avoit plus de goût pour moi.

» Un jour qu'elle étoit au bain l'après-dîné, je me sentis une envie de dormir, et je me jetai sur un sofa. Deux de ses femmes qui se trouvèrent alors dans ma chambre, vinrent s'asseoir, l'une à ma tête, et l'autre à mes pieds, avec un éventail à la

main, tant pour modérer la chaleur, que pour me garantir des mouches qui auroient pu troubler mon sommeil. Elles me croyoient endormi, et elles s'entretenoient tout bas ; mais j'avois seulement les jeux fermés, et je ne perdis pas une parole de leur conversation.

» Une de ces femmes dit à l'autre : « N'est-il pas vrai que la reine a grand tort de ne pas aimer un prince aussi aimable que le nôtre ? » « Assurément, répondit la seconde. Pour moi, je n'y comprends rien, et je ne sais pourquoi elle sort toutes les nuits, et le laisse seul. Est-ce qu'il ne s'en aperçoit pas ? » « Hé comment voudrois-tu qu'il s'en aperçût, reprit la première ? Elle mêle tous les soirs dans sa boisson un certain suc d'herbe qui le fait dormir toute la nuit d'un sommeil si profond, qu'elle a le temps d'aller où il lui plaît ; et à la pointe du jour, elle vient se recoucher auprès de lui ; alors elle le réveille, en lui passant sous le nez une certaine odeur. »

» Jugez, seigneur, de ma surprise à ce discours, et des sentimens qu'il m'inspira. Néanmoins, quelque émotion qu'il me pût causer, j'eus assez d'empire sur moi pour dissimuler : je fis semblant de m'éveiller, et de n'avoir rien entendu.

» La reine revint du bain ; nous soupâmes ensemble, et avant que de nous coucher, elle me présenta elle-même la tasse pleine d'eau, que j'avois coutume de boire ; mais au lieu de la porter à ma bouche, je m'approchai d'une fenêtre qui étoit ouverte, et je jetai l'eau si adroitement, qu'elle ne s'en aperçut pas. Je lui remis ensuite la tasse entre les mains, afin qu'elle ne doutât point que je n'eusse bu.

« Nous nous couchâmes ensuite ; et bientôt après, croyant que j'étois endormi, quoique je ne le fusse pas, elle se leva

avec si peu de précaution, qu'elle dit assez haut : « Dors, et puisses-tu ne te réveiller jamais ! » Elle s'habilla promptement, et sortit de la chambre... »

En achevant ces mots, Scheherazade s'étant aperçu qu'il étoit jour, cessa de parler. Dinarzade avoit écouté sa sœur avec beaucoup de plaisir. Schahriar trouvoit l'histoire du roi des Isles Noires si digne de sa curiosité, qu'il se leva, fort impatient d'en apprendre la suite la nuit suivante.

XXIII^e NUIT.

UNE heure avant le jour, Dinarzade s'étant réveillée, ne manqua pas de prier la sultane, sa chère sœur, de continuer l'histoire du jeune roi des quatre Isles Noires. Scheherazade, rappelant aussitôt dans sa mémoire l'endroit où elle en étoit demeurée, la reprit en ces termes :

« D'abord que la reine ma femme fut sortie, poursuivit le roi des Isles Noires, je me levai et m'habillai à la hâte ; je pris mon sabre, et la suivis de si près, que je l'entendis bientôt marcher devant moi. Alors réglant mes pas sur les siens, je marchai doucement, de peur d'en être entendu. Elle passa par plusieurs portes qui s'ouvrirent par la vertu de certaines paroles magiques qu'elle prononça ; et la dernière qui s'ouvrit, fut celle du jardin où elle entra. Je m'arrêtai à cette porte, afin qu'elle ne pût m'apercevoir pendant qu'elle traversoit un

par terre ; et la conduisant des yeux autant que l'obscurité me le permettoit, je remarquai qu'elle entra dans un petit bois dont les allées étoient bordées de palissades fort épaisses. Je m'y rendis par un autre chemin ; et me glissant derrière la palissade d'une allée assez longue, je la vis qui se promenoit avec un homme.

» Je ne manquai pas de prêter une oreille attentive à leurs discours ; et voici ce que j'entendis : « Je ne mérite pas, disoit la reine à son amant, le reproche que vous me faites de n'être pas assez diligente : vous savez bien la raison qui m'en empêche. Mais si toutes les marques d'amour que je vous ai données jusqu'à présent, ne suffisent pas pour vous persuader de ma sincérité, je suis prête à vous en donner de plus éclatantes : vous n'avez qu'à commander ; vous savez quel est mon pouvoir. Je vais, si vous le souhaitez, avant que le soleil se lève, changer cette grande ville et ce beau palais en des ruines affreuses, qui ne seront habitées que par des loups, des hiboux et des corbeaux. Voulez-vous que je transporte toutes les pierres de ces murailles si solidement bâties, au-delà du mont Caucase, et hors des bornes du monde habitable ? Vous n'avez qu'à dire un mot, et tous ces lieux vont changer de face. »

» Comme la reine achevoit ces paroles, son amant et elle se trouvant au bout de l'allée, tournèrent pour entrer dans une autre, et passèrent devant moi. J'avois déjà tiré mon sabre ; et comme l'amant étoit de mon côté, je le frappai sur le cou, et le renversai par terre. Je crus l'avoir tué ; et dans cette opinion, je me retirai brusquement sans me faire connoître à la reine, que je voulus épargner, à cause qu'elle étoit ma parente.

» Cependant le coup que j'avois porté à son amant étoit

mortel ; mais elle lui conserva la vie par la force de ses enchantemens, de manière toutefois qu'on peut dire de lui, qu'il n'est ni mort ni vivant. Comme je traversois le jardin pour regagner le palais, j'entendis la reine qui poussoit de grands cris ; et jugeant par-là de sa douleur, je me sus bon gré de lui avoir laissé la vie.

» Lorsque je fus rentré dans mon appartement, je me recouchai ; et satisfait d'avoir puni le téméraire qui m'avoit offensé, je m'endormis. En me réveillant le lendemain , je trouvai la reine couchée auprès de moi...

Scheherazade fut obligée de s'arrêter en cet endroit, parce qu'elle vit paroître le jour. « Bon Dieu, ma sœur, dit alors Dinarzade, je suis bien fâchée que vous n'en puissiez pas dire davantage. » « Ma sœur, répondit la sultane, vous deviez me réveiller de meilleure heure ; c'est votre faute. » « Je la réparerai, s'il plaît à Dieu, la nuit prochaine, répliqua Dinarzade ; car je ne doute pas que le sultan n'ait autant d'envie que moi de savoir la fin de cette histoire ; et j'espère qu'il aura la bonté de vous laisser vivre encore jusqu'à demain. »

XXIV^e NUIT.

EFFECTIVEMENT, Dinarzade, comme elle se l'étoit promis, appela de très-bonne heure la sultane, par l'extrême envie de

lui entendre achever l'agréable histoire du roi des Isles Noires, et de savoir comment il fut changé en marbre. « Vous l'allez apprendre, répondit Scheherazade, avec la permission du sultan. »

» Je trouvai donc la reine couchée auprès de moi, continua le roi des quatre Isles Noires ; je ne vous dirai point si elle dormoit ou non ; mais je me levai sans faire de bruit, et je passai dans mon cabinet, où j'achevai de m'habiller. J'allai ensuite tenir mon conseil ; et à mon retour, la reine, habillée de deuil, les cheveux épars, et en partie arrachés, vint se présenter devant moi. « Sire, me dit-elle, je viens supplier votre majesté de ne pas trouver étrange que je sois dans l'état où je suis. Trois nouvelles affligeantes que je viens de recevoir en même temps, sont la juste cause de la vive douleur dont vous ne voyez que les foibles marques. » « Hé quelles sont ces nouvelles, madame, lui dis-je ? » « La mort de la reine ma chère mère, me répondit-elle, celle du roi mon père, tué dans une bataille, et celle d'un de mes frères, qui est tombé dans un précipice. »

» Je ne fus pas fâché qu'elle prît ce prétexte pour cacher le véritable sujet de son affliction, et je jugeai qu'elle ne me soupçonnoit pas d'avoir tué son amant. « Madame, lui dis-je, loin de blâmer votre douleur, je vous assure que j'y prends toute la part que je dois. Je serois extrêmement surpris que vous fussiez insensible à la perte que vous avez faite. Pleurez : vos larmes sont d'inafaillibles marques de votre excellent naturel. J'espère néanmoins que le temps et la raison pourront apporter de la modération à vos déplaisirs. »

» Elle se retira dans son appartement, où, se livrant sans

réserve à ses chagrins, elle passa une année entière à pleurer et à s'affliger. Au bout de ce temps-là, elle me demanda la permission de faire bâtir le lieu de sa sépulture dans l'enceinte du palais, où elle vouloit, disoit-elle, demeurer jusqu'à la fin de ses jours. Je le lui permis, et elle fit bâtir un palais superbe, avec un dôme qu'on peut voir d'ici ; elle l'appela le Palais des larmes.

» Quand il fut achevé, elle y fit porter son amant, qu'elle avoit fait transporter où elle avoit jugé à propos, la même nuit que je l'avois blessé. Elle l'avoit empêché de mourir jusqu'alors par des breuvages qu'elle lui avoit fait prendre ; et elle continua de lui en donner et de les lui porter elle-même tous les jours dès qu'il fut au Palais des larmes.

» Cependant, avec tous ses enchantemens, elle ne pouvoit guérir ce malheureux. Il étoit non-seulement hors d'état de marcher et de se soutenir, mais il avoit encore perdu l'usage de la parole, et il ne donnoit aucun signe de vie que par ses regards. Quoique la reine n'eût que la consolation de le voir et de lui dire tout ce que son fol amour pouvoit lui inspirer de plus tendre et de plus passionné, elle ne laissoit pas de lui rendre chaque jour deux visites assez longues. J'étois bien informé de tout cela ; mais je feignois de l'ignorer.

» Un jour j'allai par curiosité au Palais des larmes, pour savoir quelle y étoit l'occupation de cette princesse ; et d'un endroit où je ne pouvois être vu, je l'entendis parler dans ces termes à son amant : « Je suis dans la dernière affliction de vous voir en l'état où vous êtes ; je ne sens pas moins vivement que vous-même les maux cuisans que vous souffrez ; mais, chère ame, je vous parle toujours, et vous ne répondez pas.

Jusques à quand garderez-vous le silence ? Dites un mot seulement. Hélas ! les plus doux momens de ma vie sont ceux que je passe ici à partager vos douleurs. Je ne puis vivre éloignée de vous, et je préférerois le plaisir de vous voir sans cesse à l'empire de l'univers. »

» À ce discours, qui fut plus d'une fois interrompu par ses soupirs et ses sanglots, je perdis enfin patience. Je me montrai ; et m'approchant d'elle : « Madame, lui dis-je, c'est assez pleurer ; il est temps de mettre fin à une douleur qui nous déshonore tous deux ; c'est trop oublier ce que vous me devez, et ce que vous vous devez à vous-même. » « Sire, me répondit-elle, s'il vous reste encore quelque considération, ou plutôt quelque complaisance pour moi, je vous supplie de ne me pas contraindre. Laissez-moi m'abandonner à mes chagrins mortels ; il est impossible que le temps les diminue. »

« Quand je vis que mes discours, au lieu de la faire rentrer en son devoir, ne servoient qu'à irriter sa fureur, je cessai de lui parler, et me retirai. Elle continua de visiter tous les jours son amant ; et durant deux années entières, elle ne fit que se désespérer.

» J'allai une seconde fois au Palais des larmes pendant qu'elle y étoit. Je me cachai encore, et j'entendis qu'elle disoit à son amant : « Il y a trois ans que vous ne m'avez dit une seule parole, et que vous ne répondez point aux marques d'amour que je vous donne par mes discours et mes gémissemens ; est-ce par insensibilité ou par mépris ? Ô tombeau, aurois-tu détruit cet excès de tendresse qu'il avoit pour moi ? Aurois-tu fermé ces yeux qui me montraient tant d'amour, et qui faisoient toute ma joie ? Non, non, je n'en crois rien. Dis-moi

plutôt par quel miracle tu es devenu le dépositaire du plus rare trésor qui fut jamais. »

» Je vous avoue, seigneur, que je fus indigné de ces paroles ; car enfin, cet amant chéri, ce mortel adoré, n'étoit pas tel que vous pourriez vous l'imaginer : c'étoit un Indien noir, originaire de ces pays. Je fus, dis-je, tellement indigné de ce discours, que je me montrai brusquement ; et apostrophant le même tombeau : « Ô tombeau, m'écriai-je, que n'engloutis-tu ce monstre qui fait horreur à la nature ; ou plutôt que ne consumes-tu l'amant et la maîtresse ! »

» J'eus à peine achevé ces mots, que la reine, qui étoit assise auprès du noir, se leva comme une furie. « Ah cruel, me dit-elle, c'est toi qui causes ma douleur ! Ne pense pas que je l'ignore, je ne l'ai que trop long-temps dissimulé. C'est ta barbare main qui a mis l'objet de mon amour dans l'état pitoyable où il est ; et tu as la dureté de venir insulter une amante au désespoir. » « Oui, c'est moi, interrompis-je transporté de colère, c'est moi qui ai châtié ce monstre comme il le méritoit ; je devois te traiter de la même manière ; je me repens de ne l'avoir pas fait, et il y a trop long-temps que tu abuses de ma bonté. » En disant cela je tirai mon sabre, et je levai le bras pour la punir ; mais regardant tranquillement mon action : « Modère ton courroux, me dit-elle avec un souris moqueur. » En même temps elle prononça des paroles que je n'entendis point, et puis elle ajouta : « Par la vertu de mes enchantemens, je te commande de devenir tout-à-l'heure moitié marbre et moitié homme. » Aussitôt, seigneur, je devins tel que vous me voyez, déjà mort parmi les vivans, et vivant parmi les morts...

Scheherazade, en cet endroit, ayant remarqué qu'il étoit jour, cessa de poursuivre son conte. « Ma chère sœur, dit alors Dinarzade, je suis bien obligée au sultan ; c'est à sa bonté que je dois l'extrême plaisir que je prends avons écouter. » « Ma sœur, lui répondit la sultane, si cette même bonté veut bien encore me laisser vivre jusqu'à demain, vous entendrez des choses qui ne vous feront pas moins de plaisir que celles que je viens de vous raconter. » Quand Schahriar n'auroit pas résolu de différer d'un mois la mort de Scheherazade, il ne l'auroit pas fait mourir ce jour-là.

XXV^e NUIT.

SUR la fin de la nuit, Scheherazade s'étant réveillée à la voix de sa sœur, se prépara à lui donner la satisfaction qu'elle demandoit, en achevant l'histoire du roi des Isles Noires. Elle commença de cette sorte : Le roi demi-marbre et demi-homme continua de raconter son histoire au sultan :

» Après, dit-il, que la cruelle magicienne, indigne de porter le nom de reine, m'eut ainsi métamorphosé, et fait passer en cette salle par un autre enchantement, elle détruisit ma capitale, qui étoit très-florissante et fort peuplée ; elle anéantit les maisons, les places publiques et les marchés, et en fit l'étang et la campagne déserte que vous avez pu voir. Les poissons de quatre couleurs qui sont dans l'étang, sont les quatre sortes d'habitans de différentes religions qui la

composoient ; les blancs étoient les Musulmans ; les rouges, les Perses, adorateurs du feu ; les bleus, les Chrétiens ; les jaunes, les Juifs : les quatre collines étoient les quatre isles qui donnoient le nom à ce royaume. J'appris tout cela de la magicienne, qui, pour comble d'affliction, m'annonça elle-même ces effets de sa rage. Ce n'est pas tout encore ; elle n'a point borné sa fureur à la destruction de mon empire et à ma métamorphose ; elle vient chaque jour me donner sur mes épaules nues, cent coups de nerf de bœuf, qui me mettent tout en sang. Quand ce supplice est achevé, elle me couvre d'une grosse étoffe de poil de chèvre, et met, par-dessus, cette robe de brocard que vous voyez, non pour me faire honneur, mais pour se moquer de moi. »

» En cet endroit de son discours, le jeune roi des Isles Noires ne put retenir ses larmes ; et le sultan en eut le cœur si serré, qu'il ne put prononcer une parole pour le consoler. Peu de temps après, le jeune roi, levant les yeux au ciel, s'écria : « Puissant créateur de toutes choses, je me soumets à vos jugemens et aux décrets de votre Providence ! Je souffre patiemment tous mes maux, puisque telle est votre volonté ; mais j'espère que votre bonté infinie m'en récompensera. »

Le sultan, attendri par le récit d'une histoire si étrange, et animé à la vengeance de ce malheureux prince, lui dit : « Apprenez-moi où se retire cette perfide magicienne, et où peut être cet indigne amant qui est enseveli avant sa mort. » « Seigneur, lui répondit le prince, l'amant, comme je vous l'ai déjà dit, est au Palais des larmes, dans un tombeau en forme de dôme ; et ce palais communique à ce château du côté de la porte. Pour ce qui est de la magicienne, je ne puis vous dire

précisément où elle se retire ; mais tous les jours au lever du soleil, elle va visiter son amant, après avoir fait sur moi la sanglante exécution dont je vous ai parlé ; et vous jugez bien que je ne puis me défendre d'une si grande cruauté. Elle lui porte le breuvage qui est le seul aliment avec quoi, jusqu'à présent, elle l'a empêché de mourir ; et elle ne cesse de lui faire des plaintes sur le silence qu'il a toujours gardé depuis qu'il est blessé. »

« Prince qu'on ne peut assez plaindre, repartit le sultan, on ne sauroit être plus vivement touché de votre malheur que je le suis. Jamais rien de si extraordinaire n'est arrivé à personne ; et les auteurs qui feront votre histoire, auront l'avantage de rapporter un fait qui surpasse tout ce qu'on a jamais écrit de plus surprenant. Il n'y manque qu'une chose : c'est la vengeance qui vous est due ; mais je n'oublierai rien pour vous la procurer. »

En effet, le sultan, en s'entretenant sur ce sujet avec le jeune prince, après lui avoir déclaré qui il étoit, et pourquoi il étoit entré dans ce château, imagina un moyen de le venger, qu'il lui communiqua. Ils convinrent des mesures qu'il y avoit à prendre pour faire réussir ce projet, dont l'exécution fut remise au jour suivant. Cependant la nuit étant fort avancée, le sultan prit quelque repos. Pour le jeune prince, il la passa à son ordinaire, dans une insomnie continuelle (il ne pouvoit dormir depuis qu'il étoit enchanté) ; mais avec quelque espérance néanmoins d'être bientôt délivré de ses souffrances.

Le lendemain, le sultan se leva dès qu'il fut jour ; et pour commencer à exécuter son dessein, il cacha dans un endroit son habillement de dessus, qui l'auroit embarrassé, et s'en alla au

Palais des larmes. Il le trouva éclairé d'une infinité de flambeaux de cire blanche, et il sentit une odeur délicieuse qui sortoit de plusieurs cassolettes de fin or, d'un ouvrage admirable, toutes rangées dans un fort bel ordre. D'abord qu'il aperçut le lit où le noir étoit couché, il tira son sabre, et ôta, sans résistance, la vie à ce misérable, dont il traîna le corps dans la cour du château, et le jeta dans un puits. Après cette expédition, il alla se coucher dans le lit du noir, mit son sabre près de lui sous la couverture, et demeura pour achever ce qu'il avoit projeté.

La magicienne arriva bientôt. Son premier soin fut d'aller dans la chambre où étoit le roi des Isles Noires, son mari. Elle le dépouilla, et commença par lui donner sur les épaules les cent coups de nerf de bœuf, avec une barbarie qui n'a point d'exemple. Le pauvre prince avoit beau remplir le palais de ses cris, et la conjurer de la manière du monde la plus touchante, d'avoir pitié de lui, la cruelle ne cessa de le frapper, qu'après lui avoir donné les cent coups. « Tu n'as pas eu compassion de mon amant, lui disoit-elle, tu n'en dois point attendre de moi...

Scheherazade aperçut le jour en cet endroit, ce qui l'empêcha de continuer son récit. « Mon Dieu, ma sœur, dit Dinarzade, voilà une magicienne bien barbare ! Mais en demeurerons-nous là ? et ne nous apprendrez-vous pas si elle reçut le châtiment qu'elle méritoit ? » « Ma chère sœur, répondit la sultane, je ne demande pas mieux que de vous l'apprendre demain ; mais vous savez que cela dépend de la volonté du sultan. » Après ce que Schahriar venoit d'entendre, il étoit bien éloigné de vouloir faire mourir Scheherazade. « Au contraire, je ne veux pas lui ôter la vie, disoit-il en lui-même,

qu'elle n'ait achevé cette histoire étonnante, quand le récit en devoit durer deux mois. Il sera toujours en mon pouvoir de garder le serment que j'ai fait. »

XXVI^e NUIT.

DINARZADE n'eut pas plutôt jugé qu'il étoit temps d'appeler la sultane, qu'elle la supplia de raconter ce qui se passa dans le Palais des larmes. Schahriar ayant témoigné qu'il avoit la même curiosité que Dinarzade, la sultane prit la parole, et reprit ainsi l'histoire du jeune prince enchanté :

Sire, après que la magicienne eut donné cent coups de nerf de bœuf au roi son mari, elle le revêtit du gros habillement de poil de chèvre, et de la robe de brocard par-dessus. Elle alla ensuite au Palais des larmes ; et en y entrant, elle renouvela ses pleurs, ses cris et ses lamentations ; puis s'approchant du lit où elle croyoit que son amant étoit toujours : « Quelle cruauté, s'écria-t-elle, d'avoir ainsi troublé le contentement d'une amante aussi tendre et aussi passionnée que je le suis ! Ô toi qui me reproches que je suis trop inhumaine quand je te fais sentir les effets de mon ressentiment, cruel prince, ta barbarie ne surpasse-t-elle pas celle de ma vengeance ? Ah traître, en attendant à la vie de l'objet que j'adore, ne m'as-tu pas ravi la mienne ? Hélas ! ajouta-t-elle, en adressant la parole au sultan, croyant parler au noir, mon soleil, ma vie, garderez-vous toujours le silence ? Êtes-vous résolu à me laisser mourir sans

m e donner la consolation de me dire encore que vous m'aimez ? Mon ame, dites-moi au moins un mot, je vous en conjure. »

Alors le sultan, feignant de sortir d'un profond sommeil, et contrefaisant le langage des noirs, répondit à la reine, d'un ton grave : « Il n'y a de force et de pouvoir qu'en Dieu seul , qui est tout-puissant. » À ces paroles, la magicienne, qui ne s'y attendoit pas, fit un grand cri pour marquer l'excès de sa joie. « Mon cher seigneur, s'écria-t-elle, ne me trompé-je pas ? Est-il bien vrai que je vous entends, et que vous me parlez ? » « Malheureuse, reprit le sultan, es-tu digne que je réponde à tes discours ? » « Hé pourquoi, répliqua la reine, me faites-vous ce reproche ? » « Les cris, repartit-il, les pleurs et les gémissemens de ton mari, que tu traites tous les jours avec tant d'indignité et de barbarie, m'empêchent de dormir nuit et jour. Il y a long-temps que je serois guéri, et que j'aurois recouvré l'usage de la parole, si tu l'avois désenchanté : voilà la cause de ce silence que je garde, et dont tu te plains. » « Hé bien, dit la magicienne, pour vous apaiser je suis prête à faire ce que vous me commanderez : voulez-vous que je lui rende sa première forme ? » « Oui, répondit le sultan, et hâte-toi de le mettre en liberté, afin que je ne sois plus incommodé de ses cris. »

La magicienne sortit aussitôt du Palais des larmes. Elle prit une tasse d'eau, et prononça dessus des paroles qui la firent bouillir comme si elle eût été sur le feu. Elle alla ensuite à la salle où étoit le jeune roi son mari ; elle jeta de cette eau sur lui, en disant : « Si le Créateur de toutes choses t'a formé tel que tu es présentement ou s'il est en colère contre toi, ne

change pas ; mais si tu n'es dans cet état que par la vertu de mon enchantement, reprends ta forme naturelle, et redeviens tel que tu étois auparavant. » À peine eut-elle achevé ces mots, que le prince se retrouvant en son premier état, se leva librement, avec toute la joie qu'on peut s'imaginer, et il en rendit grâces à Dieu. La magicienne reprenant la parole : « Va, lui dit-elle, éloigne-toi de ce château, et n'y reviens jamais, ou bien il t'en coûtera la vie. »

Le jeune roi, cédant à la nécessité, s'éloigna de la magicienne, sans répliquer, et se retira dans un lieu écarté, où il attendit impatiemment le succès du dessein dont le sultan venoit de commencer l'exécution avec tant de bonheur.

Cependant la magicienne retourna au Palais des larmes ; et en entrant, comme elle croyoit toujours parler au noir : « Cher amant, lui dit-elle, j'ai fait ce que vous m'avez ordonné : rien ne vous empêche de vous lever, et de me donner par-là une satisfaction dont je suis privée depuis si long-temps. »

Le sultan continua de contrefaire le langage des noirs. « Ce que tu viens de faire, répondit-il d'un ton brusque, ne suffit pas pour me guérir ; tu n'as ôté qu'une partie du mal, il en faut couper jusqu'à la racine. » « Mon aimable noiraut, reprit-elle, qu'entendez-vous par la racine ? » « Malheureuse, repartit le sultan, ne comprends-tu pas que je veux parler de cette ville et de ses habitans, et des quatre isles que tu as détruites par tes enchantemens ? Tous les jours à minuit, les poissons ne manquent pas de lever la tête hors de l'étang, et de crier vengeance contre moi et contre toi. Voilà le véritable sujet du retardement de ma guérison. Va promptement rétablir les choses en leur premier état, et à ton retour, je te donnerai la

main, et tu m'aideras à me lever. »

La magicienne, remplie de l'espérance que ces paroles lui firent concevoir, s'écria, transportée de joie : « Mon cœur, mon ame, vous aurez bientôt recouvré votre santé ; car je vais faire ce que vous me commandez. » En effet, elle partit dans le moment ; et lorsqu'elle fut arrivée sur le bord de l'étang, elle prit un peu d'eau dans sa main, et en fit une aspersion dessus.

Scheherazade, en cet endroit, voyant qu'il étoit jour, n'en voulut pas dire davantage. Dinarzade dit à la sultane : « Ma sœur, j'ai bien de la joie de savoir le jeune roi des quatre Isles Noires désenchanté ; et je regarde déjà la ville et les habitans comme rétablis en leur premier état ; mais je suis en peine d'apprendre ce que deviendra la magicienne. » « Donnez-vous un peu de patience, répondit la sultane ; vous aurez demain la satisfaction que vous desirez, si le sultan, mon seigneur, veut bien y consentir. » Schahriar, qui, comme on l'a déjà dit, avoit pris son parti là-dessus, se leva pour aller remplir ses devoirs.

XXVII^e NUIT.

SCHEHERAZADE, désirant tenir sa promesse, se mit à raconter quel fut le sort de la reine magicienne, en ces termes :

La magicienne ayant fait l'aspersion, n'eut pas plutôt prononcé quelques paroles sur les poissons et sur l'étang, que la ville reparut à l'heure même. Les poissons redevinrent

hommes : femmes ou enfans, mahométans, chrétiens, persans ou juifs, gens libres ou esclaves, chacun reprit sa forme naturelle. Les maisons et les boutiques furent bientôt remplies de leurs habitans, qui y trouvèrent toutes choses dans la même situation et dans le même ordre où elles étoient avant l'enchantement. La suite nombreuse du sultan, qui se trouva campée dans la plus grande place, ne fut pas peu étonnée de se voir en un instant au milieu d'une ville belle, vaste et bien peuplée.

Pour revenir à la magicienne, dès qu'elle eut fait ce changement merveilleux, elle se rendit en diligence au Palais des larmes, pour en recueillir le fruit. « Mon cher seigneur, s'écria-t-elle en entrant, je viens me réjouir avec vous du retour de votre santé ; j'ai fait tout ce que vous avez exigé de moi : levez-vous donc, et me donnez la main. » « Approchez, lui dit le sultan, en contrefaisant toujours le langage des noirs. » Elle s'approcha. « Ce n'est pas assez, reprit-il, approche-toi davantage. » Elle obéit. Alors il se leva, et la saisit par le bras si brusquement, qu'elle n'eut pas le temps de se reconnoître ; et, d'un coup de sabre, il sépara son corps en deux parties, qui tombèrent, l'une d'un côté, et l'autre de l'autre. Cela étant fait, il laissa le cadavre sur la place, et sortant du Palais des larmes, il alla trouver le jeune prince des Isles Noires, qui l'attendoit avec impatience. « Prince, lui dit-il en l'embrassant, réjouissez-vous, vous n'avez plus rien à craindre : votre cruelle ennemie n'est plus. »

Le jeune prince remercia le sultan d'une manière qui marquoit que son cœur étoit pénétré de reconnaissance ; et pour prix de lui avoir rendu un service si important, il lui

souhaita une longue vie, avec toutes sortes de prospérités. « Vous pouvez désormais, lui dit le sultan, demeurer paisible dans votre capitale, à moins que vous ne vouliez venir dans la mienne, qui en est si voisine ; je vous y recevrai avec plaisir, et vous n'y serez pas moins honoré et respecté que chez vous. » « Puissant monarque à qui je suis si redevable, répondit le roi, vous croyez donc être fort près de votre capitale ? » « Oui, répliqua le sultan, je le crois ; il n'y a pas plus de quatre ou cinq heures de chemin. » « Il y a une année entière de voyage, reprit le jeune prince. Je veux bien croire que vous êtes venu ici de votre capitale dans le peu de temps que vous dites, parce que la mienne étoit enchantée ; mais depuis qu'elle ne l'est plus, les choses ont bien changé. Cela ne m'empêchera pas de vous suivre, quand ce seroit pour aller aux extrémités de la terre. Vous êtes mon libérateur ; et pour vous donner toute ma vie d e s marques de ma reconnoissance, je prétends vous accompagner, et j'abandonne sans regret mon royaume. »

Le sultan fut extraordinairement surpris d'apprendre qu'il étoit si loin de ses états, et il ne comprenoit pas comment cela se pouvoit faire. Mais le jeune roi des Isles Noires le convainquit si bien de cette possibilité, qu'il n'en douta plus. « Il n'importe, reprit alors le sultan : la peine de m'en retourner dans mes états, est suffisamment récompensée par la satisfaction de vous avoir obligé, et d'avoir acquis un fils en votre personne ; car, puisque vous voulez bien me faire l'honneur de m'accompagner, et que je n'ai point d'enfans, je vous regarde comme tel, et je vous fais, dès-à-présent, mon héritier et mon successeur. »

L'entretien du sultan et du roi des Isles Noires, se termina

par les plus tendres embrassemens. Après quoi, le jeune prince ne songea qu'aux préparatifs de son voyage. Ils furent achevés en trois semaines, au grand regret de toute sa cour et de ses sujets, qui reçurent de sa main un de ses proches parens pour leur roi.

Enfin, le sultan et le jeune prince se mirent en chemin avec cent chameaux chargés de richesses inestimables, tirées des trésors du jeune roi, qui se fit suivre par cinquante cavaliers bien faits, parfaitement montés et équipés. Leur voyage fut heureux ; et lorsque le sultan, qui avoit envoyé des courriers pour donner avis de son retardement et de l'aventure qui en étoit la cause, fut près de sa capitale, les principaux officiers qu'il y avoit laissés, vinrent le recevoir, et l'assurèrent que sa longue absence n'avoit apporté aucun changement dans son empire. Les habitans sortirent aussi en foule, le reçurent avec de grandes acclamations, et firent des réjouissances qui durèrent plusieurs jours.

Le lendemain de son arrivée, le sultan fit à tous ses courtisans assemblés, un détail fort ample des choses qui, contre son attente, avoient rendu son absence si longue. Il leur déclara ensuite l'adoption qu'il avoit faite du roi des quatre Isles Noires, qui avoit bien voulu abandonner un grand royaume pour l'accompagner et vivre avec lui. Enfin, pour reconnoître la fidélité qu'ils lui avoient tous gardée, il leur fit des largesses proportionnées au rang que chacun tenoit à sa cour.

Pour le pêcheur, comme il étoit la première cause de la délivrance du jeune prince, le sultan le combla de biens, et le rendit, lui et sa famille, très-heureux le reste de leurs jours.

Scheherazade finit là le conte du pêcheur et du génie. Dinarzade lui marqua qu'elle y avoit pris un plaisir infini ; et Schahriar lui ayant témoigné la même chose, elle leur dit qu'elle en savoit un autre qui étoit encore plus beau que celui-là, et que si le sultan le lui vouloit permettre, elle le raconteroit le lendemain, car le jour commençoit à paroître. Schahriar se souvenant du délai d'un mois qu'il avoit accordé à la sultane, et curieux d'ailleurs de savoir si ce nouveau conte seroit aussi agréable qu'elle le promettoit, se leva dans le dessein de l'entendre la nuit suivante.

XXVIII^e NUIT.

Dinarzade, suivant sa coutume, n'oublia pas d'appeler la sultane, lorsqu'il en fut temps. Scheherazade, sans lui répondre, commença un de ses beaux contes :

HISTOIRE

DE TROIS CALENDERS, FILS DE ROIS, ET DE CINQ DAMES DE BAGDAD.

SIRE, dit-elle en adressant la parole au sultan, sous le règne du calife^[1], Haroun Alraschid^[2], il y avoit à Bagdad, où il faisoit sa résidence, un porteur, qui, malgré sa profession basse et pénible, ne laissoit pas d'être homme d'esprit et de bonne humeur. Un matin qu'il étoit à son ordinaire avec un grand panier à jour près de lui, dans une place où il attendoit que quelqu'un eût besoin de son ministère, une jeune dame de belle taille, couverte d'un grand voile de mousseline, l'aborda, et lui dit d'un air gracieux : « Écoutez, porteur, prenez votre panier, et suivez-moi » Le porteur, enchanté de ce peu de paroles prononcées si agréablement, prit aussitôt son panier, le mit sur sa tête, et suivit la dame, en disant : « Ô jour heureux ! ô jour de bonne rencontre ! »

D'abord, la dame s'arrêta devant une porte fermée, et frappa. Un Chrétien vénérable par une longue barbe blanche, ouvrit, et elle lui mit de l'argent dans la main, sans lui dire un seul mot. Mais le Chrétien, qui savoit ce qu'elle demandoit, rentra, et peu de temps après, apporta une grosse cruche d'un vin excellent. « Prenez cette cruche, dit la dame au porteur, et la mettez dans votre panier. » Cela étant fait, elle lui commanda

de la suivre ; puis elle continua de marcher, et le porteur continua de dire : « Ô jour de félicité ! ô jour d'agréable surprise et de joie ! »

La dame s'arrêta à la boutique d'un vendeur de fruits et de fleurs, où elle choisit de plusieurs sortes de pommes, des abricots, des pêches, des coins, des limons, des citrons, des oranges, du myrte, du basilic, des lis, du jasmin, et de quelques autres sortes de fleurs et de plantes de bonne odeur. Elle dit au porteur de mettre tout cela dans le panier, et de la suivre. En passant devant l'étalage d'un boucher, elle se fit peser vingt-cinq livres de la plus belle viande qu'il eût ; ce que le porteur mit encore dans son panier par son ordre. À une autre boutique, elle prit des câpres, de l'estragon, de petits concombres, de la percepierre et autres herbes, le tout confit dans le vinaigre ; à une autre, des pistaches, des noix, des noisettes, des pignons, des amandes, et d'autres fruits semblables ; à une autre encore, elle acheta toutes sortes de pâtes d'amande. Le porteur, en mettant toutes ces choses dans son panier, remarquant qu'il se remplissoit, dit à la dame : « Ma bonne dame, il falloit m'avertir que vous feriez tant de provisions, j'aurois pris un cheval, ou plutôt un chameau pour les porter. J'en aurai beaucoup plus que ma charge, pour peu que vous en achetiez d'autres. » La dame rit de cette plaisanterie, et ordonna de nouveau au porteur de la suivre.

Elle entra chez un droguiste, où elle se fournit de toutes sortes d'eaux de senteur, de clous de girofle, de muscade, de poivre, de gingembre, d'un gros morceau d'ambre-gris, et de plusieurs autres épiceries des Indes ; ce qui acheva de remplir le panier du porteur, auquel elle dit encore de la suivre. Alors

ils marchèrent tous deux, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à un hôtel magnifique, dont la façade étoit ornée de belles colonnes, et qui avoit une porte d'ivoire. Ils s'y arrêterent, et la dame frappa un petit coup...

En cet endroit, Scheherazade aperçut qu'il étoit jour, et cessa de parler. « Franchement, ma sœur, dit Dinarzade, voilà un commencement qui donne beaucoup de curiosité. Je crois que le sultan ne voudra pas se priver au plaisir d'entendre la suite. » Effectivement, Schahriar, loin d'ordonner la mort de la sultane, attendit impatiemment la nuit suivante, pour apprendre ce qui se passeroit dans l'hôtel dont elle avoit parlé.

XXIX^e NUIT.

DINARZADE, réveillée avant le jour, adressa ces paroles à la sultane : « Ma sœur, je vous prie de poursuivre l'histoire que vous commençâtes hier. » Scheherazade, aussitôt, la continua de cette maniere :

Pendant que la jeune dame et le porteur attendoient que l'on ouvrit la porte de l'hôtel, le porteur faisoit mille réflexions. Il étoit étonné qu'une dame faite comme celle qu'il voyoit, fît l'office de pourvoyeur ; car enfin il jugeoit bien que ce n'étoit pas une esclave : il lui trouvoit l'air trop noble pour penser qu'elle ne fût pas libre, et même une personne de distinction. Il lui auroit volontiers fait des questions pour s'éclaircir de sa

qualité ; mais dans le temps qu'il se préparoit à lui parler, une autre dame, qui vint ouvrir la porte, lui parut si belle, qu'il en demeura tout surpris ; ou plutôt il fut si vivement frappé de l'éclat de ses charmes, qu'il en pensa laisser tomber son panier avec tout ce qui étoit dedans, tant cet objet le mit hors de lui-même. Il n'avoit jamais vu de beauté qui approchât de celle qu'il avoit devant les yeux.

La dame qui avoit amené le porteur, s'aperçut du désordre qui se passoit dans son ame, et du sujet qui le causoit. Cette découverte la divertit ; et elle prenoit tant de plaisir à examiner la contenance du porteur, qu'elle ne songeoit pas que la porte étoit ouverte. « Entrez donc, ma sœur, lui dit la belle portière, qu'attendez-vous ? Ne voyez-vous pas que ce pauvre homme est si chargé, qu'il n'en peut plus ? »

Lorsqu'elle fut entrée avec le porteur, la dame qui avoit ouvert la porte, la ferma ; et tous trois, après avoir traversé un beau vestibule, passèrent dans une cour très-spacieuse, et environnée d'une galerie à jour, qui communiquoit à plusieurs appartemens de plain-pied, de la dernière magnificence. Il y avoit dans le fond de cette cour un sofa richement garni, avec un trône d'ambre au milieu, soutenu de quatre colonnes d'ébène, enrichies de diamans et de perles d'une grosseur extraordinaire, et garnies d'un satin rouge relevé d'une broderie d'or des Indes, d'un travail admirable. Au milieu de la cour, il y avoit un grand bassin bordé de marbre blanc, et plein d'une eau très-claire, qui y tomboit abondamment par un mufle de lion de bronze doré.

Le porteur, tout chargé qu'il étoit, ne laissoit pas d'admirer la magnificence de cette maison, et la propreté qui y régnoit

partout ; mais ce qui attira particulièrement son attention, fut une troisième dame, qui lui parut encore plus belle que la seconde, et qui étoit assise sur le trône dont j'ai parlé. Elle en descendit dès qu'elle aperçut les deux premières dames, et s'avança au-devant d'elles. Il jugea par les égards que les autres avoient pour celle-là, que c'étoit la principale ; en quoi il ne se trompoit pas. Cette dame se nommoit Zobéïde ; celle qui avoit ouvert la porte s'appeloit Safie ; et Amine étoit le nom de celle qui avoit été aux provisions.

Zobéïde dit aux deux dames en les abordant : « Mes sœurs, ne voyez-vous pas que ce bonhomme succombe sous le fardeau qu'il porte ? Qu'attendez-vous pour le décharger ? » Alors Amine et Safie prirent le panier, l'une par devant, l'autre par derrière. Zobéïde y mit aussi la main, et toutes trois le posèrent à terre. Elles commencèrent à le vider ; et quand cela fut fait, l'agréable Amine tira de l'argent, paya libéralement le porteur...

Le jour venant à paroître en cet endroit, imposa silence à Scheherazade, et laissa non-seulement à Dinarzade, mais encore à Schahriar, un grand désir d'entendre la suite ; ce que ce prince remit à la nuit suivante.

XXX^e NUIT.

Le lendemain, Dinarzade, réveillée par l'impatience

d'entendre la suite de l'histoire commencée, dit à la sultane :
« Au nom de Dieu, ma sœur, je vous prie de nous conter ce que firent ces trois belles dames de toutes les provisions qu'Amine avoit achetées. » « Vous l'allez savoir, répondit Scheherazade, si vous voulez m'écouter avec attention. » En même temps elle reprit ce conte dans tes termes :

Le porteur, très-satisfait de l'argent qu'on lui avoit donné, devoit prendre son panier et se retirer ; mais il ne put s'y résoudre : il se sentoit malgré lui arrêter par le plaisir de voir trois beautés si rares, et qui lui paroissoient également charmantes ; car Amine avoit aussi ôté son voile, et il ne la trouvoit pas moins belle que les autres. Ce qu'il ne pouvoit comprendre, c'est qu'il ne voyoit aucun homme dans cette maison. Néanmoins la plupart des provisions qu'il avoit apportées, comme les fruits secs, et les différentes sortes de gâteaux et de confitures, ne convenoient proprement qu'à des gens qui vouloient boire et se réjouir.

Zobéïde crut d'abord que le porteur s'arrêtoit pour prendre haleine ; mais voyant qu'il restoit trop long-temps :
« Qu'attendez-vous, lui dit-elle, n'êtes-vous pas payé suffisamment ? Ma sœur, ajouta-t-elle, en s'adressant à Amine, donnez-lui encore quelque chose : qu'il s'en aille content. »
« Madame, répondit le porteur, ce n'est pas cela qui me retient ; je ne suis que trop payé de ma peine. Je vois bien que j'ai commis une incivilité en demeurant ici plus que je ne devois ; mais j'espère que vous aurez la bonté de la pardonner à l'étonnement où je suis de ne voir aucun homme avec trois dames d'une beauté si peu commune. Une compagnie de femmes sans hommes, est pourtant une chose aussi triste

qu'une compagnie d'hommes sans femmes. » Il ajouta à ce discours plusieurs choses fort plaisantes pour prouver ce qu'il avançoit. Il n'oublia pas de citer ce qu'on disoit à Bagdad, qu'on n'est pas bien à table, si l'on n'y est quatre ; et enfin il finit en concluant que puisqu'elles étoient trois, elles avoient besoin d'un quatrième.

Les dames se prirent à rire du raisonnement du porteur. Après cela, Zobéïde lui dit d'un air sérieux : « Mon ami, vous poussez un peu trop loin votre indiscretion ; mais quoique vous ne méritiez pas que j'entre dans aucun détail avec vous, je veux bien toutefois vous dire que nous sommes trois sœurs, qui faisons si secrètement nos affaires, que personne n'en sait rien. Nous avons un trop grand sujet de craindre d'en faire part à des indiscrets ; et un bon auteur que nous avons lu, dit : « Garde ton secret, et ne le révèle à personne : qui le révèle, n'en est plus le maître. Si ton sein ne peut contenir ton secret, comment le sein de celui à qui tu l'auras confié, pourra-t-il le contenir ? »

« Mesdames, reprit le porteur, à votre air seulement, j'ai jugé d'abord que vous étiez des personnes d'un mérite très-rare ; et je m'aperçois que je ne me suis pas trompé. Quoique la fortune ne m'ait pas donné assez de biens pour m'élever à une profession au-dessus de la mienne, je n'ai pas laissé de cultiver mon esprit autant que je l'ai pu, par la lecture des livres de science et d'histoire ; et vous me permettez, s'il vous plaît, de vous dire, que j'ai lu aussi dans un autre auteur, une maxime que j'ai toujours heureusement pratiquée : « Nous ne cachons notre secret, dit-il, qu'à des gens reconnus de tout le monde pour des indiscrets, qui abuseroient de notre confiance ; mais

nous ne faisons nulle difficulté de le découvrir aux sages, parce que nous sommes persuadés qu'ils sauront le garder. » « Le secret chez moi est dans une aussi grande sûreté que s'il étoit dans un cabinet dont la clef fût perdue, et la porte bien scellée. »

Zobéïde connut que le porteur ne manquoit pas d'esprit ; mais jugeant qu'il avoit envie d'être du régal qu'elles vouloient se donner, elle lui repartit en souriant : « Vous savez que nous nous préparons à nous régaler ; mais vous savez en même temps que nous avons fait une dépense considérable, et il ne seroit pas juste que, sans y contribuer, vous fussiez de la partie. » La belle Safie appuya le sentiment de sa sœur. « Mon ami, dit-elle au porteur, n'avez-vous jamais oui dire ce que l'on dit assez communément : « Si vous apportez quelque chose, vous serez quelque chose avec nous ; si vous n'apportez rien, retirez-vous avec rien. »

Le porteur, malgré sa rhétorique, auroit peut-être été obligé de se retirer avec confusion, si Amine, prenant fortement son parti, n'eût dit à Zobéïde et à Safie : « Mes chères sœurs, je vous conjure de permettre qu'il demeure avec nous : il n'est pas besoin de vous dire qu'il nous divertira ; vous voyez bien qu'il en est capable. Je vous assure que sans sa bonne volonté, sa légèreté et son courage à me suivre, je n'aurois pu venir à bout de faire tant d'emplettes en si peu de temps. D'ailleurs, si je vous répétois toutes les douceurs qu'il m'a dites en chemin, vous seriez peu surprises de la protection que je lui donne. »

À ces paroles d'Amine, le porteur, transporté de joie, se laissa tomber sur les genoux, baisa la terre aux pieds de cette charmante personne ; et en se relevant : « Mon aimable dame,

lui dit-il, vous avez commencé aujourd'hui mon bonheur ; vous y mettez le comble par une action si généreuse ; je ne puis assez vous témoigner ma reconnaissance. Au reste, mesdames, ajouta-t-il, en s'adressant aux trois sœurs ensemble, puisque vous me faites un si grand honneur, ne croyez pas que j'en abuse, et que je me considère comme un homme qui le mérite ; non, je me regarderai toujours comme le plus humble de vos esclaves. » En achevant ces mots, il voulut rendre l'argent qu'il avoit reçu ; mais la grave Zobéïde lui ordonna de le garder. « Ce qui est une fois sorti de nos mains, dit-elle, pour récompenser ceux qui nous ont rendu service, n'y retourne plus...

L'aurore qui parut, vint en cet endroit imposer silence à Scheherazade. Dinarzade, qui l'écouloit avec beaucoup d'attention, en fut fort fâchée, mais elle eut sujet de s'en consoler, parce que le sultan, curieux de savoir ce qui se passeroit entre les trois belles dames et le porteur, remit la suite de cette histoire à la nuit suivante, et se leva pour aller s'acquitter de ses fonctions ordinaires.

XXXI^e NUIT.

DINARZADE, le lendemain, ne manqua pas d'engager sa sœur à poursuivre le merveilleux conte qu'elle avoit commencé. Scheherazade prit alors la parole, et s'adressant au sultan : « Sire, dit-elle, je vais, avec votre permission, contenter la

curiosité de ma sœur. » En même temps elle reprit ainsi l'histoire des trois Calenders^[3] :

Zobéïde ne voulut donc point reprendre l'argent du porteur. « Mais, mon ami, lui dit-elle, en consentant que vous demeuriez avec nous, je vous avertis que ce n'est pas seulement à condition que vous garderez le secret que nous avons exigé de vous, nous prétendons encore que vous observiez exactement les règles de la bienséance et de l'honnêteté. » Pendant qu'elle tenoit ce discours, la charmante Amine quitta son habillement de ville, attacha sa robe à sa ceinture pour agir avec plus de liberté, et prépara la table ; elle servit plusieurs sortes de mets, et mit sur un buffet des bouteilles de vin et des tasses d'or. Après cela, les dames se placèrent, et firent asseoir à leurs côtés le porteur, qui étoit satisfait au-delà de tout ce qu'on peut dire, de se voir à table avec trois personnes d'une beauté si extraordinaire.

Après les premiers morceaux, Amine, qui s'étoit placée près du buffet, prit une bouteille et une tasse, se versa à boire, et but la première, suivant la coutume des Arabes. Elle versa ensuite à ses sœurs, qui burent l'une après l'autre ; puis remplissant pour la quatrième fois la même tasse, elle la présenta au porteur, lequel, en la recevant, baisa la main d'Amine, et chanta, avant que de boire, une chanson, dont le sens étoit que comme le vent emporte avec lui la bonne odeur des lieux parfumés par où il passe, de même le vin qu'il alloit boire, venant de sa main, en recevoit un goût plus exquis que celui qu'il avoit naturellement. Cette chanson réjouit les dames, qui chantèrent à leur tour. Enfin, la compagnie fut de très-bonne humeur pendant le repas, qui dura fort long-temps, et fut

accompagné de tout ce qui pouvoit le rendre agréable.

» Le jour alloit bientôt finir, lorsque Safie, prenant la parole au nom des trois dames, dit au porteur : « Levez-vous, partez, il est temps de vous retirer. » Le porteur, ne pouvant se résoudre à les quitter, répondit : « Eh, mesdames, où me commandez-vous d'aller en l'état où je me trouve ? Je suis hors de moi-même, à force de vous voir et de boire : je ne retrouverois jamais la chemin de ma maison. Donnez-moi la nuit pour me reconnoître ; je la passerai où il vous plaira ; mais il ne me faut pas moins de temps pour me remettre dans le même état où j'étois lorsque je suis entré chez vous ; avec cela, je doute encore si je n'y laisserai pas la meilleure partie de moi-même. »

» Amine prit une seconde fois le parti du porteur. « Mes sœurs, dit-elle, il a raison ; je lui sais bon gré de la demande qu'il nous fait. Il nous a assez bien diverties ; si vous voulez m'en croire, ou plutôt si vous m'aimez autant que j'en suis persuadée, nous le retiendrons pour passer la soirée avec nous. » « Ma sœur, dit Zobéïde, nous ne pouvons rien refuser à votre prière. Porteur, continua-t-elle en s'adressant à lui, nous voulons bien encore vous faire cette grace ; mais nous y mettons une nouvelle condition. Quoi que nous puissions faire en votre présence, par rapport à nous ou à autre chose, gardez-vous bien d'ouvrir seulement la bouche pour nous en demander la raison ; car en nous faisant des questions sur des choses qui ne vous regardent nullement, vous pourriez entendre ce qui ne vous plairoit pas. Prenez-y garde, et ne vous avisez pas d'être trop curieux, en voulant approfondir les motifs de nos actions. »

« Madame, repartit le porteur, je vous promets d'observer cette condition avec tant d'exactitude, que vous n'aurez pas lieu de me reprocher d'y avoir contrevenu, et encore moins de punir mon indiscretion. Ma langue, en cette occasion, sera immobile, et mes yeux seront comme un miroir, qui ne conserve rien des objets qu'il a reçus. » « Pour vous faire voir, reprit Zobéïde d'un air très-sérieux, que ce que nous vous demandons n'est pas nouvellement établi parmi nous, levez-vous, et allez lire ce qui est écrit au-dessus de notre porte en dedans. »

Le porteur alla jusques-là et y lut ces mots qui étoient écrits en gros caractères d'or : « Qui parle des choses qui ne le regardent point, entend ce qui ne lui plaît pas. » Il revint ensuite trouver les trois sœurs : « Mesdames, leur dit-il, je vous jure que vous ne m'entendrez parler d'aucune chose qui ne me regardera pas, et où vous puissiez avoir intérêt. »

Cette convention faite, Amine apporta le souper ; et quand elle eut éclairé la salle d'un grand nombre de bougies préparées avec le bois d'aloës et l'ambre-gris, qui répandirent une odeur agréable, et firent une belle illumination, elle s'assit à table avec ses sœurs et le porteur. Ils recommencèrent à manger, à boire, à chanter et à réciter des vers. Les dames prenoient plaisir à enivrer le porteur, sous prétexte de le faire boire à leur santé. Les bons mots ne furent point épargnés. Enfin, ils étoient tous de la meilleure humeur du monde, lorsqu'ils ouïrent frapper à la porte...

Scheherazade fut obligée, en cet endroit, d'interrompre son récit, parce qu'elle vit paroître le jour. Le sultan ne doutant point que la suite de cette histoire ne méritât d'être entendue,

la remit au lendemain, et se leva.

XXXII^e NUIT.

SUR la fin de la nuit suivante, Dinarzade dit à la sultane :
« Ma sœur, je suis dans une extrême impatience d'entendre le conte de ces trois belles filles, et de savoir qui frappoit à leur porte. » « Vous l'allez apprendre, répondit Scheherazade ; je vous assure que ce que je vais vous raconter, n'est pas indigne de l'attention du sultan mon seigneur :

» Dès que les dames, poursuivit-elle, entendirent frapper à la porte, elles se levèrent toutes trois en même temps pour aller ouvrir ; mais Safie, à qui cette fonction appartenoit particulièrement, fut la plus diligente ; les deux autres se voyant prévenues, demeurèrent, et attendirent qu'elle vînt leur apprendre qui pouvoit avoir affaire chez elles si tard. Safie revint. « Mes sœurs, dit-elle, il se présente une belle occasion de passer une bonne partie de la nuit fort agréablement ; et si vous êtes du même sentiment que moi, nous ne la laisserons point échapper. Il y a à notre porte trois Calenders ; au moins ils me paroissent tels à leur habillement ; mais ce qui va sans doute vous surprendre, ils sont tous trois borgnes de l'œil droit, et ont la tête, la barbe et les sourcils ras. Ils ne font, disent-ils, que d'arriver tout présentement à Bagdad, où ils ne sont jamais venus ; et comme il est nuit, et qu'ils ne savent où aller loger, ils ont frappé par hasard à notre porte, et ils nous prient, pour

l'amour de Dieu, d'avoir la charité de les recevoir. Ils se mettent peu en peine du lieu que nous voudrions leur donner, pourvu qu'ils soient à couvert ; ils se contenteront d'une écurie. Ils sont jeunes et assez bien faits ; ils paroissent même avoir beaucoup d'esprit ; mais je ne puis penser, sans rire, à leur figure plaisante et uniforme. » En cet endroit, Safie s'interrompt elle-même, et se mit à rire de si bon cœur, que les deux autres dames et le porteur ne purent s'empêcher de rire aussi. « Mes bonnes sœurs, reprit-elle, ne voulez-vous pas bien que nous les fassions entrer ? Il est impossible qu'avec des gens tels que je viens de vous les dépeindre, nous n'achevions la journée encore mieux que nous ne l'avons commencée. Ils nous divertiront fort, et ne nous seront point à charge, puisqu'ils ne nous demandent une retraite que pour cette nuit seulement, et que leur intention est de nous quitter d'abord qu'il sera jour. »

» Zobéïde et Amine firent difficulté d'accorder à Safie ce qu'elle demandoit, et elle en savoit bien la raison elle-même ; mais elle leur témoigna une si grande envie d'obtenir d'elles cette faveur, qu'elles ne purent la lui refuser. « Allez, lui dit Zobéïde, faites-les donc entrer ; mais n'oubliez pas de les avertir de ne point parler de ce qui ne les regardera pas, et de leur faire lire ce qui est écrit au-dessus de la porte. » À ces mots, Safie courut ouvrir avec joie ; et peu de temps après, elle revint accompagnée des trois Calenders.

» Les trois Calenders firent en entrant une profonde révérence aux dames qui s'étoient levées pour les recevoir, et qui leur dirent obligeamment qu'ils étoient les bien-venus ; qu'elles étoient bien aises de trouver l'occasion de les obliger

et de contribuer à les remettre de la fatigue de leur voyage ; et enfin elles les invitèrent à s'asseoir auprès d'elles. La magnificence du lieu, et l'honnêteté des dames, firent concevoir aux Calenders une haute idée de ces belles hôtes ; mais avant que de prendre place, avant par hasard jeté les yeux sur le porteur, et le voyant habillé à-peu-près comme d'autres Calenders, avec lesquels ils étoient en différend sur plusieurs points de discipline, et qui ne se rasoient pas la barbe et les sourcils, un d'entr'eux prit la parole : « Voilà, dit-il, apparemment un de nos frères arabes les révoltés. »

» Le porteur, à moitié endormi, et la tête échauffée du vin qu'il avoit bu, se trouva choqué de ces paroles ; et sans se lever de sa place, il répondit aux Calenders, en les regardant fièrement : « Asseyez-vous, et ne vous mêlez pas de ce que vous n'avez que faire. N'avez-vous pas lu au-dessus de la porte, l'inscription qui y est ? Ne prétendez pas obliger le monde à vivre à votre mode ; vivez à la nôtre. »

« Bon-homme, reprit le Calender qui avoit parlé, ne vous mettez point en colère ; nous serions bien fâchés de vous en avoir donné le moindre sujet, et nous sommes au contraire prêts à recevoir vos commandemens. » La querelle auroit pu avoir des suites ; mais les dames s'en mêlèrent, et pacifièrent toutes choses.

» Quand les Calenders se furent assis à table, les dames leur servirent à manger, et l'enjouée Safie particulièrement, prit soin de leur verser à boire...

Scheherazade s'arrêta en cet endroit, parce qu'elle remarqua qu'il étoit jour. Le sultan se leva pour aller remplir ses devoirs, se promettant bien d'entendre la suite de ce conte le

lendemain ; car il avoit grande envie d'apprendre pourquoi les Calenders étoient borgnes, et tous trois du même œil.

XXXIII^e NUIT.

UNE heure avant le jour, Scheherazade continua de cette manière ce qui se passa entre les dames et les Calenders :

Après que les Calenders eurent bu et mangé à discrétion, ils témoignèrent aux dames qu'ils se feroient un grand plaisir de leur donner un concert, si elles avoient des instrumens, et qu'elles voulussent leur en faire apporter. Elles acceptèrent l'offre avec joie. Le belle Safie se leva pour en aller chercher. Elle revint un moment ensuite, et leur présenta une flûte du pays, une flûte persanne, et un tambour de basque. Chaque Calender reçut de sa main l'instrument qu'il voulut choisir, et ils commencèrent tous trois à jouer un air. Les dames, qui savoient des paroles sur cet air, qui étoit des plus gais, l'accompagnèrent de leur voix ; mais elles s'interrompoient de temps en temps par de grands éclats de rire que leur faisoient faire les paroles. Au plus fort de ce divertissement, et lorsque la compagnie étoit le plus en joie, on frappa à la porte. Safie cessa de chanter, et alla voir ce que c'étoit.

Mais, sire, dit en cet endroit Scheherazade au sultan, il est bon que votre majesté sache pourquoi l'on frappoit si tard à la porte des dames ; en voici la raison. Le calife Haroun Alraschid

avoit coutume de marcher très-souvent la nuit incognito, pour savoir par lui-même si tout étoit tranquille dans la ville ; et s'il ne s'y commettoit pas de désordre.

Cette nuit-là le calife étoit sorti de bonne heure, accompagné de Giafar^[4] son grand visir, et de Mesrour, chef des eunuques de son palais, tous trois déguisés en marchands. En passant par la rue des trois dames, ce prince, entendant le son des instrumens et des voix, et le bruit des éclats de rire, dit au visir : « Allez, frappez à la porte de cette maison où l'on fait tant de bruit ; je veux y entrer et en apprendre la cause. » Le visir eut beau lui répéter que c'étoient des femmes qui régaloient ce soir-là ; que le vin apparemment leur avoit échauffé la tête, et qu'il ne devoit pas s'exposer à recevoir d'elles quelqu'insulte ; qu'il n'étoit pas encore heure indue, et qu'il ne falloit pas troubler leur divertissement. « Il n'importe, repartit le calife, frappez, je vous l'ordonne. »

C'étoit donc le grand visir Giafar qui avoit frappé à la porte des dames par ordre du calife, qui ne vouloit pas être connu. Safie ouvrit ; et le visir remarquant à la clarté d'une bougie qu'elle tenoit, que c'étoit une dame d'une grande beauté, joua parfaitement bien son personnage. Il lui fit une profonde révérence, et lui dit d'un air respectueux : « Madame, nous sommes trois marchands de Moussoul, arrivés depuis environ dix jours, avec de riches marchandises que nous avons en magasin dans un khan^[5] où nous avons pris logement. Nous avons été aujourd'hui chez un marchand de cette ville qui nous avoit invités à l'aller voir. Il nous a régelés d'une collation ; et comme le vin nous avoit mis de belle humeur, il a fait venir une troupe de danseuses. Il étoit déjà nuit et dans le temps que

l'on jouoit des instrumens, que les danseuses dansoient, et que la compagnie faisoit grand bruit, le guet a passé et s'est fait ouvrir. Quelques-uns de la compagnie ont été arrêtés. Pour nous, nous avons été assez heureux pour nous sauver par-dessus une muraille ; mais, ajouta le visir, comme nous sommes étrangers, et avec cela un peu pris de vin, nous craignons de rencontrer une autre escouade de guet, ou la même, avant que d'arriver à notre khan, qui est éloigné d'ici. Nous y arriverions même inutilement ; car la porte est fermée, et ne sera ouverte que demain matin, quelque chose qui puisse arriver. C'est pourquoi, madame, ayant ouï en passant des instrumens et des voix, nous avons jugé que l'on n'étoit pas encore retiré chez vous, et nous avons pris la liberté de frapper, pour vous supplier de nous donner retraite jusqu'au jour. Si nous vous paroissions dignes de prendre part à votre divertissement, nous tâcherons d'y contribuer en ce que nous pourrons, pour réparer l'interruption que nous y avons causée ; sinon, faites-nous seulement la grâce de souffrir que nous passions la nuit à couvert sous votre vestibule. »

Pendant ce discours de Giafar, la belle Safie eut le temps d'examiner le visir et les deux personnes qu'il disoit marchands comme lui ; et jugeant à leur physionomie que ce n'étoient pas des gens du commun, elle leur dit qu'elle n'étoit pas la maîtresse, et que s'ils vouloient se donner un moment de patience, elle reviendrait leur apporter la réponse.

Safie alla faire ce rapport à ses sœurs, qui balancèrent quelque temps sur le parti qu'elles devoient prendre. Mais elles étoient naturellement bienfaisantes ; et elles avoient déjà fait la même grâce aux trois Calenders. Ainsi, elles résolurent de les

laisser entrer...

Scheherazade se préparait à poursuivre son conte ; mais, s'étant aperçu qu'il étoit jour, elle interrompit là son récit. La qualité des nouveaux acteurs que la sultane venoit d'introduire sur la scène, piquant la curiosité de Schahriar, et le laissant dans l'attente de quelque événement singulier, ce prince attendit la nuit suivante avec impatience.

XXXIV^e NUIT.

Dinarzade, aussi curieuse que le sultan d'apprendre ce que produiroit l'arrivée du calife chez les trois dames, n'oublia pas d'engager Scheherazade à reprendre, avec la permission du sultan, l'histoire des Calenders.

Le calife, son grand-visir, et le chef de ses eunuques, dit la sultane, ayant été introduits par la belle Safie, saluèrent les dames et les Calenders avec beaucoup de civilité. Les dames les reçurent de même, les croyant marchands ; et Zobéïde, comme la principale, leur dit d'un air grave et sérieux qui lui convenoit : « Vous êtes les bien-venus ; mais avant toutes choses, ne trouvez pas mauvais que nous vous demandions une grace. » « Hé quelle grace, madame, répondit le visir ? Peut-on refuser quelque chose à de si belles dames ! » « C'est, reprit Zobéïde, de n'avoir que des yeux et point de langue, de ne nous pas faire de questions sur quoi que vous puissiez voir, pour en

apprendre la cause, et de ne point parler de ce qui ne vous regarde pas, de crainte que vous n'entendiez ce qui ne vous seroit point agréable. » « Vous serez obéie, madame, reprit le visir. Nous ne sommes ni censeurs, ni curieux indiscrets ; c'est bien assez que nous ayons attention à ce qui nous regarde, sans nous mêler de ce qui ne nous regarde pas. » À ces mots, chacun s'assit, la conversation se lia, et l'on recommença à boire en faveur des nouveaux venus.

Pendant que le visir Giafar entretenoit les dames, le calife ne pouvoit cesser d'admirer leur beauté extraordinaire, leur bonne grace, leur humeur enjouée, et leur esprit. D'un autre côté, rien ne lui paroissoit plus surprenant que les Calenders, tous trois borgnes de l'œil droit. Il se seroit volontiers informé de cette singularité ; mais la condition qu'on venoit d'imposer à lui et à sa compagnie, l'empêcha d'en parler. Avec cela, quand il faisoit réflexion à la richesse des meubles, à leur arrangement bien entendu, et à la propreté de cette maison, il ne pouvoit se persuader qu'il n'y eût pas de l'enchantement.

L'entretien étant tombé sur les divertissemens et les différentes manières de se réjouir, les Calenders se levèrent et dansèrent à leur mode une danse, qui augmenta la bonne opinion que les dames avoient déjà conçue d'eux, et qui leur attira l'estime du calife et de sa compagnie.

Quand les trois Calenders eurent achevé leur danse, Zobéïde se leva, et prenant Amine par la main : « Ma sœur, lui dit-elle, levez-vous ; la compagnie ne trouvera pas mauvais que nous ne nous contraignions point ; et leur présence n'empêchera pas que nous ne fassions ce que nous avons coutume de faire. » Amine, qui comprit ce que sa sœur vouloit dire, se leva et

emporta les plats, la table, les flacons, les tasses et les instrumens dont les Calenders avoient joué.

Safie ne demeura pas à rien faire ; elle balaya la salle, mit à sa place tout ce qui étoit dérangé, moucha les bougies, et y appliqua d'autre bois d'aloës et d'autre ambre-gris. Cela étant fait, elle pria les trois Calenders de s'asseoir sur le sofa d'un côté, et le calife de l'autre avec sa compagnie. À l'égard du porteur, elle lui dit : « Levez-vous et vous préparez à nous prêter la main à ce que nous allons faire ; un homme tel que vous, qui est comme de la maison, ne doit pas demeurer dans l'inaction. »

Le porteur avoit un peu cuvé son vin ; il se leva promptement, et après avoir attaché le bas de sa robe à sa ceinture : « Me voilà prêt, dit-il, de quoi s'agit-il ? » « Cela va bien, répondit Safie, attendez que l'on vous parle ; vous ne serez pas long-temps les bras croisés. » Peu de temps après, on vit paroître Amine avec un siège, qu'elle posa au milieu de la salle. Elle alla ensuite à la porte d'un cabinet, et l'ayant ouverte, elle fit signe au porteur de s'approcher. « Venez, lui dit-elle, et m'aidez. » Il obéit ; et y étant entré avec elle, il en sortit un moment après, suivi de deux chiennes noires, dont chacune avoit un collier attaché à une chaîne qu'il tenoit, et qui paroissoient avoir été maltraitées à coups de fouet. Il s'avança avec elle au milieu de la salle.

Alors Zobéïde, qui s'étoit assise entre les Calenders et le calife, se leva et marcha gravement jusqu'où étoit le porteur. « Ça, dit-elle en poussant un grand soupir, faisons notre devoir. » Elle se retroussa les bras jusqu'au coude, et après avoir pris un fouet que Safie lui présenta : « Porteur, dit-elle,

remettez une de ces deux chiennes à ma sœur Amina, et approchez-vous de moi avec l'autre. »

Le porteur fit ce qu'on lui commandoit ; et quand il se fut approché de Zobéïde, la chienne qu'il tenoit commença à faire des cris, et se tourna vers Zobéïde en levant la tête d'une manière suppliante. Mais Zobéïde, sans avoir égard à la triste contenance de la chienne qui faisoit pitié, ni à ses cris qui remplissoient toute la maison, lui donna des coups de fouet à perte d'haleine ; et lorsqu'elle n'eut plus la force de lui en donner davantage, elle jeta le fouet par terre ; puis prenant la chaîne de la main du porteur, elle leva la chienne par les pattes ; et se mettant toutes deux à se regarder d'un air triste et touchant, elles pleurèrent l'une et l'autre. Enfin, Zobéïde tira son mouchoir, essuya les larmes de la chienne, la baisa ; et remettant la chaîne au porteur : « Allez, lui dit-elle, remenez-la où vous l'avez prise, et amenez-moi l'autre. »

Le porteur remena la chienne fouettée au cabinet ; et en revenant, il prit l'autre des mains d'Amine, et l'alla présenter à Zobéïde qui l'attendoit. « Tenez-la comme la première, lui dit-elle. » Puis ayant repris le fouet, elle la maltraita de la même manière. Elle pleura ensuite avec elle, essuya ses pleurs, la baisa, et la remit au porteur à qui l'agréable Amine épargna la peine de la remener au cabinet ; car elle s'en chargea elle-même.

Cependant les trois Calenders, le calife et sa compagnie furent extraordinairement étonnés de cette exécution. Ils ne pouvoient comprendre comment Zobéïde, après avoir fouetté avec tant de force les deux chiennes, animaux immondes, selon la religion musulmane, pleuroit ensuite avec elles, leur

essuyoit les larmes, et les baisoit. Ils en murmurèrent en eux-mêmes. Le calife sur-tout, plus impatient que les autres, mouroit d'envie de savoir le sujet d'une action qui paroissoit si étrange, et ne cessoit de faire signe au visir de parler pour s'en informer. Mais le visir tournoit la tête d'un autre côté, jusqu'à ce que pressé par des signes si souvent réitérés, il répondit par d'autres signes, que ce n'étoit pas le temps de satisfaire sa curiosité.

Zobéïde demeura quelque temps à la même place au milieu de la salle, comme pour se remettre de la fatigue qu'elle venoit de se donner en fouettant les deux chiennes. « Ma chère sœur, lui dit la belle Safie, ne vous plaît-il pas de retourner à votre place, afin qu'à mon tour je fasse aussi mon personnage ? » « Oui, répondit Zobéïde. » En disant cela, elle alla s'asseoir sur le sofa, ayant à sa droite le calife, Giafar et Mesrour, et à sa gauche, les trois Calenders et le porteur...

« Sire, dit en cet endroit Scheherazade, ce que votre majesté vient d'entendre, doit, sans doute, lui paroître merveilleux ; mais ce qui reste à raconter, l'est encore bien davantage. Je suis persuadée que vous en conviendrez la nuit prochaine, si vous voulez bien me permettre de vous achever cette histoire. » Le sultan y consentit, et se leva, parce qu'il étoit jour.

XXXV^e NUIT.

LA sultane ne fut pas plutôt éveillée, que se souvenant de l'endroit où elle en étoit demeurée du conte de la veille, elle parla aussitôt de cette sorte, en adressant la parole au sultan :

Sire, après que Zobéïde eut repris sa place, toute la compagnie garda quelque temps le silence. Enfin, Safie, qui s'étoit assise sur le siège au milieu de la salle, dit à sa sœur Amine : « Ma chère sœur, levez-vous, je vous en conjure ; vous comprenez bien ce que je veux dire. » Amine se leva, et alla dans un autre cabinet que celui d'où les deux chiennes avoient été amenées. Elle en revint, tenant un étui garni de satin jaune, relevé d'une riche broderie d'or et de soie verte. Elle s'approcha de Safie, et ouvrit l'étui, d'où elle tira un luth qu'elle lui présenta. Elle le prit ; et après avoir mis quelque temps à l'accorder, elle commença à le toucher ; et l'accompagnant de sa voix, elle chanta une chanson sur les tourmens de l'absence, avec tant d'agrément, que le calife et tous les autres en furent charmés. Lorsqu'elle eut achevé, comme elle avoit chanté avec beaucoup de passion et d'action en même temps : « Tenez, ma sœur, dit-elle à l'agréable Amine, je n'en puis plus, et la voix me manque ; obligez la compagnie en jouant et en chantant à ma place. » « Très-volontiers, répondit Amine, en s'approchant de Safie, qui lui remit le luth entre les mains, et lui céda sa place. »

Amine, ayant un peu préludé, pour voir si l'instrument étoit d'accord, joua et chanta presque aussi long-temps sur le même sujet, mais avec tant de véhémence, et elle étoit si touchée, ou, pour mieux dire, si pénétrée du sens des paroles qu'elle chantoit, que les forces lui manquèrent en achevant.

Zobéïde voulut lui marquer sa satisfaction : « Ma sœur, dit-

elle, vous avez fait des merveilles : on voit bien que vous sentez le mal que vous exprimez si vivement. » Amine n'eut pas le temps de répondre à cette honnêteté ; elle se sentit le cœur si pressé en ce moment, qu'elle ne songea qu'à se donner de l'air, en laissant voir à toute la compagnie une gorge et un sein, non pas blanc, tel qu'une dame comme Amine devoit l'avoir, mais tout meurtri de cicatrices ; ce qui fit une espèce d'horreur aux spectateurs. Néanmoins cela ne lui donna pas de soulagement, et ne l'empêcha pas de s'évanouir...

« Mais, sire, dit Scheherazade, je ne m'aperçois pas que voilà le jour. » À ces mots, elle cessa de parler, et le sultan se leva. Quand ce prince n'auroit pas résolu de différer la mort de la sultane, il n'auroit pu encore se résoudre à lui ôter la vie. Sa curiosité étoit trop intéressée à entendre jusqu'à la fin un conte rempli d'événemens si peu attendus.

XXXVI^e NUIT.

DINARZADE, suivant sa coutume, supplia sa sœur de continuer l'histoire des dames et des Calenders. Scheherazade la reprit ainsi :

Pendant que Zobéïde et Safie coururent au secours de leur sœur, un des Calenders ne put s'empêcher de dire : « Nous aurions mieux aimé coucher à l'air, que d'entrer ici, si nous avions cru y voir de pareils spectacles. » Le calife, qui

l'entendit, s'approcha de lui et des autres Calenders, et s'adressant à eux : « Que signifie tout ceci, dit-il ? » Celui qui venoit de parler, lui répondit : « Seigneur, nous ne le savons pas plus que vous. » Quoi, reprit le calife, vous n'êtes pas de la maison ? Vous ne pouvez rien nous apprendre de ces deux chiennes noires, et de cette dame évanouie et si indignement maltraitée ? » « Et, seigneur, repartirent les Calenders, de notre vie nous ne sommes venus en cette maison, et nous n'y sommes entrés que quelques momens avant vous. »

Cela augmenta l'étonnement du calife. « Peut-être, repliqua-t-il, que cet homme qui est avec vous, en sait quelque chose. » L'un des Calenders fit signe au porteur de s'approcher, et lui demanda s'il ne savoit pas pourquoi les chiennes noires avoient été fouettées, et pourquoi le sein d'Amine paroissoit meurtri. « Seigneur, répondit le porteur, je puis jurer par le grand Dieu vivant, que si vous ne savez rien de tout cela, nous n'en savons pas plus les uns que les autres. Il est bien vrai que je suis de cette ville, mais je ne suis jamais entré qu'aujourd'hui dans cette maison ; et si vous êtes surpris de m'y voir, je ne le suis pas moins de m'y trouver en votre compagnie. Ce qui redouble ma surprise, ajouta-t-il, c'est de ne voir ici aucun homme avec ces dames. »

Le calife, sa compagnie, et les Calenders avoient cru que le porteur étoit du logis, et qu'il pourroit les informer de ce qu'ils desiroient savoir. Le calife, résolu de satisfaire sa curiosité à quelque prix que ce fût, dit aux autres : « Écoutez, puisque nous voilà sept hommes, et que nous n'avons affaire qu'à trois dames, obligeons-les à nous donner les éclaircissemens que nous souhaitons. Si elles refusent de nous les donner de bon

gré, nous sommes en état de les y contraindre. »

Le grand-visir Giafar s'opposa à cet avis, et en fit voir les conséquences au calife, sans toutefois faire connoître ce prince aux Calenders ; et lui adressant la parole, comme s'il eût été marchand : « Seigneur, dit-il, considérez, je vous prie, que nous avons notre réputation à conserver. Vous saviez à quelle condition ces dames ont bien voulu nous recevoir chez elles ; nous l'avons acceptée. Que diroit-on de nous, si nous y contrevenions ? Nous serions encore plus blâmables, s'il nous arrivoit quelque malheur. Il n'y a pas d'apparence qu'elles aient exigé de nous cette promesse, sans être en état de nous faire repentir, si nous ne la tenons pas. »

En cet endroit, le visir tira le calife à part, et lui parlant tout bas : « Seigneur, poursuivit-il, la nuit ne durera pas encore long-temps ; que votre majesté se donne un peu de patience. Je viendrai prendre ces dames demain matin, je les amènerai devant votre trône, et vous apprendrez d'elles tout ce que vous voulez savoir. » Quoique ce conseil fût très-judicieux, le calife le rejeta, imposa silence au visir, en lui disant qu'il ne pouvoit attendre si longtemps, et qu'il prétendoit avoir à l'heure même l'éclaircissement qu'il desiroit.

Il ne s'agissoit plus que de savoir qui porteroit la parole. Le calife tâcha d'engager les Calenders à parler les premiers ; mais ils s'en excusèrent. À la fin, ils convinrent tous ensemble que ce seroit le porteur. Il se préparoit à faire la question fatale, lorsque Zobéïde, après avoir secouru Amine, qui étoit revenue de son évanouissement, s'approcha d'eux. Comme elle les avoit ouï parler haut et avec chaleur, elle leur dit : « Seigneurs, de quoi parlez-vous ? Quelle est votre contestation ? »

Le porteur prit alors la parole : « Madame, lui dit-il, ces seigneurs vous supplient de vouloir bien leur expliquer pourquoi, après avoir maltraité vos deux chiennes, vous avez pleuré avec elles, et d'où vient que la dame qui s'est évanouie, a le sein couvert de cicatrices ? C'est, madame, ce que je suis chargé de vous demander de leur part. »

Zobéïde, à ces mots, prit un air fier ; et se tournant du côté du calife, de sa compagnie, et des Calenders : « Est-il vrai, seigneurs, leur dit-elle, que vous l'avez chargé de me faire cette demande ? » Ils répondirent que oui, excepté le visir Giafar, qui ne dit mot. Sur cet aveu, elle leur dit d'un ton qui marquoit combien elle se tenoit offensée : « Avant que de vous accorder la grace que vous nous avez demandée, de vous recevoir, afin de prévenir tout sujet d'être mécontentes de vous, parce que nous sommes seules, nous l'avons fait sous la condition que nous vous avons imposée, de ne pas parler de ce qui ne vous regarderoit point, de peur d'entendre ce qui ne vous plairait pas. Après vous avoir reçus et régalez du mieux qu'il nous a été possible, vous ne laissez pas toutefois de manquer de parole. Il est vrai que cela arrive par la facilité que nous avons eue ; mais c'est ce qui ne vous excuse point, et votre procédé n'est pas honnête. » En achevant ces paroles, elle frappa fortement des pieds et des mains par trois fois, et cria : « Venez vite. » Aussitôt une porte s'ouvrit, et sept esclaves noirs, puissans et robustes, entrèrent le sabre à la main, se saisirent chacun d'un des sept hommes de la compagnie, les jetèrent par terre, les traînèrent au milieu de la salle, et se préparèrent à leur couper la tête.

Il est aisé de se représenter quelle fut la frayeur du calife. Il

se repentit alors, mais trop tard, de n'avoir pas voulu suivre le conseil de son visir. Cependant, ce malheureux prince, Giafar, Mesrour, le porteur et les Calenders, étoient prêts à payer de leurs vies leur indiscrete curiosité ; mais avant qu'ils reçussent le coup de la mort, un des esclaves dit à Zobéïde et à ses sœurs : « Hautes, puissantes et respectables maîtresses, nous commandez-vous de leur couper le cou ? » « Attendez, lui répondit Zobéïde, il faut que je les interroge auparavant. » « Madame, interrompit le porteur effrayé, au nom de Dieu, ne me faites pas mourir pour le crime d'autrui. Je suis innocent : ce sont eux qui sont les coupables. Hélas, continua-t-il en pleurant, nous passons le temps si agréablement ! Ces Calenders borgnes sont la cause de ce malheur. Il n'y a pas de ville qui ne tombe en ruine devant des gens de si mauvais augure. Madame, je vous supplie de ne pas confondre le premier avec le dernier, songez qu'il est plus beau de pardonner à un misérable comme moi, dépourvu de tout secours, que de l'accabler de votre pouvoir, et de le sacrifier à votre ressentiment. »

Zobéïde, malgré sa colère, ne put s'empêcher de rire en elle-même des lamentations du porteur. Mais sans s'arrêter à lui, elle adressa la parole aux autres une seconde fois : « Répondez-moi, dit-elle, et m'apprenez qui vous êtes ; autrement vous n'avez plus qu'un moment à vivre. Je ne puis croire que vous soyez d'honnêtes gens, ni des personnes d'autorité ou de distinction dans votre pays, quel qu'il puisse être. Si cela étoit, vous auriez eu plus de retenue et plus d'égards pour nous. »

Le calife impatient de son naturel, souffroit infiniment plus que les autres, de voir que sa vie dépendoit du commandement

d'une dame offensée et justement irritée ; mais il commença à concevoir quelque espérance, quand il vit quelle vouloit savoir qui ils étoient tous ; car il s'imagina qu'elle ne lui feroit pas ôter la vie, lorsqu'elle seroit informée de son rang. C'est pourquoi il dit tout bas au visir, qui étoit près de lui, de déclarer promptement qui il étoit. Mais le visir, prudent et sage, desiroit sauver l'honneur de son maître, et ne voulant pas rendre public le grand affront qu'il s'étoit attiré lui-même, il répondit seulement : « Nous n'avons que ce que nous méritons. » Mais quand, pour obéir au calife, il auroit voulu parler, Zobéïde ne lui en auroit pas donné le temps. Elle s'étoit déjà adressée aux Calenders, et les voyant tous trois borgnes, elle leur demanda s'ils étoient frères. Un d'entr'eux lui répondit pour les autres : « Non, madame, nous ne sommes pas frères par le sang ; nous ne le sommes qu'en qualité de Calenders, c'est-à-dire, en observant le même genre de vie. » « Vous, reprit-elle, en parlant à un seul en particulier, êtes-vous borgne de naissance ? » « Non, madame, répondit-il, je le suis par une aventure si surprenante, qu'il n'y a personne qui n'en profitât, si elle étoit écrite. Après ce malheur, je me fis raser la barbe et les sourcils, et me fis Calender, en prenant l'habit que je porte. »

Zobéïde fit la même question aux deux autres Calenders, qui lui firent la même réponse que le premier. Mais le dernier qui parla, ajouta : « Pour vous faire connoître, madame, que nous ne sommes pas des personnes du commun, et afin que vous ayez quelque considération pour nous, apprenez que nous sommes tous trois fils de rois. Quoique nous ne nous soyons jamais vus que ce soir, nous avons eu toutefois le temps de

nous faire connoître les uns aux autres pour ce que nous sommes ; et j'ose vous assurer que les rois de qui nous tenons le jour ont fait quelque bruit dans le monde. »

À ce discours, Zobéïde modéra son courroux, et dit aux esclaves : « Donnez-leur un peu de liberté, mais demeurez ici. Ceux qui nous raconteront leur histoire, et le sujet qui les a amenés dans cette maison, ne leur faites point de mal, laissez-les aller où il leur plaira ; mais n'épargnez pas ceux qui refuseront de nous donner cette satisfaction...

À ces mots, Scheherazade se tut ; et son silence, aussi bien que le jour qui paroissoit, faisant connoître à Schahriar qu'il étoit temps qu'il se levât, ce prince le fit, se proposant d'entendre le lendemain Scheherazade, parce qu'il souhaitoit de savoir qui étoient les trois Calenders borgnes.

XXXVII^e NUIT.

LA sultane, voyant que sa sœur prenoit toujours un plaisir extrême aux contes qu'elle lui faisoit, poursuivit l'agréable histoire des Calenders, après en avoir demandé la permission au sultan ; et l'ayant obtenue :

Sire, continua-t-elle, les trois Calenders, le calife, le grand visir Giafar, l'eunuque Mesrour et le porteur étoient tous au milieu de la salle, assis sur le tapis de pied, en présence des trois dames, qui étoient sur le sofa, et des esclaves prêts à

exécuter tous les ordres qu'elles voudroient leur donner.

Le porteur ayant compris qu'il ne s'agissoit que de raconter son histoire pour se délivrer d'un si grand danger, prit la parole le premier, et dit : « Madame, vous savez déjà mon histoire et le sujet qui m'a amené chez vous. Ainsi, ce que j'ai à vous raconter sera bientôt achevé. Madame votre sœur que voilà, m'a pris ce matin à la place, où, en qualité de porteur, j'attendois que quelqu'un m'employât et me fit gagner ma vie. Je l'ai suivie chez un marchand de vin, chez un vendeur d'herbes, chez un vendeur d'oranges, de limons et de citrons ; puis chez un vendeur d'amandes, de noix, de noisettes et d'autres fruits ; ensuite chez un confiseur et chez un droguiste ; de chez le droguiste, mon panier sur la tête et chargé autant que je le pouvois être, je suis venu jusques chez vous, où vous avez eu la bonté de me souffrir jusqu'à présent. C'est une grâce dont je me souviendrai éternellement. Voilà mon histoire. »

Quand le porteur eut achevé, Zobéïde satisfaite, lui dit : « Sauve-toi, marche, que nous ne te voyons plus. » « Madame, reprit le porteur, je vous supplie de me permettre encore de demeurer. Il ne seroit pas juste qu'après avoir donné aux autres le plaisir d'entendre mon histoire, je n'eusse pas aussi celui d'écouter la leur. » En disant cela, il prit place sur un bout du sofa, fort joyeux de se voir hors d'un péril qui l'avoit tant alarmé. Après lui, un des trois Calenders prenant la parole, et s'adressant à Zobéïde, comme à la principale des trois dames, et comme à celle qui lui avoit commandé de parler, commença ainsi son histoire :

1. ¹ Cemot signifie en arabe, *successeur*, relativement à Mahomet. Après la

mort de ce législateur, en 634, Aboubekre, son beau-père, élu pour lui succéder, prit le titre de calife, qui servit long-temps à désigner les chefs de la religion mahométane. On distingue trois branches de califes : les Rachedis, c'est-à-dire de la ligne droite, ainsi appelés, parce que tous étoient parens ou alliés de Mahomet. La plupart residèrent à Médine en Arabie. Damas, ville de Syrie, fut le siège des califes de la seconde branche : ils régnèrent depuis 661 jusqu'en 749. Le trône passa ensuite dans la famille des Abassides, qui donna aux Musulmans trente-sept califes. Le siège principal de leur empire fut Bagdad, ville de l'Iraque, près l'ancienne Babylone, sur le bord oriental du Tygre. La puissance des Abassides, d'abord affoiblie par les califes particuliers qui s'élevèrent en Espagne, en Afrique, en Arabie, fut entièrement éteinte en 1258. Un prince de cette famille s'étant réfugié en Egypte, les Mameluks le reconnurent pour leur chef, mais seulement dans ce qui concernoit la religion, et lui conservèrent le nom de calife que ses descendans portèrent jusqu'à la conquête des Ottomans, en 1517.

2. [1](#) Ou Aaeron Raschild, cinquième calife de la race des Abassides, contemporain de Charlemagne. C'étoit un prince inconcevable par le mélange de ses bonnes et de ses mauvaises qualités. Brave, pacifique, libéral, il répandit la terreur chez ses ennemis et les bienfaits sur ses peuples ; perfide, capricieux, ingrat, il sacrifia les droits les plus sacrés de la reconnaissance, de la justice et de l'humanité à ses injustes défiances et à la bizarrerie de ses goûts. Une grande partie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, depuis l'Espagne jusqu'aux Indes, plia sous ses armes. Huit victoires remportées en personne, les arts et les sciences ranimés, ont rendu son nom illustre. Il mourut l'an 800 de J. C. et le 23^e de son règne. On trouvera souvent le nom de calife dans la suite de ces contes.
3. [1](#) Religieux mahométans, ainsi appelés du nom de leur fondateur, Kalenderi. Ses disciples le représentent comme un excellent médecin et un savant philosophe qui possédoit des vertus surnaturelles, par le moyen desquelles il faisoit des miracles. Il alloit la tête nue et le corps plein de plaies ; il n'avoit point de chemise, ni d'autre habit que la peau d'une bête sauvage sur les épaules. Il avoit à la ceinture quelques pierres bien polies, et à ses bras des pierres fausses qui jetoient beaucoup d'éclat. Ses disciples aiment la joie et le plaisir ; ils vivent sans souci, sans embarras d'esprit, et disent d'ordinaire entre eux : « Aujourd'hui est à nous ; demain est à lui : qui sait s'il en jouira ? » D'après cette maxime, ils passent tout leur temps à manger et à boire. Quand ils sont chez des personnes riches, ils cherchent à se rendre agréables par leurs contes et leurs plaisanteries, afin qu'on leur

fasse faire bonne chère. La plupart sont des vagabonds qui croient la taverne aussi sainte que la mosquée.

4. [↑](#) Giafar le Barmécide. Haroun Alraschid lui donna en mariage sa sœur Abassa, à condition qu'ils ne goûteroient pas les plaisirs de l'amour. L'ordre fut bientôt oublié. Ils eurent un fils, qu'ils envoyèrent secrètement élever à la Mecque. Le calife en ayant eu connoissance, Giafar perdit la faveur de son maître, et peu après la vie ; et Abassa, chassée du palais, fut réduite à l'état le plus misérable.
5. [↑](#) Khan ou Caravanserai : bâtiment qui dans l'Orient sert de magasin ou d'auberge pour les marchands ; les caravanes y sont reçues gratuitement ou pour un prix modique.

HISTOIRE

DU

PREMIER CALENDER, FILS DE ROI.

« MADAME, pour vous apprendre pourquoi j'ai perdu mon œil droit, et la raison qui m'a obligé de prendre l'habit de Calender, je vous dirai que je suis né fils de roi. Le roi mon père avoit un frère, qui régnoit comme lui dans un état voisin. Ce frère eut deux enfans, un prince et une princesse ; et le prince et moi, nous étions à-peu-près du même âge.

» Lorsque j'eus fait tous mes exercices, et que le roi mon père m'eut donné une liberté honnête, j'allois régulièrement chaque année, voir le roi mon oncle, et je demeurois à sa cour un mois ou deux, après quoi je me rendois auprès du roi mon père. Ces voyages nous donnèrent occasion, au prince mon cousin et à moi, de contracter ensemble une amitié très-forte et très-particulière. La dernière fois que je le vis, il me reçut avec de plus grandes démonstrations de tendresse qu'il n'avoit fait encore ; et voulant un jour me régaler, il fit pour cela des préparatifs extraordinaires. Nous fûmes long-temps à table ; et après que nous eûmes bien soupé tous deux : « Mon cousin, me dit-il, vous ne devineriez jamais à quoi je me suis occupé depuis votre dernier voyage. Il y a un an qu'après votre départ, je mis un grand nombre d'ouvriers en besogne pour un dessein que je médite. J'ai fait faire un édifice qui est achevé, et on y peut loger présentement ; vous ne serez pas fâché de le voir ;

mais il faut auparavant que vous me fassiez serment de me garder le secret et la fidélité : ce sont deux choses que j'exige de vous. »

» L'amitié et la familiarité qui étoient entre nous, ne me permettant pas de lui rien refuser, je fis sans hésiter un serment tel qu'il le souhaitoit ; alors il me dit : « Attendez-moi ici, je suis à vous dans un moment. » En effet il ne tarda pas à revenir, et je le vis entrer avec une dame d'une beauté singulière, et magnifiquement habillée. Il ne me dit pas qui elle étoit, et je ne crus pas devoir m'en informer. Nous nous remîmes à table avec la dame, et nous y demeurâmes encore quelque temps, en nous entretenant de choses indifférentes, et en buvant des rasades à la santé l'un de l'autre. Après cela, le prince me dit : « Mon cousin, nous n'avons pas de temps à perdre ; obligez-moi d'emmener avec vous cette dame, et de la conduire d'un tel côté, à un endroit où vous verrez un tombeau en dôme nouvellement bâti. Vous le connoîtrez aisément ; la porte est ouverte ; entrez-y ensemble, et m'attendez. Je m'y rendrai bientôt. »

» Fidèle à mon serment, je n'en voulus pas savoir davantage. Je présentai la main à la dame ; et au moyen des renseignemens que le prince mon cousin m'avoit donnés, je la conduisis heureusement au clair de la lune, sans m'égarer. À peine fûmes-nous arrivés au tombeau, que nous vîmes paroître le prince, qui nous suivoit, chargé d'une petite cruche pleine d'eau, d'une houe et d'un petit sac où il y avoit du plâtre.

» La houe lui servit à démolir le sépulcre vuide qui étoit au milieu du tombeau ; il ôta les pierres l'une après l'autre, et les rangea dans un coin. Quand il les eut toutes ôtées, il creusa la

terre, et je vis une trappe qui étoit sous le sépulcre. Il la leva ; et au-dessous j'aperçus le haut d'un escalier en limaçon. Alors mon cousin s'adressant à la dame, lui dit : « Madame, voilà par où l'on se rend au lieu dont je vous ai parlé. » La dame, à ces mots, s'approcha, et descendit, et le prince se mit en devoir de la suivre ; mais se retournant auparavant de mon côté : « Mon cousin, me dit-il, je vous suis infiniment obligé de la peine que vous avez prise ; je vous en remercie : adieu. » « Mon cher cousin, m'écriai-je, qu'est-ce que cela signifie ? » « Que cela vous suffise, me répondit-il, vous pouvez reprendre le chemin par où vous êtes venu. »

Sheherazade en étoit là, lorsque le jour venant à paroître, l'empêcha de passer outre. Le sultan se leva, fort en peine de savoir le dessein du prince et de la dame, qui sembloient vouloir s'enterrer tout vifs. Il attendit impatiemment la nuit suivante pour en être éclairci.

XXXVIII^e NUIT.

SCHAHRIAR ayant témoigné à la sultane qu'elle lui feroit plaisir de continuer le conte du premier Calender, elle en reprit le fil dans ces termes :

» Madame, dit le Calender à Zobéïde, je ne pus tirer autre chose du prince mon cousin, et je fus obligé de prendre congé de lui. En m'en retournant au palais du roi mon oncle, les

vapeurs du vin me montoient à la tête. Je ne laissai pas néanmoins de gagner mon appartement, et de me coucher. Le lendemain, à mon réveil, faisant réflexion sur ce qui m'étoit arrivé la nuit, et après avoir rappelé toutes les circonstances d'une aventure si singulière, il me sembla que c'étoit un songe. Prévenu de cette pensée, j'envoyai savoir si le prince mon cousin étoit en état d'être vu. Mais lorsqu'on me rapporta qu'il n'avoit pas couché chez lui, qu'on ne savoit ce qu'il étoit devenu et qu'on en étoit fort en peine, je jugeai bien que l'étrange événement du tombeau n'étoit que trop véritable. J'en fus vivement affligé ; et me déroband à tout le monde, je me rendis secrètement au cimetière public, où il y avoit une infinité de tombeaux semblables à celui que j'avois vu. Je passai la journée à les considérer l'un après l'autre ; mais je ne pus démêler celui que je cherchois, et je fis, durant quatre jours, la même recherche inutilement.

» Il faut savoir que pendant ce temps-là, le roi mon oncle étoit absent. Il y avoit plusieurs jours qu'il étoit à la chasse. Je m'ennuyai de l'attendre ; et après avoir prié ses ministres de lui faire mes excuses à son retour, je partis de son palais pour me rendre à la cour de mon père, dont je n'avois pas coutume d'être éloigné si long-temps. Je laissai les ministres du roi mon oncle fort en peine d'apprendre ce qu'étoit devenu le prince mon cousin. Mais pour ne pas violer le serment que j'avois fait de lui garder le secret, je n'osai les tirer d'inquiétude, et ne voulus rien leur communiquer de ce que je savois.

» J'arrivai à la capitale où le roi mon père faisoit sa résidence ; et contre l'ordinaire, je trouvai à la porte de son palais une grosse garde, dont je fus environné en entrant. J'en

demandai la raison, et l'officier prenant la parole, me répondit : « Prince, l'armée a reconnu le grand visir à la place du roi votre père, qui n'est plus, et je vous arrête prisonnier de la part du nouveau roi. » À ces mots, les gardes se saisirent de moi, et me conduisirent devant le tyran. Jugez, madame, de ma surprise et de ma douleur.

» Ce rebelle visir avoit conçu pour moi une forte haine, qu'il nourrissoit depuis long-temps. En voici le sujet : dans ma plus tendre jeunesse, j'aimois à tirer de l'arbalète ; j'en tenois un jour au haut du palais sur la terrasse, et je me divertissois à en tirer. Il se présenta un oiseau devant moi, je le mirai, mais je le manquai, et la flèche, par hasard, alla donner droit contre l'œil du visir qui prenoit l'air sur la terrasse de sa maison, et le creva. Lorsque j'appris ce malheur, j'en fis faire des excuses au visir, et je lui en fis moi-même ; mais il ne laissa pas d'en conserver un vif ressentiment, dont il me donnoit des marques quand l'occasion s'en présentoit. Il le fit éclater d'une manière barbare, quand il me vit en son pouvoir. Il vint à moi comme un furieux d'abord qu'il m'aperçut ; et enfonçant ses doigts dans mon œil droit, il l'arracha lui-même. Voilà par quelle aventure je suis borgne.

» Mais l'usurpateur ne borna pas là sa cruauté. Il me fit enfermer dans une caisse, et ordonna au bourreau de me porter en cet état fort loin du palais, et de m'abandonner aux oiseaux de proie, après m'avoir coupé la tête. Le bourreau, accompagné d'un autre homme, monta à cheval, chargé de la caisse, et s'arrêta dans la campagne pour exécuter son ordre. Mais je fis si bien par mes prières et par mes larmes, que j'excitai sa compassion. « Allez, me dit-il, sortez promptement du

royaume, et gardez-vous bien d'y revenir ; car vous y rencontreriez votre perte, et vous seriez cause de la mienne. » Je le remerciai de la grace qu'il me faisoit, et je ne fus pas plutôt seul, que je me consolai d'avoir perdu mon œil, en songeant que j'avois évité un plus grand malheur.

» Dans l'état où j'étois, je ne faisois pas beaucoup de chemin. Je me retirois en des lieux écartés pendant le jour, et je marchois la nuit, autant que mes forces me le pouvoient permettre. J'arrivai enfin dans les états du roi mon oncle, et je me rendis à sa capitale.

» Je lui fis un long détail de la cause tragique de mon retour et du triste état où il me voyoit. « Hélas, s'écria-t-il, n'étoit-ce pas assez d'avoir perdu mon fils ? Falloit-il que j'apprisse encore la mort d'un frère qui m'étoit cher, et que je vous visse dans le déplorable état où vous êtes réduit ! » Il me marqua l'inquiétude où il étoit de n'avoir reçu aucune nouvelle du prince son fils, quelques perquisitions qu'il en eût fait faire, et quelque diligence qu'il y eût apportée. Ce malheureux père pleuroit à chaudes larmes en me parlant ; et il me parut tellement affligé, que je ne pus résister à sa douleur. Quelque serment que j'eusse fait au prince mon cousin, il me fut impossible de le garder. Je racontai au roi son père tout ce que je savois. Le roi m'écouta avec quelque sorte de consolation ; et quand j'eus achevé : « Mon neveu, me dit-il, le récit que vous venez de me faire, me donne quelqu'espérance. J'ai su que mon fils faisoit bâtir ce tombeau, et je sais à peu près en quel endroit : avec l'idée qui vous en est restée, je me flatte que nous le trouverons. Mais puisqu'il l'a fait faire secrètement, et qu'il a exigé de vous le secret, je suis d'avis

que nous l'allions chercher tous deux seuls, pour éviter l'éclat. » Il avoit une autre raison, qu'il ne me disoit pas, d'en vouloir dérober la connoissance à tout le monde. C'étoit une raison très-importante, comme la suite de mon discours le fera connoître.

» Nous nous déguisâmes l'un et l'autre, et nous sortîmes par une porte du jardin qui ouvroit sur la campagne. Nous fûmes assez heureux pour trouver bientôt ce que nous cherchions. Je reconnus le tombeau, et j'en eus d'autant plus de joie, que je l'avois en vain cherché long-temps. Nous y entrâmes, et trouvâmes la trappe de fer abattue sur l'entrée de l'escalier. Nous eûmes de la peine à la lever, parce que le prince l'avoit scellée en dedans avec le plâtre et l'eau dont j'ai parlé ; mais enfin nous la levâmes.

» Le roi mon oncle descendit le premier. Je le suivis, et nous descendîmes environ cinquante degrés. Quand nous fûmes au bas de l'escalier, nous nous trouvâmes dans une espèce d'antichambre, remplie d'une fumée épaisse et de mauvaise odeur, et dont la lumière que rendoit un très-beau lustre, étoit obscurcie.

» De cette antichambre, nous passâmes dans une chambre fort grande, soutenue de grosses colonnes, et éclairée de plusieurs autres lustres. Il y avoit une citerne au milieu, et l'on voyoit plusieurs sortes de provisions de bouche rangées d'un côté. Nous fûmes assez surpris de n'y voir personne. Il y avoit en face un sofa assez élevé, où l'on montoit par quelques degrés, et au-dessus duquel paroissoit un lit fort large, dont les rideaux étoient fermés. Le roi monta, et les ayant ouverts, il aperçut le prince son fils et la dame couchés ensemble, mais

brûlés et changés en charbon, comme si on les eût jetés dans un grand feu, et qu'on les en eût retirés avant que d'être consumés.

» Ce qui me surprit plus que toute autre chose, c'est qu'à ce spectacle, qui faisoit horreur, le roi mon oncle, au lieu de témoigner de l'affliction en voyant le prince son fils dans un état si affreux, lui cracha au visage, en lui disant d'un air indigné : « Voilà quel est le châtiment de ce monde ; mais celui de l'autre durera éternellement. » Il ne se contenta pas d'avoir prononcé ces paroles, il se déchaussa, et donna sur la joue de son fils un grand coup de sa pantoufle.

« Mais, sire, dit Scheherazade, il est jour, je suis fâchée que votre majesté n'ait pas le loisir de m'écouter davantage.» Comme cette histoire du premier Calender n'étoit pas encore finie, et qu'elle paroissoit étrange au sultan, il se leva dans la résolution d'en entendre le reste la nuit suivante.

XXXIX^e NUIT.

LA sultane, voyant que sa sœur se mouroit d'impatience de savoir la fin de l'histoire du premier Calender, lui dit : Hé bien, vous saurez donc que le premier Calender, continuant de raconter son histoire à Zobéïde :

» Je ne puis vous exprimer, madame, poursuivit-il, quel fut mon étonnement, lorsque je vis le roi mon oncle maltraiter

ainsi le prince son fils après sa mort. » « Sire, lui dis-je, quelque douleur qu'un objet si funeste soit capable de me causer, je ne laisse pas de la suspendre pour demander à votre majesté quel crime peut avoir commis le prince mon cousin, pour mériter que vous traitiez ainsi son cadavre. » « Mon neveu, me répondit le roi, je vous dirai que mon fils, indigne de porter ce nom, aima sa sœur dès ses premières années, et que sa sœur l'aima de même. Je ne m'opposai point à leur amitié naissante, parce que je ne prévoyois pas le mal qui en pourroit arriver. Et qui auroit pu le prévoir ? Cette tendresse augmenta avec l'âge, et parvint à un point, que j'en craignis enfin la suite. J'y apportai alors le remède qui étoit en mon pouvoir. Je ne me contentai pas de prendre mon fils en particulier, et de lui faire une forte réprimande, en lui présentant l'horreur de la passion dans laquelle il s'engageoit, et la honte éternelle dont il alloit couvrir ma famille, s'il persistoit dans des sentimens si criminels ; je représentai les mêmes choses à ma fille, et je la renfermai de sorte, qu'elle n'eut plus de communication avec son frère. Mais la malheureuse avoit avalé le poison, et tous les obstacles que put mettre ma prudence à leur amour, ne servirent qu'à l'irriter. Mon fils, persuadé que sa sœur étoit toujours la même pour lui, sous prétexte de se faire bâtir un tombeau, fit préparer cette demeure souterraine, dans l'espérance de trouver un jour l'occasion d'enlever le coupable objet de sa flamme, et de l'amener ici. Il a choisi le temps de mon absence pour forcer la retraite où étoit sa sœur ; et c'est une circonstance que mon honneur ne m'a pas permis de publier. Après une action si condamnable, il s'est venu renfermer avec elle dans ce lieu, qu'il a muni, comme vous voyez, de toutes sortes de provisions, afin d'y pouvoir jouir

long-temps de ses détestables amours, qui doivent faire horreur à tout le monde. Mais Dieu n'a pas voulu souffrir cette abomination, et les a justement châtiés l'un et l'autre. » Il fondit en larmes en achevant ces paroles, et je mêlai mes larmes avec les siennes.

» Quelque temps après, il jeta les yeux sur moi. « Mais, mon cher neveu, reprit-il en m'embrassant, si je perds un indigne fils, je retrouve heureusement en vous de quoi mieux remplir la place qu'il occupoit. » Les réflexions qu'il fit encore sur la triste fin du prince et de la princesse sa fille, nous arrachèrent de nouvelles larmes.

» Nous remontâmes par le même escalier, et sortîmes enfin de ce lieu funeste. Nous abaissâmes la trappe de fer, et la couvrîmes de terre et des matériaux dont le sépulcre avoit été bâti, afin de cacher, autant qu'il nous étoit possible, un effet si terrible de la colère de Dieu.

» Il n'y avoit pas long-temps que nous étions de retour au palais, sans que personne se fût aperçu de notre absence, lorsque nous entendîmes un bruit confus de trompettes, de tymbales, de tambours et d'autres instrumens de guerre. Une poussière épaisse dont l'air étoit obscurci, nous apprit bientôt ce que c'étoit, et nous annonça l'arrivée d'une armée formidable. C'étoit le même visir qui avoit détrôné mon père et usurpé ses états, qui venoit pour s'emparer aussi de ceux du roi mon oncle, avec des troupes innombrables.

» Ce prince, qui n'avoit alors que sa garde ordinaire, ne put résister à tant d'ennemis. Ils investirent la ville ; et comme les portes leur furent ouvertes sans résistance, ils eurent peu de peine à s'en rendre maîtres. Ils n'en eurent pas davantage à

pénétrer jusqu'au palais du roi mon oncle, qui se mit en défense ; mais il fut tué, après avoir vendu chèrement sa vie. De mon côté, je combattis quelque temps ; mais voyant bien qu'il falloit céder à la force, je songeai à me retirer, et j'eus le bonheur de me sauver par des détours, et de me rendre chez un officier du roi, dont la fidélité m'étoit connue.

» Accablé de douleur, persécuté par la fortune, j'eus recours à un stratagème, qui étoit la seule ressource qui me restoit pour me conserver la vie. Je me fis raser la barbe et les sourcils ; et ayant pris l'habit de Calender, je sortis de la ville sans que personne me reconnût. Après cela, il me fut aisé de m'éloigner du royaume du roi mon oncle, en marchant par des chemins écartés. J'évitai de passer par les villes, jusqu'à ce qu'étant arrivé dans l'empire du puissant Commandeur des croyans^[1], le glorieux et renommé calife Haroun Alraschid, je cessai de craindre. Alors me consultant sur ce que j'avois à faire, je pris la résolution de venir à Bagdad me jeter aux pieds de ce grand monarque, dont on vante partout la générosité. « Je le toucherai, disois-je, par le récit d'une histoire aussi surprenante que la mienne ; il aura pitié, sans doute, d'un malheureux prince, et je n'implorerai pas vainement son appui. »

» Enfin, après un voyage de plusieurs mois, je suis arrivé aujourd'hui à la porte de cette ville ; j'y suis entré sur la fin du jour ; et m'étant un peu arrêté pour reprendre mes esprits, et délibérer de quel côté je tournerois mes pas, cet autre Calender que voici près de moi, arriva aussi en voyageur. Il me salue, je le salue de même. « À vous voir, lui dis-je, vous êtes étranger comme moi. » Il me répond que je ne me trompe pas. Dans le moment qu'il me fait cette réponse, le troisième Calender que

vous voyez, survient. Il nous salue, et fait connoître qu'il est aussi étranger et nouveau venu à Bagdad. Comme frères, nous nous joignons ensemble, et nous résolvons de ne nous pas séparer.

» Cependant il étoit tard, et nous ne savions où aller loger dans une ville où nous n'avions aucune habitude, et où nous n'étions jamais venus. Mais notre bonne fortune nous ayant conduits devant votre porte, nous avons pris la liberté de frapper ; vous nous avez reçus avec tant de charité et de bonté, que nous ne pouvons assez vous en remercier. Voilà, madame, ajouta-t-il, ce que vous m'avez commandé de vous raconter, pourquoi j'ai perdu mon œil droit, pourquoi j'ai la barbe et les sourcils ras, et pourquoi je suis en ce moment chez vous.»

« C'est assez, dit Zobéide, nous sommes contentes : retirez-vous où il vous plaira. » Le Calender s'en excusa, et supplia la dame de lui permettre de demeurer, pour avoir la satisfaction d'entendre l'histoire de ses deux confrères, qu'il ne pouvoit, disoit-il, abandonner honnêtement, et celle des trois autres personnes de la compagnie.

« Sire, dit en cet endroit Scheherazade, le jour que je vois, m'empêche de passer à l'histoire du second Calender ; mais si votre majesté veut l'entendre demain, elle n'en sera pas moins satisfaite que de celle du premier. » Le sultan y consentit, et se leva pour aller tenir son conseil.

XL^e NUIT.

DINARZADE ne doutant point qu'elle ne prît autant de plaisir à l'histoire du second Calender, qu'elle en avoit pris à l'autre, ne manqua pas d'éveiller la sultane avant le jour, en la priant de commencer l'histoire qu'elle avoit promise. Scheherazade aussitôt adressa la parole au sultan, et parla dans ces termes :

Sire, l'histoire du premier Calender parut étrange à toute la compagnie et particulièrement au calife. La présence des esclaves avec leurs sabres à la main, ne l'empêcha pas de dire tout bas au visir : « Depuis que je me connois, j'ai bien entendu des histoires, mais je n'ai jamais rien ouï qui approchât de celle de ce Calender. » Pendant qu'il parloit ainsi, le second Calender prit la parole, et l'adressant à Zobéïde :

1. [↑] Titre des califes.

HISTOIRE

DU

SECOND CALENDER, FILS DE ROI.

« MADAME, dit-il, pour obéir à votre commandement, et vous apprendre par quelle étrange aventure je suis devenu borgne de l'œil droit, il faut que je vous conte toute l'histoire de ma vie.

» J'étois à peine hors de l'enfance, que le roi mon père (car vous saurez, madame, que je suis né prince), remarquant en moi beaucoup d'esprit, n'épargna rien pour le cultiver. Il appela auprès de moi tout ce qu'il y avoit dans ses états de gens qui excelloient dans les sciences et dans les beaux-arts. Je ne sus pas plutôt lire et écrire, que j'appris par cœur l'Alcoran tout entier, ce livre admirable qui contient le fondement, les préceptes et la règle de notre religion. Et afin de m'en instruire à fond, je lus les ouvrages des auteurs les plus approuvés, et qui l'ont éclairci par leurs commentaires. J'ajoutai à cette lecture la connoissance de toutes les traditions recueillies de la bouche de nos prophètes par les grands hommes ses contemporains. Je ne me contentai pas de ne rien ignorer de tout ce qui regardoit notre religion, je me fis une étude particulière de nos histoires ; je me perfectionnai dans les belles-lettres, dans la lecture de nos poètes, dans la versification. Je m'attachai à la géographie, à la chronologie, et à parler purement notre langue, sans

toutefois négliger aucun des exercices qui conviennent à un prince. Mais une chose que j'aimois beaucoup, et à quoi je réussissois principalement, c'étoit à former les caractères de notre langue arabe. J'y fis tant de progrès, que je surpassai tous les maîtres écrivains de notre royaume, qui s'étoient acquis le plus de réputation.

» La renommée me fit plus d'honneur que je ne méritois. Elle ne se contenta pas de semer le bruit de mes talens dans les états du roi mon père, elle le porta jusqu'à la cour des Indes, dont le puissant monarque, curieux de me voir, envoya un ambassadeur avec de riches présens, pour me demander à mon père, qui fut ravi de cette ambassade pour plusieurs raisons. Il étoit persuadé que rien ne convenoit mieux à un prince de mon âge, que de voyager dans les cours étrangères ; et d'ailleurs il étoit bien aise de s'attirer l'amitié du sultan des Indes. Je partis donc avec l'ambassadeur, mais avec peu d'équipage, à cause de la longueur et de la difficulté des chemins.

» Il y avoit un mois que nous étions en marche, lorsque nous découvrîmes de loin un gros nuage de poussière, sous lequel nous vîmes bientôt paroître cinquante cavaliers bien armés. C'étoient des voleurs qui venoient à nous au grand galop...

Scheherazade, étant en cet endroit, aperçut le jour, et en avertit le sultan, qui se leva ; mais voulant savoir ce qui se passeroit entre les cinquante cavaliers et l'ambassadeur des Indes, ce prince attendit la nuit suivante impatiemment.

IL étoit presque jour, lorsque Scheherazade reprit de cette manière l'histoire du second Calender :

» Madame, poursuivit le Calender en parlant toujours à Zobéïde, comme nous avons dix chevaux chargés de notre bagage et des présens que je devois faire au sultan des Indes, de la part du roi mon père, et que nous étions peu de monde, vous jugez bien que ces voleurs ne manquèrent pas de venir à nous hardiment. N'étant pas en état de repousser la force par la force, nous leur dûmes que nous étions des ambassadeurs du sultan des Indes, et que nous espérions qu'ils ne feroient rien contre le respect qu'ils lui devoient. Nous crûmes sauver par-là notre équipage et nos vies ; mais les voleurs nous répondirent insolemment : « Pourquoi voulez-vous que nous respections le sultan votre maître ? Nous ne sommes pas ses sujets ; nous ne sommes pas même sur ses terres. » En achevant ces paroles, ils nous enveloppèrent et nous attaquèrent. Je me défendis le plus long-temps qu'il me fut possible ; mais me sentant blessé, et voyant que l'ambassadeur, ses gens et les miens avoient tous été jetés par terre, je profitai du reste des forces de mon cheval, qui avoit été aussi fort blessé, et je m'éloignai d'eux. Je le poussai tant qu'il me put porter ; mais venant tout-à-coup à manquer sous moi, il tomba roide mort de lassitude et du sang qu'il avoit perdu. Je me débarrassai de lui assez vite ; et remarquant que personne ne me poursuivait, je jugeai que les voleurs n'avoient pas voulu s'écarter du butin qu'ils avoient fait.

En cet endroit, Scheherazade s'apercevant qu'il étoit jour, fut obligée de s'arrêter. « Ah ! ma sœur, dit Dinarzade, je suis bien fâchée que vous ne puissiez pas continuer cette histoire. » « Si vous n'aviez pas été paresseuse aujourd'hui, répondit la sultane, j'en aurois dit davantage. » « Hé bien, reprit Dinarzade, je serai demain plus diligente, et j'espère que vous dédommageriez la curiosité du sultan de ce que ma négligence lui a fait perdre. » Schahriar se leva sans rien dire, et alla à ses occupations ordinaires.

XLII^e NUIT.

DINARZADE ne manqua pas d'appeler la sultane de meilleure heure que le jour précédent, et Scheherazade continua, dans ces termes, le conte du second Calender :

» Me voilà donc, madame, dit le Calender, seul, blessé, destitué de tout secours, dans un pays qui m'étoit inconnu. Je n'osai reprendre le grand chemin, de peur de retomber entre les mains de ces voleurs. Après avoir bandé ma plaie, qui n'étoit pas dangereuse, je marchai le reste du jour, et j'arrivai au pied d'une montagne, où j'aperçus à mi-côte l'ouverture d'une grotte ; j'y entrai et j'y passai la nuit un peu tranquillement, après avoir mangé quelques fruits que j'avois cueillis en mon chemin.

» Je continuai de marcher le lendemain et les jours suivans,

sans trouver d'endroit où m'arrêter. Mais au bout d'un mois je découvris une grande ville très-peuplée et située d'autant plus avantageusement, qu'elle étoit arrosée, aux environs, de plusieurs rivières, et qu'il y régnoit un printemps perpétuel. Les objets agréables qui se présentèrent alors à mes jeux, me causèrent de la joie, et suspendirent pour quelques momens, la tristesse mortelle où j'étois de me voir en l'état où je me trouvois. J'avois le visage, les mains et les pieds d'une couleur basanée, car le soleil me les avoit brûlés ; à force de marcher, ma chaussure s'étoit usée, et j'avois été réduit à marcher nu-pieds ; outre cela, mes habits étoient tout en lambeaux.

» J'entrai dans la ville pour prendre langue, et m'informer du lieu où j'étois ; je m'adressai à un tailleur qui travailloit à sa boutique. À ma jeunesse, et à mon air qui marquoit autre chose que je ne paroissais, il me fit asseoir près de lui. Il me demanda qui j'étois, d'où je venais, et ce qui m'avoit amené. Je ne lui déguisai rien de tout ce qui m'étoit arrivé, et ne fis pas même difficulté de lui découvrir ma condition. Le tailleur m'écouta avec attention ; mais lorsque j'eus achevé de parler, au lieu de me donner de la consolation, il augmenta mes chagrins. « Gardez-vous bien, me dit-il, de faire confidence à personne de ce que vous venez de m'apprendre ; car le prince qui règne en ces lieux, est le plus grand ennemi qu'ait le roi votre père, et il vous feroit, sans doute, quelque outrage, s'il étoit informé de votre arrivée en cette ville. » Je ne doutai point de la sincérité du tailleur, quand il m'eut nommé le prince. Mais comme l'inimitié qui est entre mon père et lui, n'a pas de rapport avec mes aventures, vous trouverez bon, madame, que je la passe sous silence.

» Je remerciai le tailleur de l'avis qu'il me donnoit, et lui témoignai que je m'en remettois entièrement à ses bons conseils, et que je n'oublierois jamais le plaisir qu'il me feroit. Comme il jugea que je ne devois pas manquer d'appétit, il me fit apporter à manger, et m'offrit même un logement chez lui ; ce que j'acceptai.

» Quelques jours après mon arrivée, remarquant que j'étois assez remis de la fatigue du long et pénible voyage que je venois de faire, et n'ignorant pas que la plupart des princes de notre religion, par précaution contre les revers de la fortune, apprennent quelqu'art ou quelque métier^[1], pour s'en servir en cas de besoin, il me demanda si j'en savois quelqu'un dont je pusse vivre sans être à charge à personne. Je lui répondis que je savois l'un et l'autre droit, que j'étois grammairien, poète, et sur-tout que j'écrivois parfaitement bien. « Avec tout ce que vous venez de dire, répliqua-t-il, vous ne gagnerez pas dans ce pays-ci de quoi vous avoir un morceau de pain ; rien n'est ici plus inutile que ces sortes de connoissances. Si vous voulez suivre mon conseil, ajouta-t-il, vous prendrez un habit court ; et comme vous me paraissez robuste et d'une bonne constitution, vous irez dans la foret prochaine faire du bois à brûler ; vous viendrez l'exposer en vente à la place, et je vous assure que vous vous ferez un petit revenu, dont vous vivrez indépendamment de personne. Par ce moyen, vous vous mettrez en état d'attendre que le ciel vous soit favorable, et qu'il dissipe le nuage de mauvaise fortune qui traverse le bonheur de votre vie, et vous oblige à cacher votre naissance. Je me charge de vous faire trouver une corde et une cognée. »

» La crainte d'être reconnu, et la nécessité de vivre, me

déterminèrent à prendre ce parti, malgré la bassesse et la peine qui y étoient attachées. Dès le jour suivant, le tailleur m'acheta une cognée et une corde, avec un habit court ; et me recommandant à de pauvres habitants qui gagnoient leur vie de la même manière, il les pria de me mener avec eux. Ils me conduisirent à la forêt ; et dès le premier jour, j'en rapportai sur ma tête une grosse charge de bois, que je vendis une demi-pièce de monnaie d'or du pays ; car quoique la forêt ne fût pas éloignée, le bois néanmoins ne laissoit pas d'être cher en cette ville, à cause du peu de gens qui se donnoient la peine d'en aller couper. En peu de temps je gagnai beaucoup, et je rendis au tailleur l'argent qu'il avoit avancé pour moi.

» Il y avoit déjà plus d'une année que je vivois de cette sorte, lorsqu'un jour ayant pénétré dans la forêt plus avant que de coutume, j'arrivai dans un endroit fort agréable, où je me mis à couper du bois. En arrachant une racine d'arbre, j'aperçus un anneau de fer attaché à une trappe de même métal. J'ôtai aussitôt la terre qui la couvroit ; je la levai, et je vis un escalier par où je descendis avec ma cognée. Quand je fus au bas de l'escalier, je me trouvai dans un vaste palais, qui me causa une grande admiration, par la lumière qui l'éclairoit, comme s'il eût été sur la terre dans l'endroit le mieux exposé. Je m'avançai par une galerie soutenue de colonnes de jaspe avec des bases et des chapiteaux d'or massif ; mais voyant venir au-devant de moi une dame, elle me parut avoir un air si noble, si aisé, et une beauté si extraordinaire, que détournant mes yeux de tout autre objet, je m'attachai uniquement à la regarder. »

Là, Scheherazade cessa de parler, parce qu'elle vit qu'il étoit jour. « Ma chère sœur, dit alors Dinarzade, je vous avoue que je

suis fort contente de ce que vous avez raconté aujourd'hui, et je m'imagine que ce qui vous reste à raconter, n'est pas moins merveilleux. »

« Vous ne vous trompez pas, répondit la sultane ; car la suite de l'histoire de ce second Calender, est plus digne de l'attention du sultan mon seigneur, que tout ce qu'il a entendu jusqu'à présent. » « J'en doute, dit Schahriar en se levant ; mais nous verrons cela demain. »

XLIII^e NUIT.

DINARZADE fut encore très-diligente cette nuit ; et la sultane, pour satisfaire à l'empressement de sa sœur, se mit à raconter ce qui se passa dans ce palais souterrain entre la dame et le prince. Le second Calender, continua-t-elle, poursuivant son histoire :

» Pour épargner à la belle dame, dit-il, la peine de venir jusqu'à moi, je me hâtai de la joindre, et dans le temps que je lui faisois une profonde révérence, elle me dit : « Qui êtes-vous ? Êtes-vous homme ou génie ? » « Je suis homme, madame, lui répondis-je en me relevant, et je n'ai point de commerce avec les génies. » « Par quelle aventure, reprit-elle avec un grand soupir, vous trouvez-vous ici ? Il y a vingt-cinq ans que j'y demeure, et pendant tout ce temps-là, je n'y ai pas vu d'autre homme que vous. »

» Sa grande beauté, qui m'avoit déjà donné dans la vue, sa douceur et l'honnêteté avec laquelle elle me recevoit, me donnèrent la hardiesse de lui dire : « Madame, avant que j'aie l'honneur de satisfaire votre curiosité, permettez-moi de vous dire que je me sais un gré infini de cette rencontre imprévue, qui m'offre l'occasion de me consoler dans l'affliction où je suis, et peut-être celle de vous rendre plus heureuse que vous n'êtes. » Je lui racontai fidèlement par quel étrange accident elle voyoit en ma personne le fils d'un roi, dans l'état où je paroissais en sa présence, et comment le hasard avoit voulu que je découvrisse l'entrée de sa prison magnifique, mais ennuyeuse, selon toutes les apparences. »

« Hélas ! prince, dit-elle en soupirant encore, vous avez bien raison de croire que cette prison si riche et si pompeuse, ne laisse pas d'être un séjour fort ennuyeux. Les lieux les plus charmans ne sauroient plaire lorsqu'on y est contre sa volonté. Il n'est pas possible que vous n'ayez jamais entendu parler du grand Epitimaros, roi de l'isle d'Ébène, ainsi nommée à cause de ce bois précieux qu'elle produit si abondamment. Je suis la princesse sa fille. Le roi mon père m'avoit choisi pour époux un prince qui étoit mon cousin ; mais la première nuit de mes noces, au milieu des réjouissances de la cour et de la capitale du royaume de l'isle d'Ébène, avant que je fusse livrée à mon mari, un génie m'enleva. Je m'évanouis en ce moment, je perdis toute connoissance ; et lorsque j'eus repris mes esprits, je me trouvai dans ce palais. J'ai été long-temps inconsolable ; mais le temps et la nécessité m'ont accoutumée à voir et à souffrir le génie. Il y a vingt-cinq ans, comme je vous l'ai déjà dit, que je suis dans ce lieu où je puis dire que j'ai à souhait

tout ce qui est nécessaire à la vie, et tout ce qui peut contenter une princesse qui n'aimeroit que les parures et les ajustemens. De dix jours en dix jours, le génie vient coucher une nuit avec moi ; il n'y couche pas plus souvent, et l'excuse qu'il en apporte, est qu'il est marié à une autre femme, qui auroit de la jalousie, si l'infidélité qu'il lui fait, venoit à sa connoissance. Cependant si j'ai besoin de lui, soit de jour, soit de nuit, je n'ai pas plutôt touché un talisman qui est à l'entrée de ma chambre, que le génie paroît. Il y a aujourd'hui quatre jours qu'il est venu ; ainsi je ne l'attends que dans six. C'est pourquoi vous en pourrez demeurer cinq avec moi, pour me tenir compagnie, si vous le voulez bien, et je tâcherai de vous régaler selon votre qualité et votre mérite. »

» Je me serois estimé trop heureux d'obtenir une si grande faveur en la demandant, pour la refuser après une offre si obligeante. La princesse me fit entrer dans un bain le plus propre, le plus commode et le plus somptueux que l'on puisse s'imaginer ; et lorsque j'en sortis, à la place de mon habit j'en trouvai un autre très-riche, que je pris moins pour sa richesse, que pour me rendre plus digne d'être avec elle. Nous nous assîmes sur un sofa garni d'un superbe tapis, et de coussins d'appui, du plus beau brocard des Indes ; et quelque temps après, elle mit sur une table des mets très-délicats. Nous mangeâmes ensemble ; nous passâmes le reste de la journée très-agréablement, et la nuit elle me reçut dans son lit.

» Le lendemain, comme elle cherchoit tous les moyens de me faire plaisir, elle me servit au dîner une bouteille de vin vieux, le plus excellent que l'on puisse goûter ; et elle voulut bien, par complaisance, en boire quelques coups avec moi.

Quand j'eus la tête échauffée de cette liqueur agréable : « Belle princesse, lui dis-je, il y a trop long-temps que vous êtes enterrée toute vive ; suivez-moi, venez jouir de la clarté du véritable jour dont vous êtes privée depuis tant d'années. Abandonnez la fausse lumière dont vous jouissez ici. »

« Prince, me répondit-elle en souriant, laissez là ce discours. Je compte pour rien le plus beau jour du monde, pourvu que de dix, vous m'en donniez neuf, et que vous cédiez le dixième au génie. » « Princesse, repris-je, je vois bien que la crainte du génie vous fait tenir ce langage. Pour moi, je le redoute si peu, que je vais mettre son talisman en pièces avec le grimoire qui est écrit dessus. Qu'il vienne alors, je l'attends. Quelque brave, quelque redoutable qu'il puisse être, je lui ferai sentir le poids de mon bras. Je fais serment d'exterminer tout ce qu'il y a de génies au monde, et lui le premier. » La princesse, qui en savoit la conséquence, me conjura de ne pas toucher au talisman. « Ce seroit le moyen, me dit-elle, de nous perdre vous et moi. Je connois les génies mieux que vous ne les connoissez. » Les vapeurs du vin ne me permirent pas de goûter les raisons de la princesse ; je donnai du pied dans le talisman, et le mis en plusieurs morceaux.

En achevant ces paroles, Scheherazade, remarquant qu'il étoit jour, se tut, et le sultan se leva. Mais comme il ne douta point que le talisman brisé, ne fût suivi de quelque événement fort remarquable, il résolut d'entendre le reste de l'histoire.

XLIV^e NUIT.

JE vais vous apprendre, dit Scheherazade, ce qui arriva dans le palais souterrain, après que le prince eut brisé le talisman ; et aussitôt, reprenant sa narration, elle continua de parler ainsi sous la personne du second Calender :

» Le talisman ne fut pas sitôt rompu, que le palais s'ébranla, prêt à s'écrouler, avec un bruit effroyable et pareil à celui du tonnerre, accompagné d'éclairs redoublés et d'une grande obscurité. Ce fracas épouvantable dissipa en un moment les fumées du vin, et me fit connoître, mais trop tard, la faute que j'avois faite. « Princesse, m'écriai-je, que signifie ceci ? » Elle me répondit toute effrayée, et sans penser à son propre malheur : « Hélas ! c'est fait de vous, si vous ne vous sauvez. »

» Je suivis son conseil ; et mon épouvante fut si grande que j'oubliai ma cognée et mes babouches. J'avois à peine gagné l'escalier par où j'étois descendu, que le palais enchanté s'entr'ouvrit, et fit un passage au génie. Il demanda en colère à la princesse : « Que vous est-il arrivé ? Et pourquoi m'appellez-vous ? » « Un mal de cœur, lui répondit la princesse, m'a obligée d'aller chercher la bouteille que vous voyez ; j'en ai bu deux ou trois coups ; par malheur j'ai fait un faux pas, et je suis tombée sur le talisman, qui s'est brisé. Il n'y a pas autre chose. »

» À cette réponse, le génie furieux lui dit : « Vous êtes une impudente, une menteuse. La cognée et les babouches que voilà, pourquoi se trouvent-elles ici ? » « Je ne les ai jamais vues qu'en ce moment, reprit la princesse. De l'impétuosité

dont vous êtes venu, vous les avez peut-être enlevées avec vous, en passant par quelque'endroit, et vous les avez apportées, sans y prendre garde. »

» Le génie ne repartit que par des injures et par des coups dont j'entendis le bruit. Je n'eus pas la fermeté d'ouïr les pleurs et les cris pitoyables de la princesse maltraitée d'une manière si cruelle. J'avois déjà quitté l'habit qu'elle m'avoit fait prendre, et repris le mien que j'avois porté sur l'escalier, le jour précédent à la sortie du bain. Ainsi j'achevai de monter, d'autant plus pénétré de douleur et de compassion, que j'étois la cause d'un si grand malheur, et qu'en sacrifiant la plus belle princesse de la terre à la barbarie d'un génie implacable, je m'étois rendu criminel et le plus ingrat de tous les hommes. « Il est vrai, disois-je, qu'elle est prisonnière depuis vingt-cinq ans, mais la liberté à part, elle n'avoit rien à désirer pour être heureuse. Mon emportement met fin à son bonheur, et la soumet à la cruauté d'un démon impitoyable. » J'abaissai la trappe, la recouvris de terre, et retournai à la ville avec une charge de bois, que j'accommodai sans savoir ce que je faisais, tant j'étois troublé et affligé.

» Le tailleur mon hôte marqua une grande joie de me revoir. « Votre absence, me dit-il, m'a causé beaucoup d'inquiétude, à cause du secret de votre naissance que vous m'avez confié. Je ne savois ce que je devois penser, et je craignois que quelque'un ne vous eût reconnu. Dieu soit loué de votre retour. » Je le remerciai de son zèle et de son affection ; mais je ne lui communiquai rien de ce qui m'étoit arrivé, ni de la raison pour laquelle je retournois sans cognée et sans babouches. Je me retirai dans ma chambre, où je me reprochai mille fois l'excès

de mon imprudence. « Rien, me disois-je, n'auroit égalé le bonheur de la princesse et le mien, si j'eusse pu me contenir, et que je n'eusse pas brisé le talisman. » Pendant que je m'abandonnois à ces pensées affligeantes, le tailleur entra, et me dit : « Un vieillard que je ne connois pas, vient d'arriver avec votre cognée et vos babouches qu'il a trouvées en son chemin, à ce qu'il dit. Il a appris de vos camarades, qui vont au bois avec vous, que vous demeuriez ici. Venez lui parler, il veut vous les rendre en main propre. » À ce discours, je changeai de couleur et tout le corps me trembla. Le tailleur m'en demandoit le sujet, lorsque le pavé de ma chambre s'entr'ouvrit. Le vieillard qui n'avoit pas eu la patience d'attendre, parut et se présenta à nous avec la cognée et les babouches. C'étoit le génie ravisseur de la belle princesse de l'isle d'Ébène, qui s'étoit ainsi déguisé, après l'avoir traitée avec la dernière barbarie. « Je suis génie, nous dit-il, fils de la fille d'Éblis, prince des génies. N'est-ce pas là ta cognée, ajouta-t-il en s'adressant à moi ? Ne sont-ce pas là tes babouches ? »

Scheherazade, en cet endroit, aperçut le jour, et cessa de parler. Le sultan trouvoit l'histoire du second Calender trop belle pour ne pas vouloir en entendre davantage. C'est pourquoi il se leva, dans l'intention d'en apprendre la suite le lendemain.

XLV^e NUIT.

Le jour suivant, Scheherazade, pour satisfaire sa sœur, fort curieuse de savoir comment le génie traita le prince, se mit à raconter de cette sorte l'histoire du second Calender :

« Madame, dit-il à Zobéide, le génie m'ayant fait cette question, ne me donna pas le temps de lui répondre, et je ne l'aurois pu faire, tant sa présence affreuse m'avoit mis hors de moi-même. Il me prit par le milieu du corps, me traîna hors de la chambre ; et s'élançant dans l'air, m'enleva jusqu'au ciel avec tant de force et de vitesse, que je m'aperçus plutôt que j'étois monté si haut, que du chemin qu'il m'avoit fait faire en peu de momens. Il fondit de même vers la terre ; et l'ayant fait entr'ouvrir en frappant du pied, il s'y enfonça, et aussitôt je me trouvai dans le palais enchanté, devant la belle princesse de l'isle d'Ébène. Mais hélas, quel spectacle ! Je vis une chose qui me perça le cœur. Cette princesse étoit nue et toute en sang, étendue sur la terre, plus morte que vive et les joues baignées de larmes. « Perfide, lui dit le génie en me montrant à elle, n'est-ce pas là ton amant ? » Elle jeta sur moi ses jeux languissans, et répondit tristement : « Je ne le connois pas ; jamais je ne l'ai vu qu'en ce moment. » « Quoi, reprit le génie, il est cause que tu es dans l'état où te voilà si justement, et tu oses dire que tu ne le connois pas ! » « Si je ne le connois pas, repartit la princesse, voulez-vous que je fasse un mensonge qui soit la cause de sa perte ? » « Hé bien, dit le génie, en tirant un sabre, et le présentant à la princesse, si tu ne l'as jamais vu, prends ce sabre et lui coupe la tête. » « Hélas, dit la princesse, comment pourrois-je exécuter ce que vous exigez de moi ? Mes forces sont tellement épuisées, que je ne saurois lever le bras ;

et quand je le pourrois, aurois-je le courage de donner la mort à une personne que je ne connois point, à un innocent ? » « Ce refus, dit alors le génie à la princesse, me fait connoître tout ton crime. » Ensuite se tournant de mon côté : « Et toi, me dit-il, ne la connois-tu pas ? »

» J'aurois été le plus ingrat et le plus perfide de tous les hommes, si je n'eusse pas eu pour la princesse la même fidélité qu'elle avoit pour moi, qui étois la cause de son malheur.

» C'est pourquoi je répondis au génie : « Comment la connoîtrois-je, moi qui ne l'ai jamais vue que cette seule fois ? » « Si cela est, reprit-il, prends donc ce sabre, et coupe-lui la tête. C'est à ce prix que je te mettrai en liberté, et que je serai convaincu que tu ne l'as jamais vue qu'à présent, comme tu le dis. » « Très-volontiers, lui repartis-je. Je pris le sabre de sa main...

« Mais, sire, dit Scheherazade en s'interrompant en cet endroit, il est jour, et je ne dois point abuser de la patience de votre majesté. » « Voilà des événemens merveilleux, dit le sultan en lui-même, nous verrons demain si le prince eut la cruauté d'obéir au génie. »

XLVI^e NUIT.

SUR la fin de la nuit, Scheherazade, pour satisfaire à l'empressement de sa sœur, lui dit : Vous saurez que le second

Calender poursuivit ainsi :

» Ne croyez pas, madame, que je m'approchai de la belle princesse de l'isle d'Ébène, pour être le ministre de la barbarie du génie. Je le fis seulement pour lui marquer par des gestes, autant qu'il me l'étoit permis, que comme elle avoit la fermeté de sacrifier sa vie pour l'amour de moi, je ne refuserois pas d'immoler aussi la mienne pour l'amour d'elle. La princesse comprit mon dessein . Malgré ses douleurs et son affliction, elle me le témoigna par un regard obligeant, et me fit entendre qu'elle mouroit volontiers et qu'elle étoit contente de voir que je voulois aussi mourir pour elle. Je reculai alors, et jetant le sabre par terre : « Je serois, dis-je au génie, éternellement blâmable devant tous les hommes, si j'avois la lâcheté de massacrer, je ne dis pas une personne que je ne connois point, mais même une dame comme celle que je vois, dans l'état où elle est, prête à rendre l'âme. Vous ferez de moi ce qui vous plaira, puisque je suis à votre discrétion ; mais je ne puis obéir à votre commandement barbare. »

« Je vois bien, dit le génie, que vous me bravez l'un et l'autre, et que vous insultez à ma jalousie ; mais par le traitement que je vous ferai, vous connoîtrez tous deux de quoi je suis capable. » À ces mots, le monstre reprit le sabre, et coupa une des mains de la princesse, qui n'eut que le temps de me faire un signe de l'autre, pour me dire un éternel adieu ; car le sang qu'elle avoit déjà perdu, et celui qu'elle perdit alors, ne lui permirent pas de vivre plus d'un moment ou deux après cette dernière cruauté, dont le spectacle me fit évanouir.

» Lorsque je fus revenu à moi, je me plaignis au génie de ce qu'il me faisoit languir dans l'attente de la mort. « Frappez, lui

dis-je, je suis prêt à recevoir le coup mortel ; je l'attends de vous comme la plus grande grace que vous me puissiez faire. » Mais au lieu de me l'accorder : « Voilà, me dit-il, de quelle sorte les génies traitent les femmes qu'ils soupçonnent d'infidélité. Elle t'a reçu ici ; si j'étois assuré qu'elle m'eût fait un plus grand outrage, je te ferois périr dans ce moment ; mais je me contenterai de te changer en chien, en âne, en lion, ou en oiseau. Choisis un de ces changemens ; je veux bien te laisser maître du choix. »

» Ces paroles me donnèrent quelque espérance de le fléchir. « Ô génie, lui dis-je, modérez votre colère ; et puisque vous ne voulez pas m'ôter la vie, accordez-la-moi généreusement. Je me souviendrai toujours de votre clémence, si vous me pardonnez, de même que le meilleur homme du monde pardonna à un de ses voisins qui lui portoit une envie mortelle. » Le génie me demanda ce qui s'étoit passé entre ces deux voisins, en me disant qu'il vouloit bien avoir la patience d'écouter cette histoire. Voici de quelle manière je lui en fis le récit. Je crois, madame, que vous ne serez pas fâchée que je vous la raconte aussi.

1. [↑](#) Il est assez curieux que ce soit dans les Mille et une Nuits que J.-J. Rousseau ait pris son principe de la nécessité d'apprendre un métier aux princes, aux grands et aux riches. Le tailleur des Mille et une Nuits raisonne absolument comme le philosophe de Genève. Il faut observer toutefois, à l'avantage du premier, que ce qui est absurde dans nos sociétés européennes, peut être fort raisonnable dans les gouvernemens de l'Orient.

HISTOIRE

DE L'ENVIEUX ET DE L'ENVIÉ.

« DANS une ville assez considérable, deux hommes demeuroient porte à porte. L'un conçut contre l'autre une envie si violente, que celui qui en étoit l'objet, résolut de changer de demeure, et de s'éloigner, persuadé que le voisinage seul lui avoit attiré l'animosité de son voisin ; car quoiqu'il lui eût rendu de bons offices, il s'étoit aperçu qu'il n'en étoit pas moins haï. C'est pourquoi il vendit sa maison avec le peu de bien qu'il avoit ; et se retirant dans la capitale du pays, qui n'étoit pas éloignée, il acheta une petite terre environ à une demi-lieue de la ville. Il y avoit une maison assez commode, un beau jardin et une cour raisonnablement grande, dans laquelle étoit une citerne profonde, dont on ne se servoit plus.

» Le Bon-homme ayant fait cette acquisition, prit l'habit de derviche^[1], pour mener une vie plus retirée, et fit faire plusieurs cellules dans la maison, où il établit en peu de temps une communauté nombreuse de derviches. Sa vertu le fit bientôt connoître, et ne manqua pas de lui attirer une infinité de monde, tant du peuple que des principaux de la ville. Enfin, chacun l'honoroit et le chérissoit extrêmement. On venoit aussi de bien loin, se recommander à ses prières ; et tous ceux qui se retiroient d'auprès de lui, publioient les bénédictions qu'ils

croyoient avoir reçues du ciel par son moyen.

» La grande réputation du personnage s'étant répandue dans la ville d'où il étoit sorti, l'Envieux en eut un chagrin si vif, qu'il abandonna sa maison et ses affaires, dans la résolution de l'aller perdre. Pour cet effet, il se rendit au nouveau couvent de derviches, dont le chef, ci-devant son voisin, le reçut avec toutes les marques d'amitié imaginables. L'Envieux lui dit qu'il étoit venu exprès pour lui communiquer une affaire importante, dont il ne pouvoit l'entretenir qu'en particulier. « Afin, ajouta-t-il, que personne ne nous entende, promenons-nous, je vous prie, dans votre cour ; et puisque la nuit approche, commandez à vos derviches de se retirer dans leurs cellules. » Le chef des derviches fit ce qu'il souhaitoit.

» Lorsque l'Envieux se vit seul avec le Bon-homme, il commença à lui raconter ce qui lui plut, en marchant l'un à côté de l'autre dans la cour, jusqu'à ce que se trouvant sur le bord de la citerne, il le poussa et le jeta dedans, sans que personne fût témoin d'une si méchante action. Cela étant fait, il s'éloigna promptement, gagna la porte du couvent, d'où il sortit sans être vu, et retourna chez lui fort content de son voyage, et persuadé que l'objet de son envie n'étoit plus au monde ; mais il se trompoit fort...

Scheherazade n'en put dire davantage, car le jour paroissoit. Le sultan fut indigné de la malice de l'Envieux. « Je souhaite fort, dit-il en lui-même, qu'il n'en arrive point de mal au bon derviche. J'espère que j'apprendrai demain que le ciel ne l'abandonna point dans cette occasion. »

XLVII^e NUIT.

DINARZADE, à son réveil, conjura sa sœur de lui apprendre si le bon derviche sortit sain et sauf de la citerne. « Oui, répondit Scheherazade. » Et le second Calender poursuivant son histoire : « La vieille citerne, dit-il, étoit habitée par des fées et par des génies, qui se trouvèrent si à propos pour secourir le chef des derviches, qu'ils le reçurent et le soutinrent jusqu'au bas, de manière qu'il ne se fit aucun mal. Il s'aperçut bien qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans une chute dont il devoit perdre la vie ; mais il ne voyoit, ni ne sentoit rien. Néanmoins il entendit bientôt une voix qui dit : « Savez-vous qui est ce Bon-homme à qui nous venons de rendre ce bon office ? » Et d'autres voix ayant répondu que non, la première reprit : « Je vais vous le dire. Cet homme, par la plus grande charité du monde, a abandonné la ville où il demeurait, et est venu s'établir en ce lieu, dans l'espérance de guérir un de ses voisins de l'envie qu'il avoit contre lui. Il s'est attiré ici une estime si générale, que l'Envieux ne pouvant le souffrir, est venu dans le dessein de le faire périr ; ce qu'il auroit exécuté sans le secours que nous avons prêté à ce Bon-homme, dont la réputation est si grande, que le sultan, qui fait son séjour dans la ville voisine, doit venir demain le visiter, pour recommander la princesse sa fille à ses prières. »

» Une autre voix demanda quel besoin la princesse avoit des prières du derviche ; à quoi la première repartit : « Vous ne savez donc pas qu'elle est possédée du génie Maimoun, fils de Dimdim, qui est devenu amoureux d'elle ? Mais je sais bien

comment ce bon chef des derviches pourroit la guérir ; la chose est très-aisée, et je vais vous la dire. Il a dans son couvent un chat noir, qui a une tache blanche au bout de la queue, environ de la grandeur d'une petite pièce de monnaie d'argent. Il n'a qu'à arracher sept brins de poil de cette tache blanche, les brûler, et parfumer la tête de la princesse de leur fumée. À l'instant elle sera si bien guérie et si bien délivrée de Maimoun, fils de Dimdim, que jamais il ne s'avisera d'approcher d'elle une seconde fois. »

» Le chef des derviches ne perdit pas un mot de cet entretien des fées et des génies qui gardèrent un grand silence toute la nuit, après avoir dit ces paroles. Le lendemain, au commencement du jour, dès qu'il put distinguer les objets, comme la citerne étoit démolie en plusieurs endroits, il aperçut un trou, par où il sortit sans peine.

» Les derviches qui le cherchoient, furent ravis de le revoir. Il leur raconta en peu de mots la méchanceté de l'hôte qu'il avoit si bien reçu le jour précédent, et se retira dans sa cellule. Le chat noir dont il avoit ouï parler la nuit dans l'entretien des fées et des génies, ne fut pas long-temps à venir lui faire des caresses à son ordinaire. Il le prit, lui arracha sept brins de poil de la tache blanche qu'il avoit à la queue, et les mit à part, pour s'en servir quand il en auroit besoin.

» Il n'y avoit pas long-temps que le soleil étoit levé, lorsque le sultan, qui ne vouloit rien négliger de ce qu'il croyoit pouvoir apporter une prompte guérison à la princesse, arriva à la porte du couvent. Il ordonna à sa garde de s'y arrêter, et entra avec les principaux officiers qui l'accompagnoient. Les derviches le reçurent avec un profond respect.

» Le sultan tira leur chef à l'écart : « Bon scheik^[2], lui dit-il, vous savez peut-être déjà le sujet qui m'amène. » « Oui, sire, répondit modestement le derviche : c'est, si je ne me trompe, la maladie de la princesse qui m'attire cet honneur que je ne mérite pas. » « C'est cela même, répliqua le sultan. Vous me rendriez la vie, si, comme je l'espère, vos prières obtenoient la guérison de ma fille. » « Sire, repartit le Bon-homme, si votre majesté veut bien la faire venir ici, je me flatte par l'aide et la faveur de Dieu, qu'elle retournera en parfaite santé.»

» Le prince, transporté de joie, envoya sur-le-champ chercher sa fille, qui parut bientôt accompagnée d'une nombreuse suite de femmes et d'eunuques, et voilée de manière qu'on ne lui voyoit pas le visage. Le chef des derviches fit tenir une poêle au-dessus de la tête de la princesse ; et il n'eut pas sitôt posé les sept brins de poil sur les charbons allumés qu'il avoit fait apporter, que le génie Maimoun, fils de Dimdim, fit de grands cris, sans que l'on vît rien, et laissa la princesse libre. Elle porta d'abord la main au voile qui lui couvroit le visage, et le leva pour voir où elle étoit. « Où suis-je, s'écria-t-elle ? Qui m'a amenée ici ? » À ces paroles, le sultan ne put cacher l'excès de sa joie ; il embrassa sa fille, et la baisa aux yeux ; il baisa aussi la main du chef des derviches, et dit aux officiers qui l'accompagnoient : « Dites-moi votre sentiment : quelle récompense mérite celui qui a ainsi guéri ma fille ? » Ils répondirent tous qu'il méritoit de l'épouser. « C'est ce que j'avois dans la pensée, reprit le sultan, et je le fais mon gendre dès ce moment. »

» Peu de temps après, le premier visir mourut. Le sultan mit le derviche à sa place, et le sultan étant mort lui-même sans

enfans mâles, les ordres de religion et de milice assemblés, le Bon-homme fut déclaré et reconnu sultan d'un commun consentement...

Le jour qui paroissoit, obligea Scheherazade à s'arrêter. Le derviche parut à Schahriar digne de la couronne qu'il venoit d'obtenir ; mais ce prince étoit en peine de savoir si l'Envieux n'en seroit pas mort de chagrin ; et il se leva dans la résolution de l'apprendre la nuit suivante.

XLVIII^e NUIT.

VOICI comme le second Calender, dit Sheherazade, poursuivit la fin de l'histoire de l'Envié et de l'Envieux :

» Le bon derviche, dit-il, étant donc monté sur le trône de son beau-père, un jour qu'il étoit au milieu de sa cour, dans une marche, il aperçut l'Envieux parmi la foule du monde qui étoit sur son passage. Il fit approcher un des visirs qui l'accompagnoit, et lui dit tout bas : « Allez, et amenez-moi cet homme que voilà, et prenez bien garde de l'épouvanter. » Le visir obéit ; et quand l'Envieux fut en présence du sultan, le sultan lui dit : « Mon ami, je suis ravi de vous voir. » Et alors s'adressant à un officier : « Qu'on lui compte, dit-il, tout-à-l'heure mille pièces de monnaie d'or de mon trésor. De plus, qu'on lui livre vingt charges de marchandises les plus précieuses de mes magasins, et qu'une garde suffisante le

conduise et l'escorte jusques chez lui. » Après avoir chargé l'officier de cette commission, il dit adieu à l'Envieux, et continua sa marche.

» Lorsque j'eus achevé de conter cette histoire au génie, assassin de la princesse de l'isle d'Ébène, je lui en fis l'application. « Ô génie, lui dis-je, vous voyez que ce sultan bienfaisant ne se contenta pas d'oublier qu'il n'avoit pas tenu à l'Envieux qu'il n'eût perdu la vie, il le traita encore et le renvoya avec toute la bonté que je viens de vous dire. » Enfin, j'employai toute mon éloquence à le prier d'imiter un si bel exemple, et de me pardonner ; mais il ne me fut pas possible de le fléchir. « Tout ce que je puis faire pour toi, me dit-il, c'est de ne te pas ôter la vie ; ne te flatte pas que je te renvoie sain et sauf. Il faut que je te fasse sentir ce que je puis par mes enchantemens. » À ces mots il se saisit de moi avec violence, et m'emportant au travers de la voûte du palais souterrain, qui s'entrouvrit pour lui faire un passage, il m'enleva si haut, que la terre ne me parut qu'un petit nuage blanc. De cette hauteur, il se lança vers la terre comme la foudre, et prit pied sur la cime d'une montagne.

» Là il ramassa une poignée de terre, prononça, ou plutôt marmotta dessus certaines paroles, auxquelles je ne compris rien ; et la jetant sur moi : « Quitte, me dit-il, la figure d'homme, et prends celle de singe. » Il disparut aussitôt, et je demeurai seul, changé en singe, accablé de douleur, dans un pays inconnu, ne sachant si j'étois près ou éloigné des états du roi mon père.

» Je descendis du haut de la montagne, j'entrai dans un plat pays, dont je ne trouvai l'extrémité qu'au bout d'un mois, que

j'arrivai au bord de la mer. Elle étoit alors dans un grand calme ; et j'aperçus un vaisseau, à une demi-lieue de terre. Pour ne pas perdre une si belle occasion, je rompis une grosse branche d'arbre, je la tirai après moi dans la mer, et me mis dessus, jambe de-çà, jambe de-là, avec un bâton à chaque main, pour me servir de rames.

» Je voguai dans cet état, et m'avançai vers le vaisseau. Quand j'en fus assez près pour être reconnu, je donnai un spectacle fort extraordinaire aux matelots et aux passagers qui parurent sur le tillac. Ils me regardoient tous avec une grande admiration. Cependant j'arrivai à bord ; et me prenant à un cordage, je grimpai jusques sur le tillac. Mais comme je ne pouvois parler, je me trouvai dans un terrible embarras. En effet, le danger que je courus alors, ne fut pas moins grand que celui d'avoir été à la discrétion du génie.

» Les marchands superstitieux et scrupuleux crurent que je porterois malheur à leur navigation, si on me recevoit ; c'est pourquoi l'un dit : « Je vais l'assommer d'un coup de maillet. » Un autre : « Je veux lui passer une flèche au travers du corps. » Un autre : « Il faut le jeter à la mer. » Quelqu'un n'auroit pas manqué de faire ce qu'il disoit, si, me rangeant du côté du capitaine, je ne m'étois pas prosterné à ses pieds ; mais le prenant par son habit, dans la posture de suppliant, il fut tellement touché de cette action et des larmes qu'il vit couler de mes yeux, qu'il me prit sous sa protection, en me menaçant de faire repentir celui qui me feroit le moindre mal. Il me fit même mille caresses. De mon côté, au défaut de la parole, je lui donnai par mes gestes toutes les marques de reconnoissance qu'il me fut possible.

» Le vent, qui succéda au calme, ne fut pas fort ; mais il fut favorable : il ne changea point durant cinquante jours, et il nous fit heureusement aborder au port d'une belle ville très-peuplée et d'un grand commerce, où nous jetâmes l'ancre. Elle étoit d'autant plus considérable, que c'étoit la capitale d'un puissant état.

» Notre vaisseau fut bientôt environné d'une infinité de petits bateaux, remplis de gens qui venoient pour féliciter leurs amis sur leur arrivée, ou s'informer de ceux qu'ils avoient vus au pays d'où ils arrivoient, ou simplement par la curiosité de voir un vaisseau qui venoit de loin. Il arriva entr'autres quelques officiers qui demandèrent à parler, de la part du sultan, aux marchands de notre bord, Les marchands se présentèrent à eux ; et l'un des officiers prenant la parole, leur dit : « Le sultan notre maître nous a chargés de vous témoigner qu'il a bien de la joie de votre arrivée, et de vous prier de prendre la peine d'écrire sur le rouleau de papier que voici, chacun quelques lignes de votre écriture. Pour vous apprendre quel est son dessein, vous saurez qu'il avoit un premier visir, qui, avec une très-grande capacité dans le maniement des affaires, écrivoit dans la dernière perfection. Ce ministre est mort depuis peu de jours. Le sultan en est fort affligé ; et comme il ne regardoit jamais les écritures de sa main, sans admiration, il a fait un serment solennel de ne donner sa place qu'à un homme qui écrira aussi bien qu'il écrivoit. Beaucoup de gens ont présenté de leur écriture ; mais jusqu'à présent il ne s'est trouvé personne dans l'étendue de cet empire, qui ait été jugé digne d'occuper la place du visir. »

» Ceux des marchands qui crurent assez bien écrire pour

prétendre à cette haute dignité, écrivirent l'un après l'autre ce qu'ils voulurent. Lorsqu'ils eurent achevé, je m'avançai, et enlevai le rouleau de la main de celui qui le tenoit. Tout le monde, et particulièrement les marchands qui venoient d'écrire, s'imaginant que je voulois le déchirer, ou le jeter à la mer, firent de grands cris ; mais ils se rassurèrent, quand ils virent que je tenois le rouleau fort proprement, et que je faisois signe de vouloir écrire à mon tour. Cela fit changer leur crainte en admiration. Néanmoins, comme ils n'avoient jamais vu de singe qui sût écrire, et qu'ils ne pouvoient se persuader que je fusse plus habile que les autres, ils voulurent m'arracher le rouleau des mains ; mais le capitaine prit encore mon parti. « Laissez-le faire, dit-il : qu'il écrive. S'il ne fait que barbouiller le papier, je vous promets que je le punirai sur-le-champ ; si au contraire il écrit bien, comme je l'espère, car je n'ai vu de ma vie un singe plus adroit et plus ingénieux, ni qui comprit mieux toutes choses, je déclare que je le reconnoîtrai pour mon fils. J'en avois un qui n'avoit pas à beaucoup près tant d'esprit que lui. »

» Voyant que personne ne s'opposoit plus à mon dessein, je pris la plume et ne la quittai qu'après avoir écrit six sortes d'écritures usitées chez les arabes ; et chaque essai d'écriture contenoit un distique ou un quatrain impromptu à la louange du sultan. Mon écriture n'effaçoit pas seulement celle des marchands, j'ose dire qu'on n'en avoit point vue de si belle jusqu'alors en ce pays-là. Quand j'eus achevé, les officiers prirent le rouleau, et le portèrent au sultan...

Scheherazade en étoit là, lorsqu'elle aperçut le jour. « Sire, dit-elle à Schahriar, si j'avois le temps de continuer, je

raconterois à votre majesté des choses encore plus surprenantes que celles que je viens de raconter. » Le sultan, qui s'étoit proposé d'entendre toute cette histoire , se leva sans dire ce qu'il pensoit.

XLIX^e NUIT.

LE lendemain, Dinarzade à son réveil, dit à la sultane : « Je crois, ma sœur, que le sultan, mon seigneur, n'a pas moins de curiosité que moi d'entendre la suite des aventures du singe. » « Vous allez être satisfaits l'un et l'autre, répondit Scheherazade ; et pour ne vous pas faire languir, je vous dirai que le second Calender continua ainsi son histoire :

» Le sultan ne fit aucune attention aux autres écritures ; il ne regarda que la mienne, qui lui plut tellement, qu'il dit aux officiers : « Prenez le cheval de mon écurie le plus beau et le plus richement harnaché, et une robe de brocard des plus magnifiques, pour revêtir la personne de qui sont ces six écritures, et amenez-la moi. »

» À cet ordre du sultan, les officiers se mirent à rire. Ce prince, irrité de leur hardiesse, étoit prêt à les punir ; mais ils lui dirent : « Sire, nous supplions votre majesté de nous pardonner : ces écritures ne sont pas d'un homme, elles sont d'un singe. » « Que dites-vous, s'écria le sultan, ces écritures merveilleuses ne sont pas de la main d'un homme ? » « Non, sire, répondit un des officiers, nous assurons votre majesté qu'elles sont d'un singe, qui les a faites devant nous. » Le

sultan trouva la chose trop surprenante, pour n'être pas curieux de me voir. « Faites ce que je vous ai commandé, leur dit-il, amenez-moi promptement un singe si rare. »

» Les officiers revinrent au vaisseau, et exposèrent leur ordre au capitaine, qui leur dit que le sultan étoit le maître. Aussitôt ils me revêtirent d'une robe de brocard très-riche, et me portèrent à terre, où ils me mirent sur le cheval du sultan, qui m'attendoit dans son palais avec un grand nombre de personnes de sa cour, qu'il avoit assemblées pour me faire plus d'honneur.

» La marche commença. Le port, les rues, les places publiques, les fenêtres, les terrasses des palais et des maisons, tout étoit rempli d'une multitude innombrable de monde de tout sexe et de tout âge, que la curiosité avoit fait venir de tous les endroits de la ville pour me voir ; car le bruit s'étoit répandu en un moment, que le sultan venoit de choisir un singe pour son grand-visir. Après avoir donné un spectacle si nouveau à tout ce peuple, qui par des cris redoublés ne cessoit de marquer sa surprise, j'arrivai au palais du sultan.

» Je trouvai ce prince assis sur son trône au milieu des grands de sa cour. Je lui fis trois révérences profondes ; et, à la dernière, je me prosternai et baisai la terre devant lui. Je me mis ensuite sur mon séant en posture de singe. Toute l'assemblée ne pouvoit se lasser de m'admirer, et ne comprenoit pas comment il étoit possible qu'un singe sût si bien rendre aux sultans le respect qui leur est dû ; et le sultan en étoit plus étonné que personne. Enfin, la cérémonie de l'audience eût été complète, si j'eusse pu ajouter la harangue à mes gestes ; mais les singes ne parlèrent jamais, et l'avantage

d'avoir été homme ne me donnoit pas ce privilège.

» Le sultan congédia ses courtisans, et il ne resta auprès de lui que le chef de ses eunuques, un petit esclave fort jeune, et moi. Il passa de la salle d'audience dans son appartement, où il se fit apporter à manger. Lorsqu'il fut à table, il me fit signe d'approcher et de manger avec lui. Pour lui marquer mon obéissance, je baisai la terre, je me levai, et me mis à table. Je mangeai avec beaucoup de retenue et de modestie.

» Avant que l'on desservît, j'aperçus une écritoire : je fis signe qu'on me l'approchât ; et quand je l'eus, j'écrivis sur une grosse pêche des vers de ma façon, qui marquoient ma reconnoissance au sultan ; et la lecture qu'il en fit après que je lui eus présenté la pêche, augmenta son étonnement. La table levée, on lui apporta d'une boisson particulière, dont il me fit présenter un verre. Je bus, et j'écrivis dessus de nouveaux vers, qui expliquoient l'état où je me trouvois après de grandes souffrances. Le sultan les lut encore, et dit : « Un homme qui seroit capable d'en faire autant, seroit au-dessus des plus grands hommes. »

» Ce prince s'étant fait apporter un jeu d'échecs, me demanda, par signe, si j'y savois jouer, et si je voulois jouer avec lui. Je baisai la terre ; et en portant la main sur ma tête, je marquai que j'étois prêt à recevoir cet honneur. Il me gagna la première partie ; mais je gagnai la seconde et la troisième ; et m'apercevant que cela lui faisoit quelque peine, pour le consoler, je fis un quatrain que je lui présentai. Je lui disois que deux puissances armées s'étoient battues tout le jour avec beaucoup d'ardeur, mais qu'elles avoient fait la paix sur le soir, et qu'elles avoient passé la nuit ensemble fort

tranquillement sur le champ de bataille.

» Tant de choses paroissant au sultan fort au-delà de tout ce qu'on avoit jamais vu ou entendu de l'adresse et de l'esprit des singes, il ne voulut pas être le seul témoin de ces prodiges. Il avoit une fille qu'on appelloit Dame de beauté. « Allez, dit-il au chef des eunuques, qui étoit présent et attaché à cette princesse, allez, faites venir ici votre dame, je suis bien aise qu'elle ait part au plaisir que je prends. »

» Le chef des eunuques partit, et amena bientôt la princesse. Elle avoit le visage découvert ; mais elle ne fut pas plutôt dans la chambre, qu'elle se le couvrit promptement de son voile, en disant au sultan : « Sire, il faut que votre majesté se soit oubliée. Je suis fort surprise qu'elle me fasse venir pour paroître devant les hommes. » Comment donc, ma fille, répondit le sultan, vous n'y pensez pas vous-même. Il n'y a ici que le petit esclave, l'eunuque votre gouverneur, et moi, qui avons la liberté de vous voir le visage ; néanmoins vous baissez votre voile, et vous me faites un crime de vous avoir fait venir ici. » « Sire, répliqua la princesse, votre majesté va connoître que je n'ai pas tort. Le singe que vous voyez, quoiqu'il ait la forme d'un singe, est un jeune prince, fils d'un grand roi. Il a été métamorphosé en singe par enchantement. Un génie, fils de la fille d'Éblis, lui a fait cette malice, après avoir cruellement ôté la vie à la princesse de l'isle d'Ébène, fille du roi Epitimaros. »

» Le sultan, étonné de ce discours, se tourna de mon côté, et ne me parlant plus par signe, me demanda si ce que sa fille venoit de dire, étoit véritable. Comme je ne pouvois parler, je mis la main sur ma tête pour lui témoigner que la princesse

avoit dit la vérité. « Ma fille, reprit alors le sultan, comment savez-vous que ce prince a été transformé en singe par enchantement ? » « Sire, répondit la princesse Dame de beauté, votre majesté peut se souvenir qu'au sortir de mon enfance, j'ai eu près de moi une vieille dame. C'étoit une magicienne très-habile ; elle m'a enseigné soixante-dix règles de sa science, par la vertu de laquelle je pourrois, en un clin-d'œil, faire transporter votre capitale au milieu de l'Océan, au-delà du mont Caucase. Par cette science, je connois toutes les personnes qui sont enchantées, seulement à les voir ; je sais qui elles sont, et par qui elles ont été enchantées : ainsi ne soyez pas surpris si j'ai d'abord démêlé ce prince au travers du charme qui l'empêche de paroître à vos yeux tel qu'il est naturellement. » « Ma fille, dit le sultan, je ne vous croyois pas si habile. » « Sire, répondit la princesse, ce sont des choses curieuses qu'il est bon de savoir ; mais il m'a semblé que je ne devois pas m'en vanter. » « Puisque cela est. Ainsi, reprit le sultan, vous pourrez donc dissiper l'enchantement du prince ? » « Oui, sire, repartit la princesse, je puis lui rendre sa première forme. » « Rendez-la-lui donc, interrompit le sultan, vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir, car je veux qu'il soit mon grand visir, et qu'il vous épouse. » « Sire, dit la princesse, je suis prête à vous obéir en tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner...

Scheherazade, en achevant ces derniers mots, s'aperçut qu'il étoit jour, et cessa de poursuivre l'histoire du second Calender. Schahriar, jugeant que la suite ne seroit pas moins agréable que ce qu'il avoit entendu, résolut de l'écouter le lendemain.

L^e NUIT.

LA sultane, voyant l'empressement de sa sœur pour savoir comment la Dame de beauté remit le second Calender dans son premier état, lui dit : Voici de quelle manière le Calender reprit son discours :

« La princesse Dame de beauté alla dans son appartement, d'où elle apporta un couteau qui avoit des mots hébreux gravés sur la lame. Elle nous fit descendre ensuite, le sultan, le chef des eunuques, le petit esclave et moi, dans une cour secrète du palais ; et là, nous laissant sous une galerie qui régnoit autour, elle s'avança au milieu de la cour, ou elle décrivit un grand cercle, et y traça plusieurs mots en caractères arabes, anciens et autres, qu'on appelle caractères de Cléopâtre.

» Lorsqu'elle eut achevé, et préparé le cercle de la manière qu'elle le souhaitoit, elle se plaça et s'arrêta au milieu, où elle fit des abjurations, et récita des versets de l'Alcoran. Insensiblement l'air s'obscurcit, de sorte qu'il sembloit qu'il fût nuit, et que la machine du monde alloit se dissoudre. Nous nous sentîmes saisir d'une frayeur extrême ; et cette frayeur augmenta encore, quand nous vîmes tout-à-coup paroître le génie, fils de la fille d'Éblis, sous la forme d'un lion d'une grandeur épouvantable.

» Dès que la princesse aperçut ce monstre, elle lui dit : « Chien, au lieu de ramper devant moi, tu oses te présenter sous cette horrible forme, et tu crois m'épouvanter ? » « Et toi,

reprit le lion, tu ne crains pas de contrevenir au traité que nous avons fait et confirmé par un serment solennel, de ne nous nuire, ni faire aucun tort l'un à l'autre ? » « Ah maudit, répliqua la princesse, c'est à toi que j'ai ce reproche à faire. » « Tu vas, interrompit brusquement le lion, être payée de la peine que tu m'as donnée de venir. » En disant cela, il ouvrit une gueule effroyable, et s'avança sur elle pour la dévorer. Mais elle, qui étoit sur ses gardes, fit un saut en arrière, eut le temps de s'arracher un cheveu ; et en prononçant deux ou trois paroles, elle le changea en un glaive tranchant, dont elle coupa le lion en deux par le milieu du corps. Les deux parties du lion disparurent, et il ne resta que la tête, qui se changea en un gros scorpion. Aussitôt la princesse se changea en serpent, et livra un rude combat au scorpion, qui, n'ayant pas l'avantage, prit la forme d'un aigle, et s'envola. Mais le serpent prit alors celle d'un aigle noir plus puissant, et le poursuivit. Nous les perdîmes de vue l'un et l'autre.

» Quelque temps après qu'ils eurent disparu, la terre s'entr'ouvrit devant nous, et il en sortit un chat noir et blanc, dont le poil étoit tout hérissé, et qui miauloit d'une manière effrayante. Un loup noir le suivit de près, et ne lui donna aucun relâche. Le chat, trop pressé, se changea en un ver, et se trouva près d'une grenade tombée par hasard d'un grenadier qui étoit planté sur le bord d'un canal d'eau assez profond, mais peu large. Ce ver perça la grenade en un instant, et s'y cacha. La grenade alors s'enfla, et devint grosse comme une citrouille, et s'éleva sur le toit de la galerie, d'où, après avoir fait quelques tours en roulant, elle tomba dans la cour, et se rompit en plusieurs morceaux.

» Le loup, qui pendant ce temps-là s'étoit transformé en coq, se jeta sur les grains de la grenade, et se mit à les avaler l'un après l'autre. Lorsqu'il n'en vit plus, il vint à nous les ailes étendues, en faisant un grand bruit, comme pour nous demander s'il n'y avoit plus de grains. Il en restoit un sur le bord du canal, dont il s'aperçut en se retournant. Il y courut vite ; mais dans le moment qu'il alloit porter le bec dessus, le grain roula dans le canal, et se changea en petit poisson...

« Mais voilà le jour, sire, dit Scheherazade ; s'il n'eût pas sitôt paru, je suis persuadée que votre majesté auroit pris beaucoup de plaisir à entendre ce que je lui aurois raconté. » À ces mots, elle se tut, et le sultan se leva rempli de tous ces événemens inouis, qui lui inspirèrent une forte envie et une extrême impatience d'apprendre le reste de cette histoire.

LI^e NUIT.

SCHEHERAZADE, pour satisfaire sa sœur, curieuse d'entendre la suite de toutes ces métamorphoses, rappela dans sa mémoire l'endroit où elle en étoit demeurée ; et puis adressant la parole au sultan : Sire, dit-elle, le second Calender continua de cette sorte son histoire :

» Le coq se jeta dans le canal, et se changea en un brochet qui poursuivit le petit poisson. Ils furent l'un et l'autre deux heures entières sous l'eau, et nous ne savions ce qu'ils étoient

devenus, lorsque nous entendîmes des cris horribles qui nous firent frémir. Peu de temps après, nous vîmes le génie et la princesse tout en feu. Ils se lancèrent l'un contre l'autre des flammes par la bouche jusqu'à ce qu'ils vinrent à se prendre corps à corps. Alors les deux feux s'augmentèrent, et jetèrent une fumée épaisse et enflammée qui s'éleva fort haut. Nous craignîmes avec raison, qu'elle n'embrasât tout le palais ; mais nous eûmes bientôt un sujet de crainte beaucoup plus pressant ; car le génie s'étant débarrassé de la princesse, vint jusqu'à la galerie où nous étions, et nous souffla des tourbillons de feux. C'étoit fait de nous, si la princesse, accourant à notre secours, ne l'eût obligé, par ses cris, à s'éloigner et à se garder d'elle. Néanmoins, quelque diligence qu'elle fît, elle ne put empêcher que le sultan n'eût la barbe brûlée et le visage gâté ; que le chef des eunuques ne fût étouffé et consumé sur le champ, et qu'une étincelle n'entrât dans mon œil droit, et ne me rendît borgne. Le sultan et moi nous nous attendions à périr ; mais bientôt nous ouîmes crier : « Victoire, Victoire ; » et nous vîmes tout-à-coup paroître la princesse sous sa forme naturelle et le génie réduit en un monceau de cendres.

» La princesse s'approcha de nous, et pour ne pas perdre de temps, elle demanda une tasse pleine d'eau, qui lui fut apportée par le jeune esclave, à qui le feu n'avoit fait aucun mal. Elle la prit, et après quelques paroles prononcées dessus, elle jeta l'eau sur moi, en disant : « Si tu es singe par enchantement, change de figure, et prends celle d'homme, que tu avois auparavant. » À peine eut-elle achevé ces mots, que je redevins homme tel que j'étois avant ma métamorphose, à un œil près.

» Je me préparois à remercier la princesse ; mais elle ne

m'en donna pas le temps. Elle s'adressa au sultan son père, et lui dit : « Sire, j'ai remporté la victoire sur le génie, comme votre majesté le peut voir ; mais c'est une victoire qui me coûte cher. Il me reste peu de momens à vivre, et vous n'aurez pas la satisfaction de faire le mariage que vous méditez. Le feu m'a pénétrée dans ce combat terrible, et je sens qu'il me consume peu-à-peu. Cela ne seroit point arrivé, si je m'étois aperçu du dernier grain de la grenade, et que je l'eusse avalé comme les autres, lorsque j'étois changée en coq. Le génie s'y étoit réfugié comme en son dernier retranchement ; et de là dépendoit le succès du combat, qui auroit été heureux et sans danger pour moi. Cette faute m'a obligée de recourir au feu, et de combattre avec ces puissantes armes, comme je l'ai fait entre le ciel et la terre, et en votre présence. Malgré le pouvoir de son art redoutable et son expérience, j'ai fait connoître au génie que j'en savois plus que lui ; je l'ai vaincu, et réduit en cendres. Mais je ne puis échapper à la mort qui s'approche...

Scheherazade interrompit en cet endroit l'histoire du second Calender, et dit au sultan : « Sire, le jour qui paroît, m'avertit de n'en pas dire davantage ; mais si votre majesté veut bien encore me laisser vivre jusqu'à demain, elle entendra la fin de cette histoire. » Schahriar y consentit, et se leva suivant sa coutume, pour aller vaquer aux affaires de son empire.

LII^e NUIT.

LA sultane, éveillée, prit aussitôt la parole, et poursuivit ainsi

l'histoire du second Calender :

» Madame, dit le Calender à Zobéïde, le sultan laissa la princesse Dame de beauté achever le récit de son combat ; et quand elle l'eut fini, il lui dit d'un ton qui marquoit la vive douleur dont il étoit pénétré : « Ma fille, vous voyez en quel état est votre père. Hélas ! je m'étonne que je sois encore en vie. L'eunuque votre gouverneur est mort, et le prince que vous venez de délivrer de son enchantement, a perdu un œil. » Il n'en put dire davantage : les larmes, les soupirs et les sanglots lui coupèrent la parole. Nous fûmes extrêmement touchés de son affliction, sa fille et moi, et nous pleurâmes avec lui. Pendant que nous nous affligions comme à l'envi l'un de l'autre, la princesse se mit à crier : « Je brûle, je brûle. » Elle sentit que le feu qui la consumoit, s'étoit enfin emparé de tout son corps, et elle ne cessa de crier, je brûle, que la mort n'eût mis fin à ses douleurs insupportables. L'effet de ce feu fut si extraordinaire, qu'en peu de momens elle fut réduite toute en cendres comme le génie.

» Je ne vous dirai pas, madame, jusqu'à quel point je fus touché d'un spectacle si funeste. J'aurois mieux aimé être toute ma vie singe ou chien, que de voir ma bienfaitrice périr si misérablement. De son côté, le sultan, affligé au-delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, poussa des cris pitoyables en se donnant de grands coups à la tête et sur la poitrine, jusqu'à ce que succombant à son désespoir, il s'évanouit et me fit craindre pour sa vie. Cependant les eunuques et les officiers accoururent aux cris du sultan, qu'ils n'eurent pas peu de peine à faire revenir de sa foiblesse. Ce prince et moi n'eûmes pas besoin de leur faire un long récit de cette aventure pour les persuader de

la douleur que nous en avons : les deux monceaux de cendres en quoi la princesse et le génie avoient été réduits, la leur firent assez concevoir. Comme le sultan pouvoit à peine se soutenir, il fut obligé de s'appuyer sur ses eunuques, pour gagner son appartement.

» Dès que le bruit d'un événement si tragique se fut répandu dans le palais et dans la ville, tout le monde plaignit le malheur de la princesse Dame de beauté, et prit part à l'affliction du sultan. Pendant sept jours on fit toutes les cérémonies du plus grand deuil : on jeta au vent les cendres du génie ; on recueillit celles de la princesse dans un vase précieux, pour y être conservées ; et ce vase fut déposé dans un superbe mausolée que l'on bâtit au même endroit où les cendres avoient été recueillies.

» Le chagrin que conçut le sultan de la perte de sa fille, lui causa une maladie qui l'obligea de garder le lit un mois entier. Il n'avoit pas encore entièrement recouvré sa santé, qu'il me fit appeler. « Prince, me dit-il, écoutez l'ordre que j'ai à vous donner : il y va de votre vie si vous ne l'exécutez. » Je l'assurai que j'obéirois exactement. Après quoi, reprenant la parole : « J'avois toujours vécu, poursuivit-il , dans une parfaite félicité, et jamais aucun accident ne l'avoit traversée ; votre arrivée a fait évanouir le bonheur dont je jouissois. Ma fille est morte, son gouverneur n'est plus, et ce n'est que par un miracle que je suis en vie. Vous êtes donc la cause de tous ces malheurs, dont il n'est pas possible que je puisse me consoler. C'est pourquoi retirez-vous en paix ; mais retirez-vous incessamment, je périrois moi-même si vous demeuriez ici davantage ; car je suis persuadé que votre présence porte

malheur : c'est tout ce que j'avois à vous dire. Partez, et prenez garde de paroître jamais dans mes états ; aucune considération ne m'empêcheroit de vous en faire repentir. » Je voulus parler ; mais il me ferma la bouche par des paroles remplies de colère, et je fus obligé de m'éloigner de son palais.

» Rebuté, chassé, abandonné de tout le monde, et ne sachant ce que je deviendrois, avant que de sortir de la ville, j'entrai dans un bain, je me fis raser la barbe et les sourcils, et pris l'habit de Calender. Je me mis en chemin, en pleurant moins ma misère que les belles princesses dont j'avois causé la mort. Je traversai plusieurs pays sans me faire connoître ; enfin je résolus de venir à Bagdad, dans l'espérance de me faire présenter au Commandeur des croyans, et d'exciter sa compassion par le récit d'une histoire si étrange. J'y suis arrivé ce soir, et la première personne que j'ai rencontrée en arrivant, c'est le Calender notre frère qui vient de parler avant moi. Vous savez le reste, Madame, et pourquoi j'ai l'honneur de me trouver dans votre hôtel. »

Quand le second Calender eut achevé son histoire, Zobéïde, à qui il avoit adressé la parole, lui dit : « Voilà qui est bien ; allez, retirez-vous où il vous plaira, je vous en donne la permission. « Mais au lieu de sortir, il supplia aussi la dame de lui faire la même grâce qu'au premier Calender, auprès duquel il alla prendre place.

« Mais, sire, dit Scheherazade, en achevant ces derniers mots, il est jour, il ne m'est pas permis de continuer. J'ose assurer que quelqu'agréable que soit l'histoire du second Calender, celle du troisième n'est pas moins belle. Que votre majesté se consulte ; qu'elle voie si elle veut avoir la patience

de l'entendre. » Le sultan, curieux de savoir si elle étoit aussi merveilleuse que la première, se leva, résolu de prolonger encore la vie de Scheherazade, quoique le délai qu'il avoit accordé fût fini depuis plusieurs jours.

LIII^e NUIT.

» JE voudrois bien, dit Schahriar sur la fin de la nuit, entendre l'histoire du troisième Calender. » « Sire, répondit Scheherazade, vous allez être obéi. » Le troisième Calender, ajouta-t-elle, voyant que c'étoit à lui à parler, s'adressant, comme les autres, à Zobéïde, commença son histoire de cette manière :

1. [↑](#) Dervis ou Derviche ; ce nom, qui signifie *pauvre*, répond chez les Mahométans à celui de moines chez les Chrétiens. Il font vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Cependant Mévéléva, leur fondateur, leur a permis de rentrer dans le monde et même de se marier, si leur faiblesse l'exigeoit. Ils portent de grosses chemises de serge, et n'ont qu'un manteau de gros drap, dont ils s'enveloppent. Leurs bonnets ressemblent assez bien à nos feutres, ou grands chapeaux blancs sans bord, et faits de poil de chameaux ; ils ont les jambes nues et la poitrine découverte ; leur ceinture est une lanière de cuir, à laquelle ils attachent des boucles d'ivoire, de porphyre, etc. Outre les jeûnes prescrits par l'Alcoran, ils en observent encore tous les jeudis : il ne leur est permis alors de manger qu'après le coucher du soleil.
2. [↑](#) Mot arabe qui signifie vieillard. On appelle ainsi dans l'Orient les chefs des communautés religieuses et séculières, et les docteurs distingués. La Mahométans donnent aussi ce nom à leurs prédicateurs.

HISTOIRE

DU

TROISIÈME CALENDER, FILS DE ROI.

« TRÈS-HONORABLE dame, ce que j'ai à vous raconter, est bien différent de ce que vous venez d'entendre. Les deux princes qui ont parlé avant moi, ont perdu chacun un œil par un effet de leur destinée ; et moi je n'ai perdu le mien que par ma faute, qu'en prévenant moi-même et cherchant mon propre malheur, comme vous l'apprendrez par la suite de mon discours.

» Je m'appelle Agib, et suis fils d'un roi qui se nommoit Cassib. Après sa mort, je pris possession de ses états, et établis mon séjour dans la même ville où il avoit demeuré. Cette ville est située sur le bord de la mer, elle a un port des plus beaux et des plus sûrs, avec un arsenal assez grand pour fournir à l'armement de cent cinquante vaisseaux de guerre, toujours prêts à servir dans l'occasion ; pour en équiper cinquante en marchandises, et autant de petites frégates légères pour les promenades et les divertissemens sur l'eau. Plusieurs belles provinces composoient mon royaume en terre ferme, avec un grand nombre d'isles considérables, presque toutes situées à la vue de ma capitale.

» Je visitai premièrement les provinces ; je fis ensuite armer

et équiper toute ma flotte, et j'allai descendre dans mes isles, pour me concilier, par ma présence, le cœur de mes sujets, et les affermir dans le devoir. Quelque temps après que j'en fus revenu, j'y retournai ; et ces voyages, en me donnant quelque teinture de la navigation, m'y firent prendre tant de goût, que je résolus d'aller faire des découvertes au-delà de mes isles. Pour cet effet, je fis équiper dix vaisseaux seulement. Je m'embarquai, et nous mîmes à la voile. Notre navigation fut heureuse pendant quarante jours de suite ; mais la nuit du quarante-unième, le vent devint contraire et même si furieux, que nous fûmes battus d'une tempête violente qui pensa nous submerger. Néanmoins, à la pointe du jour, le vent s'apaisa, les nuages se dissipèrent, et le soleil ayant ramené le beau temps, nous abordâmes à une isle, où nous nous arrêtâmes deux jours à prendre des rafraîchissemens. Cela étant fait, nous nous remîmes en mer. Après dix jours de navigation, nous commençons à espérer de voir terre ; car la tempête que nous avions essuyée, m'avoit détourné de mon dessein, et j'avois fait prendre la route de mes états, lorsque je m'aperçus que mon pilote ne savoit où nous étions. Effectivement, le dixième jour, un matelot, commandé pour faire la découverte au haut du grand mâ, rapporta qu'à la droite et à la gauche il n'avoit vu que le ciel et la mer qui bornassent l'horizon ; mais que devant lui, du côté où nous avions la proue, il avoit remarqué une grande noirceur.

» Le pilote changea de couleur à ce récit, jeta d'une main son turban sur le tillac, et de l'autre se frappant le visage : « Ah ! sire, s'écria-t-il, nous sommes perdus ! Personne de nous ne peut échapper au danger où nous nous trouvons ; et avec toute

mon expérience, il n'est pas en mon pouvoir de nous en garantir. » En disant ces paroles, il se mit à pleurer comme un homme qui croyoit sa perte inévitable ; et son désespoir jeta l'épouvante dans tout le vaisseau. Je lui demandai quelle raison il avoit de se désespérer ainsi. « Hélas ! sire, me répondit-il, la tempête que nous avons essuyée, nous a tellement égarés de notre route, que demain à midi nous nous trouverons près de cette noirceur, qui n'est autre chose que la Montagne Noire ; et cette Montagne Noire est une mine d'aimant, qui dès-à-présent attire toute votre flotte, à cause des clous et des ferremens qui entrent dans la structure des vaisseaux. Lorsque nous en serons demain à une certaine distance, la force de l'aimant sera si violente, que tous les clous se détacheront et iront se coller contre la montagne : vos vaisseaux se dissoudront, et seront submergés. Comme l'aimant a la vertu d'attirer le fer à soi, et de se fortifier par cette attraction, cette montagne, du côté de la mer, est couverte des clous d'une infinité de vaisseaux qu'elle a fait périr ; ce qui conserve et augmente en même temps cette vertu. Cette montagne, poursuit le pilote, est très-escarpée ; et au sommet, il y a un dôme de bronze fin, soutenu de colonnes du même métal ; au haut du dôme, paroît un cheval aussi de bronze, lequel porte un cavalier qui a la poitrine couverte d'une plaque de plomb, sur laquelle sont gravés des caractères talismaniques. La tradition, sire, ajouta-t-il, est que cette statue est la cause principale de la perte de tant de vaisseaux et de tant d'hommes qui ont été submergés en cet endroit, et qu'elle ne cessera d'être funeste à tous ceux qui auront le malheur d'en approcher jusqu'à ce qu'elle soit renversée. »

» Le pilote, ayant tenu ce discours, se remit à pleurer, et ses larmes excitèrent celles de tout l'équipage. Je ne doutai pas moi-même que je ne fusse arrivé à la fin de mes jours. Chacun toutefois ne laissa pas de songer à sa conservation, et de prendre pour cela toutes les mesures possibles ; et dans l'incertitude de l'événement, ils se firent tous héritiers les uns des autres, par un testament en faveur de ceux qui se sauveroient.

» Le lendemain matin, nous aperçûmes à découvert la Montagne Noire ; et l'idée que nous en avions conçue, nous la fit paroître plus affreuse qu'elle n'étoit. Sur le midi, nous nous en trouvâmes si près, que nous éprouvâmes ce que le pilote nous avoit prédit. Nous vîmes voler les clous et tous les autres ferremens de la flotte vers la montagne, où, par la violence de l'attraction, ils se collèrent avec un bruit horrible. Les vaisseaux s'entr'ouvrirent, et s'abymèrent dans la mer, qui étoit si haute en cet endroit, qu'avec la sonde nous n'aurions pu en découvrir la profondeur. Tous mes gens furent noyés ; mais Dieu eut pitié de moi, et permit que je me sauvasse, en me saisissant d'une planche qui fut poussée par le vent, droit au pied de la montagne. Je ne me fis pas le moindre mal, mon bonheur m'ayant fait aborder à un endroit où il y a voit des degrés pour monter au sommet...

Scheherazade vouloit poursuivre ce conte ; mais le jour qui vint à paroître, lui imposa silence. Le sultan jugea bien par ce commencement, que la sultane ne l'avoit pas trompé. Ainsi, i n'y a pas lieu de s'étonner s'il ne la fit pas encore mourir ce jour-là.

LIV^e NUIT.

« Au nom de Dieu, ma sœur, s'écria le lendemain Dinarzade, continuez, je vous en conjure, l'histoire du troisième Calender. » Ma chère sœur, répondit Scheherazade, voici comment ce prince la reprit :

« À la vue de ces degrés, dit-il (car il n'y avoit pas de terrain ni à droite ni à gauche où l'on pût mettre le pied, et par conséquent se sauver), je remerciai Dieu, et invoquai son saint nom en commençant à monter. L'escalier étoit si étroit, si roide et si difficile, que pour peu que le vent eût eu de violence, il m'auroit renversé et précipité dans la mer. Mais enfin, j'arrivai jusqu'au bout sans accident ; j'entrai sous le dôme, et me prosternant contre terre, je remerciai Dieu de la grâce qu'il m'avoit faite.

» Je passai la nuit sous le dôme. Pendant que je dormois, un vénérable vieillard m'apparut, et me dit : « Écoute, Agib : lorsque tu seras éveillé, creuse la terre sous tes pieds. Tu y trouveras un arc de bronze, et trois flèches de plomb, fabriquées sous certaines constellations, pour délivrer le genre humain de tant de maux qui le menacent. Tire les trois flèches contre la statue : le cavalier tombera dans la mer, et le cheval de ton côté, que tu enterreras au même endroit d'où tu auras tiré l'arc et les flèches. Cela étant fait, la mer s'enflera, et montera jusqu'au pied du dôme, à la hauteur de la montagne. Lorsqu'elle y sera montée, tu verras aborder une chaloupe, où

il n'y aura qu'un seul homme avec une rame à chaque main. Cet homme sera de bronze, mais différent de celui que tu auras renversé. Embarque-toi avec lui sans prononcer le nom de Dieu, et te laisse conduire. Il te conduira en dix jours dans une autre mer, où tu trouveras le moyen de retourner chez toi sain et sauf, pourvu que, comme je le l'ai déjà dit, tu ne prononces pas le nom de Dieu pendant tout le voyage. »

» Tel fut le discours du vieillard. D'abord que je fus éveillé, je me levai extrêmement consolé de cette vision, et je ne manquai pas de faire ce que le vieillard m'avoit commandé. Je déterrai l'arc et les flèches, et les tirai contre le cavalier. À la troisième flèche, je le renversai dans la mer, et le cheval tomba de mon côté. Je l'enterrai à la place de l'arc et des flèches, et dans cet intervalle, la mer s'enflât et s'éleva peu-à-peu. Lorsqu'elle fut arrivée au pied du dôme, à la hauteur de la montagne, je vis de loin sur la mer une chaloupe qui venoit à moi. Je bénis Dieu, voyant que les choses succédoient conformément au songe que j'avois eu.

» Enfin la chaloupe aborda, et j'y vis l'homme de bronze tel qu'il m'avoit été dépeint. Je m'embarquai, et me gardai bien de prononcer le nom de Dieu ; je ne dis pas même un seul autre mot. Je m'assis ; et l'homme de bronze recommença de ramer en s'éloignant de la montagne. Il vogua sans discontinuer jusqu'au neuvième jour que je vis des isles, qui me firent espérer que je serois bientôt hors du danger que j'avois à craindre. L'excès de ma joie me fit oublier la défense qui m'avoit été faite : « Dieu soit béni, dis-je alors ! Dieu soit loué ! »

» Je n'eus pas achevé ces paroles, que la chaloupe s'enfonça

dans la mer avec l'homme de bronze. Je demeurai sur l'eau, et je nageai le reste du jour du côté de la terre qui me parut la plus voisine. Une nuit fort obscure succéda ; et comme je ne savois plus où j'étois, je nageois à l'aventure. Mes forces s'épuisèrent à la fin, et je commençois à désespérer de me sauver, lorsque le vent venant à se fortifier, une vague plus grosse qu'une montagne, me jeta sur une plage, où elle me laissa en se retirant. Je me hâtai aussitôt de prendre terre, de crainte qu'une autre vague ne me reprît ; et la première chose que je fis, fut de me dépouiller, d'exprimer l'eau de mon habit, et de l'étendre pour le faire sécher sur le sable qui étoit encore échauffé de la chaleur du jour.

» Le lendemain, le soleil eut bientôt achevé de sécher mon habit. Je le repris, et m'avançai pour reconnoître où j'étois. Je n'eus pas marché long-temps, que je connus que j'étois dans une petite isle déserte fort agréable, où il y avoit plusieurs sortes d'arbres fruitiers et sauvages. Mais je remarquai qu'elle étoit considérablement éloignée de terre, ce qui diminua fort la joie que j'avois d'être échappé de la mer. Néanmoins je me remettois à Dieu du soin de disposer de mon sort selon sa volonté, quand j'aperçus un petit bâtiment qui venoit de terre ferme à pleines voiles, et avoit la proue sur l'isle où j'étois.

» Comme je ne doutois pas qu'il n'y vînt mouiller, et que j'ignorois si les gens qui étoient dessus, seroient amis ou ennemis, je crus ne devoir pas me montrer d'abord. Je montai sur un arbre fort touffu, d'où je pouvois impunément examiner leur contenance. Le bâtiment vint se ranger dans une petite anse, où débarquèrent dix esclaves qui portoient une pelle et d'autres instrumens propres à remuer la terre. Ils marchèrent

vers le milieu de l'isle, ou je les vis s'arrêter et remuer la terre quelque temps ; et à leur action, il me parut qu'ils levoient une trappe. Ils retournèrent ensuite au bâtiment, débarquèrent plusieurs sortes de provisions et de meubles, et en firent chacun une charge, qu'ils portèrent à l'endroit ou ils avoient remué la terre ; ils y descendirent ; ce qui me fit comprendre qu'il y avoit là un lieu souterrain. Je les vis encore une fois aller au vaisseau, et en ressortir peu de temps après avec un vieillard qui menoit avec lui un jeune homme de quatorze ou quinze ans, très-bien fait. Ils descendirent tous où la trappe avoit été levée ; et lorsqu'ils furent remontés, qu'ils eurent abaissé la trappe, qu'ils l'eurent recouverte de terre, et qu'ils reprirent le chemin de l'anse où étoit le navire, je remarquai que le jeune homme n'étoit pas avec eux ; d'où je conclus qu'il étoit resté dans le lieu souterrain : circonstance qui me causa un extrême étonnement.

» Le vieillard et les esclaves se rembarquèrent ; et le bâtiment ayant remis à la voile, reprit la route de la terre ferme. Quand je le vis si éloigné, que je ne pouvois être aperçu de l'équipage, je descendis de l'arbre, et me rendis promptement à l'endroit où j'avois vu remuer la terre. Je la remuai à mon tour, jusqu'à ce que trouvant une pierre de deux ou trois pieds en quarré, je la levai, et je vis qu'elle couvroit l'entrée d'un escalier aussi de pierre. Je le descendis, et me trouvai au bas dans une grande chambre où il y avoit un tapis de pied et un sofa garni d'un autre tapis et de coussins d'une riche étoffe, où le jeune homme étoit assis avec un éventail à la main. Je distinguai toutes ces choses à la clarté de deux bougies, aussi bien que des fruits et des pots de fleurs qu'il

avoit près de lui. Le jeune homme fut effrayé de me voir ; mais pour le rassurer, je lui dis en entrant : « Qui que vous soyez, seigneur, ne craignez rien : un roi et fils de roi, tel que je le suis, n'est pas capable de vous faire la moindre injure. C'est au contraire votre bonne destinée qui a voulu apparemment que je me trouvasse ici pour vous tirer de ce tombeau, où il semble qu'on vous ait enterré tout vivant pour des raisons que j'ignore. Mais ce qui m'embarrasse, et ce que je ne puis concevoir (car je vous dirai que j'ai été témoin de tout ce qui s'est passé depuis que vous êtes arrivé dans cette isle), c'est qu'il m'a paru que vous vous êtes laissé ensevelir dans ce lieu sans résistance...

Scheherazade se tut en cet endroit ; et le sultan se leva très-impatient d'apprendre pourquoi ce jeune homme avoit ainsi été abandonné dans une isle déserte ; ce qu'il se promit d'entendre la nuit suivante.

LV^e NUIT.

DINARZADE, lorsqu'il en fut temps, appela la sultane ; et Scheherazade, sans se faire prier, poursuivit de cette sorte l'histoire du troisième Calender :

» Le jeune homme, continua le troisième Calender, se rassura à ces paroles, et me pria, d'un air riant, de m'asseoir près de lui. Dès que je fus assis : « Prince, me dit-il, je vais vous apprendre une chose qui vous surprendra par sa singularité. Mon père est un marchand joaillier qui a acquis de grands biens par son travail et par son habileté dans sa

profession. Il a un grand nombre d'esclaves et de commissionnaires, qui font des voyages par mer sur des vaisseaux qui lui appartiennent, afin d'entretenir les correspondances qu'il a en plusieurs cours où il fournit les pierreries dont on a besoin. Il y avoit long-temps qu'il étoit marié sans avoir eu d'enfans, lorsqu'il apprit qu'il auroit un fils, dont la vie néanmoins ne seroit pas de longue durée ; ce qui lui donna beaucoup de chagrin a son réveil. Quelques jours après, ma mère lui annonça qu'elle étoit grosse ; et le temps qu'elle croyoit avoir conçu, s'accordoit fort avec le jour du songe de mon père. Elle accoucha de moi dans le terme des neuf mois, et ce fut une grande joie dans la famille. Mon père, qui avoit exactement observé le moment de ma naissance, consulta les astrologues, qui lui dirent : « Votre fils vivra sans nul accident jusqu'à l'âge de quinze ans. Mais alors il courra risque de perdre la vie, et il sera difficile qu'il en échappe. Si néanmoins son bonheur veut qu'il ne périsse pas, sa vie sera de longue durée. C'est qu'en ce temps-là, ajoutèrent-ils, la statue équestre de bronze qui est au haut de la montagne d'aimant, aura été renversée dans la mer par le prince Agib, fils du roi de Cassib, et que les astres marquent, que cinquante jours après, votre fils doit être tué par ce prince. » Comme cette prédiction s'accordoit avec le songe de mon père, il en fut vivement frappé et affligé. Il ne laissa pas pourtant de prendre beaucoup de soin de mon éducation, jusqu'à cette présente année, qui est la quinzième de mon âge. Il apprit hier, que depuis dix jours, le cavalier de bronze avoit été jeté dans la mer par le prince que je viens de vous nommer. Cette nouvelle lui a coûté tant de pleurs, et causé tant d'alarmes, qu'il n'est pas reconnoissable dans l'état où il est. Sur la prédiction des astrologues, il a

cherché les moyens de tromper mon horoscope, et de me conserver la vie. Il y a long-temps qu'il a pris la précaution de faire bâtir cette demeure, pour m'y tenir caché durant cinquante jours, dès qu'il apprendroit que la statue avoit été renversée. C'est pourquoi, comme il a su qu'elle l'étoit depuis dix jours, il est venu promptement me cacher ici, et il a promis que dans quarante il viendrait me reprendre. Pour moi, ajouta-t-il, j'ai bonne espérance ; et je ne crois pas que le prince Agib vienne me chercher sous terre, au milieu d'une isle déserte. Voilà, seigneur, ce que j'avois à vous dire. »

« Pendant que le fils du joaillier me racontoit son histoire, je me moquois en moi-même des astrologues qui avoient prédit que je lui ôterois la vie ; et je me sentois si éloigné de vérifier la prédiction, qu'à peine eut-il achevé de parler, je lui dis avec transport : « Mon cher seigneur, ayez de la confiance en la bonté de Dieu, et ne craignez rien. Comptez que c'étoit une dette que vous aviez à payer, et que vous en êtes quitte dès-à-présent. Je suis ravi, après avoir fait naufrage, de me trouver heureusement ici pour vous défendre contre ceux qui voudroient attenter à votre vie. Je ne vous abandonnerai pas durant ces quarante jours que les vaines conjectures des astrologues vous font appréhender. Je vous rendrai, pendant ce temps-là, tous les services qui dépendront de moi. Après cela, je profiterai de l'occasion de gagner la terre ferme, en m'embarquant avec vous sur votre bâtiment, avec la permission de votre père et la vôtre ; et quand je serai de retour en mon royaume, je n'oublierai point l'obligation que je vous aurai, et je tâcherai de vous en témoigner ma reconnoissance, de la manière que je le devrai. »

» Je rassurai, par ce discours, le fils du joaillier, et m'attirai sa confiance. Je me gardai bien, de peur de l'épouvanter, de lui dire que j'étois cet Agib qu'il craignoit, et je pris grand soin de ne lui en donner aucun soupçon. Nous nous entretînmes de plusieurs choses jusqu'à la nuit, et je connus que le jeune homme avoit beaucoup d'esprit. Nous mangeâmes ensemble de ses provisions. Il en avoit une si grande quantité, qu'il en auroit eu de reste au bout de quarante jours, quand il auroit eu d'autres hôtes que moi. Après le souper, nous continuâmes à nous entretenir quelque temps, et ensuite nous nous couchâmes.

» Le lendemain à son lever, je lui présentai le bassin et l'eau. Il se lava, je préparai le dîner, et le servis quand il fut temps. Après le repas, j'inventai un jeu pour nous désennuyer, non-seulement ce jour-là, mais encore les suivans. Je préparai le souper de la même manière que j'avois apprêté le dîner. Nous soupâmes et nous nous couchâmes comme le jour précédent. Nous eûmes le temps de contracter amitié ensemble. Je m'aperçus qu'il avoit de l'inclination pour moi ; et de mon côté, j'en avois conçu une si forte pour lui, que je me disois souvent à moi-même, que les astrologues qui avoient prédit au père que son fils seroit tué par mes mains, étoient des imposteurs, et qu'il n'étoit pas possible que je pusse commettre une si méchante action. Enfin, madame, nous passâmes trente-neuf jours le plus agréablement du monde dans ce lieu souterrain.

» Le quarantième arriva. Le matin, le jeune homme en s'éveillant, me dit avec un transport de joie dont il ne fut pas le maître : « Prince, me voilà aujourd'hui au quarantième jour, et

je ne suis pas mort, grâces à Dieu et à votre bonne compagnie. Mon père ne manquera pas tantôt de vous en marquer sa reconnaissance, et de vous fournir tous les moyens et toutes les commodités nécessaires pour vous en retourner dans votre royaume. Mais en attendant, ajouta-t-il, je vous supplie de vouloir bien faire chauffer de l'eau pour me laver tout le corps dans le bain portatif ; je veux me décrasser et changer d'habit, pour mieux recevoir mon père. » Je mis de l'eau sur le feu ; et lorsqu'elle fut tiède, j'en remplis le bain portatif. Le jeune homme se mit dedans ; je le lavai et le frottai moi-même. Il en sortit ensuite, se coucha dans son lit que j'avois préparé, et je le couvris de sa couverture. Après qu'il se fut reposé, et qu'il eut dormi quelque temps : « Mon prince, me dit-il, obligez-moi de m'apporter un melon et du sucre, que j'en mange pour me rafraîchir. »

De plusieurs melons qui nous restoient, je choisis le meilleur, et le mis dans un plat ; et comme je ne trouvois pas de couteau pour le couper, je demandai au jeune homme s'il ne savoit pas où il y en avoit. Il y en a un, me répondit-il, sur cette corniche au-dessus de ma tête. Effectivement, j'y en aperçus un ; mais je me pressai si fort pour le prendre, et dans le temps que je l'avois à la main, mon pied s'embarrassa de sorte dans la couverture, que je glissai, et je tombai si malheureusement sur le jeune homme, que je lui enfonçai le couteau dans le cœur. Il expira dans le moment.

« À ce spectacle, je poussai des cris épouvantables. Je me frappai la tête, le visage et la poitrine. Je déchirai mon habit, et me jetai par terre avec une douleur et des regrets inexprimables. » Hélas ! m'écriai-je, il ne lui restoit que

quelques heures pour être hors du danger contre lequel il avoit cherché un asile ; et dans le temps que je compte moi-même que le péril est passé, c'est alors que je deviens son assassin, et que je rends la prédiction véritable. Mais, Seigneur, ajoutai-je en levant la tête et les mains au ciel, je vous en demande pardon ; et si je suis coupable de sa mort, ne me laissez pas vivre plus long-temps...

Scheherazade, voyant paroître le jour en cet endroit, fut obligée d'interrompre ce récit funeste. Le sultan des Indes en fut ému ; et se sentant quelque inquiétude sur ce que deviendrait après cela le Calender, il se garda bien de faire mourir ce jour-là Scheherazade, qui seule pouvoit le tirer de peine.

LVI^e NUIT.

LA sultane, engagée par sa sœur à raconter ce qui se passa après la mort du jeune homme, prit la parole, et continua de cette sorte :

» Madame, poursuivit le troisième Calender en s'adressant à Zobéide, après le malheur qui venoit de m'arriver, j'aurois reçu la mort sans frayeur, si elle s'étoit présentée à moi. Mais le mal, ainsi que le bien, ne nous arrive pas toujours lorsque nous le souhaitons. Néanmoins, faisant réflexion que mes larmes et ma douleur ne feroient pas revivre le jeune homme, et que les

quarante jours finissant, je pouvois être surpris par son père, je sortis de cette demeure souterraine, et montai au haut de l'escalier. J'abaissai la grosse pierre sur l'entrée, et la couvris de terre.

» J'eus à peine achevé, que portant la vue sur la mer du côté de la terre ferme, j'aperçus le bâtiment qui venoit reprendre le jeune homme. Alors me consultant sur ce que j'avois à faire, je dis en moi-même : « Si je me fais voir, le vieillard ne manquera pas de me faire arrêter et massacrer peut-être par ses esclaves, quand il aura vu son fils dans l'état où je l'ai mis. Tout ce que je pourrai alléguer pour me justifier, ne le persuadera point de mon innocence. Il vaut mieux, puisque j'en ai le moyen, me soustraire à son ressentiment, que de m'y exposer. » Il y avoit près du lieu souterrain un gros arbre, dont l'épais feuillage me parut propre à me cacher. J'y montai, et je ne me fus pas plutôt placé de manière que je ne pouvois être aperçu, que je vis aborder le bâtiment au même endroit que la première fois.

» Le vieillard et les esclaves débarquèrent bientôt, et s'avancèrent vers la demeure souterraine, d'un air qui marquoit qu'ils avoient quelque espérance ; mais lorsqu'ils virent la terre nouvellement remuée, ils changèrent de visage, et particulièrement le vieillard. Ils levèrent la pierre, et descendirent. Ils appellent le jeune homme par son nom, il ne répond point : leur crainte redouble ; ils le cherchent et le trouvent enfin étendu sur son lit, avec le couteau au milieu du cœur ; car je n'avois pas eu le courage de l'ôter. À cette vue, ils poussèrent des cris de douleur, qui renouvelèrent la mienne : le vieillard tomba évanoui ; ses esclaves, pour lui donner de l'air,

l'apportèrent en haut entre leurs bras, et le posèrent au pied de l'arbre où j'étois. Mais malgré tous leurs soins, ce malheureux père demeura long-temps en cet état, et leur fit plus d'une fois désespérer de sa vie.

» Il revint toutefois de ce long évanouissement. Alors les esclaves apportèrent le corps de son fils, revêtu de ses plus beaux habillemens, et dès que la fosse qu'on lui faisoit, fut achevée, on l'y descendît. Le vieillard, soutenu par deux esclaves, et le visage baigné de larmes, lui jeta le premier un peu de terre, après quoi les esclaves en comblèrent la fosse.

» Cela étant fait, l'ameublement de la demeure souterraine fut enlevé et embarqué avec le reste des provisions. Ensuite le vieillard, accablé de douleurs, ne pouvant se soutenir, fut mis sur une espèce de brancard, et transporté dans le vaisseau, qui remit à la voile. Il s'éloigna de l'isle en peu de temps, et je le perdis de vue...

Le jour, qui éclairait déjà l'appartement du sultan des Indes, obligea Scheherazade à s'arrêter en cet endroit. Schahriar se leva à son ordinaire, et par la même raison que le jour précédent, prolongea encore la vie de la sultane qu'il laissa avec Dinarzade.

LVII^e NUIT.

LE lendemain, Scheherazade, poursuivant les aventures du

troisième Calender, dit : Ma sœur, vous saurez que ce prince continua de les raconter ainsi à Zobéïde et à sa compagnie :

» Après le départ, dit-il, du vieillard, de ses esclaves et du navire, je restai seul dans l'isle : je passois la nuit dans la demeure souterraine qui n'avoit pas été rebouchée, et le jour, je me promenois autour de l'isle, et m'arrêtois dans les endroits les plus propres à prendre du repos, quand j'en avois besoin.

» Je menai cette vie ennuyeuse pendant un mois. Au bout de ce temps-là, je m'aperçus que la mer diminueoit considérablement, et que l'isle devenoit plus grande ; il sembloit que la terre ferme s'approchoit. Effectivement, les eaux devinrent si basses, qu'il n'y avoit plus qu'un petit trajet de mer entre moi et la terre ferme. Je le traversai, et n'eus de l'eau que jusqu'à mi-jambe. Je marchai si long-temps sur la plage et sur le sable, que j'en fus très-fatigué. À la fin, je gagnai un terrain plus ferme ; et j'étois déjà assez éloigné de la mer, lorsque je vis fort loin devant moi comme un grand feu ; ce qui me donna quelque joie. « Je trouverai quelqu'un, disois-je, et il n'est pas possible que ce feu se soit allumé de lui-même. » Mais à mesure que je m'en approchois, mon erreur se dissipoit, et je reconnus bientôt que ce que j'avois pris pour du feu, étoit un château de cuivre rouge, que les rayons du soleil faisoient paroître de loin comme enflammé.

» Je m'arrêtai près de ce château, et m'assis, autant pour en considérer la structure admirable, que pour me remettre un peu de ma lassitude. Je n'avois pas encore donné à cette maison magnifique toute l'attention qu'elle méritoit, quand j'aperçus dix jeunes hommes fort bien faits, qui paroissoient venir de la promenade. Mais, ce qui me parut assez surprenant, ils étoient

tous borgnes de l'œil droit. Ils accompagnoient un vieillard d'une taille haute, et d'un air vénérable.

» J'étois étrangement étonné de rencontrer tant de borgnes à la fois, et tous privés du même œil. Dans le temps que je cherchois dans mon esprit par quelle aventure ils pouvaient être rassemblés, ils m'abordèrent et me témoignèrent de la joie de me voir. Après les premiers complimens, ils me demandèrent ce qui m'avoit amené là. Je leur répondis que mon histoire étoit un peu longue, et que s'ils vouloient prendre la peine de s'asseoir, je leur donnerois la satisfaction qu'ils souhaitoient. Ils s'assirent, et je leur racontai ce qui m'étoit arrivé depuis que j'étois sorti de mon royaume jusqu'alors ; ce qui leur causa une grande surprise.

» Après que j'eus achevé mon discours, ces jeunes seigneurs me prièrent d'entrer avec eux dans le château. J'acceptai leur offre ; nous traversâmes une enfilade de salles, d'antichambres, de chambres et de cabinets fort proprement meublés, et nous arrivâmes dans un grand salon où il y avoit en rond dix petits sofas bleus et séparés, tant pour s'asseoir et se reposer le jour, que pour dormir la nuit. Au milieu de ce rond étoit un onzième sofa moins élevé, et de la même couleur, sur lequel se plaça le vieillard dont on a parlé ; et les jeunes seigneurs s'assirent sur les dix autres.

» Comme chaque sofa ne pouvoit tenir qu'une personne, un de ces jeunes gens me dit : « Camarade, asseyez-vous sur le tapis au milieu de la place, et ne vous informez de quoi que ce soit qui nous regarde, non plus que du sujet pourquoi nous sommes tous borgnes de l'œil droit ; contentez-vous de voir, et ne portez pas plus loin votre curiosité. »

« Le vieillard ne demeura pas long-temps assis ; il se leva et sortit ; mais il revint quelques momens après, apportant le souper des dix seigneurs, auxquels ils distribua à chacun sa portion en particulier. Il me servit aussi la mienne, que je mangeai seul à l'exemple des autres ; et sur la fin du repas, le même vieillard nous présenta une tasse de vin à chacun.

» Mon histoire leur avoit paru si extraordinaire, qu'ils me la firent répéter à l'issue du souper, et elle donna lieu à un entretien qui dura une grande partie de la nuit. Un des seigneurs, faisant réflexion qu'il étoit tard, dit au vieillard : « Vous voyez qu'il est temps de dormir, et vous ne nous apportez pas de quoi nous acquitter de notre devoir. » À ces mots, le vieillard se leva, et entra dans un cabinet, d'où il apporta sur sa tête dix bassins l'un après l'autre, tous couverts d'une étoffe bleue. Il en posa un avec un flambeau devant chaque seigneur.

» Ils découvrirent leurs bassins, dans lesquels il y avoit de la cendre, du charbon en poudre, et du noir à noircir. Ils mêlèrent toutes ces choses ensemble, et commencèrent à s'en frotter et barbouiller le visage, de manière qu'ils étoient affreux à voir. Après s'être noircis de la sorte, ils se mirent à pleurer, à se lamenter et à se frapper la tête et la poitrine, en criant sans cesse : « Voilà le fruit de notre oisiveté et de nos débauches. »

» Ils passèrent presque toute la nuit dans cette étrange occupation. Ils la cessèrent enfin ; après quoi le vieillard leur apporta de l'eau dont ils se lavèrent le visage et les mains ; ils quittèrent aussi leurs habits, qui étoient gâtés, et en prirent d'autres ; de sorte qu'il ne paroissoit pas qu'ils eussent rien fait des choses étonnantes dont je venois d'être spectateur.

» Jugez, madame, de la contrainte où j'avois été durant tout ce temps-là. J'avois été mille fois tenté de rompre le silence que ces seigneurs m'avoient imposé, pour leur faire des questions ; et il me fut impossible de dormir le reste de la nuit.

» Le jour suivant, d'abord que nous fûmes levés, nous sortîmes pour prendre l'air, et alors je leur dis : « Seigneurs, je vous déclare que je renonce à la loi que vous me prescrivîtes hier au soir ; je ne puis l'observer. Vous êtes des gens sages, et vous avez tous de l'esprit infiniment, vous me l'avez fait assez connoître ; néanmoins je vous ai vu faire des actions dont toutes autres personnes que des insensés, ne peuvent être capables. Quelque malheur qui puisse m'arriver, je ne saurois m'empêcher de vous demander pourquoi vous vous êtes barbouillé le visage de cendre, de charbon et de noir à noircir, et enfin pourquoi vous n'avez tous qu'un œil ; il faut que quelque chose de singulier en soit la cause ; c'est pourquoi je vous conjure de satisfaire ma curiosité. » À des instances si pressantes, ils ne répondirent rien, sinon que les demandes que je leur faisois, ne me regardoient pas ; que je n'y avois pas le moindre intérêt, et que je demeurasse en repos.

» Nous passâmes la journée à nous entretenir de choses indifférentes ; et quand la nuit fut venue, après avoir tous soupé séparément, le vieillard apporta encore les bassins bleus ; les jeunes seigneurs se barbouillèrent, ils pleurèrent, se frappèrent et crièrent : « Voilà le fruit de notre oisiveté et de nos débauches. » Ils firent le lendemain et les nuits suivantes, la même action.

» À la fin, je ne pus résister à ma curiosité, et je les priai très-sérieusement de la contenter, ou de m'enseigner par quel

chemin je pourrois retourner dans mon royaume ; car je leur dis qu'il ne m'étoit pas possible de demeurer plus long-temps avec eux, et d'avoir toutes les nuits un spectacle si extraordinaire, sans qu'il me fût permis d'en savoir les motifs.

» Un des seigneurs me répondit pour tous les autres : « Ne vous étonnez pas de notre conduite à votre égard ; si jusqu'à présent nous n'avons pas cédé à vos prières, ce n'a été que par pure amitié pour vous, et que pour vous épargner le chagrin d'être réduit au même état où vous nous voyez. Si vous voulez bien éprouver notre malheureuse destinée, vous n'avez qu'à parler, nous allons vous donner la satisfaction que vous nous demandez. » Je leur dis que j'étois résolu à tout événement. « Encore une fois, reprit le même seigneur, nous vous conseillons de modérer votre curiosité ; il y va de la perte de votre œil droit. » « Il n'importe, repartis-je, je vous déclare que si ce malheur m'arrive, je ne vous en tiendrai pas coupables, et que je ne l'imputerai qu'à moi-même. » Il me représenta encore, que quand j'aurois perdu un œil, je ne devois point espérer de demeurer avec eux, supposé que j'eusse cette pensée, parce que leur nombre étoit complet, et qu'il ne pouvoit pas être augmenté. Je leur dis que je me ferois un plaisir de ne me séparer jamais d'aussi honnêtes gens qu'eux ; mais que si c'étoit une nécessité, j'étois prêt encore à m'y soumettre, puisqu'à quelque prix que ce fût, je souhaitois qu'ils m'accordassent ce que je leur demandois.

« Les dix seigneurs, voyant que j'étois inébranlable dans ma résolution, prirent un mouton qu'ils égorgèrent ; et après lui avoir ôté la peau, ils me présentèrent le couteau dont ils s'étoient servis, et me dirent : « Prenez ce couteau, il vous

servira dans l'occasion que nous vous dirons bientôt. Nous allons vous coudre dans cette peau, dont il faut que vous vous enveloppiez ; ensuite nous vous laisserons sur la place, et nous nous retirerons. Alors un oiseau d'une grosseur énorme, qu'on appelle Roc^[1], paroîtra dans l'air, et vous prenant pour un mouton, fondra sur vous, et vous enlèvera jusqu'aux nues ; mais que cela ne vous épouvante pas. Il reprendra son vol vers la terre, et vous posera sur la cime d'une montagne. D'abord que vous vous sentirez à terre, fendez la peau avec le couteau, et développez-vous. Le Roc ne vous aura pas plutôt vu, qu'il s'envolera de peur, et vous laissera libre. Ne vous arrêtez point, marchez jusqu'à ce que vous arriviez à un château d'une grandeur prodigieuse, tout couvert de plaques d'or, de grosses émeraudes et d'autres pierreries fines. Présentez-vous à la porte, qui est toujours ouverte, et entrez. Nous avons été dans ce château tous tant que nous sommes ici. Nous ne vous disons rien de ce que nous y avons vu, ni de ce qui nous est arrivé ; vous l'apprendrez par vous-même. Ce que nous pouvons vous dire, c'est qu'il nous en coûte à chacun notre œil droit ; et la pénitence dont vous avez été témoin, est une chose que nous sommes obligés de faire pour y avoir été. L'histoire de chacun de nous en particulier, est remplie d'aventures extraordinaires, et on en feroit un gros livre ; mais nous ne pouvons vous en dire davantage...

En achevant ces mots, Scheherazade interrompit son conte, et dit au sultan des Indes : « Sire, comme ma sœur m'a réveillée aujourd'hui un peu plutôt que de coutume, je commençois à craindre d'ennuyer votre majesté ; mais voilà le jour qui paroît à propos, et m'impose silence. » La curiosité de

Schahriar l'emporta encore sur le serment cruel qu'il avoit fait.

LVIII^e NUIT.

DINARZADE ne fut pas si matineuse cette nuit que la précédente ; elle ne laissa pas néanmoins d'appeler la sultane avant le jour, et de prier sa sœur de continuer l'histoire du troisième Calender. Scheherazade la poursuivit ainsi, en faisant toujours parler le Calender à Zobéïde :

» Madame, un des dix seigneurs borgnes m'ayant tenu le discours que je viens de vous rapporter, je m'enveloppai dans la peau de mouton, muni du couteau qui m'avoit été donné ; et après que les jeunes seigneurs eurent pris la peine de me coudre dedans, ils me laissèrent sur la place, et se retirèrent dans le salon. Le Roc dont ils m'avoient parlé, ne fut pas longtemps à se faire voir ; il fondit sur moi, me prit entre ses griffes, comme un mouton, et me transporta au haut d'une montagne.

» Lorsque je me sentis à terre, je ne manquai pas de me servir du couteau ; je fendis la peau, me développai, et parus devant le Roc, qui s'envola dès qu'il m'aperçut. Ce Roc est un oiseau blanc, d'une grandeur et d'une grosseur monstrueuse. Pour sa force, elle est telle, qu'il enlève les éléphants dans les plaines, et les porte sur le sommet des montagnes, où il en fait sa pâture.

» Dans l'impatience que j'avois d'arriver au château, je ne perdis point de temps, et je pressai si bien le pas, qu'en moins d'une demi-journée, je m'y rendis ; et je puis dire que je le trouvai encore plus beau qu'on ne me l'avoit dépeint. La porte étoit ouverte. J'entrai dans une cour carrée et si vaste, qu'il y avoit autour quatre-vingt-dix-neuf portes de bois de sandal et d'aloës, et une d'or, sans compter celle de plusieurs escaliers magnifiques qui conduisoient aux appartemens d'en haut, et d'autres encore que je ne voyois pas. Les cent que je dis, donnoient entrée dans des jardins ou des magasins remplis de richesses, ou enfin dans des lieux qui renfermoient des choses surprenantes à voir.

» Je vis en face une porte ouverte, par où j'entrai dans un grand salon, où étoient assises quarante jeunes dames d'une beauté si parfaite, que l'imagination même ne sauroit aller au-delà. Elles étoient habillées très-magnifiquement. Elles se levèrent toutes ensemble, sitôt qu'elles m'aperçurent ; et sans attendre mon compliment, elles me dirent, avec de grandes démonstrations de joie : « Brave seigneur, soyez le bien venu, soyez le bien venu ; » et une d'entr'elles prenant la parole pour les autres : « Il y a long-temps, dit-elle, que nous attendions un cavalier comme vous. Votre air nous marque assez que vous avez toutes les bonnes qualités que nous pouvons souhaiter, et nous espérons que vous ne trouverez pas notre compagnie désagréable et indigne de vous. »

» Après beaucoup de résistance de ma part, elles me forcèrent de m'asseoir dans une place un peu élevée au-dessus des leurs ; comme je témoignois que cela me faisoit de la peine : « C'est votre place, me dirent-elles ; vous êtes de ce

moment notre seigneur, notre maître et notre juge, et nous sommes vos esclaves, prêtes à recevoir vos commandemens. »

» Rien au monde, madame, ne m'étonna tant que l'ardeur et l'empressement de ces belles filles à me rendre tous les services imaginables. L'une apporta de l'eau chaude, et me lava les pieds ; une autre me versa de l'eau de senteur sur les mains ; celles-ci apportèrent tout ce qui étoit nécessaire pour me faire changer d'habillement ; celles-là servirent une collation magnifique ; et d'autres enfin ne présentèrent le verre à la main, prêtes à me verser d'un vin délicieux ; et tout cela s'exécutoit sans confusion, avec un ordre, une union admirable et des manières dont j'étois charmé. Je bus et mangeai. Après quoi toutes les dames s'étant placées autour de moi, me demandèrent une relation de mon voyage. Je leur fis le récit de mes aventures, qui dura jusqu'à l'entrée de la nuit...

Scheherazade s'étant arrêtée en cet endroit, sa sœur lui en demanda la raison. « Ne voyez-vous pas bien qu'il est jour, répondit la sultane ? Pourquoi ne m'avez-vous pas plutôt éveillée ? » Le sultan, à qui l'arrivée du Calender au palais des quarante belles dames, promettoit d'agréables choses, ne voulant pas se priver du plaisir de les entendre, différa encore la mort de la sultane.

LIX^e NUIT.

DINARZADE ne fut pas plus diligente cette nuit que la dernière ; et il étoit presque jour, lorsqu'elle engagea la sultane à lui apprendre ce qui se passa dans le beau château. « Je vais vous le dire, répondit Scheherazade ; » et s'adressant au sultan : Sire, poursuivit-elle, le prince Calender reprit sa narration dans ces termes :

» Lorsque j'eus achevé de raconter mon histoire aux quarante dames, quelques-unes de celles qui étoient assises le plus près de moi, demeurèrent pour m'entretenir, pendant que d'autres, voyant qu'il étoit nuit, se levèrent pour aller chercher des bougies. Elles en apportèrent une prodigieuse quantité, qui répara merveilleusement la clarté du jour ; mais elles les disposèrent avec tant de symétrie, qu'il sembloit qu'on n'en pouvoit moins souhaiter.

» D'autres dames servirent une table de fruits secs, de confitures et d'autres mets propres à boire, et garnirent un buffet de plusieurs sortes de vins et de liqueurs ; et d'autres enfin parurent avec des instrumens de musique. Quand tout fut prêt, elles m'invitèrent à me mettre à table. Les dames s'y assirent avec moi, et nous y demeurâmes assez long-temps. Celles qui devoient jouer des instrumens et les accompagner de leurs voix, se levèrent et firent un concert charmant. Les autres commencèrent une espèce de bal, et dansèrent deux à deux les unes après les autres, de la meilleure grace du monde.

» Il étoit plus de minuit lorsque tous ces divertissemens finirent. Alors une des dames prenant la parole, me dit : « Vous êtes fatigué du chemin que vous avez fait aujourd'hui, il est temps que vous vous reposiez. Votre appartement est préparé ; mais avant que de vous y retirer, choisissez, de nous toutes,

celle qui vous plaira davantage, et menez-la coucher avec vous.» Je répondis que je me garderois bien de faire le choix qu'elles me proposoient, qu'elles étoient toutes également belles, spirituelles, dignes de mes respects et de mes services, et que je ne commettrois pas l'incivilité d'en préférer une aux autres.

» La même dame qui m'avoit parlé, reprit : « Nous sommes très-persuadées de votre honnêteté, et nous voyons bien que la crainte de faire naître de la jalousie entre nous vous retient ; mais que cette discrétion ne vous arrête pas ; nous vous avertissons que le bonheur de celle que vous choisirez, ne fera point de jalouses ; car nous sommes convenues que tous les jours, nous aurons l'une après l'autre le même honneur, et qu'au bout des quarante jours, ce sera à recommencer. Choisissez donc librement, et ne perdez pas un temps que vous devez donner au repos dont vous avez besoin. »

» Il fallut céder à leurs instances ; je présentai la main à la dame qui portoit la parole pour les autres. Elle me donna la sienne, et on nous conduisit à un appartement magnifique. On nous y laissa seuls, et les autres dames se retirèrent dans les leurs...

« Mais il est jour, sire, dit Scheherazade au sultan, et votre majesté voudra bien me permettre de laisser le prince Calender avec sa dame. » Schahriar ne répondit rien ; mais il dit en lui-même en se levant : « Il faut avouer que le conte est parfaitement beau ; j'aurois le plus grand tort du monde de ne me pas donner le loisir de l'entendre jusqu'à la fin. »

LX^e NUIT.

LE lendemain la sultane, à son réveil, dit à Dinarzade : Voici de quelle manière le troisième Calender reprit le fil de sa merveilleuse histoire :

» J'avois, dit-il, à peine achevé de m'habiller le lendemain, que les trente-neuf autres dames vinrent dans mon appartement toutes parées autrement que le jour précédent. Elles me souhaitèrent le bon jour, et me demandèrent des nouvelles de ma santé. Ensuite elles me conduisirent au bain, où elles me lavèrent elles-mêmes, et me rendirent malgré moi tous les services dont on y a besoin ; et lorsque j'en sortis, elles me firent prendre un autre habit qui étoit encore plus magnifique que le premier.

» Nous passâmes la journée presque toujours à table ; et quand l'heure de se coucher fut venue, elles me prièrent encore de choisir une d'entr'elles pour me tenir compagnie. Enfin, madame, pour ne vous point ennuyer en répétant toujours la même chose, je vous dirai que je passai une année entière avec les quarante dames, en les recevant dans mon lit l'une après l'autre, et que pendant tout ce temps-là cette vie voluptueuse ne fut point interrompue par le moindre chagrin.

» Au bout de l'année (rien ne pouvoit me surprendre davantage), les quarante dames, au lieu de se présenter à moi avec leur gaieté ordinaire, et de me demander comment je me portois, entrèrent un matin dans mon appartement les joues

baignées de pleurs. Elles vinrent m'embrasser tendrement l'une après l'autre, en me disant : « Adieu, cher prince, adieu, il faut que nous vous quittions. » Leurs larmes m'attendrirent. Je les suppliai de me dire le sujet de leur affliction et de cette séparation dont elles me parloient. « Au nom de Dieu, mes belles dames, ajoutai-je, apprenez-moi s'il est en mon pouvoir de vous consoler, ou si mon secours vous est inutile. » Au lieu de me répondre précisément : « Plût à Dieu, dirent-elles, que nous ne vous eussions jamais vu ni connu ! Plusieurs cavaliers, avant vous, nous ont fait l'honneur de nous visiter ; mais pas un n'avoit cette grâce, cette douceur, cet engouement et ce mérite que vous avez. Nous ne savons comment nous pourrions vivre sans vous. » En achevant ces paroles, elles recommencèrent à pleurer amèrement. « Mes aimables dames, repris-je, de grâce, ne me faites pas languir davantage : dites-moi la cause de votre douleur. » « Hélas ! répondirent-elles, quel autre sujet seroit capable de nous affliger, que la nécessité de nous séparer de vous ? Peut-être ne nous reverrons-nous jamais ! Si pourtant vous le vouliez bien, et si vous aviez assez de pouvoir sur vous pour cela, il ne seroit pas impossible de nous rejoindre. » « Mesdames, repartis-je, je ne comprends rien à ce que vous dites ; je vous prie de me parler plus clairement. » « Hé bien, dit une d'elles, pour vous satisfaire, nous vous dirons que nous sommes toutes princesses, filles de rois. Nous vivons ici ensemble avec l'agrément que vous avez vu ; mais au bout de chaque année, nous sommes obligées de nous absenter pendant quarante jours pour des devoirs indispensables, qu'il ne nous est pas permis de révéler ; après quoi nous revenons dans ce château. L'année est finie d'hier, il faut que nous vous quittions aujourd'hui ; c'est ce qui fait le

sujet de notre affliction. Avant que de partir, nous vous laisserons les clefs de toutes choses, particulièrement celles des cent portes, où vous trouverez de quoi contenter votre curiosité, et adoucir votre solitude pendant notre absence. Mais pour votre bien et pour notre intérêt particulier, nous vous recommandons de vous abstenir d'ouvrir la porte d'or. Si vous l'ouvrez, nous ne vous reverrons jamais ; et la crainte que nous en avons, augmente notre douleur. Nous espérons que vous profiterez de l'avis que nous vous donnons. Il y va de votre repos et du bonheur de votre vie : prenez-y garde. Si vous cédiez à votre indiscrete curiosité, vous vous feriez un tort considérable. Nous vous conjurons donc de ne pas commettre cette faute, et de nous donner la consolation de vous retrouver ici dans quarante jours. Nous emporterions bien la clef de la porte d'or avec nous ; mais ce seroit faire une offense à un prince tel que vous, que de douter de sa discrétion et de sa retenue...

Scheherazade vouloit continuer, mais elle vit paroître le jour. Le sultan, curieux de savoir ce que feroit le Calender seul dans le château après le départ des quarante dames, remit au jour suivant à s'en éclaircir.

LXI^e NUIT.

L'OFFICIEUSE Dinarzade s'étant réveillée assez long-temps avant le jour, appela la sultane, en lui disant : « Songez, ma

sœur, qu'il est temps de raconter au sultan, notre seigneur, la suite de l'histoire que vous avez commencée. » Scheherazade alors s'adressant à Schahriar, lui dit : Sire, votre majesté saura que le Calender poursuit ainsi son histoire :

» Madame, dit-il, le discours de ces belles princesses me causa une véritable douleur. Je ne manquai pas de leur témoigner que leur absence me causeroit beaucoup de peine, et je les remerciai des bons avis qu'elles me donnoient. Je les assurai que j'en profiterois, et que je ferois des choses encore plus difficiles pour me procurer le bonheur de passer le reste de mes jours avec des dames d'un si rare mérite. Nos adieux furent des plus tendres ; je les embrassai toutes l'une après l'autre ; elles partirent ensuite, et je restai seul dans le château.

» L'agrément de la compagnie, la bonne chère, les concerts, les plaisirs m'avoient tellement occupé durant l'année, que je n'avois pas eu le temps ni la moindre envie de voir les merveilles qui pouvoient être dans ce palais enchanté. Je n'avois pas même fait attention à mille objets admirables que j'avois tous les jours devant les yeux, tant j'avois été charmé de la beauté des dames, et du plaisir de les voir uniquement occupées du soin de me plaire. Je fus sensiblement affligé de leur départ ; et quoique leur absence ne dût être que de quarante jours, il me parut que j'allois passer un siècle sans elles.

» Je me promettois bien de ne pas oublier l'avis important qu'elles m'avoient donné, de ne pas ouvrir la porte d'or ; mais comme, à cela près, il m'étoit permis de satisfaire ma curiosité, je pris la première des clefs des autres portes, qui étoient rangées par ordre.

» J'ouvris la première porte, et j'entrai dans un jardin fruitier, auquel je crois que dans l'univers il n'y en a point qui soit comparable. Je ne pense pas même que celui que notre religion nous promet après la mort, puisse le surpasser. La symétrie, la propreté, la disposition admirable des arbres, l'abondance et la diversité des fruits de mille espèces inconnues, leur fraîcheur, leur beauté, tout ravissoit ma vue. Je ne dois pas négliger, madame, de vous faire remarquer que ce jardin délicieux étoit arrosé d'une manière fort singulière : des rigoles creusées avec art et proportion, portoient de l'eau abondamment à la racine des arbres qui en avoient besoin pour pousser leurs premières feuilles et leurs fleurs ; d'autres en portoient moins à ceux dont les fruits étoient déjà noués ; d'autres encore moins à ceux où ils grossissoient ; d'autres n'en portoient que ce qu'il en falloit précisément à ceux dont le fruit avoit acquis une grosseur convenable , et n'attendoit plus que la maturité ; mais cette grosseur surpassoit de beaucoup celle des fruits ordinaires de nos jardins. Les autres rigoles enfin qui aboutissoient aux arbres dont le fruit étoit mûr, n'avoient d'humidité que ce qui étoit nécessaire pour le conserver dans le même état sans le corrompre. Je ne pouvois me lasser d'examiner et d'admirer un si beau lieu ; et je n'en serois jamais sorti, si je n'eusse pas conçu dès-lors une plus grande idée des autres choses que je n'avois point vues. J'en sortis l'esprit rempli de ces merveilles ; je fermai la porte, et j'ouvris celle qui suivoit.

» Au lieu d'un jardin de fruits, j'en trouvai un de fleurs qui n'étoit pas moins singulier dans son genre. Il renfermoit un parterre spacieux, arrosé non pas avec la même profusion que

le précédent, mais avec un plus grand ménagement, pour ne pas fournir plus d'eau que chaque fleur n'en avoit besoin. La rose, le jasmin, la violette, le narcisse, l'hyacinthe, l'anemone, la tulipe, la renoncule, l'œillet, le lys et une infinité d'autres fleurs qui ne fleurissoient ailleurs qu'en différens temps, se trouvoient là fleuries toutes à la fois ; et rien n'étoit plus doux que l'air qu'on respiroit dans ce jardin.

» J'ouvris la troisième porte ; je trouvai une volière très-vaste. Elle étoit pavée de marbre de plusieurs sortes de couleurs, du plus fin, du moins commun. La cage étoit de sandal et de bois d'aloës ; elle renfermoit une infinité de rossignols, de chardonnerets, de serins, d'alouettes, et d'autres oiseaux encore plus harmonieux dont je n'avois entendu parler de ma vie. Les vases où étoit leur grain et leur eau, étoient de jaspe ou d'agate la plus précieuse. D'ailleurs, cette volière étoit d'une grande propreté : à voir son étendue, je jugeois qu'il ne falloit pas moins de cent personnes pour la tenir aussi nette qu'elle étoit ; personne toutefois n'y paroissoit, non plus que dans les jardins où j'avois été, dans lesquels je n'avois pas remarqué une mauvaise herbe, ni la moindre superfluité qui m'eût blessé la vue. Le soleil étoit déjà couché, et je me retirai charmé du ramage de cette multitude d'oiseaux qui cherchoient alors à se percher dans l'endroit le plus commode, pour jouir du repos de la nuit. Je me rendis à mon appartement, résolu d'ouvrir les autres portes les jours suivans, à l'exception de la centième.

Le lendemain, je ne manquai pas d'aller ouvrir la quatrième porte. Si ce que j'avois vu le jour précédent avoit été capable de me causer de la surprise, ce que je vis alors me ravit en

extase. Je mis le pied dans une grande cour environnée d'un bâtiment d'une architecture merveilleuse, dont je ne vous ferai point la description, pour éviter la prolixité. Ce bâtiment avoit quarante portes toutes ouvertes, dont chacune donnoit entrée dans un trésor ; et de ces trésors, il y en avoit plusieurs qui valoient mieux que les plus grands royaumes. Le premier contenoit des monceaux de perles ; et ce qui passe toute croyance, les plus précieuses, qui étoient grosses comme des œufs de pigeon, surpassoient en nombre les médiocres. Dans le second trésor, il y avoit des diamans, des escarboucles et des rubis, dans le troisième, des émeraudes ; dans le quatrième, de l'or en lingots ; dans le cinquième, de l'or monnoyé ; dans le sixième, de l'argent en lingots ; dans les deux suivans, de l'argent monnoyé. Les autres contenoient des améthistes, des chrysolites, des topazes, des opales, des turquoises, des hyacinthes, et toutes les autres pierres fines que nous connoissons, sans parler de l'agate, du jaspé, de la cornaline. Ce même trésor contenoit un magasin rempli, non-seulement de branches, mais même d'arbres entiers de corail.

» Rempli de surprise et d'admiration, je m'écriai, après avoir vu toutes ces richesses : « Non, quand tous les trésors de tous les rois de l'univers seroient assemblés en un même lieu, ils n'approcheroient pas de ceux-ci. Quel est mon bonheur de posséder tous ces biens avec tant d'aimables princesses !

» Je ne m'arrêterai point, madame, à vous faire le détail de toutes les autres choses rares et précieuses que je vis les jours suivans. Je vous dirai seulement qu'il ne me fallut pas moins de trente-neuf jours pour ouvrir les quatre-vingt-dix-neuf portes, et admirer tout ce qui s'offrit à ma vue. Il ne restoit

plus que la centième porte, dont l'ouverture m'étoit défendue...

Le jour, qui vint éclairer l'appartement du sultan des Indes, imposa silence à Scheherazade en cet endroit. Mais cette histoire faisoit trop de plaisir à Schahriar, pour qu'il n'en voulût pas entendre la suite le lendemain. Ce prince se leva dans cette résolution.

LXII^e NUIT.

DINARZADE, qui ne souhaitoit pas moins ardemment que Schahriar d'apprendre quelles merveilles pouvoient être renfermées sous la clef de la centième porte, appela la sultane de très-bonne heure, en la sollicitant d'achever la surprenante histoire du troisième Calender. Il la continua de cette sorte, dit Sheherazade :

» J'étois au Quarantième jour depuis le départ des charmantes princesses. Si j'avois pu ce jour-là conserver sur moi le pouvoir que je devois avoir, je serois aujourd'hui le plus heureux de tous les hommes, au lieu que j'en suis le plus malheureux. Elles devoient arriver le lendemain, et le plaisir de les revoir devoit servir de frein à ma curiosité ; mais par une foiblesse dont je ne cesserai jamais de me repentir, le succombai à la tentation du démon, qui ne me donna point de repos que je ne me fusse livré moi-même à la peine que j'ai

éprouvée.

» J'ouvris la porte fatale que j'avois promis de ne pas ouvrir. Je n'eus pas avancé le pied pour entrer, qu'une odeur assez agréable, mais contraire à mon tempérament, me fit tomber évanoui. Néanmoins je revins à moi ; et au lieu de profiter de cet avertissement, de refermer la porte et de perdre pour jamais l'envie de satisfaire ma curiosité, j'entrai. Après avoir attendu quelque temps que le grand air eût modéré cette odeur, je n'en fus plus incommodé.

» Je trouvai un lieu vaste, bien voûté, et dont le pavé étoit parsemé de safran. Plusieurs flambeaux d'or massif, avec des bougies allumées qui rendoient l'odeur d'aloës et d'ambre-gris, y servoient de lumière ; et cette illumination étoit encore augmentée par des lampes d'or et d'argent, remplies d'une huile composée de diverses sortes d'odeur. Parmi un assez grand nombre d'objets qui attirèrent mon attention, j'aperçus un cheval noir, le plus beau et le mieux fait qu'on puisse voir au monde. Je m'approchai de lui pour le considérer de près ; je trouvai qu'il avoit une selle et une bride d'or massif, d'un ouvrage excellent ; que son auge d'un côté étoit remplie d'orge mondé et de sésame^[2], et de l'autre, d'eau de rose. Je le pris par la bride, et le tirai dehors pour le voir au jour. Je le montai, et voulus le faire avancer ; mais comme il ne branloit pas je le frappai d'une houssine que j'avois ramassée dans son écurie magnifique. À peine eut-il senti le coup, qu'il se mit à hennir avec un bruit horrible ; puis étendant des ailes, dont je ne m'étois point aperçu, il s'éleva dans l'air à perte de vue. Je ne songeai plus qu'à me tenir ferme ; et malgré la frayeur dont j'étois saisi, je ne me tenois point mal. Il reprit ensuite son vol

vers la terre, et se posa sur le toit en terrasse d'un château, où, sans me donner le temps de mettre pied à terre, il me secoua si violemment, qu'il me fit tomber en arrière ; et du bout de sa queue il me creva l'œil droit.

» Voilà de quelle manière je devins borgne. Je me souvins bien alors de ce que m'avoient prédit les dix jeunes seigneurs. Le cheval reprit son vol, et disparut. Je me relevai fort affligé du malheur que j'avois cherché moi-même. Je marchai sur la terrasse, la main sur mon œil, qui me faisoit beaucoup de douleur. Je descendis, et me trouvai dans un salon qui me fît connoître par dix sofas disposés en rond, et un autre moins élevé au milieu, que ce château étoit celui d'où j'avois été enlevé par le Roc.

» Les dix jeunes seigneurs borgnes n'étoient pas dans le salon. Je les y attendis, et ils arrivèrent peu de temps après avec le vieillard. Ils ne parurent pas étonnés de me revoir, ni de la perte de mon œil. « Nous sommes bien fâchés, me dirent-ils, de ne pouvoir vous féliciter sur votre retour de la manière que nous le souhaiterions ; mais nous ne sommes pas la cause de votre malheur. » « J'aurois tort de vous en accuser, leur répondis-je ; je me le suis attiré moi-même, et je m'en impute toute la faute. » « Si la consolation des malheureux, reprirent-ils, est d'avoir des semblables, notre exemple peut vous en fournir un sujet. Tout ce qui vous est arrivé, nous est arrivé aussi. Nous avons goûté toutes sortes de plaisirs pendant une année entière ; et nous aurions continué de jouir du même bonheur, si nous n'eussions pas ouvert la porte d'or pendant l'absence des princesses. Vous n'avez pas été plus sage que nous, et vous avez éprouvé la même punition. Nous voudrions

bien vous recevoir parmi nous pour faire la pénitence que nous faisons, et dont nous ne savons pas de combien sera la durée ; mais nous vous avons déjà déclaré les raisons qui nous en empêchent. C'est pourquoi retirez-vous ; allez à la cour de Bagdad ; vous y trouverez celui qui doit décider de votre destinée. »

» Ils m'enseignèrent la route que je devois tenir, et je me séparai d'eux. Je me fis raser en chemin la barbe et les sourcils, et pris l'habit de Calender. Il y a long-temps que je marche. Enfin, je suis arrivé aujourd'hui dans cette ville à l'entrée de la nuit. J'ai rencontré à la porte ces Calenders mes confrères, tous étrangers comme moi. Nous avons été tous trois fort surpris de nous voir borgnes du même œil. Mais nous n'avons pas eu le temps de nous entretenir de cette disgrâce qui nous est commune. Nous n'avons eu, madame, que celui de venir implorer le secours que vous nous avez généreusement accordé. »

Le troisième Calender ayant achevé de raconter son histoire, Zobéïde prit la parole, et s'adressant à lui et à ses confrères : « Allez, leur dit-elle, vous êtes libres tous trois, retirez-vous où il vous plaira. » Mais l'un d'entr'eux lui répondit : « Madame, nous vous supplions de nous pardonner notre curiosité, et de nous permettre d'entendre l'histoire de ces seigneurs qui n'ont pas encore parlé. » Alors la dame se tournant du côté du calife, du visir Giafar, et de Mesrour, qu'elle ne connoissoit pas pour ce qu'ils étoient, leur dit : « C'est à vous à me raconter votre histoire, parlez. »

Le grand-visir Giafar qui avoit toujours porté la parole, répondit encore à Zobéïde : « Madame, pour vous obéir, nous

n'avons qu'à répéter ce que nous avons déjà dit avant que d'entrer chez vous. Nous sommes, poursuivit-il, des marchands de Moussoul, et nous venons à Bagdad négocier nos marchandises qui sont en magasin dans un khan où nous sommes logés. Nous avons dîné aujourd'hui avec plusieurs autres personnes de notre profession, chez un marchand de cette ville, lequel, après nous avoir régelés de mets délicats et de vins exquis, a fait venir des danseurs et des danseuses, avec des chanteurs et des joueurs d'instrumens. Le grand bruit que nous faisons tous ensemble, a attiré le guet qui a arrêté une partie des gens de l'assemblée. Pour nous, par bonheur, nous nous sommes sauvés ; mais comme il étoit déjà tard, et que la porte de notre khan étoit fermée, nous ne savions où nous retirer. Le hasard a voulu que nous ayons passé par votre rue, et que nous ayons entendu qu'on se réjouissoit chez vous : cela nous a déterminés à frapper à votre porte. Voilà, madame, le compte que nous avons à vous rendre pour obéir à vos ordres. »

Zobéïde, après avoir écouté ce discours, sembloit hésiter sur ce qu'elle devoit dire. De quoi les Calenders s'apercevant, la supplièrent d'avoir pour les trois marchands de Moussoul la même bonté qu'elle avoit eue pour eux. « Hé bien, leur dit-elle, j'y consens. Je veux que vous m'ayez tous la même obligation. Je vous fais grâce ; mais c'est à condition que vous sortirez tous de ce logis présentement, et que vous vous retirerez où il vous plaira. » Zobéïde ayant donné cet ordre d'un ton qui marquoit qu'elle vouloit être obéie, le calife, le visir, Mesrour, les trois Calenders et le porteur sortirent sans répliquer ; car la présence des sept esclaves armés les tenoit en respect. Lorsqu'ils furent hors de la maison, et que la porte fut fermée,

le calife dit aux Calenders, sans leur faire connoître qui il étoit : « Et vous, Seigneurs, qui êtes étrangers et nouvellement arrivés en cette ville, de quel côté allez-vous présentement qu'il n'est pas jour encore ? » « Seigneur, lui répondirent-ils, c'est là ce qui nous embarrasse. » « Suivez-nous, reprit le calife, nous allons vous tirer d'embarras. » Après avoir achevé ces paroles, il parla bas au visir, et lui dit : « Conduisez-les chez vous ; et demain matin vous me les amènerez. Je veux faire écrire leurs histoires : elles méritent bien d'avoir place dans les annales de mon règne. »

Le visir Giafar emmena avec lui les trois Calenders ; le porteur se retira dans sa maison, et le calife, accompagné de Mesrour, se rendit à son palais. Il se coucha ; mais il ne put fermer l'œil, tant il avoit l'esprit agité de toutes les choses extraordinaires qu'il avoit vues et entendues. Il étoit sur-tout fort en peine de savoir qui étoit Zobéïde, quel sujet elle pouvoit avoir de maltraiter les deux chiennes noires, et pourquoi Amine avoit le sein meurtri. Le jour parut, qu'il étoit encore occupé de ces pensées. Il se leva, et se rendit dans la chambre où il tenoit son conseil et donnoit audience ; il s'assit sur son trône.

Le grand visir arriva peu de temps après, et lui rendit ses respects à son ordinaire. « Visir, lui dit le calife, les affaires que nous aurions à régler présentement, ne sont pas fort pressantes ; celle des trois dames et des deux chiennes noires l'est davantage. Je n'aurai pas l'esprit en repos que je ne sois pleinement instruit de tant de choses qui m'ont surpris. Allez, faites venir ces dames, et amenez en même temps les Calenders. Partez, et souvenez-vous que j'attends impatiemment votre retour. »

Le visir, qui connoissoit l'humeur vive et bouillante de son maître, se hâta de lui obéir. Il arriva chez les dames, et leur exposa d'une manière très-honnête l'ordre qu'il avoit de les conduire au calife, sans toutefois leur parler de ce qui s'étoit passé la nuit chez elles. Les dames se couvrirent de leur voile, et partirent avec le visir, qui prit en passant chez lui les trois Calenders, qui avoient eu le temps d'apprendre qu'ils avoient vu le calife, et qu'ils lui avoient parlé sans le connoître. Le visir les mena au palais, et s'acquitta de sa commission avec tant de diligence, que le calife en fut fort satisfait. Ce prince, pour garder la bienséance devant tous les officiers de sa maison qui étoient présens, fit placer les trois dames derrière la portière de la salle qui conduisoit à son appartement, et retint près de lui les trois Calenders, qui firent assez connoître par leurs respects, qu'ils n'ignoroient pas devant qui ils avoient l'honneur de paroître.

Lorsque les dames furent placées, le calife se tourna de leur côté, et leur dit : « Mesdames, en vous apprenant que je me suis introduit chez vous cette nuit déguisé en marchand, je vais, sans doute, vous alarmer ; vous craindrez de m'avoir offensé, et vous croirez peut-être que je ne vous ai fait venir ici que pour vous donner des marques de mon ressentiment ; mais rassurez-vous : soyez persuadées que j'ai oublié le passé, et que je suis même très-content de votre conduite. Je souhaiterois que toutes les dames de Bagdad eussent autant de sagesse que vous m'en avez fait voir. Je me souviendrai toujours de la modération que vous eûtes après l'incivilité que nous avons commise. J'étois alors marchand de Moussoul ; mais je suis à présent Haroun Alraschild, le cinquième calife

de la glorieuse maison d'Abbas, qui tient la place de notre grand prophète. Je vous ai mandées seulement pour savoir de vous qui vous êtes, et vous demander pour quel sujet l'une de vous, après avoir maltraité les deux chiennes noires, a pleuré avec elles ? Je ne suis pas moins curieux d'apprendre pourquoi une autre a le sein tout couvert de cicatrices ? »

Quoique le calife eût prononcé ces paroles très-distinctement, et que les trois dames les eussent entendues, le visir Giafar, par un air de cérémonie, ne laissa pas de les leur répéter...

« Mais, Sire, dit Scheherazade, il est jour. Si votre Majesté veut que je lui raconte la suite, il faut qu'elle ait la bonté de prolonger encore ma vie jusqu'à demain. » Le sultan y consentit, jugeant bien que Scheherazade lui conteroit l'histoire de Zobéïde, qu'il n'avoit pas peu d'envie d'entendre.

FIN DU PREMIER VOLUME.

1. [↑] Ou Ruch : oiseau fabuleux, qui joue un grand rôle dans les Contes arabes, et que Buffon a rapporté au Condor, mais mal-à-propos, car le Condor est un oiseau des contrées méridionales de l'Amérique, et qui n'existe point en Arabie. On trouve sur le Roc, dans les éditions précédentes des Mille et une Nuits, voici une note remarquable par son absurdité. La voici : « Marc-Paul, dans ses Voyages, et le père Martini, dans son Histoire de la Chine, parlent de cet oiseau, et disent qu'il enlève l'éléphant et le rhinocéros. »
2. [↑] Plante dont la tige ressemble à celle du millet. Le SÉSAME ORIENTAL est originaire de l'Inde ; mais de temps immémorial, on le cultive dans tout l'Orient. On mange ces semences cuites dans du lait, comme le millet ; on le mange aussi grillées au four ou en galettes pétries avec du beurre ou de l'huile. C'est un aliment fort nourrissant et assez agréable, que les enfans sur-tout recherchent beaucoup. On tire aussi de ces semences, par expression, ou par le moyen d'eau bouillante, une huile presque aussi bonne

que celle de l'olive, dont on se sert pour assaisonner les alimens et brûler dans les lampes.

LES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES.

LXIII^e NUIT.

« Ma chère sœur, s'écria Dinarzade sur la fin de la nuit, dites-nous, je vous en conjure, l'histoire de Zobéïde, car cette dame la raconta sans doute au calife. » « Elle n'y manqua pas, répondit Scheherazade. » Dès que le prince l'eut rassurée par le discours qu'il venoit de faire, elle lui donna de cette sorte la satisfaction qu'il lui demandoit :

HISTOIRE

DE Z O B É Ï D E .

« **COMMANDEUR** des croyans, dit-elle, l'histoire que j'ai à raconter à votre majesté, est une des plus surprenantes dont on ait

jamais ouï parler. Les deux chiennes noires et moi, sommes trois sœurs nées d'une même mère et d'un même père ; et je vous dirai par quel accident étrange elles ont été changées en chiennes. Les deux dames qui demeurent avec moi, et qui sont ici présentes, sont aussi mes sœurs de même père, mais d'une autre mère. Celle qui a le sein couvert de cicatrices, se nomme Amine ; l'autre s'appelle Safie, et moi Zobéïde.

» Après la mort de notre père, le bien qu'il nous avoit laissé, fut partagé entre nous également ; et lorsque mes deux dernières sœurs eurent reçu leur portion, elles se séparèrent et allèrent demeurer en particulier avec leur mère. Mes deux autres sœurs et moi restâmes avec la nôtre, qui vivoit encore, et qui depuis en mourant nous laissa à chacune mille sequins.

» Lorsque nous eûmes touché ce qui nous appartenoit, mes deux aînées, car je suis la cadette, se marièrent, suivirent leurs maris, et me laissèrent seule. Peu de temps après leur mariage, le mari de la première vendit tout ce qu'il avoit de biens et de meubles, et avec l'argent qu'il en put faire, et celui de ma sœur, ils passèrent tous deux en Afrique. Là, le mari dépensa en bonne chère et en débauche tout son bien et celui que ma sœur lui avoit apporté. Ensuite se voyant réduit à la dernière misère, il trouva un prétexte pour la répudier, et la chassa.

» Elle revint à Bagdad, non sans avoir souffert des maux incroyables dans un si long voyage. Elle revint se réfugier chez moi, dans un état si digne de pitié, qu'elle en auroit inspiré aux cœurs les plus durs. Je la reçus avec toute l'affection qu'elle pouvoit attendre de moi. Je lui demandai pourquoi je la voyois dans une si malheureuse situation ; elle m'apprit en pleurant la mauvaise conduite de son mari, et l'indigne traitement qu'il lui

avoit fait. Je fus touchée de son malheur, et j'en pleurai avec elle. Je la fis ensuite entrer au bain, je lui donnai de mes propres habits, je lui dis : « Ma sœur, vous êtes mon ainée, et je vous regarde comme ma mère. Pendant votre absence, Dieu a béni le peu de bien qui m'est tombé en partage, et l'emploi que j'en fais à nourrir et à élever des vers à soie. Comptez que je n'ai rien qui ne soit à vous, et dont vous ne puissiez disposer comme moi-même. »

» Nous demeurâmes toutes deux, et vécûmes ensemble pendant plusieurs mois en bonne intelligence. Comme nous nous entretenions souvent de notre troisième sœur, et que nous étions surprises de ne pas apprendre de ses nouvelles, elle arriva en aussi mauvais état que notre aînée. Son mari l'avoit traitée de la même sorte ; je la reçus avec la même amitié.

» Quelque temps après, mes deux sœurs, sous prétexte qu'elles m'étoient à charge, me dirent qu'elles étoient dans le dessein de se remarier. Je leur répondis que si elles n'avoient pas d'autres raisons que celle de m'être à charge, elles pouvoient continuer de demeurer avec moi en toute sûreté ; que mon bien suffisoit pour nous entretenir toutes trois d'une manière conforme à notre condition.

« Mais, ajoutai-je, je crains plutôt que vous n'ayez véritablement envie de vous remarier. Si cela étoit, je vous avoue que j'en serois fort étonnée. Après l'expérience que vous avez eue du peu de satisfaction qu'on a dans le mariage, y pouvez-vous penser une seconde fois ? Vous savez combien il est rare de trouver un mari parfaitement honnête homme. Croyez-moi, continuons de vivre ensemble le plus agréablement qu'il nous sera possible. »

» Tout ce que je leur dis, fut inutile. Elles avoient pris la résolution de se remarier ; elles l'exécutèrent. Mais elles revinrent me trouver au bout de quelques mois, et me firent mille excuses de n'avoir pas suivi mon conseil. « Vous êtes notre cadette, me dirent-elles, mais vous êtes plus sage que nous. Si vous voulez bien nous recevoir encore dans votre maison, et nous regarder comme vos esclaves, il ne nous arrivera plus de faire une si grande faute. » « Mes chères sœurs, leur répondis-je, je n'ai point changé à votre égard depuis notre dernière séparation, revenez et jouissez avec moi de ce que j'ai. » Je les embrassai, et nous demeurâmes ensemble comme auparavant.

» Il y avoit un an que nous vivions dans une union parfaite ; et voyant que Dieu avoit béni mon petit fonds, je formai le dessein de faire un voyage par mer, et de hasarder quelque chose dans le commerce. Pour cet effet, je me rendis avec mes deux sœurs à Balsora, où j'achetai un vaisseau tout équipé, que je chargeai de marchandises que j'avois fait venir de Bagdad. Nous mîmes à la voile avec un vent favorable, et nous sortîmes bientôt du golfe Persique. Quand nous fûmes en pleine mer, nous prîmes la route des Indes ; et après vingt jours de navigation, nous vîmes terre. C'étoit une montagne fort haute, au pied de laquelle nous aperçûmes une ville de grande apparence. Comme nous avions le vent frais, nous arrivâmes de bonne heure au port, et nous y jetâmes l'ancre.

» Je n'eus pas la patience d'attendre que mes sœurs fussent en état de m'accompagner ; je me fis débarquer seule, et j'allai droit à la porte de la ville. J'y vis une garde nombreuse de gens assis, et d'autres qui étoient debout avec un bâton à la main.

Mais ils avoient tous l'air si hideux, que j'en fus effrayée. Remarquant toutefois qu'ils étoient immobiles, et qu'ils ne remuoient pas même les yeux, je me rassurai ; et m'étant approchée d'eux, je reconnus qu'ils étoient pétrifiés.

» J'entrai dans la ville et passai par plusieurs rues où il y avoit des hommes d'espace en espace dans toutes sortes d'attitudes ; mais ils étoient tous sans mouvement et pétrifiés. Au quartier des marchands, je trouvai la plupart des boutiques fermées, et j'aperçus dans celles qui étoient ouvertes, des personnes aussi pétrifiées. Je jetai la vue sur les cheminées, et n'en voyant pas sortir de fumée, cela me fit juger que tout ce qui étoit dans les maisons, de même que ce qui étoit dehors, étoit changé en pierres.

» Étant arrivée dans une vaste place au milieu de la ville, je découvris une grande porte couverte de plaques d'or, et dont les deux battans étoient ouverts. Une portière d'étoffe de soie paroissoit tirée devant, et l'on voyoit une lampe suspendue au-dessus de la porte. Après avoir considéré le bâtiment, je ne doutai pas que ce ne fût le palais du prince qui régnoit en ce pays-là. Mais fort étonnée de n'avoir rencontré aucun être vivant, j'allai jusque-là ; dans l'espérance d'en trouver quelqu'un. Je levai la portière ; et, ce qui augmenta ma surprise, je ne vis sous le vestibule que quelques portiers ou gardes pétrifiés, les uns debout, et les autres assis, ou à demi couchés.

» Je traversai une grande cour, où il y avoit beaucoup de monde : les uns sembloient aller, et les autres venir, et néanmoins ils ne bougeoient de leur place, parce qu'ils étoient pétrifiés comme ceux que j'avois déjà vus. Je passai dans une

seconde cour, et de celle-là dans une troisième ; mais ce n'étoit partout qu'une solitude, et il y régnoit un silence affreux.

» M'étant avancée dans une quatrième cour, je vis en face un très-beau bâtiment dont les fenêtres étoient fermées d'un treillis d'or massif. Je jugeai que c'étoit l'appartement de la reine. J'y entrai. Il y avoit dans une grande salle plusieurs eunuques noirs pétrifiés. Je passai ensuite dans une chambre très-richement meublée, où j'aperçus une dame aussi changée en pierre. Je reconnus que c'étoit la reine à une couronne d'or qu'elle avoit sur la tête, et à un collier de perles très-rondes et plus grosses que des noisettes. Je les examinai de près, et il me parut qu'on ne pouvoit rien voir de plus beau.

» J'admirai quelque temps les richesses et la magnificence de cette chambre, et sur-tout le tapis de pied, les coussins, et le sofa garni d'une étoffe des Indes à fond d'or, avec des figures d'hommes et d'animaux en argent trait d'un travail admirable...

Scheherazade auroit continué de parler ; mais la clarté du jour vint mettre fin à sa narration. Le sultan fut charmé de ce récit. « Il faut, dit-il en se levant, que je sache à quoi aboutira cette étonnante pétrification d'hommes. »

LXIV^e NUIT.

DINARZADE, qui avoit pris beaucoup de plaisir au commencement de l'histoire de Zobéïde, ne manqua pas d'appeler la sultane avant le jour, en la suppliant de lui

apprendre ce que vit encore Zobéïde dans ce palais singulier où elle étoit entrée. Voici, répondit Scheherazade, comment cette dame continua de raconter son histoire au calife :

» Sire, dit-elle, de la chambre de la reine pétrifiée je passai dans plusieurs autres appartemens et cabinets propres et magnifiques, qui me conduisirent dans une chambre d'une grandeur extraordinaire, où il y avoit un trône d'or massif, élevé de quelques degrés, et enrichi de grosses émeraudes enchâssées, et sur le trône, un lit d'une riche étoffe, sur laquelle éclatoit une broderie de perles. Ce qui me surprit plus que tout le reste, ce fut une lumière brillante qui partoît de dessus ce lit. Curieuse de savoir ce qui la rendoit, je montai ; et avançant la tête, je vis sur un petit tabouret un diamant gros comme un œuf d'autruche, et si parfait, que je n'y remarquai nul défaut. Il brilloit tellement, que je ne pouvois en soutenir l'éclat en le regardant au jour.

» Il y avoit au chevet du lit, de l'un et de l'autre côté, un flambeau allumé dont je ne compris pas l'usage. Cette circonstance néanmoins me fit juger qu'il y avoit quelqu'un de vivant dans ce superbe palais ; car je ne pouvois croire que ces flambeaux pussent s'entretenir allumés d'eux-mêmes. Plusieurs autres singularités m'arrêtèrent dans cette chambre, que le seul diamant dont je viens de parler, rendoit inestimable.

» Comme toutes les portes étoient ouvertes ou poussées seulement, je parcourus encore d'autres appartemens aussi beaux que ceux que j'avois déjà vus. J'allai jusqu'aux offices et aux garde-meubles qui étoient remplis de richesses infinies, et je m'occupai si fort de toutes ces merveilles, que je m'oubliai moi-même. Je ne pensois plus ni à mon vaisseau ni à

mes sœurs, je ne songeois qu'à satisfaire ma curiosité. Cependant la nuit s'approchoit, et son approche m'avertissant qu'il étoit temps de me retirer, je voulus reprendre le chemin des cours par où j'étois venue ; mais il ne me fut pas aisé de le retrouver. Je m'égarai dans les appartemens ; et me trouvant dans la grande chambre où étoit le trône, le lit, le gros diamant et les flambeaux allumés, je résolus d'y passer la nuit, et de remettre au lendemain de grand matin à regagner mon vaisseau. Je me jetai sur le lit, non sans quelque frayeur de me voir seule dans un lieu si désert, et ce fut sans doute cette crainte qui m'empêcha de dormir.

» Il étoit environ minuit, lorsque j'entendis la voix comme d'un homme qui lisoit l'Alcoran de la même manière et du ton que nous avons coutume de le lire dans nos temples. Cela me donna beaucoup de joie. Je me levai aussitôt, et prenant un flambeau pour me conduire, j'allai de chambre en chambre du côté où j'entendois la voix. Je m'arrêtai à la porte d'un cabinet d'où je ne pouvois douter qu'elle ne partit. Je posai le flambeau à terre, et regardant par une fente, il me parut que c'étoit un oratoire. En effet, il y avoit, comme dans nos temples, une niche qui marquoit où il falloit se tourner pour faire la prière, des lampes suspendues et allumées, et deux chandeliers avec de gros cierges de cire blanche, allumés de même.

» Je vis aussi un petit tapis étendu, de la forme de ceux qu'on étend chez nous pour se poser dessus et faire sa prière. Un jeune homme de bonne mine assis sur ce tapis, récitait avec grande attention l'Alcoran qui étoit posé devant lui sur un petit pupitre. À cette vue, ravie d'admiration, je cherchois en mon esprit comment il se pouvoit faire qu'il fût le seul vivant dans

une ville où tout le monde étoit pétrifié, et je ne doutois pas qu'il n'y eût en cela quelque chose de très-merveilleux.

» Comme la porte n'étoit que poussée, je l'ouvris ; j'entrai, et me tenant debout devant la niche, je fis cette prière à haute voix : « Louange à Dieu qui nous a favorisés d'une heureuse navigation ! Qu'il nous fasse la grace de nous protéger de même jusqu'à notre arrivée en notre pays. Écoutez-moi, seigneur, et exaucez ma prière. »

» Le jeune homme jeta les jeux sur moi, et me dit : « Ma bonne dame, je vous prie de me dire qui vous êtes, et ce qui vous a amenée en cette ville désolée. En récompense, je vous apprendrai qui je suis, ce qui m'est arrivé, pour quel sujet les habitans de cette ville sont réduits en l'état où vous les avez vus, et pourquoi moi seul je suis sain et sauf dans un désastre si épouvantable. »

» Je lui racontai en peu de mots d'où je venois, ce qui m'avoit engagée à faire ce voyage, et de quelle manière j'avois heureusement pris port après une navigation de vingt jours. En achevant, je le suppliai de s'acquitter à son tour de la promesse qu'il m'avoit faite, et je lui témoignai combien j'étois frappée de la désolation affreuse que j'avois remarquée dans tous les endroits où j'avois passé.

« Ma chère dame, dit alors le jeune homme, donnez-vous un moment de patience. » À ces mots, il ferma l'Alcoran, le mit dans un étui précieux, et le posa dans la niche. Je pris ce temps-là pour le considérer attentivement, et je lui trouvai tant de grace et de beauté, que je sentis des mouvemens que je n'avois jamais sentis jusqu'alors. Il me fit asseoir près de lui, et avant qu'il commençât son discours, je ne pus m'empêcher de lui

dire d'un air qui lui fit connoître les sentimens qu'il m'avoit inspirés : « Aimable seigneur, cher objet de mon ame, on ne peut attendre avec plus d'impatience que je l'attends, l'éclaircissement de tant de choses surprenantes qui ont frappé ma vue depuis le premier pas que j'ai fait pour entrer en cette ville ; et ma curiosité ne sauroit être assez tôt satisfaite. Parlez, je vous en conjure ; apprenez-moi par quel miracle vous êtes seul en vie parmi tant de personnes mortes d'une manière inouïe. »

Scheherazade s'interrompt en cet endroit, et dit à Schahriar : « Sire, votre majesté ne s'aperçoit peut-être pas qu'il est jour. Si je continuois de parler, j'abuserois de votre attention. » Le sultan se leva, résolu d'entendre, la nuit suivante, la suite de cette merveilleuse histoire.

LXV^e NUIT.

DINARZADE pria sa sœur, le lendemain avant le jour, de reprendre l'histoire de Zobéïde, et de raconter ce qui se passa entr'elle et le jeune homme vivant qu'elle rencontra dans ce palais dont elle avoit fait une si belle description. « Je vais vous satisfaire, répondit la sultane : » Zobéïde poursuivit son histoire dans ces termes :

« Madame, me dit le jeune homme, vous m'avez fait assez voir que vous avez la connoissance du vrai Dieu, par la prière

que vous venez de lui adresser. Vous allez entendre un effet très-remarquable de sa grandeur et de sa puissance. Je vous dirai que cette ville étoit la capitale d'un puissant royaume, dont le roi mon père portoit le nom. Ce prince, toute sa cour, les habitans de la ville, et tous ses autres sujets étoient mages, adorateurs du feu, et de Nardoun, ancien roi des géans rebelles à Dieu.

» Quoique né d'un père et d'une mère idolâtres, j'ai eu le bonheur d'avoir dans mon enfance pour gouvernante une bonne dame musulmane, qui savoit l'Alcoran par cœur, et l'expliquoit parfaitement bien. « Mon prince, me disoit-elle souvent, il n'y a qu'un vrai Dieu. Prenez garde d'en reconnoître et d'en adorer d'autres. » Elle m'apprit à lire en arabe ; et le livre qu'elle me donna pour m'exercer, fut l'Alcoran. Dès que je fus capable de raison, elle m'expliqua tous les points de cet excellent livre, et elle m'en inspiroit tout l'esprit à l'insu de mon père et de tout le monde. Elle mourut ; mais ce fut après m'avoir fait toutes les instructions dont j'avois besoin pour être pleinement convaincu des vérités de la religion musulmane. Depuis sa mort, j'ai persisté constamment dans les sentimens qu'elle m'a fait prendre, et j'ai en horreur le faux dieu Nardoun et l'adoration du feu.

» Il y a trois ans et quelques mois, qu'une voix bruyante se fit tout-à-coup entendre par toute la ville si distinctement, que personne ne perdit une de ces paroles qu'elle dit :

« HABITANS, ABANDONNEZ LE CULTE DE NARDOUN ET DU FEU. ADOREZ LE DIEU UNIQUE QUI FAIT MISÉRICORDE. »

» La même voix se fit ouïr trois années de suite ; mais

personne ne s'étant converti, le dernier jour de la troisième, à trois ou quatre heures du matin, tous les habitans généralement furent changés en pierres en un instant, chacun dans l'état et la posture où il se trouva. Le roi mon père éprouva le même sort : il fut métamorphosé en une pierre noire, tel qu'on le voit dans un endroit de ce palais, et la reine ma mère eut une pareille destinée.

» Je suis le seul sur qui Dieu n'ait pas fait tomber ce châtiment terrible. Depuis ce temps-là, je continue de le servir avec plus de ferveur que jamais ; et je suis persuadé, ma belle dame, qu'il vous envoie pour ma consolation : je lui en rends des grâces infinies ; car je vous avoue que cette solitude m'est bien ennuyeuse. »

» Tout ce récit, et particulièrement ces derniers mots, achevèrent de m'enflammer pour lui. » Prince, lui dis-je, il n'en faut pas douter, c'est la Providence qui m'a attirée dans votre port, pour vous présenter l'occasion de vous éloigner d'un lieu si funeste. Le vaisseau sur lequel je suis venue, peut vous persuader que je suis en quelque considération à Bagdad, où j'ai laissé d'autres biens assez considérables. J'ose vous y offrir une retraite jusqu'à ce que le puissant Commandeur des croyans, le Vicaire du grand Prophète que vous reconnoissez, vous ait rendu tous les honneurs que vous méritez. Ce célèbre prince demeure à Bagdad ; et il ne sera pas plutôt informé de votre arrivée en sa capitale, qu'il vous fera connoître qu'on n'implore pas en vain son appui. Il n'est pas possible que vous demeuriez davantage dans une ville où tous les objets doivent vous être insupportables. Mon vaisseau est à votre service, et vous en pouvez disposer absolument. » Il accepta l'offre, et

nous passâmes le reste de la nuit à nous entretenir de notre embarquement.

» Dès que le jour parut, nous sortîmes du palais, et nous nous rendîmes au port, où nous trouvâmes mes sœurs, le capitaine et mes esclaves fort en peine de moi. Après avoir présenté mes sœurs au prince, je leur racontai ce qui m'avoit empêchée de revenir au vaisseau le jour précédent, la rencontre du jeune prince, son histoire et le sujet de la désolation d'une si belle ville.

» Les matelots employèrent plusieurs jours à débarquer les marchandises que j'avois apportées, et à embarquer à leur place tout ce qu'il y avoit de plus précieux dans le palais en pierreries, en or et en argent. Nous laissâmes les meubles et une infinité de pièces d'orfèvrerie, parce que nous ne pouvions les emporter. Il nous auroit fallu plusieurs vaisseaux pour transporter à Bagdad toutes les richesses que nous avions devant les yeux.

» Après que nous eûmes chargé le vaisseau des choses que nous y voulûmes mettre, nous prîmes les provisions et l'eau dont nous jugeâmes avoir besoin pour notre voyage. À l'égard des provisions, il nous en restoit encore beaucoup de celles que nous avions embarquées à Balsora. Enfin nous mîmes à la voile avec un vent tel que nous pouvions le souhaiter...

En achevant ces paroles, Scheherazade vit qu'il étoit jour. Elle cessa de parler, et le sultan se leva sans rien dire ; mais il se proposa d'entendre jusqu'à la fin l'histoire de Zobéide et de ce jeune prince, conservé si miraculeusement.

LXVI^e NUIT.

SUR la fin de la nuit suivante, Dinarzade, impatiente de savoir quel seroit le succès de la navigation de Zobéïde, appela la sultane. « Ma chère sœur, lui dit-elle, poursuivez de grâce l'histoire d'hier ; dites-nous si le jeune prince et Zobéïde arrivèrent heureusement à Bagdad. » « Vous l'allez apprendre, répondit Scheherazade. » Zobéïde reprit ainsi son histoire, en s'adressant toujours au calife :

» Sire, dit-elle, le jeune prince, mes sœurs et moi, nous nous entretenions tous les jours agréablement ensemble ; mais, hélas, notre union ne dura pas long-temps ! Mes sœurs devinrent jalouses de l'intelligence qu'elles remarquèrent entre le jeune prince et moi, et me demandèrent un jour malicieusement ce que nous ferions de lui, lorsque nous serions arrivées à Bagdad. Je m'aperçus bien qu'elles ne me faisoient cette question que pour découvrir mes sentimens. C'est pourquoi, faisant semblant de tourner la chose en plaisanterie, je leur répondis que je le prendrois pour mon époux ; ensuite me tournant vers le prince, je lui dis : « Mon prince, je vous supplie d'y consentir. D'abord que nous serons à Bagdad, mon dessein est de vous offrir ma personne pour être votre très-humble esclave, pour vous rendre mes services, et vous reconnoître pour le maître absolu de mes volontés. »

« Madame, répondit le prince, je ne sais si vous plaisantez ; mais pour moi, je vous déclare fort sérieusement devant

mesdames vos sœurs, que dès ce moment j'accepte de bon cœur l'offre que vous me faites, non pas pour vous regarder comme une esclave, mais comme ma dame et ma maîtresse, et je ne prétends avoir aucun empire sur vos actions. » Mes sœurs changèrent de couleur à ce discours, et je remarquai depuis ce temps-là qu'elles n'avoient plus pour moi les mêmes sentimens qu'auparavant.

» Nous étions dans le golfe Persique, et nous approchions de Balsora, où, avec le bon vent que nous avions toujours, j'espérois que nous arriverions le lendemain. Mais la nuit, pendant que je dormois, mes sœurs prirent leur temps, et me jetèrent à la mer ; elles traitèrent de la même sorte le prince, qui fut nové. Je me soutins quelques momens sur l'eau ; et par bonheur, ou plutôt par miracle, je trouvai fond. Je m'avançai vers une noirceur qui me paroissoit terre, autant que l'obscurité me permettoit de la distinguer. Effectivement je gagnai une plage ; et le jour me fit connoître que j'étois dans une petite isle déserte, située environ à vingt milles de Balsora. J'eus bientôt fait sécher mes habits au soleil ; et en marchant, je remarquai plusieurs sortes de fruits et même de l'eau douce ; ce qui me donna quelqu'espérance que je pourrois conserver ma vie.

» Je me reposois à l'ombre, lorsque je vis un serpent ailé fort gros et fort long, qui s'avançoit vers moi en se démenant à droite et à gauche, et tirant la langue ; cela me fit juger que quelque mal le pressoit. Je me levai ; et m'apercevant qu'il étoit suivi d'un autre serpent plus gros, qui le tenoit par la queue, et faisoit ses efforts pour le dévorer, j'en eus pitié. Au lieu de fuir, j'eus la hardiesse et le courage de prendre une

pierre qui se trouva par hasard auprès de moi ; je la jetai de toute ma force contre le plus gros serpent ; je le frappai à la tête, et l'écrasai. L'autre se sentant en liberté, ouvrit aussitôt ses ailes, et s'envola ; je le regardai long-temps en l'air comme une chose extraordinaire ; mais l'ayant perdu de vue, je me rassis à l'ombre dans un autre endroit, et je m'endormis.

» À mon réveil, imaginez-vous quelle fut ma surprise de voir près de moi une femme noire, qui avoit des traits vifs et agréables, et qui tenoit à l'attache deux chiennes de la même couleur. Je me mis sur mon séant, et lui demandai qui elle étoit. « Je suis, me répondit-elle, le serpent que vous avez délivré de son cruel ennemi, il n'y a pas long-temps. J'ai cru ne pouvoir mieux reconnoître le service important que vous m'avez rendu, qu'en faisant l'action que je viens de faire. J'ai su la trahison de vos sœurs ; et pour vous en venger, d'abord que j'ai été libre par votre généreux secours, j'ai appelé plusieurs de mes compagnes, qui sont fées comme moi ; nous avons transporté toute la charge de votre vaisseau dans vos magasins de Bagdad, après quoi nous l'avons submergé. Ces deux chiennes noires sont vos deux sœurs, à qui j'ai donné cette forme. Ce châtiment ne suffit pas, et je veux que vous les traitiez encore de la manière que je vous dirai. »

» À ces mots, la fée m'embrassa étroitement d'un de ses bras, et les deux chiennes de l'autre, et nous transporta chez moi à Bagdad, où je vis dans mon magasin toutes les richesses dont mon vaisseau avoit été chargé. Avant que de me quitter, elle me livra les deux chiennes, et me dit : « Sous peine d'être changée comme elles en chienne, je vous ordonne de la part de celui qui confond les mers, de donner toutes les nuits cent

coups de fouet à chacune de vos sœurs, pour les punir du crime qu'elles ont commis contre votre personne et contre le jeune prince qu'elles ont noyé. » Je fus obligée de lui promettre que j'exécuterois son ordre.

Depuis ce temps-là, je les ai traitées chaque nuit à regret, de la même manière dont votre majesté a été témoin. Je leur témoigne par mes pleurs avec combien de douleurs et de répugnance, je m'acquitte d'un si cruel devoir ; et vous voyez bien qu'en cela je suis plus à plaindre qu'à blâmer. S'il y a quelque chose qui me regarde, dont vous puissiez souhaiter d'être informé, ma sœur Amine vous en donnera l'éclaircissement par le récit de son histoire. »

Après avoir écouté Zobéïde avec admiration, le calife fit prier par son grand visir l'agréable Amine de vouloir bien lui expliquer pourquoi elle étoit marquée de cicatrices...

« Mais, sire, dit Scheherazade en cet endroit, il est jour, et je ne dois pas arrêter davantage votre majesté. » Schahriar, persuadé que l'histoire que Scheherazade avoit à raconter, seroit le dénouement des précédentes, dit en lui-même : « Il faut que je me donne le plaisir tout entier. » Il se leva, et résolut de laisser vivre encore la sultane ce jour-là.

LXVII^e NUIT.

DINARZADE souhaitoit passionnément d'entendre l'histoire

d'Amine ; c'est pourquoi s'étant réveillée de très-bonne heure, elle conjura la sultane de lui apprendre pourquoi l'aimable Amine avoit tout le sein couvert de cicatrices. « J'y consens, répondit Scheherazade : » et pour ne pas perdre le temps, vous saurez qu'Amine, s'adressant au calife, commença son histoire dans ces termes :

HISTOIRE

D'AMINE.

« COMMANDEUR des croyans, dit-elle, pour ne pas répéter les choses dont votre majesté a déjà été instruite par l'histoire de ma sœur, je vous dirai que ma mère ayant pris une maison pour passer son veuvage en particulier, me donna en mariage, avec le bien que mon père m'avoit laissé, à un des plus riches héritiers de cette ville.

» La première année de notre mariage n'étoit pas écoulée, que je demeurai veuve et en possession de tout le bien de mon mari, qui montoit à quatre-vingt-dix mille sequins. Le revenu seul de cette somme suffisoit de reste pour me faire passer ma vie fort honnêtement. Cependant, dès que les premiers six mois de mon deuil furent passés, je me fis faire dix habits différens, d'une si grande magnificence, qu'ils revenoient à mille sequins chacun, et je commençai au bout de l'année à les porter^[1].

« Un jour que j'étois seule occupée à mes affaires domestiques, on me vint dire qu'une dame demandoit à me parler. J'ordonnai qu'on la fît entrer. C'étoit une personne fort avancée en âge. Elle me salua en baisant la terre, et me dit en demeurant sur ses genoux: « Ma bonne dame, je vous supplie d'excuser la liberté que je prends de vous venir importuner : la confiance que j'ai en votre charité, me donne cette hardiesse. Je vous dirai, mon honorable dame, que j'ai une fille orpheline qui doit se marier aujourd'hui, qu'elle et moi sommes

étrangères, et que nous n'avons pas la moindre connoissance en cette ville. Cela nous donne de la confusion ; car nous voudrions faire connoître à la famille nombreuse avec laquelle nous allons faire alliance, que nous ne sommes pas des inconnues, et que nous avons quelque crédit. C'est pourquoi, ma charitable dame, si vous avez pour agréable d'honorer ces noces de votre présence, nous vous aurons d'autant plus d'obligation, que les dames de notre pays connoîtront que nous ne sommes pas regardées ici comme des misérables, quand elles apprendront qu'une personne de votre rang n'aura pas dédaigné de nous faire un si grand honneur. Mais, hélas, si vous rejetez ma prière, quelle mortification pour nous ! Nous ne savons à qui nous adresser. »

» Ce discours, que la pauvre dame entremêla de larmes, me toucha de compassion. « Ma bonne mère, lui dis-je, ne vous affligez pas ; je veux bien vous faire le plaisir que vous me demandez : dites-moi où il faut que j'aille ; je ne veux que le temps de m'habiller un peu proprement. » La vieille dame, transportée de joie à cette réponse, fut plus prompte à me baiser les pieds, que je ne le fus à l'en empêcher. « Ma charitable dame, reprit-elle en se relevant, Dieu vous récompensera de la bonté que vous avez pour vos servantes, et comblera votre cœur de satisfaction, de même que vous en comblez le nôtre. Il n'est pas encore besoin que vous preniez cette peine ; il suffira que vous veniez avec moi sur le soir, à l'heure que je viendrai vous prendre. Adieu, madame, ajouta-t-elle, jusqu'à l'honneur de vous voir. »

» Aussitôt qu'elle m'eut quittée, je pris celui de mes habits qui me plaisoit davantage, avec un collier de grosses perles,

des bracelets, des bagues et des pendants d'oreilles de diamans les plus fins et les plus brillans. J'eus un pressentiment de ce qui me devoit arriver.

» La nuit commençoit à paroître, lorsque la vieille dame arriva chez moi, d'un air qui marquoit beaucoup de joie. Elle me baisa la main, et me dit : « Ma chère dame, les parentes de mon gendre, qui sont les premières dames de la ville, sont assemblées. Vous viendrez quand il vous plaira : me voilà prête à vous servir de guide. » Nous partîmes aussitôt ; elle marcha devant moi, et je la suivis avec un grand nombre de mes femmes esclaves proprement habillées. Nous nous arrêtâmes dans une rue fort large, nouvellement balayée et arrosée, à une grande porte éclairée par un fanal, dont la lumière me fit lire cette inscription qui étoit au-dessus de la porte, en lettres d'or : « C'EST ICI LA DEMEURE ÉTERNELLE DES PLAISIRS ET DE LA JOIE » La vieille dame frappa, et l'on ouvrit à l'instant.

» On me conduisit au fond de la cour, dans une grande salle, où je fus reçue par une jeune dame d'une beauté sans pareille. Elle vint au-devant de moi ; et après m'avoir embrassée et fait asseoir près d'elle dans un sofa, où il y avoit un trône d'un bois précieux, rehaussé de diamans : « Madame, me dit-elle, on vous a fait venir ici pour assister à des noces ; mais j'espère que ces noces seront autres que celles que vous vous imaginez. J'ai un frère, qui est le mieux fait et le plus accompli de tous les hommes ; il est si charmé du portrait qu'il a entendu faire de votre beauté, que son sort dépend de vous, et qu'il sera très-malheureux, si vous n'avez pitié de lui. Il sait le rang que vous tenez dans le monde ; et je puis vous assurer que le sien n'est pas indigne de votre alliance. Si mes prières, madame, peuvent

quelque chose sur vous, je les joins aux siennes, et vous supplie de ne pas rejeter l'offre qu'il vous fait de vous recevoir pour femme. »

» Depuis la mort de mon mari, je n'avois pas encore eu la pensée de me remarier ; mais je n'eus pas la force de refuser une si belle personne. D'abord que j'eus consenti à la chose par un silence accompagné d'une rougeur qui parut sur mon visage, la jeune dame frappa des mains : un cabinet s'ouvrit aussitôt, et il en sortit un jeune homme d'un air si majestueux, et qui avoit tant de grace, que je m'estimai heureuse d'avoir fait une si belle conquête. Il prit place auprès de moi ; et je connus par l'entretien que nous eûmes, que son mérite étoit encore au-dessus de ce que sa sœur m'en avoit dit.

» Lorsqu'elle vit que nous étions contents l'un de l'autre, elle frappa des mains une seconde fois, et un cadi^[2] entra, qui dressa notre contrat de mariage, le signa, et le fit signer aussi par quatre témoins qu'il avoit amenés avec lui. La seule chose que mon nouvel époux exigea de moi, fut que je ne me ferois point voir, ni ne parlerois à aucun homme qu'à lui ; et il me jura qu'à cette condition, j'aurois tout sujet d'être contente de lui. Notre mariage fut conclu et achevé de cette manière ; ainsi je fus la principale actrice des noces auxquelles j'avois été invitée seulement.

» Un mois après notre mariage, ayant besoin de quelqu'étoffe, je demandai à mon mari la permission de sortir pour aller faire cette emplette. Il me l'accorda, et je pris pour m'accompagner la vieille dame dont j'ai déjà parlé, qui étoit de la maison, et deux de mes femmes esclaves. Quand nous fûmes dans la rue des marchands, la vieille dame me dit : « Ma bonne

maîtresse, puisque vous cherchez une étoffe de soie, il faut que je vous mène chez un jeune marchand que je connois ici ; il en a de toutes sortes ; et sans vous fatiguer à courir de boutique en boutique, je puis vous assurer que vous trouverez chez lui ce que vous ne trouveriez pas ailleurs. » Je me laissai conduire, et nous entrâmes dans la boutique d'un jeune marchand assez bien fait. Je m'assis, et lui fis dire par la vieille dame, de me montrer les plus belles étoffes de soie qu'il eût. La vieille vouloit que je lui fisse la demande moi-même ; mais je lui dis qu'une des conditions de mon mariage étoit de ne parler à aucun homme qu'à mon mari, et que je ne devois pas y contrevenir.

» Le marchand me montra plusieurs étoffes, dont l'une m'ayant agréé plus que les autres, je lui fis demander combien il l'estimoit. Il répondit à la vieille ; « Je ne la lui vendrai ni pour or ni pour argent ; mais je lui en ferai un présent, si elle veut bien me permettre de la baiser à la joue. J'ordonnai à la vieille de lui dire qu'il étoit bien hardi de me faire cette proposition. Mais au lieu de m'obéir, elle me représenta que ce que le marchand demandoit, n'étoit pas une chose fort importante, qu'il ne s'agissoit point de parler, mais seulement de présenter la joue, et que ce seroit une affaire bientôt faite. J'avois tant d'envie d'avoir l'étoffe, que je fus assez simple pour suivre ce conseil. La vieille dame et mes femmes se mirent devant, afin qu'on ne me vît pas, et je me dévoilai ; mais au lieu de me baiser, le marchand me mordit jusqu'au sang. La douleur et la surprise furent telles, que j'en tombai évanouie, et je demeurai assez long-temps en cet état, pour donner au marchand celui de fermer sa boutique et de prendre

la fuite. Lorsque je fus revenue à moi, je me sentis la joue toute ensanglantée. La vieille dame et mes femmes avoient eu soin de la couvrir d'abord de mon voile, afin que le monde qui accourut, ne s'aperçut de rien, et crût que ce n'étoit qu'une foiblesse qui m'avoit prise...

Scheherazade, en achevant ces dernières paroles, aperçût le jour, et se tut. Le sultan trouva ce qu'il venoit d'entendre assez extraordinaire, et se leva fort curieux d'en apprendre la suite.

LXVIII^e NUIT.

SCHEHERAZADE, adressant dès le matin la parole à Dinarzarde :
Voici, ma sœur, lui dit-elle, comment Amine reprit son histoire :

» La vieille qui m'accompagnoit, poursuivit-elle, extrêmement mortifiée de l'accident qui m'étoit arrivé, tâcha de me rassurer. « Ma bonne maîtresse, me dit-elle, je vous demande pardon ; je suis cause de ce malheur. Je vous ai amenée chez ce marchand, parce qu'il est de mon pays ; et je ne l'aurois jamais cru capable d'une si grande méchanceté ; mais ne vous affligez pas : ne perdons point de temps, retournons au logis ; je vous donnerai un remède qui vous guérira en trois jours si parfaitement, qu'il n'y paroîtra pas la moindre marque. » Mon évanouissement m'avoit rendue si foible, qu'à peine pouvois-je marcher. J'arrivai néanmoins au logis ; mais je tombai une seconde fois en foiblesse, en entrant dans ma chambre. Cependant la vieille m'appliqua son remède ; je revins à moi, et me mis au lit.

» La nuit venue, mon mari arriva ; il s'aperçut que j'avois la tête enveloppée ; il me demanda ce que j'avois. Je répondis que c'étoit un mal de tête, et j'espérois qu'il en demeurerait là ; mais il prit une bougie, et voyant que j'étois blessée à la joue : « D'où vient cette blessure, me dit-il ? » Quoique je ne fusse pas fort criminelle, je ne pouvois me résoudre à lui avouer la chose : faire cet aveu à un mari, me paroissoit choquer la bienséance. Je lui dis que comme j'allois acheter une étoffe de soie, avec la permission qu'il m'en avoit donnée, un porteur chargé de bois avoit passé si près de moi dans une rue fort étroite, qu'un bâton m'avoit fait une égratignure au visage, mais que c'étoit peu de chose.

» Cette raison mit mon mari en colère. « Cette action, me dit-il, ne demeurera pas impunie. Je donnerai demain ordre au lieutenant de police d'arrêter tous ces brutaux de porteurs, et de les faire tous pendre. » Dans la crainte que j'eus d'être cause de la mort de tant d'innocens, je lui dis : « Seigneur, je serois fâchée qu'on fit une si grande injustice ; gardez-vous bien de la commettre : je me croirois indigne de pardon, si j'avois causé ce malheur. » « Dites-moi donc sincèrement, reprit-il, ce que je dois penser de votre blessure. »

» Je lui repartis qu'elle m'avoit été faite par l'inadvertance d'un vendeur de balais monté sur son âne ; qu'il venoit derrière moi, la tête tournée d'un autre côté ; que son âne m'avoit poussée si rudement, que j'étois tombée, et que j'avois donné de la joue contre du verre. « Cela étant, dit alors mon mari, le soleil ne se lèvera pas demain, que le grand visir Giafar ne soit averti de cette insolence. Il fera mourir tous ces marchands de balais. » « Au nom de Dieu, seigneur, interrompis-je, je vous

supplie de leur pardonner ; ils ne sont pas coupables. »
« Comment donc, madame, dit-il ; que faut-il que je croie ? Parlez, je veux absolument apprendre de votre bouche la vérité. » « Seigneur, lui répondis-je, il m'a pris un étourdissement, et je suis tombée ; voilà le fait. »

» À ces dernières paroles, mon époux perdit patience. « Ah, s'écria-t-il, c'est trop long-temps écouter des mensonges. » En disant cela, il frappa des mains, et trois esclaves entrèrent. « Tirez-la hors du lit, leur dit-il, étendez-la au milieu de la chambre. » Les esclaves exécutèrent son ordre ; et comme l'un me tenoit par la tête, et l'autre par les pieds, il commanda au troisième d'aller prendre un sabre ; et quand il l'eut apporté : « Frappe, lui dit-il, coupe-lui le corps en deux, et va le jeter dans le Tigre. Qu'il serve de pâture aux poissons : c'est le châtiment que je fais aux personnes à qui j'ai donné mon cœur, et qui me manquent de foi. » Comme il vit que l'esclave ne se hâtoit pas d'obéir : « Frappe donc, continua-t-il. Qui t'arrête ? Qu'attends-tu ? » « Madame, me dit alors l'esclave, vous touchez au dernier moment de votre vie : voyez s'il y a quelque chose dont vous vouliez disposer avant votre mort. »

» Je demandai la liberté de dire un mot. Elle me fut accordée. Je soulevai la tête, et regardant mon époux bien tendrement : « Hélas, lui dis-je, en quel état me voilà réduite ! Il faut donc que je meure dans mes plus beaux jours. » Je voulois poursuivre ; mais mes larmes et mes soupirs m'en empêchèrent. Cela ne toucha pas mon époux. Au contraire, il me fit des reproches, auxquels il eût été inutile de repartir. J'eus recours aux prières ; mais il ne les écouta pas, et il ordonna à l'esclave de faire son devoir. En ce moment la

vieille dame qui avoit été nourrice de mon époux, entra ; et se jetant à ses pieds pour tâcher de l'apaiser : « Mon fils, lui dit-elle, pour prix de vous avoir nourri et élevé, je vous conjure de m'accorder sa grace. Considérez que l'on tue celui qui tue, et que vous allez flétrir votre réputation, et perdre l'estime des hommes. Que ne diront-ils point d'une colère si sanglante ? » Elle prononça ces paroles d'un air si touchant, et elle les accompagna de tant de larmes, qu'elles firent une forte impression sur mon époux. « Hé bien, dit-il à sa nourrice, pour l'amour de vous je lui donne la vie. Mais je veux qu'elle porte des marques qui la fassent souvenir de son crime. »

» À ces mots, un esclave par son ordre, me donna de toute sa force sur les côtes et sur la poitrine, tant de coups d'une petite canne pliante qui enlevait la peau et la chair, que j'en perdis connoissance. Après cela, il me fit porter par les mêmes esclaves, ministres de sa fureur, dans une maison où la vieille eut grand soin de moi. Je gardai le lit quatre mois. Enfin je guéris ; mais les cicatrices que vous vîtes hier, contre mon intention, me sont restées depuis. Dès que je fus en état de marcher et de sortir, je voulus retourner à la maison que j'avois eue de mon premier mari ; mais je n'y trouvai que la place. Mon second époux, dans l'excès de la colère, ne s'étoit pas contenté de la faire abattre, il avoit fait même raser toute la rue où elle étoit située. Cette violence étoit sans doute inouïe ; mais contre qui aurois-je fait ma plainte ? L'auteur avoit pris des mesures pour se cacher, et je n'ai pu le connoître. D'ailleurs, quand je l'aurois connu, ne voyois-je pas bien que le traitement qu'on me faisoit, partoît d'un pouvoir absolu ? Aurois-je osé m'en plaindre ?

» Désolée, dépourvue de toutes choses, j'eus recours à ma chère sœur Zobéïde, qui vient de raconter son histoire à votre majesté, et je lui fis le récit de ma disgrâce. Elle me reçut avec sa bonté ordinaire, et m'exhorta à la supporter patiemment. « Voilà quel est le monde, dit-elle, il nous ôte ordinairement nos biens ou nos amis, on nos amans, et souvent le tout ensemble. » En même temps pour me prouver ce qu'elle me disoit, elle me raconta la perte du jeune prince, causée par la jalousie de ses deux sœurs. Elle m'apprit ensuite de quelle manière elles avoient été changées en chiennes. Enfin, après m'avoir donné mille marques d'amitié, elle me présenta ma cadette, qui s'étoit retirée chez elle après la mort de notre mère.

» Ainsi, remerciant Dieu de nous avoir toutes trois rassemblées, nous résolûmes de vivre libres sans nous séparer jamais. Il y a long-temps que nous menons cette vie tranquille ; et comme je suis chargée de la dépense de la maison, je me fais un plaisir d'aller moi-même faire les provisions dont nous avons besoin. J'en allai acheter hier, et les fis apporter par un porteur, homme d'esprit et d'humeur agréable, que nous retînmes pour nous divertir. Trois Calenders survinrent au commencement de la nuit, et nous prièrent de leur donner retraite jusqu'à ce matin. Nous les reçûmes à une condition qu'ils acceptèrent ; et après les avoir fait asseoir à notre table, ils nous régaloient d'un concert à leur mode, lorsque nous entendîmes frapper à notre porte. C'étoit trois marchands de Moussoul de fort bonne mine, qui nous demandèrent la même grace que les Calenders ; nous la leur accordâmes à la même condition. Mais ils ne l'observèrent ni les uns ni les autres ;

néanmoins, quoique nous fussions en état aussi bien qu'en droit de les punir, nous nous contentâmes d'exiger d'eux le récit de leur histoire ; et nous bornâmes notre vengeance à les renvoyer ensuite, et à les priver de la retraite qu'ils nous avoient demandée. »

Le calife Haroun Alraschid fut très-content d'avoir appris ce qu'il vouloit savoir, et témoigna publiquement l'admiration que lui causoit tout ce qu'il venoit d'entendre...

« Mais, sire, dit en cet endroit Scheherazade, le jour qui commence à paroître, ne me permet pas de raconter à votre majesté ce que fit le calife pour mettre fin à l'enchantement des deux chiennes noires. » Schahriar, jugeant que la sultane acheveroit la nuit suivante l'histoire des cinq dames et des trois Calenders, se leva, et lui laissa encore la vie jusqu'au lendemain.

LXIX^e NUIT.

« Au nom de Dieu, ma sœur, s'écria Dinarzade avant le jour, je vous prie de nous raconter comment les deux chiennes noires reprirent leur première forme, et ce que devinrent les trois Calenders. » « Je vais satisfaire votre curiosité, répondit Scheherazade. » Alors adressant son discours à Schahriar, elle poursuivit dans ces termes :

Sire, le calife ayant satisfait sa curiosité, voulut donner des

marques de sa grandeur et de sa générosité aux Calenders princes, et faire sentir aussi aux trois dames des effets de sa bonté. Sans se servir du ministère de son grand-visir, il dit lui-même à Zobéïde : « Madame, cette fée qui se fit voir d'abord à vous en serpent, et qui vous a imposé une si rigoureuse loi, cette fée ne vous a-t-elle point parlé de sa demeure, ou plutôt ne vous promit-elle pas de vous revoir et de rétablir les deux chiennes en leur premier état ? »

« Commandeur des croyans, répondit Zobéïde, j'ai oublié de dire à votre majesté, que la fée me mit entre les mains un petit paquet de cheveux, en me disant qu'un jour j'aurois besoin de sa présence, et qu'alors si je voulois seulement brûler deux brins de ces cheveux, elle seroit à moi dans le moment, quand elle seroit au-delà du mont Caucase. « Madame, reprit le calife, où est ce paquet de cheveux ? » Elle repartit que depuis ce temps-là, elle avoit eu grand soin de le porter toujours avec elle. En effet, elle le tira ; et ouvrant un peu la portière qui la cachoit, elle le lui montra. « Hé bien, répliqua le calife, faisons venir la fée ; vous ne sauriez l'appeler plus à propos, puisque je le souhaite. »

Zobéïde y ayant consenti, on apporta du feu, et Zobéïde mit dessus tout le paquet de cheveux. À l'instant même le palais s'ébranla, et la fée parut devant le calife, sous la figure d'une dame habillée très-magnifiquement. « Commandeur des croyans, dit-elle à ce prince, vous me voyez prête à recevoir vos commandemens. La dame qui vient de m'appeler par votre ordre, m'a rendu un service important. Pour lui en marquer ma reconnaissance, je l'ai vengée de la perfidie de ses sœurs, en les changeant en chiennes ; mais si votre majesté le desire, je

vais leur rendre leur figure naturelle. »

« Belle fée, lui répondit le calife, vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir : faites-leur cette grace ; après cela, je chercherai les moyens de les consoler d'une si rude pénitence ; mais auparavant, j'ai encore une prière à vous faire en faveur de la dame qui a été si cruellement maltraitée par un mari inconnu. Comme vous savez une infinité de choses, il est à croire que vous n'ignorez pas celle-ci : obligez-moi de me nommer le barbare qui ne s'est pas contenté d'exercer sur elle une si grande cruauté, mais qui lui a même enlevé très-injustement tout le bien qui lui appartenait. Je m'étonne qu'une action si injuste, si inhumaine, et qui fait tort à mon autorité, ne soit pas venue jusqu'à moi. »

« Pour faire plaisir à votre majesté, répliqua la fée, je remettrai les deux chiennes en leur premier état ; je guérirai la dame de ses cicatrices, de manière qu'il ne paroîtra pas que jamais elle ait été frappée ; et ensuite je vous nommerai celui qui l'a fait maltraiter ainsi. »

Le calife envoya prendre les deux chiennes chez Zobéide ; et lorsqu'on les eut amenées, on présenta une tasse pleine d'eau à la fée, qui l'avoit demandée. Elle prononça dessus des paroles que personne n'entendit, et elle en jeta sur Amine et sur les deux chiennes. Elles furent changées en deux dames d'une beauté surprenante, et les cicatrices d'Amine disparurent. Alors la fée dit au calife : « Commandeur des croyans, il faut vous découvrir présentement qui est l'époux inconnu que vous cherchez. Il vous appartient de fort près, puisque c'est le prince Amin, votre fils aîné, frère du prince Mamoun, son cadet. Étant devenu passionnément amoureux de cette dame, sur le récit

qu'on lui avoit fait de sa beauté, il trouva un prétexte pour l'attirer chez lui, où il l'épousa. À l'égard des coups qu'il lui a fait donner, il est excusable en quelque façon. La dame son épouse avoit eu un peu trop de facilité ; et les excuses qu'elle lui avoit apportées, étoient capables de faire croire qu'elle avoit fait plus de mal qu'il n'y en avoit. C'est tout ce que je puis dire pour satisfaire votre curiosité. » En achevant ces paroles, elle salua le calife, et disparut.

Ce prince, rempli d'admiration, et content des changemens qui venoient d'arriver par son moyen, fit des actions dont il sera parlé éternellement. Il fit premièrement appeler le prince Amin, son fils, lui dit qu'il savoit son mariage secret, et lui apprit la cause de la blessure d'Amine. Le prince n'attendit pas que son père lui parlât de la reprendre, il la reprit à l'heure même.

Le calife déclara ensuite qu'il donnoit son cœur et sa main à Zobéïde, et proposa les trois autres sœurs aux trois Calenders, fils de rois, qui les acceptèrent pour femmes avec beaucoup de reconnoissance. Le calife leur assigna à chacun un palais magnifique dans la ville de Bagdad ; il les éleva aux premières charges de son empire, et les admit dans ses conseils. Le premier cadi de Bagdad, appelé avec des témoins, dressa les contrats de mariage ; et le fameux calife Haroun Alraschid, en faisant le bonheur de tant de personnes qui avoient éprouvé des disgraces incroyables, s'attira mille bénédictions.

Il n'étoit pas jour encore lorsque Scheherazade acheva cette histoire, qui avoit été tant de fois interrompue et continuée. Cela lui donna lieu d'en commencer une autre. Ainsi adressant la parole au sultan, elle lui dit :

-
1. [↑](#) Tout ce qui est dit ici sur le deuil, est non-seulement contraire aux usages de Mahométans ; mais même aux préceptes de l'Alcoran. En général, on ne connoît point de deuil parmi les sectateurs de Mahomet : les défenses de l'alcoran sont là-dessus expresses ; et pour punir une personne qui s'arracheroit les cheveux en signe de deuil : « le grand Dieu, disent-ils, lui bâtiroit autant de maisons dans l'enfer, qu'elles se seroit arrachée de poils sur la tête » ; ils croient encore que Dieu retrécira le tombeau de tous ceux qui auront porté les habits noirs pendant leur vie, et qu'ils ressusciteront aveugles. Cette opinion tient à celle de la parfaite résignation aux volontés de Dieu, qui est un des dogmes fondamentaux du Mahométisme, et que l'on a souvent, mais, mal-à-propos, confondu avec le fatalisme. Cependant les Persans, sectateurs d'Ali, ont un deuil de quarante jours ; ils portent pendant neuf jours seulement des vêtemens d'une couleur foncée ; mais ils ont pour l'habillement noir la même aversion que les autres Mahométans.
 2. [↑](#) Ce mot vient du mot arabe KADI, juge. C'est le nom qu'on donne aux juges des causes civiles, dans presque tout l'Orient. Ils font aussi les fonctions de notaire.

HISTOIRE

DE SINDBAD LE MARIN.

SIRE, sous le règne de ce même calife Haroun Alraschid, dont je viens de parler, il y avoit à Bagdad un pauvre porteur qui se nommoit Hindbad. Un jour qu'il faisoit une chaleur excessive, il portoit une charge très-pesante d'une extrémité de la ville à une autre. Comme il étoit fort fatigué du chemin qu'il avoit déjà fait, et qu'il lui en restoit encore beaucoup à faire, il arriva dans une rue où régnoit un doux zéphir, et dont le pavé étoit arrosé d'eau de rose. Ne pouvant désirer un vent plus favorable pour se reposer et reprendre de nouvelles forces, il posa sa charge à terre et s'assit dessus auprès d'une grande maison.

Il se sut bientôt très-bon gré de s'être arrêté en cet endroit ; car son odorat fut agréablement frappé d'un parfum exquis de bois d'aloës et de pastilles, qui sortoit par les fenêtres de cet hôtel, et qui, se mêlant avec l'odeur de l'eau de rose, achevoit d'embaumer l'air. Outre cela, il ouït en dedans un concert de divers instrumens, accompagnés du ramage harmonieux d'un grand nombre de rossignols et d'autres oiseaux particuliers au climat de Bagdad. Cette gracieuse mélodie et la fumée de plusieurs sortes de viandes qui se faisoient sentir, lui firent juger qu'il y avoit là quelque festin, et qu'on s'y réjouissoit. Il voulut savoir qui demeuroit en cette maison qu'il ne connoissoit pas bien, parce qu'il n'avoit pas eu occasion de

passer souvent par cette rue. Pour satisfaire sa curiosité, il s'approcha de quelques domestiques qu'il vit à la porte, magnifiquement habillés, et demanda à l'un d'entr'eux comment s'appeloit le maître de cet hôtel. « Hé quoi, lui répondit le domestique, vous demeurez à Bagdad, et vous ignorez que c'est ici la demeure du seigneur Sindbad le marin, de ce fameux voyageur qui a parcouru toutes les mers que le soleil éclaire ? » Le porteur, qui avoit ouï parler des richesses de Sindbad, ne put s'empêcher de porter envie à un homme dont la condition lui paroissoit aussi heureuse qu'il trouvoit la sienne déplorable. L'esprit aigri par ses réflexions, il leva les yeux au ciel, et dit assez haut pour être entendu : « Puissant créateur de toutes choses, considérez la différence qu'il y a entre Sindbad et moi ; je souffre tous les jours mille fatigues et mille maux ; et j'ai bien de la peine à me nourrir, moi et ma famille, de mauvais pain d'orge, pendant que l'heureux Sindbad dépense avec profusion d'immenses richesses, et mène une vie pleine de délices. Qu'a-t-il fait pour obtenir de vous une destinée si agréable ? Qu'ai-je fait pour en mériter une si rigoureuse ? » En achevant ces paroles, il frappa du pied contre terre, comme un homme entièrement possédé de sa douleur et de son désespoir.

Il étoit encore occupé de ses tristes pensées, lorsqu'il vit sortir de l'hôtel un valet qui vint à lui, et qui, le prenant par le bras, lui dit : « Venez, suivez-moi, le seigneur Sindbad, mon maître, veut vous parler. »

Le jour qui parut en cet endroit, empêcha Scheherazade de continuer cette histoire ; mais elle la reprit ainsi le lendemain :

LXX^e NUIT.

SIRE, votre majesté peut aisément s'imaginer qu'Hindbad ne fut pas peu surpris du compliment qu'on lui faisoit. Après le discours qu'il venoit de tenir, il avoit sujet de craindre que Sindbad ne l'envoyât chercher pour lui faire quelque mauvais traitement ; c'est pourquoi il voulut s'excuser sur ce qu'il ne pouvoit abandonner sa charge au milieu de la rue ; mais le valet de Sindbad l'assura qu'on y prendroit garde, et le pressa tellement sur l'ordre dont il étoit chargé, que le porteur fut obligé de se rendre à ses instances.

Le valet l'introduisit dans une grande salle, où il y avoit un bon nombre de personnes autour d'une table couverte de toutes sortes de mets délicats. Ou voyoit à la place d'honneur un personnage grave, bien fait et vénérable par une longue barbe blanche ; et derrière lui, étoit debout une foule d'officiers et de domestiques fort empressés à le servir. Ce personnage étoit Sindbad. Le porteur, dont le trouble s'augmenta à la vue de tant de monde et d'un festin si superbe, salua la compagnie en tremblant. Sindbad lui dit de s'approcher ; et après l'avoir fait asseoir à sa droite, il lui servit à manger lui-même, et lui fit donner à boire d'un excellent vin, dont le buffet étoit abondamment garni.

Sur la fin du repas, Sindbad, remarquant que ses convives ne mangeoient plus, prit la parole ; et s'adressant à Hindbad, qu'il traita de frère, selon la coutume des Arabes lorsqu'ils se

parlent familièrement, lui demanda comment il se nommoit, et quelle étoit sa profession. « Seigneur, lui répondit-il, je m'appelle Hindbad. » « Je suis bien aise de vous voir, reprit Sindbad, et je vous réponds que la compagnie vous voit aussi avec plaisir ; mais je souhaiterois d'apprendre de vous-même ce que vous disiez tantôt dans la rue. » Sindbad, avant que de se mettre à table, avoit entendu tout son discours par la fenêtre ; et c'étoit ce qui l'avoit engagé à le faire appeler.

À cette demande, Hindbad, plein de confusion, baissa la tête, et repartit : « Seigneur, je vous avoue que ma lassitude m'avoit mis en mauvaise humeur, et il m'est échappé quelques paroles indiscrètes que je vous supplie de me pardonner. » « Oh ne croyez pas, reprit Sindbad, que je sois assez injuste pour en conserver du ressentiment. J'entre dans votre situation ; au lieu de vous reprocher vos murmures, je vous plains ; mais il faut que je vous tire d'une erreur où vous me paraissez être à mon égard. Vous vous imaginez, sans doute, que j'ai acquis sans peine et sans travail toutes les commodités et le repos dont vous voyez que je jouis ; désabusez-vous. Je ne suis parvenu à un état si heureux, qu'après avoir souffert durant plusieurs années tous les travaux du corps et de l'esprit que l'imagination peut concevoir. Oui, seigneurs, ajouta-t-il en s'adressant à toute la compagnie, je puis vous assurer que ces travaux sont si extraordinaires, qu'ils sont capables d'ôter aux hommes les plus avides de richesses, l'envie fatale de traverser les mers pour en acquérir. Vous n'avez peut-être entendu parler que confusément de mes étranges aventures, et des dangers que j'ai courus sur mer dans les sept voyages que j'ai faits ; et puisque l'occasion s'en présente, je vais vous en faire un

rapport fidèle : je crois que vous ne serez pas fâchés de l'entendre. »

Comme Sindbad vouloit raconter son histoire, particulièrement à cause du porteur, avant que de la commencer, il ordonna qu'on fît porter la charge qu'il avoit laissée dans la rue, au lieu où Hindbad marqua qu'il souhaitoit qu'elle fût portée. Après cela, il parla dans ces termes :

PREMIER VOYAGE

DE SINDBAD LE MARIN.

« J'AVOIS hérité de ma famille des biens considérables, j'en dissipai la meilleure partie dans les débauches de ma jeunesse ; mais je revins de mon aveuglement, et rentrant en moi-même, je reconnus que les richesses étoient périssables, et qu'on en voyoit bientôt la fin quand on les ménageoit aussi mal que je faisois. Je pensai de plus que je consumois malheureusement dans une vie déréglée, le temps, qui est la chose du monde la plus précieuse. Je considérai encore que c'étoit la dernière et la plus déplorable de toutes les misères, que d'être pauvre dans la vieillesse. Je me souvins de ces paroles du grand Salomon, que j'avois autrefois ouï dire à mon père : « Il est moins fâcheux d'être dans le tombeau que dans la pauvreté. »

» Frappé de toutes ces réflexions, je ramassai les débris de mon patrimoine. Je vendis à l'encan en plein marché, tout ce que j'avois de meubles. Je me liai ensuite avec quelques marchands qui négocioient par mer. Je consultai ceux qui me parurent capables de me donner de bons conseils. Enfin, je résolus de faire profiter le peu d'argent qui me restoit ; et dès que j'eus pris cette résolution, je ne tardai guère à l'exécuter. Je me rendis à Balsora^[1], où je m'embarquai avec plusieurs marchands sur un vaisseau que nous avions équipé à frais

communs.

» Nous mîmes à la voile, et prîmes la route des Indes orientales par le golfe Persique, qui est formé par les côtes de l'Arabie heureuse à la droite, et par celles de Perse à la gauche, et dont la plus grande largeur est de soixante et dix lieues, selon la commune opinion. Hors de ce golfe, la mer du Levant, la même que celle des Indes, est très-spacieuse : elle a d'un côté pour bornes les côtes d'Abyssinie, et quatre mille cinq cents lieues de longueur jusqu'aux isles de Vakvak^[2]. Je fus d'abord incommodé de ce qu'on appelle le mal de mer ; mais ma santé se rétablit bientôt, et depuis ce temps-là, je n'ai point été sujet à cette maladie.

» Dans le cours de notre navigation, nous abordâmes à plusieurs isles, et nous y vendîmes ou échangeâmes nos marchandises. Un jour que nous étions à la voile, le calme nous prit vis-à-vis une petite isle presque à fleur d'eau, qui ressembloit à une prairie par sa verdure. Le capitaine fit plier les voiles, et permit de prendre terre aux personnes de l'équipage qui voulurent y descendre. Je fus du nombre de ceux qui y débarquèrent. Mais dans le temps que nous nous divertissions à boire et à manger, et à nous délasser de la fatigue de la mer, l'isle trembla tout-à-coup, et nous donna une rude secousse...

À ces mots, Scheherazade s'arrêta, parce que le jour commençoit à paroître. Elle reprit ainsi son discours sur la fin de la nuit suivante :

LXXI^e NUIT.

SIRE, Sindbad poursuivant son histoire: « On s'aperçut, dit-il, du tremblement de l'isle dans le vaisseau, d'où l'on nous cria de nous rembarquer promptement ; que nous allions tous périr ; que ce que nous prenions pour une isle, étoit le dos d'une baleine. Les plus diligens se sauvèrent dans la chaloupe, d'autres se jetèrent à la nage. Pour moi, j'étois encore sur l'isle, ou plutôt sur la baleine, lorsqu'elle se plongea dans la mer, et je n'eus que le temps de me prendre à une pièce de bois qu'on avoit apportée du vaisseau pour faire du feu. Cependant le capitaine, après avoir reçu sur son bord les gens qui étoient dans la chaloupe, et recueilli quelques-uns de ceux qui nageoient, voulut profiter d'un vent frais et favorable qui s'étoit élevé, il fit hisser les voiles, et m'ôta par-là l'espérance de gagner le vaisseau.

» Je demeurai donc à la merci des flots, poussé tantôt d'un côté, et tantôt d'un autre ; je disputai contr'eux ma vie tout le reste du jour et de la nuit suivante. Je n'avois plus de force le lendemain, et je désespérois d'éviter la mort, lorsqu'une vague me jeta heureusement contre une isle. Le rivage en étoit haut et escarpé, et j'aurois eu beaucoup de peine à y monter, si quelques racines d'arbres que la fortune sembloit avoir conservées en cet endroit pour mon salut, ne m'en eussent donné le moyen. Je m'étendis sur la terre, où je demeurai à demi mort, jusqu'à ce qu'il fût grand jour et que le soleil parût.

» Alors, quoique je fusse très-foible à cause du travail de la

mer, et parce que je n'avois pris aucune nourriture depuis le jour précédent, je ne laissai pas de me traîner en cherchant des herbes bonnes à manger. J'en trouvai quelques-unes, et j'eus le bonheur de rencontrer une source d'eau excellente, qui ne contribua pas peu à me rétablir. Les forces m'étant revenues, je m'avançai dans l'île, marchant sans tenir de route assurée. J'entrai dans une belle plaine, où j'aperçus de loin un cheval qui paissait. Je portai mes pas de ce côté-là, flottant entre la crainte et la joie ; car j'ignorois si je n'allois pas chercher ma perte plutôt qu'une occasion de mettre ma vie en sûreté. Je remarquai en approchant que c'étoit une cavale attachée à un piquet. Sa beauté attira mon attention ; mais pendant que je la regardois, j'entendis la voix d'un homme qui parloit sous terre. Un moment après, cet homme parut, vint à moi, et me demanda qui j'étois. Je lui racontai mon aventure ; après quoi me prenant par la main, il me fit entrer dans une grotte, où il y avoit d'autres personnes qui ne furent pas moins étonnées de me voir, que je l'étois de les trouver là.

» Je mangeai de quelques mets qu'ils me présentèrent ; puis leur ayant demandé ce qu'ils faisoient dans un lieu qui me paroissoit si désert, ils répondirent qu'ils étoient palefreniers du roi Mihrage, souverain de cette isle ; que chaque année, dans la même saison, ils avoient coutume d'y amener les cavales du roi, qu'ils attachoient de la manière que je l'avois vu, pour les faire couvrir par un cheval marin qui sortoit de la mer ; que le cheval marin, après les avoir couvertes, se mettoit en état de les dévorer ; mais qu'ils l'en empêchoient par leurs cris, et l'obligeoient à rentrer dans la mer ; que les cavales étant pleines, ils les ramenoient, et que les chevaux qui en

naïsoient, étoient destinés pour le roi, et appelés chevaux marins. Ils ajoutèrent qu'ils devoient partir le lendemain, et que si je fusse arrivé un jour plus tard, j'aurois péri infailliblement, parce que les habitations étoient éloignées, et qu'il m'eût été impossible d'y arriver sans guide,

» Tandis qu'ils m'entretenoient ainsi, le cheval marin sortit de la mer, comme ils me l'avoient dit, se jeta sur la cavale, la couvrit et voulut ensuite la dévorer ; mais au grand bruit que firent les palefreniers, il lâcha prise, et alla se replonger dans la mer.

» Le lendemain, ils reprirent le chemin de la capitale de l'isle avec les cavales, et je les accompagnai. À notre arrivée, le roi Mihrage à qui je fus présenté, me demanda qui j'étois, et par quelle aventure je me trouvois dans ses états. Dès que j'eus pleinement satisfait sa curiosité, il me témoigna qu'il prenoit beaucoup de part à mon malheur. En même temps, il ordonna qu'on eût soin de moi, et que l'on me fournît toutes les choses dont j'aurois besoin. Cela fut exécuté de manière que j'eus sujet de me louer de sa générosité et de l'exactitude de ses officiers.

» Comme j'étois marchand, je fréquentai les gens de ma profession. Je recherchois particulièrement ceux qui étoient étrangers, tant pour apprendre d'eux des nouvelles de Bagdad, que pour en trouver quelqu'un avec qui je pusse y retourner ; car la capitale du roi Mihrage est située sur le bord de la mer, et a un beau port où il aborde tous les jours des vaisseaux de différens endroits du monde. Je cherchois aussi la compagnie des savans des Indes, et je prenois plaisir à les entendre parler ; mais cela ne m'empêchoit pas de faire ma cour au roi très-

régulièrement, ni de m'entretenir avec des gouverneurs et de petits rois, ses tributaires, qui étoient auprès de sa personne. Ils me faisoient mille questions sur mon pays ; et de mon côté, voulant m'instruire des mœurs et des lois de leurs états, je leur demandois tout ce qui me sembloit mériter ma curiosité.

Il y a sous la domination du roi Mihrage, une isle qui porte le nom de Cassel. On m'avoit assuré qu'on y entendoit toutes les nuits un son de tymbales ; ce qui a donné lieu à l'opinion qu'ont les matelots, que Degial y fait sa demeure^[3]. Il me prit envie d'être témoin de cette merveille, et je vis dans mon voyage des poissons longs de cent et de deux cents coudées, qui font plus de peur que de mal. Ils sont si timides, qu'on les fait fuir en frappant sur des ais. Je remarquai d'autres poissons qui n'étoient que d'une coudée, et qui ressembloient par la tête à des hiboux.

» À mon retour, comme j'étois un jour sur le port, un navire y vint aborder. Dès qu'il fut à l'ancre, on commença à décharger les marchandises ; et les marchands à qui elles appartenoint, les faisoient transporter dans des magasins. En jetant les yeux sur quelques ballots et sur l'écriture qui marquoit à qui ils étoient, je vis mon nom dessus. Après les avoir attentivement examinés, je ne doutai pas que ce ne fussent ceux que j'avois fait charger sur le vaisseau où je m'étois embarqué à Balsora. Je reconnus même le capitaine ; mais comme j'étois persuadé qu'il me croyoit mort, je l'abordai, et lui demandai à qui appartenoint les ballots que je voyois. « J'avois sur mon bord, me répondit-il, un marchand de Bagdad, qui se nommoit Sindbad. Un jour que nous étions près d'une isle, à ce qu'il nous paroissoit, il mit pied à terre avec

plusieurs passagers dans cette isle prétendue, qui n'étoit autre chose qu'une baleine d'une grosseur énorme, qui s'étoit endormie à fleur d'eau. Elle ne se sentit pas plutôt échauffée par le feu qu'on avoit allumé sur son dos pour faire la cuisine, qu'elle commença à se mouvoir et à s'enfoncer dans la mer. La plupart des personnes qui étoient dessus, se noyèrent, et le malheureux Sindbad fut de ce nombre. Ces ballots étoient à lui, et j'ai résolu de les négocier jusqu'à ce que je rencontre quelqu'un de sa famille à qui je puisse rendre le profit que j'aurai fait avec le principal. » « Capitaine, lui dis-je alors, je suis ce Sindbad que vous croyez mort, et qui ne l'est pas : ces ballots sont mon bien et ma marchandise... »

Scheherazade n'en dit pas davantage cette nuit ; mais elle continua le lendemain de cette sorte :

LXXII^e NUIT.

SINDBAD, poursuivant son histoire, dit à la compagnie :

» Quand le capitaine du vaisseau m'entendit parler ainsi : « Grand Dieu, s'écria-t-il, à qui se fier aujourd'hui ? Il n'y a plus de bonne foi parmi les hommes. J'ai vu de mes propres yeux périr Sindbad ; les passagers qui étoient sur mon bord, l'ont vu comme moi ; et vous osez dire que vous êtes ce Sindbad ! Quelle audace ! À vous voir, il semble que vous soyez un homme de probité ; cependant vous dites une horrible

fausseté pour vous emparer d'un bien qui ne vous appartient pas. » « Donnez-vous patience, repartis-je au capitaine, et me faites la grace d'écouter ce que j'ai à vous dire. » « Hé bien, reprit-il, que direz-vous ? Parlez, je vous écoute. » Je lui racontai alors de quelle manière je m'étois sauvé, et par quelle aventure j'avais rencontré les palefreniers du roi Mihrage, qui m'avoient amené à sa cour.

» Il se sentit ébranlé de mon discours ; mais il fut bientôt persuadé que je n'étois pas un imposteur ; car arriva des gens de son navire qui me reconnurent et me firent de grands complimens, en me témoignant la joie qu'ils avoient de me revoir. Enfin, il me reconnut aussi lui-même ; et se jetant à mon cou : « Dieu soit loué, me dit-il, de ce que vous êtes heureusement échappé d'un si grand danger ; je ne puis assez vous marquer le plaisir que j'en ressens. Voilà votre bien, prenez-le, il est à vous : faites-en ce qu'il vous plaira. » Je le remerciai, je louai sa probité ; et pour la reconnoître, je le priai d'accepter quelques marchandises que je lui présentai ; mais il les refusa.

» Je choisis ce qu'il y avoit de plus précieux dans mes ballots, et j'en fis présent au roi Mihrage. Comme ce prince savoit la disgrâce qui m'étoit arrivée, il me demanda où j'avois pris des choses si rares. Je lui contai par quel hasard je venois de les recouvrer ; il eut la bonté de m'en témoigner de la joie ; il accepta mon présent et m'en fit de beaucoup plus considérables. Après cela, je pris congé de lui, et me rembarquai sur le même vaisseau. Mais avant mon embarquement, j'échangeai les marchandises qui me restaient contre d'autres du pays. J'emportai avec moi du bois d'aloës,

de sandal, du camphre, de la muscade, du clou de girofle, du poivre, et du gingembre. Nous passâmes par plusieurs isles, et nous abordâmes enfin à Balsora, d'où j'arrivai en cette ville avec la valeur d'environ cent mille sequins. Ma famille me reçut, et je la revis avec tous les transports que peut causer une amitié vive et sincère. J'achetai des esclaves de l'un et de l'autre sexe, de belles terres, et je fis une grosse maison. Ce fut ainsi que je m'établis, résolu d'oublier les maux que j'avois soufferts, et de jouir des plaisirs de la vie. »

Sindbad s'étant arrêté en cet endroit, ordonna aux joueurs d'instrumens de recommencer leurs concerts, qu'il avoit interrompus par le récit de son histoire. On continua jusqu'au soir de boire et de manger ; et lorsqu'il fut temps de se retirer, Sindbad se fit apporter une bourse de cent sequins, et la donnant au porteur : « Prenez, Hindbad, lui dit-il, retournez chez vous, et revenez demain entendre la suite de mes aventures. » Le porteur se retira fort confus de l'honneur et du présent qu'il venoit de recevoir. Le récit qu'il en fit à son logis, fut très-agréable à sa femme et à ses enfans, qui ne manquèrent pas de remercier Dieu du bien que la Providence leur faisoit par l'entremise de Sindbad.

Hindbad s'habilla le lendemain plus proprement que le jour précédent, et retourna chez le voyageur libéral, qui le reçut d'un air riant, et lui fit mille caresses. D'abord que les conviés furent tous arrivés, on servit et l'on tint table fort long-temps. Le repas fini, Sindbad prit la parole, et s'adressant à la compagnie : « Seigneurs, dit-il, je vous prie de me donner audience, et de vouloir bien écouter les aventures de mon second voyage ; elles sont plus dignes de votre attention que

celles du premier. » Tout le monde garda le silence, et Sindbad parla en ces termes :

1. [↑](#) Ou Bassora, grande ville d'Asie, au-dessous du confluent du Tigre et de l'Euphrate, dans l'Irac Arabique, fondée par les ordres d'Omar, troisième calife, en 636. Les Turcs en sont les maîtres depuis 1668. Il s'y fait un très-grand commerce.
2. [↑](#) Ces isles, selon les Arabes, sont au-delà de la Chine, et ainsi appelées d'un arbre qui porte un fruit de ce nom. Ce sont probablement les isles du Japon.
3. [↑](#) Degial ou l'Ante-Christ. Les Mahométans croient, comme les Chrétiens, que l'Ante-Christ viendra pervertir les hommes à la fin du monde ; mais ils croient de plus qu'il n'aura qu'un œil et qu'un sourcil ; qu'il conquerra toute la terre, excepté la Mecque, Medine, Tarse et Jérusalem, qui seront préservées par des anges qu'il verra à l'entour ; enfin, ils ajoutent qu'il sera vaincu par Jésus-Christ, qui viendra le combattre.

SECOND VOYAGE

DE SINDBAD LE MARIN.

« J'AVOIS résolu, après mon premier voyage, de passer tranquillement le reste de mes jours à Bagdad, comme j'eus l'honneur de vous le dire hier. Mais je ne fus pas long-temps sans m'ennuyer d'une vie oisive ; l'envie de voyager et de négocier par mer, me reprit : j'achetai des marchandises propres à faire le trafic que je méditois, et je partis une seconde fois avec d'autres marchands dont la probité m'étoit connue. Nous nous embarquâmes sur un bon navire ; et après nous être recommandés à Dieu, nous commençâmes notre navigation.

» Nous allions d'isles en isles, et nous y faisons des trocs fort avantageux. Un jour nous descendîmes dans une de ces isles, couverte de plusieurs sortes d'arbres fruitiers, mais si déserte, que nous n'y découvrîmes aucune habitation, ni même aucune personne. Nous allâmes prendre l'air dans les prairies et le long des ruisseaux qui les arrosoient.

» Pendant que les uns se divertissoient à cueillir des fleurs, et les autres des fruits, je pris mes provisions et du vin que j'avois apporté, et je m'assis près d'une eau coulante entre de grands arbres qui formoient un bel ombrage. Je fis un assez bon repas de ce que j'avois ; après quoi le sommeil vint s'emparer de mes sens. Je ne vous dirai pas si je dormis long-temps ;

mais quand je me réveillai, je ne vis plus le navire à l'ancre...

Là, Scheherazade fut obligée d'interrompre son récit, parce qu'elle vit que le jour paroissoit, mais la nuit suivante elle continua de cette manière le second voyage de Sindbad :

LXXIII^e NUIT.

» JE fus bien étonné, dit Sindbad, de ne plus voir le vaisseau à l'ancre ; je me levai, je regardai de toutes parts, et je ne vis pas un des marchands qui étoient descendus dans l'isle avec moi. J'aperçus seulement le navire à la voile, mais si éloigné que je le perdis de vue peu de temps après.

» Je vous laisse à imaginer les réflexions que je fis dans un état si triste. Je pensai mourir de douleur. Je poussai des cris épouvantables ; je me frappai la tête, et me jetai par terre, où je demeurai long-temps abymé dans une confusion mortelle de pensées toutes plus affligeantes les unes que les autres. Je me reprochai cent fois de ne m'être pas contenté de mon premier voyage, qui devoit m'avoir fait perdre pour jamais l'envie d'en faire d'autres. Mais tous mes regrets étoient inutiles, et mon repentir hors de saison.

» À la fin, je me résignai à la volonté de Dieu ; et sans savoir ce que je deviendrois, je montai au haut d'un grand arbre, d'où je regardai de tous côtés pour voir si je ne découvrirais rien qui pût me donner quelqu'espérance. En jetant les jeux sur la mer, je ne vis que de l'eau et le ciel ; mais ayant aperçu du côté de la terre quelque chose de blanc, je descendis de l'arbre ; et avec

ce qui me restoit de vivres, je marchai vers cette blancheur, qui étoit si éloignée, que je ne pouvois pas bien distinguer ce que c'étoit.

Lorsque j'en fus à une distance raisonnable, je remarquai que c'étoit une boule blanche, d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuse. Dès que j'en fus près, je la touchai, et la trouvai fort douce. Je tournai à l'entour, pour voir s'il n'y avoit point d'ouverture ; je n'en pus découvrir aucune, et il me parut qu'il étoit impossible de monter dessus, tant elle étoit unie. Elle pouvoit avoir cinquante pas en rondeur.

» Le soleil alors étoit prêt à se coucher. L'air s'obscurcit tout-à-coup, comme s'il eût été couvert d'un nuage épais. Mais si je fus étonné de cette obscurité, je le fus bien davantage, quand je m'aperçus que ce qui la causoit, étoit un oiseau d'une grandeur et d'une grosseur extraordinaire, qui s'avançoit de mon côté en volant. Je me souvins d'un oiseau appelé Roc, dont j'avois souvent ouï parler aux matelots, et je conçus que la grosse boule que j'avois tant admirée, devoit être un œuf de cet oiseau. En effet, il s'abattit et se posa dessus, comme pour le couvrir. En le voyant venir, je m'étois serré fort près de l'œuf, de sorte que j'eus devant moi un des pieds de l'oiseau ; et ce pied étoit aussi gros qu'un gros tronc d'arbre. Je m'y attachai fortement avec la toile dont mon turban étoit environné, dans l'espérance que le Roc, lorsqu'il reprendroit son vol le lendemain, m'emporteroit hors de cette isle déserte. Effectivement, après avoir passé la nuit en cet état, d'abord qu'il fut jour, l'oiseau s'envola, et m'enleva si haut, que je ne voyois plus la terre ; puis il descendit tout-à-coup avec tant de rapidité, que je ne me sentois pas. Lorsque le Roc fut posé, et

que je me vis à terre, je déliai promptement le nœud qui me tenoit attaché à son pied. J'avois à peine achevé de me détacher, qu'il donna du bec sur un serpent d'une longueur inouïe. Il le prit, et s'envola aussitôt.

» Le lieu où il me laissa, étoit une vallée très-profonde, environnée de toutes parts de montagnes si hautes qu'elles se perdoient dans la nue, et tellement escarpées, qu'il n'y avoit aucun chemin par où l'on y pût monter. Ce fut un nouvel embarras pour moi ; et comparant cet endroit à l'isle déserte que je venois de quitter, je trouvai que je n'avois rien gagné au change.

» En marchant par cette vallée, je remarquai qu'elle étoit parsemée de diamans, dont il y en avoit d'une grosseur surprenante ; je pris beaucoup de plaisir à les regarder ; mais j'aperçus bientôt de loin des objets qui diminuèrent fort ce plaisir, et que je ne pus voir sans effroi. C'étoit un grand nombre de serpens si gros et si longs, qu'il n'y en avoit pas un qui n'eût englouti un éléphant. Ils se retiroient pendant le jour dans leurs antres où ils se cachoient à cause du Roc leur ennemi, et ils n'en sortoient que la nuit.

» Je passai la journée à me promener dans la vallée, et à me reposer de temps en temps dans les endroits les plus commodes. Cependant le soleil se coucha ; et à l'entrée de la nuit, je me retirai dans une grotte où je jugeai que je serois en sûreté. J'en bouchai l'entrée, qui étoit basse et étroite, avec une pierre assez grosse pour me garantir des serpens, mais qui n'étoit pas assez juste pour empêcher qu'il n'y entrât un peu de lumière. Je soupai d'une partie de mes provisions, au bruit des serpens qui commencèrent à paroître. Leurs affreux sifflemens

me causèrent une frayeur extrême, et ne me permirent pas, comme vous pouvez penser, de passer la nuit fort tranquillement. Le jour étant venu, les serpens se retirèrent. Alors je sortis de ma grotte en tremblant, et je puis dire que je marchai long-temps sur des diamans sans en avoir la moindre envie. À la fin, je m'assis ; et malgré l'inquiétude dont j'étois agité, comme je n'avois pas fermé l'œil de toute la nuit, je m'endormis après avoir fait encore un repas de mes provisions. Mais j'étois à peine assoupi, que quelque chose qui tomba près de moi avec grand bruit, me réveilla. C'étoit une grosse pièce de viande fraîche ; et dans le moment, j'en vis rouler plusieurs autres du haut des rochers en différens endroits.

» J'avois toujours tenu pour un conte fait à plaisir, ce que j'avois ouï dire plusieurs fois à des matelots et à d'autres personnes, touchant la vallée des diamans, et l'adresse dont se servoient quelques marchands pour en tirer ces pierres précieuses. Je connus bien qu'ils m'avoient dit la vérité. En effet, ces marchands se rendent auprès de cette vallée dans le temps que les aigles ont des petits. Ils découpent de la viande et la jettent par grosses pièces dans la vallée, les diamans sur la pointe desquels elles tombent, s'y attachent. Les aigles, qui sont en ce pays-là plus forts qu'ailleurs, vont fondre sur ces pièces de viande, et les emportent dans leurs nids au haut des rochers, pour servir de pâture à leurs aiglons. Alors les marchands courant aux nids, obligent, par leurs cris, les aigles à s'éloigner, et prennent les diamans qu'ils trouvent attachés aux pièces de viande. Ils se servent de cette ruse, parce qu'il n'y a pas d'autre moyen de tirer les diamans de cette vallée, qui est un précipice dans lequel on ne sauroit descendre.

» J'avois cru jusque-là qu'il ne me seroit pas possible de sortir de cet abyme, que je regardois comme mon tombeau ; mais je changeai de sentiment ; et ce que je venois de voir, me donna lieu d'imaginer le moyen de conserver ma vie...

Le jour qui parut en cet endroit, imposa silence à Scheherazade ; mais elle poursuivit cette histoire le lendemain.

LXXIV^e NUIT.

SIRE, dit-elle, en s'adressant toujours au sultan des Indes, Sindbad continua de raconter les aventures de son second voyage à la compagnie qui l'écoutoit : « Je commençai, dit-il, par amasser les plus gros diamans qui se présentèrent à mes jeux, et j'en remplis le sac de cuir^[1] qui m'avoit servi à mettre mes provisions de bouche. Je pris ensuite la pièce de viande qui me parut la plus longue ; je l'attachai fortement autour de moi avec la toile de mon turban, et en cet état je me couchai le ventre contre terre, la bourse de cuir attachée à ma ceinture de manière qu'elle ne pouvoit tomber.

« JE ne fus pas plutôt en cette situation, que les aigles vinrent chacun se saisir d'une pièce de viande qu'ils emportèrent ; et un des plus puissans m'ayant enlevé de même avec le morceau de viande dont j'étois enveloppé, me porta au haut de la montagne jusque dans son nid. Les marchands ne manquèrent point alors de crier pour épouvanter les aigles ; et lorsqu'ils les

eurent obligés à quitter leur proie, un d'entr'eux s'approcha de moi ; mais il fut saisi de crainte quand il m'aperçut. Il se rassura pourtant ; et au lieu de s'informer par quelle aventure je me trouvois là, il commença à me quereller, en me demandant pourquoi je lui ravissois son bien. « Vous me parlerez, lui dis-je, avec plus d'humanité, lorsque vous m'aurez mieux connu. Consolez-vous, ajoutai-je, j'ai des diamans pour vous et pour moi plus que n'en peuvent avoir tous les autres marchands ensemble. S'ils en ont, ce n'est que par hasard ; mais j'ai choisi moi-même au fond de la vallée ceux que j'apporte dans cette bourse que vous voyez. » En disant cela, je la lui montrai. Je n'avois pas achevé de parler, que les autres marchands qui m'aperçurent s'attroupèrent autour de moi fort étonnés de me voir, et j'augmentai leur surprise par le récit de mon histoire. Ils n'admirèrent pas tant le stratagème que j'avois imaginé pour me sauver, que ma hardiesse à le tenter.

Ils m'emmenèrent au logement où ils demeuroient tous ensemble ; et là, ayant ouvert ma bourse en leur présence, la grosseur de mes diamans les surprit, et ils m'avouèrent que dans toutes les cours où ils avoient été, ils n'en avoient pas vu un qui en approchât. Je priai le marchand à qui appartenoit le nid où j'avois été transporté, car chaque marchand avoit le sien ; je le priai, dis-je, d'en choisir pour sa part autant qu'il en voudroit. Il se contenta d'en prendre un seul, encore le prit-il des moins gros ; et comme je le pressois d'en recevoir d'autres sans craindre de me faire tort : « Non, me dit-il, je suis fort satisfait de celui-ci, qui est assez précieux pour m'épargner la peine de faire désormais d'autres voyages pour l'établissement de ma petite fortune. »

» Je passai la nuit avec ces marchands, à qui je racontai une seconde fois mon histoire pour la satisfaction de ceux qui ne l'avoient pas entendue. Je ne pouvois modérer ma joie, quand je faisois réflexion que j'étois hors des périls dont je vous ai parlé. Il me sembloit que l'état où je me trouvois, étoit un songe, et je ne pouvois croire que je n'eusse plus rien à craindre.

» Il y avoit déjà plusieurs jours que les marchands jetoient des pièces de viande dans la vallée ; et comme chacun paroissoit content des diamans qui lui étoient échus, nous partîmes le lendemain tous ensemble, et nous marchâmes par de hautes montagnes où il y avoit des serpens d'une longueur prodigieuse, que nous eûmes le bonheur d'éviter. Nous gagnâmes le premier port, d'où nous passâmes à l'isle de Roha, où croît l'arbre dont on tire le camphre, et qui est si gros et si touffu, que cent hommes y peuvent être à l'ombre aisément. Le suc dont se forme le camphre, coule par une ouverture que on fait au haut de l'arbre, et se reçoit dans un vase où il prend consistance, et devient ce qu'on appelle camphre. Le suc ainsi tiré, l'arbre se sèche et meurt.

» Il y a dans la même isle des rhinocéros, qui sont des animaux plus petits que l'éléphant, et plus grands que le bufle ; ils ont une corne sur le nez, longue environ d'une coudée : cette corne est solide et coupée par le milieu d'une extrémité à l'autre. On voit dessus des traits blancs qui représentent la figure d'un homme. Le rhinocéros se bat avec l'éléphant, le perce de sa corne par-dessous le ventre, l'enlève, et le porte sur sa tête ; mais comme le sang et la graisse de l'éléphant lui coulent sur les yeux, et l'aveuglent, il tombe par terre ; et ce

qui va vous étonner, le Roc vient qui les enlève tous deux entre ses griffes, et les emporte pour nourrir ses petits.

» Je passe sous silence plusieurs autres particularités de cette isle, de peur de vous ennuyer. J'y échangeai quelques-uns de mes diamans contre de bonnes marchandises. De là nous allâmes à d'autres isles ; et enfin après avoir touché à plusieurs villes marchandes de terre ferme, nous abordâmes à Balsora, d'où je me rendis à Bagdad. J'y fis d'abord de grandes aumônes aux pauvres, et je jouis honorablement du reste de mes richesses immenses que j'avois apportées et gagnées avec tant de fatigues. »

Ce fut ainsi que Sindbad raconta son second voyage. Il fit donner encore cent sequins à Hindbad, qu'il invita à venir le lendemain entendre le récit du troisième. Les conviés retournèrent chez eux, et revinrent le jour suivant à la même heure, de même que le porteur, qui avoit déjà presque oublié sa misère passée. On se mit à table ; et après le repas, Sindbad ayant demandé audience, fit de cette sorte le détail de son troisième voyage :

1. [↑] Les Orientaux qui voyagent mettent leurs provisions dans un sac de cuir.

TROISIÈME VOYAGE

DE SINDBAD LE MARIN.

« J'EUS bientôt perdu, dit-il, dans les douceurs de la vie que je menois, le souvenir des dangers que j'avois courus dans mes deux voyages ; mais comme j'étois à la fleur de mon âge, je m'ennuyai de vivre dans le repos ; et m'étourdissant sur les nouveaux périls que je voulois affronter, je partis de Bagdad avec de riches marchandises du pays que je fis transporter à Balsora. Là je m'embarquai encore avec d'autres marchands. Nous fîmes une longue navigation, et nous abordâmes à plusieurs ports, où nous fîmes un commerce considérable.

» Un jour que nous étions en pleine mer, nous fûmes battus d'une tempête horrible qui nous fit perdre notre route. Elle continua plusieurs jours, et nous poussa devant le port d'une isle où le capitaine auroit fort souhaité de se dispenser d'entrer ; mais nous fûmes bien obligés d'y aller mouiller. Lorsqu'on eut plié les voiles, le capitaine nous dit ; « Cette isle, et quelques autres voisines, sont habitées par des sauvages tous velus qui vont venir nous assaillir. Quoique ce soit des nains, notre malheur veut que nous ne fassions pas la moindre résistance, parce qu'ils sont en plus grand nombre que les sauterelles, et que s'il nous arrivoit d'en tuer quelqu'un, ils se jetteroient tous sur nous et nous assommeroient. »

Le jour qui vint éclairer l'appartement de Schahriar, empêcha Scheherazade d'en dire davantage. La nuit suivante elle reprit la parole en ces termes :

LXXV^e NUIT.

» LE discours du capitaine, dit Sindbad, mit tout l'équipage dans une grande consternation, et nous connûmes bientôt que ce qu'il venoit de nous dire, n'étoit que trop véritable. Nous vîmes paroître une multitude innombrable de sauvages hideux, couverts par tout le corps d'un poil roux, et hauts seulement de deux pieds. Ils se jetèrent à la nage, et environnèrent en peu de temps notre vaisseau. Ils nous parloient en approchant ; mais nous n'entendions pas leur langage. Ils se prirent aux bords et aux cordages du navire, et grimpèrent de tous côtés jusqu'au tillac avec une si grande agilité et avec tant de vitesse, qu'il ne paroissoit pas qu'ils posassent leurs pieds.

Nous leur vîmes faire cette manœuvre avec la frayeur que vous pouvez vous imaginer, sans oser nous mettre en défense, ni leur dire un seul mot, pour tâcher de les détourner de leur dessein, que nous soupçonnions d'être funeste. Effectivement, ils déplièrent les voiles, coupèrent le câble de l'ancre sans se donner la peine de la retirer ; et après avoir fait approcher de terre le vaisseau, ils nous firent tous débarquer. Ils emmenèrent ensuite le navire dans une autre isle d'où ils étoient venus. Tous les voyageurs évitoient avec soin celle où nous étions

alors ; et il étoit très-dangereux de s'y arrêter pour la raison que vous allez entendre ; mais il nous fallut prendre notre mal en patience.

» Nous nous éloignâmes du rivage, et en nous avançant dans l'île, nous trouvâmes quelques fruits et des herbes dont nous mangeâmes, pour prolonger le dernier moment de notre vie le plus qu'il nous étoit possible ; car nous nous attendions tous à une mort certaine. En marchant, nous aperçûmes assez loin de nous un grand édifice, vers lequel nous tournâmes nos pas. C'étoit un palais bien bâti et fort élevé, qui avoit une porte d'ébène à deux battans, que nous ouvrîmes en la poussant. Nous entrâmes dans la cour, et nous vîmes en face un vaste appartement avec un vestibule où il y avoit, d'un côté, un monceau d'ossements humains, et de l'autre, une infinité de broches à rôtir. Nous tremblâmes à ce spectacle ; et comme nous étions fatigués d'avoir marché, les jambes nous manquèrent : nous tombâmes par terre, saisis d'une frayeur mortelle, et nous y demeurâmes très-long-temps immobiles.

» Le soleil se couchoit ; et tandis que nous étions dans l'état pitoyable que je viens de vous dire, la porte de l'appartement s'ouvrit avec beaucoup de bruit, et aussitôt nous en vîmes sortir une horrible figure d'homme noir, de la hauteur d'un grand palmier. Il avoit au milieu du front un seul œil rouge et ardent comme un charbon allumé ; les dents de devant qu'il avoit fort longues et fort aiguës, lui sortoient de la bouche, qui n'étoit pas moins fendue que celle d'un cheval ; et la lèvre inférieure lui descendoit sur la poitrine. Ses oreilles ressembloient à celles d'un éléphant, et lui couvroient les épaules. Il avoit les ongles crochus et longs comme les griffes

des plus grands oiseaux. À la vue d'un géant si effroyable, nous perdîmes tous connoissance, et demeurâmes comme morts.

» À la fin, nous revînmes à nous, et nous le vîmes assis sous le vestibule, qui nous examinoit de tout son œil. Quand il nous eut bien considérés, il s'avança vers nous ; et s'étant approché, il étendit la main sur moi, me prit par la nuque du cou, et me tourna de tous côtés comme un boucher qui manie une tête de mouton. Après m'avoir bien regardé, voyant que j'étois si maigre, que je n'avois que la peau et les os, il me lâcha. Il prit les autres tour-à-tour, les examina de la même manière ; et comme le capitaine étoit le plus gras de tout l'équipage, il le tint d'une main, ainsi que j'aurois tenu un moineau, et lui passa une broche au travers du corps ; ayant ensuite allumé un grand feu, il le fit rôtir, et le mangea à son souper dans l'appartement où il s'étoit retiré. Ce repas achevé, il revint sous le vestibule où il se coucha, et s'endormit en ronflant d'une manière plus bruyante que le tonnerre. Son sommeil dura jusqu'au lendemain matin. Pour nous, il ne nous fut pas possible de goûter la douceur du repos, et nous passâmes la nuit dans la plus cruelle inquiétude dont on puisse être agité. Le jour étant venu, le géant se réveilla, se leva, sortit, et nous laissa dans le palais.

» Lorsque nous le crûmes éloigné, nous rompîmes le triste silence que nous avions gardé toute la nuit, et nous affligeant tous comme à l'envi l'un de l'autre, nous fîmes retentir le palais de plaintes et de gémissemens. Quoique nous fussions en assez grand nombre, et que nous n'eussions qu'un seul ennemi, nous n'eûmes pas d'abord la pensée de nous délivrer de lui par sa mort. Cette entreprise, bien que fort difficile à exécuter,

étoit pourtant celle que nous devions naturellement former.

» Nous délibérâmes sur plusieurs autres partis, mais nous ne nous déterminâmes à aucun ; et nous soumettant à ce qu'il plairait à Dieu d'ordonner de notre sort, nous passâmes la journée à parcourir l'isle, en nous nourrissant de fruits et de plantes comme le jour précédent. Sur le soir, nous cherchâmes quelque'endroit à nous mettre à couvert ; mais nous n'en trouvâmes point, et nous fûmes obligés malgré nous de retourner au palais.

» Le géant ne manqua pas d'y revenir et de souper encore d'un de nos compagnons ; après quoi il s'endormit et ronfla jusqu'au jour qu'il sortit, et nous laissa comme il avoit déjà fait. Notre condition nous parut si affreuse, que plusieurs de nos camarades furent sur le point d'aller se précipiter dans la mer, plutôt que d'attendre une mort si étrange ; et ceux-là excitoient les autres à suivre leur conseil. Mais un de la compagnie prenant alors la parole : « Il nous est défendu, dit-il, de nous donner nous-mêmes la mort ; et quand cela seroit permis, n'est-il pas plus raisonnable que nous songions au moyen de nous défaire du barbare qui nous destine un trépas si funeste ? »

» Comme il m'étoit venu dans l'esprit un projet sur cela, je le communiquai à mes camarades, qui l'approuvèrent. « Mes frères, leur dis-je alors, vous savez qu'il y a beaucoup de bois le long de la mer ; si vous m'en croyez, construisons plusieurs radeaux qui puissent nous porter ; et lorsqu'ils seront achevés, nous les laisserons sur la côte jusqu'à ce que nous jugions à propos de nous en servir. Cependant, nous exécuterons le dessein que je vous ai proposé pour nous délivrer du géant ; s'il

réussit, nous pourrons attendre ici avec patience qu'il passe quelque vaisseau qui nous retire de cette isle fatale ; si au contraire nous manquons notre coup, nous gagnerons promptement nos radeaux, et nous nous mettrons en mer. J'avoue qu'en nous exposant à la fureur des flots sur de si fragiles bâtimens, nous courons risque de perdre la vie ; mais quand nous devrions périr, n'est-il pas plus doux de nous laisser ensevelir dans la mer, que dans les entrailles de ce monstre, qui a déjà dévoré deux de nos compagnons ? » Mon avis fut goûté de tout le monde, et nous construisîmes des radeaux capables de porter trois personnes.

» Nous retournâmes au palais vers la fin du jour, et le géant y arriva peu de temps après nous. Il fallut encore nous résoudre à voir rôtir un de nos camarades. Mais enfin, voici de quelle manière nous nous vengeâmes de la cruauté du géant. Après qu'il eut achevé son détestable souper, il se coucha sur le dos et s'endormit. D'abord que nous l'entendîmes ronfler selon sa coutume, neuf des plus hardis d'entre nous, et moi, nous prîmes chacun une broche, nous en mîmes la pointe dans le feu pour la faire rougir, et ensuite nous la lui enfonçâmes dans l'œil en même temps, et nous le lui crevâmes.

» La douleur que sentit le géant, lui fit pousser un cri effroyable. Il se leva brusquement, et étendit les mains de tous côtés pour se saisir de quelqu'un de nous, afin de le sacrifier à sa rage ; mais nous eûmes le temps de nous éloigner de lui, et de nous jeter contre terre dans des endroits où il ne pouvoit nous rencontrer sous ses pieds. Après nous avoir cherchés vainement, il trouva la porte à tâtons, et sortit avec des hurlemens épouvantables...

Scheherazade n'en dit pas davantage cette nuit ; mais la nuit suivante, elle reprit ainsi cette histoire.

LXXVI^e NUIT.

» Nous sortîmes du palais après le géant, poursuivit Sindbad, et nous nous rendîmes au bord de la mer dans l'endroit où étoient nos radeaux. Nous les mêmes d'abord à l'eau, et nous attendîmes qu'il fût jour pour nous jeter dessus, supposé que nous vissions le géant venir à nous avec quelque guide de son espèce ; mais nous nous flattions que s'il ne paroisoit pas lorsque le soleil seroit levé, et que nous n'entendissions plus ses hurlemens que nous ne cessions pas d'ouïr, ce seroit une marque qu'il auroit perdu la vie ; et en ce cas, nous nous proposions de rester dans l'isle, et de ne pas nous risquer sur nos radeaux. Mais à peine fut-il jour, que nous aperçûmes notre cruel ennemi, accompagné de deux géans à-peu-près de sa grandeur qui le conduisoient, et d'un assez grand nombre d'autres encore qui marchaient devant lui à pas précipités.

» À cet objet, nous ne balançâmes point à nous jeter sur nos radeaux, et nous commençâmes à nous éloigner du rivage à force de rames. Les géans, qui s'en aperçurent, se munirent de grosses pierres, accoururent sur la rive, entrèrent même dans l'eau jusqu'à la moitié du corps, et nous les jetèrent si adroitement, qu'à la réserve du radeau sur lequel j'étois, tous les autres en furent brisés, et les hommes qui étoient dessus, se

noyèrent^[1]. Pour moi et mes deux compagnons, comme nous ramions de toutes nos forces, nous nous trouvâmes les plus avancés dans la mer, et hors de la portée des pierres.

» Quand nous fûmes en pleine mer, nous devînmes le jouet du vent et des flots qui nous jetoient tantôt d'un côté et tantôt d'un autre, et nous passâmes ce jour-là et la nuit suivante dans une cruelle incertitude de notre destinée ; mais le lendemain, nous eûmes le bonheur d'être poussés contre une isle où nous sauvâmes avec bien de la joie. Nous y trouvâmes d'excellens fruits qui nous furent d'un grand secours pour réparer les forces que nous avions perdues.

» Sur le soir, nous nous endormîmes sur le bord de la mer ; mais nous fûmes réveillés par le bruit qu'un serpent, long comme un palmier, faisoit de ses écailles en rampant sur la terre. Il se trouva si près de nous, qu'il engloutit un de mes deux camarades, malgré les cris et les efforts qu'il put faire pour se débarrasser du serpent, qui, le secouant à plusieurs reprises, l'écrasa contre terre, et acheva de l'avalier. Nous prîmes aussitôt la fuite, mon autre camarade et moi ; et quoique nous fussions assez éloignés, nous entendîmes quelque temps après un bruit qui nous fit juger que le serpent rendoit les os du malheureux qu'il avoit surpris. En effet, nous les vîmes le lendemain avec horreur. « Ô Dieu, m'écriai-je alors, à quoi sommes-nous exposés ! Nous nous réjouissions hier d'avoir dérobé nos vies à la cruauté d'un géant et à la fureur des eaux, et nous voilà tombés dans un péril qui n'est pas moins terrible. »

» Nous remarquâmes, en nous promenant, un gros arbre fort haut, sur lequel nous projetâmes de passer la nuit suivante pour

nous mettre en sûreté. Nous mangeâmes encore des fruits comme le jour précédent ; et à la fin du jour, nous montâmes sur l'arbre. Nous entendîmes bientôt le serpent, qui vint en sifflant jusqu'au pied de l'arbre où nous étions. Il s'éleva contre le tronc, et rencontrant mon camarade qui étoit plus bas que moi, il l'engloutit tout d'un coup, et se retira.

» Je demeurai sur l'arbre jusqu'au jour, et alors j'en descendis plus mort que vif. Effectivement je ne pouvois attendre un autre sort que celui de mes deux compagnons ; et cette pensée me faisant frémir d'horreur, je fis quelques pas pour m'aller jeter dans la mer ; mais comme il est doux de vivre le plus long-temps qu'on peut, je résistai à ce mouvement de désespoir, et me soumis à la volonté de Dieu, qui dispose à son gré de notre vie.

» Je ne laissai pas toutefois d'amasser une grande quantité de menu bois, de ronces et d'épines sèches. J'en fis plusieurs fagots que je liai ensemble, après en avoir fait un grand cercle autour de l'arbre, et j'en liai quelques-uns en travers par-dessus pour me couvrir la tête. Cela étant fait, je m'enfermai dans ce cercle à l'entrée de la nuit, avec la triste consolation de n'avoir rien négligé pour me garantir du cruel sort qui me menaçoit. Le serpent ne manqua pas de revenir et de tourner autour de l'arbre, cherchant à me dévorer ; mais il n'y put réussir, à cause du rempart que je m'étois fabriqué, et il fit en vain jusqu'au jour le manège d'un chat qui assiège une souris dans un asile qu'il ne peut forcer. Enfin, le jour étant venu, il se retira ; mais je n'osai sortir de mon fort que le soleil ne parût.

» Je me trouvai si fatigué du travail qu'il m'avoit donné, j'avois tant souffert de son haleine empestée, que la mort me

paroissant préférable à cette horreur, je m'éloignai de l'arbre ; et sans me souvenir de la résignation où j'étois le jour précédent, je courus vers la mer dans le dessein de m'y précipiter la tête la première...

À ces mots, Scheherazade voyant qu'il étoit jour, cessa de parler. Le lendemain, elle continua cette histoire, et dit au sultan :

LXXVII^e NUIT.

SIRE, Sindbad, poursuivant son troisième voyage : » Dieu, dit-il, fut touché de mon désespoir : au moment où j'allois me jeter dans la mer, j'aperçus un navire assez éloigné du rivage. Je criai de toute ma force pour me faire entendre, et je dépliai la toile de mon turban pour qu'on me remarquât. Cela ne fut pas inutile : tout l'équipage m'aperçut, et le capitaine m'envoya la chaloupe. Quand je fus à bord, les marchands et les matelots me demandèrent avec beaucoup d'empressement par quelle aventure je m'étois trouvé dans cette isle déserte ; et après que je leur eus raconté tout ce qui m'étoit arrivé, les plus anciens me dirent, qu'ils avoient plusieurs fois entendu parler des géans qui demeuroient dans cette isle, qu'on leur avoit assuré que c'étoient des anthropophages, et qu'ils mangeoient les hommes crus aussi bien que rôtis. À l'égard des serpens, ils ajoutèrent qu'il y en avoit en abondance dans cette isle ; qu'ils se cachoient le jour, et se montroient la nuit. Après qu'ils

m'eurent témoigné qu'ils avoient bien de la joie de me voir échappé à tant de périls, comme ils ne doutoient pas que je n'eusse besoin de manger, ils s'empressèrent de me régaler de ce qu'ils avoient de meilleur ; et le capitaine, remarquant que mon habit étoit tout en lambeaux, eut la générosité de m'en faire donner un des siens.

» Nous courûmes la mer quelque temps ; nous touchâmes à plusieurs isles, et nous abordâmes enfin à celle de Salahat, d'où l'on tire le sandal, qui est un bois de grand usage dans la médecine. Nous entrâmes dans le port, et nous y mouillâmes. Les marchands commencèrent à faire débarquer leurs marchandises pour les vendre ou les échanger. Pendant ce temps-là, le capitaine m'appela et me dit : « Frère, j'ai en dépôt des marchandises qui appartenoient à un marchand qui a navigué quelque temps sur mon navire. Comme ce marchand est mort, je les fais valoir, pour en rendre compte à ses héritiers lorsque j'en rencontrerai quelqu'un. » Les ballots dont il entendoit parler, étoient déjà sur le tillac. Il me les montra, en me disant : « Voilà les marchandises en question ; j'espère que vous voudrez bien vous charger d'en faire commerce, sous la condition du droit dû à la peine que vous prendrez. » J'y consentis, en le remerciant de ce qu'il me donnoit occasion de ne pas demeurer oisif.

» L'écrivain du navire enregistroit tous les ballots avec les noms des marchands à qui ils appartenoient. Comme il eut demandé au capitaine sous quel nom il vouloit qu'il enregistrât ceux dont il venoit de me charger : « Écrivez, lui répondit le capitaine, sous le nom de Sindbad le Marin. » Je ne pus m'entendre nommer sans émotion ; et envisageant le capitaine,

je le reconnus pour celui qui, dans mon second voyage, m'avoit abandonné dans l'isle où je m'étois endormi au bord d'un ruisseau, et qui avoit remis à la voile sans m'attendre ou me faire chercher. Je ne me l'étois pas remis d'abord, à cause du changement qui s'étoit fait en sa personne depuis le temps que je ne l'avois vu.

» Pour lui, qui me croyoit mort, il ne faut pas s'étonner s'il ne me reconnut pas. « Capitaine, lui dis-je, est-ce que le marchand à qui étoient ces ballots, s'appeloit Sindbad ? » « Oui, me répondit-il, il se nommoit de la sorte, il étoit de Bagdad, et s'étoit embarqué sur mon vaisseau à Balsora. Un jour que nous descendîmes dans une isle pour faire de l'eau et prendre quelques rafraîchissemens, je ne sais par quelle méprise je remis à la voile sans prendre garde qu'il ne s'étoit pas embarqué avec les autres. Nous ne nous en aperçûmes, les marchands et moi, que quatre heures après. Nous avions le vent en poupe, et si frais, qu'il ne nous fut pas possible de revirer de bord pour aller le reprendre. » « Vous le croyez donc mort, repris-je ? » « Assurément, repartit-il. » « Hé bien, capitaine, lui répliquai-je, ouvrez les yeux, et connoissez ce Sindbad que vous laissâtes dans cette isle déserte. Je m'endormis au bord d'un ruisseau, et quand je me réveillai, je ne vis plus personne de l'équipage. » À ces mots, le capitaine s'attacha à me regarder...

Scheherazade, en cet endroit, s'apercevant qu'il étoit jour, fut obligée de garder le silence. Le lendemain, elle reprit ainsi le fil de sa narration :

LXXVIII^e NUIT.

» LE capitaine, dit Sindbad, après m'avoir fort attentivement considéré, me reconnut enfin. « Dieu soit loué, s'écria-t-il en m'embrassant ; je suis ravi que la fortune ait réparé ma faute. Voilà vos marchandises que j'ai toujours pris soin de conserver et de faire valoir dans tous les ports où j'ai abordé. Je vous les rends avec le profit que j'en ai tiré. » Je les pris, en témoignant au capitaine toute la reconnoissance que je lui devois.

» De l'isle de Salahat, nous allâmes à une autre, où je me fournis de clous de girofle, de canelle et d'autres épiceries. Quand nous nous en fûmes éloignés, nous vîmes une tortue qui avoit vingt coudées, en longueur et en largeur ; nous remarquâmes aussi un poisson qui tenoit de la vache ; il avoit du lait, et sa peau est d'une si grande dureté, qu'on en fait ordinairement des boucliers. J'en vis un autre qui avoit la figure et la couleur d'un chameau. Enfin, après une longue navigation, j'arrivai à Balsora, et de là je revins en cette ville de Bagdad avec tant de richesses, que j'en ignorois la quantité. J'en donnai encore aux pauvres une partie considérable, et j'ajoutai d'autres grandes terres à celles que j'avois déjà acquises. »

Sindbad acheva ainsi l'histoire de son troisième voyage. Il fit donner ensuite cent autres sequins à Hindbad, en l'invitant au repas du lendemain et au récit du quatrième voyage. Hindbad et la compagnie se retirèrent ; et le jour suivant étant revenu, Sindbad prit la parole sur la fin du dîner, et continua

ses aventures :

1. [↑](#) Ce conte est une imitation évidente de Polyphème. Voy. l'Odyssée, chant IX.

QUATRIÈME VOYAGE

DE SINDBAD LE MARIN.

« LES plaisirs, dit-il, et les divertissemens que je pris après mon troisième voyage, n'eurent pas des charmes assez puissans pour me déterminer à ne pas voyager davantage. Je me laissai encore entraîner à la passion de trafiquer et de voir des choses nouvelles. Je mis donc ordre à mes affaires ; et ayant fait un fonds de marchandises de débit dans les lieux où j'avois dessein d'aller, je partis. Je pris la route de la Perse, dont je traversai plusieurs provinces, et j'arrivai à un port de mer où je m'embarquai. Nous mîmes à la voile, et nous avions déjà touché à plusieurs ports de terre ferme et à quelques isles orientales, lorsque faisant un jour un grand trajet, nous fûmes surpris d'un coup de vent, qui obligea le capitaine à faire amener les voiles, et à donner tous les ordres nécessaires pour prévenir le danger dont nous étions menacés. Mais toutes nos précautions furent inutiles ; la manœuvre ne réussit pas bien ; les voiles furent déchirées en mille pièces ; et le vaisseau ne pouvant plus être gouverné, donna sur des récifs, et se brisa de manière qu'un grand nombre de marchands et de matelots se noya, et que la charge périt...

Scheherazade en étoit là quand elle vit paroître le jour. Elle s'arrêta, et Schahriar se leva. La nuit suivante, elle reprit ainsi le quatrième voyage :

LXXIX^e NUIT.

» J'EUS le bonheur, continua Sindbad, de même que plusieurs autres marchands et matelots, de me prendre à une planche. Nous fûmes tous emportés par un courant vers une isle qui étoit devant nous. Nous y trouvâmes des fruits et de l'eau de source qui servirent à rétablir nos forces. Nous nous y reposâmes même la nuit dans l'endroit où la mer nous avoit jetés, sans avoir pris aucun parti sur ce que nous devons faire. L'abatement où nous étions de notre disgrâce, nous en avoit empêchés.

» Le jour suivant, d'abord que le soleil fut levé, nous nous éloignâmes du rivage ; et avançant dans l'isle, nous y aperçûmes des habitations, où nous nous rendîmes. À notre arrivée, des noirs vinrent à nous en très-grand nombre ; ils nous environnèrent, se saisirent de nos personnes, en firent une espèce de partage, et nous conduisirent ensuite dans leurs maisons.

» Nous fûmes menés, cinq de mes camarades et moi, dans un même lieu. D'abord on nous fit asseoir, et l'on nous servit d'une certaine herbe, en nous invitant par signes à en manger. Mes camarades, sans faire réflexion que ceux qui la servoient n'en mangeoient pas, ne consultèrent que leur faim qui pressoit, et se jetèrent dessus ces mets avec avidité. Pour moi, par un pressentiment de quelque supercherie, je ne voulus pas

seulement en goûter, et je m'en trouvai bien ; car peu de temps après, je m'aperçus que l'esprit avoit tourné à mes compagnons, et qu'en me parlant, ils ne savoient ce qu'ils disoient.

» On me servit ensuite du riz préparé avec de l'huile de coco, et mes camarades, qui n'avoient plus de raison, en mangèrent extraordinairement. J'en mangeai aussi, mais fort peu. Les noirs avoient d'abord présenté de cette herbe pour nous troubler l'esprit, et nous ôter par-là le chagrin que la triste connoissance de notre sort nous devoit causer ; et ils nous donnoient du riz pour nous engraisser. Comme ils étoient anthropophages, leur intention étoit de nous manger quand nous serions devenus gras. C'est ce qui arriva à mes camarades, qui ignoroient leur destinée, parce qu'ils avoient perdu leur bon sens. Puisque j'avois conservé le mien, vous jugez bien, Seigneurs, qu'au lieu d'engraisser comme les autres, je devins encore plus maigre que je n'étois. La crainte de la mort dont j'étois incessamment frappé, tournoit en poison tous les alimens que je prenois. Je tombai dans une langueur qui me fut fort salutaire ; car les noirs ayant assommé et mangé mes compagnons, en demeurèrent là ; et me voyant sec, décharné, malade, ils remirent ma mort à un autre temps.

» Cependant j'avois beaucoup de liberté, et l'on ne prenoit presque pas garde à mes actions. Cela me donna lieu de m'éloigner un jour des habitations des noirs, et de me sauver. Un vieillard qui m'aperçut, et qui se douta de mon dessein, me cria de toute sa force de revenir ; mais au lieu de lui obéir, je redoublai mes pas, et je fus bientôt hors de sa vue. Il n'y avoit alors que ce vieillard dans les habitations ; tous les autres noirs

s'étoient absentes, et ne dévoient revenir que sur la fin du jour, ce qu'ils avoient coutume de faire assez souvent. C'est pourquoi, étant assuré qu'ils ne seroient plus à temps de courir après moi lorsqu'ils apprendroient ma fuite, je marchai jusqu'à la nuit. Alors je m'arrêtai pour prendre un peu de repos, et manger de quelques vivres dont j'avois fait provision. Mais je repris bientôt mon chemin, et continuai de marcher pendant sept jours, en évitant les endroits qui me paroissoient habités. Je vivois de cocos^[1], qui me fournissoient en même temps de quoi boire et de quoi manger.

» Le huitième jour, j'arrivai près de la mer, j'aperçus tout-à-coup des gens blancs comme moi, occupés à cueillir du poivre, dont il y avoit là une grande abondance. Leur occupation me fut de bon augure, et je ne fis nulle difficulté de m'approcher d'eux...

Scheherazade n'en dit pas davantage cette nuit ; et la suivante, elle poursuivit dans ces termes :

LXXX^e NUIT.

» LES gens qui cueilloient du poivre, continua Sindbad, vinrent au-devant de moi. Dès qu'ils me virent, ils me demandèrent en arabe qui j'étois, et d'où je venois. Ravi de les entendre parler comme moi, je satisfis volontiers leur curiosité, en leur racontant de quelle manière j'avois fait naufrage, et

étois venu dans cette isle, où j'étois tombé entre les mains des noirs. « Mais ces noirs, me dirent-ils, mangent les hommes ! Par quel miracle êtes-vous échappé à leur cruauté ? » Je leur fis le même récit que vous venez d'entendre, et ils furent merveilleusement étonnés.

» Je demeurai avec eux jusqu'à ce qu'ils eussent amassé la quantité de poivre qu'ils voulurent ; après quoi ils me firent embarquer sur le bâtiment qui les avoit amenés, et nous nous rendîmes dans une autre isle d'où ils étoient venus. Ils me présentèrent à leur roi, qui étoit un bon prince. Il eut la patience d'écouter le récit de mon aventure, qui le surprit. Il me fit donner ensuite des habits, et commanda qu'on eût soin de moi.

» L'isle où je me trouvois, étoit fort peuplée et abondante en toutes sortes de choses, et l'on faisoit un grand commerce dans la ville où le roi demouroit. Cet agréable asile commença à me consoler de mon malheur ; et les bontés que ce généreux prince avoit pour moi, achevèrent de me rendre content. En effet, il n'y avoit personne qui fût mieux que moi dans son esprit, et par conséquent il n'y avoit personne dans sa cour ni dans la ville, qui ne cherchât l'occasion de me faire plaisir. Ainsi, je fus bientôt regardé comme un homme né dans cette isle, plutôt que comme un étranger.

» Je remarquai une chose qui me parut bien extraordinaire : tout le monde, le roi même, montoit à cheval sans bride et sans étrières. Cela me fit prendre la liberté de lui demander un jour pourquoi sa majesté ne se servoit pas de ces commodités. Il me répondit, que je lui parlois de choses dont on ignoroit l'usage dans ses états.

» J'allai aussitôt chez un ouvrier, et je lui fis dresser le bois d'une selle sur le modèle que je lui donnai. Le bois de la selle achevé, je le garnis moi-même de bourre et de cuir, et l'ornai d'une broderie d'or. Je m'adressai ensuite à un serrurier, qui me fit un mors de la forme que je lui montrai, et je lui fis faire aussi des étriers.

» Quand ces choses furent dans un état parfait, j'allai les présenter au roi, je les essayai sur un de ses chevaux. Ce prince monta dessus, et fut si satisfait de cette invention, qu'il m'en témoigna sa joie par de grandes largesses. Je ne pus me défendre de faire plusieurs selles pour ses ministres et pour les principaux officiers de sa maison, qui me firent tous des présents qui m'enrichirent en peu de temps. J'en fis aussi pour les personnes les plus qualifiées de la ville ; ce qui me mit dans une grande réputation, et me fit considérer de tout le monde.

» Comme je faisois ma cour au roi très-exactement, il me dit un jour : « Sindbad, je t'aime, et je sais que tous mes sujets qui te connoissent, te chérissent à mon exemple. J'ai une prière à te faire, et il faut que tu m'accordes ce que je vais te demander. » « Sire, lui répondis-je, il n'y a rien que je ne sois prêt à faire pour marquer mon obéissance à votre majesté ; elle a sur moi un pouvoir absolu. » « Je veux te marier, répliqua le roi, afin que le mariage t'arrête en mes états, et que tu ne songes plus à ta patrie. » Comme je n'osois résister à la volonté du prince, il me donna pour femme une dame de sa cour, noble, belle, sage et riche. Après les cérémonies des noces, je m'établis chez la dame, avec laquelle je vécus quelque temps dans une union parfaite. Néanmoins je n'étois pas trop content de mon état. Mon dessein étoit de m'échapper à la première occasion, et de

retourner à Bagdad, dont mon établissement, tout avantageux qu'il étoit, ne pouvoit me faire perdre le souvenir.

» J'étois dans ces sentimens, lorsque la femme d'un de mes voisins, avec lequel j'avois contracté une amitié fort étroite, tomba malade et mourut. J'allai chez lui pour le consoler ; et le trouvant plongé dans la plus vive affliction : « Dieu vous conserve, lui dis-je en l'abordant, et vous donne une longue vie. » « Hélas, me répondit-il, comment voulez-vous que j'obtienne la grâce que vous me souhaitez ? Je n'ai plus qu'une heure à vivre. » « Oh, repris-je, ne vous mettez pas dans l'esprit une pensée si funeste ; j'espère que cela n'arrivera pas, et que j'aurai le plaisir de vous posséder encore long-temps. » « Je souhaite, répliqua-t-il, que votre vie soit de longue durée ; pour ce qui est de moi, mes affaires sont faites, et je vous apprends que l'on m'enterre aujourd'hui avec ma femme. Telle est la coutume que nos ancêtres ont établie dans cette isle, et qu'ils ont inviolablement gardée : le mari vivant est enterré avec la femme morte, et la femme vivante avec le mari mort. Rien ne peut me sauver ; tout le monde subit cette loi. »

» Dans le temps qu'il m'entretenoit de cette étrange barbarie, dont la nouvelle m'effraya cruellement, les parens, les amis et les voisins arrivèrent en corps pour assister aux funérailles. On revêtit le cadavre de la femme de ses habits les plus riches, comme au jour de ses noces, et on la para de tous ses bijoux.

» On l'enleva ensuite dans une bière découverte, et le convoi se mit en marche. Le mari étoit à la tête du deuil, et suivoit le corps de sa femme. On prit le chemin d'une haute montagne ; et lorsqu'on y fut arrivé, on leva une grosse pierre qui couvroit

l'ouverture d'un puits profond, et l'on y descendit le cadavre, sans lui rien ôter de ses habillemens et de ses bijoux. Après cela, le mari embrassa ses parens et ses amis, et se laissa mettre sans résistance dans une bière, avec un pot d'eau et sept petits pains auprès de lui ; puis on le descendit de la même manière qu'on avoit descendu sa femme. La montagne s'étendoit en longueur, et servoit de bornes à la mer, et le puits étoit très-profond. La cérémonie achevée, on remit la pierre sur l'ouverture.

» Il n'est pas besoin, seigneurs, de vous dire que je fus un fort triste témoin de ces funérailles. Toutes les autres personnes qui y assistèrent, n'en parurent presque pas touchées, par l'habitude de voir souvent la même chose. Je ne pus m'empêcher de dire au roi ce que je pensois là-dessus. « Sire, lui dis-je, je ne saurois assez m'étonner de l'étrange coutume qu'on a dans vos états, d'enterrer les vivans et les morts ! J'ai bien voyagé, j'ai fréquenté des gens d'une infinité de nations, et je n'ai jamais ouï parler d'une loi si cruelle. » « Que veux-tu, Sindbad, me répondit le roi ; c'est une loi commune, et j'y suis soumis moi-même : je serai enterré vivant avec la reine mon épouse, si elle meurt la première. » « Mais, Sire, lui dis-je, oserois-je demander à votre majesté si les étrangers sont obligés d'observer cette coutume ? » « Sans doute, répartit le roi en souriant du motif de ma question ; ils n'en sont pas exceptés lorsqu'ils sont mariés dans cette isle. »

» Je m'en retournai tristement au logis avec cette réponse. La crainte que ma femme ne mourût la première, et qu'on ne m'enterrât tout vivant avec elle, me faisoit faire des réflexions très-mortifiantes. Cependant, quel remède apporter à ce mal ?

Il fallut prendre patience, et m'en remettre à la volonté de Dieu. Néanmoins je tremblois à la moindre indisposition que je voyois à ma femme ; mais hélas, j'eus bientôt la frayeur toute entière ! Elle tomba véritablement malade, et mourut en peu de jours...

Scheherazade, à ces mots, mit fin à son discours pour cette nuit. Le lendemain, elle en reprit la suite de cette manière :

LXXXI^e NUIT.

» JUGEZ de ma douleur, poursuivit Sindbad : être enterré tout vif ne me paroissoit pas une fin moins déplorable que celle d'être dévoré par des anthropophages ; il falloit pourtant en passer par là. Le roi, accompagné de toute sa cour, voulut honorer de sa présence le convoi ; et les personnes les plus considérables de la ville, me firent aussi l'honneur d'assister à mon enterrement.

» Lorsque tout fut prêt pour la cérémonie, on posa le corps de ma femme dans une bière avec tous ses bijoux et ses plus magnifiques habits. On commença la marche. Comme second acteur de cette pitoyable tragédie, je suivais immédiatement la bière de ma femme, les yeux baignés de larmes, et déplorant mon malheureux destin. Avant que d'arriver à la montagne, je voulus faire une tentative sur l'esprit des spectateurs. Je m'adressai au roi premièrement, ensuite à ceux qui se

trouvèrent autour de moi ; et m'inclinant devant eux jusqu'à terre, pour baiser le bord de leur habit, je les suppliois d'avoir compassion de moi. « Considérez, disois-je, que je suis un étranger, qui ne doit pas être soumis à une loi si rigoureuse ; et que j'ai une autre femme et des enfans dans mon pays. » J'eus beau prononcer ces paroles d'un air touchant, personne n'en fut attendri ; au contraire, on se hâta de descendre le corps de ma femme dans le puits, et l'on m'y descendit un moment après dans une autre bière découverte, avec un vase rempli d'eau, et sept pains. Enfin, cette cérémonie si funeste pour moi étant achevée, on remit la pierre sur l'ouverture du puits, nonobstant l'excès de ma douleur et mes cris pitoyables.

» À mesure que j'approchois du fond, je découvrais, à la faveur du peu de lumière qui venoit d'en haut, la disposition de ce lieu souterrain. C'étoit une grotte fort vaste, et qui pouvoit bien avoir cinquante coudées de profondeur. Je sentis bientôt une puanteur insupportable qui sortoit d'une infinité de cadavres, que je voyois à droite et à gauche ; je crus même entendre quelques-uns des derniers qu'on y avoit descendus vifs, pousser les derniers soupirs. Néanmoins, lorsque je fus en bas, je sortis promptement de la bière, et m'éloignai des cadavres en me bouchant le nez. Je me jetai par terre, où je demurai long-temps plongé dans les pleurs. Alors, faisant réflexion sur mon triste sort : « Il est vrai, disois-je, que Dieu dispose de nous, selon les décrets de sa providence ; mais, pauvre Sindbad, n'est-ce pas par ta faute que tu te vois réduit à mourir d'une mort si étrange ? Plût à Dieu que tu eusses péri dans quelqu'un des naufrages dont tu es échappé, tu n'aurois pas à mourir d'un trépas si lent et si terrible en toutes ses

circonstances. Mais tu te l'es attiré par ta maudite avarice. Ah ! malheureux, ne devois-tu pas plutôt demeurer chez toi, et jouir tranquillement du fruit de tes travaux ! »

» Telles étoient les inutiles plaintes dont je faisois retentir la grotte en me frappant la tête et l'estomac de rage et de désespoir, et m'abandonnant tout entier aux pensées les plus désolantes. Néanmoins, (vous le dirai-je ?) au lieu d'appeler la mort à mon secours, quelque misérable que je fusse, l'amour de la vie se fit encore sentir en moi, et me porta à prolonger mes jours. J'allai à tâtons et en me bouchant le nez, prendre le pain et l'eau qui étoient dans ma bière, et j'en mangeai.

Quoique l'obscurité qui régnoit dans la grotte, fût si épaisse que l'on ne distinguoit pas le jour d'avec la nuit, je ne laissai pas toutefois de retrouver ma bière ; et il me sembla que la grotte étoit plus spacieuse et plus remplie de cadavres, qu'elle ne m'avoit paru d'abord. Je vécus quelques jours de mon pain et de mon eau ; mais enfin n'en ayant plus, je me préparai à mourir...

Scheherazade cessa de parler à ces derniers mots. La nuit suivante, elle reprit la parole en ces termes :

LXXXII^e NUIT.

» JE n'attendois plus que la mort, continua Sindbad, lorsque j'entendis lever la pierre. On descendit un cadavre et une

personne vivante. Le mort étoit un homme. Il est naturel de prendre des résolutions extrêmes dans les dernières extrémités. Dans le temps qu'on descendoit la femme, je m'approchai de l'endroit où sa bière devoit être posée ; et quand je m'aperçus que l'on recouvroit l'ouverture du puits, je donnai sur la tête de la malheureuse deux ou trois grands coups d'un gros os dont je m'étois saisi. Elle en fut étourdie, ou plutôt je l'assommaï ; et comme je ne faisais cette action inhumaine que pour profiter du pain et de l'eau qui étoient dans la bière, j'eus des provisions pour quelques jours. Au bout de ce temps-là, on descendit encore une femme morte et un homme vivant, je tuai l'homme de la même manière, et comme par bonheur pour moi il y eut alors une espèce de mortalité dans la ville, je ne manquai pas de vivres, en mettant toujours en œuvre la même industrie.

» Un jour que je venois d'expédier encore une femme, j'entendis souffler et marcher. J'avançai du côté d'où partoît le bruit ; j'ouïs souffler plus fort à mon approche, et il me parut entrevoir quelque chose qui prenoit la fuite. Je suivis cette espèce d'ombre qui s'arrêtoit par reprises, et souffloit toujours en fuyant à mesure que j'en approchois. Je la poursuivis si long-temps, et j'allai si loin, que j'aperçus enfin une lumière qui ressembloit à une étoile. Je continuai de marcher vers cette lumière, la perdant quelquefois, selon les obstacles qui me la cachotent, mais je la retrouvais toujours ; et à la fin, je découvris qu'elle venoit par une ouverture du rocher, assez large pour y passer.

» À cette découverte, je m'arrêtai quelque temps pour me remettre de l'émotion violente avec laquelle je venois de

marcher ; puis m'étant avancé jusqu'à l'ouverture, j'y passai, et me trouvai sur le bord de la mer. Imaginez-vous l'excès de ma joie. Il fut tel, que j'eus de la peine à me persuader que ce n'étoit pas une imagination. Lorsque je fus convaincu que c'étoit une chose réelle, et que mes sens furent rétablis en leur assiette ordinaire, je compris que la chose que j'avois ouïe souffler et que j'avois suivie, étoit un animal sorti de la mer, qui avoit coutume d'entrer dans la grotte pour s'y repaître de corps morts.

» J'examinai la montagne, et remarquai qu'elle étoit située entre la ville et la mer, sans communication par aucun chemin, parce qu'elle étoit tellement escarpée, que la nature ne l'avoit pas rendue praticable. Je me prosternai sur le rivage pour remercier Dieu de la grâce qu'il venoit de me faire. Je rentrai ensuite dans la grotte pour aller prendre du pain, que je revins manger à la clarté du jour, de meilleur appétit que je n'avois fait depuis que l'on m'avoit enterré dans ce lieu ténébreux.

» J'y retournai encore, et j'allai ramasser à tâtons dans les bières tous les diamans, les rubis, les perles, les bracelets d'or, et enfin toutes les riches étoffes que je trouvai sous ma main ; je portai tout cela sur le bord de la mer. J'en fis plusieurs ballots que je liai proprement avec des cordes qui avoient servi à descendre les bières, et dont il y avoit une grande quantité. Je les laissai sur le rivage en attendant une bonne occasion, sans craindre que la pluie les gâtât ; car alors ce n'en étoit pas la saison.

» Au bout de deux ou trois jours, j'aperçus un navire qui ne faisoit que de sortir du port, et qui vint passer près de l'endroit où j'étois. Je fis signe de la toile de mon turban, et je criai de

toute ma force pour me faire entendre. On m'entendit, et l'on détacha la chaloupe pour me venir prendre. À la demande que les matelots me firent, par quelle disgrâce je me trouvois en ce lieu, je répondis que je m'étois sauvé d'un naufrage depuis deux jours avec les marchandises qu'ils voyoient. Heureusement pour moi, ces gens, sans examiner le lieu où j'étois, et si ce que je leur disois, étoit vraisemblable, se contentèrent de ma réponse, et m'emmenèrent avec mes ballots.

» Quand nous fûmes arrivés à bord, le capitaine, satisfait en lui-même du plaisir qu'il me faisoit, et occupé du commandement du navire, eut aussi la bonté de se payer du prétendu naufrage que je lui dis avoir fait. Je lui présentai quelques-unes de mes pierreries ; mais ils ne voulut pas les accepter.

» Nous passâmes devant plusieurs isles, et entr'autres devant l'isle des Cloches, éloignée de dix journées de celle de Serendib^[2], par un vent ordinaire et réglé, et de six journées de l'isle de Kela, où nous abordâmes. Il y a des mines de plomb, des cannes d'Inde, et du camphre très-excellent.

» Le roi de l'isle de Kela est très-riche, très-puissant, et son autorité s'étend sur toute l'isle des Cloches, qui a deux journées d'étendue, et dont les habitans sont encore si barbares, qu'ils mangent la chair humaine. Après que nous eûmes fait un grand commerce dans cette isle, nous remîmes à la voile, et abordâmes à plusieurs autres ports. Enfin j'arrivai heureusement à Bagdad avec des richesses infinies, dont il est inutile de vous faire le détail. Pour rendre grâces à Dieu des faveurs qu'il m'avoit faites, je fis de grandes aumônes, tant

pour l'entretien de plusieurs mosquées, que pour la subsistance des pauvres, et me donnai tout entier à mes parens et à mes amis, en me divertissant, et en faisant bonne chère avec eux. »

Sindbad finit en cet endroit le récit de son quatrième voyage, qui causa encore plus d'admiration à ses auditeurs que les trois précédens. Il fit un nouveau présent de cent sequins à Hindbad, qu'il pria comme les autres de revenir le jour suivant à la même heure pour dîner chez lui, et entendre le détail de son cinquième voyage. Hindbad et les autres conviés prirent congé de lui et se retirèrent. Le lendemain, lorsqu'ils furent tous rassemblés, ils se mirent à table ; et à la fin du repas, qui ne dura pas moins que les autres, Sindbad commença de cette sorte le récit de son cinquième voyage :

1. ↑ Fruit du cocotier. Ce fruit est gros comme un melon et quelquefois davantage. Les Indiens tirent du fil de la première écorce du coco et en font de la toile. La chair du coco est agréable ; il y a dans le coco, frais cueilli, une liqueur bonne à boire.
2. ↑ Nom arabe de l'isle de Ceylan.

CINQUIÈME VOYAGE

DE SINDBAD LE MARIN.

« LES plaisirs, dit-il, eurent encore assez de charmes pour effacer de ma mémoire toutes les peines et les maux que j'avois soufferts, sans pouvoir m'ôter l'envie de faire de nouveaux voyages. C'est pourquoi j'achetai des marchandises, je les fis emballer et charger sur des voitures, et je partis avec elles pour me rendre au premier port de mer. Là, pour ne pas dépendre d'un capitaine, et pour avoir un navire à mon commandement, je me donnai le loisir d'en faire construire et équiper un à mes frais. Dès qu'il fut achevé, je le fis charger ; je m'embarquai dessus ; et comme je n'avois pas de quoi faire une charge entière, je reçus plusieurs marchands de différentes nations avec leurs marchandises.

» Nous fîmes voile au premier bon vent, et primes le large. Après une longue navigation, le premier endroit où nous abordâmes, fut une isle déserte où nous trouvâmes l'œuf d'un Roc d'une grosseur pareille à celui dont vous m'avez entendu parler ; il renfermoit un petit Roc près d'éclore, dont le bec commençoit à paroître...

À ces mots, Scheherazade se tut, parce que le jour se faisoit déjà voir dans l'appartement du sultan des Indes. La nuit suivante, elle reprit son discours.

LXXXIII^e NUIT.

SINDBAD le marin, dit-elle, continuant de raconter son cinquième voyage :

» Les marchands, poursuivit-il, qui s'étoient embarqués sur mon navire, et qui avoient pris terre avec moi, cassèrent l'œuf à grands coups de haches, et firent une ouverture par où ils tirèrent le petit Roc par morceaux, et le firent rôtir. Je les avois avertis sérieusement de ne pas toucher à l'œuf ; mais ils ne voulurent pas m'écouter.

» Ils eurent à peine achevé le régal qu'ils venoient de se donner, qu'il parut en l'air assez loin de nous, deux gros nuages. Le capitaine que j'avois pris à gage pour conduire mon vaisseau, sachant par expérience ce que cela signifioit, s'écria que c'étoient le père et la mère du petit Roc ; et il nous pressa tous de nous rembarquer au plus vite, pour éviter le malheur qu'il prévoyoit. Nous suivîmes son conseil avec empressement, et nous remîmes à la voile en diligence.

» Cependant les deux Rocs approchèrent en poussant des cris effroyables, qu'ils redoublèrent quand ils eurent vu l'état où l'on avoit mis l'œuf, et que leur petit n'y étoit plus. Dans le dessein de se venger, ils reprirent leur vol du côté d'où ils étoient venus, et disparurent quelque temps, pendant que nous fîmes force de voiles pour nous éloigner, et prévenir ce qui ne

laissa pas de nous arriver.

» Ils revinrent, et nous remarquâmes qu'ils tenoient entre leurs griffes chacun un morceau de rocher d'une grosseur énorme. Lorsqu'ils furent précisément au-dessus de mon vaisseau, ils s'arrêtèrent, et se soutenant en l'air, l'un lâcha la pièce de rocher qu'il tenoit ; mais par l'adresse du timonier qui détourna le navire d'un coup de timon, elle ne tomba pas dessus; elle tomba à côté dans la mer, qui s'entr'ouvrit d'une manière que nous en vîmes presque le fond. L'autre oiseau, pour notre malheur, laissa tomber sa roche si justement au milieu du vaisseau, qu'elle le rompit et le brisa en mille pièces. Les matelots et les passagers furent tous écrasés du coup, ou submergés. Je fus submergé moi-même ; mais en revenant au-dessus de l'eau, j'eus le bonheur de me prendre à une pièce du débris. Ainsi, en m'aidant tantôt d'une main, tantôt de l'autre, sans me dessaisir de ce que je tenois, avec le vent et le courant qui m'étoient favorables, j'arrivai enfin à une isle dont le rivage étoit fort escarpé. Je surmontai néanmoins cette difficulté, et me sauvai.

» Je m'assis sur l'herbe, pour me remettre un peu de ma fatigue ; après quoi je me levai et m'avançai dans l'isle pour reconnoître le terrain. Il me sembla que j'étois dans un jardin délicieux, je voyois par-tout des arbres chargés de fruits, les uns verts, les autres mûrs, et des ruisseaux d'une eau douce et claire qui faisoient d'agréables détours. Je mangeai de ces fruits que je trouvai excellens, et je bus de cette eau qui m'invitoit à boire.

» La nuit venue, je me couchai sur l'herbe dans un endroit assez commode ; mais je ne dormis pas une heure entière, et

mon sommeil fut souvent interrompu par la frayeur de me voir seul dans un lieu si désert. Ainsi j'employai la meilleure partie de la nuit à me chagriner, et à me reprocher l'imprudence que j'avois eue de n'être pas demeuré chez moi, plutôt que d'avoir entrepris ce dernier voyage. Ces réflexions me menèrent si loin, que je commençai à former un dessein contre ma propre vie ; mais le jour, par sa lumière, dissipa mon désespoir. Je me levai, et marchai entre les arbres, non sans quelque appréhension.

» Lorsque je fus un peu avant dans l'isle, j'aperçus un vieillard qui me parut fort cassé. Il étoit assis sur le bord d'un ruisseau ; je m'imaginai d'abord que c'étoit quelqu'un qui avoit fait naufrage comme moi. Je m'approchai de lui, je le saluai, et il me fit seulement une inclination de tête. Je lui demandai ce qu'il faisoit là ; mais au lieu de me répondre, il me fit signe de le charger sur mes épaules, et de le passer au-delà du ruisseau, en me faisant comprendre que c'étoit pour aller cueillir des fruits.

» Je crus qu'il avoit besoin que je lui rendisse service ; c'est pourquoi, l'ayant chargé sur mon dos, je passai le ruisseau. « Descendez, lui dis-je alors, en me baissant pour faciliter sa descente. » Mais au lieu de se laisser aller à terre (j'en ris encore toutes les fois que j'y pense), ce vieillard qui m'avoit paru décrépité, passa légèrement autour de mon col ses deux jambes, dont je vis que la peau ressembloit à celle d'une vache, et se mit à califourchon sur mes épaules en me serrant si fortement la gorge, qu'il sembloit vouloir m'étrangler. La frayeur me saisit en ce moment, et je tombai évanoui...

Scheherazade fut obligée de s'arrêter à ces paroles, à cause

du jour qui paroissoit. Elle poursuivit ainsi cette histoire sur la fin de la nuit suivante :

LXXIV^e NUIT.

» NONOBSANT mon évanouissement, dit Sindbad, l'incommoder vieillard demeura toujours attaché à mon col ; il écarta seulement un peu les jambes pour me donner lieu de revenir à moi. Lorsque j'eus repris mes esprits, il m'appuya fortement contre l'estomac un de ses pieds, et de l'autre me frappant rudement le côté, il m'obligea de me relever malgré moi. Étant debout, il me fit marcher sous des arbres ; il me forçoit de m'arrêter pour cueillir et manger les fruits que nous rencontrions. Il ne quittoit point prise pendant le jour ; et quand je voulois me reposer la nuit, il s'étendoit par terre avec moi, toujours attaché à mon col. Tous les matins il ne manquoit pas de me pousser pour m'éveiller ; ensuite il me faisoit lever et marcher en me pressant de ses pieds. Représentez-vous, seigneurs, la peine que j'avois de me voir chargé de ce fardeau, sans pouvoir m'en défaire.

» Un jour que je trouvai en mon chemin plusieurs calebasses sèches qui étoient tombées d'un arbre qui en portoit, j'en pris une assez grosse ; et après l'avoir bien nettoyée, j'exprimai dedans le jus de plusieurs grappes de raisins, fruit que l'isle produisoit en abondance, et que nous rencontrions à chaque pas. Lorsque j'en eus rempli la calebasse, je la posai dans un

endroit où j'eus l'adresse de me faire conduire par le vieillard plusieurs jours après. Là, je pris la calebasse, et la portant à ma bouche, je bus d'un excellent vin qui me fit oublier pour quelque temps le chagrin mortel dont j'étois accablé. Cela me donna de la vigueur. J'en fus même si réjoui, que je me mis à chanter et à sauter en marchant.

» Le vieillard, qui s'aperçut de l'effet que cette boisson avoit produit en moi, et que je le portois plus légèrement que de coutume, me fit signe de lui en donner à boire : je lui présentai la calebasse, il la prit ; et comme la liqueur lui parut agréable, il l'avalait jusqu'à la dernière goutte. Il y en avoit assez pour l'enivrer ; aussi s'enivra-t-il, et bientôt la fumée du vin lui montant à la tête, il commença à chanter à sa manière, et à se trémousser sur mes épaules. Les secousses qu'il se donnoit, lui firent rendre ce qu'il avoit dans l'estomac ; et ses jambes se relâchèrent peu à peu ; de sorte que voyant qu'il ne me serroit plus, je le jetai par terre où il demeura sans mouvement. Alors je pris une très-grosse pierre, et lui en écrasai la tête.

» Je sentis une grande joie de m'être délivré pour jamais de ce maudit vieillard, et je marchai vers le bord de la mer, où je rencontrais des gens d'un navire qui venoit de mouiller là pour faire de l'eau, et prendre en passant quelques rafraîchissemens. Ils furent extrêmement étonnés de me voir, et d'entendre le détail de mon aventure. « Vous étiez tombé, me dirent-ils, entre les mains du vieillard de la mer, et vous êtes le premier qu'il n'ait pas étranglé ; il n'a jamais abandonné ceux dont il s'étoit rendu maître, qu'après les avoir étouffés ; et il a rendu cette isle fameuse par le nombre de personnes qu'il a tuées : les matelots et les marchands qui y descendoient, n'osoient s'y

avancer qu'en bonne compagnie. »

» Après m'avoir informé de ces choses, ils m'emmenèrent avec eux dans leur navire, dont le capitaine se fit un plaisir de me recevoir lorsqu'il apprit tout ce qui m'étoit arrivé. Il remit à la voile ; et après quelques jours de navigation, nous abordâmes au port d'une grande ville, dont les maisons étoient bâties de bonnes pierres.

» Un des marchands du vaisseau qui m'avoit pris en amitié, m'obligea de l'accompagner, et me conduisit dans un logement destiné pour servir de retraite aux marchands étrangers. Il me donna un grand sac ; ensuite m'ayant recommandé à quelques gens de la ville qui avoient un sac comme moi, et les ayant priés de me mener avec eux amasser du coco : «Allez, me dit-il, suivez-les, faites comme vous les verrez faire, et ne vous écarterez pas d'eux, car vous mettriez votre vie en danger. » Il me donna des vivres pour la journée, et je partis avec ces gens.

» Nous arrivâmes à une grande forêt d'arbres extrêmement hauts et fort droits, et dont le tronc étoit si lisse, qu'il n'étoit pas possible de s'y prendre pour monter jusques aux branches où étoient les fruits. Tous les arbres étoient des cocotiers dont nous voulions abattre le fruit et en remplir nos sacs. En entrant dans la forêt, nous vîmes un grand nombre de gros et de petits singes, qui prirent la fuite devant nous dès qu'ils nous aperçurent, et qui montèrent jusqu'au haut des arbres avec une agilité surprenante...

Scheherazade vouloit poursuivre ; mais le jour qui paroissoit, l'en empêcha. La nuit suivante, elle reprit son discours de cette sorte :

LXXXV^e NUIT.

» LES marchands avec qui j'étois, continua Sindbad, ramassèrent des pierres et les jetèrent de toute leur force au haut des arbres contre les singes. Je suivis leur exemple, et je vis que les singes, instruits de notre dessein, cueilloient les cocos avec ardeur, et nous les jetoient avec des gestes qui marquoient leur colère et leur animosité. Nous ramassions les cocos, et nous jetions de temps en temps des pierres pour irriter les singes. Par cette ruse, nous remplissions nos sacs de ce fruit, qu'il nous eût été impossible d'avoir autrement.

» Lorsque nous en eûmes plein nos sacs, nous nous en retournâmes à la ville, où le marchand qui m'avoit envoyé à la forêt, me donna la valeur du sac de cocos que j'avois apporté. « Continuez, me dit-il, et allez tous les jours faire la même chose jusqu'à ce que vous ayez gagné de quoi vous reconduire chez vous. » Je le remerciai du bon conseil qu'il me donnoit ; et insensiblement je fis un si grand amas de cocos, que j'en avois pour une somme considérable.

» Le vaisseau sur lequel j'étois venu, avoit fait voile avec des marchands qui l'avoient chargé de cocos qu'ils avoient achetés. J'attendis l'arrivée d'un autre qui aborda bientôt au port de la ville pour faire un pareil chargement. Je fis embarquer dessus tout le coco qui m'appartenoit ; et lorsqu'il fut prêt à partir, j'allai prendre congé du marchand à qui

j'avois tant d'obligation. Il ne put s'embarquer avec moi, parce qu'il n'avoit pas encore achevé ses affaires.

» Nous mîmes à la voile, et prîmes la route de l'isle où le poivre croît en plus grande abondance. De là, nous gagnâmes l'isle de Comari^[1], qui porte la meilleure espèce de bois d'aloës, et dont les habitans se sont fait une loi inviolable de ne pas boire de vin, ni de souffrir aucun lieu de débauche. J'échangeai mon coco dans ces deux isles contre du poivre et du bois d'aloës, et me rendis, avec d'autres marchands, à la pêche des perles, où je pris des plongeurs à gage pour mon compte. Ils m'en pêchèrent un grand nombre de très-grosses et de très-parfaites. Je me remis en mer avec joie sur un vaisseau qui arriva heureusement à Balsora ; de là, je revins à Bagdad, où je fis de très-grosses sommes d'argent du poivre, du bois d'aloës, et des perles que j'avois apportés. Je distribuai en aumônes la dixième partie de mon gain, de même qu'au retour de mes autres voyages, et je cherchai à me délasser de mes fatigues dans toutes sortes de divertissemens. »

Ayant achevé ces paroles, Sindbad fit donner cent sequins à Hindbad, qui se retira avec tous les autres convives. Le lendemain, la même compagnie se trouva chez le riche Sindbad, qui, après l'avoir régälée comme les jours précédens, demanda audience, et fit le récit de son sixième voyage, de la manière que je vais vous le raconter :

1. [↑] C'est la presqu'isle en deçà du Gange, qui se termine par le cap Comorin.

SIXIÈME VOYAGE

DE SINDBAD LE MARIN.

» SEIGNEURS, dit-il, vous êtes sans doute en peine de savoir comment, après avoir fait cinq naufrages et avoir essuyé tant de périls, je pus me résoudre encore à tenter la fortune, et à chercher de nouvelles disgraces. J'en suis étonné moi-même quand j'y fais réflexion ; et il falloit assurément que j'y fusse entraîné par mon étoile. Quoi qu'il en soit, au bout d'une année de repos, je me préparai à faire un sixième voyage, malgré les prières de mes parens et de mes amis, qui firent tout ce qui leur fut possible pour me retenir.

» Au lieu de prendre ma route par le golfe Persique, je passai encore une fois par plusieurs provinces de la Perse et des Indes, et j'arrivai à un port de mer où je m'embarquai sur un bon navire dont le capitaine étoit résolu à faire une longue navigation. Elle fut très-longue à la vérité, mais en même temps si malheureuse, que le capitaine et le pilote perdirent leur route, de manière qu'ils ignoroient où nous étions. Ils la reconnurent enfin ; mais nous n'eûmes pas sujet de nous en réjouir, tout ce que nous étions de passagers ; et nous fûmes un jour dans un étonnement extrême de voir le capitaine quitter son poste en poussant des cris. Il jeta son turban par terre, s'arracha la barbe, et se frappa la tête comme un homme à qui le désespoir a troublé l'esprit. Nous lui demandâmes pourquoi

il s'affligeoit ainsi. « Je vous annonce, nous répondit-il, que nous sommes dans l'endroit de toute la mer le plus dangereux. Un courant très-rapide emporte le navire, et nous allons tous périr dans moins d'un quart-d'heure. Priez Dieu qu'il nous délivre de ce danger. Nous ne saurions en échapper, s'il n'a pitié de nous. » À ces mots, il ordonna de faire ranger les voiles ; mais les cordages se rompirent dans la manœuvre, et le navire, sans qu'il fût possible d'y remédier, fut emporté par le courant au pied d'une montagne inaccessible où il échoua et se brisa, de manière pourtant qu'en sauvant nos personnes, nous eûmes encore le temps de débarquer nos vivres et nos plus précieuses marchandises.

» Cela étant fait, le capitaine nous dit : « Dieu vient de faire ce qui lui a plu. Nous pouvons nous creuser ici chacun notre fosse, et nous dire le dernier adieu, car nous sommes dans un lieu si funeste, que personne de ceux qui y ont été jetés avant nous, ne s'en est retourné chez soi. » Ce discours nous jeta tous dans une affliction mortelle, et nous nous embrassâmes les uns les autres les larmes aux yeux, en déplorant notre malheureux sort.

» La montagne au pied de laquelle nous étions, faisoit la côte d'une isle fort longue et très-vaste. Cette côte étoit toute couverte de débris de vaisseaux qui y avoient fait naufrage ; et par une infinité d'ossements qu'on y rencontroit d'espace en espace, et qui nous faisoient horreur, nous jugeâmes qu'il s'y étoit perdu bien du monde. C'est aussi une chose presque incroyable, que la quantité de marchandises et de richesses qui se présentoient à nos yeux de toutes parts. Tous ces objets ne servirent qu'à augmenter la désolation où nous

étions. Au lieu que par tout ailleurs les rivières sortent de leur lit pour se jeter dans la mer, tout au contraire une grosse rivière d'eau douce s'éloigne de la mer, et pénètre dans la côte au travers d'une grotte obscure, dont l'ouverture est extrêmement haute et large. Ce qu'il y a de remarquable dans ce lieu, c'est que les pierres de la montagne sont de cristal, de rubis, ou d'autres pierres précieuses. On y voit aussi la source d'une espèce de poix ou de bitume qui coule dans la mer, que les poissons avalent, et rendent ensuite changé en ambre gris, que les vagues rejettent sur la grève qui en est couverte. Il y croît aussi des arbres dont la plupart sont des aloës, qui ne le cèdent point en bonté à ceux de Comari.

» Pour achever la description de cet endroit qu'on peut appeler un gouffre, puisque jamais rien n'en revient, il n'est pas possible que les navires puissent s'en écarter, lorsqu'une fois ils s'en sont approchés à une certaine distance. S'ils y sont poussés par un vent de mer, le vent et le courant les perdent ; et s'ils s'y trouvent lorsque le vent de terre souffle, ce qui pourroit favoriser leur éloignement, la hauteur de la montagne l'arrête, et cause un calme qui laisse agir le courant qui les emporte contre la côte où ils se brisent comme le nôtre y fut brisé. Pour surcroît de disgraces, il n'est pas possible de gagner le sommet de la montagne, ni de se sauver par aucun endroit.

» Nous demeurâmes sur le rivage comme des gens qui ont perdu l'esprit, et nous attendions la mort de jour en jour. D'abord nous avons partagé nos vivres également ; ainsi chacun vécut plus ou moins long-temps que les autres, selon son tempérament, et suivant l'usage qu'il fit de ses provisions...

Scheherazade cessa de parler, voyant que le jour commençoit à paroître. Le lendemain, elle continua de cette sorte le récit du sixième voyage de Sindbad :

LXXXVI^e NUIT.

» CEUX qui moururent les premiers, poursuivit Sindbad, furent enterrés par les autres ; pour moi, je rendis les derniers devoirs à tous mes compagnons, et il ne faut pas s'en étonner ; car outre que j'avois mieux ménagé qu'eux les provisions qui m'étoient tombées en partage, j'en avois encore en particulier d'autres dont je m'étois bien gardé de faire part à mes camarades. Néanmoins lorsque j'enterrai le dernier, il me restoit si peu de vivres, que je jugeai que je ne pourrois pas aller loin ; de sorte que je creusai moi-même mon tombeau, résolu à me jeter dedans, puisqu'il ne restoit plus personne pour m'enterrer. Je vous avouerai qu'en m'occupant de ce travail, je ne pus m'empêcher de me représenter que j'étois la cause de ma perte, et de me repentir de m'être engagé dans ce dernier voyage . Je n'en demeurai pas même aux réflexions, je m'ensanglantai les mains à belles dents, et peu s'en fallut que je ne hâtasse ma mort.

» Mais Dieu eut encore pitié de moi, et m'inspira la pensée d'aller jusqu'à la rivière qui se perdoit sous la voûte de la grotte. Là, après avoir examiné la rivière avec beaucoup d'attention, je dis en moi-même : « Cette rivière qui se cache

ainsi sous la terre, en doit sortir par quelque'endroit ; en construisant un radeau, et m'abandonnant dessus au courant de l'eau, j'arriverai à une terre habitée, ou je périrai : si je péris, je n'aurai fait que changer de genre de mort ; si je sors au contraire de ce lieu fatal, non-seulement j'éviterai la triste destinée de mes camarades, je trouverai peut-être une nouvelle occasion de m'enrichir. Que sait-on si la fortune ne m'attend pas au sortir de cet affreux écueil, pour me dédommager de mon naufrage avec usure ? »

» Je n'hésitai pas à travailler au radeau après ce raisonnement ; je le fis de bonnes pièces de bois et de gros câbles, car j'en avois à choisir ; je les liai ensemble si fortement, que j'en fis un petit bâtiment assez solide. Quand il fut achevé, je le chargeai de quelques ballots de rubis, d'émeraudes, d'ambre gris, de cristal de roche, et d'étoffes précieuses. Ayant mis toutes ces choses en équilibre, et les ayant bien attachées, je m'embarquai sur le radeau avec deux petites rames que je n'avois pas oublié de faire ; et me laissant aller au cours de la rivière, je m'abandonnai à la volonté de Dieu.

» Sitôt que je fus sous la voûte, je ne vis plus de lumière, et le fil de l'eau m'entraîna sans que je pusse remarquer où il m'emportoit. Je voguai quelques jours dans cette obscurité, sans jamais apercevoir le moindre rayon de lumière. Je trouvai une fois la voûte si basse, qu'elle pensa me blesser la tête ; ce qui me rendit fort attentif à éviter un pareil danger. Pendant ce temps-là, je ne mangeois des vivres qui me restoient, qu'autant qu'il en falloit naturellement pour soutenir ma vie. Mais avec quelque frugalité que je pusse vivre, j'achevai de consommer

mes provisions. Alors, sans que je pusse m'en défendre , un doux sommeil vint saisir mes sens. Je ne puis vous dire si je dormis long-temps ; mais en me réveillant, je me vis avec surprise dans une vaste campagne, au bord d'une rivière où mon radeau étoit attaché, et au milieu d'un grand nombre de noirs. Je me levai dès que je les aperçus, et je les saluai. Ils me parlèrent, mais je n'entendois pas leur langage.

En ce moment je me sentis si transporté de joie, que je ne savois si je devois me croire éveillé. Étant persuadé que je ne dormois pas, je m'écriai, et récitai ces vers arabes :

« Invoque la toute-puissance, elle viendra à ton secours : il n'est pas besoin que tu t'embarrasses d'autre chose. Ferme l'œil, et pendant que tu dormiras, Dieu changera ta fortune de mal en bien. »

» Un des noirs qui entendoit l'arabe, m'ayant ouï parler ainsi, s'avança et prit la parole : « Mon frère, me dit-il, ne soyez pas surpris de nous voir. Nous habitons la campagne que vous voyez, et nous sommes venus arroser aujourd'hui nos champs de l'eau de ce fleuve qui sort de la montagne voisine, en la détournant par de petits canaux. Nous avons remarqué que l'eau emportoit quelque chose, nous sommes vite accourus pour voir ce que c'étoit, et nous avons trouvé que c'étoit ce radeau ; aussitôt l'un de nous s'est jeté à la nage et l'a amené. Nous l'avons arrêté et attaché comme vous le voyez, et nous attendions que vous vous éveillassiez. Nous vous supplions de nous raconter votre histoire, qui doit être fort extraordinaire. Dites-nous comment vous vous êtes hasardé sur cette eau, et d'où vous venez. » Je leur répondis qu'ils me donnassent premièrement à manger, et qu'après cela je satisferois leur

curiosité.

» Ils me présentèrent plusieurs sortes de mets ; et quand j'eus contenté ma faim, je leur fis un rapport fidèle de tout ce qui m'étoit arrivé ; ce qu'ils parurent écouter avec admiration. Sitôt que j'eus fini mon discours : « Voilà, me dirent-ils par la bouche de l'interprète qui leur avoit expliqué ce que je venois de dire, voilà une histoire des plus surprenantes. Il faut que vous veniez en informer le roi vous-même : la chose est trop extraordinaire pour lui être rapportée par un autre que par celui à qui elle est arrivée. » Je leur repartis que j'étois prêt à faire ce qu'ils voudroient.

» Les noirs envoyèrent aussitôt chercher un cheval que l'on amena peu de temps après. Ils me firent monter dessus ; et pendant qu'une partie marcha devant moi pour me montrer le chemin, les autres, qui étoient les plus robustes, chargèrent sur leurs épaules le radeau tel qu'il étoit avec les ballots, et commencèrent à me suivre...

Scheherazade, à ces paroles, fut obligée d'en demeurer là, parce que le jour parut. Sur la fin de la nuit suivante, elle reprit le fil de sa narration, et parla dans ces termes :

LXXXVII^e NUIT.

» Nous marchâmes tous ensemble, poursuivit Sindbad, jusques à la ville de Serendib ; car c'étoit dans cette isle que je

me trouvois. Les noirs me présentèrent à leur roi. Je m'approchai de son trône où il étoit assis, et le saluai comme on a coutume de saluer les rois des Indes, c'est-à-dire, que je me prosternai à ses pieds et baisai la terre. Ce prince me fit relever ; et me recevant d'un air très-obligeant, il me fit avancer et prendre place auprès de lui. Il me demanda premièrement comment je m'appelois : lui ayant répondu que je me nommois Sindbad, surnommé le Marin, à cause de plusieurs voyages que j'avois faits par mer, j'ajoutai que j'étois habitant de la ville de Bagdad. « Mais, reprit-il, comment vous trouvez-vous dans mes états, et par où y êtes-vous venu ? »

» Je ne cachai rien au roi, je lui fis le même récit que vous venez d'entendre ; et il en fut si surpris et si charmé, qu'il commanda qu'on écrivit mon aventure en lettres d'or pour être conservée dans les archives de son royaume. On apporta ensuite le radeau, et l'on ouvrit les ballots eu sa présence. Il admira la quantité de bois d'aloës et d'ambre gris, mais surtout les rubis et les émeraudes ; car il n'en avoit point dans son trésor qui en approchassent.

» Remarquant qu'il considéroit mes pierreries avec plaisir, et qu'il en examinait les plus singulières les unes après les autres, je me prosternai, et pris la liberté de lui dire : « Sire, ma personne n'est pas seulement au service de votre majesté, la charge du radeau est aussi à elle, et je la supplie d'en disposer comme d'un bien qui lui appartient. » Il me dit en souriant : « Sindbad, je me garderai bien d'en avoir la moindre envie, ni de vous ôter rien de ce que Dieu vous a donné. Loin de diminuer vos richesses, je prétends les augmenter ; et je ne

veux point que vous sortiez de mes états, sans emporter avec vous des marques de ma libéralité. » Je ne répondis à ces paroles qu'en faisant des vœux pour la prospérité du prince, et qu'en louant sa bonté et sa générosité. Il chargea un de ses officiers d'avoir soin de moi, et me fit donner des gens pour me servir à ses dépens. Cet officier exécuta fidèlement les ordres de son maître, et fit transporter dans le logement où il me conduisit, tous les ballots dont le radeau avoit été chargé.

» J'allois tous les jours à certaines heures faire ma cour au roi, et j'employois le reste du temps à voir la ville, et ce qu'il y avoit de plus digne de ma curiosité.

» L'isle^[1] de Serendib est située justement sous la ligne équinoxiale ; ainsi les jours et les nuits y sont toujours de douze heures, et elle a quatre-vingts^[2] parasanges de longueur et autant de largeur. La ville capitale est située à l'extrémité d'une belle vallée, formée par une montagne qui est au milieu de l'isle, et qui est bien la plus haute qu'il y ait au monde. En effet, on la découvre en mer de trois journées de navigation. On y trouve le rubis, plusieurs sortes de minéraux ; et tous les rochers sont, pour la plupart, d'émeri, qui est une pierre métallique dont on se sert pour tailler les pierreries. On y voit toutes sortes d'arbres et de plantes rares, sur-tout le cèdre et le coco. On pêche aussi des perles le long de ses rivages et aux embouchures de ses rivières ; et quelques-unes de ses vallées fournissent des diamans. Je fis aussi par dévotion un voyage à la montagne, à l'endroit où Adam fut relégué après avoir été banni du paradis terrestre, et j'eus la curiosité de monter jusqu'au sommet.

» Lorsque je fus de retour dans la ville ; je suppliai le roi de

me permettre de retourner en mon pays ; ce qu'il m'accorda d'une manière très-obligeante et très-honorable. Il m'obligea à recevoir un riche présent, qu'il fit tirer de son trésor ; et lorsque j'allai prendre congé de lui, il me chargea d'un autre présent bien plus considérable, et en même temps d'une lettre pour le Commandeur des croyans, notre souverain seigneur, en me disant : « Je vous prie de présenter de ma part ce régál et cette lettre au calife Haroun Alraschid, et de l'assurer de mon amitié. » Je pris le présent et la lettre avec respect, en promettant à sa majesté d'exécuter ponctuellement les ordres dont elle me faisoit l'honneur de me charger. Avant que je m'embarquasse, ce prince envoya chercher le capitaine et les marchands qui devoient s'embarquer avec moi, et leur ordonna d'avoir pour moi tous les égards imaginables.

» La lettre du roi de Serendib étoit écrite sur la peau d'un certain animal fort précieux à cause de sa rareté, et dont la couleur tire sur le jaune. Les caractères de cette lettre étoient d'azur ; et voici ce qu'elle contenoit en langue indienne :

LE ROI DES INDES, DEVANT QUI MARCHENT
MILLE ÉLÉPHANS, QUI DEMEURE DANS UN
PALAIS DONT LE TOIT BRILLE DE L'ÉCLAT
DE CENT MILLE RUBIS, ET
QUI POSSÈDE EN SON TRÉSOR
VINGT MILLE COURONNES
ENRICHIES DE
DIAMANS ; AU
CALIFE HAROUN
ALRASCHID.

« Quoique le présent que nous vous envoyons, soit peu

considérable, ne laissez pas néanmoins de le recevoir en frère et en ami, en considération de l'amitié que nous conservons pour vous dans noire cœur, et dont nous sommes bien aises de vous donner un témoignage. Nous vous demandons la même part dans le vôtre, attendu que nous croyons le mériter, étant d'un rang égal à celui que vous tenez. Nous vous en conjurons en qualité de frère. Adieu. »

» Le présent consistoit premièrement en un vase d'un seul rubis, creusé et travaillé en coupe, d'un demi-pied de hauteur, et d'un doigt d'épaisseur, rempli de perles très-rondes, et toutes du poids d'une demi-drachme ; secondement, en une peau de serpent qui avoit des écailles grandes comme une pièce ordinaire de monnoie d'or, et dont la propriété étoit de préserver de maladie ceux qui couchoient dessus ; troisièmement, en cinquante mille drachmes de bois d'aloës le plus exquis, avec trente grains de camphre de la grosseur d'une pistache ; et enfin tout cela étoit accompagné d'une esclave d'une beauté ravissante, et dont les habillemens étoient couverts de pierreries.

» Le navire mit à la voile ; et après une longue et très-heureuse navigation, nous abordâmes à Balsora, d'où je me rendis à Bagdad. La première chose que je fis après mon arrivée, fut de m'acquitter de la commission dont j'étois chargé...

Scheherazade n'en dit pas davantage, à cause du jour qui se faisoit voir. Le lendemain, elle reprit ainsi son discours :

LXXXVIII^e NUIT.

» JE pris la lettre du roi de Serendib, continua Sindbad, et j'allai me présenter à la porte du Commandeur des croyans, suivi de la belle esclave, et des personnes de ma famille qui portoient les présens dont j'étois chargé. Je dis le sujet qui m'amenoit, et aussitôt l'on me conduisit devant le trône du calife. Je lui fis la révérence en me prosternant ; et après lui avoir fait une harangue très-concise, je lui présentai la lettre et le présent. Lorsqu'il eut lu ce que lui mandoit le roi de Serendib, il me demanda s'il étoit vrai que ce prince fût aussi puissant et aussi riche qu'il le marquoit par sa lettre. Je me prosternai une seconde fois ; et après m'être relevé : « Commandeur des croyans, lui répondis-je, je puis assurer votre majesté qu'il n'exagère pas ses richesses et sa grandeur ; j'en suis témoin. Rien n'est plus capable de causer de l'admiration, que la magnificence de son palais. Lorsque ce prince veut paroître en public, on lui dresse un trône sur un éléphant où il s'assied, et il marche au milieu de deux files composées de ses ministres, de ses favoris et d'autres gens de sa cour. Devant lui, sur le même éléphant, un officier tient une lance d'or à la main, et derrière le trône, un autre est debout qui porte une colonne d'or, au haut de laquelle est une émeraude longue d'environ un demi-pied, et grosse d'un pouce. Il est précédé d'une garde de mille hommes habillés de drap d'or et de soie, et montés sur des éléphans richement caparaçonnés.

Pendant que le roi est en marche, l'officier qui est devant lui sur le même éléphant, crie de temps en temps à haute voix :

« Voici le grand monarque, le puissant et redoutable sultan des Indes, dont le palais est couvert de cent mille rubis, et qui possède vingt mille couronnes de diamans ! Voici le monarque couronné, plus grand que ne furent jamais le grand Solima^[3] et le grand Mihrage^[4] ! »

« Après qu'il a prononcé ces paroles, l'officier qui est derrière le trône, crie à son tour :

« Ce monarque si grand et si puissant doit mourir, doit mourir, doit mourir. »

» L'officier de devant reprend, et crie ensuite :

« Louange à celui qui vit et ne meurt pas. »

» D'ailleurs, le roi de Serendib est si juste, qu'il n'y a pas de juges dans sa capitale, non plus que dans le reste de ses états : ses peuples n'en ont pas besoin. Ils savent et ils observent d'eux-mêmes exactement la justice, et ne s'écarteront jamais de leur devoir. Ainsi les tribunaux et les magistrats sont inutiles chez eux. Le calife fut fort satisfait de mon discours. « La sagesse de ce roi, dit-il, paroît en sa lettre, et après ce que vous venez de me dire, il faut avouer que sa sagesse est digne de ses peuples, et ses peuples dignes d'elle. » À ces mots, il me congédia et me renvoya avec un riche présent...

Sindbad acheva de parler en cet endroit, et ses auditeurs se retirèrent ; mais Hindbad reçut auparavant cent sequins. Ils revinrent encore le jour suivant chez Sindbad, qui leur raconta son septième et dernier voyage dans ces termes :

1. [↑](#) L'isle de Ceylan est située à 5 d. 55 m. 10 s. E. S.
2. [↑](#) La parasange est une mesure itinéraire des anciens Perses, qui vaut un peu plus d'une de nos lieues. L'Isle de Ceylan a en effet à-peu-près cent lieues de long ; mais elle n'en a que cinquante et quelques de largeur.
3. [↑](#) Salomon.
4. [↑](#) Ancien roi, très-renommé chez les Arabes, par sa puissance et par sa sagesse.

SEPTIÈME ET DERNIER VOYAGE

DE SINDBAD LE MARIN.

» Au retour de mon sixième voyage, j'abandonnai absolument la pensée d'en faire jamais d'autres. Outre que j'étois dans un âge qui ne demandoit que du repos, je m'étois bien promis de ne plus m'exposer aux périls que j'avois tant de fois courus. Ainsi je ne songeois qu'à passer doucement le reste de ma vie. Un jour que je régalois un nombre d'amis, un de mes gens me vint avertir qu'un officier du calife me demandoit. Je sortis de table et allai au-devant de lui. « Le calife, me dit-il, m'a chargé de venir vous dire qu'il veut vous parler. » Je suivis au palais l'officier, qui me présenta à ce prince, que je saluai en me prosternant à ses pieds. « Sindbad, me dit-il, j'ai besoin de vous ; il faut que vous me rendiez un service ; que vous alliez porter ma réponse et mes présents au roi de Serendib : il est juste que je lui rende la civilité qu'il m'a faite. »

» Le commandement du calife fut un coup de foudre pour moi. « Commandeur des croyans, lui dis-je, je suis prêt à exécuter tout ce que m'ordonnera votre Majesté ; mais je la supplie très-humblement de songer que je suis rebuté des fatigues incroyables que j'ai souffertes. J'ai même fait vœu de ne sortir jamais de Bagdad. » De là je pris occasion de lui faire un long détail de toutes mes aventures, qu'il eut la patience

d'écouter jusqu'à la fin. D'abord que j'eus cessé de parler :

« J'avoue, dit-il, que voilà des événemens bien extraordinaires ; mais pourtant il ne faut pas qu'ils vous empêchent de faire pour l'amour de moi, le voyage que je vous propose. Il ne s'agit que d'aller à l'isle de Serendib, vous acquitter de la commission que je vous donne. Après cela, il vous sera libre de vous en revenir. Mais il y faut aller ; car vous voyez bien qu'il ne seroit pas de la bienséance et de ma dignité d'être redevable au roi de cette isle. » Comme je vis que le calife exigeoit cela de moi absolument, je lui témoignai que j'étois prêt à lui obéir. Il en eut beaucoup de joie, et me fît donner mille sequins pour les frais de mon voyage.

» Je me préparai en peu de jours à mon départ ; et sitôt qu'on m'eut livré les présens du calife avec une lettre de sa propre main, je partis et je pris la route de Balsora, où je m'embarquai. Ma navigation fut très-heureuse : j'arrivai à l'isle de Serendib. Là, j'exposai aux ministres la commission dont j'étois chargé, et les priai de me faire donner audience incessamment. Ils n'y manquèrent pas. On me conduisit au palais avec honneur. J'y saluai le roi en me prosternant selon la coutume.

» Ce prince me reconnut d'abord, et me témoigna une joie toute particulière de me revoir. « Ah, Sindbad, me dit-il, soyez le bien-venu ! Je vous jure que j'ai songé à vous très-souvent depuis votre départ. Je bénis ce jour, puisque nous nous voyons encore une fois. » Je lui fis mon compliment ; et après l'avoir remercié de la bonté qu'il avoit pour moi, je lui présentai la lettre et le présent du calife, qu'il reçut avec toutes les marques d'une grande satisfaction.

» Le calife lui envoyoit un lit complet de drap d'or, estimé mille sequins, cinquante robes d'une très-riche étoffe, cent autres de toile blanche, la plus fine du Caire, de Suez, d'Alexandrie et de Cufa^[1] ; un autre lit cramoisi, et un autre encore d'une autre façon ; un vase d'agate plus large que profond, épais d'un doigt, et ouvert d'un demi-pied, dont le fond représentoit en bas-relief un homme un genou en terre qui tenoit un arc avec une flèche, prêt à tirer contre un lion ; il lui envoyoit enfin une riche table que l'on croyoit, par tradition , venir du grand Salomon. La lettre du calife étoit conçue eu ces termes :

SALUT AU NOM DU SOUVERAIN GUIDE DU
DROIT CHEMIN, AU PUISSANT ET HEUREUX
SULTAN, DE LA PART D'ABDALLA HAROUN
ALRASCHID, QUE DIEU A PLACÉ
DANS LE LIEU D'HONNEUR.
APRÈS SES ANCÊTRES D'HEUREUSE
MÉMOIRE.

« Nous avons reçu votre lettre avec joie, et nous vous envoyons celle-ci, émanée du conseil de notre Porte, le jardin des esprits supérieurs. Nous espérons qu'en jetant les yeux dessus, vous connoîtrez notre bonne intention, et que vous l'aurez pour agréable. Adieu. »

« Le roi de Serendib eut un grand plaisir de voir que le calife répondoit à l'amitié qu'il lui avoit témoignée. Peu de temps

après cette audience, je sollicitai celle de mon congé, que je n'eus pas peu de peine à obtenir. Je l'obtins enfin ; et le roi, en me congédiant, me fit un présent très-considérable. Je me rembarquai aussitôt, dans le dessein de m'en retourner à Bagdad ; mais je n'eus pas la bonheur d'y arriver comme je l'espérois, et Dieu en disposa autrement.

» Trois ou quatre jours après notre départ, nous fûmes attaqués par des corsaires, qui eurent d'autant moins de peine à s'emparer de notre vaisseau, qu'on n'y étoit nullement en état de se défendre. Quelques personnes de l'équipage voulurent faire résistance, mais il leur en coûta la vie ; pour moi et tous ceux qui eurent la prudence de ne pas s'opposer au dessein des corsaires, nous fûmes faits esclaves...

Le jour qui paroissoit, imposa silence à Scheherazade. Le lendemain, elle reprit la suite de cette histoire.

LXXXIX^e NUIT.

SIRE, dit-elle au sultan des Indes, Sindbad continuant de raconter les aventures de son dernier voyage :

» Après que les corsaires, poursuivit-il, nous eurent tous dépouillés, et qu'ils nous eurent donné de méchants habits au lieu des nôtres, ils nous emmenèrent dans une grande isle fort éloignée, où ils nous vendirent.

» Je tombai entre les mains d'un riche marchand, qui ne

m'eut pas plutôt acheté, qu'il me mena chez lui, où il me fit bien manger et habiller proprement en esclave. Quelques jours après, comme il ne s'étoit pas encore bien informé qui j'étois, il me demanda si je ne savois pas quelque métier ? Je lui répondis, sans me faire mieux connoître, que je n'étois pas un artisan, mais un marchand de profession, et que les corsaires qui m'avoient vendu, m'avoient enlevé tout ce que j'avois. « Mais dites-moi, reprit-il, ne pourriez-vous pas tirer de l'arc ? » Je lui repartis que c'étoit un des exercices de ma jeunesse, et que je ne l'avois pas oublié depuis. Alors il me donna un arc et des flèches ; et m'ayant fait monter derrière lui sur un éléphant, il me mena dans une forêt éloignée de la ville de quelques heures de chemin, et dont l'étendue étoit très-vaste. Nous y entrâmes fort avant ; et lorsqu'il jugea à propos de s'arrêter, il me fit descendre. Ensuite me montrant un grand arbre : « Montez sur cet arbre, me dit-il, et tirez sur les éléphants que vous verrez passer ; car il y en a une quantité prodigieuse dans cette forêt. S'il en tombe quelqu'un, venez m'en donner avis. » Après m'avoir dit cela, il me laissa des vivres, reprit le chemin de la ville, et je demeurai sur l'arbre à l'affût pendant toute la nuit.

» Je n'en aperçus aucun pendant tout ce temps-là ; mais le lendemain, d'abord que le soleil fut levé, j'en vis paroître un grand nombre. Je tirai dessus plusieurs flèches, et enfin il en tomba un par terre. Les autres se retirèrent aussitôt, et me laissèrent la liberté d'aller avertir mon patron de la chasse que je venois de faire. En faveur de cette nouvelle, il me régala d'un bon repas, loua mon adresse, et me caressa fort. Puis nous allâmes ensemble à la forêt, où nous creusâmes une fosse dans

laquelle nous enterrâmes l'éléphant que j'avois tué. Mon patron se proposoit de revenir lorsque l'animal seroit pourri, et d'enlever les dents pour en faire commerce.

» Je continuai cette chasse pendant deux mois, et il ne se passoit pas de jour que je ne tuasse un éléphant. Je ne me mettois pas toujours à l'affût sur le même arbre, je me plaçois tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre. Un matin que j'attendois l'arrivée des éléphants, je m'aperçus avec un extrême étonnement, qu'au lieu de passer devant moi en traversant la forêt comme à l'ordinaire, ils s'arrêtèrent, et vinrent à moi avec un horrible bruit et en si grand nombre, que la terre en étoit couverte et trembloit sous leurs pas. Ils s'approchèrent de l'arbre où j'étois monté, et l'environnèrent tous, la trompe étendue et les jeux attachés sur moi. À ce spectacle étonnant, je restai immobile, et saisi d'une telle frayeur, que mon arc et mes flèches me tombèrent des mains.

» Je n'étois pas agité d'une crainte vaine. Après que les éléphants m'eurent regardé quelque temps, un des plus gros embrassa l'arbre par le bas avec sa trompe, et fit un si puissant effort, qu'il le déracina et le renversa par terre. Je tombai avec l'arbre ; mais l'animal me prit avec sa trompe, et me chargea sur son dos, où je m'assis plus mort que vif avec le carquois attaché à mes épaules. Il se mit ensuite à la tête de tous les autres qui le suivoient en troupe, et me porta jusqu'à un endroit où m'ayant posé à terre, il se retira avec tous ceux qui l'accompagnoient. Concevez, s'il est possible, l'état où j'étois : je croyois plutôt dormir que veiller. Enfin, après avoir été quelque temps étendu sur la place, ne voyant plus d'éléphant, je me levai, et je remarquai que j'étois sur une colline assez

longue et assez large, toute couverte d'ossemens et de dents d'éléphans. Je vous avoue que cet objet me fit faire une infinité de réflexions. J'admirai l'instinct de ces animaux. Je ne doutai point que ce ne fût là leur cimetière, et qu'ils ne m'y eussent apporté exprès pour me l'enseigner, afin que je cessasse de les persécuter, puisque je le faisois dans la vue seule d'avoir leurs dents. Je ne m'arrêtai pas sur la colline, je tournai mes pas vers la ville ; et après avoir marché un jour et une nuit, j'arrivai chez mon patron. Je ne rencontrai aucun éléphant sur ma route ; ce qui me fit connoître qu'ils s'étoient éloignés plus avant dans la forêt, pour me laisser la liberté d'aller sans obstacle à la colline.

» Dès que mon patron m'aperçut : « Ah, pauvre Sindbad, me dit-il, j'étois dans une grande peine de savoir ce que tu pouvois être devenu ! J'ai été à la forêt, j'y ai trouvé un arbre nouvellement déraciné, un arc et des flèches par terre ; et après t'avoir inutilement cherché, je désespérois de te revoir jamais. Raconte-moi, je te prie, ce qui t'est arrivé. Par quel bonheur es-tu encore en vie ? » Je satisfis sa curiosité ; et le lendemain étant allés tous deux à la colline, il reconnut avec une extrême joie la vérité de ce que je lui avois dit. Nous chargeâmes l'éléphant sur lequel nous étions venus, de tout ce qu'il pouvoit porter de dents ; et lorsque nous fûmes de retour : « Mon frère, me dit-il, (car je ne veux plus vous traiter en esclave, après le plaisir que vous venez de me faire par une découverte qui va m'enrichir) que Dieu vous comble de toutes sortes de biens et de prospérités ! Je déclare devant lui que je vous donne la liberté. Je vous avois dissimulé ce que vous allez entendre : les éléphans de notre forêt nous font périr chaque année une

infinité d'esclaves que nous envoyons chercher de l'ivoire. Quelques conseils que nous leur donnions, ils perdent tôt ou tard la vie par les ruses de ces animaux. Dieu vous a délivré de leur furie, et n'a fait cette grâce qu'à vous seul. C'est une marque qu'il vous chérit, et qu'il a besoin de vous dans le monde pour le bien que vous y devez faire. Vous me procurez un avantage incroyable : nous n'avons pu avoir d'ivoire jusqu'à présent, qu'en exposant la vie de nos esclaves ; et voilà toute notre ville enrichie par votre moyen. Ne croyez pas que je prétende vous avoir assez récompensé par la liberté que vous venez de recevoir ; je veux ajouter à ce don des biens considérables. Je pourrois engager toute la ville à faire votre fortune ; mais c'est une gloire que je veux avoir moi seul. »

» À ce discours obligeant, je répondis : « Patron, Dieu vous conserve ! La liberté que vous m'accordez, suffit pour vous acquitter envers moi ; et pour toute récompense du service que j'ai eu le bonheur de vous rendre à vous et à votre ville, je ne vous demande que la permission de retourner en mon pays. »

« Hé bien, répliqua-t-il, Moçon^[2] nous amènera bientôt des navires qui viendront charger de l'ivoire. Je vous renverrai alors, et vous donnerai de quoi vous conduire chez vous. » Je le remerciai de nouveau de la liberté qu'il venoit de me donner, et des bonnes intentions qu'il avoit pour moi. Je demeurai chez lui en attendant le Moçon ; et pendant ce temps-là, nous fîmes tant de voyages à la colline, que nous remplîmes ses magasins d'ivoire. Tous les marchands de la ville qui en négocioient, firent la même chose ; car cela ne leur fut pas long-temps caché.

À ces paroles, Scheherazade apercevant la pointe du jour,

cessa de poursuivre son discours. Elle le reprit la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

XC^e NUIT.

SIRE, Sindbad continuant le récit de son septième voyage :

» Les navires, dit-il, arrivèrent enfin ; et mon patron ayant choisi lui-même celui sur lequel je devois m'embarquer, le chargea d'ivoire à demi pour mon compte. Il n'oublia pas d'y faire mettre aussi des provisions en abondance pour mon passage ; et de plus, il m'obligea d'accepter des régals de grand prix, des curiosités du pays. Après que je l'eus remercié autant qu'il me fut possible de tous les bienfaits que j'avois reçus de lui, je m'embarquai. Nous mîmes à la voile ; et comme l'aventure qui m'avoit procuré la liberté, étoit fort extraordinaire, j'en avois toujours l'esprit occupé.

» Nous nous arrê tâmes dans quelques isles pour y prendre des rafraîchissemens. Notre vaisseau étant parti d'un port de terre-ferme des Indes, nous y allâmes aborder ; et là, pour éviter les dangers de la mer jusqu'à Balsora, je fis débarquer l'ivoire qui m'appartenoit, résolu de continuer mon voyage par terre. Je tirai de mon ivoire une grosse somme d'argent ; j'en achetai plusieurs choses rares pour en faire des présens ; et quand mon équipage fut prêt, je me joignis à une grosse caravane de marchands. Je demeurai long-temps en chemin, et

je souffris beaucoup ; mais je souffrois avec patience, en faisant réflexion que je n'avois plus à craindre ni les tempêtes, ni les corsaires, ni les serpens, ni tous les autres périls que j'avois courus.

» Toutes ces fatigues finirent enfin : j'arrivai heureusement à Bagdad. J'allai d'abord me présenter au calife, et lui rendre compte de mon ambassade. Ce prince me dit que la longueur de mon voyage lui avoit causé de l'inquiétude ; mais qu'il avoit pourtant toujours espéré que Dieu ne m'abandonneroit point. Quand je lui appris l'aventure des éléphants, il en parut fort surpris ; et il auroit refusé d'y ajouter foi, si ma sincérité ne lui eût pas été connue. Il trouva cette histoire et les autres que je lui racontai, si curieuses, qu'il chargea un de ses secrétaires de les écrire en caractères d'or, pour être conservées dans son trésor. Je me retirai très-content de l'honneur et des présens qu'il me fit ; puis je me donnai tout entier à ma famille, à mes parens et à mes amis. »

Ce fut ainsi que Sindbad acheva le récit de son septième et dernier voyage ; et s'adressant ensuite à Hindbad : « Hé bien, mon ami, ajouta-t-il, avez-vous jamais ouï dire que quelqu'un ait souffert autant que moi, ou qu'aucun mortel se soit trouvé dans des embarras si pressans ? N'est-il pas juste qu'après tant de travaux, je jouisse d'une vie agréable et tranquille ? » Comme il achevoit ces mots, Hindbad s'approcha de lui, et dit, en lui baisant la main : « Il faut avouer, Seigneur, que vous avez essuyé d'effroyables périls ; mes peines ne sont pas comparables aux vôtres. Si elles m'affligent dans le temps que je les souffre, je m'en console par le petit profit que j'en tiré. Vous méritez non-seulement une vie tranquille, vous êtes digne

encore de tous les biens que vous possédez, puisque vous en faites un si bon usage, et que vous êtes si généreux. Continuez donc de vivre dans la joie jusqu'à l'heure de votre mort. »

Sindbad lui fit donner encore cent sequins, le reçut au nombre de ses amis, lui dit de quitter sa profession de porteur, et de continuer à venir manger chez lui ; qu'il auroit lieu de se souvenir toute sa vie de Sindbad le Marin.

Scheherazade, voyant qu'il n'étoit pas encore jour, continua de parler, et commença une autre histoire.

1. [↑](#) Isle de l'Iraque-Arabique, sur le bras le plus occidental de l'Euphrate, à cinquante lieues de Bagdad.
2. [↑](#) Moussons, vents périodiques qui, dans la mer des Indes, soufflent régulièrement, alternativement et pendant plusieurs mois du couchant au levant, et du levant au couchant. On appelle aussi la Mousson, la saison pendant laquelle règnent ces vents.

LES TROIS POMMES.

SIRE, dit-elle, j'ai déjà eu l'honneur d'entretenir votre Majesté d'une sortie que le calife Haroun Alraschid fit une nuit de son palais ; il faut que je vous en raconte encore une autre :

Un jour ce prince avertit le grand-visir Giafar de se trouver au palais la nuit prochaine. « Visir, lui dit-il, je veux faire le tour de la ville, et m'informer de ce qu'on y dit, et particulièrement si on est content de mes officiers de justice. S'il y en a dont on ait raison de se plaindre, nous les déposerons pour en mettre d'autres à leurs places, qui s'acquitteront mieux de leur devoir. Si au contraire il y en a dont on se loue, nous aurons pour eux les égards qu'ils méritent. » Le grand-visir s'étant rendu au palais à l'heure marquée, le calife, lui et Mesrour, chef des eunuques, se déguisèrent pour n'être pas connus, et sortirent tous trois ensemble.

Ils passèrent par plusieurs places et par plusieurs marchés ; et en entrant dans une petite rue, ils virent au clair de la lune un bon-homme à barbe blanche, qui avoit la taille haute, et qui portoit des filets sur sa tête. Il avoit au bras un panier pliant de feuilles de palmier, et un bâton à la main. « À voir ce vieillard, dit le calife, il n'est pas riche : abordons-le, et lui demandons l'état de sa fortune. » « Bon-homme, lui dit le visir, qui es-tu ? » « Seigneur, lui répondit le vieillard, je suis pêcheur, mais

le plus pauvre et le plus misérable de ma profession. Je suis sorti de chez moi tantôt sur le midi pour aller pêcher, et depuis ce temps-là jusqu'à présent, je n'ai pas pris le moindre poisson. Cependant j'ai une femme et de petits enfans, et je n'ai pas de quoi les nourrir. »

Le calife, touché de compassion, dit au pêcheur : « Aurois-tu le courage de retourner sur tes pas, et de jeter tes filets encore une fois seulement ? Nous te donnerons cent sequins de ce que tu amèneras. » Le pêcheur, à cette proposition, oubliant toute la peine de la journée, prit le calife au mot, et retourna vers le Tigre avec lui, Giafar et Mesrour, en disant en lui-même : « Ces seigneurs paroissent trop honnêtes et trop raisonnables pour ne pas me récompenser de ma peine ; et quand ils ne me donneroient que la centième partie de ce qu'ils me promettent, ce seroit encore beaucoup pour moi. »

Ils arrivèrent au bord du Tigre ; le pêcheur y jeta ses filets, puis les ayant tirés, il amena un coffre bien fermé et fort pesant qui s'y trouva. Le calife lui fit compter aussitôt cent sequins par le grand-visir, et le renvoya. Mesrour chargea le coffre sur ses épaules par l'ordre de son maître, qui dans l'empressement de savoir ce qu'il y avoit dedans, retourna au palais en diligence. Là, le coffre ayant été ouvert, on y trouva un grand panier pliant de feuilles de palmier, fermé et cousu par l'ouverture avec un fil de laine rouge. Pour satisfaire l'impatience du calife, on ne se donna pas la peine de le découdre ; on coupa promptement le fil avec un couteau, et l'on tira du panier un paquet enveloppé dans un méchant tapis, et lié avec de la corde. La corde déliée et le paquet défait, on vit avec horreur le corps d'une jeune dame, plus blanc que de la

neige, et coupé par morceaux...

Scheherazade, en cet endroit, remarquant qu'il étoit jour, cessa de parler. Le lendemain, elle reprit la parole de cette manière :

XCI^e NUIT.

SIRE, votre majesté s'imaginera mieux elle-même que je ne le puis faire comprendre par mes paroles, quel fut l'étonnement du calife à cet affreux spectacle. Mais de la surprise il passa en un instant à la colère ; et lançant au visir un regard furieux : « Ah ! malheureux, lui dit-il, est-ce donc ainsi que tu veilles sur les actions de mes peuples ? On commet impunément sous ton ministère des assassinats dans ma capitale, et l'on jette mes sujets dans le Tigre, afin qu'ils crient vengeance contre moi au jour du jugement. Si tu ne venges promptement le meurtre de cette femme par la mort de son meurtrier, je jure par le saint nom de Dieu, que je te ferai pendre, toi et quarante de ta parenté. » « Commandeur des croyans, lui dit le grand visir, je supplie votre majesté de m'accorder du temps pour faire des perquisitions. » « Je ne te donne que trois jours pour cela, répartit le calife ; c'est à toi d'y songer. »

Le visir Giafar se retira chez lui dans une grande confusion de sentimens. « Hélas, disoit-il, comment, dans une ville aussi vaste et aussi peuplée que Bagdad, pourrai-je déterrer un

meurtrier, qui sans doute a. commis ce crime sans témoin, et qui est peut-être déjà sorti de cette ville ? Un autre que moi tireroit de prison un misérable, et le feroit mourir pour contenter le calife ; mais je ne veux pas charger ma conscience de ce forfait, et j'aime mieux mourir que de me sauver à ce prix-là. »

Il ordonna aux officiers de police et de justice qui lui obéissoient, de faire une exacte recherche du criminel. Ils mirent leurs gens en campagne, et s'y mirent eux-mêmes, ne se croyant guère moins intéressés que le visir en cette affaire. Mais tous leurs soins furent inutiles : quelque diligence qu'ils y apportèrent, ils ne purent découvrir l'auteur de l'assassinat ; et le visir jugea bien que sans un coup du ciel, c'étoit fait de sa vie.

Effectivement, le troisième jour étant venu, un huissier arriva chez ce malheureux ministre, et le somma de le suivre. Le visir obéit ; et le calife lui ayant demandé où étoit le meurtrier : « Commandeur des croyans, lui répondit-il les larmes aux yeux, je n'ai trouvé personne qui ait pu m'en donner la moindre nouvelle. » Le calife lui fit des reproches remplis d'emportemens et de fureur, et commanda qu'on le pendît devant la porte du palais, lui et quarante des Barmecides^[1].

Pendant que l'on travailloit à dresser les potences, et qu'on se saisissoit des quarante Barmecides dans leurs maisons, un crieur public alla par ordre du calife faire ce cri dans tous les quartiers de la ville :

« Qui veut avoir la satisfaction de voir pendre le grand visir Giafar, et quarante des Barmecides ses parens, qu'il vienne à la place qui est devant le palais. »

Lorsque tout fut prêt, le juge criminel et un grand nombre d'huissiers du palais, amenèrent le grand visir avec les quarante Barmecides, les firent disposer chacun au pied de la potence qui lui étoit destinée, et on leur passa autour du cou la corde avec laquelle ils devoient être levés en l'air. Le peuple dont toute la place étoit remplie, ne put voir ce triste spectacle sans douleur, et sans verser des larmes ; car le grand visir Giafar et les Barmecides étoient chéris et honorés pour leur probité, leur libéralité et leur désintéressement, non-seulement à Bagdad, mais même par tout l'empire du calife.

Rien n'empêchoit qu'on n'exécutât l'ordre irrévocable de ce prince trop sévère ; et on alloit ôter la vie aux plus honnêtes gens de la ville, lorsqu'un jeune homme très-bien fait et fort proprement vêtu, fendit la presse, pénétra jusqu'au grand visir ; et après lui avoir baisé la main : « Souverain visir, lui dit-il. Chef des émirs de cette cour, Refuge des pauvres, vous n'êtes pas coupable du crime pour lequel vous êtes ici. Retirez-vous, et me laissez expier la mort de la dame qui a été jetée dans le Tigre. C'est moi qui suis son meurtrier, et je mérite d'en être puni. »

Quoique ce discours causât beaucoup de joie au visir, il ne laissa pas d'avoir pitié du jeune homme dont la physionomie, au lieu de paroître sinistre, avoit quelque chose d'engageant ; et il alloit lui répondre, lorsqu'un grand homme d'un âge déjà fort avancé, ayant aussi fendu la presse, arriva, et dit au visir : « Seigneur, ne croyez rien de ce que vous dit ce jeune homme :

nul autre que moi n'a tué la dame qu'on a trouvée dans le coffre ; c'est sur moi seul que doit tomber le châtiment. Au nom de Dieu, je vous conjure de ne pas punir l'innocent pour le coupable. » « Seigneur, reprit le jeune homme, en s'adressant au visir, je vous jure que c'est moi qui ai commis cette méchante action, et que personne au monde n'en est complice. » « Mon fils, interrompit le vieillard, c'est le désespoir qui vous a conduit ici, et vous voulez prévenir votre destinée ; pour moi, il y a long-temps que je suis au monde, je dois en être détaché. Laissez-moi donc sacrifier ma vie pour la vôtre. Seigneur, ajouta-t-il, en s'adressant au grand visir, je vous le répète encore, c'est moi qui suis l'assassin : faites-moi mourir, et ne différez pas. »

La contestation du vieillard et du jeune homme obligea le visir Giafar à les mener tous deux devant le calife, avec la permission de l'officier chargé de présider à cette terrible exécution, qui se faisoit un plaisir de le favoriser. Lorsqu'il fut en présence de ce prince, il baisa la terre par sept fois, et parla de cette manière : « Commandeur des croyans, j'amène à votre majesté ce vieillard et ce jeune homme, qui se disent, tous deux séparément, meurtriers de la dame. » Alors le calife demanda aux accusés, qui des deux avoit massacré la dame si cruellement, et l'avoit jetée dans le Tigre. Le jeune homme assura que c'étoit lui ; mais le vieillard, de son côté, soutenant le contraire : « Allez, dit le calife au grand visir, faites-les pendre tous deux. » « Mais, sire, dit le visir, s'il n'y en a qu'un de criminel, il y auroit de l'injustice à faire mourir l'autre. »

À ces mots, le jeune homme reprit : « Je jure, par le grand Dieu qui a élevé les cieux à la hauteur où ils sont, que c'est moi

qui ai tué la dame, qui l'ai coupée par quartiers et jetée dans le Tigre il y a quatre jours. Je ne veux point avoir de part avec les autres au jour du jugement, si ce que je dis n'est pas véritable ; ainsi je suis celui qui doit être puni. » Le calife fut surpris de ce serment, et y ajouta foi, d'autant plus que le vieillard n'y répliqua rien. C'est pourquoi se tournant vers le jeune homme : « Malheureux, lui dit-il, pour quel sujet as-tu commis un crime si détestable ; et quelle raison peux-tu avoir d'être venu t'offrir toi-même à la mort ? » « Commandeur des croyans, répondit-il, si l'on mettoit par écrit tout ce qui s'est passé entre cette dame et moi, ce seroit une histoire qui pourroit être très-utile aux hommes. » « Raconte-nous-la donc, répliqua le calife, je te l'ordonne. » Le jeune homme obéit, et commença son récit de cette sorte.

Scheherazade vouloit continuer ; mais elle fut obligée de remettre cette histoire à la nuit suivante.

XCII^e NUIT.

SCHAHRIAR prévint la sultane, et lui demanda ce que le jeune homme avoit raconté au calife Haroun Alraschild. Sire, répondit Scheherazade, il prit la parole, et parla dans ces termes :

-
1. [↑](#) Les Barmecides : nom d'une des familles des plus illustres, après les maisons souveraines de l'Asie. Quelques auteurs la font descendre des anciens rois de Perse. Le premier qui ait illustré cette famille se nommoit

Abu-Ali-Iahia-Ben-Khaled-Ben-Barmek. Doué de toutes les vertus civiles et militaires, il fut choisi par le calife Mahadi pour gouverneur d'Haroun-Alraschild, son fils ; il eut quatre enfans nommés Fadhel, Giafar, (c'est celui dont il est ici question) Mohammed et Mussa qui ne dégénéraient point de la vertu de leur père, portèrent la réputation des Barmecides jusqu'au plus haut degré où le mérite et la faveur peuvent élever une famille qui n'est pas sur le trône. Les Barmecides ont cela de particulier que la fortune les ayant abandonnés et les ayant fait tomber dans la disgrâce du calife Haroun-Alraschild, la mémoire que les peuples conservèrent du mérite et des qualités de ces grands hommes survécut à leur malheur, de sorte qu'ils ont trouvé presque autant d'historiens qui ont écrit leurs vies, que les plus grands princes de l'Orient.

HISTOIRE

DE LA DAME MASSACRÉE, ET DU JEUNE HOMME SON MARI.

« COMMANDEUR des croyans, votre majesté saura que la dame massacrée étoit ma femme, fille de ce vieillard que vous voyez, qui est mon oncle paternel. Elle n'avoit que douze ans quand il me la donna en mariage, et il y en a onze d'écoulés depuis ce temps-là. J'ai eu d'elle trois enfans mâles, qui sont vivans ; et je dois lui rendre cette justice, qu'elle ne m'a jamais donné le moindre sujet de déplaisir. Elle étoit sage, de bonnes mœurs, et mettoit toute son attention à me plaire. De mon côté je l'aimois parfaitement, et je prévenois tous ses désirs, bien loin de m'y opposer.

» Il y a environ deux mois qu'elle tomba malade. J'en eus tout le soin imaginable, et je n'épargnai rien pour lui procurer une prompte guérison. Au bout d'un mois, elle commença à se mieux porter, et voulut aller au bain. Avant que de sortir du logis, elle me dit : « Mon cousin, car elle m'appeloit ainsi par familiarité, j'ai envie de manger des pommes ; vous me feriez un extrême plaisir si vous pouviez m'en trouver ; il y a longtemps que cette envie me tient, et je vous avoue qu'elle s'est augmentée à un point, que si elle n'est bientôt satisfaite, je crains qu'il ne m'arrive quelque disgrâce. » « Très-volontiers, lui répondis-je, je vais faire tout mon possible pour vous

contenter. »

» J'allai aussitôt chercher des pommes dans tous les marchés et dans toutes les boutiques ; mais je n'en pus trouver une, quoique j'offrisse d'en donner un sequin. Je revins au logis, fort fâché de la peine que j'avois prise inutilement. Pour ma femme, quand elle fut revenue du bain, et qu'elle ne vit point de pommes, elle en eut un chagrin qui ne lui permit pas de dormir la nuit. Je me levai de grand matin, et allai dans tous les jardins ; mais je ne réussis pas mieux que le jour précédent. Je rencontrai seulement un vieux jardinier qui me dit, que quelque peine que je me donnasse, je n'en trouverois point ailleurs qu'au jardin de votre majesté à Balsora.

» Comme j'aimais passionnément ma femme, et que je ne voulois pas avoir à me reprocher d'avoir négligé de la satisfaire, je pris un habit de voyageur ; et après l'avoir instruite de mon dessein, je partis pour Balsora. Je fis une si grande diligence, que je fus de retour au bout de quinze jours. Je rapportai trois pommes qui m'avoient coûté un sequin la pièce. Il n'y en avoit pas davantage dans le jardin, et le jardinier n'avoit pas voulu me les donner à meilleur marché. En arrivant, je les présentai à ma femme ; mais il se trouva que l'envie lui en étoit passée. Ainsi elle se contenta de les recevoir, et les posa à côté d'elle. Cependant elle étoit toujours malade, et je ne savois quel remède apporter à son mal.

Peu de jours après mon voyage, étant assis dans ma boutique au lieu public où l'on vend toutes sortes d'étoffes fines, je vis entrer un grand esclave noir, de fort méchante mine, qui tenoit à la main une pomme que je reconnus pour une de celles que j'avois apportées de Balsora. Je n'en pouvois douter, puisque je

savois qu'il n'y en avoit pas une dans Bagdad ni dans tous les jardins aux environs. J'appelai l'esclave : « Bon esclave, lui dis-je, apprends-moi, je te prie, où tu as pris cette pomme ? » « C'est, me répondit-il en souriant, un présent que m'a fait mon amoureuse. J'ai été la voir aujourd'hui, et je l'ai trouvée un peu malade. J'ai vu trois pommes auprès d'elle, et je lui ai demandé d'où elle les avoit eues ; elle m'a répondu que son bon-homme de mari avoit fait un voyage de quinze jours exprès pour les lui aller chercher, et qu'il les lui avoit apportées. Nous avons fait collation ensemble, et en la quittant, j'en ai pris et emporté une que voici. »

» Ce discours me mit hors de moi-même. Je me levai de ma place ; et après avoir fermé ma boutique, je courus chez moi avec empressement, et montai à la chambre de ma femme. Je regardai d'abord où étoient les pommes, et n'en voyant que deux, je demandai où étoit la troisième. Alors ma femme ayant tourné la tête du côté des pommes, et n'en ayant aperçu que deux, me répondit froidement : « Mon cousin, je ne sais ce qu'elle est devenue. » À cette réponse, je ne fis pas difficulté de croire que ce que m'avoit dit l'esclave, ne fût véritable. En même temps je me laissai emporter à une fureur jalouse ; et tirant un couteau qui étoit attaché à ma ceinture, je le plongeai dans la gorge de cette misérable. Ensuite je lui coupai la tête et mis son corps par quartiers ; j'en fis un paquet que je cachai dans un panier pliant ; et après avoir cousu l'ouverture du panier avec un fil de laine rouge, je l'enfermai dans un coffre que je chargeai sur mes épaules dès qu'il fut nuit, et que j'allai jeter dans le Tigre.

» Les deux plus petits de mes enfans étoient déjà couchés et

endormis, et le troisième étoit hors de la maison ; je le trouvai à mon retour assis près de la porte, et pleurant à chaudes larmes. Je lui demandai le sujet de ses pleurs. « Mon père, me dit-il, j'ai pris ce matin à ma mère, sans qu'elle en ait rien vu, une des trois pommes que vous lui avez apportées. Je l'ai gardée long-temps ; mais comme je jouais tantôt dans la rue avec mes petits frères, un grand esclave qui passait, me l'a arrachée de la main, et l'a emportée ; j'ai couru après lui en la lui redemandant ; mais j'ai eu beau lui dire qu'elle appartenait à ma mère qui étoit malade, que vous aviez fait un voyage de quinze jours pour l'aller chercher, tout cela a été inutile. Il n'a pas voulu me la rendre ; et comme je le suivais en criant après lui, il s'est retourné, m'a battu et puis s'est mis à courir de toute sa force par plusieurs rues détournées, de manière que je l'ai perdu de vue. Depuis ce temps-là, j'ai été me promener hors de la ville en attendant que vous revinssiez ; et je vous attendais, mon père, pour vous prier de n'en rien dire à ma mère, de peur que cela ne la rende plus malade. » En achevant ces mots, il redoubla ses larmes.

» Le discours de mon fils me jeta dans une affliction inconcevable. Je reconnus alors l'énormité de mon crime, et je me repentis, mais trop tard, d'avoir ajouté foi aux impostures du malheureux esclave, qui, sur ce qu'il avoit appris de mon fils, avoit composé la funeste fable que j'avois prise pour une vérité. Mon oncle, qui est ici présent, arriva sur ces entrefaites ; il venoit pour voir sa fille ; mais au lieu de la trouver vivante, il apprit par moi-même qu'elle n'étoit plus ; car je ne lui déguisai rien ; et sans attendre qu'il me condamnât, je me déclarai moi-même le plus criminel de tous

les hommes. Néanmoins au lieu de m'accabler de justes reproches, il joignit ses pleurs aux miens, et nous pleurâmes ensemble trois jours sans relâche, lui, la perte d'une fille qu'il avoit toujours tendrement aimée, et moi, celle d'une femme qui m'étoit chère, et dont je m'étois privé d'une manière si cruelle, et pour avoir trop légèrement cru le rapport d'un esclave menteur. Voilà, commandeur des croyans, l'aveu sincère que votre Majesté a exigé de moi. Vous savez à présent toutes les circonstances de mon crime, et je vous supplie très-humblement d'en ordonner la punition : quelque rigoureuse qu'elle puisse être, je n'en murmurerai point, et je la trouverai trop légère. »

Le calife fut dans un grand étonnement.

Scheherazade, en prononçant ces derniers mots, s'aperçut qu'il étoit jour : elle cessa de parler. Mais la nuit suivante, elle reprit ainsi son discours :

XCIII^e NUIT.

SIRE, dit-elle, le calife fut extrêmement étonné de ce que le jeune homme venoit de lui raconter. Mais ce prince équitable, trouvant qu'il étoit plus à plaindre qu'il n'étoit criminel, entra dans ses intérêts. « L'action de ce jeune homme, dit-il, est pardonnable devant Dieu, et excusable auprès des hommes. Le méchant esclave est la cause unique de ce meurtre : c'est lui

seul qu'il faut punir. C'est pourquoi, continua-t-il, en s'adressant au grand visir, je te donne trois jours pour le trouver. Si tu ne me l'amènes dans ce terme, je te ferai mourir à sa place. »

Le malheureux Giafar qui s'étoit cru hors de danger, fut accablé de ce nouvel ordre du calife ; mais comme il n'osoit rien répliquer à ce prince dont il connoissoit l'humeur, il s'éloigna de sa présence, et se retira chez lui les larmes aux yeux, persuadé qu'il n'avoit plus que trois jours à vivre. Il étoit tellement convaincu qu'il ne trouveroit point l'esclave, qu'il n'en fit pas la moindre recherche. « Il n'est pas possible, disoit-il, que dans une ville telle que Bagdad, où il y a une infinité d'esclaves noirs, je démêle celui dont il s'agit. À moins que Dieu ne me le fasse connoître, comme il m'a déjà fait découvrir l'assassin, rien ne peut me sauver. »

Il passa les deux premiers jours à s'affliger avec sa famille, qui gémissoit autour de lui, en se plaignant de la rigueur du calife. Le troisième étant venu, il se disposa à mourir avec fermeté, comme un ministre intègre, et qui n'avoit rien à se reprocher. Il fit venir des cadis et des témoins qui signèrent le testament qu'il fit en leur présence. Après cela, il embrassa sa femme et ses enfans, et leur dit le dernier adieu. Toute sa famille fonda en larmes. Jamais spectacle ne fut plus touchant. Enfin, un huissier du palais arriva, qui lui dit que le calife s'impatientoit de n'avoir ni de ses nouvelles, ni de celles de l'esclave noir qu'il lui avoit commandé de chercher. J'ai ordre, ajouta-t-il, de vous mener devant son trône. L'affligé visir se mit en état de suivre l'huissier. Mais comme il alloit sortir, on lui amena la plus petite de ses filles, qui pouvoit

avoir cinq ou six ans. Les femmes qui avoient soin d'elle, la venoient présenter à son père, afin qu'il la vît pour la dernière fois.

Comme il avoit pour elle une tendresse particulière, il pria l'huissier de lui permettre de s'arrêter un moment. Alors il s'approcha de sa fille, la prit entre ses bras et la baisa plusieurs fois. En la baisant, il s'aperçut qu'elle avoit dans le sein quelque chose de gros, et qui avoit de l'odeur. « Ma chère petite, lui dit-il, qu'avez-vous dans le sein ? » « Mon cher père, lui répondit-elle, c'est une pomme sur laquelle est écrit le nom du calife notre seigneur et maître. Rihan^[1] notre esclave me l'a vendue deux sequins. »

Aux mots de pomme et d'esclave, le grand-visir Giafar fit un cri de surprise mêlé de joie, et mettant aussitôt la main dans le sein de sa fille, il en tira la pomme. Il fit appeler l'esclave qui n'étoit pas loin ; et lorsqu'il fut devant lui : « Maraut, lui dit-il, où as-tu pris cette pomme ? » « Seigneur, répondit l'esclave, je vous jure que je ne l'ai dérobée, ni chez vous, ni dans le jardin du Comman-
deur des croyans. L'autre jour comme je passois dans une rue auprès de trois ou quatre petits enfans qui jouoient, et dont l'un la tenoit à la main, je la lui arrachai, et l'emportai. L'enfant courut après moi, en me disant que la pomme n'étoit pas à lui, mais à sa mère qui étoit malade ; que son père, pour contenter l'envie qu'elle en avoit, avoit fait un long voyage, d'où il en avoit apporté trois ; que celle-là en étoit une qu'il avoit prise sans que sa mère en sût rien. Il eut beau me prier de la lui rendre, je n'en voulus rien faire ; je l'apportai au logis, et la vendis deux sequins à la petite dame votre fille. Voilà tout ce que j'ai à vous dire. »

Giafar ne put assez admirer comment la friponnerie d'un esclave avoit été cause de la mort d'une femme innocente, et presque de la sienne. Il mena l'esclave avec lui ; et quand il fut devant le calife, il fit à ce prince un détail exact de tout ce que lui avoit dit l'esclave, et du hasard par lequel il avoit découvert son crime.

Jamais surprise n'égala celle du calife. Il ne put se contenir ni s'empêcher de faire de grands éclats de rire. À la fin, il reprit un air sérieux, et dit au visir, que puisque son esclave avoit causé un si étrange désordre, il méritoit une punition exemplaire. « Je ne puis en disconvenir, sire, répondit le visir ; mais son crime n'est pas irrémissible. Je sais une histoire plus surprenante d'un visir du Caire, nommé Noureddin^[2] Ali, et de Bedreddin^[3] Hassan de Balsora. Comme votre majesté prend plaisir à en entendre de semblables, je suis prêt à vous la raconter, à condition que si vous la trouvez plus étonnante que celle qui me donne occasion de vous la dire, vous ferez grace à mon esclave. » « Je le veux bien, repartit le calife ; mais vous vous engagez dans une grande entreprise, et je ne crois pas que vous puissiez sauver votre esclave ; car l'histoire des pommes est fort singulière. »

Giafar prenant alors la parole, commença son récit dans ces termes :

-
1. ↑ Ce mot signifie, en arabe, du basilic, plante odoriférante. Les Arabes donnent ce nom à leurs esclaves, comme on donne en France celui de Jasmin à un laquais.
 2. ↑ Noureddin signifie, en arabe, la lumière de la religion ;
 3. ↑ Bedreddin, la pleine lune de la religion.

HISTOIRE

DE NOUREDDIN ALI, ET DE BEDREDDIN HASSAN.

« COMMANDEUR des croyans, il y avoit autrefois en Égypte un sultan, grand observateur de la justice, bienfaisant, miséricordieux, libéral. Sa valeur le rendoit redoutable à ses voisins. Il aimoit les pauvres, et protégeoit les savans qu'il élevoit aux premières charges. Le visir de ce sultan étoit un homme prudent, sage, pénétrant, consommé dans les belles-lettres et dans toutes les sciences. Ce ministre avoit deux fils très-bien faits, et qui marchaient l'un et l'autre sur ses traces : l'aîné se nommoit Schemseddin^[1] Mohammed, et le cadet Noureddin Ali. Ce dernier principalement avoit tout le mérite qu'on peut avoir. Le visir leur père étant mort, le sultan les envoya chercher, et les ayant fait revêtir tous deux d'une robe de visir ordinaire : « J'ai bien du regret, leur dit-il, de la perte que vous venez de faire. Je n'en suis pas moins touché que vous-mêmes. Je veux vous le témoigner ; et comme je sais que vous demeurez ensemble, et que vous êtes parfaitement unis, je vous gratifie l'un et l'autre de la même dignité. Allez, et imitez votre père. »

» Les deux nouveaux visirs remercièrent le sultan de sa bonté, et se retirèrent chez eux, où ils prirent soin des

funérailles de leur père. Au bout d'un mois, ils firent leur première sortie ; ils allèrent pour la première fois au conseil du sultan, et depuis ils continuèrent d'y assister régulièrement les jours qu'il s'assembloit. Toutes les fois que le sultan alloit à la chasse, un des deux frères l'accompagnoit, et ils avoient alternativement cet honneur. Un jour qu'ils s'entretenoient après le souper de choses indifférentes, c'étoit la veille d'une chasse où l'aîné devoit suivre le sultan, ce jeune homme dit à son cadet : « Mon frère, puisque nous ne sommes point encore mariés, ni vous ni moi, et que nous vivons dans une si bonne union, il me vient une pensée : épousons tous deux en un même jour deux sœurs que nous choisirons dans quelque famille qui nous conviendra. Que dites-vous de cette idée ? » « Je dis, mon frère, répondit Noureddin Ali, qu'elle est bien digne de l'amitié qui nous unit. On ne peut pas mieux penser, et pour moi, je suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira. » « Oh, ce n'est pas tout encore, reprit Schemseddin Mohammed, mon imagination va plus loin. Supposé que nos femmes conçoivent la première nuit de nos noces, et qu'ensuite elles accouchent en un même jour, la vôtre d'un fils, et la mienne d'une fille, nous les marierons ensemble quand ils seront en âge. » « Ah pour cela, s'écria Noureddin Ali, il faut avouer que ce projet est admirable ! Ce mariage couronnera notre union, et j'y donne volontiers mon consentement. Mais, mon frère, ajouta-t-il, s'il arrivoit que nous fissions ce mariage, prétendriez-vous que mon fils donnât une dot à votre fille ? » « Cela ne souffre pas de difficulté, repartit l'aîné, et je suis persuadé qu'outre les conventions ordinaires du contrat de mariage, vous ne manquerez pas d'accorder en son nom, au moins trois mille sequins, trois bonnes terres et trois esclaves. » « C'est de quoi je ne demeure

pas d'accord, dit le cadet. Ne sommes-nous pas frères et collègues, revêtus tous deux du même titre d'honneur ? D'ailleurs, ne savons-nous pas bien vous et moi ce qui est juste ? Le mâle étant plus noble que la femelle, ne seroit-ce pas à vous à donner une grosse dot à votre fille ? À ce que je vois, vous êtes homme à faire vos affaires aux dépens d'autrui. »

» Quoique Noureddin Ali dit ces paroles en riant, son frère, qui n'avoit pas l'esprit bien fait, en fut offensé. « Malheur à votre fils, dit-il avec emportement, puisque vous l'osez préférer à ma fille. Je m'étonne que vous ayez été assez hardi pour le croire seulement digne d'elle. Il faut que vous ayez perdu le jugement pour vouloir aller de pair avec moi, en disant que nous sommes collègues. Apprenez, téméraire, qu'après votre imprudence, je ne voudrois pas marier ma fille avec votre fils, quand vous lui donneriez plus de richesses que vous n'en avez. » Cette plaisante querelle de deux frères sur le mariage de leurs enfans qui n'étoient pas encore nés, ne laissa pas d'aller fort loin. Schemseddin Mohammed s'emporta jusqu'aux menaces. « Si je ne devois pas, dit-il, accompagner demain le sultan, je vous traiterois comme vous le méritez ; mais à mon retour, je vous ferai connoître s'il appartient à un cadet de parler à son aîné aussi insolamment que vous venez de faire. » À ces mots, il se retira dans son appartement, et son frère alla se coucher dans le sien.

» Schemseddin Mohammed se leva le lendemain de grand matin, et se rendit au palais, d'où il sortit avec le sultan, qui prit son chemin au-dessus du Caire, du côté des pyramides. Pour Noureddin Ali, il avoit passé la nuit dans de grandes inquiétudes ; et après avoir bien considéré qu'il n'étoit pas

possible qu'il demeurât plus long-temps avec un frère qui le traitoit avec tant de hauteur, il forma une résolution. Il fit préparer une bonne mule, se munit d'argent, de pierreries et de quelques vivres ; et ayant dit à ses gens qu'il alloit faire un voyage de deux ou trois jours, et qu'il vouloit être seul, il partit.

» Quand il fut hors du Caire, il marcha par le désert vers l'Arabie. Mais sa mule venant à succomber sur la route, il fut obligé de continuer son chemin à pied. Par bonheur, un courrier qui alloit à Balsora, l'ayant rencontré, le prit en croupe derrière lui. Lorsque le courrier fut arrivé à Balsora, Noureddin Ali mit pied à terre, et le remercia du plaisir qu'il lui avoit fait. Comme il alloit par les rues cherchant où il pourroit se loger, il vit venir un seigneur, accompagné d'une nombreuse suite, et à qui tous les habitans faisoient de grands honneurs en s'arrêtant par respect jusqu'à ce qu'il fût passé. Noureddin Ali s'arrêta comme les autres. C'étoit le grand-visir du sultan de Balsora qui se monroit dans la ville pour y maintenir par sa présence le bon ordre et la paix.

» Ce ministre ayant jeté les yeux par hasard sur le jeune homme, lui trouva la physionomie engageante ; il le regarda avec complaisance ; et comme il passoit près de lui, et qu'il le voyoit en habit de voyageur, il s'arrêta pour lui demander qui il étoit et d'où il venoit. « Seigneur, lui répondit Noureddin Ali, je suis d'Égypte, né au Caire, et j'ai quitté ma patrie par un si juste dépit contre un de mes parens, que j'ai résolu de voyager par tout le monde, et de mourir plutôt que d'y retourner. « Le grand-visir, qui étoit un vénérable vieillard, ayant entendu ces paroles, lui dit : « Mon fils, gardez-vous bien d'exécuter votre

dessein. Il n'y a dans le monde que de la misère ; et vous ignorez les peines qu'il vous faudra souffrir. Venez, suivez-moi plutôt, je vous ferai peut-être oublier le sujet qui vous a contraint d'abandonner votre pays. »

» Noureddin Ali suivit le grand-visir de Balsora, qui ayant bientôt connu ses belles qualités, le prit en affection, de manière qu'un jour l'entretenant en particulier, il lui dit : « Mon fils, je suis, comme vous voyez, dans un âge si avancé, qu'il n'y a pas d'apparence que je vive encore long-temps. Le ciel m'a donné une fille unique qui n'est pas moins belle que vous êtes bien fait, et qui est présentement en âge d'être mariée. Plusieurs des plus puissans seigneurs de cette cour me l'ont déjà demandée pour leurs fils ; mais je n'ai pu me résoudre à la leur accorder. Pour vous, je vous aime, et vous trouve si digne de mon alliance, que vous préférant à tous ceux qui l'ont recherchée, je suis prêt à vous accepter pour gendre. Si vous recevez avec plaisir l'offre que je vous fais, je déclarerai au sultan mon maître que je vous ai adopté par ce mariage, et je le supplierai de m'accorder pour vous la survivance de ma dignité de grand-visir dans le royaume de Balsora. En même temps, comme je n'ai plus besoin que de repos dans l'extrême vieillesse où je suis, je ne vous abandonnerai pas seulement la disposition de tous mes biens, mais même l'administration des affaires de l'état. »

» Le grand-visir de Balsora n'eut pas achevé ce discours rempli de bonté et de générosité, que Noureddin Ali se jeta à ses pieds ; et dans des termes qui marquoient la joie et la reconnoissance dont son cœur étoit pénétré, il témoigna qu'il étoit disposé à faire tout ce qu'il lui plairoit. Alors le grand

visir appela les principaux officiers de sa maison, leur ordonna de faire orner la grande salle de son hôtel, et préparer un grand repas. Ensuite il envoya prier tous les seigneurs de la cour et de la ville, de vouloir bien prendre la peine de se rendre chez lui. Lorsqu'ils y furent tous assemblés, comme Noureddin Ali l'avoit informé de sa qualité, il dit à ces seigneurs, car il jugea à propos de parler ainsi, pour satisfaire ceux dont il avoit refusé l'alliance : « Je suis bien aise, Seigneurs, de vous apprendre une chose que j'ai tenue secrète jusqu'à ce jour. J'ai un frère qui est grand visir du sultan d'Égypte, comme j'ai l'honneur de l'être du sultan de ce royaume. Ce frère n'a qu'un fils qu'il n'a pas voulu marier à la cour d'Égypte ; et il me l'a envoyé pour épouser ma fille, afin de réunir par-là nos deux branches. Ce fils que j'ai reconnu pour mon neveu à son arrivée, et que je fais mon gendre, est ce jeune seigneur que vous voyez ici et que je vous présente. Je me flatte que vous voudrez bien lui faire l'honneur d'assister à ses noces, que j'ai résolu de célébrer aujourd'hui. » Nul de ces seigneurs ne pouvant trouver mauvais qu'il eût préféré son neveu à tous les grands partis qui lui avoient été proposés, répondirent tous qu'il avoit raison de faire ce mariage ; qu'ils seroient volontiers témoins de la cérémonie, et qu'ils souhaitoient que Dieu lui donnât encore de longues années pour voir les fruits de cette heureuse union.

En cet endroit, Scheherazade voyant paroître le jour, interrompit sa narration, qu'elle reprit ainsi la nuit suivante :

XCIV^e NUIT.

SIRE, dit-elle, le grand visir Giafar, continuant l'histoire qu'il racontait au calife :

» Les seigneurs, poursuivit-il, qui s'étoient assemblés chez le grand visir de Balsora, n'eurent pas plutôt témoigné à ce ministre la joie qu'ils avoient du mariage de sa fille avec Noureddin Ali, qu'on se mit à table. On y demeura très-longtemps. Sur la fin du repas, on servit des confitures, dont chacun, selon la coutume, ayant pris ce qu'il put emporter, les cadis entrèrent avec le contrat de mariage à la main. Les principaux seigneurs le signèrent ; après quoi toute la compagnie se retira.

» Lorsqu'il n'y eut plus personne que les gens de la maison, le grand visir chargea ceux qui avoient soin du bain qu'il avoit commandé de tenir prêt, d'y conduire Noureddin Ali, qui y trouva du linge qui n'avoit point encore servi, d'une finesse et d'une propreté qui faisoit plaisir à voir, aussi bien que toutes les autres choses nécessaires. Quand on eut lavé et frotté l'époux, il voulut reprendre l'habit qu'il venoit de quitter ; mais on lui en présenta un autre de la dernière magnificence. Dans cet état, et parfumé d'odeurs les plus exquises, il alla retrouver le grand visir son beau-père, qui fut charmé de sa bonne mine, et qui l'ayant fait asseoir auprès de lui : « Mon fils, lui dit-il, vous m'avez déclaré qui vous êtes, et le rang que vous teniez à la cour d'Égypte ; vous m'avez dit même que vous avez eu un démêlé avec votre frère, et que c'est pour cela que vous vous êtes éloigné de votre pays ; je vous prie de me

faire la confidence entière, et de m'apprendre le sujet de votre querelle. Vous devez présentement avoir une parfaite confiance en moi, et ne me rien cacher. »

» Noureddin Ali lui raconta toutes les circonstances de son différend avec son frère. Le grand visir ne put entendre ce récit sans éclater de rire. « Voilà, dit-il, la chose du monde la plus singulière ! Est-il possible mon fils, que votre querelle soit allée jusqu'au point que vous dites pour un mariage imaginaire ? Je suis fâché que vous vous soyez brouillé pour une bagatelle avec votre frère aîné. Je vois pourtant que c'est lui qui a eu tort de s'offenser de ce que vous ne lui avez dit que par plaisanterie, et je dois rendre grâces au ciel d'un différend qui me procure un gendre tel que vous. Mais, ajouta le vieillard, la nuit est déjà avancée, et il est temps de vous retirer. Allez, ma fille votre épouse, vous attend. Demain je vous présenterai au sultan. J'espère qu'il vous recevra d'une manière dont nous aurons lieu d'être tous deux satisfaits. » Noureddin Ali quitta son beau-père pour se rendre à l'appartement de sa femme.

» Ce qu'il y a de remarquable, continua le grand visir Giafar, c'est que le même jour que ces noces se faisoient à Balsora, Schemseddin Mohammed se marioit aussi au Caire ; et voici le détail de son mariage :

» Après que Noureddin Ali se fut éloigné du Caire dans l'intention de n'y plus retourner, Schemseddin Mohammed, son aîné, qui étoit allé à la chasse avec le sultan d'Égypte, étant de retour au bout d'un mois, (le sultan s'étoit laissé emporter à l'ardeur de la chasse, et avoit été absent durant tout ce temps là) il courut à l'appartement de Noureddin Ali ; mais il fut fort

étonné d'apprendre, que sous prétexte d'aller faire un voyage de deux ou trois journées, il étoit parti sur une mule le jour même de la chasse du sultan, et que depuis ce temps-là il n'avoit point paru. Il en fut d'autant plus fâché, qu'il ne douta pas que les duretés qu'il lui avoit dites, ne fussent la cause de son éloignement. Il dépêcha un courrier qui passa par Damas, et alla jusqu'à Alep ; mais Noureddin étoit alors à Balsora. Quand le courrier eut rapporté à son retour qu'il n'en avoit appris aucune nouvelle, Schemseddin Mohammed se proposa de l'envoyer chercher ailleurs, et en attendant, il prit la résolution de se marier. Il épousa la fille d'un des premiers et des plus puissans seigneurs du Caire, le même jour que son frère se maria avec la fille du grand visir de Balsora.

» Ce n'est pas tout, Commandeur des croyans, poursuivit Giafar : voici ce qui arriva encore. Au bout de neuf mois, la femme de Schemseddin Mohammed accoucha d'une fille au Caire, et le même jour, celle de Noureddin Ali mit au monde à Balsora un garçon, qui fut nommé Bedreddin Hassan. Le grand visir de Balsora donna des marques de sa joie par de grandes largesses, et par les réjouissances publiques qu'il fit faire pour la naissance de son petit-fils. Ensuite, pour marquer à son gendre combien il étoit content de lui, il alla au palais supplier très-humblement le sultan d'accorder à Noureddin Ali la survivance de sa charge, afin, dit-il, qu'avant sa mort il eût la consolation de voir son gendre grand visir à sa place.

» Le sultan , qui avoit vu Noureddin Ali avec bien du plaisir lorsqu'il lui avoit été présenté après son mariage, et qui depuis ce temps-là en avoit toujours ouï parler fort avantageusement, accorda la grâce qu'on demandoit pour lui, avec tout

l'agrément qu'on pouvoit souhaiter. Il le fit revêtir en sa présence de la robe du grand visir.

» La joie du beau-père fut comblée le lendemain, lorsqu'il vit son gendre présider au conseil en sa place, et faire toutes les fonctions de grand visir. Noureddin Ali s'en acquitta si bien, qu'il sembloit avoir toute sa vie exercé cette charge. Il continua dans la suite d'assister au conseil toutes les fois que les infirmités de la vieillesse ne permirent pas à son beau-père de s'y trouver. Ce bon vieillard mourut quatre ans après ce mariage, avec la satisfaction de voir un rejeton de sa famille, qui promettoit de la soutenir long-temps avec éclat.

» Noureddin Ali lui rendit les derniers devoirs avec toute l'amitié et la reconnoissance possible ; et sitôt que Bedreddin Hassan, son fils, eut atteint l'âge de sept ans, il le mit entre les mains d'un excellent maître, qui commença à l'élever d'une manière digne de sa naissance. Il est vrai qu'il trouva dans cet enfant un esprit vif, pénétrant, et capable de profiter de tous les bons enseignemens qu'il lui donnoit...

Scheherazade alloit continuer ; mais s'apercevant qu'il étoit jour, elle mit fin à son discours. Elle reprit la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

XCV^e NUIT.

SIRE, le grand visir Giafar poursuivant l'histoire qu'il

racontait au calife :

» Deux ans après, dit-il, que Bedreddin Hassan eut été mis entre les mains de ce maître, qui lui enseigna parfaitement bien à lire, il lui apprit l'Alcoran par cœur. Noureddin Ali, son père, lui donna d'autres maîtres qui cultivèrent son esprit de telle sorte, qu'à l'âge de douze ans, il n'avoit plus besoin de leur secours. Alors comme tous les traits de son visage étoient formés, il faisoit l'admiration de tous ceux qui le regardoient.

» Jusque-là, Noureddin Ali n'avoit songé qu'à le faire étudier, et ne l'avoit point encore montré dans le monde. Il le mena au palais pour lui procurer l'honneur de faire la révérence au sultan, qui le reçut très-favorablement. Les premiers qui le virent dans les rues, furent si charmés de sa beauté, qu'ils en firent des exclamations de surprise, et qu'ils lui donnèrent mille bénédictions.

» Comme son père se proposoit de le rendre capable de remplir un jour sa place, il n'épargna rien pour cela, et il le fit entrer dans les affaires les plus difficiles, afin de l'y accoutumer de bonne heure. Enfin, il ne négligeoit aucune chose pour l'avancement d'un fils qui lui étoit si cher ; et il commençoit à jouir déjà du fruit de ses peines, lorsqu'il fut attaqué tout-à-coup d'une maladie dont la violence fut telle, qu'il sentit fort bien qu'il n'étoit pas éloigné du dernier de ses jours. Aussi ne se flatta-t-il pas, et il se disposa d'abord à mourir en vrai musulman. Dans ce moment précieux, il n'oublia pas son cher fils Bedreddin ; il le fit appeler, et lui dit : « Mon fils, vous voyez que le monde est périssable ; il n'y a que celui où je vais bientôt passer, qui soit véritablement durable. Il faut que vous commenciez dès-à-présent à vous

mettre dans les mêmes dispositions que moi : préparez-vous à faire ce passage sans regret, et sans que votre conscience puisse rien vous reprocher sur les devoirs d'un musulman, ni sur ceux d'un parfait honnête homme. Pour votre religion, vous en êtes suffisamment instruit, et par ce que vous en ont appris vos maîtres, et par vos lectures. À l'égard de l'honnête homme, je vais vous donner quelques instructions que vous tâcherez de mettre à profit. Comme il est nécessaire de se connoître soi-même, et que vous ne pouvez bien avoir cette connoissance que vous ne sachiez qui je suis, je vais vous l'apprendre :

» J'ai pris naissance en Égypte, poursuivit-il ; mon père, votre aïeul, étoit premier ministre du sultan de ce royaume. J'ai moi-même eu l'honneur d'être un des visirs de ce même sultan avec mon frère, votre oncle, qui, je crois, vit encore, et qui se nomme Schemseddin Mohammed. Je fus obligé de me séparer de lui, et je vins en ce pays où je suis parvenu au rang que j'ai tenu jusqu'à présent. Mais vous apprendrez toutes ces choses plus amplement dans un cahier que j'ai à vous donner. »

» En même temps, Noureddin Ali tira ce cahier qu'il avoit écrit de sa propre main et qu'il portoit toujours sur soi, et le donnant à Bedreddin Hassan : « Prenez, lui dit-il, vous le lirez à votre loisir ; vous y trouverez, entr'autres choses, le jour de mon mariage et celui de votre naissance. Ce sont des circonstances dont vous aurez peut-être besoin dans la suite, et qui doivent vous obliger à le garder avec soin. » Bedreddin Hassan, sensiblement affligé de voir son père dans l'état où il étoit, touché de ses discours, reçut le cahier les larmes aux yeux, en lui promettant de ne s'en dessaisir jamais.

» En ce moment, il prit à Noureddin Ali une foiblesse qui fit

croire qu'il alloit expirer. Mais il revint à lui, et reprenant la parole : « Mon fils, lui dit-il, la première maxime que j'ai à vous enseigner, c'est « de ne vous pas donner au commerce de toutes sortes de personnes. Le moyen de vivre en sûreté, c'est de se donner entièrement à soi-même, et de ne se pas communiquer facilement.

» La seconde, de ne faire violence à qui que ce soit ; car en ce cas tout le monde se révolteroit contre vous ; et vous devez regarder le monde comme un créancier à qui vous devez de la modération, de la compassion et de la tolérance.

» La troisième, de ne dire mot quand on vous chargera d'injures. On est hors de danger (dit le proverbe), lorsque l'on garde le silence. C'est particulièrement en cette occasion que vous devez le pratiquer. Vous savez aussi à ce sujet qu'un de nos poètes dit que le silence est l'ornement et la sauvegarde de la vie ; qu'il ne faut pas, en parlant, ressembler à la pluie d'orage qui gâte tout. On ne s'est jamais repenti de s'être tû, au lieu que l'on a souvent été fâché d'avoir parlé.

» La quatrième, de ne pas boire de vin ; car c'est la source de tous les vices.

» La cinquième, de bien ménager vos biens ; si vous ne les dissipez pas, ils vous serviront à vous préserver de la nécessité. Il ne faut pas pourtant en avoir trop, ni être avare : pour peu que vous en ayez et que vous le dépensiez à propos, vous aurez beaucoup d'amis ; mais si au contraire vous avez de grandes richesses, et que vous en fassiez un mauvais usage, tout le monde s'éloignera de vous et vous abandonnera. »

» Enfin, Noureddin Ali continua jusqu'au dernier moment de

sa vie, à donner de bons conseils à son fils ; et quand il fut mort, on lui fit des obsèques magnifiques...

Scheherazade, à ces paroles, apercevant le jour, cessa de parler et remit au lendemain la suite de cette histoire.

XCVI^e NUIT.

LA sultane des Indes ayant été réveillée par sa sœur Dinarzade à l'heure ordinaire, elle reprit la parole, et l'adressant à Schariar :

Sire, dit-elle, le calife ne s'ennuyoit pas d'écouter le grand visir Giafard, qui poursuivit ainsi son histoire :

On enterra donc, dit-il, Noureddin Ali avec tous les honneurs dus à sa dignité. Bedreddin Hassan de Balsora, c'est ainsi qu'on le surnomma, à cause qu'il étoit né dans cette ville, eut une douleur inconcevable de la mort de son père. Au lieu de passer un mois, selon la coutume, il en passa deux dans les pleurs et dans la retraite, sans voir personne, et sans sortir même pour rendre ses devoirs au sultan de Balsora, lequel, irrité de cette négligence, et la regardant comme une marque de mépris pour sa cour et pour sa personne, se laissa transporter de colère. Dans sa fureur, il fit appeler le nouveau grand visir ; car il en avoit nommé un dès qu'il avoit appris la mort de Noureddin Ali ; il lui ordonna de se transporter à la maison du défunt, et de la confisquer avec toutes ses autres maisons,

terres et effets, sans rien laisser à Bedreddin Hassan, dont il commanda même qu'on se saisît.

» Le nouveau grand visir, accompagné d'un grand nombre d'huissiers du palais, de gens de justice et d'autres officiers, ne différa pas de se mettre en chemin pour aller exécuter sa commission. Un des esclaves de Bedreddin Hassan qui étoit par hasard parmi la foule, n'eut pas plutôt appris le dessein du visir, qu'il prit les devans et courut en avertir son maître. Il le trouva assis sous le vestibule de sa maison, aussi affligé que si son père n'eût fait que de mourir. Il se jeta à ses pieds tout hors d'haleine ; et après lui avoir baisé le bas de la robe : « Sauvez-vous, Seigneur, lui dit-il, sauvez-vous promptement. » « Qu'y a-t-il, lui demanda Bedreddin, en levant la tête ? Quelle nouvelle m'apportes-tu ? » « Seigneur, répondit-il, il n'y a pas de temps à perdre. Le sultan est dans une horrible colère contre vous, et on vient de sa part confisquer tout ce que vous avez, et même se saisir de votre personne. »

» Le discours de cet esclave fidèle et affectionné mit l'esprit de Bedreddin Hassan dans une grande perplexité. « Mais ne puis-je, dit-il, avoir le temps de rentrer et de prendre au moins quelque argent et des pierreries ? » « Seigneur, répliqua l'esclave, le grand visir sera dans un moment ici. Partez tout-à-l'heure, sauvez-vous. » Bedreddin Hassan se leva vite du sofa où il étoit, mit les pieds dans ses babouches ; et après s'être couvert la tête d'un bout de sa robe pour se cacher le visage, s'enfuit sans savoir de quel côté il devoit tourner ses pas, pour échapper au danger qui le menaçoit. La première pensée qui lui vint, fut de gagner en diligence la plus prochaine porte de la ville. Il courut sans s'arrêter jusqu'au cimetière public ; et

comme la nuit s'approchoit, il résolut de l'aller passer au tombeau de son père. C'étoit un édifice d'assez grande apparence en forme de dôme, que Noureddin Ali avoit fait bâtir de son vivant ; mais il rencontra en chemin un juif fort riche qui étoit banquier et marchand de profession. Il revenoit d'un lieu où quelqu'affaire l'avoit appelé, et il s'en retournoit dans la ville. Ce juif ayant reconnu Bedreddin, s'arrêta et le salua fort respectueusement...

En cet endroit le jour venant à paroître, imposa silence à Scheherazade, qui reprit son discours la nuit suivante.

XCVII^e NUIT.

SIRE, dit-elle, le calife écoutoit avec beaucoup d'attention le grand-visir Giafar, qui continua de cette manière :

» Le juif, poursuivit-il, qui se nommoit Isaac, après avoir salué Bedreddin Hassan, et lui avoir baisé la main, lui dit : « Seigneur, oserois-je prendre la liberté de vous demander où vous allez à l'heure qu'il est, seul en apparence, un peu agité ? Y a-t-il quelque chose qui vous fasse de la peine ? » « Oui, répondit Bedreddin : je me suis endormi tantôt, et dans mon sommeil, mon père m'est apparu. Il avoit le regard terrible, comme s'il eût été dans une grande colère contre moi. Je me suis réveillé en sursaut et plein d'effroi, et je suis parti aussitôt pour venir faire ma prière sur son tombeau. » « Seigneur, reprit

le juif qui ne pouvoit pas savoir pourquoi Bedreddin Hassan étoit sorti de la ville, comme le feu grand visir votre père et mon seigneur, d'heureuse mémoire, avoit chargé en marchandises plusieurs vaisseaux qui sont encore en mer et qui vous appartiennent, je vous supplie de m'accorder la préférence sur tout autre marchand. Je suis en état d'acheter argent comptant la charge de tous vos vaisseaux ; et pour commencer, si vous voulez bien m'abandonner celle du premier qui arrivera à bon port, je vais vous compter mille sequins. Je les ai ici dans ma bourse, et je suis prêt à vous les livrer d'avance. » En disant cela, il tira une grande bourse qu'il avoit sous son bras par-dessous sa robe, et la lui montra cachetée de son cachet.

» Bedreddin Hassan, dans l'état où il étoit, chassé de chez lui, et dépouillé de tout ce qu'il avoit au monde, regarda la proposition du juif comme une faveur du ciel. Il ne manqua pas de l'accepter avec beaucoup de joie. « Seigneur, lui dit alors le juif, vous me donnez donc pour mille sequins le chargement du premier de vos vaisseaux qui arrivera dans ce port ? » « Oui, je vous le vends mille sequins, répondit Bedreddin Hassan, et c'est une chose faite. » Le juif aussitôt lui mit entre les mains la bourse de mille sequins, en s'offrant de les compter. Bedreddin lui en épargna la peine, en lui disant qu'il s'en fioit bien à lui. « Puisque cela est ainsi, reprit le juif, ayez la bonté, Seigneur, de me donner un mot d'écrit du marché que nous venons de faire. » En disant cela, il tira son écritoire qu'il avoit à la ceinture ; et après en avoir pris une petite canne bien taillée pour écrire, il la lui présenta avec un morceau de papier qu'il trouva dans son porte-lettres, et pendant qu'il tenoit le

cornet, Bedreddin Hassan écrivit ces paroles :

« Cet écrit est pour rendre témoignage que Bedreddin Hassan de Balsora a vendu au juif Isaac, pour la somme de mille sequins qu'il a reçus, le chargement du premier de ses navires qui abordera dans ce port. »

BEDREDDIN HASSAN de Balsora.

» Après avoir fait cet écrit, il le donna au juif, qui le mit dans son porte-lettres, et qui prit ensuite congé de lui. Pendant qu'Isaac poursuivoit son chemin vers la ville, Bedreddin Hassan continua le sien vers le tombeau de son père Noureddin Ali. En y arrivant, il se prosterna la face contre terre ; et les yeux baignés de larmes, il se mit à déplorer sa misère. « Hélas ! disoit-il, infortuné Bedreddin, que vas-tu devenir ? Où iras-tu chercher un asile contre l'injuste prince qui te persécute ? N'étoit-ce pas assez d'être affligé de la mort d'un père si chéri, falloit-il que la fortune ajoutât un nouveau malheur à mes justes regrets ? » Il demeura long-temps dans cet état ; mais enfin il se releva ; et ayant appuyé sa tête sur le sépulcre de son père, ses douleurs se renouvelèrent avec plus de violence qu'auparavant, et il ne cessa de soupirer et de se plaindre jusqu'à ce que succombant au sommeil, il leva la tête de dessus le sépulcre, et s'étendit tout de son long sur le pavé où il s'endormit.

» Il goûtoit à peine la douceur du repos, lorsqu'un génie qui avoit établi sa retraite dans ce cimetière pendant le jour, se disposant à courir le monde cette nuit, selon sa coutume, aperçut ce jeune homme dans le tombeau de Noureddin Ali. Il

y entra ; et comme Bedreddin étoit couché sur le dos, il fut frappé, ébloui de l'éclat de sa beauté...

Le jour qui paroissoit ne permit pas à Scheherazade de poursuivre cette histoire ; mais le lendemain à l'heure ordinaire, elle continua de cette sorte :

XCVIII^e NUIT.

» QUAND le génie, reprit le grand visir Giafard, eut attentivement considéré Bedreddin Hassan, il dit en lui-même : « À juger de cette créature par sa bonne mine, ce ne peut être qu'un ange du paradis terrestre, que Dieu envoie pour mettre le monde en combustion par sa beauté. » Enfin, après l'avoir bien regardé, il s'éleva fort haut dans l'air, où il rencontra par hasard une fée. Ils se saluèrent l'un et l'autre ; ensuite le génie dit à la fée : « Je vous prie de descendre avec moi jusqu'au cimetière où je demeure, et je vous ferai voir un prodige de beauté, qui n'est pas moins digne de votre admiration que de la mienne. » La fée y consentit : ils descendirent tous deux en un instant ; et lorsqu'ils furent dans le tombeau : « Hé bien, dit le génie à la fée, en lui montrant Bedreddin Hassan, avez-vous jamais vu un jeune homme mieux fait et plus beau que celui-ci ? »

» La fée examina Bedreddin avec attention ; puis se tournant vers le génie : « Je vous avoue, lui répondit-elle, qu'il est très-

bien fait ; mais je viens de voir au Caire tout-à-l'heure un objet encore plus merveilleux, dont je vais vous entretenir si vous voulez m'écouter. » « Vous me ferez un très-grand plaisir, répliqua le génie. » « Il faut donc que vous sachiez, reprit la fée (car je vais prendre la chose de loin), que le sultan d'Égypte a un visir qui se nomme Schemseddin Mohammed, et qui a une fille âgée d'environ vingt ans. C'est la plus belle et la plus parfaite personne dont on ait jamais ouï parler. Le sultan, informé par la voix publique de la beauté de cette jeune demoiselle, fit appeler le visir, son père, un de ces derniers jours, et lui dit : « J'ai appris que vous avez une fille à marier ; j'ai envie de l'épouser : ne voulez-vous pas bien me l'accorder ? » Le visir, qui ne s'attendoit pas à cette proposition, en fut un peu troublé ; mais il n'en fut pas ébloui ; et au lieu de l'accepter avec joie, ce que d'autres à sa place n'auroient pas manqué de faire, il répondit au sultan : « Sire, je ne suis pas digne de l'honneur que votre majesté me veut faire, et je la supplie très-humblement de ne pas trouver mauvais que je m'oppose à son dessein. Vous savez que j'avois un frère nommé Noureddin Ali, qui avoit comme moi l'honneur d'être un de vos visirs. Nous eûmes ensemble une querelle qui fut cause qu'il disparut tout-à-coup, et je n'ai point eu de ses nouvelles depuis ce temps-là, si ce n'est que j'ai appris, il y a quatre jours, qu'il est mort à Balsora dans la dignité de grand visir du sultan de ce royaume. Il a laissé un fils ; et comme nous nous engageâmes autrefois tous deux à marier nos enfans ensemble, supposé que nous en eussions, je suis persuadé qu'il est mort dans l'intention de faire ce mariage. C'est pourquoi de mon côté, je voudrois accomplir ma promesse, et je conjure votre majesté de me le permettre. Il y a dans cette cour

beaucoup d'autres seigneurs qui ont des filles comme moi, et que vous pouvez honorer de votre alliance. »

» Le sultan d'Égypte fut irrité au dernier point contre Schemseddin Mohammed...

Scheherazade se tut en cet endroit, parce qu'elle vit paroître le jour. La nuit suivante, elle reprit le fil de sa narration, et dit au sultan des Indes, en faisant toujours parler le visir Giafar au calife Haroun Alraschild :

XCIX^e NUIT.

» LE sultan d'Égypte, choqué du refus et de la hardiesse de Schemseddin Mohammed, lui dit avec un transport de colère qu'il ne put retenir : « Est-ce donc ainsi que vous répondez à la bonté que j'ai de vouloir bien m'abaisser jusqu'à faire alliance avec vous ? Je saurai me venger de la préférence que vous osez donner sur moi à un autre ; et je jure que votre fille n'aura pas d'autre mari que le plus vil et le plus mal fait de tous mes esclaves. » En achevant ces mots, il renvoya brusquement le visir, qui se retira chez lui plein de confusion, et cruellement mortifié. Aujourd'hui le sultan a fait venir un de ses palfreniers qui est bossu par devant et par derrière, et laid à faire peur ; et après avoir ordonné à Schemseddin Mohammed de consentir au mariage de sa fille avec cet esclave, il a fait dresser et signer le contrat par des témoins en sa présence. Les préparatifs de

ces bizarres noces sont achevés ; et à l'heure que je vous parle, tous les esclaves des seigneurs de la cour d'Égypte sont à la porte d'un bain, chacun avec un flambeau à la main. Ils attendent que le palefrenier bossu qui y est, et qui s'y lave, en sorte, pour le mener chez son épouse, qui, de son côté, est déjà coiffée et habillée. Dans le moment que je suis partie du Caire, les dames assemblées se dispoient à la conduire, avec tous ses ornemens nuptiaux, dans la salle où elle doit recevoir le bossu, et où elle l'attend présentement. Je l'ai vue, et je vous assure qu'on ne peut la regarder sans admiration. »

» Quand la fée eut cessé de parler, le génie lui dit : « Quoi que vous puissiez dire, je ne puis me persuader que la beauté de cette fille surpasse celle de ce jeune homme. » « Je ne veux pas disputer contre vous, repliqua la fée, je vous confesse qu'il mériterait d'épouser la charmante personne qu'on destine au bossu ; et il me semble que nous ferions une action digne de nous, si, nous opposant à l'injustice du sultan d'Égypte, nous pouvions substituer ce jeune homme à la place de l'esclave. » « Vous avez raison, repartit le génie ; vous ne sauriez croire combien je vous sais bon gré de la pensée qui vous est venue. Trompons, j'y consens, la vengeance du sultan d'Égypte ; consolons un père affligé, et rendons sa fille aussi heureuse qu'elle se croit misérable. Je n'oublierai rien pour faire réussir ce projet ; et je suis persuadé que vous ne vous y épargnerez pas ; je me charge de le porter au Caire sans qu'il se réveille, et je vous laisse le soin de le porter ailleurs quand nous aurons exécuté notre entreprise. »

» Après que la fée et le génie eurent concerté ensemble tout ce qu'ils vouloient faire, le génie enleva doucement Bedreddin,

et le transportant par l'air d'une vitesse inconcevable, il alla le poser à la porte d'un logement public et voisin du bain, d'où le bossu étoit près de sortir, avec la suite des esclaves qui l'attendoient.

« Bedreddin Hassan, s'étant réveillé en ce moment, fut fort surpris de se voir au milieu d'une ville qui lui étoit inconnue. Il voulut crier pour demander où il étoit ; mais le génie lui donna un petit coup sur l'épaule, et l'avertit de ne dire mot. Ensuite lui mettant un flambeau à la main : « Allez, lui dit-il, mêlez-vous parmi ces gens que vous voyez à la porte de ce bain, et marchez avec eux jusqu'à ce que vous entriez dans une salle où l'on va célébrer des noces. Le nouveau marié est un bossu que vous reconnoîtrez aisément. Mettez-vous à sa droite en entrant, et dès-à-présent, ouvrez la bourse de sequins que vous avez dans votre sein, pour les distribuer aux joueurs d'instrumens, aux danseurs et aux danseuses dans la marche. Lorsque vous serez dans la salle, ne manquez pas d'en donner aussi aux femmes esclaves que vous verrez autour de la mariée, quand elles s'approcheront de vous. Mais toutes les fois que vous mettrez la main dans la bourse, retirez-la pleine de sequins, et gardez-vous de les épargner. Faites exactement tout ce que je vous dis avec une grande présence d'esprit ; ne vous étonnez de rien ; ne craignez personne, et vous reposez du reste sur une puissance supérieure qui en dispose à son gré. »

Le jeune Bedreddin, bien instruit de tout ce qu'il avoit à faire, s'avança vers la porte du bain. La première chose qu'il fit, fut d'allumer son flambeau à celui d'un esclave ; puis se mêlant parmi les autres, comme s'il eût appartenu à quelque seigneur du Caire, il se mit en marche avec eux, et accompagna

le bossu qui sortit du bain, et monta sur un cheval de l'écurie du sultan...

Le jour qui parut, imposa silence à Scheherazade, qui remit la suite de cette histoire au lendemain.

C^e NUIT.

SIRE, dit-elle, le visir Giafar continuant de parler au calife :

» Bedreddin Hassan, poursuivit-il, se trouvant près des joueurs d'instrumens, des danseurs et des danseuses qui marchoient immédiatement devant le bossu, tiroit de temps en temps de sa bourse des poignées de sequins qu'il leur distribuoit. Comme il faisoit ses largesses avec une grâce sans pareille et un air très-obligeant, tous ceux qui les recevoient, jetoient les yeux sur lui ; et dès qu'ils l'avoient envisagé, ils le trouvoient si bien fait et si beau, qu'ils ne pouvoient plus en détourner leurs regards.

» On arriva enfin à la porte du visir Schemseddin Hassan, qui étoit bien éloigné de s'imaginer que son neveu fût si près de lui. Des huissiers, pour empêcher la confusion, arrêterent tous les esclaves qui portoient des flambeaux, et ne voulurent pas les laisser entrer. Ils repoussèrent même Bedreddin Hassan ; mais les joueurs d'instrumens pour qui la porte étoit ouverte, s'arrêterent en protestant qu'ils n'entreroient pas si on ne le laissoit entrer avec eux. « Il n'est pas du nombre des

esclaves, disoient-ils, il n'y a qu'à le regarder pour en être persuadé. C'est, sans doute, un jeune étranger qui veut voir par curiosité les cérémonies que l'on observe aux noces en cette ville. » En disant cela, ils le mirent au milieu d'eux, et le firent entrer malgré les huissiers. Ils lui ôtèrent son flambeau qu'ils donnèrent au premier qui se présenta ; et après l'avoir introduit dans la salle, ils le placèrent à la droite du bossu, qui s'assit sur un trône magnifiquement orné près de la fille du visir.

» On la voyoit parée de tous ses atours ; mais il paroissoit sur son visage une langueur, ou plutôt une tristesse mortelle, dont il n'étoit pas difficile de deviner la cause, en voyant à côté d'elle un mari si difforme et si peu digne de son amour. Le trône de ces époux si mal assortis étoit au milieu d'un sofa. Les femmes des émirs, des visirs, des officiers de la chambre du sultan, et plusieurs autres dames de la cour et de la ville, étoient assises de chaque côté un peu plus bas, chacune selon son rang, et toutes habillées d'une manière si avantageuse et si riche, que c'étoit un spectacle très-agréable à voir. Elles tenoient de grandes bougies allumées.

» Lorsqu'elles virent entrer Bedreddin Hassan, elles jetèrent les yeux sur lui ; et admirant sa taille, son air et la beauté de son visage, elles ne pouvoient se lasser de le regarder. Quand il fut assis, il n'y en eut pas une qui ne quittât sa place pour s'approcher de lui et le considérer de plus près ; et il n'y en eut guère qui, en se retirant pour aller reprendre leurs places, ne se sentissent agitées d'un tendre mouvement.

» La différence qu'il y avoit entre Bedreddin Hassan et le palefrenier bossu, dont la figure faisoit horreur, excita des murmures dans l'assemblée. « C'est à ce beau jeune homme,

s'écrièrent les dames, qu'il faut donner notre épousée, et non pas à ce vilain bossu. » Elles n'en demeurèrent pas là ; elles osèrent faire des imprécations contre le sultan, qui, abusant de son pouvoir absolu, unissoit la laideur avec la beauté. Elles chargèrent aussi d'injures le bossu, et lui firent perdre contenance, au grand plaisir des spectateurs, dont les huées interrompirent pour quelque temps la symphonie qui se faisoit entendre dans la salle. À la fin, les joueurs d'instrumens recommencèrent leurs concerts, et les femmes qui avoient habillé la mariée, s'approchèrent d'elle...

En prononçant ces dernières paroles, Scheherazade remarqua qu'il étoit jour. Elle garda aussitôt le silence ; et la nuit suivante, elle reprit ainsi son discours :

NOTE DU TRADUCTEUR. La cent et unième et la cent deuxième Nuits sont employées dans l'original à la description de sept robes et de sept parures différentes, dont la fille du visir Schemseddin Mohammed changea au son des instrumens. Comme cette description ne m'a point paru agréable, et que d'ailleurs elle est accompagnée de vers, qui ont, à la vérité, leur beauté en arabe, mais que les Français ne pourroient goûter, je n'ai pas jugé à propos de traduire ces deux Nuits.

CIIE NUIT.

SIRE, dit Scheherazade au sultan des Indes, votre majesté n'a

pas oublié que c'est le grand visir Giafar qui parle au calife Haroun Alraschid.

» À chaque fois, poursuivit-il, que la nouvelle mariée changeoit d'habits, elle se levoit de sa place, et suivie de ses femmes, passoit devant le bossu sans daigner le regarder, et alloit se présenter devant Bedreddin Hassan, pour se montrer à lui dans ses nouveaux atours. Alors Bedreddin Hassan, suivant l'instruction qu'il avoit reçue du génie, ne manquoit pas de mettre la main dans sa bourse, et d'en tirer des poignées de sequins qu'il distribuoit aux femmes qui accompagnoient la mariée. Il n'oublioit pas les joueurs et les danseurs, il leur en jetoit aussi. C'étoit un plaisir de voir comme ils se pousoient les uns les autres pour en ramasser ; ils lui en témoignèrent de la reconnaissance, et lui marquoient par signes qu'ils voudroient que la jeune épouse fût pour lui, et non pas pour le bossu. Les femmes qui étoient autour d'elle, lui disoient la même chose ; et ne se soucioient guère d'être entendues du bossu, à qui elles faisoient mille niches ; ce qui divertissoit fort tous les spectateurs.

» Lorsque la cérémonie de changer d'habits tant de fois fut achevée, les joueurs d'instrumens cessèrent de jouer, et se retirèrent en faisant signe à Bedreddin Hassan de demeurer. Les dames firent la même chose en se retirant après eux avec tous ceux qui n'étoient pas de la maison. La mariée entra dans un cabinet où ses femmes la suivirent pour la déshabiller, et il ne resta plus dans la salle que le palefrenier bossu, Bedreddin Hassan, et quelques domestiques. Le bossu, qui en vouloit furieusement à Bedreddin qui lui faisoit ombrage, le regarda de travers , et lui dit: « Et toi, qu'attends-tu ? Pourquoi ne te

retires-tu pas comme les autres ? Marche. » Comme Bedreddin n'avoit aucun prétexte pour demeurer là, il sortit assez embarrassé de sa personne ; mais il n'étoit pas hors du vestibule, que le génie et la fée se présentèrent à lui, et l'arrêtèrent. « Où allez-vous, lui dit le génie ? Demeurez : le bossu n'est plus dans la salle, il en est sorti pour quelque besoin ; vous n'avez qu'à y rentrer et vous introduire dans la chambre de la mariée. Lorsque vous serez seul avec elle, dites-lui hardiment que vous êtes son mari ; que l'intention du sultan a été de se divertir du bossu ; et que pour apaiser ce mari prétendu , vous lui avez fait apprêter un bon plat de crème dans son écurie. Dites-lui là-dessus tout ce qui vous viendra dans l'esprit pour la persuader. Étant fait comme vous êtes, cela ne sera pas difficile, et elle sera ravie d'avoir été trompée si agréablement. Cependant nous allons donner ordre que le bossu ne rentre pas, et ne vous empêche point de passer la nuit avec votre épouse ; car c'est la vôtre et non pas la sienne. »

» Pendant que le génie encourageoit ainsi Bedreddin, et l'instruisoit de ce qu'il devoit faire, le bossu étoit véritablement sorti de la salle. Le génie s'introduisit où il étoit, prit la figure d'un gros chat noir, et se mit à miauler d'une manière épouvantable. Le bossu cria après le chat, et frappa des mains pour le faire fuir ; mais le chat, au lieu de se retirer, se roidit sur ses pattes, fit briller des yeux enflammés, et regarda fièrement le bossu en miaulant plus fort qu'auparavant, et en grandissant de manière qu'il parut bientôt gros comme un ânon. Le bossu, à cet objet, voulut crier au secours ; mais la frayeur l'avoit tellement saisi, qu'il demeura la bouche ouverte sans pouvoir proférer une parole. Pour ne pas lui donner de

relâche, le génie se changea à l'instant en un puissant buffle, et sous cette forme, lui cria d'une voix qui redoubla sa peur : VILAIN BOSSU. À ces mots, l'effrayé palefrenier se laissa tomber sur le pavé, et se couvrant la tête de sa robe pour ne pas voir cette bête effroyable, il lui répondit en tremblant : « Prince souverain des buffles, que demandez-vous de moi ? » « Malheur à toi, lui repartit le génie : tu as la témérité d'oser te marier avec ma maîtresse ! » « Eh, Seigneur, dit le bossu, je vous supplie de me pardonner : si je suis criminel, ce n'est que par ignorance ; je ne savais pas que cette dame eût un buffle pour amant. Commandez-moi ce qui vous plaira, je vous jure que je suis prêt à vous obéir. » « Par la mort, répliqua le génie, si tu sors d'ici, ou que tu ne gardes pas le silence jusqu'à ce que le soleil se lève ; si tu dis le moindre mot, je t'écraserai la tête. Alors, je te permets de sortir de cette maison ; mais je t'ordonne de te retirer bien vite sans regarder derrière toi ; et si tu as l'audace d'y revenir, il t'en coûtera la vie. » En achevant ces paroles, le génie se transforma en homme, prit le bossu par les pieds ; et après l'avoir levé la tête en bas contre le mur : « Si tu branles, ajouta-t-il, avant que le soleil soit levé, comme je te l'ai déjà dit, je te prendrai par les pieds, et je te casserai la tête en mille pièces contre cette muraille. »

» Pour revenir à Bedreddin Hassan, encouragé par le génie et par la présence de la fée, il étoit rentré dans la salle et s'étoit coulé dans la chambre nuptiale, où il s'assit en attendant le succès de son aventure. Au bout de quelque temps la mariée arriva, conduite par une bonne vieille, qui s'arrêta à la porte, exhortant le mari à bien faire son devoir, sans regarder si c'étoit le bossu ou un autre ; après quoi elle la ferma et se

retira.

» La jeune épouse fut extrêmement surprise de voir au lieu du bossu, Bedreddin Hassan qui se présenta à elle de la meilleure grâce du monde. « Hé quoi, mon cher ami, lui dit-elle, vous êtes ici à l'heure qu'il est ? Il faut donc que vous soyez camarade de mon mari ? » « Non, Madame, répondit Bedreddin, je suis d'une autre condition que ce vilain bossu. » « Mais, reprit-elle, vous ne prenez pas garde que vous parlez mal de mon époux. » « Lui, votre époux, Madame, repartit-il ! Pouvez-vous conserver si long-temps cette pensée ? Sortez de votre erreur : tant de beautés ne seront pas sacrifiées au plus méprisable de tous les hommes. C'est moi, Madame, qui suis l'heureux mortel à qui elles sont réservées. Le sultan a voulu se divertir en faisant cette supercherie au visir votre père, et il m'a choisi pour votre véritable époux. Vous avez pu remarquer combien les dames, les joueurs d'instrumens, les danseurs, vos femmes et tous les gens de votre maison se sont réjouis de cette comédie. Nous avons renvoyé le malheureux bossu, qui mange à l'heure qu'il est un plat de crème dans son écurie, et vous pouvez compter que jamais il ne paroîtra devant vos beaux yeux. »

» À ce discours, la fille du visir, qui étoit entrée plus morte que vive dans la chambre nuptiale, changea de visage, prit un air gai, qui la rendit si belle, que Bedreddin en fut charmé. « Je ne m'attendois pas, lui dit-elle, à une surprise si agréable, et je m'étois déjà condamnée à être malheureuse tout le reste de ma vie. Mais mon bonheur est d'autant plus grand, que je vais posséder en vous un homme digne de ma tendresse. » En disant cela, elle acheva de se déshabiller, et se mit au lit. De son côté,

Bedreddin Hassan, ravi de se voir possesseur de tant de charmes, se déshabilla promptement. Il mit son habit sur un siège et sur la bourse que le juif lui avoit donnée, laquelle étoit encore pleine, malgré tout ce qu'il en avoit tiré. Il ôta son turban, pour en prendre un de nuit qu'on avoit préparé pour le bossu, et il alla se coucher en chemise et en caleçon^[2]. Le caleçon étoit de satin bleu, et attaché avec un cordon tissu d'or...

L'aurore qui se faisoit voir, obligea Scheherazade à s'arrêter. La nuit suivante, ayant été réveillée à l'heure ordinaire, elle reprit le fil de cette histoire, et la continua dans ces termes :

CIV^e NUIT.

» LORSQUE les deux amans se furent endormis, poursuivit le grand-visir Giafar, le génie, qui avoit rejoint la fée, lui dit qu'il étoit temps d'achever ce qu'ils avoient si bien commencé et conduit jusqu'alors. « Ne nous laissons pas surprendre, ajouta-t-il, par le jour qui paroîtra bientôt ; allez et enlevez le jeune homme sans l'éveiller. »

» La fée se rendit dans la chambre des amans, qui dormoient profondément, enleva Bedreddin Hassan dans l'état où il étoit, c'est-à-dire, en chemise et en caleçon ; et volant avec le génie d'une vîtesse merveilleuse jusqu'à la porte de Damas en Syrie, ils y arrivèrent précisément dans le temps que les ministres des

mosquées préposés pour cette fonction, appeloient le peuple à haute voix à la prière de la pointe du jour^[3]. La fée posa doucement à terre Bedreddin, et le laissant près de la porte, s'éloigna avec le génie.

» On ouvrit la porte de la ville, et les gens qui s'étoient déjà assemblés en grand nombre pour sortir, furent extrêmement surpris de voir Bedreddin Hassan étendu par terre, en chemise et en caleçon. L'un disoit : « Il a tellement été pressé de sortir de chez sa maîtresse, qu'il n'a pas eu le temps de s'habiller. » « Voyez un peu, disoit l'autre, à quels accidens on est exposé : il aura passé une bonne partie de la nuit à boire avec ses amis ; il se sera enivré, sera sorti ensuite pour quelque nécessité, et au lieu de rentrer, il sera venu jusqu'ici sans savoir ce qu'il faisoit, et le sommeil l'y aura surpris. » D'autres en parloient autrement, et personne ne pouvoit deviner par quelle aventure il se trouvoit là. Un petit vent qui commençoit alors à souffler, leva sa chemise, et laissa voir sa poitrine qui étoit plus blanche que la neige. Ils furent tous tellement étonnés de cette blancheur, qu'ils firent un cri d'admiration qui réveilla le jeune homme. Sa surprise ne fut pas moins grande que la leur de se voir à la porte d'une ville où il n'étoit jamais venu, et environné d'une foule de gens qui le considéroient avec attention. « Messieurs, leur dit-il, apprenez-moi de grace où je suis, et ce que vous souhaitez de moi ? » L'un d'eux prit la parole, et lui répondit : « Jeune homme, on vient d'ouvrir la porte de cette ville ; et en sortant, nous vous avons trouvé couché ici dans l'état où vous voilà. Nous nous sommes arrêtés à regarder. Est-ce que vous avez passé ici la nuit ? Et savez-vous bien que vous êtes à une des portes de Damas ? »

« À une des portes de Damas, répliqua Bedreddin ! Vous vous moquez de moi : en me couchant cette nuit, j'étois au Caire. » À ces mots, quelques-uns touchés de compassion, dirent que c'étoit dommage qu'un jeune homme si bien fait eût perdu l'esprit, et ils passèrent leur chemin.

« Mon fils, lui dit un bon vieillard, vous n'y pensez pas : puisque vous êtes ce matin à Damas, comment pouviez-vous être hier au soir au Caire ? Cela ne peut pas être. » « Cela est pourtant très-vrai, repartit Bedreddin ; et je vous jure même que je passai toute la journée d'hier à Balsora. » À peine eut-il achevé ces paroles, que tout le monde fit un grand éclat de rire, et se mit à crier : « C'est un fou, c'est un fou. » Quelques-uns néanmoins le plaignoient à cause de sa jeunesse ; et un homme de la compagnie lui dit : « Mon fils, il faut que vous ayez perdu la raison ; vous ne songez pas à ce que vous dites : est-il possible qu'un homme soit le jour à Balsora, la nuit au Caire, et le matin à Damas ? Vous n'êtes pas sans doute bien éveillé ; rappelez vos esprits. » « Ce que je dis, reprit Bedreddin Hassan, est si véritable, qu'hier au soir j'ai été marié dans la ville du Caire. » Tous ceux qui avoient ri auparavant, redoublèrent leurs ris à ce discours. « Prenez-y bien garde, lui dit la même personne qui venoit de lui parler, il faut que vous ayez rêvé tout cela, et que cette illusion vous soit restée dans l'esprit. » « Je sais bien ce que je dis, répondit le jeune homme. Dites-moi vous-même comment il est possible que je sois allé en songe au Caire, où je suis persuadé que j'ai été effectivement, où l'on a par sept fois amené devant moi mon épouse parée d'un nouvel habillement chaque fois ; et où enfin j'ai vu un affreux bossu qu'on prétendoit lui donner ? Apprenez-moi

encore ce que sont devenus ma robe, mon turban et la bourse de sequins que j'avois au Caire ? »

» Quoiqu'il assurât que toutes ces choses étoient réelles, les personnes qui l'écoutoient n'en firent que rire ; ce qui le troubla, de sorte qu'il ne savoit plus lui-même ce qu'il devoit penser de tout ce qui lui étoit arrivé...

Le jour qui commençoit à éclairer l'appartement de Schahriar, imposa silence à Scheherazade, qui continua ainsi son récit le lendemain :

CV^e NUIT.

» SIRE, continua le visir Giafar, après que Bedreddin Hassan se fut opiniâtre à soutenir que tout ce qu'il avoit dit, étoit véritable, il se leva pour entrer dans la ville, et tout le monde le suivit en criant : « C'est un fou, c'est un fou. » À ces cris, les uns mirent la tête aux fenêtres, les autres se présentèrent à leurs portes ; et d'autres se joignant à ceux qui environnoient Bedreddin, crioient comme eux : « C'est un fou, sans savoir de quoi il s'agissoit. » Dans l'embarras où étoit ce jeune homme, il arriva devant la maison d'un pâtissier qui ouvroit sa boutique, et il entra dedans pour se dérober aux huées du peuple qui le suivoit.

» Ce pâtissier avoit été autrefois chef d'une troupe d'Arabes vagabonds qui détrousoient les caravanes ; et quoiqu'il fût

venu s'établir à Damas, où il ne donnoit aucun sujet de plainte contre lui, il ne laissoit pas d'être craint de tous ceux qui le connoissoient. C'est pourquoi dès le premier regard qu'il jeta sur la populace qui suivoit Bedreddin, il la dissipa. Le pâtissier voyant qu'il n'y avoit plus personne, fit plusieurs questions au jeune homme ; il lui demanda qui il étoit, et ce qui l'avoit amené à Damas. Bedreddin Hassan ne lui cacha ni sa naissance ni la mort du grand visir son père ; il lui conta ensuite de quelle manière il étoit sorti de Balsora, et comment, après s'être endormi la nuit précédente sur le tombeau de son père, il s'étoit trouvé à son réveil au Caire, où il avoit épousé une dame. Enfin, il lui marqua la surprise où il étoit de se voir à Damas sans pouvoir comprendre toutes ces merveilles.

« Votre histoire est des plus surprenantes, lui dit le pâtissier ; mais si vous voulez suivre mon conseil, vous ne ferez confidence à personne de toutes les choses que vous venez de me dire, et vous attendrez patiemment que le ciel daigne finir les disgraces dont il permet que vous soyez affligé. Vous n'avez qu'à demeurer avec moi jusqu'à ce temps-là ; et comme je n'ai pas d'enfans, je suis prêt à vous reconnoître pour mon fils, si vous y consentez. Après que je vous aurai adopté, vous irez librement par la ville, et vous ne serez plus exposé aux insultes de la populace. »

» Quoique cette adoption ne fût pas honneur au fils d'un grand visir, Bedreddin ne laissa pas d'accepter la proposition du pâtissier, jugeant bien que c'étoit le meilleur parti qu'il devoit prendre dans la situation où étoit sa fortune. Le pâtissier le fit habiller, prit des témoins, et alla déclarer devant un cadî qu'il le reconnoissoit pour son fils ; après quoi Bedreddin

demeura chez lui sous le simple nom de Hassan, et apprit la pâtisserie.

» Pendant que cela se passait à Damas, la fille de Schemseddin Mohammed se réveilla ; et ne trouvant pas Bedreddin auprès d'elle, crut qu'il s'étoit levé sans vouloir interrompre son repos, et qu'il reviendrait bientôt. Elle attendoit son retour, lorsque le visir Schemseddin Mohammed, son père, vivement touché de l'affront qu'il croyait avoir reçu du sultan d'Égypte, vint frapper à la porte de son appartement, résolu de pleurer avec elle sa triste destinée. Il l'appela par son nom ; et elle n'eut pas plutôt entendu sa voix, qu'elle se leva pour lui aller ouvrir la porte. Elle lui baisa la main, et le reçut d'un air si satisfait, que le visir, qui s'attendoit à la trouver baignée de larmes et aussi affligée que lui, en fut extrêmement surpris. « Malheureuse, lui dit-il en colère, est-ce ainsi que tu parois devant moi ? Après l'affreux sacrifice que tu viens de consommer, peux-tu m'offrir un visage si content ?...

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce que le jour parut. La nuit suivante, elle reprit son discours, et dit au sultan des Indes :

CVI^e NUIT.

SIRE, le grand visir Giafar continuant de raconter l'histoire de Bedreddin Hassan :

» Quand la nouvelle mariée, poursuivit-il, vit que son père lui reprochoit la joie qu'elle faisoit paroître , elle lui dit : « Seigneur, ne me faites point, de grâce, un reproche si injuste : ce n'est pas le bossu que je déteste plus que la mort ; ce n'est pas ce monstre que j'ai épousé. Tout le monde lui a fait tant de confusion, qu'il a été contraint de s'aller cacher, et de faire place à un jeune homme charmant, qui est mon véritable mari. » « Quelle fable me contez- vous, interrompit brusquement Schemseddin Mohammed ? Quoi, le bossu n'a pas couché cette nuit avec vous ? » « Non, Seigneur, répondit-elle, je n'ai point couché avec d'autres personnes qu'avec le jeune homme dont je vous parle, qui a de grands jeux et de grands sourcils noirs. » À ces paroles, le visir perdit patience, et se mit dans une furieuse colère contre sa fille. « Ah, méchante, lui dit-il, voulez-vous me faire perdre l'esprit par le discours que vous me tenez ? » « C'est vous, mon père, repartit-elle, qui me faites perdre l'esprit à moi-même par votre incrédulité. » « Il n'est donc pas vrai, répliqua le visir, que le bossu... » « Hé, laissons là le bossu, interrompit-elle avec précipitation. Maudit soit le bossu ! Entendrai-je toujours parler du bossu ? Je vous le répète encore, mon père, ajouta-t-elle, je n'ai point passé la nuit avec lui, mais avec le cher époux que je vous dis, et qui ne doit pas être loin d'ici. »

» Schemseddin Mohammed sortit pour l'aller chercher ; mais au lieu de le trouver, il fut dans une surprise extrême de rencontrer le bossu qui avoit la tête en bas, les pieds en haut, dans la même situation où l'avoit mis le génie. « Que veut dire cela, lui dit-il ? Qui vous a mis en cet état ? » Le bossu, reconnoissant le visir, lui répondit : « Ah, ah, c'est donc vous

qui vouliez me donner en mariage la maîtresse d'un buffle, l'amoureuse d'un vilain génie ? Je ne serai pas votre dupe, et vous ne m'y attraperez pas. »

Scheherazade en étoit là lorsqu'elle aperçut la première lumière du jour. Quoiqu'il n'y eût pas long-temps qu'elle parlât, elle n'en dit pas davantage cette nuit. Le lendemain, elle reprit ainsi la suite de sa narration, et dit au sultan des Indes :

CVII^e NUIT.

SIRE, le grand visir Giafar poursuivant son histoire :

» Schemseddin Mohammed, continua-t-il, crut que le bossu extravaguoit quand il l'entendit parler de cette sorte, et il lui dit : « Ôtez-vous de là, mettez-vous sur vos pieds. » « Je m'en garderai bien, repartit le bossu, à moins que le soleil ne soit levé. Sachez qu'étant venu ici hier au soir, il parut tout-à-coup devant moi un chat noir, qui devint insensiblement gros comme un buffle ; je n'ai pas oublié ce qu'il me dit. C'est pourquoi allez à vos affaires et me laissez ici. » Le visir, au lieu de se retirer, prit le bossu par les pieds, et l'obligea à se relever. Cela étant fait, le bossu sortit en courant de toute sa force, sans regarder derrière lui ; il se rendit au palais, se fit présenter au sultan d'Égypte, et le divertit fort en lui racontant le traitement que lui avoit fait le génie.

» Schemseddin Mohammed retourna dans la chambre de sa

filles, plus étonné et plus incertain qu'auparavant de ce qu'il vouloit savoir. « Hé bien, fille abusée, lui dit-il, ne pouvez-vous m'éclaircir davantage sur une aventure qui me rend interdit et confus ? » « Seigneur, répondit-elle, je ne puis vous apprendre autre chose que ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous dire. Mais voici, ajouta-t-elle, l'habillement de mon époux qu'il a laissé sur cette chaise, il vous donnera peut-être l'éclaircissement que vous cherchez. » En disant ces paroles, elle présenta le turban de Bedreddin au visir, qui le prit, et qui après l'avoir bien examiné de tous côtés : « Je le prendrois, dit-il, pour un turban de visir, s'il n'étoit à la mode de Moussoul. » Mais s'apercevant qu'il y avoit quelque chose de cousu entre l'étoffe et la doublure, il demanda des ciseaux ; ayant décousu, il trouva un papier plié. C'étoit le cahier que Noureddin Ali avoit donné en mourant à Bedreddin, son fils, qui l'avoit caché en cet endroit pour le mieux conserver. Schemseddin Mohammed ayant ouvert le cahier, reconnut le caractère de son frère Noureddin Ali, et lut ce titre : POUR MON FILS BEDREDDIN HASSAN. Avant qu'il pût faire ses réflexions, sa fille lui mit entre les mains la bourse qu'elle avoit trouvée sous l'habit. Il l'ouvrit aussi, et elle étoit remplie de sequins, comme je l'ai déjà dit ; car malgré les largesses que Bedreddin Hassan avoit faites, elle étoit toujours demeurée pleine par les soins du génie et de la fée. Il lut ces mots sur l'étiquette de la bourse : MILLE SEQUINS APPARTENANT AU JUIF ISAAC ; et ceux-ci au-dessus, que le juif avoit écrits avant que de se séparer de Bedreddin Hassan : LIVRÉ À BEDREDDIN HASSAN POUR LE CHARGEMENT QU'IL M'A VENDU DU PREMIER DES VAISSEAUX QUI ONT CI-DEVANT APPARTENU À NOUREDDIN ALI, SON PÈRE, D'HEUREUSE MÉMOIRE, LORSQU'IL AURA ABORDÉ EN CE PORT. Il n'eut pas

achevé cette lecture, qu'il fit un cri, et s'évanouit...

Scheherazade vouloit continuer ; mais le jour parut, et le sultan des Indes se leva, résolu d'entendre la suite de cette histoire.

CVIII^e NUIT.

LE lendemain, Scheherazade ayant repris la parole, dit à Schahriar, en continuant à faire parler le visir Giafar :

» Sire, le visir Schemseddin Mohammed étant revenu de son évanouissement par le secours de sa fille et des femmes qu'elle avoit appelées : « Ma fille, dit-il, ne vous étonnez pas de l'accident qui vient de m'arriver : la cause en est telle, qu'à peine y pourrez-vous ajouter foi. Cet époux qui a passé la nuit avec vous, est votre cousin, le fils de Noureddin Ali. Les mille sequins qui sont dans cette bourse, me font souvenir de la querelle que j'eus avec ce cher frère ; c'est sans doute le présent de noce qu'il vous fait. Dieu soit loué de toutes choses, et particulièrement de cette aventure merveilleuse qui montre si bien sa puissance. » Il regarda ensuite l'écriture de son frère, et la baisa plusieurs fois en versant une grande abondance de larmes. « Que ne puis-je, disoit-il, aussi bien que je vois ces traits qui me causent tant de joie, voir ici Noureddin lui-même, et me réconcilier avec lui ! »

» Il lut le cahier d'un bout à l'autre : il y trouva les dates de

l'arrivée de son frère à Balsora, de son mariage, de la naissance de Bedreddin Hassan ; et lorsqu'après avoir confronté à ces dates celles de son mariage et de la naissance de sa fille au Caire, il eut admiré le rapport qu'il y avoit entr'elles, et fait enfin réflexion que son neveu étoit son gendre, il se livra tout entier à la joie. Il prit le cahier et l'étiquette de la bourse, les alla montrer au sultan, qui lui pardonna le passé, et qui fut tellement charmé du récit de cette histoire, qu'il la fit mettre par écrit avec ses circonstances, pour la faire passer à la postérité.

» Cependant le visir Schemseddin Mohammed ne pouvoit comprendre pourquoi son neveu avoit disparu ; il espéroit néanmoins le voir arriver à tous momens, et il l'attendoit avec la dernière impatience pour l'embrasser. Après l'avoir inutilement attendu pendant sept jours, il le fit chercher par tout le Caire ; mais il n'en apprit aucune nouvelle, quelques perquisitions qu'il en pût faire. Cela lui causa beaucoup d'inquiétude. « Voilà, disoit-il, une aventure fort singulière : jamais personne n'en a éprouvé une pareille. »

» Dans l'incertitude de ce qui pouvoit arriver dans la suite, il crut devoir mettre lui-même par écrit l'état où étoit alors sa maison ; de quelle manière les noces s'étoient passées ; comment la salle et la chambre de sa fille étoient meublées. Il fit aussi un paquet du turban, de la bourse et du reste de l'habillement de Bedreddin, et renferma sous la clef...

La sultane Scheherazade fut obligée d'en demeurer là, parce qu'elle vit que le jour paroissoit. Sur la fin de la nuit suivante, elle poursuivit cette histoire dans ces termes :

CIX^e NUIT.

SIRE, le grand visir Giafar continuant de parler au calife :

» Au bout de quelques jours, dit-il, la fille du visir Schemseddin Mohammed s'aperçut qu'elle étoit grosse ; et en effet, elle accoucha d'un fils dans le terme de neuf mois. On donna une nourrice à l'enfant, avec d'autres femmes et des esclaves pour le servir, et son aïeul le nomma Agib^[4].

» Lorsque ce jeune Agib eut atteint l'âge de sept ans, le visir Schemseddin Mohammed, au lieu de lui faire apprendre à lire au logis, l'envoya à l'école chez un maître qui avoit une grande réputation, et deux esclaves avoient soin de le conduire et de le ramener tous les jours. Agib jouoit avec ses camarades. Comme ils étoient tous d'une condition au-dessous de la sienne, ils avoient beaucoup de déférence pour lui ; et en cela, ils se régloient sur le maître d'école qui lui passoit bien des choses qu'il ne leur pardonnoit pas à eux. La complaisance aveugle qu'on avoit pour Agib, le perdit : il devint fier, insolent ; il vouloit que ses compagnons souffrissent tout de lui, sans vouloir rien souffrir d'eux. Il dominoit partout ; et si quelqu'un avoit la hardiesse de s'opposer à ses volontés, il lui disoit mille injures, et alloit souvent jusqu'aux coups. Enfin, il se rendit insupportable à tous les écoliers, qui se plaignirent de lui au maître d'école. Il les exhorta d'abord à prendre patience ; mais quand il vit qu'ils ne faisoient qu'irriter par-là l'insolence d'Agib, et fatigué lui-même des peines qu'il lui

faisoit : « Mes enfans, dit-il à ses écoliers, je vois bien qu'Agib est un petit insolent ; je veux vous enseigner un moyen de le mortifier de manière qu'il ne vous tourmentera plus ; je crois même qu'il ne reviendra plus à l'école. Demain, lorsqu'il sera venu et que vous voudrez jouer ensemble, rangez-vous autour de lui, et que quelqu'un dise tout haut :

« Nous voulons jouer, mais c'est à condition que ceux qui joueront, diront leur nom, celui de leur mère et de leur père. Nous regarderons comme des bâtards ceux qui refuseront de le faire, et nous ne souffrirons pas qu'ils jouent avec nous. »

» Le maître d'école leur fit comprendre l'embarras où ils jetteroient Agib par ce moyen, et ils se retirèrent chez eux pleins de joie.

» Le lendemain, dès qu'ils furent tous rassemblés, ils ne manquèrent pas de faire ce que leur maître leur avoit enseigné ; ils environnèrent Agib, et l'un d'entr'eux prenant la parole : « Jouons, dit-il, à un jeu ; mais à condition que celui qui ne pourra pas dire son nom, le nom de sa mère et de son père, n'y jouera pas. » Ils répondirent tous, et Agib lui-même, qu'ils y consentoient. Alors celui qui avoit parlé, les interrogea l'un après l'autre, et ils satisfirent tous à la condition, excepté Agib, qui répondit : « Je me nomme Agib, ma mère s'appelle Dame de beauté, et mon père Schemseddin Mohammed, visir du sultan. »

» À ces mots, tous les enfans s'écrièrent : « Agib, que dites-vous ? Ce n'est point là le nom de votre père : c'est celui de votre grand-père. » « Que Dieu vous confonde, répliqua-t-il, en colère ! Quoi, vous osez dire que le visir Schemseddin Mohammed n'est pas mon père ! » Les écoliers lui repartirent

avec de grands éclats de rire : « Non, non ; il n'est que votre aïeul, et vous ne jouerez pas avec nous ; nous nous garderons bien même de nous approcher de vous. » En disant cela, ils s'éloignèrent de lui en le raillant, et ils continuèrent de rire entr'eux. Agib fut mortifié de leurs railleries, et se mit à pleurer.

» Le maître d'école qui étoit aux écoutes, et qui avoit tout entendu, entra sur ces entrefaites, et s'adressant à Agib : « Agib, lui dit-il, ne savez-vous pas encore que le visir Schemseddin Mohammed n'est pas votre père ? Il est votre aïeul, père de votre mère Dame de beauté. Nous ignorons, comme vous, le nom de votre père ; nous savons seulement que le sultan avoit voulu marier votre mère avec un de ses palfreniers qui étoit bossu, mais qu'un génie coucha avec elle. Cela est fâcheux pour vous, et doit vous apprendre à traiter vos camarades avec moins de fierté que vous n'avez fait jusqu'à présent... »

Scheherazade, en cet endroit, remarquant qu'il étoit jour, mit fin à son discours. Elle en reprit le fil la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CX^e NUIT.

» SIRE, le petit Agib, piqué des plaisanteries de ses compagnons, sortit brusquement de l'école, et retourna au logis

en pleurant. Il alla d'abord à l'appartement de sa mère Dame de beauté, laquelle, alarmée de le voir si affligé, lui en demanda le sujet avec empressement. Il ne put répondre que par des paroles entrecoupées de sanglots, tant il étoit pressé de sa douleur ; et ce ne fut qu'à plusieurs reprises qu'il put raconter la cause mortifiante de son affliction. Quand il eut achevé : « Au nom de Dieu, ma mère, ajouta-t-il, dites-moi, s'il vous plaît, qui est mon père ? » « Mon fils, répondit-elle , votre père est le visir Schemseddin Mohammed, qui vous embrasse tous les jours. » « Vous ne me dites pas la vérité, reprit-il, ce n'est pas mon père, c'est le vôtre. Mais moi, de quel père suis-je fils ? » À cette demande, Dame de beauté rappelant dans sa mémoire la nuit de ses noces, suivie d'un si long veuvage, commença à répandre des larmes, en regrettant amèrement la perte d'un époux aussi aimable que Bedreddin.

» Dans le temps que Dame de beauté pleuroit d'un côté, et Agib de l'autre, le visir Schemseddin Mohammed entra, et voulut savoir la cause de leur affliction. Dame de beauté la lui apprit, et lui raconta la mortification qu'Agib avoit reçue à l'école. Ce récit toucha vivement le visir, qui joignit ses pleurs à leurs larmes, et qui, jugeant par-là que tout le monde tenoit des discours contre l'honneur de sa fille, en fut au désespoir. Frappé de celte cruelle pensée, il alla au palais du sultan ; et après s'être prosterné à ses pieds, il le supplia très-humblement de lui accorder la permission de faire un voyage dans les provinces du levant, et particulièrement à Balsora, pour aller chercher son neveu Bedreddin Hassan, disant qu'il ne pouvoit souffrir qu'on pensât dans la ville qu'un génie eût couché avec sa fille Dame de beauté. Le sultan entra dans les peines du

visir, approuva sa résolution, et lui permit de l'exécuter : il lui fit même expédier une patente par laquelle il prioit, dans les termes les plus obligeans, les princes et les seigneurs des lieux où pourroit être Bedreddin, de consentir que le visir l'emmenât avec lui.

« Schemseddin Mohammed ne trouva pas de paroles assez fortes pour remercier dignement le sultan de la bonté qu'il avoit pour lui. Il se contenta de se prosterner devant ce prince une seconde fois ; mais les larmes qui couloient de ses yeux, marquèrent assez sa reconnoissance. Enfin, il prit congé du sultan, après lui avoir souhaité toutes sortes de prospérités. Lorsqu'il fut de retour au logis, il ne songea qu'à disposer toutes choses pour son départ. Les préparatifs en furent faits avec tant de diligence, qu'au bout de quatre jours, il partit, accompagné de sa fille Dame de beauté, et d'Agib, son petit-fils...

Scheherazade s'apercevant que le jour commençoit à paroître, cessa de parler en cet endroit. Le sultan des Indes se leva fort satisfait du récit de la sultane, et résolut d'entendre la suite de cette histoire. Scheherazade contenta sa curiosité la nuit suivante, et reprit la parole dans ces termes :

CXI^e NUIT.

SIRE, le grand-visir Giafar adressant toujours la parole au

calife Haroun Alraschild :

» Schemseddin Mohammed, dit-il, prit la route de Damas avec sa fille Dame de beauté, et Agib, son petit-fils. Ils marchèrent dix-neuf jours de suite sans s'arrêter en nul endroit ; mais le vingtième, étant arrivés dans une fort belle prairie peu éloignée des portes de Damas, ils mirent pied à terre, et firent dresser leurs tentes sur le bord d'une rivière qui passe au travers de la ville, et rend ses environs très-agréables.

» Le visir Schemseddin Mohammed déclara qu'il vouloit séjourner deux jours dans ce beau lieu, et que le troisième il continueroit son voyage. Cependant il permit aux gens de sa suite d'aller à Damas. Ils profitèrent presque tous de cette permission, les uns poussés par la curiosité de voir une ville dont ils avoient ouï parler si avantageusement, les autres pour y vendre des marchandises d'Égypte qu'ils avoient apportées, ou pour y acheter des étoffes et des raretés du pays. Dame de beauté, souhaitant que son fils Agib eût aussi la satisfaction de se promener dans cette célèbre ville, ordonna à l'eunuque noir qui servoit de gouverneur à cet enfant, de l'y conduire et de bien prendre garde qu'il ne lui arrivât quelqu'accident.

» Agib, magnifiquement habillé, se mit en marche avec l'eunuque, qui avoit à la main une grosse canne. Ils ne furent pas plutôt entrés dans la ville, qu'Agib, qui étoit beau comme le jour, attira sur lui les yeux de tout le monde. Les uns sortoient de leurs maisons pour le voir de plus près, les autres mettoient la tête aux fenêtres ; et ceux qui passaient dans les rues, ne se contentoient pas de s'arrêter pour le regarder, ils l'accompagnoient pour avoir le plaisir de le considérer plus long-temps. Enfin, il n'y avoit personne qui ne l'admirât et qui

ne donnât mille bénédictions au père et à la mère qui avoient mis au monde un si bel enfant. L'eunuque et lui arrivèrent par hasard devant la boutique où étoit Bedreddin Hassan ; et là, ils se virent entourés d'une si grande foule de peuple, qu'ils furent obligés de s'arrêter.

» Le pâtissier qui avoit adopté Bedreddin Hassan, étoit mort depuis quelques années, et lui avoit laissé, comme à son héritier, sa boutique avec tous ses autres biens. Bedreddin étoit donc alors maître de la boutique, et il exerçoit la profession de pâtissier si habilement, qu'il étoit en grande réputation dans Damas. Voyant que tant de monde assemblé devant sa porte, regardoit avec beaucoup d'attention Agib et l'eunuque noir, il se mit à les regarder aussi...

Scheherazade, à ces mots, voyant paroître le jour, se tut ; Schahriar se leva fort impatient de savoir ce qui se passeroit entre Agib et Bedreddin. La sultane satisfit son impatience sur la fin de la nuit suivante, et reprit ainsi la parole :

CXII^e NUIT.

» BEDREDDIN Hassan, poursuivit le visir Giafar, ayant jeté les yeux particulièrement sur Agib, se sentit aussitôt tout ému sans savoir pourquoi. Il n'étoit pas frappé, comme le peuple, de l'éclatante beauté de ce jeune garçon ; son trouble et son émotion avoient une autre cause qui lui étoit inconnue. C'étoit

la force du sang qui agissoit dans ce tendre père, lequel, interrompant ses occupations, s'approcha d'Agib, et lui dit d'un air engageant : « Petit Seigneur, qui m'avez gagné l'âme, faites-moi la grâce d'entrer dans ma boutique et de manger quelque chose de ma façon, afin que pendant ce temps-là j'aie le plaisir de vous admirer à mon aise. » Il prononça ces paroles avec tant de tendresse, que les larmes lui en vinrent aux yeux. Le petit Agib en fut touché, et se tourna vers l'eunuque : « Ce bon-homme, lui dit-il, a une physionomie qui me plaît ; et il me parle d'une manière si affectueuse, que je ne puis me défendre de faire ce qu'il souhaite. Entrons chez lui, et mangeons de sa pâtisserie. » « Ah vraiment, lui dit l'esclave, il feroit beau voir qu'un fils de visir, comme vous, entrât dans la boutique d'un pâtissier pour y manger ; ne croyez pas que je le souffre. » « Hélas, mon petit Seigneur, s'écria alors Bedreddin Hassan, on est bien cruel de confier votre conduite à un homme qui vous traite avec tant de dureté. » Puis s'adressant à l'eunuque : « Mon bon ami, ajouta-t-il, n'empêchez pas ce jeune seigneur de m'accorder la grâce que je lui demande : ne me donnez pas cette mortification. Faites-moi plutôt l'honneur d'entrer avec lui chez moi ; et par-là, vous ferez connoître que si vous êtes brun au-dehors comme la châtaigne, vous êtes blanc aussi au-dedans comme elle. Savez-vous bien, poursuivit-il, que je sais le secret de vous rendre blanc, de noir que vous êtes ? » L'eunuque se mit à rire à ce discours, et demanda à Bedreddin ce que c'étoit que ce secret. » Je vais vous l'apprendre, répondit-il. « Aussitôt il lui récita des vers à la louange des eunuques noirs, disant que c'étoit par leur ministère que l'honneur des sultans, des princes et de tous les grands étoit en sûreté. L'eunuque fut charmé de ces vers ; et

cessant de résister aux prières de Bedreddin, laissa entrer Agib dans sa boutique, et y entra aussi lui-même.

» Bedreddin Hassan sentit une extrême joie d'avoir obtenu ce qu'il avoit désiré avec tant d'ardeur ; et se remettant au travail qu'il avoit interrompu : « Je faisais, dit-il, des tartes à la crème ; il faut, s'il vous plaît, que vous en mangiez ; je suis persuadé que vous les trouverez excellentes : car ma mère qui les fait admirablement bien, m'a appris à les faire, et l'on vient en prendre chez moi de tous les endroits de cette ville. » En achevant ces mots, il tira du four une tarte à la crème ; et après avoir mis dessus des grains de grenade et du sucre, il la servit devant Agib, qui la trouva délicieuse. L'eunuque, à qui Bedreddin en présenta aussi, en porta le même jugement.

» Pendant qu'ils mangeoient tous deux, Bedreddin Hassan examinoit Agib avec une grande attention ; et se représentant en le regardant qu'il avoit peut-être un semblable fils de la charmante épouse dont il avoit été sitôt et si cruellement séparé, cette pensée fit couler de ses yeux quelques larmes. Il se préparoit à faire des questions au petit Agib sur le sujet de son voyage à Damas ; mais cet enfant n'eut pas le temps de satisfaire sa curiosité, parce que l'eunuque qui le pressoit de s'en retourner sous les tentes de son aïeul, l'emmena dès qu'il eut mangé. Bedreddin Hassan ne se contenta pas de les suivre de l'œil, il ferma sa boutique promptement, et marcha sur leurs pas...

Scheherazade, en cet endroit, remarquant qu'il étoit jour, cessa de poursuivre cette histoire. Schahriar se leva, résolu de l'entendre toute entière, et de laisser vivre la sultane jusqu'à ce temps-là.

CXIII^e NUIT.

LE lendemain avant le jour, Dinarzade réveilla sa sœur, qui reprit ainsi son discours :

» Bedreddin Hassan, continua le visir Giafar, courut donc après Agib et l'eunuque, et les joignit avant qu'ils fussent arrivés à la porte de la ville. L'eunuque s'étant aperçu qu'il les suivait, en fut extrêmement surpris. « Importun que vous êtes, lui dit-il en colère, que demandez-vous ? » « Mon bon ami, lui répondit Bedreddin, ne vous fâchez pas, j'ai hors de la ville une petite affaire dont je me suis souvenu, et à laquelle il faut que j'aille donner ordre. » Cette réponse n'apaisa point l'eunuque, qui, se tournant vers Agib, lui dit : « Voilà ce que vous m'avez attiré. Je l'avois bien prévu, que je me repentirois de ma complaisance : vous avez voulu entrer dans la boutique de cet homme ; je ne suis pas sage de vous l'avoir permis. » « Peut-être, dit Agib, a-t-il effectivement affaire hors de la ville ; et les chemins sont libres pour tout le monde. » En disant cela, ils continuèrent de marcher l'un et l'autre sans regarder derrière eux, jusqu'à ce qu'étant arrivés près des tentes du visir, ils se retournèrent pour voir si Bedreddin les suivait toujours. Alors Agib remarquant qu'il étoit à deux pas de lui, rougit et pâlit successivement, selon les divers mouvemens qui l'agitoient. Il craignoit que le visir, son aïeul, ne vînt à savoir qu'il étoit entré dans la boutique d'un pâtissier, et qu'il y avoit mangé.

Dans cette crainte, ramassant une assez grosse pierre qui se trouva à ses pieds, il la lui jeta, le frappa au milieu du front, et lui couvrit le visage de sang ; après quoi se mettant à courir de toute sa force, il se sauva sous les tentes avec l'eunuque, qui dit à Bedreddin Hassan, qu'il ne devoit pas se plaindre de ce malheur qu'il avoit mérité et qu'il s'étoit attiré lui-même.

» Bedreddin reprit le chemin de la ville en étanchant le sang de sa plaie avec son tablier qu'il n'avoit pas ôté. « J'ai tort, disoit-il en lui-même, d'avoir abandonné ma maison pour faire tant de peine à cet enfant ; car il ne m'a traité de cette manière, que parce qu'il a cru sans doute que je méditois quelque dessein funeste contre lui. » Étant arrivé chez lui, il se fit panser, et se consola de cet accident, en faisant reflexion qu'il y avoit sur la terre une infinité de gens encore plus malheureux que lui...

Le jour qui paroissoit, imposa silence à la sultane des Indes. Schahriar se leva en plaignant Bedreddin, et fort impatient de savoir la suite de cette histoire.

CXIV^e NUIT.

SUR la fin de la nuit suivante, Scheherazade adressant la parole au sultan des Indes : Sire, dit-elle, le grand-visir Giafar poursuivit ainsi l'histoire de Bedreddin Hassan :

» Bedreddin, dit-il, continua d'exercer sa profession de

pâtissier à Damas, et son oncle Schemseddin Mohammed en partit trois jours après son arrivée. Il prit la route d'Emese, d'où il se rendit à Hamach^[5], et delà à Alep où il s'arrêta deux jours. D'Alep il alla passer l'Euphrate, entra dans la Mésopotamie ; et après avoir traversé Mardin, Moussoul, Sengira, Diarbekir^[6] et plusieurs autres villes, arriva enfin à Balsora, où d'abord il fit demander audience au sultan, qui ne fut pas plutôt informé du rang de Schemseddin Mohammed, qu'il la lui donna. Il le reçut même très-favorablement, et lui demanda le sujet de son voyage à Balsora. « Sire, répondit le visir Schemseddin Mohammed, je suis venu pour apprendre des nouvelles du fils de Noureddin Ali, mon frère, qui a eu l'honneur de servir votre majesté. » « Il y a long-temps que Noureddin Ali est mort, reprit le sultan. À l'égard de son fils, tout ce qu'on vous en pourra dire, c'est qu'environ deux mois après la mort de son père, il disparut tout-à-coup, et que personne ne l'a vu depuis ce temps-là, quelque soin que j'aie pris de le faire chercher. Mais sa mère, qui est fille d'un de mes visirs, vit encore. » Schemseddin Mohammed lui demanda la permission de la voir et de l'emmener en Égypte. Le sultan y ayant consenti, il ne voulut pas différer au lendemain à se donner cette satisfaction ; il se fit enseigner où demeuroit cette dame, et se rendit chez elle à l'heure même, accompagné de sa fille et de son petit-fils.

» La veuve de Noureddin Ali demeuroit toujours dans l'hôtel où avoit demeuré son mari jusqu'à sa mort. C'étoit une très-belle maison, superbement bâtie et ornée de colonnes de marbre ; mais Schemseddin Mohammed ne s'arrêta pas à l'admirer. En arrivant, il baisa la porte et un marbre sur lequel

étoit écrite en lettres d'or le nom de son frère. Il demanda à parler à sa belle-sœur. Les domestiques lui dirent qu'elle étoit dans un petit édifice en forme de dôme, qu'ils lui montrèrent au milieu d'une cour très-spacieuse. En effet, cette tendre mère avoit coutume d'aller passer la meilleure partie du jour et de la nuit dans cet édifice qu'elle avoit fait bâtir pour représenter le tombeau de Bedreddin Hassan qu'elle croyoit mort, après l'avoir si long-temps attendu en vain. Elle y étoit alors occupée à pleurer ce cher fils, et Schemseddin Mohammed la trouva ensevelie dans une affliction mortelle.

» Il lui fit son compliment ; et après l'avoir suppliée de suspendre ses larmes et ses gémissemens, il lui apprit qu'il avoit l'honneur d'être son beau-frère, et lui dit la raison qui l'avoit obligé de partir du Caire, et de venir à Balsora...

En achevant ces mots, Scheherazade voyant paroître le jour, cessa de poursuivre son récit ; mais elle en reprit le fil de cette sorte sur la fin de la nuit suivante :

CXV^e NUIT.

» SCHEMSEDDIN Mohammed, continua le visir Giafar, après avoir instruit sa belle-sœur de tout ce qui s'étoit passé au Caire la nuit des noces de sa fille, après lui avoir conté la surprise que lui avoit causée la découverte du cahier cousu dans le turban de Bedreddin, lui présenta Agib et Dame de beauté.

» Quand la veuve de Noureddin Ali, qui étoit demeurée assise comme une femme qui ne prenoit plus de part aux choses du monde, eut compris par le discours qu'elle venoit d'entendre, que le cher fils qu'elle regrettoit tant, pouvoit vivre encore, elle se leva, embrassa très-étroitement Dame de beauté et son petit-fils Agib ; et reconnoissant, dans ce dernier, les traits de Bedreddin, elle versa des larmes d'une nature bien différente de celles qu'elle répandoit depuis si long-temps. Elle ne pouvoit se lasser de baiser ce jeune homme, qui, de son côté recevoit ses embrassemens avec toutes les démonstrations de joie dont il étoit capable. « Madame, dit Schemseddin Mohammed, il est temps de finir vos regrets et d'essuyer vos larmes : il faut vous disposer à venir en Égypte avec nous. Le sultan de Balsora me permet de vous emmener, et je ne doute pas que vous n'y consentiez. J'espère que nous rencontrerons enfin votre fils mon neveu ; et si cela arrive, son histoire, la vôtre, celle de ma fille et la mienne, mériteront d'être écrites pour être transmises à la postérité. »

» La veuve de Noureddin Ali écouta cette proposition avec plaisir, et fit travailler dès ce moment aux préparatifs de son départ. Pendant ce temps-là, Schemseddin Mohammed demanda une seconde audience ; et ayant pris congé du sultan, qui le renvoya comblé d'honneurs, avec un présent considérable pour le sultan d'Égypte, il partit de Balsora, et reprit le chemin de Damas.

» Lorsqu'il fut près de cette ville, il fit dresser ses tentes hors de la porte par laquelle il devoit entrer, et dit qu'il y séjourneroit trois jours, pour faire reposer son équipage, et pour acheter ce qu'il trouveroit de plus curieux et de plus digne

d'être présenté au sultan d'Égypte.

» Pendant qu'il étoit occupé à choisir lui-même les plus belles étoffes que les principaux marchands avoient apportées sous ses tentes, Agib pria l'eunuque noir, son conducteur, de le mener promener dans la ville, disant qu'il souhaitoit voir les choses qu'il n'avoit pas eu le temps de voir en passant, et qu'il seroit bien aise aussi d'apprendre des nouvelles du pâtissier à qui il avoit donné un coup de pierre. L'eunuque y consentit, marcha vers la ville avec lui, après en avoir obtenu la permission de sa mère, Dame de beauté.

» Ils entrèrent dans Damas par la porte du palais, qui étoit la plus proche des tentes du visir Schemseddin Mohammed. Ils parcoururent les grandes places, les lieux publics et couverts où se vendoient les marchandises les plus riches, et virent l'ancienne mosquée des Ommiades^[7], dans le temps qu'on s'y assembloit pour faire la prière d'entre le midi et le coucher du soleil. Ils passèrent ensuite devant la boutique de Bedreddin Hassan, qu'ils trouvèrent encore occupé à faire des tartes à la crème. « Je vous salue, lui dit Agib, regardez-moi : vous souvenez-vous de m'avoir vu ? » À ces mots, Bedreddin jeta les jeux sur lui ; et le reconnoissant (ô surprenant effet de l'amour paternel !) il sentit la même émotion que la première fois : il se troubla : et au lieu de lui répondre, il demeura longtemps sans pouvoir proférer une seule parole. Néanmoins ayant rappelé ses esprits : « Mon petit Seigneur, lui dit-il, faites-moi la grâce d'entrer encore une fois chez moi avec votre gouverneur : venez goûter d'une tarte à la crème. Je vous supplie de me pardonner la peine que je vous fis en vous suivant hors de la ville : je ne me possédois pas, je ne savais ce

que je faisais ; vous m'entraîniez après vous sans que je pusse résister à une si douce violence...

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce qu'elle vit paroître le jour. Le lendemain, elle reprit de cette manière la suite de son discours :

CXVI^e NUIT.

» COMMANDEUR des croyans, poursuivit le visir Giafar, Agib étonné d'entendre ce que lui disoit Bedreddin, répondit : « Il y a de l'excès dans l'amitié que vous me témoignez, et je ne veux point entrer chez vous que vous ne vous soyez engagé par serment à ne me pas suivre quand j'en serai sorti. Si vous me le promettez et que vous soyez homme de parole, je vous reviendrai voir encore demain, pendant que le visir mon aïeul achètera de quoi faire présent au sultan d'Égypte. » « Mon petit seigneur, reprit Bedreddin Hassan, je ferai tout ce que vous m'ordonnerez. » À ces mots, Agib et l'eunuque entrèrent dans la boutique.

» Bedreddin leur servit aussitôt une tarte à la crème, qui n'étoit pas moins délicate ni moins excellente que celle qu'il leur avoit présentée la première fois. « Venez, lui dit Agib, asseyez-vous auprès de moi et mangez avec nous. » Bedreddin s'étant assis, voulut embrasser Agib pour lui marquer la joie qu'il avoit de se voir à ses côtés ; mais Agib le repoussa en lui

disant : « Tenez-vous en repos, votre amitié est trop vive. Contentez-vous de me regarder et de m'entretenir. » Bedreddin obéit, et se mit à chanter une chanson dont il composa sur-le-champ les paroles à la louange d'Agib. Il ne mangea point, et ne fit autre chose que servir ses hôtes. Lorsqu'ils eurent achevé de manger, il leur présenta à laver^[8] et une serviette très-blanche pour s'essuyer les mains. Il prit ensuite un vase de sorbet, et leur en prépara plein une grande porcelaine où il mit de la neige^[9] fort propre. Puis présentant la porcelaine au petit Agib : « Prenez, lui dit-il : c'est un sorbet de rose, le plus délicieux qu'on puisse trouver dans toute cette ville ; jamais vous n'en avez goûté de meilleur. » Agib en ayant bu avec plaisir, Bedreddin Hassan, reprit la porcelaine et la présenta aussi à l'eunuque, qui but à longs traits toute la liqueur jusqu'à la dernière goutte.

» Enfin Agib et son gouverneur rassasiés, remercièrent le pâtissier de la bonne chère qu'il leur avoit faite, et se retirèrent en diligence, parce qu'il étoit déjà un peu tard. Ils arrivèrent sous les tentes de Schemseddin Mohammed, et allèrent d'abord à celle des dames. La grand'mère d'Agib fut ravie de le revoir ; et comme elle avoit toujours son fils Bedreddin dans l'esprit, elle ne put retenir ses larmes en embrassant Agib. « Ah mon fils, lui dit-elle, ma joie seroit parfaite, si j'avois le plaisir d'embrasser votre père Bedreddin Hassan, comme je vous embrasse. » Elle se mettoit alors à table pour souper ; elle le fit asseoir auprès d'elle, lui fit plusieurs questions sur sa promenade ; et en lui disant qu'il ne devoit pas manquer d'appétit, elle lui servit un morceau d'une tarte à la crème qu'elle avoit elle-même faite, et qui étoit excellente ; car on a

déjà dit qu'elle les savoit mieux faire que les meilleurs pâtissiers. Elle en présenta aussi à l'eunuque ; mais ils en avoient tellement mangé l'un et l'autre chez Bedreddin, qu'ils n'en pouvoient pas seulement goûter...

Le jour qui paroissoit, empêcha Scheherazade d'en dire davantage cette nuit ; mais sur la fin de la suivante, elle continua son récit dans ces termes :

CXVII^e NUIT.

» AGIB eut à peine touché au morceau de tarte à la crème qu'on lui avoit servi, que feignant de ne le pas trouver à son goût, il le laissa tout entier ; et Schaban^[10], (c'est le nom de l'eunuque), fit la même chose. La veuve de Noureddin Ali s'aperçut du peu de cas que son petit-fils faisoit de sa tarte. « Hé quoi, mon fils, lui dit-elle, est-il possible que vous méprisiez ainsi l'ouvrage de mes propres mains ? Apprenez que personne au monde n'est capable de faire de si bonnes tartes à la crème, excepté votre père Bedreddin Hassan, à qui j'ai enseigné le grand art d'en faire de pareilles. » « Ah, ma bonne grande mère, s'écria Agib, permettez-moi de vous dire que si vous n'en savez pas faire de meilleures, il y a un pâtissier dans cette ville qui vous surpasse dans ce grand art : nous venons d'en manger chez lui une qui vaut beaucoup mieux que celle-ci. »

» À ces paroles, la grand'mère regardant l'eunuque de travers : « Comment Schaban, lui dit-elle avec colère ! Vous a-t-on commis la garde de mon petit-fils pour le mener manger chez des pâtisseries comme un gueux ? » « Madame, répondit l'eunuque, il est bien vrai que nous nous sommes entretenus quelque temps avec un pâtissier, mais nous n'avons pas mangé chez lui. » « Pardonnez-moi, interrompit Agib, nous sommes entrés dans sa boutique, et nous y avons mangé d'une tarte à la crème. » La dame, plus irritée qu'auparavant contre l'eunuque, se leva de table assez brusquement, courut à la tente de Schemseddin Mohammed, qu'elle informa du délit de l'eunuque, dans des termes plus propres à animer le visir contre le délinquant, qu'à lui faire excuser sa faute.

» Schemseddin Mohammed, qui étoit naturellement emporté, ne perdit pas une si belle occasion de se mettre en colère. Il se rendit à l'instant sous la tente de sa belle-sœur, et dit à l'eunuque : « Quoi, malheureux, tu as la hardiesse d'abuser de la confiance que j'ai en toi ! » Schaban, quoique suffisamment convaincu par le témoignage d'Agib, prit le parti de nier encore le fait. Mais l'enfant soutenant toujours le contraire : « Mon grand père, dit-il à Schemseddin Mohammed, je vous assure que nous avons si bien mangé l'un et l'autre, que nous n'avons pas besoin de souper : le pâtissier nous a même régalez d'une grande porcelaine de sorbet. » « Hé bien, méchant esclave, s'écria le visir en se tournant vers l'eunuque, après cela, ne veux-tu pas convenir que vous êtes entrés tous deux chez un pâtissier, et que vous y avez mangé ? » Schaban eut encore l'effronterie de jurer que cela n'étoit pas vrai. « Tu es un menteur, lui dit alors le visir : je

crois plutôt mon petit-fils que toi. Néanmoins si tu peux manger toute cette tarte à la crème qui est sur la table, je serai persuadé que tu dis la vérité. »

» Schaban, quoiqu'il en eût jusqu'à la gorge, se soumit à cette épreuve, et prit un morceau de la tarte à la crème ; mais il fut obligé de le retirer de sa bouche, car le cœur lui souleva. Il ne laissa pas pourtant de mentir encore, en disant qu'il avoit tant mangé le jour précédent, que l'appétit ne lui étoit pas encore revenu. Le visir irrité de tous les mensonges de l'eunuque, et convaincu qu'il étoit coupable, le fit coucher par terre, et commanda qu'on lui donnât la bastonnade. Le malheureux poussa de grands cris en souffrant ce châtiment, et confessa la vérité. « Il est vrai, s'écria-t-il, que nous avons mangé une tarte à la crème chez un pâtissier, et elle étoit cent fois meilleure que celle qui est sur cette table. »

» La veuve de Nouredin Ali crut que c'étoit par dépit contr'elle et pour la mortifier, que Schaban louoit la tarte du pâtissier. C'est pourquoi s'adressant à lui : « Je ne puis croire, dit-elle, que les tartes à la crème de ce pâtissier soient plus excellentes que les miennes. Je veux m'en éclaircir ; tu sais où il demeure ; va chez lui et m'apportes une tarte à la crème tout-à-l'heure. » En parlant ainsi, elle fit donner de l'argent à l'eunuque pour acheter la tarte, et il partit. Étant arrivé à la boutique de Bedreddin : « Bon pâtissier, lui dit-il, tenez, voilà de l'argent, donnez-moi une tarte à la crème ; une de nos dames souhaite d'en goûter. » Il y en avoit alors de toutes chaudes ; Bedreddin choisit la meilleure, et la donnant à l'eunuque : « Prenez celle-ci, dit-il, je vous la garantis excellente, et je puis vous assurer que personne au monde n'est

capable d'en faire de semblables, si ce n'est ma mère qui vit peut-être encore. »

» Schaban revint en diligence sous les tentes avec sa tarte à la crème. Il la présenta à la veuve de Noureddin Ali, qui la prit avec empressement. Elle en rompit un morceau pour le manger ; mais elle ne l'eut pas plutôt porté à sa bouche, qu'elle fit un grand cri et qu'elle tomba évanouie. Schemseddin Mohammed qui étoit présent, fut extrêmement étonné de cet accident ; il jeta de l'eau lui-même au visage de sa belle-sœur, et s'empressa fort à la secourir. Dès qu'elle fut revenue de sa foiblesse : « Ô dieu, s'écria-t-elle, il faut que ce soit mon fils, mon cher fils Bedreddin, qui ait fait cette tarte... »

La clarté du jour, en cet endroit vint imposer silence à Scheherazade. Le sultan des Indes se leva pour faire sa prière et aller tenir son conseil ; et la nuit suivante, la sultane poursuivit ainsi l'histoire de Bedreddin Hassan :

CXVIII^e NUIT.

» QUAND le visir Schemseddin Mohammed eut entendu dire à sa belle-sœur qu'il falloit que ce fût Bedreddin Hassan qui eût fait la tarte à la crème que l'eunuque venoit d'apporter, il sentit une joie inconcevable ; mais venant à faire réflexion que cette joie étoit sans fondement, et que selon toutes les apparences, la conjecture de la veuve de Noureddin devoit être fausse, il lui

dit : « Mais, Madame, pourquoi avez-vous cette opinion ? Ne se peut-il pas trouver un pâtissier au monde qui sache aussi bien faire des taries à la crème que votre fils ? » « Je conviens, répondit-elle, qu'il y a peut-être des pâtissiers capables d'en faire d'aussi bonnes ; mais comme je les fais d'une manière toute singulière, et que nul autre que mon fils n'a ce secret, il faut absolument que ce soit lui qui ait fait celle-ci. Réjouissons-nous, mon frère, ajouta-t-elle avec transport, nous avons enfin trouvé ce que nous cherchons et desirons depuis si long-temps. » « Madame, répliqua le visir, modérez, je vous prie, votre impatience, nous saurons bientôt ce que nous en devons penser. Il n'y a qu'à faire venir ici le pâtissier : si c'est Bedreddin Hassan, vous le reconnoîtrez bien, ma fille et vous. Mais il faut que vous vous cachiez toutes deux, et que vous le voyiez sans qu'il vous voye ; car je ne veux pas que notre reconnaissance se fasse à Damas : j'ai dessein de la prolonger jusqu'à ce que nous soyons de retour au Caire, où je me propose de vous donner un divertissement très-agréable. »

» En achevant ces paroles, il laissa les dames sous leur tente, et se rendit sous la sienne. Là il fit venir cinquante de ses gens, et leur dit : « Prenez chacun un bâton, et suivez Schaban qui va vous conduire chez un pâtissier de cette ville. Lorsque vous y serez arrivés, rompez, brisez tout ce que vous trouverez dans sa boutique. S'il vous demande pourquoi vous faites ce désordre, demandez-lui seulement si ce n'est pas lui qui a fait la tarte à la crème qu'on a été prendre chez lui. S'il vous répond qu'oui, saisissez-vous de sa personne, liez-le bien et me l'amenez ; mais gardez-vous de le frapper ni de lui faire le moindre mal. Allez, et ne perdez pas de temps. »

» Le visir fut promptement obéi ; ses gens armés de bâtons et conduits par l'eunuque noir, se rendirent en diligence chez Bedreddin Hassan, où ils mirent en pièces les plats, les chaudrons, les casseroles, les tables, et tous les autres meubles et ustensiles qu'ils trouvèrent, et inondèrent sa boutique de sorbet, de crème et de confitures. À ce spectacle, Bedreddin Hassan fort étonné, leur dit d'un ton de voix pitoyable : « Hé bonnes gens, pourquoi me traitez-vous de la sorte ? De quoi s'agit-il ? Qu'ai-je fait ? » « N'est-ce pas vous, dirent-ils, qui avez fait la tarte à la crème que vous avez vendue à l'eunuque que vous voyez ? » « Oui, c'est moi-même, répondit-il ; qu'y trouve-t-on à dire ? Je défie qui que ce soit d'en faire une meilleure. » Au lieu de lui repartir, ils continuèrent de briser tout, et le four même ne fut pas épargné.

» Cependant les voisins étant accourus au bruit, et fort surpris de voir cinquante hommes armés commettre un pareil désordre, demandoient le sujet d'une si grande violence ; et Bedreddin encore une fois dit à ceux qui la lui faisoient : « Apprenez-moi, de grâce, quel crime je puis avoir commis, pour rompre et briser ainsi tout ce qu'il y a chez moi ? » « N'est-ce pas vous, répondirent-ils, qui avez fait la tarte à la crème que vous avez vendue à cet eunuque ? » « Oui, oui, c'est moi, repartit-il, je soutiens qu'elle est bonne, et je ne mérite pas le traitement injuste que vous me faites. » Ils se saisirent de sa personne sans l'écouter ; et après lui avoir arraché la toile de son turban, ils s'en servirent pour lui lier les mains derrière le dos ; puis le tirant par force de sa boutique, ils commencèrent à l'emmener.

» La populace qui s'étoit assemblée là, touchée de

compassion pour Bedreddin, prit son parti, et voulut s'opposer au dessein des gens de Schemseddin Mohammed ; mais il survint en ce moment des officiers du gouverneur de la ville, qui écartèrent le peuple et favorisèrent l'enlèvement de Bedreddin, parce que Schemseddin Mohammed étoit allé chez le gouverneur de Damas pour l'informer de l'ordre qu'il avoit donné, et pour lui demander main-forte ; et ce gouverneur qui commandoit sur toute la Syrie au nom du sultan d'Égypte, n'avoit eu garde de rien refuser au visir de son maître. On entraînoit donc Bedreddin malgré ses cris et ses larmes...

Scheherazade n'en put dire davantage à cause du jour qu'elle vit paroître ; mais le lendemain, elle reprit sa narration, et dit au sultan des Indes :

CXIX^e NUIT.

SIRE, le visir Giafar continuant de parler au calife :

» Bedreddin Hassan, dit-il, avoit beau demander en chemin aux personnes qui l'emmenaient, ce que l'on avoit trouvé dans sa tarte à la crème, on ne lui répondoit rien. Enfin il arriva sous les tentes, où on le fit attendre jusqu'à ce que Schemseddin Mohammed fût revenu de chez le gouverneur de Damas.

» Le visir étant de retour, demanda des nouvelles du pâtissier; on le lui amena. « Seigneur, lui dit Bedreddin les larmes aux yeux, faites-moi la grace de me dire en quoi je vous

ai offensé. » « Ah, malheureux, répondit le visir, n'est-ce pas toi qui as fait la tarte à la crème que tu m'as envoyée ? » « J'avoue que c'est moi, repartit Bedreddin. Quel crime ai-je commis en cela ? » « Je te châtierai comme tu le mérites, répliqua Schemseddin Mohammed, et il t'en coûtera la vie pour avoir fait une si méchante tarte. » « Hé bon Dieu, s'écria Bedreddin, qu'est-ce que j'entends ! Est-ce un crime digne de mort d'avoir fait une méchante tarte à la crème ? » « Oui, dit le visir, et tu ne dois pas attendre de moi un autre traitement. »

» Pendant qu'ils s'entretenoient ainsi tous deux, les dames, qui s'étoient cachées, observoient avec attention Bedreddin, qu'elles n'eurent pas de peine à reconnoître, malgré le long temps quelles ne l'avoient vu. La joie qu'elles en eurent, fut telle, qu'elles en tombèrent évanouies. Quand elles furent revenues de leur évanouissement, elles vouloient s'aller jeter au cou de Bedreddin ; mais la parole qu'elles avoient donnée au visir de ne se point montrer, l'emporta sur les plus tendres mouvemens de l'amour et de la nature.

» Comme Schemseddin Mohammed avoit résolu de partir cette même nuit, il fit plier les tentes et préparer les voitures pour se mettre en marche ; et à l'égard de Bedreddin, il ordonna qu'on le mît dans une caisse bien fermée, et qu'on le chargeât sur un chameau. D'abord que tout fut prêt pour le départ, le visir et les gens de sa suite se mirent en chemin. Ils marchèrent le reste de la nuit et le jour suivant sans se reposer. Ils ne s'arrêtèrent qu'à l'entrée de la nuit. Alors on tira Bedreddin Hassan de sa caisse pour lui faire prendre de la nourriture ; mais on eut soin de le tenir éloigné de sa mère et de sa femme ; et pendant vingt jours que dura le voyage, on le

traita de la même manière.

» En arrivant au Caire, on campa aux environs de la ville par ordre du visir Schemseddin Mohammed, qui se fit amener Bedreddin, devant lequel il dit à un charpentier qu'il avoit fait venir : « Va chercher du bois et dresse promptement un poteau. » « Hé, Seigneur, dit Bedreddin, que prétendez-vous faire de ce poteau ? » « T'y attacher, repartit le visir, et te faire ensuite promener par tous les quartiers de la ville, afin qu'on voie en ta personne un indigne pâtissier qui fait des tartes à la crème sans y mettre de poivre. » À ces mots, Bedreddin Hassan s'écria d'une manière si plaisante, que Schemseddin Mohammed eut bien de la peine à garder son sérieux : « Grand Dieu, c'est donc pour n'avoir pas mis de poivre dans une tarte à la crème, qu'on veut me faire souffrir une mort aussi cruelle qu'ignominieuse ! »

En achevant ces mots, Scheherazade remarquant qu'il étoit jour, se tut, et Schahriar se leva en riant de tout son cœur de la frayeur de Bedreddin, et fort curieux d'entendre la suite de cette histoire, que la sultane reprit de cette sorte le lendemain avant le jour :

CXX^e NUIT.

SIRE, le calife Haroun Alraschild, malgré sa gravité, ne put s'empêcher de rire quand le visir Giafar lui dit que

Schemseddin Mohammed menaçoit de faire mourir Bedreddin pour n'avoir pas mis du poivre dans la tarte à la crème qu'il avoit vendue à Schaban.

« Hé quoi, disoit Bedreddin, faut-il qu'on ait tout rompu et brisé dans ma maison, qu'on m'ait emprisonné dans une caisse, et qu'enfin on s'apprête à m'attacher à un poteau ; et tout cela parce que je ne mets pas de poivre dans une tarte à la crème ! Hé grand Dieu, qui a jamais ouï parler d'une pareille chose ? Sont-ce là des actions de Musulmans, de personnes qui font profession de probité, de justice, et qui pratiquent toutes sortes de bonnes œuvres ? » En disant cela, il fondoit en larmes ; puis recommençant ses plaintes : « Non, reprenoit-il, jamais personne n'a été traité si injustement ni si rigoureusement. Est-il possible qu'on soit capable d'ôter la vie à un homme pour n'avoir pas mis de poivre dans une tarte à la crème ? Que maudites soient toutes les tartes à la crème, aussi bien que l'heure où je suis né ! Plût à Dieu que je fusse mort en ce moment ! »

» Le désolé Bedreddin ne cessa de se lamenter ; et lorsqu'on apporta le poteau et les clous pour l'y clouer, il poussa de grands cris à ce spectacle terrible : « Ô ciel, dit-il, pouvez-vous souffrir que je meure d'un trépas infâme et douloureux ? Et cela pour quel crime ! Ce n'est point pour avoir volé, ni pour avoir tué, ni pour avoir renié ma religion : c'est pour n'avoir pas mis de poivre dans une tarte à la crème ! »

» Comme la nuit étoit alors déjà assez avancée, le visir Schemseddin Mohammed fit remettre Bedreddin dans sa caisse, et lui dit : « Demeure là jusqu'à demain ; le jour ne se passera pas que je ne te fasse mourir. » On emporta la caisse, et

l'on en chargea le chameau qui l'avoit apportée depuis Damas. On rechargea en même temps tous les autres chameaux ; et le visir étant monté à cheval, fit marcher devant lui le chameau qui portoit son neveu, et entra dans la ville, suivi de tout son équipage. Après avoir passé plusieurs rues où personne ne parut, parce que tout le monde s'étoit retiré, il se rendit à son hôtel, où il fit décharger la caisse, avec défense de l'ouvrir que lorsqu'il l'ordonneroit.

» Tandis qu'on déchargeoit les autres chameaux, il prit en particulier la mère de Bedreddin Hassan et sa fille ; et s'adressant à la dernière : « Dieu soit loué, lui dit-il, ma fille, de ce qu'il nous a fait si heureusement rencontrer votre cousin et votre mari. Vous vous souvenez bien apparemment de l'état où étoit votre chambre la première nuit de vos noces : allez, faites-y mettre toutes choses comme elles étoient alors. Si pourtant vous ne vous en souveniez pas, je pourrois y suppléer par l'écrit que j'en ai fait faire. De mon côté, je vais donner ordre au reste. »

» Dame de beauté alla exécuter avec joie ce que venoit de lui ordonner son père, qui commença aussi à disposer toutes choses dans la salle, de la même manière qu'elles étoient lorsque Bedreddin Hassan s'y étoit trouvé avec le palefrenier bossu du sultan d'Égypte. À mesure qu'il lisoit l'écrit, ses domestiques mettoient chaque meuble à sa place. Le trône ne fut pas oublié, non plus que les bougies allumées. Quand tout fut préparé dans la salle, le visir entra dans la chambre de sa fille, où il posa l'habillement de Bedreddin avec la bourse de sequins. Cela étant fait, il dit à Dame beauté : « Déshabillez-vous, ma fille, et vous couchez. Dès que Bedreddin sera entré

dans cette chambre, plaignez-vous de ce qu'il a été dehors trop long-temps, et dites lui que vous avez été bien étonnée en vous réveillant de ne le pas trouver auprès de vous. Pressez-le de se remettre au lit, et demain matin vous nous divertirez, votre belle-mère et moi, en nous rendant compte de ce qui se sera passé entre vous et lui cette nuit. » À ces mots, il sortit de l'appartement de sa fille, et lui laissa la liberté de se coucher...

Scheherazade vouloit poursuivre son récit, mais le jour qui commença à paroître, l'en empêcha.

CXXI^e NUIT.

SUR la fin de la nuit suivante, le sultan des Indes, qui avoit une extrême impatience d'apprendre comment se dénoueroit l'histoire de Bedreddin, réveilla lui-même Scheherazade, et l'avertit de la continuer ; ce qu'elle fit en ces termes :

» Schemseddin Mohammed, dit le visir Giafar au calife, fit sortir de la salle tous les domestiques qui y étoient, et leur ordonna de s'éloigner, à la réserve de deux ou trois qu'il fit demeurer. Il les chargea d'aller tirer Bedreddin hors de la caisse, de le mettre en chemise et en caleçon, de le conduire en cet état dans la salle, de l'y laisser tout seul, et d'en fermer la porte.

» Bedreddin Hassan, quoiqu'accablé de douleur, s'étoit endormi pendant tout ce temps-là, si bien que les domestiques

du visir l'eurent plutôt tiré de la caisse, mis en chemise et en caleçon, qu'il ne fut réveillé ; et ils le transportèrent dans la salle si brusquement, qu'ils ne lui donnèrent pas le loisir de se reconnoître. Quand il se vit seul dans la salle, il promena sa vue de toutes parts ; et les choses qu'il voyoit, rappelant dans sa mémoire le souvenir de ses noces, il s'aperçut avec étonnement que c'étoit la même salle où il avoit vu le palefrenier bossu. Sa surprise augmenta encore, lorsque s'étant approché doucement de la porte d'une chambre qu'il trouva ouverte, il vit dedans son habillement au même endroit où il se souvenoit de l'avoir mis la nuit de ses noces. « Bon Dieu, dit-il en se frottant les yeux, suis-je endormi, suis-je éveillé ? »

» Dame de beauté qui l'observoit, après s'être divertie de son étonnement, ouvrit tout-à-coup les rideaux de son lit, et avançant la tête : « Mon cher Seigneur, lui dit-elle d'un ton assez tendre, que faites-vous à la porte ? Venez vous recoucher. Vous avez demeuré dehors bien long-temps. J'ai été fort surprise en me réveillant de ne vous pas trouver à mes côtés. » Bedreddin Hassan changea de visage, lorsqu'il reconnut que la dame qui lui parloit, étoit cette charmante personne avec laquelle il se souvenoit d'avoir couché. Il entra dans la chambre ; mais au lieu d'aller au lit, comme il étoit plein des idées de tout ce qui lui étoit arrivé depuis dix ans, et qu'il ne pouvoit se persuader que tous ces événemens se fussent passés en une seule nuit, il s'approcha de la chaise où étoient ses habits et la bourse de sequins ; et après les avoir examinés avec beaucoup d'attention : « Par le grand Dieu vivant, s'écria-t-il, voilà des choses que je ne puis comprendre ! » La dame, qui prenoit plaisir à voir son embarras, lui dit : « Encore une fois,

Seigneur, venez vous remettre au lit. À quoi vous amusez-vous ? » À ces paroles, il s'avança vers Dame de beauté : « Je vous supplie, madame, lui dit-il, de m'apprendre s'il y a long-temps que je suis auprès de vous. » « La question me surprend, répondit-elle : est-ce que vous ne vous êtes pas levé d'auprès de moi tout-à-l'heure ? Il faut que vous ayez l'esprit bien préoccupé. » « Madame, reprit Bedreddin, je me souviens, il est vrai, d'avoir été près de vous ; mais je me souviens aussi d'avoir depuis demeuré dix ans à Damas. Si j'ai en effet couché cette nuit avec vous, je ne puis pas en avoir été éloigné si long-temps. Ces deux choses sont opposées. Dites-moi, de grâce, ce que j'en dois penser ; si mon mariage avec vous est une illusion, ou si c'est un songe que mon absence ? » « Oui, Seigneur, repartit Dame de beauté, vous avez rêvé, sans doute, que vous avez été à Damas. » « Il n'y a donc rien de si plaisant, s'écria Bedreddin en faisant un éclat de rire. Je suis assuré, madame, que ce songe va vous paroître très-réjouissant. Imaginez-vous, s'il vous plaît, que je me suis trouvé à la porte de Damas en chemise et en caleçon, comme je suis en ce moment ; que je suis entré dans la ville aux huées d'une populace qui me suivoit en m'insultant ; que je me suis sauvé chez un pâtissier, qui m'a adopté, m'a appris son métier, et m'a laissé tous ses biens en mourant ; qu'après sa mort, j'ai tenu sa boutique. Enfin, madame, il m'est arrivé une infinité d'autres aventures qui seroient trop longues à raconter ; et tout ce que je puis vous dire, c'est que je n'ai pas mal fait de m'éveiller : sans cela, on m'alloit clouer à un poteau. » « Eh pour quel sujet, dit Dame de beauté en faisant l'étonnée, vouloit-on vous traiter si cruellement ? Il falloit donc que vous eussiez commis un crime énorme ? » « Point du tout, répondit Bedreddin,

c'étoit pour la chose du monde la plus bizarre et la plus ridicule. Tout mon crime étoit d'avoir vendu une tarte à la crème où je n'avois pas mis de poivre. » « Ah pour cela, dit Dame de beauté en riant de toute sa force, il faut avouer qu'on vous faisoit une horrible injustice. » « Oh, madame, répliqua-t-il, ce n'est pas tout encore : pour cette maudite tarte à la crème, où l'on me reprochoit de n'avoir pas mis de poivre, on avoit tout rompu et tout brisé dans ma boutique ; on m'avoit lié avec des cordes, et enfermé dans une caisse où j'étois si étroitement, qu'il me semble que je m'en sens encore ! Enfin, on avoit fait venir un charpentier, et on lui avoit commandé de dresser un poteau pour me pendre ! Mais Dieu soit béni de ce que tout cela n'est que l'ouvrage du sommeil. »

Scheherazade, en cet endroit, apercevant le jour, cessa de parier. Schahriar ne put s'empêcher de rire de ce que Bedreddin Hassan avoit pris une chose réelle pour un songe. « Il faut convenir, dit-il, que cela est très-plaisant, et je suis persuadé que le lendemain le visir Schemseddin Mohammed et sa belle-sœur s'en divertirent extrêmement. » « Sire, répondit la sultane, c'est ce que j'aurai l'honneur de vous raconter la nuit prochaine, si votre Majesté veut bien me laisser vivre jusqu'à ce temps-là. » Le sultan des Indes se leva sans rien répliquer à ces paroles ; mais il étoit fort éloigné d'avoir une autre pensée.

CXXII^e NUIT.

SCHEHERAZADE, réveillée avant le jour, reprit ainsi la parole : » Sire, Bedreddin ne passa pas tranquillement la nuit ; il se réveillait de temps en temps, et se demandoit à lui-même s'il rêvait ou s'il était éveillé. Il se défioit de son bonheur ; et cherchant à s'en assurer, il ouvrait les rideaux, et parcourait des yeux toute la chambre. « Je ne me trompe pas, disait-il : voilà la même chambre où je suis entré à la place du bossu ; et je suis couché avec la belle dame qui lui était destinée. » Le jour qui paraissait, n'avait pas encore dissipé son inquiétude, lorsque le visir Schemseddin Mohammed, son oncle, frappa à la porte, et entra presque en même temps pour lui donner le bon jour.

» Bedreddin Hassan fut dans une surprise extrême de voir paraître subitement un homme qu'il connaissait si bien, mais qui n'avait plus l'air de ce juge terrible qui avait prononcé l'arrêt de sa mort. « Ah, c'est donc vous, s'écria-t-il, qui m'avez traité si indignement et condamné à une mort qui me fait encore horreur, pour une tarte à la crème où je n'avois pas mis de poivre ! » Le visir se prit à rire, et pour le tirer de la peine, lui conta comment, par le ministère d'un génie (car le récit du bossu lui avait fait soupçonner l'aventure), il s'était trouvé chez lui, et avait épousé sa fille à la place du palefrenier du sultan. Il lui apprit ensuite que c'était par le cahier écrit de la main de Noureddin Ali, qu'il avait découvert qu'il était son neveu ; et enfin il lui dit qu'en conséquence de cette découverte, il était parti du Caire, et était allé jusqu'à Balsora pour le chercher et apprendre de ses nouvelles. « Mon cher neveu, ajouta-t-il en l'embrassant avec beaucoup de tendresse, je vous demande pardon de tout ce que je vous ai fait souffrir

depuis que je vous ai reconnu. J'ai voulu vous ramener chez moi avant que de vous apprendre votre bonheur, que vous devez trouver d'autant plus charmant, qu'il vous a coûté plus de peine. Consolez-vous de toutes vos afflictions par la joie de vous voir rendu aux personnes qui vous doivent être les plus chères. Pendant que vous vous habillerez, je vais avertir votre mère, qui est dans une grande impatience de vous embrasser, et je vous amènerai votre fils que vous avez vu à Damas, et pour qui vous vous êtes senti tant d'inclination sans le connoître. »

» Il n'y a pas de paroles assez énergiques pour bien exprimer quelle fut la joie de Bedreddin lorsqu'il vit sa mère et son fils Agib. Ces trois personnes ne cessoient de s'embrasser et de faire paroître tous les transports que le sang et la plus vive tendresse peuvent inspirer. La mère dit les choses du monde les plus touchantes à Bedreddin : elle lui parla de la douleur que lui avoit causée une si longue absence, et des pleurs qu'elle avoit versés. Le petit Agib, au lieu de fuir comme à Damas les embrassemens de son père, ne se lassoit point de les recevoir ; et Bedreddin Hassan, partagé entre deux objets si dignes de son amour, ne croyoit pas leur pouvoir donner assez de marques de son affection.

» Pendant que ces choses se passoient chez Schemseddin Mohammed, ce visir étoit allé au palais rendre compte au sultan de l'heureux succès de son voyage. Le sultan fut si charmé du récit de cette merveilleuse histoire, qu'il la fit écrire pour être conservée soigneusement dans les archives du Royaume. Aussitôt que Schemseddin Mohammed fut de retour au logis, comme il avoit fait préparer un superbe festin, il se mit à table avec sa famille ; et toute sa maison passa la journée

dans de grandes réjouissances. »

Le visir Giafar ayant ainsi achevé l'histoire de Bedreddin Hassan, dit au calife Haroun Alraschild : « Commandeur des croyans, voilà ce que j'avois à raconter à voire majesté. » Le calife trouva cette histoire si surprenante, qu'il accorda sans hésiter la grâce de l'esclave Rihan ; et pour consoler le jeune homme de la douleur qu'il avoit de s'être privé lui-même malheureusement d'une femme qu'il aimoit beaucoup, ce prince le maria avec une de ses esclaves, le combla de biens, et le chérit jusqu'à sa mort.

« Mais, Sire, ajouta Scheherazade, remarquant que le jour commençoit à paroître, quelque'agréable que soit l'histoire que je viens de raconter, j'en sais une autre qui l'est encore davantage. Si votre Majesté souhaite de l'entendre la nuit prochaine, je suis assurée qu'elle en demeurera d'accord. » Schahriar se leva sans rien dire, et fort incertain de ce qu'il avoit à faire. « La bonne sultane, dit-il en lui-même, raconte de fort longues histoires ; et quand une fois elle en a commencé une, il n'y a pas moyen de refuser de l'entendre toute entière. Je ne sais si je ne devrois pas la faire mourir aujourd'hui ; mais non, ne précipitons rien : l'histoire dont elle me fait fête, est peut-être plus divertissante que toutes celles qu'elle m'a racontées jusqu'ici ; il ne faut pas que je me prive du plaisir de l'entendre ; après qu'elle m'en aura fait le récit, j'ordonnerai sa mort. »

CXXIII^e NUIT.

DINARZADE ne manqua pas de réveiller avant le jour la sultane de s Indes, laquelle après avoir demandé à Schahriar la permission de commencer l'histoire qu'elle avoit promis de raconter, prit ainsi la parole :

1. ↑ Schemseddin signifie le soleil de la religion ; Mohammed est le même nom que Mahomet.
2. ↑ Tous les Orientaux couchent en caleçon : cette circonstance est nécessaire pour l'intelligence de la suite.
3. ↑ Il y a cinq prières d'obligation par jour, dans la religion mahométane : la première doit se faire à midi ; car c'est par le midi que les Mahométans commencent le jour civil ; et ils prennent le midi du moment que le soleil passe le point vertical de l'hémisphère, qu'on appelle le zénith. La seconde prière est celles qu'ils appellent DU VEPRE : elle se fait depuis que le soleil est descendu à quarante-cinq degrés de l'horizon, jusqu'à ce que la moitié de son disque disparaisse. La troisième prière est appelée PRIÈRE DE LA NUIT, dont le temps est depuis qu'il ne fait plus assez clair pour distinguer un fil noir d'avec un blanc, et ce qu'il faut de temps par-delà pour faire trois des prostrations requises dans la prière, ce qui va à cinq ou six minutes de temps jusqu'à minuit. La quatrième prière est celle qu'ils appellent PRIÈRE DU DORMIR, dont le temps n'est point limité ; car il suffit qu'on la fasse après la prière précédente, et avant de se coucher. La cinquième prière est appelée PRIÈRE DU MATIN : on peut la faire depuis que les étoiles ont disparu, jusqu'à midi. Les temps de ces prières sont annoncés par des crieurs d'office, qui avertissent du haut des mosquées, quand il est temps de faire l'oraison.
4. ↑ Ce mot signifie, en Arabe, merveilleux.
5. ↑ Emese ou Hems, Hamach ou Ham, sont deux villes de Syrie, situées sur l'Oronte, aujourd'hui dans le gouvernement du pacha de Damas.
6. ↑ Quatre villes de la Mésopotamie, aujourd'hui le Diarbeck. Moussoul, ou Mosul, est sur la rive droite du Tigre. Elle est commerçante ; on en tire des maroquins jaunes. C'est de cette ville que sont venues les mousselines. Elle est située vis-à-vis l'emplacement où étoit Ninive. — Diarbekir est

l'ancienne Amide. Elle est aujourd'hui la capitale du Diarbeck ; elle est située sur le Tigre. Les chrétiens y sont au nombre de plus de vingt mille. Il s'y fait un grand commerce de toile rouge, de coton et maroquin de la même couleur, qui s'exportent en Europe.

7. [↑](#) Nom des califes de Damas, qui leur vint d'Ommiah, un de leurs ancêtres. Voyez la note, p. 233, 1^{er} vol.
8. [↑](#) Comme les Mahométans se lavent les mains cinq fois le jour lorsqu'ils vont faire leur prière, ils ne croient pas avoir besoin de se laver avant que de manger ; mais ils se lavent après, parce qu'ils mangent sans fourchette.
9. [↑](#) C'est ainsi que l'on rafraîchit la boisson promptement dans tout le Levant, où l'on a l'usage de la neige.
10. [↑](#) Les Orientaux donnent ordinairement ce nom aux eunuques noirs.

HISTOIRE

DU PETIT BOSSU.

IL y avoit autrefois à Casgar^[1], aux extrémités de la grande Tartarie, un tailleur qui avoit une très-belle femme qu'il aimoit beaucoup, et dont il étoit aimé de même. Un jour qu'il travailloit, un petit bossu vint s'asseoir à l'entrée de sa boutique, et se mit à chanter en jouant du tambour de basque. Le tailleur prit plaisir à l'entendre, et résolut de l'emmener dans sa maison pour réjouir sa femme ; il se dit à lui-même : « Avec ses chansons il nous divertira tous deux ce soir. » Il lui en fit la proposition, et le bossu l'ayant acceptée, il ferma sa boutique et le mena chez lui.

Dès qu'ils y furent arrivés, la femme du tailleur, qui avoit déjà mis le couvert, parce qu'il étoit temps de souper, servit un bon plat de poisson qu'elle avoit préparé. Ils se mirent tous trois à table ; mais en mangeant, le bossu avala par malheur une grosse arrête ou un os, dont il mourut en peu de momens, sans que le tailleur et sa femme y pussent remédier. Ils furent l'un et l'autre d'autant plus effrayés de cet accident, qu'il étoit arrivé chez eux, et qu'ils avoient sujet de craindre que si la justice venoit à le savoir, on ne les punît comme des assassins. Le mari néanmoins trouva un expédient pour se défaire du corps mort ; il fit réflexion qu'il demeurait dans le voisinage

un médecin juif ; et là-dessus avant formé un projet, pour commencer à l'exécuter, sa femme et lui prirent le bossu, l'un par les pieds, autre par la tête, et le portèrent jusqu'au logis du médecin. Ils frappèrent à sa porte, où aboutissoit un escalier très-roide par où l'on montoit à sa chambre. Une servante descend aussitôt, même sans lumière, ouvre, et demande ce qu'ils souhaitent. « Remontez, s'il vous plaît, répondit le tailleur, et dites à votre maître que nous lui amenons un homme bien malade pour qu'il lui ordonne quelque remède. Tenez, ajouta-t-il, en lui mettant en main une pièce d'argent, donnez-lui cela par avance, afin qu'il soit persuadé que nous n'avons pas dessein de lui faire perdre sa peine. » Pendant que la servante remonta pour faire part au médecin juif d'une si bonne nouvelle, le tailleur et sa femme portèrent promptement le corps du bossu au haut de l'escalier, le laissèrent là, et retournèrent chez eux en diligence.

Cependant la servante ayant dit au médecin qu'un homme et une femme l'attendoient à la porte, et le prioient de descendre pour voir un malade qu'ils avoient amené, et lui ayant remis entre les mains l'argent qu'elle avoit reçu, il se laissa transporter de joie : se voyant payé d'avance, il crut que c'étoit une bonne pratique qu'on lui amenoit, et qu'il ne falloit pas négliger. « Prends vite de la lumière, dit-il à sa servante, et suis-moi. » En disant cela, il s'avança vers l'escalier avec tant de précipitation, qu'il n'attendit point qu'on l'éclairât ; et venant à rencontrer le bossu, il lui donna du pied dans les côtes si rudement, qu'il le fit rouler jusqu'au bas de l'escalier ; peu s'en fallut qu'il ne tombât et ne roulât avec lui. « Apporte donc vite de la lumière, cria-t-il à sa servante. » Enfin elle arriva ; il

descendit avec elle, et trouvant que ce qui avoit roulé, étoit un homme mort, il fut tellement effrayé de ce spectacle, qu'il invoqua Moïse, Aaron, Josué, Esdras, et tous les autres prophètes de sa loi. « Malheureux que je suis, disoit-il, pourquoi ai-je voulu descendre sans lumière ? J'ai achevé de tuer ce malade qu'on m'avoit amené. Je suis cause de sa mort, et si le bon âne d'Esdras^[2] ne vient à mon secours, je suis perdu. Hélas, on va bientôt me tirer de chez moi comme un meurtrier ! »

Malgré le trouble qui l'agitoit, il ne laissa pas d'avoir la précaution de fermer sa porte, de peur que par hasard quelqu'un venant à passer par la rue, ne s'aperçût du malheur dont il se croyoit la cause. Il prit ensuite le cadavre, le porta dans la chambre de sa femme, qui faillit à s'évanouir quand elle le vit entrer avec cette fatale charge. « Ah, c'est fait de nous, s'écria-t-elle, si nous ne trouvons moyen de mettre cette nuit hors de chez nous ce corps mort ! Nous perdrons indubitablement la vie si nous le gardons jusqu'au jour. Quel malheur ! Comment avez-vous donc fait pour tuer cet homme ? » « Il ne s'agit point de cela, répartit le juif, il s'agit de trouver un remède à un mal si pressant...

« Mais, Sire, dit Scheherazade en s'interrompant en cet endroit, je ne fais pas réflexion qu'il est jour. » À ces mots, elle se tut, et la nuit suivante, elle poursuivit de cette sorte l'histoire du petit bossu :

CXXIV^e NUIT.

LE médecin et sa femme délibérèrent ensemble sur le moyen de se délivrer du corps mort pendant la nuit. Le médecin eut beau rêver, il ne trouva nul stratagème pour sortir d'embarras ; mais sa femme, plus fertile en inventions, dit : « Il me vient une pensée : portons ce cadavre sur la terrasse de notre logis, et le jetons par la cheminée dans la maison du Musulman notre voisin. »

Ce Musulman étoit un des pourvoyeurs du sultan : il étoit chargé du soin de fournir l'huile, le beurre, et toutes sortes de graisses. Il avoit chez lui son magasin, où les rats et les souris faisoient un grand dégât.

Le médecin juif ayant approuvé l'expédient proposé, sa femme et lui prirent le bossu, le portèrent sur le toit de leur maison ; et après lui avoir passé des cordes sous les aisselles, ils le descendirent par la cheminée dans la chambre du pourvoyeur ; si doucement, qu'il demeura planté sur ses pieds contre le mur comme s'il eût été vivant. Lorsqu'ils le sentirent en bas, ils retirèrent les cordes et le laissèrent dans l'attitude que je viens de dire. Ils étoient à peine descendus et rentrés dans leur chambre, quand le pourvoyeur entra dans la sienne. Il revenoit d'un festin de noces auquel il avoit été invité ce soir-là, et il avoit une lanterne à la main. Il fut assez surpris de voir à la faveur de sa lumière, un homme debout dans sa cheminée ; mais comme il étoit naturellement courageux, et qu'il s'imagina que c'étoit un voleur, il se saisit d'un gros bâton, avec quoi courant droit au bossu : « Ah, ah, lui dit—il, je

m'imaginois que c'étoient les rats et les souris qui mangeoient mon beurre et mes graisses, et c'est toi qui descends par la cheminée pour me voler ! Je ne crois pas qu'il te reprenne jamais envie d'y revenir. » En achevant ces mots, il frappa le bossu et lui donna plusieurs coups de bâton. Le cadavre tomba le nez contre terre ; le pourvoyeur redouble ses coups ; mais remarquant enfin que le corps qu'il frappe est sans mouvement, il s'arrête pour le considérer. Alors voyant que c'étoit un cadavre, la crainte commença de succéder à la colère. « Qu'ai-je fait, misérable, dit-il ? Je viens d'assommer un homme : ah, j'ai porté trop loin ma vengeance ! Grand Dieu, si vous n'avez pitié de moi, c'est fait de ma vie ! Maudits soient mille fois les graisses et les huiles qui sont cause que j'ai commis une action si criminelle. » Il demeura pâle et défait ; il croyoit déjà voir les ministres de la justice qui le traînoient au supplice ; il ne savoit quelle résolution il devoit prendre...

L'aurore qui paroissoit, obligea Scheherazade à mettre fin à son discours ; mais elle en reprit le fil sur la fin de la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CXXV^e NUIT.

SIRE, le pourvoyeur du sultan de Casgar en frappant le bossu, n'avoit pas pris garde à sa bosse : lorsqu'il s'en aperçut, il fit des imprécations contre lui. « Maudit bossu, s'écria-t-il, chien de bossu, plût à Dieu que tu m'eusses volé toutes mes graisses,

et que je ne t'eusse point trouvé ici : je ne serois pas dans l'embarras où je suis pour l'amour de toi et de ta vilaine bosse ! Étoiles qui brillez aux cieux, ajouta-t-il, n'ayez de la lumière que pour moi dans un danger si évident. » En disant ces paroles, il chargea le bossu sur ses épaules, sortit de sa chambre, alla jusqu'au bout de la rue, où l'ayant posé debout et appuyé contre une boutique, il reprit le chemin de sa maison sans regarder derrière lui.

Quelques momens avant le jour, un marchand chrétien qui étoit fort riche et qui fournissoit au palais du sultan la plupart des choses dont on y avoit besoin, après avoir passé la nuit en débauche, s'avisa de sortir de chez lui pour aller au bain. Quoiqu'il fût ivre, il ne laissa pas de remarquer que la nuit étoit fort avancée, et qu'on alloit bientôt appeler à la prière de la pointe du jour ; c'est pourquoi, précipitant ses pas, il se hâtoit d'arriver au bain, de peur que quelque Musulman en allant à la mosquée, ne le rencontrât et ne le menât en prison comme un ivrogne. Néanmoins quand il fut au bout de la rue, il s'arrêta pour quelque besoin contre la boutique où le pourvoyeur du sultan avoit mis le corps du bossu, lequel venant à être ébranlé, tomba sur le dos du marchand, qui, dans la pensée que c'étoit un voleur qui l'attaquoit, le renversa par terre d'un coup de poing qu'il lui déchargea sur la tête ; il lui en donna beaucoup d'autres ensuite, et se mit à crier au voleur.

Le garde du quartier vint à ses cris ; et voyant que c'étoit un Chrétien qui maltraitoit un Musulman, (car le bossu étoit de notre religion) : « Quel sujet avez-vous, lui dit-il, de maltraiter ainsi un Musulman ? » « Il a voulu me voler, répondit le marchand, et il s'est jeté sur moi pour me prendre à la gorge. »

« Vous vous êtes assez vengé, répliqua le garde en le tirant par le bras, ôtez-vous de là. » En même temps il tendit la main au bossu pour l'aider à se relever ; mais remarquant qu'il étoit mort : « Oh, oh, poursuivit-il, c'est donc ainsi qu'un Chrétien a la hardiesse d'assassiner un Musulman ! » En achevant ces mots, il arrêta le Chrétien, et le mena chez le lieutenant de police, où on le mit en prison jusqu'à ce que le juge fut levé et en état d'interroger l'accusé. Cependant le marchand chrétien revint de son ivresse, et plus il faisoit de réflexions sur son aventure, moins il pouvoit comprendre comment de simples coups de poing avoient été capables d'ôter la vie à un homme.

Le lieutenant de police, sur le rapport du garde, et ayant vu le cadavre qu'on avoit apporté chez lui, interrogea le marchand chrétien, qui ne put nier un crime qu'il n'avoit pas commis. Comme le bossu appartenoit au sultan, car c'étoit un de ses bouffons, le lieutenant de police ne voulut pas faire mourir le Chrétien sans avoir auparavant appris la volonté du prince. Il alla au palais pour cet effet rendre compte de ce qui se passoit au sultan, qui lui dit : « Je n'ai point de grâce à accorder à un Chrétien qui tue un Musulman : allez, faites votre charge. » À ces paroles, le juge de police fit dresser une potence, envoya des crieurs par la ville pour publier qu'on alloit pendre un Chrétien qui avoit tué un Musulman.

Enfin on tira le marchand de prison, on l'amena au pied de la potence ; et le bourreau après lui avoir attaché la corde au cou, alloit l'élever en l'air, lorsque le pourvoyeur du sultan fendant la presse, s'avança en criant au bourreau : « Attendez, attendez ; ne vous pressez pas : ce n'est pas lui qui a commis le meurtre, c'est moi. » Le lieutenant de police qui assistoit à

l'exécution, se mit à interroger le pourvoyeur, qui lui raconta de point en point de quelle manière il avoit tué le bossu, et il acheva en disant qu'il avoit porté son corps à l'endroit où le marchand chrétien l'avoit trouvé. « Vous alliez, ajouta-t-il, faire mourir un innocent, puisqu'il ne peut pas avoir tué un homme qui n'étoit plus en vie. C'est bien assez pour moi d'avoir assassiné un Musulman, sans charger encore ma conscience de la mort d'un Chrétien qui n'est pas criminel » ...

Le jour qui commençoit à paroître, empêcha Scheherazade de poursuivre son discours ; mais elle en reprit la suite sur la fin de la nuit suivante :

CXXVI^e NUIT.

SIRE, dit-elle, le pourvoyeur du sultan de Casgar s'étant accusé lui-même publiquement d'être l'auteur de la mort du bossu, le lieutenant de police ne put se dispenser de rendre justice au marchand. « Laisse, dit-il au bourreau, laisse aller le Chrétien, et pends cet homme à sa place, puisqu'il est évident par sa propre confession, qu'il est le coupable. » Le bourreau lâcha le marchand, mit aussitôt la corde au cou du pourvoyeur ; et dans le temps qu'il alloit l'expédier, il entendit la voix du médecin juif, qui le prioit instamment de suspendre l'exécution, et qui se faisoit faire place pour se rendre au pied de la potence.

Quand il fut devant le juge de police: « Seigneur, lui dit-il, ce Musulman que vous voulez faire pendre, n'a pas mérité la mort ; c'est moi seul qui suis criminel. Hier, pendant la nuit, un homme et une femme que je ne connois pas, vinrent frapper à ma porte avec un malade qu'ils m'amenoient. Ma servante alla ouvrir sans lumière, reçut d'eux une pièce d'argent pour me venir dire de leur part de prendre la peine de descendre pour voir le malade. Pendant qu'elle me parloit, ils apportèrent le malade au haut de l'escalier, et puis disparurent. Je descendis sans attendre que ma servante eût allumé une chandelle ; et dans l'obscurité, venant à donner du pied contre le malade, je le fis rouler jusqu'au bas de l'escalier. Enfin je vis qu'il étoit mort, et que c'étoit le Musulman bossu dont on veut aujourd'hui venger le trépas. Nous prîmes le cadavre, ma femme et moi ; nous le portâmes sur notre toit, d'où nous le passâmes sur celui du pourvoyeur, notre voisin, que vous alliez faire mourir injustement, et nous le descendîmes dans sa chambre par sa cheminée. Le pourvoyeur l'ayant trouvé chez lui, l'a traité comme un voleur, l'a frappé et a cru l'avoir tué ; mais cela n'est pas, comme vous le voyez par ma déposition. Je suis donc le seul auteur du meurtre ; et quoique je le sois contre mon intention, j'ai résolu d'expié mon crime, pour n'avoir pas à me reprocher la mort de deux Musulmans, en souffrant que vous ôtiez la vie au pourvoyeur du sultan, dont je viens vous révéler l'innocence. Renvoyez-le donc, s'il vous plait, et me mettez à sa place, puisque personne que moi n'est cause de la mort du bossu. » ...

La sultane Scheherazade fut obligée d'interrompre son récit en cet endroit, parce qu'elle remarqua qu'il étoit jour.

Schahriar se leva, et le lendemain ayant témoigné qu'il souhaitoit d'apprendre la suite de l'histoire du bossu, Scheherazade satisfit ainsi sa curiosité :

CXXVII^e NUIT.

SIRE, dit-elle, dès que le juge de police fut persuadé que le médecin juif étoit le meurtrier, il ordonna au bourreau de se saisir de sa personne, et de mettre en liberté le pourvoyeur du sultan. Le médecin avoit déjà la corde au cou, et alloit cesser de vivre, quand on entendit la voix du tailleur, qui prioit le bourreau de ne pas passer plus avant, et qui faisoit ranger le peuple pour s'avancer vers le lieutenant de police, devant lequel étant arrivé : « Seigneur, lui dit-il, peu s'en est fallu que vous n'ayez fait perdre la vie à trois personnes innocentes ; mais si vous voulez bien avoir la patience de m entendre, vous allez connoître le véritable assassin du bossu. Si sa mort doit être expiée par une autre, c'est par la mienne. Hier vers la fin du jour, comme je travaillois dans ma boutique, et que j'étois en humeur de me réjouir, le bossu à demi ivre arriva, et s'assit. Il chanta quelque temps, et je lui proposai de venir passer la soirée chez moi. Il y consentit, et je l'emmenai. Nous nous mîmes à table, et je servis un morceau de poisson ; en le mangeant, une arrête ou un os s'arrêta dans son gosier, et quelque chose que nous pûmes faire, ma femme et moi, pour le soulager, il mourut en peu de temps. Nous fumes fort affligés

de sa mort ; et de peur d'en être repris, nous portâmes le cadavre à la porte du médecin juif. Je frappai, et je dis à la servante qui vint ouvrir, de remonter promptement, et de prier son maître de notre part de descendre pour voir un malade que nous lui amenions ; et afin qu'il ne refusât pas de venir, je la chargeai de lui remettre en main propre une pièce d'argent que je lui donnai. Dès qu'elle fut remontée, je portai le bossu au haut de l'escalier sur la première marche, et nous sortîmes aussitôt ma femme et moi pour nous retirer chez nous. Le médecin, en voulant descendre, fit rouler le bossu ; ce qui lui a l'ait croire qu'il étoit cause de sa mort. Puisque cela est ainsi, ajouta-t-il, laissez aller le médecin, et faites-moi mourir. »

Le lieutenant de police et tous les spectateurs ne pouvoient assez admirer les étranges événemens dont la mort du bossu avoit été suivie. « Lâche donc le médecin juif, dit le juge au bourreau, et pends le tailleur, puisqu'il confesse son crime. Il faut avouer que cette histoire est bien extraordinaire, et qu'elle mérite d'être écrite en lettres d'or. » Le bourreau ayant mis en liberté le médecin, passa une corde au cou du tailleur...

« Mais, Sire, dit Scheherazade en s'interrompant en cet endroit, je vois qu'il est déjà jour ; il faut, s'il vous plaît, remettre la suite de cette histoire à demain. » Le sultan des Indes y consentit, et se leva pour aller à ses fonctions ordinaires.

CXXVIII^e NUIT.

LA sultane ayant été réveillée par sa sœur, reprit ainsi la parole :

Sire, pendant que le bourreau se préparait à pendre le tailleur, le sultan de Casgar, qui ne pouvoit se passer longtemps du bossu, son bouffon, ayant demandé à le voir, un de ses officiers lui dit : « Sire, le bossu dont votre Majesté est en peine, après s'être enivré hier, s'échappa du palais contre sa coutume pour aller courir par la ville, et il s'est trouvé mort ce matin. On a conduit devant le juge de police un homme accusé de l'avoir tué, et aussitôt le juge a fait dresser une potence. Comme on alloit pendre l'accusé, un homme est arrivé, et après celui-là un autre, qui s'accusent eux-mêmes, et se déchargent l'un l'autre. Il y a long-temps que cela dure, et le lieutenant de police est actuellement occupé à interroger un troisième homme qui se dit le véritable assassin. »

À ce discours, le sultan de Casgar envoya un huissier au lieu du supplice : « Allez, lui dit-il, en toute diligence dire au juge de police qu'il m'amène incessamment les accusés, et qu'on m'apporte aussi le corps du pauvre bossu que je veux voir encore une fois. » L'huissier partit, et arrivant dans le temps que le bourreau commençoit à tirer la corde pour pendre le tailleur, il cria de toute sa force que l'on eût à suspendre l'exécution. Le bourreau ayant reconnu l'huissier, n'osa passer outre, et lâcha le tailleur. Après cela, l'huissier ayant joint le lieutenant de police, déclara la volonté du sultan. Le juge obéit, prit le chemin du palais avec le tailleur, le médecin juif, le pourvoyeur et le marchand chrétien, et fit porter par quatre de ses gens le corps du bossu.

Lorsqu'ils furent tous devant le sultan, le juge de police se prosterna aux pieds de ce prince ; et quand il fut relevé, lui raconta fidèlement tout ce qu'il savoit de l'histoire du bossu, Le sultan la trouva si singulière, qu'il ordonna à son historiographe particulier de l'écrire avec toutes ses circonstances ; puis s'adressant à toutes les personnes qui étoient présentes : « Avez-vous jamais, leur dit-il, rien entendu de plus surprenant que ce qui vient d'arriver à l'occasion du bossu, mon bouffon ? » Le marchand chrétien, après s'être prosterné jusqu'à toucher la terre de son front, prit alors la parole : « Puissant monarque, dit-il, je sais une histoire plus étonnante que celle dont on vient de vous faire le récit ; je vais vous la raconter si votre Majesté veut m'en donner la permission. Les circonstances en sont telles, qu'il n'y a personne qui puisse les entendre sans en être touché. » Le sultan lui permit de la dire, ce qu'il fit en ces termes :

1. [↑](#) Casgar ou Casghar, royaume d'Asie, dans la Tartarie ; il a environ cent soixante lieues de long sur cent de large. Ce sont aujourd'hui les Calmoucks qui en sont Seigneurs, sous l'autorité de l'empereur de la Chine, qui en fait la conquête en 1759. La capitale porte le même nom que le royaume.
2. [↑](#) Cet âne est celui qui, selon les Mahométans, servit de monture à Esdras quand il vint de la captivité de Babylone à Jérusalem.

HISTOIRE

QUE RACONTA LE MARCHAND CHRÉTIEN.

« SIRE, avant que je m'engage dans le récit que votre Majesté consent que je lui fasse, je lui ferai remarquer, s'il lui plaît, que je n'ai pas l'honneur d'être né dans un endroit qui relève de son empire. Je suis étranger, natif du Caire en Égypte, Cophte de nation^[1], et Chrétien de religion. Mon père étoit courtier, et il avoit amassé des biens assez considérables qu'il me laissa en mourant. Je suivis son exemple, et embrassai sa profession. Comme j'étois un jour au Caire dans le logement public des marchands de toutes sortes de grains, un jeune marchand très-bien fait et proprement vêtu, monté sur un âne, vint m'aborder. Il me salua, et ouvrant un mouchoir où il y avoit une montre de sésame : « Combien vaut, me dit-il, la grande mesure de sésame de la qualité de celui que vous voyez ? »

Scheherazade apercevant le jour, se tut en cet endroit ; mais elle reprit son discours la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CXXIX^e NUIT.

SIRE, le marchand chrétien continuant de raconter au sultan de Casgar l'histoire qu'il venoit de commencer :

» J'examinai, dit-il, le sésame que le jeune marchand me montrait, et je lui répondis qu'il valoit, au prix courant, cent dragmes d'argent la grande mesure. « Voyez, me dit-il, les marchands qui en voudront pour ce prix-là, et venez jusqu'à la porte de la Victoire, où vous verrez un khan séparé de toute autre habitation : je vous attendrai là. » En disant ces paroles, il partit, et me laissa la montre de sésame, que je fis voir à plusieurs marchands de la place, qui me dirent tous qu'ils en prendroient tant que je leur en voudrois donner, à cent dix dragmes d'argent la mesure ; et à ce compte, je trouvois à gagner avec eux dix dragmes par mesure. Flatté de ce profit, je me rendis à la porte de la Victoire, où le jeune marchand m'attendoit. Il me mena dans son magasin qui étoit plein de sésame. Il y en avoit cent cinquante grandes mesures, que je fis mesurer et charger sur des ânes, et je les vendis cinq mille dragmes d'argent. « De cette somme, me dit le jeune homme, il y a cinq cents dragmes pour votre droit, à dix par mesure, je vous les accorde ; et pour ce qui est du reste qui m'appartient, comme je n'en ai pas besoin présentement, retirez-le de vos marchands, et me le gardez jusqu'à ce que j'aie vous le demander. » Je lui répondis qu'il seroit prêt toutes les fois qu'il voudroit le venir prendre, ou me l'envoyer demander. Je lui brisai la main en le quittant, et me retirai fort satisfait de sa générosité.

» Je fus un mois sans le revoir : au bout de ce temps-là, je le vis reparoître. « Où sont, me dit-il, les quatre mille cinq cents dragmes que vous me devez ? » « Elles sont toutes prêtes, lui

répondis-je, et je vais les compter tout-à-l'heure. » Comme il étoit monté sur son âne, je le priai de mettre pied à terre, et de me faire l'honneur de manger un morceau avec moi avant que de les recevoir. « Non, me dit-il, je ne puis descendre à présent ; j'ai une affaire pressante qui m'appelle ici près ; mais je vais revenir, et en repassant, je prendrai mon argent, que je vous prie de tenir prêt. » Il disparut en achevant ces paroles. Je l'attendis, mais ce fut inutilement, et il ne revint qu'un mois encore après. « Voilà, dis-je en moi-même, un jeune marchand qui a bien de la confiance en moi, de me laisser entre les mains, sans me connoître, une somme de quatre mille cinq cents dragmes d'argent ! Un autre que lui n'en useroit pas ainsi, et craindroit que je ne la lui emportasse. » Il revint à la fin du troisième mois : il étoit encore monté sur son âne, mais plus magnifiquement habillé que les autres fois...

Scheherazade voyant que le jour commençoit à paroître, n'en dit pas davantage cette nuit. Sur la fin de la suivante, elle poursuivit de cette manière, en faisant toujours parler le marchand chrétien au sultan de Casgar :

CXXX^e NUIT.

» D'ABORD que j'aperçus le jeune marchand, j'allai au-devant de lui, je le conjurai de descendre, et lui demandai s'il ne vouloit donc pas que je lui comptasse l'argent que j'avois à lui. « Cela ne presse pas, me répondit-il d'un air gai et content. Je

sais qu'il est en bonne main ; je viendrai le prendre quand j'aurai dépensé tout ce que j'ai, et qu'il ne me restera plus autre chose. Adieu, ajouta-t-il, attendez-moi à la fin de la semaine. » À ces mots, il donna un coup de fouet à son âne, et je l'eus bientôt perdu de vue. « Bon, dis-je en moi-même, il me dit de l'attendre à la fin de la semaine, et selon son discours, je ne le reverrai peut-être de long-temps. Je vais cependant faire valoir son argent ; ce sera un revenant bon pour moi. »

» Je ne me trompai pas dans ma conjecture : l'année se passa avant que j'entendisse parler du jeune homme. Au bout de l'an, il parut aussi richement vêtu que la dernière fois, mais il me sembloit avoir quelque chose dans l'esprit. Je le suppliai de me faire l'honneur d'entrer chez moi. « Je le veux bien pour cette fois, me répondit-il, mais à condition que vous ne ferez pas de dépense extraordinaire pour moi. » « Je ne ferai que ce qui vous plaira, repris-je ; descendez donc de grâce. » Il mit pied à terre, et entra chez moi. Je donnai des ordres pour le régal que je voulois lui faire ; et en attendant qu'on servît, nous commençâmes à nous entretenir. Quand le repas fut prêt, nous nous assîmes à table. Dès le premier morceau, je remarquai qu'il le prit de la main gauche, et je fus étonné de voir qu'il ne se servoit nullement de la droite. Je ne savois ce que j'en devois penser. « Depuis que je connois ce marchand, disois-je en moi-même, il m'a toujours paru très-poli, seroit-il possible qu'il en usât ainsi par mépris pour moi ? Par quelle raison ne se sert-il pas de sa main droite ? »

Le jour qui éclairoit l'appartement du sultan des Indes, ne permit pas à Scheherazade de continuer cette histoire ; mais elle en reprit la suite le lendemain, et dit à Schahriar :

CXXXI^e NUIT.

SIRE, le marchand chrétien étoit fort en peine de savoir pourquoi son hôte ne mangeoit que de la main gauche. » Après le repas, dit-il, lorsque mes gens eurent desservi et se furent retirés, nous nous assîmes tous deux sur un sofa. Je présentai au jeune homme d'une tablette excellente pour la bonne bouche, et il la prit encore de la main gauche. « Seigneur, lui dis-je alors, je vous supplie de me pardonner la liberté que je prends de vous demander d'où vient que vous ne vous serviez pas de votre main droite ; vous y avez mal apparemment ? » Il fit un grand soupir au lieu de me répondre ; et tirant son bras droit qu'il avoit tenu caché jusqu'alors sous sa robe, il me montra qu'il avoit la main coupée, de quoi je fus extrêmement étonné. « Vous avez été choqué, sans doute, me dit-il, de me voir manger de la main gauche ; mais jugez si j'ai pu faire autrement. » « Peut-on vous demander, repris-je, par quel malheur vous avez perdu votre main droite ? » Il versa des larmes à cette demande ; et après les avoir essuyées, il me conta son histoire, comme je vais vous la raconter :

« Vous saurez, me dit-il, que je suis natif de Bagdad, fils d'un père riche, et des plus distingués de la ville par sa qualité et par son rang. À peine étois-je entré dans le monde, que fréquentant des personnes qui avoient voyagé, et qui disoient des merveilles de l'Égypte, et particulièrement du grand Caire,

je fus frappé de leurs discours, et j'eus envie d'y faire un voyage ; mais mon père vivoit encore, et il ne m'en auroit pas donné la permission. Il mourut enfin, et sa mort me laissant maître de mes actions, je résolus d'aller au Caire. J'employai une très-grosse somme d'argent en plusieurs sortes d'étoffes fines de Bagdad et de Moussoul, et je me mis en chemin.

» En arrivant au Caire, j'allai descendre au khan qu'on appelle le khan de Mesrour ; j'y pris un logement avec un magasin, dans lequel je fis mettre les ballots que j'avois apportés avec moi sur des chameaux. Cela fait, j'entrai dans ma chambre pour me reposer et me remettre de la fatigue du chemin, pendant que mes gens à qui j'avois donné de l'argent, allèrent acheter des vivres, et firent la cuisine. Après le repas, j'allai voir le château, quelques mosquées, les places publiques et d'autres endroits qui méritoient d'être vus.

» Le lendemain, je m'habillai proprement, et après avoir fait tirer de quelques-uns de mes ballots de très-belles et de très-riches étoffes, dans l'intention de les porter à un bezestein^[2], pour voir ce qu'on en offriroit ; j'en chargeai quelques-uns de mes esclaves, et me rendis au bezestein des Circassiens. J'y fus bientôt environné d'une foule de courtiers et de crieurs qui avoient été avertis de mon arrivée. Je partageai des essais d'étoffes entre plusieurs crieurs qui les allèrent crier et faire voir dans tout le bezestein ; mais tous les marchands en offrirent beaucoup moins que ce qu'elles me coûtoient d'achat et de frais de voiture. Cela me fâcha ; et comme j'en marquois mon ressentiment aux crieurs : « Si vous voulez nous en croire, me disent-ils, nous vous enseignerons du moyen de ne rien perdre sur vos étoffes... »

En cet endroit, Scheherazade s'arrêta, parce qu'elle vit paroître le jour. La nuit suivante, elle repris son discours de cette manière :

CXXXII^e NUIT.

LE marchand chrétien parlant toujours au sultan de Casgar :

» Les courtiers et les crieurs, me dit le jeune homme, m'ayant promis de m'enseigner le moyen de ne pas perdre sur mes marchandises, je leur demandai ce qu'il falloit faire pour cela ! Les distribuer à plusieurs marchands, repartirent-ils, ils les vendront en avril, et deux fois la semaine, le lundi et le jeudi, vous irez recevoir l'argent qu'ils en auront fait. Par-là vous gagnerez au lieu de perdre, et les marchands gagneront aussi quelque chose. Cependant vous aurez la liberté de vous divertir et de vous promener dans la ville et sur le Nil. »

» Je suivis leur conseil : je les menai avec moi à mon magasin, d'où je tirai toutes mes marchandises ; et retournant au bezestein, je les distribuai à différens marchands qu'ils m'avoient indiqués comme les plus solvables, et qui me donnèrent un reçu en bonne forme, signé par des témoins, sous la condition que je ne leur demanderois rien le premier mois.

» Mes affaires ainsi disposées, je n'eus plus l'esprit occupé d'autres choses que de plaisirs. Je contractai amitié avec diverses personnes à-peu-près de mon âge, qui avoient soin de

me bien faire passer mon temps. Le premier mois s'étant écoulé, je commençai à voir mes marchands deux fois la semaine, accompagné d'un officier public pour examiner leurs livres de vente, et d'un changeur pour régler la bonté et la valeur des espèces qu'ils me comptoient. Ainsi, les jours de recette quand je me retirois au khan de Mesrour où j'étois logé, j'emportoais une bonne somme d'argent. Cela n'empêchoit pas que les autres jours de la semaine, je n'allasse passer la matinée tantôt chez un marchand, et tantôt chez un autre ; je me divertissois à m'entretenir avec eux, et à voir ce qui se passoit dans le bezestein.

» Un lundi que j'étois assis dans la boutique d'un de ces marchands, qui se nommoit Bedreddin, une dame de condition, comme il étoit aisé de le connoître à son air, à son habillement, et par une esclave fort proprement mise qui la suivoit, entra dans la boutique, et s'assit près de moi. Cet extérieur, joint à une grâce naturelle qui paroissoit en tout ce qu'elle faisoit, me prévint en sa faveur, et me donna une grande envie de la mieux connoître que je ne faisais. Je ne sais si elle ne s'aperçut pas que je prenois plaisir à la regarder, et si mon attention ne lui plaisoit point ; mais elle haussa le crêpon qui lui descendoit sur le visage par-dessus la mousseline qui le cachoit, et me laissa voir de grands jeux noirs dont je fus charmé. Enfin elle acheva de me rendre très-amoureux d'elle par le son agréable de sa voix et par ses manières honnêtes et gracieuses, lorsqu'en saluant le marchand, elle lui demanda des nouvelles de sa santé depuis le temps qu'elle ne l'avoit vu.

» Après s'être entretenue quelque temps avec lui de choses indifférentes, elle lui dit qu'elle cherchoit une certaine étoffe à

fond d'or ; qu'elle venoit à sa boutique comme à celle qui étoit la mieux assortie de tout le bezestein ; et que s'il en avoit, il lui feroit un grand plaisir de lui en montrer. Bedreddin lui en montra plusieurs pièces, à l'une desquelles s'étant arrêtée, et lui en ayant demandé le prix, il la lui laissa à onze cents dragmes d'argent. « Je consens à vous en donner cette somme, lui dit-elle ; je n'ai pas d'argent sur moi, mais j'espère que vous voudrez bien me faire crédit jusqu'à demain, et me permettre d'emporter l'étoffe : je ne manquerai pas de vous envoyer demain les onze cents dragmes dont nous convenons pour elle. » « Madame, lui répondit Bedreddin, je vous ferois crédit avec plaisir, et vous laisserois emporter l'étoffe si elle m'appartenoit ; mais elle appartient à cet honnête jeune homme que vous voyez ; et c'est aujourd'hui que je dois lui en compter l'argent. » « Hé d'où vient, reprit la dame fort étonnée, que vous en usez de cette sorte avec moi ? N'ai-je pas coutume de venir à votre boutique ? Et toutes les fois que j'ai acheté des étoffes, et que vous avez bien voulu que je les aie emportées sans les payer à l'instant, ai-je jamais manqué de vous envoyer de l'argent dès le lendemain ? » Le marchand en demeura d'accord. « Il est vrai, madame, repartit-il ; mais j'ai besoin d'argent aujourd'hui. » « Hé bien, voilà votre étoffe, dit-elle en la lui jetant ! Que Dieu vous confonde, vous et tout ce qu'il y a de marchands ! Vous êtes tous faits les uns comme les autres : vous n'avez aucun égard pour personne. » En achevant ces paroles, elle se leva brusquement, et sortit fort irritée contre Bedreddin...

Là, Scheherazade voyant que le jour paroissoit, cessa de parler. La nuit suivante, elle continua de cette manière :

CXXIII^e NUIT.

LE marchand chrétien poursuivant son histoire : « Quand je vis, me dit le jeune homme, que la dame se retiroit, je sentis bien que mon cœur s'intéressoit pour elle ; je la rappelai : « Madame, lui dis-je, faites-moi la grace de revenir ; peut-être trouverai-je moyen de vous contenter l'un et l'autre. » Elle revint, en me disant que c'étoit pour l'amour de moi. « Seigneur Bedreddin, dis-je alors au marchand, combien dites-vous que vous voulez vendre cette étoffe qui m'appartient ? » « Onze cents dragmes d'argent, répondit-il ; je ne puis la donner à moins. » « Livrez-la donc à cette dame, repris-je, et qu'elle l'emporte. Je vous donne cent dragmes de profit, et je vais vous faire un billet de la somme à prendre sur les autres marchandises que vous avez. » Effectivement je fis le billet, le signai, et le mis entre les mains de Bedreddin. Ensuite présentant l'étoffe à la dame, je lui dis : « Vous pouvez l'emporter, madame ; et quant à l'argent, vous me l'enverrez demain ou un autre jour, ou bien je vous fais présent de l'étoffe, si vous voulez. » « Ce n'est pas comme je l'entends, reprit-elle. Vous en usez avec moi d'une manière si honnête et si obligeante, que je serois indigne de paroître devant les hommes si je ne vous en témoignois pas de la reconnaissance. Que Dieu, pour vous en récompenser, augmente vos biens, vous fasse vivre long-temps après moi, vous ouvre la porte des cieux

à votre mort, et que toute la ville publie votre générosité ! »

» Ces paroles me donnèrent de la hardiesse. « Madame, lui dis-je, laissez-moi voir votre visage pour prix de vous avoir fait plaisir : ce sera me payer avec usure. » À ces mots, elle se tourna de mon côté, ôta la mousseline qui lui couvrait le visage, et offrit à mes yeux une beauté surprenante. J'en fus tellement frappé, que je ne pus lui rien dire pour lui exprimer ce que j'en pensais. Je ne me serois jamais lassé de la regarder ; mais elle se recouvrit promptement le visage, de peur qu'on ne l'aperçût ; et après avoir abaissé le crêpon, elle prit la pièce d'étoffe, et s'éloigna de la boutique, où elle me laissa dans un état bien différent de celui où j'étois en y arrivant. Je demeurai long-temps dans un trouble et dans un désordre étrange. Avant de quitter le marchand, je lui demandai s'il connoissoit la Dame ? « Oui, me répondit-il, elle est fille d'un émir qui lui a laissé en mourant des biens immenses. »

» Quand je fus de retour au khan de Mesrour, mes gens me servirent à souper ; mais il me fut impossible de manger. Je ne pus même fermer l'œil de toute la nuit, qui me parut la plus longue de ma vie. Dès qu'il fut jour, je me levai dans l'espérance de revoir l'objet qui troubloit mon repos ; et dans le dessein de lui plaire, je m'habillai plus proprement encore que le jour précédent. Je retournai à la boutique de Bedreddin...

« Mais Sire, dit Scheherazade, le jour que je vois paroître, m'empêche de continuer mon récit. » Après avoir dit ces paroles, elle se tut ; et la nuit suivante, elle reprit sa narration dans ces termes :

CXXXIV^e NUIT.

SIRE, le jeune homme de Bagdad racontant ses aventures au marchand chrétien : » Il n'y avoit pas long-temps, dit-il, que j'étois arrivé à la boutique de Bedreddin, lorsque je vis venir la dame, suivie de son esclave, et plus magnifiquement vêtue que le jour d'auparavant. Elle ne regarda pas le marchand ; et s'adressant à moi seul : « Seigneur, me dit-elle, vous voyez que je suis exacte à tenir la parole que je vous donnai hier. Je viens exprès pour vous apporter la somme dont vous voulûtes bien répondre pour moi sans me connoître, par une générosité que je n'oublierai jamais. » « Madame, lui répondis-je, il n'étoit pas besoin de vous presser si fort : j'étois sans inquiétude sur mon argent, et je suis fâché de la peine que vous avez prise. » « Il n'étoit pas juste, reprit-elle, que j'abusasse de votre honnêteté. » En disant cela, elle me mit l'argent entre les mains, et s'assit près de moi.

Alors profitant de l'occasion que j'avois de l'entretenir, je lui parlai de l'amour que je sentoais pour elle ; mais elle se leva et me quitta brusquement, comme si elle eût été fort offensée de la déclaration que je venois de lui faire. Je la suivis des yeux tant que je la pus voir ; et dès que je ne la vis plus, je pris congé du marchand, et je sortis du bezestein sans savoir où j'allois. Je rêvois à cette aventure, lorsque je sentis qu'on me tiroit par derrière. Je me tournai aussitôt pour voir ce que ce pouvoit être, et je reconnus avec plaisir l'esclave de la dame

dont j'avois l'esprit occupé. « Ma maîtresse, me dit-elle, qui est cette jeune personne à qui vous venez de parler dans la boutique d'un marchand, voudroit bien vous dire un mot ; prenez, s'il vous plaît, la peine de me suivre. » Je la suivis ; et j'e trouvai en effet sa maîtresse qui m'attendoit dans la boutique d'un changeur où elle étoit assise.

» Elle me fit asseoir auprès d'elle, et prenant la parole : « Mon cher Seigneur, me dit-elle, ne soyez pas surpris que je vous aie quitté un peu brusquement ; je n'ai pas jugé à propos devant ce marchand, de répondre favorablement à l'aveu que vous m'avez fait des sentimens que je vous ai inspirés. Mais bien loin de m'en offenser, je confesse que je prenois plaisir à vous entendre, et je m'estime infiniment heureuse d'avoir pour amant un homme de votre mérite. Je ne sais quelle impression ma vue a pu faire d'abord sur vous ; mais pour moi, je puis vous assurer qu'en vous voyant, je me suis senti de l'inclination pour vous. Depuis hier, je n'ai fait que penser aux choses que vous me dîtes, et mon empressement à vous venir chercher si matin, doit bien vous prouver que vous ne me déplaidez pas. » « Madame, repris-je, transporté d'amour et de joie, je ne pouvois rien entendre de plus agréable que ce que vous avez la bonté de me dire. On ne sauroit aimer avec plus de passion que je vous aime depuis l'heureux moment que vous parûtes à mes yeux ; ils furent éblouis de tant de charmes, et mon cœur se rendit sans résistance. » « Ne perdons pas le temps en discours inutiles, interrompit-elle : je ne doute pas de votre sincérité, et vous serez bientôt persuadé de la mienne. Voulez-vous me faire l'honneur de venir chez moi, ou si vous souhaitez que j'aille chez vous ? » « Madame, lui répondis-je,

je suis un étranger logé dans un khan, qui n'est pas un lieu propre à recevoir une dame de votre rang et de votre mérite. »

Scheherazade alloit poursuivre, mais elle fut obligée d'interrompre son discours, parce que le jour paroissoit. Le lendemain, elle continua de cette sorte, en faisant toujours parler le jeune homme de Bagdad :

CXXXV^e NUIT.

» IL est plus à propos, madame, poursuivit-il, que vous ayez la bonté de m'enseigner votre demeure : j'aurai l'honneur de vous aller voir chez vous. La dame y consentit. « Il est, dit-elle, vendredi après demain ; venez ce jour-là, après la prière du midi. Je demeure dans la rue de la Dévotion. Vous n'avez qu'à demander la maison d'Abon Schamma, surnommé Bercour, autrefois chef des émirs ; vous me trouverez là. » À ces mots, nous nous séparâmes, et je passai le lendemain dans une grande impatience.

» Le vendredi, je me levai de bon matin, je pris le plus bel habit que j'eusse, avec une bourse où je mis cinquante pièces d'or ; et monté sur un âne que j'avois retenu dès le jour précédent, je partis accompagné de l'homme qui me l'avoit loué. Quand nous fûmes arrivés dans la rue de la Dévotion, je dis au maître de l'âne de demander où étoit la maison que je cherchois ; on la lui enseigna, et il m'y mena. Je descendis à la

porte, je le payai bien et le renvoyai, en lui recommandant de bien remarquer la maison où il me laissoit, et de ne pas manquer de m'y venir prendre le lendemain matin, pour me remener au khan de Mesrour.

» Je frappai à la porte, et aussitôt deux petites esclaves blanches comme la neige et très-proprement habillées, vinrent ouvrir. « Entrez, s'il vous plaît, me dirent-elles, notre maîtresse vous attend impatiemment. Il y a deux jours qu'elle ne cesse de parler de vous. » J'entrai dans la cour, et je vis un grand pavillon élevé sur sept marches, entouré d'une grille qui le séparoit d'un jardin d'une beauté admirable. Outre les arbres qui ne servoient qu'à l'embellir et qu'à former de l'ombre, il y en avoit une infinité d'autres chargés de toutes sortes de fruits. Je fus charmé du ramage d'un grand nombre d'oiseaux qui mêloient leurs chants au murmure d'un jet d'eau d'une hauteur prodigieuse, qu'on voyoit au milieu d'un parterre émaillé de fleurs. D'ailleurs, ce jet d'eau étoit très-agréable à voir : quatre dragons dorés paroissoient aux angles du bassin qui étoit en quarré, et ces dragons jetoient de l'eau en abondance, mais de l'eau plus claire que le cristal de roche. Ce lieu plein de délices, me donna une haute idée de la conquête que j'avois faite. Les deux petites esclaves me firent entrer dans un salon magnifiquement meublé ; et pendant que l'une courut avertir sa maîtresse de mon arrivée, l'autre demeura avec moi, et me fit remarquer toutes les beautés du salon...

En achevant ces derniers mots, Scheherazade cessa de parler, à cause qu'elle vit paroître le jour. Schahriar se leva fort curieux d'apprendre ce que feroit le jeune homme de Bagdad dans le salon de la dame du Caire. La sultane contenta le

lendemain la curiosité de ce prince, en reprenant ainsi cette histoire :

CXXXVI^e NUIT.

SIRE, le marchand chrétien continuant de parler au sultan de Casgar, poursuivit de cette manière :

» Je n'attendis pas long-temps dans le salon, me dit le jeune homme ; la dame que j'aimois y arriva bientôt, fort parée de perles et de diamans, mais plus brillante encore par l'éclat de ses yeux que par celui de ses pierreries. Sa taille, qui n'étoit plus cachée par son habillement de ville, me parut la plus fine et la plus avantageuse du monde. Je ne vous parlerai point de la joie que nous eûmes de nous revoir ; car c'est une chose que je ne pourrois que foiblement exprimer. Je vous dirai seulement qu'après les premiers complimens, nous nous assîmes tous deux sur un sofa, où nous nous entretînmes avec toute la satisfaction imaginable. On nous servit ensuite les mets les plus délicats et les plus exquis. Nous nous mîmes à table ; et après le repas, nous recommençâmes à nous entretenir jusqu'à la nuit. Alors on nous apporta d'excellent vin et des fruits propres à exciter à boire, et nous bûmes au son des instrumens que les esclaves accompagnèrent de leurs voix. La dame du logis chanta elle-même, et acheva, par ses chansons, de m'attendrir et de me rendre le plus passionné de tous les amans. Enfin Je passai la nuit à goûter toutes sortes de plaisirs.

» Le lendemain matin, après avoir mis adroitement sous le chevet du lit la bourse et les cinquante pièces d'or que j'avois apportées, je dis adieu à la dame, qui me demanda quand je la reverrois. « Madame, lui répondis-je, je vous promets de revenir ce soir. » Elle parut ravie de ma réponse, me conduisit jusqu'à la porte ; et en nous séparant, elle me conjura de tenir ma promesse.

» Le même homme qui m'avoit amené, m'attendoit avec son âne. Je montai dessus et revins au khan de Mesrour. En renvoyant l'homme, je lui dis que je ne le payois pas, afin qu'il me vînt reprendre l'après-dîner à l'heure que je lui marquai.

» D'abord que je fus de retour dans mon logement, mon premier soin fut de faire acheter un bon agneau et plusieurs sortes de gâteaux que j'envoyai à la dame par un porteur. Je m'occupai ensuite d'affaires sérieuses, jusqu'à ce que le maître de l'âne fût arrivé. Alors je partis avec lui, et me rendis chez la dame, qui me reçut avec autant de joie que le jour précédent, et me fit un régal aussi magnifique que le premier.

» En la quittant le lendemain, je lui laissai encore une bourse de cinquante pièces d'or, et je revins au khan de Mesrour...

À ces mots, Scheherazade ayant aperçu le jour, en avertit le sultan des Indes, qui se leva sans lui rien dire. Sur la fin de la nuit suivante, elle reprit ainsi la suite de l'histoire commencée :

CXXXVII^e NUIT.

LE marchand chrétien parlant toujours au sultan de Casgar : »
Le jeune homme de Bagdad, dit-il, poursuivit son histoire dans ces termes : « Je continuai de voir la dame tous les jours, et de lui laisser chaque fois une bourse de cinquante pièces d'or ; et cela dura jusqu'à ce que les marchands à qui j'avois donné mes marchandises à vendre, et que je voyois régulièrement deux fois la semaine, ne me dûrent plus rien. Enfin je me trouvai sans argent et sans espérance d'en avoir.

» Dans cet état affreux, et prêt à m'abandonner à mon désespoir, je sortis du khan sans savoir ce que je faisais, et m'en allai du côté du château, où il y avoit un grand nombre de peuple assemblé pour voir un spectacle que donnoit le sultan d'Égypte. Lorsque je fus arrivé dans le lieu où étoit tout ce monde, je me mêlai parmi la foule, et me trouvai par hasard près d'un cavalier bien monté et fort proprement habillé, qui avoit à l'arçon de sa selle un sac à demi ouvert, d'où sortoit un cordon de soie verte. En mettant la main sur le sac, je jugeai que le cordon devoit être celui d'une bourse qui étoit dedans. Pendant que je faisais ce jugement, il passa de l'autre côté du cavalier un porteur chargé de bois, et il passa si près, que le cavalier fut obligé de se tourner vers lui pour empêcher que le bois ne touchât et ne déchirât son habit. En ce moment, le démon me tenta : je pris le cordon d'une main, et m'aidant de l'autre à élargir le sac, je tirai la bourse sans que personne s'en aperçut. Elle étoit pesante, et je ne doutai point qu'il n'y eût dedans de l'or ou de l'argent.

» Quand le porteur fut passé, le cavalier qui avoit

apparemment quelque soupçon de ce que j'avois fait pendant qu'il avoit eu la tête tournée, mit aussitôt la main dans son sac, et n'y trouvant pas sa bourse, me donna un si grand coup de sa hache d'armes, qu'il me renversa par terre. Tous ceux qui furent témoins de cette violence, en furent touchés, et quelques-uns mirent la main sur la bride du cheval pour arrêter le cavalier, et lui demander pour quel sujet il m'avoit frappé, s'il lui étoit permis de maltraiter ainsi un Musulman. « De quoi vous mêlez-vous, leur répondit-il d'un ton brusque ? Je ne l'ai pas fait sans raison : c'est un voleur. » À ces paroles, je me relevai ; et à mon air, chacun prenant mon parti, s'écria qu'il étoit un menteur, qu'il n'étoit pas croyable qu'un jeune homme tel que moi, eût commis la méchante action qu'il m'imputoit. Enfin ils soutenoient que j'étois innocent ; et tandis qu'ils retenoient son cheval pour favoriser mon évasion, par malheur pour moi, le lieutenant de police, suivi de ses gens, passa par-là ; voyant tant de monde assemblé autour du cavalier et de moi, il s'approcha et demanda ce qui étoit arrivé. Il n'y eut personne qui n'accusât le cavalier de m'avoir maltraité injustement, sous prétexte de l'avoir volé.

» Le lieutenant de police ne s'arrêta pas à tout ce qu'on lui disoit ; il demanda au cavalier s'il ne soupçonnoit pas quelqu'autre que moi de l'avoir volé. Le cavalier répondit que non, et lui dit les raisons qu'il avoit de croire qu'il ne se trompoit pas dans ses soupçons. Le lieutenant de police, après l'avoir écouté, ordonna à ses gens de m'arrêter et de me fouiller ; ce qu'ils se mirent en devoir d'exécuter aussitôt ; et l'un d'entr'eux m'ayant ôté la bourse, la montra publiquement. Je ne pus soutenir cette honte, j'en tombai évanoui. Le

lieutenant de police se fit apporter la bourse...

« Mais, Sire, voilà le jour, dit Scheherazade en se reprenant. Si votre Majesté veut bien encore me laisser vivre jusqu'à demain, elle entendra la suite de l'histoire. » Schahriar qui n'avoit pas un autre dessein, se leva sans lui répondre, et alla remplir ses devoirs.

CXXXVIII^e NUIT.

SUR la fin de la nuit suivante, la sultane adressa ainsi la parole à Schahriar : Sire, le jeune homme de Bagdad poursuivant son histoire :

» Lorsque le lieutenant de police , dit-il, eut la bourse entre les mains, il demanda au cavalier si elle étoit à lui, et combien il y avoit mis d'argent. Le cavalier la reconnut pour celle qui lui avoit été prise, et assura qu'il y avoit dedans vingt sequins. Le juge l'ouvrit, et après y avoir effectivement trouvé vingt sequins, il la lui rendit. Aussitôt il me fit venir devant lui : « Jeune homme, me dit-il, avouez-moi la vérité : est-ce vous qui avez pris la bourse de ce cavalier ? n'attendez pas que j'emploie les tourmens pour vous le faire confesser. » Alors baissant les yeux, je dis en moi-même : « Si je nie le fait, la bourse dont on m'a trouvé saisi, me fera passer pour un menteur. » Ainsi, pour éviter un double châtiment, je levai la tête, et confessai que c'étoit moi. Je n'eus pas plutôt fait cet

aveu, que le lieutenant de police, après avoir pris des témoins, commanda qu'on me coupât la main. La sentence fut exécutée sur-le-champ, ce qui excita la pitié de tous les spectateurs ; je remarquai même sur le visage du cavalier, qu'il n'en étoit pas moins touché que les autres. Le lieutenant de police vouloit encore me faire couper un pied ; mais je suppliai le cavalier de demander ma grâce ; il la demanda, et l'obtint.

» Lorsque le juge eut passé son chemin, le cavalier s'approcha de moi. « Je vois bien, me dit-il en me présentant la bourse, que c'est la nécessité qui vous a fait faire une action si honteuse et si indigne d'un jeune homme aussi bien fait que vous ; mais tenez, voilà cette bourse fatale, je vous la donne, et je suis très-fâché du malheur qui vous est arrivé. » En achevant ces paroles, il me quitta ; et comme j'étois très-foible à cause du sang que j'avois perdu, quelques honnêtes gens du quartier eurent la charité de me faire entrer chez eux, et de me faire boire un verre de vin. Ils pansèrent aussi mon bras, et mirent ma main dans un linge, que j'emportai avec moi attachée à ma ceinture.

» Quand je serois retourné au khan de Mesrour dans ce triste état, je n'y aurois pas trouvé le secours dont j'avois besoin. C'étoit aussi hasarder beaucoup que d'aller me présenter à la jeune dame. « Elle ne voudra peut-être plus me voir, dis-je, lorsqu'elle aura appris mon infamie. » Je ne laissai pas néanmoins de prendre ce parti ; et afin que le monde qui me suivoit, se lassât de m'accompagner, je marchai par plusieurs rues détournées, et me rendis enfin chez la dame, où j'arrivai si foible et si fatigué, que je me jetai sur le sofa, le bras droit sous ma robe ; car je me gardai bien de le faire voir.

» Cependant la dame, avertie de mon arrivée et du mal que je souffrois, vint avec empressement ; et me voyant, pâle et défait : « Ma chère ame, me dit-elle, qu'avez-vous donc ? » Je dissimulai. « Madame, lui répondis-je, c'est un grand mal de tête qui me tourmente. » Elle en parut très-affligée. » Asseyez-vous, reprit-elle (car je m'étois levé pour la recevoir) ; dites-moi comment cela vous est venu ? Vous vous portiez si bien la dernière fois que j'eus le plaisir de vous voir ! Il y a quelque autre chose que vous me cachez : apprenez-moi ce que c'est. » Comme je gardois le silence, et qu'au lieu de répondre, les larmes couloient de mes yeux : « Je ne comprends pas, dit-elle, ce qui peut vous affliger ; vous en aurois-je donné quelque sujet sans y penser ? Et venez-vous ici exprès pour m'annoncer que vous ne m'aimez plus ? » « Ce n'est point cela, madame, lui repartis-je en soupirant, et un soupçon si injuste augmente encore mon mal. »

» Je ne pouvois me résoudre à lui en déclarer la véritable cause. La nuit étant venue, on servit le souper ; elle me pria de manger ; mais ne pouvant me servir que de la main gauche, je la suppliai de m'en dispenser, m'excusant sur ce que je n'avois nul appétit. « Vous en aurez, me dit-elle, quand vous m'aurez découvert ce que vous me cachez avec tant d'opiniâtreté. Votre dégoût, sans doute, ne vient que de la peine que vous avez à vous y déterminer. » « Hélas, madame, repris-je, il faudra bien enfin que je m'y détermine. » Je n'eus pas prononcé ces paroles, qu'elle me versa à boire ; et me présentant la tasse : « Prenez, dit-elle, et buvez, cela vous donnera du courage. » J'avancai donc la main gauche, et pris la tasse...

À ces mots, Scheherazade apercevant le jour, cessa de

parler ; mais la nuit suivante, elle poursuivit son discours de cette manière :

CXXXIX^e NUIT.

» LORSQUE j'eus la tasse à la main, dit le jeune homme, je redoublai mes pleurs et poussai de nouveaux soupirs. « Qu'avez-vous donc à soupirer et à pleurer si amèrement, me dit alors la dame, et pourquoi prenez-vous la tasse de la main gauche plutôt que de la droite ? » « Ah, madame, lui répondis-je, excusez-moi, je vous en conjure : c'est que j'ai une tumeur à la main droite. » « Montrez-moi cette tumeur, repliqua-t-elle, je la veux percer. » Je m'en excusai, en disant qu'elle n'étoit pas encore en état de l'être, et je vidai toute la tasse qui étoit très-grande. Les vapeurs du vin, ma lassitude et l'abattement où j'étois, m'eurent bientôt assoupi, et je dormis d'un profond sommeil, qui dura jusqu'au lendemain.

» Pendant ce temps-là, la dame voulant savoir quel mal j'avois à la main droite, leva ma robe qui la cachoit, et vit avec tout l'étonnement que vous pouvez penser, qu'elle étoit coupée, et que je l'avois apportée dans un linge. Elle comprit d'abord sans peine, pourquoi j'avois tant résisté aux pressantes instances qu'elle m'avoit faites, et elle passa la nuit à s'affliger de ma disgrâce, ne doutant pas qu'elle ne me fût arrivée pour l'amour d'elle.

» À mon réveil, je remarquai fort bien sur son visage, qu'elle étoit saisie d'une vive douleur. Néanmoins, pour ne me pas chagriner, elle ne me parla de rien. Elle me fit servir un consommé de volaille qu'on m'avoit préparé par son ordre, me fit manger et boire, pour me donner, disoit-elle, les forces dont j'avois besoin. Après cela, je voulus prendre congé d'elle ; mais me retenant par ma robe : « Je ne souffrirai pas, dit-elle, que vous sortiez d'ici. Quoique vous ne m'en disiez rien, je suis persuadée que je suis la cause du malheur que vous vous êtes attiré. La douleur que j'en ai ne me laissera pas vivre longtemps ; mais avant que je meure, il faut que j'exécute un dessein que je médite en votre faveur. » En disant cela, elle fit appeler un officier de justice et des témoins, et me fit dresser une donation de tous ses biens. Après qu'elle eut renvoyé tous ses gens satisfaits de leurs peines, elle ouvrit un grand coffre où étoient toutes les bourses dont je lui avois fait présent depuis le commencement de nos amours. « Elles sont toutes entières, me dit-elle, je n'ai pas touché à une seule : tenez, voilà la clef du coffre ; vous en êtes le maître. » Je la remerciai de sa générosité et de sa bonté. « Je compte pour rien, reprit-elle, ce que je viens de faire pour vous, et je ne serai pas contente que je ne meure encore, pour vous témoigner combien je vous aime. » Je la conjurai par tout ce que l'amour a de plus puissant, d'abandonner une résolution si funeste ; mais je ne pus l'en détourner ; et le chagrin de me voir manchot, lui causa une maladie de cinq ou six semaines, dont elle mourut.

» Après avoir regretté sa mort autant que je le devois, je me mis en possession de tous ses biens qu'elle m'avoit fait connoître ; et le sésame que vous avez pris la peine de vendre

pour moi en faisoit une partie...

Scheherazade vouloit continuer sa narration ; mais le jour qui paroissoit l'en empêcha. La nuit suivante, elle reprit ainsi le fil de son discours :

CXL^e NUIT.

LE jeune homme de Bagdad acheva de raconter son histoire de cette sorte au marchand chrétien : « Ce que vous venez d'entendre, poursuivit-il, doit m'excuser auprès de vous d'avoir mangé de la main gauche ; je vous suis fort obligé de la peine que vous vous êtes donnée pour moi. Je ne puis assez reconnoître votre fidélité ; et comme j'ai, Dieu merci, assez de bien, quoique j'en aie dépensé beaucoup, je vous prie de vouloir accepter le présent que je vous fais de la somme que vous me devez. Outre cela, j'ai une proposition à vous faire. Ne pouvant plus demeurer davantage au Caire, après l'affaire que je viens de vous conter, je suis résolu d'en partir pour n'y revenir jamais. Si vous voulez me tenir compagnie, nous négocierons ensemble, et nous partagerons également le gain que nous ferons. »

» Quand le jeune homme de Bagdad eut achevé son histoire, dit le marchand chrétien, je le remerciai le mieux qu'il me fut possible du présent qu'il me faisoit ; et quant à sa proposition de voyager avec lui, je lui dis que je l'acceptois très-volontiers,

en l'assurant que ses intérêts me seroient toujours aussi chers que les miens.

» Nous prîmes jour pour notre départ, et lorsqu'il fut arrivé, nous nous mîmes en chemin. Nous avons passé par la Syrie et par la Mésopotamie, traversé toute la Perse, où, après nous être arrêtés dans plusieurs villes, nous sommes enfin venus, Sire, jusqu'à votre capitale. Au bout de quelque temps, le jeune homme m'ayant témoigné qu'il avoit dessein de repasser dans la Perse et de s'y établir, nous fîmes nos comptes, et nous nous séparâmes très-satisfaits l'un de l'autre. Il partit ; et moi, Sire, je suis resté dans cette ville, où j'ai l'honneur d'être au service de votre Majesté. Voilà l'histoire que j'avois à vous conter : ne la trouvez-vous pas plus surprenante que celle du bossu ? »

Le sultan de Casgar se mit en colère contre le marchand chrétien : « Tu es bien hardi, me dit-il, d'oser me faire le récit d'une histoire si peu digne de mon attention, et de la comparer à celle du bossu. Peux-tu te flatter de me persuader que les fades aventures d'un jeune débauché, sont plus admirables que celles de mon bouffon ? Je vais vous faire pendre tous quatre, pour venger sa mort. »

À ces paroles, le pourvoyeur effrayé se jeta aux pieds du sultan : « Sire, dit-il, je supplie votre Majesté de suspendre sa juste colère, de m'écouter et de nous faire grâce à tous quatre, si l'histoire que je vais conter à votre Majesté, est plus belle que celle du bossu. » « Je t'accorde ce que tu me demandes, répondit le sultan : parle. » Le pourvoyeur prit alors la parole, et dit :

1. [↑](#) Cophte ou Copte, nom qu'on donne aux chrétiens originaires d'Égypte, et qui sont de la secte des Jacobites ou des Eutichéens.
2. [↑](#) Lieu public où se vendent des étoffes de soie et autres marchandises précieuses.

HISTOIRE

RACONTÉE PAR LE POURVOYEUR
DU SULTAN DE CASGAR.

« SIRE, une personne de considération m'invita hier aux noces d'une de ses filles. Je ne manquai pas de me rendre chez elle sur le soir à l'heure marquée, et je me trouvai dans une assemblée de docteurs, d'officiers de justice et d'autres personnes les plus distinguées de cette ville. Après les cérémonies, on servit un festin magnifique ; on se mit à table, et chacun mangea de ce qu'il trouva le plus à son goût. Il y avoit, entr'autres choses, une entrée accommodée avec de l'ail, qui étoit excellente, et dont tout le monde vouloit avoir ; et comme nous remarquâmes qu'un des convives ne s'empressoit pas d'en manger, quoiqu'elle fût devant lui, nous l'invitâmes à mettre la main au plat et à nous imiter. Il nous conjura de ne le point presser là-dessus : « Je me garderai bien, nous dit-il, de toucher à un ragoût où il y aura de l'ail : je n'ai point oublié ce qu'il m'en coûte pour en avoir goûté autrefois. » Nous le priâmes de nous raconter ce qui lui avoit causé une si grande aversion pour l'ail. Mais sans lui donner le temps de nous répondre : « Est-ce ainsi, lui dit le maitre de la maison, que vous faites honneur à ma table ? Ce ragoût est délicieux, ne prétendez pas vous exempter d'en manger : il faut que vous me fassiez cette grâce, comme les autres. » « Seigneur, lui repartit

le convive, qui étoit un marchand de Bagdad, ne croyez pas que j'en use ainsi par une fausse délicatesse ; je veux bien vous obéir si vous le voulez absolument ; mais ce sera à condition qu'après en avoir mangé, je me laverai, s'il vous plaît, les mains quarante fois avec du kali^[1], quarante autres fois avec de la cendre de la même plante, et autant de fois avec du savon. Vous ne trouverez pas mauvais que j'en use ainsi, pour ne pas contrevenir au serment que j'ai fait de ne manger jamais de ragoût à l'ail qu'à cette condition.

En achevant ces paroles, Scheherazade voyant paroître le jour, se tut ; et Schahriar se leva fort curieux de savoir pourquoi ce marchand avoit juré de se laver six-vingt fois après avoir mangé d'un ragoût à l'ail. La sultane contenta sa curiosité de cette sorte sur la fin de la nuit suivante :

CXLI^e NUIT.

LE pourvoyeur parlant au sultan de Casgar : » Le maître du logis, poursuivit-il, ne voulant pas dispenser le marchand de manger du ragoût à l'ail, commanda à ses gens de tenir prêts un bassin et de l'eau avec du kali, de la cendre de la même plante, et du savon, afin que le marchand se lavât autant de fois qu'il lui plairait. Après avoir donné cet ordre, il s'adressa au marchand : « Faites donc comme nous, lui dit-il, et mangez. Le kali, la cendre de la même plante, et le savon ne vous

manqueront pas. »

» Le marchand, comme en colère de la violence qu'on lui faisoit, avança la main, prit un morceau qu'il porta en tremblant à sa bouche, et le mangea avec une répugnance dont nous fûmes tous fort étonnés. Mais ce qui nous surprit davantage, nous remarquâmes qu'il n'avoit que quatre doigts et point de pouce ; et personne jusque-là ne s'en étoit encore aperçu, quoiqu'il eût déjà mangé d'autres mets. Le maître de la maison prit aussitôt la parole : « Vous n'avez point de pouce, lui dit-il ; par quel accident l'avez-vous perdu ? Il faut que ce soit à quelque occasion dont vous ferez plaisir à la compagnie de l'entretenir. » « Seigneur, répondit-il, ce n'est pas seulement à la main droite que je n'ai point de pouce, je n'en ai point non plus à la gauche. » En même temps il avança la main gauche, et nous fit voir que ce qu'il nous disoit étoit véritable. « Ce n'est pas tout encore, ajouta-t-il : le pouce me manque de même à l'un et à l'autre pied ; et vous pouvez m'en croire. Je suis estropié de cette manière par une aventure inouïe que je ne refuse pas de vous raconter, si vous voulez bien avoir la patience de l'entendre : elle ne vous causera pas moins d'étonnement qu'elle vous fera de pitié. Mais permettez-moi de me laver les mains auparavant. » À ces mots, il se leva de table ; et après s'être lavé les mains six-vingt fois, il revint prendre sa place, et nous fit le récit de son histoire en ces termes :

« Vous saurez, Seigneurs, que sous le règne du calife Haroun Alraschild, mon père vivoit à Bagdad où je suis né, et passoit pour un des plus riches marchands de la ville. Mais comme c'étoit un homme attaché à ses plaisirs, qui aimoit la débauche

et négligeoit le soin de ses affaires, au lieu de recueillir de grands biens à sa mort, j'eus besoin de toute l'économie imaginable pour acquitter les dettes qu'il avoit laissées. Je vins pourtant à bout de les payer toutes ; et par mes soins, ma petite fortune commença à prendre une face assez riante.

» Un matin que j'ouvris ma boutique, une dame montée sur une mule, accompagnée d'un eunuque, et suivie de deux esclaves, passa près de ma porte et s'arrêta. Elle mit pied à terre à l'aide de l'eunuque, qui lui prêta la main, et lui dit : « Madame, je vous l'avois bien dit, que vous veniez de trop bonne heure : vous voyez qu'il n'y a encore personne au bezestein ; si vous aviez voulu me croire, vous vous seriez épargné la peine que vous aurez d'attendre. » Elle regarda de toutes parts, et voyant en effet qu'il n'y avoit pas d'autres boutiques ouvertes que la mienne, elle s'en approcha en me saluant, et me pria de lui permettre qu'elle s'y reposât en attendant que les autres marchands arrivassent. Je répondis à son compliment comme je devois...

Scheherazade n'en seroit pas demeurée en cet endroit, si le jour qu'elle vit paroître, ne lui eût imposé silence. Le sultan des Indes, qui souhaitoit d'entendre la suite de cette histoire, attendit avec impatience la nuit suivante.

CXLII^e NUIT.

LA sultane ayant été réveillée par sa sœur Dinarzade, adressa la parole au sultan : « Sire, dit-elle, le marchand continua de cette sorte le récit qu'il avoit commencé : »

» La dame s'assit dans ma boutique, et remarquant qu'il n'y avoit personne que l'eunuque et moi dans tout le bezestein, elle se découvrit le visage pour prendre l'air. Je n'ai jamais rien vu de si beau : la voir et l'aimer passionnément, ce fut la même chose pour moi ; j'eus toujours les yeux attachés sur elle. Il me parut que mon attention ne lui étoit pas désagréable, car elle me donna tout le temps de la regarder à mon aise ; et elle ne se couvrit le visage que lorsque la crainte d'être aperçue, l'y obligea.

» Après qu'elle se fut remise dans le même état qu'auparavant, elle me dit qu'elle cherchoit plusieurs sortes d'étoffes des plus belles et des plus riches qu'elle me nomma, et elle me demanda si j'en avois. « Hélas, madame, lui répondis-je, je suis un jeune marchand qui ne fais que commencer à m'établir : je ne suis pas encore assez riche pour faire un si grand négoce, et c'est une mortification pour moi de n'avoir rien à vous présenter de ce qui vous a fait venir au bezestein ; mais pour vous épargner la peine d'aller de boutique en boutique, d'abord que les marchands seront venus, j'irai, si vous le trouvez bon, prendre chez eux tout ce que vous souhaitez ; ils m'en diront le prix au juste ; et sans aller plus loin, vous ferez ici vos emplettes. » Elle y consentit, et j'eus avec elle un entretien qui dura d'autant plus long-temps, que je lui faisois accroire que les marchands qui avoient les étoffes qu'elle demandoit, n'étoient pas encore arrivés.

» Je ne fus pas moins charmé de son esprit que je l'avois été

de la beauté de son visage; mais il fallut enfin me priver du plaisir de sa conversation ; je courus chercher les étoffes qu'elle desiroit ; et quand elle eut choisi celles qui lui plurent, nous en arrê tâmes le prix à cinq mille dragmes d'argent monnoyé. J'en fis un paquet que je donnai à l'eunuque, qui le mit sous son bras. Elle se leva ensuite, et partit après avoir pris congé de moi; je la conduisis des yeux jusqu'à la porte du bezestein, et je ne cessai de la regarder qu'elle ne fut remontée sur sa mule.

» La dame n'eut pas plutôt disparu, que je m'aperçus que l'amour m'avoit fait faire une grande faute. Il m'avoit tellement troublé l'esprit, que je n'avois pas pris garde qu'elle s'en alloit sans payer, et que je ne lui avois pas seulement demandé qui elle étoit, ni où elle demeuroit. Je fis réflexion pourtant que j'étois redevable d'une somme considérable à plusieurs marchands, qui n'auroient peut-être pas la patience d'attendre. J'allai m'excuser auprès d'eux le mieux qu'il me fut possible, en leur disant que je connoissois la dame. Enfin je revins chez moi aussi amoureux qu'embarrassé d'une si grosse dette...

Scheherazade, en cet endroit, vit paroître le jour, et cessa de parler. La nuit suivante, elle continua de cette manière:

CXLIII^e NUIT.

» J'AVOIS prié mes créanciers, poursuivit le marchand, de vouloir bien attendre huit jours pour recevoir leur paiement : la huitaine échue, ils ne manquèrent pas de me presser de les satisfaire. Je les suppliai de m'accorder le même délai ; ils y consentirent ; mais dès le lendemain, je vis arriver la dame montée sur sa mule, avec la même suite et à la même heure que la première fois. Elle vint droit à ma boutique. « Je vous ai fait un peu attendre, me dit-elle ; mais enfin je vous apporte l'argent des étoffes que je pris l'autre jour ; portez-le chez un changeur : qu'il voie s'il est de bon aloi, et si le compte y est. » L'eunuque, qui avoit l'argent, vint avec moi chez le changeur, et la somme se trouva juste et toute de bon argent. Je revins, et j'eus encore le bonheur d'entretenir la dame jusqu'à ce que toutes les boutiques du bezestein fussent ouvertes. Quoique nous ne parlâssions que de choses très-communes, elle leur donnoit néanmoins un tour qui les faisoit paroître nouvelles, et qui me fit voir que je ne m'étois pas trompé, quand, dès la première conversation, j'avois jugé qu'elle avoit beaucoup d'esprit.

» Lorsque les marchands furent arrivés, et qu'ils eurent ouvert leurs boutiques, je portai ce que je devois à ceux chez qui j'avois pris des étoffes à crédit, et je n'eus pas de peine à obtenir d'eux qu'ils m'en confiassent d'autres que la dame m'avoit demandées. J'en levai pour mille pièces d'or, et la dame emporta encore la marchandise sans la payer, sans me rien dire, ni sans se faire connoître. Ce qui m'étonnoit, c'est qu'elle ne hasardoit rien, et que je demeurois sans caution et sans certitude d'être dédommagé en cas que je ne la revisse plus. « Elle me paie une somme assez considérable, me disois-

je en moi-même ; mais elle me laisse redevable d'une autre qui l'est encore davantage. Seroit-ce une trompeuse, et seroit-il possible qu'elle m'eût leurré d'abord pour me mieux ruiner ? Les marchands ne la connoissent pas ; et c'est à moi qu'ils s'adresseront. » Mon amour ne fut pas assez puissant pour m'empêcher de faire là-dessus des réflexions chagrinantes. Mes alarmes augmentèrent même de jour en jour pendant un mois entier, qui s'écoula sans que je reçusse aucune nouvelle de la dame. Enfin, les marchands s'impatientèrent ; et pour les satisfaire, j'étois prêt à vendre tout ce que j'avois, lorsque je la vis revenir un matin dans le même équipage que les autres fois.

« Prenez votre trébuchet, me dit-elle, pour peser l'or que je vous apporte. » Ces paroles achevèrent de dissiper ma frayeur, et redoublèrent mon amour. Avant que de compter les pièces d'or, elle me fit plusieurs questions ; entr'autres, elle me demanda si j'étois marié. Je lui répondis que non, et que je ne l'avois jamais été. Alors, en donnant l'or à l'eunuque, elle lui dit : « Prêtez-nous votre entremise pour terminer notre affaire. » L'eunuque se mit à rire ; et m'ayant tiré à l'écart, me fit peser l'or. Pendant que je le pesois, l'eunuque me dit à l'oreille : « À vous voir, je connois parfaitement que vous aimez ma maîtresse, et je suis surpris que vous n'ayez pas la hardiesse de lui découvrir votre amour ; elle vous aime encore plus que vous ne l'aimez. Ne croyez pas qu'elle ait besoin de vos étoffes ; elle ne vient ici uniquement que parce que vous lui avez inspiré une passion violente : c'est à cause de cela qu'elle vous a demandé si vous étiez marié. Vous n'avez qu'à parler, il ne tiendra qu'à vous de l'épouser, si vous voulez. » « Il est vrai, lui répondis-je, que j'ai senti naître de l'amour

pour elle, dès le premier moment que je l'ai vue ; mais je n'osois aspirer au bonheur de lui plaire. Je suis tout à elle, et je ne manquerai pas de reconnoître le bon office que vous me rendez. »

» Enfin, j'achevai de peser les pièces d'or ; et pendant que je les remettois dans le sac, l'eunuque se tourna du côté de la dame, et lui dit que j'étois très-content : c'étoit le mot dont ils étoient convenus entr'eux. Aussitôt la dame, qui étoit assise, se leva, et partit en me disant qu'elle m'enverroit l'eunuque, et que je n'aurois qu'à faire ce qu'il me diroit de sa part.

» Je portai à chaque marchand l'argent qui lui étoit dû, et j'attendis impatiemment l'eunuque durant quelques jours. Il arriva enfin.

« Mais, Sire, dit Scheherazade au sultan des Indes, voilà le jour qui paroît. » À ces mots, elle garda le silence. Le lendemain, elle reprit ainsi le fil de son discours :

CXLIV^e NUIT.

» JE fis bien des amitiés à l'eunuque, dit le marchand de Bagdad, et je lui demandai des nouvelles de la santé de sa maîtresse. « Vous êtes, me répondit-il, l'amant du monde le plus heureux ; elle est malade d'amour. On ne peut avoir plus d'envie de vous voir qu'elle en a ; et si elle disposoit de ses actions, elle viendrait vous chercher, et passeroit volontiers

avec vous tous les momens de sa vie. » « À son air noble et à ses manières honnêtes, lui dis-je, j'ai jugé que c'étoit quelque dame de considération. » « Vous ne vous êtes pas trompé dans ce jugement, répliqua l'eunuque : elle est favorite de Zobéïde, épouse du calife, qui l'aime d'autant plus chèrement, qu'elle l'a élevée dès son enfance, et qu'elle se repose sur elle de toutes les emplettes qu'elle a à faire. Dans le dessein qu'elle a de se marier, elle a déclaré à l'épouse du Commandeur des croyans, qu'elle avoit jeté les jeux sur vous, et lui a demandé son consentement. Zobéïde lui a dit qu'elle y consentoit ; mais qu'elle vouloit vous voir auparavant, afin de juger si elle avoit fait un bon choix, et qu'en ce cas-là, elle feroit les frais de noces. C'est pourquoi, vous voyez que votre bonheur est certain. Si vous avez plu à la favorite, vous ne plairez pas moins à la maîtresse, qui ne cherche qu'à lui faire plaisir, et qui ne voudroit pas contraindre son inclination. Il ne s'agit donc plus que de venir au palais, et c'est pour cela que vous me voyez ici : c'est à vous de prendre votre résolution. » « Elle est toute prise, lui repartis-je, et je suis prêt à vous suivre partout où vous voudrez me conduire. » « Voilà qui est bien, reprit l'eunuque ; mais vous savez que les hommes n'entrent pas dans les appartemens des dames du palais, et qu'on ne peut vous y introduire qu'en prenant des mesures qui demandent un grand secret : la favorite en a pris de justes. De votre côté, faites tout ce qui dépendra de vous ; mais sur-tout soyez discret, car il y va de votre vie. »

» Je l'assurai que je ferois exactement tout ce qui me seroit ordonné. « Il faut donc, me dit-il, que ce soir, à l'entrée de la nuit, vous vous rendiez à la mosquée que Zobéïde, épouse du

calife, a fait bâtir sur le bord du Tigre, et que là vous attendiez qu'on vous vienne chercher. » Je consentis à tout ce qu'il voulut. J'attendis la fin du jour avec impatience ; et quand elle fut venue, je partis. J'assistai à la prière d'une heure et demie après le soleil couché, dans la mosquée, où je demeurai le dernier.

» Je vis bientôt aborder un bateau dont tous les rameurs étoient eunuques ; ils débarquèrent et apportèrent dans la mosquée plusieurs grands coffres, après quoi ils se retirèrent ; il n'en resta qu'un seul, que je reconnus pour celui qui avoit toujours accompagné la dame, et qui m'avoit parlé le matin. Je vis entrer aussi la dame ; j'allai au-devant d'elle, en lui témoignant que j'étois prêt à exécuter ses ordres. « Nous n'avons pas de temps à perdre, me dit-elle ; en disant cela, elle ouvrit un des coffres, et m'ordonna de me mettre dedans : c'est une chose, ajouta-t-elle, nécessaire pour votre sûreté et pour la mienne. Ne craignez rien, et laissez-moi disposer du reste. » J'en avois trop fait pour reculer ; je fis ce qu'elle desiroit, et aussitôt elle referma le coffre à la clef. Ensuite l'eunuque qui étoit dans sa confidence, appela les autres eunuques qui avoient apporté les coffres, et les fit tous reporter dans le bateau ; puis la dame et son eunuque s'étant rembarqués, on commença à ramer pour me mener à l'appartement de Zobéide.

» Pendant ce temps-là, je faisois de sérieuses réflexions ; et considérant le danger où j'étois, je me repentis de m'y être exposé. Je fis des vœux et des prières qui n'étoient guère de saison.

» Le bateau aborda devant la porte du palais du calife ; on déchargea les coffres, qui furent portés à l'appartement de

l'officier des eunuques qui garde la clef de celui des dames, et n'y laisse rien entrer sans l'avoir bien visité auparavant. Cet officier étoit couché ; il fallut l'éveiller et le faire lever.

« Mais, Sire, dit Scheherazade en cet endroit, je vois le jour qui commence à paroître. » Schahriar se leva pour aller tenir son conseil ; et dans la résolution d'entendre le lendemain la suite d'une histoire qu'il avoit écoutée jusque-là avec plaisir.

CXLV^e NUIT.

QUELQUES momens avant le jour, la sultane des Indes s'étant réveillée, poursuivit de celte manière l'histoire du marchand de Bagdad :

» L'officier des eunuques, continua-t-il, fâché de ce qu'on avoit interrompu son sommeil, querella fort la favorite de ce qu'elle revenoit si tard. « Vous n'en serez pas quitte à si bon marché que vous vous l'imaginez, lui dit-il : pas un de ces coffres ne passera que je ne l'aie fait ouvrir, et que je ne l'aie exactement visité. » En même temps, il commanda aux eunuques de les apporter devant lui l'un après l'autre, et de les ouvrir. Ils commencèrent par celui où j'étois enfermé ; ils le prirent et le portèrent. Alors je fus saisi d'une frayeur que je ne puis exprimer : je me crus au dernier moment de ma vie.

» La favorite qui avoit la clef, protesta qu'elle ne la donneroit pas, et ne souffriroit jamais qu'on ouvrît ce coffre-là.

« Vous savez bien, dit-elle, que je ne fais rien venir qui ne soit pour le service de Zobéide, votre miaîtresse et la mienne. Ce coffre particulièrement est rempli de marchandises précieuses, que des marchands nouvellement arrivés m'ont confiées. Il y a de plus un nombre de bouteilles d'eau de la fontaine de Zemzem^[2], envoyées de la Mecque : si quelqu'une venoit à se casser, les marchandises en seroient gâtées, et vous en répondriez ; la femme du Commandeur des croyans sauroit bien se venger de voire insolence. » Enfin elle parla avec tant de fermeté, que l'officier n'eut pas la hardiesse de s'opiniâtrer à vouloir faire la visite, ni du coffre où j'étois, ni des autres, « Passez donc, dit-il en colère, marchez. » On ouvrit l'appartement des dames, et l'on y porta tous les coffres.

» À peine y furent-ils, que j'entendis crier tout-à-coup : « Voilà le calife, voilà le calife. » Ces paroles augmentèrent ma frayeur à un point, que je ne sais comment je n'en mourus pas sur-le-champ : c'étoit effectivement le calife. « Qu'apportez-vous donc dans ces coffres, dit-il à la favorite ? » « Commandeur des croyans, répondit-elle, ce sont des étoffes nouvellement arrivées, que l'épouse de votre Majesté a souhaité qu'on lui montrât. » « Ouvrez, ouvrez, reprit le calife, je les veux voir aussi. » Elle voulut s'en excuser, en lui représentant que ces étoffes n'étoient propres que pour des dames, et que ce seroit ôter à son épouse le plaisir qu'elle se faisoit de les voir la première. « Ouvrez, vous dis-je, répliqua-t-il, je vous l'ordonne. » Elle lui remontra encore que sa Majesté, en l'obligeant à manquer à sa maîtresse, l'exposoit à sa colère. « Non, non, repartit-il, je vous promets qu'elle ne vous en fera aucun reproche. Ouvrez seulement, et ne me faites

pas attendre plus long-temps. »

» Il fallut obéir ; et je sentis alors de si vives alarmes, que j'en frémis encore toutes les fois que j'y pense. Le calife s'assit, et la favorite fit porter devant lui tous les coffres l'un après l'autre, et les ouvrit. Pour tirer les choses en longueur, elle lui faisoit remarquer toutes les beautés de chaque étoffe en particulier. Elle vouloit mettre sa patience à bout ; mais elle n'y réussit pas. Comme elle n'étoit pas moins intéressée que moi à ne pas ouvrir le coffre où j'étois, elle ne s'empressoit point à le faire apporter, et il ne restoit plus que celui-là à visiter : « Achévons, dit le calife, voyons encore ce qu'il y a dans ce coffre. » Je ne puis dire si j'étois vif ou mort en ce moment ; mais je ne croyois pas échapper à un si grand danger...

Scheherazade, à ces derniers mots, vit paroître le jour : elle interrompit sa narration ; mais sur la fin de la nuit suivante elle continua ainsi :

CXLVI^e NUIT.

» LORSQUE la favorite de Zobéide, poursuivit le marchand de Bagdad, vit que le calife vouloit absolument qu'elle ouvrît le coffre où j'étois : « Pour celui-ci, dit-elle, votre Majesté me fera, s'il lui plait, la grâce de me dispenser de lui faire voir ce qu'il y a dedans : ce sont des choses que je ne lui puis montrer

qu'en présence de son épouse. » « Voilà qui est bien, dit le calife, je suis content, faites emporter vos coffres. » Elle les fit enlever aussitôt et porter dans sa chambre, où je commençai à respirer.

» Dès que les eunuques qui les avoient apportés se furent retirés, elle ouvrit promptement celui où j'étois prisonnier. « Sortez, me dit-elle, en me montrant la porte d'un escalier qui conduisoit à une chambre au-dessus : montez, et allez m'attendre. » Elle n'eut pas fermé la porte sur moi, que le calife entra, et s'assit sur le coffre d'où je venois de sortir. Le motif de cette visite étoit un mouvement de curiosité qui ne me regardoit pas. Ce prince vouloit faire des questions sur ce qu'elle avoit vu ou entendu dans la ville. Ils s'entretinrent tous deux assez long-temps ; après quoi il la quitta enfin, et se retira dans son appartement.

» Lorsqu'elle se vit libre, elle me vint trouver dans la chambre où j'étois monté, et me fit bien des excuses de toutes les alarmes qu'elle m'avoit causées. « Ma peine, me dit-elle, n'a pas été moins grande que la vôtre ; vous n'en devez pas douter, puisque j'ai souffert pour l'amour de vous et pour moi qui courois le même péril. Une autre à ma place n'auroit peut-être pas eu le courage de se tirer si bien d'une occasion si délicate. Il ne falloit pas moins de hardiesse ni de présence d'esprit ; ou plutôt il falloit avoir tout l'amour que j'ai pour vous, pour sortir de cet embarras ; mais rassurez-vous, il n'y a plus rien à craindre. » Après nous être entretenus quelque temps avec beaucoup de tendresse : « Il est temps, me dit-elle, de vous reposer : couchez-vous. Je ne manquerai pas de vous présenter demain à Zobéide ma maîtresse, à quelque heure du

jour ; et c'est une chose facile, car le calife ne la voit que la nuit. » Rassuré par ces discours, je dormis assez tranquillement ; ou si mon sommeil fut quelquefois interrompu par des inquiétudes, ce furent des inquiétudes agréables, causées par l'espérance de posséder une dame qui avoit tant d'esprit et de beauté.

» Le lendemain, la favorite de Zobéide, avant que de me faire paroître devant sa maîtresse, m'instruisit de la manière dont je devois soutenir sa présence, me dit à-peu-près les questions que cette princesse me feroit, et me dicta les réponses que j'y devois faire. Après cela, elle me conduisit dans une salle où tout étoit d'une propreté, d'une richesse et d'une magnificence surprenante. Je n'y étois pas entré, que vingt dames esclaves, d'un âge déjà avancé, toutes vêtues d'habits riches et uniformes, sortirent du cabinet de Zobéide, et vinrent se ranger devant un trône en deux files égales, avec une grande modestie. Elles furent suivies de vingt autres dames toutes jeunes, et habillées de la même sorte que les premières, avec cette différence pourtant, que leurs habits avoient quelque chose de plus galant. Zobéide parut au milieu de celles-ci avec un air majestueux, et si chargée de pierreries et de toutes sortes de bijoux, qu'à peine pouvoit-elle marcher. Elle alla s'asseoir sur le trône. J'oubliois de vous dire que sa dame favorite l'accompagnoit, et qu'elle demeura debout à sa droite, pendant que les dames esclaves, un peu plus éloignées, étoient en foule des deux côtés du trône.

» D'abord que la femme du calife fut assise, les esclaves qui étoient entrées les premières, me firent signe d'approcher. Je m'avançai au milieu des deux rangs qu'elles formoient, et me

prosternai la tête contre le tapis qui étoit sous les pieds de la princesse. Elle m'ordonna de me relever, et me fit l'honneur de s'informer de mon nom, de ma famille et de l'état de ma fortune, à quoi je satisfis assez à son gré. Je m'en aperçus non-seulement à son air, elle me le fit même connoître par les choses qu'elle eut la bonté de me dire. « J'ai bien de la joie, me dit elle, que ma fille (c'est ainsi qu'elle appeloit sa dame favorite), car je la regarde comme telle, après le soin que j'ai pris de son éducation, ait fait un choix dont je suis contente ; je l'approuve et je consens que vous vous mariez tous deux. J'ordonnerai moi-même les apprêts de vos noces, mais auparavant, j'ai besoin de ma fille pour dix jours ; pendant ce temps-là, je parlerai au calife et obtiendrai son consentement, et vous demeurerez ici : on aura soin de vous... »

En achevant ces paroles, Scheherazade aperçut le jour et cessa de parler. Le lendemain, elle reprit la parole de cette manière :

CXLVII^e NUIT.

» JE demeurai donc dix jours dans l'appartement des dames du calife, continua le marchand de Bagdad. Durant tout ce temps-là, je fus privé du plaisir de voir la dame favorite ; mais on me traita si bien par son ordre, que j'eus sujet d'ailleurs d'être très-satisfait.

» Zobéide entretint le calife de la résolution qu'elle avoit prise de marier sa favorite ; et ce prince, en lui laissant la liberté de faire là-dessus ce qui lui plairoit, accorda une somme considérable à la favorite pour contribuer de sa part à son établissement. Les dix jours écoulés, Zobéide fit dresser le contrat de mariage qui lui fut apporté en bonne forme. Les préparatifs des noces se firent : on appela les musiciens, les danseurs et les danseuses, et il y eut pendant neuf jours de grandes réjouissances dans le palais. Le dixième jour étant destiné pour la dernière cérémonie du mariage, la dame favorite fut conduite au bain d'un côté, et moi d'un autre ; et sur le soir m'étant mis à table, on me servit toutes sortes de mets et de ragoûts : entr'autres, un ragoût à l'ail, comme celui dont on vient de me forcer de manger. Je le trouvai si bon, que je ne touchai presque point aux autres mets. Mais, pour mon malheur, m'étant levé de table, je me contentai de m'essuyer les mains au lieu de les bien laver ; et c'étoit une négligence qui ne m'étoit jamais arrivée jusqu'alors.

» Comme il étoit nuit, on suppléa à la clarté du jour par une grande illumination dans l'appartement des dames. Les instrumens se firent entendre, on dansa, on fit mille jeux : tout le palais retentissoit de cris de joie. On nous introduisit, ma femme et moi, dans une grande salle, où l'on nous fit asseoir sur deux trônes. Les femmes qui la servoient, lui firent changer plusieurs fois d'habits, et lui peignirent le visage de différentes manières, selon la coutume pratiquée au jour des noces ; et chaque fois qu'on lui changeoit d'habillement, on me la faisoit voir.

« Enfin toutes ces cérémonies finirent, et l'on nous conduisit

dans la chambre nuptiale. D'abord qu'on nous y eut laissés seuls, je m'approchai de mon épouse pour l'embrasser ; mais au lieu de répondre à mes transports, elle me repoussa fortement, et se mit à faire des cris épouvantables qui attirèrent bientôt dans la chambre toutes les dames de l'appartement, qui voulurent savoir le sujet de ses cris. Pour moi, saisi d'un long étonnement, j'étois demeuré immobile, sans avoir eu seulement la force de lui en demander la cause. « Notre chère sœur, lui dirent-elles, que vous est-il donc arrivé depuis le peu de temps que nous vous avons quittée ? Apprenez-le-nous, afin que nous vous secourions. » « Ôtez, s'écria-t-elle, ôtez-moi de devant les yeux ce vilain homme que voilà. » « Hé, madame, lui dis-je, en quoi puis-je avoir eu le malheur de mériter votre colère ? » « Vous êtes un vilain, me répondit-elle en furie, vous avez mangé de l'ail, et vous ne vous êtes pas lavé les mains ! Croyez-vous que je veuille souffrir qu'un homme si mal-propre s'approche de moi pour m'empester ? Couchez-le par terre, ajouta-t-elle en s'adressant aux dames, et qu'on m'apporte un nerf de bœuf. » Elles me renversèrent aussitôt, et tandis que les unes me tenoient par les bras et les autres par les pieds, ma femme, qui avoit été servie en diligence, me frappa impitoyablement jusqu'à ce que les forces lui manquèrent. Alors elle dit aux dames : « Prenez-le : qu'on l'envoie au lieutenant de police, et qu'on lui fasse couper la main dont il a mangé du ragoût à l'ail. » « À ces paroles, je m'écriai : « Grand Dieu, je suis rompu et brisé de coups, et pour surcroît d'affliction, on me condamne encore à avoir la main coupée ! Et pourquoi ? Pour avoir mangé d'un ragoût à l'ail, et pour avoir oublié de me laver les mains ! Quelle colère pour un si petit sujet ! Peste soit du ragoût à l'ail ! Maudit soit le cuisinier

qui l'a apprêté, et celui qui l'a servi ! »

La sultane Scheherazade remarquant qu'il étoit jour, s'arrêta en cet endroit. Schahriar se leva en riant de toute sa force de la colère de la dame favorite, et fort curieux d'apprendre le dénouement de cette histoire.

CXLVIII^e NUIT.

LE lendemain, Scheherazade, réveillée avant le jour, reprit ainsi le fil de son discours de la nuit précédente :

» Toutes les dames, dit le marchand de Bagdad, qui m'avoient vu recevoir mille coups de nerf de bœuf, eurent pitié de moi, lorsqu'elles entendirent parler de me faire couper la main. « Notre chère sœur et notre bonne dame, dirent-elles à la favorite, vous poussez trop loin votre ressentiment. C'est un homme, à la vérité, qui ne sait pas vivre, qui ignore votre rang et les égards que vous méritez ; mais nous vous supplions de ne pas prendre garde à la faute qu'il a commise, et de la lui pardonner. « « Je ne suis pas satisfaite, reprit-elle, je veux qu'il apprenne à vivre, et qu'il porte des marques si sensibles de sa mal-propreté, qu'il ne s'avisera de sa vie de manger d'un ragoût à l'ail sans se souvenir ensuite de se laver les mains. « Elles ne se rebutèrent pas de son refus ; elles se jetèrent à ses pieds, et lui baisant la main : « Notre bonne dame, lui dirent-elles, au nom de Dieu, modérez votre colère, et accordez-nous

la grâce que nous vous demandons. « Elle ne leur répondit rien, mais elle se leva ; et après m avoir dit mille injures, elle sortit de la chambre. Toutes les dames la suivirent, et me laissèrent seul dans une affliction inconcevable.

» Je demeurai dix jours sans avoir personne qu'une vieille esclave qui venoit m'apporter à manger. Je lui demandai des nouvelles de la dame favorite. « Elle est malade, me dit la vieille esclave, de l'odeur empoisonnée que vous lui avez fait respirer. Pourquoi aussi n'avez-vous pas eu soin de vous laver les mains après avoir mangé de ce maudit ragoût à l'ail ? » « Est-il possible, dis-je alors en moi-même, que la délicatesse de ces dames soit si grande, et qu'elles soient si vindicatives pour une faute si légère ? » J'aimois cependant ma femme, malgré sa cruauté, et je ne laissai pas de la plaindre.

» Un jour l'esclave me dit : « Votre épouse est guérie, elle est allée au bain, et elle m'a dit qu'elle vous viendrait voir demain. Ainsi, avez encore patience, et tâchez de vous accommoder à son humeur. C'est d'ailleurs une personne très-sage, très-raisonnable et très-chérie de toutes les dames qui sont auprès de Zobéide, notre respectable maîtresse. »

» Véritablement ma femme vint le lendemain, et me dit d'abord : « Il faut que je sois bien bonne de venir vous revoir après l'offense que vous m'avez faite. Mais je ne puis me résoudre à me réconcilier avec vous, que je ne vous aie puni comme vous le méritez, pour ne vous être pas lavé les mains après avoir mangé d'un ragoût à l'ail. » En achevant ces mots, elle appela des dames, qui me couchèrent par terre par son ordre ; et après qu'elles m'eurent lié, elle prit un rasoir, et eut la barbarie de me couper elle-même les quatre pouces. Une des

dames appliqua d'une certaine racine pour arrêter le sang ; mais cela n'empêcha pas que je ne m'évanouisse par la quantité que j'en avois perdu, et par le mal que j'avois souffert.

» Je revins de mon évanouissement, et l'on me donna du vin à boire pour me faire reprendre des forces. « Ah, madame, dis-je alors à mon épouse, si jamais il m'arrive de manger d'un ragoût à l'ail, je vous jure qu'au lieu d'une fois, je me laverai les mains six-vingts fois avec du kali, de la cendre de la même plante, et du savon ! » « Hé bien, dit ma femme, à cette condition, je veux bien oublier le passé, et vivre avec vous comme avec mon mari. »

» Voilà, Seigneur, ajouta le marchand de Bagdad en s'adressant à la compagnie, la raison pourquoi vous avez vu que j'ai refusé de manger du ragoût à l'ail qui étoit devant moi... »

Le jour qui commençoit à paroître, ne permit pas à Scheherazade d'en dire davantage cette nuit ; mais le lendemain, elle reprit la parole dans ces termes :

en cet endroit, parce qu'il étoit jour.

La nuit suivante, elle reprit ainsi son discours :

FIN DU TOME SECOND.

1. [↑](#) Plante qui croît au bord de la mer, qu'on recueille, et qu'on brûle verte. Ses cendres sont ce qu'on nomme la Soude. On appelle aussi cette plante Soude.
2. [↑](#) Cette fontaine est à la Mecque ; et, selon les Mahométans, c'est la source

que Dieu fit paroître en faveur d'Agar, après qu'Abraham eut été obligé de la chasser. On boit de son eau par dévotion, et l'on en envoie, en présent, aux princes et aux princesses.

LES
MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES.

CL^e NUIT.

SIRE, dit Scheherazade, le médecin juif voyant le sultan de Casgar disposé à l'entendre, prit ainsi la parole :

HISTOIRE
RACONTÉE PAR LE MÉDECIN JUIF.

« SIRE, pendant que j'étudiois en médecine à Damas, et que je commençois à y exercer ce bel art avec quelque réputation, un esclave me vint chercher pour aller voir un malade chez le gouverneur de la ville. Je m'y rendis, et l'on m'introduisit dans une chambre où je trouvai un jeune homme très-bien fait, fort abattu du mal qu'il souffroit. Je le saluai en m'asseyant près de lui ; il ne répondit point à mon compliment, mais il me fit

signe des yeux pour me marquer qu'il m'entendoit, et qu'il me remercioit. « Seigneur, lui dis-je, je vous prie de me donner la main, que je vous tâte le pouls. » Au lieu de tendre la main droite, il me présenta la gauche, de quoi je fus extrêmement surpris. « Voilà, dis-je en moi-même, une grande ignorance, de ne savoir pas que l'on présente la main droite à un médecin, et non pas la gauche. » Je ne laissai pas de lui tâter le pouls ; et après avoir écrit une ordonnance, je me retirai.

» Je continuai mes visites pendant neuf jours ; et toutes les fois que je lui voulus tâter le pouls, il me tendit la main gauche. Le dixième jour, il me parut se bien porter, et je lui dis qu'il n'avoit plus besoin que d'aller au bain. Le gouverneur de Damas qui étoit présent, pour me marquer combien il étoit content de moi, me fit revêtir en sa présence d'une robe très-riche, en me disant qu'il me faisoit médecin de l'hôpital de la ville, et médecin ordinaire de sa maison, où je pouvois aller librement manger à sa table quand il me plairoit.

» Le jeune homme me fit aussi de grandes amitiés, et me pria de l'accompagner au bain. Nous y entrâmes ; et quand ses gens l'eurent déshabillé, je vis que la main droite lui manquoit. Je remarquai même qu'il n'y avoit pas long-temps qu'on la lui avoit coupée : c'étoit aussi la cause de sa maladie que l'on m'avoit cachée ; et tandis qu'on y appliquoit des médicamens propres à le guérir promptement, on m'avoit appelé pour empêcher que la fièvre qui l'avoit pris, n'eût de mauvaises suites. Je fus assez surpris et fort affligé de le voir en cet état ; il le remarqua bien sur mon visage. « Médecin, me dit-il, ne vous étonnez pas de me voir la main coupée ; je vous en dirai quelque jour le sujet, et vous entendrez une histoire des plus

surprenantes. »

» Après que nous fûmes sortis du bain, nous nous mimes à table, nous nous entretînmes ensuite, et il me demanda s'il pouvoit, sans altérer sa santé, s'aller promener hors de la ville, au jardin du gouverneur. Je lui répondis que non-seulement il le pouvoit, mais qu'il lui étoit même très-salutaire de prendre l'air. « Si cela est, répliqua-t-il, et que vous vouliez bien me tenir compagnie, je vous conterai là mon histoire. » Je repartis que j'étois tout à lui le reste de la journée. Aussitôt il commanda à ses gens d'apporter de quoi faire la collation ; puis nous parûmes et nous nous rendîmes au jardin du gouverneur. Nous y fîmes deux ou trois tours de promenade ; et après nous être assis sur un tapis que ses gens étendirent sous un arbre qui faisoit un bel ombrage, le jeune homme me fit de cette sorte le récit de son histoire :

« Je suis né à Moussoul, et ma famille est une des plus considérables de la ville. Mon père étoit l'aîné de dix enfans que mon aïeul laissa en mourant, tous en vie et mariés. Mais de ce grand nombre de frères, mon père fut le seul qui eut des enfans, encore n'eut-il que moi. Il prit un très-grand soin de mon éducation, et me fit apprendre tout ce qu'un enfant de ma condition ne devoit pas ignorer...

« Mais, Sire, dit Scheherazade en s'arrêtant en cet endroit, l'aurore qui paroît, m'impose silence. » À ces mots, elle se tut, et le sultan se leva.

CLII^e NUIT.

LE lendemain, Scheherazade reprit la suite de son discours de la nuit précédente. Le médecin juif, dit-elle, continuant de parler au sultan de Gasgar :

» Le jeune homme de Moussoul, ajouta-t-il, poursuivit ainsi son histoire :

» J'étois déjà grand, et je commençois à fréquenter le monde, lorsqu'un vendredi je me trouvai à la prière de midi avec mon père et mes oncles, dans la grande mosquée de Moussoul. Après la prière, tout le monde se retira, hors mon père et mes oncles, qui s'assirent sur le tapis qui régnoit par toute la mosquée. Je m'assis aussi avec eux ; et s'entretenant de plusieurs choses, la conversation tomba insensiblement sur les voyages. Ils vantèrent les beautés et les singularités de quelques royaumes et de leurs villes principales ; mais un de mes oncles dit, que si l'on en vouloit croire le rapport uniforme d'une infinité de voyageurs, il n'y avoit pas au monde un plus beau pays que l'Égypte, et un plus beau fleuve que le Nil ; et ce qu'il en raconta, m'en donna une si grande idée, que dès ce moment je conçus le désir d'y voyager. Ce que mes autres oncles purent dire pour donner la préférence à Bagdad et au Tigre, en appelant Bagdad le véritable séjour de la religion musulmane et la métropole de toutes les villes de la terre, ne fit pas la même impression sur moi. Mon père appuya le sentiment de celui de ses frères qui avoit parlé en faveur de l'Égypte, ce qui me causa beaucoup de joie. « Quoi qu'on en veuille dire, s'écria-t-il, qui n'a pas vu l'Égypte, n'a pas vu ce

qu'il y a de plus singulier au monde. La terre y est toute d'or, c'est-à-dire, si fertile, qu'elle enrichit ses habitans. Toutes les femmes y charment, ou par leur beauté, ou par leurs manières agréables. Si vous me parlez du Nil, y a-t-il un fleuve plus admirable ? Quelle eau fut jamais plus légère et plus délicieuse ? Le limon même qu'il entraîne avec lui dans son débordement, n'engraisse-t-il pas les campagnes, qui produisent sans travail mille fois plus que les autres terres avec toute la peine que l'on prend à les cultiver ? Écoutez ce qu'un poète, obligé d'abandonner l'Égypte, disoit aux Égyptiens :

« Votre Nil vous comble tous les jours de biens ; c'est pour vous uniquement qu'il vient de si loin. Hélas, en m'éloignant de vous, mes larmes vont couler aussi abondamment que ses eaux ! Vous allez continuer de jouir de ses douceurs, tandis que je suis condamné à m'en priver malgré moi. »

« Si vous regardez, ajouta mon père, du côté de l'isle que forment les deux branches du Nil les plus grandes, quelle variété de verdure, quel émail de toutes sortes de fleurs, quelle quantité prodigieuse de villes, de bourgades, de canaux et de mille autres objets agréables ! Si vous tournez les yeux de l'autre côté en remontant vers l'Éthiopie, combien d'autres sujets d'admiration ! Je ne puis mieux comparer la verdure de tant de campagnes arrosées par les différens canaux du Nil, qu'à des émeraudes brillantes enchâssées dans de l'argent. N'est-ce pas la ville de l'univers la plus vaste, la plus peuplée et la plus riche, que le grand Caire ? Que d'édifices magnifiques, tant publics que particuliers ! Si vous allez

jusqu'aux Pyramides, vous serez saisis d'étonnement ; vous demeurerez immobiles à l'aspect de ces masses de pierres d'une grosseur énorme qui s'élèvent jusqu'aux cieux ! Vous serez obligés d'avouer qu'il faut que les Pharaons qui ont employé à les construire tant de richesses et tant d'hommes, aient surpassé tous les monarques qui sont venus après eux, non-seulement en Égypte, mais sur la terre même, en magnificence et en invention, pour avoir laissé des monumens si dignes de leur mémoire. Ces monumens si anciens, que les savans ne sauroient convenir entr'eux du temps qu'on les a élevés, subsistent encore aujourd'hui et dureront autant que les siècles. Je passe sous silence les villes maritimes du royaume d'Égypte, comme Damiette, Rosette, Alexandrie, où je ne sais combien de nations vont chercher mille sortes de grains et de toiles, et mille autres choses pour la commodité et les délices des hommes. Je vous en parle avec connoissance : j'y ai passé quelques années de ma jeunesse, que je compterai tant que je vivrai pour les plus agréables de toute ma vie. »

Scheherazade parloit ainsi lorsque la lumière du jour qui commençait à naître, vint frapper ses yeux : elle demeura aussitôt dans le silence ; mais sur la fin de la nuit suivante, elle reprit le fil de son discours de cette sorte :

CLII^e NUIT.

» MES oncles n'eurent rien à répliquer à mon père, poursuivit

le jeune homme de Moussoul, et demeurèrent d'accord de tout ce qu'il venoit de dire du Nil, du Caire et de tout le royaume d'Égypte. Pour moi, j'en eus l'imagination si remplie, que je n'en dormis pas de la nuit. Peu de temps après, mes oncles firent bien connoître eux-mêmes combien ils avoient été frappés du discours de mon père. Ils lui proposèrent de faire tous ensemble le voyage d'Égypte : il accepta la proposition ; et comme ils étoient de riches marchands, ils résolurent de porter avec eux des marchandises qu'ils y pussent débiter. J'appris qu'ils faisoient les préparatifs de leur départ : j'allai trouver mon père ; je le suppliai, les larmes aux yeux, de me permettre de l'accompagner et de m'accorder un fonds de marchandises pour en faire le débit moi-même. « Vous êtes encore trop jeune, me dit-il, pour entreprendre le voyage d'Égypte : la fatigue en est trop grande ; et de plus, je suis persuadé que vous vous y perdriez. » Ces paroles ne m'ôtèrent pas l'envie de voyager ; j'employai le crédit de mes oncles auprès de mon père : ils obtinrent enfin que j'irois seulement jusqu'à Damas, où ils me laisseroient pendant qu'ils continueroient leur voyage jusqu'en Égypte. « La ville de Damas, dit mon père, a aussi ses beautés, et il faut qu'il se contente de la permission que je lui donne d'aller jusque-là. » Quelque désir que j'eusse de voir l'Égypte, après ce que je lui en avois oui dire, il étoit mon père, je me soumis à sa volonté.

» Je partis donc de Moussoul avec mes oncles et lui. Nous traversâmes la Mésopotanaie ; nous passâmes l'Euphrate ; nous arrivâmes à Alep, où nous séjournâmes peu de jours ; et de là nous nous rendîmes à Damas, dont l'abord me surprit très-agréablement. Nous logeâmes tous dans un même khan. Je vis

une ville grande, peuplée, remplie de beau monde et très-bien fortifiée. Nous employâmes quelques jours à nous promener dans tous ces jardins délicieux qui sont aux environs, comme nous le pouvons voir d'ici ; et nous convînmes que l'on avoit raison de dire, que Damas étoit au milieu d'un paradis. Mes oncles enfin songèrent à continuer leur route ; ils prirent soin auparavant de vendre mes marchandises ; ce qu'ils firent si avantageusement pour moi, que j'y gagnai cinq cent pour cent, Cette vente produisit une somme considérable, dont je fus ravi de me voir possesseur.

» Mon père et mes oncles me laissèrent donc à Damas, et poursuivirent leur voyage. Après leur départ, j'eus une grande attention à ne pas dépenser mon argent inutilement. Je louai néanmoins une maison magnifique : elle étoit toute de marbre, ornée de peintures à feuillages d'or et d'azur ; elle avoit un jardin où l'on voyoit de très-beaux jets d'eau. Je la meublai, non pas à la vérité aussi richement que la magnificence du lieu le demandoit, mais du moins assez proprement pour un jeune homme de ma condition. Elle avoit autrefois appartenu à un des principaux seigneurs de la ville, nommé Modoun Abdalraham, et elle appartenoit alors à un riche marchand joaillier, à qui je n'en payois que deux scherifs^[1] par mois. J'avois un assez grand nombre de domestiques ; je vivois honorablement, je donnois quelquefois à manger aux gens avec qui j'avois fait connoissance, et quelquefois j'allois manger chez eux : c'est ainsi que je passois le temps à Damas en attendant le retour de mon père. Aucune passion ne troublait mon repos ; et le commerce des honnêtes gens faisoit mon unique occupation.

» Un jour que j'étois assis à la porte de ma maison, et que je prenois le frais, une dame fort proprement habillée, et qui paroissoit fort bien faite, vint à moi, et me demanda si je ne vendois pas des étoffes ? En disant cela, elle entra dans le logis...

En cet endroit, Scheherazade voyant qu'il étoit jour, se tut ; et la nuit suivante, elle reprit la parole dans ces termes :

CLIII^e NUIT.

» QUAND je vis, dit le jeune homme de Moussoul, que la dame étoit entrée dans ma maison, je me levai, je fermai la porte, et je la fis entrer dans une salle où je la priai de s'asseoir. « Madame, lui dis-je, j'ai eu des étoffes qui étoient dignes de vous être montrées ; mais je n'en ai plus présentement, et j'en suis très-fâché. » Elle ôta le voile qui lui couvroit le visage, et fit briller à mes yeux une beauté dont la vue me fit sentir des mouvemens que je n'avois point encore sentis. « Je n'ai pas besoin d'étoffes, me répondit-elle, je viens seulement pour vous voir et passer la soirée avec vous, si vous l'avez pour agréable : je ne vous demande qu'une légère collation. »

» Ravi d'une si bonne fortune, je donnai ordre à mes gens de nous apporter plusieurs sortes de fruits et des bouteilles de vin. Nous fûmes servis promptement, nous mangeâmes, nous bûmes, nous nous réjouîmes jusqu'à minuit ; enfin, je n'avois

point encore passé de nuit si agréablement que je passai celle-là. Le lendemain matin, je voulus mettre dix sherifs dans la main de la dame ; mais elle la retira brusquement. « Je ne suis pas venue vous voir dans un esprit d'intérêt, et vous me faites une injure. Bien loin de recevoir de l'argent de vous, je veux que vous en receviez de moi, autrement je ne vous reverrai plus. » En même temps elle tira dix scherifs de sa bourse, et me força de les prendre. « Attendez-moi dans trois jours, me dit-elle, après le coucher du soleil. » À ces mots, elle prit congé de moi ; et je sentis qu'en partant, elle emportoit mon cœur avec elle.

» Au bout de trois jours, elle ne manqua pas de venir à l'heure marquée, et je ne manquai pas de la recevoir avec toute la joie d'un homme qui l'attendoit impatiemment. Nous passâmes la soirée et la nuit comme la première fois ; et le lendemain en me quittant, elle promit de me revenir voir encore dans trois jours ; mais elle ne voulut point partir que je n'eusse reçu dix nouveaux scherifs.

« Étant revenue pour la troisième fois, et lorsque le vin nous eut échauffés tous deux, elle me dit : « Mon cher cœur, que pensez-vous de moi, ne suis-je pas belle et amusante ? » « Madame, lui répondis-je, cette question, ce me semble, est assez inutile : toutes les marques d'amour que je vous donne, doivent vous persuader que je vous aime. Je suis charmé de vous voir et de vous posséder ! Vous êtes ma reine, ma sultane ! Vous faites tout le bonheur de ma vie ! » « Ah, je suis assurée, me dit-elle, que vous cesseriez de tenir ce langage, si vous aviez vu une dame de mes amies qui est plus jeune et plus belle que moi ! Elle a l'humeur si enjouée, qu'elle feroit rire

les gens les plus mélancoliques. Il faut que je vous l'amène ici. Je lui ai parlé de vous ; et sur ce que je lui en ai dit, elle meurt d'envie de vous voir. Elle m'a priée de lui procurer ce plaisir ; mais je n'ai pas osé la satisfaire sans vous en avoir parlé auparavant. » « Madame, repris-je, vous ferez ce qu'il vous plaira ; mais quelque chose que vous me puissiez dire de votre amie, je défie tous ses attraits de vous ravir mon cœur, qui est si fortement attaché à vous, que rien n'est capable de l'en détacher. » « Prenez-j bien garde, répliqua-t-elle ; je vous avertis que je vais mettre votre amour à une étrange épreuve. »

» Nous en demeurâmes là, et le lendemain en me quittant, au lieu de dix scherifs, elle m'en donna quinze que je fus obligé d'accepter. « Souvenez-vous, me dit-elle, que vous aurez dans deux jours une nouvelle hôtesse, songez à la bien recevoir ; nous viendrons à l'heure accoutumée, après le coucher du soleil. » Je fis orner la salle, et préparer une belle collation pour le jour qu'elles devoient venir...

Scheherazade s'interrompit en cet endroit, parce qu'elle remarqua qu'il étoit jour. La nuit suivante elle reprit la parole dans ces termes :

CLIV^e NUIT.

SIRE, le jeune homme de Moussoul continuant de raconter son histoire au médecin juif :

» J'attendis, dit-il, les deux dames avec impatience, et elles arrivèrent enfin à l'entrée de la nuit. Elles se dévoilèrent l'une et l'autre ; et si j'avois été surpris de la beauté de la première, j'eus sujet de l'être bien davantage lorsque je vis son amie. Elle avoit des traits réguliers, un visage parfait, un teint vif, et des yeux si brillans, que j'en pouvois à peine soutenir l'éclat. Je la remerciai de l'honneur qu'elle me faisoit, et la suppliai de m'excuser si je ne la recevois pas comme elle le méritoit. « Laissons-là les complimens, me dit-elle, ce seroit à moi à vous en faire sur ce que vous avez permis que mon amie m'amênât ici ; mais puisque vous voulez bien me souffrir, quittons les cérémonies, et ne songeons qu'à nous réjouir. »

» Comme j'avois donné ordre qu'on nous servît la collation d'abord que les dames seroient arrivées, nous nous mîmes bientôt à table. J'étois vis-à-vis de la nouvelle venue, qui ne cessoit de me regarder en souriant. Je ne pus résister à ses regards vainqueurs, et elle se rendit maîtresse de mon cœur sans que je pusse m'en défendre. Mais elle prit aussi de l'amour en m'en inspirant ; et loin de se contraindre, elle me dit des choses assez vives.

» L'autre dame, qui nous observoit, n'en fit d'abord que rire. « Je vous l'avois bien dit, s'écria-t-elle en m'adressant la parole, que vous trouveriez mon amie charmante, et je m'aperçois que vous avez déjà violé Je serment que vous m'avez fait de m'être fidèle. » « Madame, lui répondis-je en riant aussi comme elle, vous auriez sujet de vous plaindre de moi si je manquois de civilité pour une dame que vous m'avez amenée et que vous chérissez ; vous pourriez me reprocher l'une et l'autre que je ne saurois pas faire les honneurs de ma

maison. »

» Nous continuâmes de boire ; mais à mesure que le vin nous échauffoit, la nouvelle dame et moi nous nous agacions avec si peu de retenue, que son amie en conçut une jalousie violente dont elle nous donna bientôt une marque bien funeste. Elle se leva, et sortit en nous disant qu'elle alloit revenir ; mais peu de momens après, la dame qui étoit restée avec moi, changea de visage ; il lui prit de grandes convulsions ; et enfin elle rendit l'ame entre mes bras, tandis que j'appelois du monde pour m'aider à la secourir. Je sors aussitôt, je demande l'autre dame ; mes gens me dirent qu'elle avoit ouvert la porte de la rue, et qu'elle s'en étoit allée. Je soupçonnai alors, et rien n'étoit plus véritable, que c'étoit elle qui avoit causé la mort de son amie. Effectivement, elle avoit eu l'adresse et la malice de mettre d'un poison très-violent dans la dernière tasse qu'elle lui avoit présentée elle-même.

» Je fus vivement affligé de cet accident. « Que ferai-je, dis-je alors en moi-même ? Que vais-je devenir ? » Comme je crus qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, je fis lever par mes gens, à la clarté de la lune et sans bruit, une des grandes pièces de marbre dont la cour de ma maison étoit pavée, et fis creuser en diligence une fosse où ils enterrèrent le corps de la jeune dame. Après qu'on eut remis la pièce de marbre, je pris un habit de voyage avec tout ce que j'avois d'argent, et je fermai tout, jusqu'à la porte de ma maison, que je scellai et cachetai de mon sceau. J'allai trouver le marchand joaillier qui en étoit le propriétaire ; je lui payai ce que je lui devois de loyer, avec une année d'avance ; et lui donnant la clef, je le priai de me la garder : « Une affaire pressante, lui dis-je, m'oblige à

m'absenter pour quelque temps ; il faut que j'aie trouvé mes oncles au Caire. » Enfin je pris congé de lui ; et dans le moment, je montai à cheval, et partis avec mes gens qui m'attendoient...

Le jour qui commençoit à paroître, imposa silence à Scheherazade en cet endroit. La nuit suivante, elle reprit son discours de cette sorte :

CLV^e NUIT.

» MON voyage fut heureux, poursuivit le jeune homme de Moussoul ; j'arrivai au Caire sans avoir fait aucune mauvaise rencontre. J'y trouvai mes oncles, qui furent fort étonnés de me voir. Je leur dis pour excuse, que je m'étois ennuyé de les attendre, et que ne recevant d'eux aucunes nouvelles, mon inquiétude m'avoit fait entreprendre ce voyage. Ils me reçurent fort bien, et promirent de faire en sorte que mon père ne me sût pas mauvais gré d'avoir quitté Damas sans sa permission. Je logeai avec eux dans le même khan, et vis tout ce qu'il y avoit de beau à voir au Caire.

« Comme ils avoient achevé de vendre leurs marchandises, ils parloient de s'en retourner à Moussoul, et ils commençoient déjà à faire les préparatifs de leur départ ; mais n'ayant pas vu tout ce que j'avois envie de voir en Égypte, je quittai mes oncles, et allai me loger dans un quartier fort éloigné de leur

khan, et je ne parus point qu'ils ne fussent parti. Ils me cherchèrent long-temps par toute la ville ; mais ne me trouvant point, ils jugèrent que le remords d'être venu en Égypte contre la volonté de mon père, m'avoit obligé de retourner à Damas sans leur en rien dire, et ils partirent dans l'espérance de m'y rencontrer, et de me prendre en passant.

» Je restai donc au Caire après leur départ, et j'y demeurai trois ans pour satisfaire pleinement la curiosité que j'avois de voir toutes les merveilles de l'Égypte. Pendant ce temps-là, j'eus soin d'envoyer de l'argent au marchand joaillier, en lui mandant de me conserver sa maison ; car j'avois dessein de retourner à Damas, et de m'y arrêter encore quelques années. Il ne m'arriva point d'aventure au Caire qui mérite de vous être racontée ; mais vous allez, sans doute, être fort surpris de celle que j'éprouvai quand je fus de retour à Damas.

» En arrivant en cette ville, j'allai descendre chez le marchand joaillier, qui me reçut avec joie, et qui voulut m'accompagner lui-même jusque dans ma maison, pour me faire voir que personne n'y étoit entré pendant mon absence. En effet, le sceau étoit encore en son entier sur la serrure. J'entrai, et trouvai toutes choses dans le même état où je les avois laissées.

» En nettoyant et en balayant la salle où j'avois mangé avec les dames, un de mes gens trouva un collier d'or en forme de chaîne, où il y avoit d'espace en espace dix perles très-grosses et très-parfaites ; il me l'apporta, et je le reconnus pour celui que j'avois vu au col de la jeune dame qui avoit été empoisonnée. Je compris qu'il s'étoit détaché, et qu'il étoit tombé sans que je m'en fusse aperçu. Je ne pus le regarder sans

verser des larmes, en me souvenant d'une personne si aimable, et que j'avois vue mourir d'une manière si funeste. Je l'enveloppai et le mis précieusement dans mon sein.

» Je passai quelques jours à me remettre de la fatigue de mon voyage ; après quoi, je commençai à voir les gens avec qui j'avois fait autrefois connoissance. Je m'abandonnai à toutes sortes de plaisirs, et insensiblement je dépensai tout mon argent. Dans cette situation, au lieu de vendre mes meubles, je résolus de me défaire du collier ; mais je me connoissois si peu en perles, que je m'y pris fort mal, comme vous l'allez entendre.

» Je me rendis au bezestein, où tirant à part un crieur, et lui montrant le collier, je lui dis que je le voulois vendre, et que je le priois de le faire voir aux principaux joailliers. Le crieur fut surpris de voir ce bijou. « Ah, la belle chose, s'écria-t-il, après l'avoir regardé long-temps avec admiration ! Jamais nos marchands n'ont rien vu de si riche ! Je vais leur faire un grand plaisir ; et vous ne devez pas douter qu'ils ne le mettent à un haut prix à l'envi l'un de l'autre. » Il me mena à une boutique, et il se trouva que c'étoit celle du propriétaire de ma maison. « Attendez-moi ici, me dit le crieur, je reviendrai bientôt vous apporter la réponse. »

« Tandis qu'avec beaucoup de secret il alla de marchand en marchand montrer le collier, je m'assis près du joaillier, qui fut bien aise de me voir, et nous commençâmes à nous entretenir de choses indifférentes. Le crieur revint ; et me prenant en particulier, au lieu de me dire qu'on estimoit le collier pour le moins deux mille scherifs, il m'assura qu'on n'en vouloit donner que cinquante. « C'est qu'on m'a dit, ajouta-t-il, que les

perles étoient fausses : voyez si vous voulez le donner à ce prix-là. » Comme je le crus sur sa parole, et que j'avois besoin d'argent. « Allez, lui dis-je, je m'en rapporte à ce que vous me dites, et à ceux qui s'y connoissent mieux que moi : livrez-le, et m'en apportez l'argent tout-à-l'heure. »

» Le crieur m'étoit venu offrir cinquante scherifs de la part du plus riche joaillier du bezestein, qui n'avoit fait cette offre que pour me son- der et savoir si je connoissois bien la valeur de ce que je mettois en vente. Ainsi, il n'eut pas plutôt appris ma réponse, qu'il mena le crieur avec lui chez le lieutenant de police, à qui montrant le collier : « Seigneur, dit-il, voilà un collier qu'on m'a volé ; et le voleur, déguisé en marchand, a eu la hardiesse de venir l'exposer en vente, et il est actuellement dans le bezestein. Il se contente, poursuivit-il, de cinquante scherifs pour un joyau qui en vaut deux mille : rien ne sauroit mieux prouver que c'est un voleur. »

» Le lieutenant de police m'envoya arrêter sur-le-champ ; et lorsque je fus devant lui, il me demanda si le collier qu'il tenoit à la main n'étoit pas celui que je venois de mettre en vente au bezestein ? Je lui répondis qu'oui. « Et est- il vrai, reprit-il, que vous le voulez livrer pour cinquante scherifs ? » J'en demeurai d'accord. « Hé bien, dit-il alors d'un ton moqueur, qu'on lui donne la bastonnade : il nous dira bientôt avec son bel habit de marchand, qu'il n'est qu'un franc voleur ; qu'on le batte jusqu'à ce qu'il l'avoue. » La violence des coups de bâton me fit faire un mensonge : je confessai, contre la vérité, que j'avois volé le collier ; et aussitôt le lieutenant de police me fit couper la main.

» Cela causa un grand bruit dans le bezestein, et je fus à

peine de retour chez moi, que je vis arriver le propriétaire de la maison. « Mon fils , me dit-il, vous paraissez un jeune homme si sage et si bien élevé, comment est-il possible que vous ayez commis une action aussi indigne que celle dont je viens d'entendre parler ? Vous m'avez instruit vous-même de votre bien, et je ne doute pas qu'il ne soit tel que vous me l'avez dit. Que ne m'avez-vous demandé de l'argent ? Je vous en aurois prêté ; mais après ce qui vient d'arriver, je ne puis souffrir que vous logiez plus long-temps dans ma maison : prenez votre parti ; allez chercher un autre logement. » Je fus extrêmement mortifié de ces paroles ; je priai le joaillier, les larmes aux yeux, de me permettre de rester encore trois jours dans sa maison ; ce qu'il m'accorda.

« Hélas, m'écriai-je, quel malheur et quel affront ! Oserai-je retourner à Moussoum ? Tout ce que je pourrai dire à mon père, sera-t-il capable de lui persuader que je suis innocent ? »

Scheherazade s'arrêta en cet endroit, parce qu'elle vit paroître le jour. Le lendemain, elle continua cette histoire dans ces termes :

CLVI^e NUIT.

» TROIS jours après que ce malheur me fut arrivé, dit le jeune homme de Moussoul, je vis avec étonnement entrer chez moi une troupe de gens du lieutenant de police avec le propriétaire

de ma maison, et le marchand qui m'avoit accusé faussement de lui avoir volé le collier de perles. Je leur demandai ce qui les amenoit ; mais au lieu de me répondre, ils me lièrent et me garrottèrent en m'accablant d'injures, en me disant que le collier appartenoit au gouverneur de Damas, qui l'avoit perdu depuis plus de trois ans, et qu'en même temps une de ses filles avoit disparu. Jugez de l'état où je me trouvai en apprenant cette nouvelle ! Je pris néanmoins ma résolution. « Je dirai la vérité au gouverneur, disois-je en moi-même, ce sera à lui de me pardonner ou de me faire mourir. »

» Lorsqu'on m'eut conduit devant lui, je remarquai qu'il me regarda d'un œil de compassion, et j'en tirai un bon augure. Il me fit délier ; et puis s'adressant au marchand joaillier, mon accusateur, et au propriétaire de ma maison : « Est-ce là, leur dit-il, l'homme qui a exposé en vente le collier de perles ? » Ils ne lui eurent pas plutôt répondu qu'oui, qu'il dit : « Je suis assuré qu'il n'a pas volé le collier, et je suis fort étonné qu'on lui ait fait une si grande injustice. » Rassuré par ces paroles : « Seigneur, m'écriai-je, je vous jure que je suis en effet très-innocent. Je suis persuadé même que le collier n'a jamais appartenu à mon accusateur, que je n'ai jamais vu, et dont l'horrible perfidie est cause qu'on m'a traité si indignement. Il est vrai que j'ai confessé que j'avois fait le vol ; mais j'ai fait cet aveu contre ma conscience, pressé par les tourmens, et pour une raison que je suis prêt à vous dire, si vous avez la bonté de vouloir m'écouter. » « J'en sais déjà assez, répliqua le gouverneur, pour vous rendre tout-à-l'heure une partie de la justice qui vous est due. Qu'on ôte d'ici, continua-t-il, le faux accusateur, et qu'il souffre le même supplice qu'il a fait

souffrir à ce jeune homme, dont l'innocence m'est connue. »

» On exécuta sur-le-champ l'ordre du gouverneur. Le marchand joaillier fut emmené et puni comme il le méritoit. Après cela, le gouverneur ayant fait sortir tout le monde, me dit : « Mon fils, racontez-moi sans crainte de quelle manière ce collier est tombé entre vos mains, et ne me déguisez rien. » Alors je lui découvris tout ce qui s'étoit passé, et lui avouai que j'avois mieux aimé passer pour un voleur, que de révéler cette tragique aventure. « Grand Dieu, s'écria le gouverneur dès que j'eus achevé de parler, vos jugemens sont incompréhensibles, et nous devons nous y soumettre sans murmurer ! Je reçois avec une soumission entière le coup dont il vous a plu de me frapper. » Ensuite m'adressant la parole : « Mon fils, me dit-il, après avoir écouté la cause de votre disgrâce, dont je suis très-affligé, je veux vous faire aussi le récit de la mienne. Apprenez que je suis père de ces deux dames dont vous venez de m'entretenir »

En achevant ces derniers mots, Scheherazade vit paroître le jour ; elle interrompit sa narration, et sur la fin de la nuit suivante, elle continua de cette manière :

CLVII^e NUIT.

SIRE, dit-elle , voici le discours que le gouverneur de Damas tint au jeune homme de Moussoul : « Mon fils, dit-il, sachez

donc que la première dame qui a eu l'effronterie de vous aller chercher jusque chez vous, étoit l'aînée de toutes mes filles. Je l'avois mariée au Caire à un de ses cousins, au fils de mon frère. Son mari mourut ; elle revint chez moi corrompue par mille méchancetés qu'elle avoit apprises en Égypte. Avant son arrivée, sa cadette, qui est morte d'une manière si déplorable entre vos bras, étoit fort sage, et ne m'avoit jamais donné aucun sujet de me plaindre de ses mœurs. Son aînée fit avec elle une liaison étroite, et la rendit insensiblement aussi méchante qu'elle. Le jour qui suivit la mort de sa cadette, comme je ne la vis pas en me mettant à table, j'en demandai des nouvelles à son aînée qui étoit revenue au logis ; mais au lieu de me répondre, elle se mit à pleurer si amèrement, que j'en conçus un présage funeste. Je la pressai de m'instruire de ce que je voulois savoir. « Mon père, me répondit-elle en sanglotant, je ne puis vous dire autre chose, sinon que ma sœur prit hier son plus bel habit, son beau collier de perles, sortit, et n'a point paru depuis. » Je fis chercher ma fille par toute la ville, mais je ne pus rien apprendre de son malheureux destin. Cependant l'aînée qui se repentoit sans doute de sa fureur jalouse, ne cessa de s'affliger et de pleurer la mort de sa sœur : elle se priva même de toute nourriture, et mit fin par-là à ses déplorables jours. Voilà, continua le gouverneur, quelle est la condition des hommes ; tels sont les malheurs auxquels ils sont exposés ! Mais, mon fils, ajouta-t-il, comme nous sommes tous deux également infortunés, unissons nos déplaisirs, ne nous abandonnons point l'un l'autre. Je vous donne en mariage une troisième fille que j'ai : elle est plus jeune que ses sœurs, et ne leur ressemble nullement par sa conduite. Elle a même plus de beauté qu'elles n'en ont eue ; et je puis vous assurer qu'elle est

d'une humeur propre à vous rendre heureux. Vous n'aurez pas d'autre maison que la mienne, et après ma mort, vous serez vous et elle mes seuls héritiers. »

« Seigneur, lui dis-je, je suis confus de toutes vos bontés, et je ne pourrai jamais vous en marquer assez de reconnoissance. » « Brisons là, interrompit-il, ne consumons pas le temps en vains discours. » En disant cela, il fit appeler des témoins ; ensuite j'épousai sa fille sans cérémonie.

» Il ne se contenta pas d'avoir fait punir le marchand joaillier qui m'avoit fausement accusé, il fit confisquer à mon profit tous ses biens, qui sont très-considérables. Enfin, depuis que vous venez chez le gouverneur, vous avez pu voir en quelle considération je suis auprès de lui. Je vous dirai de plus qu'un homme envoyé par mes oncles en Égypte exprès pour m'y chercher, ayant en passant découvert que j'étois en cette ville, me rendit hier une lettre de leur part. Ils me mandent la mort de mon père, et m'invitent à aller recueillir sa succession à Moussoul ; mais comme l'alliance et l'amitié du gouverneur m'attachent à lui, et ne me permettent pas de m'en éloigner, j'ai renvoyé l'exprès avec une procuration pour me faire tenir tout ce qui m'appartient. Après ce que vous venez d'entendre, j'espère que vous me pardonnerez l'incivilité que je vous ai faite durant le cours de ma maladie, en vous présentant la main gauche au lieu de la droite. »

» Voilà, dit le médecin juif au sultan de Casgar, ce que me raconta le jeune homme de Moussoul. Je demeurai à Damas tant que le gouverneur vécut ; après sa mort, comme j'étois à la fleur de mon âge, j'eus la curiosité de voyager. Je parcourus toute la Perse, et allai dans les Indes ; et enfin je suis venu

m'établir dans votre capitale, où j'exerce avec honneur la profession de médecin. »

Le sultan de Casgar trouva cette dernière histoire assez agréable. « J'avoue, dit-il au Juif, que ce que tu viens de raconter est extraordinaire ; mais franchement, l'histoire du bossu l'est encore davantage et bien plus réjouissante ; ainsi, n'espère pas que je te donne la vie non plus qu'aux autres ; je vais vous faire pendre tous quatre. » « Attendez de grâce, Sire, s'écria le tailleur en s'avançant et se prosternant aux pieds du sultan : puisque votre Majesté aime les histoires plaisantes, celle que j'ai à lui conter, ne lui déplaira pas. » « Je veux bien t'écouter aussi, lui dit le sultan ; mais ne te flatte pas que je te laisse vivre, à moins que tu ne me dises quelque aventure plus divertissante que celle du bossu. » Alors le tailleur, comme s'il eût été sûr de son fait, prit la parole avec confiance, et commença son récit dans ces termes :

1. [↑] Un scherif est la même chose qu'un sequin. Ce mot est dans nos anciens auteurs.

HISTOIRE

QUE RACONTA LE TAILLEUR.

« SIRE, un bourgeois de cette ville me fit l'honneur, il y a deux jours, de m'inviter à un festin qu'il donnoit hier matin à ses amis : je me rendis chez lui de très-bonne heure, et j'y trouvai environ vingt personnes.

» Nous n'attendions plus que le maître de la maison qui étoit sorti pour quelqu'affaire, lorsque nous le vîmes arriver accompagné d'un jeune étranger très-proprement habillé, fort bien fait, mais boiteux. Nous nous levâmes tous ; et pour faire honneur au maître du logis, nous priâmes le jeune homme de s'asseoir avec nous sur le sofa. Il étoit prêt à le faire, lorsqu'apercevant un barbier qui étoit de notre compagnie, il se retira brusquement en arrière, et voulut sortir. Le maître de la maison, surpris de son action, l'arrêta. « Où allez -vous, lui dit-il ? Je vous amène avec moi pour me faire l'honneur d'être d'un festin que je donne à mes amis, et à peine êtes-vous entré que vous voulez sortir. » « Seigneur, répondit le jeune homme, au nom de Dieu, je vous supplie de ne me pas retenir, et de permettre que je m'en aille. Je ne puis voir sans horreur cet abominable barbier que voilà : quoiqu'il soit né dans un pays où tout le monde est blanc, il ne laisse pas de ressembler à un Éthiopien ; mais il a l'ame encore plus noire et plus horrible que le visage...

Le jour qui parut en cet endroit, empêcha Scheherazade d'en dire davantage cette nuit ; mais la nuit suivante, elle reprit ainsi sa narration :

CLVIII^e NUIT.

» Nous demeurâmes tous fort surpris de ce discours, continua le tailleur, et nous commençâmes à concevoir une très-mauvaise opinion du barbier, sans savoir si le jeune étranger avoit raison de parler de lui dans ces termes. Nous protestâmes même que nous ne souffririons point à notre table un homme dont on nous faisoit un si horrible portrait. Le maître de la maison pria l'étranger de nous apprendre le sujet qu'il avoit de haïr le barbier.

« Seigneurs, nous dit alors le jeune homme, vous saurez que ce maudit barbier est cause que je suis boiteux, et qu'il m'est arrivé la plus cruelle affaire qu'on puisse imaginer ; c'est pourquoi j'ai fait serment d'abandonner tous les lieux où il seroit, et de ne pas demeurer même dans une ville où il demeurerait : c'est pour cela que je suis sorti de Bagdad où je le laissai, et que j'ai fait un si long voyage pour venir m'établir en cette ville au milieu de la grande Tartarie, comme en un endroit où je me flattois de ne le voir jamais. Cependant, contre mon attente, je le trouve ici : cela m'oblige, Seigneurs, à me priver malgré moi de l'honneur de me divertir avec vous. Je veux m'éloigner de votre ville dès aujourd'hui, et m'aller

caché, si je puis, dans des lieux où il ne vienne pas s'offrir à ma vue. »

» En achevant ces paroles, il voulut nous quitter ; mais le maître du logis le retint encore, le supplia de demeurer avec nous, et de nous raconter la cause de l'aversion qu'il avoit pour le barbier, qui, pendant tout ce temps-là, avoit les yeux baissés et gardoit le silence. Nous joignîmes nos prières à celles du maître de la maison ; et enfin le jeune homme, cédant à nos instances, s'assit sur le sofa, et après avoir tourné le dos au barbier, de peur de le voir, nous raconta ainsi son histoire :

« Mon père tenoit dans la ville de Bagdad un rang à pouvoir aspirer aux premières charges ; mais il préféra toujours une vie tranquille à tous les honneurs qu'il pouvoit mériter. Il n'eut que moi d'enfant ; et quand il mourut, j'avois déjà l'esprit formé, et j'étois en âge de disposer des grands biens qu'il m'avoit laissés. Je ne les dissipai point follement ; j'en fis un usage qui m'attira l'estime de tout le monde.

» Je n'avois point encore eu de passion, et loin d'être sensible à l'amour, j'avouerai, peut-être à ma honte, que j'évitois avec soin le commerce des femmes. Un jour que j'étois dans une rue, je vis venir devant moi une grande troupe de dames ; pour ne les pas rencontrer, j'entrai dans une petite rue devant laquelle je me trouvois, et je m'assis sur un banc près d'une porte. J'étois vis-à-vis d'une fenêtre où il y avoit un vase de très-belles fleurs, et j'avois les yeux attachés dessus, lorsque la fenêtre s'ouvrit : je vis paroître une jeune dame dont la beauté m'éblouit. Elle jeta d'abord les yeux sur moi ; et en arrosant le vase de fleurs d'une main plus blanche que l'albâtre, elle me regarda avec un souris qui m'inspira autant

d'amour pour elle, que j'avois eu d'aversion jusque-là pour toutes les femmes. Après avoir arrosé ses fleurs, et m'avoir lancé un regard plein de charmes, qui acheva de me percer le cœur, elle referma sa fenêtre, et me laissa dans un trouble et dans un désordre inconcevable.

» J'y serois demeuré bien long-temps, si le bruit que j'entendis dans la rue, ne m'eût pas fait rentrer en moi-même. Je tournai la tête en me levant, et vis que c'étoit le premier cadi de la ville, monté sur une mule, et accompagné de cinq ou six de ses gens : il mit pied à terre à la porte de la maison dont la jeune dame avoit ouvert une fenêtre ; il y entra, ce qui me fit juger qu'il étoit son père.

» Je revins chez moi dans un état bien différent de celui où j'étois lorsque j'en étois sorti : agité d'une passion d'autant plus violente, que je n'en avois jamais senti l'atteinte, je me mis au lit avec une grosse fièvre, qui répandit une grande affliction dans ma maison. Mes parens, qui m'aimoient, alarmés d'une maladie si prompte, accoururent en diligence, et m'importunèrent fort pour en apprendre la cause, que je me gardois bien de leur dire. Mon silence leur causa une inquiétude que les médecins ne purent dissiper, parce qu'ils ne connoissoient rien à mon mal, qui ne fit qu'augmenter par leurs remèdes, au lieu de diminuer.

» Mes parens commençoient à désespérer de ma vie, lorsqu'une vieille dame de leur connoissance, informée de ma maladie, arriva. Elle me considéra avec beaucoup d'attention ; et après m'avoir examiné, elle connut, je ne sais par quel hasard, le sujet de ma maladie. Elle les prit en particulier, les pria de la laisser seule avec moi, et de faire retirer tous mes

gens.

» Tout le monde étant sorti de la chambre, elle s'assit au chevet de mon lit : « Mon fils, me dit-elle, vous vous êtes obstiné jusqu'à présent à cacher la cause de votre mal ; mais je n'ai pas besoin que vous me la déclariez : j'ai assez d'expérience pour pénétrer ce secret, et vous ne me désavouerez pas quand je vous aurai dit que c'est l'amour qui vous rend malade. Je puis vous procurer votre guérison, pourvu que vous me fassiez connoître qui est l'heureuse dame qui a su toucher un cœur aussi insensible que le vôtre ; car vous avez la réputation de n'aimer pas les dames, et je n'ai pas été la dernière à m'en apercevoir ; mais enfin ce que j'avois prévu est arrivé ; et je suis ravie de trouver l'occasion d'employer mes talens à vous tirer de peine... »

« Mais, Sire, dit la sultane Scheherazade en cet endroit, je vois qu'il est jour. » Schahriar se leva aussitôt, fort impatient d'entendre la suite d'une histoire dont il avoit écouté le commencement avec plaisir.

CLIX^e NUIT.

SIRE, dit le lendemain Scheherazade, le jeune homme boiteux poursuivant son histoire :

» La vieille dame, dit-il, m'ayant tenu ce discours, s'arrêta pour entendre ma réponse ; mais quoiqu'il eut fait sur moi

beaucoup d'impression, je n'osois découvrir le fond de mon cœur. Je me tournai seulement du côté de la dame, et poussai un profond soupir, sans lui rien dire. « Est-ce la honte, reprit-elle, qui vous empêche de me parler, ou si c'est manque de confiance en moi ? Doutez-vous de l'effet de ma promesse ? Je pourrois vous citer une infinité de jeunes gens de votre connoissance qui ont été dans la même peine que vous, et que j'ai soulagés. »

» Enfin, la bonne dame me dit tant d'autres choses encore, que je rompis le silence ; je lui déclarai mou mal ; je lui appris l'endroit où j'avois vu l'objet qui le causoit, et lui expliquai toutes les circonstances de mon aventure. « Si vous réussissez, lui dis-je, et que vous me procuriez le bonheur de voir cette beauté charmante, et de l'entretenir de la passion dont je brûle pour elle, vous pouvez compter sur ma reconnoissance. » « Mon fils, me répondit la vieille dame, je connois la personne dont vous me parlez ; elle est, comme vous l'avez fort bien jugé, fille du premier cadi de cette ville. Je ne suis point étonnée que vous l'aimiez : c'est la plus belle et la plus aimable dame de Bagdad ; mais, ce qui me chagrine, elle est très-fière et d'un très-difficile accès. Vous savez combien nos gens de justice sont exacts à faire observer les dures lois qui retiennent les femmes dans une contrainte si gênante : ils le sont encore davantage à les observer eux-mêmes dans leurs familles, et le cadi que vous avez vu, est lui seul plus rigide en cela que tous les autres ensemble. Comme ils ne font que prêcher à leurs filles que c'est un grand crime de se montrer aux hommes, elles en sont si fortement prévenues pour la plupart, qu'elles n'ont des yeux dans les rues que pour se

conduire, lorsque la nécessité les oblige à sortir. Je ne dis pas absolument que la fille du premier cadi soit de cette humeur ; mais cela n'empêche pas que je ne craigne de trouver d'aussi grands obstacles à vaincre de son côté que de celui du père. Plût à Dieu que vous aimassiez quelqu'autre dame, je n'aurois pas tant de difficultés à surmonter que j'en prévois ! J'y employerai néanmoins tout mon savoir faire ; mais il faudra du temps pour y réussir. Cependant ne laissez pas de prendre courage, et ayez de la confiance en moi. »

» La vieille me quitta ; et comme je me représentai vivement tous les obstacles dont elle venoit de me parler, la crainte que j'eus qu'elle ne réussît pas dans son entreprise, augmenta mon mal. Elle revint le lendemain, et je lus sur son visage qu'elle n'avoit rien de favorable à m'annoncer. En effet, elle me dit : « Mon fils, je ne m'étois pas trompée, j'ai à surmonter autre chose que la vigilance d'un père : vous aimez un objet insensible qui se plait à faire brûler d'amour pour elle tous ceux qui s'en laissent charmer ; elle ne veut pas leur donner le moindre soulagement. Elle m'a écoutée avec plaisir tant que je ne lui ai parlé que du mal qu'elle vous fait souffrir ; mais d'abord que j'ai seulement ouvert la bouche pour l'engager à vous permettre de la voir et de l'entretenir, elle m'a dit en me jetant un regard terrible : « Vous êtes bien hardie de me faire cette proposition ; je vous défends de me revoir jamais, si vous voulez me tenir de pareils discours. »

» Que cela ne vous afflige pas, poursuit la vieille, je ne suis pas aisée à rebuter ; et pourvu que la patience ne vous manque pas, j'espère que je viendrai à bout de mon dessein. »

» Pour abrégér ma narration, dit le jeune homme, je vous

dirai que cette bonne messagère fit encore inutilement plusieurs tentatives en ma faveur auprès de la fière ennemie de mon repos. Le chagrin que j'en eus, irrita mon mal à un point, que les médecins m'abandonnèrent absolument. J'étois donc regardé comme un homme qui n'attendoit que la mort, lorsque la vieille me vint donner la vie.

» Afin que personne ne l'entendît, elle me dit à l'oreille : » Songez au présent que vous avez à me faire pour la bonne nouvelle que je vous apporte. « Ces paroles produisirent un effet merveilleux : je me levai sur mon séant, et lui répondis avec transport : « Le présent ne vous manquera pas. Qu'avez-vous à me dire ? » « Mon cher Seigneur, reprit-elle, vous n'en mourrez pas, et j'aurai bientôt le plaisir de vous voir en parfaite santé, et fort content de moi. Hier lundi j'allai chez la dame que vous aimez, et je la trouvai en bonne humeur ; je pris d'abord un visage triste, je poussai de profonds soupirs en abondance, et laissai couler quelques larmes, « Ma bonne mère, me dit-elle, qu'avez-vous ? Pourquoi paraissez-vous si affligée ? » « Hélas ! ma chère et honorable dame, lui répondis-je, je viens de chez le jeune seigneur de qui je vous parlois l'autre jour ; c'en est fait, il va perdre la vie pour l'amour de vous : c'est un grand dommage, je vous assure, et il y a bien de la cruauté de votre part. « Je ne sais, répliqua-t-elle, pourquoi vous voulez que je sois cause de sa mort ? Comment puis-je y avoir contribué ? » « Comment, lui repartis-je ? Hé, ne vous disois-je pas l'autre jour qu'il étoit assis devant votre fenêtre lorsque vous l'ouvrites pour arroser votre vase de fleurs ? Il vit ce prodige de beauté, ces charmes que votre miroir vous représente tous les jours ; depuis ce moment, il languit, et son

mal s'est tellement augmenté, qu'il est enfin réduit au pitoyable état que j'ai eu l'honneur de vous dire...

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce qu'elle vit paroître le jour. La nuit suivante, elle poursuivit dans ces termes l'histoire du jeune boiteux de Bagdad :

CLX^e NUIT.

SIRE, la vieille dame continuant de rapporter au jeune homme malade d'amour, l'entretien qu'elle avoit eu avec la fille du cadi :

» Vous vous souvenez bien, madame, ajoutai-je, avec quelle rigueur vous me traitâtes dernièrement, lorsque je voulus vous parler de sa maladie, et vous proposer un moyen de le délivrer du danger où il étoit : je retournai chez lui après vous avoir quittée ; et il ne connut pas plutôt en me voyant, que je ne lui apportois pas une réponse favorable, que son mal redoubla. Depuis ce temps-là, madame, il est prêt à perdre la vie, et je ne sais si vous pourriez la lui sauver quand vous auriez pitié de lui. »

» Voilà ce que je lui dis, ajouta la vieille. La crainte de votre mort l'ébranla, et je vis son visage changer de couleur. » « Ce que vous me racontez, dit-elle, est-il bien vrai ? Et n'est-il effectivement malade que pour l'amour de moi ? » « Ali, madame, repartis-je, cela n'est que trop véritable ! Plût à Dieu

que cela fût faux ! » « Et croyez-vous, reprit-elle, que l'espérance de me voir et de me parler, pût contribuer à le tirer du péril où il est ? » « Peut-être bien, lui dis-je ; et si vous me l'ordonnez, j'essayerai ce remède. » « Hé bien, répliqua-t-elle en soupirant, faites-lui donc espérer qu'il me verra ; mais il ne faut pas qu'il s'attende à d'autres faveurs, à moins qu'il n'aspire à m'épouser, et que mon père ne consente à notre mariage. » « Madame, m'écriai-je, vous avez bien de la bonté : je vais trouver ce jeune seigneur, et lui annoncer qu'il aura le plaisir de vous entretenir. » « Je ne vois pas un temps plus commode à lui faire cette grâce, dit-elle ; que vendredi prochain, pendant que l'on fera la prière de midi. Qu'il observe quand mon père sera sorti pour y aller, et qu'il vienne aussitôt se présenter devant la maison, s'il se porte assez bien pour cela. Je le verrai arriver par ma fenêtre, et je descendrai pour lui ouvrir. Nous nous entretiendrons durant le temps de la prière, et il se retirera avant le retour de mon père. »

» Nous sommes au mardi, continua la vieille : vous pouvez jusqu'à vendredi reprendre vos forces, et vous disposer à cette entrevue. » À mesure que la bonne dame parloit, je sentois diminuer mon mal, ou plutôt je me trouvai guéri à la fin de son discours.

« Prenez, lui dis-je, en lui donnant ma bourse qui étoit toute pleine : c'est à vous seule que je dois ma guérison ; je tiens cet argent mieux employé que celui que j'ai donné aux médecins, qui n'ont fait que me tourmenter pendant ma maladie. »

» La dame m'ayant quitté, je me sentis assez de force pour me lever. Mes parens, ravis de me voir en si bon état, me firent des complimens, et se retirèrent chez eux.

» Le vendredi matin, la vieille arriva dans le temps que je commençois à m'habiller , et que je choisissois l'habit le plus propre de ma garde-robe. « Je ne vous demande pas, me dit-elle, comme vous vous portez : l'occupation où je vous vois, me fait assez connoître ce que je dois penser là-dessus ; mais ne vous baignerez-vous pas avant que d'aller chez le premier cadi ? » « Cela consumeroit trop de temps, lui répondis-je ; je me contenterai de faire venir un barbier, et de me faire raser la tête et la barbe. » Aussitôt j'ordonnai à un de mes esclaves d'en chercher un qui fût habile dans sa profession, et fort expéditif.

» L'esclave m'amena ce malheureux barbier que vous voyez, qui me dit, après m'avoir salué : « Seigneur, il me paroît à votre visage que vous ne vous portez pas bien. » Je lui répondis que je sortois d'une maladie. « Je souhaite, reprit-il, que Dieu vous délivre de toutes sortes de maux, et que sa grâce vous accompagne toujours. » « J'espère, lui repliquai-je, qu'il exaucera ce souhait, dont je vous suis fort obligé. » « Puisque vous sortez d'une maladie, dit-il, je prie Dieu qu'il vous conserve la santé. Dites-moi présentement de quoi il s'agit ; j'ai apporté mes rasoirs et mes lancettes : souhaitez-vous que je vous rase, ou que je vous tire du sang ? » « Je viens de vous dire, repris-je, que je sors de maladie ; et vous devez bien juger que je ne vous ai fait venir que pour me raser ; dépêchez-vous, et ne perdons pas le temps à discourir, car je suis pressé, et l'on m'attend à midi précisément... »

Scheherazade se tut en achevant ces paroles, à cause du jour qui paroissoit. Le lendemain, elle reprit son discours de cette manière :

CLXI^e NUIT.

» LE barbier, dit le jeune boiteux de Bagdad, employa beaucoup de temps à déplier sa trousse et à préparer ses rasoirs : au lieu de mettre de l'eau dans son bassin, il tira de sa trousse un astrolabe fort propre, sortit de ma chambre, et alla au milieu de la cour d'un pas grave prendre la hauteur du soleil. Il revint avec la même gravité, et en rentrant : « Vous serez bien aise, Seigneur, me dit-il, d'apprendre que nous sommes aujourd'hui au vendredi dix-huitième de la lune de safar, de l'an 653^[1], depuis la retraite de notre grand prophète de la la Mecque à Médine, et de l'an 7320^[2] de l'époque du grand Iskender aux deux cornes, et que la conjonction de Mars et de Mercure signifie que vous ne pouvez pas choisir un meilleur temps qu'aujourd'hui, à l'heure qu'il est, pour vous faire raser. Mais d'un autre côté, cette même conjonction est d'un mauvais présage pour vous : elle m'apprend que vous courez en ce jour un grand danger, non pas véritablement de perdre la vie, mais d'une incommodité qui vous durera le reste de vos jours. Vous devez m'être obligé de l'avis que je vous donne de prendre garde à ce malheur ; je serois fâché qu'il vous arrivât. »

» Jugez, Seigneur, du dépit que j'eus d'être tombé entre les mains d'un barbier si babillard et si extravagant ! Quel fâcheux contre-temps pour un amant qui se préparoit à un rendez-vous ! J'en fus choqué. « Je me mets peu en peine, lui dis-je en colère,

de vos avis et de vos prédictions. Je ne vous ai point appelé pour vous consulter sur l'astrologie ; vous êtes venu ici pour me raser : ainsi, rasez-moi, ou vous retirez, que je fasse venir un autre barbier. »

« Seigneur, me répondit-il avec un flegme à me faire perdre patience, quel sujet avez-vous de vous mettre en colère ? Savez-vous bien que tous les barbiers ne me ressemblent pas, et que vous n'en trouveriez pas un pareil quand vous le feriez faire exprès ? Vous n'avez demandé qu'un barbier ; et vous avez en ma personne le meilleur barbier de Bagdad, un médecin expérimenté, un chimiste très-profond, un astrologue qui ne se trompe point, un grammairien achevé, un parfait rhétoricien, un logicien subtil, un mathématicien accompli dans la géométrie, dans l'arithmétique, dans l'astronomie et dans tous les raffinemens de l'algèbre ; un historien qui sait l'histoire de tous les royaumes de l'univers. Outre cela, je possède toutes les parties de la philosophie : j'ai dans ma mémoire toutes nos lois et toutes nos traditions. Je suis poète, architecte : mais que ne suis-je pas ! Il n'y a rien de caché pour moi dans la nature. Feu monsieur votre père, à qui je rends un tribut de mes larmes toutes les fois que je pense à lui, étoit bien persuadé de mon mérite : il me chérissoit, me caressoit, et ne cessoit de me citer dans toutes les compagnies où il se trouvoit, comme le premier homme du monde. Je veux par reconnaissance et par amitié pour lui, m'attacher à vous, vous prendre sous ma protection, et vous garantir de tous les malheurs dont les astres pourront vous menacer.»

» À ce discours, malgré ma colère, je ne pus m'empêcher de rire. « Aurez-vous donc bientôt achevé, babillard importun, et

voulez -vous commencer à me raser ? »

En cet endroit, Scheherazade cessa de poursuivre l'histoire du boiteux de Bagdad, parce qu'elle aperçut le jour ; mais la nuit suivante, elle en reprit ainsi la suite :

CLXII^e NUIT.

LE jeune boiteux continuant son histoire : « Seigneur, me répliqua le barbier, vous me faites une injure en m'appelant babillard : tout le monde au contraire me donne l'honorable titre de silencieux. J'avois six frères, que vous auriez pu, avec raison, appeler babillards ; et afin que vous les connoissiez, l'aîné se nommoit Bacbouc, le second Bakbarah, le troisième Bakhac, le quatrième Alcouz, le cinquième Alnaschar, et le sixième Schacabac. C'étoient des discoureurs importuns ; mais moi qui suis leur cadet, je suis grave et concis dans mes discours. »

»De grâce, Seigneur, mettez-vous à ma place : quel parti pouvois-je prendre en me voyant si cruellement assassiné ? « Donnez-lui trois pièces d'or, dis-je à celui de mes esclaves qui faisoit la dépense de ma maison, qu'il s'en aille et me laisse en repos : je ne veux plus me faire raser aujourd'hui. » « Seigneur, me dit alors le barbier, qu'entendez-vous, s'il vous plaît, par ce discours ? Ce n'est pas moi qui suis venu vous chercher ; c'est vous qui m'avez fait venir ; et cela étant ainsi,

je jure, foi de Musulman, que je ne sortirai point de chez vous que je ne vous aie rasé. Si vous ne connoissez pas ce que je vauz, ce n'est pas ma faute. Feu monsieur votre père me rendoit plus de justice : toutes les fois qu'il m'envoyoit quérir pour lui tirer du sang, il me faisoit asseoir auprès de lui ; et alors c'étoit un charme d'entendre les belles choses dont je l'entretenois. Je le tenois dans une admiration continuelle ; je l'enlevois ; et quand j'avois achevé : « Ah, s'écrioit-il, vous êtes une source inépuisable de science ! Personne n'approche de la profondeur de votre savoir ! » « Mon cher Seigneur, lui répondois-je, vous me faites plus d'honneur que je ne mérite. Si je dis quel me chose de beau, j'en suis redevable à l'audience favorable que vous avez la bonté de me donner : ce sont vos libéralités qui m'inspirèrent toutes ces pensées sublimes qui ont le bonheur de vous plaire. » Un jour qu'il étoit charmé d'un discours admirable que je venois de lui faire : « Qu'on lui donne, dit-il, cent pièces d'or, et qu'on le revêtisse d'une de mes plus riches robes. » Je reçus ce présent sur-le-champ : aussitôt je tirai son horoscope, et je le trouvai le plus heureux du monde. Je poussai même encore plus loin la reconnoissance, car je lui tirai du sang avec les ventouses. »

Le barbier n'en demeura pas là ; il enfila un autre discours qui dura une grosse demi-heure. Fatigué de l'entendre, et chagrin de voir que le temps s'écouloit sans que j'en fusse plus avancé, je ne savois plus que lui dire. « Non, m'écriai-je, il n'est pas possible qu'il y ait au monde un autre homme qui se fasse comme vous un plaisir de faire enrager les gens... »

La clarté du jour qui se faisoit voir dans l'appartement de Schahriar, obligea Scheherazade à s'arrêter en cet endroit. Le

lendemain, elle continua son récit de cette manière :

CLXIII^e NUIT.

» JE crus, dit le jeune boiteux de Bagdad, que je réussirois mieux en prenant le barbier par la douceur. « Au nom de Dieu, lui dis-je, laissez là tous vos beaux discours, et m'expédiez promptement : une affaire de la dernière importance m'appelle hors de chez moi, comme je vous l'ai déjà dit. » À ces mots, il se mit à rire. « Ce seroit une chose bien louable, dit-il, si notre esprit demeurait toujours dans la même situation, si nous étions toujours sages et prudents : je veux croire néanmoins que si vous vous êtes mis en colère contre moi, c'est votre maladie qui a causé ce changement dans votre humeur ; c'est pourquoi vous avez besoin de quelques instructions, et vous ne pouvez mieux faire que de suivre l'exemple de votre père et de votre aïeul : ils venoient me consulter dans toutes leurs affaires ; et je puis dire, sans vanité, qu'ils se louoient fort de mes conseils. Voyez-vous, Seigneur, on ne réussit presque jamais dans ce qu'on entreprend, si l'on n'a recours aux avis des personnes éclairées. On ne devient point habile homme, dit le proverbe, qu'on ne prenne conseil d'un habile homme. Je vous suis tout acquis, et vous n'avez qu'à me commander. »

« Je ne puis donc gagner sur vous, interrompis-je, que vous abandonniez tous ces longs discours qui n'aboutissent à rien qu'à me rompre la tête, et qu'à m'empêcher de me trouver où

j'ai affaire : rasez-moi donc, ou retirez-vous. » En disant cela, je me levai de dépit en frappant du pied contre terre.

» Quand il vit que j'étois fâché tout de bon : « Seigneur, me dit-il, ne vous fâchez pas, nous allons commencer. » Effectivement il me lava la tête, et se mit à me raser ; mais il ne m'eut pas donné quatre coups de rasoir, qu'il s'arrêta pour me dire : « Seigneur, vous êtes prompt ; vous devriez vous abstenir de ces emportemens qui ne viennent que du démon. Je mérite d'ailleurs que vous ayez de la considération pour moi, à cause de mon âge, de ma science et de mes vertus éclatantes... »

« Continuez de me raser, lui dis-je en l'interrompant encore, et ne parlez plus. » « C'est-à-dire, reprit-il, que vous avez quelque affaire qui vous presse ; je vais parier que je ne me trompe pas. » « Hé, il y a deux heures, lui repartis-je, que je vous le dis ; vous devriez déjà m'avoir rasé. » « Modérez votre ardeur, répliqua-t-il, vous n'avez peut-être pas bien pensé à ce que vous allez faire : quand on fait les choses avec précipitation, on s'en repent presque toujours. Je voudrois que vous me disiez quelle est cette affaire qui vous presse si fort, je vous en dirois mon sentiment. Vous avez du temps de reste, puisque l'on ne vous attend qu'à midi, et qu'il ne sera midi que dans trois heures. » « Je ne m'arrête point à cela, lui dis-je : les gens d'honneur et de parole préviennent le temps qu'on leur a donné ; mais je ne m'aperçois pas qu'en m'amusant à raisonner avec vous, je tombe dans les défauts des barbiers babillards : achevez vite de me raser. »

» Plus je témoignois d'empressement, et moins il en avoit à m'obéir. Il quitta son rasoir pour prendre son astrolabe ; puis

laissant son astrolabe, il reprit son rasoir...

Scheherazade voyant paroître le jour, garda le silence. La nuit suivante, elle poursuivit ainsi l'histoire commencée :

CLXIV^e NUIT.

» LE barbier, continua le jeune boiteux, quitta encore son rasoir, prit une seconde fois son astrolabe, et me laissa à demi rasé pour aller voir quelle heure il étoit précisément. Il revint. « Seigneur , me dit-il, je savois bien que je ne me trompois pas ; il y a encore trois heures jusqu'à midi, j'en suis assuré, ou toutes les règles de l'astronomie sont fausses. » « Juste ciel, m'écriai-je, ma patience est à bout! Je n'y puis plus tenir. Maudit barbier, barbier de malheur, peu s'en faut que je ne me jette sur te et que je ne t'étrangle ! » « Doucement, monsieur, me dit-il d'un air froid, sans s'émouvoir de mon emportement, vous ne craignez donc pas de retomber malade ? Ne vous emportez pas, vous allez être servi dans un moment. » En disant ces paroles, il remit son astrolabe dans sa trousse, reprit son rasoir, qu'il repassa sur le cuir qu'il avoit attaché à sa ceinture, et recommença de me raser ; mais en me rasant, il ne put s'empêcher de parler. « Si vous vouliez, Seigneur , me dit-il, m'apprendre quelle est cette affaire que vous avez à midi, je vous donnerois quelque conseil dont vous pourriez vous trouver bien. » Pour le contenter, je lui dis que des amis m'attendoient à midi pour me régaler et se réjouir avec moi du

retour de ma santé.

» Quand le barbier entendit parler de régal : « Dieu vous bénisse en ce jour comme en tous les autres, s'écria-t-il ! Vous me faites souvenir que j'invitai hier quatre ou cinq amis à venir manger aujourd'hui chez moi ; je l'avois oublié, et je n'ai encore fait aucuns préparatifs. » « Que cela ne vous embarrasse pas, lui dis-je, quoique j'aille manger dehors, mon garde-manger ne laisse pas d'être toujours bien garni ; je vous fais présent de tout ce qui s'y trouvera : je vous ferai même donner du vin tant que vous en voudrez, car j'en ai d'excellent dans ma cave ; mais il faut que vous acheviez promptement de me raser ; et souvenez-vous qu'au lieu que mon père vous faisoit des présens pour vous entendre parler, je vous en fais moi pour vous faire taire. »

» Il ne se contenta pas de la parole que je lui donnois. « Dieu vous récompense, s'écria-t-il, de la grâce que vous me faites ; mais montrez-moi tout-à-l'heure ces provisions, afin que je voie s'il y aura de quoi bien régaler mes amis : je veux qu'ils soient contens de la bonne chère que je leur ferai. » « J'ai, lui dis-je, un agneau, six chapons, une douzaine de poulets, et de quoi faire quatre entrées. » Je donnai ordre à un enclave d'apporter tout cela sur-le-champ avec quatre grandes cruches de vin. » Voilà qui est bien, reprit le barbier ; mais il faudroit des fruits et de quoi assaisonner la viande. » Je lui fis encore donner ce qu'il demandoit. Il cessa de me raser pour examiner chaque chose l'une après l'autre ; et comme cet examen dura près d'une demi-heure, je pestois, j'enrageois ; mais j'avois beau pester et enrager, le bourreau ne s'en pressoit pas davantage. Il reprit pourtant le rasoir, et me rasa quelques

momens ; puis s' arrêtant tout-à-coup : « Je n'aurois jamais cru, Seigneur, me dit-il, que vous fussiez si libéral : je commence à connoître que feu votre père revit en vous. Certes, je ne méritois pas les grâces dont vous me comblez, et je vous assure que j'en conserverai une éternelle reconnaissance. Car, Seigneur, afin que vous le sachiez, je n'ai rien que ce qui me vient de la générosité des honnêtes gens comme vous : en quoi je ressemble à Zantout, qui frotte le monde au bain ; à Sali, qui vend des pois chiches grillés par les rues ; à Salouz, qui vend des fèves ; à Akerscha, qui vend de herbes ; à Abou-Mekarès, qui arrose les rues pour abattre la poussière ; et à Cassem de la garde du calife : tous ces gens-là n'engendrent point de mélancolie ; ils ne sont ni fâcheux ni querelleurs ; plus contents de leur sort que le calife au milieu de toute sa cour, ils sont toujours gais, prêts à chanter et à danser, et ils ont chacun leur chanson et leur danse particulière, dont ils divertissent toute la ville de Bagdad ; mais ce que j'estime le plus en eux, c'est qu'ils ne sont pas grands parleurs, non plus que votre esclave qui a l'honneur de vous parler. Tenez, Seigneur, voici la chanson et la danse de Zantout qui frotte le monde au bain ; regardez-moi, et voyez si je sais bien l'imiter... »

Scheherazade n'en dit pas davantage, parce qu'elle remarqua qu'il étoit jour. Le lendemain, elle poursuivit sa narration dans ces termes :

CLXV^e NUIT.

« LE barbier chanta la chanson et dansa la danse de Zantout, continua le jeune boiteux ; et quoi que je pusse dire pour l'obliger à finir ses bouffonneries, il ne cessa pas qu'il n'eût contrefait de même tous ceux qu'il avoit nommés. Après cela, s'adressant à moi : « Seigneur, me dit-il, je vais faire venir chez moi tous ces honnêtes gens ; si vous m'en croyez, vous serez des nôtres, et vous laisserez là vos amis, qui sont peut-être de grands parleurs, qui ne feront que vous étourdir par leurs ennuyeux discours, et vous faire retomber dans une maladie pire que celle dont vous sortez ; au lieu que chez moi vous n'aurez que du plaisir. »

» Malgré ma colère, je ne pus m'empêcher de rire de ses folies. « Je voudrois, lui dis-je, n'avoir pas affaire, j'accepterois la proposition que vous me faites ; j'irois de bon cœur me réjouir avec vous, mais je vous prie de m'en dispenser, je suis trop engagé aujourd'hui ; je serai plus libre un autre jour, et nous ferons cette partie. Achevez de me raser, et hâtez-vous de vous en retourner : vos amis sont déjà peut-être dans votre maison. » « Seigneur, reprit-il, ne me refusez pas la grâce que je vous demande. Venez vous réjouir avec la bonne compagnie que je dois avoir. Si vous vous étiez trouvé une fois avec ces gens-là, vous en seriez si content, que vous renonceriez pour eux à vos amis. » « Ne parlons plus de cela, lui répondis-je, je ne puis être de votre festin. »

» Je ne gagnai rien par la douceur. « Puisque vous ne voulez pas venir chez moi, répliqua le barbier, il faut donc que vous trouviez bon que j'aille avec vous. Je vais porter chez moi ce que vous m'avez donné ; mes amis mangeront, si bon leur

semble, je reviendrai aussitôt. Je ne veux pas commettre l'incivilité de vous laisser aller seul ; vous méritez bien que j'aie pour vous cette complaisance. » « Ciel, m'écriai-je alors, je ne pourrai donc pas me délivrer aujourd'hui d'un homme si fâcheux ! Au nom du grand Dieu vivant, lui dis-je, finissez vos discours importuns ! Allez trouver vos amis : buvez, mangez, réjouissez-vous, et laissez-moi la liberté d'aller avec les miens. Je veux partir seul, je n'ai pas besoin que personne m'accompagne. Aussi bien, il faut que je vous l'avoue, le lieu où je vais n'est pas un lieu où vous puissiez être reçu ; on n'y veut que moi. » « Vous vous moquez, Seigneur, repartit-il : si vos amis vous ont convié à un festin, quelle raison peut vous empêcher de me permettre de vous accompagner ? Vous leur ferez plaisir, j'en suis sûr, de leur mener un homme qui a comme moi le mot pour rire, et qui sait divertir agréablement une compagnie. Quoi que vous me puissiez dire, la chose est résolue, je vous accompagnerai malgré vous. »

» Ces paroles, Seigneurs, me jetèrent dans un grand embarras. « Comment me déferai-je de ce maudit barbier, disois-je en moi-même ? Si je m'obstine à le contredire, nous ne finirons point notre contestation. » D'ailleurs, j'entendois qu'on appeloit déjà pour la première fois à la prière de midi, et qu'il étoit temps de partir ; ainsi je pris le parti de ne dire mot, et de faire semblant de consentir qu'il vînt avec moi. Alors il acheva de me raser ; et cela étant fait, je lui dis : « Prenez quelques-uns de mes gens pour emporter avec vous ces provisions, et revenez, je vous attends ; je ne partirai pas sans vous, »

» Il sortit enfin, et j'achevai promptement de m'habiller.

J'entendis appeler à la prière pour la dernière fois : je me hâtai de me mettre en chemin ; mais le malicieux barbier qui avoit jugé de mon intention, s'étoit contenté d'aller avec mes gens jusques à la vue de sa maison, et de les voir entrer chez lui. Il s'étoit caché à un coin de la rue pour m'observer et me suivre. En effet, quand je fus arrivé à la porte du cadî, je me retournai et l'aperçus à l'entrée de la rue : j'en eus un chagrin mortel.

» La porte du cadî étoit à demi ouverte ; et en entrant, je vis la vieille dame qui m'attendoit, et qui après avoir fermé la porte, me conduisit à la chambre de la jeune dame dont j'étois amoureux ; mais à peine commençois-je à l'entretenir, que nous entendîmes du bruit dans la rue. La jeune dame mit la tête à la fenêtre, et vit au travers de la jalousie, que c'étoit le cadî son père qui revenoit de la prière. Je regardai aussi en même temps, et j'aperçus le barbier assis vis-à-vis, au même endroit d'où j'avois vu la jeune dame.

» J'eus alors deux sujets de crainte, l'arrivée du cadî, et la présence du barbier. La jeune dame me rassura sur le premier, en me disant que son père ne montoit à sa chambre que très-rarement ; et que comme elle avoit prévu que ce contre-temps pourroit arriver, elle avoit songé au moyen de me faire sortir sûrement ; mais l'indiscrétion du malheureux barbier me causoit une grande inquiétude ; et vous allez voir que cette inquiétude n'étoit pas sans fondement.

» Dès que le cadî fut rentré chez lui, il donna lui-même la bastonnade à un esclave qui l'avoit méritée, L'esclave pousoit de grands cris qu'on entendoit de la rue. Le barbier crut que c'étoit moi qui criois et qu'on maltraitoit. Prévenu de cette pensée, il fait des cris épouvantables, déchire ses habits, jette

de la poussière sur sa tête, appelle au secours tout le voisinage, qui vient à lui aussitôt. On lui demande ce qu'il a, et quel secours on peut lui donner. « Hélas, s'écrie-t-il, on assassine mon maître, mon cher patron ! » Et sans rien dire davantage, il court jusque chez moi, en criant toujours de même, et revient suivi de tous mes domestiques armés de bâtons. Ils frappent avec une fureur qui n'est pas concevable à la porte du cadi, qui envoya un esclave pour voir ce que c'étoit ; mais l'esclave, tout effrayé, retourne vers son maître : « Seigneur, dit-il, plus de dix mille hommes veulent entrer chez vous par force, et commencent à enfoncer la porte. »

» Le cadi courut aussitôt lui-même ouvrir la porte, et demanda ce qu'on lui vouloit. Sa présence vénérable ne put inspirer du respect à mes gens, qui lui dirent insolemment : « Maudit cadi, chien de cadi, quel sujet avez-vous d'assassiner notre maître ? Que vous a-t-il fait ? » « Bonnes gens, leur répondit le cadi, pourquoi aurois-je assassiné votre maître que je ne connois pas, et qui ne m'a point offensé ? Voilà ma maison ouverte : entrez, voyez, cherchez. » « Vous lui avez donné la bastonnade, dit le barbier ; j'ai entendu ses cris il n'y a qu'un moment. » « Mais encore, répliqua le cadi, quelle offense m'a pu faire votre maître pour m'avoir obligé à le maltraiter comme vous le dites ? Est-ce qu'il est dans ma maison ? Et s'il y est, comment y est-il entré, ou qui peut l'y avoir introduit ? » « Vous ne m'en ferez point accroire avec votre grande barbe, méchant cadi, repartit le barbier, je sais bien ce que je dis. Votre fille aime notre maître, et lui a donné rendez-vous dans votre maison pendant la prière de midi ; vous en avez sans doute été averti ; vous êtes revenu chez vous, vous

l'y avez surpris, et lui avez fait donner la bastonnade par vos esclaves ; mais vous n'aurez pas fait cette méchante action impunément : le calife en sera informé, et en fera bonne et briève justice. Laissez-le sortir, et nous le rendez tout à l'heure, sinon nous allons entrer et vous l'arracher, à votre honte. « Il n'est pas besoin de tant parler, reprit le cadi, ni de faire un si grand éclat : si ce que vous dites est vrai, vous n'avez qu'à entrer et le chercher, je vous en donne la permission. » Le cadi n'eut pas achevé ces mots, que le barbier et mes gens se jetèrent dans la maison comme des furieux, et se mirent à me chercher partout...

Scheherazade, en cet endroit, ayant aperçu le jour, cessa de parler. Schahriar se leva en riant du zèle indiscret du barbier, et fort curieux de savoir ce qui s'étoit passé dans la maison du cadi, et par quel accident le jeune homme pouvoit être devenu boiteux. La sultane satisfait sa curiosité le lendemain, et reprit la parole dans ces termes :

CLXVI^e NUIT.

Le tailleur continua de raconter au sultan de Casgar l'histoire qu'il avoit commencée.

» Sire, dit-il, le jeune boiteux poursuivit ainsi :

» Comme j'avois entendu tout ce que le barbier avoit dit au cadi, je cherchai un endroit pour me cacher. Je n'en trouvai

point d'autre qu'un grand coffre vide, où je me jetai et que je fermai sur moi. Le barbier, après avoir fureté partout, ne manqua pas de venir dans la chambre où j'étois. Il s'approcha du coffre, l'ouvrit ; et dès qu'il m'eut aperçu, le prit, le chargea sur sa tête et l'emporta ; il descendit d'un escalier assez haut dans une cour qu'il traversa promptement, et enfin il gagna la porte de la rue. Pendant qu'il me portoit, le coffre vint à s'ouvrir par malheur ; et alors ne pouvant souffrir la honte d'être exposé aux regards et aux huées de la populace qui nous suivoit, je me lançai dans la rue avec tant de précipitation, que je me blessai à la jambe de manière que je suis demeuré boiteux depuis ce temps-là. Je ne sentis pas d'abord tout mon mal, et ne laissai pas de me relever pour me dérober à la risée du peuple par une prompte fuite. Je lui jetai même des poignées d'or et d'argent dont ma bourse étoit pleine ; et tandis qu'il s'occupoit à les ramasser, je m'échappai en enfilant des rues détournées. Mais le maudit barbier, profitant de la ruse dont je m'étois servi pour me débarrasser de la foule, me suivit sans me perdre de vue, en me criant de toute sa force : « Arrêtez, Seigneur, pourquoi courez-vous si vite ? Si vous saviez combien j'ai été affligé du mauvais traitement que le cadi vous a fait, à vous qui êtes si généreux et à qui nous avons tant d'obligations, mes amis et moi ! Ne vous l'avois-je pas bien dit, que vous exposiez votre vie par votre obstination à ne vouloir pas que je vous accompagnasse ? Voilà ce qui vous est arrivé par votre faute ; et si de mon côté je ne m'étois pas obstiné à vous suivre pour voir où vous alliez, que seriez-vous devenu ? Où allez-vous donc, Seigneur ? Attendez-moi. »

» C'est ainsi que le malheureux barbier parloit tout haut dans

la rue. Il ne se contentoit pas d'avoir causé un si grand scandale dans le quartier du cadî, il vouloit encore que toute la ville en eût connoissance. Dans la rage où j'étois, j'avois envie de l'attendre pour l'étrangler ; mais je n'aurois fait par-là que rendre ma confusion plus éclatante. Je pris un autre parti : comme je m'aperçus que sa voix me livroit en spectacle à une infinité de gens qui paroisoient aux portes ou aux fenêtres, ou qui s'arrêtoient dans les rues pour me regarder, j'entrai dans un khan dont le concierge m'étoit connu. Je le trouvai à la porte, où le bruit l'avoit attiré. « Au nom de Dieu, lui dis-je, faites-moi la grâce d'empêcher que ce furieux n'entre ici après moi. » Il me le promit et me tint parole ; mais ce ne fut pas sans peine, car l'obstiné barbier vouloit entrer malgré lui, et ne se retira qu'après lui avoir dit mille injures ; et jusqu'à ce qu'il fût rentré dans sa maison, il ne cessa d'exagérer à tous ceux qu'il rencontroit, le grand service qu'il prétendoit m'avoir rendu.

» Voilà comme je me délivrai d'un homme si fatigant. Après cela, le concierge me pria de lui apprendre mon aventure. Je la lui racontai. Ensuite je le priai à mon tour de me prêter un appartement jusqu'à ce que je fusse guéri. « Seigneur, me dit-il, ne seriez-vous pas plus commodément chez vous ? » « Je ne veux point y retourner, lui répondis-je : ce détestable barbier ne manqueroit pas de m'y venir trouver ; j'en serois tous les jours obsédé, et je mourrois à la fin de chagrin de l'avoir incessamment devant les yeux. D'ailleurs, après ce qui m'est arrivé aujourd'hui, je ne puis me résoudre à demeurer davantage en cette ville. Je prétends aller où ma mauvaise fortune me voudra conduire. » Effectivement, dès que je fus guéri, je pris tout l'argent dont je crus avoir besoin pour

voyager ; et du reste de mon bien, j'en fis une donation à mes parens.

» Je partis donc de Bagdad, Seigneurs, et je suis venu jusqu'ici. J'avois lieu d'espérer que je ne rencontrerois point ce pernicieux barbier dans un pays si éloigné du mien ; et cependant je le trouve parmi vous. Ne soyez donc point surpris de l'empressement que j'ai à me retirer. Vous jugez bien de la peine que me doit faire la vue d'un homme qui est cause que je suis boiteux, et réduit à la triste nécessité de vivre éloigné de mes parens, de mes amis et de ma patrie. » En achevant ces paroles, le jeune boiteux se leva et sortit. Le maître de la maison le conduisit jusqu'à la porte, en lui témoignant le déplaisir qu'il avoit de lui avoir donné, quoiqu'innocemment, un si grand sujet de mortification.

Quand le jeune homme fut parti, continua le tailleur, nous demeurâmes tous fort étonnés de son histoire. Nous jetâmes les yeux sur le barbier, et dûmes qu'il avoit tort, si ce que nous venions d'entendre, étoit véritable. « Messieurs, nous répondit-il en levant la tête qu'il avoit toujours tenue baissée jusqu'alors, le silence que j'ai gardé pendant que ce jeune homme vous a entretenus, vous doit être un témoignage qu'il ne vous a rien avancé dont je ne demeure d'accord. Mais quoi qu'il vous ait pu dire, je soutiens que j'ai dû faire ce que j'ai fait : je vous en rends juges vous-mêmes. Ne s'étoit-il pas jeté dans le péril ; et, sans mon secours, en seroit-il sorti si heureusement ? Il est bien heureux d'en être quitte pour une jambe incommodée. Ne me suis-je pas exposé à un plus grand danger pour le tirer d'une maison où je m'imaginois qu'on le maltraitoit ? A-t-il raison de se plaindre de moi, et de me dire

des injures si atroces ? Voilà ce que l'on gagne à servir des gens ingrats. Il m'accuse d'être un babillard ; c'est une pure calomnie : de sept frères que nous étions, je suis celui qui parle le moins et qui ai le plus a esprit en partage. Pour vous en faire convenir, Seigneurs, je n'ai qu'à vous conter mon histoire et la leur. Honorez-moi, je vous prie, de votre attention :

1. [↑](#) Cette année 653, de l'hégire, époque commune à tous les Mahométans, répond à l'an 1255, depuis la naissance de J. C. On peut conjecturer de là, que ces contes ont été composés, en Arabe, vers ce temps.
2. [↑](#) Pour ce qui est de l'an 7320, l'auteur s'est trompé dans cette supposition. L'an 653 de l'hégire, et 1255 de J. C. ne tombe qu'en l'an 1557 de l'ère, ou époque des Seleucides, la même que celle d'Alexandre-le-Grand, qui est ici appelé Iskender aux deux cornes, selon l'expression des Arabes.

HISTOIRE

DU BARBIER.

« Sous le règne du calife Mostanser Billah^[1], prince si fameux par ses immenses libéralités envers les pauvres, dix voleurs obsédoient les chemins des environs de Bagdad, et faisoient depuis long-temps des vols et des cruautés inouïes. Le calife, averti d'un si grand désordre, fit venir le juge de police quelques jours avant la fête du baïram, et lui ordonna, sous peine de la vie, de les lui amener tous dix...

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, pour avertir le sultan des Indes que le jour commençoit à paroître. Ce prince se leva, et la nuit suivante, la sultane reprit son discours de cette manière :

CLXVII^e NUIT.

» Le juge de police, continua le barbier, fit ses diligences et mit tant de monde en campagne, que les dix voleurs furent pris le propre jour du baïram. Je me promenois alors sur le bord du Tigre ; je vis dix hommes assez richement habillés, qui

s'embarquoient dans un bateau. J'aurois connu que c'étoient des voleurs pour peu que j'eusse fait attention aux gardes qui les accompagnoient ; mais je ne regardai qu'eux ; et prévenu que c'étoient des gens qui alloient se réjouir et passer la fête en festin, j'entrai dans le bateau pêle-mêle avec eux sans dire mot, dans l'espérance qu'ils voudroient bien me souffrir clans leur compagnie. Nous descendîmes le Tigre, et l'on nous fit aborder devant le palais du calife. J'eus le temps de rentrer en moi-même et de m'apercevoir que j'avois mal jugé d'eux. Au sortir du bateau, nous fûmes environnés d'une nouvelle troupe de gardes du juge de police, qui nous lièrent et nous menèrent devant le calife. Je me laissai lier comme les autres sans rien dire : que m'eût-il servi de parler et de faire quelque résistance ? C'eût été le moyen de me faire maltraiter par les gardes, qui ne m'auroient pas écouté ; car ce soit des brutaux qui n'entendent point raison. J'étois avec des voleurs ; c'étoit assez pour leur faire croire que j'en devois être un.

» Dès que nous fûmes devant le calife, il ordonna le châtimement de ces dix scélérats. « Qu'on coupe, dit-il, la tête à ces dix voleurs. » Aussitôt le bourreau nous rangea sur une file à la portée de sa main, et par bonheur je me trouvai le dernier. Il coupa la tête aux dix voleurs, en commençant par le premier ; et quand il vint à moi, il s'arrêta. Le calife voyant que le bourreau ne me frappoit pas, se mit en colère : « Ne t'ai-je pas commandé, lui dit-il, de couper la tête à dix voleurs ? Pourquoi ne la coupes-tu qu'à neuf ? » « Commandeur des croyans, répondit le bourreau, Dieu me garde de n'avoir pas exécuté l'ordre de votre Majesté : voilà dix corps par terre et autant de têtes que j'ai coupées ; elle peut les faire compter.»

Lorsque le calife eut vu lui-même que le bourreau disoit vrai, il m e regarda avec étonnement ; et ne me trouvant pas la physionomie d'un voleur : « Bon vieillard, me dit-il, par quelle aventure vous trouvez-vous mêlé avec des misérables qui ont mérité mille morts ? » Je lui répondis : « Commandeur des croyans, je vais vous faire un aveu véritable. J'ai vu ce matin entrer dans un bateau ces dix personnes dont le châtiment vient de faire éclater la justice de votre Majesté ; je me suis embarqué avec eux, persuadé que c'étoient des gens qui alloient se régaler ensemble pour célébrer ce jour qui est le plus célèbre de notre religion. »

» Le calife ne put s'empêcher de rire de mon aventure ; et tout au contraire de ce jeune boiteux qui me traite de babillard, il admira ma discrétion et ma contenance à garder le silence. « Commandeur des croyans, lui dis-je, que votre Majesté ne s'étonne pas si je me suis tu dans une occasion qui auroit excité la démangeaison de parler à un autre. Je fais une profession particulière de me taire ; et c'est par cette vertu que je me suis acquis le titre glorieux de silencieux. C'est ainsi qu'on m'appelle pour me distinguer de six frères que j'eus. C'est le fruit que j'ai tiré de ma philosophie ; enfin cette vertu fait toute ma gloire et mon bonheur. » « J'ai bien de la joie, me dit le calife en souriant, qu'on vous ait donné un titre dont vous faites un si bel usage. Mais apprenez-moi quelle sorte de gens étoient vos frères : vous ressembloient-ils ? » « En aucune manière, lui repartis-je ; ils étoient tous plus babillards les uns que les autres ; et quant à la figure, il y avoit encore grande différence entr'eux et moi : le premier étoit bossu ; le second brèche-dent ; le troisième, borgne ; le quatrième, aveugle ; le

cinquième avoit les oreilles coupées ; et le sixième, les lèvres fendues. Il leur est arrivé des aventures qui vous feroient juger de leurs caractères, si j'avois l'honneur de les raconter à votre Majesté. » Comme il me parut que le calife ne demandoit pas mieux que de les entendre, je poursuivis sans attendre son ordre :

1. [↑](#) Le calife Mostanser Billah fut élevé à cette dignité l'an 623 de l'hégire, c'est-à-dire, l'an 1226 de Jésus-Christ. Il fut le trente-sixième calife de la race des Abbassides. Voyez la note de la pag. 233 du I^{er} vol.

HISTOIRE

DU

PREMIER FRÈRE DU BARBIER.

« SIRE, lui dis-je, mon frère aîné, qui s'appeloit Bacbouc le bossu, étoit tailleur de profession. Au sortir de son apprentissage, il loua une boutique vis-à-vis d'un moulin ; et comme il n'avoit point encore fait de pratiques, il avoit bien de la peine à vivre de son travail. Le meunier au contraire étoit fort à son aise, et possédoit une très-belle femme. Un jour, mon frère en travaillant dans sa boutique, leva la tête, et aperçut à une fenêtre du moulin la meunière qui regardoit dans la rue. Il la trouva si belle, qu'il en fut enchanté. Pour la meunière, elle ne fit nulle attention à lui ; elle ferma sa fenêtre, et ne parut plus de tout le jour. Cependant le pauvre tailleur ne fit autre chose que lever les yeux vers le moulin en travaillant. Il se piqua les doigts plus d'une fois, et son travail de ce jour-là ne fut pas trop régulier. Sur le soir, lorsqu'il fallut fermer sa boutique, il eut de la peine à s'y résoudre, parce qu'il espéroit toujours que la meunière se feroit voir encore ; mais enfin il fut obligé de la fermer et de se retirer à sa petite maison, où il passa une fort mauvaise nuit. Il est vrai qu'il s'en leva plus matin, et qu'impatient de revoir sa maîtresse, il vola vers sa boutique. Il ne fut pas plus heureux que le jour précédent : la

meunière ne parut qu'un moment de toute la journée. Mais ce moment acheva de le rendre le plus amoureux de tous les hommes. Le troisième jour, il eut sujet d'être plus content que les deux autres. La meunière jeta les jeux sur lui par hasard, et le surprit dans une attention à la considérer, qui lui fit connoître ce qui se passoit dans son cœur...

Le jour qui paroissoit obligea Scheherazade d'interrompre son récit en cet endroit. Elle en reprit le fil la nuit suivante, et dit au sultan des Indes.

CLXVIII^e NUIT.

SIRE, le barbier continuant l'histoire de son Frère aîné :

» Commandeur des croyans, poursuivit-il, en parlant toujours au calife Mostanser Billah, vous saurez que la meunière n'eut pas plutôt pénétré les sentimens de mon frère, qu'au lieu de s'en fâcher, elle résolut de s'en divertir. Elle le regarda d'un air riant ; mon frère la regarda de même, mais d'une manière si plaisante, que la meunière referma la fenêtre au plus vite, de peur de faire un éclat de rire qui fit connoître à mon frère qu'elle le trouvoit ridicule. L'innocent Bacbouc interpréta cette action à son avantage, et ne manqua pas de se flatter qu'on l'avoit vu avec plaisir.

» La meunière prit donc la résolution de se réjouir de mon frère. Elle avoit une pièce d'une assez belle étoffe dont il y

avoit déjà long-temps qu'elle vouloit se faire un habit. Elle l'enveloppa dans un beau mouchoir de broderie de soie, et la lui envoya par une jeune esclave qu'elle avoit. L'esclave, bien instruite, vint à la boutique du tailleur. « Ma maîtresse vous salue, lui dit-elle, et vous prie de lui faire un habit de la pièce d'étoffe que je vous apporte, sur le modèle de celui qu'elle vous envoie en même temps ; elle change souvent d'habit, et c'est une pratique dont vous serez très-content. » Mon frère ne douta plus que la meûnière ne fût amoureuse de lui. Il crut qu'elle ne lui envoyoit du travail, immédiatement après ce qui s'étoit passé entr'elle et lui, qu'afin de lui marquer qu'elle avoit lu dans le fond de son cœur, et de l'assurer du progrès qu'il avoit fait dans le sien. Prévenu de cette bonne opinion, il chargea l'esclave de dire à sa maîtresse qu'il allait tout quitter pour elle, et que l'habit seroit prêt pour le lendemain matin. En effet, il y travailla avec tant de diligence, qu'il l'acheva le même jour.

» Le lendemain, la jeune esclave vint voir si l'habit étoit fait. Bacbouc le lui donna bien plié, en lui disant : « J'ai trop d'intérêt de contenter votre maîtresse, pour avoir négligé son habit ; je veux l'engager, par ma diligence, à ne se servir désormais que de moi. » La jeune esclave fit quelques pas pour s'en aller ; puis se retournant, elle dit tout bas à mon frère : « À propos, j'oubliois de m'acquitter d'une commission qu'on m'a donnée : ma maîtresse m'a chargée de vous faire ses complimens, et de vous demander comment vous avez passé la nuit ; pour elle, la pauvre femme, elle vous aime si fort, qu'elle n'en a pas dormi. » « Dites-lui, répondit avec transport mon benêt de frère, que j'ai pour elle une passion si violente, qu'il y

a quatre nuits que je n'ai fermé l'œil. » Après ce compliment de la part de la meunière, il crut devoir se flatter qu'elle ne le laisserait pas languir dans l'attente de ses faveurs.

» Il n'y avoit pas un quart d'heure que l'esclave avoit quitté mon frère, lorsqu'il la vit revenir avec une pièce de satin. « Ma maîtresse, lui dit-elle, est très-satisfaite de son habit, il lui va le mieux du monde ; mais comme il est très-beau, et qu'elle ne le veut porter qu'avec un caleçon neuf, elle vous prie de lui en faire un au plutôt de cette pièce de satin. » « Cela suffit, répondit Bacbouc, il sera fait aujourd'hui avant que je sorte de ma boutique ; vous n'avez qu'à le venir prendre sur la fin du jour. « La meunière se montra souvent à sa fenêtre, et prodigua ses charmes à mon frère pour lui donner du courage. Il faisoit beau le voir travailler. Le caleçon fut bientôt fait. L'esclave le vint prendre ; mais elle n'apporta au tailleur ni l'argent qu'il avoit déboursé pour les accompagnemens de l'habit et du caleçon, ni de quoi lui payer la façon de l'un et de l'autre. Cependant ce malheureux amant qu'on amusoit, et qui ne s'en apercevoit pas, n'avoit rien mangé de tout ce jour-là, et fut obligé d'emprunter quelques pièces de monnaie pour acheter de quoi souper. Le jour suivant, dès qu'il fut arrivé à sa boutique, la jeune esclave vint lui dire que le meunier souhaitoit de lui parler. « Ma maîtresse, ajouta-t-elle, lui a dit tant de bien de vous en lui montrant votre ouvrage, qu'il veut aussi que vous travailliez pour lui. Elle l'a fait exprès, afin que la liaison qu'elle veut former entre lui et vous, serve à faire réussir ce que vous desirez également l'un et l'autre. Mon frère se laissa persuader, et alla au moulin avec l'esclave. Le meunier le reçut fort bien, et lui présentant une pièce de toile :

« J'ai besoin de chemises, lui dit-il, voilà de la toile, je voudrais bien que vous m'en fissiez vingt ; s'il y a du reste, vous me le rendrez... »

Scheherazade, frappée tout-à-coup par la clarté du jour qui commençoit à éclairer l'appartement de Schahriar, se tut en achevant ces dernières paroles. La nuit suivante, elle poursuivit ainsi l'histoire de Bacbouc :

CLXIX^e NUIT.

» MON frère, continua le barbier, eut du travail pour cinq ou six jours à faire vingt chemises pour le meûnier, qui lui donna ensuite une autre pièce de toile pour en faire autant de caleçons. Lorsqu'ils furent achevés, Bacbouc les porta au meûnier, qui lui demanda ce qu'il lui falloit pour sa peine ? Sur quoi mon frère dit qu'il se contenteroit de vingt dragmes d'argent. Le meûnier appela aussitôt la jeune esclave, et lui dit d'apporter le trébuchet pour voir si la monnoie qu'il alloit donner, étoit de poids. L'esclave, qui avoit le mot, regarda mon frère en colère, pour lui marquer qu'il alloit tout gêner s'il recevoit de l'argent. Il se le tint pour dit ; il refusa d'en prendre, quoiqu'il en eût besoin et qu'il en eût emprunté pour acheter le fil dont il avoit cousu les chemises et les caleçons. Au sortir de chez le meûnier, il vint me prier de lui prêter de quoi vivre, en me disant qu'on ne le payoit pas. Je lui donnai quelques monnoies que j'avois dans ma bourse, et cela le fit

subsister durant quelques jours : il est vrai qu'il ne vivoit que de bouillie, et qu'encore n'en mangeoit-il pas tout son soûl.

» Un jour il entra chez le meûnier, qui étoit occupé à faire aller son moulin, et qui croyant qu'il venoit demander de l'argent, lui en offrit ; mais la jeune esclave qui étoit présente, lui fit encore un signe qui empêcha d'en accepter, et le fit répondre au meûnier qu'il ne venoit pas pour cela, mais seulement pour s'informer de sa santé. Le meunier l'en remercia, et lui donna une robe de dessus à faire. Bacbouc la lui rapporta le lendemain. Le meûnier tira sa bourse ; la jeune esclave ne fit en ce moment que regarder mon frère : « Voisin, dit-il au meûnier, rien ne presse ; nous compterons une autre fois. » Ainsi, cette pauvre dupe se retira dans sa boutique avec trois grandes maladies, c'est-à-dire, amoureux, affamé, et sans argent.

» La meûnière étoit avare et méchante ; elle ne se contenta pas d'avoir frustré mon frère de ce qui lui étoit dû, elle excita son mari à tirer vengeance de l'amour qu'il avoit pour elle ; et voici comme ils s'y prirent. Le meûnier invita Bacbouc un soir à souper, et après l'avoir assez mal régalé, il lui dit : « Frère, il est trop tard pour vous retirer chez vous, demeurez ici. » En parlant de cette sorte, il le mena dans un endroit où il y avoit un lit. Il le laissa là, et se retira avec sa femme dans le lieu où ils avoient coutume de coucher. Au milieu de la nuit, le meûnier vint trouver mon frère : « Voisin, lui dit-il, dormez-vous ? Ma mule est malade, et j'ai bien du bled à moudre ; vous me feriez beaucoup de plaisir si vous vouliez tourner le moulin à sa place. » Bacbouc, pour lui marquer qu'il étoit homme de bonne volonté, lui répondit qu'il étoit prêt à lui

rendre ce service, qu'on n'avoit seulement qu'à lui montrer comment il falloit faire. Alors le meûnier l'attacha par le milieu du corps de même qu'une mule, pour faire tourner le moulin ; et lui donnant ensuite un grand coup de fouet sur les reins : « Marchez, voisin, lui dit-il. » « Hé pourquoi me frappez-vous, lui dit mon frère ? » « C'est pour vous encourager, répondit le meûnier, car sans cela, ma mule ne marche pas. » Bacbouc fut étonné de ce traitement ; néanmoins il n'osa s'en plaindre. Quand il eut fait cinq ou six tours, il voulut se reposer ; mais le meûnier lui donna une douzaine de coups de fouet bien appliqués, en lui disant : « Courage, voisin, ne vous arrêtez pas, je vous prie ; il faut marcher sans prendre haleine : autrement vous gêteriez ma farine. »

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce qu'elle vit qu'il étoit jour. Le lendemain, elle reprit son discours de cette sorte :

CLXX^e NUIT.

« LE meûnier obligea mon frère à tourner ainsi le moulin pendant le reste de la nuit, continua le barbier. À la pointe du jour, il le laissa sans le détacher, et se retira à la chambre de sa femme. Bacbouc demeura quelque temps en cet état. À la fin, la jeune esclave vint, qui le détacha. « Ah, que nous vous avons plaint, ma bonne maîtresse et moi, s'écria la perfide ! Nous n'avons aucune part au mauvais tour que son mari vous a

joué. » Le malheureux Bacbouc ne lui répondit rien, tant il étoit fatigué et moulu de coups ; mais il regagna sa maison en faisant une ferme résolution de ne plus songer à la meûnière.

» Le récit de cette histoire, poursuivit le barbier, fit rire le calife. «Allez, me dit-il, retournez chez vous ; on va vous donner quelque chose de ma part pour vous consoler d'avoir manqué le régal auquel vous vous attendiez. « « Commandeur des croyans, repris-je, je supplie votre majesté de trouver bon que je ne reçoive rien qu'après lui avoir raconté l'histoire de mes autres frères. » Le calife m'ayant témoigné par son silence qu'il étoit disposé à m'écouter, je continuai en ces termes :

HISTOIRE

DU

SECOND FRÈRE DU BARBIER.

» MON second frère, qui s'appeloit Bakbarah le Brèche-dent, marchant un jour par la ville, rencontra une vieille dans une rue écartée. Elle l'aborda. « J'ai, lui dit-elle, un mot à vous dire, je vous prie de vous arrêter un moment. » Il s'arrêta, en lui demandant ce qu'elle lui vouloit. « Si vous avez le temps de venir avec moi, reprit-elle, je vous mènerai dans un palais magnifique, où vous verrez une dame plus belle que le jour ; elle vous recevra avec beaucoup de plaisir, et vous présentera la collation avec d'excellent vin : il n'est pas besoin de vous en dire davantage. » « Ce que vous me dites est-il bien vrai, répliqua mon frère ? » « Je ne suis pas une menteuse, repartit la vieille ; je ne vous propose rien qui ne soit véritable ; mais écoutez ce que j'exige de vous : il faut que vous soyez sage, que vous parliez peu, et que vous ayez une complaisance infinie. » Bakbarah ayant accepté la condition, elle marcha devant, et il la suivit. Ils arrivèrent à la porte d'un grand palais, où il y avoit beaucoup d'officiers et de domestiques. Quelques-uns voulurent arrêter mon frère ; mais la vieille ne leur eut pas plutôt parlé, qu'ils le laissèrent passer. Alors elle se retourna vers mon frère, et lui dit : « Souvenez -vous au moins que la

jeune dame chez qui je vous amène, aime la douceur et la retenue : elle ne veut pas qu'on la contredise. Si vous la contentez en cela, vous pouvez compter que vous obtiendrez d'elle ce que vous voudrez. » Bakbarah la remercia de cet avis, et promit d'en profiter.

» Elle le fit entrer dans un bel appartement. C'étoit un grand bâtiment en quarré, qui répondoit à la magnificence du palais ; une galerie régnoit à l'entour, et l'on voyoit au milieu un très-beau jardin. La vieille le fit asseoir sur un sofa bien garni, et lui dit d'attendre un moment, qu'elle alloit avertir de son arrivée la jeune dame.

» Mon frère, qui n'étoit jamais entré dans un lieu si superbe, se mit à considérer toutes les beautés qui s'offroient à sa vue ; et jugeant de sa bonne fortune par la magnificence qu'il voyoit, il avoit de la peine à contenir sa joie. Il entendit bientôt un grand bruit, qui étoit causé par une troupe d'esclaves enjouées, qui vinrent à lui en faisant des éclats de rire, et il aperçut au milieu d'elles une jeune dame d'une beauté extraordinaire, qui se faisoit aisément reconnoître pour leur maîtresse par les égards qu'on avoit pour elle. Bakbarah, qui s'étoit attendu à un entretien particulier avec la dame, fut extrêmement surpris de la voir arriver en si bonne compagnie. Cependant les esclaves prirent un air sérieux en s'approchant de lui ; et lorsque la jeune dame fut près du sofa, mon frère, qui s'étoit levé, lui fit une profonde révérence. Elle prit la place d'honneur ; et puis l'ayant prié de se remettre à la sienne, elle lui dit d'un ton riant : « Je suis ravie de vous voir, et je vous souhaite tout le bien que vous pouvez désirer. » « Madame, répondit Bakbarah, je ne puis en souhaiter un plus grand que l'honneur que j'ai de

paroître devant vous. » « Il me semble que vous êtes de bonne humeur, répliqua-t-elle, et que vous voudrez bien que nous passions le temps agréablement ensemble. »

» Elle commanda aussitôt que l'on servit la collation. En même temps on couvrit une table de plusieurs corbeilles de fruits et de confitures. Elle se mit à table avec les esclaves et mon frère. Comme il étoit placé vis-à-vis d'elle, quand il ouvroit la bouche pour manger, elle s'apercevoit qu'il étoit brèche-dent, et elle le faisoit remarquer aux esclaves qui en rioient de tout leur cœur avec elle. Bakbarah, qui de temps en temps levoit la tête pour la regarder, et qui la voyoit rire, s'imagina que c'étoit de la joie qu'elle avoit de sa venue, et se flatta que bientôt elle écarteroit ses esclaves pour rester avec lui sans témoins. Elle jugea bien qu'il avoit cette pensée ; et prenant plaisir à l'entretenir dans une erreur si agréable, elle lui dit des douceurs, et lui présenta de sa propre main de tout ce qu'il y avoit de meilleur.

» La collation achevée, on se leva de table. Dix esclaves prirent des instrumens, et commencèrent à jouer et à chanter ; d'autres se mirent à danser. Mon frère, pour faire l'agréable, dansa aussi, et la jeune dame même s'en mêla. Après qu'on eut dansé quelque temps, on s'assit pour prendre haleine. La jeune dame se fit donner un verre de vin, et regarda mon frère en souriant, pour lui marquer qu'elle alloit boire à sa santé. 11 se leva et demeura debout pendant qu'elle but. Lorsqu'elle eut bu, au lieu de rendre le verre, elle le fit remplir, et le présenta à mon frère , afin qu'il lui fit raison...

Scheherazade vouloit poursuivre son récit ; mais remarquant qu'il étoit jour, elle cessa de parler. La nuit suivante, elle reprit

la parole, et dit au sultan des Indes :

CLXXI^e NUIT.

SIRE, le barbier continuant l'histoire de Bakbarah :

» Mon frère, dit-il, prit le verre de la main de la jeune dame en la lui baisant, et but debout en reconnoissance de la faveur qu'elle lui avoit faite. Ensuite la jeune dame le fit asseoir auprès d'elle, et commença de le caresser. Elle lui passa la main derrière la tête, en lui donnant de temps en temps de petits soufflets. Ravi de ces faveurs, il s'estimoit le plus heureux homme du monde ; il étoit tenté de badiner aussi avec cette charmante personne ; mais il n'osoit prendre cette liberté devant tant d'esclaves qui avoient les jeux sur lui, et qui ne cessoient de rire de ce badinage. La jeune dame continua de lui donner de petits soufflets ; et à la fin lui en appliqua un si rudement, qu'il en fut scandalisé. Il en rougit, et se leva pour s'éloigner d'une si rude joueuse. Alors la vieille qui l'avoit amené, le regarda d'une manière à lui faire connoître qu'il avoit tort, et qu'il ne se souvenoit pas de l'avis qu'elle lui avoit donné d'avoir de la complaisance. Il reconnut sa faute ; et pour la réparer, il se rapprocha de la jeune dame, en feignant qu'il ne s'en étoit pas éloigné par mauvaise humeur. Elle le tira par le bras, le fit encore asseoir près d'elle, et continua de lui faire mille caresses malicieuses. Ses esclaves, qui ne cherchoient qu'à la divertir, se mirent de la partie : l'une donnoit au pauvre

Bakbarah des nasardes de toute sa force, l'autre lui tiroit les oreilles à les lui arracher, et d'autres enfin lui appliquoient des soufflets qui passoient la raillerie. Mon frère souffroit tout cela avec une patience admirable ; il affectoit même un air gai, et regardant la vieille avec un souris forcé : « Vous l'avez bien dit, disoit-il, que je trouverois une dame toute bonne, tout agréable, toute charmante ! Que je vous ai d'obligations ! » « Ce n'est rien encore que cela, lui répondit la vieille ; laissez faire, vous verrez bien autre chose. » La jeune dame prit alors la parole, et dit à mon frère : « Vous êtes un brave homme : je suis ravie de trouver en vous tant de douceur et tant de complaisance pour mes petits caprices, et une humeur si conforme à la mienne. » « Madame, repartit Bakbarah, charmé de ces discours, je ne suis plus à moi, je suis tout à vous, et vous pouvez à votre gré disposer de moi. » « Que vous me faites de plaisir, répliqua la dame, en me marquant tant de soumission ! Je suis contente de vous, et je veux que vous le soyez aussi de moi. Qu'on lui apporte, ajouta-t-elle, le parfum et l'eau de rose. » À ces mots, deux esclaves se détachèrent, et revinrent bientôt après, l'une avec une cassolette d'argent où il avoit du bois d'aloès le plus exquis dont elle le parfuma, et l'autre avec de l'eau de rose qu'elle lui jeta au visage et dans les mains. Mon frère ne se possédoit pas, tant il étoit aise de se voir traiter si honorablement.

» Après cette cérémonie, la jeune dame commanda aux esclaves qui avoient déjà joué des instrumens et chanté, de recommencer leurs concerts. Elles obéirent ; et pendant ce temps-là, la dame appela une autre esclave, et lui ordonna d'emmener mon frère avec elle, en lui disant : « Faites-lui ce

que vous savez ; et quand vous aurez achevé, ramenez-le-moi. » Bakbarah qui entendit cet ordre, se leva promptement, et s'approchant de la vieille qui s'étoit aussi levée pour accompagner l'esclave et lui, il la pria de lui dire ce qu'on lui vouloit faire. « C'est que notre maîtresse est curieuse, lui répondit tout bas la vieille : elle souhaite de voir comment vous seriez fait déguisé en femme ; et cette esclave qui a ordre de vous mener avec elle, va vous peindre les sourcils, vous raser la moustache, et vous habiller en femme. » « On peut me peindre les sourcils, tant qu'on voudra, répliqua mon frère, j'y consens, parce que je pourrai me laver ensuite ; mais pour me faire raser, vous voyez bien que je ne le dois pas souffrir : comment oserois-je paroître après cela sans moustache ? » « Gardez-vous de vous opposer à ce que l'on exige de vous, reprit la vieille, vous gâteriez vos affaires, qui vont le mieux du monde. On vous aime, on veut vous rendre heureux ; faut-il pour une vilaine moustache renoncer aux plus délicieuses faveurs qu'un homme puisse obtenir ? » Bakbarah se rendit aux raisons de la vieille ; et sans dire un seul mot, il se laissa conduire par l'esclave dans une chambre où on lui peignit les sourcils de rouge. On lui rasa la moustache ; et l'on se mit en devoir de lui raser aussi la barbe. La docilité de mon frère ne put aller jusque-là : « Oh, pour ce qui est de ma barbe, s'écria-t-il, je ne souffrirai point absolument qu'on me la coupe. » L'esclave lui représenta qu'il étoit inutile de lui avoir ôté sa moustache, s'il ne vouloit pas consentir qu'on lui rasât la barbe ; qu'un visage barbu ne convenoit pas avec un habillement de femme ; et qu'elle s'étonnoit qu'un homme qui étoit sur le point de posséder la plus belle personne de Bagdad, fit quelqu'attention à sa barbe. La vieille ajouta au discours de

l'esclave de nouvelles raisons ; elle menaça mon frère de la disgrâce de la jeune dame. Enfin elle lui dit tant de choses, qu'il se laissa faire tout ce qu'on voulut.

» Lorsqu'il fut habillé en femme, on le ramena devant la jeune dame, qui se prit si fort à rire en le voyant, qu'elle se renversa sur le sofa où elle étoit assise. Les esclaves en firent autant en frappant des mains, si bien que mon frère demeura fort embarrassé de sa contenance. La jeune dame se releva, et sans cesser de rire, lui dit : « Après la complaisance que vous avez eue pour moi, j'aurois tort de ne pas vous aimer de tout mon cœur ; mais il faut que vous fassiez encore une chose pour l'amour de moi : c'est de danser comme vous voilà. » Il obéit, et la jeune dame et ses esclaves dansèrent avec lui en riant comme des folles. Après qu'elles eurent dansé quelque temps, elles se jetèrent toutes sur le misérable, et lui donnèrent tant de soufflets, tant de coups de poings et de coups de pieds, qu'il en tomba par terre presque hors de lui-même. La vieille lui aida à se relever, pour ne pas lui donner le temps de se fâcher du mauvais traitement qu'on venoit de lui faire. « Consolez-vous, lui dit-elle à l'oreille, vous êtes enfin arrivé au bout des souffrances, et vous allez en recevoir le prix... »

Le jour qui paroissoit déjà, imposa silence en cet endroit à la sultane Scheherazade. Elle poursuivit ainsi la nuit suivante :

CLXXII^e NUIT.

» LA vieille, dit le barbier, continua de parler à Bakbarah. « Il ne vous reste plus, ajouta-t-elle, qu'une seule chose à faire, et ce n'est qu'une bagatelle. Vous saurez que ma maîtresse a coutume, lorsqu'elle a un peu bu, comme aujourd'hui, de ne se pas laisser approcher par ceux qu'elle aime, qu'ils ne soient nus en chemise. Quand ils sont en cet état, elle prend un peu d'avantage, et se met à courir devant eux par la galerie et de chambre en chambre, jusqu'à ce qu'ils l'aient attrappée. C'est encore une de ses bizarreries. Quelqu'avantage qu'elle puisse prendre, léger et dispos comme vous êtes, vous aurez bientôt mis la main sur elle. Mettez-vous donc vite en chemise ; déshabillez-vous sans faire de façons. »

» Mon bon frère en avoit trop fait pour reculer. Il se déshabilla ; et cependant la jeune dame se fit ôter sa robe, et demeura en jupon pour courir plus légèrement. Lorsqu'ils furent tous deux en état de commencer la course, la jeune dame prit un avantage d'environ vingt pas, et se mit à courir d'une vitesse surprenante. Mon frère la suivit de toute sa force, non sans exciter les ris de toutes les esclaves qui frappaient des mains. La jeune dame, au lieu de perdre quelque chose de l'avantage qu'elle avoit pris d'abord, en gagnoit encore sur mon frère. Elle lui fit faire deux ou trois tours de galerie, et puis enfila une longue allée obscure, où elle se sauva par un détour qui lui étoit connu. Bakbarah, qui la suivoit toujours, l'ayant perdue de vue dans l'allée, fut obligé de courir moins vite à cause de l'obscurité. Il aperçut enfin une lumière vers laquelle ayant repris sa course, il sortit par une porte qui fut fermée sur lui aussitôt. Imaginez-vous s'il eut lieu d'être surpris de se trouver au milieu d'une rue de corroyeurs. Ils ne

le furent pas moins de le voir en chemise, les yeux peints de rouge, sans barbe et sans moustache. Ils commencèrent à frapper des mains, à le huer, et quelques-uns coururent après lui, et lui cinglèrent les fesses avec des peaux. Ils l'arrêtèrent même, le mirent sur un âne qu'ils rencontrèrent par hasard, et le promenèrent par la ville exposé à la risée de toute la populace.

» Pour comble de malheur, en passant devant la maison du juge de police, ce magistrat voulut savoir la cause de ce tumulte. Les corroyeurs lui dirent qu'ils avoient vu sortir mon frère dans l'état où il étoit, par une porte de l'appartement des femmes du grand visir, qui donnoit sur leur rue. Là-dessus, le juge fit donner au malheureux Bakbarah cent coups de bâton sur la plante des pieds, et le fit conduire hors de la ville, avec défense d'y rentrer jamais. »

» Voilà, Commandeur des croyans, dis-je au calife Monstanser Billah, l'aventure de mon second frère, que je voulois raconter à votre Majesté. 11 ne savoit pas que les dames de nos seigneurs les plus puissans se divertissent quelquefois à jouer de semblables tours aux jeunes gens qui sont assez sots pour donner dans de semblables pièges... »

Scheherazade fut obligée de s'arrêter en cet endroit, à cause du jour qu'elle vit paroître. La nuit suivante, elle reprit sa narration, et dit au sultan des Indes :

CLXXIII^e NUIT.

SIRE, le barbier, sans interrompre son discours , passa à l'histoire de son troisième frère :

HISTOIRE

DU

DU TROISIÈME FRÈRE DU BARBIER.

» COMMANDEUR des croyans, dit-il au calife, mon troisième frère, qui se nommoit Bakbac, étoit aveugle, et sa mauvaise destinée l'ayant réduit à la mendicité, il alloit de porte en porte demander l'aumône. Il avoit une si longue habitude de marcher seul dans les rues, qu'il n'avoit pas besoin de conducteur. Il avoit coutume de frapper aux portes, et de ne pas répondre qu'on ne lui eût ouvert. Un jour il frappa à la porte d'une maison ; le maître du logis qui étoit seul, s'écria : « Qui est là ? » Mon frère ne répondit rien à ces paroles, et frappa une seconde fois. Le maître de la maison eut beau demander encore qui étoit à sa porte, personne ne lui répondit. Il descend, ouvre et demande à mon frère ce qu'il veut. « Que vous me donniez quelque chose pour l'amour de Dieu, lui dit Bakbac. » « Vous êtes aveugle, ce me semble, reprit le maître de la maison ? » « Hélas, oui, repartit mon frère ! » « Tendez la main, lui dit le maître. » Mon frère la lui présenta, croyant aller recevoir l'aumône ; mais le maître la lui prit seulement pour l'aider à monter jusqu'à sa chambre. Bakbac s'imagina que c'étoit pour le faire manger avec lui, comme cela lui arrivoit ailleurs assez souvent. Quand ils furent tous deux dans la chambre, le maître

lui quitta la main, se mit il sa place, et lui demanda de nouveau ce qu'il souhaitoit. « Je vous ai déjà dit, lui répondit Bakbac, que je vous demandois quelque chose pour l'amour de Dieu. » « Bon aveugle, répliqua le maître, tout ce que je puis faire pour vous, c'est de souhaiter que Dieu vous rende la vue. » « Vous pouviez bien me dire cela à la porte, reprit mon frère, et m'épargner la peine de monter. » « Et pourquoi, innocent que vous êtes, ne répondez-vous pas dès la première fois lorsque vous frappez, et qu'on vous demande qui est là ? D'où vient que vous donnez la peine aux gens de vous aller ouvrir quand on vous parle ? » « Que voulez-vous donc faire de moi, dit mon frère ? » « Je vous le répète encore, répondit le maître, je n'ai rien à vous donner. » « Aidez-moi donc à descendre comme vous m'avez aidé à monter, répliqua Bakbac. » « L'escalier est devant vous, repartit le maître, descendez seul si vous voulez. » Mon frère se mit à descendre ; mais le pied venant à lui manquer au milieu de l'escalier, il se fit bien du mal aux reins et à la tête en glissant jusqu'au bas. Il se releva avec assez de peine, et sortit en se plaignant et en murmurant contre le maître de la maison, qui ne fit que rire de sa chute.

» Comme il sortoit du logis, deux aveugles de ses camarades qui passaient, le reconnurent à sa voix. Ils s'arrêtèrent pour lui demander ce qu'il avoit. Il leur conta ce qui lui étoit arrivé ; et après leur avoir dit que toute la journée il n'avoit rien reçu : « Je vous conjure, ajouta-t-il, de m'accompagner jusque chez moi, afin que je prenne devant vous quelque chose de l'argent que nous avons tous trois en commun, pour m'acheter de quoi souper. » Les deux aveugles y consentirent, il les mena chez lui.

» Il faut remarquer que le maître de la maison où mon frère avoit été si maltraité, étoit un voleur, homme naturellement adroit et malicieux. Il entendit par sa fenêtre ce que Bakbac avoit dit à ses camarades ; c'est pourquoi il descendit, les suivit et entra avec eux dans une méchante maison où logeoit mon frère. Les aveugles s'étant assis, Bakbac dit : « Frères, il faut, s'il vous plaît, fermer la porte, et prendre garde s'il n'y a pas ici quelqu'étranger avec nous. » À ces paroles, le voleur fut fort embarrassé ; mais apercevant une corde qui se trouva par hasard attachée au plancher, il s'y prit et se soutint en l'air, pendant que les aveugles fermèrent la porte, et firent le tour de la chambre en tâtant partout avec leurs bâtons. Lorsque cela fut fait, et qu'ils eurent repris leur place, il quitta la corde et alla s'asseoir doucement près de mon frère, qui, se croyant seul avec les aveugles, leur dit : « Frères, comme vous m'avez fait dépositaire de l'argent que nous recevons depuis long-temps tous trois, je veux vous faire voir que je ne suis pas indigne de la confiance que vous avez en moi. La dernière fois que nous comptâmes, vous savez que nous avions dix mille dragmes, et que nous les mêmes en dix sacs : je vais vous montrer que je n'y ai pas touché. » En disant cela, il mit la main à côté de lui sous de vieilles bardes, tira les sacs l'un après l'autre, et les donnant à ses camarades : « Les voilà, poursuivit-il, vous pouvez juger par leur pesanteur qu'ils sont encore en leur entier ; ou bien nous allons les compter si vous souhaitez. » Ses camarades lui ayant répondu qu'ils se fioient bien à lui, il ouvrit un des sacs et en tira dix dragmes ; les deux autres aveugles en tirèrent chacun autant.

» Mon frère remit ensuite les dix sacs à leur place ; après

quoi un des aveugles lui dit, qu'il n'étoit pas besoin qu'il dépensât rien ce jour-là pour son souper, qu'il avoit assez de provisions pour eux trois par la charité des bonnes gens. En même temps il tira de son bissac du pain, du fromage et quelques fruits, mit tout cela sur une table, et puis ils commencèrent à manger. Le voleur, qui étoit à la droite de mon frère, choisissoit ce qu'il y avoit de meilleur, et mangeoit avec eux ; mais quelque précaution qu'il pût prendre pour ne pas faire de bruit, Bakbac l'entendit mâcher, et s'écria aussitôt : « Nous sommes perdus : il y a un étranger avec nous ! » En parlant de la sorte, il étendit la main, et saisit le voleur par le bras ; il se jeta sur lui en criant au voleur et en lui donnant de grands coups de poing. Les autres aveugles se mirent à crier aussi et à frapper le voleur, qui, de son côté, se défendit le mieux qu'il put. Comme il étoit fort et vigoureux, et qu'il avoit l'avantage de voir où il adressoit ses coups, il en portoit de furieux tantôt à l'un et tantôt à l'autre, quand il pouvoit en avoir la liberté ; et il crioit au voleur encore plus fort que ses ennemis. Les voisins accoururent bientôt au bruit, enfoncèrent la porte, et eurent bien de la peine à séparer les combattans ; mais enfin en étant venus à bout, ils leur demandèrent le sujet de leur différend. « Seigneurs, s'écria mon frère qui n'avoit pas quitté le voleur, cet homme que je tiens, est un voleur, qui est entré ici avec nous pour nous enlever le peu d'argent que nous avons. » Le voleur qui avoit fermé les yeux d'abord qu'il avoit vu paroître les voisins, feignit d'être aveugle, et dit alors : « Seigneurs, c'est un menteur ; je vous jure par le nom de Dieu et par la vie du calife, que je suis leur associé, et qu'ils refusent de me donner ma part légitime. Ils se sont tous trois mis contre moi, et je demande justice. » Les voisins ne voulurent pas se

mêler de leur contestation, et les menèrent tous quatre au juge de police.

» Quand ils furent devant ce magistrat, le voleur, sans attendre qu'on l'interrogât, dit en contrefaisant toujours l'aveugle ; « Seigneur, puisque vous êtes commis pour administrer la justice de la part du calife, dont Dieu veuille faire prospérer la puissance, je vous déclarerai que nous sommes également criminels, mes trois camarades et moi. Mais comme nous nous sommes engagés par serment à ne rien avouer que sous la bastonnade, si vous voulez savoir notre crime, vous n'avez qu'à commander qu'on nous la donne, et qu'on commence par moi. « Mon frère voulut parler ; mais on lui imposa silence. On mit le voleur sous le bâton...

À ces mots, Scheherazade remarquant qu'il étoit jour, interrompit sa narration. Elle en reprit ainsi la suite le lendemain :

CLXXIV^e NUIT.

» On mit donc le Voleur sous le bâton, dit le barbier, et il eut la constance de s'en laisser donner jusqu'à vingt ou trente coups ; mais faisant semblant de se laisser vaincre par la douleur, il ouvrit un œil premièrement, et bientôt après il ouvrit l'autre en criant miséricorde, et en suppliant le juge de police de faire cesser les coups. Le juge voyant que le voleur le

regardoit les yeux ouverts, en fut fort étonné. « Méchant, lui dit-il, que signifie ce miracle ? » « Seigneur, répondit le voleur, je vais vous découvrir un secret important, si vous voulez me faire grâce, et me donner pour gage que vous me tiendrez parole, l'anneau que vous avez au doigt, et qui vous sert de cachet. Je suis prêt à vous révéler tout le mystère. »

» Le juge fit cesser les coups de bâton, lui remit son anneau, et promit de lui faire grâce. « Sur la foi de cette promesse, reprit le voleur, je vous avouerai, Seigneur, que mes camarades et moi nous voyons fort clair tous quatre. Nous feignons d'être aveugles pour entrer librement dans les maisons, et pénétrer jusqu'aux appartemens des femmes, où nous abusons de leur foiblesse. Je vous confesse encore que par cet artifice nous avons gagné dix mille dragmes en société ; j'en ai demandé aujourd'hui à mes confrères deux mille cinq cents qui m'appartiennent pour ma part ; ils me les ont refusées, parce que je leur ai déclaré que je voulois me retirer, et qu'ils ont eu peur que je ne les accusasse ; et sur mes instances à leur demander ma part, ils se sont jetés sur moi, et m'ont maltraité de la manière dont je prends à témoins les personnes qui nous ont amenés devant vous. J'attends de votre justice, Seigneur, que vous me ferez livrer vous-même les deux mille cinq cents dragmes qui me sont dues. Si vous voulez que mes camarades confessent la vérité de ce que j'avance, faites-leur donner trois fois autant de coups de bâton que j'en ai reçus, vous verrez qu'ils ouvriront les yeux comme moi. »

» Mon frère et les deux autres aveugles voulurent se justifier d'une imposture si horrible ; mais le juge ne daigna pas les écouter. « Scélérats, leur dit-il, c'est donc ainsi que vous

contrefaites les aveugles, que vous trompez les gens sous prétexte d'exciter leur charité, et que vous commettez de si méchantes actions ? » « C'est une imposture, s'écria mon frère, il est faux qu'aucun de nous voie clair. Nous en prenons Dieu à témoin ! »

» Tout ce que put dire mon frère fut inutile, ses camarades et lui reçurent chacun deux cent coups de bâton. Le juge attendoit toujours qu'ils ouvrirent les yeux, et attribuoit à une grande obstination ce qui n'étoit que l'effet d'une impuissance absolue. Pendant ce temps-là, le voleur disoit aux aveugles : « Pauvres gens que vous êtes, ouvrez les yeux, et n'attendez pas qu'on vous fasse mourir sous le bâton. » Puis s'adressant au juge de police : « Seigneur, lui dit-il, je vois bien qu'ils pousseront leur malice jusqu'au bout, et que jamais ils n'ouvriront les yeux : ils veulent, sans doute, éviter la honte qu'ils auroient de lire leur condamnation dans les regards de ceux qui les verroient. Il vaut mieux leur faire grâce, et envoyer quelqu'un avec moi prendre les dix mille dragmes qu'ils ont cachées. »

» Le juge n'eut garde d'y manquer ; il fit accompagner le voleur par un de ses gens qui lui apporta les dix sacs. Il fit compter deux mille cinq cents dragmes au voleur, et retint le reste pour lui. A l'égard de mon frère et de ses compagnons, il en eut pitié, et se contenta de les bannir. Je n'eus pas plutôt appris ce qui étoit arrivé à mon frère, que je courus après lui. Il me raconta son malheur et je le ramenai secrètement dans la ville. J'aurois bien pu le justifier auprès du juge de police, et faire punir le voleur comme il le méritoit ; mais je n'osai l'entreprendre, de peur de m'attirer à moi-même quelque

mauvaise affaire. «

» Ce fut ainsi que j'achevai la triste aventure de mon bon frère l'aveugle. Le calife n'en rit pas moins que de celles qu'il avoit déjà entendues. Il ordonna de nouveau qu'on me donnât quelque chose ; mais sans attendre qu'on exécutât son ordre, je commençai l'histoire de mon quatrième frère :

HISTOIRE

DU

QUATRIÈME FRÈRE DU BARBIER.

« *ALCOUZ* étoit le nom de mon quatrième frère. Il devint borgne à l'occasion que j'aurai l'honneur de dire à votre Majesté. Il étoit boucher de profession ; il avoit un talent particulier pour élever et dresser des béliers à se battre, et par ce moyen il s'étoit acquis la connoissance et l'amitié des principaux seigneurs qui se plaisent à voir ces sortes de combats, et qui ont pour cet effet des béliers chez eux. Il étoit d'ailleurs fort achalandé ; il avoit toujours dans sa boutique la plus belle viande qu'il y eût à la boucherie, parce qu'il étoit fort riche, et qu'il n'épargnoit rien pour avoir la meilleure.

» Un jour qu'il étoit dans sa boutique, un vieillard qui avoit une longue barbe blanche, vint acheter six livres de viande, lui en donna l'argent, et s'en alla. Mon frère trouva cet argent si beau, si blanc et si bien monnoyé, qu'il le mit à part dans un coffre dans un endroit séparé. Le même vieillard ne manqua pas, durant cinq mois, de venir prendre chaque jour la même quantité de viande, et de la payer en pareille monnoie, que mon frère continua de mettre à part.

» Au bout de cinq mois, *Alcouz* voulant acheter une quantité

de moutons et les payer en cette belle monnaie, ouvrit le coffre ; mais au lieu de la trouver, il fut dans un étonnement extrême de ne voir que des feuilles coupées en rond à la place où il l'avoit mise. Il se donna des grands coups à la tête, en faisant des cris qui attirèrent bientôt les voisins, dont la surprise égala la sienne, lorsqu'ils eurent appris de quoi il s'agissoit. « Plût à Dieu, s'écria mon frère en pleurant, que ce traître de vieillard arrivât présentement avec son air hypocrite ! » Il n'eut pas plutôt achevé ces paroles, qu'il le vit venir de loin ; il courut au-devant de lui avec précipitation, et mettant la main sur lui : « Musulmans, s'écria-t-il de toute sa force, à l'aide ! Écoutez la friponnerie que ce méchant homme m'a faite. » En même temps il raconta à une assez grande foule de peuple qui s'étoit assemblé autour de lui, ce qu'il avoit déjà conté à ses voisins. Lorsqu'il eut achevé, le vieillard, sans s'émouvoir, lui dit froidement : « Vous feriez fort bien de me laisser aller et de réparer par cette action l'affront que vous me faites devant tant de monde, de crainte que je ne vous en fasse un plus sanglant dont je serois fâché. » « Hé qu'avez-vous à dire contre moi, lui répliqua mon frère ? Je suis un honnête homme dans ma profession, et je ne vous crains pas. » « Vous voulez donc que je le publie, reprit le vieillard du même ton ? Sachez, ajouta-t-il en s'adressant au peuple, qu'au lieu de vendre de la chair de mouton, comme il le doit, il vend de la chair humaine ! » « Vous êtes un imposteur, lui repartit mon frère. » « Non, non, dit alors le vieillard ; à l'heure que je vous parle, il y a un homme égorgé et attaché au dehors de votre boutique comme un mouton ; qu'on y aille, et l'on verra si je dis la vérité. »

» Avant que d'ouvrir le coffre où étoient les feuilles, mon frère avoit tué un mouton ce jour-là, l'avoit accommodé et exposé hors de sa boutique selon sa coutume. Il protesta que ce que disoit le vieillard étoit faux ; mais malgré ses protestations, la populace crédule se laissant prévenir contre un homme accusé d'un fait si atroce, voulut en être éclaircie sur-le-champ. Elle obligea mon frère à lâcher le vieillard, s'assura de lui-même, et courut en fureur jusqu'à sa boutique, où elle vit l'homme égorgé et attaché, comme l'accusateur l'avait dit ; car ce vieillard, qui étoit magicien, avoit fasciné les yeux de tout le monde, comme il les avoit fascinés à mon frère pour lui faire prendre pour de bon argent les feuilles qu'il lui avoit données.

» À ce spectacle, un de ceux qui tenoient Alcouz, lui dit en lui appliquant un grand coup de poing : « Comment, méchant homme, c'est donc ainsi que tu nous fais manger de la chair humaine ? » Et le vieillard, qui ne l'avoit pas abandonné, lui en déchargea un autre dont il lui creva un œil. Toutes les personnes mêmes qui purent approcher de lui, ne l'épargnèrent pas. On ne se contenta pas de le maltraiter, on le conduisit devant le juge de police, à qui l'on présenta le prétendu cadavre, que l'on avoit détaché et apporté pour servir de témoin contre l'accusé. « Seigneur, lui dit le vieillard magicien, vous voyez un homme qui est assez barbare pour massacrer les gens, et qui vend leur chair pour de la viande de mouton. Le public attend que vous fassiez un châtiment exemplaire. » Le juge de police entendit mon frère avec patience ; mais l'argent changé en feuilles lui parut si peu digne de foi, qu'il traita mon frère d'imposteur ; et s'en

rapportant au témoignage de ses yeux, il lui fit donner cinquante coups de bâton.

» Ensuite l'ayant obligé de lui dire où étoit son argent, il lui enleva tout ce qu'il avoit, et le bannit à perpétuité, après l'avoir exposé aux yeux de toute la ville, trois jours de suite, monté sur un chameau...

« Mais, Sire, dit en cet endroit Scheherazade à Schahriar, la clarté du jour que je vois paroître, m'impose silence. » Elle se tut ; et la nuit suivante, elle continua d'entretenir le sultan des Indes dans ces termes :

CLXXV^e NUIT.

SIRE, le barbier poursuivit ainsi l'histoire d'Alcouz :

» Je n'étois pas à Bagdad, dit-il, lorsqu'une aventure si tragique arriva à mon quatrième frère. Il se retira dans un lieu écarté, où il demeura caché jusqu'à ce qu'il fût guéri des coups de bâton dont il avoit le dos meurtri ; car c'étoit sur le dos qu'on l'avoit frappé. Lorsqu'il fut en état de marcher, il se rendit la nuit par des chemins détournés, à une ville où il n'étoit connu de personne, et il y prit un logement d'où il ne sortoit presque pas. À la fin, ennuyé de vivre toujours enfermé, il alla se promener dans un faubourg, où il entendit tout-à-coup un grand bruit de cavaliers qui venoient derrière lui. Il étoit alors par hasard près de la porte d'une grande maison ; et

comme après ce qui lui étoit arrivé, il appréhendoit tout, il craignit que ces cavaliers ne le suivissent pour l'arrêter ; c'est pourquoi il ouvrit la porte pour se cacher ; et après l'avoir refermée, il entra dans une grande cour, où il n'eut pas plutôt paru, que deux domestiques vinrent à lui, et le prenant au collet : « Dieu soit loué, lui dirent-ils, de ce que vous venez vous-même vous livrer à nous ! Vous nous avez donné tant de peine ces trois dernières nuits, que nous n'en avons pas dormi ; et vous n'avez épargné notre vie, que parce que nous avons su nous garantir de votre mauvais dessein. »

» Vous pouvez bien penser que mon frère fut fort surpris de ce compliment. « Bonnes gens, leur dit-il, je ne sais ce que vous me voulez, et vous me prenez sans doute pour un autre. » « Non, non, répliquèrent-ils, nous n'ignorons pas que vous et vos camarades vous êtes de francs voleurs. Vous ne vous contentez pas d'avoir dérobé à notre maître tout ce qu'il avoit, et de l'avoir réduit à la mendicité, vous en voulez encore à sa vie. Voyons un peu si vous n'avez pas le couteau que vous aviez à la main lorsque vous nous poursuiviez hier pendant la nuit. » En disant cela, ils le fouillèrent, et trouvèrent qu'il avoit un couteau sur lui. « Oh, oh, s'écrièrent-ils en le prenant, osez-vous dire encore que vous n'êtes pas un voleur ? » « Hé quoi, leur répondit mon frère, est-ce qu'on ne peut pas porter un couteau sans être voleur ? Écoutez mon histoire, ajouta-t-il ; au lieu d'avoir une mauvaise opinion de moi, vous serez touchés de mes malheurs. » Bien éloignés de l'écouter, ils se jetèrent sur lui, le foulèrent aux pieds, lui arrachèrent son habit et lui déchirèrent sa chemise. Alors voyant les cicatrices qu'il avoit au dos : « Ah, chien, dirent-ils en redoublant leurs coups,

tu veux nous faire accroire que tu es honnête homme ! Et ton dos nous fait voir le contraire. » « Hélas, s'écria mon frère, il faut que mes péchés soient bien grands, puisqu'après avoir été déjà maltraité si injustement, je le suis une seconde fois sans être plus coupable ! »

» Les deux domestiques ne furent nullement attendris de ses plaintes ; ils le menèrent au juge de police, qui lui dit : « Par quelle hardiesse es-tu entré chez eux pour les poursuivre le couteau à la main ? » « Seigneur, répondit le pauvre Alcouz, je suis l'homme du monde le plus innocent, et je suis perdu si vous ne me faites la grâce de m'écouter patiemment : personne n'est plus digne de compassion que moi. » « Seigneur, interrompit alors un des domestiques, voulez-vous écouter un voleur qui entre dans les maisons pour piller et assassiner les gens ? Si vous refusez de nous croire, vous n'avez qu'à regarder son dos. » En parlant ainsi, il découvrit le dos de mon frère et le fit voir au juge, qui, sans autre information, commanda sur-le-champ qu'on lui donnât cent coups de nerfs de bœuf sur les épaules, et ensuite le fit promener par la ville sur un chameau, et crier devant lui : « Voilà de quelle manière on châtie ceux qui entrent par force dans les maisons. »

» Cette promenade achevée, on le mit hors de la ville, avec défense d'y rentrer jamais. Quelques personnes qui le rencontrèrent après cette seconde disgrâce, m'avertirent du lieu où il étoit. J'allai l'y trouver, et le ramenai à Bagdad secrètement, où je l'assistai de tout mon petit pouvoir. »

» Le calife Mostanser Billah, poursuivit le barbier, ne rit pas tant de cette histoire que des autres. Il eut la bonté de plaindre le malheureux Alcouz. Il voulut encore me faire donner

quelque chose et me renvoyer ; mais sans donner le temps d'exécuter son ordre, je repris la parole, et lui dis : « Mon souverain Seigneur et maître, vous voyez bien que je parle peu ; et puisque votre Majesté m'a fait la grâce de m'écouter jusqu'ici, qu'elle ait la bonté de vouloir encore entendre les aventures de mes deux autres frères ; j'espère qu'elles ne vous divertiront pas moins que les précédentes. Vous en pourrez faire faire une histoire complète qui ne sera pas indigne de votre bibliothèque. J'aurai donc l'honneur de vous dire que mon cinquième frère se nommoit Alnaschar...

» Mais je m'aperçois qu'il est jour, dit en cet endroit Scheherazade. » Elle garda le silence, et reprit ainsi son discours la nuit suivante :

CLXXVI^e NUIT.

Sire, le barbier continua de parler dans ces termes :

HISTOIRE

DU

CINQUIÈME FRÈRE DU BARBIER.

» ALNASCHAR, tant que vécut notre père, fut très-paresseux. Au lieu de travailler pour gagner sa vie, il n'avoit pas honte de la demander le soir, et de vivre le lendemain de ce qu'il avoit reçu. Notre père mourut accablé de vieillesse, et nous laissa, pour tout bien, sept cents dragmes d'argent. Nous partageâmes également, de sorte que chacun en eut cent pour sa part. Alnaschar, qui n'avoit jamais possédé tant d'argent à la fois, se trouva fort embarrassé sur l'usage qu'il en feroit. Il se consulta long-temps lui-même là-dessus, et il se détermina enfin à les employer en verres, en bouteilles et autres pièces de verrerie, qu'il alla chercher chez un gros marchand. Il mit le tout dans un panier à jour, et choisit une fort petite boutique où il s'assit, le panier devant lui, et le dos appuyé contre le mur, en attendant qu'on vînt acheter de sa marchandise. Dans cette attitude, les jeux attachés sur son panier, il se mit à rêver, et dans sa rêverie, il prononça les paroles suivantes assez haut pour être entendu d'un tailleur qu'il avoit pour voisin : « Ce panier, dit-il, me coûte cent dragmes, et c'est tout ce que j'ai au monde. J'en ferai bien deux cents dragmes en le vendant en détail, et de ces deux cents dragmes que j'emploierai encore en

verrerie, j'en ferai quatre cents. Ainsi, j'amasserai par la suite du temps quatre mille dragmes. De quatre mille dragmes, j'irai aisément jusqu'à huit. Quand j'en aurai dix mille, je laisserai aussitôt la verrerie pour me faire joaillier. Je ferai commerce de diamans, de perles, et de toutes sortes de pierreries. Possédant alors des richesses à souhait, j'achèterai une belle maison, de grandes terres, des esclaves, des eunuques, des chevaux : je ferai bonne chère et du bruit dans le monde. Je ferai venir chez moi tout ce qui se trouvera dans la ville de joueurs d'instrumens, de danseurs et de danseuses. Je n'en demeurerai pas là, et j'amasserai, s'il plaît à Dieu, jusqu'à cent mille dragmes. Lorsque je me verrai riche de cent mille dragmes, je m'estimerai autant qu'un prince, et j'enverrai demander en mariage la fille du grand visir, en faisant représenter à ce ministre que j'aurai entendu dire des merveilles de la beauté, de la sagesse, de l'esprit et de toutes les autres qualités de sa fille ; et enfin que je lui donnerai mille pièces d'or pour la première nuit de nos noces. Si le visir étoit assez mal-honnête pour me refuser sa fille, ce qui ne sauroit arriver, j'irois l'enlever à sa barbe, et l'amenerois malgré lui chez moi. D'abord que j'aurai épousé la fille du grand visir, je lui achèterai dix eunuques noirs des plus jeunes et des mieux faits. Je m'habillerai comme un prince ; et monté sur un beau cheval qui aura une selle de fin or avec une housse d'étoffe d'or relevée de diamans et de perles, je marcherai par la ville accompagné d'esclaves devant et derrière moi, et me rendrai à l'hôtel du visir aux yeux des grands et des petits qui me feront de profondes révérences. En descendant chez le visir au pied de son escalier, je monterai au milieu de mes gens rangés en deux files à droite et à gauche ; et le grand visir, en me recevant

comme son gendre, me cédera sa place et se mettra au-dessous de moi pour me faire plus d'honneur. Si cela arrive, comme je l'espère, deux de mes gens auront chacun une bourse de mille pièces d'or que je leur aurai fait apporter. J'en prendrai une, et la lui présentant: « Voilà, lui dirai-je, les mille pièces d'or que j'ai promises pour la première nuit de mon mariage. » Et lui offrant l'autre : « Tenez, ajouterai-je, je vous en donne encore autant, pour vous marquer que je suis homme de parole, et que je donne plus que je ne promets. » Après une action comme celle-là, on ne parlera dans le monde que de ma générosité. Je reviendrai chez moi avec la même pompe. Ma femme m'enverra complimenter de sa part par quelque officier sur la visite que j'aurai faite au visir son père ; j'honorerai l'officier d'une belle robe, et le renverrai avec un riche présent. Si elle s'avise de m'en envoyer un, je ne l'accepterai pas, et je congédierai le porteur. Je ne permettrai pas qu'elle sorte de son appartement pour quelque cause que ce soit, que je n'en sois averti ; et quand je voudrai bien y entrer, ce sera d'une manière qui lui imprimera du respect pour moi. Enfin, il n'y aura pas de maison mieux réglée que la mienne. Je serai toujours habillé richement. Lorsque je me retirerai avec elle le soir, je serai assis à la place d'honneur, où j'affecterai un air grave, sans tourner la tête à droite ou à gauche. Je parlerai peu ; et pendant que ma femme, belle comme la pleine lune, demeurera debout devant moi avec tous ses atours, je ne ferai pas semblant de la voir. Ses femmes, qui seront autour d'elle y me diront : « Notre cher Seigneur et maître, voilà votre épouse, votre humble servante devant vous : elle attend que vous la caressiez, et elle est bien mortifiée de ce que vous ne daignez pas seulement la regarder ; elle est fatiguée d'être si long-temps debout ; dites-

lui au moins de s'asseoir. » Je ne répondrai rien à ce discours , ce qui augmentera leur surprise et leur douleur. Elles se jetteront à mes pieds, et après qu'elles y auront demeuré un temps considérable à me supplier de me laisser fléchir, je lèverai enfin la tête et jetterai sur elle un regard distrait ; puis je me remettrai dans la même attitude. Dans la pensée qu'elles auront que ma femme ne sera pas assez bien ni assez proprement habillée, elles la mèneront dans son cabinet pour lui faire changer d'habit ; et moi cependant je me lèverai de mon côté, et prendrai un habit plus magnifique que celui d'auparavant. Elles reviendront une seconde fois à la charge ; elles me tiendront le même discours, et je me donnerai le plaisir de ne pas regarder ma femme qu'après m'être laissé prier et solliciter avec autant d'instances et aussi long-temps que la première fois. Je commencerai dès le premier jour de mes noces à lui apprendre de quelle manière je prétends en user avec elle le reste de sa vie...

La sultane Scheherazade se tut à ces paroles, à cause du jour qu'elle vit paroître. Elle reprit la suite de son discours le lendemain, et dit au sultan des Indes :

CLXXVII^e NUIT.

SIRE, le barbier babillard poursuivit ainsi l'histoire de son cinquième frère :

» Après les cérémonies de nos noces, continua Alnaschar, je prendrai de la main d'un de mes gens qui sera près de moi, une bourse de cinq cents pièces d'or que je donnerai aux coiffeuses, afin qu'elles me laissent seul avec mon épouse. Quand elles se seront retirées, ma femme se couchera la première. Je me coucherai ensuite auprès d'elle, le dos tourné de son côté, et je passerai la nuit sans lui dire un seul mot. Le lendemain, elle ne manquera pas de se plaindre de mes mépris et de mon orgueil à sa mère, femme du grand visir, et j'en aurai la joie au cœur. Sa mère viendra me trouver, me baisera les mains avec respect, et me dira : « Seigneur, (car elle n'osera m'appeler son gendre, de peur de me déplaire en me parlant si familièrement) je vous supplie de ne pas dédaigner de regarder ma fille, et de vous approcher d'elle : je vous assure qu'elle ne cherche qu'à vous plaire, et qu'elle vous aime de toute son ame. » Mais ma belle-mère aura beau parler, je ne lui répondrai pas une syllabe, et je demeurerai ferme dans ma gravité. Alors elle se jettera à mes pieds, me les baisera plusieurs fois, et me dira : « Seigneur, seroit-il possible que vous soupçonnassiez la sagesse de ma fille ? Je vous assure que je l'ai toujours eue devant les yeux, et que vous êtes le premier homme qui l'ait jamais vue en face. Cessez de lui causer une si grande mortification, faites-lui la grâce de la regarder, de lui parler, et de la fortifier dans la bonne intention qu'elle a de vous satisfaire en toute chose. » Tout cela ne me touchera point ; ce que voyant ma belle-mère, elle prendra un verre de vin, et le mettant à la main de sa fille, mon épouse : » Allez, lui dira-t-elle, présentez-lui vous-même ce verre de vin ; il n'aura peut-être pas la cruauté de le refuser d'une si belle main. » Ma femme viendra avec le verre, demeurera debout et toute tremblante devant moi. Lorsqu'elle

verra que je ne tournerai point la vue de son côté, et que je persisterai à la dédaigner, elle me dira, les larmes aux yeux : « Mon cœur, ma chère ame, mon aimable Seigneur, je vous conjure par les faveurs dont le ciel vous comble, de me faire la grâce de recevoir ce verre de vin de la main de votre très-humble servante. » Je me garderai bien de la regarder encore, et de lui répondre. « Mon charmant époux, continuera-t-elle en redoublant ses pleurs et en m'approchant le verre de la bouche, je ne cesserai pas que je n'aie obtenu que vous buviez. » Alors, fatigué de ses prières, je lui lancerai un regard terrible, et lui donnerai un bon soufflet sur la joue, en la repoussant du pied si vigoureusement, qu'elle ira tomber bien loin au-delà du sofa.

» Mon frère étoit tellement absorbé dans ses visions chimériques, qu'il représenta l'action avec son pied, comme si elle eût été réelle, et par malheur il en frappa si rudement son panier plein de verrerie, qu'il le jeta du haut de sa boutique dans la rue, de manière que toute la verrerie fut brisée en mille morceaux.

» Le tailleur son voisin qui avoit ouï l'extravagance de son discours, fit un grand éclat de rire lorsqu'il vit tomber le panier. « Oh, que tu es un indigne homme, dit-il à mon frère ! Ne devrois-tu pas mourir de honte de maltraiter ainsi une jeune épouse qui ne t'a donné aucun sujet de te plaindre d'elle ? Il faut que tu sois bien brutal pour mépriser les pleurs et les charmes d'une si aimable personne. Si j'étois à la place du grand visir, ton beau-père, je te ferois donner cent coups de nerf de bœuf, et te ferois promener par la ville avec l'éloge que tu mérites. »

» Mon frère, à cet accident si funeste pour lui, rentra en lui-

même ; et voyant que c'étoit par son orgueil insupportable qu'il lui étoit arrivé, il se frappa le visage, déchira ses habits, et se mit à pleurer en poussant des cris qui firent bientôt assembler les voisins, et arrêter les passans qui alloient à la prière de midi. Comme c'étoit un vendredi, il y alloit plus de monde que les autres jours. Les uns eurent pitié d'Alnaschar, et les autres ne firent que rire de son extravagance. Cependant la vanité qu'il s'étoit mis en tête, s'étoit dissipée avec son bien ; et il pleuroit encore son sort amèrement, lorsqu'une dame de considération, montée sur une mule richement caparaçonnée, vint à passer par là. L'état où elle vit mon frère, excita sa compassion. Elle demanda qui il étoit, et ce qu'il avoit à pleurer ? On lui dit seulement que c'étoit un pauvre homme qui avoit employé le peu d'argent qu'il possédoit à l'achat d'un panier de verrerie, que ce panier étoit tombé et que toute la verrerie s'étoit cassée. Aussitôt la dame se tourna du côté d'un eunuque qui l'accompagnait : « Donnez-lui, dit-elle, ce que vous avez sur vous. » L'eunuque obéit, et mit entre les mains de mon frère une bourse de cinq cents pièces d'or. Alnaschar pensa mourir de joie en la recevant. Il donna mille bénédictions à la dame ; et après avoir fermé sa boutique, où sa présence n'étoit plus nécessaire, il s'en alla chez lui.

» Il faisoit de profondes réflexions sur le grand bonheur qui venoit de lui arriver, lorsqu'il entendit frapper à sa porte. Avant que d'ouvrir, il demanda qui frappait ; et avant reconnu à la voix que c'étoit une femme, il ouvrit. « Mon fils, lui dit-elle, j'ai une grâce à vous demander : voilà le temps de la prière, je voudrois bien me laver pour être en état de la faire. Laissez-moi, s'il vous plaît, entrer chez vous, et me donnez un

vase d'eau. » Mon frère envisagea cette femme, et vit que c'étoit une personne déjà fort avancée en âge. Quoiqu'il ne la connût point, il ne laissa pas de lui accorder ce qu'elle demandoit. Il lui donna un vase plein d'eau, ensuite il reprit sa place ; et toujours occupé de sa dernière aventure, il mit son or dans une espèce de bourse longue et étroite, propre à porter à sa ceinture. La vieille, pendant ce temps-là, fit sa prière ; et lorsqu'elle eut achevé, elle vint trouver mon frère, se prosterna deux fois en frappant la terre de son front, comme si elle eût voulu prier Dieu ; puis s'étant relevée, elle lui souhaita toute sorte de biens...

L'aurore dont la clarté commençoit à paroître, obligea Scheherazade à s'arrêter en cet endroit. La nuit suivante, elle reprit ainsi son discours, en faisant toujours parler le barbier :

CLXXVIII^e NUIT.

LA vieille souhaite toute sorte de biens à mon frère, elle le remercia de son honnêteté. Comme elle étoit habillée assez pauvrement, et qu'elle s'humilioit fort devant lui, il crut qu'elle lui demandoit l'aumône, et il lui présenta deux pièces d'or. La vieille se retira en arrière avec surprise, comme si mon frère lui eût fait une injure. « Grand Dieu, lui dit-elle, que veut dire ceci ? Seroit-il possible Seigneur, que vous me prissiez pour une de ces misérables qui font profession d'entrer hardiment chez les gens pour demander l'aumône ? Reprenez

vosre argent, je n'en ai pas besoin, Dieu merci : j'appartiens à une jeune dame de cette ville qui est pourvue d'une beauté charmante, et qui est avec cela très-riche ; elle ne me laisse manquer de rien. »

« Mon frère ne fut pas assez fin pour s'apercevoir de l'adresse de la vieille, qui n'avoit refusé les deux pièces d'or que pour en attraper davantage. Il lui demanda si elle ne pourroit pas lui procurer l'honneur de voir cette dame : « Très-volontiers, lui répondit-elle , elle sera bien aise de vous épouser, et de vous mettre en possession de tous ses biens en vous faisant maître de sa personne : prenez votre argent et suivez-moi. » Ravi d'avoir trouvé une grosse somme d'argent, et presque aussitôt une femme belle et riche, il ferma les yeux à toute autre considération. Il prit les cinq cents pièces d'or, et se laissa conduire par la vieille.

» Elle marcha devant lui, et il la suivit de loin jusqu'à la porte d'une grande maison où elle frappa. Il la rejoignit dans le temps qu'une jeune esclave grecque ouvroit. La vieille le fit entrer le premier, et passer au travers d'une cour bien pavée, et l'introduisit dans une salle dont l'ameublement le confirma dans la bonne opinion qu'on lui avoit fait concevoir de la maîtresse de la maison. Pendant que la vieille alla avertir la jeune dame, il s'assit ; et comme il avoit chaud, il ôta son turban et le mit près de lui. Il vit bientôt entrer la jeune dame, qui le surprit bien plus par sa beauté, que par la richesse de son habillement. Il se leva dès qu'il l'aperçut. La dame le pria d'un air gracieux de prendre sa place, en s'asseyant près de lui. Elle lui marqua bien de la joie de le voir ; et après lui avoir dit quelques douceurs : « Nous ne sommes pas ici assez

commodément, ajouta-t-elle, venez, donnez-moi la main. » À ces mots, elle lui présenta la sienne, et le mena dans une chambre écartée, où elle s'entretint encore quelque temps avec lui ; puis elle le quitta, en lui disant : « Demeurez, je suis à vous dans un moment. » Il attendit ; mais au lieu de la dame, un grand esclave noir arriva le sabre à la main, et regardant mon frère d'un œil terrible : « Que fais-tu ici, lui dit-il fièrement ? » Alnaschar, à cet aspect, fut tellement saisi de frayeur, qu'il n'eut pas la force de répondre. L'esclave le dépouilla, lui enleva l'or qu'il portoit, et lui déchargea plusieurs coups de sabre dans les chairs seulement. Le malheureux en tomba par terre, où il resta sans mouvement, quoiqu'il eût encore l'usage de ses sens. Le noir le croyant mort, demanda du sel ; l'esclave grecque en apporta plein un grand bassin. Ils en frottèrent les plaies de mon frère, qui eut la présence d'esprit, malgré la douleur cuisante qu'il souffroit, de ne donner aucun signe de vie. Le noir et l'esclave grecque s'étant retirés, la vieille qui avoit fait tomber mon frère dans le piège, vint le prendre par les pieds, et le traîna jusqu'à une trappe qu'elle ouvrit. Elle le jeta dedans, et il se trouva dans un lieu souterrain avec plusieurs corps de gens qui avoient été assassinés. Il s'en aperçut dès qu'il fut revenu à lui, car la violence de sa chute lui avoit ôté le sentiment. Le sel dont ses plaies avoient été frottées, lui conserva la vie. Il reprit peu à peu assez de force pour se soutenir ; et au bout de deux jours ayant ouvert la trappe durant la nuit, et remarqué dans la cour un endroit propre à se cacher, il y demeura jusqu'à la pointe du jour. Alors il vit paroître la détestable vieille qui ouvrit la porte de la rue, et partit pour aller chercher une autre proie. Afin qu'elle ne le vît pas, il ne sortit de ce coupe-gorge que quelques

momens après elle, et il vint se réfugier chez moi, où il m'apprit toutes les aventures qui lui étoient arrivées en si peu de temps.

» Au bout d'un mois, il fut parfaitement guéri de ses blessures par les remèdes souverains que je lui fis prendre. Il résolut de se venger de la vieille qui l'avoit trompé si cruellement. Pour cet effet, il fit une bourse assez grande pour contenir cinq cents pièces d'or ; et, au lieu d'or, il la remplit de morceaux de verre...

Scheherazade, en achevant ces derniers mots, s'aperçut qu'il étoit jour. Elle n'en dit pas davantage celle nuit ; mais le lendemain, elle poursuivit de cette sorte l'histoire d'Alnaschar :

CLXXIX^e NUIT.

« MON frère, continua le barbier, attacha le sac de verre autour de lui avec sa ceinture, se déguisa en vieille, et prit un sabre, qu'il cacha sous sa robe. Un matin il rencontra la vieille qui se promenoit déjà par la ville, en cherchant l'occasion de jouer un mauvais tour à quelqu'un. Il l'aborda, et contrefaisant la voix d'une femme : « N'auriez-vous pas, lui dit-il , un trébuchet à me prêter ? Je suis une femme de Perse nouvellement arrivée. J'ai apporté de mon pays cinq cents pièces d'or. Je voudrais bien voir si elles sont de poids. »

« Bonne femme, lui répondit la vieille, vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à moi. Venez, vous n'avez qu'à me suivre, je vous mènerai chez mon fils qui est changeur, il se fera un plaisir de vous les peser lui-même pour vous en épargner la peine. Ne perdons pas de temps, afin de le trouver avant qu'il aille à sa boutique. » Mon frère la suivit jusqu'à la maison où elle l'avoit introduit la première fois, et la porte fut ouverte par l'esclave grecque.

» La vieille mena mon frère dans la salle, où elle lui dit d'attendre un moment, qu'elle alloit faire venir son fils. Le prétendu fils parut sous la forme du vilain esclave noir : « Maudite vieille, dit-il à mon frère, lève-toi et me suis. » En disant ces mots, il marcha devant pour le mener au lieu où il vouloit le massacrer. Alnaschar se leva, le suivit ; et tirant son sabre de dessous sa robe, il le lui déchargea sur le cou par derrière si adroitement, qu'il lui abattit la tête. Il la prit aussitôt d'une main, et de l'autre il traîna le cadavre jusqu'au lieu souterrain où il le jeta avec la tête. L'esclave grecque accoutumée à ce manège, se fit bientôt voir avec le bassin plein de sel ; mais quand elle vit Alnaschar le sabre à la main, et qui avoit quitté le voile dont il s'étoit couvert le visage, elle laissa tomber le bassin et s'enfuit ; mais mon frère courant plus fort qu'elle, la joignit, et lui fit voler la tête de dessus les épaules. La méchante vieille accourut au bruit, et il se saisit d'elle avant qu'elle eût le temps de lui échapper. « Perfide, s'écria-t-il, me reconnois-tu ? » « Hélas, Seigneur, répondit-elle en tremblant, qui êtes-vous ? Je ne me souviens pas de vous avoir jamais vu. » « Je suis, dit-il, celui chez qui tu entras l'autre jour pour te laver et faire ta prière d'hypocrite : t'en souvient-il ? » Alors

elle se mit à genoux pour lui demander pardon ; mais il la coupa en quatre pièces.

» Il ne restoit plus que la dame qui ne savoit rien de ce qui venoit de se passer chez elle. Il la chercha, et la trouva dans une chambre où elle pensa s'évanouir quand elle le vit paroître. Elle lui demanda la vie, et il eut la générosité de la lui accorder. « Madame, lui dit-il, comment pouvez-vous être avec des gens aussi méchants que ceux dont je viens de me venger si justement ? » « J'étois, lui répondit -elle, la femme d'un honnête marchand, et la maudite vieille dont je ne connoissois pas la méchanceté, me venoit voir quelquefois. « Madame, me dit-elle un jour, nous avons de belles noces chez nous ; vous y prendriez beaucoup de plaisir, si vous vouliez nous faire l'honneur de vous y trouver. » Je me laissai persuader. Je pris mon plus bel habit avec une bourse de cent pièces d'or. Je la suivis ; elle me mena dans cette maison, où je trouvai ce noir qui me retint par force ; et il y a trois ans que j'y suis avec bien de la douleur. « « De la manière dont ce détestable noir se gouvernoit, reprit mon frère, il faut qu'il ait amassé bien des richesses. » « Il y en a tant, répartit-elle, que vous serez riche à jamais, si vous pouvez les emporter : suivez-moi et vous les verrez. » Elle conduisit Alnaschar dans une chambre où elle lui fit voir effectivement plusieurs coffres pleins d'or, qu'il considéra avec une admiration dont il ne pouvoit revenir. « Allez, dit-elle, et amenez assez de monde pour emporter tout cela. » Mon frère ne se le fit pas dire deux fois ; il sortit, et ne fut dehors qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour assembler dix hommes. Il les amena avec lui ; et en arrivant à la maison, il fut fort étonné de trouver la porte ouverte ; mais il le fut bien

d'avantage, lorsqu'étant entré dans la chambre où il avoit vu les coffres, il n'en trouva pas un seul. La dame plus rusée et plus diligente que lui, les avoit fait enlever et avoit disparu elle-même. Au défaut des coffres et pour ne pas s'en retourner les mains vuides, il fit emporter tout ce qu'il put trouver de meubles dans les chambres et dans les garde-meubles, où il y en avoit beaucoup plus qu'il ne lui en falloit pour le dédommager des cinq cents pièces d'or qui lui avoient été volées. Mais en sortant de la maison, il oublia de fermer la porte. Les voisins qui avoient reconnu mon frère et vu les porteurs aller et venir, coururent avertir le juge de police de ce déménagement qui leur avoit paru suspect. Alnaschar passa la nuit assez tranquillement ; mais le lendemain matin, comme il sortoit du logis, il rencontra à sa porte vingt hommes des gens du juge de police qui se saisirent de lui. « Venez avec nous, lui dirent-ils, notre maître veut parler à vous. » Mon frère les pria de se donner un moment de patience, et leur offrit une somme d'argent pour qu'ils le laissassent échapper ; mais au lieu de l'écouter, ils le lièrent et le forcèrent de marcher avec eux. Ils rencontrèrent dans une rue un ancien ami de mon frère qui les arrêta, et s'informa d'eux pour quelle raison ils l'emmenaient ; il leur proposa même une somme considérable pour le lâcher et rapporter au juge de police qu'ils ne l'avoient pas trouvé ; mais ne put rien obtenir d'eux, et ils menèrent Alnaschar au juge de police...

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce qu'elle remarqua qu'il étoit jour. La nuit suivante elle reprit le fil de sa narration, et dit au sultan des Indes :

CLXXX^e NUIT.

» SIRE, quand les gardes, poursuivit le barbier, eurent conduit mon frère devant le juge de police, ce magistrat lui dit : « Je vous demande où vous avez pris tous les meubles que vous fîtes porter hier chez vous ? » « Seigneur, répondit Alnaschar, j e suis prêt à vous dire la vérité ; mais permettez-moi auparavant d'avoir recours à votre clémence, et de vous supplier de me donner votre parole qu'il ne me sera rien fait. » « Je vous la donne, répliqua le juge. « Alors mon frère lui raconta sans déguisement tout ce qui lui étoit arrivé, et tout ce qu'il avoit fait depuis que la vieille étoit venue faire sa prière chez lui, jusqu'à ce qu'il ne trouva plus la jeune dame dans la chambre où il l'avoit laissée après avoir tué le noir, l'esclave grecque et la vieille. À l'égard de ce qu'il avoit fait emporter chez lui, il supplia le juge de lui en laisser au moins une partie pour le récompenser des cinq cents pièces d'or qu'on lui avoit volées.

» Le juge, sans rien promettre à mon frère, envoya chez lui quelques-uns de ses gens pour enlever tout ce qu'il y avoit ; et lorsqu'on lui eut rapporté qu'il n'y restoit plus rien, et que tout avoit été mis dans son garde-meuble, il commanda aussitôt à mon frère de sortir de la ville, et de n'y revenir de sa vie, parce qu'il craignoit que s'il y demeuroit, il n'allât se plaindre de son injustice au calife. Cependant Alnaschar obéit à l'ordre sans murmurer, et sortit de la ville pour se réfugier dans une autre.

En chemin il fut rencontré par des voleurs qui le dépouillèrent, et le mirent nu comme la main. Je n'eus pas plutôt appris cette fâcheuse nouvelle, que je pris un habit et allai le trouver où il étoit. Après l'avoir consolé le mieux qu'il me fut possible, je le ramenai et le fis entrer secrètement dans la ville, où j'en eus autant de soin que de ses autres frères. »

HISTOIRE

DU

SIXIÈME FRÈRE DU BARBIER.

» IL ne me reste plus à vous raconter que l'histoire de mon sixième frère, appelé Schacabac aux lèvres fendues. Il avoit eu d'abord l'industrie de bien faire valoir les cent dragmes d'argent qu'il avoit eues en partage, de même que ses autres frères, de sorte qu'il s'étoit vu fort à son aise ; mais un revers de fortune le réduisit à la nécessité de demander sa vie. Il s'en acquittoit avec adresse, et il s'étudioit sur-tout à se procurer feutrée des grandes maisons par l'entremise des officiers et des domestiques, pour avoir un libre accès auprès des maîtres, et s'attirer leur compassion.

« Un jour qu'il passoit devant un hôtel magnifique, dont la porte élevée laissoit voir une cour très-spacieuse où il y avoit une foule de domestiques, il s'approcha de l'un d'entr'eux, et lui demanda à qui appartenoit cet hôtel. « Bon homme, lui répondit le domestique, d'où venez-vous pour me faire cette demande ? Tout ce que vous voyez ne vous fait-il pas connoître que c'est l'hôtel d'un Barmecide ?^[1] Mon frère, à qui la générosité et la libéralité des Barmecides étoient connues, s'adressa aux portiers, car il y en avoit plus d'un, et les pria de

lui donner l'aumône. « Entrez, lui dirent-ils, personne ne vous en empêche, et adressez-vous vous-même au maître de la maison, il vous renverra content. »

Mon frère ne s'attendoit pas à tant d'honnêteté ; il en remercia les portiers, et entra, avec leur permission, dans l'hôtel, qui étoit si vaste, qu'il mit beaucoup de temps à gagner l'appartement du Barmecide. Il pénétra enfin jusqu'à un grand bâtiment en quarré, d'une très-belle architecture, et entra par un vestibule qui lui fit découvrir un jardin des plus propres, avec des allées de cailloux de différentes couleurs qui réjouissoient la vue. Les appartemens d'en bas qui régnoient à l'entour, étoient presque tous à jour. Ils se fermoient avec de grands rideaux pour garantir du soleil, et on les ouvroit pour prendre le frais quand la chaleur étoit passée.

» Un lieu si agréable auroit causé de l'admiration à mon frère, s'il eut eu l'esprit plus content qu'il ne l'avoit. Il avança, et entra dans une salle richement meublée et ornée de peintures à feuillages d'or et d'azur, où il aperçut un homme vénérable avec une longue barbe blanche, assis sur un sofa à la place d'honneur, ce qui lui fit juger que c'étoit le maître de la maison. En effet, c'étoit le seigneur Barmecide lui-même, qui lui dit d'une manière obligeante qu'il étoit le bien-venu, et lui demanda ce qu'il souhaitoit. « Seigneur, lui répondit mon frère d'un air à lui faire pitié, je suis un pauvre homme qui ai besoin de l'assistance des personnes puissantes et généreuses comme vous. » Il ne pouvoit mieux s'adresser qu'à ce seigneur, qui étoit recommandable par mille belles qualités.

» Le Barmecide parut étonné de la réponse de mon frère ; et portant ses deux mains à son estomac, comme pour déchirer

son habit en signe de douleur : « Est-il possible, s'écria-t-il, que je sois à Bagdad, et qu'un homme tel que vous, soit dans la nécessité que vous dites ? Voilà ce que je ne puis souffrir. » À ces démonstrations, mon frère prévenu qu'il alloit lui donner une marque singulière de sa libéralité, lui donna mille bénédictions, et lui souhaita toute sorte de biens. « Il ne sera pas dit, reprit le Barmecide, que je vous abandonne, et je ne prétends pas non plus que vous m'abandonniez. » « Seigneur, répliqua mon frère, je vous jure que je n'ai rien mangé d'aujourd'hui. » « Est-il bien vrai, repartit le Barmecide, que vous soyez à jeun, à l'heure qu'il est ? Hélas, le pauvre homme ! Il meurt de faim ! Holà, garçon, ajouta-t-il en élevant la voix, qu'on apporte vite le bassin et l'eau ; que nous nous lavions les mains. » Quoiqu'aucun garçon ne parût, et que mon frère ne vit ni bassin ni eau, le Barmecide néanmoins ne laissa pas de se frotter les mains comme si quelqu'un eût versé de l'eau dessus ; et en faisant cela, il disoit à mon frère : « Approchez donc, lavez-vous avec moi. » Schacabac jugea bien par-là que le seigneur Barmecide aimoit à rire ; et comme il entendoit lui-même la raillerie, et qu'il n'ignoroit pas la complaisance que les pauvres doivent avoir pour les riches, s'ils en veulent tirer bon parti, il s'approcha et fit comme lui.

« Allons, dit alors le Barmecide, qu'on apporte à manger, et qu'on ne fasse point attendre. » En achevant ces paroles, quoiqu'on n'eût rien apporté, il commença de faire comme s'il eût pris quelque chose dans un plat, de porter à sa bouche et de mâcher à vuide, en disant à mon frère : « Mangez, mon hôte, je vous en prie, agissez aussi librement que si vous étiez chez vous ; mangez donc : pour un homme affamé, il me semble que

vous faites la petite bouche. » « Pardonnez-moi, Seigneur, lui répondit Schacabac en imitant parfaitement ses gestes, vous voyez que je ne perds pas de temps, et que je fais assez bien mon devoir. » « Que dites-vous de ce pain, reprit le Barmecide, ne le trouvez-vous pas excellent ? » « Ah, Seigneur, repartit mon frère qui ne voyoit pas plus de pain que de viande, jamais je n'en ai mangé de si blanc ni de si délicat. » « Mangez-en donc tout votre saoul, répliqua le seigneur Barmecide ; je vous assure que j'ai acheté cinq cents pièces d'or la boulangère qui me fait de si bon pain...

Scheherazade vouloit continuer ; mais le jour qui paroissoit, l'obligea de s'arrêter à ces dernières paroles. La nuit suivante, elle poursuivit de cette manière :

CLXXXI^e NUIT.

» LE Barmecide, dit le barbier, après avoir parlé de l'esclave sa boulangère, et vanté son pain, que mon frère ne mangeoit qu'en idée, s'écria : « Garçon, apporte-nous un autre plat, Mon brave hôte, dit-il à mon frère, (encore qu'aucun garçon n'eût paru), goûtez de ce nouveau mets, et me dites si jamais vous avez mangé du, mouton cuit avec du blé mondé, qui fût mieux accommodé que celui-là ? » « Il est admirable, lui répondit mon frère ; aussi je m'en donne comme il faut. » « Que vous me faites plaisir, reprit le seigneur Barmecide ! Je vous conjure, par la satisfaction que j'ai de vous voir si bien manger,

de ne rien laisser de ce mets, puisque vous le trouvez si fort à votre goût. » Peu de temps après, il demanda une oie à la sauce douce, accommodée avec du vinaigre, du miel, des raisins secs, des pois chiches, et des figes sèches ; ce qui fut apporté comme le plat de viande de mouton. « L'oie est bien grasse, dit le Barmecide, mangez-en seulement une cuisse et une aile. Il faut ménager votre appétit, car il nous revient encore beaucoup d'autres choses. » Effectivement, il demanda plusieurs autres plats de différentes sortes, dont mon frère, en mourant de faim, continua de faire semblant de manger. Mais ce qu'il vanta plus que tout le reste, fut un agneau nourri de pistaches qu'il ordonna qu'on servît, et qui fut servi de même que les plats précédens. « Oh, pour ce mets, dit le seigneur Barmecide, c'est un mets dont on ne mange point ailleurs que chez moi ! Je veux que vous vous en rassasiez. » En disant cela, il fit comme s'il eût eu un morceau à la main, et rapprochant de la bouche de mon frère : « Tenez, lui dit-il, avalez cela : vous allez juger si j'ai tort de vous vanter ce plat ? » Mon frère alongea la tête, ouvrit la bouche, feignit de prendre le morceau, de le mâcher et de l'avaler avec un extrême plaisir. « Je savois bien, reprit le Barmecide, que vous le trouveriez bon. » « Rien au monde n'est plus exquis, repartit mon frère : franchement, c'est une chose délicieuse que votre table. » « Qu'on apporte à présent le ragoût, s'écria le Barmecide ! Je crois que vous n'en serez pas moins content que de l'agneau. Hé bien, qu'en pensez-vous ? » « Il est merveilleux, répondit Schacabac : on y sent tout à-la-fois l'ambre, le clou de girofle, la muscade, le gingembre, le poivre, et les herbes les plus odorantes ; et toutes ces odeurs sont si bien ménagées, que l'une n'empêche pas qu'on ne sente l'autre ! Quelle volupté ! » « Faites honneur à ce ragoût,

répliqua le Barmecide ; mangez-en donc, je vous en prie. Holà, garçon, ajouta-t-il en haussant la voix, qu'on nous donne un nouveau ragoût. « « Non pas, s'il vous plaît, interrompit mon frère : en vérité, Seigneur, il n'est pas possible que je mange davantage ; je n'en puis plus. »

« Qu'on desserve donc, dit alors le Barmecide, et qu'on apporte les fruits. » Il attendit un moment, comme pour donner le temps aux officiers de desservir ; après quoi reprenant la parole : « Goûtez de ces amandes, poursuivit-il : elles sont bonnes et fraîchement cueillies. » Ils firent l'un et l'autre de même que s'ils eussent ôté la peau des amandes et qu'ils les eussent mangées. Après cela, le Barmecide invitait mon frère à prendre d'autres choses : « Voilà, lui dit-il, de toutes sortes de fruits, des gâteaux, des confitures sèches, des compotes. Choisissez ce qui vous plaira. « Puis avançant la main, comme s'il lui eût présenté quelque chose : « Tenez, continua-t-il, voici une tablette excellente pour aider à faire la digestion. » Schacabac fit semblant de prendre et de manger. « Seigneur, dit-il, le musc n'y manque pas ! » « Ces sortes de tablettes se font chez moi, répondit le Barmecide ; et en cela, comme en tout ce qui se fait dans ma maison, rien n'est épargné. « Il excita encore mon frère à manger : « Pour un homme, poursuivit-il, qui étiez encore à jeun lorsque vous êtes entré ici, il me paroît que vous n'avez guère mangé. » « Seigneur, lui repartit mon frère, qui avoit mal aux mâchoires à force de mâcher à vuide, je vous assure que je suis tellement rempli, que je ne saurois manger un seul morceau de plus. »

« Mon hôte, reprit le Barmecide, après avoir si bien mangé, il faut que nous buvions^[2]. Vous boirez bien du vin ? »

« Seigneur, lui dit mon frère, je ne boirai pas de vin, s'il vous plaît, puisque cela m'est défendu. » « Vous êtes trop scrupuleux, répliqua le Barmecide : faites comme moi. » « J'en boirai donc par complaisance, repartit Schacabac. À ce que je vois , vous voulez que rien ne manque à votre festin. Mais comme je ne suis point accoutumé à boire du vin, je crains de commettre quelque faute contre la bienséance, et même contre le respect qui vous est dû ; c'est pourquoi je vous prie encore de me dispenser de boire du vin ; je me contenterai de boire de l'eau. » « Non, non, dit le Barmecide, vous boirez du vin. » En même temps il commanda qu'on en apportât ; mais le vin ne fut pas plus réel que la viande et les fruits. Il fit semblant de se verser à boire et de boire le premier ; puis faisant semblant de verser à boire pour mon frère et de lui présenter le verre : « Buvez à ma santé, lui dit-il : sachons un peu si vous trouverez ce vin bon ? » Mon frère feignit de prendre le verre, de le regarder de près comme pour voir si la couleur du vin étoit belle, et de se le porter au nez pour juger si l'odeur en étoit agréable ; puis il fit une profonde inclination de tête au Barmecide, pour lui marquer qu'il prenoit la liberté de boire à sa santé, et enfin il fit semblant de boire avec toutes les démonstrations d'un homme qui boit avec plaisir. « Seigneur, dit-il, je trouve ce vin excellent ; mais il n'est pas assez fort, ce me semble. » « Si vous en souhaitez qui ait plus de force, répondit le Barmecide, vous n'avez qu'à parler : il y en a dans ma cave de plusieurs sortes. Voyez si vous serez content de celui-ci. » À ces mots, il fit semblant de se verser d'un autre vin à lui-même, et puis à mon frère. Il fit cela tant de fois, que Schacabac, feignant que le vin l'avoit échauffé, contrefit l'homme ivre, leva la main et frappa le Barmecide à la tête si

rudement, qu'il le renversa par terre. Il voulut même le frapper encore ; mais le Barmecide présentant la main pour éviter le coup, lui cria : « Êtes-vous fou ? » Alors mon frère se retenant, lui dit : « Seigneur, vous avez eu la bonté de recevoir chez vous votre esclave, et de lui donner un grand festin : vous deviez vous contenter de m'avoir fait manger ; il ne falloit pas me faire boire de vin, car je vous a vois bien dit que je pourrois vous manquer de respect. J'en suis très-fâché, et je vous en demande mille pardons. »

» À peine eut-il achevé ces paroles, que le Barmecide, au lieu de se mettre en colère, se prit à rire de toute sa force. « Il y a long-temps , lui dit-il, que je cherche un homme de votre caractère...

« Mais, Sire, dit Scheherazade au sultan des Indes, je ne prends pas garde qu'il est jour. » Schahriar se leva aussitôt ; et la nuit suivante, la sultane continua de parler dans ces termes :

CLXXXII^e NUIT.

SIRE, le barbier poursuivant l'histoire de son sixième frère :

» Le Barmecide, ajouta-t-il, fit mille caresses à Schacabac. « Non-seulement, lui dit-il, je vous pardonne le coup que vous m'avez donné, je veux même désormais que nous soyons amis, et que vous n'ayez pas d'autre maison que la mienne. Vous avez eu la complaisance de vous accommoder à mon humeur,

et la patience de soutenir la plaisanterie jusqu'au bout ; mais nous allons manger réellement. » En achevant ces paroles, il frappa des mains, et commanda à plusieurs domestiques, qui parurent, d'apporter la table et de servir. Il fut obéi promptement, et mon frère fut régalé des mêmes mets dont il n'avoit goûté qu'en idée. Lorsqu'on eut desservi, on apporta du vin ; et en même temps, un nombre d'esclaves belles et richement habillées entrèrent et chantèrent au son des instrumens quelques airs agréables. Enfin, Schacabac eut tout sujet d'être content des bontés et des honnêtetés du Barmecide, qui le goûta, en usa avec lui familièrement, et lui fît donner un habit de sa garde-robe.

» Le Barmecide trouva dans mon frère tant d'esprit et une si grande intelligence en toutes choses, que peu de jours après il lui confia le soin de toute sa maison et de toutes ses affaires. Mon frère s'acquitta fort bien de son emploi durant vingt années. Au bout de ce temps-là, le généreux Barmecide, accablé de vieillesse, mourut ; et n'ayant pas laissé d'héritiers, on confisqua tous ses biens au profit du prince. On dépouilla mon frère de tous ceux qu'il avoit amassés ; de sorte que se voyant réduit à son premier état, il se joignit à une caravane de pèlerins de la Mecque, dans le dessein de faire ce pèlerinage à la faveur de leurs charités. Par malheur, la caravane fut attaquée et pillée par un nombre de Bédouins^[3] supérieur à celui des pèlerins. Mon frère se trouva esclave d'un Bédouin qui lui donna la bastonnade pendant plusieurs jours pour l'obliger à se racheter. Schacabac lui protesta qu'il le maltraitoit inutilement. « Je suis votre esclave, lui disoit-il, vous pouvez disposer de moi à votre volonté ; mais je vous

déclare que je suis dans la dernière pauvreté, et qu'il n'est pas en mon pouvoir de me racheter. » Enfin, mon frère eut beau lui exposer toute sa misère, et tâcher de le fléchir par ses larmes, le Bédouin fut impitoyable; et de dépit de se voir frustré d'une somme considérable sur laquelle il avoit compté , il prit son couteau et lui fendit les lèvres pour se venger, par cette inhumanité, de la perte qu'il croyoit avoir faite.

» Le Bédouin avoit une femme assez jolie, et souvent quand il alloit faire ses courses, il laissoit mon frère seul avec elle. Alors la femme n'oublioit rien pour consoler mon frère de la rigueur de l'esclavage. Elle lui faisoit assez connoître qu'elle l'aimoit ; mais il n'osoit répondre à sa passion, de peur de s'en repentir, et il évitoit de se trouver seul avec elle, autant qu'elle cherchoit l'occasion d'être seule avec lui. Elle avoit une si grande habitude de badiner et de jouer avec le cruel Schacabac toutes les fois qu'elle le voyoit, que cela lui arriva un jour en présence de son mari. Mon frère, sans prendre garde qu'il les observoit, s'avisa, pour ses péchés, de badiner aussi avec elle. Le Bédouin s'imagina aussitôt qu'ils vivoient tous deux dans une intelligence criminelle ; et ce soupçon le mettant en fureur, il se jeta sur mon frère ; et après l'avoir mutilé d'une manière barbare, il le conduisit sur un chameau au haut d'une montagne déserte où il le laissa. La montagne étoit sur le chemin de Bagdad, de sorte que les passans qui l'avoient rencontré, me donnèrent avis du lieu où il étoit. Je m'y rendis en diligence. Je trouvai l'infortuné Schacabac dans un état déplorable. Je lui donnai le secours dont il avoit besoin, et le ramenai dans la ville. »

» Voilà ce que je racontai au calife Mostanser Billah, ajouta

le barbier. Ce prince m'applaudit par de nouveaux éclats de rire. « C'est présentement, me dit-il, que je ne puis douter qu'on ne vous ait donné, à juste titre, le surnom de silencieux : personne ne peut dire le contraire. Pour certaines causes néanmoins, je vous commande de sortir au plus tôt de la ville. Allez, et que je n'entende plus parler de vous. » Je cédai à la nécessité, et voyageai plusieurs années dans des pays éloignés. J'appris enfin que le calife étoit mort ; je retournai à Bagdad, où je ne trouvai pas un seul de mes frères en vie. Ce fut à mon retour en cette ville, que je rendis au jeune boiteux le service important que vous avez entendu. Vous êtes pourtant témoin de son ingratitude, et de la manière injurieuse dont il m'a traité. Au lieu de me témoigner de la reconnoissance, il a mieux aimé me fuir et s'éloigner de son pays. Quand j'eus appris qu'il n'étoit plus à Bagdad, quoique personne ne me sût dire au vrai de quel côté il avoit tourné ses pas, je ne laissai pas toutefois de me mettre en chemin pour le chercher. Il y a long-temps que je cours de province en province ; et lorsque j'y pensois le moins, je l'ai rencontré aujourd'hui. Je ne m'attendois pas à le voir si irrité contre moi... »

Scheherazade, en cet endroit, s'apercevant qu'il étoit jour, se tut ; et la nuit suivante, elle reprit le fil de son discours de cette sorte :

CLXXXIII^e NUIT.

SIRE, le tailleur acheva de raconter au sultan de Casgar l'histoire du jeune boiteux et du barbier de Bagdad, de la manière que j'eus l'honneur de dire hier à votre Majesté :

» Quand le barbier, continua-t-il, eut fini son histoire, nous trouvâmes que le jeune homme n'avoit pas eu tort de l'accuser d'être un grand parleur. Néanmoins nous voulûmes qu'il demeurât avec nous, et qu'il fût du régal que le maître de la maison nous avoit préparé. Nous nous mîmes donc à table, et nous nous réjouîmes jusqu'à la prière d'entre le midi et le coucher du soleil. Alors toute la compagnie se sépara ; et je vins travailler à ma boutique en attendant qu'il fût temps de m'en retourner chez moi.

» Ce fut dans cet intervalle que le petit bossu, à demi ivre, se présenta devant ma boutique, qu'il chanta et joua de son tambour de basque. Je crus qu'en l'emmenant au logis avec moi, je ne manquerois pas de divertir ma femme ; c'est pourquoi je j'emmenai. Ma femme nous donna un plat de poisson, et j'en servis un morceau au bossu, qui le mangea sans prendre garde qu'il y avoit une arrête. Il tomba devant nous sans sentiment. Après avoir en vain essayé de le secourir, dans l'embarras où nous mit un accident si funeste, et dans la crainte qu'il nous causa, nous n'hésitâmes point à porter le corps hors de chez nous, et nous le fîmes adroitement recevoir chez le médecin juif. Le médecin juif le descendit dans la chambre du pourvoyeur, et le pourvoyeur le porta dans la rue, où on a cru que le marchand l'avoit tué. Voilà, Sire, ajouta le tailleur, ce que j'avois à dire pour satisfaire votre Majesté. C'est à elle à prononcer si nous sommes clignes de sa clémence ou de sa colère, de la vie ou de la mort. »

Le sultan de Casgar laissa voir sur son visage un air content qui redonna la vie au tailleur et à ses camarades. « Je ne puis disconvenir, dit-il, que je ne sois plus frappé de l'histoire du jeune boiteux, de celle du barbier, et des aventures de ses frères, que de l'histoire de mon bouffon. Mais avant que de vous renvoyer chez vous tous quatre, et qu'on enterre le corps du bossu, je voudrois voir ce barbier qui est cause que je vous pardonne. Puisqu'il se trouve dans ma capitale, il est aisé de contenter ma curiosité. » En même temps il dépêcha un huissier pour l'aller chercher avec le tailleur, qui savoit où il pourroit être.

L'huissier et le tailleur revinrent bientôt, et amenèrent le barbier qu'ils présentèrent au sultan. Le barbier étoit un vieillard qui pouvoit avoir quatre-vingt-dix ans. Il avoit la barbe et les sourcils blancs comme neige, les oreilles pendantes et le nez fort long. Le sultan ne put s'empêcher de rire en le voyant. « Homme silencieux, lui dit-il, j'ai appris que vous saviez des histoires merveilleuses, voudriez-vous bien m'en raconter quelques-unes ? » « Sire, lui répondit le barbier, laissons là, s'il vous plaît, pour le présent, les histoires que je puis savoir. Je supplie très-humblement votre Majesté de me permettre de lui demander ce que font ici devant elle ce Chrétien, ce Juif, ce Musulman, et ce bossu mort que je vois là étendu par terre. » Le sultan sourit de la liberté du barbier, et lui répliqua : « Qu'est-ce que cela vous importe ? » « Sire, repartit le barbier, il m'importe de faire la demande que je fais, afin que votre Majesté sache que je ne suis pas un grand parleur, comme quelques-uns le prétendent, mais un homme justement appelé le silencieux... »

Scheherazade, frappée par la clarté du jour qui commençoit à éclairer l'appartement du sultan des Indes, garda le silence en cet endroit, et reprit son discours la nuit suivante en ces termes :

CLXXXIV^e NUIT.

SIRE, le sultan de Casgar eut la complaisance de satisfaire la curiosité du barbier. Il commanda qu'on lui racontât l'histoire du petit bossu, puisqu'il paroissoit le souhaiter avec ardeur. Lorsque le barbier l'eut entendue, il branla la tête, comme s'il eût voulu dire qu'il y avoit là-dessous quelque chose de caché qu'il ne comprenoit pas. « Véritablement, s'écria-t-il, cette histoire est surprenante ; mais je suis bien aise d'examiner de près ce bossu. » Il s'en approcha, s'assit par terre, prit la tête sur ses genoux ; et après l'avoir attentivement regardée, il fit tout-à-coup un si grand éclat de rire et avec si peu de retenue, qu'il se laissa aller sur le dos à la renverse, sans considérer qu'il étoit devant le sultan de Casgar. Puis se relevant sans cesser de rire : « On le dit bien, et avec raison, s'écria-t-il encore, qu'on ne meurt pas sans cause. Si jamais histoire a mérité d'être écrite en lettres d'or, c'est celle de ce bossu. »

« À ces paroles, tout le monde regarda le barbier comme un bouffon, ou comme un vieillard qui avoit l'esprit égaré. « Homme silencieux, lui dit le sultan, parlez-moi : qu'avez-vous donc à rire si fort ? » « Sire, répondit le barbier, je jure

par l'humeur bienfaisante de votre Majesté, que ce bossu n'est pas mort ; il est encore en vie ; et je veux passer pour un extravagant, si je ne vous le fais voir à l'heure même. » En achevant ces mots, il prit une boîte où il y avoit plusieurs remèdes, qu'il portoit sur lui pour s'en servir dans l'occasion, et il en tira une petite fiole balsamique dont il frotta longtemps le cou du bossu. Ensuite il prit dans son étui un ferrement fort propre qu'il lui mit entre les dents ; et après lui avoir ouvert la bouche, il lui enfonça dans le gosier de petites pincettes, avec quoi il tira le morceau de poisson et l'arrêta qu'il fût voir à tout le monde. Aussitôt le bossu éternua, étendit les bras et les pieds, ouvrit les yeux, et donna plusieurs autres signes de vie.

» Le sultan de Casgar et tous ceux qui furent témoins d'une si belle opération, furent moins surpris de voir revivre le bossu, après avoir passé une nuit entière et la plus grande partie du jour sans donner aucun signe de vie, que du mérite et de la capacité du barbier, qu'on commença, malgré ses défauts, à regarder comme un grand personnage. Le sultan, ravi de joie et d'admiration, ordonna que l'histoire du bossu fût mise par écrit avec celle du barbier, afin que la mémoire, qui méritoit si bien d'être conservée, ne s'en éteignit jamais. Il n'en demeura pas là : pour que le tailleur, le médecin juif, le pourvoyeur et le marchand chrétien, ne se ressouvinsent qu'avec plaisir de l'aventure que l'accident du bossu leur avoit causée, il ne les renvoya chez eux qu'après leur avoir donné à chacun une robe fort riche dont il les fit revêtir en sa présence. À l'égard du barbier, il l'honora d'une grosse pension, et le retint auprès de sa personne. «

La sultane Scheherazade finit ainsi cette longue suite d'aventures auxquelles la prétendue mort du bossu avoit donné occasion. Comme le jour paroissoit déjà, elle se tut ; et sa chère sœur Dinarzade voyant qu'elle ne parloit plus, lui dit : « Ma princesse, ma sultane, je suis d'autant plus charmée de l'histoire que vous venez d'achever, qu'elle finit par un incident à quoi je ne m'attendois pas. J'avois cru le bossu mort absolument. » « Cette surprise m'a fait plaisir, dit Schahriar, aussi bien que les aventures des frères du barbier. » « L'histoire du jeune boiteux de Bagdad m'a encore fort divertie, reprit Dinarzade. » « J'en suis bien aise, ma chère sœur, dit la sultane ; et puisque j'ai eu le bonheur de ne pas ennuyer le sultan, notre seigneur et maître, si sa Majesté me faisoit encore la grâce de me conserver la vie, j'aurois l'honneur de lui raconter demain l'histoire des amours d'Aboulhassan Ali Ebn Becar et de Schemselnihar, favorite du calife Haroun Alraschild, qui n'est pas moins digne de son attention et de la vôtre que l'histoire du bossu. » Le sultan des Indes, qui étoit assez content des choses dont Scheherazade l'avoit entretenu jusqu'alors, se laissa aller au plaisir d'entendre encore l'histoire qu'elle lui promettoit.

Il se leva pour faire sa prière et tenir son conseil, sans toutefois rien témoigner de sa bonne volonté à la sultane.

CLXXXV^e NUIT.

DINARZADE, toujours soigneuse d'éveiller sa sœur, l'appela cette nuit à l'heure ordinaire. « Ma chère sœur, lui dit-elle, le jour paroîtra bientôt ; je vous supplie, en attendant, de nous raconter quelque'une de ces histoires agréables que vous savez. » « Il n'en faut pas chercher d'autre, dit Schahriar, que celle des amours d'Aboulhassan Ali Ebn Becar et de Schemselnihar, favorite du calife Haroun Alraschild. » « Sire, dit Scheherazade, je vais contenter votre curiosité. » En même temps elle commença de cette manière :

1. ↑ V. la note de la p. 222 du tome second.
2. ↑ Les Orientaux, et particulièrement les Mahométans, ne boivent qu'après le repas.
3. ↑ Les Bédouins sont des Arabes errans dans les déserts, qui pillent les caravanes quand elles ne sont pas assez fortes pour leur résister.

HISTOIRE

D'ABOULHASSAN ALI EBN BECAR ET DE SCHEMSELNIHAR, FAVORITE DU CALIFE HAROUN ALRASCHILD.

Sous le règne du calife Haroun Alraschild, il y avoit à Bagdad un droguiste qui se nommoit Aboulhassan Ebn Thaher, homme puissamment riche, bien fait, et très-agréable de sa personne. Il avoit plus d'esprit et de politesse que n'en ont ordinairement les gens de sa profession ; et sa droiture, sa sincérité, et l'enjouement de son humeur, le faisaient aimer et rechercher de tout le monde. Le calife, qui connoissoit son mérite, avoit en lui une confiance aveugle. Il l'estimoit tant, qu'il se reposoit sur lui du soin de faire fournir aux dames ses favorites, toutes les choses dont elles pouvoient avoir besoin. C'étoit lui qui choisissoit leurs habits, leurs ameublemens et leurs pierreries, ce qu'il faisoit avec un goût admirable.

Ses bonnes qualités et la faveur du calife attiroient chez lui les fils des émirs et des autres officiers du premier rang ; sa maison étoit le rendez-vous de toute la noblesse de la cour. Mais parmi les jeunes seigneurs qui l'alloient voir tous les jours, il y en avoit un qu'il considéroit plus que tous les autres, et avec lequel il avoit contracté une amitié particulière. Ce seigneur s'appeloit Aboulhassan Ali Ebn Becar, et tiroit son origine d'une ancienne famille royale de Perse. Cette famille

subsistoit encore à Bagdad depuis que par la force de leurs armes, les Musulmans avoient fait la conquête de ce royaume. La nature sembloit avoir pris plaisir à assembler dans ce jeune prince les plus rares qualités du corps et de l'esprit. Il avoit le visage d'une beauté achevée, la taille fine, un air aisé, et une physionomie si engageante, qu'on ne pouvoit le voir sans l'aimer d'abord. Quand il parloit, il s'exprimoit toujours en des termes propres et choisis, avec un tour agréable et nouveau ; le son de sa voix avoit même quelque chose qui charmoit tous ceux qui l'entendoient. Avec cela, comme il avoit beaucoup d'esprit et de jugement, il pensoit et parloit de toutes choses avec une justesse admirable. Il avoit tant de retenue et de modestie, qu'il n'avançoit rien qu'après avoir pris toutes les précautions possibles pour ne pas donner lieu de soupçonner qu'il préférât son sentiment à celui des autres.

Étant fait comme je viens de le représenter, il ne faut pas s'étonner si Ebn Thaher l'avoit distingué des autres jeunes seigneurs de la cour, dont la plupart avoient les vices opposés à ses vertus. Un jour que ce prince étoit chez Ebn Thaher, ils virent arriver une dame montée sur une mule noire et blanche, au milieu de dix femmes esclaves qui l'accompagnoient à pied, toutes fort belles, autant qu'on en pouvoit juger à leur air, et au travers du voile qui leur couvroit le visage, La dame avoit une ceinture couleur de rose, large de quatre doigts, sur laquelle éclatoient des perles et des diamans d'une grosseur extraordinaire ; et pour sa beauté, il étoit aisé de voir qu'elle surpassoit celle de ses femmes, autant que la pleine lune surpasse le croissant qui n'est que de deux jours. Elle venoit de faire quelqu'emplette ; et comme elle avoit à parler à Ebn

Tlialier, elle entra dans sa boutique qui étoit propre et spacieuse, et il la reçut avec toutes les marques du plus profond respect, en la priant de s'asseoir, et lui montrant de la main la place la plus honorable.

Cependant le prince de Perse ne voulant pas laisser passer une si belle occasion de faire voir sa politesse et sa galanterie, accommodoit le coussin d'étoffe à fond d'or qui devoit servir d'appui à la dame. Après quoi il se retira promptement pour qu'elle s'assît. Ensuite l'ayant saluée en baisant le tapis à ses pieds, il se releva et demeura debout devant elle au bas du sofa. Comme elle en usoit librement chez Ebn Thaher, elle ôta son voile, et fit briller aux yeux du prince de Perse une beauté si extraordinaire, qu'il en fut frappé jusqu'au cœur. De son côté, la dame ne put s'empêcher de regarder le prince, dont la vue fit sur elle la même impression. « Seigneur, lui dit-elle d'un air obligeant, je vous prie de vous asseoir. » Le prince de Perse obéit, et s'assit sur le bord du sofa. Il avoit toujours les yeux attachés sur elle, et il avaloit à longs traits le doux poison de l'amour. Elle s'aperçut bientôt de ce qui se passoit en son ame ; et cette découverte acheva de l'enflammer pour lui. Elle se leva, s'approcha d'Ebn Thaher, et après lui avoir dit tout bas le motif de sa venue, elle lui demanda le nom et le pays du prince de Perse. « Madame, lui répondit Ebn Thaher, ce jeune seigneur dont vous me parlez, se nomme Aboulhassan Ali Ebn Becar, et est prince de race royale. »

La dame fut ravie d'apprendre que la personne qu'elle aimoit déjà passionnément, fût d'une si haute condition. « Vous voulez dire, sans doute, reprit-elle, qu'il descend des rois de Perse ? » « Oui, madame, repartit Ebn Thaher, les

derniers rois de Perse sont ses ancêtres. Depuis la conquête de ce royaume, les princes de sa maison se sont toujours rendus recommandables à la cour de nos califes. » « Vous me faites un grand plaisir, dit-elle, de me faire connoître ce jeune seigneur. Lorsque je vous enverrai cette femme, ajouta-t-elle en lui montrant une de ses esclaves, pour vous avertir de me venir voir, je vous prie de l'amener avec vous. Je suis bien aise qu'il voie la magnificence de ma maison, afin qu'il puisse publier que l'avarice ne règne point à Bagdad parmi les personnes de qualité. Vous entendez bien ce que je vous dis. N'y manquez pas ; autrement je serai fâchée contre vous, et ne reviendrai ici de ma vie. »

Ebn Thaher avoit trop de pénétration pour ne pas juger par ces paroles, des sentimens de la dame. « Ma princesse, ma reine, repartit-il, Dieu me préserve de vous donner jamais aucun sujet de colère contre moi. Je me ferai toujours une loi d'exécuter vos ordres. » À cette réponse, la dame prit congé d'Ebn Thaher en lui faisant une inclination de tête ; et après avoir jeté au prince de Perse un regard obligeant, elle remonta sur sa mule et partit...

La sultane Scheherazade se tut en cet endroit, au grand regret du sultan des Indes, qui fut obligé de se lever à cause du jour qui paroissoit. Elle continua cette histoire la nuit suivante, et dit à Schahriar :

CLXXXVI^e NUIT.

SIRE, le prince de Perse, éperdument amoureux de la dame, la conduisit des yeux tant qu'il put la voir, et il y avoit déjà longtemps qu'il ne la voyoit plus, qu'il avoit encore la vue tournée du côté qu'elle avoit pris. Ebn Thaher l'avertit qu'il remarquoit que quelques personnes l'observoient, et commençoient à rire de le voir en cette attitude. « Hélas, lui dit le prince, le monde et vous auriez compassion de moi, si vous saviez que la belle dame qui vient de sortir de chez vous, emporte avec elle la meilleure partie de moi-même, et que le reste cherche à n'en pas demeurer séparé ! Apprenez-moi, je vous en conjure, ajouta-t-il, quelle est cette dame tyrannique qui force les gens à l'aimer sans leur donner le temps de se consulter ? » « Seigneur, lui répondit Ebn Thaher, c'est la fameuse Schemselnihar^[1], la première favorite du calife notre maître. » « Elle est ainsi nommée avec justice, interrompit le prince, puisqu'elle est plus belle que le soleil dans un jour sans nuage. » « Cela est vrai, répliqua Ebn Thaher : aussi le Commandeur des croyans l'aime, ou plutôt l'adore. Il m'a commandé très-expressément de lui fournir tout ce qu'elle me demandera, et même de la prévenir, autant qu'il me sera possible, en tout ce qu'elle pourra désirer. »

Il lui parloit de la sorte afin d'empêcher qu'il ne s'engageât dans un amour qui ne pouvoit être que malheureux ; mais cela ne servit qu'à l'enflammer davantage. « Je m'étois bien douté, charmante Schemselnihar, s'écria-t-il, qu'il ne me seroit pas permis d'élever jusqu'à vous ma pensée. Je sens bien toutefois, quoique sans espérance d'être aimé de vous, qu'il ne sera pas en mon pouvoir de cesser de vous aimer. Je vous aimerai donc,

et je bénirai mon sort d'être l'esclave de l'objet le plus beau que le soleil éclaire. »

Pendant que le prince de Perse consacrait ainsi son cœur à la belle Schemselnihar, cette dame, en s'en retournant chez elle, songeoit aux moyens de voir le prince, et de s'entretenir en liberté avec lui. Elle ne fut pas plutôt rentrée dans son palais, qu'elle envoya à Ehn Thaher celle de ses femmes qu'elle lui avoit montrée, et à qui elle avoit donné toute sa confiance, pour lui dire de la venir voir, sans différer, avec le prince de Perse. L'esclave arriva à la boutique d'Ebn Thaher dans le temps qu'il parloit encore au prince, et qu'il s'efforçoit de le dissuader, par les raisons les plus fortes, d'aimer la favorite du calife. Comme elle les vit ensemble : « Seigneurs, leur dit-elle, mon honorable maîtresse Schemselnihar, la première favorite du Commandeur des croyans, vous prie de venir à son palais où elle vous attend. » Ebn Thaher, pour marquer combien il étoit prompt à obéir, se leva aussitôt sans rien répondre à l'esclave, et s'avança pour la suivre, non sans quelque répugnance. Pour le prince, il la suivit sans faire réflexion au péril qu'il y avoit dans cette visite. La présence d'Ebn Thaher, qui avoit l'entrée chez la favorite, le mettoit là-dessus hors d'inquiétude. Ils suivirent donc l'esclave qui marchoit un peu devant eux. Ils entrèrent après elle dans le palais du calife, et la joignirent à la porte du petit palais de Schemselnihar, qui étoit déjà ouverte. Elle les introduisit dans une grande salle, où elle les pria de s'asseoir.

Le prince de Perse se crut dans un de ces palais délicieux qu'on nous promet dans l'autre monde. Il n'avoit encore rien vu qui approchât de la magnificence du lieu où il se trouvoit. Les tapis de pied, les coussins d'appui et les autres

accompagnemens du sofa, avec les ameublemens, les ornemens et l'architecture, étoient d'une beauté et d'une richesse surprenante. Peu de temps après qu'ils se furent assis, Ebn Thaher et lui, une esclave noire, fort propre, leur servit une table couverte de plusieurs mets très-délicats, dont l'odeur admirable faisoit juger de la finesse des assaisonnemens. Pendant qu'ils mangèrent, l'esclave qui les avoit amenés, ne les abandonna point : elle prit un grand soin de les inviter à manger des ragoûts qu'elle connoissoit pour les meilleurs ; d'autres esclaves leur versèrent d'excellent vin sur la fin du repas. Ils achevèrent enfin, et on leur présenta à chacun séparément un bassin et un beau vase d'or plein d'eau pour se laver les mains ; après quoi on leur apporta le parfum d'aloës dans une cassolette portative qui étoit aussi d'or, dont ils se parfumèrent la barbe et l'habillement. L'eau de senteur ne fut pas oubliée : elle étoit dans un vase d'or enrichi de diamans et de rubis, fait exprès pour cet usage, et elle leur fut jetée dans l'une et dans l'autre main, qu'ils se passèrent sur la barbe et sur tout le visage, selon la coutume. Ils se mirent à leur place ; mais ils étoient à peine assis, que l'esclave les pria de se lever et de la suivre. Elle leur ouvrit une porte de la salle où ils étoient, et ils entrèrent dans un vaste salon d'une structure merveilleuse. C'étoit un dôme d'une figure des plus agréables, soutenu par cent colonnes d'un beau marbre blanc comme de l'albâtre. Les bases et les chapiteaux de ces colonnes étoient ornés d'animaux à quatre pieds, et d'oiseaux dorés de différentes espèces. Le tapis de pied de ce salon extraordinaire, composé d'une seule pièce à fond d'or, rehaussé de bouquets de rose de soie rouge et blanche, et le dôme peint de même à l'arabesque, offroient à la vue un objet des plus charmans.

Entre chaque colonne, il y avoit un petit sofa garni de la même sorte, avec de grands vases de porcelaine, de cristal, de jaspe, de jais, de porphyre, d'agate, et d'autres matières précieuses, garnis d'or et de pierreries. Les espaces qui étoient entre les colonnes, étoient autant de grandes fenêtres avec des avances à hauteur d'appui, garnies de même que les sofas, qui avoient vue sur un jardin le plus agréable du monde. Ses allées étoient de petits cailloux de différentes couleurs, qui représentoient le tapis de pied, du salon en dôme ; de manière qu'en regardant le tapis en dedans et en dehors, il sembloit que le dôme et le jardin, avec tous les agrémens, fussent sur le même tapis. La vue étoit terminée à l'entour, le long des allées, par deux canaux d'eau claire comme de l'eau de roche, qui gardoient la même figure circulaire que le dôme, et dont l'un plus élevé que l'autre, laissoit tomber son eau en nappe dans le dernier ; et de beaux vases de bronze dorés, garnis l'un après l'autre d'arbrisseaux et de fleurs, étoient posés sur celui-ci d'espace en espace. Ces allées faisoient une séparation entre de grands espaces plantés d'arbres droits et touffus, où mille oiseaux formoient un concert mélodieux, et divertissoient la vue par leurs vols divers, et par les combats tantôt innocens et tantôt sanglans qu'ils se livroient dans l'air.

Le prince de Perse et Ebn Thaher s'arrêtèrent long-temps à examiner cette grande magnificence. À chaque chose qui les frappoit, ils s'écrioient pour marquer leur surprise et leur admiration, particulièrement le prince de Perse qui n'avoit jamais rien vu de comparable à ce qu'il voyoit alors. Ebn Thaher, quoiqu'il fût entré quelquefois dans ce bel endroit, ne laissoit pas d'y remarquer des beautés qui lui paroissoient

toutes nouvelles. Enfin, ils ne se lassoient pas d'admirer tant de choses singulières, et ils en étoient encore agréablement occupés, lorsqu'ils aperçurent une troupe de femmes richement habillées. Elles étoient toutes assises au-dehors et à quelque distance du dôme, chacune sur un siège de bois de platane des Indes, enrichi de fil d'argent à compartiment, avec un instrument de musique à la main ; et elles n'attendoient que le moment qu'on leur commandât d'en jouer.

Ils allèrent tous deux se mettre dans l'avance d'où on les voyoit en face, et en regardant à la droite, ils virent une grande cour d'où l'on montoit au jardin par des degrés, et qui étoit environnée de très-beaux appartemens. L'esclave les avoit quittés ; et comme ils étoient seuls, ils s'entretenrent quelque temps. « Pour vous, qui êtes un homme sage, dit le prince de Perse, je ne doute pas que vous ne regardiez avec bien de la satisfaction toutes ces marques de grandeur et de puissance. À mon égard, je ne pense pas qu'il y ait rien au monde rien plus surprenant ; mais quand je viens à faire réflexion que c'est ici la demeure éclatante de la trop aimable Schemselnihar, et que c'est le premier monarque de la terre qui l'y retient, je vous avoue que je me crois le plus infortuné de tous les hommes. Il me paroît qu'il n'y a point de destinée plus cruelle que la mienne, d'aimer un objet soumis à mon rival, et dans un lieu où ce rival est si puissant, que je ne suis pas même en ce moment assuré de ma vie. »

Scheherazade n'en dit pas davantage cette nuit, parce qu'elle vit paroître le jour. Le lendemain elle reprit la parole, et dit au sultan des Indes :

CLXXXVII^e NUIT.

SIRE, Ebn Thaher entendant parler le prince de Perse de la manière que je disois hier à votre Majesté, lui dit: « Seigneur, plutôt à Dieu que je pusse vous donner des assurances aussi certaines de l'heureux succès de vos amours, que je le puis de la sûreté de votre vie. Quoique ce palais superbe appartienne au calife qui l'a fait bâtir exprès pour Schemselnihar, sous le nom de Palais des Plaisirs Éternels, et qu'il fasse partie du sien propre, néanmoins il faut que vous sachiez que cette dame y vit dans une entière liberté. Elle n'est point obsédée d'eunuques qui veillent sur ses actions. Elle a sa maison particulière dont elle dispose absolument. Elle sort de chez elle pour aller dans la ville, sans en demander permission à personne ; elle rentre lorsqu'il lui plaît ; et jamais le calife ne vient la voir qu'il ne lui ait envoyé auparavant Mesrour, chef de ses eunuques, pour lui en donner avis et se préparer à le recevoir. Ainsi vous devez avoir l'esprit tranquille et donner toute votre attention au concert dont je vois que Schemselnihar veut vous régaler. »

Dans le temps qu'Ebn Thaher achevoit ces paroles, le prince de Perse et lui virent venir l'esclave confidente de la favorite, qui ordonna aux femmes qui étoient assises devant eux, de chanter et de jouer de leurs instrumens. Aussitôt elles jouèrent toutes ensemble comme pour préluder ; et quand elles eurent joué quelque temps, une seule commença de chanter, et accompagna sa voix d'un luth dont elle jouoit admirablement

bien. Comme elle avoit été avertie du sujet sur lequel elle devoit chanter, les paroles se trouvèrent si conformes aux sentimens du prince de Perse, qu'il ne put s'empêcher de lui applaudir à la fin du couplet. « Seroit-il possible, s'écria-t-il, que vous eussiez le don de pénétrer dans les cœurs, et que la connoissance que vous avez de ce qui se passe dans le mien, vous eût obligée à nous donner un essai de votre voix charmante par ces mots ? Je ne m'exprimerois pas moi-même en d'autres termes. » La femme ne répondit rien à ce discours. Elle continua et chanta plusieurs autres couplets dont le prince fut si touché, qu'il en répéta quelques-uns les larmes aux yeux ; ce qui faisoit assez connoître qu'il s'en appliquoit le sens. Quand elle eut achevé tous les couplets, elle et ses compagnes se levèrent et chantèrent toutes ensemble, en marquant par leurs paroles, que « la Pleine Lune alloit se lever avec tout son éclat, et qu'on la verroit bientôt s'approcher du Soleil. » Cela signifioit que Schemselnihar alloit paroître, et que le prince de Perse auroit bientôt le plaisir de la voir.

En effet, en regardant du côté de la cour, Ebn Thaher et le prince de Perse remarquèrent que l'esclave confidente s'approchoit, et qu'elle étoit suivie de dix femmes noires qui apportoient avec bien de la peine un grand trône d'argent massif et admirablement travaillé, qu'elle fit poser devant eux à une certaine distance ; après quoi les esclaves noires se retirèrent derrière les arbres à l'entrée d'une allée. Ensuite vingt femmes toutes belles et très-richement habillées d'une parure uniforme, s'avancèrent en deux files, en chantant et en jouant d'un instrument qu'elles tenoient chacune, et se rangèrent auprès du trône autant d'un côté que de l'autre.

Toutes ces choses tenoient le prince de Perse et Ebn Thaher dans une attention d'autant plus grande, qu'ils étoient curieux de savoir à quoi elles se termineroient. Enfin, ils virent paroître à la même porte par où étoient venues les dix femmes noires qui avoient apporté le trône et les vingt autres qui venoient d'arriver, dix autres femmes également belles et bien vêtues qui s'y arrêterent quelques momens. Elles attendoient la favorite, qui se montra enfin, et se mit au milieu d'elles...

Le jour qui commençoit à éclairer l'appartement de Schahriar, imposa silence à Schelherazade. La nuit suivante elle poursuivit ainsi :

CLXXXVIII^e NUIT.

SCHEMSELNIHAR se mit donc au milieu des dix femmes qui l'avoient attendue à la porte. Il étoit aisé de la distinguer autant par sa taille et par son air majestueux, que par une espèce de manteau, d'une étoffe fort légère, or et bleu céleste, qu'elle portoit attaché sur ses épaules, par-dessus son habillement, qui étoit le plus propre, le mieux entendu et le plus magnifique que l'on puisse imaginer. Les perles, les diamans et les rubis qui lui servoient d'ornement, n'étoient pas en confusion : le tout étoit en petit nombre, mais bien choisi et d'un prix inestimable. Elle s'avança avec une majesté qui ne représentoit pas mal le soleil dans sa course au milieu des nuages qui reçoivent sa splendeur sans en cacher l'éclat, et vint s'asseoir sur le trône d'argent qui

avoit été apporté pour elle.

Dès que le prince de Perse aperçut Schemselnihar, il n'eut plus d'yeux que pour elle : « On ne demande plus de nouvelles de ce que l'on cherchoit, dit-il à Ebn Thaher, d'abord qu'on le voit, et l'on n'a plus de doute sitôt que la vérité se manifeste. Voyez-vous cette charmante beauté ? C'est l'origine de mes maux : maux que je bénis, et que je ne cesserai de bénir, quelque rigoureux et de quelque durée qu'ils puissent être ! À cet objet, je ne me possède plus moi-même ; mon ame se trouble, se révolte, je sens qu'elle veut m'abandonner. Pars donc, ô mon ame, je te le permets ! Mais que ce soit pour le bien et la conservation de ce foible corps. C'est vous, trop cruel Ebn Thaher, qui êtes cause de ce désordre : vous avez cru me faire un grand plaisir de m'amener ici ; et je vois que j'y suis venu pour achever de me perdre. Pardonnez-moi, continua-t-il en se reprenant, je me trompe, j'ai bien voulu venir, et je ne puis me plaindre que de moi-même. » Il fondit en larmes en achevant ces paroles. « Je suis bien aise, lui dit Ebn Thaher, que vous me rendiez justice. Quand je vous ai appris que Schemselnihar étoit la première favorite du calife, je l'ai fait exprès pour prévenir cette passion funeste que vous vous plaisez à nourrir dans votre cœur. Tout ce que vous voyez ici, doit vous en dégager, et vous ne devez conserver que des sentimens de reconnoissance de l'honneur que Schemselnihar a bien voulu vous faire en m'ordonnant de vous amener avec moi. Rappelez donc votre raison égarée, et vous mettez en état de paroître devant elle, comme la bienséance le demande. La voilà qui approche. Si c'étoit à recommencer, je prendrois d'autres mesures ; mais puisque la chose est faite, je prie Dieu

que nous ne nous en repentions pas. Ce que j'ai encore à vous représenter, ajouta-t-il, c'est que l'amour est un traître qui peut vous jeter dans un précipice d'où vous ne vous tirerez jamais. »

Ebn Thaher n'eut pas le temps d'en dire davantage, parce que Schemselnihar arriva. Elle se plaça sur son trône et les salua tous deux par une inclination de tête. Mais elle arrêta ses yeux sur le prince de Perse, et ils se parlèrent l'un et l'autre un langage muet entremêlé de soupirs, par lequel en peu de momens ils se dirent plus de choses qu'ils n'en auroient pu se dire en beaucoup de temps. Plus Schemselnihar regardoit le prince, plus elle trouvoit dans ses regards de quoi se confirmer dans la pensée qu'il ne lui étoit pas indifférent ; et Schemselnihar déjà persuadée de la passion du prince, s'estimoit la plus heureuse personne du monde. Elle détourna enfin les jeux de dessus lui pour commander que les premières femmes qui avoient commencé de chanter, s'approchassent. Elles se levèrent ; et pendant qu'elles s'avançoient, les femmes noires qui sortirent de l'allée où elles étoient, apportèrent leurs sièges et les placèrent près de la fenêtre de l'avance du dôme où étoient Ebn Thaher et le prince de Perse ; de manière que les sièges ainsi disposés avec le trône de la favorite et les femmes qu'elle avoit à ses côtés, formèrent un demi-cercle devant eux.

Lorsque les femmes qui étoient assises auparavant sur ces sièges, eurent repris chacune leur place avec la permission de Schemselnihar qui le leur ordonna par un signe, cette charmante favorite choisit une de ses femmes pour chanter. Cette femme, après avoir employé quelques momens à mettre son luth d'accord, chanta une chanson dont le sens étoit : Que deux amans qui s'aimoient parfaitement, avoient l'un pour

l'autre une tendresse sans bornes ; que leurs cœurs en deux corps différens n'en faisoient qu'un, et que lorsque quelqu'obstacle s'opposoit à leurs désirs, ils pouvoient se dire les larmes aux yeux : « Si nous nous aimons, parce que nous nous trouvons aimables, doit-on s'en prendre à nous ? Qu'on s'en prenne à la destinée ! »

Schemselnihar laissa si bien connoître dans ses yeux et par ses gestes, que ces paroles devoient s'appliquer à elle et au prince de Perse, qu'il ne put se contenir. Il se leva à demi, et s'avançant par-dessus le balustre qui lui servoit d'appui, il obligea une des compagnes de la femme qui venoit de chanter de prendre garde à son action. Comme elle étoit près de lui : « Écoutez-moi, lui dit-il, et me faites la grâce d'accompagner de votre luth la chanson que vous allez entendre. » Alors il chanta un air dont les paroles tendres et passionnées exprimoient parfaitement la violence de son amour. D'abord qu'il eut achevé, Schemselnihar suivant son exemple, dit à une de ses femmes : « Écoutez-moi aussi, et accompagnez ma voix. » En même temps, elle chanta d'une manière qui ne fit qu'embraser davantage le cœur du prince de Perse, qui ne lui répondit que par un nouvel air encore plus passionné que celui qu'il avoit déjà chanté.

Ces deux amans s'étant déclaré par leurs chansons leur tendresse mutuelle, Schemselnihar céda à la force de la sienne. Elle se leva de dessus son trône, tout hors d'elle-même, et s'avança vers la porte du salon. Le prince qui connut son dessein, se leva aussitôt et alla au-devant d'elle avec précipitation. Ils se rencontrèrent sous la porte, où ils se donnèrent la main, et s'embrassèrent avec tant de plaisir qu'ils

s'évanouirent. Ils seroient tombés, si les femmes qui avoient suivi Schemselnihar, ne les en eussent empêchés. Elles les soutinrent et les transportèrent sur un sofa où elles les firent revenir à force de leur jeter de l'eau de senteur au visage, et de leur faire sentir plusieurs sortes d'odeurs.

Quand ils eurent repris leurs esprits, la première chose que fit Schemselnihar, fut de regarder de tous côtés ; et comme elle ne vit pas Ebn Thaher, elle demanda avec empressement où il étoit. Ebn Thaher s'étoit écarté par respect, tandis que les femmes étoient occupées à soulager leur maîtresse, et craignoit en lui-même avec raison quelque suite fâcheuse de ce qu'il venoit de voir. Dès qu'il eut ouï que Schemselnihar le demandoit, il s'avança et se présenta devant elle...

La sultane Scheherazade cessa de parler en cet endroit, à cause du jour qui paroissoit. La nuit suivante elle poursuivit de cette manière :

CLXXXIX^e NUIT.

SCHEMSELNIHAR fut bien aise de voir Ebn Thaher. Elle lui témoigna sa joie dans ces termes obligeans : « Ebn Thaher, je ne sais comment je pourrai reconnoître les obligations infinies que je vous ai. Sans vous je n'aurois jamais connu le prince de Perse, ni aimé ce qu'il y a au monde de plus aimable. Soyez persuadé pourtant que je ne mourrai pas ingrate, et que ma

reconnoissance, s'il est possible, égalera le bienfait dont je vous suis redevable. » Ebn Thaher ne répondit à ce compliment que par une profonde inclination, et qu'en souhaitant à la favorite l'accomplissement de tout ce qu'elle pouvoit désirer.

Schemselnihar se tourna du côté du prince de Perse qui étoit assis auprès d'elle, et le regardant avec quelque sorte de confusion, après ce qui s'étoit passé entr'eux : « Seigneur, lui dit-elle, je suis bien assurée que vous m'aimez ; et de quelque ardeur que vous m'aimiez, vous ne pouvez douter que mon amour ne soit aussi violent que le vôtre. Mais ne nous flattons point : quelque conformité qu'il y ait entre vos sentimens et les miens, je ne vois et pour vous et pour moi, que des peines, que des impatiences, que des chagrins mortels. Il n'y a pas d'autre remède à nos maux que de nous aimer toujours, de nous en remettre à la volonté du ciel, et d'attendre ce qu'il lui plaira d'ordonner de notre destinée. » « Madame, lui répondit le prince de Perse, vous me feriez la plus grande injustice du monde, si vous doutiez un seul moment de la durée de mon amour. Il est uni à mon ame de manière que je puis dire qu'il en fait la meilleure partie, et que je le conserverai après ma mort. Peines, tourment, obstacles, rien ne sera capable de m'empêcher de vous aimer. » En achevant ces mots, il laissa couler des larmes en abondance, et Schemselnihar ne put retenir les siennes.

Ebn Thaher prit ce temps-là pour parler à la favorite. « Madame, lui dit-il, permettez-moi de vous représenter qu'au lieu de fondre en pleurs, vous devriez avoir de la joie de vous voir ensemble. Je ne comprends rien à votre douleur. Que sera-ce donc, lorsque la nécessité vous obligera de vous séparer ?

Mais, que dis-je, vous obligera ? Il y a long-temps que nous sommes ici ; et vous savez, madame, qu'il est temps que nous nous retirions. » « Ah, que vous êtes cruel, repartit Schemselnihar ! Vous qui connoissez la cause de mes larmes, n'auriez-vous pas pitié du malheureux état où vous me voyez ? Triste fatalité ! Qu'ai-je commis pour être soumise à la dure loi de ne pouvoir jouir de ce que j'aime uniquement ? »

Comme elle étoit persuadée qu'Ebn Thaher ne lui avoit parlé que par amitié, elle ne lui sut pas mauvais gré de ce qu'il lui avoit dit ; elle en profita même. En effet, elle fit un signe à l'esclave sa confidente, qui sortit aussitôt, et apporta peu de temps après une collation de fruits sur une petite table d'argent qu'elle posa entre sa maîtresse et le prince de Perse. Schemselnihar choisit ce qu'il y avoit de meilleur, et le présenta au prince, en le priant de manger pour l'amour d'elle. Il le prit et le porta à sa bouche par l'endroit qu'elle avoit touché. Il présenta à son tour quelque chose à Schemselnihar qui le prit aussi et le mangea de la même manière. Elle n'oublia pas d'inviter Ebn Thaher à manger avec eux ; mais se voyant dans un lieu où il ne se croyoit pas en sûreté, il auroit mieux aimé être chez lui, et il ne mangea que par complaisance. Après qu'on eut desservi, on apporta un bassin d'argent avec de l'eau dans un vase d'or, et ils se lavèrent les mains ensemble. Ils se remirent ensuite à leur place ; et alors trois des dix femmes noires apportèrent chacune une tasse de cristal de roche pleine d'un vin exquis, sur une soucoupe d'or qu'elles posèrent devant Schemselnihar, le prince de Perse et Ebn Thaher.

Pour être plus en particulier, Schemselnihar retint seulement

auprès d'elle les dix femmes noires avec dix autres qui savoient chanter et jouer des instrumens ; et après qu'elle eut renvoyé tout le reste, elle prit une des tasses, et la tenant à la main, elle chanta des paroles tendres qu'une des femmes accompagna de son luth. Lorsqu'elle eut achevé, elle but ; ensuite elle prit une des deux autres tasses, et la présenta au prince en le priant de boire pour l'amour d'elle, de même qu'elle venoit de boire pour l'amour de lui. Il la reçut avec des transports d'amour et de joie ; mais avant que de boire, il chanta à son tour une chanson qu'une autre femme accompagna d'un instrument, et en chantant, les pleurs lui coulèrent des yeux abondamment ; aussi lui marqua-t-il par les paroles qu'il chantoit, qu'il ne savoit si c'étoit le vin qu'elle lui avoit présenté qu'il alloit boire, ou ses propres larmes. Schemselnihar présenta enfin la troisième tasse à Ebn Thaher, qui la remercia de sa bonté, et de l'honneur qu'elle lui faisoit.

Après cela, elle prit un luth des mains d'une de ses femmes et l'accompagna de sa voix d'une manière si passionnée, qu'il sembloit qu'elle ne se possédoit pas ; et le prince de Perse, les yeux attachés sur elle, demeura immobile comme s'il eût été enchanté. Sur ces entrefaites l'esclave confidente arriva tout émue, et s'adressant à sa maîtresse : « Madame, lui dit-elle, Mesrour et deux autres officiers avec plusieurs eunuques qui les accompagnent, sont à la porte et demandent à vous parler de la part du calife. » Quand le prince de Perse et Ebn Thaher eurent entendu ces paroles, ils changèrent de couleur et commencèrent à trembler comme si leur perte eût été assurée. Mais Schemselnihar qui s'en aperçut, les rassura par un soupir...

La clarté du jour qui paroissoit, obligea Scheherazade d'interrompre là sa narration. Elle la reprit le lendemain de cette sorte :

CXC^e NUIT.

SCHEMSELNIHAR, après avoir rassuré le prince de Perse et Ebn Thaher, chargea l'esclave sa confidente d'aller entretenir Mesrour et les deux autres officiers du calife, jusqu'à ce qu'elle se fût mise en état de les recevoir, et qu'elle lui fît dire de les amener. Aussitôt elle donna ordre qu'on fermât toutes les fenêtres du salon, et qu'on abaissât les toiles peintes qui étoient du côté du jardin ; et après avoir assuré le prince et Ebn Thaher qu'ils y pouvoient demeurer sans crainte, elle sortit par la porte qui donnoit sur le jardin, qu'elle tira et ferma sur eux. Mais quelque assurance qu'elle leur eût donnée de leur sûreté, ils ne laissèrent pas de sentir les plus vives alarmes, pendant tout le temps qu'ils furent seuls.

D'abord que Schemselnihar fut dans le jardin avec les femmes qui l'avoient suivie, elle fit emporter les sièges qui avoient servi aux femmes qui jouoient des instrumens, à s'asseoir près de la fenêtre, d'où le prince de Perse et Ebn Thaher les avoient entendus ; et lorsqu'elle vit les choses dans l'état qu'elle souhaitoit, elle s'assit sur son trône d'argent. Alors elle envoya avertir l'esclave sa confidente d'amener le chef des eunuques, et les deux officiers ses subalternes.

Ils parurent suivis de vingt eunuques noirs tous proprement habillés avec le sabre au côté, avec une ceinture d'or large de quatre doigts. De si loin qu'ils aperçurent la favorite Schemselnihar, ils lui firent une profonde révérence, qu'elle leur rendit de dessus son trône. Quand ils furent plus avancés, elle se leva, et alla au-devant de Mesrour qui marchoit le premier. Elle lui demanda quelle nouvelle il apportoit ; il lui répondit : « Madame, le Commandeur des croyans, qui m'envoie vers vous, m'a chargé de vous témoigner qu'il ne peut vivre plus long-temps sans vous voir. Il a dessein de venir vous rendre visite cette nuit ; je viens vous en avertir pour vous préparer à le recevoir. Il espère, madame, que vous le verrez avec autant de plaisir qu'il a d'impatience d'être à vous. »

À ce discours de Mesrour, la favorite Schemselnihar se prosterna contre terre pour marquer la soumission avec laquelle elle recevoit l'ordre du calife. Lorsqu'elle se fut relevée : « Je vous prie, lui dit-elle, de dire au Commandeur des croyans que je ferai toujours gloire d'exécuter les commandemens de sa Majesté, et que son esclave s'efforcera de la recevoir avec tout le respect qui lui est dû. » En même temps elle ordonna à l'esclave sa confidente de faire mettre le palais en état de recevoir le calife, par les femmes noires destinées à ce ministère. Puis congédiant le chef des eunuques : « Vous voyez, lui dit-elle, qu'il faudra quelque temps pour préparer toutes choses. Faites en sorte, je vous en supplie, qu'il se donne un peu de patience, afin qu'à son arrivée il ne nous trouve pas dans le désordre. »

Le chef des eunuques et sa suite s'étant retirés, Schemselnihar retourna au salon, extrêmement affligée de la

nécessité où elle se voyoit de renvoyer le prince de Perse plutôt qu'elle ne s'y étoit attendue. Elle le rejoignit les larmes aux yeux ; ce qui augmenta la frayeur d'Ebn Thaher, qui en augura quelque chose de sinistre. « Madame, lui dit le prince, je vois bien que vous venez m'annoncer qu'il faut nous séparer. Pourvu que je n'aye rien de plus funeste à redouter, j'espère que le ciel me donnera la patience dont j'ai besoin pour supporter votre absence. » « Hélas, mon cher cœur, ma chère ame, interrompit la trop tendre Schemselnihar, que je vous trouve heureux, et que je me trouve malheureuse, quand je compare votre sort avec ma triste destinée ! Vous souffrirez sans doute de ne me voir pas ; mais ce sera toute votre peine, et vous pourrez vous en consoler par l'espérance de me revoir. Pour moi, juste ciel, à cruelle rigoureuse épreuve suis-je réduite ? Je ne serai pas seulement privée de la vue de ce que j'aime uniquement, il me faudra soutenir celle d'un objet que vous m'avez rendu odieux ! L'arrivée du calife ne me fera-t-elle pas souvenir de votre départ ? Et comment, occupée de votre chère image, pourrai-je montrer à ce prince la joie qu'il a remarquée dans mes yeux toutes les fois qu'il m'est venu voir ? J'aurai l'esprit distrait en lui parlant ; et les moindres complaisances que j'aurai pour son amour, seront autant de coups de poignard qui me perceront le cœur. Pourrai-je goûter ses paroles obligeantes et ses caresses ? Jugez, prince, à quels tourmens je serai exposée dès que je ne vous verrai plus. » Les larmes qu'elle laissa couler alors, et les sanglots l'empêchèrent d'en dire davantage. Le prince de Perse voulut lui repartir ; mais il n'en eut pas la force : sa propre douleur, et celle que lui faisoit voir sa maîtresse, lui avoient ôté la parole.

Ebn Thaher, qui n'aspiroit qu'à se voir hors du palais, fut obligé de les consoler, en les exhortant à prendre patience. Mais l'esclave confidente vint interrompre : « Madame, dit-elle à Schemselnihar, il n'y a pas de temps à perdre : les eunuques commencent à arriver, et vous savez que le calife paroîtra bientôt. » « Ô ciel, que cette séparation est cruelle, s'écria la favorite ! Hâtez-vous, dit-elle à sa confidente. Conduisez-les tous deux à la galerie qui regarde sur le jardin d'un côté, et de l'autre sur le Tigre, et lorsque la nuit répandra sur la terre sa plus grande obscurité, faites-les sortir par la porte de derrière, afin qu'ils se retirent en sûreté. » À ces mots elle embrassa tendrement le prince de Perse sans pouvoir lui dire un seul mot, et alla au-devant du calife dans le désordre qu'il est aisé de s'imaginer.

Cependant l'esclave confidente conduisit le prince et Ebn Thaher à la galerie que Schemselnihar lui avoit marquée ; et lorsqu'elle les y eut introduits, elle les y laissa et ferma sur eux la porte en se retirant, après les avoir assurés qu'ils n'avoient rien à craindre, et qu'elle viendrait les faire sortir quand il en seroit temps...

« Mais, Sire, dit en cet endroit Scheherazade, le jour que je vois paroître, m'impose silence. » Elle se tut, et reprenant son discours la nuit suivante :

CXCI^e NUIT.

SIRE, poursuivit-elle, l'esclave confidente de Schemselnihar s'étant retirée, le prince de Perse et Ebn Thaher oublièrent qu'elle venoit de les assurer qu'ils n'avoient rien à craindre. Ils examinèrent toute la galerie, et ils furent saisis d'une frayeur extrême, lorsqu'ils connurent qu'il n'y avoit pas un seul endroit par où ils pussent s'échapper, au cas que le calife ou quelques-uns de ses officiers s'avisassent d'y venir.

Une grande clarté qu'ils virent tout-à-coup du côté du jardin au travers des jalousies, les obligea de s'en approcher pour voir d'où elle venoit. Elle étoit causée par cent flambeaux de cire blanche, qu'autant de jeunes eunuques noirs portoient à la main. Ces eunuques étoient suivis de plus de cent autres plus âgés, tous de la garde des dames du palais du calife, habillés et armés d'un sabre, de même que ceux dont j'ai déjà parlé ; et le calife marchoit après eux entre Mesrour, leur chef, qu'il avoit à sa droite, et Vassif, leur second officier, qu'il avoit à sa gauche.

Schemselnihar attendoit le calife à l'entrée d'une allée, accompagnée de vingt femmes toutes d'une beauté surprenante, et ornées de colliers et de pendants d'oreilles de gros diamans et d'autres, dont elles avoient la tête toute couverte. Elles chantoient au son de leurs instrumens, et formoient un concert charmant. La favorite ne vit pas plutôt paroître ce prince, qu'elle s'avança et se prosterna à ses pieds. Mais faisant cette action : « Prince de Perse, dit-elle en elle-même, si vos tristes yeux sont témoins de ce que je fais, jugez de la rigueur de mon sort. C'est devant vous que je voudrois m'humilier ainsi. Mon cœur n'y sentiroit aucune répugnance. »

Le calife fut ravi de voir Schemselnihar. « Levez-vous,

madame, lui dit-il, approchez-vous. Je me sais mauvais gré à moi-même de mètre privé si long-temps du plaisir de vous voir. En achevant ces paroles, il la prit par la main ; et sans cesser de lui dire des choses obligeantes, il alla s'asseoir sur le trône d'argent que Schemselnihar lui avoit fait apporter. Cette dame s'assit sur un siège devant lui, et les vingt femmes formèrent un cercle autour d'eux sur d'autres sièges, pendant que les jeunes eunuques qui tenoient les flambeaux, se dispersèrent dans le jardin à certaine distance les uns des autres, afin que le calife jouit du frais de la soirée plus commodément.

Lorsque le calife fut assis, il regarda autour de lui, et vit avec une grande satisfaction tout le jardin illuminé d'une infinité d'autres lumières que les flambeaux que tenoient les jeunes eunuques. Mais il prit garde que le salon étoit fermé ; il s'en étonna, et en demanda la raison. On l'avoit fait exprès pour le surprendre. En effet, il n'eut pas plutôt parlé, que les fenêtres s'ouvrirent toutes à la fois, et qu'il le vit illuminé au dehors et en dedans d'une manière bien mieux entendue qu'il ne l'avoit vu auparavant. « Charmante Schemselnihar, s'écria-t-il à ce spectacle, je vous entends. Vous avez voulu me faire connoître qu'il y a d'aussi belles nuits que les plus beaux jours. Après ce que je vois, je n'en puis disconvenir. »

Revenons au prince de Perse et à Ebn Thaher que nous avons laissés dans la galerie. Ebn Thaher ne pouvoit assez admirer tout ce qui s'offroit à sa vue. « Je ne suis pas jeune, dit-il, et j'ai vu de grandes fêtes en ma vie ; mais je ne crois pas que l'on puisse rien voir de si surprenant, ni qui marque plus de grandeur. Tout ce qu'on nous dit des palais enchantés,

n'approche pas du prodigieux spectacle que nous avons devant les yeux. Que de richesse et de magnificence à la fois ! »

Le prince de Perse n'étoit pas touché de tous ces objets éclatans qui faisoient tant de plaisir à Ebn Thaher. Il n'avoit des yeux que pour regarder Schemselnihar, et la présence du calife le plongeoit dans une affliction inconcevable. « Cher Ebn Thaher, dit-il, plutôt à Dieu que j'eusse l'esprit assez libre pour ne m'arrêter, comme vous, qu'à ce qui devoit me causer de l'admiration ! Mais, hélas, je suis dans un état bien différent ! Tous ces objets ne servent qu'à augmenter mon tourment. Puis-je voir le calife tête à tête avec ce que j'aime, et ne pas mourir de désespoir ? Faut-il qu'un amour aussi tendre que le mien soit troublé par un rival si puissant ! Ciel, que mon destin est bizarre et cruel ! Il n'y a qu'un moment que je m'estimois l'amant du monde le plus fortuné, et dans cet instant je me sens frapper le cœur d'un coup qui me donne la mort. Je n'y puis résister, mon cher Ebn Thaher ; ma patience est à bout ; mon mal m'accable, et mon courage y succombe. » En prononçant ces derniers mots, il vit qu'il se passoit quelque chose dans le jardin qui l'obligea de garder le silence, et d'y prêter son attention.

En effet, le calife avoit ordonné à une des femmes qui étoient près de lui, de chanter sur son luth ; et elle commençoit à chanter. Les paroles qu'elle chanta étoient fort passionnées ; et le calife persuadé qu'elle les chantoit par ordre de Schemselnihar qui lui avoit donné souvent de pareils témoignages de tendresse, les expliqua en sa faveur. Mais ce n'étoit pas l'intention de Schemselnihar pour cette fois. Elle les appliquoit à son cher Ali Ebn Becar, et elle se laissa

pénétrer d'une si vive douleur d'avoir devant elle un objet dont elle ne pouvoit plus soutenir la présence, qu'elle s'évanouit. Elle se renversa sur le dos de sa chaise qui n'avoit pas de bras d'appui, et elle seroit tombée, si quelques-unes de ses femmes ne l'eussent promptement secourue. Elles l'enlevèrent et l'emportèrent dans le salon.

Ebn Thaher, qui étoit dans la galerie, surpris de cet accident, tourna la tête du côté du prince de Perse, et au lieu de le voir appuyé contre la jalousie pour regarder comme lui, il fut extrêmement étonné de le voir étendu à ses pieds sans mouvement. Il jugea par-là delà force de l'amour dont ce prince étoit épris pour Schemselnihar ; et il admira cet étrange effet de sympathie, qui lui causa une peine mortelle à cause du lieu où ils se trouvoient. Il fit cependant tout ce qu'il put pour faire revenir le prince, mais ce fut inutilement. Ebn Thaher étoit dans cet embarras, lorsque la confidente de Schemselnihar vint ouvrir la porte de la galerie, et entra hors d'haleine et comme une personne qui ne savoit plus où elle en étoit. « Venez promptement, s'écria-t-elle, que je vous fasse sortir. Tout est ici en confusion , et je crois que voici le dernier de nos jours. » Hé comment voulez-vous que nous partions, répondit Ebn Thaher d'un ton qui marquoit sa tristesse ? Approchez de grâce, et voyez en quel état est le prince de Perse!» Quand l'esclave le vit évanoui, elle courut chercher de l'eau, sans perdre le temps à discourir, et revint en peu de momens.

Enfin le prince de Perse, après qu'on lui eut jeté de l'eau sur le visage, reprit ses esprits : « Prince, lui dit alors Ebn Thaher, nous courons risque de périr ici vous et moi, si nous y restons davantage ; faites donc un effort, et sauvons-nous au plus

vite. » Il étoit si foible qu'il ne put se lever lui seul. Ebn Thaher et la confidente lui donnèrent la main, et le soutenant des deux côtés, ils allèrent jusqu'à une petite porte de fer qui s'ouvroit sur le Tigre. Ils sortirent par là, et s'avancèrent jusque sur le bord d'un petit canal qui communiquoit au fleuve. La confidente frappa des mains, et aussitôt un petit bateau parut et vint à eux avec un seul rameur. Ali Ebn Becar et son compagnon s'embarquèrent, et l'esclave confidente demeura sur le bord du canal. D'abord que le prince se fut assis dans le bateau, il étendit une main du côté du palais, et mettant l'autre sur son cœur : « Cher objet de mon ame, s'écria-t-il d'une voix foible, recevez ma foi de cette main, pendant que je vous assure de celle-ci que mon cœur conservera éternellement le feu dont il brûle pour vous...

En cet endroit Scheherazade s'aperçut qu'il étoit jour. Elle se tut, et la nuit suivante elle reprit la parole dans ces termes :

CXCII^e NUIT.

CEPENDANT le batelier ramoit de toute sa force, et l'esclave confidente de Schemselnihar accompagna le prince de Perse et Ebn Thaher en marchant sur le bord du canal jusqu'à ce qu'ils furent arrivés au courant du Tigre. Alors, comme elle ne pouvoit aller plus loin, elle prit congé d'eux et se retira.

Le prince de Perse étoit toujours dans une grande foiblesse.

Ebn Thaher le consolait et l'exhortait à prendre courage. « Songez, lui dit-il, que quand nous serons débarqués, nous aurons encore bien du chemin à faire avant que d'arriver chez moi ; car de vous mener à l'heure qu'il est, et dans l'état où vous êtes, jusqu'à votre logis, qui est bien plus éloigné que le mien, je n'en suis pas d'avis : nous pourrions même courir risque d'être rencontrés par le guet. » Ils sortirent enfin du bateau ; mais le prince avoit si peu de force, qu'il ne pouvoit marcher, ce qui mit Ebn Thaher dans un grand embarras. Il se souvint qu'il avoit un ami dans le voisinage ; il traîna le prince jusque-là avec beaucoup de peine. L'ami les reçut avec bien de la joie ; et quand il les eut fait asseoir, il leur demanda d'où ils venoient si tard. Ebn Thaher lui répondit : « J'ai appris ce soir qu'un nomme qui me doit une somme d'argent assez considérable, étoit dans le dessein de partir pour un long voyage, je n'ai point perdu de temps, je suis allé le chercher ; et en chemin, j'ai rencontré ce jeune seigneur que vous voyez, et à qui j'ai mille obligations ; comme il connoît mon débiteur, il a bien voulu me faire la grâce de m'accompagner. Nous avons eu assez de peine à mettre notre homme à la raison. Nous en sommes pourtant venus à bout, et c'est ce qui est cause que nous n'avons pu sortir de chez lui que fort tard. En revenant, à quelques pas d'ici, ce bon seigneur, pour qui j'ai toute la considération possible, s'est senti tout-à-coup attaqué d'un mal qui m'a fait prendre la liberté de frapper à votre porte. Je me suis flatté que vous voudriez bien nous faire le plaisir de nous donner le couvert pour cette nuit. »

L'ami d'Ebn Thaher se paga de cette fable, leur dit qu'ils étoient les biens-venus, et offrit au prince de Perse qu'il ne

connoissoit pas, toute l'assistance qu'il pouvoit désirer. Mais Ebn Thaher prenant la parole pour le prince, dit que son mal étoit d'une nature à n'avoir besoin que de repos, L'ami comprit par ce discours qu'ils souhaitoient de se reposer : c'est pourquoi il les conduisit dans un appartement, où il leur laissa la liberté de se coucher.

Si le prince de Perse dormit, ce fut d'un sommeil troublé par des songes fâcheux qui lui représentoient Schemselnihar évanouie aux pieds du calife, et l'entretenoient dans son affliction. Ebn Thaher, qui avoit une grande impatience de se revoir chez lui, et qui ne doutoit pas que sa famille ne fût dans une inquiétude mortelle (car il ne lui étoit jamais arrivé de coucher dehors), se leva et partit de bon matin, après avoir pris congé de son ami, qui s'étoit levé pour faire sa prière de la pointe du jour. Enfin il arriva chez lui ; et la première chose que fit le prince de Perse, qui s'étoit fait un grand effort pour marcher, fut de se jeter sur un sofa, aussi fatigué que s'il eût fait un long voyage. Comme il n'étoit pas en état de se rendre à sa maison, Ebn Thaher lui fit préparer une chambre ; afin qu'on ne fût point en peine de lui, il envoya dire à ses gens l'état et le lieu où il étoit. Il pria cependant le prince de Perse d'avoir l'esprit en repos, de commander chez lui, et d'y disposer à son gré de toutes choses. « J'accepte de bon cœur les offres obligeantes que vous me faites, lui dit le prince ; mais que je ne vous embarrasse pas, s'il vous plaît ; je vous conjure de faire comme si je n'étois pas chez vous. Je n'y voudrois pas demeurer un moment, si je croyois que ma présence vous contraignît en la moindre chose. »

D'abord qu'Ebn Thaher eut un moment pour se reconnoître,

il apprit à sa famille tout ce qui s'étoit passé au palais de Schemselnihar, et finit son récit en remerciant Dieu de l'avoir délivré du danger qu'il avoit couru. Les principaux domestiques du prince de Perse vinrent recevoir ses ordres chez Ebn Thaher, et l'on y vit bientôt arriver plusieurs de ses amis qu'ils avoient avertis de son indisposition. Ses amis passèrent la meilleure partie de la journée avec lui ; et si leur entretien ne put effacer les tristes idées qui causoient son mal, il en tira du moins cet avantage, qu'elles lui donnèrent quelque relâche. Il vouloit prendre congé d'Ebn Thaher sur la fin du jour ; mais ce fidèle ami lui trouva encore tant de foiblesse, qu'il l'obligea d'attendre au lendemain. Cependant, pour contribuer à le réjouir, il lui donna le soir un concert de voix et d'instrumens ; mais ce concert ne servit qu'à rappeler dans la mémoire du prince celui du soir précédent, et irrita ses ennuis au lieu de les soulager, de sorte que le jour suivant son mal parut avoir augmenté. Alors Ebn Thaher ne s'opposa plus au dessein que le prince avoit de se retirer dans sa maison. Il prit soin lui-même de l'y faire porter ; il l'accompagna, et quand il se vit seul avec lui dans son appartement, il lui représenta toutes les raisons qu'il avoit de faire un généreux effort pour vaincre une passion dont la fin ne pouvoit être heureuse ni pour lui, ni pour la favorite. « Ah, cher Ebn Thaher, s'écria le prince, qu'il vous est aisé de donner ce conseil, mais qu'il m'est difficile de le suivre ! J'en conçois toute l'importance, sans pouvoir en profiter. Je l'ai déjà dit, j'emporterai avec moi dans le tombeau l'amour que j'ai pour Schemselnihar. » Lorsqu'Ebn Thaher vit qu'il ne pourroit rien gagner sur l'esprit du prince, il prit congé de lui et voulut se retirer...

Scheherazade, en cet endroit, voyant paroître le jour, garda le silence ; et le lendemain, elle reprit ainsi son discours :

CXCIII^e NUIT.

LE prince de Perse le retint. « Obligeant Ebn Thaher, lui dit-il, si je vous ai déclaré qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de suivre vos sages conseils, je vous supplie de ne pas m'en faire un crime, et de ne pas cesser pour cela de me donner des marques de votre amitié. Vous ne sauriez m'en donner une plus grande, que de m'instruire du destin de ma chère Schemselnihar, si vous en apprenez des nouvelles. L'incertitude où je suis de son sort, les appréhensions mortelles que me cause son évanouissement, m'entretiennent dans la langueur que vous me reprochez. » « Seigneur, lui répondit Ebn Thaher, vous devez espérer que son évanouissement n'aura pas eu de suite funeste, et que sa confidente viendra incessamment m'informer de quelle manière se sera passée la chose. D'abord que je saurai ce détail, je ne manquerai pas de venir vous en faire part. »

Ebn Thaher laissa le prince dans cette espérance, et retourna chez lui, où il attendit inutilement tout le reste du jour la confidente de Schemselnihar. Il ne la vit pas même le lendemain. L'inquiétude où il étoit de savoir l'état de la santé du prince de Perse, ne lui permit pas d'être plus long-temps sans le voir. Il alla chez lui dans le dessein de l'exhorter à

prendre patience. Il le trouva au lit aussi malade qu'à l'ordinaire, et environné d'un nombre d'amis et de quelques médecins qui employoient toutes les lumières de leur art pour découvrir la cause de son mal. Dès qu'il aperçut Ebn Thaher, il le regarda en souriant, pour lui témoigner deux choses : l'une, qu'il se réjouissoit de le voir, et l'autre, combien ses médecins, qui ne pouvoient deviner le sujet de sa maladie, se trompoient dans leurs raisonnemens.

Les amis et les médecins se retirèrent les uns après les autres, de sorte qu'Ebn Thaher demeura seul avec le malade. Il s'approcha de son lit pour lui demander comment il se trouvoit depuis qu'il ne l'avoit vu. « Je vous dirai, lui répondit le prince, que mon amour qui prend continuellement de nouvelles forces, et l'incertitude de la destinée de l'aimable Schemselnihar, augmentent mon mal à chaque moment, et me mettent dans un état qui afflige mes parens et mes amis, et déconcerte mes médecins qui n'y comprennent rien. Vous ne sauriez croire, ajouta-t-il, combien je souffre de voir tant de gens qui m'importunent, et que je ne puis chasser honnêtement. Vous êtes le seul dont je sens que la compagnie me soulage ; mais enfin ne me dissimulez rien, je vous en conjure. Quelles nouvelles m'apportez-vous de Schemselnihar ? Avez-vous vu sa confidente ? Que vous a-t-elle dit ? » Ebn Thaher répondit qu'il ne l'avoit pas vue ; et il n'eut pas plutôt appris au prince cette triste nouvelle, que les larmes lui vinrent aux yeux ; il ne put repartir un seul mot, tant il avoit le cœur serré. « Prince, reprit alors Ebn Thaher, permettez-moi de vous remontrer que vous êtes trop ingénieux à vous tourmenter. Au nom de Dieu, essuyez vos larmes : quelqu'un de vos gens peut entrer en ce

moment, et vous savez avec quel soin vous devez cacher vos sentimens, qui pourroient être démêlés par-là. » Quelque chose que put dire ce judicieux confident, il ne fut pas possible au prince de retenir ses pleurs. « Sage Ebn Thaher, s'écria-t-il, quand l'usage de la parole lui fut revenu, je puis bien empêcher ma langue de révéler le secret de mon cœur ; mais je n'ai pas de pouvoir sur mes larmes, dans un si grand sujet de craindre pour Schemselnihar. Si cet adorable et unique objet de mes désirs n'étoit plus au monde, je ne lui survivrois pas un moment. » « Rejetez une pensée si affligeante, répliqua Ebn Thaher : Schemselnihar vit encore, vous n'en devez pas douter. Si elle ne vous a pas fait savoir de ses nouvelles, c'est qu'elle n'en a pu trouver l'occasion, et j'espère que cette journée ne se passera point que vous n'en appreniez. » Il ajouta à ce discours plusieurs autres choses consolantes ; après quoi il se retira.

Ebn Thaher fut à peine de retour chez lui, que la confidente de Schemselnihar arriva. Elle avoit un air triste, et il en conçut un mauvais présage. Il lui demanda des nouvelles de sa maîtresse. « Apprenez-moi auparavant des vôtres, lui répondit la confidente ; car j'ai été dans une grande peine de vous avoir vu partir dans l'état où étoit le prince de Perse. » Ebn Thaher lui raconta ce qu'elle vouloit savoir ; et lorsqu'il eut achevé, l'esclave prit la parole : « Si le prince de Perse, lui dit-elle, a souffert et souffre encore pour ma maîtresse, elle n'a pas moins de peine que lui. Après que je vous eus quittés, poursuivit-elle, je retournai au salon, où je trouvai que Schemselnihar n'étoit pas encore revenue de son évanouissement, quelque soulagement qu'on eût tâché de lui apporter. Le calife étoit assis près d'elle, avec toutes les

marques d'une véritable douleur ; il demandoit à toutes les femmes et à moi particulièrement, si nous n'avions aucune connoissance de la cause de son mal ; mais nous gardâmes le secret, et nous lui dîmes toute autre chose que ce que nous n'ignorions pas. Nous étions cependant toutes en pleurs de la voir souffrir si long-temps, et nous n'oublions rien de tout ce que nous pouvions imaginer pour la secourir. Enfin, il étoit bien minuit lorsqu'elle revint à elle. Le calife, qui avoit eu la patience d'attendre ce moment, en témoigna beaucoup de joie, et demanda à Schemselnihar d'où ce mal pouvoit lui être venu. Dès qu'elle entendit sa voix, elle fit un effort pour se mettre sur son séant ; et après lui avoir baisé les pieds avant qu'il pût l'en empêcher : « Sire, dit-elle, j'ai à me plaindre du ciel de ce qu'il ne m'a pas fait la grâce entière de me laisser expirer aux pieds de votre Majesté, pour vous marquer par-là jusqu'à quel point je suis pénétrée de vos bontés. » « Je suis bien persuadé que vous m'aimez, lui dit le calife ; mais je vous commande de vous conserver pour l'amour de moi. Vous avez apparemment fait aujourd'hui quelque excès qui vous aura causé cette indisposition ; prenez-y garde, et je vous prie de vous en abstenir une autre fois. Je suis bien aise de vous voir en meilleur état, et je vous conseille de passer ici la nuit, au lieu de retourner à votre appartement, de crainte que le mouvement ne vous soit contraire. » À ces mots, il ordonna qu'on apportât un doigt de vin qu'il lui fit prendre pour lui donner des forces. Après cela, il prit congé d'elle, et se retira dans son appartement. Dès que le calife fut parti, ma maîtresse me fit signe de m'approcher. Elle me demanda de vos nouvelles avec inquiétude. Je l'assurai qu'il y avoit long-temps que vous n'étiez plus dans le palais, et lui mis l'esprit en repos de ce

côté-là. Je me gardai bien de lui parler de l'évanouissement du prince de Perse, de peur de la faire retomber dans l'état d'où nos soins l'avoient tirée avec tant de peine ; mais ma précaution fut inutile, comme vous l'allez entendre. « Prince, s'écria-t-elle alors, je renonce désormais à tous les plaisirs, tant que je serai privée de celui de ta vue. Si j'ai bien pénétré dans ton cœur, je ne fais que suivre ton exemple. Tu ne cesseras de verser des larmes, que tu ne m'aies retrouvée ; il est juste que je pleure et que je m'afflige jusqu'à ce que tu sois rendu à mes vœux. » En achevant ces paroles, qu'elle prononça d'une manière qui marquoit la violence de sa passion, elle s'évanouit une seconde fois entre mes bras...

En cet endroit, Scheherazade voyant paroître le jour, cessa de parler. La nuit suivante, elle poursuivit de cette sorte :

CXCIV^e NUIT.

LA confidente de Schemselnihar continua de raconter à Ebn Thaher tout ce qui étoit arrivé à sa maîtresse depuis son premier évanouissement. « Nous fûmes encore long-temps, dit-elle, à la faire revenir, mes compagnes et moi. Elle revint enfin ; alors je lui dis : « Madame, êtes-vous donc résolue de vous laisser mourir, et de nous faire mourir nous-mêmes avec vous ? Je vous supplie au nom du prince de Perse , pour qui vous avez intérêt de vivre, de vouloir conserver vos jours. De grâce laissez-vous persuader, et faites les efforts que vous vous

devez à vous-même, à l'amour du prince, et à notre attachement pour vous. » « Je vous suis bien obligée, reprit-elle, de vos soins, de votre zèle et de vos conseils. Mais, hélas, peuvent-ils m'être utiles ? Il ne nous est pas permis de nous flatter de quelque espérance, et ce n'est que dans le tombeau que nous devons attendre la fin de nos tourmens. » Une de mes compagnes voulut la détourner de ses tristes pensées en chantant un air sur son luth ; mais elle lui imposa silence, et lui ordonna, comme à toutes les autres, de se retirer. Elle ne retint que moi pour passer la nuit avec elle. Quelle nuit, ô ciel ! Elle la passa dans les pleurs et dans les gémissemens ; et nommant sans cesse le prince de Perse, elle se plaignoit du sort qui l'avoit destinée au calife qu'elle ne pouvoit aimer, et non pas à lui qu'elle aimoit éperdument. Le lendemain, comme elle n'étoit pas commodément dans le salon, je l'aidai à passer dans son appartement, où elle ne fut pas plutôt arrivée, que tous les médecins du palais vinrent la voir par ordre du calife ; et ce prince ne fut pas long-temps sans venir lui-même. Les remèdes que les médecins ordonnèrent à Schemselnihar, firent d'autant moins d'effet, qu'ils ignoroient la cause de son mal ; et la contrainte où la mettoit la présence du calife, ne faisoit que l'augmenter. Elle a pourtant un peu reposé cette nuit ; et d'abord qu'elle a été éveillée, elle m'a chargée de vous venir trouver pour apprendre des nouvelles du prince de Perse. »

« Je vous ai déjà informée de l'état où il est, lui dit Ebn Thaher ; ainsi retournez vers votre maîtresse, et l'assurez que le prince de Perse attendoit de ses nouvelles avec la même impatience qu'elle en attendoit de lui. Exhortez-la sur-tout à se modérer et à se vaincre, de peur qu'il ne lui échappe devant le

calife quelque parole qui pourroit nous perdre avec elle. »
« Pour moi, reprit la confidente, je vous l'avoue, je crains tout de ses transports. J'ai pris la liberté de lui dire ce que je pensois là-dessus, et je suis persuadée qu'elle ne trouvera pas mauvais que je lui parie encore de votre part. »

Ebn Thaher, qui ne faisoit que d'arriver de chez le prince de Perse, ne jugea point à propos d'y retourner sitôt et de négliger des affaires importantes qui lui étoient survenues en rentrant étiez lui ; il y alla seulement sur la fin du jour. Le prince étoit seul, et ne se portoit pas mieux que le matin. « Ebn Thaher, lui dit-il en le voyant paroître, vous avez, sans doute, beaucoup d'amis ; mais ces amis ne connoissent pas ce que vous valez, comme vous me le faites connoître par votre zèle, par vos soins et par les peines que vous vous donnez lorsqu'il s'agit de les obliger. Je suis confus de tout ce que vous faites pour moi avec tant d'affection, et je ne sais comment je pourrai m'acquitter envers vous. » « Prince, lui répondit Ebn Thaher, laissons là ce discours, je vous en supplie : je suis prêt non-seulement à donner un de mes yeux pour vous en conserver un, mais même à sacrifier ma vie pour la vôtre. Ce n'est pas de quoi il s'agit présentement. Je viens vous dire que Schemselnihar m'a envoyé sa confidente pour me demander de vos nouvelles, et en même temps pour m'informer des siennes. Vous jugez bien que je ne lui ai rien dit qui ne lui ait confirmé l'excès de votre amour pour sa maîtresse, et la constance avec laquelle vous l'aimez. » Ebn Thaher lui fit ensuite un détail exact de tout ce que lui avoit dit l'esclave confidente. Le prince l'écouta avec tous les différens mouvemens de crainte, de jalousie, de tendresse et de compassion que son discours lui inspira, faisant

sur chaque chose qu'il entendoit, toutes les réflexions affligeantes ou consolantes dont un amant aussi passionné qu'il l'étoit, pouvoit être capable.

Leur conversation dura si long-temps, que la nuit se trouvant fort avancée, le prince de Perse obligea Ebn Thaher à demeurer chez lui. Le lendemain matin, comme ce fidèle ami s'en retournoit au logis, il vit venir à lui une femme qu'il reconnut pour la confidente de Schemselnihar, et qui l'ayant abordé, lui dit : « Ma maîtresse vous salue, et je viens vous prier de sa part de rendre cette lettre au prince de Perse. » Le zélé Ebn Thaher prit la lettre, et retourna chez le prince, accompagné de l'esclave confidente...

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, à cause du jour qu'elle vit paroître. Elle reprit la suite de son discours la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CXCV^e NUIT.

SIRE, quand Ebn Thaher fut entré chez le prince de Perse avec la confidente de Schemselnihar, il la pria de demeurer un moment dans l'antichambre, et de l'attendre. Dès que le prince l'aperçut, il lui demanda avec empressement, quelle nouvelle il avoit à lui annoncer. « La meilleure que vous puissiez apprendre, lui répondit Ebn Thaher : on vous aime aussi chèrement que vous aimez. La confidente de Schemselnihar est

dans votre antichambre, elle vous apporte une lettre de la part de sa maîtresse ; elle n'attend que vos ordres pour entrer. » « Qu'elle entre, s'écria le prince avec un transport de joie ! » En disant cela, il se mit sur son séant pour la recevoir.

Comme les gens du prince étoient sortis de la chambre d'abord qu'ils avoient vu Ebn Thaher, afin de le laisser seul avec leur maître, Ebn Thaher alla ouvrir la porte lui-même, et fit entrer la confidente. Le prince la reconnut et la reçut d'une manière fort obligeante. « Seigneur, lui dit-elle, je sais tous les maux que vous avez soufferts depuis que j'eus l'honneur de vous conduire au bateau qui vous attendoit pour vous ramener ; mais j'espère que la lettre que je vous apporte, contribuera à votre guérison. » À ces mots, elle lui présenta la lettre. Il la prit ; et après l'avoir baisée plusieurs fois, il l'ouvrit, et lut les paroles suivantes :

LETTRE
DE SCHEMSELNIHAR AU PRINCE DE
PERSE ALI EBN BECAR.

« La personne qui vous rendra cette lettre, vous dira de mes nouvelles mieux que moi-même, car je ne me connois plus depuis que j'ai cessé de vous voir. Privée de votre présence, je cherche à me tromper en vous entretenant par ces lignes mal formées, avec le même plaisir que si j'avois le bonheur de vous parler.

» On dit que la patience est un remède à tous les maux, et toutefois elle aigrit les miens au lieu de les soulager. Quoique

vosre portrait soit profondément gravé dans mon cœur, mes yeux souhaitent d'en revoir incessamment l'original, et ils perdront toute leur lumière, s'il faut qu'ils en soient encore long-temps privés. Puis-je mie flatter que les vôtres aient la même impatience de me voir ? Oui, je le puis : ils me l'ont fait assez connoître par leurs tendres regards. Que Schemselnihar seroit heureuse, et que vous seriez heureux, prince, si mes désirs, qui sont conformes aux vôtres, n'étoient pas traversés par des obstacles insurmontables ! Ces obstacles m'affligent d'autant plus vivement, qu'ils vous affligent vous-même.

» Ces sentimens que mes doigts tracent, et que j'exprime avec un plaisir incroyable, en les répétant plusieurs fois, partent du plus profond de mon cœur, et de la blessure incurable que vous y avez faite, blessure que je bénis mille fois, malgré le cruel ennui que je souffre de votre absence. Je compterois pour rien tout ce qui s'oppose à nos amours, s'il m'étoit seulement permis de vous voir quelquefois en liberté : je vous posséderois alors ; que pourrois-je souhaiter de plus ?

» Ne vous imaginez pas que mes paroles disent plus que je ne pense. Hélas, de quelques expressions que je puisse me servir, je sens bien que je pense plus de choses que je ne vous en dis ! Mes yeux qui sont dans une veille continuelle et qui versent incessamment des pleurs en attendant qu'ils vous revoient, mon cœur affligé qui ne désire que vous seul, les soupirs qui m'échappent toutes les fois que je pense à vous, c'est-à-dire, à tout moment, mon imagination qui ne me représente plus d'autre objet que mon cher prince, les plaintes que je fais au ciel de la rigueur de ma destinée, enfin ma tristesse, mes inquiétudes, mes tourmens qui ne me donnent

aucun relâche depuis que je vous ai perdu de vue, sont garans de ce que je vous écris.

» Ne suis-je pas bien malheureuse d'être née pour aimer, sans espérance de jouir de ce que j'aime ? Cette pensée désolante m'accable à un point, que j'en mourrois, si je n'étois pas persuadée que vous m'aimez. Mais une si douce consolation balance mon désespoir et m'attache à la vie. Mandez-moi que vous m'aimez toujours : je garderai votre lettre précieusement ; je la lirai mille fois le jour ; je souffrirai mes maux avec moins d'impatience. Je souhaite que le ciel cesse d'être irrité contre nous, et nous fasse trouver l'occasion de nous dire sans contrainte que nous nous aimons, et que nous ne cesserons jamais de nous aimer. Adieu. Je salue Ebn Thaher, à qui nous avons tant d'obligations l'un et l'autre. »

CXCVI^e NUIT.

LE prince de Perse ne se contenta pas d'avoir lu une fois cette lettre ; il lui sembla qu'il l'avoit lue avec trop peu d'attention. Il la relut plus lentement ; et en lisant, tantôt il pousoit de tristes soupirs, tantôt il versoit des larmes, et tantôt il faisoit éclater des transports de joie et de tendresse, selon qu'il étoit touché de ce qu'il lisoit. Enfin il ne se lassoit point de parcourir des yeux des caractères tracés par une si chère main ; et il se préparoit à les lire pour la troisième fois, lorsqu'Ebn Thaher lui représenta que la confidente n'avoit pas

de temps à perdre, et qu'il devoit songer à faire réponse. « Hélas, s'écria le prince, comment voulez-vous que je fasse réponse à une lettre si obligeante ? En quels termes m'exprimerai-je dans le trouble où je suis ? J'ai l'esprit agité de mille pensées cruelles, et mes sentimens se détruisent au moment que je les ai conçus, pour faire place à d'autres. Pendant que mon corps se ressent des impressions de mon ame, comment pourrai-je tenir le papier et conduire la canne^[2] pour former les lettres ? »

En parlant ainsi, il tira d'un petit bureau qu'il avoit près de lui, du papier, une canne taillée, et un cornet où il y avoit de l'encre...

Scheherazade apercevant le jour en cet endroit, interrompit sa narration. Elle en reprit la suite le lendemain, et dit à Schahriar :

CXCVII^e NUIT.

SIRE, le prince de Perse, avant que d'écrire, donna la lettre de Schemselnihar à Ebn Thaher, et le pria de la tenir ouverte pendant qu'il écriroit, afin qu'en jetant les yeux dessus, il vit mieux ce qu'il y devoit répondre. Il commença d'écrire ; mais les larmes qui lui tomboient des yeux sur son papier, l'obligèrent plusieurs fois de s'arrêter pour les laisser couler librement. Il acheva enfin sa lettre, et la donnant à Ebn

Thaher : « Lisez-la, je vous prie, lui dit-il, et me faites la grâce de voir si le désordre où est mon esprit, m'a permis de faire une réponse convenable. » Ebn Thaher la prit, et lut ce qui suit :

RÉPONSE
DU PRINCE DE PERSE À LA LETTRE
DE SCHEMSELNIHAR.

« J'étois plongé dans une affliction mortelle lorsqu'on m'a rendu votre lettre. À la voir seulement, j'ai été transporté d'une joie que je ne puis vous exprimer ; et à la vue des caractères tracés par votre belle main, mes yeux ont reçu une nouvelle lumière, plus vive que celle qu'ils avoient perdue, lorsque les vôtres se fermèrent subitement aux pieds de mon rival. Les paroles que contient cette obligeante lettre, sont autant de rayons lumineux qui ont dissipé les ténèbres dont mon ame étoit obscurcie. Elles m'apprennent combien vous souffrez pour l'amour de moi, et me font connoître aussi que vous n'ignorez pas que je souffre pour vous, et par-là, elles me consolent dans mes maux. D'un côté, elles me font verser des larmes abondamment, et de l'autre, elles embrasent mon cœur d'un feu qui le soutien, et m'empêchent d'expirer de douleur. Je n'ai pas eu un moment de repos depuis notre cruelle séparation. Votre lettre seule apporta quelque soulagement à mes peines. J'ai gardé un morne silence jusqu'au moment que je l'ai reçue : elle m'a redonné la parole. J'étois enseveli dans une mélancolie profonde, elle m'a inspiré une joie qui a d'abord éclaté dans mes yeux et sur mon visage. Mais ma surprise de recevoir une faveur que je n'ai point encore

méritée, a été si grande, que je ne savais par où commencer pour vous en marquer ma reconnaissance. Enfin, après l'avoir baisée plusieurs fois, comme un gage précieux de vos bontés, je l'ai lue et relue, et suis demeuré confus de l'excès de mon bonheur. Vous voulez que je vous mande que je vous aime toujours. Ah, quand je ne vous aurois pas aimée aussi parfaitement que je vous aime, je ne pourrois m'empêcher de vous adorer après toutes les marques que vous me donnez d'un amour si peu commun ! Oui, je vous aime, ma chère ame, et ferai gloire de brûler toute ma vie du beau feu que vous avez allumé dans mon cœur. Je ne me plaindrai jamais de la vive ardeur dont je sens qu'il me consume ; et quelque rigoureux que soient les maux que votre absence me cause, je les supporterai constamment, dans l'espérance de vous voir un jour. Plût à Dieu que ce fût dès aujourd'hui, et qu'au lieu de vous envoyer ma lettre, il me fût permis d'aller vous assurer que je meurs d'amour pour vous ! Mes larmes m'empêchent de vous en dire davantage. Adieu. »

Ebn Thaher ne put lire ces dernières lignes sans pleurer lui-même. Il remit la lettre entre les mains du prince de Perse, en l'assurant qu'il n'y avoit rien à corriger. Le prince la ferma, et quand il l'eut cachetée : « Je vous prie de vous approcher, dit-il à la confidente de Schemselnihar qui étoit un peu éloignée de lui : voici la réponse que je fais à la lettre de votre chère maitresse. Je vous conjure de la lui porter, et de la saluer de ma part. » L'esclave confidente prit la lettre, et se retira avec Ebn Thaher...

En achevant ces mots, la sultane des Indes voyant paroître le jour, se tut ; et la nuit suivante, elle continua de cette manière :

CXCVIII^e NUIT.

EBN Thaher, après avoir marché quelque temps avec l'esclave confidente, la quitta, et retourna dans sa maison, où il se mit à rêver profondément à l'intrigue amoureuse dans laquelle il se trouvoit malheureusement engagé. Il se représenta que le prince de Perse et Schemselnihar, malgré l'intérêt qu'ils avoient de cacher leur intelligence, se ménageoient avec si peu de discrétion, qu'elle pourroit bien n'être pas long-temps secrète. Il tira de là toutes les conséquences qu'un homme de bon sens en devoit tirer. « Si Schemselnihar, se disoit-il à lui-même, étoit une dame du commun, je contribuerois de tout mon pouvoir à rendre heureux son amant et elle ; mais c'est la favorite du calife, et il n'y a personne qui puisse impunément entreprendre de plaire à ce qu'il aime. Sa colère tombera d'abord sur Schemselnihar ; il en coûtera la vie au prince de Perse, et je serai enveloppé dans son malheur. Cependant j'ai mon honneur, mon repos, ma famille et mon bien à conserver ; il faut donc, pendant que je le puis, me délivrer d'un si grand péril. »

Il fut occupé de ces pensées durant tout ce jour-là. Le lendemain matin, il alla chez le prince de Perse dans le dessein de faire un dernier effort pour l'obliger à vaincre sa passion. Effectivement, il lui représenta ce qu'il lui avoit déjà inutilement représenté, qu'il feroit beaucoup mieux

d'employer tout son courage à détruire le penchant qu'il avoit pour Schemselnihar, que de s'y laisser entraîner ; que ce penchant étoit d'autant plus dangereux, que son rival étoit plus puissant. « Enfin, Seigneur, ajouta-t-il, si vous m'en croyez, vous ne songerez qu'à triompher de votre amour. Autrement, vous courez risque de vous perdre avec Schemselnihar, dont la vie vous doit être plus chère que la vôtre. Je vous donne ce conseil en ami ; et quelque jour vous m'en remercirez. »

Le prince écouta Ebn Thaher assez impatiemment. Néanmoins il le laissa dire tout ce qu'il voulut ; mais prenant la parole à son tour : « Ebn Thaher, lui dit-il, croyez-vous que je puisse cesser d'aimer Schemselnihar, qui m'aime avec tant de tendresse ? Elle ne craint pas d'exposer sa vie pour moi ; et vous voulez que le soin de conserver la mienne soit capable de m'occuper ? Non, quelque malheur qui puisse m'arriver, je veux aimer Schemselnihar jusqu'au dernier soupir. »

Ebn Thaher, choqué de l'opiniâtreté du prince de Perse, le quitta assez brusquement, et se retira chez lui, où, rappelant dans son esprit ses réflexions du jour précédent, il se mit à songer fort sérieusement au parti qu'il avoit à prendre. Pendant ce temps-là, un joaillier de ses intimes amis le vint voir. Ce joaillier s'étoit aperçu que la confidente de Schemselnihar alloit chez Ebn Thaher plus souvent qu'à l'ordinaire, et qu'Ebn Thaher étoit presque toujours avec le prince de Perse, dont la maladie étoit sue de tout le monde, sans toutefois qu'on en connût la cause ; tout cela lui avoit donné des soupçons. Comme Ebn Thaher lui parut rêver, il jugea bien que quelqu'affaire importante l'embarrassoit ; et croyant être au fait, il lui demanda ce que vouloit l'esclave confidente de

Schemselnihar. Ebn Thaher demeura un peu interdit à cette demande, et voulut dissimuler en lui disant que c'étoit pour une bagatelle qu'elle venoit si souvent chez lui. « Vous ne me parlez pas sincèrement, lui répliqua le joaillier, et vous m'allez persuader par votre dissimulation, que cette bagatelle est une affaire plus importante que je ne l'ai cru d'abord. »

Ebn Thaher, voyant que son ami le pressoit si fort, lui dit : « Il est vrai que cette affaire est de la dernière conséquence. J'avois résolu de la tenir secrète ; mais comme je sais l'intérêt que vous prenez a tout ce qui me regarde, j'aime mieux vous en faire confidence, que de vous laisser penser là-dessus ce qui n'est pas. Je ne vous recommande point le secret : vous connoîtrez par ce que je vais vous dire, combien il est important de le garder. » Après ce préambule, il lui raconta les amours de Schemselnihar et du prince de Perse. « Vous savez, ajouta-t-il ensuite, en quelle considération je suis à la cour et dans la ville auprès des plus grands seigneurs et des dames les plus qualifiées. Quelle honte pour moi si ces téméraires amours venoient à être découvertes ! Mais que dis-je ? Ne serions-nous pas perdus, toute ma famille et moi ? Voilà ce qui m'embarrasse le plus ; mais je viens de prendre mon parti. Il m'est dû, et je dois ; je vais travailler incessamment à satisfaire mes créanciers et à recouvrer mes dettes ; et après que j'aurai mis tout mon bien en sûreté, je me retirerai à Balsora, où je demeurerai jusqu'à ce que la tempête que je prévois, soit passée. L'amitié que j'ai pour Schemselnihar et pour le prince de Perse, me rend très-sensible au mal qui peut leur arriver ; je prie Dieu de leur faire connoître le danger où ils s'exposent, et de les conserver ; mais si leur mauvaise

destinée veut que leurs amours aillent à la connoissance du calife, je serai au moins à couvert de son ressentiment ; car je ne les crois pas assez méchans pour vouloir m'envelopper dans leur malheur. Leur ingratitude seroit extrême si cela arrivoit : ce seroit mal payer les services que je leur ai rendus, et les bons conseils que je leur ai donnés, particulièrement au prince de Perse, qui pourroit se tirer encore du précipice, lui et sa maîtresse, s'il le vouloit. Il lui est aisé de sortir de Bagdad comme moi, et l'absence le dégageroit insensiblement d'une passion qui ne fera qu'augmenter tant qu'il s'obstinera à y demeurer. »

Le joaillier entendit avec une extrême surprise le récit que lui fit Ebn Thaher. « Ce que vous venez de me raconter, lui dit-il, est d'une si grande importance, que je ne puis comprendre comment Schemselnihar et le prince de Perse ont été capables de s'abandonner à un amour si violent. Quelque penchant qui les entraîne l'un vers l'autre, au lieu d'y céder lâchement, ils devoient y résister et faire un meilleur usage de leur raison, Ont-ils pu s'étourdir sur les suites fâcheuses de leur intelligence ? Que leur aveuglement est déplorable ! J'en vois comme vous toutes les conséquences. Mais vous êtes sage et prudent, et j'approuve la résolution que vous avez formée ; c'est par-là seulement que vous pouvez vous dérober aux événemens funestes que vous avez à craindre. » Après cet entretien, le joaillier se leva, et prit congé d'Ebn Thaher...

« Sire, dit en cet endroit Scheherazade, le jour que je vois paroître, m'empêche d'entretenir votre Majesté plus longtemps. « Elle se tut, et le lendemain, elle reprit son discours dans ces termes :

CXCIX^e NUIT.

AVANT que le joaillier se retirât, Ebn Thaher ne manqua pas de le conjurer par l'amitié qui les unissoit tous deux, de ne rien dire à personne de tout ce qu'il lui avoit appris. « Ayez l'esprit en repos, lui dit le joaillier, je vous garderai le secret au péril de ma vie. »

Deux jours après cette conversation, le joaillier passa devant la boutique d'Ebn Thaher, et voyant qu'elle étoit fermée, il ne douta pas qu'il n'eût exécuté le dessein dont il lui avoit parlé. Pour en être sûr, il demanda à un voisin s'il savoit pourquoi elle n'étoit pas ouverte. Le voisin lui répondit qu'il ne savoit autre chose, sinon qu'Ebn Thaher étoit allé faire un voyage. Il n'eut pas besoin d'en dire davantage, et il songea d'abord au prince de Perse. « Malheureux prince, dit-il en lui-même, quel chagrin n'aurez-vous pas quand vous apprendrez cette nouvelle ? Par quelle entremise entretiendrez-vous le commerce que vous avez avec Schemselnihar ? Je crains que vous n'en mouriez de désespoir. J'ai compassion de vous ; il faut que je vous dédommage de la perte que vous avez faite d'un confident trop timide. »

L'affaire qui l'avoit obligé de sortir, n'étoit pas de grande conséquence ; il la négligea, et quoiqu'il ne connût le prince de Perse que pour lui avoir vendu quelques pierreries, il ne laissa pas d'aller chez lui. Il s'adressa à un de ses gens, et le pria de

vouloir bien dire à son maître qu'il souhaitoit de l'entretenir d'une affaire très-importante. Le domestique revint bientôt trouver le joaillier, et l'introduisit dans la chambre du prince qui étoit à demi couché sur le sofa, la tête sur le coussin. Comme il se souvint de l'avoir vu, il se leva pour le recevoir, lui dit qu'il étoit le bien-venu ; et après l'avoir prié de s'asseoir, il lui demanda s'il y avoit quelque chose en quoi il pût lui rendre service, ou s'il venoit lui annoncer quelque nouvelle qui le regardât lui-même. « Prince, lui répondit le joaillier, quoique je n'aye pas l'honneur d'être connu de vous particulièrement, le desir de vous marquer mon zèle, m'a fait prendre la liberté de venir chez vous pour vous faire part d'une nouvelle qui vous touche ; j'espère que vous me pardonnerez ma hardiesse en faveur de ma bonne intention. »

Après ce début, le joaillier entra en matière, et poursuivit ainsi : « Prince, j'aurai l'honneur de vous dire, qu'il y a longtemps que la conformité d'humeur, et quelques affaires que nous avons eues ensemble, nous ont liés d'une étroite amitié, Ebn Thaher et moi. Je sais qu'il est connu de vous, et qu'il s'est employé jusqu'à présent à vous obliger en tout ce qu'il a pu ; j'ai appris cela de lui-même, car il n'a rien eu de caché pour moi, ni moi pour lui. Je viens de passer devant sa boutique, que j'ai été assez surpris de voir fermée. Je me suis adressé à un de ses voisins pour lui en demander la raison , et il m'a répondu qu'il y avoit deux jours qu'Ebn Thaher avoit pris congé de lui et des autres voisins, en leur offrant ses services pour Balsora, où il alloit, disoit-il, pour une affaire de grande importance. Je n'ai pas été satisfait de cette réponse ; et l'intérêt que je prends à ce qui le regarde, m'a déterminé à

venir vous demander si vous ne savez rien de particulier touchant un départ si précipité. »

À ce discours, que le joaillier avoit accommodé au sujet pour mieux parvenir à son dessein, le prince de Perse changea de couleur, et regarda le joaillier d'un air qui lui fit connoître combien il étoit affligé de cette nouvelle. « Ce que vous m'apprenez, lui dit-il, me surprend ; il ne pouvoit m'arriver un malheur plus mortifiant. Oui, s'écria-t-il les larmes aux yeux, c'est fait de moi, si ce que vous me dites est véritable ! Ebn Thaher, qui étoit toute ma consolation, en qui je mettois toute mon espérance, m'abandonne ! Il ne faut plus que je songe à vivre après un coup si cruel . »

Le joaillier n'eut pas besoin d'en entendre davantage pour être pleinement convaincu de la violente passion du prince de Perse, dont Ebn Thaher l'avoit entretenu. La simple amitié ne parle pas ce langage ; il n'y a que l'amour qui soit capable de produire des sentimens si vifs.

Le prince demeura quelques momens enseveli dans les pensées les plus tristes. Il leva enfin la tête, et s'adressant à un de ses gens : « Allez, lui dit-il, jusques chez Ebn Thaher, parlez à quelqu'un de ses domestiques, et sachez s'il est vrai qu'il soit parti pour Balsora. Courez, et revenez promptement me dire ce que vous aurez appris. » En attendant le retour du domestique, le joaillier tâcha d'entretenir le prince de choses indifférentes ; mais le prince ne lui donna presque pas d'attention : il étoit la proie d'une inquiétude mortelle. Tantôt il ne pouvoit se persuader qu'Ebn Thaher fût parti, et tantôt il n'en doutoit pas, quand il faisoit réflexion au discours que ce confident lui avoit tenu la dernière fois qu'il l'étoit venu voir, et à l'air brusque

dont il l'avoit quitté.

Enfin le domestique du prince arriva, et rapporta qu'il avoit parlé à un des gens d'Ebn Thaher, qui l'avoit assuré qu'il n'étoit plus à Bagdad, qu'il étoit parti depuis deux jours pour Balsora. « Comme je sortois de la maison d'Ebn Thaher, ajouta le domestique, une esclave bien mise est venue m'aborder ; et après m'a voir demandé si je n'avois pas l'honneur de vous appartenir, elle m'a dit qu'elle avoit à vous parler, et m'a prié en même temps de vouloir bien qu'elle vînt avec moi. Elle est dans l'antichambre, et je crois qu'elle a une lettre à vous rendre de la part de quelque personne de considération. » Le prince commanda aussitôt qu'on la fît entrer ; il ne douta pas que ce ne fût l'esclave confidente de Schemselnihar, comme en effet c'étoit elle. Le joaillier la reconnut pour l'avoir vue quelquefois chez Ebn Thaher, qui lui avoit appris qui elle étoit. Elle ne pouvoit arriver plus à propos pour empêcher le prince de se désespérer. Elle le salua...

« Mais, Sire, dit Scheherazade en cet endroit, je m'aperçois qu'il est jour. » Elle se tut, et la nuit suivante elle poursuivit de cette manière :

CC^e NUIT.

LE prince de Perse rendit le salut à la confidente de Schemselnihar. Le joaillier s'étoit levé dès qu'il l'avoit vue

paroître, et s'étoit retiré à l'écart pour leur laisser la liberté de se parler. La confidente, après s'être entretenue quelque temps avec le prince, prit congé de lui, et sortit. Elle le laissa tout autre qu'il étoit auparavant. Ses yeux parurent plus brillans, et son visage plus gai ; ce qui fit juger au joaillier que la bonne esclave venoit de dire des choses favorables pour son amour.

Le joaillier ayant repris sa place auprès du prince, lui dit en souriant : « À ce que je vois, prince, vous avez des affaires importantes au palais du calife. » Le prince de Perse fort étonné et alarmé de ce discours, répondit au joaillier : « Sur quoi jugez-vous que j'aie des affaires au palais du calife ? » « J'en juge, repartit le joaillier, par l'esclave qui vient de sortir. » « Et à qui croyez-vous qu'appartienne cette esclave, répliqua le prince ? » « À Schemselnihar, favorite du calife, répondit le joaillier. Je connois, poursuivit-il, cette esclave, et même sa maîtresse, qui m'a quelquefois fait l'honneur de venir chez moi acheter des pierreries. Je sais de plus que Schemselnihar n'a rien de caché pour cette esclave, que je vois depuis quelques jours aller et venir par les rues, assez embarrassée à ce qu'il me semble. Je m'imagine que c'est pour quelque affaire de conséquence qui regarde sa maîtresse. »

Ces paroles du joaillier troublèrent fort le prince de Perse. « Il ne me parleroit pas dans ces termes, dit-il en lui-même, s'il ne soupçonnoit, ou plutôt s'il ne savoit pas mon secret. » Il demeura quelques momens dans le silence, ne sachant quel parti prendre. Enfin il reprit la parole, et dit au joaillier : « Vous venez de me dire des choses qui me donnent lieu de croire que vous en savez encore plus que vous n'en dites. Il est important pour mon repos que j'en sois parfaitement éclairci :

je vous conjure de ne rien dissimuler. »

Alors le joaillier, qui ne demandoit pas mieux, lui fit un détail exact de l'entretien qu'il avoit eu avec Ebn Thaher. Ainsi il lui fit connoître qu'il étoit instruit du commerce qu'il avoit avec Schemselnihar, et il n'oublia pas de lui dire qu'Ebn Thaher effrayé du danger où sa qualité de confident le jetoit, lui avoit fait part du dessein qu'il avoit de se retirer à Balsora, et d'y demeurer jusqu'à ce que l'orage qu'il redoutoit se fût dissipé. « C'est ce qu'il a exécuté, ajouta le joaillier, et je suis surpris qu'il ait pu se résoudre à vous abandonner dans l'état où il m'a fait connoître que vous étiez. Pour moi, prince, je vous avoue que j'ai été touché de compassion pour vous : je viens vous offrir mes services ; et si vous me faites la grâce de les agréer, je m'engage à vous garder la même fidélité qu'Ebn Thaher. Je vous promets d'ailleurs plus de fermeté : je suis prêt à vous sacrifier mon honneur et ma vie ; et afin que vous ne doutiez pas de ma sincérité, je jure par ce qu'il y a de plus sacré dans notre religion, de vous garder un secret inviolable. Soyez donc persuadé, prince, que vous trouverez en moi l'ami que vous avez perdu. » Ce discours rassura le prince, et le consola de l'éloignement d'Ebn Thaher. « J'ai bien de la joie, dit-il au joaillier, d'avoir en vous de quoi réparer la perte que j'ai faite. Je n'ai point d'expressions capables de vous bien marquer l'obligation que je vous ai. Je prie Dieu qu'il récompense votre générosité, et j'accepte de bon cœur l'offre obligeante que vous me faites. Croiriez-vous bien continua-t-il , que la confidente de Schemselnihar vient de me parler de vous ? Elle m'a dit que c'est vous qui avez conseillé à Ebn Thaher de s'éloigner de Bagdad. Ce sont les dernières paroles

qu'elle m'a dites en me quittant, et elle m'en a paru bien persuadée. Mais on ne vous rend pas justice : je ne doute pas qu'elle ne se trompe, après tout ce que vous venez de me dire. » « Prince, lui répliqua le joaillier, j'ai eu l'honneur de vous faire un récit fidèle de la conversation que j'ai eue avec Ebn Thaher. Il est vrai que quand il m'a déclaré qu'il vouloit se retirer à Balsora, je ne me suis point opposé à son dessein, et que je lui ai dit qu'il étoit homme sage et prudent ; mais cela ne vous empêche pas de me donner votre confiance : je suis prêt à vous rendre mes services avec toute l'ardeur imaginable. Si vous en usez autrement, cela ne m'empêchera pas de vous garder très-religieusement le secret, comme je m'y suis engagé par serment. » « Je vous ai déjà dit, reprit le prince, que je n'ajoutois pas foi aux paroles de la confidente. C'est son zèle qui lui a inspiré ce soupçon, qui n'a point de fondement ; et vous devez l'excuser de même que je l'excuse. »

Ils continuèrent encore quelque temps leur conversation, et délibérèrent ensemble des moyens les plus convenables pour entretenir la correspondance du prince avec Schemselnihar. Ils demeurèrent d'accord qu'il falloit commencer par désabuser la confidente, qui étoit si injustement prévenue contre le joaillier. Le prince se chargea de la tirer d'erreur la première fois qu'il la reverroit, et de la prier de s'adresser au joaillier lorsqu'elle auroit des lettres à lui apporter, ou quelque autre chose à lui apprendre de la part de sa maîtresse. En effet, ils jugèrent qu'elle ne devoit point paroître si souvent chez le prince, parce qu'elle pourroit par-là donner lieu de découvrir ce qu'il étoit si important de cacher. Enfin le joaillier se leva ; et après avoir de nouveau prié le prince de Perse d'avoir une entière confiance

en lui, il se retira...

La sultane Scheherazade cessa de parler en cet endroit à cause du jour qui commençoit à paroître. La nuit suivante, elle reprit le fil de sa narration, et dit au sultan des Indes :

CCI^e NUIT.

SIRE, le joaillier en se retirant à sa maison, aperçut devant lui dans la rue une lettre que quelqu'un avoit laissé tomber. Il la ramassa. Comme elle n'étoit pas cachetée, il l'ouvrit, et trouva qu'elle étoit conçue dans ces termes :

LETTRE

DE SCHEMSELNIHAR AU PRINCE

de Perse.

« Je viens d'apprendre par ma confidente une nouvelle qui ne me donne pas moins d'affliction que vous en devez avoir. En perdant Ebn Thaher, nous perdons beaucoup à la vérité ; mais que cela ne vous empêche pas, cher prince, de songer à vous conserver. Si notre confident nous abandonne par une terreur panique, considérons que c'est un mal que nous n'avons pu éviter : il faut que nous nous en consolions. J'avoue qu'Ebn Thaher nous manque dans le temps que nous avons le plus de besoin de son secours ; mais munissons-nous de patience

contre ce coup imprévu, et ne laissons pas de nous aimer constamment. Fortifiez votre cœur contre cette disgrâce : on n'obtient pas sans peine ce que l'on souhaite. Ne nous rebutons point : espérons que le ciel nous sera favorable, et qu'après tant de souffrances nous verrons l'heureux accomplissement de nos désirs. Adieu. »

Pendant que le joaillier s'entretenoit avec le prince de Perse, la confidente avoit eu le temps de retourner au palais, et d'annoncer à sa maîtresse la fâcheuse nouvelle du départ d'Ebn Thaher. Schemselnihar avoit aussitôt écrit cette lettre, et renvoyé sa confidente sur ses pas pour la porter au prince incessamment, et la confidente l'avoit laissé tomber par mégarde.

Le joaillier fut bien aise de l'avoir trouvée ; car elle lui fournissoit un beau moyen de se justifier dans l'esprit de la confidente, et de l'amener au point qu'il souhaitoit. Comme il achevoit de la lire, il aperçut cette esclave qui la cherchoit avec beaucoup d'inquiétude, en jetant les yeux de tous côtés. Il la referma promptement, et la mit dans son sein ; mais l'esclave prit garde à son action, et courut à lui. « Seigneur, lui dit-elle, j'ai laissé tomber la lettre que vous teniez tout-à-l'heure à la main ; je vous supplie de vouloir bien me la rendre. » Le joaillier ne fit pas semblant de l'entendre, et sans lui répondre continua son chemin jusqu'en sa maison. Il ne ferma point la porte après lui, afin que la confidente qui le suivoit y pût entrer. Elle n'y manqua pas ; et lorsqu'elle fut dans sa chambre : « Seigneur, lui dit-elle, vous ne pouvez faire aucun usage de la lettre que vous avez trouvée, et vous ne feriez pas

difficulté de me la rendre, si vous saviez de quelle part elle vient, et à qui elle est adressée ; d'ailleurs, vous me permettrez de vous dire que vous ne pouvez pas honnêtement la retenir. »

Avant que de répondre à la confidente, le joaillier la fit asseoir ; après quoi il lui dit : « N'est-il pas vrai que la lettre dont il s'agit est de la main de Schemselnihar, et qu'elle est adressée au prince de Perse ? » L'esclave, qui ne s'attendoit pas à cette demande, changea de couleur. « La question vous embarrasse, reprit-il ; mais sachez que je ne vous la fais pas par indiscretion : j'aurois pu vous rendre la lettre dans la rue ; mais j'ai voulu vous attirer ici, parce que je suis bien aise d'avoir un éclaircissement avec vous. Est-il juste, dites-moi, d'imputer un événement fâcheux aux gens qui n'y ont nullement contribué ? C'est pourtant ce que vous avez fait, lorsque vous avez dit au prince de Perse que c'est moi qui ai conseillé à Ebn Thaher de sortir de Bagdad pour sa sûreté. Je ne prétends pas perdre le temps à me justifier auprès de vous ; il suffit que le prince de Perse soit pleinement persuadé de mon innocence sur ce point. Je vous dirai seulement, qu'au lieu d'avoir contribué au départ d'Ebn Thaher, j'en ai été extrêmement mortifié, non pas tant par amitié pour lui, que par compassion de l'état où il laissoit le prince, dont il m'avoit découvert le commerce avec Schemselnihar. Dès que j'ai été assuré qu'Ebn Thaher n'étoit plus à Bagdad, j'ai couru me présenter au prince, chez qui vous m'avez trouvé, pour lui apprendre cette nouvelle, et lui offrir les mêmes services qu'il lui rendoit. J'ai réussi dans mon dessein ; et pourvu que vous ayez en moi autant de confiance que vous en aviez dans Ebn Thaher, il ne tiendra qu'à vous de vous servir utilement de mon

entremise. Rendez compte à votre maîtresse de ce que je viens de vous dire, et assurez-la bien que quand je devrois périr en m'engageant dans une intrigue si dangereuse, je ne me repentirai point de m'être sacrifié pour deux amans si dignes l'un de l'autre. »

La confidente, après avoir écouté le joaillier avec beaucoup de satisfaction, le pria de pardonner la mauvaise opinion qu'elle avoit conçue de lui, au zèle qu'elle avoit pour les intérêts de sa maîtresse. « J'ai une joie infinie, ajouta-t-elle, de ce que Schemselnihar et le prince retrouvent en vous un homme si propre à remplir la place d'Ebn Thaher. Je ne manquerai pas de bien faire valoir à ma maîtresse la bonne volonté que vous avez pour elle... »

Scheherazade, en cet endroit, remarquant qu'il étoit jour, cessa de parler. La nuit suivante, elle poursuivit ainsi son discours :

CCII^e NUIT.

APRÈS que la confidente eut marqué au joaillier la joie qu'elle avoit de le voir si disposé à rendre service à Schemselnihar et au prince de Perse, le joaillier tira la lettre de son sein et la lui rendit, en lui disant : « Tenez, portez-la promptement au prince de Perse, et repassez par ici afin que je voie la réponse qu'il y fera. N'oubliez pas de lui rendre compte de notre entretien. »

La confidente prit la lettre, et la porta au prince, qui y fit réponse sur le champ. Elle retourna chez le joaillier lui montrer la réponse, qui contenoit ces paroles :

RÉPONSE

DU PRINCE DE PERSE.

« Votre précieuse lettre produit en moi un grand effet ; mais pas si grand que je le souhaiterois. Vous tâchez de me consoler de la perte d'Ebn Thaher. Hélas, quelque sensible que j'y sois, ce n'est que la moindre partie des maux que je souffre ! Vous les connoissez ces maux, et vous savez qu'il n'y a que votre présence qui soit capable de les guérir. Quand viendra le temps que j'en pourrai jouir sans crainte d'en être privé ? Qu'il me paroît éloigné ; ou plutôt faut-il nous flatter que nous le pourrons voir ? Vous me commandez de me conserver : je vous obéirai, puisque j'ai renoncé à ma propre volonté pour ne suivre que la vôtre. Adieu ».

Après que le joaillier eut lu cette lettre, il la donna à la confidente, qui lui dit en le quittant : « Je vais, Seigneur, faire en sorte que ma maîtresse ait la même confiance en vous qu'elle avoit pour Ebn Thaher. Vous aurez demain de mes nouvelles.» En effet, le jour suivant il la vit arriver avec un air qui marquoit combien elle étoit satisfaite. « Votre seule vue, lui dit-il, me fait connoître que vous avez mis l'esprit de Schemselnihar dans la disposition que vous souhaitiez. » « Il est vrai, répondit la confidente, et vous allez apprendre de quelle manière j'en suis venue à bout. Je trouvai hier,

poursuivit-elle, Schemselnihar qui m'attendoit avec impatience ; je lui remis la lettre du prince ; elle la lut les larmes aux yeux ; et quand elle eut achevé , comme je vis qu'elle alloit s'abandonner à ses chagrins ordinaires : « Madame, lui dis-je, c'est sans doute l'éloignement d'Ebn Thaher qui vous afflige ; mais permettez-moi de vous conjurer au nom de Dieu de ne vous point alarmer davantage sur ce sujet. Nous avons trouvé un autre lui-même, qui s'offre à vous obliger avec autant de zèle, et, ce qui est le plus important, avec plus de courage. » Alors je lui parlai de vous, continua l'esclave, et lui racontai le motif qui vous avoit fait aller chez le prince de Perse. Enfin, je l'assurai que vous garderiez inviolablement le secret au prince de Perse et à elle, et que vous étiez dans la résolution de favoriser leurs amours de tout votre pouvoir. Elle me parut fort consolée après mon discours. « Ha, quelle obligation, s'écria-t-elle, n'avons-nous pas, le prince de Perse et moi, à l'honnête homme dont vous me parlez ! Je veux le connoître, le voir, pour entendre de sa propre bouche tout ce que vous venez de me dire, et le remercier d'une générosité inouïe envers des personnes pour qui rien ne l'oblige à s'intéresser avec tant d'affection. Sa vue me fera plaisir, et je n'oublierai rien pour le confirmer dans de si bons sentimens. Ne manquez pas de l'aller prendre demain, et me l'amener. » C'est pourquoi, Seigneur, prenez la peine de venir avec moi jusqu'à son palais. » Ce discours de la confidente embarrassa le joaillier. « Votre maîtresse, reprit-il , me permettra de dire qu'elle n'a pas bien pensé à ce qu'elle exige de moi. L'accès qu'Ebn Thaher avoit auprès du calife, lui donnoit entrée partout, et les officiers qui le connoissoient, le laissoient aller et venir librement au palais de Schemselnihar ;

mais moi, comment oserois-je y entrer ? Vous voyez bien vous-même que cela n'est pas possible. Je vous supplie de représenter à Schemselnihar les raisons qui doivent m'empêcher de lui donner cette satisfaction, et toutes les suites fâcheuses qui pourroient en arriver. Pour peu qu'elle y fasse attention, elle trouvera que c'est m'exposer inutilement à un très-grand danger. »

La confidente tâcha de rassurer le joaillier. « Croyez-vous, lui dit-elle, que Schemselnihar soit assez dépourvue de raison pour vous exposer au moindre péril, en vous faisant venir chez elle, vous de qui elle attend des services si considérables ? Songez vous-même qu'il n'y a pas la moindre apparence de danger pour vous. Nous sommes trop intéressées en cette affaire ma maîtresse et moi, pour vous y engager mal-à-propos. Vous pouvez vous en fier à moi et vous laisser conduire. Après que la chose sera faite, vous m'avouerez vous-même que votre crainte étoit mal fondée. »

Le joaillier se rendit aux discours de la confidente, et se leva pour la suivre ; mais de quelque fermeté qu'il se piquât naturellement, la frayeur s'étoit tellement emparée de lui, que tout le corps lui trembloit. « Dans l'état où vous voilà, lui dit-elle, je vois bien qu'il vaut mieux que vous demeuriez chez vous, et que Schemselnihar prenne d'autres mesures pour vous voir ; et il ne faut pas douter que pour satisfaire l'envie qu'elle en a, elle ne vienne ici vous trouver elle-même. Cela étant ainsi, Seigneur, ne sortez pas : je suis assurée que vous ne serez pas long-temps sans la voir arriver. « La confidente l'avoit bien prévu : elle n'eut pas plutôt appris à Schemselnihar la frayeur du joaillier, que Schemselnihar se mit en état d'aller chez lui.

Il la reçut avec toutes les marques d'un profond respect. Quand elle se fut assise, comme elle étoit un peu fatiguée du chemin qu'elle avoit fait, elle se dévoila, et laissa voir au joaillier une beauté qui lui fit connoître que le prince de Perse étoit excusable d'avoir donné son cœur à la favorite du calife. Ensuite elle salua le joaillier d'un air gracieux, et lui dit : « Je n'ai pu apprendre avec quelle ardeur vous êtes entré dans les intérêts du prince de Perse et dans les miens, sans former aussitôt le dessein de vous en remercier moi-même. Je rends grâces au ciel de nous avoir sitôt dédommagés de la perte d'Ebn Thaher... »

Scheherazade fut obligée de s'arrêter en cet endroit, à cause du jour qu'elle vit paroître. Le lendemain, elle continua son récit de cette sorte :

CCIII^e NUIT.

SCHEMSELNIHAR dit encore plusieurs autres choses obligeantes au joaillier, après quoi elle se retira dans son palais. Le joaillier alla sur-le-champ rendre compte de cette visite au prince de Perse, qui lui dit en le voyant : « Je vous attendois avec impatience. L'esclave confidente m'a apporté une lettre de sa maîtresse, mais cette lettre ne m'a point soulagé. Quoi que me puisse mander l'aimable Schemselnihar, je n'ose rien espérer, et ma patience est à bout. Je ne sais plus quel conseil prendre ; le départ d'Ebn Thaher me met au désespoir. C'étoit mon

appui : j'ai tout perdu en le perdant. Je pouvois me flatter de quelque espérance par l'accès qu'il avoit auprès de Schemselnihar. »

À ces mots, que le prince prononça avec tant de vivacité, qu'il ne donna pas le temps au joaillier de lui parler, le joaillier lui dit : « Prince, on ne peut prendre plus de part à vos maux que j'en prends ; et si vous voulez avoir la patience de m'écouter, vous verrez que je puis y apporter du soulagement. » À ce discours, le prince se tut et lui donna audience. « Je vois bien, reprit alors le joaillier, que l'unique moyen de vous rendre content, est de faire en sorte que vous puissiez entretenir Schemselnihar en liberté. C'est une satisfaction que je veux vous procurer, et j'y travaillerai dès demain. Il ne faut point vous exposer à entrer dans le palais de Schemselnihar : vous savez par expérience que c'est une démarche fort dangereuse. Je sais un lieu plus propre à cette entrevue, et où vous serez en sûreté. » Comme le joaillier achevoit ces paroles, le prince l'embrassa avec transport. « Vous ressuscitez, dit-il, par cette charmante promesse, un malheureux amant qui s'étoit déjà condamné à la mort. À ce que je vois, j'ai pleinement réparé la perte d'Ebn Thaher. Tout ce que vous ferez, sera bien fait ; je m'abandonne entièrement à vous. »

Après que le prince eut remercié le joaillier du zèle qu'il lui faisoit paroître, le joaillier se retira chez lui, où, dès le lendemain matin, la confidente de Schemselnihar le vint trouver. Il lui dit qu'il avoit fait espérer au prince de Perse, qu'il pourroit voir bientôt Schemselnihar. « Je viens exprès, lui répondit-elle, pour prendre là-dessus des mesures avec vous. Il

me semble, continua-t-elle, que cette maison seroit assez commode pour cette entrevue. « Je pourrois bien, reprit-il, les faire venir ici ; mais j'ai pensé qu'ils seront plus en liberté dans une autre maison que j'ai, où actuellement il ne demeure personne. Je l'aurai bientôt meublée assez proprement pour les recevoir. » « Cela étant, repartit la confidente, il ne s'agit plus à l'heure qu'il est, que d'y faire consentir Schemselnihar. Je vais lui en parler, et je viendrai vous en rendre réponse en peu de temps. »

Effectivement elle fut fort diligente ; elle ne tarda pas à revenir, et elle rapporta au joaillier, que sa maîtresse ne manqueroit pas de se trouver au rendez-vous vers la fin du jour. En même-tems, elle lui mit entre les mains une bourse, en lui disant que c'étoit pour acheter la collation. Il la mena aussitôt à la maison où les amans dévoient se rencontrer, afin qu'elle sût où elle étoit, et qu'elle y pût amener sa maîtresse ; et dès qu'ils se furent séparés, il alla emprunter chez ses amis de la vaisselle d'or et d'argent, des tapis, des coussins fort riches, et d'autres meubles, dont il meubla cette maison très-magnifiquement. Quand il y eut mis toute chose en état, il se rendit chez le prince de Perse.

Représentez-vous la joie qu'eut le prince, lorsque le joaillier lui dit qu'il le venoit prendre pour le conduire à la maison qu'il avoit préparée pour le recevoir lui et Schemselnihar. Cette nouvelle lui fit oublier ses chagrins et ses souffrances. Il prit un habit magnifique, et sortit sans suite avec le joaillier, qui le fit passer par plusieurs rues détournées, afin que personne ne les observât, et l'introduisit enfin dans la maison, où ils commencèrent à s'entretenir jusqu'à l'arrivée de

Schemselnihar.

Ils n'attendirent pas long-temps cette amante trop passionnée. Elle arriva après la prière du soleil couché avec sa confidente et deux autres esclaves. De pouvoir vous exprimer l'excès de joie dont les deux amans furent saisis à la vue l'un de l'autre, c'est une chose qui ne m'est pas possible ! Ils s'assirent sur le sofa, et se regardèrent quelque temps sans pouvoir parler, tant ils étoient hors d'eux-mêmes. Mais quand l'usage de la parole leur fut revenu, ils se dédommagèrent bien de ce silence. Ils se dirent des choses si tendres, que le joaillier, la confidente et les deux esclaves en pleurèrent. Le joaillier néanmoins essuya ses larmes pour songer à la collation, qu'il apporta lui-même. Les amans burent et mangèrent peu ; après qu'ils s'étant tous deux remis sur le sofa, Schemselnihar demanda au joaillier, s'il n'avoit pas un luth ou quelque'autre instrument. Le joaillier qui avoit eu soin de pourvoir à tout ce qui pouvoit lui faire plaisir, lui apporta un luth. Elle mit quelques momens à l'accorder, et ensuite elle chanta...

Là s'arrêta Scheherazade, à cause du jour qui commençoit à paroître. La nuit suivante, elle poursuivit ainsi :

CCIV^e NUIT.

Dans le temps que Schemselnihar charmoit le prince de Perse en lui exprimant sa passion par des paroles qu'elle

composoit sur-le-champ, on entendit un grand bruit ; et aussitôt un esclave que le joaillier avoit amené avec lui, parut tout effrayé, et vint dire qu'on enfonçoit la porte ; qu'il avoit demandé qui c'étoit, mais qu'au lieu de répondre, on avoit redoublé les coups. Le joaillier alarmé, quitta Schemselnihar et le prince pour aller lui-même vérifier cette mauvaise nouvelle. Il étoit déjà dans la cour lorsqu'il entrevit dans l'obscurité une troupe de gens armés de haches et de sabres, qui avoient enfoncé la porte, et venoient droit à lui. Il se rangea au plus vite contre un mur ; et, sans en être aperçu, il les vit passer au nombre de dix.

Comme il ne pouvoit pas être d'un grand secours au prince de Perse et à Schemselnihar, il se contenta de les plaindre en lui-même, et prit le parti de la fuite. Il sortit de sa maison, et alla se réfugier chez un voisin qui n'étoit pas encore couché, ne doutant point que cette violence imprévue ne se fit par ordre du calife, qui avoit sans doute été averti du rendez-vous de sa favorite avec le prince de Perse. De la maison où il s'étoit sauvé, il entendoit le grand bruit que l'on faisoit dans la sienne ; et ce bruit dura jusqu'à minuit. Alors, comme il lui sembloit que tout y étoit tranquille, il pria le voisin de lui prêter un sabre ; et, muni de cette arme, il sortit, s'avança jusqu'à la porte de la maison, entra dans la cour, où il aperçut avec frayeur un homme qui lui demanda qui il étoit. Il reconnut à la voix que c'étoit son esclave. « Comment as-tu fait, lui dit-il, pour éviter d'être pris par le guet ? » « Seigneur, lui répondit l'esclave, je me suis caché dans un coin de la cour, et j'en suis sorti d'abord que je n'ai plus entendu de bruit. Mais ce n'est point le guet qui a forcé votre maison ; ce sont des

voleurs qui, ces jours passés, en ont pillé une dans ce quartier-ci. Il ne faut pas douter qu'ils n'aient remarqué la richesse des meubles que vous avez fait apporter ici, et qu'elle ne leur ait donné dans la vue. »

Le joaillier trouva la conjecture de son esclave assez probable. Il visita sa maison, et vit en effet que les voleurs avaient enlevé le bel ameublement de la chambre où il avait reçu Schemselnihar et son amant, qu'ils avaient emporté sa vaisselle d'or et d'argent, et enfin qu'ils n'y avaient pas laissé la moindre chose. Il en fut désolé. « Ô ciel, s'écria-t-il, je suis perdu sans ressource ! Que diront mes amis, et quelle excuse leur apporterai-je, quand je leur dirai que des voleurs ont forcé ma maison, et dérobé ce qu'ils m'avaient si généreusement prêté ? Ne faudra-t-il pas que je les dédommage de la perte que je leur ai causée ? D'ailleurs que sont devenus Schemselnihar et le prince de Perse ? Cette affaire fera un si grand éclat, qu'il est impossible qu'elle n'aille pas jusqu'aux oreilles du calife. Il apprendra cette entrevue, et je servirai de victime à sa colère. » L'esclave, qui lui étoit fort affectionné, tâcha de le consoler. « À l'égard de Schemselnihar, lui dit-il, les voleurs apparemment se seront contentés de la dépouiller, et vous devez croire qu'elle se sera retirée en son palais avec ses esclaves : le prince de Perse aura eu le même sort. Ainsi, vous pouvez espérer que le calife ignorera toujours cette aventure. Pour ce qui est de la perte que vos amis ont faite, c'est un malheur que vous n'avez pu éviter. Ils savent bien que les voleurs sont en si grand nombre, qu'ils ont eu la hardiesse de piller non-seulement la maison dont je vous ai parlé, mais même plusieurs autres des principaux seigneurs de la cour, et

ils n'ignorent pas que malgré les ordres qui ont été donnés pour les prendre, on n'a pu encore se saisir d'aucun d'eux, quelque diligence qu'on ait faite. Vous en serez quitte en rendant à vos amis la valeur des choses qui ont été volées, et il vous restera encore, Dieu merci, assez de biens. »

En attendant que le jour parût, le joaillier fit raccommoder par son esclave, le mieux qu'il fut possible, la porte de la rue qui avoit été forcée ; après quoi il retourna dans sa maison ordinaire avec son esclave, en faisant de tristes réflexions sur ce qui étoit arrivé. « Ebn Thaher, dit-il en lui-même, a été bien plus sage que moi ; il avoit prévu ce malheur où je me suis jeté en aveugle. Plût à Dieu que je ne me fusse jamais mêlé d'une intrigue qui me coûtera peut-être la vie ! »

À peine étoit-il jour, que le bruit de la maison pillée se répandit dans la ville, et attira chez lui une fouie d'amis et de voisins, dont la plupart, sous prétexte de lui témoigner de la douleur de cet accident, étoient curieux d'en savoir le détail. Il ne laissa pas de les remercier de l'affection qu'ils lui marquoient. Il eut au moins la consolation de voir que personne ne lui parloit de Schemselnihar, ni du prince de Perse ; ce qui lui fit croire qu'ils étoient chez eux, ou qu'ils dévoient être en quelque lieu de sûreté.

Quand le joaillier fut seul, ses gens lui servirent à manger ; mais il ne mangea presque pas. Il étoit environ midi lorsqu'un de ses esclaves vint lui dire qu'il y avoit à la porte un homme qu'il ne connoissoit pas, qui demandoit à lui parler. Le joaillier ne voulant pas recevoir un inconnu chez lui, se leva, et alla lui parler à la porte. « Quoique vous ne me connoissiez pas, lui dit l'homme, je ne laisse pas de vous connoître, et je viens vous

entretenir d'une affaire importante. » Le joaillier, à ces mots, le pria d'entrer. « Non, reprit l'inconnu, prenez plutôt la peine, s'il vous plaît, de venir avec moi jusqu'à votre autre maison. » « Comment savez-vous, répliqua le joaillier, que j'aie une autre maison que celle-ci ? » « Je le sais, repartit l'inconnu. Vous n'avez seulement qu'à me suivre , et ne craignez rien, j'ai quelque chose à vous communiquer qui vous fera plaisir. » Le joaillier partit aussitôt avec lui ; et après lui avoir raconté en chemin de quelle manière la maison où ils alloient avoit été volée, il lui dit qu'elle n'étoit pas dans un état à l'y recevoir.

Quand ils furent devant la maison, et que l'inconnu vit que la porte étoit à moitié brisée : « Passons outre, dit-il au joaillier, je vois bien que vous m'avez dit la vérité. Je vais vous mener dans un lieu où nous serons plus commodément. » En disant cela, ils continuèrent de marcher, et marchèrent tout le reste du jour sans s'arrêter. Le joaillier, fatigué du chemin qu'il avoit fait, et chagrin de voir que la nuit s'approchoit, et que l'inconnu marchoit toujours sans lui dire où il prétendoit le mener, commençoit à perdre patience, lorsqu'ils arrivèrent à une place qui conduisoit au Tigre. Dès qu'ils furent sur le bord du fleuve, ils s'embarquèrent dans un petit bateau, et passèrent de l'autre côté. Alors l'inconnu mena le joaillier par une longue rue où il n'avoit été de sa vie ; et après lui avoir fait traverser je ne sais combien de rues détournées, il s'arrêta à une porte qu'il ouvrit. Il fit entrer le joaillier, referma et barra la porte d'une grosse barre de fer, et le conduisit dans une chambre où il y avoit dix autres hommes qui n'étoient pas moins inconnus au joaillier que celui qui l'avoit amené.

Ces dix hommes reçurent le joaillier sans lui faire beaucoup

de complimens. Ils lui dirent de s'asseoir ; ce qu'il fit. Il en avoit grand besoin ; car il n'étoit pas seulement hors d'haleine d'avoir marché si long-temps, la frayeur dont il étoit saisi de se voir avec des gens si propres à lui en causer, ne lui auroit pas permis de demeurer debout. Comme ils attendoient leur chef pour souper, d'abord qu'il fut arrivé, on servit. Ils se lavèrent les mains, obligèrent le joaillier à faire la même chose et à se mettre à table avec eux. Après le repas, ces hommes lui demandèrent s'il savoit à qui il parloit. Il répondit que non, et qu'il ignoroit même le quartier et le lieu où il étoit. « Racontez-nous votre aventure de cette nuit, lui dirent-ils, et ne nous déguisez rien. » Le joaillier, étonné de ce discours, leur répondit : « Messieurs, apparemment que vous en êtes déjà instruits ? » « Cela est vrai, répliquèrent-ils, le jeune homme et la jeune dame qui étoient chez vous hier au soir, nous en ont parlé ; mais nous la voulons savoir de votre propre bouche. » Il n'en fallut pus davantage pour faire comprendre au joaillier qu'il parloit aux voleurs qui avoient forcé et pillé sa maison, « Messieurs, s'écria-t-il, je suis fort en peine de ce jeune homme et de cette jeune dame ; ne pourriez-vous pas m'en donner des nouvelles ?... »

Scheherazade, en cet endroit, s'interrompt pour avertir le sultan des Indes que le jour paroissoit, et elle demeura dans le silence. La nuit suivante , elle reprit ainsi son discours :

CCV^e NUIT.

SIRE, dit-elle, sur la demande que le joaillier fit aux voleurs, s'ils ne pouvoient pas lui apprendre des nouvelles du jeune homme et de la jeune dame : « N'en soyez pas en peine davantage, reprirent-ils ; ils sont en lieu de sûreté, ils se portent bien. » En disant cela, ils lui montrèrent deux cabinets, et ils l'assurèrent qu'ils y étoient chacun séparément. « Ils nous ont appris, ajoutèrent-ils, qu'il n'y a que vous qui ayez connoissance de ce qui les regarde. Dès que nous l'avons su, nous avons eu pour eux tous les égards possibles à votre considération. Bien loin d'avoir usé de la moindre violence, nous leur avons fait au contraire toutes sortes de bons traitemens, et personne de nous ne voudroit leur avoir fait le moindre mal. Nous vous disons la même chose. de votre personne, et vous pouvez prendre toute sorte de confiance en nous. »

Le joaillier, rassuré par ce discours, et ravi de ce que le prince de Perse et Schemselnihar avoient la vie sauve, prit le parti d'engager davantage les voleurs dans leur bonne volonté. Il les loua, il les flatta, et leur donna mille bénédictions. « Seigneurs, leur dit-il, j'avoue que je n'ai pas l'honneur de vous connoître ; mais c'est un très-grand bonheur pour moi de ne vous être pas inconnu, et je ne puis assez vous remercier du bien que cette connoissance m'a procuré de votre part. Sans parler d'une si grande action d'humanité, je vois qu'il n'y a que des gens de votre sorte capables de garder un secret si fidèlement ; qu'il n'y a pas lieu de craindre qu'il soit jamais révélé ; et s'il y a quelqu'entreprise difficile, il n'y a qu'à vous en charger ; vous savez en rendre un bon compte par votre

ardeur, par votre courage, par votre intrépidité. Fondé sur des qualités qui vous appartiennent à si juste titre, je ne ferai pas difficulté de vous raconter mon histoire et celle des deux personnes que vous avez trouvées chez moi, avec toute la fidélité que vous m'avez demandée. »

Après que le joaillier eut pris ces précautions pour intéresser les voleurs dans la confiance entière de ce qu'il avoit à leur révéler, qui ne pouvoit produire qu'un bon effet, autant qu'il pou voit le juger, il leur fit, sans rien omettre, le détail des amours du prince de Perse et de Schemselnihar, depuis le commencement jusqu'au rendez-vous qu'il leur avoit procuré dans sa maison.

Les voleurs furent dans un grand étonnement de toutes les particularités qu'ils venoient d'entendre. « Quoi, s'écrièrent-ils, quand le joaillier eut achevé, est-il bien possible que le jeune homme soit l'illustre Ali Ebn Becar, prince de Perse, et la jeune dame, la belle et la célèbre Schemselnihar ? » Le joaillier leur jura que rien n'étoit plus vrai que ce qu'il leur avoit dit ; et il ajouta qu'ils ne dévoient pas trouver étrange que des personnes si distinguées eussent eu de la répugnance à se faire connoître.

Sur cette assurance, les voleurs allèrent se jeter aux pieds du prince et de Schemselnihar l'un après l'autre, et ils les supplièrent de leur pardonner, en leur protestant qu'il ne seroit rien arrivé de ce qui s'étoit passé, s'ils eussent été informés de la qualité de leurs personnes avant de forcer la maison du joaillier. « Nous allons tâcher, ajoutèrent-ils, de réparer la faute que nous avons commise. » Ils revinrent au joaillier. « Nous sommes bien fâchés, lui dirent-ils, de ne pouvoir vous rendre

tout ce qui a été enlevé chez vous, dont une partie n'est plus en notre disposition. Nous vous prions de vous contenter de l'argenterie que nous allons vous remettre entre les mains. »

Le joaillier s'estima trop heureux de la grâce qu'on lui faisoit. Quand les voleurs lui eurent livré l'argenterie, ils firent venir le prince de Perse et Schemselnihar, et leur dirent de même qu'au joaillier, qu'ils alloient les ramener en un lieu d'où ils pourroient se retirer chacun chez soi ; mais qu'auparavant ils vouloient qu'ils s'engageassent par serment de ne les pas déceler. Le prince de Perse, Schemselnihar et le joaillier leur dirent qu'ils auroient pu se fier à leur parole, mais puisqu'ils le souhaitoient, qu'ils juroient solennellement de leur garder une fidélité inviolable. Aussitôt les voleurs, satisfaits de leur serment, sortirent avec eux.

Dans le chemin, le joaillier inquiet de ne pas voir la confidente ni les deux esclaves, s'approcha de Schemselnihar, et la supplia de lui apprendre ce qu'elles étoient devenues. « Je n'en sais aucune nouvelle, répondit-elle. Je ne puis vous dire autre chose, sinon qu'on nous enleva de chez vous, qu'on nous fit passer l'eau, et que nous fûmes conduits à la maison d'où nous venons. »

Schemselnihar et le joaillier n'eurent pas un plus long entretien ; ils se laissèrent conduire par les voleurs avec le prince, et ils arrivèrent au bord du fleuve. Les voleurs prirent un bateau, s'embarquèrent avec eux, et les passèrent à l'autre bord.

Dans le temps que le prince de Perse, Schemselnihar et le joaillier débarquoient, on entendit un grand bruit du guet à cheval qui accouroit, et il arriva dans le moment que le bateau

ne faisoit que de déborder, et qu'il repassoit les voleurs à toute force de rames.

Le commandant de la brigade demanda au prince, à Schemselnihar et au joaillier, d'où ils venoient si tard, et qui ils étoient. Comme ils étoient saisis de frayeur, et que d'ailleurs ils craignoient de dire quelque chose qui leur fit tort, ils demeurèrent interdits. Il falloit parler cependant ; c'est ce que fit le joaillier, qui avoit l'esprit un peu plus libre. « Seigneur, répondit-il, je puis vous assurer premièrement que nous sommes d'honnêtes personnes de la ville. Les gens qui sont dans le bateau qui vient de nous débarquer, et qui repasse de l'autre côté, sont des voleurs qui forcèrent la dernière nuit la maison où nous étions. Ils la pillèrent, et nous emmenèrent chez eux, où, après les avoir pris par toutes les voies de douceur que nous avons pu imaginer, nous avons enfin obtenu notre liberté, et ils nous ont ramenés jusqu'ici. Ils nous ont même rendu une bonne partie du butin qu'ils avoient fait, que voici. » En disant cela, il montra au commandant le paquet d'argenterie qu'il portoit.

Le commandant ne se contenta pas de cette réponse du joaillier ; il s'approcha de lui et du prince de Perse, et les regarda l'un après l'autre. « Dites-moi au vrai, reprit-il en s'adressant à eux, qui est cette dame, d'où vous la connoissez, et en quel quartier vous demeurez ? »

Cette demande les embarrassa fort, et ils ne savoient que répondre. Schemselnihar franchit la difficulté. Elle tira le commandant à part ; et elle ne lui eut pas plutôt parlé, qu'il mit pied à terre avec de grandes marques de respect et d'honnêteté. Il commanda aussitôt à ses gens de faire venir deux bateaux.

Quand les bateaux furent venus, le commandant fit embarquer Schemselnihar dans l'un, et le prince de Perse et le joaillier dans l'autre avec deux de ses gens dans chaque bateau, avec ordre de les accompagner chacun jusqu'où ils dévoient aller. Les deux bateaux prirent chacun une route différente. Nous ne parlerons présentement que du bateau où étoient le prince de Perse et le joaillier.

Le prince de Perse, pour épargner la peine aux conducteurs qui lui avoient été donnés et au joaillier, leur dit qu'il meneroit le joaillier chez lui, et leur nomma le quartier où il demeurait. Sur cet enseignement, les conducteurs firent aborder le bateau devant le palais du calife. Le prince de Perse et le joaillier en furent dans une grande frayeur, dont ils n'osèrent rien témoigner. Quoiqu'ils eussent entendu l'ordre que le commandant avoit donné, ils ne laissèrent pas néanmoins de s'imaginer qu'on alloit les mettre au corps-de-garde, pour être présentés au calife le lendemain.

Ce n'étoit pas là cependant l'intention des conducteurs. Quand ils les eurent fait débarquer, comme ils avoient à aller rejoindre leur brigade, ils les recommandèrent à un officier de la garde du calife, qui leur donna deux de ses soldats pour les conduire par terre à l'hôtel du prince de Perse qui étoit assez éloigné du fleuve. Ils y arrivèrent enfin, mais tellement las et fatigués, qu'à peine ils pouvoient se mouvoir.

Avec cette grande lassitude, le prince de Perse étoit d'ailleurs si affligé du contre-temps malheureux qui lui étoit arrivé à lui et à Schemselnihar, et qui lui ôtoit désormais l'espérance d'une autre entrevue, qu'il s'évanouit en s'asseyant sur son sofa. Pendant que la plus grande partie de ses gens

s'occupoient à le faire revenir, les autres s'assemblèrent autour du joaillier, et le prièrent de leur dire ce qui étoit arrivé au prince, dont l'absence les avoit mis dans une inquiétude inexprimable...

Scheherazade s'interrompit à ces derniers mots, et se tut, à cause du jour dont la clarté commençoit à se faire voir. Elle reprit son discours la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCVI^e NUIT.

SIRE, je disois hier à votre Majesté, que pendant que l'on étoit occupé à faire revenir le prince de son évanouissement, d'autres de ses gens avoient demandé au joaillier ce qui étoit arrivé à leur maître. Le joaillier, qui n'avoit garde de leur révéler rien de ce qu'il ne leur appartenoit pas de savoir, leur répondit que la chose étoit très-extraordinaire ; mais que ce n'étoit pas le temps d'en faire le récit, et qu'il valoit mieux songer à secourir le prince. Par bonheur, le prince de Perse revint à lui en ce moment ; et ceux qui lui avoient fait cette demande avec empressement, s'écartèrent et demeurèrent dans le respect, avec beaucoup de joie de ce que l'évanouissement n'avoit pas duré plus long-temps.

Quoique le prince de Perse eût recouvré la connoissance, il demeura néanmoins dans une si grande foiblesse, qu'il ne pouvoit ouvrir la bouche pour parler. Il ne répondoit que par

signes, même à ses parens qui lui parloient. Il étoit encore en cet état le lendemain matin, lorsque le joaillier prit congé de lui. Le prince ne lui répondit que par un clin d'œil en lui tendant la main ; et comme il vit qu'il étoit chargé du paquet d'argenterie que les voleurs lui avoient rendue, il fit signe à un de ses gens de le prendre et de le porter jusque chez lui.

On avoit attendu le joaillier avec grande impatience dans sa famille, le jour qu'il en étoit sorti avec l'homme qui l'étoit venu demander, et que l'on ne connoissoit pas, et l'on n'avoit pas douté qu'il ne lui fût arrivé quelque'autre affaire pire que la première, dès que le temps où il devoit être revenu fut passé. Sa femme, ses enfans et ses domestiques en étoient dans de grandes alarmes, et ils en pleuroient encore lorsqu'il arriva. Ils eurent de la joie de le revoir ; mais ils furent troublés de ce qu'il étoit extrêmement changé depuis le peu de temps qu'ils ne l'avoient vu. La longue fatigue du jour précédent, et la nuit qu'il avoit passée dans de grandes frayeurs et sans dormir, étoient la cause de ce changement, qui l'avoit rendu à peine reconnoissable. Comme il se sentoit lui-même fort abattu, il demeura deux jours chez lui à se remettre, et il ne vit que quelques-uns de ses amis les plus intimes à qui il avoit commandé qu'on laissât l'entrée libre.

Le troisième jour, le joaillier qui sentit ses forces un peu rétablies, crut qu'elles augmenteroient, s'il sortoit pour prendre l'air. Il alla à la boutique d'un riche marchand de ses amis, avec qui il s'entretint assez long-temps. Comme il se levoit pour prendre congé de son ami et se retirer, il aperçut une femme qui lui faisoit signe, et il la reconnut pour la confidente de Schemselnihar. Entre la crainte et la joie qu'il en eut, il se

retira plus promptement, sans la regarder. Elle le suivit, comme il s'étoit bien douté qu'elle le feroit, parce que le lieu où il étoit n'étoit pas commode pour s'entretenir avec elle. Comme il marchoit un peu vîte, la confidente qui ne pouvoit le suivre du même pas, lui crioit de temps en temps de l'attendre. Il l'entendoit bien ; mais après ce qui lui étoit arrivé, il ne pouvoit pas lui parler en public, de peur de donner lieu de soupçonner qu'il eût ou qu'il eût eu commerce avec Schemselnihar. En effet, on savoit dans Bagdad qu'elle appartenoit à cette favorite, et qu'elle faisoit toutes ses emplettes. Il continua du même pas, et arriva à une mosquée qui étoit peu fréquentée, et où il savoit bien qu'il n'y auroit personne. Elle y entra après lui, et ils eurent toute la liberté de s'entretenir sans témoins.

Le joaillier et la confidente de Schemselnihar se témoignèrent réciproquement combien ils avoient de joie de se revoir, après l'aventure étrange causée par les voleurs, et leur crainte l'un pour l'autre, sans parler de celle qui regardoit leur propre personne.

Le joaillier vouloit que la confidente commençât par lui raconter comment elle avoit échappé avec les deux esclaves, et qu'elle lui apprît ensuite des nouvelles de Schemselnihar, depuis qu'il ne l'avoit vue. Mais la confidente lui marqua un si grand empressement de savoir auparavant ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation si imprévue, qu'il fut obligé de la satisfaire. « Voilà , dit-il en achevant, ce que vous desiriez d'apprendre de moi : apprenez-moi, je vous prie, à votre tour, ce que je vous ai déjà demandé. »

« Dès que je vis paroître les voleurs, dit la confidente, je

m'imaginai, sans les bien examiner, que c'étoient des soldats de la garde du calife ; que le calife avoit été informé de la sortie de Schemselnihar, et qu'il les avoit envoyés pour lui ôter la vie, au prince de Perse et à nous tous. Prévenue de cette pensée, je montai sur-le-champ à la terrasse du haut de votre maison, pendant que les voleurs entrèrent dans la chambre où étoient le prince de Perse et Schemselnihar. Les deux esclaves de Schemselnihar furent diligentes à me suivre. De terrasse en terrasse, nous arrivâmes à celle d'une maison d'honnêtes gens, qui nous reçurent avec beaucoup d'honnêteté, et chez qui nous passâmes la nuit. Le lendemain matin, après que nous eûmes remercié le maître de la maison du plaisir qu'il nous avoit fait, nous retournâmes au palais de Schemselnihar. Nous y rentrâmes dans un grand désordre, et d'autant plus affligées, que nous ne savions quel avoit été le destin de nos deux amans infortunés. Les autres femmes de Schemselnihar furent étonnées de voir que nous revenions sans elle. Nous leur dîmes, comme nous en étions convenues, qu'elle étoit demeurée chez une dame de ses amies, et qu'elle devoit nous envoyer appeler pour aller la reprendre quand elle voudroit revenir, et elles se contentèrent de cette excuse. Je passai cependant la journée dans une grande inquiétude. La nuit venue, j'ouvris la petite porte de derrière, et je vis un petit bateau sur le canal détourné du fleuve qui y aboutit. J'appelai le batelier, et le priai d'aller de côté et d'autre le long du fleuve, voir s'il n'apercevoit pas une dame, et, s'il la rencontroit, de l'amener. J'attendis son retour avec les deux esclaves qui étoient dans la même peine que moi, et il étoit déjà près de minuit lorsque le même bateau arriva avec deux hommes dedans, et une femme couchée sur la poupe. Quand le bateau eut abordé, les deux hommes aidèrent

la femme à se lever et à débarquer, et je la reconnus pour Schemselnihar, avec une joie de la revoir et de ce qu'elle étoit retrouvée, que je ne puis exprimer...

Scheherazade finit ici son discours pour cette nuit. Elle reprit le même conte la nuit suivante , et dit au sultan des Indes :

CCVII^e NUIT.

SIRE, nous laissâmes hier la confidente de Schemselnihar dans la mosquée, où elle racontoit au joaillier ce qui lui étoit arrivé depuis qu'ils ne s'étoient vus, et les circonstances du retour de Schemselnihar à son palais. Elle poursuivit ainsi ;

« Je donnai, dit-elle, la main à Schemselnihar pour l'aider à mettre pied à terre. Elle avoit grand besoin de ce secours, car elle ne pouvoit presque se soutenir. Quand elle fut débarquée, elle me dit à l'oreille, d'un ton qui marquoit son affliction, d'aller prendre une bourse de mille pièces d'or, et de la donner aux deux soldats qui l'avoient accompagnée. Je la remis entre les mains des deux esclaves pour la soutenir ; et après avoir dit aux deux soldats de m'attendre un moment, je courus prendre la bourse et je revins incessamment. Je la donnai aux deux soldats, je payai le batelier, et je fermai la porte. Je rejoignis Schemselnihar qu'elle n'étoit pas encore arrivée à sa chambre. Nous ne perdîmes pas de temps, nous la déshabillâmes et nous

la mêmes dans son lit, où elle ne fut pas plutôt, qu'elle demeura comme prête à rendre l'ame tout le reste de la nuit. Le jour suivant, ses autres femmes témoignèrent un grand empressement de la voir ; mais je leur dis qu'elle étoit revenue extrêmement fatiguée, et qu'elle avoit besoin de repos pour se remettre. Nous lui donnâmes cependant, les deux autres femmes et moi, tous les secours que nous pûmes imaginer, et qu'elle pouvoit attendre de notre zèle. Elle s'obstina d'abord à ne vouloir rien prendre, et nous eussions désespéré de sa vie, si nous ne nous fussions aperçu que le vin que nous lui donnions de temps en temps, lui faisoit reprendre des forces. À force de prières enfin, nous vainquîmes son opiniâtreté, et nous l'obligeâmes à manger. Lorsque je vis qu'elle étoit en état de parler (car elle n'avoit fait que pleurer, gémir et soupirer jusqu'alors), je lui demandai en grâce de vouloir bien me dire par quel bonheur elle avoit échappé des mains des voleurs : « Pourquoi exigez-vous de moi, me dit-elle avec un profond soupir, que je renouvelle un si grand sujet d'affliction ? Plût à Dieu que les voleurs m'eussent ôté la vie, au lieu de me la conserver, mes maux seroient finis, et je ne vis que pour souffrir davantage ! »

« Madame, repris-je, je vous supplie de ne me pas refuser. Vous n'ignorez pas que les malheureux ont quelque sorte de consolation à raconter leurs aventures les plus fâcheuses. Ce que je vous demande, vous soulagera, si vous avez la bonté de me l'accorder.

« Écoutez donc, me dit-elle, la chose la plus désolante qui puisse arriver à une personne aussi passionnée que moi, qui croyois n'avoir plus rien à désirer. Quand je vis entrer les

voleurs le sabre et le poignard à la main, je crus que nous étions au dernier moment de notre vie, le prince de Perse et moi ; et je ne regrettois pas ma mort, dans la pensée que je devois mourir avec lui. Au lieu de se jeter sur nous pour nous percer le cœur, comme je m'y attendois, deux furent commandés pour nous garder ; et les autres, cependant, firent des ballots de tout ce qu'il y avoit dans la chambre et dans les pièces à côté. Quand ils eurent achevé, et qu'ils eurent chargé les ballots sur leurs épaules, ils sortirent, et nous emmenèrent avec eux.

» Dans le chemin, un de ceux qui nous accompagnoient, me demanda qui j'étois ; et je lui dis que j'étois danseuse. Il fit la même demande au prince, qui répondit qu'il étoit bourgeois.

» Lorsque nous fûmes chez eux, où nous eûmes de nouvelles frayeurs, ils s'assemblèrent autour de moi ; et après avoir considéré mon habillement et les riches bijoux dont j'étois parée, ils se doutèrent que j'avois déguisé ma qualité. « Une danseuse n'est pas faite comme vous, me dirent-ils. Dites-nous au vrai qui vous êtes ? »

» Comme ils virent que je ne répondois rien : « Et vous, demandèrent-ils au prince de Perse, qui êtes-vous aussi ? Nous voyons bien que vous n'êtes pas un simple bourgeois comme vous l'avez dit. » Il ne les satisfit pas plus que moi sur ce qu'ils desiroient de savoir. Il leur dit seulement qu'il étoit venu voir le joaillier qu'il nomma, et se divertir avec lui, et que la maison où ils nous avoient trouvés lui appartenoit.

« Je connois ce joaillier, dit aussitôt un des voleurs, qui paroissoit avoir de l'autorité parmi eux ; je lui ai quelqu'obligation sans qu'il en sache rien, et je sais qu'il a une

autre maison ; je me charge de le faire venir demain. Nous ne vous relâcherons pas, continua-t-il, que nous ne sachions par lui qui vous êtes. Il ne vous sera fait cependant aucun tort. «

» Le joaillier fut amené le lendemain ; et comme il crut nous obliger, comme il le fit en effet, il déclara aux voleurs qui nous étions véritablement, Les voleurs vinrent me demander pardon, et je crois qu'ils en usèrent de même envers le prince de Perse, qui étoit dans un autre endroit, et ils me protestèrent qu'ils n'auroient pas forcé la maison où ils nous avoient trouvés, s'ils eussent su qu'elle appartenoit au joaillier. Ils nous prirent aussitôt, le prince de Perse, le joaillier et moi, et ils nous amenèrent jusqu'au bord du fleuve ; ils nous firent embarquer dans un bateau qui nous passa de ce côté ; mais nous ne fûmes pas plutôt débarqués, qu'une brigade du guet à cheval vint à nous.

» Je pris le commandant à part, je me nommai, et lui dis que le soir précédent, en revenant de chez une amie, les voleurs qui repassoient de leur côté, m'avoient arrêtée et emmenée chez eux ; que je leur avois dit qui j'étois, et qu'en me relâchant ils avoient fait la même grâce, à ma considération, aux deux personnes qu'il voyoit, après que je les eus assurés qu'ils étoient de ma connoissance. Il mit aussitôt pied à terre pour me faire honneur ; et après qu'il m'eut témoigné la joie qu'il a voit de pouvoir m'obliger en quelque chose, il fit venir deux bateaux, et me fit embarquer dans l'un avec deux de ses gens que vous avez vus qui m'ont escortée jusqu'ici. Pour ce qui est du prince de Perse et du joaillier, il les renvoya dans l'autre, aussi avec deux de ses gens pour les accompagner et les conduire en sûreté jusque chez eux.

» J'ai confiance, ajouta-t-elle, en finissant et en fondant en larmes, qu'il ne leur sera point arrivé de mal depuis notre séparation, et je ne doute pas que la douleur du prince ne soit égale à la mienne. Le joaillier qui nous a obligés avec tant d'affection, mérite d'être récompensé de la perte qu'il a faite pour l'amour de nous. Ne manquez pas demain au matin de prendre deux bourses de mille pièces d'or chacune, de les lui porter de ma part, et de lui demander des nouvelles du prince de Perse. »

» Quand ma bonne maîtresse eut achevé, je tâchai, sur le dernier ordre qu'elle venoit de me donner, de m'informer des nouvelles du prince de Perse, de lui persuader de faire des efforts pour se surmonter elle-même, après le danger qu'elle venoit d'essuyer, et dont elle n'avoit échappé que par un miracle. « Ne me répliquez pas, reprit-elle, et faites ce que je vous demande. »

» Je fus contrainte de me taire, et je suis venue pour lui obéir ; j'ai été chez vous où je ne vous ai pas trouvé ; et dans l'incertitude si je vous trouverois où l'on m'a dit que vous pouviez être, j'ai été sur le point d'aller chez le prince de Perse ; mais je n'ai osé l'entreprendre. J'ai laissé les deux bourses en passant chez une personne de connoissance : attendez-moi ici, je ne mettrai pas de temps à les apporter...

Scheherazade s'aperçut que le jour paroissoit, et se tut après ces dernières paroles. Elle continua le même conte la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCVIII^e NUIT.

SIRE, la confidente revint joindre le joaillier dans la mosquée où elle l'avoit laissé ; et en lui donnant les deux bourses : « Prenez, dit-elle, et satisfaites vos amis. » « Il y en a, reprit le joaillier, beaucoup au-delà de ce qui est nécessaire ; mais je n'oserois refuser la grâce qu'une dame si honnête et si généreuse veut bien faire à son très-humble serviteur. Je vous supplie de l'assurer que je conserverai éternellement la mémoire de ses bontés. » Il convint avec la confidente qu'elle viendrait le trouver à la maison où elle l'avoit vu la première fois, lorsqu'elle auroit quelque chose à lui communiquer de la part de Schemselnihar, et pour apprendre des nouvelles du prince de Perse ; après quoi ils se séparèrent.

Le joaillier retourna chez lui fort content, non-seulement de ce qu'il avoit de quoi satisfaire ses amis pleinement, mais de ce qu'il voyoit même que personne ne savoit à Bagdad que le prince de Perse et Schemselnihar se fussent trouvés dans son autre maison lorsqu'elle avoit été pillée. Il est vrai qu'il avoit déclaré la chose aux voleurs ; mais il avoit confiance en leur secret. Ils n'avoient pas d'ailleurs assez de commerce dans le monde pour craindre aucun danger de leur côté quand ils l'eussent divulgué. Dès le lendemain matin il vit les amis qui l'avoient obligé, et il n'eut pas de peine à les contenter. Il eut même beaucoup d'argent de reste pour meubler fort proprement son autre maison, où il mit quelques-uns de ses domestiques pour l'habiter. C'est ainsi qu'il oublia le danger

dont il avoit échappé ; et sur le soir il se rendit chez le prince de Perse.

Les officiers du prince qui reçurent le joaillier, lui dirent qu'il arrivoit fort à propos ; que le prince, depuis qu'il ne l'avoit vu, étoit dans un état qui donnoit tout sujet de craindre pour sa vie, et qu'on ne pouvoit tirer de lui une seule parole. Ils l'introduisirent dans sa chambre sans faire de bruit, et il le trouva couché dans son lit, les yeux fermés, et dans un état qui lui fit compassion. Il le salua en lui touchant la main, et il l'exhorta à prendre courage.

Le prince de Perse reconnut que le joaillier lui parloit ; il ouvrit les yeux, et le regarda d'une manière qui lui fit connoître la grandeur de son affliction, infiniment au-delà de ce qu'il en avoit eu depuis la première fois qu'il avoit vu Schemselnihar. Il lui prit et lui serra la main pour lui marquer son amitié, et lui dit d'une voix foible, qu'il lui étoit bien obligé de la peine qu'il prenoit de venir voir un prince aussi malheureux et aussi affligé qu'il l'étoit.

« Prince, reprit le joaillier, ne parlons pas, je vous en supplie, des obligations que vous pouvez m'avoir : je voudrois bien que les bons offices que j'ai tâché de vous rendre, eussent eu un meilleur succès. Parlons plutôt de votre santé : dans l'état où je vous vois, je crains fort que vous ne vous laissiez abattre vous-même, et que vous ne preniez pas la nourriture qui vous est nécessaire. »

Les gens qui étoient près du prince leur maître, prirent cette occasion pour dire au joaillier qu'ils avoient toutes les peines imaginables à l'obliger de prendre quelque chose ; qu'il ne s'aidoit pas, et qu'il y avoit long-temps qu'il n'avoit rien pris.

Cela obligea le joaillier de supplier le prince de souffrir que ses gens lui apportassent de la nourriture et d'en prendre ; et il l'obtint après de grandes instances.

Après que le prince de Perse, par la persuasion du joaillier, eut mangé plus amplement qu'il n'avoit encore fait, il commanda à ses gens de le laisser seul avec lui ; et lorsqu'ils furent sortis: « Avec le malheur qui m'accable, lui dit-il, j'ai une douleur extrême de la perte que vous avez soufferte pour l'amour de moi, il est juste que je songe à vous en récompenser ; mais auparavant, après vous en avoir demandé mille pardons, je vous prie de me dire si vous n'avez rien appris de Schemselnihar, depuis que j'ai été contraint de me séparer d'avec elle.

Le joaillier instruit par la confidente, lui raconta tout se qu'il savoit de l'arrivée de Schemselnihar à son palais, de l'état où elle a voit été depuis ce temps-là jusqu'au moment où elle se trouva mieux, et où elle envoya la confidente pour s'informer de ses nouvelles.

Le prince de Perse ne répondit au discours du joaillier que par des soupirs et des larmes ; ensuite il fit un effort pour se lever, fit appeler de ses gens, et alla en personne à son garde-meuble, qu'il se fit ouvrir : il y fit faire plusieurs ballots de riches meubles et d'argenterie, et donna ordre qu'on les portât chez le joaillier.

Le joaillier voulut se défendre d'accepter le présent que le prince de Perse lui faisoit ; mais quoiqu'il lui représentât que Schemselnihar lui avoit déjà envoyé plus qu'il n'en avoit besoin pour remplacer ce que ses amis avoient perdu, il voulut néanmoins être obéi. Le joaillier fut donc obligé de lui

témoigner combien il étoit confus de sa libéralité, et il lui marqua qu'il ne pouvoit assez l'en remercier. Il vouloit prendre congé ; mais le prince le pria de rester, et ils s'entretenrent une bonne partie de la nuit.

Le lendemain matin, le joaillier vit encore le prince avant de se retirer, et le prince le fit asseoir près de lui. « Vous savez, lui dit-il, que l'on a un but en toutes choses : le but d'un amant est de posséder ce qu'il aime sans obstacle ; s'il perd une fois cette espérance, il est certain qu'il ne doit plus penser à vivre. Vous comprenez bien que c'est là la triste situation où je me trouve. En effet, dans le temps que par deux fois je me crois au comble de mes désirs, c'est alors que je suis arraché d'auprès de ce que j'aime, de la manière la plus cruelle. Après cela, il ne me reste plus qu'à songer à la mort : je me la serois déjà donnée, si ma religion ne me défendoit d'être homicide de moi-même ; mais il n'est pas besoin que je la prévienne : je sens bien que je ne l'attendrai pas long-temps. » Il se tut à ces paroles, avec des gémissemens, des soupirs, des sanglots et des larmes qu'il laissa couler en abondance.

Le joaillier, qui ne savoit pas d'autre moyen de le détourner de cette pensée de désespoir, qu'en lui remettant Schemselnihar dans la mémoire, et qu'en lui donnant quelque ombre d'espérance, lui dit qu'il craignoit que la confidente ne fût déjà venue, et qu'il étoit à propos qu'il ne perdît pas de temps à retourner chez lui. « Je vous laisse aller, lui dit le prince ; mais si vous la voyez, je vous supplie de lui bien recommander d'assurer Schemselnihar, que si j'ai à mourir, comme je m'y attends bientôt, je l'aimerai jusqu'au dernier soupir et jusque dans le tombeau. »

Le joaillier revint chez lui, et y demeura dans l'espérance que la confidente viendrait. Elle arriva quelques heures après, mais tout en pleurs et dans un grand désordre. Le joaillier alarmé, lui demanda avec empressement ce qu'elle avait.

» Schemselnihar, le prince de Perse, vous et moi, reprit la confidente, nous sommes tous perdus. Écoutez la triste nouvelle que j'appris hier en entrant au palais, après vous avoir quitté : Schemselnihar avait fait châtier pour quelque faute une des deux esclaves que vous vîtes avec elle le jour du rendez-vous dans votre autre maison. L'esclave outrée de ce mauvais traitement, a trouvé la porte du palais ouverte ; elle est sortie, et nous ne doutons pas qu'elle n'ait tout déclaré à un des eunuques de notre garde, qui lui a donné retraite. Ce n'est pas tout : l'autre esclave sa compagne a fui aussi, et s'est réfugiée au palais du calife, à qui nous avons sujet de croire qu'elle a tout révélé. En voici la raison : c'est qu'aujourd'hui le calife vient d'envoyer prendre Schemselnihar par une vingtaine d'eunuques qui l'ont menée à son palais. J'ai trouvé le moyen de me dérober et de venir vous donner avis de tout ceci. Je ne sais pas ce qui se sera passé, mais je n'en augure rien de bon. Quoi qu'il en soit, je vous conjure de bien garder le secret...

Le jour dont on voyait déjà la lumière, obligea la sultane Scheherazade de garder le silence à ces dernières paroles. Elle continua la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCIX^e NUIT.

SIRE, la confidente ajouta à ce qu'elle venoit de dire au joaillier, qu'il étoit bon qu'il allât trouver le prince de Perse, sans perdre de temps, et l'avertir de l'affaire, afin qu'il se tînt prêt à tout événement, et qu'il fût fidèle dans la cause commune. Elle ne lui en dit pas davantage, et elle se retira brusquement, sans attendre sa réponse.

Qu'auroit pu répondre le joaillier dans l'état où il se trouvoit ? Il demeura immobile et comme étourdi du coup. Il vit bien néanmoins que l'affaire pressoit : il se fit violence et alla trouver le prince de Perse incessamment. En l'abordant d'un air qui marquoit déjà la méchante nouvelle qu'il venoit lui annoncer : « Prince, dit-il, armez-vous de patience, de constance et de courage ; et préparez-vous à l'assaut le plus terrible que vous ayez eu à soutenir de votre vie. »

« Dites-moi en deux mots ce qu'il y a, reprit le prince, et ne me faites pas languir ; je suis prêt à mourir s'il en est besoin.

Le joaillier lui raconta ce qu'il venoit d'apprendre de la confidente, « Vous voyez bien, continua-t-il, que votre perte est assurée. Levez-vous, sauvez-vous promptement : le temps est précieux. Vous ne devez pas vous exposer à la colère du calife, encore moins à rien avouer au milieu des tourmens. »

Peu s'en fallut qu'en ce moment le prince n'expirât d'affliction, de douleur et de frayeur. Il se recueillit, et demanda au joaillier quelle résolution il lui conseilloit de prendre dans une conjoncture où il n'y avoit pas un moment dont il ne dût profiter. « Il n'y en a pas d'autre, repartit le joaillier, que de monter à cheval au plutôt, et de prendre le

chemin d'Anbar^[3] pour y arriver demain avant le jour. Prenez de vos gens ce que vous jugerez à propos, avec de bons chevaux, et souffrez que je me sauve avec vous. »

Le prince de Perse, qui ne vit pas d'autre parti à prendre, donna ordre aux préparatifs les moins embarrassans, prit de l'argent et des pierreries ; et après avoir pris congé de sa mère, il partit, s'éloigna de Bagdad en diligence, avec le joaillier et les gens qu'il avoit choisis.

Ils marchèrent le reste du jour et toute la nuit sans s'arrêter en aucun lieu, jusqu'à deux ou trois heures avant le jour du lendemain, que fatigués d'une si longue traite, et leurs chevaux n'en pouvant plus, ils mirent pied à terre pour se reposer.

Ils n'avoient presque pas eu le temps de respirer, qu'ils se virent assaillis tout-à-coup par une grosse troupe de voleurs. Ils se défendirent quelque temps très-courageusement ; mais les gens du prince furent tués. Cela obligea le prince et le joaillier à mettre les armes bas, et à s'abandonner à leur discrétion. Les voleurs leur donnèrent la vie ; mais après qu'ils se furent saisis des chevaux et du bagage, ils les dépouillèrent, et en se retirant avec leur butin, ils les laissèrent au même endroit.

Lorsque les voleurs furent éloignés : « Hé bien, dit le prince désolé au joaillier, que dites-vous de notre aventure et de l'état où nous voilà ? Ne vaudroit-il pas mieux que je fusse demeuré à Bagdad, que j'y eusse attendu la mort, de quelque manière que je dusse la recevoir ? »

« Prince, reprit le joaillier, c'est un décret de la volonté de Dieu : il lui plaît de nous éprouver par afflictions sur afflictions. C'est à nous de n'en point murmurer, et de recevoir

ces disgrâces de sa main avec une entière soumission. Ne nous arrêtons pas ici davantage ; cherchons quelque lieu de retraite, où l'on veuille bien nous secourir dans notre malheur. »

« Laissez-moi mourir, lui dit le prince de Perse : il n'importe pas que je meure ici ou ailleurs. Peut-être même qu'au moment où nous parlons, Schemselnihar n'est plus, et je ne dois plus chercher à vivre après elle. » Le joaillier le persuada enfin, à force de prières. Ils marchèrent quelque temps, et ils rencontrèrent une mosquée qui étoit ouverte , où ils entrèrent et passèrent le reste de la nuit.

À la pointe du jour un homme seul arriva dans cette mosquée. Il y fit sa prière ; et quand il eut achevé, il aperçut en se retournant le prince de Perse et le joaillier qui étoient assis dans un coin. Il s'approcha d'eux en les saluant avec beaucoup de civilité. « Autant que je puis le connoître, leur dit-il, il me semble que vous êtes étrangers. » Le joaillier prit la parole : « Vous ne vous trompez pas, répondit-il : nous avons été volés cette nuit en venant de Bagdad, comme vous le pouvez voir à l'état où nous sommes, et nous avons besoin de secours ; mais nous ne savons à qui nous adresser. » « Si vous voulez prendre la peine de venir chez moi, repartit l'homme, je vous donnerai volontiers l'assistance que je pourrai. »

À cette offre obligeante, le joaillier se tourna du côté du prince de Perse, et lui dit à l'oreille : « Cet homme, prince, comme vous le voyez, ne nous connoît pas, et nous avons à craindre que quelqu'autre ne vienne et ne nous connoisse. Nous ne devons pas, ce me semble, refuser la grâce qu'il veut bien nous faire. » « Vous êtes le maître, reprit le prince, et je consens à tout ce que vous voudrez. »

L'homme qui vit que le joaillier et le prince de Perse consultoient ensemble, s'imagina qu'ils faisoient difficulté d'accepter la proposition qu'il leur avoit faite. Il leur demanda quelle étoit leur résolution. « Nous sommes prêts à vous suivre, répondit le joaillier : ce qui nous fait de la peine, c'est que nous sommes nus, et que nous avons honte de paroître en cet état. »

Par bonheur, l'homme eut à leur donner à chacun assez de quoi se couvrir pour les conduire jusque chez lui. Ils n'y furent pas plutôt arrivés, que leur hôte leur fit apporter à chacun un habit assez propre ; et comme il ne douta pas qu'ils n'eussent grand besoin de manger, et qu'ils seroient bien aises d'être dans leur particulier, il leur fit porter plusieurs plats par une esclave. Mais ils ne mangèrent presque pas, sur-tout le prince de Perse, qui étoit dans une langueur et dans un abattement qui fit tout craindre au joaillier pour sa vie.

Leur hôte les vit à diverses fois pendant le jour ; et sur le soir, comme il savoit qu'ils avoient besoin de repos, il les quitta de bonne heure. Mais le joaillier fut bientôt obligé de l'appeler pour assister à la mort du prince de Perse. Il s'aperçut que ce prince avoit la respiration forte et véhémence ; et cela lui fit comprendre qu'il n'avoit plus que peu de momens à vivre. Il s'approcha de lui, et le prince lui dit : « C'en est fait, comme vous le voyez, et je suis bien aise que vous soyez témoin du dernier soupir de ma vie. Je la perds avec bien de la satisfaction, et je ne vous en dis pas la raison, vous la savez. Tout le regret que j'ai, c'est de ne pas mourir entre les bras de ma chère mère, qui m'a toujours aimé tendrement, et pour qui j'ai toujours eu le respect que je devois. Elle aura bien de la douleur de n'avoir pas eu la triste consolation de me fermer les

yeux, et de m'ensevelir de ses propres mains. Témoignez-lui bien la peine que j'en souffre, et priez-la de ma part de faire transporter mon corps à Bagdad, afin qu'elle arrose mon tombeau de ses larmes, et qu'elle m'y assiste de ses prières. » Il n'oublia pas l'hôte de la maison ; il le remercia de l'accueil généreux qu'il lui avoit fait ; et après lui avoir demandé en grâce de vouloir bien que son corps demeurât en dépôt chez lui jusqu'à ce qu'on vînt l'enlever, il expira...

Scheherazade en étoit en cet endroit, lorsqu'elle s'aperçut que le jour paroissoit. Elle cessa de parler, et elle reprit son discours la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCV^e NUIT.

SIRE, dès le lendemain de la mort du prince de Perse, le joaillier profita de la conjoncture d'une caravane assez nombreuse qui venoit à Bagdad, où il se rendit en sûreté. Il ne fit que rentrer chez lui et changer d'habit à son arrivée, et se rendit à l'hôtel du feu prince de Perse, où l'on fut alarmé de ne pas voir le prince avec lui. Il pria qu'on avertit la mère du prince, qu'il souhaitoit de lui parler, et l'on ne fut pas longtemps à l'introduire dans une salle, où elle étoit avec plusieurs de ses femmes. « Madame, lui dit le joaillier d'un air et d'un ton qui marquoient la fâcheuse nouvelle qu'il a voit à lui annoncer, Dieu vous conserve et vous comble de ses bontés. Vous n'ignorez pas que Dieu dispose de nous comme il lui

plaît...

La dame ne donna pas le temps au joaillier d'en dire davantage. « Ah, s'écria-t-elle, vous m'annoncez la mort de mon fils ! » Elle poussa en même temps des cris effroyables, qui, mêlés avec ceux des femmes, renouvelèrent les larmes du joaillier. Elle se tourmenta et s'affligea long-temps avant qu'elle lui laissât reprendre ce qu'il avoit à lui dire. Elle interrompit enfin ses pleurs et ses gémissemens, et elle le pria de continuer et de ne lui rien cacher des circonstances d'une séparation si triste. Il la satisfit ; et quand il eut achevé, elle lui demanda si le prince son fils, dans les derniers momens de sa vie, ne l'avoit pas chargé de quelque chose de particulier à lui dire. Il lui assura qu'il n'avoit pas eu un plus grand regret que de mourir éloigné d'elle, et que la seule chose qu'il avoit souhaitée, étoit qu'elle voulût bien prendre le soin de faire transporter son corps à Bagdad. Dès le lendemain, de grand matin, elle se mit en chemin accompagnée de ses femmes et de la plus grande partie de ses esclaves.

Quand le joaillier qui a voit été retenu par la mère du prince de Perse, eut vu partir cette dame, il retourna chez lui tout triste et les jeux baissés, avec un grand regret de la mort d'un prince si accompli et si aimable, à la fleur de son âge.

Comme il marchoit recueilli en lui-même, une femme se présenta et s'arrêta devant lui. Il leva les yeux, et vit que c'étoit la confidente de Schemselnihar, qui étoit habillée de deuil et pleuroit. Il renouvela ses pleurs à cette vue sans ouvrir la bouche pour lui parler, et il continua de marcher jusque chez lui, où la confidente le suivit et entra avec lui.

Ils s'assirent ; et le joaillier en prenant la parole le premier,

demanda à la confidente avec un grand soupir, si elle avoit déjà appris la mort du prince de Perse, et si c'étoit lui qu'elle pleuroit. « Hélas non, s'écria-t-elle ! Quoi, ce prince si charmant est mort ! Il n'a pas vécu long-temps après sa chère Schemselnihar. Belles ames, ajouta-t-elle, en quelque part que vous soyez, vous devez être bien contentes de pouvoir vous aimer désormais sans obstacle ! Vos corps étoient un empêchement à vos souhaits, et le ciel vous en a délivrés pour vous unir ! »

Le joaillier qui ne savoit rien de la mort de Schemselnihar, et qui n'avoit pas encore fait réflexion que la confidente qui lui parloit étoit habillée de deuil, eut une nouvelle affliction d'apprendre cette nouvelle. « Schemselnihar est morte, s'écria-t-il ! » « Elle est morte, reprit la confidente en pleurant tout de nouveau, et c'est d'elle que je porte le deuil ! Les circonstances de sa mort sont singulières, et elles méritent que vous les sachiez ; mais avant que je vous en fasse le récit, je vous prie de me faire part de celles de la mort du prince de Perse, que je pleurerai toute ma vie, avec celle de Schemselnihar ma chère et respectable maîtresse. »

Le joaillier donna à la confidente la satisfaction qu'elle demandoit ; et dès qu'il lui eut raconté le tout, jusqu'au départ de la mère du prince de Perse qui venoit de se mettre en chemin elle-même, pour faire apporter le corps du prince à Bagdad : « Vous n'avez pas oublié, lui dit-elle, que je vous ai dit que le calife avoit fait venir Schemselnihar à son palais ; il étoit vrai, comme nous avons tout sujet de nous le persuader, que le calife avoit été informé des amours de Schemselnihar et du prince de Perse, par les deux esclaves qu'il avoit interrogées

toutes deux séparément. Vous allez vous imaginer qu'il se mit en colère contre Schemselnihar, et qu'il donna de grandes marques de jalousie et de vengeance prochaine contre le prince de Perse. Point du tout : il ne songea pas un moment au prince de Perse. Il plaignit seulement Schemselnihar ; et il est à croire qu'il s'attribua à lui-même ce qui est arrivé, sur la permission qu'il lui avoit donnée d'aller librement par la ville sans être accompagnée d'eunuques. On n'en peut conjecturer autre chose, après la manière tout extraordinaire dont il en a usé avec elle, comme vous allez l'entendre.

» Le calife la reçut avec un visage ouvert ; et quand il eut remarqué la tristesse dont elle étoit accablée, qui cependant ne diminuoit rien de sa beauté (car elle parut devant lui sans aucune marque de surprise ni de frayeur) : « Schemselnihar, lui dit-il avec une bonté digne de lui, je ne puis souffrir que vous paroissiez devant moi avec un air qui m'afflige infiniment. Vous savez avec quelle passion je vous ai toujours aimée : vous devez en être persuadée par toutes les marques que je vous en ai données. Je ne change pas, et je vous aime plus que jamais. Vous avez des ennemis, et ces ennemis m'ont fait des rapports contre votre conduite ; mais tout ce qu'ils ont pu me dire, ne me fait pas la moindre impression. Quittez donc cette mélancolie, et disposez-vous à m'entretenir ce soir de quelque chose d'agréable et de divertissant, à votre ordinaire. » Il lui dit plusieurs autres choses très-obligeantes, et il la fit entrer dans un appartement magnifique, près du sien, où il la pria de l'attendre.

» L'affligée Schemselnihar fut très-sensible à tant de témoignages de considération pour sa personne ; mais plus elle

connoissoit combien elle en étoit obligée au calife, plus elle étoit pénétrée de la vive douleur d'être éloignée peut-être pour jamais du prince de Perse sans qui elle ne pouvoit plus vivre.

» Cette entrevue du calife et de Schemselnihar, continua la confidente, se passa pendant que j'étois venue vous parler, et j'en ai appris les particularités de mes compagnes qui étoient présentes. Mais dès que je vous eus quitté, j'allai rejoindre Schemselnihar, et je fus témoin de ce qui se passa le soir. Je la trouvai dans l'appartement que j'ai dit ; et comme elle se douta que je venois de chez vous, elle me fit approcher, et sans que personne l'entendît : « Je vous suis bien obligée, me dit-elle, du service que vous venez de me rendre ; je sens bien que ce sera le dernier. » Elle ne m'en dit pas davantage ; et je n'étois pas dans un lieu à pouvoir lui dire quelque chose pour tâcher de la consoler.

« Le calife entra le soir au son des instrumens que les femmes de Schemselnihar touchoient, et l'on servit aussitôt la collation. Le calife prit Schemselnihar par la main, et la fit asseoir près de lui sur le sofa. Elle se fit une si grande violence pour lui complaire, que nous la vîmes expirer peu de momens après. En effet, elle fut à peine assise, qu'elle se renversa en arrière. Le calife crut qu'elle n'étoit qu'évanouie, et nous eûmes toutes la même pensée. Nous tâchâmes de la secourir ; mais elle ne revint pas, et voilà de quelle manière nous la perdîmes.

» Le calife l'honora de ses larmes qu'il ne put retenir ; et avant de se retirer à son appartement, il ordonna de casser tous les instrumens, ce qui fut exécuté. Je restai toute la nuit près du corps ; je le lavai et l'ensevelis moi-même, en le baignant de

mes larmes ; et le lendemain elle fut enterrée, par ordre du calife, dans un tombeau magnifique qu'il avoit déjà fait bâtir dans le lieu qu'elle avoit choisi elle-même. Puisque vous dites, ajouta-t-elle, qu'on doit apporter le corps du prince de Perse à Bagdad, je suis résolue à faire en sorte qu'on l'apporte pour être mis dans le même tombeau. »

Le joaillier fut fort surpris de cette résolution de la confidente. « Vous n'y songez pas, reprit-il, jamais le calife ne le souffrira. » « Vous croyez la chose impossible, repartit la confidente : elle ne l'est pas ; et vous en conviendrez vous-même, quand je vous aurai dit que le calife a donné la liberté à toutes les esclaves de Schemselnihar, avec une pension à chacune, suffisante pour subsister, et qu'il m'a chargée du soin et de la garde de son tombeau, avec un revenu considérable pour l'entretenir et pour ma subsistance en particulier. D'ailleurs le calife, qui n'ignore pas les amours du prince de Perse et de Schemselnihar, comme je vous l'ai dit, et qui ne s'en est pas scandalisé, n'en sera nullement fâché. » Le joaillier n'eut plus rien à dire : il pria seulement la confidente de le mener à ce tombeau pour y faire sa prière. Sa surprise fut grande en y arrivant, quand il vit la foule du monde des deux sexes qui y accouroit de tous les endroits de Bagdad. Il ne put en approcher que de loin ; et lorsqu'il eut fait sa prière : « Je ne trouve plus impossible, dit-il à la confidente en la rejoignant, d'exécuter ce que vous aviez si bien imaginé. Nous n'avons qu'à publier, vous et moi, ce que nous savons des amours de l'un et de l'autre, et particulièrement de la mort du prince de Perse, arrivée presque dans le même temps. Avant que son corps n'arrive, tout Bagdad concourra à demander qu'il ne soit

pas séparé d'avec celui de Schemselnihar. » La chose réussit ; et le jour que l'on sut que le corps devoit arriver, une infinité de peuple alla au-devant à plus de vingt milles.

La confidente attendit à la porte de la ville où elle se présenta à la mère du prince, et la supplia au nom de toute la ville qui le souhaitoit ardemment, de vouloir bien que les corps des deux amans qui n'avoient eu qu'un cœur jusqu'à leur mort, depuis qu'ils avoient commencé à s'aimer, n'eussent qu'un même tombeau. Elle y consentit ; et le corps fut porté au tombeau de Schemselnihar, à la tête d'un peuple innombrable de tous les rangs, et mis à côté d'elle. Depuis ce temps-là, tous les habitans de Bagdad, et même les étrangers de tous les endroits du monde où il y a des Musulmans, n'ont cessé d'avoir une grande vénération pour ce tombeau, et d'y aller faire leurs prières. »

« C'est, Sire, dit ici Scheherazade, qui s'aperçut en même temps qu'il étoit jour, ce que j'avois à raconter à votre Majesté des amours de la belle Schemselnihar, favorite du calife Haroun Alraschild et de l'aimable Ali Ebn Becar, prince de Perse. »

Quand Dinarzade vit que la sultane sa sœur avoit cessé de parler, elle la remercia, le plus obligeamment du monde, du plaisir qu'elle lui avoit fait par le récit d'une histoire si intéressante. Si le sultan veut bien me souffrir encore jusqu'à demain, reprit Scheherazade, je vous raconterai celle du prince Camaralzaman^[4], que vous trouverez beaucoup plus agréable. Elle se tut ; et le sultan qui ne put encore se résoudre à la faire mourir, remit à l'écouter la nuit suivante.

CCXI^e NUIT.

LE lendemain, avant le jour, dès que la sultane Scheherazade fut éveillée par les soins de Dinarzade, sa sœur, elle raconta au sultan des Indes l'histoire de Camaralzaman, comme elle l'avoit promis, et dit :

1. ↑ Ce mot arabe signifie le soleil du jour.
2. ↑ Les Arabes, les Persans et les Turcs, quand ils écrivent, tiennent le papier de la main gauche, appuyé ordinairement sur le genou, et écrivent de la main droite avec une petite canne taillée et fendue comme nos plumes. Cette sorte de canne est creuses, et ressemble à nos roseaux ; mais elle a plus de consistance.
3. ↑ Anbar étoit une ville sur le Tigre, à vingt lieues au-dessous de Bagdad.
4. ↑ C'est, en Arabe, la lune du temps, ou la lune du siècle.

HISTOIRE

DES AMOURS DE CAMARALZAMAN, PRINCE DE L'ISLE DES ENFANS DE KHALEDAN, ET DE BADOURE, PRINCESSE DE LA CHINE.

SIRE, environ à vingt journées de navigation des côtes de Perse, il y a dans la vaste mer une isle que l'on appelle l'isle des Enfans de Khaledan. Cette isle est divisée en plusieurs grandes provinces, toutes considérables par des villes florissantes et bien peuplées, qui forment un royaume très-puissant. Autrefois elle étoit gouvernée par un roi nommé Schahzaman^[1], qui avoit quatre femmes en mariage légitime, toutes quatre filles de rois, et soixante concubines.

Schahzaman s'estimoit le monarque le plus heureux de la terre, par la tranquillité et la prospérité de son règne. Une seule chose troubloit son bonheur : c'est qu'il étoit déjà avancé en âge et qu'il n'avoit point d'enfans, quoiqu'il eût un si grand nombre de femmes. Il ne savoit à quoi attribuer celte stérilité ; et, dans son affliction, il regardoit comme le plus grand malheur qui pût lui arriver, de mourir sans laisser après lui un successeur de son sang. Il dissimula long-temps le chagrin cuisant qui le tourmentoit, et il souffroit d'autant plus, qu'il se faisoit violence pour ne pas paroître qu'il en eût. Il rompit enfin le silence ; et un jour, après qu'il se fût plaint amèrement

de sa disgrâce à son grand visir, à qui il en parla en particulier, il lui demanda s'il ne savoit pas quelque moyen d'y remédier.

« Si ce que votre Majesté me demande, répondit ce sage ministre, dépendoit des règles ordinaires de la sagesse humaine, elle auroit bientôt la satisfaction qu'elle souhaite si ardemment ; mais j'avoue que mon expérience et mes connoissances sont lui-dessous de ce qu'elle me propose : il n'y a que Dieu seul à qui l'on puisse recourir dans ces sortes de besoins ; au milieu de nos prospérités, qui l'ont souvent que nous l'oublions, il se plaît à nous mortifier par quelque endroit, afin que nous songions à lui, que nous reconnoissions sa toute-puissance, et que nous lui demandions ce que nous ne devons attendre que de lui. Vous avez des sujets qui font une profession particulière de l'honorer, de le servir et de vivre durement pour l'amour de lui : mon avis seroit que votre Majesté leur fit des aumônes, et les exhortât à joindre leurs prières aux vôtres. Peut-être que dans le grand nombre il s'en trouvera quelqu'un assez pur et assez agréable à Dieu, pour obtenir qu'il exauce vos vœux. »

Le roi Schahzaman approuva fort ce conseil, dont il remercia le grand visir. Il fit porter de riches aumônes dans chaque communauté de ces gens consacrés à Dieu ; il fit même venir les supérieurs ; et, après qu'il les eut régalez d'un festin frugal, il leur déclara son intention, et les pria d'en avertir les dévots qui étoient sous leur obéissance.

Schahzaman obtint du ciel ce qu'il desiroit ; et cela parut bientôt par la grossesse d'une de ses femmes, qui lui donna un fils au bout de neuf mois. En action de grâces, il envoya aux communautés des Musulmans dévots, de nouvelles aumônes

dignes de sa grandeur et de sa puissance ; et l'on célébra la naissance du prince, non-seulement dans sa capitale, mais même dans toute l'étendue de ses états, par des réjouissances publiques d'une semaine entière. On lui porta le prince dès qu'il fut né, et il lui trouva tant de beauté, qu'il lui donna le nom de Camaralzaman, LUNE DU SIÈCLE.

Le prince Camaralzaman fut élevé avec tous les soins imaginables ; et dès qu'il fut en âge, le sultan Schahzaman son père, lui donna un sage gouverneur et d'habiles précepteurs. Ces personnages distingués par leur capacité, trouvèrent en lui un esprit aisé, docile et capable de recevoir toutes les instructions qu'ils voulurent lui donner, tant pour le règlement de ses mœurs que pour les connoissances qu'un prince, comme lui, devoit avoir. Dans un âge plus avancé, il apprit de même tous ses exercices, et il s'en acquittoit avec grâce et avec une adresse merveilleuse dont il charmoit tout le monde, et particulièrement le sultan son père.

Quand le prince eut atteint l'âge de quinze ans, le sultan, qui l'aimoit avec tendresse, et qui lui en donnoit tous les jours de nouvelles marques, conçut le dessein de lui en donner la plus éclatante, de descendre du trône, et de l'y établir lui-même. Il en parla à son grand visir. « Je crains, lui dit-il, que mon fils ne perde dans l'oisiveté de la jeunesse, non-seulement tous les avantages dont la nature l'a comblé, mais même ceux qu'il a acquis avec tant de succès par la bonne éducation que j'ai tâché de lui donner. Comme je suis désormais dans un âge à songer à la retraite, je suis presque résolu à lui abandonner le gouvernement, et à passer le reste de mes jours avec la satisfaction de le voir régner. Il y a long-temps que je travaille,

et j'ai besoin de repos. »

Le grand visir ne voulut pas représenter au sultan toutes les raisons qui auroient pu le dissuader d'exécuter sa résolution ; il entra au contraire dans son sentiment. « Sire, répondit-il, le prince est encore bien jeune, ce me semble, pour le charger de si bonne heure d'un fardeau aussi pesant que celui de gouverner un état puissant. Votre Majesté craint qu'il ne se corrompe dans l'oisiveté, avec beaucoup de raison ; mais pour y remédier, ne jugeroit-elle pas plus à propos de le marier auparavant ? Le mariage attache et empêche qu'un jeune prince ne se dissipe. Avec cela, votre Majesté lui donneroit entrée dans ses conseils, où il apprendroit peu-à-peu à soutenir dignement l'éclat et le poids de votre couronne, dont vous seriez à temps de vous dépouiller en sa faveur, lorsque vous l'en jugeriez capable par votre propre expérience. »

Schahzaman trouva le conseil de son premier ministre fort raisonnable. Aussi fit-il appeler le prince Camaralzaman dès qu'il l'eut congédié.

Le prince, qui jusqu'alors avoit toujours vu le sultan son père à de certaines heures réglées, sans avoir besoin d'être appelé, fut un peu surpris de cet ordre. Au lieu de se présenter devant lui avec la liberté qui lui étoit ordinaire, il le salua avec un grand respect, et s'arrêta en sa présence les yeux baissés.

Le sultan s'aperçut de la contrainte du prince. « Mon fils, lui dit-il d'un air à le rassurer, savez-vous à quel sujet je vous ai fait appeler ? » « Sire, répondit le prince avec modestie, il n'y a que Dieu qui pénètre jusque dans les cœurs : je l'apprendrai de votre Majesté avec plaisir. » « Je l'ai fait pour vous dire, reprit le sultan, que je veux vous marier. Que vous en semble ? »

Le prince Camaralzaman entendit ces paroles avec un grand déplaisir. Elles le déconcertèrent ; la sueur lui en montoit même au visage, et il ne savoit que répondre. Après quelques momens de silence, il répondit : « Sire, je vous supplie de me pardonner si je paroissais interdit à la déclaration que votre Majesté me fait ; je ne m'y attendois pas dans la grande jeunesse où je suis. Je ne sais même si je pourrai jamais me résoudre au lien du mariage, non-seulement à cause de l'embarras que donnent les femmes, comme je le comprends fort bien, mais même, après ce que j'ai lu dans nos auteurs de leurs fourberies, de leurs méchancetés et de leurs perfidies. Peut-être ne serai-je pas toujours dans ce sentiment. Je sens bien néanmoins qu'il me faut du temps avant de me déterminer à ce que votre Majesté exige de moi. »

Scheherazade vouloit poursuivre ; mais elle vit que le sultan des Indes, qui s'étoit aperçu que le jour paroissoit, sortoit du lit ; et cela fit qu'elle cessa de parler. Elle reprit le même conte la nuit suivante et lui dit :

CCXII^e NUIT.

SIRE, la réponse du prince Camaralzaman affligea extrêmement le sultan son père. Ce monarque eut une véritable douleur de voir en lui une si grande répugnance pour le mariage. Il ne voulut pas néanmoins la traiter de désobéissance, ni user du pouvoir paternel ; il se contenta de

lui dire : « Je ne veux pas vous contraindre là-dessus ; je vous donne le temps d'y penser et de considérer qu'un prince comme vous, destiné à gouverner un grand royaume, doit penser d'abord à se donner un successeur. En vous donnant cette satisfaction, vous me la donnerez à moi-même, qui suis bien aise de me voir revivre en vous et dans les enfans qui doivent sortir de vous. »

Schahzaman n'en dit pas davantage au prince Camaralzaman. Il lui donna entrée dans les conseils de ses états, et lui donna d'ailleurs tous les sujets d'être content qu'il pouvoit désirer. Au bout d'un an, il le prit en particulier. « Eh bien, mon fils, lui dit-il, vous êtes-vous souvenu de faire réflexion sur le dessein que j'avois de vous marier dès l'année passée ? Refuserez-vous encore de me donner la joie que j'attends de votre obéissance ; et voulez-vous me laisser mourir sans me donner cette satisfaction ? »

Le prince parut moins déconcerté que la première fois, et il n'hésita pas long-temps à répondre en ces termes, avec fermeté: « Sire, dit-il, je n'ai pas manqué d'y penser avec l'attention que je devois ; mais après y avoir pensé mûrement, je me suis confirmé davantage dans la résolution de vivre sans m'engager dans le mariage. En effet, les maux infinis que les femmes ont causés de tout temps dans l'univers, comme je l'ai appris pleinement dans nos histoires, et ce que j'entends dire chaque jour de leur malice, sont des motifs qui me persuadent de n'avoir de ma vie aucune liaison avec elles. Ainsi, votre Majesté me pardonnera si j'ose lui représenter qu'il est inutile qu'elle me parle davantage de me marier. » Il en demeura là, et quitta le sultan son père brusquement, sans attendre qu'il lui dît

autre chose.

Tout autre monarque que le roi Schahzaman auroit eu de la peine à ne pas s'emporter, après la hardiesse avec laquelle le prince son fils venoit de lui parler, et à ne pas l'en faire repentir ; mais il le chérissoit, et il vouloit employer toutes les voies de douceur avant de le contraindre. Il communiqua à son premier ministre le nouveau sujet de chagrin que Camaralzaman venoit de lui donner. « J'ai suivi votre conseil, lui dit-il ; mais Camaralzaman est plus éloigné de se marier qu'il ne l'étoit la première fois que je lui en parlai ; et il s'en est expliqué en des termes si hardis, que j'ai eu besoin de ma raison et de toute ma modération pour ne me pas mettre en colère contre lui. Les pères qui demandent des enfans avec autant d'ardeur que j'ai demandé celui-ci, sont autant d'insensés qui cherchent à se priver eux-mêmes du repos dont il ne tient qu'à eux de jouir tranquillement. Dites-moi, je vous prie, par quels moyens je dois ramener un esprit si rebelle à mes volontés ? »

« Sire, reprit le grand visir, on vient à bout d'une infinité d'affaires avec la patience ; peut-être que celle-ci n'est pas d'une nature à y réussir par cette voie ; mais votre Majesté n'aura point à se reprocher d'avoir usé d'une trop grande précipitation, si elle juge à propos de donner une autre année au prince pour se consulter lui-même. Si dans cet intervalle il rentre dans son devoir, elle en aura une satisfaction d'autant plus grande, qu'elle n'aura employé que la bonté paternelle pour l'y obliger. Si au contraire il persiste dans son opiniâtreté, alors quand l'année sera expirée, il me semble que votre Majesté aura lieu de lui déclarer en plein conseil, qu'il est du

bien de l'état qu'il se marie. Il n'est pas croyable qu'il vous manque de respect à la face d'une compagnie célèbre que vous honorez de votre présence. »

Le sultan, qui desiroit si passionnément de voir le prince son fils marié, que les momens d'un si long délai lui paroissoient des années, eut bien de la peine à se résoudre à attendre si longtemps. Il se rendit néanmoins aux raisons de son grand visir, qu'il ne pouvoit désapprouver...

Le jour qui avoit déjà commencé à paroître, imposa silence à Scheherazade en cet endroit. Elle reprit la suite du conte la nuit suivante, et dit au sultan Schahriar :

CCXIII^e NUIT.

SIRE, après que le grand visir se fut retiré, le sultan Schahzaman alla à l'appartement de la mère du prince Camaralzaman, à qui il y avoit long-temps qu'il avoit témoigné l'ardent désir qu'il avoit de le marier. Quand il lui eut raconté avec douleur de quelle manière il venoit de le refuser une seconde fois, et marqué l'indulgence qu'il vouloit bien avoir encore pour lui, par le conseil de son grand visir : « Madame, lui dit-il, je sais qu'il a plus de confiance en vous qu'en moi, que vous lui parlez, et qu'il vous écoute plus familièrement ; je vous prie de prendre le temps de lui en parler sérieusement, et de lui faire bien comprendre que s'il persiste dans son

opiniâtreté, il me contraindra à la fin d'en venir à des extrêmités dont je serois très-fâché, et qui le feroient repentir lui-même de m'avoir désobéi. »

Fatime, c'étoit ainsi que s'appeloit la mère de Camaralzaman, marqua au prince son fils, la première fois qu'elle le vit, qu'elle étoit informée du nouveau refus de se marier, qu'il avoit fait au sultan son père, et combien elle étoit fâchée qu'il lui eût donné un si grand sujet de colère. « Madame, reprit Camaralzaman, je vous supplie de ne pas renouveler ma douleur sur cette affaire ; je craindrois trop, dans le dépit où j'en suis, qu'il ne m'échappât quelque chose contre le respect que je vous dois. » Fatime connut, par cette réponse, que la plaie étoit trop récente, et ne lui en parla pas davantage pour cette fois.

Long-temps après, Fatime crut avoir trouvé l'occasion de lui parler sur le même sujet, avec plus d'espérance d'être écoutée. « Mon fils, dit-elle, je vous prie, si cela ne vous fait pas de peine, de me dire quelles sont donc les raisons qui vous donnent une si grande aversion pour le mariage. Si vous n'en avez pas d'autres que celle de la malice et de la méchanceté des femmes, elle ne peut pas être plus foible ni moins raisonnable. Je ne veux pas prendre la défense des méchantes femmes : il y en a un très-grand nombre, j'en suis très-persuadée ; mais c'est une injustice des plus criantes de les taxer toutes de l'être. Hé, mon fils, vous arrêtez-vous à quelques-unes dont parlent vos livres, qui ont causé à la vérité de grands désordres, et que je ne veux pas excuser ? Mais, que ne faites-vous attention à tant de monarques, à tant de sultans et à tant d'autres princes particuliers, dont les tyrannies, les

barbaries et les cruautés font horreur à lire dans les histoires que j'ai lues comme vous ? Pour une femme, vous trouverez mille de ces tyrans et de ces barbares. Et les femmes honnêtes et sages, mon fils, qui ont le malheur d'être mariées à ces furieux, croyez-vous qu'elles soient fort heureuses ? »

« Madame, reprit Camaralzaman, je ne doute pas qu'il n'y ait un grand nombre de femmes sages, vertueuses, bonnes, douces et de bonnes mœurs. Plût à Dieu qu'elles vous ressemblassent toutes ! Ce qui me révolte, c'est le choix douteux qu'un homme est obligé de faire pour se marier, ou plutôt qu'on ne lui laisse pas souvent la liberté de faire à sa volonté. Supposons que je me sois résolu à m'engager dans le mariage, comme le sultan mon père le souhaite avec tant d'impatience, quelle femme me donnera-t-il ? Une princesse apparemment, qu'il demandera à quelque prince de ses voisins, qui se fera un grand honneur de la lui envoyer. Belle ou laide, il faudra la prendre. Je veux qu'aucune autre princesse ne lui soit comparable en beauté. Qui peut assurer qu'elle aura l'esprit bien fait ; qu'elle sera traitable, complaisante, accueillante, prévenante, obligeante ; que son entretien ne sera que de choses solides, et non pas d'habillemens, d'ajustemens, d'ornemens, et de mille autres badineries qui doivent faire pitié à tout homme de bon sens ; en un mot, qu'elle ne sera pas fière, hautaine, fâcheuse, méprisante, et qu'elle n'épuisera pas tout un état par ses dépenses frivoles en habits, en pierreries, en bijoux, en magnificence folle et mal entendue ? Comme vous le voyez, madame, voilà, sur un seul article, une infinité d'endroits par où je dois me dégoûter entièrement du mariage. Que cette princesse enfin soit si parfaite et si accomplie,

qu'elle soit irréprochable sur chacun de tous ces points, j'ai un grand nombre de raisons encore plus fortes, pour ne me pas désister de mon sentiment, non plus que de ma résolution. »

« Quoi, mon fils, repartit Fatime, vous avez d'autres raisons après celles que vous venez de me dire ? Je prétendois cependant vous répondre, et vous fermer la bouche en un mot. » « Cela ne doit pas vous en empêcher, madame, répliqua le prince ; j'aurai peut-être de quoi répliquer à votre réponse. »

« Je voulois dire, mon fils, dit alors Fatime, qu'il est aisé à un prince, quand il a eu le malheur d'avoir épousé une princesse telle que vous venez de la dépeindre, de la laisser et de donner de bons ordres pour empêcher qu'elle ne ruine l'état. »

« Eh, madame, reprit le prince Camaralzaman, ne voyez-vous pas quelle mortification terrible c'est à un prince, d'être contraint d'en venir à cette extrémité ? Ne vaut-il pas beaucoup mieux, pour sa gloire et pour son repos, qu'il ne s'y expose pas ? »

« Mais, mon fils, dit encore Fatime, de la manière que vous l'entendez, je comprends que vous voulez être le dernier des rois de votre race, qui ont régné si glorieusement dans les isles des Enfans de Khaledan. »

« Madame, répondit le prince Camaralzaman, je ne souhaite pas de survivre au roi mon père. Quand je mourrois avant lui, il n'y auroit pas lieu de s'en étonner, après tant d'exemples d'enfans qui meurent avant leurs pères. Mais il est toujours glorieux à une race de rois de finir par un prince aussi digne de l'être, comme je tâcherois de me rendre tel que ses

prédécesseurs, et que celui par où elle a commencé. »

Depuis ce temps-là, Fatime eut très-souvent de semblables entretiens avec le prince Camaralzaman, et il n'y a pas de biais par où elle n'ait tâché de déraciner son aversion. Mais il éluda toutes les raisons qu'elle put lui apporter, par d'autres raisons auxquelles elle ne savoit que répondre, et il demeura inébranlable.

L'année s'écoula, et au grand regret du sultan Schahzaman, le prince Camaralzaman ne donna pas la moindre marque d'avoir changé de sentiment. Un jour de conseil solennel enfin, que le premier visir, les autres visirs, les principaux officiers de la couronne, et les généraux d'armée étoient assemblés, le sultan prit la parole, et dit au prince : « Mon fils, il y a longtemps que je vous ai marqué la passion avec laquelle je desirois de vous voir marié, et j'attendois de vous plus de complaisance pour un père qui ne vous demandoit rien que de raisonnable. Après une si longue résistance de votre part, qui a poussé ma patience à bout, je vous marque la même chose en présence de mon conseil. Ce n'est plus simplement pour obliger un père que vous ne devriez pas avoir refusé ; c'est que le bien de mes états l'exige, et que tous ces seigneurs le demandent avec moi. Déclarez-vous donc, afin que selon votre réponse, je prenne les mesures que je dois. »

Le prince Camaralzaman répondit avec si peu de retenue, ou plutôt avec tant d'emportement, que le sultan, justement irrité de la confusion qu'un fils lui donnoit en plein conseil, s'écria : « Quoi, fils dénaturé, vous avez l'insolence de parler ainsi à votre père et à votre sultan ! » Il le fit arrêter par les huissiers, et conduire à une tour ancienne, mais abandonnée depuis long-

temps, où il fut enfermé, avec un lit, peu d'autres meubles, quelques livres et un seul esclave pour le servir.

Camaralzaman, content d'avoir la liberté de s'entretenir avec ses livres, regarda sa prison avec assez d'indifférence. Sur le soir, il se leva, il fit sa prière ; et après avoir lu quelques chapitres de l'Alcoran avec la même tranquillité que s'il eut été dans son appartement au palais du sultan son père, il se coucha sans éteindre la lampe qu'il laissa près de son lit, et s'endormit.

Dans cette tour, il y avoit un puits qui servoit de retraite pendant le jour à une fée nommée Maimoune, fille de Damriat, roi ou chef d'une légion de génies. Il étoit environ minuit, lorsque Maimoune s'élança légèrement au haut du puits pour aller par le monde, selon sa coutume, où la curiosité la porteroit. Elle fut fort étonnée de voir de la lumière dans la chambre du prince Camaralzaman. Elle y entra, et sans s'arrêter à l'esclave qui étoit couché à la porte, elle s'approcha du lit, dont la magnificence l'attira ; et elle fut plus surprise qu'auparavant de voir que quelqu'un y étoit couché.

Le prince Camaralzaman avoit le visage à demi caché sous la couverture. Maimoune la leva un peu, et elle vit le plus beau jeune homme qu'elle eût jamais vu en aucun endroit de la terre habitable qu'elle avoit souvent parcourue. « Quel éclat, dit-elle en elle-même, ou plutôt quel prodige de beauté ne doit-ce pas être, lorsque les yeux que cachent des paupières si bien formées, sont ouverts ! Quel sujet peut-il avoir donné pour être traité d'une manière si indigne du haut rang dont il est ! » Car elle avoit déjà appris de ses nouvelles, et elle se douta de l'affaire.

Maimoune ne pouvoit se lasser d'admirer le prince Camaralzaman ; mais enfin, après l'avoir baisé sur chaque joue et au milieu du front sans l'éveiller, elle remit la couverture comme elle étoit auparavant, et prit son vol dans l'air. Comme elle se fut élevée bien haut vers la moyenne région, elle fut frappée d'un bruit d'ailes qui l'obligea de voler du même côté. En approchant, elle connut que c'étoit un génie qui faisoit ce bruit, mais un génie de ceux qui sont rebelles à Dieu ; car pour Maimoune, elle étoit de ceux que le grand Salomon contraignit de reconnoître depuis ce temps-là^[2].

Le génie, qui se nommoit Danhasch, et qui étoit fils de Schamhourasch, reconnut aussi Maimoune, mais avec une grande frayeur. En effet, il connoissoit qu'elle avoit une grande supériorité sur lui par sa soumission à Dieu. Il auroit bien voulu éviter sa rencontre ; mais il se trouva si près d'elle, qu'il falloit se battre ou céder.

Danhasch prévint Maimoune : « Brave Maimoune, lui dit-il d'un ton de suppliant, jurez-moi par le grand nom de Dieu que vous ne me ferez pas de mal, et je vous promets de mon côté de ne vous en pas faire. »

« Maudit génie, reprit Maimoune, quel mal peux-tu me faire ? Je ne te crains pas. Je veux bien t'accorder cette grâce, et je te fais le serment que tu me demandes. Dis-moi présentement d'où tu viens, ce que tu as vu, ce que tu as fait cette nuit ? » « Belle dame, répondit Danhasch, vous me rencontrez à propos pour entendre quelque chose de merveilleux...

La sultane Scheherazade fut obligée de ne pas poursuivre son

discours plus avant, à cause de la clarté du jour qui se faisoit voir. Elle cessa de parler ; et la nuit suivante, elle continua en ces termes :

CCXIV^e NUIT.

SIRE, dit-elle, Danhasch, le génie rebelle à Dieu, poursuivit, et dit à Maimoune :

« Puisque vous le souhaitez, je vous dirai que je viens des extrémités de la Chine, où elles regardent les dernières isles de cet hémisphère... Mais, charmante Maimoune, dit ici Danhasch, qui trembloit de peur à la présence de cette fée, et qui avoit de la peine à parler, vous me promettez au moins de me pardonner et de me laisser aller librement quand j'aurai satisfait à vos demandes. »

« Poursuis, poursuis, maudit, reprit Maimoune, et ne crains rien. Crois-tu que je sois une perfide comme toi, et que je sois capable de manquer au grand serment que je t'ai fait ? Prends bien garde seulement de ne me rien dire qui ne soit vrai : autrement je te couperai les ailes, et te traiterai comme tu le mérites. »

Danhasch un peu rassuré par ces paroles de Maimoune : « Ma chère dame, reprit-il, je ne vous dirai rien que de très-vrai : ayez seulement la bonté de m'écouter. Le pays de la Chine d'où je viens, est un des plus grands et des plus puissans

royaumes de la terre, d'où dépendent les dernières isles de cet hémisphère dont je vous ai déjà parlé. Le roi d'aujourd'hui s'appelle Gaïour, et ce roi a une fille unique, la plus belle qu'on ait jamais vue dans l'univers, depuis que le monde est monde. Ni vous, ni moi, ni les génies de votre parti ni du mien, ni tous les hommes ensemble, nous n'avons pas de termes propres, d'expressions assez vives, ou d'éloquence suffisante pour en faire un portrait qui approche de ce qu'elle est en effet. Elle a les cheveux d'un brun et d'une si grande longueur, qu'ils lui descendent beaucoup plus bas que les pieds, et ils sont en si grande abondance, qu'ils ne ressemblent pas mal à une de ces belles grappes de raisin dont les grains sont d'une grosseur extraordinaire, lorsqu'elle les a accommodés en boucles sur sa tête. Au-dessous de ses cheveux, elle a le front aussi uni que le miroir le mieux poli, et d'une forme admirable ; les jeux noirs à fleur de tête, brillans et pleins de feu ; le nez, ni trop long ni trop court ; la bouche petite et vermeille ; les dents sont comme deux files de perles, qui surpassent les plus belles en blancheur ; et quand elle remue la langue pour parler, elle rend une voix douce et agréable, et elle s'exprime par des paroles qui marquent la vivacité de son esprit ; le plus bel albâtre n'est pas plus blanc que sa gorge. De cette foible ébauche enfin, vous jugerez aisément qu'il n'y a pas de beauté au monde plus parfaite.

» Qui ne connoîtroit pas bien le roi, père de cette princesse, jugeroit aux marques de tendresse paternelle qu'il lui a données, qu'il en est amoureux. Jamais amant n'a fait pour la maitresse la plus chérie, ce qu'on lui a vu faire pour elle. En effet, la jalousie la plus violente n'a jamais fait imaginer ce

que le soin de la rendre inaccessible à tout autre qu'à celui qui doit l'épouser, lui a fait inventer et exécuter. Afin qu'elle n'eût pas à s'ennuyer dans la retraite qu'il avoit résolu qu'elle gardât, il lui a fait bâtir sept palais, à quoi on n'a jamais rien vu ni entendu de pareil.

» Le premier palais est de cristal de roche, le second de bronze, le troisième de fin acier, le quatrième d'une autre sorte de bronze plus précieux que le premier et que l'acier, le cinquième de pierre de touche, le sixième d'argent, et le septième d'or massif. Il les a meublés d'une somptuosité inouïe, chacun d'une manière proportionnée à la manière dont ils sont bâtis. Il n'a pas oublié dans les jardins qui les accompagnent, les parterres de gazon ou émaillés de fleurs, les pièces d'eau, les jets d'eau, les canaux, les cascades, les bosquets plantés d'arbres à perte de vue, où le soleil ne pénètre jamais, le tout d'une ordonnance différente en chaque jardin. Le roi Gaïour enfin a fait voir que l'amour paternel seul lui a fait faire une dépense presque immense.

« Sur la renommée de la beauté incomparable de la princesse, les rois voisins les plus puissans envoyèrent d'abord la demander en mariage par des ambassades solennelles. Le roi de la Chine les reçut toutes avec le même accueil ; mais comme il ne vouloit marier la princesse que de son consentement, et que la princesse n'agréoit aucun des partis qu'on lui proposoit, si les ambassadeurs se retiroient peu satisfaits, quant au sujet de leur ambassade, ils partoient au moins très-contens des civilités et des honneurs qu'ils avoient reçus.

« Sire, disoit la princesse au roi de la Chine, vous voulez me

marier, et vous croyez par-là me faire un grand plaisir. J'en suis persuadée, et je vous en suis très-obligée. Mais où pourrois-je trouver ailleurs que près de votre Majesté, des palais si superbes et des jardins si délicieux ? J'ajoute que sous votre bon plaisir je ne suis contrainte en rien, et qu'on me rend les mêmes honneurs qu'à votre propre personne. Ce sont des avantages que je ne trouverois en aucun autre endroit du monde, à quelqu'époux que je voulusse me donner. Les maris veulent toujours être les maitres, et je ne suis pas d'humeur à me laisser commander.

» Après plusieurs ambassades, il en arriva une de la part d'un roi plus riche et plus puissant que tous ceux qui s'étoient présentés. Le roi de la Chine en parla à la princesse sa fille, et lui exagéra combien il lui seroit avantageux de l'accepter pour époux, La princesse le supplia de vouloir l'en dispenser, et lui apporta les mêmes raisons qu'auparavant. Il la pressa ; mais au lieu de se rendre, la princesse perdit le respect qu'elle devoit au roi son père. « Sire, lui dit-elle en colère, ne me parlez plus de ce mariage, ni d'aucun autre ; sinon je m'enfoncerai le poignard dans le sein, et me délivrerai de vos importunités. »

» Le roi de la Chine, extrêmement indigné contre la princesse, lui repartit: « Ma fille, vous êtes une folle, et je vous traiterai en folle. » En effet, il la fit renfermer dans un seul appartement d'un de ses palais, et ne lui donna que dix vieilles femmes pour lui tenir compagnie et la servir, dont la principale étoit sa nourrice. Ensuite, afin que les rois voisins qui lui avoient envoyé des ambassades, ne songeassent plus à elle, il leur dépêcha des envoyés pour leur annoncer l'éloignement où elle étoit pour le mariage. Et comme il ne douta pas qu'elle ne

fût véritablement folle, il chargea les mêmes envoyés de faire savoir dans chaque cour, que s'il y avoit quelque médecin assez habile pour la guérir, il n'avoit qu'à venir, et qu'il la lui donneroit pour femme en récompense.

« Belle Maimoune, poursuivit Danhasch, les choses sont en cet état, et je ne manque pas d'aller régulièrement chaque jour contempler cette beauté incomparable, à qui je serois bien fâché d'avoir fait le moindre mal, nonobstant ma malice naturelle. Venez la voir, je vous en conjure : elle en vaut la peine. Quand vous aurez connu par vous-même que je ne suis pas un menteur, je suis persuadé que vous m'aurez quelque obligation de vous avoir fait voir une princesse qui n'a pas d'égale en beauté. Je suis prêt à vous servir de guide, vous n'avez qu'à commander. »

Au lieu de répondre à Danhasch, Maimoune fit de grands éclats de rire qui durèrent long-temps ; et Danhasch, qui ne savoit à quoi en attribuer la cause, demeura dans un grand étonnement. Quand elle eut bien ri à plusieurs reprises : « Bon, bon, lui dit-elle, tu veux m'en faire accroire ! Je croyois que tu allois me parler de quelque chose de surprenant et d'extraordinaire, et tu me parles d'une chassieuse ! Eh, fi, fi : que dirois-tu donc, maudit, si tu avois vu comme moi le beau prince que je viens de voir en ce moment, et que j'aime autant qu'il le mérite ? Vraiment c'est bien autre chose ; tu en deviendrais fou. »

« Agréable Maimoune, reprit Danhasch, oserois-je vous demander qui peut être ce prince dont vous me parlez ? » « Sache, lui dit Maimoune, qu'il lui est arrivé à-peu-près la même chose qu'à la princesse dont tu viens de m'entretenir. Le

roi son père vouloit le marier à toute force : après de longues et de grandes importunités, il a déclaré franc et net qu'il n'en feroit rien ; c'est la cause pourquoi, à l'heure que je te parle, il est en prison dans une vieille tour où je fais ma demeure, et où je viens de l'admirer. »

« Je ne veux pas absolument vous contredire, repartit Danhasch ; mais, ma belle dame, vous me permettrez bien, jusqu'à ce que j'aie vu votre prince, de croire qu'aucun mortel ni mortelle n'approche pas de la beauté de ma princesse. » « Tais-toi, maudit, répliqua Maimoune ; je te dis encore une fois que cela ne peut pas être. » « Je ne veux pas m'opiniâtrer contre vous, ajouta Danhasch ; le moyen de vous convaincre si je dis vrai ou faux, c'est d'accepter la proposition que je vous ai faite de venir voir ma princesse, et de me montrer ensuite votre prince. »

« Il n'est pas besoin que je prenne cette peine, reprit encore Maimoune : il y a un autre moyen de nous satisfaire l'un et l'autre. C'est d'apporter ta princesse, et de la mettre à côté de mon prince sur son lit. De la sorte, il nous sera aisé, à moi et toi, de les comparer ensemble, et de vider notre procès. »

Danhasch consentit à ce que la fée souhaitoit, et il vouloit retourner à la Chine sur-le-champ. Maimoune l'arrêta : « Attends, lui dit-elle, viens que je te montre auparavant la tour où tu dois apporter ta princesse. » Ils volèrent ensemble jusqu'à la tour, et quand Maimoune l'eut montrée à Danhasch : « Va prendre ta princesse, lui dit-elle, et fais vite, tu me trouveras ici. Mais écoute : j'entends au moins que tu me payeras une gageure, si mon prince se trouve plus beau que ta princesse ; et je veux bien aussi t'en payer une, si ta princesse

est plus belle... »

Le jour qui se faisoit voir assez clairement, obligea Scheherazade de cesser de parler. Elle reprit la suite la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCXV^e NUIT.

SIRE, Danhasch s'éloigna de la fée, se rendit à la Chine, et revint avec une diligence incroyable, chargé de la belle princesse endormie. Maimoune la reçut et l'introduisit dans la chambre du prince Camaralzaman, où ils la posèrent ensemble sur le lit à côté de lui.

Quand le prince et la princesse furent ainsi à côté l'un de l'autre, il y eut une grande contestation sur la préférence de leur beauté, entre le génie et la fée. Ils furent quelque temps à les admirer et à les comparer ensemble sans parler. Danhasch rompit le silence : « Vous le voyez, dit-il à Maimoune, et je vous l'avois bien dit que ma princesse étoit plus belle que votre prince. En doutez-vous présentement ? »

« Comment, si j'en doute, reprit Maimoune ? Oui vraiment j'en doute. Il faut que tu sois aveugle, pour ne pas voir que mon prince l'emporte de beaucoup au-dessus de ta princesse. Ta princesse est belle, je ne le désavoue pas ; mais ne te presse pas, et compare-les bien l'un avec l'autre sans prévention, tu verras que la chose est comme je le dis. »

« Quand je mettrois plus de temps à les comparer davantage, reprit Danhasch, je n'en penserois pas autrement que ce que j'en pense. J'ai vu ce que je vois du premier coup d'œil, et le temps ne me feroit pas voir autre chose que ce que je vois. Cela n'empêchera pas néanmoins, charmante Maimoune, que je ne vous cède, si Vous le souhaitez. » « Cela ne sera pas ainsi, reprit Maimoune : je ne veux pas qu'un maudit génie comme toi me fasse de grâce. Je remets la chose à un arbitre ; et si lu n'y consens, je prends gain de cause sur ton refus. »

Danhasch, qui étoit prêt à avoir toute autre complaisance pour Maimoune, n'eut pas plutôt donné son consentement, que Maimoune frappa la terre de son pied. La terre s'entr'ouvrit, et aussitôt il en sortit un génie hideux, bossu, borgne et boiteux, avec six cornes à la tête, et les mains et les pieds crochus. Dès qu'il fut dehors, que la terre se fut rejointe, et qu'il eut aperçu Maimoune, il se jeta à ses pieds ; et en demeurant un genou en terre, il lui demanda ce qu'elle souhaitoit de son très-humble service.

« Levez-vous, Caschcasch, lui dit-elle (c'étoit le nom du génie), je vous fais venir ici pour être juge d'une dispute que j'ai avec ce maudit Danhasch . Jetez les yeux sur ce lit, et dites-nous sans partialité qui vous paroît plus beau, du jeune homme ou de la jeune dame ? »

Caschcasch regarda le prince et la princesse avec des marques d'une surprise et d'une admiration extraordinaire. Après qu'il les eut bien considérés sans pouvoir se déterminer : « Madame, dit-il à Maimoune, je vous avoue que je vous tromperois et que je me trahirois moi-même, si je vous disois que je trouve l'un plus beau que l'autre. Plus je les examine, et

plus il me semble que chacun possède au souverain degré la beauté qu'ils ont en partage, autant que je puis m'y connoître, et l'un n'a pas le moindre défaut par où l'on puisse dire qu'il cède à l'autre. Si l'un ou l'autre en a quelqu'un, il n'y a, selon mon avis, qu'un moyen pour en être éclairci. C'est de les éveiller l'un après l'autre, et que vous conveniez que celui qui témoignera plus d'amour par son ardeur, par son empressement, et même par son emportement pour l'autre, aura moins de beauté en quelque chose. »

Le conseil de Caschcasch plut agréablement à Maimoune et à Danhasch. Maimoune se changea en puce, et sauta au cou de Camaralzaman. Elle le piqua si vivement qu'il s'éveilla, et y porta la main ; mais il ne prit rien. Maimoune avoit été prompte à faire un saut en arrière, et à reprendre sa forme ordinaire, invisible néanmoins comme les deux génies, pour être témoin de ce qu'il alloit faire.

En retirant la main, le prince la laissa tomber sur celle de la princesse de la Chine. Il ouvrit les yeux, et il fut dans la dernière surprise de voir une dame couchée près de lui, et une dame d'une si grande beauté. Il leva la tête, et s'appuya du coude pour la mieux considérer. La grande jeunesse de la princesse, et sa beauté incomparable, l'embrasèrent en un instant d'un feu auquel il n'avoit pas encore été sensible, et dont il s'étoit gardé jusqu'alors avec tant d'aversion.

L'amour s'empara de son cœur de la manière la plus vive, et il ne put s'empêcher de s'écrier : « Quelle beauté ! Quels charmes ! Mon cœur ! Mon ame ! » Et en disant ces paroles, il la baisa au front, aux deux joues et à la bouche avec si peu de précaution, qu'elle se fût éveillée si elle n'eût dormi plus fort

qu'à l'ordinaire par l'enchantement de Danhasch.

« Quoi, Ma belle dame, dit le prince, vous ne vous éveillez pas à ces marques d'amour du prince Camaralzaman ! Qui que vous soyez, il n'est pas indigne du vôtre. » Il alloit l'éveiller tout de bon ; mais il se retint tout-à-coup. « Ne seroit-ce pas, dit-il en lui-même, celle que le sultan mon père vouloit me donner en mariage ? Il a eu grand tort de ne me la pas faire voir plus tôt. Je ne l'aurois pas offensé par ma désobéissance et par mon emportement si public contre lui, et il se fût épargné à lui-même la confusion que je lui ai donnée. » Le prince Camaralzaman se repentit sincèrement de la faute qu'il avoit commise, et il fut encore sur le point d'éveiller la princesse de la Chine. « Peut-être aussi, dit-il en se reprenant, que le sultan mon père veut me surprendre : sans doute qu'il a envoyé cette jeune dame pour éprouver si j'ai véritablement autant d'aversion pour le mariage, que je lui en ai fait paroître. Qui sait s'il ne l'a pas amenée lui-même, et s'il n'est pas caché pour se faire voir et me faire honte de ma dissimulation ? Cette seconde faute seroit de beaucoup plus grande que la première. À tout événement, je me contenterai de cette bague pour me souvenir d'elle. »

C'étoit une fort belle bague, que la princesse avoit au doigt. Il la tira adroitement et mit la sienne à la place. Aussitôt il lui tourna le dos, et il ne fut pas long-temps à dormir d'un sommeil aussi profond qu'auparavant, par l'enchantement des gé- nies.

Dès que le prince Camaralzaman fut bien endormi, Danhasch se transforma en puce à son tour, et alla mordre la princesse au bas de la lèvre. Elle s'éveilla en sursaut, se mit sur son séant ;

et en ouvrant les yeux, elle fut fort étonnée de se voir couchée avec un homme. De l'étonnement elle passa à l'admiration, et de l'admiration à un épanchement de joie qu'elle fit paroître dès qu'elle eut vu que c'étoit un jeune homme si bien fait et si aimable.

«Quoi, s'écria-t-elle , est-ce vous que le roi mon père m'avoit destiné pour époux ? Je suis bien malheureuse de ne l'avoir pas su : je ne l'aurois pas mis en colère contre moi, et je n'aurois pas été si long-temps privée d'un mari que je ne puis m'empêcher d'aimer de tout mon cœur. Éveillez-vous, éveillez-vous : il ne sied pas à un mari de tant dormir la première nuit de ses noces. »

En disant ces paroles , la princesse prit le prince Camaralzaman par le bras, et l'agita si fort qu'il se fût éveillé, si dans le moment Maimoune n'eût augmenté son sommeil, en augmentant son enchantement. Elle l'agita de même à plusieurs reprises ; et comme elle vit qu'il ne s'éveillait pas : « Eh quoi, reprit-elle, que vous est-il arrivé ? Quelque rival jaloux de votre bonheur et du mien, auroit-il eu recours à la magie, et vous auroit-il jeté dans cet assoupissement insurmontable, lorsque vous devez être plus éveillé que jamais ? » Elle lui prit la main, en la baisant tendrement, elle s'aperçut de la bague qu'il avoit au doigt. Elle la trouva si semblable à la sienne, qu'elle fut convaincue que c'étoit elle-même, quand elle eut vu qu'elle en avoit une autre. Elle ne comprit pas comment cet échange s'étoit fait ; mais elle ne douta pas que ce ne fût la marque certaine de leur mariage. Lassée de la peine inutile qu'elle avoit prise pour l'éveiller ; et assurée, comme elle le pensoit, qu'il ne lui échapperait pas :

« Puisque je ne puis venir à bout de vous éveiller, dit-elle , je ne m’opiniâtre pas davantage à interrompre votre sommeil : à nous revoir. » Après lui avoir donné un baiser à la joue en prononçant ces dernières paroles, elle se recoucha et mit très-peu de temps à se rendormir.

Quand Maimoune vit qu’elle pouvoit parler sans craindre que la princesse de la Chine se réveillât : « Hé bien, maudit, dit-elle à Danhasch, as-tu vu ? Es-tu convaincu que ta princesse est moins belle que mon prince ? Va, je veux bien te faire grâce de la gageure que tu me dois. Une autre fois crois-moi quand je t’aurai assuré quelque chose. » En se tournant du côté de Caschcasch : « Pour vous, ajouta-t-elle, je vous remercie. Prenez la princesse avec Danhasch, et remportez-la ensemble dans son lit, où il vous mènera. » Danhasch et Caschcasch exécutèrent l’ordre de Maimoune, et Maimoune se retira dans son puits...

Le jour qui commençoit à paroître, imposa silence à la sultane Scheherazade. Le sultan des Indes se leva, et la nuit suivante la sultane continua de lui raconter le même conte en ces termes :

CCXVI^e NUIT.

SUITE DE L’HISTOIRE DE CAMARALZAMAN

SIRE, dit-elle, le prince Camaralzaman, en s'éveillant le lendemain matin, regarda à côté de lui, si la dame qu'il avoit vue la même nuit, y étoit encore. Quand il vit qu'elle n'y étoit plus : « Je l'avois bien pensé, dit-il en lui-même, que c'étoit une surprise que le roi mon père vouloit me faire : je me sais bon gré de m'en être gardé. » Il éveilla l'esclave qui dormoit encore, et le pressa de venir l'habiller sans lui parler de rien. L'esclave lui apporta le bassin et l'eau ; il se leva, et, après avoir fait sa prière, il prit un livre, et lut quelque temps.

Après ses exercices ordinaires, Camaralzaman appela l'esclave : « Viens ça, lui dit-il, et ne mens pas. Dis-moi comment est venue la dame qui a couché cette nuit avec moi, et qui l'a amenée ? »

« Prince, répondit l'esclave avec un grand étonnement, de quelle dame entendez-vous parler ? » « De celle, te dis-je, reprit le prince, qui est venue, ou qu'on a amenée ici cette nuit, et qui a couché avec moi. » « Prince, repartit l'esclave, je vous jure que je n'en sais rien. Par où cette dame seroit-elle venue, puisque je couche à la porte ? »

« Tu es un menteur, maraut, répliqua le prince ; et tu es d'intelligence pour m'affliger davantage et me faire enrager. » En disant ces mots, il lui appliqua un soufflet, dont il le jeta par terre ; et après l'avoir foulé long-temps sous les pieds, il le lia au-dessous des épaules avec la corde du puits, le descendit dedans, et le plongea plusieurs fois dans l'eau par-dessus la tête : « Je te noierai, s'écria-t-il, si tu ne me dis promptement qui est la dame, et qui l'a amenée. »

L'esclave furieusement embarrassé, moitié dans l'eau, moitié dehors, dit en lui-même : « Sans doute que le prince a

perdu l'esprit de douleur, et je ne puis échapper que par un mensonge. Prince, dit-il d'un ton de suppliant, donnez-moi la vie, je vous en conjure : je promets de vous dire la chose comme elle est. »

Le prince retira l'esclave, et le pressa de parler. Dès qu'il fut hors du puits : « Prince, lui dit l'esclave en tremblant, vous voyez bien que je ne puis vous satisfaire dans l'état où je suis ; donnez-moi le temps d'aller changer d'habit auparavant. » « Je t'e l'accorde, reprit le prince; mais fais vite, et prends bien garde de ne me pas cacher la vérité. »

L'esclave sortit ; et après avoir fermé la porte sur le prince, il courut au palais dans l'état où il étoit. Le roi s'y entretenoit avec son premier visir, et se plaignoit à lui de la mauvaise nuit qu'il avoit passée au sujet de la désobéissance et de l'emportement si criminel du prince son fils, en s'opposant à sa volonté.

Ce ministre tâchoit de le consoler, et de lui faire comprendre que le prince lui-même lui avoit donné lieu de le réduire. « Sire, lui disoit-il, votre Majesté ne doit pas se repentir de l'avoir fait arrêter. Pourvu qu'elle ait la patience de le laisser quelque temps dans sa prison, elle doit se persuader qu'il abandonnera cette fougue de jeunesse , et qu'enfin il se soumettra à tout ce qu'elle exigera de lui. »

Le grand visir achevoit ces derniers mots, lorsque l'esclave se présenta au roi Schahzaman. « Sire, lui dit-il, je suis bien fâché de venir annoncer à votre Majesté une nouvelle qu'elle ne peut écouter qu'avec un grand déplaisir. Ce qu'il dit d'une dame qui a couché cette nuit avec lui, et l'état où il m'a mis, comme votre Majesté le peut voir, ne font que trop connoître

qu'il n'est plus dans son bon sens. » Il fit ensuite le détail de tout ce que le prince Camaralzaman avoit dit, et de la manière dont il l'avoit traité, en des termes qui donnèrent créance à son discours.

Le roi qui ne s'attendoit pas à ce nouveau sujet d'affliction : « Voici, dit-il à son premier ministre, un incident des plus fâcheux, bien différent de l'espérance que vous me donniez tout-à-l'heure. Allez, ne perdez pas de temps : voyez vous-même ce que c'est, et venez m'en informer. »

Le grand visir obéit sur-le-champ, et en entrant dans la chambre du prince, il le trouva assis et fort tranquille, avec un livre à la main, qu'il lisoit. Il le salua, et après qu'il se fut assis près de lui : « Je veux un grand mal à votre esclave, lui dit-il, d'être venu effrayer le roi votre père, par la nouvelle qu'il vient de lui apporter. »

«Quelle est cette nouvelle, reprit le prince, qui peut lui avoir donné tant de frayeur ? J'ai un sujet bien plus grand de me plaindre de mon esclave. »

« Prince, repartit le visir, à Dieu ne plaise que ce qu'il a rapporté de vous soit véritable ! Le bon état où je vous vois, et où je prie Dieu qu'il vous conserve, me fait connoître qu'il n'en est rien. » « Peut-être, répliqua le prince, qu'il ne s'est pas bien fait entendre. Puisque vous êtes venu, je suis bien aise de demander à une personne comme vous qui devez en savoir quelque chose, où est la dame qui a couché cette nuit avec moi. »

Le grand visir demeura comme hors de lui-même, à cette demande, « Prince, répondit-il, ne soyez pas surpris de

l'étonnement que je fais paroître sur ce que vous me demandez, Seroit-il possible, je ne dis pas qu'une dame, mais qu'aucun homme au monde eût pénétré de nuit jusqu'en ce lieu, où l'on ne peut entrer que par la porte, et qu'en marchant sur le ventre de votre esclave ? De grâce rappelez votre mémoire, et vous trouverez que vous avez eu un songe qui vous a laissé cette forte impression. »

« Je ne m'arrête pas à votre discours, reprit le prince d'un ton plus haut : je veux savoir absolument qu'est devenue cette dame ; et je suis ici dans un lieu où je saurai me faire obéir. »

À ces paroles fermes, le grand visir fut dans un embarras qu'on ne peut exprimer, et il songea au moyen de s'en tirer le mieux qu'il lui seroit possible. Il prit le prince par la douceur, et il lui demanda dans les termes les plus humbles et les plus ménagés, si lui-même il avoit vu cette dame ?

« Oui, oui, repartit le prince, je l'ai vue, et je me suis fort bien aperçu que vous l'avez apostée pour me tenter. Elle a fort bien joué le rôle que vous lui avez prescrit, de ne pas dire un mot, de faire la dormeuse, et de se retirer dès que je serois rendormi. Vous le savez sans doute, et elle n'aura pas manqué de vous en faire le récit. »

« Prince, répliqua le grand visir, je vous jure qu'il n'est rien de tout ce que je viens d'entendre de votre bouche, et que le roi votre père et moi nous ne vous avons pas envoyé la dame dont vous parlez : nous n'en avons pas même eu la pensée. Permettez-moi de vous dire encore une fois, que vous n'avez vu cette dame qu'en songe. »

« Vous venez donc pour vous moquer aussi de moi, répliqua

encore le prince en colère, et pour me dire en face que ce que je vous dis est un songe. « Il le prit aussitôt par la barbe, et il le chargea de coups aussi long-temps que ses forces le lui permirent.

Le pauvre grand visir essuya patiemment toute la colère du prince Camaralzaman par respect. « Me voilà, dit-il en lui-même, dans le même cas que l'esclave : trop heureux si je puis échapper comme lui d'un si grand danger ! » Au milieu des coups dont le prince le chargeoit encore : « Prince, s'écria-t-il, je vous supplie de me donner un moment d'audience. » Le prince, las de frapper, le laissa parler.

« Je vous avoue, prince, dit alors le grand visir en dissimulant, qu'il est quelque chose de ce que vous croyez. Mais vous n'ignorez pas la nécessité où est un ministre d'exécuter les ordres du roi son maître. Si vous avez la bonté de me le permettre, je suis prêt à aller lui dire de votre part ce que vous m'ordonnerez. » « Je vous le permets, lui dit le prince : allez, et dites-lui que je veux épouser la dame qu'il m'a envoyée ou amenée, et qui a couché cette nuit avec moi. Faites promptement, et apportez-moi la réponse. » Le grand visir fit une profonde révérence en le quittant, et il ne se crut délivré que quand il fut hors de la tour, et qu'il eut refermé la porte sur le prince.

Le grand visir se présenta devant le roi Schahzaman avec une tristesse qui l'affligea d'abord. « Eh bien, lui demanda ce monarque, en quel état avez-vous trouvé mon fils ? » « Sire, répondit ce ministre, ce que l'esclave a rapporté à votre Majesté, n'est que trop vrai. » Il lui fit le récit de l'entretien qu'il avoit eu avec Camaralzaman, de l'emportement de ce

prince, dès qu'il eut entrepris de lui représenter qu'il n'étoit pas possible que la dame dont il parloit eût couché avec lui ; du mauvais traitement qu'il avoit reçu de lui, et de l'adresse dont il s'étoit servi pour échapper de ses mains.

Schahzaman d'autant plus mortifié qu'il aimoit toujours le prince avec tendresse, voulut s'éclaircir de la vérité par lui-même ; il alla le voir à la tour, et mena le grand visir avec lui...

« Mais, Sire, dit ici la sultane Scheherazade en s'interrompant, je m'aperçois que le jour commence à paroître. » Elle garda le silence ; et la nuit suivante, en reprenant son discours, elle dit au sultan des Indes :

CCXVII^e NUIT.

SIRE, le prince Camaralzaman reçut le roi son père dans la tour où il étoit en prison, avec un grand respect. Le roi s'assit ; et après qu'il eut fait asseoir le prince près de lui, il lui fit plusieurs demandes auxquelles il répondit d'un très-bon sens. Et de temps en temps il regardoit le grand visir, comme pour lui dire qu'il ne voyoit pas que le prince son fils eût perdu l'esprit, comme il l'avoit assuré, et qu'il falloit qu'il l'eût perdu lui-même.

Le roi enfin parla de la dame au prince : « Mon fils, lui dit-il, je vous prie de médire ce que c'est que cette dame qui a

couché cette nuit avec vous, à ce que l'on dit. »

« Sire, répondit Camaralzaman, je supplie votre Majesté de ne pas augmenter le chagrin qu'on m'a déjà donné sur ce sujet : faites-moi plutôt la grâce de me la donner en mariage. Quelqu'aversion que je vous aie témoignée jusqu'à présent pour les femmes, cette jeune beauté m'a tellement charmé, que je ne fais pas difficulté de vous avouer ma faiblesse. Je suis prêt à la recevoir de votre main avec la dernière obligation. »

Le roi Schahzaman demeura interdit à la réponse du prince, si éloignée, comme il lui sembloit, du bon sens qu'il venoit de faire paroître auparavant. « Mon fils, reprit-il, vous me tenez un discours qui me jette dans un étonnement dont je ne puis revenir.

« Je vous jure par la couronne qui doit passer à vous après moi, que je ne sais pas la moindre chose de la dame dont vous me parlez. Je n'y ai aucune part, s'il en est venu quelqu'une. Mais comment auroit-elle pu pénétrer dans cette tour sans mon consentement ? Car quoi que vous en ait pu dire mon grand visir, il ne l'a fait que pour tâcher de vous apaiser. Il faut que ce soit un songe ; prenez-y garde, je vous en conjure, et rappelez vos sens. »

« Sire, repartit le prince, je serois indigne à jamais des bontés de votre Majesté, si je n'ajoutois pas foi à l'assurance qu'elle me donne. Mais je la supplie de vouloir bien se donner la patience de m'écouter, et de juger si ce que j'aurai l'honneur de lui dire est un songe. »

Le prince Camaralzaman raconta alors au roi son père de quelle manière il s'étoit éveillé. Il lui exagéra la beauté et les

charmes de la dame qu'il avoit trouvée à son côté, l'amour qu'il avoit conçu pour elle en un moment, et tout ce qu'il avoit fait inutilement pour la réveiller. Il ne lui cacha pas même ce qui l'avoit obligé de se réveiller et de se rendormir, après qu'il eut fait l'échange de sa bague avec celle de la dame. En achevant enfin, et en lui présentant la bague qu'il tira de son doigt: « Sire, ajouta-t-il, la mienne ne vous est pas inconnue, vous l'avez vue plusieurs fois. Après cela, j'espère que vous serez convaincu que je n'ai pas perdu l'esprit, comme on vous l'a fait accroire. »

Le roi Schahzaman connut si clairement la vérité de ce que le prince son fils venoit de lui raconter, qu'il n'eut rien à répliquer. Il en fut même dans un étonnement si grand, qu'il demeura long-temps sans dire un mot.

Le prince profita de ces momens : « Sire, lui dit-il encore, la passion que je sens pour cette charmante personne, dont je conserve la précieuse image dans mon cœur, est déjà si violente, que je ne me sens pas assez de force pour y résister. Je vous supplie d'avoir compassion de moi, et de me procurer le bonheur de la posséder. »

« Après ce que je viens d'entendre, mon fils, et après ce que je vois par cette bague, reprit le roi Schahzaman, je ne puis douter que votre passion ne soit réelle, et que vous n'ayez vu la dame qui l'a fait naître. Plût à Dieu que je la connusse cette dame, vous seriez content dès aujourd'hui, et je serois le père le plus heureux du monde ! Mais où la chercher ? Comment, et par où est-elle entrée ici, sans que j'en aie rien su et sans mon consentement ? Pourquoi y est-elle entrée seulement pour dormir avec vous, pour vous faire voir sa beauté, vous

enflammer d'amour pendant qu'elle dormoit, et disparaître pendant que vous dormiez ? Je ne comprends rien dans cette aventure, mon fils ; et si le ciel ne nous est favorable, elle nous mettra au tombeau vous et moi. » En achevant ces paroles et en prenant le prince par la main : « Venez, ajouta-t-il, allons nous affliger ensemble, vous, d'aimer sans espérance, et moi, de vous voir affligé, et de ne pouvoir remédier à votre mal. »

Le roi Schahzaman tira le prince hors de la tour, et l'emmena au palais où le prince, au désespoir d'aimer de toute son ame une dame inconnue, se mit d'abord au lit. Le roi s'enferma, et pleura plusieurs jours avec lui, sans vouloir prendre aucune connoissance des affaires de son royaume.

Son premier ministre, qui étoit le seul à qui il avoit laissé l'entrée libre, vint un jour lui représenter que toute sa cour et même les peuples, commençoient à murmurer de ne le pas voir et de ce qu'il ne rendoit plus la justice chaque jour à son ordinaire, et qu'il ne répondoit pas du désordre qui pouvoit arriver. « Je supplie votre Majesté, poursuivit-il, d'y faire attention. Je suis persuadé que sa présence soulage la douleur du prince, et que la présence du prince soulage la vôtre mutuellement ; mais elle doit songer à ne pas laisser tout périr. Elle voudra bien que je lui propose de se transporter avec le prince au château de la petite isle, peu éloignée du port, et de donner audience deux fois la semaine seulement. Pendant que cette fonction l'obligera de s'éloigner du prince, la beauté charmante du lieu, le bel air, et la vue merveilleuse dont on y jouit, feront que le prince supportera votre absence, de peu de durée, avec plus de patience. »

Le roi Schahzaman approuva ce conseil ; et dès que le

château, où il n'étoit allé depuis long-temps, fut meublé, il y passa avec le prince, où il ne le quittoit que pour donner les deux audiences précisément. Il passoit le reste du temps au chevet de son lit, et tantôt il tâchoit de lui donner de la consolation, tantôt il s'affligeoit avec lui.

1. [↑](#) C'est-à-dire, en Persien, roi du temps ou roi du siècle.
2. [↑](#) Voir la note de la page 113 du I^{er} volume.

SUITE DE L'HISTOIRE

DE LA PRINCESSE DE LA CHINE.

PENDANT que ces choses se passoient dans la capitale du roi Schahzaman, les deux génies, Danhasch et Caschcasch avoient reporté la princesse de la Chine au palais où le roi de la Chine l'avoit renfermée, et l'avoient remise dans son lit.

Le lendemain matin à son réveil, la princesse de la Chine regarda à droite et à gauche ; et quand elle eut vu que le prince Camaralzaman n'étoit plus près d'elle, elle appela ses femmes d'une voix qui les fît accourir promptement, et environner son lit. La nourrice, qui se présenta à son chevet, lui demanda ce qu'elle souhaitoit, et s'il lui étoit arrivé quelque chose.

« Dites-moi, reprit la princesse, qu'est devenu le jeune homme que j'aime de tout mon cœur, qui a couché cette nuit avec moi ? » « Princesse, répondit la nourrice, nous ne comprenons rien à votre discours, si vous ne vous expliquez davantage. »

« C'est, reprit encore la princesse, qu'un jeune homme, le mieux fait et le plus aimable qu'on puisse imaginer, dormoit près de moi cette nuit ; que je l'ai caressé long-temps, et que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'éveiller sans y réussir: je vous demande où il est ? »

«Princesse, repartit la nourrice, c'est sans doute pour vous

jouer de nous ce que vous en faites. Vous plaît-il de vous lever ? » « Je parle très-sérieusement, répliqua la princesse, et je veux savoir où il est. » « Mais, princesse, insista la nourrice, vous étiez seule quand nous vous couchâmes hier au soir, et personne n'est entré pour coucher avec vous, que nous sachions, vos femmes et moi. »

La princesse de la Chine perdit patience ; elle prit sa nourrice par la tête, en lui donnant des soufflets et de grands coups de poing. « Tu me le diras, vieille sorcière, dit-elle, ou je t'assommerai. »

La nourrice fit de grands efforts pour se tirer de ses mains . Elle s'en tira enfin, et elle alla sur le champ trouver la reine de la Chine, mère de la princesse. Elle se présenta les larmes aux yeux et le visage tout meurtri, au grand étonnement de la reine, qui lui demanda qui l'avoit mise en cet état.

« Madame, dit la nourrice, vous voyez le traitement que m'a fait la princesse ; elle m'eût assommée si je ne me fusse échappée de ses mains. » Elle lui raconta ensuite le sujet de sa colère et de son emportement, dont la reine ne fut pas moins affligée que surprise. « Vous voyez, madame, ajouta-t-elle en finissant, que la princesse est hors de son bon sens. Vous en jugerez vous-même, si vous prenez la peine de la venir voir. »

La tendresse de la reine de la Chine étoit trop intéressée dans ce qu'elle venoit d'entendre : elle se fit suivre par la nourrice, et elle alla voir la princesse sa fille dès le même moment.

La sultane Scheherazade vouloit continuer ; mais elle s'aperçut que le jour avoit déjà commencé. Elle se tut ; et en reprenant le conte la nuit suivante, elle dit au sultan des Indes :

CCXVIII^e NUIT.

SIRE, la reine de la Chine s'assit près de la princesse sa fille en arrivant dans l'appartement où elle étoit renfermée ; et après qu'elle se fut informée de sa santé, elle lui demanda quel sujet de mécontentement elle avoit contre sa nourrice, qu'elle avoit maltraitée. « Ma fille, dit-elle, cela n'est pas bien, et jamais une grande princesse comme vous ne doit se laisser emporter à cet excès. »

« Madame, répondit la princesse, je vois bien que votre Majesté vient pour se moquer aussi de moi ; mais je vous déclare que je n'aurai pas de repos que je n'aie épousé l'aimable cavalier qui a couché cette nuit avec moi. Vous devez savoir où il est ; je vous supplie de le faire revenir. »

« Ma fille, reprit la reine, vous me surprenez, et je ne comprends rien à votre discours. » La princesse perdit le respect. « Madame, repliqua-t-elle, le roi mon père et vous, m'avez persécutée pour me contraindre de me marier, lorsque je n'en avois pas d'envie ; cette envie m'est venue présentement, et je veux absolument avoir pour mari le cavalier que je vous ai dit, sinon je me tuerai. »

La reine tâcha de prendre la princesse par la douceur. « Ma fille, lui dit-elle, vous savez bien vous-même que vous êtes seule dans votre appartement, et qu'aucun homme ne peut y

entrer. » Mais au lieu d'écouter, la princesse l'interrompit et fit des extravagances qui obligèrent la reine de se retirer avec une grande affliction, et d'aller informer le roi de tout.

Le roi de la Chine voulut s'éclaircir lui-même de la chose : il vint à l'appartement de la princesse sa fille, et il lui demanda si ce qu'il venoit d'apprendre étoit véritable ? « Sire, répondit-elle, ne parlons pas de cela ; faites-moi seulement la grâce de me rendre l'époux qui a couché cette nuit avec moi. »

« Quoi, ma fille, reprit le roi, est-ce que quelqu'un a couché avec vous cette nuit ? » « Comment, Sire, repartit la princesse sans lui donner le temps de poursuivre, vous me demandez si quelqu'un a couché avec moi ! Votre Majesté ne l'ignore pas. C'est le cavalier le mieux fait qui ait jamais paru sous le ciel. Je vous le redemande, ne me refusez pas, je vous en supplie. Afin que votre Majesté ne doute pas, continua-t-elle, que je n'aie vu le cavalier ; qu'il n'ait couché avec moi ; que je ne l'aie caressé, et que je n'aie fait des efforts pour l'éveiller, sans y avoir réussi, voyez, s'il vous plaît, cette bague. » Elle avança la main ; et le roi de la Chine ne sut que dire quand il eut vu que c'étoit la bague d'un homme. Mais comme il ne pouvoit rien comprendre à tout ce qu'elle lui disoit, et qu'il l'avoit renfermée comme folle, il la crut encore plus folle qu'auparavant. Ainsi, sans lui parler davantage, de crainte qu'elle ne fit quelque violence contre sa personne, ou contre ceux qui s'approcheroient d'elle, il la fit enchaîner et resserrer plus étroitement, et ne lui donna que sa nourrice pour la servir, avec une bonne garde à la porte.

Le roi de la Chine, inconsolable du malheur qui étoit arrivé à la princesse sa fille, d'avoir perdu l'esprit, à ce qu'il croyoit,

songea aux moyens de lui procurer la guérison. Il assembla son conseil ; et après avoir exposé l'état où elle étoit : « Si quelqu'un de vous, ajouta-t-il, est assez habile pour entreprendre de la guérir, et qu'il y réussisse, je la lui donnerai en mariage, et le ferai héritier de mes états et de ma couronne après ma mort. »

Le désir de posséder une belle princesse et l'espérance de gouverner un jour un royaume aussi puissant que celui de la Chine, firent un grand effet sur l'esprit d'un émir déjà âgé, qui étoit présent au conseil. Comme il étoit habile dans la magie, il se flatta d'y réussir, et s'offrit au roi. « J'y consens, reprit le roi ; mais je veux bien vous avertir auparavant que c'est à condition de vous faire couper le cou si vous ne réussissez pas : il ne seroit pas juste que vous méritassiez une si grande récompense sans risquer quelque chose de votre côté. Ce que je dis de vous, je le dis de tous les autres qui se présenteront après vous, au cas que vous n'acceptiez pas la condition, ou que vous ne réussissiez pas. »

L'émir accepta la condition, et le roi le mena lui-même chez la princesse. La princesse se couvrit le visage dès qu'elle vit paroître l'émir. « Sire, dit-elle, votre Majesté me surprend de m'amener un homme que je ne connois pas, et à qui la religion me défend de me laisser voir. » « Ma fille, reprit le roi, sa présence ne doit pas vous scandaliser ; c'est un de mes émirs qui vous demande en mariage. » « Sire, repartit la princesse, ce n'est pas celui que vous m'avez déjà donné, et dont j'ai reçu la foi par la bague que je porte : ne trouvez pas mauvais que je n'en accepte pas un autre. »

L'émir s'étoit attendu que la princesse feroit et diroit des

extravagances. Il fut très-étonné de la voir tranquille, et parler de si bon sens, et il connut très-parfaitement qu'elle n'avoit pas d'autre folie qu'un amour très-violent qui devoit être bien fondé. Il n'osa pas prendre la liberté de s'en expliquer au roi. Le roi n'auroit pu souffrir que la princesse eût ainsi donné son cœur à un autre que celui qu'il vouloit lui donner de sa main. Mais en se prosternant à ses pieds : « Sire, dit-il, après ce que je viens d'entendre, il seroit inutile que j'entreprisse de guérir la princesse ; je n'ai pas de remèdes propres à son mal, et ma vie est à la position de sa Majesté. » Le roi, irrité de l'incapacité de l'émir, et de la peine qu'il lui avoit donnée, lui fit couper la tête.

Quelques jours après, afin de n'avoir pas à se reprocher d'avoir rien négligé pour procurer la guérison à la princesse, ce monarque fit publier dans sa capitale, que s'il y avoit quelque médecin, astrologue, magicien, assez expérimenté pour la rétablir en son bon sens, il n'avoit qu'à venir se présenter, à condition de perdre la tête s'il ne la guérissoit pas. Il envoya publier la même chose dans les principales villes de ses états, et dans les cours des princes ses voisins.

Le premier qui se présenta, fut un astrologue et magicien, que le roi fit conduire à la prison de la princesse par un eunuque. L'astrologue tira d'un sac qu'il avoit apporté sous le bras, un astrolabe, une petite sphère, un réchaud, plusieurs sortes de drogues propres à des fumigations, un vase de cuivre, avec plusieurs autres choses, et demanda du feu.

La princesse de la Chine demanda ce que signifioit tout cet appareil. « Princesse, répondit l'eunuque, c'est pour conjurer le malin esprit qui vous possède, le renfermer dans le vase que

vous voyez, et le jeter au fond de la mer. »

« Maudit astrologue, s'écria la princesse, sache que je n'ai pas besoin de tous ces préparatifs, que je suis dans mon bon sens, et que tu es insensé toi-même. Si ton pouvoir va jusquelà, amène-moi seulement celui que j'aime ; c'est le meilleur service que tu puisses me rendre. » « Princesse, reprit l'astrologue, si cela est ainsi, ce n'est pas de moi, mais du roi votre père uniquement, que vous devez l'attendre. « Il remit dans son sac ce qu'il en avoit tiré, bien fâché de s'être engagé si facilement à guérir une maladie imaginaire.

Quand l'eunuque eut ramené l'astrologue devant le roi de la Chine, l'astrologue n'attendit pas que l'eunuque parlât au roi, il lui parla lui-même d'abord. « Sire, lui dit-il avec hardiesse, selon que votre Majesté l'a fait publier, et qu'elle me l'a confirmé elle-même, j'ai cru que la princesse étoit folle, et j'étois sûr de la rétablir en son bon sens par les secrets dont j'ai connoissance ; mais je n'ai pas été long-temps à reconnoître qu'elle n'a pas d'autre maladie que celle d'aimer, et mon art ne s'étend pas jusqu'à remédier au mal d'amour. Votre Majesté y remédiera mieux que personne, quand elle voudra lui donner le mari qu'elle demande. »

Le roi traita cet astrologue d'insolent, et lui fit couper le cou. Pour ne pas ennuyer votre Majesté par des répétitions, tant astrologues que médecins et magiciens, il s'en présenta cent cinquante, qui eurent tous le même sort, et leurs têtes furent rangées au-dessus de chaque porte de la ville.

HISTOIRE

DE

MARZAVAN, AVEC LA SUITE DE CELLE DE CAMARALZAMAN.

LA nourrice de la princesse de la Chine avoit un fils nommé Marzavan, frère de lait de la princesse , qu'elle avoit nourri et élevé avec elle. Leur amitié avoit été si grande pendant leur enfance, tout le temps qu'ils avaient été ensemble, qu'ils se traitoient de frère et de sœur, même après que leur âge un peu avancé eut obligé de les séparer.

Entre plusieurs sciences dont Marzavan avoit cultivé son esprit dès sa plus grande jeunesse, son inclination l'avoit porté particulièrement à l'étude de l'astrologie judiciaire, de la géomance^[1], et d'autres sciences secrètes, et il s'y étoit rendu très-habile.

Non content de ce qu'il avoit appris de ses maîtres, il s'étoit mis en voyage dès qu'il se fut senti assez de forces pour en supporter la fatigue. Il n'y avoit pas d'homme célèbre en aucune science et en aucun art, qu'il n'eut été chercher dans les villes les plus éloignées, et qu'il n'eut fréquenté assez de temps pour en tirer toutes les connoissances qui étoient de son goût.

Après une absence de plusieurs années, Marzavan revint

enfin à la capitale de la Chine ; et les têtes coupées et rangées qu'il aperçut au-dessus de la porte par où il entra, le surprirent extrêmement. Dès qu'il fut rentré chez lui, il demanda pourquoi elles y étoient ; et sur toutes choses, il s'informa des nouvelles de la princesse, sa sœur de lait, qu'il n'avoit pas oubliée. Comme on ne put le satisfaire sur la première demande, sans y comprendre la seconde, il apprit en gros ce qu'il souhaitoit avec bien de la douleur, en attendant que sa mère, nourrice de la princesse, lui en apprit davantage...

Scheherazade mit fin à son discours en cet endroit pour celle nuit. Elle le reprit la suivante, en ces termes, qu'elle adressa au sultan des Indes :

CCXIX^e NUIT.

SIRE, dit-elle, quoique la nourrice, mère de Marzavan, fût très-occupée auprès de la princesse de la Chine, elle n'eut pas néanmoins plutôt appris que ce cher fils étoit de retour, qu'elle trouva le temps de sortir, de l'embrasser, et de s'entretenir quelques momens avec lui. Après qu'elle lui eut raconté, les larmes aux yeux, l'état pitoyable où étoit la princesse, et le sujet pourquoi le roi de la Chine lui faisoit ce traitement, Marzavan lui demanda si elle ne pouvoit pas lui procurer le moyen de la voir en secret, sans que le roi en eût connoissance. Après que la nourrice y eut pensé quelques momens : « Mon fils, lui dit-elle, je ne puis vous rien dire là-dessus

présentement ; mais attendez-moi demain à la même heure, je vous en donnerai la réponse. »

Comme, après la nourrice, personne ne pouvoit s'approcher de la princesse que par la permission de l'eunuque qui commandoit à la garde de la porte, la nourrice, qui savoit qu'il étoit dans le service depuis peu, et qu'il ignoroit ce qui s'étoit passé auparavant à la cour du roi de la Chine, s'adressa à lui. « Vous savez, lui dit-elle, que j'ai élevé et nourri la princesse ; vous ne savez peut-être pas de même que je l'ai nourrie avec une fille de même âge que j'avois alors, et que j'ai mariée il n'y a pas long-temps. La princesse, qui lui fait l'honneur de l'aimer toujours, voudroit bien la voir ; mais elle souhaite que cela se fasse sans que personne la voie ni entrer ni sortir. »

La nourrice vouloit parler davantage ; mais l'eunuque l'arrêta. « Cela suffit, lui dit-il ; je ferai toujours avec plaisir tout ce qui sera en mon pouvoir pour obliger la princesse : faites venir, ou allez prendre votre fille vous-même quand il sera nuit, et amenez-la après que le roi se sera retiré ; la porte lui sera ouverte. »

Dès qu'il fut nuit, la nourrice alla trouver son fils Marzavan. Elle le déguisa elle-même en femme, d'une manière que personne n'eût pu s'apercevoir que c'étoit un homme, et l'amena avec elle. L'eunuque, qui ne douta pas que ce ne fût sa fille, leur ouvrit la porte, et les laissa entrer ensemble.

Avant de présenter Marzavan, la nourrice s'approcha de la princesse. « Madame, lui dit-elle, ce n'est pas une femme que vous voyez : c'est mon fils Marzavan, nouvellement arrivé de ses voyages, que j'ai trouvé moyen de faire entrer sous cet habillement. J'espère que vous voudrez bien qu'il ait l'honneur

de vous rendre ses respects. »

Au nom de Marzavan, la princesse témoigna une grande joie. « Approchez-vous, mon frère, dit-elle aussitôt à Marzavan, et ôtez ce voile : il n'est pas défendu à un frère et à une sœur de se voir à visage découvert. »

Marzavan la salua avec un grand respect ; et sans lui donner le temps de parler : « Je suis ravie, continua la princesse, de vous revoir en parfaite santé, après une absence de tant d'années, sans avoir mandé un seul mot de vos nouvelles, même à votre bonne mère. »

« Princesse, reprit Marzavan, je vous suis infiniment obligé de votre bonté. Je m'attendois à en apprendre à mon arrivée de meilleures des vôtres, que celles dont j'ai été informé, et dont je suis témoin avec toute l'affliction imaginable. J'ai bien de la joie cependant d'être arrivé assez tôt pour vous apporter, après tant d'autres qui n'y ont pas réussi, la guérison dont vous avez besoin. Quand je ne tirerois d'autre fruit de mes études et de mes voyages que celui-là, je ne laisserois pas de m'estimer bien récompensé. »

En achevant ces paroles, Marzavan tira un livre et d'autres choses dont il s'étoit muni, et qu'il avoit cru nécessaires, selon le rapport que sa mère lui avoit fait de la maladie de la princesse. La princesse, qui vit cet attirail : « Quoi, mon frère, s'écria-t-elle, vous êtes donc aussi de ceux qui s'imaginent que je suis folle ? Désabusez-vous, et écoutez-moi. »

La princesse raconta à Marzavan toute son histoire, sans oublier une des moindres circonstances, jusqu'à la bague échangée contre la sienne qu'elle lui montra. « Je ne vous ai

rien déguisé, ajouta-t-elle, dans tout ce que vous venez d'entendre. Il est vrai qu'il y a quelque chose que je ne comprends pas, qui donne lieu de croire que je ne suis pas dans mon bon sens ; mais on ne fait pas attention au reste, qui est comme Je le dis. »

Quand la princesse eut cessé de parler, Marzavan, rempli d'admiration et d'étonnement, demeura quelque temps les yeux baissés sans dire mot. Il leva enfin la tête, et en prenant la parole : « Princesse, dit-il, si ce que vous venez de me raconter est véritable, comme j'en suis persuadé, je ne désespère pas de vous procurer la satisfaction que vous desirez. Je vous supplie seulement de vous armer de patience encore pour quelque temps, jusqu'à ce que j'aie parcouru des royaumes dont je n'ai pas encore approché ; et lorsque vous aurez appris mon retour, assurez-vous que celui pour qui vous soupirez avec tant de passion, ne sera pas loin de vous. » Après ces paroles, Marzavan prit congé de la princesse, et partit dès le lendemain.

Marzavan voyagea de ville en ville, de province en province, et d'isle en isle ; et dans chaque lieu où il arrivoit, il n'entendoit parler que de la princesse Badoure (c'est ainsi que se nommoit la princesse de la Chine) et de son histoire.

Au bout de quatre mois, notre voyageur arriva à Torf, ville maritime, grande et très-peuplée, où il n'entendit plus parler de la princesse Badoure, mais du prince Camaralzaman que l'on disoit être malade, et dont l'on racontoit l'histoire, à-peu-près semblable à celle de la princesse Badoure. Marzavan en eut une joie qu'on ne peut exprimer ; il s'informa en quel endroit du monde étoit ce prince, et on le lui enseigna. Il y avoit deux chemins, l'un par terre et par mer, et l'autre seulement par mer,

qui étoit le plus court.

Marzavan choisit le dernier chemin, et il s'embarqua sur un vaisseau marchand, qui eut une heureuse navigation jusqu'à la vue de la capitale du royaume de Schahzaman. Mais avant d'entrer au port, le vaisseau passa malheureusement sur un rocher par la mal-habileté du pilote. Il périt, et coula à fond à la vue et peu loin du château où étoit le prince Camaralzaman, et où le roi son père, Schahzaman, se trouvoit alors avec son grand visir.

Marzavan savoit parfaitement bien nager ; il n'hésita pas à se jeter à la mer, et il alla aborder au pied du château du roi Schahzaman, où il fut reçu et secouru par ordre du grand visir, selon l'intention du roi. On lui donna un habit à changer, on le traita bien ; et lorsqu'il fut remis, on le conduisit au grand visir, qui avoit demandé qu'on le lui amenât.

Comme Marzavan étoit un jeune homme très-bien fait et de bon air, ce ministre lui fit beaucoup d'accueil en le recevant, et il conçut une très-grande estime de sa personne par ses réponses justes et pleines d'esprit à toutes les demandes qu'il lui fit ; il s'aperçut même insensiblement qu'il avoit mille belles connoissances. Cela l'obligea de lui dire : « À vous entendre, je vois que vous n'êtes pas un homme ordinaire. Plût à Dieu que dans vos voyages, vous eussiez appris quelque secret propre à guérir un malade qui cause une grande affliction dans cette cour depuis long-temps ! »

Marzavan répondit que s'il savoit la maladie dont cette personne étoit attaquée, peut-être y trouveroit-il un remède.

Le grand visir raconta alors à Marzavan l'état où étoit le

prince Camaralzaman, en prenant la chose dès son origine. Il ne lui cacha rien de sa naissance si fort souhaitée, de son éducation, du désir du roi Schahzaman de l'engager dans le mariage de bonne heure, de la résistance du prince et de son aversion extraordinaire pour cet engagement, de sa désobéissance en plein conseil, de son emprisonnement, de ses prétendues extravagances dans la prison, qui s'étoient changées en une passion violente pour une dame inconnue, qui n'avoit d'autre fondement qu'une bague que le prince prétendoit être la bague de cette dame, laquelle n'étoit peut-être pas au monde.

À ce discours du grand-visir, Marzavan se réjouit infiniment de ce que dans le malheur de son naufrage il étoit arrivé si heureusement où étoit celui qu'il cherchoit. Il connut, à n'en pas douter, que le prince Camaralzaman étoit celui pour qui la princesse de la Chine brûloit d'amour, et que cette princesse étoit l'objet des vœux si ardens du prince. Il ne s'en expliqua pas au grand visir ; il lui dit seulement que s'il voyoit le prince, il jugeroit mieux du secours qu'il pourroit lui donner. « Suivez-moi, lui dit le grand visir, vous trouverez le roi près de lui, qui m'a déjà marqué qu'il vouloit vous voir. »

La première chose dont Marzavan fut frappé en entrant dans la chambre du prince, fut de le voir dans son lit, languissant et les yeux fermés. Quoiqu'il fût en cet état, sans avoir égard au roi Schahzaman, père du prince, qui étoit assis près de lui, ni au prince que cette liberté pouvoit incommoder, il ne laissa pas de s'écrier : « Ciel, rien au monde n'est plus semblable ! » Il vouloit dire qu'il le trouvoit ressemblant à la princesse de la Chine ; et il étoit vrai qu'ils avoient beaucoup de ressemblance dans les traits.

Ces paroles de Marzavan donnèrent de la curiosité au prince Camaralzaman, qui ouvrit les yeux et le regarda. Marzavan, qui avoit infiniment d'esprit, profita de ce moment, et lui fit son compliment en vers sur-le-champ, quoique d'une manière enveloppée, où le roi et le grand visir ne comprirent rien. Il lui dépeignit si bien ce qui lui étoit arrivé avec la princesse de la Chine, qu'il ne lui laissa pas lieu de douter qu'il ne la connût, et qu'il ne pût lui en apprendre des nouvelles. Il en eut d'abord une joie dont il laissa paroître des marques dans ses jeux et sur son visage...

La sultane Scheherazade n'eut pas le temps d'en dire davantage cette nuit. Le sultan lui donna celui de le reprendre la nuit suivante, et de lui parler en ces termes :

CCXX^e NUIT.

SIRE, quand Marzavan eut achevé son compliment en vers, qui surprit le prince Camaralzaman si agréablement, le prince prit la liberté de faire signe de la main au roi son père de vouloir bien s'ôter de sa place, et de permettre que Marzavan s'y mît.

Le roi, ravi de voir dans le prince son fils un changement qui lui donnoit bonne espérance, se leva, prit Marzavan par la main, et l'obligea de s'asseoir à la même place qu'il venoit de quitter. Il lui demanda qui il étoit, et d'où il venoit ; et après

que Marzavan lui eut répondu qu'il étoit sujet du roi de la Chine, et qu'il venoit de ses états : « Dieu veuille, dit-il, que vous tiriez mon fils de sa mélancolie ; je vous en aurai une obligation infinie, et les marques de ma reconnaissance seront si éclatantes, que toute la terre reconnoîtra que jamais service n'aura été mieux récompensé. » En achevant ces paroles, il laissa le prince son fils dans la liberté de s'entretenir avec Marzavan, pendant qu'il se réjouissoit d'une rencontre si heureuse, avec son grand visir.

Marzavan s'approcha de l'oreille du prince Camaralzaman ; et en lui parlant bas : « Prince, dit-il, il est temps désormais que vous cessiez de vous affliger si impitoyablement. La dame pour qui vous souffrez m'est connue : c'est la princesse Badoure, fille du roi de la Chine qui se nomme Gaïour. Je puis vous en assurer sur ce qu'elle m'a appris elle-même de son aventure, et sur ce que j'ai déjà appris de la vôtre. La princesse ne souffre pas moins pour l'amour de vous, que vous souffrez pour l'amour d'elle. » Il lui fit ensuite le récit de tout ce qu'il savoit de l'histoire de la princesse, depuis la nuit fatale qu'ils s'étoient entrevus d'une manière si peu croyable ; il n'oublia pas le traitement que le roi de la Chine faisoit à ceux qui entreprenoient en vain de guérir la princesse Badoure de sa folie prétendue. « Vous êtes le seul, ajouta-t-il, qui puissiez la guérir parfaitement, et vous présenter pour cela sans crainte. Mais avant d'entreprendre un si grand voyage, il faut que vous vous portiez bien : alors nous prendrons les mesures nécessaires. Songez donc incessamment au rétablissement de votre santé. »

Le discours de Marzavan fit un puissant effet ; le prince

Camaralzaman en fut tellement soulagé par l'espérance qu'il venoit de concevoir, qu'il se sentit assez de force pour se lever, et qu'il pria le roi son père de lui permettre de s'habiller, d'un air qui lui donna une joie incroyable.

Le roi ne fit qu'embrasser Marzavan pour le remercier, sans s'informer du moyen dont il s'étoit servi pour faire un effet si surprenant, et il sortit aussitôt de la chambre du prince avec le grand visir pour publier cette agréable nouvelle. Il ordonna des réjouissances de plusieurs jours ; il fit des largesses à ses officiers et au peuple, des aumônes aux pauvres, et fit élargir tous les prisonniers. Tout retentit enfin de joie et d'alégresse dans la capitale, et bientôt dans tous les états du roi Schahzaman.

Le prince Camaralzaman, extrêmement affoibli par des veilles continuelles, et par une longue abstinence presque de toute sorte d'alimens, eut bientôt recouvré sa première santé. Quand il sentit qu'elle étoit assez bien rétablie pour supporter la fatigue d'un voyage, il prit Marzavan en particulier : « Cher Marzavan, lui dit-il, il est temps d'exécuter la promesse que vous m'avez faite. Dans l'impatience où je suis de voir la charmante princesse et de mettre fin aux tourmens étranges qu'elle souffre pour l'amour de moi, je sens bien que je retomberois dans le même état où vous m'avez vu, si nous ne partions incessamment. Une chose m'afflige, et m'en fait craindre le retardement. C'est la tendresse importune du roi mon père, qui ne pourra jamais se résoudre à m'accorder la permission de m'éloigner de lui. Ce sera une désolation pour moi, si vous ne trouvez le moyen d'y remédier. Vous voyez vous-même qu'il ne me perd presque pas de vue. » Le prince ne

put retenir ses larmes en achevant ces paroles.

« Prince, reprit Marzavan, j'ai déjà prévu le grand obstacle dont vous me parlez : c'est à moi de faire en sorte qu'il ne nous arrête pas. Le premier dessein de mon voyage a été de procurer à la princesse de la Chine la délivrance de ses maux, et cela par toutes les raisons de l'amitié mutuelle dont nous nous aimons presque dès notre naissance, du zèle et de l'affection que je lui dois d'ailleurs. Je manquerois à mon devoir si je n'en profitois pas pour sa consolation et en même temps pour la vôtre, et si je n'y employois toute l'adresse dont je suis capable. Voici donc ce que j'ai imaginé pour lever la difficulté d'obtenir la permission du roi votre père, telle que nous la souhaitons vous et moi. Vous n'êtes pas encore sorti depuis mon arrivée ; témoignez-lui que vous desirez de prendre l'air ; et demandez-lui la permission de faire une partie de chasse de deux ou trois jours avec moi : il n'y a pas d'apparence qu'il vous la refuse. Quand il vous l'aura accordée, vous donnerez ordre qu'on nous tienne à chacun deux bons chevaux prêts, l'un pour monter, et l'autre de relais ; et laissez-moi faire le reste. »

Le lendemain le prince Camaralzaman prit son temps : il témoigna au roi son père l'envie qu'il avoit de prendre un peu l'air, et le pria de trouver bon qu'il allât à la chasse un jour ou deux avec Marzavan. « Je le veux bien, lui dit le roi, à la charge néanmoins que vous ne coucherez pas dehors plus d'une nuit. Trop d'exercice dans les commencemens pourroit vous nuire, et une absence plus longue me feroit de la peine. » Le roi commanda qu'on lui choisît les meilleurs chevaux, et il prit soin lui-même que rien ne lui manquât. Lorsque tout fut prêt, il l'embrassa ; et après avoir recommandé à Marzavan de bien

prendre soin de lui, il le laissa partir.

Le prince Camaralzaman et Marzavan gagnèrent la campagne ; et pour amuser les deux palefreniers qui conduisoient les chevaux de relais, ils firent semblant de chasser, et ils s'éloignèrent de la ville autant qu'il leur fut possible. À l'entrée de la nuit ils s'arrêtèrent dans un logement de caravanes, où ils soupèrent, et dormirent environ jusqu'à minuit. Marzavan, qui s'éveilla le premier, éveilla aussi le prince Camaralzaman, sans éveiller les palefreniers. Il pria le prince de lui donner son habit, et d'en prendre un autre qu'un des palefreniers avoit apporté. Ils montèrent chacun le cheval de relais qu'on leur avoit amené ; et après que Marzavan eut pris le cheval d'un des palefreniers par la bride, ils se mirent en chemin, en marchant au grand pas de leurs chevaux.

À la pointe du jour les deux cavaliers se trouvèrent dans une forêt, en un endroit où le chemin se partageoit en quatre. En cet endroit-là Marzavan pria le prince de l'attendre un moment, et entra dans la forêt. Il y égorgea le cheval du palefrenier, déchira l'habit que le prince avoit quitté, le teignit dans le sang ; et lorsqu'il eut rejoint le prince, il le jeta au milieu du chemin à l'endroit où il se partageoit.

Le prince Camaralzaman demanda à Marzavan quel étoit son dessein, « Prince, répondit Marzavan, dès que le roi votre père verra ce soir que vous ne serez pas de retour, ou qu'il aura appris des palefreniers que nous seavons partis sans eux pendant qu'ils dormoient, il ne manquera pas de mettre des gens en campagne pour courir après nous. Ceux qui viendront de ce côté, et qui rencontreront cet habit ensanglanté, ne douteront pas que quelque bête ne vous ait dévoré, et que je ne me sois

échappé de crainte de sa colère. Le roi qui ne vous croira plus au monde, selon leur rapport, cessera d'abord de vous faire chercher, et nous donnera lieu de continuer notre voyage sans craindre d'être poursuivis. La précaution est véritablement violente, de donner ainsi tout-à-coup l'alarme assommante de la mort d'un fils à un père qui l'aime si passionnément ; mais la joie du roi votre père en sera plus grande, quand il apprendra que vous serez en vie et content. » « Brave Marzavan, reprit le prince Camaralzaman, je ne puis qu'approuver un stratagème si ingénieux, et je vous en ai une nouvelle obligation. »

Le prince et Marzavan munis de bonnes pierreries pour leur dépense, continuèrent leur voyage par terre et par mer, et ils ne trouvèrent d'autre obstacle que la longueur du temps qu'il fallut y mettre de nécessité. Ils arrivèrent enfin à la capitale de la Chine, où Marzavan, au lieu de mener le prince chez lui, fit mettre pied à terre dans un logement public des étrangers. Ils y demeurèrent trois jours à se délasser de la fatigue du voyage ; et dans cet intervalle, Marzavan fit faire un habit d'astrologue pour déguiser le prince. Les trois jours passés, ils allèrent au bain ensemble, où Marzavan fit prendre l'habillement d'astrologue au prince, et à la sortie du bain il le conduisit jusqu'à la vue du palais du roi de la Chine, où il le quitta pour aller faire avertir la mère nourrice de la princesse Badoure de son arrivée, afin qu'elle en donnât avis à la princesse...

La sultane Scheherazade en étoit à ces derniers mots, lorsqu'elle s'aperçut que le jour avoit déjà commencé de paroître. Elle cessa aussitôt de parler ; et en poursuivant, la nuit suivante, elle dit au sultan des Indes :

CCXXI^e NUIT.

SIRE, le prince Camaralzaman instruit par Marzavan de ce qu'il devoit faire, et muni de tout ce qui convenoit à un astrologue avec son habillement, s'avança jusqu'à la porte du palais du roi de la Chine ; et en s'arrêtant il cria à haute voix en présence de la garde et des portiers : « Je suis astrologue, et je viens donner la guérison à la respectable princesse Badoure, fille du haut et puissant monarque Gaïour, roi de la Chine, aux conditions proposées par sa Majesté de l'épouser si je réussis, ou de perdre la vie si je ne réussis pas. »

Outre les gardes et les portiers du roi, la nouveauté fit assembler en un instant une infinité de peuple autour du prince Camaralzaman. En effet, il y avoit long-temps qu'il ne s'étoit présenté ni médecin, ni astrologue, ni magicien, depuis tant d'exemples tragiques de ceux qui avoient échoué dans leur entreprise. On croyoit qu'il n'y en avoit plus au monde, ou du moins qu'il n'y en avoit plus d'aussi insensés.

À voir la bonne mine du prince, son air noble, la grande jeunesse qui paroissoit sur son visage, il n'y en eut pas un à qui il ne fît compassion. « À quoi pensez-vous, Seigneur, lui dirent ceux qui étoient le plus près de lui ? Quelle est votre fureur d'exposer ainsi à une mort certaine une vie qui donne de si belles espérances ? Les têtes coupées que vous avez vues au-dessus des portes, ne vous ont-elles pas fait horreur ? Au nom de Dieu abandonnez ce dessein de désespéré ; retirez-vous. »

À ces remontrances, le prince Camaralzaman demeura ferme ; et au lieu d'écouter ces harangueurs, comme il vit que personne ne venoit pour l'introduire, il répéta le même cri avec une assurance qui fit frémir tout le monde ; et tout le monde s'écria alors : « Il est résolu à mourir, et Dieu veuille avoir pitié de sa jeunesse et de son ame. » Il cria une troisième fois, et le grand visir enfin vint le prendre eu personne de la part du roi de la Chine.

Ce ministre conduisit Camaralzaman devant le roi. Le prince ne l'eut pas plutôt aperçu assis sur son trône, qu'il se prosterna et baisa la terre devant lui. Le roi, qui de tous ceux qu'une présomption démesurée avoit fait venir apporter leurs têtes à ses pieds, n'en avoit encore vu aucun digne qu'il arrêtât ses yeux sur lui, eut une véritable compassion de Camaralzaman, par rapport au danger auquel il s'exposoit. Il lui fit aussi plus d'honneur ; il voulut qu'il s'approchât, et s'assît près de lui : « Jeune homme, lui dit-il, j'ai de la peine à croire que vous ayez acquis à votre âge assez d'expérience pour oser entreprendre de guérir ma fille. Je voudrois que vous puissiez y réussir, je vous la donneroie en mariage, non-seulement sans répugnance, mais même avec la plus grande joie du monde, au lieu que je l'aurois donnée avec bien du déplaisir à qui que ce fut de ceux qui sont venus avant vous. Mais je vous déclare avec bien de la douleur, que si vous y manquez, votre grande jeunesse, votre air de noblesse, ne m'empêcheront pas de vous faire couper le cou. »

« Sire, reprit le prince Camaralzaman, j'ai des grâces infinies à rendre à votre Majesté de l'honneur qu'elle me fait, et de tant de bontés qu'elle témoigne pour un inconnu. Je ne

suis pas venu d'un pays si éloigné que son nom n'est peut-être pas connu dans vos états, pour ne pas exécuter le dessein qui m'y a amené. Que ne diroit-on pas de ma légèreté, si j'abandonnois un dessein si généreux après tant de fatigues et tant de dangers que j'ai essayés ? Votre Majesté elle-même ne perdrait-elle pas l'estime qu'elle a déjà conçue de ma personne ? Si j'ai à mourir, Sire, je mourrai avec la satisfaction de n'avoir pas perdu cette estime après l'avoir méritée. Je vous supplie donc de ne me pas laisser plus longtemps dans l'impatience de faire connoître la certitude de mon art, par l'expérience que je suis prêt à en donner. »

Le roi de la Chine commanda à l'eunuque, garde de la princesse Badoure, qui étoit présent, de mener le prince Camaralzaman chez la princesse sa fille. Avant de le laisser partir, il lui dit qu'il étoit encore à sa liberté de s'abstenir de son entreprise. Mais le prince ne l'écouta pas : il suivit l'eunuque avec une résolution, ou plutôt avec une ardeur étonnante.

L'eunuque conduisit le prince Camaralzaman ; et quand ils lurent dans une longue galerie au bout de laquelle étoit l'appartement de la princesse, le prince qui se vit si près de l'objet qui lui avoit fait verser tant de larmes, et pour lequel il n'avoit cessé de soupirer depuis si long-temps, pressa le pas, et devança l'eunuque.

L'eunuque pressa le pas de même, et eut de la peine à le rejoindre. « Où allez-vous donc si vite, lui dit-il en l'arrêtant par le bras ? Vous ne pouvez pas entrer sans moi. Il faut que vous ayez une grande envie de mourir, pour courir si vite à la mort. Pas un de tant d'astrologues que j'ai vus et que j'ai

amenés où vous n'arriverez que trop tôt, n'a témoigné cet empressement. »

« Mon ami, reprit le prince Camaralzaman en regardant l'eunuque, et en marchant à son pas, c'est que tous ces astrologues dont tu parles, n'étoient pas sûrs de leur science comme je le suis de la mienne. Ils savoient avec certitude qu'ils perdroient la vie s'ils ne réussissoient pas, et ils n'en avoient aucune de réussir. C'est pour cela qu'ils avoient raison de trembler en approchant du lieu où je vais et où je suis certain de trouver mon bonheur. » Il en étoit à ces mots lorsqu'ils arrivèrent à la porte. L'eunuque ouvrit et introduisit le prince dans une grande salle d'où l'on entroit dans la chambre de la princesse, qui n'étoit fermée que par une portière.

Avant d'entrer, le prince Camaralzaman s'arrêta ; et en prenant un ton beaucoup plus bas qu'auparavant, de peur qu'on ne l'entendit de la chambre de la princesse ; « Pour te convaincre, dit-il à l'eunuque, qu'il n'y a ni présomption, ni caprice, ni feu de jeunesse dans mon entreprise, je laisse l'un des deux à ton choix : qu'aimes-tu mieux, que je guérisse la princesse en ta présence, ou d'ici, sans aller plus avant et sans la voir ? »

L'eunuque fut extrêmement étonné de l'assurance avec laquelle le prince lui parloit. Il cessa de l'insulter, et en lui parlant sérieusement : « Il n'importe pas, lui dit-il, que ce soit là ou ici. De quelque manière que ce soit, vous acquerez une gloire immortelle, non-seulement dans cette cour, mais même par toute la terre habitable. »

« Il vaut donc mieux, reprit le prince, que je la guérisse sans

la voir, afin que tu rendes témoignage de mon habileté. Quelle que soit mon impatience de voir une princesse d'un si haut rang qui doit être mon épouse, en ta considération néanmoins j e veux bien me priver quelques momens de ce plaisir. » Comme il étoit fourni de tout ce qui distinguoit un astrologue, il tira son écritoire et du papier, et écrivit ce billet à la princesse de la Chine.

BILLET

DU PRINCE CAMARALZAMAN À LA PRINCESSE DE LA CHINE.

« Adorable princesse, l'amoureux prince Camaralzaman ne vous parle pas des maux inexprimables qu'il souffre depuis la nuit fatale que vos charmes lui firent perdre une liberté qu'il avoit résolu de conserver toute sa vie. Il vous marque seulement qu'alors il vous donna son cœur dans votre charmant sommeil : sommeil importun qui le priva du vif éclat de vos beaux yeux, malgré ses efforts pour vous obliger de les ouvrir. Il osa même vous donner sa bague pour marque de son amour, et prendre la votre en échange, qu'il vous envoie dans ce billet. Si vous daignez la lui renvoyer pour gage réciproque du vôtre, il s'estimera le plus heureux de tous les amans. Sinon, votre refus ne l'empêchera pas de recevoir le coup de la mort avec une résignation d'autant plus grande, qu'il le recevra pour l'amour de vous. Il attend votre réponse dans votre antichambre. »

Lorsque le prince Camaralzaman eut achevé ce billet, il en fit un paquet avec la bague de la princesse, qu'il enveloppa dedans, sans faire voir à l'eunuque ce que c'étoit ; et en le lui donnant : « Ami, dit-il, prends et porte ce paquet à ta maîtresse. Si elle ne guérit du moment qu'elle aura lu le billet, et vu ce qui l'accompagne, je te permets de publier que je suis le plus indigne et le plus impudent de tous les astrologues qui ont été, qui sont, et qui seront à jamais... »

Le jour, que la sultane Scheherazade vit paroître en achevant ces paroles, l'obligea d'en demeurer là. Elle poursuivit la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCXXII^e NUIT.

SIRE, l'eunuque entra dans la chambre de la princesse de la Chine, et en lui présentant le paquet que le prince Camaralzaman lui envoyoit : « Princesse, dit-il, un astrologue plus téméraire que les autres, si je ne me trompe, vient d'arriver, et prétend que vous serez guérie dès que vous aurez lu ce billet, et vu ce qui est dedans. Je souhaiterois qu'il ne fût ni menteur ni imposteur. »

La princesse Badoure prit le billet et l'ouvrit avec assez d'indifférence ; mais dès qu'elle eut vu sa bague, elle ne se donna presque pas le loisir d'achever de lire. Elle se leva avec

précipitation, rompit la chaîne qui la tenoit attachée, de l'effort qu'elle fit, courut à la portière, et l'ouvrit. La princesse reconnut le prince, le prince la reconnut. Aussitôt ils coururent l'un à l'autre, s'embrassèrent tendrement ; et sans pouvoir parler, dans l'excès de leur joie, ils se regardèrent long-temps, en admirant comment ils se revoyoient après leur première entrevue, à laquelle ils ne pouvoient rien comprendre. La nourrice qui étoit accourue avec la princesse, les fit entrer dans la chambre, où la princesse rendit sa bague au prince, « Reprenez-la, lui dit-elle, je ne pourrois pas la retenir sans vous rendre la vôtre, que je veux garder toute ma vie, elles ne peuvent être l'une et l'autre en de meilleures mains. »

L'eunuque cependant étoit allé en diligence avertir le roi de la Chine de ce qui venoit de se passer. « Sire, lui dit-il, tous les astrologues, médecins et autres qui ont osé entreprendre de guérir la princesse jusqu'à présent, n'étoient que des ignorans. Ce dernier venu ne s'est servi ni de grimoire, ni de conjurations d'esprits malins, ni de parfums, ni d'autres choses ; il l'a guérie sans la voir. » Il lui en raconta la manière, et le roi agréablement surpris, vint aussitôt à l'appartement de la princesse qu'il embrassa ; il embrassa le prince de même, prit sa main, et en la mettant dans celle de la princesse : « Heureux étranger, lui dit-il, qui que vous soyez, je tiens ma promesse, et je vous donne ma fille pour épouse. À vous voir néanmoins, il n'est pas possible que je me persuade que vous soyez ce que vous paraissez, et ce que vous avez voulu me faire accroire. »

Le prince Camaralzaman remercia le roi dans les termes les plus soumis pour lui témoigner mieux sa reconnoissance. « Pour ce qui est de ma personne, Sire, poursuivit-il, il est vrai

que je ne suis pas astrologue, comme votre Majesté l'a bien jugé ; je n'en ai pris que l'habillement pour mieux réussir à mériter la haute alliance du monarque le plus puissant de l'univers. Je suis né prince, fils de roi et de reine : mon nom est Camaralzaman, et mon père s'appelle Schahzaman : il règne dans les isles assez connues des Enfants de Khaledan. » Ensuite il lui raconta son histoire, et lui fit connoître combien l'origine de son amour étoit merveilleuse ; que celle de l'amour de la princesse étoit la même, et que cela se justifioit par l'échange des deux bagues.

Quand le prince Camaralzaman eut achevé : « Une histoire si extraordinaire, s'écria le roi, mérite de n'être pas inconnue à la postérité. Je la ferai faire ; et après que j'en aurai fait mettre l'original en dépôt dans les archives de mon royaume, je la rendrai publique, afin que de mes états elle passe encore dans les autres. »

La cérémonie du mariage se fit le même jour, et l'on en fit des réjouissances solennelles dans toute l'étendue de la Chine. Marzavan ne fut pas oublié : le roi de la Chine lui donna entrée dans sa cour en l'honorant d'une charge, avec promesse de l'élever dans la suite à d'autres plus considérables.

Le prince Camaralzaman et la princesse Badoure , l'un et l'autre au comble de leurs souhaits, jouirent des douceurs de l'hymen ; et, pendant plusieurs mois, le roi de la Chine ne cessa de témoigner sa joie par des fêtes continuelles.

Au milieu de ces plaisirs, le prince Camaralzaman eut un songe une nuit dans lequel il lui sembla voir le roi Schahzaman son père, au lit, prêt à rendre l'âme, qui disoit : « Ce fils que j'ai mis au monde, que j'ai chéri si tendrement, ce fils m'a

abandonné, et lui-même est cause de ma mort. » Il s'éveilla en poussant un grand soupir, qui éveilla aussi la princesse, et la princesse Badoure lui demanda de quoi il soupироit.

« Hélas, s'écria le prince, peut-être qu'à l'heure où je parle, le roi mon père n'est plus de ce monde ! » Et il lui raconta le sujet qu'il avoit d'être troublé d'une si triste pensée. Sans lui parler du dessein qu'elle conçut sur ce récit, la princesse qui ne cherchoit qu'à lui complaire, et qui connut que le desir de revoir le roi son père, pourroit diminuer le plaisir qu'il avoit à demeurer avec elle dans un pays si éloigné, profita le même jour de l'occasion qu'elle eut de parler au roi de la Chine en particulier. « Sire, lui dit-elle en lui baisant la main, j'ai une grâce à demander à votre Majesté, et je la supplie de ne me la pas refuser. Mais afin qu'elle ne croie pas que je la demande à la sollicitation du prince mon mari, je l'assure auparavant qu'il n'y a aucune part. C'est de vouloir bien agréer que j'aïlle voir avec lui le roi Schahzaman mon beau-père. »

« Ma fille, reprit le roi, quelque déplaisir que votre éloignement doive me coûter, je ne puis désapprouver cette résolution : elle est digne de vous, nonobstant la fatigue d'un si long voyage. Allez, je le veux bien ; mais à condition que vous ne demeurerez pas plus d'un an à la cour du roi Schahzaman. Le roi Schahzaman voudra bien, comme je l'espère, que nous en usions ainsi et que nous revoyions tour-à-tour, lui, son fils et sa belle-fille, et moi, ma fille et mon gendre. »

La princesse annonça ce consentement du roi de la Chine au prince Camaralzaman, qui en eut bien de la joie, et il la remercia de cette nouvelle marque d'amour qu'elle venoit de lui donner.

Le roi de la Chine donna ordre aux préparatifs du voyage ; et lorsque tout fut en état, il partit avec eux, et les accompagna quelques journées. La séparation se fit enfin avec beaucoup de larmes de part et d'autre. Le roi les embrassa tendrement ; et après avoir prié le prince d'aimer toujours la princesse sa fille, comme il l'aimoit, il les laissa continuer leur voyage, et retourna à sa capitale en chassant.

Le prince Camaralzaman et la princesse Badoure n'eurent pas plutôt essuyé leurs larmes, qu'ils ne songèrent plus qu'à la joie que le roi Schahzaman auroit de les voir et de les embrasser, et qu'à celle qu'ils auroient eux-mêmes.

Environ au bout d'un mois qu'ils étoient en marche, ils arrivèrent à une prairie d'une vaste étendue, et plantée d'espace en espace de grands arbres qui faisoient un ombrage très-agréable. Comme la chaleur étoit excessive ce jour-là, le prince Camaralzaman jugea à propos d'y camper, et il en parla à la princesse Badoure, qui y consentit d'autant plus facilement, qu'elle vouloit lui en parler elle-même. On mit pied à terre dans un bel endroit ; et dès que la tente fut dressée, la princesse Badoure qui étoit assise à l'ombre, y entra pendant que le prince Camaralzaman donnoit ses ordres pour le reste du campement. Pour être plus à son aise, elle se fit ôter sa ceinture, que ses femmes posèrent près d'elle ; après quoi, comme elle étoit fatiguée, elle s'endormit, et ses femmes la laissèrent seule.

Quand tout lut réglé dans le camp, le prince Camaralzaman vint à la tente ; et comme il vit que la princesse dormoit, il entra et s'assit sans faire de bruit. En attendant qu'il s'endormît peut-être aussi, il prit la ceinture de la princesse ; il

regarda l'un après l'autre les diamans et les rubis dont elle étoit enrichie, et il aperçut une petite bourse cousue sur l'étoffe fort proprement, et fermée avec un cordon. Il la toucha, et sentit qu'il y avoit quelque chose dedans qui résistoit. Curieux de savoir ce que c'étoit, il ouvrit la bourse, et il en tira une cornaline gravée de figures et de caractères qui lui étoient inconnus. « Il faut, dit-il en lui-même, que cette cornaline soit quelque chose de bien précieux : ma princesse ne la porteroit pas sur elle avec tant de soin, de crainte de la perdre, si cela n'étoit. »

En effet, c'était un talisman dont la reine de la Chine avoit fait présent à la princesse sa fille pour la rendre heureuse, à ce qu'elle disoit, tant qu'elle le porteroit sur elle. Pour mieux voir le talisman, le prince Camaralzaman sortit hors de la tente qui étoit obscure, et voulut le considérer au grand jour. Comme il le tenoit au milieu de la main^[2], un oiseau fondit de l'air tout-à-coup et le lui enleva...

Le jour se faisoit déjà voir, dans le temps que la sultane Scheherazade en étoit à ces dernières paroles. Elle s'en aperçut et cessa de parler. Elle reprit le même conte la nuit suivante, et dit au sultan Schahriar :

FIN DU TOME TROISIÈME.

1. [↑] Géomance ou géomancie. C'est l'art de deviner par des points que l'on marque au hasard sur la terre ou sur du papier, dont on forme des lignes, et dont on observe ensuite le nombre ou la situation, pour en tirer de certaines conséquences.
2. [↑] Il y a, dans le romans de Pierre de Provence et de la belle Maguelone, une

aventure semblable, qui a été prise de celle-ci.

AVERTISSEMENT^[1].

LES lecteurs des deux premiers volumes de ces contes, ont été fatigués de l'interruption que Dinarzade apportoit à leur lecture. On a remédié à ce défaut dans les volumes qui ont suivi. On ne doute pas qu'ils ne soient encore plus satisfaits de celui-ci, où ils ne seront plus arrêtés par les autres interruptions à chaque nuit. Il suffit qu'ils soient instruits du dessein de l'auteur arabe qui en a fait le recueil.

On trouve de ces contes en arabe, où il n'est parlé, ni de Scheherazade, ni du sultan Schahriar, ni de Dinarzade, ni de distinction par nuit. Cela fait voir que tous les arabes n'ont pas approuvé la forme que cet auteur lui a donnée, et qu'une infinité se sont ennuyés de ces répétitions, qui sont à la vérité très-inutiles. On avoit voulu s'y conformer dans cette traduction ; mais sans parler des autres raisons, on y a trouvé des difficultés si grandes, qu'on a été obligé de ne s'y plus arrêter.

On est bien aise cependant d'avertir encore les lecteurs que Scheherazade parle toujours sans être interrompue.

1. [↑] Cet avertissement de M. Galland est imprimé en tête du septième tome de la première édition, immédiatement avant l'histoire de Nouredin, qui, dans cette nouvelle édition, fait partie de ce volume.

LES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES.

CCXXIII^e NUIT.

SIRE, votre Majesté peut mieux juger de l'étonnement et de la douleur de Camaralzaman, quand l'oiseau lui eut enlevé le talisman de la main, que je ne pourrois l'exprimer. À cet accident le plus affligeant qu'on puisse imaginer, arrivé par une curiosité hors de saison, et qui privoit la princesse d'une chose précieuse, il demeura immobile quelques momens.

SÉPARATION

DU PRINCE CAMARALZAMAN D'AVEC LA PRINCESSE BADOURE.

L'OISEAU après avoir fait son coup, s'étoit posé à terre à peu de distance, avec le talisman au bec. Le prince Camaralzaman

s'avança dans l'espérance qu'il le lâcherait ; mais dès qu'il approcha, l'oiseau fit un petit vol et se posa à terre une autre fois. Il continua de le poursuivre ; l'oiseau après avoir avalé le talisman, fit un vol plus loin. Le prince qui étoit fort adroit, espéra de le tuer d'un coup de pierre, et le poursuivit encore. Plus il s'éloigna de lui, plus il s'opiniâtra à le suivre et à ne le pas perdre de vue.

De vallon en colline, et de colline en vallon, l'oiseau attira toute la journée le prince Camaralzaman, en s'écartant toujours de la prairie et de la princesse Badoure ; et le soir, au lieu de se jeter dans un buisson où Camaralzaman auroit pu le surprendre dans l'obscurité, il se percha au haut d'un grand arbre où il étoit en sûreté.

Le prince au désespoir de s'être donné tant de peine inutilement, délibéra s'il retourneroit à son camp. « Mais, dit-il en lui-même, par où retournerai-je ? Remonterai-je, redescendrai-je par les collines et par les vallons par où je suis venu ? Ne m'égarerai-je pas dans les ténèbres ? Et mes forces me le permettent-elles ? Et quand je le pourrois, oserois-je me présenter devant la princesse, et ne pas lui reporter son talisman ? » Abymé dans ces pensées désolantes et accablé de fatigue, de faim, de soif, de sommeil, il se coucha et passa la nuit au pied de l'arbre.

Le lendemain Camaralzaman fut éveillé avant que l'oiseau eût quitté l'arbre ; et il ne l'eut pas plutôt vu reprendre son vol, qu'il l'observa et le suivit encore toute la journée, avec aussi peu de succès que la précédente, en se nourrissant d'herbes ou de fruits qu'il trouvoit en son chemin. Il fit la même chose jusqu'au dixième jour, en suivant l'oiseau à l'œil depuis le

matin jusqu'au soir, et en passant la nuit au pied de l'arbre, où il la passoit toujours au plus haut.

Le onzième soir, l'oiseau toujours en volant, et Camaralzaman ne cessant de l'observer, arrivèrent à une grande ville. Quand l'oiseau fut près des murs, il s'éleva au-dessus, et prenant son vol au-delà, il se déroba entièrement à la vue de Camaralzaman, qui perdit l'espérance de le revoir et de recouvrer jamais le talisman de la princesse Badoure.

Camaralzaman affligé en tant de manières et au-delà de toute expression, entra dans la ville qui étoit bâtie sur le bord de la mer, avec un très-beau port. Il marcha long-temps par les rues sans savoir où il alloit, ni où s'arrêter, et arriva au port. Encore plus incertain de ce qu'il devoit faire, il marcha le long du rivage jusqu'à la porte d'un jardin qui étoit ouverte, où il se présenta. Le jardinier qui étoit un bon vieillard occupé à travailler, leva la tête en ce moment ; et il ne l'eut pas plutôt aperçu et connu qu'il étoit étranger et Musulman, qu'il l'invita à entrer promptement et à fermer la porte.

Camaralzaman entra, ferma la porte ; et en abordant le jardinier, il lui demanda pourquoi il lui avoit fait prendre cette précaution. « C'est, répondit le jardinier, que je vois bien que vous êtes un étranger nouvellement arrivé et Musulman, et que cette ville est habitée, pour la plus grande partie, par des idolâtres qui ont une aversion mortelle contre les Musulmans, et qui traitent même fort mal le peu que nous sommes ici de la religion de notre prophète. Il faut que vous l'ignoriez, et je regarde comme un miracle que vous soyez venu jusqu'ici sans avoir fait quelque mauvaise rencontre. En effet, ces idolâtres sont attentifs sur toute chose à observer les Musulmans

étrangers à leur arrivée, et à les faire tomber dans quelque piège, s'ils ne sont bien instruits de leur méchanceté. Je loue Dieu de ce qu'il vous a amené dans un lieu de sûreté. »

Camaralzaman remercia ce bon homme avec beaucoup de reconnaissance de la retraite qu'il lui donnoit si généreusement pour le mettre à l'abri de toute insulte. Il vouloit en dire davantage ; mais le jardinier l'interrompit : « Laissons là les complimens, dit-il, vous êtes fatigué, et vous devez avoir besoin de manger : venez vous reposer. » Il le mena dans sa petite maison ; et après que le prince eut mangé suffisamment de ce qu'il lui présenta avec une cordialité dont il le charma, il le pria de vouloir bien lui faire part du sujet de son arrivée.

Camaralzaman satisfit le jardinier ; et quand il eut fini son histoire, sans lui rien déguiser, il lui demanda à son tour par quelle route il pourroit retourner aux états de son père ? « Car, ajouta-t-il, de m'engager à aller rejoindre la princesse, où la trouverois-je après onze jours que je nie suis séparé d'avec elle par une aventure si extraordinaire ? Que sais-je même si elle est encore au monde ? » A ce triste souvenir, il ne put achever sans verser des larmes.

Pour réponse à ce que Camaralzaman venoit de demander, le jardinier lui dit que de la ville où il se trouvoit, il y avoit une année entière de chemin jusqu'aux pays où il n'y avoit que des Musulmans, commandés par des princes de leur religion ; mais que par mer, on arriveroit à l'isle d'Ebène en beaucoup moins de temps, et que de là il étoit plus aisé de passer aux isles des Enfans de Khaledan ; que chaque année, un navire marchand alloit à l'isle d'Ebène, et qu'il pourroit prendre cette commodité pour retourner de là aux isles des Enfans de

Khaledan. « Si vous fussiez arrivé quelques jours plus tôt, ajouta-t-il, vous vous fussiez embarqué sur celui qui a fait voile cette année. En attendant que celui de l'année prochaine parte, si vous agréez de demeurer avec moi, je vous fais offre de ma maison, telle qu'elle est, de très-bon cœur. »

Le prince Camaralzaman s'estima heureux de trouver cet asile dans un lieu où il n'avoit aucune connoissance, non plus qu'aucun intérêt d'en faire. Il accepta l'offre, et il demeura avec le jardinier. En attendant le départ du vaisseau marchand pour l'isle d'Ebène, il s'occupoit à travailler au jardin pendant le jour ; et la nuit, que rien ne le détournait de penser à sa chère princesse Badoure, il la passoit dans les soupirs, dans les regrets et dans les pleurs. Nous le laisserons en ce lieu pour revenir à la princesse Badoure, que nous ayons laissée endormie sous sa tente.

HISTOIRE

DE LA PRINCESSE BADOURE APRÈS LA SÉPARATION DU PRINCE CAMARALZAMAN.

LA princesse dormit assez long-temps, et en s'éveillant, elle s'étonna que le prince Camaralzaman ne fût pas avec elle. Elle appela ses femmes, et elle leur demanda si elles ne savoiient pas où il étoit. Dans le temps qu'elles lui assuroient qu'elles l'avoient vu entrer, mais qu'elles ne l'avoient pas vu sortir, elle s'aperçut, en reprenant sa ceinture, que la petite bourse étoit ouverte, et que son talisman n'y étoit plus. Elle ne douta pas que Camaralzaman ne l'eût pris pour voir ce que c'étoit, et qu'il ne le lui rapportât. Elle l'attendit jusqu'au soir avec de grandes impatiences, et elle ne pouvoit comprendre ce qui pouvoit l'obliger d'être éloigné d'elle si long-temps. Comme elle vit qu'il étoit déjà nuit obscure, et qu'il ne revenoit pas, elle en fut dans une affliction qui n'est pas concevable. Elle maudit mille fois le talisman et celui qui l'avoit fait ; et si le respect ne l'eût retenue, elle eût fait des imprécations contre la reine sa mère qui lui avoit fait un présent si funeste. Désolée au dernier point de cette conjoncture, d'autant plus fâcheuse qu'elle ne savoit par quel endroit le talisman pouvoit être la sauce de la séparation du prince d'avec elle, elle ne perdit pas le jugement ; elle prit au contraire une résolution courageuse, peu commune aux personnes de son sexe.

Il n'y avoit que la princesse et ses femmes dans le camp qui sussent que Camaralzaman avoit disparu ; car alors ses gens se reposoient ou dormoient déjà sous leurs tentes. Comme elle craignit qu'ils ne la trahissent, s'ils venoient à en avoir connoissance, elle modéra premièrement sa douleur, et défendit à ses femmes de rien dire ou de rien faire paroître qui pût en donner le moindre souçon. Ensuite elle quitta son habit, et en prit un de Camaralzaman, à qui elle ressembloit si fort que ses gens la prirent pour lui le lendemain matin quand ils la virent paroître, et quelle leur commanda de plier bagage et de se mettre en marche. Quand tout fut prêt, elle fit entrer une de ses femmes dans la litière ; pour elle, elle monta à cheval, et l'on marcha.

Après un voyage de plusieurs mois par terre et par mer, la princesse, qui avoit fait continuer la route sous le nom du prince Camaralzaman pour se rendre à l'isle des Enfans de Khaledan, aborda à la capitale du royaume de l'isle d'Ebène, dont le roi qui régnoit alors, s'appeloit Armanos. Comme les premiers de ses gens qui débarquèrent pour lui chercher un logement, eurent publié que le vaisseau qui venoit d'arriver portoit le prince Camaralzaman, qui revenoit d'un long voyage, et que le mauvais temps l'avoit obligé de relâcher, le bruit en fut bientôt porté jusqu'au palais du roi.

Le roi Armanos, accompagné d'une grande partie de sa cour, vint aussitôt au-devant de la princesse, et il la rencontra qu'elle venoit de débarquer, et qu'elle prenoit le chemin du logement qu'on avoit retenu. Il la reçut comme le fils d'un roi son ami, avec qui il avoit toujours vécu de bonne intelligence, et la mena à son palais, où il la logea, elle et tous ses gens, sans

avoir égard aux instances qu'elle lui fit de la laisser loger en son particulier. Il lui fit d'ailleurs tous les honneurs imaginables, et il la régala pendant trois jours avec une magnificence extraordinaire.

Quand les trois jours furent passés, comme le roi Armanos vit que la princesse, qu'il prenoit toujours pour le prince Camaralzaman, parloit de se rembarquer et de continuer son voyage, et qu'il étoit charmé de voir un prince si bien fait, de si bon air, et qui avoit infiniment d'esprit, il la prit en particulier. « Prince, lui dit-il, dans le grand âge ou vous voyez que je suis, avec très-peu d'espérance de vivre encore long-temps, j'ai le chagrin de n'avoir pas un fils à qui je puisse laisser mon royaume. Le ciel m'a donné seulement une fille unique, d'une beauté qui ne peut pas être mieux assortie qu'avec un prince aussi bien fait, d'une aussi grande naissance, et aussi accompli que vous. Au lieu de songer à retourner chez vous, acceptez-la de ma main avec ma couronne, dont je me dé mets dès-à-présent en votre faveur, et demeurez avec nous. Il est temps désormais que je me repose après en avoir soutenu le poids pendant de si longues années, et je ne puis le faire avec plus de consolation que pour voir mes états gouvernés par un si digne successeur...

La sultane Scheherazade vouloit poursuivre ; mais le jour qui paroissoit déjà, l'en empêcha. Elle reprit le même conte la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCXXIV^e NUIT.

SIRE, l'offre généreuse du roi de l'isle d'Ebène de donner sa fille unique en mariage à la princesse Badoure, qui ne pouvoit l'accepter parce qu'elle étoit femme, et de lui abandonner ses états, la mirent dans un embarras auquel elle ne s'attendoit pas. De lui déclarer qu'elle n'étoit pas le prince Camaralzaman, mais sa femme, il étoit indigne d'une princesse comme elle de détromper le roi après lui avoir assuré qu'elle étoit ce prince, et qu'elle en avoit si bien soutenu le personnage jusqu'alors. De le refuser aussi, elle avoit une juste crainte dans la grande passion qu'il témoignoit pour la conclusion de ce mariage, qu'il ne changeât sa bienveillance en aversion et en haine, et n'attentât même à sa vie. De plus, elle ne savoit pas si elle trouveroit le prince Camaralzaman auprès du roi Schahzaman son père.

Ces considérations et celle d'acquérir un royaume au prince son mari, au cas qu'elle le retrouvât, déterminèrent cette princesse à accepter le parti que le roi Armanos venoit de lui proposer. Ainsi, après avoir demeuré quelques momens sans parler, avec une rougeur qui lui monta au visage, et que le roi attribua à sa modestie, elle répondit ; «Sire, j'ai une obligation infinie à votre Majesté de la bonne opinion qu'elle a de ma personne, de l'honneur qu'elle me fait, et d'une si grande faveur que je ne mérite pas, et que je n'ose refuser. Mais, Sire, ajouta-t-elle, je n'accepte une si grande alliance qu'à condition que votre Majesté m'assistera de ses conseils, et que je ne ferai rien qu'elle n'ait approuvé auparavant. »

Le mariage conclu et arrêté de cette manière, la cérémonie en fut remise au lendemain, et la princesse Badoure prit ce temps-là pour avertir ses officiers, qui la prenoient aussi pour le prince Camaralzaman, de ce qui devoit se passer, afin qu'ils ne s'en étonnassent pas, et elle les assura que la princesse y avoit donné son consentement. Elle en parla aussi à ses femmes, et les chargea de continuer de bien garder le secret.

Le roi de l'isle d'Ebène, joyeux d'avoir acquis un gendre dont il étoit si content, assembla son conseil le lendemain, et déclara qu'il donnoit la princesse sa fille en mariage au prince Camaralzaman qu'il avoit amené et fait asseoir près de lui, qu'il lui remettoit sa couronne, et leur enjoignoit de le reconnoître pour leur roi, et de lui rendre leurs hommages. En achevant, il descendit du trône, et après qu'il y eut fait monter la princesse Badoure, et qu'elle se fut assise à sa place, la princesse y reçut le serment de fidélité et les hommages des seigneurs les plus puissans de l'isle d'Ebène qui étoient présens.

Au sortir du conseil, la proclamation du nouveau roi fut faite solennellement dans toute la ville ; des réjouissances de plusieurs jours furent indiquées, et des courriers dépêchés par tout le royaume pour y faire observer les mêmes cérémonies et les mêmes démonstrations de joie.

Le soir, tout le palais fut en fête, et la princesse Haïatalnefous^[1] (c'est ainsi que se nommoit la princesse de l'isle d'Ebène) fut amenée à la princesse Badoure, que tout le monde prit pour un homme, avec un appareil véritablement royal. Les cérémonies achevées, on les laissa seules, et elles se couchèrent.

Le lendemain matin, pendant que la princesse Badoure recevoit dans une assemblée générale les complimens de toute la cour au sujet de son mariage et comme nouveau roi, le roi Armanos et la reine se rendirent à l'appartement de la nouvelle reine leur fille, et s'informèrent d'elle comment elle avoit passé la nuit. Au lieu de répondre, elle baissa les yeux, et la tristesse qui parut sur son visage, fit assez connoître qu'elle n'étoit pas contente.

Pour consoler la princesse Haïatalnefous : « Ma fille, lui dit le roi Armanos, cela ne doit pas vous faire de la peine, le prince Camaralzaman en abordant ici, ne songeoit qu'à se rendre au plus tôt auprès du roi Schahzaman son père. Quoique nous l'ayons arrêté par un moyen dont il a lieu d'être bien satisfait, nous devons croire néanmoins qu'il a un grand regret d'être privé tout-à-coup de l'espérance même de le revoir jamais, ni lui, ni personne de sa famille. Vous devez donc attendre que quand ces mouvemens de tendresse filiale se seront un peu ralentis, il en usera avec vous comme un bon mari. »

La princesse Badoure, sous le nom de Camaralzaman, roi de l'isle d'Ebène, passa toute la journée non-seulement à recevoir les complimens de sa cour, mais même à faire la revue des troupes réglées de sa maison, et à plusieurs autres fonctions royales, avec une dignité et une capacité qui lui attirèrent l'approbation de tous ceux qui en furent témoins.

Il étoit nuit quand elle rentra dans l'appartement de la reine Haïatalnefous, et elle connut fort bien à la contrainte avec laquelle cette princesse la reçut, qu'elle se souvenoit de la nuit précédente. Elle tâcha de dissiper ce chagrin par un long entretien qu'elle eut avec elle, dans lequel elle employa tout

son esprit (et elle en avoit infiniment) pour lui persuader qu'elle l'aimoit parfaitement. Elle lui donna enfin le temps de se coucher, et dans cet intervalla, elle se mit à faire sa prière ; mais elle la fit si longue, que la reine Haïatalnefous s'endormit. Alors elle cessa de prier et se coucha près d'elle sans l'éveiller, autant affligée de jouer un personnage qui ne lui convenoit pas, que de la perte de son cher Camaralzaman, après lequel elle ne cessoit de soupirer. Elle se leva le jour suivant à la pointe du jour, avant qu'Haïatalnefous fût éveillée, et alla au conseil avec l'habit royal.

Le roi Armanos ne manqua pas de voir encore la reine sa fille ce jour-là, et il la trouva dans les pleurs et dans les larmes. Il n'en fallut pas davantage pour lui faire connoître le sujet de son affliction. Indigné de ce mépris, à ce qu'il s'imaginoit, dont il ne pouvoit comprendre la cause : « Ma fille, lui dit-il, ayez encore patience jusqu'à la nuit prochaine ; j'ai élevé votre mari sur mon trône, je saurai bien l'en faire descendre et le chasser avec honte, s'il ne vous donne la satisfaction qu'il doit. Dans la colère où je suis de vous voir traitée si indignement, je ne sais même si je me contenterai d'un châtiment si doux. Ce n'est pas à vous, c'est à ma personne qu'il fait un affront si sanglant. »

Le même jour, la princesse Badoure rentra fort tard chez Haïatalnefous. Comme la nuit précédente, elle s'entretint de même avec elle, et voulut encore faire sa prière pendant qu'elle se coucheroit ; mais Haïatalnefous la retint, et l'obligea de se rasseoir. « Quoi, dit-elle, vous prétendez donc, à ce que je vois, me traiter encore cette nuit comme vous m'avez traitée les deux dernières ? Dites-moi, je vous supplie, en quoi peut vous

déplaître une princesse comme moi, qui ne vous aime pas seulement, mais qui vous adore et qui s'estime la princesse la plus heureuse de toutes les princesses de son rang, d'avoir un prince si aimable pour mari ? Une autre que moi, je ne dis pas offensée, mais outragée par un endroit si sensible, auroit une belle occasion de se venger en vous abandonnant seulement à votre mauvaise destinée ; mais quand je ne vous aimerois pas autant que je vous aime, bonne et touchée du malheurs des personnes qui me sont les plus indifférentes, comme je le suis, je le laisserois pas de vous avertir que le roi mon père est fort irrité de votre procédé, qu'il n'attend que demain pour vous faire sentir les marques de sa juste colère, si vous continuez. Faites-moi la grâce de ne pas mettre au désespoir une princesse qui ne peut s'empêcher de vous aimer. »

Ce discours mit la princesse Badoure dans un embarras inexprimable. Elle ne douta pas de la sincérité d'Haïatalnefous : la froideur que le roi Armanos lui avoit témoignée ce jour-là ne lui avoit que trop fait connoître l'excès de son mécontentement. L'unique moyen de justifier sa conduite étoit de faire confidence de son sexe à Haïatalnefous. Mais quoiqu'elle eût prévu qu'elle seroit obligée d'en venir à cette déclaration, l'incertitude néanmoins où elle étoit si la princesse le prendroit en mal ou en bien, la faisoit trembler. Quand elle eut bien considéré enfin que si le prince Camaralzaman étoit encore au monde, il falloit de nécessité qu'il vînt à l'isle d'Ebène pour se rendre au royaume du roi Schahzaman, qu'elle devoit se conserver pour lui, et qu'elle ne pouvoit le faire si elle ne se découvroit à la princesse Haïatalnefous, elle hasarda cette voie.

Comme la princesse Badoure étoit demeurée interdite, Haïatalnefous impatiente alloit reprendre la parole, lorsqu'elle l'arrêta par celles-ci : « Aimable et trop charmante princesse, lui dit-elle, j'ai tort, je l'avoue, et je me condamne moi-même ; mais j'espère que vous me pardonnerez, et que vous me garderez le secret que j'ai à vous découvrir pour ma justification. »

En même temps la princesse Badoure ouvrit son sein : « Voyez, princesse, continua-t-elle, si une princesse, femme comme vous, ne mérite pas que vous lui pardonniez ; je suis persuadée que vous le ferez de bon cœur quand je vous aurai fait le récit de mon histoire, et sur-tout de la disgrâce affligeante qui m'a contrainte de jouer le personnage que vous voyez. »

Quand la princesse Badoure eut achevé de se faire connoître entièrement à la princesse de l'isle d'Ebène pour ce qu'elle étoit, elle la supplia une seconde fois de lui garder le secret, et de vouloir bien faire semblant qu'elle fût véritablement son mari jusqu'à l'arrivée du prince Camaralzaman qu'elle espéroit de revoir bientôt.

« Princesse, reprit la princesse de l'isle d'Ebène, ce seroit une destinée étrange, qu'un mariage heureux comme le vôtre, dût être de si peu de durée après un amour réciproque plein de merveilles. Je souhaite avec vous que le ciel vous réunisse bientôt. Assurez-vous cependant que je garderai religieusement le secret que vous venez de me confier. J'aurai le plus grand plaisir du monde d'être la seule qui vous connoisse pour ce que vous êtes dans le grand royaume de l'isle d'Ebène, pendant que vous le gouvernerez aussi dignement que vous avez déjà

commencé. Je vous demandois de l'amour, et présentement je vous déclare que je serai la plus contente du monde si vous ne dédaignez pas de m'accorder votre amitié. » Après ces paroles, les deux princesses s'embrassèrent tendrement, et après mille témoignages d'amitié réciproque, elles se couchèrent.

Selon la coutume du pays, il falloit faire voir publiquement la marque de la consommation du mariage. Les deux princesses trouvèrent le moyen de remédier à cette difficulté. Ainsi, les femmes de la princesse Haïatalnefous furent trompées le lendemain matin, et trompèrent le roi Armanos, la reine sa femme, et toute la cour. De la sorte, la princesse Baodure continua de gouverner tranquillement, à la satisfaction du roi et de tout le royaume...

La sultane Scheherazade n'en dit pas davantage pour cette nuit, à cause de la clarté du jour qui se faisoit apercevoir. Elle poursuivit, la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

1. [↑] Ce mot est arabe, et signifie la vie des ames.

CCXXV^e NUIT.

SUITE DE L'HISTOIRE DU PRINCE CAMARALZAMAN, DEPUIS SA SÉPARATION D'AVEC LA PRINCESSE BADOURE.

SIRE, pendant qu'en l'isle d'Ebène les choses étoient entre la princesse Badoure, la princesse Haïatalnefous et le roi Armanos avec la reine, la cour et les peuples du royaume, dans l'état que votre Majesté a pu le comprendre à la fin de mon dernier discours, le prince Camaralzaman étoit toujours dans la ville des idolâtres, chez le jardinier qui lui avoit donné retraite.

Un jour de grand matin que le prince se préparoit à travailler au jardin, selon sa coutume, le bon homme de jardinier l'en empêcha. « Les idolâtres, lui dit-il, ont aujourd'hui une grande fête ; et comme ils s'abstiennent de tout travail pour la passer en des assemblées et en des réjouissances publiques, ils ne veulent pas aussi que les Musulmans travaillent ; et les Musulmans, pour se maintenir dans leur amitié, se font un divertissement d'assister à leurs spectacles qui méritent d'être vus. Ainsi, vous n'avez qu'à vous reposer aujourd'hui. Je vous laisse ici ; et comme le temps approche que le vaisseau marchand, dont je vous ai parlé, doit faire le voyage de l'isle d'Ebène, je vais voir quelques amis, et m'informer d'eux du jour qu'il mettra à la voile, et en même temps je ménagerai votre embarquement. » Le jardinier mit son plus bel habit, et

sortit.

Quand le prince Camaralzaman se vit seul, au lieu de prendre part à la joie publique qui retentissoit dans toute la ville, l'inaction où il étoit lui fit rappeler avec plus de violence que jamais, le triste souvenir de sa chère princesse. Recueilli en lui-même, il soupiroit et gémissoit en se promenant dans le jardin, lorsque le bruit que deux oiseaux faisoient sur un arbre, l'obligèrent de lever la tête et de s'arrêter.

Camaralzaman vit avec surprise que ces oiseaux se battoient cruellement à coups de bec, et qu'en peu de momens, l'un des deux tomba mort au pied de l'arbre. L'oiseau qui étoit demeuré vainqueur, reprit son vol et disparut.

Dans le moment, deux autres oiseaux plus grands, qui avoient vu le combat de loin, arrivèrent d'un autre côté, se posèrent, l'un à la tête, l'autre aux pieds du mort, le regardèrent quelque temps en remuant la tête d'une manière qui marquoit leur douleur, et lui creusèrent une fosse avec leurs griffes, dans laquelle ils l'enterrent.

Dès que les deux oiseaux eurent rempli la fosse de la terre qu'ils avoient ôtée, ils s'envolèrent, et peu de temps après, ils revinrent en tenant au bec, l'un part une aile, et l'autre par un pied, l'oiseau meurtrier qui faisoit des cris effroyables et de grands efforts pour s'échapper. Ils l'apportèrent sur la sépulture de l'oiseau qu'il avoit sacrifié à sa rage ; et là, en le sacrifiant à la juste vengeance de l'assassinat qu'il avoit commis, ils lui arrachèrent la vie à coups de bec. Ils lui ouvrirent enfin le ventre, en tirèrent les entrailles, laissèrent le corps sur la place et s'envolèrent.

Camaralzaman demeura dans une grande admiration tout le temps que dura un spectacle si surprenant. Il s'approcha de l'arbre où la scène s'étoit passée, et en jetant les yeux sur les entrailles dispersées, il aperçut quelque chose de rouge qui sortoit de l'estomac que les oiseaux vengeurs avoient déchiré. Il ramassa l'estomac, et en tirant dehors ce qu'il avoit vu de rouge, il trouva que c'étoit le talisman de la princesse Badoure sa bien-aimée, qui lui avoit coûté tant de regrets, d'ennuis, de soupirs depuis que cet oiseau le lui avoit enlevé. « Cruel, s'écria-t-il aussitôt en regardant l'oiseau, tu te plaisois à faire du mal, et j'en dois moins me plaindre de celui que tu m'as fait ! Mais autant que tu m'en as fait, autant je souhaite du bien à ceux qui m'ont vengé de toi en vengeance la mort de leur semblable. »

Il n'est pas possible d'exprimer l'excès de la joie du prince Camaralzaman. « Chère princesse, s'écria-t-il encore, ce moment fortuné qui me rend ce qui vous étoit si précieux, est sans doute un présage qui m'annonce que je vous retrouverai de même, et peut-être plus tôt que je ne pense ! Béni soit le ciel qui m'envoie ce bonheur, et qui me donne en même temps l'espérance du plus grand que je puisse souhaiter. »

En achevant ces mots, Camaralzaman baisa le talisman, l'enveloppa et le lia soigneusement autour de son bras. Dans son affliction extrême, il avoit passé presque toutes les nuits à se tourmenter et sans fermer l'œil. Il dormit tranquillement celle qui suivit une si heureuse aventure ; et le lendemain, quand il eut pris son habit de travail dès qu'il fut jour, il alla prendre l'ordre du jardinier, qui le pria de mettre à bas et de déraciner un certain vieil arbre qui ne portoit plus de fruit.

Camaralzaman prit une coignée, et alla mettre la main à l'œuvre. Comme il coupoit une branche de la racine, il donna un coup sur quelque chose qui résista, et qui fit un grand bruit. En écartant la terre, il découvrit une grande plaque de bronze, sous laquelle il trouva un escalier de dix degrés. Il descendit aussitôt ; et quand il fut au bas, il vit un caveau de deux à trois toises en quarré, où il compta cinquante grands vases de bronze, rangés à l'entour chacun avec un couvercle. Il les découvrit tous l'un après l'autre, et il n'y en eut pas un qui ne fût plein de poudre d'or. Il sortit du caveau extrêmement joyeux de la découverte d'un trésor si riche, remit la plaque sur l'escalier, et acheva de déraciner l'arbre, en attendant le retour du jardinier.

Le jardinier avoit appris le jour de devant, que le vaisseau qui faisoit le voyage de l'isle d'Ebène chaque année, devoit partir dans très-peu de jours ; mais on n'avoit pu lui dire le jour précisément, et on l'avoit remis au lendemain. Il y étoit allé, et il revint avec un visage qui marquoit la bonne nouvelle qu'il avoit à annoncer à Camaralzaman. « Mon fils, lui dit-il (car par le privilège de son grand âge, il avoit coutume de le traiter ainsi), réjouissez-vous et tenez-vous prêt à partir dans trois jours : le vaisseau fera voile ce jour-là sans faute, et je suis convenu de votre embarquement et de votre passage avec le capitaine. »

« Dans l'état où je suis, reprit Camaralzaman, vous ne pouviez m'annoncer rien de plus agréable. En revanche, j'ai aussi à vous faire part d'une nouvelle qui doit vous réjouir. Prenez la peine de venir avec moi, et vous verrez la bonne fortune que le ciel vous envoie. »

Camaralzaman mena le jardinier à l'endroit où il avoit déraciné l'arbre, le fit descendre dans le caveau ; et quand il lui eut fait voir la quantité de vases, remplis de poudre d'or qu'il y avoit, il lui témoigna sa joie de ce que Dieu récompensoit enfin la vertu et toutes les peines qu'il avoit prises depuis tant d'années.

« Comment l'entendez-vous, reprit le jardinier ? Vous imaginez-vous donc que je veuille m'approprier ce trésor ? Il est tout à vois, et je n'y ai aucune prétention. Depuis quatre-vingts ans que mon père est mort, je n'ai fait autre chose que de remuer la terre de ce jardin sans l'avoir découvert. C'est une marque qu'il vous étoit destiné, puisque Dieu a permis que vous le trouvassiez ; il convient à un prince comme vous plutôt qu'à moi, qui suis sur le bord de ma fosse, et qui n'ai plus besoin de rien. Dieu vous l'envoie à propos dans le temps que vous allez vous rendre dans les états qui doivent vous appartenir, où vous en ferez un bon usage. »

Le prince Camaralzaman ne voulut pas céder au jardinier en générosité, et ils eurent une grande contestation là-dessus. Il lui protesta enfin qu'il n'en prendroit rien absolument s'il n'en retenoit la moitié pour sa part. Le jardinier se rendit, et ils se partagèrent à chacun vingt-cinq vases.

Le partage fait : « Mon fils, dit le jardinier à Camaralzaman, ce n'est pas assez, il s'agit présentement d'embarquer ces richesses sur le vaisseau, et de les emporter avec vous si secrètement que personne n'en ait connoissance, autrement vous courriez risque de les perdre. Il n'y a pas d'olives dans l'isle d'Ebène, et celles qu'on y porte d'ici, sont d'un grand débit. Comme vous le savez, j'en ai une bonne provision de

celles que je recueille dans mon jardin ; il faut que vous preniez cinquante pots, que vous les remplissiez de poudre d'or à moitié, et le reste d'olives par-dessus, et nous les ferons porter au vaisseau lorsque vous vous embarquerez. »

Camaralzaman suivit ce bon conseil, et employa le reste de la journée à accommoder les cinquante pots^[1] ; et comme il craignoit que le talisman de la princesse Badoure qu'il portoit au bras, ne lui échappât, il eut la précaution de le mettre dans un de ces pots, et d'y faire une marque pour le reconnoître. Quand il eut achevé de mettre les pots en état d'être transportés, comme la nuit approchoit, il se retira avec le jardinier, et en s'entretenant il lui raconta le combat des deux oiseaux et les circonstances de cette aventure qui lui avoit fait retrouver le talisman de la princesse Badoure, dont il ne fut pas moins surpris que joyeux pour l'amour de lui.

Soit à cause de son grand âge, ou qu'il se fût donné trop de mouvement ce jour-là, le jardinier passa une mauvaise nuit ; son mal augmenta le jour suivant, et il se trouva encore plus mal le troisième au matin. Dès qu'il fut jour, le capitaine du vaisseau en personne et plusieurs matelots vinrent frapper à la porte du jardin. Ils demandèrent à Camaralzaman qui leur ouvrit, où étoit le passager qui devoit s'embarquer sur le vaisseau. « C'est moi-même, répondit-il. Le jardinier qui a demandé passage pour moi, est malade et ne peut vous parler ; ne laissez pas d'entrer, et emportez, je vous prie, les pots d'olives que voilà avec mes hardes, et je vous suivrai dès que j'aurai pris congé de lui. »

Les matelots se chargèrent des pots et des hardes, en quittant Camaralzaman : « Ne manquez pas de venir incessamment, lui

dit le capitaine ; le vent est bon et je n'attends que vous pour mettre à la voile. »

Dès que le capitaine et les matelots furent partis, Camaralzaman rentra chez le jardinier pour prendre congé de lui, et le remercier de tous les bons offices qu'il lui avoit rendus ; mais il le trouva qui agonisoit, et il eut à peine obtenu de lui qu'il fît sa profession de foi, selon la coutume des bons Musulmans, à l'article de la mort, qu'il le vit expirer.

Dans la nécessité où étoit le prince Camaralzaman d'aller s'embarquer, il fit toutes les diligences possibles pour rendre les derniers devoirs au défunt. Il lava son corps, il l'ensevelit, après lui avoir fait une fosse dans le jardin (car, comme les Mahométans n'étoient que tolérés dans cette ville d'idolâtres, ils n'avoient pas de cimetière public), il l'enterra lui seul, et il n'eut achevé que vers la fin du jour. Il partit sans perdre de temps pour s'aller embarquer ; il emporta même la clef du jardin avec lui, afin de faire plus de diligence, dans le dessein de la porter au propriétaire au cas qu'il pût le faire, ou de la donner à quelque personne de confiance en présence de témoins, pour la lui mettre entre les mains. Mais en arrivant au port, il apprit que le vaisseau avoit levé l'ancre, il y avoit déjà du temps, et même qu'on l'avoit perdu de vue. On ajouta qu'il n'avoit mis à la voile qu'après l'avoir attendu trois grandes heures...

Scheherazade vouloit poursuivre ; mais la clarté du jour dont elle s'aperçut, l'obligea de cesser de parler. Elle reprit la même histoire de Camaralzaman la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCXXVI^e NUIT.

SIRE, le prince Camaralzaman, comme il est aisé de juger, fut dans une affliction extrême de se voir contraint de rester encore dans un pays où il n'avoit et ne vouloit avoir aucune habitude, et d'attendre une autre année pour réparer l'occasion qu'il venoit de perdre. Ce qui le désoloit davantage, c'est qu'il s'étoit dessaisi du talisman de la princesse Badoure, et qu'il le tint pour perdu. Il n'eut pas d'autre parti à prendre cependant que de retourner au jardin d'où il étoit sorti, de le prendre à louage du propriétaire à qui il appartenoit, et de continuer de le cultiver, en déplorant son malheur et sa mauvaise fortune. Comme il ne pouvoit supporter la fatigue de le cultiver seul, il prit un garçon à gages ; et afin de ne pas perdre l'autre partie du trésor qui lui revenoit par la mort du jardinier, qui étoit mort sans héritier, il mit la poudre d'or dans cinquante autres pots, qu'il acheva de remplir d'olives, pour les embarquer avec lui dans le temps.

Pendant que le prince Camaralzaman recommençoit une nouvelle année de peine, de douleur et d'impatience, le vaisseau continuoît sa navigation avec un vent très-favorable ; et il arriva heureusement à la capitale de l'isle d'Ebène.

Comme le palais étoit sur le bord de la mer, le nouveau roi ou plutôt la princesse Badoure qui aperçut le vaisseau dans le temps qu'il alloit entrer au port avec toutes ses bannières, demanda quel vaisseau c'étoit, et on lui dit qu'il venoit tous les

ans de la ville des idolâtres dans la même saison, et qu'ordinairement il étoit chargé de riches marchandises.

La princesse, toujours occupée du souvenir de Camaralzaman au milieu de l'éclat qui l'environnoit, s'imagina que Camaralzaman pouvoit y être embarqué, et la pensée lui vint de le prévenir et d'aller au-devant de lui, non pas pour se faire connoître (car elle se doutoit bien qu'il ne la reconnoîtroit pas), mais pour le remarquer et prendre les mesures qu'elle jugeroit à propos pour leur reconnaissance mutuelle. Sous prétexte de s'informer elle-même des marchandises, et même de voir la première et de choisir les plus précieuses qui lui conviendroient, elle commanda qu'on lui amenât un cheval. Elle se rendit au port accompagnée de plusieurs officiers qui se trouvèrent près d'elle ; et elle y arriva dans le temps que le capitaine venoit de débarquer. Elle le fit venir, et voulut savoir de lui d'où il venoit, combien il y avoit de temps qu'il étoit parti, quelles bonnes ou mauvaises rencontres il avoit faites dans sa navigation, s'il n'amenoit pas quelqu'étranger de distinction, et sur-tout de quoi son vaisseau étoit chargé ?

Le capitaine satisfit à toutes ces demandes ; et quant aux passagers, il assura qu'il n'y avoit que des marchands qui avoient coutume de venir, et qu'ils apportoient des étoffes très-riches de différens pays, des toiles des plus fines, peintes et non peintes, des pierreries, du musc, de l'ambre-gris, du camphre, de la civette, des épiceries, des drogues pour la médecine, des olives et plusieurs autres choses.

La princesse Badoure aimoit les olives passionnément. Dès qu'elle en eut entendu parler : « Je retiens tout ce que vous en

avez, dit-elle au capitaine, faites-les débarquer incessamment, que j'en fasse le marché. Pour ce qui est des autres marchandises, vous avertirez les marchands de m'apporter ce qu'ils ont de plus beau avant de le faire voir à personne. »

« Sire, reprit le capitaine, qui la prenoit pour le roi de l'isle d'Ebène, comme elle l'étoit en effet sous l'habit qu'elle en portoit, il y en a cinquante pots fort grands ; mais ils appartiennent à un marchand qui est demeuré à terre. Je l'avois averti moi-même, et je l'attendis long-temps. Comme je vis qu'il ne venoit pas, et que son retardement m'empêchoit de profiter du bon vent, je perdis la patience et je mis à la voile. »
« Ne laissez pas de les faire débarquer, dit la princesse, cela ne nous empêchera pas d'en faire le marché. »

Le capitaine envoya sa chaloupe au vaisseau, et elle revint bientôt chargée des pots d'olives. La princesse demanda combien les cinquante pots pouvoient valoir dans l'isle d'Ebène. « Sire, répondit le capitaine, le marchand est fort pauvre : votre Majesté ne lui fera pas une grâce considérable quand elle lui en donnera mille pièces d'argent. »

« Afin qu'il soit content, reprit la princesse, et en considération de ce que vous me dites de sa pauvreté, on vous en comptera mille pièces d'or que vous aurez soin de lui donner. » Elle donna ordre pour le paiement ; et après qu'elle eut fait emporter les pots en sa présence, elle retourna au palais.

Comme la nuit approchoit, la princesse Badoure se retira d'abord dans le palais intérieur, alla à l'appartement de la princesse Haïatalnefous, et se fit apporter les cinquante pots d'olives. Elle en ouvrit un pour lui en faire goûter, et pour en

goûter elle-même, et le versa dans un plat. Son étonnement fut des plus grands, quand elle vit les olives mêlées avec de la poudre d'or. « Quelle aventure, quelle merveille, s'écria-t-elle ! » Elle fit ouvrir et vider les autres pots en sa présence par les femmes d'Haïatalnefous, et son admiration augmenta à mesure qu'elle vit que les olives de chaque pot étoient mêlées avec la poudre d'or. Mais quand on vint à vider celui où Camaralzaman avoit mis son talisman, et qu'elle l'eut aperçu, elle en fut si fort surprise qu'elle s'évanouit.

La princesse Haïatalnefous et ses femmes secoururent la princesse Badoure, et la firent revenir à force de lui jeter de l'eau sur le visage. Lorsqu'elle eut repris tous ses sens, elle prit le talisman et le baisa à plusieurs reprises. Mais comme elle ne vouloit rien dire devant les femmes de la princesse, qui ignoroient son déguisement, et qu'il étoit temps de se coucher, elle les congédia. « Princesse, dit-elle à Haïatalnefous dès qu'elles furent seules, après ce que je vous ai raconté de mon histoire, vous aurez bien connu sans doute que c'est à la vue de ce talisman que je me suis évanouie. C'est le mien, et celui qui nous a arrachés l'un de l'autre, le prince Camaralzaman mon cher mari et moi. Il a été la cause d'une séparation si douloureuse pour l'un et pour l'autre ; il va être, comme j'en suis persuadée, celle de notre réunion prochaine. »

Le lendemain dès qu'il fut jour, la princesse Badoure envoya appeler le capitaine du vaisseau. Quand il fut venu : « Éclaircissez-moi davantage, lui dit-elle, touchant le marchand à qui appartenoient les olives que j'achetai hier. Vous me disiez, ce me semble, que vous l'aviez laissé à terre dans la ville des idolâtres : pouvez-vous me dire ce qu'il y

faisoit ? »

« Sire, répondit le capitaine, je puis en assurer votre Majesté, comme d'une chose que je sais par moi-même. J'étois convenus de son embarquement avec un jardinier extrêmement âgé, qui me dit que je le trouverois à son jardin où il travailloit sous lui, et dont il m'enseigna l'endroit : c'est ce qui m'a obligé de dire à votre Majesté qu'il étoit pauvre. J'ai été le chercher et l'avertir moi-même dans ce jardin de venir s'embarquer, et je lui ai parlé. »

« Si cela est ainsi, reprit la princesse Badoure, il faut que vous remettiez à la voile dès aujourd'hui, que vous retourniez à la ville des idolâtres, et que vous m'amenez ici ce garçon jardinier qui est mon débiteur ; sinon je vous déclare que je confisquerai non-seulement les marchandises qui vous appartiennent, et celles des marchands qui sont venus sur votre bord, mais même que votre vie et celle des marchands m'en répondront. Dès-à-présent on va par mon ordre apposer le sceau aux magasins où elles sont, qui ne sera levé quand vous m'aurez livré l'homme que je vous demande. C'est ce que j'avois à vous dire : allez, et faites ce que je vous commande. »

Le capitaine n'eut rien à répliquer à ce commandement, dont l'inexécution devoit être d'un très-grand dommage à ses affaires et à celles des marchands. Il le leur signifia, et ils ne s'empressèrent pas moins que lui à faire embarquer incessamment les provisions de vivres et d'eau dont il avoit besoin pour le voyage. Cela s'exécuta avec tant de diligence, qu'il mit à la voile le même jour.

Le vaisseau eut une navigation très-heureuse, et le capitaine prit si bien ses mesures, qu'il arriva de nuit devant la ville des

idolâtres. Quand il s'en fut approché aussi près qu'il le jugea à propos, il ne fit pas jeter l'ancre ; mais pendant que le vaisseau demeura en panne, il s'embarqua dans sa chaloupe, et alla descendre à terre en un endroit un peu éloigné du port, d'où il se rendit au jardin de Camaralzaman avec six matelots des plus résolus.

Camaralzaman ne dormoit pas alors ; sa séparation d'avec la belle princesse de la Chine, sa femme, l'affligeoit à son ordinaire, et il détestoit le moment où il s'étoit laissé tenter par la curiosité, non pas de manier, mais même de toucher sa ceinture. Il passoit ainsi les momens consacrés au repos, lorsqu'il entendit frapper à la porte du jardin. Il y alla promptement à demi habillé ; et il n'eut pas plutôt ouvert, que sans lui dire mot, le capitaine et les matelots se saisirent de lui, le conduisirent à la chaloupe par force, et le menèrent au vaisseau qui remit à la voile dès qu'il y fut embarqué.

Camaralzaman qui avoit gardé le silence jusqu'alors, de même que le capitaine et les matelots, demanda au capitaine qu'il avoit reconnu, quel sujet il avoit de l'enlever avec tant de violence. « N'êtes-vous pas débiteur du roi de l'isle d'Ebène, lui demanda le capitaine à son tour ? » « Moi, débiteur du roi de l'isle d'Ebène, reprit Camaralzaman avec étonnement ! Je ne le connois pas ; jamais je n'ai eu affaire avec lui, et jamais je n'ai mis le pied dans son royaume. » « C'est ce que vous devez savoir mieux que moi, repartit le capitaine. Vous lui parlerez vous-même ; demeurez ici cependant, et prenez patience... »

Sheherazade fut obligée de mettre fin à son discours en cet endroit, pour donner lieu au sultan des Indes de se lever et de

se rendre à ses fonctions ordinaires. Elle le reprit la nuit suivante, et lui parla en ces termes :

CCXXVII^e NUIT.

SIRE, le prince Camaralzaman fut enlevé de son jardin de la manière que je fis remarquer hier à votre Majesté. Le vaisseau ne fut pas moins heureux à le porter à l'isle d'Ebène, qu'il l'avoit été à l'aller prendre dans la ville des idolâtres. Quoiqu'il fût déjà nuit lorsqu'il mouilla dans le port, le capitaine ne laissa pas néanmoins de débarquer d'abord, et de mener le prince Camaralzaman au palais, où il demanda à être présenté au roi.

La princesse Badoure qui s'étoit déjà retirée dans le palais intérieur, ne fut pas plutôt avertie de son retour et de l'arrivée de Camaralzaman, qu'elle sortit pour lui parler. D'abord elle jeta les yeux sur le prince Camaralzaman pour qui elle avoit versé tant de larmes depuis leur séparation, et elle le reconnut sous son méchant habit. Quant au prince qui trembloit devant un roi, comme il le croyoit, à qui il avoit à répondre d'une dette imaginaire, il n'eut pas seulement la pensée que ce pût être celle qu'il desiroit si ardemment de retrouver. Si la princesse eût suivi son inclination, elle eût couru à lui, et se fût fait connoître en l'embrassant ; mais elle se retint, et elle crut qu'il étoit de l'intérêt de l'un et de l'autre de soutenir encore quelque temps le personnage du roi avant de se découvrir. Elle

se contenta de le recommander à un officier qui étoit présent, et de le charger de prendre soin de lui et de le bien traiter jusqu'au lendemain.

Quand la princesse Badoure eut bien pourvu à ce qui regardoit le prince Camaralzaman, elle se tourna du côté du capitaine pour reconnoître le service important qu'il lui avoit rendu, en chargeant un autre officier d'aller sur-le-champ lever le sceau qui avoit été apposé à ses marchandises et à celles de ses marchands, et le renvoya avec le présent d'un riche diamant qui le récompensa beaucoup au-delà de la dépense du voyage qu'il venoit de faire. Elle lui dit même qu'il n'avoit qu'à garder les mille pièces d'or payées pour les pots d'olives, et qu'elle sauroit bien s'en accommoder avec le marchand qu'il venoit d'amener.

Elle rentra enfin dans l'appartement de la princesse de l'isle d'Ebène à qui elle fit part de sa joie, en la priant néanmoins de lui garder encore le secret, et en lui faisant confidence des mesures qu'elle jugeoit à propos de prendre avant de se faire connoître au prince Camaralzaman, et de le faire connoître lui-même pour ce qu'il étoit. « Il y a, ajouta-t-elle, une si grande distance d'un jardinier à un grand prince, tel qu'il est, qu'il y auroit du danger à le faire passer en un moment du dernier état du peuple à un si haut degré, quelque justice qu'il y ait à le faire. » Bien loin de lui manquer de fidélité, la princesse de l'isle d'Ebène entra dans son dessein. Elle l'assura qu'elle y contribueroit elle-même avec un très-grand plaisir, qu'elle n'avoit qu'à l'avertir de ce qu'elle souhaiteroit qu'elle fit.

Le lendemain la princesse de la Chine, sous le nom, l'habit et l'autorité de roi de l'isle d'Ebène, après avoir pris soin de

faire mener le prince Camaralzaman au bain, de grand matin, et de lui faire prendre un habit d'émir ou gouverneur de province, le fit introduire dans le conseil, où il attira les yeux de tous les seigneurs qui étoient présens, par sa bonne mine et par l'air majestueux de toute sa personne.

La princesse Badoure elle-même fut charmée de la revoir aussi aimable qu'elle l'avoit vu tant de fois, et cela l'anima davantage à faire son éloge en plein conseil. Après qu'il eut pris sa place au rang des émirs par son ordre : « Seigneur, dit-elle en s'adressant aux autres émirs, Camaralzaman que je vous donne aujourd'hui pour collègue, n'est pas indigne de la place qu'il occupe parmi vous : je l'ai connu suffisamment dans mes voyages pour en répondre ; et je puis assurer qu'il se fera connoître à vous-mêmes, autant par sa valeur et mille autres belles qualités, que par la grandeur de son génie. »

Camaralzaman fut extrêmement étonné quand il eut entendu que le roi de l'isle d'Ebène, qu'il étoit bien éloigné de prendre pour une femme, encore moins pour sa chère princesse, l'avoit nommé et assuré qu'il le connoissoit ; et comme il étoit certain qu'il ne s'étoit rencontré avec lui en aucun droit, il fut encore plus étonné des louanges excessives qu'il venoit de recevoir.

Ces louanges néanmoins prononcées par une bouche pleine de majesté, ne le déconcertèrent pas ; il les reçut avec une modestie qui fit voir qu'il les méritoit, mais qu'elles ne lui donnoient pas de vanité. Il se prosterna devant le trône du roi, et en se relevant : « Sire, dit-il, je n'ai point de termes pour remercier votre Majesté du grand honneur qu'elle me fait, encore moins de tant de bontés. Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour les mériter. »

En sortant du conseil, ce prince fut conduit par un officier dans un grand hôtel que la princesse Badoure avoit déjà fait meubler exprès pour lui. Il y trouva des officiers et des domestiques prêts à recevoir ses commandemens, et une écurie garnie de très-beaux chevaux, le tout pour soutenir la dignité d'émir dont il venoit d'être honoré ; et quand il fut dans son cabinet, son intendant lui présenta un coffre-fort plein d'or pour sa dépense. Moins il pouvoit concevoir par quel endroit lui venoit ce grand bonheur, plus il en étoit dans l'admiration ; et jamais il n'eut la pensée que la princesse de la Chine en fût la cause.

Au bout de deux ou trois jours la princesse Badoure, pour donner au prince Camaralzaman plus d'accès près de sa personne, et en même temps plus de distinction, le gratifia de la charge de grand trésorier qui venoit de vaquer. Il s'acquitta de cet emploi avec tant d'intégrité, en obligeant cependant tout le monde, qu'il s'acquitt non-seulement l'amitié de tous les seigneurs de la cour, mais même qu'il gagna le cœur de tout le peuple par sa droiture et par ses largesses.

Camaralzaman eût été le plus heureux de tous les hommes de se voir dans une si haute faveur auprès d'un roi étranger, comme il se l'imaginait, et d'être auprès de tout le monde dans une considération qui augmentoit tous les jours, s'il eût possédé sa princesse. Au milieu de son bonheur il ne cessoit de s'affliger de n'apprendre d'elle aucune nouvelle dans un pays où il sembloit qu'elle devoit avoir passé depuis le temps qu'il s'étoit séparé d'avec elle d'une manière si affligeante pour l'un et pour l'autre. Il auroit pu se douter de quelque chose, si la princesse Badoure eût conservé le nom de Camaralzaman

qu'elle avoit pris avec son habit ; mais elle l'avoit changé en montant sur le trône, et s'étoit donné celui d'Armanos pour faire honneur à l'ancien roi son beau-père. De la sorte on ne la connoissoit plus que sous le nom de roi Armanos le jeune, et il n'y avoit que quelques courtisans qui se souvinssent du nom de Camaralzaman dont elle se faisoit appeler en arrivant à la cour de l'isle d'Ebène. Camaralzaman n'avoit pas encore eu assez de familiarité avec eux pour s'en instruire ; mais à la fin il pouvoit l'avoir.

Comme la princesse Badoure craignoit que cela n'arrivât, et qu'elle étoit bien aise que Camaralzaman ne fût redevable de sa reconnoissance qu'à elle seule, elle résolut de mettre fin à ses propres tourmens et à ceux qu'elle savoit qu'il souffroit. En effet, elle avoit remarqué que toutes les fois qu'elle s'entretenoit avec lui des affaires qui dépendoient de sa charge, il pousoit de temps en temps des soupirs qui ne pouvoient s'adresser qu'à elle. Elle vivoit elle-même dans une contrainte dont elle étoit résolue de se délivrer sans différer plus longtemps. D'ailleurs l'amitié des seigneurs, le zèle et l'affection du peuple, tout contribuoit à lui mettre la couronne de l'isle d'Ebène sur la tête sans obstacle.

La princesse Badoure n'eût pas plutôt pris cette résolution de concert avec la princesse Haïatalnefous, qu'elle prit le prince Camaralzaman en particulier le même jour : « Camaralzaman, lui dit-elle, j'ai à m'entretenir avec vous d'une affaire de longue discussion, sur laquelle j'ai besoin de votre conseil. Comme je ne vois pas que je puisse le faire plus commodément que la nuit, venez ce soir et avertissez qu'on ne vous attende pas, j'aurai soin de vous donner un lit. »

Camaralzaman ne manqua pas de se trouver au palais à l'heure que la princesse Badoure lui avoit marquée. Elle le fit entrer avec elle dans le palais intérieur ; et après qu'elle eut dit au chef des eunuques, qui se préparoit à la suivre, qu'elle n'avoit point besoin de son service, et qu'il tînt seulement la porte fermée, elle le mena dans un autre appartement que celui de la princesse Haïatalnefous, où elle avoit coutume de coucher.

Quand le prince et la princesse furent dans la chambre où il y avoit un lit, et que la porte fut fermée, la princesse tira le talisman d'une petite boîte, et en le présentant à Camaralzaman : « Il n'y a pas long-temps, lui dit-elle, qu'un astrologue m'a fait présent de ce talisman ; comme vous êtes habile en toutes choses, vous pourrez bien me dire à quoi il est propre. »

Camaralzaman prit le talisman, et s'approcha d'une bougie pour le considérer. Dès qu'il l'eut reconnu avec une surprise qui fit plaisir à la princesse : « Sire, s'écria-t-il, votre Majesté me demande à quoi ce talisman est propre ? Hélas, il est propre à me faire mourir de douleur et de chagrin, si je ne trouve bientôt la princesse la plus charmante et la plus aimable qui ait jamais paru sous le ciel, à qui il a appartenu et dont il m'a causé la perte ! Il me l'a causée par une aventure étrange, dont le récit toucheroit votre Majesté de compassion pour un mari et pour un amant infortuné comme moi, si elle vouloit se donner la patience de l'entendre. »

« Vous m'en entretiendrez une autre fois, reprit la princesse ; mais je suis bien aise, ajouta-t-elle, de vous dire que j'en sais déjà quelque chose : je reviens à vous, attendez-moi

un moment. »

En disant ces paroles, la princesse Badoure entra dans un cabinet où elle quitta le turban royal, et après avoir pris en peu de momens une coiffure et un habillement de femme, avec la ceinture qu'elle avoit le jour de leur séparation, elle rentra dans la chambre.

Le prince Camaralzaman reconnut d'abord sa chère princesse, courut à elle, et en l'embrassant tendrement : « Ah, s'écria-t-il, que je suis obligé au roi de m'avoir surpris si agréablement ! » « Ne vous attendez pas à revoir le roi, reprit la princesse en l'embrassant à son tour les larmes aux yeux : en me voyant vous voyez le roi. Asseyons-nous, que je vous explique cette énigme. »

Ils s'assirent, et la princesse raconta au prince la résolution qu'elle avoit prise dans la prairie où ils avoient campé ensemble la dernière fois, dès qu'elle eut connu qu'elle l'attendroit inutilement ; de quelle manière elle l'avoit exécutée jusqu'à son arrivée à l'isle d'Ebène, où elle avoit été obligée d'épouser la princesse Haïatalnefous, et d'accepter la couronne que le roi Armanos lui avoit offerte en conséquence de son mariage ; comment la princesse, dont elle lui exagéra le mérite, avoit reçu la déclaration qu'elle lui avoit faite de son sexe, et enfin l'aventure du talisman trouvé dans un des pots d'olives et de poudre d'or qu'elle avoit achetés, qui lui avoit donné lieu de l'envoyer prendre dans la ville des idolâtres.

Quand la princesse Badoure eut achevé , elle voulut que le prince lui apprît par quelle aventure le talisman avoit été cause de leur séparation ; il la satisfit, et quand il eut fini, il se plaignit à elle d'une manière obligeante de la cruauté qu'elle

avoit eue de le faire languir si long-temps. Elle lui en apporta les raisons dont nous avons parlé ; après quoi, comme il étoit fort tard, ils se couchèrent...

Scheherazade s'interrompit à ces dernières paroles, à cause du jour qu'elle voyoit paroître ; elle poursuivit, la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCXXVIII^e NUIT.

SIRE, la princesse Badoure et le prince Camaralzaman se levèrent le lendemain dès qu'il fut jour. Mais la princesse quitta l'habillement royal pour reprendre l'habit de femme, et lorsqu'elle fut habillée, elle envoya le chef des eunuques prier le roi Armanos, son beau-père, de prendre la peine de venir à son appartement.

Quand le roi Armanos fut arrivé, sa surprise fut fort grande de voir une dame qui lui étoit inconnue, et le grand trésorier à qui il n'appartenoit pas d'entrer dans le palais intérieur, non plus qu'à aucun seigneur de la cour. En s'asseyant, il demanda où étoit le roi.

« Sire, reprit la princesse, hier j'étois le roi, et aujourd'hui je ne suis que princesse de la Chine, femme du véritable prince Camaralzaman, fils véritable du roi Schahzaman. Si votre Majesté veut bien se donner la patience d'entendre notre histoire de l'un et de l'autre, j'espère qu'elle ne me

condamnera pas de lui avoir fait une tromperie si innocente. » Le roi Armanos lui donna audience, l'écoula avec étonnement depuis le commencement jusqu'à la fin.

En achevant : « Sire, ajouta la princesse, quoique dans notre religion les femmes s'accommodent peu de la liberté qu'ont les maris de prendre plusieurs femmes, si néanmoins votre Majesté consent à donner la princesse Haïatalnefous sa fille, en mariage au prince Camaralzaman, je lui cède de bon cœur le rang et la qualité de reine qui lui appartient de droit, et me contente du second rang. Quand cette préférence ne lui appartiendrait pas, je ne laisserois pas de la lui accorder après l'obligation que je lui ai du secret qu'elle m'a gardé avec tant de générosité. Si votre Majesté s'en remet à son consentement, je l'ai déjà prévenue là-dessus, et je suis caution qu'elle en sera très-contente. »

Le roi Armanos écoula le discours de la princesse Badoure avec admiration ; et quand elle eut achevé : « Mon fils, dit-il au prince Camaralzaman en se tournant de son côté, puisque la princesse Badoure votre femme, que j'avois regardée jusqu'à présent comme mon gendre par une tromperie dont je ne puis me plaindre, m'assure qu'elle veut bien partager votre lit avec ma fille, il ne me reste plus que de savoir si vous voulez bien l'épouser aussi, et accepter la couronne que la princesse Badoure mériterait de porter toute sa vie, si elle n'aimoit mieux la quitter pour l'amour de vous. » « Sire, répondit le prince Camaralzaman, quelque passion que j'aie de revoir le roi mon père, les obligations que j'ai à votre Majesté et à la princesse Haïatalnefous, sont si essentielles, que je ne puis lui rien refuser. »

Camaralzaman fut proclamé roi, et marié le même jour avec de grandes magnificences, et fut très-satisfait de la beauté, de l'esprit et de l'amour de la princesse Haïatalnefous.

Dans la suite, les deux reines continuèrent de vivre ensemble avec la même amitié et la même union qu'auparavant, et furent très-satisfaites de l'égalité que le roi Camaralzaman gardoit à leur égard, en partageant son lit avec elles alternativement.

Elles lui donnèrent chacune un fils la même année, presque en même temps ; et la naissance des deux princes fut célébrée avec de grandes réjouissances. Camaralzaman donna le nom d'Amgiad^[2] au premier dont la reine Badoure étoit accouchée, et celui d'Assad^[3] à celui que la reine Haïatalnefous avoit mis au monde.

1. ↑ Cette particularité se trouve encore à-peu-près de même dans le roman de Pierre de Provence et de la belle Maguelone.
2. ↑ Très-glorieux.
3. ↑ Très-heureux.

HISTOIRE

DES

PRINCES AMGIAD ET ASSAD.

LES deux princes furent élevés avec grand soin, et lorsqu'ils furent en âge, ils n'eurent que le même gouverneur, les mêmes précepteurs dans les sciences et dans les beaux-arts que le roi Camaralzaman voulut qu'on leur enseignât, et que le même maître dans chaque exercice. La forte amitié qu'ils avoient l'un pour l'autre dès leur enfance, avoit donné lieu à cette uniformité qui l'augmenta davantage.

En effet, lorsqu'ils furent en âge d'avoir chacun une maison séparée, ils étoient unis si étroitement, qu'ils supplièrent le roi Camaralzaman leur père de leur en accorder une seule pour tous deux. Ils l'obtinrent, et ainsi ils eurent les mêmes officiers, les mêmes domestiques, les mêmes équipages, le même appartement et la même table. Insensiblement, Camaralzaman avoit pris une si grande confiance en leur capacité et en leur droiture, que lorsqu'ils eurent atteint l'âge de dix-huit à vingt ans, il ne faisoit pas difficulté de les charger du soin de présider au conseil alternativement toutes les fois qu'il faisoit des parties de chasse de plusieurs jours.

Comme les deux princes étoient également beaux et bien

faits, dès leur enfance les deux reines avoient conçu pour eux une tendresse incroyable, de manière néanmoins que la princesse Badoure avoit plus de penchant pour Assad, fils de la reine Haïatalnefous, que pour Amgiad son propre fils, et que la reine Haïatalnefous en avoit plus pour Amgiad que pour Assad, qui étoit le sien.

Les reines ne prirent d'abord ce penchant que pour une amitié qui procédoit de l'excès de celle qu'elles conservoient toujours l'une pour l'autre. Mais à mesure que les princes avancèrent en âge, elle se tourna peu-à-peu en une forte inclination, et cette inclination en un amour des plus violens, lorsqu'ils parurent à leurs yeux avec des grâces qui achevèrent de les aveugler. Toute l'infamie de leur passion leur étoit connue ; elles firent aussi de grands efforts pour y résister ; mais la familiarité avec laquelle elles les voyoient tous les jours, et l'habitude de les admirer dès leur enfance, de les caresser, dont il n'étoit plus en leur pouvoir de se défaire, les embrasèrent d'amour à un point qu'elles en perdirent le sommeil, le boire et le manger. Pour leur malheur, et pour le malheur des princes mêmes, les princes accoutumés à leurs manières n'eurent pas le moindre soupçon de cette flamme détestable.

Comme les deux reines ne s'étoient pas fait un secret de leur passion, et qu'elles n'avoient pas le front de le déclarer de bouche au prince que chacune aimoit en particulier, elles convinrent de s'en expliquer chacune par un billet ; et pour l'exécution d'un dessein si pernicieux, elles profitèrent de l'absence du roi Camaralzaman pour une chasse de trois ou quatre jours.

Le jour du départ du roi, le prince Amgiad présida au conseil, et rendit la justice jusqu'à deux ou trois heures après midi. À la sortie du conseil, comme il rentroit dans le palais, un eunuque le prit en particulier, et lui présenta un billet de la part de la reine Haïatalnefous. Amgiad le prit et le lut avec horreur. « Quoi, perfide, dit-il à l'eunuque en achevant de lire et en tirant le sabre, est-ce là la fidélité que tu dois à ton maître et à ton roi ? » En disant ces paroles, il lui trancha la tête.

Après cette action, Amgiad transporté de colère, alla trouver la reine Badoure, sa mère, d'un air qui marquoit son ressentiment, lui montra le billet, et l'informa du contenu, après lui avoir dit de quelle part il venoit. Au lieu de l'écouter, la reine Badoure se mit en colère elle-même. « Mon fils, reprit-elle, ce que vous me dites, est une calomnie et une imposture : la reine Haïatalnefous est sage, et je vous trouve bien hardi de me parler contr'elle avec cette insolence. « Le prince s'emporta contre la reine sa mère à ces paroles. « Vous êtes toutes plus méchantes les unes que les autres, s'écria-t-il ! Si je n'étois retenu par le respect que je dois au roi mon père, ce jour seroit le dernier de la vie d'Haïatalnefous. »

La reine Badoure pouvoit bien juger de l'exemple de son fils Amgiad, que le prince Assad, qui n'étoit pas moins vertueux, ne recevroit pas plus favorablement la déclaration semblable qu'elle avoit à lui faire. Cela ne l'empêcha pas de persister dans un dessein si abominable, et elle lui écrivit aussi un billet le lendemain, qu'elle confia à une vieille qui avoit entrée dans le palais.

La vieille prit aussi son temps de rendre le billet au prince Assad à la sortie du conseil, où il venoit de présider à son tour.

Le prince le prit, et en le lisant, il se laissa emporter à la colère si vivement, que sans se donner le temps d'achever, il tira son sabre et punit la vieille comme elle le méritoit. Il courut à l'appartement de la reine Haïatalnefous, sa mère, le billet à la main; il voulut le lui montrer, mais elle ne lui en donna pas le temps, ni même celui de parler. « Je sais ce que vous me voulez, s'écria-t-elle, et vous êtes aussi impertinent que votre frère Amgiad. Retirez-vous, et ne paraissez jamais devant moi. »

Assad demeura interdit à ces paroles, auxquelles il ne s'étoit pas attendu, et elles le mirent dans un transport dont il fut sur le point de donner des marques funestes ; mais il se retint et se retira sans répliquer, de crainte qu'il ne lui échappât de dire quelque chose d'indigne de sa grandeur d'âme. Comme le prince Amgiad avoit eu la retenue de ne lui rien dire du billet qu'il avoit reçu le jour d'auparavant, et que ce que la reine sa mère venoit de lui dire, lui faisoit comprendre qu'elle n'étoit pas moins criminelle que la reine Badoure, il alla lui faire un reproche obligeant de sa discrétion, et mêler sa douleur avec la sienne.

Les deux reines au désespoir d'avoir trouvé dans les deux princes une vertu qui devoit les faire rentrer en elles-mêmes, renoncèrent à tous les sentimens de la nature et de mère, et concertèrent ensemble de les faire périr. Elles firent accroire à leurs femmes qu'ils avoient entrepris de les forcer : elles en firent toutes les feintes par leurs larmes, par leurs cris et par les malédictions qu'elles leur donnoient, et se couchèrent dans un même lit, comme si la résistance qu'elles feignirent aussi d'avoir faite, les eût réduites aux abois...

Mais, Sire, dit ici Scheherazade, le jour paroît et m'impose silence. Elle se tut, et la nuit suivante elle poursuivit la même histoire, et dit au sultan des Indes :

CCXXIX^e NUIT.

SIRE, nous laissâmes hier les deux reines dénaturées, dans la résolution détestable de perdre les deux princes leurs fils. Le lendemain, le roi Camaralzaman à son retour de la chasse, fut dans un grand étonnement de les trouver couchées ensemble, éplorées, et dans un état qu'elles surent si bien contrefaire, qu'il le toucha de compassion. Il leur demanda avec empressement ce qui leur étoit arrivé.

À cette demande, les dissimulées reines redoublèrent leurs gémissemens et leurs sanglots ; et après qu'il les eut bien pressées, la reine Badoure prit enfin la parole : « Sire, dit-elle, la juste douleur dont nous sommes affligées est telle, que nous ne devrions plus voir le jour après l'outrage que les princes vos fils nous ont fait par une brutalité qui n'a pas d'exemple. Par un complot indigne de leur naissance, votre absence leur a donné la hardiesse et l'insolence d'attenter à notre honneur. Que votre Majesté nous dispense d'en dire davantage ; notre affliction suffira pour lui faire comprendre le reste. »

Le roi fit appeler les deux princes, et il leur eût été la vie de sa propre main si l'ancien roi Armanos, son beau-père, qui

étoit présent, ne lui eût retenu le bras. « Mon fils, dit-il, que pensez-vous faire ! Voulez-vous ensanglanter vos mains et votre palais de votre propre sang ? Il y a d'autres moyens de les punir, s'il est vrai qu'ils soient criminels. » Il tâcha de l'appaiser, et il le pria de bien examiner s'il étoit certain qu'ils eussent commis le crime dont on les accusoit.

Camaralzaman put bien gagner sur lui-même de n'être pas le bourreau de ses propres enfans ; mais après les avoir fait arrêter, il fit venir sur le soir un émir nommé Giondar, qu'il chargea d'aller leur ôter la vie hors de la ville, de tel côté, et si loin qu'il lui plairoit, et de ne pas revenir qu'il n'apportât leurs habits pour marque de l'exécution de l'ordre qu'il lui donnoit.

Giondar marcha toute la nuit, et le lendemain matin quand il eut mis pied à terre, il signifia aux princes, tes larmes aux jeux, l'ordre qu'il avoit. « Princes, leur dit-il, cet ordre est bien cruel, et c'est pour moi une mortification des plus sensibles d'avoir été choisi pour en être l'exécuteur : plût à Dieu que je pusse m'en dispenser ! » « Faites votre devoir, reprirent les princes ; nous savons bien que vous n'êtes pas la cause de notre mort : nous vous la pardonnons de bon cœur. »

En disant ces paroles, les princes s'embrassèrent, et se dirent le dernier adieu avec tant de tendresse, qu'ils furent long-temps sans se séparer. Le prince Assad se mit le premier en état de recevoir le coup de la mort. « Commencez par moi, dit-il, Giondar ; que je n'aie pas la douleur de voir mourir mon cher frère Amgiad. » Amgiad s'y opposa, et Giondar ne put, sans verser des larmes plus qu'auparavant, être témoin de leur contestation, qui marquoit combien leur amitié étoit sincère et parfaite.

Ils terminèrent enfin ce différend si touchant ; et ils prièrent Giondar de les lier ensemble, et de les mettre dans la situation la plus commode pour leur donner le coup de la mort en même temps, « Ne refusez pas, ajoutèrent-ils, de donner cette consolation de mourir ensemble à deux frères infortunés qui, jusqu'à leur innocence, n'ont rien eu que de commun depuis qu'ils sont au monde. »

Giondar accorda aux deux princes ce qu'ils souhaitoient : il les lia ; et quand il les eut mis dans l'état qu'il crut le plus à son avantage pour ne pas manquer de leur couper la tête d'un seul coup, il leur demanda s'ils avoient quelque chose à lui commander avant de mourir.

« Nous ne vous prions que d'une seule chose, répondirent les deux princes : c'est de bien assurer le roi noire père, à votre retour, que nous mourons innocens, mais que nous ne lui imputons pas l'effusion de notre sang. En effet, nous savons qu'il n'est pas bien informé de la vérité du crime dont nous sommes accusés. » Giondar leur promit qu'il n'y manqueroit pas, et en même temps il tira son sabre. Son cheval, qui étoit lié à un arbre près de lui, épouvanté de cette action et de l'éclat du sabre, rompit sa bride, s'échappa, et se mit à courir de toute sa force par la campagne.

C'étoit un cheval de grand prix et richement harnaché, que Giondar auroit été bien tâché de perdre. Troublé de cet accident, au lieu de couper la tête aux princes, il jeta le sabre et courut après le cheval pour le rattraper.

Le cheval, qui étoit vigoureux, fit plusieurs caracoles devant Giondar, et il le mena jusqu'à un bois où il se jeta. Giondar l'y suivit, et le hennissement du cheval éveilla un lion qui

dormoit ; le lion accourut, et au lieu d'aller au cheval, il vint droit à Giondar dès qu'il l'eut aperçu.

Giondar ne songea plus à son cheval : il fut dans un plus grand embarras pour la conservation de sa vie, en évitant l'attaque du lion, qui ne le perdit pas de vue et qui le suivoit de près au travers des arbres. « Dans cette extrémité, Dieu ne m'enverroit pas ce châtiment, disoit-il en lui-même, si les princes à qui l'on m'a commandé d'ôter la vie, n'étoient pas innocens ; et pour mon malheur, je n'ai pas mon sabre pour me défendre. »

Pendant l'éloignement de Giondar, les deux princes furent pressés également d'une soif ardente, causée par la frayeur de la mort, nonobstant leur résolution généreuse de subir l'ordre cruel du roi leur père. Le prince Amgiad fit remarquer au prince son frère qu'ils n'étoient pas loin d'une source d'eau, et lui proposa de se délier et d'aller boire. « Mon frère, reprit le prince Assad, pour le peu de temps que nous avons à vivre, ce n'est pas la peine d'étancher notre soif, nous la supporterons bien encore quelques momens. »

Sans avoir égard à cette remontrance, Amgiad se délia et délia le prince son frère malgré lui ; ils allèrent à la source ; et après qu'ils se furent rafraîchis, ils entendirent le rugissement du lion et de grands cris dans le bois où le cheval et Giondar étoient entrés. Amgiad prit aussitôt le sabre dont Giondar s'étoit débarrassé. « Mon frère, dit-il à Assad, courons au secours du malheureux Giondar ; peut-être arriverons-nous assez tôt pour le délivrer du péril où il est. »

Les deux princes ne perdirent pas de temps, et ils arrivèrent dans le même moment que le lion venoit d'abattre Giondar. Le

lion qui vit que le prince Amgiad avancoit vers lui les sabre levé, lâcha sa prise et vint droit à lui avec furie ; le prince le reçut avec intrépidité, et lui donna un coup avec tant de force et d'adresse, qu'il le fit tomber mort.

Dès que Giondar eut connu que c'étoit aux deux princes qu'il devoit la vie, il se jeta à leurs pieds, et les remercia de la grande obligation qu'il leur avoit, en des termes qui marquoient sa parfaite reconnoissance. « Princes, leur dit-il en se relevant et en leur baisant les mains les larmes aux yeux, Dieu me garde d'attenter à votre vie, après le secours si obligeant et si éclatant que vous venez de me donner ! Jamais on ne reprochera à l'émir Giondar d'avoir été capable d'une si grande ingratitude. »

« Le service que nous vous avons rendu, reprirent les princes, ne doit pas vous empêcher d'exécuter votre ordre. Reprenons auparavant votre cheval, et retournons au lieu où vous nous aviez laissés, » Ils n'eurent pas de peine à reprendre le cheval qui avoit passé sa fougue et qui s'étoit arrêté. Mais quand ils furent de retour près de la source, quelques prières et quelque instance qu'ils fissent, ils ne purent jamais persuader à l'émir Giondar de les faire mourir. « La seule chose que je prends la liberté de vous demander, leur dit-il, et que je vous supplie de m'accorder, c'est de vous accommoder de ce que je puis vous partager de mon habit, de me donner chacun le vôtre, et de vous sauver si loin, que le roi votre père n'entende jamais parler de vous. »

Les princes furent contraints de se rendre à ce qu'il voulut ; et après qu'ils lui eurent donné leur habit l'un et l'autre, et qu'ils se furent couverts de ce qu'il leur donna du sien, l'émir

Giondar leur donna ce qu'il avoit sur lui d'or et d'argent, et prit congé d'eux.

Quand l'émir Giondar se fut séparé d'avec les princes, il passa par le bois, où il teignit leurs habits du sang du lion, et continua son chemin jusqu'à la capitale de l'isle d'Ebène. À son arrivée, le roi Camaralzaman lui demanda s'il avoit été fidèle à exécuter l'ordre qu'il lui avoit donné. « Sire, répondit Giondar en lui présentant les habits des deux princes, en voici les témoignages ! »

« Dites-moi, reprit le roi, de quelle manière ils ont reçu le châtiment dont je les ai fait punir ? » « Sire, reprit-il, ils l'ont reçu avec une constance admirable, et avec une résignation aux décrets de Dieu qui marquoit la sincérité avec laquelle ils faisoient profession de leur religion, mais particulièrement avec un grand respect pour votre Majesté, et avec une soumission inconcevable à leur arrêt de mort. » « Nous mourons innocens, disoient-ils, mais nous n'en murmurons pas. Nous recevons notre mort de la main de Dieu, et nous la pardonnons au roi notre père : nous savons très-bien qu'il n'a pas été bien informé de la vérité. »

Camaralzaman, sensiblement touché de ce récit de l'émir Giondar, s'avisa de fouiller dans les poches des habits des deux princes, et il commença par celui d'Amgiad. Il y trouva un billet qu'il ouvrit et qu'il lut. Il n'eut pas plutôt connu que la reine Haïatalnefous l'avoit écrit, non-seulement à son écriture, mais même à un petit peloton de ses cheveux qui étoit dedans, qu'il frémit. Il fouilla dans celles d'Assad en tremblant, et le billet de la reine Badoure qu'il y trouva, le frappa d'un étonnement si prompt et si vif, qu'il s'évanouit

La sultane Scheherazade qui s'aperçut à ces derniers mots que le jour paroissoit, cessa de parler et garda le silence. Elle reprit la suite de l'histoire la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCXXX^e NUIT.

SIRE, jamais douleur ne fut égale à celle dont Camaralzaman donna des marques dès qu'il fut revenu de son évanouissement. « Qu'as-tu fait, père barbare, s'écria-t-il, tu as massacré tes propres enfans ? Enfans innocens ! Leur sagesse, leur modestie, leur obéissance, leur soumission à toutes tes volontés, leur vertu ne te parloient-elles pas assez pour leur défense ? Père aveuglé, mérites-tu que la terre te porte après un crime si exécrationnable ? Je me suis jeté moi-même dans cette abomination, et c'est le châtiment dont Dieu m'afflige pour n'avoir pas persévéré dans l'aversion contre les femmes avec laquelle j'étois né. Je ne laverai pas votre crime dans votre sang, comme vous le mériteriez, femmes détestables ; non, vous n'êtes pas dignes de ma colère. Mais que le ciel me confonde si jamais je vous revois. »

Le roi Camaralzaman fut très-religieux à ne pas contrevenir à son serment. Il fit passer les deux reines le même jour dans un appartement séparé, où elles demeurèrent sous bonne garde, et de sa vie il n'approcha d'elles.

Pendant que le roi Camaralzaman s'affligoit ainsi de la perte des princes ses fils, dont il étoit lui-même l'auteur par un emportement trop inconsidéré, les deux princes erroient par les déserts, en évitant d'approcher des lieux habités et la rencontre de toutes sortes de personnes ; ils ne vivoient que d'herbes et de fruits sauvages, et ne buvoient que de méchante eau de pluie qu'ils trouvoient dans des creux de rochers. Pendant la nuit, pour se garder des bêtes féroces, ils dormoient et veilloient tour-à-tour.

Au bout d'un mois, ils arrivèrent au pied d'une montagne affreuse, toute de pierre noire, et inaccessible comme il leur paroissoit. Ils aperçurent néanmoins un chemin frayé ; mais ils le trouvèrent si étroit et si difficile qu'ils n'osèrent hasarder de s'y engager. Dans l'espérance d'en trouver un moins rude, ils continuèrent de côtoyer la montagne, et marchèrent pendant cinq jours ; mais la peine qu'ils se donnèrent fut inutile : ils furent contraints de revenir à ce chemin qu'ils avoient négligé. Ils le trouvèrent si peu praticable, qu'ils délibérèrent longtemps avant de s'engager à monter. Ils s'encouragèrent enfin, et ils montèrent.

Plus les deux princes avançoient, plus il leur sembloit que la montagne étoit haute et escarpée, et ils furent tentés plusieurs fois d'abandonner leur entreprise. Quand l'un étoit las, et que l'autre s'en apercevoit, celui-ci s'arrêtoit, et ils reprenoient haleine ensemble. Quelquefois ils étoient tous deux si fatigués, que les forces leur manquoient : alors ils ne songeoient plus à continuer de monter, mais à mourir de fatigue et de lassitude. Quelques momens après sentant leurs forces un peu revenues, ils s'animoient et reprenoient leur chemin.

Malgré leur diligence, leur courage et leurs efforts, il ne leur fut pas possible d'arriver au sommet de tout le jour. La nuit les surprit, et le prince Assad se trouva si fatigué et si épuisé de forces, qu'il demeura tout court. « Mon frère, dit-il au prince Amgiad, je n'en puis plus, je vais rendre l'ame. » « Reposons-nous autant qu'il vous plaira, reprit Amgiad en s'arrêtant avec lui, et prenez courage. Vous voyez qu'il ne nous reste plus beaucoup à monter, et que la lune nous favorise. »

Après une bonne demi-heure de repos, Assad fit un nouvel effort ; ils arrivèrent enfin au haut de la montagne, où ils firent encore une pause. Amgiad se leva le premier, et en avançant, il vit un arbre à peu de distance. Il alla jusque-là, et trouva que c'étoit un grenadier chargé de grosses grenades, et qu'il y avoit une fontaine au pied. Il courut annoncer cette bonne nouvelle à Assad, et l'amena sous l'arbre près de la fontaine. Ils se rafraîchirent, chacun en mangeant une grenade ; après quoi ils s'endormirent.

Le lendemain matin, quand les princes furent éveillés : « Allons, mon frère, dit Amgiad à Assad, poursuivons notre chemin ; je vois que la montagne est bien plus aisée de ce côté que de l'autre, et nous n'avons qu'à descendre. » Mais Assad étoit tellement fatigué du jour précédent, qu'il ne lui fallut pas moins de trois jours pour se remettre entièrement. Ils les passèrent en s'entretenant, comme ils avoient déjà fait plusieurs fois, de l'amour désordonné de leurs mères, qui les avoit réduits à un état si déplorable. « Mais, disoient-ils, si Dieu s'est déclaré pour nous d'une manière si visible, nous devons supporter nos maux avec patience, et nous consoler par l'espérance qu'il nous en fera trouver la fin. »

Les trois jours passés, les deux frères se remirent en chemin ; et comme la montagne étoit de ce côté-là à plusieurs étages de grandes campagnes, ils mirent cinq jours avant d'arriver à la plaine. Ils découvrirent enfin une grande ville avec beaucoup de joie. « Mon frère, dit alors Amgiad à Assad, n'êtes-vous pas de même avis que moi, que vous demeuriez en quelque'endroit hors de la ville où je viendrai vous retrouver, pendant que j'irai prendre langue et m'informer comment s'appelle cette ville , en quel pays nous sommes ; et en revenant, j'aurai soin d'apporter des vivres ? Il est bon de ne pas y entrer d'abord tous deux, au cas qu'il y ait du danger à craindre. »

« Mon frère, repartit Assad, j'approuve fort votre conseil, il est sage et plein de prudence ; mais si l'un de nous deux doit se séparer pour cela, jamais je ne souffrirai que ce soit vous, et vous permettrez que je m'en charge. Quelle douleur ne seroit-ce pas pour moi s'il vous arrivoit quelque chose ! »

« Mais mon frère, repartit Amgiad, la même chose que vous craignez pour moi, je dois la craindre pour vous. Je vous supplie de me laisser faire, et de m'attendre avec patience. »
« Je ne le permettrai jamais, répliqua Assad ; et s'il m'arrive quelque chose, j'aurai la consolation de savoir que vous serez en sûreté. » Amgiad fut obligé de céder, et il s'arrêta sous des arbres au pied de la montagne.

LE PRINCE ASSAD ARRÊTÉ EN ENTRANT DANS LA VILLE DES MAGES.

Le prince Assad prit de l'argent dans la bourse dont Amgiad étoit chargé, et continua son chemin jusqu'à la ville. Il ne fut pas un peu avancé dans la première rue, qu'il joignit un vieillard vénérable, bien mis, et qui avoit une canne à la main. Comme il ne douta pas que ce ne fût un homme de distinction, et qui ne voudroit pas le tromper, il l'aborda. « Seigneur, lui dit-il, je vous supplie de m'enseigner le chemin de la place publique. »

Le vieillard regarda le prince en souriant : « Mon fils, lui dit-il, apparemment que vous êtes étranger ? Vous ne me feriez pas cette demande si cela n'étoit. » « Oui, Seigneur, je suis étranger, reprit Assad. » « Soyez le bien venu, repartit le vieillard : notre pays est bien honoré de ce qu'un jeune homme bien fait comme vous a pris la peine de le venir voir. Dites-moi, quelle affaire avez-vous à la place publique ? »

« Seigneur, répliqua Assad, il y a près de deux mois qu'un frère que j'ai, et moi, nous sommes partis d'un pays fort éloigné d'ici. Depuis ce temps-là nous n'avons pas discontinué de marcher, et nous ne faisons que d'arriver aujourd'hui. Mon frère, fatigué d'un si long voyage, est demeuré au pied de la montagne, et je viens chercher des vivres pour lui et pour moi. »

« Mon fils, repartit encore le vieillard, vous êtes venu le plus

à propos du monde, et je m'en réjouis pour l'amour de vous et de votre frère. J'ai fait aujourd'hui un grand régal à plusieurs de mes amis, dont il est resté une quantité de mets où personne n'a touché. Venez avec moi, je vous en donnerai bien à manger ; et quand vous aurez fait, je vous en donnerai encore pour vous et pour votre frère de quoi vivre plusieurs jours. Ne prenez donc pas la peine d'aller dépenser votre argent à la place, les voyageurs n'en ont jamais trop. Avec cela, pendant que vous mangerez, je vous informerai des particularités de notre ville mieux que personne. Une personne comme moi, qui a passé par toutes les charges les plus honorables avec distinction, ne doit pas les ignorer. Vous devez bien vous réjouir aussi de ce que vous vous êtes adressé à moi plutôt qu'à un autre ; car je vous dirai en passant que tous nos citoyens ne sont pas faits comme moi : il y en a, je vous assure, de bien méchants. Venez donc, je veux vous faire connoître la différence qu'il y a entre un honnête homme, comme je le suis, et bien des gens qui se vantent de l'être et ne le sont pas. »

« Je vous suis infiniment obligé, reprit le prince Assad, de la bonne volonté que vous me témoignez : je me remets entièrement à vous, et je suis prêt à aller où il vous plaira. »

Le vieillard, en continuant de marcher avec Assad à côté de lui, rioit en sa barbe ; et de crainte qu'Assad ne s'en aperçût, il l'entretenoit de plusieurs choses, afin qu'il demeurât dans la bonne opinion qu'il avoit conçue de lui. » Il faut avouer, lui disoit-il, que votre bonheur est grand de vous être adressé à moi plutôt qu'à un autre. Je loue Dieu de ce que vous m'avez rencontré : vous saurez pourquoi je vous dis cela quand vous serez chez moi. »

Le vieillard arriva enfin à sa maison, et introduisit Assad dans une grande salle où il vit quarante vieillards qui faisoient un cercle autour d'un feu allumé qu'ils adoroient.

À ce spectacle, le prince Assad n'eut pas moins d'horreur de voir des hommes assez dépourvus de bon sens pour rendre leur culte à la créature préférablement au créateur, que de frayeur de se voir trompé, et de se trouver dans un lieu si abominable.

Pendant qu'Assad étoit immobile de l'étonnement où il étoit, le rusé vieillard salua les quarante vieillards. « Dévots adorateurs du Feu, leur dit-il, voici un heureux jour pour nous. Où est Gazban, ajouta-t-il ? Qu'on le fasse venir. »

À ces paroles prononcées assez haut, un noir qui les entendit de dessous la salle, parut ; et ce noir, qui étoit Gazban, n'eut pas plutôt aperçu le désolé Assad, qu'il comprit pourquoi il avoit été appelé. Il courut à lui, le jeta par terre d'un soufflet qu'il lui donna, et le lia par les bras avec une diligence merveilleuse. Quand il eut achevé : « Mene-le là-bas, lui commanda le vieillard, et ne manque pas de dire à mes filles Bostane et Cavame de lui bien donner la bastonnade chaque jour, avec un pain le matin et un autre le soir pour toute nourriture : c'en est assez pour le faire vivre jusqu'au départ du vaisseau pour la mer bleue et pour la montagne du Feu ; nous en ferons un sacrifice agréable à notre divinité... »

La sultane Scheherazade ne passa pas outre pour cette nuit, à cause du jour qui paroissoit. Elle poursuivit, la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCXXXI^e NUIT.

SIRE, dès que le vieillard eut donné l'ordre cruel par où j'achevai hier de parler, Gazban se saisit d'Assad en le maltraitant, le fit descendre sous la salle, et après l'avoir fait passer par plusieurs portes jusque dans un cachot où l'on descendoit par vingt marches, il l'attacha par les pieds à une chaîne des plus grosses et des plus pesantes. Aussitôt qu'il eut achevé, il alla avertir les filles du vieillard ; mais le vieillard leur parloit déjà lui-même. « Mes filles, leur dit-il, descendez là-bas, et donnez la bastonnade de la manière que vous savez au Musulman dont je viens de faire capture, et ne l'épargnez pas : vous ne pouvez mieux marquer que vous êtes de bonnes adoratrices du Feu. »

Bostane et Cavame, nourries dans la haine contre tous les Musulmans, reçurent cet ordre avec joie. Elles descendirent au cachot dès le même moment, dépouillèrent Assad, le bastonnèrent impitoyablement jusqu'au sang et jusqu'à lui faire perdre connoissance. Après cette exécution si barbare, elles mirent un pain et un pot d'eau près de lui, et se retirèrent.

Assad ne revint à lui que long-temps après, et ce ne fut que pour verser des larmes par ruisseaux en déplorant sa misère, avec la consolation néanmoins que ce malheur n'étoit pas arrivé à son frère Amgiad.

Le prince Amgiad attendit son frère Assad jusqu'au soir au pied de la montagne avec grande impatience. Quand il vit qu'il étoit deux, trois et quatre heures de nuit, et qu'il n'étoit pas

venu, il pensa se désespérer. Il passa la nuit dans cette inquiétude désolante ; et dès qu'elle parut, il s'achemina vers la ville. Il fut d'abord très-étonné de ne voir que très-peu de Musulmans. Il arrêta le premier qu'il rencontra, et le pria de lui dire comment elle s'appeloit. Il apprit que c'étoit la ville des Mages, ainsi nommée à cause que les mages, adorateurs du Feu, y étoient en plus grand nombre, et qu'il n'y avoit que très-peu de Musulmans. Il demanda aussi combien on comptoit de là à l'isle d'Ebène ; et la réponse qu'on lui fit, fut que par mer il y avoit quatre mois de navigation, et une année de voyage par terre. Celui à qui il s'étoit adressé, le quitta brusquement après qu'il l'eut satisfait sur ces deux demandes, et continua son chemin parce qu'il étoit pressé.

Amgiad qui n'avoit mis qu'environ six semaines à venir de l'isle d'Ebène avec son frère Assad, ne pouvoit comprendre comment ils avoient fait tant de chemin en si peu de temps, à moins que ce ne fût par enchantement, ou que le chemin de la montagne par où ils étoient venus, ne fût un chemin plus court qui n'étoit point pratiqué à cause de sa difficulté. En marchant par la ville, il s'arrêta à la boutique d'un tailleur qu'il reconnut pour Musulman à son habillement, comme il avoit déjà reconnu celui à qui il avoit parlé. Il s'assit près de lui après qu'il l'eut salué, et lui raconta le sujet de la peine où il étoit.

Quand le prince Amgiad eut achevé : « Si votre frère, reprit le tailleur, est tombé entre les mains de quelque Mage, vous pouvez faire état de ne le revoir jamais. Il est perdu sans ressource ; et je vous conseille de vous en consoler, et de songer à vous préserver vous-même d'une semblable disgrâce. Pour cela, si vous voulez me croire, vous demeurerez avec moi,

et je vous instruirai de toutes les ruses de ces Mages, afin que vous vous gardiez d'eux quand vous sortirez. » Amgiad, bien affligé d'avoir perdu son frère Assad, accepta l'offre, et remercia le tailleur mille fois de la bonté qu'il avoit pour lui.

HISTOIRE

DU

PRINCE AMGIAD ET D'UNE DAME DE LA VILLE DES MAGES.

LE prince Amgiad ne sortit pour aller par la ville, pendant un mois entier, qu'en la compagnie du tailleur ; il se hasarda enfin d'aller seul au bain. Au retour, comme il passoit par une rue où il n'y avoit personne, il rencontra une dame qui venoit à lui.

La dame qui vit un jeune homme très-bien fait, et tout frais sorti du bain, leva son voile et lui demanda où il alloit d'un air riant et en lui faisant les jeux doux. Amgiad ne put résister aux charmes qu'elle lui fit paroître. « Madame, répondit-il, je vais chez moi ou chez vous, cela est à votre choix. »

« Seigneur, répondit la dame avec un sourire agréable, les dames de ma sorte ne mènent pas les hommes chez elles, elles vont chez eux. »

Amgiad fut dans un grand embarras de cette réponse à laquelle il ne s'attendoit pas. Il n'osoit prendre la hardiesse de la mener chez son hôte qui s'en seroit scandalisé, et il auroit couru risque de perdre la protection dont il avoit besoin dans une ville où il avoit tant de précautions à prendre. Le peu d'habitude qu'il y avoit, faisoit aussi qu'il ne savoit aucun

endroit où la conduire, et il ne pouvoit se résoudre de laisser échapper une si belle fortune. Dans cette incertitude il résolut de s'abandonner au hasard ; et sans répondre à la dame, il marcha devant elle et la dame le suivit.

Le prince Amgiad la mena long-temps de rue en rue, de carrefour en carrefour, de place en place, et ils étoient fatigués de marcher l'un et l'autre, lorsqu'il enfila une rue qui se trouva terminée par une grande porte fermée d'une maison d'assez belle apparence avec deux bancs, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Amgiad s'assit sur l'un comme pour reprendre haleine ; et la dame plus fatiguée que lui s'assit sur l'autre.

Quand la dame fut assise : « C'est donc ici votre maison, dit-elle au prince Amgiad ? » « Vous le voyez, madame, reprit le prince. » Pourquoi donc n'ouvrez-vous pas, repartit-elle ? Qu'attendez-vous ? « Ma belle, répliqua Amgiad, c'est que je n'ai pas la clef, je l'ai laissée à mon esclave que j'ai chargé d'une commission d'où il ne peut pas être encore revenu. Et comme je lui ai commandé, après qu'il auroit fait cette commission, de m'acheter de quoi faire un bon dîné, je crains que nous ne l'attendions encore long-temps. »

La difficulté que le prince trouvoit à satisfaire sa passion, dont il commençoit à se repentir, lui avoit fait imaginer cette défaite dans l'espérance que la dame donneroit dedans, et que le dépit l'obligeroit de le laisser là et d'aller chercher fortune ailleurs, mais il se trompa.

« Voilà un impertinent esclave de se faire ainsi attendre, reprit la dame, je le châtierai moi-même, comme il le mérite, si vous ne le châtiez bien quand il sera de retour. Il n'est pas bienséant cependant que je demeure seule à une porte avec un

homme. « En disant cela elle se leva, et ramassa une pierre pour rompre la serrure qui n'étoit que de bois, et fort foible, à la mode du pays.

Amgiad au désespoir de ce dessein voulut s'y opposer. « Madame, dit-il, que prétendez- vous faire ? De grâce donnez- vous quelques momens de patience. » « Qu'avez-vous à craindre, reprit-elle ? La maison n'est-elle pas à vous ? Ce n'est pas une grande affaire qu'une serrure de bois rompue : il est aisé d'en remettre une autre. » Elle rompit la serrure ; et dès que la porte fut ouverte, elle entra et marcha devant.

Amgiad se tint pour perdu quand il vit la porte de la maison forcée. Il hésita s'il devoit entrer ou s'évader pour se délivrer du danger qu'il croyoit indubitable, et il alloit prendre ce parti, lorsque la dame se retourna et vit qu'il n'entroit pas. « Qu'avez- vous, que vous n'entrez pas chez vous, lui dit-elle ? » « C'est, madame, répondit-il, que je regardois si mon esclave ne revenoit pas, et que je crains qu'il n'y ait rien de prêt. » « Venez, venez, reprit-elle, nous attendrons mieux ici que dehors, en attendant qu'il arrive. »

Le prince Amgiad entra bien malgré lui dans une cour spacieuse et proprement pavée. De la cour il monta par quelques degrés à un grand vestibule, où ils aperçurent, lui et la dame, une grande salle ouverte, très-bien meublée, et dans la salle une table de mets exquis avec une autre chargée de plusieurs sortes de beaux fruits, et un buffet garni de bouteilles de vin.

Quand Amgiad vit ces apprêts, il ne douta plus de sa perte . « C'est fait de toi, pauvre Amgiad , dit-il en lui-même, tu ne survivras pas long-temps à ton cher frère Assad. » La dame au

contraire, ravie de ce spectacle agréable : « Eh quoi, Seigneur, s'écria-t-elle, vous craigniez qu'il n'y eût rien de prêt ! Vous voyez cependant que votre esclave a fait plus que vous ne croyiez. Mais, si je ne me trompe, ces préparatifs sont pour une autre dame que moi ? Cela n'importe : qu'elle vienne cette dame, je vous promets de n'en être pas jalouse. La grâce que je vous demande, c'est de vouloir bien souffrir que je la serve et vous aussi. »

Amgiad ne put s'empêcher de rire de la plaisanterie de la dame, tout affligé qu'il étoit. « Madame, reprit-il en pensant tout autre chose qui le désoloit dans l'ame, je vous assure qu'il n'est rien moins que ce que vous vous imaginez : ce n'est là que mon ordinaire bien simplement. » Comme il ne pouvoit se résoudre à se mettre à une table qui n'avoit pas été préparée pour lui, il voulut s'asseoir sur le sofa ; mais la dame l'en empêcha. « Que faites-vous, lui dit-elle ? Vous devez avoir faim après le bain : mettons-nous à table, mangeons et réjouissons-nous. »

Amgiad fut contraint de faire ce que la dame voulut : ils se mirent à table, et ils mangèrent. Après les premiers morceaux, la dame prit un verre et une bouteille, se versa à boire et but la première à la santé d'Amgiad. Quand elle eut bu, elle remplit le même verre, et le présenta à Amgiad qui lui fit raison.

Plus Amgiad faisoit réflexion sur son aventure, plus il étoit dans l'étonnement de voir que le maître de la maison ne paroissoit pas et même qu'une maison où tout étoit si propre et si riche, étoit sans un seul domestique. « Mon bonheur seroit bien extraordinaire, se disoit-il à lui-même, si le maître pouvoit ne pas venir que je ne fusse sorti de cette intrigue ! »

Pendant qu'il s'entretenoit de ces pensées, et d'autres plus fâcheuses, la dame continuoît de manger, buvoit de temps en temps, et l'obligeoit de faire de même. Ils en étoient bientôt au fruit, lorsque le maître de la maison arriva.

C'étoit le grand écuyer du roi des Mages ; et son nom étoit Bahader. La maison lui appartenoit ; mais il en avoit une autre où il faisoit sa demeure ordinaire. Celle-ci ne lui servoit qu'à se régaler en particulier avec trois ou quatre amis choisis ; il y faisoit tout apporter de chez lui, et c'est ce qu'il avoit fait faire ce jour-là par quelques-uns de ses gens, qui ne faisoient que de sortir peu de temps avant qu'Amgiad et la dame arrivassent.

Bahader arriva sans suite et déguisé, comme il le faisoit presque ordinairement, et il venoit un peu avant l'heure qu'il avoit donnée à ses amis. Il ne fut pas peu surpris de voir la porte de sa maison forcée. Il entra sans faire de bruit ; et comme il eut entendu que l'on parloit et que l'on se réjouissoit dans la salle, il se coula le long du mur et avança la tête à demi à la porte pourvoir quelles gens c'étoient. Comme il eut vu que c'étoient un jeune homme et une jeune dame qui mangeoient à la table qui n'avoit été préparée que pour ses amis et pour lui, et que le mal n'étoit pas si grand qu'il s'étoit imaginé d'abord, il résolut de s'en divertir.

La dame qui avoit le dos un peu tourné, ne pouvoit pas voir le grand écuyer ; mais Amgiad l'aperçut d'abord, et alors il avoit le verre à la main. Il changea de couleur à cette vue, les yeux attachés sur Bahader qui lui fit signe de ne dire mot et de venir lui parier.

Amgiad but et se leva. « Où allez-vous, lui demanda la dame ? » « Madame, lui dit-il, demeurez, je vous prie, je suis à

vous dans le moment : une petite nécessité m'oblige de sortir. » Il trouva Bahader qui l'attendoit sous le vestibule, et qui le mena dans la cour pour lui parler sans être entendu de la dame...

Scheherazade s'aperçut à ces derniers mots qu'il étoit temps que le sultan des Indes se levât : elle se tut, et elle eut le temps de poursuivre la nuit suivante, et de lui parler en ces termes :

CCXXXII^e NUIT.

SIRE, quand Bahader et le prince Amgiad furent dans la cour, Bahader demanda au prince par quelle aventure il se trouvoit chez lui avec la dame, et pourquoi ils avaient forcé la porte de sa maison ?

« Seigneur, reprit Amgiad, je dois paroître bien coupable dans votre esprit ; mais si vous vouiez bien avoir la patience de m'entendre, j'espère que vous me trouverez très-innocent. « Il poursuivit son discours, et lui raconta en peu de mots la chose comme elle étoit, sans rien déguiser ; et afin de le bien persuader qu'il n'étoit pas capable de commettre une action aussi indigne que de forcer une maison, il ne lui cacha pas qu'il étoit prince, non plus que la raison pour laquelle il se trouvoit dans la ville des Mages.

Bahader qui aimoit naturellement les étrangers, fut ravi d'avoir trouvé l'occasion d'en obliger un de la qualité et du

rang d'Amgiad. En effet, à son air, à ses manières honnêtes, à son discours en termes choisis et ménagés, il ne douta nullement de sa sincérité. « Prince, lui dit-il, j'ai une joie extrême d'avoir trouvé lieu de vous obliger dans une rencontre aussi plaisante que celle que vous venez de me raconter. Bien loin de troubler la fête, je me ferai un très-grand plaisir de contribuer à votre satisfaction. Avant que de vous communiquer ce que je pense là-dessus, je suis bien aise de vous dire que je suis grand écuyer du roi, et que je m'appelle Bahader. J'ai un hôtel où je fais ma demeure ordinaire, et cette maison est un lieu où je viens quelquefois pour être plus en liberté avec mes amis. Vous avez fait accroire à votre belle, que vous aviez un esclave, quoique vous n'en ayez pas. Je veux être cet esclave ; et afin que cela ne vous fasse pas de peine, et que vous ne vous en excusiez pas, je vous répète que je le veux être absolument ; et vous en apprendrez bientôt la raison. Allez donc vous remettre à votre place, et continuez de vous divertir ; et quand je reviendrai dans quelque temps, et que je me présenterai devant vous en habit d'esclave, querellez-moi bien ; ne craignez pas même de me frapper : je vous servirai tout le temps que vous tiendrez table, et jusqu'à la nuit. Vous coucherez chez moi vous et la dame, et demain matin vous la renverrez avec honneur. Après cela, je tâcherai de vous rendre des services de plus de conséquence. Allez donc, et ne perdez pas de temps. » Amgiad voulut repartir ; mais le grand écuyer ne le permit pas, et il le contraignit d'aller retrouver la dame.

Amgiad fut à peine rentré dans la salle, que les amis que le grand écuyer avoit invités, arrivèrent. Il les pria obligeamment de vouloir bien l'excuser s'il ne les recevoit pas ce jour-là, en

leur faisant entendre qu'ils en approuveroient la cause quand il les en auroit informés au premier jour. Dès qu'ils furent éloignés, il sortit, et il alla prendre un habit d'esclave.

Le prince Amgiad rejoignit la dame, le cœur bien content de ce que le hasard l'avoit conduit dans une maison qui appartenoit à un maître de si grande distinction, et qui en usoit si honnêtement avec lui. En se remettant à table : « Madame, lui dit-il, je vous demande mille pardons de mon incivilité et de la mauvaise humeur où je suis de l'absence de mon esclave ; le maraut me le paiera, je lui ferai voir s'il doit être dehors si long-temps. »

« Cela ne doit pas vous inquiéter, reprit la dame, tant pis pour lui ; s'il fait des fautes, il le paiera. Ne songeons plus à lui, songeons seulement à nous réjouir. »

Ils continuèrent de tenir table avec d'autant plus d'agrément, qu'Amgiad n'étoit plus inquiet comme auparavant de ce qui arriveroit de l'indiscrétion de la dame, qui ne devoit pas forcer la porte, quand même la maison eût appartenu à Amgiad. Il ne fut pas moins de belle humeur que la dame, et ils se dirent mille plaisanteries en buvant plus qu'ils ne mangeoient, jusqu'à l'arrivée de Bahader déguisé en esclave.

Bahader entra comme un esclave, bien mortifié de voir que son maître étoit en compagnie et de ce qu'il revenoit si tard. Il se jeta à ses pieds en baisant la terre, pour implorer sa clémence : et quand il se fut relevé, il demeura debout, les mains croisées, et les yeux baissés, en attendant qu'il lui commandât quelque chose.

« Méchant esclave, lui dit Amgiad avec un œil et un ton de

colère, dis-moi s'il y a au monde un esclave plus méchant que toi? Où as-tu été ? Qu'as-tu fait pour revenir à l'heure qu'il est ?

« Seigneur, reprit Bahader, je vous demande pardon, je viens de faire les commissions que vous m'avez données ; je n'ai pas cru que vous dussiez revenir de si bonne heure. »

« Tu es un maraut, repartit Amgiad, et je te rouerai de coups pour t'apprendre à mentir, et à manquer à ton devoir. » Il se leva, prit un bâton, et lui en donna deux ou trois coups assez légèrement ; après quoi il se remit à table.

La dame ne fut pas contente de ce châtiment, elle se leva à son tour, prit le bâton, et en chargea Bahader de tant de coups sans l'épargner, que les larmes lui en vinrent aux yeux. Amgiad, scandalisé au dernier point de la liberté qu'elle se donnoit, et de ce qu'elle maltraitoit un officier du roi, de cette importance, avoit beau crier que c'étoit assez, elle frappoit toujours : « Laissez-moi faire, disoit-elle, je veux me satisfaire, et lui apprendre à ne pas s'absenter si long-temps une autre fois. » Elle continuoit toujours avec tant de furie, qu'il fut contraint de se lever et de lui arracher le bâton, qu'elle ne lâcha qu'après beaucoup de résistance. Comme elle vit qu'elle ne pouvoit plus battre Bahader, elle se remit à sa place et lui dit mille injures.

Bahader essuya ses larmes, et demeura debout pour leur verser à boire. Lorsqu'il vit qu'ils ne buvoient et ne mangeoient plus, il desservit, il nettoya la salle, il mit toutes choses en leur lieu ; et dès qu'il fut nuit, il alluma les bougies. À chaque fois qu'il sortoit ou qu'il entroit, la dame ne manquoit pas de le gronder, de le menacer et de l'injurier, avec

un grand mécontentement de la part d'Amgiad, qui vouloit le ménager, et n'osoit lui rien dire. À l'heure qu'il fut temps de se coucher, Bahader leur prépara un lit sur le sofa, et se retira dans une chambre, où il ne fut pas long-temps à s'endormir après une si longue fatigue.

Amgiad et la dame s'entretinrent encore une grosse demi-heure ; et avant de se coucher, la dame eut besoin de sortir. En passant sous le vestibule, comme elle eut entendu que Bahader ronfloit déjà, et qu'elle avoit vu qu'il y avoit un sabre dans la salle : « Seigneur, dit-elle à Amgiad en rentrant, je vous prie de faire une chose pour l'amour de moi. » De quoi s'agit-il pour votre service, reprit Amgiad ? » « Obligez-moi de prendre ce sabre, repartit-elle, et d'aller couper la tête à votre esclave. »

Amgiad fut extrêmement étonné de cette proposition que le vin faisoit faire à la dame, comme il n'en douta pas. « Madame, lui dit-il, laissons à mon esclave, il ne mérite pas que vous pensiez à lui : je l'ai châtié, vous l'avez châtié vous-même, cela suffit ; d'ailleurs, je suis très-content de lui, et il n'est pas accoutumé à ces sortes de fautes. »

« Je ne me paie pas de cela, reprit la dame enragée ; je veux que ce coquin meure ; et s'il ne meurt de votre main, il mourra de la mienne. » En disant ces paroles, elle met la main sur le sabre, le tire hors du fourreau, et s'échappe pour exécuter son pernicieux dessein.

Amgiad la rejoint sous le vestibule, et en la rencontrant : « Madame, lui dit-il, il faut vous satisfaire puisque vous le souhaitez : je serois fâché qu'un autre que moi ôtât la vie à mon esclave. » Quand elle lui eut remis le sabre : « Venez, suivez-moi, ajouta-t-il, et ne faisons pas de bruit de crainte

qu'il ne s'éveille. » Ils entrèrent dans la chambre où étoit Bahader ; mais au lieu de le frapper, Amgiad porta le coup à la dame, et lui coupa la tête qui tomba sur Bahader...

Le jour avoit déjà commencé de paroître, lorsque Scheherazade en étoit à ces paroles ; elle s'en aperçut, et cessa de parler. Elle reprit son discours la nuit suivante, et dit au sultan Schahriar :

CCXXXIII^e NUIT.

SIRE, la tête de la dame eût interrompu le sommeil du grand écuyer, en tombant sur lui, quand le bruit du coup de sabre ne l'eût pas éveillé. Étonné de voir Amgiad avec le sabre ensanglanté et le corps de la dame par terre sans tête, il lui demanda ce que cela signifioit. Amgiad lui raconta la chose comme elle s'étoit passée, et en achevant : « Pour empêcher cette furieuse, ajouta-t-il, de vous ôter la vie, je n'ai point trouvé d'autre moyen que de la lui ravir à elle-même. »

« Seigneur, reprit Bahader plein de reconnaissance, des personnes de votre sang, et aussi généreuses, ne sont pas capables de favoriser des actions si méchantes. Vous êtes mon libérateur, et je ne puis assez vous en remercier. » Après qu'il l'eut embrassé, pour lui mieux marquer combien il lui étoit obligé : « Avant que le jour vienne, dit-il, il faut emporter ce cadavre hors d'ici, et c'est ce que je vais faire. » Amgiad s'y

opposa, et dit qu'il l'emporterait lui-même, puisqu'il avait fait le coup. « Un nouveau venu en cette ville, comme vous, n'y réussirait pas, reprit Bahader. Laissez-moi faire, demeurez ici en repos. Si je ne reviens pas avant qu'il soit jour, ce sera une marque que le guet m'aura surpris. En ce cas-là je vais vous faire par écrit une donation de la maison et de tous les meubles, vous n'aurez qu'à y demeurer.

Dès que Bahader eut écrit et livré la donation au prince Amgiad, il mit le corps de la dame dans un sac avec la tête, chargea le sac sur ses épaules et marcha de rue en rue en prenant le chemin de la mer. Il n'en était pas éloigné lorsqu'il rencontra le juge de police qui faisait sa ronde en personne. Les gens du juge l'arrêtèrent, ouvrirent le sac, et y trouvèrent le corps de la dame massacrée, et sa tête. Le juge qui reconnut le grand écuyer malgré son déguisement, le mena chez lui ; et comme il n'osa pas le faire mourir à cause de sa dignité, sans en parler au roi, il le lui mena le lendemain matin. La roi n'eut pas plutôt appris, au rapport du juge, la noire action qu'il avait commise, comme il le croyait selon les indices, qu'il le chargea d'injures. « C'est donc ainsi, s'écria-t-il, que tu massacres mes sujets pour les piller, et que tu jettes leur corps à la mer pour cacher ta tyrannie : qu'on les en délivre, et qu'on le pendre. »

Quelque innocent que fût Bahader, il reçut cette sentence de mort avec toute la résignation possible, et ne dit pas un mot pour sa justification. Le juge le remmena ; et pendant qu'on préparait la potence, il envoya publier par toute la ville la justice qu'on allait faire à midi d'un meurtre commis par le grand écuyer.

Le prince Amgiad qui avoit attendu le grand écuyer inutilement, fut dans une consternation qu'on ne peut imaginer, quand il entendit ce cri de la maison où il étoit. « Si quelqu'un doit mourir pour la mort d'une femme aussi méchante, se dit-il à lui-même, ce n'est pas le grand écuyer ; c'est moi ; et je ne souffrirai pas que l'innocent soit puni pour le coupable. » Sans délibérer davantage il sortit, et se rendit à la place où se devoit faire l'exécution , avec le peuple qui y couroit de toutes parts.

Dès qu'Amgiad vit paroître le juge, qui amenoit Bahader à la potence, il alla se présenter à lui : « Seigneur, lui dit-il, je viens vous déclarer et vous assurer que le grand écuyer que vous conduisez à la mort, est très-innocent de la mort de cette dame. C'est moi qui ai commis le crime, si c'est en avoir commis un que d'avoir été la vie à une femme détestable qui vouloit l'ôter à un grand écuyer ; et voici comment la chose s'est passée. »

Quand le prince Amgiad eut informé le juge de quelle manière il avoit été abordé par la dame à la sortie du bain, comment elle avoit été cause qu'il étoit entré dans la maison de plaisir du grand écuyer, et de tout ce qui s'étoit passé jusqu'au moment qu'il avoit été contraint de lui couper la tête pour sauver la vie au grand écuyer, le juge sursit l'exécution, et le mena au roi avec le grand écuyer.

Le roi voulut être informé de la chose par Amgiad lui-même ; et Amgiad pour lui mieux faire comprendre son innocence et celle du grand écuyer, profita de l'occasion pour lui faire le récit de son histoire et de son frère Assad depuis le commencement jusqu'à leur arrivée et jusqu'au moment qu'il lui parloit.

Quand le prince eut achevé : « Prince, lui dit le roi, je suis

ravi que cette occasion m'ait donné lieu de vous connoître : je ne vous donne pas seulement la vie avec celle de mon grand écuyer, que je loue de la bonne intention qu'il a eue pour vous, et que je rétablis dans sa charge ; je vous fais même mon grand visir pour vous consoler du traitement injuste, quoiqu'excusable, que le roi votre père vous a fait. À l'égard du prince Assad, je vous permets d'employer toute l'autorité que je vous donne pour le retrouver. »

Après qu'Amgiad eut remercié le roi de la ville et du pays des Mages, et qu'il eut pris possession de la charge de grand visir, il employa tous les moyens imaginables pour trouver le prince son frère. Il fit promettre par les crieurs publics dans tous les quartiers de la ville, une grande récompense à ceux qui le lui ameneroient, ou même qui lui apprendroient quelque nouvelle. Il mit des gens en campagne ; mais quelque diligence qu'il pût faire, il n'eut pas la moindre nouvelle de lui.

SUITE DE L'HISTOIRE

DU PRINCE ASSAD.

ASSAD cependant étoit toujours à la chaîne dans le cachot où il avoit été renfermé par l'adresse du rusé vieillard ; et Bostane et Cavame, filles du vieillard, le maltraitoient avec la même cruauté et la même inhumanité. La fête solennelle des adorateurs du Feu approcha. On équipa le vaisseau qui avoit coutume de faire le voyage de la montagne du Feu : on le chargea de marchandises par le soin d'un capitaine nommé Behram, grand zéléteur de la religion des Mages. Quand il fut en état de remettre à la voile, Behram y fit embarquer Assad dans une caisse à moitié pleine de marchandises, avec assez d'ouverture entre les ais pour lui donner la respiration nécessaire, et fit descendre la caisse à fond de cale.

Avant que le vaisseau mît à la voile, le grand visir Amgiad, frère d'Assad, qui avoit été averti que les adorateurs du Feu avoient coutume de sacrifier un Musulman chaque année sur la montagne du Feu, et qu'Assad qui étoit peut-être tombé entre leurs mains, pourroit bien être destiné à cette cérémonie sanglante, voulut en faire la visite. Il y alla en personne, et fit monter tous les matelots et tous les passagers sur le tillac, pendant que ses gens firent la recherche dans tout le vaisseau ; mais on ne trouva pas Assad, il étoit trop bien caché.

La visite faite, le vaisseau sortit du port ; et quand il fut en pleine mer, Behram ordonna de tirer le prince Assad de la caisse, et le fit mettre à la chaîne pour s'assurer de lui, de crainte, comme il n'ignoroit pas qu'on alloit le sacrifier, que de désespoir il ne se précipitât dans la mer.

Après quelques jours de navigation, le vent favorable qui avoit toujours accompagné le vaisseau, devint contraire, et augmenta de manière qu'il excita une tempête des plus furieuses. Le vaisseau ne perdit pas seulement sa route : Behram et son pilote ne savoient plus même où ils étoient, et ils craignoient de rencontrer quelque rocher à chaque moment, et de s'y briser. Au plus fort de la tempête ils découvrirent terre, et Behram la reconnut pour l'endroit où étoit le port et la capitale de la reine Margiane, et il en eut une grande mortification.

En effet, la reine Margiane qui étoit Musulmane, étoit ennemie mortelle des adorateurs du Feu. Non-seulement elle n'en souffroit pas un seul dans ses états, elle ne permettoit même pas qu'aucun de leurs vaisseaux y abordât.

Il n'étoit plus au pouvoir de Behram cependant d'éviter d'aller border au port de la capitale de cette reine, à moins d'aller échouer et se perdre contre la côte qui étoit bordée de rochers affreux. Dans cette extrémité il tint conseil avec son pilote et avec ses matelots. « Enfans, dit-il, vous voyez la nécessité où nous sommes réduits. De deux choses l'une : ou il faut que nous soyons engloutis par les flots, ou que nous nous sauvions chez la reine Margiane ; mais sa haine implacable contre notre religion et contre ceux qui en font profession, vous est connue. Elle ne manquera pas de se saisir de notre vaisseau,

et de nous faire ôter la vie à tous sans miséricorde. Je ne vois qu'un seul remède qui peut-être nous réussira. Je suis d'avis que nous étions de la chaîne le Musulman que nous avons ici, et que nous l'habillions en esclave. Quand la reine Margiane m'aura fait venir devant elle, et qu'elle me demandera quel est mon négoce, je lui répondrai que je suis marchand d'esclaves, que j'ai vendu tout ce que j'en avois, et que je n'en ai réservé qu'un seul pour me servir d'écrivain, à cause qu'il sait lire et écrire. Elle voudra le voir ; et comme il est bien fait, et que d'ailleurs il est de sa religion, elle en sera touchée de compassion, ne manquera pas de me proposer de le lui vendre, et, en cette considération, de nous souffrir dans son port jusqu'au premier beau temps. Si vous savez quelque chose de meilleur, dites-le-moi, je vous écouterai. » Le pilote et les matelots applaudirent à son sentiment qui fut suivi...

La sultane Scheherazade fut obligée d'en demeurer à ces derniers mots, à cause du jour qui se faisoit voir ; elle reprit le même conte la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

CCXXXIV^e NUIT.

SIRE, Behram fit ôter le prince Assad de la chaîne, et le fit habiller eu esclave fort proprement, selon le rang d'écrivain de son vaisseau, sous lequel il vouloit le faire paroître devant la reine Margiane. Il fut à peine dans l'état qu'il le souhaitoit, que le vaisseau entra dans le port, où il fit jeter l'ancre.

Dès que la reine Margiane, qui avoit son palais situé du côté de la mer, de manière que le jardin s'étendoit jusqu'au rivage, eut vu que le vaisseau avoit mouillé, elle envoya avertir le capitaine de venir lui parler ; et pour satisfaire plutôt sa curiosité, elle vint l'attendre dans le jardin.

Behram qui s'étoit attendu à être appelé, débarqua avec le prince Assad, après avoir exigé de lui de confirmer qu'il étoit son esclave et son écrivain, et fut conduit devant la reine Margiane. Il se jeta à ses pieds ; et après lui avoir marqué la nécessité qui l'avoit obligé de se réfugier dans son port, il lui dit qu'il étoit marchand d'esclaves, qu'Assad qu'il avoit amené, étoit le seul qui lui restât, et qu'il gardoit pour lui servir d'écrivain.

Assad avoit plu à la reine Margiane du moment qu'elle l'avoit vu, et elle fut ravie d'apprendre qu'il fut esclave. Résolue à l'acheter à quelque prix que ce fût, elle demanda à Assad comment il s'appeloit.

« Grande reine, reprit le prince Assad les larmes aux yeux, votre Majesté me demande-t-elle le nom que je portoais ci-devant, ou le nom que je porte aujourd'hui ? » « Comment, repartit la reine, est-ce que vous avez deux noms ? » « Hélas, il n'est que trop vrai, répliqua Assad ! Je m'appelois autrefois Assad (très-heureux), et aujourd'hui je m'appelle Môtar (destiné à être sacrifié). »

Margiane qui ne pouvoit pénétrer le vrai sens de cette réponse, l'appliqua à l'état de son esclavage, et connut en même temps qu'il avoit beaucoup d'esprit. « Puisque vous êtes écrivain, lui dit-elle ensuite, je ne doute pas que vous ne sachiez bien écrire : faites- moi voir de votre écriture. »

Assad muni d'une écritoire qu'il portoit à sa ceinture, et de papier, par les soins de Behram qui n'avoit pas oublié ces circonstances pour persuader à la reine ce qu'il vouloit qu'elle crût, se retira un peu à l'écart, et écrivit ces sentences, par rapport à sa misère :

« L'aveugle se détourne de la fosse où le clair-voyant se laisse tomber. — L'ignorant s'élève aux dignités par des discours qui ne signifient rien, le savant demeure dans la poussière avec son éloquence. — Le Musulman est dans la dernière misère avec toutes ses richesses, l'infidèle triomphe au milieu de ses biens. — On ne peut pas espérer que les choses changent : c'est un décret du Tout-Puissant qu'elles demeurent en cet état. »

Assad présenta le papier à la reine Margiane, qui n'admira pas moins la moralité des sentences, que la beauté du caractère ; et il n'en fallut pas davantage pour achever d'embraser son cœur, et de le toucher d'une véritable compassion pour lui. Elle n'eut pas plutôt achevé de le lire, qu'elle s'adressa à Behram : « Choisissez, lui dit-elle, de me vendre cet esclave, ou de m'en faire un présent ; peut-être trouverez-vous mieux votre compte de choisir le dernier. »

Behram reprit assez insolemment qu'il n'avoit pas de choix à faire, qu'il avoit besoin de son esclave, et qu'il vouloit le garder.

La reine Margiane, irritée de cette hardiesse, ne voulut point parler davantage à Behram ; elle prit le prince Assad par le bras, le fit marcher devant elle ; et en l'emmenant à son palais, elle envoya dire à Behram qu'elle feroit confisquer toutes ses marchandises, et mettre le feu à son vaisseau au milieu du port,

s'il y passait la nuit. Behram fut contraint de retourner à son vaisseau, bien mortifié, et de faire préparer toutes choses pour remettre à la voile, quoique la tempête ne fût pas encore entièrement apaisée.

La reine Margiane après avoir commandé en entrant dans son palais que l'on servît promptement le souper, mena Assad à son appartement, où elle le fit asseoir près d'elle. Assad voulut s'en défendre, en disant que cet honneur n'appartenoit pas à un esclave.

« À un esclave, reprit la reine ! Il n'y a qu'un moment que vous l'étiez, mais vous ne l'êtes plus. Asseyez-vous près de moi, vous dis-je, et racontez-moi votre histoire ; car ce que vous avez écrit pour me faire voir de votre écriture, et l'insolence de ce marchand d'esclaves, me font comprendre qu'elle doit être extraordinaire. »

Le prince Assad obéit ; et quand il fut assis : « Puissante reine, dit-il, votre Majesté ne se trompe pas, mon histoire est véritablement extraordinaire, et plus qu'elle ne pourroit se l'imaginer. Les maux, les tourmens incroyables que j'ai soufferts, et le genre de mort auquel j'étois destiné, dont elle m'a délivré par sa générosité toute royale, lui feront connoître la grandeur de son bienfait que je n'oublierai jamais. Mais avant d'entrer dans ce détail qui fait horreur, elle voudra bien que je prenne l'origine de mes malheurs de plus haut. »

Après ce préambule qui augmenta la curiosité de Margiane, Assad commença par l'informer de sa naissance royale, de celle de son frère Amgiad, de leur amitié réciproque, de la passion condamnable de leurs belles-mères changée en une haine des plus odieuses, la source de leur étrange destinée. Il

vint ensuite à la colère du roi leur père, à la manière presque miraculeuse de la conservation de leur vie, et enfin à la perte qu'il avoit faite de son frère, et à la prison si longue et si douloureuse d'où on ne l'avoit fait sortir que pour être immolé sur la montagne du Feu.

Quand Assad eut achevé son discours, la reine Margiane animée plus que jamais contre les adorateurs du Feu : « Prince, dit-elle, nonobstant l'aversion que j'ai toujours eue contre les adorateurs du Feu , je n'ai pas laissé d'avoir beaucoup d'humanité pour eux ; mais après le traitement barbare qu'ils vous ont fait, et leur dessein exécrationnable de faire une victime de votre personne à leur Feu, je leur déclare dès-à-présent une guerre implacable. » Elle vouloit s'étendre davantage sur ce sujet ; mais l'on servit, et elle se mit à table avec le prince Assad, charmée de le voir et de l'entendre, et déjà prévenue pour lui d'une passion dont elle se promettoit de trouver bientôt l'occasion de le faire apercevoir. « Prince, lui dit-elle, il faut vous bien récompenser de tant de jeûnes et de tant de mauvais repas que les impitoyables adorateurs du Feu vous ont fait faire : vous avez besoin de nourriture après tant de souffrances. » Et en lui disant ces paroles, et d'autres à-peu-près semblables, elle lui servoit à manger et lui faisoit verser à boire coup sur coup. Le repas dura long-temps, et le prince Assad but quelques coups plus qu'il ne pouvoit porter.

Quand la table fut levée, Assad eut besoin de sortir, et il prit son temps de manière que la reine ne s'en aperçut pas. Il descendit dans la cour, et comme il vit la porte du jardin ouverte, il y entra. Attiré par les beautés dont il étoit diversifié, s'y promena un espace de temps. Il alla enfin jusqu'à un jet

d'eau qui en faisoit le plus grand agrément ; il s'y lava les mains et le visage pour se rafraîchir ; et en voulant se reposer sur le gazon dont il étoit bordé, il s'y endormit.

La nuit approchoit alors, et Behram qui ne vouloit pas donner lieu à la reine Margiane d'exécuter sa menace, avoit déjà levé l'ancre, bien fâché de la perte qu'il avoit faite d'Assad, et d'être frustré de l'espérance d'en faire un sacrifice. Il tâchoit néanmoins de se consoler sur ce que la tempête étoit cessée, et qu'un vent de terre le favorisoit pour s'éloigner. Dès qu'il se fut tiré hors du port avec l'aide de sa chaloupe, avant de la tirer dans le vaisseau : « Enfans, dit-il aux matelots qui étoient dedans, attendez, ne remontez pas : je vais vous faire donner des barils pour faire de l'eau, et je vous attendrai sur les bords. » Les matelots qui ne savoient pas où ils en pourroient faire, voulurent s'en excuser ; mais comme Behram avoit parlé à la reine dans le jardin, et qu'il avoit remarqué le jet d'eau : « Allez aborder devant le jardin du palais, reprit-il, passez par-dessus le mur qui n'est qu'à hauteur d'appui, vous trouverez à faire de l'eau suffisamment dans le bassin qui est au milieu du jardin. »

Les matelots allèrent aborder où Behram leur avoit marqué ; et après qu'ils se furent chargés chacun d'un baril sur l'épaule, en débarquant, ils passèrent aisément par-dessus le mur. En approchant du bassin, comme ils eurent aperçu un homme couché qui dormoit sur le bord, ils s'approchèrent de lui, et ils le reconnurent pour Assad. Ils se partagèrent ; et pendant que les uns firent quelques barils d'eau avec le moins de bruit qu'il leur fut possible, sans perdre le temps à les emplir tous, les autres environnèrent Assad, et l'observèrent pour l'arrêter au

cas qu'il s'éveillât. Il leur donna tout le temps ; et dès que les barils furent pleins et chargés sur les épaules de ceux qui devoient les emporter, les autres se saisirent de lui, et l'emmenèrent sans lui donner le temps de se reconnoître ; ils le passèrent par-dessus le mur, l'embarquèrent avec leurs barils, et le transportèrent au vaisseau à force de rames. Quand ils furent près d'aborder au vaisseau : « Capitaine, s'écrièrent-ils avec des éclats de joie, faites jouer vos haut-bois et vos tambours, nous vous ramenons votre esclave. »

Behram, qui ne pouvoit comprendre comment ses matelots avoient pu retrouver et reprendre Assad, et qui ne pouvoit aussi l'apercevoir dans la chaloupe à cause de la nuit, attendit avec impatience qu'ils fussent remontés sur le vaisseau pour leur demander ce qu'ils vouloient dire ; mais quand il l'eut vu devant ses yeux, il ne put se contenir de joie ; et sans s'informer comment ils s'y étoient pris pour faire une si belle capture, il le fit remettre à la chaîne ; et après avoir fait tirer la chaloupe dans le vaisseau en diligence, il fit force de voiles en reprenant la route de la montagne du Feu...

La sultane Scheherazade ne passa pas outre pour cette nuit ; elle poursuivit la suivante, et dit au sultan des Indes :

CCXXXV^e NUIT.

SIRE, j'achevai hier en faisant remarquer à votre Majesté que

Behram avoit repris la route de la montagne du Feu, bien joyeux de ce que ses matelots avoient ramené le prince Assad.

La reine Margiane cependant étoit dans de grandes alarmes ; elle ne s'inquiéta pas d'abord quand elle se fut aperçu que le prince Assad étoit sorti. Comme elle ne douta pas qu'il ne dût revenir bientôt, elle l'attendit avec patience. Au bout de quelque temps qu'elle vit qu'il ne paroissoit pas, elle commença d'en être inquiète. Elle commanda à ses femmes de voir où il étoit ; elles le cherchèrent, et elles ne lui en apportèrent pas de nouvelles. La nuit vint, et elle le fit chercher à la lumière, mais aussi inutilement.

Dans l'impatience et dans l'alarme où la reine Margiane fut alors, elle alla le chercher elle-même à la lumière des flambeaux ; et comme elle eut aperçu que la porte du jardin étoit ouverte, elle y entra et le parcourut avec ses femmes. En passant près du jet d'eau et du bassin, elle remarqua une babouche^[1] sur le bord du gazon, qu'elle fit ramasser, et elle la reconnut pour une des deux du prince, de même que ses femmes. Cela joint à l'eau répandue sur le bord du bassin, lui fit croire que Behram pourroit bien l'avoir fait enlever. Elle envoya savoir dans le moment s'il étoit encore au port ; et comme elle eut appris qu'il avoit fait voile un peu avant la nuit, qu'il s'étoit arrêté quelque temps sur les bords, et que sa chaloupe étoit venue faire de l'eau dans le jardin, elle envoya avertir le commandant de dix vaisseaux de guerre qu'elle avoit dans son port toujours équipés et prêts à partir au premier commandement, qu'elle vouloit s'embarquer en personne le lendemain à une heure de jour.

Le commandant fit ses diligences : il assembla les

capitaines, les autres officiers, les matelots, les soldats ; et tout fut embarqué à l'heure qu'elle avoit souhaité. Elle s'embarqua ; et quand son escadre fut hors du port et à la voile, elle déclara son intention au commandant. « Je veux, dit-elle, que vous fassiez force de voiles, et que vous donniez la chasse au vaisseau marchand qui partit de ce port hier au soir. Je vous l'abandonne si vous le prenez ; mais si vous ne le prenez pas, votre vie m'en répondra. »

Les dix vaisseaux donnèrent la chasse au vaisseau de Behram deux jours entiers, et ne virent rien. Ils le découvrirent le troisième jour à la pointe du jour ; et sur le midi, ils l'environnèrent de manière qu'il ne pouvoit pas échapper.

Dès que le cruel Behram eut aperçu les dix vaisseaux, il ne douta pas que ce ne fût l'escadre de la reine Margiane qui le poursuivoit, et alors il donnoit la bastonnade à Assad ; car depuis son embarquement dans son vaisseau au port de la ville des Mages, il n'avoit pas manqué un jour de lui faire ce même traitement : cela fit qu'il le maltraita plus que de coutume. Il se trouva dans un grand embarras quand il vit qu'il alloit être environné. De garder Assad, c'étoit se déclarer coupable ; de lui ôter la vie, il craignoit qu'il n'en parût quelque marque. Il le fit déchaîner ; et quand on l'eut fait monter du fond de cale où il étoit, et qu'on l'eut amené devant lui : « C'est toi, dit-il, qui es cause qu'on nous poursuit. » Et en disant ces paroles, il le jeta dans la mer.

Le prince Assad qui savoit nager, s'aida de ses pieds et de ses mains avec tant de courage, à la faveur des flots qui le secondoient, qu'il en eut assez pour ne pas succomber et pour gagner terre. Quand il fut sur le rivage, la première chose qu'il

fit, fut de remercier Dieu de l'avoir délivré d'un si grand danger, et tiré encore une fois des mains des adorateurs du Feu. Il se dépouilla ensuite ; et après avoir bien exprimé l'eau de son habit, il l'étendit sur un rocher où il fut bientôt séché, tant par l'ardeur du soleil que par la chaleur du rocher qui en étoit échauffé.

Il se reposa cependant en déplorant sa misère, sans savoir en quel pays il étoit, ni de quel côté il tourneroit. Il reprit enfin son habit, et marcha sans trop s'éloigner de la mer, jusqu'à ce qu'il eut trouvé un chemin qu'il suivit. Il chemina plus de dix jours par un pays où personne n'habitoit, et où il ne trouvoit que des fruits sauvages et quelques plantes le long des ruisseaux, dont il vivoit. Il arriva enfin près d'une ville qu'il reconnut pour celle des Mages où il avoit été si fort maltraité, et où son frère Amgiad étoit grand visir. Il en eut de la joie ; mais il fit bien résolution de ne pas s'approcher d'aucun adorateur du Feu, mais seulement de quelques Musulmans ; car il se souvenoit d'y en avoir remarqué quelques-uns la première fois qu'il y étoit entré. Comme il étoit tard, et qu'il savoit bien que les boutiques étoient déjà fermées, et qu'il trouveroit peu de monde dans les rues, il prit le parti de s'arrêter dans le cimetière qui étoit près de la ville, où il y avoit plusieurs tombeaux élevés en façon de mausolée. En cherchant, il en trouva un dont la porte étoit ouverte ; il y entra, résolu à y passer la nuit.

Revenons présentement au vaisseau de Behram. Il ne fut pas long-temps à être investi de tous les côtés par les vaisseaux de la reine Margiane, après qu'il eut jeté le prince Assad dans la mer. Il fut abordé par le vaisseau où étoit la reine, et à son

approche, comme il n'étoit pas en état de faire aucune résistance, Behram fit plier les voiles pour marquer qu'il se rendoit.

La reine Margiane passa elle-même sur le vaisseau, et demanda à Behram où étoit l'écrivain qu'il avoit eu la témérité d'enlever ou de faire enlever dans son palais. « Reine, répondit Behram, je jure à votre Majesté qu'il n'est pas sur mon vaisseau ; elle peut le faire chercher, et connoître par-là mon innocence. »

Margiane fit faire la visite du vaisseau avec toute l'exactitude possible ; mais on ne trouva pas celui qu'elle souhaitoit si passionnément de trouver, autant parce qu'elle l'aimoit, que par la générosité qui lui étoit naturelle. Elle fut sur le point d'ôter la vie à Behram de sa propre main ; mais elle se retint, et elle se contenta de confisquer son vaisseau et toute sa charge, et de le renvoyer par terre avec tous ses matelots, en lui laissant sa chaloupe pour y aller aborder.

Behram, accompagné de ses matelots, arriva à la ville des Mages la même nuit qu'Assad s'étoit arrêté dans le cimetière, et retiré dans le tombeau. Comme la porte étoit fermée, il fut contraint de chercher aussi dans le cimetière quelque tombeau pour y attendre qu'il fût jour et qu'on l'ouvrit.

Par malheur pour Assad, Behram passa devant celui où il étoit. Il y entra, et il vit un homme qui dormoit la tête enveloppée dans son ha-bit. Assad s'éveilla au bruit, et en levant la tête, il demanda qui c'étoit.

Behram le reconnut d'abord. « Ha, ha, dit-il, vous êtes donc celui qui êtes cause que je suis ruiné pour le reste de ma vie !

Vous n'avez pas été sacrifié cette année, mais vous n'échapperez pas de même l'année prochaine. » En disant ces paroles, il se jeta sur lui, lui mit son mouchoir sur la bouche pour l'empêcher de crier, et le fit lier par ses matelots.

Le lendemain matin, dès que la porte fut ouverte, il fut aisé à Behram de ramener Assad chez le vieillard qui l'avoit abusé avec tant de méchanceté, par des rues détournées où personne n'étoit encore levé. Dès qu'il y fut entré, il le fit descendre dans le même cachot d'où il avoit été tiré, et informa le vieillard du triste sujet de son retour, et du malheureux succès de son voyage. Le méchant vieillard n'oublia pas d'enjoindre à ses deux filles de maltraiter le prince infortuné plus qu'auparavant, s'il étoit possible.

Assad fut extrêmement surpris de se revoir dans le même lieu où il avoit déjà tant souffert ; et dans l'attente des mêmes tourmens dont il avoit cru être délivré pour toujours, il pleurait la rigueur de son destin, lorsqu'il vit entrer Bostane avec un bâton, un pain et une cruche d'eau. Il frémit à la vue de cette impitoyable, et à la seule pensée des supplices journaliers qu'il avoit encore à souffrir toute une année pour mourir ensuite d'une manière pleine d'horreur...

Mais le jour que la sultane Scheherazade vit paroître, comme elle en étoit à ces dernières paroles, l'obligea de s'interrompre. Elle reprit le même conte la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

SIRE, Bostane traita le malheureux prince Assad aussi cruellement qu'elle l'avoit déjà fait dans sa première détention. Les lamentations, les plaintes, les instantes prières d'Assad qui la supplioit de l'épargner, jointes à ses larmes, furent si vives, que Bostane ne put s'empêcher d'en être attendrie et de verser des larmes avec lui. « Seigneur, lui dit-elle en lui recouvrant les épaules, je vous demande mille pardons de la cruauté avec laquelle je vous ai traité ci-devant, et dont je viens de vous faire sentir encore les effets. Jusqu'à présent je n'ai pu désobéir à un père injustement animé contre vous, et acharné à votre perte ; mais enfin je déteste et j'abhorre cette barbarie. Consolez-vous : vos maux sont finis, et je vais tâcher de réparer tous mes crimes, dont je connois l'énormité, par de meilleurs traitemens. Vous m'avez regardée jusqu'aujourd'hui comme une infidelle, regardez -moi présentement comme une Musulmane. J'ai déjà quelques instructions qu'une esclave de votre religion qui me sert m'a données ; j'espère que vous voudrez bien achever ce qu'elle a commencé. Pour vous marquer ma bonne intention, je demande pardon au vrai Dieu de toutes mes offenses par les mauvais traitemens que je vous ai faits, et j'ai confiance qu'il me fera trouver le moyen de vous mettre dans une entière liberté. »

Ce discours fut d'une grande consolation au prince Assad ; il rendit des actions de grâces à Dieu de ce qu'il avoit touché le cœur de Bostane ; et après qu'il l'eut bien remerciée des bons sentimens où elle étoit pour lui, il n'oublia rien pour l'y

confirmer, non-seulement en achevant de l'instruire de la religion musulmane, mais même en lui faisant le récit de son histoire et de toutes ses disgrâces malgré le haut rang de sa naissance. Quand il fut entièrement assuré de sa fermeté dans la bonne résolution qu'elle avoit prise, il lui demanda comment elle feroit pour empêcher que sa sœur Cavame n'en eût connoissance, et ne vînt le maltraiter à son tour ? « Que cela ne vous chagrine pas, reprit Bostane, je saurai bien faire en sorte qu'elle ne se mêle plus de vous voir. »

En effet, Bostane sut toujours prévenir Cavame toutes les fois qu'elle vouloit descendre au cachot. Elle voyoit cependant fort souvent le prince Assad ; et au lieu de ne lui porter que du pain et de l'eau, elle lui portoit du vin et de bons mets qu'elle faisoit préparer par douze esclaves musulmanes qui la servoient. Elle mangeoit même de temps en temps avec lui, et faisoit tout ce qui étoit en son pouvoir pour le consoler.

Quelques jours après, Bostane étoit à la porte de la maison, lorsqu'elle entendit un crieur public qui publioit quelque chose. Comme elle n'entendoit pas ce que c'étoit, à cause que le crieur étoit trop éloigné, et qu'il approchoit pour passer devant la maison, elle rentra, et en tenant la porte à demi ouverte, elle vit qu'il marchoit devant le grand visir Amgiad, frère du prince Assad, accompagné de plusieurs officiers et de quantité de ses gens qui marchaient devant et après lui.

Le crieur n'étoit plus qu'à quelques pas de la porte, lorsqu'il répéta ce cri à haute voix :

« L'excellent et l'illustre grand visir, que voici en personne, cherche son cher frère qui s'est séparé d'avec lui il y a plus d'un an. Il est fait de telle et telle manière. Si quelqu'un le

garde chez lui ou sait où il est, son Excellence commande qu'il ait à le lui amener ou à lui en donner avis, avec promesse de le bien récompenser. Si quelqu'un le cache, et qu'on le découvre, son Excellence déclare qu'elle le punira de mort, lui, sa femme, ses enfans et toute sa famille, et fera raser sa maison. »

Bostane n'eut pas plutôt entendu ces paroles, qu'elle ferma la porte au plus vite, et alla trouver Assad dans le cachot. « Prince, lui dit-elle avec joie, vous êtes à la fin de vos malheurs ; suivez-moi, et venez promptement. » Assad qu'elle avoit ôté de la chaîne dès le premier jour qu'il avoit été ramené dans le cachot, la suivit jusque dans la rue, où elle cria : « Le voici, le voici. »

Le grand visir, qui n'étoit pas encore éloigné, se retourna. Assad le reconnut pour son frère, courut à lui et l'embrassa. Amgiad qui le reconnut aussi d'abord, l'embrassa de même très-étroitement, le fit monter sur le cheval d'un de ses officiers qui mit pied à terre, et le mena au palais en triomphe, où il le présenta au roi, qui le fit un de ses visirs.

Bostane qui n'avait pas voulu rentrer chez son père, dont la maison fut rasée dès le même jour, et qui n'avoit pas perdu le prince Assad de vue jusqu'au palais, fut envoyée à l'appartement de la reine. Le vieillard son père et Behram, amenés devant le roi avec leurs familles, furent condamnés à avoir la tête tranchée. Ils se jetèrent à ses pieds et implorèrent sa clémence. « Il n'y a pas de grâce pour vous, reprit le roi, que vous ne renonciez à l'adoration du Feu, et que vous n'embrassiez la religion musulmane. » Ils sauvèrent leur vie en prenant ce parti, de même que Cavame, sœur de Bostane, et leurs familles.

En considération de ce que Behram s'étoit fait Musulman, Amgiad qui voulut le récompenser de la perte qu'il avoit faite avant de mériter sa grâce, le fit un de ses principaux officiers, et le logea chez lui. Behram informé en peu de jours de l'histoire d'Amgiad, son bienfaiteur, et d'Assad, son frère, leur proposa de faire équiper un vaisseau, et de les remener au roi Camaralzaman, leur père. « Apparemment, leur dit-il, qu'il a reconnu votre innocence, et qu'il desire impatiemment de vous revoir. Si cela n'est pas, il ne sera pas difficile de la lui faire reconnoître avant de débarquer ; et s'il demeure dans son injuste prévention, vous n'aurez que la peine de revenir. »

Les deux frères acceptèrent l'offre de Behram ; ils parlèrent de leur dessein au roi, qui l'approuva, et donnèrent ordre à l'équipement d'un vaisseau. Behram s'y employa avec toute la diligence possible ; et quand il fut prêt à mettre à la voile, les princes allèrent prendre congé du roi un matin avant d'aller s'embarquer. Dans le temps qu'ils faisoient leurs complimens, et qu'ils remercioient le roi de ses bontés, on entendit un grand tumulte par toute la ville, et en même temps un officier vint annoncer qu'une grande armée s'approchoit, et que personne ne savoit quelle armée c'étoit.

Dans l'alarme que cette fâcheuse nouvelle donna au roi, Amgiad prit la parole : « Sire, lui dit-il, quoique je vienne de remettre entre les mains de votre Majesté la dignité de son premier ministre dont elle m'avoit honoré, je suis prêt néanmoins de lui rendre encore service ; et je la supplie de vouloir bien que j'aie voir qui est cet ennemi qui vient vous attaquer dans votre capitale, sans vous avoir déclaré la guerre auparavant. » Le roi l'en pria, et il partit sur-le-champ avec peu

de suite.

Le prince Amgiad ne fut pas long-temps à découvrir l'armée qui lui parut puissante, et qui avançoit toujours. Les avant-coureurs qui avoient leurs ordres, le reçurent favorablement, et le menèrent devant la princesse, qui s'arrêta avec toute son armée pour lui parler. Le prince Amgiad lui fit une profonde révérence, et lui demanda si elle venoit comme amie ou comme ennemie ; et si elle venoit comme ennemie, quel sujet de plainte elle avoit contre le roi son maître ?

« Je viens comme amie, répondit la princesse, et je n'ai aucun sujet de mécontentement contre le roi des Mages. Ses états et les miens sont situés d'une manière qu'il est difficile que nous puissions avoir aucun démêlé ensemble. Je viens seulement demander un esclave nommé Assad, qui m'a été enlevé par un capitaine de celte ville qui s'appelle Behram, le plus insolent de tous les hommes ; et j'espère que votre roi me fera justice quand il saura que je suis Margiane. »

« Puissante reine, reprit le prince Amgiad, je suis le frère de cet esclave que vous cherchez avec tant de peine. Je l'avois perdu, et je l'ai retrouvé. Venez, je vous le livrerai moi-même, et j'aurai l'honneur de vous entretenir de tout le reste. Le roi mon maître sera ravi de vous voir. »

Pendant que l'armée de la reine Margiane campa au même endroit par son ordre, le prince Amgiad l'accompagna jusque dans la ville et jusqu'au palais, où il la présenta au roi, et après que le roi l'eut reçue comme elle le méritoit, le prince Assad qui étoit présent, et qui l'avoit reconnue dès qu'elle avoit paru, lui fit son compliment. Elle lui témoignoit la joie qu'elle avoit de le revoir, lorsqu'on vint apprendre au roi qu'une armée plus

formidable que la première paroissoit d'un autre côté de la ville.

Le roi des Mages épouvanté plus que la première fois de l'arrivée d'une seconde armée plus nombreuse que la première, comme il en jugeoit lui-même par les nuages de poussière qu'elle excitoit à son approche, et qui couvroient déjà le ciel : « Amgiad, s'écria-t-il, où en sommes-nous ? Voilà une nouvelle armée qui va nous accabler. »

Amgiad comprit l'intention du roi : il monta à cheval et courut à toute bride au-devant de cette nouvelle armée. Il demanda aux premiers qu'il rencontra, à parler à celui qui la commandoit, et on le conduisit devant un roi qu'il reconnut à la couronne qu'il portoit sur la tête. De si loin qu'il l'aperçut, il mit pied à terre, et lorsqu'il fut près de lui, après qu'il se fut jeté la face en terre, il lui demanda ce qu'il souhaitoit du roi son maître.

« Je m'appelle Gaïour, reprit le roi, et je suis roi de la Chine. Le desir d'apprendre des nouvelles d'une fille nommée Badoure, que j'ai mariée depuis plusieurs années au prince Camaralzaman, fils du roi Schahzaman, roi des isles des Enfans de Khaledan, m'a obligé de sortir de mes états. J'avois permis à ce prince d'aller voir le roi son père, à la charge de venir me revoir d'année en année avec ma fille. Depuis tant de temps cependant, je n'en ai pas entendu parler. Votre roi obligerait un père affligé de lui apprendre ce qu'il en peut savoir. »

Le prince Amgiad qui reconnut le roi son grand-père à ce discours, lui baisa la main avec tendresse, et en lui répondant : « Sire, dit-il, votre Majesté me pardonnera cette liberté quand

elle saura que je la prends pour lui rendre mes respects comme à mon grand-père. Je suis fils de Camaralzaman, aujourd'hui roi de l'isle d'Ebène, et de la reine Badoure dont elle est en peine ; et je ne doute pas qu'ils ne soient en parfaite santé sans leur royaume. »

Le roi de la Chine, ravi de voir son petit-fils, l'embrassa aussitôt très-tendrement ; et cette rencontre si heureuse et si peu attendue, leur tira des larmes de part et d'autre. Sur la demande qu'il fit au prince Amgiad du sujet qui l'avoit amené dans ce pays étranger, le prince lui raconta toute son histoire et celle du prince Assad son frère. Quand il eut achevé : « Mon fils, reprit le roi de la Chine, il n'est pas juste que des princes innocens comme vous, soient maltraités plus long-temps. Consolez-vous, je vous ramènerai vous et votre frère, et je ferai votre paix. Retournez, et faites part de mon arrivée à votre frère. »

Pendant que le roi de la Chine campa à l'endroit où le prince Amgiad l'avoit trouvé, le prince Amgiad retourna rendre réponse au roi des Mages qui l'attendoit avec grande impatience. Le roi fut extrêmement surpris d'apprendre qu'un roi aussi puissant que celui de la Chine, eût entrepris un voyage si long et si pénible, excité par le désir de voir sa fille, et qu'il fût si près de sa capitale. Il donna aussitôt les ordres pour le bien régaler, et se mit en état d'aller le recevoir.

Dans cet intervalle, on vit paroître une grande poussière d'un autre côté de la ville, et l'on apprit bientôt que c'étoit une troisième armée qui arrivoit. Cela obligea le roi de demeurer, et de prier le prince Amgiad d'aller voir encore ce qu'elle demandoit.

Amgiad partit, et le prince Assad raccompagna cette fois. Ils trouvèrent que c'étoit l'armée de Camaralzaman, leur père, qui venoit les chercher. Il avoit donné des marques d'une si grande douleur de les avoir perdus, que l'émir Giondar à la fin lui avoit déclaré de quelle manière il leur avoit conservé la vie ; ce qui l'avoit fait résoudre de les aller chercher en quelque pays qu'ils fussent.

Ce père affligé embrassa les deux princes avec des ruisseaux de larmes de joie, qui terminèrent agréablement les larmes d'affliction qu'il versoit depuis si long-temps. Les princes ne lui eurent pas plutôt appris que le roi de la Chine, son beau-père, venoit d'arriver aussi le même jour, qu'il se détacha avec eux et avec peu de suite, et alla le voir en son camp. Ils n'avoient pas fait beaucoup de chemin, qu'ils aperçurent une quatrième armée qui s'avançoit en bel ordre, et paroissoit venir du côté de Perse.

Camaralzaman dit aux princes ses fils d'aller voir quelle armée c'étoit, et qu'il les attendroit. Ils partirent aussitôt, et à leur arrivée, ils furent présentés au roi à qui l'armée appartenoit. Après l'avoir salué profondément, ils lui demandèrent à quel dessein il s'étoit approché si près de la capitale du roi des Mages.

Le grand visir qui étoit présent, prit la parole : « Le roi à qui vous venez de parler, leur dit-il, est Schazaman, roi des isles des Enfants de Khaledan, qui voyage depuis long-temps dans l'équipage que vous voyez, en cherchant le prince Camaralzaman, son fils, qui est sorti de ses états il y a de longues années ; si vous en savez quelques nouvelles, vous lui ferez le plus grand plaisir du monde de l'en informer. »

Les princes ne répondirent autre chose, sinon qu'ils apporteroient la réponse dans peu de temps, et ils revinrent à toute bride annoncer à Camaralzaman que la dernière armée qui venoit d'arriver, étoit celle du roi Schahzaman, et que le roi son père y étoit en personne.

L'étonnement, la surprise, la joie, la douleur d'avoir abandonné le roi son père sans prendre congé de lui, firent un si puissant effet sur l'esprit du roi Camaralzaman, qu'il tomba évanoui dès qu'il eut appris qu'il étoit si près de lui ; il revint à la fin par l'empressement des princes Amgiad et Assad à le soulager ; et lorsqu'il se sentit assez de forces, il alla se jeter aux pieds du roi Schahzaman.

De long-temps il ne s'étoit vu une entrevue si tendre entre un père et un fils. Schahzaman se plaignit obligeamment au roi Camaralzaman de l'insensibilité qu'il avoit eue en s'éloignant de lui d'une manière si cruelle ; et Camaralzaman lui témoigna un véritable regret de la faute que l'amour lui avoit fait commettre.

Les trois rois et la reine Margiane demeurèrent trois jours à la cour du roi des Mages qui les régala magnifiquement. Ces trois jours furent aussi très-remarquables par le mariage du prince Assad avec la reine Margiane, et du prince Amgiad avec Bostane, en considération du service qu'elle avoit rendu au prince Assad. Les trois rois enfin et la reine Margiane avec Assad son époux, se retirèrent chacun dans leur royaume. Pour ce qui est d'Amgiad, le roi des Mages qui l'avoit pris en affection, et qui étoit déjà fort âgé, lui mit la couronne sur la tête ; et Amgiad mit toute son application à détruire le culte du Feu et à établir la religion musulmane dans ses états.

-
1. [↑](#) Soulier du Levant.

HISTOIRE

DE

NOUREDDIN ET DE LA BELLE PERSIENNE.

LA ville de Balsora fut long-temps la capitale d'un royaume tributaire des califes. Le roi qui le gouvernoit du temps du calife Haroun Alraschild, s'appeloit Zineby ; et l'un et l'autre étoient cousins , fils de deux frères. Zineby n'avoit pas jugé à propos de confier l'administration de ses états à un seul visir ; il en avoit choi- si deux, Khacan et Saouy.

Khacan étoit doux, prévenant, libéral, et se faisoit un plaisir d'obliger ceux qui avoient affaire à lui, en tout ce qui dépendoit de son pouvoir, sans porter préjudice à la justice qu'il étoit obligé de rendre. Il n'y avoit aussi personne à la cour de Balsora, ni dans la ville, ni dans tout le royaume, qui ne le respectât, et ne publiât les louanges qu'il méritoit.

Saouy étoit tout d'un autre caractère : il étoit toujours chagrin, et il rebutoit également tout le monde, sans distinction de rang ou de qualité. Avec cela, bien loin de se faire un mérite des grandes richesses qu'il possédoit, il étoit d'une avarice achevée, jusqu'à se refuser à lui-même les choses nécessaires. Personne ne pouvoit le souffrir, et jamais on n'avoit entendu dire de lui que du mal. Ce qui le rendoit plus haïssable, c'étoit la grande aversion qu'il avoit pour Khacan, et qu'en

interprétant en mal tout le bien que faisoit ce digne ministre, il ne cessoit de lui rendre de mauvais offices auprès du roi.

Un jour, après le conseil, le roi de Balsora se délassoit l'esprit, et s'entretenoit avec ses deux visirs et plusieurs autres membres du conseil. La conversation tomba sur les femmes esclaves que l'on achète, et que l'on tient parmi nous à peu près au même rang que les femmes que l'on a en mariage légitime. Quelques-uns prétendoient qu'il suffisoit qu'une esclave que l'on achetoit fut belle et bien faite, pour se consoler des femmes que l'on est obligé de prendre par alliance ou par intérêt de famille, qui n'ont pas toujours une grande beauté, ni les autres perfections du corps en partage.

Les autres soutenoient, et Khacan étoit de ce sentiment, que la beauté et toutes les belles qualités du corps n'étoient pas les seules choses que l'on devoit rechercher dans une esclave, mais qu'il falloit qu'elles fussent accompagnées de beaucoup d'esprit, de sagesse, de modestie, d'agrément, et s'il se pouvoit, de plusieurs belles connoissances. La raison qu'ils en apportoient, est, disoient-ils, que rien ne convient davantage à des personnes qui ont de grandes affaires à administrer, qu'après avoir passé toute la journée dans une occupation si pénible, de trouver, en se retirant en leur particulier, une compagne dont l'entretien étoit également utile, agréable et divertissant. Car enfin, ajoutoient-ils, c'est ne pas différer des bêtes que d'avoir une esclave pour la voir simplement, et contenter une passion que nous avons commune avec elles.

Le roi se rangea du parti des derniers, et il le fit connoître en ordonnant à Khacan de lui acheter une esclave qui fût parfaite en beauté, qui eût toutes les belles qualités que l'on venoit de

dire, et sur toutes choses, qui fût très-savante.

Saouy jaloux de l'honneur que le roi faisoit à Khacan, et qui avoit été de l'avis contraire : « Sire, reprit-il, il sera bien difficile de trouver une esclave aussi accomplie que votre Majesté la demande. Si on la trouve, ce que j'ai de la peine à croire, elle l'aura à bon marché, si elle ne lui coûte que dix mille pièces d'or. » « Saouy, repartit le roi, vous trouvez apparemment que la somme est trop grosse : elle peut l'être pour vous, mais elle ne l'est pas pour moi. « En même temps le roi ordonna à son grand-trésorier, qui étoit présent, d'envoyer les dix mille pièces d'or chez Khacan.

Dès que Khacan fut de retour chez lui, il fit appeler tous les courtiers qui se mêloient de la vente des femmes et des filles esclaves, et les chargea, dès qu'ils auroient trouvé une esclave telle qu'il la leur dépeignit, de venir lui en donner avis. Les courtiers, autant pour obliger le visir Khacan, que pour leur intérêt particulier, lui promirent de mettre tous leurs soins à en découvrir une selon qu'il la souhaitoit. Il ne se passoit guère de jours qu'on ne lui en amenât quelqu'une, mais il y trouvoit toujours quelques défauts.

Un jour de grand matin, que Khacan alloit au palais du roi, un courtier se présenta à l'étrier de son cheval avec grand empressement, et lui annonça qu'un marchand de Perse, arrivé le jour de devant fort tard, avoit une esclave à vendre d'une beauté achevée, au-dessus de toutes celles qu'il pouvoit avoir vues. « À l'égard de son esprit et de ses connoissances, ajouta-t-il, le marchand la garantit pour tenir tête à tout ce qu'il y a de beaux esprits et de savans au monde.»

Khacan joyeux de cette nouvelle, qui lui faisoit espérer

d'avoir lieu de bien faire sa cour, lui dit de lui amener l'esclave à son retour du palais, et continua son chemin.

Le courtier ne manqua pas de se trouver chez le visir à l'heure marquée ; et Khacan trouva l'esclave belle, si fort au-delà de son attente, qu'il lui donna dès-lors le nom de belle Persienne. Comme il avoit infiniment d'esprit, et qu'il étoit très-savant, il eut bientôt connu par l'entretien qu'il eut avec elle, qu'il chercheroit inutilement une autre esclave qui la surpassât en aucune des qualités que le roi demandoit. Il demanda au courtier à quel prix le marchand de Perse l'avoit mise.

« Seigneur, répondit le courtier, c'est un homme qui n'a qu'une parole : il proteste qu'il ne peut la donner, au dernier mot, à moins de dix mille pièces d'or. Il m'a même juré que sans compter ses soins, ses peines, et le temps qu'il y a qu'il l'élève, il a fait à peu près la même dépense pour elle, tant en maîtres pour les exercices du corps, et pour l'instruire et lui former l'esprit, qu'en habits et en nourriture. Comme il la jugea digne d'un roi, dès qu'il l'eut achetée dans sa première enfance, il n'a rien épargné de tout ce qui pouvoit contribuer à la faire arriver à ce haut rang. Elle joue de toutes sortes d'instrumens, elle chante, elle danse ; elle écrit mieux que les écrivains les plus habiles ; elle fait des vers ; il n'y a pas de livres enfin qu'elle n'ait lus. On n'a pas entendu dire que jamais esclave ait su autant de choses qu'elle en sait. »

Le visir Khacan, qui connoissoit le mérite de la belle Persienne beaucoup mieux que le courtier, qui n'en parloit que sur ce que le marchand lui en avoit appris, n'en voulut pas remettre le marché à un autre temps. Il envoya chercher le

marchand par un de ses gens, où le courtier enseigna qu'on le trouveroit.

Quand le marchand de Perse fut arrivé : « Ce n'est pas pour moi que je veux acheter votre esclave, lui dit le visir Khacan, c'est pour le roi ; mais il faut que vous la lui vendiez à un meilleur prix que celui que vous y avez mis. »

« Seigneur, répondit le marchand, je me ferois un grand honneur d'en faire présent à sa Majesté, s'il appartenoit à un marchand comme moi d'en faire de cette conséquence. Je ne demande proprement que l'argent que j'ai déboursé pour la former et la rendre comme elle est. Ce que je puis dire, c'est que sa Majesté aura fait une acquisition dont elle sera très-contente. »

Le visir Khacan ne voulut pas marchander ; il fit compter la somme au marchand ; et le marchand avant de se retirer : « Seigneur, dit-il au visir, puisque l'esclave est destinée pour le roi, vous voudrez bien que j'aie l'honneur de vous dire qu'elle est extrêmement fatiguée du long voyage que je lui ai fait faire pour l'amener ici. Quoique ce soit une beauté qui n'a point de pareilles, ce sera néanmoins tout autre chose, si vous la gardez chez vous seulement une quinzaine de jours, et que vous donniez un peu de vos soins pour la faire bien traiter. Ce temps-là passé, lorsque vous la présenterez au roi, elle vous fera un honneur et un mérite, dont j'espère que vous me saurez quelque gré. Vous voyez même que le soleil lui a un peu gâté le teint ; mais dès qu'elle aura été au bain deux ou trois fois, et que vous l'aurez fait habiller de la manière que vous le jugerez à propos, elle sera si fort changée, que vous la trouverez infiniment plus belle. »

Khacan prit le conseil du marchand en bonne part, et résolut de le suivre. Il donna à la belle Persienne un appartement en particulier près celui de sa femme, qu'il pria de la faire manger avec elle, et de la regarder comme une dame qui appartenait au roi. Il la pria aussi de lui faire faire plusieurs habits les plus magnifiques qu'il seroit possible, et qui lui conviendroient le mieux. Avant de quitter la belle Persienne : « Votre bonheur, lui dit-il, ne peut être plus grand que celui que je viens de vous procurer. Jugez-en vous-même : c'est pour le roi que je vous ai achetée, et j'espère qu'il sera beaucoup plus satisfait de vous posséder, que je ne le suis de m'être acquitté de la commission dont il m'a voit chargé. Ainsi je suis bien aise devons avertir que j'ai un fils qui ne manque pas d'esprit, mais jeune, folâtre et entreprenant, et de vous bien garder de lui, lorsqu'il s'approchera de vous. » La belle Persienne le remercia de cet avis ; et après qu'elle l'eut bien assuré qu'elle en profiteroit, il se retira.

Noureddin, c'est ainsi que se nommoit le fils du visir Khacan, entroit librement dans l'appartement de sa mère, avec qui il avoit coutume de prendre ses repas. Il étoit très-bien fait de sa personne, jeune, agréable et hardi ; et comme il avoit infiniment d'esprit, et qu'il s'exprimoit avec facilité, il avoit un don particulier de persuader tout ce qu'il vouloit. Il vit la belle Persienne ; et dès leur première entrevue, quoiqu'il eut appris que son père l'avoit achetée pour le roi, et que son père le lui eut déclaré lui-même, il ne se fit pas néanmoins violence pour s'empêcher de l'aimer. Il se laissa entraîner par les charmes dont il fut frappé d'abord ; et l'entretien qu'il eut avec elle, lui fit prendre la résolution d'employer toute sorte de

moyens pour l'enlever au roi.

De son côté, la belle Persienne trouva Noureddin très-aimable. « Le visir me fait un grand honneur, dit-elle en elle-même, de m'avoir achetée pour me donner au roi de Balsora. Je m'estimerois très-heureuse, quand il se contenteroit de ne me donner qu'à son fils. »

Noureddin fut très-assidu à profiter de l'avantage qu'il avoit de voir une beauté dont il étoit si amoureux, de s'entretenir, de rire et de badiner avec elle. Jamais il ne la quittoit que sa mère ne l'y eût contraint. « Mon fils, lui disoit-elle, il n'est pas bienséant à un jeune homme comme vous, de demeurer toujours dans l'appartement des femmes. Allez, retirez-vous, et travaillez à vous rendre digne de succéder un jour à la dignité de votre père. »

Comme il y avoit long-temps que la belle Persienne n'étoit allée au bain à cause du long voyage qu'elle venoit de faire, cinq ou six jours après qu'elle eut été achetée, la femme du visir Khacan eut soin de faire chauffer exprès pour elle celui que le visir avoit chez lui. Elle l'y envoya avec plusieurs de ses femmes esclaves à qui elle recommanda de lui rendre les mêmes services qu'à elle-même ; et au sortir du bain, de lui faire prendre un habit très-magnifique qu'elle lui avoit fait déjà faire. Elle y avoit pris d'autant plus de soin, qu'elle vouloit s'en faire un mérite auprès du visir son mari, et lui faire connoître combien elle s'intéressoit en tout ce qui pouvoit lui plaire. À la sortie du bain, la belle Persienne, mille fois plus belle qu'elle ne l'avoit paru à Khacan lorsqu'il l'avoit achetée, vint se faire voir à la femme de ce visir, qui eut de la peine à la reconnoître.

La belle Persienne lui baisa la main avec grâce, et lui dit : « Madame, je ne sais pas comment vous me trouvez avec l'habit que vous avez pris la peine de me faire faire. Vos femmes qui m'assurent qu'il me fait si bien, qu'elles ne me connoissent plus, sont apparemment des flatteuses : c'est à vous que je m'en rapporte. Si néanmoins elles disoient la vérité, ce seroit vous, Madame, à qui j'aurois toute l'obligation de l'avantage qu'il me donne. »

« Ma fille, reprit la femme du visir avec bien de la joie, vous ne devez pas prendre pour une flatterie ce que mes femmes vous ont dit : je m'y connois mieux qu'elles ; et sans parler de votre habit qui vous sied à merveille, vous apportez du bain une beauté si fort au-dessus de ce que vous étiez auparavant, que je ne vous reconnois plus moi-même ; si je croyois que le bain fût encore assez bon, j'irois en prendre ma part : je suis aussi bien dans un âge qui demande désormais que j'en fasse souvent provision. » « Madame, reprit la belle Persienne, je n'ai rien à répondre aux honnêtetés que vous avez pour moi, sans les avoir méritées. Pour ce qui est du bain, il est admirable ; et si vous avez dessein d'y aller, vous n'avez pas de temps à perdre. Vos femmes peuvent vous dire la même chose que moi. »

La femme du visir considéra qu'il y avoit plusieurs jours qu'elle n'étoit allée au bain, et voulut profiter de l'occasion. Elle le témoigna à ses femmes ; et ses femmes se furent bientôt munies de tout l'appareil qui lui étoit nécessaire. La belle Persienne se retira à son appartement ; et la femme du visir, avant de passer au bain, chargea deux petites esclaves de demeurer près d'elle, avec ordre de ne pas laisser entrer

Noureddin, s'il venoit.

Pendant que la femme du visir Khacan étoit au bain, et que la belle Persienne étoit seule, Noureddin arriva ; et comme il ne trouva pas sa mère dans son appartement, il alla à celui de la belle Persienne, où il trouva les deux petites esclaves dans l'antichambre. Il leur demanda où étoit sa mère ; à quoi elles répondirent qu'elle étoit au bain. « Et la belle Persienne, reprit Noureddin , y est-elle aussi ? » « Elle en est revenue, repartirent les esclaves, et elle est dans sa chambre ; mais nous avons ordre de madame votre mère, de ne vous pas laisser entrer. »

La chambre de la belle Persienne n'étoit fermée que par une portière. Noureddin s'avança pour entrer, et les deux esclaves se mirent au-devant pour l'en empêcher. Il les prit par le bras l'une et l'autre, les mit hors de l'antichambre et ferma la porte sur elles. Elles coururent au bain en faisant de grands cris, et annoncèrent à leur dame en pleurant, que Noureddin étoit entré dans la chambre de la belle Persienne malgré elles, et qu'il les avoit chassées.

La nouvelle d'une si grande hardiesse causa à la bonne dame une mortification des plus sensibles. Elle interrompit son bain, et s'habilla avec une diligence extrême. Mais avant qu'elle eût achevé, et qu'elle arrivât à la chambre de la belle Persienne, Noureddin en étoit sorti, et il avoit pris la fuite.

La belle Persienne fut extrêmement étonnée de voir entrer la femme du visir tout en pleurs, et comme une femme qui ne se possédoit plus. « Madame, lui dit-elle, oserois-je vous demander d'où vient que vous êtes si affligée ? Quelle disgrâce vous est arrivée au bain, pour vous avoir obligée d'en sortir

sitôt ? »

« Quoi, s'écria la femme du visir, vous me faites cette demande d'un esprit tranquille, après que mon fils Noureddin est entré dans votre chambre, et qu'il est demeuré seul avec vous ! Pouvoit-il nous arriver un plus grand malheur à lui et à moi ? »

« De grâce, madame, repartit la belle Persienne, quel malheur peut-il y avoir pour vous et pour Noureddin, dans ce que Noureddin a fait ? » « Comment, répliqua la femme du visir, mon mari ne vous a-t-il pas dit qu'il vous a achetée pour le roi ? Et ne vous avoit-il pas avertie de prendre garde que Noureddin n'approchât de vous ? »

« Je ne l'ai pas oublié, madame, reprit encore la belle Persienne ; mais Noureddin m'est venu dire que le visir son père avoit changé de sentiment, et qu'au lieu de me réserver pour le roi, comme il en avoit eu l'intention, il lui avoit fait présent de ma personne. Je l'ai cru, madame ; et esclave comme je suis, accoutumée aux lois de l'esclavage dès ma plus tendre jeunesse, vous jugez bien que je n'ai pu et que je n'ai pas dû m'opposer à sa volonté. J'ajouterai même que je l'ai fait avec d'autant moins de répugnance, que j'avois conçu une forte inclination pour lui, par la liberté que nous avons eue de nous voir. Je perds sans regret l'espérance d'appartenir au roi, et je m'estimerai très-heureuse de passer toute ma vie avec Noureddin.»

À ce discours de la belle Persienne : « Plût à Dieu, dit la femme du visir, que ce que vous me dites fût vrai , j'en aurois bien de la joie ! Mais croyez-moi : Noureddin est un imposteur ; il vous a trompée, et il n'est pas possible que son

père lui ait fait le présent qu'il vous a dit. Qu'il est malheureux, et que je suis malheureuse ! Et crue son père l'est davantage par les suites fâcheuses qu'il doit craindre, et que nous devons craindre avec lui ! Mes pleurs ni mes prières ne sont pas capables de le fléchir, ni d'obtenir son pardon. Son père va le sacrifier à son juste ressentiment, dès qu'il sera informé de la violence qu'il vous a faite. « En achevant ces paroles, elle pleura amèrement ; et ses esclaves qui ne craignoient pas moins qu'elle pour la vie de Noureddin, suivirent son exemple.

Le visir Khacan arriva quelques momens après, et fut dans un grand étonnement de voir sa femme et les esclaves en pleurs, et la belle Persienne fort triste. Il en demanda la cause ; et sa femme et les esclaves augmentèrent leurs cris et leurs larmes, au lieu de lui répondre. Leur silence l'étonna davantage ; et en s'adressant à sa femme : « Je veux absolument, lui dit-il, que vous me déclariez ce que vous avez à pleurer, et que vous me disiez la vérité. »

La dame désolée ne put se dispenser de satisfaire son mari : « Promettez-moi donc, Seigneur, reprit-elle, que vous ne me voudrez point de mal de ce que je vous dirai : je vous assure d'abord qu'il n'y a pas de ma faute. » Sans attendre sa réponse : « Pendant que j'étois au bain avec mes femmes, poursuivit-elle, votre fils est venu, et a pris ce malheureux temps pour faire accroire à la belle Persienne que vous ne vouliez plus la donner au roi, et que vous lui en aviez fait un présent. Je ne vous dis pas ce qu'il a fait après une fausseté si insigne, je vous le laisse à juger vous-même. Voilà le sujet de mon affliction pour l'amour de vous et pour l'amour de lui,

pour qui je n'ai pas la confiance d'implorer votre clémence. »

Il n'est pas possible d'exprimer quelle fut la mortification du visir Khacan quand il eut entendu le récit de l'insolence de son fils Noureddin. « Ah, s'écria-t-il en se frappant cruellement, en se mordant les mains et en s'arrachant la barbe, c'est donc ainsi, malheureux fils, fils indigne de voir le jour, que tu jettes ton père dans le précipice, du plus haut degré de son bonheur ; que tu le perds, et que tu te perds toi-même avec lui ! Le roi ne se contentera pas de ton sang, ni du mien pour se venger de cette offense, qui attaque sa personne même. »

Sa femme voulut tâcher de le consoler. « Ne vous affligez pas, lui dit-elle, je ferai aisément dix mille pièces d'or d'une partie de mes pierreries : vous en achèterez une autre esclave qui sera plus belle et plus digne du roi. »

« Eh, croyez-vous, reprit le visir, que je sois capable de me tant affliger pour la perte de dix mille pièces d'or ? Il ne s'agit pas ici de cette perte, ni même de la perte de tous mes biens, dont je serois aussi peu touché. Il s'agit de celle de mon honneur, qui m'est plus précieux que tous les biens du monde. » « Il me semble néanmoins, Seigneur, repartit la dame, que ce qui se peut réparer par de l'argent, n'est pas d'une si grande conséquence. »

« Hé quoi, répliqua le visir, ne savez-vous pas que Saouy est mon ennemi capital ? Croyez-vous que dès qu'il aura appris cette affaire, il n'aille pas triompher de moi près du roi ? « Votre Majesté, lui dira-t-il, ne parle que de l'affection et du zèle de Khacan pour son service ; il vient de faire voir cependant combien il est peu digne d'une si grande considération. Il a reçu dix mille pièces d'or pour lui acheter

une esclave. Il s'est véritablement acquitté d'une commission si honorable ; et jamais personne n'a vu une si belle esclave ; mais au lieu de l'amener à votre Majesté, il a jugé plus à propos d'en faire un présent à son fils : Mon fils, lui a-t-il dit, prenez cette esclave, c'est pour vous : vous la méritez mieux que le roi. Son fils, continuera-t-il avec sa malice ordinaire, l'a prise, et il se divertit tous les jours avec elle. La chose est comme j'ai l'honneur de l'assurer à votre Majesté ; et votre Majesté peut s'en éclaircir par elle-même. » Ne voyez-vous pas, ajouta le visir, que sur un tel discours les gens du roi peuvent venir forcer ma maison à tout moment et enlever l'esclave ? J'y ajoute tous les autres malheurs inévitables qui suivront. »

« Seigneur, répondit la dame à ce discours du visir son mari, j'avoue que la méchanceté de Saouy est des plus grandes , et qu'il est capable de donner à la chose le tour malin que vous venez de dire, s'il en avoit la moindre connoissance. Mais peut-il savoir, ni lui, ni personne, ce qui se passe dans l'intérieur de votre maison ? Quand on le soupçonneroit, et que le roi vous en parleroit, ne pouvez-vous pas dire qu'après avoir bien examiné l'esclave, vous ne l'avez pas trouvée aussi digne de sa Majesté qu'elle vous l'avoit paru d'abord ; que le marchand vous a trompé ; qu'elle est à la vérité d'une beauté incomparable, mais qu'il s'en faut beaucoup qu'elle ait autant d'esprit, et qu'elle soit aussi habile qu'on vous l'avoit vantée. Le roi vous en croira sur votre parole ; et Saouy aura la confusion d'avoir aussi peu réussi dans son pernicieux dessein, que tant d'autres fois qu'il a entrepris inutilement de vous détruire. Rassurez-vous donc ; et si vous voulez me croire,

envoyez chercher les courtiers, marquez-leur que vous n'êtes pas content de la belle Persienne, et chargez-les de vous chercher une autre esclave. »

Comme ce conseil parut très-raisonnable au visir Khacan, il calma un peu ses esprits, et il prit le parti de le suivre ; mais il ne diminua rien de sa colère contre son fils Noureddin.

Noureddin ne parut point de toute la journée ; il n'osa même chercher un asile chez aucun des jeunes gens de son âge qu'il fréquentoit ordinairement, de crainte que son père ne l'y fût chercher. Il alla hors de la ville, et il se réfugia dans un jardin où il n'étoit jamais allé, et où il n'étoit pas connu. Il ne revint que fort tard, lorsqu'il savoit bien que son père étoit retiré, et se fit ouvrir par les femmes de sa mère, qui l'introduisirent sans bruit. Il sortit le lendemain avant que son père fût levé ; et il fut contraint de prendre les mêmes précautions un mois entier, avec une mortification très-sensible. En effet les femmes ne le flattoient pas : elles lui déclaroient franchement que le visir son père persistoit dans la même colère, et protestoît qu'il le tueroit s'il se présenteoit devant lui.

La femme de ce ministre savoit par ses femmes que Noureddin revenoit chaque jour ; mais elle n'osoit prendre la hardiesse de prier son mari de lui pardonner. Elle la prit enfin : « Seigneur, lui dit-elle un jour, je n'ai osé jusqu'à présent prendre la liberté de vous parler de votre fils. Je vous supplie de me permettre de vous demander ce que vous prétendez faire de lui. Un fils ne peut être plus criminel envers un père, que Noureddin l'est envers vous. Il vous a privé d'un grand honneur et de la satisfaction de présenter au roi une esclave aussi accomplie que la belle Persienne, je l'avoue ; mais après

tout quelle est votre intention ? Voulez-vous le perdre absolument ? Au lieu du mal auquel il ne faut plus que vous songiez, vous vous en attireriez un autre beaucoup plus grand à quoi vous ne pensez peut-être pas. Ne craignez-vous pas que le monde qui est malin, en cherchant pourquoi votre fils est éloigné de vous, n'en devine la véritable cause que vous voulez tenir si cachée ? Si cela arrivoit, vous seriez tombé justement dans le malheur que vous avez un si grand intérêt d'éviter. »

« Madame, reprit le visir, ce que vous dites là est de bon sens ; mais je ne puis me résoudre à pardonner à Noureddin, que je ne l'aie mortifié comme il le mérite. « « Il sera suffisamment mortifié, repartit la dame, quand vous aurez fait ce qui me vient en pensée. Votre fils entre ici chaque nuit, lorsque vous êtes retiré ; il y couche, et il en sort avant que vous soyez levé. Attendez-le ce soir jusqu'à son arrivée, et faites semblant de le vouloir tuer : je viendrai à son secours ; et en lui marquant que vous lui donnez la vie à ma prière, vous l'obligerez de prendre la belle Persienne à telle condition qu'il vous plaira. Il l'aime, et je sais que la belle Persienne ne le hait pas. »

Khacan voulut bien suivre ce conseil : ainsi avant qu'on ouvrît à Noureddin, lorsqu'il arriva à son heure ordinaire, il se mit derrière la porte ; et dès qu'on lui eut ouvert, il se jeta sur lui et le mit sous ses pieds. Noureddin tourna la tête, et reconnut son père le poignard à la main, prêt à lui ôter la vie.

La mère de Noureddin survint en ce moment, et en retenant le visir par le bras : « Qu'allez-vous faire, Seigneur, s'écria-t-elle ? » « Laissez-moi, reprit le visir, que je le tue ce fils indigne. » « Ah, Seigneur, reprit la mère, tuez-moi plutôt moi-

même : je ne permettrai jamais que vous ensanglantiez vos mains dans votre propre sang ! » Noureddin profita de ce moment : « Mon père, s'écria-t-il les larmes aux yeux, j'implore votre clémence et votre miséricorde ; accordez-moi le pardon que je vous demande au nom de celui de qui vous l'attendez au jour que nous paroîtrons tous devant lui. »

Khacan se laissa arracher le poignard de la main ; et dès qu'il l'eut lâché, Noureddin se jeta à ses pieds, et les lui baisa pour marquer combien il se repentoit de l'avoir offensé. « Noureddin, lui dit-il, remerciez votre mère ; je vous pardonne à sa considération. Je veux bien même vous donner la belle Persienne ; mais à condition que vous me promettrez par serment de ne la pas regarder comme esclave, mais comme votre femme, c'est-à-dire, que vous ne la vendrez, et même que vous ne la répudierez jamais. Comme elle est sage et qu'elle a de l'esprit et de la conduite infiniment plus que vous, je suis persuadé qu'elle modérera ces emportemens de jeunesse qui sont capables de vous perdre. »

Noureddin n'eût osé espérer d'être traité avec une si grande indulgence. Il remercia son père avec toute la reconnoissance imaginable, et lui fit de très-bon cœur le serment qu'il souhaitoit. Ils furent très-contens l'un et l'autre, la belle Persienne et lui, et le visir fut très-satisfait de leur bonne union.

Le visir Khacan n'attendit pas que le roi lui parlât de la commission qu'il lui avoit donnée ; il avoit grand soin de l'en entretenir souvent, et de lui marquer les difficultés qu'il trouvoit à s'en acquitter à la satisfaction de sa Majesté ; il sut enfin le ménager avec tant d'adresse, qu'insensiblement il n'y

songea plus. Saouy néanmoins avoit su quelque chose de ce qui s'étoit passé ; mais Khacan étoit si avant dans la faveur du roi, qu'il n'osa hasarder d'en parler.

Il y avoit plus d'un an que cette affaire si délicate s'étoit passée plus heureusement que ce ministre ne l'avoit cru d'abord, lorsqu'il alla au bain, et qu'une affaire pressante l'obligea d'en sortir encore tout échauffé ; l'air qui étoit un peu froid, le frappa, et lui causa une fluxion sur la poitrine, qui le contraignit de se mettre au lit avec une grosse fièvre. La maladie augmenta ; et comme il s'aperçut qu'il n'étoit pas loin du dernier moment de sa vie, il tint ce discours à Noureddin qui ne l'abandonnoit pas : « Mon fils, lui dit-il, je ne sais si j'ai fait le bon usage que je devois des grandes richesses que Dieu m'a données ; vous voyez qu'elles ne me servent de rien pour me délivrer de la mort. La seule chose que je vous demande en mourant, c'est que vous vous souveniez de la promesse que vous m'avez faite touchant la belle Persienne. Je meurs content avec la confiance que vous ne l'oublierez pas. »

Ces paroles furent les dernières que le visir Khacan prononça. Il expira peu de momens après, et il laissa un deuil inexprimable dans la maison, à la cour et dans la ville. Le roi le regretta comme un ministre sage, zélé et fidèle ; et toute la ville le pleura comme son protecteur et son bienfaiteur. Jamais on n'avoit vu de funérailles plus honorables à Balsora. Les visirs, les émirs, et généralement tous les grands de la cour s'empressèrent de porter son cercueil sur les épaules, les uns après les autres, jusqu'au lieu de sa sépulture ; et les plus riches jusqu'aux plus pauvres de la ville, l'y accompagnèrent en pleurs.

Noureddin donna toutes les marques de la grande affliction que la perte qu'il venoit de faire, devoit lui causer ; il demeura long-temps sans voir personne. Un jour enfin il permit qu'on laissât entrer un de ses amis intimes. Cet ami tâcha de le consoler ; et comme il le vit disposé à l'écouter, il lui dit qu'après avoir rendu à la mémoire de son père tout ce qu'il lui devoit, et satisfait pleinement à tout ce que demandoit la bienséance, il étoit temps qu'il parut dans le monde, qu'il vît ses amis, et qu'il soutînt le rang que sa naissance et son mérite lui avoient acquis. « Nous pécherions, ajouta-t-il, contre les lois de la nature, et même contre les lois civiles, si lorsque nos pères sont morts, nous ne leur rendions pas les devoirs que la tendresse exige de nous, et l'on nous regarderoit comme des insensibles. Mais dès que nous nous en sommes acquittés, et qu'on ne peut nous en faire aucun reproche, nous sommes obligés de reprendre le même train qu'auparavant, et de vivre dans le monde de la manière qu'on y vit. Essayez donc vos larmes, et reprenez cet air de gaieté qui a toujours inspiré la joie partout où vous vous êtes trouvé. »

Le conseil de cet ami étoit très-raisonnable ; et Nourredin eût évité tous les malheurs qui lui arrivèrent, s'il l'eût suivi dans toute la régularité qu'il demandoit. Il se laissa persuader sans peine ; il régala même son ami ; et lorsqu'il voulut se retirer, il le pria de revenir le lendemain, et d'amener trois ou quatre de leurs amis communs. Insensiblement il forma une société de dix personnes à-peu-près de son âge, et il passoit le temps avec eux en des festins et des réjouissances continuelles. Il n'y avoit pas même de jour qu'il ne les renvoyât chacun avec un présent.

Quelquefois pour faire plus de plaisir à ses amis, Noureddin faisoit venir la belle Persienne : elle avoit la complaisance de lui obéir ; mais elle n'approuvoit pas cette profusion excessive. Elle lui en disoit son sentiment en liberté. « Je ne doute pas, lui disoit-elle, que le visir votre père ne vous ait laissé de grandes richesses ; mais si grandes qu'elles puissent être, ne trouvez pas mauvais qu'une esclave vous représente que vous en verrez bientôt la fin, si vous continuez de mener cette vie. On peut quelquefois régaler ses amis et se divertir avec eux ; mais qu'on en fasse une coutume journalière, c'est courir le grand chemin de la dernière misère. Pour votre honneur et pour votre réputation, vous feriez beaucoup mieux de suivre les traces de feu votre père, et de vous mettre en état de parvenir aux charges qui lui ont acquis tant de gloire. »

Noureddin écoutoit la belle Persienne en riant ; et quand elle avoit achevé : « Ma belle, reprenoit-il en continuant de rire, laissons là ce discours, ne parlons que de nous réjouir. Feu mon père m'a toujours tenu dans une grande contrainte : je suis bien aise de jouir de la liberté après laquelle j'ai tant soupiré avant sa mort. J'aurai toujours le temps de me réduire à la vie réglée dont vous me parlez ; un homme de mon âge doit se donner le loisir de goûter les plaisirs de la jeunesse. »

Ce qui contribua encore beaucoup à mettre les affaires de Noureddin en désordre, fut qu'il ne vouloit pas entendre parler de compter avec son maitre-d'hôtel. Il le renvoyoit chaque fois qu'il se présentoit avec son livre : « Va, va, lui disoit-il, je me fie bien à toi ; aie soin seulement que je fasse toujours bonne chère. »

« Vous êtes le maître, Seigneur, reprenoit le maitre-d'hôtel.

Vous voudrez bien néanmoins que je vous fasse souvenir du proverbe qui dit, que qui fait grande dépense et ne compte pas, se trouve à la fin réduit à la mendicité sans s'en être aperçu. Vous ne vous contentez pas de la dépense si prodigieuse de votre table, vous donnez encore à toute main. Vos trésors ne peuvent y suffire, quand ils seroient aussi gros que des montagnes. » « Va, te dis-je, lui répétoit Noureddin, je n'ai pas besoin de tes leçons : continue de me faire manger, et ne te mets pas en peine du reste. »

Les amis de Noureddin cependant étoient fort assidus à sa table, et ne manquoient pas l'occasion de profiter de sa facilité. Ils le flattoient, ils le louoient, et faisoient valoir jusqu'à la moindre de ses actions les plus indifférentes. Sur-tout ils n'oublioient pas d'exalter tout ce qui lui appartenait, et ils y trouvoient leur compte. « Seigneur, lui disoit l'un, je passois l'autre jour par la terre que vous avez en tel endroit ; rien n'est plus magnifique ni mieux meublé que la maison ; c'est un paradis de délices que le jardin qui l'accompagne. » « Je suis ravi qu'elle vous plaise, reprenoit Noureddin : qu'on m'apporte une plume, de l'encre et du papier, et que je n'en entende plus parler ; c'est pour vous , je vous la donne. » D'autres ne lui avoient pas plutôt vanté quelque une des maisons, des bains et des lieux publics à loger des étrangers, qui lui appartenait, et lui rapportoit un gros revenu, qu'il leur en faisoit une donation. La belle Persienne lui représentoit le tort qu'il se faisoit ; au lieu de l'écouter, il continuoit de prodiguer ce qui lui restoit à la première occasion.

Noureddin enfin ne fit autre chose toute une année que de faire bonne chère, se donner du bon temps, et se divertir en

prodiguant et dissipant les grands biens que ses prédécesseurs et le bon visir son père avoient acquis ou conservés avec beaucoup de soins et de peines. L'année ne faisoit que de s'écouler, que l'on frappa un jour à la porte de la salle où il étoit à table. Il avoit renvoyé ses esclaves, et il s'y étoit renfermé avec ses amis pour être en grande liberté.

Un des amis de Noureddin voulut se lever ; mais Noureddin le devança, et alla ouvrir lui-même (c'étoit son maître-d'hôtel) ; et Noureddin, pour écouter ce qu'il vouloit, s'avança un peu hors de la salle et ferma la porte à demi.

L'ami qui avoit voulu se lever, et qui avoit aperçu le maître-d'hôtel, curieux de savoir ce qu'il avoit à dire à Noureddin, fut se poster entre la portière et la porte, et entendit que le maître-d'hôtel tint ce discours : « Seigneur, dit-il à son maître, je vous demande mille pardons si je viens vous interrompre au milieu de vos plaisirs. Ce que j'ai à vous communiquer, vous est, ce me semble, de si grande importance, que je n'ai pas cru devoir me dispenser de prendre cette liberté. Je viens d'achever mes derniers comptes ; et je trouve que ce que j'avois prévu il y a long-temps, et dont je vous avois averti plusieurs fois, est arrivé, c'est-à-dire, Seigneur, que je n'ai plus une maille de toutes les sommes que vous m'avez données pour faire votre dépense. Les autres fonds que vous m'aviez assignés sont aussi épuisés ; et vos fermiers et ceux qui vous devoient des rentes, m'ont fait voir si clairement que vous avez transporté à d'autres ce qu'ils tenoient de vous, que je ne puis plus rien exiger d'eux sous votre nom. Voici mes comptes, examinez-les ; et si vous souhaitez que je continue de vous rendre mes services, assignez-moi d'autres fonds, sinon permettez-moi de

me retirer. « Noureddin fut tellement surpris de ce discours, qu'il n'eut pas un mot à y répondre.

L'ami qui étoit aux écoutes et qui avoit tout entendu, rentra aussitôt, et fit part aux autres amis de ce qu'il venoit d'entendre. « C'est à vous, leur dit-il en achevant, de profiter de cet avis ; pour moi je vous déclare que c'est aujourd'hui le dernier jour que vous me verrez chez Noureddin. » « Si cela est, reprirent-ils, nous n'avons plus affaire chez lui, non plus que vous ; il ne nous y reverra pas davantage. »

Noureddin revint en ce moment ; et quelque bonne mine qu'il fit pour tâcher de remettre ses conviés en train, il ne put néanmoins si bien dissimuler, qu'ils ne s'aperçussent fort bien de la vérité de ce qu'ils venoient d'apprendre. Il s'étoit à peine remis à sa place, qu'un des amis se leva de la sienne : « Seigneur, lui dit-il, je suis bien fâché de ne pouvoir vous tenir compagnie plus long-temps : je vous supplie de trouver bon que je m'en aille. « Quelle affaire vous oblige de nous quitter sitôt, reprit Noureddin ? » « Seigneur, reprit-il, ma femme est accouchée aujourd'hui ; vous n'ignorez pas que la présence d'un mari est toujours nécessaire dans une pareille rencontre. » Il fit une grande révérence, et partit. Un moment après un autre se retira, sur un autre prétexte. Les autres firent la même chose l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'il ne resta pus un seul des dix amis, qui jusqu'alors avoient tenu si bonne compagnie à Noureddin.

Noureddin ne soupçonna rien de la résolution que ses amis avoient prise de ne plus le voir. Il alla à l'appartement de la belle Persienne, et il s'entretint seulement avec elle de la déclaration que son maître-d'hôtel lui avoit faite, avec de

grands témoignages d'un véritable repentir du désordre où étoient ses affaires.

« Seigneur, lui dit la belle Persienne, permettez-moi de vous dire que vous n'avez voulu vous en rapporter qu'à votre propre sens ; vous voyez présentement ce qui vous est arrivé. Je ne me trompois pas lorsque je vous prédisois la triste fin à laquelle vous deviez vous attendre. Ce qui me fait de la peine, c'est que vous ne voyez pas tout ce qu'elle a de fâcheux. Quand je voulois vous en dire ma pensée, réjouissons-nous, me disiez-vous, et profitons du bon temps que la fortune nous offre pendant qu'elle nous est favorable, peut-être ne sera-t-elle pas toujours de si bonne humeur. Mais je n'avois pas tort de vous répondre que nous étions nous-mêmes les artisans de notre bonne fortune par une sage conduite. Vous n'avez pas voulu m'écouter, et j'ai été contrainte de vous laisser faire malgré moi. »

« J'avoue, repartit Noureddin, que j'ai tort de n'avoir pas suivi les avis si salutaires que vous me donniez avec votre sagesse admirable ; mais si j'ai mangé tout mon bien, vous ne considérez pas que ç'a été avec une élite d'amis que je connois depuis long-temps. Ils sont honnêtes et pleins de reconnaissance ; je suis sûr qu'ils ne m'abandonneront pas. »
« Seigneur, répliqua la belle Persienne, si vous n'avez pas d'autre ressource qu'en la reconnaissance de vos amis, croyez-moi, votre espérance est mal fondée, et vous m'en direz des nouvelles avec le temps. »

« Charmante Persienne, dit à cela Noureddin, j'ai meilleure opinion que vous du secours qu'ils me donneront. Je veux les aller voir tous dès demain, avant qu'ils prennent la peine de

venir à leur ordinaire, et vous me verrez revenir avec une bonne somme d'argent, dont ils m'auront secouru tous ensemble. Je changerai de vie comme j'y suis résolu, et je ferai profiter cet argent par quelque négoce. »

Noureddin ne manqua pas d'aller le lendemain chez ses dix amis, qui demeuroient dans une même rue ; il frappa à la première porte qui se présenta, où demeuroit un des plus riches. Une esclave vint, et avant d'ouvrir, elle demanda qui frappoit. « Dites à votre maître, répondit Noureddin, que c'est Noureddin, fils du feu visir Khacan. » L'esclave ouvrit, l'introduisit dans une salle, et entra dans la chambre où étoit son maître, à qui elle annonça que Noureddin venoit le voir. « Noureddin, reprit le maître avec un ton de mépris, et si haut que Noureddin l'entendit avec un grand étonnement ! Va, dis-lui que je n'y suis pas ; et toutes les fois qu'il viendra, dis lui-la même chose. » L'esclave revint, et donna pour réponse à Noureddin, qu'elle avoit cru que son maître y étoit, mais qu'elle s'étoit trompée.

Noureddin sortit avec confusion : « Ah le perfide, le méchant homme , s'écria-t-il ! Il me protestoit hier que je n'a vois pas un meilleur ami que lui, et aujourd'hui il me traite si indignement ! » Il alla frapper à la porte d'un autre ami, et cet ami lui fit dire la même chose que le premier. Il eut la même réponse chez le troisième, et ainsi des autres jusqu'au dixième, quoiqu'ils fussent tous chez eux.

Ce fut alors que Noureddin rentra tout de bon en lui-même, et qu'il reconnut sa faute irréparable de s'être fondé si facilement sur l'assiduité de ces faux amis à demeurer attachés à sa personne, et sur leurs protestations d'amitié tout le temps

qu'il avoit été en état de leur faire des régals somptueux, et de les combler de largesses et de bienfaits. « Il est bien vrai, dit-il en lui-même les larmes aux yeux, qu'un homme heureux comme je l'étois, ressemble à un arbre chargé de fruits : tant qu'il y a du fruit sur l'arbre, on ne cesse pas d'être à l'entour et d'en cueillir ; dès qu'il n'y en a plus, on s'en éloigne et on le laisse seul. » Il se contraignit tant qu'il fut hors de chez lui ; mais dès qu'il fut rentré, il s'abandonna tout entier à son affliction, et alla le témoigner à la belle Persienne.

Dès que la belle Persienne vit paroître l'affligé Noureddin, elle se douta qu'il n'avoit pas trouvé chez ses amis le secours auquel il s'étoit attendu. « Eh bien, Seigneur, lui dit-elle, êtes-vous présentement convaincu de la vérité de ce que je vous avois prédit ? » « Ah, ma bonne, s'écria-t-il, vous ne me l'aviez prédit que trop véritablement ! Pas un n'a voulu me reconnoître, me voir, me parler ! Jamais je n'eusse cru devoir être traité si cruellement par des gens qui m'ont tant d'obligations, et pour qui je me suis épuisé moi-même ! Je ne me possède plus, et je crains de commettre quelque action indigne de moi dans l'état déplorable et dans le désespoir où je suis, si vous ne m'aidez de vos sages conseils. » « Seigneur, reprit la belle Persienne, je ne vois pas d'autre remède à votre malheur, que de vendre vos esclaves et vos meubles, et de subsister là-dessus jusqu'à ce que le ciel vous montre quelque autre voie pour vous tirer de la misère »

Le remède parut extrêmement dur à Noureddin ; mais qu'eût-il pu faire dans la position où il étoit ? Il vendit premièrement ses esclaves, bouches alors inutiles, qui lui eussent fait une dépense beaucoup au-delà de ce qu'il étoit en

état de supporter. Il vécut quelque temps sur l'argent qu'il en fit ; et lorsqu'il vint à manquer, il fit porter ses meubles à la place publique, où ils furent vendus beaucoup au-dessous de leur juste valeur, quoiqu'il y en eût de très-précieux qui avoient coûté des sommes immenses. Cela le fit subsister un long espace de temps ; mais enfin ce secours manqua, et il ne lui restoit plus de quoi faire d'autre argent : il en témoigna l'excès de sa douleur à la belle Persienne.

Noureddin ne s'attendoit pas à la réponse que lui fit cette sage personne. « Seigneur, lui dit-elle, je suis votre esclave, et vous savez que le feu visir votre père m'a achetée dix mille pièces d'or. Je sais bien que je suis diminuée de prix depuis ce temps-là ; mais aussi je suis persuadée que je puis être encore vendue une somme qui n'en sera pas éloignée. Croyez-moi, ne différez pas de me mener au marché, et de me vendre : avec l'argent que vous toucherez, qui sera très-considérable, vous irez faire le marchand en quelque ville où vous ne serez pas connu ; et par-là vous aurez trouvé le moyen de vivre, sinon dans une grande opulence, d'une manière au moins à vous rendre heureux et content. »

« Ah, charmante et belle Persienne, s'écria Noureddin, est-il possible que vous ayez pu concevoir cette pensée ? Vous ai-je donné si peu de marques de mon amour, que vous me croyiez capable de cette lâcheté indigne ? Pourrois-je le faire sans être parjure, après le serment que j'ai fait à feu mon père de ne vous jamais vendre ? Je mourrois plutôt que d'y contrevenir, et que de me séparer d'avec vous que j'aime, je ne dis pas autant, mais plus que moi-même. En me faisant une proposition si déraisonnable, vous me faites connoître qu'il s'en faut de

beaucoup que vous m'aimiez autant que je vous aime. »

« Seigneur, reprit la belle Persienne, je suis convaincue que vous m'aimez autant que vous le dites ; et Dieu connoît si la passion que j'ai pour vous, est inférieure à la vôtre, et combien j'ai eu de répugnance à vous faire la proposition qui vous révolte si fort contre moi. Pour détruire la raison que vous m'apportez, je n'ai qu'à vous faire souvenir que la nécessité n'a pas de loi. Je vous aime à un point qu'il n'est pas possible que vous m'aimiez davantage ; et je puis vous assurer que je ne cesserai jamais de vous aimer de même, à quelque maître que je puisse appartenir. Je n'aurai pas même un plus grand plaisir au monde que de me réunir avec vous dès que vos affaires vous permettront de me racheter, comme je l'espère. Voilà, je l'avoue, une nécessité bien cruelle pour vous et pour moi ; mais après tout, je ne vois pas d'autres moyens de nous tirer de la misère vous et moi. »

Noureddin qui connoissoit fort bien la vérité de ce que la belle Persienne venoit de lui représenter, et qui n'avoit point d'autre ressource pour éviter une pauvreté ignominieuse, fut contraint de prendre le parti qu'elle lui avoit proposé. Ainsi il la mena au marché où l'on vendoit les femmes esclaves, avec un regret qu'on ne peut exprimer. Il s'adressa à un courtier nommé Hagi Hassan. « Hagi Hassan, lui dit-il, voici une esclave que je veux vendre ; vois, je te prie, le prix qu'on en voudra donner. »

Hagi Hassan fit entrer Noureddin et la belle Persienne dans une chambre ; et dès que la belle Persienne eut ôté le voile qui lui cachoit le visage : « Seigneur, dit Hagi Hassan à Noureddin avec admiration, me trompé-je ? N'est-ce pas l'esclave que le

feu visir votre père acheta dix mille pièces d'or ? » Noureddin lui assura que c'étoit elle-même ; et Hagi Hassan, en lui faisant espérer qu'il en tireroit une grosse somme, lui promit d'employer tout son art à la faire acheter au plus haut prix qu'il lui seroit possible.

Hagi Hassan et Noureddin sortirent de la chambre, et Hagi Hassan y enferma la belle Persienne. Il alla ensuite chercher les marchands ; mais ils étoient tous occupés à acheter des esclaves grecques, africaines, tartares et autres, et il fut obligé d'attendre qu'ils eussent fait leurs achats. Dès qu'ils eurent achevé, et qu'à-peu-près ils se furent tous rassemblés : « Mes bons Seigneurs, leur dit-il avec une gaieté qui paroissoit sur son visage et dans ses gestes, tout ce qui est rond, n'est pas noisette ; tout ce qui est long, n'est pas figue ; tout ce qui est rouge, n'est pas chair, et tous les œufs ne sont pas frais. Je veux vous dire que vous avez bien vu et bien acheté des esclaves en votre vie ; mais vous n'en avez jamais vu une seule qui puisse entrer en comparaison avec celle que je vous annonce. C'est la perle des esclaves : venez, suivez-moi, que je vous la fasse voir. Je veux que vous me disiez vous-mêmes. à quel prix je dois la crier d'abord. »

Les marchands suivirent Hagi Hassan ; et Hagi Hassan leur ouvrit la porte de la chambre où étoit la belle Persienne. Ils la virent avec surprise, et ils convinrent tout d'une voix qu'on ne pouvoit la mettre d'abord à un moindre prix que celui de quatre mille pièces d'or. Ils sortirent de la chambre ; et Hagi Hassan, qui sortit avec eux après avoir fermé la porte, cria à haute voix, sans s'en éloigner :

À QUATRE MILLE PIÈCES D'OR L'ESCLAVE PERSIENNE.

Aucun des marchands n'avoit encore parlé, et ils se consultoient eux-mêmes sur l'enchère qu'ils y devoient mettre, lorsque le visir Saouy parut. Comme il eut aperçu Noureddin dans la place : » Apparemment, dit-il en lui-même, que Noureddin fait encore de l'argent de quelques meubles (car il savoit qu'il en avoit vendu), et qu'il est venu acheter une esclave. » Il s'avance, et Hagi Hassan cria une seconde fois : À QUATRE MILLE PIÈCES D'OR L'ESCLAVE PERSIENNE.

Ce haut prix fit juger à Saouy que l'esclave devoit être d'une beauté toute particulière, et aussitôt il eut une forte envie de la voir. Il poussa son cheval droit à Hagi Hassan, qui étoit environné des marchands : « Ouvre la porte, lui dit-il, et fais-moi voir l'esclave. » Ce n'étoit pas la coutume de faire voir une esclave à un particulier, dès que les marchands l'avoient vue, et qu'ils la marchandoient. Mais les marchands n'eurent pas la hardiesse de faire valoir leur droit contre l'autorité du visir ; et Hagi Hassan ne put se dispenser d'ouvrir la porte, et de faire signe à la belle Persienne de s'approcher, afin que Saouy pût la voir sans descendre de son cheval.

Saouy fut dans une admiration inexprimable, quand il vit une esclave d'une beauté si extraordinaire. Il avoit déjà eu affaire avec le courtier, et son nom ne lui étoit pas inconnu : « Hagi Hassan, lui dit-il, n'est-ce pas à quatre mille pièces d'or que lu la cries ? » Oui, Seigneur, répondit-il ; les marchands que vous voyez, sont convenus il n'y a qu'un moment, que je la criasse à ce prix-là. J'attends qu'ils en offrent davantage à l'enchère et au dernier mot. » « Je donnerai l'argent, reprit Saouy, si personne n'en offre davantage. » Il regarda aussitôt les marchands d'un œil qui marquoit assez qu'il ne prétendoit pas

qu'ils enchérissent. Il étoit si redoutable à tout le monde, qu'ils se gardèrent bien d'ouvrir la bouche, même pour se plaindre sur ce qu'il entreprenoit sur leur droit.

Quand le visir Saouy eut attendu quelque temps, et qu'il vit qu'aucun des marcliands n'enchérissoit : « Hé bien, qu'attends-tu, dit-il à Hagi Hassan ? Va trouver le vendeur, et conclus le marché avec lui à quatre mille pièces d'or, ou sache ce qu'il prétend faire. » Il ne savoit pas encore que l'esclave appartînt à Noureddin.

Hagi Hassan qui avoit déjà fermé la porte de la chambre, alla s'aboucher avec Noureddin : « Seigneur, lui dit-il, je suis bien fâché de venir vous annoncer une méchante nouvelle : votre esclave va être vendue pur rien. » « Pour quelle raison, reprit Noureddin ? » « Seigneur, repartit Hagi Hassan, la chose avoit pris d'abord un fort bon tram. Dès que les marchands eurent vu votre esclave, ils me chargèrent, sans faire de façon, de la crier à quatre mille pièces d'or. Je l'ai criée à ce prix-là, et aussitôt le visir Saouy est venu, et sa présence a fermé la bouche aux marchands que je voyois disposés à la faire monter au moins au même prix qu'elle coûta au feu visir votre père. Saouy ne veut en donner que les quatre mille pièces d'or, et c'est bien malgré moi que je viens vous apporter une parole si déraisonnable. L'esclave est à vous, mais je ne vous conseillerai jamais de la lâcher à ce prix-là. Vous le connoissez, Seigneur, et tout le monde le connoît. Outre que l'esclave vaut infiniment davantage, il est assez méchant homme pour imaginer quelque moyen de ne vous pas compter la somme. »

« Hagi Hassan, répliqua Noureddin, je te suis obligé de ton conseil ; ne crains pas que je souffre que mon esclave soit

vendue à l'ennemi de ma maison. J'ai grand besoin d'argent ; mais j'aimerois mieux mourir dans la dernière pauvreté, que de permettre qu'elle lui soit livrée. Je te demande une seule chose : comme tu sais tous les usages et tous les détours, dis-moi seulement ce que je dois faire pour l'en empêcher ? »

« Seigneur, répondit Hagi Hassan, rien n'est plus aisé. Faites semblant de vous être mis en colère contre votre esclave, et d'avoir juré que vous l'amèneriez au marché, mais que vous n'avez pas entendu la vendre, et que ce que vous en avez fait, n'a été que pour vous acquitter de votre serment. Cela satisfera tout le monde, et Saouy n'aura rien à vous dire. Venez donc ; et dans le moment que je la présenterai à Saouy, comme si c'étoit de votre consentement, et que le marché fût arrêté, reprenez-la en lui donnant quelques coups, et ramenez-la chez vous. » « Je te remercie, lui dit Noureddin, tu verras que je suivrai ton conseil. »

Hagi Hassan retourna à la chambre ; il l'ouvrit et entra ; et après avoir averti la belle Persienne en deux mots de ne pas s'alarmer de ce qui alloit arriver, il la prit par le bras et l'amena au visir Saouy qui étoit toujours devant la porte : « Seigneur, dit-il en la lui présentant, voilà l'esclave, elle est à vous ; prenez-la. »

Hagi Hassan n'avoit pas achevé ces paroles, que Noureddin s'étoit saisi de la belle Persienne ; il la tira à lui, en lui donnant un soufflet. « Venez-ça, impertinente, lui dit-il assez haut pour être entendu de tout le monde, et revenez chez moi. Votre méchante humeur m'avoit bien obligé de faire serment de vous amener au marché, mais non pas de vous vendre. J'ai encore besoin de vous, et je serai à temps d'en venir à cette extrémité,

quand il ne me restera plus autre chose. »

Le visir Saouy fut dans une grande colère de cette action de Noureddin. « Misérable débauché, s'écria-t-il, veux-tu me faire accroire qu'il te reste autre chose à vendre que ton esclave ? » Il poussa son cheval en même temps droit à lui pour lui enlever la belle Persienne. Noureddin piqué au vif de l'affront que le visir lui faisoit, ne fit que lâcher la belle Persienne et lui dire de l'attendre ; et en se jetant sur la bride du cheval, il le fit reculer trois ou quatre pas en arrière : « Méchant barbon, dit-il alors au visir, je te ravirois l'ame sur l'heure, si je n'étois retenu par la considération de tout le monde que voilà. »

Comme le visir Saouy n'étoit aimé de personne, et qu'au contraire il étoit haï de tout le monde, il n'y en avoit pas un de tous ceux qui étoient présens, qui n'eût été ravi que Noureddin l'eût un peu mortifié. Ils lui témoignèrent par signes, et lui firent comprendre qu'il pouvoit se venger comme il lui plairoit, et que personne ne se mêleroit de leur querelle.

Saouy voulut faire un effort pour obliger Noureddin de lâcher la bride de son cheval ; mais Noureddin qui étoit un jeune homme fort et puissant, enhardi par la bienveillance des assistans, le tira à bas du cheval au milieu du ruisseau, lui donna mille coups, et lui mit la tête en sang contre le pavé. Dix esclaves qui accompagnoient Saouy voulurent tirer le sabre et se jeter sur Noureddin, mais les marchands se mirent au-devant et les en empêchèrent. « Que prétendez-vous faire, leur dirent-ils ? Ne voyez-vous pas que si l'un est visir, l'autre est fils de visir ? Laissez-les vider leur différend entr'eux. Peut-être se raccommoieront-ils un de ces jours ; et si vous aviez tué Noureddin, croyez-vous que votre maître, tout puissant qu'il

est, pût vous garantir de la justice ? » Noureddin se lassa enfin de battre le visir Saouy ; il le laissa au milieu du ruisseau, reprit la belle Persienne, et retourna chez lui au milieu des acclamations du peuple qui le louoit de l'action qu'il venoit de faire.

Saouy meurtri de coups se releva, à l'aide de ses gens, avec bien de la peine, et il eut la dernière mortification de se voir tout gâté de fange et de sang. Il s'appuya sur les épaules de deux de ses esclaves, et dans cet état il alla droit au palais, à la vue de tout le monde, avec une confusion d'autant plus grande que personne ne le plaignoit. Quand il fut sous l'appartement du roi, il se mit à crier et à implorer sa justice d'une manière pitoyable. Le roi le fit venir ; et dès qu'il parut, il lui demanda qui l'avoit maltraité et mis dans l'état où il étoit ? « Sire, s'écria Saouy, il ne faut qu'être bien dans la faveur de votre Majesté, et avoir quelque part à ses sacrés conseils, pour être traité de la manière indigne dont elle voit qu'on vient de me traiter. » « Laissons-là ces discours, reprit le roi : dites-moi seulement la chose comme elle est, et qui est l'offenseur ? Je saurai bien le faire repentir s'il a tort. »

« Sire, dit alors Saouy, en racontant la chose tout à son avantage, j'étois allé au marché des femmes esclaves pour acheter moi-même une cuisinière dont j'ai besoin ; j'y suis arrivé, et j'ai trouvé qu'on y crioit une esclave à quatre mille pièces d'or. Je me suis fait amener l'esclave ; et c'est la plus belle qu'on ait vue et qu'on puisse jamais voir. Je ne l'ai pas eu plutôt considérée avec une satisfaction extrême, que j'ai demandé à qui elle appartenoit, et j'ai appris que Noureddin, fils du feu visir Khacan, vouloit la vendre. Votre Majesté se

souvent, Sire, d'avoir fait compter dix mille pièces d'or à ce visir, il y a deux ou trois ans, et de l'avoir chargé de vous acheter une esclave pour cette somme. Il l'avoit employée à acheter celle-ci ; mais au lieu de l'amener à votre Majesté, il ne vous en jugea pas digne, et en fit présent à son fils. Depuis la mort du père, le fils a bu, mangé et dissipé tout ce qu'il avoit, et il ne lui est resté que cette esclave qu'il s'étoit enfin résolu à vendre, et que l'on vendoit en effet en son nom. Je l'ai fait venir, et sans lui parler de la prévarication, ou plutôt de la perfidie de son père envers votre Majesté : « Noureddin, lui ai-je dit le plus honnêtement du monde, les marchands, comme je l'apprends, ont mis d'abord votre esclave à quatre mille pièces d'or. Je ne doute pas qu'à l'envi l'un de l'autre ils ne la fassent monter à un prix beaucoup plus haut : croyez-moi, donnez-la-moi pour les quatre mille pièces d'or, et je vais l'acheter pour en faire un présent au roi notre seigneur et maître, à qui j'en ferai bien votre cour. Cela vous vaudra infiniment plus que ce que les marchands pourroient vous en donner. » Au lieu de répondre, en me rendant honnêteté pour honnêteté, l'insolent m'a regardé fièrement : « Méchant vieillard, m'a-t-il dit, je donnerois mon esclave à un juif pour rien, plutôt que de te la vendre. » « Mais, Noureddin, ai-je repris sans m'échauffer, quoique j'en eusse un grand sujet, vous ne considérez pas, quand vous parlez ainsi, que vous faites injure au roi, qui a fait votre père ce qu'il étoit, aussi bien qu'il m'a fait ce que je suis. » Cette remontrance qui devoit l'adoucir, n'a fait que l'irriter davantage : il s'est jeté aussitôt sur moi comme un furieux, sans aucune considération pour mon âge, encore moins pour ma dignité, m'a jeté à bas de mon cheval, m'a frappé tout le temps qu'il lui a plu, et m'a mis en l'état où votre Majesté me

voit. Je la supplie de considérer que c'est pour ses intérêts que je souffre un affront si signalé. »

En achevant ces paroles, il baissa la tête et se tourna de côté pour laisser couler ses larmes en abondance.

Le roi abusé et animé contre Noureddin par ce discours plein d'artifice, laissa paroître sur son visage des marques d'une grande colère ; il se tourna du côté de son capitaine des gardes qui étoit auprès de lui : « Prenez quarante hommes de ma garde, lui dit-il, et quand vous aurez mis la maison de Noureddin au pillage, et que vous aurez donné les ordres pour la raser, amenez-le-moi avec son esclave. »

Le capitaine des gardes n'étoit pas encore hors de l'appartement du roi, qu'un huissier de la chambre qui entendit donner cet ordre, avoit déjà pris le devant. Il s'appeloit Sangiar, et il avoit été autrefois esclave du visir Khacan, qui l'avoit introduit dans la maison du roi, où il s'étoit avancé par degrés.

Sangiar plein de reconnoissance pour son ancien maître, et de zèle pour Noureddin qu'il avoit vu naître, et qui connoissoit depuis long-temps la haine de Saouy contre la maison de Khacan, n'avoit pu entendre l'ordre sans frémir. « L'action de Noureddin, dit-il en lui-même, ne peut pas être aussi noire que Saouy l'a racontée ; il a prévenu le roi, et le roi va faire mourir Noureddin sans lui donner le temps de se justifier. » Il fit une diligence si grande, qu'il arriva assez à temps pour l'avertir de ce qui venoit de se passer chez le roi, et lui donner lieu de se sauver avec la belle Persienne. Il frappa à la porte d'une manière qui obligea Noureddin, qui n'avoit plus de domestiques, il y avoit long-temps, de venir ouvrir lui-même

sans différer. » Mon cher Seigneur, lui dit Sangiar, il n'y a plus de sûreté pour vous à Balsora ; partez et sauvez-vous sans perdre un moment. »

« Pourquoi cela, reprit Noureddin ? Qu'y a-t-il qui m'oblige si fort de partir ? » « Partez, vous dis-je, repartit Sangiar, et emmenez votre esclave avec vous. En deux mots, Saouy vient de faire entendre au roi, de la manière qu'il a voulu, ce qui s'est passé entre vous et lui ; et le capitaine des gardes vient après moi avec quarante soldats, se saisir de vous et d'elle. Prenez ces quarante pièces d'or pour vous aider à chercher un asile : je vous en donnerois davantage si j'en avois sur moi. Excusez-moi si je ne m'arrête pas davantage ; je vous laisse malgré moi pour votre bien et pour le mien, par l'intérêt que j'ai que le capitaine des gardes ne me voie pas. » Sangiar ne donna à Noureddin que le temps de le remercier, et se retira.

Noureddin alla avertir la belle Persienne de la nécessité où ils étoient l'un et l'autre de s'éloigner dans le moment ; elle ne fit que mettre son voile, et ils sortirent de la maison. Ils eurent le bonheur non-seulement de sortir de la ville sans que personne s'aperçût de leur évasion, mais même d'arriver à l'embouchure de l'Euphrate, qui n'étoit pas éloignée, et de s'embarquer sur un bâtiment prêt à lever l'ancre.

En effet, dans le temps qu'ils arrivèrent, le capitaine étoit sur le tillac au milieu des passagers : « Enfans, leur demandoit-il, êtes- vous tous ici ? Quelqu'un de vous a-t-il encore affaire, ou a-t-il oublié quelque chose à la ville ? » À quoi chacun répondit qu'ils y étoient tous, et qu'il pouvoit faire voile quand il lui plairoit. Noureddin ne fut pas plutôt embarqué qu'il demanda où le vaisseau alloit, et il fut ravi d'apprendre qu'il

alloit à Bagdad. Le capitaine fit lever l'ancre, mit à la voile, et le vaisseau s'éloigna de Balsora avec un vent très-favorable.

Voici ce qui se passa à Balsora pendant que Noureddin échappoit à la colère du roi avec la belle Persienne :

Le capitaine des gardes arriva à la maison de Noureddin et frappa à la porte. Comme il vit que personne n'ouvroit, il la fit enfoncer, et aussitôt ses soldats entrèrent en foule ; ils cherchèrent par tous les coins et recoins, et ils ne trouvèrent ni Noureddin ni son esclave. Le capitaine des gardes fit demander et demanda lui-même aux voisins s'ils ne les avoient pas vus. Quand ils les eussent vus, comme il n'y en avoit pas un qui n'aimât Noureddin, il n'y en avoit pas un qui eût rien dit qui pût lui faire tort. Pendant que l'on pilloït et que l'on rasoït la maison, il alla porter cette nouvelle au roi. « Qu'on les cherche en quelque endroit qu'ils puissent être, dit le roi, je veux les avoir. » Le capitaine des gardes alla faire de nouvelles perquisitions, et le roi renvoya le visir Saouy avec honneur : « Allez, lui dit-il, retournez chez vous, et ne vous mettez pas en peine du châtiment de Noureddin ; je vous vengerai moi-même de son insolence. »

Afin de mettre tout en usage, le roi fit encore crier dans toute la ville, par les crieurs publics, qu'il donneroit mille pièces d'or à celui qui lui ameneroit Noureddin et son esclave, et qu'il feroit punir sévèrement celui qui les auroit cachés. Mais quelque soin qu'il prît et quelque diligence qu'il fît faire, il ne lui fut pas possible d'en avoir aucune nouvelle ; et le visir Saouy n'eut que la consolation de voir que le roi avoit pris son parti.

Noureddin et la belle Persienne cependant avançaient et

faisoient leur route avec tout le bonheur possible. Ils abordèrent enfin à Bagdad ; et dès que le capitaine, joyeux d'avoir achevé son voyage, eut aperçu la ville : « Enfans, s'écria-t-il en parlant aux passagers, réjouissez-vous, la voilà, cette grande et merveilleuse ville, où il y a un concours général et perpétuel de tous les endroits du monde. Vous y trouverez une multitude de peuple innombrable, et vous n'y aurez pas le froid insupportable de l'hiver, ni les chaleurs excessives de l'été ; vous y jouirez d'un printemps qui dure toujours avec ses fleurs, et avec les fruits délicieux de l'automne. »

Quand le bâtiment eut mouillé un peu au-dessous de la ville, les passagers débarquèrent et se rendirent chacun où ils devoient loger. Noureddin donna cinq pièces d'or pour son passage, et débarqua aussi avec la belle Persienne. Mais il n'étoit jamais venu à Bagdad, et il ne savoit où aller prendre logement. Ils marchèrent long-temps le long des jardins qui bordaient le Tigre, et ils en côtoyèrent un qui étoit formé d'une belle et longue muraille. En arrivant au bout, ils détournèrent par une longue rue bien pavée, où ils aperçurent la porte du jardin avec une belle fontaine auprès.

La porte qui étoit très-magnifique, étoit fermée, avec un vestibule ouvert, où il y avoit un sofa de chaque côté. « Voici un endroit fort commode, dit Noureddin à la belle Persienne ; la nuit approche, et nous avons mangé avant de débarquer ; je suis d'avis que nous y passions la nuit, et demain matin nous aurons le temps de chercher à nous loger. Qu'en dites-vous ? » « Vous savez, Seigneur, répondit la belle Persienne, que je ne veux que ce que vous voulez ; ne passons pas plus loin si vous le souhaitez ainsi. » Ils burent chacun un coup à la fontaine, et

montèrent sur un des deux sofas, où ils s'entretenrent quelque temps. Le sommeil les prit enfin, et ils s'endormirent au murmure agréable de l'eau.

Le jardin appartenait au calife, et il y avait au milieu un grand pavillon qu'on appeloit le pavillon des peintures, à cause que son principal ornement étoit des peintures à la persienne, de la main de plusieurs peintres de Perse que le calife avait fait venir exprès. Le grand et superbe salon que ce pavillon formoit étoit éclairé par quatre-vingts fenêtres, avec un lustre à chacune, et les quatre-vingts lustres ne s'allumoient que lorsque le calife y venoit passer la soirée, et que le temps étoit si tranquille qu'il n'y avoit pas un souffle de vent. Ils faisoient alors une très-belle illumination qu'on apercevoit bien loin à la campagne de ce côté-là, et d'une grande partie de la ville.

Il ne demouroit qu'un concierge dans ce jardin, et c'étoit un vieil officier fort âgé, nommé Scheich Ibrahim, qui occupoit ce poste où le calife l'avoit mis lui-même par récompense. Le calife lui avoit bien recommandé de n'y pas laisser entrer toutes sortes de personnes, et sur-tout de ne pas souffrir qu'on s'assît et qu'on s'arrêtât sur les deux sofas qui étoient à la porte en dehors, afin qu'ils fussent toujours propres, et châtier ceux qu'il y trouveroit.

Une affaire avoit obligé le concierge de sortir, et il n'étoit pas encore revenu. Il revint enfin, et il arriva assez de jour pour s'apercevoir d'abord que deux personnes dormoient sur un des sofas, l'un et l'autre la tête sous un linge, pour être à l'abri des cousins. « Bon, dit Scheich Ibrahim en lui-même, voilà des gens qui contreviennent à la défense du calife ; je vais leur apprendre le respect qu'ils lui doivent. » Il ouvrit la porte sans

faire de bruit ; et un moment après, il revint avec une grosse canne à la main, le bras retroussé. Il alloit frapper de toute sa force sur l'un et sur l'autre ; mais il se retint. « Scheich Ibrahim, se dit-il à lui-même, tu vas les frapper, et tu ne considères pas que ce sont peut-être des étrangers qui ne savent où aller loger, et qui ignorent l'intention du calife ; il est mieux que tu saches auparavant qui ils sont. » Il leva le linge qui leur couvrait la tête avec une grande précaution, et il fut dans la dernière admiration de voir un jeune homme si bien fait et une jeune femme si belle. Il éveilla Noureddin en le tirant un peu par les pieds.

Noureddin leva aussitôt la tête ; et dès qu'il eut vu un vieillard à langue barbe blanche à ses pieds, il se leva sur son séant, se coulant sur les genoux ; et en lui prenant la main qu'il baisa : « Bon père, lui dit-il, que Dieu vous conserve ; souhaitez-vous quelque chose ? » « Mon fils, reprit Scheich Ibrahim, qui êtes-vous ? D'où êtes-vous ? » « Nous sommes des étrangers qui ne faisons que d'arriver, repartit Noureddin, et nous voulions passer ici la nuit jusqu'à demain. » « Vous seriez mal ici, répliqua Scheich Ibrahim ; venez, entrez, je vous donnerai à coucher plus commodément ; et la vue du jardin qui est très-beau, vous réjouira pendant qu'il fait encore un peu de jour. » « Et ce jardin est-il à vous, lui demanda Noureddin ? » « Vraiment oui, c'est à moi, reprit Scheich Ibrahim en souriant : c'est un héritage que j'ai eu de mon père ; entrez, vous dis-je, vous ne serez pas fâché de le voir. »

Noureddin se leva, en témoignant à Scheich Ibrahim combien il lui étoit obligé de son honnêteté, et entra dans le jardin avec la belle Persienne. Scheich Ibrahim ferma la porte ;

et en marchant devant eux, les mena dans un endroit d'où ils virent à-peu-près la disposition, la grandeur et la beauté du jardin d'un coup d'œil.

Noureddin avoit vu d'assez beaux jardins à Balsora ; mais il n'en avoit pas encore vu de comparables à celui-ci. Quand il eut bien tout considéré, et qu'il se fut promené dans quelques allées, il se tourna du côté du concierge qui l'accompagnoit, et lui demanda comment il s'appeloit. Dès qu'il lui eut répondu qu'il s'appeloit Scheich Ibrahim : « Scheich Ibrahim, lui dit-il, il faut avouer que voici un jardin merveilleux ; Dieu vous y conserve long-temps ! Nous ne pouvons assez vous remercier de la grâce que vous nous avez faite de nous faire voir un lieu si digne d'être vu ; il est juste que nous vous en témoignions notre reconnoissance par quelqu'endroit. Tenez, voilà deux pièces d'or : je vous prie de nous faire chercher quelque chose pour manger, afin que nous nous réjouissions ensemble. »

À la vue des deux pièces d'or, Scheich Ibrahim qui aimoit fort ce métal, sourit en sa barbe ; il les prit ; et en laissant Noureddin et la belle Persienne pour aller faire la commission, car il étoit seul : « Voilà de bonnes gens, dit-il en lui-même avec bien de la joie ; je me serois fait un grand tort à moi-même, si j'eusse eu l'imprudence de les maltraiter et de les chasser. Je les régalerai en prince avec la dixième partie de cet argent, et le reste me demeurera pour ma peine. »

Pendant que Scheich Ibrahim alla acheter de quoi souper autant pour lui que pour ses hôtes, Noureddin et la belle Persienne se promenèrent dans le jardin, et arrivèrent au pavillon des peintures qui étoit au milieu. Ils s'arrêtèrent d'abord à contempler sa structure admirable, sa grandeur et sa

hauteur ; et après qu'ils en eurent fait le tour en le regardant de tous les côtés, ils montèrent à la porte du salon par un grand escalier de marbre blanc ; mais ils la trouvèrent fermée.

Noureddin et la belle Persienne ne faisoient que de descendre de l'escalier lorsque Scheich Ibrahim arriva chargé de vivres. « Scheich Ibrahim, lui dit Noureddin avec étonnement, ne nous avez-vous pas dit que ce jardin vous appartient ? » « Je l'ai dit, reprit Scheich Ibrahim, et je le dis encore. Pourquoi me faites-vous cette demande ? » « Et ce superbe pavillon, repartit Noureddin, est à vous aussi ? » Scheich Ibrahim ne s'attendoit pas à cette autre demande, et il en parut un peu interdit. « Si je dis qu'il n'est pas à moi, dit-il en lui-même, ils me demanderont aussitôt comment il se peut faire que je sois maître du jardin, et que je ne le sois point du pavillon ? » Comme il avoit bien voulu feindre que le jardin étoit à lui, il feignit la même chose à l'égard du pavillon. « Mon fils, repartit-il, le pavillon ne va pas sans le jardin : l'un et l'autre m'appartiennent. » « Puisque cela est, reprit alors Noureddin, et que vous voulez bien que nous soyons vos hôtes cette nuit, faites-nous, je vous en supplie, la grâce de nous en faire voir le dedans : à juger du dehors, il doit être d'une magnificence extraordinaire. »

Il n'eût pas été honnête à Scheich Ibrahim de refuser à Noureddin la demande qu'il faisoit, après les avances qu'il avoit déjà faites. Il considéra de plus que le calife n'avoit pas envoyé l'avertir comme il avoit coutume ; et ainsi qu'il ne viendrait pas ce soir-là, et qu'il pouvoit même faire manger ses hôtes, et manger lui-même avec eux. Il posa les vivres qu'il avoit apportés sur le premier degré de l'escalier, et alla

chercher la clef dans le logement où il demeuroit. Il revint avec de la lumière, et il ouvrit la porte.

Noureddin et la belle Persienne entrèrent dans le salon, et ils le trouvèrent si surprenant, qu'ils ne pouvoient se lasser d'en admirer la beauté et la richesse. En effet, sans parler des peintures, les sofas étoient magnifiques ; et avec les lustres qui pendoient à chaque fenêtre, il y avoit encore entre chaque croisée un bras d'argent chacun avec sa bougie ; et Noureddin ne put voir tous ces objets sans se ressouvenir de la splendeur dans laquelle il avoit vécu, et sans en soupirer.

Scheich Ibrahim cependant apporta les vivres, prépara la table sur un sofa ; et quand tout fut prêt, Noureddin, la belle Persienne et lui s'assirent et mangèrent ensemble. Quand ils eurent achevé, et qu'ils eurent lavé les mains, Noureddin ouvrit une fenêtre et appela la belle Persienne. « Approchez, lui dit-il, et admirez avec moi la belle vue et la beauté du jardin au clair de lune qu'il fait ; rien n'est plus charmant. » Elle s'approcha, et ils jouirent ensemble de ce spectacle, pendant que Scheich Ibrahim ôtoit la table.

Quand Scheich Ibrahim eut fait, et qu'il fut venu rejoindre ses hôtes, Noureddin lui demanda s'il n'avoit pas quelque boisson dont il voulût bien les régaler. « Quelle boisson voudriez-vous, reprit Scheich Ibrahim ? Est-ce du sorbet ? J'en ai du plus exquis ; mais vous savez bien, mon fils, qu'on ne boit pas le sorbet après le souper. »

« Je le sais bien, repartit Noureddin, ce n'est pas du sorbet que nous vous demandons ; c'est une autre boisson ; je m'étonne que vous ne m'entendiez pas. » « C'est donc du vin dont vous voulez parler, répliqua Scheich Ibrahim ? » « Vous

l'avez deviné, lui dit Noureddin : si vous en avez, obligez-nous de nous en apporter une bouteille. Vous savez qu'on en boit après souper pour passer le temps jusqu'à ce qu'on se couche. »

« Dieu me garde d'avoir du vin chez moi, s'écria Scheich Ibrahim, et même d'approcher d'un lieu où il y en auroit ! Un homme comme moi, qui a fait le pèlerinage de la Mecque quatre fois, a renoncé au vin pour toute sa vie. »

« Vous nous feriez pourtant un grand plaisir de nous en trouver, reprit Noureddin ; et, si cela ne vous fait pas de peine, je vais vous enseigner un moyen, sans que vous entriez au cabaret, et sans que vous mettiez la main à ce qu'il contiendra. » « Je le veux bien à cette condition, repartit Scheich Ibrahim : dites-moi seulement ce qu'il faut que je fasse. »

« Nous avons vu un âne attaché à l'entrée de votre jardin, dit alors Noureddin ; c'est à vous apparemment, et vous devez vous en servir dans le besoin. Tenez, voilà encore deux pièces d'or ; prenez l'âne avec ses paniers, et allez au premier cabaret, sans vous en approcher qu'autant qu'il vous plaira ; donnez quelque chose au premier passant, et priez-le d'aller jusqu'au cabaret avec l'âne, d'y prendre deux cruches de vin, que l'on mettra, l'une dans un panier, et l'autre dans l'autre, et de vous ramener l'âne après qu'il aura payé le vin de l'argent que vous lui aurez donné. Vous n'aurez qu'à chasser l'âne devant vous jusqu'ici, et nous prendrons les cruches nous-mêmes dans les paniers. De cette manière, vous ne ferez rien qui doive vous causer la moindre répugnance. »

Les deux autres pièces d'or que Scheich Ibrahim venoit de recevoir, firent un puissant effet sur son esprit. « Ah, mon fils,

s'écria-t-il quand Noureddin eut achevé, que vous l'entendez bien ! Sans vous, je ne me fusse jamais avisé de ce moyen pour vous faire avoir du vin sans scrupule. « Il les quitta pour aller faire la commission, et il s'en acquitta en peu de temps. Dès qu'il fut de retour, Noureddin descendit, tira les cruches des paniers, et les porta au salon.

Scheich Ibrahim ramena l'âne à l'endroit où il l'avoit pris ; et lorsqu'il fut revenu : « Scheich Ibrahim, lui dit Noureddin, nous ne pouvons assez vous remercier de la peine que vous avez bien voulu prendre ; mais il nous manque encore quelque chose. » « Et quoi, reprit Scheich Ibrahim, que puis-je faire encore pour votre service ? » « Nous n'avons pas de tasses, repartit Noureddin, et quelques fruits nous raccommoderoient bien, si vous en aviez. » « Vous n'avez qu'à parler, répliqua Scheich Ibrahim, il ne vous manquera rien de tout ce que vous pouvez souhaiter. »

Scheich Ibrahim descendit, et en peu de temps, il leur prépara une table couverte de belles porcelaines remplies de plusieurs sortes de fruits, avec des tasses d'or et d'argent à choisir ; et quand il leur eut demandé s'ils avoient besoin de quelqu'autre chose, il se retira sans vouloir rester, quoiqu'ils l'en priassent avec beaucoup d'instances.

Noureddin et la belle Persienne se remirent à table, et ils commencèrent par boire chacun un coup ; ils trouvèrent le vin excellent. « Hé bien, ma belle, dit Noureddin à la belle Persienne, ne sommes-nous pas les plus heureux du monde de ce que le hasard nous a amenés dans un lieu si agréable et si charmant ? Réjouissons-nous, et remettons-nous de la mauvaise chère de notre voyage. Mon bonheur peut-il être plus

grand, que de vous avoir d'un côté, et la tasse de l'autre ? » Ils burent plusieurs autres fois, en s'entretenant agréablement, et en chantant chacun leur chanson.

Comme ils avoient la voix parfaitement belle l'un et l'autre, particulièrement la belle Persienne, leur chant attira Scheich Ibrahim, qui les entendit long-temps de dessus le perron avec un grand plaisir sans se faire voir. Il se fit voir enfin en mettant la tête à la porte : « Courage, Seigneur, dit-il à Noureddin qu'il croyoit déjà ivre, je suis ravi de vous voir dans cette joie. »

« Ah, Scheich Ibrahim, s'écria Noureddin en se tournant de son côté, que vous êtes un brave homme, et que nous vous sommes obligés ! Nous n'oserions vous prier de boire un coup ; mais ne laissez pas d'entrer. Venez, approchez-vous, et faites-nous au moins l'honneur de nous tenir compagnie. » « Continuez, continuez, reprit Scheich Ibrahim, je me contente du plaisir d'entendre vos belles chansons ! » Et en disant ces paroles il disparut.

La belle Persienne s'aperçut que Scheich Ibrahim s'étoit arrêté sur le perron, et elle en avertit Noureddin . « Seigneur, ajouta-t-elle, vous voyez qu'il témoigne une aversion pour le vin ; je ne désespérerois pas de lui en faire boire si vous vouliez faire ce que je vous dirois ? » « Et quoi, demanda Noureddin ? Vous n'avez qu'à dire, je ferai ce que vous voudrez. » « Engagez-le seulement à entrer et à demeurer avec nous, dit-elle ; quelque temps après, versez à boire et présentez-lui la tasse; s'il vous refuse, buvez, et ensuite faites semblant de dormir, je ferai le reste. »

Noureddin comprit l'intention de la belle Persienne ; il appela Scheich Ibrahim qui reparut à la porte. « Scheich

Ibrahim, lui dit-il, nous sommes vos hôtes, et vous nous avez accueillis le plus obligeamment du monde; voudriez-vous nous refuser la prière que nous vous faisons de nous honorer de votre compagnie ? Nous ne vous demandons pas que vous buviez, mais seulement de nous faire le plaisir de vous voir. »

Scheich Ibrahim se laissa persuader : il entra, et s'assit sur le bord du sofa qui étoit le plus près de la porte. « Vous n'êtes pas bien là, et nous ne pouvons avoir l'honneur de vous voir, dit alors Noureddin ; approchez-vous, je vous en supplie, et asseyez-vous auprès de madame, elle le voudra bien. » « Je ferai donc ce qui vous plaît, dit Scheich Ibrahim ; il s'approcha, et en souriant du plaisir qu'il alloit avoir d'être près d'une si belle personne, il s'assit à quelque distance de la belle Persienne. Noureddin la pria de chanter une chanson en considération de l'honneur que Scheich Ibrahim leur faisoit, et elle en chanta une qui le ravit en extase.

Quand la belle Persienne eut achevé de chanter, Noureddin versa du vin dans une tasse, et présenta la tasse à Scheich Ibrahim. « Scheich Ibrahim, lui dit-il, buvez un coup à notre santé, je vous en prie. » « Seigneur, reprit-il en se retirant en arrière, comme s'il eût eu horreur de voir seulement du vin, je vous supplie de m'excuser: je vous ai déjà dit que j'ai renoncé au vin il y a long-temps.» « Puisqu'absolument vous ne voulez pas boire à notre santé, dit Noureddin, vous aurez donc pour agréable que je boive à la vôtre. »

Pendant que Noureddin buvoit, la belle Persienne coupa la moitié d'une pomme, et en la présentant à Scheich Ibrahim : « Vous n'avez pas voulu boire, lui dit-elle, mais je ne crois pas que vous fassiez la même difficulté de goûter de cette pomme

qui est excellente ? » Scheich Ibrahim ne put la refuser d'une si belle main ; il la prit avec une inclination de tête, et la porta à la bouche. Elle lui dit quelques douceurs là-dessus, et Noureddin cependant se renversa sur le sofa, et fit semblant de dormir. Aussitôt la belle Persienne s'avança vers Scheich Ibrahim ; et en lui parlant fort bas : « Le voyez-vous, dit-elle, il n'en agit pas autrement toutes les fois que nous nous réjouissons ensemble ; il n'a pas plutôt bu deux coups, qu'il s'endort et me laisse seule ; mais je crois que vous voudrez bien me tenir compagnie pendant qu'il dormira. »

La belle Persienne prit une tasse, elle la remplit de vin ; et en la présentant à Scheich Ibrahim : « Prenez, lui dit-elle, et buvez à ma santé ; je vais vous faire raison. » Scheich Ibrahim fit de grandes difficultés, et il la pria bien fort de vouloir l'en dispenser ; mais elle le pressa si vivement, que vaincu par ses charmes et par ses instances, il prit la tasse et but sans rien laisser.

Le bon vieillard aimoit à boire le petit coup ; mais il avoit honte de le faire devant des gens qu'il ne connoissoit pas. Il alloit au cabaret en cachette comme beaucoup d'autres, et il n'avoit pas pris les précautions que Noureddin lui avoit enseignées pour aller acheter le vin. Il étoit allé le prendre sans façon chez un cabaretier où il étoit très-connu ; la nuit lui avoit servi de manteau, et il avoit épargné l'argent qu'il eût dû donner à celui qu'il eût chargé de faire la commission, selon la leçon de Noureddin.

Pendant que Scheich Ibrahim, après avoir bu, achevoit de manger la moitié de la pomme, la belle Persienne lui emplit une autre tasse, qu'il prit avec bien moins de difficulté : il n'en

fit aucune à la troisième. Il buvoit enfin la quatrième, lorsque Noureddin cessa de faire semblant de dormir ; il se leva sur son séant, et en le regardant avec un grand éclat de rire : « Ha, ha, Scheich Ibrahim, lui dit-il, je vous y surprends ; vous m'avez dit que vous aviez renoncé au vin, et vous ne laissez pas d'en boire ! »

Scheich Ibrahim ne s'attendoit pas à cette surprise, et la rougeur lui en monta un peu au visage. Cela ne l'empêcha pas néanmoins d'achever de boire ; et quand il eut fait : « Seigneur, dit-il en riant, s'il y a péché dans ce que j'ai fait, il ne doit pas tomber sur moi, c'est sur madame : quel moyen de ne pas se rendre à tant de grâces ! »

La belle Persienne qui s'entendoit avec Noureddin, prit le parti de Scheich Ibrahim. « Scheich Ibrahim, lui dit-elle, laissez-le dire, et ne vous contraignez pas : continuez d'en boire et réjouissez-vous. » Quelques momens après, Noureddin se versa à boire, et en versa ensuite à la belle Persienne. Comme Scheich Ibrahim vit que Noureddin ne lui en versoit pas, il prit une tasse et la lui présenta : « Et moi, dit-il, prétendez-vous que je ne boive pas aussi bien que vous ? »

À ces paroles de Scheich Ibrahim, Noureddin et la belle Persienne firent un grand éclat de rire ; Noureddin lui versa à boire, et ils continuèrent de se réjouir, de rire et de boire jusqu'à près de minuit. Environ ce temps-là, la belle Persienne s'avisa que la table n'étoit éclairée que d'une chandelle. « Scheich Ibrahim, dit-elle au bon vieillard de concierge, vous ne nous avez apporté qu'une chandelle, et voilà tant de belles bougies ; faites-nous, je vous prie, le plaisir de les allumer, que nous y voyons clair. »

Scheich Ibrahim usa de la liberté que donne le vin, lorsqu'on en a la tête échauffée ; et afin de ne pas interrompre un discours dont il entretenoit Noureddin : « Allumez-les vous-même, dit-il à cette belle personne ; cela convient mieux à une jeunesse comme vous ; mais prenez garde de n'en allumer que cinq ou six, et pour cause ; cela suffira. » La belle Persienne se leva, alla prendre une bougie qu'elle vint allumer à la chandelle qui étoit sur la table, et alluma les quatre-vingts bougies, sans s'arrêter à ce que Scheich Ibrahim lui avoit dit.

Quelque temps après, pendant que Scheich Ibrahim entretenoit la belle Persienne sur un autre sujet, Noureddin à son tour le pria de vouloir bien allumer quelques lustres. Sans prendre garde que toutes les bougies étoient allumées : « Il faut, reprit Scheich Ibrahim, que vous soyez bien paresseux, ou que vous ayez moins de vigueur que moi, si vous ne pouvez les allumer vous-même. Allez, allumez-les, mais n'en allumez que trois. » Au lieu de n'en allumer que ce nombre, il les alluma tous, et ouvrit les quatre-vingts fenêtres, à quoi Scheich Ibrahim, attaché à s'entretenir avec la belle Persienne, ne fit pas de réflexion.

Le calife Haroun Alraschild n'étoit pas encore retiré alors ; il étoit dans un salon de son palais qui avançoit jusqu'au Tigre, et qui avoit vue du côté du jardin et du pavillon des peintures. Par hasard il ouvrit une fenêtre de ce côté-là ; et il fut extrêmement étonné de voir le pavillon tout illuminé, et d'autant plus qu'à la grande clarté, il crut d'abord que le feu étoit dans la ville. Le grand visir Giafar étoit encore avec lui, et il n'attendoit que le moment que le calife se retirât pour retourner chez lui. Le calife l'appela dans une grande colère :

« Visir négligent, s'écria-t-il, viens-ça, approche-toi, regarde le pavillon des peintures, et dis-moi pourquoi il est illuminé à l'heure qu'il est, que je n'y suis pas ? »

Le grand visir trembla, à cette nouvelle, de la crainte qu'il eut que cela ne fût. Il s'approcha, et il trembla davantage dès qu'il eut vu que ce que le calife lui avoit dit étoit vrai. Il falloit cependant un prétexte pour l'appaiser. « Commandeur des croyans, lui dit-il, je ne puis dire autre chose là-dessus à votre Majesté, sinon qu'il y a quatre ou cinq jours que Scheich Ibrahim vint se présenter à moi ; il me témoigna qu'il avoit dessein de faire une assemblée des ministres de sa mosquée, pour une certaine cérémonie qu'il étoit bien aise de faire sous l'heureux règne de votre Majesté. Je lui demandai ce qu'il souhaitoit que je fisse pour son service en cette rencontre ; sur quoi il me supplia d'obtenir de votre Majesté qu'il lui fût permis de faire l'assemblée et la cérémonie dans le pavillon. Je le renvovai en lui disant qu'il le pouvoit faire, et que je ne manquerois pas d'en parler à votre Majesté : je lui demande pardon de l'avoir oublié. Scheich Ibrahim apparemment, poursuivit-il, a choisi ce jour pour la cérémonie, et en régaland les ministres de sa mosquée, il a voulu sans doute leur donner le plaisir de cette illumination. »

« Giafar, reprit le calife d'un ton qui marquoit qu'il étoit un peu appaisé, selon ce que tu viens de me dire, tu as commis trois fautes qui ne sont point pardonnables. La première, d'avoir donné à Scheich Ibrahim la permission de faire cette cérémonie dans mon pavillon : un simple concierge n'est pas un officier assez considérable pour mériter tant d'honneur ; la seconde, de ne m'en avoir point parlé, et la troisième, de

n'avoir pas pénétré dans la véritable intention de ce bonhomme. En effet, je suis persuadé qu'il n'en a pas eu d'autre que de voir s'il n'obtiendrait pas une gratification pour l'aider à faire cette dépense. Tu n'y as pas songé, et je ne lui donne pas le tort de se venger de ne l'avoir pas obtenue, par la dépense plus grande de cette illumination.»

Le grand visir Giafar, joyeux de ce que le calife prenoit la chose sur ce ton, se chargea avec plaisir des fautes qu'il venoit de lui reprocher, et il avoua franchement qu'il avoit tort de n'avoir pas donné quelques pièces d'or à Scheich Ibrahim. « Puisque cela est ainsi, ajouta le calife en souriant, il est juste que tu sois puni de ces fautes ; mais la punition en sera légère. C'est que tu passeras le reste de la nuit, comme moi, avec ces bonnes gens que je suis bien aise de voir. Pendant que je vais prendre un habit de bourgeois, va te déguiser de même avec Mesrour, et venez tous deux avec moi. » Le visir Giafar voulut lui représenter qu'il étoit tard, et que la compagnie se seroit retirée avant qu'il fût arrivé ; mais il repartit qu'il vouloit y aller absolument. Comme il n'étoit rien de ce que le visir lui avoit dit, le visir fut au désespoir de cette résolution ; mais il falloit obéir, et ne pas répliquer.

Le calife sortit donc de son palais déguisé en bourgeois, avec le grand visir Giafar et Mesrour, chef des eunuques, et marcha par les rues de Bagdad, jusqu'à ce qu'il arriva au jardin. La porte étoit ouverte par la négligence de Scheich Ibrahim, qui avoit oublié de la fermer en revenant d'acheter du vin. Le calife en fut scandalisé : « Giafar, dit-il au grand visir, que veut dire que la porte est ouverte à l'heure qu'il est ? Seroit-il possible que ce fût la coutume de Scheich Ibrahim de la laisser

ainsi ouverte la nuit ? J'aime mieux croire que l'embarras de la fête lui a fait commettre cette faute. »

Le calife entra dans le jardin ; et quand il fut arrivé au pavillon, comme il ne vouloit pas monter au salon avant de savoir ce qui s'y passoit, il consulta avec le grand visir s'il ne devoit pas monter sur des arbres qui en étoient plus près, pour s'en éclaircir. Mais en regardant la porte du salon, le grand visir s'aperçut qu'elle étoit entr'ouverte, et l'en avertit. Scheich Ibrahim l'avoit laissée ainsi, lorsqu'il s'étoit laissé persuader d'entrer et de tenir compagnie à Noureddin et à la belle Persienne.

Le calife abandonna son premier dessein, il monta à la porte du salon sans faire de bruit ; et la porte étoit entr'ouverte, de manière qu'il pouvoit voir ceux qui étoient dedans sans être vu. Sa surprise fut des plus grandes, quand il eut aperçu une dame d'une beauté sans égale, et un jeune homme des mieux faits, avec Scheich Ibrahim assis à table avec eux. Scheich Ibrahim tenoit la tasse à la main : « Ma belle dame, disoit-il à la belle Persienne, un bon buveur ne doit jamais boire sans chanter la chansonnette auparavant. Faites-moi l'honneur de m'écouter : en voici une des plus jolies. »

Scheich Ibrahim chanta ; et le calife en fut d'autant plus étonné, qu'il avoit ignoré jusqu'alors qu'il bût du vin, et qu'il l'avoit cru un homme sage et posé, comme il le lui avoit toujours paru. Il s'éloigna de la porte avec la même précaution qu'il s'en étoit approché, et vint au grand visir Giafar qui étoit sur l'escalier, quelques degrés au-dessous du perron : « Monte, lui dit-il, et vois si ceux qui sont là-dedans, sont des ministres de mosquée, comme tu as voulu me le faire croire. »

Du ton dont le calife prononça ces paroles, le grand visir connut fort bien que la chose alloit mal pour lui. Il monta ; et en regardant par l'ouverture de la porte, il trembla de frayeur pour sa personne, quand il eut vu les mêmes trois personnes dans la situation et dans l'état où elles étoient. Il revint au calife tout confus, et il ne sut que lui dire. « Quel désordre, lui dit le calife, que des gens aient la hardiesse de venir se divertir dans mon jardin et dans mon pavillon ; que Scheich Ibrahim leur donne entrée, les souffre, et se divertisse avec eux ! Je ne crois pas néanmoins que l'on puisse voir un jeune homme et une jeune dame mieux faits et mieux assortis. Avant de faire éclater ma colère, je veux m'éclaircir davantage, et savoir qui ils peuvent être, et à quelle occasion ils sont ici ? » Il retourna à la porte pour les observer encore, et le visir qui le suivit, demeura derrière lui pendant qu'il avoit les yeux sur eux. Ils entendirent l'un et l'autre que Scheich Ibrahim disoit à la belle Persienne : « Mon aimable dame, y a-t-il quelque chose que vous puissiez souhaiter pour rendre notre joie de cette soirée plus accomplie ? » « Il me semble, reprit la belle Persienne, que tout iroit bien, si vous aviez un instrument dont je puisse jouer, et que vous voulussiez me l'apporter. » « Madame, reprit Scheich Ibrahim, savez-vous jouer du luth ? » « Apportez, lui dit la belle Persienne, je vous le ferai voir. »

Sans aller bien loin de sa place, Scheich Ibrahim tira un luth d'une armoire, et le présenta à la belle Persienne, qui commença à le mettre d'accord. Le calife cependant se tourna du côté du grand visir Giafar : « Giafar, lui dit-il, la jeune dame va jouer du luth : si elle joue bien, je lui pardonnerai, de même qu'au jeune homme pour l'amour d'elle ; pour toi, je ne

laisserai pas de te faire pendre. » « Commandeur des croyans, reprit le grand visir, si cela est ainsi, je prie donc Dieu qu'elle joue mal. » « Pourquoi cela, repartit le calife ? » « Plus nous serons de monde, répliqua le grand visir, plus nous aurons lieu de nous consoler de mourir en belle et bonne compagnie. » Le calife qui aimait les bons mots se mit à rire de cette repartie ; et en se retournant du côté de l'ouverture de la porte, il prêta l'oreille pour entendre jouer la belle Persienne.

La belle Persienne préludoit déjà d'une manière qui fit comprendre d'abord au calife qu'elle jouait en maître. Elle commença ensuite de chanter un air, et elle accompagna sa voix qu'elle avait admirable, avec le luth, et elle le fit avec tant d'art et de perfection, que le calife en fut charmé.

Dès que la belle Persienne eut achevé de chanter, le calife descendit de l'escalier, et le visir Giafar le suivit. Quand il fut au bas : « De ma vie, dit-il au visir, je n'ai entendu une plus belle voix, ni mieux jouer du luth : Isaac^[1], que je croyais le plus habile joueur qu'il y eût au monde, n'en approche pas. J'en suis si content, que je veux entrer pour l'entendre jouer devant moi : il s'agit de savoir de quelle manière je le ferai. »

« Commandeur des croyans, reprit le grand visir, si vous y entrez et que Scheich Ibrahim vous reconnoisse, il en mourra de frayeur. » « C'est aussi ce qui me fait de la peine, repartit le calife, et je serois fâché d'être cause de sa mort, après tant de temps qu'il me sert. Il me vient une pensée qui pourra me réussir : demeure ici avec Mesrour, et attendez dans la première allée que je revienne. »

Le voisinage du Tigre avait donné lieu au calife d'en

détourner assez d'eau par-dessus une grande voûte bien terrassée, pour former une belle pièce d'eau, où ce qu'il y avoit de plus beau poisson dans le Tigre venoit se retirer. Les pêcheurs le savoient bien, et ils eussent fort souhaité d'avoir la liberté d'y pêcher ; mais le calife avoit défendu expressément à Scheich Ibrahim de souffrir qu'aucun en approchât. Cette même nuit néanmoins un pêcheur qui passoit devant la porte du jardin depuis que le calife y étoit entré, et qui l'avoit laissée ouverte comme il l'avoit trouvée, avoit profité de l'occasion, et s'étoit coulé dans le jardin jusqu'à la pièce d'eau.

Ce pêcheur avoit jeté ses filets, et il étoit près de les tirer au moment où le calife, qui après la négligence de Scheich Ibrahim, s'étoit douté de ce qui étoit arrivé, et vouloit profiter de cette conjoncture pour son dessein, vint au même endroit. Nonobstant son déguisement, le pêcheur le reconnut, et se jeta aussitôt à ses pieds en lui demandant pardon, et en s'excusant sur sa pauvreté. « Relève-toi, et ne crains rien, reprit le calife, tire seulement tes filets, que je voie le poisson qu'il y aura. »

Le pêcheur rassuré exécuta promptement ce que le calife souhaitoit, et il amena cinq ou six beaux poissons, dont le calife choisit les deux plus gros, qu'il fit attacher ensemble par la tête avec un brin d'arbrisseau. Il dit ensuite au pêcheur : « Donne-moi ton habit, et prends le mien. » L'échange se fit en peu de momens ; et dès que le calife fut habillé en pêcheur, jusqu'à la chaussure et au turban : « Prends tes filets, dit-il au pêcheur, et va faire tes affaires. »

Quand le pêcheur fut parti, fort content de sa bonne fortune, le calife prit les deux poissons à la main, et alla retrouver le grand visir Giafar et Mesrour. Il s'arrêta devant le grand visir ;

et le grand visir ne le reconnut pas. « Que demandes-tu, lui dit-il ? Va, passe ton chemin. » Le calife se mit aussitôt à rire, et le grand visir le reconnut. « Commandeur des croyans, s'écria-t-il, est-il possible que ce soit vous ? Je ne vous reconnoissois pas, et je vous demande mille pardons de mon incivilité. Vous pouvez entrer présentement dans le salon, sans craindre que Scheich Ibrahim vous reconnoisse. » « Restez donc encore ici, lui dit-il et à Mesrour, pendant que je vais faire mon personnage. »

Le calife monta au salon, et frappa à la porte. Noureddin qui l'entendit le premier, en avertit Scheich Ibrahim ; et Scheich Ibrahim demanda qui c'étoit. Le calife ouvrit la porte ; et en avançant seulement un pas dans le salon pour se faire voir : « Scheich Ibrahim, répondit-il, je suis le pêcheur Kerim : comme je me suis aperçu que vous régalez de vos amis, et que j'ai péché deux beaux poissons dans le moment, je viens vous demander si vous n'en avez pas besoin. »

Noureddin et la belle Persienne furent ravis d'entendre parler de poisson. « Scheich Ibrahim, dit aussitôt la belle Persienne, je vous prie, faites-nous le plaisir de le faire entrer, que nous voyions son poisson. »

Scheich Ibrahim n'étoit plus en état de demander au prétendu pêcheur comment ni par où il étoit venu, il songea seulement à plaire à la belle Persienne. Il tourna donc la tête du côté de la porte avec bien de la peine, tant il avoit bu, et dit en bégayant au calife, qu'il prenoit pour un pêcheur : « Approche, bon voleur de nuit, approche qu'on te voie. »

Le calife s'avança en contrefaisant parfaitement bien toutes les manières d'un pêcheur, et présenta les deux poissons.

« Voilà de fort beau poisson, dit la belle Persienne ; j'en mangerois volontiers, s'il étoit cuit et bien accommodé. »
« Madame a raison, reprit Scheich Ibrahim, que veux-tu que nous fassions de ton poisson, s'il n'est accommodé ? Va, accommode-le toi-même, et apporte-le-nous : tu trouveras de tout dans ma cuisine. »

Le calife revint trouver le grand visir Giafar. « Giafar, lui dit-il, j'ai été fort bien reçu, mais ils demandent que le poisson soit accommodé. » « Je vais l'accommoder, reprit le grand visir ; cela sera fait dans un moment. » « J'ai si fort à cœur, repartit le calife, de venir à bout de mon dessein, que j'en prendrai bien la peine moi-même. Puisque je fais si bien le pêcheur, je puis bien faire aussi le cuisinier : je me suis mêlé de la cuisine dans ma jeunesse, et je ne m'en suis pas mal acquitté. » En disant ces paroles, il avoit pris le chemin du logement de Scheich Ibrahim, et le grand visir et Mesrour le suivoient.

Ils mirent la main à l'œuvre tous trois ; et quoique la cuisine de Scheich Ibrahim ne fût pas grande, comme néanmoins il n'y manquoit rien des choses dont ils avoient besoin, ils eurent bientôt accommodé le plat de poisson. Le calife le porta ; et en le servant, il mit aussi un citron devant chacun, afin qu'ils s'en servissent, s'ils le souhaitoient. Ils mangèrent d'un grand appétit, Noureddin et la belle Persienne particulièrement ; et le calife demeura debout devant eux.

Quand ils eurent achevé, Noureddin regarda le calife : « Pêcheur, lui dit-il, on ne peut pas manger de meilleur poisson, et tu nous as fait le plus grand plaisir du monde. » Il mit la main dans son sein en même temps, et il en tira sa

bourse où il y avoit trente pièces d'or, le reste des quarante que Sangiar, huissier du roi de Balsora, lui avoit données avant son départ. « Prends, lui dit-il, je t'en donnerois davantage si j'en avois : je t'eusse mis à l'abri de la pauvreté, si je t'eusse connu avant que j'eusse dépensé mon patrimoine ; ne laisse pas de le recevoir d'aussi bon cœur que si le présent étoit beaucoup plus considérable. »

Le calife prit la bourse ; et en remerciant Noureddin, comme il sentit que c'étoit de l'or qui étoit dedans : « Seigneur, lui dit-il, je ne puis assez vous remercier de votre libéralité. On est bien heureux d'avoir affaire à d'honnêtes gens comme vous ; mais avant de me retirer, j'ai une prière à vous faire, que je vous supplie de m'accorder. Voilà un luth qui me fait connoître que madame en sait jouer. Si vous pouviez obtenir d'elle qu'elle me fît la grâce de jouer un air, je m'en retournerois le plus content du monde : c'est un instrument que j'aime passionnément. »

« Belle Persienne, dit aussitôt Noureddin en s'adressant à elle, je vous demande cette grâce, j'espère que vous ne me refuserez pas. » Elle prit le luth ; et après l'avoir accordé en peu de momens, elle joua et chanta un air qui enleva le calife. En achevant, elle continua de jouer sans chanter ; et elle le fit avec tant de force et d'agrément, qu'il fut ravi comme en extase.

Quand la belle Persienne eut cessé de jouer : « Ah, s'écria le calife, quelle voix, quelle main et quel jeu ! A-t-on jamais mieux chanté, mieux joué du luth ? Jamais on n'a rien vu ni entendu de pareil ! »

Noureddin, accoutumé de donner ce qui lui appartenoit à

tous ceux qui en faisoient les louanges : « Pêcheur, reprit-il, je vois bien que tu t'y connois ; puisqu'elle te plaît si fort, c'est à toi, et je t'en fais présent. » En même temps il se leva, prit sa robe qu'il avoit quittée, et il voulut partir et laisser le calife, qu'il ne connoissoit que pour un pêcheur, en possession de la belle Persienne.

La belle Persienne, extrêmement étonnée de la libéralité de Noureddin, le retint : « Seigneur, lui dit-elle en le regardant tendrement, où prétendez-vous donc aller ? Remettez-vous à votre place, je vous en supplie, et écoutez ce que je vais jouer et chanter. » Il fit ce qu'elle souhaitoit ; et alors, en touchant le luth, et en le regardant les larmes aux yeux, elle chanta des vers qu'elle fit sur-le-champ, et elle lui reprocha vivement le peu d'amour qu'il avoit pour elle, puisqu'il l'abandonnoit si facilement à Kerim, et avec tant de dureté ; elle vouloit dire, sans s'expliquer davantage, à un pêcheur tel que Kerim, qu'elle ne connoissoit pas pour le calife non plus que lui. En achevant, elle posa le luth près d'elle, et porta son mouchoir au visage pour cacher ses larmes qu'elle ne pouvoit retenir.

Noureddin ne répondit pas un mot à ces reproches, et il marqua par son silence qu'il ne se repentoit pas de la donation qu'il avoit faite. Mais le calife surpris de ce qu'il venoit d'entendre, lui dit : « Seigneur, à ce que je vois, cette dame si belle, si rare, si admirable, dont vous venez de me faire présent avec tant de générosité, est votre esclave, et vous êtes son maître. » « Cela est vrai, Kerim, reprit Noureddin, et tu serois beaucoup plus étonné que tu ne le parois, si je te racontois toutes les disgrâces qui me sont arrivées à son occasion. » « Eh, de grâce, Seigneur, repartit le calife, en s'acquittant toujours

fort bien du personnage du pêcheur, obligez-moi de me faire part de votre histoire. »

Noureddin qui venoit de faire pour lui d'autres choses de plus grande conséquence, quoiqu'il ne le regardât que comme pêcheur, voulut bien avoir encore cette complaisance. Il lui raconta toute son histoire, à commencer par l'achat que le visir son père avoit fait de la belle Persienne pour le roi de Balsora, et n'omit rien de ce qu'il avoit fait, et de tout ce qui lui étoit arrivé, jusqu'à son arrivée à Bagdad avec elle, et jusqu'au moment où il lui parloit.

Quand Noureddin eut achevé : « Et présentement où allez-vous, demanda le calife ? » « Où je vais, répondit-il ? Où Dieu me conduira. » « Si vous me croyez, reprit le calife, vous n'irez pas plus loin : il faut au contraire que vous retourniez à Balsora. Je vais vous donner un mot de lettre que vous donnerez au roi de ma part ; vous verrez qu'il vous recevra fort bien, dès qu'il l'aura lue, et que personne ne vous dira mot. »

« Kerim, repartit Noureddin, ce que tu me dis est bien singulier : jamais on n'a dit qu'un pêcheur comme toi ait eu correspondance avec un roi ! » « Cela ne doit pas vous étonner, répliqua le calife : nous avons fait nos études ensemble sous les mêmes maitres, et nous avons toujours été les meilleurs amis du monde. Il est vrai que la fortune ne nous a pas été également favorable ; elle l'a fait roi, et moi pêcheur ; mais cette inégalité n'a pas diminué notre amitié. Il a voulu me tirer hors de mon état avec tous les empressemens imaginables. Je me suis contenté de la considération qu'il a de ne me rien refuser de tout ce que je lui demande pour le service de mes amis : laissez-moi faire, et vous en verrez le succès. »

Noureddin consentit à ce que le calife voulut. Comme il y avoit dans le salon de tout ce qu'il falloit pour écrire, le calife écrivit cette lettre au roi de Balsora, au haut de laquelle, presque sur l'extrémité du papier, il ajouta cette formule en très-petits caractères : AU NOM DE DIEU TRÈS-MISÉRICORDIEUX, pour marquer qu'il vouloit être obéi absolument.

LETTRE

DU CALIFE HAROUN ALRASCHILD,
AU ROI DE BALSORA.

« Haroun Alraschild, fils de Mahdi, envoie cette lettre à Mohammed Zinebi, son cousin. Dès que Noureddin, fils du visir Khacan, porteur de cette lettre, te l'aura rendue, et que tu l'auras lue, à l'instant dépouille-toi du manteau royal, mets-le-lui sur les épaules, et le fais asseoir à ta place, et n'y manque pas. Adieu. »

Le calife plia et cacheta la lettre, et sans dire à Noureddin ce qu'elle contenoit : « Tenez, lui dit-il, et allez vous embarquer incessamment sur un bâtiment qui va partir bientôt, comme il en part un chaque jour à la même heure ; vous dormirez quand vous serez embarqué. » Noureddin prit la lettre, et partit avec le peu d'argent qu'il avoit sur lui quand l'huissier Sangiar lui avoit donné sa bourse ; et la belle Persienne, inconsolable de son départ, se retira à part sur le sofa, et fondit en pleurs.

À peine Noureddin étoit sorti du salon, que Scheich Ibrahim

qui avoit gardé le silence pendant tout ce qui venoit de se passer, regarda le calife, qu'il prenoit toujours pour le pêcheur Kerim : « Écoute, Kerim, lui dit-il, tu nous es venu apporter ici deux poissons qui valent bien vingt pièces de monnaie de cuivre au plus ; et pour cela on t'a donné une bourse et une esclave ; penses-tu que tout cela sera pour toi ? Je te déclare que je veux avoir l'esclave par moitié. Pour ce qui est de la bourse, montre-moi ce qu'il y a dedans ; si c'est de l'argent, tu en prendras une pièce pour toi ; et si c'est de l'or, je te prendrai tout, et je te donnerai quelques pièces de cuivre qui me restent dans ma bourse. »

Pour bien entendre ce qui va suivre, dit ici Scheherazade en s'interrompant, il est à remarquer qu'avant de porter au salon le plat de poisson accommodé, le calife avoit chargé le grand visir Giafar d'aller en diligence jusqu'au palais, pour lui amener quatre valets-de-chambre avec un habit, et de venir attendre de l'autre côté du pavillon, jusqu'à ce qu'il frappât des mains par une des fenêtres. Le grand visir s'étoit acquitté de cet ordre ; et lui et Mesrour, avec les quatre valets-de-chambre, attendoient au lieu marqué qu'il donnât le signal.

Je reviens à mon discours, ajouta la sultane. Le calife, toujours sous le personnage du pêcheur, répondit hardiment à Scheich Ibrahim : « Scheich Ibrahim, je ne sais pas ce qu'il y a dans la bourse : argent ou or, je le partagerai avec vous par moitié de très-bon cœur ; pour ce qui est de l'esclave, je veux l'avoir à moi seul. Si vous ne voulez pas vous en tenir aux conditions que je vous propose, vous n'aurez rien. »

Scheich Ibrahim emporté de colère à cette insolence, comme il la regardoit dans un pêcheur à son égard, prit une des

porcelaines qui étoient sur la table, et la jeta à la tête du calife. Le calife n'eut pas de peine à éviter la porcelaine jetée par un homme pris de vin ; elle alla donner contre le mur où elle se brisa en plusieurs morceaux. Scheich Ibrahim plus emporté qu'auparavant, après avoir manqué son coup, prend la chandelle qui étoit sur la table, se lève en chancelant, et descend par un escalier dérobé pour aller chercher une canne.

Le calife profita de ce temps-là, et frappa des mains à une des fenêtres. Le grand visir, Mesrour, et les quatre valets-de-chambre furent à lui en un moment, et les valets-de-chambre lui eurent bientôt ôté l'habit de pêcheur, et mis celui qu'ils lui avoient apporté. Ils n'avoient pas encore achevé, et ils étoient occupés autour du calife qui étoit assis sur le trône qu'il avoit dans le salon, que Scheich Ibrahim animé par l'intérêt rentra avec une grosse canne à la main dont il se promettoit de bien régaler le prétendu pêcheur. Au lieu de le rencontrer des yeux, il aperçut son habit au milieu du salon, et il vit le calife assis sur son trône, avec le grand visir et Mesrour à ses côtés. Il s'arrêta à ce spectacle, et douta s'il étoit éveillé ou s'il dormoit. Le calife se mit à rire de son étonnement : « Scheich Ibrahim, lui dit-il, que veux-tu ? Que cherches-tu ? »

Scheich Ibrahim, qui ne pouvoit plus douter que ce ne fût le calife, se leta aussitôt à ses pieds, la face et sa longue barbe contre terre. « Commandeur des croyans, s'écria-t-il, votre vil esclave vous a offensé, il implore votre clémence, et vous en demande mille pardons. » Comme les valets-de-chambre eurent achevé de l'habiller en ce moment, il lui dit en descendant de son trône : « Leve-toi, je te pardonne. »

Le calife s'adressa ensuite à la belle Persienne, qui avoit

suspendu sa douleur dès qu'elle se fut aperçue que le jardin et le pavillon appartenoient à ce prince, et non pas à Scheich Ibrahim, comme Scheich Ibrahim l'avoit dissimulé, et que c'étoit lui-même qui s'étoit déguisé en pêcheur. « Belle Persienne, lui dit-il, levez-vous et suivez-moi. Vous devez connoître ce que je suis, après ce que vous venez de voir, et que j'en ne suis pas d'un rang à me prévaloir du présent que Noureddin m'a fait de votre personne avec une générosité qui n'a point de pareille. Je l'ai envoyé à Balsora pour y être roi, et je vous y enverrai pour être reine, dès que je lui aurai fait tenir les dépêches nécessaires pour son établissement. Je vais en attendant vous donner un appartement dans mon palais, où vous serez traitée selon votre mérite. »

Ce discours rassura et consola la belle Persienne par un endroit bien sensible ; et elle se dédommagea pleinement de son affliction, par la joie d'apprendre que Noureddin qu'elle aimoit passionnément, venoit d'être élevé à une si haute dignité. Le calife exécuta la parole qu'il venoit de lui donner : il la recommanda même à Zobéide sa femme, après qu'il lui eut fait part de la considération qu'il venoit d'avoir pour Noureddin.

Le retour de Noureddin à Balsora fut plus heureux et plus avancé de quelques jours qu'il n'eût été à souhaiter pour son bonheur. Il ne vit ni parent ni ami en arrivant ; il alla droit au palais du roi, et le roi donnoit audience. Il fendit la presse en tenant la lettre, la main élevée ; on lui fit place, et il la présenta. Le roi la reçut, l'ouvrit, et changea de couleur en la lisant. Il la baisa par trois fois ; et il alloit exécuter l'ordre du calife, lorsqu'il s'avisa de la montrer au visir Saouy, ennemi

irréconciliable de Noureddin.

Saouy qui avoit reconnu Noureddin, et qui cherchoit en lui-même avec grande inquiétude à quel dessein il étoit venu, ne fut pas moins surpris que le roi, de l'ordre que la lettre contenoit. Comme il n'y étoit pas moins intéressé, il imagina en un moment le moyen d'éluder. Il fit semblant de ne l'avoir pas bien lue ; et pour la lire une seconde fois, il se tourna un peu de côté, comme pour chercher un meilleur jour. Alors, sans que personne s'en aperçût et sans qu'il y parût, à moins de regarder de bien près, il arracha adroitement la formule du haut de la lettre, qui marquait que le calife vouloit être obéi absolument, la porta à la bouche et l'avalâ.

Après une si grande méchanceté, Saouy se tourna du côté du roi, lui rendit la lettre ; et en parlant bas : « Hé bien, Sire, lui demanda-t-il, quelle est l'intention de votre Majesté ? » « De faire ce que le calife me commande, répondit le roi. » « Gardez-vous-en bien, Sire, reprit le méchant visir ; c'est bien là l'écriture du calife, mais la formule n'y est pas. » Le roi l'avoit fort bien remarquée ; mais dans le trouble où il étoit, il s'imagina qu'il s'étoit trompé quand il ne la vit plus.

« Sire, continua le visir, il ne faut pas douter que le calife n'ait accordé cette lettre à Noureddin, sur les plaintes qu'il lui est allé faire contre votre Majesté et contre moi, pour se débarrasser de lui ; mais il n'a pas entendu que vous exécutiez ce qu'elle contient. De plus, il est à considérer qu'il n'a pas envoyé un exprès avec la patente, sans quoi elle est inutile. On ne dépose pas un roi comme votre Majesté, sans cette formalité : un autre que Noureddin pourroit venir de même avec une fausse lettre ; cela ne s'est jamais pratiqué. Sire, votre

Majesté peut s'en reposer sur ma parole, et je prends sur moi tout le mal qui peut en arriver. »

Le roi Zinebi se laissa persuader, et abandonna Noureddin à la discrétion du visir Saouy, qui l'emmena chez lui avec main-forte. Dès qu'il fut arrivé, il lui fit donner la bastonnade, jusqu'à ce qu'il demeurât comme mort ; et dans cet état il le fit porter en prison, où il demanda qu'on le mît dans le cachot le plus obscur et le plus profond, avec ordre au geôlier de ne lui donner que du pain et de l'eau.

Quand Noureddin, meurtri de coups, fut revenu à lui, et qu'il se vit dans ce cachot, il poussa des cris pitoyables en déplorant son malheureux sort : « Ah, pêcheur, s'écria-t-il, que tu m'as trompé, et que j'ai été facile à te croire ! Pouvois-je m'attendre à une destinée si cruelle, après le bien que je t'ai fait ! Dieu te bénisse néanmoins ; je ne puis croire que ton intention ait été mauvaise, et j'aurai patience jusqu'à la fin de mes maux. »

L'affligé Noureddin demeura dix jours entiers dans cet état, et le visir Saouy n'oublia pas qu'il l'y avoit fait mettre. Résolu à lui faire perdre la vie honteusement, il n'osa l'entreprendre de son autorité. Pour réussir dans son pernicieux dessein, il chargea plusieurs de ses esclaves de riches présents, et alla se présenter au roi à leur tête : « Sire, lui dit-il avec une malice noire, voilà ce que le nouveau roi supplie votre Majesté de vouloir bien agréer à son avènement à la couronne. »

Le roi comprit ce que Saouy vouloit lui faire entendre. « Quoi, reprit-il, ce malheureux vit-il encore ? Je croyois que tu l'avois fait mourir. » « Sire, repartit Saouy, ce n'est pas à moi qu'il appartient de faire ôter la vie à personne ; c'est à votre Majesté. » « Va, répliqua le roi, fais-lui couper le cou, je

t'en donne la permission. » « Sire, dit alors Saouy, je suis infiniment obligé à votre Majesté de la justice qu'elle me rend. Mais comme Noureddin m'a fait si publiquement l'affront qu'elle n'ignore pas, je lui demande en grâce de vouloir bien que l'exécution s'en fasse devant le palais, et que les crieurs aillent l'annoncer dans tous les quartiers de la ville, afin que personne n'ignore que l'offense qu'il m'a faite, aura été pleinement réparée. » Le roi lui accorda ce qu'il demandait ; et les crieurs en faisant leur devoir, répandirent une tristesse générale dans toute la ville. La mémoire toute récente des vertus du père, fit qu'on n'apprit qu'avec indignation qu'on alloit faire mourir le fils ignominieusement, à la sollicitation et par la méchanceté du visir Saouy.

Saouy alla en prison en personne, accompagné d'une vingtaine de ses esclaves, ministres de sa cruauté. On lui amena Noureddin, et il le fit monter sur un méchant cheval sans selle. Dès que Noureddin se vit livré entre les mains de son ennemi : « Tu triomphes, lui dit-il, et tu abuses de ta puissance ; mais j'ai confiance dans la vérité de ces paroles d'un de nos livres : « Vous jugez injustement ; et dans peu vous serez jugé vous-même. »

Le visir Saouy qui triomphait véritablement en lui-même : « Quoi, insolent, reprit-il, tu oses m'insulter encore ! Va, je te le pardonne ; il arrivera ce qu'il pourra, pourvu que je t'aie vu couper le cou à la vue de tout Balsora. Tu dois savoir aussi ce que dit un autre de nos livres : « Qu'importe de mourir le lendemain de la mort de son ennemi ? »

Ce ministre implacable dans sa haine et dans son inimitié, environné d'une partie de ses esclaves armés, fit conduire

Noureddin devant lui par les autres, et prit le chemin du palais. Le peuple fut sur le point de se jeter sur lui, et il l'eût lapidé, si quelqu'un eût commencé de donner l'exemple. Quand il l'eut mené jusqu'à la place du palais, à la vue de l'appartement du roi, il le laissa entre les mains du bourreau, et il alla se rendre près du roi qui étoit déjà dans son cabinet, prêt à repaître ses yeux avec lui du sanglant spectacle qui se préparoit.

La garde du roi et les esclaves du visir Saouy qui faisoient un grand cercle autour de Noureddin, eurent beaucoup de peine à contenir la populace, qui faisoit tous les efforts possibles, mais inutilement, pour les forcer, les rompre et l'enlever. Le bourreau s'approcha de lui : « Seigneur, lui dit-il, je vous supplie de me pardonner votre mort ; je ne suis qu'un esclave, et je ne puis me dispenser de faire mon devoir : à moins que vous n'ayez besoin de quelque chose, mettez-vous, s'il vous plait, en état ; le roi va me commander de frapper. »

« Dans ce moment si cruel, quelque personne charitable, dit le désolé Noureddin, en tournant la tête à droite et à gauche, ne voudroit-elle pas me faire la grâce de m'apporter de l'eau pour étancher ma soif ? » On en apporta un vase à l'instant, que l'on fit passer jusqu'à lui de main en main. Le visir Saouy qui s'aperçut de ce retardement, cria au bourreau de la fenêtre du cabinet du roi où il étoit : « Qu'attends-tu ? Frappe. » À ces paroles barbares et pleines d'inhumanité, toute la place retentit de vives imprécations contre lui ; et le roi, jaloux de son autorité, n'approuva pas cette hardiesse en sa présence, comme il le fit paroître en criant que l'on attendit. Il en eut une autre raison : c'est qu'en ce moment il leva les yeux vers une grande rue qui étoit devant lui, et qui aboutissoit à la place, et qu'il

aperçut au milieu une troupe de cavaliers qui accouroient à toute bride. « Visir, dit-il aussitôt à Saouy, qu'est-ce que cela ? Regarde. » Saouy qui se douta de ce que ce pouvoit être, pressa le roi de donner le signal au bourreau. « Non, reprit le roi ; je veux savoir auparavant qui sont ces cavaliers. » C'étoit le grand visir Giafar avec sa suite, qui venoit de Bagdad en personne, de la part du calife.

Pour savoir le sujet de l'arrivée de ce ministre à Balsora, nous remarquerons qu'après le départ de Noureddin avec la lettre du calife, le calife ne s'étoit pas souvenu le lendemain, ni même plusieurs jours après, d'envoyer un exprès avec la patente dont il avoit parlé à la belle Persienne. Il étoit dans le palais intérieur qui étoit celui des femmes ; et en passant devant un appartement, il entendit une très-belle voix ; il s'arrêta, et il n'eut pas plutôt entendu quelques paroles qui marquoient de la douleur pour une absence, qu'il demanda à un officier des eunuques qui le suivoit, qui étoit la femme qui demeuroit dans l'appartement ? L'officier répondit que c'étoit l'esclave du jeune seigneur qu'il avoit envoyé à Balsora pour être roi à la place de Mohammed Zinebi.

« Ah, pauvre Noureddin, fils de Khacan, s'écria aussitôt le calife, je t'ai bien oublié ! Vite, ajouta-t-il, qu'on me fasse venir Giafar incessamment. » Ce ministre arriva. « Giafar, lui dit le calife, je ne me suis pas souvenu d'envoyer la patente pour faire reconnoître Noureddin roi de Balsora. Il n'y a pas de temps pour la faire expédier ; prends du monde et des chevaux, et rends-toi à Balsora en diligence. Si Noureddin n'est plus au monde, et qu'on l'ait fait mourir, fais pendre le visir Saouy ; s'il n'est pas mort, amene-le-moi avec le roi et ce visir. »

Le grand visir Giafar ne se donna que le temps qu'il falloit pour monter à cheval, et il partit aussitôt avec un bon nombre d'officiers de sa maison. Il arriva à Balsora de la manière et dans le temps que nous avons remarqué. Dès qu'il entra dans la place, tout le monde s'écarta pour lui faire place, en criant grâce pour Noureddin ; et il entra dans le palais du même train jusqu'à l'escalier, où il mit pied à terre.

Le roi de Balsora qui avoit reconnu le premier ministre du calife, alla au-devant de lui et le reçut à l'entrée de son appartement. Le grand visir demanda d'abord si Noureddin vivoit encore, et s'il vivoit, qu'on le fît venir. Le roi répondit qu'il vivoit, et donna ordre qu'on l'amenât. Comme il parut bientôt, mais lié et garrotté, il le fit délier et mettre en liberté, et commanda qu'on s'assurât du visir Saouy, et qu'on le liât des mêmes cordes.

Le grand visir Giafar ne coucha qu'une nuit à Balsora ; il repartit le lendemain ; et, selon l'ordre qu'il avoit, il emmena avec lui Saouy, le roi de Balsora, et Noureddin. Quand il fut arrivé à Bagdad, il les présenta au calife ; et après qu'il lui eut rendu compte de son voyage, et particulièrement de l'état où il avoit trouvé Noureddin, et du traitement qu'on lui avoit fait par le conseil et l'animosité de Saouy, le calife proposa à Noureddin de couper la tête lui-même au visir Saouy. « Commandeur des croyans, reprit Noureddin, quelque mal que m'ait fait ce méchant homme, et qu'il ait tâché de faire à feu mon père, je m'estimerois le plus infâme de tous les hommes, si j'avois trempé mes mains dans son sang. » Le calife lui sut bon gré de sa générosité, et il fit faire cette justice par la main du bourreau.

Le calife voulut envoyer Noureddin à Balsora pour y régner ; mais Noureddin le supplia de vouloir l'en dispenser. « Commandeur des croyans, reprit-il, la ville de Balsora me sera désormais dans une aversion si grande après ce qui m'y est arrivé, que j'ose supplier votre Majesté d'avoir pour agréable que je tienne le serment que j'ai fait de n'y retourner de ma vie. Je mettrois toute ma gloire à lui rendre mes services près de sa personne, si elle avoit la bonté de m'en accorder la grâce. » Le calife le mit au nombre de ses courtisans les plus intimes, lui rendit la belle Persienne, et lui fit de si grands biens, qu'ils vécurent ensemble jusqu'à la mort, avec tout le bonheur qu'ils pouvoient souhaiter.

Pour ce qui est du roi de Balsora, le calife se contenta de lui avoir fait connoître combien il devoit être attentif au choix qu'il faisoit des visirs, et le renvoya dans son royaume.

1. ¹ C'étoit un excellent joueur de luth qui vivoit à Bagdad sous le règne de ce calife.

HISTOIRE

DE BEDER, PRINCE DE PERSE,
ET DE GIUHARE, PRINCESSE DU
ROYAUME DE SAMANDAL.

LA Perse est une paille de la terre de si grande étendue, que ce n'est pas sans raison que ses anciens rois ont porté le titre superbe de rois des rois. Autant qu'il y a de provinces, sans parler de tous les autres royaumes qu'ils avoient conquis, autant il y avoit de rois. Ces rois ne leur payoient pas seulement de gros tributs, ils leur étoient même aussi soumis que les gouverneurs le sont aux rois de tous les autres royaumes.

Un de ces rois qui avoit commencé son règne par d'heureuses et de grandes conquêtes, régnoit il y avoit de longues années, avec un bonheur et une tranquillité qui le rendoient le plus satisfait de tous les monarques. Il n'y avoit qu'un seul endroit par où il s'estimoit malheureux, c'est qu'il étoit fort âgé, et que de toutes ses femmes il n'y en avoit pas une qui lui eût donné un prince pour lui succéder après sa mort. Il en avoit cependant plus de cent, toutes logées magnifiquement et séparément, avec des femmes esclaves pour les servir, et des eunuques pour les garder. Malgré tous ces soins à les rendre contentes et à prévenir leurs désirs, aucune

ne remplissoit son attente. On lui en amenoit souvent des pays les plus éloignés ; et il ne se contentoit pas de les payer, sans faire de prix, dès qu'elles lui agréaient, il combloit encore les marchands d'honneurs, de bienfaits et de bénédictions pour en attirer d'autres, dans l'espérance qu'enfin il auroit un fils de quelqu'une. Il n'y avoit pas aussi de bonnes œuvres qu'il ne fit pour fléchir le ciel. Il faisoit des aumônes immenses aux pauvres, de grandes largesses aux plus dévots de sa religion, et de nouvelles fondations toutes royales en leur faveur, afin d'obtenir par leurs prières ce qu'il souhaitoit si ardemment.

Un jour que selon la coutume pratiquée tous les jours par les rois ses prédécesseurs, lorsqu'ils étoient de résidence dans leur capitale, il tenoit l'assemblée de ses courtisans, où se trouvoient tous les ambassadeurs et tous les étrangers de distinction qui étoient à sa cour, où l'on s'entretenoit non pas de nouvelles qui regardoient l'état, mais de sciences, d'histoire, de littérature, de poésie et de toute autre chose capable de recréer l'esprit agréablement ; ce jour-là, dis-je, un eunuque vint lui annoncer qu'un marchand, qui venoit d'un pays très-éloigné avec une esclave qu'il lui amenoit, demandoit la permission de la lui faire voir. « Qu'on le fasse entrer et qu'on le place, dit le roi ; je lui parlerai après l'assemblée. » On introduisit le marchand, et on le plaça dans un endroit d'où il pouvoit voir le roi à son aise, et l'entendre parler familièrement avec ceux qui étoient le plus près de sa personne.

Le roi en usoit ainsi avec tous les étrangers qui devoient lui parler, et il le faisoit exprès, afin qu'ils s'accoutumassent à le voir, et qu'en le voyant parler aux uns et aux autres avec

familiarité et avec bonté, ils prissent la confiance de lui parler de même, sans se laisser surprendre par l'éclat et la grandeur dont il étoit environné, capable d'ôter la parole à ceux qui n'y auroient pas été accoutumés. Il le pratiquoit même à l'égard des ambassadeurs ; d'abord il mangeoit avec eux, et pendant le repas, il s'informoit de leur santé, de leur voyage et des particularités de leur pays. Cela leur donnoit de l'assurance auprès de sa personne, et ensuite il leur donnoit audience.

Quand l'assemblée fut finie, que tout le monde se fut retiré, et qu'il ne resta plus que le marchand, le marchand se prosterna devant le trône du roi, la face contre terre, et lui souhaita l'accomplissement de tous ses désirs. Dès qu'il se fut relevé, le roi lui demanda s'il étoit vrai qu'il lui eût amené une esclave, comme on le lui avoit dit, et si elle étoit belle ?

« Sire, répondit le marchand, je ne doute pas que votre Majesté n'en ait de très-belles, depuis qu'on lui en cherche dans tous les endroits du monde avec tant de soin ; mais je puis assurer sans craindre de trop priser ma marchandise, qu'elle n'en a pas encore vu une qui puisse entrer en concurrence avec elle, si l'on considère sa beauté, sa belle taille, ses agrémens et toutes les perfections dont elle est partagée. » « Où est-elle, reprit le roi ? Amène-la-moi. » « Sire, repartit le marchand, je l'ai laissée entre les mains d'un officier de vos eunuques ; votre Majesté peut commander qu'on la fasse venir. »

On amena l'esclave ; et dès que le roi la vit, il en fut charmé à la considérer seulement par sa taille belle et dégagée. Il entra aussitôt dans un cabinet où le marchand le suivit avec quelques eunuques. L'esclave avoit un voile de satin rouge rayé d'or, qui lui cachoit le visage. Le marchand le lui ôta, et le roi de Perse

vit une dame qui surpassoit en beauté toutes celles qu'il avoit alors et qu'il avoit jamais eues. Il en devint passionnément amoureux dès ce moment, et il demanda au marchand combien il la vouloit vendre.

« Sire, répondit le marchand, j'en ai donné mille pièces d'or à celui qui me l'a vendue, et je compte que j'en ai déboursé autant depuis trois ans que je suis en voyage pour arriver à votre cour. Je me garderai bien de la mettre à prix à un si grand monarque : je supplie votre Majesté de la recevoir en présent, si elle lui agréé. » « Je te suis obligé, reprit le roi ; ce n'est pas ma coutume d'en user ainsi avec les marchands qui viennent de si loin dans la vue de me faire plaisir : je vais te faire compter dix mille pièces d'or. Seras-tu content ? »

« Sire, repartit le marchand, je me fusse estimé très-heureux si votre Majesté eût bien voulu l'accepter pour rien ; mais je n'ose refuser une si grande libéralité. Je ne manquerai pas de la publier dans mon pays et dans tous les lieux par où je passerai. » La somme lui fut comptée ; et avant qu'il se retirât, le roi le fit revêtir en sa présence d'une robe de brocard d'or.

Le roi fit loger la belle esclave dans l'appartement le plus magnifique après le sien, et lui assigna plusieurs matrones et autres femmes esclaves pour la servir, avec ordre de lui faire prendre le bain, de l'habiller d'un habit le plus magnifique qu'elles pussent trouver, et de se faire apporter les plus beaux colliers de perles et les diamans les plus fins, et autres pierreries les plus riches, afin qu'elle choisît elle-même ce qui lui conviendrait le mieux.

Les matrones officieuses, qui n'avoient autre attention que de plaire au roi, furent elles-mêmes ravies en admiration de la

beauté de l'esclave. Comme elles s'y connoissoient parfaitement bien : « Sire, lui dirent-elles, si votre Majesté a la patience de nous donner seulement trois jours, nous nous engageons à la lui faire voir alors si fort au-dessus de ce qu'elle est présentement, qu'elle ne la reconnoîtra plus. » Le roi eut bien de la peine à se priver si long-temps du plaisir de la posséder entièrement. « Je le veux bien, reprit-il, mais à la charge que vous me tiendrez votre promesse. »

La capitale du roi de Perse étoit située dans une isle, et son palais qui étoit très-superbe étoit bâti sur le bord de la mer. Comme son appartement avoit vue sur cet élément, celui de la belle esclave, qui n'étoit pas éloigné du sien, avoit aussi la même vue ; et elle étoit d'autant plus agréable, que la mer battoit presque au pied des murailles.

Au bout de trois jours, la belle esclave parée et ornée magnifiquement, étoit seule dans sa chambre assise sur un sofa, et appuyée à une des fenêtres qui regardoit la mer, lorsque le roi, averti qu'il pouvoit la voir, y entra. L'esclave qui entendit que l'on marchoit dans sa chambre d'un autre air que les femmes qui l'avoient servie jusqu'alors, tourna aussitôt la tête pour voir qui c'étoit. Elle reconnut le roi ; mais sans en témoigner la moindre surprise, sans même se lever pour lui faire civilité et pour le recevoir, comme s'il eût été la personne du monde la plus indifférente, elle se remit à la fenêtre comme auparavant.

Le roi de Perse fut extrêmement étonné de voir qu'une esclave si belle et si bien faite, sût si peu ce que c'étoit que le monde. Il attribua ce défaiut à la mauvaise éducation qu'on lui avoit donnée, et au peu de soin qu'on avoit pris de lui

apprendre les premières bienséances. Il s'avança vers elle jusqu'à la fenêtre, où nonobstant la manière et la froideur avec laquelle elle venoit de le recevoir, elle se laissa regarder, admirer, et même caresser et embrasser autant qu'il le souhaita.

Entre ces caresses et ces embrassemens, ce monarque s'arrêta pour la regarder, ou plutôt pour la dévorer des yeux. « Ma toute belle, ma charmante, ma ravissante, s'écria-t-il, dites-moi, je vous prie, d'où vous venez, d'où sont et qui sont l'heureux père et l'heureuse mère qui ont mis au monde un chef-d'œuvre de la nature aussi surprenant que vous êtes ? Que je vous aime et que je vous aimerai ! Jamais je n'ai senti pour une femme ce que je sens pour vous ; j'en ai cependant bien vues, et j'en vois encore un grand nombre tous les jours ; mais jamais je n'ai vu tant de charmes tout à-la fois qui m'enlèvent à moi-même pour me donner tout à vous. Mon cher cœur, ajoutoit-il, vous ne me répondez rien ; vous ne me faites même connoître par aucune marque que vous soyez sensible à tant de témoignages que je vous donne de mon amour extrême ; vous ne détournes pas même les yeux pour donner aux miens le plaisir de les rencontrer et de vous convaincre qu'on ne peut pas aimer plus que je vous aime. Pourquoi gardez-vous ce grand silence qui me glace ? D'où vient ce sérieux, ou plutôt cette tristesse qui m'afflige ? Regrettez-vous votre pays, vos parens, vos amis ? Hé quoi, un roi de Perse qui vous aime, qui vous adore, n'est-il pas capable de vous consoler et de vous tenir lieu de toute chose au monde ? »

Quelques protestations d'amour que le roi de Perse fît à l'esclave, et quoi qu'il pût dire pour l'obliger d'ouvrir la

bouche et de parler, l'esclave demeura dans un froid surprenant, les yeux toujours baissés, sans les lever pour le regarder, et sans proférer une seule parole.

Le roi de Perse ravi d'avoir fait une action dont il étoit si content, ne la pressa pas davantage, dans l'espérance que le bon traitement qu'il lui feroit, la feroit changer. Il frappa des mains, et aussitôt plusieurs femmes entrèrent, à qui il commanda de faire servir le souper. Dès que l'on eut servi : « Mon cœur, dit-il à l'esclave, approchez-vous et venez souper avec moi. » Elle se leva de la place où elle étoit ; et quand elle fut assise vis-à-vis du roi, le roi la servit avant qu'il commençât de manger, et la servit de même à chaque plat pendant le repas. L'esclave mangea comme lui, mais toujours les yeux baissés, sans répondre un seul mot chaque fois qu'il lui demandoit si les mets étoient de son goût.

Pour changer de discours, le roi lui demanda comment elle s'appeloit, si elle étoit contente de son habillement, des pierreries dont elle étoit ornée, ce qu'elle pensoit de son appartement et de l'ameublement, et si la vue de la mer la divertissoit ; mais sur toutes ces demandes, elle garda le même silence, dont il ne savoit plus que penser. Il s'imagina que peut-être elle étoit muette. « Mais, disoit-il en lui-même, seroit-il possible que Dieu eût formé une créature si belle, si parfaite et si accomplie, et qu'elle eût un si grand défaut ? Ce seroit un grand dommage ! Avec cela, je ne pourrois m'empêcher de l'aimer comme je l'aime. »

Quand le roi se fut levé de table, il se lava les mains d'un côté, pendant que l'esclave se les lavoit de l'autre. Il prit ce temps-là pour demander aux femmes qui lui présentoient le

bassin et la serviette, si elle leur avoit parlé. Celle qui prit la parole, lui répondit : « Sire, nous ne l'avons ni vue ni entendue parler plus que votre Majesté vient de le voir elle-même. Nous lui avons rendu nos services dans le bain ; nous l'avons peignée, coiffée, habillée dans sa chambre, et jamais elle n'a ouvert la bouche pour nous dire, cela est bien, je suis contente. Nous lui demandions, madame, n'avez-vous besoin de rien ? Souhaitez-vous quelque chose ? Demandez, commandez-nous. Nous ne savons si c'est mépris, affliction, bêtise, ou qu'elle soit muette : nous n'avons pu tirer d'elle une seule parole ; c'est tout ce que nous pouvons dire à votre Majesté. »

Le roi de Perse fut plus surpris qu'auparavant sur ce qu'il venoit d'entendre. Comme il crut que l'esclave pouvoit avoir quelque sujet d'affliction, il voulut essayer de la réjouir ; pour cela, il fit une assemblée de toutes les dames de son palais. Elles vinrent ; et celles qui savoient jouer des instrumens en jouèrent, et les autres chantèrent ou dansèrent, ou firent l'un et l'autre tout à-la-fois ; elles jouèrent enfin à plusieurs sortes de jeux qui réjouirent le roi. L'esclave seule ne prit aucune part à tous ces divertissemens ; elle demeura dans sa place toujours les yeux baissés, et avec une tranquillité dont toutes les dames ne furent pas moins surprises que le roi. Elles se retirèrent chacune à son appartement ; et le roi qui demeura seul, coucha avec la belle esclave.

Le lendemain, le roi de Perse se leva plus content qu'il ne l'avoit été de toutes les femmes qu'il eut jamais vues, sans en excepter aucune ; et plus passionné pour la belle esclave que le jour d'auparavant. Il le fit bien paroître : en effet, il résolut de ne s'attacher uniquement qu'à elle, et il exécuta sa résolution.

Dès le même jour, il congédia toutes ses autres femmes avec les riches habits, les pierreries et les bijoux qu'elles avoient à leur usage, et chacune une grosse somme d'argent, libres de se marier à qui bon leur sembleroit, et il ne retint que les matrones et autres femmes âgées, nécessaires pour être auprès de la belle esclave. Elle ne lui donna pas la consolation de lui dire un seul mot pendant une année entière. Il ne laissa pas cependant d'être très-assidu auprès d'elle, avec toutes les complaisances imaginables, et de lui donner les marques les plus signalées d'une passion très-violente.

L'année étoit écoulée, et le roi assis un jour près de sa belle, lui protestoît que son amour au lieu de diminuer, augmentoit tous les jours avec plus de force. « Ma reine, lui disoit-il, je ne puis deviner ce que vous en pensez ; rien n'est plus vrai cependant, et je vous jure que je ne souhaite plus rien depuis que j'ai le bonheur de vous posséder. Je fais état de mon royaume, tout grand qu'il est, moins que d'un atôme, lorsque je vous vois, et que je puis vous dire mille fois que je vous aime. Je ne veux pas que mes paroles vous obligent de le croire ; mais vous ne pouvez en douter après le sacrifice que j'ai fait à votre beauté du grand nombre de femmes que j'avois dans mon palais. Vous pouvez vous en souvenir : il y a un an passé que je les renvoyai toutes, et je m'en repens aussi peu au moment que je vous en parle, qu'au moment que je cessai de les voir, et je ne m'en repentirai jamais. Rien ne manqueroit à ma satisfaction, à mon contentement et à ma joie, si vous me disiez seulement un mot pour me marquer que vous m'en avez quelque obligation. Mais comment pourriez-vous me le dire, si vous êtes muette ? Hélas, je ne crains que trop que cela ne

soit ! Et quel moyen de ne le pas craindre après un an entier que je vous prie mille fois chaque jour de me parler, et que vous gardez un silence si affligeant pour moi ? S'il n'est pas possible que j'obtienne de vous cette consolation, fasse le ciel au moins que vous me donniez un fils pour me succéder après ma mort ! Je me sens vieillir tous les jours, et dès à présent j'aurois besoin d'en avoir un pour m'aider à soutenir le plus grand poids de ma couronne. Je reviens au grand désir que j'ai de vous entendre parler : quelque chose me dit en moi-même que vous n'êtes pas muette. Hé de grâce, madame, je vous en conjure, rompez cette longue obstination, dites-moi un mot seulement, après quoi je ne me soucie plus de mourir ! »

À ce discours, la belle esclave qui, selon sa coutume, avoit écouté le roi, toujours les yeux baissés, et qui ne lui avoit pas seulement donné lieu de croire qu'elle étoit muette, mais même qu'elle n'avoit jamais ri de sa vie, se mit à sourire. Le roi de Perse s'en aperçut avec une surprise qui lui fit faire une exclamation de joie ; et comme il ne douta pas qu'elle ne voulût parler, il attendit ce moment avec une attention et avec une impatience qu'on ne peut exprimer.

La belle esclave enfin rompit un si long silence, et elle parla. « Sire, dit-elle, j'ai tant de choses à dire à votre Majesté, en rompant mon silence, que je ne sais par où commencer. Je crois néanmoins qu'il est de mon devoir de la remercier d'abord de toutes les grâces et de tous les honneurs dont elle m'a comblée, et de demander au ciel qu'il la fasse prospérer, qu'il détourne les mauvaises intentions de ses ennemis, et ne permette pas qu'elle meure après m'avoir entendu parler, mais lui donne une longue vie. Après cela, Sire, je ne puis vous donner une plus

grande satisfaction qu'en vous annonçant que je suis grosse : je souhaite avec vous que ce soit un fils. Ce qu'il y a, Sire, ajouta-t-elle, c'est que sans ma grossesse (je supplie votre Majesté de prendre ma sincérité en bonne part), j'étois résolue à ne jamais vous aimer, aussi bien qu'à garder un silence perpétuel, et que présentement je vous aime autant que je le dois. »

Le roi de Perse, ravi d'avoir entendu parler la belle esclave, et lui annoncer une nouvelle qui l'intéressoit si fort, l'embrassa tendrement. « Lumière éclatante de mes yeux, lui dit-il, je ne pouvois recevoir une plus grande joie que celle dont vous venez de me combler. Vous m'avez parlé, et vous m'avez annoncé votre grossesse ; je ne me sens pas moi-même après ces deux sujets de me réjouir que je n'attendois pas. »

Dans le transport de joie où étoit le roi de Perse, il n'en dit pas davantage à la belle esclave ; il la quitta, mais d'une manière à faire connoître qu'il alloit revenir bientôt. Comme il vouloit que le sujet de sa joie fut rendu public, il l'annonça à ses officiers, et fit appeler son grand visir. Dès qu'il fut arrivé, il le chargea de distribuer cent mille pièces d'or aux ministres de sa religion, qui faisoient vœu de pauvreté, aux hôpitaux et aux pauvres, en action de grâces à Dieu ; et sa volonté fut exécutée par les ordres de ce ministre.

Cet ordre donné, le roi de Perse vint retrouver la belle esclave. « Madame, lui dit-il, excusez-moi si je vous ai quittée si brusquement ; vous m'en avez donné l'occasion vous-même ; mais vous voudrez bien que je remette à vous entretenir une autre fois ; je désire de savoir de vous des choses d'une conséquence beaucoup plus grande. Dites-moi, je vous en supplie, ma chère âme, quelle raison si forte vous avez eue

de me voir, de m'entendre parler, de manger et de coucher avec moi chaque jour toute une année, et d'avoir eu cette constance inébranlable, je ne dis point de ne pas ouvrir la bouche pour me parler, mais même de ne pas donner à comprendre que vous entendiez fort bien tout ce que je vous disois. Cela me passe, et je ne comprends pas comment vous avez pu vous contraindre jusqu'à ce point ; il faut que le sujet en soit bien extraordinaire. »

Pour satisfaire la curiosité du roi de Perse : « Sire, reprit cette belle personne, être esclave, être éloignée de son pays, avoir perdu l'espérance d'y retourner jamais, avoir le cœur percé de douleur de me voir séparée pour toujours d'avec ma mère, mon frère, nos parens, mes connoissances, ne sont-ce pas des motifs assez grands pour avoir gardé le silence que votre Majesté trouve si étrange ? L'amour de la patrie n'est pas moins naturel que l'amour paternel, et la perte de la liberté est insupportable à quiconque n'est pas assez dépourvu de bon sens pour n'en pas connoître le prix. Le corps peut bien être assujetti à l'autorité d'un maître qui a la force et la puissance en main ; mais la volonté ne peut pas être maîtrisée, elle est toujours à elle-même : votre Majesté en a vu un exemple en ma personne. C'est beaucoup que je n'aie pas imité une infinité de malheureux et de malheureuses que l'amour de la liberté réduit à la triste résolution de se procurer la mort en mille manières, par une liberté qui ne peut leur être ôtée. »

« Madame, reprit le roi de Perse, je suis persuadé de ce que vous me dites ; mais il m'avoit semblé jusqu'à présent qu'une personne belle, bien faite, de bon sens et de bon esprit comme vous, madame, esclave par sa mauvaise destinée, devoit

s'estimer heureuse de trouver un roi pour maître. »

« Sire, repartit la belle esclave, quelque esclave que ce soit, comme je viens de le dire à votre Majesté, un roi ne peut maîtriser sa volonté. Comme votre Majesté parle néanmoins d'une esclave capable de plaire à un monarque et de s'en faire aimer, si l'esclave est d'un état inférieur, qu'il n'y ait pas de proportion, je veux croire qu'elle peut s'estimer heureuse dans son malheur. Quel bonheur cependant ? Elle ne laissera pas de se regarder comme une esclave arrachée d'entre les bras de son père et de sa mère, et peut-être d'un amant qu'elle ne laissera pas d'aimer toute sa vie. Mais si la même esclave ne cède en rien au roi qui l'a acquise, que votre Majesté elle-même juge de la rigueur de son sort, de sa misère, de son affliction, de sa douleur, et de quoi elle peut être capable ! »

Le roi de Perse étonné de ce discours : « Quoi, madame, répliqua-t-il, seroit-il possible, comme vous me le faites entendre, que vous fussiez d'un sang royal ? Éclaircissez-moi de grâce là-dessus, et n'augmentez pas davantage mon impatience. Apprenez-moi qui sont l'heureux père et l'heureuse mère d'un si grand prodige de beauté, qui sont vos frères, vos sœurs, vos parens, et surtout comment vous vous appelez. »

« Sire, dit alors la belle esclave, mon nom est Gulnare de la mer^[1] ; mon père qui est mort, étoit un des plus puissans rois de la mer ; et en mourant, il laissa son royaume à un frère que j'ai, nommé Saleh^[2], et à la reine ma mère. Ma mère est aussi princesse, fille d'un autre roi de la mer, très-puissant. Nous vivions tranquillement dans notre royaume, et dans une paix profonde, lorsqu'un ennemi envieux de notre bonheur, entra

dans nos états avec une puissante armée, pénétra jusqu'à notre capitale, s'en empara, et ne nous donna que le temps de nous sauver dans un lieu impénétrable et inaccessible, avec quelques officiers fidèles qui ne nous abandonnèrent pas.

« Dans cette retraite, mon frère ne négligea pas de songer au moyen de chasser l'injuste possesseur de nos états ; et dans cet intervalle, il me prit un jour en particulier : « Ma sœur, me dit-il, les événemens des moindres entreprises sont toujours très-incertains ; je puis succomber dans celle que je médite pour rentrer dans nos états ; et je serois moins facile de ma disgrâce que de celle qui pourroit vous arriver. Pour la prévenir et vous en préserver, je voudrois bien vous voir mariée auparavant ; mais dans le mauvais état où sont nos affaires, je ne vois pas que vous puissiez vous donner à aucun de nos princes de la mer. Je souhaiterois que vous puissiez vous résoudre à entrer dans mon sentiment, qui est que vous épousiez un prince de la terre ; je suis prêt à y employer tous mes soins. De la beauté dont vous êtes, je suis sûr qu'il n'y en a pas un, si puissant qu'il soit, qui ne fût ravi de vous faire part de sa couronne. »

» Ce discours de mon frère me mit dans une grande colère contre lui.

« Mon frère, lui dis-je, du côté de mon père et de ma mère, je descends comme vous de rois et de reines de la mer, sans aucune alliance avec les rois de la terre ; je ne prétends pas me mésallier non plus qu'eux, et j'en ai fait le serment dès que j'ai eu assez de connoissance pour m'apercevoir de la noblesse et de l'ancienneté de notre maison. L'état où nous sommes réduits, ne m'obligera pas de changer de résolution ; et si vous avez à périr dans l'exécution de votre dessein, je suis prête à

périr avec vous plutôt que de suivre un conseil que je n'attendois pas de votre part. »

» Mon frère entêté de ce mariage y qui ne me convenoit pas, à mon sens, voulut me représenter qu'il y avoit des rois de la terre qui ne céderoient pas à ceux de la mer. Cela me mit dans une colère et dans un emportement contre lui qui m'attirèrent des duretés de sa part, dont je fus piquée au vif. Il me quitta aussi peu satisfait de moi que j'étois mal satisfaite de lui. Dans le dépit où j'étois, je m'élançai au fond de la mer, et j'allai aborder à l'isle de la Lune.

» Nonobstant le cuisant mécontentement qui m'avoit obligée de venir me jeter dans cette isle, je ne laissois pas d'y vivre assez contente, et je me retirois dans les lieux écartés où j'étois commodément. Mes précautions néanmoins n'empêchèrent pas qu'un homme de quelque distinction, accompagné de domestiques, ne me surprît comme je dormois, et ne m'emmenât chez lui. Il me témoigna beaucoup d'amour, il n'oublia rien pour me persuader d'y répondre. Quand il vit qu'il ne gagnoit rien par la douceur, il crut qu'il réussiroit mieux par la force ; mais je le fis si bien repentir de son insolence, qu'il résolut de me vendre, et il me vendit au marchand qui m'a amenée et vendue à votre Majesté. C'étoit un homme sage, doux et humain ; et dans le long voyage qu'il me fit faire, il ne me donna que des sujets de me louer de lui.

» Pour ce qui est de votre Majesté, continua la princesse Gulnare, si elle n'eût eu pour moi toutes les considérations dont je lui suis obligée ; si elle ne m'eût donné tant de marques d'amour, avec une sincérité dont je n'ai pu douter ; que sans hésiter elle n'eut pas chassé toutes ses femmes, je ne feins pas

de le dire : je ne serois pas demeurée avec elle. Je me serois jetée dans la mer par cette fenêtre, où elle m'aborda la première fois qu'elle me vit dans cet appartement, et je serois allée retrouver mon frère, ma mère et mes parens. J'eusse même persévéré dans ce dessein, et je l'eusse exécuté, si après un certain temps j'eusse perdu l'espérance d'une grossesse. Je me garderois bien de le faire dans l'état où je suis. En effet, quoi que je pusse dire à ma mère et à mon frère, jamais ils ne voudroient croire que j'eusse été esclave d'un roi comme votre Majesté, et jamais aussi ils ne reviendroient de la faute que j'aurois commise contre mon honneur de mon consentement. Avec cela, Sire, soit un prince, ou une princesse que je mette au monde, ce sera un gage qui m'obligera de ne me séparer jamais d'avec votre Majesté. J'espère aussi qu'elle ne me regardera plus comme une esclave, mais comme une princesse qui n'est pas indigne de son alliance. »

C'est ainsi que la princesse Gulnare acheva de se faire connoître et de raconter son histoire au roi de Perse. « Ma charmante, mon adorable princesse, s'écria alors ce monarque, quelles merveilles viens-je d'entendre ! Quelle ample matière à ma curiosité, de vous faire des questions sur des choses si inouïes ! Mais auparavant je dois bien vous remercier de votre bonté, et de votre patience à éprouver la sincérité et la constance de mon amour. Je ne croyois pas pouvoir aimer plus que je vous aimois. Depuis que je sais cependant que vous êtes une si grande princesse, je vous aime mille fois davantage. Que dis-je, princesse ! Madame, vous ne l'êtes plus : vous êtes ma reine et reine de Perse, comme j'en suis le roi, et ce titre va bientôt retentir dans tout mon royaume. Dès demain, madame,

il retentira dans ma capitale avec des réjouissances non encore vues, qui feront connoître que vous l'êtes, et ma femme légitime. Cela seroit fait il y a long-temps, si vous m'eussiez tiré plus tôt de mon erreur, puisque dès le moment que je vous ai vue, j'ai été dans le même sentiment qu'aujourd'hui de vous aimer toujours, et de ne jamais aimer que vous. En attendant que je me satisfasse moi-même pleinement, et que je vous rende tout ce qui vous est dû, je vous supplie, madame, de m'instruire plus particulièrement de ces états et de ces peuples de la mer qui me sont inconnus. J'avois bien entendu parler d'hommes marins ; mais j'avois toujours pris ce que l'on m'en avoit dit pour des contes et des fables. Rien n'est plus vrai cependant, après ce que vous m'en dites ; et j'en ai une preuve bien certaine en votre personne, vous qui en êtes, et qui avez bien voulu être ma femme, et cela par un avantage dont un autre habitant de la terre ne peut se vanter que moi. Il y a une chose qui me fait de la peine, et sur laquelle je vous supplie de m'éclaircir ; c'est que je ne puis comprendre comment vous pouvez vivre, agir ou vous mouvoir dans l'eau sans vous noyer. Il n'y a que certaines gens parmi nous, qui ont l'art de demeurer sous l'eau ; ils y périroient néanmoins s'ils ne s'en retiroient au bout d'un certain temps, chacun selon leur adresse et leurs forces. »

« Sire, répondit la reine Gulnare, je satisferai votre Majesté avec bien du plaisir. Nous marchons au fond de la mer, de même que l'on marche sur la terre, et nous respirons dans l'eau, comme on respire dans l'air. Ainsi, au lieu de nous suffoquer, comme elle vous suffoque, elle contribue à notre vie. Ce qui est encore bien remarquable, c'est qu'elle ne

mouille pas nos habits, et que quand nous venons sur la terre, nous en sortons sans avoir besoin de les sécher. Notre langage ordinaire est le même que celui dans lequel l'écriture gravée sur le sceau du grand prophète Salomon, fils de David, est conçue.

« Je ne dois pas oublier que l'eau ne nous empêche pas aussi de voir dans la mer : nous y avons les yeux ouverts sans en souffrir aucune incommodité. Comme nous les avons excellens, nous ne laissons pas nonobstant la profondeur de la mer, d'y voir aussi clair que l'on voit sur la terre. Il en est de même de la nuit : la lune nous éclaire, et les planètes et les étoiles ne nous sont pas cachées. J'ai déjà parlé de nos royaumes : comme la mer est beaucoup plus spacieuse que la terre, il y en a aussi en plus grand nombre, et de beaucoup plus grands. Ils sont divisés en provinces ; et dans chaque province il y a plusieurs grandes villes très-peuplées. Il y a enfin une infinité de nations, de mœurs et de coutumes différentes comme sur la terre.

» Les palais des voïs et des princes sont superbes et magnifiques : il y en a de marbre de différentes couleurs ; de cristal de roche, dont la mer abonde ; de nacre de perle, de corail et d'autres matériaux plus précieux. L'or, l'argent et toutes sortes de pierreries y sont en plus grande abondance que sur la terre. Je ne parle pas des perles ; de quelque grosseur qu'elles soient sur la terre, on ne les regarde pas dans nos pays : il n'y a que les moindres bourgeoises qui s'en parent.

» Comme nous avons une agilité merveilleuse et incroyable de nous transporter où nous voulons en moins de rien, nous n'avons besoin, ni de chars, ni de montures. Il n'y a pas de roi

néanmoins qui n'ait ses écuries et ses haras de chevaux marins ; mais ils ne s'en servent ordinairement que dans les divertissemens, dans les fêtes, et dans les réjouissances publiques. Les uns après les avoir bien exercés, se plaisent à les monter, et à faire paroître leur adresse dans les courses. D'autres les attendent à des chars de nacre de perle, ornés de mille coquillages de toutes sortes de couleurs les plus vives. Ces chars sont à découvert avec un trône, où les rois sont assis lorsqu'ils se font voir à leurs sujets. Ils sont adroits à les conduire eux-mêmes, et ils n'ont pas besoin de cochers. Je passe sous silence une infinité d'autres particularités très-curieuses, touchant les pays marins, ajouta la reine Gulnare, qui feroient un très-grand plaisir à votre Majesté ; mais elle voudra bien que je remette à l'en entretenir plus à loisir, pour lui parler d'une autre chose qui est présentement de plus d'importance. Ce que j'ai à lui dire, Sire, c'est que les couches des femmes de mer sont différentes des couches des femmes de terre ; et j'ai un sujet de craindre que les sages-femmes de ce pays ne m'accouchent mal. Comme votre Majesté n'y a pas moins d'intérêt que moi, sous son bon plaisir, je trouve à propos pour la sûreté de mes couches, de faire venir la reine ma mère avec des cousines que j'ai, et en même temps le roi mon frère, avec qui je suis bien aise de me réconcilier. Ils seront ravis de me revoir dès que je leur aurai raconté mon histoire, et qu'ils auront appris que je suis femme du puissant roi de Perse. Je supplie votre Majesté de me le permettre ; ils seront bien aises aussi de lui rendre leurs respects, et je puis lui promettre qu'elle aura de la satisfaction de les voir. »

« Madame, reprit le roi de Perse, vous êtes la maîtresse ;

faites ce qu'il vous plaira, je tâcherai de les recevoir avec tous les honneurs qu'ils méritent. Mais je voudrois bien savoir par quelle voie vous leur ferez savoir ce que vous desirez d'eux, et quand ils pourront arriver, afin que je donne ordre aux préparatifs pour leur réception, et que j'aie moi-même au-devant d'eux. » « Sire, repartit la reine Gulnare, il n'est pas besoin de ces cérémonies ; ils seront ici dans un moment, et votre Majesté verra de quelle manière ils arriveront. Elle n'a qu'à entrer dans ce petit cabinet, et regarder par la jalousie.»

Quand le roi de Perse fut entré dans le cabinet, la reine Gulnare se fit apporter une cassolette avec du feu par une de ses femmes qu'elle renvoya, en lui disant de fermer la porte. Lorsqu'elle fut seule, elle prit un morceau de bois d'aloës dans une boîte. Elle le mit dans la cassolette ; et dès qu'elle vit paroître la fumée, elle prononça des paroles inconnues au roi de Perse, qui observoit avec grande attention tout ce qu'elle faisoit ; et elle n'avoit pas encore achevé, que l'eau de la mer se troubla. Le cabinet où étoit le roi, étoit disposé de manière qu'il s'en aperçut au travers de la jalousie, en regardant du côté des fenêtres qui étoient sur la mer.

La mer enfin s'entr'ouvrit à quelque distance ; et aussitôt il s'en éleva un jeune homme bien fait et de belle taille avec la moustache de verd de mer. Une dame déjà sur l'âge, mais d'un air majestueux, s'en éleva de même un peu derrière lui, avec cinq jeunes dames qui ne cédoient en rien à la beauté de la reine Gulnare.

La reine Gulnare se présenta aussitôt à une des fenêtres, et elle reconnut le roi son frère, la reine sa mère et ses parentes, qui la reconnurent de même. La troupe s'avança comme portée

sur la surface de l'eau, sans marcher ; et quand ils furent tous sur le bord, ils s'élancèrent légèrement l'un après l'autre sur la fenêtre où la reine Gulnare avoit paru, et d'où elle s'étoit retirée pour leur faire place. Le roi Saleh, la reine sa mère, et ses parentes l'embrassèrent avec beaucoup de tendresse et les larmes aux yeux, à mesure qu'ils entrèrent.

Quand la reine Gulnare les eut reçus avec tout l'honneur possible, et qu'elle leur eut fait prendre place sur le sofa, la reine sa mère prit la parole: « Ma fille, lui dit-elle, j'ai bien de la joie de vous revoir, après une si longue absence, et je suis sûre que votre frère et vos parentes n'en ont pas moins que moi. Votre éloignement, sans en avoir rien dit à personne, nous a jetés dans une affliction inexprimable, et nous ne pourrions vous dire combien nous en avons versé de larmes. Nous ne savons autre chose du sujet qui peut vous avoir obligée de prendre un parti si surprenant, que ce que votre frère nous a rapporté de l'entretien qu'il avoit eu avec vous. Le conseil qu'il vous donna alors lui avoit paru avantageux pour votre établissement, dans l'état où vous étiez aussi bien que nous. Il ne falloit pas vous alarmer si fort, s'il ne vous plaisoit pas ; et vous voudrez bien que je vous dise que vous avez pris la chose tout autrement que vous ne le deviez. Mais laissons là ce discours qui ne feroit que renouveler des sujets de douleur et de plainte, que vous devez oublier avec nous ; et faites-nous part de tout ce qui vous est arrivé depuis un si long temps que nous ne vous avons vue, et de l'état où vous êtes présentement ; sur toute chose marquez-nous si vous êtes contente. »

La reine Gulnare se jeta aussitôt aux pieds de la reine sa mère ; et après qu'elle lui eut baisé la main en se relevant :

« Madame, reprit-elle, j'ai commis une grande faute, je l'avoue, et je ne suis redevable qu'à votre bonté, du pardon que vous voulez bien m'en accorder. Ce que j'ai à vous dire, pour vous obéir, vous fera connoître que c'est en vain bien souvent qu'on a de la répugnance pour de certaines choses. J'ai éprouvé par moi-même que la chose à quoi ma volonté étoit la plus opposée, est justement celle où ma destinée m'a conduite malgré moi. » Elle lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé depuis que le dépit l'avoit portée à se lever du fond de la mer pour venir sur la terre. Lorsqu'elle eut achevé en marquant qu'enfin elle avoit été vendue au roi de Perse, chez qui elle se trouvoit : « Ma sœur, lui dit le roi son frère, vous avez grand tort d'avoir souffert tant d'indignités, et vous ne pouvez vous en plaindre qu'à vous-même. Vous aviez le moyen de vous en délivrer, et je m'étonne de votre patience à demeurer si long-temps dans l'esclavage : levez-vous, et revenez avec nous au royaume que j'ai reconquis sur le fier ennemi qui s'en étoit emparé. »

Le roi de Perse qui entendit ces paroles du cabinet où il étoit, en fut dans la dernière alarme. « Ah, dit-il en lui-même, je suis perdu, et ma mort est certaine, si ma reine, si ma Gulnare écoute un conseil si pernicieux ! Je ne puis plus vivre sans elle, et l'on m'en veut priver ! » La reine Gulnare ne le laissa pas long-temps dans la crainte où il étoit.

« Mon frère, reprit-elle en souriant, ce que je viens d'entendre, me fait mieux comprendre que jamais, combien l'amitié que vous avez pour moi est sincère. Je ne pus supporter le conseil que vous me donniez de me marier à un prince de la terre. Aujourd'hui, peu s'en faut que je ne me mette en colère contre vous de celui que vous me donnez, de

quitter l'engagement que j'ai avec le plus puissant et le plus renommé de tous les princes. Je ne parle pas de l'engagement d'une esclave avec un maître : il nous seroit aisé de lui restituer les dix mille pièces d'or que je lui ai coûté ; je parle de celui d'une femme avec un mari, et d'une femme qui ne peut se plaindre d'aucun sujet de mécontentement de sa part. C'est un monarque religieux, sage, modéré, qui m'a donné les marques d'amour les plus essentielles. Il ne pouvoit pas m'en donner une plus signalée, que de congédier, dès les premiers jours que je fus à lui, le grand nombre de femmes qu'il avoit pour ne s'attacher qu'à moi uniquement. Je suis sa femme, et il vient de me déclarer reine de Perse pour participer à ses conseils. Je dis de plus que je suis grosse, et que si j'ai le bonheur, avec la faveur du ciel, de lui donner un fils, ce sera un autre lien qui m'attachera à lui plus inséparablement. Ainsi, mon frère, poursuit la reine Gulnare, bien loin de suivre votre conseil, toutes ces considérations, comme vous le voyez, ne m'obligent pas seulement d'aimer le roi de Perse autant qu'il m'aime, mais même de demeurer et de passer ma vie avec lui, plus par reconnoissance que par devoir. J'espère que ni ma mère, ni vous avec mes bonnes cousines, vous ne désapprouverez ma résolution, non plus que l'alliance que j'ai faite sans l'avoir cherchée, qui fait honneur également aux monarques de la mer et de la terre. Excusez-moi si je vous ai donné la peine de venir ici du plus profond des ondes pour vous en faire part, et avoir le bonheur de vous voir après une si longue séparation. »

« Ma sœur, reprit le roi Saleh, la proposition que je vous ai faite de revenir avec nous sur le récit de vos aventures, que je

n'ai pu entendre sans douleur, n'a été que pour vous marquer combien nous vous aimons tous, combien je vous honore en particulier, et que rien ne nous touche davantage que tout ce qui peut contribuer à votre bonheur. Par ces mêmes motifs, je ne puis en mon particulier, qu'approuver une résolution si raisonnable et si digne de vous, après ce que vous venez de nous dire de la personne du roi de Perse votre époux, et des grandes obligations que vous lui avez. Pour ce qui est de la reine votre mère et la mienne, je suis persuadé qu'elle n'est pas d'un autre sentiment. »

Cette princesse confirma ce que le roi son fils venoit d'avancer. « Ma fille, reprit-elle, en s'adressant aussi à la reine Gulnare, je suis ravie que vous soyez contente, et je n'ai rien à ajouter à ce que le roi votre frère vient de vous témoigner. Je serois la première à vous condamner si vous n'aviez toute la reconnoissance que vous devez pour un monarque qui vous aime avec tant de passion, et qui a fait de si grandes choses pour vous. »

Autant le roi de Perse, qui étoit dans le cabinet, avoit été affligé par la crainte de perdre la reine Gulnare, autant il eut de joie de voir qu'elle étoit résolue à ne le pas abandonner. Comme il ne pouvoit plus douter de son amour après une déclaration si authentique, il l'en aima mille fois davantage, et il se promit bien de lui en marquer sa reconnoissance par tous les moyens qui seroient en son pouvoir.

Pendant que le roi de Perse s'entretenoit ainsi avec lui-même, la reine Gulnare avoit frappé des mains, et avoit commandé à des esclaves qui étoient entrés aussitôt, de servir la collation. Quand elle fut servie, elle invita la reine sa mère,

le roi son frère et ses parentes à s'approcher et à manger. Mais ils eurent tous la même pensée, que sans en avoir demandé la permission, ils se trouveroient dans le palais d'un puissant roi, qui ne les avoit jamais vus, et qui ne les connoissoit pas, et qu'il y auroit une grande incivilité à manger à sa table sans lui. La rougeur leur en monta au visage ; et de l'émotion où ils en étoient, ils jetèrent des flammes par les narines et par la bouche, avec des yeux enflammés.

Le roi de Perse fut dans une frayeur inexprimable à ce spectacle, auquel il ne s'attendoit pas, et dont il ignoroit la cause. La reine Gulnare qui se douta de ce qui en étoit, et qui avoit compris l'intention de ses parens, ne fît que leur marquer, en se levant de sa place, qu'elle alloit revenir. Elle passa au cabinet, où elle rassura le roi par sa présence. « Sire, lui dit-elle, je ne doute pas que votre Majesté ne soit contente du témoignage que je viens de rendre des grandes obligations dont je lui suis redevable. Il n'a tenu qu'à moi de m'abandonner à leurs désirs, et de retourner avec eux dans nos états ; mais je ne suis pas capable d'une ingratitude dont je me condamnerois la première. » « Ah, ma reine, s'écria le roi de Perse, ne parlez pas des obligations que vous m'avez, vous ne m'en avez aucune ! Je vous en ai moi-même de si grandes, que jamais je ne pourrai vous en témoigner assez de reconnoissance. Je n'avois pas cru que vous m'aimassiez au point que je vois que vous m'aimez : vous venez de me le faire connoître de la manière la plus éclatante. » « Eh, Sire, reprit la reine Gulnare, pouvois-je en faire moins que ce que je viens de faire ? Je n'en fais pas encore assez après tous les honneurs que j'ai reçus, après tant de bienfaits dont vous m'avez comblée, après tant de

marques d'amour auxquelles il n'est pas possible que je sois insensible ! Mais, Sire, ajouta la reine Gulnare, laissons là ce discours pour vous assurer de l'amitié sincère dont la reine ma mère et le roi mon frère vous honorent. Ils meurent de l'envie de vous voir, et de vous en assurer eux-mêmes. J'ai même pensé me faire une affaire avec eux, en voulant leur donner la collation avant de leur procurer cet honneur. Je supplie donc votre Majesté de vouloir bien entrer, et de les honorer de votre présence. »

« Madame, repartit le roi de Perse, j'aurai un grand plaisir à saluer des personnes qui vous appartiennent de si près ; mais ces flammes que j'ai vu sortir de leurs narines et de leur bouche, me donnent de la frayeur. » « Sire, répliqua la reine en riant, ces flammes ne doivent pas faire la moindre peine à votre Majesté : elles ne signifient autre chose que leur répugnance à manger de ses biens dans son palais, qu'elle ne les honore de sa présence, et ne mange avec eux. »

Le roi de Perse rassuré par ces paroles, se leva de sa place et entra dans la chambre avec la reine Gulnare ; et la reine Gulnare le présenta à la reine sa mère, au roi son frère et à ses parentes, qui se prosternèrent aussitôt la face contre terre. Le roi de Perse courut aussitôt à eux, les obligea de se relever, et les embrassa l'un après l'autre. Après qu'ils se furent tous assis, le roi Saleh prit la parole : « Sire, dit-il au roi de Perse, nous ne pouvons assez témoigner notre joie à votre Majesté de ce que la reine Gulnare ma sœur, dans sa disgrâce, a eu le bonheur de se trouver sous la protection d'un monarque si puissant. Nous pouvons l'assurer qu'elle n'est pas indigne du haut rang où il lui a fait l'honneur de l'élever. Nous avons

toujours eu une si grande amitié et tant de tendresse pour elle, que nous n'avons pu nous résoudre à l'accorder à aucun des puissans princes de la mer, qui nous l'avoient demandée en mariage avant même qu'elle fût en âge. Le ciel vous la réservait, Sire, et nous ne pouvons mieux le remercier de la faveur qu'il lui a faite, qu'en lui demandant d'accorder à votre Majesté la grâce de vivre de longues années avec elle, avec toute sorte de prospérités et de satisfactions. »

« Il falloit bien, reprit le roi de Perse, que le ciel me l'eût réservée comme vous le remarquez. En effet, la passion ardente dont je l'aime, me fait connoître que je n'avois jamais rien aimé avant de l'avoir vue. Je ne puis assez témoigner de reconnoissance à la reine sa mère, ni à vous, prince, ni à toute votre parenté, de la générosité avec laquelle vous consentez à me recevoir dans une alliance qui m'est si glorieuse. » En achevant ces paroles, il les invita à se mettre à table, et il s'y mit aussi avec la reine Gulnare. La collation achevée, le roi de Perse s'entretint avec eux bien avant dans la nuit ; et lorsqu'il fut temps de se retirer, il les conduisit lui-même chacun à l'appartement qu'il leur avoit fait préparer.

Le roi de Perse régala ses illustres hôtes par des fêtes continuelles, dans lesquelles il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit faire paroître sa grandeur et sa magnificence ; et insensiblement il les engagea à demeurer à la cour jusqu'aux couches de la reine. Dès qu'elle en sentit les approches, il donna ordre à ce que rien ne lui manquât de toutes les choses dont elle pouvoit avoir besoin dans cette conjoncture. Elle accoucha enfin, et elle mit au monde un fils, avec une grande joie de la reine sa mère qui l'accoucha, et qui alla le présenter

au roi dès qu'il fut dans ses premiers langes qui étoient magnifiques.

Le roi de Perse reçut ce présent avec une joie qu'il est plus aisé d'imaginer que d'exprimer. Comme le visage du petit prince son fils étoit plein et éclatant de beauté, il ne crut pas pouvoir lui donner un nom plus convenable que celui de Beder^[3]. En action de grâces au ciel, il assigna de grandes aumônes aux pauvres ; il fit sortir les prisonniers hors des prisons ; il donna la liberté à tous ses esclaves de l'un et de l'autre sexe ; il fit distribuer de grosses sommes aux ministres et aux dévots de sa religion. Il fit aussi de grandes largesses à sa cour et au peuple, et l'on publia par son ordre des réjouissances de plusieurs jours par toute la ville.

Après que la reine Gulnare fut relevée de ses couches, un jour que le roi de Perse, la reine Gulnare, la reine sa mère, le roi Saleh son frère, et les princesses leurs parentes, s'entretenoient ensemble dans la chambre de la reine, la nourrice y entra avec le petit prince Beder qu'elle portoit entre ses bras. Le roi Saleh se leva aussitôt de sa place, courut au petit prince, et après l'avoir pris d'entre les bras de la nourrice dans les siens, il se mit à le baiser et à le caresser avec de grandes démonstrations de tendresse. Il fit plusieurs tours par la chambre en jouant, en le tenant en l'air entre ses mains ; et tout d'un coup, dans le transport de sa joie, il s'élança par une fenêtre qui étoit ouverte, et se plongea dans la mer avec le prince.

Le roi de Perse qui ne s'attendoit pas à ce spectacle, poussa des cris épouvantables, dans la croyance qu'il ne reverroit plus le prince son cher fils, ou s'il avoit à le revoir, qu'il ne le

reverroit que noyé. Peu s'en fallut qu'il ne rendît l'âme au milieu de son affliction, de sa douleur et de ses pleurs. « Sire, lui dit la reine Gulnare d'un visage et d'un ton propre à le rassurer lui-même, que votre Majesté ne craigne rien. Le petit prince est mon fils, comme il est le vôtre, et je ne l'aime pas moins que vous l'aimez : vous voyez cependant que je n'en suis pas alarmée ; je ne le dois pas être aussi. En effet, il ne court aucun risque, et vous verrez bientôt reparoître le roi son oncle, qui le rapportera sain et sauf. Quoiqu'il soit né de votre sang, par l'endroit néanmoins par lequel il m'appartient, il ne laisse pas d'avoir le même avantage que nous, de pouvoir vivre également dans la mer et sur la terre. » La reine sa mère et les princesses ses parentes lui confirmèrent la même chose ; mais leurs discours ne firent pas un grand effet pour le guérir de sa frayeur : il ne lui fut pas possible d'en revenir tout le temps que le prince Beder ne parut plus à ses yeux.

La mer enfin se troubla, et l'on revit bientôt le roi Saleh qui s'en éleva avec le petit prince entre les bras, et qui, en se soutenant en l'air, rentra par la même fenêtre par laquelle il étoit sorti. Le roi de Perse fut ravi, et dans une grande admiration de revoir le prince Beder aussi tranquille que quand il avoit cessé de le voir. Le roi Saleh lui demanda : « Sire, votre Majesté n'a-t-elle pas eu une grande peur, quand elle m'a vu plonger dans la mer avec le prince mon neveu ? » « Ali, prince, reprit le roi de Perse, je ne puis vous l'exprimer ! Je l'ai cru perdu dès ce moment, et vous m'avez redonné la vie en me le rapportant. » « Sire, repartit le roi Saleh, je m'en étois douté, mais il n'y avoit pas le moindre sujet de crainte. Avant de me plonger, j'avois prononcé sur lui les paroles mystérieuses qui

étoient gravées sur le sceau du grand roi Salomon, fils de David. Nous pratiquons la même chose à l'égard de tous les enfans qui nous naissent dans les régions du fond de la mer ; et en vertu de ces paroles, ils reçoivent le même privilège que nous avons par-dessus les hommes qui demeurent sur la terre. Par ce que votre Majesté vient de voir, elle peut juger de l'avantage que le prince Beder a acquis par sa naissance du côté de la reine Gulnare ma sœur. Tant qu'il vivra, et toutes les fois qu'il le voudra, il lui sera libre de se plonger dans la mer, et de parcourir les vastes empires qu'elle renferme dans son sein. »

Après ces paroles, le roi Saleh qui avoit déjà remis le petit prince Beder entre les bras de sa nourrice, ouvrit une caisse qu'il étoit allé prendre dans son palais dans le peu de temps qu'il avoit disparu, et qu'il avoit apportée remplie de trois cents diamans gros comme des œufs de pigeon, d'un pareil nombre de rubis d'une grosseur extraordinaire, d'autant de verges d'émeraudes de la longueur d'un demi-pied, et de trente filets ou colliers de perles, chacun de dix. « Sire, dit-il au roi de Perse en lui faisant présent de cette caisse, lorsque nous avons été appelés par la reine ma sœur, nous ignorions en quel endroit de la terre elle étoit, et qu'elle eût l'honneur d'être l'épouse d'un si grand monarque : c'est ce qui a fait que nous sommes arrivés les mains vuides. Comme nous ne pouvons témoigner notre reconnoissance à votre Majesté, nous la supplions d'en agréer cette foible marque en considération des faveurs singulières qu'il lui a plu de lui faire, auxquelles nous ne prenons pas moins de part qu'elle-même. »

On ne peut exprimer quelle fut la surprise du roi de Perse,

quand il vit tant de richesses renfermées dans un si petit espace. « Hé quoi, prince, s'écria-t-il, appelez- vous une foible marque de votre reconnaissance, lorsque vous ne me devez rien, un présent d'un prix inestimable ? Je vous déclare encore une fois que vous ne m'êtes redevables de rien, ni la reine votre mère, ni vous. Je m'estime trop heureux du consentement que vous avez donné à l'alliance que j'ai contractée avec vous. Madame, dit-il à la reine Gulnare en se tournant de son côté, le roi votre frère me met dans une confusion dont je ne puis revenir ; et je le supplierois de trouver bon que je refuse son présent, si je ne craignois qu'il ne s'en offensât : priez-le d'agréer que je me dispense de l'accepter. »

« Sire, repartit le roi Saleh, je ne suis pas surpris que votre Majesté trouve le présent extraordinaire : je sais qu'on n'est pas accoutumé sur la terre à voir des pierreries de cette qualité, et en si grand nombre tout à-la-fois. Mais si elle savoit que je sais où sont les minières d'où on les tire, et qu'il est en ma disposition d'en faire un trésor plus riche que tout ce qu'il y en a dans les trésors des rois de la terre, elle s'étonneroit que nous ayons pris la hardiesse de lui faire un présent de si peu de chose. Aussi nous vous supplions de ne le pas regarder par cet endroit, mais par l'amitié sincère qui nous oblige de vous l'offrir, et de ne nous pas donner la mortification de ne pas le recevoir de même. » Des manières si honnêtes obligèrent le roi de Perse à l'accepter, et il lui en fit de grands remercîmens, de même qu'à la reine sa mère.

Quelques jours après, le roi Saleh témoigna au roi de Perse que la reine sa mère, les princesses ses parentes, et lui, n'auroient pas un plus grand plaisir que de passer toute leur vie

à sa cour ; mais comme il y avoit long-temps qu'ils étoient absens de leur royaume, et que leur présence y étoit nécessaire, ils le prioient de trouver bon qu'ils prissent congé de lui et de la reine Gulnare. Le roi de Perse leur marqua qu'il étoit bien fâché de ce qu'il n'étoit pas en son pouvoir de leur rendre la même civilité, en allant leur rendre visite dans leurs états. « Mais comme je suis persuadé, ajouta-t-il, que vous n'oublierez pas la reine Gulnare, et que vous la viendrez voir de temps en temps, j'espère que j'aurai l'honneur de vous revoir plus d'une fois. »

Il y eut beaucoup de larmes répandues de part et d'autre dans leur séparation. Le roi Saleh se sépara le premier ; mais la reine sa mère et les princesses furent obligées, pour le suivre, de s'arracher en quelque manière aux embrassemens de la reine Gulnare, qui ne pouvoit se résoudre à les laisser partir. Dès que cette troupe royale eut disparu, le roi de Perse ne put s'empêcher de dire à la reine Gulnare: « Madame, j'eusse regardé comme un homme qui eût voulu abuser de ma crédulité, celui qui eût entrepris de me faire passer pour véritables les merveilles dont j'ai été témoin, depuis le moment où votre illustre famille a honoré mon palais de sa présence. Mais je ne puis démentir mes yeux : je m'en souviendrai toute ma vie ; et je ne cesserai de bénir le ciel de ce qu'il vous a adressée à moi préférablement à tout autre prince. »

Le petit prince Beder fut nourri et élevé dans le palais, sous les yeux du roi et de la reine de Perse, qui le virent croître et augmenter en beauté avec une grande satisfaction. Il leur en donna beaucoup plus à mesure qu'il avança en âge, par son

enjouement continuel, par ses manières agréables en tout ce qu'il faisoit, et par les marques de la justesse et de la vivacité de son esprit en tout ce qu'il disoit ; et cette satisfaction leur étoit d'autant plus sensible, que le roi Saleh son oncle, la reine sa grand'mère, et les princesses ses cousines, venoient souvent en prendre leur part. On n'eut point de peine à lui apprendre à lire et à écrire, et on lui enseigna avec la même facilité toutes les sciences qui convenoient à un prince de son rang.

Quand le prince de Perse eut atteint l'âge de quinze ans, il s'acquittoit déjà de tous ses exercices, avec infiniment plus d'adresse et de bonne grâce que ses maîtres. Avec cela il étoit d'une sagesse et d'une prudence admirable. Le roi de Perse qui avoit reconnu en lui, presque dès sa naissance, ces vertus si nécessaires à un monarque, qui l'avoit vu s'y fortifier jusqu'alors, et qui d'ailleurs s'apercevoit tous les jours des grandes infirmités de la vieillesse, ne voulut pas attendre que sa mort lui donnât lieu de le mettre en possession du royaume. Il n'eut pas de peine à faire consentir son conseil à ce qu'il souhaitoit là-dessus ; et les peuples apprirent sa résolution avec d'autant plus de joie, que le prince Beder étoit digne de les commander. En effet, comme il y avoit long-temps qu'il paroissoit en public, ils avoient eu tout le loisir de remarquer qu'il n'avoit pas cet air dédaigneux, fier et rebutant, si familier à la plupart des autres princes, qui regardent tout ce qui est au-dessous d'eux, avec une hauteur et un mépris insupportable. Ils savoient au contraire qu'il regardoit tout le monde avec une bonté qui invitoit à s'approcher de lui ; qu'il écoutoit favorablement ceux qui avoient à lui parler, qu'il leur répondoit avec une bienveillance qui lui étoit particulière, et

qu'il ne refusoit rien à personne, pour peu que ce qu'on lui demandoit fût juste.

Le jour de la cérémonie fut arrêté ; et ce jour-là, au milieu de son conseil qui étoit plus nombreux qu'à l'ordinaire, le roi de Perse, qui d'abord s'étoit assis sur son trône, en descendit, ôta sa couronne de dessus sa tête, la mit sur celle du prince Beder ; et après l'avoir aidé à monter à sa place, il lui baisa la main pour marque qu'il lui remettoit toute son autorité et tout son pouvoir ; après quoi il se mit au-dessous de lui, au rang des visirs et des émirs.

Aussitôt les visirs, les émirs, et tous les officiers principaux vinrent se jeter aux pieds du nouveau roi, et lui prêtèrent le serment de fidélité chacun dans son rang. Le grand visir fit ensuite le rapport de plusieurs affaires importantes, sur lesquelles il prononça avec une sagesse qui fit l'admiration de tout le conseil. Il déposa ensuite plusieurs gouverneurs convaincus de malversation, et en mit d'autres à leur place, avec un discernement si juste et si équitable, qu'il s'attira les acclamations de tout le monde, d'autant plus honorables, que la flatterie n'y avoit aucune part. Il sortit ensuite du conseil ; et accompagné du roi son père, il alla à l'appartement de la reine Gulnare. La reine ne le vit pas plutôt avec la couronne sur la tête, qu'elle courut à lui et l'embrassa avec beaucoup de tendresse, en lui souhaitant un règne de longue durée.

La première année de son règne, le roi Beder s'acquitta de toutes les fonctions royales avec une grande assiduité. Sur toutes choses il prit un grand soin de s'instruire de l'état des affaires, et de tout ce qui pouvoit contribuer à la félicité de ses sujets. L'année suivante, après qu'il eut laissé l'administration

des affaires à son conseil, sous le bon plaisir de l'ancien roi, son père, il sortit de la capitale sous prétexte de prendre le divertissement de la chasse ; mais c'étoit pour parcourir toutes les provinces du royaume, afin d'y corriger les abus, d'établir le bon ordre et la discipline partout, et d'ôter aux princes ses voisins mal-intentionnés l'envie de rien entreprendre contre la sûreté et la tranquillité de ses états, en se faisant voir sur les frontières.

Il ne fallut pas moins de temps qu'une année entière à ce jeune roi pour exécuter un dessein si digne de lui. Il n'y avoit pas long-temps qu'il étoit de retour, lorsque le roi son père tomba malade si dangereusement, que d'abord il connut lui-même qu'il n'en releveroit pas. Il attendit le dernier moment de sa vie avec une grande tranquillité ; et l'unique soin qu'il eut, fut de recommander aux ministres et aux seigneurs de la cour du roi son fils, de persister dans la fidélité qu'ils lui avoient jurée ; et il n'y en eut pas un qui n'en renouvelât le serment avec autant de bonne volonté que la première fois. Il mourut enfin avec un regret très-sensible du roi Beder et de la reine Gulnare, qui firent porter son corps dans un superbe mausolée avec une pompe proportionnée à sa dignité.

Après que les funérailles furent achevées, le roi Beder n'eut pas de peine à suivre la coutume de Perse de pleurer les morts un mois entier, et de ne voir personne tout ce temps-là. Il eût pleuré son père toute sa vie, s'il eût écouté l'excès de son affliction, et s'il eût été permis à un grand roi de s'y abandonner tout entier. Dans cet intervalle, la reine, mère de la reine Gulnare, et le roi Saleh avec les princesses leurs parentes, arrivèrent, et prirent une grande part à leur affliction avant de

leur parler de se consoler.

Quand le mois fut écoulé, le roi ne put se dispenser de donner entrée à son grand visir et à tous les seigneurs de sa cour, qui le supplièrent de quitter l'habit de deuil, de se faire voir à ses sujets, et de reprendre le soin des affaires comme auparavant. Il témoigna d'abord une si grande répugnance à les écouter, que le grand visir fut obligé de prendre la parole, et de lui dire : « Sire, il n'est pas besoin de représenter à votre Majesté qu'il n'appartient qu'à des femmes de s'opiniâtrer à demeurer dans un deuil perpétuel. Nous ne doutons pas qu'elle n'en soit très-persuadée, et que ce ne soit pas son intention de suivre leur exemple. Nos larmes ni les vôtres ne sont pas capables de redonner la vie au roi votre père, quand nous ne cesserions de pleurer toute notre vie. Il a subi la loi commune à tous les hommes, qui les soumet au tribut indispensable de la mort. Nous ne pouvons cependant dire absolument qu'il soit mort, puisque nous le revoyons en votre sacrée personne. Il n'a pas douté lui-même en mourant qu'il ne dût revivre en vous : c'est à votre Majesté à faire voir qu'il ne s'est pas trompé. »

Le roi Beder ne put résister à des instances si pressantes : il quitta l'habit de deuil dès ce moment ; et après qu'il eut repris l'habillement et les ornemens royaux, il commença de pourvoir aux besoins de son royaume et de ses sujets, avec la même attention qu'avant la mort du roi son père. Il s'en acquitta avec une approbation universelle ; et comme il étoit exact à maintenir l'observation des ordonnances de ses prédécesseurs, les peuples ne s'aperçurent pas qu'ils avoient changé de maître.

Le roi Saleh qui étoit retourné dans ses états de la mer avec la reine sa mère et les princesses, dès qu'il eut vu que le roi

Beder avoit repris le gouvernement, revint seul au bout d'un an, et le roi Beder et la reine Gulnare furent ravis de le revoir. Un soir au sortir de table, après qu'on eut desservi et qu'on les eut laissés seuls, ils s'entretenrent de plusieurs choses.

Insensiblement le roi Saleh tomba sur les louanges du roi son neveu, et témoigna à la reine sa sœur combien il étoit satisfait de la sagesse avec laquelle il gouvernoit, qui lui avoit acquis une si grande réputation, non-seulement auprès des rois ses voisins, mais même jusqu'aux royaumes les plus éloignés. Le roi Beder qui ne pouvoit entendre parler de sa personne si avantageusement, et ne vouloit pas aussi par bienséance imposer silence au roi son oncle, se tourna de l'autre côté et fit semblant de dormir, en appuyant sa tête sur un coussin qui étoit derrière lui.

Des louanges qui ne regardoient que la conduite merveilleuse et l'esprit supérieur en toutes choses du roi Beder, le roi Saleh passa à celles du corps ; et il en parla comme d'un prodige qui n'avoit rien de semblable sur la terre, ni dans tous les royaumes de dessous les eaux de la mer dont il eut connoissance. « Ma sœur, s'écria-t-il tout d'un coup, tel qu'il est fait, et tel que vous le voyez vous-même, je m'étonne que vous n'ayez pas encore songé à le marier. Si je ne me trompe, cependant, il est dans sa vingtième année ; et à cet âge il n'est pas permis à un prince comme lui d'être sans femme. Je veux y penser moi-même, puisque vous n'y pensez pas, et lui donner pour épouse une princesse de nos royaumes qui soit digne de lui. »

« Mon frère, reprit la reine Gulnare, vous me faites souvenir d'une chose dont je vous avoue que je n'ai pas eu la moindre

pensée jusqu'à présent. Comme il n'a pas encore témoigné qu'il eût aucun penchant pour le mariage, je n'y avois pas fait attention moi-même, et je suis bien aise que vous vous soyez avisé de m'en parler. Comme j'approuve fort de lui donner une de nos princesses, je vous prie de m'en donner quelqu'une, mais si belle et si accomplie, que le roi mon fils soit forcé de l'aimer. »

« J'en sais une, repartit le roi Saleh, en parlant bas ; mais avant de vous dire qui elle est, je vous prie de voir si le roi mon neveu dort, je vous dirai pourquoi il est bon que nous prenions cette précaution. La reine Gulnare se retourna ; et comme elle vit Beder dans la situation où il étoit, elle ne douta nullement qu'il ne dormit profondément. Le roi Beder cependant, bien loin de dormir, redoubla son attention pour ne rien perdre de ce que le roi son oncle avoit à dire avec tant de secret. « Il n'est pas besoin que vous vous contraigniez, dit la reine au roi son frère, vous pouvez parler librement sans craindre d'être entendu. »

« Il n'est pas à propos, reprit le roi Saleh, que le roi mon neveu ait sitôt connoissance de ce que j'ai à vous dire. L'amour, comme vous le savez, se prend quelquefois par l'oreille, et il n'est pas nécessaire qu'il aime de cette manière celle que j'ai à vous nommer. En effet, je vois de grandes difficultés à surmonter, non pas du côté de la princesse, comme je l'espère, mais du côté du roi son père. Je n'ai qu'à vous nommer la princesse Giauhare^[4] et le roi de Samandal. »

« Que dites-vous, mon frère, repartit la reine Gulnare, la princesse Giauhare n'est-elle pas encore mariée ? Je me souviens de l'avoir vue peu de temps avant que je me séparasse

d'avec vous ; elle avoit environ dix-huit mois, et dès-lors elle étoit d'une beauté surprenante. Il faut qu'elle soit aujourd'hui la merveille du monde, si sa beauté a toujours augmenté depuis ce temps-là. Le peu d'âge qu'elle a plus que le roi mon fils, ne doit pas nous empêcher de faire nos efforts pour lui procurer un parti si avantageux. Il ne s'agit que de savoir les difficultés que vous y trouvez, et de les surmonter.

« Ma sœur, répliqua le roi Saleh, c'est que le roi de Samandal est d'une vanité si insupportable, qu'il se regarde au-dessus de tous les autres rois, et qu'il y a peu d'apparence de pouvoir entrer en traité avec lui sur cette alliance. J'irai moi-même néanmoins lui faire la demande de la princesse sa fille ; et s'il nous refuse, nous nous adresserons ailleurs où nous serons écoutés plus favorablement. C'est pour cela, comme vous le voyez, ajouta-t-il, qu'il est bon que le roi mon neveu ne sache rien de notre dessein, que nous ne soyons certains du consentement du roi de Samandal, de crainte que l'amour de la princesse Giauhare ne s'empare de son cœur, et que nous ne puissions réussir à la lui obtenir. » Ils s'entretenirent encore quelque temps sur le même sujet ; et avant de se séparer, ils convinrent que le roi Saleh retourneroit incessamment dans son royaume, et feroit la demande de la princesse Giauhare au roi de Samandal pour le roi de Perse.

La reine Gulnare et le roi Saleh qui croyoient que le roi Beder dormoit véritablement, l'éveillèrent quand ils voulurent se retirer ; et le roi Beder réussit fort bien à faire semblant de se réveiller, comme s'il eût dormi d'un profond sommeil. Il étoit vrai cependant qu'il n'avoit pas perdu un mot de leur entretien, et que le portrait qu'ils avoient fait de la princesse

Giauhare, avoit enflammé son cœur d'une passion qui lui étoit toute nouvelle. Il se forma une idée de sa beauté, si avantageuse, que le désir de la posséder lui fit passer toute la nuit dans des inquiétudes qui ne lui permirent pas de fermer l'œil un moment.

Le lendemain le roi Saleh voulut prendre congé de la reine Gulnare et du roi son neveu. Le jeune roi de Perse qui savoit bien que le roi son oncle ne vouloit partir sitôt que pour aller travailler à son bonheur, sans perdre de temps, ne laissa pas de changer de couleur à ce discours. Sa passion étoit déjà si forte, qu'elle ne lui permettoit pas de demeurer sans voir l'objet qui la causoit, aussi long-temps qu'il jugeoit qu'il en mettroit à traiter de son mariage. Il prit la résolution de le prier de vouloir bien l'emmener avec lui ; mais comme il ne vouloit pas que la reine sa mère en sût rien, afin d'avoir occasion de lui en parler en particulier, il l'engagea à demeurer encore ce jour-là pour être d'une partie de chasse avec lui le jour suivant, résolu de profiter de cette occasion pour lui déclarer son dessein.

La partie de chasse se fit, et le roi Beder se trouva seul plusieurs fois avec son oncle ; mais il n'eut pas la hardiesse d'ouvrir la bouche pour lui dire un mot de ce qu'il avoit projeté. Au plus fort de la chasse, le roi Saleh s'étant séparé d'avec lui, et aucun de ses officiers ni de ses gens n'étant resté près de lui, il mit pied à terre près d'un ruisseau ; et après qu'il eut attaché son cheval à un arbre, qui faisoit un très-bel ombrage le long du ruisseau avec plusieurs autres qui le bordoient, il se coucha à demi sur le gazon et donna un libre cours à ses larmes, qui coulèrent en abondance, accompagnées de soupirs et de sanglots. Il demeura long-temps dans cet état,

abymé dans ses pensées, sans proférer une seule parole.

Le roi Saleh cependant qui ne vit plus le roi son neveu, fut dans une grande peine de savoir où il étoit, et il ne trouvoit personne qui lui en donnât des nouvelles. Il se sépara d'avec les autres chasseurs ; et en le cherchant, il l'aperçut de loin. Il avoit remarqué dès le jour précédent, et encore plus clairement le même jour, qu'il n'avoit pas son enjouement ordinaire, qu'il étoit rêveur contre sa coutume, et qu'il n'étoit pas prompt à répondre aux demandes qu'on lui faisoit ; ou s'il y répondoit, qu'il ne le faisoit pas à propos. Mais il n'avoit pas eu le moindre soupçon de la cause de ce changement. Dès qu'il le vit dans la situation où il étoit, il ne douta pas qu'il n'eût entendu l'entretien qu'il avoit eu avec la reine Gulnare, et qu'il ne fût amoureux. Il mit pied à terre assez loin de lui ; après qu'il eut attaché son cheval à un arbre, il prit un grand détour, et s'en approcha sans faire de bruit, si près qu'il lui entendit prononcer ces paroles :

« Aimable princesse du royaume de Samandal, s'écrioit-il, on ne m'a fait sans doute qu'une foible ébauche de votre incomparable beauté. Je vous tiens encore plus belle, préférablement à toutes les princesses du monde, que le soleil n'est beau préférablement à la lune, et à tous les autres ensemble. J'irois dès ce moment vous offrir mon cœur, si je savais où vous trouver ; il vous appartient, et jamais princesse ne le possédera que vous. »

Le roi Saleh n'en voulut pas entendre davantage ; il s'avança, et en se faisant voir au roi Beder : « À ce que je vois, mon neveu, lui dit-il, vous avez entendu ce que nous disions avant-hier de la princesse Giauhare, la reine votre mère et moi.

Ce n'étoit pas notre intention, et nous avons cru que vous donniez. » « Mon cher oncle, reprit le roi Beder, je n'en ai pas perdu une parole, et j'en ai éprouvé l'effet que vous aviez prévu, et que vous n'avez pu éviter. Je vous avois retenu exprès, dans le dessein de vous parler de mon amour avant votre départ ; mais la honte de vous faire un aveu de ma foiblesse, si c'en est une d'aimer une princesse si digne d'être aimée, m'a fermé la bouche. Je vous supplie donc, par l'amitié que vous avez pour un prince qui a l'honneur d'être votre allié de si près, d'avoir pitié de moi, et de ne pas attendre à me procurer la vue de la divine Giauhare, que vous ayiez obtenu le consentement du roi son père pour notre mariage, à moins que vous n'aimiez mieux que je meure d'amour pour elle avant de la voir. »

Ce discours du roi de Perse embarrassa fort le roi Saleh, qui lui représenta combien il étoit difficile qu'il lui donnât la satisfaction qu'il demandoit ; qu'il ne pouvoit le faire sans l'emmener avec lui ; et comme sa présence étoit nécessaire dans son royaume, que tout étoit à craindre s'il s'en absentoit, il le conjura de modérer sa passion jusqu'à ce qu'il eût mis les choses en état de pouvoir le contenter, en l'assurant qu'il y alloit employer toute la diligence possible, et qu'il viendrait lui en rendre compte dans peu de jours. Le roi de Perse n'écouta pas ces raisons : « Oncle cruel, repartit-il, je vois bien que vous ne m'aimez pas autant que je me l'étois persuadé, et que vous aimez mieux que je meure que de m'accorder la première prière que je vous ai faite de ma vie ! »

« Je suis prêt à faire voir à votre Majesté, répliqua le roi Saleh, qu'il n'y a rien que je ne veuille faire pour vous obliger ;

mais je ne puis vous emmener avec moi, que vous n'en ayiez parlé à la reine votre mère. Que diroit-elle de vous et de moi ? Je le veux bien si elle y consent, et je joindrai mes prières aux vôtres. » « Vous n'ignorez pas, reprit le roi de Perse, que la reine ma mère ne voudra jamais que je l'abandonne, et cette excuse me fait mieux connoître la dureté que vous avez pour moi. Si vous m'aimez autant que vous voulez que je le croie, il faut que vous retourniez en votre royaume dès ce moment, et que vous m'emmeniez avec vous. »

Le roi Saleh forcé de céder à la volonté du roi de Perse, tira une bague qu'il avoit au doigt, où étoient gravés les mêmes noms mystérieux de Dieu, que sur le sceau de Salomon, qui avoient fait tant de prodiges par leur vertu. En la lui présentant : « Prenez cette bague, dit-il, mettez-la à votre doigt, et ne craignez ni les eaux de la mer, ni sa profondeur. » Le roi de Perse prit la bague ; et quand il l'eut mise au doigt : « Faites comme moi, lui dit encore le roi Saleh. » Et en même temps ils s'élevèrent en l'air légèrement, en avançant vers la mer qui n'étoit pas éloignée, ou ils se plongèrent.

Le roi marin ne mit pas beaucoup de temps à arriver à son palais avec le roi de Perse son neveu, qu'il mena d'abord à l'appartement de la reine, à qui il le présenta. Le roi de Perse baisa la main de la reine sa grand'mère, et la reine l'embrassa avec une grande démonstration de joie. « Je ne vous demande pas des nouvelles de votre santé, lui dit-elle, je vois que vous vous portez bien, et j'en suis ravie ; mais je vous prie de m'en apprendre de celles de la reine Gulnare votre mère et ma fille. » Le roi de Perse se garda bien de lui dire qu'il étoit parti sans prendre congé d'elle ; il l'assura au contraire qu'il l'avoit

laissée en parfaite santé, et qu'elle l'avoit chargé de lui bien faire ses compliments. La reine lui présenta ensuite les princesses ; et pendant qu'elle lui donna lieu de s'entretenir avec elles, elle entra dans un cabinet avec le roi Saleh, qui lui apprit l'amour du roi de Perse pour la princesse Giauhare, sur le seul récit de sa beauté ; et contre son intention ; qu'il l'avoit amené sans avoir pu s'en défendre, et qu'il alloit aviser aux moyens de la lui procurer en mariage.

Quoique le roi Saleh, à proprement parler, fût innocent de la passion du roi de Perse, la reine néanmoins lui sut fort mauvais gré d'avoir parlé de la princesse Giauhare devant lui avec si peu de précaution. « Votre imprudence n'est point pardonnable, lui dit-elle : espérez-vous que le roi de Samandal, dont le caractère vous est si connu, aura plus de considération pour vous que pour tant d'autres rois à qui il a refusé sa fille avec un mépris si éclatant ? Voulez-vous qu'il vous renvoie avec la même confusion ? »

« Madame, reprit le roi Saleh, je vous ai déjà marqué que c'est contre mon intention que le roi mon neveu a entendu ce que j'ai raconté de la beauté de la princesse Giauhare, à la princesse ma sœur. La faute est faite, et nous devons songer qu'il l'aime très passionnément, et qu'il mourra d'affliction et de douleur si nous ne la lui obtenons, en quelque manière que ce soit. Je ne dois y rien oublier, puisque c'est moi, quoique innocemment, qui ai fait le mal, et j'emploierai tout ce qui est en mon pouvoir pour y apporter le remède. J'espère, madame, que vous approuverez ma résolution d'aller trouver moi-même le roi de Samandal, avec un riche présent de pierreries, et lui demander la princesse sa fille pour le roi de Perse votre petit-

filis. J'ai quelque confiance qu'il ne me refusera pas, et qu'il agréera de s'allier avec un des plus puissans monarques de la terre. «

« Il eût été à souhaiter, reprit la reine, que nous n'eussions pas été dans la nécessité de faire cette demande, dont il n'est pas sûr que nous ayions un succès aussi heureux que nous le souhaiterions ; mais comme il s'agit du repos et de la satisfaction du roi mon petit-fils, j'y donne mon consentement. Sur toutes choses, puisque vous connoissez l'humeur du roi de Samandal, prenez garde, je vous en supplie, de lui parler avec tous les égards qui lui sont dus, et d'une manière si obligeante, qu'il ne s'en offense pas. »

La reine prépara le présent elle-même, et le composa de diamans, de rubis, d'émeraudes et de files de perles, et les mit dans une cassette fort riche et fort propre. Le lendemain le roi Saleh prit congé d'elle et du roi de Perse, et partit avec une troupe choisie et peu nombreuse de ses officiers et de ses gens. Il arriva bientôt au royaume, à la capitale, et au palais du roi de Samandal ; et le roi de Samandal ne différa pas de lui donner audience, dès qu'il eut appris son arrivée. Il se leva de son trône dès qu'il le vit paroître ; et le roi Saleh qui voulut bien oublier ce qu'il étoit pour quelques momens, se prosterna à ses pieds, en lui souhaitant l'accomplissement de tout ce qu'il pouvoit désirer. Le roi de Samandal se baissa aussitôt pour le faire relever ; et après qu'il lui eut fait prendre place auprès de lui, il lui dit qu'il étoit le bien-venu, et lui demanda s'il y avoit quelque chose qu'il pût faire pour son service.

« Sire, répondit le roi Saleh, quand je n'aurois pas d'autres motifs que celui de rendre mes respects à un prince des plus

puissans qu'il y ait au monde, et si distingué par sa sagesse et par sa valeur, je ne marquerois que foiblement à votre Majesté combien je l'honore. Si elle pou voit pénétrer jusqu'au fond de mon cœur, elle connoîtroit la grande vénération dont il est rempli pour elle, et le désir ardent que j'ai de lui donner des témoignages de mon attachement. » En disant ces paroles, il prit la cassette des mains d'un de ses gens, l'ouvrit ; et en la lui présentant, il le supplia de vouloir bien l'agréer.

« Prince, reprit le roi de Samandal, vous ne faites pas un présent de cette considération, que vous n'ayiez une demande proportionnée à me faire. Si c'est quelque chose qui dépende de mon pouvoir, je me ferai un très-grand plaisir de vous l'accorder. Parlez, et dites-moi librement en quoi je puis vous obliger. »

« Il est vrai, Sire, repartit le roi Saleh, que j'ai une grâce à demander à votre Majesté, et je me garderois bien de la lui demander, s'il n'étoit en son pouvoir de me la faire. La chose dépend d'elle si absolument, que je la demanderois en vain à tout autre. Je la lui demande donc avec toutes les instances possibles, et je la supplie de ne me la pas refuser. » « Si cela est ainsi, répliqua le roi de Samandal, vous n'avez qu'à m'apprendre ce que c'est ; et vous verrez de quelle manière je sais obliger quand je le puis. »

« Sire, lui dit alors le roi Saleh, après la confiance que votre Majesté veut bien que je prenne sur sa bonne volonté, je ne dissimulerai pas davantage que je viens la supplier de nous honorer de son alliance, par le mariage de la princesse Giauhare son honorable fille, et de fortifier par-là la bonne intelligence qui unit les deux royaumes depuis si long-temps. »

À ce discours, le roi de Samandal fit de grands éclats de rire, en se laissant aller à la renverse sur le coussin où il avoit le dos appuyé et d'une manière injurieuse au roi Saleh : « Roi Saleh, lui dit-il d'un air de mépris, je m'étois imaginé que vous étiez un prince d'un bon sens, sage et avisé ; et votre discours au contraire me fait connoître combien je me suis trompé. Dites-moi, je vous prie, où étoit votre esprit quand vous vous êtes formé une chimère aussi grande que celle dont vous venez de me parler ? Avez-vous bien pu concevoir seulement la pensée d'aspirer au mariage d'une princesse fille d'un roi aussi grand et aussi puissant que je le suis ? Vous deviez mieux considérer auparavant la grande distance qu'il y a de vous à moi, et ne pas venir perdre en un moment l'estime que je faisois de votre personne. »

Le roi Saleh fut extrêmement offensé d'une réponse si outrageante, et il eut bien de la peine à retenir son juste ressentiment. « Que Dieu, Sire, reprit-il avec toute la modération possible, récompense votre Majesté comme elle le mérite ; elle voudra bien que j'aie l'honneur de lui dire que je ne demande pas la princesse sa fille en mariage pour moi. Quand cela seroit, bien loin que votre Majesté dût s'en offenser, ou la princesse elle-même, je croirois faire beaucoup d'honneur à l'un et à l'autre. Votre Majesté sait bien que je suis un des rois de la mer, comme elle ; que les rois mes prédécesseurs ne cèdent en rien par leur ancienneté à aucune des autres familles royales, et que le royaume que je tiens d'eux, n'est pas moins florissant, ni moins puissant que de leur temps. Si elle ne m'eût pas interrompu, elle eût bientôt compris que la grâce que je lui demande ne me regarde pas,

mais le jeune roi de Perse, mon neveu, dont la puissance et la grandeur, non plus que les qualités personnelles, ne doivent pas lui être inconnues. Tout le monde reconnoît que la princesse Giauhare est la plus belle personne qu'il y ait sous les cieux ; mais il n'est pas moins vrai que le jeune roi de Perse est le prince le mieux fait et le plus accompli qu'il y ait sur la terre et dans tous les royaumes de la mer : les avis ne sont point partagés là-dessus. Ainsi, comme la grâce que je demande, ne peut tourner qu'à une grande gloire pour elle et pour la princesse Giauhare, elle ne doit pas douter que le consentement qu'elle donnera à une alliance si proportionnée, ne soit suivi d'une approbation universelle. La princesse est digne du roi de Perse, et le roi de Perse n'est pas moins digne d'elle. Il n'y a ni roi ni prince au monde qui puisse le lui disputer. »

Le roi de Samandal n'eût pas donné le loisir au roi Saleh de lui parler si long-temps, si l'empirement où il le mit, lui en eût laissé la liberté. Il fut encore du temps sans prendre la parole, après qu'il eut cessé, tant il étoit hors de lui-même. Il éclata enfin par des injures atroces et indignes d'un grand roi. « Chien, s'écria-t-il, tu oses me tenir ce discours, et proférer seulement le nom de ma fille devant moi ? Penses-tu que le fils de ta sœur Gulnare puisse entrer en comparaison avec ma fille ? Qui es-tu, toi ? Qui étoit ton père ? Qui est ta sœur, et qui est ton neveu ? Son père n'étoit-il pas un chien, et fils de chien comme toi ? Qu'on arrête l'insolent, et qu'on lui coupe le cou. »

Les officiers en petit nombre qui étoient autour du roi de Samandal, se mirent aussitôt en devoir d'obéir ; mais comme le roi Saleh étoit dans la force de son âge, léger et dispos, il

s'échappa avant qu'ils eussent tiré le sabre, et il gagna la porte du palais, où il trouva mille hommes de ses parens et de sa maison, bien armés et bien équipés, qui ne faisoient que d'arriver. La reine sa mère avoit fait réflexion sur le peu de monde qu'il avoit pris avec lui ; et comme elle avoit pressenti la mauvaise réception que le roi de Samandal pouvoit lui faire, elle les avoit envoyés, et priés de faire grande diligence. Ceux de ses parens qui se trouvèrent à la tête, se surent bon gré d'être arrivés si à propos, quand ils le virent venir avec ses gens qui le suivoient dans un grand désordre, et qu'on le poursuivoit. « Sire, s'écrièrent-ils, au moment qu'il les joignoit, de quoi s'agit-il ? Nous voici prêts à vous venger : vous n'avez qu'à commander. »

Le roi Saleh leur raconta la chose en peu de mots, se mit à la tête d'une grosse troupe, pendant que les autres restèrent à la porte dont ils se saisirent, et retourna sur ses pas. Comme le peu d'officiers et de gardes qui l'avoient poursuivi s'étoient dissipés, il rentra dans l'appartement du roi de Samandal, qui fut d'abord abandonné des autres, et arrêté en même temps. Le roi Saleh laissa du monde suffisamment auprès de lui pour s'assurer de sa personne, et il alla d'appartement en appartement, en cherchant celui de la princesse Giauhare. Mais au premier bruit, cette princesse s'étoit élancée à la surface de la mer, avec les femmes qui s'étoient trouvées auprès d'elle, et s'étoit sauvée dans une isle déserte.

Comme ces choses se passaient au palais du roi de Samandal, des gens du roi Saleh qui avoient pris la fuite dès les premières menaces de ce roi, mirent la reine sa mère dans une grande alarme en lui annonçant le danger où ils l'avoient

laissé. Le jeune roi Beder qui étoit présent à leur arrivée, en fut d'autant plus alarmé, qu'il se regarda comme la première cause de tout le mal qui en pouvoit arriver. Il ne se sentit pas assez de courage pour soutenir la présence de la reine sa grand'mère, après le danger où étoit le roi Saleh à son occasion. Pendant qu'il la vit occupée à donner les ordres qu'elle jugea nécessaires dans cette conjoncture, il s'élança du fond de la mer ; et comme il ne savoit quel chemin prendre pour retourner au royaume de Perse, il se sauva dans la même isle où la princesse Giauhare s'étoit sauvée.

Comme ce prince étoit hors de lui-même, il alla s'asseoir au pied d'un grand arbre qui étoit environné de plusieurs autres. Dans le temps qu'il reprenoit ses esprits, il entendit que l'on parloit : il prêta aussitôt l'oreille ; mais comme il étoit un peu trop éloigné pour rien comprendre de ce que l'on disoit, il se leva, et en s'avancant, sans faire de bruit, du côté d'où venoit le son des paroles, il aperçut entre des feuillages une beauté dont il fut ébloui. « Sans doute, dit-il en lui-même en s'arrêtant, et en la considérant avec admiration, que c'est la princesse Giauhare, que la frayeur a peut-être obligée d'abandonner le palais du roi son père ; si ce n'est pas elle, elle ne mérite pas moins que je l'aime de toute mon âme. » Il ne s'arrêta pas davantage, il se fit voir ; et en s'approchant de la princesse avec une profonde révérence : « Madame, lui dit-il, je ne puis assez remercier le ciel de la faveur qu'il me fait aujourd'hui d'offrir à mes yeux ce qu'il voit de plus beau. Il ne pouvoit m'arriver un plus grand bonheur que l'occasion de vous faire offre de mes très-humbles services. Je vous supplie, madame, de l'accepter : une personne comme vous ne se trouve pas dans

cette solitude sans avoir besoin de secours. »

« Il est vrai, Seigneur, reprit la princesse Giauhare d'un air fort triste, qu'il est très-extraordinaire à une dame de mon rang de se trouver dans l'état où je suis. Je suis princesse, fille du roi de Samandal, et je m'appelle Giauhare. J'étois tranquillement dans son palais dans mon appartement, lorsque tout-à-coup j'ai entendu un bruit effroyable. On est venu m'annoncer aussitôt que le roi Saleh, je ne sais pour quel sujet, avoit forcé le palais, et s'étoit saisi du roi mon père, après avoir fait main-basse sur tous ceux de sa garde qui lui avoient fait résistance. Je n'ai eu que le temps de me sauver et de chercher ici un asile contre sa violence. »

Au discours de la princesse, le roi Beder eut de la confusion d'avoir abandonné la reine sa grand'mère si brusquement, sans attendre l'éclaircissement de la nouvelle qu'on lui avoit apportée. Mais il fut ravi que le roi son oncle se fût rendu maître de la personne du roi de Samandal ; il ne douta pas en effet que le roi de Samandal ne lui accordât la princesse pour avoir sa liberté. « Adorable princesse, reprit-il, votre douleur est très-juste, mais il est aisé de la faire cesser avec la captivité du roi votre père. Vous en tomberez d'accord lorsque vous saurez que je m'appelle Beder, que je suis roi de Perse, et que le roi Saleh est mon oncle. Je puis bien vous assurer qu'il n'a aucun dessein de s'emparer des états du roi votre père. Il n'a d'autre but que d'obtenir que j'aie l'honneur et le bonheur d'être son gendre, en vous recevant de sa main pour épouse. Je vous avois déjà abandonné mon cœur sur le seul récit de votre beauté et de vos charmes. Loin de m'en repentir, je vous supplie de le recevoir, et d'être persuadée qu'il ne brûlera

jamais que pour vous. J'ose espérer que vous ne le refuserez pas, et que vous considérerez qu'un roi qui est sorti de ses états uniquement pour venir vous l'offrir, mérite de la reconnoissance. Souffrez donc, belle princesse, que j'aye l'honneur d'aller vous présenter à mon oncle. Le roi votre père n'aura pas sitôt donné son consentement à notre mariage, qu'il le laissera maître de ses états comme auparavant. »

La déclaration du roi Beder ne produisit pas l'effet qu'il en avoit attendu. La princesse ne l'avoit pas plutôt aperçu, qu'à sa bonne mine, à son air, et à la bonne grâce avec laquelle il l'avoit abordée, elle l'avoit regardé comme une personne qui ne lui eût pas déplu. Mais dès qu'elle eut appris par lui-même qu'il étoit la cause du mauvais traitement qu'on venoit de faire au roi son père, de la douleur qu'elle en avoit, de la frayeur qu'elle en avoit eue elle-même par rapport à sa propre personne, et de la nécessité où elle avoit été réduite de prendre la fuite, elle le regarda comme un ennemi avec qui elle ne devoit pas avoir de commerce. D'ailleurs, quelque disposition qu'elle eût à consentir elle-même au mariage qu'il desiroit, comme elle jugea qu'une des raisons que le roi son père pouvoit avoir de rejeter cette alliance, c'étoit que le roi Beder étoit né d'un roi de la terre, elle étoit résolue de se soumettre entièrement à sa volonté sur cet article. Elle ne voulut pas néanmoins témoigner rien de son ressentiment ; elle imagina seulement un moyen de se délivrer adroitement des mains du roi Beder ; et en faisant semblant de le voir avec plaisir : « Seigneur, reprit-elle avec toute l'honnêteté possible, vous êtes donc fils de la reine Gulnare, si célèbre par sa beauté singulière ? J'en ai bien de la joie ; je suis ravie de voir en vous

un prince si digne d'elle. Le roi mon père a grand tort de s'opposer si fortement à nous unir ensemble. Il ne vous aura pas plutôt vu, qu'il n'hésitera pas à nous rendre heureux l'un et l'autre. » En disant ces paroles, elle lui présenta la main pour marque d'amitié.

Le roi Beder crut qu'il étoit au comble de son bonheur ; il avança la main, et prenant celle de la princesse, il se baissa pour la baiser par respect. La princesse ne lui en donna pas le temps.

« Téméraire, lui dit-elle en le repoussant et en lui crachant au visage faute d'eau, quitte cette forme d'homme, et prends celle d'un oiseau blanc, avec le bec et les pieds rouges. »

Dès qu'elle eut prononcé ces paroles, le roi Beder fut changé en oiseau de cette forme, avec autant de mortification que d'étonnement. « Prenez-le, dit-elle aussitôt à une de ses femmes, et portez-le dans l'isle Sèche. » Cette isle n'étoit qu'un rocher affreux où il n'y avoit pas une goutte d'eau.

La femme prit l'oiseau ; et en exécutant l'ordre de la princesse Giauhare, elle eut compassion de la destinée du roi Beder. « Ce seroit dommage, dit-elle en elle-même, qu'un prince si digne de vivre, mourût de faim et de soif. La princesse si bonne et si douce, se repentira peut-être elle-même d'un ordre si cruel, quand elle sera revenue de sa grande colère ; il vaut mieux que je le porte dans un lieu où il puisse mourir de sa belle mort. » Elle le porta dans une isle bien peuplée, et elle le laissa dans une campagne très-agréable, plantée de toutes sortes d'arbres fruitiers, et arrosée de plusieurs ruisseaux.

Revenons au roi Saleh. Après qu'il eut cherché lui-même la princesse Giauhare, et qu'il l'eut fait chercher par tout le palais sans la trouver, il fit enfermer le roi Samandal dans son propre palais, sous bonne garde ; et quand il eut donné les ordres nécessaires pour le gouvernement du royaume en son absence, il vint rendre compte à la reine sa mère de l'action qu'il venoit de faire. Il demanda où étoit le roi son neveu en arrivant, et il apprit avec une grande surprise et beaucoup de chagrin qu'il avoit disparu. « On est venu nous apprendre, lui dit la reine, le grand danger où vous étiez au palais du roi de Samandal ; et pendant que je donnois des ordres pour vous envoyer d'autres secours ou pour vous venger, il a disparu. Il faut qu'il ait été épouvanté d'apprendre que vous étiez en danger, et qu'il n'ait pas cru qu'il fût en sûreté avec nous. »

Cette nouvelle affligea extrêmement le roi Saleh, qui se repentit alors de la trop grande facilité qu'il avoit eue de condescendre au désir du roi Beder sans en parler auparavant à la reine Gulnare. Il envoya après lui de tous les côtés ; mais quelques diligences qu'il pût faire, on ne lui en apporta aucune nouvelle ; et au lieu de la joie qu'il s'étoit déjà faite d'avoir si fort avancé un mariage qu'il regardoit comme son ouvrage, la douleur qu'il eut de cet incident, auquel il ne s'attendoit pas, en fut plus mortifiante. En attendant qu'il apprit de ses nouvelles, bonnes ou mauvaises, il laissa son royaume sous l'administration de la reine, et alla gouverner celui du roi de Samandal, qu'il continua de faire garder avec beaucoup de vigilance, quoiqu'avec tous les égards dus à son caractère.

Le même jour que le roi Saleh étoit parti pour retourner au royaume de Samandal, la reine Gulnare, mère du roi Beder,

arriva chez la reine sa mère. Cette princesse ne s'étoit pas étonnée de n'avoir pas vu revenir le roi son fils le jour de son départ. Elle s'étoit imaginé que l'ardeur de la chasse, comme cela lui étoit arrivé quelquefois, l'avoit emporté plus loin qu'il ne se l'étoit proposé. Mais quand elle vit qu'il n'étoit pas revenu le lendemain, ni le jour d'après, elle en fut dans une alarme dont il étoit aisé de juger par la tendresse qu'elle avoit pour lui. Cette alarme fut beaucoup plus grande, quand elle eut appris des officiers qui l'avoient accompagné, et qui avoient été obligés de revenir après l'avoir cherché long-temps, lui et le roi Saleh son oncle sans les avoir trouvés, qu'il falloit qu'il leur fût arrivé quelque chose de fâcheux, ou qu'ils fussent ensemble en quelque endroit qu'ils ne pouvoient deviner ; qu'ils avoient bien trouvé leurs chevaux, mais que pour leurs personnes ils n'en avoient eu aucune nouvelle, quelques diligences qu'ils eussent faites pour en apprendre. Sur ce rapport elle avoit pris le parti de dissimuler et de cacher son affliction, et elle les avoit chargés de retourner sur leurs pas et de faire encore leurs diligences. Pendant ce temps-là elle avoit pris son parti ; et sans rien dire à personne, et après avoir dit à ses femmes qu'elle vouloit être seule, elle s'étoit plongée dans la mer pour s'éclaircir sur le soupçon qu'elle avoit que le roi Saleh pouvoit avoir emmené le roi de Perse avec lui.

Cette grande reine eût été reçue par la reine sa mère avec un grand plaisir, si dès qu'elle l'eut aperçue, elle ne se fût doutée du sujet qui l'avoit amenée. « Ma fille, lui dit-elle, ce n'est pas pour me voir que vous venez ici, je m'en aperçois bien. Vous venez me demander des nouvelles du roi votre fils, et celles que j'ai à vous en donner, ne sont capables que d'augmenter

votre affliction, aussi bien que la mienne. J'avois eu une grande joie de le voir arriver avec le roi son oncle ; mais je n'eus pas plutôt appris qu'il étoit parti sans vous en avoir parlé, que je pris part à la peine que vous en souffririez. » Elle lui fit ensuite le récit du zèle avec lequel le roi Saleh étoit allé faire lui-même la demande de la princesse Giauhare, et de ce qui en étoit arrivé, jusqu'au moment où le roi Beder avoit disparu. « J'ai envoyé du monde après lui, ajouta-t-elle ; et le roi mon fils, qui ne fait que de partir pour aller gouverner le royaume de Samandal, a fait aussi ses diligences de son côté, ça été sans succès jusqu'à présent, mais il faut espérer que nous le reverrons lorsque nous ne l'attendrons pas. »

La désolée Gulnare ne se paya pas d'abord de cette espérance ; elle regarda le roi son cher fils comme perdu, et elle pleura amèrement, en mettant toute la faute sur le roi son frère. La reine sa mère lui fit considérer la nécessité qu'il y avoit qu'elle fît des efforts pour ne pas succomber à sa douleur. « Il est vrai, lui dit-elle, que le roi votre frère ne devoit pas vous parler de ce mariage avec si peu de précaution, ni consentir jamais à emmener le roi mon petit-fils, sans vous en avertir auparavant. Mais comme il n'y a pas de certitude que le roi de Perse ait péri, vous ne devez rien négliger pour lui conserver son royaume. Ne perdez donc pas de temps, retournez à votre capitale : votre présence y est nécessaire ; et il ne vous sera pas difficile de tenir toutes choses dans l'état paisible où elles sont, en faisant publier que le roi de Perse a été bien aise de venir nous voir. »

Il ne falloit pas moins qu'une raison aussi forte que celle-là, pour obliger la reine Gulnare de s'y rendre. Elle prit congé de

la reine sa mère, et elle fut de retour au palais de la capitale de Perse avant qu'on se fût aperçu qu'elle s'en étoit absentée. Elle dépêcha aussitôt des gens pour rappeler les officiers qu'elle avoit renvoyés à la quête du roi son fils, et leur annoncer qu'elle savoit où il étoit, et qu'on le reverroit bientôt. Elle en fit aussi répandre le bruit par toute la ville, et elle gouverna toutes choses de concert avec le premier ministre et le conseil, avec la même tranquillité que si le roi Beder eût été présent.

Pour revenir au roi Beder, que la femme de la princesse Giauhare avoit porté et laissé dans l'isle, comme nous l'avons dit, ce monarque fut dans un grand étonnement quand il se vit seul et sous la forme d'un oiseau. Il s'estima d'autant plus malheureux dans cet état, qu'il ne savoit où il étoit, ni en quelle partie du monde le royaume de Perse étoit situé. Quand il l'eût su, et qu'il eût assez connu la force de ses ailes pour hasarder à traverser tant de mers, et à s'y rendre, qu'eût-il gagné autre chose, que de se trouver dans la même peine et dans la même difficulté où il étoit, d'être connu non pas pour roi de Perse, mais même pour un homme ? Il fut contraint de demeurer où il étoit, de vivre de la même nourriture que les oiseaux de son espèce, et de passer la nuit sur un arbre.

Au bout de quelques jours, un paysan fort adroit à prendre des oiseaux aux filets, arriva à l'endroit où il étoit, et eut une grande joie quand il eut aperçu un si bel oiseau, d'une espèce qui lui étoit inconnue, quoiqu'il y eut de longues années qu'il chassoit aux filets. Il employa toute l'adresse dont il étoit capable, et il prit si bien ses mesures qu'il prit l'oiseau. Ravi d'une si bonne capture, qui, selon l'estime qu'il en fit, devoit lui valoir plus que beaucoup d'autres oiseaux ensemble de ceux

qu'il prenoit ordinairement, à cause de la rareté, il le mit dans une cage et le porta à la ville. Dès qu'il fut arrivé au marché, un bourgeois l'arrêta, et lui demanda combien il vouloit vendre l'oiseau ?

Au lieu de répondre à cette demande, le paysan demanda au bourgeois à son tour, ce qu'il en prétendoit faire quand il l'auroit acheté ? « Bon homme, reprit le bourgeois, que veux-tu que j'en fasse, si je ne le fais rôtir pour le manger ? » « Sur ce pied-là, repartit le paysan, vous croiriez l'avoir bien acheté si vous m'en aviez donné la moindre pièce d'argent. Je l'estime bien davantage : et ce ne seroit pas pour vous, quand vous m'en donneriez une pièce d'or. Je suis bien vieux, mais depuis que je me connois, je n'en ai pas encore vu un pareil. Je vais en faire un présent au roi : il en connoîtra mieux le prix que vous. »

Au lieu de s'arrêter au marché, le paysan alla au palais où il s'arrêta devant l'appartement du roi. Le roi étoit près d'une fenêtre d'où il voyoit tout ce qui se passoit dans la place. Comme il eut aperçu le bel oiseau, il envoya un officier des eunuques avec ordre de le lui acheter. L'officier vint au paysan, et lui demanda combien il vouloit le vendre. « Si c'est pour sa Majesté, reprit le paysan, je la supplie d'agréer que je lui en fasse un présent, et je vous prie de le lui porter. » L'officier porta l'oiseau au roi, et le roi le trouva si singulier, qu'il chargea l'officier de porter dix pièces d'or au paysan, qui se retira très-content ; après quoi il mit l'oiseau dans une cage magnifique, et lui donna du grain et de l'eau dans des vases précieux.

Le roi qui étoit prêt à monter à cheval pour aller à la chasse, et qui n'avoit pas eu le temps de bien voir l'oiseau, se le fit

apporter dès qu'il fut de retour. L'officier apporta la cage ; et afin de le mieux considérer, le roi l'ouvrit lui-même, et prit l'oiseau sur sa main. En le regardant avec une grande admiration, il demanda à l'officier s'il l'avait vu manger ? « Sire, reprit l'officier, votre Majesté peut voir que le vase de sa mangeaille est encore plein, et je n'ai pas remarqué qu'il y ait touché. » Le roi dit qu'il failoit lui en donner de plusieurs sortes, afin qu'il choisit celle qui lui conviendrait.

Comme on avoit déjà mis la table, on servit dans le temps que le roi prescrivit cet ordre. Dès qu'on eut posé les plats, l'oiseau battit des ailes, s'échappa de la main du roi, vola sur la table, où il se mit à becqueter sur le pain et sur les viandes, tantôt dans un plat et tantôt dans un autre. Le roi en fut si surpris, qu'il envoya l'officier des eunuques avertir la reine de venir voir cette merveille. L'officier raconta la chose à la reine en peu de mots, et la reine vint aussitôt. Mais dès qu'elle eut vu l'oiseau, elle se couvrit le visage de son voile, et voulut se retirer. Le roi étonné de cette action, d'autant plus qu'il n'y avoit que des eunuques dans la chambre, et des femmes qui l'avoient suivie, lui demanda la raison qu'elle avoit d'en user ainsi ?

« Sire, répondit la reine, votre Majesté n'en sera pas étonnée, quand elle aura appris que cet oiseau n'est pas un oiseau comme elle se l'imagine, et que c'est un homme. » « Madame, reprit le roi plus étonné qu'auparavant, vous voulez vous moquer de moi sans doute ? Vous ne me persuaderez pas qu'un oiseau soit un homme. » « Sire, Dieu me garde de me moquer de votre Majesté ! Rien n'est plus vrai que ce que j'ai l'honneur de lui dire, et je l'assure que c'est le roi de Perse qui

se nomme Beder, fils de la célèbre Gulnare, princesse d'un des plus grands royaumes de la mer, neveu de Saleh, roi de ce royaume, et petit-fils de la reine Farasche, mère de Gulnare et de Saleh ; et c'est la princesse Giauhare, fille du roi de Samandal, qui l'a ainsi métamorphosé. » Afin que le roi n'en pût pas douter, elle lui raconta comment et pourquoi la princesse Giauhare s'étoit ainsi vengée du mauvais traitement que le roi Saleh avoit fait au roi de Samandal son père.

Le roi eut d'autant moins de peine à ajouter foi à tout ce que la reine lui raconta de cette histoire, qu'il savoit qu'elle étoit une magicienne des plus habiles qu'il y eût jamais eu au monde, et que comme elle n'ignorroit rien de tout ce qui s'y passoit, il étoit d'abord informé par son moyen des mauvais desseins des rois ses voisins contre lui, et les prévenoit. Il eut compassion du roi de Perse, et il pria la reine avec instance de rompre l'enchantement qui le retenoit sous cette forme.

La reine y consentit avec beaucoup de plaisir : « Sire, dit-elle au roi, que votre Majesté prenne la peine d'entrer dans son cabinet avec l'oiseau, je lui ferai voir en peu de momens un roi digne de la considération qu'elle a pour lui. » L'oiseau qui avoit cessé de manger, pour être attentif à l'entretien du roi et de la reine, ne donna pas au roi la peine de le prendre ; il passa le premier dans le cabinet, et la reine y rentra bientôt après avec un vase plein d'eau à la main. Elle prononça sur le vase des paroles inconnues au roi, jusqu'à ce que l'eau commençât à bouillonner ; elle en prit aussitôt dans la main, et en la jetant sur l'oiseau :

« Par la vertu des paroles saintes et mystérieuses que je viens de prononcer, dit-elle, et au nom du Créateur du ciel et de

la terre, qui ressuscite les morts et maintient l'univers dans son état, quitte cette forme d'oiseau, et reprends celle que tu as reçue de ton Créateur. »

La reine avoit à peine achevé ces paroles, qu'au lieu de l'oiseau, le roi vit paroître un jeune prince de belle taille, dont le bel air et la bonne mine le charmèrent. Le roi Beder se prosterna d'abord, et rendit grâces à Dieu de celle qu'il venoit de lui faire. Il prit la main du roi en se relevant, et la baisa, pour lui marquer sa parfaite reconnoissance ; mais le roi l'embrassa avec bien de la joie, et lui témoigna combien il avoit de satisfaction de le voir. Il voulut aussi remercier la reine ; mais elle étoit déjà retirée à son appartement. Le roi le fit mettre à table avec lui, et après le repas, il le pria de lui raconter comment la princesse Giauhare avoit eu l'inhumanité de transformer en oiseau un prince aussi aimable qu'il l'étoit, et le roi de Perse le satisfit d'abord. Quand il eut achevé, le roi indigné du procédé de la princesse, ne put s'empêcher de la blâmer. « Il étoit louable à la princesse de Samandal, reprit-il, de n'être pas insensible au traitement qu'on avoit fait au roi son père ; mais qu'elle ait poussé la vengeance à un si grand excès contre un prince qui ne devoit pas en être accusé, c'est de quoi elle ne se justifiera jamais auprès de personne. Mais laissons ce discours, et dites-moi en quoi je puis vous obliger davantage. »

« Sire, repartit le roi Beder, l'obligation que j'ai à votre Majesté, est si grande, que je devrois demeurer toute ma vie auprès d'elle pour lui en témoigner ma reconnoissance ; mais puisqu'elle ne met pas de bornes à sa générosité, je la supplie de vouloir bien m'accorder un de ses vaisseaux pour me

remener en Perse, où je crains que mon absence, qui n'est déjà que trop longue, n'ait causé du désordre, et même que la reine ma mère à qui j'ai caché mon départ, ne soit morte de douleur, dans l'incertitude où elle doit avoir été de ma vie ou de ma mort. »

Le roi lui accorda ce qu'il demandoit de la meilleure grâce du monde ; et sans différer, il donna l'ordre pour l'équipement d'un vaisseau le plus fort et le meilleur voilier qu'il eut dans sa flotte nombreuse. Le vaisseau fut bientôt fourni de tous ses agrès, de matelots, de soldats, de provisions et de munitions nécessaires ; et dès que le vent fut favorable, le roi Beder s'y embarqua, après avoir pris congé du roi, et l'avoir remercié de tous les bienfaits dont il lui étoit redevable.

Le vaisseau mit à la voile avec le vent en poupe, qui le fit avancer considérablement dans sa route dix jours sans discontinuer ; l'onzième jour, il devint un peu contraire ; il augmenta, et enfin il fut si violent, qu'il causa une tempête furieuse. Le vaisseau ne s'écarta pas seulement de sa route, il fut encore si fortement agité, que tous ses mâts se rompirent, et que porté au gré du vent, il donna sur une sèche, et s'y brisa.

La plus grande partie de l'équipage fut submergée d'abord ; les uns se fièrent à la force de leurs bras pour se sauver à la nage, et les autres se prirent à quelque pièce de bois, ou à une planche. Beder fut des derniers ; et emporté tantôt par les courans, et tantôt par les vagues, dans une grande incertitude de sa destinée, il s'aperçut enfin qu'il étoit près de terre, et peu loin d'une ville de grande apparence. Il profita de ce qui lui restoit de force pour y aborder, et il arriva enfin si près du rivage, où la mer étoit tranquille, qu'il toucha le fond. Il

abandonna aussitôt la pièce de bois qui lui avoit été d'un si grand secours. Mais en s'avancant dans l'eau pour gagner la grève, il fut fort surpris de voir accourir de toutes parts des chevaux, des chameaux, des mulets, des ânes, des bœufs, des vaches, des taureaux, et d'autres animaux qui bordèrent le rivage, et se mirent en état de l'empêcher d'y mettre le pied. Il eut toutes les peines du monde à vaincre leur obstination et à se faire passage. Quand il en fut venu à bout, il se mit à l'abri de quelques rochers, jusqu'à ce qu'il eut un peu repris haleine, et qu'il eut séché son habit au soleil.

Lorsque ce prince voulut s'avancer pour entrer dans la ville, il eut encore la même difficulté avec les mêmes animaux, comme s'ils eussent voulu le détourner de son dessein, et lui faire comprendre qu'il y avoit du danger pour lui.

Le roi Beder entra dans la ville , et il y vit plusieurs rues belles et spacieuses, mais avec un grand étonnement de ce qu'il ne rencontroit personne. Cette grande solitude lui fit considérer que ce n'étoit pas sans sujet que tant d'animaux avoient fait tout ce qui étoit en leur pouvoir pour l'obliger de s'en éloigner plutôt que d'entrer. En avançant néanmoins, il remarqua plusieurs boutiques ouvertes, qui lui firent connoître que la ville n'étoit pas aussi dépeuplée qu'il se l'étoit imaginé. Il s'approcha d'une de ces boutiques où il y avoit plusieurs sortes de fruits exposés en vente d'une manière fort propre, et salua un vieillard qui y étoit assis.

Le vieillard qui étoit occupé à quelque chose, leva la tête ; et comme il vit un jeune homme qui marquoit quelque chose de grand, il lui demanda d'un air qui témoignoit beaucoup de surprise, d'où il venoit, et quelle occasion l'avoit amené ? Le

roi Beder le satisfit en peu de mots, et le vieillard lui demanda encore s'il n'avoit rencontré personne en son chemin ? « Vous êtes le premier que j'aie vu, repartit le roi, et je ne puis comprendre qu'une ville si belle et de tant d'apparence soit déserte comme elle l'est. » « Entrez, ne demeurez pas davantage à la porte, répliqua le vieillard ; peut-être vous en arriveroit-il quelque mal. Je satisferai votre curiosité à loisir, et je vous dirai la raison pourquoi il est bon que vous preniez cette précaution. »

Le roi Beder ne se le fit pas dire deux fois, il entra et s'assit près du vieillard ; mais comme le vieillard avoit compris par le récit de sa disgrâce, que le prince avoit besoin de nourriture, il lui présenta d'abord de quoi reprendre des forces, et quoique le roi Beder l'eut prié de lui expliquer pourquoi il avoit pris la précaution de le faire entrer, il ne voulut néanmoins lui rien dire qu'il n'eût achevé de manger. C'est qu'il craignoit que les choses fâcheuses qu'il avoit à lui dire, ne l'empêchassent de manger tranquillement. En effet, quand il vit qu'il ne mangeoit plus : « Vous devez bien remercier Dieu, lui dit-il, de ce que vous êtes venu jusque chez moi sans aucun accident. » « Eh, pour quel sujet, reprit le roi Beder alarmé et effrayé ? » « Il faut que vous sachiez, repartit le vieillard, que cette ville s'appelle la Ville des Enchantemens, et qu'elle est gouvernée, non pas par un roi, mais par une reine ; et cette reine, qui est la plus belle personne de son sexe dont on ait jamais entendu parler, est aussi magicienne, mais la plus insigne et la plus dangereuse que l'on puisse connoître. Vous en serez convaincu quand vous saurez que tous ces chevaux, ces mulets et ces autres animaux que vous avez vus, sont autant d'hommes

comme vous et comme moi, qu'elle a ainsi métamorphosés par son art diabolique. Autant de jeunes gens bien faits comme vous qui entrent dans la ville, elle a des gens apostés qui les arrêtent, et qui, de gré ou de force, les conduisent devant elle. Elle les reçoit avec un accueil des plus obligeans, elle les caresse, elle les régale : elle les loge magnifiquement, et elle leur donne tant de facilités pour leur persuader qu'elle les aime, qu'elle n'a pas de peine à y réussir ; mais elle ne les laisse pas jouir long-temps de leur bonheur prétendu ; il n'y en a pas un qu'elle ne métamorphose en quelque animal ou en quelque oiseau au bout de quarante jours, selon qu'elle le juge à propos. Vous m'avez parlé de tous ces animaux qui se sont présentés pour vous empêcher d'aborder à terre et d'entrer dans la ville ; c'est que ne pouvant vous faire comprendre d'une autre manière le danger auquel vous vous exposiez, ils faisoient ce qui étoit en leur pouvoir pour vous en détourner. »

Ce discours affligea très-sensiblement le jeune roi de Perse. « Hélas, s'écria-t-il, à quelle extrémité suis-je réduit par ma mauvaise destinée ! Je suis à peine délivré d'un enchantement dont j'ai encore horreur, que je me vois exposé à quelque autre plus terrible. » Cela lui donna lieu de raconter son histoire au vieillard plus au long, de lui parler de sa naissance, de sa qualité, de sa passion pour la princesse de Samandal, et de la cruauté qu'elle avoit eue de le changer en oiseau, au moment qu'il venoit de la voir et de lui faire la déclaration de son amour.

Quand ce prince eut achevé par le récit du bonheur qu'il avoit eu de trouver une reine qui avoit rompu cet enchantement, et par des témoignages de la peur qu'il avoit de

retomber dans un plus grand malheur, le vieillard qui voulut le rassurer : « Quoique ce que je vous ai dit de la reine magicienne et de sa méchanceté, lui dit-il, soit véritable, cela ne doit pas néanmoins vous donner la grande inquiétude où je vois que vous en êtes. Je suis aimé de toute la ville, je ne suis pas même inconnu à la reine, et je puis dire qu'elle a beaucoup de considération pour moi. Ainsi c'est un grand bonheur pour vous que votre bonne fortune vous ait adressé à moi plutôt qu'à un autre. Vous êtes en sûreté dans ma maison, où je vous conseille de demeurer si vous l'agréez ainsi. Pourvu que vous ne vous en écartiez pas, je vous garantis qu'il ne vous arrivera rien qui puisse vous donner sujet de vous plaindre de ma mauvaise foi. De la sorte, il n'est pas besoin que vous vous contraigniez en quoi que ce soit. »

Le roi Beder remercia le vieillard de l'hospitalité qu'il exerçoit envers lui, et de la protection qu'il lui donnoit avec tant de bonne volonté. Il s'assit à l'entrée de la boutique ; et il n'y parut pas plutôt, que sa jeunesse et sa bonne mine attirèrent les yeux de tous les passans. Plusieurs s'arrêtèrent même, et firent compliment au vieillard sur ce qu'il avoit acquis un esclave si bien fait, comme ils se l'imaginoient. Et ils en paroisoient d'autant plus surpris, qu'ils ne pouvoient comprendre qu'un si beau jeune homme eût échappé à la diligence de la reine. « Ne croyez pas que ce soit un esclave, leur disoit le vieillard ; vous savez que je ne suis ni assez riche, ni d'une condition assez élevée, pour en avoir de cette beauté. C'est mon neveu, fils d'un frère que j'avois, qui est mort ; et comme je n'ai pas d'enfans, je l'ai fait venir pour me tenir compagnie. » Ils se réjouirent avec lui de la satisfaction qu'il

devoit avoir de son arrivée ; mais en même temps ils ne purent s'empêcher de lui témoigner la crainte qu'ils avoient que la reine ne le lui enlevât. « Vous la connoissez, lui disoient-ils, et vous ne devez pas ignorer le danger auquel vous vous êtes exposé, après tous les exemples que vous en avez. Quelle douleur seroit la vôtre, si elle lui faisoit le même traitement qu'à tant d'autres que nous savons ! »

« Je vous suis bien obligé, reprenoit le vieillard, de la bonne amitié que vous me témoignez, et de la part que vous prenez à mes intérêts, et je vous en remercie avec toute la reconnoissance possible. Mais je me garderai bien de penser même que la reine voulût me faire le moindre déplaisir, après toutes les bontés qu'elle ne cesse d'avoir pour moi. Au cas qu'elle en apprenne quelque chose, et qu'elle m'en parle, j'espère qu'elle ne songera pas seulement à lui, dès que je lui aurai marqué qu'il est mon neveu. »

Le vieillard étoit ravi d'entendre les louanges qu'on donnoit au jeune roi de Perse ; il y prenoit part comme si véritablement il eût été son propre fils, et il conçut pour lui une amitié qui augmenta à mesure que le séjour qu'il fit chez lui, lui donna lieu de le mieux connoître. Il y avoit environ un mois qu'ils vivoient ensemble, lorsqu'un jour le roi Beder étant assis à l'entrée de la boutique à son ordinaire, la reine Labe, c'est ainsi que s'appeloit la reine magicienne, vint à passer devant la maison du vieillard avec grande pompe. Le roi Beder n'eut pas plutôt aperçu la tête des gardes qui marchaient devant elle, qu'il se leva, rentra dans la boutique, et demanda au vieillard son hôte ce que cela signifioit ? « C'est la reine qui va passer, reprit-il, mais demeurez et ne craignez rien. »

Les gardes de la reine Labe, habillés d'un habit uniforme, couleur pourpre, montés et équipés avantageusement, passèrent en quatre files, le sabre haut, au nombre de mille ; et il n'y eut pas un officier qui ne saluât le vieillard en passant devant sa boutique. Ils furent suivis d'un pareil nombre d'eunuques, habillés de brocard et mieux montés, dont les officiers lui firent le même honneur. Après eux, autant de jeunes demoiselles, presque toutes également belles, richement habillées et ornées de pierreries, venoient à pied d'un pas grave, avec la demi-pique à la main ; et la reine Labe paroissoit au milieu d'elles sur un cheval tout brillant de diamans, avec une selle d'or et une housse d'un prix inestimable. Les jeunes demoiselles saluèrent aussi le vieillard à mesure qu'elles passoient ; et la reine frappée de la bonne mine du roi Beder, s'arrêta devant la boutique. « Abdallah, lui dit-elle, c'est ainsi qu'il s'appeloit, dites-moi, je vous prie, est-ce à vous cet esclave si bien fait et si charmant ? Y a-t-il long-temps que vous avez fait cette acquisition ? »

Avant de répondre à la reine, Abdallah se prosterna contre terre, et en se relevant : « Madame, lui dit-il, c'est mon neveu, fils d'un frère que j'avois, qui est mort il n'y a pas long-temps. Comme je n'ai pas d'enfans, je le regarde comme mon fils, et je l'ai fait venir pour ma consolation, et pour recueillir après ma mort le peu de bien que je laisserai. »

La reine Labe, qui n'avoit encore vu personne de comparable au roi Beder, et qui venoit de concevoir une forte passion pour lui, songea sur ce discours à faire en sorte que le vieillard le lui abandonnât. « Bon père, reprit-elle, ne voulez-vous pas bien me faire l'amitié de m'en faire un présent ? Ne me refusez pas, je

vous en prie. Je jure par le feu et par la lumière, que je le ferai si grand et si puissant, que jamais particulier au monde n'aura fait une si haute fortune. Quand j'aurois le dessein de faire du mal à tout le genre humain, il sera le seul à qui je me garderai bien d'en faire. J'ai confiance que vous m'accorderez ce que je vous demande ; et je fonde cette confiance plus encore sur l'amitié que je sais que vous avez pour moi, que sur l'estime que je fais et que j'ai toujours faite de votre personne. »

« Madame, reprit le bon Abdallah, je suis infiniment obligé à votre Majesté de toutes les bontés qu'elle a pour moi, et de l'honneur qu'elle veut faire à mon neveu. Il n'est pas digne d'approcher d'une si grande reine : je supplie votre Majesté de trouver bon qu'il s'en dispense. »

« Abdallah, répliqua la reine, je m'étois flattée que vous m'aimiez davantage ; et je n'eusse jamais cru que vous dussiez me donner une marque si évidente du peu d'état que vous faites de mes prières. Mais je jure encore une fois par le feu et par la lumière, et même par ce qu'il y a de plus sacré dans ma religion, que je ne passerai pas outre, que je n'aie vaincu votre opiniâtreté. Je comprends fort bien ce qui vous fait de la peine ; mais je vous promets que vous n'aurez pas le moindre sujet de vous repentir de m'avoir obligée si sensiblement. »

Le vieillard Abdallah eut une mortification inexprimable par rapport à lui et par rapport au roi Beder, d'être forcé de céder à la volonté de la reine : « Madame, reprit-il, je ne veux pas que votre Majesté ait lieu d'avoir si mauvaise opinion du respect que j'ai pour elle, ni de mon zèle pour contribuer à tout ce qui peut lui faire plaisir. J'ai une confiance entière dans sa parole, et je ne doute pas qu'elle ne me la tienne. Je la supplie

seulement de différer à faire un si grand honneur à mon neveu, jusqu'au premier jour qu'elle repassera. » « Ce sera donc demain, repartit la reine. » Et en disant ces paroles, elle baissa la tête pour lui marquer l'obligation qu'elle lui avoit, et reprit le chemin de son palais.

Quand la reine Labe eut achevé de passer avec toute la pompe qui l'accompagnait : « Mon fils, dit le bon Abdallah au roi Beder, qu'il s'étoit accoutumé d'appeler ainsi, afin de ne le pas faire connoître en parlant de lui en public, je n'ai pu, comme vous l'avez vu vous-même, refuser à la reine ce qu'elle m'a demandé avec la vivacité dont vous avez été témoin, afin de ne lui pas donner lieu d'en venir à quelque violence d'éclat ou secrète, en employant son art magique, et de vous faire autant par dépit contre vous que contre moi un traitement plus cruel et plus signalé, qu'à tous ceux dont elle a pu disposer jusqu'à présent, comme je vous en ai déjà entretenu. J'ai quelque raison de croire qu'elle en usera bien, comme elle me l'a promis, par la considération toute particulière qu'elle a pour moi. Vous l'avez pu remarquer vous-même par celle de toute sa cour, et par les honneurs qui m'ont été rendus. Elle seroit bien maudite du ciel, si elle me trompoit ; mais elle ne me tromperoit pas impunément, et je saurois bien m'en venger. »

Ces assurances, qui paroissoient fort incertaines, ne firent pas un grand effet sur l'esprit du roi Beder. « Après tout ce que vous m'avez raconté des méchancetés de cette reine, reprit-il, je ne vous dissimule pas combien je redoute de m'approcher d'elle. Je mépriserois peut-être tout ce que vous m'en avez pu dire, et je me laisserois éblouir par l'éclat de la grandeur qui l'environne, si je ne savois déjà par expérience ce que c'est que

d'être à la discrétion d'une magicienne. L'état où je me suis trouvé par l'enchantement de la princesse Giauhare, et dont il semble que je n'ai été délivré que pour rentrer presque aussitôt dans un autre, me la fait regarder avec horreur. » Ses larmes l'empêchèrent d'en dire davantage, et firent connoître avec quelle répugnance il se voyoit dans la nécessité fatale d'être livré à la reine Labe.

« Mon fils, repartit le vieillard Abdallah, ne vous affligez pas : j'avoue qu'on ne peut pas faire un grand fondement sur les promesses, et même sur les sermens d'une reine si pernicieuse. Je veux bien que vous sachiez que tout son pouvoir ne s'étend pas jusqu'à moi. Elle ne l'ignore pas ; et c'est pour cela, préférablement à toute autre chose, qu'elle a tant d'égards pour moi. Je saurai bien l'empêcher de vous faire le moindre mal, quand elle seroit assez perfide pour oser entreprendre de vous en faire. Vous pouvez vous fier à moi ; et pourvu que vous suiviez exactement les avis que je vous donnerai avant que je vous abandonne à elle, je vous suis garant qu'elle n'aura pas plus de puissance sur vous que sur moi. »

La reine magicienne ne manqua pas de passer le lendemain devant la boutique du vieillard Abdallah, avec la même pompe que le jour d'auparavant, et le vieillard l'attendoit avec un grand respect. « Bon père, lui dit-elle en s'arrêtant, vous devez juger de l'impatience où je suis d'avoir votre neveu auprès de moi, par mon exactitude à venir vous faire souvenir de vous acquitter de votre promesse. Je sais que vous êtes homme de parole, et je ne veux pas croire que vous ayez changé de sentiment. »

Abdallah qui s'étoit prosterné dès qu'il avoit vu que la reine

s'approchoit, se releva quand elle eut cessé de parler ; et comme il ne vouloit pas que personne entendit ce qu'il avoit à lui dire, il s'avança avec respect jusqu'à la tête de son cheval, et en lui parlant bas : « Puissante reine, dit-il, je suis persuadé que votre Majesté ne prend pas en mauvaise part la difficulté que je fis de lui confier mon neveu dès hier : elle doit avoir compris elle-même le motif que j'en ai eu. Je veux bien le lui abandonner aujourd'hui ; mais je la supplie d'avoir pour agréable de mettre en oubli tous les secrets de cette science merveilleuse qu'elle possède au souverain degré. Je regarde mon neveu comme mon propre fils ; et votre Majesté me mettroit au désespoir, si elle en usoit avec lui d'une autre manière qu'elle a eu la bonté de me le promettre. »

« Je vous le promets encore, repartit la reine, et je vous répète par le même serment qu'hier que vous et lui aurez tout sujet de vous louer de moi. Je vois bien que je ne vous suis pas encore assez connue, ajouta-t-elle, vous ne m'avez vue jusqu'à présent que le visage couvert ; mais comme je trouve votre neveu digne de mon amitié, je veux vous faire voir que je ne suis pas indigne de la sienne. » En disant ces paroles, elle laissa voir au roi Beder qui s'étoit approché avec Abdallah, une beauté incomparable ; mais le roi Beder en fut peu touché. « En effet, ce n'est pas assez d'être belle, dit-il en lui-même, il faut que les actions soient aussi régulières que la beauté est accomplie. »

Dans le temps que le roi Beder faisoit ces réflexions les yeux attachés sur la reine Labe, le vieillard Abdallah se tourna de son côté ; et en le prenant par la main, il le lui présenta : « Le voilà, madame, lui dit-il ; je supplie votre Majesté encore une

fois de se souvenir qu'il est mon neveu, et de permettre qu'il vienne me voir quelquefois. » La reine le lui promit ; et pour lui marquer sa reconnaissance, elle lui fit donner un sac de mille pièces d'or qu'elle avoit fait apporter. Il s'excusa d'abord de le recevoir ; mais elle voulut absolument qu'il l'acceptât, et il ne put s'en dispenser. Elle avoit fait amener un cheval aussi richement harnaché que le sien, pour le roi de Perse. On le lui présenta ; et pendant qu'il mettoit le pied à l'étrier : « J'oubliois, dit la reine à Abdallah, de vous demander comment s'appelle votre neveu. » Comme il lui eut répondu qu'il se nommoit Beder (Pleine Lune) : « On s'est mépris, reprit-elle, on devoit plutôt le nommer Schems (Soleil). »

Dès que le roi Beder fut monté à cheval, il voulut prendre son rang derrière la reine ; mais elle le fit avancer à sa gauche, et voulut qu'il marchât à côté d'elle. Elle regarda Abdallah, et après avoir fait une inclination, elle reprit sa marche.

Au lieu de remarquer sur le visage du peuple une certaine satisfaction accompagnée de respect à la vue de sa souveraine, le roi Beder s'aperçut au contraire qu'on la regardoit avec mépris, et même que plusieurs faisoient mille imprécations contre elle. « La magicienne, disoient quelques-uns, a trouvé un nouveau sujet d'exercer sa méchanceté. Le ciel ne délivrera-t-il jamais le monde de sa tyrannie ? » « Pauvre étranger, s'écrioient d'autres, tu es bien trompé, si tu crois que ton bonheur durera long-temps : c'est pour rendre ta chute plus assommante qu'on t'élève si haut ! » Ces discours lui firent connoître que le vieillard Abdallah lui avoit dépeint la reine Labe telle qu'elle étoit en effet ; mais comme il ne dépendoit plus de lui de se retirer du danger où il étoit, il s'abandonna à

la Providence, et à ce qu'il plairoit au Ciel de décider de son sort.

La reine magicienne arriva à son palais ; et quand elle eut mis pied à terre, elle se fit donner la main par le roi Beder, et entra avec lui, accompagnée de ses femmes et des officiers de ses eunuques. Elle lui fit voir elle-même tous les appartemens, où il n'y avoit qu'or massif, pierreries, et que meubles d'une magnificence singulière. Quand elle l'eut mené dans son cabinet, elle s'avança avec lui sur un balcon, d'où elle lui fit remarquer un jardin d'une beauté enchantée. Le roi Beder louoit tout ce qu'il voyoit avec beaucoup d'esprit, de manière néanmoins qu'elle ne pouvoit se douter qu'il fût autre chose que le neveu du vieillard Abdallah. Ils s'entretenrent de plusieurs choses indifférentes, jusqu'à ce qu'on vint avertir la reine que l'on avoit servi.

La reine et le roi Beder se levèrent, et allèrent se mettre à table. La table étoit d'or massif, et les plats de la même matière. Ils mangèrent, et ils ne burent presque pas jusqu'au dessert ; mais alors la reine se fit emplir sa coupe d'or d'excellent vin ; et après qu'elle eut bu à la santé du roi Beder, elle la fit remplir sans la quitter, et la lui présenta. Le roi Beder la reçut avec beaucoup de respect ; et par une inclination de tête fort bas, il lui marqua qu'il buvoit réciproquement à sa santé.

Dans le même temps dix femmes de la reine Labe entrèrent avec des instrumens, dont elles firent un agréable concert avec leurs voix, pendant qu'ils continuèrent de boire bien avant dans la nuit. À force de boire, enfin ils s'échauffèrent si fort l'un et l'autre, qu'insensiblement le roi Beder oublia que la reine étoit

magicienne, et qu'il ne la regarda plus que comme la plus belle reine qu'il y eût au monde. Dès que la reine se fut aperçu qu'elle l'avoit amené au point qu'elle souhaitoit, elle fit signe aux eunuques et à ses femmes de se retirer. Ils obéirent, et le roi Beder et elle couchèrent ensemble.

Le lendemain la reine et le roi Beder allèrent au bain dès qu'ils furent levés ; et au sortir du bain, les femmes qui y avoient servi le roi, lui présentèrent du linge blanc et un habit des plus magnifiques. La reine, qui avoit pris aussi un autre habit plus magnifique que celui du jour d'auparavant, vint le prendre, et ils allèrent ensemble à son appartement. On leur servit un bon repas ; après quoi ils passèrent la journée agréablement à la promenade dans le jardin, et à plusieurs sortes de divertissemens.

La reine Labe traita et régala le roi Beder de cette manière pendant quarante jours, comme elle avoit coutume d'en user envers tous ses amans. La nuit du quarantième qu'ils étoient couchés, comme elle croyoit que le roi Beder dormoit, elle se leva sans faire de bruit ; mais le roi Beder qui étoit éveillé, et qui s'aperçut qu'elle avoit quelque dessein, fit semblant de dormir, et fut attentif à ses actions. Lorsqu'elle fut levée, elle ouvrit une caissette, d'où elle tira une boîte pleine d'une certaine poudre jaune. Elle prit de cette poudre, et en fit une traînée au travers de la chambre. Aussitôt cette traînée se changea en un ruisseau d'une eau très-claire, au grand étonnement du roi Beder. Il en trembla de frayeur ; et il se contraignit davantage à faire semblant qu'il dormoit, pour ne pas donner à connoître à la magicienne qu'il fût éveillé.

La reine Labe puisa de l'eau du ruisseau dans un vase, et en

versa dans un bassin ou il y avoit de la farine, dont elle fit une pâte qu'elle pétrit fort long-temps ; elle y mit enfin de certaines drogues qu'elle prit en différentes boîtes, et elle en fit un gâteau qu'elle mit dans une tourtière couverte. Comme avant toute chose elle avoit allumé un grand feu, elle tira de la braise, mit la tourtière dessus, et pendant que le gâteau cuisait, elle remit les vases et les boîtes dont elle s'étoit servie en leur lieu ; et à de certaines paroles qu'elle prononça, le ruisseau qui couloit au milieu de la chambre disparut. Quand le gâteau fut cuit, elle l'ôta de dessus la braise et le porta dans un cabinet ; après quoi elle revint coucher avec le roi Beder, qui sut si bien dissimuler, qu'elle n'eut pas le moindre soupçon qu'il eût rien vu de tout ce qu'elle venoit de faire.

Le roi Beder, à qui les plaisirs et les divertissemens avoient fait oublier le bon vieillard Abdallah, son hôte, depuis qu'il l'avoit quitté, se souvint de lui, et crut qu'il avoit besoin de son conseil, après ce qu'il avoit vu faire à la reine Labe pendant la nuit. Dès qu'il fut levé, il témoigna à la reine le désir qu'il avoit de l'aller voir, et la supplia de vouloir bien le lui permettre. « Hé quoi, mon cher Beder, reprit la reine, vous ennuyez-vous déjà, je ne dis pas de demeurer dans un palais si superbe, et où vous devez trouver tant d'agrémens, mais de la compagnie d'une reine qui vous aime si passionnément, et qui vous en donne tant de marques ? »

« Grande reine, reprit le roi Beder, comment pourrois-je m'ennuyer de tant de grâces et de tant de faveurs dont votre Majesté a la bonté de me combler ? Bien loin de cela, madame, je demande cette permission plutôt pour rendre compte à mon oncle des obligations infinies que j'ai à votre Majesté, que pour

lui faire connoître que je ne l'oublie pas. Je ne désavoue pas néanmoins que c'est en partie pour cette raison : comme je sais qu'il m'aime avec tendresse, et qu'il y a quarante jours qu'il ne m'a vu, je ne veux pas lui donner lieu de penser que je ne réponde pas à ses sentimens pour moi, en demeurant plus long-temps sans le voir : » « Allez, repartit la reine, je le veux bien ; mais vous ne serez pas long-temps à revenir, si vous vous souvenez que je ne puis vivre sans vous. » Elle lui fit donner un cheval richement harnaché, et il partit.

Le vieillard Abdallah fut ravi ce revoir le roi Beder : sans avoir égard à sa qualité, il l'embrassa tendrement, et le roi Beder l'embrassa de même, afin que personne ne doutât qu'il ne fût son neveu. Quand ils se furent assis : « Hé bien, demanda Abdallah au roi, comment vous êtes-vous trouvé, et comment v o u s trouvez-vous encore avec cette infidelle, cette magicienne ? »

« Jusqu'à présent, reprit le roi Beder, je puis dire qu'elle a eu pour moi toutes sortes d'égards imaginables, et qu'elle a eu toute la considération et tout l'empressement possible pour mieux me persuader qu'elle m'aime parfaitement. Mais j'ai remarqué une chose cette nuit qui me donne un juste sujet de soupçonner que tout ce qu'elle a fait, n'est que dissimulation. Dans le temps qu'elle croyoit que je dormois profondément, quoique je fusse éveillé, je m'aperçus qu'elle s'éloigna de moi avec beaucoup de précaution, et qu'elle se leva. Cette précaution fit qu'au lieu de me rendormir, je m'attachai à l'observer, en feignant cependant que je dormois toujours. » En continuant son discours, il lui raconta comment et avec quelles circonstances il lui avoit vu faire le gâteau ; et en achevant :

« Jusqu'alors, ajouta-t-il, j'avoue que je vous avois presque oublié, avec tous les avis que vous m'aviez donnés de ses méchancetés ; mais cette action me fait craindre qu'elle ne tienne ni les paroles qu'elle vous a données, ni ses sermens si solennels. J'ai songé à vous aussitôt ; et je m'estime heureux de ce qu'elle m'a permis de vous venir voir avec plus de facilité que je ne m'y étois attendu. »

« Vous ne vous êtes pas trompé, repartit le vieillard Abdallah avec un souris qui marquoit qu'il n'avoit pas cru lui-même qu'elle dût en user autrement ; rien n'est capable d'obliger la perfide à se corriger. Mais ne craignez rien, je sais le moyen de faire en sorte que le mal qu'elle veut vous faire retombe sur elle. Vous êtes entré dans le soupçon fort à propos, et vous ne pouviez mieux faire que de recourir à moi. Comme elle ne garde pas ses amans plus de quarante jours, et qu'au lieu de les renvoyer honnêtement, elle en fait autant d'animaux dont elle remplit ses forêts, ses parcs et la campagne, je pris dès hier les mesures pour empêcher qu'elle ne vous fasse le même traitement. Il y a trop long-temps que la terre porte ce monstre : il faut qu'elle soit traitée elle-même comme elle le mérite. »

En achevant ces paroles, Abdallah mit deux gâteaux entre les mains du roi Beder, et lui dit de les garder pour en faire l'usage qu'il alloit entendre. « Vous m'avez dit, continua-t-il, que la magicienne a fait un gâteau cette nuit : c'est pour vous en faire manger, n'en doutez pas ; mais gardez-vous d'en goûter. Ne laissez pas cependant d'en prendre quand elle vous en présentera, et au lieu d'en mettre à la bouche, faites en sorte de manger à la place, d'un des deux que je viens de vous donner,

sans qu'elle s'en aperçoive. Dès qu'elle aura cru que vous aurez avalé du sien, elle ne manquera pas d'entreprendre de vous métamorphoser en quelque animal. Elle n'y réussira pas, et elle tournera la chose en plaisanterie, comme si elle n'eût voulu le faire que pour rire, et vous faire un peu de peur, pendant qu'elle en aura un dépit mortel dans l'âme, et qu'elle s'imaginera avoir manqué en quelque chose dans la composition de son gâteau. Pour ce qui est de l'autre gâteau, vous lui en ferez présent, et vous la presserez d'en manger. Elle en mangera, quand ce ne seroit que pour vous faire voir qu'elle ne se méfie pas de vous, après le sujet qu'elle vous aura donné de vous méfier d'elle. Quand elle en aura mangé, prenez un peu d'eau dans le creux de la main, et en la lui jetant au visage, dites-lui :

« Quitte cette forme, et prends celle de tel ou tel animal qu'il vous plaira. »

» Venez avec l'animal, je vous dirai ce qu'il faudra que vous fassiez. »

Le roi Beder marqua au vieillard Abdallah en des termes les plus expressifs, combien il lui étoit obligé de l'intérêt qu'il prenoit à empêcher qu'une magicienne si dangereuse n'eût le pouvoir d'exercer sa méchanceté contre lui ; et après qu'il se fut encore entretenu quelque temps avec lui, il le quitta et retourna au palais. En arrivant, il apprit que la magicienne l'attendoit dans le jardin avec grande impatience. Il alla la chercher, et la reine Labe ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'elle vint à lui avec grand empressement. « Cher Beder, lui dit-elle, on a grande raison de dire que rien ne fait mieux connoître la force et l'excès de l'amour que l'éloignement de l'objet que

l'on aime. Je n'ai pas eu de repos depuis que je vous ai perdu de vue, et il me semble qu'il y a des années que je ne vous ai vu. Pour peu que vous eussiez différé, je me préparois à vous aller chercher moi-même. »

« Madame, reprit le roi Beder, je puis assurer votre Majesté que je n'ai pas eu moins d'impatience de me rendre auprès d'elle ; mais je n'ai pu refuser quelques momens d'entretien à un oncle qui m'aime, et qui ne m'avoit pas vu depuis si longtemps. Il vouloit me retenir ; mais je me suis arraché à sa tendresse pour venir où l'amour m'appeloit ; et de la collation qu'il m'avoit préparée, je me suis contenté d'un gâteau que je vous ai apporté. » Le roi Beder qui avoit enveloppé l'un des deux gâteaux dans un mouchoir fort propre, le développa, et en le lui présentant : « Le voilà, madame, ajouta-t-il, je vous supplie de l'agréer. »

« Je l'accepte de bon cœur, repartit la reine en le prenant, et j'en mangerai avec plaisir pour l'amour de vous et de votre oncle mon bon ami ; mais auparavant je veux que pour l'amour de moi vous mangiez de celui-ci, que j'ai fait pendant votre absence. » « Belle reine, lui dit le roi Beder en le recevant avec respect, des mains comme celles de votre Majesté ne peuvent rien faire que d'excellent ; et elle me fait une faveur, dont je ne puis assez lui témoigner ma reconnaissance. »

Le roi Beder substitua adroitement à la place du gâteau de la reine, l'autre que le vieillard Abdallah lui avoit donné, et il en rompit un morceau qu'il porta à la bouche. « Ah, reine, s'écria-t-il en le mangeant, je n'ai jamais rien goûté de plus exquis ! » Comme ils étoient près d'un jet d'eau, la magicienne qui vit qu'il avoit avalé le morceau, et qu'il en alloit manger un autre,

puisa de l'eau du bassin dans le creux de sa main, et en la lui jetant au visage :

« Malheureux, lui dit-elle, quitte cette figure d'homme, et prends celle d'un vilain cheval borgne et boiteux. »

Ces paroles ne firent pas d'effet, et la magicienne fut extrêmement étonnée de voir le roi Beder dans le même état, et donner seulement une marque de grande frayeur. La rougeur lui en monta au visage ; et comme elle vit qu'elle avoit manqué son coup : « Cher Beder, lui dit-elle, ce n'est rien, remettez-vous, je n'ai pas voulu vous faire de mal, je l'ai fait seulement pour voir ce que vous en diriez. Vous pouvez juger que je serois la plus misérable et la plus exécration de toutes les femmes, si je commettois une action si noire, je ne dis pas seulement après les sermens que j'ai faits, mais même après les marques d'amour que je vous ai données. »

« Puissante reine, repartit le roi Beder, quelque persuadé que je sois que votre Majesté ne l'a fait que pour se divertir, je n'ai pu néanmoins me garantir de la surprise ! Quel moyen aussi de s'empêcher de n'avoir pas au moins quelque émotion à des paroles capables de faire un changement si étrange ? Mais, madame, laissons là ce discours, et puisque j'ai mangé de votre gâteau, faites-moi la grâce de goûter du mien. »

La reine Labe, qui ne pouvoit mieux se justifier qu'en donnant cette marque de confiance au roi de Perse, rompit un morceau de gâteau et le mangea. Dès qu'elle l'eut avalé, elle parut toute troublée et elle demeura comme immobile. Le roi Beder ne perdit pas de temps ; il prit de l'eau du même bassin, et en la lui jetant au visage :

« Abominable magicienne, s'écria-t-il, sors de cette figure, et change-toi en cavale. »

Au même moment, la reine Labe fut changée en une très-belle cavale ; et sa confusion fut si grande de se voir ainsi métamorphosée, qu'elle répandit des larmes en abondance. Elle baissa la tête jusqu'aux pieds du roi Beder, comme pour le toucher de compassion. Mais quand il eût voulu se laisser fléchir, il n'étoit pas en son pouvoir de réparer le mal qu'il lui avoit fait. Il mena la cavale à l'écurie du palais, où il la mit entre les mains d'un palefrenier pour la brider ; mais de toutes les brides que le palefrenier présenta à la cavale, pas une ne se trouva propre. Il fit seller et brider deux chevaux, un pour lui et l'autre pour le palefrenier, et il se fit suivre par le palefrenier jusque chez le vieillard Abdallah avec la cavale à la main.

Abdallah qui aperçut de loin le roi Beder et la cavale, ne douta pas que le roi Beder n'eût fait ce qu'il lui avoit recommandé. « Maudite magicienne, dit-il aussitôt en lui-même avec joie, le ciel enfin t'a châtiée comme tu le méritois. » Le roi Beder mit pied à terre en arrivant, et entra dans la boutique d'Abdallah, qu'il embrassa en le remerciant de tous les services qu'il lui avoit rendus. Il lui raconta de quelle manière le tout s'étoit passé, et lui marqua qu'il n'avoit pas trouvé de bride propre pour la cavale. Abdallah qui en avoit une à tout cheval, en brida la cavale lui-même ; et dès que le roi Beder eut renvoyé le palefrenier avec les deux chevaux : « Sire, lui dit-il, vous n'avez pas besoin de vous arrêter davantage en cette ville, montez la cavale et retournez en votre royaume. La seule chose que j'ai à vous recommander, c'est qu'au cas que vous veniez à vous défaire de la cavale, de vous

bien garder de la livrer avec la bride. » Le roi Beder lui promit qu'il s'en souviendrait ; et après qu'il lui eut dit adieu, il partit.

Le jeune roi de Perse ne fut pas plutôt hors de la ville, qu'il ne se sentit pas de la joie d'être délivré d'un si grand danger, et d'avoir à sa disposition la magicienne, qu'il avait eu un si grand sujet de redouter. Trois jours après son départ il arriva à une grande ville. Comme il était dans le faubourg, il fut rencontré par un vieillard de quelque considération qui allait à pied à une maison de plaisance qu'il avait. « Seigneur, lui dit le vieillard en s'arrêtant, oserais-je vous demander de quel côté vous venez ? » Il s'arrêta aussitôt pour le satisfaire ; et comme le vieillard lui faisait plusieurs questions, une vieille survint qui s'arrêta pareillement, et se mit à pleurer en regardant la cavale avec de grands soupirs.

Le roi Beder et le vieillard interrompirent leur entretien, pour regarder la vieille, et le roi Beder lui demanda quel sujet elle avait de pleurer ? « Seigneur, reprit-elle, c'est que votre cavale ressemble si parfaitement à une que mon fils avait, et que je regrette encore pour l'amour de lui, que je croirois que c'est la même si elle n'était morte. Vendez-la-moi, je vous en supplie, je vous la paierai ce qu'elle vaut ; et avec cela, je vous en aurai une très-grande obligation. »

« Bonne mère, repartit le roi Beder, je suis fâché de ne pouvoir vous accorder ce que vous demandez, ma cavale n'est pas à vendre. » « Ah, Seigneur, insista la vieille, ne me refusez pas, je vous en conjure au nom de Dieu ! Nous mourrions de déplaisir, mon fils et moi, si vous ne nous accordiez pas cette grâce. » « Bonne mère, répliqua le roi Beder, je vous l'accorderois très-volontiers, si je m'étois déterminé à me

défaire d'une si bonne cavale ; mais quand cela seroit, je ne crois pas que vous en voulussiez donner mille pièces d'or ; car en ce cas-là je ne l'estimerois pas moins. » « Pourquoi ne les donnerois-je pas, repartit la vieille ? Vous n'avez qu'à donner votre consentement à la vente, je vais vous les compter. »

Le roi Beder qui voyoit que la vieille étoit habillée assez pauvrement, ne put s'imaginer qu'elle fût en état de trouver une si grosse somme. Pour éprouver si elle tiendrait le marché : « Donnez-moi l'argent, lui dit-il, la cavale est à vous. » Aussitôt la vieille détacha une bourse qu'elle avoit autour de sa ceinture, et en la lui présentant : « Prenez la peine de descendre, lui dit-elle, que nous comptions si la somme y est ; au cas qu'elle n'y soit pas, j'aurai bientôt trouvé le reste, ma maison n'est pas loin. »

L'étonnement du roi Beder fut extrême, quand il vit la bourse : « Bonne mère, reprit-il, ne voyez-vous pas que ce que je vous en ai dit, n'est que pour rire ; je vous répète que ma cavale n'est pas à vendre. »

Le vieillard qui avoit été témoin de tout cet entretien, prit alors la parole : « Mon fils, dit-il au roi Beder, il faut que vous sachiez une chose, que je vois bien que vous ignorez, c'est qu'il n'est pas permis en cette ville de mentir en aucune manière sous peine de mort. Ainsi vous ne pouvez vous dispenser de prendre l'argent de cette bonne femme, et de lui livrer votre cavale, puisqu'elle vous en donne la somme que vous avez demandée. Vous ferez mieux de faire la chose sans bruit, que de vous exposer au malheur qui pourroit vous en arriver. »

Le roi Beder, bien affligé de s'être engagé dans cette

méchante affaire avec tant d'inconsidération, mit pied à terre avec un grand regret. La vieille fut prompte à se saisir de la bride et à débrider la cavale, et encore plus à prendre dans la main de l'eau d'un ruisseau qui couloit au milieu de la rue, et de la jeter sur la cavale, en prononçant ces paroles : « Ma fille, quittez cette forme étrangère, et reprenez la vôtre. »

Le changement se fit en un moment ; et le roi Beder qui s'évanouit dès qu'il vit paroître la reine Labe devant lui, fût tombé par terre, si le vieillard ne l'eût retenu.

La vieille qui étoit mère de la reine Labe, et qui l'avoit instruite de tous les secrets de la magie, n'eut pas plutôt embrassé sa fille, pour lui témoigner sa joie, qu'en un instant elle fit paroître par un sifflement un génie hideux, d'une figure et d'une grandeur gigantesque. Le génie prit aussitôt le roi Beder sur une épaule, embrassa la vieille et la reine magicienne de l'autre, et les transporta en peu de momens au palais de la reine Labe, dans la Ville des Enchantemens.

La reine magicienne en furie fit de grands reproches au roi Beder, dès qu'elle fut de retour dans son palais : « Ingrat, lui dit-elle, c'est donc ainsi que ton indigne oncle et toi, vous m'avez donné des marques de reconnaissance, après tout ce que j'ai fait pour vous : je vous ferai sentir à l'un et à l'autre ce que vous méritez. » Elle ne lui en dit pas davantage ; mais elle prit de l'eau, et en la lui jetant au visage :

« Sors de cette figure, dit-elle, et prends celle d'un vilain hibou. »

Ces paroles furent suivies de l'effet ; et aussitôt elle commanda à une de ses femmes d'enfermer le hibou dans une

cage, et de ne lui donner ni à boire ni à manger.

La femme emporta la cage ; et sans avoir égard à l'ordre de la reine Labe, elle y mit de la mangeaille et de l'eau ; et cependant comme elle étoit amie du vieillard Abdallah, elle envoya l'avertir secrètement de quelle manière la reine venoit de traiter son neveu, et de son dessein de les faire périr l'un et l'autre, afin qu'il donnât ordre à l'en empêcher, et qu'il songeât à sa propre conservation.

Abdallah vit bien qu'il n'y avoit pas de ménagement à prendre avec la reine Labe. Il ne fit que siffler d'une certaine manière ; et aussitôt un grand génie à quatre ailes se fit voir devant lui, et lui demanda pour quel sujet il l'avoit appelé ?

« L'Eclair, lui dit-il (c'est ainsi que s'appeloit ce génie), il s'agit de conserver la vie du roi Beder, fils de la reine Gulnare. Va au palais de la magicienne, et transporte incessamment à la capitale de Perse la femme pleine de compassion à qui elle a donné la cage en garde, afin qu'elle informe la reine Gulnare du danger où est le roi son fils, et du besoin qu'il a de son secours ; prends garde de ne la pas épouvanter en te présentant devant elle, et dis-lui bien de ma part ce qu'elle doit faire. »

L'Eclair disparut, et passa en un instant au palais de la magicienne. Il instruisit la femme, il l'enleva dans l'air, et la transporta à la capitale de Perse, où il la posa sur le toit en terrasse qui répondoit à l'appartement de la reine Gulnare. La femme descendit par l'escalier qui y conduisoit, et elle trouva la reine Gulnare et la reine Farasche sa mère, qui s'entretenoient du triste sujet de leur affliction commune. Elle leur fit une profonde révérence ; et par le récit qu'elle leur fit, elles connurent le besoin que le roi Beder avoit d'être secouru

promptement.

À cette nouvelle, la reine Gulnare fut dans un transport de joie, qu'elle marqua en se levant de sa place et en embrassant l'obligeante femme, pour lui témoigner combien elle lui étoit obligée du service qu'elle venoit de lui rendre. Elle sortit aussitôt, et commanda qu'on fit jouer les trompettes, les timbales et les tambours du palais, pour annoncer à toute la ville que le roi de Perse arriveroit bientôt. Elle revint, et elle trouva le roi Saleh son frère, que la reine Farasche avoit déjà fait venir par une certaine fumigation. « Mon frère, lui dit-elle, le roi votre neveu, mon cher fils, est dans la Ville des Enchantemens, sous la puissance de la reine Labe. C'est à vous, c'est à moi, d'aller le délivrer ; il n'y a pas de temps à perdre. »

Le roi Saleh rassembla une puissante armée des troupes de ses états marins, qui s'éleva bientôt de la mer. Il appela même à son secours les génies ses alliés, qui parurent avec une autre armée plus nombreuse que la sienne. Quand les deux armées furent jointes, il se mit à la tête avec la reine Farasche, la reine Gulnare et les princesses, qui voulurent avoir part à l'action. Ils s'élevèrent dans l'air, et ils fondirent bientôt sur le palais et sur la Ville des Enchantemens, où la reine magicienne, sa mère, et tous les adorateurs du Feu furent détruits en un clin-d'œil.

La reine Gulnare s'étoit fait suivre par la femme de la reine Labe, qui étoit venue lui annoncer la nouvelle de l'enchantement et de l'emprisonnement du roi son fils ; et elle lui avoit recommandé de n'avoir pas d'autre soin dans la mêlée, que d'aller prendre la cage et de la lui apporter. Cet ordre fut exécuté comme elle l'avoit souhaité. Elle tira le hibou dehors ; et en jetant sur lui de l'eau qu'elle se fit apporter :

« Mon cher fils, dit-elle, quittez cette figure étrangère, et prenez celle d'homme qui est la vôtre. »

Dans le moment la reine Gulnare ne vit plus le vilain hibou : elle vit le roi Beder son fils ; elle l'embrassa aussitôt avec un excès de joie. Ce qu'elle n'étoit pas en état de dire par ses paroles, dans le transport où elle étoit, ses larmes y suppléèrent d'une manière qui l'exprimoit avec beaucoup de force. Elle ne pouvoit se résoudre à le quitter, et il fallut que la reine Farasche le lui arrachât à son tour. Après elle, il fut embrassé de même par le roi son oncle, et par les princesses ses parentes.

Le premier soin de la reine Gulnare fut de faire chercher le vieillard Abdallah, à qui elle étoit obligée du recouvrement du roi de Perse. Dès qu'on le lui eut amené : « L'obligation que je vous ai, lui dit-elle, est si grande, qu'il n'y a rien que je ne sois prête à faire pour vous en marquer ma reconnaissance ; faites connoître vous-même en quoi je le puis : vous serez satisfait. » Grande reine, reprit-il, si la dame que je vous ai envoyée, veut bien consentir à la foi de mariage que je lui offre, et que le roi de Perse veuille bien me souffrir à sa cour, je consacre de bon cœur le reste de mes jours à son service. « La reine Gulnare se tourna aussitôt du côté de la dame, qui étoit présente, et comme la dame fit connoître par une honnête pudeur qu'elle n'avoit pas de répugnance pour ce mariage, elle leur fit prendre la main l'un à l'autre, et le roi de Perse et elle prirent le soin de leur fortune.

Ce mariage donna lieu au roi de Perse de prendre la parole en l'adressant à la reine sa mère : « Madame, dit-il en souriant, je suis ravi du mariage que vous venez de faire ; il en reste un auquel vous devriez bien songer. » La reine Gulnare ne comprit

pas d'abord de quel mariage il entendoit parler ; elle y pensa un moment ; et dès qu'elle l'eut compris : « C'est du vôtre dont vous voulez parler, reprit-elle, j'y consens très-volontiers. » Elle regarda aussitôt les sujets marins du roi son frère, et les génies qui étoient présens : « Partez, dit-elle, et parcourez tous les palais de la mer et de la terre, et venez nous donner avis de la princesse la plus belle et la plus digne du roi mon fils, que vous aurez remarquée. »

« Madame, repartit le roi Beder, il est inutile de prendre toute cette peine. Vous n'ignorez pas sans doute que j'ai donné mon cœur à la princesse de Samandal sur le simple récit de sa beauté : je l'ai vue, et je ne me suis pas repenti du présent que je lui ai fait. En effet, il ne peut pas y avoir ni sur la terre, ni sous les ondes une princesse qu'on puisse lui comparer. Il est vrai que sur la déclaration que je lui ai faite, elle m'a traité d'une manière qui eut pu éteindre la flamme de tout autre amant moins embrasé que moi de son amour ; mais elle est excusable, et elle ne pouvoit me traiter moins rigoureusement, après l'emprisonnement du roi son père, dont je ne laissois pas d'être la cause, quoiqu'innocent. Peut-être que le roi de Samandal aura changé de sentiment, et qu'elle n'aura plus de répugnance à m'aimer et à me donner sa foi dès qu'il y aura consenti. »

« Mon fils , répliqua la reine Gulnare, s'il n'y a que la princesse Giauhare au monde capable de vous rendre heureux, ce n'est pas mon intention de m'opposer à votre union, s'il est possible qu'elle se fasse. Le roi votre oncle n'a qu'à faire venir le roi de Samandal, et nous aurons bientôt appris s'il est toujours aussi peu traitable qu'il l'a été. »

Quelqu'étroitement que le roi de Samandal eût été gardé jusqu'alors depuis sa captivité par les ordres du roi Saleh, il avoit toujours été traité néanmoins avec beaucoup d'égards, et il s'étoit apprivoisé avec les officiers qui le gardoient. Le roi Saleh se fit apporter un réchaud avec du feu, et il y jeta une certaine composition en prononçant des paroles mystérieuses. Dès que la fumée commença à s'élever, le palais s'ébranla, et l'on vit bientôt paroître le roi de Samandal avec les officiers du roi Saleh qui l'accompagnoient. Le roi de Perse se jeta aussitôt à ses pieds, et en demeurant le genou en terre : « Sire, dit-il, ce n'est plus le roi Saleh qui demande à votre Majesté l'honneur de son alliance pour le roi de Perse ; c'est le roi de Perse lui-même qui la supplie de lui faire celte grâce. Je ne puis me persuader qu'elle veuille être la cause de la mort d'un roi qui ne peut plus vivre, s'il ne vit avec l'aimable princesse Giauhare. »

Le roi Samandal ne souffrit pas plus long-temps que le roi de Perse demeurât à ses pieds. Il l'embrassa, et en l'obligeant de se relever : « Sire, repartit-il, je serois bien fâché d'avoir contribué en rien à la mort d'un monarque si digne de vivre. S'il est vrai qu'une vie si précieuse ne puisse se conserver sans la possession de ma fille, vivez, Sire, elle est à vous. Elle a toujours été très-soumise à ma volonté ; je ne crois pas qu'elle s'y oppose. » En achevant ces paroles, il chargea un de ses officiers, que le roi Saleh avoit bien voulu qu'il eût auprès de lui, d'aller chercher la princesse Giauhare, et de l'amener incessamment.

La princesse Giauhare étoit toujours restée où le roi de Perse l'avoit rencontrée. L'officier l'y trouva, et on le vit bientôt de

retour avec elle et avec ses femmes. Le roi de Samandal embrassa la princesse : « Ma fille, lui dit-il, je vous ai donné un époux : c'est le roi de Perse que voilà, le monarque le plus accompli qu'il y ait aujourd'hui dans tout l'univers. La préférence qu'il vous a donnée par-dessus toutes les autres princesses, nous oblige vous et moi de lui en marquer notre reconnoissance. »

« Sire, reprit la princesse Giauhare, votre Majesté sait bien que je n'ai jamais manqué à la déférence que je devois à tout ce qu'elle a exigé e mon obéissance. Je suis encore prête à obéir ; et j'espère que le roi de Perse voudra bien oublier le mauvais traitement que je lui ai fait : je le crois assez équitable pour ne l'imputer qu'à la nécessité de mon devoir. »

Les noces furent célébrées dans le palais de la Ville des Enchantemens, avec une solennité d'autant plus grande, que tous les amans de la reine magicienne, qui avoient repris leur première forme au moment qu'elle avoit cessé de vivre, et qui en étoient venus faire leurs remercîmens au roi de Perse, à la reine Gulnare et au roi Saleh, y assistèrent. Ils étoient tous fils de rois, ou princes, ou d'une qualité très-distinguée.

Le roi Saleh enfin conduisit le roi de Samandal dans son royaume, et le remit en possession de ses États. Le roi de Perse au comble de ses désirs, partit et retourna à la capitale de Perse avec la reine Gulnare, la reine Farasche et les princesses ; et la reine Farasche et les princesses y demeurèrent jusqu'à ce que le roi Saleh vînt les prendre, et les ramenât en son royaume sous les flots de la mer.

1. ↑ Gulnare signifie en Persien, rose, ou fleur de grenadier.
2. ↑ Saleh : ce mot signifie bon, en Arabe.
3. ↑ Pleine lune, en Arabe.
4. ↑ Giauhare, en Arabe, signifie pierre précieuse.

HISTOIRE

DE GANEM, FILS D'ABOU AÏBOU, L'ESCLAVE D'AMOUR.

SIRE, dit Scheherazade au sultan des Indes, il y avoit autrefois à Damas un marchand, qui, par son industrie et par son travail, avoit amassé de grands biens dont il vivoit fort honorablement. Abou Aïbou, c'étoit son nom, avoit un fils et une fille. Le fils fut d'abord appelé Ganem, et depuis surnommé l'Esclave d'Amour. Il étoit très-bien fait ; et son esprit qui étoit naturellement excellent, avoit été cultivé par de bons maîtres que son père avoit pris soin de lui donner. Et la fille fut nommée Force de cœurs^[1], parce qu'elle étoit pourvue d'une beauté si parfaite, que tous ceux qui la voyoient, ne pouvoient s'empêcher de l'aimer.

Abou Aïbou mourut. Il laissa des richesses immenses. Cent charges de brocards et d'autres étoffes de soie qui se trouvèrent dans son magasin, n'en faisoient que la moindre partie. Les charges étoient toutes faites, et sur chaque balle, on lisoit en gros caractères: POUR BAGDAD.

En ce temps-là Mohammed, fils de Soliman, surnommé Zinebi, régnoit dans la ville de Damas, capitale de Syrie. Son parent Haroun Alraschild qui faisoit sa résidence à Bagdad, lui avoit donné ce royaume à titre de tributaire.

Peu de temps après la mort d'Abou Aïbou, Ganem s'entreteuoit avec sa mère des affaires de leur maison ; et à propos des charges de marchandises qui étoient dans le magasin, il demanda ce que vouloit dire l'écriture qu'on lisoit sur chaque balle, « Mon fils, lui répondit sa mère, votre père voyageoit tantôt dans une province et tantôt dans une autre ; et il avoit coutume, avant son départ, d'écrire sur chaque balle le nom de la ville où il se proposoit d'aller. Il avoit mis toutes choses en état pour faire le voyage de Bagdad, et il étoit prêt à partir quand la mort... » Elle n'eut pas la force d'achever, un souvenir trop vif de la perte de son mari ne lui permit pas d'en dire davantage, et lui fit verser un torrent de larmes.

Ganem ne put voir sa mère attendrie, sans être attendri lui-même. Ils demeurèrent quelques momens sans parler ; mais il se remit enfin ; et lorsqu'il vit sa mère en état de l'écouter, il prit la parole : « Puisque mon père, dit-il, a destiné ces marchandises pour Bagdad, et qu'il n'est plus en état d'exécuter son dessein, je vais donc me disposer à faire ce voyage. Je crois même qu'il est à propos que je presse mon départ, de peur que ces marchandises ne dépérissent, ou que nous ne perdions l'occasion de les vendre avantageusement. »

La veuve d'Abou Aïbou qui aimoit tendrement son fils, fut fort alarmée de cette résolution. « Mon fils, lui répondit-elle, je ne puis que vous louer de vouloir imiter votre père ; mais songez que vous êtes trop jeune, sans expérience et nullement accoutumé aux fatigues des voyages. D'ailleurs voulez-vous m'abandonner et ajouter une nouvelle douleur à celle dont je suis accablée ? Ne vaut-il pas mieux vendre ces marchandises aux marchands de Damas, et nous contenter d'un profit

raisonnable, que de vous exposer à périr ? »

Elle a voit beau combattre le dessein de Ganem par de bonnes raisons, il ne les pouvoit goûter. L'envie de voyager et de perfectionner son esprit par une entière connoissance des choses du monde, le sollicitoit à partir, et l'emporta sur les remontrances, les prières, et sur les pleurs même de sa mère. Il alla au marché des esclaves. Il en acheta de robustes, loua cent chameaux ; et s'étant enfin pourvu de toutes les choses nécessaires, il se mit en chemin avec cinq ou six marchands de Damas, qui alloient négocier à Bagdad.

Ces marchands suivis de tous leurs esclaves, et accompagnés de plusieurs autres voyageurs, composoient une caravane si considérable, qu'ils n'eurent rien à craindre de la part des Bédouins, c'est-à-dire des Arabes, qui n'ont d'autre profession que de battre la campagne, d'attaquer et piller les caravanes, quand elles ne sont pas assez fortes pour repousser leurs insultes. Ils n'eurent donc à essuyer que les fatigues ordinaires d'une longue route ; ce qu'ils oublièrent facilement à la vue de Bagdad, où ils arrivèrent heureusement.

Ils allèrent mettre pied à terre dans le khan le plus magnifique et le plus fréquenté de la ville ; mais Ganem qui vouloit être logé commodément et en particulier, n'y prit pas d'appartement ; il se contenta d'y laisser ses marchandises dans un magasin, afin qu'elles y fussent en sûreté. Il loua dans le voisinage une très-belle maison, richement meublée, où il y avoit un jardin fort agréable par la quantité de jets d'eau et de bosquets qu'on y voyoit.

Quelques jours après que ce jeune marchand se fut établi dans cette maison, et qu'il se fut entièrement remis de la

fatigue du voyage, il s'habilla fort proprement, et se rendit au lieu public où s'assembloient les marchands pour vendre ou acheter des marchandises. Il étoit suivi d'un esclave qui portoit un paquet de plusieurs pièces d'étoffes et de toiles fines.

Les marchands reçurent Ganem avec beaucoup d'honnêteté ; et leur chef ou syndic à qui d'abord il s'adressa, prit et acheta tout le paquet au prix marqué par l'étiquette qui étoit attachée à chaque pièce d'étoffe. Ganem continua ce négoce avec tant de bonheur, qu'il vendoit toutes les marchandises qu'il faisoit porter chaque jour.

Il ne lui restoit plus qu'une balle, qu'il avoit fait tirer du magasin et apporter chez lui, lorsqu'un jour il alla au lieu public. Il en trouva toutes les boutiques fermées. La chose lui parut extraordinaire ; il en demanda la cause, et on lui dit qu'un des premiers marchands qui ne lui étoit pas inconnu étoit mort, et que tous ses confrères, suivant la coutume, étoient allés à son enterrement.

Ganem s'informa de la mosquée où se devoit faire la prière, ou d'où le corps devoit être porté au lieu de sa sépulture ; et quand on le lui eut enseigné, il renvoya son esclave avec son paquet de marchandises, et prit le chemin de la mosquée. Il y arriva que la prière n'étoit pas encore achevée, et on la faisoit dans une salle toute tendue de satin noir. On enleva le corps, que la parenté, accompagnée des marchands et de Ganem, suivit jusqu'au lieu de sa sépulture, qui étoit hors de la ville et fort éloigné. C'étoit un édifice de pierre en forme de dôme, destiné à recevoir les corps de toute la famille du défunt ; et comme il étoit fort petit, on avoit dressé des tentes à l'entour, afin que tout le monde fût à couvert pendant la cérémonie. On

ouvrit le tombeau, et l'on posa le corps, puis on le referma. Ensuite l'iman et les autres ministres de la mosquée s'assirent en rond sur des tapis sous la principale tente, et récitèrent le reste des prières. Ils firent aussi la lecture des chapitres de l'Alcoran prescrits pour l'enterrement des morts. Les parens et les marchands, à l'exemple de ces ministres, s'assirent en rond derrière eux.

Il étoit presque nuit, lorsque tout fut achevé. Ganem qui ne s'étoit pas attendu à une si longue cérémonie, commençoit à s'inquiéter ; et son inquiétude augmenta, quand il vit qu'on servoit un repas en mémoire du défunt, selon l'usage de Bagdad. On lui dit même que les tentes n'avoient pas été tendues seulement contre les ardeurs du soleil, mais aussi contre le serein, parce que l'on ne s'en retourneroit à la ville que le lendemain. Ce discours alarma Ganem. « Je suis étranger, dit-il en lui-même, et je passe pour un riche marchand ; des voleurs peuvent profiter de mon absence et aller piller ma maison. Mes esclaves mêmes peuvent être tentés d'une si belle occasion ; ils n'ont qu'à prendre la fuite avec tout l'or que j'ai reçu de mes marchandises, où les irai-je chercher ? » Vivement occupé de ces pensées, il mangea quelques morceaux à la hâte, et se déroba finement à la compagnie.

Il précipita ses pas pour faire plus de diligence ; mais comme il arrive assez souvent que plus on est pressé, moins on avance, il prit un chemin pour un autre et s'égara dans l'obscurité, de manière qu'il étoit près de minuit quand il arriva à la porte de la ville. Pour surcroît de malheur, il la trouva fermée. Ce contre-temps lui causa une peine nouvelle, et

il fut obligé de prendre le parti de chercher un endroit pour passer le reste de la nuit, et attendre qu'on ouvrît la porte. Il entra dans un cimetière si vaste, qu'il s'étendoit depuis la ville jusqu'au lieu d'où il venoit ; il s'avança jusqu'à des murailles assez hautes, qui entouroient un petit champ qui faisoit le cimetière particulier d'une famille, et où étoit un palmier. Il y avoit encore une infinité d'autres cimetières particuliers, dont on n'étoit pas exact à fermer les portes. Ainsi Ganem trouvant ouvert celui où il y avoit un palmier, y entra et ferma la porte après lui ; il se coucha sur l'herbe, et fit tout ce qu'il put pour s'endormir ; mais l'inquiétude où il étoit de se voir hors de chez lui, l'en empêcha. Il se leva ; et après avoir en se promenant passé et repassé plusieurs fois devant la porte, il l'ouvrit sans savoir pourquoi ; aussitôt il aperçut de loin une lumière qui sembloit venir à lui. À cette vue, la frayeur le saisit, il poussa la porte qui ne se fermoit qu'avec un loquet, et monta promptement au haut du palmier, qui, dans la crainte dont il étoit agité, lui parut le plus sûr asile qu'il pût rencontrer.

Il n'y fut pas plutôt, qu'à la faveur de la lumière qui l'avoit effrayé, il distingua et vit entrer dans le cimetière où il étoit, trois hommes qu'il reconnut pour des esclaves à leur habillement. L'un marchoit devant avec une lanterne, et les deux autres le suivoient chargés d'un coffre long de cinq à six pieds qu'ils portoient sur leurs épaules ; ils le mirent à terre, et alors un des trois esclaves dit à ses camarades : « Frères, si vous m'en croyez, nous laisserons là ce coffre, et nous reprendrons le chemin de la ville. » « Non, non, répondit un autre, ce n'est pas ainsi qu'il faut exécuter les ordres que notre

maîtresse nous donne. Nous pourrions nous repentir de les avoir négligés : enterrons ce coffre, puisqu'on nous l'a commandé. » Les deux autres esclaves se rendirent à ce sentiment : ils commencèrent à remuer la terre avec des instrumens qu'ils avoient apportés pour cela ; et quand ils eurent fait une profonde fosse, ils mirent le coffre dedans, et le couvrirent de la terre qu'ils avoient ôtée. Ils sortirent du cimetière après cela et s'en retournèrent chez eux.

Ganem qui du haut du palmier avoit entendu les paroles que les esclaves avoient prononcées, ne savoit que penser de cette aventure ! Il jugea qu'il falloit que ce coffre renfermât quelque chose de précieux, et que la personne à qui il appartenoit, avoit ses raisons pour le faire cacher dans ce cimetière. Il résolut de s'en éclaircir sur-le-champ. Il descendit du palmier. Le départ des esclaves lui avoit ôté sa frayeur. Il se mit à travailler à la fosse, et il y employa si bien les pieds et les mains, qu'en peu de temps il vit le coffre à découvert ; mais il le trouva fermé d'un gros cadenas. Il fut très-mortifié de ce nouvel obstacle qui l'empêchoit de satisfaire sa curiosité. Cependant il ne perdit point courage ; et le jour venant à paroître sur ces entrefaites, lui fit découvrir dans le cimetière plusieurs gros cailloux. Il en choisit un avec quoi il n'eut pas beaucoup de peine à forcer le cadenas. Alors plein d'impatience il ouvrit le coffre. Au lieu d'y trouver de l'argent, comme il se l'étoit imaginé, Ganem fut dans une surprise que l'on ne peut exprimer d'y voir une jeune dame d'une beauté sans pareille. À son teint frais et vermeil, et plus encore à une respiration douce et réglée, il reconnut qu'elle étoit pleine de vie ; mais il ne pouvoit comprendre pourquoi, si elle n'étoit qu'endormie, elle ne s'étoit pas

réveillée au bruit qu'il avoit fait en forçant le cadenas. Elle avoit un habillement si magnifique, des bracelets et des pendans d'oreille de diamans, avec un collier de perles fines si grosses, qu'il ne douta pas un moment que ce ne fût une dame des premières de la cour. À la vue d'un si bel objet, non-seulement la pitié et l'inclination naturelle à secourir les personnes qui sont en danger, mais même quelque chose de plus fort, que Ganem alors ne pouvoit pas bien démêler, le portèrent à donner à cette jeune beauté tout le secours qui dépendoit de lui.

Avant toutes choses, il alla fermer la porte du cimetière que les esclaves avoient laissée ouverte ; il revint ensuite prendre la dame entre ses bras. Il la tira hors du coffre et la coucha sur la terre qu'il avoit ôtée. La dame fut à peine dans cette situation et exposée au grand air, qu'elle éternua, et qu'avec un petit effort qu'elle fit en tournant la tête, elle rendit par la bouche une liqueur dont il parut qu'elle avoit l'estomac chargé ; puis entr'ouvrant et se frottant les yeux, elle s'écria d'une voix dont Ganem qu'elle ne voyoit pas, fut enchanté : « Fleur de jardin^[2], Branche de corail^[3], Canne de sucre^[4], Lumière du jour^[5], Étoile du matin^[6], Délices du temps^[7], parlez donc, où êtes-vous ? » C'étoient autant de noms de femmes esclaves qui avoient coutume de la servir. Elle les appeloit, et elle étoit fort étonnée de ce que personne ne répondoit. Elle ouvrit enfin les yeux ; et se voyant dans un cimetière, elle fut saisie de crainte. « Quoi donc, s'écria-t-elle plus fort qu'auparavant, les morts ressuscitent-ils ? Sommes-nous au jour du jugement ? Quel étrange changement du soir au matin ! »

Ganem ne voulut pas laisser la dame plus long-temps dans

cette inquiétude. Il se présenta devant elle aussitôt avec tout le respect possible, et de la manière la plus honnête du monde. « Madame, lui dit-il, je ne puis vous exprimer que foiblement la joie que j'ai de m'être trouvé ici pour vous rendre le service que je vous ai rendu, et de pouvoir vous offrir tous les secours dont vous avez besoin dans l'état où vous êtes. »

Pour engager la dame à prendre toute confiance en lui, il lui dit premièrement qui il étoit, et par quel hasard il se trouvoit dans ce cimetière. Il lui raconta ensuite l'arrivée des trois esclaves, et de quelle manière ils avoient enterré le coffre. La dame qui s'étoit couvert le visage de son voile dès que Ganem s'étoit présenté, fut vivement touchée de l'obligation qu'elle lui avoit. « Je rends grâces à Dieu, lui dit-elle, de m'avoir envoyé un honnête homme comme vous pour me délivrer de la mort. Mais puisque vous avez commencé une œuvre si charitable, je vous conjure de ne la pas laisser imparfaite. Allez de grâce dans la ville chercher un muletier, qui vienne avec un mulet me prendre et me transporter chez vous dans ce même coffre ; car si j'allois avec vous à pied, mon habillement étant différent de celui des dames de la ville, quelqu'un y pourroit faire attention et me suivre ; ce qu'il m'est de la dernière importance de prévenir. Quand je serai dans votre maison, vous apprendrez qui je suis par le récit que je vous ferai de mon histoire ; et cependant soyez persuadé que vous n'avez pas obligé une ingrate. »

Avant que de quitter la dame, le jeune marchand tira le coffre hors de la fosse ; il la combla de terre, remit la dame dans le coffre et l'y renferma de telle sorte, qu'il ne paroissoit pas que le cadenas eût été forcé. Mais de peur qu'elle

n'étouffât, il ne referma pas exactement le coffre, et y laissa entrer l'air. En sortant du cimetière, il tira la porte après lui ; et comme celle de la ville étoit ouverte, il eut bientôt trouvé ce qu'il cherchoit. Il revint au cimetière, où il aida le mulétier à charger le coffre en travers sur le mulet ; et pour lui ôter tout soupçon, il lui dit qu'il étoit arrivé la nuit avec un autre mulétier, qui, pressé de s'en retourner, avoit déchargé le coffre dans le cimetière.

Ganem, qui depuis son arrivée à Bagdad, ne s'étoit occupé que de son négoce, n'avoit pas encore éprouvé la puissance de l'amour. Il en sentit alors les premiers traits. Il n'avoit pu voir la jeune dame sans en être ébloui ; et l'inquiétude dont il se sentit agité en suivant de loin le mulétier, et la crainte qu'il n'arrivât en chemin quelque accident qui lui fit perdre sa conquête, lui apprirent à démêler ses sentimens. Sa joie fut extrême, lorsqu'étant arrivé heureusement chez lui, il vit décharger le coffre. Il renvoya le mulétier ; et ayant fait fermer par un de ses esclaves la porte de sa maison, il ouvrit le coffre, aida la dame à en sortir, lui présenta la main, et la conduisit à son appartement, en la plaignant de ce qu'elle devoit avoir souffert dans une si étroite prison. « Si j'ai souffert, dit-elle, j'en suis bien dédommée par ce que vous avez fait pour moi, et par le plaisir que je sens à me voir en sûreté. »

L'appartement de Ganem, tout richement meublé qu'il étoit, attira moins les regards de la dame, que la taille et la bonne mine de son libérateur, dont la politesse et les manières engageantes lui inspirèrent une vive reconnoissance. Elle s'assit sur un sofa ; et pour commencer à faire connoître au marchand combien elle étoit sensible au service qu'elle en

avoit reçu, elle ôta son voile. Ganem, de son côté, sentit toute la grâce qu'une dame si aimable lui faisoit de se montrer à lui le visage découvert, ou plutôt il sentit qu'il avoit déjà pour elle une passion violente. Quelqu'obligation qu'elle lui eût, il se crut trop récompensé par une faveur si précieuse.

La dame pénétra les sentimens de Ganem, et n'en fut pas alarmée, parce qu'il paroissoit fort respectueux. Comme il jugea qu'elle avoit besoin de manger, et ne voulant pas charger personne que lui-même du soin de régaler une hôtesse si charmante, il sortit suivi d'un esclave, et alla chez un traiteur ordonner un repas. De chez le traiteur il passa chez un fruitier, où il choisit les plus beaux et les meilleurs fruits. Il fit aussi provision d'excellent vin, et du même pain qu'on mangeoit au palais du calife.

Dès qu'il fut de retour chez lui, il dressa de sa propre main une pyramide de tous les fruits qu'il avoit achetés ; et les servant lui-même à la dame dans un bassin de porcelaine très-fine : « Madame, lui-dit-il, en attendant un repas plus solide et plus digne de vous, choisissez de grâce, prenez quelques-uns de ces fruits. » Il vouloit demeurer debout ; mais elle lui dit qu'elle ne toucheroit à rien qu'il ne fût assis, et qu'il ne mangeât avec elle. Il obéit ; et après qu'ils eurent mangé quelques morceaux, Ganem remarquant que le voile de la dame qu'elle avoit mis auprès d'elle sur le sofa, avoit le bord brodé d'une écriture en or, lui demanda de voir cette broderie. La dame mit aussitôt la main sur le voile et le lui présenta, en lui demandant s'il savoit lire. « Madame, répondit-il d'un air modeste, un marchand feroit mal ses affaires, s'il ne savoit au moins lire et écrire. » « Hé bien, reprit-elle, lisez les paroles

qui sont écrites sur ce voile ; aussi-bien c'est une occasion pour moi de vous raconter mon histoire. »

Ganem prit le voile et lut ces mots : « Je suis à vous, et vous êtes à moi, ô descendant de l'oncle du prophète ! » Ce descendant de l'oncle du prophète étoit le calife Haroun Alraschild, qui régnoit alors, et qui descendoit d'Abbas, oncle de Mahomet.

Quand Ganem eut compris le sens de ces paroles : « Ah, madame, s'écria-t-il tristement, je viens de vous donner la vie, et voilà une écriture qui me donne la mort ! Je n'en comprends pas tout le mystère ; mais elle ne me fait que trop connoître que je suis le plus malheureux de tous les hommes. Pardonnez-moi, madame, la liberté que je prends de vous le dire. Je n'ai pu vous voir sans vous donner mon cœur ; vous n'ignorez pas vous-même qu'il n'a pas été en mon pouvoir de vous le refuser ; et c'est ce qui rend excusable ma témérité. Je me proposois de toucher le vôtre par mes respects, mes soins, mes complaisances, mes assiduités, mes soumissions, par ma constance ; et à peine j'ai conçu ce dessein flatteur, que me voilà déchu de toutes mes espérances. Je ne réponds pas de soutenir long-temps un si grand malheur. Mais quoi qu'il en puisse être, j'aurai la consolation de mourir tout à vous. Achevez, madame, je vous en conjure, achevez de me donner un entier éclaircissement sur ma triste destinée. »

Il ne put prononcer ces paroles sans répandre quelques larmes. La dame en fut touchée. Bien loin de se plaindre de la déclaration qu'elle venoit d'entendre, elle en sentit une joie secrète : car son cœur commençoit à se laisser surprendre. Elle dissimula toutefois ; et comme si elle n'eût pas fait d'attention

au discours de Ganem : « Je me serois bien gardée, lui répondit-elle, de vous montrer mon voile, si j'eusse cru qu'il dût vous causer tant de déplaisir ; et je ne vois pas que les choses que j'ai à vous dire, doivent rendre votre sort aussi déplorable que vous vous l'imaginez. Vous saurez donc, poursuivit-elle, pour vous apprendre mon histoire, que je me nomme Tourmente^[8] : nom qui me fut donné au moment de ma naissance, à cause que l'on jugea que ma vue causeroit un jour bien des maux. Il ne vous doit pas être inconnu, puisqu'il n'y a personne dans Bagdad qui ne sache que le calife Haroun Alraschild, mon souverain maître et le vôtre, a une favorite qui s'appelle ainsi. On m'amena dans son palais dès mes plus tendres années, et j'ai été élevée avec tout le soin que l'on a coutume d'avoir des personnes de mon sexe destinées à y demeurer. Je ne réussis pas mal dans tout ce qu'on prit la peine de m'enseigner ; et cela joint à quelques traits de beauté, m'attira l'amitié du calife, qui me donna un appartement particulier auprès du sien. Ce prince n'en demeura pas à cette distinction, il nomma vingt femmes pour me servir, avec autant d'eunuques ; et depuis ce temps-là il m'a fait des présents si considérables, que je me suis vue plus riche qu'aucune reine qu'il y ait au monde. Vous jugez bien par-là que Zobéïde, femme et parente du calife, n'a pu voir mon bonheur sans en être jalouse. Quoique Haroun ait pour elle toutes les considérations imaginables, elle a cherché toutes les occasions possibles de me perdre. Jusqu'à présent je m'étois assez bien garantie de ses pièges ; mais enfin j'ai succombé au dernier effort de la jalousie, et sans vous je serois à l'heure qu'il est dans l'attente d'une mort inévitable. Je ne doute pas qu'elle

n'ait corrompu une de mes esclaves, qui me présenta hier au soir dans de la limonade une drogue qui cause un assoupissement si grand, qu'il est aisé de disposer de ceux à qui l'on en fait prendre ; et cet assoupissement est tel, que pendant sept ou huit heures rien n'est capable de le dissiper. J'ai d'autant plus de sujet de faire ce jugement, que j'ai le sommeil naturellement très-léger, et que je m'éveille au moindre bruit. Zobéïde, pour exécuter son mauvais dessein, a pris le temps de l'absence du calife, qui depuis peu de jours est allé se mettre à la tête de ses troupes, pour punir l'audace de quelques rois ses voisins, qui se sont ligués pour lui faire la guerre. Sans cette conjoncture, ma rivale, toute furieuse qu'elle est, n'auroit osé rien entreprendre contre ma vie. Je ne sais ce qu'elle fera pour dérober au calife la connoissance de cette action ; mais vous voyez que j'ai un très-grand intérêt que vous me gardiez le secret. Il y va de ma vie ; je ne serois pas en sûreté chez vous, tant que le calife sera hors de Bagdad. Vous êtes intéressé vous-même à tenir mon aventure secrète ; car si Zobéïde apprenoit l'obligation que je vous ai, elle vous puniroit vous-même de m'avoir conservée. Au retour du calife, j'aurai moins de mesures à garder. Je trouverai moyen de l'instruire de tout ce qui s'est passé, et je suis persuadée qu'il sera plus empressé que moi-même à reconnoître un service qui me rend à son amour. »

Aussitôt que la belle favorite d'Haroun Alraschild eut cessé de parler, Ganem prit la parole : « Madame, lui dit-il, je vous rends mille grâces de m'avoir donné l'éclaircissement que j'ai pris la liberté de vous demander, et je vous supplie de croire que vous êtes ici en sûreté. Les sentimens que vous m'avez

inspirés, vous répondent de ma discrétion. Pour celle de mes esclaves, j'avoue qu'il faut s'en défier. Ils pourroient manquer à la fidélité qu'ils me doivent, s'ils savoient par quel hasard et dans quel lieu j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Mais c'est ce qu'il leur est impossible de deviner. J'oserai même vous assurer qu'ils n'auront pas la moindre curiosité de s'en informer. Il est si naturel aux jeunes gens de chercher de belles esclaves, qu'ils ne seront nullement surpris de vous voir ici, dans l'opinion qu'ils auront que vous en êtes une, et que je vous ai achetée. Ils croiront encore que j'ai eu mes raisons pour vous amener chez moi de la manière qu'ils l'ont vu : ayez donc l'esprit en repos là-dessus, et soyez sûre que vous serez servie avec tout le respect qui est dû à la favorite d'un monarque aussi grand que le nôtre. Mais quelle que soit la grandeur qui l'environne, permettez-moi de vous déclarer, madame, que rien ne sera capable de me faire révoquer le don que je vous ai fait de mon cœur. Je sais bien que je n'oublierai jamais « que ce qui appartient au maître est défendu à l'esclave. » Mais je vous aimais avant que vous m'eussiez appris que votre foi étoit engagée au calife ; il ne dépend pas de moi de vaincre une passion qui, quoiqu'encore naissante, a toute la force d'un amour fortifié par une parfaite réciprocité. Je souhaite que votre auguste et trop heureux amant vous venge de la malignité de Zobéïde, en vous rappelant auprès de lui, et quand vous vous verrez rendue à ses souhaits, que vous vous souveniez de l'infortuné Ganem, qui n'est pas moins votre conquête que le calife. Tout puissant qu'il est, ce prince, si vous n'êtes sensible qu'à la tendresse, je me flatte qu'il ne m'effacera point de votre souvenir. Il ne peut vous aimer avec plus d'ardeur que je vous aime ; et je ne cesserai point de brûler pour vous en

quelque lieu du monde que j'aïlle expirer après vous avoir perdue. »

Tourmente s'aperçut que Ganem étoit pénétré de la plus vive douleur ; elle en fut attendrie ; mais voyant l'embarras où elle alloit se jeter en continuant la conversation sur cette matière, qui pouvoit insensiblement la conduire à faire paroître le penchant qu'elle se sentoit pour lui : « Je vois bien, lui dit-elle, que ce discours vous fait trop de peine, laissons-le, et parlons de l'obligation infinie que je vous ai. Je ne puis assez vous exprimer ma joie, quand je songe que sans votre secours je serois privée de la lumière du jour. »

Heureusement pour l'un et pour l'autre, on frappa à la porte en ce moment. Ganem se leva pour aller voir ce que ce pouvoit être, et il se trouva que c'étoit un des esclaves pour lui annoncer l'arrivée du traiteur. Ganem, qui, pour plus grande précaution, ne vouloit pas que les esclaves entrassent dans la chambre où étoit Tourmente, alla prendre ce que le traiteur avoit apprêté, et le servit lui-même à sa belle hôtesse qui, dans le fond de son âme, étoit ravie des soins qu'il avoit pour elle.

Après le repas, Ganem desservit comme il avoit servi ; et quand il eut remis toutes choses à la porte de la chambre entre les mains de ses esclaves : « Madame, dit-il à Tourmente, vous serez peut-être bien aise de reposer présentement. Je vous laisse ; et quand vous aurez pris quelque repos, vous me verrez prêt à recevoir vos ordres. » En achevant ces paroles il sortit et alla acheter deux femmes esclaves ; il acheta aussi deux paquets, l'un de linge fin, et l'autre de tout ce qui peut composer une toilette digne de la favorite du calife. Il mena chez lui les deux esclaves, et les présentant à Tourmente :

« Madame, lui dit-il, une personne comme vous a besoin de deux filles au moins pour la servir ; trouvez bon que je vous donne celles-ci. »

Tourmente admira l'attention de Ganem : « Seigneur, lui dit-elle, je vois bien que vous n'êtes pas homme à faire les choses à demi. Vous augmentez par vos manières l'obligation que je vous ai, mais j'espère que je ne mourrai pas ingrate, et que le ciel me mettra bientôt en état de reconnoître toutes vos actions généreuses. »

Quand les femmes esclaves se furent retirées dans une chambre voisine où le jeune marchand les envoya, il s'assit sur le sofa où étoit Tourmente, mais à certaine distance d'elle pour lui marquer plus de respect. Il remit l'entretien sur sa passion, et dit des choses très-touchantes sur les obstacles invincibles qui lui ôtoient toute espérance. « Je n'ose même espérer, disoit-il, d'exciter par ma tendresse le moindre mouvement de sensibilité dans un cœur comme le vôtre, destiné au plus puissant prince du monde. Hélas, dans mon malheur ce seroit une consolation pour moi, si je pouvois me flatter que vous n'avez pu voir avec indifférence l'excès de mon amour ! » « Seigneur, lui répondit Tourmente... » « Ah, madame, interrompit Ganem à ce mot de seigneur ; c'est pour la seconde fois que vous me faites l'honneur de me traiter de seigneur ! La présence des femmes esclaves m'a empêché la première fois de vous dire ce que j'en pensois : au nom de Dieu, madame, ne me donnez point ce titre d'honneur, il ne me convient pas. Traitez-moi de grâce comme votre esclave. Je le suis, et je ne cesserai jamais de l'être. »

« Non, non, interrompit Tourmente à son tour, je me garderai

bien de traiter ainsi un homme à qui je dois la vie. Je serois une ingrate, si je disois ou si je faisois quelque chose qui ne vous convînt pas. Laissez-moi donc suivre les mouvemens de ma reconnoissance, et n'exigez pas pour prix de vos bienfaits que j'en use mal-honnêtement avec vous. C'est ce que je ne ferai jamais. Je suis trop touchée de votre conduite respectueuse pour en abuser, et je vous avouerai que je ne vois point d'un œil indifférent tous les soins que vous prenez. Je ne vous en puis dire davantage. Vous savez les raisons qui me condamnent au silence. »

Ganem fut enchanté de cette déclaration : il en pleura de joie, et ne pouvant trouver de termes assez forts à son gré pour remercier Tourmente, il se contenta de lui dire que si elle savoit bien ce qu'elle devoit au calife, il n'ignoroit pas de son côté QUE CE QUI APPARTIENT AU MAÎTRE, EST DÉFENDU À L'ESCLAVE !

Comme il s'aperçut que la nuit approchoit, il se leva pour aller chercher de la lumière. Il en apporta lui-même, et de quoi faire la collation, selon l'usage ordinaire de la ville de Bagdad, où après avoir fait un bon repas à midi, on passe la soirée à manger quelques fruits et à boire du vin, en s'entretenant agréablement jusqu'à l'heure de se retirer.

Ils se mirent tous deux à table. D'abord ils se firent des complimens sur les fruits qu'ils se présentoient l'un à l'autre. Insensiblement l'excellence du vin les engagea tous deux à boire ; et ils n'eurent pas plutôt bu deux ou trois coups, qu'ils se firent une loi de ne plus boire sans chanter quelque air auparavant. Ganem chantoit des vers qu'il composoit sur-le-champ et qui exprimoient la force de sa passion ; et Tourmente animée par son exemple, composoit et chantoit aussi des

chansons qui avoient du rapport à son aventure, et dans lesquelles il y avoit toujours quelque chose que Ganem pouvoit expliquer favorablement pour lui. À cela près, la fidélité qu'elle devoit au calife y fut exactement gardée. La collation dura fort long-temps. La nuit étoit déjà fort avancée, qu'ils ne songeoient point encore à se séparer. Ganem toutefois se retira dans un autre appartement, et laissa Tourmente dans celui où elle étoit, où les femmes esclaves qu'il avoit achetées, entrèrent pour la servir.

Ils vécurent ensemble de cette manière pendant plusieurs jours. Le jeune marchand ne sortoit que pour des affaires de la dernière importance ; encore prenoit-il le temps que sa dame reposoit ; car il ne pouvoit se résoudre à perdre un seul des momens qu'il lui étoit permis de passer auprès d'elle. Il n'étoit occupé que de sa chère Tourmente, qui de son côté, entraînée par son penchant, lui avoua qu'elle n'avoit pas moins d'amour pour lui, qu'il en avoit pour elle. Cependant quelque'épris qu'ils fussent l'un de l'autre, la considération du calife eut le pouvoir de les retenir dans les bornes qu'elle exigeoit d'eux. Ce qui rendoit leur passion plus vive.

Tandis que Tourmente, arrachée, pour ainsi dire, des mains de la mort, passoit si agréablement le temps chez Ganem, Zobéide n'étoit pas sans embarras au palais d'Haroun Alraschild.

Les trois esclaves, ministres de sa vengeance, n'eurent pas plutôt enlevé le coffre, sans savoir ce qu'il y avoit dedans, ni même sans avoir la moindre curiosité de l'apprendre, comme gens accoutumés à exécuter aveuglément ses ordres, qu'elle devint la proie d'une cruelle inquiétude. Mille importunes

réflexions vinrent troubler son repos. Elle ne put goûter un moment la douceur du sommeil ; elle passa la nuit à rêver aux moyens de cacher son crime. « Mon époux, disoit-elle, aime Tourmente plus qu'il n'a jamais aimé aucune de ses favorites. Que lui répondrai-je à son retour, lorsqu'il me demandera de ses nouvelles ? » Il lui vint dans l'esprit plusieurs stratagèmes ; mais elle n'en étoit pas contente : elle y trouvoit toujours des difficultés, et elle ne savoit à quoi se déterminer. Elle avoit auprès d'elle une vieille dame qui l'avoit élevée dès sa plus tendre enfance ; elle la fit venir dès la pointe du jour, et après lui avoir fait confidence de son secret : « Ma bonne mère, lui dit-elle, vous m'avez toujours aidée de vos bons conseils ; si jamais j'en ai eu besoin, c'est dans cette occasion-ci, où il s'agit de calmer mon esprit qu'un trouble mortel agite, et de me donner un moyen de contenter le calife. »

« Ma chère maîtresse, répondit la vieille dame, il eût beaucoup mieux valu ne vous pas mettre dans l'embarras où vous êtes ; mais comme c'est une affaire faite, il n'en faut plus parler. Il ne faut songer qu'au moyen de tromper le Commandeur des croyans, et je suis d'avis que vous fassiez tailler en diligence une pièce de bois en forme de cadavre ; nous l'envelopperons de vieux linges, et après l'avoir enfermée dans une bière, nous la ferons enterrer dans quelque endroit du palais ; ensuite, sans perdre temps, vous ferez bâtir un mausolée de marbre en dôme sur le lieu de la sépulture, et dresser une représentation que vous ferez couvrir d'un drap noir, et accompagner de grands chandeliers et de gros cierges à l'entour. Il y a encore une chose, poursuivit la vieille dame, qu'il est bon de ne pas oublier : il faudra que vous preniez le

deuil, et que vous le fassiez prendre à vos femmes, aussi bien qu'à celles de Tourmente, à vos eunuques, et enfin à tous les officiers du palais. Quand le calife sera de retour, qu'il verra tout son palais en deuil, et vous-même, il ne manquera pas d'en demander le sujet. Alors vous aurez lieu de vous en faire un mérite auprès de lui, en disant que c'est à sa considération que vous avez voulu rendre les derniers devoirs à Tourmente, qu'une mort subite a enlevée. Vous lui direz que vous avez fait bâtir un mausolée, et qu'enfin vous avez fait à sa favorite tous les honneurs qu'il lui auroit rendus lui-même, s'il avoit été présent. Comme sa passion pour elle a été extrême, il ira sans doute répandre des larmes sur son tombeau. Peut-être aussi, ajouta la vieille, ne croira-t-il point qu'elle soit morte effectivement ? Il pourra vous soupçonner de l'avoir chassée du palais par jalousie, et regarder tout ce deuil comme un artifice pour le tromper et l'empêcher de la faire chercher. Il est à croire qu'il fera déterrer et ouvrir la bière, et il est sûr qu'il sera persuadé de sa mort, sitôt qu'il verra la figure d'un mort enseveli. Il vous saura bon gré de tout ce que vous aurez fait, il vous en témoignera de la reconnoissance. Quant à la pièce de bois, je me charge de la faire tailler moi-même par un charpentier de la ville, qui ne saura pas l'usage qu'on en veut faire. Pour vous, madame, ordonnez à cette femme de Tourmente, qui lui présenta hier la limonade, d'annoncer à ses compagnes qu'elle vient de trouver leur maîtresse morte dans son lit ; et, afin qu'elles ne songent qu'à la pleurer sans vouloir entrer dans sa chambre, qu'elle ajoute qu'elle vous en a donné avis, et que vous avez déjà donné ordre à Mesrour de la faire ensevelir et enterrer. »

D'abord que la vieille dame eut achevé de parler, Zobéïde tira un riche diamant de sa cassette, et le lui mettant au doigt et l'embrassant : « Ah, ma bonne mère, lui dit-elle toute transportée de joie, que je vous ai d'obligation ! Je ne me serois jamais avisée d'un expédient si ingénieux. Il ne peut manquer de réussir, et je sens que je commence à reprendre ma tranquillité. Je me remets donc sur vous du soin de la pièce de bois, et je vais donner ordre au reste. »

La pièce de bois fut préparée avec toute la diligence que Zobéïde pouvoit souhaiter, et portée ensuite par la vieille dame même à la chambre de Tourmente, où elle l'ensevelit comme un mort et la mit dans une bière ; puis Mesrour, qui fut trompé lui-même, fit enlever la bière et le fantôme de Tourmente, que l'on enterra avec les cérémonies accoutumées dans l'endroit que Zobéïde avoit marqué, et aux pleurs que versaient les femmes de la favorite, dont celle qui avoit présenté la limonade, encourageoit les autres par ses cris et ses lamentations.

Dès le même jour, Zobéïde fit venir l'architecte du palais et des autres maisons du calife ; et sur les ordres qu'elle lui donna, le mausolée fut achevé en très-peu de temps. Des princesses aussi puissantes que l'étoit l'épouse d'un prince qui commandoit du levant au couchant, sont toujours obéies à point nommé dans l'exécution de leurs volontés. Elle eut aussi bientôt pris le deuil avec toute sa cour, ce qui fut cause que la nouvelle de la mort de Tourmente se répandit dans toute la ville.

Ganem fut des derniers à l'apprendre ; car, comme je l'ai déjà dit, il ne sortoit presque point. Il l'apprit pourtant un jour.

« Madame, dit-il à la belle favorite du calife, on vous croit morte dans Bagdad, et je ne doute pas que Zobéïde elle-même n'en soit bien persuadée. Je bénis le ciel d'être la cause et l'heureux témoin que vous vivez. Et plût à Dieu que, profitant de ce faux bruit, vous voulussiez lier votre sort au mien, et venir avec moi loin d'ici régner sur mon cœur ! Mais où m'emporte un transport trop doux ? Je ne songe pas que vous êtes née pour faire le bonheur du plus puissant prince de la terre, et que le seul Haroun Alraschild est digne de vous. Quand même vous seriez capable de me le sacrifier ; quand vous voudriez me suivre, devrois-je y consentir ? Non, je dois me souvenir sans cesse QUE CE QUI APPARTIENT AU MAÎTRE, EST DÉFENDU À L'ESCLAVE. »

L'aimable Tourmente, quoique sensible aux tendres mouvemens qu'il faisoit paroître, gagnoit sur elle de n'y pas répondre. « Seigneur, lui dit-elle, nous ne pouvons empêcher Zobéïde de triompher. Je suis peu surprise de l'artifice dont elle se sert pour couvrir son crime ; mais laissons-la faire, je me flatte que ce triomphe sera bientôt suivi de douleur. Le calife reviendra, et nous trouverons moyen de l'informer secrètement de tout ce qui s'est passé. Cependant prenons plus de précautions que jamais pour qu'elle ne puisse apprendre que je vis : je vous en ai déjà dit les conséquences. »

Au bout de trois mois, le calife revint à Bagdad glorieux et vainqueur de tous ses ennemis. Impatient de revoir Tourmente et de lui faire hommage de ses nouveaux lauriers, il entre dans son palais. Il est étonné de voir les officiers qu'il y avoit laissés, tous habillés de deuil. Il en frémit sans savoir pourquoi ; et son émotion redoubla, lorsqu'en arrivant à

l'appartement de Zobéïde, il aperçut cette princesse qui venoit au-devant de lui en deuil, aussi bien que toutes les femmes de sa suite. Il lui demanda d'abord le sujet de ce deuil avec beaucoup d'agitation. « Commandeur des croyans, répondit Zobéïde, je l'ai pris pour Tourmente votre esclave, qui est morte si promptement, qu'il n'a pas été possible d'apporter aucun remède à son mal. » Elle voulut poursuivre, mais le calife ne lui en donna pas le temps. Il fut si saisi de cette nouvelle, qu'il en poussa un grand cri ; ensuite il s'évanouit entre les bras de Giafar, son visir, dont il étoit accompagné. Il revint pourtant bientôt de sa foiblesse ; et d'une voix qui marquoit son extrême douleur, il demanda où sa chère Tourmente avoit été enterrée. « Seigneur, lui dit Zobéïde, j'ai pris soin moi-même de ses funérailles, et n'ai rien épargné pour les rendre superbes. J'ai fait bâtir un mausolée de marbre sur le lieu de sa sépulture. Je vais vous y conduire si vous le souhaitez. »

Le calife ne voulut pas que Zobéïde prît cette peine, et se contenta de s'y faire mener par Mesrour. Il y alla dans l'état où il étoit, c'est-à-dire, en habit de campagne. Quand il vit la représentation couverte d'un drap noir, les cierges allumés tout autour, et la magnificence du mausolée, il s'étonna que Zobéïde eût fait les obsèques de sa rivale avec tant de pompe ; et comme il étoit naturellement soupçonneux, il se défia de la générosité de sa femme, et pensa que sa maîtresse pouvoit n'être pas morte ; que Zobéïde, profitant de sa longue absence, l'avoit peut-être chassée du palais, avec ordre à ceux qu'elle avoit chargés de sa conduite, de la mener si loin, que l'on n'entendît jamais parler d'elle. Il n'eut pas d'autre soupçon ;

car il ne croyoit pas Zobéïde assez méchante pour avoir attenté à la vie de sa favorite.

Pour s'éclaircir par lui-même de la vérité, ce prince commanda qu'on ôtât la représentation, et fit ouvrir la fosse et la bière en sa présence ; mais dès qu'il eut vu le linge qui enveloppoit la pièce de bois, il n'osa passer outre. Ce religieux calife craignit d'offenser la religion en permettant que l'on touchât au corps de la défunte ; et cette scrupuleuse crainte l'emporta sur l'amour et sur la curiosité. Il ne douta plus de la mort de Tourmente. Il fit refermer la bière, remplir la fosse, et remettre la représentation en l'état où elle étoit auparavant.

Le calife se croyant obligé de rendre quelques soins au tombeau de sa favorite, envoya chercher les ministres de la religion, ceux du palais, et les lecteurs de l'Alcoran ; et tandis que l'on étoit occupé à les rassembler, il demeura dans le mausolée, où il arrosa de ses larmes la terre qui couvroit le fantôme de son amante. Quand tous les ministres qu'il avoit appelés furent arrivés, il se mit à la tête de la représentation, et eux se rangèrent à l'entour et récitèrent de longues prières, après quoi les lecteurs de l'Alcoran lurent plusieurs chapitres.

La même cérémonie se fit tous les jours pendant l'espace d'un mois, le matin et l'après-dîner, et toujours en présence du calife, du grand-visir Giafar, et des principaux officiers de la cour, qui tous étoient en deuil, aussi bien que le calife, qui, durant tout ce temp-là, ne cessa d'honorer de ses larmes la mémoire de Tourmente, et ne voulut entendre parler d'aucunes affaires.

Le dernier jour du mois, les prières et la lecture de l'Alcoran durèrent depuis le matin jusqu'à la pointe du jour suivant ; et

enfin, lorsque tout fut achevé, chacun se retira chez soi. Haroun Alraschild, fatigué d'une si longue veille, alla se reposer dans son appartement, et s'endormit sur un sofa entre deux dames de son palais, dont l'une assise au chevet, et l'autre aux pieds de son lit, s'occupoient durant son sommeil à des ouvrages de broderie, et demeuroient dans un grand silence.

Celle qui étoit au chevet et qui s'appeloit Aube du jour^[9], voyant le calife endormi, dit tout bas à l'autre dame^[10] : « Étoile du matin, car elle se nommoit ainsi, il y a bien des nouvelles. Le Commandeur des croyans, notre cher seigneur et maître, sentira une grande joie à son réveil, lorsqu'il apprendra ce que j'ai à lui dire. Tourmente n'est pas morte ; elle est en parfaite santé. » « Ô ciel ! s'écria d'abord Étoile du matin, toute transportée de joie, seroit-il bien possible que la belle, la charmante, l'incomparable Tourmente fût encore du monde ? » Étoile du matin prononça ces paroles avec tant de vivacité et d'un ton si haut, que le calife s'éveilla. Il demanda pourquoi on avoit interrompu son sommeil. « Ah, Seigneur, reprit Étoile du matin, pardonnez-moi cette indiscretion ! Je n'ai pu apprendre tranquillement que Tourmente vit encore. J'en ai senti un transport que je n'ai pu retenir. » « Hé, qu'est-elle donc devenue, dit le calife, s'il est vrai qu'elle ne soit pas morte ? » « Commandeur des croyans, répondit Aube du jour, j'ai reçu ce soir d'un homme inconnu, un billet sans signature, mais écrit de la propre main de Tourmente, qui me mande sa triste aventure, et m'ordonne de vous en instruire. J'attendois pour m'acquitter de ma commission, que vous eussiez pris quelques momens de repos, jugeant que vous deviez en avoir besoin après la fatigue, et... » Donnez, donnez-moi ce billet,

interrompit avec précipitation le calife, vous avez mal à propos différé de me le remettre. »

Aube du jour lui présenta aussitôt le billet ; il l'ouvrit avec beaucoup d'impatience ; Tourmente y faisoit le détail de tout ce qui s'étoit passé ; mais elle s'étendoit un peu trop sur les soins que Ganem avoit d'elle. Le calife naturellement jaloux, au lieu d'être touché de l'inhumanité de Zobéïde, ne fut sensible qu'à l'infidélité qu'il s'imagina que Tourmente lui avoit faite. « Hé quoi, dit-il, après avoir lu le billet, il y a quatre mois que la perfide est avec un jeune marchand dont elle a l'effronterie de me vanter l'attention pour elle ! Il y a trente jours que je suis de retour à Bagdad, et elle s'avise aujourd'hui de me donner de ses nouvelles ! L'ingrate, pendant que je consume les jours à la pleurer, elle les passe à me trahir ! Allons, vengeons-nous d'une infidelle et du jeune audacieux qui m'outrage. » En achevant ces mots, ce prince se leva et entra dans une grande salle où il avoit coutume de se faire voir, et de donner audience aux seigneurs de sa cour. La première porte en fut ouverte, et aussitôt les courtisans qui attendoient ce moment, entrèrent. Le grand visir Giafar parut, et se prosterna devant le trône où le calife s'étoit assis. Ensuite il se releva et se tint debout devant son maître, qui lui dit d'un air à lui marquer qu'il vouloit être obéi promptement : « Giafar, ta présence est nécessaire pour l'exécution d'un ordre important dont je vais te charger. Prends avec toi quatre cents hommes de ma garde, et t'informe premièrement où demeure un marchand de Damas, nommé Ganem, fils d'Abou Aïbou. Quand tu le sauras, rends-toi à sa maison, et fais-la raser jusqu'aux fondemens ; mais saisis-toi auparavant de la personne de

Ganem, et me l'amène ici avec Tourmente mon esclave, qui demeure chez lui depuis quatre mois. Je veux la châtier, et faire un exemple du téméraire qui a eu l'insolence de me manquer de respect. »

Le grand visir, après avoir reçu cet ordre précis, fit une profonde révérence au calife, en se mettant la main sur la tête, pour marquer qu'il vouloit la perdre plutôt que de ne lui pas obéir, et puis il sortit. La première chose qu'il fit, fut d'envoyer demander au syndic des marchands d'étoffes étrangères et de toiles fines des nouvelles de Ganem, avec ordre sur-tout de s'informer de la rue et de la maison où il demeuroit. L'officier qu'il chargea de cet ordre, lui rapporta bientôt qu'il y avoit quelques mois qu'il ne paroissoit presque plus, et que l'on ignoroit ce qui pouvoit le retenir chez lui, s'il y étoit. Le même officier apprit aussi à Giafar l'endroit où demeuroit Ganem, et jusqu'au nom de la veuve qui lui avoit loué sa maison.

Sur ces avis auxquels on pouvoit se fier, ce ministre, sans perdre de temps, se mit en marche avec les soldats que le calife lui avoit ordonné de prendre ; il alla chez le juge de police dont il se fit accompagner ; et suivi d'un grand nombre de maçons et de charpentiers munis d'outils nécessaires pour raser une maison, il arriva devant celle de Ganem. Comme elle étoit isolée, il disposa les soldats à l'entour, pour empêcher que le jeune marchand ne lui échappât.

Tourmente et Ganem achevoient alors de dîner. La dame étoit assise près d'une fenêtre qui donnoit sur la rue. Elle entend du bruit : elle regarde par la jalousie ; et voyant le grand visir qui s'approchoit avec toute sa suite, elle jugea qu'on n'en

vouloit pas moins à elle qu'à Ganem. Elle comprit que son billet avoit été reçu ; mais elle ne s'étoit pas attendue à une pareille réponse, et elle avoit espéré que le calife prendroit la chose d'une autre manière. Elle ne savoit pas depuis quel temps ce prince étoit de retour ; et quoiqu'elle lui connût le penchant à la jalousie, elle ne craignoit rien de ce côté-là. Cependant la vue du grand visir et des soldats la fit trembler, non pour elle à la vérité, mais pour Ganem. Elle ne douta point qu'elle ne se justifiât, pourvu que le calife voulût bien l'entendre. À l'égard de Ganem qu'elle chérissoit moins par reconnoissance que par inclination, elle prévoyoit que son rival irrité voudroit le voir, et pourroit le condamner sur sa jeunesse et sa bonne mine. Prévenue de sa pensée, elle se retourna vers le jeune marchand : « Ah, Ganem, lui dit-elle, nous sommes perdus ! C'est vous et moi que l'on cherche. » Il regarda aussitôt par la jalousie, et fut saisi de frayeur, lorsqu'il aperçut les gardes du calife, le sabre nud, et le grand visir avec le juge de police à leur tête. À cette vue, il demeura immobile, et n'eut pas la force de prononcer une seule parole. « Ganem, reprit la favorite, il n'y a point de temps à perdre. Si vous m'aimez, prenez vite l'habit d'un de vos esclaves, et frottez-vous le visage et les bras de noir de cheminée. Mettez ensuite quelques uns de ces plats sur votre tête, on pourra vous prendre pour le garçon du traiteur, et on vous laissera passer. Si l'on vous demande où est le maître de la maison, répondez sans hésiter qu'il est au logis. » « Ah, Madame, dit à son tour Ganem, moins effrayé pour lui que pour Tourmente, vous ne songez qu'à moi ! Hélas, qu'allez-vous devenir ? » « Ne vous en mettez pas en peine, reprit-elle ; c'est à moi d'y songer. À l'égard de ce que vous laissez dans cette maison, j'en aurai

soin, et j'espère qu'un jour tout vous sera fidèlement rendu quand la colère du calife sera passée ; mais évitez sa violence. Les ordres qu'il donne dans ses premiers mouvemens, sont toujours funestes. » L'affliction du jeune marchand étoit telle, qu'il ne savoit à quoi se déterminer ; et il se seroit sans doute laissé surprendre par les soldats du calife, si Tourmente ne l'eût pressé de se déguiser. Il se rendit à ses instances : il prit un habit d'esclave, se barbouilla de suie ; et il étoit temps, car on frappa à la porte ; et tout ce qu'ils purent faire, ce fut de s'embrasser tendrement. Ils étoient tous deux si pénétrés de douleur, qu'il leur fut impossible de se dire un seul mot. Tels furent leurs adieux. Ganem sortit enfin avec quelques plats sur sa tête. On le prit effectivement pour un garçon traiteur, et on ne l'arrêta point. Au contraire, le grand visir qui le rencontra le premier, se rangea pour le laisser passer, étant fort éloigné de s'imaginer que ce fût celui qu'il cherchoit. Ceux qui étoient derrière le grand visir, lui firent place de même, et favorisèrent ainsi sa fuite. Il gagna une des portes de la ville en diligence, et se sauva.

Pendant qu'il se déroboit aux poursuites du grand visir Giafar, ce ministre entra dans la chambre où étoit Tourmente assise sur un sofa, et où il y avoit une assez grande quantité de coffres remplis des hardes de Ganem, et de l'argent qu'il avoit fait de ses marchandises.

Dès que Tourmente vit entrer le grand visir, elle se prosterna la face contre terre ; et demeurant en cet état comme disposée à recevoir la mort : « Seigneur, dit-elle, je suis prête à subir l'arrêt que le Commandeur des croyans a prononcé contre moi ; vous n'avez qu'à me l'annoncer. » « Madame, lui répondit

Giafar en se prosternant aussi jusqu'à ce qu'elle se fût relevée, à Dieu ne plaise que personne ose mettre sur vous une main profane ! Je n'ai pas dessein de vous faire le moindre déplaisir. Je n'ai point d'autre ordre que de vous supplier de vouloir bien venir au palais avec moi, et de vous y conduire avec le marchand qui demeure en cette maison. » « Seigneur, reprit la favorite en se levant, partons, je suis prête à vous suivre. Pour ce qui est du jeune marchand à qui je dois la vie, il n'est point ici. Il y a près d'un mois qu'il est allé à Damas, où ses affaires l'ont appelé ; et jusqu'à son retour, il m'a laissé en garde ces coffres que vous voyez. Je vous conjure de vouloir bien les faire porter au palais, et de donner ordre qu'on les mette en sûreté, afin que je tienne la promesse que je lui ai faite d'en avoir tout le soin imaginable. »

« Vous serez obéie, madame, répliqua Giafar. » Et aussitôt il fit venir des porteurs. Il leur ordonna d'enlever les coffres et de les porter à Mesrour.

D'abord que les porteurs furent partis, il parla à l'oreille du juge de police ; il le chargea du soin de faire raser la maison, et d'y faire auparavant chercher partout Ganem qu'il soupçonnoit d'être caché, quoi que lui eut dit Tourmente. Ensuite il sortit, et emmena avec lui cette jeune dame, suivie des deux femmes esclaves qui la servoient. À l'égard des esclaves de Ganem, on n'y fit pas d'attention. Ils se mêlèrent parmi la foule, et on ne sait ce qu'ils devinrent.

1. [↑](#) En Arabe, Alcolomb.
2. [↑](#) Zohorob Bostan.
3. [↑](#) Schagrom Marglan.
4. [↑](#) Cassabos Souccar.
5. [↑](#) Nouronnohar.
6. [↑](#) Nagmatos Sohi.
7. [↑](#) Nouzhetos Zaman.
8. [↑](#) En Arabe, Fetnab.
9. [↑](#) Nouronnihar
10. [↑](#) Nagmatossobi

»• .^v^_^-^ •^ >*» AVERTISSEMENT (i). liES deux contes par où finit le huitième tome, ne sont pas de l'ouvrage des Mille et une Nuits : ils y ont (i) Cet avertissement est de M. Galland, On le trouve à la tête du neuvième volume de la première édition des Mille et une Nuits. La division des volumes de cette nouvelle édition , nous oblige de le placer en tête du tome cinquième. Nous ne l'avons conservé, que parce qu'il nous a paru nécessaire pour l'intelligence du préambule de l'histoire du Dormeur éveillé. Les deux contes qui ne se trouvaient point dans le manuscrit de M. Galland , «ont l'histoire du prince Zeyn Alasnam, et du roi des génies , et celle de Codadad , de ses frères et de la princesse de Veryabar» y. VJ AVERTISSEMENT. été insérés et imprimés à l'insu du Traducteur , qui n'a eu connoissance de son infidélité qui lui a été faite, que quand ce tome eut été mis en vente. Ainsi le lecteur ne doit pas être surpris que l'histoire du Dormeur éveillé soit marquée comme racontée par Scheherazade , immédiatement après l'histoire de Ganem.

LES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES

SUITE DE L'HISTOIRE DE GANEM, FILS
D'ABOU AÏBOU, L'ESCLAVE D'AMOUR.

GIAFAR fut à peine hors de la maison, que les maçons et les charpentiers commencèrent à la raser ; et ils firent si bien leur devoir, qu'en moins d'une heure il n'en resta aucun vestige. Mais le juge de police n'ayant pu trouver Ganem, quelque perquisition qu'il en eût faite, en fit donner avis au grand visir avant que ce ministre arrivât au palais. « Hé bien, lui dit Haroun Alraschild en le voyant entrer dans son cabinet, as-tu exécuté mes ordres ? » « Oui, Seigneur, répondit Giafar, la maison où demeuroit Ganem est rasée de fond en comble, et je vous amène Tourmente votre favorite : elle est à la porte de votre cabinet ; je vais la faire entrer, si vous me l'ordonnez. Pour le jeune marchand, on ne l'a pu trouver, Quoiqu'on l'ait cherché partout. Tourmente assure qu'il est parti pour Damas depuis un mois. »

Jamais emportement n'égala celui que le calife fit paroître, lorsqu'il apprit que Ganem lui étoit échappé. Pour sa favorite, prévenu qu'elle lui avait manqué de fidélité, il ne voulut ni la voir ni lui parler. « Mesrour, dit-il au chef des eunuques qui étoit présent, prends l'ingrate, la perfide Tourmente, et va l'enfermer dans la tour obscure. » Cette tour étoit dans l'enceinte du palais, et servoit ordinairement de prison aux favorites qui donnoient quelque sujet de plainte au calife.

Mesrour accoutumé à exécuter sans réplique les ordres de son maître, quelque violens qu'ils fussent, obéit à regret à celui-ci. Il en témoigna sa douleur à Tourmente, qui en fut d'autant plut affligée, qu'elle avoit compté que le calife ne refuseroit pas de lui parler. Il lui fallut céder à sa triste destinée, et suivre Mesrour qui la conduisit à la tour obscure où il la laissa.

Cependant le calife irrité renvoya son grand visir ; et n'écoutant que sa passion, écrivit de sa propre main la lettre qui suit, au roi de Syrie son cousin et son tributaire, qui demeuroit à Damas :

LETTRE

DU CALIFE HAROUN ALRASCHILD,
À MOHAMMED ZINEBI, ROI DE SYRIE.

« Mon cousin, cette lettre est pour vous apprendre qu'un marchand de Damas, nommé Ganem, fils d'Abou Aïbou, a séduit la plus aimable de mes esclaves, nommée Tourmente, et

qu'il a pris la fuite. Mon intention est qu'après ma lettre reçue, vous fassiez chercher et saisir Ganem. Dès qu'il sera en votre puissance, vous le ferez charger de chaînes ; et pendant trois jours consécutifs, vous lui ferez donner cinquante coups de nerf de bœuf. Qu'il soit conduit ensuite par tous les quartiers de la ville, avec un crieur qui crie devant lui : VOILÀ LE PLUS LÉGER DES CHÂTIMENS QUE LE COMMANDEUR DES CROYANS FAIT SOUFFRIR A CELUI QUI OFFENSE SON SEIGNEUR, ET SÉDUIT UNE DE SES ESCLAVES. Après cela, vous me l'enverrez sous bonne garde. Ce n'est pas tout : je veux que vous mettiez sa maison au pillage ; et quand vous l'aurez fait raser, ordonnez que l'on en transporte les matériaux hors de la ville au milieu de la campagne. Outre cela, s'il a père, mère, sœurs, femmes, filles et autres parens, faites-les dépouiller ; et quand ils seront nus, donnez-les en spectacle trois jours de suite à toute la ville, avec défense, sous peine de la vie, de leur donner retraite. J'espère que vous n'apporterez aucun M retardement à l'exécution de ce que je vous recommande.

HAROUN ALRASCHILD. »

Le calife, après avoir écrit cette lettre, en chargea un courrier, lui ordonnant de faire diligence, et de porter avec lui des pigeons, afin d'être plus promptement informé de ce qu'auroit fait Mohammed Zinebi.

Les pigeons de Bagdad ont cela de particulier, qu'en quelque lieu éloigné qu'on les porte, ils reviennent à Bagdad dès qu'on les a lâchés, sur-tout lorsqu'ils y ont des petits. On leur attache sous l'aile un billet roulé, et par ce moyen on a bientôt des nouvelles des lieux d'où l'on en veut savoir.

Le courrier du calife marcha jour et nuit pour s'accommoder à l'impatience de son maître ; et en arrivant à Damas, il alla droit au palais du roi Zinebi, qui s'assit sur son trône pour recevoir la lettre du calife. Le courrier l'ayant présentée, Mohammed la prit ; et reconnoissant l'écriture, il se leva par respect, baisa la lettre et la mit sur sa tête, pour marquer qu'il étoit prêt à exécuter avec soumission les ordres qu'elle pouvoit contenir. Il l'ouvrit, et sitôt qu'il l'eut lue, il descendit de son trône, et monta sans délai à cheval avec les principaux officiers de sa maison. Il fit aussi avertir le juge de police qui le vint trouver ; et suivi de tous les soldats de sa garde, il se rendit à la maison de Ganem.

Depuis que ce jeune marchand étoit parti de Damas, sa mère n'en avoit reçu aucune lettre. Cependant les autres marchands avec qui il avoit entrepris le voyage de Bagdad, étoient de retour. Ils lui dirent tous qu'ils avoient laissé son fils en parfaite santé ; mais comme il ne revenoit point, et qu'il négligeoit de donner lui-même de ses nouvelles, il n'en fallut pas davantage pour faire croire à cette tendre mère qu'il étoit mort. Elle se le persuada si bien, qu'elle en prit le deuil. Elle pleura Ganem comme si elle l'eût vu mourir, et qu'elle lui eût elle-même fermé les yeux. Jamais mère ne montra tant de douleur ; et loin de chercher à se consoler, elle prenoit plaisir à nourrir son affliction. Elle fit bâtir au milieu de la cour de sa maison un dôme, sous lequel elle mit une figure qui représentoit son fils et qu'elle couvrit elle-même d'un drap mortuaire. Elle passoit presque les jours et les nuits à pleurer sous ce dôme, de même que si le corps de son fils eût été enterré là ; et la belle Force des cœurs, sa fille, lui tenoit

compagnie, et mêloit ses pleurs avec les siens.

Il y avoit déjà du temps qu'elles s'occupoient ainsi à s'affliger, et que le voisinage qui entendoit leurs cris et leurs lamentations, plaignoit des parens si tendres, lorsque Mohammed Zinebi vint frapper à la porte ; et une esclave du logis lui ayant ouvert, il entra brusquement en demandant où étoit Ganem, fils d'Abou Aïbou.

Quoique l'esclave n'eût jamais vu le roi Zinebi, elle jugea néanmoins à sa suite, qu'il devoit être un des principaux officiers de Damas. « Seigneur, lui répondit-elle, ce Ganem que vous cherchez, est mort. Ma maîtresse, sa mère, est dans le tombeau que vous voyez, où elle pleure actuellement sa perte. « Le roi, sans s'arrêter au rapport de l'esclave, fit faire par ses gardes une exacte perquisition de Ganem dans tous les endroits de la maison. Ensuite il s'avança vers le tombeau, où il vit la mère et la fille assises sur une simple natte auprès de la figure qui représentoit Ganem, et leurs visages lui parurent baignés de larmes. Ces pauvres femmes se couvrirent de leurs voiles aussitôt qu'elles aperçurent un homme à la porte du dôme. Mais la mère qui reconnut le roi de Damas, se leva et courut se prosterner à ses pieds. « Ma bonne dame, lui dit ce prince, je cherchois votre fils Ganem, est-il ici ? » « Ah, sire, s'écria-t-elle, il y a long-temps qu'il n'est plus ! Plût à Dieu que je l'eusse au moins enseveli de mes propres mains, et que j'eusse la consolation d'avoir ses os dans ce tombeau ! Ah, mon fils, mon cher fils !... » Elle voulut continuer ; mais elle fut saisie d'une si vive douleur, qu'elle n'en eut pas la force.

Zinebi en fut touché. C'étoit un prince d'un naturel fort doux et très-compatissant aux peines des malheureux. « Si Ganem

est seul coupable, disoit-il en lui-même, pourquoi punir la mère et la sœur qui sont innocentes ? Ah, cruel Haroun Alraschild, à quelle mortification me réduis-tu, en me faisant ministre de ta vengeance, en m'obligeant à persécuter des personnes qui ne t'ont point offensé ! »

Les gardes que le roi avoit chargés de chercher Ganem, lui vinrent dire qu'ils avoient fait une recherche inutile. Il en demeura très-persuadé : les pleurs de ces deux femmes ne lui permettoient pas d'en douter. Il étoit au désespoir de se voir dans la nécessité d'exécuter les ordres du calife ; mais de quelque pitié qu'il se sentît saisi, il n'osoit se résoudre à tromper le ressentiment du calife. « Ma bonne dame, dit-il à la mère de Ganem, sortez de ce tombeau, vous et votre fille, vous n'y seriez pas en sûreté. » Elles sortirent, et en même temps, pour les mettre hors d'insulte, il ôta sa robe de dessus qui étoit fort ample, et les couvrit toutes deux, en leur commandant de ne pas s'éloigner de lui. Cela fait, il ordonna de laisser entrer la populace pour commencer le pillage, qui se fit avec une extrême avidité, et avec des cris dont la mère et la sœur de Ganem furent d'autant plus épouvantées, qu'elles en ignoroient la cause. On emporta les plus précieux meubles, des coffres pleins de richesses, des tapis de Perse et des Indes, des coussins garnis d'étoffes d'or et d'argent, des porcelaines ; enfin on enleva tout, on ne laissa dans la maison que les murs ; et ce fut un spectacle bien affligeant pour ces malheureuses dames de voir piller tous leurs biens, sans savoir pourquoi on les traitoit si cruellement.

Mohammed, après le pillage de la maison, donna ordre au juge de police de la faire raser avec le tombeau ; et pendant

qu'on y travailloit, il emmena dans son palais Force des cœurs et sa mère. Ce fut là qu'il redoubla leur affliction, en leur déclarant les volontés du calife. « Il veut, leur dit-il, que je vous fasse dépouiller, et que je vous expose toutes nues aux yeux du peuple pendant trois jours. C'est avec une extrême répugnance que je fais exécuter cet arrêt cruel et plein d'ignominie. » Le roi prononça ces paroles d'un air qui faisoit connoître qu'il étoit effectivement pénétré de douleur et de compassion. Quoique la crainte d'être détrôné l'empêchât de suivre les mouvemens de sa pitié, il ne laissa pas d'adoucir en quelque façon la rigueur des ordres d'Haroun Alraschild, en faisant faire pour la mère de Ganem et pour Force des cœurs de grosses chemises sans manches d'un gros tissu de crin de cheval.

Le lendemain, ces deux victimes de la colère du calife furent dépouillées de leurs habits, et revêtues de leurs chemises de crin. On leur ôta aussi leurs coiffures, de sorte que leurs cheveux épars flottoient sur leurs épaules. Force des cœurs les avoit du plus beau blond du monde, et ils tomboient jusqu'à terre. Ce fut dans cet état qu'on les fit voir au peuple. Le juge de police, suivi de ses gens, les accompagnoit, et on les promena par toute la ville. Elles étoient précédées d'un crieur, qui de temps en temps disoit à haute voix : TEL EST LE CHÂTIMENT DE CEUX QUI SE SONT ATTIRÉ L'INDIGNATION DU COMMANDEUR DES CROYANS.

Pendant qu'elles marchaient ainsi dans les rues de Damas, les bras et les pieds nus, couvertes d'un si étrange habillement, et tâchant de cacher leur confusion sous leurs cheveux dont elles se couvroient le visage, tout le peuple fondoit en larmes.

Les dames sur-tout les regardant comme innocentes au

travers des jalousies, et touchées principalement de la jeunesse et de la beauté de Force des cœurs, faisoient retentir l'air de cris effroyables à mesure qu'elles passoient sous leurs fenêtres. Les enfans même effrayés par ces cris et par le spectacle qui les causoit, mêloient leurs pleurs à cette désolation générale, et y ajoutoient une nouvelle horreur. Enfin, quand les ennemis de l'état auroient été dans la ville de Damas, et qu'ils y auroient tout mis à feu et à sang, on n'y auroit pas vu régner une plus grande consternation.

Il étoit presque nuit lorsque cette scène affreuse finit. On ramena la mère et la fille au palais du roi Mohammed. Comme elles n'étoient point accoutumées à marcher les pieds nus, elles se trouvèrent si fatiguées en arrivant, qu'elles demeurèrent long-temps évanouies. La reine de Damas vivement touchée de leur malheur, malgré la défense que le calife avoit faite de les secourir, leur envoya quelques-unes de ses femmes pour les consoler avec toute sorte de rafraîchissemens, et du vin pour leur faire reprendre des forces.

Les femmes de la reine les trouvèrent encore évanouies, et presque hors d'état de profiter du secours qu'elles leur apportoit. Cependant à force de soins, on leur fit reprendre leurs esprits. La mère de Ganem les remercia d'abord de leur honnêteté. « Ma bonne dame, lui dit une des femmes de la reine, nous sommes très-sensibles à vos peines ; et la reine de Syrie, notre maîtresse, nous a fait plaisir quand elle nous a chargées de vous secourir. Nous pouvons vous assurer que cette princesse prend beaucoup de part à vos malheurs, aussi bien que le roi son époux. » La mère de Ganem pria les femmes de la reine de rendre à cette princesse mille grâces pour elle et

pour Force des cœurs ; et s'adressant ensuite à celle qui lui avoit parlé : « Madame, lui dit-elle, le roi ne m'a point dit pourquoi le Commandeur des croyans nous fait souffrir tant d'outrages ; apprenez-nous, de grâce, quels crimes nous avons commis. » « Ma bonne dame, répondit la femme de la reine, l'origine de votre malheur vient de votre fils Ganem ; il n'est pas mort ainsi que vous le croyez. On l'accuse d'avoir enlevé la belle Tourmente, la plus chérie des favorites du calife ; et comme il s'est dérobé par une prompte fuite à la colère de ce prince, le châtiment est tombé sur vous. Tout le monde condamne le ressentiment du calife ; mais tout le monde le craint, et vous voyez que le roi Zinebi lui-même n'ose contrevenir à ses ordres, de peur de lui déplaire. Ainsi, tout ce que nous pouvons faire, c'est de vous plaindre et de vous exhorter à prendre patience. »

« Je connois mon fils, reprit la mère de Ganem, je l'ai élevé avec grand soin, et dans le respect dû au Commandeur des croyans. Il n'a point commis le crime dont on l'accuse, et je répons de son innocence. Je cesse donc de murmurer et de me plaindre, puisque c'est pour lui que je souffre, et qu'il n'est pas mort. Ah, Ganem, ajouta-t-elle, emportée par un mouvement mêlé de tendresse et de joie, mon cher fils Ganem, est-il possible que tu vives encore ? Je ne regrette plus mes biens ; et à quelque excès que puissent aller les ordres du calife, je lui en pardonne toute la rigueur, pourvu que le ciel ait conservé mon fils. Il n'y a que ma fille qui m'afflige : ses maux seuls font toute ma peine. Je la crois pourtant assez bonne sœur pour suivre mon exemple. »

À ces paroles, Force des cœurs qui avoit paru insensible

jusque-là, se tourna vers sa mère, et lui jetant ses bras au cou :
« Oui, ma chère mère, lui dit-elle, je suivrai toujours votre exemple, à quelque extrémité que puisse vous porter votre amour pour mon frère. »

La mère et la fille confondant ainsi leurs soupirs et leurs larmes, demeurèrent assez long-temps dans un embrassement si touchant. Cependant les femmes de la reine que ce spectacle attendrissoit fort, n'oublièrent rien pour engager la mère de Ganem à prendre quelque nourriture. Elle mangea un morceau pour les satisfaire, et Force des cœurs en fit autant.

Comme l'ordre du calife portoit que les parens de Ganem paroîtroient trois jours de suite aux vœux du peuple dans l'état qu'on a dit, Force des cœurs et sa mère servirent de spectacle le lendemain pour la seconde fois, depuis le matin jusqu'au soir ; mais ce jour-là et le jour suivant, les choses ne se passèrent pas de la même manière : les rues qui avoient été d'abord pleines de monde, devinrent désertes. Tous les marchands indignés du traitement que l'on faisoit à la veuve et à la fille d'Abou Aïbou, fermèrent leurs boutiques, et demeurèrent enfermés chez eux. Les dames, au lieu de regarder par leurs jalousies, se retirèrent dans le derrière de leurs maisons. Il ne se trouva pas une âme dans les places publiques par où l'on fit passer ces deux infortunées : il sembloit que tous les habitans de Damas eussent abandonné leur ville.

Le quatrième jour, le roi Mohammed Zinebi qui vouloit exécuter fidèlement les ordres du calife, quoiqu'il ne les approuvât point, envoya des crieurs dans tous les quartiers de la ville, publier une défense rigoureuse à tout citoyen de Damas ou étranger, de quelque condition qu'il fût, sous peine de la vie

et d'être livré aux chiens pour leur servir de pâture après sa mort, de donner retraite à la mère et à la sœur de Ganem, ni de leur fournir un morceau de pain ni une seule goutte d'eau, en un mot, de leur prêter la moindre assistance, et d'avoir aucune communication avec elles.

Après que les crieurs eurent fait ce que le roi leur avoit ordonné, ce prince commanda qu'on mît la mère et la fille hors du palais, et qu'on leur laissât la liberté d'aller où elles voudroient. On ne les vit pas plutôt paroître, que tout le monde s'éloigna d'elles : tant la défense qui venoit d'être publiée avoit fait d'impression sur les esprits. Elles s'aperçurent bien qu'on les fuyoit ; mais comme elles en ignoroient la cause, elles en furent très-surprises ; et leur étonnement augmenta encore, lorsqu'en entrant dans la rue où parmi plusieurs personnes elles reconnurent quelques-uns de leurs meilleurs amis, elles les virent disparaître avec autant de précipitation que les autres. « Quoi donc, dit alors la mère de Ganem, sommes-nous pestiférées ? Le traitement injuste et barbare qu'on nous fait, doit-il nous rendre odieuses à nos concitoyens ? Allons, ma fille, poursuivit-elle, sortons au plus tôt de Damas ; ne demeurons plus dans une ville où nous faisons horreur à nos amis mêmes. »

En parlant ainsi, ces deux misérables dames gagnèrent une des extrémités de la ville, et se retirèrent dans une mesure pour y passer la nuit. Là quelques Musulmans poussés par un esprit de charité et de compassion, les vinrent trouver dès que la fin du jour fut arrivée. Ils leur apportèrent des provisions, mais ils n'osèrent s'arrêter pour les consoler, de peur d'être découverts, et punis comme désobéissans aux ordres du calife.

Cependant le roi Zinebi avoit lâché le pigeon pour informer Haroun Alraschild de son exactitude. Il lui mandoit tout ce qui s'étoit passé, et le conjuroit de lui faire savoir ce qu'il vouloit ordonner de la mère et de la sœur de Ganem. Il reçut bientôt par la même voie la réponse du calife, qui lui écrivit qu'il les bannissoit pour jamais de Damas. Aussitôt le roi de Syrie envoya des gens dans la mesure, avec ordre de prendre la mère et la fille, de les conduire à trois journées de Damas, et de les laisser là, en leur faisant défense de revenir dans la ville.

Les gens de Zinebi s'acquittèrent de leur commission ; mais moins exacts que leur maître à exécuter de point en point les ordres d'Haroun Alraschild, ils donnèrent par pitié à Force des cœurs et à sa mère quelques menues monnoies pour se procurer de quoi vivre, et à chacune un sac qu'ils leur passèrent au cou, pour mettre leurs provisions.

Dans cette situation déplorable, elles arrivèrent au premier village. Les paysannes s'assemblèrent autour d'elles, et comme au travers de leur déguisement on ne laissoit pas de remarquer que c'étoient des personnes de quelque condition, on leur demanda ce qui les obligeoit à voyager ainsi sous un habillement qui paroissoit n'être pas leur habillement naturel. Au lieu de répondre à la question qu'on leur faisoit, elles se mirent à pleurer ; ce qui ne servit qu'à augmenter la curiosité des paysannes et à leur inspirer de la compassion. La mère de Ganem leur conta ce qu'elle et sa fille avoient souffert. Les bonnes villageoises en furent attendries, et tâchèrent de les consoler. Elles les régalerent autant que leur pauvreté le leur permit. Elles leur firent quitter leurs chemises de crin de cheval qui les incommodoient fort, pour en prendre d'autres

qu'elles leur donnèrent, avec des souliers, et de quoi se couvrir la tête pour conserver leurs cheveux.

De ce village, après avoir bien remercié ces paysannes charitables, Force des cœurs et sa mère s'avancèrent du côté d'Alep à petites journées. Elles avoient accoutumé de se retirer autour des mosquées, ou dans les mosquées mêmes, où elles passoient la nuit sur la natte, lorsque le pavé en étoit couvert ; autrement elles couchoient sur le pavé même, ou bien elles alloient loger dans les lieux publics destinés à servir de retraite aux voyageurs. À l'égard de la nourriture, elles n'en manquoient pas : elles rencontroient souvent de ces lieux où l'on fait des distributions de pain, de riz cuit et d'autre mets, à tous les voyageurs qui en demandent.

Enfin, elles arrivèrent à Alep ; mais elles ne voulurent pas s'y arrêter ; et continuant leur chemin vers l'Euphrate, elles passèrent ce fleuve, et entrèrent dans la Mésopotamie, qu'elles traversèrent jusqu'à Moussoul. De là, quelques peines qu'elles eussent déjà souffertes, elles se rendirent à Bagdad. C'étoit le lieu où tendoient leurs désirs, dans l'espérance d'y rencontrer Ganem, quoiqu'elles ne dussent pas se flatter qu'il fut dans une ville où le calife faisoit sa demeure ; mais elles l'espéroient, parce qu'elles le souhaitoient. Leur tendresse pour lui, malgré tous leurs malheurs, augmentoit au lieu de diminuer. Leurs discours rouloient ordinairement sur lui ; elles en demandoient même des nouvelles à tous ceux qu'elles rencontroient. Mais laissons là Force des cœurs et sa mère, pour revenir à Tourmente.

Elle étoit toujours enfermée très-étroitement dans la tour obscure, depuis le jour qui avoit été si funeste à Ganem et à

elle. Cependant quelque désagréable que lui fût la prison, elle en étoit beaucoup moins affligée que du malheur de Ganem, dont le sort incertain lui causoit une inquiétude mortelle. Il n'y avoit presque pas de moment qu'elle ne le plaignit.

Une nuit que le calife se promenoit seul dans l'enceinte de son palais, ce qui lui arrivoit assez souvent, car c'étoit le prince du monde le plus curieux ; et quelquefois dans ses promenades nocturnes il apprenoit des choses qui se passaient dans le palais, et qui sans cela ne seroient jamais venues à sa connoissance. Une nuit donc, en se promenant il passa près de la tour obscure, et comme il crut entendre parler, il s'arrêta ; il s'approcha de la porte pour mieux écouter, et il ouït distinctement ces paroles, que Tourmente, toujours en proie au souvenir de Ganem, prononça d'une voix assez haute : « Ô Ganem, trop infortuné Ganem, où es-tu présentement ? Dans quel lieu ton destin déplorable t'a-il conduit ? Hélas, c'est moi qui t'ai rendu malheureux ! Que ne me laissois-tu périr misérablement, au lieu de me prêter un secours généreux ? Quel triste fruit as-tu recueilli de tes soins et de tes respects ? Le Commandeur des croyans qui devrait te récompenser, te persécute pour prix de m'avoir toujours regardée comme une personne réservée à son lit ; tu perds tous tes biens, et le vois obligé de chercher ton salut dans la fuite. Ah, calife, barbare calife, que direz-vous pour votre défense, lorsque vous vous trouverez avec Ganem devant le tribunal du juge souverain, et que les anges rendront témoignage de la vérité en votre présence ? Toute la puissance que vous avez aujourd'hui, et sous qui tremble presque toute la terre, n'empêchera pas que vous en soyez condamné et puni de votre injuste violence. »

Tourmente cessa de parler à ces mots ; car ses soupirs et ses larmes l'empêchèrent de continuer.

Il n'en fallut pas davantage pour obliger le calife à rentrer en lui-même. Il vit bien que si ce qu'il venoit d'entendre étoit vrai, sa favorite étoit innocente, et qu'il avoit donné des ordres contre Ganem et sa famille avec trop de précipitation. Pour approfondir une chose où l'équité dont il se piquoit, paroissoit intéressée, il retourna aussitôt à son appartement, et dès qu'il y fut arrivé, il chargea Mesrour d'aller à la tour obscure, et de lui amener Tourmente.

Le chef des eunuques jugea par cet ordre, et encore plus à l'air du calife, que ce prince vouloit pardonner à sa favorite, et la rappeler auprès de lui ; il en fut ravi, car il aimoit Tourmente, et avoit pris beaucoup de part à sa disgrâce. Il vole sur-le-champ à la tour : « Madame, dit-il à la favorite d'un ton qui marquoit sa joie, prenez la peine de me suivre, j'espère que vous ne reviendrez plus dans cette vilaine tour ténébreuse ; le Commandeur des croyans veut vous entretenir, et j'en conçois un heureux présage. »

Tourmente suivit Mesrour, qui la mena et l'introduisit dans le cabinet du calife. D'abord elle se prosterna devant ce prince, et elle demeura dans cet état le visage baigné de larmes. « Tourmente, lui dit le calife, sans lui dire de se relever, il me semble que tu m'accuses de violence et d'injustice : qui est donc celui qui, malgré les égards et la considération qu'il a eus pour moi, se trouve dans une situation misérable ? Parle, tu sais combien je suis bon naturellement, et que j'aime à rendre justice. »

La favorite comprit par ce discours que le calife l'avoit

entendue parler ; et profitant d'une si belle occasion de justifier son cher Ganem : « Commandeur des croyans, répondit-elle, s'il m'est échappé quelque parole qui ne soit point agréable à votre Majesté, je vous supplie très-humblement de me le pardonner. Mais celui dont vous voulez connoître l'innocence et la misère, c'est Ganem, le malheureux fils d'Abou Aïbou, marchand de Damas. C'est lui qui m'a sauvé la vie, et qui m'a donné un asile en sa maison. Je vous avouerai que dès qu'il me vit, peut-être forma-t-il la pensée de se donner à moi et l'espérance de m'engager à souffrir ses soins : j'en jugeai ainsi par l'empressement qu'il fit paroître à me régaler et à me rendre tous les services dont j'avois besoin dans l'état où je me trouvois. Mais sitôt qu'il apprit que j'avois l'honneur de vous appartenir : « Ah, madame, me dit-il, CE QUI APPARTIENT AU MAÎTRE EST DÉFENDU À L'ESCLAVE. Depuis ce moment, je dois cette justice à sa vertu, sa conduite n'a point démenti ses paroles. Cependant vous savez, Commandeur des croyans, avec quelle rigueur vous l'avez traité, et vous en répondrez devant le tribunal de Dieu. »

Le calife ne sut point mauvais gré à Tourmente de la liberté qu'il y avoit dans ce discours. « Mais, reprit-il, puis-je me fier aux assurances que tu me donnes de la retenue de Ganem ? » « Oui, repartit-elle, vous le pouvez : je ne voudrois pas, pour toute chose au monde, vous déguiser la vérité ; et pour vous prouver que je suis sincère, il faut que je vous fasse un aveu qui vous déplaira peut-être, mais j'en demande pardon par avance à votre Majesté. » « Parle, ma fille, dit alors Haroun Alraschild, je te pardonne tout, pourvu que tu ne me caches rien. » « Hé bien, répliqua Tourmente, apprenez que l'attention respectueuse de Ganem, jointe à tous les bons offices qu'il m'a

rendus, me firent concevoir de l'estime pour lui. Je passai même plus avant : vous connoissez la tyrannie de l'amour. Je sentis naître en mon cœur de tendres sentimens ; il s'en aperçut, mais loin de chercher à profiter de ma foiblesse , et malgré tout le feu dont il se sentoit brûler, il demeura toujours ferme dans son devoir ; et tout ce que sa passion pouvoit lui arracher, c'étoient ces termes que j'ai déjà dits à votre Majesté : CE QUI APPARTIENT AU MAÎTRE EST DÉFENDU À L'ESCLAVE. »

Cette déclaration ingénue auroit peut-être aigri tout autre que le calife, mais ce fut ce qui acheva d'adoucir ce prince. Il ordonna à Tourmente de se relever ; et la faisant asseoir auprès de lui : « Raconte-moi, lui dit il, ton histoire depuis le commencement jusqu'à la fin. » Alors elle s'en acquitta avec beaucoup d'adresse et d'esprit. Elle passa légèrement sur ce qui regardoit Zobéïde : elle s'étendit davantage sur les obligations qu'elle avoit à Ganem, sur la dépense qu'il avoit faite pour elle ; et sur-tout elle vanta fort sa discrétion, voulant par-là faire comprendre au calife qu'elle s'étoit trouvée dans la nécessité de demeurer cachée chez Ganem pour tromper Zobéïde. Et elle finit enfin par la fuite du jeune marchand, à laquelle, sans déguisement, elle dit au calife qu'elle l'avoit forcé pour se dérober à sa colère.

Quand elle eut cessé de parler, ce prince lui dit : « Je crois tout ce que vous m'avez raconté ; mais pourquoi avez-vous tant tardé à me donner de vos nouvelles ? Falloit-il attendre un mois entier après mon retour, pour me faire savoir où vous étiez ? » « Commandeur des croyans, répondit Tourmente, Ganem sortoit si rarement de sa maison, qu'il ne faut pas vous étonner que nous n'ayons point appris les premiers votre

retour. D'ailleurs Ganem qui s'étoit chargé de faire tenir le billet que j'ai écrit à Aube du jour, a été long-temps sans trouver le moment favorable de le remettre en main propre. »

« C'est assez, Tourmente, reprit le calife, je reconnois ma faute, et voudrois la réparer, en comblant de bienfaits ce jeune marchand de Damas. Vois donc ce que je puis faire pour lui ; demande -moi ce que tu voudras, je te l'accorderai. » À ces mots la favorite se jeta aux pieds du calife, la face contre terre, et se relevant : « Commandeur des croyans, dit-elle, après avoir remercié votre Majesté pour Ganem, je la supplie très-humblement de faire publier dans vos états, que vous pardonnez au fils d'Abou Aïbou, et qu'il n'a qu'à vous venir trouver. » « Je ferai plus, repartit ce prince : pour t'avoir conservé la vie, pour reconnoître la considération qu'il a eue pour moi, pour le dédommager de la perte de ses biens, et enfin pour réparer le tort que j'ai fait à sa famille, je te le donne pour époux. » Tourmente ne pouvoit trouver d'expressions assez fortes pour remercier le calife de sa générosité. Ensuite elle se retira dans l'appartement qu'elle occupoit avant sa cruelle aventure. Le même ameublement y étoit encore : on n'y avoit nullement touché. Mais ce qui lui fit plus de plaisir, ce fut d'y voir les coffres et les ballots de Ganem, que Mesrour avoit eu soin d'y faire porter.

Le lendemain, Haroun Alraschild donna ordre au grand visir de faire publier par toutes les villes de ses états, qu'il pardonnoit à Ganem, fils d'Abou Aïbou ; mais cette publication fut inutile ; car il se passa un temps considérable sans qu'on entendit parler de ce jeune marchand. Tourmente crut que sans doute il n'avoit pu survivre à la douleur de l'avoir

perdue. Une affreuse inquiétude s'empara de son esprit ; mais comme l'espérance est la dernière chose qui abandonne les amans, elle supplia le calife de lui permettre de faire elle-même la recherche de Ganem ; ce qui lui ayant été accordé, elle prit une bourse de mille pièces d'or qu'elle tira de sa cassette, et sortit un matin du palais montée sur une mule des écuries du calife, très-richement enharnachée. Deux eunuques noirs l'accompagnoient, qui avoient de chaque côté la main sur la croupe de la mule.

Elle alla de mosquée en mosquée faire des largesses aux dévots de la religion musulmane, en implorant le secours de leurs prières pour l'accomplissement d'une affaire importante, d'où dépendoit, leur disoit-elle, le repos de deux personnes. Elle employa toute la journée et ses mille pièces d'or à faire des aumônes dans les mosquées, et sur le soir elle retourna au palais.

Le jour suivant elle prit une autre bourse de la même somme, et dans le même équipage elle se rendit à la joaillerie. Elle s'arrêta devant la porte, et sans mettre pied à terre, elle fit appeler le syndic par un des eunuques noirs. Le syndic qui étoit un homme très-charitable, et qui employoit plus des deux tiers de son revenu à soulager les pauvres étrangers, soit qu'ils fussent malades, ou mal dans leurs affaires, ne fit point attendre Tourmente, qu'il reconnut à son habillement pour une dame du palais. « Je m'adresse à vous, lui dit-elle en lui mettant sa bourse entre les mains, comme à un homme dont on vante dans la ville la piété. Je vous prie de distribuer ces pièces d'or aux pauvres étrangers que vous assistez ; car je n'ignore pas que vous faites profession de secourir les étrangers qui ont

recours à votre charité. Je sais même que vous prévenez leurs besoins, et que rien n'est plus agréable pour vous que de trouver occasion d'adoucir leur misère. » « Madame, lui répondit le syndic, j'exécuterai avec plaisir ce que vous m'ordonnez ; mais si vous souhaitez d'exercer votre charité par vous-même, prenez la peine de venir jusque chez moi, vous y verrez deux femmes dignes de votre pitié. Je les rencontrai hier comme elles arrivoient dans la ville ; elles étoient dans un état pitoyable ; et j'en fus d'autant plus touché, qu'il me parut que c'étoient des personnes de condition. Au travers des haillons qui les couvroient, malgré l'impression que l'ardeur du soleil a faite sur leur visage, je démêlai un air noble que n'ont point ordinairement les pauvres que j'assiste. Je les menai toutes deux dans ma maison, et les mis entre les mains de ma femme, qui en porta d'abord le même jugement que moi. Elle leur fit préparer de bons lits par ses esclaves, pendant qu'elle-même s'occupoit à leur laver le visage et à leur faire changer de linge. Nous ne savons point encore qui elles sont, parce que nous voulons leur laisser prendre quelque repos avant que de les fatiguer par nos questions. »

Tourmente, sans savoir pourquoi, se sentit quelque curiosité de les voir. Le syndic se mit en devoir de la mener chez lui ; mais elle ne voulut pas qu'il prît cette peine, et elle s'y fit conduire par un esclave qu'il lui donna. Quand elle fut à la porte, elle mit pied à terre, et suivit l'esclave du syndic qui avoit pris les devans pour aller avertir sa maîtresse qui étoit dans la chambre de Force des cœurs et de sa mère ; car c'étoit d'elles dont le syndic venoit de parler à Tourmente.

La femme du syndic ayant appris par son esclave qu'une

dame du palais étoit dans sa maison, voulut sortir de la chambre où elle étoit pour l'aller recevoir ; mais Tourmente qui suivoit de près l'esclave, ne lui en donna pas le temps et entra. La femme du syndic se prosterna devant elle, pour marquer le respect qu'elle avoit pour tout ce qui appartenoit au calife. Tourmente la releva, et lui dit : « Ma bonne dame, je vous prie de me faire parler aux deux étrangères qui sont arrivées à Bagdad hier au soir. » « Madame, répondit la femme du syndic, elles sont couchées dans ces deux petits lits que vous voyez l'un auprès de l'autre. » Aussitôt la favorite s'approcha de celui de la mère, et la considérant avec attention : « Ma bonne femme, lui dit-elle, je viens vous offrir mon secours. Je ne suis pas sans crédit dans cette ville, et je pourrai vous être utile à vous et à votre compagne. » « Madame, répondit la mère de Ganem, aux offres obligeantes que vous nous faites, je vois que le ciel ne nous a point encore abandonnées. Nous avons pourtant sujet de le croire, après les malheurs qui nous sont arrivés. » En achevant ces paroles, elle se mit à pleurer si amèrement, que Tourmente et la femme du syndic ne purent aussi retenir leurs larmes.

La favorite du calife, après avoir essuyé les siennes, dit à la mère de Ganem : « Apprenez-nous de grâce vos malheurs, et nous racontez votre histoire ; vous ne sauriez faire ce récit à des gens plus disposés que nous à chercher tous les moyens possibles de vous consoler. » « Madame, reprit la triste veuve d'Abou Aïbou, une favorite du Commandeur des croyans, une dame nommée Tourmente, cause toute notre infortune. » À ce discours la favorite se sentit frappée comme d'un coup de foudre ; mais dissimulant son trouble et son agitation, elle

laissa parler la mère de Ganem, qui poursuivit de cette manière : « Je suis veuve d'Abou Aïbou, marchand de Damas ; j'avois un fils nommé Ganem, qui étant venu trafiquer à Bagdad, a été accusé d'avoir enlevé cette Tourmente. Le calife l'a fait chercher partout pour le faire mourir ; et ne l'ayant pu trouver, il a écrit au roi de Damas de faire piller et raser notre maison, et de nous exposer, ma fille et moi, trois jours de suite toutes nues aux yeux du peuple, et puis de nous bannir de Syrie à perpétuité. Mais avec quelque indignité qu'on nous ait traitées, je m'en consolerois si mon fils vivoit encore et que je puisse le rencontrer. Quel plaisir pour sa sœur et pour moi de le revoir ! Nous oublierions en l'embrassant la perte de nos biens, et tous les maux que nous avons soufferts pour lui. Hélas, je suis persuadée qu'il n'en est que la cause innocente, et qu'il n'est pas plus coupable envers le calife que sa sœur et moi. »

« Non, sans doute, interrompit Tourmente en cet endroit, il n'est pas plus criminel que vous. Je puis vous assurer de son innocence, puisque cette même Tourmente dont vous avez tant à vous plaindre, c'est moi, qui, par la fatalité des astres, ai causé tous vos malheurs. C'est à moi que vous devez imputer la perte de votre fils, s'il n'est plus au monde ; mais si j'ai fait votre infortune, je puis aussi la soulager. J'ai déjà justifié Ganem dans l'esprit du calife : ce prince a fait publier par tous ses états qu'il pardonnoit au fils d'Abou Aïbou ; et ne doutez pas qu'il ne vous fasse autant de bien qu'il vous a fait de mal. Vous n'êtes plus ses ennemis. Il attend Ganem pour le récompenser du service qu'il m'a rendu, en unissant nos fortunes ; il me donne à lui pour épouse. Ainsi regardez-moi comme votre fille, et permettez-moi que je vous consacre une éternelle amitié. » En disant cela, elle se pencha sur la mère de

Ganem, qui ne put répondre à ce discours, tant il lui causa d'étonnement. Tourmente la tint long-temps embrassée, et ne la quitta que pour courir à l'autre lit embrasser Force des cœurs, qui s'étant levée sur son séant pour la recevoir, lui tendit les bras.

Après que la charmante favorite du calife eut donné à la mère et à la fille toutes les marques de tendresse qu'elles pouvoient attendre de la femme de Ganem, elle leur dit : « Cessez de vous affliger l'une et l'autre, les richesses que Ganem avoit en cette ville, ne sont pas perdues ; elles sont au palais du calife dans mon appartement. Je sais bien que toutes les richesses du monde ne sauroient vous consoler sans Ganem : c'est le jugement que je fais de sa mère et de sa sœur, si je dois juger d'elles par moi-même. Le sang n'a pas moins de force que l'amour dans les grands cœurs. Mais pourquoi faut-il désespérer de le revoir ? Nous le retrouverons ; le bonheur de vous avoir rencontrées m'en fait concevoir l'espérance. Peut-être même que c'est aujourd'hui le dernier jour de vos peines, et le commencement d'un bonheur plus grand que celui dont vous jouissiez à Damas, dans le temps que vous y possédiez Ganem. »

Tourmente alloit poursuivre, lorsque le syndic des joailliers arriva : « Madame, lui dit-il, je viens de voir un objet bien touchant ! C'est un jeune homme qu'un chamelier amenoit à l'hôpital de Bagdad. Il étoit lié avec des cordes sur un chameau, parce qu'il n'avoit pas la force de se soutenir. On l'avoit déjà délié, et on étoit prêt à le porter à l'hôpital, lorsque j'ai passé par là. Je me suis approché du jeune homme, je l'ai considéré avec attention, et il m'a paru que son visage ne

m'étoit pas tout-à-fait inconnu. Je lui ai fait des questions sur sa famille ; mais pour toute réponse, je n'en ai tiré que des pleurs et des soupirs. J'en ai eu pitié ; et connoissant par l'habitude que j'ai de voir des malades, qu'il étoit dans un pressant besoin d'être soigné, je n'ai pas voulu qu'on le mît à l'hôpital ; car je sais trop de quelle manière on y gouverne les malades, et je connois l'incapacité des médecins. Je l'ai fait apporter chez moi par mes esclaves, qui, dans une chambre particulière où je l'ai mis, lui donnent par mon ordre de mon propre linge, et le servent comme ils me serviroient moi-même. »

Tourmente tressaillit à ce discours du joaillier, et sentit une émotion dont elle ne pouvoit se rendre raison. « Menez-moi, dit-elle au syndic, dans la chambre de ce malade, je souhaite de le voir. » Le syndic l'y conduisit ; et tandis qu'elle y alloit, la mère de Ganem dit à Force des cœurs : « Ah, ma fille, quelque misérable que soit cet étranger malade, votre frère, s'il est encore en vie, n'est peut-être pas dans un état plus heureux ! »

La favorite du calife étant dans la chambre où étoit le malade, s'approcha du lit où les esclaves du syndic l'avoient déjà couché. Elle vit un jeune homme qui avoit les yeux fermés, le visage pâle, défiguré et tout couvert de larmes. Elle l'observe avec attention, son cœur palpite, elle croit reconnoître Ganem ; mais bientôt elle se défie du rapport de ses yeux. Si elle trouve quelque chose de Ganem dans l'objet qu'elle considère, il lui paroît d'ailleurs si différent, qu'elle n'ose s'imaginer que c'est lui qui s'offre à sa vue. Ne pouvant toutefois résister à l'envie de s'en éclaircir : « Ganem, lui dit-elle d'une voix tremblante, est-ce vous que je vois ? » À ces

mots elle s'arrêta pour donner au jeune homme le temps de répondre ; mais s'apercevant qu'il y paroissoit insensible : « Ah, Ganem, reprit-elle, ce n'est point à toi que je parle. Mon imagination trop pleine de ton image a prêté à cet étranger une trompeuse ressemblance. Le fils d'Abou Aïbou, quelque malade qu'il pût être, entendroit la voix de Tourmente. » Au nom de Tourmente, Ganem (car c'étoit effectivement lui) ouvrit les paupières, et tourna la tête vers la personne qui lui adressoit la parole ; et reconnoissant la favorite du calife : « Ah, madame, est-ce vous ? Par quel miracle ?... Il ne put achever. Il fut tout-à-coup saisi d'un transport de joie si vif, qu'il s'évanouit. Tourmente et le syndic s'empressèrent à le secourir ; mais dès qu'ils remarquèrent qu'il commençoit à revenir de son évanouissement, le syndic pria la dame de se retirer, de peur que sa vue n'irritât le mal de Ganem.

Ce jeune homme ayant repris ses esprits, regarda de tout côté ; et ne voyant pas ce qu'il cherchoit : « Belle Tourmente, s'écria-t-il, qu'êtes-vous devenue ? Vous êtes-vous en effet présentée à mes yeux, ou n'est-ce qu'une illusion ? » « Non, Seigneur, lui dit le syndic, ce n'est point une illusion : c'est moi qui ai fait sortir cette dame, mais vous la reverrez sitôt que vous serez en état de soutenir sa vue. Vous avez besoin de repos présentement ; et rien ne doit vous empêcher d'en prendre. Vos affaires ont changé de face, puisque vous êtes, ce me semble, ce Ganem à qui le Commandeur des croyans a fait publier dans Bagdad qu'il pardonnoit le passé. Qu'il vous suffise à l'heure qu'il est de savoir cela. La dame qui vient de vous parler, vous en instruira plus amplement. Ne songez donc qu'à rétablir votre santé ; pour moi, je vais y contribuer autant

qu'il me sera possible. « En achevant ces mots, il laissa reposer Ganem, et alla lui faire préparer tous les remèdes qu'il jugea nécessaires pour réparer ses forces épuisées par la diète et par la fatigue.

Pendant ce temps-là, Tourmente étoit dans la chambre de Force des cœurs et de sa mère, où se passa la même scène à peu près ; car quand la mère de Ganem apprit que cet étranger malade que le syndic venoit de faire apporter chez lui, étoit Ganem lui-même, elle en eut tant de joie qu'elle s'évanouit aussi. Et lorsque par les soins de Tourmente et de la femme du syndic, elle fut revenue de sa foiblesse, elle voulut se lever pour aller voir son fils ; mais le syndic qui arriva sur ces entrefaites, l'en empêcha, en lui représentant que Ganem étoit si foible et si exténué, que l'on ne pouvoit sans intéresser sa vie, exciter en lui les mouvemens que doit causer la vue inopinée d'une mère et d'une sœur qu'on aime. Le syndic n'eut pas besoin de longs discours pour persuader la mère de Ganem. Dès qu'on lui dit qu'elle ne pouvoit entretenir son fils sans mettre en danger ses jours, elle ne fit plus d'instance pour l'aller trouver. Alors Tourmente prenant la parole : « Bénissons le ciel, dit-elle, de nous avoir tous rassemblés dans un même lieu. Je vais retourner au palais informer le calife de toutes ces aventures ; et demain matin je reviendrai vous joindre. » Après avoir parlé de cette manière, elle embrassa la mère et la fille, et sortit. Elle arriva au palais ; et dès qu'elle y fut, elle fit demander une audience particulière au calife. Elle l'obtint dans le moment. On l'introduisit dans le cabinet de ce prince ; il y étoit seul. Elle se jeta d'abord à ses pieds, la face contre terre, selon la coutume. Il lui dit de se relever ; et l'ayant fait asseoir,

il lui demanda si elle avoit appris des nouvelles de Ganem ? « Commandeur des croyans, lui dit-elle, j'ai si bien fait, que je l'ai retrouvé avec sa mère et sa sœur ! » Le calife fut curieux d'apprendre comment elle avoit pu les rencontrer en si peu de temps. Elle satisfit sa curiosité, et lui dit tant de bien de la mère de Ganem et de Force des cœurs, qu'il eut envie de les voir aussi bien que le jeune marchand.

Si Haroun Alraschild étoit violent, et si, dans ses emportemens, il se portoit quelquefois à des actions cruelles, en récompense il étoit équitable et le plus généreux prince du monde, dès que sa colère étoit passée, et qu'on lui faisoit connoître son injustice. Ainsi, ne pouvant douter qu'il n'eût injustement persécuté Ganem et sa famille, et les ayant maltraités publiquement, il résolut de leur faire une satisfaction publique. « Je suis ravi, dit-il à Tourmente, de l'heureux succès de tes recherches ; j'en ai une extrême joie, moins pour l'amour de toi, qu'à cause de moi-même. Je tiendrai la promesse que j'ai faite : tu épouseras Ganem, et je déclare dès à présent que tu n'es plus mon esclave ; tu es libre. Va retrouver ce jeune marchand ; et dès que sa santé sera rétablie, tu me l'amèneras avec sa mère et sa sœur. »

Le lendemain de grand matin, Tourmente ne manqua pas de se rendre chez le syndic des joailliers, impatiente de savoir l'état de la santé de Ganem, et d'apprendre à la mère et à la fille les bonnes nouvelles qu'elle avoit à leur annoncer. La première personne qu'elle rencontra, fut le syndic, qui lui dit que Ganem avoit fort bien passé la nuit ; que son mal ne provenant que de mélancolie, et la cause en étant ôtée, il seroit bientôt guéri.

Effectivement, le fils d'Abou Aïbou se trouva beaucoup mieux. Le repos et les bons remèdes qu'il avoit pris, et plus que tout cela, la nouvelle situation de son esprit avoient produit un si bon effet, que le syndic jugea qu'il pouvoit sans péril voir sa mère, sa sœur et sa maîtresse, pourvu qu'on le préparât à les recevoir, parce qu'il étoit à craindre que ne sachant pas que sa mère et sa sœur fussent à Bagdad, leur vue ne lui causât trop de surprise et de joie. Il fut résolu que Tourmente entreroit d'abord toute seule dans la chambre de Ganem, et qu'elle feroit signe aux deux autres dames de paroître quand il en seroit temps.

Les choses étant ainsi réglées, Tourmente fut annoncée par le syndic au malade, qui fut si charmé de la revoir, que peu s'en fallut qu'il ne s'évanouît encore. « Hé bien, Ganem, lui dit-elle en s'approchant de son lit, vous retrouvez votre Tourmente, que vous vous imaginiez avoir perdue pour jamais. » « Ah, madame, interrompit-il avec précipitation, par quel miracle venez-vous vous offrir à mes yeux ? Je vous croyois au palais du calife. Ce prince vous a sans doute écoutée : vous avez dissipé ses soupçons, et il vous a redonné sa tendresse. » « Oui, mon cher Ganem, reprit Tourmente, je me suis justifiée dans l'esprit du Commandeur des croyans, qui, pour réparer le mal qu'il vous a fait souffrir, me donne à vous pour épouse. » Ces dernières paroles causèrent à Ganem une joie si vive, qu'il ne put d'abord s'exprimer que par ce silence tendre si connu des amans. Mais il le rompit enfin : « Ah, belle Tourmente, s'écria-t-il, puis-je ajouter foi au discours que vous me tenez ? Croirai-je qu'en effet le calife vous cède au fils d'Abou Aïbou ? » « Rien n'est plus véritable, repartit la dame :

ce prince qui vous faisoit auparavant chercher pour vous ôter la vie, et qui, dans sa fureur, a fait souffrir mille indignités à votre mère et à votre sœur, souhaite de vous voir présentement, pour vous récompenser du respect que vous avez eu pour lui ; et il n'est pas douteux qu'il ne comble de bienfaits toute votre famille. »

Ganem demanda de quelle manière le calife avoit traité sa mère et sa sœur, ce que Tourmente lui raconta. Il ne put entendre ce récit sans pleurer, malgré la situation où la nouvelle de son mariage avec sa maîtresse avoit mis son esprit. Mais lorsque Tourmente lui dit qu'elles étoient actuellement à Bagdad et dans la maison même où il se trouvoit, il parut avoir une si grande impatience de les voir, que la favorite ne différa point à la satisfaire. Elle les appela ; elles étoient à la porte où elles n'attendoient que ce moment. Elles entrent, s'avancent vers Ganem, et l'embrassant tour-à-tour, elles le baisent à plusieurs reprises. Que de larmes furent répandues dans ces embrassemens ! Ganem en avoit le visage tout couvert, aussi bien que sa mère et sa sœur. Tourmente en versoit abondamment. Le syndic même et sa femme, que ce spectacle attendrissoit, ne pouvoient retenir leurs pleurs, ni se lasser d'admirer les ressorts secrets de la Providence, qui rassembloit chez eux quatre personnes que la fortune avoit si cruellement séparées.

Après qu'ils eurent tous essuyé leurs larmes, Ganem en arracha de nouvelles en faisant le récit de tout ce qu'il avoit souffert depuis le jour qu'il avoit quitté Tourmente, jusqu'au moment où le syndic l'avoit fait apporter chez lui. Il leur apprit que s'étant réfugié dans un petit village, il y étoit tombé

malade ; que quelques paysans charitables en avoient eu soin, mais que ne guérissant point, un chamelier s'étoit chargé de l'amener à l'hôpital de Bagdad. Tourmente raconta aussi tous les ennuis de sa prison, comment le calife, après l'avoir entendu parler dans la tour, l'avoit fait venir dans son cabinet, et par quels discours elle s'étoit justifiée. Enfin, quand ils se furent instruits des choses qui leur étoient arrivées, Tourmente dit : « Bénissons le ciel qui nous a tous réunis, et ne songeons qu'au bonheur qui nous attend. Dès que la santé de Ganem sera rétablie, il faudra qu'il paroisse devant le calife avec sa mère et sa sœur ; mais comme elles ne sont pas en état de se montrer, je vais y mettre bon ordre : je vous prie de m'attendre un moment. »

En disant ces mots, elle sortit, alla au palais, et revint en peu de temps chez le syndic avec une bourse où il y avoit encore mille pièces d'or. Elle la donna au syndic, en le priant d'acheter des habits pour Force des cœurs et pour sa mère. Le syndic, qui étoit un homme de bon goût, en choisit de fort beaux, et les fit faire avec toute la diligence possible. Ils se trouvèrent prêts au bout de trois jours ; et Ganem se sentant assez fort pour sortir, s'y disposa. Mais le jour qu'il avoit pris pour aller saluer le calife, comme il s'y préparoit avec Eorce des cœurs et sa mère, on vit arriver chez le syndic le grand-visir Giafar.

Ce minisire étoit à cheval avec une grande suite d'officiers : « Seigneur, dit-il à Ganem en entrant, je viens ici de la part du Commandeur des croyans, mon maître et le vôtre. L'ordre dont je suis chargé est bien différent de celui dont je ne veux pas vous renouveler le souvenir : je dois vous accompagner et vous

présenter au calife, qui souhaite de vous voir. » Ganem ne répondit au compliment du grand visir que par une très-profonde inclination de tête, et monta un cheval des écuries du calife qu'on lui présenta, et qu'il mania avec beaucoup de grâce. On fit monter la mère et la fille sur des mules du palais ; et tandis que Tourmente aussi montée sur une mule, les menoit chez le prince par un chemin détourné, Giafar conduisit Ganem par un autre, et l'introduisit dans la salle d'audience. Le calife y étoit assis sur son trône, environné des émirs, des visirs, des chefs des huissiers, et des autres courtisans arabes, persans, égyptiens, africains et syriens, de sa domination, sans parler des étrangers.

Quand le grand visir eut amené Ganem au pied du trône, ce jeune marchand fit sa révérence en se jetant la face contre terre ; et puis s'étant levé, il débita un beau compliment en vers, qui bien que composé sur-le-champ, ne laissa pas d'attirer l'approbation de toute la cour. Après son compliment, le calife le fit approcher et lui dit : « Je suis bien aise de te voir, et d'apprendre de toi-même où tu as trouvé ma favorite et tout ce que tu as fait pour elle. » Ganem obéit, et parut si sincère, que le calife fut convaincu de sa sincérité. Ce prince lui fit donner une robe fort riche, selon la coutume observée envers ceux à qui l'on donnoit audience. Ensuite il lui dit : « Ganem, je veux que tu demeures dans ma cour. » « Commandeur des croyans, répondit le jeune marchand, l'esclave n'a point d'autre volonté que celle de son maître, de qui dépendent sa vie et son bien. » Le calife fut très-satisfait de la réponse de Ganem, et lui donna une grosse pension. Ensuite ce prince descendit du trône, et se faisant suivre par Ganem et par le grand visir seulement, il

entra dans son appartement.

Comme il ne doutoit pas que Tourmente n'y fût avec la mère et la fille d'Abou Aïbou, il ordonna qu'on les lui amenât. Elles se prosternèrent devant lui. Il les fit relever ; et il trouva Force des cœurs si belle, qu'après l'avoir considérée avec attention : « J'ai tant de douleur, lui dit-il, d'avoir traité si indignement vos charmes, que je leur dois une réparation qui surpasse l'offense que je leur ai faite. Je vous épouse, et par-là je punirai Zobéïde, qui deviendra la première cause de votre bonheur, comme elle l'est de vos malheurs passés. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il en se tournant vers la mère de Ganem, madame, vous êtes encore jeune, et je crois que vous ne dédaignerez pas l'alliance de mon grand visir : je vous donne à Giafar ; et vous, Tourmente, à Ganem. Que l'on fasse venir un cadi et des témoins, et que les trois contrats soient dressés et signés tout-à-l'heure. » Ganem voulut représenter au calife que sa sœur seroit trop honorée d'être seulement au nombre de ses favorites, mais ce prince voulut épouser Force des cœurs.

Il trouva cette histoire si extraordinaire, qu'il fit ordonner à un fameux historien de la mettre par écrit avec toutes ses circonstances. Elle fut ensuite déposée dans son trésor, d'où plusieurs copies tirées sur cet original l'ont rendue publique.

Après que Scheherazade eut achevé l'histoire de Ganem, fils d'Abou Aïbou, le sultan des Indes témoigna qu'elle lui avoit fait plaisir. « Sire, dit alors la sultane, puisque cette histoire vous a diverti, je supplie très-humblement votre Majesté de vouloir bien entendre celle du prince Zeyn Alasnam, et du roi des Génies ; vous n'en serez pas moins content. » Schahriar y consentit ; mais comme le jour commençoit à paroître, on la

remit à la nuit suivante. La sultane la commença de cette manière :

HISTOIRE

DU PRINCE ZEYN ALASNAM, ET DU ROI DES GÉNIES.

UN roi de Balsora possédoit de grandes richesses. Il étoit aimé de ses sujets ; mais il n'avoit point d'enfans, et cela l'affligeoit beaucoup. Cependant il engagea par des présens considérables tous les saints personnages de ses états à demander au ciel un fils pour lui ; et leurs prières ne furent pas inutiles : la reine devint grosse, et accoucha très-heureusement d'un prince qui fut nommé Zeyn Alasnam, c'est-à-dire, l'Ornement des statues.

Le roi fit assembler tous les astrologues de son royaume, et leur ordonna de tirer l'horoscope de l'enfant. Ils découvrirent par leurs observations qu'il vivroit long-temps, qu'il seroit courageux, mais qu'il auroit besoin de courage pour soutenir avec fermeté les malheurs qui le menaçoient. Le roi ne fut point épouvanté de cette prédiction. « Mon fils, dit-il, n'est pas à plaindre, puisqu'il doit être courageux : il est bon que les princes éprouvent des disgrâces, l'adversité purifie leur vertu ; ils en savent mieux régner. »

Il récompensa les astrologues et les renvoya. Il fit élever Zeyn avec tout le soin imaginable. Il lui donna des maîtres, dès qu'il le vit en âge de profiter de leurs instructions. Enfin il se

proposoit d'en faire un prince accompli, quand tout-à-coup ce bon roi tomba malade d'une maladie que ses médecins ne purent guérir. Se voyant au lit de la mort, il appela son fils, et lui recommanda, entr'autres choses, de s'attacher à se faire aimer plutôt qu'à se faire craindre de son peuple ; de ne point prêter l'oreille aux flatteurs, et d'être aussi lent à récompenser qu'à punir, parce qu'il arrivoit souvent que les rois séduits par de fausses apparences, accabloient de bienfaits les méchants, et opprimoient l'innocence.

Aussitôt que le roi fut mort, le prince Zeyn prit le deuil, qu'il porta durant sept jours. Le huitième, il monta sur le trône, ôta du trésor royal le sceau de son père pour y mettre le sien, et commença à goûter la douceur de régner. Le plaisir de voir tous ses courtisans fléchir devant lui, et se faire leur unique étude de lui prouver leur obéissance et leur zèle, en un mot, le pouvoir souverain eut trop de charmes pour lui. Il ne regarda que ce que ses sujets lui devoient, sans penser à ce qu'il devoit à ses sujets. Il se mit peu en peine de les bien gouverner. Il se plongea dans toutes sortes de débauches avec de jeunes voluptueux qu'il revêtit des premières charges de l'état. Il n'eut plus de règle. Comme il étoit naturellement prodigue, il ne mit aucun frein à ses largesses, et insensiblement ses femmes et ses favoris épuisèrent ses trésors.

La reine sa mère vivoit encore. C'étoit une princesse sage et prudente. Elle avoit essayé plusieurs fois inutilement d'arrêter le cours des prodigalités et des débauches du roi son fils, en lui représentant que s'il ne changeoit bientôt de conduite, non-seulement il dissiperoit ses richesses, mais qu'il aliéneroit même l'esprit de ses peuples, et causeroit une révolution qui

lui coûteroit peut-être la couronne et la vie. Peu s'en fallut que ce qu'elle avoit prédit n'arrivât : les peuples commencèrent à murmurer contre le gouvernement ; et leurs murmures auroient infailliblement été suivis d'une révolte générale, si la reine n'eût eu l'adresse de la prévenir ; mais cette princesse informée de la mauvaise disposition des choses, en avertit le roi qui se laissa persuader enfin. Il confia le ministère à de sages vieillards qui surent bien retenir ses sujets dans le devoir.

Cependant Zeyn voyant toutes ses richesses consommées, se repentit de n'en avoir pas fait un meilleur usage. Il tomba dans une mélancolie mortelle, et rien ne pouvoit le consoler. Une nuit il vit en songe un vénérable vieillard qui s'avança vers lui, et lui dit d'un air riant :

« Ô Zeyn, sache qu'il n'y a pas de chagrin qui ne soit suivi de joie ; point de malheur qui ne traîne à sa suite quelque bonheur. Si tu veux voir la fin de ton affliction, lève toi, pars pour l'Égypte, va-t-en au Caire : une grande fortune t'y attend. »

Le prince à son réveil fut frappé de ce songe. Il en parla fort sérieusement à la reine sa mère, qui n'en fit que rire. « Ne voudriez-vous point, mon fils, lui dit-elle, aller en Égypte sur la foi de ce beau songe ? » « Pourquoi non, madame, répondit Zeyn ? Pensez-vous que tous les songes soient chimériques ? Non, non, il y en a de mystérieux. Mes précepteurs m'ont raconté mille histoires qui ne me permettent pas d'en douter. D'ailleurs, quand je n'en serois pas persuadé, je ne pourrois me défendre d'écouter mon songe. Le vieillard qui m'est apparu, avoit quelque chose de surnaturel. Ce n'est point un de ces hommes que la seule vieillesse rend respectables : je ne sais

quel air divin étoit répandu dans sa personne. Il étoit tel enfin qu'on nous représente le grand prophète ; et si vous voulez que je vous découvre ma pensée, je crois que c'est lui lui, touché de mes peines, veut les soulager. Je m'en fie à la confiance qu'il m'a inspirée ; je suis plein de ses promesses, et j'ai résolu de suivre sa voix. » La reine essaya de l'en détourner, mais elle n'en put venir à bout. Le prince lui laissa la conduite du royaume, sortit une nuit du palais fort secrètement, et prit la route du Caire sans vouloir être accompagné de personne.

Après beaucoup de fatigue et de peine, il arriva dans cette fameuse ville qui en a peu de semblables au monde, soit pour la grandeur, soit pour la beauté. Il alla descendre à la porte d'une mosquée, où se sentant accablé de lassitude, il se coucha. À peine fut-il endormi qu'il vit le même vieillard qui lui dit :

« Ô mon fils, je suis content de toi, tu as ajouté foi à mes paroles. Tu es venu ici sans que la longueur et les difficultés des chemins t'aient rebuté ; mais apprend que je ne t'ai fait faire un si long voyage que pour t'éprouver. Je vois que tu as du courage et de la fermeté. Tu mérites que je te rende le plus riche et le plus heureux prince de la terre. Retourne à Balsora ; tu trouveras dans ton palais des richesses immenses. Jamais roi n'en a tant possédé qu'il y en a. »

Le prince ne fut pas satisfait de ce songe. « Hélas, dit-il en lui-même après s'être réveillé, quelle étoit mon erreur ! Ce vieillard que je croyois notre grand prophète, n'est qu'un pur ouvrage de mon imagination agitée. J'en avois l'esprit si rempli, qu'il n'est pas surprenant que j'y aie rêvé une seconde fois. Retournons à Balsora. Que ferois-je ici plus long-temps ? Je suis bien heureux de n'avoir dit à personne qu'à ma mère le

motif de mon voyage ; je deviendrois la fable de mes peuples, s'ils le savoient. »

Il reprit donc le chemin de son royaume ; et dès qu'il y fut arrivé, la reine lui demanda s'il revenoit content. Il lui conta tout ce qui s'étoit passé, et parut si mortifié d'avoir été trop crédule, que cette princesse, au lieu d'augmenter son ennui par des reproches ou par des railleries, le consola. « Cessez de vous affliger, mon fils, lui dit-elle : si Dieu vous destine des richesses, vous les acquerrez sans peine. Demeurez en repos ; tout ce que j'ai à vous recommander, c'est d'être vertueux. Renoncez aux délices de la danse, des orgues, et du vin couleur de pourpre ; fuyez tous ces plaisirs ; ils vous ont déjà pensé perdre. Appliquez-vous à rendre vos sujets heureux ; en faisant leur bonheur, vous assurerez le vôtre. »

Le prince Zeyn jura qu'il suivroit désormais tous les conseils de sa mère, et ceux des sages visirs dont elle avoit fait choix pour l'aider à soutenir le poids du gouvernement. Mais dès la première nuit qu'il fut de retour en son palais, il vit en songe pour la troisième fois le vieillard qui lui dit :

« Ô courageux Zeyn, le temps de ta prospérité est enfin venu. Demain matin, d'abord que tu seras levé, prends une pioche, et va fouiller dans le cabinet du feu roi : tu y découvriras un grand trésor. »

Le prince ne fut pas plutôt réveillé qu'il se leva. Il courut à l'appartement de la reine, et lui raconta avec beaucoup de vivacité le nouveau songe qu'il venoit de faire. « En vérité, mon fils, dit la reine en souriant, voilà un vieillard bien obstiné: il n'est pas content de vous avoir trompé deux fois ; êtes-vous d'humeur à vous y lier encore ? » « Non, madame,

répondit Zeyn, je ne crois nullement ce qu'il m'a dit ; mais je veux par plaisir visiter le cabinet de mon père. » « Oh, je m'en doutois bien, s'écria la reine en éclatant de rire ; allez, mon fils, contentez-vous. Ce qui me console, c'est que la chose n'est pas si fatigante que le voyage d'Égypte. »

« Hé bien, madame, reprit le roi, il faut vous l'avouer, ce troisième songe m'a rendu ma confiance : il est lié aux deux autres. Car enfin examinons toutes les paroles du vieillard : il m'a d'abord ordonné d'aller en Égypte ; là, il m'a dit qu'il ne m'avoit fait faire ce voyage que pour m'éprouver.

« Retourne à Balsora, m'a-t-il dit ensuite ; c'est là que tu dois trouver des trésors. »

« Cette nuit il m'a marqué précisément l'endroit où ils sont. Ces trois songes, ce me semble, sont suivis, ils n'ont rien d'équivoque. Pas une circonstance qui embarrasse. Après tout, ils peuvent être chimériques ; mais j'aime mieux faire une recherche vaine, que de me reprocher toute ma vie d'avoir manqué peut-être de grandes richesses en faisant mal-à-propos l'esprit-fort. »

En achevant ces paroles, il sortit de l'appartement de la reine, se fit donner une pioche, et entra seul dans le cabinet du feu roi. Il se mit à piocher, et il leva plus de la moitié des carreaux du pavé sans apercevoir la moindre apparence de trésor. Il quitta l'ouvrage pour se reposer un moment, disant en lui-même : « J'ai bien peur que ma mère n'ait eu raison de se moquer de moi. » Néanmoins il reprit courage, et continua son travail. Il n'eut pas sujet de s'en repentir : il découvrit tout-à-coup une pierre blanche qu'il leva, et dessous il trouva une porte sur laquelle étoit caché un cadenas d'acier. Il le rompit à

coups de pioche, et ouvrit la porte qui couvroit un escalier de marbre blanc. Il alluma aussitôt une bougie, et descendit par cet escalier dans une chambre parquetée de porcelaines de la Chine, et dont les lambris et le plafond étoient de cristal. Mais il s'attacha particulièrement à regarder quatre estrades, sur chacune desquelles il y avoit dix urnes de porphyre. Il s'imagina qu'elles étoient pleines de vin. « Bon, dit-il, ce vin doit être bien vieux ; je ne doute pas qu'il ne soit excellent. » Il s'approcha de l'une de ces urnes, il en ôta le couvercle, et vit avec autant de surprise que de joie qu'elle étoit pleine de pièces d'or. Il visita les quatre autres l'une après l'autre, et les trouva pleines de sequins. Il en prit une poignée qu'il porta à la reine.

Cette princesse fut dans l'étonnement que l'on peut s'imaginer, quand elle entendit le rapport que le roi lui fit de tout ce qu'il avoit vu. « Ô mon fils, s'écria-t-elle, gardez-vous de dissiper follement tous ces biens, comme vous avez déjà fait ceux du trésor royal ! Que vos ennemis n'aient pas un si grand sujet de se réjouir ! » « Non, madame, répondit Zeyn, je vivrai désormais d'une manière qui ne vous donnera que de la satisfaction. »

La reine pria le roi son fils de la mener dans cet admirable souterrain, que le feu roi son mari avoit fait faire si secrètement qu'elle n'en avoit jamais ouï parler. Zeyn la conduisit au cabinet, l'aida à descendre l'escalier de marbre, et la fit entrer dans la chambre où étoient les urnes. Elle regarda toutes choses d'un œil curieux, et remarqua dans un coin une petite urne de la même matière que les autres. Le prince ne l'avoit point encore aperçue. Il la prit, et l'ayant ouverte, il

trouva dedans une clef d'or. « Mon fils, dit alors la reine, cette clef enferme sans doute quelque nouveau trésor. Cherchons partout ; voyons si nous ne découvrirons point à quel usage elle est destinée. »

Ils examinèrent la chambre avec une extrême attention, et trouvèrent enfin une serrure au milieu d'un lambris. Ils jugèrent que c'étoit celle dont ils avoient la clef. Le roi en fit l'essai sur le champ. Aussitôt une porte s'ouvrit, et leur laissa voir une autre chambre au milieu de laquelle étoient neuf piédestaux d'or massif, dont huit soutenoient chacun une statue faite d'un seul diamant ; et ces statues jetoient tant d'éclat, que la chambre en étoit tout éclairée.

« Ô ciel, s'écria Zeyn tout surpris, où est-ce que mon père a pu trouver de si belles choses ? » Le neuvième piédestal redoubla son étonnement ; car il y avoit dessus une pièce de satin blanc sur laquelle étoient écrits ces mots :

« Ô mon cher fils, ces huit statues m'ont coûté beaucoup de peine à acquérir ! Mais quoiqu'elles soient d'une grande beauté, sache qu'il y en a une neuvième au monde qui les surpasse : elle vaut mieux toute seule que mille comme celles que tu vois. Si tu souhaites de t'en rendre possesseur, va dans la ville du Caire en Égypte. Il y a là un de mes anciens esclaves appelé Mobarec ; tu n'auras nulle peine à le découvrir : la première personne que tu rencontreras, t'enseignera sa demeure. Va le trouver ; dis-lui tout ce qui t'est arrivé. Il te connoîtra pour mon fils, et il te conduira jusqu'au lieu où est cette merveilleuse statue que tu acquerras avec le salut. »

Le prince, après avoir lu ces paroles, dit à la reine : « Je ne veux point manquer cette neuvième statue. Il faut que ce soit

une pièce bien rare, puisque celles-ci toutes ensemble ne la valent pas. Je vais partir pour le grand Caire. Je ne crois pas, madame, que vous combattiez ma résolution. »

« Non, mon fils, répondit la reine, je ne m'y oppose point. Vous êtes sans doute sous la protection de notre grand prophète ; il ne permettra pas que vous périissiez dans ce voyage. Partez quand il vous plaira. Vos visirs et moi, nous gouvernerons bien l'état pendant votre absence. » Le prince fit préparer son équipage ; mais il ne voulut mener avec lui qu'un petit nombre d'esclaves seulement.

Il ne lui arriva nul accident sur la route. Il se rendit au Caire, où il demanda des nouvelles de Mobarec. On lui dit que c'étoit un des plus riches citoyens de la ville ; qu'il vivoit en grand seigneur, et que sa maison étoit ouverte particulièrement aux étrangers. Zeyn s'y fit conduire. Il frappa à la porte. Un esclave ouvre, et lui dit: « Que souhaitez-vous, et qui êtes-vous ? » « Je suis étranger, répondit le prince. J'ai ouï parler de la générosité du seigneur Mobarec, et je viens loger chez lui. » L'esclave pria Zeyn d'attendre un moment ; puis il alla dire cela à son maître, qui lui ordonna de faire entrer l'étranger. L'esclave revint à la porte et dit au prince qu'il étoit le bien venu.

Alors Zeyn entra, traversa une grande cour, et passa dans une salle magnifiquement ornée, où Mobarec qui l'attendoit, le reçut fort civilement et le remercia de l'honneur qu'il lui faisoit de vouloir bien prendre un logement chez lui. Le prince après avoir répondu à ce compliment, dit à Mobarec : « Je suis fils du feu roi de Balsora et je m'appelle Zeyn Alasnam. » « Ce roi, dit Mobarec, a été autrefois mon maitre ; mais, Seigneur, je ne lui ai point connu de fils. Quel âge avez-vous ? » « J'ai vingt

ans, répondit le prince. Combien y en a-t-il que vous avez quitté la cour de mon père ? »

« Il y en a près de vingt-deux, dit Mobarec. Mais comment me persuaderez-vous que vous êtes son fils ? » « Mon père, repartit Zeyn, avoit sous son cabinet un souterrain, dans lequel j'ai trouvé quarante urnes de porphyre toutes pleines d'or. » « Et quelle autre chose y a-t-il encore, répliqua Mobarec ? » « Il y a, dit le prince, neuf piédestaux d'or massif, sur huit desquels sont huit statues de diamans ; et il y a sur le neuvième une pièce de satin blanc sur laquelle mon père a écrit ce qu'il faut que je fasse pour acquérir une nouvelle statue plus précieuse que les autres ensemble. Vous savez le lieu où est cette statue, parce qu'il est marqué sur le satin que vous m'y conduirez. »

Il n'eut pas achevé ces paroles, que Mobarec se jeta à ses genoux ; et lui baisant une de ses mains à plusieurs reprises : « Je rends grâces à Dieu, s'écria-t-il, de vous avoir fait venir ici. Je vous connois pour le fils du roi de Balsora. Si vous voulez aller au lieu où est la statue merveilleuse, je vous y mènerai. Mais il faut auparavant vous reposer ici quelques jours. Je donne aujourd'hui un festin aux grands du Caire. Nous étions à table, lorsqu'on m'est venu avertir de votre arrivée. Dédaignerez-vous, Seigneur, de venir vous réjouir avec nous ? » « Non, répondit Zeyn, je serai ravi d'être de votre festin. » Aussitôt Mobarec le conduisit sous un dôme où étoit la compagnie. Il le fit mettre à table, et commença de le servir à genoux. Les grands du Caire en furent surpris. Ils se disoient tout bas les uns aux autres : « Hé qui est donc cet étranger que Mobarec sert avec tant de respect ? »

Après qu'ils eurent mangé, Mobarec prit la parole : « Grands du Caire, dit-il, ne soyez pas étonnés de m'avoir vu servir de cette sorte ce jeune étranger. Sachez que c'est le fils du roi de Balsora mon maître. Son père m'acheta de ses propres deniers. Il est mort sans m'avoir donné la liberté. Ainsi je suis encore esclave ; et par conséquent tous mes biens appartiennent de droit à ce jeune prince son unique héritier. » Zeyn l'interrompit en cet endroit : « Ô Mobarec, lui dit -il, je déclare devant tous ces seigneurs, que je vous affranchis dès ce moment, et que je retranche de mes biens votre personne et tout ce que vous possédez ; voyez outre cela ce que vous voulez que je vous donne. » Mobarec à ce discours baisa la terre, et fit de grands remercîmens au prince. Ensuite on apporta le vin : ils en burent toute la journée ; et sur le soir les présens furent distribués aux convives qui se retirèrent.

Le lendemain, Zeyn dit à Mobarec : « J'ai pris assez de repos. Je ne suis point venu au Caire pour vivre dans les plaisirs. J'ai dessein d'avoir la neuvième statue. Il est temps que nous partions pour l'aller conquérir. » « Seigneur, répondit Mobarec, je suis prêt à céder à votre envie ; mais vous ne savez pas tous les dangers qu'il faut courir pour faire cette précieuse conquête. » « Quelque péril qu'il y ait, répliqua le prince, j'ai résolu de l'entreprendre. J'y périrai, ou j'en viendrai à bout. Tout ce qui arrive, c'est Dieu qui le fait arriver. Accompagnez-moi seulement, et que votre fermeté soit égale à la mienne.»

Mobarec le voyant déterminé à partir, appela ses domestiques, et leur ordonna d'apprêter les équipages. Ensuite le prince et lui firent l'ablution et la prière de précepte appelée Farz^[1], après quoi ils se mirent en chemin. Ils remarquèrent sur

leur route une infinité de choses rares et merveilleuses. Ils marchèrent pendant plusieurs jours, au bout desquels étant arrivés dans un séjour délicieux, ils descendirent de cheval. Alors Mobarec dit à tous les domestiques qui les suivoient : « Demeurez en cet endroit, et gardez soigneusement les équipages jusqu'à notre retour. » Puis il dit à Zeyn : « Allons, Seigneur, avançons-nous seuls ; nous sommes proche du lieu terrible où l'on garde la neuvième statue : vous allez avoir besoin de votre courage. »

Ils arrivèrent bientôt au bord d'un grand lac. Mobarec s'assit sur le rivage, en disant au prince : « Il faut que nous passions cette mer. » « Hé comment la pourrions-nous passer, répondit Zeyn ? Nous n'avons point de bateau. » « Vous en verrez paroître un dans le moment, reprit Mobarec ; le bateau enchanté du roi des Génies va venir vous prendre ; mais n'oubliez pas ce que je vais vous dire : il faut garder un profond silence ; ne parlez point au batelier ; quelque singulière que vous paroisse sa figure, quelque chose extraordinaire que vous puissiez remarquer, ne dites rien ; car je vous avertis que si vous prononcez un seul mot quand nous serons embarqués, la barque fondra sous les eaux. » « Je saurai bien me taire, dit le prince. Vous n'avez qu'à me prescrire tout ce que je dois faire, et je le ferai fort exactement. »

En parlant ainsi, il aperçut tout-à-coup sur le lac un bateau fait de bois de sandal rouge. Il avoit un mât d'ambre fin avec une banderole de satin bleu. Il n'y avoit dedans qu'un batelier dont la tête ressembloit à celle d'un éléphant, et son corps avoit la forme de celui d'un tigre. Le bateau s'étant approché du prince et de Mobarec, le batelier les prit avec sa trompe l'un

après l'autre, et les mit dans son bateau. Ensuite il les passa de l'autre côté du lac en un instant. Il les reprit avec sa trompe, les posa sur le rivage, et disparut aussitôt avec sa barque.

« Nous pouvons présentement parler, dit Mobarec. L'isle où nous sommes, est celle du roi des Génies ; il n'y en a point de semblable dans le reste du monde. Regardez de tous côtés, prince, est-il un plus charmant séjour ? C'est sans doute une véritable image de ce lieu ravissant que Dieu destine aux fidèles observateurs de notre loi. Voyez les champs parés de fleurs et de toutes sortes d'herbes odorantes. Admirez ces beaux arbres, dont les fruits délicieux font plier les branches jusqu'à terre. Goûtez le plaisir que doivent causer ces chants harmonieux que forment dans les airs mille oiseaux de mille espèces inconnues dans les autres pays. » Zeyn ne pouvoit se lasser de considérer la beauté des choses qui l'environnoient ; et il en remarquoit de nouvelles à mesure qu'il s'avançoit dans l'isle.

Enfin, ils arrivèrent devant un palais de fines émeraudes, entouré d'un large fossé, sur les bords duquel, d'espace en espace, étoient plantés des arbres si hauts qu'ils couvroient de leur ombrage tout le palais. Vis-à-vis la porte qui étoit d'or massif, il y avoit un pont fait d'une seule écaille de poisson, quoiqu'il eût pour le moins six toises de long et trois de large. On voyoit à la tête du pont une troupe de Génies d'une hauteur démesurée, qui défendoient l'entrée du château avec de grosses massues d'acier de la Chine.

« N'allons pas plus avant, dit Mobarec, ces Génies nous assommeroient ; et si nous voulons les empêcher de venir à nous, il faut faire une cérémonie magique. » En même temps il

tira d'une bourse qu'il avoit sous sa robe, quatre bandes de taffetas jaune. De l'une il entoura sa ceinture, et en mit une autre sur son dos ; il donna les deux autres au prince qui en fit le même usage. Après cela, Mobarec étendit sur la terre deux grandes nappes, au bord desquelles il répandit quelques pierreries avec du musc et de l'ambre. Il s'assit ensuite sur une de ces nappes, et Zeyn sur l'autre. Puis Mobarec parla dans ces termes au prince : « Seigneur, je vais présentement conjurer le roi des Génies qui habite le palais qui s'offre à nos yeux : puisse-t-il venir à nous sans colère ! Je vous avoue que je ne suis pas sans inquiétude sur la réception qu'il nous fera. Si notre arrivée dans son isle lui déplait, il paroîtra sous la figure d'un monstre effroyable ; mais s'il approuve votre dessein, il se montrera sous la forme d'un homme de bonne mine. Dès qu'il sera devant nous, il faudra vous lever et le saluer sans sortir de votre nappe, parce que vous péririez infailliblement si vous en sortiez. Vous lui direz :

« Souverain maître des Génies, mon père, qui étoit votre serviteur, a été emporté par l'ange de la mort : puisse votre Majesté me protéger comme elle a toujours protégé mon père !
«

» Et si le roi des Génies, ajouta Mobarec, vous demande quelle grâce vous voulez qu'il vous accorde, vous lui répondrez :

« Sire, c'est la neuvième statue que je vous supplie très-humblement de me donner. »

Mobarec, après avoir instruit de la sorte le prince Zeyn, commença de faire des conjurations. Aussitôt leurs yeux furent frappés d'un long éclair qui fut suivi d'un coup de tonnerre.

Toute l'isle se couvrit d'épaisses ténèbres ; il s'éleva un vent furieux ; l'on entendit ensuite un cri épouvantable ; la terre fut ébranlée, et l'on sentit un tremblement pareil à celui qu'Asrafyel^[2] doit causer le jour du jugement.

Zeyn sentit quelqu'émotion, et commençoit à tirer de ce bruit un fort mauvais présage, lorsque Mobarec, qui savoit mieux que lui ce qu'il falloit penser, se prit à sourire, et lui dit : « Rassurez-vous, mon prince, tout va bien. » En effet, dans le moment le roi des Génies se fit voir sous la forme d'un bel homme. Il ne laissoit pas, toutefois, d'avoir dans son air quelque chose de farouche.

D'abord que le prince Zeyn l'aperçut, il lui fit le compliment que Mobarec lui avoit dicté. Le roi des Génies en sourit, et répondit : « Ô mon fils, j'aimois ton père, et toutes les fois qu'il me venoit rendre ses respects, je lui faisais présent d'une statue qu'il emportoit. Je n'ai pas moins d'amitié pour toi. J'obligeai ton père quelques jours avant sa mort, à écrire ce que tu as lu sur la pièce de satin blanc. Je lui promis de te prendre sous ma protection, et de te donner la neuvième statue qui surpasse en beauté celles que tu as. J'ai commencé à lui tenir parole. C'est moi que tu as vu en songe sous la forme d'un vieillard. Je t'ai fait découvrir le souterrain où sont les urnes et les statues. J'ai beaucoup de part à tout ce qui t'est arrivé, ou plutôt j'en suis la cause. Je sais ce qui t'a fait venir ici. Tu obtiendras ce que tu desires. Quand je n'aurois pas promis à ton père de te le donner, je te l'accorderois volontiers ; mais il faut auparavant que tu me jures par tout ce qui rend un serment inviolable, que tu reviendras dans cette isle, et que tu m'ameneras une fille qui sera dans sa quinzième année, qui

n'aura jamais connu d'homme, ni souhaité d'en connoître. Il faut de plus que sa beauté soit parfaite, et que tu sois si bien maître de toi, que tu ne formes même aucun désir de la posséder en la conduisant ici. »

Zeyn fit le serment téméraire qu'on exigeait de lui. « Mais, Seigneur, dit-il ensuite, je suppose que je sois assez heureux pour rencontrer une fille telle que vous la demandez, comment pourrai-je savoir que je l'aurai trouvée ? » « J'avoue, répondit le roi des Génies en souriant, que tu t'y pourrois tromper à la mine : cette connoissance passe les enfans d'Adam ; aussi n'ai-je pas dessein de m'en rapporter à toi là-dessus. Je te donnerai un miroir qui sera plus sûr que tes conjectures. Dès que tu auras vu une fille de quinze ans parfaitement belle, tu n'auras qu'à regarder dans ton miroir, tu y verras l'image de cette fille. La glace se conservera pure et nette si la fille est chaste ; et si au contraire la glace se ternit, ce sera une marque assurée que la fille n'aura pas toujours été sage, ou du moins qu'elle aura souhaité de cesser de l'être. N'oublie donc pas le serment que tu m'as fait ; garde-le en homme d'honneur ; autrement je t'ôterai la vie, quelque amitié que je me sente pour toi. » Le prince Zeyn Alasnam protesta de nouveau qu'il tiendrait exactement sa parole.

Alors le roi des Génies lui mit entre les mains un miroir, en disant : « Ô mon fils, tu peux t'en retourner quand tu voudras, voilà le miroir dont tu dois te servir ! » Zeyn et Mobarec prirent congé du roi des Génies, et marchèrent vers le lac. Le batelier à tête d'éléphant vint à eux avec sa barque, et les repassa de la même manière qu'il les avoit passés. Ils rejoignirent les personnes de leur suite, avec lesquelles ils

retournèrent au Caire.

Le prince Alasnam se reposa quelques jours chez Mobarec. Ensuite il lui dit : « Partons pour Bagdad, allons-y chercher une fille pour le roi des Génies. » « Hé, ne sommes-nous pas au grand Caire, répondit Mobarec ? N'y trouverons-nous pas bien de belles filles ? » « Vous avez raison, reprit le prince ; mais comment ferons-nous pour découvrir les endroits où elles sont ? » « Ne vous mettez point en peine de cela, Seigneur, répliqua Mobarec ; je connois une vieille femme fort adroite, je la veux charger de cet emploi : elle s'en acquittera fort bien. »

Effectivement la vieille eut l'adresse de faire voir au prince un grand nombre de très-belles filles de quinze ans ; mais lorsqu'après les avoir regardées il venoit à consulter son miroir, la fatale pierre de touche de leur vertu, la glace, se ternissoit toujours. Toutes les filles de la cour et de la ville, qui se trouvèrent dans leur quinzième année, subirent l'examen l'une après l'autre ; et jamais la glace ne se conserva pure et nette.

Quand ils virent qu'ils ne pouvoient rencontrer des filles chastes au Caire, ils allèrent à Bagdad. Ils louèrent un palais magnifique dans un des plus beaux quartiers de la ville. Ils commencèrent à faire bonne chère. Ils tenoient table ouverte ; et après que tout le monde avoit mangé dans le palais, on portoit le reste aux Derviches qui par-là subsistoient commodément.

Or il y avoit dans le quartier un iman appelé Boubekir Muezin. C'étoit un homme vain, fier et envieux. Il haïssoit les gens riches, seulement parce qu'il étoit pauvre. Sa misère l'aigrissoit contre la prospérité de son prochain. Il entendit

parler de Zeyn Alasnam et de l'abondance qui régnoit chez lui. Il ne lui en fallut pas davantage pour prendre ce prince en aversion. Il poussa même la chose si loin, qu'un jour dans la mosquée il dit au peuple après la prière du soir : « Ô mes frères, j'ai ouï dire qu'il est venu loger dans notre quartier un étranger qui dépense tous les jours des sommes immenses. Que sait-on ? Cet inconnu est peut-être un scélérat qui aura volé dans son pays des biens considérables, et il vient dans cette grande ville se donner du bon temps. Prenons-y garde, mes frères, si le calife apprend qu'il y a un homme de cette sorte dans notre quartier, il est à craindre qu'il ne nous punisse de ne l'en avoir pas averti. Pour moi, je vous déclare que je m'en lave les mains, et que s'il en arrive quelque accident, ce ne sera pas ma faute. » Le peuple qui se laisse aisément persuader, cria tout d'une voix à Boubekir : « C'est votre affaire, docteur ; faites savoir cela au conseil. Alors l'iman satisfait se retira chez lui, et se mit à composer un mémoire, résolu de le présenter le lendemain au calife.

Mais Mobarec qui avoit été à la prière, et qui avoit entendu comme les autres le discours du docteur, mit cinq cents sequins d'or dans un mouchoir, fit un paquet de plusieurs étoffes de soie, et s'en alla chez Boubekir. Le docteur lui demanda d'un ton brusque ce qu'il souhaitoit. « Ô docteur, lui répondit Mobarec d'un air doux en lui mettant entre les mains l'or et les étoffes, je suis votre voisin et votre serviteur : je viens de la part du prince Zeyn qui demeure en ce quartier. Il a entendu parler de votre mérite, et il m'a chargé de vous venir dire qu'il souhaitoit de faire connoissance avec vous. En attendant, il vous prie de recevoir ce petit présent. » Boubekir fut transporté

de joie, et répondit à Mobarec : « De grâce, Seigneur, demandez bien pardon au prince pour moi. Je suis tout honteux de ne l'avoir point encore été voir ; mais je réparerai ma faute, et dès demain j'irai lui rendre mes devoirs. »

En effet, le jour suivant, après la prière du matin, il dit au peuple : « Sachez, mes frères, qu'il n'y a personne qui n'ait ses ennemis. L'envie attaque principalement ceux qui ont de grands biens. L'étranger dont je vous parlois hier au soir, n'est point un méchant homme, comme quelques gens mal intentionnés me l'ont voulu faire accroire ; c'est un jeune prince qui a mille vertus. Gardons-nous bien d'en aller faire quelque mauvais rapport au calife. »

Boubekir par ce discours ayant effacé de l'esprit du peuple l'opinion qu'il avoit donnée de Zeyn le soir précédent, s'en retourna chez lui. Il prit ses habits de cérémonie, et alla voir le jeune prince qui le reçut très-agréablement. Après plusieurs complimens de part et d'autre, Boubekir dit au prince : « Seigneur, vous proposez-vous d'être long-temps à Bagdad ? » « J'y demeurerai, lui répondit Zeyn, jusqu'à ce que j'aie trouvé une fille qui soit dans sa quinzième année, qui soit parfaitement belle, et si chaste qu'elle n'ait jamais connu d'homme, ni souhaité d'en connoître. » « Vous cherchez une chose assez rare, répliqua l'iman, et je craindrois fort que votre recherche ne fût inutile, si je ne savois pas où il y a une fille de ce caractère-là. Son père a été visir autrefois ; mais il a quitté la cour, et vit depuis long-temps dans une maison écartée où il se donne tout entier à l'éducation de sa fille. Je vais, Seigneur, si vous voulez, la lui demander pour vous : je ne doute pas qu'il ne soit ravi d'avoir un gendre de votre naissance. »

« N'allons pas si vite, repartit le prince : je n'épouserai point cette fille, que je ne sache auparavant si elle me convient. Pour sa beauté, je puis m'en fier à vous ; mais à l'égard de sa vertu, quelles assurances m'en pouvez-vous donner ? » « Hé quelles assurances en voulez-vous avoir, dit Boubekir ? » « Il faut que je la voie en face, répondit Zeyn ; je n'en veux pas davantage pour me déterminer. » « Vous, vous connoissez donc bien en physionomie, reprit l'iman en souriant ? Hé bien venez avec moi chez son père ; je le prierai de vous la laisser voir un moment en sa présence. »

Muezin conduisit le prince chez le visir, qui ne fut pas plutôt instruit de la naissance et du dessein de Zeyn, qu'il fit venir sa fille, et lui ordonna d'ôter son voile. Jamais une beauté si parfaite et si piquante ne s'étoit présentée aux jeux du jeune roi de Balsora, il en demeura surpris. Dès qu'il put éprouver si cette fille étoit aussi chaste que belle, il tira son miroir, et la glace se conserva pure et nette.

Quand il vit qu'il avoit enfin trouvé une jeune fille telle qu'il la souhaitoit, il pria le visir de la lui accorder. Aussitôt on envoya chercher le cadi qui vint. On fit le contrat et la prière du mariage. Après cette cérémonie, Zeyn mena le visir en sa maison, ou il le régala magnifiquement, et lui fit des présents considérables. Ensuite il envoya une infinité de bijoux à la mariée par Mobarec qui la lui amena chez lui, où les noces furent célébrées avec toute la pompe qui convenoit au rang de Zeyn. Quand tout le monde se fut retiré, Mobarec dit à son maître : « Allons, Seigneur, ne demeurons pas plus long-temps à Bagdad ; reprenons le chemin du Caire. Souvenez-vous de la promesse que vous avez faite au roi des Génies. » « Partons,

répondit le prince ; il faut que je m'en acquitte avec fidélité. Je vous avouerai pourtant, mon cher Mobrarec, que si j'obéis au roi des Génies, ce n'est pas sans violence. La personne que je viens d'épouser est charmante, et je suis tenté de l'emmener à Balsora pour la placer sur le trône. » « Ah, Seigneur, répliqua Mobarec, gardez-vous bien de céder à votre envie ! Rendez-vous maître de vos passions ; et quelque chose qu'il vous en puisse coûter, tenez parole au roi des Génies. » « Hé bien, Mobarec, dit le prince, ayez donc soin de me cacher cette aimable fille. Que jamais elle ne s'offre à mes yeux ! Peut-être même ne l'ai-je que trop vue ! »

Mobarec fit faire les préparatifs du départ. Ils retournèrent au Caire, et de là prirent la route de l'isle du roi des Génies. Lorsqu'ils y furent, la fille qui avoit fait le voyage en litière et que le prince n'avoit point vue depuis le jour des noces, dit à Mobarec : « En quels lieux sommes-nous ? Serons-nous bientôt dans les états du prince mon mari ? » « Madame, répondit Mobarec, il est temps de vous détromper. Le prince Zeyn ne vous a épousée que pour vous tirer du sein de votre père. Ce n'est point pour vous rendre souveraine de Balsora qu'il vous a donné sa foi ; c'est pour vous livrer au roi des Génies qui lui a demandé une fille de votre caractère. » À ces mots elle se mit à pleurer amèrement, ce qui attendrit fort le prince et Mobarec. « Ayez pitié de moi, leur disoit-elle. Je suis une étrangère ; vous répondrez devant Dieu de la trahison que vous m'avez faite. »

Ses larmes et ses plaintes furent inutiles. On la présenta au roi des Génies, qui, après l'avoir regardée avec attention, dit à Zeyn : « Prince, je suis content de vous. La fille que vous

m'avez amenée, est charmante et chaste ; et l'effort que vous avez fait pour me tenir parole, m'est agréable. Retournez dans vos états. Quand vous entrerez dans la chambre souterraine où sont les huit statues, vous y trouverez la neuvième que je vous ai promise : je vais l'y faire transporter par mes Génies. » Zeyn remercia le roi, et reprit la route du Caire avec Mobarec, mais il ne demeura pas long-temps dans cette ville : l'impatience de recevoir la neuvième statue lui fit précipiter son départ. Cependant il ne laissoit pas de penser souvent à la fille qu'il avoit épousée ; et se reprochant la tromperie qu'il lui avoit faite, il se regardoit comme la cause et l'instrument de son malheur. « Hélas, disoit-il en lui-même, je l'ai enlevée aux tendresses de son père pour la sacrifier à un Génie ! Ô beauté sans pareille, vous méritiez un meilleur sort ! »

Le prince Zeyn occupé de ces pensées, arriva enfin à Balsora, où ses sujets, charmés de son retour, firent de grandes réjouissances. Il alla d'abord rendre compte de son voyage à la reine sa mère, qui fut ravie d'apprendre qu'il avoit obtenu la neuvième statue. « Allons, mon fils, dit-elle, allons la voir, car elle est sans doute dans le souterrain, puisque le roi des Génies vous a dit que vous l'y trouveriez. » Le jeune roi et sa mère, tous deux pleins d'impatience de voir cette statue merveilleuse, descendirent dans le souterrain, et entrèrent dans la chambre des statues. Mais quelle fut leur surprise, lorsqu'au lieu d'une statue de diamans, ils aperçurent sur le neuvième piédestal une fille parfaitement belle, que le prince reconnut pour celle qu'il avoit conduite dans l'isle des Génies. « Prince, lui dit la jeune fille, vous êtes fort étonné de me voir ici ! Vous vous attendiez à trouver quelque chose de plus précieux que moi, et je ne

doute point qu'en ce moment vous ne vous repentiez d'avoir pris tant de peine. Vous vous proposiez une plus belle récompense. » « Non, madame, répondit Zeyn, le ciel m'est témoin que j'ai plus d'une fois pensé manquer de foi au roi des Génies pour vous conserver à moi. De quelque prix que puisse être une statue de diamans, vaut-elle le plaisir de vous posséder ? Je vous aime mieux que tous les diamans et toutes les richesses du monde. »

Dans le temps qu'il achevoit de parler, on entendit un coup de tonnerre qui fit trembler le souterrain. La mère de Zeyn en fut épouvantée ; mais le roi des Génies qui parut aussitôt, dissipa sa frayeur. « Madame, lui dit-il, je protège et j'aime votre fils. J'ai voulu voir si à son âge il seroit capable de dompter ses passions. Je sais bien que les charmes de cette jeune personne l'ont frappé, et qu'il n'a pas tenu exactement à promesse qu'il m'avoit faite de ne point souhaiter sa possession ; mais je connois trop la fragilité de la nature humaine pour m'en offenser, et je suis charmé de sa retenue. Voilà cette neuvième statue que je lui destinois : elle est plus rare et plus précieuse que les autres ! Vivez, Zeyn, poursuivit-il en s'adressant au prince, vivez heureux avec cette jeune dame, c'est votre épouse ; et si vous voulez qu'elle vous garde une foi pure et constante, aimez-la toujours, mais aimez-la uniquement. Ne lui donnez point de rivale, et je répons de sa fidélité. » Le roi des Génies disparut à ces paroles ; et Zeyn enchanté de la jeune dame, consumma son mariage dès le jour même, la fit proclamer reine de Balsora ; et ces deux époux, toujours fidèles, toujours amoureux, passèrent ensemble un grand nombre d'années.

La sultane des Indes n'eut pas plus tôt fini l'histoire du prince Zeyn Alasnam, qu'elle demanda la permission d'en commencer une autre ; ce que Schahriar lui ayant accordé pour la prochaine nuit, parce que le jour alloit bientôt paroître, cette princesse en fit le récit dans ces termes :

1. [↑](#) Il n'y a pas de prière proprement appelée Farz. Les Mahométans comprennent sous ce nom les devoirs de droit divin, et qui sont d'une nécessité absolue pour être agréable à Dieu et à son prophète, tels que la prière, l'aumône, le jeûne, etc.
2. [↑](#) Asrafyel, ou Asrafil : c'est l'ange qui, suivant les Mahométans, doit sonner de la trompette au son de laquelle tous les morts doivent ressusciter pour paroître au dernier jugement.

HISTOIRE

DE

CODADAD ET DE SES FRÈRES.

CEUX qui ont écrit l'histoire du royaume de Dyarbekir, rapportent que dans la ville de Harran régnoit autrefois un roi très-magnifique et très-puissant. Il n'aimoit pas moins ses sujets qu'il en étoit aimé. Il avoit mille vertus, et il ne lui manquoit pour être parfaitement heureux que d'avoir un héritier. Quoiqu'il eût dans son sérail les plus belles femmes du monde, il ne pouvoit avoir d'enfans. Il en demandoit sans cesse au ciel ; et une nuit, pendant qu'il goûtoit la douceur du sommeil, un homme de bonne mine, ou plutôt un prophète, lui apparut et lui dit :

« Tes prières sont exaucées ; tu as enfin obtenu ce que tu desirois. Lève-toi aussitôt que tu seras réveillé, mets-toi en prières, et fais deux génuflexions ; après cela, va dans les jardins de ton palais, appelle ton jardinier, et lui ordonne de t'apporter une grenade ; manges-en tant de grains qu'il te plaira, et tes souhaits seront comblés. »

Le roi rappelant ce songe à son réveil, en rendit grâces au ciel. Il se leva, se mit en prières, fit deux génuflexions ; puis il alla dans les jardins, ou il prit cinquante grains de grenade qu'il compta l'un après l'autre, et qu'il mangea. Il avoit cinquante

femmes qui partageoient son lit ; elles devinrent toutes grosses ; mais il y en eut une nommée Pirouzé, dont la grossesse ne parut point. Il conçut de l'aversion pour cette dame, il vouloit la faire mourir. « Sa stérilité, disoit-il, est une marque certaine que le ciel ne trouve pas Pirouzé digne d'être mère d'un prince. Il faut que je purge le monde d'un objet odieux au Seigneur. » Il formoit cette cruelle résolution ; mais son visir l'en détourna, en lui représentant que toutes les femmes n'étoient pas du même tempérament, et qu'il n'étoit pas impossible que Pirouzé fût grosse, quoique sa grossesse ne se déclarât point encore. « Hé bien, reprit le roi, qu'elle vive ; mais qu'elle sorte de ma cour, car je ne puis la souffrir. » « Que votre Majesté, répliqua le visir, l'envoie chez le prince Samer, votre cousin. » Le roi goûta cet avis ; il envoya Pirouzé à Samarie avec une lettre, par laquelle il mandoit à son cousin de la bien traiter ; et si elle étoit grosse, de lui donner avis de son accouchement.

Pirouzé ne fut pas arrivée dans ce pays-là, qu'on s'aperçut qu'elle étoit enceinte ; et enfin elle accoucha d'un prince plus beau que le jour. Le prince de Samarie écrivit aussitôt au roi de Harran pour lui faire part de l'heureuse naissance de ce fils, et l'en féliciter. Le roi en eut beaucoup de joie, et fit une réponse au prince Samer dans ces termes :

« Mon cousin, toutes mes autres femmes ont mis aussi au monde chacune un prince, de sorte que nous avons ici un grand nombre d'enfans. Je vous prie d'élever celui de Pirouzé, de lui donner le nom de Codadad^[1], et vous me l'enverrez quand je vous le manderai. »

Le prince de Samarie n'épargna rien pour l'éducation de son

neveu. Il lui fit apprendre à monter à cheval, à tirer de l'arc, et toutes les autres choses qui conviennent aux fils des rois, si bien que Codadad à dix-huit ans pouvoit passer pour un prodige. Ce jeune prince se sentant un courage digne de sa naissance, dit un jour à sa mère : « Madame, je commence à m'ennuyer à Samarie ; je sens que j'aime la gloire, permettez-moi d'aller chercher les occasions d'en acquérir dans les périls de la guerre. Le roi de Harran, mon père, a des ennemis. Quelques princes ses voisins veulent troubler son repos. Que ne m'appelle-t-il à son secours ? Pourquoi me laisse-t-il dans l'enfance si long-temps ? Ne devrois-je pas être dans sa cour ? Pendant que tous mes frères ont le bonheur de combattre à ses côtés, faut-il que je passe ici ma vie dans l'oisiveté ? » « Mon fils, lui répondit Pirouzé, je n'ai pas moins d'impatience que vous de voir votre nom fameux. Je voudrois que vous fussiez déjà signalé contre les ennemis du roi votre père ; mais il faut attendre qu'il vous demande. » « Non, madame, répliqua Codadad, je n'ai que trop attendu. Je meurs d'envie de voir le roi, et je suis tenté de lui aller offrir mes services comme un jeune inconnu. Il les acceptera sans doute, et je ne me découvrirai qu'après avoir fait mille actions glorieuses : je veux mériter son estime avant qu'il me reconnoisse. » Pirouzé approuva cette généreuse résolution ; et de peur que le prince Samer ne s'y opposât, Codadad, sans la lui communiquer, sortit un jour de Samarie comme pour aller à la chasse.

Il étoit monté sur un cheval blanc, qui avoit une bride et des fers d'or, une selle avec une housse de satin bleu toute parsemée de perles. Il avoit un sabre dont la poignée étoit d'un seul diamant, et le fourreau de bois de sandal tout garni

d'émeraudes et de rubis. Il portoit sur ses épaules son carquois et son arc ; et dans cet équipage qui relevoit merveilleusement sa bonne mine, il arriva dans la ville de Harran. Il trouva bientôt moyen de se faire présenter au roi, qui charmé de sa beauté, de sa taille avantageuse, ou peut-être entraîné par la force du sang, lui fit un accueil favorable, et lui demanda son nom et sa qualité. « Sire, répondit Codadad : je suis fils d'un émir du Caire. Le désir de voyager m'a fait quitter ma patrie ; et comme j'ai appris en passant par vos états que vous étiez en guerre avec quelques-uns de vos voisins, je suis venu dans votre cour pour offrir mon bras à votre Majesté. » Le roi l'accabla de caresses, et lui donna de l'emploi dans ses troupes.

Ce jeune prince ne tarda guère à faire remarquer sa valeur. Il s'attira l'estime des officiers, excita l'admiration des soldats ; et comme il n'avoit pas moins d'esprit que de courage, il gagna si bien les bonnes grâces du roi, qu'il devint bientôt son favori. Tous les jours les ministres et les autres courtisans ne manquoient point d'aller voir Codadad ; et ils recherchoient avec autant d'empressement son amitié, qu'ils négligeoient celle des autres fils du roi. Ces jeunes princes ne purent s'en apercevoir sans chagrin ; et s'en prenant à l'étranger, ils conçurent tous pour lui une extrême haine. Cependant le roi l'aimant de plus en plus tous les jours, ne se lassoit point de lui donner des marques de son affection. Il le vouloit avoir sans cesse auprès de lui. Il admiroit ses discours pleins d'esprit et de sagesse ; et pour faire voir jusqu'à quel point il le croyoit sage et prudent, il lui confia la conduite des autres princes, quoiqu'il fût de leur âge ; de manière que voilà Codadad gouverneur de ses frères.

Cela ne fit qu'irriter leur haine. « Comment donc, dirent-ils, le roi ne se contente pas d'aimer un étranger plus que nous, il veut encore qu'il soit notre gouverneur, et que nous ne fassions rien sans sa permission ? C'est ce que nous ne devons pas souffrir. Il faut nous défaire de cet étranger. » « Nous n'avons, disoit l'un, qu'à l'aller chercher tous ensemble, et le faire tomber sous nos coups. » « Non, non, disoit l'autre, gardons-nous bien de nous l'immoler nous-mêmes ; sa mort nous rendroit odieux au roi, qui, pour nous en punir, nous déclareroit tous indignes de régner. Perdons l'étranger adroitement. Demandons-lui permission d'aller à la chasse ; et quand nous serons loin de ce palais, nous prendrons le chemin d'une autre ville où nous irons passer quelque temps. Notre absence étonnera le roi, qui ne nous voyant pas revenir, perdra patience, et fera peut-être mourir l'étranger ; il le chassera du moins de sa cour pour nous avoir permis de sortir du palais. »

Tous les princes applaudirent à cet artifice. Ils vont trouver Codadad, et le prient de leur permettre d'aller prendre le divertissement de la chasse, en lui promettant de revenir le même jour. Le fils de Pirouze donna dans le piège : il accorda la permission que ses frères lui demandoient. Ils partirent et ne revinrent point. Il y avoit déjà trois jours qu'ils étoient absents, lorsque le roi dit à Codadad : « Où sont les princes ? Il y a long-temps que je ne les ai vus. » « Sire, répondit-il, après avoir fait une profonde révérence, ils sont à la chasse depuis trois jours ; ils m'avoient pourtant promis qu'ils reviendroient plus tôt. » Le roi devint inquiet, et son inquiétude augmenta lorsqu'il vit que le lendemain les princes ne paroissoient point encore. Il ne put retenir sa colère : « Imprudent étranger, dit-il

à Codadad, devois-tu laisser partir mes fils sans les accompagner ? Est-ce ainsi que tu t'acquittes de l'emploi dont je t'ai chargé ? Va les chercher tout-à-l'heure et me les amène ; autrement ta perte est assurée. »

Ces paroles glacèrent d'effroi le malheureux fils de Pirouzé. Il se revêtit de ses armes, monta promptement à cheval. Il sort de la ville ; et comme un berger qui a perdu son troupeau, il cherche partout ses frères dans la campagne, il s'informe dans tous les villages si on ne les a point vus ; et n'en apprenant aucune nouvelle, il s'abandonne à la plus vive douleur. « Ah, mes frères, s'écria-t-il, qu'êtes-vous devenus ? Seriez-vous au pouvoir de nos ennemis ? Ne serois-je venu à la cour de Harran que pour causer au roi un déplaisir si sensible ? » Il étoit inconsolable d'avoir permis aux princes d'aller à la chasse, ou de ne les avoir point accompagnés.

Après quelques jours employés à une recherche vaine, il arriva dans une plaine d'une étendue prodigieuse, au milieu de laquelle il y avoit un palais bâti de marbre noir. Il s'en approche, et voit à une fenêtre une dame parfaitement belle, mais parée de sa seule beauté ; car elle avoit les cheveux épars, des habits déchirés, et l'on remarquoit sur son visage toutes les marques d'une profonde affliction. Sitôt qu'elle aperçut Codadad, et qu'elle jugea qu'il pouvoit l'entendre, elle lui adressa ces paroles : « Ô jeune homme, éloigne -toi de ce palais funeste, ou bien tu te verras bientôt en la puissance du monstre qui l'habite. Un nègre qui se repaît de sang humain, fait ici sa demeure ; il arrête toutes les personnes que leur mauvaise fortune fait passer par cette plaine, et il les enferme dans de sombres cachots, d'où il ne les tire que pour les

dévoré. »

« Madame, lui répondit Codadad, apprenez-moi qui vous êtes, et ne vous mettez point en peine du reste ? » « Je suis une fille de qualité du Caire, repartit la dame ; je passois bien près de ce château pour aller à Bagdad ; je rencontraï le nègre qui tua tous mes domestiques, et m'amena ici. Je voudrois n'avoir rien à craindre que la mort, mais pour comble d'infortune, ce monstre veut que j'aie de la complaisance pour lui ; et si dès demain je ne me rends pas sans effort à sa brutalité, je dois m'attendre à la dernière violence. Encore une fois, poursuivit-elle, sauve-toi, le nègre va bientôt revenir ; il est sorti pour poursuivre quelques voyageurs qu'il a remarqués de loin dans la plaine. Tu n'as pas de temps à perdre, et je ne sais pas même si par une prompte fuite tu pourras lui échapper. »

Elle n'eut pas achevé ces mots que le nègre parut. C'étoit un homme d'une grandeur démesurée et d'une mine effroyable. Il montoit un puissant cheval de Tartarie, et portoit un cimeterre si large et si pesant, que lui seul pouvoit s'en servir. Le prince l'ayant aperçu, fut étonné de sa taille monstrueuse. Il s'adressa au ciel pour le prier de lui être favorable ; ensuite il tira son sabre, et attendit de pied ferme le nègre, qui, méprisant un si foible ennemi, le somma de se rendre sans combattre ; mais Codadad fit connoître par sa contenance qu'il vouloit défendre sa vie, car il s'approcha de lui et le frappa rudement au genou. Le nègre se sentant blessé poussa un cri si effroyable, que toute la plaine en retentit. Il devient furieux, il écume de rage, il se lève sur ses étriers, et veut frapper à son tour Codadad de son redoutable cimeterre. Le coup fut porté avec tant de roideur, que c'étoit fait du jeune prince, s'il n'eût pas eu l'adresse de

l'éviter en faisant faire un mouvement à son cheval. Le cimeterre fit dans l'air un horrible sifflement. Alors, avant que le nègre eut le temps de porter un second coup, Codadad lui en déchargea un sur le bras droit avec tant de force, qu'il le lui coupa. Le terrible cimeterre tomba avec la main qui le soutenoit, et le nègre aussitôt cédant à la violence du coup, vuida les étriers, et fit retentir la terre du bruit de sa chute. En même temps le prince descendit de son cheval, se jeta sur son ennemi, et lui coupa la tête. En ce moment, la dame dont les yeux avoient été témoins de ce combat, et qui faisoit encore au ciel des vœux ardens pour ce jeune héros qu'elle admiroit, fit un cri de joie, et dit à Codadad : « Prince (car la pénible victoire que vous venez de remporter, me persuade, aussi-bien que votre air noble, que vous ne devez pas être d'une condition commune), achevez votre ouvrage : le nègre a les clefs de ce château, prenez-les et venez me tirer de prison. » Le prince fouilla dans les poches du misérable qui étoit étendu sur la poussière, et y trouva plusieurs clefs.

Il ouvrit la première porte, et entra dans une grande cour, où il rencontra la dame qui venoit au-devant de lui. Elle voulut se jeter à ses pieds pour mieux lui marquer sa reconnoissance ; mais il l'en empêcha. Elle loua sa valeur, et l'éleva au-dessus de tous les héros du monde. Il répondit à ses complimens ; et comme elle lui parut encore plus aimable de près que de loin, je ne sais si elle sentoit plus de joie de se voir délivrée de l'affreux péril où elle avoit été, que lui d'avoir rendu cet important service à une si belle personne.

Leurs discours furent interrompus par des cris et des gémissemens. « Qu'entends-je, s'écria Codadad ? D'où partent

ces voix pitoyables qui frappent mes oreilles ? » « Seigneur, dit la dame, en lui montrant du doigt une porte basse qui étoit dans la cour, elles viennent de cet endroit : il y a là je ne sais combien de malheureux que leur étoile a fait tomber entre les mains du nègre ; ils sont tous enchaînés, et chaque jour ce monstre en tiroit un pour le manger. »

« C'est un surcroît de joie pour moi, reprit le jeune prince, d'apprendre que ma victoire sauve la vie à ces infortunés. Venez, Madame, venez partager avec moi le plaisir de les mettre en liberté ; vous pouvez juger par vous-même de la satisfaction que nous allons leur causer. » À ces mots, ils s'avancèrent vers la porte du cachot. À mesure qu'ils en approchoient, ils entendoient plus distinctement les plaintes des prisonniers. Codabad en étoit pénétré. Impatient de terminer leurs peines, il met promptement une de ces clefs dans la serrure. D'abord il ne mit pas celle qu'il falloit ; il en prend une autre, et au bruit qu'il fait, tous ces malheureux, persuadés que c'est le nègre qui vient selon sa coutume leur apporter à manger et en même temps se saisir d'un de leurs compagnons, redoublèrent leurs cris et leurs gémissemens. On entendoit des voix lamentables qui sembloient sortir du centre de la terre.

Cependant le prince ouvrit la porte, et trouva un escalier assez roide, par où il descendit dans une vaste et profonde cave, qui recevoit un foible jour par un soupirail, et où il y avoit plus de cent personnes attachées à des pieux les mains liées. » Infortunés voyageurs, leur dit-il, misérables victimes qui n'attendez que le moment d'une mort cruelle, rendez grâces au ciel qui vous délivre aujourd'hui par le secours de mon bras !

J'ai tué l'horrible nègre dont vous deviez être la proie, et je viens briser vos fers. » Les prisonniers n'eurent pas sitôt entendu ces paroles, qu'ils poussèrent tous ensemble un cri mêlé de surprise et de joie. Codadad et la dame commencèrent à les délier ; et à mesure qu'ils les délioient, ceux qui se voyoient débarrassés de leurs chaînes, aidoient à défaire celles des autres ; de manière qu'en peu de temps ils furent tous en liberté.

Alors ils se mirent à genoux, et après avoir remercié Codadad de ce qu'il venoit de faire pour eux, ils sortirent de la cave ; et quand ils furent dans la cour, de quel étonnement fut frappé le prince, de voir parmi ces prisonniers, ses frères qu'il cherchoit, et qu'il n'espéroit plus rencontrer ! « Ah, princes, s'écria-t-il en les apercevant, ne me trompé-je point ? Est-ce vous en effet que je vois ? Puis-je me flatter que je pourrai vous rendre au roi votre père, qui est inconsolable de vous avoir perdus ! Mais n'en aura-t-il pas quelqu'un à pleurer ? Êtes-vous tous en vie ? Hélas, la mort d'un seul d'entre vous suffit pour empoisonner la joie que je sens de vous avoir sauvés ! »

Les quarante-neuf princes se firent tous reconnoître à Codadad qui les embrassa l'un après l'autre, et leur apprit l'inquiétude que leur absence causoit au roi. Ils donnèrent à leur libérateur toutes les louanges qu'il méritoit, aussi bien que les autres prisonniers, qui ne pouvoient trouver de termes assez forts à leur gré pour lui témoigner toute la reconnaissance dont ils se sentoient pénétrés. Codadad fit ensuite avec eux la visite du château, où il y avoit des richesses immenses, des toiles fines, des brocards d'or, des tapis de Perse, des satins de la

Chine, et une infinité d'autres marchandises que le nègre avoit prises aux caravanes qu'il avoit pillées, et dont la plus grande partie appartenoit aux prisonniers que Codadad venoit de délivrer. Chacun reconnut son bien et le réclama. Le prince leur fit prendre leurs ballots, et partagea même entr'eux le reste des marchandises. Puis il leur dit : « Comment ferez-vous pour porter vos étoffes ? Nous sommes ici dans un désert, il n'y a pas d'apparence que vous trouviez des chevaux. » « Seigneur, répondit un des prisonniers, le nègre nous a volé nos chameaux avec nos marchandises ; peut-être sont-ils dans les écuries de ce château ? » « Cela n'est pas impossible, repartit Codadad ; il faut nous en éclaircir. » En même temps ils allèrent aux écuries, où non-seulement ils aperçurent les chameaux des marchands, mais même les chevaux des fils du roi de Harran ; ce qui les combla tous de joie. Il y avoit dans les écuries quelques esclaves noirs, qui, voyant tous les prisonniers délivrés, et jugeant par-là que le nègre avoit été tué, prirent l'épouvante et la fuite par des détours qui leur étoient connus. On ne songea point à les poursuivre. Tous les marchands ravis d'avoir recouvré leurs chameaux et leurs marchandises, avec leur liberté, se disposèrent à partir ; mais avant leur départ ils firent de nouveaux remercîmens à leur libérateur.

Quand ils furent partis, Codadad s'adressant à la dame, lui dit : « En quels lieux, madame, souhaitez-vous d'aller ? Où tendoient vos pas lorsque vous avez été surprise par le nègre ? Je prétends vous conduire jusqu'à l'endroit que vous avez choisi pour retraite, et je ne doute point que ces princes ne soient tous dans la même résolution. » Les fils du roi de Harran protestèrent à la dame qu'ils ne la quitteroient point qu'ils ne

l'eussent rendue à ses parens.

« Princes, leur dit-elle, je suis d'un pays trop éloigné d'ici ; et outre que ce seroit abuser de votre générosité que de vous faire faire tant de chemin, je vous avouerai que je suis pour jamais éloignée de ma patrie. Je vous ai dit tantôt que j'étois une dame du Caire ; mais après les bontés que vous me témoignez, et l'obligation que je vous ai, Seigneur, ajouta-t-elle en regardant Codadad, j'aurois mauvaise grâce de vous déguiser la vérité. Je suis fille de roi. Un usurpateur s'est emparé du trône de mon père, après lui avoir ôté la vie ; et pour conserver la mienne, j'ai été obligée d'avoir recours à la fuite. » À cet aveu, Codadad et ses frères prièrent la princesse de leur conter son histoire, en l'assurant qu'ils prenoient toute la part possible à ses malheurs, et qu'ils étoient disposés à ne rien épargner pour la rendre plus heureuse. Après les avoir remerciés des nouvelles protestations de service qu'ils lui faisoient, elle ne put se dispenser de satisfaire leur curiosité, et elle commença de cette sorte le récit de ses aventures :

1. [↑] Dieudonné.

HISTOIRE

DE LA PRINCESSE DE DERYABAR.

« IL y a dans une isle une grande ville appelée Deryabar. Elle a été long-temps gouvernée par un roi puissant, magnifique et vertueux. Ce prince n'avoit point d'enfans, et cela seul manquoit à son bonheur. Il adressoit sans cesse des prières au ciel ; mais le ciel ne les exauça qu'à demi ; car la reine sa femme, après une longue attente, ne mit au monde qu'une fille.

» Je suis cette malheureuse princesse. Mon père eut plus de chagrin que de joie de ma naissance ; mais il se soumit à la volonté de Dieu. Il me fit élever avec tout le soin imaginable, résolu, puisqu'il n'avoit point de fils, à m'apprendre l'art de régner, et à me faire occuper sa place après lui.

» Un jour qu'il prenoit le divertissement de la chasse, il aperçut un âne sauvage. Il le poursuivit ; il se sépara du gros de la chasse ; et son ardeur l'emporta si loin, que, sans songer qu'il s'égaroit, il courut jusqu'à la nuit. Alors il descendit de cheval, et s'assit à l'entrée d'un bois dans lequel il avoit remarqué que l'âne s'étoit jeté. À peine le jour venoit de se fermer, qu'il aperçut entre les arbres une lumière qui lui fit juger qu'il n'étoit pas loin de quelque village. Il s'en réjouit dans l'espérance d'y aller passer la nuit, et d'y trouver quelqu'un qu'il pût envoyer aux gens de sa suite pour leur

apprendre où il étoit. Il se leva, et marcha vers la lumière qui lui servoit de fanal pour se conduire.

» Il connut bientôt qu'il s'étoit trompé : cette lumière n'étoit autre chose qu'un feu allumé dans une cabane. Il s'en approche, et voit avec étonnement un grand homme noir, ou plutôt un géant épouvantable qui étoit assis sur un sofa. Le monstre avoit devant lui une grosse cruche de vin, et faisoit rôtir sur des charbons un bœuf qu'il venoit d'écorcher. Tantôt il portoit la cruche à sa bouche, et tantôt il dépeçoit ce bœuf et en mangeoit des morceaux. Mais ce qui attira le plus l'attention du roi mon père, fut une très-belle femme qu'il aperçut dans la cabane. Elle paroissoit plongée dans une profonde tristesse ; elle avoit les mains liées ; et l'on voyoit à ses pieds un petit enfant de deux ou trois ans, qui, comme s'il eût déjà senti les malheurs de sa mère, pleuroit sans relâche, et faisoit retentir l'air de ses cris.

» Mon père frappé de cet objet pitoyable, fut d'abord tenté d'entrer dans la cabane et d'attaquer le géant ; mais faisant réflexion que ce combat seroit inégal, il s'arrêta, et résolut, puisque ses forces ne suffisoient pas, de s'en défaire par surprise. Cependant le géant, après avoir vuidé la cruche et mangé plus de la moitié du bœuf, se tourna vers la femme, et lui dit : « Belle princesse, pourquoi m'obligez-vous par votre opiniâtreté à vous traiter avec rigueur ? Il ne tient qu'à vous d'être heureuse : vous n'avez qu'à prendre la résolution de m'aimer et de m'être fidelle, et j'aurai pour vous des manières plus douces. » « Ô Satyre affreux, répondit la dame, n'espère pas que le temps diminue l'horreur que j'ai pour toi ! Tu seras toujours un monstre à mes yeux ! » Ces mots furent suivis de

tant d'injures, que le géant en fut irrité. « C'en est trop, s'écriait-il d'un ton furieux, mon amour méprisé se convertit en rage ; ta haine excite enfin la mienne, je sens qu'elle triomphe de mes désirs, et que je souhaite ta mort avec plus d'ardeur que je n'ai souhaité ta possession. » En achevant ces paroles, il prend cette malheureuse femme par les cheveux, il la tient d'une main en l'air, et de l'autre tirant son sabre, il s'apprête à lui couper la tête, lorsque le roi mon père décoche une flèche et perce l'estomac du géant, qui chancelle et tombe aussitôt sans vie.

« Mon père entra dans la cabane ; il délia les mains de la femme, lui demanda qui elle étoit, et par quelle aventure elle se trouvoit là ? « Seigneur, lui répondit-elle, il y a sur le rivage de la mer quelques familles sarrazines qui ont pour chef un prince qui est mon mari. Ce géant que vous venez de tuer étoit un de ses principaux officiers. Ce misérable conçut pour moi une passion violente qu'il prit grand soin de cacher, jusqu'à ce qu'il pût trouver une occasion favorable d'exécuter le dessein qu'il forma de m'enlever. La fortune favorise plus souvent les entreprises injustes que les bonnes résolutions. Un jour le géant me surprit avec mon enfant dans un lieu écarté ; il nous enleva tous deux ; et pour rendre inutiles toutes les perquisitions qu'il jugeoit bien que mon mari feroit de ce rapt, il s'éloigna du pays qu'habitent les Sarrazins, et nous amena jusque dans ce bois où il me retient depuis quelques jours. Quelque déplorable pourtant que soit ma destinée, je ne laisse point de sentir une secrète consolation, quand je pense que ce géant, tout brutal et tout amoureux qu'il ait été, n'a point employé la violence pour obtenir ce que j'ai toujours refusé à ses prières. Ce n'est pas qu'il ne m'ait cent fois menacée qu'il en viendrait aux plus

fâcheuses extrémités, s'il ne pouvoit vaincre autrement ma résistance ; et je vous avoue que tout-à-l'heure, quand j'ai excité sa colère par mes discours, j'ai moins craint pour ma vie que pour mon honneur. Voilà, Seigneur, continua la femme du prince des Sarrazins, voilà mon histoire ; et je ne doute point que vous ne me trouviez assez digne de pitié pour ne pas vous repentir de m'avoir si généreusement secourue. »

« Oui, madame, lui dit mon père, vos malheurs m'ont attendri ; j'en suis vivement touché ; mais il ne tiendra pas à moi que votre sort ne devienne meilleur. Demain, dès que le jour aura dissipé les ombres de la nuit, nous sortirons de ce bois, nous chercherons le chemin de la grande ville de Deryabar dont je suis le souverain ; et, si vous l'avez pour agréable, vous logerez dans mon palais, jusqu'à ce que le prince votre époux vous vienne réclamer. »

» La dame sarrazine accepta la proposition ; et le lendemain elle suivit le roi mon père, qui trouva à la sortie du bois tous ses officiers qui avoient passé la nuit à le chercher, et qui étoient fort en peine de lui. Ils furent aussi ravis de le retrouver, qu'étonnés de le voir avec une dame dont la beauté les surprit. Il leur conta de quelle manière il l'avoit rencontrée, et le péril qu'il avoit couru en s'approchant de la cabane, où sans doute il auroit perdu la vie si le géant l'eut aperçu. Un des officiers prit la dame en croupe, et un autre porta l'enfant.

» Ils arrivèrent dans cet équipage au palais du roi mon père, qui donna un logement à la belle sarrazine, et fit élever son enfant avec beaucoup de soin. La dame ne fut pas insensible aux bontés du roi : elle eut pour lui toute la reconnoissance qu'il pouvoit souhaiter. Elle avoit paru d'abord assez inquiète

et impatiente de ce que son mari ne la réclamoit point ; mais peu à peu elle perdit son inquiétude : les déférences que mon père avoit pour elle, charmèrent son impatience ; et je crois qu'elle eût enfin su plus mauvais gré à la fortune de la rapprocher de ses parens, que de l'en avoir éloignée.

» Cependant le fils de cette dame devint grand ; il étoit fort bien fait, et comme il ne manquoit pas d'esprit, il trouva moyen de plaire au roi mon père, qui prit pour lui beaucoup d'amitié. Tous les courtisans s'en aperçurent, et jugèrent que ce jeune homme pourroit m'épouser. Dans cette pensée, et le regardant déjà comme héritier de la couronne, ils s'attachoient à lui, et chacun s'efforçoit de gagner sa confiance. Il pénétra le motif de leur attachement ; il s'en applaudit ; et oubliant la distance qui étoit entre nos conditions, il se flatta dans l'espérance qu'en effet mon père l'aimoit assez pour préférer son alliance à celle de tous les princes du monde. Il fit plus : le roi tardant trop à son gré à lui offrir ma main, il eut la hardiesse de la lui demander. Quelque châtiment que méritât son audace, mon père se contenta de lui dire qu'il avoit d'autres vues sur moi, et ne lui en fit pas plus mauvais visage. Le jeune homme fut irrité de ce refus : cet orgueilleux se sentit aussi choqué du mépris qu'on faisoit de sa recherche, que s'il eût demandé une fille du commun, ou qu'il eût été d'une naissance égale à la mienne. Il n'en demeura pas là : il résolut de se venger du roi ; et par une ingratitude dont il est peu d'exemples, il conspira contre lui, il le poignarda, et se fit proclamer roi de Deryabar, par un grand nombre de personnes mécontentes dont il sut ménager le chagrin. Son premier soin, dès qu'il se vit défait de mon père, fut de venir lui-même dans

mon appartement à la tête d'une partie des conjurés. Son dessein étoit de m'ôter la vie, ou de m'obliger par force à l'épouser. Mais j'eus le temps de lui échapper : tandis qu'il étoit occupé à égorger mon père, le grand visir, qui avoit toujours été fidèle à son maître, vint m'arracher du palais, et me mit en sûreté dans la maison d'un de ses amis, où il me retint jusqu'à ce qu'un vaisseau secrètement préparé par ses soins, fût en état de faire voile. Alors je sortis de l'isle accompagnée seulement d'une gouvernante et de ce généreux ministre, qui aima mieux suivre la fille de son maître, et s'associer à ses malheurs, que d'obéir au tyran.

« Le grand visir se proposoit de me conduire dans les cours des rois voisins, d'implorer leur assistance, et de les exciter à venger la mort de mon père ; mais le ciel n'approuva pas une résolution qui nous paroissoit si raisonnable. Après quelques jours de navigation, il s'éleva une tempête si furieuse, que malgré l'art de nos matelots, notre vaisseau emporté par la violence des vents et des îlots, se brisa contre un rocher. Je ne m'arrêterai point à vous faire la description de notre naufrage ; je vous peindrois mal de quelle manière ma gouvernante, le grand visir et tous ceux qui m'accompagnoient, furent engloutis dans les abymes de la mer : la frayeur dont j'étois saisie, ne me permit pas de remarquer toute l'horreur de notre sort. Je perdis le sentiment ; et soit que j'eusse été portée par quelques débris du vaisseau sur la côte, soit que le ciel qui me réservoir à d'autres malheurs, eût fait un miracle pour me sauver, quand j'eus repris mes esprits, je me trouvai sur le rivage.

» Souvent les malheurs nous rendent injustes : au lieu de

remercier Dieu de la grâce particulière que j'en recevois, je ne levai les yeux au ciel, que pour lui faire des reproches de m'avoir sauvée. Loin de pleurer le visir et ma gouvernante, j'enviois leur destinée, et peu-à-peu ma raison cédant aux affreuses images qui la troublaient, je pris la résolution de me jeter dans la mer. J'étois prête à m'y lancer, lorsque j'entendis derrière moi un grand bruit d'hommes et de chevaux. Je tournai aussitôt la tête pour voir ce que c'étoit, et je vis plusieurs cavaliers armés, parmi lesquels il y en avoit un monté sur un cheval arabe : celui-là portoit une robe brodée d'argent avec une ceinture de pierreries, et il avoit une couronne d'or sur la tête. Quand je n'aurois pas jugé à son habillement que c'étoit le maître des autres, je m'en serois aperçu à l'air de grandeur qui étoit répandu dans toute sa personne. C'étoit un jeune homme parfaitement bien fait, et plus beau que le jour. Surpris de voir en cet endroit une jeune dame seule, il détacha quelques-uns de ses officiers pour venir me demander qui j'étois. Je ne leur répondis que par des pleurs. Comme le rivage étoit couvert de débris de notre vaisseau, ils jugèrent qu'un navire venoit de se briser sur la côte, et que j'étois sans doute une personne échappée du naufrage. Cette conjecture et la vive douleur que je faisais paroître, irritèrent la curiosité des officiers qui commencèrent à me faire mille questions, en m'assurant que leur roi étoit un prince généreux, et que je trouverois dans sa cour de la consolation.

» Leur roi, impatient d'apprendre qui je pouvois être, s'ennuya d'attendre le retour de ses officiers : il s'approcha de moi ; il me regarda avec beaucoup d'attention ; et comme je ne cessois pas de pleurer et de m'affliger, sans pouvoir répondre à

ceux qui m'interrogeoient, il leur défendit de me fatiguer davantage par leurs questions, et s'adressant à moi : « Madame, me dit-il, je vous conjure de modérer l'excès de votre affliction. Si le ciel en colère vous fait éprouver sa rigueur, faut-il pour cela vous abandonner au désespoir ? Ayez, je vous prie, plus de fermeté : la fortune qui vous persécute est inconstante ; votre sort peut changer. J'ose même vous assurer que si vos malheurs peuvent être soulagés, il le seront dans mes états. Je vous offre mon palais : vous demeurerez auprès de la reine ma mère, qui s'efforcera, par ses bons traitemens, d'adoucir vos peines. Je ne sais point encore qui vous êtes, mais je sens que je m'intéresse déjà pour vous. »

» Je remerciai le jeune roi de ses bontés ; j'acceptai les offres obligeantes qu'il me faisoit, et pour lui montrer que je n'en étois pas indigne, je lui découvris ma condition. Je lui peignis l'audace du jeune Sarrazin, et je n'eus besoin que de raconter simplement mes malheurs pour exciter sa compassion et celle de tous ses officiers qui m'écoutoient. Le prince, après que j'eus cessé de parler, reprit la parole, et m'assura de nouveau qu'il prenoit beaucoup de part à mon infortune. Il me conduisit ensuite à son palais, où il me présenta à la reine sa mère. Il fallut là recommencer le récit de mes aventures et renouveler les larmes. La reine se montra très-sensible à mes chagrins, et conçut pour moi une tendresse extrême. Le roi son fils de son côté devint éperdument amoureux de moi, et m'offrit bientôt sa couronne et sa main. J'étois encore si occupée de mes disgrâces, que le prince, tout aimable qu'il étoit, ne fit pas sur moi toute l'impression qu'il auroit pu faire dans un autre temps. Cependant pénétrée de reconnoissance, je

ne refusai point de faire son bonheur : notre mariage se fit avec toute la pompe imaginable.

» Pendant que tout le monde étoit occupé à célébrer les noces de son souverain, un prince voisin et ennemi vint une nuit faire une descente dans l'isle avec un grand nombre de combattans : ce redoutable ennemi étoit le roi de Zanguebar ; il surprit tout le monde, et tailla en pièces tous les sujets du prince mon mari. Peu s'en fallut même qu'il ne nous prît tous deux ; car il étoit déjà dans le palais avec une partie de ses gens ; mais nous trouvâmes moyen de nous sauver et de gagner le bord de la mer, où nous nous jetâmes dans une barque de pêcheur que nous eûmes le bonheur de rencontrer. Nous voguâmes au gré des vents pendant deux jours, sans savoir ce que nous deviendrions ; le troisième, nous aperçûmes un vaisseau qui venoit à nous à toutes voiles. Nous nous en réjouîmes d'abord, parce que nous imaginâmes que c'étoit un vaisseau marchand qui pourroit nous recevoir ; mais nous fûmes dans un étonnement que je ne puis vous exprimer, lorsque s'étant approché de nous, dix ou douze corsaires armés parurent sur le tillac. Ils vinrent à l'abordage ; cinq ou six se jetèrent dans une barque, se saisirent de nous deux, lièrent le prince mon mari, et nous firent passer dans leur vaisseau, où d'abord ils m'ôtèrent mon voile. Ma jeunesse et mes traits les frappèrent : tous ces pirates témoignent qu'ils sont charmés de ma vue. Au lieu de tirer au sort, chacun prétend avoir la préférence, et que je devienne sa proie. Ils s'échauffent, ils en viennent aux mains, ils combattent comme des furieux. Le tillac en un moment est couvert de corps morts. Enfin, ils se tuèrent tous, à la réserve d'un seul qui se voyant maître de ma

personne, me dit : « Vous êtes à moi : je vais vous conduire au Caire, pour vous livrer à un de mes amis, à qui j'ai promis une belle esclave. Mais, ajouta-t-il en regardant le roi mon époux, qui est cet homme-là ? Quels liens l'attachent à vous ? Sont-ce ceux du sang ou ceux de l'amour ? » « Seigneur, lui répondis-je, c'est mon mari. » « Cela étant, reprit le corsaire, il faut que je m'en défasse par pitié ; il souffriroit trop de vous voir entre les bras de mon ami. » À ces mots, il prit ce malheureux prince qui étoit lié, et le jeta dans la mer, malgré tous les efforts que je pus faire pour l'en empêcher. » Je poussai des cris effroyables à cette cruelle action ; et je me serois indubitablement précipitée dans les flots, si le pirate ne m'eût retenue. Il vit bien que je n'avois point d'autre envie ; c'est pourquoi il me lia avec des cordes au grand mâât ; et puis mettant à la voile, il cingla vers la terre où il alla descendre. Il me détacha, me mena jusqu'à une petite ville, où il acheta des chameaux, des tentes et des esclaves, et prit ensuite la route du Caire, dans le dessein, disoit-il toujours, de m'aller présenter à son ami et de dégager sa parole.

» Il y avoit déjà plusieurs jours que nous étions en marche, lorsqu'en passant hier par cette plaine, nous aperçûmes le nègre qui habitoit ce château. Nous le prîmes de loin pour une tour ; et lorsqu'il fut près de nous, à peine pouvions-nous croire que ce fût un homme. Il tira son large cimenterre, et somma le pirate de se rendre prisonnier, avec tous ses esclaves et la dame qu'il conduisoit. Le corsaire avoit du courage, et secondé de tous ses esclaves qui promirent de lui être fidèles, il attaqua le nègre. Le combat dura long-temps ; mais enfin le pirate tomba sous les coups de son ennemi, aussi bien que tous ses esclaves,

qui aimèrent mieux mourir que de l'abandonner. Après cela, le nègre m'emmena dans ce château, où il apporta le corps du pirate qu'il mangea à son souper. Sur la fin de cet horrible repas, il me dit, voyant que je ne faisais que pleurer : « Jeune dame, dispose-toi à combler mes désirs, au lieu de t'affliger ainsi. Cède de bonne grâce à la nécessité : je te donne jusqu'à demain à faire tes réflexions. Que je te revoie toute consolée de tes malheurs, et ravie d'être réservée à mon lit. » En achevant ces paroles, il me conduisit lui-même dans une chambre, et se coucha dans la sienne, après avoir fermé lui-même toutes les portes du château. Il les a ouvertes ce matin, et refermées aussitôt pour courir après quelques voyageurs qu'il a remarqués de loin ; mais il faut qu'ils lui soient échappés, puisqu'il revenoit seul et sans leurs dépouilles, lorsque vous l'avez attaqué. »

La princesse n'eut pas plutôt achevé le récit de ses aventures, que Codadad lui témoigna qu'il étoit vivement touché de ses malheurs : « Mais, Madame, ajouta-t-il, il ne tiendra qu'à vous de vivre désormais tranquillement. Les fils du roi de Harran vous offrent un asile dans la cour de leur père ; acceptez-le, de grâce ! Vous y serez chérie de ce prince et respectée de tout le monde ; et si vous ne dédaignez pas la foi de votre libérateur, souffrez que je vous la présente, et que je vous épouse devant tous ces princes ; qu'ils soient témoins de notre engagement. » La princesse y consentit ; et dès le jour même ce mariage se fit dans le château, où se trouvèrent toutes sortes de provisions : les cuisines étoient pleines de viandes et d'autres mets, dont le nègre avoit coutume de se nourrir

lorsqu'il étoit rassasié de chair humaine. Il y avoit aussi beaucoup de fruits, tous excellens dans leurs espèces, et pour comble de délices, une grande quantité de liqueurs et de vins exquis.

Ils se mirent tous à table ; et après avoir bien mangé et bien bu, ils emportèrent tout le reste des provisions, et sortirent du château dans le dessein de se rendre à la cour du roi de Harran. Ils marchèrent plusieurs jours, campant dans les endroits les plus agréables qu'ils pouvoient trouver ; et ils n'étoient plus qu'à une journée de Harran, lorsque s'étant arrêtés et achevant de boire leur vin, comme gens qui ne se soucioient plus de le ménager, Codadad prit la parole : « Princes, dit-il, c'est trop long-temps vous cacher qui je suis ; vous voyez votre frère Codadad : je dois le jour, aussi-bien que vous, au roi de Harran. Le prince de Samarie ma élevé, et la princesse Pirouzé est ma mère. Madame, ajouta-t-il en s'adressant à la princesse de Deryabar, pardon si je vous ai fait aussi un mystère de ma naissance. Peut-être qu'en vous la découvrant plus tôt, j'aurois prévenu quelques réflexions désagréables qu'un mariage que vous avez cru inégal vous a pu faire faire. » « Non, Seigneur, lui répondit la princesse, les sentimens que vous m'avez d'abord inspirés, se sont fortifiés de moment en moment ; et pour faire mon bonheur, vous n'aviez pas besoin de cette origine que vous me découvrez. »

Les princes félicitèrent Codadad sur sa naissance, et lui en témoignèrent beaucoup de joie ; mais dans le fond de leur cœur, au lieu d'en être bien aises, leur haine pour un si aimable frère ne fit que s'augmenter. Ils s'assemblèrent la nuit, et se retirèrent dans un lieu écarté, pendant que Codadad et la

princesse sa femme goûtoient sous leur tente la douceur du sommeil. Ces ingrats, ces envieux frères oubliant que sans le courageux fils de Pirouzé, ils seroient tous devenus la proie du nègre, résolurent entr'eux de l'assassiner. « Nous n'avons point d'autre parti à prendre, dit l'un de ces méchants, dès que le roi saura que cet étranger qu'il aime tant, est son fils, et qu'il a eu assez de force pour terrasser lui seul un géant que nous n'avons pu vaincre tous ensemble, il l'accablera de caresses, il lui donnera mille louanges, et le déclarera son héritier au mépris de tous ses autres fils, qui seront obligés de se prosterner devant leur frère et de lui obéir. »

À ces paroles il en ajouta d'autres qui firent tant d'impression sur tous ces esprits jaloux, qu'ils allèrent sur-le-champ trouver Codadad endormi. Ils le percèrent de mille coups de poignard ; et le laissant sans sentiment dans les bras de la princesse, ils partirent pour se rendre à la ville de Harran, où ils arrivèrent le lendemain.

Leur arrivée causa d'autant plus de joie au roi leur père, qu'il désespéroit de les revoir. Il leur demanda la cause de leur retardement ; mais ils se gardèrent bien de la lui dire ; ils ne firent aucune mention du nègre ni de Codadad, et dirent seulement que n'ayant pu résister à la curiosité de voir le pays, ils s'étoient arrêtés dans quelques villes voisines.

Cependant Codadad noyé dans son sang, et peu différent d'un homme mort, étoit sous sa tente avec la princesse sa femme, qui ne paroissoit guère moins à plaindre que lui. Elle remplissoit l'air de cris pitoyables ; elle s'arrachoit les cheveux, et mouillant de ses larmes le corps de son mari : « Ah, Codadad, s'écrioit-elle à tous momens, mon cher

Codadad, est-ce toi que je vois prêt à passer chez les morts ! Quelles cruelles mains t'ont réduit en l'état où tu es ? Croirois-je que ce sont tes propres frères qui t'ont si impitoyablement déchiré, ces frères que ta valeur a sauvés ? Non, ce sont plutôt des démons, qui, sous des traits si chers, sont venus t'arracher la vie. Ah, barbares, qui que vous soyez, avez-vous bien pu payer d'une si noire ingratitude le service qu'il vous a rendu ? Mais pourquoi m'en prendre à tes frères, malheureux Codadad ? C'est à moi seule que je dois imputer ta mort : tu as voulu joindre ta destinée à la mienne ; et toute l'infortune que je traîne après moi depuis que je suis sortie du palais de mon père, s'est répandue sur toi. Ô ciel, qui m'avez condamnée à mener une vie errante et pleine de disgrâces, si vous ne vouliez pas que j'aie d'époux, pourquoi souffrez-vous que j'en trouve ? En voilà deux que vous m'ôtez dans le temps que je commence à m'attacher à eux. »

C'étoit par de semblables discours, et de plus touchans encore, que la déplorable princesse de Deryabar exprimoit sa douleur en regardant l'infortuné Codadad qui ne pouvoit l'entendre. Il n'étoit pourtant pas mort ; et sa femme ayant pris garde qu'il respiroit encore, courut vers un gros bourg qu'elle aperçut dans la plaine, pour y chercher un chirurgien. On lui en enseigna un qui partit sur-le-champ avec elle ; mais quand ils furent sous la tente, ils n'y trouvèrent point Codadad ; ce qui leur fit juger que quelque bête sauvage l'avoit emporté pour le dévorer. La princesse recommença ses plaintes et ses lamentations de la manière du monde la plus pitoyable. Le chirurgien en fut attendri ; et ne voulant pas l'abandonner dans l'état affreux où il la voyoit, il lui proposa de retourner dans le

bourg, et lui offrit sa maison et ses services.

Elle se laissa entraîner ; le chirurgien l'emmena chez lui ; et sans savoir encore qui elle étoit, la traita avec toute la considération et tout le respect imaginable. Il tâchoit par ses discours de la consoler ; mais il avoit beau combattre sa douleur, il ne faisoit que l'aigrir au lieu de la soulager. « Madame, lui dit-il un jour, apprenez-moi, de grâce, tous vos malheurs ; dites-moi de quel pays et de quelle condition vous êtes ? Peut-être que je vous donnerai de bons conseils, quand je serai instruit de toutes les circonstances de votre infortune. Vous ne faites que vous affliger, sans songer que l'on peut trouver des remèdes aux maux les plus désespérés. »

Le chirurgien parla avec tant d'éloquence, qu'il persuada la princesse ; elle lui raconta toutes ses aventures ; et lorsqu'elle en eut achevé le récit, le chirurgien reprit la parole : « Madame, dit-il, puisque les choses sont ainsi, permettez-moi de vous représenter que vous ne devez point vous abandonner à votre affliction ; vous devez plutôt vous armer de constance, et faire ce que le nom et le devoir d'une épouse exigent de vous ; vous devez venger votre mari. Je vais, si vous souhaitez, vous servir d'écuyer. Allons à la cour du roi de Harran ; ce prince est bon et très-équitable ; vous n'avez qu'à lui peindre avec de vives couleurs le traitement que le prince Codadad a reçu de ses frères, je suis persuadé qu'il vous fera justice. » « Je cède à vos raisons, répondit la princesse : oui, je dois entreprendre la vengeance de Codadad ; et puisque vous êtes assez obligeant et assez généreux pour vouloir m'accompagner, je suis prête à partir. Elle n'eut pas plutôt pris cette résolution, que le chirurgien fit préparer deux chameaux sur lesquels la princesse

et lui se mirent en chemin, et se rendirent à la ville de Harran.

Ils allèrent descendre au premier caravansérail qu'ils rencontrèrent ; ils demandèrent à l'hôte des nouvelles de la cour. « Elle est, leur dit-il, dans une assez grande inquiétude. Le roi avoit un fils, qui, comme un inconnu, a demeuré près de lui fort long-temps, et l'on ne sait ce qu'est devenu ce jeune prince. Une femme du roi, nommée Pirouzé, en est la mère ; elle a fait faire mille perquisitions qui ont été inutiles. Tout le monde est touché de la perte de ce prince ; car il avoit beaucoup de mérite. Le roi a quarante-neuf autres fils, tous sortis de mères différentes ; mais il n'y en a pas un qui ait assez de vertu pour consoler le roi de la mort de Codadad. Je dis de la mort, parce qu'il n'est pas possible qu'il vive encore, puisqu'on ne l'a pu trouver, malgré toutes les recherches qu'on a faites. »

Sur le rapport de l'hôte, le chirurgien jugea que la princesse de Deryabar n'avoit point d'autre parti à prendre que d'aller se présenter à Pirouzé ; mais cette démarche n'étoit pas sans péril, et demandoit beaucoup de précautions. Il étoit à craindre que si les fils du roi de Harran apprenoient l'arrivée et le dessein de leur belle-sœur, ils ne la fissent enlever avant qu'elle pût parler à la mère de Codadad. Le chirurgien fit toutes ces réflexions, et se représenta ce qu'il risquoit lui-même ; c'est pourquoi voulant se conduire prudemment dans cette conjoncture, il pria la princesse de demeurer au caravansérail, pendant qu'il iroit au palais reconnoître les chemins par où il pourroit sûrement la faire parvenir jusqu'à Pirouzé.

Il alla donc dans la ville, et marchoit vers le palais comme un homme attiré seulement par la curiosité de voir la cour,

lorsqu'il aperçut une dame montée sur une mule richement harnachée ; elle étoit suivie de plusieurs demoiselles aussi montées sur des mules, et d'un très-grand nombre de gardes et d'esclaves noirs. Tout le peuplé se rangeoit en haie pour la voir passer, et la saluoit en se prosternant la face contre terre. Le chirurgien la salua de la même manière, et demanda ensuite à un Calender qui se trouva près de lui, si cette dame étoit femme du roi ? « Oui, frère, lui dit le Calender, c'est une de ses femmes, et celle qui est la plus honorée et la plus chérie du peuple, parce qu'elle est la mère du prince Codadad, dont vous devez avoir ouï parler. »

Le chirurgien n'en voulut pas savoir davantage : il suivit Pirouzé jusqu'à une mosquée, où elle entra pour distribuer des aumônes et assister aux prières publiques que le roi avoit ordonnées pour le retour de Codadad. Le peuple qui s'intéressoit extrêmement à la destinée de ce jeune prince, couroit en foule joindre ses vœux à ceux des prêtres, de sorte que la mosquée étoit remplie de monde. Le chirurgien fendit la presse, et s'avança jusqu'aux gardes de Pirouzé. Il entendit toutes les prières ; et lorsque cette princesse sortit, il aborda un des esclaves, et lui dit à l'oreille : « Frère, j'ai un secret important à révéler à la princesse Pirouzé ; ne pourrois-je point par votre moyen être introduit dans son appartement ? » « Si ce secret, répondit l'esclave, regarde le prince Codadad, j'ose vous promettre que dès aujourd'hui vous aurez d'elle l'audience que vous souhaitez ; mais si ce secret ne le regarde point, il est inutile que vous cherchiez à vous faire présenter à la princesse ; car elle n'est occupée que de son fils, et elle ne veut point entendre parler d'autre chose. » « Ce n'est que de ce

cher fils que je veux l'entretenir, reprit le chirurgien. » « Cela étant, dit l'esclave, vous n'avez qu'à nous suivre jusqu'au palais et vous lui parlerez bientôt. »

Effectivement, lorsque Pirouzé fut retournée dans son appartement, cet esclave lui dit qu'un homme inconnu avoit quelque chose d'important à lui communiquer, et que le prince Codadad y étoit intéressé. Il n'eut pas plutôt prononcé ces paroles, que Pirouzé témoigna une vive impatience de voir cet homme inconnu. L'esclave le fit aussitôt entrer dans le cabinet de la princesse, qui écarta toutes ses femmes, à la réserve de deux pour qui elle n'avoit rien de caché. Dès qu'elle aperçut le chirurgien, elle lui demanda avec précipitation quelles nouvelles de Codadad il avoit à lui annoncer ? « Madame, lui répondit le chirurgien après s'être prosterné la face contre terre, j'ai une longue histoire à vous raconter, et des choses sans doute qui vous surprendront. » Alors il lui fit le détail de tout ce qui s'étoit passé entre Codadad et ses frères ; ce qu'elle écouta avec une attention avide ; mais quand il vint à parler de l'assassinat, cette tendre mère, comme si elle se fût sentie frapper des mêmes coups que son fils, tomba évanouie sur un sofa. Les deux femmes la secoururent promptement, et lui firent reprendre ses esprits. Le chirurgien continua son récit. Lorsqu'il eut achevé, cette princesse lui dit : « Allez retrouver la princesse de Deryabar, et annoncez-lui de ma part que le roi la reconnoîtra bientôt pour sa belle-fille ; et à votre égard, soyez persuadé que vos services seront bien récompensés. »

Après que le chirurgien fut sorti, Pirouzé demeura sur le sofa dans l'accablement qu'on peut s'imaginer ; et s'attendrissant au souvenir de Codadad : « Oh mon fils, disoit-elle, me voilà

donc pour jamais privée de ta vue ! Lorsque je te laissai partir de Samarie pour venir dans cette cour, et que je reçus tes adieux, hélas, je ne croyois pas qu'une mort funeste t'attendît loin de moi ! Ô malheureux Codadad, pourquoi m'as-tu quittée ! Tu n'aurois pas, à la vérité, acquis tant de gloire, mais tu vivrois encore, et tu ne coûterois pas tant de pleurs à ta mère. » En disant ces paroles elle pleuroit amèrement, et ses deux confidentes touchées de sa douleur mêloient leurs larmes avec les siennes.

Pendant qu'elles s'affligeoient comme à l'envi toutes trois, le roi entra dans le cabinet ; et les voyant en cet état, il demanda à Pirouzé si elle avoit reçu de tristes nouvelles de Codadad ? « Ah, Seigneur, lui dit-elle, c'en est fait, mon fils a perdu la vie ! Et pour comble d'affliction, je ne puis lui rendre les honneurs de la sépulture ; car, selon toutes les apparences, des bêtes sauvages l'ont dévoré. » En même temps elle raconta tout ce que le chirurgien lui avoit appris : elle ne manqua pas de s'étendre sur la manière cruelle dont Codadad avoit été assassiné par ses frères.

Le roi ne donna pas le temps à Pirouzé d'achever son récit ; il se sentit enflammé de colère ; et cédant à son transport : « Madame, dit-il à la princesse, les perfides qui font couler vos larmes, et qui causent à leur père une douleur mortelle, vont éprouver un juste châtiment. » En parlant ainsi, ce prince, la fureur peinte en ses yeux, se rend dans la salle d'audience où étoient ses courtisans, et ceux d'entre le peuple qui avoient quelque prière à lui faire. Ils sont tous étonnés de le voir paroître d'un air furieux : ils jugent qu'il est en colère contre son peuple ; leurs cœurs sont glacés d'effroi. Il monte sur le

trône ; et faisant approcher son grand visir : « Hassan, lui dit-il, j'ai un ordre à te donner ; va tout-à-l'heure prendre mille soldats de ma garde, et arrête tous les princes mes fils ; enferme-les dans la tour destinée à servir de prison aux assassins, et que cela soit fait dans un moment. » À cet ordre extraordinaire, tous ceux qui étoient présens frémirent ; et le grand visir, sans répondre un seul mot, mit la main sur sa tête pour marquer qu'il étoit prêt à obéir, et sortit de la salle pour aller s'acquitter d'un emploi dont il étoit fort surpris. Cependant le roi renvoya les personnes qui venoient lui demander audience, et déclara que d'un mois il ne vouloit entendre parler d'aucune affaire. Il étoit encore dans la salle quand le visir revint. « Hé bien, visir, lui dit ce prince, tous mes fils sont-ils dans la tour ? » « Oui, Sire, répondit le ministre, vous êtes obéi. » « Ce n'est pas tout, reprit le roi, j'ai encore un autre ordre à te donner. » En disant cela, il sortit de la salle d'audience, et retourna dans l'appartement de Pirouzé avec le visir qui le suivoit. Il demanda à cette princesse où étoit logée la veuve de Codadad. Les femmes de Pirouzé le dirent ; car le chirurgien ne l'a voit point oublié dans son récit. Alors le roi se tournant vers son ministre : « Va, lui dit-il, dans ce caravansérail, et amène ici une jeune princesse qui y loge ; mais traite-la avec tout le respect dû à une personne de son rang. »

Le visir ne fut pas long-temps à faire ce qu'on lui ordonnoit : il monta à cheval avec tous les émirs et les autres courtisans, et se rendit au caravansérail où étoit la princesse de Deryabar, à laquelle il exposa son ordre, et lui présenta de la part du roi une belle mule blanche qui avoit une selle et une bride d'or

parsemée de rubis et d'émeraudes. Elle monta dessus ; et au milieu de tous ces seigneurs, elle prit le chemin du palais. Le chirurgien l'accompagnoit aussi monté sur un beau cheval tartare que le visir lui avoit fait donner. Tout le monde étoit aux fenêtres ou dans les rues, pour voir passer une si magnifique cavalcade ; et comme on répandoit que cette princesse que l'on conduisoit si pompeusement à la cour, étoit femme de Codadad, ce ne fut qu'acclamations. L'air retentit de mille cris de joie, qui se seroient sans doute tournés en gémissemens, si l'on avoit su la triste aventure de ce jeune prince : tant il étoit aimé de tout le monde !

La princesse de Deryabar trouva le roi qui l'attendoit à la porte du palais pour la recevoir. Il la prit par la main, et la conduisit à l'appartement de Pirouzé, où il se passa une scène fort touchante. La femme de Codadad sentit renouveler son affliction à la vue du père et de la mère de son mari, comme le père et la mère ne purent voir l'épouse de leur fils, sans en être fort agités. Elle se jeta aux pieds du roi ; et après les avoir baignés de larmes, elle fut saisie d'une si vive douleur, qu'elle n'eut pas la force de parler. Pirouzé n'étoit pas dans un état moins déplorable ; elle paroissoit pénétrée de ses déplaisirs ; et le roi frappé de ces objets touchans, s'abandonna à sa propre foiblesse. Ces trois personnes confondant leurs soupirs et leurs pleurs, gardèrent quelque temps un silence aussi tendre que pitoyable. Enfin la princesse de Deryabar étant revenue de son accablement, raconta l'aventure du château et le malheur de Codadad ; ensuite elle demanda justice de la trahison des princes. « Oui, madame, lui dit le roi, ces ingrats périront ; mais il faut auparavant faire publier la mort de Codadad, afin

que le supplice de ses frères ne révolte pas mes sujets. D'ailleurs, quoique nous n'ayons pas le corps de mon fils, ne laissons pas de lui rendre les derniers devoirs. « À ces mots il s'adressa à son visir, et lui ordonna de faire bâtir un dôme de marbre blanc dans une belle plaine, au milieu de laquelle la ville de Harran est bâtie ; et cependant il donna dans son palais un très-bel appartement à la princesse de Deryabar, qu'il reconnut pour sa belle-fille.

Hassan fit travailler avec tant de diligence, et employa tant d'ouvriers, qu'en peu de jours le dôme fut bâti. On éleva dessous un tombeau sur lequel étoit une figure qui représentoit Codadad. Aussitôt que l'ouvrage fut achevé, le roi ordonna des prières et marqua un jour pour les obsèques de son fils.

Ce jour étant venu, tous les habitans de la ville se répandirent dans la plaine, pour voir la cérémonie qui se fit de cette manière :

Le roi suivi de son visir et des principaux seigneurs de sa cour, marcha vers le dôme ; et quand il y fut arrivé, il entra, et s'assit avec eux sur des tapis de satin, à fleurs d'or ; ensuite une grosse troupe de gardes à cheval, la tête basse et les jeux à demi fermés, s'approcha du dôme. Ils en firent le tour deux fois, gardant un profond silence ; mais à la troisième, ils s'arrêtèrent devant la porte, et dirent tous l'un après l'autre ces paroles à haute voix : « Ô prince, fils du roi, si nous pouvions apporter quelque soulagement à ton mal, par le tranchant de nos cimenterres, et par la valeur humaine , nous te ferions voir la lumière ; mais le roi des rois a commandé, et l'ange de la mort a obéi ! »

À ces mots, ils se retirèrent pour faire place à cent vieillards

qui étoient tous montés sur des mules noires, et qui portoient de longues barbes blanches. C'étoient des solitaires, qui pendant le cours de leur vie se tenoient cachés dans des grottes : ils ne se montroient jamais aux yeux des hommes, que pour assister aux obsèques des rois de Harran et des princes de sa maison. Ces vénérables personnages portoient sur leur tête chacun un gros livre qu'ils tenoient d'une main ; ils firent tous trois fois le tour du dôme sans rien dire ; ensuite s'étant arrêtés à la porte, l'un d'eux prononça ces mots :

« Ô prince, que pouvons-nous faire pour toi ? Si par la prière ou par la science on pou voit te rendre la vie, nous froterions nos barbes blanches à tes pieds, et nous réciterions des oraisons ; mais le roi de l'univers t'a enlevé pour jamais ! »

Ces vieillards, après avoir ainsi parlé, s'éloignèrent du dôme ; et aussitôt cinquante jeunes filles parfaitement belles s'en approchèrent ; elles montoient chacune un petit cheval blanc ; elles étoient sans voiles, et portoient des corbeilles d'or pleines de toutes sortes de pierres précieuses ; elles tournèrent aussi trois fois autour du dôme ; et s'étant arrêtées au même endroit que les autres, la plus jeune porta la parole, et dit :

« Ô prince, autrefois si beau, quels secours peux-tu attendre de nous ? Si nous pouvions te ranimer par nos attraits, nous nous rendrions tes esclaves ; mais tu n'es plus sensible à la beauté, et tu n'as plus besoin de nous ! »

Les jeunes filles s'étant retirées, le roi et ses courtisans se levèrent, et firent trois fois le tour de la représentation ; puis le roi prenant la parole, dit :

« Ô mon cher fils, lumière de mes yeux, je t'ai donc perdu

pour toujours ! »

Il accompagna ces mots de soupirs, et arrosa le tombeau de ses larmes. Les courtisans pleurèrent à son exemple ; ensuite on ferma la porte du dôme, et tout le monde retourna à la ville. Le lendemain on fit des prières publiques dans les mosquées, et on les continua huit jours de suite. Le neuvième, le roi résolut de faire couper la tête aux princes ses fils. Tout le peuple indigné du traitement qu'ils avoient fait au prince Codadad, sembloit attendre impatiemment leur supplice. On commença à dresser des échaffauds ; mais on fut obligé de remettre l'exécution à un autre temps, parce que tout-à-coup on apprit que les princes voisins qui avoient déjà fait la guerre au roi de Harran, s'avançoient avec des troupes plus nombreuses que la première fois, et qu'ils n'étoient pas même fort éloignés de la ville. Il y avoit déjà long-temps qu'on savoit qu'ils se préparoient à faire la guerre, mais on ne s'étoit point alarmé de leurs préparatifs. Cette nouvelle causa une consternation générale, et fournit une occasion de regretter de nouveau Codadad, parce que ce prince s'étoit signalé dans la guerre précédente contre ces mêmes ennemis. « Ah, disoient-ils, si le généreux Codadad vivoit encore, nous nous mettrions peu en peine de ces princes qui viennent nous surprendre. » Cependant le roi, au lieu de s'abandonner à la crainte, lève du monde à la hâte, forme une armée assez considérable ; et trop courageux pour attendre dans les murs que ses ennemis l'y reviennent chercher, il sort et marche au-devant d'eux. Les ennemis de leur côté ayant appris par leurs coureurs que le roi de Harran s'avançoit pour les combattre, s'arrêtèrent dans une plaine et mirent leur armée en bataille.

Le roi ne les eut pas plutôt aperçus, qu'il range aussi et dispose ses troupes au combat ; il fait sonner la charge, et attaque avec une extrême vigueur : on lui résiste de même. Il se répand de part et d'autre beaucoup de sang, et la victoire demeure long-temps incertaine. Mais enfin elle alloit se déclarer pour les ennemis du roi de Harran, lesquels étant en plus grand nombre alloient l'envelopper, lorsqu'on vit paroître dans la plaine une grosse troupe de cavaliers qui s'approchoient des combattans en bon ordre. La vue de ces nouveaux soldats étonna les deux partis qui ne savoient ce qu'ils en devoient penser. Mais ils ne demeurèrent pas long-temps dans l'incertitude : ces cavaliers vinrent prendre en flanc les ennemis du roi de Harran, et les chargèrent avec tant de furie, qu'ils les mirent d'abord en désordre, et bientôt en déroute. Ils n'en demeurèrent pas là : ils les poursuivirent vivement, et les taillèrent en pièces presque tous.

Le roi de Harran qui avoit observé avec beaucoup d'attention tout ce qui s'étoit passé, avoit admiré l'audace de ces cavaliers dont le secours inopiné venoit de déterminer la victoire en sa faveur. Il avoit sur-tout été charmé de leur chef, qu'il avoit vu combattre avec une valeur extrême ; il souhaitoit de savoir le nom de ce héros généreux. Impatient de le voir et de le remercier, il cherche à le joindre ; il s'aperçoit qu'il avance pour le prévenir. Ces deux princes s'approchent ; et le roi de Harran reconnoissant Codadad dans ce brave guerrier qui venoit de le secourir, ou plutôt de battre ses ennemis, il demeura immobile de surprise et de joie. « Seigneur, lui dit Codadad, vous avez sujet, sans doute, d'être étonné de voir paroître tout-à-coup devant votre Majesté un homme que vous

croyiez peut-être sans vie. Je le serois si le ciel ne m'avait pas conservé pour vous servir encore contre vos ennemis. » « Ah, mon fils, s'écria le roi, est-il bien possible que vous me soyez rendu ? Hélas, je désespérois de vous revoir ! » En disant cela, il tendit les bras au jeune prince qui se livra à un embrassement si doux.

« Je sais tout, mon fils, reprit le roi, après l'avoir tenu longtemps embrassé ; je sais de quel prix vos frères ont payé le service que vous leur avez rendu en les délivrant des mains du nègre ; mais vous serez vengé dès demain. Cependant allons au palais ; votre mère, à qui vous avez coûté tant de pleurs, m'attend pour se réjouir avec moi de la défaite de nos ennemis. Quelle joie nous lui causerons en lui apprenant que ma victoire est votre ouvrage ! » « Seigneur, dit Codadad, permettez-moi de vous demander comment vous avez pu être instruit de l'aventure du château ? Quelqu'un de mes frères, poussé par ses remords, vous l'auroit-il avouée ? » « Non, répondit le roi, c'est la princesse de Deryabar qui nous a informés de toutes choses ; car elle est venue dans mon palais, et elle n'y est venue que pour me demander justice du crime de vos frères. » Codadad fut transporté de joie en apprenant que la princesse sa femme étoit à la cour. « Allons, Seigneur, s'écria-t-il avec transport, allons trouver ma mère qui nous attend ; je brûle d'impatience d'essuyer ses larmes, aussi bien que celles de la princesse de Deryabar. »

Le roi reprit aussitôt le chemin de la ville avec son armée qu'il congédia ; il rentra victorieux dans son palais, aux acclamations du peuple qui le suivoit en foule, en priant le ciel de prolonger ses années, et portant jusqu'au ciel le nom de

Codadad. Ces deux princes trouvèrent Pirouzé et sa belle-fille qui attendoient le roi pour le féliciter ; mais on ne peut exprimer tous les transports de joie dont elles furent agitées lorsqu'elles virent le jeune prince qui l'accompagnoit. Ce furent des embrassemens mêlés de larmes bien différentes de celles qu'elles avoient déjà répandues pour lui. Après que ces quatre personnes eurent cédé à tous les mouvemens que le sang et l'amour leur inspiroient, on demanda au fils de Pirouzé par quel miracle il étoit encore vivant ?

Il répondit qu'un paysan monté sur une mule, étant entré par hasard dans la tente où il étoit évanoui, le voyant seul et percé de coups, l'avoit attaché sur la mule et conduit à sa maison, et que là il avoit appliqué sur ses blessures certaines herbes mâchées qui l'avoient rétabli en peu de jours. « Lorsque je me sentis guéri, ajouta-t-il, je remerciai le paysan, et lui donnai tous les diamans que j'avois. Je m'approchai ensuite de la ville de Harran ; mais ayant appris sur la route que quelques princes voisins avoient assemblé des troupes et venoient fondre sur les sujets du roi, je me suis fait connoître dans les villages, et j'excitai le zèle de ses peuples à prendre sa défense. J'armai un grand nombre de jeunes gens ; et me mettant à leur tête, je suis arrivé dans le temps que les deux armées étoient aux mains. »

Quand il eut achevé de parler, le roi dit : « Rendons grâces à Dieu de ce qu'il a conservé Codadad ; mais il faut que les traîtres qui l'ont voulu tuer, périssent aujourd'hui. » « Seigneur, reprit le généreux fils de Pirouzé, tout ingrats et tout méchans qu'ils sont, songez qu'ils sont formés de votre sang : ce sont mes frères, je leur pardonne leur crime, et je vous demande grâce pour eux. »

Ces nobles sentimens arrachèrent des larmes au roi, qui fit assembler le peuple, et déclara Codadad son héritier. Il ordonna ensuite qu'on fit venir les princes prisonniers, qui étoient tous chargés de fers. Le fils de Pirouzé leur ôta leurs chaînes et les embrassa tous les uns après les autres, d'aussi bon cœur qu'il avoit fait dans la cour du château du nègre. Le peuple fut charmé du naturel de Codadad, et lui donna mille applaudissemens. Ensuite on combla de biens le chirurgien, pour reconnoître les services qu'il avoit rendus à la princesse de Deryabar.

La sultane Scheherazade avoit raconté l'histoire de Ganem avec tant d'agréments, que le sultan des Indes, son époux, ne put s'empêcher de lui témoigner, une seconde fois, qu'il l'avoit entendue avec un très-grand plaisir.

« Sire, lui dit la sultane, je ne doute pas que votre Majesté n'ait eu bien de la satisfaction d'avoir vu le calife Haroun Alraschild changer de sentiment en faveur de Ganem, de sa mère et de sa sœur Force des cœurs, et je crois qu'elle doit avoir été touchée sensiblement des disgrâces des uns et des mauvais traitemens faits aux autres ; mais je suis persuadée que si votre Majesté vouloit bien entendre l'histoire du DORMEUR ÉVEILLÉ, au lieu de tous ces mouvemens d'indignation et de compassion que celle de Ganem doit avoir excités dans son cœur, et dont il est encore ému, celle-ci au contraire ne lui inspireroit que de la joie et du plaisir. »

Au seul titre de l'histoire dont la sultane venoit de lui parler, le sultan, qui s'en promettoit des aventures toutes nouvelles et

toutes réjouissantes, eût bien voulu en entendre le récit dès le même jour ; mais il étoit temps qu'il se levât : c'est pourquoi il remit au lendemain à entendre la sultane Scheherazade, à qui cette histoire servit à se faire prolonger la vie encore plusieurs nuits et plusieurs jours. Ainsi, le jour suivant, après que Dinarzade l'eut éveillée, elle commença à la lui raconter en cette manière :

HISTOIRE

DU DORMEUR ÉVEILLÉ.

Sous le règne du calife Haroun Alraschild, il y avoit à Bagdad un marchand fort riche, dont la femme étoit déjà vieille. Ils avoient un fils unique nommé Abou Hassan, âgé d'environ trente ans, qui avoit été élevé dans une grande retenue de toutes choses.

Le marchand mourut ; et Abou Hassan qui se vit seul héritier, se mit en possession des grandes richesses que son père avoit amassées pendant sa vie avec beaucoup d'épargne et avec un grand attachement à son négoce. Le fils, qui avoit des vues et des inclinations différentes de celles de son père, en usa aussi tout autrement. Comme son père ne lui avoit donné d'argent pendant sa jeunesse que ce qui suffisoit précisément pour son entretien, et qu'il avoit toujours porté envie aux jeunes gens de son âge qui n'en manquoient pas, et qui ne se refusoient aucun des plaisirs auxquels la jeunesse ne s'abandonne que trop aisément, il résolut de se signaler à son tour en faisant des dépenses proportionnées aux grands biens dont la fortune venoit de le favoriser. Pour cet effet, il partagea son bien en deux parts : l'une fut employée en acquisition de terres à la campagne, et de maisons dans la ville, et dont il se fit un revenu suffisant pour vivre à son aise, avec promesse de ne point toucher aux sommes qui en reviendroient, mais de les

amasser à mesure qu'il les recevroit ; l'autre moitié, qui consistoit en une somme considérable en argent comptant, fut destinée à reparer tout le temps qu'il croyoit avoir perdu sous la dure contrainte où son père l'avoit retenu jusqu'à sa mort ; mais il se fit une loi indispensable, qu'il se promit à lui-même de garder inviolablement, de ne rien dépenser au-delà de cette somme, dans le dérèglement de vie qu'il s'étoit proposé.

Dans ce dessein, Abou Hassan se fit en peu de jours une société de gens à-peu-près de son âge et de sa condition, et il ne songea plus qu'à leur faire passer le temps très-agréablement. Pour cet effet, il ne se contenta pas de les bien régaler les jours et les nuits, et de leur faire des festins splendides où les mets les plus délicieux et les vins les plus exquis étoient servis en abondance, il y joignit encore la musique en y appelant les meilleures voix de l'un et de l'autre sexe. La jeune bande de son côté le verre à la main, mêloit quelquefois ses chansons à celles des musiciens, et tous ensemble ils sembloient s'accorder avec tous les instrumens de musique dont ils étoient accompagnés. Ces fêtes étoient ordinairement terminées par des bals, où les meilleurs danseurs et baladins de l'un et de l'autre sexe de la ville de Bagdad étoient appelés. Tous ces divertissemens renouvelés chaque jour par des plaisirs nouveaux, jetèrent Abou Hassan dans des dépenses si prodigieuses, qu'il ne put continuer une si grande profusion au-delà d'une année. La grosse somme qu'il avoit consacrée à cette prodigalité, et l'année finirent ensemble. Dès qu'il eut cessé de tenir table, les amis disparurent ; il ne les rencontroit pas même en quelque-endroit qu'il allât. En effet, ils le fuyoient dès qu'ils l'apercevoient ; et si par hasard il en joignoit

quelqu'un et qu'il voulût l'arrêter, il s'excusoit sur différens prétextes.

Abou Hassan fut plus sensible à la conduite étrange de ses amis qui l'abandonnoient avec tant d'indignité et d'ingratitude, après toutes les démonstrations et les protestations d'amitié qu'ils lui avoient faites, qu'à tout l'argent qu'il avoit dépensé avec eux si mal-à-propos. Triste, rêveur, la tête baissée et avec un visage sur lequel un morne chagrin étoit dépeint, il entra dans l'appartement de sa mère, et il s'assit sur le bout du sofa, assez éloigné d'elle.

« Qu'avez-vous donc, mon fils, lui demanda sa mère en le voyant en cet état ? Pourquoi êtes-vous si changé, si abattu et si différent de vous-même ? Quand vous auriez perdu tout ce que vous avez au monde, vous ne seriez pas fait autrement. Je sais la dépense effroyable que vous avez faite ; et depuis que vous vous y êtes abandonné, je veux croire qu'il ne vous reste pas grand argent. Vous étiez maître de votre bien ; et si je ns me suis point opposée à votre conduite déréglée, c'est que je savois la sage précaution que vous aviez prise de conserver la moitié de votre bien. Après cela, je ne vois pas ce qui peut vous avoir plongé dans cette profonde mélancolie. »

Abou Hassan fondit en larmes à ces paroles ; et au milieu de ses pleurs et de ses soupirs : « Ma mère, s'écria-t-il, je connois enfin par une expérience bien douloureuse, combien la pauvreté est insupportable. Oui, je sens vivement que comme le coucher du soleil nous prive de la splendeur de cet astre, de même la pauvreté nous ôte toute sorte de joie. C'est elle qui fait oublier entièrement toutes les louanges qu'on nous donnoit et tout le bien que l'on disoit de nous avant d'y être tombés ;

elle nous réduit à ne marcher qu'en prenant des mesures pour ne pas être remarqués, et à passer les nuits eu versant des larmes de sang. En un mot, celui qui est pauvre n'est plus regardé, même par ses parens et par ses amis, que comme un étranger. Vous savez, ma mère, poursuivit-il, de quelle manière j'en ai usé avec mes amis depuis un an. Je leur ai fait toute la bonne chère que j'ai pu imaginer, jusqu'à m'épuiser ; et aujourd'hui que je n'ai plus de quoi la continuer, je m'aperçois qu'ils m'ont tous abandonné. Quand je dis que je n'ai plus de quoi continuer à leur faire bonne chère, j'entends parler de l'argent que j'avois mis à part pour l'employer à l'usage que j'en ai fait. Pour ce qui est de mon revenu, je rends grâces à Dieu de m'avoir inspiré de le réserver, sous la condition et sous le serment que j'ai fait de n'y pas toucher pour le dissiper si follement. Je l'observerai ce serment, et je sais le bon usage que je ferai de ce qui me reste si heureusement. Mais auparavant, je veux éprouver jusqu'à quel point mes amis, s'ils méritent d'être appelés de ce nom, pousseront leur ingratitude. Je veux les voir tous l'un après l'autre ; et quand je leur aurai représenté les efforts que j'ai faits pour l'amour d'eux, je les solliciterai de me faire entr'eux une somme qui serve en quelque façon à me relever de l'état malheureux où je me suis réduit pour leur faire plaisir. Mais je ne veux faire ces démarches, comme je vous ai déjà dit, que pour voir si je trouverai en eux quelque sentiment de reconnaissance. »

« Mon fils, reprit la mère d'Abou Hassan, je ne prétends pas vous dissuader d'exécuter votre dessein ; mais je puis vous dire par avance, que votre espérance est mal fondée. Croyez-moi : quoi que vous puissiez faire, il est inutile que vous en veniez à

cette épreuve ; vous ne trouverez de secours qu'en ce que vous vous êtes réservé pardevers vous. Je vois bien que vous ne connoissiez pas encore ces amis qu'on appelle vulgairement de ce nom parmi les gens de votre sorte ; mais vous allez les connoître. Dieu veuille que ce soit de la manière que je le souhaitez, c'est-à-dire, pour votre bien ! » « Ma mère, repartit Abou Hassan, je suis bien persuadé de la vérité de ce que vous me dites ; je serai plus certain d'un fait qui me regarde de si près, quand je me serai éclairci par moi-même de leur lâcheté et de leur insensibilité. »

Abou Hassan partit à l'heure même, et il prit si bien son temps, qu'il trouva tous ses amis chez eux. Il leur représenta le grand besoin où il étoit, et il les pria de lui ouvrir leur bourse pour le secourir efficacement. Il promit même de s'engager envers chacun d'eux en particulier, de leur rendre les sommes qu'ils lui auroient prêtées, dès que ses affaires seroient rétablies, sans néanmoins leur faire connoître que c'étoit en grande partie à leur considération qu'il s'étoit si fort incommodé, afin de les piquer davantage de générosité. Il n'oublia pas de les leurrer aussi de l'espérance de recommencer un jour avec eux la bonne chère qu'il leur avoit déjà faite.

Aucun de ses amis de bouteille ne fut touché des vives couleurs dont l'affligé Abou Hassan se servit pour tâcher de les persuader. Il eut même la mortification de voir que plusieurs lui dirent nettement qu'ils ne le connoissoient pas, et qu'ils ne se souvenoient pas même de l'avoir vu. Il revint chez lui le cœur pénétré de douleur et d'indignation. « Ah, ma mère, s'écria-t-il en rentrant dans son appartement, vous me l'aviez

bien dit : au lieu d'amis, je n'ai trouvé que des perfides, des ingrats et des méchants, indignes de mon amitié ! C'en est fait, je renonce à la leur, et je vous promets de ne les revoir jamais. »

Abou Hassan demeura ferme dans la résolution de tenir sa parole. Pour cet effet, il prit les précautions les plus convenables pour en éviter les occasions ; et afin de ne plus tomber dans le même inconvénient, il promit avec serment de ne donner à manger de sa vie à aucun homme de Bagdad. Ensuite il tira le coffre-fort où étoit l'argent de son revenu, du lieu où il l'avoit mis en réserve, et il le mit à la place de celui qu'il venoit de vider. Il résolut de n'en tirer pour sa dépense de chaque jour qu'une somme réglée et suffisante pour régaler honnêtement une seule personne avec lui à souper. Il fit encore serment que cette personne ne seroit pas de Bagdad, mais un étranger qui y seroit arrivé le même jour, et qu'il le renverroit le lendemain matin, après lui avoir donné le couvert une nuit seulement.

Selon ce projet, Abou Hassan avoit soin lui-même chaque matin de faire la provision nécessaire pour ce régal, et vers la fin du jour, il alloit s'asseoir au bout du pont de Bagdad, et dès qu'il voyoit un étranger, de quelque état ou condition qu'il fût, il l'abordoit civilement, et l'invitoit de même à lui faire l'honneur de venir souper et loger chez lui pour la première nuit de son arrivée ; et après l'avoir informé de la loi qu'il s'étoit faite, et de la condition qu'il avoit mise à son honnêteté, il l'emmenoit en son logis.

Le repas dont Abou Hassan régaloit son hôte n'étoit pas somptueux ; mais il y avoit suffisamment de quoi se contenter.

Le bon vin sur-tout n'y manquoit pas. On faisoit durer le repas jusque bien avant dans la nuit ; et au lieu d'entretenir son hôte d'affaires d'état, de famille ou de négoce, comme il arrive fort souvent, il affectoit au contraire de ne parler que de choses indifférentes, agréables et réjouissantes. Il étoit naturellement plaisant, de belle humeur et fort divertissant ; et sur quelque sujet que ce fût, il savoit donner un tour à son discours capable d'inspirer la joie aux plus mélancoliques.

En renvoyant son hôte le lendemain matin : « En quelque lieu que vous puissiez aller, lui disoit Abou Hassan, Dieu vous préserve de tout sujet de chagrin. Quand je vous invitai hier à venir prendre un repas chez moi, je vous informai de la loi que je me suis imposée ; ainsi ne trouvez pas mauvais si je vous dis que nous ne boirons plus ensemble, et même que nous ne nous verrons plus ni chez moi ni ailleurs : j'ai mes raisons pour en user ainsi. Dieu vous conduise ! »

Abou Hassan étoit exact dans l'observation de cette règle ; il ne regardoit plus les étrangers qu'il avoit une fois reçus chez lui, et il ne leur parloit plus. Quand il les rencontroit dans les rues, dans les places ou dans les assemblées publiques, il faisoit semblant de ne les pas voir ; il se détournoit même, pour éviter qu'ils ne vinssent l'aborder ; enfin il n'avoit plus aucun commerce avec eux. Il y avoit du temps qu'il se gouvernoit de la sorte, lorsqu'un peu avant le coucher du soleil, comme il étoit assis à son ordinaire au bout du pont, le calife Haroun Alraschild vint à paroître, mais déguisé de manière qu'on ne pouvoit pas le reconnoître.

Quoique ce monarque eût des ministres et des officiers chefs de justice d'une grande exactitude à bien s'acquitter de leur

devoir, il vouloit néanmoins prendre connoissance de toutes choses par lui-même. Dans ce dessein, comme nous l'avons déjà vu, il alloit souvent déguisé en différentes manières par la ville de Bagdad. Il ne négligeoit pas même les dehors ; et à cet égard, il s'étoit fait une coutume d'aller, chaque premier jour du mois, sur les grands chemins par où on abordoit à Bagdad, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Ce jour-là, premier du mois, il parut déguisé en marchand de Moussoul qui venoit de débarquer de l'autre côté du pont, et suivi d'un esclave grand et puissant.

Comme le calife avoit dans son déguisement un air grave et respectable, Abou Hassan, qui le croyoit marchand de Moussoul, se leva de l'endroit où il étoit assis ; et après l'avoir salué d'un air gracieux, et lui avoir baisé la main : « Seigneur, lui dit-il, je vous félicite de votre heureuse arrivée ; je vous supplie de me faire l'honneur de venir souper avec moi, et de passer cette nuit en ma maison, pour tâcher de vous remettre de la fatigue de votre voyage. » Et afin de l'obliger davantage à ne lui pas refuser la grâce qu'il lui demandoit, il lui expliqua en peu de mots la coutume qu'il s'étoit faite de recevoir chez lui chaque jour, autant qu'il lui seroit possible, et pour une nuit seulement, le premier étranger qui se présenteroit à lui.

Le calife trouva quelque chose de si singulier dans la bizarrerie du goût d'Abou Hassan, que l'envie lui prit de le connoître à fond. Sans sortir du caractère de marchand, il lui marqua qu'il ne pouvoit mieux répondre à une si grande honnêteté à laquelle il ne s'étoit pas attendu à son arrivée à Bagdad, qu'en acceptant l'offre obligeante qu'il venoit de lui faire ; qu'il n'avoit qu'à lui montrer le chemin, et qu'il étoit

tout prêt à le suivre.

Abou Hassan, qui ne savoit pas que l'hôte que le hasard venoit de lui présenter étoit infiniment au-dessus de lui, en agit avec le calife comme avec son égal. Il le mena à sa maison et le fit entrer dans une chambre meublée fort proprement, où il lui fit prendre place sur le sofa, l'endroit le plus honorable. Le souper étoit prêt, et le couvert étoit mis. La mère d'Abou Hassan, qui entendoit fort bien la cuisine, servit trois plats : l'un, au milieu, garni d'un bon chapon, flanqué de quatre gros poulets ; et les deux autres à côté qui servoient d'entrée : l'un d'une oie grasse, et l'autre de pigeonceaux en ragoût. Il n'y avoit rien de plus, mais ces viandes étoient bien choisies et d'un goût délicieux.

Abou Hassan se mit à table vis-à-vis de son hôte, et le calife et lui commencèrent à manger de bon appétit en prenant chacun ce qui étoit de son goût, sans parler et même sans boire, selon la coutume du pays. Quand ils eurent achevé de manger, l'esclave du calife leur donna à laver, et cependant la mère d'Abou Hassan desservit, et apporta le dessert qui consistoit en diverses sortes de fruits de la saison, comme raisins, pêches, pommes, poires et plusieurs sortes de pâtes d'amandes sèches. Sur la fin du jour on alluma les bougies, après quoi Abou Hassan fit mettre les bouteilles et les tasses près de lui, et prit soin que sa mère fût souper l'esclave du calife.

Quand le feint marchand de Moussoul, c'est-à-dire le calife, et Abou Hassan se furent remis à table, Abou Hassan avant de toucher au fruit, prit une tasse, se versa à boire le premier, et en la tenant à la main : « Seigneur, dit-il au calife, qui étoit, selon lui, un marchand de Moussoul, vous savez comme moi que le

coq ne boit jamais qu'il n'appelle les poules pour venir boire avec lui : je vous invite donc à suivre mon exemple. Je ne sais ce que vous en pensez ; pour moi il me semble qu'un homme qui hait le vin et qui veut faire le sage, ne l'est pas. Laissons là ces sortes de gens avec leur humeur sombre et chagrine, et cherchons la joie ; elle est dans la tasse, et la tasse la communique à ceux qui la vident. »

Pendant qu'Abou Hassan buvoit : « Cela me plaît, dit le calife en se saisissant de la tasse qui lui étoit destinée, et voilà ce qu'on appelle un brave homme. Je vous aime de cette humeur, et avec cette gaieté j'attends que vous m'en versiez autant. »

Abou Hassan n'eut pas plutôt bu, qu'en remplissant la tasse que le calife lui présentait : « Goûtez, Seigneur, dit-il, vous le trouverez bon. »

« J'en suis bien persuadé, reprit le calife d'un air riant ; il n'est pas possible qu'un homme comme vous ne sache faire le choix des meilleures choses. »

Pendant que le calife buvoit : « Il ne faut que vous regarder, repartit Abou Hassan, pour s'apercevoir du premier coup d'œil, que vous êtes de ces gens qui ont vu le monde et qui savent vivre.

» Si ma maison, ajouta-t-il en vers arabes, étoit capable de sentiment, et qu'elle fût sensible au sujet de joie qu'elle a de vous posséder, elle le marqueroit hautement ; et en se prosternant devant vous, elle s'écrierait : Ah, quel plaisir, quel bonheur de me voir honoré de la présence d'une personne si honnête et si complaisante, qu'elle ne dédaigne pas de prendre

le couvert chez moi ! »

« Enfin, Seigneur, je suis au comble de ma joie, d'avoir fait aujourd'hui la rencontre d'un homme de votre mérite. »

Ces saillies d'Abou Hassan divertissoient fort le calife, qui avoit naturellement l'esprit très-enjoué, et qui se faisoit un plaisir de l'exciter à boire, en demandant souvent lui-même du vin, afin de le mieux connoître dans son entretien, par la gaieté que le vin lui inspiroit. Pour entrer en conversation, il lui demanda comment il s'appeloit, à quoi il s'occupoit, et de quelle manière il passoit la vie ? « Seigneur, répondit-il, mon nom est Abou Hassan. J'ai perdu mon père qui étoit marchand, non pas à la vérité des plus riches, mais au moins de ceux qui vivoient le plus commodément à Bagdad. En mourant, il me laissa une succession plus que suffisante pour vivre sans ambition selon mon état. Comme sa conduite à mon égard avoit été fort sévère, et que jusqu'à sa mort j'avois passé la meilleure partie de ma jeunesse dans une grande contrainte, je voulus tâcher de réparer le bon temps que je croyois avoir perdu. En cela néanmoins, poursuivit Abou Hassan, je me gouvernois d'une autre manière que ne font ordinairement tous les jeunes gens. Ils se livrent à la débauche sans considération, et ils s'y abandonnent jusqu'à ce que, réduits à la dernière pauvreté, ils fassent malgré eux une pénitence forcée pendant le reste de leurs jours. Afin de ne pas tomber dans ce malheur, je partageai tout mon bien en deux parts, l'une en fonds, et l'autre en argent comptant. Je destinai l'argent comptant pour les dépenses que je méditois, et je pris une ferme résolution de ne point toucher à mes revenus. Je fis une société de gens de ma connoissance et à-peu-près de mon âge ; et sur l'argent

comptant que je dépensais à pleine main, je les régalois splendidement chaque jour, de manière que rien ne manquait à nos divertissemens. Mais la durée n'en fut pas longue. Je ne trouvai plus rien au fond de ma cassette à la fin de l'année, et en même temps tous mes amis de table disparurent. Je les vis l'un après l'autre. Je leur représentai l'état malheureux où je me trouvais ; mais aucun ne m'offrit de quoi me soulager. Je renonçai donc à leur amitié, et en me réduisant à ne plus dépenser que mon revenu, je me retranchai à n'avoir plus de société qu'avec le premier étranger que je rencontrerais chaque jour à son arrivée à Bagdad, avec cette condition de ne le régaler que ce seul jour-là. Je vous ai informé du reste, et je remercie ma bonne fortune de m'avoir présenté aujourd'hui un étranger de votre mérite. »

Le calife fort satisfait de cet éclaircissement, dit à Abou Hassan : « Je ne puis assez vous louer du bon parti que vous avez pris, d'avoir agi avec tant de prudence en vous jetant dans la débauche, et de vous être conduit d'une manière qui n'est pas ordinaire à la jeunesse ; je vous estime encore d'avoir été fidèle à vous-même au point que vous l'avez été. Le pas étoit bien glissant, et je ne puis assez admirer comment, après avoir vu la fin de votre argent comptant, vous avez eu assez de modération pour ne pas dissiper votre revenu, et même votre fonds. Pour vous dire ce que j'en pense, je tiens que vous êtes le seul débauché à qui pareille chose est arrivée, et à qui elle arrivera peut-être jamais. Enfin, je vous avoue que j'envie votre bonheur. Vous êtes le plus heureux mortel qu'il y ait sur la terre, d'avoir chaque jour la compagnie d'un honnête homme avec qui vous pouvez vous entretenir si agréablement, et à qui

vous donnez lieu de publier partout la bonne réception que vous lui faites. Mais ni vous ni moi, nous ne nous apercevons pas que c'est parler trop long-temps sans boire : buvez, et versez-m'en ensuite. » Le calife et Abou Hassan continuèrent de boire long-temps en s'entretenant de choses très-agréables.

La nuit étoit déjà fort avancée, et le calife en feignant d'être fort fatigué du chemin qu'il avoit fait, dit à Abou Hassan qu'il avoit besoin de repos. « Je ne veux pas aussi de mon côté, ajouta-t-il, que vous perdiez rien du vôtre pour l'amour de moi. Avant que nous nous séparions (car peut-être serai-je sorti demain de chez vous avant que vous soyez éveillé), je suis bien aise de vous marquer combien je suis sensible à votre honnêteté, à votre bonne chère et à l'hospitalité que vous avez exercée envers moi si obligeamment. La seule chose qui me fait de la peine, c'est que je ne sais par quel endroit vous en témoigner ma reconnoissance. Je vous supplie de me le faire connoître, et vous verrez que je ne suis pas un ingrat. Il ne se peut pas faire qu'un homme comme vous n'ait quelque affaire, quelque besoin, et ne souhaite enfin quelque chose qui lui feroit plaisir. Ouvrez votre cœur, et parlez-moi franchement. Tout marchand que je suis, je ne laisse pas d'être en état d'obliger par moi-même, ou par l'entremise de mes amis. »

À ces offres du calife, qu'Abou Hassan ne prenoit toujours que pour un marchand : « Mon bon Seigneur, reprit Abou Hassan, je suis très-persuadé que ce n'est point par compliment que vous me faites des avances si généreuses. Mais, foi d'honnête homme, je puis vous assurer que je n'ai ni chagrin, ni affaire, ni désir, et que je ne demande rien à personne. Je n'ai pas la moindre ambition, comme je vous l'ai déjà dit, et je

suis très-content de mon sort. Ainsi, je n'ai qu'à vous remercier, non-seulement de vos offres si obligeantes, mais même de la complaisance que vous avez eue de me faire un si grand honneur, que celui de venir prendre un méchant repas chez moi. Je vous dirai néanmoins, poursuit Abou Hassan, qu'une seule chose me fait de la peine, sans pourtant qu'elle aille jusqu'à troubler mon repos. Vous saurez que la ville de Bagdad est divisée par quartiers ; et que dans chaque quartier il y a une mosquée avec un iman pour faire la prière aux heures ordinaires, à la tête du quartier qui s'y assemble. L'iman est un grand vieillard, d'un visage austère et parfait hypocrite, s'il y en eut jamais au monde. Pour conseil, il s'est associé quatre autres barbons, mes voisins, gens à peu près de sa sorte, qui s'assemblent chez lui régulièrement chaque jour ; et dans leur conciliabule, il n'y a médisance, calomnie et malice qu'ils ne mettent en usage contre moi et contre tout le quartier, pour en troubler la tranquillité et y faire régner la dissention. Ils se rendent redoutables aux uns, ils menacent les autres. Ils veulent enfin se rendre les maîtres, et que chacun se gouverne selon leur caprice, eux qui ne savent pas se gouverner eux-mêmes. Pour dire la vérité, je souffre de voir qu'ils se mêlent de toute autre chose que de leur Alcoran, et qu'ils ne laissent pas vivre le monde en paix . »

« Hé bien, reprit le calife, vous voudriez apparemment trouver un moyen pour arrêter le cours de ce désordre ? »
« Vous l'avez dit, repartit Abou Hassan ; et la seule chose que je demanderois à Dieu pour cela, ce seroit d'être calife à la place du Commandeur des croyans, Haroun Alraschild, notre souverain seigneur et maître, seulement pour un jour. » « Que

feriez-vous si cela arrivoit, demanda le calife ? » « Je ferois une chose d'un grand exemple, répondit Abou Hassan, et qui donneroit de la satisfaction à tous les honnêtes gens. Je ferois donner cent coups de bâton sur la plante des pieds à chacun des quatre vieillards, et quatre cents à l'iman, pour leur apprendre qu'il ne leur appartient pas de troubler et de chagriner ainsi leurs voisins. »

Le calife trouva la pensée d'Abou Hassan fort plaisante ; et comme il étoit né pour les aventures extraordinaires, elle lui fit naître l'envie de s'en faire un divertissement tout singulier. « Votre souhait me plaît d'autant plus, dit le calife, que je vois qu'il part d'un cœur droit, et d'un homme qui ne peut souffrir que la malice des méchans demeure impunie. J'aurois un grand plaisir d'en voir l'effet ; et peut-être n'est-il pas aussi impossible que cela arrive, que vous pourriez vous l'imaginer. Je suis persuadé que le calife se dépouilleroit volontiers de sa puissance pour vingt-quatre heures entre vos mains, s'il étoit informé de votre bonne intention et du bon usage que vous en feriez. Quoique marchand étranger, je ne laisse pas néanmoins d'avoir du crédit pour y contribuer en quelque chose. »

« Je vois bien, repartit Abou Hassan, que vous vous moquez de ma folle imagination, et le calife s'en moqueroit aussi s'il avoit connoissance d'une telle extravagance. Ce que cela pourroit peut-être produire, c'est qu'il se feroit informer de la conduite de l'iman et de ses conseillers, et qu'il les feroit châtier. »

« Je ne me moque pas de vous, répliqua le calife : Dieu me garde d'avoir une pensée si déraisonnable pour une personne comme vous qui m'avez si bien régalingé, tout inconnu que je

vous suis ; et je vous assure que le calife ne s'en moquerait pas. Mais laissons là ce discours : il n'est pas loin de minuit, et il est temps de nous coucher. »

« Brisons donc là notre entretien, dit Abou Hassan, je ne veux pas apporter obstacle à votre repos. Mais comme il reste encore du vin dans la bouteille, il faut, s'il vous plaît, que nous la vuidions ; après cela nous nous coucherons. La seule chose que je vous recommande, c'est qu'en sortant demain matin, au cas que je ne sois pas éveillé, vous ne laissiez pas la porte ouverte, mais que vous preniez la peine de la fermer. » Ce que le calife lui promit d'exécuter fidèlement.

Pendant qu'Abou Hassan parloit, le calife s'étoit saisi de la bouteille et des deux tasses. Il se versa du vin le premier en faisant connoître à Abou Hassan, que c'étoit pour le remercier. Quand il eut bu, il jeta adroitement dans la tasse d'Abou Hassan une pincée d'une poudre qu'il avoit sur lui, et versa par-dessus le reste de la bouteille. En la présentant à Abou Hassan : « Vous avez, dit-il, pris la peine de me verser à boire toute la soirée ; c'est bien la moindre chose que je doive faire que de vous en épargner la peine pour la dernière fois ; je vous prie de prendre cette tasse de ma main, et de boire ce coup pour l'amour de moi. »

Abou Hassan prit la tasse ; et pour marquer davantage à son hôte, avec combien de plaisir il recevoit l'honneur qu'il lui faisoit, il but, et il la vida presque tout d'un trait. Mais à peine eut-il mis la tasse sur la table, que la poudre fît son effet. Il fut saisi d'un assoupissement si profond, que la tête lui tomba presque sur ses genoux d'une manière si subite, que le calife ne put s'empêcher d'en rire. L'esclave par qui il s'étoit fait suivre,

étoit revenu dès qu'il avoit eu soupé, et il y avoit quelque temps qu'il étoit là tout prêt à recevoir ses commandemens. « Charge cet homme sur tes épaules, lui dit le calife ; mais prends garde de bien remarquer l'endroit où est cette maison, afin que tu le rapportes quand je te le commanderai. »

Le calife suivi de l'esclave qui étoit chargé d'Abou Hassan, sortit de la maison, mais sans fermer la porte comme Abou Hassan l'en avoit prié ; et il le fit exprès. Dès qu'il fut arrivé à son palais, il rentra par une porte secrète, et il se fît suivre par l'esclave jusqu'à son appartement, où tous les officiers de sa chambre l'attendoient. « Déshabillez cet homme, leur dit-il, et couchez-le dans mon lit, je vous dirai ensuite mes intentions. »

Les officiers déshabillèrent Abou Hassan, le revêtirent de l'habillement de nuit du calife, et le couchèrent selon son ordre. Personne n'étoit encore couché dans le palais. Le calife fit venir tous ses autres officiers et toutes les dames ; et quand ils furent tous en sa présence : « Je veux, leur dit-il, que tous ceux qui ont coutume de se trouver à mon lever, ne manquent pas de se rendre demain matin auprès de cet homme que voilà couché dans mon lit, et que chacun fasse auprès de lui, lorsqu'il s'éveillera, les mêmes fonctions qui s'observent ordinairement auprès de moi. Je veux aussi qu'on ait pour lui les mêmes égards que pour ma propre personne, et qu'il soit obéi en tout ce qu'il commandera. On ne lui refusera rien de tout ce qu'il pourra demander, et on ne le contredira en quoi que ce soit de ce qu'il pourra dire ou souhaiter. Dans toutes les occasions où il s'agira de lui parler ou de lui répondre, on ne manquera pas de le traiter de Commandeur des croyans. En un mot, je demande qu'on ne songe non plus à ma personne tout le

temps qu'on sera près de lui, que s'il étoit véritablement ce que je suis, c'est-à-dire le calife et le Commandeur des croyans. Sur toutes choses, qu'on prenne bien garde de se méprendre en la moindre circonstance. »

Les officiers et les dames qui comprirent d'abord que le calife vouloit se divertir, ne répondirent que par une profonde inclination ; et dès-lors chacun de son côté se prépara à contribuer de tout son pouvoir, en tout ce qui seroit de sa fonction, à se bien acquitter de son personnage.

En rentrant dans son palais, le calife avoit envoyé appeler le grand visir Giafar, par le premier officier qu'il avoit rencontré ; et ce premier ministre venoit d'arriver. Le calife lui dit : « Giafar, je t'ai fait venir pour t'avertir de ne pas t'étonner quand tu verras demain en entrant à mon audience, l'homme que voilà couché dans mon lit, assis sur mon trône avec mon habit de cérémonie. Aborde-le avec les mêmes égards et le même respect que tu as coutume de me rendre, en le traitant aussi de Commandeur des croyans. Écoute, et exécute ponctuellement tout ce qu'il te commandera, comme si je te le commandois. Il ne manquera pas de faire des libéralités, et de te charger de la distribution : fais tout ce qu'il te commandera là-dessus, quand même il s'agiroit d'épuiser tous les coffres de mes finances. Souviens-toi d'avertir aussi mes émirs, mes huissiers et tous les autres officiers du dehors de mon palais, de lui rendre demain à l'audience publique les mêmes honneurs qu'à ma personne, et de dissimuler si bien, qu'il ne s'aperçoive pas de la moindre chose, qui puisse troubler le divertissement que je veux me donner. Va, retire-toi, je n'ai rien à t'ordonner davantage, et donne-moi la satisfaction que je te demande. »

Après que le grand visir se fut retiré, le calife passa dans un autre appartement ; et en se couchant, il donna à Mesrour, chef des eunuques, les ordres qu'il devoit exécuter de son côté, afin que tout réussît de la manière qu'il l'entendoit, pour remplir le souhait d'Abou Hassan, et voir comment il useroit de la puissance et de l'autorité de calife, dans le peu de temps qu'il l'avoit désiré. Sur toutes choses il lui enjoignit de ne pas manquer de venir l'éveiller à l'heure accoutumée, et avant qu'on éveillât Abou Hassan, parce qu'il vouloit y être présent.

Mesrour ne manqua pas d'éveiller le calife dans le temps qu'il lui avoit commandé. Dès que le calife fut entré dans la chambre où Abou Hassan dormoit, il se plaça dans un petit cabinet élevé, d'où il pouvoit voir par une jalousie tout ce qui s'y passoit sans être vu. Tous les officiers et toutes les dames qui devoient se trouver au lever d'Abou Hassan, entrèrent en même temps, et se postèrent chacun à sa place accoutumée, selon son rang, et dans un grand silence, comme si c'eût été le calife qui eût dû se lever, et prêts à s'acquitter de la fonction à laquelle ils étoient destinés.

Comme la pointe du jour avoit déjà commencé de paroître, et qu'il étoit temps de se lever pour faire la prière d'avant le lever du soleil, l'officier qui étoit le plus près du chevet du lit, approcha du nez d'Abou Hassan une petite éponge trempée dans du vinaigre.

Abou Hassan éternua aussitôt en tournant la tête sans ouvrir les yeux ; et avec un petit effort, il jeta comme de la pituite qu'on fut prompt à recevoir dans un petit bassin d'or, pour empêcher qu'elle ne tombât sur le tapis de pied et ne le gâtât. C'est l'effet ordinaire de la poudre que le calife lui avoit fait

prendre, quand, à proportion de la dose, elle cesse, en plus ou en moins de temps, de causer l'assoupissement pour lequel on la donne.

En remettant la tête sur le chevet, Abou Hassan ouvrit les yeux, et autant que le peu de jour qu'il faisoit le lui permettoit, il se vit au milieu d'une grande chambre, magnifique et superbement meublée, avec un plafond à plusieurs enfoncemens de diverses figures, peints à l'arabesque, ornée de grands vases d'or massif, de portières et d'un tapis de pied or et soie, et environné de jeunes dames, dont plusieurs avoient différentes sortes d'instrumens de musique, prêtes à en toucher, toutes d'une beauté charmante, d'eunuques noirs, tous richement habillés et debout, dans une grande modestie. En jetant les jeux sur la couverture du lit, il vit qu'elle étoit de brocard d'or à fond rouge, rehaussée de perles et de diamans, et près du lit un habit de même étoffe et de même parure, et à côté de lui, sur un coussin, un bonnet de calife. À ces objets si éclatans, Abou Hassan fut dans un étonnement et dans une confusion inexprimable. Il les regardoit tous comme dans un songe : songe si véritable à son égard, qu'il desiroit que ce n'en fût pas un ! « Bon, disoit-il en lui-même, me voilà calife ; mais, ajoutoit-il, un peu après en se reprenant, il ne faut pas que je me trompe, c'est un songe, effet du souhait dont je m'entretenois tantôt avec mon hôte. » Et il refermoit les yeux comme pour dormir.

En même temps un eunuque s'approcha : « Commandeur des croyans, lui dit-il respectueusement, que votre Majesté ne se rendorme pas, il est temps qu'elle se lève pour faire sa prière ; l'aurore commence à paroître. »

À ces paroles, qui furent d'une grande surprise pour Abou Hassan : « Suis-je éveillé, ou si je dors, disoit-il encore en lui-même ? Mais je dors, continuoît-il en tenant toujours les yeux fermés ; je ne dois pas en douter. »

Un moment après : « Commandeur des croyans, reprit l'eunuque , qui vit qu'il ne répondoit rien et ne donnoit aucune marque de vouloir se lever, votre Majesté aura pour agréable que je lui répète qu'il est temps qu'elle se lève, à moins qu'elle ne veuille laisser passer le moment de faire sa prière du matin ; le soleil va se lever, et elle n'a pas coutume d'y manquer. »

« Je me trompois, dit aussitôt Abou Hassan, je ne dors pas, je suis éveillé ; ceux qui dorment n'entendent pas, et j'entends qu'on me parle. » Il ouvrit encore les yeux ; et comme il étoit grand jour, il vit distinctement tout ce qu'il n'avoit aperçu que confusément. Il se leva sur son séant avec un air riant, comme un homme plein de joie de se voir dans un état si fort au-dessus de sa condition ; et le calife qui l'observoit sans être vu, pénétra dans sa pensée avec un grand plaisir.

Alors les jeunes dames du palais se prosternèrent la face contre terre devant Abou Hassan ; et celles qui tenoient des instrumens de musique, lui donnèrent le bon jour par un concert de flûtes douces, de haut-bois, de téorbes et d'autres instrumens harmonieux dont il fut enchanté et ravi en extase, de manière qu'il ne savoit où il étoit, et qu'il ne se possédoit pas lui-même. Il revint néanmoins à sa première idée, et il doutoit encore si tout ce qu'il voyoit et entendoit, étoit un songe ou une réalité. Il se mit les mains devant les yeux ; et en baissant la tête : « Que veut dire tout ceci, disoit-il en lui-même ? Où suis-je ? Que m'est-il arrivé ? Qu'est-ce que ce

palais ? Que signifient ces eunuques, ces officiers si bien faits et si bien mis ; ces dames si belles, et ces musiciennes qui m'enchantent ? Est-il possible que je ne puisse distinguer si je rêve ou si je suis dans mon bon sens ? » Il ôte enfin les mains de devant ses jeux, les ouvre ; et en levant la tête, il vit que le soleil jetoit déjà ses premiers rayons au travers des fenêtres de la chambre où il étoit.

Dans ce moment, Mesrour, chef des eunuques, entra, se prosterna profondément devant Abou Hassan, et lui dit en se relevant : « Commandeur des croyans, votre Majesté me permettra de lui représenter qu'elle n'a pas coutume de se lever si tard, et qu'elle a laissé passer le temps de faire sa prière. À moins qu'elle n'ait passé une mauvaise nuit, et qu'elle ne soit indisposée, elle n'a plus que celui d'aller monter sur son trône pour tenir son conseil et se faire voir à l'ordinaire. Les généraux de ses armées, les gouverneurs de ses provinces, et les autres grands officiers de sa cour, n'attendent que le moment que la porte de la salle du conseil leur soit ouverte. »

Au discours de Mesrour, Abou Hassan fut comme persuadé qu'il ne dormoit pas, et que l'état où il se trouvoit n'étoit pas un songe. Il ne se trouva pas moins embarrassé que confus dans l'incertitude du parti qu'il prendroit. Enfin il regarda Mesrour entre les deux yeux, et d'un ton sérieux : « À qui donc parlez-vous, lui demanda-t-il, et qui est celui que vous appelez Commandeur des croyans, vous que je ne connois pas ? Il faut que vous me preniez pour un autre. »

Tout autre que Mesrour se fût peut-être déconcerté à la demande d'Abou Hassan ; mais instruit par le calife, il joua merveilleusement bien son personnage. « Mon respectable

Seigneur et maître, s'écria-t-il, votre Majesté me parle ainsi aujourd'hui apparemment pour m'éprouver : votre Majesté n'est-elle pas le Commandeur des croyans, le monarque du monde, de l'orient à l'occident, et le vicaire sur la terre du prophète envoyé de Dieu maître de ce monde terrestre et du céleste ? Mesrour, votre chétif esclave, ne l'a pas oublié depuis tant d'années qu'il a l'honneur et le bonheur de rendre ses respects et ses services à votre Majesté. Il s'estimeroit le plus malheureux des hommes, s'il avoit encouru votre disgrâce : il vous supplie donc très-humblement d'avoir la bonté de le rassurer ; il aime mieux croire qu'un songe fâcheux a troublé son repos cette nuit. »

Abou Hassan fit un si grand éclat de rire à ces paroles de Mesrour, qu'il se laissa aller à la renverse sur le chevet du lit, avec une grande joie du calife, qui en eût ri de même, s'il n'eût craint de mettre fin, dès son commencement, à la plaisante scène qu'il avoit résolu de se donner.

Abou Hassan, après avoir ri long-temps en cette posture, se remit sur son séant ; et en s'adressant à un petit eunuque noir comme Mesrour : « Écoute, lui dit-il, dis-moi qui je suis ? » « Seigneur, répondit le petit eunuque d'un air modeste, votre Majesté est le Commandeur des croyans, et le vicaire en terre du maître des deux mondes. » « Tu es un petit menteur, face de couleur de poix, reprit Abou Hassan. »

Abou Hassan appela ensuite une des dames qui étoit plus près de lui que les autres. « Approchez-vous, la belle, dit-il en lui présentant la main, tenez, mordez-moi le bout du doigt, que je sente si je dors ou si je veille. »

La dame qui savoit que le calife voyoit tout ce qui se passoit

dans la chambre, fut ravie d'avoir occasion de faire voir de quoi elle étoit capable, quand il s'agissoit de le divertir. Elle s'approcha donc d'Abou Hassan avec tout le sérieux possible ; et en serrant légèrement entre ses dents le bout du doigt qu'il lui avoit avancé, elle lui fit sentir un peu de douleur.

En retirant la main promptement : « Je ne dors pas, dit aussitôt Abou Hassan, je ne dors pas certainement. Par quel miracle, suis-je donc devenu calife en une nuit ? Voilà la chose du monde la plus merveilleuse et la plus surprenante ! » En s'adressant ensuite à la même dame : « Ne me cachez pas la vérité, dit-il, je vous en conjure par la protection de Dieu, en qui vous avez confiance aussi bien que moi. Est-il bien vrai que je sois le Commandeur des croyans ? » « Il est si vrai, répondit la dame, que votre Majesté est le Commandeur des croyans, que nous avons sujet tous tant que nous sommes de vos esclaves, de nous étonner qu'elle veuille faire accroire qu'elle ne l'est pas. » « Vous êtes une menteuse, reprit Abou Hassan : je sais bien ce que je suis. »

Comme le chef des eunuques s'aperçut qu'Abou Hassan vouloit se lever, il lui présenta la main, et l'aida à se mettre hors du lit. Dès qu'il fut sur ses pieds, toute la chambre retentit du salut que tous les officiers et toutes les dames lui firent en même temps par une acclamation en ces termes : « Commandeur des croyans, que Dieu donne le bon jour à votre Majesté ! »

« Ah ciel, quelle merveille, s'écria alors Abou Hassan ! J'étois hier au soir Abou Hassan, et ce matin je suis le Commandeur des croyans ! Je ne comprends rien à un changement si prompt et si surprenant ! » Les officiers destinés

à ce ministère l'habillèrent promptement ; et quand ils eurent achevé, comme les autres officiers, les eunuques et les dames s'étoient rangés en deux files jusqu'à la porte où il devoit entrer dans la chambre du conseil, Mesrour marcha devant, et Abou Hassan le suivit. La portière fut tirée, et la porte ouverte par un huissier. Mesrour entra dans la chambre du conseil, et marcha encore devant lui jusqu'au pied du trône, où il s'arrêta pour l'aider à monter, en le prenant d'un côté par-dessous l'épaule, pendant qu'un autre officier qui suivoit, l'aidoit de même à monter de l'autre.

Abou Hassan s'assit aux acclamations des huissiers, qui lui souhaitèrent toute sorte de bonheur et de prospérité ; et en se tournant à droite et à gauche, il vit les officiers des gardes rangés dans un bel ordre et en bonne contenance.

Le calife cependant qui étoit sorti du cabinet où il étoit caché au moment qu'Abou Hassan étoit entré dans la chambre du conseil, passa à un cabinet qui avoit aussi vue sur la même chambre, d'où il pouvoit voir et entendre tout ce qui se passoit au conseil quand son grand visir y présidoit à sa place, et que quelque'incommodité l'empêchoit d'y être en personne. Ce qui lui plut d'abord, fut de voir qu'Abou Hassan le représentoit sur son trône presque avec autant de gravité que lui-même.

Dès qu'Abou Hassan eut pris place, le grand visir Giafar qui venoit d'arriver, se prosterna devant lui au pied du trône, se releva ; et en s'adressant à sa personne : « Commandeur des croyans, dit-il, que Dieu comble votre Majesté de ses faveurs en cette vie, la reçoive dans son paradis dans l'autre, et précipite ses ennemis dans les flammes de l'enfer. »

Abou Hassan, après tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il

étoit éveillé, et ce qu'il venoit d'entendre de la bouche du grand visir, ne douta plus qu'il ne fût calife, comme il avoit souhaité de l'être. Ainsi, sans examiner comment ou par quelle aventure un changement de fortune si peu attendu s'étoit fait, il prit sur-le-champ le parti d'en exercer le pouvoir. Aussi demanda-t-il au grand visir, en le regardant avec gravité, s'il avoit quelque chose à lui dire ?

« Commandeur des croyans, reprit le grand visir, les émirs, les visirs, et les autres officiers qui ont séance au conseil de votre Majesté, sont à la porte, et ils n'attendent que le moment où votre Majesté leur donnera la permission d'entrer et de venir lui rendre leurs respects accoutumés. » Abou Hassan dit aussitôt qu'on leur ouvrît ; et le grand visir en se retournant et en s'adressant au chef des huissiers qui n'attendoit que l'ordre : « Chef des huissiers, dit-il, le Commandeur des croyans commande que vous fassiez votre devoir. »

La porte fut ouverte, et en même temps les émirs et les principaux officiers de la cour, tous en habits de cérémonie magnifiques, entrèrent dans un bel ordre, s'avancèrent jusqu'au pied du trône, et rendirent leurs respects à Abou Hassan, chacun à son rang, le genou en terre et le front contre le tapis de pied, comme à la propre personne du calife, et le saluèrent en lui donnant le titre de Commandeur des croyans, selon l'instruction que le grand visir leur avoit donnée ; et ils prirent chacun leur place à mesure qu'ils s'étoient acquittés de ce devoir.

Quand la cérémonie fut achevée, et qu'ils se furent tous placés, il se fit un grand silence.

Alors le grand visir, toujours debout devant le trône,

commença à faire son rapport de plusieurs affaires, selon l'ordre des papiers qu'il tenoit à la main. Les affaires, à la vérité, étoient ordinaires et de peu de conséquence. Abou Hassan néanmoins ne laissa pas de se faire admirer, même par le calife. En effet, il ne demeura pas court ; il ne parut pas même embarrassé sur aucune. Il prononça juste sur toutes, selon que le bon sens lui inspiroit, soit qu'il s'agît d'accorder ou de rejeter ce que l'on demandoit.

Avant que le grand visir eût achevé son rapport, Abou Hassan aperçut le juge de police qu'il connoissoit de vue, assis en son rang. « Attendez un moment, dit-il au grand visir en l'interrompant, j'ai un ordre qui presse à donner au juge de police. »

Le juge de police qui avoit les yeux sur Abou Hassan, et qui s'aperçut qu'Abou Hassan le regardoit particulièrement, s'entendant nommer, se leva aussitôt de sa place, et s'approcha gravement du trône, au pied duquel il se prosterna la face contre terre. « Juge de police, lui dit Abou Hassan après qu'il se fut relevé, allez sur l'heure et sans perdre de temps dans un tel quartier et dans une rue qu'il lui indiqua , il y a dans cette rue une mosquée où vous trouverez l'iman et quatre vieillards à barbe blanche ; saisissez-vous de leurs personnes, et faites donner à chacun des quatre vieillards cent coups de nerf de bœuf, et quatre cents à l'iman. Après cela, vous les ferez monter tous cinq chacun sur un chameau, vêtus de haillons, et la face tournée vers la queue du chameau. En cet équipage vous les ferez promener par tous les quartiers de la ville, précédés d'un crieur qui criera à haute voix :

« Voilà le châtiment de ceux qui se mêlent des affaires qui

ne les regardent pas, et qui se font une occupation de jeter le trouble dans les familles de leurs voisins, et de leur causer tout le mal dont ils sont capables. »

» Mon intention est encore que vous leur enjoigniez de changer de quartier, avec défense de jamais remettre le pied dans celui d'où ils auront été chassés. Pendant que votre lieutenant leur fera faire la promenade que je viens de vous dire, vous reviendrez me rendre compte de l'exécution de mes ordres. »

Le juge de police mit la main sur sa tête, pour marquer qu'il alloit exécuter l'ordre qu'il venoit de recevoir, sous peine de la perdre lui-même s'il y manquoit. Il se prosterna une seconde fois devant le trône ; et après s'être relevé, il s'en alla.

Cet ordre donné avec tant de fermeté, fit au calife un plaisir d'autant plus sensible, qu'il connut par-là qu'Abou Hassan ne perdoit pas le temps de profiter de l'occasion pour châtier l'iman et les vieillards de son quartier, puisque la première chose à quoi il avoit pensé en se voyant calife, avoit été de les faire punir.

Le grand visir cependant continua de faire son rapport ; et il étoit prêt à finir, lorsque le juge de police de retour se présenta pour rendre compte de sa commission. Il s'approcha du trône ; et après la cérémonie ordinaire de se prosterner : « Commandeur des croyans, dit-il à Abou Hassan, j'ai trouvé l'iman et les quatre vieillards dans la mosquée que votre Majesté m'a indiquée ; et pour preuve que je me suis acquitté fidèlement de l'ordre que j'avois reçu de votre Majesté, en voici le procès-verbal signé de plusieurs témoins des principaux du quartier. » En même temps il tira un papier de

son sein, et le présenta au calife prétendu.

Abou Hassan prit le procès-verbal, le lut tout entier, même jusqu'aux noms des témoins, tous gens qui lui étoient connus ; et quand il eut achevé : « Cela est bien, dit-il au juge de police en souriant, je suis content et vous m'avez fait plaisir : reprenez votre place. Des cagots, dit-il en lui-même avec un air de satisfaction, qui s'avisent de gloser sur mes actions, et qui trouvoient mauvais que je reçusse et que je régalasse d'honnêtes gens chez moi, méritoient bien cette avanie et ce châtiment. » Le calife qui l'observait, pénétra dans sa pensée, et sentit en lui-même une joie inconcevable d'une si belle expédition.

Abou Hassan s'adressa ensuite au grand visir : « Faites-vous donner par le grand trésorier, lui dit-il, une bourse de mille pièces de monnaie d'or, et allez au quartier où j'ai envoyé le juge de police, la porter à la mère d'un certain Abou Hassan surnommé le Débauché. C'est un homme connu dans tout le quartier sous ce nom ; il n'y a personne qui ne vous enseigne sa maison. Partez, et revenez promptement. »

Le grand visir Giafar mit la main sur sa tête, pour marquer qu'il alloit obéir ; et après s'être prosterné devant le trône, il sortit et s'en alla chez le grand trésorier qui lui délivra la bourse. Il la fit prendre par un des esclaves qui le suivoient, et s'en alla la porter à la mère d'Abou Hassan. Il la trouva, et lui dit que le calife lui envoyait ce présent, sans s'expliquer davantage. Elle le reçut avec d'autant plus de surprise, qu'elle ne pouvoit imaginer ce qui pouvoit avoir obligé le calife de lui faire une si grande libéralité, et qu'elle ignoroit ce qui se passait au palais.

Pendant l'absence du grand visir, le juge de police fit le rapport de plusieurs affaires qui regardoient sa fonction, et ce rapport dura jusqu'au retour du visir. Dès qu'il fut rentré dans la chambre du conseil, et qu'il eut assuré Abou Hassan qu'il s'étoit acquitté de l'ordre qu'il lui avoit donné, le chef des eunuques, c'est-à-dire Mesrour, qui étoit entré dans l'intérieur du palais après avoir accompagné Abou Hassan jusqu'au trône, revint, et marqua par un signe aux visirs, émirs, et à tous les officiers, que le conseil étoit fini, et que chacun pouvoit se retirer ; ce qu'ils firent après avoir pris congé, par une profonde révérence au pied du trône, dans le même ordre que quand ils étoient entrés. Il ne resta auprès d'Abou Hassan que les officiers de la garde du calife, et le grand visir.

Abou Hassan ne demeura pas plus long-temps sur le trône du calife ; il en descendit de la même manière qu'il y étoit monté, c'est-à-dire, aidé par Mesrour et par un autre officier des eunuques, qui le prirent par-dessous les bras, et qui l'accompagnèrent jusqu'à l'appartement d'où il étoit sorti. Il y entra, précédé du grand visir. Mais à peine eut-il fait quelques pas, qu'il témoigna avoir quelque besoin pressant. Aussitôt on lui ouvrit un cabinet fort propre qui étoit pavé de marbre, au lieu que l'appartement où il se trouvoit, étoit couvert de riches tapis de pied, ainsi que les autres appartemens du palais. On lui présenta une chaussure de soie brochée d'or, qu'on avoit coutume de mettre avant que d'y entrer. Il la prit ; et comme il n'en savoit pas l'usage, il la mit dans une de ses manches qui étoient fort larges.

Comme il arrive fort souvent que l'on rit plutôt d'une bagatelle que de quelque chose d'important, peu s'en fallut que

le grand visir, Mesrour et tous les officiers du palais qui étoient près de lui, ne fissent un éclat de rire, par l'envie qui leur en prit, et ne gâtassent toute la fête ; mais ils se retinrent ; et le grand visir fut enfin obligé de lui expliquer qu'il devoit la chausser pour entrer dans ce cabinet de commodité.

Pendant qu'Abou Hassan étoit dans le cabinet, le grand visir alla trouver le calife qui s'étoit déjà placé dans un autre endroit pour continuer d'observer Abou Hassan sans être vu, et lui raconta ce qui venoit d'arriver, et le calife s'en fit encore un nouveau plaisir.

Abou Hassan sortit du cabinet ; Mesrour en marchant devant lui pour lui montrer le chemin, le conduisit dans l'appartement intérieur où le couvert étoit mis. La porte qui y donnoit communication, fut ouverte, et plusieurs eunuques coururent avertir les musiciennes que le faux calife approchoit. Aussitôt elles commencèrent un concert de voix et d'instrumens des plus mélodieux avec tant de charme pour Abou Hassan, qu'il se trouva transporté de joie et de plaisir, et ne savoit absolument que penser de ce qu'il voyoit et de ce qu'il entendoit. « Si c'est un songe, se disoit-il à lui-même, le songe est de longue durée ? Mais ce n'est pas un songe, continuoit-il, je me sens bien, je raisonne, je vois, je marche, j'entends. Quoi qu'il en soit, je me remets à Dieu sur ce qui en est. Je ne puis croire néanmoins que je ne sois pas le Commandeur des croyans : il n'y a qu'un Commandeur des croyans qui puisse être dans la splendeur où je suis. Les honneurs et les respects que l'on m'a rendus et que l'on me rend, les ordres que j'ai donnés et qui ont été exécutés, en sont des preuves suffisantes. »

Enfin Abou Hassan tint pour constant qu'il étoit le caiife et

le Commandeur des croyans ; et il en fut pleinement convaincu, lorsqu'il se vit dans un salon très-magnifique et des plus spacieux. L'or mêlé avec les couleurs les plus vives y brilloit de toutes parts. Sept troupes de musiciennes, toutes plus belles les unes que les autres, entouroient ce salon ; et sept lustres d'or à sept branches pendoient de divers endroits du plafond, où l'or et l'azur ingénieusement mêlés faisoient un effet merveilleux. Au milieu étoit une table couverte de sept grands plats d'or massif qui embaumoient le salon de l'odeur des épiceries et de l'ambre, dont les viandes étoient assaisonnées. Sept jeunes dames debout, d'une beauté ravissante, vêtues d'habits de différentes étoffes les plus riches et les plus éclatantes en couleurs, environnoient cette table. Elles avoient chacune à la main un éventail, dont elles devoient se servir pour donner de l'air à Abou Hassan, pendant qu'il seroit à table.

Si jamais mortel fut charmé, ce fut Abou Hassan lorsqu'il entra dans ce magnifique salon. À chaque pas qu'il y faisoit, il ne pouvoit s'empêcher de s'arrêter pour contempler à loisir toutes les merveilles qui se présentoient à sa vue. Il se tournoit à tout moment de côté et d'autre, avec un plaisir très-sensible de la part du calife qui l'observoit très-attentivement. Enfin, il s'avança jusqu'au milieu et il se mit à table. Aussitôt les sept belles dames qui étoient à l'entour, agitèrent l'air toutes ensemble avec leurs éventails, pour rafraîchir le nouveau calife. Il les regardoit lune après l'autre ; et après avoir admiré la grâce avec laquelle elles s'acquittoient de cet office, il leur dit avec un souris gracieux, qu'il croyoit qu'une seule d'entr'elles suffisoit pour lui donner tout l'air dont il auroit

besoin ; et il voulut que les six autres se missent à table avec lui, trois à sa droite et les autres à sa gauche, pour lui tenir compagnie. La table étoit ronde, et Abou Hassan les fit placer tout autour, afin que de quelque côté qu'il jetât la vue, il ne pût rencontrer que des objets agréables et tout divertissans.

Les six dames obéirent et se mirent à table. Mais Abou Hassan s'aperçut bientôt qu'elles ne mangeoient point par respect pour lui. Ce qui lui donna occasion de les servir lui-même en les invitant et les pressant de manger dans des termes tout-à-fait obligeans. Il leur demanda ensuite comment elles s'appeloient, et chacune le satisfit sur sa curiosité. Leurs noms étoient COU D'ALBÂTRE, BOUCHE DE CORAIL, FACE DE LUNE, ÉCLAT DU SOLEIL, PLAISIR DES YEUX, DÉLICES DU CŒUR. Il fit aussi la même demande à la septième qui tenoit l'éventail, et elle lui répondit qu'elle s'appelloit CANNE DE SUCRE. Les douceurs qu'il leur dit à chacune sur leurs noms, firent voir qu'il avoit infiniment d'esprit ; et l'on ne peut croire combien cela servit à augmenter l'estime que le calife, qui n'avoit rien perdu de tout ce qu'il avoit dit sur ce sujet, avoit déjà conçue pour lui.

Quand les dames virent qu'Abou Hassan ne mangeoit plus : « Le Commandeur des croyans, dit l'une en s'adressant aux eunuques qui étoient présens pour servir, veut passer au salon du dessert ; qu'on apporte à laver. » Elles se levèrent toutes de table en même temps, et elles prirent des mains des eunuques, l'une un bassin d'or, l'autre une aiguière de même métal, et la troisième une serviette, et se présentèrent le genou en terre devant Abou Hassan qui étoit encore assis, et lui donnèrent à laver. Quand il eut fait, il se leva, et à l'instant un eunuque tira la portière, et ouvrit la porte d'un autre salon où il devoit

passer.

Mesrour, qui n'avoit pas abandonné Abou Hassan, marcha devant lui, et l'introduisît dans un salon de pareille grandeur à celui d'où il sortoit, mais orné de diverses peintures des plus excellens maîtres, et tout autrement enrichi de vases de l'un et de l'autre métal, de tapis de pied, et d'autres meubles plus précieux. Il y avoit dans ce salon sept troupes de musiciennes, autres que celles qui étoient dans le premier salon, et ces sept troupes ou plutôt ces sept chœurs de musique commencèrent un nouveau concert dès qu'Abou Hassan parut. Le salon étoit orné de sept autres grands lustres, et la table au milieu se trouva couverte de sept grands bassins d'or, remplis en pyramide de toutes sortes de fruits de la saison, les plus beaux, les mieux choisis et les plus exquis ; et à l'entour sept autres jeunes dames, chacune avec un éventail à la main, qui surpassoient les premières en beauté.

Ces nouveaux objets jetèrent Abou Hassan dans une admiration plus grande qu'auparavant, et firent qu'en s'arrêtant il donna des marques plus sensibles de sa surprise et de son étonnement. Il s'avança enfin jusqu'à la table ; et après qu'il s'y fut assis, et qu'il eut contemplé les sept dames à son aise l'une après l'autre, avec un embarras qui marquoit qu'il ne savoit à laquelle il devoit donner la préférence, il leur ordonna de quitter chacune leur éventail, de se mettre à table, et de manger avec lui, en disant que la chaleur n'étoit pas assez incommode pour avoir besoin de leur ministère.

Quand les dames se furent placées à la droite et à la gauche d'Abou Hassan, il voulut, avant toutes choses, savoir comment elles s'appeloient, et il apprit qu'elles avoient chacune un nom

différent des noms des sept dames du premier salon, et que ces noms signifioient de même quelque perfection de l'âme ou de l'esprit, qui les distinguoit les unes d'avec les autres. Cela lui plut extrêmement ; et il le fit connoître par les bons mots qu'il dit encore à cette occasion, en leur présentant l'une après l'autre des fruits de chaque bassin. « Mangez cela pour l'amour de moi, dit-il à CHAÎNE DES CŒURS qu'il avoit à sa droite, en lui présentant une figue, et rendez plus supportables les chaînes que vous me faites porter depuis le moment que je vous ai vue. » Et en présentant un raisin à TOURMENT DE L'ÂME : « Prenez ce raisin, dit-il, à la charge que vous ferez cesser bientôt les tourmens que j'endure pour l'amour de vous. » Et ainsi des autres dames. Et par ces endroits, Abou Hassan faisoit que le calife, qui étoit fort attaché à toutes ses actions et à toutes ses paroles, se savoit bon gré de plus en plus d'avoir trouvé en lui un homme qui le divertissoit si agréablement, et qui lui avoit donné lieu d'imaginer le moyen de le connoître plus à fond.

Quand Abou Hassan eut mangé de tous les fruits qui étoient dans les bassins, ce qui lui plut selon son goût, il se leva ; et aussitôt Mesrour, qui ne l'abandonnoit pas, marcha encore devant lui, et l'introduisit dans un troisième salon, orné, meublé et enrichi aussi magnifiquement que les deux premiers.

Abou Hassan y trouva sept autres chœurs de musique, et sept autres dames autour d'une table couverte de sept bassins d'or, remplis de confitures liquides de différentes couleurs et de plusieurs façons. Après avoir jeté les jeux de tout côté avec une nouvelle admiration, il s'avança jusqu'à la table au bruit harmonieux des sept chœurs de musique qui cessa dès qu'il s'y fut mis. Les sept dames s'y mirent aussi à ses côtés par son

ordre ; et comme il ne pouvoit leur faire la même honnêteté de les servir qu'il avoit faite aux autres, il les pria de se choisir elles-mêmes les confitures qui seroient le plus à leur goût. Il s'informa aussi de leurs noms qui ne lui plurent pas moins que les noms des autres dames par leur diversité, et qui lui fournirent une nouvelle matière de s'entretenir avec elles, et de leur dire des douceurs qui leur firent autant de plaisir qu'au calife qui ne perdoit rien de tout ce qu'il disoit.

Le jour commençoit à finir, lorsqu'Abou Hassan fut conduit dans le quatrième salon. Il étoit orné, comme les autres, des meubles les plus magnifiques et les plus précieux. Il y avoit aussi sept grands lustres d'or qui se trouvèrent remplis de bougies allumées, et tout le salon éclairé par une quantité prodigieuse de lumières qui y faisoient un effet merveilleux et surprenant. On n'avoit rien vu de pareil dans les trois autres, parce qu'il n'en avoit pas été besoin. Abou Hassan trouva encore dans ce dernier salon, comme il avoit trouvé dans les trois autres, sept nouveaux chœurs de musiciennes, qui concertoient toutes ensemble d'une manière plus gaie que dans les autres salons, et qui sembloient inspirer une plus grande joie. Il y vit aussi sept autres dames qui étoient debout autour d'une table aussi couverte de sept bassins d'or remplis de gâteaux feuilletés, de toutes sortes de confitures sèches et de toutes autres choses propres à exciter à boire. Mais ce qu'Abou Hassan y aperçut, qu'il n'avoit pas vu aux autres salons, c'étoit un buffet de sept grands flacons d'argent pleins d'un vin des plus exquis, et de sept verres de cristal de roche d'un très-beau travail auprès de chaque flacon.

Jusque-là, c'est-à-dire dans les trois premiers salons, Abou

Hassan n'avoit bu que de l'eau, selon la coutume qui s'observe à Bagdad, aussi-bien parmi le peuple et dans les ordres supérieurs qu'à la cour du calife, où l'on ne boit le vin ordinairement que le soir. Tous ceux qui en usent autrement, sont regardés comme des débauchés, et ils n'osent se montrer de jour. Cette coutume est d'autant plus louable, qu'on a besoin de tout son bon sens dans la journée pour vaquer aux affaires ; et que par-là, comme on ne boit du vin que le soir, on ne voit pas d'ivrognes en plein jour causer du désordre dans les rues de cette ville.

Abou Hassan entra donc dans ce quatrième salon, et il s'avança jusqu'à la table. Quand il s'y fut assis, il demeura un grand espace de temps comme en extase, à admirer les sept dames qui étoient autour de lui, et les trouva plus belles que celles qu'il avoit vues dans les autres salons. Il eut envie de savoir les noms de chacune en particulier. Mais comme le grand bruit de la musique, et surtout les tambours de basque, dont on jouoit à chaque chœur, ne lui permettoient pas de se faire entendre, il frappa des mains pour la faire cesser, et aussitôt il se fit un grand silence.

Alors en prenant par la main la dame qui étoit plus près de lui, à sa droite, il la fit asseoir ; et après lui avoir présenté d'un gâteau feuilleté, il lui demanda comment elle s'appeloit ? « Commandeur des croyans, répondit la dame, mon nom est {{sc|bouquet de perles. » « On ne pouvoit vous donner un nom plus convenable, reprit Abou Hassan, et qui fit mieux connoître ce que vous valez ; sans blâmer néanmoins celui qui vous l'a donné, je trouve que vos belles dents effacent la plus belle eau de toutes les perles qui soient au monde. BOUQUET DE PERLES,

ajouta-t-il, puisque c'est votre nom, obligez-moi de prendre un verre et de m'apporter à boire de votre belle main. »

La dame alla aussitôt au buffet, et revint avec un verre plein de vin qu'elle présenta à Abou Hassan d'un air tout gracieux. Il le prit avec plaisir ; et la regardant passionnément : « BOUQUET DE PERLES, lui dit-il, je bois à votre santé ; je vous prie de vous en verser autant, et de me faire raison. » Elle courut vite au buffet, et revint le verre à la main; mais avant de boire, elle chanta une chanson, qui ne le ravit pas moins par sa nouveauté que par les charmes d'une voix qui le surprit encore davantage.

Abou Hassanx, après avoir bu, choisit ce qui lui plut dans les bassins, et le présenta à une autre dame qu'il fit asseoir auprès de lui. Il lui demanda aussi son nom ? Elle répondit qu'elle s'appeloit ÉTOILE DU MATIN. « Vos beaux yeux, reprit-il, ont plus d'éclat et de brillant que l'étoile dont vous portez le nom. Allez, et faites-moi le plaisir de m'apporter à boire. » Ce qu'elle fit sur-le-champ de la meilleure grâce du monde. Il en usa de même envers la troisième dame qui se nommoit LUMIÈRE DU JOUR, et de même jusqu'à la septième, qui toutes lui versèrent à boire avec une satisfaction extrême du calife.

Quand Abou Hassan eut achevé de boire autant de coups qu'il y avoit de dames, BOUQUET DE PERLES, la première à qui il s'étoit adressé, alla au buffet, prit un verre qu'elle remplit de vin, après y avoir jeté une pincée de la poudre dont le calife s'étoit servi le jour précédent, et vint le lui présenter : « Commandeur des croyans, lui dit-elle, je supplie votre Majesté par l'intérêt que je prends à la conservation de sa santé, de prendre ce verre de vin, et de me faire la grâce, avant

de le boire, d'entendre une chanson, laquelle, si j'ose me flatter, ne lui déplaira pas. Je ne l'ai faite que d'aujourd'hui, et je ne l'ai encore chantée à qui que ce soit. »

« Je vous accorde cette grâce avec plaisir, lui dit Abou Hassan en prenant le verre qu'elle lui présentait, et je vous ordonne, en qualité de Commandeur des croyans, de me la chanter, persuadé que je suis qu'une belle personne comme vous n'en peut faire que de très-agréables et pleines d'esprit. » La dame prit un luth, et elle chanta la chanson en accordant sa voix au son de cet instrument avec tant de justesse, de grâce et d'expression, qu'elle tint Abou Hassan comme en extase, depuis le commencement jusqu'à la fin. Il la trouva si belle, qu'il la lui fit répéter une seconde fois, et il n'en fut pas moins charmé que la première fois.

Quand la dame eut achevé, Abou Hassan qui vouloit la louer comme elle le méritoit, vuida le verre auparavant tout d'un trait. Puis tournant la tête du côté de la dame comme pour lui parler, il en fut empêché par la poudre, qui fit son effet si subitement, qu'il ne fit qu'ouvrir la bouche en bégayant. Aussitôt ses yeux se fermèrent ; et en laissant tomber sa tête jusque sur la table comme un homme accablé de sommeil, il s'endormit aussi profondément qu'il avoit fait le jour précédent environ à la même heure, quand le calife lui eut fait prendre de la même poudre ; et dans le même instant une des dames qui étoit auprès de lui, fut assez diligente pour recevoir le verre qu'il laissa tomber de sa main. Le calife qui s'étoit donné lui-même ce divertissement avec une satisfaction au-delà de ce qu'il s'en étoit promis, et qui avoit été spectateur de cette dernière scène, aussi bien que de toutes les autres

qu'Abou Hassan lui avoit données, sortit de l'endroit où il étoit, et parut dans le salon tout joyeux d'avoir si bien réussi dans ce qu'il avoit imaginé. Il commanda premièrement qu'on dépouillât Abou Hassan de l'habit de calife dont on l'avoit revêtu le matin, et qu'on lui remît celui dont il étoit habillé il y avoit vingt-quatre heures, quand l'esclave qui l'accompagnoit l'avoit apporté en son palais. Il fit appeler ensuite le même esclave ; et quand il se fut présenté : « Reprends cet homme, lui dit-il, et reporte-le chez lui sur son sofa sans faire de bruit ; et en te retirant, laisse de même la porte ouverte. »

L'esclave prit Abou Hassan, l'emporta par la porte secrète du palais, le remit chez lui comme le calife lui avoit ordonné, et revint en diligence lui rendre compte de ce qu'il avoit fait. « Abou Hassan, dit alors le calife, avoit souhaité d'être calife pendant un jour seulement, pour châtier l'iman de la mosquée de son quartier et les quatre scheikhs ou vieillards dont la conduite ne lui plaisoit pas ; je lui ai procuré le moyen de se satisfaire, et il doit être content sur cet article. »

Abou Hassan remis sur son sofa par l'esclave, dormit jusqu'au lendemain fort tard, et il ne s'éveilla que quand la poudre qu'on avoit jetée dans le dernier verre qu'il avoit bu, eut fait tout son effet. Alors en ouvrant les yeux, il fut fort surpris de se voir chez lui. « BOUQUET DE PERLES, ÉTOILE DU MATIN, AUBE DU JOUR, BOUCHE DE CORAIL, FACE DE LUNE, s'écria-t-il, en appelant les dames du palais qui lui avoient tenu compagnie, chacune par leur nom, autant qu'il put s'en souvenir, où êtes-vous ? Venez, approchez. »

Abou Hassan crioit de toute sa force. Sa mère qui l'entendit de son appartement, accourut au bruit ; et en entrant dans sa

chambre : « Qu'avez-vous donc, mon fils, lui demanda-t-elle ? Que vous est-il arrivé ? »

À ces paroles Abou Hassan leva la tête, et en regardant sa mère fièrement et avec mépris : « Bonne femme, lui demanda-t-il à son tour, qui est donc celui que tu appelles ton fils ? »

« C'est vous- même, répondit la mère avec beaucoup de douceur. N'êtes-vous pas Abou Hassan mon fils ? Ce seroit la chose du monde la plus singulière, que vous l'eussiez oublié en si peu de temps. »

« Moi, ton fils ! Vieille exécration, reprit Abou Hassan, tu ne sais ce que tu dis, et tu es une menteuse ! Je ne suis pas l'Abou Hassan que tu dis, je suis le Commandeur des croyans. »

« Taisez-vous, mon fils, repartit la mère ; vous n'êtes pas sage ; on vous prendroit pour un fou si l'on vous entendoit. »

« Tu es une vieille folle toi-même, répliqua Abou Hassan, et je ne suis pas fou comme tu le dis. Je te répète que je suis le Commandeur des croyans, et le vicaire en terre du maître des deux mondes. »

« Ah, mon fils, s'écria la mère, est-il possible que je vous entende proférer des paroles qui marquent une si grande aliénation d'esprit ? Quel malin génie vous obsède pour vous faire tenir un semblable discours ? Que la bénédiction de Dieu soit sur vous, et qu'il vous délivre de la malignité de Satan. Vous êtes mon fils Abou Hassan, et je suis votre mère. »

Après lui avoir donné toutes les marques qu'elle put imaginer pour le faire rentrer en lui-même, et lui faire voir qu'il étoit dans l'erreur : « Ne voyez-vous pas, continua-t-elle, que cette chambre où vous êtes est la vôtre, et non pas la

chambre d'un palais digne d'un Commandeur des croyans, et que vous ne l'avez pas abandonnée depuis que vous êtes au monde en demeurant inséparablement avec moi ? Faites bien réflexion à tout ce que je vous dis ; et ne vous allez pas mettre dans l'imagination des choses qui ne sont pas et qui ne peuvent pas être. Encore une fois, mon fils, pensez-y sérieusement. »

Abou Hassan entendit paisiblement ces remontrances de sa mère, et les yeux baissés, et la main au bas du visage, comme un homme qui rentre en lui-même pour examiner la vérité de tout ce qu'il voit et de ce qu'il entend. « Je crois que vous avez raison, dit-il à sa mère quelques momens après, en revenant comme d'un profond sommeil, sans pourtant changer de posture : il me semble, que je suis Abou Hassan, que vous êtes ma mère, et que je suis dans ma chambre. Encore une fois, ajouta-t-il en jetant les yeux sur lui et sur tout ce qui se présentait à sa vue, je suis Abou Hassan, je n'en doute plus ; et je ne comprends pas comment je m'étois mis cette rêverie dans la tête ! »

La mère crut de bonne foi que son fils étoit guéri du trouble qui agitoit son esprit et qu'elle attribuoit à un songe. Elle se préparoit même à en rire avec lui et à l'interroger sur ce songe, quand tout-à-coup il se mit sur son séant ; et en la regardant de travers : « Vieille sorcière, vieille magicienne, dit-il, tu ne sais ce que tu dis : je ne suis pas ton fils, et tu n'es pas ma mère. Tu te trompes toi-même, et tu veux m'en faire accroire. Je te dis que je suis le Commandeur des croyans, et tu ne me persuaderas pas le contraire. »

« De grâce, mon fils, recommandez-vous à Dieu, et abstenez-vous de tenir ce langage, de crainte qu'il ne vous

arrive quelque malheur. Parlons plutôt d'autre chose ; et laissez-moi vous raconter ce qui arriva, hier dans notre quartier à l'iman de notre mosquée et à quatre scheikhs de nos voisins. Le juge de police les fit prendre ; et après leur avoir fait donner en sa présence à chacun je ne sais combien de coups de nerf de bœuf, il fit publier par un crieur que c'étoit là le châtiment de ceux qui se mêloient des affaires qui ne les regardoient pas, et qui se faisoient une occupation de jeter le trouble dans les familles de leurs voisins. Ensuite il les fit promener par tous les quartiers de la ville avec le même cri, et leur fit défense de remettre jamais le pied dans notre quartier. »

La mère d'Abou Hassan qui ne pouvoit s'imaginer que son fils eût eu quelque part à l'aventure qu'elle lui racontoit, avoit exprès changé de discours, et regardé le récit de cette affaire comme un moyen capable d'effacer l'impression fantastique où elle le voyoit, d'être le Commandeur des croyans.

Mais il en arriva tout autrement ; et ce récit, loin d'effacer l'idée qu'il avoit toujours d'être le Commandeur des croyans, ne servit qu'à la lui rappeler et à la lui graver d'autant plus profondément dans son imagination, qu'en effet elle n'étoit pas fantastique, mais réelle.

Aussi, dès qu'Abou Hassan eut entendu ce récit : « Je ne suis plus ton fils, ni Abou Hassan, reprit-il ; je suis certainement le Commandeur des croyans, je ne puis plus en douter après ce que tu viens de me raconter toi-même. Apprends que c'est par mes ordres que l'iman et les quatre scheikhs ont été châtiés de la manière que tu m'as dit. Je suis donc véritablement le Commandeur des croyans, te dis-je ; et cesse de me dire que c'est un rêve. Je ne dors pas, et j'étois aussi éveillé que je le

suis en ce moment que je te parle. Tu me lais plaisir de me confirmer ce que le juge de police à qui j'en avois donné l'ordre, m'en a rapporté, c'est-à-dire, que mon ordre a été exécuté ponctuellement ; et j'en suis d'autant plus réjoui, que cet iman et ces quatre scheikhs sont de francs hypocrites. Je voudrois bien savoir qui m'a porté en ce lieu-ci ? Dieu soit loué de tout ! Ce qu'il y a de vrai, c'est que je suis très-certainement le Commandeur des croyans ; et toutes tes raisons ne me persuaderont pas le contraire. »

La mère qui ne pouvoit deviner, ni même s'imaginer pourquoi son fils soutenoit si fortement et avec tant d'assurance, qu'il étoit le Commandeur des croyans, ne douta plus qu'il n'eût perdu l'esprit, en lui entendant dire des choses qui étoient dans son esprit au-delà de toute croyance, quoiqu'elles eussent leur fondement dans celui d'Abou Hassan. Dans cette pensée : « Mon fils, lui dit-elle, je prie Dieu qu'il ait pitié de vous, et qu'il vous fasse miséricorde. Cessez, mon fils, de tenir un discours si dépourvu de bon sens. Adressez-vous à Dieu ; demandez-lui qu'il vous pardonne, et vous fasse la grâce de parler comme un homme raisonnable. Que diroit-on de vous, si l'on vous entendoit parler ainsi ? Ne savez-vous pas que les murailles ont des oreilles ? »

De si belles remontrances, loin d'adoucir l'esprit d'Abou Hassan, ne servirent qu'à l'aigrir encore davantage. Il s'emporta contre sa mère avec plus de violence. « Vieille, lui dit-il, je t'ai déjà avertie de te taire : si tu continues davantage, je me lèverai, et je te traiterai de manière que tu t'en ressentiras tout le reste de tes jours. Je suis le calife, le Commandeur des croyans, et tu dois me croire quand je te le

dis. »

Alors la bonne dame qui vit qu'Abou Hassan s'égarait de plus en plus de son bon sens plutôt que d'y rentrer, s'abandonna aux pleurs et aux larmes ; et en se frappant le visage et la poitrine, elle faisoit des exclamations qui marquoient son étonnement et sa profonde douleur de voir son fils dans une si terrible aliénation d'esprit.

Abou Hassan, au lieu de s'appaiser et de se laisser toucher par les larmes de sa mère, s'oublia lui-même au contraire jusqu'à perdre envers elle le respect que la nature lui inspirait. Il se leva brusquement, il se saisit d'un bâton ; et venant à elle la main levée comme un furieux : « Maudite vieille, lui dit-il dans son extravagance et d'un ton à donner de la terreur à tout autre qu'à une mère pleine de tendresse pour lui, dis-moi tout-à-l'heure qui je suis ? »

« Mon fils, répondit la mère en le regardant tendrement, bien loin de s'effrayer, je ne vous crois pas abandonné de Dieu jusqu'au point de ne pas connoître celle qui vous a mis au monde, et de vous méconnoître vous-même. Je ne feins pas de vous dire que vous êtes mon fils Abou Hassan, et que vous avez grand tort de vous arroger un titre qui n'appartient qu'au calife Haroun Alraschild, votre souverain seigneur et le mien, pendant que ce monarque nous comble de biens, vous et moi, par le présent qu'il m'envoya hier. En effet, il faut que vous sachiez que le grand visir Giafar prit la peine de venir hier me trouver ; et qu'en me mettant entre les mains une bourse de mille pièces d'or, il me dit de prier Dieu pour le Commandeur des croyans qui me faisoit ce présent. Et cette libéralité ne vous regarde-t-elle pas plutôt que moi qui n'ai plus que deux jours à

vivre ? »

À ces paroles, Abou Hassan ne se posséda plus. Les circonstances de la libéralité du calife que sa mère venoit de lui raconter, lui marquoient qu'il ne se trompoit pas, et lui persuadoient plus que jamais qu'il étoit le calife, puisque le visir n'avoit porté la bourse que par son ordre, « Hé bien, vieille sorcière, s'écria-t-il, seras-tu convaincue quand je te dirai que c'est moi qui t'ai envoyé ces mille pièces d'or par mon grand visir Giafar, qui n'a fait qu'exécuter l'ordre que je lui avois donné en qualité de Commandeur des croyans ? Cependant, au lieu de me croire, tu ne cherches qu'à me faire perdre l'esprit par tes contradictions, et en me soutenant avec opiniâtreté que je suis ton fils. Mais je ne laisserai pas longtemps ta malice impunie. » En achevant ces paroles, dans l'excès de sa frénésie, il fut assez dénaturé pour la maltraiter impitoyablement avec le bâton qu'il tenoit à la main.

La pauvre mère qui n'avoit pas cru que son fils passeroit si promptement des menaces aux actions, se sentant frappée, se mit à crier de toute sa force au secours ; et jusqu'à ce que les voisins fussent accourus, Abou Hassan ne cessoit de frapper, en lui demandant à chaque coup : « Suis-je Commandeur des croyans ? » À quoi la mère répondoit toujours ces tendres paroles : « Vous êtes mon fils. »

La fureur d'Abou Hassan commençoit un peu à se ralentir quand les voisins arrivèrent dans sa chambre. Le premier qui se présenta, se mit aussitôt entre sa mère et lui ; et après lui avoir arraché son bâton de la main : « Que faites-vous donc, Abou Hassan, lui dit-il ? Avez-vous perdu la crainte de Dieu et la raison ? Jamais un fils bien né comme vous, a-t-il osé lever la

main sur sa mère ? Et n'avez-vous point de honte de maltraiter ainsi la vôtre, elle qui vous aime si tendrement ? » Abou Hassan encore tout plein de sa fureur, regarda celui qui lui parloit sans lui rien répondre ; et en jetant en même temps ses jeux égarés sur chacun des autres voisins qui l'accompagnoient : « Qui est cet Abou Hassan dont vous parlez, demanda-t-il ? Est-ce moi que vous appelez de ce nom ? »

Cette demande déconcerta un peu les voisins. « Comment, repartit celui qui venoit de lui parler, vous ne reconnoissez donc pas la femme que voilà pour celle qui vous a élevé, et avec qui nous vous avons toujours vu demeurer, en un mot, pour votre mère ? » « Vous êtes des impertinens, répliqua Abou Hassan, je ne la connois pas, ni vous non plus, et je ne veux pas la connoître. Je ne suis pas Abou Hassan, je suis le Commandeur des croyans ; et si vous l'ignorez, je vous le ferai apprendre à vos dépens. »

À ce discours d'Abou Hassan, les voisins ne doutèrent plus de l'aliénation de son esprit. Et pour empêcher qu'il ne se portât à des excès semblables à ceux qu'il venoit de commettre contre sa mère, ils se saisirent de sa personne malgré sa résistance, et ils le lièrent de manière qu'ils lui ôtèrent l'usage des bras, des mains et des pieds. En cet état et hors d'apparence de pouvoir nuire, ils ne jugèrent pas cependant à propos de le laisser seul avec sa mère. Deux de la compagnie se détachèrent, et allèrent en diligence à l'hôpital des fous avertir le concierge de ce qui se passoit. Il y vint aussitôt avec ses voisins, accompagné d'un bon nombre de ses gens, chargés de chaînes, de menottes et d'un nerf de bœuf. À leur arrivée, Abou Hassan

qui ne s'attendoit à rien moins qu'à un appareil si affreux, fit de grands efforts pour se débarrasser ; mais le concierge qui s'étoit fait donner le nerf de bœuf, le mit bientôt à la raison par deux ou trois coups bien appliqués qu'il lui en déchargea sur les épaules. Ce traitement fut si sensible à Abou Hassan, qu'il se contint, et que le concierge et ses gens firent de lui ce qu'ils voulurent. Ils le chargèrent de chaînes et lui appliquèrent les menottes et les entraves ; et quand ils eurent achevé, ils le tirèrent hors de chez lui, et le conduisirent à l'hôpital des fous.

Abou Hassan ne fut pas plutôt dans la rue qu'il se trouva environné d'une grande foule de peuple. L'un lui donnoit un coup de poing, un autre un soufflet ; et d'autres le chargeoient d'injures, en le traitant de fou, d'insensé et d'extravagant.

À tous ces mauvais traitemens : « Il n'y a, disoit-il, de grandeur et de force qu'en Dieu très-haut et tout-puissant. On veut que je sois fou, quoique je sois dans mon bon sens ; je souffre cette injure et toutes ces indignités pour l'amour de Dieu. »

Abou Hassan fut conduit de cette manière jusqu'à l'hôpital des fous. On l'y logea, et on l'attacha dans une cage de fer ; et avant de l'y enfermer, le concierge endurci à cette terrible exécution, le régala sans pitié de cinquante coups de nerf de bœuf sur les épaules et sur le dos, et continua plus de trois semaines à lui faire le même régal chaque jour, en lui répétant ces mêmes mots chaque fois : « Reviens en ton bon sens, et dis si tu es encore le Commandeur des croyans ? »

« Je n'ai pas besoin de ton conseil, répondoit Abou Hassan, je ne suis pas fou ; mais si j'avois à le devenir, rien ne seroit plus capable de me jeter dans une si grande disgrâce, que les

coups dont tu m'assommes. »

Cependant la mère d'Abou Hassan venoit voir son fils réglément chaque jour ; et elle ne pouvoit retenir ses larmes, en voyant diminuer de jour en jour son embonpoint et ses forces, et l'entendant se plaindre et soupirer des douleurs qu'il souffroit. En effet, il avoit les épaules, le dos et les côtés noircis et meurtris ; et il ne savoit de quel côté se tourner pour trouver du repos. La peau lui changea même plus d'une fois, pendant le temps qu'il fut retenu dans cette effroyable demeure. Sa mère vouloit lui parler pour le consoler, et pour tâcher de sonder s'il étoit toujours dans la même situation d'esprit sur sa prétendue dignité de calife et de Commandeur des croyans. Mais toutes les fois qu'elle ouvroit la bouche pour lui en toucher quelque chose, il la rebutoit avec tant de furie, qu'elle étoit contrainte de le laisser, et de s'en retourner inconsolable de le voir dans une si grande opiniâtreté.

Les idées fortes et sensibles qu'Abou Hassan avoit conservées dans son esprit, de s'être vu revêtu de l'habillement de calife, d'en avoir fait effectivement les fonctions, d'avoir usé de son autorité, d'avoir été obéi et traité véritablement en calife, et qui l'avoient persuadé à son réveil qu'il l'étoit véritablement, et l'avoient fait persister si long-temps dans cette erreur, commencèrent insensiblement à s'effacer de son esprit.

« Si j'étois calife et Commandeur des croyans, se disoit-il quelquefois à lui-même, pourquoi me serois-je trouvé chez moi en me réveillant, et revêtu de mon habit ordinaire ? Pourquoi ne me serois-je pas vu environné du chef des eunuques, de tant d'autres eunuques et d'une si grosse foule de belles dames ?

Pourquoi le grand visir Giafar que j'ai vu à mes pieds, tant d'émirs, tant de gouverneurs de provinces, et tant d'autres officiers dont je me suis vu environné, m'auroient-ils abandonné ? Il y a long-temps, sans doute, qu'ils m'auroient délivré de l'état pitoyable où je suis, si j'avois quelque autorité sur eux. Tout cela n'a été qu'un songe, et je ne dois pas faire difficulté de le croire. J'ai commandé, il est vrai, au juge de police de châtier l'iman et les quatre vieillards de son conseil ; j'ai ordonné au grand visir Giafar de porter mille pièces d'or à ma mère, et mes ordres ont été exécutés. Cela m'arrête, et je n'y comprends rien. Mais combien d'autres choses y a-t-il que je ne comprends pas, et que je ne comprendrai jamais ? Je m'en remets donc entre les mains de Dieu qui sait et qui connoît tout. »

Abou Hassan étoit encore occupé de ces pensées et de ces sentimens, quand sa mère arriva. Elle le vit si exténué et si défait, qu'elle en versa des larmes plus abondamment qu'elle n'avoit encore fait jusqu'alors. Au milieu de ses sanglots, elle le salua du salut ordinaire, et Abou Hassan le lui rendit, contre sa coutume depuis qu'il étoit dans cet hôpital. Elle en prit un bon augure : « Hé bien, mon fils, lui dit-elle en essuyant ses larmes, comment vous trouvez-vous ? En quelle assiette est votre esprit ? Avez-vous renoncé à toutes vos fantaisies et aux propos que le démon vous avoit suggérés ? »

« Ma mère, répondit Abou Hassan d'un sens rassis et fort tranquille, et d'une manière qui peignoit la douleur qu'il ressentait des excès auxquels il s'étoit porté contr'elle, je reconnois mon égarement, mais je vous prie de me pardonner le crime exécrationnable que je déteste, et dont je suis coupable

envers vous. Je fais la même prière à nos voisins, à cause du scandale que je leur ai donné. J'ai été abusé par un songe, mais un songe si extraordinaire et si semblable à la vérité, que je puis mettre en fait que tout autre que moi, à qui il seroit arrivé, n'en auroit pas été moins frappé, et seroit peut-être tombé dans de plus grandes extravagances que vous ne m'en avez vu faire. J'en suis encore si fort troublé, au moment où je vous parle, que j'ai de la peine à me persuader que ce qui m'est arrivé en soit un : tant il a de ressemblance à ce qui se passe entre des gens qui ne dorment pas ! Quoiqu'il en soit, je le tiens et le veux tenir constamment pour un songe et pour une illusion. Je suis même convaincu que je ne suis pas ce fantôme de calife et de Commandeur des croyans, mais Abou Hassan votre fils. Oui, je suis le fils d'une mère que j'ai toujours honorée, jusqu'à ce jour fatal, dont le souvenir me couvre de confusion ; que j'honore et que j'honorerai toute ma vie comme je le dois. »

À ces paroles si sages et si sensées, les larmes de douleur, de compassion et d'affliction que la mère d'Abou Hassan versoit depuis si long-temps, se changèrent en larmes de joie, de consolation et d'amour tendre pour son cher fils qu'elle retrouvait. « Mon fils, s'écria-t-elle toute transportée de plaisir, je ne me sens pas moins ravie de contentement et de satisfaction à vous entendre parler si raisonnablement, après ce qui s'est passé, que si je venois de vous mettre au monde une seconde fois. Il faut que je vous déclare ma pensée sur votre aventure, et que je vous fasse remarquer une chose à quoi vous n'avez peut-être pas pris garde. L'étranger que vous aviez amené un soir pour souper avec vous, s'en alla sans fermer la

porte de votre chambre, comme vous lui aviez recommandé ; et je crois que c'est ce qui a donné occasion au démon d'y entrer et de vous jeter dans l'affreuse illusion où vous étiez. Ainsi, mon fils, vous devez bien remercier Dieu de vous en avoir délivré , et le prier de vous préserver de tomber davantage dans les pièges de l'esprit malin. »

« Vous avez trouvé la source de mon mal, répondit Abou Hassan ; et c'est justement cette nuit-là que j'eus ce songe qui me renversa la cervelle. J'avois cependant averti le marchand expressément de fermer la porte après lui ; et je connois à présent qu'il n'en a rien fait. Je suis donc persuadé avec vous que le démon a trouvé la porte ouverte, qu'il est entré, et qu'il m'a mis toutes ces fantaisies dans la tête. Il faut qu'on ne sache pas à Moussoul d'où venoit ce marchand, comme nous sommes bien convaincus à Bagdad que le démon vient causer tous ces songes fâcheux qui nous inquiètent la nuit quand on laisse les chambres où l'on couche ouvertes. Au nom de Dieu, ma mère, puisque par la grâce de Dieu, me voilà parfaitement revenu du trouble où j'étois, je vous supplie, autant qu'un fils peut suppher une aussi bonne mère que vous l'êtes, de me faire sortir au plus tôt de cet enfer, et de me délivrer de la main du bourreau qui abrégera mes jours infailliblement, si j'y demeure davantage. »

La mère d'Abou Hassan parfaitement consolée et attendrie de voir qu'Abou Hassan étoit revenu entièrement de sa folle imagination d'être calife, alla sur le champ trouver le concierge qui l'avoit amené, et qui l'avoit gouverné jusqu'alors ; et es qu'elle lui eut assuré qu'il étoit parfaitement bien rétabli dans son bon sens, il vint, l'examina, et le mit en

liberté en sa présence.

Abou Hassan retourna chez lui, et il y demeura plusieurs jours, afin de rétablir sa santé par de meilleurs alimens que ceux dont il avoit été nourri dans l'hôpital des fous. Mais dès qu'il eut à-peu-près repris ses forces, et qu'il ne se ressentit plus des mcommodilés qu'il avoit souffertes par les mauvais traitemens qu'on lui avoit faits dans sa prison, commença à s'ennuyer de passer les soirées sans compagnie. C'est pourquoi il ne tarda pas à reprendre le même train de vie qu'auparavant ; c'est-à-dire qu'il recommença de faire chaque jour une provision suffisante pour régaler un nouvel hôte le soir.

Le jour qu'il renouvela la coutume d'aller, vers le coucher du soleil, au bout du pont de Bagdad, pour y arrêter le premier étranger qui se présenteroit, et le prier de lui faire l'honneur de venir souper avec lui, étoit le premier du mois, et le même jour, comme nous l'avons déjà dit, que le calife se divertissoit à aller déguisé hors de quelque une des portes par où on abordoit en cette ville, pour observer par lui-même s'il ne se passoit rien contre la bonne police, de la manière qu'il l'avoit établie et réglée dès le commencement de son règne.

Il n'y avoit pas long-temps qu'Abou Hassan étoit arrivé, et qu'il s'étoit assis sur un banc pratiqué contre le parapet, lorsqu'en jetant la vue jusqu'à l'autre bout du pont, il aperçut le calife qui venoit à lui déguisé en marchand de Moussoul, comme la première fois, et suivi du même esclave. Persuadé que tout le mal qu'il avoit souffert ne venoit que de ce que le calife, qu'il ne connoissoit que pour un marchand de Moussoul, avoit laissé la porte ouverte en sortant de sa chambre, il frémit en le voyant. « Que Dieu veuille me préserver, dit-il en lui-

même ! Voilà, si je ne me trompe, le magicien qui m'a enchanté. » Il tourna aussitôt la tête du côté du canal de la rivière, en s'appuyant sur le parapet, afin de ne le pas voir, jusqu'à ce qu'il fût passé.

Le calife qui vouloit porter plus loin le plaisir qu'il s'étoit déjà donné à l'occasion d'Abou Hassan, avoit eu grand soin de se faire informer de tout ce qu'il avoit dit et fait le lendemain à son réveil, après l'avoir fait reporter chez lui, et de tout ce qui lui étoit arrivé. Il ressentit un nouveau plaisir de tout ce qu'il en apprit, et même du mauvais traitement qui lui avoit été fait dans l'hôpital des fous. Mais comme ce monarque étoit généreux et plein de justice, et qu'il avoit reconnu dans Abou Hassan un esprit propre à le réjouir plus long-temps ; et de plus, qu'il s'étoit douté qu'après avoir renoncé à sa prétendue dignité de calife, il reprendroit sa manière de vivre ordinaire, il jugea à propos, dans le dessein de l'attirer près de sa personne, de se déguiser le premier du mois en marchand de Moussoul, comme auparavant, afin de mieux exécuter ce qu'il avoit résolu à son égard. Il aperçut donc Abou Hassan, presque en même temps qu'il fut aperçu de lui ; et à son action, il comprit d'abord combien il étoit mécontent de lui, et que son dessein étoit de l'éviter. Cela fit qu'il côtoya le parapet où étoit Abou Hassan, le plus près qu'il put. Quand il fut proche de lui, il pencha la tête et il le regarda en face. « C'est donc vous, mon frère Abou Hassan, lui dit-il ! Je vous salue. Permettez-moi, je vous prie, de vous embrasser. »

« Et moi, répondit brusquement Abou Hassan, sans regarder le faux marchand de Moussoul, je ne vous salue pas : je n'ai besoin ni de votre salut, ni de vos embrassades. Passez votre

chemin. »

« Hé quoi, reprit le calife, ne me reconnoissez-vous pas ? Ne vous souvient-il pas de la soirée que nous passâmes chez vous ensemble il y a aujourd'hui un mois, et pendant laquelle vous me fîtes l'honneur de me régaler avec tant de générosité ? »
« Non, repartit Abou Hassan sur le même ton qu'auparavant, je ne vous connois pas, et je ne sais de quoi vous voulez me parler. Allez, encore une fois, et passez votre chemin. »

Le calife ne se rebuta pas de la brusquerie d'Abou Hassan. Il savoit bien qu'une des lois qu'Abou Hassan s'étoit imposées à lui-même, étoit de ne plus avoir de commerce avec l'étranger qu'il auroit une fois régélé : Abou Hassan le lui avoit déclaré, mais il vouloit bien faire semblant de l'ignorer. « Je ne puis croire, reprit-il, que vous ne me reconnoissiez pas : il n'y a pas assez long-temps que nous nous sommes vus, et il n'est pas possible que vous m'ayiez oublié si facilement. Il faut qu'il vous soit arrivé quelque malheur qui vous cause cette aversion pour moi. Vous devez vous souvenir cependant que je vous ai marqué ma reconnoissance par mes bons souhaits ; et même que sur certaine chose qui vous tenoit au cœur, je vous ai fait offre de mon crédit, qui n'est pas à mépriser. »

« J'ignore, repartit Abou Hassan, quel peut être votre crédit, et je n'ai pas le moindre désir de le mettre à l'épreuve ; mais je sais bien que vos souhaits n'ont abouti qu'à me faire devenir fou. Au nom de Dieu, vous dis-je encore une fois, passez votre chemin, et ne me chagrinez pas davantage. »

« Ah, mon frère Abou Hassan, répliqua le calife en l'embrassant, je ne prétends pas me séparer d'avec vous de cette manière ! Puisque ma bonne fortune a voulu que je vous

aié rencontré une seconde fois, il faut que vous exerciez aussi une seconde fois la même hospitalité envers moi, que vous avez fait il y a un mois, et que j'aié l'honneur de boire encore avec vous. »

C'est de quoi Abou Hassan protesta qu'il sauroit fort bien se garder, « J'ai assez de pouvoir sur moi, ajouta-t-il, pour m'empêcher de me trouver davantage avec un homme comme vous, qui porte le malheur avec soi. Vous savez le proverbe qui dit : Prenez votre tambour sur les épaules, et délogez. Faites-vous-en l'application. Faut-il vous le répéter tant de fois ? Dieu vous conduise ! Vous m'avez causé assez de mal, je ne veux pas m'y exposer davantage. »

« Mon bon ami Abou Hassan, reprit le calife en l'embrassant encore une fois, vous me traitez avec une dureté à laquelle je ne me serois pas attendu. Je vous supplie de ne me pas tenir un discours si offensant, et d'être au contraire bien persuadé de mon amitié. Faites-moi donc la grâce de me raconter ce qui vous est arrivé, à moi qui ne vous ai souhaité que du bien, qui vous en souhaite encore, et qui voudrois trouver l'occasion de vous en faire, afin de réparer le mal que vous dites que je vous ai causé, si véritablement il y a de ma faute. » Abou Hassan se rendit aux instances du calife ; et après l'avoir fait asseoir auprès de lui : « Votre incrédulité et votre importunité, lui dit-il, ont poussé ma patience à bout. Ce que je vais vous raconter vous fera connoître si c'est à tort que je me plains de vous. »

Le calife s'assit auprès d'Abou Hassan, qui lui fit le récit de toutes les aventures qui lui étoient arrivées depuis son réveil dans le palais, jusqu'à son second réveil dans sa chambre ; et il les lui raconta toutes comme un véritable songe qui étoit

arrivé, avec une infinité de circonstances que le calife savoit aussi bien que lui, et qui renouvelèrent le plaisir qu'il s'en étoit fait. Il lui exagéra ensuite l'impression que ce songe lui avoit laissée dans l'esprit, d'être le calife et le Commandeur des croyans. « Impression, ajouta-t-il, qui m'avoit jeté dans des extravagances si grandes, que mes voisins avoient été contraints de me lier comme un furieux, et de me faire conduire à l'hôpital des fous, où j'ai été traité d'une manière qu'on peut appeler cruelle, barbare et inhumaine ; mais ce qui vous surprendra, et à quoi sans doute vous ne vous attendez pas, c'est que toutes ces choses ne me sont arrivées que par votre faute. Vous vous souvenez bien de la prière que je vous avois faite de fermer la porte de ma chambre en sortant de chez moi après le souper. Vous ne l'avez pas fait : au contraire, vous l'avez laissée ouverte, et le démon est entré, et m'a rempli la tête de ce songe qui, tout agréable qu'il m'avoit paru, m'a causé cependant tous les maux dont je me plains. Vous êtes donc cause par votre négligence, qui vous rend responsable de mon crime, que j'ai commis une chose horrible et détestable, en levant non-seulement les mains contre ma mère ; mais même il s'en est peu fallu que je ne lui aie fait rendre l'âme à mes pieds, en commettant un parricide, et cela pour un sujet qui me fait rougir de honte toutes les fois que j'y pense, puisque c'étoit à cause qu'elle m'appeloit son fils, comme je le suis en effet, et qu'elle ne vouloit pas me reconnoître pour le Commandeur des croyans, tel que je croyois l'être, et que je lui soutenois effectivement que je l'étois. Vous êtes encore cause du scandale que j'ai donné à mes voisins, quand, accourus aux cris de ma pauvre mère, ils me surprirent acharné à la vouloir assommer ; ce qui ne seroit point arrivé, si vous eussiez eu soin

de fermer la porte de ma chambre en vous retirant, comme je vous en avois prié. Ils ne seroient pas entrés chez moi sans ma permission ; et, ce qui me fait plus de peine, ils n'auroient point été témoins de ma folie. Je n'aurois pas été obligé de les frapper en me défendant contr'eux, et ils ne m'auroient pas maltraité et lié, comme ils ont fait, pour me conduire et me faire enfermer dans l'hôpital des fous, où je puis vous assurer que chaque jour, pendant tout le temps que j'ai été détenu dans cet enfer, on n'a pas manqué de me bien régaler à grands coups de nerf de bœuf. »

Abou Hassan racontoit au calife ses sujets de plainte avec beaucoup de chaleur et de véhémence. Le calife savoit mieux que lui tout ce qui s'étoit passé, et il étoit ravi en lui-même d'avoir si bien réussi dans ce qu'il avoit imaginé pour le jeter dans l'égarement où il le voyoit encore ; mais il ne put entendre ce récit fait avec tant de naïveté, sans faire un grand éclat de rire.

Abou Hassan qui croyoit son récit digne de compassion, et que tout le monde devoit y être aussi sensible que lui, se scandalisa fort de cet éclat de rire du faux marchand de Moussoul. « Vous moquez-vous de moi, lui dit-il, de me rire ainsi au nez, ou croyez-vous que je me moque de vous quand je vous parle très-sérieusement ? Voulez-vous des preuves réelles de ce que j'avance ? Tenez, voyez et regardez vous-même : vous me direz après cela si je me moque. » En disant ces paroles il se baissa ; et en se découvrant les épaules et le sein, il fit voir au calife les cicatrices et les meurtrissures que lui avoient causées les coups de nerf de bœuf qu'il avoit reçus.

Le calife ne put regarder ces objets sans horreur. Il eut

compassion du pauvre Abou Hassan, et il fut très-fâché que la raillerie eût été poussée si loin. Il rentra aussitôt en lui-même ; et en embrassant Abou Hassan de tout son cœur: « Levez-vous, je vous en supplie, mon cher frère, lui dit-il d'un grand sérieux : venez, et allons chez vous ; je veux encore avoir l'avantage de me réjouir ce soir avec vous. Demain, s'il plaît à Dieu, vous verrez que tout ira le mieux du monde. »

Abou Hassan, malgré sa résolution, et contre le serment qu'il avoit fait de ne pas recevoir chez lui le même étranger une seconde fois, ne put résister aux caresses du calife, qu'il prenoit toujours pour un marchand de Moussoul. « Je le veux bien, dit-il au faux marchand ; mais, ajouta-t-il, à une condition que vous vous engagerez à tenir avec serment. C'est de me faire la grâce de fermer la porte de ma chambre en sortant de chez moi, afin que le démon ne vienne pas me troubler la cervelle, comme il a fait la première fois. » Le faux marchand promit tout. Ils se levèrent tous deux, et ils prirent le chemin de la ville. Le calife, pour engager davantage Abou Hassan : « Prenez confiance en moi, lui dit-il, je ne vous manquerai pas de parole, je vous le promets en homme d'honneur. Après cela vous ne devez pas hésiter à mettre votre assurance en une personne comme moi, qui vous souhaite toute sorte de biens et de prospérités, et dont vous verrez les effets. »

« Je ne vous demande pas cela, repartit Abou Hassan en s'arrêtant tout court ; je me rends de bon cœur à vos importunités, mais je vous dispense de vos souhaits, et je vous supplie au nom de Dieu de ne m'en faire aucun. Tout le mal qui m'est arrivé jusqu'à présent, n'a pris sa source, avec la porte ouverte, que de ceux que vous m'avez déjà faits. »

« Hé bien, répliqua le calife en riant en lui-même de l'imagination toujours blessée d'Abou Hassan, puisque vous le voulez ainsi, vous serez obéi, et je vous promets de ne vous en jamais faire. » « Vous me faites plaisir de me parler ainsi, lui dit Abou Hassan, et je ne vous demande autre chose ; je serai trop content, pourvu que vous teniez votre parole ; je vous tiens quitte de tout le reste. »

Abou Hassan et le calife suivi de son esclave, en s'entretenant ainsi, approchoient insensiblement du rendez-vous : le jour commençoit à finir lorsqu'ils arrivèrent à la maison d'Abou Hassan. Aussitôt il appela sa mère, et fit apporter de la lumière. Il pria le calife de prendre place sur le sofa, et il se mit près de lui. En peu de temps le souper fut servi sur la table qu'on avoit approchée près d'eux. Ils mangèrent sans cérémonie. Quand ils eurent achevé, la mère d'Abou Hassan vint desservir, mit le fruit sur la table, et le vin avec les tasses près de son fils ; ensuite elle se retira, et ne parut pas davantage.

Abou Hassan commença à se verser du vin le premier, et en versa ensuite au calife. Ils burent chacun cinq ou six coups, en s'entretenant de choses indifférentes. Quand le calife vit qu'Abou Hassan commençoit à s'échauffer, il le mit sur le chapitre de ses amours, et il lui demanda s'il n'avoit jamais aimé.

« Mon frère, répliqua familièrement Abou Hassan, qui croyoit parler à son hôte comme à son égal, je n'ai jamais regardé l'amour, ou le mariage, si vous voulez, que comme une servitude à laquelle j'ai toujours eu de la répugnance à me soumettre ; et jusqu'à présent je vous avouerai que je n'ai aimé

que la table, la bonne chère, et sur-tout le bon vin ; en un mot, qu'à bien me divertir et à m'entretenir agréablement avec des amis. Je ne vous assure pourtant pas que je fusse indifférent pour le mariage ni incapable d'attachement, si je pouvois rencontrer une femme de la beauté et de la belle humeur de celle que je vis en songe cette nuit fatale que je vous reçus ici la première fois, et que pour mon malheur vous laissâtes la porte de ma chambre ouverte ; qui voulut bien passer les soirées à boire avec moi ; qui sut chanter, jouer des instrumens et m'entretenir agréablement ; qui ne s'étudia enfin qu'à me plaire et à me divertir. Je crois au contraire que je changerois toute mon indifférence en un parfait attachement pour une telle personne, et que je croirois vivre très-heureux avec elle. Mais où trouver une femme telle que je viens de vous la dépeindre, ailleurs que dans le palais du Commandeur des croyans, chez le grand visir Giafar, ou chez les seigneurs de la cour les plus puissans, à qui l'or et l'argent ne manquent pas pour s'en pourvoir ? J'aime donc mieux, m'en tenir à la bouteille ; c'est un plaisir à peu de frais qui m'est commun avec eux. » En disant ces paroles, il prit la tasse et il se versa du vin : « Prenez votre tasse, que je vous en verse aussi, dit-il au calife, et continuons de goûter un plaisir si charmant. »

Quand le calife et Abou Hassan eurent bu : « C'est grand dommage, reprit le calife, qu'un aussi galant homme que vous êtes, qui n'est pas indifférent pour l'amour, mène une vie si solitaire et si retirée. »

« Je n'ai pas de peine, repartit Abou Hassan à préférer la vie tranquille que vous voyez que je mène, à la compagnie d'une femme qui ne seroit peut-être pas d'une beauté à me plaire, et

qui d'ailleurs me causeroit mille chagrins par ses imperfections et par sa mauvaise humeur. »

Ils poussèrent entr'eux la conversation assez loin sur ce sujet ; et le calife qui vit Abou Hassan au point où il le desiroit : « Laissez-moi faire, lui dit-il, puisque vous avez le bon goût de tous les honnêtes gens, je veux vous trouver votre fait, et il ne vous en coûtera rien. » À l'instant il prit la bouteille et la tasse d'Abou Hassan, dans laquelle il jeta adroitement une pincée de la poudre dont il s'étoit déjà servi, lui versa une rasade ; et en lui présentant la tasse : « Prenez, continua-t-il, et buvez d'avance à la santé de cette belle qui doit faire le bonheur de votre vie ; vous en serez content. »

Abou Hassan prit la tasse en riant ; et en branlant la tête : « Vaille que vaille, dit-il, puisque vous le voulez ! Je ne saurois commettre une incivilité envers vous, ni désobliger un hôte de votre mérite, pour une chose de peu de conséquence. Je vais donc boire à la santé de cette belle que vous me promettez, quoique, content de mon sort, je ne fasse aucun fondement sur votre promesse. »

Abou Hassan n'eut pas plutôt bu la rasade, qu'un profond assoupissement s'empara de ses sens comme les deux autres fois, et le calife fut encore le maître de disposer de lui à sa volonté. Il dit aussitôt à l'esclave qu'il avoit amené, de prendre Abou Hassan, de l'emporter au palais. L'esclave l'enleva ; et le calife, qui n'avoit pas dessein de renvoyer Abou Hassan comme la première fois, ferma la porte de la chambre en sortant.

L'esclave suivit avec sa charge, et quand le calife fut arrivé au palais, il fit coucher Abou Hassan sur un sofa dans le

quatrième salon, d'où il l'avoit fait reporter chez lui assoupi et endormi il y avoit un mois. Avant de le laisser dormir, il commanda qu'on lui mît le même habit dont il avoit été revêtu par son ordre, pour lui faire faire le personnage de calife ; ce qui fut fait en sa présence ; ensuite il commanda à chacun de s'aller coucher, et ordonna au chef et aux autres officiers de la chambre, aux musiciennes et aux mêmes dames qui s'étoient trouvées dans ce salon lorsqu'il avoit bu le dernier verre de vin qui lui avoit causé l'assoupissement, de se trouver, sans faute, le lendemain à la pointe du jour à son réveil, et il enjoignit à chacun de bien faire son personnage.

Le calife alla se coucher, après avoir fait avertir Mesrour de venir l'éveiller avant qu'on entrât dans le même cabinet où il s'étoit déjà caché.

Mesrour ne manqua pas d'éveiller le calife précisément à l'heure qu'il lui avoit marquée. Il se fit habiller promptement, et sortit pour se rendre au salon, où Abou Hassan dormoit encore. Il trouva les officiers des eunuques, ceux de la chambre, les dames et les musiciennes à la porte, qui attendoient son arrivée. Il leur dit en peu de mots quelle étoit son intention ; puis il entra, et alla se placer dans le cabinet fermé de jalousies. Mesrour, tous les autres officiers, les dames et les musiciennes entrèrent après lui, et se rangèrent autour du sofa sur lequel Abou Hassan étoit couché ; de manière qu'ils n'empêchoient pas le calife de le voir, et de remarquer toutes ses actions.

Les choses ainsi disposées, dans le temps que la poudre du calife eut fait son effet, Abou Hassan s'éveilla sans ouvrir les yeux, et il jeta un peu de pituite qui fut reçue dans un petit

bassin d'or, comme la première fois. Dans ce moment, les sept chœurs de musiciennes mêlèrent leurs voix toutes charmantes au son des haut-bois, des flûtes douces et autres instrumens, et firent entendre un concert très-agréable.

La surprise d'Abou Hassan fut extrême, quand il entendit une musique si harmonieuse ; il ouvrit les yeux, et elle redoubla lorsqu'il aperçut les dames et les officiers qui l'environnoient, et qu'il crut reconnoître. Le salon où il se trouvoit, lui parut le même que celui qu'il avoit vu dans son premier rêve ; il y remarquoit la même illumination, le même ameublement et les mêmes ornemens.

Le concert cessa, afin de donner lieu au calife d'être attentif à la contenance de son nouvel hôte, et à tout ce qu'il pourroit dire dans sa surprise. Les dames, Mesrour et tous les officiers de la chambre, en gardant un grand silence, demeurèrent chacun dans leur place avec un grand respect. « Hélas, s'écria Abou Hassan en se mordant les doigts, et si haut que le calife l'entendit avec joie, me voilà retombé dans le même songe et dans la même illusion qu'il y a un mois : je n'ai qu'à m'attendre encore une fois aux coups de nerf de bœuf, à l'hôpital des fous et à la cage de fer. Dieu tout-puissant, ajouta-t-il, je me remets entre les mains de votre divine Providence ! C'est un malhonnête homme que je reçus chez moi hier au soir, qui est la cause de cette illusion et des peines que j'en pourrai souffrir. Le traître et le perfide qu'il est, m'avoit promis avec serment qu'il fermeroit la porte de ma chambre en sortant de chez moi ; mais il ne l'a pas fait, et le diable y est entré, qui me bouleverse la cervelle par ce maudit songe de Commandeur des croyans, et par tant d'autres fantômes dont il me fascine les

yeux. Que Dieu te confonde, Satan, et puisses-tu être accablé sous une montagne de pierres ! »

Après ces dernières paroles, Abou Hassan ferma les yeux, et demeura recueilli en lui-même, l'esprit fort embarrassé. Un moment après, il les ouvrit ; et en les jetant de côté et d'autre sur tous les objets qui se présentoient à sa vue : « Grand Dieu, s'écria-t-il encore une fois avec moins d'étonnement et en souriant, je me remets entre les mains de votre Providence, préservez-moi de la tentation de Satan ! » Puis en refermant les yeux ; « Je sais, continua-t-il, ce que je ferai ; je vais dormir jusqu'à ce que Satan me quitte et s'en retourne par où il est venu, quand je devrois attendre jusqu'à midi. »

On ne lui donna pas le temps de se rendormir, comme il venoit de se le proposer. FORCE DES CŒURS, une des dames qu'il avoit vue la première fois, s'approcha de lui ; et en s'asseyant sur le bord du sofa : « Commandeur des croyans, lui dit-elle respectueusement, je supplie votre Majesté de me pardonner si je prends la liberté de l'avertir de ne pas se rendormir, mais de faire ses efforts pour se réveiller et se lever, parce que le jour commence à paroître. » « Retire-toi, Satan, dit Abou Hassan en entendant cette voix. » Puis en regardant FORCE DES CŒURS : « Est-ce moi, lui dit-il, que vous appelez Commandeur des croyans ? Vous me prenez pour un autre certainement. »

« C'est à votre Majesté, reprit FORCE DES CŒURS, à qui je donne ce titre, qui lui appartient comme au souverain de tout ce qu'il y a au monde de Musulmans, dont je suis très-humblement esclave, et à qui j'ai l'honneur de parler. Votre Majesté veut se divertir, sans doute, ajouta-t-elle, en faisant semblant de s'être oubliée elle-même, à moins que ce ne soit un reste de quelque

songe fâcheux ; mais si elle veut bien ouvrir les yeux, les nuages qui peuvent lui troubler l'imagination se dissiperont, et elle verra qu'elle est dans son palais, environnée de ses officiers et de toutes tant que nous sommes de ses escaves, prêtes à lui rendre nos services ordinaires. Au reste, votre Majesté ne doit pas s'étonner de se voir dans ce salon, et non pas dans son lit ; elle s'endormit hier si subitement, que nous ne voulûmes pas l'éveiller pour la conduire jusqu'à sa chambre, et nous nous contentâmes de la coucher commodément sur ce sofa. »

FORCE DES CŒURS dit tant d'autres choses à Abou Hassan, qui lui parurent vraisemblables, qu'enfin il se mit sur son séant. Il ouvrit les yeux, et il la reconnut, de même que BOUQUET DE PERLES et les autres dames qu'il avoit déjà vues. Alors elles s'approchèrent toutes ensemble, et FORCE DES CŒURS en reprenant la parole : « Commandeyr des croyans et vicaire du prophète en terre, dit-elle, votre Majesté aura pour agréable que nous l'avertissions encore qu'il est temps qu'elle se lève ; voilà le jour qui paroît. »

« Vous êtes des fâcheuses et des importunes, reprit Abou Hassan en se frottant les yeux ; je ne suis pas le Commandeur des croyans, je suis Abou Hassan, je le sais bien, et vous ne me persuaderez pas le contraire. » « Nous ne connoissons pas Abou Hassan dont votre Majesté nous parle, reprit FORCE DES CŒURS ; nous ne voulons pas même le connoître ; nous connoissons votre Majesté pour le Commandeur des croyans, et elle ne nous persuadera jamais qu'elle ne le soit pas. «»

Abou Hassan jetoit les yeux de tout côté, et se trouvoit comme enchanté de se voir dans le même salon où il s'étoit

déjà trouvé ; mais il attribuoit tout cela à un songe pareil à celui qu'il avoit eu, et dont il craignoit les suites fâcheuses. « Dieu me fasse miséricorde, s'écria-t-il en élevant les mains et les yeux, comme un homme qui ne sait où il en est ; je me remets entre ses mains ! Après ce que je vois, je ne puis douter que le diable qui est entré dans ma chambre, ne m'obsède et ne trouble mon imagination de toutes ces visions. » Le calife qui le voyoit et qui venoit d'entendre toutes ses exclamations, se mit à rire de si bon cœur, qu'il eut bien de la peine à s'empêcher d'éclater.

Abou Hassan cependant s'étoit couché, et il avoit refermé les yeux. « Commandeur des croyans, lui dit aussitôt FORCE DES CŒURS, puisque votre Majesté ne se lève pas après l'avoir avertie qu'il est jour, selon notre devoir, et qu'il est nécessaire qu'elle vaille aux affaires de l'empire, dont le gouvernement lui est confié, nous userons de la permission qu'elle nous a donnée en pareil cas. » En même temps elle le prit par un bras, et elle appela les autres dames, qui lui aidèrent à le faire sortir du lit, et le portèrent, pour ainsi dire, jusqu'au milieu du salon, où elles le mirent sur son séant. Elles se prirent ensuite chacune par la main, et elles dansèrent et sautèrent autour de lui au son de tous les instrumens et de tous les tambours de basque, que l'on faisoit retentir sur sa tête et autour de ses oreilles.

Abou Hassan se trouva dans une perplexité d'esprit inexprimable. « Serois-je véritablement calife et Commandeur des croyans, se disoit-il à lui-même ? » Enfin dans l'incertitude où il étoit, il vouloit dire quelque chose, mais le grand bruit de tous les instrumens l'empêchoit de se faire entendre. Il fit

signe à BOUQUET DE PERLES et à ÉTOILE DU MATIN, qui se tenoient par la main en dansant autour de lui, qu'il vouloit parler. Aussitôt elles firent cesser la danse et les instrumens, et elles s'approchèrent de lui : « Ne mentez pas, leur dit-il fort ingénument, et dites-moi, dans la vérité, qui je suis. »

« Commandeur des croyans, répondit ÉTOILE DU MATIN, votre Majesté veut nous surprendre en nous faisant cette demande, comme si elle ne savoit pas elle-même qu'elle est le Commandeur des croyans et le vicaire en terre du prophète de Dieu, maître de l'un et de l'autre monde, de ce monde où nous sommes et du monde à venir après la mort. Si cela n'étoit pas, il faudroit qu'un songe extraordinaire lui eût fait oublier ce qu'elle est. Il pourroit bien en être quelque chose, si l'on considère que votre Majesté a dormi cette nuit plus long-temps qu'à l'ordinaire ; néanmoins, si votre Majesté veut bien me le permettre, je la ferai ressouvenir de ce qu'elle fit hier dans toute la journée. » Elle lui raconta donc son entrée au conseil, le châtiment de l'imam et des quatre vieillards par le juge de police ; le présent d'une bourse de pièces d'or envoyée par son visir à la mère d'un nommé Abou Hassan ; ce qu'il fit dans l'intérieur de son palais, et ce qui se passa aux trois repas qui lui furent servis dans les trois salons, jusqu'au dernier. « C'est dans ce dernier salon que votre Majesté, continua-t-elle en s'adressant à lui, après nous avoir fait mettre à table à ses côtés, nous fit l'honneur d'entendre nos chansons et de recevoir du vin de nos mains, jusqu'au moment où votre Majesté s'endormit de la manière que FORCE DES CŒURS vient de le raconter. Depuis ce temps, votre Majesté, contre sa coutume, a toujours dormi d'un profond sommeil jusqu'à présent qu'il

est jour. BOUQUET DE PERLES, toutes les autres esclaves et tous les officiers qui sont ici, certifieront la même chose. Ainsi, que votre Majesté se mette donc en état de faire sa prière, car il en est temps. »

« Bon, bon, reprit Abou Hassan en branlant la tête, vous m'en feriez bien accroire si je voulois vous écouter. Et moi, continua-t-il, je vous dis que vous êtes toutes des folles, et que vous avez perdu l'esprit. C'est cependant un grand dommage, car vous êtes de jolies personnes. Apprenez que depuis que je ne vous ai vues, je suis allé chez moi ; que j'y ai fort maltraité ma mère ; qu'on m'a mené à l'hôpital des fous, où je suis resté malgré moi plus de trois semaines, pendant lesquelles le concierge n'a pas manqué de me régaler chaque jour de cinquante coups de nerf de bœuf. Et vous voudriez que tout cela ne fût qu'un songe ? Vous vous moquez. »

« Commandeur des croyans, repartit ÉTOILE DU MATIN, nous sommes prêtes, toutes tant que nous sommes, de jurer par ce que votre Majesté a de plus cher, que tout ce qu'elle nous dit n'est qu'un songe. Elle n'est pas sortie de ce salon depuis hier, et elle n'a pas cessé de dormir toute la nuit jusqu'à présent. »

La confiance avec laquelle cette dame assuroit à Abou Hassan, que tout ce qu'elle lui disoit étoit véritable, et qu'il n'étoit point sorti du salon depuis qu'il y étoit entré, le mit encore une fois dans un état à ne savoir que croire de ce qu'il étoit et de ce qu'il voyoit. Il demeura un espace de temps abymé dans ses pensées. « Ô ciel, disoit-il en lui-même, suis-je Abou Hassan ? Suis-je Commandeur des croyans ? Dieu tout-puissant, éclairez mon entendement : faites-moi connoître la vérité, afin que je sache à quoi m'en tenir. » Il découvrit

ensuite ses épaules encore toutes livides des coups qu'il avoit reçus ; et en les montrant aux dames : « Voyez, leur dit-il, et jugez si de pareilles blessures peuvent venir en songe ou en dormant. À mon égard je puis vous assurer qu'elles ont été très-réelles ; et la douleur que j'en ressens encore, m'en est un sûr garant, qui ne me permet pas d'en douter. Si cela néanmoins m'est arrivé en dormant, c'est la chose du monde la plus extraordinaire et la plus étonnante ; et je vous avoue qu'elle me passe. »

Dans l'incertitude où étoit Abou Hassan de son état, il appela un des officiers du calife, qui étoit près de lui : « Approchez-vous, dit-il, et mordez-moi le bout de l'oreille, que je juge si je dors ou si je veille. » L'officier s'approcha, lui prit le bout de l'oreille entre les dents, et le serra si fort, qu'Abou Hassan fit un cri effroyable.

À ce cri, tous les instrumens de musique jouèrent en même temps, et les dames et les officiers se mirent à danser, à chanter et à sauter autour d'Abou Hassan avec un si grand bruit, qu'il entra dans une espèce d'enthousiasme qui lui fit faire mille folies. Il se mit à chanter comme les autres. Il déchira le bel habit de calife dont on l'avoit revêtu. Il jeta par terre le bonnet qu'il avoit sur la tête, et nu en chemise et en caleçon, il se leva brusquement, et se jeta entre deux dames qu'il prit par la main, et se mit à danser et à sauter avec tant d'action, de mouvement et de contorsions bouffonnes et divertissantes, que le calife ne put plus se contenir dans l'endroit où il étoit. La plaisanterie subite d'Abou Hassan le fit rire avec tant d'éclat, qu'il se laissa aller à la renverse, et se fit entendre par-dessus tout le bruit des instrumens de musique et des tambours de basque. Il fut si

long-temps sans pouvoir se retenir, que peu s'en fallut qu'il ne s'en trouvât incommodé. Enfin, il se releva, et il ouvrit la jalousie. Alors en avançant la tête et en riant toujours : « Abou Hassan, Abou Hassan, s'écria-t-il, veux-tu donc me faire mourir à force de rire ? »

À la voix du calife tout le monde se tut, et le bruit cessa. Abou Hassan s'arrêta comme les autres, et tourna la tête du côté qu'elle s'étoit fait entendre. Il reconnut le calife, et en même temps le marchand de Moussoul. Il ne se déconcerta pas pour cela. Au contraire, il comprit dans ce moment qu'il étoit bien éveillé, et que tout ce qui lui étoit arrivé étoit très-réel, et non pas un songe. Il entra dans la plaisanterie et dans l'intention du calife : « Ha, ha, s'écria-t-il en le regardant avec assurance, vous voilà donc, marchand de Moussoul ! Quoi, vous vous plaignez que je vous fais mourir, vous qui êtes cause des mauvais traitemens que j'ai faits à ma mère, et de ceux que j'ai reçus pendant un si long-temps à l'hôpital des fous ; vous qui avez si fort maltraité l'iman de la mosquée de mon quartier, et les quatre scheikhs mes voisins ; car ce n'est pas moi, je m'en lave les mains ; vous qui m'avez causé tant de peines d'esprit et tant de traverses. Enfin, n'est-ce pas vous qui êtes l'agresseur, et ne suis-je pas l'offensé ? »

« Tu as raison, Abou Hassan, répondit le calife en continuant de rire ; mais pour te consoler et pour te dédommager de toutes tes peines, je suis prêt, et j'en prends Dieu à témoin, à te faire, à ton choix, telle réparation que tu voudras m'imposer. »

En achevant ces paroles, le calife descendit du cabinet, entra dans le salon. Il se fit apporter un de ses plus beaux habits, et commanda aux dames de faire la fonction des officiers de la

chambre, et d'en revêtir Abou Hassan. Quand elles l'eurent habillé : « Tu es mon frère, lui dit le calife en l'embrassant ; demande-moi tout ce qui te peut faire plaisir, je le l'accorderai. »

« Commandeur des croyans, reprit Abou Hassan, je supplie votre Majesté de me faire la grâce de m'apprendre ce qu'elle a fait pour me démonter ainsi le cerveau, et quel a été son dessein ; cela m'importe présentement plus que toute autre chose, pour remettre entièrement mon esprit dans son assiette ordinaire. »

Le calife voulut bien donner cette satisfaction à Abou Hassan. « Tu dois savoir premièrement, lui dit-il, que je me déguise assez souvent, et particulièrement la nuit, pour connoître par moi-même si tout est dans l'ordre dans la ville de Bagdad ; et comme je suis bien aise de savoir aussi ce qui se passe aux environs, je me suis fixé un jour, qui est le premier de chaque mois, pour faire un grand tour au-dehors, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et je reviens toujours par le pont. Je revenois de faire ce tour, le soir que tu m'invitas à souper chez toi. Dans notre entretien tu me marquas que la seule chose que tu desirois, c'étoit d'être calife et Commandeur des croyans l'espace de vingt-quatre heures seulement, pour mettre à la raison l'imam de la mosquée de ton quartier, et les quatre scheikhs ses conseillers. Ton désir me parut très-propre pour m'en donner un sujet de divertissement ; et dans cette vue j'imaginai sur-le-champ le moyen de te procurer la satisfaction que tu desirois. J'avois sur moi de la poudre qui fait dormir du moment qu'on l'a prise, à ne pouvoir se réveiller qu'au bout d'un certain temps. Sans que tu t'en aperçusses, j'en jetai une

dose dans la dernière tasse que je te présentai, et tu bus. Le sommeil te prit dans le moment, et je te fis enlever et emporter à mon palais par mon esclave, après avoir laissé la porte de ta chambre ouverte en sortant. Il n'est pas nécessaire de te dire ce qui t'arriva dans mon palais à ton réveil et pendant la journée jusqu'au soir, où après avoir été bien régalé par mon ordre, une de mes esclaves qui te servoit, jeta une autre dose de la même poudre dans le dernier verre qu'elle te présenta, et que tu bus. Le grand assoupissement te prit aussitôt, et je te fis reporter chez toi par le même esclave qui t'avoit apporté, avec ordre de laisser encore la porte de ta chambre ouverte en sortant. Tu m'as raconté toi-même tout ce qui t'est arrivé le lendemain et les jours suivans. Je ne m'étois pas imaginé que tu dusses souffrir autant que tu as souffert en cette occasion ; mais, comme je m'y suis déjà engagé envers toi, je ferai toutes choses pour te consoler, et te donner lieu d'oublier tous tes maux. Vois donc ce que je puis faire pour te faire plaisir, et demande-moi hardiment ce que tu souhaites. »

« Commandeur des croyans, reprit Abou Hassan, quelque grands que soient les maux que j'ai soufferts, ils sont effacés de ma mémoire, du moment que j'apprends qu'ils me sont venus de la part de mon souverain seigneur et maître. A l'égard de la générosité dont votre Majesté s'offre de me faire sentir les effets avec tant de bonté, je ne doute nullement de sa parole irrévocable ; mais comme l'intérêt n'a jamais eu d'empire sur moi, puisqu'elle me donne cette liberté, la grâce que j'ose lui demander, c'est de me donner assez d'accès près de sa personne, pour avoir le bonheur d'être toute ma vie l'admirateur de sa grandeur. »

Ce dernier témoignage de désintéressement d'Abou Hassan acheva de lui mériter toute l'estime du calife. « Je te sais bon gré de ta demande, lui dit le calife ; je te l'accorde, avec l'entrée libre dans mon palais à toute heure, en quelque endroit que je me trouve. » En même temps il lui assigna un logement dans le palais. À l'égard de ses appointemens, il lui dit qu'il ne vouloit pas qu'il eût affaire à ses trésoriers, mais à sa personne même ; et sur-le-champ il lui fit donner par son trésorier particulier une bourse de mille pièces d'or. Abou Hassan fit de profonds remercîmens au calife, qui le quitta pour aller tenir conseil selon la coutume.

Abou Hassan prit ce temps-là pour aller au plutôt informer sa mère de tout ce qui se passoit, et lui apprendre sa bonne fortune.

Il lui fit connoître que tout ce qui lui étoit arrivé n'étoit point un songe ; qu'il avoit été calife, et qu'il en avoit réellement fait les fonctions pendant un jour entier, et reçu véritablement les honneurs ; qu'elle ne devoit pas douter de ce qu'il lui disoit, puisqu'il en avoit eu la confirmation de la propre bouche du calife même.

La nouvelle de l'histoire d'Abou Hassan ne tarda guère à se répandre dans toute la ville de Bagdad ; elle passa même dans les provinces voisines, et de là dans les plus éloignées, avec les circonstances toutes singulières et divertissantes dont elle avoit été accompagnée.

La nouvelle faveur d'Abou Hassan le rendoit extrêmement assidu auprès du calife. Comme il étoit naturellement de bonne humeur, et qu'il faisoit naître la joie partout où il se trouvoit, par ses bons mots et par ses plaisanteries, le calife ne pouvoit

guère se passer de lui, et il ne faisoit aucune partie de divertissement sans l'y appeler ; il le menoit même quelquefois chez Zobeïde son épouse, à qui il avoit raconté son histoire, qui l'avoit extrêmement divertie. Zobeïde le goûtoit assez ; mais elle remarqua que toutes les fois qu'il accompagnoit le calife chez elle, il avoit toujours les yeux sur une de ses esclaves appelée Nouzhatoul-Aouadat^[1] ; c'est pourquoi elle résolut d'en avertir le calife. « Commandeur des croyans, dit un jour la princesse au calife, vous ne remarquez peut-être pas comme moi, que toutes les fois qu'Abou Hassan vous accompagne ici, il ne cesse d'avoir les yeux sur Nouzhatoul-Aouadat, et qu'il ne manque jamais de la faire rougir. Vous ne doutez point que ce ne soit une marque certaine qu'elle ne le hait pas. C'est pourquoi, si vous m'en croyez, nous ferons un mariage de l'un et de l'autre. »

« Madame, reprit le calife, vous me faites souvenir d'une chose que je devrois avoir déjà faite. Je sais le goût d'Abou Hassan sur le mariage, par lui-même, et je lui avois toujours promis de lui donner une femme dont il auroit tout sujet d'être content. Je suis bien aise que vous m'en ayez parlé, et je ne sais comment la chose m'étoit échappée de la mémoire. Mais il vaut mieux qu'Abou Hassan ait suivi son inclination, par le choix qu'il a fait lui-même. D'ailleurs, puisque Nouzhatoul-Aouadat ne s'en éloigne pas, nous ne devons point hésiter sur ce mariage. Les voilà l'un et l'autre, ils n'ont qu'à déclarer s'ils y consentent. »

Abou Hassan se jeta aux pieds du calife et de Zobeïde, pour leur marquer combien il étoit sensible aux bontés qu'ils avoient pour lui. « Je ne puis, dit-il en se relevant, recevoir une

épouse de meilleures mains ; mais je n'ose espérer que Nouzhatoul-Aouadat veuille me donner la sienne, d'aussi bon cœur que je suis prêt à lui donner la mienne. » En achevant ces paroles, il regarda l'esclave de la princesse, qui témoigna assez de son côté par son silence respectueux, et par la rougeur qui lui montoit au visage, qu'elle étoit toute disposée à suivre la volonté du calife, et de Zobeïde sa maîtresse.

Le mariage se fit, et les noces furent célébrées dans le palais avec de grandes réjouissances, qui durèrent plusieurs jours. Zobeïde se fit un point d'honneur de faire de riches présens à son esclave, pour faire plaisir au calife ; et le calife de son côté, en considération de Zobeïde, en usa de même envers Abou Hassan.

La mariée fut conduite au logement que le calife avoit assigné à Abou Hassan son mari qui l'attendoit avec impatience. Il la reçut au bruit de tous les instrumens de musique, et des chœurs de musiciens et de musiciennes du palais, qui faisoient retentir l'air du concert de leurs voix et de leurs instrumens.

Plusieurs jours se passèrent en fêtes et en réjouissances accoutumées dans ces sortes d'occasions, après lesquels on laissa les nouveaux mariés jouir paisiblement de leurs amours. Abou Hassan et sa nouvelle épouse étoient charmés l'un de l'autre. Ils vivoient dans une union si parfaite, que hors le temps qu'ils employoient à faire leur cour, l'un au calife, et l'autre à la princesse Zobeïde, ils étoient toujours ensemble, et ne se quittoient point. Il est vrai que Nouzhatoul-Aouadat avoit toutes les qualités d'une femme capable de donner de l'amour et de l'attachement à Abou Hassan ; puisqu'elle étoit selon les

souhais sur lesquels il s'étoit expliqué au calife, c'est-à-dire, en état de lui tenir tête à table. Avec ces dispositions, ils ne pouvoient manquer de passer ensemble leur temps très-agréablement. Aussi leur table étoit-elle toujours mise, et couverte, à chaque repas, des mets les plus délicats et les plus friands qu'un traiteur avoit soin de leur apprêter et de leur fournir. Le buffet étoit toujours chargé de vin le plus exquis, et disposé de manière qu'il étoit à la portée de l'un et de l'autre lorsqu'ils étoient à table. Là ils jouissoient d'un agréable tête-à-tête, et s'entretenoient de mille plaisanteries qui leur faisoient faire des éclats de rire, plus ou moins grands, selon qu'ils avoient mieux ou moins bien rencontré à dire quelque chose capable de les réjouir. Le repas du soir étoit particulièrement consacré à la joie. Ils ne s'y faisoient servir que des fruits excellens, des gâteaux et des pâtes d'amandes ; et à chaque coup de vin qu'ils buvoient, ils s'excitoient l'un et l'autre par quelques chansons nouvelles, qui fort souvent étoient des impromptu faits à propos sur le sujet dont ils s'entretenoient. Ces chansons étoient aussi quelquefois accompagnées d'un luth, ou de quelqu'autre instrument dont ils savoient toucher l'un et l'autre.

Abou Hassan et Nouzhatoul-Aouadat passèrent ainsi un assez long espace de temps à faire bonne chère et à se bien divertir. Ils ne s'étoient jamais mis en peine de leur dépense de bouche ; et le traiteur qu'ils avoient choisi pour cela, avoit fait toutes les avances. Il étoit juste qu'il reçût quelque argent, c'est pourquoi il leur présenta le mémoire de ce qu'il avoit avancé. La somme se trouva très-forte. On y ajouta celle à quoi pouvoit monter la dépense déjà faite en habits de noces des

plus riches étoffes pour l'un et pour l'autre, et en bijoux de très-grand prix pour la mariée ; et la somme se trouva si excessive, qu'ils s'aperçurent, mais trop tard, que de tout l'argent qu'ils avoient reçu des bienfaits du calife et de la princesse Zobéïde, en considération de leur mariage, il ne leur restoit précisément que ce qu'il falloit pour y satisfaire. Cela leur fit faire de grandes réflexions sur le passé, qui ne remédioient point au mal présent. Abou Hassan fut d'avis de payer le traiteur, et sa femme y consentit. Ils le firent venir et lui payèrent tout ce qu'ils lui devoient, sans rien témoigner de l'embarras où ils alloient se trouver sitôt qu'ils auroient fait ce paiement.

Le traiteur se retira fort content d'avoir été payé en belles pièces d'or à fleurs de coin : on n'en voyoit pas d'autres dans le palais du calife. Abou Hassan et Nouzhatoul-Aouadat ne le furent guère d'avoir vu le fond de leur bourse. Ils demeurèrent dans un grand silence, les yeux baissés, et fort embarrassés de l'état où ils se voyoient réduits dès la première année de leur mariage.

Abou Hassan se souvenoit bien que le calife en le recevant dans son palais, lui avoit promis de ne le laisser manquer de rien. Mais quand il considéroit qu'il avoit prodigué en si peu de temps les largesses de sa main libérale, outre qu'il n'étoit pas d'humeur à demander, il ne vouloit pas aussi s'exposer à la honte de déclarer au calife le mauvais usage qu'il en avoit fait, et le besoin où il étoit d'en recevoir de nouvelles. D'ailleurs, il avoit abandonné son bien de patrimoine à sa mère, sitôt que le calife l'avoit retenu près de sa personne, et il étoit fort éloigné de recourir à la bourse de sa mère, à qui il auroit fait connoître

par ce procédé, qu'il étoit retombé dans le même désordre qu'après la mort de son père.

De son côté, Nouzhatoul-Aouadat, qui regardoit les libéralités de Zobéïde, et la liberté qu'elle lui avoit accordée en la mariant, comme une récompense plus que suffisante de ses services et de son attachement, ne croyoit pas être en droit de lui rien demander davantage.

Abou Hassan rompit enfin le silence ; et en regardant Nouzhatoul-Aouadat avec un visage ouvert : « Je vois bien, lui dit-il, que vous êtes dans le même embarras que moi, et que vous cherchez quel parti nous devons prendre dans une aussi fâcheuse conjoncture que celle-ci, où l'argent vient de nous manquer tout-à-coup, sans que nous l'ayons prévu. Je ne sais quel peut être votre sentiment ; pour moi, quoi qu'il puisse arriver, mon avis n'est pas de retrancher notre dépense ordinaire de la moindre chose, et je crois que de votre côté vous ne m'en dédirez pas. Le point est de trouver le moyen d'y fournir, sans avoir la bassesse d'en demander, ni moi au calife, ni vous à Zobéïde ; et je crois l'avoir trouvé. Mais pour cela, il faut que nous nous aidions l'un l'autre. »

Ce discours d'Abou Hassan plut beaucoup à Nouzhatoul-Aouadat, et lui donna quelque espérance. « Je n'étois pas moins occupée que vous de cette pensée, lui dit-elle, et si je ne m'en expliquois pas, c'est que je n'y voyois aucun remède. Je vous avoue que l'ouverture que vous venez de me faire, me fait le plus grand plaisir du monde. Mais puisque vous avez trouvé le moyen que vous dites, et que mon secours vous est nécessaire pour y réussir, vous n'avez qu'à me dire ce qu'il faut que je fasse, et vous verrez que je m'y emploierai de mon mieux. »

« Je m'attendois bien, reprit Abou Hassan, que vous ne me manqueriez pas dans cette affaire, qui vous touche autant que moi. Voici donc le moyen que j'ai imaginé pour faire en sorte que l'argent ne nous manque pas dans le besoin que nous en avons, au moins pour quelque temps. Il consiste dans une petite tromperie que nous ferons, moi au calife, et vous à Zobéïde, et qui, j'en suis sûr, les divertira, et ne nous sera pas infructueuse. Je vais vous dire quelle est la tromperie que j'entends : c'est que nous mourions tous deux. »

« Que nous mourions tous deux, interrompit Nouzhatoul-Aoudat ! Mourez si vous voulez tout seul, pour moi, je ne suis pas lasse de vivre, et je ne prétends pas, ne vous en déplaise, mourir encore sitôt. Si vous n'avez pas d'autre moyen à me proposer que celui-là, vous pouvez l'exécuter vous-même ; car je vous assure que je ne m'en mêlerai point. »

« Vous êtes femme, repartit Abou Hassan, je veux dire d'une vivacité et d'une promptitude surprenante : à peine me donnez-vous le temps de m'expliquer. Écoutez-moi donc un moment avec patience, et vous verrez après cela que vous voudrez bien mourir de la même mort dont je prétends mourir moi-même. Vous jugez bien que je n'entends pas parler d'une mort véritable, mais d'une mort feinte. »

« Ah, bon pour cela, interrompit encore Nouzhatoul-Aoudat ; dès qu'il ne s'agira que d'une mort feinte, je suis à vous. Vous pouvez compter sur moi, vous serez témoin du zèle avec lequel je vous seconderai à mourir de cette manière ; car, pour vous le dire franchement, j'ai une répugnance invincible à vouloir mourir si tôt de la manière que je l'entendois tantôt. »

« Hé bien, vous serez satisfaite, continua Abou Hassan :

voici comme je l'entends, pour réussir en ce que je me propose. Je vais faire le mort : aussitôt vous prendrez un linceul, et vous m'ensevelirez, comme si je l'étois effectivement. Vous me mettrez au milieu de la chambre à la manière accoutumée, avec le turban posé sur le visage, et les pieds tournés du côté de la Mecque, tout prêt à être porté au lieu de la sépulture. Quand tout sera ainsi disposé, vous ferez les cris et verserez les larmes ordinaires en de pareilles occasions, en déchirant vos habits, et vous arrachant les cheveux, ou du moins en feignant de vous les arracher, et vous irez tout en pleurs et les cheveux épars vous présenter à Zobéïde. La princesse voudra savoir le sujet de vos larmes ; et dès que vous l'en aurez informée par vos paroles entrecoupées de sanglots, elle ne manquera pas de vous plaindre, et de vous faire présent de quelque somme d'argent pour aider à faire les frais de mes funérailles, et d'une pièce de brocard pour me servir de drap mortuaire, afin de rendre mon enterrement plus magnifique, et pour vous faire un habit à la place de celui qu'elle verra déchiré. Aussitôt que vous serez de retour avec cet argent et cette pièce de brocard, je me lèverai du milieu de la chambre, et vous vous mettrez à ma place. Vous ferez la morte ; et après vous avoir ensevelie, j'irai de mon côté faire auprès du calife le même personnage que vous aurez fait chez Zobéïde ; et j'ose me promettre que le calife ne sera pas moins libéral à mon égard, que Zobéïde l'aura été envers vous. »

Quand Abou Hassan eut achevé d'expliquer sa pensée sur ce qu'il avoit projeté : « Je crois que la tromperie sera fort divertissante, reprit Nouzhatoul-Aouadat, et je serai fort trompée si le calife et Zobéïde ne nous en savent bon gré.

Il s'agit présentement de la bien conduire : à mon égard vous pouvez me laisser faire, je m'acquitterai de mon rôle, pour le moins, aussi bien que je m'attends que vous vous acquitterez du vôtre, et avec d'autant plus de zèle et d'attention, que j'aperçois comme vous le grand avantage que nous en devons remporter. Ne perdons point de temps. Pendant que je prendrai un linceul, mettez-vous en chemise et en caleçon ; je sais ensevelir aussi bien que qui que ce soit : car lorsque j'étois au service de Zobeïde, et que quelque esclave de mes compagnes venoit à mourir, j'avois toujours la commission de l'ensevelir. »

Abou Hassan ne tarda guère à faire ce que Nouzhatoul-Aouadat lui avoit dit. Il s'étendit sur le dos tout de son long sur le linceul qui avoit été mis sur le tapis de pied au milieu de la chambre, croisa ses bras, et se laissa envelopper de manière qu'il sembloit qu'il n'y avoit qu'à le mettre dans une bière, et l'emporter pour être enterré. Sa femme lui tourna les pieds du côté de la Mecque, lui couvrit le visage d'une mousseline des plus fines, et mit son turban par-dessus, de manière qu'il avoit la respiration libre. Elle se décoiffa ensuite, et les larmes aux yeux, les cheveux pendans et épars, en faisant semblant de se les arracher avec de grands cris, elle se frappoit les joues, et se donnoit de grands coups sur la poitrine, avec toutes les autres marques d'une vive douleur. En cet équipage elle sortit, et traversa une cour fort spacieuse, pour se rendre à l'appartement de la princesse Zobéïde.

Nouzhatoul-Aouadat faisoit des cris si perçans, que Zobéïde les entendit de son appartement. Elle commanda à ses femmes esclaves qui étoient alors auprès d'elle, de voir d'où pouvoient

venir ces plaintes et ces cris qu'elle entendoit. Elles coururent vite aux jalousies, et revinrent avertir Zobéïde que c'étoit Nouzhatoul-Aouadat qui s'avançoit tout éplorée. Aussitôt la princesse impatiente de savoir ce qui pouvoit lui être arrivé, se leva, et alla au-devant d'elle jusqu'à la porte de son antichambre.

Nouzhatoul-Aouadat joua ici son rôle en perfection. Dès qu'elle eut aperçu Zobéïde, qui tenoit elle-même la portière de son antichambre entr'ouverte, et qui l'attendoit, elle redoubla ses cris en s'avançant, s'arracha les cheveux à pleines mains, se frappa les joues et la poitrine plus fortement, et se jeta à ses pieds, en les baignant de ses larmes.

Zobéïde étonnée de voir son esclave dans une affliction si extraordinaire, lui demanda ce qu'elle avoit, et quelle disgrâce lui étoit arrivée ?

Au lieu de répondre, la fausse affligée continua ses sanglots quelque temps, en feignant de se faire violence pour les retenir. « Hélas, ma très-honorée dame et maîtresse, s'écria-t-elle enfin avec des paroles entrecoupées de sanglots, quel malheur plus grand et plus funeste pouvoit-il m'arriver, que celui qui m'oblige de venir me jeter aux pieds de votre Majesté, dans la disgrâce extrême où je suis réduite ! Que Dieu prolonge vos jours dans une santé parfaite, ma très-respectable princesse, et vous donne de longues et heureuses années ! Abou Hassan, le pauvre Abou Hassan, que vous avez honoré de vos bontés, que vous et le Commandeur des croyans, m'aviez donné pour époux, ne vit plus ! »

En achevant ces dernières paroles, Nouzhatoul-Aouadat redoubla ses larmes et ses sanglots, et se jeta encore aux pieds

de la princesse. Zobéïde fut extrêmement surprise de cette nouvelle. « Abou Hassan est mort, s'écria-t-elle, cet homme si plein de santé, si agréable et si divertissant ! En vérité, je ne m'attendois pas à apprendre sitôt la mort d'un homme comme celui-là, qui promettoit une plus longue vie, et qui la méritoit si bien. » Elle ne put s'empêcher d'en marquer sa douleur par ses larmes. Ses femmes esclaves qui l'accompagnoient, et qui avoient eu plusieurs fois leur part des plaisanteries d'Abou Hassan, quand il étoit admis aux entretiens familiers de Zobéïde et du calife, témoignèrent aussi par leurs pleurs, leurs regrets de sa perte, et la part qu'elles y prenoient.

Zobéïde, ses femmes esclaves et Nouzhatoul-Aouadat demeurèrent un temps considérable le mouchoir devant les yeux à pleurer et à jeter des soupirs de cette prétendue mort. Enfin la princesse Zobéïde rompit le silence : « Méchante, s'écria-t-elle, en s'adressant à la fausse veuve, c'est peut être toi qui est cause de sa mort ! Tu lui auras donné tant de sujets de chagrin par ton humeur fâcheuse, qu'enfin tu seras venue à bout de le mettre au tombeau. »

Nouzhatoul-Aouadat témoigna recevoir une grande mortification du reproche que Zobéïde lui faisoit. « Ah, Madame, s'écria-t-elle, je ne crois pas avoir jamais donné à votre Majesté pendant tout le temps que j'ai eu le bonheur d'être son esclave, le moindre sujet d'avoir une opinion si désavantageuse de ma conduite envers un époux qui m'a été si cher ! Je m'estimerois la plus malheureuse de toutes les femmes, si vous en étiez persuadée. J'ai chéri Abou Hassan, comme une femme doit chérir un mari qu'elle aime passionnément ; et je puis dire sans vanité que j'ai eu toute la

tendresse qu'il meritoit que j'eusse pour lui, par toutes les complaisances raisonnables qu'il avoit pour moi, et qui m'étoient un témoignage qu'il ne m'aimoit pas moins tendrement. Je suis persuadée qu'il me justifieroit pleinement là-dessus dans l'esprit de votre Majesté, s'il étoit encore au monde. Mais, Madame, ajouta-t-elle en renouvelant ses larmes, son heure étoit venue, et c'est la cause unique de sa mort. »

Zobéïde en effet avoit toujours remarqué dans son esclave une même égalité d'humeur, une douceur qui ne se démentoit jamais, une grande docilité, et un zèle en tout ce qu'elle faisoit pour son service, qui marquoit qu'elle agissoit plutôt par inclination que par devoir. Ainsi elle n'hésita point à l'en croire sur sa parole, et elle commanda à sa trésorière d'aller prendre dans son trésor une bourse de cent pièces de monnaie d'or, et une pièce de brocard.

La trésorière revint bientôt avec la bourse et la pièce de brocard, qu'elle mit par ordre de Zobéïde entre les mains de Nouzhatoul-Aouadat.

En recevant ce beau présent, elle se jeta aux pieds de la princesse, et lui en fit ses très-humbles remerciemens, avec une grande satisfaction dans l'âme d'avoir bien réussi. « Va, lui dit Zobéïde, fais servir la pièce de brocard de drap mortuaire sur la bière de ton mari, et emploie l'argent à lui faire des funérailles honorables et dignes de lui. Après cela, modère les transports de ton affliction ; j'aurai soin de toi. »

Nouzhatoul-Aouadat ne fut pas plutôt hors de la présence de Zobéïde, qu'elle essuya ses larmes avec une grande joie, et retourna au plutôt rendre compte à Abou Hassan du succès de

son rôle.

En rentrant, Nouzhatoul-Aouadat fit un grand éclat de rire, en retrouvant Abou Hassan au même état qu'elle l'avoit laissé, c'est-à-dire, enseveli au milieu de la chambre. « Levez-vous, lui dit-elle toujours en riant, et venez voir le fruit de la tromperie que j'ai faite à Zobéïde. Nous ne mourrons pas encore de faim aujourd'hui. »

Abou Hassan se leva promptement, et se réjouit fort avec sa femme, en voyant la bourse et la pièce de brocard.

Nouzhatoul-Aouadat étoit si aise d'avoir si bien réussi dans la tromperie qu'elle venoit de faire à la princesse, qu'elle ne pouvoit contenir sa joie. « Ce n'est pas assez, dit-elle à son mari en riant: je veux faire la morte à mon tour, et voir si vous serez assez habile pour en tirer autant du calife que j'ai fait de Zobéïde. »

« Voilà justement le génie des femmes, reprit Abou Hassan ; on a bien raison de dire qu'elles ont toujours la vanité de croire qu'elles sont plus que les hommes, quoique le plus souvent elles ne fassent rien de bien que par leur conseil. Il feroit beau voir que je n'en fisse pas au moins autant que vous auprès du calife, moi qui suis l'inventeur de la fourberie! Mais ne perdons pas le temps en discours inutiles ; faites la morte comme moi, et vous verrez si je n'aurai pas le même succès. »

Abou Hassan ensevelit sa femme, la mit au même endroit où il étoit, lui tourna les pieds du côté de la Mecque, et sortit de sa chambre tout en désordre, le turban mal accommodé, comme un homme qui est dans une grande affliction. En cet état, il alla chez le calife qui tenoit alors un conseil particulier avec le

grand visir Giafar, et d'autres visirs en qui il avoit le plus de confiance. Il se présenta à la porte ; et l'huissier qui savoit qu'il avoit les entrées libres, lui ouvrit. Il entra le mouchoir d'une main devant les yeux, pour cacher les larmes feintes qu'il laissoit couler en abondance, en se frappant la poitrine de l'autre à grands coups, avec des exclamations qui exprimoient l'excès d'une grande douleur.

Le calife, qui étoit accoutumé à voir Abou Hassan avec un visage toujours gai, et qui n'inspiroit que la joie, fut fort surpris de le voir paroître devant lui en un si triste état. Il interrompit l'attention qu'il donnoit à l'affaire dont on parloit dans son conseil, pour lui demander la cause de sa douleur.

Commandeur des croyans, répondit Abou Hassan avec des sanglots et des soupirs réitérés, il ne pouvoit m'arriver un plus grand malheur que celui qui fait le sujet de mon affliction. Que Dieu laisse vivre votre Majesté sur le trône qu'elle remplit si glorieusement ! Nouzhatoul-Aouadat qu'elle m'avoit donnée en mariage par sa bonté, pour passer le reste de mes jours avec elle, hélas...

À cette exclamation, Abou Hassan fit semblant d'avoir le cœur si pressé, qu'il n'en dit pas davantage, et fondit en larmes.

Le calife qui comprit qu'Abou Hassan venoit lui annoncer la mort de sa femme, en parut extrêmement touché. « Dieu lui fasse miséricorde, dit-il d'un air qui marquoit combien il la regretoit ! C'étoit une bonne esclave, et nous te l'avions donnée, Zobéïde et moi, dans l'intention de te faire plaisir ; elle méritoit de vivre plus long-temps. » Alors les larmes lui coulèrent des yeux, et il fut obligé de prendre son mouchoir

pour les essuyer.

La douleur d'Abou Hassan, et les larmes du calife attirèrent celles du grand visir Giafar et des autres visirs. Ils pleurèrent tous la mort de Nouzhatoul- Aouadat, qui, de son côté, étoit dans une grande impatience d'apprendre comment Abou Hassan auroit réussi.

Le calife eut la même pensée du mari, que Zobéïde avoit eue de la femme, et il s'imagina qu'il étoit peut-être la cause de sa mort. » Malheureux, lui dit-il d'un ton d'indignation, n'est-ce pas toi qui as fait mourir ta femme par tes mauvais traitemens ? Ah, je n'en fais aucun doute ! Tu devois au moins avoir quelque considération pour la princesse Zobéïde, mon épouse, qui l'aimoit plus que ses autres esclaves, et qui a bien voulu s'en priver pour te l'abandonner. Voilà une belle marque de ta reconnoissance. »

« Commandeur des croyans, répondit Abou Hassan en faisant semblant de pleurer plus amèrement qu'auparavant, votre Majesté peut-elle avoir un seul moment la pensée qu'Abou Hassan, qu'elle a comblé de ses grâces et de ses bienfaits, et à qui elle a fait des honneurs auxquels il n'eût jamais osé aspirer, ait pu être capable d'une si grande ingratitude ? J'aimois Nouzhatoul-Aouadat, mon épouse, autant par tous ces endroits-là que par tant d'autres belles qualités qu'elle avoit, et qui étoient cause que j'ai toujours eu pour elle tout l'attachement, toute la tendresse et tout l'amour qu'elle méritoit. Mais, Seigneur, ajouta-t-il, elle devoit mourir, et Dieu n'a pas voulu me laisser jouir plus long-temps d'un bonheur que je tenois des bontés de votre Majesté et de Zobéïde, sa chère épouse. »

Enfin, Abou Hassan sut dissimuler si parfaitement sa douleur par toutes les marques d'une véritable affliction, que le calife, qui d'ailleurs n'avoit pas entendu dire qu'il eût fait fort mauvais ménage avec sa femme, ajouta foi à tout ce qu'il lui dit, et ne douta plus de la sincérité de ses paroles. Le trésorier du palais étoit présent, et le calife lui commanda d'aller au trésor, et de donner à Abou Hassan une bourse de cent pièces de monnaie d'or avec une belle pièce de brocard. Abou Hassan se jeta aussitôt aux pieds du calife pour lui marquer sa reconnaissance et le remercier de son présent. « Suis le trésorier, lui dit le calife : la pièce de brocard est pour servir de drap mortuaire à ta défunte, et l'argent pour lui faire des obsèques dignes d'elle. Je m'attends bien que tu lui donneras ce dernier témoignage de ton amour. »

Abou Hassan ne répondit à ces paroles obligeantes du calife, que par une profonde inclination, en se retirant. Il suivit le trésorier ; et aussitôt que la bourse et la pièce de brocard lui eurent été mises entre les mains, il retourna chez lui très-content et bien satisfait en lui-même d'avoir trouvé si promptement et si facilement de quoi suppléer à la nécessité où il s'étoit trouvé, et qui lui avoit causé tant d'inquiétudes.

Nouzhatoul-Aouadat fatiguée d'avoir été si long-temps dans une si grande contrainte, n'attendit pas qu'Abou Hassan lui dit de quitter la triste situation où elle étoit. Aussitôt qu'elle entendit ouvrir la porte, elle courut à lui : « Hé bien, lui dit-elle, le calife a-t-il été aussi facile à se laisser tromper que Zobéïde ? »

« Vous voyez, répondit Abou Hassan (en plaisantant et en lui montrant la bourse et la pièce de brocard), que je ne sais pas

moins bien faire l'affligé pour la mort d'une femme qui se porte bien, que vous la pleureuse pour celle d'un mari qui est plein de vie. »

Abou Hassan cependant se doutait bien que cette double tromperie ne manqueroit pas d'avoir des suites. C'est pourquoi il prévint sa femme autant qu'il put, sur tout ce qui pourroit en arriver, afin d'agir de concert, ajoutoit-il : « Mieux nous réussirons à jeter le calife et Zobéïde dans quelque sorte d'embarras, plus ils auront de plaisir à la fin ; et peut-être nous en témoigneront-ils leur satisfaction par quelques nouvelles marques de leur libéralité. » Cette dernière considération fut celle qui les encouragea plus qu'aucune autre à porter la feinte aussi loin qu'il leur seroit possible.

Quoiqu'il y eût encore beaucoup d'affaires à régler dans le conseil qui se tenoit, le calife néanmoins, dans l'impatience d'aller chez la princesse Zobéïde lui faire son compliment de condoléance sur la mort de son esclave, se leva peu de temps après le départ d'Abou Hassan, et remit le conseil à un autre jour. Le grand visir et les autres visirs prirent congé et ils se retirèrent.

Dès qu'ils furent partis, le calife dit à Mesrour, chef des eunuques de son palais, qui étoit presque inséparable de sa personne, et qui d'ailleurs étoit de tous ses conseils : « Suis-moi, et viens prendre part comme moi à la douleur de la princesse, sur la mort de Nouzhatoul-Aouadat son esclave. »

Ils allèrent ensemble à l'appartement de Zobéïde. Quand le calife fut à la porte, il entrouvrit la portière, et il aperçut la princesse assise sur un sofa, fort affligée, et les yeux encore tout baignés de larmes.

Le calife entra, et en avançant vers Zobéïde : « Madame, lui dit-il, il n'est pas nécessaire de vous dire combien je prends part à votre affliction, puisque vous n'ignorez pas que je suis aussi sensible à ce qui vous fait de la peine, que je le suis à tout ce qui vous fait plaisir : mais nous sommes tous mortels, et nous devons rendre à Dieu la vie qu'il nous a donnée, quand il nous la demande. Nouzhatoul-Aouadat votre esclave fidelle avoit véritablement des qualités qui lui ont fait mériter votre estime, et j'approuve fort que vous lui en donniez encore des marques après sa mort. Considérez cependant que vos regrets ne lui redonneront pas la vie ; ainsi, Madame, si vous voulez m'en croire, et si vous m'aimez, vous vous consolerez de cette perte, et prendrez plus de soin d'une vie que vous savez m'être très-précieuse et qui fait tout le bonheur de la mienne. »

Si la princesse fut charmée des tendres sentimens qui accompagnoient le compliment du calife, elle fut d'ailleurs très-étonnée d'apprendre la mort de Nouzhatoul-Aouadat, à quoi elle ne s'attendoit pas. Cette nouvelle la jeta dans une telle surprise, qu'elle demeura quelque temps sans pouvoir répondre. Son étonnement redoubloit d'entendre une nouvelle si opposée à celle qu'elle venoit d'apprendre, et lui ôtoit la parole. Elle se remit, et en la reprenant enfin : « Commandeur des croyans, dit-elle d'un air et d'un ton qui marquoient encore son étonnement, je suis très-sensible à tous les tendres sentimens que vous marquez avoir pour moi ; mais permettez-moi de vous dire que je ne comprends rien à la nouvelle que vous m'apprenez de la mort de mon esclave : elle est en parfaite santé. Dieu nous conserve vous et moi, Seigneur ! Si vous me voyez affligée , c'est de la mort d'Abou Hassan son

mari, votre favori, que j'estimois autant par la considération que vous aviez pour lui, que parce que vous avez eu la bonté de me le faire connoître, et qu'il m'a quelquefois divertie assez agréablement. Mais, Seigneur, l'insensibilité où je vous vois de sa mort, et l'oubli que vous en témoignez en si peu de temps après les témoignages que vous m'avez donnés à moi-même du plaisir que vous aviez de l'avoir auprès de vous, m'étonnent et me surprennent. Et cette insensibilité paroît davantage, par le change que vous me voulez donner, en m'annonçant la mort de mon esclave pour la sienne. »

Le calife qui croyoit être parfaitement bien informé de la mort de l'esclave, et qui avoit sujet de le croire, par ce qu'il avoit vu et entendu, se mit à rire et à hausser les épaules, d'entendre ainsi parler Zobéïde. « Mesrour, dit-il en se tournant de son côté et lui adressant la parole, que dis-tu du discours de la princesse ? N'est-il pas vrai que les dames ont quelquefois des absences d'esprit, qu'on ne peut que difficilement pardonner ? Car enfin tu as vu et entendu aussi bien que moi. » Et en se retournant du côté de Zobéïde : « Madame, lui dit-il, ne versez plus de larmes pour la mort d'Abou Hassan, il se porte bien. Pleurez plutôt la mort de votre chère esclave : il n'y a qu'un moment que son mari est venu dans mon appartement tout en pleurs et dans une affliction qui m'a fait de la peine, m'annoncer la mort de sa femme. Je lui ai fait donner une bourse de cent pièces d'or, avec une pièce de brocard, pour aider à le consoler et à faire les funérailles de la défunte. Mesrour que voilà, a été témoin de tout, et il vous dira la même chose. »

Ce discours du calife ne parut pas à la princesse un discours

sérieux ; elle crut qu'il lui en vouloit faire accroire. « Commandeur des croyans, reprit-elle, quoique ce soit votre coutume de railler, je vous dirai que ce n'est pas ici l'occasion de le faire : ce que je vous dis est très-sérieux. Il ne s'agit plus de la mort de mon esclave, mais de la mort d'Abou Hassan, son mari, dont je plains le sort, que vous devriez plaindre avec moi. »

« Et moi, Madame, repartit le calife en prenant son plus grand sérieux, je vous dis sans raillerie que vous vous trompez : c'est Nouzhatoul-Aouadat qui est morte, et Abou Hassan est vivant et plein de santé. »

Zobéïde fut piquée de la répartie sèche du calife. « Commandeur des croyans, répliqua-t-elle d'un ton vif, Dieu vous préserve de demeurer plus long-temps en cette erreur : vous me feriez croire que votre esprit ne seroit pas dans son assiette ordinaire. Permettez-moi de vous répéter encore que c'est Abou Hassan qui est mort, et que Nouzhatoul-Aouadat, mon esclave, veuve du défunt, est pleine de vie. Il n'y a pas plus d'une heure qu'elle est sortie d'ici. Elle y étoit venue toute désolée, et dans un état qui seul auroit été capable de me tirer les larmes, quand même elle ne m'auroit point appris, au milieu de mille sanglots, le juste sujet de son affliction. Toutes mes femmes en ont pleuré avec moi, et elles peuvent vous en rendre un témoignage assuré. Elles vous diront aussi que je lui ai fait présent d'une bourse de cent pièces d'or et d'une pièce de brocard ; et la douleur que vous avez remarquée sur mon visage en entrant, étoit autant causée par la mort de son mari que par la désolation où je venois de la voir. J'allois même envoyer vous faire mon compliment de condoléance dans le

moment que vous êtes entré. »

À ces paroles de Zobéïde : « Voilà, Madame, une obstination bien étrange, s'écria le calife avec un grand éclat de rire ! Et moi je vous dis, continua-t-il en reprenant son sérieux , que c'est Nouzhatoul-Aouadat qui est morte. » « Non, vous dis-je, Seigneur, reprit Zobéïde à l'instant, et aussi sérieusement, c'est Abou Hassan qui est mort. Vous ne me ferez pas accroire ce qui n'est pas. »

De colère, le feu monta au visage du calife ; il s'assit sur le sofa assez loin de la princesse ; et, en s'adressant à Mesrour : « Va voir tout-à-l'heure, lui dit-il, qui est mort de l'un ou de l'autre, et viens me dire incessamment ce qui en est. Quoique je sois très-certain que c'est Nouzhatoul-Aouadat qui est morte, j'aime mieux néanmoins prendre cette voie que de m'opiniâtrer davantage sur une chose qui m'est parfaitement connue. »

Le calife n'avoit pas achevé, que Mesrour étoit parti. « Vous verrez, continua-t-il en adressant la parole à Zobéïde, dans un moment, qui a raison de vous ou de moi. »

« Pour moi, reprit Zobéïde, je sais bien que la raison est de mon côté ; et vous verrez vous-même que c'est Abou Hassan qui est mort, comme je l'ai dit. »

« Et moi, repartit le calife, je suis si certain que c'est Nouzhatoul-Aouadat, que je suis prêt à gager contre vous ce que vous voudrez, qu'elle n'est plus au monde, et qu'Abou Hassan se porte bien. »

« Ne pensez pas le prendre par-là, répliqua Zobéïde ; j'accepte la gageure. Je suis si persuadée de la mort d'Abou

Hassan, que je gage volontiers ce que je puis avoir de plus cher contre ce que vous voudrez, de quelque peu de valeur qu'il soit. Vous n'ignorez pas ce que j'ai en ma disposition, ni ce que j'aime le plus selon mon inclination ; vous n'avez qu'à choisir et à proposer, je m'y tiendrai, de quelque conséquence que la chose soit pour moi. »

« Puisque cela est ainsi, dit alors le calife, je gage donc mon jardin de Délices, contre votre palais de Peintures : l'un vaut bien l'autre. » « Il ne s'agit pas de savoir, reprit Zobéïde, si votre jardin vaut mieux que mon palais : nous n'en sommes pas là-dessus. Il s'agit que vous ayiez choisi ce qu'il vous a plu de ce qui m'appartient, pour équivalent de ce que vous gagez de votre côté : je m'y tiens, et la gageure est arrêtée. Je ne serai pas la première à m'en dédire, j'en prends Dieu à témoin. » Le calife fit le même serment, et ils en demeurèrent là en attendant le retour de Mesrour. Pendant que le calife et Zobéïde contestoient si vivement et avec tant de chaleur sur la mort d'Abou Hassan ou de Nouzhatoul-Aouadat, Abou Hassan qui avoit prévu leur démêlé sur ce sujet, étoit fort attentif à tout ce qui pourroit en arriver. D'aussi loin qu'il aperçut Mesrour au travers de la jalousie contre laquelle il étoit assis en s'entretenant avec sa femme, et qu'il eut remarqué qu'il venoit droit à leur logis, il comprit aussitôt à quel dessein il étoit envoyé. Il dit à sa femme de faire la morte encore une fois, comme ils en étoient convenus, et de ne pas perdre de temps.

En effet, le temps pressoit, et c'est tout ce qu'Abou Hassan put faire avant l'arrivée de Mesrour que d'ensevelir sa femme, et d'étendre sur elle la pièce de brocard que le calife lui avoit fait donner. Ensuite il ouvrit la porte de son logis ; et le visage

triste et abattu, en tenant son mouchoir devant les yeux, il s'assit à la tête de la prétendue défunte.

À peine eut-il achevé, que Mesrour se trouva dans sa chambre. Le spectacle funèbre qu'il aperçut d'abord, lui donna une joie secrète par rapport à l'ordre dont le calife l'avoit chargé. Sitôt qu'Abou Hassan l'aperçut, il s'avança au-devant de lui ; et en lui baisant la main par respect : « Seigneur, dit-il en soupirant et en gémissant, vous me voyez dans la plus grande affliction qui pouvoit jamais m'arriver par la mort de Nouzhatoul-Aouadat ma chère épouse, que vous honoriez de vos bontés. »

Mesrour fut attendri à ce discours, et il ne lui fut pas possible de refuser quelques larmes à la mémoire de la défunte. Il leva un peu le drap mortuaire du côté de la tête pour lui voir le visage qui étoit à découvert ; et en le laissant aller après l'avoir seulement entrevue : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, dit-il avec un soupir profond ! Nous devons nous soumettre tous à sa volonté, et toute créature doit retourner à lui. Nouzhathoul-Aouadat ma bonne sœur, ajouta-t-il en soupirant, ton destin a été de bien peu de durée ! Dieu te fasse miséricorde ! » Il se tourna ensuite du côté d'Abou Hassan qui fondeoit en larmes : « Ce n'est pas sans raison, lui dit-il, que l'on dit que les femmes sont quelquefois dans des absences d'esprit qu'on ne peut pardonner. Zobéïde, toute ma bonne maîtresse qu'elle est, est dans ce cas-là. Elle a voulu soutenir au calife, que c'étoit vous qui étiez mort, et non votre femme ; et quelque chose que le calife lui ait pu dire au contraire, pour la persuader, en lui assurant même la chose très-sérieusement, il n'a jamais pu y réussir. Il m'a même pris à témoin pour lui

rendre témoignage de cette vérité, et la lui confirmer, puisque, comme vous le savez, j'étois présent quand vous êtes venu lui apprendre cette nouvelle affligeante ; mais tout cela n'a servi de rien. Ils en sont même venus à des obstinations l'un contre l'autre, qui n'auroient pas fini, si le calife, pour convaincre Zobéide, ne s'étoit avisé de m'envoyer vers vous pour en savoir encore la vérité. Mais je crains fort de ne pas réussir ; car de quelque biais qu'on puisse prendre aujourd'hui les femmes, pour leur faire entendre les choses, elles sont d'une opiniâtreté insurmontable, quand une fois elles sont prévenues d'un sentiment contraire. »

« Que Dieu conserve le Commandeur des croyans dans la possession et dans le bon usage de son rare esprit, reprit Abou Hassan, toujours les larmes aux yeux, et avec des paroles entrecoupées de sanglots ! Vous voyez ce qui en est, et que je n'en ai pas imposé à sa Majesté. Et plût à Dieu, s'écria-t-il, pour mieux dissimuler, que je n'eusse pas eu l'occasion d'aller lui annoncer une nouvelle si triste et si affligeante ! Hélas, ajouta-t-il, je ne puis assez exprimer la perte irréparable que je fais aujourd'hui ! » « Cela est vrai, reprit Mesrour ; et je puis vous assurer que je prends beaucoup de part à votre affliction ; mais enfin il faut vous consoler, et ne vous point abandonner ainsi à votre douleur. Je vous quitte malgré moi pour m'en retourner vers le calife ; mais je vous demande en grâce, poursuivit-il, de ne pas faire enlever le corps que je ne sois revenu ; car je veux assister à son enterrement, et l'accompagner de mes prières. »

Mesrour étoit déjà sorti pour aller rendre compte de son message, quand Abou Hassan qui le conduisoit jusqu'à la porte, lui marqua qu'il ne méritoit pas l'honneur qu'il vouloit lui

faire. De crainte que Mesrour ne revînt sur ses pas pour lui dire quelque autre chose, il le conduisit de l'œil pendant quelque temps, et lorsqu'il le vit assez éloigné, il rentra chez lui ; et en débarrassant Nouzhatoul-Aouadat de tout ce qui l'enveloppait : « Voilà déjà, lui disoit-il, une nouvelle scène de jouée ; mais je m'imagine bien que ce ne sera pas la dernière ; et certainement la princesse Zobéïde ne s'en voudra pas tenir au rapport de Mesrour ; au contraire elle s'en moquera : elle a de trop fortes raisons pour y ajouter foi. Ainsi nous devons nous attendre à quelque nouvel événement. » Pendant ce discours d'Abou Hassan, Nouzhatoul-Aouadat eut le temps de reprendre ses habits ; ils allèrent tous deux se remettre sur le sofa contre la jalousie, pour tâcher de découvrir ce qui se passoit.

Pendant Mesrour arriva chez Zobéïde : il entra dans son cabinet en riant, et en frappant des mains, comme un homme qui avoit quelque chose d'agréable à annoncer.

Le calife étoit naturellement impatient : il vouloit être éclairci promptement de cette affaire ; d'ailleurs il étoit vivement piqué au jeu par le défi de la princesse ; c'est pourquoi, dès qu'il vit Mesrour : « Méchant esclave, s'écria-t-il, il n'est pas temps de rire. Tu ne dis mot ! Parle hardiment : qui est mort du mari ou de la femme ? »

« Commandeur des croyans, répondit aussitôt Mesrour, en prenant un air sérieux, c'est Nouzhatoul-Aouadat qui est morte, et Abou Hassan en est toujours aussi affligé qu'il l'a paru tantôt devant votre Majesté. »

Sans donner le temps à Mesrour de poursuivre, le calife l'interrompit : « Bonne nouvelle, s'écria-t-il avec un grand éclat de rire ; il n'y a qu'un moment que Zobéïde ta maîtresse,

avoit à elle le palais des Peintures, il est présentement à moi. Nous en avons fait la gageure contre mon jardin des Délices depuis que tu es parti ; ainsi tu ne pouvois me faire un plus grand plaisir, j'aurai soin de t'en récompenser. Mais laissons cela : dis-moi de point en point ce que tu as vu ? »

« Commandeur des croyans, poursuivit Mesrour, en arrivant chez Abou Hassan, je suis entré dans sa chambre qui étoit ouverte ; je l'ai trouvé toujours très -affligé, et pleurant la mort de Nouzhatoul-Aouadat sa femme. Il étoit assis près de la tête de la défunte, qui étoit ensevelie au milieu de la chambre, les pieds tournés du côté de la Mecque, et couverte de la pièce de brocard dont votre Majesté a tantôt fait présent à Abou Hassan. Après lui avoir témoigné la part que je prenois à sa douleur, je me suis approché ; et en levant le drap mortuaire du côté de la tête, j'ai reconnu Nouzhatoul-Aouadat qui avoit déjà le visage enflé et tout changé. J'ai exhorté du mieux que j'ai pu Abou Hassan à se consoler, et en me retirant, je lui ai marqué que je voulois me trouver à l'enterrement de sa femme, et que je le priois d'attendre à faire enlever le corps, que je fusse venu. Voilà tout ce que je puis dire à votre Majesté sur l'ordre qu'elle m'a donné. »

Quand Mesrour eut achevé de faire son rapport : « Je ne t'en demandois pas davantage, lui dit le calife, en riant de tout son cœur ; et je suis très-content de ton exactitude. » Et en s'adressant à la princesse Zobéïde : « Hé bien, Madame, lui dit le calife, avez-vous encore quelque chose à dire contre une vérité si constante ? Croyez-vous toujours que Nouzhatoul-Aouadat soit vivante, et qu'Abou Hassan soit mort ; et n'avouez-vous pas que vous avez perdu la gageure ? »

Zobéïde ne demeura nullement d'accord que Mesrour eût rapporté la vérité. « Comment, Seigneur, reprit-elle, vous imaginez-vous donc que je m'en rapporte à cet esclave ? C'est un impertinent qui ne sait ce qu'il dit. Je ne suis ni aveugle ni insensée ; j'ai vu de mes propres yeux Nouzhatoul-Aouadat dans sa plus grande affliction. Je lui ai parlé moi-même, et j'ai bien entendu ce qu'elle m'a dit de la mort de son mari. »

« Madame, reprit Mesrour, je vous jure par votre vie, et par la vie du Commandeur des croyans, choses au monde qui me sont les plus chères, que Nonzhatoul-Aouadat est morte, et qu'Abou Hassan est vivant ! » « Tu mens, esclave vil et méprisable, lui répliqua Zobéïde tout en colère ; et je veux te confondre tout-à-l'heure. » Aussitôt elle appela ses femmes, en frappant des mains ; elles entrèrent à l'instant en grand nombre : « Venez-ça, leur dit la princesse ; dites-moi la vérité : Qui est la personne qui est venue me parler, peu de temps avant que le Commandeur des croyans arrivât ici ? » Les femmes répondirent toutes que c'étoit la pauvre affligée Nouzhatoul-Aouadat. « Et vous, ajouta-t-elle, en s'adressant à sa trésorière, que vous ai-je commandé de lui donner en se retirant ? » « Madame, répondit la trésorière, j'ai donné à Nouzhatoul-Aouadat, par l'ordre de votre Majesté, une bourse de cent pièces de monnaie d'or, et une pièce de brocard qu'elle a emportée avec elle. » « Hé bien, malheureux, esclave indigne, dit alors Zobéïde à Mesrour dans une grande indignation, que dis-tu à tout ce que tu viens d'entendre ? Qui penses-tu présentement que je doive croire, ou de toi ou de ma trésorière, et de mes autres femmes, et de moi-même ? »

Mesrour ne manquoit pas de raisons à opposer au discours de

la princesse ; mais comme il craignoit de l'irriter encore davantage, il prit le parti de la retenue et demeura dans le silence, bien convaincu pourtant, par toutes les preuves qu'il en avoit, que Nouzhatoul-Aouadat étoit morte, et non pas Abou Hassan.

Pendant cette contestation entre Zobéïde et Mesrour, le calife qui avoit vu les témoignages apportés de part et d'autre, dont chacun se faisoit fort, et toujours persuadé du contraire de ce que disoit la princesse, tant par ce qu'il avoit vu lui-même en parlant à Abou Hassan, que par ce que Mesrour venoit de lui rapporter, rioit de tout son cœur de voir que Zobéïde étoit si fort en colère contre Mesrour. « Madame, pour le dire encore une fois, dit-il à Zobéïde, je ne sais pas qui est celui qui a dit que les femmes avoient quelquefois des absences d'esprit ; mais vous voulez bien que je vous dise que vous faites voir qu'il ne pouvoit rien dire de plus véritable. Mesrour vient tout fraîchement de chez Abou Hassan ; il vous dit qu'il a vu de ses propres yeux Nouzhatoul-Aouadat morte au milieu de la chambre, et Abou Hassan vivant assis auprès de la défunte ; et nonobstant son témoignage, qu'on ne peut pas raisonnablement récuser, vous ne voulez pas le croire ! C'est ce que je ne puis pas comprendre ! »

Zobéïde, sans vouloir entendre ce que le calife lui représentoit : « Commandeur des croyans, reprit-elle, pardonnez-moi, si je vous tiens pour suspect : je vois bien que vous êtes d'intelligence avec Mesrour pour me chagriner et pour pousser ma patience à bout. Et comme je m'aperçois que le rapport que Mesrour vous a fait est un rapport concerté avec vous, je vous prie de me laisser la liberté d'envoyer aussi

quelque personne de ma part chez Abou Hassan, pour savoir si je suis dans l'erreur. »

Le calife y consentit, et la princesse chargea sa nourrice de cette importante commission. C'étoit une femme fort âgée, qui étoit toujours restée près de Zobéïde depuis son enfance, et qui étoit là présente parmi ses autres femmes. « Nourrice, lui dit-elle, écoute : va-t-en chez Abou Hassan, ou plutôt chez Nouzhatoul-Aouadat, puisqu'Abou Hassan est mort. Tu vois quelle est ma dispute avec le Commandeur des croyans et avec Mesrour ; il n'est pas besoin de te rien dire davantage : éclaircis-moi de tout ; et si tu me rapportes une bonne nouvelle, il y aura un beau présent pour toi. Va vite, et reviens incessamment. »

La nourrice partit avec une grande joie du calife, qui étoit ravi de voir Zobéïde dans ces embarras ; mais Mesrour, extrêmement mortifié de voir la princesse dans une si grande colère contre lui, cherchoit les moyens de l'appaiser, et de faire en sorte que le calife et Zobéïde fussent également contents de lui. C'est pourquoi il fut ravi dès qu'il vit que Zobéïde prenoit le parti d'envoyer sa nourrice chez Abou Hassan, parce qu'il étoit persuadé que le rapport qu'elle lui feroit ne manqueroit pas de se trouver conforme au sien, et qu'il serviroit à le justifier et à le remettre dans ses bonnes grâces.

Abou Hassan, cependant, qui étoit toujours en sentinelle à la jalousie, aperçut la nourrice d'assez loin : il comprit d'abord que c'étoit un message de la part de Zobéïde. Il appela sa femme ; et sans hésiter un moment sur le parti qu'ils avoient à prendre : « Voilà, lui dit-il, la nourrice de la princesse qui vient pour s'informer de la vérité ; c'est à moi à faire encore le mort

à mon tour. »

Tout étoit préparé. Nouzhatoul-Aouadat ensevelit Abou Hassan promptement, jeta par-dessus lui la pièce de brocard que Zobéïde lui avoit donnée, et lui mit son turban sur le visage. La nourrice, dans l'empressement où elle étoit de s'acquitter de sa commission, étoit venue d'un assez bon pas. En entrant dans la chambre, elle aperçut Nouzhatoul-Aouadat assise à la tête d'Abou Hassan, tout échevelée et tout en pleurs, qui se frappoit les joues et la poitrine, en jetant de grands cris.

Elle s'approcha de la fausse veuve : « Ma chère Nouzhatoul-Aouadat, lui dit-elle d'un air fort triste, je ne viens pas ici troubler votre douleur, ni vous empêcher de répandre des larmes pour un mari qui vous aimoit si tendrement. » « Ah, bonne mère, interrompit pitoyablement la fausse veuve, vous voyez quelle est ma disgrâce, et de quel malheur je me trouve accablée aujourd'hui par la perte de mon cher Abou Hassan, que Zobéïde ma chère maîtresse et la vôtre, et le Commandeur des croyans, m'avoient donné pour mari ! Abou Hassan, mon cher époux, s'écria-t-elle encore, que vous ai-je fait pour m'avoir abandonnée si promptement ? N'ai-je pas toujours suivi vos volontés plutôt que les miennes ? Hélas, que deviendra la pauvre Nouzhatoul-Aouadat ? »

La nourrice étoit dans une surprise extrême de voir le contraire de ce que le chef des eunuques avoit rapporté au calife : « Ce visage noir de Mesrour, s'écria-t-elle avec exclamation en élevant les mains, mériteroit bien que Dieu le confondit d'avoir excité une si grande dissension entre ma bonne maîtresse et le Commandeur des croyans, par un mensonge aussi insigne que celui qu'il leur a fait ! Il faut, ma

filles, dit-elle en s'adressant à Nouzhatoul-Aouadat, que je vous dise la méchanceté et l'imposture de ce vilain Mesrour, qui a soutenu à notre bonne maîtresse, avec une effronterie inconcevable, que vous étiez morte, et qu'Abou Hassan étoit vivant ! »

« Hélas, ma bonne mère, s'écria alors Nouzhatoul-Aouadat, plût à Dieu qu'il eût dit vrai ! Je ne serois pas dans l'affliction où vous me voyez, et je ne pleurerois pas un époux qui m'étoit si cher. » En achevant ces dernières paroles, elle fondit en larmes, et elle marqua une plus grande désolation par le redoublement de ses pleurs et de ses cris.

La nourrice attendrie par les larmes de Nouzhatoul-Aouadat, s'assit auprès d'elle, et en les accompagnant des siennes, elle s'approcha insensiblement de la tête d'Abou Hassan, souleva un peu son turban, et lui découvrit le visage pour tâcher de le reconnoître. « Ah, pauvre Abou Hassan, dit-elle en le recouvrant aussitôt, je prie Dieu qu'il vous fasse miséricorde ! Adieu, ma fille, dit-elle à Nouzhatoul-Aouadat ; si je pouvois vous tenir compagnie plus long-temps, je le ferois de bon cœur ; mais je ne puis m'arrêter davantage : mon devoir me presse d'aller incessamment délivrer notre bonne maîtresse de l'inquiétude affligeante où ce vilain noir l'a plongée par son impudent mensonge, en lui assurant même avec serment que vous étiez morte. »

À peine la nourrice de Zobéïde eut fermé la porte en sortant, que Nouzhatoul-Aouadat, qui jugeoit bien qu'elle ne reviendrait pas, tant elle avoit hâte de rejoindre la princesse, essuya ses larmes, débarrassa au plus tôt Abou Hassan de tout ce qui étoit autour de lui, et ils allèrent tous deux reprendre

leurs places sur le sofa contre sa jalousie, en attendant tranquillement la fin de cette tromperie, et toujours prêts à se tirer d'affaire, de quelque côté qu'on voulût les prendre.

La nourrice de Zobéïde cependant, malgré sa grande vieillesse, avoit pressé le pas en revenant, encore plus qu'elle n'avoit fait en allant. Le plaisir de porter à la princesse une bonne nouvelle, et plus encore l'espérance d'une bonne récompense, la firent arriver en peu de temps ; elle entra dans le cabinet de la princesse presque hors d'haleine ; et en lui rendant compte de sa commission, elle raconta naïvement à Zobéïde tout ce qu'elle venoit de voir.

Zobéïde écouta le rapport de la nourrice avec un plaisir des plus sensibles, et elle le fit bien voir ; car dès qu'elle eut achevé, elle dit à sa nourrice d'un ton qui marquoit gain de cause : « Raconte donc la même chose au Commandeur des croyans, qui nous regarde comme dépourvues de bon sens, et qui, avec cela, voudroit nous faire accroire que nous n'avons aucun sentiment de religion, et que nous n'avons pas la crainte de Dieu. Dis-le à ce méchant esclave noir, qui a l'insolence de me soutenir une chose qui n'est pas, et que je sais mieux que lui. »

Mesrour qui s'étoit attendu que le voyage de la nourrice et le rapport qu'elle feroit, lui seroient favorables, fut vivement mortifié de ce qu'il avoit réussi tout au contraire. D'ailleurs, il se trouvoit piqué au vif de l'excès de la colère que Zobéïde avoit contre lui, pour un fait dont il se croyoit plus certain qu'aucun autre. C'est pourquoi il fut ravi d'avoir occasion de s'en expliquer librement avec la nourrice, plutôt qu'avec la princesse, à laquelle il n'osoit répondre, de crainte de perdre le

respect. « Vieille sans dents, dit-il à la nourrice sans aucun ménagement, tu es une menteuse ; il n'est rien de tout ce que tu dis : j'ai vu de mes propres yeux Nouzhatoul-Aouadat étendue morte au milieu de sa chambre. »

« Tu es un menteur, et un insigne menteur toi-même, reprit la nourrice d'un ton insultant, d'oser soutenir une telle fausseté, à moi qui sors de chez Abou Hassan que j'ai vu étendu mort, à moi qui viens de quitter sa femme pleine de vie ! »

« Je ne suis pas un imposteur, repartit Mesrour ; c'est toi qui cherches à nous jeter dans l'erreur. »

« Voilà une grande effronterie, répliqua la nourrice, d'oser me démentir ainsi en présence de leurs Majestés, moi qui viens de voir de mes propres yeux la vérité de ce que j'ai l'honneur de leur avancer. »

« Nourrice, repartit encore Mesrour, tu ferois mieux de ne point parler : tu radotes. »

Zobéïde ne put supporter ce manquement de respect dans Mesrour, qui sans aucun égard, traitoit sa nourrice si injurieusement en sa présence. Ainsi, sans donner le temps à sa nourrice de répondre à cette injure atroce : « Commandeur des croyans, dit-elle au calife, je vous demande justice contre cette insolence qui ne vous regarde pas moins que moi. » Elle n'en put dire davantage, tant elle étoit outrée de dépit ; le reste fut étouffé par ses larmes.

Le calife qui avoit entendu toute cette contestation, la trouva fort embarrassante ; il avoit beau rêver, il ne savoit que penser de toutes ces contrariétés. La princesse de son côté, aussi bien

que Mesrour, la nourrice et les femmes esclaves qui étoient là présentes, ne savoient que croire de cette aventure, et gardoient le silence. Le calife enfin prit la parole : « Madame, dit-il, en s'adressant à Zobéïde, je vois bien que nous sommes tous des menteurs, moi le premier, toi Mesrour, et toi nourrice : au moins il ne paroît pas que l'un soit plus croyable que l'autre ; ainsi levons-nous, et allons nous-mêmes sur les lieux reconnoître de quel côté est la vérité. Je ne vois pas un autre moyen de nous éclaircir de nos doutes, et de nous mettre l'esprit en repos. »

En disant ces paroles, le calife se leva, la princesse le suivit, et Mesrour, en marchant devant pour ouvrir la portière : « Commandeur des croyans, dit-il, j'ai bien de la joie que votre Majesté ait pris ce parti ; et j'en aurai une bien plus grande, quand j'aurai fait voir à la nourrice, non pas qu'elle radote, puisque cette expression a eu le malheur de déplaire à ma bonne maîtresse, mais que le rapport qu'elle lui a fait n'est pas véritable. »

La nourrice ne demeura pas sans réplique : « Tais-toi, visage noir, reprit-elle ; il n'y a ici personne que toi qui puisse radoter. »

Zobéïde qui étoit extraordinairement outrée contre Mesrour, ne put souffrir qu'il revînt à la charge contre sa nourrice. Elle prit encore son parti : « Méchant esclave, lui dit-elle, quoi que tu puisses dire, je maintiens que ma nourrice a dit la vérité ; pour toi, je ne te regarde que comme un menteur. »

« Madame, reprit Mesrour, si la nourrice est si fortement assurée que Nouzhatoul-Aouadat est vivante, et qu'Abou Hassan est mort, qu'elle gage donc quelque chose contre moi :

elle n'oseroit. »

La nourrice fut prompte à la repartie : « Je l'ose si bien, lui dit-elle, que je te prends au mot. Voyons si tu oseras t'en dédire. »

Mesrour ne se dédit pas de sa parole : ils gagèrent, la nourrice et lui, en présence du calife et de la princesse, une pièce de brocard d'or à fleurons d'argent, au choix de l'un et de l'autre.

L'appartement d'où le calife et Zobéïde sortirent, quoiqu'assez éloigné, étoit néanmoins vis-à-vis du logement d'Abou Hassan et de Nouzhatoul-Aouadat. Abou Hassan qui les aperçut venir, précédés de Mesrour, et suivis de la nourrice et de la foule des femmes de Zobéïde, en avertit aussitôt sa femme, en lui disant qu'il étoit le plus trompé du monde, s'ils n'alloient être honorés de leur visite. Nouzhatoul-Aouadat regarda aussi par la jalousie, et elle vit la même chose. Quoique son mari l'eût avertie d'avance que cela pourroit arriver, elle en fut néanmoins fort surprise : « Que ferons nous, s'écria-t-elle ? Nous sommes perdus ! »

« Point du tout, ne craignez rien, reprit Abou Hassan d'un sang froid imperturbable ; avez-vous déjà oublié ce que nous avons dit là-dessus ? Faisons seulement les morts, vous et moi, comme nous l'avons déjà fait séparément, et comme nous en sommes convenus, et vous verrez que tout ira bien. Du pas dont ils viennent, nous serons accommodés avant qu'ils soient à la porte. »

En effet, Abou Hassan et sa femme prirent le parti de s'envelopper du mieux qu'il leur fut possible, et en cet état,

après qu'ils se furent mis au milieu de la chambre, l'un près de l'autre, couverts chacun de leur pièce de brocard, ils attendirent en paix la belle compagnie qui leur venoit rendre visite.

Cette illustre compagnie arriva enfin. Mesrour ouvrit la porte, et le calife et Zobéïde entrèrent dans la chambre, suivis de tous leurs gens. Ils furent fort surpris, et ils demeurèrent comme immobiles à la vue de ce spectacle funèbre qui se présentait à leurs yeux. Chacun ne savoit que penser d'un tel événement. Zobéïde enfin rompit le silence : « Hélas, dit-elle au calife, ils sont morts tous deux ! Vous avez tant fait, continua-t-elle en regardant le calife et Mesrour, à force de vous opiniâtrer à me faire accroire que ma chère esclave étoit morte, qu'elle l'est en effet, et sans doute ce sera de douleur d'avoir perdu son mari. » « Dites plutôt, Madame, répondit le calife prévenu du contraire, que Nouzhatoul-Aouadat est morte la première, et que c'est le pauvre Abou Hassan qui a succombé à son affliction d'avoir vu mourir sa femme votre chère esclave ; ainsi vous devez convenir que vous avez perdu la gageure, et que votre palais des Peintures est à moi tout de bon. »

« Et moi, repartit Zobéïde animée par la contradiction du calife, je soutiens que vous avez perdu vous-même, et que votre jardin des Délices m'appartient. Abou Hassan est mort le premier, puisque ma nourrice vous a dit comme à moi, qu'elle a vu sa femme vivante qui pleuroit son mari mort. »

Cette contestation du calife et de Zobéïde en attira une autre. Mesrour et la nourrice étoient dans le même cas ; ils avoient aussi gagé, et chacun prétendoit avoir gagné. La dispute s'échauffoit violemment, et le chef des eunuques avec la

nourrice étoient prêts à en venir à de grosses injures. Enfin le calife en réfléchissant sur tout ce qui s'étoit passé, convenoit tacitement que Zobéïde n'avoit pas moins de raison que lui, de soutenir qu'elle avoit gagné. Dans le chagrin où il étoit de ne pouvoir démêler la vérité de cette aventure, il s'avança près des deux corps morts, et s'assit du côté de la tête, en cherchant lui-même quelque expédient qui lui pût donner la victoire sur Zobéïde. « Oui, s'écria-t-il un moment après, je jure par le saint nom de Dieu, que je donnerai mille pièces d'or de ma monnoie à celui qui me dira qui est mort le premier des deux. »

À peine le calife eut achevé ces dernières paroles, qu'il entendit une voix de dessous le brocard qui couvroit Abou Hassan, qui lui cria : « Commandeur des croyans, c'est moi qui suis mort le premier ; donnez-moi les mille pièces d'or. » Et en même temps il vit Abou Hassan qui se débarrassoit de la pièce de brocard qui le couvroit, et qui se prosterna à ses pieds. Sa femme se développa de même, et alla pour se jeter aux pieds de Zobéïde, en se couvrant de sa pièce de brocard par bienséance ; mais Zobéïde fit un grand cri, qui augmenta la frayeur de tous ceux qui étoient là présens. La princesse enfin revenue de sa peur, se trouva dans une joie inexprimable de voir sa chère esclave ressuscitée presque dans le moment qu'elle étoit inconsolable de l'avoir vue morte. « Ah, méchante, s'écria-t-elle, tu es cause que j'ai bien souffert pour l'amour de toi en plus d'une manière ! Je te pardonne cependant de bon cœur, puisqu'il est vrai que tu n'es pas morte. »

Le calife, de son côté, n'avoit pas pris la chose si à cœur ; loin de s'effrayer en entendant la voix d'Abou Hassan, il pensa au contraire étouffer de rire en les voyant tous deux se

débarrasser de tout ce qui les entouroit, et en entendant Abou Hassan demander très-sérieusement les mille pièces d'or qu'il avoit promises à celui qui lui diroit qui étoit mort le premier. « Quoi donc, Abou Hassan, lui dit le calife en éclatant encore de rire, as-tu donc conspiré à me faire mourir à force de rire ? Et d'où l'est venue la pensée de nous surprendre ainsi Zobéïde et moi par un endroit sur lequel nous n'étions nullement en garde contre toi ? »

« Commandeur des croyans, répondit Abou Hassan, je vais le déclarer sans dissimulation. Votre Majesté sait bien que j'ai toujours été fort porté à la bonne chère. La femme qu'elle m'a donnée, n'a point ralenti en moi cette passion ; au contraire, j'ai trouvé en elle des inclinations toutes favorables à l'augmenter. Avec de telles dispositions, votre Majesté jugera facilement que quand nous aurions eu un trésor aussi grand que la mer, avec tous ceux de votre Majesté, nous aurions bientôt trouvé le moyen d'en voir la fin ; c'est aussi ce qui nous est arrivé. Depuis que nous sommes ensemble, nous n'avons rien épargné pour nous bien régaler sur les libéralités de votre Majesté. Ce matin, après avoir compté avec notre traiteur, nous avons trouvé qu'en le satisfaisant, et en payant d'ailleurs ce que nous pouvions devoir, il ne nous restoit rien de tout l'argent que nous avions. Alors les réflexions sur le passé, et les résolutions de mieux faire à l'avenir, sont venues en foule occuper notre esprit et nos pensées ; nous avons fait mille projets que nous avons abandonnés ensuite. Enfin, la honte de nous voir réduits à un si triste état, et de n'oser le déclarer à votre Majesté, nous a fait imaginer ce moyen de suppléer à nos besoins, en vous divertissant par cette petite tromperie que

nous prions votre Majesté de vouloir bien nous pardonner. »

Le calife et Zobéïde furent fort contents de la sincérité d'Abou Hassan ; ils ne parurent point fâchés de tout ce qui s'étoit passé ; au contraire, Zobéïde, qui avoit toujours pris la chose très-sérieusement, ne put s'empêcher de rire à son tour en songeant à tout ce qu'Abou Hassan avoit imaginé pour réussir dans son dessein. Le calife qui n'avoit presque pas cessé de rire, tant cette imagination lui paroissoit singulière : « Suivez-moi l'un et l'autre, dit-il à Abou Hassan et à sa femme en se levant ; je veux vous faire donner les mille pièces d'or que je vous ai promises, pour la joie que j'ai de ce que vous n'êtes pas morts. »

« Commandeur des croyans, reprit Zobéïde, contentez-vous, je vous prie, de faire donner mille pièces d'or à Abou Hassan ; vous les devez à lui seul. Pour ce qui regarde sa femme, j'en fais mon affaire. » En même temps elle commanda à sa trésorière qui l'accompagnait, de faire donner aussi mille pièces d'or à Nouzhatoul-Aouadat, pour lui marquer, de son côté, la joie qu'elle avoit de ce qu'elle étoit encore en vie.

Par ce moyen , Abou Hassan et Nouzhatoul-Aouadat, sa chère femme, conservèrent long-temps les bonnes grâces du calife Haroun Alraschild et de Zobéïde son épouse, et acquirent de leurs libéralités de quoi pourvoir abondamment à tous leurs besoins pour le reste de leurs jours.

La sultane Scheherazade, en achevant l'histoire d'Abou Hassan, avoit promis au sultan Schahriar de lui en raconter une autre le lendemain, qui ne le divertiroit pas moins. Dinarzade,

sa sœur, ne manqua pas de la faire souvenir avant le jour de tenir sa parole, et que le sultan lui avoit témoigné qu'il étoit prêt à l'entendre. Aussitôt Scheherazade, sans se faire attendre, lui raconta l'histoire qui suit, en ces termes :

1. [↑](#) C'est-à-dire, DIVERTISSEMENT QUI RAPPELLE, OU QUI FAIT REVENIR.

HISTOIRE D'ALADDIN,

OU

LA LAMPE MERVEILLEUSE.

SIRE, dans la capitale d'un royaume de la Chine, très-riche et d'une vaste étendue, dont le nom ne me vient pas présentement à la mémoire, il y avoit un tailleur nommé Mustafa, sans autre distinction que celle que sa profession lui donnoit. Mustafa le tailleur étoit fort pauvre, et son travail lui produisoit à peine de quoi le faire subsister lui et sa femme, et un fils que Dieu leur avoit donné.

Le fils qui se nommoit Aladdin, avoit été élevé d'une manière très-négligée, et qui lui avoit fait contracter des inclinations vicieuses. Il étoit méchant, opiniâtre, désobéissant à son père et à sa mère. Sitôt qu'il fut un peu grand, ses parens ne le purent retenir à la maison ; il sortoit dès le matin, et il passoit les journées à jouer dans les rues et dans les places publiques, avec de petits vagabonds qui étoient même au-dessous de son âge.

Dès qu'il fut en âge d'apprendre un métier, son père, qui n'étoit pas en état de lui en faire apprendre un autre que le sien,

le prit en sa boutique, et commença à lui montrer de quelle manière il devoit manier l'aiguille ; mais ni par douceur, ni par crainte d'aucun châtement, il ne fut pas possible au père de fixer l'esprit volage de son fils : il ne put le contraindre à se contenir, et à demeurer assidu et attaché au travail, comme il le souhaitoit. Sitôt que Mustafa avoit le dos tourné, Aladdin s'échappoit, et il ne revenoit plus de tout le jour. Le père le châtoit ; mais Aladdin étoit incorrigible ; et à son grand regret, Mustafa fut obligé de l'abandonner à son libertinage. Cela lui fit beaucoup de peine ; et le chagrin de ne pouvoir faire rentrer ce fils dans son devoir, lui causa une maladie si opiniâtre, qu'il en mourut au bout de quelques mois.

La mère d'Aladdin qui vit que son fils ne prenoit pas le chemin d'apprendre le métier de son père, ferma la boutique, et fit de l'argent de tous les ustensiles de son métier, pour l'aider à subsister, elle et son fils, avec le peu qu'elle pourroit gagner à filer du coton.

Aladdin qui n'étoit plus retenu par la crainte d'un père, et qui se soucioit si peu de sa mère , qu'il avoit même la hardiesse de la menacer à la moindre remontrance qu'elle lui faisoit, s'abandonna alors à un plein libertinage. Il fréquentoit de plus en plus les enfans de son âge, et ne cessoit de jouer avec eux avec plus de passion qu'auparavant. Il continua ce train de vie jusqu'à l'âge de quinze ans, sans aucune ouverture d'esprit pour quoi que ce soit, et sans faire réflexion à ce qu'il pourroit devenir un jour. Il étoit dans cette situation, lorsqu'un jour qu'il jouoit au milieu d'une place avec une troupe de vagabonds, selon sa coutume, un étranger qui passoit par cette place, s'arrêta à le regarder.

Cet étranger étoit un magicien insigne, que les auteurs qui ont écrit cette histoire, nous font connoître sous le nom de magicien africain : c'est ainsi que nous l'appellerons, d'autant plus volontiers, qu'il étoit véritablement d'Afrique, et qu'il n'étoit arrivé que depuis deux jours.

Soit que le magicien africain, qui se connoissoit en physionomie, eût remarqué dans le visage d'Aladdin tout ce qui étoit absolument nécessaire pour l'exécution de ce qui avoit fait le sujet de son voyage, ou autrement, il s'informa adroitement de sa famille, de ce qu'il étoit, et de son inclination. Quand il fut instruit de tout ce qu'il souhaitoit, il s'approcha du jeune homme ; et en le tirant à part à quelques pas de ses camarades : « Mon fils , lui demanda-t-il , votre père ne s'appelle-t-il pas Mustafa le tailleur ? » « Oui, monsieur, répondit Aladdin ; mais il y a longtemps qu'il est mort. »

À ces paroles, le magicien africain se jeta au cou d'Aladdin, l'embrassa et le baisa par plusieurs fois les larmes aux yeux, accompagnées de soupirs. Aladdin qui remarqua ses larmes, lui demanda quel sujet il avoit de pleurer. « Ah, mon fils, s'écria le magicien africain, comment pourrois-je m'en empêcher ? Je suis votre oncle ; et votre père étoit mon bon frère. Il y a plusieurs années que je suis en voyage ; et dans le moment que j'arrive ici avec l'espérance de le revoir, et de lui donner de la joie de mon retour, vous m'apprenez qu'il est mort ! Je vous assure que c'est une douleur bien sensible pour moi de me voir privé de la consolation à laquelle je m'attendois ! Mais ce qui soulage un peu mon affliction, c'est que, autant que je puis m'en souvenir, je reconnois ses traits sur votre visage, et je vois que je ne me suis pas trompé en m'adressant à vous. » Il

demanda à Aladdin, en mettant la main à la bourse, où demeuroit sa mère ? Aussitôt Aladdin satisfit à sa demande, et le magicien africain lui donna en même temps une poignée de menue monnaie, en lui disant : « Mon fils, allez trouver votre mère, faites-lui bien mes complimens, et dites-lui que j'irai la voir demain, si le temps me le permet, pour me donner la consolation de voir le lieu où mon bon frère a vécu si longtemps, et où il a fini ses jours. »

Dès que le magicien africain eut laissé le neveu qu'il venoit de se faire lui-même, Aladdin courut chez sa mère, bien joyeux de l'argent que son oncle venoit de lui donner. « Ma mère, lui dit-il en arrivant, je vous prie de me dire si j'ai un oncle. » « Non, mon fils, lui répondit la mère, vous n'avez point d'oncle du côté de feu votre père ni du mien. » « Je viens cependant, reprit Aladdin, de voir un homme qui se dit mon oncle du côté de mon père, puisqu'il étoit son frère, à ce qu'il m'a assuré ; il s'est même mis à pleurer et à m'embrasser quand je lui ai dit que mon père étoit mort. Et pour marque que je dis la vérité, ajouta-t-il en lui montrant la monnaie qu'il avoit reçue, voilà ce qu'il m'a donné. Il m'a aussi chargé de vous saluer de sa part, et de vous dire que demain, s'il en a le temps, il viendra vous saluer, pour voir en même temps la maison où mon père a vécu, et où il est mort. » « Mon fils, repartit la mère, il est vrai que votre père avoit un frère ; mais il y a long-temps qu'il est mort, et je ne lui ai jamais entendu dire qu'il en eût un autre. » Ils n'en dirent pas davantage touchant le magicien africain.

Le lendemain le magicien africain aborda Aladdin une seconde fois, comme il jouoit dans un autre endroit de la ville avec d'autres enfans. Il l'embrassa, comme il avoit fait le jour

précédent ; et en lui mettant deux pièces d'or dans la main, il lui dit : « Mon fils, portez cela à votre mère, et dites-lui que j'irai la voir ce soir et qu'elle achète de quoi souper, afin que nous mangions ensemble ; mais auparavant enseignez-moi où je trouverai la maison. » Il la lui enseigna, et le magicien africain le laissa aller.

Aladdin porta les deux pièces d'or à sa mère ; et dès qu'il lui eut dit qu'elle étoit l'intention de son oncle, elle sortit pour les aller employer, et revint avec de bonnes provisions ; et comme elle étoit dépourvue d'une bonne partie de la vaisselle dont elle avoit besoin, elle alla en emprunter chez ses voisins. Elle employa toute la journée à préparer le souper ; et sur le soir, dès que tout fut prêt, elle dit à Aladdin : « Mon fils, votre oncle ne sait peut-être pas où est notre maison ; allez au-devant de lui et l'amenez, si vous le voyez. »

Quoiqu'Aladdin eût enseigné la maison au magicien africain, il étoit prêt néanmoins à sortir quand on frappa à la porte. Aladdin ouvrit, et il reconnut le magicien africain, qui entra chargé de bouteilles de vin et de plusieurs sortes de fruits qu'il apportoit pour le souper.

Après que le magicien africain eut mis ce qu'il apportoit entre les mains d'Aladdin, il salua sa mère et il la pria de lui montrer la place où son frère Mustafa avoit coutume de s'asseoir sur le sofa. Elle la lui montra ; et aussitôt il se prosterna, et il baisa cette place plusieurs fois les larmes aux yeux, en s'écriant : « Mon pauvre frère, que je suis malheureux de n'être pas arrivé assez à temps pour vous embrasser encore une fois avant votre mort ! » Quoique la mère d'Aladdin l'en priât, jamais il ne voulut s'asseoir à la même place : « Non, dit-

il, je m'en garderai bien ; mais souffrez que je me mette ici vis-à-vis, afin que si je suis privé de la satisfaction de l'y voir en personne, comme père d'une famille qui m'est si chère, je puisse au moins l'y regarder comme s'il étoit présent. » La mère d'Aladdin ne le pressa pas davantage, et elle le laissa dans la liberté de prendre la place qu'il voulut.

Quand le magicien africain se fut assis à la place qu'il lui avoit plu de choisir, il commença de s'entretenir avec la mère d'Aladdin : « Ma bonne sœur, lui disoit-il, ne vous étonnez point de ne m'avoir pas vu tout le temps que vous avez été mariée avec mon frère Mustafa d'heureuse mémoire ; il y a quarante ans que je suis sorti de ce pays, qui est le mien aussi-bien que celui de feu mon frère. Depuis ce temps-là, après avoir voyagé dans les Indes, dans la Perse, dans l'Arabie, dans la Syrie, en Égypte, et séjourné dans les plus belles villes de ce pays-là, je passai en Afrique, où j'ai fait un plus long séjour. À la fin, comme il est naturel à l'homme, quelque'éloigné qu'il soit du pays de sa naissance, de n'en perdre jamais la mémoire, non plus que de ses parens et de ceux avec qui il a été élevé, il m'a pris un désir si efficace de revoir le mien et de venir embrasser mon cher frère, pendant que je me sentois encore assez de force et de courage pour entreprendre un si long voyage, que je n'ai pas différé à faire mes préparatifs, et à me mettre en chemin. Je ne vous dis rien de la longueur du temps que j'y ai mis, de tous les obstacles que j'ai rencontrés, et de toutes les fatigues que j'ai souffertes pour arriver jusqu'ici ; je vous dirai seulement que rien ne m'a mortifié et affligé davantage dans tous mes voyages, que quand j'ai appris la mort d'un frère que j'avois toujours aimé, et que j'aimois d'une

amitié véritablement fraternelle. J'ai remarqué de ses traits dans le visage de mon neveu votre fils, et c'est ce qui me l'a fait distinguer par-dessus tous les autres enfans avec lesquels il étoit. Il a pu vous dire de quelle manière j'ai reçu la triste nouvelle qu'il n'étoit plus au monde ; mais il faut louer Dieu de toutes choses ! Je me console de le retrouver dans un fils qui en conserve les traits les plus remarquables. »

Le magicien africain, qui s'aperçut que la mère d'Aladdin s'attendrissoit sur le souvenir de son mari, en renouvelant sa douleur, changea de discours ; et en se retournant du côté d'Aladdin, il lui demanda son nom. « Je m'appelle Aladdin, lui dit-il. » « Eh bien, Aladdin, reprit le magicien, à quoi vous occupez-vous ? Savez-vous quelque métier. »

À cette demande, Aladdin baissa les yeux, et fut déconcerté ; mais sa mère, en prenant la parole : « Aladdin, dit-elle, est un fainéant. Son père a fait tout son possible, pendant qu'il vivoit, pour lui apprendre son métier, et il n'a pu en venir à bout ; et depuis qu'il est mort, nonobstant tout ce que j'ai pu lui dire, et ce que je lui répète chaque jour, il ne fait autre métier que de faire le vagabond, et passer tout son temps à jouer avec les enfans, comme vous l'avez vu, sans considérer qu'il n'est plus enfant ; et si vous ne lui en faites honte, et qu'il n'en profite pas, je désespère que jamais il puisse rien valoir. Il sait que son père n'a laissé aucun bien ; et il voit lui-même qu'à filer du coton pendant tout le jour, comme je fais, j'ai bien de la peine à gagner de quoi nous avoir du pain. Pour moi, je suis résolue à lui fermer la porte un de ce jours, et à l'envoyer en chercher ailleurs. »

Après que la mère d'Aladdin eut achevé ces paroles en

fondant en larmes, le magicien africain dit à Aladdin : « Cela n'est pas bien, mon neveu, il faut songer à vous aider vous-même, et à gagner votre vie. Il y a des métiers de plusieurs sortes ; voyez s'il n'y en pas quelqu'un pour lequel vous ayiez inclination plutôt que pour un autre. Peut-être que celui de votre père vous déplaît, et que vous vous accommoderiez mieux d'un autre : ne dissimulez point ici vos sentimens, je ne cherche qu'à vous aider. » Comme il vit qu'Aladdin ne répondoit rien : « Si vous avez de la répugnance pour apprendre un métier, continua-t-il, et que vous vouliez être honnête homme, je vous lèverai une boutique garnie de riches étoffes et de toiles fines ; vous vous mettrez en état de les vendre ; et de l'argent que vous en ferez, vous achèterez d'autres marchandises, et de cette manière vous vivrez honorablement. Consultez-vous vous-même, et dites-moi franchement ce que vous en pensez ; vous me trouverez toujours prêt à tenir ma promesse. »

Cette offre flatta fort Aladdin, à qui le travail manuel déplaisoit d'autant plus, qu'il avoit assez de connoissance pour s'être aperçu que les boutiques de ces sortes de marchandises étoient propres et fréquentées, et que les marchands étoient bien habillés et fort considérés. Il marqua au magicien africain, qu'il regardoit comme son oncle, que son penchant étoit plutôt de ce côté-là que d'aucun autre, et qu'il lui seroit obligé toute sa vie du bien qu'il vouloit lui faire. « Puisque cette profession vous agréé, reprit le magicien africain, je vous menerai demain avec moi, et je vous ferai habiller proprement et richement, conformément à l'état d'un des plus gros marchands de cette ville ; et après-demain nous songerons à vous lever une

boutique de la manière que je l'entends.

La mère d'Aladdin, qui n'avoit pas cru jusqu'alors que le magicien africain fût frère de son mari, n'en douta nullement après tout le bien qu'il promettoit de faire à son fils. Elle le remercia de ses bonnes intentions ; et après avoir exhorté Aladdin à se rendre digne de tous les biens que son oncle lui faisoit espérer, elle servit le souper. La conversation roula sur le même sujet pendant tout le repas, et jusqu'à ce que le magicien, qui vit que la nuit étoit avancée, prit congé de la mère et du fils, et se retira.

Le lendemain matin, le magicien africain ne manqua pas de revenir chez la veuve de Mustafa le tailleur, comme il l'avoit promis. Il prit Aladdin avec lui, et il le mena chez un gros marchand qui ne vendoit que des habits tout faits, de toutes sortes de belles étoffes, pour les différens âges et conditions. Il s'en fit montrer de convenables à la grandeur d'Aladdin ; et après avoir mis à part tous ceux qui lui plaisoient davantage, et rejeté les autres qui n'étoient pas de la beauté qu'il entendoit, il dit à Aladdin : « Mon neveu, choisissez dans tous ces habits celui que vous aimez le mieux. Aladdin, charmé des libéralités de son nouvel oncle, en choisit un ; le magicien l'acheta, avec tout ce qui devoit l'accompagner, et paya le tout sans marchander.

Lorsqu'Aladdin se vit ainsi habillé magnifiquement depuis les pieds jusqu'à la tête, il fit à son oncle tous les remerciemens imaginables ; et le magicien lui promit encore de ne le point abandonner, et de l'avoir toujours avec lui. En effet, il le mena dans les lieux les plus fréquentés de la ville, particulièrement dans ceux où étoient les boutiques des riches marchands ; et

quand il fut dans la rue où étoient les boutiques des plus riches étoffes et des toiles fines, il dit à Aladdin : « Comme vous serez bientôt marchand comme ceux que vous voyez, il est bon que vous les fréquentiez, et qu'ils vous connoissent. » Il lui fit voir aussi les mosquées les plus belles et les plus grandes, le conduisit dans les khans où logeoient les marchands étrangers, et dans tous les endroits du palais du sultan où il étoit libre d'entrer. Enfin, après avoir parcouru ensemble tous les beaux endroits de la ville, ils arrivèrent dans le khan où le magicien avoit pris un appartement. Il s'y trouva quelques marchands avec lesquels il avoit commencé de faire connoissance depuis son arrivée, et qu'il avoit rassemblés exprès pour les bien régaler, et leur donner en même temps la connoissance de son prétendu neveu.

Le régal ne finit que sur le soir. Aladdin voulut prendre congé de son oncle pour s'en retourner ; mais le magicien africain ne voulut pas le laisser aller seul, et le reconduisit lui-même chez sa mère. Dès qu'elle eut aperçu son fils si bien habillé, elle fut transportée de joie ; et elle ne cessoit de donner mille bénédictions au magicien qui avoit fait une si grande dépense pour son enfant. « Généreux parent, lui dit-elle, je ne sais comment vous remercier de votre libéralité. Je sais que mon fils ne mérite pas le bien que vous lui faites, et qu'il en seroit tout à fait indigne, s'il n'en étoit reconnoissant , et s'il négligeoit de répondre à la bonne intention que vous avez de lui donner un établissement si distingué. En mon particulier, ajouta-t-elle, je vous en remercie encore de toute mon âme, et je vous souhaite une vie assez longue, pour être témoin de la reconnoissance de mon fils, qui ne peut mieux vous la

témoigner qu'en se gouvernant selon vos bons conseils. »

« Aladdin, reprit le magicien africain, est un bon enfant ; il m'écoute assez, et je crois que nous en ferons quelque chose de bon. Je suis fâché d'une chose, de ne pouvoir exécuter demain ce que je lui ai promis. C'est jour de vendredi, les boutiques seront fermées, et il n'y aura pas lieu de songer à en louer une et à la garnir, pendant que les marchands ne penseront qu'à se divertir. Ainsi nous remettrons l'affaire à samedi ; mais je viendrai demain le prendre, et je le menerai promener dans les jardins, où le beau monde a coutume de se trouver. Il n'a peut-être encore rien vu des divertissemens qu'on y prend. Il n'a été jusqu'à présent qu'avec des enfans, il faut qu'il voie des hommes. » Le magicien africain prit enfin congé de la mère et du fils, et se retira. Aladdin cependant qui étoit déjà dans une grande joie de se voir si bien habillé, se fit encore un plaisir par avance de la promenade des jardins des environs de la ville. En effet, jamais il n'étoit sorti hors des portes, et jamais il n'avoit vu les environs, qui étoient d'une grande beauté et très-agréables.

Aladdin se leva et s'habilla le lendemain de grand matin, pour être prêt à partir quand son oncle viendrait le prendre. Après avoir attendu long-temps, à ce qu'il lui sembloit, l'impatience lui fit ouvrir la porte, et se tenir sur le pas, pour voir s'il ne le verroit point. Dès qu'il l'aperçut, il en avertit sa mère ; et en prenant congé d'elle, il ferma la porte, et courut à lui pour le joindre.

Le magicien africain fit beaucoup de caresses à Aladdin, quand il le vit. « Allons, mon cher enfant, lui dit-il d'un air riant, je veux vous faire voir aujourd'hui de belles choses. » Il

le mena par une porte qui conduisoit à de grandes et belles maisons, ou plutôt à des palais magnifiques qui avoient chacun de très-beaux jardins dont les entrées étoient libres. À chaque palais qu'ils rencontroient, il demandoit à Aladdin s'il le trouvoit beau ; et Aladdin, en le prévenant, quand un autre se présenteoit : « Mon oncle, disoit-il, en voici un plus beau que ceux que nous venons de voir. » Cependant ils avançoient toujours plus avant dans la campagne ; et le rusé magicien qui avoit envie d'aller plus loin pour exécuter le dessein qu'il avoit dans la tête, prit occasion d'entrer dans un de ces jardins. Il s'assit près d'un grand bassin, qui recevoit une très-belle eau par un muffle de lion de bronze, et feignit qu'il étoit las, afin de faire reposer Aladdin. « Mon neveu, lui dit-il, vous devez être fatigué aussi bien que moi ; reposons-nous ici pour reprendre des forces ; nous aurons plus de courage à poursuivre notre promenade. »

Quand ils furent assis, le magicien africain tira d'un linge attaché à sa ceinture, des gâteaux et plusieurs sortes de fruits dont il avoit fait provision, et il l'étendit sur le bord du bassin. Il partagea un gâteau entre lui et Aladdin ; et à l'égard des fruits, il lui laissa la liberté de choisir ceux qui seroient le plus à son goût. Pendant ce petit repas, il entretint son prétendu neveu de plusieurs enseignemens qui tendoient à l'exhorter de se détacher de la fréquentation des enfans, et de s'approcher plutôt des hommes sages et prudents, et de les écouter, et de profiter de leurs entretiens. « Bientôt, lui disoit-il, vous serez homme comme eux, et vous ne pouvez vous accoutumer de trop bonne heure à dire de bonnes choses à leur exemple. » Quand ils eurent achevé ce petit repas, ils se levèrent, et ils

poursuivirent leur chemin au travers des jardins, qui n'étoient séparés les uns des autres que par de petits fossés qui en marquoient les limites, mais qui n'en empêchoient pas la communication. La bonne foi faisoit que les citoyens de cette capitale n'apportoient pas plus de précaution pour s'empêcher les uns les autres de se nuire. Insensiblement le magicien africain mena Aladdin assez loin au-delà des jardins, et le fit traverser des campagnes qui le conduisirent jusqu'à assez près des montagnes.

Aladdin, qui de sa vie n'avoit fait tant de chemin, se sentit fort fatigué d'une si longue marche. « Mon oncle, dit-il au magicien africain, où allons-nous ? Nous avons laissé les jardins bien loin derrière nous, et je ne vois plus que des montagnes. Si nous avançons plus, je ne sais si j'aurai assez de force pour retourner jusqu'à la ville. » « Prenez courage, mon neveu, lui dit le faux oncle, je veux vous faire voir un autre jardin qui surpasse tous ceux que vous venez de voir ; il n'est pas loin d'ici, il n'y a qu'un pas ; et quand nous y serons arrivés, vous me direz vous-même si vous ne seriez pas fâché de ne l'avoir pas vu, après vous en être approché de si près. » Aladdin se laissa persuader, et le magicien le mena encore fort loin, en l'entretenant de différentes histoires amusantes, pour lui rendre le chemin moins ennuyeux, et la fatigue plus supportable.

Ils arrivèrent enfin entre deux montagnes d'une hauteur médiocre et à-peu-près égales, séparées par un vallon de très-peu de largeur. C'étoit là cet endroit remarquable où le magicien africain avoit voulu amener Aladdin pour l'exécution d'un grand dessein qui l'a voit fait venir de l'extrémité de

l'Afrique jusqu'à la Chine. « Nous n'allons pas plus loin, dit-il à Aladdin : je veux vous faire voir ici des choses extraordinaires et inconnues à tous les mortels ; et quand vous les aurez vues, vous me remercirez d'avoir été témoin de tant de merveilles que personne au monde n'aura vues que vous ! Pendant que je vais battre le fusil, amassez de toutes les broussailles que vous voyez, celles qui seront les plus sèches, afin d'allumer du feu. »

Il y avoit une si grande quantité de ces broussailles, qu'Aladdin en eut bientôt fait un amas plus que suffisant, dans le temps que le magicien allumoit l'allumette. Il y mit le feu ; et dans le moment que les broussailles s'enflammèrent, le magicien africain y jeta d'un parfum qu'il avoit tout prêt. Il s'éleva une fumée fort épaisse, qu'il détourna de côté et d'autre, en prononçant des paroles magiques auxquelles Aladdin ne comprit rien.

Dans le même moment, la terre trembla un peu, et s'ouvrit en cet endroit devant le magicien et Aladdin, et fit voir à découvert une pierre d'environ un pied et demi en quarré, et d'environ un pied de profondeur, posée horizontalement, avec un anneau de bronze scellé dans le milieu, pour s'en servir à la lever. Aladdin effrayé de tout ce qui se passoit à ses yeux, eut peur, et il voulut prendre la fuite. Mais il étoit nécessaire à ce mystère, et le magicien le retint et le gronda fort, en lui donnant un soufflet si fortement appliqué, qu'il le jeta par terre, et que peu s'en fallut qu'il ne lui enfonçât les dents de devant dans la bouche, comme il y parut par le sang qui en sortit. Le pauvre Aladdin tout tremblant, et les larmes aux yeux : « Mon oncle, s'écria-t-il en pleurant, qu'ai-je donc fait

pour avoir mérité que vous me frappiez si rudement ? » « J'ai mes raisons pour le faire, lui répondit le magicien. Je suis votre oncle , qui vous tient présentement lieu de père, et vous ne devez pas me répliquer. Mais, mon enfant, ajouta-t-il en se radoucissant, ne craignez rien : je ne demande autre chose de vous , que vous m'obéissiez exactement, si vous voulez bien profiter et vous rendre digne des grands avantages que je veux vous faire. » Ces belles promesses du magicien calmèrent un peu la crainte et le ressentiment d'Aladdin ; et lorsque le magicien le vit entièrement rassuré : « Vous avez vu, continuait-il, ce que j'ai fait par la vertu de mon parfum et des paroles que j'ai prononcées. Apprenez donc présentement que sous cette pierre que vous voyez, il y a un trésor caché qui vous est destiné, et qui doit vous rendre un jour plus riche que les plus grands rois du monde. Cela est si vrai, qu'il n'y a personne au monde que vous à qui il soit permis de toucher cette pierre, et de la lever pour y entrer : il m'est même défendu d'y toucher, et de mettre le pied dans le trésor quand il sera ouvert. Pour cela, il faut que vous exécutiez de point en point ce que je vous dirai, sans y manquer : la chose est de grande conséquence et pour vous et pour moi. »

Aladdin, toujours dans l'étonnement de ce qu'il voyoit et de tout ce qu'il venoit d'entendre dire au magicien, de ce trésor qui devoit le rendre heureux à jamais, oublia tout ce qui s'étoit passé. « Hé bien, mon oncle, dit-il au magicien en se levant, de quoi s'agit-il ? Commandez, je suis tout prêt à obéir. » « Je suis ravi, mon enfant, lui dit le magicien africain en l'embrassant, que vous ayiez pris ce parti ; venez, approchez-vous, prenez cet anneau, et levez la pierre. » « Mais, mon oncle, reprit Aladdin,

je ne suis pas assez fort pour la lever ; il faut donc que vous m'aidiez. » « Non, repartit le magicien africain, vous n'avez pas besoin de mon aide, et nous ne ferions rien vous et moi si je vous aidais : il faut que vous la leviez vous seul. Prononcez seulement le nom de votre père et de votre grand-père, en tenant l'anneau, et levez : vous verrez qu'elle viendra à vous sans peine. » Aladdin fît comme le magicien lui avoit dit : il leva la pierre avec facilité, et il la posa à côté.

Quand la pierre fut ôtée, un caveau de trois à quatre pieds de profondeur se fit voir avec une petite porte et des degrés pour descendre plus bas. « Mon fils, dit alors le magicien africain à Aladdin, observez exactement tout ce que je vais vous dire. Descendez dans ce caveau ; quand vous serez au bas des degrés que vous voyez, vous trouverez une porte ouverte qui vous conduira dans un grand lieu voûté et partagé en trois grandes salles l'une après l'autre. Dans chacune vous verrez à droite et à gauche quatre vases de bronze grands comme des cuves, pleins d'or et d'argent ; mais gardez-vous bien d'y toucher. Avant d'entrer dans la première salle, levez votre robe, et serrez-la bien autour de vous. Quand vous y serez entré, passez à la seconde sans vous arrêter, et de là à la troisième aussi sans vous arrêter. Sur toutes choses, gardez-vous bien d'approcher des murs, et d'y toucher même avec votre robe ; car si vous y touchiez, vous mourriez sur-le-champ. C'est pour cela que je vous ai dit de la tenir serrée autour de vous. Au bout de la troisième salle, il y a une porte qui vous donnera entrée dans un jardin planté de beaux arbres, tous chargés de fruits ; marchez tout droit, et traversez ce jardin par un chemin qui vous menera à un escalier de cinquante marches pour monter sur une

terrasse. Quand vous serez sur la terrasse, vous verrez devant vous une niche, et dans la niche une lampe allumée ; prenez la lampe, éteignez-la ; et quand vous aurez jeté le lumignon et versé la liqueur, mettez-la dans votre sein, et apportez-la moi. Ne craignez pas de gâter votre habit : la liqueur n'est pas de l'huile, et la lampe sera sèche dès qu'il n'y en aura plus. Si les fruits du jardin vous font envie, vous pouvez en cueillir autant que vous en voudrez ; cela ne vous est pas défendu. »

En achevant ces paroles, le magicien africain tira un anneau qu'il avoit au doigt, et il le mit à l'un des doigts d'Aladdin, en lui disant que c'étoit un préservatif contre tout ce qui pourroit lui arriver de mal, en observant bien tout ce qu'il venoit de lui prescrire. « Allez, mon enfant, lui dit-il après cette instruction, descendez hardiment, nous allons être riches l'un et l'autre pour toute notre vie. »

Aladdin sauta légèrement dans le caveau, et il descendit jusqu'au bas des degrés : il trouva les trois salles dont le magicien africain lui avoit fait la description. Il passa au travers avec d'autant plus de précaution, qu'il appréhendoit de mourir s'il manquoit à observer soigneusement ce qui lui avoit été prescrit. Il traversa le jardin sans s'arrêter, monta sur la terrasse, prit la lampe allumée dans la niche, jeta le lumignon et la liqueur ; et en la voyant sans humidité comme le magicien le lui avoit dit, il la mit dans son sein ; il descendit de la terrasse, et il s'arrêta dans le jardin à en considérer les fruits qu'il n'avoit vus qu'en passant. Les arbres de ce jardin étoient tous chargés de fruits extraordinaires. Chaque arbre en portoit de différentes couleurs : il y en avoit de blancs, de luisans et transparens comme le cristal, de rouges, les uns plus chargés,

les autres moins ; de verts, de bleus, de violets, de tirant sur le jaune, et de plusieurs autres sortes de couleurs. Les blancs étoient des perles ; les luisans et transparens, des diamans ; les rouges les plus foncés, des rubis ; les autres moins foncés, des rubis balais ; les verts, des émeraudes ; les bleus, des turquoises ; les violets, des améthystes ; ceux qui tiroient sur le jaune, des saphirs ; et ainsi des autres. Et ces fruits étoient tous d'une grosseur et d'une perfection à quoi on n'avoit encore vu rien de pareil dans le monde. Aladdin qui n'en connoissoit ni le mérite ni la valeur, ne fut pas touché de la vue de ces fruits qui n'étoient pas de son goût, comme l'eussent été des figues, des raisins, et les autres fruits excellens qui sont communs dans la Chine. Aussi n'étoit-il pas encore dans un âge à en connoître le prix ; il s'imagina que tous ces fruits n'étoient que du verre coloré, et qu'ils ne valaient pas davantage. La diversité de tant de belles couleurs néanmoins, la beauté et la grosseur extraordinaire de chaque fruit, lui donna envie d'en cueillir de toutes les sortes. En effet, il en prit plusieurs de chaque couleur, et il en emplit ses deux poches et deux bourses toutes neuves que le magicien lui avoit achetées, avec l'habit dont il lui avoit fait présent, afin qu'il n'eût rien que de neuf ; et comme les deux bourses ne pouvoient tenir dans ses poches qui étoient déjà pleines, il les attacha de chaque côté à sa ceinture ; il en enveloppa même dans les plis de sa ceinture, qui étoit d'une étoffe de soie ample et à plusieurs tours, et il les accommoda de manière qu'ils ne pouvoient pas tomber ; il n'oublia pas aussi d'en fourrer dans son sein, entre la robe et la chemise autour de lui.

Aladdin ainsi chargé de tant de richesses, sans le savoir,

reprit en diligence le chemin des trois salles, pour ne pas faire attendre trop long-temps le magicien africain ; et après avoir passé à travers avec la même précaution qu'auparavant, il remonta par où il étoit descendu, et se présenta à l'entrée du caveau où le magicien africain l'attendoit avec impatience. Aussitôt qu'Aladdin l'aperçut : « Mon oncle, lui dit-il, je vous prie de me donner la main pour m'aider à monter. » Le magicien africain lui dit : « Mon fils, donnez-moi la lampe auparavant, elle pourroit vous embarrasser. » « Pardonnez-moi, mon oncle, reprit Aladdin, elle ne m'embarrasse pas ; je vous la donnerai dès que je serai monté. » Le magicien africain s'opiniâtra à vouloir qu'Aladdin lui mît la lampe entre les mains avant de le tirer du caveau ; et Aladdin qui avoit embarrassé cette lampe avec tous ces fruits dont il s'étoit garni de tous côtés, refusa absolument de la donner, qu'il ne fût hors du caveau. Alors le magicien africain au désespoir de la résistance de ce jeune homme, entra dans une furie épouvantable : il jeta un peu de son parfum sur le feu qu'il avoit eu soin d'entretenir ; et à peine eut-il prononcé deux paroles magiques, que la pierre qui servoit à fermer l'entrée du caveau, se remit d'elle-même à sa place, avec la terre par-dessus, au même état qu'elle étoit à l'arrivée du magicien africain et d'Aladdin.

Il est certain que le magicien africain n'étoit pas frère de Mustafa le tailleur, comme il s'en étoit vanté, ni par conséquent oncle d'Aladdin. Il étoit véritablement d'Afrique, et il y étoit né ; et comme l'Afrique est un pays où l'on est plus entêté de la magie que partout ailleurs, il s'y étoit appliqué dès sa jeunesse ; et après quarante années ou environ

d'enchantemens, d'opérations de géomance, de suffumigations et de lecture de livres de magie, il étoit enfin parvenu à découvrir qu'il y avoit dans le monde une lampe merveilleuse, dont la possession le rendroit plus puissant qu'aucun monarque de l'univers, s'il pouvoit en devenir le possesseur. Par une dernière opération de géomance, il avoit connu que cette lampe étoit dans un lieu souterrain au milieu de la Chine, à l'endroit et avec toutes les circonstances que nous venons de voir. Bien persuadé de la vérité de cette découverte, il étoit parti de l'extrémité de l'Afrique, comme nous l'avons dit ; et après un voyage long et pénible, il étoit arrivé à la ville qui étoit si voisine du trésor ; mais quoique la lampe fût certainement dans le lieu dont il avoit connoissance, il ne lui étoit pas permis néanmoins de l'enlever lui-même, ni d'entrer en personne dans le lieu souterrain où elle étoit. Il falloit qu'un autre y descendit, l'allât prendre, et la lui mît entre les mains. C'est pourquoi il s'étoit adressé à Aladdin qui lui avoit paru un jeune enfant sans conséquence, et très-propre à lui rendre ce service qu'il attendoit de lui, bien résolu, dès qu'il auroit la lampe dans ses mains, de faire la dernière suffumigation que nous avons dite, et de prononcer les deux paroles magiques qui devoient faire l'effet que nous avons vu, et sacrifier le pauvre Aladdin à son avarice et à sa méchanceté, afin de n'en avoir pas de témoin. Le soufflet donné à Aladdin, et l'autorité qu'il avoit prise sur lui, n'avoient pour but que de l'accoutumer à le craindre et à lui obéir exactement ; afin que lorsqu'il lui demanderoit cette fameuse lampe magique, il la lui donnât aussitôt ; mais il lui arriva tout le contraire de ce qu'il s'étoit proposé. Enfin il n'usa de sa méchanceté avec tant de précipitation, pour perdre le pauvre Aladdin, que parce qu'il craignit que s'il contesloit

plus long-temps avec lui, quelqu'un ne vînt à les entendre, et ne rendît public ce qu'il vouloit tenir très-caché.

Quand le magicien africain vit ses grandes et belles espérances échouées à n'y revenir jamais, il n'eut pas d'autre parti à prendre que celui de retourner en Afrique ; c'est ce qu'il fit dès le même jour. Il prit sa route par des détours, pour ne pas rentrer dans la ville d'où il étoit sorti avec Aladdin. Il avoit à craindre en effet d'être observé par plusieurs personnes qui pouvoient l'avoir vu se promener avec cet enfant, et revenir sans lui.

Selon toutes les apparences, on ne devoit plus entendre parler d'Aladdin ; mais celui-là même qui avoit cru le perdre pour jamais, n'avoit pas fait attention qu'il lui avoit mis au doigt un anneau qui pouvoit servir à le sauver. En effet, ce fut cet anneau qui fut cause du salut d'Aladdin, qui n'en savoit nullement la vertu ; et il est étonnant que cette perte, jointe à celle de la lampe, n'ait pas jeté ce magicien dans le dernier désespoir. Mais les magiciens sont si accoutumés aux disgrâces et aux événemens contraires à leurs souhaits, qu'ils ne cessent tant qu'ils vivent, de se repaître de fumée, de chimères et de visions.

Aladdin qui ne s'attendoit pas à la méchanceté de son faux oncle, après les caresses et le bien qu'il lui avoit fait, fut dans un étonnement qu'il est plus aisé d'imaginer que de représenter par des paroles. Quand il se vit enterré tout vif, il appela mille fois son oncle, en criant qu'il étoit prêt à lui donner la lampe ; mais ses cris étoient inutiles, et il n'y avoit plus moyen d'être entendu ; ainsi il demeura dans les ténèbres et dans l'obscurité. Enfin, après avoir donné quelque relâche à ses larmes, il

descendit jusqu'au bas de l'escalier du caveau pour aller chercher la lumière dans le jardin où il avoit déjà passé ; mais le mur qui s'étoit ouvert par enchantement, s'étoit refermé et rejoint par un autre enchantement. Il tâtonne devant lui à droite et à gauche par plusieurs fois, et il ne trouve plus de porte : il redouble ses cris et ses pleurs, et il s'asseoit sur les degrés du caveau, sans espoir de revoir jamais la lumière, et avec la triste certitude au contraire de passer des ténèbres où il étoit, dans celles d'une mort prochaine.

Aladdin demeura deux jours en cet état, sans manger et sans boire : le troisième jour enfin en regardant la mort comme inévitable, il éleva les mains en les joignant ; et avec une résignation entière à la volonté de Dieu il s'écria :

« IL N'Y A DE FORCE ET DE PUISSANCE QU'EN DIEU, LE HAUT, LE GRAND ! »

Dans cette action de mains jointes, il frotta sans y penser, l'anneau que le magicien africain lui avoit mis au doigt, et dont il ne connoissoit pas encore la vertu. Aussitôt un génie d'une figure énorme et d'un regard épouvantable s'éleva devant lui comme de dessous la terre, jusqu'à ce qu'il atteignît de la tête à la voûte, et dit à Aladdin ces paroles :

« QUE VEUX-TU ? ME VOICI PRÊT A T'OBÉIR COMME TON ESCLAVE, ET L'ESCLAVE DE TOUS CEUX QUI ONT L'ANNEAU AU DOIGT, MOI ET LES AUTRES ESCLAVES DE L'ANNEAU. »

En tout autre tempS et en toute autre occasion, Aladdin qui n'étoit pas accoutumé à de pareilles visions, eût pu être saisi de frayeur, et perdre la parole à la vue d'une figure si extraordinaire ; mais occupé uniquement du danger présent où il étoit, il répondit sans hésiter : « Qui que tu sois, fais-moi

sortir de ce lieu, si tu en as le pouvoir. » À peine eut-il prononcé ces paroles, que la terre s'ouvrit, et qu'il se trouva hors du caveau, et à l'endroit justement où le magicien l'avoit amené.

On ne trouvera pas étrange qu'Aladdin, qui étoit demeuré si long-temps dans les ténèbres les plus épaisses, ait eu d'abord de la peine à soutenir le grand jour; il y accoutuma ses yeux peu-à-peu ; et en regardant autour de lui, il fut fort surpris de ne pas voir d'ouverture sur la terre. Il ne put comprendre de quelle manière il se trouvoit si subitement hors de ses entrailles ; il n'y eut que la place où les broussailles avoient été allumées, qui lui fit reconnoître à-peu-près où étoit le caveau. Ensuite en se tournant du côté de la ville, il l'aperçut au milieu des jardins qui l'environnoient ; il reconnut le chemin par où le magicien africain l'avoit amené. Il le reprit en rendant grâces à Dieu de se revoir une autre fois au monde après avoir désespéré d'y revenir jamais. Il arriva jusqu'à la ville, et se traîna chez lui avec bien de la peine. En entrant chez sa mère, la joie de la revoir, jointe à la foiblesse dans laquelle il étoit de n'avoir pas mangé depuis près de trois jours, lui causèrent un évanouissement qui dura quelque temps. Sa mère qui l'avoit déjà pleuré comme perdu ou comme mort, en le voyant en cet état, n'oublia aucun de ses soins pour le faire revenir. Il revint enfin de son évanouissement ; et les premières paroles qu'il prononça, furent celles-ci : « Ma mère, avant toute chose, je vous prie de me donner à manger ; il y a trois jours que je n'ai pris quoi que ce soit. » Sa mère lui apporta ce qu'elle avoit, et en le mettant devant lui : « Mon fils, lui dit-elle, ne vous pressez pas ; cela est dangereux ; mangez peu-à-peu et à votre

aise, et ménagez-vous dans le grand besoin que vous en avez. Je ne veux pas même que vous me parliez : vous aurez assez de temps pour me raconter ce qui vous est arrivé, quand vous serez bien rétabli. Je suis toute consolée de vous revoir, après l'affliction où je me suis trouvée depuis vendredi, et toutes les peines que je me suis données pour apprendre ce que vous étiez devenu, dès que j'eus vu qu'il étoit nuit, et que vous n'étiez pas revenu à la maison. »

Aladdin suivit le conseil de sa mère, il mangea tranquillement et peu-à-peu, et il but à proportion. Quand il eut achevé: « Ma mère, dit-il, j'aurois de grandes plaintes à vous faire sur ce que vous m'avez abandonné avec tant de facilité à la discrétion d'un homme qui avoit le dessein de me perdre, et qui tient à l'heure que je vous parle, ma mort si certaine, qu'il ne doute pas, ou que je ne suis plus en vie, ou que je ne doive la perdre au premier jour ; mais vous avez cru qu'il étoit mon oncle, et je l'ai cru comme vous. Eh pouvions-nous avoir d'autre pensée d'un homme qui m'accabloit de caresses et de biens, et qui me faisoit tant d'autres promesses avantageuses ? Sachez, ma mère, que ce n'est qu'un traître, un méchant, un fourbe ! Il ne m'a fait tant de bien et tant de promesses, qu'afin d'arriver au but qu'il s'étoit proposé de me perdre, comme je l'ai dit, sans que ni vous ni moi nous puissions en deviner la cause. De mon côté, je puis assurer que je ne lui ai donné aucun sujet qui méritât le moindre mauvais traitement. Vous le comprendrez vous-même par le récit fidèle que vous allez entendre de tout ce qui s'est passé depuis que je me suis séparé de vous, jusqu'à l'exécution de son pernicieux dessein. »

Aladdin commença à raconter à sa mère tout ce qui lui étoit

arrivé avec le magicien, depuis le vendredi qu'il étoit venu le prendre pour le mener avec lui voir les palais et les jardins qui étoient hors de la ville ; ce qui lui arriva dans le chemin, jusqu'à l'endroit des deux montagnes où se devoit opérer le grand prodige du magicien ; comment avec un parfum jeté dans le feu et quelques paroles magiques, la terre s'étoit ouverte en un instant, et avoit fait voir l'entrée d'un caveau qui conduisoit à un trésor inestimable. Il n'oublia pas le soufflet qu'il avoit reçu du magicien, et de cruelle manière, après s'être un peu radouci, il l'avoit engagé par de grandes promesses, et en lui mettant son anneau au doigt, à descendre dans le caveau. Il n'omit aucune circonstance de tout ce qu'il avoit vu en passant et en repassant dans les trois salles, dans le jardin et sur la terrasse où il avoit pris la lampe merveilleuse, qu'il montra à sa mère en la retirant de son sein aussi bien que les fruits transparens et de différentes couleurs qu'il avoit cueillis dans le jardin en s'en retournant, auxquels il joignit deux bourses pleines qu'il donna à sa mère, et dont elle fît peu de cas. Ces fruits étoient cependant des pierres précieuses ! L'éclat, brillant comme le soleil, qu'ils rendoient à la faveur d'une lampe qui éclairoit la chambre, devoit faire juger de leur grand prix ; mais la mère d'Aladdin n'avoit pas sur cela plus de connoissance que son fils. Elle avoit été élevée dans une condition très-médiocre, et son mari n'avoit pas eu assez de biens pour lui donner de ces sortes de pierreries. D'ailleurs elle n'en avoit jamais vu à aucune de ses parentes ni de ses voisines. Ainsi il ne faut pas s'étonner si elle ne les regarda que comme des choses de peu de valeur, et bonnes tout au plus à récréer la vue par la variété de leurs couleurs ; ce qui fit qu'Aladdin les mit derrière un des coussins du sofa sur lequel

il étoit assis. Il acheva le récit de son aventure, en lui disant, que quand il fut revenu, et qu'il se fut présenté à l'entrée du caveau, prêt à en sortir, sur le refus qu'il avoit fait au magicien de lui donner la lampe qu'il vouloit avoir, l'entrée du caveau s'étoit refermée en un instant, par la force du parfum que le magicien avoit jeté sur le feu qu'il n'avoit pas laissé éteindre, et des paroles qu'il avoit prononcées. Mais il n'en put dire davantage sans verser des larmes, en lui représentant l'état malheureux où il s'étoit trouvé lorsqu'il s'étoit vu enterré tout vivant dans le fatal caveau, jusqu'au moment qu'il en étoit sorti, et que pour ainsi dire il étoit revenu au monde par l'attouchement de son anneau, dont il ne connoissoit pas encore la vertu. Quand il eut fini ce récit : « Il n'est pas nécessaire de vous en dire davantage, dit-il à sa mère, le reste vous est connu. Voilà enfin quelle a été mon aventure, et quel est le danger que j'ai couru depuis que vous ne m'avez vu. »

La mère d'Aladdin eut la patience d'entendre, sans l'interrompre, ce récit merveilleux et surprenant, et en même temps si affligeant pour une mère qui aimoit son fils tendrement, malgré ses défauts. Dans les endroits néanmoins les plus touchans, et qui faisoient connoître davantage la perfidie du magicien africain, elle ne put s'empêcher de faire paroître combien elle le détestoit, par les marques de son indignation ; mais dès qu'Aladdin eut achevé, elle se déchaîna en mille injures contre cet imposteur : elle l'appela traître, perfide, barbare, assassin, trompeur, magicien, ennemi et destructeur du genre humain. « Oui, mon fils, ajouta-t-elle, c'est un magicien, et les magiciens sont des pestes publiques : ils ont commerce avec les démons par leurs enchantemens et

par leurs sorcelleries. Béni soit Dieu, qui n'a pas voulu que sa méchanceté insigne eût son effet entier contre vous ! Vous devez bien le remercier de la grâce qu'il vous a faite ! La mort vous étoit inévitable, si vous ne vous fussiez souvenu de lui, et que vous n'eussiez imploré son secours. » Elle dit encore beaucoup de choses, en détestant toujours la trahison que le magicien avoit faite à son fils ; mais en parlant, elle s'aperçut qu'Aladdin, qui n'avoit pas dormi depuis trois jours, avoit besoin de repos. Elle le fit coucher ; et peu de temps après elle se coucha aussi.

Aladdin, qui n'avoit pris aucun repos dans le lieu souterrain où il avoit été enseveli à dessein qu'il y perdît la vie, dormit toute la nuit d'un profond sommeil, et ne se réveilla le lendemain que fort tard. Il se leva ; et la première chose qu'il dit à sa mère, ce fut qu'il avoit besoin de manger, et qu'elle ne pouvoit lui faire un plus grand plaisir que de lui donner à déjeuner. « Hélas, mon fils, lui répondit sa mère, je n'ai pas seulement un morceau de pain à vous donner, vous mangeâtes hier au soir le peu de provisions qu'il y avoit dans la maison ; mais donnez-vous un peu de patience, je ne serai pas longtemps à vous en apporter. J'ai un peu de fil de coton de mon travail ; je vais le vendre, afin de vous acheter du pain et quelque chose pour notre dîner. » « Ma mère, reprit Aladdin, réservez votre fil de coton pour une autre fois, et donnez-moi la lampe que j'apportai hier ; j'irai la vendre, et l'argent que j'en aurai servira à nous avoir de quoi déjeuner et dîner, et peut-être de quoi souper. »

La mère d'Aladdin prit la lampe où elle l'avoit mise. « La voilà, dit-elle à son fils ; mais elle est bien sale, pour peu

qu'elle soit nettoyée, je crois qu'elle en vaudra quelque chose davantage. » Elle prit de l'eau et un peu de sable fin pour la nettoyer ; mais à peine eut-elle commencé à frotter cette lampe, qu'en un instant, en présence de son fils, un génie hideux et d'une grandeur gigantesque s'éleva et parut devant elle, et lui dit d'une voix tonnante :

« QUE VEUX-TU ? ME VOICI PRÊT À T'OBÉIR, COMME TON ESCLAVE, ET DE TOUS CEUX QUI ONT LA LAMPE À LA MAIN, MOI AVEC LES AUTRES ESCLAVES DE LA LAMPE ! »

La mère d'Aladdin n'étoit pas en état de répondre : sa vue n'a voit pu soutenir la figure hideuse et épouvantable du génie ; et sa frayeur avoit été si grande dès les premières paroles qu'il avoit prononcées, qu'elle étoit tombée évanouie.

Aladdin qui avoit déjà eu une apparition à-peu-près semblable dans le caveau, sans perdre de temps ni le jugement, se saisit promptement de la lampe, et en suppléant au défaut de sa mère, il répondit pour elle d'un ton ferme. « J'ai faim, dit-il au génie, apportez-moi de quoi manger. » Le génie disparut, et un instant après il revint chargé d'un grand bassin d'argent qu'il portoit sur sa tête, avec douze plats couverts de même métal, pleins d'excellens mets arrangés dessus, avec six grands pains blancs comme neige sur les plats, deux bouteilles de vin exquis, et deux tasses d'argent à la main. Il posa le tout sur le sofa, et aussitôt il disparut.

Cela se fit en si peu de temps, que la mère d'Aladdin n'étoit pas encore revenue de son évanouissement quand le génie disparut pour la seconde fois. Aladdin qui avoit déjà commencé de lui jeter de l'eau sur le visage, sans effet, se mit en devoir de

recommencer pour la faire revenir ; mais soit que les esprits qui s'étoient dissipés, se fussent enfin réunis, ou que l'odeur des mets que le génie venoit d'apporter y eut contribué pour quelque chose, elle revint dans le moment. « Ma mère, lui dit Aladdin, cela n'est rien ; levez-vous, et venez manger : voici de quoi vous remettre le cœur, et en même temps de quoi satisfaire au grand besoin que j'ai de manger. Ne laissons pas refroidir de si bons mets, et mangeons. »

La mère d'Aladdin fut extrêmement surprise quand elle vit le grand bassin, les douze plats, les six pains, les deux bouteilles et les deux tasses, et qu'elle sentit l'odeur délicieuse qui exhaloit de tous ces plats. « Mon fils, demanda-t-elle à Aladdin, d'où nous vient cette abondance, et à qui sommes-nous redevables d'une si grande libéralité ? Le sultan anroit-il eu connoissance de notre pauvreté, et auroit-il eu compassion de nous ? » « Ma mère, reprit Aladdin, mettons-nous à table et mangeons, vous en avez besoin aussi bien que moi. Je vous dirai ce que vous me demandez, quand nous aurons déjeûné. » Ils se mirent à table, et ils mangèrent avec d'autant plus d'appétit, que la mère et le fils ne s'étoient jamais trouvés à une table si bien fournie.

Pendant le repas, la mère d'Aladdin ne pouvoit se lasser de regarder et d'admirer le bassin et les plats, quoiqu'elle ne sût pas trop distinctement s'ils étoient d'argent ou d'une autre matière, tant elle étoit peu accoutumée à en voir de pareils ; et, à proprement parler, sans avoir égard à leur valeur, qui lui étoit inconnue, il n'y avoit que la nouveauté qui la tenoit en admiration, et son fils Aladdin n'en avoit pas plus de connoissance qu'elle.

Aladdin et sa mère, qui ne croyoient faire qu'un simple déjeuner, se trouvèrent encore à table à l'heure du dîner : des mets si excellens les avoient mis en appétit ; et pendant qu'ils étoient chauds, ils crurent qu'ils ne feroient pas mal de joindre les deux repas ensemble, et de n'en pas faire à deux fois. Le double repas étant fini, il leur resta non-seulement de quoi souper, mais même assez de quoi en faire deux autres repas aussi forts le lendemain.

Quand la mère d'Aladdin eut desservi et mis à part les viandes auxquelles ils n'avoient pas touché, elle vint s'asseoir sur le sofa auprès de son fils. « Aladdin, lui dit-elle, j'attends que vous satisfassiez à l'impatience où je suis d'entendre le récit que vous m'avez promis. » Aladdin lui raconta exactement tout ce qui s'étoit passé entre le génie et lui pendant son évanouissement, jusqu'à ce qu'elle fût revenue à elle.

La mère d'Aladdin étoit dans un grand étonnement du discours de son fils et de l'apparition du génie : « Mais, mon fils, reprit-elle, que voulez-vous dire avec vos génies ? Jamais, depuis que je suis au monde, je n'ai entendu dire que personne de ma connoissance en eût vu . Par quelle aventure ce vilain génie est-il venu se présenter à moi ? Pourquoi s'est-il adressé à moi et non pas à vous, à qui il a déjà apparu dans le caveau du trésor ? »

« Ma mère, repartit Aladdin, le génie qui vient de vous apparôître n'est pas le même qui m'est apparu : ils se ressemblent en quelque manière par leur grandeur de géant ; mais ils sont entièrement différens par leur mine et par leur habillement ; aussi sont-ils à différens maîtres. Si vous vous en

souvenez, celui que j'ai vu s'est dit esclave de l'anneau que j'ai au doigt, et celui que vous venez de voir s'est dit esclave de la lampe que vous aviez à la main. Mais je ne crois pas que vous l'ayez entendu : il me semble en effet que vous vous êtes évanouie dès qu'il a commencé à parler. »

« Quoi, s'écria la mère d'Aladdin, c'est donc votre lampe qui est cause que ce mauvais génie s'est adressé à moi plutôt qu'à vous ? Ah, mon fils, ôtez-la de devant mes jeux et la mettez où il vous plaira, je ne veux plus y toucher. Je consens plutôt qu'elle soit jetée ou vendue, que de courir le risque de mourir de frayeur en la touchant. Si vous me croyez, vous vous déferez aussi de l'anneau. Il ne faut pas avoir commerce avec des génies: ce sont des démons ; et notre prophète l'a dit. »

« Ma mère, avec votre permission, reprit Aladdin, je me garderai bien présentement de vendre, comme j'étois près de le faire tantôt, une lampe qui va nous être si utile à vous et à moi. Ne voyez-vous pas ce qu'elle vient de nous procurer ? Il faut qu'elle continue de nous fournir de quoi nous nourrir et nous entretenir. Vous devez juger comme moi que ce n'étoit pas sans raison que mon faux et méchant oncle s'étoit donné tant de mouvement, et avoit entrepris un si long et si pénible voyage, puisque c'étoit pour parvenir à la possession de cette lampe merveilleuse, qu'il avoit préférée à tout l'or et l'argent qu'il savoit être dans les salles, et que j'ai vu moi-même, comme il m'en avoit averti. Il savoit trop bien le mérite et la valeur de cette lampe, pour ne demander autre chose d'un trésor si riche. Puisque le hasard nous en a fait découvrir la vertu, faisons-en un usage qui nous soit profitable, mais d'une manière qui soit sans éclat, et qui ne nous attire pas l'envie et

la jalousie de nos voisins. Je veux bien l'ôter de devant vos yeux, et la mettre dans un lieu où je la trouverai quand il en sera besoin, puisque les génies vous font tant de frayeur. Pour ce qui est de l'anneau, je ne saurois aussi me résoudre à le jeter : sans cet anneau vous ne m'eussiez jamais revu ; et si je vivois à l'heure qu'il est, ce ne seroit peut-être que pour peu de momens. Vous me permettrez donc de le garder, et de le porter toujours au doigt bien précieusement. Qui sait s'il ne m'arrivera pas quelque autre danger que nous ne pouvons prévoir ni vous ni moi, dont il pourra me délivrer ? » Comme le raisonnement d'Aladdin paroissoit assez juste, sa mère n'eut rien à y répliquer. « Mon fils, lui dit-elle, vous pouvez faire comme vous l'entendrez ; pour moi je ne voudrois pas avoir affaire avec des génies. Je vous déclare que je m'en lave les mains, et que je ne vous en parlerai pas davantage. »

Le lendemain au soir après le souper, il ne resta rien de la bonne provision que le génie avoit apportée. Le jour suivant, Aladdin qui ne vouloit pas attendre que la faim le pressât, prit un des plats d'argent sous sa robe, et sortit du matin pour l'aller vendre. Il s'adressa à un juif qu'il rencontra dans son chemin ; il le tira à l'écart ; et en lui montrant le plat, il lui demanda s'il vouloit l'acheter ?

Le juif rusé et adroit, prend le plat, l'examine ; et il n'eut pas plutôt connu qu'il étoit de bon argent, qu'il demanda à Aladdin combien il l'estimoit. Aladdin qui n'en connoissoit pas la valeur, et qui n'avoit jamais fait commerce de cette marchandise, se contenta de lui dire qu'il savoit bien lui-même ce que ce plat pouvoit valoir, et qu'il s'en rapportoit à sa bonne foi. Le juif se trouva embarrassé de l'ingénuité d'Aladdin.

Dans l'incertitude où il étoit de savoir si Aladdin en connoissoit la matière et la valeur, il tira de sa bourse une pièce d'or qui ne faisoit au plus que la soixante-deuxième partie de la valeur du plat, et il la lui présenta. Aladdin prit la pièce avec un grand empressement, et dès qu'il l'eut dans la main, il se retira si promptement, que le juif, non content du gain exorbitant qu'il faisoit par cet achat, fut bien fâché de n'avoir pas pénétré qu'Aladdin ignoroit le prix de ce qu'il lui avoit vendu, et qu'il auroit pu lui en donner beaucoup moins. Il fut sur le point de courir après le jeune homme, pour tâcher de retirer quelque chose de sa pièce d'or ; mais Aladdin couroit, et il étoit déjà si loin, qu'il auroit eu de la peine à le joindre.

Aladdin s'en retournant chez sa mère, s'arrêta à la boutique d'un boulanger, chez qui il fit la provision de pain pour sa mère et pour lui, et qu'il paya sur sa pièce d'or, que le boulanger lui changea. En arrivant il donna le reste à sa mère, qui alla au marché acheter les provisions nécessaires pour vivre tous les deux pendant quelques jours.

Ils continuèrent ainsi à vivre de ménage, c'est-à-dire qu'Aladdin vendit tous les plats au juif l'un après l'autre jusqu'au douzième, de la même manière qu'il avoit fait le premier, à mesure que l'argent venoit à manquer dans la maison. Le juif qui avoit donné une pièce d'or du premier, n'osa lui offrir moins des autres, de crainte de perdre une si bonne aubaine : il les paya tous sur le même pied. Quand l'argent du dernier plat fut dépensé, Aladdin eut recours au bassin, qui pesoit lui seul dix fois autant que chaque plat. Il voulut le porter à son marchand ordinaire, mais son grand poids l'en empêcha. Il fut donc obligé d'aller chercher le juif

qu'il amena chez sa mère ; et le juif, après avoir examiné le poids du bassin, lui compta sur-le-champ dix pièces d'or, dont Aladdin se contenta.

Tant que les dix pièces d'or durèrent, elles furent employées à la dépense journalière de la maison. Aladdin cependant, accoutumé à une vie oisive, s'étoit abstenu de jouer avec les jeunes gens de son âge, depuis son aventure avec le magicien africain. Il passoit les journées à se promener, ou à s'entretenir avec des gens avec lesquels il avoit fait connoissance. Quelquefois il s'arrêtoit dans les boutiques de gros marchands, où il prêtoit l'oreille aux entretiens de gens de distinction qui s'y arrêtoient, ou qui s'y trouvoient comme à une espèce de rendez-vous ; et ces entretiens peu-à-peu lui donnèrent quelque teinture de la connoissance du monde.

Quand il ne resta plus rien des dix pièces d'or, Aladdin eut recours à la lampe : il la prit à la main, chercha le même endroit que sa mère avoit touché ; et comme il l'eut reconnu à l'impression que le sable y avoit laissée, il la frotta comme elle avoit fait ; et aussitôt le même génie qui s'étoit déjà fait voir, se présenta devant lui ; mais comme Aladdin avoit frotté la lampe plus légèrement que sa mère, il lui parla aussi d'un ton plus radouci :

« QUE VEUX-TU, lui dit-il dans les mêmes termes qu'auparavant ? ME VOICI PRÊT À T'OBÉIR COMME TON ESCLAVE, ET DE TOUS CEUX QUI ONT LA LAMPE À LA MAIN, MOI ET LES AUTRES ESCLAVES DE LA LAMPE, COMME MOI ! »

Aladdin lui dit : « J'ai faim, apporte-moi de quoi manger. » Le génie disparut, et peu de temps après il reparut, chargé d'un

service de table pareil à celui qu'il avoit apporté la première fois ; il le posa sur le sofa, et dans le moment il disparut.

La mère d'Aladdin, avertie du dessein de son fils, étoit sortie exprès pour quelque affaire, afin de ne se pas trouver dans la maison dans le temps de l'apparition du génie. Elle rentra peu de temps après, vit la table et le buffet très-bien garnis, et demeura presque aussi surprise de l'effet prodigieux de la lampe, qu'elle l'avoit été la première fois. Aladdin et sa mère se mirent à table ; et après le repas il leur resta encore de quoi vivre largement les deux jours suivans.

Dès qu'Aladdin vit qu'il n'y avoit plus dans la maison ni pain ni autres provisions, ni argent pour en avoir, il prit un plat d'argent, et alla chercher le juif qu'il connoissoit, pour le lui vendre. En y allant il passa devant la boutique d'un orfèvre respectable par sa vieillesse, honnête homme, et d'une grande probité. L'orfèvre qui l'aperçut, l'appela et le fit entrer : « Mon fils, lui dit-il, je vous ai déjà vu passer plusieurs fois, chargé comme vous l'êtes à présent, vous joindre à un tel juif, et repasser peu de temps après sans être chargé. Je me suis imaginé que vous lui vendez ce que vous portez. Mais vous ne savez peut-être pas que ce juif est un trompeur, et même plus trompeur que les autres juifs, et que personne de ceux qui le connoissent ne veut avoir affaire à lui. Au reste, ce que je vous dis ici n'est que pour vous faire plaisir ; si vous voulez me montrer ce que vous portez présentement, et qu'il soit à vendre, j e vous en donnerai fidèlement son juste prix, si cela me convient, sinon je vous adresserai à d'autres marchands qui ne nous tromperont pas. »

L'espérance de faire plus d'argent du plat fit qu'Aladdin le

tira de dessous sa robe, et le montra à l'orfèvre. Le vieillard qui connut d'abord que le plat étoit d'argent fin, lui demanda s'il en a voit vendu de semblables au juif, et combien celui-ci les lui avoit payés ? Aladdin lui dit naïvement qu'il en avoit vendu douze, et qu'il n'avoit reçu du juif qu'une pièce d'or de chacun. « Ah, le voleur, s'écria l'orfèvre ! Mon fils, ajouta-t-il, ce qui est fait est fait : il n'y faut plus penser ; mais en vous faisant voir ce que vaut votre plat, qui est du meilleur argent dont nous nous servions dans nos boutiques, vous connoîtrez combien le juif vous a trompé. »

L'orfèvre prit la balance, il pesa le plat ; et après avoir expliqué à Aladdin ce que c'étoit qu'un marc d'argent, combien il valoit, et ses subdivisions, il lui fit remarquer que suivant le poids du plat, il valoit soixante-douze pièces d'or, qu'il lui compta sur-le-champ en espèces. « Voilà, dit-il, la juste valeur de votre plat. Si vous en doutez, vous pouvez vous adresser à celui de nos orfèvres qu'il vous plaira ; et s'il vous dit qu'il vaut davantage, je vous promets de vous en payer le double. Nous ne gagnons que la façon de l'argenterie que nous achetons ; et c'est ce que les juifs les plus équitables ne font pas. »

Aladdin remercia bien fort l'orfèvre du bon conseil qu'il venoit de lui donner, et dont il tiroit déjà un si grand avantage. Dans la suite il ne s'adressa plus qu'à lui pour vendre les autres plats, aussi bien que le bassin, dont la juste valeur lui fut toujours payée à proportion de son poids. Quoiqu'Aladdin et sa mère eussent une source intarissable d'argent en leur lampe, pour s'en procurer tant qu'ils voudroient, dès qu'il viendrait à leur manquer, ils continuèrent néanmoins de vivre toujours

avec la même frugalité qu'auparavant, à la réserve de ce qu'Aladdin en mettoit à part pour s'entretenir honnêtement et pour se pourvoir des commodités nécessaires dans leur petit ménage. Sa mère de son côté ne prenoit la dépense de ses habits, que sur ce que lui valoit le coton qu'elle filoit. Avec une conduite si sobre, il est aisé de juger combien de temps l'argent des douze plats et du bassin, selon le prix qu'Aladdin les avoit vendus à l'orfèvre, devoit leur avoir duré. Ils vécurent de la sorte pendant quelques années, avec le secours du bon usage qu'Aladdin faisoit de la lampe de temps en temps.

Dans cet intervalle, Aladdin qui ne manquoit pas de se trouver avec beaucoup d'assiduité au rendez-vous des personnes de distinction, dans les boutiques des plus gros marchands de draps d'or et d'argent, d'étoffes de soie, de toiles les plus fines, et de joailleries, et qui se mêloit quelquefois dans leurs conversations, acheva de se former, et prit insensiblement toutes les manières du beau monde. Ce fut particulièrement chez les joailliers qu'il fut détrompé de la pensée qu'il avoit que les fruits transparens qu'il avoit cueillis dans le jardin où il étoit allé prendre la lampe, n'étoient que du verre coloré, et qu'il apprit que c'étoient des pierres de grand prix. À force de voir vendre et acheter de toutes sortes de ces pierreries dans leurs boutiques, il en apprit la connoissance et le prix ; et comme il n'en voyoit pas de pareilles aux siennes, ni en beauté ni en grosseur, il comprit qu'au lieu de morceaux de verre qu'il avoit regardés comme des bagatelles, il possédoit un trésor inestimable. Il eut la prudence de n'en parler à personne, pas même à sa mère ; et il n'y a pas de doute que son silence ne lui ait valu la haute fortune où nous verrons dans la

suite qu'il s'éleva.

Un jour en se promenant dans un quartier de la ville, Aladdin entendit publier à haute voix un ordre du sultan, de fermer les boutiques et les portes des maisons, et de se renfermer chacun chez soi, jusqu'à ce que la princesse Badroulboudour^[1], fille du sultan, fût passée pour aller au bain, et qu'elle en fût revenue.

Ce cri public fit naître à Aladdin la curiosité de voir la princesse à découvert ; mais il ne le pouvoit qu'en se mettant dans quelque maison de connoissance, et à travers d'une jalousie, ce qui ne le contentoit pas, parce que la princesse, selon la coutume, devoit avoir un voile sur le visage en allant au bain. Pour se satisfaire, il s'avisa d'un moyen qui lui réussit : il alla se placer derrière la porte du bain, qui étoit disposée de manière qu'il ne pouvoit manquer de la voir venir en face.

Aladdin n'attendit pas long-temps : la princesse parut, et il la vit venir au travers d'une fente assez grande pour voir sans être vu. Elle étoit accompagnée d'une grande foule de ses femmes et d'eunuques qui marchaient sur les côtés et à sa suite. Quand elle fut à trois ou quatre pas de la porte du bain, elle ôta le voile qui lui couvroit le visage, et qui la gênoit beaucoup ; et de la sorte elle donna lieu à Aladdin de la voir d'autant plus à son aise, qu'elle venoit droit à lui.

Jusqu'à ce moment, Aladdin n'avoit pas vu d'autres femmes le visage découvert, que sa mère qui étoit âgée, et qui n'avoit jamais eu d'assez beaux traits pour lui faire juger que les autres femmes fussent plus belles. Il pouvoit bien avoir entendu dire qu'il y en avoit d'une beauté surprenante ; mais quelques

paroles qu'on emploie pour relever le mérite d'une beauté, jamais elles ne font l'impression que la beauté fait elle-même.

Lorsqu'Aladdin eut vu la princesse Badroulboudour, il perdit la pensée qu'il avoit que toutes les femmes dussent ressembler à peu près à sa mère ; ses sentimens se trouvèrent bien différens, et son cœur ne put refuser toutes ses inclinations à l'objet qui venoit de le charmer. En effet, la princesse étoit la plus belle brune que l'on pût voir au monde : elle avoit les yeux grands, à fleur de tête, vifs et brillans, le regard doux et modeste, le nez d'une juste proportion et sans défaut, la bouche petite, les lèvres vermeilles et toutes charmantes par leur agréable symétrie ; en un mot, tous les traits de son visage étoient d'une régularité accomplie. On ne doit donc pas s'étonner si Aladdin fut ébloui et presque hors de lui-même à la vue de l'assemblage de tant de merveilles qui lui étoient inconnues. Avec toutes ces perfections, la princesse avoit encore une riche taille, un port et un air majestueux, qui à le voir seulement, lui attiroient le respect qui lui étoit dû.

Quand la princesse fut entrée dans le bain, Aladdin demeura quelque temps interdit et comme en extase, en retraçant et en s'imprimant profondément l'idée d'un objet dont il étoit charmé et pénétré jusqu'au fond du cœur ; il rentra enfin en lui-même ; et en considérant que la princesse étoit passée, et qu'il garderoit inutilement son poste pour la revoir à la sortie du bain, puisqu'elle devoit lui tourner le dos et être voilée, il prit le parti de l'abandonner et de se retirer.

Aladdin, en rentrant chez lui, ne put si bien cacher son trouble et son inquiétude, que sa mère ne s'en aperçût. Elle fut surprise de le voir ainsi triste et rêveur contre son ordinaire ;

elle lui demanda s'il lui étoit arrivé quelque chose, ou s'il se trouvoit indisposé ? Mais Aladdin ne lui fit aucune réponse, et il s'assit négligemment sur le sofa, où il demeura dans la même situation, toujours occupé à se retracer l'image charmante de la princesse Badroulboudour. Sa mère qui préparoit le soupé, ne le pressa pas davantage. Quand il fut prêt, elle le servit près de lui sur le sofa, et se mit à table ; mais comme elle s'aperçut que son fils n'y faisoit aucune attention, elle l'avertit de manger, et ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'il changea de situation. Il mangea beaucoup moins qu'à l'ordinaire, les yeux toujours baissés, et avec un silence si profond qu'il ne fut pas possible à sa mère de tirer de lui la moindre parole sur toutes les demandes qu'elle lui fit pour tâcher d'apprendre le sujet d'un changement si extraordinaire.

Après le soupé elle voulut recommencer à lui demander le sujet d'une si grande mélancolie ; mais elle ne put en rien savoir, et il prit le parti de s'aller coucher, plutôt que de donner à sa mère la moindre satisfaction sur cela.

Sans examiner comment Aladdin épris de la beauté et des charmes de la princesse Badroulboudour, passa la nuit, nous remarquerons seulement que le lendemain, comme il étoit assis sur le sofa vis-à-vis de sa mère qui filoit du coton à son ordinaire, il lui parla en ces termes : « Ma mère, dit-il, je romps le silence que j'ai gardé depuis hier à mon retour de la ville ; il vous a fait de la peine, et je m'en suis bien aperçu. Je n'étois pas malade, comme il m'a paru que vous l'avez cru, et je ne le suis pas encore ; mais je ne puis vous dire ce que je sentoais ; et ce que je ne cesse encore de sentir, est quelque chose de pire qu'une maladie. Je ne sais pas bien quel est ce

mal, mais je ne doute pas que ce que vous allez entendre, ne vous le fasse connoître. On n'a pas su dans ce quartier, continua Aladdin, et ainsi vous n'avez pu le savoir, qu'hier la princesse Badroulboudour, fille du sultan, alla au bain l'après-dînée. J'appris cette nouvelle en me promenant par la ville. On publia un ordre de fermer les boutiques et de se retirer chacun chez soi, pour rendre à cette princesse l'honneur qui lui est dû, et lui laisser les chemins libres dans les rues par où elle devoit passer. Comme je n'étois pas éloigné du bain, la curiosité de la voir le visage découvert, me fit naître la pensée d'aller me placer derrière la porte du bain, en faisant réflexion qu'il pouvoit arriver qu'elle ôteroit son voile quand elle seroit près d'y entrer. Vous savez la disposition de la porte, et vous pouvez juger vous-même que je devois la voir à mon aise, si ce que je m'étois imaginé arrivoit. En effet, elle ôta son voile en entrant, et j'eus le bonheur de voir cette aimable princesse, avec la plus grande satisfaction du monde. Voilà, ma mère, le grand motif de l'état où vous me vîtes hier quand je rentrai, et le sujet du silence que j'ai gardé jusqu'à présent. J'aime la princesse d'un amour dont la violence est telle que je ne saurois vous l'exprimer ; et comme ma passion vive et ardente augmente à tout moment, je sens qu'elle ne peut être satisfaite que par la possession de l'aimable princesse Badroulboudour ; ce qui fait que j'ai pris la résolution de la faire demander en mariage au sultan. »

La mère d'Aladdin avoit écouté le discours de son fils avec assez d'attention jusqu'à ces dernières paroles ; mais quand elle eut entendu que son dessein étoit de faire demander la princesse Badroulboudour en mariage, elle ne put s'empêcher

de l'interrompre par un grand éclat de rire. Aladdin voulut poursuivre, mais en l'interrompant encore : « Eh, mon fils, lui dit-elle, à quoi pensez-vous ? Il faut que vous ayez perdu l'esprit, pour me tenir un pareil discours ! »

« Ma mère, reprit Aladdin, je puis vous assurer que je n'ai pas perdu l'esprit, je suis dans mon bon sens. J'ai prévu les reproches de folie et d'extravagance que vous me faites, et ceux que vous pourriez me faire ; mais tout cela ne m'empêchera pas de vous dire encore une fois que ma résolution est prise de faire demander au sultan la princesse Badroulboudour en mariage. »

« En vérité, mon fils, repartit la mère très-sérieusement, je ne saurois m'empêcher de vous dire que vous vous oubliez entièrement ; et quand même vous voudriez exécuter cette résolution, je ne vois pas par qui vous oseriez faire faire cette demande au sultan? » « Par vous-même, répliqua aussitôt le fils sans hésiter. » « Par moi, s'écria la mère d'un air de surprise et d'étonnement, et au sultan ! Ah, je me garderai bien de m'engager dans une pareille entreprise ! Et qui êtes-vous, mon fils, continua-t-elle, pour avoir la hardiesse de penser à la fille de votre sultan ? Avez -vous oublié que vous êtes fils d'un tailleur des moindres de sa capitale, et d'une mère dont les ancêtres n'ont pas été d'une naissance plus relevée ? Savez-vous que les sultans ne daignent pas donner leurs filles en mariage, même à des fils de sultans qui n'ont pas l'espérance de régner un jour comme eux ? »

« Ma mère, répliqua Aladdin, je vous ai déjà dit que j'ai prévu tout ce que vous venez de me dire, et je dis la même chose de tout ce que vous y pourrez ajouter : vos discours ni

vos remontrances ne me feront pas changer de sentiment. Je vous ai dit que je ferois demander la princesse Badroulboudour en mariage par votre entremise : c'est une grâce que je vous demande avec tout le respect que je vous dois, et je vous supplie de ne me la pas refuser, à moins que vous n'aimiez mieux me voir mourir que de me donner la vie une seconde fois. »

La mère d'Aladdin se trouva fort embarrassée, quand elle vit l'opiniâtreté avec laquelle Aladdin persistoit dans un dessein si éloigné du bon sens. « Mon fils, lui dit-elle encore, je suis votre mère ; et comme une bonne mère qui vous ai mis au monde, il n'y a rien de raisonnable ni de convenable à mon état et au vôtre, que je ne sois prête à faire pour l'amour de vous. S'il s'agissoit de parler de mariage pour vous avec la fille de quelqu'un de nos voisins, d'une condition pareille ou approchante de la vôtre, je n'oublierois rien, et je m'emploierois de bon cœur en tout ce qui seroit de mon pouvoir ; encore pour y réussir faudroit-il que vous eussiez quelques biens ou quelques revenus, ou que vous sussiez un métier. Quand de pauvres gens comme nous veulent se marier, la première chose à quoi ils doivent songer, c'est d'avoir de quoi vivre. Mais sans faire réflexion sur la bassesse de votre naissance, sur le peu de mérite et de biens que vous avez, vous prenez votre vol jusqu'au plus haut degré de la fortune, et vos prétentions ne sont pas moindres que de vouloir demander en mariage et d'épouser la fille de votre souverain, qui n'a qu'à dire un mot pour vous précipiter et vous écraser. Je laisse à part ce qui vous regarde, c'est à vous à y faire les réflexions que vous devez, pour peu que vous ayiez de bon sens. Je viens à ce

qui me touche. Comment une pensée aussi extraordinaire que celle de vouloir que j'aie à faire la proposition au sultan de vous donner la princesse sa fille en mariage, a-t-elle pu vous venir dans l'esprit ? Je suppose que j'aie, je ne dis pas la hardiesse, mais l'effronterie d'aller me présenter devant sa Majesté pour lui faire une demande si extravagante, à qui m'adresserai-je pour m'introduire ? Croyez-vous que le premier à qui j'en parlerois, ne me traitât pas de folle, et ne me chassât pas indignement, comme je le mériterois ? Je suppose encore qu'il n'y ait pas de difficulté à se présenter à l'audience du sultan ; je sais qu'il n'y en a pas quand on s'y présente pour lui demander justice, et qu'il la rend volontiers à ses sujets, quand ils la lui demandent. Je sais aussi que quand on se présente à lui pour lui demander une grâce, il l'accorde avec plaisir, quand il voit qu'on l'a méritée et qu'on en est digne. Mais êtes-vous dans ce cas-là, et croyez-vous avoir mérité la grâce que vous voulez que je demande pour vous ? En êtes-vous digne ? Qu'avez-vous fait pour votre prince ou pour votre patrie, et en quoi vous êtes-vous distingué ? Si vous n'avez rien fait pour mériter une si grande grâce, et que d'ailleurs vous n'en soyez pas digne, avec quel front pourrois-je la demander ? Comment pourrois-je seulement ouvrir la bouche pour la proposer au sultan ? Sa présence toute majestueuse, et l'éclat de sa cour me feroient la bouche aussitôt, à moi qui tremblois devant feu mon mari votre père, quand j'avois à lui demander la moindre chose. Il y a une autre raison, mon fils, à quoi vous ne pensez pas, qui est qu'on ne se présente pas devant nos sultans sans un présent à la main, quand on a quelque grâce à leur demander. Les présens ont au moins cet avantage, que s'ils refusent la grâce, pour les raisons qu'ils

peuvent avoir, ils écoutent au moins la demande et celui qui la fait, sans aucune répugnance. Mais quel présent avez-vous à faire ? Et quand vous auriez quelque chose qui fût digne de la moindre attention d'un si grand monarque, quelle proportion y auroit-il de votre présent avec la demande que vous voulez lui faire ? Rentrez en vous-même, et songez que vous aspirez à une chose qu'il vous est impossible d'obtenir. »

Aladdin écouta fort tranquillement tout ce que sa mère put lui dire pour tâcher de le détourner de son dessein ; et après avoir fait réflexion sur tous les points de sa remontrance, il prit enfin la parole, et il lui dit : « J'avoue, ma mère, que c'est une grande témérité à moi d'oser porter mes prétentions aussi loin que je fais, et une grande inconsidération d'avoir exigé de vous avec tant de chaleur et de promptitude, d'aller faire la proposition de mon mariage au sultan, sans prendre auparavant les moyens propres à vous procurer une audience et un accueil favorables. Je vous en demande pardon ; mais dans la violence de la passion qui me possède, ne vous étonnez pas si d'abord je n'ai pas envisagé tout ce qui peut servir à me procurer le repos que je cherche. J'aime la princesse Badroulboudour au-delà de ce que vous pouvez vous imaginer, ou plutôt je l'adore, et je persévère toujours dans le dessein de l'épouser : c'est une chose arrêtée et résolue dans mon esprit. Je vous suis obligé de l'ouverture que vous venez de me faire : je la regarde comme la première démarche qui doit me procurer l'heureux succès que je me promets. Vous me dites que ce n'est pas la coutume de se présenter devant le sultan sans un présent à la main, et que je n'ai rien qui soit digne de lui. Je tombe d'accord du présent, et je vous avoue que je n'y avois pas pensé. Mais quant

à ce que vous me dites que je n'ai rien qui puisse lui être présenté, croyez-vous, ma mère, que ce que j'ai apporté le jour que je fus délivré d'une mort inévitable de la manière que vous savez, ne soit pas de quoi faire un présent très-agréable au sultan ? Je parle de ce que j'ai apporté dans les deux bourses et dans ma ceinture, et que nous avons pris, vous et moi, pour des verres colorés ; mais à présent je suis détrompé, et je vous apprends, ma mère, que ce sont des pierreries d'un prix inestimable, qui ne conviennent qu'à de grands monarques. J'en ai connue le mérite en fréquentant les boutiques de joailliers, et vous pouvez m'en croire sur ma parole. Toutes celles que j'ai vues chez nos marchands joailliers, ne sont pas comparables à celles que nous possédons, ni en grosseur, ni en beauté ; et cependant ils les font monter à des prix excessifs. À la vérité nous ignorons vous et moi le prix des nôtres. Quoiqu'il en puisse être, autant que je puis en juger par le peu d'expérience que j'en ai, je suis persuadé que le présent ne peut être que très-agréable au sultan. Vous avez une porcelaine assez grande et d'une forme très-propre pour les contenir ; apportez-la, et voyons l'effet qu'elles feront quand nous les y aurons arrangées selon leurs différentes couleurs. »

La mère d'Aladdin apporta la porcelaine, et Aladdin tira les pierreries des deux bourses, et les arrangea dans la porcelaine. L'effet qu'elles firent au grand jour par la variété de leurs couleurs, par leur éclat et par leur brillant fut tel que la mère et le fils en demeurèrent presque éblouis : ils en furent dans un grand étonnement, car ils ne les avoient vues l'un et l'autre qu'à la lumière d'une lampe. Il est vrai qu'Aladdin les avoit vues chacune sur leur arbre, comme des fruits qui devoient

faire un spectacle ravissant ; mais comme il étoit encore enfant, il n'avoit regardé ces pierreries que comme des bijoux propres à jouer ; et il ne s'en étoit chargé que dans cette vue, et sans autre connoissance.

Après avoir admiré quelque temps la beauté du présent, Aladdin reprit la parole : « Ma mère, dit-il, vous ne vous excuserez plus d'aller vous présenter au sultan, sous prétexte de n'avoir pas un présent à lui faire ; en voilà un, ce me semble, qui fera que vous serez reçue avec un accueil des plus favorables. »

Quoique la mère d'Aladdin, nonobstant la beauté et l'éclat du présent, ne le crût pas d'un prix aussi grand que son fils l'estimoit, elle jugea néanmoins qu'il pouvoit être agréé, et elle sentoit bien qu'elle n'avoit rien à lui répliquer sur ce sujet ; mais elle en revenoit toujours à la demande qu'Aladdin vouloit qu'elle fît au sultan, à la faveur du présent ; cela l'inquiétoit toujours fortement. « Mon fils, lui disoit-elle, je n'ai pas de peine à concevoir que le présent fera son effet, et que le sultan voudra bien me regarder de bon œil ; mais quand il faudra que je m'acquitte de la demande que vous voulez que je lui fasse, je sens bien que je n'en aurai pas la force, et que je demeurerai muette. Ainsi, non-seulement j'aurai perdu mes pas, mais même le présent, qui, selon vous, est d'une richesse si extraordinaire, et je reviendrais avec confusion vous annoncer que vous seriez frustré de votre espérance. Je vous l'ai déjà dit, et vous devez croire que cela arrivera ainsi. Mais, ajouta-t-elle, je veux que je me fasse violence pour me soumettre à votre volonté, et que j'aie assez de force pour oser faire la demande que vous voulez que je fasse, il arrivera très-certainement ou

que le sultan se moquera de moi et me renverra comme une folle, ou qu'il se mettra dans une juste colère, dont inmanquablement nous serons vous et moi les victimes. »

La mère d'Aladdin dit encore à son fils plusieurs autres raisons pour tâcher de le faire changer de sentiment ; mais les charmes de la princesse Badroulboudour avoient fait une impression trop forte dans son cœur pour le détourner de son dessein. Aladdin persista à exiger de sa mère qu'elle exécutât ce qu'il avoit résolu ; et autant par la tendresse qu'elle avoit pour lui, que par la crainte qu'il ne s'abandonnât à quelque extrémité fâcheuse, elle vainquit sa répugnance, et elle condescendit à la volonté de son fils.

Comme il étoit trop tard, et que le temps d'aller au palais pour se présenter au sultan ce jour-là, étoit passé, la chose fut remise au lendemain. La mère et le fils ne s'entretenrent d'autre chose le reste de la journée, et Aladdin prit un grand soin d'inspirer à sa mère tout ce qui lui vint dans la pensée pour la confirmer dans le parti qu'elle avoit enfin accepté, d'aller se présenter au sultan. Malgré toutes les raisons du fils, la mère ne pouvoit se persuader qu'elle pût jamais réussir dans cette affaire ; et véritablement il faut avouer qu'elle avoit tout lieu d'en douter. « Mon fils, dit-elle à Aladdin, si le sultan me reçoit aussi favorablement que je le souhaite pour l'amour de vous, s'il écoute tranquillement la proposition que vous voulez que je lui fasse, mais si après ce bon accueil il s'avise de me demander où sont vos biens, vos richesses et vos états, car c'est de quoi il s'informera avant toutes choses, plutôt que de votre personne ; si, dis-je, il méfait cette demande, que voulez-vous que je lui réponde ? »

« Ma mère, répondit Aladdin, ne nous inquiétons point par avance d'une chose qui peut-être n'arrivera pas. Voyons premièrement l'accueil que vous fera le sultan, et la réponse qu'il vous donnera. S'il arrive qu'il veuille être informé de tout ce que vous venez de dire, je verrai alors la réponse que j'aurai à lui faire. J'ai confiance que la lampe, par le moyen de laquelle nous subsistons depuis quelques années, ne me manquera pas dans le besoin. »

La mère d'Aladdin n'eut rien à répliquer à ce que son fils venoit de lui dire. Elle fit réflexion que la lampe dont il parloit, pouvoit bien servir à de plus grandes merveilles qu'à leur procurer simplement de quoi vivre. Cela la satisfit, et leva en même temps toutes les difficultés qui auroient pu encore la détourner du service qu'elle avoit promis de rendre à son fils auprès du sultan. Aladdin, qui pénétra dans la pensée de sa mère, lui dit : « Ma mère, au moins souvenez-vous de garder le secret ; c'est de là que dépend tout le bon succès que nous devons attendre vous et moi de cette affaire. » Aladdin et sa mère se séparèrent pour prendre quelque repos ; mais l'amour violent et les grands projets d'une fortune immense dont le fils avoit l'esprit tout rempli, l'empêchèrent de passer la nuit aussi tranquillement qu'il auroit bien souhaité. Il se leva avant la pointe du jour, et alla aussitôt éveiller sa mère. Il la pressa de s'habiller le plus promptement qu'elle pourroit, afin d'aller se rendre à la porte du palais du sultan, et d'y entrer à l'ouverture, au moment où le grand visir, les visirs subalternes et tous les grands officiers de l'état y entroient pour la séance du divan, où le sultan assistoit toujours en personne.

La mère d'Aladdin fit tout ce que son fils voulut. Elle prit la

porcelaine où étoit le présent de pierreries, l'enveloppa dans un double linge, l'un très-fin et très-propre, l'autre moins fin, qu'elle lia par les quatre coins pour le porter plus aisément. Elle partit enfin, avec une grande satisfaction d'Aladdin, et elle prit le chemin du palais du sultan. Le grand visir, accompagné des autres visirs, et les seigneurs de la cour les plus qualifiés étoient déjà entrés quand elle arriva à la porte. La foule de tous ceux qui avoient des affaires au divan étoit grande. On ouvrit, et elle marcha avec eux jusqu'au divan. C'étoit un très-beau salon, profond et spacieux, dont l'entrée étoit grande et magnifique. Elle s'arrêta, et se rangea de manière qu'elle avoit en face le sultan, le grand visir, et les seigneurs qui avoient séance au conseil à droite et à gauche. On appela les parties les unes après les autres, selon l'ordre des requêtes qu'elles avoient présentées, et leurs affaires furent rapportées, plaidées et jugées jusqu'à l'heure ordinaire de la séance du divan. Alors le sultan se leva, congédia le conseil, et rentra dans son appartement, où il fut suivi par le grand visir. Les autres visirs et les ministres du conseil se retirèrent. Tous ceux qui s'y étoient trouvés pour des affaires particulières, firent la même chose, les uns contents du gain de leur procès, les autres mal satisfaits du jugement rendu contr'eux, et d'autres enfin avec l'espérance d'être jugés dans une autre séance.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

1. [↑] C'est-à-dire, PLEINE LUNE DES PLEINES LUNES.

LES
MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES.

SUITE DE L'HISTOIRE D'ALADDIN,
ou
LA LAMPE MERVEILLEUSE.

La mère d'Aladdin qui avoit vu le sultan se lever et se retirer, jugea bien qu'il ne reparoîtroit pas davantage ce jour-là, en voyant tout le monde sortir. Ainsi elle prit le parti de retourner chez elle. Aladdin qui la vit rentrer avec le présent destiné au sultan, ne sut d'abord que penser du succès de son voyage. Dans la crainte où il étoit qu'elle n'eût quelque chose de sinistre à lui annoncer, il n'avoit pas la force d'ouvrir la bouche pour lui demander quelle nouvelle elle lui apportoit. La bonne mère qui n'avoit jamais mis le pied dans le palais du sultan, et qui n'avoit pas la moindre connoissance de ce qui s'y pratiquoit ordinairement, tira son fils de l'embarras où il étoit, en lui disant avec une grande naïveté: « Mon fils, j'ai vu le sultan, et je suis bien persuadée qu'il m'a vue aussi. J'étois placée devant lui, et personne ne l'empêchoit de me voir ; mais il étoit si fort occupé par tous ceux qui lui parloient à droite et

à gauche, qu'il me faisoit compassion de voir la peine et la patience qu'il se donnoit à les écouter. Cela a duré si longtemps, qu'à la fin je crois qu'il s'est ennuyé, car il s'est levé sans qu'on s'y attendît, et il s'est retiré assez brusquement, sans vouloir entendre quantité d'autres personnes qui étoient en rang pour lui parler à leur tour. Cela m'a fait cependant un grand plaisir. En effet, je commençois à perdre patience, et j'étois extrêmement fatiguée de demeurer debout si longtemps ; mais il n'y a rien de gâté : je ne manquerai pas d'y retourner demain ; le sultan ne sera peut-être pas si occupé. »

Quelqu'amoureux que fût Aladdin, il fut contraint de se contenter de cette excuse, et de s'armer de patience. Il eut au moins la satisfaction de voir que sa mère avoit fait la démarche la plus difficile, qui étoit de soutenir la vue du sultan, et d'espérer qu'à l'exemple de ceux qui lui avoient parlé en sa présence, elle n'hésiteroit pas aussi à s'acquitter de la commission dont elle étoit chargée, quand le moment favorable de lui parler se présenteroit.

Le lendemain d'aussi grand matin que le jour précédent, la mère d'Aladdin alla encore au palais du sultan avec le présent de pierreries ; mais son voyage fut inutile : elle trouva la porte du divan fermée, et elle apprit qu'il n'y avoit de conseil que de deux jours l'un, et qu'ainsi il falloit qu'elle revînt le jour suivant. Elle s'en alla porter cette nouvelle à son fils, qui fut obligé de renouveler sa patience. Elle y retourna six autres fois aux jours marqués, en se plaçant toujours devant le sultan, mais avec aussi peu de succès que la première ; et peut-être qu'elle y seroit retournée cent autres fois aussi inutilement, si le sultan, qui la voyoit toujours vis-à-vis de lui à chaque séance, n'eût

fait attention à elle. Cela est d'autant plus probable, qu'il n'y avoit que ceux qui avoient des requêtes à présenter qui approchoient du sultan, chacun à leur tour, pour plaider leur cause dans leur rang ; et la mère d'Aladdin n'étoit point dans ce cas-là.

Ce jour-là enfin, après la levée du conseil, quand le sultan fut rentré dans son appartement, il dit à son grand visir : « Il y a déjà quelque temps que je remarque une certaine femme qui vient régulièrement chaque jour que je tiens mon conseil, et qui porte quelque chose d'enveloppé dans un linge ; elle se tient debout depuis le commencement de l'audience jusqu'à la fin, et affecte de se mettre toujours devant moi. Savez-vous ce qu'elle demande ? »

Le grand visir qui n'en savoit pas plus que le sultan, ne voulut pas néanmoins demeurer court. « Sire, répondit-il, votre Majesté n'ignore pas que les femmes forment souvent des plaintes sur des sujets de rien : celle-ci apparemment vient porter sa plainte devant votre Majesté sur ce qu'on lui a vendu de la mauvaise farine, ou sur quelque autre tort d'aussi peu de conséquence. » Le sultan ne se satisfit pas de cette réponse. « Au premier jour du conseil, reprit-il, si cette femme revient, ne manquez pas de la faire appeler, afin que je l'entende. » Le grand visir ne lui répondit qu'en baisant la main et en la portant au-dessus de sa tête, pour marquer qu'il étoit prêt à la perdre s'il manquoit à exécuter l'ordre du sultan.

La mère d'Aladdin s'étoit déjà fait une habitude si grande de paroître au conseil devant le sultan, qu'elle comptoit sa peine pour rien, pourvu qu'elle fût connoître à son fils qu'elle n'oublioit rien de tout ce qui dépendoit d'elle pour lui

complaire. Elle retourna donc au palais le jour du conseil ; et elle se plaça à l'entrée du divan vis-à-vis le sultan, à son ordinaire.

Le grand visir n'avoit encore commencé à rapporter aucune affaire quand le sultan aperçut la mère d'Aladdin. Touché de compassion de la longue patience dont il avoit été témoin : « Avant toutes choses, de crainte que vous ne l'oubliez, dit-il au grand visir, voilà la femme dont je vous parlois dernièrement ; faites-la venir, et commençons par l'entendre et par expédier l'affaire qui l'amène. » Aussitôt le grand visir montra cette femme au chef des huissiers qui étoit debout, prêt à recevoir ses ordres, et lui commanda d'aller la prendre et de la faire avancer.

Le chef des huissiers vint jusqu'à la mère d'Aladdin ; et au signe qu'il lui fit, elle le suivit jusqu'au pied du trône du sultan, où il la laissa pour aller se ranger à sa place près du grand visir.

La mère d'Aladdin, instruite par l'exemple de tant d'autres qu'elle avoit vu aborder le sultan, se prosterna le front contre le tapis qui couvroit les marches du trône, et elle demeura en cet état jusqu'à ce que le sultan lui commanda de se relever. Elle se leva, et alors : « Bonne femme, lui dit le sultan, il y a longtemps que je vous vois venir à mon divan, et demeurer à l'entrée depuis le commencement jusqu'à la fin : quelle affaire vous amène ici ? »

La mère d'Aladdin se prosterna une seconde fois, après avoir entendu ces paroles ; et quand elle fut relevée : « Monarque au-dessus des monarques du monde, dit-elle, avant d'exposer à votre Majesté le sujet extraordinaire et même

presqu'incroyable, qui me fait paroître devant son trône sublime, je la supplie de me pardonner la hardiesse, pour ne pas dire l'impudence de la demande que je viens lui faire : elle est si peu commune, que je tremble, et que j'ai honte de la proposer à mon sultan. » Pour lui donner la liberté entière de s'expliquer, le sultan commanda que tout le monde sortît du divan, et qu'on le laissât seul avec son grand visir ; et alors il lui dit qu'elle pouvoit parler et s'expliquer sans crainte.

La mère d'Aladdin ne se contenta pas de la bonté du sultan, qui venoit de lui épargner la peine qu'elle eût pu souffrir en parlant devant tout le monde ; elle voulut encore se mettre à couvert de l'indignation qu'elle avoit à craindre de la proposition qu'elle devoit lui faire, et à laquelle il ne s'attendoit pas. « Sire, dit-elle en reprenant la parole, j'ose encore supplier votre Majesté, au cas qu'elle trouve la demande que j'ai à lui faire, offensante ou injurieuse en la moindre chose, de m'assurer auparavant de son pardon, et de m'en accorder la grâce. » « Quoi que ce puisse être, répartit le sultan, je vous le pardonne dès-à-présent, et il ne vous en arrivera pas le moindre mal : parlez hardiment. »

Quand la mère d'Aladdin eut pris toutes ses précautions, en femme qui redoutoit la colère du sultan sur une proposition aussi délicate que celle qu'elle avoit à lui faire, elle lui raconta fidèlement dans quelle occasion Aladdin avoit vu la princesse Badroulboudour, l'amour violent que cette vue fatale lui avoit inspiré, la déclaration qu'il lui en avoit faite, tout ce qu'elle lui avoit représenté pour le détourner d'une passion non moins injurieuse à sa Majesté, qu'à la princesse sa fille. « Mais, continua-t-elle, mon fils, bien loin d'en profiter et de

reconnoître sa hardiesse, s'est obstiné à y persévérer jusqu'au point de me menacer de quelqu'action de désespoir si je refusois de venir demander la princesse en mariage à votre Majesté ; et ce n'a été qu'après m'être fait une violence extrême, que j'ai été contrainte d'avoir cette complaisance pour lui, de quoi je supplie encore une fois votre Majesté de m'accorder le pardon, non-seulement à moi, mais même à Aladdin mon fils, d'avoir eu la pensée téméraire d'aspirer à une si haute alliance. »

Le sultan écouta tout ce discours avec beaucoup de douceur et de bonté, sans donner aucune marque de colère ou d'indignation, et même sans prendre la demande en raillerie.

Mais avant de donner réponse à cette bonne femme, il lui demanda ce que c'étoit que ce qu'elle avoit apporté enveloppé dans un linge. Aussitôt elle prit le vase de porcelaine qu'elle avoit mis au pied du trône avant de se prosterner, elle le découvrit et le présenta au sultan.

On ne sauroit exprimer la surprise et l'étonnement du sultan, lorsqu'il vit rassemblé dans ce vase tant de pierreries si considérables, si précieuses, si parfaites, si éclatantes, et d'une grosseur telle qu'il n'en avoit point encore vu de pareilles. Il resta quelque temps dans une si grande admiration, qu'il en étoit immobile. Après être enfin revenu à lui, il reçut le présent des mains de la mère d'Aladdin, en s'écriant avec un transport de joie : « Ah, que cela est beau ! Que cela est riche ! » Après avoir admiré et manié presque toutes les pierreries l'une après l'autre, en les prisant chacune par l'endroit qui les distinguoit, il se tourna du côté de son grand visir ; et en lui montrant le vase : « Vois, dit-il, et conviens qu'on ne peut rien voir au

monde de plus riche et de plus parfait. » Le visir en fut charmé. « Eh bien, continua le sultan, que dis-tu d'un tel présent ? N'est-il pas digne de la princesse ma fille, et ne puis-je pas la donner à ce prix-là à celui qui me la fait demander ? »

Ces paroles mirent le grand visir dans une étrange agitation. Il y avoit quelque temps que le sultan lui avoit fait entendre que son intention étoit de donner la princesse sa fille en mariage à un fils qu'il avoit. Il craignit, et ce n'étoit pas sans fondement, que le sultan, ébloui par un présent si riche et si extraordinaire, ne changeât de sentiment. Il s'approcha du sultan ; et en lui parlant à l'oreille : « Sire, dit-il, on ne peut disconvenir que le présent ne soit digne de la princesse ; mais je supplie votre Majesté de m'accorder trois mois avant de se déterminer : j'espère qu'avant ce temps-là, mon fils, sur qui elle a eu la bonté de me témoigner qu'elle avoit jeté les yeux, aura de quoi lui en faire un d'un plus grand prix que celui d'Aladdin, que votre Majesté ne connoît pas. » Le sultan, quoique bien persuadé qu'il n'étoit pas possible que son grand visir pût trouver à son fils de quoi faire un présent d'une aussi grande valeur à la princesse sa fille, ne laissa pas néanmoins de l'écouter, et de lui accorder cette grâce. Ainsi, en se retournant du côté de la mère d'Aladdin, il lui dit : « Allez, bonne femme, retournez chez vous, et dites à votre fils que j'agréé la proposition que vous m'avez faite de sa part, mais que je ne puis marier la princesse ma fille, que je ne lui aie fait faire un ameublement qui ne sera prêt que dans trois mois. Ainsi revenez en ce temps-là. »

La mère d'Aladdin retourna chez elle avec une joie d'autant plus grande, que, par rapport à son état, elle avoit d'abord

regardé l'accès auprès du sultan comme impossible, et que d'ailleurs elle avoit obtenu une réponse si favorable, au lieu qu'elle ne s'étoit attendue qu'à un rebut qui l'auroit couverte de confusion. Deux choses firent juger à Aladdin, quand il vit entrer sa mère, qu'elle lui apportait une bonne nouvelle: l'une, qu'elle revenoit de meilleure heure qu'à l'ordinaire ; et l'autre, qu'elle avoit le visage gai et ouvert. « Hé bien, ma mère, lui dit-il, dois-je espérer ? Dois-je mourir de désespoir » ? Quand elle eut quitté son voile et qu'elle se fut assise sur le sofa avec lui : « Mon fils, dit-elle, pour ne vous pas tenir trop long-temps dans l'incertitude, je commencerai par vous dire, que bien loin de songer à mourir, vous avez tout sujet d'être content. » En poursuivant son discours elle lui raconta de quelle manière elle avoit eu audience avant tout le monde, ce qui étoit cause qu'elle étoit revenue de si bonne heure ; les précautions qu'elle avoit prises pour faire au sultan, sans qu'il s'en offensât, la proposition de mariage de la princesse Badroulboudour avec lui, et la réponse toute favorable que le sultan lui avoit faite de sa propre bouche. Elle ajouta que, autant qu'elle en pouvoit juger par les marques que le sultan en avoit données, le présent, sur toutes choses, avoit fait un puissant effet sur son esprit pour le déterminer à la réponse favorable qu'elle rapportoit. « Je m'y attendois d'autant moins, dit-elle encore, que le grand visir lui avoit parlé à l'oreille avant qu'il me la fît, et que je craignois qu'il ne le détournât de la bonne volonté qu'il pouvoit avoir pour vous. »

Aladdin s'estima le plus heureux des mortels eu apprenant cette nouvelle. Il remercia sa mère de toutes les peines qu'elle s'étoit données dans la poursuite de cette affaire, dont

l'heureux succès étoit si important pour son repos. Et quoique dans l'impatience où il étoit de jouir de l'objet de sa passion, trois mois lui parussent d'une longueur extrême, il se disposa néanmoins à attendre avec patience, fondé sur la parole du sultan, qu'il regardoit comme irrévocable. Pendant qu'il comptoit non-seulement les heures, les jours et les semaines, mais même jusqu'aux momens, en attendant que le terme fût passé, environ deux mois s'étoient écoulés, quand la mère, un soir en voulant allumer la lampe, s'aperçut qu'il n'y avoit plus d'huile dans la maison. Elle sortit pour en aller acheter ; et en avançant dans la ville, elle vit que tout y étoit en fête. En effet, les boutiques au lieu d'être fermées, étoient ouvertes ; on les ornoit de feuillages, on y préparoit des illuminations, chacun s'efforçoit à qui le feroit avec plus de pompe et de magnificence pour mieux marquer son zèle. Tout le monde enfin donnoit des démonstrations de joie et de réjouissance. Les rues étoient même embarrassées par des officiers en habits de cérémonie, montés sur des chevaux richement harnachés et environnés d'un grand nombre de valets de pied qui alloient et venoient. Elle demanda au marchand chez qui elle achetoit son huile, ce que tout cela signifioit. « D'où venez-vous ma bonne dame, lui dit-il ? Ne savez-vous pas que le fils du grand visir épouse ce soir la princesse Badroulboudour, fille du sultan ? Elle va bientôt sortir du bain, et les officiers que vous voyez, s'assemblent pour lui faire cortège jusqu'au palais où se doit faire la cérémonie. »

La mère d'Aladdin ne voulut pas en apprendre davantage. Elle revint en si grande diligence, qu'elle rentra chez elle presque hors d'haleine. Elle trouva son fils qui ne s'attendoit à

rien moins qu'à la fâcheuse nouvelle qu'elle lui apportoit. « Mon fils, s'écria-t-elle, tout est perdu pour vous ! Vous comptiez sur la belle promesse du sultan, il n'en sera rien. » Aladdin alarmé de ces paroles : « Ma mère, reprit-il, par quel endroit le sultan ne me tiendrait-il pas sa promesse ? Comment le savez-vous ? » « Ce soir, repartit la mère, le fils du grand visir épouse la princesse Badroulboudour dans le palais. » Elle lui raconta de quelle manière elle venoit de l'apprendre, par tant de circonstances, qu'il n'eut pas lieu d'en douter.

À cette nouvelle, Aladdin demeura immobile, comme s'il eût été frappé d'un coup de foudre. Tout autre que lui en eût été accablé ; mais une jalousie secrète l'empêcha d'y demeurer long-temps. Dans le moment il se souvint de la lampe qui lui avoit été si utile jusqu'alors ; et sans aucun emportement en vaines paroles contre le sultan, contre le grand visir, ou contre le fils de ce ministre, il dit seulement : « Ma mère, le fils du grand visir ne sera peut-être pas cette nuit aussi heureux qu'il se le promet. Pendant que je vais dans ma chambre pour un moment, préparez-nous à souper. »

La mère d'Aladdin comprit bien que son fils vouloit faire usage de la lampe pour empêcher, s'il étoit possible, que le mariage du fils du grand visir avec la princesse ne vînt jusqu'à la consommation, et elle ne se trompoit pas. En effet, quand Aladdin fut dans sa chambre, il prit la lampe merveilleuse qu'il y avoit portée, en l'ôtant devant les yeux de sa mère, après que l'apparition du génie lui eut fait une si grande peur ; il prit, dis-je, la lampe, et il la frotta au même endroit que les autres fois. À l'instant, le génie parut devant lui :

« QUE VEUX-TU, dit-il à Aladdin ? ME VOICI PRÊT A T'OBÉIR COMME

TON ESCLAVE, ET DE TOUS CEUX QUI ONT LA LAMPE À LA MAIN, MOI ET LES AUTRES ESCLAVES DE LA LAMPE ! »

« Écoute, lui dit Aladdin, tu m'as apporté jusqu'à présent de quoi me nourrir quand j'en ai eu besoin , il s'agit présentement d'une affaire de tout autre importance. J'ai fait demander en mariage au sultan la princesse Badroulboudour sa fille. Il me l'a promise, et il m'a demandé un délai de trois mois. Au lieu de tenir sa promesse, ce soir, avant le terme échu, il la marie au fils du grand visir : je viens de l'apprendre, et la chose est certaine. Ce que je te demande, c'est que, dès que le nouvel époux et la nouvelle épouse seront couchés, tu les enlèves, et que tu les apportes ici tous deux dans leur lit.

« MON MAÎTRE, REPRIT LE GÉNIE, JE VAIS T'OBÉIR. AS-TU AUTRE CHOSE À ME COMMANDER ? »

« Rien autre chose pour le présent, repartit Aladdin. » En même temps le génie disparut.

Aladdin revint trouver sa mère ; il soupa avec elle, avec la même tranquillité qu'il avoit coutume de le faire. Après le souper il s'entretint quelque temps avec elle du mariage de la princesse, comme d'une chose qui ne l'embarrassoit plus. Il retourna à sa chambre, et il laissa sa mère en liberté de se coucher. Pour lui il ne se coucha pas, mais il attendit le retour du génie, et l'exécution du commandement qu'il lui avoit fait.

Pendant ce temps-là tout avoit été préparé avec bien de la magnificence dans le palais du sultan pour la célébration des noces de la princesse, et la soirée se passa en cérémonies et en réjouissances jusque bien avant dans la nuit. Quand tout fut achevé, le fils du grand visir, au signal que lui fit le chef des

eunuques de la princesse, s'échappa adroitement, et cet officier l'introduisit dans l'appartement de la princesse son épouse jusqu'à la chambre où le lit nuptial étoit préparé. Il se coucha le premier. Peu de temps après, la sultane, accompagnée de ses femmes et de celles de la princesse sa fille, amena la nouvelle épouse. Elle faisoit de grandes résistances selon la coutume des nouvelles mariées. La sultane aida à la déshabiller, la mit dans le lit comme par force ; et après l'avoir embrassée en lui souhaitant la bonne nuit, elle se retira avec toutes les femmes ; et la dernière qui sortit ferma la porte de la chambre.

À peine la porte de la chambre fut fermée, que le génie, comme esclave fidèle de la lampe, et exact à exécuter les ordres de ceux qui l'avoient à la main, sans donner le temps à l'époux de faire la moindre caresse à son épouse, enlève le lit avec l'époux et l'épouse, au grand étonnement de l'un et de l'autre, et en un instant le transporte dans la chambre d'Aladdin, où il le pose.

Aladdin qui attendait ce moment avec impatience, ne souffrit pas que le fils du grand visir demeurât couché avec la princesse. « Prends ce nouvel époux, dit-il au génie, enferme-le dans le privé, et reviens demain matin un peu après la pointe du jour. » Le génie enleva aussitôt le fils du grand visir hors du lit en chemise, et le transporta dans le lieu qu'Aladdin lui avoit dit, où il le laissa après avoir jeté sur lui un souffle qu'il sentit depuis la tête jusqu'aux pieds, et qui l'empêcha de remuer de la place.

Quelque grande que fût la passion d'Aladdin pour la princesse Badroulboudour, il ne lui tint pas néanmoins un long discours, lorsqu'il se vit seul avec elle. « Ne craignez rien,

adorable princesse, lui dit-il d'un air tout passionné, vous êtes ici en sûreté, et quelque violent que soit l'amour que je ressens pour votre beauté et pour vos charmes , il ne me fera jamais sortir des bornes du profond respect que je vous dois. Si j'ai été forcé, ajouta-t-il, d'en venir à cette extrémité, ce n'a pas été dans la vue de vous offenser, mais pour empêcher qu'un injuste rival ne vous possédât, contre la parole donnée par le sultan votre père en ma faveur. »

La princesse qui ne savoit rien de ces particularités, fit fort peu d'attention à tout ce qu'Aladdin lui put dire. Elle n'étoit nullement en état de lui répondre. La frayeur et l'étonnement où elle étoit d'une aventure si surprenante et si peu attendue, l'avoient mise dans un tel état, qu'Aladdin n'en put tirer aucune parole. Aladdin n'en demeura pas là : il prit le parti de se déshabiller, et il se coucha à la place du fils du grand visir, le dos tourné du côté de la princesse, après avoir eu la précaution de mettre un sabre entre la princesse et lui, pour marquer qu'il mériterait d'en être puni s'il attentoit à son honneur.

Aladdin content d'avoir ainsi privé son rival du bonheur dont il s'étoit flatté de jouir cette nuit-là, dormit assez tranquillement. Il n'en fut pas de même de la princesse Badroulboudour : de sa vie il ne lui étoit arrivé de passer une nuit aussi fâcheuse et aussi désagréable que celle-là ; et si l'on veut bien faire réflexion au lieu et à l'état où le génie avoit laissé le fils du grand visir, on jugera que ce nouvel époux la passa d'une manière beaucoup plus affligeante.

Le lendemain, Aladdin n'eut pas besoin de frotter la lampe pour appeler le génie. Il revint à l'heure qu'il lui avoit

marquée, et dans le temps qu'il achevoit de s'habiller :

« ME VOICI, DIT-IL À ALADDIN. QU'AS TU A ME COMMANDER ? »

« Va reprendre, lui dit Aladdin, le fils du grand visir où tu l'as mis ; viens le remettre dans ce lit, et reporte-le où tu l'as pris dans le palais du sultan. » Le génie alla relever le fils du grand visir de sentinelle, et Aladdin reprenoit son sabre quand il reparut. Il mit le nouvel époux près de la princesse, et en un instant il reporta le lit nuptial dans la même chambre du palais du sultan d'où il l'avoit apporté.

Il faut remarquer qu'en tout ceci le génie ne fut aperçu ni de la princesse, ni du fils du grand visir. Sa forme hideuse eut été capable de les faire mourir de frayeur. Ils n'entendirent même rien des discours entre Aladdin et lui ; et ils ne s'aperçurent que de l'ébranlement du lit et de leur transport d'un lieu à un autre : c'étoit bien assez pour leur donner la frayeur qu'il est aisé d'imaginer.

Le génie ne venoit que de poser le lit nuptial en sa place, quand le sultan, curieux d'apprendre comment la princesse sa fille avoit passé la première nuit de ses noces, entra dans la chambre pour lui souhaiter le bon jour. Le fils du grand visir morfondu du froid qu'il avoit souffert toute la nuit, et qui n'avoit pas encore eu le temps de se réchauffer, n'eut pas sitôt entendu qu'on ouvroit la porte, qu'il se leva, et passa dans une garde-robe où il s'étoit déshabillé le soir.

Le sultan approcha du lit de la princesse, la baisa entre les deux yeux, selon la coutume, en lui souhaitant le bonjour, et lui demanda en souriant comment elle se trouvoit de la nuit passée ; mais en relevant la tête, et en la regardant avec plus

d'attention, il fut extrêmement surpris de la voir dans une grande mélancolie, et de ce qu'elle ne lui marquoit ni par la rougeur qui eût pu lui monter au visage, ni par aucun autre signe, ce qui eût pu satisfaire sa curiosité. Elle lui jeta seulement un regard des plus tristes, d'une manière qui marquoit une grande affliction, ou un grand mécontentement. Il lui dit encore quelques paroles ; mais comme il vit qu'il n'en pouvoit tirer d'elle, il s'imagina qu'elle le faisoit par pudeur, et il se retira. Il ne laissa pas néanmoins de soupçonner qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans son silence ; ce qui l'obligea d'aller sur-le-champ à l'appartement de la sultane, à qui il fit le récit de l'état où il avoit trouvé la princesse, et de la réception qu'elle lui avoit faite. « Sire, lui dit la sultane, cela ne doit pas surprendre votre Majesté : il n'y a pas de nouvelle mariée qui n'ait la même retenue le lendemain de ses noces. Ce ne sera pas la même chose dans deux ou trois jours : alors elle recevra le sultan son père comme elle le doit. Je vais la voir, ajouta-t-elle, et je suis bien trompée, si elle me fait le même accueil. »

Quand la sultane fut habillée, elle se rendit à l'appartement de la princesse, qui n'étoit pas encore levée : elle s'approcha de son lit, et elle lui donna le bon jour, en l'embrassant ; mais sa surprise fut des plus grandes, non-seulement de ce qu'elle ne lui répondoit rien, mais même de ce qu'en la regardant, elle s'aperçut qu'elle étoit dans un grand abattement, qui lui fit juger qu'il lui étoit arrivé quelque chose qu'elle ne pénétrait pas. « Ma fille, lui dit la sultane, d'où vient que vous répondez si mal aux caresses que je vous fais ? Est-ce avec votre mère que vous devez faire toutes ces façons ? Et doutez-vous que je

ne sois pas instruite de ce qui peut arriver dans une pareille circonstance que celle où vous êtes ? Je veux bien croire que vous n'ayez pas cette pensée, il faut donc qu'il vous soit arrivé quelque'autre chose ; avouez-le-moi franchement, et ne me laissez pas plus long-temps dans une inquiétude qui m'accable. »

La princesse Badroulboudour rompit enfin le silence par un grand soupir : « Ah, madame et très-honorée mère, s'écria-t-elle, pardonnez-moi, si j'ai manqué au respect que je vous dois ! J'ai l'esprit si fortement occupé des choses extraordinaires qui me sont arrivées cette nuit, que je ne suis pas encore bien revenue de mon étonnement ni de mes frayeurs, et que j'ai même de la peine à me reconnoître moi-même. » Alors elle lui raconta avec les couleurs les plus vives, de quelle manière, un instant après qu'elle et son époux furent couchés, le lit avoit été enlevé et transporté en un moment dans une chamre mal-propre et obscure, où elle s'étoit vue seule et séparée de son époux, sans savoir ce qu'il étoit devenu, et où elle avoit vu un jeune homme, lequel, après lui avoir dit quelque paroles que la frayeur l'avoit empêchée d'entendre, s'étoit couché avec elle à la place de son époux, après avoir mis son sabre entr'elle et lui, et que son époux lui avoit été rendu, et le lit rapporté en sa place en aussi peu de temps. « Tout cela ne venoit que d'être fait, ajouta-t-elle, quand le sultan mon père est entré dans ma chambre ; j'étois si accablée de tristesse, que je n'ai pas eu la force de lui répondre une seule parole. Aussi je ne doute pas qu'il ne soit indigné de la manière dont j'ai reçu l'honneur qu'il m'a fait ; mais j'espère qu'il me pardonnera quand il saura ma triste aventure, et l'état

pitoyable où je me trouve encore en ce moment. »

La sultane écouta fort tranquillement tout ce que la princesse voulut bien lui raconter ; mais elle ne voulut point y ajouter foi. « Ma fille, lui dit-elle, vous avez bien fait de ne point parler de cela au sultan votre père. Gardez-vous bien d'en rien dire à personne : on vous prendroit pour une folle, si on vous entendoit parler de la sorte. » « Madame, reprit la princesse, je puis vous assurer que je vous parle de bon sens ; vous pourrez vous en informer à mon époux, il vous dira la même chose. » « Je m'en Informerai, repartit la sultane ; mais quand il m'en parleroit comme vous, je n'en serois pas plus persuadée que je le suis. Levez-vous cependant, et ôtez-vous cette imagination de l'esprit ; il feroit beau voir que vous troublassiez par une pareille vision les fêtes ordonnées pour vos noces, et qui doivent se continuer plusieurs jours dans ce palais et dans tout le royaume ! N'entendez-vous pas déjà les fanfares et les concerts de trompettes, de tymbales et de tambours ? Tout cela vous doit inspirer la joie et le plaisir, et vous faire oublier toutes les fantaisies dont vous venez de me parler. » En même temps la sultane appela les femmes de la princesse ; et après qu'elle l'eut fait lever, et qu'elle l'eut vue se mettre à sa toilette, elle alla à l'appartement du sultan ; elle lui dit que quelque fantaisie avoit passé véritablement par l'esprit de sa fille, mais que ce n'étoit rien. Elle fit appeler le fils du visir, pour savoir de lui quelque chose de ce que la princesse lui avoit dit ; mais le fils du visir qui s'estimoit infiniment honoré de l'alliance du sultan, avoit pris le parti de dissimuler. « Mon gendre, lui dit la sultane, dites-moi, êtes-vous dans le même entêtement que votre épouse ? » « Madame, reprit le fils du

visir, oserois-je vous demander à quel sujet vous me faites cette demande ? » « Cela suffit, repartit la sultane, je n'en veux pas savoir davantage : vous êtes plus sage qu'elle. »

Les réjouissances continuèrent toute la journée dans le palais ; et la sultane qui n'abandonna pas la princesse, n'oublia rien pour lui inspirer la joie, et pour lui faire prendre part aux divertissemens qu'on lui donnoit par différentes sortes de spectacles ; mais elle étoit tellement frappée des idées de ce qui lui étoit arrivé la nuit, qu'il étoit aisé de voir qu'elle en étoit tout occupée. Le fils du grand visir n'étoit pas moins accablé de la mauvaise nuit qu'il avoit passée ; mais son ambition le fit dissimuler ; et à le voir, personne ne douta qu'il ne fût un époux très-heureux.

Aladdin qui étoit bien informé de ce qui se passoit au palais, ne douta pas que les nouveaux mariés ne dussent coucher encore ensemble, malgré la fâcheuse aventure qui leur étoit arrivée la nuit d'auparavant. Aladdin n'avoit point envie de les laisser en repos. Ainsi, dès que la nuit fut un peu avancée, il eut recours à la lampe. Aussitôt le génie parut, et fit à Aladdin le même compliment que les autres fois, en lui offrant son service. « Le fils du grand visir et la princesse Badroulboudour, lui dit Aladdin , doivent coucher encore ensemble cette nuit ; va, et du moment qu'ils seront couchés, apporte-moi le lit ici, comme hier. »

Le génie servit Aladdin avec autant de fidélité et d'exactitude que le jour précédent : le fils du grand visir passa la nuit aussi froidement et aussi désagréablement qu'il l'avoit déjà fait, et la princesse eut la même mortification d'avoir Aladdin pour compagnon de sa couche, le sabre posé entr'elle

et lui. Le génie, suivant les ordres d'Aladdin, revint le lendemain, remit l'époux auprès de son épouse, enleva le lit avec les nouveaux mariés, et le reporta dans la chambre du palais où il l'avait pris.

Le sultan , après la réception que la princesse Badroulboudour lui avait faite le jour précédent, inquiet de savoir comment elle auroit passé la seconde nuit , et si elle lui feroit une réception pareille à celle qu'elle lui avait déjà faite, se rendit à sa chambre d'aussi bon matin, pour en être éclairci. Le fils du grand visir, plus honteux et plus mortifié du mauvais succès de cette dernière nuit que de la première, à peine eut entendu venir le sultan, qu'il se leva avec précipitation, et se jeta dans la garderobe.

Le sultan s'avança jusqu'au lit de la princesse, en lui donnant le bon jour ; et après lui avoir fait les mêmes caresses que le jour précédent : « Hé bien, ma fille, lui dit-il, êtes-vous ce matin d'aussi mauvaise humeur que vous l'étiez hier ? Me direz-vous comment vous avez passé la nuit ? » La princesse garda le même silence, et le sultan s'aperçut qu'elle avait l'esprit beaucoup moins tranquille, et qu'elle étoit plus abattue que la première fois. Il ne douta pas que quelque chose d'extraordinaire ne lui fût arrivé. Alors, irrité du mystère qu'elle lui en faisoit : « Ma fille, lui dit-il tout en colère et le sabre à la main, ou vous me direz ce que vous me cachez, ou je vais vous couper la tête tout-à-l'heure. »

La princesse, plus effrayée du ton et de la menace du sultan offensé, que de la vue du sabre nu, rompit enfin le silence : « Mon cher père et mon sultan, s'écria-t-elle les larmes aux yeux, je demande pardon à votre Majesté, si je l'ai offensée.

J'espère de sa bonté et de sa clémence qu'elle fera succéder la compassion à la colère, quand je lui aurai fait le récit fidèle du triste et pitoyable état où je me suis trouvée toute cette nuit et toute la nuit passée. »

Après ce préambule qui apaisa et qui attendrit un peu le sultan, elle lui raconta fidèlement tout ce qui lui étoit arrivé pendant ces deux fâcheuses nuits, mais d'une manière si touchante qu'il en fut vivement pénétré de douleur, par l'amour et par la tendresse qu'il avoit pour elle. Elle finit par ces paroles : « Si votre Majesté a le moindre doute sur le récit que je viens de lui faire, elle peut s'en informer de l'époux qu'elle m'a donné. Je suis persuadée qu'il rendra à la vérité le même témoignage que je lui rends. »

Le sultan entra tout de bon dans la peine extrême qu'une aventure aussi surprenante devoit avoir causée à la princesse : « Ma fille, lui dit-il, vous avez grand tort de ne vous être pas expliquée à moi dès hier sur une affaire aussi étrange que celle que vous venez de m'apprendre, dans laquelle je ne prends pas moins d'intérêt que vous-même. Je ne vous ai pas mariée dans l'intention de vous rendre malheureuse, mais plutôt dans la vue de vous rendre heureuse et contente, et de vous faire jouir de tout le bonheur que vous méritez, et que vous pouviez espérer avec un époux qui m'avoit paru vous convenir. Effacez de votre esprit les idées fâcheuses de tout ce que vous venez de me raconter. Je vais mettre ordre à ce qu'il ne vous arrive pas davantage des nuits aussi désagréables et aussi peu supportables que celles que vous avez passées. »

Dès que le sultan fut rentré dans son appartement, il envoya appeler son grand visir : « Visir, lui dit-il, avez-vous vu votre

fil, et ne vous a-t-il rien dit ? » Comme le grand visir lui eut répondu qu'il ne l'avoit pas vu, le sultan lui fit le récit de tout ce que la princesse Badroulboudour venoit de lui raconter. En achevant : « Je ne doute pas, ajouta-t-il, que ma fille ne m'ait dit la vérité ; je serai bien aise néanmoins d'en avoir la confirmation par le témoignage de votre fils : allez, et demandez-lui ce qui en est. »

Le grand visir ne différa pas d'aller joindre son fils ; il lui fit part de ce que le sultan venoit de lui communiquer, et il lui enjoignit de ne lui point déguiser la vérité, et de lui dire si tout cela étoit vrai ? « Je ne vous la déguiserai pas, mon père, lui répondit le fils, tout ce que la princesse a dit au sultan est vrai ; mais elle n'a pu lui dire les mauvais traitemens qui m'ont été faits en mon particulier, les voici : Depuis mon mariage j'ai passé deux nuits les plus cruelles qu'on puisse imaginer, et je n'ai pas d'expression pour vous décrire au juste et avec toutes leurs circonstances les maux que j'ai soufferts. Je ne vous parle pas de la frayeur que j'ai eue de me sentir enlever quatre fois dans mon lit, sans voir qui enlevoit le lit et le transportoit d'un lieu à un autre, et sans pouvoir imaginer comment cela s'est pu faire. Vous jugerez vous-même de l'état fâcheux où je me suis trouvé lorsque je vous dirai que j'ai passé deux nuits debout et nu en chemise dans une espèce de privé étroit, sans avoir la liberté de remuer de la place où j'étois posé, et sans pouvoir faire aucun mouvement, quoiqu'il ne parût devant moi aucun obstacle qui pût vraisemblablement m'en empêcher. Après cela, il n'est pas besoin de m'étendre plus au long pour vous faire le détail de mes souffrances. Je ne vous cacherai pas que cela ne m'a point empêché d'avoir pour la princesse mon

épouse tous les sentimens d'amour, de respect et de reconnoissance qu'elle mérite ; mais je vous avoue de bonne foi qu'avec tout l'honneur et tout l'éclat qui rejaillit sur moi d'avoir épousé la fille de mon souverain, j'aimerois mieux mourir que de vivre plus long-temps dans une si haute alliance, s'il faut essayer des traitemens aussi désagréables que ceux que j'ai déjà soufferts. Je ne doute point que la princesse ne soit dans les mêmes sentimens que moi ; et elle conviendra aisément que notre séparation n'est pas moins nécessaire pour son repos que pour le mien. Ainsi, mon père, je vous supplie par la même tendresse qui vous a porté à me procurer un si grand honneur, de faire agréer au sultan que notre mariage soit déclaré nul. »

Quelque grande que fût l'ambition du grand visir de voir son fils gendre du sultan, la ferme résolution néanmoins où il le vit de se séparer de la princesse, fit qu'il ne jugea pas à propos de lui proposer d'avoir encore patience au moins quelques jours pour éprouver si cette traverse ne finiroit point. Il le laissa, et il revint rendre réponse au sultan, à qui il avoua de bonne foi que la chose n'étoit que trop vraie, après ce qu'il venoit d'apprendre de son fils. Sans attendre même que le sultan lui parlât de rompre le mariage, à quoi il voyoit bien qu'il n'étoit que trop disposé, il le supplia de permettre que son fils se retirât du palais, et qu'il retournât auprès de lui, en prenant pour prétexte qu'il n'étoit pas juste que la princesse fût exposée un moment de plus à une persécution si terrible pour l'amour de son fils.

Le grand visir n'eut pas de peine à obtenir ce qu'il demandoit. Dès ce moment le sultan qui avoit déjà résolu la

chose, donna ses ordres pour faire cesser les réjouissances dans son palais et dans la ville, et même dans toute l'étendue de son royaume, où il fit expédier des ordres contraires aux premiers ; et en très-peu de temps toutes les marques de joie et de réjouissances publiques cessèrent dans toute la ville et dans le royaume.

Ce changement subit et si peu attendu, donna occasion à bien des raisonnemens différens : on se demandoit les uns aux autres d'où pouvoit venir ce contre-temps ; et l'on n'en disoit autre chose, sinon qu'on avoit vu le grand visir sortir du palais, et se retirer chez lui accompagné de son fils, l'un et l'autre avec un air fort triste. Il n'y avoit qu'Aladdin qui en savoit le secret, et qui se réjouissoit en lui-même de l'heureux succès que l'usage de la lampe lui procuroit. Ainsi, comme il eut appris avec certitude que son rival avoit abandonné le palais, et que le mariage entre la princesse et lui étoit rompu absolument, il n'eut pas besoin de frotter la lampe davantage, et d'appeler le génie pour empêcher qu'il ne se consommât. Ce qu'il y a de particulier, c'est que ni le sultan, ni le grand visir, qui avoient oublié Aladdin et la demande qu'il avoit fait faire, n'eurent pas la moindre pensée qu'il pût avoir part à l'enchantement qui venoit de causer la dissolution du mariage de la princesse.

Aladdin cependant laissa écouler les trois mois que le sultan avoit marqués pour le mariage d'entre la princesse Badroulboudour et lui ; il en avoit compté tous les jours avec grand soin ; et quand ils furent achevés, dès le lendemain il ne manqua pas d'envoyer sa mère au palais pour faire souvenir le sultan de sa parole.

La mère d'Aladdin alla au palais comme son fils lui avoit

dit, et elle se présenta à l'entrée du divan, au même endroit qu'auparavant. Le sultan n'eut pas plutôt jeté la vue sur elle, qu'il la reconnut, et se souvint en même temps de la demande qu'elle lui avoit faite, et du temps auquel il l'avoit remise. Le grand visir lui faisoit alors le rapport d'une affaire : « Visir, lui dit le sultan en l'interrompant, j'aperçois la bonne femme qui nous fit un si beau présent il y a quelques mois ; faites-la venir ; vous reprendrez votre rapport quand je l'aurai écoutée. » Le grand visir en jetant les yeux du côté de l'entrée du divan, aperçut aussi la mère d'Aladdin. Aussitôt il appela le chef des huissiers, et en la lui montrant, il lui donna ordre de la faire avancer.

La mère d'Aladdin s'avança jusqu'au pied du trône, où elle se prosterna selon la coutume. Après qu'elle se fut relevée, le sultan lui demanda ce qu'elle souhaitoit. « Sire, lui répondit-elle, je me présente encore devant le trône de votre Majesté, pour lui représenter au nom d'Aladdin mon fils, que les trois mois après lesquels elle l'a remis sur la demande que j'ai eu l'honneur de lui faire, sont expirés, et la supplier de vouloir bien s'en souvenir. »

Le sultan, en prenant un délai de trois mois pour répondre à la demande de cette bonne femme la première fois qu'il l'avoit vue, avoit cru qu'il n'entendrait plus parler d'un mariage qu'il regardoit comme peu convenable à la princesse sa fille, à regarder seulement la bassesse et la pauvreté de la mère d'Aladdin qui paroissoit devant lui dans un habillement fort commun. La sommation cependant qu'elle venoit de lui faire de tenir sa parole, lui parut embarrassante : il ne jugea pas à propos de lui répondre sur-le-champ ; il consulta son grand

visir, et lui marqua la répugnance qu'il avoit à conclure le mariage de la princesse avec un inconnu, dont il supposoit que la fortune devoit être beaucoup au-dessous de la plus médiocre.

Le grand visir n'hésita pas à s'expliquer au sultan sur ce qu'il en pensoit. « Sire, lui dit-il, il me semble qu'il y a un moyen immanquable pour éluder un mariage si disproportionné, sans qu'Aladdin, quand même il seroit connu de votre Majesté, puisse s'en plaindre : c'est de mettre la princesse à un si haut prix, que ses richesses, quelles qu'elles puissent être, ne puissent y fournir. Ce sera le moyen de le faire désister d'une poursuite si hardie, pour ne pas dire si téméraire, à laquelle sans doute il n'a pas bien pensé avant de s'y engager. »

Le sultan approuva le conseil du grand visir. Il se tourna du côté de la mère d'Aladdin ; et après quelques momens de réflexion : « Ma bonne femme, lui dit-il, les sultans doivent tenir leur parole ; je suis prêt à tenir la mienne, et à rendre votre fils heureux par le mariage de la princesse ma fille ; mais comme je ne puis la marier que je ne sache l'avantage qu'elle y trouvera, vous direz à votre fils que j'accomplirai ma parole, dès qu'il m'aura envoyé quarante grands bassins d'or massif, pleins à comble des mêmes choses que vous m'avez déjà présentées de sa part, portés par un pareil nombre d'esclaves noirs, qui seront conduits par quarante autres esclaves blancs, jeunes, bien faits et de belle taille, et tous habillés très-magnifiquement : voilà les conditions auxquelles je suis prête à lui donner la princesse ma fille. Allez, bonne femme, j'attendrai que vous m'apportiez sa réponse. »

La mère d'Aladdin se prosterna encore devant le trône du

sultan, et elle se retira. Dans le chemin, elle rioit en elle-même de la folle imagination de son fils. « Vraiment, disoit-elle, où trouvera-t-il tant de bassins d'or, et une si grande quantité de ces verres colorés pour les remplir ? Retournera-t-il dans le souterrain dont l'entrée est bouchée, pour en cueillir aux arbres ? Et tous ces esclaves tournés comme le sultan les demande, où les prendra-t-il ? Le voilà bien éloigné de sa prétention ; et je crois qu'il ne sera guère content de mon ambassade. » Quand elle fut rentrée chez elle, l'esprit rempli de toutes ces pensées, qui lui faisoient croire qu'Aladdin n'avoit plus rien à espérer : « Mon fils, lui dit-elle, je vous conseille de ne plus penser au mariage de la princesse Badroulboudour. Le sultan, à la vérité, m'a reçue avec beaucoup de bonté, et je crois qu'il étoit bien intentionné pour vous ; mais le grand visir, si je ne me trompe, lui a fait changer de sentiment, et vous pouvez le présumer comme moi sur ce que vous allez entendre. Après avoir représenté à sa Majesté que les trois mois étoient expirés, et que je le priois de votre part de se souvenir de sa promesse, je remarquai qu'il ne me fit la réponse que je vais vous dire, qu'après avoir parlé bas quelque temps avec le grand visir. » La mère d'Aladdin fit un récit très-exact à son fils de tout ce que le sultan lui avoit dit, et des conditions auxquelles il consentiroit au mariage de la princesse sa fille avec lui. En finissant : « Mon fils, lui dit-elle, il attend votre réponse ; mais entre nous, continua-t-elle en souriant, je crois qu'il attendra long-temps. »

« Pas si long-temps que vous croiriez bien, ma mère, reprit Aladdin ; et le sultan se trompe lui-même s'il a cru, par ses demandes exorbitantes, me mettre hors d'état de songer à la

princesse Badroulboudour. Je m'attendois à d'autres difficultés insurmontables, ou qu'il mettroit mon incomparable princesse à un prix beaucoup plus haut ; mais à présent je suis content, et ce qu'il me demande est peu de chose en comparaison de ce que je serois en état de lui donner pour en obtenir la possession. Pendant que je vais songer à le satisfaire, allez nous chercher de quoi dîner, et laissez-moi faire. »

Dès que la mère d'Aladdin fut sortie pour aller à la provision, Aladdin prit la lampe, et il la frotta : dans l'instant le génie se présenta devant lui ; et dans les mêmes termes que nous avons déjà rapportés, il lui demanda ce qu'il avoit à lui commander, en marquant qu'il étoit prêt à le servir. Aladdin lui dit : « Le sultan me donne la princesse sa fille en mariage ; mais auparavant il me demande quarante grands bassins d'or massif et bien pesans, pleins à comble des fruits du jardin où j'ai pris la lampe dont tu es esclave. Il exige aussi de moi que ces quarante bassins soient portés par autant d'esclaves noirs, précédés par quarante esclaves blancs, jeunes, bien faits, de belle taille, et habillés très-richement. Va, et amène-moi ce présent au plus tôt, afin que je l'envoie au sultan avant qu'il lève la séance du divan. » Le génie lui dit que son commandement alloit être exécuté incessamment ; et il disparut.

Très-peu de temps après le génie se fit revoir accompagné des quarante esclaves noirs, chacun chargé d'un bassin d'or massif du poids de vingt marcs sur la tête, pleins de perles, de diamans, de rubis et d'émeraudes mieux choisies, même pour la beauté et pour la grosseur, que celles qui avoient déjà été présentées au sultan ; chaque bassin étoit couvert d'une toile

d'argent à fleurons d'or. Tous ces esclaves, tant noirs que blancs, avec les plats d'or, occupoient presque toute la maison, qui étoit assez médiocre, avec une petite cour sur le devant, et un petit jardin sur le derrière. Le génie demanda à Aladdin s'il étoit content, et s'il avoit encore quelque'autre commandement à lui faire. Aladdin lui dit qu'il ne lui demandoit rien davantage, et il disparut aussitôt.

La mère d'Aladdin revint du marché ; et en entrant elle fut dans une grande surprise devoir tant de monde et tant de richesses. Quand elle se fut déchargée des provisions qu'elle apportoit, elle voulut ôter le voile qui lui couvroit le visage ; mais Aladdin l'en empêcha. « Ma mère, dit-il, il n'y a pas de temps à perdre : avant que le sultan achève de tenir le divan, il est important que vous retourniez au palais, et que vous y conduisiez incessamment le présent et la dot de la princesse Badroulboudour qu'il m'a demandés, afin qu'il juge par ma diligence et par mon exactitude, du zèle ardent et sincère que j'ai de me procurer l'honneur d'entrer dans son alliance. »

Sans attendre la réponse de sa mère, Aladdin ouvrit la porte sur la rue ; et il fit défiler successivement tous ces esclaves, en faisant toujours marcher un esclave blanc suivi d'un esclave noir, chargé d'un bassin d'or sur la tête, et ainsi jusqu'au dernier. Et après que sa mère fut sortie en suivant le dernier esclave noir, il ferma la porte, et il demeura tranquillement dans sa chambre avec l'espérance que le sultan, après ce présent tel qu'il l'avoit demandé, voudrait bien le recevoir enfin pour son gendre.

Le premier esclave blanc qui étoit sorti de la maison d'Aladdin, avoit fait arrêter tous les passans qui l'aperçurent ;

et avant que les quatre-vingts esclaves, entremêlés de blancs et de noirs, eussent achevé de sortir, la rue se trouva pleine d'une grande foule de peuple qui accouroit de toutes parts pour voir un spectacle si magnifique et si extraordinaire. L'habillement de chaque esclave étoit si riche en étoffe et en pierreries, que les meilleurs connoisseurs ne crurent pas se tromper en faisant monter chaque habit à plus d'un million. La grande propreté, l'ajustement bien entendu de chaque habillement, la bonne grâce, le bel air, la taille uniforme et avantageuse de chaque esclave, leur marche grave à une distance égale les uns des autres, avec l'éclat des pierreries d'une grosseur excessive enchâssées autour de leurs ceintures d'or massif dans une belle symétrie, et les enseignes aussi de pierreries attachées à leurs bonnets qui étoient d'un goût tout particulier, mirent toute cette foule de spectateurs dans une admiration si grande, qu'ils ne pouvoient se lasser de les regarder et de les conduire des yeux aussi loin qu'il leur étoit possible. Mais les rues étoient tellement bordées de peuple, que chacun étoit contraint de rester dans la place où il se trouvoit.

Comme il falloit passer par plusieurs rues pour arriver au palais, cela fit qu'une bonne partie de la ville, gens de toutes sortes d'états et de conditions, furent témoins d'une pompe si ravissante. Le premier des quatre-vingts esclaves arriva à la porte de la première cour du palais ; et les portiers qui s'étoient mis en haie dès qu'ils s'étoient aperçu que cette file merveilleuse approchoit, le prirent pour un roi, tant il étoit richement et magnifiquement habillé ; ils s'avancèrent pour lui baiser le bas de sa robe ; mais l'esclave instruit par le génie, les arrêta, et il leur dit gravement : « Nous ne sommes que des

esclaves ; notre maître paroîtra quand il en sera temps. »

Le premier esclave, suivi de tous les autres, avança jusqu'à la seconde cour qui étoit très-spacieuse, et où la maison du sultan étoit rangée pendant la séance du divan. Les officiers à la tête de chaque troupe, étoient d'une grande magnificence ; mais elle fut effacée à la présence des quatre-vingts esclaves porteurs du présent d'Aladdin, et qui en faisoient eux-mêmes partie. Rien ne parut si beau ni si éclatant dans toute la maison du sultan ; et tout le brillant des seigneurs de sa cour qui l'environnoient, n'étoit rien en comparaison de ce qui se présentent alors à sa vue.

Comme le sultan avoit été averti de la marche et de l'arrivée de ces esclaves, il avoit donné ses ordres pour les faire entrer. Ainsi, dès qu'ils se présentèrent, ils trouvèrent l'entrée du divan libre, et ils y entrèrent dans un bel ordre, une partie à droite, et l'autre à gauche. Après qu'ils furent tous entrés et qu'ils eurent formé un grand demi-cercle devant le trône du sultan, les esclaves noirs posèrent chacun le bassin qu'ils portoient sur le tapis de pied. Ils se prosternèrent tous ensemble en frappant du front contre le tapis. Les esclaves blancs firent la même chose en même temps. Ils se relevèrent tous ; et les noirs en le faisant, découvrirent adroitement les bassins qui étoient devant eux, et tous demeurèrent debout, les mains croisées sur la poitrine, avec une grande modestie.

La mère d'Aladdin, qui cependant s'étoit avancée jusqu'au pied du trône, dit au sultan, après s'être prosternée : « Sire, Aladdin mon fils n'ignore pas que ce présent qu'il envoie à votre Majesté, ne soit beaucoup au-dessous de ce que mérite la princesse Badroulboudour ; il espère néanmoins que votre

Majesté l'aura pour agréable, et qu'elle voudra bien le faire agréer aussi à la princesse, avec d'autant plus de confiance, qu'il a tâché de se conformer à la condition qu'il lui a plu de lui imposer. »

Le sultan n'étoit pas en état de faire attention au compliment de la mère d'Aladdin. Le premier coup d'œil jeté sur les quarante bassins d'or, pleins à comble des bijoux les plus brillans, les plus éclatans, les plus précieux que l'on eût jamais vus au monde, et les quatre-vingts esclaves qui paroisoient autant de rois, tant par leur bonne mine que par la richesse et la magnificence surprenante de leur habillement, l'avoit frappé d'une manière qu'il ne pouvoit revenir de son admiration. Au lieu de répondre au compliment de la mère d'Aladdin, il s'adressa au grand visir, qui ne pouvoit comprendre lui-même d'où une si grande profusion de richesses pouvoit être venue. « Eh bien, visir, dit-il publiquement, que pensez-vous de celui, quel qu'il puisse être, qui m'envoie un présent si riche et si extraordinaire, et que ni moi ni vous ne connoissons pas ? Le croyez-vous indigne d'épouser la princesse Badroulboudour ma fille ? »

Quelque jalousie et quelque douleur qu'eut le grand visir de voir qu'un inconnu alloit devenir le gendre du sultan préférablement à son fils, il n'osa néanmoins dissimuler son sentiment. Il étoit trop visible que le présent d'Aladdin étoit plus que suffisant pour mériter qu'il fût reçu dans une si haute alliance. Il répondit donc au sultan, et en entrant dans son sentiment : « Sire, dit-il, bien loin d'avoir la pensée que celui qui fait à votre Majesté un présent si digne d'elle, soit indigne de l'honneur qu'elle veut lui faire, j'oserois dire qu'il

mériterait davantage, si je n'étois persuadé qu'il n'y a pas de trésor au monde assez riche pour être mis dans la balance avec la princesse fille de votre Majesté. » Les seigneurs de la cour qui étaient de la séance du conseil, témoignèrent par leurs applaudissemens que leurs avis n'étoient pas différens de celui du grand visir.

Le sultan ne différa plus, il ne pensa pas même à s'informer si Aladdin avoit les autres qualités convenables à celui qui pouvoit aspirer à devenir son gendre. La seule vue de tant de richesses immenses, et la diligence avec laquelle Aladdin venoit de satisfaire à sa demande, sans avoir formé la moindre difficulté sur des conditions aussi exorbitantes que celles qu'il lui avoit imposées, lui persuadèrent aisément qu'il ne lui manquoit rien de tout ce qui pouvoit le rendre accompli et tel qu'il le desiroit. Ainsi, pour renvoyer la mère d'Aladdin avec la satisfaction qu'elle pouvoit désirer, il lui dit : « Bonne femme, allez dire à votre fils que je l'attends pour le recevoir à bras ouverts et pour l'embrasser ; et que plus il fera de diligence pour venir recevoir de ma main le don que je lui fais de la princesse ma fille, plus il me fera de plaisir. »

Dès que la mère d'Aladdin se fut retirée avec la joie dont une femme de sa condition peut être capable en voyant son fils parvenu à une si haute élévation contre son attente, le sultan mit fin à l'audience de ce jour ; et en se levant de son trône, il ordonna que les eunuques attachés au service de la princesse vinssent enlever les bassins pour les porter à l'appartement de leur maîtresse, où il se rendit pour les examiner avec elle à loisir ; et cet ordre fut exécuté sur-le-champ par les soins du chef des eunuques.

Les quatre-vingts esclaves blancs et noirs ne furent pas oubliés : on les fit entrer dans l'intérieur du palais ; et quelque temps après, le sultan qui venoit de parler de leur magnificence à la princesse Badroulboudour, commanda qu'on les fit venir devant l'appartement, afin qu'elle les considérât au travers des jalousies, et qu'elle connût que bien loin d'avoir rien exagéré dans le récit qu'il venoit de lui faire, il lui en avoit dit beaucoup moins que ce qui en était.

La mère d'Aladdin cependant arriva chez elle avec un air qui marquoit par avance la bonne nouvelle qu'elle apportoit à son fils. « Mon fils, lui dit-elle, vous avez tout sujet d'être content : vous êtes arrivé à l'accomplissement de vos souhaits contre mon attente, et vous savez ce que je vous en avois dit. Afin de ne vous pas tenir trop long-temps en suspens, le sultan, avec l'applaudissement de toute sa cour, a déclaré que vous êtes digne de posséder la princesse Badroulboudour. Il vous attend pour vous embrasser et pour conclure votre mariage. C'est à vous de songer aux préparatifs pour cette entrevue, afin qu'elle réponde à la haute opinion qu'il a conçue de votre personne ; mais après ce que j'ai vu des merveilles que vous savez faire, je suis persuadée que rien n'y manquera. Je ne dois pas oublier de vous dire encore que le sultan vous attend avec impatience. Ainsi ne perdez pas de temps à vous rendre auprès de lui. »

Aladdin, charmé de cette nouvelle, et tout plein de l'objet qui l'avoit enchanté, dit peu de paroles à sa mère, et se retira dans sa chambre. Là, après avoir pris la lampe qui lui avoit été si officieuse jusqu'alors en tous ses besoins et en tout ce qu'il avoit souhaité, il ne l'eut pas plutôt frottée, que le génie continua de marquer son obéissance, en paraissant d'abord sans

se faire attendre. « Génie, lui dit Aladdin, je t'ai appelé pour me faire prendre le bain tout-à-l'heure ; et quand je l'aurai pris, je veux que tu me tiennes prêt un habillement le plus riche et le plus magnifique que jamais monarque ait porté. » Il eut à peine achevé de parler, que le génie, en le rendant invisible comme lui, l'enleva et le transporta dans un bain tout de marbre le plus fin, et de différentes couleurs les plus belles et Les plus diversifiées. Sans voir qui le servoit, il fut déshabillé dans un salon spacieux et d'une grande propreté. Du salon, on le fit entrer dans le bain, qui étoit d'une chaleur modérée ; et là il fut frotté et lavé avec plusieurs sortes d'eaux de senteur. Après l'avoir fait passer par tous les degrés de chaleur, selon les différentes pièces du bain, il en sortit ; mais tout autre que quand il y étoit entré : son teint se trouva frais, blanc, vermeil, et son corps beaucoup plus léger et plus dispos. Il rentra dans le salon, et il ne trouva plus l'habit qu'il y avoit laissé : le génie avoit eu soin de mettre en sa place celui qu'il lui avoit demandé. Aladdin fut surpris en voyant la magnificence de l'habit qu'on lui avoit substitué. Il s'habilla avec l'aide du génie, en admirant chaque pièce à mesure qu'il la prenoit : tant elles étoient toutes au-delà de ce qu'il auroit pu s'imaginer ! Quand il eut achevé, le génie le reporta chez lui dans la même chambre où il l'avoit pris. Alors il lui demanda s'il avoit autre chose à lui commander. « Oui, répondit Aladdin, j'attends de toi que tu m'amènes au plutôt un cheval, qui surpasse en beauté et en bonté le cheval le plus estimé qui soit dans l'écurie du sultan, dont la housse, la selle, la bride et tout le harnois vaille plus d'un million. Je demande aussi que tu me fasses venir en même temps vingt esclaves, habillés aussi richement et aussi lestement que ceux qui ont apporté le présent, pour marcher à

mes côtés et à ma suite en troupe, et vingt autres semblables pour marcher devant moi en deux files. Fais venir aussi à ma mère six femmes esclaves pour la servir, chacune habillée aussi richement au moins que les femmes esclaves de la princesse Badroulboudour, et chargées chacune d'un habit complet aussi magnifique et aussi pompeux que pour la sultane. J'ai besoin de dix mille pièces d'or en dix bourses. Voilà, ajouta-il, ce que j'avois à te commander. Va, et fais diligence. »

Dès qu'Aladdin eut achevé de donner ses ordres au génie, le génie disparut, et bientôt après il se fit revoir avec le cheval, avec les quarante esclaves, dont dix portoient chacun une bourse de dix mille pièces d'or ; et avec six femmes esclaves, chargées sur la tête chacune d'un habit différent pour la mère d'Aladdin, enveloppé dans une toile d'argent, et le génie présenta le tout à Aladdin.

Des dix bourses, Aladdin n'en prit que quatre qu'il donna à sa mère, en lui disant que c'étoit pour s'en servir dans ses besoins. Il laissa les six autres entre les mains des esclaves qui les portoient, avec ordre de les garder, et de les jeter au peuple par poignées en passant par les rues, dans la marche qu'ils dévoient faire pour se rendre au palais du sultan. Il ordonna aussi qu'ils marcheroient devant lui avec les autres, trois à droite et trois à gauche. Il présenta enfin à sa mère les six femmes esclaves, en lui disant qu'elles étoient à elle, et qu'elle pouvoit s'en servir comme leur maîtresse, et que les habits qu'elles avoient apportés, étoient pour son usage.

Quand Aladdin eut disposé toutes ses affaires, il dit au génie en le congédiant, qu'il l'appelleroit quand il auroit besoin de

son service, et le génie disparut aussitôt. Alors Aladdin ne songea plus qu'à répondre au plus tôt au désir que le sultan avoit témoigné de le voir. Il dépêcha au palais un des quarante esclaves, je ne dirai pas le mieux fait, ils l'étoient tous également, avec ordre de s'adresser au chef des huissiers, et de lui demander quand il pourroit avoir l'honneur d'aller se jeter aux pieds du sultan. L'esclave ne fut pas long-temps à s'acquitter de son message : il apporta pour réponse que le sultan l'attendoit avec impatience.

Aladdin ne différa pas de monter à cheval, et de se mettre en marche dans l'ordre que nous avons marqué. Quoique jamais il n'eût monté à cheval, il y parut néanmoins pour la première fois avec tant de bonne grâce, que le cavalier le plus expérimenté ne l'eût pas pris pour un novice. Les rues par où il passa, furent remplies presque en un moment d'une foule innombrable de peuple, qui faisoit retentir l'air d'acclamations, de cris d'admiration, et de bénédictions, chaque fois particulièrement que les six esclaves qui avoient les bourses, faisoient voler des poignées de pièces d'or en l'air à droite et à gauche. Ces acclamations néanmoins ne venoient pas de la part de ceux qui se pousoient et qui se baissoient pour ramasser de ces pièces, mais de ceux qui d'un rang au-dessus du menu peuple, ne pouvoient s'empêcher de donner publiquement à la libéralité d'Aladdin les louanges qu'elle méritoit. Non-seulement ceux qui se souvenoient de l'avoir vu jouer dans les rues dans un âge déjà avancé, comme vagabond, ne le reconnoissoient plus ; ceux même qui l'avoient vu il n'y avoit pas long-temps, avoient de la peine à le remettre : tant il avoit les traits changés ! Cela venoit de ce que la lampe avoit cette

propriété de procurer par degrés à ceux qui la possédoient, les perfections convenables à l'état auquel ils parvenaient par le bon usage qu'ils en faisoient. On fit alors beaucoup plus d'attention à la personne d'Aladdin qu'à la pompe qui l'accompagnait, que la plupart avoit déjà remarquée le même jour dans la marche des esclaves qui avoient porté ou accompagné le présent. Le cheval néanmoins fut admiré par les bons connoisseurs, qui surent en distinguer la beauté, sans se laisser éblouir ni par la richesse ni par le brillant des diamans et des autres pierreries dont il étoit couvert. Comme le bruit s'étoit répandu que le sultan lui donnoit la princesse Badroulboudour en mariage, personne, sans avoir égard à sa naissance, ne porta envie à sa fortune ni à son élévation : tant il en parut digne !

Aladdin arriva au palais, où tout étoit disposé pour le recevoir. Quand il fut à la seconde porte, il voulut mettre pied à terre, pour se conformer à l'usage observé par le grand visir, par les généraux d'armées et les gouverneurs de provinces du premier rang ; mais le chef des huissiers qui l'y attendoit par ordre du sultan, l'en empêcha et l'accompagna jusque près de la salle du conseil ou de l'audience, où il l'aida à descendre de cheval, quoiqu'Aladdin s'y opposât fortement, et ne le voulût pas souffrir ; mais il n'en fut pas le maître. Cependant les huissiers faisoient une double haie à l'entrée de la salle. Leur chef mit Aladdin à sa droite ; et après l'avoir fait passer au milieu, il le conduisit jusqu'au trône du sultan.

Dès que le sultan eut aperçu Aladdin, il ne fut pas moins étonné de le voir vêtu plus richement et plus magnifiquement qu'il ne l'avoit jamais été lui-même, que surpris de sa bonne

mine, de sa belle taille, et d'un certain air de grandeur fort éloigné de l'état de bassesse dans lequel sa mère avoit paru devant lui. Son étonnement et sa surprise néanmoins ne l'empêchèrent pas de se lever, et de descendre deux ou trois marches de son trône assez promptement pour empêcher Aladdin de se jeter à ses pieds, et pour l'embrasser avec une démonstration pleine d'amitié. Après cette civilité, Aladdin voulut encore se jeter aux pieds du sultan, mais le sultan le retint par la main, et l'obligea de monter et de s'asseoir entre le visir et lui.

Alors Aladdin prit la parole : « Sire, dit-il, je reçois les honneurs que votre Majesté me fait, parce qu'elle a la bonté et qu'il lui plaît de me les faire ; mais elle me permettra de lui dire que je n'ai point oublié que je suis né son esclave, que je connois la grandeur de sa puissance, et que je n'ignore pas combien ma naissance me met au-dessous de la splendeur et de l'éclat du rang suprême où elle est élevée. S'il y a quelque endroit, continua-t-il, par où je puisse avoir mérité un accueil si favorable, j'avoue que je ne le dois qu'à la hardiesse qu'un pur hasard m'a fait naître, d'élever mes yeux, mes pensées et mes désirs jusqu'à la divine princesse qui fait l'objet de mes souhaits. Je demande pardon à votre Majesté de ma témérité ; mais je ne puis dissimuler que je mourrois de douleur, si je perdois l'espérance d'en voir l'accomplissement. »

« Mon fils, répondit le sultan en l'embrassant une seconde fois, vous me feriez tort de douter un seul moment de la sincérité de ma parole. Votre vie m'est trop chère désormais pour ne vous la pas conserver, en vous présentant le remède qui est en ma disposition. Je préfère le plaisir de vous voir et de

vous entendre, à tous mes trésors joints avec les vôtres. »

En achevant ces paroles, le sultan fit un signal, et aussitôt on entendit l'air retentir du son des trompettes, des hautbois et des tymbales, et en même temps le sultan conduisit Aladdin dans un magnifique salon où on servit un superbe festin. Le sultan mangea seul avec Aladdin. Le grand visir et les seigneurs de la cour, chacun selon leur dignité et selon leur rang, les accompagnèrent pendant le repas. Le sultan qui avoit toujours les yeux sur Aladdin, tant il prenoit plaisir à le voir, fit tomber le discours sur plusieurs sujets différens. Dans la conversation qu'ils eurent ensemble pendant le repas, et sur quelque matière qu'il le mît, il parla avec tant de connoissance et de sagesse, qu'il acheva de confirmer le sultan dans la bonne opinion qu'il avoit conçue de lui d'abord.

Le repas achevé, le sultan fit appeler le premier juge de sa capitale, et lui commanda de dresser et de mettre au net sur-le-champ le contrat de mariage de la princesse Badroulboudour sa fille, et d'Aladdin. Pendant ce temps-là le sultan s'entretint avec Aladdin de plusieurs choses indifférentes, en présence du grand visir et des seigneurs de sa cour, qui admirèrent la solidité de son esprit, et la grande facilité qu'il avoit de parler et de s'énoncer, et les pensées fines et délicates dont il assaisonna son discours.

Quand le juge eut achevé le contrat dans toutes les formes requises, le sultan demanda à Aladdin s'il vouloit rester dans le palais pour terminer les cérémonies du mariage le même jour : « Sire, répondit Aladdin, quelque impatience que j'aie de jouir pleinement des bontés de votre Majesté, je la supplie de vouloir bien permettre que je les diffère jusqu'à ce que j'aie

fait bâtir un palais, pour y recevoir la princesse selon son mérite et sa dignité. Je le prie pour cet effet de m'accorder une place convenable dans le sien, afin que je sois plus à portée de lui faire ma cour. Je n'oublierai rien pour faire en sorte qu'il soit achevé avec toute la diligence possible. » « Mon fils, lui dit le sultan, prenez tout le terrain que vous jugerez à propos ; le vuide est trop grand devant mon palais, et j'avois déjà songé moi-même à le remplir mais souvenez-vous que je ne puis assez tôt vous voir uni avec ma fille, pour mettre le comble à ma joie. » En achevant ces paroles il embrassa encore Aladdin, qui prit congé du sultan avec la même politesse que s'il eût été élevé et qu'il eût toujours vécu à la cour.

Aladdin remonta à cheval, et il retourna chez lui dans le même ordre qu'il étoit venu, au travers de la même foule, et aux acclamations du peuple qui lui souhaitoit toutes sortes de bonheur et de prospérité. Dès qu'il fut rentré et qu'il eut mis pied à terre, il se retira dans sa chambre en particulier ; il prit la lampe, et il appela le génie comme il avoit accoutumé. Le génie ne se fit pas attendre ; il parut, et il lui fit offre de ses services. « Génie, lui dit Aladdin, j'ai tout sujet de me louer de ton exactitude à exécuter ponctuellement tout ce que j'ai exigé de toi jusqu'à présent, par la puissance de cette lampe ta maîtresse. Il s'agit aujourd'hui, que pour l'amour d'elle, tu fasses paroître, s'il est possible, plus de zèle et plus de diligence que tu n'as encore fait. Je te demande donc qu'en aussi peu de temps que tu le pourras, tu me fasses bâtir vis-à-vis du palais du sultan, à une juste distance, un palais digne d'y recevoir la princesse Badroulboudour mon épouse. Je laisse à ta liberté le choix des matériaux, c'est-à-dire du porphyre, du

jaspe, de l'agate, du lapis et du marbre le plus fin, le plus varié en couleurs, et du reste de l'édifice ; mais j'entends qu'au plus haut de ce palais tu fasses élever un grand salon en dôme, à quatre faces égales, dont les assises ne soient d'autres matières que d'or et d'argent massif, posés alternativement, avec douze croisées, six à chaque face, et que les jalousies de chaque croisée, à la réserve d'une seule que je veux qu'on laisse imparfaite, soient enrichies, avec art et symétrie, de diamans, de rubis et d'émeraudes, de manière que rien de pareil en ce genre n'ait été vu dans le monde. Je veux aussi que ce palais soit accompagné d'une avant-cour, d'une cour, d'un jardin ; mais sur toute chose, qu'il y ait dans un endroit que tu me diras, un trésor bien rempli d'or et d'argent monnoyé. Je veux aussi qu'il y ait dans ce palais des cuisines, des offices, des magasins, des garde-meubles garnis de meubles précieux pour toutes les saisons, et proportionnés à la magnificence du palais ; des écuries remplies des plus beaux chevaux, avec leurs écuyers et leurs palefreniers, sans oublier un équipage de chasse. Il faut qu'il y ait aussi des officiers de cuisine et d'office, et des femmes esclaves, nécessaires pour le service de la princesse. Tu dois comprendre quelle est mon intention : va, et reviens quand cela sera fait. »

Le soleil venoit de se coucher quand Aladdin acheva de charger le génie de la construction du palais qu'il avoit imaginé. Le lendemain, à la petite pointe du jour, Aladdin, à qui l'amour de la princesse ne permettoit pas de dormir tranquillement, étoit à peine levé que le génie se présenta à lui : « Seigneur, dit-il, votre palais est achevé, venez voir si vous en êtes content. » Aladdin n'eut pas plutôt témoigné qu'il

le vouloit bien, que le génie l'y transporta en un instant. Aladdin le trouva si fort au-dessus de son attente, qu'il ne pouvoit assez l'admirer. Le génie le conduisit en tous les endroits ; et partout il ne trouva que richesses, que propreté et que magnificence, avec des officiers et des esclaves, tous habillés selon leur rang et selon les services auxquels ils étoient destinés. Il ne manqua pas, comme une des choses principales, de lui faire voir le trésor, dont la porte fut ouverte par le trésorier, et Aladdin y vit des tas de bourses de différentes grandeurs, selon les sommes qu'elles contenoient, élevés jusqu'à la voûte, et disposés dans un arrangement qui faisoit plaisir à voir. En sortant, le génie l'assura de la fidélité du trésorier. Il le mena ensuite aux écuries ; et là il lui fit remarquer les plus beaux chevaux qu'il y eût au monde, et les palefreniers dans un grand mouvement, occupés à les panser. Il le fit passer ensuite par des magasins remplis de toutes les provisions nécessaires, tant pour les ornemens des chevaux que pour leur nourriture.

Quand Aladdin eut examiné tout le palais, d'appartement en appartement et de pièce en pièce, depuis le haut jusqu'au bas, et particulièrement le salon à vingt-quatre croisées, et qu'il y eut trouvé des richesses et de la magnificence, avec toutes sortes de commodités au-delà de ce qu'il s'en étoit promis, il dit au génie : « Génie, on ne peut être plus content que je le suis ; et j'aurois tort de me plaindre. Il reste une seule chose dont je ne t'ai rien dit, parce que je ne m'en étois pas avisé : c'est d'étendre depuis la porte du palais du sultan jusqu'à la porte de l'appartement destiné pour la princesse dans ce palais-ci, un tapis du plus beau velours, afin qu'elle marche dessus en

venant du palais du sultan. » « Je reviens dans un moment, dit le génie. » Et comme il eut disparu, peu de temps après Aladdin fut étonné de voir ce qu'il avoit souhaité, exécuté, sans savoir comment cela s'étoit fait. Le génie reparut, et il reporta Aladdin chez lui dans le temps qu'on ouvroit la porte du palais du sultan.

Les portiers ou palais qui venoient d'ouvrir la porte, et qui avoient toujours eu la vue libre du côté où étoit alors le palais d'Aladdin, furent fort étonnés de la voir bornée, et de voir un tapis de velours qui venoit de ce côté-là jusqu'à la porte de celui du sultan. Ils ne distinguèrent pas bien d'abord ce que c'étoit ; mais leur surprise augmenta quand ils eurent aperçu distinctement le superbe palais d'Aladdin. La nouvelle d'une merveille si surprenante fut répandue dans tout le palais en très — peu de temps. Le grand visir qui étoit arrivé presque à l'ouverture de la porte du palais, n'avoit pas été moins surpris de cette nouveauté que les autres ; il en fit part au sultan le premier, mais il voulut lui faire passer la chose pour un enchantement. « Visir, reprit le sultan, pourquoi voulez-vous que ce soit un enchantement ? Vous savez aussi bien que moi que c'est le palais qu'Aladdin a fait bâtir parla permission que je lui en ai donnée en votre présence, pour loger la princesse ma fille. Après l'échantillon de ses richesses que nous avons vu, pouvons-nous trouver étrange qu'il ait fait bâtir ce palais en si peu de temps ? Il a voulu nous surprendre, et nous faire voir qu'avec de l'argent comptant on peut faire de ces miracles d'un jour à l'autre. Avouez avec moi que l'enchantement dont vous avez voulu parler, vient d'un peu de jalousie. » L'heure d'entrer au conseil l'empêcha de continuer ce discours plus

long-temps.

Quand Aladdin eut été reporté chez lui, et qu'il eut congédié le génie, il trouva que sa mère étoit levée, et qu'elle commençoit à se parer d'un des habits qu'il lui avoit fait apporter. À peu près vers le temps que le sultan venoit de sortir du conseil, Aladdin disposa sa mère à aller au palais avec les mêmes femmes esclaves qui lui étoient venues par le ministère du génie. Il la pria, si elle voyoit le sultan, de lui marquer qu'elle venoit pour avoir l'honneur d'accompagner la princesse vers le soir, quand elle seroit en état de passer à son palais. Elle partit ; mais quoiqu'elle et ses femmes esclaves qui la suivoient fussent habillées en sultanes, la foule néanmoins fut d'autant moins grande à les voir passer, qu'elles étoient voilées, et qu'un surtout convenable couvroit la richesse et la magnificence de leurs habillemens. Pour ce qui est d'Aladdin, il monta à cheval ; et après être sorti de sa maison paternelle, pour n'y plus revenir, sans avoir oublié la lampe merveilleuse, dont le secours lui avoit été si avantageux pour parvenir au comble de son bonheur, il se rendit publiquement à son palais avec la même pompe qu'il étoit allé se présenter au sultan le jour de devant.

Dès que les portiers du palais du sultan eurent aperçu la mère d'Aladdin qui venoit, ils en avertirent le sultan. Aussitôt l'ordre fut donné aux troupes de trompettes, de timbales, de tambours, de fifres et de hautbois qui étoient déjà postées en différens endroits des terrasses du palais ; et en un moment l'air retentit de fanfares et de concerts qui annoncèrent la joie à toute la ville. Les marchands commencèrent à parer leurs boutiques de beaux tapis, de coussins et de feuillages, et à

préparer des illuminations pour la nuit. Les artisans quittèrent leur travail, et le peuple se rendit avec empressement à la grande place, qui se trouva alors entre le palais du sultan et celui d'Aladdin. Ce dernier attira d'abord leur admiration, non tant à cause qu'ils étoient accoutumés à voir celui du sultan, que parce que celui du sultan ne pouvoit entrer en comparaison avec celui d'Aladdin ; mais le sujet de leur plus grand étonnement fut de ne pouvoir comprendre par quelle merveille inouïe ils voyoient un palais si magnifique dans un lieu où le jour d'auparavant il n'y avoit ni matériaux ni fondemens préparés.

La mère d'Aladdin fut reçue dans le palais avec honneur, et introduite dans l'appartement de la princesse Badroulboudour par le chef des eunuques. Aussitôt que la princesse l'aperçut, elle alla l'embrasser, et lui fit prendre place sur son sofa ; et pendant que ses femmes achevoient de l'habiller et de la parer des bijoux les plus précieux dont Aladdin lui avoit fait présent, elle la fît régaler d'une collation magnifique. Le sultan qui venoit pour être auprès de la princesse sa fille le plus de temps qu'il pourroit, avant qu'elle se séparât d'avec lui pour passer au palais d'Aladdin, lui fit aussi de grands honneurs. La mère d'Aladdin avoit parlé plusieurs fois au sultan en public ; mais il ne l'avoit point encore vue sans voile, comme elle étoit alors. Quoiqu'elle fût dans un âge un peu avancé, on y observoit encore des traits qui faisoient assez connoître qu'elle avoit été du nombre des belles dans sa jeunesse. Le sultan qui l'avoit toujours vue habillée fort simplement, pour ne pas dire pauvrement, étoit dans l'admiration de la voir aussi richement et aussi magnifiquement vêtue que la princesse sa fille. Cela

lui fit faire cette réflexion, qu'Aladdin étoit également prudent, sage et entendu en toutes choses.

Quand la nuit fut venue, la princesse prit congé du sultan son père. Leurs adieux furent tendres et mêlés de larmes ; ils s'embrassèrent plusieurs fois sans se rien dire, et enfin la princesse sortit de son appartement, et se mit en marche avec la mère d'Aladdin à sa gauche, et suivie de cent femmes esclaves, habillées d'une magnificence surprenante. Toutes les troupes d'instrumens qui n'avoient cessé de se faire entendre depuis l'arrivée de la mère d'Aladdin, s'étoient réunies et commençoient cette marche ; elles étoient suivies par cent chiaoux^[1] et par un pareil nombre d'eunuques noirs en deux files, avec leurs officiers à leur tête. Quatre cents jeunes pages du sultan en deux bandes, qui marchaient sur les côtés, en tenant chacun un flambeau à la main, faisoient une lumière, qui, jointe aux illuminations, tant du palais du sultan que de celui d'Aladdin, suppléoit merveilleusement au défaut du jour.

Dans cet ordre, la princesse marcha sur le tapis étendu depuis le palais du sultan jusqu'au palais d'Aladdin ; et à mesure qu'elle avançoit, les instrumens qui étoient à la tête de la marche, en s'approchant et se mêlant avec ceux qui se faisoient entendre du haut des terrasses du palais d'Aladdin, formèrent un concert, qui, tout extraordinaire et confus qu'il paroissoit, ne laissoit pas d'augmenter la joie, non-seulement dans la place remplie d'un grand peuple, mais même dans les deux palais, dans toute la ville, et bien loin au dehors.

La princesse arriva enfin au nouveau palais, et Aladdin courut avec toute la joie imaginable à l'entrée de l'appartement qui lui étoit destiné, pour la recevoir. La mère d'Aladdin avoit

eu soin de faire distinguer son fils à la princesse, au milieu des officiers qui l'environnoient ; et la princesse, en l'apercevant, le trouva si bien fait qu'elle en fut charmée. « Adorable princesse, lui dit Aladdin en l'abordant et en la saluant très-respectueusement, si j'avois le malheur de vous avoir déplu par la témérité que j'ai eue d'aspirer à la possession d'une si aimable princesse, fille de mon sultan, j'ose vous dire que ce seroit à vos beaux yeux et à vos charmes que vous devriez vous en prendre, et non pas à moi. » « Prince, que je suis en droit de traiter ainsi à présent, lui répondit la princesse, j'obéis à la volonté du sultan mon père ; et il me suffit de vous avoir vu, pour vous dire que je lui obéis sans répugnance. »

Aladdin, charmé d'une réponse si agréable et si satisfaisante pour lui, ne laissa pas plus long-temps la princesse debout après le chemin qu'elle venoit de faire, à quoi elle n'étoit point accoutumée ; il lui prit la main, qu'il baisa avec une grande démonstration de joie, et il la conduisit dans un grand salon éclairé d'une infinité de bougies, où, par les soins du génie, la table se trouva servie d'un superbe festin. Les plats étoient d'or massif, et remplis de viandes les plus délicieuses. Les vases, les bassins, les gobelets, dont le buffet étoit très-bien garni, étoient aussi d'or et d'un travail exquis. Les autres ornemens et tous les embellissemens du salon répondoient parfaitement à cette grande richesse. La princesse, enchantée de voir tant de richesses rassemblées dans un même lieu, dit à Aladdin : « Prince, je croyois que rien au monde n'étoit plus beau que le palais du sultan mon père ; mais à voir ce seul salon, je m'aperçois que je m'étois trompée. » « Princesse, répondit Aladdin en la faisant mettre à table à la place qui lui étoit

destinée, je reçois une si grande honnêteté, comme je le dois ; mais je sais ce que je dois croire. »

La princesse Badroulboudour, Aladdin et la mère d'Aladdin se mirent à table ; et aussitôt un chœur d'instrumens les plus harmonieux, touchés et accompagnés de très-belles voix de femmes toutes d'une grande beauté, commença un concert qui dura sans interruption jusqu'à la fin du repas. La princesse en fut si charmée, qu'elle dit qu'elle n'avoit rien entendu de pareil dans le palais du sultan son père. Mais elle ne savoit pas que ces musiciennes étoient des fées choisies par le génie, esclave de la lampe.

Quand le soupé fut achevé, et que l'on eut desservi en diligence, une troupe de danseurs et de danseuses succédèrent aux musiciennes. Ils dansèrent plusieurs sortes de danses figurées, selon la coutume du pays, et ils finirent par un danseur et une danseuse, qui dansèrent seuls avec une légèreté surprenante, et firent paroître chacun à leur tour toute la bonne grâce et l'adresse dont ils étoient capables. Il étoit près de minuit quand, selon la coutume de la Chine dans ce temps-là, Aladdin se leva et présenta la main à la princesse Badroulboudour pour danser ensemble, et terminer ainsi les cérémonies de leurs noces. Ils dansèrent d'un si bon air, qu'ils firent l'admiration de toute la compagnie. En achevant, Aladdin ne quitta pas la main de la princesse, et ils passèrent ensemble dans l'appartement où le lit nuptial étoit préparé. Les femmes de la princesse servirent à la déshabiller, et la mirent au lit, et les officiers d'Aladdin en firent autant, et chacun se retira. Ainsi furent terminées les cérémonies et les réjouissances des noces d'Aladdin et de la princesse

Badroulboudour.

Le lendemain, quand Aladdin fut éveillé, ses valets-de-chambre se présentèrent pour l'habiller. Ils lui mirent un habit différent de celui du jour des noces, mais aussi riche et aussi magnifique. Ensuite il se fit amener un des chevaux destinés pour sa personne. Il le monta, et se rendit au palais du sultan, au milieu d'une grosse troupe d'esclaves qui marchaient devant lui, à ses côtés et à sa suite. Le sultan le reçut avec les mêmes honneurs que la première fois, il l'embrassa ; et après l'avoir fait asseoir près de lui sur son trône, il commanda qu'on servît le déjeuner. « Sire, lui dit Aladdin, je supplie votre Majesté de me dispenser aujourd'hui de cet honneur : je viens la prier de me faire celui de venir prendre un repas dans le palais de la princesse, avec son grand visir et les seigneurs de sa cour. » Le sultan lui accorda cette grâce avec plaisir. Il se leva à l'heure même ; et comme le chemin n'étoit pas long, il voulut y aller à pied. Ainsi il sortit avec Aladdin à sa droite, le grand visir à sa gauche, et les seigneurs à sa suite, précédé par les chiaoux et par les principaux officiers de sa maison.

Plus le sultan approchoit du palais d'Aladdin, plus il étoit frappé de sa beauté. Ce fut toute autre chose quand il fut entré : ses acclamations ne cessoient pas à chaque pièce qu'il voyoit. Mais quand ils furent arrivés au salon à vingt-quatre croisées où Aladdin l'avoit invité à monter, qu'il en eut vu les ornemens, et sur-tout qu'il eut jeté les yeux sur les jalousies enrichies de diamans, de rubis et d'émeraudes, toutes pierres parfaites dans leur grosseur proportionnée, et qu'Aladdin lui eut fait remarquer que la richesse étoit pareille au-dehors, il en fut tellement surpris qu'il demeura comme immobile. Après

avoir resté quelque temps en cet état : « Visir, dit-il à ce ministre qui étoit près de lui, est-il possible qu'il y ait en mon royaume, et si près de mon palais, un palais si superbe et que je l'aie ignoré jusqu'à présent ? » « Votre Majesté, reprit le grand visir, peut se souvenir qu'avant-hier elle accorda à Aladdin, qu'elle venoit de reconnoître pour son gendre, la permission de bâtir un palais vis-à-vis du sien ; le même jour au coucher du soleil il n'y avoit pas encore de palais en cette place ; et hier j'eus l'honneur de lui annoncer le premier que le palais étoit fait et achevé. » « Je m'en souviens, repartit le sultan ; mais jamais je ne me fusse imaginé que ce palais fût une des merveilles du monde. Où en trouve-t-on dans tout l'univers de bâtis d'assises d'or et d'argent massif, au lieu d'assises ou de pierre ou de marbre, dont les croisées aient des jalousies jonchées de diamans, de rubis et d'émeraudes ? Jamais au monde il n'a été fait mention de chose semblable ! »

Le sultan voulut voir et admirer la beauté des vingt-quatre jalousies. En les comptant, il n'en trouva que vingt-trois qui fussent de la même richesse, et il fut dans un grand étonnement de ce que la vingt-quatrième étoit demeurée imparfaite. « Visir, dit-il (car le grand visir se faisoit un devoir de ne pas l'abandonner), je suis surpris qu'un salon de cette magnificence soit demeuré imparfait par cet endroit. » « Sire, reprit le grand visir, Aladdin apparemment a été pressé, et le temps lui a manqué pour rendre cette croisée semblable aux autres ; mais on peut croire qu'il a les pierreries nécessaires, et qu'au premier jour il y fera travailler. »

Aladdin qui avoit quitté le sultan pour donner quelques ordres, vint le rejoindre en ces entrefaites : « Mon fils, lui dit le

sultan, voici le salon le plus digne d'être admiré de tous ceux qui sont au monde. Une seule chose me surprend : c'est de voir que cette jalousie soit demeurée imparfaite. Est-ce par oubli, ajouta-t-il, par négligence, ou parce que les ouvriers n'ont pas eu le temps de mettre la dernière main à un si beau morceau d'architecture ? » « Sire, répondit Aladdin, ce n'est par aucune de ces raisons que la jalousie est restée dans l'état que votre Majesté la voit. La chose a été faite à dessein, et c'est par mon ordre que les ouvriers n'y ont pas touché : je voulois que votre Majesté eût la gloire de faire achever ce salon et le palais en même temps. Je la supplie de vouloir bien agréer ma bonne intention, afin que je puisse me souvenir de la faveur et de la grâce que j'aurai reçue d'elle. » « Si vous l'avez fait dans cette intention, reprit le sultan, je vous en sais bon gré ; je vais dès l'heure même donner les ordres pour cela. » En effet, il ordonna qu'on fît venir les joailliers les mieux fournis de pierreries, et les orfèvres les plus habiles de sa capitale.

Le sultan cependant descendit du salon, et Aladdin le conduisit dans celui où il avoit régélé la princesse Badroulboudour le jour des noces. La princesse arriva un moment après ; elle reçut le sultan son père d'un air qui lui fît connoître combien elle étoit contente de son mariage. Deux tables se trouvèrent fournies des mets les plus délicieux, et servies tout en vaisselle d'or. Le sultan se mit à la première, et mangea avec la princesse sa fille, Aladdin et le grand visir. Tous les seigneurs de la cour furent régelés à la seconde, qui étoit fort longue. Le sultan trouva les mets de bon goût, et il avoua que jamais il n'avoit rien mangé de plus excellent. Il dit la même chose du vin, qui étoit en effet très-délicieux. Ce qu'il

admira davantage, furent quatre grands buffets garnis et chargés à profusion de flacons, de bassins et de coupes d'or massif, le tout enrichi de pierreries. Il fut charmé aussi des chœurs de musique qui étoient disposés dans le salon, pendant que les fanfares de trompettes accompagnées de timbales et de tambours, retentissoient au-dehors à une distance proportionnée, pour en avoir tout l'agrément.

Dans le temps que le sultan venoit de sortir de table, on l'avertit que les joailliers et les orfèvres qui avoient été appelés par son ordre, étoient arrivés. Il remonta au salon à vingt-quatre croisées ; et quand il y fut, il montra aux joailliers et aux orfèvres qui l'avoient suivi, la croisée qui étoit imparfaite : « Je vous ai fait venir, leur dit-il, afin que vous m'accommodiez cette croisée, et que vous la mettiez dans la même perfection que les autres ; examinez-les, et ne perdez pas de temps à me rendre celle-ci toute semblable. »

Les joailliers et les orfèvres examinèrent les vingt-trois autres jalousies avec une grande attention ; et après qu'ils eurent consulté ensemble, et qu'ils furent convenus de ce dont ils pouvoient contribuer chacun de leur côté, ils revinrent se présenter devant le sultan ; et le joaillier ordinaire du palais qui prit la parole, lui dit : « Sire, nous sommes prêts à employer nos soins et notre industrie pour obéir à voire Majesté ; mais entre tous tant que nous sommes de notre profession, nous n'avons pas de pierreries aussi précieuses ni en assez grand nombre pour fournir à un si grand travail. » « J'en ai, dit le sultan, et au-delà de ce qu'il en faudra ; venez à mon palais, je vous mettrai à même, et vous choisirez. »

Quand le sultan fut de retour à son palais, il fit apporter

toutes ses pierreries, et les joailliers en prirent une très-grande quantité, particulièrement de celles qui venoient du présent d'Aladdin. Ils les employèrent sans qu'il parût qu'ils eussent beaucoup avancé. Ils revinrent en prendre d'autres à plusieurs reprises, et en un mois ils n'avoient pas achevé la moitié de l'ouvrage. Ils employèrent toutes celles du sultan, avec ce que le grand visir lui prêta des siennes ; et tout ce qu'ils purent faire avec tout cela, fut au plus d'achever la moitié de la croisée.

Aladdin qui connut que le sultan s'efforçoit inutilement de rendre la jalousie semblable aux autres, et que jamais il n'en viendrait à son honneur, fit venir les orfèvres, et leur dit non-seulement de cesser leur travail, mais même de défaire tout ce qu'ils avoient fait, et de reporter au sultan toutes ses pierreries avec celles qu'il avoit empruntées du grand visir.

L'ouvrage que les joailliers et les orfèvres avoient mis plus de six semaines à faire, fut détruit en peu d'heures. Ils se retirèrent, et laissèrent Aladdin seul dans le salon. Il tira la lampe qu'il avoit sur lui, et il la frotta. Aussitôt le génie se présenta : « Génie, lui dit Aladdin, je t'avois ordonné de laisser une des vingt-quatre jalousies de ce salon imparfaite, et tu avois exécuté mon ordre ; présentement je t'ai fait venir pour te dire que je souhaite que tu la rendes pareille aux autres. » Le génie disparut, et Aladdin descendit du salon. Peu de momens après comme il y fut remonté, il trouva la jalousie dans l'état où il l'avoit souhaité, et pareille aux autres.

Les joailliers et les orfèvres cependant arrivèrent au palais, et furent introduits et présentés au sultan dans son appartement. Le premier joaillier, en lui présentant les pierreries qu'ils lui

rapportoient, dit au sultan au nom de tous : « Sire, votre Majesté sait combien il y a de temps que nous travaillons de toute notre industrie à finir l'ouvrage dont elle nous a chargés. Il étoit déjà fort avancé, lorsqu'Aladdin nous a obligés non-seulement de cesser, mais même de défaire tout ce que nous avons fait, et de lui rapporter ces pierreries et celles du grand visir. » Le sultan leur demanda si Aladdin ne leur en avoit pas dit la raison ; et comme ils lui eurent marqué qu'il ne leur en avoit rien témoigné, il donna ordre sur-le-champ qu'on lui amenât un cheval. On le lui amène, il le monte, et part sans autre suite que quelques-uns de ses gens, qui l'accompagnèrent à pied. Il arrive au palais d'Aladdin, et il va mettre pied à terre au bas de l'escalier qui conduisoit au salon à vingt-quatre croisées. Il y monte sans faire avertir Aladdin ; mais Aladdin s'y trouva fort à propos, et il n'eut que le temps de recevoir le sultan à la porte.

Le sultan, sans donner à Aladdin le temps de se plaindre obligeamment de ce que sa Majesté ne l'avoit pas fait avertir, et qu'elle l'avoit mis dans la nécessité de manquer à son devoir, lui dit : « Mon fils, je viens moi-même vous demander quelle raison vous avez de vouloir laisser imparfait un salon aussi magnifique et aussi singulier que celui de votre palais. »

Aladdin dissimula la véritable raison, qui étoit que le sultan n'étoit pas assez riche en pierreries pour faire une dépense si grande. Mais afin de lui faire connoître combien le palais, tel qu'il étoit, surpassoit non-seulement le sien, mais même tout autre palais qui fût au monde, puisqu'il n'avoit pu le parachever dans la moindre de ses parties, il lui répondit : « Sire, il est vrai que votre Majesté a vu ce salon imparfait ;

mais je la supplie de voir présentement si quelque chose y manque. »

Le sultan alla droit à la fenêtre dont il avoit vu la jalousie imparfaite ; et quand il eut remarqué qu'elle étoit semblable aux autres, il crut s'être trompé. Il examina non-seulement les deux croisées qui étoient aux deux côtés, il les regarda même toutes l'une après l'autre, et quand il fut convaincu que la jalousie à laquelle il avoit fait employer tant de temps, et qui avoit coûté tant de journées d'ouvriers, venoit d'être achevée dans le peu de temps qui lui étoit connu, il embrassa Aladdin, et le baisa au front entre les deux yeux. « Mon fils, lui dit-il, rempli d'étonnement, quel homme êtes-vous, qui faites des choses si surprenantes, et presque en un clin d'œil ? Vous n'avez pas votre semblable au monde ; et plus je vous connois, plus je vous trouve admirable ! »

Aladdin reçut les louanges du sultan avec beaucoup de modestie, et il lui répondit en ces termes : « Sire, c'est une grande gloire pour moi de mériter la bienveillance et l'approbation de votre Majesté ! Ce que je puis lui assurer, c'est que je n'oublierai rien pour mériter l'une et l'autre de plus en plus. »

Le sultan retourna à son palais de la manière qu'il y étoit venu, sans permettre à Aladdin de l'y accompagner. En arrivant, il trouva le grand visir qui l'attendoit. Le sultan encore tout rempli d'admiration de la merveille dont il venoit d'être témoin, lui en fit le récit en des termes qui ne firent pas douter à ce ministre que la chose ne fût comme le sultan la racontoit ; mais qui confirmèrent le visir dans la croyance où il étoit déjà, que le palais d'Aladdin étoit l'effet d'un

enchantement : croyance dont il avoit fait part au sultan presque dans le moment que ce palais venoit de paroître. Il voulut lui répéter la même chose. « Visir, lui dit le sultan en l'interrompant, vous m'avez déjà dit la même chose, mais je vois bien que vous n'avez pas encore mis en oubli le mariage de ma fille avec votre fils. »

Le grand visir vit bien que le sultan étoit prévenu : il ne voulut pas entrer en contestation avec lui, et il le laissa dans son opinion. Tous les jours réglément, dès que le sultan étoit levé, il ne manquoit pas de se rendre dans un cabinet d'où l'on découvroit tout le palais d'Aladdin, et il y alloit encore plusieurs fois, pendant la journée, pour le contempler et l'admirer.

Aladdin cependant ne demeuroit pas renfermé dans son palais : il avoit soin de se faire voir par la ville plus d'une fois chaque semaine ; soit qu'il allât faire sa prière tantôt dans une mosquée, tantôt dans une autre, ou que de temps en temps il allât rendre visite au grand visir, qui affectoit d'aller lui faire sa cour à certains jours réglés, ou qu'il fît l'honneur aux principaux seigneurs, qu'il régaloit souvent dans son palais, d'aller les voir chez eux. Chaque fois qu'il sortoit, il faisoit jeter par deux de ses esclaves qui marchaient en troupe autour de son cheval, des pièces d'or à poignées dans les rues et dans les places par où il passoit, et où le peuple se rendoit toujours en grande foule.

D'ailleurs , pas un pauvre ne se présentait à la porte de son palais, qu'il ne s'en retournât content de la libéralité qu'on y faisoit par ses ordres.

Comme Aladdin avoit partagé son temps de manière qu'il

n'y avoit pas de semaine qu'il n'allât à la chasse au moins une fois, tantôt aux environs de la ville, quelquefois plus loin, il exerçoit la même libéralité par les chemins et par les villages. Cette inclination généreuse lui fit donner par tout le peuple mille bénédictions, et il étoit ordinaire de ne jurer que par sa tête. Enfin, sans donner aucun ombrage au sultan, à qui il faisoit fort régulièrement sa cour, on peut dire qu'Aladdin s'étoit attiré par ses manières affables et libérales toute l'affection du peuple, et que généralement parlant, il étoit plus aimé que le sultan même. Il joignit à toutes ces belles qualités une valeur et un zèle pour le bien de l'état qu'on ne sauroit assez louer. Il en donna même des marques à l'occasion d'une révolte vers les confins du royaume. Il n'eut pas plutôt appris que le sultan levoit une armée pour la dissiper, qu'il le supplia de lui en donner le commandement. Il n'eut pas de peine à l'obtenir. Sitôt qu'il fut à la tête de l'armée, il la fit marcher contre les révoltés ; et il se conduisit en toute cette expédition avec tant de diligence, que le sultan apprit plus tôt que les révoltés avoient été défaits, châtiés ou dissipés, que son arrivée à l'armée. Cette action qui rendit son nom célèbre dans toute l'étendue du royaume, ne changea point son cœur. Il revint victorieux, mais aussi affable qu'il avoit toujours été. Il y avoit déjà plusieurs années qu'Aladdin se gouvernoit comme nous venons de le dire, quand le magicien qui lui avoit donné sans y penser, le moyen de s'élever à une si haute fortune, se souvint de lui en Afrique où il étoit retourné. Quoique jusqu'alors il se fût persuadé qu'Aladdin étoit mort misérablement dans le souterrain où il l'avoit laissé, il lui vint néanmoins en pensée de savoir précisément quelle avoit été sa fin. Comme il étoit grand géomancien, il tira d'une armoire un quarré en forme de

boîte couverte dont il se servoit pour faire ses observations de géomance. Il s'asseyoit sur son sofa, met le quarré devant lui, le découvre ; et après avoir préparé et égalé le sable, avec l'intention de savoir si Aladdin étoit mort dans le souterrain, il jette ses points, il en tire les figures, et il en forme l'horoscope. En examinant l'horoscope pour en porter jugement, au lieu de découvrir qu'Aladdin fût mort dans le souterrain, il découvre qu'il en étoit sorti, et qu'il vivoit sur terre dans une grande splendeur, puissamment riche, mari d'une princesse, honoré et respecté.

Le magicien africain n'eut pas plutôt appris par les règles de son art diabolique, qu'Aladdin étoit dans cette grande élévation, que le feu lui en monta au visage. De rage il dit en lui-même: « Ce misérable fils de tailleur a découvert le secret et la vertu de la lampe ! J'avois cru sa mort certaine, et le voilà qu'il jouit du fruit de mes travaux et de mes veilles ! J'empêcherai qu'il n'en jouisse long-temps, ou je périrai. » Il ne fut pas long-temps à délibérer sur le parti qu'il avoit à prendre. Dès le lendemain matin il monta un barbe^[2] qu'il avoit dans son écurie, et il se mit en chemin. De ville en ville et de province en province, sans s'arrêter qu'autant qu'il en étoit besoin pour ne pas trop fatiguer son cheval, il arriva à la Chine, et bientôt dans la capitale du sultan , dont Aladdin avoit épousé la fille. Il mit pied à terre dans un khan ou hôtellerie publique, où il prit une chambre à louage. Il y demeura le reste du jour et la nuit suivante, pour se remettre de la fatigue de son voyage.

Le lendemain avant toute chose, le magicien africain voulut savoir ce que l'on disoit d'Aladdin. En se promenant par la ville, il entra dans le lieu le plus fameux et le plus fréquenté

par les personnes de grande distinction, où l'on s'assembloit pour boire d'une certaine boisson chaude^[3] qui lui étoit connue dès son premier voyage. Il n'y eut pas plutôt pris place, qu'on lui versa de cette boisson dans une tasse, et qu'on la lui présenta. En la prenant, comme il prêtait l'oreille à droite et à gauche, il entendit qu'on s'entretenoit du palais d'Aladdin. Quand il eut achevé, il s'approcha d'un de ceux qui s'en entretenoient ; et en prenant son temps, il lui demanda en particulier ce que c'étoit que ce palais dont on parloit si avantageusement ? « D'où venez-vous, lui dit celui à qui il s'étoit adressé ? Il faut que vous soyez bien nouveau venu, si vous n'avez pas vu, ou plutôt si vous n'avez pas encore entendu parler du palais du prince Aladdin ? » On n'appeloit plus autrement Aladdin depuis qu'il avoit épousé la princesse Badroulboudour. « Je ne vous dis pas, continua cet homme, que c'est une des merveilles du monde, mais que c'est la merveille unique qu'il y ait au monde : jamais on n'y a rien vu de si grand, de si riche, de si magnifique ! Il faut que vous veniez de bien loin, puisque vous n'en avez pas encore entendu parler ! En effet, on en doit parler par toute la terre, depuis qu'il est bâti. Voyez-le, et vous jugerez si je vous en aurai parlé contre la vérité. » « Pardonnez à mon ignorance, reprit le magicien africain, je ne suis arrivé que d'hier, et je viens véritablement de si loin, je veux dire de l'extrémité de l'Afrique, que la renommée n'en étoit pas encore venue jusque-là quand je suis parti. Et comme par rapport à l'affaire pressante qui m'amène, je n'ai eu autre vue dans mon voyage que d'arriver au plus tôt sans m'arrêter et sans faire aucune connoissance, je n'en savois que ce que vous venez de m'apprendre. Mais je ne manquerai

pas de l'aller voir : l'impatience que j'en ai est si grande, que je suis prêt à satisfaire ma curiosité dès-à-présent, si vous vouliez bien me faire la grâce de m'en enseigner le chemin. »

Celui à qui le magicien africain s'étoit adressé, se fit un plaisir de lui enseigner le chemin par où il falloit qu'il passât pour avoir la vue du palais d'Aladdin ; et le magicien africain se leva et partit dans le moment. Quand il fut arrivé, et qu'il eut examiné le palais de près et de tous les côtés, il ne douta pas qu'Aladdin ne se fût servi de la lampe pour le faire bâtir. Sans s'arrêter à l'impuissance d'Aladdin, fils d'un simple tailleur, il savoit bien qu'il n'appartenoit de faire de semblables merveilles qu'à des génies esclaves de la lampe, dont l'acquisition lui avoit échappé. Piqué au vif du bonheur et de la grandeur d'Aladdin, dont il ne faisoit presque pas de différence d'avec celle du sultan, il retourna au khan où il avoit pris logement.

Il s'agissoit de savoir où étoit la lampe, si Aladdin la portoit avec lui, ou en quel lieu il la conservoit, et c'est ce qu'il falloit que le magicien découvrit par une opération de géomance. Dès qu'il fut arrivé où il logeoit, il prit son quarré et son sable, qu'il portoit en tous ses voyages. L'opération achevée, il connut que la lampe étoit dans le palais d'Aladdin ; et il eut une joie si grande de cette découverte, qu'à peine il se sentoit lui-même. « Je l'aurai cette lampe, dit-il, et je défie Aladdin de m'empêcher de la lui enlever, et de le faire descendre jusqu'à la bassesse d'où il a pris un si haut vol. »

Le malheur pour Aladdin voulut qu'alors il étoit allé à une partie de chasse pour huit jours, et qu'il n'y en avoit que trois qu'il étoit parti ; et voici de quelle manière le magicien

africain en fut informé. Quand il eut fait l'opération qui venoit de lui donner tant de joie, il alla voir le concierge du khan, sous prétexte de s'entretenir avec lui ; et il en avoit un fort naturel, qu'il n'étoit pas besoin d'amener de bien loin. Il lui dit qu'il venoit de voir le palais d'Aladdin ; et après lui avoir exagéré tout ce qu'il y avoit remarqué de plus surprenant et tout ce qui l'avoit frappé davantage, et qui frappoit généralement tout le monde : « Ma curiosité, ajouta-t-il, va plus loin, et je ne serai pas satisfait que je n'aie vu le maître à qui appartient un édifice si merveilleux. » « Il ne vous sera pas difficile de le voir, reprit le concierge, il n'y a presque pas de jour qu'il n'en donne occasion, quand il est dans la ville ; mais il y a trois jours qu'il est dehors pour une grande chasse, qui en doit durer huit. »

Le magicien africain ne voulut pas en savoir davantage ; il prit congé du concierge ; et en se retirant : « Voilà le temps d'agir, dit-il en lui-même, je ne dois pas le laisser échapper. » Il alla à la boutique d'un faiseur et vendeur de lampes. « Maître, dit-il, j'ai besoin d'une douzaine de lampes de cuivre ; pouvez-vous me la fournir ? » Le vendeur lui dit qu'il en manquoit quelques-unes, mais que s'il vouloit se donner patience jusqu'au lendemain, il la fournirait complète à l'heure qu'il voudroit. Le magicien le voulut bien ; il lui recommanda qu'elles fussent propres et bien polies ; après lui avoir promis qu'il le payeroit bien, il se retira dans son khan.

Le lendemain la douzaine de lampes fut livrée au magicien africain, qui les paya au prix qui lui fut demandé, sans en rien diminuer. Il les mit dans un panier dont il s'étoit pourvu exprès ; et avec ce panier au bras il alla vers le palais d'Aladdin, et quand il s'en fut approché, il se mit à crier :

« QUI VEUT CHANGER DES VIEILLES LAMPES POUR DES NEUVES ? »

À mesure qu'il avançoit, et d'aussi loin que les petits enfans qui jouoient dans la place l'entendirent, ils accoururent, et ils s'assemblèrent autour de lui avec de grandes huées, et le regardèrent comme un fou. Les passans rioient même de sa bêtise, à ce qu'ils s'imaginoient. « Il faut, disoient-ils, qu'il ait perdu l'esprit, pour offrir de changer des lampes neuves contre des vieilles. »

Le magicien africain ne s'étonna ni des huées des enfans, ni de tout ce qu'on pouvoit dire de lui ; et pour débiter sa marchandise, il continua de crier : « QUI VEUT CHANGER DE VIEILLES LAMPES POUR DES NEUVES ? »

Il répéta si souvent la même chose en allant et venant dans la place, devant le palais et à l'entour, que la princesse Badroulboudour, qui étoit alors dans le salon aux vingt-quatre croisées, entendit la voix d'un homme ; mais comme elle ne pouvoit distinguer ce qu'il crioit, à cause des huées des enfans qui le suivoient, et dont le nombre augmentait de moment en moment, elle envoya une de ses femmes esclaves qui l'approchoit de plus près, pour voir ce que c'étoit que ce bruit.

La femme esclave ne fut pas long-temps à remonter ; elle entra dans le salon avec de grands éclats de rire. Elle rioit de si bonne grâce, que la princesse ne put s'empêcher de rire elle-même en la regardant. « Hé bien, folle, dit la princesse, veux-tu me dire pourquoi tu ris ? » « Princesse, répondit la femme esclave en riant toujours, qui pourroit s'empêcher de rire en voyant un fou avec un panier au bras, plein de belles lampes toutes neuves, qui ne demande pas à les vendre, mais à les

changer contre des vieilles ? Ce sont les enfans dont il est si fort environné qu'à peine peut-il avancer, qui font tout le bruit qu'on entend, en se moquant de lui. »

Sur ce récit, une autre femme esclave, en prenant la parole : « À propos de vieilles lampes, dit-elle, je ne sais si la princesse a pris garde qu'en voilà une sur la corniche ; celui à qui elle appartient ne sera pas fâché d'en trouver une neuve au lieu de cette vieille. Si la princesse le veut bien, elle peut avoir le plaisir d'éprouver si ce fou est véritablement assez fou pour donner une lampe neuve en échange d'une vieille, sans en rien demander de retour ? »

La lampe dont la femme esclave parloit, étoit la lampe merveilleuse dont Aladdin s'étoit servi pour s'élever au point de grandeur où il étoit arrivé ; et il l'avoit mise lui-même sur la corniche avant d'aller à la chasse, dans la crainte de la perdre, et il avoit pris la même précaution toutes les autres fois qu'il y étoit allé. Mais ni les femmes esclaves, ni les eunuques, ni la princesse même, n'y avoient pas fait attention une seule fois jusqu'alors pendant son absence ; hors du temps de la chasse, il la portoit toujours sur lui. On dira que la précaution d'Aladdin étoit bonne, mais au moins qu'il auroit dû enfermer la lampe. Cela est vrai, mais on a fait de semblables fautes de tout temps, ou en fait encore aujourd'hui, et l'on ne cessera d'en faire.

La princesse Badroulboudour qui ignoroit que la lampe fût aussi précieuse qu'elle l'étoit, et qu'Aladdin, sans parler d'elle-même, eût un intérêt aussi grand qu'il l'avoit qu'on n'y touchât pas et qu'elle fût conservée, entra dans la plaisanterie, et elle commanda à un eunuque de la prendre et d'en aller faire l'échange. L'eunuque obéit. Il descendit du salon ; et il ne fut

pas plutôt sorti de la porte du palais, qu'il aperçut le magicien africain ; il l'appela ; et quand il fut venu à lui, et en lui montrant la vieille lampe : « Donne-moi, dit-il, une lampe neuve pour celle-ci. »

Le magicien africain ne douta pas que ce ne fût la lampe qu'il cherchoit ; il ne pouvoit pas y en avoir d'autres dans le palais d'Aladdin, où toute la vaisselle n'étoit que d'or ou d'argent ; il la prit promptement de la main de l'eunuque ; et après l'avoir fourrée bien avant dans son sein, il lui présenta son panier, et lui dit de choisir celle qui lui plairoit. L'eunuque choisit ; et après avoir laissé le magicien, il porta la lampe neuve à la princesse Badroulboudour ; mais l'échange ne fut pas plutôt fait, que les enfans firent retentir la place de plus grands éclats qu'ils n'avoient encore fait en se moquant, selon eux, de la bêtise du magicien.

Le magicien africain les laissa crier tant qu'ils voulurent ; mais sans s'arrêter plus long-temps aux environs du palais d'Aladdin, il s'en éloigna insensiblement et sans bruit ; c'est-à-dire sans crier, et sans parier davantage de changer des lampes neuves pour des vieilles. Il n'en vouloit pas d'autres que celle qu'il emportait ; et son silence enfin fit que les enfans s'écartèrent, et qu'ils le laissèrent aller.

Dès qu'il fut hors de la place qui étoit entre les deux palais, il s'échappa par les rues les moins fréquentées ; et comme il n'avoit plus besoin des autres lampes ni du panier, il posa le panier et les lampes au milieu d'une rue où il vit qu'il n'y avoit personne. Alors dès qu'il eut enfilé une autre rue, il pressa le pas jusqu'à ce qu'il arrivât à une des portes de la ville. En continuant son chemin par le faubourg, qui étoit fort long, il fit

quelques provisions avant qu'il en sortît. Quand il fut dans la campagne, il se détourna du chemin dans un lieu à l'écart, hors de la vue du monde, où il resta jusqu'au moment qu'il jugea à propos, pour achever d'exécuter le dessein qui l'avoit amené. Il ne regretta pas le barbe qu'il laissoit dans le khan où il avoit pris logement ; il se crut bien dédommagé par le trésor qu'il venoit d'acquérir.

Le magicien africain passa le reste de la journée dans ce lieu, jusqu'à une heure de nuit, que les ténèbres furent les plus obscures. Alors il tira la lampe de son sein, et il la frota. À cet appel, le génie lui apparut.

« QUE VEUX-TU, lui demanda le génie ? Me voila prêt à t'obéir comme ton esclave et de tous ceux qui ont la lampe à la main, moi et ses autres esclaves. »

« Je te commande, reprit le magicien africain, qu'à l'heure même tu enlèves le palais que toi ou les autres esclaves de la lampe ont bâti dans cette ville, tel qu'il est, avec tout ce qu'il y a de vivant, et que tu le transportes avec moi en même temps dans un tel endroit de l'Afrique. » Sans lui répondre, le génie avec l'aide d'autres génies, esclaves de la lampe comme lui, le transportèrent en très-peu de temps, lui et son palais en son entier, au propre lieu de l'Afrique qui lui avoit été marqué. Nous laisserons le magicien africain et le palais avec la princesse Badroulboudour en Afrique, pour parler de la surprise du sultan.

Dès que le sultan fut levé, il ne manqua pas, selon sa coutume, de se rendre au cabinet ouvert, pour avoir le plaisir de contempler et d'admirer le palais d'Aladdin. Il jeta la vue du côté où il avoit coutume de voir ce palais, et il ne vit qu'une

place vuide, telle qu'elle était avant qu'on l'y eût bâti. Il crut qu'il se trompoit, et il se frotta les yeux ; mais il ne vit rien de plus que la première fois, quoique le temps fût serein, le ciel net, et que l'aurore qui avoit commencé de paroître rendit tous les objets fort distincts. Il regarda par les deux ouvertures à droite et à gauche, et il ne vit que ce qu'il avoit coutume de voir par ces deux endroits. Son étonnement fut si grand, qu'il demeura long-temps dans la même place, les yeux tournés du côté où le palais avoit été, et où il ne le voyoit plus, en cherchant ce qu'il ne pouvoit comprendre, savoir : comment il se pouvoit faire qu'un palais aussi grand et aussi apparent que celui d'Aladdin, qu'il avoit vu presque chaque jour depuis qu'il avoit été bâti avec sa permission, et tout récemment le jour précédent, se fût évanoui de manière qu'il n'en paroissoit pas le moindre vestige. « Je ne me trompe pas, disoit-il en lui-même : il étoit dans la place que voilà ; s'il s'étoit écroulé, les matériaux paroîtroient en monceaux ; et si la terre l'avoit englouti, on en verroit quelque marque, de quelque manière que cela fût arrivé ! » Et quoique convaincu que le palais n'y étoit plus, il ne laissa pas néanmoins d'attendre encore quelque temps, pour voir si en effet il ne se trompoit pas. Il se retira enfin ; et après avoir regardé encore derrière lui avant de s'éloigner, il revint à son appartement ; il commanda qu'on lui fît venir le grand visir en toute diligence ; et cependant il s'assit, l'esprit agité de pensées si différentes, qu'il ne savoit quel parti prendre.

Le grand visir ne fit pas attendre le sultan : il vint même avec une si grande précipitation, que ni lui ni ses gens ne firent pas réflexion en passant, que le palais d'Aladdin n'étoit plus à

sa place ; les portiers mêmes, en ouvrant la porte du palais, ne s'en étoient pas aperçu.

En abordant le sultan : « Sire, lui dit le grand-visir, l'empressement avec lequel votre Majesté m'a fait appeler, m'a fait juger que quelque chose de bien extraordinaire étoit arrivé, puisqu'elle n'ignore pas qu'il est aujourd'hui jour de conseil, et que je ne devois pas manquer de me rendre à mon devoir dans peu de momens. » « Ce qui est arrivé est véritablement extraordinaire, comme tu le dis, et tu vas en convenir. Dis-moi où est le palais d'Aladdin ? » « Le palais d'Aladdin, Sire, répondit le grand-visir avec étonnement ! Je viens de passer devant, il m'a semblé qu'il étoit à sa place : des bâtimens aussi solides que celui-là, ne changent pas de place si facilement. » « Va voir au cabinet, répondit le sultan, et tu viendras me dire si tu l'auras vu. »

Le grand visir alla au cabinet ouvert, et il lui arriva la même chose qu'au sultan. Quand il se fut bien assuré que le palais d'Aladdin n'étoit plus où il avoit été, et qu'il n'en paroissoit pas le moindre vestige, il revint se présenter au sultan. « Hé bien, as-tu vu le palais d'Aladdin, lui demanda le sultan ? » « Sire, répondit le grand visir, votre Majesté peut se souvenir que j'ai eu l'honneur de lui dire que ce palais, qui faisoit le sujet de son admiration avec ses richesses immenses, n'étoit qu'un ouvrage de magie et d'un magicien ; mais votre Majesté n'a pas voulu y faire attention. »

Le sultan qui ne pouvoit disconvenir de ce que le grand visir lui représentoit, entra dans une colère d'autant plus grande, qu'il ne pouvoit désavouer son incrédulité. « Ou est, dit-il, cet imposteur, ce scélérat, que je lui fasse couper la tête ? » « Sire,

reprit le grand visir , il y a quelques jours qu'il est venu prendre congé de votre Majesté ; il faut lui envoyer demander où est son palais ; il ne doit pas l'ignorer » « Ce seroit le traiter avec trop d'indulgence, repartit le sultan ; va donner ordre à trente de mes cavaliers de me l'amener chargé de chaînes. » Le grand visir alla donner l'ordre du sultan aux cavaliers, et il instruisit leur officier de quelle manière ils devoient s'y prendre, afin qu'il ne leur échappât point. Ils partirent, et ils rencontrèrent Aladdin à cinq ou six lieues de la ville, qui revenoit en chassant. L'officier lui dit en l'abordant, que le sultan impatient de le revoir, les avoit envoyés pour le lui témoigner, et revenir avec lui en l'accompagnant.

Aladdin n'eut pas le moindre soupçon du véritable sujet qui avoit amené ce détachement de la garde du sultan ; il continua de revenir en chassant ; mais quand il fut à une demi-lieue de la ville, ce détachement l'environna, et l'officier, en prenant la parole, lui dit : « Prince Aladdin, c'est avec grand regret que nous vous déclarons l'ordre que nous avons du sultan de vous arrêter, et de vous mener à lui en criminel d'état ; nous vous supplions de ne pas trouver mauvais que nous nous acquittions de notre devoir, et de nous le pardonner. »

Cette déclaration fut un sujet de grande surprise à Aladdin, qui se sentoit innocent ; il demanda à l'officier s'il savoit de quel crime il étoit accusé ? À quoi il répondit que ni lui ni ses gens n'en savoient rien.

Comme Aladdin vit que ses gens étoient de beaucoup inférieurs au détachement, et même qu'ils s'éloignoient, il mit pied à terre. « Me voilà, dit-il, exécutez l'ordre que vous avez. Je puis dire néanmoins que je ne me sens coupable d'aucun

crime, ni envers la personne du sultan, ni envers l'état. » On lui passa aussitôt au cou une chaîne fort grosse et fort longue, dont on le lia aussi par le milieu du corps, de manière qu'il n'avoit pas les bras libres. Quand l'officier se fut mis à la tête de sa troupe, un cavalier prit le bout de la chaîne ; et en marchant après l'officier il mena Aladdin, qui fut obligé de le suivre à pied ; et dans cet état il fut conduit vers la ville.

Quand les cavaliers furent entrés dans le faubourg, les premiers qui virent qu'on menoit Aladdin en criminel d'état, ne doutèrent pas que ce ne fût pour lui couper la tête. Comme il étoit aimé généralement, les uns prirent le sabre et d'autres armes, et ceux qui n'en avoient pas, s'armèrent de pierres, et ils suivirent les cavaliers. Quelques-uns qui étoient à la queue, firent volte-face, en faisant mine de vouloir les dissiper ; mais bientôt ils grossirent en si grand nombre, que les cavaliers prirent le parti de dissimuler, trop heureux s'il pouvoient arriver jusqu'au palais du sultan sans qu'on leur enlevât Aladdin. Pour y réussir, selon que les rues étoient plus ou moins larges ils eurent grand soin d'occuper toute la largeur du terrain, tantôt en s'étendant, tantôt en se resserrant ; de la sorte ils arrivèrent à la place du palais, où ils se mirent tous sur une ligne, en faisant face à la populace armée, jusqu'à ce que leur officier et le cavalier qui menoit Aladdin, fussent entrés dans le palais, et que les portiers eussent fermé la porte, pour empêcher qu'elle n'entrât.

Aladdin fut conduit devant le sultan, qui l'attendoit sur le balcon, accompagné du grand visir ; et sitôt qu'il le vit, il commanda au bourreau, qui avoit eu ordre de se trouver là, de lui couper la tête, sans vouloir l'entendre, ni tirer de lui aucun

éclaircissement.

Quand le bourreau se fut saisi d'Aladdin, il lui ôta la chaîne qu'il avoit au cou et autour du corps ; et après avoir étendu sur la terre un cuir teint du sang d'une infinité de criminels qu'il avoit exécutés, il l'y fit mettre à genoux, et lui banda les yeux. Alors il tira son sabre, il prit sa mesure pour donner le coup, en s'essayant et en faisant flamboyer le sabre en l'air par trois fois, et il attendit que le sultan lui donnât le signal pour trancher la tête d'Aladdin.

En ce moment, le grand visir aperçut que la populace qui avoit forcé les cavaliers, et qui avoit rempli la place, venoit d'escalader les murs du palais en plusieurs endroits, et commencent à les démolir pour faire brèche. Avant que le sultan donnât le signal, il lui dit : « Sire, je supplie votre Majesté de penser mûrement à ce qu'elle va faire. Elle va courir risque de voir son palais forcé ; et si ce malheur arrivoit, l'événement pourroit en être funeste. » « Mon palais forcé, reprit le sultan ! Qui peut avoir cette audace ? » « Sire, repartit le grand visir, que votre Majesté jette les yeux sur les murs de son palais et sur la place, elle connoîtra la vérité de ce que je lui dis. »

L'épouvante du sultan fut si grande quand il eut vu une émeute si vive et si animée, que dans le moment même il commanda au bourreau de remettre son sabre dans le fourreau, doter le bandeau des yeux d'Aladdin, et de le laisser libre. Il donna ordre aussi aux chiaoux de crier que le sultan lui faisoit grâce, et que chacun eût à se retirer.

Alors tous ceux qui étoient déjà montés au haut des murs du palais, témoins de ce qui venoit de se passer, abandonnèrent

leur dessein. Ils descendirent en peu d'instans, et pleins de joie d'avoir sauvé la vie à un homme qu'ils aimoient véritablement, ils publièrent cette nouvelle à tous ceux qui étoient autour d'eux ; elle passa bientôt à toute la populace qui étoit dans la place du palais ; et les cris des chiaoux, qui annonçoient la même chose du haut des terrasses où ils étoient montés, achevèrent de la rendre publique. La justice que le sultan venoit de rendre à Aladdin en lui faisant grâce, désarma la populace, fit cesser le tumulte, et insensiblement chacun se retira chez lui.

Quand Aladdin se vit libre, il leva la tête du côté du balcon ; et comme il eut aperçu le sultan : « Sire, dit-il en élevant sa voix d'une manière touchante, je supplie votre Majesté d'ajouter une nouvelle grâce à celle qu'elle vient de me faire, c'est de vouloir bien me faire connoître quel est mon crime. » « Quel est ton crime, perfide, répondit le sultan, ne le sais-tu pas ? Monte jusqu'ici, continua-t-il, je te le ferai connoître. »

Aladdin monta, et quand il se fut présenté : « Suis-moi, lui dit le sultan, en marchant devant lui sans le regarder. Il le mena jusqu'au cabinet ouvert ; et quand il fut arrivé à la porte : « Entre, lui dit le sultan ; tu dois savoir où étoit ton palais, regarde de tous côtés, et dis-moi ce qu'il est devenu. »

Aladdin regarde, et ne voit rien ; il s'aperçoit bien de tout le terrain que son palais occupoit ; mais comme il ne pouvoit deviner comment il avoit pu disparaître, cet événement extraordinaire et surprenant le mit dans une confusion et dans un étonnement qui l'empêchèrent de pouvoir répondre un seul mot au sultan.

Le sultan impatient : « Dis-moi donc, répéta-t-il à Aladdin,

où est ton palais, et où est ma fille ? » Alors Aladdin rompit le silence. « Sire, dit-il, je vois bien, et je l'avoue, que le palais que j'ai fait bâtir n'est plus à la place où il étoit, je vois qu'il a disparu, et je ne puis dire à votre Majesté où il peut être ; mais je puis l'assurer que je n'ai aucune part à cet événement. »

« Je ne me mets pas en peine de ce que ton palais est devenu, reprit le sultan, j'estime ma fille un million de fois davantage. Je veux que tu me la retrouves, autrement je te ferai couper la tête, et nulle considération ne m'en empêchera. »

« Sire, repartit Aladdin, je supplie votre Majesté de m'accorder quarante jours pour faire mes diligences ; et si dans cet intervalle je n'y réussis pas, je lui donne ma parole que j'apporterai ma tête au pied de son trône, afin qu'elle en dispose à sa volonté. » « Je t'accorde les quarante jours que tu me demandes, lui dit le sultan ; mais ne crois pas abuser de la grâce que je te fais, en pensant échapper à mon ressentiment : en quelqu'endroit de la terre que tu puisses être, je saurai bien te retrouver. »

Aladdin s'éloigna de la présence du sultan dans une grande humiliation et dans un état à faire pitié ; il passa au travers des cours du palais la tête baissée, sans oser lever les yeux, dans la confusion où il étoit ; et les principaux officiers de la cour, dont il n'avoit pas désobligé un seul, quoiqu'amis, au lieu de s'approcher de lui pour le consoler ou pour lui offrir une retraite chez eux, lui tournèrent le dos, autant pour ne le pas voir, qu'afin qu'il ne pût pas les reconnoître. Mais quand ils se fussent approchés de lui pour lui dire quelque chose de consolant, ou pour lui faire offre de service, il n'eussent plus reconnu Aladdin ; il ne se reconnoissoit pas lui-même, et il

n'avoit plus la liberté de son esprit. Il le fit bien connoître quand il fut hors du palais : car sans penser à ce qu'il faisoit, il demandoit de porte en porte, et à tous ceux qu'il rencontrait, si l'on n'avoit pas vu son palais, ou si on ne pouvoit pas lui en donner des nouvelles ?

Ces demandes firent croire à tout le monde qu'Aladdin avoit perdu l'esprit. Quelques-uns n'en firent que rire ; mais les gens les plus raisonnables, et particulièrement ceux qui avoient eu quelque liaison d'amitié et de commerce avec lui, en furent véritablement touchés de compassion. Il demeura trois jours dans la ville, en allant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et en ne mangeant que ce qu'on lui présentoit par charité, et sans prendre aucune résolution.

Enfin, comme il ne pouvoit plus, dans l'état malheureux où il se voyoit, rester dans une ville où il avoit fait une si belle figure, il en sortit, et il prit le chemin de la campagne. Il se détourna des grandes routes ; et après avoir traversé plusieurs campagnes dans une incertitude affreuse, il arriva enfin à l'entrée de la nuit au bord d'une rivière ; là il lui prit une pensée de désespoir : « Où irai-je chercher mon palais, dit-il en lui-même ? En quelle province, en quel pays, en quelle partie du monde le trouverai-je, aussi bien que ma chère princesse que le sultan me demande ? J'amaï je n'y réussirai ; il vaut donc mieux que je me délivre de tant de fatigues qui n'aboutiroient à rien, et de tous les chagrins cuisans qui me rongent. » Il alloit se jeter dans la rivière, selon la résolution qu'il venoit de prendre ; mais il crut en bon Musulman fidèle à sa religion, qu'il ne devoit pas le faire, sans avoir auparavant fait sa prière. En voulant s'y préparer, il s'approcha du bord de

l'eau pour se laver les mains et le visage, suivant la coutume du pays ; mais comme cet endroit étoit un peu en pente, et mouillé par l'eau qui y battait, il glissa, et il seroit tombé dans la rivière s'il ne se fût retenu à un petit roc élevé hors de terre environ de deux pieds. Heureusement pour lui il portoit encore l'anneau que le magicien africain lui avoit mis au doigt avant qu'il descendît dans le souterrain pour aller enlever la précieuse lampe qui venoit de lui être enlevée. Il frotta cet anneau assez fortement contre le roc en se retenant ; dans l'instant le même génie qui lui étoit apparu dans ce souterrain où le magicien africain l'avoit enfermé, lui apparut encore :

« QUE VEUX-TU, lui dit le génie ? ME VOICI PRÊT À T'OBÉIR COMME TON ESCLAVE ET DE TOUS CEUX QUI ONT L'ANNEAU AU DOIGT, MOI ET LES AUTRES ESCLAVES DE L'ANNEAU. »

Aladdin agréablement surpris par une apparition si peu attendue dans le désespoir où il étoit, répondit : « Génie, sauve-moi la vie une seconde fois, en m'enseignant où est le palais que j'ai fait bâtir, ou en faisant qu'il soit rapporté incessamment où il étoit. » « Ce que tu me demandes, reprit le génie, n'est pas de mon ressort : je ne suis esclave que de l'anneau, adresse-toi à l'esclave de la lampe. » « Si cela est, repartit Aladdin, je te commande donc par la puissance de l'anneau, de me transporter jusqu'au lieu où est mon palais, en quelque endroit de la terre qu'il soit, et de me poser sous les fenêtres de la princesse Badroulboudour. À peine eut-il achevé de parler, que le génie le transporta en Afrique, au milieu d'une prairie où étoit le palais, peu éloigné d'une grande ville, le posa précisément au-dessous des fenêtres de l'appartement de la princesse, où il le laissa. Tout cela se fit en un instant.

Nonobstant l'obscurité de la nuit, Aladdin reconnut fort bien son palais et l'appartement de la princesse Badroulboudour ; mais comme la nuit étoit avancée, et que tout étoit tranquille dans le palais, il se retira un peu à l'écart, et il s'assit au pied d'un arbre. Là, rempli d'espérance, en faisant réflexion à son bonheur, dont il étoit redevable à un pur hasard, il se trouva dans une situation beaucoup plus paisible que depuis qu'il avoit été arrêté, amené devant le sultan, et délivré du danger présent de perdre la vie. Il s'entretint quelque temps dans ces pensées agréables ; mais enfin, comme il y avoit cinq ou six jours qu'il ne dormoit point, il ne put s'empêcher de se laisser aller au sommeil qui l'accabloit, et il s'endormit au pied de l'arbre où il étoit.

Le lendemain, dès que l'aurore commença à paroître, Aladdin fut éveillé agréablement, non-seulement par le ramage des oiseaux qui avoient passé la nuit sur l'arbre sous lequel il étoit couché, mais même sur les arbres touffus du jardin de son palais. Il jeta d'abord les yeux sur cet admirable édifice, et alors il se sentit une joie inexprimable d'être sur le point de s'en revoir bientôt le maître, et en même temps de posséder encore une fois sa chère princesse Badroulboudour. Il se leva, et se rapprocha de l'appartement de la princesse. Il se promena quelque temps sous ses fenêtres, en attendant qu'il fût jour chez elle et qu'on pût l'apercevoir. Dans cette attente il cherchoit en lui-même d'où pouvoit être venue la cause de son malheur ; et après avoir bien rêvé, il ne douta plus que toute son infortune ne vînt d'avoir quitté sa lampe de vue. Il s'accusa lui-même de négligence et du peu de soin qu'il avoit eu de ne s'en pas dessaisir un seul moment. Ce qui l'embarrassoit

d'avantage, c'est qu'il ne pouvoit s'imaginer qui étoit le jaloux de son bonheur. Il l'eût compris d'abord, s'il eût su que lui et son palais se trouvoient alors en Afrique ; mais le génie, esclave de l'anneau, ne lui en avoit rien dit ; il ne s'en étoit point informé lui-même. Le seul nom de l'Afrique lui eût rappelé dans sa mémoire le magicien africain son ennemi déclaré.

La princesse Badroulboudour se levoit plus matin qu'elle n'avoit coutume depuis son enlèvement et son transport en Afrique par l'artifice du magicien africain, dont jusqu'alors elle avoit été contrainte de supporter la vue une fois chaque jour, parce qu'il étoit maître du palais ; mais elle l'avoit traité si durement chaque fois, qu'il n'avoit encore osé prendre la hardiesse de s'y loger. Quand elle fut habillée, une de ses femmes, en regardant au travers d'une jalousie, aperçoit Aladdin. Elle court aussitôt en avertir sa maîtresse. La princesse qui ne pouvoit croire cette nouvelle, vient vite se présenter à la fenêtre, et aperçoit Aladdin. Elle ouvre la jalousie. Au bruit que la princesse fait en l'ouvrant, Aladdin lève la tête, il la reconnoît ; et il la salue d'un air qui exprimoit l'excès de sa joie. « Pour ne pas perdre de temps, lui dit la princesse, on est allé vous ouvrir la porte secrète, entrez et montez. » Et elle ferma la jalousie.

La porte secrète étoit au-dessous de l'appartement de la princesse ; elle se trouva ouverte, et Aladdin monta à l'appartement de la princesse. Il n'est pas possible d'exprimer la joie que ressentirent ces deux époux de se revoir après s'être cru séparés pour jamais. Ils s'embrassèrent plusieurs fois, et se donnèrent toutes les marques d'amour et de tendresse qu'on

peut s'imaginer, après une séparation aussi triste et aussi peu attendue que la leur. Après ces embrassemens, mêlés de larmes de joie, ils s'assirent ; et Aladdin en prenant la parole : « Princesse, dit-il, avant de vous entretenir de toute autre chose, je vous supplie au nom de Dieu, autant pour votre propre intérêt et pour celui du sultan votre respectable père, que pour le mien en particulier, de me dire ce qu'est devenue une vieille lampe que j'avois mise sur la corniche du salon à vingt-quatre croisées, avant d'aller à la chasse? »

« Ah, cher époux, répondit la princesse, je m'étois bien douté que notre malheur réciproque venoit de cette lampe ; et ce qui me desole, c'est que j'en suis la cause de moi-même ! » « Princesse, reprit Aladdin, ne vous en attribuez pas la cause, elle est toute sur moi, et je devois avoir été plus soigneux de la conserver ; ne songeons qu'à réparer cette perte ; et pour cela faites-moi la grâce de me raconter comment la chose s'est passée, et en quelles mains elle est tombée ? »

Alors la princesse Badroulboudour raconta à Aladdin ce qui s'étoit passé dans l'échange de la lampe vieille pour la neuve, qu'elle fit apporter afin qu'il la vit ; et comme la nuit suivante, après s'être aperçu du transport du palais, elle s'étoit trouvée le matin dans le pays inconnu où elle lui parloit, et qui étoit l'Afrique, particularité qu'elle avoit apprise de la bouche même du traître qui l'y avoit fait transporter par son art magique.

« Princesse, dit Aladdin en l'interrompant, vous m'avez fait connoître le traître en me marquant que je suis en Afrique avec vous. Il est le plus perfide de tous les hommes. Mais ce n'est ni le temps, ni le lieu de vous faire une peinture plus ample de ses

méchancetés. Je vous prie seulement de me dire ce qu'il a fait de la lampe, et où il l'a mise ? » « Il la porte dans son sein enveloppée bien précieusement, reprit la princesse, et je puis en rendre témoignage, puisqu'il l'en a tirée et l'a développée en ma présence, pour m'en faire un trophée. »

« Ma princesse, dit alors Aladdin, ne me sachez pas mauvais gré de tant de demandes dont je vous fatigue, elles sont également importantes pour vous et pour moi. Pour venir à ce qui m'intéresse plus particulièrement, apprenez-moi, je vous en conjure, comment vous vous trouvez du traitement d'un homme aussi méchant et aussi perfide ? » « Depuis que je suis en ce lieu, reprit la princesse, il ne s'est présenté devant moi qu'une fois chaque jour ; et je suis bien persuadée que le peu de satisfaction qu'il tire de ses visites, fait qu'il ne m'importune pas plus souvent. Tous les discours qu'il me tient chaque fois ne tendent qu'à me persuader de rompre la foi que je vous ai donnée, et de le prendre pour époux, en voulant me faire entendre que je ne dois pas espérer de vous revoir jamais ; que vous ne vivez plus, et que le sultan mon père vous a fait couper la tête. Il ajoute pour se justifier, que vous êtes un ingrat, que votre fortune n'est venue que de lui, et mille autres choses que je lui laisse dire. Et comme il ne reçoit de moi pour réponse que mes plaintes douloureuses et mes larmes, il est contraint de se retirer aussi peu satisfait que quand il arrive. Je ne doute pas néanmoins que son intention ne soit de laisser passer mes plus vives douleurs, dans l'espérance que je changerai de sentiment, et à la fin d'user de violence si je persévère à lui faire résistance. Mais, cher époux, votre présence a déjà dissipé mes inquiétudes. »

« Princesse, interrompit Aladdin, j'ai confiance que ce n'est pas en vain, puisqu'elles sont dissipées, et que je crois avoir trouvé le moyen de vous délivrer de votre ennemi et du mien. Mais pour cela il est nécessaire que j'aille à la ville. Je serai de retour vers le midi, et alors je vous communiquerai quel est mon dessein, et ce qu'il faudra que vous fassiez pour contribuer à le faire réussir. Mais afin que vous en soyez avertie, ne vous étonnez pas de me voir revenir avec un autre habit, et donnez ordre qu'on ne me fasse pas attendre à la porte secrète au premier coup que je frapperai. »

La princesse lui promit qu'on l'attendrait à la porte, et que l'on seroit prompt à lui ouvrir.

Quand Aladdin fut descendu de l'appartement de la princesse, et qu'il fut sorti par la même porte, il regarda de côté et d'autre, et il aperçut un paysan qui prenoit le chemin de la campagne.

Comme le paysan alloit au-delà du palais, et qu'il étoit un peu éloigné, Aladdin pressa le pas ; et quand il l'eut joint, il lui proposa de changer d'habit, et il fit tant que le paysan y consentit. L'échange se fit à la faveur d'un buisson ; et quand ils se furent séparés, Aladdin prit le chemin de la ville. Dès qu'il y fut rentré, il enfila la rue qui aboutissoit à la porte ; et se détournant par les rues les plus fréquentées, il arriva à l'endroit où chaque sorte de marchands et d'artisans avoit sa rue particulière. Il entra dans celle des droguistes ; et en s'adressant à la boutique la plus grande et la mieux fournie, il demanda au marchand s'il avoit une certaine poudre qu'il lui nomma ?

Le marchand, qui s'imagina qu'Aladdin étoit pauvre, à le

regarder par son habit, et qu'il n'avoit pas assez d'argent pour la payer, lui dit qu'il en avoit, mais qu'elle étoit chère. Aladdin pénétra dans la pensée du marchand, il tira sa bourse, et en faisant voir de l'or, il demanda une demi-dragme de cette poudre. Le marchand la pesa, l'enveloppa, et en la présentant à Aladdin il en demanda une pièce d'or. Aladdin la lui mit entre les mains ; et sans s'arrêter dans la ville qu'autant de temps qu'il en fallut pour prendre un peu de nourriture, il revint à son palais. Il n'attendit pas à la porte secrète : elle lui fut ouverte d'abord, et il monta à l'appartement de la princesse Badroulboudour. « Princesse, lui dit-il, l'aversion que vous avez pour votre ravisseur, comme vous me l'avez témoigné, fera peut-être que vous aurez de la peine à suivre le conseil que j'ai à vous donner. Mais permettez-moi de vous dire qu'il est à propos que vous dissimuliez, et même que vous vous fassiez violence, si vous voulez vous délivrer de sa persécution, et donner au sultan votre père et mon seigneur, la satisfaction de vous revoir. Si vous voulez donc suivre mon conseil, continua Aladdin, vous commencerez dès-à-présent à vous habiller d'un de vos plus beaux habits ; et quand le magicien africain viendra, ne faites pas difficulté de le recevoir avec tout le bon accueil possible, sans affectation et sans contrainte, avec un visage ouvert, de manière néanmoins que s'il y reste quelque nuage d'affliction, il puisse apercevoir qu'il se dissipera avec le temps. Dans la conversation, donnez-lui à connoître que vous faites vos efforts pour m'oublier ; et afin qu'il soit persuadé davantage de votre sincérité, invitez-le à souper avec vous, et marquez-lui que vous seriez bien aise de goûter du meilleur vin de son pays ; il ne manquera pas de vous quitter pour en aller chercher. Alors en attendant qu'il revienne, quand

le buffet sera mis, mettez dans un des gobelets pareils à celui dans lequel vous avez coutume de boire, la poudre que voici ; et en le mettant à part, avertissez celle de vos femmes qui vous donne à boire, de vous l'apporter plein de vin au signal que vous lui ferez, dont vous conviendrez avec elle, et de prendre bien garde de ne pas se tromper. Quand le magicien sera revenu, et que vous serez à table, après avoir mangé et bu autant de coups que vous le jugerez à propos, faites-vous apporter le gobelet où sera la poudre, et changez votre gobelet avec le sien ; il trouvera la faveur que vous lui ferez, si grande, qu'il ne la refusera pas : il boira même sans rien laisser dans le gobelet ; et à peine l'aura-t-il vidé, que vous le verrez tomber à la renverse. Si vous avez de la répugnance à boire dans son gobelet, faites semblant de boire, vous le pouvez sans crainte : l'effet de la poudre sera si prompt, qu'il n'aura pas le temps de faire attention si vous buvez ou si vous ne buvez pas. »

Quand Aladdin eut achevé : « Je vous avoue, lui dit la princesse, que je me fais une grande violence, en consentant à faire au magicien les avances que je vois bien qu'il est nécessaire que je fasse ; mais quelle résolution ne peut-on pas prendre contre un cruel ennemi ? Je ferai donc ce que vous me conseillez, puisque de là mon repos ne dépend pas moins que le vôtre. » Ces mesures prises avec la princesse, Aladdin prit congé d'elle, et il alla passer le reste du jour aux environs du palais, en attendant la nuit pour se rapprocher de la porte secrète.

La princesse Badroulboudour inconsolable, non-seulement de se voir séparée d'Aladdin, son cher époux, qu'elle avoit aimé d'abord, et qu'elle continuoît d'aimer encore, plus par

inclination que par devoir, mais même d'avec le sultan son père qu'elle chérissait, et dont elle étoit tendrement aimée, étoit toujours demeurée dans une grande négligence de sa personne depuis le moment de cette douloureuse séparation. Elle avoit même, pour ainsi dire, oublié la propreté qui sied si bien aux personnes de son sexe, particulièrement après que le magicien africain se fut présenté à elle la première fois, et qu'elle eut appris par ses femmes, qui l'avoient reconnu, que c'étoit lui qui avoit pris la vieille lampe en échange de la neuve, et que par cette fourberie insigne, il lui fut devenu en horreur. Mais l'occasion d'en prendre vengeance, comme il le méritoit, et plus tôt qu'elle n'avoit osé l'espérer, fit qu'elle résolut de contenter Aladdin. Ainsi, dès qu'il se fut retiré, elle se mit à sa toilette, se fit coiffer par ses femmes, de la manière qui lui étoit la plus avantageuse, et elle prit un habit le plus riche et le plus convenable à son dessein. La ceinture dont elle se ceignit n'étoit qu'or et que diamans enchâssés, les plus gros et les mieux assortis ; et elle accompagna la ceinture d'un collier de perles seulement, dont les six de chaque côté étoient d'une telle proportion avec celle du milieu qui étoit la plus grosse et la plus précieuse, que les plus grandes sultanes et les plus grandes reines se seroient estimées heureuses d'en avoir un complet de la grosseur des deux plus petites de celui de la princesse. Les brasselets, entremêlés de diamans et de rubis, répondoient merveilleusement bien à la richesse de la ceinture et du collier.

Quand la princesse Badroulboudour fut entièrement habillée, elle consulta son miroir, prit l'avis de ses femmes sur tout son ajustement ; et après qu'elle eut vu qu'il ne lui manquait aucun

des charmes qui pouvoient flatter la folle passion du magicien africain, elle s'assit sur son sofa, en attendant qu'il arrivât.

Le magicien africain ne manqua pas de venir à son heure ordinaire. Dès que la princesse le vit entrer dans son salon aux vingt-quatre croisées où elle l'attendoit, elle se leva avec tout son appareil de beauté et de charmes, et elle lui montra de la main la place honorable où elle attendoit qu'il se mît, pour s'asseoir en même temps que lui : civilité distinguée qu'elle ne lui avoit pas encore faite.

Le magicien africain plus ébloui de l'éclat des beaux yeux de la princesse, que du brillant des pierreries dont elle étoit ornée, fut fort surpris. Son air majestueux, et un certain air gracieux dont elle l'accueilloit, si opposé aux rebuts avec lesquels elle l'avoit reçu jusqu'alors, le rendit confus. D'abord il voulut prendre place sur le bord du sofa ; mais comme il vit que la princesse ne vouloit pas s'asseoir dans la sienne, qu'il ne se fût assis où elle souhaitoit, il obéit.

Quand le magicien africain fut placé, la princesse, pour le tirer de l'embarras où elle le voyoit, prit la parole en le regardant d'une manière à lui faire croire qu'il ne lui étoit plus odieux, comme elle l'avoit fait paroître auparavant, et elle lui dit : « Vous vous étonnerez, sans doute, de me voir aujourd'hui tout autre que vous ne m'avez vue jusqu'à présent ; mais vous n'en serez plus surpris quand je vous dirai que je suis d'un tempérament si opposé à la tristesse, à la mélancolie, aux chagrins et aux inquiétudes, que je cherche à les éloigner le plus tôt qu'il m'est possible, dès que je trouve que le sujet en est passé. J'ai fait réflexion sur ce que vous m'avez représenté du destin d'Aladdin ; et de l'humeur dont je connois mon père,

je suis persuadée comme vous, qu'il n'a pu éviter l'effet terrible de son courroux. Ainsi, quand je m'opiniâtrerois à le pleurer toute ma vie, je vois bien que mes larmes ne le feroient pas revivre. C'est pour cela qu'après lui avoir rendu, même jusque dans le tombeau, les devoirs que mon amour demandoit que je lui rendisse, il m'a paru que je devois chercher tous les moyens de me consoler. Voilà les motifs du changement que vous voyez en moi. Pour commencer donc à éloigner tout sujet de tristesse, résolue à la bannir entièrement, et persuadée que vous voudrez bien me tenir compagnie, j'ai commandé qu'on nous préparât à souper. Mais comme je n'ai que du vin de la Chine, et que je me trouve en Afrique, il m'a pris une envie de goûter de celui qu'elle produit, et j'ai cru, s'il y en a, que vous en trouverez du meilleur. »

Le magicien africain qui avoit regardé comme impossible le bonheur de parvenir si promptement et si facilement à entrer dans les bonnes grâces de la princesse Badroulboudour, lui marqua qu'il ne trouvoit pas de termes assez forts pour lui témoigner combien il étoit sensible à ses bontés ; et en effet, pour finir au plutôt un entretien dont il eût eu peine à se tirer s'il s'y fût engagé plus avant, il se jeta sur le vin d'Afrique dont elle venoit de lui parler, et il lui dit que parmi les avantages dont l'Afrique pouvoit se glorifier, celui de produire d'excellent vin étoit un des principaux, particulièrement dans la partie où elle se trouvoit ; qu'il en avoit une pièce de sept ans qui n'étoit pas encore entamée, et que, sans le trop priser, c'étoit un vin qui surpassoit en bonté les vins les plus excellens du monde. « Si ma princesse, ajouta-t-il, veut me le permettre, j'irai en prendre deux bouteilles, et je serai de retour

incessamment ? » « Je serois fâchée de vous donner cette peine, lui dit la princesse, il faudroit mieux que vous y envoyassiez quelqu'un. » « Il est nécessaire que j'y aille moi-même, repartit le magicien africain : personne que moi ne sait où est la clef du magasin, et personne que moi aussi n'a le secret de l'ouvrir. » « Si cela est ainsi, dit la princesse, allez donc et revenez promptement. Plus vous mettrez de temps, plus j'aurai d'impatience de vous revoir, et songez que nous nous mettrons à table dès que vous serez de retour. »

Le magicien africain plein d'espérance de son prétendu bonheur, ne courut pas chercher son vin de sept ans, il y vola plutôt, et il revint fort promptement. La princesse qui n'avoit pas douté qu'il ne fît diligence, avoit jeté elle-même la poudre qu'Aladdin lui avoit apportée, dans un gobelet qu'elle avoit mis à part, et elle venoit de faire servir. Ils se mirent à table vis-à-vis l'un de l'autre, de manière que le magicien avoit le dos tourné au buffet. En lui présentant ce qu'il y avoit de meilleur, la princesse lui dit : « Si vous voulez, je vous donnerai le plaisir des instrumens et des voix mais comme nous ne sommes que vous et moi, il me semble que la conversation nous donnera plus de plaisir. » Le magicien regarda ce choix de la princesse comme une nouvelle faveur.

Après qu'ils eurent mangé quelques morceaux, la princesse demanda à boire. Elle but à la santé du magicien ; et quand elle eut bu : « Vous aviez raison, dit-elle, de faire l'éloge de votre vin, jamais je n'en avois bu de si délicieux. » « Charmante princesse, répondit-il, en tenant à la main le gobelet qu'on venoit de lui présenter, mon vin acquiert une nouvelle bonté par l'approbation que vous lui donnez. » « Buvez à ma santé,

reprit la princesse, vous trouverez vous-même que je m'y connois. » Il but à la santé de la princesse. Et en rendant le gobelet : « Princesse, dit-il, je me tiens heureux d'avoir réservé cette pièce pour une si bonne occasion ; j'avoue moi-même que je n'en ai bu de ma vie de si excellent en plus d'une manière. »

Quand ils eurent continué de manger et de boire trois autres coups, la princesse qui avoit achevé de charmer le magicien africain par ses honnêtetés et par ses manières tout obligeantes, donna enfin le signal à la femme qui lui donnait à boire, en disant en même temps qu'on lui apportât son gobelet plein de vin, qu'on remplît de même celui du magicien africain, et qu'on le lui présentât. Quand ils eurent chacun leur gobelet à la main : « Je ne sais, dit-elle au magicien africain, comment on en use chez vous quand on s'aime bien, et qu'on boit ensemble comme nous le faisons. Chez nous, à la Chine, l'amant et l'amante se présentent réciproquement à chacun leur gobelet, et de la sorte ils boivent à la santé l'un de l'autre. » En même temps elle lui présenta le gobelet qu'elle tenoit, en avançant l'autre main pour recevoir le sien. Le magicien africain se hâta de faire cet échange avec d'autant plus de plaisir, qu'il regarda cette faveur comme la marque la plus certaine de la conquête entière du cœur de la princesse, ce qui le mit au comble de son bonheur. Avant qu'il bût : « Princesse, dit-il le gobelet à la main, il s'en faut beaucoup que nos Africains soient aussi raffinés dans l'art d'assaisonner l'amour de tous ses agrémens que les Chinois ; et en m'instruisant d'une leçon que j'ignorois, j'apprends aussi à quel point je dois être sensible à la grâce que je reçois. Jamais je ne l'oublierai, aimable princesse : j'ai retrouvé en buvant dans votre gobelet, une vie dont votre

cruauté m'eût fait perdre l'espérance, si elle eût continué. »

La princesse Badroulboudour qui s'ennuyoit du discours à perte de vue du magicien africain : « Buvons, dit-elle, en l'interrompant, vous reprendrez après ce que vous voulez me dire. » En même temps elle porta à la bouche le gobelet quelle ne toucha que du bout des lèvres, pendant que le magicien africain se pressa si fort de la prévenir, qu'il vuida le sien sans en laisser une goutte. En achevant de le vuidier, comme il avoit un peu penché la tête en arrière pour montrer sa diligence, il demeura quelque temps en cet état, jusqu'à ce que la princesse, qui avoit toujours le bord du gobelet sur ses lèvres, vit que les yeux lui tournoient, et qu'il tomba sur le dos sans sentiment.

La princesse n'eut pas besoin de commander qu'on allât ouvrir la porte secrète à Aladdin. Ses femmes qui avoient le mot, s'étoient disposées d'espace en espace depuis le salon jusqu'au bas de l'escalier, de manière que le magicien africain ne fut pas plutôt tombé à la renverse, que la porte lui fut ouverte presque dans le moment.

Aladdin monta, et il entra dans le salon. Dès qu'il eut vu le magicien africain étendu sur le sofa, il arrêta la princesse Badroulboudour qui s'étoit levée, et qui s'avançoit pour lui témoigner sa joie en l'embrassant : « Princesse, dit-il, il n'est pas encore temps, obligez-moi de vous retirer à votre appartement, et faites qu'on me laisse seul, pendant que je vais travailler à vous faire retourner à la Chine avec la même diligence que vous en avez été éloignée. »

En effet, quand la princesse fut hors du salon avec ses femmes et ses eunuques, Aladdin ferma la porte ; et après qu'il se fut approché du cadavre du magicien afriquain, qui étoit

demeuré sans vie, il ouvrit sa veste, et il en tira la lampe enveloppée de la manière que la princesse lui avoit marqué. Il la développa, et il la frotta. Aussitôt le génie se présenta avec son compliment ordinaire. « Génie lui dit Aladdin, je t'ai appelé, pour t'ordonner de la part de la lampe ta bonne maîtresse, que tu vois, de faire que ce palais soit reporté incessamment à la Chine, au même lieu et à la même place d'où il a été apporté ici. » Le génie, après avoir marqué par une inclination de tête, qu'il alloit obéir, disparut. En effet, le transport se fit, et on ne le sentit que par deux agitations fort légères : l'une, quand il fut enlevé du lieu où il étoit en Afrique, et l'autre, quand il fut posé à la Chine vis-à-vis le palais du sultan ; ce qui se fit dans un intervalle de très-peu de durée.

Aladdin descendit à l'appartement de la princesse ; et alors en l'embrassant : « Princesse, dit-il, je puis vous assurer que votre joie et la mienne seront complètes demain matin. » Comme la princesse n'avoit pas achevé de souper, et qu'Aladdin avoit besoin de manger, la princesse fit apporter du salon aux vingt-quatre croisées les mets qu'on y avoit servis, et auxquels ou n'avoit presque pas touché. La princesse et Aladdin mangèrent ensemble, et burent du bon vin vieux du magicien africain. Après quoi, sans parler de leur entretien, qui ne pouvoit être que très-satisfaisant, ils se retirèrent dans leur appartement.

Depuis l'enlèvement du palais d'Aladdin et de la princesse Badroulboudour, le sultan, père de cette princesse, étoit inconsolable de l'avoir perdue, comme il se l'étoit imaginé. Il ne dormoit presque ni nuit ni jour ; et au lieu d'éviter tout ce

qui pouvoit l'entretenir dans son affliction, c'étoit au contraire ce qu'il cherchoit avec plus de soin. Ainsi, au lieu qu'auparavant il n'alloit que le matin au cabinet ouvert de son palais, pour se satisfaire par l'agrément de cette vue dont il ne pouvoit se rassasier, il y alloit plusieurs fois le jour renouveler ses larmes, et se plonger de plus en plus dans les profondes douleurs, par l'idée de ne voir plus ce qui lui avoit tant plu, et d'avoir perdu ce qu'il avoit de plus cher au monde. L'aurore ne faisoit encore que de paroître, lorsque le sultan vint à ce cabinet, le même matin que le palais d'Aladdin venoit d'être rapporté à sa place. En y entrant, il étoit si recueilli en lui-même et si pénétré de sa douleur, qu'il jeta les yeux d'une manière triste du côté de la place où il ne croyoit voir que l'air vuide, sans apercevoir le palais. Mais comme il vit que ce vuide étoit rempli, il s'imagina d'abord que c'étoit l'effet d'un brouillard. Il regarde avec plus d'attention, et il connoît à n'en pas douter, que c'étoit le palais d'Aladdin. Alors la joie et l'épanouissement du cœur succédèrent aux chagrins et à la tristesse. Il retourne à son appartement en pressant le pas, et il commande qu'on lui selle et qu'on lui amène un cheval. On le lui amène, il le monte, il part, et il lui semble qu'il n'arrivera pas assez tôt au palais d'Aladdin.

Aladdin qui avoit prévu ce qui pouvoit arriver, s'étoit levé dès la petite pointe du jour ; et dès qu'il eut pris un des habits les plus magnifiques de sa garde-robe, il étoit monté au salon aux vingt-quatre croisées, d'où il aperçut que le sultan venoit. Il descendit, et il fut assez à temps pour le recevoir au bas du grand escalier, et l'aider à mettre pied à terre. « Aladdin, lui dit le sultan, je ne puis vous parler que je n'aie vu et embrassé ma

filles. »

Aladdin conduisit le sultan à l'appartement de la princesse Badroulboudour. Et la princesse qu'Aladdin en se levant a voit avertie de se souvenir qu'elle n'étoit plus en Afrique, mais dans la Chine et dans la ville capitale du sultan son père, voisine de son palais, venoit d'achever de s'habiller. Le sultan l'embrassa à plusieurs fois, le visage baigné de larmes de joie, et la princesse de son côté lui donna toutes les marques du plaisir extrême qu'elle avoit de le revoir.

Le sultan fut quelque temps sans pouvoir ouvrir la bouche pour parler : tant il étoit attendri d'avoir retrouvé sa chère fille, après l'avoir pleurée sincèrement comme perdue ; et la princesse de son côté étoit tout en larmes de la joie qu'elle avoit de revoir le sultan son père.

Le sultan prit enfin la parole : « Ma fille, dit-il, je veux croire que c'est la joie que vous avez de me revoir qui fait que vous me paraissez aussi peu changée que s'il ne vous étoit rien arrivé de fâcheux. Je suis persuadé néanmoins que vous avez beaucoup souffert. On n'est pas transporté dans un palais tout entier, aussi subitement que vous l'avez été, sans de grandes alarmes et de terribles angoisses. Je veux que vous me racontiez ce qui en est, et que vous ne me cachiez rien. »

La princesse se fit un plaisir de donner au sultan son père la satisfaction qu'il demandoit. « Sire, dit la princesse, si je paroissais si peu changée, je supplie votre Majesté de considérer que je commençai à respirer dès hier de grand matin par la présence d'Aladdin mon cher époux et mon libérateur, que j'avois regardé et pleuré comme perdu pour moi, et que le bonheur que je viens d'avoir de l'embrasser, me remet à peu

près dans la même assiette qu'auparavant. Toute ma peine néanmoins, à proprement parler, n'a été que de me voir arrachée à votre Majesté et à mon cher époux, non-seulement par rapport à mon inclination à l'égard de mon époux, mais même par l'inquiétude où j'étois sur les tristes effets du courroux de votre Majesté, auquel je ne doutois pas qu'il ne dût être exposé, tout innocent qu'il étoit. J'ai moins souffert de l'insolence de mon ravisseur qui m'a tenu des discours qui ne me plaisoient pas. Je les ai arrêtés par l'ascendant que j'ai su prendre sur lui. D'ailleurs j'étois aussi peu contrainte que je le suis présentement. Pour ce qui regarde le fait de mon enlèvement, Aladdin n'y a aucune part : j'en suis la cause moi seule, mais très-innocente. »

Pour persuader au sultan qu'elle disoit la vérité, elle lui fit le détail du déguisement du magicien africain en marchand de lampes neuves à changer contre des vieilles, et du divertissement qu'elle s'étoit donné en faisant l'échange de la lampe d'Aladdin dont elle ignoroit le secret et l'importance ; de l'enlèvement du palais et de sa personne après cet échange, et du transport de l'un et de l'autre en Afrique avec le magicien africain qui avoit été reconnu par deux de ses femmes et par l'eunuque qui avoit fait l'échange de la lampe, quand il avoit pris la hardiesse de venir se présenter à elle la première fois après le succès de son audacieuse entreprise, et de lui faire la proposition de l'épouser ; enfin de la persécution qu'elle avoit soufferte jusqu'à l'arrivée d'Aladdin ; des mesures qu'ils avoient prises conjointement pour lui enlever la lampe qu'il portoit sur lui ; comment ils y avoient réussi, elle particulièrement en prenant le parti de dissimuler avec lui, et

enfin de l'inviter à souper avec elle ; jusqu'au gobelet mixtionné qu'elle lui avoit présenté. « Quant au reste, ajouta-t-elle, je laisse à Aladdin à vous en rendre compte. »

Aladdin eut peu de chose à dire au sultan : « Quand, dit-il, on m'eut ouvert la porte secrète, que j'eus monté au salon aux vingt-quatre croisées, et que j'eus vu le traître étendu mort sur le sofa par la violence de la poudre ; comme il ne convenoit pas que la princesse restât davantage, je la priai de descendre à son appartement avec ses femmes et ses eunuques. Je restai seul ; et après avoir tiré la lampe du sein du magicien, je me servis du même secret dont il s'étoit servi pour enlever ce palais en ravissant la princesse. J'ai fait en sorte que le palais se trouve en sa place, et j'ai eu le bonheur de ramener la princesse à votre Majesté, comme elle me l'avoit commandé. Je n'en impose pas à votre Majesté ; et si elle veut se donner la peine de monter au salon, elle verra le magicien puni comme il le méritoit. »

Pour s'assurer entièrement de la vérité, le sultan se leva et monta, et quand il eut vu le magicien africain mort, le visage déjà livide par la violence du poison, il embrassa Aladdin avec beaucoup de tendresse, en lui disant : « Mon fils, ne me sachez pas mauvais gré du procédé dont j'ai usé contre vous ; l'amour paternel m'y a forcé, et je mérite que vous me pardonniez l'excès où je me suis porté. » « Sire, reprit Aladdin, je n'ai pas le moindre sujet de plainte contre la conduite de votre Majesté, elle n'a fait que ce qu'elle devoit faire. Ce magicien, cet infâme, ce dernier des hommes, est la cause unique de ma disgrâce. Quand votre Majesté en aura le loisir, je lui ferai le récit d'une autre malice qu'il m'a faite, non moins noire que

celle-ci, dont j'ai été préservé par une grâce de Dieu toute particulière. » « Je prendrai ce loisir exprès, repartit le sultan, et bientôt. Mais songeons à nous rejouir, et faites ôter cet objet odieux. »

Aladdin fit enlever le cadavre du magicien africain, avec ordre de le jeter à la voirie pour servir de pâture aux animaux et aux oiseaux. Le sultan cependant, après avoir commandé que les tambours, les timbales, les trompettes et les autres instrumens annonçassent la joie publique, fit proclamer une fête de dix jours en réjouissance du retour de la princesse Badroulboudonr et d'Aladdin avec son palais.

C'est ainsi qu'Aladdin échappa pour la seconde fois au danger presque inévitable de perdre la vie ; mais ce ne fut pas le dernier, il en courut un troisième dont nous allons rapporter les circonstances :

Le magicien africain avoit un frère cadet qui n'étoit pas moins habile que lui dans l'art magique ; on peut même dire qu'il le surpassoit en méchanceté et en artifices pernicioeux. Comme ils ne demeuroient pas toujours ensemble ou dans la même ville, et que souvent l'un se trouvoit au levant, pendant que l'autre étoit au couchant, chacun de son côté, ils ne manquoient pas chaque année de s'instruire par la géomance, en quelle partie du monde ils étoient, en quel état ils se trouvoient, et s'ils n'avoient pas besoin du secours l'un de l'autre.

Quelque temps après que le magicien africain eut succombé dans son entreprise contre le bonheur d'Aladdin, son cadet qui n'avoit pas eu de ses nouvelles depuis un an, et qui n'étoit pas en Afrique, mais dans un pays très-éloigné, voulut savoir en

quel endroit de la terre il étoit, comment il se portoit, et ce qu'il y faisoit. En quelque lieu qu'il allât, il portoit toujours avec lui son quarré géomantique aussi bien que son frère. Il prend ce quarré, il accommode le sable, il jette les points, il en tire les figures, et enfin il forme l'horoscope. En parcourant chaque figure il trouve que son frère n'étoit plus au monde ; qu'il avoit été empoisonné, et qu'il étoit mort subitement ; que cela étoit arrivé à la Chine, et que c'étoit dans une capitale de la Chine située en tel endroit ; et enfin, que celui par qui il avoit été empoisonné étoit un homme de basse naissance, qui avoit épousé une princesse fille d'un sultan.

Quand le magicien eut appris de la sorte quelle avoit été la triste destinée de son frère, il ne perdit pas de temps en des regrets qui ne lui eussent pas redonné la vie. La résolution prise sur le champ de venger sa mort, il monte à cheval, et il se met en chemin en prenant sa route vers la Chine. Il traverse plaines, rivières, montagnes, déserts ; et après une longue traite, sans s'arrêter en aucun endroit, avec des fatigues incroyables, il arriva enfin à la Chine, et peu de temps après à la capitale que la géomance lui avoit enseignée. Certain qu'il ne s'étoit pas trompé, et qu'il n'avoit pas pris un royaume pour un autre, il s'arrête dans cette capitale et il y prend logement.

Le lendemain de son arrivée, le magicien sort ; et en se promenant par la ville, non pas tant pour en remarquer les beautés qui lui étoient fort indifférentes, que dans l'intention de commencer à prendre des mesures pour l'exécution de son dessein pernicieux, il s'introduisit dans les lieux les plus fréquentés, et il prêta l'oreille à ce que l'on disoit. Dans un lieu où l'on passoit le temps à jouer à plusieurs sortes de jeux, et où

pendant que les uns jouoient, d'autres s'entretenoient, les uns des nouvelles et des affaires du temps, d'autres de leurs propres affaires, il entendit qu'on s'entretenoit et qu'on racontoit des merveilles de la vertu et de la piété d'une femme retirée du monde, nommée Fatime, et même de ses miracles. Comme il crut que cette femme pouvoit lui être utile à quelque chose dans ce qu'il méditoit, il prit à part un de ceux de la compagnie, et il le pria de vouloir bien lui dire plus particulièrement quelle étoit cette sainte femme, et quelle sorte de miracles elle faisoit ?

« Quoi, lui dit cet homme, vous n'avez pas encore vu cette femme ni entendu parler d'elle ? Elle fait l'admiration de toute la ville par ses jeûnes, par ses austérités et par le bon exemple qu'elle donne. À la réserve du lundi et du vendredi, elle ne sort pas de son petit hermitage ; et les jours qu'elle se fait voir par la ville, elle fait des biens infinis, et il n'y a personne affligé du mal de tête, qui ne reçoive la guérison par l'imposition de ses mains. »

Le magicien ne voulut pas en savoir davantage sur cet article ; il demanda seulement au même homme en quel quartier de la ville étoit l'hermitage de cette sainte femme. Cet homme le lui enseigna ; sur quoi, après avoir conçu et arrêté le dessein détestable dont nous allons parler bientôt, afin de le savoir plus sûrement, il observa toutes ses démarches le premier jour qu'elle sortit, après avoir fait cette enquête, sans la perdre de vue jusqu'au soir, qu'il la vit rentrer dans son hermitage. Quand il eut bien remarqué l'endroit, il se retira dans un des lieux que nous avons dit, où l'on buvoit d'une certaine boisson chaude, et où l'on pouvoit passer la nuit si

l'on vouloit, particulièrement dans les grandes chaleurs, que l'on aime mieux en ces pays-là coucher sur la natte que dans un lit.

Le magicien après avoir contenté le maître du lieu, en lui payant le peu de dépense qu'il avoit faite, sortit vers le minuit, et il alla droit à l'hermitage de Fatime, la sainte femme : nom sous lequel elle étoit connue dans toute la ville. Il n'eut pas de peine à ouvrir la porte : elle n'étoit fermée qu'avec un loquet ; il le referma sans faire de bruit quand il fut entré, et il aperçut Fatime à la clarté de la lune, couchée à l'air, et qui dormoit sur un sofa garni d'une méchante natte, et appuyée contre sa cellule. Il s'approcha d'elle, et après avoir tiré un poignard qu'il portoit au côté, il l'éveilla.

En ouvrant les yeux, la pauvre Fatime fut fort étonnée de voir un homme prêt à la poignarder. En lui appuyant le poignard contre le cœur, prêt à l'y enfoncer : « Si tu cries, dit-il, ou si tu fais le moindre bruit, je te tue ; mais lève-toi, et fais ce que je te dirai. »

Fatime qui étoit couchée dans son habit, se leva en tremblant de frayeur. « Ne crains pas, lui dit le magicien, je ne demande que ton habit, donne-le-moi et prends le mien. Ils firent l'échange d'habit ; et quand le magicien se fut habillé de celui de Fatime, il lui dit : « Colore-moi le visage comme le tien, de manière que je te ressemble, et que la couleur ne s'efface pas. » Comme il vit qu'elle trembloit encore, pour la rassurer, et afin qu'elle fît ce qu'il souhaitoit avec plus d'assurance, il lui dit : « Ne crains pas, te dis-je encore une fois, je te jure par le nom de Dieu que je te donne la vie. » Fatime le fit entrer dans sa cellule, elle alluma sa lampe ; et en prenant d'une certaine

liqueur dans un vase avec un pinceau, elle lui en frotta le visage, et lui assura que la couleur ne changeront pas et qu'il avoit le visage de la même couleur qu'elle, sans différence. Elle lui mit ensuite sa propre coiffure sur la tête, avec un voile, dont elle lui enseigna comment il falloir qu'il se cachât le visage en allant par la ville. Enfin, après qu'elle lui eut mis autour du cou un gros chapelet qui lui pendoit par-devant jusqu'au milieu du corps, elle lui mit à la main le même bâton qu'elle avoit coutume de porter ; et en lui présentant un miroir : « Regardez, dit-elle, vous verrez que vous me ressemblez on ne peut pas mieux. » Le magicien se trouva comme il l'avoit souhaité ; mais il ne tint pas à la bonne Fatime le serment qu'il lui avoit fait si solennellement. Afin qu'on ne vît pas de sang en la perçant de son poignard, il l'étrangla ; et quand il vit qu'elle avoit rendu l'ame, il traîna son cadavre par les pieds jusqu'à la citerne de l'hermitage, et il la jeta dedans.

Le magicien déguisé ainsi en Fatime la sainte femme, passa le reste de la nuit dans l'hermitage, après s'être souillé d'un meurtre si détestable. Le lendemain à une heure ou deux du matin, quoique dans un jour que la sainte femme n'avoit pas coutume de sortir, il ne laissa pas de le faire, bien persuadé qu'on ne l'interrogeroit pas là-dessus, et au cas qu'on l'interrogeât, prêt à répondre. Comme une des premières choses qu'il avoit faite en arrivant, avoit été d'aller reconnoître le palais d'Aladdin, et que c'étoit là qu'il avoit projeté de jouer son rôle, il prit son chemin de ce côté-là.

Dès qu'on eut aperçu la sainte femme, comme tout le peuple se l'imagina, le magicien fut bientôt environné d'une grande

affluence de monde. Les uns se recommandoient à ses prières, d'autres lui baisoient la main, d'autres plus réservés ne lui baisoient que le bas de sa robe ; et d'autres, soit qu'ils eussent mal à la tête, ou que leur intention fût seulement d'en être préservés, s'inclinoient devant lui, afin qu'il leur imposât les mains ; ce qu'il faisoit en marmottant quelques paroles en guise de prières ; et il imitoit si bien la sainte femme, que tout le monde le prenoit pour elle. Après s'être arrêté souvent pour satisfaire ces sortes de gens qui ne recevoient ni bien ni mal de cette sorte d'imposition de mains, il arriva enfin dans la place du palais d'Aladdin, où, comme l'affluence fut plus grande, l'empressement fut aussi plus grand à qui s'approcheroit de lui. Les plus forts et les plus zélés fendoient la foule pour se faire place ; et de là s'élevèrent des querelles dont le bruit se fit entendre du salon aux vingt-quatre croisées où étoit la princesse Badroulboudour.

La princesse demanda ce que c'étoit que ce bruit ; et comme personne ne put lui en rien dire, elle commanda qu'on allât voir, et qu'on vînt lui en rendre compte. Sans sortir du salon, une de ses femmes regarda par une jalousie, et elle revint lui dire que le bruit venoit de la foule du monde qui environnoit la sainte femme pour se faire guérir du mal de tête par l'imposition de ses mains.

La princesse qui depuis long-temps avoit entendu dire beaucoup de bien de la sainte femme, mais qui ne l'avoit pas encore vue, eut la curiosité de la voir et de s'entretenir avec elle. Comme elle en eut témoigné quelque chose, le chef de ses eunuques qui étoit présent, lui dit que si elle le souhaitait, il étoit aisé de la faire venir, et qu'elle n'avoit qu'à commander.

La princesse y consentit ; et aussitôt il détacha quatre eunuques, avec ordre d'amener la prétendue sainte femme.

Dès que les eunuques furent sortis de la porte du palais d'Aladdin, qu'on eut vu qu'ils venoient du côté où étoit le magicien déguisé, la foule se dissipa ; et quand il fut libre, et qu'il eut vu qu'ils venoient à lui, il fit une partie du chemin avec d'autant plus de joie qu'il voyoit que sa fourberie prenoit un bon chemin. Celui des eunuques qui prit la parole, lui dit : « Sainte femme, la princesse veut vous voir ; venez, suivez-nous. » « La princesse me fait bien de l'honneur, reprit la feinte Fatime, je suis prête à lui obéir. » Et en même temps elle suivit les eunuques, qui avoient déjà repris le chemin du palais.

Quand le magicien, qui sous un habit de sainteté, cachoit un cœur diabolique, eut été introduit dans le salon aux vingt-quatre croisées, et qu'il eut aperçu la princesse, il débuta par une prière qui contenoit une longue énumération de vœux et de souhaits pour sa santé, pour sa prospérité, et pour l'accomplissement de tout ce qu'elle pouvoit désirer. Il déploya ensuite toute sa rhétorique d'imposteur et d'hypocrite pour s'insinuer dans l'esprit de la princesse, sous le manteau d'une grande piété ; et il lui fut d'autant plus aisé de réussir, que la princesse qui étoit bonne naturellement, étoit persuadée que tout le monde étoit bon comme elle, ceux et celles particulièrement qui faisoient profession de servir Dieu dans la retraite.

Quand la fausse Fatime eut achevé sa longue harangue : « Ma bonne mère, lui dit la princesse, je vous remercie de vos bonnes prières, j'y ai grande confiance, et j'espère que Dieu les exaucera ; approchez- vous, asseyez-vous près de moi. » La

fausse Fatime s'assit avec une modestie affectée ; et alors, en reprenant la parole : « Ma bonne mère, dit la princesse, je vous demande une chose qu'il faut que vous m'accordiez, ne me refusez pas, je vous en prie : c'est que vous demeuriez avec moi, afin que vous m'entreteniez de votre vie, et que j'apprenne de vous et par vos bons exemples, comment je dois servir Dieu. »

« Princesse, dit alors la feinte Fatime, je vous supplie de ne pas exiger de moi une chose à laquelle je ne puis consentir sans me détourner et me distraire de mes prières et de mes exercices de dévotion. » « Que cela ne vous fasse pas de peine, reprit la princesse, j'ai plusieurs appartemens qui ne sont pas occupés, vous choisirez celui qui vous conviendra le mieux, et vous y ferez tous vos exercices avec la même liberté que dans votre hermitage. »

Le magicien qui n'avoit d'autre but que de s'introduire dans le palais d'Aladdin, où il lui seroit plus aisé d'exécuter la méchanceté qu'il méditoit, en y demeurant sous les auspices et la protection de la princesse, que s'il eût été obligé d'aller et de venir de l'hermitage au palais, et du palais à l'hermitage, ne fit pas de plus grandes instances pour s'excuser d'accepter l'offre obligeante de la princesse. « Princesse, dit-il, quelque résolution qu'une femme pauvre et misérable comme je le suis, ait faite de renoncer au monde, à ses pompes et à ses grandeurs, je n'ose prendre la hardiesse de résister à la volonté et au commandement d'une princesse si pieuse et si charitable. »

Sur cette réponse du magicien, la princesse en se levant elle-même, lui dit : « Levez-vous, et venez avec moi, que je vous fasse voir les appartemens vuides que j'ai, afin que vous

choisissiez. » Il suivit la princesse Badroulboudour ; et de tous les appartemens qu'elle lui fit voir, qui étoient très-propres et très-bien meublés, il choisit celui qui lui parut l'être moins que les autres, en disant par hypocrisie qu'il étoit trop bon pour lui, et qu'il ne le choisissoit que pour complaire à la princesse.

La princesse voulut remener le fourbe au salon aux vingt-quatre croisées, pour le faire dîner avec elle ; mais comme pour manger il eût fallu qu'il se fût découvert le visage qu'il avoit toujours eu voilé jusqu'alors, et qu'il craignit que la princesse ne reconnût qu'il n'étoit pas Fatime la sainte femme, comme elle le croyoit, il la pria avec tant d'instance de l'en dispenser, en lui représentant qu'il ne mangeoit que du pain et quelques fruits secs, et de lui permettre de prendre son petit repas dans son appartement, qu'elle le lui accorda. « Ma bonne mère, lui dit-elle, vous êtes libre, faites comme si vous étiez dans votre hermitage ; je vais vous faire apporter à manger ; mais souvenez-vous que je vous attends, dès que vous aurez pris votre repas. »

La princesse dîna, et la fausse Fatime ne manqua pas de venir la retrouver dès qu'elle eut appris par un eunuque qu'elle avoit prié de l'en avertir, qu'elle étoit sortie de table. « Ma bonne mère, lui dit la princesse, je suis ravie de posséder une sainte femme comme vous, qui va faire la bénédiction de ce palais. À propos de ce palais, comment le trouvez-vous ? Mais avant que je vous le fasse voir pièce par pièce, dites-moi premièrement ce que vous pensez de ce salon ? »

Sur cette demande la fausse Fatime, qui pour mieux jouer son rôle, avoit affecté jusqu'alors d'avoir la tête baissée, sans même la détourner pour regarder d'un côté ou de l'autre, la

leva enfin, et parcourut le salon des yeux d'un bout jusqu'à l'autre ; et quand elle l'eut bien considéré : « Princesse, dit-elle, ce salon est véritablement admirable et d'une grande beauté. Autant néanmoins qu'en peut juger une solitaire, qui ne s'entend pas à ce qu'on trouve beau dans le monde, il me semble qu'il y manque une chose. » « Quelle chose, ma bonne mère, reprit la princesse Badroulboudour ? Apprenez-le-moi, je vous en conjure. Pour moi j'ai cru, et l'avois entendu dire ainsi, qu'il n'y manquait rien. S'il y manque quelque chose, j'y ferai remédier. »

« Princesse, repartit la fausse Fatime avec une grande dissimulation, pardonnez-moi la liberté que je prends ; mon avis, s'il peut être de quelqu'importance, seroit, que si au haut et au milieu de ce dôme, il y avoit un œuf de roc suspendu, ce salon n'auroit point de pareil dans les quatre parties du monde, et votre palais seroit la merveille de l'univers. »

« La bonne mère, demanda la princesse, quel oiseau est-ce que le roc, et où pourroit-on en trouver un œuf ? » « Princesse, répondit la fausse Fatime, c'est un oiseau d'une grandeur prodigieuse, qui habite au plus haut du mont Caucase : l'architecte de votre palais peut vous en trouver un. »

Après avoir remercié la fausse Fatime de son bon avis, à ce qu'elle croyoit, la princesse Badroulboudour continua de s'entretenir avec elle sur d'autres sujets ; mais elle n'oublia pas l'œuf de roc, qui fit qu'elle compta bien d'en parler à Aladdin dès qu'il seroit revenu de la chasse. Il y avoit six jours qu'il y étoit allé ; et le magicien qui ne l'avoit pas ignoré, avoit voulu profiter de son absence. Il revint le même jour sur le soir, dans le temps que la fausse Fatime venoit de prendre

congé de la princesse, et de se retirer à son appartement. En arrivant, il monta à l'appartement de la princesse, qui venoit d'y rentrer. Il la salua, et il l'embrassa ; mais il lui parut qu'elle le recevoit avec un peu de froideur. « Ma princesse, dit-il, je ne retrouve pas en vous la même gaieté que j'ai coutume d'y trouver. Est-il arrivé quelque chose pendant mon absence qui vous ait déplu et causé du chagrin ou du mécontentement ? Au nom de Dieu, ne me le cachez pas, il n'y a rien que je ne fasse pour vous le faire dissiper, s'il est en mon pouvoir ! » « C'est peu de chose, reprit la princesse, et cela me donne si peu d'inquiétude, que je n'ai pas cru qu'il eût rejailli sur mon visage pour vous en faire apercevoir. Mais puisque contre mon attente vous y apercevez quelque altération, je ne vous en dissimulerai pas la cause, qui est de très-peu de conséquence. J'avois cru avec vous, continua la princesse Badroulboudour, que notre palais étoit le plus superbe, le plus magnifique et le plus accompli qu'il y eût au monde. Je vous dirai néanmoins ce qui m'est venu dans la pensée après avoir bien examiné le salon aux vingt-quatre croisées. Ne trouvez-vous pas comme moi, qu'il n'y auroit plus rien à désirer, si un œuf de roc étoit suspendu au milieu de l'enfoncement du dôme ? » « Princesse, repartit Aladdin, il suffit que vous trouviez qu'il y manque un œuf de roc, pour que j'y trouve le même défaut. Vous verrez par la diligence que je vais apporter à le réparer, qu'il n'y a rien que je ne fasse pour l'amour de vous. »

Dans le moment, Aladdin quitta la princesse Badroulboudour, il monta au salon aux vingt-quatre croisées ; et là, après avoir tiré de son sein la lampe qu'il portoit toujours sur lui, en quelque lieu qu'il allât, depuis le danger qu'il avoit

couru pour avoir négligé de prendre cette précaution, il la frotta. Aussitôt le génie se présenta devant lui. « Génie, lui dit Aladdin, il manque à ce dôme un œuf de roc suspendu au milieu de l'enfoncement ; je te demande au nom de lampe, que je tiens, que tu fasses en sorte que ce défaut soit réparé. »

Aladdin n'eut pas achevé de prononcer ces paroles, que le génie fit un cri si bruyant et si épouvantable, que le salon en fut ébranlé, et qu'Aladdin en chancela prêt à tomber de son haut. « Quoi, misérable, lui dit le génie d'une voix à faire trembler l'homme le plus assuré, ne te suffit-il pas que mes compagnons et moi nous ayons fait toute chose en ta considération, pour me demander, par une ingratitude qui n'a pas de pareille, que je t'apporte mon maître et que je le pende au milieu de la voûte de ce dôme ? Cet attentat mériterait que vous fussiez réduits en cendre sur-le-champ, toi, ta femme et ton palais. Mais tu es heureux de n'en être pas l'auteur, et que la demande ne vienne pas directement de ta part. Apprends quel en est le véritable auteur : c'est le frère du magicien africain, ton ennemi, que tu as exterminé comme il le méritoit. Il est dans ton palais, déguisé sous l'habit de Fatime, la sainte femme, qu'il a assassinée ; et c'est lui qui a suggéré à ta femme de faire la demande pernicieuse que tu m'as faite. Son dessein est de te tuer ; c'est à toi d'y prendre garde. » Et en achevant ces mots il disparut.

Aladdin ne perdit pas une des dernières paroles du génie ; il avoit entendu parler de Fatime la sainte femme, et il n'ignoroit pas de quelle manière elle guérissait le mal de tête, à ce que l'on prétendoit. Il revint à l'appartement de la princesse, et sans parler de ce qui venoit de lui arriver, il s'assit en disant

qu'un grand mal de tête venoit de le prendre tout-à-coup, et en s'appuyant la main contre le front. La princesse commanda aussitôt qu'on fît venir la sainte femme ; et pendant qu'on alla l'appeler, elle raconta à Aladdin à quelle occasion elle se trouvoit dans le palais, où elle lui avoit donné un appartement.

La fausse Fatime arriva ; et dès qu'elle fut entrée : « Venez, ma bonne mère, lui dit Aladdin, je suis bien aise de vous voir, et de ce que mon bonheur veut que vous vous trouviez ici. Je suis tourmenté d'un furieux mal de tête qui vient de me saisir. Je demande votre secours par la confiance que j'ai en vos bonnes prières, et j'espère que vous ne me refuserez pas la grâce que vous faites à tant d'affligés de ce mal. » En achevant ces paroles, il se leva en baissant la tête ; et la fausse Fatime s'avança de son côté, mais en portant la main sur un poignard qu'elle avoit à sa ceinture sous sa robe. Aladdin qui l'observoit, lui saisit la main, avant qu'elle l'eût tiré, et en lui perçant le cœur du sien, il la jeta morte sur le plancher.

« Mon cher époux, qu'avez-vous fait, s'écria la princesse dans sa surprise ? Vous avez tué la sainte femme ! » « Non, ma princesse, répondit Aladdin sans s'émouvoir, je n'ai pas tué Fatime ; mais un scélérat qui m'alloit assassiner, si je ne l'eusse prévenu. C'est ce méchant homme que vous voyez, ajouta-t-il en le dévoilant, qui a étranglé Fatime que vous avez cru regretter en m'accusant de sa mort, et qui s'étoit déguisé sous son habit pour me poignarder. Et afin que vous le connoissiez mieux il étoit frère du magicien africain votre ravisseur. » Aladdin lui raconta ensuite par quelle voie il avoit appris ces particularités, après quoi il fit enlever le cadavre.

C'est ainsi qu'Aladdin fut délivré de la persécution des deux

frères magiciens. Peu d'années après le sultan mourut dans une grande vieillesse. Comme il ne laissa pas d'enfans mâles, la princesse Badroulboudour en qualité de légitime héritière, lui succéda et communiqua la puissance suprême à Aladdin. Ils régnèrent ensemble de longues années, et laissèrent une illustre postérité.

« Sire, dit la sultane Scheherazade en achevant l'histoire des aventures arrivées à l'occasion de la lampe merveilleuse, votre Majesté, sans doute, aura remarqué dans la personne du magicien africain, un homme abandonné à la passion démesurée de posséder des trésors par des voies condamnables, qui lui en découvrirent d'immenses, dont il ne jouit point parce qu'il s'en rendit indigne. Dans Aladdin, elle voit au contraire un homme qui, d'une basse naissance, s'élève jusqu'à la royauté en se servant des mêmes trésors qui lui viennent sans les chercher, seulement à mesure qu'il en a besoin pour parvenir à la fin qu'il s'est proposée. Dans le sultan, elle aura appris combien un monarque bon, juste et équitable, court de dangers et risque même d'être détrôné, lorsque par une injustice criante, et contre toutes les règles de l'équité, il ose par une promptitude déraisonnable condamner un innocent sans vouloir l'entendre dans sa justification. Enfin elle aura eu horreur des abominations de deux scélérats magiciens, dont l'un sacrifie sa vie pour posséder des trésors, et l'autre sa vie et sa religion à la vengeance d'un scélérat comme lui, et qui comme lui aussi reçoit le châtiment de sa méchanceté. »

Le sultan des Indes témoigna à la sultane Scheherazade, son épouse, qu'il étoit très-satisfait des prodiges qu'il venoit

d'entendre de la lampe merveilleuse, et que les contes qu'elle lui faisoit chaque nuit, lui faisoient beaucoup de plaisir. En effet, ils étoient divertissans et presque toujours assaisonnés d'une bonne morale. Il voyoit bien que la sultane les faisoit adroitement succéder les uns aux autres, et il n'étoit pas fâché qu'elle lui donnât occasion, par ce moyen, de tenir en suspens à son égard, l'exécution du serment qu'il avoit fait si solennellement de ne garder une femme qu'une nuit, et de la faire mourir le lendemain. Il n'avoit presque plus d'autre pensée que de voir s'il ne viendrait point à bout de lui en faire tarir le fond.

Dans cette intention, après avoir entendu la fin de l'histoire d'Aladdin et de Badroulboudour, toute différente de ce qui lui avoit été raconté jusqu'alors, dès qu'il fut éveillé, il prévint Dinarzade, et il l'éveilla lui-même, en demandant à la sultane qui venoit de s'éveiller aussi, si elle étoit à la fin de ses contes ?

« À la fin de mes contes, Sire, répondit la sultane en se récriant à cette demande ! J'en suis bien éloignée : le nombre en est si grand, qu'il ne me seroit pas possible à moi-même d'en dire le compte précisément à votre Majesté. Ce que je crains, Sire, c'est qu'à la fin votre Majesté ne s'ennuie et ne se lasse de m'entendre, plutôt que je manque de quoi l'entretenir sur cette matière. »

« Ôtez-vous cette crainte de l'esprit, reprit le sultan, et voyons ce que vous avez de nouveau à me raconter. »

La sultane Scheherazade, encouragée par ces paroles du sultan des Indes, commença de lui raconter une nouvelle histoire en ces termes : « Sire, dit-elle, j'ai entretenu plusieurs

fois votre Majesté de quelques aventures arrivés au fameux calife Haroun Alraschild ; il lui en est arrivé grand nombre d'autres, dont celle que voici n'est pas moins digne de votre curiosité. »

1. ↑ Espèce d'huissiers.
2. ↑ Cheval de cette partie de la côte d'Afrique, qu'on appelle la Barbarie.
3. ↑ Du thé.

LES AVENTURES

DU

CALIFE HAROUN ALRASCHILD.

QUELQUEFOIS, comme votre Majesté ne l'ignore pas, et comme elle peut l'avoir expérimenté par elle-même, nous sommes dans des transports de joie si extraordinaires, que nous communiquons d'abord cette passion à ceux qui nous approchent, ou que nous participons aisément à la leur. Quelquefois aussi nous sommes dans une mélancolie si profonde, que nous sommes insupportables à nous-mêmes et que bien loin d'en pouvoir dire la cause si on nous la demandoit, nous ne pourrions la trouver nous-mêmes si nous la cherchions.

Le calife étoit un jour dans cette situation d'esprit, quand Giafar, son grand visir, fidèle et aimé, vint se présenter devant lui. Ce ministre le trouva seul, ce qui lui arrivoit rarement ; et comme il s'aperçut en s'avancant, qu'il étoit enseveli dans une humeur sombre, et même qu'il ne levoit pas les yeux pour le regarder, il s'arrêta en attendant qu'il daignât les jeter sur lui.

Le calife enfin leva les yeux, et regarda Giafar ; mais il les détourna aussitôt, en demeurant dans la même posture, aussi immobile qu'auparavant.

Comme le grand-visir ne remarqua rien de fâcheux dans les yeux du calife qui le regardât personnellement, il prit la parole. « Commandeur des croyans, dit-il, votre Majesté me permet-elle de lui demander d'où peut venir la mélancolie qu'elle fait paroître, et dont il m'a toujours paru qu'elle étoit si peu susceptible ? » « Il est vrai, visir, répondit le calife en changeant de situation, que j'en suis peu susceptible ; et sans toi, je ne me serois pas aperçu de celle où tu me trouves, et dans laquelle je ne veux pas demeurer davantage. S'il n'y a rien de nouveau qui t'ait obligé de venir, tu me feras plaisir d'inventer quelque chose pour me la faire dissiper. »

« Commandeur des croyans, reprit le grand-visir Giafar, mon devoir seul m'a obligé de me rendre ici, et je prends la liberté de faire souvenir à votre Majesté qu'elle s'est imposé elle-même un devoir de s'éclaircir en personne de la bonne police qu'elle veut qui soit observée dans sa capitale et aux environs. C'est aujourd'hui le jour qu'elle a bien voulu se prescrire pour s'en donner la peine ; et c'est l'occasion la plus propre qui s'offre d'elle-même pour dissiper les nuages qui offusquent sa gaieté ordinaire. »

« Je l'avois oublié, répliqua le calife, et tu m'en fais ressouvenir fort à propos : va donc changer d'habit pendant que je ferai la même chose de mon côté. »

Ils prirent chacun un habit de marchand étranger ; et sous ce déguisement ils sortirent seuls par une porte secrète du jardin du palais qui donnoit sur la campagne. Ils firent une partie du circuit de la ville par les dehors, jusqu'aux bords de l'Euphrate, à une distance assez éloignée de la porte de la ville, qui étoit de ce côté-là, sans avoir rien observé qui fût contre le bon ordre.

Ils traversèrent ce fleuve sur le premier bateau qui se présenta ; et après avoir achevé le tour de l'autre partie de la ville, opposée à celle qu'ils venoient de quitter, ils reprirent le chemin du pont qui en faisoit la communication.

Ils passèrent ce pont, au bout duquel ils rencontrèrent un aveugle assez âgé, qui demandoit l'aumône. Le calife se détourna et lui mit une pièce de monnaie d'or dans la main.

L'aveugle à l'instant lui prit la main et l'arrêta.

« Charitable personne, dit-il, qui que vous soyez, que Dieu a inspiré de me faire l'aumône, ne me refusez pas la grâce que je vous demande de me donner un soufflet : je l'ai mérité et même un plus grand châtiment. »

En achevant ces paroles, il quitta la main du calife pour lui laisser la liberté de lui donner le soufflet ; mais de crainte qu'il ne passât outre sans le faire, il le prit par son habit.

Le calife surpris de la demande et de l'action de l'aveugle : « Bon-homme, dit-il, je ne puis t'accorder ce que tu me demandes. Je me garderai bien d'effacer le mérite de mon aumône par le mauvais traitement que tu prétends que je te fasse. » Et en achevant ces paroles, il fit un effort pour faire quitter prise à l'aveugle.

L'aveugle qui s'étoit douté de la répugnance de son bienfaiteur, par l'expérience qu'il en avoit depuis long-temps, fit un plus grand effort pour le retenir.

« Seigneur, reprit-il, pardonnez-moi ma hardiesse et mon importunité ; donnez-moi, je vous prie, un soufflet, ou reprenez votre aumône ; je ne puis la recevoir qu'à cette condition, sans contrevenir à un serment solennel que j'en ai fait devant Dieu ;

et si vous en saviez la raison, vous tomberiez d'accord avec moi, que la peine en est très-légère. »

Le calife, qui ne vouloit pas être retardé plus long-temps, céda à l'importunité de l'aveugle, et lui donna un soufflet assez léger. L'aveugle quitta prise aussitôt en le remerciant et en le bénissant. Le calife continua son chemin avec le grand visir ; mais à quelques pas de là, il dit au visir : « Il faut que le sujet qui a porté cet aveugle à se conduire ainsi avec tous ceux qui lui font l'aumône, soit un sujet grave. Je serois bien aise d'en être informé : ainsi retourne, et dis-lui qui je suis, qu'il ne manque pas de se trouver demain au palais, au temps de la prière de l'après-dînée, et que je veux lui parler. »

Le grand visir retourna sur ses pas, fit son aumône à l'aveugle ; et après lui avoir donné un soufflet, il lui donna l'ordre, et il revint rejoindre le calife.

Ils rentrèrent dans la ville, et en passant par une place, ils y trouvèrent grand nombre de spectateurs qui regardoient un homme jeune et bien mis, monté sur une cavale qu'il poussoit à toute bride autour de la place, et qu'il maltraitoit cruellement à coups de fouet et d'éperons, sans aucun relâche, de manière qu'elle étoit tout en écume et tout en sang.

Le calife étonné de l'inhumanité du jeune homme, s'arrêta pour demander si l'on savoit quel sujet il avoit de maltraiter ainsi sa cavale, et il apprit qu'on l'ignoroit, mais qu'il y avoit déjà quelque temps que chaque jour à la même heure il lui faisoit faire ce pénible exercice.

Ils continuèrent de marcher ; et le calife dit au grand visir de bien remarquer cette place, et de ne pas manquer de lui faire

venir demain ce jeune homme à la même heure que l'aveugle.

Avant que le calife arrivât au palais, dans une rue par où y il avoit long-temps qu'il n'avoit passé, il remarqua un édifice nouvellement bâti, qui lui parut être l'hôtel de quelque seigneur de la cour. Il demanda au grand visir s'il savoit à qui il appartenoit ? Le grand visir répondit qu'il l'ignoroit, mais qu'il alloit s'en informer.

En effet, il interrogea un voisin qui lui dit que cette maison appartenoit à Gogia Hassan, surnommé Alhabbal, à cause de la profession de cordier, qu'il lui avoit vu lui-même exercer dans une grande pauvreté, et que sans savoir par quel endroit la fortune l'avoit favorisé, il avoit acquis de si grands biens, qu'il soutenoit fort honorablement et splendidement la dépense qu'il avoit faite à la faire bâtir.

Le grand visir alla rejoindre le calife, et lui rendit compte de ce qu'il venoit d'apprendre. « Je veux voir ce Gogia Hassan Alhabbal, lui dit le calife ; va lui dire qu'il se trouve aussi demain à mon palais à la même heure que les deux autres. » Le grand visir ne manqua pas d'exécuter les ordres du calife.

Le lendemain, après la prière de l'après-dînée, le calife entra dans son appartement ; et le grand visir y introduisit aussitôt les trois personnages dont nous avons parlé, et les présenta au calife.

Ils se prosternèrent tous trois devant le trône du sultan ; et quand ils furent relevés, le calife demanda à l'aveugle comment il s'appeloit ?

« Je me nomme Baba-Abdalla ; répondit l'aveugle. »

« Baba-Abdalla, reprit le calife, ta manière de demander

l'aumône me parut hier si étrange, que si je n'eusse été retenu par de certaines considérations, je me fusse bien gardé d'avoir la complaisance que j'eus pour toi, je t'aurois empêché dès-lors de donner davantage au public le scandale que tu lui donnes. Je t'ai donc fait venir ici pour savoir de toi quel est le motif qui t'a poussé à faire un serment aussi indiscret que le tien ; et sur ce que tu vas me dire, je jugerai si tu as bien fait, et si je dois te permettre de continuer une pratique qui me paroît d'un très-mauvais exemple. Dis-moi donc, sans me rien déguiser, d'où t'est venue celte pensée extravagante : ne me cache rien, car je veux le savoir absolument. »

Baba-Abdalla, intimidé par cette réprimande, se prosterna une seconde fois le front contre terre devant le trône du calife ; et après s'être relevé : « Commandeur des croyans, dit -il aussitôt, je demande très-humblement pardon à votre Majesté de la hardiesse avec laquelle j'ai osé exiger d'elle et la forcer de faire une chose qui, à la vérité, paroît hors du bon sens. Je reconnois mon crime, mais comme je ne connoissois pas alors votre Majesté, j'implore sa clémence, et j'espère qu'elle aura égard à mon ignorance. Quant à ce qu'il lui plaît de traiter ce que je fais d'extravagance, j'avoue que c'en est une, et mon action doit paroître telle aux yeux des hommes ; mais à l'égard de Dieu, c'est une pénitence très-modique d'un péché énorme dont je suis coupable, et que je n'expierois pas, quand tous les mortels m'accableroient de soufflets les uns après les autres. C'est de quoi votre Majesté sera le juge elle-même, quand par le récit de mon histoire que je vais lui raconter, en obéissant à ses ordres, je lui aurai fait connoître quelle est cette faute énorme :

HISTOIRE

DE

L'AVEUGLE BABA-ABDALLA.

« COMMANDEUR des croyans, continua Baba-Abdalla, je suis né à Bagdad, avec quelques biens dont je devois hériter de mon père et de ma mère, qui moururent tous deux à peu de jours près l'un de l'autre. Quoique je fusse dans un âge peu avancé, je n'en usai pas néanmoins en jeune homme, qui les eût dissipés en peu de temps par des dépenses inutiles et dans la débauche. Je n'oubliai rien au contraire pour les augmenter par mon industrie, par mes soins et par les peines que je me donnois. Enfin, j'étois devenu assez riche pour posséder à moi seul quatre-vingts chameaux, que je louois aux marchands des caravanes, et qui me valaient de grosses sommes chaque voyage que je faisois en différens endroits de l'étendue de l'empire de votre Majesté, où je les accompagnois.

» Au milieu de ce bonheur, et avec un puissant desir de devenir encore plus riche, un jour comme je venois de Balsora à vuide, avec mes chameaux que j'y avois conduits chargés de marchandises d'embarquement pour les Indes, et que je les faisais paître dans un lieu fort éloigné de toute habitation, et où le bon pâturage m'avoit fait arrêter, un derviche à pied qui alloit à Balsora, vint m'aborder, et s'assit auprès de moi pour

se délasser. Je lui demandai d'où il venait, et où il alloit ? Il me fit les mêmes demandes ; et après qui nous eûmes satisfait notre curiosité de part et d'autre, nous mimes nos provisions en commun, et nous mangeâmes ensemble.

» En faisant notre repas, après nous être entretenus de plusieurs choses indifférentes, le derviche me dit que dans un lieu peu éloigné de celui où nous étions, il avoit connoissance d'un trésor plein de tant de richesses immenses, que quand mes quatre-vingts chameaux seroient chargés de l'or et des pierreries qu'on en pouvoit tirer, il ne paroîtroit presque pas qu'on en eût rien enlevé.

» Cette bonne nouvelle me surprit et me charma en même temps. La joie que je ressentis en moi-même, faisoit que je ne me possédois plus. Je ne croyois pas le derviche capable de m'en faire accroire ; ainsi je me jetai à son cou, en lui disant : « Bon derviche, je vois bien que vous vous souciez peu des biens du monde ; ainsi à quoi peut vous servir la connoissance de ce trésor ? Vous êtes seul, et vous ne pouvez en emporter très-peu de chose. Enseignez-moi où il est, j'en chargerai mes quatre-vingts chameaux, et je vous en ferai présent d'un en reconnaissance du bien et du plaisir que vous m'aurez fait. »

» J'offrois peu de chose, il est vrai, mais c'étoit beaucoup à ce qu'il me paroissoit, par rapport à l'excès d'avarice qui s'étoit emparé tout-à-coup de mon cœur, depuis qu'il m'avoit fait cette confidence ; et je regardois les soixante-dix-neuf charges qui devoient rester comme presque rien, en comparaison de celle dont je me priverois, en la lui abandonnant.

» Le derviche qui vit ma passion étrange pour les richesses,

ne se scandalisant pourtant pas de l'offre déraisonnable que je venois de lui faire : « Mon frère, me dit-il sans s'émouvoir, vous voyez bien vous-même que ce que vous m'offrez n'est pas proportionné au bienfait que vous demandez de moi. Je pouvois me dispenser de vous parler du trésor et garder mon secret ; mais ce que j'ai bien voulu vous en dire, peut vous faire connoître la bonne intention que j'avois et que j'ai encore de vous obliger et de vous donner lieu de vous souvenir de moi à jamais, en faisant votre fortune et la mienne. J'ai donc une autre proposition plus juste et plus équitable à vous faire ; c'est à vous de voir si elle vous accommode. Vous dites, continua le derviche, que vous avez quatre-vingts chameaux ; je suis prêt à vous mener au trésor, nous les chargerons vous et moi d'autant d'or et de pierreries qu'ils en pourront porter, à condition que quand nous les aurons chargés, vous m'en céderez la moitié avec leur charge, et que vous retiendrez pour vous l'autre moitié ; après quoi nous nous séparerons, et les emmènerons où bon nous semblera, vous de votre côté, et moi du mien. Vous voyez que le partage n'a rien qui ne soit dans l'équité, et que si vous me faites grâce de quarante chameaux, vous aurez aussi par mon moyen de quoi en acheter un millier d'autres. »

» Je ne pouvois disconvenir que la condition que le derviche me proposoit, ne fût très-équitable. Sans avoir égard néanmoins aux grandes richesses qui pouvoient m'en revenir, en l'acceptant, je regardois comme une grande perte la cession de la moitié de mes chameaux, particulièrement quand je considérois que le derviche ne seroit pas moins riche que moi. Enfin je payois déjà d'ingratitude un bienfait purement gratuit que je n'avois pas encore reçu du derviche ; mais il n'y avoit

pas à balancer : il falloit accepter la condition, ou me résoudre à me repentir toute ma vie d'avoir, par ma faute, perdu l'occasion de me faire une haute fortune.

» Dans le moment même je rassemblai mes chameaux, et nous partîmes ensemble. Après avoir marché quelque temps, nous arrivâmes dans un vallon assez spacieux, mais dont l'entrée étoit fort étroite. Mes chameaux ne purent passer qu'un à un ; mais comme le terrain s'élargissoit, ils trouvèrent moyen d'y tenir tous ensemble sans s'embarrasser. Les deux montagnes qui formoient ce vallon en se terminant en un demi-cercle à l'extrémité, étoient si élevées, si scarpées et si impraticables, qu'il n'y avoit pas à craindre qu'aucun mortel nous pût jamais apercevoir.

» Quand nous fûmes arrivés entre ces deux montagnes : « N'allons pas plus loin, me dit le derviche, arrêtez vos chameaux, et faites-les coucher sur le ventre dans l'espace que vous voyez, afin que nous n'ayons pas de peine à les charger ; et quand vous aurez fait, je procéderai à l'ouverture du trésor. »

» Je fis ce que le derviche m'avoit dit, et je l'allai rejoindre aussitôt. Je le trouvai un fusil à la main qui amassoit un peu de bois sec pour faire du feu. Sitôt qu'il en eut fait, il y jeta du parfum en prononçant quelques paroles dont je ne compris pas bien le sens, et aussitôt une grosse fumée s'éleva en l'air. Il sépara cette fumée ; et dans le moment, quoique le roc qui étoit entre les deux montagnes, et qui s'élevoit fort haut en ligne perpendiculaire, parût n'avoir aucune apparence d'ouverture, il s'en fit une, grande au moins comme une espèce de porte à deux battans, pratiquée dans le même roc et de la même matière, avec un artifice admirable.

» Cette ouverture exposa à nos yeux, dans un grand enfoncement creusé dans ce roc, un palais magnifique, pratiqué plutôt par le travail des génies que par celui des hommes : car il ne paroissoit pas que des hommes eussent pu même s'aviser d'une entreprise si hardie et si surprenante.

« Mais, Commandeur des croyans, c'est après coup que je fais cette observation à votre Majesté ; car je ne la fis pas dans le moment. Je n'admire pas même les richesses infinies que je voyois de tous côtés ; et sans m'arrêter à observer l'économie qu'on avoit gardée dans l'arrangement de tant de trésors, comme l'aigle fond sur sa proie, je me jetai sur le premier tas de monnoie d'or qui se présenta devant moi, et je commençai à en mettre dans un sac dont je m'étois déjà saisi, autant que je jugeai pouvoir en porter. Les sacs étoient grands, et je les eusse volontiers emplis tous ; mais il falloit les proportionner aux forces de mes chameaux.

» Le derviche fit la même chose que moi ; mais je m'aperçus qu'il s'attachoit plutôt aux pierreries ; et comme il m'en eut fait comprendre la raison, je suivis son exemple, et nous enlevâmes beaucoup plus de toute sorte de pierres précieuses que d'or monnoyé. Nous achevâmes enfin d'emplir tous nos sacs, et nous en chargeâmes les chameaux. Il ne restoit plus qu'à refermer le trésor et à nous en aller.

» Avant que de partir, le derviche rentra dans le trésor ; et comme il y avoit plusieurs grands vases d'orfèvrerie de toutes sortes de façons, et d'autres matières précieuses, j'observai qu'il prit dans un de ces vases une petite boîte d'un certain bois qui m'étoit inconnu, et qu'il la mit dans son sein, après m'avoir fait voir qu'il n'y avoit qu'une espèce de pommade.

» Le derviche fit la même cérémonie pour fermer le trésor, qu'il avoit faite pour l'ouvrir ; et après avoir prononcé certaines paroles, la porte du trésor se referma, et le rocher nous parut aussi entier qu'auparavant.

» Alors nous partageâmes nos chameaux, que nous fîmes lever avec leurs charges. Je me mis à la tête des quarante que je m'étois réservés, et le derviche à la tête des autres que je lui avois cédés.

» Nous défilâmes par où nous étions entrés dans le vallon, et nous marchâmes ensemble jusqu'au grand chemin où nous devons nous séparer, le derviche pour continuer sa route vers Balsora, et moi pour revenir à Bagdad. Pour le remercier d'un si grand bienfait, j'employai les termes les plus forts, et ceux qui pouvoient lui marquer davantage ma reconnaissance, de m'avoir préféré à tout autre mortel pour me faire part de tant de richesses. Nous nous embrassâmes tous deux avec bien de la joie ; et après nous être dit adieu, nous nous éloignâmes chacun de notre côté.

» Je n'eus pas fait quelques pas pour rejoindre mes chameaux, qui marchaient toujours dans le chemin où je les avois mis, que le démon de l'ingratitude et de l'envie s'empara de mon cœur. Je déplorais la perte de mes quarante chameaux, et encore plus les richesses dont ils étoient chargés. « Le derviche n'a pas besoin de toutes ces richesses, disois-je en moi-même, il est le maître des trésors, et il en aura tant qu'il voudra. » Ainsi je me livrai à la plus noire ingratitude, et je me déterminai tout-à-coup à lui enlever ses chameaux avec leurs charges.

» Pour exécuter mon dessein, je commençai par faire arrêter

mes chameaux, ensuite je courus après le derviche, que j'appelois de toute ma force, pour lui faire comprendre que j'avois encore quelque chose à lui dire, et je lui fis signe de faire aussi arrêter les siens et de m'attendre. Il entendit ma voix, et il s'arrêta.

» Quand je l'eus rejoint : « Mon frère, lui dis-je, je ne vous ai pas eu plutôt quitté que j'ai considéré une chose à laquelle je n'avois pas pensé auparavant, et à laquelle peut-être n'avez-vous pas pensé vous-même. Vous êtes un bon derviche, accoutumé à vivre tranquillement, dégagé du soin des choses du monde, et sans autre embarras que celui de servir Dieu. Vous ne savez peut-être pas à quelle peine vous vous êtes engagé en vous chargeant d'un si grand nombre de chameaux. Si vous vouliez me croire, vous n'en emmèneriez que trente, et je crois que vous aurez encore bien de la difficulté à les gouverner. Vous pouvez vous en rapporter à moi, j'en ai l'expérience. »

« Je crois que vous avez raison, reprit le derviche, qui ne se voyoit pas en état de pouvoir me rien disputer ; et j'avoue, ajouta-t-il, que je n'y avois pas fait réflexion. Je commençois déjà à être inquiet sur ce que vous me représentez. Choisissez donc les dix qu'il vous plaira, emmenez-les, et allez à la garde de Dieu. »

» J'en mis à part dix ; et après les avoir détournés, je les mis en chemin pour aller se mettre à la suite des miens. Je ne croyois pas trouver dans le derviche une si grande facilité à se laisser persuader. Cela augmenta mon avidité, et je me flattai que je n'aurois pas plus de peine à en obtenir encore dix autres.

» En effet, au lieu de le remercier du riche présent qu'il

venoit de me faire : « Mon frère, lui dis-je encore, par l'intérêt que je prends à votre repos, je ne puis me résoudre à me séparer d'avec vous, sans vous prier de considérer encore une fois combien trente chameaux chargés sont difficiles à mener, à un homme comme vous particulièrement qui n'êtes pas accoutumé à ce travail. Vous vous trouveriez beaucoup mieux si vous me faisiez une pareille grâce que celle que vous venez de me faire. Ce que je vous en dis, comme vous le voyez, n'est pas tant pour l'amour de moi et pour mon intérêt, que pour vous faire un plus grand plaisir. Soulagez-vous donc de ces dix autres chameaux sur un homme comme moi, à qui il ne coûte pas plus de prendre soin de cent que d'un seul. »

» Mon discours fit l'effet que je souhaitois ; et le derviche me céda sans aucune résistance les dix chameaux que je lui demandois, de manière qu'il ne lui en resta plus que vingt ; et je me vis maître de soixante charges, dont la valeur surpassoit les richesses de beaucoup de souverains. Il semble après cela que je devois être content.

» Mais, Commandeur des croyans, semblable à un hydropique, qui, plus il boit, plus il a soif, je me sentis plus enflammé qu'auparavant de l'envie de me procurer les vingt autres qui restoient encore au derviche.

» Je redoublai mes sollicitations, mes prières et mes importunités, pour faire condescendre le derviche à m'en accorder encore dix des vingt. Il se rendit de bonne grâce ; et quant aux dix autres qui lui restoient, je l'embrassai, je le baisai et je lui fis tant de caresses, en le conjurant de ne me les pas refuser, et de mettre par-là le comble à l'obligation que je lui aurois éternellement, qu'il me combla de joie en

m'annonçant qu'il y consentoit.

« Faites-en un bon usage, mon frère, ajouta-t-il, et souvenez-vous que Dieu peut nous ôter les richesses comme il nous les donne, si nous ne nous en servons à secourir les pauvres qu'il se plaît à laisser dans l'indigence exprès pour donner lieu aux riches de mériter par leurs aumônes une plus grande récompense dans l'autre monde. »

» Mon aveuglement étoit si grand, que je n'étois pas en état de profiter d'un conseil si salutaire. Je ne me contentai pas de me revoir possesseur de mes quatre-vingts chameaux, et de savoir qu'ils étoient chargés d'un trésor inestimable qui devoit me rendre le plus fortuné des hommes. Il me vint dans l'esprit que la petite boîte de pommade dont le derviche s'étoit saisi et qu'il m'avoit montrée, pouvoit être quelque chose de plus précieux que toutes les richesses dont je lui étois redevable.

« L'endroit où le derviche l'a prise, disois-je en moi-même, et le soin qu'il a eu de s'en saisir, me fait croire qu'elle enferme quelque chose de mystérieux. »

» Cela me détermina à faire en sorte de l'obtenir. Je venois de l'embrasser en lui disant adieu : « À propos, lui dis-je en retournant à lui, que voulez-vous faire de cette petite boîte de pommade ? Elle me paroît si peu de chose, ajoutai-je, qu'elle ne vaut pas la peine que vous l'emportiez, je vous prie de m'en faire présent. Aussi bien, un derviche comme vous qui a renoncé aux vanités du monde, n'a pas besoin de pommade. »

» Plût à Dieu qu'il me l'eût refusée cette boîte ! Mais quand il l'auroit voulu faire, je ne me possédois plus, j'étois plus fort que lui, et bien résolu à la lui enlever par force, afin que pour

mon entière satisfaction, il ne fût pas dit qu'il eût emporté la moindre chose du trésor, quelque grande que fût l'obligation que je lui avois.

» Loin de me la refuser, le derviche la tira d'abord de son sein ; et en me la présentant de la meilleure grâce du monde : « Tenez, mon frère, me dit-il, la voilà ; qu'à cela ne tienne que vous ne soyez content. Si je puis faire davantage pour vous, vous n'avez qu'à demander, je suis prêt à vous satisfaire. »

» Quand j'eus la boîte entre les mains, je l'ouvris ; et en considérant la pommade : « Puisque vous êtes de si bonne volonté, lui -dis-je, et que vous ne vous lassez pas de m'obliger, je vous prie de vouloir bien me dire quel est l'usage particulier de cette pommade ? »

« L'usage en est surprenant et merveilleux, repartit le derviche. Si vous appliquez un peu de cette pommade autour de l'œil gauche et sur la paupière, elle fera paroître devant vos yeux tous les trésors qui sont cachés dans le sein de la terre ; mais si vous en appliquez de même à l'œil droit, elle vous rendra aveugle. »

» Je voulois avoir moi-même l'expérience d'un effet si admirable. « Prenez la boîte, dis-je au derviche en la lui présentant, et appliquez-moi vous-même de cette pommade à l'œil gauche : vous entendez cela mieux que moi. Je suis dans l'impatience d'avoir l'expérience d'une chose qui me paroît incroyable. »

»Le derviche voulut bien se donner cette peine ; il me fit fermer l'œil gauche, et m'appliqua la pommade. Quand il eut fait, j'ouvris l'œil, et j'éprouvai qu'il m'avoit dit la vérité. Je

vis en effet un nombre infini de trésors remplis de richesses si prodigieuses et si diversifiées, qu'il ne me seroit pas possible d'en faire le détail au juste. Mais comme j'étois obligé de tenir l'œil droit fermé avec la main, et que cela me fatiguoit, je priai le derviche de m'appliquer aussi de cet pommade autour de cet œil.

« Je suis prêt à le faire, me dit le derviche, mais vous devez vous souvenir, ajouta-t-il, que je vous ai averti que si vous en mettez sur l'œil droit, vous deviendrez aveugle aussitôt. Telle est la vertu de cette pommade, il faut que vous vous y accommodiez. »

» Loin de me persuader que le derviche me dît la vérité, je m'imaginai au contraire qu'il y avoit encore quelque nouveau mystère qu'il vouloit me cacher.

« Mon frère, repris-je en souriant, je vois bien que vous voulez m'en faire accroire ; il n'est pas naturel que cette pommade fasse deux effets si opposés l'un à l'autre. »

« La chose est pourtant comme je vous le dis, repartit le derviche, en prenant le nom de Dieu à témoin, et vous devez m'en croire sur ma parole ; car je ne sais point déguiser la vérité. »

» Je ne voulus pas me fier à la parole du derviche, qui me parloit en homme d'honneur ; l'envie insurmontable de contempler à mon aise tous les trésors de la terre, et peut-être d'en jouir toutes les fois que je voudrois m'en donner le plaisir, fit que je ne voulus pas écouter ses remontrances ni me persuader d'une chose qui cependant n'étoit que trop vraie, comme je l'expérimentai bientôt après à mon grand malheur.

» Dans la prévention où j'étais, j'allai m'imaginer que si cette pommade avoit la vertu de me faire voir tous les trésors de la terre en l'appliquant sur l'œil gauche, elle avoit peut-être la vertu de les mettre à ma disposition en l'appliquant sur le droit. Dans cette pensée, je m'obstinai à presser le derviche de m'en appliquer lui-même autour de l'œil droit, mais il refusa constamment de le faire.

« Après vous avoir fait un si grand bien, mon frère, me dit-il, je ne puis me résoudre à vous faire un si grand mal. Considérez bien vous-même quel malheur est celui d'être privé de la vue, et ne me réduisez pas à la nécessité fâcheuse de vous complaire dans une chose dont vous aurez à vous repentir toute votre vie. »

» Je poussai mon opiniâtreté jusqu'au bout. « Mon frère, lui dis -je assez fermement, je vous prie de passer par-dessus toutes les difficultés que vous me faites ; vous m'avez accordé fort généreusement tout ce que je vous ai demandé jusqu'à présent ; voulez-vous que je me sépare de vous mal satisfait, pour une chose de si peu de conséquence ? Au nom de Dieu, accordez-moi cette dernière faveur. Quoi qu'il en arrive, je ne m'en prendrai pas à vous, et la faute en sera sur moi seul. »

» Le derviche fit toute la résistance possible ; mais comme il vit que j'étais en état de l'y forcer : « Puisque vous le voulez absolument, me dit-il, je vais vous contenter. »

» Il prit un peu de cette pommade fatale, et me l'appliqua donc sur l'œil droit, que je tenois fermé ; mais hélas, quand je vins à l'ouvrir, je ne vis que ténèbres épaisses de mes deux yeux, et je demeurai aveugle comme vous me voyez !

» Ah, malheureux derviche, m'écriai-je dans le moment, ce que vous m'avez prédit n'est que trop vrai ! Fatale curiosité, ajoutai-je, désir insatiable des richesses, dans quel abyme de malheurs m'allez-vous jeter ! Je sens bien à présent que je me les suis attirés ; mais vous, cher frère, m'écriai-je encore, en m'adressant au derviche, qui êtes si charitable et si bienfaisant, entre tant de secrets merveilleux dont vous avez la connoissance, n'en avez-vous pas quelqu'un pour me rendre la vue ? »

« Malheureux, me répondit alors le derviche, il n'a pas tenu à moi que tu n'aies évité ce malheur ; mais tu n'as que ce que tu mérites, et c'est l'aveuglement du cœur qui t'a attiré celui du corps ! Il est vrai que j'ai des secrets : tu l'as pu connoître dans le peu de temps que j'ai été avec toi ; mais je n'en ai pas pour te rendre la vue. Adresse-toi à Dieu, si tu crois qu'il y en ait un : il n'y a que lui qui puisse te la rendre. Il t'avoit donné des richesses dont tu étois indigne ; il te les a ôtées, et il va les donner par mes mains à des hommes qui n'en seront pas méconnoissans comme toi. »

» Le derviche ne m'en dit pas davantage, et je n'avois rien à lui répliquer. Il me laissa seul accablé de confusion, et plongé dans un excès de douleur qu'on ne peut exprimer ; et après avoir rassemblé mes quatre-vingts chameaux, il les emmena, et poursuivit son chemin jusqu'à Balsora.

» Je le priai de ne me point abandonner en cet état malheureux, et de m'aider du moins à me conduire jusqu'à la première caravane ; mais il fut sourd à mes prières et à mes cris. Ainsi privé de la vue et de tout ce que je possédois au monde, je serois mort d'affliction et de faim, si le lendemain

une caravane qui revenoit de Balsora, ne m'eût bien voulu recevoir charitablement, et me remener à Bagdad.

» D'un état à m'égaliser à des princes, sinon en forces et en puissance, au moins en richesses et en magnificence, je me vis réduit à la mendicité sans aucune ressource. Il fallut donc me résoudre à demander l'aumône, et c'est ce que j'ai fait jusqu'à présent ; mais pour expier mon crime envers Dieu, je m'imposai en même temps la peine d'un soufflet de la part de chaque personne charitable qui auroit compassion de ma misère.

» Voilà, Commandeur des croyans, le motif de ce qui parut hier si étrange à votre Majesté, et de ce qui doit m'avoir fait encourir son indignation ; je lui en demande pardon encore une fois comme son esclave, en me soumettant à recevoir le châtiment que j'ai mérité. Et si elle daigne prononcer sur la pénitence que je me suis imposée, je suis persuadé qu'elle l'a trouvera trop légère, et beaucoup au-dessous de mon crime. »

Quand l'aveugle eut achevé son histoire, le calife lui dit : « Baba Abdalla, ton péché est grand ; mais Dieu soit loué de ce que tu en as connu l'énormité, et de la pénitence publique que tu en as faite jusqu'à présent. C'est assez, il faut que dorénavant tu la continues dans le particulier, en ne cessant de demander pardon à Dieu dans chacune des prières auxquelles tu es obligé chaque jour par ta religion ; et afin que tu n'en sois pas détourné, par le soin de demander ta vie, je te fais une aumône ta vie durant de quatre dragmes d'argent par jour de ma monnoie, que mon grand visir te fera donner. Ainsi ne t'en retourne pas, et attends qu'il ait exécuté mon ordre. »

À ces paroles Baba-Abdalla se prosterna devant le trône du calife, et en se relevant il lui fit son remerciement, en lui souhaitant toute sorte de bonheur et de prospérité.

Le calife Haroun Alraschild, content de l'histoire de Baba-Abdalla et du derviche, s'adressa au jeune homme qu'il avoit vu maltraiter sa cavale, et il lui demanda son nom, comme il avoit fait à l'aveugle ? Le jeune homme lui dit qu'il s'appeloit Sidi Nouman.

« Sidi Nouman, lui dit alors le calife, j'ai vu exercer des chevaux toute ma vie, et souvent j'en ai exercé moi-même ; mais je n'en ai jamais vu pousser d'une manière aussi barbare que celle dont tu pousois hier ta cavale en pleine place, au grand scandale des spectateurs, qui en murmuroient hautement. Je n'en fus pas moins scandalisé qu'eux, et il s'en fallut peu que je ne me fisse connoître, contre mon intention, pour remédier à ce désordre. Ton air néanmoins ne me marque pas que tu sois un homme barbare et cruel. Je veux même croire que tu n'en uses pas ainsi sans sujet. Puisque je sais que ce n'est pas la première fois, et qu'il y a déjà bien du temps que chaque jour tu fais ce mauvais traitement à ta cavale, je veux savoir quel en est le sujet, et je t'ai fait venir ici afin que tu me l'apprennes. Sur-tout dis-moi la chose comme elle est et ne me déguise rien. »

Sidi Nouman comprit aisément ce que le calife exigeoit de lui. Ce récit lui faisoit de la peine : il changea de couleur plusieurs fois, et fit voir malgré lui combien étoit grand l'embarras où il se trouvoit. Il fallut pourtant se résoudre à en dire le sujet. Ainsi, avant que de parler, il se prosterna devant

le trône du calife ; et après s'être relevé, il essaya de commencer pour satisfaire le calife ; mais il demeura comme interdit, moins frappé de la majesté du calife, devant lequel il paroissoit, que par la nature du récit qu'il avoit à lui faire.

Quelque impatience naturelle que le calife eût d'être obéi dans ses volontés, il ne témoigna néanmoins aucune aigreur du silence de Sidi Nouman : il vit bien qu'il falloit, ou qu'il manquât de hardiesse devant lui, ou qu'il fût intimidé du ton dont il lui avoit parlé, ou enfin que dans ce qu'il avoit à lui dire, il pouvoit y avoir des choses qu'il eût bien voulu cacher.

« Sidi Nouman, lui dit le calife pour le rassurer, reprends tes esprits, et fais état que ce n'est pas à moi que tu dois raconter ce que je te demande, mais à quelque ami qui t'en prie. S'il y a quelque chose dans ce récit qui te fasse de la peine, et dont tu croies que je pourrois être offensé, je te le pardonne dès-à-présent. Défaix-toi donc de toutes tes inquiétudes ; parle-moi à cœur ouvert, et ne me dissimule rien, non plus qu'au meilleur de tes amis. »

Sidi Nouman, rassuré par les dernières paroles du calife, prit enfin la parole : « Commandeur des croyans, dit-il, quelque saisissement dont tout mortel doive être frappé à la seule approche de votre Majesté et de l'éclat de son trône, je me sens néanmoins assez de force pour croire que ce saisissement respectueux ne m'interdira pas la parole, jusqu'au point de manquer à l'obéissance que je lui dois, en lui donnant satisfaction sur toute autre chose que ce qu'elle exige de moi présentement. Je n'ose pas me dire le plus parfait des hommes ; je ne suis pas assez méchant pour avoir commis, et même pour avoir eu la volonté de commettre rien contre les

lois qui puisse me donner lieu d'en redouter la sévérité. Quelque bonne néanmoins que soit mon intention, je reconnois que je ne suis pas exempt de pécher par ignorance, cela m'est arrivé. En ce cas-là je ne dis pas que j'aie confiance au pardon qu'il a plu à votre Majesté de m'accorder, sans m'avoir entendu. Je me sou mets au contraire à sa justice, et à être puni, si je l'ai mérité. J'avoue que la manière dont je traite ma cavale depuis quelque temps, comme votre Majesté en a été témoin, est étrange, cruelle et de très-mauvais exemple ; mais j'espère qu'elle en trouvera le motif bien fondé, et qu'elle jugera que je suis plus digne de compassion que de châ timent. Mais je ne dois pas la tenir en suspens plus long-temps par un préambule ennuyeux. Voici ce qui m'est arrivé :

HISTOIRE

DE SIDI NOUMAN.

« COMMANDEUR des croyans, continua Sidi Nouman, je ne parle pas à votre Majesté de ma naissance : elle n'est pas d'un assez grand éclat pour mériter qu'elle y fasse attention. Pour ce qui est des biens de la fortune, mes ancêtres par leur bonne économie, m'en ont laissé autant que j'en pouvois souhaiter pour vivre en honnête homme sans ambition, et sans être à charge à personne.

» Avec ces avantages, la seule chose que je pouvois désirer, pour rendre mon bonheur accompli, étoit de trouver une femme aimable, qui eût toute ma tendresse, et qui en m'aimant véritablement, voulût bien le partager avec moi ; mais il n'a pas plu à Dieu de me l'accorder. Au contraire, il m'en a donné une qui, dès le lendemain de mes noces, a commencé d'exercer ma patience d'une manière qui ne peut être concevable qu'à ceux qui auroient été exposés à une pareille épreuve.

» Comme la coutume veut que nos mariages se fassent sans voir et sans connoître celles que nous devons épouser, votre Majesté n'ignore pas qu'un mari n'a pas lieu de se plaindre, quand il trouve que la femme qui lui est échue, n'est pas laide à donner de l'horreur, qu'elle n'est pas contrefaite, et que les bonnes mœurs, le bon esprit et la bonne conduite corrigent

quelque légère imperfection du corps qu'elle pourroit avoir.

» La première fois que je vis ma femme le visage découvert, après qu'on l'eut amenée chez moi avec les cérémonies ordinaires, je me réjouis de voir qu'on ne m'avoit pas trompé dans le rapport qu'on m'avoit fait de sa beauté : je la trouvai à mon gré, et elle me plut.

» Le lendemain de nos noces, on nous servit un dîné de plusieurs mets ; je me rendis où la table étoit mise ; et, comme je n'y vis pas ma femme, je la fis appeler. Après m'avoir fait attendre long-temps, elle arriva. Je dissimulai mon impatience, et nous nous mîmes à table.

Je commençai par le riz, que je pris avec une cuillère comme à l'ordinaire. « Ma femme au contraire, au lieu de se servir d'une cuillère, comme tout le monde fait, tira d'un étui qu'elle avoit dans sa poche, une espèce de cure-oreille, avec lequel elle commença à prendre du riz et à le porter à sa bouche grain à grain ; car il ne pouvoit pas en tenir davantage.

» Surpris de cette manière de manger : « Amine, lui dis-je, car c'étoit son nom, avez-vous appris dans votre famille à manger le riz de la sorte ? Le faites-vous ainsi parce que vous êtes une petite mangeuse, ou bien voulez-vous en compter les grains afin de n'en pas manger plus une fois que l'autre ? Si vous en usez ainsi par épargne et pour m'apprendre à ne pas être prodigue, vous n'avez rien à craindre de ce côté-là ; et je puis vous assurer que nous ne nous ruinerons jamais par cet endroit-là. Nous avons par la grâce de Dieu de quoi vivre aisément sans nous priver du nécessaire. Ne vous contraignez pas, ma chère Amine, et mangez comme vous me voyez manger. »

» L'air affable avec lequel je lui faisois ces remontrances, sembloit devoir m'attirer quelque réponse obligeante ; mais sans me dire un seul mot, elle continua toujours à manger de la même manière ; et afin de me faire plus de peine, elle ne mangea plus de riz que de loin en loin ; et au lieu de manger des autres mets avec moi, elle se contenta de porter à sa bouche de temps en temps un peu de pain émietté, à-peu-près autant qu'un moineau en eût pu prendre.

» Son opiniâtreté me scandalisa. Je m'imaginai néanmoins, pour lui faire plaisir et pour l'excuser, qu'elle n'étoit pas accoutumée à manger avec des hommes, encore moins avec un mari, devant qui on lui avoit peut-être enseigné qu'elle devoit avoir une retenue qu'elle poussoit trop loin par simplicité. Je crus aussi qu'elle pouvoit avoir déjeûné ; ou si elle ne l'avoit pas fait, qu'elle se réservoir pour manger seule en liberté. Ces considérations m'empêchèrent de lui rien dire davantage qui pût l'effaroucher, ou lui donner aucune marque de mécontentement. Après le dîné, je la quittai avec le même air que si elle ne m'eût pas donné sujet d'être très-mal satisfait de ses manières extraordinaires, et je la laissai seule.

» Le soir au souper ce fut la même chose ; le lendemain, et toutes les fois que nous mangions ensemble, elle se comportoit de la même manière. Je voyois bien qu'il n'étoit pas possible qu'une femme pût vivre du peu de nourriture qu'elle prenoit, et qu'il y avoit là-dessous quelque mystère qui m'étoit inconnu. Cela me fit prendre le parti de dissimuler. Je fis semblant de ne pas faire attention à ses actions, dans l'espérance qu'avec le temps elle s'accoutumeroit à vivre avec moi, comme je le souhaitois ; mais mon espérance étoit vaine, et je ne fus pas

long-temps à en être convaincu.

» Une nuit qu'Amine me croyoit fort endormi, elle se leva tout doucement, et je remarquai qu'elle s'habilloit avec de grandes précautions pour ne pas faire de bruit, de crainte de m'éveiller. Je ne pouvois comprendre à quel dessein elle troubloit ainsi son repos ; et la curiosité de savoir ce qu'elle vouloit devenir, me fit feindre un profond sommeil. Elle acheva de s'habiller, et un moment après elle sortit de la chambre sans faire le moindre bruit.

» Dès qu'elle fut sortie, je me levai en jetant ma robe sur mes épaules ; j'eus le temps d'apercevoir par une fenêtre qui donnoit sur la cour, qu'elle ouvrit la porte de la rue, et qu'elle sortit.

» Je courus aussitôt à la porte, qu'elle avoit laissée entr'ouverte ; et à la faveur du clair de la lune, je la suivis, jusqu'à ce que je la vis entrer dans un cimetière qui étoit voisin de notre maison. Alors je gagnai le bout d'un mur qui se terminoit au cimetière ; et après m'être précautionné pour ne pas être vu, j'aperçus Amine avec une goule^[1].

» Votre Majesté n'ignore pas que les goutes de l'un et de l'autre sexe sont des démons errans dans les campagnes. Ils habitent d'ordinaire les bâtimens ruinés, d'où ils se jettent par surprise sur les passans qu'ils tuent et dont ils mangent la chair. Au défaut des passans, ils vont la nuit dans les cimetières, se repaître de celle des morts qu'ils déterrrent.

» Je fus dans une surprise épouvantable, lorsque je vis ma femme avec cette goule. Elles déterrèrent un mort qu'on avoit enterré le même jour, et la goule en coupa des morceaux de

chair à plusieurs reprises, qu'elles mangèrent ensemble, assises sur le bord de la fosse. Elles s'entretenoient fort tranquillement, en faisant un repas si cruel et si inhumain ; mais j'étois trop éloigné, et il ne me fut pas possible de rien comprendre de leur entretien, qui devoit être aussi étrange que leur repas, dont le souvenir me fait encore frémir.

» Quand elles eurent fini cet horrible repas, elles jetèrent le reste du cadavre dans la fosse qu'elles remplirent de la terre qu'elles en avoient ôtée. Je les laissai faire, et je regagnai en diligence notre maison. En entrant, je laissai la porte de la rue entr'ouverte comme je l'avois trouvée ; et après être rentré dans ma chambre, je me recouchai, et je fis semblant de dormir.

« Amine rentra peu de temps après, «ans faire de bruit ; elle se déshabilla, et elle se recoucha de même avec la joie, comme je me l'imaginai, d'avoir si bien réussi, sans que je m'en fusse aperçu.

» L'esprit rempli de l'idée d'une action aussi barbare et aussi abominable que celle dont je venois d'être témoin, avec la répugnance que j'avois de me voir couché près de celle qui l'avoit commise, je fus long-temps à pouvoir me rendormir. Je dormis pourtant ; mais d'un sommeil si léger, que la première voix qui se fit entendre pour appeler à la prière publique de la pointe du jour, me réveilla. Je m'habillai, et je me rendis à la mosquée.

» Après la prière, je sortis hors de la ville, et je passai la matinée à me promener dans les jardins, et à songer au parti que je prendrois pour obliger ma femme à changer de manière d e vivre. Je rejetai toutes les voies de violence qui se

présentèrent à mon esprit, et je résolus de n'employer que celles de la douceur, pour la retirer de la malheureuse inclination qu'elle avoit. Ces pensées me conduisirent insensiblement jusque chez moi, où je rentrai justement à l'heure du dîné.

» Dès qu'Amine me vit, elle fit servir, et nous nous mîmes à table. Comme je vis qu'elle persistoit toujours à ne manger le riz que grain à grain : « Amine, lui dis-je avec toute la modération possible, vous savez combien j'eus lieu d'être surpris le lendemain de nos noces, quand je vis que vous ne mangiez que du riz en si petite quantité, et d'une manière dont tout autre mari que moi eût été offensé ; vous savez aussi que je me contentai de vous faire connaître la peine que cela me faisoit, en vous priant de manger aussi des autres viandes qui nous sont servies, et que l'on a soin d'accommoder de différentes manières, afin de tâcher de trouver votre goût. Depuis ce temps-là, vous avez vu notre table toujours servie de la même manière, en changeant pourtant quelques-uns des mets, afin de ne pas manger toujours des mêmes choses. Mes remontrances néanmoins ont été inutiles, et jusqu'à ce jour vous n'avez cessé d'en user de même, et de me faire la même peine. J'ai gardé le silence, parce que je n'ai pas voulu vous contraindre, et je serois fâché que ce que je vous en dis présentement vous fît la moindre peine ; mais, Amine, dites-moi, je vous en conjure, les viandes que l'on nous sert ici ne valent-elles pas mieux que de la chair de mort ? »

» Je n'eus pas plutôt prononcé ces dernières paroles, qu'Amine, qui comprit fort bien que je l'avois observée la nuit, entra dans une fureur qui surpasse l'imagination : son visage

s'enflamma, les yeux lui sortirent presque hors de la tête, et elle écuma de rage !

» Cet état affreux où je la voyois, me remplit d'épouvante : je devins comme immobile, et hors d'état de me défendre de l'horrible méchanceté qu'elle méditoit contre moi, et dont votre Majesté va être surprise. Dans le fort de son emportement, elle prit un vase d'eau qu'elle trouva sous sa main, elle y plongea ses doigts, en marmottant entre ses dents quelques paroles que je n'entendis pas ; et en me jetant de cette eau au visage, elle me dit d'un ton furieux :

« {{sc|Malheureux, reçois la punition de ta curiosité, et deviens chien. »

» À peine Amine, que je n'avois pas encore connue pour magicienne, eut-elle vomi ces paroles diaboliques, que tout-à-coup je me vis changé en chien. L'étonnement et la surprise ou j'étois d'un changement si subit et si peu attendu, m'empêchèrent de songer d'abord à me sauver, ce qui lui donna le temps de prendre un bâton pour me maltraiter. En effet, elle m'en appliqua de si grands coups, que je ne sais comment je ne demeurai pas mort sur la place. Je crus échapper à sa rage en fuyant dans la cour, mais elle m'y poursuivit avec la même fureur, et de quelque souplesse que je pus me servir en courant de côté et d'autre pour les éviter, je ne fus pas assez adroit pour m'en défendre, et il fallut en essayer beaucoup d'autres. Lassée enfin de me frapper et de me poursuivre, et au désespoir de ne m'avoir pas assommé, comme elle en avoit envie, elle imagina un nouveau moyen de le faire : elle entr'ouvrit la porte de la rue, afin de m'y écraser au moment où je la passerois pour m'enfuir. Tout chien que

j'étois, je me doutai de son pernicieux dessein ; et comme le danger présent donne souvent de l'esprit pour se conserver la vie, je pris si bien mon temps, en observant sa contenance ses mouvemens, que je trompai sa vigilance, et que je passai assez vite pour me sauver la vie et éluder sa méchanceté : j'en fus quitte pour avoir le bout de la queue un peu foulé.

» La douleur que j'en ressentis ne laissa pas de me faire crier et aboyer en courant le long de la rue, ce qui fit sortir sur moi quelques chiens, dont je reçus des coups de dents. Pour éviter leurs poursuites, je me jetai dans la boutique d'un vendeur de têtes, de langues et de pieds de mouton cuits, où je me sauvai.

» Mon hôte prit d'abord mon parti avec beaucoup de compassion, en chassant les chiens qui me poursuivoient, et qui vouloient pénétrer jusque dans sa maison. Pour moi, mon premier soin fut de me fourrer dans un coin où je me dérobaï à leur vue. Je ne trouvai pas néanmoins chez lui l'asile et la protection que j'avois espérés. C'étoit un de ces superstitieux à outrance, qui sous prétexte que les chiens sont immondes, ne trouvent pas assez d'eau ni de savon pour laver leur habit, quand par hasard un chien les a touchés en passant près d'eux. Après que les chiens qui m'avoient donné la chasse furent retirés, il fit tout ce qu'il put à plusieurs fois, pour me chasser dès le même jour ; mais j'étois caché et hors de ses atteintes. Ainsi je passai la nuit dans sa boutique malgré lui, et j'avois besoin de ce repos pour me remettre du mauvais traitement qu'Amine m'avoit fait.

» Afin de ne pas ennuyer votre Majesté par des circonstances de peu de conséquence, je ne m'arrêterai pas à lui particulariser les tristes réflexions que je fis alors sur ma métamorphose ; je

lui ferai remarquer seulement que le lendemain, mon hôte étant sorti avant le jour pour faire emplette, il revint chargé de têtes, de langues et de pieds de moutons, et qu'après avoir ouvert sa boutique, et pendant qu'il étaloit sa marchandise, je sortis de mon coin, et je m'en allois, lorsque je vis plusieurs chiens du voisinage, attirés par l'odeur de ces viandes, assemblés autour de la boutique de mon hôte, en attendant qu'il leur jetât quelque chose, je me mêlai avec eux en posture de suppliant.

» Mon hôte, autant qu'il me le parut, par la considération que je n'avois pas mangé depuis que je m'étois sauvé chez lui, me distingua en me jetant des morceaux plus gros et plus souvent qu'aux autres chiens. Quand il eut achevé ses libéralités, je voulus rentrer dans sa boutique, en le regardant et remuant la queue d'une manière qui pouvoit lui marquer que je le suppliois de me faire encore cette faveur ; mais il fut inflexible, et il s'opposa à mon dessein le bâton à la main, et d'un air si impitoyable, que je fus contraint de m'éloigner.

» À quelques maisons plus loin, je m'arrêtai devant la boutique d'un boulanger, qui tout au contraire du vendeur de têtes de moutons que la mélancolie dévorait, me parut un homme gai et de bonne humeur, et qui l'étoit en effet. Il déjeûnoit alors ; et quoique je ne lui eusse donné aucune marque d'avoir besoin de manger, il ne laissa pas néanmoins de me jeter un morceau de pain. Avant que de me jeter dessus avec avidité comme font les autres chiens, je le regardai avec un signe de tête et un mouvement de queue, pour lui témoigner ma reconnaissance. Il me sut bon gré de cette espèce de civilité, et il sourit. Je n'avois pas besoin de manger ; cependant pour lui faire plaisir je pris le morceau de pain et je

le mangeai assez lentement pour lui faire connoître que je le faisais par honneur. Il remarqua tout cela, et voulut bien me souffrir près de sa boutique. J'y demeurai assis et tourné du côté de la rue, pour lui marquer que pour le présent je ne lui demandois autre chose que sa protection.

» Il me l'accorda, et même il me fit des caresses qui me donnèrent l'assurance de m'introduire dans sa maison. Je le fis d'une manière à lui faire comprendre que ce n'étoit qu'avec sa permission. Il ne le trouva pas mauvais. Au contraire, il me montra un endroit où je pouvois me placer sans lui être incommode, et je me mis en possession de la place que je conservai tout le temps que je demeurai chez lui.

» J'y fus toujours fort bien traité ; et il ne déjeûnoit, dînoit et soupoit pas, que je n'eusse ma part à suffisance. De mon côté, j'avois pour lui toute l'attache et toute la fidélité qu'il pouvoit exiger de ma reconnoissance.

» Mes yeux étoient toujours attachés sur lui, et il ne faisoit pas un pas dans la maison que je ne fusse derrière lui à le suivre. Je faisais la même chose quand le temps lui permettait de faire quelque voyage dans la ville pour ses affaires. J'y étois d'autant plus exact, que je m'étois aperçu que mon attention lui plaisoit, et que souvent, quand il avoit dessein de sortir, sans me donner lieu de m'en apercevoir, il m'appeloit par le nom de Rougeau qu'il m'avoit donné.

» À ce nom, je m'élançois aussitôt de ma place dans la rue ; je sautois, je faisais des gambades et des courses devant la porte. Je ne cessois toutes ces caresses que quand il étoit sorti ; et alors je l'accompagnois fort exactement en le suivant ou en courant devant lui, et en le regardant de temps en temps pour

lui marquer ma joie.

» Il y avoit déjà du temps que j'étois dans cette maison, lorsqu'un jour une femme vint acheter du pain. En le payant à mon hôte, elle lui donna une pièce d'argent fausse avec d'autres bonnes. Le boulanger qui s'aperçut de la pièce fausse, la rendit à la femme en lui en demandant une autre.

» La femme refusa de la reprendre, et prétendit qu'elle étoit bonne. Mon hôte soutint le contraire ; et dans la contestation : « La pièce, dit-il à cette femme, est si visiblement fausse, que je suis assuré que mon chien, qui n'est qu'une bête, ne s'y tromperoit pas. Viens-ça, Rougeau, dit-il aussitôt en m'appelant. » À sa voix, je sautai légèrement sur le comptoir ; et le boulanger en jetant devant moi les pièces d'argent: « Vois, ajouta-t-il, n'y a-t-il pas là une pièce fausse ? » Je regarde toutes ces pièces, et en mettant la patte dessus la fausse, je la séparai des autres en regardant mon maître, comme pour la lui montrer.

» Le boulanger qui ne s'en étoit rapporté à mon jugement que par manière d'acquit, et pour se divertir, fut extrêmement surpris de voir que j'avois si bien rencontré sans hésiter. La femme, convaincue de la fausseté de sa pièce, n'eut rien à dire, et fut obligée d'en donner une autre bonne à la place. Dès qu'elle fut partie, mon maître appela ses voisins, et leur exagéra fort ma capacité en leur racontant ce qui s'étoit passé.

» Les voisins en voulurent avoir l'expérience, et de toutes les pièces fausses qu'ils me montrèrent mêlées avec d'autres de bon aloi, il n'y en eut pas une sur laquelle je ne misse la patte et que je ne séparasse d'avec les bonnes.

» La femme, de son côté, ne manqua pas de raconter à toutes les personnes de sa connoissance qu'elle rencontra dans son chemin, ce qui venoit de lui arriver. Le bruit de mon habileté à distinguer la fausse monnoie, se répandit en peu de temps, non-seulement dans le voisinage, mais même dans tout le quartier, et insensiblement dans toute la ville.

» Je ne manquois pas d'occupation toute la journée : il falloit contenter tous ceux qui venoient acheter du pain chez mon maître, et leur faire voir ce que je savois faire. C'était un attrait pour tout le monde, et l'on venoit des quartiers les plus éloignés de la ville pour éprouver mon habileté. Ma réputation procura à mon maître tant de pratiques, qu'à peine pouvoit-il suffire à les contenter. Cela dura long-temps, et mon maître ne put s'empêcher d'avouer à ses voisins et à ses amis que je lui valois un trésor.

» Mon petit savoir-faire ne manqua pas de lui attirer des jaloux. On dressa des embûches pour m'enlever, et il étoit obligé de me garder à vue. Un jour une femme attirée par cette nouveauté, vint acheter du pain comme les autres. Ma place ordinaire étoit alors sur le comptoir ; elle y jeta six pièces d'argent devant moi, parmi lesquelles il y en avoit une fausse. Je la débrouillai d'avec les autres ; et en mettant la patte sur la pièce fausse, je la regardai comme pour lui demander si ce ne l'étoit pas là.

« Oui, me dit cette femme en me regardant de même, c'est la fausse, tu ne t'es pas trompé. »

» Elle continua long-temps à me regarder et à me considérer avec admiration pendant que je la regardois de même. Elle paya le pain qu'elle étoit venue acheter ; et quand elle voulut se

retirer, elle me fit signe de la suivre à l'insu du boulanger.

» J'étois toujours attentif aux moyens de me délivrer d'une métamorphose aussi étrange que la mienne. J'avois remarqué l'attention avec laquelle cette femme m'avoit examiné. Je m'imaginai qu'elle avoit peut-être connu quelque chose de mon infortune et de l'état malheureux où j'étois réduit, et je ne me trompois pas. Je la laissai pourtant en aller, et je me contentai de la regarder. Après avoir fait deux ou trois pas, elle se retourna, et voyant que je ne faisais que la regarder sans bouger de ma place, elle me fit encore signe de la suivre.

» Alors, sans délibérer davantage, comme je vis que le boulanger étoit occupé à nettoyer son four pour une cuisson, et qu'il ne prenoit pas garde à moi, je sautai à bas du comptoir, et je suivis cette femme, qui me parut en être fort joyeuse.

» Après avoir fait quelque chemin, elle arriva à sa maison. Elle en ouvrit la porte ; et quand elle fut entrée : « Entre, me dit-elle, tu ne te repentiras pas de m'avoir suivie. » Quand je fus entré et qu'elle eut refermé la porte, elle me mena à sa chambre, où je vis une jeune demoiselle d'une grande beauté qui brodoit. C'étoit la fille de la femme charitable qui m'avoit amené, habile et expérimentée dans l'art magique, comme je le connus bientôt.

« Ma fille, lui dit la mère, je vous amène le chien fameux du boulanger, qui sait si bien distinguer la fausse monnoie d'avec la bonne. Vous savez que je vous ai dit ma pensée dès le premier bruit qui s'en est répandu, en vous témoignant que ce pouvoit bien être un homme changé en chien par quelque méchanceté. Aujourd'hui je me suis avisée d'aller acheter du pain chez ce boulanger. J'ai été témoin de la vérité qu'on a

publiée, et j'ai eu l'adresse de me faire suivre par ce chien si rare qui fait la merveille de Bagdad. Qu'en dites-vous, ma fille ? Me suis-je trompée dans ma conjecture ? »

« Vous ne vous êtes pas trompée, ma mère, répondit la fille ; je vais vous le faire voir. »

» La demoiselle se leva ; elle prit un vase plein d'eau, dans lequel elle plongea la main ; et en me jetant de cette eau, elle dit :

« {{sc|Si tu es né chien, demeure chien ; mais si tu es né homme, reprends la forme d'homme par la vertu de cette eau. »

» À l'instant l'enchantement fut rompu ; je perdis la figure de chien, et je me vis homme comme auparavant.

» Pénétré de la grandeur d'un pareil bienfait, je me jetai aux pieds de la demoiselle ; et après lui avoir baisé le bas de sa robe : « Ma chère libératrice, lui dis-je, je sens si vivement l'excès de votre bonté, qui n'a pas d'égal, envers un inconnu tel que je suis, que je vous supplie de m'apprendre vous-même ce que je puis faire pour vous en rendre dignement ma reconnaissance, ou plutôt disposez de moi comme d'un esclave qui vous appartient à juste titre : je ne suis plus à moi, je suis à vous ; et afin que vous connoissiez celui qui vous est acquis, je vous dirai mon histoire en peu de mots. »

» Alors, après lui avoir dit qui j'étois, je lui fis le récit de mon mariage avec Amine, de ma complaisance et de ma patience à supporter son humeur, de ses manières tout extraordinaires, et de l'indignité avec laquelle elle m'avoit traité par une méchanceté inconcevable ; et je finis en remerciant la mère du bonheur inexprimable qu'elle venoit de

me procurer.

« Sidi Nouman, me dit la fille, ne parlons pas de l'obligation que vous dites que vous m'avez : la seule connoissance d'avoir fait plaisir à un honnête homme comme vous, me tient lieu de toute reconnoissance. Parlons d'Amine votre femme : je l'ai connue avant votre mariage ; et comme je savois qu'elle étoit magicienne, elle n'ignoroit pas aussi que j'avois quelque connoissance du même art, puisque nous avons pris des leçons de la même maîtresse. Nous nous rencontrions même souvent au bain. Mais comme nos humeurs ne s'accordoient pas, j'avois un grand soin d'éviter toute occasion d'avoir aucune liaison avec elle ; en quoi il m'a été d'autant moins difficile de réussir, que, par la même raison elle évitoit de son côté d'en avoir avec moi. Je ne suis donc pas surprise de sa méchanceté. Pour revenir à ce qui vous regarde, ce que je viens de faire pour vous, ne suffit pas ; je veux achever ce que j'ai commencé. En effet, ce n'est pas assez d'avoir rompu l'enchantement par lequel elle vous avoit exclus si méchamment de la société des hommes, il faut que vous l'en punissiez comme elle le mérite, en rentrant chez vous pour y reprendre l'autorité qui vous appartient, et je veux vous en donner le moyen. Entretenez-vous avec ma mère, je vais revenir. »

» Ma libératrice entra dans un cabinet ; et pendant qu'elle y resta, j'eus le temps de témoigner encore une fois à la mère combien je lui étois obligé, aussi-bien qu'à sa fille.

« Ma fille, me dit-elle, comme vous le voyez, n'est pas moins expérimentée dans l'art magique qu'Amine ; mais elle en fait un si bon usage, que vous seriez étonné d'apprendre tout le bien qu'elle a fait et qu'elle fait presque chaque jour par le

moyen de la connoissance qu'elle en a. C'est pour cela que je l'ai laissée faire, et que je la laisse faire encore jusqu'à présent. Je ne le souffrirois pas si je m'apercevois qu'elle en abusât en la moindre chose. »

» La mère avoit commencé à me raconter quelques-unes des merveilles dont elle avoit été témoin, quand sa fille rentra avec une petite bouteille à la main.

« Sidi Nouman, me dit-elle, mes livres que je viens de consulter m'apprennent qu'Amine n'est pas chez vous à l'heure qu'il est, mais qu'elle doit y revenir incessamment. Ils m'apprennent aussi que la dissimulée fait semblant devant vos domestiques, d'être dans une grande inquiétude de votre absence ; et elle leur a fait accroire qu'en dînant avec vous, vous vous étiez souvenu d'une affaire qui vous avoit obligé de sortir sans différer ; qu'en sortant vous aviez laissé la porte ouverte, et qu'un chien étoit entré, et étoit venu jusque dans la salle où elle achevoit de diner, et qu'elle l'avoit chassé à grands coups de bâton. Retournez donc à votre maison sans perdre de temps avec la petite bouteille que voici, et que je vous mets entre les mains. Quand on vous aura ouvert, attendez dans votre chambre qu'Amine rentre : elle ne vous fera pas attendre long-temps. Dès qu'elle sera rentrée, descendez dans la cour, et présentez-vous à elle face à face. Dans la surprise où elle sera de vous revoir contre son attente, elle tournera le dos pour prendre la fuite ; alors jetez-lui de l'eau de cette bouteille que vous tiendrez prête ; et en la jetant, prononcez hardiment ces paroles :

« REÇOIS LE CHÂTIMENT DE TA MÉCHANCETÉ. »

» Je ne vous en dis pas davantage : vous en verrez l'effet. »

» Après ces paroles de ma bienfaitrice, que je n'oubliai pas, comme rien ne m'arrêtoit plus, je pris congé d'elle et de sa mère, avec tous les témoignages de la plus parfaite reconnoissance, et une protestation sincère que je me souviendrois éternellement de l'obligation que je leur avois, et je retournai chez moi.

» Les choses se passèrent comme la jeune magicienne me l'avoit prédit. Amine ne fut pas long-temps à rentrer. Comme elle s'avançoit, je me présentai à elle, l'eau dans la main prêt à la lui jeter. Elle fit un grand cri ; et comme elle se fut retournée pour regagner la porte, je lui jetai l'eau en prononçant les paroles que la jeune magicienne m'avoit enseignées ; et aussitôt elle fut changée en une cavale, et c'est celle que votre Majesté vit hier.

» À l'instant et dans la surprise où elle étoit, je la saisis au crin ; et malgré sa résistance je la tirai dans mon écurie. Je lui passai un licou, et après l'avoir attachée en lui reprochant son crime et sa méchanceté, je la châtaii à grands coups de fouet, si long-temps, que la lassitude enfin m'obligea de cesser ; mais je me réservai de lui faire chaque jour un pareil châtiment.

» Commandeur des croyans, ajouta Sidi Nouman en achevant son histoire, j'ose espérer que votre Majesté ne désapprouvera pas ma conduite, et qu'elle trouvera qu'une femme si méchante et si pernicieuse est traitée avec plus d'indulgence qu'elle ne mérite. »

Quand le calife vit que Sidi Nouman n'avoit plus rien à dire : « Ton histoire est singulière, lui dit le sultan, et la méchanceté de ta femme n'est pas excusable. Aussi je ne condamne pas

absolument le châtement que tu lui en as fait sentir jusqu'à présent. Mais je veux que tu considères combien son supplice est grand d'être réduite au rang des bêtes, et je souhaite que tu te contentes de la laisser faire pénitence en cet état. Je t'ordonnerois même d'aller t'adresser à la jeune magicienne qui l'a fait métamorphoser de la sorte, pour faire cesser l'enchantement, si l'opiniâtreté et la dureté incorrigible des magiciens et des magiciennes qui abusent de leur art, ne m'étoient connues, et que je ne craignisse de sa part contre toi un effet de sa vengeance, plus cruel que le premier. »

Le calife, naturellement doux et plein de compassion envers ceux qui souffrent, même selon leurs mérites, après avoir déclaré sa volonté à Sidi Nouman, s'adressa au troisième que le grand visir Giafar avoit fait venir.

« Cogia Hassan, lui dit-il, en passant hier devant ton hôtel, il me parut si magnifique, que j'eus la curiosité de savoir à qui il appartenait. J'appris que tu l'avois fait bâtir, après avoir fait profession d'un métier qui te produisoit à peine de quoi vivre. On me dit aussi que tu ne te méconnoissois pas, que tu faisais un bon usage des richesses que Dieu t'a données, et que tes voisins disoient mille biens de toi. Tout cela m'a fait plaisir, ajouta le calife, et je suis bien persuadé que les voies dont il a plu à la Providence de te gratifier de ses dons, doivent être extraordinaires. Je suis curieux de les apprendre par toi-même, et c'est pour me donner cette satisfaction que je t'ai fait venir. Parle-moi donc avec sincérité, afin que je me réjouisse en prenant part à ton bonheur avec plus de connoissance. Et afin que ma curiosité ne te soit point suspecte, et que tu ne croyes pas que j'y prenne autre intérêt que celui que je viens de te

dire, je te déclare, que loin d'y avoir aucune prétention, je te donne ma protection pour en jouir en toute sûreté. »

Sur ces assurances du calife, Cogia Hassan se prosterna devant son trône, frappa de son front le tapis dont il étoit couvert, et après qu'il se fut relevé : « Commandeur des croyans, dit-il, tout autre que moi, qui ne se seroit pas senti la conscience aussi pure et aussi nette que je me la sens, auroit pu être troublé en recevant l'ordre de venir paroître devant le trône de votre Majesté ; mais comme je n'ai jamais eu pour elle que des sentimens de respect et de vénération, et que je n'ai rien fait contre l'obéissance que je lui dois, ni contre les lois, qui ait pu m'attirer son indignation, la seule chose qui m'ait l'ait de la peine, est la crainte dont j'ai été saisi, de n'en pouvoir soutenir l'éclat. Néanmoins sur la bonté avec laquelle la renommée publie que votre Majesté reçoit et écoute le moindre de ses sujets, je me suis rassuré, et je n'ai pas douté qu'elle ne me donnât elle-même le courage et la confiance de lui procurer la satisfaction qu'elle pourrait exiger de moi. C'est, Commandeur des croyans, ce que votre Majesté vient de me faire expérimenter, en m'accordant votre puissante protection, sans savoir si je la mérite. J'espère néanmoins qu'elle demeurera dans un sentiment qui m'est si avantageux, quand pour satisfaire à son commandement je lui aurai fait le récit de mes aventures. »

Après ce petit compliment, pour se concilier la bienveillance et l'attention du calife, et après avoir, pendant quelques momens, rappelé dans sa mémoire ce qu'il avoit à dire, Cogia Hassan reprit la parole en ces termes :

1. [↑](#) Goule, ou Goul : ce sont, suivant la religion Mahométane, des espèces des larves, qui répondent aux Emuses des anciens, et qui n'en diffèrent qu'en ce que ces derniers étoient toujours du sexe féminin.

HISTOIRE

DE

COGIA HASSAN ALHABBAL.

« COMMANDEUR des croyans, dit-il, pour mieux faire entendre à votre Majesté par quelles voies je suis parvenu au grand bonheur dont je jouis, je dois avant toute chose commencer par lui parler de deux amis intimes, citoyens de cette même ville de Bagdad qui vivent encore, et qui peu-vent rendre témoignage de la vérité : c'est à eux que je suis redevable de mon bonheur après Dieu, le premier auteur de tout bien et de tout bonheur.

» Ces deux amis s'appellent, l'un Saadi, et l'autre Saad. Saadi qui est puissamment riche, a toujours été du sentiment qu'un homme ne peut être heureux en ce monde, qu'autant qu'il a des biens et de grandes richesses, pour vivre hors de la dépendance de qui que ce soit.

» Saad est d'un autre sentiment : il convient qu'il faut véritablement avoir des richesses, autant qu'elles sont nécessaires à la vie ; mais il soutient que la vertu doit faire le bonheur des hommes, sans d'autre attache aux biens du monde, que par rapport aux besoins qu'ils peuvent en avoir, et pour en faire des libéralités selon leur pouvoir. Saad est de ce nombre,

et il vit très-heureux et très-content dans l'état où il se trouve. Quoique Saadi, pour ainsi dire, soit infiniment plus riche que lui, leur amitié néanmoins est très-sincère, et le plus riche ne s'estime pas plus que l'autre. Ils n'ont jamais eu de contestation, que sur ce seul point ; en toute chose leur union a toujours été très-uniforme.

» Un jour dans leur entretien, à-peu-près sur la même matière, comme je l'ai appris d'eux-mêmes, Saadi prétendoit que les pauvres n'étoient pauvres, que parce qu'ils étaient nés dans la pauvreté, ou que nés avec des richesses, ils les avoient perdues ou par débauche, ou par quelque une des fatalités imprévues, qui ne sont pas extraordinaires.

« Mon opinion, disoit-il , est que ces pauvres ne le sont, que parce qu'ils ne peuvent parvenir à amasser une somme d'argent assez grosse pour se tirer de la misère, en employant leur industrie à la faire valoir ; et mon sentiment est, que s'ils venoient à ce point, et qu'ils fissent un usage convenable de cette somme, ils ne deviendroient pas seulement riches, mais même très-opulens avec le temps. »

» Saad ne convint pas de la proposition de Saadi.

« Le moyen que vous proposez, reprit-il, pour faire qu'un pauvre devienne riche, ne me paroît pas aussi certain que vous le croyez. Ce que vous en pensez est fort équivoque, et je pourrois appuyer mon sentiment contre le vôtre de plusieurs bonnes raisons, qui nous mèneraient trop loin. Je crois, au moins avec autant de probabilité, qu'un pauvre peut devenir riche par tout autre moyen qu'avec une somme d'argent : on fait souvent, par un hasard, une fortune plus grande et plus surprenante qu'avec une somme d'argent, telle que vous le

prétendez, quelque ménagement et quelque économie que l'on apporte pour la faire multiplier par un négoce bien conduit. »

« Saad, repartit Saadi, je vois bien que je ne gagnerois rien avec vous, en persistant à soutenir mon opinion contre la vôtre ; je veux en faire l'expérience pour vous en convaincre, eu donnant, par exemple, en pur don, une somme telle que je me l'imagine à un de ces artisans, pauvre de père en fils, qui vivent aujourd'hui au jour la journée, et qui meurent aussi gueux que quand ils sont nés. Si je ne réussis pas, nous verrons si vous réussirez mieux de la manière que vous l'entendez. »

» Quelques jours après cette contestation, il arriva que les deux amis, en se promenant, passèrent par le quartier où je travaillois de mon métier de cordier, que j'avois appris de mon père, et qu'il avoit appris lui-même de mon aïeul, et ce dernier de nos ancêtres. À voir mon équipage et mon habillement, il n'eut pas de peine à juger de ma pauvreté.

» Saad qui se souvint de l'engagement de Saadi, lui dit : « Si vous n'avez pas oublié à quoi vous vous êtes engagé avec moi, voilà un homme, ajouta-t-il en me désignant, qu'il y a longtemps que je vois faisant le métier de cordier, et toujours dans le même état de pauvreté. C'est un sujet digne de votre libéralité, et tout propre à faire l'expérience dont vous parliez l'autre jour. »

« Je m'en souviens si bien, reprit Saadi, que je porte sur moi de quoi faire l'expérience que vous dites, et je n'attendois que l'occasion que nous nous trouvassions ensemble, et que vous en fussiez témoin. Abordons-le, et sachons si véritablement il en a besoin. »

» Les deux amis vinrent à moi ; et comme je vis qu'ils vouloient me parler, je cessai mon travail. Ils me donnèrent l'un et l'autre le salut ordinaire du souhait de paix ; et Saadi en prenant la parole, me demanda comment je m'appelois.

» Je leur rendis le même salut ; et pour répondre à la demande de Saadi : « Seigneur, lui dis-je, mon nom est Hassan ; et à cause de ma profession, je suis connu communément sous le nom de Hassan Alhalbbal. »

« Hassan, reprit Saadi, comme il n'y a pas de métier qui ne nourrisse son maître, je ne doute pas que le vôtre ne vous fasse gagner de quoi vivre à votre aise, et même je m'étonne que depuis le temps que vous l'exercez, vous n'ayez pas fait quelque épargne, et que vous n'ayez acheté une bonne provision de chanvre pour faire plus de travail, tant par vous-même, que par des gens à gage que vous auriez pris pour vous aider, et pour vous mettre insensiblement plus au large. »

« Seigneur, lui repartis-je, vous cesserez de vous étonner que je ne fasse pas d'épargne, et que je ne prenne pas le chemin que vous dites pour devenir riche, quand vous saurez qu'avec tout le travail que je puis faire depuis le matin jusqu'au soir, j'ai de la peine à gagner de quoi me nourrir, moi et ma famille, de pain et de quelques légumes. J'ai une femme et cinq enfans dont pas un n'est en âge de m'aider en la moindre chose ; il faut les entretenir et les habiller ; et dans un ménage, si petit qu'il soit, il y a toujours mille choses nécessaires dont on ne peut se passer. Quoique le chanvre ne soit pas cher, il faut néanmoins de l'argent pour en acheter, et c'est le premier que je mets à part de la vente de mes ouvrages ; sans cela il ne me seroit pas possible de fournir à la dépense de ma maison.

Jugez, seigneur, ajoutai-je, s'il est possible que je fasse des épargnes pour me mettre plus au large, moi et ma famille. Il nous suffit que nous soyons contents du peu que Dieu nous donne, et qu'il nous ôte la connoissance et le désir de ce qui nous manque ; mais nous trouvons que rien ne nous manque, quand nous avons pour vivre ce que nous avons accoutumé d'avoir, et que nous ne sommes pas dans la nécessité d'en demander à personne. »

» Quand j'eus fait tout ce détail à Saadi : « Hassan, me dit-il, je ne suis plus dans l'étonnement où j'étois, et je comprends toutes les raisons qui vous obligent à vous contenter de l'état où vous vous trouvez. Mais si je vous faisois présent d'une bourse de deux cents pièces d'or, n'en feriez-vous pas un bon usage, et ne croyez-vous pas qu'avec cette somme vous deviendriez bientôt au moins aussi riche que les principaux de votre profession ? »

« Seigneur, repris-je, vous me paraissez un si honnête homme, que je suis persuadé que vous ne voudriez pas vous divertir de moi, et que l'offre que vous me faites est sérieuse. J'ose donc vous dire, sans trop présumer de moi, qu'une somme beaucoup moindre me suffiroit, non-seulement pour devenir aussi riche que les principaux de ma profession, mais même pour le devenir en peu de temps plus moi seul, qu'ils ne le sont tous ensemble dans cette grande ville de Bagdad, aussi grande et aussi peuplée qu'elle l'est. »

» Le généreux Saadi me fit voir sur-le-champ qu'il m'avoit parlé sérieusement. Il tira la bourse de son sein, et en me la mettant entre les mains : « Prenez, dit-il, voilà la bourse ; vous y trouverez les deux cents pièces d'or bien comptées. Je prie

Dieu qu'il y donne sa bénédiction, et qu'il vous fasse la grâce d'en faire le bon usage que je souhaite ; et croyez que mon ami Saad que voici, et moi, nous aurons un très-grand plaisir quand nous apprendrons qu'elles vous auront servi à vous rendre plus heureux que vous ne l'êtes. »

» Commandeur des croyans, quand j'eus reçu la bourse, et que d'abord je l'eus mise dans mon sein, je fus dans un transport de joie si grande, et je fus si fort pénétré de ma reconnoissance, que la parole me manqua, et qu'il ne me fut pas possible d'en donner d'autre marque à mon bienfaiteur, que d'avancer la main pour lui prendre le bord de sa robe et la baiser ; mais il la retira en s'éloignant ; et ils continuèrent leur chemin lui et son ami.

» En reprenant mon ouvrage après leur éloignement, la première pensée qui me vint, fut d'aviser où je mettrois la bourse pour qu'elle fût en sûreté. Je n'avois dans ma petite et pauvre maison, ni coffre, ni armoire qui fermât, ni aucun lieu où je pusse m'assurer qu'elle ne serait pas découverte si je l'y cachois.

» Dans cette perplexité, comme j'avois coutume, avec les pauvres gens de ma sorte, de cacher le peu de monnoie que j'avois, dans les plis de mon turban, je quittai mon ouvrage et je rentrai chez moi sous prétexte de le raccommoder. Je pris si bien mes précautions, que sans que ma femme et mes enfans s'en aperçussent, je tirai dix pièces d'or de la bourse que je mis à part pour les dépenses les plus pressées, et j'enveloppai le reste dans les plis de la toile qui entourait mon bonnet.

» La principale dépense que je fis dès le même jour, fut d'acheter une bonne provision de chanvre. Ensuite, comme il y

avoit long-temps qu'on n'avoit vu de viande dans ma famille, j'allai à la boucherie, et j'en achetai pour le souper.

» En m'en revenant, je tenois ma viande a la main, lorsqu'un milan affamé, sans que je pusse me défendre, fondit dessus, et me l'eût arrachée de la main, si je n'eusse tenu ferme contre lui. Mais, hélas, j'aurais bien mieux fait de la lui lâcher, pour ne pas perdre ma bourse ! Plus il trouvoit en moi de résistance, plus il s'opiniâtroit à vouloir me l'enlever. Il me traînoit de côté et d'autre, pendant qu'il se soutenoit en l'air sans quitter prise ; mais il arriva malheureusement que dans les efforts que je faisois, mon turban tomba par terre.

» Aussitôt le milan lâcha prise et se jeta sur mon turban avant que j'eusse eu le temps de le ramasser, et l'enleva. Je poussai des cris si perçans, que les hommes, les femmes et les enfans du voisinage en furent effrayés, et joignirent leurs cris aux miens pour tâcher de faire quitter prise au milan.

» On réussit souvent, par ce moyen, à forcer ces sortes d'oiseaux voraces à lâcher ce qu'ils ont enlevé ; mais les cris n'épouvantèrent pas le milan : il emporta mon turban si loin, que nous le perdîmes tous de vue avant qu'il l'eut lâché. Ainsi, il eût été inutile de me donner la peine et la fatigue de courir après pour le recouvrer.

» Je retournai chez moi fort triste de la perte que je venois de faire de mon turban et de mon argent. Il fallut cependant en racheter un autre, ce qui fît une nouvelle diminution aux dix pièces d'or que j'avois tirées de la bourse. J'en avois déjà dépensé pour l'achat du chanvre, et ce qui me restoit ne suffisoit pas pour me donner lieu de remplir les belles espérances que j'avois conçues.

» Ce qui me fit le plus de peine fut le peu de satisfaction que mon bienfaiteur auroit d'avoir si mal placé sa libéralité, quand il apprendrait le malheur qui m'étoit arrivé, qu'il regarderait peut-être comme incroyable, et par conséquent comme une vaine excuse.

» Tant que dura le peu des pièces d'or qui me restoit, nous nous en ressentîmes ma petite famille et moi ; mais je retombai bientôt dans le même état et dans la même impuissance de me tirer hors de misère, qu'auparavant. Je n'en murmurai pourtant pas. « Dieu, disois-je, a voulu m'éprouver en me donnant du bien dans le temps que je m'y attendois le moins ; il me l'a ôté presque dans le même temps, parce qu'il lui a plu ainsi, et qu'il étoit à lui. Qu'il en soit loué, comme je l'avois loué jusqu'alors des bienfaits dont il m'a favorisé, tels qu'il lui avoit plu aussi ! Je me sou mets à sa volonté. »

» J'étois dans ces sentimens pendant que ma femme, à qui je n'avois pu m'empêcher de faire part de la perte que j'avois faite, et par quel endroit elle m'étoit venue, étoit inconsolable. Il m'étoit échappé aussi, dans le trouble où j'étois, de dire à mes voisins, qu'en perdant mon turban, je perdois une bourse de cent quatre-vingt-dix pièces d'or. Mais comme ma pauvreté leur étoit connue, et qu'ils ne pouvoient pas comprendre que j'eusse gagné une si grosse somme par mon travail, ils ne firent qu'en rire, et les enfans plus qu'eux.

» Il y avoit environ six mois que le milan m'avoit causé le malheur que je viens de raconter à votre Majesté, lorsque les deux amis passèrent peu loin du quartier où je demeurois. Le voisinage fit que Saad se souvint de moi. Il dit à Saadi : « Nous ne sommes pas loin de la rue où demeure Hassan Alhabbal ;

passons-y, et voyons si les deux cents pièces d'or que vous lui avez données, ont contribué en quelque chose à le mettre en chemin de faire au moins une fortune meilleure que celle dans laquelle nous l'avons vu. »

« Je le veux bien, reprit Saadi : il y a quelques jours, ajouta-il, que je pensois à lui en me faisant un grand plaisir de la satisfaction que j'aurois en vous rendant témoin de la preuve de ma proposition. Vous allez voir un grand changement en lui, et je m'attends que nous aurons delà peine à le reconnoître. »

» Les deux amis s'étoient déjà détournés, et ils entroient dans la rue en même temps que Saadi parloit encore. Saad qui m'aperçut de loin le premier, dit à son ami : « Il me semble que vous prenez gain de cause trop tôt. Je vois Hassan Alhabbal, mais il ne me paroît aucun changement en sa personne. Il est aussi mal habillé qu'il l'étoit quand nous lui avons parlé ensemble. La différence que j'y vois c'est que son turban est un peu moins mal-propre. Voyez vous-même si je me trompe. »

» En approchant, Saadi qui m'avoit aperçu aussi, vit bien que Saad avoit raison ; et il ne savoit sur quoi fonder le peu de changement qu'il voyoit en ma personne. Il en fut même si fort étonné, que ce ne fut pas lui qui me parla quand ils m'eurent abordé. Saad, après m'avoir donné le salut ordinaire : « Eh bien, Hassan, me dit-il, nous ne vous demandons pas comment vont vos petites affaires depuis que nous ne vous avons vu. Elles ont pris sans doute un meilleur train ; les deux cents pièces d'or doivent y avoir contribué. »

« Seigneurs, repris-je, en m'adressant à tous les deux, j'ai une grande mortification d'avoir à vous apprendre que vos

souhaits, vos vœux et vos espérances, aussi-bien que les miennes, n'ont pas eu le succès que vous aviez lieu d'attendre, et que je m'étois promis à moi-même. Vous aurez de la peine à ajouter foi à l'aventure extraordinaire qui m'est arrivée. Je vous assure néanmoins en homme d'honneur, et vous devez me croire, que rien n'est plus véritable que ce que vous allez entendre. »

» Alors je leur racontai mon aventure avec les mêmes circonstances que je viens d'avoir l'honneur d'exposer à votre Majesté.

» Saadi rejeta mon discours bien loin : « Hassan, dit-il, vous vous moquez de moi, et vous voulez me tromper. Ce que vous me dites est une chose incroyable. Les milans n'en veulent pas aux turbans, ils ne cherchent que de quoi contenter leur avidité. Vous avez fait comme tous les gens de votre sorte ont coutume défaire. S'ils font un gain extraordinaire, ou que quelque bonne fortune qu'ils n'attendoient pas, leur arrive, ils abandonnent leur travail, ils se divertissent, ils se régalent, ils font bonne chère tant que l'argent dure ; et dès qu'ils ont tout mangé, ils se trouvent dans la même nécessité et dans les mêmes besoins qu'auparavant. Vous ne croupissez dans votre misère, que parce que vous le méritez, et que vous vous rendez vous-même indigne du bien que l'on vous fait. »

« Seigneur, repris-je, je souffre tous ces reproches, et je suis prêt à en souffrir encore d'autres bien plus atroces que vous pourriez me faire ; mais je les souffre avec d'autant plus de patience, que je ne crois pas en avoir mérité aucun. La chose est si publique dans le quartier, qu'il n'y a personne qui ne vous en rende témoignage. Informez-vous-en vous-même, vous

trouverez que je ne vous en impose pas. J'avoue que je n'avois pas entendu dire que des milans eussent enlevé des turbans ; mais la chose m'est arrivée, comme une infinité d'autres qui ne sont jamais arrivées, et qui cependant arrivent tous les jours. »

» Saad prit mon parti, et il raconta à Saadi tant d'autres histoires de milans, non moins surprenantes, dont quelques-unes ne lui étoient pas inconnues, qu'à la fin il tira sa bourse de son sein. Il me compta deux cents pièces d'or dans la main, que je mis à mesure dans mon sein faute de bourse. Quand Saadi eut achevé de me compter cette somme : « Hassan, me dit-il, je veux bien vous faire encore présent de ces deux cents pièces d'or ; mais prenez garde de les mettre dans un lieu si sûr, qu'il ne vous arrive pas de les perdre aussi malheureusement que vous avez perdu les autres, et de faire en sorte qu'elles vous procurent l'avantage que les premières devroient vous avoir procuré. »

» Je lui témoignai que l'obligation que je lui avois de cette seconde grâce, étoit d'autant plus grande, que je ne la méritois pas après ce qui m'étoit arrivé, et que je n'oublierois rien pour profiter de son bon conseil. Je voulois poursuivre, mais il ne m'en donna pas le temps. Il me quitta, et il continua sa promenade avec son ami.

» Je ne repris pas mon travail après leur départ ; je rentrai chez moi, où ma femme ni mes enfans ne se trouvoient pas alors. Je mis à part dix pièces d'or des deux cents, et j'enveloppai les cent quatre-vingt-dix autres dans un linge que je nouai. Il s'agissoit de cacher le linge dans un lieu de sûreté. Après y avoir bien songé, je m'avisai de le mettre au fond d'un grand vase de terre, plein de son, qui étoit dans un coin, où je

m'imaginai bien que ma femme ni mes enfans n'iroient pas le chercher. Ma femme revint peu de temps après ; et comme il ne me restoit que très peu de chanvre, sans lui parler des deux amis, je lui dis que j'allois en acheter.

» Je sortis ; mais pendant que j'étois allé faire cette emplette, un vendeur de terre à décrasser dont les femmes se servent au bain, vint à passer par la rue, et se fit entendre par son cri.

» Ma femme, qui n'avoit plus de cette terre, appelle le vendeur ; et comme elle n'avoit pas d'argent, elle lui demanda s'il vouloit lui donner de sa terre en échange pour du son. Le vendeur demande à voir le son ; ma femme lui montre le vase ; le marché se fait, il se conclut. Elle reçoit la terre à décrasser, et le vendeur emporte le vase avec le son.

» Je revins chargé de chanvre autant que j'en pouvois porter, suivi de cinq porteurs, chargés comme moi de la même marchandise, dont j'emplis une soupente que j'avois ménagée dans ma maison. Je satisfis les porteurs pour leur peine ; et après qu'ils furent partis, je pris quelques momens pour me remettre de ma lassitude. Alors je jetai les yeux du côté où j'avois laissé le vase de son, et je ne le vis plus.

» Je ne puis exprimer à votre Majesté quelle fut ma surprise, ni l'effet qu'elle produisit en moi dans ce moment. Je demandai à ma femme avec précipitation ce qu'il étoit devenu ; et elle me raconta le marché qu'elle en avoit fait, comme une chose en quoi elle croyait avoir beaucoup gagné.

» Ah, femme infortunée, m'écriai-je, vous ignorez le mal que vous nous avez fait, à moi, à vous-même et à vos enfans,

en faisant un marché qui nous perd sans ressource ! Vous avez cru ne vendre que du son, et avec ce son, vous avez enrichi votre vendeur de terre à décrasser de cent quatre-vingt -dix pièces d'or, dont Saadi, accompagné de son ami, venoit de me faire présent pour la seconde fois. »

» Il s'en fallut peu que ma femme ne se désespérât quand elle eut appris la grande faute qu'elle avoit commise par ignorance. Elle se lamenta, se frappa la poitrine, s'arracha les cheveux, et déchirant l'habit dont elle étoit revêtue : « Malheureuse que je suis, s'écria-t-elle, suis-je digne de vivre après une méprise si cruelle ? Ou chercherai-je ce vendeur de terre ? Je ne le connois pas ; il n'a passé par notre rue que cette seule fois, et peut-être ne le reverrai-je jamais. Ah, mon mari, ajouta-t-elle, vous avez un grand tort, pourquoi avez-vous été si réservé à mon égard dans une affaire de cette importance ? Cela ne fût pas arrivé si vous m'eussiez fait part de votre secret. »

» Je ne finirois pas si je rapportois à votre Majesté tout ce que la douleur lui mit alors dans la bouche. Elle n'ignore pas combien les femmes sont éloquentes dans leurs afflictions.

« Ma femme, lui dis-je, modérez-vous ; vous ne comprenez pas que vous nous allez attirer tous les voisins par vos cris et par vos pleurs : il n'est pas besoin qu'ils soient informés de nos disgrâces. Bien loin de prendre part à notre malheur, ou de nous donner de la consolation, ils se feroient un plaisir de se railler de votre simplicité et de la mienne. Le parti le meilleur que nous ayons à prendre, c'est de dissimuler cette perte, de la supporter patiemment, de manière qu'il nen paroisse la moindre chose, et de nous soumettre à la volonté de Dieu.

Bénissons-le au contraire, de ce que de deux cents pièces d'or qu'il nous avoit données, il n'en a retiré que cent quatre-vingt-dix, et qu'il nous en a laissé dix par sa libéralité, dont l'emploi que je viens de faire ne laisse pas de nous apporter quelque soulagement. »

» Quelques bonnes que fussent mes raisons, ma femme eut bien de la peine à les goûter d'abord. Mais le temps qui adoucit les maux les plus grands, et qui paroissent le moins supportables, fit qu'à la fin elle s'y rendit.

« Nous vivons pauvrement, lui disois-je, il est vrai ; mais qu'ont les riches que nous n'ayons pas ? Ne respirons-nous pas le même air ? Ne jouissons-nous pas de la même lumière et de la même chaleur du soleil ? Quelques commodités qu'ils ont plus que nous, pourroient nous faire envier leur bonheur s'ils ne mouroient pas comme nous mourons. À le bien prendre, munis de la crainte de Dieu, que nous devons avoir sur toute chose, l'avantage qu'ils ont plus que nous est si peu considérable, que nous ne devons pas nous y arrêter. »

» Je n'ennuierai pas votre Majesté plus long-temps par mes réflexions morales. Nous nous consolâmes, ma femme et moi, et je continuai mon travail, l'esprit aussi libre que si je n'eusse pas fait des pertes si mortifiantes, à peu de temps l'une de l'autre.

» La seule chose qui me chagrinoit, et cela arrivoit souvent, c'étoit quand je me demandois à moi-même comment je pourrais soutenir la présence de Saadi, lorsqu'il viendrait me demander compte de l'emploi de ses deux cents pièces d'or, et de l'avancement de ma fortune, par le moyen de sa libéralité, et que je n'y voyois autre remède que de me résoudre à la

confusion que j'en aurais, quoique cette seconde fois, non plus que la première, je n'eusse en rien contribué à ce malheur par ma faute.

» Les deux amis furent plus long-temps à revenir apprendre des nouvelles de mon sort que la première fois. Saad en avoit parlé souvent à Saadi ; mais Saadi avoit toujours différé.

« Plus nous différerons, disoit-il, plus Hassan se sera enrichi, et plus la satisfaction que j'en aurai sera grande. »

» Saad n'avoit pas la même opinion de l'effet de la libéralité de son ami.

« Vous croyez donc, reprenoit-il, que votre présent aura été mieux employé par Hassan cette fois que la première ? Je ne vous conseille pas de vous en trop flatter, de crainte que votre mortification n'en fût plus sensible, si vous trouviez que le contraire fût arrivé. »

« Mais, répétoit Saadi, il n'arrive pas tous les jours qu'un milan emporte un turban. Hassan y a été attrapé, il aura pris ses précautions pour ne pas l'être une seconde fois. »

« Je n'en doute pas, répliqua Saad ; mais, ajouta-t-il, tout autre accident que nous ne pouvons imaginer, ni vous, ni moi, pourra être arrivé. Je vous le dis encore une fois, modérez votre joie, et n'inclinez pas plus à vous prévenir sur le bonheur de Hassan, que sur son malheur. Pour vous dire ce que je pense, et ce que j'ai toujours pensé, quelque mauvais gré que vous puissiez me savoir de ma persuasion, j'ai un pressentiment que vous n'aurez pas réussi, et que je réussirai mieux que vous, à prouver qu'un pauvre homme peut plutôt devenir riche, de toute autre manière qu'avec de l'argent. »

» Un jour enfin que Saad se trouvoit chez Saadi, après une longue contestation ensemble : « C'en est trop, dit Saadi, je veux être éclairci dès aujourd'hui de ce qui en est. Voilà le temps de la promenade, ne le perdons pas, et allons savoir lequel de nous deux aura perdu la gageure. »

» Les deux amis partirent, et je les vis venir de loin. J'en fus tout ému, et je fus sur le point de quitter mon ouvrage et d'aller me cacher, pour ne point paroître devant eux. Attaché à mon travail, je fis semblant de ne les avoir pas aperçus ; et je ne levai les yeux pour les regarder, que quand ils furent si près de moi, et que m'ayant donné le salut de paix, je ne pus honnêtement m'en dispenser. Je les baissai aussitôt ; et en leur contant ma dernière disgrâce dans toutes ses circonstances, je leur fis connoître pourquoi ils me trouvoient aussi pauvre que la première fois qu'ils m'a voient vu.

» Quand j'eus achevé : « Vous pouvez me dire, ajoutai-je, que je devois cacher les cent quatre-vingt-dix pièces d'or ailleurs que dans un vase de son, qui devoit le même jour être emporté de ma maison. Mais il y avoit plusieurs années que ce vase y étoit, qu'il servoit à cet usage, et que toutes les fois que ma femme avoit vendu le son, à mesure qu'il en étoit plein, le vase étoit toujours resté. Pouvois-je deviner que ce jour-là même, en mon absence, un vendeur de terre à décrasser passeroit à point nommé ; que ma femme se trouverait sans argent, et qu'elle feroit avec lui l'échange qu'elle a fait ? Vous pourriez me dire que je devois avertir ma femme ; mais je ne croirai jamais que des personnes aussi sages que je suis persuadé que vous êtes, m'eussent donné ce conseil. Pour ce qui est de ne les avoir pas cachées ailleurs, quelle certitude

pouvois-je avoir qu'elles y eussent été en plus grande sûreté ? Seigneur, dis-je, en m'adressant à Saadi, il n'a pas plu à Dieu que votre libéralité servit à m'enrichir, par un de ses secrets impénétrables, que nous ne devons pas approfondir. Il me veut pauvre, et non pas riche. Je ne laisse pas de vous en avoir la même obligation que si elle avoit eu son effet entier ; selon vos souhaits. »

» Je me tus, et Saadi qui prit la parole, me dit : « Hassan, quand je voudrois me persuader que tout ce que vous venez de nous dire est aussi vrai que vous prétendez nous le faire croire, et que ce ne seroit pas pour cacher vos débauches ou votre mauvaise économie, comme cela pourroit être, je me garderois bien néanmoins de passer outre, et de m'opiniâtrer à faire une expérience capable de me ruiner. Je ne regrette pas les quatre cents pièces d'or dont je me suis privé, pour essayer de vous tirer de la pauvreté ; je l'ai fait par rapport à Dieu, sans attendre autre récompense de votre part, que le plaisir de vous avoir fait du bien. Si quelque chose étoit capable de m'en faire repentir, ce seroit de m'être adressé à vous plutôt qu'à un autre, qui peut-être en auroit mieux profité. » Et en se tournant du côté de son ami : « Saad, continua-t-il, vous pouvez connoître par ce que je viens de dire, que je ne vous donne pas entièrement gain de cause. Il vous est pourtant libre de faire l'expérience de ce que vous prétendez contre moi depuis si long-temps. Faites-moi voir qu'il y ait d'autres moyens que l'argent capables de faire la fortune d'un homme pauvre, de la manière que je l'entends, et que vous l'entendez, et ne cherchez pas un autre sujet que Hassan. Quoi que vous puissiez lui donner, je ne puis me persuader qu'il devienne plus riche qu'il

n'a pu faire avec quatre cents pièces d'or. »

» Saad tenoit un morceau de plomb dans la main, qu'il montrait à Saadi.

« Vous m'avez vu, reprit-il, ramasser à mes pieds ce morceau de plomb, je vais le donner à Hassan, vous verrez ce qu'il lui vaudra. »

« Saadi fit un éclat de rire en se moquant de Saad.

« Un morceau de plomb, s'écria-t-il ! Hé, que peut-il valoir à Hassan qu'une obole, et que fera-t-il avec une obole ? »

» Saad, en me présentant le morceau de plomb, me dit : « Laissez rire Saadi, et ne laissez pas de le prendre. Vous nous direz un jour des nouvelles du bonheur qu'il vous aura porté. »

» Je crus que Saad ne parloit pas sérieusement, et que ce qu'il en faisoit n'étoit que pour se divertir. Je ne laissai pas de recevoir le morceau de plomb, en le remerciant ; et pour le contenter je le mis dans ma veste, comme par manière d'acquit. Les deux amis me quittèrent pour achever leur promenade, et je continuai mon travail.

» Le soir, comme je me déshabillais pour me coucher, et que j'eus ôté ma ceinture, le morceau de plomb que Saad m'avoit donné, auquel je n'avois plus songé depuis, tomba par terre ; je le ramassai et le mis dans le premier endroit que je trouvai.

» La même nuit il arriva qu'un pêcheur de mes voisins, en accommodant ses filets, trouva qu'il y manquoit un morceau de plomb ; il n'en avoit pas d'autre pour le remplacer, et il n'étoit pas heure d'en envoyer acheter, les boutiques étoient fermées. Il falloit cependant, s'il vouloit avoir pour vivre le lendemain,

lui et sa famille, qu'il allât à la pêche deux heures avant le jour. Il témoigne son chagrin à sa femme, et il l'envoie en demander dans le voisinage pour y suppléer.

» La femme obéit à son mari : elle va de porte en porte, des deux côtés de la rue, et ne trouve rien. Elle rapporte cette réponse à son mari, qui lui demande en lui nommant plusieurs de ses voisins, si elle avoit frappé à leur porte ? Elle répondit qu'oui. « Et chez Hassan Alhabbal, ajouta-t-il ; je gage que vous n'y avez pas été? »

« Il est vrai, reprit la femme, je n'ai pas été jusque- là, parce qu'il y a trop loin ; et quand j'en aurois pris la peine, croyez-vous que j'en eusse trouvé ? Quand on n'a besoin de rien, c'est justement chez lui qu'il faut aller : je le sais par expérience. »

« Cela n'importe, reprit le pêcheur, vous êtes une paresseuse, je veux que vous y alliez. Vous avez été cent fois chez lui sans trouver ce que vous cherchiez, vous y trouverez peut-être aujourd'hui le plomb dont j'ai besoin ; encore une fois, je veux que vous y alliez. »

» La femme du pêcheur sortit en murmurant et en grondant, et vint frapper à ma porte. Il y avoit déjà quelque temps que je dormois ; je me réveillai en demandant ce qu'on vouloit.

« Hassan Alhabbal, dit la femme en haussant la voix, mon mari a besoin d'un peu de plomb pour accommoder ses filets ; si par hasard vous en avez, il vous prie de lui en donner. »

» La mémoire du morceau de plomb que Saad m'avoit donné, m'étoit si récente, sur-tout après ce qui m'étoit arrivé en me déshabillant, que je ne pouvois l'avoir oublié . Je répondis à la voisine que j'en avois, qu'elle attendît un

moment ; et que ma femme alloit lui en donner un morceau.

» Ma femme qui s'étoit aussi éveillée au bruit, se lève, trouve à tâtons le plomb où je lui avois enseigné qu'il étoit, entr'ouvre la porte et le donne à la voisine.

» La femme du pêcheur ravie de n'être pas venue en vain : « Voisine, dit-elle à ma femme, le plaisir que vous nous faites à mon mari et à moi est si grand, que je vous promets tout le poisson que mon mari amènera du premier jet de ses filets, et je vous assure qu'il ne me dédira pas. »

» Le pêcheur ravi d'avoir trouvé contre son espérance le plomb qui lui manquoit, approuva la promesse que sa femme nous avoit faite.

« Je vous sais bon gré, dit-il, d'avoir suivi en cela mon intention. »

» Il acheva d'accommoder ses filets, et il alla à la pêche deux heures avant le jour, selon sa coutume. Il n'amena qu'un seul poisson du premier jet de ses filets, mais long de plus d'une coudée, et gros à proportion. Il en fit ensuite plusieurs autres qui furent tous heureux ; mais il s'en fallut de beaucoup que de tout le poisson qu'il amena, il y en eût un seul qui approchât du premier.

» Quand le pêcheur eut achevé sa pêche, et qu'il fut revenu chez lui, le premier soin qu'il eut, fut de songer à moi ; et je fus extrêmement surpris, comme je travaillois, de le voir se présenter devant moi chargé de ce poisson.

« Voisin, me dit-il, ma femme vous a promis cette nuit le poisson que j'amenerois du premier jet de mes filets, en reconnoissance du plaisir que vous nous avez fait, et j'ai

approuvé sa promesse. Dieu ne m'a envoyé pour vous que celui-ci, je vous prie de l'agréer. S'il m'en eût envoyé plein mes filets, ils eussent de même tous été pour vous. Acceptez-le, je vous prie, tel qu'il est, comme s'il étoit plus considérable. »

« Voisin, repris-je, le morceau de plomb que je vous ai envoyé est si peu de chose, qu'il ne méritoit pas que vous le missiez à un si haut prix. Les voisins doivent se secourir les uns les autres dans leurs petits besoins ; je n'ai fait pour vous que ce que je pouvois en attendre dans une occasion semblable. Ainsi je refuserois de recevoir votre présent, si je n'étois persuadé que vous me le faites de bon cœur ; je croirais même vous offenser si j'en usois de la sorte. Je le reçois donc puisque vous le voulez ainsi, et je vous en fais mon remercîment. »

» Nos civilités en demeurèrent là, et je portai le poisson à ma femme.

« Prenez, lui dis-je, ce poisson que le pêcheur notre voisin vient de m'apporter, en reconnoissance du morceau de plomb qu'il nous envoya demander la nuit dernière. C'est, je crois, tout ce que nous pouvons espérer de ce présent que Saad me fit hier, en me promettant qu'il me porteroit bonheur. »

» Ce fut alors que je lui parlai du retour des deux amis, et de ce qui s'étoit passé entr'eux et moi.

» Ma femme fut embarrassée de voir un poisson si grand et si gros.

« Que voulez-vous, dit-elle, que nous en fassions ? Notre gril n'est propre que pour de petits poissons ; et nous n'avons pas de vase assez grand pour le faire cuire au court-bouillon. »

« C'est votre affaire, lui dis-je, accommodez-le comme il vous plaira ; rôti ou bouilli, j'en serai content. » En disant ces paroles je retournai à mon travail.

» En accommodant le poisson, ma femme tira avec les entrailles un gros diamant qu'elle prit pour du verre, quand elle l'eut nettoyé. Elle avoit bien entendu parler de diamans ; et si elle en avoit vu ou manié, elle n'en avoit pas assez de connoissance pour en faire la distinction. Elle le donna au plus petit de nos enfans pour en faire un jouet avec ses frères et ses sœurs qui vouloient le voir et le manier tour-à-tour, en se le donnant les uns aux autres pour en admirer la beauté, l'éclat et le brillant.

» Le soir, quand la lampe fut allumée, nos enfans qui continuèrent leur jeu, en se cédant le diamant pour le considérer l'un après l'autre, s'aperçurent qu'il rendoit de la lumière à mesure que ma femme leur cachoit la clarté de la lampe en se donnant du mouvement pour achever de préparer le soupé ; et cela engageoit les enfans à se l'arracher pour en faire l'expérience. Mais les petits pleuroient quand les plus grands ne le leur laissoient pas autant de temps qu'ils vouloient, et ceux-ci étoient contraints de le leur rendre pour les appaiser.

» Comme peu de chose est capable d'amuser les enfans, et causer de la dispute entr'eux, et que cela leur arrive ordinairement, ni ma femme ni moi nous ne fîmes pas d'attention à ce qui faisoit le sujet du bruit et du tintamarre dont ils nous étourdissoient. Ils cessèrent enfin quand les plus grands se furent mis à table pour souper avec nous, et que ma femme eut donné aux plus petits chacun leur part.

» Après le souper, les enfans se rassemblèrent, et ils recommencèrent le même bruit qu'auparavant. Alors je voulus savoir quelle étoit la cause de leur dispute. J'appelai l'aîné, et je lui demandai quel sujet ils avoient de faire ainsi grand bruit ? Il me dit : « Mon père, c'est un morceau de verre qui fait de la lumière quand nous le regardons le dos tourné à lampe. » Je me le fis apporter, et j'en fis l'expérience.

» Cela me parut extraordinaire, et me fit demander à ma femme ce que c'étoit que ce morceau de verre.

« Je ne sais, dit-elle, c'est un morceau de verre que j'ai tiré du ventre du poisson en le préparant. »

» Je ne m'imaginai pas, non plus qu'elle, que ce fût autre chose que du verre. Je poussai néanmoins l'expérience plus loin. Je dis à ma femme de cacher la lampe dans la cheminée ; elle le fit, et je vis que le prétendu morceau de verre faisoit une lumière si grande, que nous pouvions nous passer de la lampe pour nous coucher. Je la fis éteindre, et je mis moi-même le morceau de verre sur le bord de la cheminée pour nous éclairer.

» Voici, dis-je, un autre avantage que le morceau de plomb que l'ami de Saadi m'a donné, nous procure, en nous épargnant d'acheter de l'huile. »

» Quand mes enfans virent que j'avois fait éteindre la lampe, et que le morceau de verre y suppléoit, sur cette merveille ils poussèrent des cris d'admiration si hauts et avec tant d'éclats, qu'ils retentirent bien loin dans le voisinage.

» Nous augmentâmes le bruit, ma femme et moi, à force de crier pour les faire taire, et nous ne pûmes le gagner entièrement sur eux que quand ils furent couchés et qu'ils se

furent endormis, après s'être entretenus un temps considérable à leur manière de la lumière merveilleuse du morceau de verre.

» Nous nous couchâmes après eux, ma femme et moi ; et le lendemain de grand matin, sans penser davantage au morceau de verre, j'allai travailler à mon ordinaire. Il ne doit pas être étrange que cela soit arrivé à un homme comme moi, qui étoit accoutumé à voir du verre, et qui n'avoit jamais vu de diamans ; et si j'en avois vu, je n'avois pas fait d'attention à en connoître la valeur.

» Je ferai remarquer à votre Majesté en cet endroit, qu'entre ma maison et celle de mon voisin la plus prochaine, il n'y avoit qu'une cloison de charpente et de maçonnerie fort légère pour toute séparation. Cette maison appartenoit à un Juif fort riche, joaillier de profession ; et la chambre où lui et sa femme couchoient, joignoit à la cloison. Ils étoient déjà couchés et endormis quand mes enfans avoient fait le plus grand bruit. Cela les avoit éveillés, et ils avoient été long-temps à se rendormir.

» Le lendemain, la femme du Juif, tant de la part de son mari qu'en son propre nom, vint porter ses plaintes à la mienne de l'interruption de leur sommeil dès le premier somme.

« Ma bonne Rachel, c'est ainsi que s'appeloit la femme du Juif, lui dit ma femme, je suis bien fâchée de ce qui est arrivé, et je vous en fais mes excuses. Vous savez ce que c'est que les enfans : un rien les fait rire, de même que peu de chose les fait pleurer. Entrez, et je vous montrerai le sujet qui fait celui de vos plaintes. »

» La Juive entra, et ma femme prit le diamant, puisqu'enfin

c'en étoit un, et un d'une grande singularité. Il étoit encore sur la cheminée ; et en le lui présentant : « Voyez, dit-elle, c'est ce morceau de verre qui est cause de tout le bruit que vous avez entendu hier au soir. » Pendant que la Juive, qui avoit connoissance de toutes sortes de pierreries, examinoit ce diamant avec admiration, elle lui raconta comment elle l'avoit trouvé dans le ventre du poisson, et tout ce qui en étoit arrivé.

» Quand ma femme eut achevé, la Juive qui savoit comment elle s'appeloit : « Aishach, dit-elle en lui remettant le diamant entre les mains, je crois comme vous que ce n'est que du verre ; mais comme il est plus beau que le verre ordinaire, et que j'ai un morceau de verre à-peu-près semblable dont je me pare quelquefois, et qu'il y feroit un accompagnement, je l'acheterois si vous vouliez me le vendre. »

» Mes enfans qui entendirent parler de vendre leur jouet, interrompirent la conversation en se récriant contre, en priant leur mère de le leur garder ; ce qu'elle fut contrainte de leur promettre pour les apaiser.

» La Juive, obligée de se retirer, sortit ; et avant de quitter ma femme qui l'avoit accompagnée jusqu'à la porte, elle la pria, en parlant bas, si elle avoit dessein de vendre le morceau de verre, de ne le faire voir à personne qu'auparavant elle ne lui en eût donné avis.

» Le Juif étoit allé à sa boutique de grand matin, dans le quartier des joailliers. La Juive alla l'y trouver, et elle lui annonça la découverte qu'elle venoit de faire ; elle lui rendit compte de la grosseur, du poids à-peu-près, de la beauté, de la belle eau et de l'éclat du diamant, et sur-tout de sa singularité, qui étoit de rendre de la lumière la nuit, sur le rapport de ma

femme, d'autant plus croyable, qu'il étoit naïf.

» Le Juif renvoya sa femme avec ordre d'en traiter avec la mienne, de lui en offrir d'abord peu de chose, autant qu'elle le jugeroit à propos, et d'augmenter à proportion de la difficulté qu'elle trouveroit, et enfin de conclure le marché à quelque prix que ce fût.

» La Juive, selon l'ordre de son mari, parla à ma femme en particulier, sans attendre qu'elle se fût déterminée à vendre le diamant, et elle lui demanda si elle en vouloit vingt pièces d'or. Pour un morceau de verre, comme elle le pensoit, ma femme trouva la somme considérable. Elle ne voulut répandre néanmoins ni oui ni non. Elle dit seulement à la Juive qu'elle ne pouvoit l'écouter qu'elle ne m'eût parlé auparavant.

» Dans ces entrefaites, je venois de quitter mon travail, et je voulois rentrer chez moi pour dîner, comme elles se parloient à la porte. Ma femme m'arrête, et me demande si je consentois à vendre le morceau de verre qu'elle avoit trouvé dans le ventre du poisson, pour vingt pièces d'or que la Juive, notre voisine, en offroit.

» Je ne répondis pas sur le champ : je fis réflexion à l'assurance avec laquelle Saad m'avoit promis, en me donnant le morceau de plomb, qu'il feroit ma fortune ; et la Juive crut que c'étoit parce que je méprisois la somme qu'elle avoit offerte, que je ne répondois rien.

« Voisin, me dit-elle, je vous en donnerai cinquante : en êtes-vous content ? »

» Comme je vis que de vingt pièces d'or, la Juive augmentoit si promptement jusqu'à cinquante, je tins ferme, et je lui dis

qu'elle étoit bien éloignée du prix auquel je prétendois le vendre.

« Voisin, reprit-elle, prenez-en cent pièces d'or : c'est beaucoup. Je ne sais même si mon mari m'avouera. »

» À cette nouvelle augmentation, je lui dis que je voulois en avoir cent mille pièces d'or ; que je voyois bien que le diamant valait davantage ; mais que pour lui faire plaisir, à elle et à son mari, comme voisins, je me bornois à cette somme que je voulois en avoir absolument, et que s'ils le refusoient à ce prix-là, d'autres joailliers m'en donneroient davantage.

» La Juive me confirma elle-même dans ma résolution, par l'empressement qu'elle témoigna de conclure le marché, en m'en offrant à plusieurs reprises jusqu'à cinquante mille pièces d'or que je refusai.

« Je ne puis, dit-elle, en offrir davantage sans le consentement de mon mari. Il reviendra ce soir ; la grâce que je vous demande, c'est d'avoir la patience qu'il vous ait parlé, et qu'il ait vu le diamant. » Ce que je lui promis.

» Le soir, quand le Juif fut revenu chez lui, il apprit de sa femme qu'elle n'avoit rien avancé avec la mienne ni avec moi, l'offre qu'elle m'avoit faite de cinquante mille pièces d'or, et la grâce qu'elle m'avoit demandée.

» Le Juif observa le temps que je quittai mon ouvrage et que je voulus rentrer chez moi. « Voisin Hassan, dit-il en m'abordant, je vous prie de me montrer le diamant que votre femme a montré à la mienne. » Je le fis entrer et je le lui montrai.

» Comme il faisoit fort sombre, et que la lampe n'étoit pas

encore allumée, il connut d'abord par la lumière que le diamant rendoit, et par son grand éclat au milieu de ma main qui en étoit éclairée, que sa femme lui avoit fait un rapport fidèle. Il le prit ; et après l'avoir examiné long-temps, et en ne cessant de l'admirer : « Eh bien, voisin, dit-il, ma femme, à ce qu'elle m'a dit, vous en a offert cinquante mille pièces d'or ; afin que vous soyez content, je vous en offre vingt mille davantage. »

« Voisin, repris-je, votre femme a pu vous dire que je l'ai mis à cent mille : ou vous me les donnerez, ou le diamant me demeurera ; il n'y a pas de milieu. »

» Il marchanda long-temps dans l'espérance que je le lui donnerais à quelque chose de moins ; mais il ne put rien obtenir, et la crainte qu'il eut que je ne le fisse voir à d'autres joailliers, comme je l'eusse fait, fit qu'il ne me quitta pas sans conclure le marché, au prix que je demandois. Il me dit qu'il n'avoit pas les cent mille pièces d'or chez lui ; mais que le lendemain il me consignerait toute la somme avant qu'il fût la même heure, et il m'en apporta le même jour deux sacs, chacun de mille, pour que le marché fût conclu.

» Le lendemain, je ne sais si le Juif emprunta de ses amis, ou s'il fit société avec d'autres joailliers ; quoi qu'il en soit, il me fit la somme de cent mille pièces d'or, qu'il m'apporta dans le temps qu'il m'en avoit donné parole ; et je lui mis le diamant entre les mains.

» La vente du diamant ainsi terminée, et riche infiniment au-dessus de mes espérances, je remerciai Dieu de sa bonté et de sa libéralité, et je fusse allé me jeter aux pieds de Saad, pour lui témoigner ma reconnaissance, si j'eusse su où il demeurait. J'en eusse usé de même à l'égard de Saadi, à qui j'avois la

première obligation de mon bonheur, quoiqu'il n'eût pas réussi dans la bonne intention qu'il avoit pour moi.

» Je songeai ensuite au bon usage que je devois faire d'une somme aussi considérable. Ma femme, l'esprit déjà rempli de la vanité ordinaire à son sexe, me proposa d'abord de riches habillemens pour elle et pour ses enfans, d'acheter une maison et de la meubler richement.

« Ma femme, lui dis-je, ce n'est point par ces sortes de dépenses que nous devons commencer. Remettez-vous-en à moi : ce que vous demandez viendra avec le temps. Quoique l'argent ne soit fait que pour le dépenser, il faut néanmoins y procéder de manière qu'il produise un fonds dont on puisse tirer sans qu'il tarisse. C'est à quoi je pense, et dès demain je commencerai à établir ce fonds. »

» Le jour suivant, j'employai la journée à aller chez une bonne partie des gens de mon métier, qui n'étoient pas plus à leur aise que je l'avois été jusqu'alors ; et en leur donnant de l'argent d'avance, je les engageai à travailler pour moi à différentes sortes d'ouvrages de corderie, chacun selon son habileté et son pouvoir, avec promesse de ne pas les faire attendre, et d'être exact à les bien payer de leur travail, à mesure qu'ils m'apporteroient de leurs ouvrages. Le jour d'après j'achevai d'engager de même les autres cordiers de ce rang, à travailler pour moi ; et depuis ce temps-là, tout ce qu'il y en a dans Bagdad, continuent ce travail, très-contens de mon exactitude à leur tenir la parole que je leur ai donnée.

» Comme ce grand nombre d'ouvriers devoit produire des ouvrages à proportion, je louai des magasins en différens endroits ; et dans chacun j'établis un commis, tant pour les

recevoir, que pour la vente en gros et en détail ; et bientôt par cette économie je me fis un gain et un revenu considérables.

» Ensuite, pour réunir en un seul endroit tant de magasins dispersés, j'achetai une grande maison, qui occupoit un grand terrain, mais qui tomboit en ruine. Je la fis mettre à bas ; et, à la place, je fis bâtir celle que votre Majesté vit hier. Mais quelque apparence qu'elle ait, elle n'est composée que de magasins qui me sont nécessaires, et de logemens qu'autant que j'en ai besoin pour moi et pour ma famille.

» Il y avoit déjà quelque temps que j'avois abandonné mon ancienne et petite maison, pour venir m'établir dans cette nouvelle, quand Saadi et Saad, qui n'avoient plus pensé à moi jusqu'alors, s'en souvinrent. Ils convinrent d'un jour de promenade ; et en passant par la rue où ils m'avoient vu, ils furent dans un grand étonnement de ne m'y pas voir occupé à mon petit train de corderie, comme ils m'y avoient vu. Ils demandèrent ce que j'étois devenu, si j'étois mort ou vivant ? Leur étonnement augmenta, quand ils eurent appris que celui qu'ils demandoient étoit devenu un gros marchand, et qu'on ne l'appeloit plus simplement Hassan, mais Cogia Hassan Alhabbal, c'est-à-dire, le marchand Hassan le cordier, et qu'il s'étoit fait bâtir dans une rue qu'on leur nomma, une maison qui avoit l'apparence d'un palais.

» Les deux amis vinrent me chercher dans cette rue ; et dans le chemin, comme Saadi ne pouvoit s'imaginer que le morceau de plomb que Saad m'avoit donné, fût la cause d'une si haute fortune :

« J'ai une joie parfaite, dit-il à Saad, d'avoir fait la fortune de Hassan Alhabbal. Mais je ne puis approuver qu'il m'ait fait

deux mensonges pour me tirer quatre cents pièces d'or, au lieu de deux cents : car d'attribuer sa fortune au morceau de plomb que vous lui donnâtes, c'est ce que je ne puis, et personne non plus que moi ne l'y attribuerait. »

« C'est votre pensée, reprit Saad ; mais ce n'est pas la mienne, et je ne vois pas pourquoi vous voulez faire à Cogia Hassan l'injustice de le prendre pour un menteur. Vous me permettrez de croire qu'il nous a dit la vérité, qu'il n'a pensé à rien moins qu'à nous la déguiser, et que c'est le morceau de plomb que je lui donnai, qui est la cause unique de son bonheur. C'est de quoi Cogia Hassan va bientôt nous éclaircir vous et moi. »

» Ces deux amis arrivèrent dans la rue où est ma maison, en tenant de semblables discours. Ils demandèrent où elle étoit, on la leur montra ; et à en considérer la façade, ils eurent de la peine à croire que ce fût elle. Ils frappèrent à la porte, et mon portier ouvrit.

» Saadi qui craignoit de commettre une incivilité, s'il prenoit la maison de quelque seigneur de marque pour celle qu'il cherchoit, dit au portier : « On nous a enseigné cette maison, pour celle de Cogia Hassan Alhabbal ; dites-nous si nous ne nous trompons pas ? »

« Non, Seigneur, vous ne vous trompez pas, répondit le portier, en ouvrant la porte plus grande, c'est elle-même. Entrez ; il est dans la salle, et vous trouverez parmi les esclaves quelqu'un qui vous annoncera. »

» Les deux amis me furent annoncés, et je les reconnus. Dès que je les vis paroître, je me levai de ma place, je courus à eux,

et voulus leur prendre le bord de la robe pour la baiser. Ils m'en empêchèrent, et il fallut que je souffrisse malgré moi qu'ils m'embrassassent. Je les invitai à monter sur un grand sofa, en leur en montrant un plus petit à quatre personnes qui avançoit sur mon jardin. Je les priai de prendre place, et ils vouloient que je me misse à la place, d'honneur.

« Seigneurs, leur dis-je, je n'ai pas oublié que je suis le pauvre Hassan Alhabbal ; et quand je serois tout autre que je ne suis, et que je ne vous aurois pas les obligations que je vous ai, je sais ce qui vous est dû : je vous supplie de ne me pas couvrir plus long-temps de confusion. »

» Ils prirent la place qui leur étoit due, et je pris la mienne vis-à-vis d'eux.

» Alors Saad en prenant la parole, et en me l'adressant : « Cogia Hassan, dit-il, je ne puis exprimer combien j'ai de joie de vous voir à-peu-près dans l'état que je souhaitois, quand je vous fis présent sans vous en faire un reproche, des deux cents pièces d'or, tant la première que la seconde fois ; et je suis persuadé que les quatre cents pièces ont fait en vous le changement merveilleux de votre fortune, que je vois avec plaisir. Une seule chose me fait de la peine, qui est que je ne comprends pas quelle raison vous pouvez avoir eue de me déguiser la vérité deux fois, en alléguant des pertes arrivées par des contre-temps qui m'ont paru et qui me paroissent encore incroyables. Ne seroit-ce pas que quand nous vous vîmes la dernière fois, vous aviez encore si peu avancé vos petites affaires, tant avec les deux cents premières, qu'avec les deux cents dernières pièces d'or, que vous eûtes honte d'en faire un aveu ? Je veux Je croire ainsi par avance, et je m'attends que

vous allez me confirmer dans mon opinion. »

» Saad entendit ce discours de Saadi avec grande impatience, pour ne pas dire indignation, et il le témoigna les yeux baissés en branlant la tête. Il le laissa parler néanmoins jusqu'à la fin, sans ouvrir la bouche. Quand il eut achevé : « Saadi, reprit-il, pardonnez si avant que Cogia vous réponde, je le préviens pour vous dire que j'admire votre prévention contre sa sincérité, et que vous persistiez à ne vouloir pas ajouter foi aux assurances qu'il vous en a données ci-devant. Je vous ai déjà dit, et je vous le répète, que je l'ai cru d'abord, sur le simple récit des deux accidents qui lui sont arrivés ; et quoi que vous en puissiez dire, je suis persuadé qu'ils sont véritables. Mais laissons-le parler, nous allons être éclaircis par lui-même, qui de nous deux lui rend justice. »

» Après le discours de ces deux amis, je pris la parole, et en la leur adressant également : « Seigneurs, leur dis-je, je me condamnerois à un silence perpétuel sur l'éclaircissement que vous me demandez, si je n'étois certain que la dispute que vous avez à mon occasion, n'est pas capable de rompre le nœud d'amitié qui unit vos cœurs. Je vais donc m'expliquer, puisque vous l'exigez de moi. Mais auparavant, je vous proteste que c'est avec la même sincérité que je vous ai exposé ci-devant ce qui m'étoit arrivé. »

» Alors je leur racontai la chose de point en point, comme votre Majesté l'a entendue, sans oublier la moindre circonstance.

» Mes protestations ne firent pas assez d'impression sur l'esprit de Saadi pour le guérir de sa prévention. Quand j'eus cessé de parler : « Cogia Hassan, reprit-il, l'aventure du

poisson, et du diamant trouvé dans son ventre, à point nommé, me paroît aussi peu croyable que l'enlèvement de votre turban par un milan, et que le vase de son échangé pour de la terre à décrasser. Quoi qu'il en puisse être, je n'en suis pas moins convaincu que vous n'êtes plus pauvre, mais riche, comme mon intention étoit que vous le devinssiez par mon moyen, et je m'en réjouis très-sincèrement. »

» Comme il étoit tard, il se leva pour prendre congé, et Saad en même temps que lui. Je me levai de même, et en les arrêtant : « Seigneurs, leur dis-je, trouvez bon que je vous demande une grâce, et que je vous supplie de ne me la pas refuser ; c'est de souffrir que j'aie l'honneur de vous donner un soupé frugal, et ensuite à chacun un lit, pour vous mener demain par eau à une petite maison de campagne que j'ai achetée, pour y aller prendre l'air de temps en temps, d'où je vous ramènerai par terre le même jour, chacun sur un cheval de mon écurie. »

« Si Saad n'a pas d'affaire qui l'appelle ailleurs, j'y consens de bon cœur, dit Saadi. »

« Je n'en ai point, reprit Saad, dès qu'il s'agit de jouir de votre compagnie. Il faut donc, continua-t-il, envoyer chez vous et chez moi avertir qu'on ne nous attende pas. »

» Je leur fis venir un esclave ; et pendant qu'ils le chargèrent de cette commission, je pris le temps de donner ordre pour le soupé.

» En attendant l'heure du soupé, je fis voir ma maison et tout ce qui la compose à mes bienfaiteurs, qui la trouvèrent bien entendue, par rapport à mon état. Je les appelai mes

bienfaiteurs l'un et l'autre sans distinction, parce que sans Saadi, Saad ne m'eût pas donné le morceau de plomb, et que sans Saad, Saadi ne se fût pas adressé à moi pour me donner les quatre cents pièces d'or, à quoi je rapporte la source de mon bonheur. Je les ramenai dans la salle, où ils me firent plusieurs questions sur le détail de mon négoce, et je leur répondis de manière qu'ils parurent contens de ma conduite.

» On vint enfin m'avertir que le soupé étoit servi. Comme la table étoit mise dans une autre salle, je les y fis passer. Ils se récrièrent sur l'illumination dont elle étoit éclairée, sur la propreté du lieu, sur le buffet, et sur les mets qu'ils trouvèrent à leur goût. Je les régalai aussi d'un concert de voix et d'instrumens pendant le repas ; et quand on eut desservi, d'une troupe de danseurs et danseuses, et d'autres divertissemens, en tâchant de leur faire connoître autant qu'il m'étoit possible, combien j'étois pénétré de reconnoissance à leur égard.

» Le lendemain, comme j'avois fait convenir Saadi et Saad de partir de grand matin, afin de jouir de la fraîcheur, nous nous rendîmes sur le bord de la rivière, avant que le soleil fût levé. Nous nous embarquâmes sur un bateau très-propre et garni de tapis, qu'on nous tenoit prêt ; et à la faveur de six bons rameurs et du courant de l'eau, environ en une heure et demie de navigation nous abordâmes à ma maison de campagne.

» En mettant pied à terre, les deux amis s'arrêtèrent, moins pour en considérer la beauté par le dehors, que pour en admirer la situation avantageuse pour les belles vues, ni trop bornées, ni trop étendues, qui la rendoient agréable de tous les côtés. Je les menai dans les appartemens, je leur en fis remarquer les accompagnemens, les dépendances et les commodités, qui la

leur firent trouver toute riante et très-charmante.

» Nous entrâmes ensuite dans le jardin, où ce qui leur plut davantage, fut une forêt d'orangers et de citronniers de toute sorte d'espèces, chargés de fruits et de fleurs, dont l'air étoit embaumé, plantés par allées à distance égale, et arrosés par une rigole perpétuelle, d'arbre en arbre, d'une eau vive détournée de la rivière. L'ombrage, la fraîcheur dans la plus grande ardeur du soleil, le doux murmure de l'eau, le ramage harmonieux d'une infinité d'oiseaux, et plusieurs autres agrémens les frappèrent, de manière qu'ils s'arrêtoient presque à chaque pas, tantôt pour me témoigner l'obligation qu'ils m'avoient de les avoir amenés dans un lieu si délicieux, tantôt pour me féliciter de l'acquisition que j'avois faite, et pour me faire d'autres complimens obligeans.

» Je les menai jusqu'au bout de cette forêt, qui est fort longue et fort large, où je leur fis remarquer un bois de grands arbres, qui termine mon jardin. Je les menai jusqu'à un cabinet ouvert de tous les côtés, mais ombragé par un bouquet de palmiers qui n'empêchoient pas qu'on n'y eût la vue libre, et je les invitai à y entrer, et à s'y reposer sur un sofa garni de tapis et de coussins.

» Deux de mes fils que nous avions trouvés dans la maison, et que j'y avois envoyés depuis quelque temps avec leur précepteur, pour y prendre l'air, nous avoient quittés pour entrer dans le bois ; et comme ils cherchoient des nids d'oiseaux, ils en aperçurent un entre les branches d'un grand arbre. Ils tentèrent d'abord d'y monter ; mais comme ils n'avoient ni la force, ni l'adresse pour l'entreprendre, ils le montrèrent à un esclave que je leur avois donné, qui ne les

abandonnoit pas, et ils lui dirent de leur dénicher les oiseaux.

» L'esclave monta sur l'arbre ; et quand il fut arrivé jusqu'au nid, il fut fort étonné de voir qu'il étoit pratiqué dans un turban. Il enlève le nid tel qu'il étoit, descend de l'arbre, et fait remarquer le turban à mes enfans ; mais comme il ne douta pas que ce ne fût une chose que je serois bien aise de voir, il le leur témoigna, et il le donna à l'aîné pour me l'apporter.

» Je les vis venir de loin avec la joie ordinaire aux enfans qui ont trouvé un nid ; et en me le présentant : « Mon père, me dit l'aîné, voyez-vous ce nid dans un turban ? »

» Saadi et Saad ne furent pas moins surpris que moi de la nouveauté ; mais je le fus bien plus qu'eux, en reconnoissant que le turban étoit celui que le milan m'avoit enlevé. Dans mon étonnement, après l'avoir bien examiné et tourné de tous les côtés, je demandai aux deux amis : « Seigneurs, avez-vous la mémoire assez bonne pour vous souvenir que c'est là le turban que je portois le jour que vous me fîtes l'honneur de m'aborder la première fois ? »

« Je ne pense pas, répondit Saad, que Saadi y ait fait attention non plus que moi ; mais ni lui ni moi nous ne pourrions en douter, si les cent quatre-vingt-dix pièces d'or s'y trouvent. »

« Seigneur, repris-je, ne doutez pas que ce ne soit le même turban : outre que je le reconnois fort bien, je m'aperçois aussi à la pesanteur que ce n'en est pas un autre, et vous vous en apercevrez vous-même si vous prenez la peine de le manier. »

» Je le lui présentai après en avoir ôté les oiseaux que je donnai à mes enfans ; il le prit entre ses mains, et le présenta à

Saadi, pour juger du poids qu'il pou voit à voir.

« Je veux croire que c'est votre turban, me dit Saadi ; j'en serai néanmoins mieux convaincu, quand je verrai les cent quatre-vingt-dix pièces d'or en espèces. »

« Au moins, Seigneurs, ajoutai-je quand j'eus repris le turban, observez bien, je vous en supplie, avant que j'y touche, que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il s'est trouvé sur l'arbre ; et que l'état où vous le voyez, et le nid qui y est si proprement accommodé, sans que main d'homme y ait touché, sont des marques certaines qu'il s'y trouvoit depuis le jour que le milan me l'a emporté, et qu'il l'a laissé tomber ou posé sur cet arbre dont les branches ont empêché qu'il ne soit tombé jusqu'à terre. Et ne trouvez pas mauvais que je vous fasse faire cette remarque : j'ai un trop grand intérêt de vous ôter tout soupçon de fraude de ma part. »

» Saad me seconda dans mon dessein. « Saadi reprit-il, cela vous regarde, et non pas moi qui suis bien persuadé que Cogia Hassan ne nous en impose pas. »

» Pendant que Saad parloit, j'ôtai la toile qui environnoit en plusieurs tours le bonnet qui faisoit partie du turban, et j'en tirai la bourse que Saadi reconnut pour la même qu'il m'avoit donnée. Je la vuidai sur le tapis devant eux, et je leur dis : « Seigneurs, voilà les pièces d'or, comptez-les vous-mêmes, et voyez si le compte n'y est pas. »

» Saadi les arrangea par dixaines, jusqu'au nombre de cent quatre vingt-dix ; et alors Saadi qui ne pouvoit nier une vérité si manifeste, prit la parole ; et en me l'adressant : « Cogia Hassan, dit-il, je conviens que ces cent quatre-vingt-dix pièces

d'or n'ont pu servir à vous enrichir. Mais les cent quatre-vingt-dix autres que vous avez cachées dans un vase de son, comme vous voulez me le faire accroire, ont pu y contribuer. »

« Seigneur, repris-je, je vous ai dit la vérité aussi-bien à regard de cette dernière somme, qu'à l'égard de la première. Vous ne voudriez pas que je me retractasse pour vous dire un mensonge. »

« Cogia Hassan, me dit Saad, laissez Saadi dans son opinion. Je consens de bon cœur qu'il croie que vous lui êtes redevable de la moitié de votre bonne fortune, par le moyen de la dernière somme, pourvu qu'il tombe d'accord que j'y ai contribué de l'autre moitié, par le moyen du morceau de plomb que je vous ai donné, et qu'il ne révoque pas en doute le précieux diamant trouvé dans le ventre du poisson. »

« Saad, reprit Saadi, je veux ce que vous voulez, pourvu que vous me laissiez la liberté de croire qu'on n'amasse de l'argent qu'avec de l'argent. »

« Quoi, repartit Saad, si le hasard vouloit que je trouvasse un diamant de cinquante mille pièces d'or, et qu'on m'en donnât la somme, aurois-je acquis cette somme avec de l'argent ? »

» La contestation en demeura là. Nous nous levâmes, et rentrant dans la maison, comme le dîner étoit servi, nous nous mîmes à table. Après le dîner je laissai à mes hôtes la liberté de passer la grande chaleur du jour à se tranquilliser, pendant que j'allai donner mes ordres à mon concierge et à mon jardinier. Je les rejoignis, et nous nous entretînmes de choses indifférentes, jusqu'à ce que la plus grande chaleur fût passée, que nous retournâmes au jardin, où nous restâmes à la fraîcheur

presque jusqu'au coucher du soleil. Alors les deux amis et moi nous montâmes à cheval ; et suivis d'un esclave, nous arrivâmes à Bagdad environ à deux heures de nuit, avec beau clair de lune.

» Je ne sais par quelle négligence de mes gens il étoit arrivé qu'il manquoit d'orge chez moi pour les chevaux. Les magasins étoient fermés ; et ils étoient trop éloignés pour en aller faire provision si tard.

» En cherchant dans le voisinage, un de mes esclaves trouva un vase de son dans une boutique ; il acheta le son, et l'apporta avec le vase, à la charge de rapporter et de rendre le vase le lendemain. L'esclave vuida le son dans l'auge ; et en l'étendant, afin que les chevaux en eussent chacun leur part, il sentit sous sa main un linge lié qui étoit pesant. Il m'apporta le linge sans y toucher, et dans l'état où il l'avoit trouvé, et il me le présenta, en me disant que c'étoit peut-être le linge dont il m'avoit entendu parler souvent, en racontant mon histoire à mes amis.

» Plein de joie, je dis à mes bienfaiteurs : « Seigneurs, Dieu ne veut pas que vous vous sépariez d'avec moi, que vous ne soyez pleinement convaincus de la vérité, dont je n'ai cessé de vous assurer. Voici, continuai-je, en m'adressant à Saadi, les autres cent quatre-vingt-dix pièces d'or que j'ai reçues de votre main : je le connois au linge que vous voyez. »

» Je déliai le linge, et je comptai la somme devant eux. Je me fis aussi apporter le vase, je le reconnus, et je l'envoyai à ma femme pour lui demander si elle le connoissoit, avec ordre de ne lui rien dire de ce qui venoit d'arriver. Elle le connut d'abord, et elle m'envoya dire que c'étoit le même vase qu'elle

avoit échangé plein de son, pour de la terre à décrasser.

» Saadi se rendit de bonne foi ; et revenu de son incrédulité, il dit à Saad : « Je vous cède, et je reconnois avec vous que l'argent n'est pas toujours un moyen sûr pour en amasser d'autre, et devenir riche. »

» Quand Saadi eut achevé : « Seigneur, lui dis-je, je n'oserois vous proposer de reprendre les trois cent quatre-vingt pièces qu'il a plu à Dieu de faire reparoître aujourd'hui pour vous détromper de l'opinion de ma mauvaise foi. Je suis persuadé que vous ne m'en avez pas fait présent dans l'intention que je vous les rendisse. De mon côté, je ne prétends pas en profiter, aussi content que je le suis de ce qu'il m'a envoyé d'ailleurs ; mais j'espère que vous approuverez que je les distribue demain aux pauvres, afin que Dieu nous en donne la récompense à vous et à moi. »

» Les deux amis couchèrent encore chez moi cette nuit-là ; et le lendemain, après m'avoir embrassé, ils retournèrent chacun chez soi, très-contens de la réception que je leur avois faite, et d'avoir connu que je n'abusais pas du bonheur dont je leur étois redevable après Dieu. Je n'ai pas manqué d'aller les remercier chez eux chacun en particulier. Et depuis ce temps-là, je tiens à grand honneur la permission qu'ils m'ont donnée de cultiver leur amitié et de continuer de les voir. »

Le calife Haroun Alraschild donnoit à Cogia Hassan une attention si grande, qu'il ne s'aperçut de la fin de son histoire que par son silence. Il lui dit : « Cogia Hassan, il y avoit longtemps que je n'avois rien entendu qui m'ait fait un si grand

plaisir que les voies toutes merveilleuses par lesquelles il a plu à Dieu de te rendre heureux clans ce monde. C'est à toi de continuer à lui rendre grâces, par le bon usage que tu fais de ses bienfaits. Je suis bien aise que tu saches que le diamant qui a fait ta fortune est dans mon trésor ; et de mon côté, je suis ravi d'apprendre par quel moyen il y est entré. Mais parce qu'il se peut faire qu'il reste encore quelque doute dans l'esprit de Saadi sur la singularité de ce diamant, que je regarde comme la chose la plus précieuse et la plus digne d'être admirée de tout ce que je possède, je veux que tu l'amènes avec Saad, afin que le garde de mon trésor le lui montre ; et pour peu qu'il soit encore incrédule, qu'il reconnoisse que l'argent n'est pas toujours un moyen certain à un pauvre homme pour acquérir de grandes richesses en peu de temps et sans beaucoup de peines. Je veux aussi que tu racontes ton histoire au garde de mon trésor, afin qu'il la fasse mettre par écrit, et qu'elle y soit conservée avec le diamant. »

En achevant ces paroles, comme le calife eut témoigné par une inclination de tête à Cogia Hassan, à Sidi Nouman et à Baba-Abdalla, qu'il étoit content d'eux, ils prirent congé en se prosternant devant son trône ; après quoi ils se retirèrent.

La sultane Scheherazade voulut commencer un autre conte ; mais le sultan des Indes qui s'aperçut que l'aurore commençoit à paroître, remit à lui donner audience le jour suivant.

HISTOIRE

DALI BABA ET DE QUARANTE VOLEURS EXTERMINÉS PAR UNE ESCLAVE.

LA sultane Scheherazade éveillée par la vigilance de Dinarzade sa sœur, racontoit au sultan des Indes, son époux, l'histoire à laquelle il s'attendoit :

Puissant sultan, dit-elle, dans une ville de Perse, aux confins des états de votre Majesté, il y avoit deux frères, dont l'un se nommoit Cassim, et l'autre Ali Baba. Comme leur père ne leur avoit laissé que peu de biens, et qu'ils les avoient partagés également, il semble que leur fortune devoit être égale : le hasard néanmoins en disposa autrement.

Cassim épousa une femme qui, peu de temps après leur mariage, devint héritière d'une boutique bien garnie, d'un magasin rempli de bonnes marchandises, et de biens en fonds de terre, qui le mirent tout-à-coup à son aise, et le rendirent un des marchands les plus riches de la ville.

Ali Baba, au contraire, qui avoit épousé une femme aussi pauvre que lui, étoit logé fort pauvrement, et il n'avoit d'autre industrie pour gagner sa vie, et de quoi s'entretenir lui et ses enfans, que d'aller couper du bois dans une forêt voisine, et de venir le vendre à la ville, chargé sur trois ânes qui faisoient toute sa possession.

Ali Baba étoit un jour dans la forêt, et il achevoit d'avoir coupé à-peu-près assez de bois pour faire la charge de ses ânes, lorsqu'il aperçut une grosse poussière qui s'élevoit en l'air, et qui avançoit du côté où il étoit. Il regarde attentivement, et il distingue une troupe nombreuse de gens à cheval qui venoient d'un bon train.

Quoiqu'on ne parlât pas de voleurs dans le pays, Ali Baba néanmoins eut la pensée que ces cavaliers pouvoient en être : sans considérer ce que deviendroient ses ânes, il songea à sauver sa personne. Il monta sur un gros arbre, dont les branches à peu de hauteur se séparoient en rond, si près les unes des autres, qu'elles n'étoient séparées que par un très-petit espace. Il se posta au milieu avec d'autant plus d'assurance, qu'il pouvoit voir sans être vu ; et l'arbre s'élevoit au pied d'un rocher isolé de tous les côtés, beaucoup plus haut que l'arbre, et escarpé de manière qu'on ne pouvoit monter au haut par aucun endroit.

Les cavaliers, grands, puissans, tous bien montés et bien armés, arrivèrent près du rocher, où ils mirent pied à terre ; et Ali Baba, qui en compta quarante, à leur mine et à leur équipement, ne douta pas qu'ils ne fussent des voleurs. Il ne se trompoit pas : en effet, c'étoient des voleurs, qui, sans faire aucun tort aux environs, alloient exercer leurs brigandages bien loin, et avoient là leur rendez-vous ; et ce qu'il les vit faire, le confirma dans cette opinion.

Chaque cavalier débrida son cheval, l'attacha, lui passa au cou un sac plein d'orge qu'il avoit apporté sur la croupe, et ils se chargèrent chacun de leur valise ; et la plupart des valises parurent si pesantes à Ali Baba, qu'il jugea qu'elles étoient

pleines d'or et d'argent monnoyé.

Le plus apparent, chargé de sa valise comme les autres, qu'Ali Baba prit pour le capitaine des voleurs, s'approcha du rocher, fort près du gros arbre où il s'étoit réfugié ; et après qu'il se fut fait chemin au travers de quelques arbrisseaux, il prononça ces paroles si distinctement, SÉSAME, OUVRE-TOI, qu'Ali Baba les entendit. Dès que le capitaine des voleurs les eut prononcées, une porte s'ouvrit ; et après qu'il eut fait passer tous ses gens devant lui, et qu'ils furent tous entrés, il entra aussi, et la porte se ferma.

Les voleurs demeurèrent long-temps dans le rocher ; et Ali Baba qui craignoit que quelqu'un d'eux, ou que tous ensemble ne sortissent s'il quittoit son poste pour se sauver, fut contraint de rester sur l'arbre, et d'attendre avec patience. Il fut tenté néanmoins de descendre pour se saisir de deux chevaux, en monter un, et mener l'autre par la bride, et de gagner la ville en chassant ses trois ânes devant lui ; mais l'incertitude de l'événement fit qu'il prit le parti le plus sûr.

La porte se rouvrit enfin, les quarante voleurs sortirent ; et au lieu que le capitaine étoit entré le dernier, il sortit le premier, et après les avoir vus défiler devant lui. Ali Baba entendit qu'il fit refermer la porte, en prononçant ces paroles : SÉSAME, REFERME-TOI. Chacun retourna à son cheval, le rebrida, rattacha sa valise, et remonta dessus. Quand ce capitaine enfin vit qu'ils étoient tous prêts à partir, il se mit à la tête, et il reprit avec eux le chemin par où ils étoient venus.

Ali Baba ne descendit pas de l'arbre d'abord ; il dit en lui-même : « Ils peuvent avoir oublié quelque chose à les obliger

de revenir, et je me trouverons attrapé si cela arrivoit. » Il les conduisit de l'œil jusqu'à ce qu'il les eut perdus de vue, et il ne descendit que long-temps après, pour plus grande sûreté. Comme il avoit retenu les paroles par lesquelles le capitaine des voleurs avoit fait ouvrir et refermer la porte, il eut la curiosité d'éprouver si en les prononçant elles feroient le même effet. Il passa au travers des arbrisseaux, et il aperçut la porte qu'ils cachoient. Il se présenta devant, et dit : SÉSAME, OUVRE-TOI, et dans l'instant la porte s'ouvrit toute grande.

Ali Baba s'étoit attendu à voir un lieu de ténèbres et d'obscurité ; mais il fut surpris d'en voir un bien éclairé, vaste et spacieux, creusé, de main d'homme, en voûte fort élevée qui recevoit la lumière du haut du rocher, par une ouverture pratiquée de même. Il vit de grandes provisions de bouche, des ballots de riches marchandises en piles, des étoffes de soie et de brocard, des tapis de grand prix, et sur-tout de l'or et de l'argent monnoyé par tas, et dans des sacs ou grandes bourses de cuir les unes sur autres ; et à voir toutes ces choses, il lui parut qu'il y avoit non pas de longues années, mais des siècles que cette grotte servoit de retraite à des voleurs qui avoient succédé les uns aux autres.

Ali Baba ne balança pas sur le parti qu'il devoit prendre : il entra dans la grotte, et dès qu'il y fut entré, la porte se referma ; mais cela ne l'inquiéta pas : il savoit le secret de la faire ouvrir. Il ne s'attacha pas à l'argent, mais à l'or monnoyé, et particulièrement à celui qui étoit dans des sacs. Il en enleva à plusieurs fois autant qu'il pouvoit en porter et en quantité suffisante pour faire la charge de ses trois ânes. Il rassembla ses ânes qui étoient dispersés ; et quand il les eut fait approcher

du rocher, il les chargea des sacs ; et pour les cacher, il accommoda du bois par-dessus, de manière qu'on ne pouvoit les apercevoir. Quand il eut achevé, il se présenta devant la porte ; et il n'eut pas prononcé ces paroles : SÉSAME, REFERME-TOI, qu'elle se referma ; car elle s'étoit fermée d'elle-même chaque fois qu'il y étoit entré, et étoit demeurée ouverte chaque fois qu'il en étoit sorti.

Cela fait, Ali Baba reprit le chemin de la ville ; et en arrivant chez lui, il fit entrer ses ânes dans une petite cour, et referma la porte avec grand soin. Il mit bas le peu de bois qui couvrait les sacs, et il porta dans sa maison les sacs qu'il posa et arrangea devant sa femme qui étoit assise sur un sofa.

Sa femme mania les sacs ; et comme elle se fut aperçue qu'ils étoient pleins d'argent, elle soupçonna son mari de les avoir volés ; de sorte que quand il eut achevé de les apporter tous, elle ne put s'empêcher de lui dire :

« Ali Baba, seriez-vous assez malheureux pour... »

Ali Baba l'interrompit.

« Paix, ma femme, dit-il, ne vous alarmez pas, je ne suis pas voleur, à moins que ce ne soit l'être que de prendre sur les voleurs. Vous cesserez d'avoir cette mauvaise opinion de moi quand je vous aurai raconté ma bonne fortune. »

Il vuida les sacs, qui firent un gros tas d'or dont sa femme fut éblouie ; et quand il eut fait, il lui fit le récit de son aventure, depuis le commencement jusqu'à la fin ; et en achevant, il lui recommanda sur toute chose de garder le secret.

La femme, revenue et guérie de son épouvante, se réjouit avec son mari du bonheur qui leur étoit arrivé, et elle voulut

compter, pièce par pièce, tout l'or qui étoit devant elle.

« Ma femme, lui dit Ali Baba, vous n'êtes pas sage : que prétendez-vous faire ? Quand auriez-vous achevé de compter ? Je vais creuser une fosse et l'enfouir dedans ; nous n'avons pas de temps à perdre. »

« Il est bon, reprit la femme, que nous sachions au moins à-peu-près la quantité qu'il y en a. Je vais chercher une petite mesure dans le voisinage, et je le mesurerai pendant que vous creuserez la fosse. »

« Ma femme, repartit Ali Baba, ce que vous voulez faire, n'est bon à rien ; vous vous en abstiendriez si vous vouliez me croire. Faites néanmoins ce qu'il vous plaira ; mais souvenez-vous de garder le secret. »

Pour se satisfaire, la femme d'Ali Baba sort, et elle va chez Cassim, son beau-frère, qui ne demouroit pas loin. Cassim n'étoit pas chez lui, et à son défaut, elle s'adresse à sa femme, qu'elle prie de lui prêter une mesure pour quelques momens. La belle-sœur lui demanda si elle la vouloit grande ou petite, et la femme d'Ali Baba lui en demanda une petite.

« Très-volontiers, dit la belle-sœur ; attendez un moment, je vais vous l'apporter. »

La belle-sœur va chercher la mesure, elle la trouve ; mais comme elle connoissoit la pauvreté d'Ali Baba, curieuse de savoir quelle sorte de grain sa femme vouloit mesurer, elle s'avisa d'appliquer adroitement du suif au-dessous de la mesure, et elle y en appliqua. Elle revint, et en la présentant à la femme d'Ali Baba, elle s'excusa de l'avoir fait attendre sur ce qu'elle avoit eu de la peine à la trouver.

La femme d'Ali Baba revint chez elle ; elle posa la mesure sur le tas d'or, l'emplit et la vuida un peu plus loin sur le sofa, jusqu'à ce qu'elle eût achevé, et elle fut contente du bon nombre de mesures qu'elle en trouva, dont elle fit part à son mari qui venoit d'achever de creuser la fosse.

Pendant qu'Ali Baba enfouit l'or, sa femme, pour marquer son exactitude et sa diligence à sa belle-sœur, lui reporte sa mesure ; mais sans prendre garde qu'une pièce d'or s'étoit attachée au-dessous.

« Belle-sœur, dit-elle en la rendant, vous voyez que je n'ai pas gardé long-temps votre mesure ; je vous en suis bien obligée, je vous la rends. »

La femme d'Ali Baba n'eut pas tourné le dos, que la femme de Cassim regarda la mesure par le dessous ; et elle fut dans un étonnement inexprimable d'y voir une pièce d'or attachée. L'envie s'empara de son cœur dans le moment.

« Quoi, dit-elle, Ali Baba a de l'or par mesure ! Et où le misérable a-t-il pris cet or ? »

Cassim son mari n'étoit pas à la maison, comme nous l'avons dit ; il étoit à sa boutique, d'où il ne devoit revenir que le soir. Tout le temps qu'il se fit attendre fut un siècle pour elle, dans la grande impatience où elle étoit de lui apprendre une nouvelle dont il ne devoit pas être moins surpris qu'elle.

À l'arrivée de Cassim chez lui : « Cassim, lui dit sa femme, vous croyez être riche, vous vous trompez : Ali Baba l'est infiniment plus que vous ; il ne compte pas son or comme vous, il le mesure. »

Cassim demanda l'explication de cette énigme, et elle lui en

donna l'éclaircissement en lui apprenant de quelle adresse elle s'étoit servie pour faire cette découverte, et elle lui montra la pièce de monnaie qu'elle avoit trouvée attachée au-dessous de la mesure : pièce si ancienne, que le nom du prince qui y étoit marqué lui étoit inconnu.

Loin d'être sensible au bonheur qui pouvoit être arrivé à son frère pour se tirer de la misère, Cassim en conçut une jalousie mortelle. Il en passa presque la nuit sans dormir. Le lendemain il alla chez lui, que le soleil n'étoit pas levé. Il ne le traita pas de frère : il avoit oublié ce nom depuis qu'il avoit épousé la riche veuve.

« Ali Baba, dit-il en l'abordant, vous êtes bien réservé dans vos affaires, vous faites le pauvre, le misérable, le gueux ; et vous mesurez l'or ! »

« Mon frère, reprit Ali Baba, je ne sais de quoi vous voulez me parler ? Expliquez-vous. »

« Ne faites pas l'ignorant, repartit Cassim » Et en lui montrant la pièce d'or que sa femme lui avoit mise entre les mains : « Combien avez-vous de pièces, ajouta-t-il, semblables à celle-ci que ma femme a trouvée attachée au-dessous de la mesure que la vôtre vint lui emprunter hier ? »

À ce discours, Ali Baba connut que Cassim, et la femme de Cassim (par un entêtement de sa propre femme), savoient déjà ce qu'il avoit un si grand intérêt de tenir caché ; mais la faute étoit faite : elle ne pouvoit se réparer. Sans donner à son frère la moindre marque d'étonnement ni de chagrin, il lui avoua la chose, et il lui raconta par quel hasard il avoit découvert la retraite des voleurs, et en quel endroit ; et il lui offrit, s'il

vouloit garder le secret, de lui faire part du trésor.

« Je le prétends bien ainsi, reprit Cassim d'un air fier ; mais, ajouta-t-il, je veux savoir aussi où est précisément ce trésor, les enseignes, les marques, et comment je pourrois y entrer moi-même, s'il m'en prenoit envie ; autrement je vais vous dénoncer à la justice. Si vous le refusez, non-seulement vous n'aurez plus à en espérer, vous perdrez même ce que vous avez enlevé, au lieu que j'en aurai ma part pour vous avoir dénoncé. »

Ali Baba, plutôt par son bon naturel, qu'intimidé par les menaces insolentes d'un frère barbare, l'instruisit pleinement de ce qu'il souhaitait, et même des paroles dont il falloit qu'il se servît, tant pour entrer dans la grotte, que pour en sortir.

Cassim n'en demanda pas davantage à Ali Baba. Il le quitta, résolu de le prévenir ; et plein d'espérance de s'emparer du trésor lui seul, il part le lendemain de grand matin, avant la pointe du jour, avec dix mulets chargés de grands coffres, qu'il se propose de remplir, en se réservant d'en mener un plus grand nombre dans un second voyage, à proportion des charges qu'il trouveroit dans la grotte. Il prend le chemin qu'Ali Baba lui avoit enseigné ; il arrive près du rocher, et il reconnoît les enseignes, et l'arbre sur lequel Ali Baba s'étoit caché. Il cherche la porte, il la trouve ; et pour la faire ouvrir, il prononce les paroles : SÉSAME, OUVRE-TOI. La porte s'ouvre, il entre, et aussitôt elle se referme. En examinant la grotte, il est dans une grande admiration de voir beaucoup plus de richesses qu'il ne l'avoit compris par le récit d'Ali Baba ; et son admiration augmente à mesure qu'il examine chaque chose en particulier. Avare et amateur des richesses, comme il l'étoit, il

eût passé la journée à se repaître les yeux de la vue de tant d'or, s'il n'eût songé qu'il étoit venu pour l'enlever et pour en charger ses dix mulets. Il en prend un nombre de sacs, autant qu'il en peut porter ; et en venant à la porte pour la faire ouvrir, l'esprit rempli de toute autre idée que ce qui lui importoit davantage, il se trouve qu'il oublie le mot nécessaire, et au lieu de SÉSAME, il dit : ORGE, OUVRE-TOI ; et il est bien étonné de voir que la porte, loin de s'ouvrir, demeure fermée. Il nomme plusieurs autres noms de grains, autres que celui qu'il falloit, et la porte ne s'ouvre pas.

Cassim ne s'attendoit pas à cet événement. Dans le grand danger où il se voit, la frayeur se saisit de sa personne, et plus il fait d'efforts pour se souvenir du mot de SÉSAME, plus il embrouille sa mémoire, et bientôt ce mot est pour lui absolument comme si jamais il n'en avoit entendu parler. Il jette par terre les sacs dont il étoit chargé, il se promène à grands pas dans la grotte, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et toutes les richesses dont il se voit environné ne le touchent plus. Laissons Cassim déplorant son sort, il ne mérite pas de compassion.

Les voleurs revinrent à leur grotte vers le midi ; et quand ils furent à peu de distance, et qu'ils eurent vu les mulets de Cassim autour du rocher, chargés de coffres, inquiets de cette nouveauté, ils avancèrent à toute bride, et firent prendre la fuite aux dix mulets que Cassim avoit négligé d'attacher, et qui païssoient librement ; de manière qu'ils se dispersèrent de çà et de là dans la forêt, si loin qu'ils les eurent bientôt perdus de vue.

Les voleurs ne se donnèrent par la peine de courir après les

mulets : il leur importoit davantage de trouver celui à qui ils appartinrent. Pendant que quelques-uns tournent autour du rocher pour le chercher, le capitaine, avec les autres, met pied à terre et va droit à la porte le sabre à la main, prononce les paroles, et la porte s'ouvre.

Cassim qui entendit le bruit des chevaux du milieu de la grotte, ne douta pas de l'arrivée des voleurs, non plus que de sa perte prochaine. Résolu au moins à faire un effort pour échapper de leurs mains, et se sauver, il s'étoit tenu prêt à se jeter dehors dès que la porte s'ouvreroit. Il ne la vit pas plutôt ouverte, après avoir entendu prononcer le mot de SÉSAME, qui étoit échappé de sa mémoire, qu'il s'élança en sortant si brusquement, qu'il renversa le capitaine par terre. Mais il n'échappa pas aux autres voleurs, qui avoient aussi le sabre à la main, et qui lui ôtèrent la vie sur-le-champ.

Le premier soin des voleurs après cette exécution, fut d'entrer dans la grotte : ils trouvèrent près de la porte, les sacs que Cassim avoit commencé d'enlever pour les emporter, et en charger ses mulets ; et ils les remirent à leur place sans s'apercevoir de ceux qu'Ali Baba avoit emportés auparavant. En tenant conseil et en délibérant ensemble sur cet événement, ils comprirent bien comment Cassim avoit pu sortir de la grotte ; mais qu'il y eût pu entrer, c'est ce qu'ils ne pouvoient s'imaginer. Il leur vint en pensée qu'il pouvoit être descendu par le haut de la grotte ; mais l'ouverture par où le jour y venoit, étoit si élevée, et le haut du rocher étoit si inaccessible par dehors, outre que rien ne leur marquoit qu'il l'eût fait, qu'ils tombèrent d'accord que cela étoit hors de leur connoissance. Qu'il fût entré par la porte, c'est ce qu'ils ne

pouvoient se persuader, à moins qu'il n'eût eu le secret de la faire ouvrir ; mais ils tenoient pour certain qu'ils étaient les seuls qui l'avoient, en quoi ils se trompoient, en ignorant qu'ils avoient été épiés par Ali Baba qui le savoit.

De quelque manière que la chose fût arrivée, comme il s'agissoit que leurs richesses communes fussent en sûreté, ils convinrent de faire quatre quartiers du cadavre de Cassim, et de le mettre près de la porte en dedans de la grotte, deux d'un côté, deux de l'autre, pour épouvanter quiconque auroit la hardiesse de faire une pareille entreprise ; sauf à ne revenir dans la grotte que dans quelque temps, après que la puanteur du cadavre seroit exhalée. Cette résolution prise, ils l'exécutèrent ; et quand ils n'eurent plus rien qui les arrêtât, ils laissèrent le lieu de leur retraite bien fermé, remontèrent à cheval, et allèrent battre la campagne sur les routes fréquentées par les caravanes, pour les attaquer et exercer leurs brigandages accoutumés.

La femme de Cassim cependant fut dans une grande inquiétude quand elle vit qu'il étoit nuit close et que son mari n'étoit pas revenu. Elle alla chez Ali Baba tout alarmée, et elle dit : « Beau-frère, vous n'ignorez pas, comme je le crois, que Cassim votre frère est allé à la forêt, et pour quel sujet. Il n'est pas encore revenu, et voilà la nuit avancée ; je crains que quelque malheur ne lui soit arrivé. »

Ali Baba s'étoit douté de ce voyage de son frère, après le discours qu'il lui avoit tenu ; et ce fut pour cela qu'il s'étoit abstenu d'aller à la forêt ce jour là, afin de ne lui pas donner d'ombrage. Sans lui faire aucun reproche dont elle pût s'offenser, ni son mari, s'il eût été vivant, il lui dit qu'elle ne

devoit pas encore s'alarmer, et que Cassim apparemment avoit jugé à propos de ne rentrer dans la ville que bien avant dans la nuit.

La femme de Cassim le crut ainsi, d'autant plus facilement, quelle considéra combien il étoit important que son mari fit la chose secrètement. Elle retourna chez elle, et elle attendit patiemment jusqu'à minuit. Mais après cela ses alarmes redoublèrent avec une douleur d'autant plus sensible, qu'elle ne pouvoit la faire éclater, ni la soulager par des cris dont elle vit bien que la cause devoit être cachée au voisinage. Alors, si sa faute étoit irréparable, elle se repentit de la folle curiosité qu'elle avoit eue, par une envie condamnable de pénétrer dans les affaires de son beau-frère et de sa belle-sœur. Elle passa la nuit dans les pleurs ; et dès la pointe du jour elle courut chez eux, et elle leur annonça le sujet qui l'amenoit, plutôt par ses larmes que par ses paroles.

Ali Baba n'attendit pas que sa belle-sœur le priât de se donner la peine d'aller voir ce que Cassim étoit devenu. Il partit sur-le-champ avec ses trois ânes, après lui avoir recommandé de modérer son affliction, et il alla à la forêt. En approchant du rocher, après n'avoir vu dans le chemin ni son frère, ni les dix mulets, il fut étonné du sang répandu qu'il aperçut près de la porte, et il en prit un mauvais augure. Il se présenta devant la porte, il prononça les paroles, elle s'ouvrit ; et il fut frappé du triste spectacle du corps de son frère mis en quatre quartiers. Il n'hésita pas sur le parti qu'il devoit prendre, pour rendre les derniers devoirs à son frère, en oubliant le peu d'amitié fraternelle qu'il avoit eue pour lui. Il trouva dans la grotte de quoi faire deux paquets des quatre quartiers, dont il

fit la charge d'un de ses ânes, avec du bois pour les cacher. Il chargea les deux autres ânes de sacs pleins d'or et de bois par-dessus, comme la première fois, sans perdre de temps ; et dès qu'il eut achevé, et qu'il eut commandé à la porte de se refermer, il reprit le chemin de la ville ; mais il eut la précaution de s'arrêter à la sortie de la forêt, assez de temps pour n'y rentrer que de nuit. En arrivant, il ne fit entrer chez lui que les deux ânes chargés d'or ; et après avoir laissé à sa femme le soin de les décharger, et lui avoir fait part en peu de mots de ce qui étoit arrivé à Cassim, il conduisit l'autre âne chez sa belle-sœur.

Ali Baba frappa à la porte, qui lui fut ouverte par Morgiane : cette Morgiane étoit une esclave adroite, entendue, et féconde en inventions pour faire réussir les choses les plus difficiles ; et Ali Baba la connoissoit pour telle. Quand il fut entré dans la cour, il déchargea l'âne du bois et des deux paquets ; et en prenant Morgiane à part : « Morgiane, dit-il, la première chose que je te demande, c'est un secret inviolable : tu vas voir combien il nous est nécessaire autant à ta maîtresse qu'à moi. Voilà le corps de ton maître dans ces deux paquets, il s'agit de le faire enterrer comme s'il étoit mort de sa mort naturelle. Fais-moi parler à ta maîtresse, et sois attentive à ce que je lui dirai. »

Morgiane avertit sa maîtresse, et Ali Baba qui la suivoit, entra.

« Hé bien, beau-frère, demanda la belle-sœur à Ali Baba avec grande impatience, quelle nouvelle apportez-vous de mon mari ? Je n'aperçois rien sur votre visage qui doive me consoler. »

« Belle-sœur, répondit Ali Baba, je ne puis vous rien dire, qu'auparavant vous ne me promettiez de m'écouter depuis le commencement jusqu'à la fin sans ouvrir la bouche. Il ne vous est pas moins important qu'à moi, dans ce qui est arrivé, de garder un grand secret pour votre bien, et pour votre repos. »

« Ah, s'écria la belle -sœur sans élever la voix, ce préambule me fait connoître que mon mari n'est plus ; mais en même temps je connois la nécessité du secret que vous me demandez. Il faut bien que je me fasse violence : dites , je vous écoute. »

Ali Baba raconta à sa belle-sœur, tout le succès de son voyage jusqu'à son arrivée avec le corps de Cassim.

« Belle-sœur, ajouta-t-il, voilà un sujet d'affliction pour vous d'autant plus grand que vous vous y attendiez moins. Quoique le mal soit sans remède, si quelque chose néanmoins est capable de vous consoler, je vous offre de joindre le peu de bien que Dieu m'a envoyé au vôtre, en vous épousant, et en vous assurant que ma femme n'en sera pas jalouse, et que vous vivrez bien ensemble. Si la proposition vous agréée, il faut songer à faire en sorte qu'il paroisse que mon frère est mort de sa mort naturelle ; et c'est un soin dont il me semble que vous pouvez vous reposer sur Morgiane, et j'y contribuerai de mon côté de tout ce qui sera en mon pouvoir. »

Quel meilleur parti pouvoit prendre la veuve de Cassim, que celui qu'Ali Baba lui proposoit, elle qui, avec les biens qui lui demeuroient par la mort de son premier mari, en trouvoit un autre plus riche qu'elle ; et qui, par la découverte du trésor qu'il avoit faite, pouvoit le devenir davantage ? Elle ne refusa pas le parti, elle le regarda au contraire comme un motif raisonnable de consolation. En essayant ses larmes qu'elle

avoit commencé de verser en abondance, en supprimant les cris perçans ordinaires aux femmes qui ont perdu leurs maris, elle témoigna suffisamment à Ali Baba qu'elle acceptoit son offre.

Ali Baba laissa la veuve de Cassim dans cette disposition ; et après avoir recommandé à Morgiane de bien s'acquitter de son personnage, il retourna chez lui avec son âne.

Morgiane ne s'oublia pas ; et elle sortit en même temps qu'Ali Baba, et alla chez un apothicaire qui étoit dans le voisinage : elle frappe à la boutique, on ouvre, elle demande d'une sorte de tablette très-salutaire dans les maladies les plus dangereuses. L'apothicaire lui en donna pour l'argent qu'elle avoit présenté, en demandant qui étoit malade chez son maître ?

« Ah, dit-elle avec un grand soupir, c'est Cassim lui-même, mon bon maître ! On n'entend rien à sa maladie, il ne parle, ni ne peut manger. »

Avec ces paroles, elle emporte les tablettes dont véritablement Cassim n'étoit plus en état de faire usage.

Le lendemain, la même Morgiane vient chez le même apothicaire, et demande, les larmes aux yeux, d'une essence dont on a voit coutume de ne faire prendre aux malades qu'à la dernière extrémité ; et on n'espéroit rien de leur vie, si cette essence ne les faisoit revivre.

« Hélas, dit-elle avec une grande affliction, en la recevant des mains de l'apothicaire, je crains fort que ce remède ne fasse pas plus d'effet que les tablettes ! Ah, que je perds un bon maître ! »

D'un autre côté, comme on vit toute la journée Ali Baba et

sa femme d'un air triste faire plusieurs allées et venues chez Cassim, on ne fut pas étonné sur le soir d'entendre des cris lamentables de la femme de Cassim, et sur-tout de Morgiane, qui annonçoient que Cassim étoit mort.

Le jour suivant de grand matin, le jour ne faisoit que commencer à paroître, Morgiane qui savoit qu'il y avoit sur la place un bon homme de savetier fort vieux, qui ouvroit tous les jours sa boutique le premier, long-temps avant les autres, sort, et va le trouver. En l'abordant, et en lui donnant le bonjour, elle lui mit une pièce d'or dans la main.

Baba Moustafa, connu de tout le monde sous ce nom, Baba Moustafa, dis-je, qui étoit naturellement gai, et qui avoit toujours le mot pour rire, en regardant la pièce d'or, à cause qu'il n'étoit pas encore bien jour, et en voyant que c'étoit de l'or : « Bonne étrenne ! Dit-il, de quoi s'agit-il ? Me voilà prêt à bien faire. »

« Baba Moustafa, lui dit Morgiane, prenez ce qui vous est nécessaire pour coudre, et venez avec moi promptement ; mais à condition que je vous banderai les yeux, quand nous serons dans un tel endroit. »

À ces paroles, Baba Moustafa fît le difficile.

« Oh, oh, reprit-il, vous voulez donc me faire faire quelque chose contre ma conscience , ou contre mon honneur ? »

En lui mettant une autre pièce d'or dans la main : « Dieu garde, reprit Morgiane, que j'exige rien de vous, que vous ne puissiez faire en tout honneur. Venez seulement, et ne craignez rien. »

Baba Moustafa se laissa mener ; et Morgiane, après lui avoir

bandé les yeux avec un mouchoir à l'endroit qu'elle avoit marqué, le mena chez défunt son maître, et elle ne lui ôta le mouchoir que dans la chambre où elle avoit mis le corps, chaque quartier à sa place. Quand elle le lui eut ôté : « Baba Moustafa, dit-elle, c'est pour vous faire coudre les pièces que voilà, que je vous ai amené. Ne perdez pas de temps ; et quand vous aurez fait, je vous donnerai une autre pièce d'or. »

Quand Baba Moustafa eut achevé, Morgiane lui rebanda les jeux dans la même chambre ; et après lui avoir donné la troisième pièce d'or qu'elle lui avoit promise, et lui avoir recommandé le secret, elle le remena jusqu'à l'endroit où elle lui avoit bandé les yeux en l'amenant ; et là, après lui avoir encore ôté le mouchoir, elle le laissa retourner chez lui ; en le conduisant de vue jusqu'à ce qu'elle ne le vit plus, afin de lui ôter la curiosité de revenir sur ses pas pour l'observer elle-même.

Morgiane avoit fait chauffer de l'eau pour laver le corps de Cassim. Ainsi Ali Baba, qui arriva comme elle venoit de rentrer, le lava, le parfuma d'encens, et l'ensevelit avec les cérémonies accoutumées. Le menuisier apporta aussi la bière, qu'Ali Baba avoit pris le soin de commander.

Afin que le menuisier ne pût s'apercevoir de rien, Morgiane reçut la bière à la porte ; et après l'avoir payé et renvoyé, elle aida à Ali Baba à mettre le corps dedans ; et quand Ali Baba eut bien cloué les planches par-dessus, elle alla à la mosquée avertir que tout étoit prêt pour l'enterrement. Les gens de la mosquée destinés pour laver les corps morts, s'offrirent pour venir s'acquitter de leur fonction ; mais elle leur dit que la chose étoit faite.

Morgiane de retour, ne faisoit que de rentrer, quand l'iman et d'autres ministres de la mosquée arrivèrent. Quatre voisins assemblés chargèrent la bière sur leurs épaules ; et en suivant l'iman, qui récitait des prières, ils la portèrent au cimetière. Morgiane en pleurs, comme esclave du défunt, suivit la tête nue, en poussant des cris pitoyables, en se frappant la poitrine de grands coups, et en s'arrachant les cheveux ; et Ali Baba marchait après, accompagné des voisins qui se détachèrent tour-à-tour, de temps en temps, pour relayer et soulager les autres voisins qui portoient la bière, jusqu'à ce qu'on arrivât au cimetière.

Pour ce qui est de la femme de Cassim, elle resta dans sa maison, en se désolant et en poussant des cris lamentables avec les femmes du voisinage, qui, selon la coutume, y accoururent pendant la cérémonie de l'enterrement, et qui en joignant leurs lamentations aux siennes, remplirent tout le quartier de tristesse bien loin aux environs.

De la sorte, la mort funeste de Cassim fut cachée et dissimulée entre Ali Baba, sa femme, la veuve de Cassim et Morgiane, avec un ménagement si grand, que personne de la ville, loin d'en avoir connoissance, n'en eut pas le moindre soupçon.

Trois ou quatre jours après l'enterrement de Cassim, Ali Baba transporta le peu de meubles qu'il avoit, avec l'argent qu'il avoit enlevé du trésor des voleurs, qu'il ne porta que la nuit dans la maison de la veuve de son frère, pour s'y établir, ce qui fit connoître son nouveau mariage avec sa belle-sœur. Et comme ces sortes de mariages ne sont pas extraordinaires dans notre religion, personne n'en fut surpris.

Quant à la boutique de Cassim, Ali Baba avoit un fils, qui depuis quelque temps avoit achevé son apprentissage chez un autre gros marchand, qui avoit toujours rendu témoignage de sa bonne conduite, il la lui donna avec promesse, s'il continuoit de se gouverner sagement, qu'il ne seroit pas long-temps à le marier avantageusement selon son état.

Laissons Ali Baba jouir des commencemens de sa bonne fortune, et parlons des quarante voleurs. Ils revinrent à leur retraite de la forêt, dans le temps dont ils étoient convenus ; mais ils furent dans un grand étonnement de ne pas trouver le corps de Cassim, et il augmenta quand ils se furent aperçus de la diminution de leurs sacs d'or.

« Nous sommes découverts et perdus, dit le capitaine, si nous n'y prenons garde. Et si nous ne cherchons promptement à y apporter le remède, insensiblement nous allons perdre tant de richesses, que nos ancêtres et nous avons amassées avec tant de peine et de fatigues. Tout ce que nous pouvons juger du dommage qu'on nous a fait, c'est que le voleur que nous avons surpris a eu le secret de faire ouvrir la porte, et que nous sommes arrivés heureusement à point nommé dans le temps qu'il en alloit sortir. Mais il n'étoit pas le seul, un autre doit l'avoir comme lui. Son corps emporté et notre trésor diminué, en sont des marques incontestables. Et comme il n'y a pas d'apparence que plus de deux personnes aient eu ce secret, après avoir fait périr l'un, il faut que nous fassions périr l'autre de même. Qu'en dites-vous, braves gens, n'êtes-vous pas de même avis que moi ? »

La proposition du capitaine des voleurs fut trouvée si raisonnable par sa compagnie, qu'ils l'approuvèrent tous, et

qu'ils tombèrent d'accord qu'il falloit abandonner toute autre entreprise, pour ne s'attacher uniquement qu'à celle-ci, et ne s'en départir qu'il n'y eussent réussi.

« Je n'en attendois pas moins de votre courage et de votre bravoure, reprit le capitaine ; mais avant toute chose, il faut que quelqu'un de vous, hardi, adroit et entreprenant aille à la ville, sans armes, et en habit de voyageur et d'étranger, et qu'il emploie tout son savoir-faire pour découvrir si on n'y parle pas de la mort étrange de celui que nous avons massacré comme il le méritoit, qui il étoit, et en quelle maison il demouroit ? C'est ce qu'il nous est important que nous sachions d'abord, pour ne rien faire dont nous ayons lieu de nous repentir, en nous découvrant nous-mêmes dans un pays où nous sommes inconnus depuis si long-temps, et où nous avons un si grand intérêt de continuer de l'être. Mais afin d'animer celui de vous qui s'offrira pour se charger de cette commission, et l'empêcher de se tromper, en nous venant faire un rapport faux, au lieu d'un véritable qui seroit capable de causer notre ruine, je vous demande si vous ne jugez pas à propos qu'en ce cas-là il se soumette à la peine de mort. »

Sans attendre que les autres donnassent leurs suffrages : « Je m'y sou mets, dit l'un des voleurs, et je fais gloire d'exposer ma vie, en me chargeant de la commission. Si je n'y réussis pas, vous vous souviendrez au moins que je n'aurai manqué ni de bonne volonté, ni de courage, pour le bien commun de la troupe. »

Ce voleur, après avoir reçu de grandes louanges du capitaine et de ses camarades, se déguisa de manière que personne ne pouvoit le prendre pour ce qu'il étoit. En se séparant de la

troupe, il partit la nuit, et il prit si bien ses mesures, qu'il entra dans la ville dans le temps que le jour ne faisoit que commencer à paroître. Il avança jusqu'à la place, où il ne vit qu'une seule boutique ouverte, et c'étoit celle de Baba Moustafa.

Baba Moustafa étoit assis sur son siège, l'alêne à la main, prêt à travailler de son métier. Le voleur alla l'aborder, en lui souhaitant le bon jour ; et comme il se fut aperçu de son grand âge : « Bon-homme, dit-il, vous commencez à travailler de grand matin ; il n'est pas possible que vous y voyiez encore clair, âgé comme vous l'êtes ; et quand il feroit plus clair, je doute que vous ayiez d'assez bons yeux pour coudre ? »

« Qui que vous soyez, reprit Baba Moustafa, il faut que vous ne me connoissiez pas. Si vieux que vous me voyez, je ne laisse pas d'avoir les yeux excellens ; et vous n'en douterez pas quand vous saurez qu'il n'y a pas long-temps que j'ai cousu un mort dans un lieu où il ne faisoit guère plus clair qu'il fait présentement. »

Le voleur eut une grande joie de s'être adressé en arrivant à un homme qui d'abord, comme il n'en douta pas, lui donnoit de lui-même nouvelle de ce qui l'avoit amené, sans le lui demander.

« Un mort, reprit-il avec étonnement ! » Et pour le faire parler : « Pourquoi coudre un mort, ajouta-t-il ? Vous voulez dire apparemment que vous avez cousu le linceul dans lequel il a été enseveli. »

« Non, non, reprit Baba Moustafa : je sais ce que je veux dire. Vous voudriez me faire parler, mais vous n'en saurez pas

davantage. »

Le voleur n'avait pas besoin d'un éclaircissement plus ample pour être persuadé qu'il avait découvert ce qu'il étoit venu chercher. Il tira une pièce d'or ; et en la mettant dans la main de Baba Moustafa , il lui dit :

« Je n'ai garde de vouloir entrer dans votre secret, quoique je puisse vous assurer que je ne le divulguerons pas, si vous me l'aviez confié. La seule chose dont je vous prie, c'est de me faire la grâce de m'enseigner, ou de venir me montrer la maison où vous avez cousu ce mort ? »

« Quand j'aurois la volonté de vous accorder ce que vous me demandez, reprit Baba Moustafa, en tenant la pièce d'or prêt à la rendre, je vous assure que je ne pourrois pas le faire : vous devez m'en croire sur ma parole. En voici la raison : c'est qu'on m'a mené jusqu'à un certain endroit où l'on m'a bandé les yeux, et de là je me suis laissé conduire jusque dans la maison, d'où après avoir fait ce que je devois faire, on me ramena de la même manière jusqu'au même endroit. Vous voyez l'impossibilité qu'il y a que je puisse vous rendre service. »

« Au moins, repartit le voleur, vous devez vous souvenir à-peu-près du chemin qu'on vous a fait faire les yeux bandés. Venez, je vous prie, avec moi, je vous banderai les yeux en cet endroit-là, et nous marcherons ensemble par le même chemin et par les mêmes détours, que vous pourrez vous remettre dans la mémoire d'avoir marché ; et comme toute peine mérite récompense, voici une autre pièce d'or. Venez, faites-moi le plaisir que je vous demande. » Et en disant ces paroles il lui mit une autre pièce dans la main.

Les deux pièces d'or tentèrent Baba Moustafa ; il les regarda quelque temps de sa main sans dire mot, en se consultant pour savoir ce qu'il devoit faire. Il tira enfin sa bourse de son sein, et en les mettant dedans : « Je ne puis vous assurer, dit-il au voleur, que je me souviens précisément du chemin qu'on me fit faire ; mais puisque vous le voulez ainsi, allons, je ferai ce que je pourrai pour m'en souvenir. »

Baba Moustafa se leva à la grande satisfaction du voleur ; et sans fermer sa boutique, où il n'y avoit rien de conséquence à perdre, il mena le voleur avec lui jusqu'à l'endroit où Morgiane lui avoit bandé les yeux. Quand ils furent arrivés : « C'est ici, dit Baba Moustafa, qu'on m'a bandé, et j'étois tourné comme vous me voyez. Le voleur qui avoit son mouchoir prêt, les lui banda, et il marcha à côté de lui, en partie en le conduisant, en partie en se laissant conduire par lui, jusqu'à ce qu'il s'arrêtât.

« Il me semble, dit Baba Moustafa, que je n'ai point passé plus loin. » Et il se trouva véritablement devant la maison de Cassim, où Ali Baba demeurent alors. Avant de lui ôter le mouchoir de devant les yeux, le voleur fit promptement une marque à la porte avec de la craie qu'il tenoit prête ; et quand il le lui eut ôté, il lui demanda s'il savoit à qui appartenait la maison ? Baba Moustafa lui répondit qu'il n'étoit pas du quartier, et ainsi qu'il ne pouvoit lui en rien dire.

Comme le voleur vit qu'il ne pouvoit apprendre rien davantage de Baba Moustafa, il le remercia de la peine qu'il lui avoit fait prendre ; et après qu'il l'eut quitté et laissé retourner à sa boutique, il reprit le chemin de la forêt, persuadé qu'il seroit bien reçu.

Peu de temps après que le voleur et Baba Moustafa se furent séparés, Morgiane sortit de la maison d'Ali Baba pour quelque affaire ; et en revenant, elle remarqua la marque que le voleur y avoit faite ; elle s'arrêta pour y faire attention.

« Que signifie cette marque, dit-elle en elle-même, quelqu'un voudroit-il du mal à mon maître, ou l'a-t-on faite pour se divertir ? À quelque intention qu'on l'ait pu faire, ajouta-t-elle, il est bon de se précautionner contre tout événement. »

Elle prend aussitôt de la craie ; et comme les deux ou trois portes au-dessus et au-dessous étoient semblables, elle les marqua au même endroit, et elle rentra dans la maison sans parler de ce qu'elle venoit de faire, ni à son maître ni à sa maîtresse.

Le voleur cependant qui continuoît son chemin, arriva à la forêt, et rejoignit sa troupe de bonne heure. En arrivant, il fit rapport du succès de son voyage, en exagérant le bonheur qu'il avoit eu d'avoir trouvé d'abord un homme par lequel il avoit appris le fait dont il étoit venu s'informer, ce que personne que lui n'eût pu lui apprendre. Il fut écouté avec une grande satisfaction ; et le capitaine, en prenant la parole, après l'avoir loué de sa diligence : « Camarades, dit-il en s'adressant à tous, nous n'avons pas de temps à perdre, partons bien armés, sans qu'il paroisse que nous le soyons ; et quand nous serons entrés dans la ville séparément, les uns après les autres, pour ne pas donner de soupçon, que le rendez-vous soit dans la grande place, les uns d'un côté, les autres de l'autre, pendant que j'irai reconnoître la maison avec notre camarade, qui vient de nous apporter une si bonne nouvelle, afin que là-dessus je juge du parti qui nous conviendra le mieux. »

Le discours du capitaine des voleurs fut applaudi, et ils furent bientôt en état de partir. Ils défilèrent deux à deux, trois à trois ; et en marchant à une distance raisonnable les uns des autres, ils entrèrent dans la ville sans donner aucun soupçon. Le capitaine et celui qui étoit venu le matin, y entrèrent les derniers. Celui-ci mena le capitaine dans la rue où il avoit marqué la maison d'Ali Baba ; et quand il fut devant une des portes qui avoit été marquée par Morgiane, il la lui fit remarquer, en lui disant que c'étoit celle-là. Mais en continuant leur chemin sans s'arrêter, afin de ne pas se rendre suspects, comme le capitaine eut observé que la porte qui suivoit étoit marquée de la même marque et au même endroit, il le fit remarquer à son conducteur, et il lui demanda si c'étoit celle-ci ou la première ? Le conducteur demeura confus, et il ne sut que répondre, encore moins quand il eut vu avec le capitaine que les quatre ou cinq portes qui suivoient, avoient aussi la même marque. Il assura au capitaine, avec serment, qu'il n'en avoit marqué qu'une.

« Je ne sais, ajouta-t-il, qui peut avoir marqué les autres avec tant de ressemblance ; mais dans cette confusion, j'avoue que je ne peux distinguer laquelle est celle que j'ai marquée. »

Le capitaine qui vit son dessein avorté, se rendit à la grande place, où il fit dire à ses gens par le premier qu'il rencontra, qu'ils avoient perdu leur peine et fait un voyage inutile, et qu'ils n'avoient d'autre parti à prendre que de reprendre le chemin de leur retraite commune. Il en donna l'exemple, et ils le suivirent tous dans le même ordre qu'ils étoient venus.

Quand la troupe se fut rassemblée dans la forêt, le capitaine leur expliqua la raison pourquoi il les avoit fait revenir.

Aussitôt le conducteur fut déclaré digne de mort tout d'une voix, et il s'y condamna lui-même, en reconnoissant qu'il auroit dû prendre mieux ses précautions, et il présenta le col avec fermeté à celui qui se présenta pour lui couper la tête.

Comme il s'agissoit, pour la conservation de la bande, de ne pas laisser sans vengeance le tort qui lui avoit été fait, un autre voleur, qui se promit de mieux réussir que celui qui venoit d'être châtié, se présenta, et demanda en grâce d'être préféré. Il est écouté. Il marche ; il corrompt Baba Moustafa, comme le premier l'avoit corrompu, et Baba Moustafa lui fait connoître la maison d'Ali Baba les yeux bandés. Il la marque de rouge dans un endroit moins apparent, en comptant que c'étoit un moyen sûr pour la distinguer d'avec celles qui étoient marquées de blanc.

Mais peu de temps après, Morgiane sortit de la maison comme le jour précédent ; et quand elle revint, la marque rouge n'échappa pas à ses yeux clairvoyans. Elle fit le même raisonnement qu'elle avoit fait, et elle ne manqua pas de faire la même marque de crayon rouge aux autres portes voisines et aux mêmes endroits.

Le voleur à son retour vers sa troupe dans la forêt, ne manqua pas de faire valoir la précaution qu'il avoit prise comme infaillible, disoit-il, pour ne pas confondre la maison d'Ali Baba avec les autres. Le capitaine et ses gens croient avec lui que la chose doit réussir. Ils se rendent à la ville dans le même ordre et avec les mêmes soins qu'auparavant, armés aussi de même, prêts à faire le coup qu'ils méditoient ; et le capitaine et le voleur, en arrivant, vont à la rue d'Ali Baba ; mais ils trouvent la même difficulté que la première fois. Le

capitaine en est indigné, et le voleur dans une confusion aussi grande que celui qui l'avoit précédé avec la même commission.

Ainsi le capitaine fut contraint de se retirer encore ce jour-là avec ses gens, aussi peu satisfait que le jour d'auparavant. Le voleur, comme auteur de la méprise, subit pareillement le châtiment auquel il s'étoit soumis volontairement.

» Le capitaine qui vit sa troupe diminuée de deux braves sujets, craignit de la voir diminuer davantage s'il continuoit de s'en rapporter à d'autres pour être informé au vrai de la maison d'Ali Baba. Leur exemple lui fit connoître qu'ils n'étoient propres, tous, qu'à des coups de main et nullement à agir de tête dans les occasions. Il se chargea de la chose lui-même ; il vint à la ville, et avec l'aide de Baba Moustafa, qui lui rendit le même service qu'aux deux députés de sa troupe, il ne s'amusa pas à faire aucune marque pour connoître la maison d'Ali Baba ; mais il l'examina si bien, non-seulement en la considérant attentivement, mais même en passant et en repassant à diverses fois par-devant, qu'il n'étoit pas possible qu'il s'y méprât.

Le capitaine des voleurs, satisfait de son voyage, et instruit de ce qu'il avoit souhaité, retourna à la forêt ; et quand il fut arrivé dans la grotte, où sa troupe l'attendoit : « Camarades, dit-il, rien enfin ne peut plus nous empêcher de prendre une pleine vengeance du dommage qui nous a été fait. Je connois avec certitude la maison du coupable sur qui elle doit tomber ; et dans le chemin, j'ai songé aux moyens de la lui faire sentir si adroitement, que personne ne pourra avoir connoissance du lieu de notre retraite, non plus que de notre trésor ; car c'est le but que nous devons avoir dans notre entreprise, autrement, au lieu

de nous être utile, elle nous seroit funeste. Pour parvenir à ce but, continua le capitaine, voici ce que j'ai imaginé. Quand je vous l'aurai exposé, si quelqu'un sait un expédient meilleur, il pourra le communiquer. »

Alors il leur expliqua de quelle manière il prétendoit s'y comporter ; et comme ils lui eurent tous donné leur approbation, il les chargea, en se partageant dans les bourgs et dans les villages d'alentour, et même dans les villes, d'acheter des mulets, jusqu'au nombre de dix-neuf, et trente-huit grands vases de cuir à transporter de l'huile, l'un plein, et les autres vuides.

En deux ou trois jours de temps, les voleurs eurent fait tout cet amas. Comme les vases vuides étoient un peu étroits par la bouche pour l'exécution de son dessein, le capitaine les fit un peu élargir ; et après avoir fait entrer un de ses gens dans chacun avec les armes qu'il avoit jugées nécessaires, en laissant ouvert ce qu'il avoit fait découdre, afin de leur laisser la respiration libre, il les ferma de manière qu'ils paroissent pleins d'huile ; et pour les mieux déguiser, il les frotta par le dehors d'huile, qu'il prit du vase qui en étoit plein.

Les choses ainsi disposées, quand les mulets furent chargés des trente-sept voleurs, sans y comprendre le capitaine, chacun caché dans un des vases, et du vase qui étoit plein d'huile, leur capitaine, comme conducteur, prit le chemin de la ville, dans le temps qu'il avoit résolu, et y arriva à la brune, environ une heure après le coucher du soleil, comme il se l'étoit proposé. Il y entra, et il alla droit à la maison d'Ali Baba, dans le dessein de frapper à la porte, et de demander à y passer la nuit avec ses mulets, sous le bon plaisir du maître. Il n'eut pas la peine de

frapper : il trouva Ali Baba à la porte qui prenoit le frais après le soupe. Il fît arrêter ses mulets ; et en s'adressant à Ali Baba : « Seigneur, dit-il, j'amène l'huile que vous voyez, de bien loin, pour la vendre demain au marché ; et à l'heure qu'il est, je ne sais où aller loger. Si cela ne vous incommode pas, faites-moi le plaisir de me recevoir chez vous pour y passer la nuit : je vous en aurai obligation. »

Quoiqu'Ali Baba eût vu dans la forêt celui qui lui parloit, et même entendu sa voix, comment eût-il pu le reconnoître pour le capitaine des quarante voleurs, sous le déguisement d'un marchand d'huile ?

« Vous êtes le bien-venu, lui dit-il, entrez. » Et en disant ces paroles, il lui fit place pour le laisser entrer avec ses mulets, comme il le fit.

En même temps, Ali Baba appela un esclave qu'il avoit, et lui commanda, quand les mulets seroient déchargés, de les mettre non-seulement à couvert dans l'écurie, mais même de leur donner du foin et de l'orge. Il prit aussi la peine d'entrer dans la cuisine, et d'ordonner à Morgiane d'apprêter promptement à souper pour l'hôte qui venoit d'arriver, et de lui préparer un lit dans une chambre.

Ali Baba fit plus : pour faire à son hôte tout l'accueil possible, quand il vit que le capitaine des voleurs avoit déchargé ses mulets, que les mulets avoient été menés dans l'écurie, comme il l'avoit commandé, et qu'il cherchoit une place pour passer la nuit à l'air, il alla le prendre pour le faire entrer dans la salle où il recevoit son monde, en lui disant qu'il ne souffriroit pas qu'il couchât dans la cour. Le capitaine des voleurs s'en excusa fort, sous prétexte de ne vouloir pas être

incommode, mais, dans le vrai, pour avoir lieu d'exécuter ce qu'il méditait avec plus de liberté ; et il ne céda aux honnêtetés d'Ali Baba qu'après de fortes instances.

Ali Baba, non content de tenir compagnie à celui qui en vouloit à sa vie, jusqu'à ce que Morgiane lui eût servi le soupe, continua de l'entretenir de plusieurs choses qu'il crut pouvoir lui faire plaisir, et il ne le quitta que quand il eut achevé le repas dont il l'avoit régalé.

« Je vous laisse le maître, lui dit-il : vous n'avez qu'à demander toutes les choses dont vous pouvez avoir besoin, il n'y a rien chez moi qui ne soit à votre service. »

Le capitaine des voleurs se leva en même temps qu'Ali Baba, et l'accompagna jusqu'à la porte ; et pendant qu'Ali Baba alla dans la cuisine pour parler à Morgiane, il entra dans la cour, sous prétexte d'aller à l'écurie voir si rien ne manquoit à ses mulets.

Ali Baba, après avoir recommandé de nouveau à Morgiane de prendre un grand soin de son hôte, et de ne le laisser manquer de rien : « Morgiane, ajouta-t-il, je t'avertis que demain je vais au bain avant le jour ; prends soin que mon linge de bain soit prêt, et de le donner à Abdalla (c'étoit le nom de son esclave), et fais-moi un bon bouillon, pour le prendre à mon retour. »

Après lui avoir donné ces ordres, il se retira pour se coucher.

Le capitaine des voleurs, cependant, à la sortie de l'écurie, alla donner à ses gens l'ordre de ce qu'ils devoient faire. En commençant depuis le premier vase jusqu'au dernier, il dit à chacun :

« Quand je jetterai de petites pierres de la chambre où l'on me loge, ne manquez pas de vous faire ouverture, en fendant le vase depuis le haut jusqu'en bas, avec le couteau dont vous êtes muni, et d'en sortir : aussitôt je serai à vous. »

Le couteau dont il parloit étoit pointu et affilé pour cet usage.

Cela fait, il revint ; et comme il se fut présenté à la porte de la cuisine, Morgiane prit de la lumière, et elle le conduisit à la chambre qu'elle lui avoit préparée, où elle le laissa après lui avoir demandé s'il avoit besoin de quelqu'autre chose. Pour ne pas donner de soupçon, il éteignit la lumière peu de temps après, et il se coucha tout habillé, prêt à se lever dès qu'il auroit fait son premier somme.

Morgiane n'oublia pas les ordres d'Ali Baba : elle prépara son linge de bain, elle en charge Abdalla qui n'étoit pas encore allé se coucher, elle met le pot au feu pour le bouillon, et pendant qu'elle écume le pot, la lampe s'éteint. Il n'y avoit plus d'huile dans la maison, et la chandelle y manquoit aussi. Que faire ? Elle a besoin cependant de voir clair pour écumer son pot ; elle en témoigne sa peine à Abdalla.

« Te voilà bien embarrassée , lui dit Abdalla ! Va prendre de l'huile dans un des vases que voilà dans la cour. »

Morgiane remercia Abdalla de l'avis, et pendant qu'il va se coucher près de la chambre d'Ali Baba, pour le suivre au bain, elle prend la cruche à l'huile et elle va dans la cour. Comme elle se fut approchée du premier vase qu'elle rencontra, le voleur qui étoit caché dedans, demanda en parlant bas : « Est-il temps ? »

Quoique le voleur eût parlé bas, Morgiane néanmoins fut frappée de la voix d'autant plus facilement, que le capitaine des voleurs, dès qu'il eut déchargé ses mulets, avoit ouvert, non-seulement ce vase, mais même tous les autres, pour donner de l'air à ses gens, qui d'ailleurs y étoient fort mal à leur aise, sans y être cependant privés de la facilité de respirer.

Toute autre esclave que Morgiane, aussi surprise qu'elle le fut, en trouvant un homme dans un vase, au lieu d'y trouver de l'huile quelle cherchoit, eût fait un vacarme capable de causer de grands malheurs. Mais Morgiane étoit au-dessus de ses semblables : elle comprit en un instant l'importance de garder ce secret, le danger pressant où se trouvoit Ali Baba et sa famille, et où elle se trouvoit elle-même, et la nécessité d'y apporter promptement le remède, sans faire d'éclat ; et par sa capacité elle en pénétra d'abord les moyens. Elle rentra donc en elle-même dans le moment, et sans faire paroître aucune émotion, en prenant la place du capitaine des voleurs, elle répondit à la demande, et elle dit : « Pas encore, mais bientôt. » Elle s'approcha du vase qui suivoit, et la même demande lui fut faite, et ainsi de suite , jusqu'à ce qu'elle arriva au dernier qui étoit plein d'huile ; et, à la même demande, elle donna la même réponse.

Morgiane connut par-là que son maître Ali Baba, qui avoit cru ne donner à loger chez lui qu'à un marchand d'huile, y avoit donné entrée à trente-huit voleurs, en y comprenant le faux marchand leur capitaine. Elle remplit en diligence sa cruche d'huile, qu'elle prit du dernier vase ; elle revint dans sa cuisine, où après avoir mis de l'huile dans la lampe et l'avoir ralumée, elle prend une grande chaudière, elle retourne à la

cour où elle l'emplit de l'huile du vase. Elle la rapporte, la met sur le feu, et met dessous force bois, parce que plutôt l'huile bouillira, plutôt elle aura exécuté ce qui doit contribuer au salut commun de la maison, qui ne demande pas de retardement. L'huile bout enfin, elle prend la chaudière, et elle va verser dans chaque vase assez d'huile toute bouillante, depuis le premier jusqu'au dernier, pour les étouffer et leur ôter la vie, comme elle la leur ôta.

Cette action digne du courage de Morgiane, exécutée sans bruit, comme elle l'avoit projeté, elle revient dans la cuisine avec la chaudière vuide, et ferme la porte. Elle éteint le grand feu qu'elle avoit allumé, et elle n'en laisse qu'autant qu'il en faut pour achever de faire cuire le pot du bouillon d'Ali Baba. Ensuite elle souffle la lampe, et elle demeure dans un grand silence, résolue à ne pas se coucher qu'elle n'eût observé ce qui arriveroit, par une fenêtre de la cuisine qui donnoit sur la cour, autant que l'obscurité de la nuit pouvoit le permettre.

Il n'y avoit pas encore un quart d'heure que Morgiane attendoit, quand le capitaine des voleurs s'éveilla. Il se lève, il regarde par la fenêtre qu'il ouvre ; et comme il n'aperçoit aucune lumière et qu'il voit régner un grand repos et un profond silence dans la maison, il donne le signal en jetant de petites pierres, dont plusieurs tombèrent sur les vases, comme il n'en douta point par le son qui lui en vint aux oreilles. Il prête l'oreille, et n'en tend ni n'aperçoit rien qui lui lasse connoître que ses gens se mettent en mouvement. Il en est inquiet : il jette de petites pierres une seconde et une troisième fois. Elles tombent sur les vases, et cependant pas un des voleurs ne donne le moindre signe de vie, et il n'en peut

comprendre la raison. Il descend dans la cour tout alarmé, avec le moins de bruit qu'il lui est possible ; il approche de même du premier vase, et quand il veut demander au voleur, qu'il croit vivant, s'il dort, il sent une odeur d'huile chaude et de brûlé, qui exhale du vase, par où il connoît que son entreprise contre Ali Baba, pour lui ôter la vie et pour piller sa maison, et pour emporter s'il pouvoit l'or qu'il avoit enlevé à sa communauté, étoit échouée. Il passe au vase qui suivoit, et à tous les autres l'un après l'autre, et il trouve que ses gens avoient péri par le même sort ; et par la diminution de l'huile dans le vase qu'il avoit apporté plein, il connut la manière dont on s'y étoit pris pour le priver du secours qu'il en attendoit. Au désespoir d'avoir manqué son coup, il enfila la porte du jardin d'Ali Baba, qui donnoit dans la cour, et de jardin en jardin, en passant par-dessus les murs, il se sauva.

Quand Morgiane n'entendit plus de bruit et qu'elle ne vit pas revenir le capitaine des voleurs, après avoir attendu quelque temps, elle ne douta pas du parti qu'il avoit pris, plutôt que de chercher à se sauver par la porte de la maison, qui étoit fermée à double tour. Satisfaite et dans une grande joie d'avoir si bien réussi à mettre toute la maison en sûreté, elle se coucha enfin, et elle s'endormit.

Ali Baba cependant sortit avant le jour, et alla au bain suivi de son esclave, sans rien savoir de l'événement étonnant qui étoit arrivé chez lui pendant qu'il dormoit, au sujet duquel Morgiane n'avoit pas jugé à propos de l'éveiller, avec d'autant plus de raison, qu'elle n'avoit pas de temps à perdre dans le temps du danger, et qu'il étoit inutile de troubler son repos, après qu'elle l'eut détourné.

Lorsqu'il revint des bains, et qu'il rentra chez lui, le soleil étoit levé. Ali Baba fut si surpris de voir encore les vases d'huile dans leur place, et que le marchand ne se fût pas rendu au marché avec ses mulets, qu'il en demanda la raison à Morgiane qui lui étoit venue ouvrir, et qui avoit laissé toutes choses dans l'état où il les voyoit, pour lui en donner le spectacle, et lui expliquer plus sensiblement ce qu'elle avoit fait pour sa conservation.

« Mon bon maître, dit Morgiane en répondant à Ali Baba, Dieu vous conserve, vous et toute votre maison ! Vous apprendrez mieux ce que vous desirez de savoir, quand vous aurez vu ce que j'ai à vous faire voir : prenez la peine de venir avec moi. »

Ali Baba suivit Morgiane. Quand elle eut fermé la porte, elle le mena au premier vase : « Regardez dans le vase, lui dit-elle, et voyez s'il y a de l'huile. »

Ali Baba regarda ; et comme il eut vu un homme dans le vase, il se retira en arrière tout effrayé, avec un grand cri.

« Ne craignez rien, lui dit Morgiane, l'homme que vous voyez ne vous fera pas de mal ; il en a fait, mais il n'est plus en état d'en faire, ni à vous, ni à personne : il n'a plus de vie. »

« Morgiane, s'écria Ali Baba, que veut dire ce que tu viens de me faire voir ? Explique-le-moi. »

« Je vous l'expliquerai, dit Morgiane ; mais modérez votre étonnement, et n'éveillez pas la curiosité des voisins d'avoir connoissance d'une chose qu'il est très-important que vous teniez cachée. Voyez auparavant tous les autres vases. »

Ali Baba regarda dans les autres vases l'un après l'autre,

depuis le premier jusqu'au dernier ou il y avoit de l'huile, dont il remarqua que l'huile étoit notablement diminuée ; et quand il eut fait, il demeura comme immobile, tantôt en jetant les yeux sur les vases, tantôt en regardant Morgiane, sans dire mot, tant la surprise où il étoit étoit grande ! À la fin, comme si la parole lui fut revenue : « Et le marchand, demanda-t-il, qu'est-il devenu ? »

«Le marchand, répondit Morgiane, est aussi peu marchand que je suis marchande. Je vous dirai qui il est, et ce qu'il est devenu. Mais vous apprendrez toute l'histoire plus commodément dans votre chambre ; car il est temps, pour le bien de votre santé, que vous preniez un bouillon après être sorti du bain. »

Pendant qu'Ali Baba se rendit dans sa chambre, Morgiane alla à la cuisine prendre le bouillon ; elle le lui apporta, et avant de le prendre, Ali Baba lui dit :

« Commence toujours à satisfaire l'impatience où je suis, et raconte-moi une histoire si étrange, avec toutes ses circonstances. »

Morgiane, pour obéir à Ali Baba, lui dit :

« Seigneur, hier au soir, quand vous vous fûtes retiré pour vous coucher, je préparai votre linge de bain, comme vous veniez de me le commander, et j'en chargeai Abdalla. Ensuite je mis le pot au feu pour le bouillon ; et comme je l'écumois, la lampe, faute d'huile, s'éteignit tout-à-coup, et il n'y en avoit pas une goutte dans la cruche. Je cherchai quelques bouts de chandelle, et je n'en trouvai pas un. Abdalla, qui me vit embarrassée, me fit souvenir des vases pleins d'huile qui

étoient dans la cour, comme il n'en doutoit pas non plus que moi, et comme vous l'avez cru vous-même. Je pris la cruche et je courus au vase le plus voisin. Mais comme je fus près du vase, il en sortit une voix qui me demanda : « Est-il temps ? » Je ne m'effrayai pas ; mais en comprenant sur le champ la malice du faux marchand, je répondis sans hésiter : « Pas encore, mais bientôt. » Je passai au vase qui suivoit ; et une autre voix me fit la même demande, à laquelle je répondis de même. J'allai aux autres vases l'un après l'autre : à pareille demande, pareille réponse, et je ne trouvai de l'huile que dans le dernier vase, dont j'emplis la cruche. Quand j'eus considéré qu'il y avoit trente-sept voleurs au milieu de votre cour, qui n'attendoient que le signal ou que le commandement de leur chef, que vous avez pris pour un marchand, et à qui vous aviez fait un si grand accueil, au point de mettre toute la maison en combustion, je ne perdis pas de temps, je rapportai la cruche, j'allumai la lampe ; et après avoir pris la chaudière la plus grande de la cuisine, j'allai l'emplir d'huile. Je la mis sur le feu, et quand elle fut bien bouillante, j'en allai verser dans chaque vase où étoient les voleurs, autant qu'il en fallut pour les empêcher tous d'exécuter le pernicieux dessein qui les avoit amenés. La chose ainsi terminée de la manière que je l'avois méditée, je revins dans la cuisine, j'éteignis la lampe ; et avant que je me couchasse, je me mis à examiner tranquillement par la fenêtre quel parti prendroit le faux marchand d'huile. Au bout de quelque temps, j'entendis que pour signal il jeta de sa fenêtre de petites pierres qui tombèrent sur les vases. Il en jeta une seconde et une troisième fois ; et comme il n'aperçut ou n'entendit aucun mouvement, il descendit ; et je le vis aller de vase en vase jusqu'au dernier ; après quoi l'obscurité de la nuit

fit que je le perdis de vue. J'observai encore quelque temps ; et comme je vis qu'il ne revenoit pas, je ne doutai pas qu'il ne se fût sauvé par le jardin, désespéré d'avoir si mal réussi. Ainsi, persuadée que la maison étoit en sûreté, je me couchai. »

En achevant, Morgiane ajouta :

« Voilà quelle est l'histoire que vous m'avez demandée, et je suis convaincue que c'est la suite d'une observation que j'avois faite depuis deux ou trois jours, dont je n'avois pas cru devoir vous entretenir, qui est qu'une fois en revenant de la ville de bon matin, j'aperçus que la porte de la rue étoit marquée de blanc, et le jour d'après de rouge, après la marque blanche, et que chaque fois, sans savoir à quel dessein cela pouvoit avoir été fait, j'avois marqué de même et au même endroit, deux ou trois portes de nos voisins, au-dessus et au-dessous. Si vous joignez cela avec ce qui vient d'arriver, vous trouverez que le tout a été machiné par les voleurs de la forêt, dont je ne sais pourquoi la troupe est diminuée de deux. Quoi qu'il en soit, la voila réduite à trois au plus. Cela fait voir qu'ils avoient juré votre perte, et qu'il est bon que vous vous teniez sur vos gardes, tant qu'il sera certain qu'il en restera quelqu'un au monde. Quant à moi, je n'oublierai rien pour veiller à votre conservation comme j'y suis obligée. »

Quand Morgiane eut achevé, Ali Baba pénétré de la grande obligation qu'il lui avoit, lui dit :

« Je ne mourrai pas que je ne t'aye récompensée, comme tu le mérites. Je te dois la vie ; et pour commencer à t'en donner une marque de reconnaissance, je te donne la liberté dès-à-présent, en attendant que j'y mette le comble de la manière que je me le propose. Je suis persuadé avec toi que les quarante

voleurs m'ont dressé ces embûches. Dieu m'a délivré par ton moyen. J'espère qu'il continuera de me préserver de leur méchanceté, et qu'en achevant de la détourner de ma tête, il délivrera le monde de leur persécution et de leur engeance maudite. Ce que nous avons à faire, c'est d'enterrer incessamment les corps de cette peste du genre humain, avec un si grand secret, que personne ne puisse rien soupçonner de leur destinée ; et c'est à quoi je vais travailler avec Abdalla. »

Le jardin d'Ali Baba étoit d'une grande longueur, terminé par de grands arbres. Sans différer, il alla sous ces arbres avec son esclave, creuser une fosse longue et large à proportion des corps qu'ils avoient à y enterrer. Le terrain étoit aisé à remuer, et ils ne mirent pas un long-temps à l'achever. Ils tirèrent les corps hors des vases, et ils mirent à part les armes dont les voleurs s'étoient munis. Ils transportèrent ces corps au bout du jardin, et ils les arrangèrent dans la fosse ; et après les avoir couverts de la terre qu'ils en avoient tirée, ils dispersèrent ce qui en restoit aux environs, de manière que le terrain parut égal comme auparavant. Ali Baba fit cacher soigneusement les vases à l'huile et les armes ; et quant aux mulets, dont il n'avoit pas besoin pour lors, il les envoya au marché à différentes fois, où il les fit vendre par son esclave.

Pendant qu'Ali Baba prenoit toutes ces mesures pour ôter à la connoissance du public par quel moyen il étoit devenu riche en peu de temps, le capitaine des quarante voleurs étoit retourné à la forêt avec une mortification inconcevable ; et dans l'agitation, ou plutôt dans la confusion où il étoit d'un succès si malheureux et si contraire à ce qu'il s'étoit promis, il étoit rentré dans la grotte, sans avoir pu s'arrêter à aucune

résolution dans le chemin sur ce qu'il devoit faire ou ne pas faire à Ali Baba.

La solitude où il se trouva dans cette sombre demeure, lui parut affreuse.

« Braves gens, s'écria-t-il, compagnons de mes veilles, de mes courses et de mes travaux, où êtes-vous ? Que puis-je faire sans vous ? Vous avois-je assemblés et choisis pour vous voir périr tous à la fois par une destinée si fatale et si indigne de votre courage ? Je vous regretterois moins si vous étiez morts le sabre à la main en vaillans hommes. Quand aurai-je fait une autre troupe de gens de main comme vous ? Et quand je le voudrois, pourrois-je l'entreprendre, et ne pas exposer tant d'or, tant d'argent, tant de richesses à la proie de celui qui s'est déjà enrichi d'une partie ? Je ne puis et je ne dois y songer, qu'auparavant je ne lui aie ôté la vie. Ce que je n'ai pu faire avec un secours si puissant, je le ferai moi seul ; et quand j'aurai pourvu de la sorte à ce que ce trésor ne soit plus exposé au pillage, je travaillerai à faire en sorte qu'il ne demeure ni sans successeurs ni sans maître après moi, qu'il se conserve et qu'il s'augmente dans toute la postérité. »

Cette résolution prise, il ne fut pas embarrassé à chercher les moyens de l'exécuter ; et alors plein d'espérance, et l'esprit tranquille, il s'endormit, et passa la nuit assez paisiblement.

Le lendemain, le capitaine des voleurs éveillé de grand matin, comme il se l'étoit proposé, prit un habit fort propre, conformément au dessein qu'il avoit médité, et il vint à la ville, où il prit un logement dans un khan ; et comme il s'attendoit que ce qui s'étoit passé chez Ali Baba, pouvoit avoir fait de l'éclat, il demanda au concierge, par manière

d'entretien, s'il y avoit quelque chose de nouveau dans la ville, sur quoi le concierge parla de toute autre chose que de ce qu'il lui importoit de savoir. Il jugea de là que la raison pourquoi Ali Baba gardoit un si grand secret, venoit de ce qu'il ne vouloit pas que la connoissance qu'il avoit du trésor, et du moyen d'y entrer, fût divulguée, et de ce qu'il n'ignoroit pas que c'étoit pour ce sujet qu'on en vouloit à sa vie. Cela l'anima davantage à ne rien négliger pour se défaire de lui par la même voie du secret.

Le capitaine des voleurs se pourvut d'un cheval, dont il se servit pour transporter à son logement plusieurs sortes de riches étoffes et de toiles fines, en faisant plusieurs voyages à la forêt avec les précautions nécessaires pour cacher le lieu où il les alloit prendre. Pour débiter ces marchandises, quand il en eut amassé ce qu'il avoit jugé à propos, il chercha une boutique. Il en trouva une ; et après l'avoir prise à louage du propriétaire, il la garnit, et il s'y établit. La boutique qui se trouva vis-à-vis de la sienne, étoit celle qui avoit appartenu à Cassim, et qui étoit occupée par le fils d'Ali Baba, il n'y avoit pas long-temps.

Le capitaine des voleurs qui avoit pris le nom de Cogia Houssain, comme nouveau venu, ne manqua pas de faire civilité aux marchands ses voisins, selon la coutume. Mais comme le fils d'Ali Baba étoit jeune, bien fait, qu'il ne manquoit pas d'esprit, et qu'il avoit occasion plus souvent de lui parler et de s'entretenir avec lui qu'avec les autres, il eut bientôt fait amitié avec lui. Il s'attacha même à le cultiver plus fortement et plus assidûment, quand trois ou quatre jours après son établissement, il eut reconnu Ali Baba qui vint voir son

fiils, qui s'arrêta à s'entretenir avec lui, comme il avoit coutume de le faire de temps en temps, et qu'il eut appris du fiils, après qu'Ali Baba l'eut quitté, que c'étoit son père. Il augmenta ses empressemens auprès de lui, il le caressa, il lui fit de petits présens, il le régala même, et il lui donna plusieurs fois à manger.

Le fiils d'Ali Baba ne voulut pas avoir tant d'obligation à Cogia Houssain sans lui rendre la pareille. Mais il étoit logé étroitement, et il n'avoit pas la même commodité que lui pour le régaler comme il le souhaitoit. Il parla de son dessein à Ali Baba son père, en lui faisant remarquer qu'il ne seroit pas séant qu'il demeurât plus long-temps sans reconnoître les honnêtetés de Cogia Houssain.

Ali Baba se chargea du régal avec plaisir.

« Mon fiils, dit-il, il est demain vendredi ; comme c'est un jour que les gros marchands, comme Cogia Houssain et comme vous, tiennent leurs boutiques fermées, faites avec lui une partie de promenade pour l'après-dînée, et en revenant faites en sorte que vous le fassiez passer par chez moi et que vous le fassiez entrer. Il sera mieux que la chose se fasse de la sorte, que si vous l'invitiez dans les formes. Je vais ordonner à Morgiane de faire le soupé, et de le tenir prêt. »

Le vendredi, le fiils d'Ali Baba et Cogia Houssain se trouvèrent l'après-dîné au rendez-vous qu'ils s'étoient donné, et ils firent leur promenade. En revenant, comme le fiils d'Ali Baba avoit affecté de faire passer Cogia Houssain par la rue où demeuroit son père, quand ils furent arrivés devant la porte de la maison, il l'arrêta, et en frappant : « C'est, lui dit-il, la maison de mon père, lequel sur le récit que je lui ai fait de

l'amitié dont vous m'honorez, m'a chargé de lui procurer l'honneur de votre connoissance. Je vous prie d'ajouter ce plaisir à tous les autres dont je vous suis redevable. »

Quoique Cogia Houssain fût arrivé au but qu'il s'étoit proposé, qui étoit d'avoir entrée chez Ali Baba, et de lui ôter la vie, sans hasarder la sienne, en ne faisant pas d'éclat, il ne laissa pas néanmoins de s'excuser, et de faire semblant de prendre congé du fils ; mais comme l'esclave d'Ali Baba venoit d'ouvrir, le fils le prit obligeamment par la main, et en entrant le premier, il le tira et le força en quelque manière d'entrer, comme malgré lui.

Ali Baba reçut Cogia Houssain avec un visage ouvert, et avec le bon accueil qu'il pouvoit souhaiter. Il le remercia des bontés qu'il avoit pour son fils. « L'obligation qu'il vous en a, et que je vous en ai moi-même, ajouta-t-il , est d'autant plus grande, que c'est un jeune homme qui n'a pas encore l'usage du monde, et que vous ne dédaignez pas de contribuer à le former. »

Cogia Houssain rendit compliment pour compliment à Ali Baba, en lui assurant que si son fils n'avoit pas encore acquis l'expérience de certains vieillards, il avoit un bon sens qui lui tenoit lieu de l'expérience d'une infinité d'autres.

Après un entretien de peu de durée sur d'autres sujets indifférens, Cogia Houssain voulut prendre congé. Ali Baba l'arrêta.

« Seigneur, dit-il, où voulez-vous aller ? Je vous prie de me faire l'honneur de souper avec moi. Le repas que je veux vous donner est beaucoup au-dessous de ce que vous méritez ; mais,

tel qu'il est, j'espère que vous l'agréerez d'aussi bon cœur que j'ai intention de vous le donner. »

« Seigneur Ali Baba, reprit Cogia Houssain, je suis très-persuadé de votre bon cœur ; et si je vous demande en grâce de ne pas trouver mauvais que je me retire sans accepter l'offre obligeante que vous me faites, je vous supplie de croire que je ne le fais ni par mépris, ni par incivilité, mais parce que j'en ai une raison que vous approuveriez si elle vous étoit connue. »

« Et quelle peut être cette raison, Seigneur, reprit Ali Baba ? Peut-on vous la demander ? »

« Je puis la dire, répliqua Cogia Houssain : c'est que je ne mange ni viande, ni ragoût où il y ait du sel ; jugez vous-même de la contenance que je ferois à votre table. »

« Si vous n'avez que cette raison, insista Ali Baba, elle ne doit pas me priver de l'honneur de vous posséder à souper, à moins que vous ne le vouliez autrement. Premièrement, il n'y a pas de sel dans le pain que l'on mange chez moi ; et quant à la viande et aux ragoûts, je vous promets qu'il n'y en aura pas dans ce qui sera servi devant vous, je vais y donner ordre. Ainsi faites-moi la grâce de demeurer, je reviens à vous dans un moment. »

Ali Baba alla à la cuisine, et il ordonna à Morgiane de ne pas mettre du sel sur la viande qu'elle avoit à servir, et de préparer promptement deux ou trois ragoûts, entre ceux qu'il lui avoit commandés, où il n'y eût pas de sel.

Morgiane qui étoit prête à servir, ne put s'empêcher de témoigner son mécontentement sur ce nouvel ordre, et de s'en expliquer à Ali Baba.

« Qui est donc, dit-elle, cet homme si difficile qui ne mange pas de sel ? Votre soupe ne sera plus bon à manger si je le sers plus tard. »

« Ne te fâche pas, Morgiane, reprit Ali Baba, c'est un honnête homme. Fais ce que je te dis. »

Morgiane obéit, mais à contre-cœur. Elle eut la curiosité de connoître cet homme qui ne mangeoit pas de sel. Quand elle eut achevé, et qu'Abdalla eut préparé la table, elle l'aida à porter les plats. En regardant Cogia Houssain, elle le reconnut d'abord pour le capitaine des voleurs, malgré son déguisement ; et en l'examinant avec attention, elle aperçut qu'il avoit un poignard caché sous son habit.

« Je ne m'étonne plus, dit-elle en elle-même, que le scélérat ne veuille pas manger de sel avec mon maître : c'est son plus fier ennemi, il veut l'assassiner ; mais je l'en empêcherai. »

Quand Morgiane eut achevé de servir, ou de l'aire servir par Abdalla, elle prit le temps pendant que l'on soupoit, et fit les préparatifs nécessaires pour l'exécution d'un coup des plus hardis ; et elle venoit d'achever lors qu'Abdalla vint l'avertir qu'il étoit temps de servir le fruit. Elle porta le fruit ; et dès qu'Abdalla eut levé ce qui étoit sur la table, elle le servit. Ensuite elle posa près d'Ali Baba une petite table sur laquelle elle mit le vin avec trois tasses ; et en sortant elle emmena Abdalla avec elle, comme pour aller souper ensemble, et donner à Ali Baba, selon la coutume, la liberté de s'entretenir et de se réjouir agréablement avec son hôte, et de le faire bien boire.

Alors, le faux Cogia Houssain, ou plutôt le capitaine des

quarante voleurs, crut que l'occasion favorable pour ôter la vie à Ali Baba étoit venue.

« Je vais, dit-il en lui-même, faire enivrer le père et le fils ; et le fils, à qui je veux bien donner la vie, ne m'empêchera pas d'enfoncer le poignard dans le cœur du père, et je me sauverai par le jardin, comme je l'ai déjà fait, pendant que la cuisinière et l'esclave n'auront pas encore achevé de souper ou seront endormis dans la cuisine. »

Au lieu de souper, Morgiane qui avoit pénétré dans l'intention du faux Cogia Houssain, ne lui donna pas le temps de venir à l'exécution de sa méchanceté. Elle s'habilla d'un habit de danseuse fort propre, prit une coiffure convenable, et se ceignit d'une ceinture d'argent doré, où elle attacha un poignard, dont la gaine et le manche étoient de même métal ; et avec cela elle appliqua un fort beau masque sur son visage. Quand elle se fut déguisée de la sorte, elle dit à Abdalla :

« Abdalla, prends ton tambour de basque, et allons donner à l'hôte de notre maître, et ami de son fils, le divertissement que nous lui donnons quelquefois. »

Abdalla prend le tambour de basque ; il commence à en jouer en marchant devant Morgiane, et il entre dans la salle. Morgiane en entrant après lui, fait une profonde révérence d'un air délibéré et à se faire regarder, comme en demandant la permission de faire voir ce qu'elle savoit faire.

Comme Abdalla vit qu'Ali Baba voulait parler, il cessa de toucher le tambour de basque.

« Entre, Morgiane, entre, dit Ali Baba : Cogia Houssain jugera de quoi tu es capable, et il nous dira ce qu'il en pensera.

Au moins, Seigneur, dit-il à Cogia Houssain en se tournant de son côté, ne croyez pas que je me mette en dépense pour vous donner ce divertissement. Je le trouve chez moi, et vous voyez que ce sont mon esclave, et ma cuisinière et dépenièrre en même temps, qui me le donnent. J'espère que vous ne le trouverez pas désagréable. »

Cogia Houssain ne s'attendait pas qu'Ali Baba dût ajouter ce divertissement au soupé qu'il lui donnoit. Cela lui fit craindre de ne pouvoir pas profiter de l'occasion qu'il croyoit avoir trouvée. Au cas que cela arrivât, il se consola par l'espérance de la retrouver en continuant de ménager l'amitié du père et du fils. Ainsi, quoiqu'il eût mieux aimé qu'Ali Baba eût bien voulu ne le lui pas donner, il fit semblant néanmoins de lui en avoir obligation, et il eut la complaisance de lui témoigner que ce qui lui faisoit plaisir ne pourroit pas manquer de lui en faire aussi.

Quand Abdalla vit qu'Ali Baba et Cogia Houssain avoient cessé de parler, il recommença à toucher son tambour de basque et l'accompagna de sa voix sur un air à danser ; et Morgiane qui ne le cédoit à aucune danseuse de profession, dansa d'une manière à se faire admirer, même de toute autre compagnie que celle à laquelle elle donnoit ce spectacle, dont il n'y avoit peut-être que le faux Cogia Houssain qui y donnât peu d'attention.

Après avoir dansé plusieurs danses avec le même agrément et de la même force, elle tira enfin le poignard ; et en le tenant à la main elle en dansa une dans laquelle elle se surpassa par les figures différentes, par les mouvemens légers, par les sauts surprenans, et par les efforts merveilleux dont elle les

accompagna , tantôt en présentant le poignard en avant, comme pour frapper, tantôt en faisant semblant de s'en frapper elle-même dans le sein.

Comme hors d'haleine enfin, elle arracha le tambour de basque des mains d'Abdalla, de la main gauche, et en tenant le poignard de la droite, elle alla présenter le tambour de basque par le creux à Ali Baba, à l'imitation des danseurs et danseuses de profession, qui en usent ainsi pour solliciter la libéralité de leurs spectateurs.

Ali Baba jeta une pièce d'or dans le tambour de basque de Morgiane. Morgiane s'adressa ensuite au fils d'Ali Baba, qui suivit l'exemple de son père. Cogia Houssain qui vit qu'elle alloit venir aussi à lui, avoit déjà tiré la bourse de son sein pour lui faire son présent, et il y mettoit la main, dans le moment que Morgiane, avec un courage digne de la fermeté et de la résolution qu'elle avoit montrées jusqu'alors, lui enfonça le poignard au milieu du cœur, si avant qu'elle ne le retira qu'après lui avoir ôté la vie.

Ali Baba et son fils épouvantés de cette action, poussèrent un grand cri : « Ah, malheureuse, s'écria Ali Baba, qu'as-tu fait ? Est-ce pour nous perdre, moi et ma famille ? »

« Ce n'est pas vous perdre, répondit Morgiane : je l'ai fait pour votre conservation. »

Alors en ouvrant la robe de Cogia Houssain, et en montrant à Ali Baba le poignard dont il étoit armé : « Voyez, dit-elle, à quel fier ennemi vous aviez affaire, et regardez-le bien au visage : vous y reconnoîtrez le faux marchand d'huile, et le capitaine des quarante voleurs ! Ne considérez-vous pas aussi

qu'il n'a pas voulu manger de sel avec vous ? En voulez-vous davantage pour vous persuader de son dessein pernicieux ? Avant que je l'eusse vu, le soupçon m'en étoit venu, du moment que vous m'avez fait connoître que vous aviez un tel convive. Je l'ai vu, et vous voyez que mon soupçon n'étoit pas mal fondé. »

Ali Baba qui connut la nouvelle obligation qu'il avoit à Morgiane de lui avoir conservé la vie une seconde fois, l'embrassa.

« Morgiane, dit-il, je t'ai donné la liberté, et alors je t'ai promis que ma reconnaissance n'en demeurerait pas là, et que bientôt j'y mettrois le comble. Ce temps est venu, et je te fais ma belle-fille. »

Et en s'adressant à son fils : « Mon fils, ajouta Ali Baba, je vous crois assez bon fils, pour ne pas trouver étrange que je vous donne Morgiane pour femme sans vous consulter. Vous ne lui avez pas moins d'obligation que moi. Vous voyez que Cogia Houssain n'avoit recherché votre amitié que dans le dessein de mieux réussir à m'arracher la vie par sa trahison ; et s'il y eût réussi, vous ne devez pas douter qu'il ne vous eût sacrifié aussi à sa vengeance. Considérez de plus qu'en épousant Morgiane, vous épousez le soutien de ma famille, tant que je vivrai, et l'appui de la vôtre jusqu'à la fin de vos jours. »

Le fils, bien loin de témoigner aucun mécontentement, marqua qu'il consentoit à ce mariage, non-seulement par ce qu'il ne vouloit pas désobéir à son père, mais même parce qu'il y étoit porté par sa propre inclination.

On songea ensuite dans la maison d'Ali Baba à enterrer le

corps du capitaine, auprès de ceux des quarante voleurs ; et cela se fit si secrètement, qu'on n'en eut connoissance qu'après de longues années, lorsque personne ne se trouvoit plus intéressé dans la publication de cette histoire mémorable.

Peu de jours après, Ali Baba célébra les noces de son fils et de Morgiane avec grande solennité, et par un festin somptueux, accompagné de danses, de spectacles et des divertissemens accoutumés ; et il eut la satisfaction de voir que ses amis et ses voisins, qu'il avoit invités, sans avoir connoissance des vrais motifs du mariage, mais qui d'ailleurs n'ignoroient pas les belles et bonnes qualités de Morgiane, le louèrent hautement de sa générosité et de son bon cœur.

Après le mariage, Ali Baba qui s'étoit abstenu de retourner à la grotte depuis qu'il en a voit tiré et rapporté le corps de son frère Cassim sur un de ses trois ânes, avec l'or dont il les avoit chargés, par la crainte d'y trouver les voleurs ou d'y être surpris, s'en abstint encore après la mort des trente-huit voleurs, en y comprenant leur capitaine, parce qu'il supposa que les deux autres, dont le destin ne lui étoit pas connu, étoient encore vivans.

Mais au bout d'un an, comme il eut vu qu'il ne s'étoit fait aucune entreprise pour l'inquiéter, la curiosité le prit d'y faire un voyage, en prenant les précautions nécessaires pour sa sûreté. Il monta à cheval ; et quand il fut arrivé près de la grotte, il prit un bon augure de ce qu'il n'aperçut aucun vestige ni d'hommes ni de chevaux. Il mit pied à terre, il attacha son cheval, et en se présentant devant la porte, il prononça ces paroles : SÉSAME, OUVRE-TOI, qu'il n'avoit pas oubliées. La porte s'ouvrit ; il entra, et l'état ou il trouva toutes choses dans la

grotte, lui fit juger que personne n'y étoit entré depuis environ le temps que le faux Cogia Houssain étoit venu lever boutique dans la ville, et ainsi, que la troupe des quarante voleurs étoit entièrement dissipée et exterminée depuis ce temps-là. Il ne douta plus qu'il ne fût le seul au monde qui eût le secret de faire ouvrir la grotte, et que le trésor qu'elle enfermoit étoit à sa disposition. Il s'étoit muni d'une valise ; il la remplit d'autant d'or que son cheval en put porter, et il revint à la ville.

Depuis ce temps-là, Ali Baba, son fils qu'il mena à la grotte, et à qui il enseigna le secret pour y entrer, et après eux leur postérité à laquelle ils firent passer le même secret, en profitant de leur fortune avec modération, vécurent dans une grande splendeur, et honorés des premières dignités de la ville.

Après avoir achevé de raconter cette histoire au sultan Schahriar, Scheherazade qui vit qu'il n'étoit pas encore jour, commença de lui faire le récit de celle que nous allons voir :

LES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES.

HISTOIRE

D'ALI COGIA, MARCHAND DE BAGDAD.

Sous le règne du calife Haroun Alraschid, dit la sultane Scheherazade, il y avoit à Bagdad un marchand nommé Ali Cogia, qui n'étoit ni des plus riches, ni aussi du dernier ordre, lequel demeuroit dans sa maison paternelle sans femme et sans enfans. Dans le temps que libre de ses actions il vivoit content de ce que son négoce lui produisoit, il eut trois jours de suite un songe, dans lequel un vieillard vénérable lui apparut avec un regard sévère, qui le réprimandoit de ce qu'il ne s'étoit pas encore acquitté du pèlerinage de la Mecque.

Ce songe troubla Ali Cogia et le mit dans un grand embarras. Comme bon Musulman, il n'ignoroit pas l'obligation où il étoit de faire ce pèlerinage ; mais comme il étoit chargé d'une maison, de meubles et d'une boutique, il avoit toujours cru que

c'étoient des motifs assez puissans pour s'en dispenser, en tâchant d'y suppléer par des aumônes, et par d'autres bonnes œuvres. Mais depuis le songe, sa conscience le pressoit si vivement, que la crainte qu'il ne lui arrivât quelque malheur, le fit résoudre de ne pas différer davantage à s'en acquitter.

Pour se mettre en état d'y satisfaire dans l'année qui couroit, Ali Cogia commença par la vente de ses meubles ; il vendit ensuite sa boutique et la plus grande partie des marchandises dont elle étoit garnie, en réservant celles qui pouvoient être de débit à la Mecque ; et pour ce qui est de la maison, il trouva un locataire à qui il en fit un bail. Les choses ainsi disposées, il se trouva prêt à partir dans le temps que la caravane de Bagdad pour la Mecque se mettoit en chemin. La seule chose qui lui restoit à faire, étoit de mettre en sûreté une somme de mille pièces d'or qui l'eût embarrassé dans le pèlerinage, après avoir mis à part l'argent qu'il jugea à propos d'emporter avec lui, pour sa dépense et pour d'autres besoins.

Ali Cogia choisit un vase d'une capacité convenable ; il y mit les mille pièces d'or, et il acheva de le remplir d'olives. Après avoir bien bouché le vase, il le porte chez un marchand de ses amis. Il lui dit : « Mon frère, vous n'ignorez pas que dans peu de jours je pars comme pèlerin de la Mecque avec la caravane ; je vous demande en grâce de vouloir bien vous charger d'un vase d'olives que voici, et de me le conserver jusqu'à mon retour. »

Le marchand lui dit obligeamment : « Tenez, voilà la clé de mon magasin, portez-y vous-même votre vase, et mettez-le où il vous plaira ; je vous promets que vous l'y retrouverez. »

Le jour du départ de la caravane de Bagdad arrivé, Ali Cogia,

avec un chameau chargé des marchandises dont il avoit fait choix, et qui lui servit de monture dans le chemin, s'y joignit ; et il arriva heureusement à la Mecque. Il y visita avec tous les autres pèlerins, le temple si célèbre et si fréquenté chaque année par toutes les nations musulmanes qui y abordent de tous les endroits de la terre où elles sont répandues, en observant très-religieusement les cérémonies qui leur sont prescrites. Quand il se fut acquitté des devoirs de son pèlerinage, il exposa les marchandises qu'il avoit apportées, pour les vendre et pour les échanger.

Deux marchands qui passoient et qui virent les marchandises d'Ali Cogia, les trouvèrent si belles, qu'ils s'arrêtèrent pour les considérer, quoiqu'ils n'en eussent pas besoin. Quand ils eurent satisfait leur curiosité, l'un dit à l'autre en se retirant : « Si ce marchand savoit le gain qu'il feroit au Caire sur ses marchandises, il les y porteroit, plutôt que de les vendre ici, où elles sont à bon marché. »

Ali Cogia entendit ces paroles ; et comme il avoit entendu parler mille fois des beautés de l'Égypte, il résolut sur-le-champ de profiter de l'occasion et d'en faire le voyage. Ainsi, après avoir rempaqueté et remballé ses marchandises, au lieu de retourner à Bagdad, il prit le chemin de l'Égypte, en se joignant à la caravane du Caire. Quand il fut arrivé au Caire, il n'eut pas lieu de se repentir du parti qu'il avoit pris : il y trouva si bien son compte, qu'en très-peu de jours il eut achevé de vendre toutes ses marchandises avec un avantage beaucoup plus grand qu'il n'avoit espéré. Il en acheta d'autres dans le dessein de passer à Damas ; et en attendant la commodité d'une caravane qui devoit partir dans six semaines, il ne se contenta

pas de voir tout ce qui étoit digne de sa curiosité dans le Caire, il alla aussi admirer les pyramides ; il remonta le Nil jusqu'à une certaine distance, et il vit les villes les plus célèbres situées sur l'un et l'autre bord.

Dans le voyage de Damas, comme le chemin de la caravane étoit de passer par Jérusalem, notre marchand de Bagdad profita de l'occasion pour visiter le temple, regardé par tous les Musulmans comme le plus saint, après celui de la Mecque, d'où cette ville prend le titre de sainte Cité.

Ali Cogia trouva la ville de Damas un lieu si délicieux par l'abondance de ses eaux, par ses prairies et par ses jardins enchantés, que tout ce qu'il avoit lu de ses agrémens dans nos histoires, lui parut beaucoup au-dessous de la vérité, et qu'il y fit un long séjour. Comme néanmoins il n'oublioit pas qu'il étoit de Bagdad, il en prit enfin le chemin, et il arriva à Alep, où il fit encore quelque séjour ; et de là, après avoir passé l'Euphrate, il prit le chemin de Moussoul, dans l'intention d'abrégier son retour en descendant le Tigre.

Mais quand Ali Cogia fut arrivé à Moussoul, des marchands de Perse avec lesquels il étoit venu d'Alep, et avec qui il avoit contracté une grande amitié, avoient pris un si grand ascendant sur son esprit, par leurs honnêtetés et par leurs entretiens agréables, qu'ils n'eurent pas de peine à lui persuader de ne pas abandonner leur compagnie jusqu'à Schiraz, d'où il lui seroit aisé de retourner à Bagdad, avec un gain considérable. Ils le menèrent par les villes de Sultanie, de Reï, de Coam, de Cachan, d'Ispahan, et de là à Schiraz^[1], d'où il eut encore la complaisance de les accompagner aux Indes et de revenir à Schiraz avec eux.

De la sorte, en comptant le séjour qu'il avoit fait dans chaque ville, il y avoit bientôt sept ans qu'Ali Cogia étoit parti de Bagdad, quand enfin il résolut d'en prendre le chemin ; et jusqu'alors l'ami auquel il avoit confié le vase d'olives avant son départ, pour le lui garder, n'avoit songé ni à lui ni au vase. Dans le temps qu'il étoit en chemin avec une caravane partie de Schiraz, un soir que ce marchand son ami soupoit en famille, on vint à parler d'olives, et sa femme témoigna quelque désir d'en manger, en disant qu'il y avoit long-temps qu'on n'en avoit vu dans la maison.

« À propos d'olives, dit le mari, vous me faites souvenir qu'Ali Cogia m'en laissa un vase en allant à la Mecque il y a sept ans, qu'il mit lui-même dans mon magasin, pour le reprendre à son retour. Mais où est Ali Cogia depuis qu'il est parti ? Il est vrai qu'au retour de la caravane, quelqu'un me dit qu'il avoit passé en Égypte. Il faut qu'il y soit mort, puisqu'il n'est pas revenu depuis tant d'années : nous pouvons désormais manger les olives si elles sont bonnes. Qu'on me donne un plat et de la lumière, j'en irai prendre, et nous en goûterons. »

« Mon mari, reprit la femme, gardez-vous bien, au nom de Dieu, de commettre une action si noire ; vous savez que rien n'est plus sacré qu'un dépôt. Il y a sept ans, dites-vous, qu'Ali Cogia est allé à la Mecque, et qu'il n'est pas revenu ; mais l'on vous a dit qu'il étoit allé en Égypte ; et d'Égypte, que savez-vous s'il n'est pas allé plus loin ? Il suffit que vous n'ayiez pas de nouvelles de sa mort : il peut revenir demain, après-demain. Quelle infamie ne seroit-ce pas pour vous et pour votre famille s'il revient, et que vous ne lui rendissiez pas son vase dans le même état et tel qu'il vous l'a confié ! Je vous déclare que je

n'ai pas envie de ces olives, et que je n'en mangerai pas. Si j'en ai parlé, je ne l'ai fait que par manière d'entretien. De plus, croyez-vous qu'après tant de temps les olives soient encore bonnes ? Elles sont pourries et gâtées. Et si Ali Cogia revient, comme un pressentiment me le dit, et qu'il s'aperçoive que vous y ayiez touché, quel jugement fera-t-il de votre amitié et de votre fidélité ? Abandonnez votre dessein, je vous en conjure. »

La femme ne tint un si long discours à son mari, que parce qu'elle lisoit son obstination sur son visage. En effet, il n'écouta pas de si bons conseils : il se leva, et il alla à son magasin avec de la lumière et un plat.

« Alors, souvenez-vous au moins, lui dit sa femme, que je ne prends pas de part à ce que vous allez faire, afin que vous ne m'en attribuez pas la faute s'il vous arrive de vous en repentir. »

Le marchand eut encore les oreilles fermées, et il persista dans son dessein. Quand il est dans son magasin, il prend le vase, il le découvre, et il voit les olives toutes pourries. Pour s'éclaircir si le dessous étoit aussi gâté que le dessus, il en verse dans le plat, et de la secousse avec laquelle il les versa, quelques pièces d'or y tombèrent avec bruit.

À la vue de ces pièces, le marchand, naturellement avide et attentif, regarde dans le vase, et aperçoit qu'il avoit versé presque toutes les olives dans le plat, et que le reste étoit tout or en belle monnaie. Il remet dans le vase ce qu'il avoit versé d'olives, il le recouvre, et il revient.

« Ma femme, dit-il en rentrant, vous aviez raison : les olives

sont pourries, et j'ai rebouché le vase, de manière qu'Ali Cogia ne s'apercevra pas que j'y ai touché, si jamais il revient. »

« Vous eussiez mieux fait de me croire, reprit la femme, et de n'y pas toucher. Dieu veuille qu'il n'en arrive aucun mal ! »

Le marchand fut aussi peu touché de ces dernières paroles de sa femme, que de la remontrance qu'elle lui avoit faite. Il passa la nuit presque entière à songer au moyen de s'approprier l'or d'Ali Cogia, et à faire en sorte qu'il lui demeurât au cas qu'il revint et qu'il lui demandât le vase. Le lendemain de grand matin il va acheter des olives de l'année ; il revient, il jette les vieilles du vase d'Ali Cogia ; il en prend l'or, il le met en sûreté ; et après l'avoir rempli des olives qu'il venoit d'acheter, il le recouvre du même couvercle, et il le remet à la même place où Ali Cogia l'avoit mis.

Environ un mois après que le marchand eut commis une action si lâche, et qui devoit lui coûter cher, Ali Cogia arriva à Bagdad, de son long voyage. Comme il avoit loué sa maison avant son départ, il mit pied à terre dans un khan, où il prit un logement en attendant qu'il eut signifié son arrivée à son locataire, et que le locataire se fût pourvu ailleurs d'un logement.

Le lendemain, Ali Cogia alla trouver le marchand son ami, qui le reçut en l'embrassant, et en lui témoignant la joie qu'il avoit de son retour, après une absence de tant d'années, qui, disoit-il, avoit commencé de lui l'aire perdre l'espérance de jamais le revoir.

Après les complimens, de part et d'autre, accoutumés dans une semblable rencontre, Ali Cogia pria le marchand de vouloir

bien lui rendre le vase d'olives qu'il avoit confié à sa garde, et de l'excuser de la liberté qu'il avoit prise de l'en embarrasser.

« Ali Cogia, mon cher ami, reprit le marchand, vous avez tort de me faire des excuses, je n'ai été nullement embarrassé de votre vase ; et dans une pareille occasion, j'en eusse usé avec vous de la même manière que vous en avez usé avec moi. Tenez, voilà la clef de mon magasin : allez le prendre, vous le trouverez à la même place où vous l'avez mis. »

Ali Cogia alla au magasin du marchand, il en apporta son vase ; et après lui avoir rendu la clef, l'avoir bien remercié du plaisir qu'il en avoit reçu, il retourne au khan où il avoit pris logement. Il découvre le vase ; et en y mettant la main à la hauteur où les mille pièces d'or qu'il y avoit cachées, devoient être, il est dans une grande surprise de ne les y pas trouver. Il crut se tromper ; et pour se tirer hors de peine promptement, il prend une partie des plats et autres vases de sa cuisine de voyage, et il verse tout le vase d'olives sans y trouver une seule pièce d'or. Il demeura immobile d'étonnement ; et en élevant les mains et les yeux au ciel : « Est-il possible, s'écria-t-il, qu'un homme que je regardois comme mon bon ami, m'ait fait une infidélité si insigne ! »

Ali Cogia, sensiblement alarmé par la crainte d'avoir fait une perte si considérable, revient chez le marchand.

« Mon ami, lui dit-il, ne soyez pas surpris de ce que je reviens sur mes pas : j'avoue que j'ai reconnu le vase d'olives que j'ai repris dans votre magasin pour celui que j'y avois mis ; mais avec les olives, j'y avois mis mille pièces d'or que je n'y trouve pas. Peut-être en avez-vous eu besoin, et vous en êtes-vous servi pour votre négoce ? Si cela est, elles sont à votre

service. Je vous prie seulement de me tirer hors de peine et de m'en donner une reconnoissance, après quoi vous me les rendrez à votre commodité. »

Le marchand qui s'étoit attendu qu'Ali Cogia viendrait lui faire ce compliment, avoit médité aussi ce qu'il devoit lui répondre.

« Ali Cogia, mon ami, dit-il, quand vous m'avez apporté votre vase d'olives, y ai-je touché ? Ne vous ai-je pas donné la clef de mon magasin ? Ne l'y avez-vous pas porté vous-même ; et ne l'avez-vous pas retrouvé à la même place où vous l'aviez mis, dans le même état, et couvert de même ? Si vous y aviez mis de l'or, vous devez l'y avoir trouvé. Vous m'avez dit qu'il y avoit des olives, je l'ai cru. Voilà tout ce que j'en sais. Vous m'en croirez si vous voulez, mais je n'y ai pas touché. »

Ali Cogia prit toutes les voies de douceur pour faire en sorte que le marchand se rendît justice à lui-même.

« Je n'aime, dit-il, que la paix, et je serois fâché d'en venir à des extrémités qui ne vous feroient pas honneur dans le monde, et dont je ne me servirois qu'avec un regret extrême. Songez que des marchands comme nous, doivent abandonner tout intérêt pour conserver leur bonne réputation. Encore une fois, je serois au désespoir si votre opiniâtreté m'obligeoit de prendre les voies de la justice, moi qui ai toujours mieux aimé perdre quelque chose de mon droit, que d'y recourir. »

« Ali Cogia, reprit le marchand, vous convenez que vous avez mis chez moi un vase d'olives en dépôt ; vous l'avez repris ; vous l'avez emporté, et vous venez me demander mille pièces d'or ! M'avez-vous dit qu'elles fussent dans le vase ?

J'ignore même qu'il y ait des olives, vous ne me les avez pas montrées. Je m'étonne que vous ne me demandiez des perles ou des diamans plutôt que de l'or. Croyez-moi, retirez-vous, et ne faites pas assembler le monde devant ma boutique. «

Quelques-uns s'y étoient déjà arrêtés ; et ces dernières paroles du marchand, prononcées du ton d'un homme qui sortoit hors des bornes de la modération, firent que non-seulement il s'y en arrêta un plus grand nombre, mais même que les marchands voisins sortirent de leurs boutiques et vinrent pour prendre connoissance de la dispute qui étoit entre lui et Ali Cogia, et tâcher de les mettre d'accord. Quand Ali Cogia leur eut exposé le sujet, les plus apparens demandèrent au marchand ce qu'il avoit à répondre.

Le marchand avoua qu'il avoit gardé le vase d'Ali Cogia dans son magasin ; mais il nia qu'il y eût touché, et il fit serment qu'il ne savoit qu'il y eût des olives, que parce qu'Ali Cogia le lui avoit dit, et qu'il les prenoit tous à témoins de l'affront et de l'insulte qu'il venoit lui faire jusque chez lui.

« Vous vous l'attirez vous-même l'affront, dit alors Ali Cogia en prenant le marchand par le bras ; mais puisque vous en usez si méchamment, je vous cite à la loi de Dieu : voyons si vous aurez le front de dire la même chose devant le cadi. »

À cette sommation, à laquelle tout bon Musulman doit obéir, à moins de se rendre rebelle à la religion, le marchand n'eut pas la hardiesse de faire résistance.

« Allons, dit-il, c'est ce que je vous demande : nous verrons qui a tort de vous ou de moi. »

Ali Cogia amena le marchand devant le tribunal du cadi, où

il l'accusa de lui avoir volé un dépôt de mille pièces d'or, en exposant le fait de la manière que nous le venons de voir. Le cadi lui demanda s'il avoit des témoins. Il répondit que c'étoit une précaution qu'il n'avoit pas prise, parce qu'il avoit cru que celui à qui il confioit son dépôt, étoit son ami, et que jusqu'alors il l'avoit reconnu pour honnête homme.

Le marchand ne dit autre chose pour sa défense que ce qu'il avoit déjà dit à Ali Cogia, et en présence de ses voisins ; et il acheva en disant qu'il étoit prêt à affirmer par serment, non-seulement qu'il étoit faux qu'il eût pris les mille pièces d'or, comme on l'en accusoit, mais même qu'il n'en avoit aucune connoissance. Le cadi exigea de lui le serment ; après quoi il le renvoya absous.

Ali Cogia extrêmement mortifié de se voir condamné à une perte si considérable, protesta contre le jugement, en déclarant au cadi qu'il en porteroit sa plainte au calife Haroun Alraschild, qui lui feroit justice ; mais le cadi ne s'étonna point de la protestation, il la regarda comme l'effet du ressentiment ordinaire à tous ceux qui perdent leur procès, et il crut avoir fait son devoir en renvoyant absous un accusé contre lequel on ne lui avoit pas produit de témoins.

Pendant que le marchand retournoit chez lui en triomphant d'Ali Cogia avec la joie d'avoir ses mille pièces d'or à si bon marché, Ali Cogia alla dresser un placet ; et dès le lendemain, après avoir pris le temps que le calife devoit retourner de la mosquée après la prière du midi, il se mit dans une rue sur le chemin, et dans le temps qu'il passoit, il éleva le bras en tenant le placet à la main ; et un officier chargé de cette fonction, qui marchoit devant le calife, et qui se détacha de son rang, vint le

prendre pour le lui donner.

Comme Ali Cogia savoit que la coutume du calife Haroun Alraschild, en rentrant dans son palais, étoit de lire lui-même les placets qu'on lui présentait de la sorte, il suivit la marche, entra dans le palais et attendit que l'officier qui avoit pris le placet, sortit de l'appartement du calife. En sortant, l'officier lui dit que le calife avoit lu son placet, lui marqua l'heure à laquelle il lui donneroit audience le lendemain ; et après avoir appris de lui la demeure du marchand, il envoya lui signifier de se trouver aussi le lendemain à la même heure.

Le soir du même jour, le calife avec le grand visir Giafar, et Mesrour le chef des eunuques, l'un et l'autre déguisés comme lui, alla faire sa tournée dans la ville, comme j'ai déjà fait remarquer à votre Majesté, qu'il avoit coutume de le faire de temps en temps.

En passant par une rue, le calife entendit du bruit ; il pressa le pas, et il arriva à une porte qui donnoit entrée dans une cour où dix ou douze enfans, qui n'étoient pas encore retirés, jouoient au clair de la lune, de quoi il s'aperçut en regardant par une fente.

Le calife, curieux de savoir à quel jeu ces enfans jouoient, s'assit sur un banc de pierre qui se trouva à propos à côté de la porte ; et comme il continuoit à regarder par la fente, il entendit qu'un des enfans, le plus vif et le plus éveillé de tous, dit aux autres : « Jouons au cadi. Je suis le cadi : amenez-moi Ali Cogia et le marchand qui lui a volé mille pièces d'or. »

À ces paroles de l'enfant, le calife se souvint du placet qui lui avoit été présenté le même jour, et qu'il avoit lu ; et cela lui

fit redoubler son attention, pour voir quel seroit le succès du jugement.

Comme l'affaire d'Ali Cogia et du marchand étoit nouvelle, et qu'elle faisoit grand bruit dans la ville de Bagdad jusque parmi les enfans, les autres enfans acceptèrent la proposition avec joie, et convinrent du personnage que chacun devoit jouer. Personne ne refusa à celui qui s'étoit offert de faire le cadi, d'en représenter le rôle. Quand il eut pris séance avec le semblant et la gravité d'un cadi, un autre comme officier compétent du tribunal, lui en présenta deux, dont il appela l'un Ali Cogia, et l'autre le marchand contre qui Ali Cogia portoit sa plainte.

Alors le feint cadi prit la parole ; et en interrogeant gravement le feint Ali Cogia :

« Ali Cogia, dit-il, que demandez-vous au marchand que voilà ? »

Le feint Ali Cogia, après une profonde révérence, informa le feint cadi du fait de point en point ; et en achevant, il conclut en le suppliant, à ce qu'il lui plût interposer l'autorité de son jugement, pour empêcher qu'il ne fit une perte aussi considérable.

Le feint cadi, après avoir écouté le feint Ali Cogia, se tourna du côté du feint marchand, et lui demanda pourquoi il ne rendoit pas à Ali Cogia la somme qu'il lui demandoit.

Le feint marchand apporta les mêmes raisons que le véritable avoit alléguées devant le cadi de Bagdad ; et il demanda de même à affirmer par serment que ce qu'il disoit étoit la vérité.

« N'allons pas si vite, reprit le feint cadi : avant que nous en venions à votre serment, je suis bien aise de voir le vase d'olives. Ali Cogia, ajouta-t-il, en s'adressant au feint marchand de ce nom, avez-vous apporté le vase ? »

Comme il eut répondu qu'il ne l'avoit pas apporté : « Allez le prendre, reprit-il, et apportez-le-moi ? »

Le feint Ali Cogia disparoît pour un moment ; et en revenant, il feint de poser un vase devant le feint cadi, en disant que c'étoit le même vase qu'il avoit mis chez l'accusé, et qu'il avoit retiré de chez lui. Pour ne rien omettre de la formalité, le feint cadi demanda au feint marchand s'il le reconnoissoit aussi pour le même vase ? Et comme le feint marchand eut témoigné par son silence qu'il ne pouvoit le nier, il coinmanda qu'on le découvrit. Le feint Ali Cogia fit semblant d'ôter le couvercle, et le feint cadi en faisant semblant de regarder dans le vase : « Voilà de belles olives, dit-il, que j'en goûte. »

Il fit semblant d'en prendre une et d'en goûter, et il ajouta : « Elles sont excellentes. »

« Mais, continua le feint cadi, il me semble que les olives gardées pendant sept ans ne devroient pas être si bonnes. Qu'on fasse venir des marchands d'olives, et qu'ils voient ce qui en est. »

Deux enfans lui furent présentés en qualité de marchands d'olives.

« Êtes-vous marchands d'olives, leur demanda le feint cadi ? »

Comme ils eurent répondu que c'étoit leur profession :

« Dites-moi, reprit-il, savez-vous combien de temps des

olives accommodées par des gens qui s'y entendent, peuvent se conserver bonnes à manger ? »

« Seigneur, répondirent les feints marchands, quelque peine que l'on prenne pour les garder, elles ne valent plus rien la troisième année : elles n'ont plus ni saveur, ni couleur ; elles ne sont bonnes qu'à jeter. »

« Si cela est, reprit le feint cadi, voyez le vase que voilà, et dites-moi combien il y a de temps qu'on y a mis les olives qui y sont ? »

Les marchands feints firent semblant d'examiner les olives et d'en goûter, et témoignèrent au cadi qu'elles étoient récentes et bonnes.

« Vous vous trompez, reprit le feint cadi : voilà Ali Cogia qui dit qu'il les a mises dans le vase il y a sept ans. »

« Seigneur, repartirent les feints marchands appelés comme experts, ce que nous pouvons assurer, c'est que les olives sont de cette année ; et nous maintenons que de tous les marchands de Bagdad, il n'y en a pas un seul qui ne rende le même témoignage que nous. »

Le feint marchand accusé par le feint Ali Cogia, voulut ouvrir la bouche contre le témoignage des marchands experts ; mais le feint cadi ne lui en donna pas le temps. »

« Tais-toi, dit-il, tu es un voleur. Qu'on le pendre. »

De la sorte, les enfans mirent fin à leur jeu avec une grande joie, en frappant des mains, et en se jetant sur le feint criminel, comme pour le mener pendre.

On ne peut exprimer combien le calife Haroun Alraschild

admira la sagesse et l'esprit de l'enfant qui venoit de rendre un jugement si sage, sur l'affaire qui devoit être plaidée devant lui le lendemain. En cessant de regarder par la fente, et en se levant, il demanda à son grand visir, qui avoit été attentif aussi à ce qui venoit de se passer, s'il avoit entendu le jugement que l'enfant venoit de rendre, et ce qu'il en pensoit.

« Commandeur des croyans, répondit le grand visir Giafar, on ne peut être plus surpris que je le suis d'une si grande sagesse, dans un âge si peu avancé ! »

« Mais, reprit le calife, sais-tu une chose, qui est que j'ai à prononcer demain sur la même affaire, et que le véritable Ali Cogia m'en a présenté le placet aujourd'hui ? »

« Je l'apprends de votre Majesté, répond le grand visir. »

« Crois-tu, reprit encore le calife, que je puisse en rendre un autre jugement que celui que nous venons d'entendre ? »

« Si l'affaire est la même, repartit le grand visir, il ne me paroît pas que votre Majesté puisse y procéder d'une autre manière, ni prononcer autrement. »

« Remarque donc bien cette maison, lui dit le calife ; et amène-moi demain l'enfant, afin qu'il juge la même affaire en ma présence. Mande aussi au cadi qui a renvoyé absous le marchand voleur de s'y trouver, afin qu'il apprenne son devoir de l'exemple d'un enfant, et qu'il se corrige. Je veux aussi que tu prennes le soin de faire avertir Ali Cogia d'apporter son vase d'olives, et que deux marchands d'olives se trouvent à mon audience. »

Le calife lui donna cet ordre, en continuant sa tournée, qu'il acheva sans rencontrer autre chose qui méritât son attention.

Le lendemain, le grand visir Giafar vint à la maison où le calife avoit été témoin du jeu des enfans, et il demanda à parler au maître. Au défaut du maître, qui étoit sorti, on le fit parler à la maîtresse. Il lui demanda si elle avoit des enfans ? Elle répondit qu'elle en avoit trois, et elle les fit venir devant lui.

« Mes enfans, leur demanda le grand visir, qui de vous faisoit le cadî hier au soir que vous jouiez ensemble ? »

Le plus grand, qui étoit l'aîné, répondit que c'étoit lui ; et comme il ignoroit pourquoi il lui faisoit cette demande, il changea de couleur.

« Mon fils, lui dit le grand visir, venez avec moi, le Commandeur des croyans veut vous voir. »

La mère fut dans une grande alarme, quand elle vit que le grand visir vouloit emmener son fils. Elle lui demanda : « Seigneur, est-ce pour enlever mon fils, que le Commandeur des croyans le demande ? »

Le grand visir la rassura, en lui promettant que son fils lui seroit renvoyé en moins d'une heure, et qu'elle apprendroit à son retour le sujet pourquoi il étoit appelé, dont elle seroit contente.

« Si cela est ainsi, Seigneur, reprit la mère, permettez-moi qu'auparavant je lui fasse prendre un habit plus propre, et qui le rende plus digne de paroître devant le Commandeur des croyans. » Et elle le lui fit prendre sans perdre de temps.

Le grand visir emmena l'enfant, et il le présenta au calife à l'heure qu'il a voit donnée à Ali Cogia et au marchand pour les entendre.

Le calife qui vit l'enfant un peu interdit, et qui voulut le

préparer à ce qu'il attendoit de lui :

« Venez, mon fils, dit-il, approchez. Est-ce vous qui jugiez hier l'affaire d'Ali Cogia, et du marchand qui lui a volé son or ? Je vous ai vu, et je vous ai entendu : je suis bien content de vous. »

L'enfant ne se déconcerta pas : il répondit modestement que c'étoit lui.

« Mon fils, reprit le calife, je veux vous faire voir aujourd'hui le véritable Ali Cogia et le véritable marchand. Venez vous asseoir près de moi. »

Alors le calife prit l'enfant par la main, monta et s'assit sur son trône ; et quand il l'eut fait asseoir près de lui, il demanda où étoient les parties. On les fit avancer, et on les lui nomma pendant qu'ils se prosternoient et qu'ils frappaient de leur front le tapis qui couvroit le trône. Quand ils se furent relevés, le calife leur dit :

« Plaidez chacun votre cause : l'enfant que voici vous écoutera et vous fera justice ; et s'il manque en quelque chose, j'y suppléerai. »

Ali Cogia et le marchand parlèrent l'un après l'autre ; et quand le marchand vint à demander à faire le même serment qu'il avoit fait dans son premier jugement, l'enfant dit qu'il n'étoit pas encore temps et qu'auparavant il étoit à propos de voir le vase d'olives.

À ces paroles, Ali Cogia présenta le vase, le posa aux pieds du calife, et le découvrit. Le calife regarda les olives, et il en prit une dont il goûta. Le vase fut donné à examiner aux marchands experts qui avoient été appelés ; et leur rapport fut

que les olives étoient bonnes, et de l'année. L'enfant leur dit qu'Ali Cogia assuroit qu'elles y avoient été mises il y avoit sept ans ; à quoi ils firent la même réponse que les enfans feints marchands experts, comme nous l'avons vu.

Ici, quoique le marchand accusé vît bien que les deux marchands experts venoient de prononcer sa condamnation, il ne laissa pas néanmoins de vouloir alléguer quelque chose pour se justifier ; mais l'enfant se garda bien de l'envoyer pendre, il regarda le calife :

« Commandeur des croyans, dit-il, ceci n'est pas un jeu : c'est à votre Majesté de condamner à mort sérieusement, et non pas à moi, qui ne le fis hier que pour rire. »

Le calife instruit pleinement de la mauvaise foi du marchand, l'abandonna aux ministres de la justice pour le faire pendre ; ce qui fut exécuté, après qu'il eut déclaré où il avoit caché les milles pièces d'or, qui furent rendues à Ali Cogia. Ce monarque enfin, plein de justice et d'équité, après avoir averti le cadi qui avoit rendu le premier jugement, lequel étoit présent, d'apprendre d'un enfant à être plus exact dans sa fonction, embrassa l'enfant, et le renvoya avec une bourse de cent pièces d'or, qu'il lui fit donner pour marque de sa libéralité.

HISTOIRE

DU CHEVAL ENCHANTÉ

SCHEHERAZADE, en continuant de raconter au sultan des Indes ses histoires si agréables, et auxquelles il prenoit un si grand plaisir, l'entretint de celle du cheval enchanté.

Sire, dit elle, comme votre Majesté ne l'ignore pas, le Nevroux, c'est-à-dire le nouveau jour, qui est le premier de l'année et du printemps, ainsi nommé par excellence, est une fête si solennelle et si ancienne dans toute l'étendue de la Perse, dès les premiers temps même de l'idolâtrie, que la religion de notre prophète, toute pure qu'elle est, et que nous tenons pour la véritable, en s'y introduisant, n'a pu jusqu'à nos jours venir à bout de l'abolir, quoique l'on puisse dire qu'elle est toute païenne, et que les cérémonies qu'on y observe sont superstitieuses. Sans parler des grandes villes, il n'y en a ni petite, ni bourg, ni village, ni hameau, où elle ne soit célébrée avec des réjouissances extraordinaires.

Mais les réjouissances qui se font à la cour les surpassent toutes infiniment par la variété des spectacles surprenans et nouveaux, et les étrangers des états voisins, et même des plus éloignés, attirés par les récompenses et par la libéralité des rois envers ceux qui excellent par leurs inventions et par leur

industrie ; de manière qu'on ne voit rien dans les autres parties du monde qui approche de cette magnificence.

Dans une de ces fêtes, après que les plus habiles et les plus ingénieux du pays, avec les étrangers qui s'étoient rendus à Schiraz, où la cour étoit alors, eurent donné au roi et à toute sa cour le divertissement de leurs spectacles, et que le roi leur eut fait ses largesses, à chacun selon ce qu'il avoit mérité, et ce qu'il avoit fait paroître de plus extraordinaire, de plus merveilleux et de plus satisfaisant, ménagées avec une égalité qu'il n'y en avoit pas un qui ne s'estimât dignement récompensé. Dans le temps qu'il se préparoit à se retirer et à congédier la grande assemblée, un Indien parut au pied de son trône, en faisant avancer un cheval sellé, bridé, et richement harnaché, représenté avec tant d'art, qu'à le voir on l'eût pris d'abord pour un véritable cheval.

L'Indien se prosterna devant le trône ; et quand il se fut relevé, en montrant le cheval au roi :

« Sire, dit-il, quoique je me présente le dernier devant votre Majesté pour entrer en lice, je puis l'assurer néanmoins que dans ce jour de fête elle n'a rien vu d'aussi merveilleux et d'aussi surprenant que le cheval sur lequel je la supplie de jeter les yeux. »

« Je ne vois dans ce cheval, lui dit le roi, autre chose que l'art et l'industrie de l'ouvrier à lui donner la ressemblance du naturel, qui lui a été possible. Mais un autre ouvrier pourroit en faire un semblable, qui le surpasseroit même en perfection.»

« Sire, reprit l'Indien, ce n'est pas aussi par sa construction, ni par ce qu'il paroît à l'extérieur, que j'ai dessein de faire

regarder mon cheval par votre Majesté comme une merveille ; c'est par l'usage que j'en sais faire, et que tout homme comme moi peut en faire, par le secret que je puis lui communiquer. Quand je le monte, en quelque endroit de la terre, si éloigné qu'il puisse être, que je veuille me transporter par la région de l'air, je puis l'exécuter en très-peu de temps. En peu de mots, Sire, voilà en quoi consiste la merveille de mon cheval : merveille dont personne n'a jamais entendu parler, et dont je m'offre de faire voir l'expérience à votre Majesté, si elle me le commande ! »

Le roi de Perse qui étoit curieux de tout ce qui tenoit du merveilleux, et qui après tant de choses de cette nature qu'il avoit vues, et qu'il avoit cherché et désiré de voir, n'avoit rien vu qui en approchât, ni entendu dire qu'on eût vu rien de semblable, dit à l'Indien qu'il n'y avoit que l'expérience qu'il venoit de lui proposer qui pouvoit le convaincre de la prééminence de son cheval, et qu'il étoit prêt à en voir la vérité.

L'Indien mit aussitôt le pied dans l'étrier, se jeta sur le cheval avec une grande légèreté ; et quand il eut mis le pied dans l'autre étrier, et qu'il se fut bien assuré sur la selle, il demanda au roi de Perse où il lui plaisoit de l'envoyer.

Environ à trois lieues de Schiraz il y avoit une haute montagne qu'on découvroit à plein de la grande place où le roi de Perse étoit devant son palais, remplie de tout le peuple qui s'y étoit rendu. « Vois-tu cette montagne, dit le roi en la montrant à l'Indien, c'est où je souhaite que tu ailles : la distance n'est pas longue ; mais elle suffit pour faire juger de la diligence que tu feras pour aller et pour revenir. Et parce

qu'il n'est pas possible de te conduire des yeux jusque-là, pour marque certaine que tu y seras allé, j'entends que tu m'apportes une palme d'un palmier qui est au pied de la montagne. »

À peine le roi de Perse eut achevé de déclarer sa volonté par ces paroles, que l'Indien ne fit que tourner une cheville, qui s'élevoit un peu au défaut du cou du cheval, en approchant du pommeau de la selle. Dans l'instant le cheval s'éleva de terre, et enleva le cavalier en l'air comme un éclair, si haut qu'en peu de momens ceux qui avoient les yeux les plus perçans, le perdirent de vue ; et cela se fit avec une grande admiration du roi et de ses courtisans, et de grands cris d'étonnement de la part de tous les spectateurs assemblés.

Il n'y avoit presque pas un quart d'heure que l'Indien étoit parti, quand on l'aperçut au haut de l'air qui revenoit la palme à la main. On le vit enfin arriver au-dessus de la place où il fit plusieurs caracoles aux acclamations de joie du peuple qui lui applaudissoit, jusqu'à ce qu'il vint se poser devant le trône du roi, à la même place d'où il étoit parti, sans aucune secousse du cheval qui pût l'incommoder. Il mit pied à terre ; et en s'approchant du trône, il se prosterna, et il posa la palme aux pieds du roi.

Le roi de Perse qui fut témoin, avec non moins d'admiration que d'étonnement, du spectacle inoui que l'Indien venoit de lui donner, conçut en même temps une forte envie de posséder le cheval. Et comme il se persuadoit qu'il ne trouveroit pas de difficultés à en traiter avec l'Indien, résolu, quelque somme qu'il lui en demandât, à la lui accorder, il le regardoit déjà comme la pièce la plus précieuse de son trésor, qu'il comptoit

en enrichir.

« À juger de ton cheval par son apparence extérieure, dit-il à l'Indien, je ne comprenois pas qu'il dût être considéré autant que tu viens de me faire voir qu'il le mérite. Je t'ai obligation de m'avoir désabusé ; et pour te marquer combien j'en fais d'estime, je suis prêt à l'acheter, s'il est à vendre. »

« Sire, reprit l'Indien, je n'ai pas douté que votre Majesté, qui passe entre tous les rois qui régneront aujourd'hui sur la terre, pour celui qui sait juger le mieux de toutes choses, et les estimer selon leur juste valeur, rendroit à mon cheval la justice qu'elle lui rend, dès que je lui aurois fait connoître par où il étoit digne de son attention. J'avois même prévu qu'elle ne se contenteroit pas de l'admirer et de le louer, mais même qu'elle desireroit d'abord d'en être possesseur, comme elle vient de me le témoigner. De mon côté, Sire, quoique j'en connoisse le prix, autant qu'on peut le connoître, et que sa possession me donne un relief pour rendre mon nom immortel dans le monde, je n'y ai pas néanmoins une attache si forte, que je ne veuille bien m'en priver pour satisfaire la noble passion de votre Majesté. Mais en lui faisant cette déclaration, j'en ai une autre à lui faire touchant la condition sans laquelle je ne puis me résoudre à le laisser passer en d'autres mains, qu'elle ne prendra peut-être pas en bonne part. Votre Majesté aura donc pour agréable, continua l'Indien, que je lui marque que je n'ai pas acheté ce cheval : je ne l'ai obtenu de l'inventeur et du fabricant, qu'en lui donnant en mariage ma fille unique qu'il me demanda ; et en même temps il exigea de moi que je ne le vendrois pas, et que si j'avois à lui donner un autre possesseur, ce seroit par un échange tel que je le jugerois à propos. »

L'Indien vouloit poursuivre ; mais au mot d'échange, le roi de Perse l'interrompit :

« Je suis prêt, repartit-il, à t'accorder tel échange que tu me demanderas. Tu sais que mon royaume est grand, qu'il est rempli de grandes villes, puissantes, riches et peuplées. Je laisse à ton choix celle qu'il te plaira de choisir en pleine puissance et souveraineté pour le reste de tes jours. »

Cet échange parut véritablement royal à toute la cour de Perse ; mais il étoit fort au-dessous de ce que l'Indien s'étoit proposé. Il avoit porté ses vues à quelque chose de beaucoup plus élevé, il répondit au roi : « Sire, je suis infiniment obligé à votre Majesté de l'offre qu'elle me fait, et je ne puis assez la remercier de sa générosité. Je la supplie néanmoins de ne pas s'offenser si je prends la hardiesse de lui témoigner que je ne puis mettre mon cheval en sa possession, qu'en recevant de sa main la princesse sa fille pour épouse. Je suis résolu de n'en perdre la propriété qu'à ce prix. »

Les courtisans qui environnoient le roi de Perse, ne purent s'empêcher de faire un grand éclat de rire à la demande extravagante de l'Indien. Mais le prince Firouz Schah, fils aîné du roi, et héritier présomptif du royaume, ne l'entendit qu'avec indignation. Le roi pensa tout autrement, et il crut qu'il pouvoit sacrifier la princesse de Perse à l'Indien pour satisfaire sa curiosité. Il balança néanmoins, avant de se déterminer à prendre ce parti.

Le prince Firouz Schah qui vit que le roi son père hésitoit sur la réponse qu'il devoit faire à l'Indien, craignit qu'il ne lui accordât ce qu'il demandoit : chose qu'il eût regardée comme également injurieuse à la dignité royale, à la princesse sa sœur,

et à sa propre personne. Il prit donc la parole, et en le prévenant :

« Sire, dit-il, que votre Majesté me pardonne si j'ose lui demander s'il est possible qu'elle balance un moment sur le refus qu'elle doit faire à la demande insolente d'un homme de rien, et d'un bateleur infâme, et qu'elle lui donne lieu de se flatter un moment qu'il va entrer dans l'alliance d'un des plus puissans monarques de la terre ! Je la supplie de considérer ce qu'elle se doit non-seulement à elle-même, mais même à son sang et à la haute noblesse de ses aïeux. »

« Mon fils, reprit le roi de Perse, je prends votre remontrance en bonne part, et je vous sais bon gré du zèle que vous témoignez pour conserver l'éclat de votre naissance dans le même état que vous l'avez reçu ; mais vous ne considérez pas assez l'excellence de ce cheval, ni que l'Indien qui me propose cette voie pour l'acquérir, peut, si je le rebute, aller faire la même proposition ailleurs, où l'on passera par-dessus le point d'honneur, et que je serois au désespoir, si un autre monarque pouvoit se vanter de m'avoir surpassé en générosité, et de m'avoir privé de la gloire de posséder le cheval, que j'estime la chose la plus singulière et la plus digne d'admiration qu'il y ait au monde. Je ne veux pas dire néanmoins que je consente à lui accorder ce qu'il demande. Peut-être n'est-il pas bien d'accord avec lui-même, sur l'exorbitance de sa prétention ; et la princesse ma fille à part, je ferai telle autre convention qu'il voudra. Mais avant que je vienne à la dernière discussion du marché, je suis bien aise que vous examiniez le cheval, et que vous en fassiez l'essai vous-même, afin que vous m'en disiez votre sentiment. Je ne doute

pas qu'il ne veuille bien le permettre. »

Comme il est naturel de se flatter dans ce que l'on souhaite, l'Indien qui crut entrevoir dans le discours qu'il venoit d'entendre, que le roi de Perse n'étoit pas absolument éloigné de le recevoir dans son alliance, en acceptant le cheval à ce prix, et que le prince au lieu de lui être contraire, comme il venoit de le faire paroître, pourroit lui devenir favorable, loin de s'opposer au désir du roi, en témoigna de la joie ; et pour marque qu'il y consentoit avec plaisir, il prévint le prince en s'approchant du cheval, prêt à l'aider à le monter, et l'avertit ensuite de ce qu'il falloit qu'il fît pour le bien gouverner.

Le prince Firouz Schah, avec une adresse merveilleuse, monta le cheval sans le secours de l'Indien ; et il n'eut pas plutôt le pied assuré dans l'un et l'autre étrier, que sans attendre aucun avis de l'Indien, il tourna la cheville qu'il lui avoit vu tourner peu de temps auparavant lorsqu'il l'avoit monté. Du moment qu'il l'eut retournée, le cheval l'enleva avec la vitesse d'une flèche tirée par l'archer le plus fort et le plus adroit ; et de la sorte, en peu de momens, le roi, toute la cour, et toute la nombreuse assemblée le perdirent de vue.

Le cheval ni le prince Firouz Schah ne paroissoient plus dans l'air, et le roi de Perse faisoit des efforts inutiles pour l'apercevoir, quand l'Indien alarmé de ce qui venoit d'arriver se prosterna devant le trône, et obligea le roi de jeter les yeux sur lui, et de faire attention au discours qu'il lui tint en ces termes :

« Sire, dit-il, votre Majesté elle-même a vu que le prince ne m'a pas permis par sa promptitude de lui donner l'instruction nécessaire pour gouverner mon cheval. Sur ce qu'il m'a vu

faire, il a voulu marquer qu'il n'avoit pas besoin de mon avis pour partir et s'élever en l'air ; mais il ignore l'avis que j'avois à lui donner pour faire détourner le cheval en arrière, et pour le faire revenir au lieu d'où il est parti. Ainsi, Sire, la grâce que je demande à votre Majesté, c'est de ne me pas rendre garant de ce qui pourra arriver de sa personne. Elle est trop équitable pour m'imputer le malheur qui peut en arriver. »

Le discours de l'Indien affligea fort le roi de Perse, qui comprit que le danger où étoit le prince son fils étoit inévitable, s'il étoit vrai, comme l'Indien le disoit, qu'il y eût un secret pour faire revenir le cheval, différent de celui qui le faisoit partir et élever en l'air. Il lui demanda pourquoi il ne l'avoit pas rappelé dans le moment qu'il l'avoit vu partir.

« Sire, répondit l'Indien, votre Majesté elle-même a été témoin de la rapidité avec laquelle le cheval et le prince ont été enlevés : la surprise où j'en ai été, et où j'en suis encore, m'a d'abord ôté la parole ; et quand j'ai été en état de m'en servir, il étoit déjà si éloigné qu'il n'eût pas entendu ma voix ; et quand il l'eût entendue, il n'eût pu gouverner le cheval pour le faire revenir, puisqu'il n'en savoit pas le secret, et qu'il ne s'est pas donné la patience de l'apprendre de moi. Mais, Sire, ajouta-t-il, il y a lieu d'espérer néanmoins que le prince, dans l'embarras où il se trouvera, s'apercevra d'une autre cheville, et qu'en la tournant le cheval aussitôt cessera de s'élever, et descendra du côté de la terre, où il pourra se poser en tel lieu convenable qu'il jugera à propos, en le gouvernant avec la bride. »

Nonobstant le raisonnement de l'Indien, qui avoit toute l'apparence possible, le roi de Perse alarmé du péril évident où

étoit le prince son fils : « Je suppose, reprit-il, chose néanmoins très-incertaine, que le prince mon fils s'aperçoive de l'autre cheville, et qu'il en fasse l'usage que tu dis, le cheval au lieu de descendre jusqu'en terre ne peut-il pas tomber sur des rochers, ou se précipiter avec lui jusqu'au plus profond de la mer ? »

« Sire, repartit l'Indien, je puis délivrer votre Majesté de cette crainte, en l'assurant que le cheval passe les mers sans jamais y tomber, et qu'il porte toujours le cavalier où il a intention de se rendre ; et votre Majesté peut s'assurer que pour peu que le prince s'aperçoive de l'autre cheville que j'ai dit, le cheval ne le portera qu'où il voudra se rendre ; et il n'est pas croyable qu'il se rende ailleurs que dans un lieu où il pourra trouver du secours, et se faire connoître. »

À ces paroles de l'Indien :

« Quoi qu'il en soit, répliqua le roi de Perse, comme je ne puis me fier à l'assurance que tu me donnes, ta tête me répondra de la vie de mon fils, si dans trois mois je ne le vois revenir sain et sauf, ou que je n'apprenne certainement qu'il soit vivant. »

Il commanda qu'on s'assurât de sa personne, et qu'on le resserrât dans une prison étroite ; après quoi il se retira dans son palais extrêmement affligé de ce que la fête du Nevroux, si solennelle dans la Perse, s'étoit terminée d'une manière si triste pour lui et pour sa cour.

Le prince Firouz Schah cependant fut enlevé dans l'air avec la rapidité que nous avons dit ; et en moins d'une heure il se vit si haut, qu'il ne distinguoit plus rien sur la terre, où les

montagnes et les vallées lui paroissoient confondues avec les plaines. Ce fut alors qu'il songea à revenir au lieu d'où il étoit parti. Pour y réussir, il s'imagina qu'en tournant la même cheville à contre-sens, et en tournant la bride en même temps, il réussiroit ; mais son étonnement fut extrême, quand il vit que le cheval l'enlevoit toujours avec la même rapidité. Il la tourna et retourna plusieurs fois, mais inutilement. Ce fut alors qu'il reconnut la grande faute qu'il avoit commise, de ne pas prendre de l'Indien tous les enseignemens nécessaires pour bien gouverner le cheval avant d'entreprendre de le monter. Il comprit dans le moment la grandeur du péril où il étoit, mais cette connoissance ne lui fit pas perdre le jugement : il se recueillit en lui-même, avec tout le bon sens dont il étoit capable ; et en examinant la tête et le cou du cheval avec attention, il aperçut une autre cheville plus petite et moins apparente que la première , à côté de l'oreille droite du cheval. Il tourna la cheville, et dans le moment il remarqua qu'il descendoit vers la terre, par une ligne semblable à celle par laquelle il avoit monté, mais moins rapidement.

Il y avoit une demi-heure que les ténèbres de la nuit couvroient la terre à l'endroit où le prince Firouz Schah se trouvoit perpendiculairement, quand il tourna la cheville. Mais comme le cheval continua de descendre, le soleil se coucha aussi pour lui en peu de temps, jusqu'à ce qu'il se trouva entièrement dans les ténèbres de la nuit. De la sorte, loin de choisir un lieu où aller mettre pied à terre à sa commodité, il fut contraint de lâcher la bride sur le col du cheval, en attendant avec patience qu'il achevât de descendre, non sans inquiétude du lieu où il s'arrêteroit, savoir si ce seroit un lieu

habité, un désert, un fleuve ou la mer.

Le cheval enfin s'arrêta et se posa ; il étoit plus de minuit ; et le prince Firouz Schah mit pied à terre, mais avec une grande foiblesse, qui venoit de ce qu'il n'avoit rien pris depuis le matin du jour qui venoit de finir, avant qu'il sortît du palais avec le roi son père, pour assister aux spectacles de la fête. La première chose qu'il fit dans l'obscurité de la nuit, fut de reconnoître le lieu où il étoit, et il se trouva sur le toit en terrasse d'un palais magnifique, couronné d'une balustrade de marbre à hauteur d'appui. En examinant la terrasse, il rencontra l'escalier par où on y montoit du palais, dont la porte n'étoit pas fermée, mais entr'ouverte.

Tout autre que le prince Firouz Schah n'eût peut-être pas hasardé de descendre dans la grande obscurité qui régnoit alors dans l'escalier, outre la difficulté qui se présentait, s'il trouveroit amis ou ennemis : considération qui ne fut pas capable de l'arrêter .

« Je ne viens pas pour faire mal à personne, se dit-il à lui-même ; et apparemment ceux qui me verront les premiers, et qui ne me verront pas les armes à la main, auront l'humanité de m'écouter avant qu'ils attentent à ma vie. »

Il ouvrit la porte davantage sans faire de bruit, et il descendit de même avec grande précaution, pour s'empêcher de faire quelque faux pas, dont le bruit eût pu éveiller quelqu'un. Il réussit ; et dans un entrepôt de l'escalier il trouva la porte ouverte d'une grande salle, où il y avoit de la lumière.

Le prince Firouz Schah s'arrêta à la porte ; et en prêtant l'oreille, il n'entendit d'autre bruit que des gens qui dormoient

profondément, et qui ronfloient en différentes manières. Il avança un peu dans la salle ; et à la lumière d'une lanterne, il vit que ceux qui dormoient étoient des eunuques noirs, chacun avec le sabre nu près de soi ; et cela lui fît connoître que c'étoit la garde de l'appartement d'une reine ou d'une princesse, et il se trouva que c'étoit celui d'une princesse.

La chambre où couchoit la princesse suivoit après cette salle, et la porte qui étoit ouverte le faisoit connoître à la grande lumière dont elle étoit éclairée, qui se laissoit voir au travers d'une portière d'une étoffe de soie fort légère.

Le prince Firouz Schah s'avança jusqu'à la portière, le pied en l'air, sans éveiller les eunuques. Il l'ouvrit ; et quand il fut entré, sans s'arrêter à considérer la magnificence de la chambre, qui étoit toute royale, circonstance qui lui importoit peu dans l'état où il étoit, il ne fit attention qu'à ce qui lui importoit davantage. Il vit plusieurs lits, un seul sur le sofa, et les autres au bas. Des femmes de la princesse étoient couchées dans ceux-ci pour lui tenir compagnie, et l'assister dans ses besoins, et la princesse dans le premier.

À cette distinction, le prince Firouz Schah ne se trompa pas dans le choix qu'il avoit à faire pour s'adresser à la princesse elle-même. Il s'approcha de son lit sans l'éveiller, ni pas une de ses femmes. Quand il fut assez près, il vit une beauté si extraordinaire et si surprenante, qu'il en fut charmé et enflammé d'amour dès la première vue.

« Ciel, s'écria-t-il en lui-même, ma destinée m'a-t-elle amené en ce lieu pour me faire perdre ma liberté que j'ai conservée entière jusqu'à présent ? Ne dois-je pas m'attendre à un esclavage certain, dès qu'elle aura ouvert les yeux, si ces

yeux, comme je dois m'y attendre, achèvent de donner le lustre et la perfection à un assemblage d'attraits et de charmes si merveilleux ? Il faut bien m'y résoudre, puisque je ne puis reculer sans me rendre homicide de moi-même, et que la nécessité l'ordonne ainsi. »

En achevant ces réflexions, par rapport à l'état où il se trouvoit et à la beauté de la princesse, le prince Firouz Schah se mit sur les deux genoux, et en prenant l'extrémité de la manche pendante de la chemise de la princesse, d'où sortoit un bras blanc comme la neige et fait au tour, il la tira fort légèrement.

La princesse ouvrit les yeux ; et dans la surprise où elle fut de voir devant elle un homme bien fait, bien mis, et de bonne mine, elle demeura interdite, sans donner néanmoins aucun signe de frayeur ou d'épouvante.

Le prince profita de ce moment favorable ; il baissa la tête presque jusque sur le tapis de pied, et en la relevant :

« Respectable princesse, dit-il, par une aventure la plus extraordinaire et la plus merveilleuse qu'on puisse imaginer, vous voyez à vos pieds un prince suppliant, fils du roi de Perse, qui se trouvoit hier au matin près du roi son père, au milieu des réjouissances d'une fête solennelle, et qui se trouve à l'heure qu'il est dans un pays inconnu, où il est en danger de périr si vous n'avez la bonté et la générosité de l'assister de votre secours et de votre protection. Je l'implore cette protection, adorable princesse, avec la confiance que vous ne me la refuserez pas. J'ose me le persuader avec d'autant plus de fondement, qu'il n'est pas possible que l'inhumanité se rencontre avec tant de beauté, tant de charmes et tant de majesté. »

La princesse, à qui le prince Firouz Schah s'étoit adressé si heureusement, étoit la princesse de Bengale, fille aînée du roi du royaume de ce nom, qui lui avoit fait bâtir ce palais peu éloigné de la capitale, où elle venoit souvent prendre le divertissement de la campagne. Après qu'elle l'eut écouté avec toute la bonté qu'il pouvoit désirer, elle lui répondit avec la même bonté :

« Prince, dit-elle, rassurez-vous, vous n'êtes pas dans un pays barbare : l'hospitalité, l'humanité et la politesse ne règnent pas moins dans le royaume de Bengale que dans le royaume de Perse. Ce n'est pas moi qui vous accorde la protection que vous me demandez ; vous l'avez trouvée tout acquise non-seulement dans mon palais, mais même dans tout le royaume : vous pouvez m'en croire, et vous fier à ma parole. »

Le prince de Perse vouloit remercier la princesse de Bengale de son honnêteté, et de la grâce qu'elle venoit de lui accorder si obligeamment, et il avoit déjà baissé la tête fort bas pour lui en faire son compliment ; mais elle ne lui donna pas le temps de parler :

« Quelque forte envie, ajouta-t-elle, que j'aie d'apprendre de vous par quelle merveille vous avez mis si peu de temps à venir de la capitale de Perse, et par quel enchantement vous avez pu pénétrer jusqu'à vous présenter devant moi si secrètement que vous avez trompé la vigilance de ma garde, comme néanmoins il n'est pas possible que vous n'ayez besoin de nourriture, et en vous regardant en qualité d'un hôte qui est le bien-venu, j'aime mieux remettre ma curiosité à demain matin, et donner ordre à mes femmes de vous loger dans une de

mes chambres, de vous y bien régaler, et de vous y laisser reposer et délasser, jusqu'à ce que vous soyez en état de satisfaire ma curiosité, et moi de vous entendre. »

Les femmes de la princesse qui s'étoient éveillées dès les premières paroles que le prince Firouz Schah avoit adressées à la princesse leur maîtresse, avec un étonnement d'autant plus grand de le voir au chevet du lit de la princesse, qu'elles ne concevoient pas comment il avoit pu y arriver sans les éveiller ni elles ni les eunuques ; ces femmes, dis-je, n'eurent pas plutôt compris l'intention de la princesse, qu'elles s'habillèrent en diligence, et qu'elles furent prêtes à exécuter ses ordres dans le moment qu'elle les leur eut donnés. Elles prirent chacune une des bougies en grand nombre, qui éclairaient la chambre de la princesse ; et quand le prince eut pris congé en se retirant très-respectueusement, elles marchèrent devant lui et le conduisirent dans une très-belle chambre, où les unes lui préparèrent un lit, pendant que les autres allèrent à la cuisine et à l'office.

Quoiqu'à une heure indue, ces dernières femmes néanmoins de la princesse de Bengale ne firent pas attendre long-temps le prince Firouz Schah. Elles apportèrent plusieurs sortes de mets en grande affluence. Il choisit ce qui lui plut ; et quand il eut mangé suffisamment, selon le besoin qu'il en avoit, elles desservirent, et le laissèrent en liberté de se coucher, après lui avoir montré plusieurs armoires où il trouveroit toutes les choses qui pou voient lui être nécessaires.

La princesse de Bengale, remplie des charmes, de l'esprit, de la politesse et de toutes les autres belles qualités du prince de Perse, dont elle avoit été frappée dans le peu d'entretien qu'elle

venoit d'avoir avec lui, n'avoit encore pu se rendormir quand ses femmes rentrèrent dans sa chambre pour se coucher. Elle leur demanda si elles avoient eu bien soin de lui, si elles l'avoient laissé content, si rien ne lui manquait, et sur toutes choses ce qu'elles pensoient de ce prince ?

Les femmes de la princesse, après l'avoir satisfaite sur les premiers articles, répondirent sur le dernier :

« Princesse, nous ne savons pas ce que vous en pensez vous-même. Pour nous, nous vous estimerions très-heureuse si le roi votre père vous donnoit pour époux un prince si aimable. Il n'y en a pas un à la cour de Bengale qui puisse lui être comparé, et nous n'apprenons pas aussi qu'il y en ait dans les états voisins qui soient dignes de vous. »

Ce discours flatteur ne déplut pas à la princesse de Bengale ; mais comme elle ne vouloit pas déclarer son sentiment, elle leur imposa silence. « Vous êtes des conteuses, dit-elle, recouchez-vous, et laissez-moi me rendormir. »

Le lendemain, la première chose que fit la princesse quand elle fut levée, fut de se mettre à sa toilette. Jusqu'alors elle n'avoit pas encore pris autant de peine qu'elle en prit ce jour-là pour se coiffer et s'ajuster, en consultant son miroir. Jamais ses femmes n'avoient eu besoin de plus de patience pour faire et défaire plusieurs fois la même chose, jusqu'à ce qu'elle fût contente.

« Je n'ai pas déplu au prince de Perse en déshabillé, je m'en suis bien aperçue, disoit-elle en elle-même : il verra autre chose quand je serai dans mes atours. »

Elle s'orna la tête des diamans les plus gros et les plus

brillans, avec un collier, des bracelets, et une ceinture de pierreries semblables, le tout d'un prix inestimable ; et l'habit qu'elle prit étoit d'une étoffe la plus riche de toutes les Indes, qu'on ne travailloit que pour les rois, les princes et les princesses, et d'une couleur qui achevoit de la parer avec tous ses avantages. Après qu'elle eut encore consulté son miroir plusieurs fois, et qu'elle eut demandé à ses femmes l'une après l'autre, s'il manquoit quelque chose à son ajustement, elle envoya savoir si le prince de Perse étoit éveillé, et au cas qu'il le fût, et habillé, comme elle ne doutoit pas qu'il ne demandât de venir se présenter devant elle, de lui marquer qu'elle alloit venir elle-même, et qu'elle avoit ses raisons pour en user de la sorte.

Le prince de Perse qui avoit gagné sur le jour ce qu'il avoit perdu de la nuit, et qui s'étoit remis parfaitement de son voyage pénible, venoit d'achever de s'habiller, quand il reçut le bon jour de la princesse de Bengale par une de ses femmes.

Le prince, sans donner à la femme de la princesse le temps de lui faire part de ce qu'elle avoit à lui dire, lui demanda si la princesse étoit en état qu'il pût lui rendre son devoir et ses respects. Mais quand la femme se fut acquittée auprès de lui de l'ordre qu'elle avoit :

« La princesse, dit-il, est la maîtresse, et je ne suis chez elle que pour exécuter ses commandemens. »

La princesse de Bengale n'eut pas plutôt appris que le prince de Perse l'attendoit, qu'elle vint le trouver. Après les complimens réciproques de la part du prince, sur ce qu'il avoit éveillé la princesse au plus fort de son sommeil, dont il lui demanda mille pardons ; et de la part de la princesse, qui lui

demanda comment il avoit passé la nuit, et en quel état il se trouvoit, la princesse s'assit sur le sofa, et le prince fit la même chose, en se plaçant à quelque distance par respect.

Alors la princesse, en prenant la parole :

« Prince, dit-elle, j'eusse pu vous recevoir dans la chambre où vous m'avez trouvée couchée cette nuit. Mais comme le chef de mes eunuques a la liberté d'y entrer, et que jamais il ne pénètre ici sans ma permission, dans l'impatience où je suis d'apprendre de vous l'aventure surprenante qui me procure le bonheur de vous voir, j'ai mieux aimé venir vous en sommer ici, comme dans un lieu où ni vous ni moi ne serons pas interrompus. Obligez-moi donc, je vous en conjure, de me donner la satisfaction que je vous demande. »

Pour satisfaire à la princesse de Bengale, le prince Firouz Schah commença son discours par la fête solennelle et annuelle du Nevroux, dans tout le royaume de Perse, avec le récit de tous les spectacles dignes de sa curiosité, qui avoient fait le divertissement de la cour de Perse, et presque généralement de la ville de Schiraz. Il vint ensuite au cheval enchanté, dont il fit la description. Le récit des merveilles que l'Indien monté dessus avoit fait voir devant une assemblée si célèbre, convainquit la princesse qu'on ne pouvoit rien imaginer au monde de plus surprenant en ce genre.

« Princesse, continua le prince de Perse, vous jugez bien que le roi mon père qui n'épargne aucune dépense pour augmenter ses trésors des choses les plus rares et les plus curieuses dont il peut avoir connoissance, doit avoir été enflammé d'un grand désir d'y ajouter un cheval de cette nature. Il le fut en effet, et il n'hésita pas à demander à l'Indien ce qu'il l'estimoit.

» La réponse de l'Indien fut des plus extravagantes. Il dit qu'il n'avoit pas acheté le cheval, mais qu'il l'avoit acquis en échange d'une fille unique qu'il avoit, et que comme il ne pouvoit s'engager à s'en priver que sous une condition semblable, il ne pouvoit le lui céder qu'en épousant, avec son consentement, la princesse ma sœur.

» La foule des courtisans qui environnoient le trône du roi mon père, qui entendirent l'extravagance de cette proposition, s'en moquèrent hautement ; et en mon particulier j'en conçus une indignation si grande, qu'il ne me fut pas possible de la dissimuler, d'autant plus que je m'aperçus que le roi mon père balançoit sur ce qu'il devoit répondre. En effet, je crus voir le moment où il alloit lui accorder ce qu'il demandoit, si je ne lui eusse représenté vivement le tort qu'il alloit faire à sa gloire. Ma remontrance néanmoins ne fut pas capable de lui faire abandonner entièrement le dessein de sacrifier la princesse ma sœur à un homme si méprisable. Il crut que je pourrois entrer dans son sentiment, si une fois je pouvois comprendre comme lui, à ce qu'il s'imaginoit, combien ce cheval étoit estimable par sa singularité. Dans cette vue, il voulut que je l'examinasse, que je le montasse, et que j'en fisse l'essai moi-même.

« Pour complaire au roi mon père, je montai le cheval ; et dès que je fus dessus, comme j'avois vu l'Indien mettre la main à une cheville et la tourner, pour se faire enlever avec le cheval, sans prendre d'autre renseignement de lui, je fis la même chose, et dans l'instant je fus enlevé en l'air d'une vitesse beaucoup plus grande, que d'une flèche décochée par l'archer le plus robuste et le plus expérimenté.

» En peu de temps je fus si fort éloigné de la terre, que je ne distinguois plus aucun objet, et il me sembloit que j'approchois si fort de la voûte du ciel, que je craignois d'aller m'y briser la tête. Dans le mouvement rapide dont j'étois emporté, je fus long-temps comme hors de moi-même, et hors d'état de faire attention au danger présent auquel j'étois exposé en plusieurs manières. Je voulus tourner à contre-sens la cheville que j'avois tournée d'abord, mais je n'en expérimentai pas l'effet que je m'étois attendu. Le cheval continua de m'emporter vers le ciel, et ainsi de m'éloigner de la terre de plus en plus. Je m'aperçus enfin d'une autre cheville : je la tournai ; et le cheval au lieu de s'élever davantage, commença à décliner vers la terre ; et comme je me trouvai bientôt dans les ténèbres de la nuit, et qu'il n'étoit pas possible de gouverner le cheval pour me faire poser dans un lieu où je ne courusse pas de danger, je tins la bride en un même état, et je me remis à la volonté de Dieu sur ce qui pourroit arriver de mon sort.

» Le cheval enfin se posa, je mis pied à terre ; et en examinant le lieu, je me trouvai sur la terrasse de ce palais. Je trouvai la porte de l'escalier qui étoit entr'ouverte, je descendis sans bruit, et une porte ouverte, avec un peu de lumière, se présenta devant moi. J'avançai la tête ; et comme j'eus vu des eunuques endormis, et une grande lumière au travers d'une portière, la nécessité pressante où j'étois, nonobstant le danger inévitable dont j'étois menacé si les eunuques se fussent éveillés, m'inspira la hardiesse, pour ne pas dire la témérité, d'avancer légèrement et d'ouvrir la portière.

» Il n'est pas besoin, princesse, ajouta le prince, de vous dire le reste ; vous le savez. Il ne me reste qu'à vous remercier de

vosre bonté et de vosre générosité, et vous supplier de me marquer par quel endroit je puis vous témoigner ma reconnoissance d'un si grand bienfait, tel que vous en soyez satisfaite. Comme selon le droit des gens, je suis déjà vosre esclave, et que je ne puis plus vous offrir ma personne, il ne me reste plus que mon cœur. Que dis-je, princesse, il n'est plus à moi ce cœur, vous me l'avez ravi par vos charmes, et d'une manière que bien loin de vous le redemander, je vous l'abandonne ? Ainsi, permettez-moi de vous déclarer que je ne vous connois pas moins pour maîtresse de mon cœur que de mes volontés. »

Ces dernières paroles du prince Firouz Schah furent prononcées d'un ton et d'un air qui ne laissèrent pas douter la princesse de Bengale un seul moment de l'effet qu'elle avoit attendu de ses attraits. Elle ne fut pas scandalisée de la déclaration du prince de Perse, comme trop précipitée. Le rouge qui lui en monta au visage, ne servit qu'à la rendre plus belle et plus aimable aux yeux du prince.

Quand le prince Firouz Schah eut achevé de parier ;

« Prince, reprit la princesse de Bengale, si vous m'avez fait un plaisir des plus sensibles en me racontant les choses surprenantes et merveilleuses que je viens d'entendre, d'un autre côté, je n'ai pu vous regarder sans frayeur dans la plus haute région de l'air ; et quoique j'eusse le bien de vous voir devant moi sain et sauf, je n'ai cessé néanmoins de craindre, que dans le moment où vous m'avez appris que le cheval de l'Indien étoit venu se poser si heureusement sur la terrasse de mon palais. La même chose pouvoit arriver en mille autres endroits ; mais je suis ravie de ce que le hasard m'a donné la

préférence et l'occasion de vous faire connoître que le même hasard pouvoit vous adresser ailleurs, mais non pas où vous puissiez être reçu plus agréablement, et avec plus de plaisir.

» Ainsi, prince, je me tiendrois offensée très-sensiblement, si je voulois croire que la pensée que vous m'avez témoignée d'être mon esclave, fût sérieuse, et que je ne l'attribuasse pas à votre honnêteté plutôt qu'à un sentiment sincère ; et la réception que je vous fis hier, doit vous faire connoître suffisamment que vous n'êtes pas moins libre qu'au milieu de la cour de Perse.

» Quant à votre cœur, ajouta la princesse de Bengale d'un ton qui ne marquoit rien moins qu'un refus, comme je suis bien persuadée que vous n'avez pas attendu jusqu'à présent à en disposer, et que vous ne devez avoir fait choix que d'une princesse qui le mérite, je serois fort fâchée de vous donner lieu de lui faire une infidélité. »

Le prince Firouz Schah voulut protester à la princesse de Bengale qu'il étoit venu de Perse maître de son cœur ; mais dans le moment qu'il alloit prendre la parole, une des femmes de la princesse, qui en avoit l'ordre, vint avertir que le dîné étoit servi.

Cette interruption délivra le prince et la princesse d'une explication qui les eût embarrassés également, et dont ils n'avoient pas besoin. La princesse de Bengale demeura pleinement convaincue de la sincérité du prince de Perse ; et quant au prince, quoique la princesse ne se fût pas expliquée, il jugea néanmoins par ses paroles, et à la manière favorable dont il avoit été écouté, qu'il avoit lieu d'être content de son bonheur.

Comme la femme de la princesse tenoit la portière ouverte, la princesse de Bengale, en se levant, dit au prince de Perse, qui fit la même chose, qu'elle n'avoit pas coutume de dîner de si bonne heure ; mais que, comme elle ne doutoit pas qu'on ne lui eût fait faire un méchant souper, elle avoit donné ordre qu'on servît le dîné plutôt qu'à l'ordinaire ; et en disant ces paroles elle le conduisit dans un salon magnifique, où la table étoit préparée et chargée d'une grande abondance d'excellens mets. Ils se mirent à table ; et dès qu'ils eurent pris place, des femmes esclaves de la princesse, en grand nombre, belles et richement habillées, commencèrent un concert agréable d'instrumens et de voix, qui dura pendant tout le repas.

Comme le concert étoit des plus doux et ménagé de manière qu'il n'empêchoit pas le prince et la princesse de s'entretenir, ils passèrent une grande partie du repas, la princesse à servir le prince et à l'inviter de manger, et le prince de son côté à servir la princesse de ce qui lui paroissoit le meilleur, afin de la prévenir avec des manières et des paroles qui lui attiroient de nouvelles honnêtetés et de nouveaux complimens de la part de la princesse ; et dans ce commerce réciproque de civilités et d'attentions, l'amour fit plus de progrès, de part et d'autre, que dans un tête-à-tête qui eût été prémédité.

Le prince et la princesse se levèrent enfin de table. La princesse mena le prince de Perse dans un cabinet grand et magnifique par sa structure et par l'or et l'azur qui l'embellissoient avec symétrie, et richement meublé. Ils s'assirent sur le sofa, qui avoit une vue très-agréable sur le jardin du palais, qui fut admiré par le prince Firouz Schah, par la variété des fleurs, des arbustes et des arbres, tous différens

de ceux de Perse, auxquels ils ne cédoient pas en beauté. En prenant occasion de lier la conversation avec la princesse par cet endroit :

« Princesse, dit le prince, j'avois cru qu'il n'y avoit au monde que la Perse où il y eût des palais superbes et des jardins admirables, dignes de la majesté des rois ; mais je vois que partout où il y a de grands rois, les rois savent se faire bâtir des demeures convenables à leur grandeur et à leur puissance ; et s'il y a de la différence dans la manière de bâtir et dans les accessoires, elles se ressemblent dans la grandeur et dans la magnificence. »

« Prince, reprit la princesse de Bengale, comme je n'ai aucune idée des palais de Perse, je ne puis porter mon jugement sur la comparaison que vous en faites avec le mien, pour vous en dire mon sentiment ; mais quelque sincère que vous puissiez être, j'ai de la peine à me persuader qu'elle soit juste : vous voudrez bien que je croie que la complaisance y a beaucoup de part. Je ne veux pourtant pas mépriser mon palais devant vous : vous avez de trop bons yeux, et vous êtes d'un trop bon goût pour n'en pas juger sainement ; mais je vous assure que je le trouve très-médiocre, quand je le mets en parallèle avec celui du roi mon père, qui le surpasse infiniment en grandeur, en beauté et en richesses. Vous m'en direz vous-même ce que vous en penserez quand vous l'aurez vu. Puisque le hasard vous a amené jusqu'à la capitale de ce royaume, je ne doute pas que vous ne vouliez bien le voir, et y saluer le roi mon père, afin qu'il vous rende les honneurs dus à un prince de votre rang et de votre mérite. »

En faisant naître au prince de Perse la curiosité de voir le

palais de Bengale et d'y saluer le roi son père, la princesse se flattoit que si elle pouvoit y réussir, son père, en voyant un prince si bien fait, si sage et si accompli en toutes sortes de belles qualités, pourroit peut-être se résoudre à lui proposer une alliance, en offrant de la lui donner pour épouse ; et par-là, comme elle étoit bien persuadée qu'elle n'étoit pas indifférente au prince, et que le prince ne refuseroit pas d'entrer dans cette alliance, elle espéroit de parvenir à l'accomplissement de ses souhaits, en gardant la bienséance convenable à une princesse qui vouloit paroître être soumise aux volontés du roi son père. Mais le prince de Perse ne lui répondit pas sur cet article conformément à ce qu'elle en avoit pensé.

« Princesse, reprit le prince, je ne doute nullement, d'après votre témoignage, que le palais du roi de Bengale ne mérite la préférence que vous lui donnez sur le vôtre. Quant à la proposition que vous me faites de rendre mes respects au roi votre père, je me ferois non-seulement un plaisir, mais même un grand honneur de m'en acquitter. Mais, princesse, ajouta-t-il, je vous en fais juge vous-même: me conseillerez-vous de me présenter devant la majesté d'un si grand monarque comme un aventurier, sans suite et sans un train convenable à mon rang ? »

« Prince, repartit la princesse, que cela ne vous fasse pas de peine, vous n'avez qu'à vouloir : l'argent ne vous manquera pas pour vous faire tel train qu'il vous plaira, je vous en fournirai. Nous avons ici des négocians de votre nation en grand nombre ; vous pouvez en choisir autant que vous le jugerez à propos pour vous faire une maison qui vous fera honneur. »

Le prince Firouz Schah pénétra l'intention de la princesse de Bengale ; et la marque sensible qu'elle lui donnoit de son amour par cet endroit, augmenta la passion qu'il avoit conçue pour elle ; mais quelque forte qu'elle fût, elle ne lui lit pas oublier son devoir. Il lui répliqua sans hésiter :

« Princesse, dit-il, j'accepterois de bon cœur l'offre obligeante que vous me faites, dont je ne puis assez vous marquer ma reconnoissance, si l'inquiétude où le roi mon père doit être de mon éloignement, ne m'en empêchoit absolument. Je serois indigne des bontés et de la tendresse qu'il a toujours eues pour moi, si je ne retournois au plutôt, et ne me rendois auprès de lui pour les faire cesser. Je le connois ; et pendant que j'ai le bonheur de jouir de l'entretien d'une princesse si aimable, je suis persuadé qu'il est plongé dans des douleurs mortelles, et qu'il a perdu l'espérance de me revoir. J'espère que vous me ferez la justice de comprendre que je ne puis sans ingratitude, et même sans crime, me dispenser d'aller lui rendre la vie, dont un retour différé trop long-temps, pourroit lui causer la perte.

» Après cela, princesse, continua le prince de Perse, si vous me jugiez digne d'aspirer au bonheur de devenir votre époux, comme le roi mon père m'a toujours témoigné qu'il ne vouloit pas me contraindre dans le choix d'une épouse, je n'aurois pas de peine à obtenir de lui de revenir, non pas en inconnu, mais en prince, demander de sa part au roi de Bengale de contracter alliance avec lui par notre mariage. Je suis persuadé qu'il s'y portera de lui-même dès que je l'aurai informé de la générosité avec laquelle vous m'avez accueilli dans ma disgrâce. »

D'après la manière dont le prince de Perse venoit de

s'expliquer, la princesse de Bengale étoit trop raisonnable pour insister afin de lui persuader de se faire voir au roi de Bengale, et d'exiger de lui de rien faire contre son devoir et contre son honneur ; mais elle fut alarmée du prompt départ qu'il méditoit, à ce qu'il lui parut, et elle craignit, s'il prenoit congé d'elle sitôt, que bien loin de lui tenir la promesse qu'il lui faisoit, il ne l'oubliât dès qu'il auroit cessé de la voir. Pour l'en détourner, elle lui dit :

« Prince, en vous faisant la proposition de contribuer à vous mettre en état de voir le roi mon père, mon intention n'a pas été de m'opposer à une excuse aussi légitime que celle que vous m'apportez, et que je n'avois pas prévue. Je me rendrois complice moi-même de la faute que vous commettriez si j'en avois la pensée ; mais je ne puis approuver que vous songiez il partir aussi promptement que vous semblez vous le proposer. Accordez au moins à mes prières la grâce que je vous demande, de vous donner le temps de vous reconnoître ; et puisque mon bonheur a voulu que vous soyez arrivé dans le royaume de Bengale plutôt qu'au milieu d'un désert, ou que sur le sommet d'une montagne si escarpée, qu'il vous eût été impossible d'en descendre, je vous engage à y faire un séjour suffisant pour en porter des nouvelles un peu détaillées à la cour de Perse. »

Ce discours de la princesse de Bengale avoit pour but, que le prince Firouz, en faisant avec elle un séjour de quelque durée, devînt insensiblement plus passionné pour ses charmes, dans l'espérance que par ce moyen, l'ardent désir qu'elle apercevoit en lui de retourner en Perse, se ralentiroit, et qu'alors il pourroit se déterminer à paroître en public et à se faire voir au roi de Bengale. Le prince de Perse ne put

honnêtement lui refuser la grâce qu'elle lui demandoit, après la réception et l'accueil favorable qu'il en avoit reçu. Il eut la complaisance d'y condescendre ; et la princesse ne songea plus qu'à lui rendre son séjour agréable par tous les divertissemens qu'elle put imaginer.

Pendant plusieurs jours, ce ne furent que fêtes, que bals, que concerts, que festins ou collations magnifiques, que promenades dans le jardin, et que chasses dans le parc du palais, où il y avoit toutes sortes de bêtes fauves, des cerfs, des biches, des daims, des chevreuils, et d'autres semblables, particulières au royaume de Bengale, dont la chasse, non dangereuse, pouvoit convenir à la princesse.

À la fin de ces chasses, le prince et la princesse se rejoignoient dans quelque bel endroit du parc, où on leur étendoit un grand tapis avec des coussins, afin qu'ils fussent assis plus commodément. Là, en reprenant leurs esprits, et en se remettant de l'exercice violent qu'ils venoient de se donner, ils s'entretenoient sur divers sujets. Sur toute chose, la princesse de Bengale prenoit un grand soin de faire tomber la conversation sur la grandeur, la puissance, les richesses et le gouvernement de la Perse, afin que du discours du prince Firouz Schah, elle put à son tour prendre occasion de lui parler du royaume de Bengale et de ses avantages, et par-là gagner sur son esprit de le faire résoudre à s'y arrêter ; mais il arriva le contraire de ce qu'elle s'étoit proposé.

En effet, le prince de Perse, sans rien exagérer, lui fit un détail si avantageux de la grandeur du royaume de Perse, de la magnificence et de l'opulence qui y régnoient, de ses forces militaires, de son commerce par terre et par mer jusqu'aux

pays les plus éloignés, dont quelques-uns lui étoient inconnus, et de la multitude de ses grandes villes, presque aussi peuplées que celle qu'il avoit choisie pour sa résidence, où il avoit même des palais tout meublés, prêts à le recevoir, selon les différentes saisons, de manière qu'il étoit à son choix de jouir d'un printemps perpétuel, qu'avant qu'il eût achevé, la princesse regarda le royaume de Bengale comme de beaucoup inférieur à celui de Perse par plusieurs endroits. Il arriva même que quand il eut fini son discours, et qu'il l'eut priée de l'entretenir à son tour des avantages du royaume de Bengale, elle ne put s'y résoudre qu'après plusieurs instances de la part du prince.

La princesse de Bengale donna donc cette satisfaction au prince Firouz Schah, mais en diminuant plusieurs avantages par où il étoit constant que le royaume de Bengale surpassoit le royaume de Perse. Elle lui fit si bien connoître la disposition où elle étoit de l'y accompagner, qu'il jugea qu'elle pourroit y consentir à la première proposition qu'il lui en feroit ; mais il crut qu'il ne seroit à propos de la lui faire que quand il auroit eu la complaisance de demeurer avec elle assez de temps pour la mettre dans son tort, au cas qu'elle voulût le retenir un peu plus long-temps, et l'empêcher de satisfaire au devoir indispensable de se rendre auprès du roi son père.

Pendant deux mois entiers, le prince Firouz Schah s'abandonna entièrement aux volontés de la princesse de Bengale, en se présentant à tous les divertissemens qu'elle put imaginer, et qu'elle voulut bien lui donner comme si jamais il n'eût dû faire autre chose que de passer la vie avec elle de la sorte. Mais dès que ce terme fut écoulé, il lui déclara

sérieusement qu'il n'y avoit que trop long-temps qu'il manquoit à son devoir, et il la pria de lui accorder enfin la liberté de s'en acquitter, en lui répétant la promesse qu'il lui avoit déjà faite de revenir incessamment, et dans un équipage digne d'elle et digne de lui, la demander en mariage dans les formes au roi de Bengale.

« Princesse, ajouta le prince, mes paroles peut-être vous seront suspectes ; et peut-être aussi sur la permission que je vous demande, vous m'avez déjà mis au rang de ces faux amans qui mettent l'objet de leur amour en oubli dès qu'ils en sont éloignés ; mais pour marque de la passion non feinte et non simulée avec laquelle je suis persuadé que la vie ne me peut être agréable qu'avec une princesse aussi aimable que vous l'êtes, et qui m'aime, comme je ne veux pas en douter, j'oserois vous demander la grâce de vous emmener avec moi, si je ne craignois que vous ne prissiez ma demande pour une offense. »

Comme le prince Firouz Schah se fut aperçu que la princesse avoit rougi à ces dernières paroles, et que sans aucune marque de colère elle hésitoit sur le parti qu'elle devoit prendre :

« Princesse, continua-t-il, pour ce qui est du consentement du roi mon père, et de l'accueil avec lequel il vous recevra dans son alliance, je puis vous en assurer. Quant à ce qui regarde le roi de Bengale, après les marques de tendresse, d'amitié et de considération qu'il a toujours eues et qu'il conserve encore pour vous, il faudroit qu'il fût tout autre que vous ne me l'avez dépeint, c'est-à-dire, ennemi de votre repos et de votre bonheur, s'il ne recevoit avec bienveillance l'ambassade que le roi mon père lui enverroit, pour obtenir de lui l'approbation de

notre mariage. »

La princesse de Bengale ne répondit rien à ce discours du prince de Perse ; mais son silence et ses yeux baissés lui firent connoître mieux qu'aucune autre déclaration, qu'elle n'avoit pas de répugnance à l'accompagner en Perse, et qu'elle y consentoit. La seule difficulté qu'elle parut y trouver, fut que le prince de Perse ne fût pas assez expérimenté pour gouverner le cheval, et qu'elle craignoit de se trouver avec lui dans le même embarras que quand il en avoit fait l'essai. Mais le prince Firouz Schah la délivra si bien de cette crainte, en lui persuadant qu'elle pouvoit s'en fier à lui, et qu'après ce qui lui étoit arrivé, il pouvoit défier l'Indien même de le gouverner avec plus d'adresse que lui, qu'elle ne songea plus qu'à prendre avec lui des mesures pour partir si secrètement, que personne de son palais ne pût avoir le moindre soupçon de leur dessein.

Elle réussit ; et dès le lendemain matin, un peu avant la pointe du jour, que tout son palais étoit encore enseveli dans un profond sommeil, comme elle se fut rendue sur la terrasse avec le prince, le prince tourna le cheval du côté de la Perse, dans un endroit où la princesse pouvoit elle-même s'asseoir en croupe aisément. Il monta le premier ; et quand la princesse se fut assise derrière lui à sa commodité, qu'elle l'eut embrassé de la main, pour une plus grande sûreté, et qu'elle lui eut marqué qu'il pouvoit partir, il tourna la même cheville qu'il avoit tournée dans la capitale de Perse ; et le cheval les enleva en l'air.

Le cheval fit sa diligence ordinaire ; et le prince Firouz Schah le gouverna de manière, qu'environ en deux heures et demie, il découvrit la capitale de la Perse. Il n'alla pas

descendre dans la grande place d'où il étoit parti, ni dans le palais du sultan, mais dans un palais de plaisance, peu éloigné de la ville. Il mena la princesse dans le plus bel appartement, où il lui dit que pour lui faire rendre les honneurs qui lui étoient dus, il alloit avertir le sultan son père de leur arrivée, et qu'elle le reverroit incessamment ; que cependant il donnoit ordre au concierge du palais, qui étoit présent, de ne lui laisser manquer de rien de toutes les choses dont elle pouvoit avoir besoin.

Après avoir laissé la princesse dans l'appartement, le prince Firouz Schah commanda au concierge de lui faire seller un cheval. Le cheval lui fut amené, il le monta ; et après avoir renvoyé le concierge auprès de la princesse, avec ordre sur toute chose, de la faire déjeuner avec ce qui pouvoit lui être servi le plus promptement, il partit ; et dans le chemin et dans les rues de la ville par où il passa pour se rendre au palais, il fut reçu aux acclamations du peuple, qui changea sa tristesse en joie, après avoir désespéré de le revoir jamais, depuis qu'il avoit disparu. Le sultan son père donnoit audience quand il se présenta devant lui au milieu de son conseil, qui étoit tout en habit de deuil, comme le sultan, depuis le jour que le cheval l'avoit emporté. Il le reçut en l'embrassant avec des larmes de joie et de tendresse ; il lui demanda avec empressement ce que le cheval de l'Indien étoit devenu.

Cette demande donna lieu au prince de prendre l'occasion de raconter au sultan son père, l'embarras et le danger où il s'étoit trouvé, après que le cheval l'eut enlevé dans l'air ; de quelle manière il s'en étoit tiré, et comment il étoit arrivé ensuite au palais de la princesse de Bengale ; la bonne réception qu'elle

lui avoit faite ; le motif qui l'avoit obligé de faire avec elle un plus long séjour qu'il ne devoit, et la complaisance qu'elle avoit eue de ne le pas désobliger, jusqu'à obtenir d'elle enfin de venir en Perse avec lui, après lui avoir promis de l'épouser.

« Et, Sire, ajouta le prince en achevant, après lui avoir promis en même temps sue vous ne me refuseriez pas votre consentement, je viens de l'amener avec moi sur le cheval de l'Indien. Elle attend dans un des palais de plaisance de votre Majesté, où je l'ai laissée, que j'aïlle lui annoncer que je ne lui en ai pas fait la promesse en vain. »

À ces paroles, le prince se prosterna devant le sultan son père, pour le fléchir ; mais le sultan l'en empêcha, le retint, et en l'embrassant une seconde fois :

« Mon fils, dit-il, non-seulement je consens à votre mariage avec la princesse de Bengale, je veux même aller au-devant d'elle en personne, la remercier de l'obligation que je lui ai en mon particulier, l'amener dans mon palais, et célébrer ses noces dès aujourd'hui. »

Ainsi le sultan, après avoir donné les ordres pour l'entrée qu'il vouloit faire à la princesse de Bengale, ordonna que l'on quittât l'habit de deuil, et que les réjouissances commençassent par le concert des timbales, des trompettes et des tambours, avec les autres instrumens guerriers, il commanda qu'on allât faire sortir l'Indien de prison, et qu'on le lui amenât.

L'Indien lui fut amené ; et quand on le lui eut présenté :

« Je m'étois assuré de ta personne, lui dit le sultan, afin que ta vie, qui cependant n'eût pas été une victime suffisante, ni à ma colère, ni à ma douleur, me répondît de celle du prince mon

filis. Rends grâces à Dieu de ce que je l'ai retrouvé. Va, reprends ton cheval, et ne parois plus devant moi. »

Quand l'Indien fut hors de la présence du sultan de Perse, comme il avoit appris de ceux qui étoient venus le délivrer de prison, que le prince Firouz Schah étoit de retour avec la princesse qu'il avoit amenée avec lui sur le cheval enchanté, le lieu où il avoit mis pied à terre, et où il l'avoit laissée, et que le sultan se disposoit à aller la prendre et l'amener à son palais, il n'hésita pas à le devancer lui et le prince de Perse, et sans perdre de temps il se rendit en diligence au palais de plaisance ; et en s'adressant au concierge, il dit qu'il venoit de la part du sultan et du prince de Perse, pour prendre la princesse de Bengale en croupe sur le cheval, et la mener en l'air au sultan qui l'attendoit, disoit-il, dans la place de son palais pour la recevoir, et donner ce spectacle à sa cour et à la ville de Schiraz.

L'Indien étoit connu du concierge, qui savoit que le sultan l'avoit fait arrêter ; et le concierge fit d'autant moins de difficulté d'ajouter foi à sa parole, qu'il le voyoit en liberté. Il se présenta à la princesse de Bengale, et la princesse n'eut pas plutôt appris qu'il venoit particulièrement de la part du prince de Perse, qu'elle consentit à ce que le prince souhaitoit, comme elle se le persuadoit.

L'Indien ravi en lui-même de la facilité qu'il trouvoit à faire réussir sa méchanceté, monta le cheval, prit la princesse en croupe, avec l'aide du concierge : il tourna la cheville, et aussitôt le cheval les enleva lui et la princesse au plus haut de l'air.

Dans le même moment le sultan de Perse, suivi de sa cour,

sortoit de son palais pour se rendre au palais de plaisance, et le prince de Perse venoit de prendre le devant pour préparer la princesse de Bengale à le recevoir, comme l'Indien affectoit de passer au-dessus de la ville avec sa proie, pour braver le sultan et le prince, et pour se venger du traitement injuste qui lui avoit été fait, comme il le prétendoit.

Quand le sultan de Perse eut aperçu le ravisseur qu'il ne méconnut pas, il s'arrêta avec un étonnement d'autant plus sensible et plus affligeant, qu'il n'étoit pas possible de le faire repentir de l'affront insigne qu'il lui faisoit avec un si grand éclat. Il le chargea de mille imprécations avec ses courtisans, et avec tous ceux qui furent témoins d'une insolence si signalée, et de cette méchanceté sans égale.

L'Indien peu touché de ces malédictions, dont le bruit arriva jusqu'à lui, continua sa route pendant que le sultan de Perse rentra dans le palais, extrêmement mortifié de recevoir une injure aussi atroce, et de se voir dans l'impuissance d'en punir l'auteur.

Mais quelle fut la douleur du prince Firouz Schah, quand il vit qu'à ses propres yeux, sans pouvoir y apporter empêchement, l'Indien lui enlevait la princesse de Bengale, qu'il aimait si passionnément, qu'il ne pouvoit plus vivre sans elle. À cet objet auquel il ne s'étoit pas attendu, il demeura comme immobile. Et avant qu'il eût délibéré s'il se déchaineroit en injures contre l'Indien, ou s'il plaindroit le sort déplorable de la princesse, et s'il lui demanderoit pardon du peu de précaution qu'il avoit pris pour se la conserver, elle qui s'étoit livrée à lui d'une manière qui marquoit si bien combien il en étoit aimé, le cheval qui emportoit l'un et l'autre avec une

rapidité incroyable, les avoit dérobés à sa vue. Quel parti prendre ? Retournera-t-il au palais du sultan son père, se renfermer dans son appartement, pour se plonger dans l'affliction, sans se donner aucun mouvement à la poursuite du ravisseur, pour délivrer sa princesse de ses mains et le punir comme il le méritoit ? Sa générosité, son amour, son courage ne le permettent pas. Il continue son chemin jusqu'au palais de plaisance.

À son arrivée, le concierge qui s'étoit aperçu de sa crédulité, et qu'il s'étoit laissé tromper par l'Indien, se présente devant le prince les larmes aux yeux, se jette à ses pieds, s'accuse lui-même du crime qu'il croit avoir commis, et se condamne à la mort qu'il attend de sa main.

« Lève-toi, lui dit le prince, ce n'est pas à toi que j'impute l'enlèvement de ma princesse, je ne l'impute qu'à moi-même et qu'à ma simplicité. Sans perdre de temps, va-moi chercher un habillement de derviche, et prends garde de dire que c'est pour moi. »

Peu loin du palais de plaisance, il y avoit un couvent de derviches, dont le Scheikh ou supérieur étoit ami du concierge. Le concierge alla le trouver ; et en lui faisant une fausse confidence de la disgrâce d'un officier de considération de la cour, auquel il avoit de grandes obligations, et qu'il étoit bien aise de favoriser pour lui donner lieu de se soustraire à la colère du sultan, il n'eut pas de peine à obtenir ce qu'il demandoit ; il apporta l'habillement complet de derviche au prince Firouz Schah. Le prince s'en revêtit, après s'être dépouillé du sien. Déguisé de la sorte ; et pour la dépense et pour le besoin du voyage qu'il alloit entreprendre muni d'une

boîte de perles et de diamans qu'il avoit apportée pour en faire présent à la princesse de Bengale, il sortit du palais de plaisance à l'entrée de la nuit, et incertain de la route qu'il devoit prendre ; mais résolu à ne pas revenir qu'il n'eût retrouvé sa princesse, et qu'il ne la ramenât, il se mit en chemin.

Revenons à l'Indien, il gouverna le cheval enchanté de manière que le même jour il arriva de bonne heure dans un bois près de la capitale du royaume de Cachemire^[1]. Comme il avoit besoin de manger, et qu'il jugea que la princesse de Bengale pouvoit être dans le même besoin, il mit pied à terre dans ce bois, en un endroit où il laissa la princesse sur un gazon, près d'un ruisseau d'une eau très-fraîche et très-claire.

Pendant l'absence de l'Indien, la princesse de Bengale qui se voyoit sous la puissance d'un indigne ravisseur, dont elle redoutoit la violence, avoit songé à se dérober et à chercher un lieu d'asile ; mais comme elle avoit mangé fort légèrement le matin, à son arrivée au palais de plaisance, elle se trouva dans une foiblesse si grande, quand elle eût voulu exécuter son dessein, qu'elle fut contrainte de l'abandonner, et de demeurer sans autre ressource que dans son courage, avec une ferme résolution de souffrir plutôt la mort que de manquer de fidélité au prince de Perse. Ainsi elle n'attendit pas que l'Indien l'invitât une seconde fois à manger, elle mangea, et elle reprit assez de force pour répondre courageusement aux discours insolens qu'il commença de lui tenir à la fin du repas. Après plusieurs menaces, comme elle vit que l'Indien se préparoit à lui faire violence, elle se leva pour lui résister, en poussant de grands cris. Ces cris attirèrent en un moment une troupe de

cavaliers qui les environnèrent elle et l'Indien.

C'étoit le sultan du royaume de Cachemire, lequel en revenant de la chasse avec sa suite, passoit par cet endroit-là, heureusement pour la princesse de Bengale, et qui étoit accouru au bruit qu'il avoit entendu. Il s'adressa à l'Indien, et il lui demanda qui il étoit, et ce qu'il prétendoit de la dame qu'il voyoit. L'Indien répondit avec impudence que c'étoit sa femme, et qu'il n'appartenoit à personne d'entrer en connoissance du démêlé qu'il avoit avec elle.

La princesse qui ne connoissoit ni la qualité, ni la dignité de celui qui se présenteoit si à propos pour la délivrer, démentit l'Indien.

« Seigneur, qui que vous soyez, reprit-elle, que le ciel envoie à mon secours, ayez compassion d'une princesse, et n'ajoutez pas foi à un imposteur : Dieu me garde d'être femme d'un Indien aussi vil et aussi méprisable. C'est un magicien abominable, qui m'a enlevée aujourd'hui au prince de Perse, auquel j'étois destinée pour épouse, et qui m'a amenée ici sur le cheval enchanté que vous voyez. »

La princesse de Bengale n'eut pas besoin d'un plus long discours pour persuader au sultan de Cachemire qu'elle disoit la vérité. Sa beauté, son air de princesse et ses larmes parloient pour elle ; elle voulut poursuivre ; mais au lieu de l'écouter, le sultan de Cachemire justement indigné de l'insolence de l'Indien, le fit environner sur-le-champ, et commanda qu'on lui coupât la tête. Cet ordre fut exécuté avec d'autant plus de facilité, que l'Indien qui avoit commis ce rapt à la sortie de sa prison, n'avoit aucune arme pour se défendre.

La princesse de Bengale délivrée de la persécution de l'Indien tomba dans une autre qui ne lui fut pas moins douloureuse. Le sultan, après lui avoir fait donner un cheval, l'emmena à son palais, où il la logea dans l'appartement le plus magnifique après le sien, et il lui donna un grand nombre de femmes esclaves pour être auprès d'elle, et pour la servir, avec des eunuques pour sa garde. Il la mena lui-même jusque dans cet appartement, où sans lui donner le temps de le remercier de la grande obligation qu'elle lui avoit, de la manière qu'elle l'avoit médité :

« Princesse, lui dit-il, je ne doute pas que vous n'ayez besoin de repos, je vous laisse en liberté de le prendre. Demain vous serez plus en état de m'entretenir des circonstances de l'étrange aventure qui vous est arrivée. » En achevant ces paroles, il se retira.

La princesse de Bengale étoit dans une joie inexprimable de se voir en si peu de temps délivrée de la persécution d'un homme qu'elle ne pouvoit regarder qu'avec horreur ; et elle se flatta que le sultan de Cachemire voudroit bien mettre le comble à sa générosité, en la renvoyant au prince de Perse, quand elle lui auroit appris de quelle manière elle étoit à lui, et qu'elle l'auroit supplié de lui faire cette grâce. Mais elle étoit bien éloignée de voir l'accomplissement de l'espérance qu'elle avoit conçue.

En effet, le roi de Cachemire avoit résolu de l'épouser le lendemain, et il en avoit fait annoncer les réjouissances dès la pointe du jour par le son des timbales, des tambours, des trompettes, et d'autres instrumens propres à inspirer la joie, qui retentissoient non-seulement dans le palais, mais même par

toute la ville. La princesse de Bengale fut éveillée par le bruit de ces concerts tumultueux, et elle en attribua la cause à tout autre motif que celui pour lequel il se faisoit entendre. Mais quand le sultan de Cachemire, qui avoit donné ordre qu'on l'avertît lorsqu'elle seroit en état de recevoir visite, fut venu la lui rendre, et qu'après s'être informé de sa santé, il lui eut fait connoître que les fanfares qu'elle entendoit étoient pour rendre leurs noces plus solennelles, et l'eut priée en même temps d'y prendre part, elle en fut dans une consternation si grande, qu'elle tomba évanouie.

Les femmes de la princesse qui étoient présentes, accoururent à son secours, et le sultan lui-même s'employa pour la faire revenir ; mais elle demeura long-temps dans cet état avant qu'elle reprît ses esprits. Elle les reprit enfin ; et alors plutôt que de manquer à la foi qu'elle avoit promise au prince Firouz Schah, en consentant aux noces que le sultan de Cachemire avoit résolues sans la consulter, elle prit le parti de feindre que l'esprit venoit de lui tourner dans l'évanouissement. Dès-lors elle commença à dire des extravagances en présence du sultan, elle se leva même comme pour se jeter sur lui ; de manière que le sultan fut fort surpris et fort affligé de ce contre-temps fâcheux. Comme il vit qu'elle ne revenoit pas en son bon sens, il la laissa avec ses femmes, auxquelles il recommanda de ne la pas abandonner, et de prendre un grand soin de sa personne. Pendant la journée il prit celui d'envoyer souvent s'informer de l'état où elle se trouvoit, et chaque fois on lui rapporta, ou qu'elle étoit dans le même état, ou que le mal augmentoit plutôt que de diminuer. Le mal parut même plus violent sur le soir que pendant le jour ; et de

la sorte le sultan de Cachemire ne fut pas cette nuit là aussi heureux qu'il se l'étoit promis.

La princesse de Bengale ne continua pas seulement le lendemain ses discours extravagans, et d'autres marques d'une grande aliénation d'esprit. Ce fut la même chose les jours suivans, jusqu'à ce que le sultan de Cachemire fut contraint d'assembler les médecins de sa cour, de leur parler de cette maladie, et de leur demander s'ils ne savoient pas de remèdes pour la guérir.

Les médecins, après une consultation entr'eux, répondirent d'un commun accord, qu'il y avoit plusieurs sortes et plusieurs degrés de cette maladie, dont les unes, selon leur nature, pouvoient se guérir, et les autres étoient incurables, et qu'ils ne pouvoient juger de quelle nature étoit celle de la princesse de Bengale qu'ils ne la vissent. Le sultan ordonna aux eunuques de les introduire dans la chambre de la princesse, l'un après l'autre, chacun selon son rang.

La princesse qui a voit prévu ce qui arrivoit, et qui craignit que si elle laissoit approcher des médecins de sa personne, et qu'ils vinssent à lui tâter le poulx, le moins expérimenté ne vînt à connoître qu'elle étoit en bonne santé, et que sa maladie n'étoit qu'une feinte ; à mesure qu'il en paroissoit, elle entroit dans des transports d'aversion si grands, prête à les dévisager s'ils approchoient, que pas un n'eut la hardiesse de s'y exposer.

Quelques-uns de ceux qui se prétendoient plus habiles que les autres, et qui se vantoient de juger des maladies à la seule vue des malades, lui ordonnèrent de certaines potions qu'elle faisoit d'autant moins de difficulté de prendre, qu'elle étoit sûre qu'il étoit en son pouvoir d'être malade autant qu'il lui

plairoit et qu'elle le jugeroit à propos, et que ces potions ne pouvoient pas lui faire de mal.

Quand le sultan de Cachemire vit que les médecins de sa cour n'avoient rien opéré pour la guérison de la princesse, il appela ceux de sa capitale, dont la science, l'habileté et l'expérience n'eurent pas un meilleur succès. Ensuite il fit appeler les médecins des autres villes de son royaume, ceux particulièrement les plus renommés dans la pratique de leur profession. La princesse ne leur fit pas un meilleur accueil qu'aux premiers ; et tout ce qu'ils ordonnèrent ne fit aucun effet. Il dépêcha enfin dans les états, dans les royaumes et dans les cours des princes voisins, des exprès avec des consultations en forme pour être distribuées aux médecins les plus fameux, avec promesse de bien payer le voyage de ceux qui viendroient se rendre à la capitale de Cachemire, et d'une récompense magnifique à celui qui guériroit la malade.

Plusieurs de ces médecins entreprirent le voyage ; mais pas un ne put se vanter d'avoir été plus heureux que ceux de sa cour et de son royaume ; pas un ne put lui remettre l'esprit dans son assiette : chose qui ne dépendoit ni d'eux, ni de leur art, mais de la volonté de la princesse elle-même.

Dans cet intervalle, le prince Firouz Schah, déguisé sous l'habit de derviche, avoit parcouru plusieurs provinces et les principales villes de ces provinces avec d'autant plus de peine d'esprit, sans mettre les fatigues du chemin en compte, qu'il ignoroit s'il ne tenoit pas un chemin opposé à celui qu'il eût dû prendre pour avoir des nouvelles de ce qu'il cherchoit.

Attentif aux nouvelles qu'on débitoit dans chaque lieu par où il passoit, il arriva enfin dans une grande ville des Indes, où

l'on s'entretenoit fort d'une princesse de Bengale, à qui l'esprit avoit tourné le même jour que le sultan de Cachemire avoit destiné pour la célébration de ses noces avec elle. Au nom de princesse de Bengale, en supposant que c'étoit celle qui faisoit le sujet de son voyage, avec d'autant plus de vraisemblance, qu'il n'avoit pas appris qu'il y eût à la cour de Bengale une autre princesse que la sienne ; et sur la foi du bruit commun qui s'en étoit répandu, il prit la route du royaume et de la capitale de Cachemire. À son arrivée dans cette capitale, il se logea dans un khan, où il apprit dès le même jour l'histoire de la princesse de Bengale, et la malheureuse fin de l'Indien (telle qu'il la méritoit) qui l'avoit amenée sur le cheval enchanté : circonstance qui lui fit connoître, à ne pouvoir pas s'y tromper, que la princesse étoit celle qu'il venoit chercher, et enfin la dépense inutile que le sultan avoit faite en médecins, qui n'avoient pu la guérir.

Le prince de Perse bien informé de toutes ces particularités, se fit faire un habit de médecin dès le lendemain ; et avec cet habit et la longue barbe qu'il s'étoit laissé croître dans le voyage, il se fit connoître pour médecin en marchant par les rues. Dans l'impatience où il étoit de voir sa princesse, il ne différa pas d'aller au palais du sultan, où il demanda à parler à un officier. On l'adressa au chef des huissiers, auquel il marqua qu'on pourroit peut-être regarder en lui comme une témérité, qu'en qualité de médecin il vînt se présenter pour tenter la guérison de la princesse après que tant d'autres avant lui n'avoient pu y réussir ; mais qu'il espéroit, par la vertu de quelques remèdes spécifiques qui lui étoient connus et dont il avoit l'expérience, de lui procurer la guérison qu'ils n'avoient

pu lui donner. Le chef des huissiers lui dit qu'il étoit bien venu, que le sultan le verroit avec plaisir ; et, s'il réussissoit à lui donner la satisfaction de voir la princesse dans sa première santé, qu'il pouvoit s'attendre à une récompense convenable à la libéralité du sultan son seigneur et maître.

« Attendez-moi, ajouta-t-il, je serai à vous dans un moment. »

Il y avoit du temps qu'aucun médecin ne s'étoit présenté ; et le sultan de Cachemire avec grande douleur, avoit comme perdu l'espérance de revoir la princesse de Bengale dans l'état de santé où il l'avoit vue, et en même temps dans celui de témoigner en l'épousant jusqu'à quel point il l'aimoit. Cela fit qu'il commanda au chef des huissiers de lui amener promptement le médecin qu'il venoit de lui annoncer.

Le prince de Perse fut présenté au sultan de Cachemire sous l'habit et le déguisement de médecin ; et le sultan sans perdre de temps en des discours superflus, après lui avoir marqué que la princesse de Bengale ne pouvoit supporter la vue d'un médecin sans entrer dans des transports qui ne faisoient qu'augmenter son mal, le fit monter dans un cabinet en soupente, d'où il pouvoit la voir par une jalousie sans être vu.

Le prince Firouz Schah monta ; et il aperçut son aimable princesse assise négligemment, qui chantoit, les larmes aux yeux, une chanson par laquelle elle déplorait sa malheureuse destinée, qui la privoit peut-être pour toujours de l'objet qu'elle aimoit si tendrement.

Le prince, attendri de la triste situation où il vit sa chère princesse, n'eut pas besoin d'autres marques pour comprendre

que sa maladie étoit feinte, et que c'étoit pour l'amour de lui qu'elle se trouvoit dans une contrainte si affligeante. Il descendit du cabinet ; et après avoir rapporté au sultan de quelle nature étoit la maladie de la princesse, et qu'elle n'étoit pas incurable, il lui dit que pour parvenir à sa guérison, il étoit nécessaire qu'il lui parlât en particulier, et seul à seul ; et quant aux emportemens où elle entroit à la vue des médecins, il espéroit qu'elle le recevrait et l'écouterait favorablement.

Le sultan fit ouvrir la porte de la chambre de la princesse, et le prince Firouz Schah entra. Dès que la princesse le vit paroître, comme elle le prenoit pour un médecin, dont il avoit l'habit, elle se leva comme en furie, en le menaçant et en le chargeant d'injures. Cela ne l'empêcha pas d'approcher ; et quand il fut assez près pour se faire entendre, comme il ne vouloit être entendu que d'elle seule, il lui dit d'un ton bas, et d'un air respectueux :

« Princesse, je ne suis pas médecin. Reconnoissez, je vous en supplie, le prince de Perse qui vient vous mettre en liberté. »

Au ton de voix et aux traits du haut du visage qu'elle reconnut en même temps, nonobstant la longue barbe que le prince s'étoit laissé croître, la princesse de Bengale se calma, et en un instant elle fit paroître sur son visage la joie, que ce que l'on desire le plus et à quoi l'on s'attend le moins, est capable de causer quand il arrive. La surprise agréable où elle se trouva, lui ôta la parole pour un temps, et donna lieu au prince Firouz Schah de lui raconter le désespoir dans lequel il s'étoit trouvé plongé dans le moment qu'il avoit vu l'Indien la ravir et l'enlever à ses yeux ; la résolution qu'il avoit prise dès-lors d'abandonner toute chose pour la chercher en

quelqu'endroit de la terre qu'elle pût être, et de ne pas cesser qu'il ne l'eût trouvée et arrachée des mains du perfide ; et par quel bonheur enfin, après un voyage ennuyeux et fatigant, il avoit la satisfaction de la retrouver dans le palais du sultan de Cachemire. Quand il eut achevé, en moins de paroles qu'il lui fut possible, il pria la princesse de l'informer de ce qui lui étoit arrivé depuis son enlèvement, jusqu'au moment où il avoit le bonheur de lui parler, en lui témoignant qu'il desiroit avoir cette connoissance, afin de prendre des mesures justes pour ne la pas laisser plus long-temps sous la tyrannie du sultan de Cachemire.

La princesse de Bengale n'avoit pas un long discours à tenir au prince de Perse, puisqu'elle n'avoit qu'à lui raconter de quelle manière elle avoit été délivrée de la violence de l'Indien, par le sultan de Cachemire, en revenant de la chasse ; mais traitée cruellement le lendemain par la déclaration qu'il étoit venu lui faire, du dessein précipité qu'il avoit pris de l'épouser le même jour, sans lui avoir fait la moindre honnêteté pour prendre son consentement : conduite violente et tyrannique, qui lui avoit causé un évanouissement, après lequel elle n'avoit vu de parti à prendre que celui qu'elle avoit pris, comme le meilleur pour se conserver au prince auquel elle avoit donné son cœur et sa foi, de mourir plutôt que de se livrer à un sultan qu'elle n'aimoit pas et qu'elle ne pouvoit aimer.

Le prince de Perse, à qui la princesse n'avoit en effet autre chose à dire, lui demanda si elle savoit ce que le cheval enchanté étoit devenu après la mort de l'Indien ?

« J'ignore, répondit-elle, quel ordre le sultan peut avoir donné là-dessus ; mais après ce que je lui en ai dit, il est à

croire qu'il ne l'aura pas négligé. »

Comme le prince Firouz Schah ne douta pas que le sultan de Cachemire n'eût fait garder le cheval soigneusement, il communiqua à la princesse le dessein qu'il avoit de s'en servir pour la ramener en Perse. Après être convenu avec elle des moyens qu'ils devoient prendre pour y réussir, afin que rien n'empêchât l'exécution ; et après lui avoir particulièrement recommandé qu'au lieu d'être en déshabillé, comme elle étoit alors, elle s'habilleroit le lendemain pour recevoir le sultan avec civilité, quand il le lui ameneroit, sans l'obliger néanmoins de lui parler, le prince de Perse se retira.

Le sultan de Cachemire fut dans une grande joie quand le prince de Perse lui eut appris ce qu'il avoit opéré dès la première visite, pour l'avancement de la guérison de la princesse de Bengale. Le lendemain il le regarda comme le premier médecin du monde, quand la princesse l'eut reçu d'une manière qui lui persuada que véritablement sa guérison étoit bien avancée, comme il le lui avoit fait entendre.

En la voyant en cet état, il se contenta de lui marquer combien il étoit ravi de la voir en disposition de recouvrer bientôt sa santé parfaite ; et après qu'il l'eut exhortée à concourir avec un médecin si habile pour achever ce qu'il avoit si bien commencé, en lui donnant toute sa confiance, il se retira sans attendre d'elle aucune parole.

Le prince de Perse qui avoit accompagné le sultan de Cachemire, sortit avec lui de la chambre de la princesse ; et en l'accompagnant, il lui demanda, si sans manquer au respect qui lui étoit dû, il pouvoit lui faire cette demande, par quelle aventure une princesse de Bengale se trouvoit seule dans le

royaume de Cachemire, si fort éloignée de son pays, comme s'il l'eût ignoré, et que la princesse ne lui en eût rien dit ; mais il le fit pour le faire tomber sur le discours du cheval enchanté, et apprendre de sa bouche ce qu'il en avoit fait.

Le sultan de Cachemire qui ne pouvoit pénétrer par quel motif le prince de Perse lui faisoit cette demande, ne lui en fit pas un mystère : il lui dit à-peu-près la même chose que ce qu'il avoit appris de la princesse de Bengale ; et quant au cheval enchanté, qu'il l'avoit fait porter dans son trésor, comme une grande rareté, quoiqu'il ignorât comment on pouvoit s'en servir.

« Sire, reprit le feint médecin, la connoissance que votre Majesté vient de me donner, me fournit le moyen d'achever la guérison de la princesse. Comme elle a été portée sur ce cheval, et que le cheval est enchanté, elle a contracté quelque chose de l'enchantement, qui ne peut être dissipé que par de certains parfums qui me sont connus. Si votre Majesté veut en avoir le plaisir, et donner un spectacle des plus surprenans à sa cour, et au peuple de sa capitale, que demain elle fasse apporter le cheval au milieu de la place devant son palais, et qu'elle s'en remette sur moi pour le reste : je promets de faire voir à ses yeux et à toute l'assemblée, en très-peu de momens, la princesse de Bengale aussi saine d'esprit et de corps qu'elle l'a jamais été de sa vie ; et afin que la chose se fasse avec tout l'éclat qu'elle mérite, il est à propos que la princesse soit habillée le plus magnifiquement qu'il sera possible, avec les bijoux les plus précieux que votre Majesté peut avoir. »

Le sultan de Cachemire eût fait des choses plus difficiles que celles que le prince de Perse lui proposoit, pour arriver à la

jouissance de ses désirs qu'il regardoit si prochaine.

Le lendemain le cheval enchanté fut tiré du trésor par son ordre, et posé de grand matin dans la grande place du palais ; et le bruit se répandit bientôt dans toute la ville que c'étoit un préparatif pour quelque chose d'extraordinaire qui devoit s'y passer, et l'on y accourut en foule de tous les quartiers. Les gardes du sultan y furent disposés pour empêcher le désordre, et pour laisser un grand vuide autour du cheval.

Le sultan de Cachemire parut ; et quand il eut pris place sur un échafaud, environné des principaux seigneurs et officiers de sa cour, la princesse de Bengale accompagnée de toute la troupe des femmes que le sultan lui avoit assignée, s'approcha du cheval enchanté, et ses femmes l'aidèrent à monter dessus. Quand elle fut sur la selle, les pieds dans l'un et dans l'autre étrier, avec la bride à la main, le feint médecin fit poser autour du cheval plusieurs cassolettes pleines de feu, qu'il avoit fait apporter ; et en tournant à l'entour il jeta dans chacune un parfum composé de plusieurs sortes d'odeurs les plus exquises. Ensuite, recueilli en lui-même, les yeux baissés et les mains appliquées sur la poitrine, il tourna trois fois autour du cheval, en faisant semblant de prononcer certaines paroles ; et dans le moment que les cassolettes exhaloient à la fois une fumée la plus épaisse, d'une odeur très-suave, et que la princesse en étoit environnée, de manière qu'on avoit de la peine à la voir, ainsi que le cheval, il prit son temps, il se jeta légèrement en croupe derrière la princesse, porta la main à la cheville du départ qu'il tourna ; et dans le moment que le cheval les enlevait en l'air, lui et la princesse, il prononça ces paroles à haute voix, si distinctement que le sultan lui-même les

entendit :

« SULTAN DE CACHEMIRE, QUAND TU VOUDRAS ÉPOUSER DES PRINCESSES QUI
IMPLOLERONT TA PROTECTION, APPREND AUPARAVANT À AVOIR LEUR
CONSENTEMENT. »

Ce fut de la sorte que le prince de Perse recouvra et délivra la princesse de Bengale, et la ramena le même jour en peu de temps à la capitale de Perse, où il n'alla pas mettre pied à terre au palais de plaisance, mais au milieu du palais, devant l'appartement du roi son père ; et le roi de Perse ne différa la solennité de son mariage avec la princesse de Bengale, qu'autant de temps qu'il en fallut pour les préparatifs, afin d'en rendre la cérémonie plus pompeuse, et marquer davantage la part qu'il y prenoit.

Dès que le nombre des jours arrêtés pour les réjouissances fut accompli, le premier soin que le roi de Perse se donna, fut de nommer et d'envoyer une ambassade solennelle au roi de Bengale pour lui rendre compte de tout ce qui s'étoit passé, et pour lui demander l'approbation et la ratification de l'alliance qu'il venoit de contracter avec lui par ce mariage : ratification que le roi de Bengale bien informé de toutes choses, se fit un honneur et un plaisir d'accorder.

-
1. [↑] Province d'Asie d'environ 30 lieues de long sur 12 de large. Elle est soumise au kan des Aghwans qui habitent le Candahar. On y fabrique les beaux schalls si connus en Asie et en Europe, sous le nom de Cachemires.

HISTOIRE

DU PRINCE AHMED, ET DE LA FÉE PARI-BANOU.

LA sultane Scheherazade fit suivre l'histoire du cheval enchanté par celle du prince Ahmed, et de la fée Pari-Banou^[1] ; et en prenant la parole, elle dit :

Sire, un sultan, l'un des prédécesseurs de votre Majesté, qui occupoit paisiblement le trône des Indes depuis plusieurs années, avoit dans sa vieillesse la satisfaction de voir que trois princes ses fils, dignes imitateurs de ses vertus, avec une princesse sa nièce, faisoient l'ornement de sa cour. L'aîné des princes se nommoit Houssain, le second Ali, le plus jeune Ahmed, et la princesse sa nièce Nourounnihar^[2].

La princesse Nourounnihar étoit fille d'un prince, cadet du sultan, que le sultan avoit doté d'un apanage d'un grand revenu, mais qui étoit mort peu d'années après avoir été marié, en la laissant dans un fort bas âge. Le sultan, en considération de ce que le prince son frère avoit toujours répondu à son amitié par un attachement sincère à sa personne, s'étoit chargé de l'éducation de sa fille, et l'avoit fait venir dans son palais pour être élevée avec les trois princes. Avec une beauté singulière, et avec toutes les perfections du corps qui pouvoient la rendre accomplie, cette princesse avoit aussi infiniment

d'esprit ; et sa vertu sans reproche, la distinguoit entre toutes les princesses de son temps.

Le sultan, oncle de la princesse, qui s'éloit proposé de la marier dès qu'elle seroit en âge, et de faire alliance avec quelque prince de ses voisins, en la lui donnant pour épouse, y songeoit sérieusement, lorsqu'il s'aperçut que les trois princes ses fils l'aimoient passionnément. Il en eut une grande douleur. Cette douleur ne venoit pas tant de ce que leur passion l'empêcheroit de contracter l'alliance qu'il avoit méditée, que de la difficulté, comme il le prévoyoit, d'obtenir d'eux qu'ils s'accordassent, et que les deux cadets au moins consentissent à la céder à leur aîné. Il leur parla à chacun en particulier ; et après leur avoir remontré l'impossibilité qu'il y avoit qu'une seule princesse devînt l'épouse des trois, et les troubles qu'ils alloient causer s'ils persistoient dans leur passion, il n'oublia rien pour leur persuader, ou de s'en rapporter à la déclaration que la princesse en feroit en faveur de l'un des trois, ou de se désister de leurs prétentions, et de songer à d'autres noces dont il leur laissoit la liberté du choix, et de convenir entr'eux de permettre qu'elle fût mariée à un prince étranger. Mais quand il eut trouvé en eux une opiniâtreté insurmontable, il les fit venir tous trois devant lui, et il leur tint ce discours :

« Mes enfans, dit-il, puisque pour votre bien et pour votre repos je n'ai pu réussir à vous persuader de ne plus aspirer à épouser la princesse ma nièce et votre cousine ; comme je ne veux pas user de mon autorité en la donnant à l'un de vous préférablement aux deux autres, il me semble que j'ai trouvé un moyen propre à vous rendre contens, et à conserver l'union qui doit être entre vous, si vous voulez m'écouter, et que vous

exécutiez ce que vous allez entendre. Je trouve donc à propos que vous alliez voyager chacun séparément dans un pays différent, de manière que vous ne puissiez pas vous rencontrer ; et comme vous savez que je suis curieux, sur toute chose, de tout ce qui peut passer pour rare et singulier, je promets la princesse ma nièce en mariage à celui de vous qui m'apportera la rareté la plus extraordinaire et la plus singulière. De la sorte, comme le hasard fera que vous jugerez vous-mêmes de la singularité des choses que vous aurez apportées, par la comparaison que vous en ferez, vous n'aurez pas de peine à vous faire justice, en cédant la préférence à celui devons qui l'aura méritée. Pour les frais du voyage et pour l'achat de la rareté dont vous aurez à faire l'acquisition, je vous donnerai à chacun une même somme convenable à votre naissance, mais que vous n'emploirez pas néanmoins en dépense de suite et d'équipage, qui, en vous faisant connoître pour ce que vous êtes, vous priveroit de la liberté dont vous avez besoin, non-seulement pour vous bien acquitter du motif que vous avez à vous proposer, mais même pour mieux observer les choses qui mériteront votre attention, et enfin pour tirer une plus grande utilité de votre voyage. »

Comme les trois princes avoient toujours été très-soumis aux volontés du sultan leur père, et que chacun de son côté se flattoit que la fortune lui seroit favorable, et lui donneroit lieu de parvenir à la possession de Nourounnihar, ils lui marquèrent qu'ils étoient prêts à obéir. Sans différer, le sultan leur fit compter la somme qu'il venoit de leur promettre ; et dès le même jour ils donnèrent les ordres pour les préparatifs de leur voyage ; ils prirent même congé du sultan pour être en état de

partir de grand matin dès le lendemain. Ils sortirent par la même porte de la ville, bien montés et bien équipés, habillés en marchands, chacun avec un seul officier de confiance, déguisé en esclave, et ils se rendirent ensemble au premier gîte, où le chemin se partageoit en trois, par l'un desquels ils devoient continuer leur voyage chacun de son côté. Le soir, en se régaland d'un soupé qu'ils s'étoient fait préparer, ils convinrent que leur voyage seroit d'un an, et se donnèrent rendez-vous au même gîte, à la charge que le premier qui arriveroit attendroit les deux autres, et les deux premiers le troisième, afin que comme ils avoient pris congé du sultan leur père tous ensemble, ils se présentassent de même devant lui à leur retour. Le lendemain à la pointe du jour, après s'être embrassés et souhaité réciproquement un heureux voyage, ils montèrent à cheval, et prirent chacun l'un des trois chemins, sans se rencontrer dans leur choix.

Le prince Houssain, l'aîné des trois frères, qui avoit entendu dire des merveilles de la grandeur, des forces, des richesses et de la splendeur du royaume de Bisnagar, prit sa route du côté de la mer des Indes ; et après une marche d'environ trois mois, en se joignant à différentes caravanes, tantôt par des déserts et par des montagnes stériles, tantôt par des pays très-peuplés, les mieux cultivés et les plus fertiles qu'il y eût en aucun autre endroit de la terre, il arriva à Bisnagar, ville qui donne le nom à tout le royaume, dont elle est la capitale, et qui est la demeure ordinaire de ses rois.^[3] Il se logea dans un khan destiné pour les marchands étrangers ; et comme il avoit appris qu'il y avoit quatre quartiers principaux où les marchands de toutes les sortes de marchandises avoient leurs boutiques, au milieu

desquels étoit situé le château, ou plutôt le palais des rois, lequel occupoit un terrain très-vaste, comme au centre de la ville, qui avoit trois enceintes, et deux lieues en tous sens d'une porte à l'autre. Dès le lendemain il se rendit à l'un de ces quartiers.

Le prince Houssain ne put voir le quartier où il se trouva sans admiration : il étoit vaste, coupé et traversé par plusieurs rues toutes voûtées contre l'ardeur du soleil, et néanmoins très-bien éclairées. Les boutiques étoient d'une même grandeur et d'une même symétrie, et celles des marchands d'une même sorte de marchandise n'étoient pas dispersées, mais rassemblées dans une même rue, et il en étoit de même des boutiques des artisans.

La multitude des boutiques, remplies d'une même sorte de marchandise, comme des toiles les plus fines de différens endroits des Indes, des toiles peintes des couleurs les plus vives qui représentoient au naturel des personnages, des paysages, des arbres, des fleurs, des étoffes de soie et de brocard, tant de la Perse que de la Chine et d'autres lieux, des porcelaines du Japon et de la Chine, des tapis de pied de toutes les grandeurs, le surprirent si extraordinairement, qu'il ne savoit s'il devoit s'en rapporter à ses propres yeux. Mais quand il fut arrivé aux boutiques des orfèvres et des joailliers, car les deux professions étoient exercées par les mêmes marchands, il fut comme ravi en extase à la vue de la quantité prodigieuse d'excellens ouvrages en or et en argent, et comme ébloui par l'éclat des perles, des diamans, des rubis, des émeraudes, des saphirs et d'autres pierreries qui y étoient en vente et en confusion. S'il fut étonné de tant de richesses réunies en un seul endroit, il le

fut bien davantage quand il vint à juger de la richesse du royaume en général, en considérant qu'à la réserve des Brahmines^[4] et des ministres des idoles, qui faisoient profession d'une vie éloignée de la vanité du monde, il n'y avoit dans toute son étendue ni Indien ni Indienne qui n'eût des colliers, des bracelets et des ornemens aux jambes et aux pieds, des perles ou des pierreries, qui paroissoient avec d'autant plus d'éclat, qu'ils étoient tous noirs, d'un noir à en relever parfaitement le brillant.

Une autre particularité qui fut admirée par le prince Houssain, fut le grand nombre de vendeurs de roses, qui faisoient la plus grande foule dans les rues par leur multitude. Il comprit qu'il falloit que les Indiens fussent grands amateurs de cette fleur, puisqu'il n'y en avoit pas un qui n'en portât un bouquet à la main, ou à la tête en guirlande, ni de marchand qui n'en eût plusieurs vases garnis dans sa boutique, de manière que le quartier, si grand qu'il étoit, en étoit tout embaumé.

Le prince Houssain, enfin, après avoir parcouru le quartier de rue en rue, l'idée remplie de tant de richesses qui s'étoient présentées à ses yeux, eut besoin de se reposer. Il le témoigna à un marchand, et le marchand fort civilement l'invita à entrer et à s'asseoir dans sa boutique, ce qu'il accepta. Il n'y avoit pas long-temps qu'il étoit assis dans la boutique, quand il vit passer un crieur avec un tapis sur le bras d'environ six pieds en quarré, qui le crioit à trente bourses à l'enchère. Il appela le crieur, et il demanda à voir le tapis, qui lui parut d'un prix exorbitant, non-seulement pour sa petitesse, mais même pour sa qualité. Quand il eut bien examiné le tapis, il dit au crieur qu'il ne comprenoit pas comment un tapis de pied si petit et de

si peu d'apparence, étoit mis à un si haut prix ?

Le crieur, qui prenoit le prince Houssain pour un marchand, lui dit pour réponse :

« Seigneur, si ce prix vous paroît excessif, votre étonnement sera beaucoup plus grand quand vous saurez que j'ai ordre de le faire monter jusqu'à quarante bourses, et de ne le livrer qu'à celui qui en comptera la somme. »

« Il faut donc, reprit le prince Houssain, qu'il soit précieux par quelque endroit qui ne m'est pas connu. »

« Vous l'avez deviné, Seigneur, repartit le crieur, et vous en conviendrez quand vous saurez qu'en s'asseyant sur ce tapis, aussitôt on est transporté avec le tapis où l'on souhaite d'aller, et l'on s'y trouve presque dans le moment, sans que l'on soit arrêté par aucun obstacle. »

Ce discours du crieur fit que le prince des Indes, en considérant que le motif principal de son voyage, étoit d'en rapporter au sultan son père quelque rareté singulière dont on n'eût pas entendu parler, jugea qu'il n'en pouvoit acquérir aucune dont le sultan dut être plus satisfait.

« Si le tapis, dit-il au crieur, avoit la vertu que tu lui donnes, non-seulement je ne trouverois pas que ce seroit l'acheter trop chèrement que d'en donner les quarante bourses qu'on en demande, je pourrois même me résoudre à m'en accommoder pour le prix, et avec cela, je te ferois un présent dont tu aurois lieu d'être content. »

« Seigneur, reprit le crieur, je vous ai dit la vérité, et il sera aisé de vous en convaincre dès que vous aurez arrêté le marché à quarante bourses, en y mettant la condition que je vous en

ferai voir l'expérience. Alors, comme vous n'avez pas ici les quarante bourses, et qu'il faudroit que pour les recevoir je vous accompagnasse jusqu'au khan où vous devez être logé comme étranger, avec la permission du maître de la boutique, nous entrerons dans l'arrière-boutique, j'y étendrai le tapis, et quand nous y serons assis vous et moi, que vous aurez formé le souhait d'être transporté avec moi dans l'appartement que vous avez pris dans le khan, si nous n'y sommes pas transportés sur le champ, il n'y aura pas de marché fait, et vous ne serez tenu à rien. Quant au présent, comme c'est au vendeur à me récompenser de ma peine, je le recevrai comme une grâce que vous aurez bien voulu me faire, et dont je vous aurai l'obligation. »

Sur la bonne foi du crieur, le prince accepta le parti. Il conclut le marché sous la condition proposée, et il entra dans l'arrière-boutique du marchand, après en avoir obtenu la permission. Le crieur étendit le tapis, ils s'assirent dessus l'un et l'autre ; et dès que le prince eût formé le désir d'être transporté au khan dans son appartement, il s'y trouva avec le crieur dans la même situation. Comme il n'avoit pas besoin d'autre certitude de la vertu du tapis, il compta au crieur la somme des quarante bourses en or, et il y ajouta un présent de vingt pièces d'or dont il gratifia le crieur.

De la sorte, le prince Houssain demeura possesseur du tapis avec une joie extrême d'avoir acquis à son arrivée à Bisnagar une pièce si rare, qui devoit, comme il n'en doutoit pas, lui valoir la possession de Nourounnihar. En effet, il tenoit comme une chose impossible que les princes ses cadets rapportassent rien de leur voyage qui pût entrer en comparaison avec ce qu'il

avoit rencontré si heureusement. Sans faire un plus long séjour à Bisnagar, il pouvoit, en s'asseyant sur le tapis, se rendre le même jour au rendez-vous dont il étoit convenu avec eux ; mais il eût été obligé de les attendre trop long-temps : cela fit que curieux de voir le roi de Bisnagar et sa cour, et de prendre connoissance des forces, des lois, des coutumes, de la religion et de l'état de tout le royaume, il résolut d'employer quelques mois à satis- faire sa curiosité.

La coutume du roi de Bisnagar étoit de donner accès auprès de sa personne une fois la semaine aux marchands étrangers. Ce fut sous ce titre que le prince Houssain, qui ne vouloit point passer pour ce qu'il étoit, le vit plusieurs fois ; et comme ce prince, qui d'ailleurs étoit très-bien fait de sa personne, avoit infiniment d'esprit, et qu'il étoit d'une politesse achevée (c'étoit par où il se distinguoit des marchands avec lesquels il paroissoit devant le roi), c'étoit à lui, préférablement aux marchands, qu'il adressoit la parole pour s'informer de la personne du sultan des Indes, des forces, des richesses et du gouvernement de son empire.

Les autres jours, le prince les employoit à voir ce qu'il y avoit de plus remarquable dans la ville et aux environs. Entr'autres choses dignes d'être admirées, il vit un temple d'idoles, dont la structure étoit particulière, en ce qu'elle étoit toute de bronze ; il avoit dix coudées en quarré dans son assiette, et quinze en hauteur ; et ce qui en faisoit la plus grande beauté, étoit une idole d'or massif, de la hauteur d'un homme, dont les yeux étoient deux rubis, appliqués avec tant d'art, qu'il sembloit à ceux qui la regardoient, qu'elle avoit les yeux sur eux, de quel côté qu'ils se tournassent pour la voir. Il

en vit une autre qui n'étoit pas moins admirable. C'étoit dans un village : il y avoit une plaine d'environ dix arpens, laquelle n'étoit qu'un jardin délicieux, parsemé de roses et d'autres fleurs agréables à la vue, et tout cet espace étoit environné d'un petit mur environ à hauteur d'appui, pour empêcher que les animaux n'en approchassent. Au milieu de la plaine, il s'élevoit une terrasse à hauteur d'homme, revêtue de pierres jointes ensemble, avec tant de soin et d'industrie, qu'il sembloit que ce ne fût qu'une seule pierre. Le temple, qui étoit en dôme, étoit posé au milieu de la terrasse, haut de cinquante coudées, ce qui faisoit qu'on le découvroit de plusieurs lieues à l'entour. La longueur étoit de trente, et la largeur de vingt ; et le marbre rouge dont il étoit bâti, étoit extrêmement poli. La voûte du dôme étoit ornée de trois rangs de peintures fort vives et de bon goût ; et tout le temple étoit généralement rempli de tant d'autres peintures, de bas-reliefs et d'idoles, qu'il n'y avoit aucun endroit où il n'y en eût depuis le haut jusqu'au bas.

Le soir et le matin, on faisoit des cérémonies superstitieuses dans ce temple, lesquelles étoient suivies de jeux, de concerts d'instrumens, de danses, de chants et de festins ; et les ministres du temple et les habitans du lieu, ne subsistent que des offrandes que les pèlerins en foule y apportent des endroits les plus éloignés du royaume, pour s'acquitter de leurs vœux.

Le prince Houssain fut encore spectateur d'une fête solennelle qui se célèbre tous les ans à la cour de Bisnagar, à laquelle les gouverneurs des provinces, les commandans des places fortifiées, les gouverneurs et les juges des villes, et les Brahmines les plus célèbres par leur doctrine, sont obligés de se trouver : il y en a de si éloignés, qu'ils ne mettent pas moins

de quatre mois à s'y rendre. L'assemblée, composée d'une multitude innombrable d'Indiens, se tient dans une plaine d'une vaste étendue, où ils font un spectacle surprenant, tant que la vue peut s'étendre. Comme au centre de cette plaine il y avoit une place d'une grande longueur et très-large, fermée d'un côté par un bâtiment superbe en forme d'échafaudage à neuf étages, soutenu par quarante colonnes, et destiné pour le roi, pour sa cour et pour les étrangers qu'il honoroit de son audience une fois la semaine ; en dedans, il étoit orné et meublé magnifiquement, et au dehors, peint de paysages, où l'on voyoit toutes sortes d'animaux, d'oiseaux, d'insectes, et même de mouches et de moucheron, le tout au naturel ; et d'autres échafauds, hauts au moins de quatre ou de cinq étages, et peints à-peu-près les uns de même que les autres, formoient les trois autres côtés ; et ces échafauds avoient cela de particulier, qu'on les faisoit tourner et changer de face et de décoration d'heure en heure.

De chaque côté de la place, à peu de distance les uns des autres, étoient rangés mille éléphants, avec des harmois d'une grande somptuosité, chargés chacun d'une tour quarrée de bois doré, et des joueurs d'instrumens ou des farceurs dans chaque tour. La trompe de ces éléphants, leurs oreilles et le reste du corps étoient peints de cinabre et d'autres couleurs qui représentoient des figures grotesques.

Dans tout ce spectacle, ce qui fit admirer davantage au prince Houssain l'industrie, l'adresse et le génie inventif des Indiens, fut de voir un des éléphants le plus puissant et le plus gros, les quatre pieds posés sur l'extrémité d'un poteau enfoncé perpendiculairement, et hors de terre d'environ deux pieds,

jouer en battant l'air de sa trompe, à la cadence des instrumens. Il n'admira pas moins un autre éléphant, non moins puissant, au bout d'une poutre posée en travers sur un poteau, à la hauteur de dix pieds, avec une pierre d'une grosseur prodigieuse attachée et suspendue à l'autre bout qui lui servoit de contre-poids, par le moyen duquel, tantôt haut, tantôt bas, en présence du roi et de sa cour, il marquoit par les mouvemens de son corps et de sa trompe, les cadences des instrumens, de même que l'autre éléphant. Les Indiens, après avoir attaché la pierre de contre-poids, avoient attiré l'autre bout jusqu'en terre à force d'hommes, et y avoient fait monter l'éléphant.

Le prince Houssain eût pu faire un plus long séjour à la cour et dans le royaume de Bisnagar : une infinité d'autres merveilles eussent pu l'y arrêter agréablement jusqu'au dernier jour de l'année révolue dont les princes ses frères et lui étoient convenus pour se rejoindre ; mais pleinement satisfait de ce qu'il avoit vu, comme il étoit continuellement occupé de l'objet de son amour, et que depuis l'acquisition qu'il avoit faite, la beauté et les charmes de la princesse Nourounnihar augmentoient de jour en jour la violence de sa passion, il lui sembla qu'il auroit l'esprit plus tranquille, et qu'il seroit plus près de son bonheur quand il se seroit approché d'elle. Après avoir satisfait le concierge du khan pour le louage de l'appartement qu'il y avoit occupé, et lui avoir marqué l'heure à laquelle il pourroit venir prendre la clef qu'il laisseroit à la porte, sans lui avoir marqué de quelle manière il partiroit, il y rentra en fermant la porte sur lui et en y laissant la clef. Il étendit le tapis, et s'y assit avec l'officier qu'il avoit amené avec lui. Alors il se recueillit en lui-même ; et après avoir

souhaité sérieusement d'être transporté au gîte où les princes ses frères devoient se rendre comme lui, il s'aperçut bientôt qu'il y étoit arrivé. Il s'y arrêta, et sans se faire connoître que pour un marchand, il les attendit.

Le prince Ali, frère puîné du prince Houssain, qui avoit projeté de voyager en Perse, pour se conformer à l'intention du sultan des Indes, en avoit pris la route avec une caravane, à laquelle il s'étoit joint à la troisième journée après sa séparation d'avec les deux princes ses frères. Après une marche de près de quatre mois il arriva enfin à Schiraz, qui étoit alors la capitale du royaume de Perse. Comme il avoit fait amitié et société en chemin avec un petit nombre de marchands, sans se faire connoître pour autre que pour marchand joaillier, il prit logement avec eux dans un même khan.

Le lendemain, pendant que les marchands ouvroient leurs ballots de marchandises, le prince Ali qui ne voyageoit que pour son plaisir, et qui ne s'étoit embarrassé que des choses nécessaires pour le faire commodément, après avoir changé d'habit, se fit conduire au quartier où se vendoient les pierreries, les ouvrages en or et en argent, brocards, étoffes de soie, toiles fines, et les autres marchandises les plus rares et les plus précieuses. Ce lieu qui étoit spacieux et bâti solidement, étoit voûté, et la voûte étoit soutenue de gros piliers, autour desquels les boutiques étoient ménagées de même que le long des murs, tant en dedans qu'en dehors, et il étoit connu communément à Schiraz sous le nom de bezestein. D'abord le prince Ali parcourut le bezestein en long et en large de tous les côtés, et il jugea avec admiration, des richesses qui y étoient renfermées par la quantité prodigieuse des marchandises les

plus précieuses qu'il y vit étalées. Parmi tous les crieurs qui alloient et venoient, chargés de différentes pièces, en les criant à l'encan, il ne fut pas peu surpris d'en voir un qui tenoit à la main un tuyau d'ivoire, long d'environ un pied, et de la grosseur d'un peu plus d'un pouce, qu'il crioit à trente bourses^[5]. Il s'imagina d'abord que le crieur n'étoit pas dans son bon sens. Pour s'en éclaircir, en s'approchant de la boutique d'un marchand :

« Seigneur, dit-il au marchand, en lui montrant le crieur, dites-moi, je vous prie, si je me trompe ? Cet homme qui crie un petit tuyau d'ivoire à trente bourses, a-t-il l'esprit bien sain ? »

« Seigneur, répondit le marchand, à moins qu'il ne l'ait perdu depuis hier, je puis vous assurer que c'est le plus sage de tous nos crieurs, et le plus employé, comme celui en qui l'on a le plus de confiance, quand il s'agit de la vente de quelque chose de grand prix ; et quant au tuyau qu'il crie à trente bourses, il faut qu'il les vaille et même davantage, par quelque'endroit qui ne paroît pas. Il va repasser dans un moment, nous l'appellerons, et vous vous en informerez par vous-même ; asseyez-vous cependant sur mon sofa, et reposez-vous. »

Le prince Ali ne refusa pas l'offre obligeante du marchand ; et peu de temps après qu'il se fut assis, le crieur repassa. Comme le marchand l'eut appelé par son nom, il s'approcha. Alors en lui montrant le prince Ali, il lui dit :

« Répondez à ce seigneur qui demande si vous êtes dans votre bon sens, de crier à trente bourses un tuyau d'ivoire qui

paroît de si peu de valeur. J'en serois étonné moi-même, si je ne savois pas que vous êtes un homme sage. »

Le crieur en s'adressant au prince Ali, lui dit :

« Seigneur, vous n'êtes pas le seul qui me traite de fou, à l'occasion de ce tuyau ; mais vous jugerez vous-même si je le suis quand je vous en aurai dit la propriété, et j'espère qu'alors vous y mettrez une enchère, comme ceux à qui je l'ai déjà montré, qui avoient une aussi mauvaise opinion de moi que vous.

« Premièrement, Seigneur, poursuit le crieur, en présentant le tuyau au prince, remarquez que ce tuyau est garni d'un verre à chaque extrémité, et considérez qu'en regardant par l'un des deux, quelque chose qu'on puisse souhaiter de voir, on la voit aussitôt. »

« Je suis prêt à vous faire réparation d'honneur, reprit le prince Ali, si vous me faites connoître la vérité de ce que vous avancez. » Et comme il avoit le tuyau à la main, après avoir observé les deux verres : « montrez-moi, continua-t-il, par où il faut regarder, afin que je m'en éclaircisse. »

Le crieur le lui montra. Le prince regarda, et en souhaitant de voir le sultan des Indes son père, il le vit en parfaite santé, assis sur son trône au milieu de son conseil. Ensuite, comme après le sultan il n'avoit rien de plus cher au monde que la princesse Nourounihar, il souhaite de la voir, et il la vit assise à sa toilette, environnée de ses femmes, riante et de belle humeur.

Le prince Ali n'eut pas besoin d'autre preuve pour se persuader que ce tuyau étoit la chose la plus précieuse qu'il y

eût alors, non-seulement dans la ville de Schiraz, mais même dans tout l'univers ; et il crut que s'il négligeoit de l'acheter, jamais il ne rencontreroit une rareté pareille à remporter de son voyage, ni à Schiraz, quand il y demeureroit dix ans, ni ailleurs. Il dit au crieur :

« Je me rétracte de la pensée déraisonnable que j'ai eue de votre peu de bon sens, mais je crois que vous serez pleinement satisfait de la réparation que je suis prêt à vous en faire, en achetant le tuyau. Comme je serois fâché qu'un autre que moi le possédât, dites-moi au juste à quel prix le vendeur le fixe : sans vous donner la peine de le crier davantage, et de vous fatiguer à aller et venir, vous n'aurez qu'à venir avec moi, je vous en compterai la somme. »

Le crieur lui assura avec serment qu'il avoit ordre de lui en porter quarante bourses ; et pour peu qu'il en doutât, qu'il étoit prêt à le mener à lui-même. Le prince Indien ajouta foi à sa parole : il l'emmena avec lui ; et quand ils furent arrivés au khan où étoit son logement, il lui compta les quarante bourses en belle monnoie d'or, et de la sorte il demeura possesseur du tuyau d'ivoire.

Quand le prince Ali eut fait cette acquisition, la joie qu'il en eut fut d'autant plus grande, que les princes ses frères, comme il se le persuada, n'auroient rencontré rien d'aussi rare et aussi digne d'admiration ; et ainsi que la princesse Nourounihar seroit la récompense des fatigues de son voyage. Il ne songea plus qu'à prendre connoissance de la cour de Perse sans se faire connoître, et qu'à voir ce qu'il y avoit de plus curieux à Schiraz et aux environs, en attendant que la caravane avec laquelle il étoit venu, reprît la route des Indes. Il avoit achevé de satisfaire

sa curiosité quand la caravane fut en état de partir. Le prince ne manqua pas de s'y joindre, et elle se mit en chemin. Aucun accident ne troubla ni n'interrompit la marche ; et sans autre incommodité que la longueur ordinaire des journées et la fatigue du voyage, il arriva heureusement au rendez-vous, où le prince Houssain étoit déjà arrivé. Le prince l'y trouva, et il resta avec lui en attendant le prince Ahmed.

Le prince Ahmed avoit pris le chemin de Samarcande ; et comme dès le lendemain de son arrivée il eut imité les deux princes ses frères, et qu'il se fut rendu au bezestein, à peine il y étoit entré qu'un crieur se présenta devant lui avec une pomme artificielle à la main, qu'il crioit à trente-cinq bourses. Il arrêta le crieur, en lui disant :

« Montrez-moi cette pomme, et apprenez-moi quelle vertu ou quelle propriété si extraordinaire elle peut avoir pour être créée à un si haut prix ? »

En la lui mettant dans la main, afin qu'il l'examinât :

« Seigneur, lui dit le crieur, cette pomme, à ne la regarder que par l'extérieur, est véritablement peu de chose ; mais si on en considère les propriétés, les vertus, et l'usage admirable qu'on en peut faire pour le bien des hommes, on peut dire qu'elle n'a pas de prix, et il est certain que celui qui la possède, possède un trésor. En effet, il n'y a pas de malade affligé de quelque maladie mortelle que ce soit, comme de fièvre continue, de fièvre pourprée, de pleurésie, de peste, et d'autres maladies de cette nature, même moribond, qu'elle ne guérisse, et auquel elle ne fasse sur-le-champ recouvrer la santé aussi parfaite, que si jamais de sa vie il n'eut été malade ; et cela se fait par le moyen du monde le plus facile, puisque c'est

simplement en la faisant flairer par la personne. »

« Si l'on vous en doit croire, reprit le prince Ahmed, voilà une pomme d'une vertu merveilleuse, et l'on peut dire qu'elle n'a pas de prix ; mais sur quoi peut se fonder un honnête homme comme moi qui auroit envie de l'acheter, pour se persuader qu'il n'y a ni déguisement ni exagération dans l'éloge que vous en faites ? »

« Seigneur, repartit le crieur, la chose est connue et avérée dans toute la ville de Samarcande ; et sans aller plus loin, interrogez tous les marchands qui sont ici rassemblés, vous verrez ce qu'ils vous en diront, et vous en trouverez qui ne vivroient pas aujourd'hui, comme ils vous le témoigneront eux-mêmes, s'ils ne se fussent servis de cet excellent remède. Pour vous faire mieux comprendre ce qui en est, c'est le fruit de l'étude et des veilles d'un philosophe très-célèbre de cette ville, qui s'étoit appliqué toute sa vie à la connoissance de la vertu des plantes et des minéraux, et qui enfin étoit parvenu à en faire la composition que vous voyez, par laquelle il a fait dans cette ville des cures si surprenantes, que jamais sa mémoire n'y sera en oubli. Une mort si subite, qu'elle ne lui donna pas le temps de faire lui-même son remède souverain, l'enleva il y a peu de temps ; et sa veuve, qu'il a laissée avec très-peu de bien, et chargée d'un nombre d'enfans en bas âge, s'est enfin résolue à la mettre en vente, pour se mettre plus à l'aise elle et sa famille. »

Pendant que le crieur informoit le prince Ahmed des vertus à la pomme artificielle, plusieurs personnes s'arrêtèrent et les environnèrent ; la plupart confirmèrent tout le bien qu'il en disoit ; et comme l'un d'eux eut témoigné qu'il avoit un ami

malade si dangereusement, qu'on n'espéroit plus rien de sa vie, et que c'étoit une occasion présente et favorable pour en faire voir l'expérience au prince Ahmed, le prince Ahmed prit la parole, et dit au crieur qu'il en donneroit quarante bourses si elle guérissoit le malade en la lui faisant sentir.

Le crieur qui avoit ordre de la vendre ce prix là :

« Seigneur, dit-il au prince Ahmed , allons faire cette expérience, la pomme sera pour vous ; et je le dis avec d'autant plus de confiance, qu'il est indubitable qu'elle ne fera pas moins son effet que toutes les fois qu'elle a été employée pour faire revenir des portes de la mort tant de malades dont la vie étoit désespérée. »

L'expérience réussit ; et le prince, après avoir compté les quarante bourses au crieur qui lui consigna la pomme artificielle, attendit avec grande impatience le départ de la première caravane pour retourner aux Indes. Il employa ce temps-là à voir à Samarcande et aux environs tout ce qui étoit digne de sa curiosité, et principalement la vallée de la Sogde, ainsi nommée de la rivière du même nom, qui l'arrose, et que les Arabes reconnoissent pour l'un des quatre paradis de l'univers, par la beauté de ses campagnes et de ses jardins accompagnés de palais, par sa fertilité en toutes sortes de fruits, et par les délices dont on y jouit dans la belle saison.

Le prince Ahmed enfin ne perdit pas l'occasion de la première caravane qui prit la route des Indes. Il partit ; et nonobstant les incommodités inévitables dans un long voyage, il arriva en parfaite santé au gîte où les princes Houssain et Ali l'attendoient.

Le prince Ali arrivé quelque temps avant le prince Ahmed, avoit demandé au prince Houssain, qui étoit venu le premier, combien il y avoit de temps qu'il étoit arrivé ? Comme il eut appris de lui qu'il y avoit près de trois mois :

« Il faut donc, reprit-il, que vous ne soyez pas allé bien loin ? »

« Je ne vous dirai rien présentement, repartit le prince Houssain, du lieu où je suis allé ; mais je puis vous assurer que j'ai mis plus de trois mois à m'y rendre. »

« Si cela est, répliqua le prince Ali, il faut donc que vous y ayez fait fort peu de séjour ? »

« Mon frère, lui dit le prince Houssain, vous vous trompez : le séjour que j'y ai fait a été de quatre à cinq mois, et il n'a tenu qu'à moi de le faire plus long. »

« À moins que vous ne soyez revenu en volant, reprit encore le prince Ali, je ne comprends pas comment il peut y avoir trois mois que vous êtes de retour, comme vous voulez me le faire accroire ? »

« Je vous ai dit la vérité, ajouta le prince Houssain ; et c'est une énigme dont je ne vous donnerai l'explication qu'à l'arrivée du prince Ahmed, notre frère, en déclarant en même temps quelle est la rareté que j'ai rapportée de mon voyage. Pour vous, je ne sais pas ce que vous avez rapporté, il faut que ce soit peu de chose : en effet, je ne vois pas que vos charges soient augmentées. » « Et vous, prince, reprit le prince Ali, à la réserve d'un tapis d'assez peu d'apparence, dont votre sofa est garni, et dont vous paraissez avoir fait acquisition, il me semble que je pourrois vous rendre raillerie pour raillerie. Mais

comme il semble que vous voulez faire un mystère de la rareté que vous avez rapportée, vous trouverez bon que j'en use de même à l'égard de celle dont j'ai fait acquisition. »

Le prince repartit :

« Je tiens la rareté que j'ai apportée si fort au-dessus de toute autre, quelle qu'elle puisse être, que je ne ferois pas de difficulté de vous la montrer, et de vous en faire tomber d'accord en vous déclarant par quel endroit je la tiens telle, sans craindre que celle que vous apportez, comme je le suppose, puisse lui être préférée. Mais il est à propos que nous attendions que le prince Ahmed, notre frère, soit arrivé ; alors nous pourrons nous faire part avec plus d'égard et de bienséance les uns pour les autres, de la bonne fortune qui nous sera échue. »

Le prince Ali ne voulut pas entrer plus avant en contestation avec le prince Houssain sur la préférence qu'il donnoit à la rareté qu'il avoit apportée ; il se contenta d'être bien persuadé que si le tujau qu'il avoit à lui montrer n'étoit pas préférable, il n'étoit pas possible au moins qu'il fût inférieur, et il convint avec lui d'attendre à le produire que le prince Ahmed fût arrivé.

Quand le prince Ahmed eut rejoint les deux princes ses frères, qu'ils se furent embrassés avec beaucoup de tendresse, et fait compliment sur le bonheur qu'ils avoient de se revoir dans le même lieu où ils s'étoient séparés, le prince Houssain, comme l'aîné, prit la parole, et dit :

« Mes frères, nous aurons du temps de reste à nous entretenir des particularités chacun de son voyage ; parlons de ce qui

nous est le plus important de savoir ; et comme je tiens pour certain que vous vous êtes souvenus comme moi du principal motif qui nous y a engagés, ne nous cachons pas ce que nous apportons ; et nous le montrant, faisons-nous justice par avance, et voyons auquel le sultan notre père pourra adjuger la préférence. » Pour donner l'exemple, continua le prince Houssain, je vous dirai que la rareté que j'ai rapportée du voyage que j'ai fait au royaume de Bisnagar, est le tapis sur lequel je suis assis : il est commun et sans apparence, comme vous le voyez ; mais quand je vous aurai déclaré quelle est sa vertu, vous serez dans une admiration d'autant plus grande, que jamais vous n'avez rien entendu de pareil ; et vous allez en convenir. En effet, tel qu'il vous paroît, si l'on est assis dessus, comme nous y sommes, et que l'on désire d'être transporté en quelque lieu, si éloigné qu'il puisse être, on se trouve dans ce lieu presque dans le moment. J'en ai fait l'expérience avant de compter les quarante bourses qu'il m'a coûtées, sans les regretter ; et quand j'eus satisfait ma curiosité pleinement à la cour et dans le royaume de Bisnagar, et que je voulus revenir, je ne me suis pas servi d'autre voiture que de ce tapis merveilleux pour me ramener ici, moi et mon domestique, qui peut vous dire combien de temps j'ai mis à m'y rendre. Je vous en ferai voir l'expérience à l'un et à l'autre quand vous le jugerez à propos. J'attends que vous m'appreniez si ce que vous avez apporté, peut entrer en comparaison avec mon tapis ? »

Le prince Houssain acheva en cet endroit d'exalter l'excellence de son tapis ; et le prince Ali, en prenant la parole, la lui adressa en ces termes :

« Mon frère, dit-il, il faut avouer que votre tapis est une des choses les plus merveilleuses que l'on puisse imaginer, s'il a, comme je ne veux pas en douter, la propriété que vous venez de nous dire. Mais vous avouerez qu'il peut y avoir d'autres choses, je ne dis pas plus, mais au moins aussi merveilleuses dans un autre genre ; et pour vous en faire tomber d'accord, continua-t-il, le tuyau d'ivoire que voici, non plus que votre tapis, à le voir, ne paroît pas une rareté qui mérite une grande attention. Je n'en ai pas moins payé cependant que vous de votre tapis, et je ne suis pas moins content de mon marché que vous l'êtes du vôtre. Équitable comme vous l'êtes, vous tomberez d'accord que je n'ai pas été trompé, quand vous saurez et que vous en aurez vu l'expérience, qu'en regardant par un des bouts, on voit tel objet que l'on souhaite de voir. Je ne veux pas que vous m'en croyiez sur ma parole, ajouta le prince Ali en lui présentant le tuyau : voilà le tuyau, voyez si je vous en impose ? »

Le prince Houssain prit le tuyau d'ivoire de la main du prince Ali ; et comme il eut approché l'œil du bout que le prince Ali avoit marqué en le lui présentant, avec intention de voir la princesse Nourounnihar, et d'apprendre comment elle se portoit, le prince Ali et le prince Ahmed, qui avoient les yeux sur lui, furent extrêmement étonnés de le voir tout-à-coup changer de visage, d'une manière qui marquoit une surprise extraordinaire, jointe à une grande affliction. Le prince Houssain ne leur donna pas le temps de lui en demander le sujet.

« Princes, s'écria-t-il, c'est inutilement que vous et moi nous avons entrepris un voyage si pénible dans l'espérance d'en être

récompensés par la possession de la charmante Nourounnihar : dans peu de momens cette aimable princesse ne sera plus en vie ; je viens de la voir dans son lit, environnée de ses femmes et de ses eunuques qui sont en pleurs, et qui paroissent n'attendre autre chose que de la voir rendre l'âme. Tenez, voyez-la vous-même dans ce pitoyable état, et joignez vos larmes aux miennes. »

Le prince Ali reçut le tuyau d'ivoire de la main du prince Houssain ; il regarda : après avoir vu le même objet avec un déplaisir sensible, il le présenta au prince Ahmed, afin qu'il vît aussi un spectacle si triste et si affligeant, qui devoit les intéresser tous également.

Quand le prince Ahmed eut pris le tuyau d'ivoire des mains du prince Ali, qu'il eut regardé, et qu'il eut vu la princesse Nourounnihar si peu éloignée de la fin de ses jours, il prit la parole, et en l'adressant aux deux princes ses frères :

« Princes, dit-il, la princesse Nourounnihar, qui fait également le sujet de nos vœux, est véritablement dans un état qui l'approche de la mort de bien près ; mais autant qu'il me le paroît, pourvu que nous ne perdions pas de temps, il y a encore lieu de la préserver de ce moment fatal. »

Alors le prince Ahmed tira de son sein la pomme artificielle qu'il avoit acquise ; et en la montrant aux princes ses frères, il leur dit :

« La pomme que vous voyez ne m'a pas moins coûté que le tapis et que le tuyau d'ivoire que vous avez apporté chacun de votre voyage. L'occasion qui se présente de vous en faire voir la vertu merveilleuse, fait que je ne regrette pas les quarante

bourses qu'elle m'a coûtées. Pour ne vous pas tenir en suspens, elle a la vertu qu'un malade en la sentant, même à l'agonie, recouvre la santé sur-le-champ : l'expérience que j'en ai faite m'empêche d'en douter ; et je puis vous en faire voir l'effet à vous-mêmes, en la personne de la princesse Nourounnihar, si nous faisons la diligence que nous devons pour la secourir. »

« Si cela est ainsi, reprit le prince Houssain, nous ne pouvons faire une plus grande diligence, qu'en nous transportant à l'instant jusque dans la chambre de la princesse, par le moyen de mon tapis. Ne perdons pas de temps, approchez-vous, asseyez-vous-y comme moi, il est assez grand pour nous contenir tous trois sans nous presser ; mais avant toute chose, donnons ordre chacun à notre domestique de partir ensemble incessamment, et de venir nous trouver au palais. »

Quant cet ordre fut donné, le prince Ali et le prince Ahmed s'assirent sur le tapis avec le prince Houssain ; et comme ils avoient tous trois le même intérêt, ils formèrent aussi tous trois le même désir d'être transportés dans la chambre de la princesse Nourounnihar. Leur désir fut exécuté ; et ils furent transportés si promptement, qu'ils s'aperçurent qu'ils étoient arrivés au lieu où ils avoient souhaité, et nullement qu'ils étoient partis de celui qu'ils venoient de quitter.

La présence des trois princes si peu attendue, effraya les femmes et les eunuques de la princesse, qui ne comprenoient pas par quel enchantement trois hommes se trouvoient au milieu d'eux. Ils les méconnurent même d'abord, et les eunuques étoient près de se jeter sur eux comme sur des gens qui avoient pénétré jusque dans un lieu dont il ne leur étoit pas même permis d'approcher ; mais ils revinrent bientôt de leur

erreur, en les reconnoissant pour ce qu'ils étoient.

Le prince Ahmed ne se vit pas plutôt dans la chambre de Nourounihar, et il n'eut pas plutôt aperçu cette princesse mourante, qu'il se leva de dessus le tapis, ce que firent aussi les deux autres princes, s'approcha du lit et lui mit la pomme merveilleuse sous les narines. Quelques momens après la princesse ouvrit les yeux, tourna la tête de côté et d'autre, en regardant les personnes qui l'environnoient, et elle se mit sur son séant en demandant à s'habiller, avec la même liberté et la même connoissance que si elle n'eût fait que de se réveiller après un long sommeil. Ses femmes lui eurent bientôt appris d'une manière qui marquoit leur joie, que c'étoit aux trois princes ses cousins, et particulièrement au prince Ahmed, qu'elle avoit l'obligation du recouvrement si subit de sa santé. Aussitôt, en témoignant la joie qu'elle avoit de les revoir, elle les remercia tous ensemble, et le prince Ahmed en particulier. Comme elle avoit demandé à s'habiller, les princes se contentèrent de lui marquer combien étoit grand le plaisir qu'ils avoient d'être arrivés assez à temps pour contribuer chacun en quelque chose à la tirer du danger évident où ils l'avoient vue, et les vœux ardens qu'ils faisoient pour la longue durée de sa vie, après quoi ils se retirèrent.

Pendant que la princesse s'habilloit, les princes, en sortant de son appartement, allèrent se jeter aux pieds du sultan leur père et lui rendre leurs respects ; et en paroissant devant lui, ils trouvèrent qu'ils avoient été prévenus par le principal eunuque de la princesse qui l'informoit de leur arrivée imprévue, et de quelle manière la princesse venoit d'être guérie parfaitement par leur moyen. Le sultan les embrassa avec une joie d'autant

plus grande, qu'en même temps qu'il les voyoit de retour, il apprenoit que la princesse sa nièce, qu'il aimoit comme si elle eût été sa propre fille, après avoir été abandonnée par les médecins, venoit de recouvrer la santé d'une manière toute merveilleuse. Après les complimens de part et d'autre, ordinaires dans une pareille occasion, les princes lui présentèrent chacun la rareté qu'ils avoient apportée : le prince Houssain, le tapis qu'il avoit eu soin de reprendre en sortant de la chambre de la princesse ; le prince Ali, le tuyau d'ivoire ; et le prince Ahmed, la pomme artificielle ; et après en avoir fait l'éloge, chacun en la lui mettant entre les mains, à son rang, ils le supplièrent de prononcer sur celle à laquelle il donnoit la préférence, et ainsi de déclarer auquel des trois il donnoit la princesse Nourounnihar pour épouse, selon sa promesse.

Le sultan des Indes, après avoir écouté avec bienveillance tout ce que les princes voulurent lui représenter à l'avantage de ce qu'ils avoient apporté, sans les interrompre, et bien informé de ce qui venoit de se passer dans la guérison de la princesse Nourounnihar, demeura quelque temps dans le silence, comme s'il eût pensé à ce qu'il avoit à leur répondre. Il l'interrompit enfin, et il leur tint ce discours plein de sagesse :

« Mes enfans, dit-il, je déclarerois l'un de vous, avec un grand plaisir, si je pouvois le faire avec justice ; mais considérez vous-mêmes si je le puis. Vous, prince Ahmed, il est vrai que la princesse ma nièce est redevable de sa guérison à votre pomme artificielle ; mais je vous demande, la lui eussiez-vous procurée, si auparavant le tuyau d'ivoire du prince Ali ne vous eût donné lieu de connoître le danger où elle étoit, et que le tapis du prince Houssain ne vous eût servi à

venir la secourir promptement ? Vous, prince Ali, votre tuyau d'ivoire a servi à vous faire connoître, à vous et aux princes vos frères, que vous alliez perdre la princesse votre cousine, et en cela il faut convenir qu'elle vous a une grande obligation. Il faut aussi que vous conveniez que cette connoissance seroit demeurée inutile pour le bien qui lui en est arrivé, sans la pomme artificielle et sans le tapis. Et vous enfin, prince Houssain, la princesse seroit une ingrate si elle ne vous marquoit sa reconnoissance en considération de votre tapis, qui s'est trouvé si nécessaire pour lui procurer la guérison. Mais considérez qu'il n'eût été d'aucun usage pour y contribuer, si vous n'eussiez eu connoissance de la maladie par le moyen du tuyau d'ivoire du prince Ali, et que le prince Ahmed n'eût employé sa pomme artificielle pour la guérir. Ainsi, comme ni le tapis, ni le tuyau d'ivoire, ni la pomme artificielle ne donnent pas la moindre préférence à l'un plus qu'à l'autre, mais au contraire une parfaite égalité à chacun, et que je ne puis accorder la princesse Nourounnihar qu'à un seul, vous voyez vous-même que le seul fruit que vous avez rapporté de votre voyage, est la gloire d'avoir contribué également à lui rendre la santé.

» Si cela est vrai, ajouta le sultan, vous voyez aussi que c'est à moi à recourir à une autre voie, pour me déterminer certainement au choix que je dois faire entre vous. Comme il y a encore du temps jusqu'à la nuit, c'est ce que je veux faire dès aujourd'hui. Allez donc, prenez chacun un arc et une flèche, et rendez-vous hors de la ville à la grande plaine des exercices de chevaux ; je vais me préparer pour m'y rendre, et je déclare que je donnerai la princesse Nourounnihar pour épouse à celui

de vous qui aura tiré le plus loin.

» Au reste, je n'oublie pas que je dois vous remercier en général, et chacun en particulier, comme je le fais, du présent que vous m'avez apporté. J'ai bien des raretés dans mon cabinet, mais il n'y a rien qui approche de la singularité du tapis, du tuyau d'ivoire et de la pomme artificielle, dont je vais l'augmenter et l'enrichir. Ce sont trois pièces qui vont y tenir le premier lieu, et que j'y conserverai précieusement, non pas par simple curiosité, mais pour en tirer dans les occasions l'usage avantageux que l'on peut en faire. »

Les trois princes n'eurent rien à répondre à la décision que le sultan venoit de prononcer. Quand ils furent hors de sa présence, on leur fournit à chacun un arc et une flèche, qu'ils remirent à un de leurs officiers qui s'étoient assemblés dès qu'ils avoient appris la nouvelle de leur arrivée, et ils se rendirent, suivis d'une foule innombrable du peuple, à la plaine des exercices de chevaux.

Le sultan ne se fit pas attendre ; et dès qu'il fut arrivé, le prince Houssain, comme l'aîné, prit son arc et la flèche, et tira le premier ; le prince Ali tira ensuite, et l'on vit tomber la flèche plus loin que celle du prince Houssain ; le prince Ahmed tira le dernier, mais on perdit la sienne de vue, et personne ne la vit tomber ; on courut, on chercha ; mais quelque diligence que l'on fît, et que le prince Ahmed fît lui-même, il ne fut pas possible de trouver la flèche, ni près, ni loin. Quoiqu'il fût croyable que c'étoit lui qui avoit tiré le plus loin, et ainsi qu'il avoit mérité que la princesse Nourounihar lui fût accordée, comme néanmoins il étoit nécessaire que la flèche se trouvât pour rendre la chose évidente et certaine, quelque remontrance

qu'il fût au sultan, le sultan ne laissa pas de juger en faveur du prince Ali. Ainsi il donna les ordres pour les préparatifs de la solennité des noces ; et peu de jours après elles se célébrèrent avec une grande magnificence.

Le prince Houssain n'honora pas la fête de sa présence. Comme sa passion pour la princesse Nourounnihar étoit très-sincère et très-vive, il ne se sentit pas assez de force pour soutenir avec patience la mortification de la voir passer entre les bras du prince Ali, lequel, disoit-il, ne la méritoit pas mieux, ni ne l'aimoit plus parfaitement que lui. Il en eut au contraire un déplaisir si sensible, qu'il abandonna la cour, et qu'il renonça au droit qu'il avoit de succéder à la couronne pour aller se faire derviche et se mettre sous la discipline d'un scheikh très-fameux, lequel étoit dans une grande réputation de mener une vie exemplaire, et qui avoit établi sa demeure et celle de ses disciples qui étoient en grand nombre, dans une agréable solitude.

Le prince Ahmed, par le même motif que le prince Houssain, n'assista pas aux noces du prince Ali et de la princesse Nourounnihar ; mais il ne renonça pas au monde comme lui. Comme il ne pouvoit comprendre comment la flèche qu'il avoit tirée, étoit pour ainsi dire devenue invisible, il se déroba à ses gens ; et résolu à la chercher de manière à n'avoir rien à se reprocher, il se rendit à l'endroit où celles des princes Houssain et Ali avoient été ramassées. De là, en marchant droit devant lui, et en regardant à droite et à gauche, il alla si loin sans trouver ce qu'il cherchoit, qu'il jugea que la peine qu'il se donnoit étoit inutile. Attiré néanmoins comme malgré lui, il ne laissa pas de poursuivre son chemin jusqu'à des rochers fort

élevés où il eût été obligé de se détourner quand il eût voulu passer outre, et ces rochers extrêmement escarpés, étoient situés dans un lieu stérile, à quatre lieues loin d'où il étoit parti.

En approchant de ces rochers, le prince Ahmed aperçoit une flèche, il la ramasse, il la considère, et il fut dans un grand étonnement de voir que c'étoit la même qu'il avoit tirée.

« C'est elle, dit-il en lui-même ; mais ni moi, ni aucun mortel au monde, nous n'avons la force de tirer une flèche si loin. »

Comme il l'avoit trouvée couchée par terre, et non pas enfoncée par la pointe, il jugea qu'elle avoit donné contre le rocher, et qu'elle avoit été renvoyée par sa résistance.

« Il y a du mystère, dit-il encore, dans une chose si extraordinaire, et ce mystère ne peut être qu'avantageux pour moi. La fortune après m'avoir affligé en me privant de la possession d'un bien qui devoit, comme je l'espérois, faire le bonheur de ma vie, m'en réserve peut-être un autre pour ma consolation. »

Dans cette pensée, comme la face de ces rochers s'avançoit en pointes et se reculoit en plusieurs enfoncemens, le prince entra dans un de ces enfoncemens ; et comme il jetoit les yeux de coin en coin, une porte de fer se présenta sans apparence de serrure. Il craignit qu'elle ne se fût fermée, mais en la poussant elle s'ouvrit en dedans, et il vit une descente en pente douce, sans degrés, par où il descendit avec la flèche à la main. Il crut qu'il alloit entrer dans des ténèbres ; mais bientôt une autre lumière toute différente succéda à celle qu'il quittoit ; et en

entrant dans une place spacieuse, à cinquante ou soixante pas où environ, il aperçut un palais magnifique, dont il n'eut pas le temps d'admirer la structure admirable. En effet, en même temps une dame d'un air et d'un port majestueux, et d'une beauté à laquelle la richesse des étoiles dont elle étoit habillée, et les pierreries dont elle étoit ornée, n'ajoutoient aucun avantage, s'avança jusque sur le vestibule, accompagnée d'une troupe de femmes, dont il eut peu de peine à distinguer la maîtresse.

Dès que le prince Ahmed eut aperçu la dame, il pressa le pas pour aller lui rendre ses respects ; et la dame de son côté, qui le vit venir, le prévint par ces paroles, en élevant la voix :

« Prince Ahmed, dit-elle, approchez, vous êtes le bien venu. »

La surprise du prince ne fut pas médiocre, quand il s'entendit nommer dans un pays dont il n'avoit jamais entendu parler, quoique ce pays fût si voisin de la capitale du sultan son père ; et il ne comprenoit pas comment il pouvoit être connu d'une dame qu'il ne connoissoit pas. Il aborde enfin la dame en se jetant à ses pieds ; et en se relevant : « Madame, dit-il, à mon arrivée dans un lieu où j'avois à craindre que ma curiosité ne m'eût fait pénétrer imprudemment, je vous rends mille grâces de l'assurance que vous me donnez d'être le bien venu ; mais madame, sans commettre une incivilité, oserois-je vous demander par quelle aventure il arrive, comme vous me l'apprenez vous-même, que je ne vous sois pas inconnu, à vous, dis-je, qui êtes si fort dans notre voisinage, sans que j'en aie eu connoissance qu'aujourd'hui ? »

« Prince, lui dit la dame, entrons dans le salon : j'y satisferai

à votre demande plus commodément pour vous et pour moi. »

En achevant ces paroles, la dame, pour montrer le chemin au prince Ahmed, le mena dans un salon, dont la structure merveilleuse, l'or et l'azur qui en embellissoient la voûte en dôme, et la richesse inestimable des meubles, lui parurent une nouveauté si grande, qu'il en témoigna son admiration en s'écriant qu'il n'avoit rien vu de semblable, et qu'il ne croyoit pas qu'on pût rien voir qui en approchât.

« Je vous assure néanmoins, reprit la dame, que c'est la moindre pièce de mon palais, et vous en tomberez d'accord quand je vous en aurai fait voir tous les appartemens. »

Elle monta, et elle s'assit sur un sofa ; et quand le prince eut pris place auprès d'elle, à la prière qu'elle lui en fit :

« Prince, dit-elle, vous êtes surpris, dites-vous, de ce que je vous connois sans que vous me connoissiez, votre surprise cessera quand vous saurez qui je suis. Vous n'ignorez pas, sans doute, une chose que votre religion vous enseigne, qui est que le monde est habité par des génies, aussi bien que par des hommes. Je suis fille d'un de ces génies, des plus puissans et des plus distingués parmi eux, et mon nom est Pari-Banou.

Ainsi vous devez cesser d'être surpris que je vous connoisse, vous, le sultan votre père, les princes vos frères et la princesse Nourounnihar. Je suis informée de même de votre amour et de votre voyage, dont je pourrois vous dire toutes les circonstances, puisque c'est moi qui ai fait mettre en vente à Samarcande la pomme artificielle que vous y avez achetée ; à Bisnagar, le tapis que le prince Houssain y a trouvé, et à Schiraz, le tuyau d'ivoire que le prince Ali en a rapporté. Cela

doit suffire pour vous faire comprendre que je n'ignore rien de ce qui vous touche. La seule chose que j'ajoute, c'est que vous m'avez paru digne d'un sort plus heureux que celui de posséder la princesse Nourounihar ; et que pour vous y faire parvenir, comme je me trouvois présente dans le temps que vous tirâtes la flèche, que je vois que vous tenez, et que je prévis qu'elle ne passeroit pas même au-delà de celle du prince Houssain, je la pris en l'air, et lui donnai le mouvement nécessaire pour venir frapper les rochers près desquels vous venez de la trouver. Il ne tiendra qu'à vous de profiter de l'occasion qu'elle vous présente, de devenir plus heureux. »

Comme la fée Pari-Banou prononça ces dernières paroles d'un ton différent, en regardant même le prince Ahmed d'un air tendre, et en baissant aussitôt les yeux par modestie, avec une rougeur qui lui monta au visage, le prince n'eut pas de peine à comprendre de quel bonheur elle entendoit parler. Il considéra tout d'une vue que la princesse Nourounihar ne pouvoit plus être à lui, et que la fée Pari-Banou la surpassoit infiniment en beauté, en appas, en agrémens, de même que par un esprit transcendant et par des richesses immenses, autant qu'il pouvoit le conjecturer par la magnificence du palais où il se trouvoit ; et il bénit le moment où la pensée lui étoit venue de chercher une seconde fois la flèche qu'il avoit tirée ; et en cédant au penchant qui l'entraînoit du côté du nouvel objet qui l'enflammoit :

« Madame, reprit-il, quand je n'aurois toute ma vie que le bonheur d'être votre esclave et l'admirateur de tant de charmes qui me ravissent à moi-même, je m'estimerois le plus heureux de tous les mortels. Pardonnez-moi la hardiesse qui m'inspire

de vous demander cette grâce, et ne dédaignez pas, en me la refusant, d'admettre dans votre cour un prince qui se dévoue tout à vous. »

« Prince, repartit la fée, comme il y a long-temps que je suis maîtresse de mes volontés, du consentement de mes parens, ce n'est pas comme esclave que je veux vous admettre à ma cour, mais comme maître de ma personne et de tout ce qui m'appartient et peut m'appartenir conjointement avec moi, en me donnant votre foi, et en voulant bien m'agréer pour votre épouse. J'espère que vous ne prendrez pas en mauvaise part que je vous prévienne par cette offre. Je vous ai déjà dit que je suis maîtresse de mes volontés : j'ajouterai qu'il n'en est pas de même chez les fées que chez les dames envers les hommes, lesquelles n'ont pas coutume de faire de telles avances, et tiendroient à grand déshonneur d'en user ainsi. Pour nous, nous les faisons, et nous nous tenons qu'on doit nous en avoir obligation. »

Le prince Ahmed ne répondit rien à ce discours de la fée ; mais pénétré de reconnoissance, il crut ne pouvoir mieux la lui marquer qu'en s'approchant pour lui baiser le bas de sa robe. Elle ne lui en donna pas le temps ; elle lui présenta la main qu'il baisa ; et en retenant et en serrant la sienne :

« Prince Ahmed, dit-elle, ne me donnez-vous pas votre foi, comme je vous donne la mienne ? »

« Eh, madame, reprit le prince ravi de joie, que pourrois-je faire de mieux et qui me fît plus de plaisir ? Oui, ma sultane, ma reine, je vous la donne avec mon cœur, sans réserve. »

« Si cela est, repartit la fée, vous êtes mon époux, et je suis

vosre épouse. Les mariages ne se contractent pas parmi nous avec d'autres cérémonies : ils sont plus fermes et plus indissolubles que parmi les hommes, nonobstant les formalités qu'ils y apportent. Présentement, poursuivit-elle, pendant qu'on préparera le festin de nos noces pour ce soir, et comme apparemment vous n'avez rien pris d'aujourd'hui, on va vous apporter de quoi faire un léger repas, après quoi je vous ferai voir les appartemens de mon palais, et vous jugerez s'il n'est pas vrai, comme je vous l'ai dit, que ce salon en est la moindre pièce. »

Quelques-unes des femmes de la fée, qui étoient entrées dans ce salon avec elle, et qui comprirent quelle étoit son intention, sortirent, et peu de temps après apportèrent quelques mets et d'excellent vin.

Quand le prince Ahmed eut mangé et bu autant qu'il voulut, la fée Pari-Banou le mena d'appartement en appartement, où il vit le diamant, le rubis, l'émeraude et toutes sortes de pierreries fines, employés avec les perles, l'agate, le jaspé, le porphyre, et toutes sortes de marbres les plus précieux, sans parler des ameublemens qui étoient d'une richesse inestimable : le tout employé avec une profusion si étonnante, que bien loin d'avoir rien vu d'approchant, il avoua qu'il ne pouvoit rien y avoir de pareil au monde.

« Prince, lui dit la fée, si vous admirez si fort mon palais, qui, à la vérité, a de grandes beautés, que diriez-vous du palais des chefs de nos génies, qui sont tout autrement beaux, spacieux et magnifiques ? Je pourrois vous faire admirer aussi la beauté de mon jardin ; mais, ajouta-t-elle, ce sera pour une autre fois : la nuit approche, et il est temps de nous mettre à

table. »

La salle où la fée fit entrer le prince Ahmed, et où la table étoit servie, étoit la dernière pièce du palais qui restoit à faire voir au prince ; elle n'étoit pas inférieure à aucune de toutes celles qu'il venoit de voir. En entrant, il admira l'illumination d'une infinité de bougies parfumées d'ambre, dont la multitude, loin de faire de la confusion, étoit dans une symétrie bien entendue, qui faisoit plaisir à voir. Il admira de même un grand buffet chargé de vaisselle d'or, que l'art rendoit plus précieuse que la matière ; plusieurs chœurs de femmes, toutes d'une beauté ravissante et richement habillées, qui commencèrent un concert de voix et de toutes sortes d'instrumens les plus harmonieux qu'il eût jamais entendus. Ils se mirent à table ; et comme Pari-Banou prit un grand soin de servir au Prince Ahmed des mets les plus délicats, qu'elle lui nommoit à mesure, en l'invitant à en goûter ; et comme le prince n'en avoit jamais entendu parler, et qu'il les trouvoit exquis, il en faisoit l'éloge, en s'écriant que la bonne chère qu'elle lui faisoit faire, surpassoit toutes celles que l'on faisoit parmi les hommes. Il se récria de même sur l'excellence du vin qui lui fut servi, dont ils ne commencèrent à boire, la fée et lui, qu'au dessert, qui n'étoit que de fruits, que de gâteaux et d'autres choses propres à le faire trouver meilleur.

Après le dessert enfin, la fée Pari-Banou et le prince Ahmed s'éloignèrent de la table, qui fut emportée sur-le-champ, et s'assirent sur le sofa à leur commodité, le dos appuyé de coussins d'étoffe de soie à grands fleurons de différentes couleurs : ouvrage à l'aiguille d'une grande délicatesse. Aussitôt un grand nombre de génies et de fées entrèrent dans la

salle, et commencèrent un bal des plus surprenans, qu'ils continuèrent jusqu'à ce que la fée et le prince Ahmed se levèrent. Alors les génies et les fées, en continuant de danser, sortirent de la salle, et marchèrent devant les nouveaux mariés, jusqu'à la porte de la chambre où le lit nuptial étoit préparé. Quand ils y furent arrivés, ils se rangèrent en haie pour les laisser entrer ; après quoi ils se retirèrent, et les laissèrent dans la liberté de se coucher.

La fête des noces fut continuée le lendemain ; ou plutôt les jours qui en suivirent la célébration, furent une fête continuelle que la fée Pari-Banou, à qui la chose étoit aisée, sut diversifier par de nouveaux ragoûts et de nouveaux mets dans les festins, de nouveaux concerts, de nouvelles danses, de nouveaux spectacles et de nouveaux divertissemens, tous si extraordinaires, que le prince Ahmed n'eût pu se les imaginer en toute sa vie parmi les hommes, quand elle eût été de mille ans.

L'intention de la fée ne fut pas seulement de donner au prince des marques essentielles de la sincérité de son amour et de l'excès de sa passion ; elle voulut aussi lui faire connoître par-là que comme il n'avoit plus rien à prétendre à la cour du sultan son père, et qu'en aucun endroit du monde, sans parler de sa beauté, ni des charmes qui l'accompagnoient, il ne trouveroit rien de comparable au bonheur dont il jouissoit auprès d'elle, il devoit s'attacher à elle entièrement, et ne s'en séparer jamais. Elle réussit parfaitement dans ce qu'elle s'étoit proposé : l'amour du prince Ahmed ne diminua pas par la possession ; il augmenta au point qu'il n'étoit plus en son pouvoir de cesser de l'aimer, quand elle-même elle eût pu se

résoudre à ne plus l'aimer.

Au bout de six mois, le prince Ahmed, qui avoit toujours aimé et honoré le sultan son père, conçut un grand désir d'apprendre de ses nouvelles ; et comme il ne pouvoit se satisfaire qu'en s'absentant pour en aller apprendre lui-même, il en parla à Pari-Banou dans un entretien, et il la pria de vouloir bien le lui permettre. Ce discours alarma la fée, et elle craignit que ce ne fût un prétexte pour l'abandonner ; elle lui dit :

« En quoi puis-je vous avoir donné du mécontentement, pour vous obliger à me demander cette permission ? Seroit-il possible que vous eussiez oublié que vous m'avez donné votre foi, et que vous ne m'aimassiez plus, moi qui vous aime si passionnément ? Vous devez en être bien persuadé par les marques que je ne cesse de vous en donner. »

« Ma reine, reprit le prince Ahmed, je suis très-convaincu de votre amour, et je m'en rendrois indigne si je ne vous en témoignois pas ma reconnoissance par un amour réciproque. Si vous êtes offensée de ma demande, je vous supplie de me le pardonner y il n'y a pas de réparation que je ne sois prêt à vous en faire. Je ne l'ai pas faite pour vous déplaire : je l'ai faite uniquement par un motif de respect envers le sultan mon père, que je souhaiterois de délivrer de l'affliction où je dois l'avoir plongé par une absence si longue : affliction d'autant plus grande, comme j'ai lieu de le présumer, qu'il ne me croit plus en vie. Mais puisque vous n'agréez pas que j'aie lui donner cette consolation, je veux ce que vous voulez, et il n'y a rien au monde que je ne sois prêt à faire pour vous complaire. »

Le prince Ahmed qui ne dissimuloit pas, et qui l'aimoit dans

son cœur aussi parfaitement qu'il venoit de l'en assurer par ces paroles, cessa d'insister davantage sur la permission qu'il lui avoit demandée, et la fée lui témoigna combien elle étoit satisfaite de sa soumission. Comme néanmoins il ne pouvoit pas abandonner absolument le dessein qu'il avoit formé, il affecta de l'entretenir de temps en temps des belles qualités du sultan des Indes, et sur-tout des marques de tendresse dont il lui étoit obligé en son particulier, avec espérance qu'à la fin elle se laisseroit fléchir.

Comme le prince Ahmed l'avoit jugé, il étoit vrai que le sultan des Indes, au milieu des réjouissances à l'occasion des noces du prince Ali et de la princesse Nourounnihar, avoit été affligé sensiblement de l'éloignement des deux autres princes ses fils. Il ne fut pas long-temps à être informé du parti que le prince Houssain avoit pris d'abandonner le monde, et du lieu qu'il avoit choisi pour y faire sa retraite. Comme un bon père, qui fait consister une partie de son bonheur à voir ses enfans, particulièrement quand ils se rendent dignes de sa tendresse, il eût mieux aimé qu'il fût demeuré à la cour, attaché à sa personne. Comme néanmoins il ne pouvoit pas désapprouver qu'il eût fait le choix de l'état de perfection auquel il s'étoit engagé, il supporta son absence avec patience, il fit toutes les diligences possibles pour avoir des nouvelles du prince Ahmed ; il dépêcha des courriers dans toutes les provinces de ses états, avec ordre aux gouverneurs de l'arrêter, et de l'obliger de revenir à la cour ; mais les soins qu'ils se donna, n'eurent pas le succès qu'il avoit espéré ; et ses peines au lieu de diminuer, ne firent qu'augmenter. Souvent il s'en expliquoit avec son grand visir :

« Visir, disoit-il, tu sais qu’Ahmed est celui des princes mes fils que j’ai toujours aimé le plus tendrement, et tu n’ignores pas les voies que j’ai prises pour parvenir à le retrouver sans y réussir. La douleur que j’en sens, est si vive, que j’y succomberai à la fin, si tu n’as pas compassion de moi. Pour peu d’égards que tu aies pour ma conservation, je te conjure de m’aider de ton secours et de tes conseils. »

Le grand visir, non moins attaché à la personne du sultan, que zélé à se bien acquitter de l’administration des affaires de l’état, en songeant aux moyens de lui apporter du soulagement, se souvint d’une magicienne dont on disoit des merveilles : il lui proposa de la faire venir et de la consulter. Le sultan y consentit ; le grand visir, après l’avoir envoyé chercher, la lui amena lui-même.

Le sultan dit à la magicienne :

« L’affliction où je suis depuis les noces du prince Ali, mon fils, et de la princesse Nourounnihar, ma nièce, de l’absence du prince Ahmed, est si connue et si publique, que ta ne l’ignores pas, sans doute. Par ton art et par ton habileté, ne pourrois-tu pas me dire ce qu’il est devenu ? Est-il encore en vie ? Où est-il ? Que fait-il ? Dois-je espérer de le revoir ? »

La magicienne, pour satisfaire à ce que le sultan lui demandoit, répondit :

« Sire, quelque habileté que je puisse avoir dans ma profession, il ne m’est pas possible néanmoins de satisfaire sur-le-champ à la demande que votre Majesté me fait ; mais si elle veut bien me donner du temps jusqu’à demain, je lui en donnerai la réponse.

Le sultan, en lui accordant ce délai, la renvoya avec promesse de la bien récompenser si la réponse se trouvoit conforme à son souhait.

La magicienne revint le lendemain, et le grand visir la présenta au sultan pour la seconde fois. Elle dit au sultan :

« Sire, quelque diligence que j'aie apportée en me servant des règles de mon art, pour obéir à votre Majesté sur ce qu'elle désire de savoir, je n'ai pu trouver autre chose, sinon que le prince Ahmed n'est pas mort ; la chose est très-certaine, et elle peut s'en assurer. Quant au lieu où il peut être, c'est ce que je n'ai pu découvrir. »

Le sultan des Indes fut obligé de se contenter de cette réponse, qui le lassa à-peu-près dans la même inquiétude qu'auparavant sur le sort du prince son fils.

Pour revenir au prince Ahmed, il entretint la fée Pari-Banou si souvent du sultan son père, sans parler davantage du désir qu'il avoit de le voir, que cette affectation lui fit comprendre quel étoit son dessein. Ainsi, comme elle se fut aperçue de sa retenue et de la crainte qu'il avoit de lui déplaire, après le refus qu'elle lui avoit fait, elle inféra premièrement que l'amour qu'il avoit pour elle, dont il ne cessoit de lui donner des marques en toutes rencontres, étoit sincère ; ensuite, en jugeant par elle-même de l'injustice qu'il y auroit de faire violence à un fils sur sa tendresse pour un père, en voulant le forcer à renoncer au penchant naturel qui l'y portoit, elle résolut de lui accorder ce qu'elle voyoit bien qu'il desiroit toujours très-ardemment.

Elle lui dit un jour :

« Prince, la permission que vous m'aviez demandée d'aller voir le sultan votre père, m'avoit donné une juste crainte que ce ne fût un prétexte pour me donner une marque de votre inconstance, et pour m'abandonner : je n'ai pas eu d'autre motif que celui-là pour vous la refuser ; mais aujourd'hui, aussi pleinement convaincue par vos actions que par vos paroles, que je puis me reposer sur votre constance et sur la fermeté de votre amour, je change de sentiment, et je vous accorde cette permission, sous une condition néanmoins, qui est de me jurer auparavant que votre absence ne sera pas longue, et que vous reviendrez bientôt. Cette condition ne doit pas vous faire de peine comme si je l'exigeois de vous par défiance ; je ne le fais que parce que je sais quelle ne vous en fera pas, après la conviction où je suis, comme je viens de vous le témoigner, de la sincérité de votre amour. »

Le prince Ahmed voulut se jeter aux pieds de la fée, pour lui mieux marquer combien il étoit pénétré de reconnoissance ; mais elle l'en empêcha.

« Ma sultane, dit-il, je connois tout le prix de la grâce que vous me faites ; mais les paroles me manquent pour vous en remercier aussi dignement que je le souhaiterois. Suppléez à mon impuissance, je vous en conjure ; et quoi que vous puissiez vous en dire à vous-même, soyez persuadée que j'en pense encore davantage. Vous avez eu raison de croire que le serment que vous exigez de moi, ne me feroit pas de peine. Je vous le fais d'autant plus volontiers, qu'il n'est pas possible désormais que je vive sans vous. Je vais donc partir ; et la diligence que j'apporterai à revenir, vous fera connoître que je l'aurai fait, non pas par la crainte de me rendre parjure si j'y

manquois, mais parce que j'aurai suivi mon inclination, qui est de vivre avec vous toute ma vie inséparablement ; et si je m'en éloigne quelquefois sous votre bon plaisir, j'éviterai le chagrin que me pourroit causer une trop longue absence. »

Pari-Banou fut d'autant plus charmée de ces sentimens du prince Ahmed, qu'ils la délivrèrent des soupçons qu'elle avoit formés contre lui, par la crainte que son empressement à vouloir aller voir le sultan des Indes, ne fût un prétexte spécieux pour renoncer à la foi qu'il avoit promise.

« Prince, lui dit-elle, partez quand il vous plaira ; mais auparavant, ne trouvez pas mauvais que je vous donne quelques avis sur la manière dont il est bon que vous vous comportiez dans votre voyage. Premièrement, je ne crois pas qu'il soit à propos que vous parliez de notre mariage au sultan votre père, ni de ma qualité, non plus que du lieu où vous vous êtes établi, et où vous demeurez depuis que vous êtes éloigné de lui. Priez-le de se contenter d'apprendre que vous êtes heureux, que vous ne desirez rien davantage, et que le seul motif qui vous aura amené, est celui de faire cesser les inquiétudes où il pouvoit être au sujet de votre destinée. »

Pour l'accompagner enfin, elle lui donna vingt cavaliers bien, montés et bien équipés. Quand tout fut prêt, le prince Ahmed prit congé de la fée en l'embrassant et en renouvelant la promesse de revenir incessamment. On lui amena le cheval qu'elle lui avoit fait tenir prêt : outre qu'il étoit richement harnaché, il étoit aussi plus beau et de plus grand prix qu'aucun qu'il y eut dans les écuries du sultan des Indes. Il le monta de bonne grâce, au grand plaisir de la fée ; et après lui avoir donné le dernier adieu, il partit.

Comme le chemin qui conduisoit à la capitale des Indes n'étoit pas long, le prince Ahmed mit peu de temps à y arriver. Dès qu'il y entra, le peuple, joyeux de le revoir, le reçut avec acclamation ; et la plupart se détachèrent et l'accompagnèrent en foule jusqu'à l'appartement du sultan. Le sultan le reçut et l'embrassa avec une grande joie, en se plaignant néanmoins d'une manière qui partoît de sa tendresse paternelle, de l'affliction où une longue absence l'avoit jeté.

« Cette absence, ajouta-t-il, m'a été d'autant plus douloureuse, qu'après ce que le sort avoit décidé à votre désavantage en faveur du prince Ali, votre frère, j'avois lieu de craindre que vous ne vous fussiez porté à quelque action de désespoir. »

« Sire, reprit le prince Ahmed, je laisse à considérer à votre Majesté si après avoir perdu la princesse Nourounnihar, qui avoit été l'unique objet de mes souhaits, je pouvois me résoudre à être témoin du bonheur du prince Ali. Si j'eusse été capable d'une indignité de cette nature, qu'eût-on pensé de mon amour à la cour et à la ville, et qu'en eût pensé votre Majesté elle-même ? L'amour est une passion qu'on n'abandonne pas quand on le veut : elle domine, elle maîtrise, et ne donne pas le temps à un véritable amant de faire usage de sa raison. Votre Majesté sait qu'en tirant ma flèche, il m'arriva une chose si extraordinaire, que jamais elle n'est arrivée à personne : savoir, qu'il ne fut pas possible de trouver la flèche que j'avois tirée, quoique dans une plaine aussi unie et aussi dégagée que celle des exercices de chevaux ; ce qui fit que je perdis un bien dont la possession n'étoit pas moins due à mon amour, qu'elle l'étoit aux princes mes frères. Vaincu par le

caprice du sort, je ne perdis pas le temps en des plaintes inutiles. Pour satisfaire mon esprit inquiet sur cette aventure que je ne comprenois pas, je m'éloignai de mes gens sans qu'ils s'en aperçussent, et je retournai seul sur le lieu pour chercher ma flèche. Je la cherchai en-deçà, au-delà, à droite, à gauche de l'endroit où je savois que celles du prince Houssain et du prince Ali avoient été ramassées, et où il me sembloit que la mienne devoit être tombée ; mais la peine que je pris fut inutile. Je ne me rebutai pas, je poursuivis ma recherche, en continuant de marcher en avant sur le terrain, à peu près en droite ligne où je m'imaginois qu'elle pouvoit être tombée. J'avois déjà fait plus d'une lieue, toujours en jetant les yeux de côté et d'autre, et même en me détournant de temps en temps pour aller reconnoître la moindre chose qui me donnoit l'idée d'une flèche, quand je fis réflexion qu'il n'étoit pas possible que la mienne fût venue si loin : je m'arrêtai, et je me demandai à moi-même si j'avois perdu l'esprit, et si j'étois dépourvu de bon sens au point de me flatter d'avoir la force de pousser une flèche à une si longue distance, qu'aucun de nos héros les plus anciens et les plus renommés par leur force, n'avoit jamais eue. Je fis ce raisonnement, et j'étois prêt à abandonner mon entreprise ; mais quand je voulus exécuter ma résolution, je me sentis entraîné comme malgré moi ; et après avoir marché quatre lieues, jusqu'où la plaine est terminée par des rochers, j'aperçus une flèche ; je courus, je la ramassai, et je reconnus que c'étoit celle que j'avois tirée, mais qui n'avoit pas été trouvée ni dans le lieu, ni dans le temps qu'il le falloit. Ainsi, bien loin de penser que votre Majesté m'eût fait une injustice en prononçant pour le prince Ali, j'interprétai ce qui m'étoit arrivé tout autrement, et je ne doutai pas qu'en cela il

n'y eût un mystère à mon avantage, sur lequel je ne devois rien oublier pour en avoir l'éclaircissement ; et j'eus cet éclaircissement sans m'éloigner trop de l'endroit ; mais c'est un autre mystère sur lequel je supplie votre Majesté de ne pas trouver mauvais que je demeure dans le silence, et de se contenter d'apprendre par ma bouche, que je suis heureux et content de mon bonheur. Au milieu de ce bonheur, comme la seule chose qui le troublait, et qui étoit capable de le troubler, étoit l'inquiétude où je ne doutois pas que votre Majesté ne fût au sujet de ce que je pouvois être devenu depuis que j'ai disparu, et que je me suis éloigné de la cour, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de venir vous en délivrer, et je n'ai pas voulu y manquer. Voilà le motif unique qui m'amène. La seule grâce que je demande à votre Majesté, c'est de me permettre de venir de temps en temps lui rendre mes respects, et apprendre des nouvelles de l'état de sa santé. »

« Mon fils, répondit le sultan des Indes, je ne puis vous refuser la permission que vous me demandez ; j'aurois beaucoup mieux aimé néanmoins que vous eussiez pu vous résoudre à demeurer auprès de moi. Apprenez-moi au moins où je pourrois avoir de vos nouvelles toutes les fois que vous pourriez manquer à venir m'en apprendre vous-même, ou que votre présence seroit nécessaire. »

« Sire, repartit le prince Ahmed, ce que votre Majesté me demande, fait partie du mystère dont je lui ai parlé ; je la supplie de vouloir bien que je garde aussi le silence sur ce point : je me rendrai si fréquemment à mon devoir, que je crains plutôt de me rendre importun, que de lui donner lieu de m'accuser de négligence, quand ma présence sera nécessaire. »

Le sultan des Indes ne pressa pas davantage le prince Ahmed sur cet article ; il lui dit :

« Mon fils, je ne veux pas pénétrer plus avant dans votre secret, je vous en laisse le maître entièrement, pour vous dire que vous ne pouviez me faire un plus grand plaisir que de venir me rendre, par votre présence, la joie dont je n'avois pas été susceptible depuis si long-temps, et que vous serez le bien venu toutes les fois que vous pourrez venir, sans préjudice de vos occupations ou de vos plaisirs. »

Le prince Ahmed ne demeura pas plus de trois jours à la cour du sultan son père, il en partit le quatrième de bon matin ; et la fée Pari-Banou le revit avec d'autant plus de joie, qu'elle ne s'attendoit pas qu'il dût revenir sitôt ; et sa diligence fit qu'elle se condamna elle-même, de l'avoir soupçonné capable de manquer à la fidélité qu'il lui devoit, et qu'il lui a voit promise si solennellement. Elle ne dissimula pas au prince ; elle lui avoua franchement sa foiblesse, et lui en demanda pardon. Alors l'union des deux amans fut si parfaite, que ce que l'un vouloit, l'autre le vouloit de même.

Un mois après le retour du prince Ahmed, comme la fée Pari-Banou eut remarqué que depuis ce temps-là, ce prince qui n'avoit pas manqué de lui faire le récit de son voyage et de lui parler de l'entretien qu'il avoit eu avec le sultan son père, dans lequel il lui avoit demandé la permission de venir le voir de temps en temps ; que ce prince, dis-je, ne lui avoit parlé du sultan non plus que s'il n'eût pas été au monde, au lieu qu'auparavant il lui en parloit si souvent, elle jugea qu'il s'en abstenoit par la considération qu'il avoit pour elle. De là elle prit occasion un jour de lui tenir ce discours :

« Prince, dites-moi, avez-vous mis le sultan votre père en oubli ? Ne vous souvenez-vous plus de la promesse que vous lui avez faite, d'aller le voir de temps en temps ? Pour moi, je n'ai pas oublié ce que vous m'en avez dit à votre retour, et je vous en fais souvenir, afin que vous n'attendiez pas plus longtemps à vous acquitter de votre promesse pour la première fois. »

« Madame, reprit le prince Ahmed, sur le même ton enjoué que la fée, comme je ne me sens pas coupable de l'oubli dont vous me parlez, j'aime mieux souffrir le reproche que vous me faites, sans l'avoir mérité, que de m'être exposé à un refus, en vous marquant à contre-temps de l'empressement pour obtenir une chose qui eût pu vous faire de la peine à me l'accorder. »

« Prince, lui dit la fée, je ne veux pas que vous ayez davantage de ces égards pour moi ; et afin que semblable chose n'arrive plus, puisqu'il y a un mois que vous n'avez vu le sultan des Indes votre père, il me semble que vous ne devez pas mettre entre les visites que vous aurez à lui rendre un plus long intervalle que d'un mois. Commencez donc dès demain, et continuez de même de mois en mois, sans qu'il soit besoin que vous m'en parliez, ou que vous attendiez que je vous en parle, j'y consens très-volontiers. »

Le prince Ahmed partit le lendemain avec la même suite, mais plus leste, et lui-même monté, équipé et habillé plus magnifiquement que la première fois ; et il fut reçu par le sultan avec la même joie et avec la même satisfaction. Il continua plusieurs mois à lui rendre visite, et toujours dans un équipage plus riche et plus éclatant.

À la fin, quelques visirs, favoris du sultan, qui jugèrent de la

grandeur et de la puissance du prince Ahmed, par les échantillons qu'il en faisoit paroître, abusèrent de la liberté que le sultan leur donnoit de lui parler, pour lui faire naître de l'ombrage contre lui. Ils lui représentèrent qu'il étoit de la bonne prudence qu'il sût où le prince son fils faisoit sa retraite, d'où il prenoit de quoi faire une si grande dépense, lui à qui il n'avoit assigné ni apanage, ni revenu fixe, qui sembloit ne venir à la cour que pour le braver en affectant de faire voir qu'il n'avoit pas besoin de ses libéralités pour vivre en prince ; et qu'enfin il étoit à craindre qu'il ne fît soulever les peuples pour attenter à le détrôner.

Le sultan des Indes, qui étoit bien éloigné de penser que le prince Ahmed fût capable de former un dessein aussi criminel que celui que les favoris prétendoient lui faire accroire, leur dit :

« Vous vous moquez : mon fils m'aime, et je suis d'autant plus sûr de sa tendresse et de sa fidélité, et je ne me souviens pas de lui avoir donné le moindre sujet d'être mécontent de moi. »

Sur ces dernières paroles, un des favoris prit occasion de lui dire :

« Sire, quoique votre Majesté, au jugement général des plus sensés, n'ait pu prendre un meilleur parti, que celui qu'elle a pris pour mettre d'accord les trois princes au sujet du mariage de la princesse Nourounihar, qui sait si le prince Ahmed s'est soumis à la décision du sort avec la même résignation que le prince Houssain ? Ne peut-il pas s'être imaginé qu'il la méritoit seul, et que votre Majesté, au lieu de la lui accorder préféablement à ses aînés, lui a fait une injustice en remettant

la chose à ce qui en seroit décidé par le sort ?

» Votre Majesté peut dire, ajouta le malicieux favori, que le prince Ahmed ne donne aucune marque de mécontentement, que nos frayeurs sont vaines, que nous nous alarmons trop facilement, et que nous avons tort de lui suggérer des soupçons de cette nature contre un prince de son sang, qui peut-être n'ont pas de fondement ; mais, Sire, poursuit le favori, peut-être aussi que ces soupçons sont bien fondés. Votre Majesté n'ignore pas que dans une affaire aussi délicate et aussi importante, il faut s'attacher au parti le plus sûr ; qu'elle considère que la dissimulation de la part du prince peut l'amuser et la tromper, et que le danger est d'autant plus à craindre, qu'il ne paroît pas que le prince Ahmed soit fort éloigné de sa capitale. En effet, si elle y a fait la même attention que nous, elle a pu observer que toutes les fois qu'il arrive, lui et ses gens sont frais, leurs habillemens et les housses des chevaux, avec leurs ornemens, ont le même éclat que s'ils ne faisoient que de sortir de la main de l'ouvrier. Leurs chevaux mêmes ne sont pas plus harassés que s'ils ne venoient que de la promenade. Ces marques du voisinage du prince Ahmed sont si évidentes, que nous croirions manquer à notre devoir, si nous ne lui en faisons notre humble remontrance, afin que pour sa propre conservation, et pour le bien de ses états, elle y ait tel égard qu'elle jugera a propos. »

Quand le favori eut achevé ce long discours, le sultan, en mettant fin à l'entretien, dit :

« Quoi qu'il en soit, je ne crois pas que mon fils Ahmed soit aussi méchant que vous voulez me le persuader ; je ne laisse pas néanmoins de vous être obligé de vos conseils, et je ne

doute pas que vous ne me les donniez avec bonne intention. »

Le sultan des Indes parla de la sorte à ses favoris, sans leur faire connoître que leurs discours eussent fait impression sur son esprit. Il ne laissa pas néanmoins d'en être alarmé, et il résolut de faire observer les démarches du prince Ahmed, sans en donner connoissance à son grand visir. Il fit venir la magicienne, qui fut introduite par une porte secrète du palais, et amenée jusque dans son cabinet. Il lui dit :

« Tu m'as dit la vérité, quand tu m'as assuré que mon fils Ahmed n'étoit pas mort, et je t'en ai obligation ; il faut que tu me fasses un autre plaisir. Depuis que je l'ai retrouvé, et qu'il vient à ma cour, de mois en mois, je n'ai pu obtenir de lui qu'il m'apprît en quel lieu il s'est établi ; et je n'ai pas voulu le gêner pour lui tirer son secret malgré lui ; mais je te crois assez habile pour faire en sorte que ma curiosité soit satisfaite, sans que ni lui, ni personne de ma cour en sache rien. Tu sais qu'il est ici ; et comme il a coutume de s'en retourner sans prendre congé de moi, non plus que d'aucun de ma cour, ne perds pas de temps, va dès aujourd'hui sur son chemin, et observe-le si bien, que tu saches où il se retire, et que tu m'en apportes la réponse. »

En sortant du palais du sultan, comme la magicienne avoit appris en quel endroit le prince Ahmed avoit trouvé sa flèche, dès l'heure même elle y alla, et elle se cacha près des rochers, de manière qu'elle ne pouvoit pas être aperçue.

Le lendemain, le prince Ahmed partit dès la pointe du jour, sans avoir pris congé ni du sultan, ni d'aucun courtisan, selon sa coutume. La magicienne le vit venir : elle le conduisit des yeux jusqu'à ce qu'elle le perdît de vue lui et sa suite.

Comme les rochers formoient une barrière insurmontable aux mortels, soit à pied, soit à cheval, tant ils étoient escarpés, la magicienne jugea, de deux choses l'une, ou que le prince se retiroit dans une caverne, ou dans quelque lieu souterrain où des génies et des fées faisoient leur demeure. Quand elle eut jugé que le prince et ses gens devoient avoir disparu et être rentrés dans la caverne ou dans le souterrain, elle sortit du lieu où elle s'étoit cachée, et alla droit à l'enfoncement où elle les avoit vus entrer ; elle y entra, et en avançant jusqu'où il se terminoit par plusieurs détours, elle regarda de tous les côtés, en allant et en revenant plusieurs fois sur ses pas. Mais nonobstant sa diligence, elle n'aperçut aucune ouverture de caverne, non plus que la porte de fer qui n'avoit pas échappé à la recherche du prince Ahmed ; c'est que cette porte étoit apparente pour les hommes seulement, et particulièrement pour certains hommes dont la présence pouvoit être agréable à la fée Pari-Banou, et nullement pour les femmes.

La magicienne qui vit que la peine qu'elle se donnoit étoit inutile, fut obligée de se contenter de la découverte qu'elle venoit de faire. Elle revint en rendre compte au sultan ; et en achevant de lui faire la récit de ses démarches, elle ajouta :

« Sire, comme votre Majesté peut le comprendre après ce que je viens d'avoir l'honneur de lui marquer, il ne me sera pas difficile de lui donner toute la satisfaction qu'elle peut désirer touchant la conduite du prince Ahmed. Je ne lui dirai pas dès-à-présent ce que j'en pense : j'aime mieux le lui faire connoître de manière qu'elle ne puisse pas en douter. Pour y parvenir, je ne lui demande que du temps et de la patience, avec la permission de me laisser faire, sans s'informer des moyens

dont j'ai besoin de me servir. »

Le sultan prit en bonne part les mesures que la magicienne prenoit avec lui. Il lui dit :

« Tu es la maitresse, vas, et fais comme tu le jugeras à propos, j'attendrai avec patience l'effet de tes promesses. »

Et afin de l'encourager, il lui fit présent d'un diamant d'un très-grand prix, en lui disant que c'étoit en attendant qu'il la récompensât pleinement quand elle auroit achevé de lui rendre le service important dont il se reposoit sur son habileté.

Comme le prince Ahmed, depuis qu'il avoit obtenu de la fée Pari-Banou la permission d'aller faire sa cour au sultan des Indes, n'avoit pas manqué d'être régulier à s'en acquitter une fois le mois, la magicienne qui ne l'ignoroit pas, attendit que le mois qui couroit fût achevé. Un jour ou deux avant qu'il finît, elle ne manqua pas de se rendre au pied des rochers, à l'endroit où elle avoit perdu de vue le prince et ses gens, et elle attendit là dans l'intention d'exécuter le projet qu'elle avoit imaginé.

Dès le lendemain le prince Ahmed sortit à son ordinaire par la porte de fer, avec la même suite qui avoit coutume de l'accompagner, et il arriva près de la magicienne qu'il ne connoissoit pas pour ce qu'elle étoit. Comme il eut aperçu qu'elle étoit couchée, la tête appuyée sur le roc, et qu'elle se plaignoit comme une personne qui souffroit beaucoup, la compassion fit qu'il se détourna pour s'approcher d'elle, et qu'il lui demanda quel étoit son mal, et ce qu'il pouvoit faire pour la soulager ?

La magicienne artificieuse, sans lever la tête, en regardant le prince d'une manière à augmenter la compassion dont il étoit

déjà touché, répondit par des paroles entrecoupées, et comme pouvant à peine respirer, qu'elle étoit partie de chez elle pour aller à la ville, et que dans le chemin elle avoit été attaquée d'une fièvre violente, que les forces à la fin lui avoient manqué, et qu'elle avoit été contrainte de s'arrêter, et de demeurer dans l'état où il la voyoit, dans un lieu éloigné de toute habitation, et par conséquent sans espérance d'être secourue.

« Bonne femme, reprit le prince Ahmed, vous n'êtes pas si éloignée du secours dont vous avez besoin que vous le croyez : je suis prêt à vous le faire éprouver, et à vous mettre fort près d'ici dans un lieu où on aura pour vous, non-seulement tout le soin possible, mais même où vous trouverez une prompte guérison. Pour cela, vous n'avez qu'à vous lever, et qu'à souffrir qu'un de mes gens vous prenne en croupe. »

À ces paroles du prince Ahmed, la magicienne qui ne feignoit d'être malade que pour apprendre où il demeurait, ce qu'il faisoit, et quel étoit son sort, ne refusa pas le bienfait qu'il lui offrit de si bonne grâce ; et pour marquer qu'elle acceptoit l'offre, plutôt par son action que par des paroles, en feignant que la violence de sa maladie prétendue l'en empêchoit, elle fit des efforts pour se lever. En même temps deux cavaliers du prince mirent pied à terre, l'aidèrent à se lever sur ses pieds, et la mirent en croupe derrière un autre cavalier. Pendant qu'ils remontoient à cheval, le prince qui rebroussa chemin se mit à la tête de sa troupe, et arriva bientôt à la porte de fer, qui fut ouverte par un des cavaliers qui s'étoit avancé. Le prince entra ; et quand il fut arrivé dans la cour du palais de la fée, sans mettre pied à terre, il détacha un de ses

cavaliers pour l'avertir qu'il vouloit lui parler.

La fée Pari-Banou fit d'autant plus de diligence, qu'elle ne comprenoit pas quel motif avoit pu obliger le prince Ahmed à revenir sitôt sur ses pas. Sans lui donner le temps de lui demander quel étoit ce motif :

« Ma princesse, lui dit le prince, en lui montrant la magicienne que deux de ses gens, après l'avoir mise à terre, soutenoient par-dessous les bras, je vous prie d'avoir pour cette bonne femme, la même compassion que moi. Je viens de la trouver dans l'état où vous la voyez, et je lui ai promis l'assistance dont elle a besoin. Je vous la recommande, persuadé que vous ne l'abandonnerez pas, autant par votre propre inclination, qu'en considération de ma prière. »

La fée Pari-Banou qui avoit eu les yeux attachés sur la prétendue malade, pendant que le prince Ahmed lui parloit, commanda à deux de ses femmes qui l'avoient suivie, de la prendre d'entre les mains des deux cavaliers, de la mener dans un appartement du palais, et de prendre pour elle le même soin qu'elles prendroient pour sa propre personne.

Pendant que les deux femmes exécutoient l'ordre qu'elles venoient de recevoir, Pari-Banou s'approcha du prince Ahmed ; et en baissant la voix :

« Prince, dit-elle, je loue votre compassion ; elle est digne de vous et de votre naissance, et je me fais un grand plaisir de correspondre à votre bonne intention ; mais vous me permettrez de vous dire que je crains fort que cette bonne intention ne soit mal récompensée. Il ne me paroît pas que cette femme soit aussi malade qu'elle le fait paroître ; et je suis

fort trompée si elle n'est pas apostée exprès pour vous donner de grandes mortifications. Mais que cela ne vous afflige pas ; et quoi que l'on puisse machiner contre vous, persuadez-vous que je vous délivrerai de tous les pièges que l'on pourra vous tendre : allez, et poursuivez votre voyage. »

Ce discours de la fée n' alarma pas le prince Ahmed :

« Ma princesse, reprit-il, comme je ne me souviens pas d'avoir fait mal à personne, et que je n'ai pas dessein d'en faire, je ne crois pas aussi que personne ait la pensée de m'en causer. Quoi qu'il en puisse être, je ne cesserai de faire le bien toutes les fois que l'occasion s'en présentera. »

En achevant, il prit congé de la fée ; et en se séparant il reprit son chemin, qu'il avoit interrompu à l'occasion de la magicienne ; et en peu de temps il arriva avec sa suite à la cour du sultan, qui le reçut à peu près à son ordinaire, en se contraignant, autant qu'il lui étoit possible, pour ne rien faire paroître du trouble causé par les soupçons que les discours de ses favoris lui avoient fait naître.

Les deux femmes cependant, que la fée Pari-Banou avoit chargées de ses ordres, avoient mené la magicienne dans un très-bel appartement et meublé richement. D'abord elles la firent asseoir sur un sofa, où, pendant qu'elle étoit appuyée contre un coussin de brocard à fond d'or, elles préparèrent devant elle, sur le même sofa, un lit dont les matelas de satin étoient relevés d'une broderie en soie, les draps d'une toile des plus fines, et la couverture de drap d'or. Quand elles l'eurent aidée à se coucher ; car la magicienne continuoit de feindre que l'accès de fièvre dont elle étoit attaquée la tourmentoit de manière qu'elle ne pouvoit s'aider elle-même ; alors, dis-je,

une des deux femmes sortit, et revint peu de temps après avec une porcelaine des plus fines à la main, pleine d'une liqueur. Elle la présenta à la magicienne, pendant que l'autre femme l'aidait à se mettre sur son séant :

« Prenez cette liqueur, dit-elle, c'est de l'eau de la FONTAINE DES LIONS, remède souverain pour quelque fièvre que ce soit. Vous en verrez l'effet en moins d'une heure de temps. »

La magicienne, pour mieux feindre, se fit prier long-temps, comme si elle eût eu une répugnance insurmontable à prendre cette potion. Elle prit enfin la porcelaine, et elle avala la liqueur en secouant la tête, comme si elle se fût fait une grande violence. Quand elle se fut recouchée, les deux femmes la couvrirent bien :

« Demeurez en repos, lui dit celle qui avoit apporté la potion, et même dormez si l'envie vous en prend. Nous allons vous laisser, et nous espérons de vous trouver parfaitement guérie quand nous reviendrons, environ dans une heure. »

La magicienne qui n'étoit pas venue pour faire la malade long-temps, mais uniquement pour épier où étoit la retraite du prince Ahmed, et ce qui pouvoit l'avoir obligé de renoncer à la cour du sultan son père, et qui en étoit déjà informée suffisamment, eût volontiers déclaré dès-lors que la potion avoit fait son effet : tant elle avoit d'envie de retourner et d'informer le sultan du bon succès de la commission dont il l'avoit chargée ! Mais comme on ne lui avoit pas dit que la potion fît effet sur-le-champ, il fallut malgré elle qu'elle attendît le retour des deux femmes.

Les deux femmes vinrent dans le temps qu'elles avoient dit,

et elles trouvèrent la magicienne levée, habillée sur le sofa, qui se leva en les voyant entrer :

« Ô l'admirable potion, s'écria-t-elle, elle a fait son effet bien plutôt que vous ne me l'aviez dit, et je vous attendois avec impatience il y a déjà du temps, pour vous prier de me mener à votre charitable maîtresse, afin que je la remercie de sa bonté, dont je lui serai obligée éternellement, et que guérie comme par un miracle, je ne perde pas de temps pour continuer mon voyage ! »

Les deux femmes, fées comme leur maîtresse, après avoir marqué à la magicienne la part qu'elles prenoient à la joie qu'elle avoit de sa prompte guérison, marchèrent devant elle pour lui montrer le chemin, et la menèrent au travers de plusieurs appartemens, tous plus superbes que celui d'où elle sortoit, dans le salon le plus magnifique et le plus richement meublé de tout le palais.

Pari-Banou étoit dans ce salon assise sur un trône d'or massif, enrichi de diamans, de rubis et de perles d'une grosseur extraordinaire ; et à droite et à gauche accompagnée d'un grand nombre de fées, toutes d'une beauté charmante et habillées très-richement. À la vue de tant d'éclat et de majesté, la magicienne ne fut pas seulement éblouie, elle demeura même si fort interdite, qu'après s'être prosternée devant le trône, il ne lui fut pas possible d'ouvrir la bouche pour remercier la fée, comme elle se l'étoit proposé. Pari-Banou lui en épargna la peine :

« Bonne femme, dit-elle, je suis bien aise que l'occasion de vous obliger se soit présentée, et je vous vois, avec plaisir, en état de poursuivre votre chemin. Je ne vous retiens pas ; mais

auparavant vous ne serez pas fâchée de voir mon palais. Allez avec mes femmes : elles vous accompagneront et vous le feront voir. »

La magicienne toujours interdite, se prosterna une seconde fois le front sur le tapis qui couvrait le bas du trône, en prenant congé, sans avoir la force ni la hardiesse de proférer une seule parole, et elle se laissa conduire par les deux fées qui l'accompagnoient. Elle vit avec étonnement, et avec des exclamations continuelles, les mêmes appartemens pièce à pièce, les mêmes richesses, la même magnificence que la fée Pari-Banou elle-même avait fait observer au prince Ahmed la première fois qu'il s'étoit présenté devant elle, comme nous l'avons vu ; et ce qui lui donna le plus d'admiration, fut qu'après avoir vu tout le contenu du palais, les deux fées lui dirent que tout ce qu'elle venoit d'admirer n'étoit qu'un échantillon de la grandeur et de la puissance de leur maîtresse, et que dans l'étendue de ses états, elle avoit d'autres palais, dont elles ne pouvoient dire le nombre, tous d'une architecture et d'un modèle différent, non moins superbes et non moins magnifiques. En l'entretenant de plusieurs autres particularités, elles la conduisirent jusqu'à la porte de fer par où le prince Ahmed l'avoit amenée, l'ouvrirent, et lui dirent qu'elles lui souhaitoient un heureux voyage, après qu'elle eut pris congé d'elles, et qu'elle les eut remerciées de la peine qu'elles s'étoient donnée.

Après avoir avancé quelques pas, la magicienne se retourna pour observer la porte et pour la reconnoître ; mais elle la chercha en vain : elle étoit devenue invisible pour elle, de même que pour toute autre femme, comme nous l'avons

remarqué. Ainsi, à la réserve de cette seule circonstance, elle se rendit auprès du sultan, assez contente d'elle-même, de s'être si bien acquittée, de la commission dont elle avoit été chargée. Quand elle fut arrivée à la capitale, elle alla, par des rues détournées, se faire introduire par la même porte secrète du palais. Le sultan, averti de son arrivée, la fit venir ; et comme il la vit paroître avec un visage sombre, il jugea, qu'elle n'avoit pas réussi, et il lui dit :

« À te voir, je juge que ton voyage a été inutile, et que tu ne m'apportes pas l'éclaircissement que j'attendois de ta diligence ? »

« Sire, reprit la magicienne, votre Majesté me permettra de lui représenter que ce n'est pas à me voir qu'elle doit juger si je me suis bien comportée dans l'exécution de l'ordre dont elle m'a honorée, mais sur le rapport sincère de ce que j'ai fait et de tout ce qui m'est arrivé, en n'oubliant rien pour me rendre digne de son approbation. Ce qu'elle peut remarquer de sombre dans mon visage, vient d'une autre cause que celle de n'avoir pas réussi, en quoi j'espère que votre Majesté trouvera, qu'elle a lieu d'être contente. Je ne lui dis pas quelle est cette cause : le récit que j'ai à lui faire, si elle a la patience de m'écouter, la lui fera connoître. »

Alors la magicienne raconta au sultan des Indes de quelle manière, eu feignant d'être malade, elle avoit fait en sorte que le prince Ahmed, touché de compassion, l'avoit fait mener dans un lieu souterrain, présenté et recommandé lui-même à une fée d'une beauté à laquelle il n'y en avoit pas de comparable dans l'univers, en la priant de vouloir bien contribuer de ses soins à lui rendre la santé. Elle lui marqua

ensuite avec quelle complaisance la fée avoit aussitôt donné ordre à deux des fées qui l'accompagnoient de se charger d'elle, et de ne la pas abandonner qu'elle n'eût recouvré la santé ; ce qui lui avoit fait connoître qu'une si grande condescendance ne pouvoit venir que de la part d'une épouse pour un époux. La magicienne ne manqua pas de lui exagérer la surprise où elle avoit été à la vue de la façade du palais de la fée, à laquelle elle ne croyoit pas qu'il y eût rien d'égal au monde, pendant que les deux fées l'y menoient par-dessous les bras, l'une d'un côté, l'autre de l'autre, comme une malade, telle qu'elle feignoit de l'être, qui n'eût pu se soutenir ni marcher sans leur secours. Elle lui fit le détail de leur empressement à la soulager quand elle fut dans l'appartement où elles l'avoient conduite, de la potion qu'on lui avoit fait prendre, de la prompte guérison qui s'étoit ensuivie, mais feinte de même que la maladie, quoiqu'elle ne doutât pas de la vertu de la potion ; de la majesté de la fée assise sur un trône tout brillant de pierreries, dont la valeur surpassoit toutes les richesses du royaume des Indes ; et enfin des autres richesses immenses et hors de toute supputation, tant en général qu'en particulier, qui étoient renfermées dans la vaste étendue du palais.

La magicienne acheva en cet endroit le récit du succès de sa commission ; et en continuant son discours :

« Sire, poursuivit-elle, que pense votre Majesté de ces richesses inouïes de la fée ? Peut-être dira-t-elle qu'elle en est dans l'admiration, et qu'elle se réjouit de la haute fortune du prince Ahmed son fils, qui en jouit en commun avec la fée ? Pour moi, Sire, je supplie votre Majesté de me pardonner, si je

prends la liberté de lui remontrer que j'en pense autrement, et même que j'en suis dans l'épouvante, quand je considère le malheur qui peut lui en arriver ; et c'est ce qui fait le sujet de l'inquiétude où je suis, que je n'ai pu si bien dissimuler qu'elle ne s'en soit aperçue. Je veux croire que le prince Ahmed par son bon naturel n'est pas capable de lui-même de rien entreprendre contre votre Majesté ; mais qui peut répondre que la fée par ses attraits, par ses caresses et par le pouvoir qu'elle a déjà acquis sur l'esprit de son époux, ne lui inspirera pas le pernicieux dessein de supplanter votre Majesté, et de s'emparer de la couronne du royaume des Indes ? C'est à votre Majesté à faire toute l'attention que mérite une affaire d'une aussi grande importance. »

Quelque persuadé que fût le sultan des Indes du bon naturel du prince Ahmed, il ne laissa pas d'être ému par le discours de la magicienne. Il lui dit, en la congédiant : « Je te remercie de la peine que tu t'es donnée, et de ton avis salutaire ; j'en connois toute l'importance, qui me paroît telle que je ne puis en délibérer sans prendre conseil. »

Quand on étoit venu annoncer au sultan l'arrivée de la magicienne, il s'entretenoit avec les mêmes favoris qui lui avoient déjà inspiré contre le prince Ahmed les soupçons que nous avons dit. Il se fit suivre par la magicienne, et il vint retrouver ses favoris. Il leur fit part de ce qu'il venoit d'apprendre ; et après qu'il leur eut communiqué aussi le sujet qu'il y avoit de craindre que la fée ne fît changer l'esprit du prince, il leur demanda de quels moyens ils croyoient qu'on pouvoit se servir pour prévenir un si grand mal ?

L'un des favoris, en prenant la parole pour tous, répondit :

« Pour prévenir ce mal, Sire, puisque votre Majesté connoît celui qui pourroit en devenir l'auteur, qu'il est au milieu de sa cour, et qu'il est en son pouvoir de le faire, elle ne devroit pas hésiter à le faire arrêter, et je ne dirai pas à lui faire ôter la vie, la chose feroit un trop grand éclat, mais au moins à le faire enfermer dans une prison étroite pour le reste de ses jours. » Les autres favoris applaudirent à ce sentiment tout d'une voix.

La magicienne qui trouva le conseil trop violent, demanda au sultan la permission de parler ; et quand il la lui eut accordée, elle dit :

« Sire, je suis persuadée que c'est le zèle pour les intérêts de votre Majesté qui fait que ses conseillers lui proposent de faire arrêter le prince Ahmed ; mais ils ne trouveront pas mauvais que je leur fasse considérer qu'en arrêtant ce prince, il faudroit donc en même temps faire arrêter ceux qui l'accompagnent ; mais ceux qui l'accompagnent sont des génies. Croient-ils qu'il soit aisé de les surprendre, de mettre la main sur eux, et de se saisir de leurs personnes ? Ne disparaîtroient-ils pas par la propriété qu'ils ont de se rendre invisibles ? Et dans le moment n'iroient-ils pas informer la fée de l'insulte qu'on auroit faite à son époux ; et la fée laisseroit-elle l'insulte sans vengeance ? Mais si par quelque'autre moyen moins éclatant, le sultan peut se mettre à couvert des mauvais desseins que le prince Ahmed pourroit avoir, sans que la gloire de sa Majesté y fût intéressée, et que personne ne pût soupçonner qu'il y eût de la mauvaise intention de sa part, ne seroit-il pas plus à propos qu'elle le mît en pratique ? Si sa Majesté avoit quelque confiance en mon conseil, comme les génies et les fées peuvent des choses qui sont au-dessus de la portée des hommes, elle piqueroit le

prince Ahmed d'honneur, en l'engageant à lui procurer certains avantages, par l'entremise de la fée, sous prétexte d'en tirer une grande utilité, dont il lui auroit obligation. Par exemple, toutes les fois que votre Majesté veut se mettre en campagne, elle est obligée de faire une dépense prodigieuse, non-seulement en pavillons et en tentes pour elle et pour son armée, mais même en chameaux, en mulets et autres bêtes de charge, seulement pour voiturier tout cet attirail ; ne pourroit-elle pas l'engager, par le grand crédit qu'il doit avoir auprès de la fée, à lui procurer un pavillon qui puisse tenir dans la main, sous lequel cependant toute votre armée puisse demeurer à couvert ? Je n'en dis pas davantage à votre Majesté. Si le prince apporte le pavillon, il y a tant d'autres demandes de cette nature qu'elle pourra lui faire, qu'à la fin il faudra qu'il succombe dans les difficultés, ou dans l'impossibilité de l'exécution, quelque fertile en moyens et en inventions que puisse être la fée qui vous l'a enlevé par ses enchantemens. De la sorte, la honte fera qu'il n'osera plus paroître, et qu'il sera contraint de passer ses jours avec la fée, exclus du commerce de ce monde, d'où il arrivera que votre Majesté n'aura plus rien à craindre de ses entreprises, et qu'on ne pourra pas lui reprocher une action aussi odieuse, que celle de l'effusion du sang d'un fils, ou de le confiner dans une prison perpétuelle. »

Quand la magicienne eut achevé de parler, le sultan demanda à ses favoris s'ils avoient quelque chose de meilleur à lui proposer ; et comme il vit qu'ils gardoient le silence, il se détermina à suivre le conseil de la magicienne, comme celui qui lui paroissoit le plus raisonnable, et qui d'ailleurs étoit conforme à la douceur qu'il avoit toujours suivie dans sa

manière de gouverner.

Le lendemain, comme le prince Ahmed se fut présenté devant le sultan son père, qui s'entretenoit avec ses favoris, et qu'il eut pris place près de sa personne, sa présence n'empêcha pas que la conversation sur plusieurs choses indifférentes ne continuât encore quelque temps. Ensuite le sultan prit la parole ; et en l'adressant au prince Ahmed :

« Mon fils, dit-il, quand vous vîntes me tirer de la profonde tristesse où la longueur de votre absence m'avoit plongé, vous me fîtes un mystère du lieu que vous aviez choisi pour votre retraite ; et satisfait de vous revoir et d'apprendre que vous étiez content de votre sort, je ne voulus pas pénétrer dans votre secret, dès que j'eus compris que vous ne le souhaitiez pas. Je ne sais quelle raison vous pouvez avoir eue pour en user de la sorte avec un père, qui dès-lors, comme je le fais aujourd'hui, vous eût témoigné la part qu'il prenoit à votre bonheur. Je sais quel est ce bonheur, je m'en réjouis avec vous, et j'approuve le parti que vous avez pris d'épouser une fée si digne d'être aimée, si riche et si puissante, comme je l'ai appris de bonne part. Si puissant que je sois, il ne m'eût pas été possible de vous procurer un mariage semblable. Dans le haut rang où vous vous êtes élevé, lequel pourroit être envié par tout autre que par un père comme moi, je vous demande non-seulement que vous continuiez de vivre avec moi en bonne intelligence, comme vous avez toujours fait jusqu'à présent, mais même d'employer tout le crédit que vous pouvez avoir auprès de votre fée pour m'obtenir son assistance dans les besoins que je pourrois avoir, et dès aujourd'hui vous voudrez bien que je mette ce crédit à l'épreuve. Vous n'ignorez pas à quelle dépense excessive, sans

parler de l'embarras, mes généraux, mes officiers subalternes, et moi-même, nous sommes obligés toutes les fois que j'ai à me mettre en campagne en temps de guerre, pour nous pourvoir de pavillons et de tentes, de chameaux et d'autres bêtes de charge pour les transporter. Si vous faites bien attention au plaisir que vous me ferez, je suis persuadé que vous n'aurez pas de peine à faire en sorte que votre fée vous accorde un pavillon qui tienne dans la main, et sous lequel toute mon armée puisse être à couvert, sur-tout quand vous lui aurez fait connoître qu'il sera destiné pour moi. La difficulté de la chose ne vous attirera pas un refus : tout le monde sait le pouvoir qu'ont les fées d'en faire de plus extraordinaires. »

Le prince Ahmed ne s'étoit pas attendu que le sultan son père dût exiger de lui une chose pareille, qui lui parut d'abord très-difficile, pour ne pas dire impossible. En effet, quoiqu'il n'ignorât pas absolument combien le pouvoir des génies et des fées étoit grand, il douta néanmoins qu'il s'étendît à pouvoir lui fournir un pavillon tel qu'il le demandoit. D'ailleurs, jusqu'alors il n'avoit rien demandé d'approchant à Pari-Banou : il se contentoit des marques continuelles qu'elle lui donnoit de sa passion, et il n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit lui persuader qu'il y répondoit de tout son cœur, sans autre intérêt que celui de se conserver dans ses bonnes grâces. Ainsi il fut dans un grand embarras sur la réponse qu'il avoit à faire.

« Sire, reprit-il, si j'ai fait un mystère à votre Majesté de ce qui m'étoit arrivé, et du parti que j'avois pris après avoir trouvé ma flèche, c'est qu'il ne me parut pas qu'il lui importât d'en être informée. J'ignore par quel endroit ce mystère lui a

été révélé. Je ne puis néanmoins lui cacher que le rapport qu'on lui a fait est véritable. Je suis époux de la fée dont on lui a parlé ; je l'aime, et je suis persuadé qu'elle m'aime de même ; mais pour ce qui est du crédit que j'ai auprès d'elle, comme votre Majesté le croit, je ne puis en rien dire. C'est que non-seulement je ne l'ai pas mis à l'épreuve, je n'en ai pas même eu la pensée, et j'eusse fort souhaité que votre Majesté eut voulu me dispenser de l'entreprendre, et me laisser jouir du bonheur d'aimer et d'être aimé, avec le désintéressement pour toute autre chose que je m'étois proposé. Mais ce qu'un père demande, est un commandement pour un fils, qui, comme moi, se fait un devoir de lui obéir en toute chose. Quoique malgré moi, et avec une répugnance que je ne puis exprimer, je ne laisserai pas de faire à mon épouse la demande que votre Majesté souhaite que je lui fasse ; mais je ne lui promets pas de l'obtenir ; et si je cesse d'avoir l'honneur de venir lui rendre mes respects, ce sera une marque que je ne l'aurai pas obtenue ; et par avance, je lui demande la grâce de me le pardonner, et de considérer qu'elle-même m'aura réduit à cette extrémité. »

Le sultan des Indes repartit au prince Ahmed :

« Mon fils, je serois bien fâché que ce que je vous demande pût vous donner lieu de me causer le déplaisir de ne vous plus voir ; je vois bien que vous ne connoissez pas le pouvoir d'un mari sur une femme. La vôtre feroit voir qu'elle ne vous aimeroit que très-foiblement, si avec le pouvoir qu'elle a comme fée, elle vous refusoit une chose d'aussi peu de conséquence que ce que je vous prie de lui demander pour l'amour de moi. Abandonnez votre timidité : elle ne vient que

de ce que vous croyez n'être pas aimé autant que vous aimez. Allez, demandez seulement, vous verrez que la fée vous aime au-delà de ce que vous croyez, et souvenez-vous que faute de ne pas demander, on se prive de grands avantages. Pensez que de même que vous ne lui refuseriez pas ce qu'elle vous demanderait, parce que vous l'aimez, elle ne vous refusera pas aussi ce que vous lui demanderez, parce qu'elle vous aime. »

Le sultan des Indes ne persuada pas le prince Ahmed par son discours : le prince Ahmed eût mieux aimé qu'il lui eût demandé toute autre chose, que de l'exposer à déplaire à sa chère Pari-Banou ; et dans le chagrin qu'il conçut, il partit de la cour deux jours plutôt qu'il n'avoit coutume. Dès qu'il fut arrivé, la fée, qui jusqu'alors l'avoit toujours vu se présenter devant elle avec un visage ouvert, lui demanda la cause du changement qu'elle y remarquoit. Comme elle vit qu'au lieu de répondre, il lui demandoit des nouvelles de sa santé, d'un air qui faisoit connoître qu'il évitoit de la satisfaire :

« Je répondrai, dit-elle, à votre demande quand vous aurez répondu à la mienne. Le prince s'en défendit long-temps, en lui protestant que ce n'étoit rien ; mais plus il se défendoit, plus elle le pressoit. Je ne puis, dit-elle, vous voir dans l'état où vous êtes, que vous ne m'ayez déclaré ce qui vous fait de la peine, afin que j'en dissipe la cause, quelle qu'elle puisse être : il faudroit qu'elle fût bien extraordinaire si elle étoit hors de mon pouvoir, à moins que ce ne fût la mort du sultan votre père ; en ce cas-là, outre que je tâcherois d'y contribuer de mon côté, le temps vous en apporteroit la consolation. »

Le prince Ahmed ne put résister plus long-temps aux vives instances de la fée ; il lui dit :

« Madame, Dieu prolonge la vie du sultan mon père, et le bénisse jusqu'à la fin de ses jours ! Je l'ai laissé plein de vie et en parfaite santé. Ainsi ce n'est pas là ce qui cause le chagrin dont vous vous êtes aperçue. C'est le sultan lui-même qui en est la cause, et j'en suis d'autant plus affligé, qu'il me met dans la nécessité fâcheuse de vous être importun. Premièrement, madame, vous savez le soin que j'ai pris, avec votre approbation, de lui cacher le bonheur que j'ai eu de vous voir, de vous aimer, de mériter vos bonnes grâces et votre amour, et de recevoir votre foi en vous donnant la mienne ; je ne sais néanmoins par quel endroit il en a été informé. »

La fée Pari-Banou interrompit le prince Ahmed en cet endroit.

« Et moi, reprit-elle, je le sais : souvenez-vous de ce que je vous ai prédit de la femme qui vous a fait accroire qu'elle étoit malade, et dont vous avez eu compassion ; c'est elle-même qui a rapporté au sultan votre père ce que vous lui aviez caché. Je vous avois dit qu'elle étoit aussi peu malade que vous et que moi : elle en a fait voir la vérité. En effet, après que les deux femmes auxquelles je Pavois recommandée, lui eurent fait prendre d'une eau souveraine pour toutes sortes de fièvres, dont cependant elle n'avoit pas besoin, elle feignit que cette eau l'avoit guérie, et se fit amener pour prendre congé de moi, afin d'aller incessamment rendre compte du succès de son entreprise. Elle étoit même si pressée, qu'elle seroit partie sans voir mon palais, si en commandant à mes deux femmes de la conduire, je ne lui eusse fait comprendre qu'il valoit la peine d'être vu. Mais poursuivez ; et voyons en quoi le sultan votre père vous a mis dans la nécessité de m'être importun : chose

néanmoins qui n'arrivera pas, je vous prie d'en être persuadé. »

« Madame, poursuivit le prince Ahmed, vous avez pu remarquer que jusqu'à présent, satisfait d'être aimé de vous, je ne vous ai demandé aucune autre faveur. Après la possession d'une épouse si aimable, que pourrois-je désirer davantage ? Je n'ignore pas néanmoins quel est votre pouvoir ; mais je m'étois fait un devoir de bien me garder de le mettre à l'épreuve. Considérez donc, je vous en conjure, que ce n'est pas moi, mais le sultan mon père qui vous fait la demande indiscrete, autant qu'il me le paroît, d'un pavillon qui le mette à couvert des injures du temps quand il est en campagne, lui, toute sa cour et toute son armée, et qui tienne dans la main. Encore une fois, ce n'est pas moi, c'est le sultan mon père qui vous demande cette grâce. »

« Prince, reprit la fée en souriant, je suis fâchée que si peu de chose vous ait causé l'embarras et le tourment d'esprit que vous me faites paroître. Je vois bien que deux choses y ont contribué : l'une est la loi que vous vous êtes imposée, de vous contenter de m'aimer et d'être aimé de moi, et de vous abstenir de la liberté de me faire la moindre demande qui mît mon pouvoir à l'épreuve ; l'autre, que je ne doute pas, quoi que vous en puissiez dire, que vous vous êtes imaginé que la demande que le sultan votre père a exigé que vous me fissiez, étoit au-delà de ce pouvoir. Quant à la première, je vous en loue, et je vous en aimerois davantage s'il étoit possible. Quant à la seconde, je n'aurai pas de peine à vous faire connoître que ce que le sultan me demande est une bagatelle, et dans l'occasion, que je puis toute autre chose plus difficile. Mettez-vous donc l'esprit en repos, et soyez persuadé que bien loin de

m'importuner, je me ferai toujours un très-grand plaisir de vous accorder tout ce que vous pourrez souhaiter que je fasse pour l'amour de vous. »

En achevant, la fée commanda qu'on lui fit venir sa trésorière. La trésorière vint.

« Nourgihan, lui dit la fée (c'étoit le nom de la trésorière), apporte-moi le pavillon le plus grand qui soit dans mon trésor. »

Nourgihan revint peu de momens après, et elle apporta un pavillon, lequel tenoit non-seulement dans la main, mais même que la main pouvoit cacher en la fermant, et elle le présenta à la fée sa maîtresse qui le prit et le mit entre les mains du prince Ahmed, afin qu'il le considérât.

Quand le prince Ahmed vit ce que la fée Pari-Banou appeloit un pavillon, le pavillon le plus grand, disoit-elle, qu'il y eût dans son trésor, il crut qu'elle vouloit se moquer de lui, et les marques de sa surprise parurent sur son visage et dans sa contenance. Pari-Banou qui s'en aperçut, fit un grand éclat de rire.

« Quoi, prince, s'écria-t-elle, vous croyez donc que je veux me moquer de vous ? Vous verrez tout-à-l'heure que je ne suis pas une moqueuse. Nourgihan, dit-elle à sa trésorière, en reprenant le pavillon des mains du prince Ahmed, et en le lui remettant, va, dresse-le, que le prince juge si le sultan son père le trouvera moins grand que celui qu'il lui a demandé. »

La trésorière sortit du palais, et s'en éloigna assez pour faire en sorte que quand elle l'auroit dressé, l'extrémité vînt d'un côté jusqu'au palais. Quand elle eut fait, le prince Ahmed le

trouva, non pas plus petit, mais si grand, que deux armées aussi nombreuses que celle du sultan des Indes, eussent pu y être à couvert.

« Alors, ma princesse, dit-il à Pari-Banou, je vous demande mille pardons de mon incrédulité : après ce que je vois, je ne crois pas qu'il y ait rien de tout ce que vous voudrez entreprendre, dont vous ne puissiez venir à bout. »

« Vous voyez, lui dit la fée, que le pavillon est plus grand qu'il n'est besoin ; mais vous remarquerez une chose, qu'il a cette propriété, qu'il s'agrandit ou se rapetisse à proportion de ce qui doit y être à couvert, sans qu'il soit besoin qu'on y mette la main. »

La trésorière mit bas le pavillon, le réduisit dans son premier état, l'apporta, et le mit entre les mains du prince. Le prince Ahmed le prit ; et le lendemain, sans différer plus long-temps, il monta à cheval, et accompagné de sa suite ordinaire, il alla le présenter au sultan son père.

Le sultan qui s'étoit persuadé qu'un pavillon tel qu'il l'avoit demandé, étoit hors de toute possibilité, fut dans une grande surprise de la diligence du prince son fils. Il reçut le pavillon ; et après en avoir admiré la petitesse, il fut dans un étonnement dont il eut de la peine à revenir, quand il l'eut fait dresser dans la grande plaine que nous avons dite, et qu'il eut connu que deux autres armées aussi grandes que la sienne pouvoient y être à couvert fort au large. Comme il eût pu regarder cette circonstance comme une superfluité, qui pouvoit même être incommode dans l'usage, le prince Ahmed n'oublia pas de l'avertir que cette grandeur se trouveroit toujours proportionnée à celle de son armée.

En apparence, le sultan des Indes témoigna au prince l'obligation qu'il lui avoit d'un présent si magnifique, en le priant d'en bien remercier la fée Pari-Banou de sa part ; et pour lui marquer davantage l'état qu'il en faisoit, il commanda qu'on le gardât soigneusement dans son trésor. Mais en lui-même il en conçut une jalousie plus outrée que celle que ses flatteurs et la magicienne lui avoient inspirée, en considérant qu'à la faveur de la fée, le prince son fils pouvoit exécuter des choses qui étoient infiniment au-dessus de sa propre puissance, nonobstant sa grandeur et ses richesses. Ainsi, plus animé qu'auparavant à ne rien oublier pour faire en sorte qu'il périt, il consulta la magicienne ; et la magicienne lui conseilla d'engager le prince à lui apporter de l'eau de la FONTAINE DES LIONS.

Sur le soir, comme le sultan tenoit l'assemblée ordinaire de ses courtisans, et que le prince Ahmed s'y trouvoit , il lui adressa la parole en ces termes :

« Mon fils, dit-il, je vous ai déjà témoigné combien je me sens obligé, par le présent du pavillon que vous m'avez procuré, que je regarde comme la pièce la plus précieuse de mon trésor ; il faut que pour l'amour de moi vous fassiez une autre chose qui ne me sera pas moins agréable. J'apprends que la fée votre épouse se sert d'une certaine eau de la FONTAINE DES LIONS, qui guérit toutes sortes de fièvres les plus dangereuses ; comme je suis parfaitement persuadé que ma santé vous est très-chère, je ne doute pas aussi que vous ne veuillez bien lui en demander un vase et me l'apporter, comme un remède souverain dont je puis avoir besoin à chaque moment. Rendez-moi donc cet autre service important, et mettez par-là le

comble aux tendresses d'un bon fils envers un bon père. »

Le prince Ahmed qui avoit cru que le sultan son père se contenteroit d'avoir à sa disposition un pavillon aussi singulier et aussi utile que celui qu'il venoit de lui apporter, et qu'il ne lui imposeroit pas une nouvelle charge, capable de le mettre mal avec la fée Pari-Banou, demeura comme interdit à cette autre demande qu'il venoit de lui faire, nonobstant l'assurance qu'elle lui avoit donnée de lui accorder tout ce qui dépendroit de son pouvoir. Après un silence de quelques momens :

« Sire, dit-il, je supplie votre Majesté de tenir pour certain qu'il n'y a rien que je ne sois prêt à faire ou à entreprendre pour contribuer à procurer tout ce qui sera capable de prolonger ses jours ; mais je souhaiterois que ce fût sans l'intervention de mon épouse : c'est pour cela que je n'ose promettre à votre Majesté d'apporter de cette eau. Tout ce que je puis faire, c'est de l'assurer que j'en ferai la demande, mais en me faisant la même violence que je me suis faite au sujet du pavillon. »

Le lendemain, le prince Ahmed de retour auprès de la fée Pari-Banou, lui fit le récit sincère et fidèle de ce qu'il avoit fait et de ce qui s'étoit passé à la cour du sultan son père à la présentation du pavillon, qu'il avoit reçu avec un grand sentiment de reconnoissance pour elle, et il ne manqua pas de lui exprimer la nouvelle demande qu'il étoit chargé de lui faire de sa part ; et en achevant, il ajouta :

« Ma princesse, je ne vous expose ceci que comme un simple récit de ce qui s'est passé entre le sultan mon père et moi. Quant au reste, vous êtes la maîtresse de satisfaire à ce qu'il souhaite, ou de le rejeter, sans que j'y prenne aucun intérêt : je ne veux que ce que vous voudrez. »

« Non, non, reprit la fée Pari-Banou, je suis bien aise que le sultan des Indes sache que vous ne m'êtes pas indifférent. Je veux le contenter ; et quelques conseils que la magicienne puisse lui donner (car je vois bien que c'est elle qu'il écoute), qu'il ne nous trouve pas en défaut ni vous ni moi. Il y a de la méchanceté dans ce qu'il demande ; et vous allez le comprendre dans le récit que vous allez entendre. La FONTAINE DES LIONS est au milieu de la cour d'un grand château, dont l'entrée est gardée par quatre lions des plus puissans, dont deux dorment alternativement pendant que les deux autres veillent ; mais que cela ne vous épouvante pas, je vous donnerai le moyen de passer au milieu d'eux sans aucun danger. »

La fée Pari-Banou s'occupoit alors à coudre ; et comme elle avoit près d'elle plusieurs pelotons de fil, elle en prit un, et en le présentant au prince Ahmed :

« Premièrement, dit-elle, prenez ce peloton ; je vous dirai bientôt l'usage que vous en ferez. En second lieu, faites-vous préparer deux chevaux, un que vous monterez, et l'autre que vous menerez en main, chargé d'un mouton coupé en quatre quartiers, qu'il faut faire tuer dès aujourd'hui. En troisième lieu, vous vous munirez d'un vase que je vous ferai donner pour puiser l'eau d'ici à demain. De bon matin, montez à cheval, avec l'autre cheval en main ; et quand vous serez sorti par la porte de fer, vous jetterez devant vous le peloton de fil : le peloton roulera, et lie cessera de rouler jusqu'à la porte du château. Suivez-le jusque là ; et quand il sera arrêté, comme la porte sera ouverte, vous verrez les quatre lions : les deux qui veilleront éveilleront les deux autres par leur rugissement. Ne vous effrayez pas ; mais jetez-leur à chacun un quartier de

mouton, sans mettre pied à terre. Cela fait, sans perdre de temps, piquez votre cheval ; et d'une course légère, rendez-vous promptement à la fontaine, emplissez votre vase, sans mettre encore pied à terre, et revenez avec la même légèreté : les lions encore occupés à manger, vous laisseront la sortie libre. »

Le prince Ahmed partit le lendemain à l'heure que la fée Pari-Banou lui avoit marquée, et il exécuta de point en point ce qu'elle lui avoit prescrit. Il arriva à la porte du château, il distribua les quartiers de mouton aux quatre lions ; et après avoir passé au milieu d'eux avec intrépidité, il pénétra jusqu'à la FONTAINE ; il puisa de l'eau. Le vase plein, il revint, et sortit du château sain et sauf comme il y étoit entré. Quand il fut un peu éloigné, en se retournant il aperçut deux des lions qui accouroient en venant à lui ; sans s'effrayer il tira le sabre, il se mit en défense. Mais comme il eut vu, chemin faisant, que l'un s'étoit détourné à quelque distance, en marquant de la tête et de la queue qu'il ne venoit pas pour lui faire mal, mais pour marcher devant lui ; et que l'autre restoit derrière pour le suivre, il rengâna son sabre, et de la sorte, il poursuivit son chemin jusqu'à la capitale des Indes, où il entra accompagné des deux lions, qui ne le quittèrent qu'à la porte du palais du sultan. Ils l'y laissèrent entrer ; après quoi ils reprirent le même chemin par où ils étoient venus, non sans une grande frayeur de la part du menu peuple et de ceux qui les virent, lesquels se cachoient ou fuyoient, les uns les autres ceux-ci d'un côté, ceux-là d'un autre, pour éviter leur rencontre, quoiqu'ils marchassent d'un pas égal, sans donner aucune marque de férocité.

Plusieurs officiers qui se présentèrent pour aider le prince Ahmed à descendre de cheval, l'accompagnèrent jusqu'à l'appartement du sultan, où il s'entretenoit avec ses favoris. Là il s'approcha du trône, posa le vase aux pieds du sultan, et baisa le riche tapis qui couvroit le marche-pied ; et en se relevant :

« Sire, lui dit-il, voilà l'eau salulaire que votre Majesté a souhaité de mettre au rang des choses précieuses et curieuses qui enrichissent et ornent son trésor. Je lui souhaite une santé toujours si parfaite, que jamais elle n'ait besoin d'en faire usage. »

Quand le prince eut achevé son compliment, le sultan, lui fit prendre place à sa droite ; et alors :

« Mon fils, dit-il, je vous ai une obligation de votre présent aussi grande que le péril auquel vous vous êtes exposé pour l'amour de moi. (Il en avoit été informé par la magicienne, qui avoit connoissance de la FONTAINE DES LIONS, et du danger auquel on s'exposoit pour en aller puiser de l'eau.) Faites-moi le plaisir, continua-t-il, de m'apprendre par quelle adresse, ou plutôt par quelle force incroyable vous vous en êtes garanti ? »

« Sire, reprit le prince Ahmed, je ne prends aucune part au compliment de votre Majesté, il est dû tout entier à la fée mon épouse, et je ne m'en attribue d'autre gloire que celle d'avoir suivi ses bons conseils. »

Alors il lui fit connoître quels avoient été ces bons conseils, par le récit du voyage qu'il avoit fait, et de quelle manière il s'y étoit comporté. Quand il eut achevé, le sultan, après l'avoir écouté avec de grandes démonstrations de joie, mais en secret

avec la même jalousie qui augmenta au lieu de diminuer, se leva et se retira seul dans l'intérieur de son palais, où la magicienne, qu'il envoya chercher d'abord, lui fut amenée.

La magicienne à son arrivée, épargna au sultan la peine de lui parler de celle du prince Ahmed, et du succès de son voyage ; elle en avoit été informée d'abord par le bruit qui s'en étoit répandu, et elle avoit déjà préparé un moyen immanquable, à ce qu'elle prétendoit. Elle communiqua ce moyen au sultan, et le lendemain dans l'assemblée de ses courtisans, le sultan le déclara au prince Ahmed, en ces termes :

« Mon fils, dit-il, je n'ai plus qu'une prière à vous faire, après laquelle je n'ai plus rien à exiger de votre obéissance, ni à demander à la fée votre épouse : c'est de m'amener un homme qui n'ait pas, de hauteur, plus d'un pied et demi, avec la barbe longue de trente pieds, qui porte sur l'épaule une barre de fer du poids de cinq cents livres, dont il se serve comme d'un bâton à deux bouts, et qui sache parler. »

Le prince Ahmed qui ne croyoit pas qu'il y eût au monde un homme fait comme le sultan son père le demandoit, voulut s'excuser ; mais le sultan persista dans sa demande, en lui répétant que la fée pouvoit des choses encore plus incroyables.

Le jour suivant, comme le prince fut revenu au royaume souterrain de Pari-Banou, à laquelle il fit part de la nouvelle demande du sultan son père, qu'il regardoit, disoit-il, comme une chose qu'il croyoit encore moins possible qu'il n'avoit cru d'abord les deux premières.

« Pour moi, ajouta-t-il, je ne puis imaginer que dans tout l'univers il y ait, ou qu'il puisse y avoir de cette sorte

d'hommes. Il veut, sans doute, éprouver si j'aurai la simplicité de me donner du mouvement pour lui en trouver ; ou, s'il y en a, il faut que son dessein soit de me perdre. En effet, comment peut-il prétendre que je me saisisse d'un homme si petit, qui soit armé de la manière qu'il l'entend ? De quelles armes pourrois-je me servir pour le réduire à se soumettre à mes volontés ? S'il y en a, j'attends que vous me suggériez un moyen pour me tirer de ce pas avec honneur. »

« Mon prince, reprit la fée, ne vous alarmez pas : il y avoit du risque à courir pour apporter de l'eau de la FONTAINE DES LIONS au sultan votre père, il n'y en a aucun pour trouver l'homme qu'il demande. Cet homme est mon frère. Schaïbar, lequel, bien loin de me ressembler, quoique nous soyons enfans du même père, est d'un naturel si violent, que rien n'est capable de l'empêcher de donner des marques sanglantes de son ressentiment, pour peu qu'on lui déplaie ou qu'on l'offense. D'ailleurs, il est le meilleur du monde, et il est toujours prêt à obliger en tout ce que l'on souhaite. Il est fait justement comme le sultan votre père l'a décrit, et il n'a pas d'autres armes que la barre de fer de cinq cents livres pesant, sans laquelle jamais il ne marche, et qui lui sert à se faire porter respect. Je vais le faire venir, et vous jugerez si je dis la vérité ; mais sur toute chose, préparez-vous à ne vous pas effrayer de sa figure extraordinaire quand vous le verrez paroître. »

« Ma reine, reprit le prince Ahmed, Schaïbar, dites-vous, est votre frère ? De quelque laideur, et si contrefait qu'il puisse être, bien loin de m'effrayer en le voyant, cela suffit pour me le faire aimer, honorer et regarder comme mon allié le plus proche. »

La fée se fit apporter sur le vestibule de son palais une cassolette d'or pleine de feu, et une boîte de même métal, qui lui fut présentée. Elle tira de la boîte des parfums qui y étoient conservés ; et comme elle les eut jetés dans la cassolette, il s'en éleva une fumée épaisse.

Quelques momens après cette cérémonie, la fée dit au prince Ahmed :

« Mon prince, voilà mon frère qui vient ; le voyez-vous ? »

Le prince regarda, et il aperçut Schaïbar, qui n'étoit pas plus haut que d'un pied et demi, et qui venoit gravement avec la barre de fer de cinq cents livres pesant sur l'épaule, et la barbe bien fournie, longue de trente pieds, qui se soutenoit en avant, la moustache épaisse à proportion, retroussée jusqu'aux oreilles, et qui lui couvroit presque le visage ; ses yeux de cochon étoient enfoncés dans la tête qu'il avoit d'une grosseur énorme, et couverte d'un bonnet en pointe ; avec cela enfin, il étoit bossu par devant et par derrière.

Si le prince n'eût été prévenu que Schaïbar étoit frère de Pari-Banou, il n'eût pu le voir sans un grand effroi ; mais rassuré par cette connoissance, il l'attendit de pied ferme avec la fée ; et il le reçut sans aucune marque de foiblesse.

Schaïbar, qui, à mesure qu'il avançoit, avoit regardé le prince Ahmed d'un œil qui eût dû lui glacer l'ame dans le corps, demanda à Pari-Banou, en l'abordant, qui étoit cet homme ?

« Mon frère, répondit-elle, c'est mon époux, son nom est Ahmed, et il est fils du sultan des Indes. La raison pour laquelle je ne vous ai pas invité à mes noces, c'est que je n'ai

pas voulu vous détourner de l'expédition où vous étiez engagé, d'où j'ai appris avec bien du plaisir que vous êtes revenu victorieux ; c'est à sa considération que j'ai pris la liberté de vous appeler. »

À ces paroles, Schaïbar, en regardant le prince Ahmed d'un œil gracieux, qui ne diminuoit en rien néanmoins de sa fierté ni de son air farouche :

« Ma sœur, dit-il, y a-t-il quelque chose en quoi je puisse lui rendre service ? Il n'a qu'à parler. Il suffit qu'il soit votre époux pour m'obliger à lui faire plaisir en tout ce qu'il peut souhaiter. »

« Le sultan son père, reprit Pari-Banou, a la curiosité de vous voir ; je vous prie de vouloir bien qu'il soit votre conducteur. »

« Il n'a qu'à marcher devant, repartit Schaïbar, je suis prêt à le suivre. »

« Mon frère, reprit Pari-Banou, il est trop tard pour entreprendre ce voyage aujourd'hui ; ainsi vous voudrez bien le remettre à demain matin. Cependant, comme il est bon que vous soyez instruit de ce qui s'est passé entre le sultan des Indes et le prince Ahmed depuis notre mariage, je vous en entretiendrai ce soir. »

Le lendemain, Schaïbar informé de ce qu'il étoit à propos qu'il n'ignorât pas, partit de bonne heure, accompagné du prince Ahmed, qui devoit le présenter au sultan. Ils arrivèrent à la capitale ; et dès que Schaïbar eut paru à la porte, tous ceux qui l'aperçurent, saisis de frayeur à la vue d'un objet si hideux, se cachèrent, les uns dans les boutiques ou dans les maisons, dont ils fermèrent les portes : et les autres, en prenant la fuite,

communiquèrent la même frayeur à ceux qu'ils rencontrèrent, lesquels rebroussèrent chemin sans regarder derrière eux. De la sorte, à mesure que Schaïbar et le prince Ahmed avançaient à pas mesurés, ils trouvèrent une grande solitude dans toutes les rues et dans toutes les places publiques jusqu'au palais. Là, les portiers, au lieu de se mettre en état d'empêcher au moins que Schaïbar n'entrât, se sauvèrent, les uns d'un côté, les autres d'un autre, et laissèrent l'entrée de la porte libre. Le prince et Schaïbar avancèrent sans obstacle jusqu'à la salle du conseil, où le sultan assis sur son trône donnoit audience ; et comme les huissiers avoient abandonné leur poste, dès qu'ils avoient vu paroître Schaïbar, ils entrèrent sans empêchement.

Schaïbar, la tête haute, s'approcha du trône fièrement, et sans attendre que le prince Ahmed le présentât, il apostropha le sultan des Indes en ces termes :

« Tu m'as demandé, dit-il ; me voici. Que veux-tu de moi ? »

Le sultan, au lieu de répondre, s'étoit mis les mains devant les yeux, et détournoit la tête pour ne pas voir un objet si effroyable. Schaïbar indigné de cet accueil incivil et offensant, après lui avoir donné la peine de venir, leva sa barre de fer, et en lui disant : « Parle donc, » il la lui déchargea sur la tête et l'assomma ; et il eut plutôt fait que le prince Ahmed n'eût pensé à lui demander grâce. Tout ce qu'il put faire fut d'empêcher qu'il n'assommât aussi le grand visir, qui n'étoit pas loin de la droite du sultan, en lui représentant qu'il n'avoit qu'à se louer des bons conseils qu'il avoit donnés au sultan son père.

« Ce sont donc ceux-ci, dit Schaïbar, qui lui en ont donné de mauvais. »

En prononçant ces paroles, il assomma les autres visirs à droite et à gauche, tous favoris et flatteurs du sultan, et ennemis du prince Ahmed. Autant de coups, autant de morts, et il n'en échappa que ceux dont l'épouvante ne s'étoit pas emparée assez fortement pour les rendre immobiles, et les empêcher de se procurer la vie sauve par la fuite.

Cette exécution terrible achevée, Schaïbar sortit de la salle du conseil ; et au milieu de la cour, la barre de fer sur l'épaule, en regardant le grand visir qui accompagnoit le prince Ahmed, auquel il devoit la vie :

« Je sais, dit-il, qu'il y a ici une certaine magicienne, plus ennemie du prince mon beau-frère, que les favoris indignes que je viens de châtier, je veux qu'on m'amène cette magicienne. »

Le grand visir l'envoya chercher, on l'amena ; et Schaïbar, en l'assommant avec sa barre de fer :

« Apprends, dit-il, à donner des conseils pernicieux et à faire la malade. »

La magicienne demeura morte sur la place.

« Alors, ce n'est pas assez, ajouta Schaïbar, je vais assommer de même toute la ville, si dans le moment elle ne reconnoît le prince Ahmed mon beau-frère pour son sultan, et pour sultan des Indes. »

Aussitôt ceux qui étoient présents, et qui entendirent cet arrêt, firent retentir l'air en criant à haute voix :

« Vive le sultan Ahmed ! »

En peu de momens toute la ville retentit de la même acclamation et proclamation en même temps. Schaïbar le fit

revêtir de l'habillement de sultan des Indes, l'installa sur le trône ; et après lui avoir fait rendre l'hommage et le serment de fidélité qui lui étoit dû, il alla prendre sa sœur Pari-Banou, la mena en grande pompe, et la fit reconnoître de même pour sultane des Indes.

Quant au prince Ali et à la princesse Nourounnihar, comme ils n'avoient pris aucune part dans la conspiration contre le prince Ahmed qui venoit d'être vengé, et dont même ils n'avoient pas eu connoissance, le prince Ahmed leur assigna pour apanage une province très-considérable, avec sa capitale, où ils allèrent passer le reste de leurs jours. Il envoya aussi un officier au prince Houssain son frère aîné, pour lui annoncer le changement qui venoit d'arriver, et pour lui offrir de choisir dans tout le royaume telle province qui lui plairoit, pour en jouir en propriété. Mais le prince Houssain se trouvoit si heureux dans sa solitude, qu'il chargea l'officier de bien remercier le sultan son cadet, de sa part, de l'honnêteté qu'il avoit bien voulu lui faire, de l'assurer de sa soumission, et de lui marquer que la seule grâce qu'il lui demandoit étoit de permettre qu'il continuât de vivre dans la retraite qu'il avoit choisie.

-
1. ↑ Ce sont deux mots Persans, qui signifient la même chose, c'est-à-dire, GÉNIE FEMELLE, FÉE.
 2. ↑ Mot arabe, qui signifie LUMIÈRE DU JOUR.
 3. ↑ Bisnagar, grande ville d'Asie dans les Indes, capitale du royaume du même nom, appelé aussi le royaume de Carnate.
 4. ↑ Brahmines, Brahmes ou Brahmins, prêtres et docteurs des Indiens, qui se prétendent descendus de Brahma. Leur tribu est la première et la plus noble de toutes celles qui divisent les peuples de l'Inde, et personne ne peut entrer dans leur ordre que par le droit de la naissance. Leurs fonctions consistent à

instruire le peuple de ce qui concerne la religion et la morale.

5. [↑](#) Quinze mille écus. La bourse vaut cinq cent écus.

HISTOIRE

DES DEUX SŒURS JALOUSES DE LEUR CADETTE.

LA sultane Scheherazade, en continuant de tenir le sultan des Indes, par le récit de ses contes, dans l'incertitude de savoir s'il la feroit mourir, ou s'il la laisseroit vivre, lui en raconta un nouveau en ces termes :

« Sire, dit-elle, il y avoit un prince de Perse nommé Khosrouschah, lequel en commençant à prendre connoissance du monde, se plaisoit fort aux aventures de nuit : il se déguisoit souvent, accompagné d'un de ses officiers de confiance, déguisé comme lui ; et en parcourant les quartiers de la ville, il lui en arrivoit alors d'assez particulières, dont je n'entreprendrai pas d'entretenir aujourd'hui votre Majesté ; mais j'espère qu'elle écoutera avec plaisir celle qui lui arriva dès la première sortie qu'il fit peu de jours après qu'il eut monté sur le trône à la place du sultan son père, lequel en mourant dans une grande vieillesse, lui avoit laissé le royaume de Perse pour héritage.

Après les cérémonies accoutumées, au sujet de son avènement à la couronne, et après celles des funérailles du sultan son père, le nouveau sultan Khosrouschah, autant par inclination que par devoir, pour prendre connoissance lui-même de ce qui se passoit, sortit un soir de son palais environ à

deux heures de nuit, accompagné de son grand visir, déguisé comme lui. Comme il se trouvoit dans un quartier où il n'y avoit que du menu peuple, en passant par une rue il entendit qu'on parloit assez haut : il s'approcha de la maison d'où venoit le bruit ; et en regardant par une fente de la porte, il aperçut de la lumière, et trois sœurs assises sur un sofa, qui s'entretenoient après le souper. Par le discours de la plus âgée, il eut bientôt appris que les souhaits faisoient le sujet de leur entretien.

« Puisque nous sommes sur les souhaits, disoit-elle, le mien seroit d'avoir le boulanger du sultan pour mari, je mangerois tout mon souï de ce pain si délicat, qu'on appelle par excellence pain du sultan. Voyons si votre goût est aussi bon que le mien. »

« Et moi, reprit la seconde sœur, mon souhait seroit d'être femme du chef de cuisine du sultan, je mangerois d'excellens ragoûts ; et comme je suis bien persuadée que le pain du sultan est commun dans le palais, je n'en manquerois pas. Vous voyez, ma sœur, ajouta-t-elle, en s'adressant à son aînée, que mon goût vaut bien le vôtre. »

La sœur cadette, qui étoit d'une très-grande beauté, et qui avoit beaucoup plus d'agrément et plus d'esprit que ses aînées, parla à son tour.

« Pour moi, mes sœurs, dit-elle, je ne borne pas mes désirs à si peu de chose, je prends un vol plus haut ; et puisqu'il s'agit de souhaiter, je souhaiterois d'être l'épouse du sultan, je lui donneroï un prince dont les cheveux seroient d'or d'un côté et d'argent de l'autre ; quand il pleureroit, les larmes qui lui tomberoient des yeux seroient des perles ; et autant de fois

qu'il souriroit, ses lèvres vermeilles paroîtroient un bouton de rose quand il éclôt. »

Les souhaits des trois sœurs, et particulièrement celui de la cadette, parurent si singuliers au sultan Khosrouschah, qu'il résolut de les contenter ; et sans rien communiquer de ce dessein à son grand visir, il le chargea de bien remarquer la maison pour venir les prendre le lendemain, et les lui amener toutes trois.

Le grand visir en exécutant l'ordre du sultan le lendemain, ne donna aux trois sœurs que le temps de s'habiller promptement pour paroître en sa présence, sans leur dire autre chose, sinon que sa Majesté vouloit les voir. Il les amena au palais ; et quand il les eut présentées au sultan, celui-ci leur demanda :

« Dites-moi, vous souvenez-vous des souhaits que vous faisiez hier au soir, que vous étiez de si bonne humeur ? Ne dissimulez pas, je veux le savoir. »

À ces paroles du sultan, les trois sœurs qui ne s'y attendoient pas, furent dans une grande confusion. Elles baissèrent les yeux, et le rouge qui leur monta au visage donna un agrément à la cadette, lequel acheva de gagner le cœur du sultan. Comme la pudeur et la crainte d'avoir offensé le sultan par leur entretien, leur faisoient garder le silence, le sultan qui s'en aperçut, leur dit pour les rassurer :

« Ne craignez rien, je ne vous ai pas fait venir pour vous faire de la peine ; et comme je vois que la demande que je vous ai faite, vous en fait contre mon intention, et que je sais quel est chacune votre souhait, je veux bien le faire cesser. Vous,

ajouta-t-il, qui souhaitiez de m'avoir pour époux, vous serez satisfaite aujourd'hui ; et vous, continua-t-il, en s'adressant de même à la première et à la seconde sœur, je fais aussi votre mariage avec le boulanger de ma bouche, et avec le chef de ma cuisine. »

Dès que le sultan eut déclaré sa volonté, la cadette, en donnant l'exemple à ses aînées, se jeta aux pieds du sultan pour lui marquer sa reconnoissance.

« Sire, dit-elle, mon souhait, puisqu'il est connu de votre Majesté, n'a été que par manière d'entretien et de divertissement : je ne suis pas digne de l'honneur qu'elle me fait, et je lui demande pardon de ma hardiesse. »

Les deux sœurs aînées voulurent s'excuser de même ; mais le sultan en les interrompant :

« Non, non, dit-il, il n'en sera pas autre chose, le souhait de chacune sera accompli. »

Les noces furent célébrées le même jour, de la manière que le sultan Khosruschah l'avoit résolu, mais avec une grande différence. Celles de la cadette furent accompagnées de la pompe et de toutes les marques de réjouissances qui convenoient à l'union conjugale d'un sultan et d'une sultane de Perse, pendant que celles des deux autres sœurs ne furent célébrées qu'avec l'éclat que l'on pouvoit attendre de la qualité de leurs époux, c'est-à-dire, du premier boulanger et du chef de cuisine du sultan.

Les deux sœurs aînées sentirent puissamment la disproportion infinie qu'il y avoit entre leurs mariages et celui de leur cadette. Aussi cette considération fit que loin d'être

contentes du bonheur qui leur étoit arrivé, même selon chacune son souhait, quoique beaucoup au-delà de leurs espérances, elles se livrèrent à un excès de jalousie, qui ne troubla pas seulement leur joie, mais même qui causa des grands malheurs, des humiliations et des afflictions les plus mortifiantes à la sultane leur cadette. Elles n'avoient pas eu le temps de se communiquer l'une à l'autre ce qu'elles avoient pensé d'abord de la préférence que le sultan lui avoit donnée à leur préjudice, à ce qu'elles prétendoient ; elles n'en avoient eu que pour se préparer à la célébration du mariage. Mais dès qu'elles purent se revoir quelques jours après dans un bain public où elles s'étoient donné rendez-vous :

« Hé bien, ma sœur, dit l'aînée à l'autre sœur, que dites-vous de notre cadette ? N'est-ce pas un beau sujet pour être sultane ? »

« Je vous avoue, dit l'autre sœur, que je n'y comprends rien ; je ne conçois pas quels attraits le sultan a trouvés, en elle pour se laisser fasciner les yeux comme il a fait. Ce n'est qu'une marmotte, et vous savez en quel état nous l'avons vue vous et moi. Étoit-ce une raison au sultan pour ne pas jeter les yeux sur vous, qu'un air de jeunesse qu'elle a un peu plus que nous ? Vous étiez digne de sa couche, et il devoit vous faire la justice de vous préférer à elle. »

« Ma sœur, reprit la plus âgée, ne parlons pas de moi : je n'aurois rien à dire si le sultan vous eût choisie ; mais qu'il ait choisi une malpropre, c'est ce qui me désole ; je m'en vengerai, ou je ne pourrai, et vous y êtes intéressée comme moi. C'est pour cela que je vous prie de vous joindre à moi, afin que nous agissions de concert dans une cause comme

celle-ci qui nous intéresse également, et de me communiquer les moyens que vous imaginerez propres à la mortifier, en vous promettant de vous faire part de ceux que l'envie que j'ai de la mortifier de mon côté me suggérera. »

Après ce complot pernicieux, les deux sœurs se virent souvent, et chaque fois elles ne s'entretenoient que des voies qu'elles pourroient prendre pour traverser, et même détruire le bonheur de la sultane leur cadette. Elles s'en proposèrent plusieurs ; mais en délibérant sur l'exécution, elles y trouvèrent des difficultés si grandes, qu'elles n'osèrent hasarder de s'en servir. De temps en temps cependant elles lui rendoient visite ensemble ; et, avec une dissimulation condamnable, elles lui donnoient toutes les marques d'amitié qu'elles pouvoient imaginer pour lui persuader combien elles étoient ravies d'avoir une sœur dans une si haute élévation. De son côté, la sultane les recevoit toujours avec toutes les démonstrations d'estime et de considération qu'elles pouvoient attendre d'une sœur qui n'étoit pas entêtée de sa dignité, et qui ne cessoit de les aimer avec la même cordialité qu'auparavant.

Quelques mois après son mariage, la sultane se trouva enceinte ; le sultan en témoigna une grande joie ; et cette joie après s'être communiquée dans le palais, se répandit encore dans tous les quartiers de la capitale de Perse. Les deux sœurs vinrent lui en faire leurs complimens ; et dès-lors en la prévenant sur la sage-femme dont elle auroit besoin pour l'assister dans ses couches, elles la prièrent de n'en pas choisir d'autres qu'elles.

La sultane leur dit obligeamment :

« Mes sœurs, je ne demanderois pas mieux, comme vous

pouvez le croire, si le choix dépendoit de moi absolument ; je vous suis cependant infiniment obligée de votre bonne volonté ; je ne puis me dispenser de me soumettre à ce que le sultan en ordonnera. Ne laissez pas néanmoins de faire en sorte chacune que vos maris emploient leurs amis pour faire demander cette grâce au sultan ; et si le sultan m'en parle, soyez persuadées que non-seulement je lui marquerai le plaisir qu'il m'aura fait, mais même que je le remercierai du choix qu'il aura fait de vous. »

Les deux maris, chacun de son côté, sollicitèrent les courtisans leurs protecteurs, et les supplièrent de leur faire la grâce d'employer leur crédit pour procurer à leurs femmes l'honneur auquel elles aspiraient ; et ces protecteurs agirent si puissamment et si efficacement, que le sultan leur promit d'y penser. Le sultan leur tint sa promesse ; et dans un entretien avec la sultane, il lui dit qu'il lui paroissoit que ses sœurs seroient plus propres à la secourir dans ses couches que toute autre sage-femme étrangère ; mais qu'il ne vouloit pas les nommer sans avoir auparavant son consentement. La sultane sensible à la déférence dont le sultan lui donnoit une marque si obligeante, lui dit :

« Sire, j'étois disposée à ne faire que ce que votre Majesté me commandera ; mais puisqu'elle a eu la bonté de jeter les yeux sur mes sœurs, je la remercie de la considération qu'elle a pour elles pour l'amour de moi, et je ne dissimulerai pas que le les recevrai de sa part avec plus de plaisir que des étrangères. »

Le sultan Khosrouschah nomma donc les deux sœurs de la sultane pour lui servir de sage-femmes ; et dès-lors l'une et l'autre passèrent au palais avec une grande joie d'avoir trouvé

l'occasion telle qu'elles pouvoient la souhaiter, d'exécuter la méchancheté détestable qu'elles avoient méditée contre la sultane leur sœur.

Le temps des couches arriva, et la sultane se délivra heureusement d'un prince beau comme le jour. Ni sa beauté, ni sa délicatesse, ne furent pas capables de toucher ni d'attendrir le cœur des sœurs impitoyables. Elles l'enveloppèrent de langes assez négligemment, le mirent dans une petite corbeille, et abandonnèrent la corbeille au courant de l'eau d'un canal qui passoit au pied de l'appartement de la sultane ; et elles produisirent un petit chien mort, en publiant que la sultane en étoit accouchée. Cette nouvelle désagréable fut annoncée au sultan ; et le sultan en conçut une indignation qui eût pu être funeste à la sultane, si son grand visir ne lui eût représenté que sa Majesté ne pouvoit pas, sans injustice, la regarder comme responsable des bizarreries de la nature.

La corbeille cependant dans laquelle le petit prince étoit exposé, fut emportée sur le canal jusque hors de l'enceinte d'un mur qui bornoit la vue de l'appartement de la sultane par le bas, d'où il continuoit en passant au travers du jardin du palais. Par hasard l'intendant des jardins du sultan, l'un des officiers principaux et des plus considérés du royaume, se promenoit dans le jardin le long du canal ; comme il eut aperçu la corbeille qui flotloit, il appela un jardinier qui n'étoit pas loin :

« Va promptement, dit-il, en la lui montrant, et apporte-moi cette corbeille, que je voie ce qui est dedans. »

Le jardinier part ; et du bord du canal il attire la corbeille adroitement avec la bêche qu'il tenoit, l'enlève et l'apporte.

L'intendant des jardins fut extrêmement surpris de voir un enfant enveloppé dans la corbeille, et un enfant, lequel, quoiqu'il ne fût que de naître, comme il étoit aisé de le voir, ne laissoit pas d'avoir des traits d'une grande beauté. Il y avoit long-temps que l'intendant des jardins étoit marié ; mais quelque envie qu'il eût d'avoir lignée, le ciel n'avoit pas encore fécondé ses vœux jusqu'alors. Il interrompt sa promenade, se fait suivre par le jardinier chargé de la corbeille et de l'enfant ; et quand il fut arrivé à son hôtel qui avoit entrée dans le jardin du palais, il entra dans l'appartement de sa femme :

« Ma femme, dit-il, nous n'avions point d'enfans, en voici un que Dieu nous envoie. Je vous le recommande ; faites-lui chercher une nourrice promptement, et prenez-en soin comme de notre fils ; je le reconnois pour tel dès à présent. »

La femme prit l'enfant avec joie, et elle se fit un grand plaisir de s'en charger. L'intendant des jardins ne voulut pas approfondir d'où pouvoit venir l'enfant :

« Je vois bien, se disoit-il, qu'il est venu du côté de l'appartement de la sultane ; mais il ne m'appartient pas de contrôler ce qui s'y passe , ni de causer du trouble dans un lieu où la paix est si nécessaire. »

L'année suivante, la sultane accoucha d'un autre prince. Les sœurs dénaturées n'eurent pas plus de compassion de lui que de son aîné : elles l'exposèrent de même dans une corbeille sur le canal, et elles supposèrent que la sultane étoit accouchée d'un chat. Heureusement pour l'enfant, l'intendant des jardins étant près du canal, le fit enlever et porter à sa femme, en la chargeant d'en prendre le même soin que du premier : ce qu'elle fit, non moins par sa propre inclination, que pour se

conformer à là bonne intention de son mari.

Le sultan de Perse fut plus indigné de cet accouchement contre la sultane que du premier. Il en eût fait éclater son ressentiment si les remontrances du grand visir n'eussent encore été assez persuasives pour l'apaiser.

La sultane enfin accoucha une troisième fois, non pas d'un prince, mais d'une princesse : l'innocente eut le même sort que les princes ses frères. Les deux sœurs qui avoient résolu de ne pas mettre fin à leurs entreprises détestables, qu'elles ne vissent la sultane leur cadette au moins rejetée, chassée et humiliée, lui firent le même traitement, en l'exposant sur le canal. La princesse fut secourue et arrachée à une mort certaine, par la compassion et par la charité de l'intendant des jardins, comme les deux princes ses frères, avec lesquels elle fut nourrie et élevée.

À cette inhumanité les deux sœurs ajoutèrent le mensonge et l'imposture comme auparavant : elles montrèrent un morceau de bois, en assurant faussement que c'étoit une mole dont la sultane étoit accouchée.

Le sultan Khosrouschah ne put se contenir, quand il eut appris ce nouvel accouchement extraordinaire.

« Quoi, dit-il, cette femme indigne de ma couche, rempliroit donc mon palais de monstres, si je la laissois vivre davantage ? Non, cela n'arrivera pas, ajouta-t-il ; elle est un monstre elle-même, je veux en purger le monde. » Il prononça cet arrêt de mort, et il commanda à son grand visir de le faire exécuter.

Le grand visir et les courtisans qui étoient présents se jetèrent aux pieds du sultan pour le supplier de révoquer l'arrêt. Le

grand visir prit la parole :

« Sire, dit-il, que votre Majesté me permette de lui représenter que les lois qui condamnent à mort n'ont été établies que pour punir les crimes. Les trois couches de la sultane, si peu attendues, ne sont pas des crimes. En quoi peut-on dire qu'elle y a contribué ? Une infinité d'autres femmes en ont fait et en font tous les jours autant : elles sont à plaindre, mais plies ne sont pas punissables. Votre Majesté peut s'abstenir de la voir, et la laisser vivre. L'affliction dans laquelle elle passera le reste de ses jours, après la perte de ses bonnes grâces, lui sera un assez grand supplice. »

Le sultan de Perse rentra en lui-même ; et comme il vit bien l'injustice qu'il y avoit à condamner la sultane à mort pour de fausses couches, quand même elles eussent été véritables, comme il le croyoit fausement :

« Qu'elle vive donc, dit-il, puisque cela est ainsi ! Je lui donne la vie, mais à une condition qui lui fera désirer la mort plus d'une fois chaque jour. Qu'on lui fasse un réduit de charpente à la porte de la principale mosquée, avec une fenêtre toujours ouverte ; qu'on l'y renferme avec un habit des plus grossiers, et que chaque Musulman qui ira à la mosquée faire sa prière, lui crache au nez en passant. Si quelqu'un y manque, je veux qu'il soit exposé au même châtiment ; et afin que je sois obéi, vous, visir, je vous commande d'y mettre des surveillans. »

Le ton dont le sultan prononça ce dernier arrrêt, ferma la bouche au grand visir. Il fut exécuté avec un grand contentement des deux sœurs jalouses. Le réduit fut bâti et achevé ; et la sultane, véritablement digne de compassion, y fut

renfermée dès qu'elle fut relevée de sa couche, de la manière que le sultan l'avoit commandé, et exposée ignominieusement à la risée et au mépris de tout un peuple : traitement néanmoins qu'elle n'avoit pas mérité, et qu'elle souffrit avec une constance qui lui attira l'admiration, et en même temps la compassion de tous ceux qui jugeoient des choses plus sainement que le vulgaire.

Les deux princes et la princesse furent nourris et élevés par l'intendant des jardins et par sa femme, avec la tendresse de père et de mère, et cette tendresse augmenta à mesure qu'ils avancèrent en âge, par les marques de grandeur qui parurent autant dans la princesse que dans les princes, et sur-tout par les grands traits de beauté de la princesse, qui se développoient de jour en jour, par leur docilité, par leurs bonnes inclinations au-dessus de la bagatelle, et tout autres que celles des enfans ordinaires, et par un certain air qui ne pouvoit convenir qu'à des princes et qu'à des princesses. Pour distinguer les deux princes selon l'ordre de leur naissance, ils appelèrent le premier Bahman, et le second Perviz, noms que d'anciens rois de Perse avoient portés. À la princesse, ils donnèrent celui de Parizade, que plusieurs reines et princesses du royaume avoient aussi porté.

Dès que les deux princes furent en âge, l'intendant des jardins leur donna un maître pour leur apprendre à lire et à écrire ; et la princesse leur sœur qui se trouvoit aux leçons qu'on leur donnoit, montra une envie si grande d'apprendre à lire et à écrire, quoique plus jeune qu'eux, que l'intendant des jardins, ravi de cette disposition, lui donna le même maître. Piquée d'émulation par sa vivacité et par son esprit pénétrant,

elle devint en peu de temps aussi habile que les princes ses frères.

Depuis ce temps-là, les frères et la sœur n'eurent plus que les mêmes maîtres dans les autres beaux-arts, dans la géographie, dans la poésie, dans l'histoire et dans les sciences, même dans les sciences secrètes ; et comme ils n'y trouvoient rien de difficile, ils y firent un progrès si merveilleux, que les maîtres en étoient étonnés, et que bientôt ils avouèrent sans déguisement qu'ils iroient plus loin qu'ils n'étoient allés eux-mêmes, pour peu qu'ils continuassent. Dans les heures de récréation, la princesse apprit aussi la musique, à chanter et à jouer de plusieurs sortes d'instrumens. Quand les princes apprirent à monter à cheval, elle ne voulut pas qu'ils eussent cet avantage sur elle : elle fit ses exercices avec eux, de manière qu'elle savoit monter à cheval, tirer de l'arc, jeter la canne ou le javelot avec la même adresse ; et souvent même elle les devançoit à la course.

L'intendant des jardins qui étoit au comble de sa joie de voir ses nourrissons si accomplis dans toutes les perfections du corps et de l'esprit, et qu'ils avoient répondu aux dépenses qu'il avoit faites pour leur éducation, beaucoup au-delà de ce qu'il s'en étoit promis, en fit une autre plus considérable à leur considération. Jusqu'alors content du logement qu'il avoit dans l'enceinte du jardin du palais, il avoit vécu sans maison de campagne ; il en acheta une à peu de distance de la ville, qui avoit de grandes dépendances en terres labourables, en prairies et en bois. Et comme la maison ne lui parut pas assez belle ni assez commode, il la fit mettre bas, et il n'épargna rien pour la rendre la plus magnifique des environs. Il y alloit tous les jours

pour faire hâter par sa présence le grand nombre d'ouvriers qu'il y mit en œuvre ; et dès qu'il y eut un appartement achevé, propre à le recevoir, il y alla passer plusieurs jours de suite, autant que les fonctions et le devoir de sa charge le lui permettoient. Par son assiduité enfin, la maison fut achevée ; et pendant qu'on la meubloit, avec la même diligence, de meubles les plus riches, et qui répondoient à la magnificence de l'édifice, il fit travailler au jardin, sur le dessin qu'il avoit tracé lui-même, et à la manière qui étoit ordinaire en Perse parmi les grands seigneurs. Il y ajouta un parc d'une vaste étendue, qu'il fit enclore de bonnes murailles et remplir de toutes sortes de bêtes fauves, afin que les princes et la princesse y prissent le divertissement de la chasse quand il leur plairoit.

Quand la maison de campagne fut entièrement achevée et en état d'être habitée, l'intendant des jardins alla se jeter aux pieds du sultan ; et après avoir représenté combien il y avoit long-temps qu'il étoit dans le service, et les infirmités de la vieillesse où il se trouvoit, il le supplia d'avoir pour agréable la démission de sa charge, qu'il faisoit entre les mains de sa Majesté, et qu'il se retirât. Le sultan lui accorda cette grâce avec d'autant plus de plaisir, qu'il étoit satisfait de ses longs services, tant sous le règne du sultan son père, que depuis qu'il étoit monté lui-même sur le trône ; et en la lui accordant, il demanda ce qu'il pouvoit faire pour le récompenser.

« Sire, répondit l'intendant des jardins, je suis comblé des bienfaits de votre Majesté et de ceux du sultan son père, d'heureuse mémoire, au point qu'il ne me reste plus à désirer que de mourir dans l'honneur de ses bonnes grâces. »

Il prit congé du sultan Khosrouchah, après quoi il passa à la

maison de campagne qu'il avoit fait bâtir, avec les deux princes Bahman et Perviz, et la princesse Parizade. Pour ce qui est de sa femme, il y avoit quelque années qu'elle étoit morte. Il n'eut pas vécu cinq ou six mois avec eux, qu'il fut surpris par une mort si subite, qu'elle ne lui donna pas le temps de leur dire un mot de la vérité de leur naissance : chose néanmoins qu'il avoit résolu de faire, comme nécessaire pour les obliger à continuer de vivre comme ils avoient fait jusqu'alors, selon leur état et leur condition, conformément à l'éducation qu'il leur avoit donnée, et au penchant qui les y portoit.

Les princes Bahman et Perviz , et la princesse Parizade, qui ne connoissoient d'autre père que l'intendant des jardins, le regrettèrent comme tel, et ils lui rendirent tous les devoirs funéraires que l'amour et la reconnoissance filiale exigeoient d'eux. Contens des grands biens qu'il leur avoit laissés, ils continuèrent de demeurer et de vivre ensemble dans la même union qu'ils avoient fait jusqu'alors, sans ambition de la part des princes de se produire à la cour, dans la vue des premières charges et des dignités auxquelles il leur eût été aisé de parvenir.

Un jour que les deux princes étoient à la chasse, et que la princesse Parizade étoit restée, une dévote Musulmane, qui étoit fort âgée, se présenta à la porte, et pria qu'on lui permît d'entrer pour faire la prière dont il étoit l'heure. On alla demander la permission à la princesse, et la princesse commanda qu'on la fît entrer, et qu'on lui montrât l'oratoire dont l'intendant des jardins du sultan avoit eu soin de faire accompagner la maison au défaut de mosquée dans le voisinage. Elle commanda aussi que quand la dévote auroit fait

sa prière, on lui fit voir la maison et le jardin, et qu'ensuite on la lui amenât.

La dévote Musulmane entra, elle fit sa prière dans l'oratoire qu'on lui montra ; et quand elle eut fait, deux femmes de la princesse, qui attendoient qu'elle sortît, l'invitèrent à voir la maison et le jardin. Comme elle leur eut marqué qu'elle étoit prête à les suivre, elles la menèrent d'appartement en appartement, et dans chacun elle considéra toute chose en femme qui s'entendoit en ameublement et dans la belle disposition de chaque pièce. Elles la firent entrer aussi dans le jardin, dont elle trouva le dessin si nouveau et si bien entendu, qu'elle l'admira, en disant qu'il falloit que celui qui l'avoit fait tracer, fût un excellent maître dans son art. Elle fut enfin amenée devant la princesse, qui l'attendoit dans un grand salon, lequel surpassoit en beauté, en propreté et en richesses tout ce qu'elle avoit admiré dans les appartemens.

Dès que la princesse vit entrer la dévote :

« Ma bonne mère, lui dit-elle, approchez-vous, et venez vous asseoir près de moi. Je suis ravie du bonheur que l'occasion me présente de profiter pendant quelques momens du bon exemple et du bon entretien d'une personne comme vous, qui a pris le bon chemin en se donnant tout à Dieu, et que tout le monde devroit imiter s'il étoit sage. »

La dévote au lieu de monter sur le sofa, voulut s'asseoir sur le bord ; mais la princesse ne le souffrit pas : elle se leva de sa place ; et en s'avançant, elle la prit par la main et l'obligea de venir s'asseoir près d'elle à la place d'honneur. La dévote fut sensible à cette civilité :

« Madame, dit-elle, il ne m'appartient pas d'être traitée si honorablement, -et je ne vous obéis que parce que vous le commandez, et que vous êtes maîtresse chez vous. »

Quand elle fut assise, avant d'entrer en conversation, une des femmes de la princesse servit devant elle et devant la princesse, une petite table basse, marquetée de nacre de perle et d'ébène, avec un bassin de porcelaine dessus, garni de gâteaux et de plusieurs porcelaines remplies de fruits de la saison, et de confitures sèches et liquides.

La princesse prit un des gâteaux ; et en le présentant à la dévote :

« Ma bonne mère, dit-elle, prenez, mangez, et choisissez de ces fruits ceux qui vous plairont ; vous avez besoin de manger après le chemin que vous avez fait pour venir jusqu'ici. »

« Madame, reprit la dévote, je ne suis pas accoutumée à manger des choses si délicates ; et, si j'en mange, c'est pour ne pas refuser ce que Dieu m'envoie par une main libérale comme la vôtre. »

Pendant que la dévote mangeoit, la princesse qui mangea aussi quelque chose, pour l'y exciter par son exemple, lui fit plusieurs questions sur les exercices de dévotion qu'elle pratiquoit, et sur la manière dont elle vivoit, auxquelles elle répondit avec beaucoup de modestie ; et de discours en discours, elle lui demanda ce qu'elle pensoit de la maison qu'elle voyoit, et si elle la trouvoit à son gré.

« Madame, répondit la dévote, il faudroit être d'un très-mauvais goût pour y trouver à reprendre. Elle est belle, riante, meublée magnifiquement, sans confusion, très-bien entendue ;

et les ornemens y sont ménagés on ne peut pas mieux. Quant à la situation, elle est dans un terrain agréable, et l'on ne peut imaginer un jardin qui fasse plus de plaisir à voir que celui dont elle est accompagnée. Si vous me permettez néanmoins de ne rien dissimuler, je prends la liberté de vous dire, madame, que la maison seroit incomparable, si trois choses qui y manquent, à mon avis, s'y rencontroient. »

« Ma bonne, reprit la princesse Parizade, quelles sont ces trois choses ? Enseignez-les-moi, je vous en conjure au nom de Dieu, je n'épargnerai rien pour les acquérir, s'il est possible ? »

« Madame, reprit la dévote, la première de ces trois choses, est l'OISEAU QUI PARLE, c'est un oiseau singulier qu'on nomme BULBULHEZAR, et qui a de plus la propriété d'attirer des environs tous les oiseaux qui chantent, lesquels viennent accompagner son chant. La seconde, est l'ARBRE QUI CHANTE, dont les feuilles sont autant de bouches, qui font un concert harmonieux de voix différentes, lequel ne cesse jamais. La troisième chose enfin, est l'EAU JAUNE, couleur d'or, dont une seule goutte versée dans un bassin préparé exprès, en quelque endroit que ce soit d'un jardin, foisonne de manière qu'elle le remplit d'abord, et s'élève dans le milieu en gerbe, qui ne cesse jamais de s'élever et de retomber dans le bassin, sans que le bassin déborde. »

« Ah, ma bonne mère, s'écria la princesse, que je vous ai d'obligation de la connoissance que vous me donnez de ces choses ! Elles sont surprenantes, et je n'avois pas entendu dire qu'il y eût rien au monde de si curieux et d'aussi admirable. Mais comme je suis bien persuadée que vous n'ignorez pas le lieu où elles se trouvent, j'attends que vous me fassiez la grâce de me l'enseigner. »

Pour donner sa satisfaction à la princesse, la bonne dévote lui dit :

« Madame, je me rendrois indigne de l'hospitalité que vous venez d'exercer envers moi avec tant de bonté, si je me refusois à satisfaire votre curiosité sur ce que vous souhaitez d'apprendre. J'ai donc l'honneur de vous dire que les trois choses dont je viens de vous parler, se trouvent dans un même lieu aux confins de ce royaume, du côté des Indes. Le chemin qui y conduit passe devant votre maison. Celui que vous y enverrez de votre part n'a qu'à le suivre pendant vingt jours ; et le vingtième jour, qu'il demande où sont l'OISEAU QUI PARLE, l'ARBRE QUI CHANTE et l'EAU JAUNE, le premier auquel il s'adressera les lui enseignera. »

En achevant ces paroles, elle se leva ; et après avoir pris congé, elle se retira et poursuivit son chemin.

La princesse Parizade avoit l'esprit si fort occupé à retenir les renseignemens que la dévote Musulmane venoit de lui donner de l'OISEAU QUI PARLOIT, de l'ARBRE QUI CHANTOIT, et de l'EAU JAUNE, qu'elle ne s'aperçut qu'elle étoit partie, que quand elle voulut lui faire quelques demandes pour prendre d'elle un plus grand éclaircissement. Il lui sembloit en effet que ce qu'elle venoit d'entendre de sa bouche, n'étoit pas suffisant pour ne pas s'exposer à entreprendre un voyage inutile. Elle ne voulut pas néanmoins envoyer après elle pour la faire revenir ; mais elle fit un effort sur sa mémoire, pour se rappeler tout ce qu'elle avoit entendu, et n'en rien oublier. Quand elle crut que rien ne lui étoit échappé, elle se fit un vrai plaisir de penser à la satisfaction qu'elle auroit si elle pouvoit venir à bout de

posséder des choses si merveilleuses ; mais la difficulté qu'elle y trouvoit, et la crainte de ne pas réussir, la plongeoiént dans une grande inquiétude.

La princesse Parizade étoit abymée dans ces pensées, quand les princes ses frères arrivèrent de la chasse : ils entrèrent dans le salon ; et au lieu de la trouver le visage ouvert et l'esprit gai, selon sa coutume, ils furent étonnés de la voir recueillie en elle-même, et comme affligée, sans qu'elle levât la tête, pour marquer au moins qu'elle s'apercevoit de leur présence.

Le prince Bahman prit la parole :

« Ma sœur, dit-il, où sont la joie, et la gaieté qui ont été inséparables d'avec vous jusqu'à présent ? Êtes-vous incommodée ? Vous est-il arrivé quelque malheur ? Vous a-t-on donné quelque sujet de chagrin ? Apprenez-le-nous, afin que nous y prenions la part que nous devons, et que nous y apportions le remède, ou que nous vous vengions, si quelqu'un a eu la témérité d'offenser une personne comme vous, à laquelle tout respect est dû ? »

La princesse Parizade demeura quelque temps sans rien répondre et dans la même situation ; elle leva les yeux enfin, en regardant les princes ses frères, et les baissa presque aussitôt, après leur avoir dit que ce n'étoit rien.

« Ma sœur, reprit le prince Bahman, vous nous dissimulez la vérité : il faut bien que ce soit quelque chose, et même quelque chose de grave ? Il n'est pas possible que pendant le peu de temps que nous avons été éloignés de vous, un changement aussi grand et aussi peu attendu que celui que nous remarquons en vous, vous soit arrivé pour rien ? Vous voudrez bien que

nous ne vous en tenions pas quitte pour une réponse qui ne nous satisfait pas. Ne nous cachez donc pas ce que c'est, à moins que vous ne vouliez nous faire croire que vous renoncez à l'amitié et à l'union ferme et constante qui ont subsisté entre nous jusqu'aujourd'hui, dès notre plus tendre jeunesse ? »

La princesse qui étoit bien éloignée de rompre avec les princes ses frères, ne voulut pas les laisser dans cette pensée.

« Quand je vous ai dit, reprit-elle, que ce qui me faisoit de la peine n'étoit rien, je l'ai dit par rapport à vous, et non pas par rapport à moi, qui le trouve de quelque importance ; et puisque vous me pressez par le droit de notre amitié et de notre union qui me sont si chères, je vais vous dire ce que c'est. Vous avez cru, et je l'ai cru comme vous, continua-t-elle, que cette maison que feu notre père nous a fait bâtir étoit complète en toute manière et que rien n'y manquoit ; aujourd'hui cependant j'ai appris qu'il y manque trois choses, qui la mettroient hors de comparaison avec toutes les maisons de campagne qui sont au monde. Ces trois choses sont, l'OISEAU QUI PARLE, l'ARBRE QUI CHANTE, et l'EAU JAUNE de couleur d'or. »

Après leur avoir expliqué en quoi consistoit l'excellence de ces choses :

« C'est une dévote Musulmane, ajouta-t-elle, qui m'a fait faire cette remarque, et qui m'a enseigné le lieu où elles sont et le chemin par où l'on peut s'y rendre. Vous trouverez peut-être que ce sont des choses de peu de conséquence pour faire que notre maison soit accomplie, et qu'elle peut toujours passer pour une très-belle maison, indépendamment de cet accroissement à ce qu'elle contient, et ainsi que nous pouvons

nous en passer. Vous en penserez ce qui vous plaira ; mais je ne puis m'empêcher de vous témoigner qu'en mon particulier je suis persuadée qu'elles y sont nécessaires, et que je ne serai pas contente que je ne les y voie placées. Ainsi, que vous y preniez intérêt, que vous n'y en preniez pas, je vous prie de m'aider de vos conseils, et de voir qui je pourrois envoyer à cette conquête ? »

« Ma sœur, reprit le prince Bahman, rien ne peut vous intéresser qui ne nous intéresse également. Il suffit de votre empressement pour la conquête des choses que vous nous dites, pour nous obliger d'y prendre le même intérêt ; mais indépendamment de ce qui vous regarde, nous nous y sentons portés de notre propre mouvement, et pour notre satisfaction particulière ; car je suis bien persuadé que mon frère n'est pas d'un autre sentiment que moi ; et nous devons tout entreprendre pour faire cette conquête, comme vous l'appellez : l'importance et la singularité dont il s'agit méritent bien ce nom. Je me charge de la faire. Dites-moi seulement le chemin que je dois tenir, et le lieu, je ne différerai pas le voyage plus long-temps que jusqu'à demain ? »

« Mon frère, reprit le prince Perviz, il ne convient pas que vous vous absentiez de la maison pour un si long temps, vous qui en êtes le chef et l'appui ; et je prie ma sœur de se joindre à moi pour vous obliger d'abandonner votre dessein, et de trouver bon que je fasse le voyage : je ne m'en acquitterai pas moins bien que vous, et la chose sera plus dans l'ordre. »

« Mon frère, repartit le prince Bahman, je suis bien persuadé de votre bonne volonté, et que vous ne vous acquitteriez pas du voyage moins bien que moi ; mais c'est une chose résolue : je

le veux faire, et je le ferai. Vous resterez avec notre sœur, qu'il n'est pas besoin que je vous recommande. »

Il passa le reste de la journée à pourvoir aux préparatifs du voyage, et à se faire bien instruire par la princesse des renseignemens que la dévote lui avoit donnés pour ne pas s'écarter du chemin.

Le lendemain de grand matin, le prince Bahman monta à cheval ; et le prince Perviz et la princesse Parizade qui avoient voulu le voir partir, l'embrassèrent et lui souhaitèrent un heureux voyage. Mais au milieu de ces adieux, la princesse se souvint d'une chose qui ne lui étoit pas venue dans l'esprit.

« À propos, mon frère, dit-elle, je ne songeais pas aux accidens auxquels on est exposé dans les voyages ! Qui sait si je vous reverrai jamais ? Mettez pied à terre, je vous en conjure, et laissez là le voyage : j'aime mieux me priver de la vue et de la possession de l'OISEAU QUI PARLE, de l'ARBRE QUI CHANTE et de l'EAU JAUNE, que de courir le risque de vous perdre pour jamais. »

« Ma sœur, reprit le prince Bahman, en souriant de la frayeur soudaine de la princesse Parizade, la résolution en est prise, et quand cela ne seroit pas, je la prendrais encore, et vous trouverez bon que je l'exécute. Les accidens dont vous parlez n'arrivent qu'aux malheureux. Il est vrai que je puis être du nombre ; mais aussi je puis être des heureux, qui sont en beaucoup plus grand nombre que les malheureux. Comme néanmoins les événemens sont incertains, et que je puis succomber dans mon entreprise, tout ce que je puis faire, c'est de vous laisser un couteau que voici. »

Alors le prince Bahman tira un couteau ; en le présentant dans la gaine à la princesse :

« Prenez, dit-il, et donnez-vous de temps en temps la peine de tirer le couteau de sa gaine ; tant que vous le verrez net, comme vous le voyez, ce sera une marque que je serai vivant ; mais si vous voyez qu'il en dégoutte du sang, croyez que je ne serai plus en vie, et accompagnez ma mort de vos prières. »

La princesse Parizade ne put obtenir autre chose du prince Bahman. Ce prince lui dit adieu, à elle et au prince Perviz, pour la dernière fois ; et il partit bien monté, bien armé et bien équipé. Il se mit dans le chemin ; et sans s'écarter ni à droite ni à gauche, il continua en traversant la Perse, et le vingtième jour de sa marche il aperçut sur le bord du chemin un vieillard hideux à voir, lequel étoit assis sous un arbre à quelque distance d'une chaumière qui lui servoit de retraite contre les injures du temps.

Les sourcils blancs comme de la neige, de même que les cheveux, la moustache et la barbe, lui venoient jusqu'au bout du nez ; la moustache lui couvroit la bouche, et la barbe avec les cheveux lui tomboient presque jusqu'aux pieds. Il avoit les ongles des mains et des pieds d'une longueur excessive, avec une espèce de chapeau plat et fort large qui lui couvroit la tête en forme de parasol ; et pour tout habit, une natte dans laquelle il étoit enveloppé.

Ce bon vieillard étoit un derviche, qui s'étoit retiré du monde il y avoit de longues années, et s'étoit négligé pour s'attacher à Dieu uniquement, de manière qu'à la fin il étoit fait comme nous venons de voir.

Le prince Bahman, qui depuis le matin avoit été attentif à observer s'il rencontreroit quelqu'un auquel il pût s'informer du lieu où son dessein étoit de se rendre, s'arrêta quand il fut arrivé près du derviche, comme le premier qu'il rencontroit, et mit pied à terre, pour se conformer à ce que la dévote avoit marqué à la princesse Parizade. En tenant son cheval par la bride, il s'avança jusqu'au derviche ; et en le saluant :

« Bon père, dit-il, Dieu prolonge vos jours, et vous accorde l'accomplissement de vos désirs ! »

Le derviche répondit au salut du prince, mais si peu intelligiblement qu'il n'en comprit pas un mot. Comme le prince Bahman vit que l'empêchement venoit de ce que la moustache couvroit la bouche du derviche, et qu'il ne vouloit pas passer outre sans prendre de lui l'instruction dont il avoit besoin, il prit des ciseaux, dont il étoit muni ; et après avoir attaché son cheval à une branche de l'arbre, il lui dit :

« Bon derviche, j'ai à vous parler, mais votre moustache empêche que je ne vous entende : vous voudrez bien, et je vous prie de me laisser faire, que je vous l'accommode avec vos sourcils qui vous défigurent, et qui vous font ressembler plutôt à un ours qu'à un homme ? »

Le derviche ne s'opposa pas au dessein du prince : il le laissa faire ; et comme le prince, quand il eut achevé, eut vu que le derviche avoit le teint frais, et qu'il paroissoit beaucoup moins âgé qu'il ne l'étoit en effet, il lui dit :

« Bon derviche, si j'avois un miroir, je vous ferois voir combien vous êtes rajeuni. Vous êtes présentement un homme ; et auparavant personne n'eût pu distinguer ce que vous étiez. »

Les caresses du prince Bahman lui attirèrent de la part du derviche un souris, avec un compliment :

« Seigneur, dit-il, qui que vous soyez, je vous suis infiniment obligé du bon office que vous avez bien voulu me rendre ; je suis prêt à vous en marquer ma reconnoissance en tout ce qui peut dépendre de moi. Vous n'avez pas mis pied à terre que quelque besoin ne vous y ait obligé ? Dites-moi ce que c'est, je tâcherai de vous contenter, si je le puis ? »

« Bon derviche, reprit le prince Bahman, je viens de loin, et je cherche l'OISEAU QUI PARLE, l'ARBRE QUI CHANTE et l'EAU JAUNE. Je sais que ces trois choses sont quelque part ici aux environs ; mais j'ignore l'endroit où elles sont précisément. Si vous le savez, je vous conjure de m'enseigner le chemin, afin que je ne prenne pas l'un pour l'autre, et que je ne perde pas le fruit du long voyage que j'ai entrepris ? »

Le prince à mesure que le derviche tenoit ce discours, remarqua qu'il changeoit de visage, qu'il baissoit les yeux, et qu'il prit un grand sérieux, jusque-là qu'au lieu de répondre, il demeura dans le silence. Cela obligea le prince de reprendre la parole :

« Bon père, poursuivit-il, il me semble que vous m'avez entendu ? Dites-moi si vous savez ce que je vous demande, ou si vous ne le savez pas, afin que je ne perde pas de temps, et que je m'en informe ailleurs ? »

Le derviche rompit enfin le silence :

« Seigneur, dit-il au prince Bahman, le chemin que vous me demandez m'est connu ; mais l'amitié que j'ai conçue pour vous dès que je vous ai vu, et qui est devenue plus forte par le

service que vous m'avez rendu, me tient encore en suspens de savoir si je dois vous accorder la satisfaction que vous souhaitez. »

« Quel motif peut vous en empêcher, reprit le prince, et quelle difficulté trouvez-vous à me la donner ? »

« Je vous le dirai, repartit le derviche : c'est que le danger auquel vous vous exposez est plus grand que vous ne le pouvez croire. D'autres seigneurs, en grand nombre, qui n'avoient ni moins de hardiesse, ni moins de courage que vous en pouvez avoir, ont passé par ici, et m'ont fait la même demande que vous m'avez faite. Après n'avoir rien oublié pour les détourner de passer outre, ils n'ont pas voulu me croire : je leur ai enseigné le chemin malgré moi, en me rendant à leurs instances ; et je puis vous assurer qu'ils j ont tous échoué, et que je n'en ai pas vu revenir un seul. Pour peu donc que vous aimiez la vie, et que vous vouliez suivre mon conseil, vous n'irez pas plus loin, et vous retournerez chez vous. » Le prince Bahman persista dans sa résolution.

« Je veux croire, dit-il au derviche, que votre conseil est sincère, et je vous suis obligé de la marque d'amitié que vous me donnez ; mais quel que soit le danger dont vous me parlez, rien n'est capable de me faire changer de dessein. Si quelqu'un m'attaque, j'ai de bonnes armes, et il ne sera ni plus vaillant ni plus brave que moi. »

« Et si ceux qui vous attaqueront, lui remontra le derviche, ne se font pas voir (car ils sont plusieurs), comment vous défendrez-vous contre des gens qui sont invisibles ? »

« Il n'importe, repartit le prince ; quoi que vous puissiez

dire, vous ne me persuaderez pas de rien faire contre mon devoir. Puisque vous savez le chemin que je vous demande, je vous conjure encore une fois de me l'enseigner, et de ne pas me refuser cette grâce. »

Quand le derviche vit qu'il ne pouvoit rien gagner sur l'esprit du prince Bahman, et qu'il étoit opiniâtre dans la résolution de continuer son voyage, nonobstant les avis salutaires qu'il lui donnoit, il mit la main dans un sac qu'il avoit près de lui, et il en tira une boule qu'il lui présenta :

« Puisque je ne puis obtenir de vous, dit-il, que vous m'écoutez, et que vous profitez de mes conseils, prenez cette boule, et quand vous serez à cheval, jetez-la devant vous, et suivez-la jusqu'au pied d'une montagne où elle s'arrêtera : quand elle sera arrêtée, vous mettrez pied à terre, et vous laisserez votre cheval la bride sur le cou, qui demeurera à la même place en attendant votre retour. En montant, vous verrez à droite et à gauche une grande quantité de grosses pierres noires, et vous entendrez une confusion de voix de tous les côtés qui vous diront mille injures pour vous décourager, et pour faire en sorte que vous ne montiez pas jusqu'au haut ; mais gardez-vous bien de vous effrayer, et sur toute chose, de tourner la tête pour regarder derrière vous ; en un instant vous seriez changé en une pierre noire, semblable à celles que vous verrez, lesquelles sont autant de seigneurs comme vous, qui n'ont pas réussi dans leur entreprise, comme je vous le disois. Si vous évitez le danger que je ne vous dépeins que légèrement, afin que vous y fassiez bien réflexion, et que vous arriviez au haut de la montagne, vous y trouverez une cage, et dans la cage l'OISEAU que vous cherchez. Comme il parle, vous lui

demanderez où sont l'ARBRE QUI CHANTE, et l'EAU JAUNE ; et il vous l'enseignera. Je n'ai rien à vous dire davantage : voilà ce que vous avez à faire, et voilà ce que vous avez à éviter ; mais si vous vouliez me croire, vous suivriez le conseil que je vous ai donné, et vous ne vous exposeriez pas à la perte de votre vie. Encore une fois, pendant qu'il vous reste du temps pour y penser, considérez que cette perte est irréparable et attachée à une condition à laquelle on peut contrevenir, même par inadvertance, comme vous pouvez le comprendre. »

« Pour ce qui est du conseil que vous venez de me répéter, et dont je ne laisse pas de vous avoir obligation, reprit le prince Bahman après avoir reçu la boule, je ne puis le suivre ; mais je tâcherai de profiter de l'avis que vous me donnez, de ne pas regarder derrière moi en montant, et j'espère que bientôt vous m'en verrez revenir, et vous en remercier plus amplement, chargé de la dépouille que je cherche. »

En achevant ces paroles, auxquelles le derviche ne répondit autre chose, sinon qu'il le reverroit avec joie, et qu'il souhaitoit que cela arrivât, il remonta à cheval, prit congé du derviche par une profonde inclination de tête, et jeta la boule devant lui.

La boule roula et continua de rouler presque de la même vitesse que le prince Bahman lui avoit imprimée en la jetant ; ce qui fit qu'il fut obligé d'accommoder la course de son cheval à la même vitesse pour la suivre, afin de ne la pas perdre de vue ; il la suivit, et quand elle fut au pied de la montagne que le derviche avoit dit, elle s'arrêta ; alors il descendit de cheval, et le cheval ne branla pas de la place, même quand il lui eut mis la bride sur le cou. Après qu'il eut

reconnu la montagne des yeux, et qu'il eut remarqué les pierres noires, il commença à monter, et il n'eut pas fait quatre pas que les voix dont le derviche lui avoit parlé se firent entendre sans qu'il vît personne. Les unes disoient :

« Où va cet étourdi ? Où va-t-il ? Que veut-il ? Ne le laissez pas passer. »

D'autres :

« Arrêtez-le, prenez-le, tuez-le. »

D'autres crioient d'une voix de tonnerre :

« Au voleur, à l'assassin, au meurtre ! »

D'autres au contraire crioient d'un ton railleur :

« Non, ne lui faites pas de mal, laissez passer le beau mignon ; vraiment c'est pour lui qu'on garde LA CAGE et l'OISEAU ! »

Nonobstant ces voix importunes, le prince Bahman monta quelque temps avec constance et avec fermeté, en s'animant lui-même ; mais les voix redoublèrent avec un tintamarre si grand, et si près de lui, tant en avant qu'en arrière, que la frayeur le saisit. Les pieds et les jambes commencèrent à lui trembler, il chancela ; et bientôt, comme il se fut aperçu que les forces commençoient à lui manquer, il oublia l'avis du derviche : il se tourna pour se sauver en descendant ; et dans le moment, il fut changé en une pierre noire : métamorphose qui étoit arrivée à tant d'autres avant lui, pour avoir tenté la même entreprise ; et la même chose arriva à son cheval.

Depuis le départ du prince Bahman pour son voyage, la princesse Parizade, qui avoit attaché à sa ceinture le couteau

avec la gaîne, qu'il lui avoit laissé pour être informée s'il étoit mort ou vivant, n'avoit pas manqué de le tirer et de le consulter, même plusieurs fois chaque jour. De la sorte, elle avoit eu la consolation d'apprendre qu'il étoit en parfaite santé, et de s'entretenir souvent de lui avec le prince Perviz, qui la prévenoit quelquefois en lui demandant des nouvelles.

Le jour fatal enfin où le prince Bahman venoit d'être métamorphosé en pierre, comme le prince et la princesse s'entretenoient de lui sur le soir, selon leur coutume :

« Ma sœur, dit le prince Perviz, tirez le couteau, je vous prie, et apprenons de ses nouvelles. »

La princesse le tira ; et en le regardant, ils virent couler le sang de l'extrémité. La princesse saisie d'horreur et de douleur, jeta le couteau.

« Ah, mon cher frère, s'écria-t-elle, je vous ai donc perdu et perdu par ma faute ! Je ne vous reverrai jamais ! Que je suis malheureuse ! Pourquoi vous ai-je parlé d'OISEAU QUI PARLE, d'ARBRE QUI CHANTE, et d'EAU JAUNE, ou plutôt que m'importoit-il de savoir si la dévote trouvoit cette maison belle ou laide, accomplie ou non accomplie ? Plût à Dieu que jamais elle ne se fût avisée de s'y adresser ! Hypocrite, trompeuse, ajouta-t-elle, devois-tu reconnoître ainsi la réception que je t'ai faite ? Pourquoi m'as-tu parlé d'un oiseau, d'un arbre et d'une eau, qui tout imaginaires qu'ils sont, comme je me le persuade par la fin malheureuse d'un frère chéri, ne laissent pas de me troubler encore l'esprit par ton enchantement ? »

Le prince Perviz ne fut pas moins affligé de la mort du prince Bahman que la princesse Parizade ; mais sans perdre le

temps en des regrets inutiles, comme il eut compris par les regrets de la princesse sa sœur, qu'elle desiroit toujours passionnément d'avoir en sa possession l'OISEAU QUI PARLE, l'ARBRE QUI CHANTE, et l'EAU JAUNE, il l'interrompt :

« Ma sœur, dit-il, nous regretterions en vain notre frère Bahman ; nos plaintes et notre douleur ne lui rendroient pas la vie ; c'est la volonté de Dieu, nous devons nous y soumettre, et l'adorer dans ses décrets, sans vouloir les pénétrer. Pourquoi voulez-vous douter présentement des paroles de la dévote Musulmane, après les avoir tenues si fermement pour certaines et pour vraies ? Croyez-vous qu'elle vous eût parlé de ces trois choses si elles n'existoient pas, et qu'elle les eût inventées exprès pour vous tromper ; vous qui bien loin de lui en avoir donné sujet, l'avez si bien reçue et accueillie avec tant d'honnêteté et de bonté ? Croyons plutôt que la mort de notre frère vient de sa faute, ou par quelqu'accident que nous ne pouvons pas imaginer. Ainsi, ma sœur, que sa mort ne vous empêche pas de poursuivre notre recherche ; je m'étois offert pour faire le voyage à sa place, je suis dans la même disposition ; et comme son exemple ne me fait pas changer de sentiment, dès demain je l'entreprendrai. »

La princesse fit tout ce qu'elle put pour dissuader le prince Perviz, en le conjurant de ne pas l'exposer au danger, de perdre deux frères au lieu d'un ; mais il demeura inébranlable, nonobstant les remontrances qu'elle lui fit ; et avant qu'il partît, afin qu'elle pût être informée du succès du voyage qu'il entreprenoit, comme elle l'avoit été de celui du prince Bahman, par le moyen du couteau qu'il lui avoit laissé, il lui donna aussi un chapelet de perles de cent grains, pour le même

usage ; et en le lui présentant :

« Dites ce chapelet à mon intention pendant mon absence. En le disant, s'il arrive que les grains s'arrêtent de manière que vous ne puissiez plus les mouvoir, ni les faire couler les uns après les autres, comme s'ils étoient collés, ce sera une marque que j'aurai eu le même sort que notre frère ; mais espérons que cela n'arrivera pas, et que j'aurai le bonheur de vous revoir avec la satisfaction que nous attendons vous et moi. »

Le prince Perviz partit ; et le vingtième jour de son voyage il rencontra le même derviche à l'endroit où le prince Bahman l'avoit trouvé. Il s'approcha de lui ; et après l'avoir salué, il le pria, s'il le savoit, de lui enseigner le lieu où étoient l'OISEAU QUI PARLE, l'ARBRE QUI CHANTE, et l'EAU JAUNE. Le derviche lui fit les mêmes difficultés et les mêmes remontrances qu'il avoit faites au prince Bahman, jusqu'à lui dire qu'il y avoit très-peu de temps qu'un jeune cavalier, avec lequel il lui voyoit beaucoup de ressemblance, lui avoit demandé le chemin ; que vaincu par ses instances pressantes et par son importunité, il le lui avoit enseigné, lui avoit donné de quoi lui servir de guide, et prescrit ce qu'il devoit observer pour réussir, mais qu'il ne l'avoit pas vu revenir ; d'après quoi il n'y avoit pas à douter qu'il n'eût eu le même sort que ceux qui l'avoient précédé.

« Bon derviche, reprit le prince Perviz, je sais qui est celui dont vous parlez : c'étoit mon frère aîné, et je suis informé avec certitude qu'il est mort. De quelle mort ? C'est ce que j'ignore. »

« Je puis vous le dire, repartit le derviche : il a été changé en pierre noire, comme ceux dont je viens de parler, et vous devez

vous attendre à la même métamorphose, à moins que vous n'observiez plus exactement que lui les bons conseils que je lui avois donnés, au cas que vous persistiez à ne vouloir pas renoncer à votre résolution, à quoi je vous exhorte encore une fois. »

« Derviche, insista le prince Perviz, je ne puis assez vous marquer combien je vous suis redevable de la part que vous prenez à la conservation de ma vie, tout inconnu que je vous suis, et sans que j'aie rien fait pour mériter votre bienveillance ; mais j'ai à vous dire qu'avant que je prisse mon parti j'y ai bien songé, et que je ne puis l'abandonner. Ainsi, je vous supplie de me faire la même grâce que vous avez faite à mon frère. Peut-être réussirai-je mieux que lui à suivre les mêmes renseignemens que j'attends de vous. »

« Puisque je ne puis réussir, dit le derviche, à vous persuader de vous relâcher de ce que vous avez résolu, si mon grand âge ne m'en empêchoit, et que je pusse me soutenir, je me leverois pour vous donner la boule que j'ai ici, laquelle doit vous servir de guide. »

Sans donner au derviche la peine d'en dire davantage, le prince Perviz mit pied à terre ; et comme il se fut avancé jusqu'au derviche, celui-ci qui venoit de tirer la boule de son sac, où il y en avoit un bon nombre d'autres, la lui donna, et il lui dit l'usage qu'il en devoit faire, comme il l'avoit dit au prince Bahman ; et après l'avoir bien averti de ne pas s'effrayer des voix qu'il entendroit, sans voir personne, quelque menaçantes qu'elles fussent, mais de ne pas laisser de monter jusqu'à ce qu'il eût aperçu LA CAGE et l'OISEAU, il le congédia.

Le prince Perviz remercia le derviche ; et quand il fut remonté à cheval, il jeta la boule devant le cheval ; et en piquant des deux en même temps, il la suivit. Il arriva enfin au bas de la montagne ; et quand il eut vu que la boule s'étoit arrêtée, il mit pied à terre. Avant qu'il fût le premier pas pour monter, il demeura un moment dans la même place, en rappelant dans sa mémoire les avis que le derviche lui avoit donnés. Il s'encouragea , et il monta bien résolu d'arriver jusqu'au haut de la montagne, et il avança cinq ou six pas ; alors il entendit derrière lui une voix qui lui parut fort proche, comme d'un homme qui le rappeloit et l'insultoit, en criant :

« Attends, téméraire, que je te punisse de ton audace ! »

À cet outrage, le prince Perviz oublia tous les avis du derviche, il mit la main sur le sabre, il le tira, et il se tourna pour se venger ; mais à peine eut-il le temps de voir que personne ne le suivoit, qu'il fut changé en une pierre noire, lui et son cheval.

Depuis que le prince Perviz étoit parti, la princesse Parizade n'avoit pas manqué chaque jour de porter à la main le chapelet qu'elle avoit reçu de lui le jour qu'il étoit parti, et, quand elle n'avoit autre chose à faire, de le dire en faisant passer les grains par ses doigts l'un après l'autre. Elle ne l'avoit pas même quitté la nuit tout ce temps-là : chaque soir en se couchant elle se l'étoit passé autour du cou, et le matin en s'éveillant, elle y avoit porté la main pour éprouver si les grains venoient toujours l'un après l'autre. Le jour enfin, et au moment que le prince Perviz eut la même destinée que le prince Bahman, d'être changé en pierre noire, comme elle tenoit le chapelet à son ordinaire, et qu'elle le disoit, tout-à-

coup elle sentit que les grains n'obéissent plus au mouvement qu'elle leur donnoit, et elle ne douta pas que ce ne fût la marque de la mort certaine du prince son frère. Comme elle avoit déjà pris sa résolution sur le parti qu'elle prendroit au cas que cela arrivât, elle ne perdit pas le temps à donner des marques extérieures de sa douleur. Elle se fit un effort pour la retenir toute en elle-même ; et dès le lendemain, après s'être déguisée en homme, armée et équipée, et qu'elle eut dit à ses gens qu'elle reviendrait dans peu de jours, elle monta à cheval et partit, en prenant le même chemin que les deux princes ses frères avoient tenu.

La princesse Parizade qui étoit accoutumée à monter à cheval en prenant le divertissement de la chasse, supporta la fatigue du voyage mieux que d'autres dames n'auroient pu faire. Comme elle avoit fait les mêmes journées que les princes ses frères, elle rencontra aussi le derviche dans la vingtième journée de marche. Quand elle fut près de lui, elle mit pied à terre, et en tenant son cheval par la bride, elle alla s'asseoir près de lui ; et après qu'elle l'eut salué, elle lui dit :

« Bon derviche, vous voudrez bien que je me repose quelques momens près de vous, et me faire la grâce de me dire si vous n'avez pas entendu dire que quelque part aux environs il y a dans ces cantons un lieu où l'on trouve l'OISEAU QUI PARLE, l'ARBRE QUI CHANTE, et l'EAU JAUNE ? » Le derviche répondit :

« Madame, puisque votre voix me fait connoître quel est votre sexe, nonobstant votre déguisement en homme, et que c'est ainsi que je dois vous appeler, je vous remercie de votre compliment, et je reçois avec un très-grand plaisir l'honneur que vous me faites. J'ai connoissance du lieu où se trouvent les

choses dont vous me parlez ; mais à quel dessein me faites-vous cette demande ? »

« Bon derviche, reprit la princesse Parizade, on m'en a fait un récit si avantageux, que je brûle d'envie de les posséder. »

« Madame, repartit le derviche, on vous a dit la vérité : ces choses sont encore plus surprenantes et plus singulières qu'on ne vous les a représentées ; mais on vous a caché les difficultés qu'il y a à surmonter pour parvenir à en jouir : vous ne vous seriez pas engagée dans une entreprise si pénible et si dangereuse si l'on vous avoit bien informée. Croyez-moi : ne passez point plus avant, retournez sur vos pas, et ne vous attendez pas que je veuille contribuer à votre perte. »

« Bon père, repartit la princesse, je viens de loin, et il me fâcheroit fort de retourner chez moi sans avoir exécuté mon dessein. Vous me parlez des difficultés et du danger de perdre la vie ; mais vous ne me dites pas quelles sont ces difficultés, et en quoi consistent ces dangers ; c'est ce que je desirerois de savoir pour me consulter, et voir si je pourrois prendre ou non confiance en ma résolution, en mon courage et en mes forces ? »

Alors le derviche répéta à la princesse Parizade le même discours qu'il avoit tenu aux princes Bahman et Perviz, en lui exagérant les difficultés de monter jusqu'au haut de la montagne où étoit l'OISEAU dans sa cage, dont il falloit se rendre maître, après quoi l'OISEAU donneroit connoissance de l'ARBRE et de l'EAU JAUNE ; le bruit et le tintamarre des voix menaçantes et effroyables qu'on entendoit de tous les côtés sans voir personne ; et enfin la quantité de pierres noires, objet qui seul

étoit capable de donner de l'effroi à elle et à tout autre, quand elle sauroit que ces pierres étoient autant de braves cavaliers qui avoient été ainsi métamorphosés pour avoir manqué à observer la principale condition pour réussir dans cette entreprise, qui étoit de ne pas se tourner pour regarder derrière soi qu'auparavant on ne se fût saisi de la cage.

Quand le derviche eut achevé :

« À ce que je comprends par votre discours, reprit la princesse, la grande difficulté pour réussir dans cette affaire est premièrement de monter jusqu'à la cage sans s'effrayer du tintamarre des voix qu'on entend sans voir personne ; et en second lieu, de ne pas regarder derrière soi. Pour ce qui est de cette dernière condition, j'espère que je serai assez maîtresse de moi-même pour la bien observer. Quant à la première, j'avoue que ces voix, telles que vous me les représentez, sont capables d'épouvanter les plus assurés ; mais comme dans toutes les entreprises de grande conséquence et périlleuses, il n'est pas défendu d'user d'adresse, je vous demande si l'on pourroit s'en servir dans celle-ci, qui m'est d'une si grande importance ? »

« Et de quelle adresse voudriez-vous user, demanda le derviche ? »

« Il me semble, répondit la princesse, qu'en me bouchant les oreilles avec du coton, si fortes et si effroyables que les voix puissent être, elles en seroient frappées avec beaucoup moins d'impression ; comme aussi elles feroient moins d'effet sur mon imagination, mon esprit demeureroit dans la liberté de ne se pas troubler jusqu'à perdre l'usage de la raison. »

« Madame, reprit le derviche, de tous ceux qui jusqu'à présent se sont adressés à moi pour s'informer du chemin que vous me demandez, je ne sais si quelqu'un s'est servi de l'adresse que vous me proposez. Ce que je sais, c'est que pas un ne me l'a proposée, et que tous y on péri. Si vous persistez dans votre dessein, vous pouvez en faire l'épreuve ; à la bonne heure si elle vous réussit ; mais je ne vous conseillerois pas de vous y exposer. »

« Bon père, repartit la princesse, rien n'empêche que je ne persiste dans mon dessein : le cœur me dit que l'adresse me réussira, et je suis résolue à m'en servir. Ainsi, il ne me reste plus qu'à savoir de vous quel chemin je dois prendre ? C'est la grâce que je vous conjure de ne me pas refuser. »

Le derviche l'exhorta, pour la dernière fois, à se bien consulter ; et comme il vit qu'elle étoit inébranlable dans sa résolution, il tira une boule ; et en la lui présentant :

« Prenez cette boule, dit-il, remontez à cheval, et quand vous l'aurez jetée devant vous, suivez-la par tous les détours que vous lui verrez faire en roulant jusqu'à la montagne où est ce que vous cherchez, et où elle s'arrêtera ; quand elle sera arrêtée, arrêtez-vous aussi, mettez pied à terre et montez. Allez, vous savez le reste, n'oubliez pas d'en profiter. »

La princesse Parizade, après avoir remercié le derviche et pris congé de lui, remonta à cheval ; elle jeta la boule, et elle la suivit par le chemin qu'elle prit en roulant : la boule continua son roulement ; et enfin elle s'arrêta au pied de la montagne.

La princesse mit pied à terre ; elle se boucha les oreilles de coton ; et après qu'elle eut bien considéré le chemin qu'elle

avoit à tenir pour arriver au haut de la montagne, elle commença à monter d'un pas égal avec intrépidité. Elle entendit les voix, et elle s'aperçut d'abord que le coton lui étoit d'un grand secours. Plus elle avançoit, plus les voix devenoient fortes et se multiplioient, mais non pas au point de lui faire une impression capable de la troubler. Elle entendit plusieurs sortes d'injures et de railleries piquantes par rapport à son sexe, qu'elle méprisa, et dont elle ne fit que rire.

« Je ne m'offense ni de vos injures, ni de vos railleries, disoit-elle en elle-même, dites encore pire, je m'en moque, et vous ne m'empêcherez pas de continuer mon chemin. »

Elle monta enfin si haut, qu'elle commença d'apercevoir la CAGE et l'OISEAU, lequel, de complot avec les voix, tâchoit de l'intimider, en lui criant d'une voix tonnante, nonobstant la petitesse de son corps :

« Folle, retire-toi, n'approche pas ! »

La princesse, animée davantage par cet objet, doubla le pas. Quand elle se vit si près de la fin de sa carrière, elle gagna le haut de la montagne, où le terrain étoit égal ; elle courut droit à la CAGE, et elle mit la main dessus, en disant à l'OISEAU :

« OISEAU, je te tiens malgré toi, et tu ne m'échapperas pas. »

Pendant que Parizade ôtoit le coton qui lui bouchoit les oreilles :

« Brave dame, lui dit l'OISEAU, ne me voulez pas de mal de ce que je me suis joint à ceux qui faisoient leurs efforts pour la conservation de ma liberté. Quoiqu'enfermé dans une cage, je ne laissois pas d'être content de mon sort ; mais destiné à devenir esclave, j'aime mieux vous avoir pour maîtresse, vous

qui m'avez acquis si courageusement et si dignement, que toute autre personne du monde ; et dès-à-présent je vous jure une fidélité inviolable, avec une soumission entière à tous vos commandemens. Je sais qui vous êtes, et je vous apprendrai que vous ne vous connoissez pas vous-même pour ce que vous êtes ; mais un jour viendra que je vous rendrai un service dont j'espère que vous m'aurez obligation. Pour commencer à vous donner des marques de ma sincérité, faites-moi connoître ce que vous souhaitez, je suis prêt à vous obéir. »

La princesse pleine d'une joie d'autant plus inexprimable, que la conquête qu'elle venoit de faire lui coûtoit la mort de deux frères chéris tendrement, et à elle-même tant de fatigues et un danger dont elle connoissoit la grandeur, après en être sortie, mieux qu'avant qu'elle s'y engageât, nonobstant ce que le derviche lui en avoit représenté, dit à l'OISEAU, après qu'il eut cessé de parler :

« OISEAU, c'étoit bien mon intention de te marquer que je souhaite plusieurs choses qui me sont de la dernière importance ; je suis ravie que tu m'aies prévenue par le témoignage de ta bonne volonté. Premièrement, j'ai appris qu'il y a ici une EAU JAUNE dont la propriété est merveilleuse ; je te demande de m'enseigner où elle est avant toute chose. »

L'OISEAU lui enseigna l'endroit qui n'étoit pas beaucoup éloigné ; elle y alla, et elle emplit un petit flacon d'argent qu'elle avoit apporté avec elle. Elle revint à l'OISEAU, et elle lui dit :

« OISEAU, ce n'est pas assez, je cherche aussi l'ARBRE QUI CHANTE ; dis-moi où il est ? »

L'OISEAU lui dit : « Tournez-vous, et vous verrez derrière vous un bois où vous trouverez cet arbre. »

Le bois n'étoit pas éloigné, la princesse alla jusque-là, et entre plusieurs arbres, le concert harmonieux qu'elle entendit, lui fit connoître celui qu'elle cherchoit ; mais il étoit fort gros et fort haut. Elle revint, et elle dit à l'OISEAU :

« OISEAU, j'ai trouvé l'ARBRE QUI CHANTE, mais je ne puis ni le déraciner, ni l'emporter. »

« Il n'est pas nécessaire de le déraciner, reprit l'OISEAU, il suffit que vous en preniez la moindre branche, et que vous l'emportiez pour la planter dans votre jardin ; elle prendra racine dès qu'elle sera dans la terre, et en peu de temps vous la verrez devenir un aussi bel arbre que celui que vous venez de voir. »

Quand la princesse Parizade eut en main les trois choses dont la dévote Musulmane lui avoit fait concevoir un désir si ardent, elle dit encore à l'oiseau :

« OISEAU, tout ce que tu viens de faire pour moi, n'est pas suffisant. Tu es cause de la mort de mes deux frères, qui doivent être parmi les pierres noires que j'ai vues en montant ; je prétends les emmener avec moi. »

Il parut que l'oiseau eût bien voulu se dispenser de satisfaire la princesse sur cet article ; en effet, il en fit difficulté.

« OISEAU, insista la princesse, souviens-toi que tu viens de me dire que tu es mon esclave, que tu l'es en effet, et que ta vie est à ma disposition. »

« Je ne puis, reprit l'OISEAU, contester cette vérité ; mais

quoique ce que vous me demandez, soit d'une plus grande difficulté, je ne laisserai pas d'y satisfaire. Jetez les yeux ici à l'entour, ajouta-t-il, et voyez si vous n'y verrez pas une CRUCHE ? »

« Je l'aperçois, dit la princesse. »

« Prenez-la, dit-il ; et en descendant la montagne, versez un peu de l'eau dont elle est pleine sur chaque pierre noire, ce sera le moyen de retrouver vos deux frères. »

La princesse Parizade prit la CRUCHE, et en emportant avec soi LA CAGE avec l'OISEAU, le FLACON et la BRANCHE, à mesure qu'elle descendait, elle versait de l'eau de la CRUCHE sur chaque pierre noire qu'elle rencontroit, et chacune se changeoit en homme ; et comme elle n'en omit aucune, tous les chevaux, tant des princes ses frères que des autres seigneurs, reparurent. De la sorte, elle reconnut les princes Bahman et Perviz, qui la reconnurent aussi, et qui vinrent l'embrasser. En les embrassant de même, et en leur témoignant son étonnement :

« Mes chers frères, dit-elle, que faites-vous donc ici ? »

Comme ils eurent répondu qu'ils venoient de dormir :

« Oui ; mais, reprit-elle, sans moi votre sommeil dureroit encore, et il eût peut-être duré jusqu'au jour du jugement. Ne vous souvient-il pas que vous étiez venus chercher l'OISEAU QUI PARLE, l'ARBRE QUI CHANTE, et l'EAU JAUNE, et d'avoir vu en arrivant les pierres noires dont cet endroit étoit parsemé ? Regardez et voyez s'il en reste une seule. Les seigneurs qui nous environnent, et vous, vous étiez ces pierres, de même que vos chevaux qui vous attendent, comme vous le pouvez voir ; et si vous desirez de savoir comment cette merveille s'est faite,

c'est, continua-t-elle, en leur montrant la CRUCHE dont elle n'avoit pas besoin, et qu'elle avoit déjà posée au pied de la montagne, par la vertu de l'eau dont cette CRUCHE étoit pleine, que j'ai versée sur chaque pierre. Comme après avoir rendu mon esclave l'OISEAU QUI PARLE, que voici dans cette CAGE, et trouvé par son moyen l'ARBRE QUI CHANTE, dont je tiens une branche, et l'EAU JAUNE dont ce flacon est plein, je ne voulois pas retourner sans vous ramener avec moi, je l'ai contraint par le pouvoir que j'ai acquis sur lui, de m'en donner le moyen, et il m'a enseigné où étoit cette CRUCHE, et l'usage que j'en devois faire. »

Les princes Bahman et Perviz connurent par ce discours l'obligation qu'ils avoient à la princesse leur sœur ; et les seigneurs qui s'étoient tous assemblés autour d'eux, et qui avoient entendu le même discours, les imitèrent, en lui marquant que bien loin de lui porter envie au sujet de la conquête qu'elle venoit de faire, et à laquelle ils avoient aspiré, ils ne pouvoient mieux lui témoigner leur reconnoissance de la vie qu'elle venoit de leur redonner, qu'en se déclarant ses esclaves, et prêts à faire tout ce qu'elle leur ordonneroit.

« Seigneurs, reprit la princesse, si vous avez fait attention à mon discours, vous avez pu remarquer que je n'ai eu autre intention dans ce que j'ai fait, que de recouvrer mes frères ainsi, s'il vous en est arrivé le bienfait que vous dites, vous ne m'en avez nulle obligation. Je ne prends de part à votre compliment que l'honnêteté que vous voulez bien m'en faire, et je vous en remercie comme je le dois. D'ailleurs, je vous regarde chacun en particulier comme des personnes aussi libres que vous l'étiez avant votre disgrâce, et je me réjouis avec

vous du bonheur qui vous est arrivé à mon occasion. Mais ne demeurons pas davantage dans un lieu où il n'y a plus rien qui doive nous arrêter plus long-temps, remontons à cheval, et retournons chacun au pays d'où nous sommes venus. »

La princesse Parizade donna l'exemple la première, en allant reprendre son cheval, qu'elle trouva où elle l'avoit laissé. Avant qu'elle montât à cheval, le prince Bahman, qui vouloit la soulager, la pria de lui donner la cage à porter.

« Mon frère, reprit la princesse, l'OISEAU est mon esclave, je veux le porter moi-même ; mais si vous voulez vous charger de la branche de l'ARBRE QUI CHANTE, la voilà. Tenez l a CAGE néanmoins pour me la rendre quand je serai à cheval. »

Quand elle fut remontée à cheval, et que le prince Bahman lui eut rendu la CAGE et l'OISEAU :

« Et vous, mon frère Perviz, dit-elle en se tournant du côté où il étoit, voilà aussi le FLACON d'EAU JAUNE que je remets à votre garde, si cela ne vous incommode pas. »

Le prince Perviz s'en chargea avec bien du plaisir.

Quand le prince Bahman et le prince Perviz, et tous les seigneurs furent tous à cheval, la princesse Parizade attendoit que quelqu'un d'eux se mît à la tête et commençât la marche ; les deux princes voulurent en faire civilité aux seigneurs, et les seigneurs de leur côté vouloient la faire à la princesse. Comme la princesse vit que pas un des seigneurs ne vouloit se donner cet avantage, et que c'étoit pour lui en laisser l'honneur, elle s'adressa à tous, et elle leur dit :

« Seigneurs, j'attends que vous marchiez. »

« Madame, reprit au nom de tous un de ceux qui étoient le plus près d'elle, quand nous ignorerions l'honneur qui est dû à votre sexe, il n'y a pas d'honneur que nous ne soyons prêts à vous rendre, après ce que vous venez de faire pour nous. Nonobstant votre modestie, nous vous supplions de ne nous pas priver plus long-temps du honneur de vous suivre. »

« Seigneur, dit alors la princesse, je ne mérite pas l'honneur que vous me faites, et je ne l'accepte que parce que vous le souhaitez. »

En même temps elle se mit en marche, et les deux princes et les seigneurs la suivirent en troupe sans distinction.

La troupe voulut voir le derviche en passant, le remercier de son bon accueil et de ses conseils salutaires qu'ils avoient trouvés sincères ; mais il étoit mort, et l'on n'a pu savoir si c'étoit de vieillesse, ou parce qu'il n'étoit plus nécessaire pour enseigner le chemin qui conduisoit à la conquête des trois choses dont la princesse Parizade venoit de triompher.

Ainsi la troupe continua son chemin ; mais elle commença à diminuer chaque jour. En effet, les seigneurs qui étoient venus de différens pays, comme nous l'avons dit, après avoir chacun en particulier, réitéré à la princesse l'obligation qu'ils lui avoient, prirent congé d'elle et des princes ses frères, l'un après l'autre, à mesure qu'ils rencontroient le chemin par où ils étoient venus. La princesse et les princes Bahman et Perviz continuèrent le leur jusqu'à ce qu'ils arrivèrent chez eux.

D'abord la princesse posa la CAGE dans le jardin dont nous avons parlé ; et comme le salon étoit du côté du jardin, dès que l'OISEAU eut fait entendre son chant, les rossignols, les pinçons,

les alouettes, les fauvettes, les chardonnerets, et une infinité d'autres oiseaux du pays, vinrent l'accompagner de leur ramage. Pour ce qui est de la BRANCHE, elle la fit planter en sa présence dans un endroit du parterre, peu éloigné de la maison. Elle prit racine, et en peu de temps elle devint un grand arbre, dont les feuilles rendirent bientôt la même harmonie et le même concert que l'ARBRE d'où elle a voit été cueillie. Quant au flacon d'EAU JAUNE ; elle fit préparer au milieu du parterre un grand bassin de beau marbre ; et quand il fut achevé, elle y versa toute l'EAU JAUNE qui étoit contenue dans le flacon. Aussitôt elle commença à foisonner en se gonflant ; et quand elle fut venue à-peu-près jusqu'aux bords du bassin, elle s'éleva dans le milieu en grosse gerbe jusqu'à la hauteur de vingt pieds, en retombant et en continuant de même sans que l'eau débordât.

La nouvelle de ces merveilles se répandit dans le voisinage ; et comme la porte de la maison, non plus que celle du jardin, n'étoient fermées à personne, bientôt une grande affluence de peuple des environs vint les admirer.

Au bout de quelques jours, les princes Bahman et Perviz, bien remis de la fatigue de leur voyage, reprirent leur manière de vivre ; et comme la chasse étoit leur divertissement ordinaire, ils montèrent à cheval, et ils y allèrent pour la première fois depuis leur retour, non pas dans leur parc, mais à deux ou trois lieues de leur maison. Comme ils chassoient, le sultan de Perse survint en chassant au même endroit qu'ils avoient choisi. Dès qu'ils se furent aperçus qu'il alloit arriver bientôt, par un grand nombre de cavaliers qu'ils virent paroître en plusieurs endroits, ils prirent le parti de cesser et de se

retirer pour éviter sa rencontre ; mais ce fut justement par le chemin qu'ils prirent, qu'ils le rencontrèrent, dans un endroit si étroit, qu'ils ne pouvoient se détourner ni reculer sans être vus. Dans leur surprise, ils n'eurent que le temps de mettre pied à terre et de se prosterner devant le sultan, le front contre terre, sans lever la tête pour le regarder. Mais le sultan qui vit qu'ils étoient bien montés et habillés aussi proprement que s'ils eussent été de sa cour, eut la curiosité de les voir au visage ; il s'arrêta, et il leur commanda de se lever.

Les princes se levèrent, et ils demeurèrent debout devant le sultan, avec un air libre et dégagé, accompagné néanmoins d'une contenance modeste et respectueuse. Le sultan les considéra quelque temps depuis la tête jusqu'aux pieds, sans parler ; et après avoir admiré leur bon air et leur bonne mine, il leur demanda qui ils étoient, et où ils demeuroient ?

Le prince Bahman prit la parole :

« Sire, dit-il, nous sommes fils de l'intendant des jardins de votre Majesté, le dernier mort, et nous demeurons dans une maison qu'il fit bâtir peu de temps avant sa mort, afin que nous y demeurassions, en attendant que nous fussions en âge de servir votre Majesté, et de lui demander de l'emploi quand l'occasion se présenteroit. »

« À ce que je vois, reprit le sultan, vous aimez la chasse. »

« Sire, répartit le prince Bahman, c'est notre exercice le plus ordinaire, et celui qu'aucun des sujets de votre Majesté, qui se destine à porter les armes dans ses armées, ne néglige, en se conformant à l'ancienne coutume de ce royaume. »

Le sultan, charmé d'une réponse si sage, leur dit :

« Puisque cela est, je serai bien aise de vous voir chasser : venez , choisissez telle chasse qu'il vous plaira. »

Les princes remontèrent à cheval, suivirent le sultan ; et ils n'avoient pas avancé bien loin, quand ils virent paroître plusieurs bêtes tout à-la-fois. Le prince Bahman choisit un lion, et le prince Perviz un ours. Ils partirent l'un et l'autre en même temps avec une intrépidité dont le sultan fut surpris. Ils joignirent leur chasse presque aussitôt l'un que l'autre, et ils lancèrent leur javelot avec tant d'adresse, qu'ils percèrent, le prince Bahman le lion, et le prince Perviz l'ours d'outre en outre, et que le sultan les vit tomber en peu de temps l'un après l'autre. Sans s'arrêter, le prince Bahman poursuivit un autre ours, et le prince Perviz un autre lion, et en peu de momens ils les percèrent et les renversèrent sans vie. Ils vouloient continuer, mais le sultan ne le permit pas ; il les fit rappeler ; et quand ils furent venus se ranger près de lui :

« Si je vous laissois faire, dit-il, vous auriez bientôt détruit toute ma chasse. Ce n'est pas tant ma chasse néanmoins que je veux épargner que vos personnes dont la vie me sera désormais très-chère, persuadé que votre bravoure, dans un temps, me sera beaucoup plus utile qu'elle ne vient de m'être agréable. »

Le sultan Khosrouschah enfin se sentit pour les deux princes une inclination si forte, qu'il les invita à venir le voir et à le suivre sur l'heure.

« Sire, reprit le prince Bahman, votre Majesté nous fait un honneur que nous ne méritons pas, et nous la supplions de vouloir bien nous en dispenser. »

Le sultan qui ne comprenoit pas quelles raisons les princes

pouvoient avoir pour ne pas accepter la marque de considération qu'il leur témoignait, le leur demanda, et les pressa de l'en éclaircir.

« Sire, dit le prince Bahman, nous avons une sœur notre cadette, avec laquelle nous vivons dans une union si grande, que nous n'entreprenons ni ne faisons rien, qu'auparavant nous n'avons pris son avis ; de même que de son côté elle ne fait rien qu'elle ne nous ait demandé le nôtre. »

« Je loue fort votre union fraternelle, reprit le sultan, consultez donc votre sœur, et demain en revenant chasser avec moi, vous me rendrez réponse. »

Les deux princes retournèrent chez eux, mais ils ne se souvinrent ni l'un ni l'autre, non-seulement de l'aventure qui leur étoit arrivée de rencontrer le sultan, et d'avoir eu l'honneur de chasser avec lui, mais même de parler à la princesse de celui qu'il leur avoit fait de vouloir les emmener avec lui. Le lendemain, comme ils se furent rendus auprès du sultan, au lieu de la chasse :

« Hé bien, leur demanda le sultan, avez-vous parlé à votre sœur ? A-t-elle bien voulu consentir au plaisir que j'attends, de vous voir plus particulièrement ? »

Les princes se regardèrent, et la rougeur leur monta au visage.

« Sire, répondit le prince Bahman, nous supplions votre Majesté de nous excuser ; ni mon frère ni moi, nous ne nous en sommes pas souvenus. »

« Souvenez-vous-en donc aujourd'hui, reprit le sultan, et demain n'oubliez pas de m'en rendre la réponse. »

Les princes tombèrent une seconde fois dans le même oubli, et le sultan ne se scandalisa pas de leur négligence ; au contraire, il tira trois petites boules d'or qu'il avoit dans une bourse. En les mettant dans le sein du prince Bahman :

« Ces boules, dit-il avec un souris, empêcheront que vous n'oubliez une troisième fois ce que je souhaite que vous fassiez pour l'amour de moi ; le bruit qu'elles feront ce soir en tombant de votre ceinture, vous en fera souvenir, au cas que vous ne vous en soyez pas souvenu auparavant.

La chose arriva comme le sultan l'avoit prévu : sans les trois boules d'or, les princes eussent encore oublié de parler à la princesse Parizade leur sœur. Elles tombèrent du sein du prince Bahman quand il eut ôté sa ceinture en se préparant à se mettre au lit. Aussitôt il alla trouver le prince Perviz, et ils allèrent ensemble à l'appartement de la princesse, qui n'étoit pas encore couchée ; ils lui demandèrent pardon de ce qu'ils venoient l'importuner à une heure indue, et ils lui exposèrent le sujet avec toutes les circonstances de leur rencontre avec le sultan.

La princesse Parizade fut alarmée de cette nouvelle.

« Votre rencontre avec le sultan, dit-elle, vous est heureuse et honorable, et dans la suite, elle peut vous l'être davantage ; mais elle est fâcheuse et bien triste pour moi. C'est à ma considération, je le vois bien, que vous avez résisté à ce que le sultan souhaitoit ; je vous en suis infiniment obligée : je connois en cela que votre amitié correspond parfaitement à la mienne. Vous avez mieux aimé, pour ainsi dire, commettre une incivilité envers le sultan, en lui faisant un refus honnête, à ce que vous avez cru, que de préjudicier à l'union fraternelle que

nous nous sommes jurée ; et vous avez bien jugé que si vous aviez commencé à le voir, vous seriez obligés insensiblement à m'abandonner pour vous donner tout à lui. Mais croyez-vous qu'il soit aisé de refuser absolument au sultan ce qu'il souhaite avec tant d'empressement comme il le paroît ? Ce que les sultans souhaitent, sont des volontés auxquelles il est dangereux de résister. Ainsi, quand en suivant mon inclination, je vous dissuaderois d'avoir pour lui la complaisance qu'il exige de vous, je ne ferois que vous exposer à son ressentiment et qu'à me rendre malheureuse avec vous. Vous voyez quel est mon sentiment. Avant néanmoins de rien conclure, consultons l'OISEAU QUI PARLE, et voyons ce qu'il nous conseillera : il est pénétrant et prévoyant, et il nous a promis son secours dans les difficultés qui nous embarrasseroient. »

La princesse Parizade se fit apporter la CAGE ; et après qu'elle eut proposé la difficulté à l'OISEAU, en présence des princes, elle lui demanda ce qu'il étoit à propos qu'ils fissent dans cette perplexité. L'OISEAU répondit : « Il faut que les princes vos frères correspondent à la volonté du sultan, et même qu'à leur tour ils l'invitent à venir voir votre maison. »

« Mais, OISEAU, reprit la princesse, nous nous aimons mes frères et moi d'une amitié sans égale ; cette amitié ne souffrira-t-elle pas de dommage par cette démarche ? »

« Point du tout, repartit l'OISEAU : elle en deviendra plus forte. »

« De la sorte, répliqua la princesse, le sultan me verra. »

« L'OISEAU lui dit qu'il étoit nécessaire qu'il la vît, et que le tout n'en iroit que mieux. » Le lendemain les princes Bahman

et Perviz retournèrent à la chasse, et le sultan, d'aussi loin qu'il se put faire entendre, leur demanda s'ils s'étoient souvenus de parler à leur sœur. Le prince Bahman s'approcha et lui dit :

« Sire, votre Majesté peut disposer de nous, et nous sommes prêts à lui obéir ; non-seulement nous n'avons pas eu de peine à obtenir le consentement de notre sœur, elle a même trouvé mauvais que nous ayons eu cette déférence pour elle, dans une chose qui étoit de notre devoir à l'égard de votre Majesté. Mais, Sire, elle s'en est rendue si digne, que si nous avons péché, nous espérons que votre Majesté nous le pardonnera. »

« Que cela ne vous inquiète pas, reprit le sultan ; bien loin de trouver mauvais ce que vous avez fait, je l'approuve si fort, que j'espère que vous aurez pour ma personne la même déférence, pour peu que j'aie de part dans votre amitié. »

Les princes confus de l'excès de bonté du sultan, ne répondirent que par une profonde inclination, pour lui marquer le grand respect avec lequel ils le recevoient.

Le sultan, contre son ordinaire, ne chassa pas long-temps ce jour-là. Comme il avoit jugé que les princes n'avoient pas moins d'esprit que de valeur et de bravoure, l'impatience de s'entretenir avec plus de liberté, fit qu'il avança son retour. Il voulut qu'ils fussent à ses côtés dans la marche : honneur qui, sans parler des principaux courtisans qui l'accompagnoient, donna de la jalousie, même au grand visir, qui fut mortifié de les voir marcher avant lui.

Quand le sultan fut entré dans sa capitale, le peuple, dont les rues étoient bordées, n'eut les yeux attachés que sur les deux princes Bahman et Perviz, en cherchant qui ils pouvoient être,

s'ils étoient étrangers ou du royaume.

« Quoi qu'il en soit, disoient la plupart, plût à Dieu que le sultan nous eût donné deux princes aussi bien faits et d'aussi bonne mine. Il pourroit en avoir à peu près de même âge, si les couches de la sultane, qui en souffre la peine depuis longtemps, eussent été heureuses. »

La première chose que fit le sultan en arrivant dans son palais, fut de mener les princes dans les principaux appartemens, dont ils louèrent la beauté, les richesses, les meubles, les ornemens et la symétrie, sans affectation, et en gens qui s'y entendoient. On servit enfin un repas magnifique, et le sultan les fit mettre à table avec lui ; ils voulurent s'en excuser, mais ils obéirent dès que le sultan leur eut dit que c'étoit sa volonté.

Le sultan qui avoit infiniment d'esprit, avoit fait de grands progrès dans les sciences, et particulièrement dans l'histoire, avoit bien prévu que par modestie et par respect, les princes ne se donneroient pas la liberté de commencer la conversation. Pour leur donner lieu de parler, il la commença, et y fournit pendant tout le repas ; mais sur quelque matière qu'il ait pu les mettre, ils y satisfirent avec tant de connoissance, d'esprit, de jugement et de discernement, qu'il en fut dans l'admiration.

« Quand ils seroient mes enfans, disoit-il en lui-même, et qu'avec l'esprit qu'ils ont, je leur eusse donné l'éducation, ils n'en sauroient pas davantage, et ne seroient ni plus habiles, ni mieux instruits. »

Il prit enfin un si grand plaisir dans leur entretien, qu'après avoir demeuré à table plus que de coutume, il passa dans son

cabinet, après être sorti, où il s'entretint encore avec eux très-long-temps. Le sultan enfin leur dit :

« Jamais je n'eusse cru qu'il y eût à la campagne des jeunes seigneurs, mes sujets, si bien élevés, si spirituels, et aussi capables. De ma vie je n'ai eu entretien qui m'ait fait plus de plaisir que le vôtre ; mais en voilà assez, il est temps que vous vous délassiez l'esprit par quelque divertissement de ma cour, et comme aucun n'est plus capable d'en dissiper les nuages que la musique, vous allez entendre un concert de voix et d'instrumens qui ne sera pas désagréable. »

Comme le sultan eut achevé de parler, les musiciens qui avoient eu l'ordre entrèrent et répondirent fort à l'attente qu'on avoit de leur habileté. Des farceurs excellens succédèrent au concert, et des danseurs et des danseuses terminèrent le divertissement.

Le deux princes qui virent que la fin du jour approchoit, se prosternèrent aux pieds du sultan, et lui demandèrent la permission de se retirer, après l'avoir remercié de ses bontés et des honneurs dont ils les avoit comblés ; et le sultan en les congédiant, leur dit :

« Je vous laisse aller, et souvenez-vous que je ne vous ai amenés à mon palais moi-même, que pour vous en montrer le chemin, afin que vous y veniez de vous-mêmes. Vous serez les bien venus ; et plus souvent vous y viendrez, plus vous me ferez de plaisir. »

Avant de s'éloigner de la présence du sultan, le prince Bahman lui dit :

« Sire, oserions-nous prendre la liberté de supplier votre

Majesté de nous faire la grâce à nous et à notre sœur, de passer par notre maison, et de s'y reposer quelques momens, la première fois que le divertissement de la chasse l'amènera aux environs : elle n'est pas digne de votre présence ; mais des monarques quelquefois ne dédaignent pas de se mettre à couvert sous une chaumière. »

Le sultan reprit :

« Une maison de seigneurs, comme vous l'êtes, ne peut être que belle et digne de vous. Je la verrai avec un grand plaisir, et avec un plus grand de vous y avoir pour hôtes vous et votre sœur, qui m'est déjà chère sans l'avoir vue, par le seul récit de ses belles qualités, et je ne différerai pas de me donner cette satisfaction plus long-temps que jusqu'après demain. Je me trouverai de grand matin au même lieu où je n'ai pas oublié que je vous ai rencontrés la première fois ; trouvez-vous-y, vous me servirez de guide. »

Les princes Bahman et Perviz retournèrent chez eux le même jour ; et quand ils furent arrivés, après avoir raconté à la princesse l'accueil honorable que le sultan leur avait fait, ils lui annoncèrent qu'ils n'avoient pas oublié de l'inviter à leur faire l'honneur de voir leur maison en passant, et que le jour de sa visite seroit celui d'après le jour qui devoit suivre.

« Si cela est ainsi, reprit la princesse, il faut donc dès-à-présent songer à préparer un repas digne de sa Majesté, et pour cela il est bon que nous consultations l'OISEAU QUI PARLE, il nous enseignera peut-être quelque mets qui sera plus du goût de sa Majesté que d'autres. »

Comme les princes se furent rapportés à ce qu'elle jugeroit à

propos, elle consulta l'OISEAU en son particulier après qu'ils se furent retirés.

« OISEAU, dit-elle, le sultan nous fera l'honneur de venir voir notre maison, et nous devons le régaler ; enseigne-nous comment nous pourrons nous en acquitter, de manière qu'il en soit content. »

« Ma bonne maîtresse, reprit l'OISEAU, vous avez d'excellens cuisiniers, qu'ils fassent de leur mieux ; et sur toutes choses qu'ils lui fassent un plat de concombres, avec une farce de perles, que vous ferez servir devant le sultan, préférablement à toute autre mets, dès le premier service. »

« Des concombres avec une farce de perles, se récria la princesse Parizade avec étonnement ! OISEAU, tu n'y penses pas, c'est un ragoût inoui ! Le sultan pourra bien l'admirer comme une grande magnificence, mais il sera à table pour manger, et non pas pour admirer des perles. De plus, quand j'y emploierois tout ce que je puis avoir de perles, elles ne suffiroient pas pour la farce. »

« Ma maîtresse, repartit l'OISEAU, faites ce que je dis, et ne vous inquiétez pas de ce qui en arrivera : il n'en arrivera que du bien. Quant aux perles, allez demain de bon matin au pied du premier arbre de votre parc, à main droite, et faites-y creuser, vous en trouverez plus que vous n'en aurez besoin. »

Dès le même soir, la princesse Parizade fit avertir un jardinier de se tenir prêt ; et le lendemain de grand matin, elle le prit avec elle, et le mena à l'arbre que l'oiseau lui avoit enseigné, et lui commanda de creuser au pied. Eu creusant, quand le jardinier fut arrivé à une certaine profondeur, il sentit

de la résistance, et bientôt il découvrit un coffret d'or d'environ un pied en quarré qu'il montra à la princesse.

« C'est pour cela que je t'ai amené, lui dit-elle : continue, et prends garde de le gâter avec la bêche. »

Le jardinier enfin tira le coffret, et le mit entre les mains de la princesse. Comme le coffret n'étoit fermé qu'avec de petits crochets fort propres, la princesse l'ouvrit, et elle vit qu'il étoit plein de perles, toutes d'une grosseur médiocre, mais égales et propres à l'usage qui devoit être fait. Très-contente d'avoir trouvé ce petit trésor, après avoir refermé le coffret, elle le mit sous son bras, et reprit le chemin de la maison, pendant que le jardinier remettoit la terre du pied de l'arbre au même état qu'auparavant.

Les princes Bahman et Perviz qui avoient vu chacun de son appartement la princesse leur sœur dans le jardin, plus matin qu'elle n'avoit de coutume, dans le temps qu'ils s'habilloient, se joignirent dès qu'ils furent en état de sortir, et allèrent au-devant d'elle ; ils la rencontrèrent au milieu du jardin, et comme ils avoient aperçu de loin qu'elle portoit quelque chose sous le bras, et qu'en approchant ils virent que c'étoit un coffret d'or, ils en furent surpris.

« Ma sœur, lui dit le prince Bahman en l'abordant, vous ne portiez rien quand nous vous avons vue suivie d'un jardinier, et nous vous voyons revenir chargée d'un coffret d'or. Est-ce un trésor que le jardinier a trouvé, et qu'il étoit venu vous annoncer ? »

« Mes frères, reprit la princesse, c'est tout le contraire : c'est moi qui ai mené le jardinier où étoit le coffret, qui lui ai

montré l'endroit, et qui l'ai fait déterrer. Vous serez plus étonnés de ma trouvaille, quand vous verrez ce qu'il contient.
«

La princesse ouvrit le coffret ; et les princes émerveillés quand ils virent qu'il étoit rempli de perles, peu considérables par leur grosseur, à les regarder chacune en particulier, mais d'un très-grand prix par rapport à leur perfection et à leur quantité, lui demandèrent par quelle aventure elle avoit eu connoissance de ce trésor.

« Mes frères, répondit-elle, à moins qu'une affaire plus pressante ne vous appelle ailleurs, venez avec moi, je vous le dirai. »

Le prince Perviz reprit :

« Quelle affaire plus pressante pourrions-nous avoir que d'être informés de celle-ci qui nous intéresse si fort ? Nous n'en avons pas d'autre que de venir à votre rencontre. »

Alors la princesse Parizade, au milieu des deux princes, en reprenant son chemin vers la maison, leur fit le récit de la consultation qu'elle avoit faite avec l'OISEAU, comme ils étoient convenus avec elle, de la demande, de la réponse, et de ce qu'elle lui avoit opposé au sujet du mets de concombres farcis de perles, et du moyen qu'il lui avoit donné d'en avoir, en lui enseignant et lui indiquant le lieu où elle venoit de trouver le coffret. Les princes et la princesse firent plusieurs raisonnemens pour pénétrer à quel dessein l'OISEAU vouloit qu'on préparât un mets de la sorte pour le sultan, jusqu'à faire trouver le moyen d'y réussir. Mais enfin, après avoir bien discoursu pour et contre sur cette matière, ils conclurent qu'ils

n'y comprennoient rien, et cependant qu'il falloit exécuter le conseil de point en point, et n'y pas manquer.

En rentrant dans la maison, la princesse fit appeler le chef de cuisine, qui vint la trouver dans son appartement. Après qu'elle lui eut ordonné le repas pour régaler le sultan de la manière qu'elle l'entendoit :

« Outre ce que je viens de dire, ajouta-t-elle, il faut que vous me fassiez un mets exprès pour la bouche du sultan ; et ainsi que personne que vous n'y mette la main. Ce mets est un plat de concombres farcis, dont vous ferez la farce des perles que voici ; et en même temps elle ouvrit le coffret, et lui montra les perles. »

Le chef de cuisine, qui jamais n'avoit entendu parler d'une farce pareille, recula deux pas en arrière, avec un visage qui marquoit assez sa pensée. La princesse pénétra cette pensée.

« Je vois bien, dit-elle, que tu me prends pour une folle, de t'ordonner un ragoût dont tu n'as jamais entendu parler, et dont on peut dire certainement que jamais il n'a été fit. Cela est vrai, je le sais comme toi ; mais je ne suis pas folle, et c'est avec tout mon bon sens que je t'ordonne de le faire. Va, invente, fais de ton mieux, et emporte le coffret ; tu me le rapporteras avec les perles qui resteront, s'il y en a plus qu'il n'en est besoin. »

Le chef de cuisine n'eut rien à répliquer ; il prit le coffret et l'emporta. Le même jour enfin, la princesse Parizade donna ses ordres pour faire en sorte que tout fût net, propre et arrangé , tant dans la maison que dans le jardin, pour recevoir le sultan plus dignement.

Le lendemain les deux princes étoient sur le lieu de la chasse, lorsque le sultan de Perse y arriva. Le sultan commença la chasse ; et il la continua jusqu'à ce que la vive ardeur du soleil, qui s'approchoit du plus haut de l'horizon, l'obligea de la finir. Alors, pendant que le prince Bahman demeura auprès du sultan pour l'accompagner, le prince Perviz se mit à la tête de la marche, pour montrer le chemin ; et quand il fut à la vue de la maison , il donna un coup d'épée pour aller avertir la princesse Parizade que le sultan arrivoit ; mais des gens de la princesse qui s'étoient mis sur les avenues par son ordre, l'avoient déjà avertie ; et le prince la trouva qui attendoit, prête à le recevoir.

Le sultan arriva, et comme il fut entré dans la cour, et qu'il eut mis pied à terre devant le vestibule, la princesse Parizade se présenta et se jeta à ses pieds ; et les princes Bahman et Perviz, qui étoient présens, avertirent le sultan que c'étoit leur sœur, et le supplièrent d'agréer les respects qu'elle rendoit à sa Majesté.

Le sultan se baissa pour aider la princesse à se relever ; et après l'avoir considérée et avoir admiré quelque temps l'éclat de sa beauté, dont il fut ébloui, sa bonne grâce, son air, et un je ne sais quoi qui ne ressenoit pas la campagne où elle demouroit :

« Les frères, dit-il, sont dignes de la sœur, et la sœur est digne des frères ; et à juger de l'intérieur par l'extérieur, je ne m'étonne plus que les frères ne veuillent rien faire sans le consentement de la sœur ; mais j'espère bien la connoître mieux par cet endroit-là, que par ce qui m'en paroît à la première vue, quand j'aurai vu la maison. »

Alors la princesse prit la parole : « Sire, dit-elle, ce n'est qu'une maison de campagne, qui convient à des gens comme nous qui menons une vie retirée du grand monde ; elle n'a rien de comparable aux maisons des grandes villes, encore moins aux palais magnifiques qui n'appartiennent qu'à des sultans. »

« Je ne m'en rapporte pas entièrement à votre sentiment, dit très-obligeamment le sultan ; ce que j'en vois d'abord fait que je vous tiens un peu pour suspecte. Je me réserve à en porter mon jugement quand vous me l'aurez fait voir ; passez donc devant, et montrez-moi le chemin. »

La princesse, en laissant le salon à part, mena le sultan d'appartement en appartement ; et le sultan, après avoir considéré chaque pièce avec attention, et en avoir admiré la diversité :

« Ma belle, dit-il à la princesse Parizade, appelez-vous ceci une maison de campagne ? Les villes les plus belles et les plus grandes seroient bientôt désertes, si toutes les maisons de campagne ressembloient à la vôtre. Je ne m'étonne plus que vous vous y plaisiez si fort, et que vous méprisiez la ville. Faites-moi voir aussi le jardin ; je m'attends bien qu'il répond à la maison. »

La princesse ouvrit une porte qui donnoit sur le jardin ; et ce qui frappa d'abord les yeux du sultan, fut la gerbe d'EAU JAUNE, COULEUR D'OR. Surpris par un spectacle si nouveau pour lui, et après l'avoir regardée quelque temps avec admiration :

« D'où vient cette eau merveilleuse, dit-il, qui fait tant de plaisir à voir ? Où en est la source ? Et par quel art en a-t-on fait un jet si extraordinaire, et auquel je ne crois pas qu'il y ait

rien de pareil au monde ? Je veux voir cette merveille de près. »

En disant ces paroles il avança. La princesse continua de le conduire, et elle le mena vers l'endroit où l'ARBRE HARMONIEUX étoit planté.

En approchant, le sultan qui entendit un concert tout différent de ceux qu'il avoit jamais entendus, s'arrêta, et chercha des yeux où étoient les musiciens ; et comme il n'en vit aucun ni près ni loin, et que cependant il entendoit le concert assez distinctement pour en être charmé :

« Ma belle, dit-il, en s'adressant à la princesse Parizade, où sont les musiciens que j'entends ? Sont-ils sous terre ? Sont-ils invisibles dans l'air ? Avec des voix si excellentes et si charmantes, ils ne hasarderoient rien de se laisser voir : au contraire, ils feroient plaisir. »

« Sire, répondit la princesse en souriant, ce ne sont pas des musiciens qui forment le concert que vous entendez, c'est l'ARBRE que votre Majesté voit devant elle ; et si elle veut se donner la peine d'avancer quatre pas, elle n'en doutera pas, et les voix seront plus distinctes. »

Le sultan s'avança, et il fut si charmé de la douce harmonie du concert, qu'il ne se lassoit pas de l'entendre. À la fin il se souvint qu'il avoit à voir l'eau jaune de près ; ainsi, en rompant le silence :

« Ma belle, demanda-t-il à la princesse, dites-moi, je vous prie, cet arbre admirable se trouve-t-il par hasard dans votre jardin ? Est-ce un présent que l'on vous a fait, ou l'avez-vous fait venir de quelque pays éloigné ? Il faut qu'il vienne de bien

loin : autrement, curieux des raretés de la nature, comme je le suis, j'en aurois entendu parler. De quel nom l'appellez-vous ? »

« Sire, répondit la princesse, cet arbre n'a pas d'autre nom que celui d'ARBRE QUI CHANTE, et il n'en croît pas dans le pays ; il seroit trop long de raconter par quelle aventure il se trouve ici. C'est une histoire qui a rapport avec l'EAU JAUNE et avec l'OISEAU QUI PARLE, qui nous est venu en même temps, et que votre Majesté pourra voir après qu'elle aura vu l'EAU JAUNE d'aussi près qu'elle le souhaite. Si elle l'a pour agréable, j'aurai l'honneur de la lui raconter quand elle se sera reposée et remise de la fatigue de la chasse, à laquelle elle en ajoute une nouvelle, par la peine qu'elle se donne à la grande ardeur du soleil. »

« Ma belle, reprit le sultan, je ne m'aperçois pas de la peine que vous dites, tant elle est bien récompensée par des choses merveilleuses que vous me faites voir ; dites plutôt que je ne songe pas à celle que je vous donne. Achéons donc, et voyons l'EAU JAUNE, je meurs déjà d'envie de voir et d'admirer l'OISEAU QUI PARLE. »

Quand le sultan fut arrivé au jet d'EAU JAUNE, il eut long-temps les yeux attachés sur la gerbe, qui ne cessoit de faire un effet merveilleux en s'élevant en l'air, et en retombant dans le bassin.

« Selon vous, ma belle, dit-il, en s'adressant toujours à la princesse, cette eau n'a pas de source, et elle ne vient d'aucun endroit aux environs, par un conduit amené sous terre ; au moins je comprends qu'elle est étrangère, de même que l'ARBRE

QUI CHANTE. »

« Sire, reprit la princesse, cela est comme votre Majesté le dit ; et pour marque que l'eau ne vient pas d'ailleurs, c'est que le bassin est d'une seule pièce, et qu'ainsi elle ne peut venir ni par les côtés, ni par-dessous ; et ce qui doit rendre l'eau plus admirable à votre Majesté, c'est que je n'en ai jeté qu'un flacon dans le bassin, et qu'elle a foisonné comme elle le voit, par une propriété qui lui est particulière. »

Le sultan enfin s'éloignant du bassin :

« En voilà, dit-il, assez pour la première fois, car je me promets bien de revenir souvent. Menez-moi, que je voie l'OISEAU QUI PARLE. »

En approchant du salon, le sultan aperçut sur les arbres un nombre prodigieux d'oiseaux qui remplissoient l'air chacun de son chant et de son ramage. Il demanda pourquoi ils étoient là assemblés plutôt que sur les autres arbres du jardin, où il n'en avoit ni vu ni entendu chanter ?

« Sire, répondit la princesse, c'est qu'ils viennent tous des environs pour accompagner le chant de l'OISEAU QUI PARLE. Votre Majesté peut l'apercevoir dans la cage qui est posée sur une des fenêtres du salon où elle va entrer ; et si elle y fait attention, elle s'apercevra qu'il a le chant éclatant au-dessus de celui de tous les autres oiseaux, même du rossignol, qui n'en approche que de bien loin. »

Le sultan entra dans le salon ; et comme l'OISEAU continuoit son chant :

« Mon esclave, dit la princesse, en élevant la voix, voilà le sultan, faites-lui votre compliment. »

L'OISEAU cessa de chanter dans le moment ; et tous les autres oiseaux cessèrent de même :

« Que le sultan, dit-il, soit le très-bien venu ! Que Dieu le comble de prospérités et prolonge le nombre de ses années ! »

Comme le repas étoit servi sur le sofa près de la fenêtre où étoit l'OISEAU, le sultan, en se mettant à table :

« OISEAU, dit-il, je te remercie de ton compliment, et je suis ravi de voir en toi le sultan et le roi des oiseaux. »

Le sultan qui vit devant lui le plat de concombres qu'il croyoit farcis à l'ordinaire, y porta d'abord la main, et son étonnement fut extrême de les voir farcis de perles.

« Quelle nouveauté, dit-il ? À quel dessein une farce de perles ? Les perles ne se mangent pas ? »

Il regardoit déjà les deux princes et la princesse pour leur demander ce que cela signifioit ; mais l'OISEAU l'interrompit :

« Sire, votre Majesté peut-elle être dans un étonnement si grand d'une farce de perles qu'elle voit de ses yeux, elle qui a cru si facilement que la sultane son épouse étoit accouchée d'un chien, d'un chat, d'un morceau de bois ? »

« Je l'ai cru, repartit le sultan, parce que les sages-femmes me l'ont assuré. »

« Ces sages- femmes, Sire, repartit l'OISEAU, étoient sœurs de la sultane, mais sœurs jalouses du bonheur dont vous l'aviez honorée préférablement à elles ; et pour satisfaire leur rage, elles ont abusé de la facilité de votre Majesté. Elles avoueront leur crime, si vous les faites interroger. Les deux frères et leur sœur que vous voyez, sont vos enfans qu'elles ont exposés,

mais qui ont été recueillis par l'intendant de vos jardins, et nourris et élevés par ses soins. »

Le discours de l'OISEAU éclaira l'entendement du sultan en un instant :

« OISEAU, s'écria-t-il, je n'ai pas de peine à ajouter foi à la vérité que tu me découvres et que tu m'annonces. L'inclination qui m'entraînoit de leur côté, et la tendresse que je sentois déjà pour eux, ne me disoient que trop qu'ils étoient de mon sang. Venez donc, mes enfans, venez, ma fille, que je vous embrasse, et que je vous donne les premières marques de mon amour et de ma tendresse paternelle. »

Il se leva ; et après avoir embrassé les deux princes et la princesse, l'un après l'autre, en mêlant ses larmes avec les leurs :

« Ce n'est pas assez, mes enfans, dit-il, il faut aussi que vous vous embrassiez les uns les autres, non comme enfans de l'intendant de mes jardins, auquel j'aurai l'obligation éternelle de vous avoir conservé la vie ; mais comme les miens, sortis du sang des rois de Perse, dont je suis persuadé que vous soutiendrez bien la gloire. »

Après que les deux princes et la princesse se furent embrassés mutuellement avec une satisfaction toute nouvelle, comme le sultan le souhaitoit, le sultan se remit à table avec eux ; il se pressa de manger. Quand il eut achevé :

« Mes enfans, dit-il, vous connoissez votre père en ma personne ; demain je vous amènerai la sultane votre mère, préparez-vous à la recevoir. »

Le sultan monta à cheval, et retourna à sa capitale en toute

diligence. La première chose qu'il fit dès qu'il eut mis pied à terre en entrant dans son palais, fut de commander à son grand visir d'apporter toute la diligence possible à faire faire le procès aux deux sœurs de la sultane. Les deux sœurs furent enlevées de chez elles, interrogées séparément, appliquées à la question, convaincues et condamnées à être écartelées, et le tout fut exécuté en moins d'une heure de temps.

Le sultan Khosrouschah cependant suivi de tous les seigneurs de la cour, qui se trouvèrent présens, alla à pied jusqu'à la porte de la grande mosquée, et après avoir lui-même tiré la sultane hors de la prison étroite où elle languissoit et souffroit depuis tant d'années :

« Madame, dit-il, en l'embrassant les larmes aux yeux, dans l'état pitoyable où elle étoit, je viens vous demander pardon de l'injustice que je vous ai faite, et vous en faire la réparation que je vous dois. Je l'ai déjà commencée par la punition de celles qui m'avoient séduit par une imposture abominable, et j'espère que vous la regarderez comme entière, quand je vous aurai fait présent de deux princes accomplis et d'une princesse aimable et toute charmante, vos enfans et les miens. Venez, et reprenez le rang qui vous appartient, avec tous les honneurs qui vous sont dus. »

Cette réparation se fit devant une multitude de peuple innombrable, qui étoit accouru en foule de toute part, dès la première nouvelle de ce qui se passoit, laquelle fut répandue dans toute la ville en peu de momens.

Le lendemain de grand matin, le sultan et la sultane qui avoit changé l'habit d'humiliation et d'affliction qu'elle portoit le jour en un habit magnifique, tel qu'il lui convenoit, suivis de

toute leur cour qui en avoit eu l'ordre, se transportèrent à la maison des deux princes et de la princesse. Ils arrivèrent ; et dès qu'ils eurent mis pied à terre, le sultan présenta à la sultane les princes Bahman et Perviz, et la princesse Parizade, et lui dit :

« Madame, voilà les deux princes vos fils, et voici la princesse votre fille ; embrassez-les avec la même tendresse que je les ai embrassés, ils sont dignes de moi et dignes de vous. »

Les larmes furent répandues en abondance dans ces embrassemens si touchans, et particulièrement de la part de la sultane, par la consolation et par la joie d'embrasser deux princes ses fils, une princesse sa fille, qui lui en avoient causé de si affligeantes, et si long-temps.

Les deux princes et la princesse avoient fait préparer un repas magnifique pour le sultan, pour la sultane, et pour toute la cour.

On se mit à table ; et après le repas, le sultan mena la sultane dans le jardin, où il lui fit observer l'ARBRE HARMONIEUX et le bel effet de l'EAU JAUNE. Pour ce qui est de l'OISEAU, elle l'avoit vu dans sa CAGE, et le sultan lui en avoit fait l'éloge pendant le repas.

Quand il n'y eut plus rien qui obligeât le sultan de rester davantage, il remonta à cheval ; le prince Bahman l'accompagna à la droite, et le prince Perviz à la gauche ; la sultane avec la princesse à sa gauche, marcha après le sultan. Dans cet ordre, précédés et suivis des officiers de la cour, chacun selon son rang, ils reprirent le chemin de la capitale.

Comme ils approchoient, le peuple qui étoit venu au-devant, se présenta en foule, bien loin hors des portes, et ils n'avoient pas moins les yeux attachés sur la sultane, en prenant part à sa joie, après une si longue souffrance, que sur les deux princes et sur la princesse, qu'ils accompagnoient de leurs acclamations. Leur attention étoit attirée aussi par l'OISEAU DANS SA CAGE que la princesse Parizade portoit devant elle, dont ils admirèrent le chant, qui attiroit tous les autres oiseaux : ils suivoient en se posant sur les arbres dans la campagne, et sur les toits des maisons dans les rues de la ville.

Les princes Bahman et Perviz, avec la princesse Parizade, furent enfin amenés au palais avec cette pompe ; et le soir la pompe fut suivie de grandes illuminations et de grandes réjouissances, tant au palais que dans toute la ville, lesquelles furent continuées plusieurs jours.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

DE LA CONTINUATION

DES MILLE ET UNE NUITS.

AVANT de parler de la *continuation* des Mille et une Nuits *qu'on publie* aujourd'hui, il est nécessaire de dire quelque chose de l'original arabe, et de la partie déjà traduite par M. Galland.

Les manuscrits complets des MILLE ET UNE NUITS sont rares, non-seulement en Europe, mais même en Orient ; et tous ne se ressemblent pas exactement. La Bibliothèque Impériale de Paris possède deux exemplaires DES MILLE ET UNE NUITS, qui sont tous deux fort incomplets.

Le premier de ces exemplaires, composé de trois volumes petits *in-4°*. d'environ 140 pages chacun, qui ont appartenu à M. Galland, ne contient que 282 Nuits, et finit peu après le commencement de l'histoire du prince Camaralzaman, placée ici à la suite de l'histoire de Noureddin et de Beder. Ainsi, ces trois volumes, dans lesquels ne se trouve pas l'histoire des voyages de Sindbad, ne renferment guère que la moitié de ce qui a été traduit par M. Galland. Cet exemplaire n'en est pas pour cela moins précieux. Le style en est bien plus correct et plus élégant que celui des autres manuscrits des MILLE ET UNE

Nuits que j'ai lus, ou dont on a publié des morceaux ; et la différence à cet égard est si grande, que beaucoup d'Arabes n'entendent pas ce manuscrit. Les histoires y sont aussi plus étendues et plus détaillées.

Il paroît assez clairement par-là, 1°. que ce manuscrit renferme le texte original de l'ouvrage, texte qui a été altéré et corrompu dans les manuscrits plus modernes^[1] : 2°. que l'âge de ce manuscrit se rapproche beaucoup du temps où l'ouvrage a été composé ; et comme le caractère de l'écriture paroît avoir plus de deux cents ans d'antiquité, on pourroit, d'après ces seules données, penser avec assez de probabilité que l'ouvrage a été composé dans le milieu du seizième siècle ; mais une note qui se trouve dans un de ces volumes lève tous les doutes à cet égard, et nous fait connoître avec certitude, et l'âge du manuscrit, et le temps où l'ouvrage a été composé. Par le contenu de cette note, on voit qu'elle a été écrite du temps même de l'auteur. Or, cette note est datée de l'an 955 de l'hégire^[2], dont le commencement tombe au 10 février 1548 de l'ère vulgaire ; d'où il suit que l'idée DES MILLE ET UNE NUITS ne remonte pas beaucoup au-delà de cette époque.

Le second exemplaire des MILLE ET UNE NUITS de la Bibliothèque Impériale est en un seul volume *in-f°*. d'environ 800 pages. Il est divisé en plusieurs parties. La 28^e, qui finit avec la Nuit 905, est suivie d'une autre partie, cotée 29^e, mais qui finit à la Nuit 870 ; ce qui fait voir que cette partie doit être placée avant la précédente. Ce manuscrit, au reste, est très-imparfait, et ne renferme pas toutes les parties qu'il semble renfermer : les parties 12^e, 15^e, 16^e, 18^e, 20^e, 21^e, 22^e, 23^e, 25^e, 27^e manquent entièrement ; les Nuits ne sont pas cotées dans

des endroits, et le sont fort mal dans d'autres ; il y a souvent des lacunes ; et les dernières parties, depuis la 17^e, ne contiennent que des répétitions des histoires précédentes, quelques historiettes et des fragmens de contes tirés de divers ouvrages, tels que les *Fables de bidpai*, l'*Histoire des dix Visirs*, etc. Les premières parties renferment d'abord les mêmes histoire que les trois volumes manuscrits qui ont appartenu à M. Galland ; les histoires qui viennent ensuite, se retrouvent plus complètes dans les trois manuscrits dont je vais parler^[3].

M. de ***, savant orientaliste a fait venir d'Égypte, en 1804, lorsqu'il étoit à Constantinople, un manuscrits DES MILLE ET UNE NUITS très-complet, dont il a envoyé la notice à M. de Sacy, membre de l'Institut national, qui me l'a communiquée. M. de *** assure que son manuscrit est entièrement conforme à un autre envoyé pareillement d'Égypte à M. d'Italinski, ministre de Russie à Constantinople. Je vois par la notice du manuscrit de M. de ***, qu'il ressemble parfaitement à un autre qui a été rapporté de l'expédition d'Égypte, et dont je suis actuellement possesseur^[4].

La ressemblance de ces trois manuscrits, m'autorise à croire que l'édition DES MILLE ET UNE NUITS qu'ils renferment, est aujourd'hui la plus commune, et peut-être la seule au moins en Égypte. J'aurois pu même penser qu'il n'y avoit pas en Orient d'autre édition de cet ouvrage, si le manuscrit dont il me reste à parler n'en présentoit une qui paroît fort différente, au moins dans les dernières parties.

M. Scott, savant anglais, connu par plusieurs ouvrages

traduits de l'arabe et du persan, possède un manuscrit DES MILLE ET UNE NUIT qui a appartenu au docteur White d'Oxford. Ce manuscrit, qui est en sept volumes, renferme, dit-on, l'ouvrage entier, sauf une lacune de 140 Nuits, depuis la 166^e jusqu'à la 306^e. D'après la notice insérée dans l'ouvrage intitulé *Oriental Collections*, de M. Ousely, il semble que la plupart des contes du troisième volume et des suivans, ne sont pas les mêmes que ceux qui se trouvent dans les trois manuscrits d'Égypte dont je viens de parler.

Cette différence, qui commence vers le quart environ de l'ouvrage entier, et après l'histoire de Camaralzaman, me fait penser que le premier auteur ou compilateur de ces contes, qui est encore inconnu, n'avoit pas été plus loin, et qu'ils ont été continués ensuite, et achevés par différentes mains, et avec différens matériaux. Plusieurs raisons viennent à l'appui de cette conjecture. Les histoires qui composent les dernières parties DES MILLE ET UNE NUITS dans les manuscrits arabes, sont entremêlées d'anecdotes, d'historiettes, de fables, qui ne ressemblent point au reste de l'ouvrage, et ont l'air de pièces de rapport, de morceaux de remplissage. Parmi les histoires plus étendues, plusieurs paroissent avoir formé d'abord des ouvrages séparés. Telle est l'histoire des voyages de Sindbad, divisée originairement en sept chapitres, qui renferment chacun le récit d'un voyage, et que M. Galland a divisé en vingt et une Nuits, en l'assujettissant à un nouveau cadre^[5]. Cette histoire se trouve, à la vérité, dans les trois manuscrits d'Égypte dont j'ai parlé ; mais elle ne se trouve, ni dans les trois volumes DES MILLE ET UNE NUITS qui ont appartenu à M. Galland, ni dans le manuscrit de M. Scott : ce qui a fait penser à ce dernier qu'elle

n'étoit pas DES MILLE ET UNE NUITS, et qu'elle avoit été insérée par M. Galland. On peut encore regarder comme un ouvrage séparé, emprunté pour compléter celui des MILLE ET UNE NUITS, l'histoire des sept visirs, renfermée dans le manuscrit de M. Scott, et dans les trois manuscrits d'Égypte.

Quant à la première partie de l'ouvrage, qui paroît être originale, du moins par rapport aux autres, je crois que l'aventure des deux frères Schahriar et Schahzenan, doit être encore distinguée des contes qui la suivent, dont plusieurs, peut-être même le plus grand nombre, peuvent bien ne pas appartenir entièrement à l'auteur qui s'est plu à nous tracer l'histoire préliminaire. Cette histoire, au reste, ressemble trop à celle de Joconde et du roi de Lombardie dans l'Arioste, pour ne pas croire que l'une a servi de modèle à l'autre. Mais si l'auteur arabe, comme l'époque à laquelle il a écrit pourroit le faire soupçonner, a emprunté du poète italien le fonds de cette plaisanterie, il faut convenir qu'il l'a poussée beaucoup plus loin. La fiction de ce génie, de cet être supérieur à l'espèce humaine, et soumis aux disgrâces de l'humanité, est une fiction originale, une extravagance assez plaisante.

Il semble d'abord que les contes DES MILLE ET UNE NUITS devroient avoir un rapport plus marqué avec celui qui leur sert de canevas. « Quant à la manière dont ces contes sont amenés, dit M. de La Harpe, après avoir fait l'éloge de l'ouvrage, on ne sauroit en faire cas... Les contes persans, que l'on appelle MILLE ET UN JOURS, ont un fondement plus raisonnable. Il s'agit de persuader à une jeune princesse trop prévenue contre les hommes, qu'ils peuvent être fidèles en amour ; et en effet, la plupart des contes persans sont des exemples de fidélité.

Plusieurs sont du plus grand intérêt ; mais il y a moins de variété, moins d'invention que dans les MILLE ET UNE NUITS. »

On pourroit répondre à M. de La Harpe, que la prévention de la princesse Farrukhnaz contre les hommes, qu'elle ne connoît pas encore, prévention uniquement fondée sur un vain songe, est bien différente de celle du roi des Indes, fondée sur une trop malheureuse expérience, sur l'exemple de son frère, et sur celui d'un génie. L'auteur arabe ne cherche point à détruire une prévention qu'il s'est plu à créer. Sans doute, pour ne point laisser de regrets au lecteur qui lira tout l'ouvrage, et pour mettre un terme à une barbarie aussi invraisemblable que révoltante, il doit faire obtenir grâce à la sultane ; mais il n'a pas besoin pour cela de persuader Schahriar qu'elle lui sera fidelle. Scheherazade ignore d'ailleurs le motif de la conduite barbare du sultan, qui n'a point révélé son déshonneur. L'adroite et spirituelle conteuse ne cherche qu'à l'amuser, et à gagner du temps. Schahriar ne se défie pas de cette ruse : il la laisse volontiers vivre un jour, parce qu'il peut la faire mourir le lendemain. Mille et une nuits, ou deux ans et neuf mois s'écoulent dans ces délais toujours courts, mais toujours renouvelés. Pendant ce laps de temps, le sultan, tout en écoutant les contes de la sultane, l'a rendue mère de trois enfans. La sultane , pour obtenir sa grâce tout entière, n'a plus alors recours aux contes : elle présente à son mari ces trois innocentes créatures, dont la dernière ne fait que de naître : elles tendent toutes vers leur père des mains suppliantes , et lui demandent la grâce de leur mère.

Le sultan ne peut résister à ce spectacle : il embrasse tendrement son épouse et ses enfans, en demandant seulement

à Scheherazade de lui réciter encore de temps en temps quelques-uns de ces contes qu'elle sait si bien faire. Tel est le dénouement DES MILLE ET UNE NUITS, que M. Galland ne connoissoit pas, et que M. de La Harpe ne pouvoit deviner. Les incidens qu'il suppose, dispensoient, comme on voit, l'auteur de persuader le sultan, et de faire tendre toutes les histoires vers ce but.

M. Galland n'avoit pas de manuscrit complet DES MILLE ET UNE NUITS. On voit par son épître dédicatoire, adressée à madame la marquise d'O, qu'il avoit d'abord traduit pour elle l'histoire des voyages de Sindbad , dont il possédoit un manuscrit qui se trouve maintenant à la Bibliothèque Impériale.

M. Galland se proposoit de faire imprimer cette histoire, qu'il désigne par ces mots : *Sept Contes arabes, lorsqu'il apprit qu'elle étoit* tirée d'un recueil prodigieux de contes semblables, en plusieurs volumes, intitulés LES MILLE ET UNE NUITS. Il tâcha de se procurer ce recueil ; mais il ne put en trouver que quatre volumes, qui lui furent envoyés de Syrie. De ces quatre volumes, trois sont actuellement dans la Bibliothèque Impériale ; le quatrième aura été vraisemblablement égaré à la mort de M. Galland. On ne peut douter que ces trois volumes, cotés dans le catalogue imprimé des manuscrits arabes de la Bibliothèque Impériale, 1506, 1507 et 1508, ne soient du nombre des quatre dont parle M. Galland dans son épître dédicatoire : car il annonce dans le même endroit, que ce qu'il publie renferme la traduction de son premier volume manuscrit ; et les deux premiers volumes de la première édition, qui ont paru d'abord^[6], représentent exactement le premier volume manuscrit de M. Galland, avec

trois feuillets seulement du second. Le troisième volume manuscrit de M. Galland, finissant, comme je l'ai déjà dit, vers le milieu de l'histoire du prince Camaralzaman, il falloit que son quatrième volume manuscrit renfermât le reste de cette histoire. Je pense qu'il renfermoit aussi l'histoire de Ganem, qui se trouve dans le quatrième volume imprimé des éditions en six volumes, et une partie des histoires du cinquième volume. Quant aux histoires du prince Zeyn Alasnam, de Codadad et de ses frères, et de la princesse de Deryabar, M. Galland a prévenu qu'elles n'étoient pas DES MILLE ET UNE NUITS, et les a presque désavouées^[7]. Les onzième et douzième volumes de la première édition, qui répondent au dernier volume des éditions en six volumes, ayant paru après la mort de M. Galland, il est possible qu'il s'y soit glissé quelques histoires qui ne soient pas DES MILLE ET UNE NUITS. Ce qu'il y a de certain, c'est que plusieurs histoires des derniers volumes ne se trouvent pas dans les manuscrits des Mille et une Nuits connus jusqu'à présent.

On a reproché à M. Galland de s'être donné trop de liberté en traduisant^[8]. En lui faisant ce reproche, on n'a peut-être pas fait assez d'attention à la différence du génie des langues, et à la nature de l'ouvrage. M. Galland savoit très-bien l'arabe ; mais il ne croyoit pas pour cela que tout ce qui étoit traduit littéralement de l'arabe pût plaire à des lecteurs français. Il vouloit faire un ouvrage agréable dans sa langue maternelle, et il a réussi ; mais pour y parvenir, il falloit se conformer au goût de la nation. M. Galland a donc été obligé, non-seulement de retrancher, d'adoucir, d'expliquer, mais même d'ajouter ; car les auteurs orientaux, qui tombent souvent dans des répétitions,

ou qui s'apesantissent sur des détails inutiles, laissent quelquefois à deviner bien des choses ; et leur narration vive comme leur imagination, est souvent trop rapide, et même obscure pour nous. En s'attachant servilement à son original, M. Galland n'auroit fait probablement qu'un ouvrage insipide. Pour mettre le public en état de décider cette question, je vais placer à côté de la traduction de M. Galland une traduction littérale faite sur le manuscrit dont il se servoit. Je prendrai pour morceau de comparaison le commencement même de l'ouvrage.

TRADUCTION TRADUCTION DE M. GALLAND.
LITTERALE. Les chroniques des On rapporte qu'il y
Sassaniens , anciens avoit autrefois dans le rois de Perse , qui
royaume des Sassani- avoient étendu leur des; (i), dans les isles
»i — ' (i) Tout ce commenccpacnt est écriç dansi

TRADUCTION

DE M. GALLAND.

empire dans les Indes, dans les grandes et petites isles qui en dépendent, et bien loin au-delà du Gange, jusqu'à la Chine, rapportent qu'il y avoit autrefois un roi de cette puissante maison, qui étoit le plus excellent

TRADUCTION

LITTÉRALE.

de l'Inde et de la Chine deux rois qui étoient frères. L'aîné s'appeloit Schahriar, et le cadet Schahzenan. Schahriar étoit un prince vaillant, belliqueux, redoutable, prompt à se venger, et auquel rien ne [Page:Les Mille et Une Nuits, trad. Galland, Le Normant, 1806, VIII.djvu/34](#) [Page:Les Mille et Une Nuits, trad. Galland, Le Normant, 1806, VIII.djvu/35](#) [Page:Les Mille et Une Nuits, trad. Galland, Le Normant, 1806, VIII.djvu/36](#) [Page:Les Mille et Une Nuits, trad. Galland, Le Normant, 1806, VIII.djvu/37](#) [Page:Les Mille et Une Nuits, trad. Galland, Le Normant, 1806, VIII.djvu/38](#) [Page:Les Mille et Une Nuits, trad. Galland, Le Normant, 1806, VIII.djvu/39](#) [Page:Les Mille et Une Nuits, trad. Galland, Le Normant, 1806, VIII.djvu/40](#) [Page:Les Mille et Une Nuits, trad. Galland, Le Normant, 1806, VIII.djvu/41](#) [Page:Les Mille et Une Nuits, trad. Galland, Le Normant, 1806, VIII.djvu/42](#) [Page:Les Mille et Une Nuits, trad. Galland, Le Normant, 1806, VIII.djvu/43](#) [Page:Les Mille et Une Nuits, trad. Galland, Le Normant, 1806, VIII.djvu/44](#) [Page:Les Mille et Une Nuits, trad. Galland, Le Normant, 1806, VIII.djvu/45](#) [Page:Les Mille et Une Nuits, trad. Galland, Le Normant, 1806, VIII.djvu/46](#) [Page:Les Mille et Une Nuits, trad. Galland, Le Normant, 1806, VIII.djvu/47](#) [Page:Les Mille et Une Nuits, trad. Galland, Le Normant, 1806, VIII.djvu/48](#)

1. ↑ On en peut juger par le commencement même de l'ouvrage, dont le texte a été publié d'après le manuscrit de M. Scott, dans les *Oriental Collections*. Vol. 11, pag. 166.
2. ↑ Cette note se trouve dans le dernier des trois vol. manusc. DES MILLE ET UNE NUITS, qui ont appartenu à M. Galland, f°. 20, verso, au bas de la page. L'écriture en est fine et assez difficile à déchiffrer. En voici le contenu :
« Ce charmant livre a été lu par N., fils de N., écrivain (Kateb) à Tripoli, qui fait des vœux pour que l'auteur vive long-temps. Ce 10 du mois de rabi premier, l'an 955 de l'hégire. »
Une note à-peu-près pareille et de la même écriture, qui se trouve à la fin du volume précédent, est datée de l'an 973 de l'hégire, 1565 de l'ère vulgaire.
3. ↑ Je ne dis rien d'un troisième exemplaire DES MILLE ET UNE NUITS, en arabe, de l'écriture de M. Chavis, qui se trouve à la Bibliothèque Impériale, parce qu'il a été principalement copié sur les trois manuscrits de M. Galland.
4. ↑ Ce manuscrit appartenait auparavant à M. Ruphy, chef de l'instruction publique du département de la Seine, auteur d'un *Dictionnaire abrégé français-arabe, à l'usage de ceux qui se destinent au commerce du Levant : Paris, imprim. de la République, an 10*. M. Ruphy, qui me l'avait d'abord prêté de la meilleure grâce du monde, en me permettant de le garder tant que j'en aurois besoin, a bien voulu m'en faire ensuite le sacrifice.
5. ↑ Les voyages de Sindbad remplissent trente Nuits dans mon manuscrit.
6. ↑ Ces deux premiers volumes, qui répondent au premier volume des éditions en six volumes, parurent en 1704, et furent suivis dans la même année des volumes trois et quatre.
7. ↑ Voyez l'avertissement à la tête du cinquième volume de cette édition.
8. ↑ M. de Murr, dans sa Dissertation sur les Contes arabes dans LES MILLE ET UNE NUITS. M. Richardson, dans sa Grammaire arabe.

LES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES.

LA sultane Scheherazade^[1] ayant achevé l'histoire des deux sœurs jalouses de leur cadette, Dinarzade ne manqua pas de l'assurer que cette histoire l'avoit beaucoup intéressée. Le sultan des Indes ne put s'empêcher lui-même de lui témoigner le plaisir qu'il avoit éprouvé en l'écoutant. « Sire, lui dit alors Scheherazade, le mariage imprévu du roi de Perse Khosrouschah^[2], et les événemens qui l'ont suivi le rappellent deux mariages encore plus singuliers, contractés successivement par le fameux calife Haroun Alraschid^[3], à la suite de ces déguisemens qu'il aimoit, et qui lui procurèrent tant d'aventures merveilleuses. Si votre Majesté veut me permettre de lui raconter cette histoire, je ne doute pas qu'elle ne l'amuse encore plus que la précédente. » Cette annonce fit sur l'esprit du sultan des Indes, naturellement curieux, l'effet que desiroit la sultane. Schahriar sourit au seul nom d'Haroun Alraschid : il remarqua que le jour n'avoit pas encore chassé tout-à-fait les ténèbres de la nuit, et invita la sultane à commencer sur-le-champ le récit des aventures du calife Haroun. Scheherazade, enchantée de voir que la curiosité du sultan ne se fatiguoit

point, commença aussitôt l'histoire qu'on va lire, qu'elle continua, selon son usage, sur la fin de la nuit suivante, et pendant plusieurs autres nuits consécutives.

NOUVELLES AVENTURES

DU

CALIFE HAROUN ALRASCHID,

OU

**HISTOIRE DE LA PETITE FILLE
DE CHOSROÈS ANOUSHIRVAN.**

On célébroit à Bagdad la fête de Arafat^[4]. Le calife Haroun Alraschid, assis sur son trône, venoit de recevoir les hommages des grands de son empire. Peu satisfait de ces démonstrations de respect et de soumission, il voulut voir par lui-même si ses ordres étoient fidèlement exécutés, et si les magistrats n'abusoient pas de leur autorité. Il aimoit d'ailleurs à soulager les malheureux, à répandre des aumônes ; et la circonstance de la fête de l'Arafat l'engageoit à remplir lui-même un devoir de religion si cher à son cœur^[5].

Dans ce dessein, le calife se tourna vers Giafar le Barmecide, et lui dit : « Giafar, je voudrois me déguiser, me promener dans

Bagdad, visiter les divers quartiers de la ville, voir ses habitants, entendre leurs discours, et distribuer des aumônes aux pauvres et aux malheureux : tu m'accompagneras, et tu auras grand soin que nous ne soyons reconnus de personne. » « Commandeur des croyans, répondit Giafar, je suis prêt à exécuter vos ordres. »

Le calife se leva aussitôt : ils passèrent dans l'intérieur du palais, prirent des habits convenables à la circonstance, et n'oublièrent pas de garnir d'argent leurs poches et leurs manches. Ils sortirent ensuite secrètement, et commencèrent à parcourir les rues et les places publiques, faisant l'aumône à tous les pauvres qui se trouvoient sur leur chemin.

Tandis qu'ils marchaient ainsi au hasard, ils rencontrèrent une femme assise au milieu de la rue et couverte d'un voile épais, qui leur tendit la main en disant : « Donnez-moi quelque chose pour l'amour de Dieu. » Le calife en la regardant, remarqua que son bras et sa main étoient d'une blancheur qui égaloit et surpassoit même celle du cristal. Il en fut surpris, et tira de sa poche une pièce d'or qu'il remit à Giafar pour la lui donner. Le visir s'approcha d'elle, et lui remit la pièce d'or.

L'infortunée sentit, en fermant la main, que ce qu'elle tenoit étoit plus gros et plus pesant qu'une obole ou qu'une drachme : elle regarda dans sa main, et vit que c'étoit une pièce d'or. Aussitôt elle appela Giafar, qui étoit déjà passé, en criant : « Bon jeune homme, bon jeune homme ! » Giafar revint sur ses pas. « Vouliez-vous, lui dit -elle, me faire l'aumône de cette pièce d'or, ou ne me l'avez-vous donnée que par erreur, ou dans une autre intention ? » « Ce n'est pas moi qui vous l'ai donnée, lui répondit Giafar, c'est ce jeune homme qui me l'a

remise pour vous. » « Demandez-lui donc, reprit la femme, quelle a été son intention, et faites-la-moi connoître. »

« Le jeune homme n'a eu d'autre intention que celle de vous faire l'aumône, lui dit Giafar, après avoir consulté le calife. »

« En ce cas, reprit-elle, que Dieu soit sa récompense ! »

Giafar rendit cette réponse au calife, qui lui dit: « Demandez-lui si elle est mariée ; et si elle ne l'est pas, proposez-lui de m'épouser. » La femme ayant répondu qu'elle n'étoit pas mariée, Giafar lui dit : « Celui qui vous a donné la pièce d'or voudroit vous épouser. » « Je l'épouserai, reprit-elle, s'il peut me donner la dot et le douaire que je lui demanderai. » Giafar sourit à ces mots, et dit en lui-même : « Le calife n'est peut-être pas en état de fournir une dot et un douaire à cette infortunée, et je ne sais où nous pourrions emprunter pour cela de l'argent. »

« Quelle est donc, continua tout haut Giafar, la dot que vous desirez, et quel doit être votre douaire ? » « Ma dot, répondit-elle, doit égaler le montant des tributs de la ville d'Ispahan pendant un an, et mon douaire le produit annuel de la province du Khorassan^[6]. »

Giafar secoua la tête, et porta ces paroles au calife, qui, au grand étonnement de son visir, parut fort satisfait, et lui dit d'annoncer à l'inconnue qu'on acceptoit ses conditions.

Le grand visir s'étant acquitté de sa commission, l'inconnue lui demanda quels étoient le rang et la fortune du jeune homme, et comment il pourroit remplir les conditions qu'il acceptoit ? « Le jeune homme, répondit Giafar, est le Commandeur des croyans, le calife Haroun Alraschid. »

Aussitôt l'inconnue arrangea un peu son modeste habillement, leva les mains au ciel, remercia la bonté divine, et dit à Giafar qu'elle acceptoit pour époux le Commandeur des croyans. Le visir porta cette réponse à son maître, qui prit alors le chemin du palais.

Lorsque le calife fut rentré dans son palais, il envoya vers l'inconnue une dame d'un âge mûr, accompagnée de jeunes esclaves. Elles lui dirent qu'elles venoient la chercher de la part du calife, et la conduisirent d'abord aux bains qui étoient dans l'intérieur du sérail. Elles répandirent sur elle les parfums les plus exquis, la revêtirent d'habits magnifiques, l'ornèrent des bijoux et des joyaux les plus précieux, et n'oublièrent aucune des parures que les plus grandes reines ont coutume de porter. On la mena ensuite dans le palais qui lui étoit destiné. Il étoit orné de meubles de toute espèce et fourni de toutes sortes de provisions. Dès qu'elle y fut installée, on en rendit compte au calife, qui envoya chercher les cadis et fit dresser le contrat de mariage.

Le soir étant venu, le calife entra dans l'appartement de sa nouvelle épouse, s'assit auprès d'elle et lui témoigna le désir qu'il avoit d'apprendre quelle étoit sa naissance et pourquoi elle lui avoit demandé une dot et un douaire aussi considérables ?

« Commandeur des croyans, répondit-elle, vous voyez dans votre esclave une descendante de Chosroès Anouschirvan^[7] : les revers de la fortune, les rigueurs du destin m'ont réduite dans l'état où vous m'avez trouvée. »

« Princesse, répliqua le calife, Chosroès Anouschirvan, s'il

en faut croire quelques historiens, abusant d'abord de son autorité, vexa ses sujets et commit, au commencement de son règne, de grandes injustices. »

« C'est apparemment à cause de ces injustices, reprit-elle, que sa postérité a été contrainte de demander l'aumône au milieu de la rue. » « Mais, ajouta le calife, tous les historiens conviennent qu'il changea bientôt de conduite et se montra si humain et si équitable, que les animaux de la terre et les oiseaux du ciel ressentirent les effets de sa justice et de sa bonté. » « C'est encore pour cela, répondit la nouvelle reine, que Dieu a eu pitié de ses descendants et a retiré sa petite-fille^[8] du milieu de la rue, pour la rendre l'épouse du Commandeur des croyans. »

Le calife Haroun Alraschid étoit d'un caractère fier et ombrageux. Cette illustre origine, qu'il ne s'étoit pas attendu à rencontrer, le sang-froid avec lequel la nouvelle reine envisageoit son élévation, peut-être la hauteur qu'il crut apercevoir dans ses réponses, tout cela le piqua tout-à-coup : il la quitta brusquement, et jura de ne pas la revoir avant un an.

L'année suivante, le jour de la fête de l'Arafa, le calife se déguisa encore, et sortit de son palais accompagné de Giafar son visir et de Mesrour chef de ses eunuques. Comme il se promenoit dans la ville de Bagdad, une boutique attira ses regards par la propreté et l'élégance qui y régnoient. Il y vit un jeune homme occupé à préparer avec beaucoup de soin et d'attention de petits gâteaux^[9] qu'il remplissoit ensuite d'amandes et de pistaches.

Le calife s'arrêta, et s'amusa un moment à voir travailler le

jeune pâtissier. De retour dans son palais, il envoya un esclave demander au pâtissier, de sa part, cent gâteaux de la grosseur du poing. L'esclave ne tarda pas à les apporter. Le calife alors s'assit, fit venir du sucre, des pistaches, tout ce qui étoit nécessaire, se mit à remplir lui-même les gâteaux, et glissa dans chacun une pièce d'or. Il envoya en même temps un esclave à la petite-fille de Chosroès pour la prévenir que l'année du serment étant révolue, il viendrait la voir le soir : il lui faisoit demander en même temps ce qui pouvoit flatter ses desirs et quel présent il devoit lui offrir ?

La princesse de Perse répondit à l'envoyé du calife, qu'elle avoit tout ce qu'elle pouvoit désirer et qu'il ne lui manquoit absolument rien. Cette réponse ayant été rapportée au calife, il ordonna à l'eunuque de retourner auprès de la princesse et de lui faire une seconde fois la même demande. La princesse voyant que le calife insistoit, le pria de lui envoyer mille pièces d'or et une femme âgée^[10] en qui il eût toute confiance, afin qu'elle pût sortir avec elle et distribuer aux pauvres les mille pièces d'or. Le calife, content de pouvoir faire quelque chose d'agréable à la princesse, donna sur-le-champ les ordres nécessaires pour la satisfaire. Elle sortit avec la femme qui l'accompagnoit, et parcourut les rues de Bagdad jusqu'à ce qu'elle eût distribué les mille pièces d'or. Ensuite elle prit le chemin du palais.

Il faisoit, ce jour-là, une chaleur excessive ; la princesse sentit une soif ardente, et le dit à la vieille. Celle-ci lui proposa d'abord d'appeler un porteur d'eau, mais la princesse lui témoigna la répugnance qu'elle avoit de boire dans la tasse qui servoit à tout le monde, et la pria de frapper à la porte d'une

maison, et d'y demander par grâce un verre d'eau.

La vieille regardant alors autour d'elle, aperçut une belle maison dont la porte étoit de bois de sandal ; au-dessus pendoit une lampe retenue par un cordon de soie ; au-devant étoit une portière en tapisserie, et de chaque côté un banc de marbre. La vieille ayant dit à la princesse qu'elle alloit demander de l'eau dans cette maison, s'avança et frappa doucement à la porte avec le marteau. La porte s'ouvrit, et il en sortit un beau jeune homme élégamment habillé.

« Mon enfant, lui dit la vieille, ma fille est très-altérée ; elle ne veut pas boire de l'eau d'un porteur d'eau, auriez-vous la bonté de lui en donner ? » « Volontiers, dit le jeune homme en rentrant. » Bientôt après il apporta une tasse pleine d'eau, la présenta à la vieille. Celle-ci la donna à la princesse, qui eut soin de se tourner en buvant du côté du mur, pour ne pas laisser apercevoir son visage, et remit la tasse à la vieille. Elle la rendit au jeune homme en le remerciant et lui souhaitant toute sorte de bénédictions. Il y répondit par des vœux pour sa santé. La princesse et la vieille continuèrent leur chemin, et rentrèrent dans le palais.

Pendant ce temps-Là le calife ayant achevé de garnir tous les petits gâteaux, les avoit arrangés sur un grand plat de porcelaine de la Chine. Il appela un esclave et lui ordonna de porter ce plat à la princesse de Perse, en lui disant de sa part, que c'étoit le gage de la paix qu'il devoit faire ce soir avec elle. L'esclave prit le plat, le remit à la vieille, en lui rapportant les paroles du calife, et s'en retourna fort affligé de n'avoir pu manger un seul des gâteaux. Il en avoit été fort tenté ; mais comme ils étoient assez gros, il avoit craint que s'il en prenoit

un, on ne remarquât la place vuide.

La princesse ayant vu le plat de gâteaux, commanda à la vieille de le porter au jeune homme qui lui avoit donné à boire, pour le remercier de sa politesse. La vieille sortit aussitôt pour exécuter cet ordre. Elle eut aussi, chemin faisant, grande envie de goûter des gâteaux, et déjà elle en avoit pris un ; mais, voyant le vuide qui paroissoit, elle craignit qu'on ne s'aperçût de sa gourmandise et le remit à sa place. Elle trouva le jeune homme assis près de la porte de sa maison, le salua et lui dit : « Mon enfant, la jeune personne pour qui je vous ai demandé à boire, vous envoie ces gâteaux pour vous remercier de la tasse d'eau que vous lui avez donnée. » « Mettez-les sur le banc, dit le jeune homme, en la remerciant. »

La vieille s'en étant retournée, le gardien du quartier vint trouver le jeune homme, et lui dit : « Seigneur Hageb^[11], c'est aujourd'hui la fête de l'Arafa, ne me donnerez-vous pas quelque chose pour célébrer ce grand jour et acheter à mes enfans quelque friandise ? » « Prends ce plat de gâteaux, lui dit le jeune homme. » Le gardien du quartier fort satisfait, baisa la main, et emporta le plat.

La femme du gardien le voyant entrer avec le plat, s'écria : « Ah, malheureux, d'où te vient ce plat ? L'as-tu dérobé ou enlevé par violence ? » « C'est, dit-il, le seigneur Hageb (que Dieu conserve ce brave jeune homme !) qui me l'a donné. Venez tous manger de ces gâteaux : ils doivent être excellens. » « Es-tu fou, dit la femme ? Va plutôt les vendre. Cela vaut au moins trente à quarante drachmes qui nous serviront à entretenir nos enfans. » « Laisse-nous, dit le mari, nous régaler de ce que Dieu nous envoie. » La femme se mit alors à crier et

à pleurer, en disant : « Nos enfans n'ont ni bonnets, ni chausses. »

Les femmes ont presque toujours raison : celle-ci l'emporta enfin. Le mari prit le plat et le remit au crieur public pour le vendre avec les gâteaux. Quelqu'un en offrit d'abord quarante drachmes ; enfin il monta jusqu'à quatre-vingt. Un des marchands, considérant alors le plat attentivement, vit ces mots gravés sur le bord : *Fait par ordre du Commandeur des croyans*. Il fut fort étonné, et demanda au crieur s'il vouloit les faire pendre avec son plat ? Le crieur ne comprenant rien à ce discours, le marchand lui dit que ce plat appartenoit au Commandeur des croyans.

Le crieur pensa mourir de peur, reprit le plat, courut au palais, et demanda à parler au calife. On le fit entrer ; et après qu'il se fut prosterné et qu'il eut fait des vœux pour le calife, il lui présenta le plat. Le calife ayant reconnu le plat et les gâteaux, entra dans une grande colère, et dit en lui-même : « Quoi, je me donne la peine d'arranger moi-même quelque chose pour le faire manger dans l'intérieur de mon sérail, et l'on aime mieux le vendre ! Qui t'a donné ce plat, dit-il ensuite au crieur ? » « C'est, répondit celui-ci, le gardien de tel quartier. » « Qu'on me l'amène, dit le calife. »

On alla chercher le gardien, et on l'amena les mains liées avec une corde. « La méchante femme, disoit-il en lui-même, qui n'a pas voulu nous laisser manger ce qui étoit dans le plat : nous nous serions régalés, et il n'en seroit rien arrivé de pis ! Maintenant nous n'avons pas goûté un gâteau, et nous voilà dans une très-mauvaise affaire. »

Le calife fit au gardien la même question qu'au crieur, en le

menaçant de lui faire couper la tête s'il ne disoit la vérité. Il n'eut garde de rien déguiser, et nomma le seigneur Hageb. Le calife irrité de plus en plus, en entendant prononcer le nom d'un de ses officiers, ordonna qu'on l'amenât sur-le-champ, qu'on lui arrachât son turban, qu'on le traînât par terre sur le visage, et qu'on mit sa maison au pillage.

Les officiers chargés d'exécuter cet arrêt, se rendirent à la maison du Hageb, frappèrent à la porte, lui signifièrent les ordres du calife, et l'emmenèrent au palais. Un des officiers prit son turban, en ôta la mousseline, la lui passa autour du cou, et la déchira, en lui disant : « Alaeddin, telle est la volonté du calife : il nous avoit commandé pareillement de piller ta maison ; notre amitié pour toi nous a empêché d'exécuter nous-mêmes cet ordre; nous en avons remis l'exécution à d'autres. Quelque pénible que soit pour nous cette commission, l'honneur nous fait un devoir d'obéir à notre souverain. »

Alaeddin étant devant le calife, se prosterna, fit des vœux pour la conservation de ses jours, et demanda humblement par quelle faute il avoit mérité un pareil traitement.

« Reconnois-tu (lui dit le calife, en lui montrant le gardien qui avoit les mains liées derrière le dos), reconnois-tu cet homme ? » « C'est, répondit Alaeddin, le gardien de notre quartier. » « D'où venoit le plat que tu lui as donné, reprit le calife ? » Alaeddin raconte alors exactement de quelle manière et pourquoi ce plat lui avoit été apporté par la vieille femme.

Ce récit simple et naturel parut apaiser un peu la colère du calife. « Lorsque la jeune personne, dit-il à Alaeddin, but l'eau que tu apportas pour elle, vis-tu son visage ? » « Commandeur des croyans, répondit Alaeddin troublé, et ne faisant pas

attention à ce qu'il disoit, je le vis. » À ces mots, le calife transporté de fureur, ordonna qu'on amenât la princesse de Perse, et qu'on leur tranchât la tête à tous deux. La princesse se tournant vers Alaeddin, lui dit : « Quelle raison vous engage à avancer faussement que vous avez vu mon visage, et à me faire périr avec vous ? » « C'est le destin qui nous perd, répondit Alaeddin, je voulois dire que je n'ai rien vu de votre visage : l'erreur de ma langue cause notre mort. »

On fit mettre, selon l'usage observé dans les exécutions, Alaeddin et la princesse sur le tapis de cuir appelé le tapis de sang; on déchira le bord de leurs habits, et on leur banda les yeux. L'exécuteur tourna autour d'eux, en disant : « Le Commandeur des croyans ordonne-t-il que je frappe ? » « Frappe, dit le calife. » L'exécuteur tourna une seconde fois, en prononçant la même formule, à laquelle le calife répondit par le même mot. Enfin l'exécuteur en tournant pour la troisième et dernière fois, dit à Alaeddin : « Avez-vous quelque chose à me recommander avant que le calife ait prononcé pour la troisième fois votre arrêt ; car, dès qu'il l'aura prononcé, votre tête tombera aussitôt par terre ? »

« Je voudrois, dit Alaeddin, que vous ôtassiez ce bandeau de dessus mes yeux, afin de voir encore une fois mes amis : vous ferez ensuite ce que vous voudrez. » Lorsque le bandeau fut ôté, Alaeddin regarda autour de lui, et ne vit que des visages consternés. Tous les yeux étoient baissés par respect pour le calife, et personne n'eût osé dire un mot. Au milieu de ce silence, le malheureux Alaeddin éleva la voix, et dit au calife :

« Commandeur des croyans, j'ai quelque chose d'important à vous révéler. » « Qu'est-ce que c'est, dit le calife ? »

« Différez, dit Alaeddin, notre supplice de trois jours, vous verrez les choses du monde les plus extraordinaires. » « J'y consens, dit le calife ; mais si dans trois jours je ne vois pas ces choses extraordinaires, rien ne pourra vous soustraire à la mort. » En même-temps il ordonna qu'on les conduisit en prison.

Le troisième jour, le calife impatient, résolu d'aller lui-même au-devant des aventures qu'il attendoit. Il choisit un déguisement bizarre, s'affubla d'un habit grossier, entoura sa tête d'un mouchoir épais, prit en main une arquebuse^[12], mit une giberne sur son dos, et remplit ses poches d'or et d'argent. Dans cet équipage, il sort du palais, et commence à parcourir les rues de Bagdad, espérant voir bientôt les merveilles que lui avoit annoncé le Hageb.

Sur les dix heures du matin, il vit à l'entrée d'un bazar un homme qui disoit tout haut : « Jamais je n'ai rien vu de si étonnant ! » Le calife lui demanda ce qu'il avoit vu de si étonnant. « Il y a, dit cet homme, dans ce bazar, une femme qui, depuis le point du jour, récite le Coran avec tant de justesse et de clarté, qu'il semble entendre l'ange Gabriel révélant lui-même à Mahomet ses divins préceptes. Malgré cela personne n'a encore donné la moindre chose à cette pauvre femme : vous conviendrez que rien n'est plus étonnant. » Le calife ayant entendu cela, entra dans le bazar, et vit une vieille femme qui récitait le Coran, et en étoit déjà aux derniers chapitres. Il fut ravi de la manière dont elle le récitait, et s'arrêta pour l'écouter jusqu'à ce qu'elle eût fini.

Le calife voyant alors que personne ne lui donnoit rien, mit la main dans sa bourse avec le dessein de lui donner tout ce

qu'elle renfermoit encore. Mais la vieille s'étant levée tout-à-coup, entra dans la boutique d'un marchand, et s'assit à côté de lui. Le calife s'approcha, prêta l'oreille, et entendit ces mots : « Voulez-vous une jolie personne ? » « Volontiers. » « Eh bien, venez avec moi, vous verrez une beauté telle que vous n'en avez jamais vu ! »

« Quoi donc, dit le calife en lui-même, cette vieille femme, que je prenois pour une femme de bien, feroit-elle le plus infâme des métiers ! Je ne veux lui rien donner que je ne sache ce que ceci va devenir. » Dans ce dessein, il les suivit de très-près. La vieille entra dans sa maison avec le jeune homme. Le calife se glissa derrière eux et se cacha dans un endroit d'où il pouvoit tout voir sans être aperçu. La vieille appela sa fille, qui sortit aussitôt d'un cabinet.

Le calife fut étonné de voir une beauté à laquelle aucune de ses femmes ne pouvoit être comparée. Sa taille étoit noble et bien proportionnée ; ses yeux noirs, languissans, étoient empreints d'un collyre magique plus puissant que tout l'art des Babyloniens^[13] ; ses sourcils ressembloient à des arcs d'où partoient des flèches mortelles ; son nez à la pointe d'une épée ; sa bouche au sceau de Salomon ; ses lèvres à deux cornalines rouges ; ses dents à un double rang de perles ; sa salive étoit plus douce que le miel, plus fraîche que l'eau la plus pure : son sein s'élevoit sur sa poitrine comme deux grenades, et sa peau paroissoit douce comme la soie^[14] : enfin, elle ressembloit à cette belle qu'un poète met au-dessus du soleil et de la lune.

Cette jeune personne n'eut pas plutôt vu le jeune homme qui étoit auprès de sa mère , qu'elle rentra précipitamment dans le

cabinet, en reprochant à sa mère de l'avoir exposée à la vue d'un inconnu. Celle-ci s'excusa, en lui disant que son intention étoit de la marier ; qu'un homme pouvoit voir une fois celle qu'il vouloit épouser ; que si le mariage n'avoit pas lieu, on ne se revoyoit plus, et qu'il n'y avoit aucun mal à cela.

Le calife fut satisfait de voir que la vieille femme n'avoit que des intentions honnêtes. « Vous avez vu ma fille, dit-elle ensuite au marchand : vous plaît-elle ? » « Beaucoup, répondit-il. Quelle est la dot et le douaire que vous demandez ? » « Quatre mille pièces d'or pour la dot, dit-elle, et autant pour le douaire. » « Cela est beaucoup, dit le marchand. Tout mon avoir ne se monte qu'à quatre mille pièces d'or : si je donne tout, il ne me restera rien. Acceptez mille pièces d'or. J'en dépenserai mille autres pour meubler la maison, et faire le trousseau de ma femme, et je ferai valoir le reste dans le commerce. »

La vieille femme jura que sans les quatre mille pièces d'or, on n'auroit pas un cheveu de sa fille. Le marchand témoigna alors son chagrin de la modicité de sa fortune, prit congé de la vieille, et se disposa à la quitter. Le calife le prévint, sortit devant lui, et se mit à l'écart dans la rue jusqu'à ce qu'il se fût éloigné. Le calife rentra ensuite dans la maison, et salua humblement la vieille, qui lui demanda, en lui rendant légèrement le salut, ce qu'il vouloit ?

« Le jeune homme qui sort de chez vous, dit le calife, m'a dit qu'il n'épousoit pas votre fille ; je viens vous la demander, et vous offrir la somme que vous desirez avoir. » La vieille regarda le calife depuis les pieds jusqu'à la tête, et lui répondit : « Voleur (car tu en as bien la mine) ; tout ce qui est

sur toi ne vaut pas deux cents drachmes : où prendrais-tu quatre mille sequins ? »

« Ces propos sont inutiles, dit le calife, et l'apparence est souvent trompeuse. Voulez-vous réellement marier votre fille^[15], je suis prêt à vous compter la somme ? » « Eh bien ! dit la vieille, nous t'épouserons en nous comptant les quatre mille sequins. »

« J'accepte les conditions (dit le calife, en entrant dans l'intérieur de la maison et s'asseyant). Allez chez le cadi un tel, et dites-lui que le *Bondocani*^[16] le demande. » « Voleur, reprit la vieille, puis-je croire que le cadi voudra bien venir pour toi ? » « Ne vous embarrassez pas, dit le calife ; allez, et dites au cadi qu'il apporte des plumes, de l'encre et du papier. »

La vieille partit, disant en elle-même : « Si le cadi venoit avec moi, je pourrais regarder mon prétendu gendre, non comme un voleur ordinaire, mais comme un chef de voleurs. Arrivée chez le cadi, elle le trouva assis au milieu de plusieurs autres juges et entouré de beaucoup de monde. Elle s'avança d'abord, mais n'osant aller plus loin elle retourna sur ses pas. « Comment, dit-elle ensuite, je m'en irai sans avoir osé rien dire au cadi ! » Elle s'enhardit, revint à la porte, avança la tête, la retira, et recommença plusieurs fois la même chose.

Le cadi remarqua ce manège, appela un huissier, et lui ordonna de faire entrer cette femme. L'huissier vint la chercher : elle le suivit fort contente, et s'approcha du cadi qui lui dit : « Que voulez-vous, bonne femme ? » « Seigneur, répondit-elle, j'ai chez moi un jeune homme qui voudroit que vous vinssiez le trouver. » « Qui est ce jeune homme qui veut

que j'aïlle le trouver, et quel est son nom ?» « Il dit, reprit la vieille, qu'il s'appelle *le Bondocani*. »

À ce nom, qui étoit le nom secret du calife, et qui n'étoit connu que des gens en place, le cadi se leva sur-le-champ, et dit à la vieille : « Marchez devant moi et me montrez le chemin. » Tous ceux qui étoient là eurent beau lui demander où il alloit, il ne leur dit autre chose, sinon qu'il lui étoit survenu une affaire, et il partit avec la vieille. Celle-ci réfléchissoit, chemin faisant, et disoit en elle-même : « Ce pauvre cadi est un bon-homme. Mon futur gendre l'a sûrement régalaé cette nuit de quelques coups de bâton : il craint que pareil accident ne lui arrive encore, et voilà pourquoi il s'empresse si fort de venir le trouver. »

Le cadi, suivant toujours la vieille, entra dans sa maison, et reconnoissant le calife, alloit se prosterner devant lui ; mais le calife lui fit signe qu'il ne vouloit pas être connu. Le cadi le salua donc à la manière ordinaire, s'assit sans façon près de lui, et lui demanda quel sujet lui faisoit désirer sa présence. « Je voudrois, dit le calife, épouser la fille de cette femme, et nous avons besoin de vous pour dresser le contrat. » Le cadi se tournant alors du côté des dames, leur fit une profonde révérence et demanda quelle étoit la dot et le douaire ? « Mille sequins de dot et autant de douaire, lui dit la vieille. »

Le cadi, après s'être assuré du consentement du calife, voulut dresser son acte ; mais, s'apercevant qu'il avoit oublié du papier, il prit le bas de sa robe et écrivit d'abord les noms du calife, de son père et de son grand-père qui lui étoient bien connus^[17]. Ensuite il demanda à la vieille le nom de sa fille, de son père et de son grand-père.

La vieille se mit alors à gémir et à se lamenter. « Malheureuses que nous sommes, dit-elle, si son père vivoit, ce voleur n'auroit pas osé mettre le pied dans cette maison, à plus forte raison prétendre à la main de ma fille ! Mais la mort de mon mari me réduit à cette extrémité. » « Dieu prend pitié des infortunés et des orphelins, dit le cadi, en écrivant. » À chaque nouvelle question, la vieille recommençoit à se lamenter de plus belle. Le cadi secouoit la tête, avoit peine à se contenir, et le calife rioit de tout son cœur.

Le contrat achevé, le cadi coupa le bas de sa robe où il étoit écrit, et se leva pour s'en aller ; mais ne voulant pas paroître dans les rues avec une robe coupée, il l'ôta, et pria la vieille de la donner à quelqu'un à qui elle pût encore servir. Comme il sortoit, la vieille dit au calife : « Est-ce que vous ne donnez rien au cadi, qui est venu lui-même vous trouver, qui a écrit sur le bord de sa robe, et a été obligé de l'abandonner ? »

« Laissez-le partir, dit le calife, je ne lui donnerai pas une obole. » « Que les voleurs sont avides, s'écria-t-elle : cet homme vient chez nous pour gagner quelque argent, et nous le dépouillons ! » Le calife se mit encore à rire, et dit à la vieille en s'en allant, qu'il alloit lui apporter les quatre mille sequins et des étoffes pour habiller la nouvelle mariée. « Ô voleur, reprit encore la vieille, tu vas donc piller le magasin de quelque pauvre marchand, lui enlever tout son bien et le réduire à la mendicité ! »

Le calife de retour dans son palais, se revêtit de ses habits de cérémonie, s'assit sur son trône, et commanda qu'on fit venir des marbriers, des menuisiers, des badigeonneurs et des peintres en bâtiment. Quand ils furent arrivés, qu'ils eurent

baisé la terre devant lui, et fait des vœux pour la durée de son règne, il ordonna qu'on les étendît par terre, et qu'on leur donnât à chacun deux cents coups de bâton. Comme ils crioient grâce, et demandoient humblement quelle faute ils avoient commise, il les fit relever, et dit au principal d'entre les marbriers :

« Dans telle rue, à tel endroit, vous trouverez une maison faite de telle manière : allez-y sur-le-champ, et pavez-la toute entière en marbre. Si ce soir il se trouve seulement un endroit grand comme la main qui ne soit pas pavé, ta main droite sera mise à la place. » « Commandeur des croyans, dit-il, nous n'avons pas de marbre. » « Qu'on en prenne dans mes magasins, dit le calife, et assemblez tous les marbriers de Bagdad. Lorsque la maîtresse de la maison vous demandera qui vous a envoyés, vous répondrez, *c'est votre gendre. Si elle vous demande : Quelle est la profession de mon gendre ?* Comment s'appelle-t-il ? vous répondrez à la première question : *Nous n'en savons rien* ; et à la seconde : *Il se nomme le Bondocani*. Si quelqu'un de vous répond autre chose, il sera mis en croix sur-le-champ. »

Le marbrier assemble tous les ouvriers de sa profession, fit charger le marbre et tout ce qui étoit nécessaire pour leur travail, se rendit à la maison que le calife avoit indiquée, et y entra avec tous ceux qui l'accompagnoient. La vieille aussitôt se présenta : « Que voulez-vous ? » « Nous venons pour paver cette maison. » « Qui vous a envoyés ? » « Votre gendre. » « Quelle est la profession de mon gendre ? » « Nous n'en savons rien. » « Mais, comment s'appelle-t-il ? » « Le Bondocani. » « Mon gendre, dit en elle-même la vieille, n'est

qu'un voleur ; mais c'est assurément le premier, le chef, le plus distingué de tous les voleurs. » Les marbriers s'étant partagé la besogne, chacun d'eux n'eut à faire qu'une coudée d'ouvrage, ou même moins.

Le calife avoit donné des ordres pareils au chef des menuisiers : celui-ci rassembla tous les autres menuisiers, prit des planches, des clous, et tout ce qui étoit nécessaire pour faire des portes et autres ouvrages de son état. Ils entrèrent tous dans la maison, dressèrent leurs établis, se partagèrent l'ouvrage, et commencèrent à travailler à l'envi l'un de l'autre.

La vieille étonnée se présente pareillement à eux : « Que voulez-vous ? » « Nous venons pour arranger cette maison. » « Qui vous y a envoyés ? » « Votre gendre. » « Quelle est la profession de mon gendre ? » « Nous n'en savons rien. » « Mais comment s'appelle-t-il ? » « Le Bondocani. » La vieille ne sachant où elle en étoit, et devenue presque folle, disoit en elle-même : « Mon gendre le voleur est un homme bien redouté, car tout ceci ne se fait que par la crainte qu'il inspire ; et tous ces ouvriers en ont si peur, qu'aucun d'eux n'oseroit dire quelle est sa profession. »

Bientôt après arrivent les badigeonneurs et les peintres, avec la chaux, l'huile de chanvre, et tout ce qui leur étoit nécessaire. Les badigeonneurs font éteindre la chaux, dressent leurs échelles, et se mettent quatre ou cinq après un mur ; derrière eux travaillent les peintres.

L'étonnement de la vieille étoit si grand, qu'elle en perdoit la raison. « Mon gendre, dit-elle à sa fille, est obéi bien ponctuellement, et on a une grande frayeur de lui. Sans cela, comment pourroit-il faire faire tant de choses en un jour ? Un

autre ne les feroit pas exécuter en un an. Quel dommage qu'avec tout cela ce ne soit qu'un voleur ! »

Résolue d'interroger ces nouveaux ouvriers, la vieille s'approche des badigeonneurs, leur fait ses questions ordinaires, et obtient toujours les mêmes réponses. Elle s'adresse aux peintres, qui ne lui apprennent rien de plus. Enfin, s'attachant à l'un d'eux, plus jeune que les autres, et le tirant à l'écart : « Mon enfant, lui dit-elle, au nom de Dieu, apprenez-moi le vrai nom et la profession de mon gendre ? » « On ne peut parler, lui répondit-il, quand il y va de la vie. » « Allons, dit alors la vieille, je vois clairement que ce n'est qu'un voleur. Tout le monde a peur du mal qu'il peut faire. »

Sur la fin du jour, les ouvriers ayant fini d'arranger la maison, remirent leurs habits, allèrent au palais, et rendirent compte au calife de l'exécution de ses ordres. Le calife les ayant bien récompensés, fit venir des porteurs. On remplit des paniers de linge, de tapis, de coussins ; on met dans d'autres des habits, des étoffes brodées, des bijoux. Le calife ordonne aux porteurs de faire aux questions de la vieille les mêmes réponses qu'il avoit prescrites aux ouvriers.

La vieille voyant arriver les porteurs, leur dit : « Vous vous trompez, toutes ces choses ne sont pas pour nous ; portez-les à ceux à qui elles appartiennent. » « C'est ici, répondent les porteurs, la maison qu'on a arrangée aujourd'hui, et c'est bien ici que nous envoie votre gendre. » En même temps, ils entrent et déposent leurs paquets, en disant à la vieille, qui soutenoit toujours qu'ils se trompoient : « Ayez soin toujours de parer votre maison, mettez ces habits, et faites habiller tous ceux que vous voudrez, car votre gendre a de tout en abondance, et il

viendra vous voir cette nuit à l'heure où tout le monde est endormi. » « Les voleurs, dit en elle-même la vieille, sortent toujours la nuit. »

Cependant la vieille va trouver ses voisines et les prie de venir avec elle pour lui aider à arranger la maison, et à placer les meubles et les effets qu'elle vient de recevoir. Celles-ci la suivent, autant par curiosité que par envie de lui rendre service. Arrivées devant la maison, elles sont étonnées de la voir blanchie, réparée ; et bientôt leurs yeux sont éblouis de la quantité de meubles, d'effets précieux, d'habits, de bijoux qui brillent de tous cotés.

« D'où vous viennent toutes ces choses, lui dirent-elles, et comment cette maison est-elle tout-à-coup si changée ? Hier ce n'étoit qu'une mesure, rien n'étoit blanchi, point de peinture nulle part, encore moins de marbre. Dormons-nous, et tout ceci n'est-il qu'un songe, ou bien est-ce l'effet d'un enchantement ? »

« Il n'y a point d'illusion, dit la vieille ; tout s'est fait naturellement. C'est mon gendre qui a opéré ces merveilles, et qui m'a envoyé tout ce que vous voyez. » « Votre gendre ! Et quel est-il ? Quand avez-vous donc marié votre fille ? Nous n'en avons rien su. » « Tout cela s'est fait aujourd'hui. » « Quel est l'état de votre gendre : il faut que ce soit un riche marchand ou un grand seigneur ? » « Mon gendre n'est ni marchand ni grand seigneur : c'est un voleur, mais non pas un voleur ordinaire ; c'est le chef, le capitaine de tous les voleurs. » À ces mots, les voisines sont saisies de frayeur, et disent à la vieille :

« Au nom de Dieu, faites-nous la grâce de nous

recommander à votre gendre, afin qu'il n'enlève rien de nos maisons ! Entre voisins on doit avoir des égards les uns pour les autres. » « Ne craignez rien, mon gendre est généreux. Je vous promets que non-seulement il ne vous prendra rien, mais il ordonnera aux voleurs qu'il commande de respecter ce qui vous appartient. »

Les promesses de la vieille rassurèrent un peu ses voisines, qui lui aidèrent à placer les meubles, et à arranger sa maison. Lorsqu'elles eurent fini, elles s'occupèrent de la parure de la mariée. On fit venir d'abord une coiffeuse, ensuite on la revêtit d'habits magnifiques, et on l'orna de toutes sortes de bijoux. Comme on finissoit la toilette de la mariée, on vit arriver des porteurs avec des corbeilles remplies des viandes les plus délicates, et des mets les plus recherchés, tels que pigeons, poulets, perdreaux, cailles, gélinottes^[18]. Dans d'autres corbeilles étoit le dessert, composé de pâtes, de dragées, de sucreries, de confitures, et autres choses de cette espèce.

« Prenez ces mets et ces plats, dirent les porteurs à la vieille ; c'est votre gendre qui vous les envoie. Il vous recommande de bien manger, et de régaler vos voisins, et tous ceux que vous voudrez. » « De grâce, dit la vieille, quel est l'état de mon gendre, et comment s'appelle-t-il ? »

« Il s'appelle le Bondocani ; mais nous ne connoissons pas son état, répondent les porteurs en s'en allant. » « Assurément, disoient quelques voisines, c'est un voleur. » « Qu'il soit ce qu'il voudra, disoient les autres, celui qui peut faire tout cela n'a pas son pareil dans Bagdad. »

Tout le monde se mit ensuite à table, et chacun mangea de

bon appétit. On apporta le dessert, auquel on ne fit pas moins d'honneur. On avoit eu soin de mettre auparavant de côté pour l'époux, quelques-uns des mets les plus délicats, et quelques plats de dessert.

Cependant le bruit se répandit dans le quartier que la vieille avoit marié sa fille à un voleur, qui l'avoit enrichie tout d'un coup par les nombreux présens qu'il lui avoit faits. Cette nouvelle passant de bouche en bouche, parvint bientôt aux oreilles du marchand dont nous avons parlé. Il apprend que la personne qu'il a demandée en mariage a été donnée par sa mère à un voleur, qui leur a fait présent d'une quantité innombrable de meubles, d'habits, de bijoux, qui a fait réparer leur maison, l'a fait blanchir, peindre, paver en marbre, et l'a rendue d'une magnificence qui éblouit les regards.

Cet événement piqua vivement le jeune marchand, qui conçut aussitôt le projet d'aller chez le lieutenant de police, et de lui promettre une récompense considérable pour l'engager à se saisir du voleur, espérant, par ce moyen, pouvoir s'emparer lui-même de la jeune personne. Il alla donc sur-le-champ trouver le lieutenant de police, lui raconta tout ce qui s'étoit passé, lui promit une bonne récompense, et lui dit que le voleur possédant des richesses immenses, il pourroit prendre encore tout ce qu'il voudroit.

Le lieutenant de police fut fort content, et dit au jeune marchand : « Attendez jusqu'à dix heures du soir, afin que nous trouvions le voleur dans la maison. Je m'y rendrai à cette heure-là, je ferai saisir le voleur, et vous vous emparerez de la jeune personne. » Le jeune marchand remercia le lieutenant de police, se retira, et revint à l'heure indiquée.

Le lieutenant de police venoit de monter à cheval avec quatre cents hommes. Il étoit accompagné de quatre officiers, et précédé de flambeaux et de lanternes ; toutes les voisines s'étoient retirées chez elles ; la maison étoit éclairée par beaucoup de bougies ; et la mère et la fille, bien enfermées, attendoient tranquillement le nouveau marié. Le lieutenant de police frappe rudement à la porte. La vieille se lève, aperçoit de la lumière par les fentes de la porte, regarde en dehors, et voit le lieutenant de police et son escouade qui occupoient toute la rue, et l'un de ses officiers qui se préparoit déjà à enfoncer la porte.

Cet homme, nommé Schamama, étoit violent, brutal, ou plutôt c'étoit un vrai diable incarné, toujours prêt à faire le mal et à se porter aux plus grands excès. « Que faisons-nous là, disoit-il au magistrat, et que gagnerons-nous à attendre qu'on nous ouvre la porte ; il vaut mieux l'enfoncer, fondre sur eux, saisir celui que nous cherchons, et nous emparer des effets qui sont dans la maison. »

Un autre officier, nommé Hassan, d'une figure douce et d'un caractère encore plus doux, aimant à faire le bien, et qui sembloit placé près du lieutenant de police pour le bonheur de l'humanité, lui dit aussitôt : « Ce conseil est mauvais et dangereux. Personne n'a jamais fait aucune plainte contre ces gens-là. Et nous ne savons si l'homme qu'on a dénoncé comme un voleur, est réellement un voleur. Le jeune marchand, mécontent de n'avoir pas épousé la jeune personne, peut avoir fait une dénonciation fausse pour se venger. Ne vous jetez point dans une affaire qui peut avoir pour vous-même les suites les plus fâcheuses, et tâchons de tirer doucement tout ceci au

clair. Au reste, c'est au commandant à décider de ce qu'on doit faire. »

La vieille entendoit tous ces discours à travers la porte, et trembloit de peur. Elle revint auprès de sa fille, et lui apprit que le lieutenant de police frappoit à la porte. « Barricadez-la, lui dit la jeune personne effrayée, peut-être que Dieu nous délivrera de ce danger. » La vieille barricada la porte. On frappa de nouveau avec plus de violence ; elle demanda : « Qui est là ? » « Infâme vieille, lui répondit Schamama, associée de voleurs, ne vois-tu pas que c'est le lieutenant de police et ses gens ? Ouvre la porte à l'instant. »

« Nous sommes des femmes, répondit la vieille, et nous n'avons aucun homme avec nous ; nous ne pouvons ouvrir à personne. » « Ouvre la porte, reprit Schamama d'une voix terrible, ou bien nous allons la mettre en pièces. »

La vieille ne répondit rien, et vint rejoindre sa fille : « Vois, lui dit-elle, ce voleur qui est cause que nous sommes investies, assiégées depuis le commencement de la nuit ! S'il paroît, c'en est fait de lui. Fasse le ciel qu'il ne vienne pas ce soir ! Ah, si votre père vivoit encore, le lieutenant de police ou tout autre n'auroit jamais assiégé ainsi notre maison ! » « Comment faire, disoit la jeune personne ? Il faut se soumettre au destin. »

Cependant le calife voyant qu'il n'y avoit plus personne dans les rues, que la nuit s'avançoit, et que chacun étoit retiré chez soi, se déguisa, prit son arquebuse, ceignit son épée et sortit secrètement pour aller trouver sa nouvelle épouse. Arrivé au commencement de la rue, il vit de loin les flambeaux, reconnut le lieutenant de police avec ses gens, et le jeune marchand qui étoit à côté de lui, et entendit la plupart des officiers qui

crioient : « Brisez la porte, saisissez la vieille, et tourmentez-la pour lui faire dire où est le voleur son gendre. »

Le seul Hassan s'efforçoit au contraire de contenir cette multitude enragée, en leur disant : « Braves camarades, respectez les lois que vous devez faire observer, et ne précipitez rien. Ce sont des femmes, elles n'ont point d'homme avec elles, ne les maltraitez pas. Peut-être l'homme qu'on a dénoncé n'est pas un voleur, et cette affaire peut avoir pour nous des suites fâcheuses. » « Hassan, s'écria Schamama, tu n'es pas fait pour accompagner un lieutenant de police, mais plutôt pour rester assis sur le banc des juges. Il ne faut dans notre état que des gens alertes, déterminés, acharnés à leur proie, propres à faire un coup de main, et à surprendre le monde. »

« Maudit Schamama, disoit en lui-même le calife en écoutant ce discours, je te récompenserai comme tu le mérites. » En même temps il aperçut près de la maison où demouroit la vieille, une rue sans issue. Il y entra, et vit une grande porte au-devant de laquelle étoit une tapisserie et une lampe suspendue ; à côté étoit assis un eunuque. Le maître de ce palais étoit un des émirs du calife, qui commandoit mille soldats ; il s'appeloit l'émir Iounis. C'étoit un homme dur et féroce, qui, lorsqu'il n'avoit pas assommé quelqu'un dans sa journée, ne mangeoit pas, tant il étoit en colère.

L'eunuque voyant venir le calife, cria après lui, et se leva pour le frapper, en disant : « Où vas-tu, insensé ? » Le calife lui répondit d'un ton ferme et assuré : « Infâme valet, que t'importe ? » L'eunuque déconcerté crut voir dans l'auguste souverain, un lion prêt à se jeter sur lui : il prit la fuite, et

courut en tremblant à son maître, qui lui dit en le voyant : « Malheureux, que t'est-il arrivé ? » « Monseigneur, dit-il, tandis que j'étois assis devant la porte, un homme est entré dans la rue et s'est approché de l'hôtel : j'ai voulu le frapper, il m'a crié d'une voix de tonnerre : « Infâme valet . » J'ai pris la fuite, et je viens vous rendre compte. »

L'émir, en écoutant ce discours, pensa étouffer de colère. « Traiter mes gens d'infâmes, s'écrie-t-il, c'est me faire injure à moi-même ! Je vais punir cet insolent. » Aussitôt il se lève, prend une énorme masse d'armes capable de briser une montagne, et sort en criant : « Où est l'insolent qui m'insulte en traitant mes gens d'infâmes ? » Le calife voyant venir Iounis, l'appelle par son nom. Iounis reconnut aussitôt la voix de son maître, jeta sa masse d'armes, et se prosterna par terre.

« Lâche, dit le calife, tu es un grand seigneur, et tu souffres que le lieutenant de police vienne vexer, tourmenter dans ton voisinage, des femmes retirées dans leur maison, et qui n'ont point d'homme avec elles ! Tu restes tranquillement chez toi, et tu n'en sors pas pour repousser et traiter comme il le mérite cet indigne officier ! » « Commandeur des croyans, répondit Iounis, si je n'avois craint de maltraiter un magistrat, en qui vous pouviez avoir confiance, cette nuit lui eût été fatale, ainsi qu'à sa troupe ; et si vous l'ordonnez, je vais les charger à l'instant, et les mettre tous en pièces. Comment un lieutenant de police et ses archers pourroient-ils me résister ? »

« Entrons d'abord chez vous, lui dit le calife. » Iounis vouloit le faire asseoir ; mais il refusa, et lui dit de le faire monter sur la terrasse. Lorsqu'ils y furent, il lui montra la maison des femmes dont il lui avoit parlé, et lui demanda

comment il pourroit s'y introduire. Iounis lui montra un endroit favorable à son dessein, et alla chercher une échelle qu'il plaça comme il falloit. Le calife passa dessus, franchit l'intervalle qui séparait les deux maisons, et dit à Iounis de rentrer, et qu'il l'appelleroit quand il auroit besoin de lui.

Le calife passa sur la terrasse en marchant doucement, et sans faire de bruit, de peur d'effrayer davantage les dames, et s'avança jusqu'à une ouverture qui donnoit dans l'intérieur de leur appartement. Il regarde, s'étonne de la magnificence qui règne partout, et croit voir un paradis. L'éclat des dorures et des peintures étoit encore relevé par celui des lustres et des girandoles ; et la jeune personne, assise sur un trône, revêtue d'habits superbes, et couverte de bijoux, ressembloit au soleil qui brille au milieu d'un ciel pur, ou à la lune dans son plein.

Tandis que le calife émerveillé de la beauté de sa nouvelle épouse la considéroit avec complaisance, la vieille parloit ainsi à sa fille : « Qu'allons-nous devenir, et comment nous débarrasser de ces méchans ? Nous sommes des femmes, et nous n'avons que Dieu pour appui. Quel malheureux destin nous a envoyé ce voleur ! Ah, si votre père vivoit... Mais telle est la volonté de Dieu. »

« Ma mère, lui répondit la jeune personne, vous avez beau vous plaindre et m'humilier en traitant ce jeune homme de voleur, puisque Dieu me le donne pour époux, je dois le recevoir de ses mains, et me conformer à ses décrets. » « Dieu veuille, reprit alors la vieille, touchée des sentimens de sa fille, qu'il ne vienne pas cette nuit ; car on le saisiroit, et on lui feroit un mauvais parti à ce pauvre jeune homme ! »

Le calife ayant entendu cette conversation, ramassa par terre

une petite pierre de la grosseur d'un pois, la lança adroitement sur la bougie qui étoit devant la jeune personne, et l'éteignit. « Qu'est-ce donc qui fait éteindre cette bougie, tandis que les autres brûlent si bien, dit la vieille en la rallumant ? » Comme elle finissoit ces mots, le calife lance une seconde pierre, et éteint la bougie qui avoit servi à rallumer la première. « Encore une bougie qui s'éteint, dit la vieille, cela est étonnant. » Peu après, une troisième pierre éteint une troisième bougie. « Pour le coup, dit la vieille, il faut que quelque esprit aérien s'amuse à éteindre ici les bougies. » Comme elle alloit la rallumer, une petite pierre lui tombe sur la main. Elle regarde alors du côté de l'ouverture qui étoit au plancher, et aperçoit son gendre.

« Voyez par où vient votre époux, dit-elle à sa fille. Il a pris le chemin que prennent ses pareils : c'est toujours par les toits que viennent les voleurs. Un autre seroit entré par la porte. Mais Dieu soit loué de ce qu'il est venu par-dessus les toits, sans cela il auroit été pris ! » Puis s'adressant à son gendre : « Va-t-en bien vite, lui dit-elle, par où tu es venu, si tu ne veux être pris par les scélérats qui assiègent notre maison. Nous ne sommes que des femmes, et nous ne pouvons te sauver. »

« Ouvrez-moi toujours la porte de la terrasse, dit le calife en riant, afin que je me rende près de vous, et que je voie ce que je dois faire à ces marauds. » « Malheureux, lui dit la vieille, crois-tu que celui qui assiège notre maison ressemble à ce pauvre cadi qui a eu si peur de toi, qu'il a coupé sa robe pour écrire sur-le-champ ton contrat ? Celui qui nous assiège est le lieutenant de police en personne. Crois-tu lui faire faire aussi ce que tu voudras ? » « Ouvrez-moi, vous dis-je, répondit le calife, ou je vais briser la porte. » La vieille monta, et ouvrit la

porte de la terrasse.

Le calife étant entré, se mit à côté de son épouse, dit qu'il se sentoit appétit, et demanda à se mettre à table. « Auras-tu bien le cœur de manger, dit la vieille, tandis que ces scélérats peuvent fondre sur nous à tout moment. » « Ne craignez rien, dit le calife, et apportez-nous quelque chose. » La vieille apporta les mets et les plats de dessert qu'on avoit mis à part. Le calife se mit à manger et à causer tranquillement avec elles.

Quand le calife fut rassasié, et que la table fut ôtée, on entendit redoubler les cris : « Ouvrez la porte, ou nous allons l'enfoncer. » Le calife tira alors son anneau, le remit à la vieille, et lui dit : « Portez cela au lieutenant de police, et dites-lui que le maître de cet anneau est chez vous. Si le lieutenant de police vous demande ce que désire le maître de cet anneau, vous lui direz que je voudrais qu'il entrât avec ses quatre principaux officiers, et qu'il fît apporter une échelle de quatre échelons, une corde et un faisceau de baguettes^[19]. »

La vieille, peu contente de la commission, répondit : « Le lieutenant de police aura donc aussi peur de vous ou de cet anneau ? Je crains, moi, qu'il ne serve de rien ; que ces gens-là ne m'écoutent pas, ne se jettent sur moi, et ne m'assomment. »

« Ne craignez rien, dit le calife, le lieutenant de police ne peut me résister. » « Si vous avez aussi le secret de vous faire craindre du lieutenant de police, et de lui faire exécuter vos volontés, dit la vieille, je veux absolument prendre de vos leçons, et je ne vous laisserai pas que vous ne ni ayez appris un tour de votre métier, ne seroit-ce qu'à voler les femmes. »

Le calife se mit à rire, et donna son anneau à la vieille. Elle

le prit, alla jusqu'à la porte, et dit en elle-même : « Je ne ferai qu'entrouvrir la porte pour leur donner l'anneau, et s'ils n'écoutent pas ce que j'ai à leur dire de la part du voleur, je refermerai la porte comme elle étoit. Que voulez-vous donc, dit-elle en criant bien fort ? » « Infâme vieille, abominable sorcière, répondit Schamama, nous voulons saisir le voleur qui est chez toi, lui couper une main et un pied, et tu verras de quelle manière nous te traiterons ensuite. »

La vieille, un peu effrayée, leur demanda si quelqu'un d'eux savoit lire ? « Oui, dit le lieutenant de police en s'avancant. » « Voici un cachet, lui dit la vieille : voyez ce qui est écrit dessus, et quel est le nom de celui à qui il appartient. » « Que le diable emporte le cachet et celui à qui il appartient, dit Schamama ! » Puis s'adressant au lieutenant de police : « Aussitôt que la vieille paroîtra, lui dit-il, frappez-la, jetez-la par terre, et faites-nous entrer dans la maison : nous la pillerons, nous prendrons le voleur, et ensuite vous verrez de qui est le cachet ; et s'il appartient à quelqu'un à qui nous devons du respect, nous dirons que nous ne l'avons vu que lorsque le mal étoit fait : personne ne pourra soutenir le contraire. »

En disant cela, Schamama s'approcha de la porte, et dit à la vieille : « Donne-moi cet anneau, et voyons s'il pourra te sauver. » La vieille entr'ouvrit la porte seulement pour passer la main, et lui tendit la bague. Il la prit, et la donna au lieutenant de police. Celui-ci reconnoissant l'anneau du calife Haroun Alraschid, changea de couleur, et trembla de tout son corps. « Qu'as-tu donc, lui dit Schamama ? » Le lieutenant de police, pour toute réponse, lui présenta l'anneau. Il le prit,

s'approcha d'un flambeau, et ne put s'empêcher, malgré ses emportemens, de reconnoître l'anneau du calife. Aussitôt il tombe à la renverse en criant : « Au secours, au secours ! »

« Malheureux, lui dit le lieutenant de police, la vengeance divine va bientôt éclater contre toi ! Tout ceci est l'effet de tes infâmes procédés et de ta cupidité. Prépare-toi à répondre à nos accusateurs, et à te tirer, si tu peux, de ce mauvais pas. »

Schamama revenant à lui, dit à la vieille avec respect : « Que desirez-vous, madame ? » Celle-ci s'aperçut aussitôt qu'on avoit peur de son gendre, et en fut enchantée. « Celui à qui appartient le cachet, dit-elle, demande une échelle de quatre échelons, une corde, un faisceau de baguettes, et le sac qui renferme les autres choses nécessaires pour la punition des coupables. Il demande aussi à voir le lieutenant de police et ses quatre principaux officiers. » « Ou est, illustre dame, reprit Schamama, celui à qui appartient l'anneau ? » « Il est dans cette maison, dit la vieille. »

Le lieutenant de police s'approchant de la vieille, lui demanda à son tour où étoit celui à qui appartenait l'anneau et ce qu'il desiroit ? La vieille lui répéta ce qu'elle venoit de dire à Schamama. « Nous sommes prêts à exécuter les ordres de celui à qui appartient cet anneau, et nous avons avec nous tous les instrumens nécessaires pour punir les coupables, dit le lieutenant de police en balbutiant, et tremblant comme ceux de sa suite. »

La vieille entra, et dit à son gendre en riant : « Il n'y a pas dans le monde un chef de voleurs pareil à vous. Vous faites peur au cadî, vous faites peur au lieutenant de police, vous faites peur à tout le monde. Je veux entrer à votre service, et

voler les femmes tandis que vous volerez les hommes. Vous me ferez part de vos secrets, et je pourrai réussir ; car tel maître, tel valet, tel père, tel fils, dit le proverbe. Cependant, si dès que ces gens-là sont venus, ils eussent brisé la porte et fussent tombés sur nous, tandis que vous n'étiez pas encore ici, que serions-nous devenues ? Mais, grâce à Dieu, vous êtes venu à temps. »

Le calife se mit à rire ; et sa jeune épouse, assise à ses côtés, se réjouissoit de leur délivrance, lorsque le lieutenant de police entra, accompagné de ses quatre principaux officiers, parmi lesquels étoient Schamama et Hassan. Le calife fit avancer ce dernier, et lui dit d'appeler l'émir Iounis, commandant de mille hommes. Celui-ci parut sur-le-champ. Le calife lui ordonna de châtier le lieutenant de police et Schamama.

Iounis obéit, et s'acquitta de sa commission en homme à qui elle ne déplaisoit pas. Le châtiment fut poussé si loin, que les malheureux laissèrent leurs ongles sur la place^[20]. On les traîna ensuite en prison, et Hassan fut revêtu de la charge de lieutenant de police. « Avez-vous jamais vu, dit alors le calife à la vieille, un voleur traiter ainsi un lieutenant de police et ses gens ? » « Non, en vérité, dit la vieille ; et il ne me reste qu'une chose à désirer, c'est que Dieu punisse maintenant le calife pour l'injustice qu'il vient de commettre envers nous, injustice sans laquelle, malgré toutes tes prouesses et le merveilleux de tout ceci, tu n'aurois jamais mis le pied dans notre maison. »

Le calife, étonné de cette brusque exclamation, dit en lui-même : « Aurois-je commis quelque injustice et donné lieu à cette femme de faire ainsi des imprécations contre moi ? Quel mal, dit-il ensuite à la vieille, vous a donc fait le calife ? »

« Quel mal ? Il a fait piller, ravager notre maison. On a enlevé nos meubles, nos effets, tout ce que nous avons. On ne nous a pas laissé un vêtement, ni de quoi avoir un morceau de pain ; et si Dieu ne vous eût envoyé vers nous, nous serions mortes de faim. »

« Pourquoi le calife vous a-t-il traitées de cette manière ? »

« Mon fils étoit un de ses hagebs. Un jour qu'il étoit assis ici, on frappe à la porte ; il y va, et voit deux femmes qui lui demandent de l'eau pour boire. Il leur en donne, et elles s'en vont : une heure après une vieille lui apporte un plat de petits gâteaux de la part de la personne à qui il avoit donné à boire. Il les accepte. Le gardien du quartier vient à passer, et lui demande quelque chose. C'étoit le jour de la fête de l'Arafa. Mon fils lui donne le plat de petits gâteaux. Une heure après une troupe de gens viennent de la part du calife, emmènent mon fils, et pillent notre maison. Le calife veut savoir comment le plat de petits gâteaux est parvenu à mon fils. Il le dit. Le calife lui demande s'il a vu quelqu'un des charmes de la jeune personne. Il vouloit dire que non ; mais il étoit troublé, et répondit sans y penser qu'il avoit vu son visage. Le calife fit venir la jeune personne, et ordonna qu'on leur coupât la tête à tous deux. Mais il n'a pas voulu les faire exécuter un jour de fête : il les a fait conduire en prison. Voilà comment le calife nous a traitées, et sans cette injustice et la perte de mon fils, tu n'aurais jamais épousé ma fille. »

Le calife ayant entendu les plaintes de la vieille, reconnut l'injustice qu'il avoit commise , et lui dit : « Que diriez-vous si j'engageois le calife à faire sortir votre fils de prison, à lui rendre ses biens, à lui donner un emploi plus distingué, et si ce

cher fils venoit cette nuit même se jeter dans vos bras ? »

La vieille ne put s'empêcher de sourire à l'idée de revoir son fils ; mais reprenant bientôt sa tristesse, elle dit au calife : « Tais-toi, malheureux, les fanfaronnades ne sont plus ici de saison. Celui dont je te parle à présent n'est pas comme le lieutenant de police qui a peur de toi, et que tu traites comme tu veux. C'est le Commandeur des croyans, le grand Haroun Alraschid dont le nom est respecté de l'Orient à l'Occident, et qui commande à des nombreuses armées. Le moindre esclave de sa cour a plus de puissance que le lieutenant de police. Ne te laisse pas aveugler sur le succès de tes ruses, et par la crainte que tu as inspirée aux gens d'une certaine espèce. Ne vas pas courir à ta perte, et nous laisser sans appui. J'espère pour mon fils, que le Tout-Puissant qui l'éprouve, voudra bien Venir à son secours. »

Le calife, touché jusqu'aux larmes du discours de la vieille, se leva pour s'en aller. La vieille et la jeune personne le pressoient de rester, et s'efforçoient de le retenir ; mais le calife jura que rien ne pourroit l'empêcher de sortir, et s'échappa de leurs mains.

Lorsque le calife fut rentré dans son palais, il s'assit sur son trône et fit venir les émirs, les visirs et les hagebs. Lorsqu'ils furent assemblés, qu'ils se furent prosternés devant lui, et qu'ils eurent fait, selon l'usage, des vœux pour la durée de son empire, il leur dit : « J'ai réfléchi à l'affaire d'Aladdin, que j'ai fait arrêter et mettre en prison, et je suis étonné qu'aucun de vous n'ait demandé grâce pour lui, et ne lui ait donné aucune marque d'attachement et de sensibilité. »

« Commandeur des croyans, répondit un des émirs, notre

respect pour vous nous a retenus ; mais en ce moment nous implorons votre miséricorde pour votre esclave. » Tous les émirs se découvrirent alors la tête et baisèrent la terre. « Je lui pardonne, dit le calife ; allez le trouver, revêtez-le d'une robe d'honneur, et amenez-le ici. »

Dès que le calife aperçut Alaeddin, il lui donna une des premières charges du palais, et lui dit de retourner aussitôt chez lui. On le fit monter sur un cheval du calife ; les émirs l'accompagnèrent et le reconduisirent chez lui en triomphe, aux acclamations d'un peuple nombreux, et au bruit de toutes sortes d'instrumens. Sa mère et sa sœur, entendant de loin les cris du peuple et le bruit des tambours, ne savoient ce que c'étoit. Tout-à-coup des huissiers frappent à la porte, et annoncent la grâce d'Alaeddin et sa nouvelle dignité. Ils demandent en même temps la récompense de cette bonne nouvelle, et s'en retournent fort contents de la générosité de ces dames.

Alaeddin paroît bientôt lui-même. Sa mère et sa sœur sautent à son cou, le serrent dans leurs bras, et versent des larmes de joie. Alaeddin s'assied et leur raconte son aventure. Remarquant ensuite la magnificence de la maison, il en témoigna son étonnement à sa mère. Elle lui apprit que le jour qu'il avoit été arrêté, on avoit pillé et saccagé la maison, enlevé les marbres, les portes, les meubles ; qu'on n'y avoit pas laissé la valeur d'une drachme, et qu'elles avoient été trois jours sans manger.

» Mais d'où viennent donc toutes ces choses, ces effets, ces meubles ces vases ? Qui a décoré, orné cette maison en si peu de temps ? Tout ce que je vois ne seroit-il qu'un songe ? » « Ce

n'est point un songe, mais une galanterie de mon gendre, qui a fait faire tout cela en un jour. » « Quel est votre gendre ? Quand avez-vous marié ma sœur, et qui a pu l'épouser sans mon consentement ? » « Ne te fâche pas, mon enfant ; sans lui nous étions perdues. » « Quel est l'état de mon beau-frère ? » « Voleur. » (Alaeddin, à ce mot, pensa étouffer de colère et d'indignation.) « Quel est donc ce voleur qui ose devenir mon beau-frère ? Par le tombeau de mes pères, il faut que je lui coupe la tête. » « Laisse là ce bandit ; il a fait bien autre chose à d'autres qu'à toi, et il ne lui est rien arrivé : tout ce que tu vois a été pour lui l'ouvrage d'un jour. »

La mère d'Alaeddin lui raconta ensuite l'aventure du cadi, celle du lieutenant de police, et la punition de ce dernier, et elle lui montra par terre les traces du sang que la violence des coups avoit fait couler. Elle finit en disant : « Je me suis plaint devant lui de l'injustice du calife et de ton arrestation : aussitôt il a promis d'aller trouver le calife, de te faire mettre en liberté, te faire revêtir d'une robe d'honneur, te faire rendre tous tes biens, et de t'en faire donner de nouveaux. Effectivement, il nous a quittées sur-le-champ, et bientôt après nous avons eu le bonheur de le revoir : c'est à lui sans doute que nous en sommes redevables.

Alaeddin ne comprenoit rien à tout cela, et son étonnement ne pouvoit être plus grand. « Quel est le nom de cet homme ? » « Je ne sais, et toutes les fois que je l'ai demandé aux divers ouvriers qui sont venus ici de sa part, ils m'ont dit qu'ils ne le savoient pas, mais que son surnom étoit le Bondocani. »

À ce nom, Alaeddin comprit que le prétendu voleur n'étoit autre que le calife. Il se leva tout hors de lui, et baisa sept fois

la terre. Sa mère se mit à rire, et lui dit : « Et quoi, mon fils, ce nom te fait-il aussi perdre l'esprit ? Tu disois tout-à- l'heure que tu lui trancherois la tête ? » « Savez-vous bien, répondit Alaeddin, que celui que vous venez de nommer, est le Commandeur des croyans, le calife Haroun Alraschid ? Et quel autre que lui auroit pu traiter ainsi le lieutenant de police, et faire tout ce qu'il a fait ? » « Ah, mon fils, je suis perdue, le calife ne me le pardonnera pas, je l'ai toujours traité de voleur ! »

Tandis qu'ils parloient ainsi, le calife entra. Alaeddin se jeta à ses pieds ; sa mère s'enfuit, et se cacha dans un cabinet. « Où est votre mère, dit le calife ? » « Elle n'ose paroître à vos yeux, répondit Alaeddin. » « Pourquoi donc, dit le calife, elle n'a rien à craindre ? » Et aussitôt il l'appela lui-même. Elle vint, et se prosterna devant le souverain. « Tout-à-l'heure, lui dit-il en riant, vous vouliez me prendre pour maître, et vous charger de voler les femmes, et maintenant vous me fuyez ! Ce n'est pas le moyen de faire des progrès. » La vieille, un peu rassurée, demanda pardon au calife, qui fit venir aussitôt un cadî, répudia la princesse de Perse, et la maria avec Alaeddin. On célébra en même temps les deux mariages. Tous les émirs et les seigneurs de Bagdad y assistèrent. Les repas et les réjouissances durèrent trois jours, et l'on distribua aux pauvres des aumônes abondantes. Alaeddin et le calife coulèrent les jours les plus heureux auprès de leurs épouses, et leur bonheur n'eut d'autre terme que celui de leur vie.

Scheherazade finissoit de raconter l'aventure du calife Haroun Alraschid avec la petite-fille de Chosroès Anouschirvan, et son mariage avec la sœur d'un de ses

chambellans. Le sultan des Indes, que ces aventures avoient beaucoup diverti, demanda aussitôt à la sultane si elle en savoit encore quelques autres du même prince.

« Sire, répondit la sultane, la vie du calife Haroun est pleine d'une multitude d'aventures pareilles, sans parler d'un nombre infini de traits curieux, d'anecdotes piquantes. Toutes ces choses sont présentes à ma mémoire ; mais je desirerois, si vous me le permettez encore, vous raconter maintenant l'histoire d'un jeune marchand de Bagdad et de la Dame inconnue, histoire dans laquelle éclatent principalement la justice et l'humanité de ce grand prince. »

Le sultan des Indes auroit bien voulu entendre sur-le-champ quelque chose de cette histoire ; mais le jour qui commençoit à paroître, l'obligea d'attendre à la nuit suivante. Scheherazade commença donc le lendemain en ces termes :

1. [↑] Les noms des deux sœurs, Scheherazade et Dinarzade, sont composés des mots *schéher* et *dinar*, suivis de la terminaison *zade*, qui est dérivée du verbe persan *zaden*, *naître*, et marque un rapport d'origine. Ainsi Parizade, nom d'une princesse dans l'histoire précédente, signifie née d'un génie, ou de la race des génies ; nom que les poètes persans donnent quelquefois à une belle personne, et d'où paroît venir celui de Parysatis, femme de Darius Nothus.

Schéher désigne en persan *une ville* ; mais cette signification ne paroît pas convenir beaucoup ici, et la langue arabe nous fournit une idée plus ingénieuse. *Shéher* ou *schahar*, signifie dans cette langue *mois*, ou proprement *lune* ; Scheherazade, selon cette étymologie, est la même chose que *née de la lune*, ou *belle comme la lune*, comparaison souvent répétée dans ces contes.

Le mot *dinar*, le même que *denarius*, *denier*, indique *une pièce d'or ou d'argent*. *Dinarzade* signifie donc proprement *enfant d'or ou d'argent* ; et par *métaphore*, *belle, précieuse comme l'or et l'argent*. Ces noms propres ont été, comme on voit, assez bien choisis par l'auteur arabe, et la

ressemblance de terminaison convient encore bien à des noms de sœurs. Le nom du sultan des Indes, le grand roi Schahriar, mérite également d'être remarqué. Schahriar signifie en persan roi, empereur, ainsi que schah. De plus, on lit, au commencement des Mille et une Nuits, que ce roi « étoit de la maison des Sassaniens (ou Sassanides), qui avoient étendu leur empire dans les Indes, et jusqu'à la Chine. » On trouve effectivement dans la liste des Sassanides un roi nommé Schahriar. On pourroit objecter que ce prince, dont le règne fut court, n'étoit pas de la famille royale ; mais Schahriar est aussi le nom d'un prince de cette famille, père d'Iezdegerd, dernier roi de la dynastie. On sent, malgré cela, qu'aucun de ces princes ne peut être regardé comme étant le sultan Schahriar des Mille et une Nuits, puisque toutes les histoires qu'on lui raconte, notamment celle des Califes et d'Haroun Alraschid, se rapportent à des époques bien postérieures à celle des Sassanides. L'auteur paroît seulement avoir supposé que son sultan des Indes et de la grande Tartarie tiroit son origine des anciens rois Sassanides, et il s'est conformé autant qu'il a pu à la vraisemblance, en lui donnant un nom connu dans l'histoire de cette monarchie. On peut encore remarquer que le nom Schahriar est écrit dans quelques manuscrits, Schahrebar et Schahrebaz, prononciations qui se rapprochent davantage des noms Sarbaros et Sarbazas qu'on lit dans les écrivains grecs du moyen âge.

2. ↑ *Khosrouschah*. Ce nom est composé du mot persan *Khosrou*, que les Arabes prononcent *Kesra*, et dont les Grecs ont fait Chosroès, nom commun à plusieurs anciens rois de Perse, et du mot *schah*, roi.
3. ↑ Le surnom *Alraschid*, donné au calife Haroun à cause de sa justice, répond assez bien au vieux mot français *droiturier*.
4. ↑ Cette fête se célèbre le 9 du mois de dou al haga, qui est le dernier de l'année arabe. Elle tire son nom d'une montagne voisine de la Mecque, sur laquelle des pèlerins vont prier de jour-là. Les détails de cette fête, qu'on lit dans la *Continuation des Mille et une Nuits* de M. Cazotte, ont été imaginés par les traducteurs, et sont presque tous absolument contraires à la religion mahométane.
Je me contenterai de cette seule remarque de ce genre. J'en pourrais faire de pareilles à chaque page, si je voulois comparer la *Continuation* de M. Cazotte avec l'original arabe, et montrer combien elle est opposée au génie et aux mœurs de l'Orient.
5. ↑ L'aumône est un des cinq préceptes fondamentaux de la religion mahométane.
6. ↑ Province de Perse, anciennement la Bactriane.
7. ↑ Chosroès Anouschirvan, ou le grand Chosroès, roi de Perse, de la dynastie

des Sassanides, contemporain de Justinien. Il est surnommé le *Juste* par les écrivains orientaux, qui vantent beaucoup ses vertus. Les écrivains grecs en font un portrait tout différent. Son caractère, selon M. le Beau, est un problème insoluble. On pourroit résoudre ce problème en distinguant, comme ce passage l'indique, deux époques dans son règne. Le nom de ce prince fameux est, comme presque tous les noms propres, entièrement défiguré dans la *Continuation* de M. Cazotte, qui l'appelle Kassera Abocheroan.

8. ↑ *Petite-fille* ne signifie ici que descendante. L'auteur arabe se sert même du mot *filie* dans cette signification.
9. ↑ Le nom arabe de ces gâteaux est *catifa*, qui fait au pluriel *catayéf*.
10. ↑ En arabe *cahermanah*. Les califes Abbassides avoient pour intendantes de leur maison des femmes appelées *cahermaniah*, auxquelles ils se fioient plus qu'aux hommes, de peur d'être empoisonnées. Voyez la Bibliothèque Orientale de d'Herbelot, p. 234.
11. ↑ *Hageb*, nom d'une charge près la personne des califes, qui peut répondre à celle de chambellan.
12. ↑ Arquebuse. Les mots du texte *cous al bondoc* désignent un arc ou instrument propre à lancer des balles. Le mot arquebuse, *arcobugio* en italien, est pareillement dérivé du mot arc. Les mots *kis al bondoc*, que j'ai rendus par giberne, indiquent proprement un sac où se mettent les balles.
13. ↑ La ville de Babylone, ou Babel, est renommée parmi les Mahométans pour ses prestiges et ses enchantemens. Cette opinion est fondée sur un passage du Coran, dans lequel il est dit que deux anges prévaricateurs, Harout et Marout, enseignoient la magie à Babylone. (Coran, chapitre II, ou de la Vache, verset 112, édition de Maracci.)
14. ↑ La plus grande partie de cette description, traduite ici littéralement, est citée par le savant M. Jones dans ses Commentaires sur la poésie asiatique, pag. 177.
15. ↑ Le calife se sert ici d'une expression proverbiale et emblématique, en demandant à la vieille : « AVEZ-VOUS UNE VIGNE, OU VOULEZ-VOUS BATTRE AVEC LE GARDE VENDANGES ? » « J'ai une vigne, répond-elle. » Le sens de l'allégorie est facile à saisir. Il lui fait entendre par-là qu'ayant une fille à marier, elle ne doit pas le rejeter. La vigne est prise dans ce sens allégorique en plusieurs endroits des livrs saints. (Voyez le Cantique des Cantiques, chap. I, verset 5, et chap. VIII, verset 12.)
16. ↑ Le *bondocani* en Arabe, *al bondocani* : ce mot dérivé de *bondoc*, balle de fusil (voyez la note p. 27), d'où vient aussi le mot *bondokia*, fusil, doit signifier ici celui qui porte un fusil ou arquebuse. Le rapport du mot *al bondocani* avec le déguisement du calife disparoît, si on lui donne pour

armes un arc et des flèches, comme a fait M. Cazotte.

17. [↑](#) Le calife Haroun étoit fils de Mahdi, et petit-fils d'Abou Giafar al Mansour.
18. [↑](#) Gélinites, en arabe *cata*, ou *al cata*. Selon M. de Buffon (Histoire Naturelle des Oiseaux, tom. 3, pag. 356), l'oiseau de Syrie que les Turcs nomment *cata*, est exactement le même que le ganga ou la gélinité des Pyrénées. Le même auteur, en disant, quelques lignes auparavant, que l'*alchata* désigne certainement un oiseau du genre des pigeons, n'a pas pris garde que le nom *alchata* n'est que celui de *cata* ou *chata*, précédé de l'article arabe *al*.
19. [↑](#) Ces divers objets devoient servir à donner la bastonnade au lieutenant de police et à Schamama, comme on le verra plus bas.
20. [↑](#) Il paroît que cela arrive quelquefois dans ce supplice, comme on le voit par la description qu'en donne Chardin : « La peine corporelle ordinaire est la bastonnade sur la plante des pieds. On jette le patient sur les fesses, et on lui attache les pieds l'un contre l'autre avec une corde qu'on guinde au haut d'un arbre ou à un crochet ; et avec de longs bâtons, deux hommes le frappent sur la plante des pieds à longs intervalles et par mesure, mais fortement. La règle est de ne donner pas moins de trente coups, ni plus de trois cents. Le patient jette les hauts cris ; les pieds lui enflent et noircissent, et quelquefois les ongles en tombent. La guérison dure environ un mois. »

LE BIMARISTAN^[1],

OU

HISTOIRE

DU JEUNE MARCHAND DE BAGDAD
ET DE LA DAME INCONNUE.

LE calife Haroun Alraschid étant un jour fatigué du poids des affaires, et voulant prendre quelque dissipation, envoya chercher le visir Giafar, et lui dit : « Sortons ensemble de mon palais : je voudrais me mêler parmi le peuple de Bagdad, savoir quels sont ses entretiens, connoître les injustices qui peuvent se commettre, venir au secours des opprimés, et punir les oppresseurs. » Aussitôt ils se déguisèrent, prirent des habits de derviche, et sortirent secrètement du palais, accompagnés de Mesrour, chef des eunuques. Après avoir parcouru plusieurs rues de la ville, ils se trouvèrent vis-à-vis la porte d'un hôpital.

« Quelle est cette maison, dit le calife à son visir ; elle me paroît vaste et spacieuse ? » « Seigneur, répondit Giafar, c'est une maison de santé, où l'on reçoit les pauvres malades, et dans laquelle sont renfermés quelques fous. » « Entrons, dit le calife, pour voir si l'on a soin de ces malheureux, et si les administrateurs ne mangent pas les revenus de cette maison, et

ne laissent pas manquer ceux qui y sont des choses qui leur sont nécessaires. »

Ils entrèrent, et visitèrent d'abord l'infirmierie. Ils traversèrent plusieurs salles, et les trouvèrent toutes bien nettoyées ; les lits étoient propres, et tous les malades avoient auprès d'eux leurs sirops, leurs potions, et toutes les choses dont ils avoient besoin.

Ils visitèrent ensuite les fous. Le calife dit à Giafar : « Il faut que tu entres dans la loge d'un de ces fous ; Mesrour entrera ensuite dans un autre, et moi dans une troisième. » Mesrour, empressé de remplir la commission, dit qu'il alloit commencer, et entré aussitôt dans la première loge qui se présente à lui.

Il trouva le fou qui s'amusoit à couper l'habit qu'il avoit sur lui, en criant : « Beaux fruits d'Irak, beaux fruits d'Irak^[2]. » Mesrour lui dit : « Vendez-moi de ces fruits, afin que j'en fasse goûter à mes camarades. » « Approchez et prenez, lui dit le fou. » Mesrour s'étant approché comme pour prendre les prétendus fruits, le fou le saisit au collet, ramassa de l'ordure, et lui en frota le visage. Il se mit ensuite à rire, et se laissa tomber à la renverse en continuant ses éclats. Mesrour, tout confus, courut aussitôt se laver à la fontaine.

Le calife dit alors à Giafar d'entrer à son tour dans une loge : il y entra, et vit un fou qui étoit assis tranquillement. « Bonjour, lui dit Giafar. » « Bonjour, répondit le fou. Que la paix et la bénédiction de Dieu soient sur vous ! » « Vous me paraissez un homme de bon sens, reprit Giafar. Pourquoi êtes-vous ici ? » « J'y suis réparti le fou, parce qu'un certain jour je

dis à mes parens et à mes concitoyens que j'étois un prophète envoyé de Dieu. Ils ne m'ont point cru, se sont soulevés contre moi, se sont emparés de ma personne, et m'ont amené ici. »

À ce discours, Giafar s'enfuit, et alla retrouver le calife. « Pourquoi l'as-tu quitté si promptement, lui dit celui-ci ? » « Seigneur, lui dit Giafar, c'est un impie, un imposteur : il dit qu'il est un prophète envoyé de Dieu. » « Cela n'est point impossible, dit le calife : Dieu a créé beaucoup de prophètes qu'il a envoyés aux hommes en différens temps ; mais tout prophète doit prouver sa mission par des miracles évidens : va donc lui demander cruels sont les miracles qu'il a faits ? »

Giafar rentra dans la loge du fou, et lui dit : « Les prophètes qui vous ont précédé, ont fait des miracles évidens : quels sont ceux que vous avez faits ? » « Si vous voulez un miracle, répondit le fou, je vais vous en faire un tout-à-l'heure, afin que vous croyez en moi. » « Choisissez vous-même le miracle, et faite-le devant nous, reprit Giafar. » « Allez, dit le fou, montez sur ce bâtiment élevé, précipitez-vous en bas du haut de la terrasse, vous tomberez par terre, et vous vous romprez le cou. J'irai aussitôt à vous, je vous dirai : Levez-vous, et vous vous relèverez sain et sauf. »

« Je vois que vous êtes vraiment prophète, dit Giafar, et je crois de tout mon cœur à votre mission. » Il retourna près du calife, et lui raconta ce que lui avoit dit le fou. « À ce que je vois, lui dit le calife, tu n'as pas envie d'éprouver sa puissance. Cependant c'est à l'épreuve, comme dit le proverbe, qu'on connoît le mérite des hommes. »

Le calife entra ensuite lui-même dans la troisième loge. Il y vit un jeune homme qui n'avoit point encore de barbe, d'une

figure intéressante ; devant lui étoit un livre qu'il lisoit. lue calife le salua : il lui rendit le salut. « Pourquoi êtes-vous ici, lui dit le calife ; car vous me paraissez avoir toute votre raison » ? Le jeune homme lui dit, en poussant un profond soupir :

« Asseyez-vous tous ici, respectables derviches, afin que je vous ouvre mon cœur, et que je vous raconte la cause de ma détention. Chaque jour je demande à Dieu qu'il fasse venir ici notre souverain, pour lui raconter la manière dont on m'a traité par ordre de son visir Giafar ; je suis sûr que s'il pouvoit m'entendre, il me rendroit la liberté et puniroit son visir d'avoir signé si légèrement l'ordre de me renfermer. J'espère que vous joindrez vos prières aux miennes pour obtenir du ciel la grâce que je lui demande. »

Le calife à ces mots regarda Giafar. Celui-ci fort étonné cherchoit en lui-même quel étoit ce jeune homme, et sur quoi étoient fondées ses plaintes ; mais faisant réflexion qu'il étoit fou, et qu'il ne faut pas faire attention à ce que disent les fous, il sourit, et leva les épaules.

Le calife, jaloux de découvrir la vérité de cette affaire, dit au jeune homme : « Je consens volontiers à entendre le récit de votre histoire, et je vous promets que nous prierons le ciel de vous envoyer le calife, afin qu'il vous fasse rendre justice. » « Dieu vous entende, répondit le jeune homme : asseyez-vous. » Le prince s'assit, et le jeune homme commença ainsi son histoire :

« Mon père est syndic des marchands de Bagdad. Il invita un soir à souper plusieurs négocians de la ville. Chacun deux avoit amené son fils aîné. Après un repas splendide, auquel on fit

honneur, et où l'on s'amusa beaucoup, la conversation tomba sur l'établissement des enfans. Ceux-ci profitant de la gaieté et de la bonne humeur, témoignaient librement leur goût pour telle ou telle partie du commerce, et pressaient leurs parens de les y placer. L'un disoit : « Mon père, je voudrais que vous me fissiez voyager. » Un autre : « Mon père, je voudrais que vous me donnassiez une boutique. » Un troisième : « Mon père, je voudrais faire la commission. » Enfin, tous les enfans qui étoient présens demandoient à faire, les uns une chose, les autres une autre, et leurs pères promettoient de les satisfaire incessamment.

» J'écoutois attentivement tous ces discours, et je portois secrètement envie à ces jeunes gens. Lorsque je fus seul avec mon père, je lui dis : « Vous avez entendu comme tous ces jeunes gens demandoient à leurs pères de leur donner un état ? Jusqu'à quand me laisserez-vous sans m'établir ? » Mon père me dit : « La plupart de ces marchands seront obligés d'emprunter pour donner un état à leurs enfans. Pour moi, grâce à Dieu, j'ai chez moi de quoi t'établir. Après demain, tu auras une boutique, un fonds de commerce, et je te mettrai en état de vendre et d'acheter. »

» Le lendemain, mon père alla au quartier des marchands : il me loua une boutique, et la garnit de marchandises de toutes espèces pour la valeur de deux mille piastres^[3]. Le surlendemain, je me rendis à ma boutique, et j'en fis l'ouverture : je vendis, j'achetai, je reçus, je donnai ; j'étois fort content de moi-même et de mon nouvel état. Les voisins vinrent me voir, et me souhaitèrent toutes sortes de prospérités.

» J'allois ainsi tous les matins à mon magasin, et je

commençois, au bout de quatre mois, à faire d'assez bonnes affaires ; j'étois connu de beaucoup de monde. Mon père venoit dans la journée me voir, me recommandoit à tous mes voisins, et étoit fort aise de me voir ainsi réussir.

» Un jour que j'étois occupé à montrer des marchandises à quelques pratiques, plusieurs dames entrèrent dans la boutique, suivies de leurs esclaves. Parmi ces dames, je remarquai surtout une jeune personne qui me parut d'une beauté extraordinaire. Les personnes qui étoient alors avec moi se levèrent, et me dirent qu'elles reviendroient lorsque ces dames auroient fait leurs emplettes.

» Les dames s'assirent dans la boutique, et me dirent : « Nous voudrions acheter de belles étoffes pour la valeur d'environ cinq cents piastres. » « Je leur en fis voir plusieurs : elles les prirent toutes jusqu'à la concurrence de la somme. Je calculai en moi-même, et je vis que je gagnois sur ce marché près de cent piastres. Je fis six paquets de toutes les étoffes, et je leur présentai le compte.

« Je n'ai point d'argent sur moi, me dit la jeune personne, et je n'aime point à acheter à crédit : dans quelques jours nous viendrons prendre ces marchandises, nous vous en payerons le montant, et nous vous en achèterons encore d'autres. » « Comment, Madame, lui dirent les esclaves, vous ne connoissez donc pas ce jeune marchand, et pour qui le prenez-vous ? C'est le fils du syndic des marchands de Bagdad. Le croyez-vous homme à vous dire : « Je ne donne pas ma marchandise sans argent, ou bien, je n'ai pas l'honneur de vous connoître ? » En parlant ainsi, les esclaves s'emparèrent des marchandises, les dames se levèrent, prirent congé du

marchand, et s'en allèrent.

» Je n'osai pas demander à ces dames chez qui elles demeuroient, et je les laissai partir sans leur dire un seul mot. Je ne tardai pas à m'en repentir. « Pourquoi, me disois-je à moi-même, ne leur ai-je pas seulement demandé leur adresse ? » J'attendis jusqu'au soir, sans voir venir personne de leur part. Je me levai fort affligé, disant en moi-même : « Plût à Dieu que je ne leur eusse rien vendu ! Ne vaudroit-il pas mieux encore que je n'eusse gagné que la moitié de ce que j'ai gagné, et que j'eusse reçu l'argent ? Ah, si j'avois retenu les marchandises ! Ces femmes m'ont attrapé, je le vois. Jamais elles ne reviendront ici. »

» Plein de ces réflexions, je fermai ma boutique, et je m'en retournai à la maison, fort embarrassé de ce que je dirois à mon père, lorsqu'il apprendroit mon aventure. À peine fus-je entré, que ma mère s'aperçut que je n'étois pas d'aussi bonne humeur qu'à l'ordinaire. « Qu'as-tu, me dit-elle, tu as l'air fâché ? Il est inutile de dissimuler : je vois bien que quelque chose te fait beaucoup de peine. Dis-moi ce qui t'est arrivé aujourd'hui, et ce qui t'afflige à ce point ? » Ma mère me pressa si long-temps et avec tant d'instance, que je fus obligé de lui conter mon aventure.

« Plusieurs femmes, lui dis-je, m'ont acheté pour cinq cents piastres de marchandises qu'elles ont emportées ; elles ne m'ont pas donné un sou, et je ne les connois pas. » « Il ne faut pas tant t'affliger, me dit-elle ; pour gagner, il faut savoir perdre quelquefois. Si ces femmes ne viennent point t'apporter le prix de tes marchandises, je te les payerai : ainsi, console-toi, et sois tranquille ; mais dorénavant prends garde à toi. »

« Je ne veux rien, lui répondis-je : laissez-moi. » J'avois tant de chagrin, que je ne soupai pas ce soir-là ; je m'enfermai dans ma chambre, et je m'endormis, en réfléchissant à ce qui venoit de m'arriver.

» Le lendemain j'allai au marché ; j'ouvris ma boutique, et j'y restai assis jusqu'au soir, sans recevoir aucune nouvelle des dames qui avoient emporté mes marchandises. Je m'en retournai à la maison encore plus désespéré que la veille.

« Mon fils, me dit en me voyant ma mère, il ne faut plus penser à ce qui t'est arrivé ; je crains que tu ne tombes malade de chagrin : on n'apprend qu'à ses dépens. » Ma mère avoit beau vouloir me consoler, je ne goûtois aucune consolation. Je passai encore trois jours dans la plus grande affliction.

» Le quatrième jour, j'ouvris ma boutique de bonne heure selon ma coutume. À peine étois-je assis, que les mêmes dames entrèrent tout-à-coup, et me souhaitèrent le bonjour ; je crus d'abord que c'étoit d'autres personnes. « Donnez-nous le compte, me dit l'une d'elles ? » « Quel compte ? » « Le compte de ce que nous vous devons : nous allons vous payer. »

» À ces mots, mon esprit se calma, mon visage s'épanouit. Elles me comptèrent les cinq cents piastres ; je les ramassai et les serrai. « Nous voudrions, me dirent-elles, avoir encore d'autres marchandises. » Je leur donnai tout ce qu'elles desiroient, et elles remportèrent comme la première fois. Le soir je fermai ma boutique, et je m'en retournai tout joyeux à la maison. Ma mère voyant mon air gai et satisfait, me dit : « Je parie que ces dames sont venues, et t'ont payé ce quelles te devoient ? » « Cela est vrai, lui dis-je. » « Je te l'avois bien dit, reprit ma mère. Voilà le commerce : on vend à crédit, on attend

un peu, et l'on est ensuite payé. »

« Je continuai de vendre aux mêmes dames des marchandises de toute espèce, jusqu'à ce quelles me durent environ dix bourses^[4]. Étant alors assis dans ma boutique, je vis entrer une vieille femme. « Bonjour, lui dis-je : que voulez-vous m'acheter ? Une mante, un mouchoir ? Voyez : voulez-vous des voiles d'Estamboul^[5], ou des toques de brocard d'or ? Dites-moi ce que vous desirez ? » « Je ne veux rien autre chose, me répondit-elle, sinon que vous vous portiez bien ; mais écoutez-moi un moment : j'ai deux mots à vous dire. » « Vous pouvez parier librement, lui dis-je. »

« Cette jeune personne, continua la vieille, qui est venue chez vous suivie de plusieurs esclaves, et qui vous a pris beaucoup de marchandises, désireroit vous épouser : voudriez-vous y consentir ? Ce qu'elle vous doit sera sa dot ; vous aurez une femme dont la beauté est égale à celle des Houris. Venez avec moi chez elle, vous la verrez. Si elle vous plaît, vous l'épouserez, sinon on vous comptera votre argent, et vous vous en retournerez comme vous serez venu. »

» À ce discours de la vieille, je ne savais trop que répondre ; je n'osois aller avec elle. « Peut-être, dis-je en moi-même, on veut se moquer de moi ; je n'ai pas envie de m'exposer à pareille aventure. » « Ne craignez rien, mon enfant, me dit la vieille, qui s'aperçut de mon embarras : on n'a pas intention de vous tromper. » « Allons, me dis-je alors, pourquoi ne tenterois-je pas la fortune ? Combien d'autres se sont enrichis par de pareils coups de hasard ! Que risqué-je en suivant cette vieille, et que peut-il arriver à un homme qui a un peu de courage ? » Sur cela je fermai ma boutique, et je partis avec la

vieille.

« Lorsque nous eûmes fait la moitié du chemin, la vieille me fit arrêter, et me dit : « Mon enfant, il faut toujours avoir de la prévoyance dans ce monde, et prendre ses précautions. Vous allez entrer chez nous, et voir la jeune personne : si elle ne vous plaît pas, vous vous en irez ; telles sont nos conventions ; mais vous pourriez alors publier cette aventure, et nous déshonorer. Le seul moyen de nous garantir de cet inconvénient, c'est que je vous bande les yeux, afin que vous ne sachiez point par où vous serez venu, ni dans quelle maison vous serez entré. »

« Prendre cette précaution dans le milieu de la rue, et devant tout le monde, lui dis-je, seroit donner des soupçons aux passans. Pourquoi, diroit-on, cette vieille bande-t-elle les yeux de ce jeune homme, il ne paroît y avoir aucun mal ? Attendez un instant, et lorsque nous rencontrerons quelque petite rue, nous y entrerons, et nous ferons en sorte de n'être vus de personne. » « Fort bien, dit la vieille. » Après quelques pas, elle trouva un endroit commode, me banda les yeux avec un mouchoir, et me conduisit ensuite, en me tenant par la main, jusqu'à ce que nous fûmes arrivés à la maison. Elle frappa deux coups de marteau : la porte s'ouvrit.

» La vieille me fit entrer, et m'ôta le mouchoir. Je vis alors deux jeunes esclaves d'une beauté extraordinaire. Elles me firent passer par sept portes, au-delà desquelles je fus reçu par quatre autres esclaves toutes plus belles les unes que les autres. On me fit ensuite entrer dans une salle si magnifique, qu'elle sembloit être une des salles qui renferment les trésors de Salomon. « Tout ce que je vois, disois-je en moi-même, n'est-il

qu'un songe et qu'une illusion ? » Mais je devois voir bientôt des choses encore plus étonnantes.

» La vieille, qui m'avoit toujours suivi, me quitte alors un moment, et revient peu après suivie d'une esclave dont la coiffure étoit faite d'une étoffe d'or, et qui portoit un plateau garni d'un déjeuner délicat et recherché. Après que j'eus déjeûné, on me présenta des liqueurs et du café. La vieille apporta ensuite de l'argent qu'elle compta devant moi, et me dit :

« Recevez ce qui vous est dû, et n'ayez plus d'inquiétude sur cet article. Ne soyez pas fâché non plus, si ma maîtresse n'ose paroître devant vous avant que le contrat soit dressé. La pudeur est une vertu qui tient à la religion. Bientôt, s'il plaît à Dieu, nous allons dresser le contrat, et elle sera votre épouse. La décence exige que les choses se passent ainsi ; et les femmes faites pour mettre au monde des enfans légitimes, ne peuvent en observer les règles avec trop de scrupule. «

» Un instant après, je vis entrer un cadî, accompagné de dix personnes de sa suite. Je me levai aussitôt par respect. Il salua la compagnie et s'assit. Je lui rendis le salut avec toute la politesse possible. « Seigneur Gelaleddin, lui dit la vieille, voulez-vous bien d'abord nous servir de procureur pour conclure un mariage ? » « Volontiers, répondit-il. « Il écrivit les noms des témoins, et dressa l'acte de procuration. La vieille s'étant ensuite approchée, il mit les mains l'une dans l'autre, fit la cérémonie des accords, et dressa ensuite le contrat de mariage. Après cela, on apporta une table couverte d'une ample collation, composée de conserves des Indes, et de confitures de Perse. Le cadî et les personnes qui l'accompagnoient

mangèrent de bon appétit, et se divertirent beaucoup. On présenta au cadi un bel habillement de la valeur de deux cents piastres. Il le reçut en faisant beaucoup de remerciemens, et prit congé de la compagnie.

» Je me levois aussi pour m'en aller. « Où allez-vous, me dit la vieille, ne savez-vous pas, jeune homme, que vous êtes marié, qu'après le contrat vient la noce, et que la vôtre va se faire aujourd'hui même ? Tout est ici disposé pour cela. Attendez seulement jusqu'au soir. »

» Sur le soir on servit un magnifique repas. Je soupai de bon appétit, et mangeai de divers mets qui me parurent excellens. Je pris ensuite la liqueur et le café. La vieille vint alors me chercher pour me mener au bain.

» La salle étoit éclairée par des lampes, des lustres et des bougies odoriférantes. Je fus reçu par huit esclaves d'une beauté extraordinaire. Elles me déshabillèrent, se déshabillèrent ensuite, et entrèrent avec moi dans le bain. Les unes me nettoyoient les pieds, les autres me les lavoient ; celles-ci me présentoient une robe, des frottoirs ; celles-là m'apportoient à boire. Je me demandois à moi-même, si tout cela n'étoit pas un songe. Je me frottois les yeux, je les ouvrois, et voyois toujours la même chose, ou de nouvelles merveilles. Des esclaves m'apportèrent ensuite des cassolettes remplies de parfums exquis.

« En sortant du bain, je vis vingt esclaves qui portoient des flambeaux odorans, et deux esclaves assises qui tenoient chacune un psaltérion ; l'air étoit parfumé de l'odeur de l'ambre et du bois d'aloès. Toutes les esclaves s'avancèrent vers moi, et me placèrent entre les deux musiciennes qui

étoient assises. Je vis alors entrer d'autres esclaves avec divers instrumens de musique. Elles exécutèrent un concert si harmonieux, que la salle elle-même tressailloit d'alégresse. La musique étant finie, la vieille entra en criant : « Bénis soient tous ceux qui viennent dire à l'époux : « Levez-vous ; venez. »

» À ces mots, toutes les esclaves s'approchèrent de moi, et me firent passer de la salle du bain dans la cour. Une porte s'ouvrit ; vingt esclaves en sortirent deux à deux, et je vis ensuite s'avancer mon épouse, semblable au soleil qui brille au milieu d'un ciel pur et serein, ou à la lune au moment qu'elle se lève sur l'horizon. « Est-il possible, dis-je en moi-même, que ce soit là celle qui m'est destinée ? » Mon cortège s'avança. On me fit entrer dans une salle magnifique, au milieu de laquelle s'élevait un trône. On m'y fit monter, et les esclaves se rangèrent autour de moi, tenant à la main leurs flambeaux. Mon épouse entra suivie de son cortège, et vint s'asseoir à côté de moi. La vieille fit alors apporter devant nous une magnifique collation ; ensuite elle fit retirer toutes les esclaves, sortit elle-même et ferma la porte.

» Je voulus alors converser avec mon épouse, et lui adresser la parole ; mais elle me prévint, et me dit : « Mon ami... » À ces mots, je me sentis pénétré de tendresse, et je ne pus m'empêcher de lui dire : « Ma chère amie, que vous êtes belle ! » « Mon ami, continua-t-elle après un léger sourire, le don de mon cœur dépend encore d'une condition. Si vous vous engagez à la remplir, je suis à vous ; sans cela, regardez tout ce qui s'est passé jusqu'à ce moment comme non avenu. »

« Quelle est cette condition, lui dis-je ? Il n'en est pas, je crois, à laquelle je ne me soumette pour avoir le bonheur de

vous posséder. » « Notre porte, reprit-elle, ne sera ouverte qu'un seul jour tous les ans. Acceptez-vous cette condition ? » Je répondis : « Je l'accepte. » « J'ai, continua-t-elle, beaucoup d'esclaves ; mais toutes les fois que vous leur direz un seul mot qui ne sera pas absolument nécessaire, vous me verrez fâchée contre vous. » « J'accepte volontiers toutes ces conditions, répondis-je. » Elle consentit alors à me regarder comme son époux, et nous passâmes ensemble la nuit.

» Je fus, pendant plusieurs jours, dans une espèce d'ivresse, tout occupé de mon bonheur, ne songeant qu'à boire, à manger, à me divertir, et oubliant auprès de mon épouse tout le reste de la terre. Au bout de sept jours, je ne pus m'empêcher de penser à ma mère ; je desirai vivement de la voir, et je versai des larmes, en pensant que j'étais séparé d'elle pour toujours. Ma femme s'aperçut que je pleurois, et m'en demanda la cause.

» Je pleure, lui dis-je, de me voir séparé d'une mère que je n'ai pas quittée depuis mon enfance, qui me faisoit coucher près d'elle, et ne goûtoit de repos que lorsque j'étais endormi contre son sein maternel. Voilà maintenant sept jours qu'elle ne m'a vu. Je ne sais comment elle aura pu supporter cette absence. »

« Ne sommes-nous pas convenus, me dit mon épouse, que notre porte ne s'ouvreroit qu'une fois par an ? » « Il est vrai, lui dis-je ; mais je sens combien il est dur pour moi d'être séparé de ma mère. Je voudrois seulement la voir et passer un jour auprès d'elle. Comment un seul jour donné à la tendresse maternelle pourroit-il altérer notre bonheur ? »

« Mon épouse me dit : « Je consens volontiers à vous satisfaire : allez voir votre mère ; mais que la vieille vous

accompagne, et vous bande les yeux. » « Je le veux bien, lui dis-je, et me ferai toujours un devoir de condescendre à vos moindres volontés. » « Puisqu'il est ainsi, ajouta-t-elle, vous pourrez rester sept jours au milieu de votre famille, afin d'avoir tout le temps de goûter le plaisir d'être ensemble. Au bout de ce temps, je vous enverrai la vieille, afin qu'elle vous ramène ici en vous bandant les yeux. » Je remerciai mon épouse, qui donna aussitôt ses ordres à la vieille pour le lendemain. Voilà, Seigneur, ce qui m'arriva. Écoutez maintenant ce qui se passa dans la maison de mon père :

» Mon père étant rentre sur le soir, et ne me voyant pas à la maison, dit à ma mère : « Où est notre fils ? » « Il n'est pas encore rentré , dit ma mère, et cependant la nuit s'avance. Voulez-vous que je l'envoie chercher par un esclave ? » Elle envoya aussitôt l'esclave, qui trouva le marché fermé. On me fit chercher chez nos parens, chez nos voisins, chez nos connoissances. Toute la nuit se passa dans ces vaines démarches.

» Le lendemain matin on envoya du monde dans les jardins, dans les lieux publics et dans tous les quartiers de la ville : pas un endroit ne fut oublié. Tout cela, comme vous pensez, fut inutile, et l'on ne put découvrir aucunes traces, ni apprendre aucunes nouvelles de ce que j'étois devenu. Au bout de trois jours, ma mère n'ayant plus d'espoir de me retrouver, commença à me pleurer comme mort. Elle assembla ses esclaves, fit venir ses voisins, et tous nos parens qui me pleurèrent avec elle.

» Cependant la vieille chargée de me conduire, ôta le mouchoir de dessus mes yeux et s'en alla. Arrivé près de la

maison, je vis une troupe de femmes qui venoient pour me pleurer avec ma mère. Elles m'aperçurent, et me dirent : « N'êtes-vous pas Alitchelebi, fils du syndic des marchands ? » Je leur dis que oui ; et elles m'apprirent que mes parens pleuroient ma mort depuis sept jours, et qu'elles alloient me pleurer avec eux. Elles se dirent ensuite entr'elles : « Courons pour leur annoncer bien vite cette nouvelle. » Aussitôt celles qui arrivèrent les premières se mirent à crier : « Pourquoi pleurez-vous cet enfant, le voilà qui vient ? » À ces mots, ma mère sortit, en disant : « Où est mon fils ? » J'arrivois en ce moment. Lorsqu'elle m'aperçut, elle se laissa tomber sur moi sans connoissance, et toutes les femmes se mirent à crier. Mon père sortit aussitôt, me serra dans ses bras, transporté de joie, et me demanda où j'avois été depuis sept jours ? Je lui dis que je m'étois marié, et que j'étois resté auprès de mon épouse. Mon père étonné me demanda quelle étoit mon épouse ? Je lui dis qu'elle étoit d'une beauté incomparable ; mais que je ne savois à qui elle appartenoit. Un de ceux qui étoient là dit alors à mon père : « Il est inutile de le questionner. Ne voyez-vous pas l'habit qui est sur lui ? Jamais personne n'en a porté de pareil : ce ne peut être que l'ouvrage des génies qui l'ont enlevé, et l'ont ainsi habillé ; mais il ne sait où ils l'ont transporté. » Chacun fut frappé de ce discours ; on se tut, et l'on ne me fit plus aucune question.

« Je restai deux jours avec mon père et ma mère. Le troisième jour je dis à mon père que j'avois envie d'aller à ma boutique. Il en fut bien aise, et vint avec moi. Dès que je fus assis dans ma boutique, je m'aperçus que tous ceux qui passaient s'arrêtoient pour me considérer, et disoient : « Voilà

celui que les génies ont enlevé. » On ne cessa de venir me regarder ainsi durant tout le jour. Le lendemain et les jours suivans ce fut encore la même chose.

« Au bout de sept jours, je vis arriver la vieille. Je fermai ma boutique, et je la suivis. Elle me banda les yeux comme la première fois, et me prit par la main. Lorsque j'entrai dans la maison, mon épouse se leva, vint au-devant de moi, et me témoigna sa joie de me revoir. Je lui racontai ce qui s'étoit passé chez moi pendant mon absence : elle parut sensible à l'affliction de mes parens, et à la joie qu'ils avoient témoigné de me revoir ; mais elle ne put s'empêcher de rire de mon prétendu enlèvement par les génies.

» Après avoir passé dix jours auprès de mon épouse, je lui demandai de nouveau la permission d'aller voir mes parens. Elle me l'accorda. La vieille me conduisit comme à l'ordinaire, et s'en alla. Ma mère étoit seule à la maison lorsque j'y entrai. Elle sauta à mon cou dès qu'elle m'aperçut, et envoya chercher mon père qui me témoigna une égale tendresse. Nous passâmes toute la journée ensemble.

» Le lendemain j'allai, comme la première fois, à mon magasin, et je continuai d'y aller pareillement les jours suivans. Le septième jour, qui étoit celui où la vieille devoit venir me chercher, je vis passer devant ma boutique un crieur public tenant une cassolette d'or, qu'on vouloit vendre mille sequins. Je lui demandai à qui appartenoit cette cassolette. Il me répondit qu'elle appartenoit à une femme. Je lui dis de l'appeler, que j'étois bien aise de l'acheter d'elle-même.

« Le crieur public me quitta un moment, et revint accompagné d'une femme de moyen âge. « Je voudrois, lui dis-

je, acheter cette cassolette. » Aussitôt elle tira de sa poche dix sequins, les donna au crieur, et lui dit de s'en aller. « Comment, lui dis-je, vous payez le crieur avant que le marché soit fait ! Vous avez donc envie de m'accommoder ? » « Assurément, répondit-elle, je ne reprendrai pas ma cassolette, et elle ne sera jamais à d'autres qu'à vous. » « Asseyez-vous, lui dis-je, je vais vous compter les mille sequins. » « Je suis déjà payée et au-delà, dit-elle aussitôt. » « Comment, lui dis-je, quel est ce discours ? »

« Depuis long-temps, reprit-elle avec vivacité, je suis violemment éprise de vous ; mon amour est si grand, que je ne puis dormir. Nuit et jour je pense à vous, et rien ne peut me distraire. Laissez-moi seulement prendre un baiser sur votre joue, et je m'en irai aussitôt. » « Quoi, lui dis-je, sans recevoir le prix de la cassolette ? » « Encore une fois, répondit-elle, je suis payée et au-delà. » « Il faut que tu sois bien aimé de cette femme, dis-je en moi-même, pour qu'elle te fasse présent de mille sequins seulement pour obtenir de toi un simple baiser ! » Puis, lui adressant la parole, je lui dis :

« Madame, je ne puis vous refuser une chose aussi légère, et à laquelle vous paraissez attacher tant de prix. Je souhaite que ce baiser calme votre cœur, et vous fasse recouvrer le sommeil. » La dame alors s'avança vers moi ; mais au lieu de m'embrasser, elle me mordit de toutes ses forces, m'emporta un petit morceau de la joue, et s'enfuit aussitôt. La douleur me fit pousser un cri. Je déchirai un mouchoir, et je m'enveloppai la joue.

» Dans ce moment la vieille arriva, et fut surprise de l'état où elle me trouvoit. Je lui dis qu'en faisant le matin l'ouverture

de ma boutique, une cheville de fer m'étoit échappée ; qu'heureusement elle ne m'avoit pas crevé l'œil, mais qu'elle m'avoit écorché la joue. « Pourquoi, me dit-elle, ne faites-vous pas ouvrir votre boutique par votre esclave ? » Je l'assurai que ce n'étoit rien, que Dieu m'avoit sauvé du plus grand danger, et que j'étois prêt à la suivre.

» Dès que les esclaves me virent entrer, elles parurent fort affligées, et commencèrent à faire de grandes lamentations sur ma blessure. Mon épouse m'en demanda la cause, et je lui répétai ce que j'avois dit à la vieille, ajoutant que cette légère blessure ne méritoit pas que les esclaves fissent tant de bruit. « Mais qu'avez-vous sous le bras, me demanda-t-elle ? » « C'est une cassolette que j'ai achetée aujourd'hui. Voyez-la. » « Combien vous coûte-t-elle ? » « Pourquoi me demandez-vous cela ? Elle me coûte mille sequins. » « Vous m'en imposez. » « En vérité, elle me coûte mille sequins. Pourquoi vous déguiserois-je la vérité ? »

« Dis plutôt, continua mon épouse, en me lançant des regards furieux, que tu as donné ta joue à baiser pour prix de cette cassolette. Ô le plus méprisable de tous les hommes, donner ta joue à baiser à une femme pour une cassolette ! Ingrat, ta perfidie ne restera pas impunie ! » En achevant ces mots, elle appela Morgan (c'étoit le nom de son premier eunuque), et lui ordonna de me couper la tête.

» Déjà Morgan se saisissoit de moi, quand la vieille vint se jeter aux pieds de sa maîtresse. « Ah, Madame, lui dit-elle, révoquez l'arrêt que vous venez de prononcer. Vous ne tarderiez pas à être fâchée d'avoir porté si loin la vengeance ; et le repentir seroit inutile. Contentez-vous de châtier ce jeune

homme ; cela vaudra mieux que de le faire périr. »

» Mon épouse, changeant alors de sentiment, ordonna à ses esclaves de m'étendre par terre, et de me donner la bastonnade. Elle fut aussitôt obéie ; et tandis qu'on me frappoit, elle répétoit : « Infâme, tu donnes ta joue à baiser à une inconnue ! » Ou bien elle récitait, avec une maligne satisfaction, des vers dont les sens étoient : « Qu'il faut abandonner à sa rivale le cœur qu'elle nous dispute, et vivre seule, ou mourir d'amour, plutôt que d'avoir un amant qui partage sa tendresse avec un autre objet. »

» On me frappa si long-temps et avec tant de violence, que je perdis presque entièrement connoissance. On m'emporta ensuite, et l'on me jeta dans la rue. Les premières personnes qui passèrent, s'imaginèrent que j'étois ivre. « N'est-il pas honteux, dit quelqu'un, en me poussant avec le pied, de s'enivrer au point de tomber ainsi dans la rue ? » « Que dites-vous, dit un autre en me considérant plus attentivement, cet homme n'est point ivre ; mais il vient d'avoir la bastonnade ? Voyez comme ses pieds sont enflés, et comme la marque de la corde est empreinte dans la chair. »

» Enfin, quelqu'un me reconnut , et on alla avertir mon père, qui accourut aussitôt. Il fut pénétré de me voir dans ce pitoyable état, me releva , et s'imagina que j'allois marcher ; mais, quoique la connoissance me fût un peu revenue, cela me fut impossible, et il fut obligé de me porter sur son dos jusqu'à la maison. Il envoya aussitôt chercher des médecins, des chirurgiens, et me prodigua tous les secours que mon état exigeoit.

» Je fus quarante jours à me rétablir. Au bout de ce temps,

mon père voulut savoir mon aventure, et me demanda quels étoient les barbares qui m'avoient traité si cruellement ? Je lui dis de ne pas m'interroger sur cela, que si je lui disois quel étoit l'auteur de l'horrible traitement que j'avois éprouvé, il ne pourroit jamais me croire. Mon père insista : je lui répétai plusieurs fois la même chose. Enfin, comme il me pressoit de plus en plus, et se plaignoit de mon peu de confiance, je lui dis : « Je vais vous raconter mon histoire d'une manière allégorique. Voyons si vous la comprendrez :

» Une jeune personne voit un jeune homme, et en devient amoureuse. Le jeune homme conçoit pour elle un amour égal. Elle lui fait demander s'il veut l'épouser de la manière la plus légitime et la plus authentique ? Le jeune homme y consent. Ils se marient selon les formes voulues par la loi. L'époux se conforme aux moindres volontés de son épouse, et ne lui fait pas éprouver la plus légère contradiction. N'est-ce pas lui prouver son amour de la manière la plus évidente ? Et peut-on concevoir que cette épouse puisse être assez injuste pour faire battre son mari ? Pouvez-vous vous-même l'imaginer ? »

« Non, me répondit mon père, une pareille chose ne peut se comprendre, et est absolument incroyable. » « Eh bien, repris-je, ce qui m'est arrivé ressemble parfaitement à cela ! » « Mais, ajouta mon père, dis-moi clairement qui t'a battu si indignement ? » « Je viens, lui répondis-je, de vous raconter mon histoire, en paroissant vous raconter celle d'un autre. J'avois honte de vous dire d'abord que c'étoit ma femme qui m'avoit ainsi battu. Me comprenez-vous à présent ? » « Je commence à te comprendre, dit mon père ; mais fais-moi connaître maintenant quelle est la femme ? » « Je n'en sais

rien. » « Dans quel quartier est sa maison ? » « Je n'en sais rien. »

» Mon père fut fort étonné de mon aventure ; et voyant que je ne pouvois lui en apprendre davantage, me proposa d'aller avec lui aux bains. Nous y allâmes ; je me rendis de là au marché ; j'ouvris ma boutique, et repris mon commerce, pour tâcher de me distraire. Mais ce genre de vie, ces occupations n'avoient plus pour moi le même agrément.

» Le chagrin, l'ennui altérèrent insensiblement mon humeur. Tout ce que faisoient les gens de la maison me déplaisoit. Je grondois l'un, je battois l'autre ; je criois après celle-ci, je maltraitois celle-là. Une esclave m'avoit un jour servi du riz. J'en goûtai sur-le-champ, et me brûlai. Je me mis en colère, et pris le plat pour le jeter à la tête de l'esclave. Ma mère voulut me retenir le bras, je la repoussai rudement. Mon père indigné se leva ; je le menaçai de le frapper lui-même. Il ne douta plus alors que je ne fusse fou : il me fit lier par les domestiques, et conduire devant le juge. On attesta que j'étois fou, et je fus amené ici. On me mit d'abord une chaîne^[6] au cou. Le lendemain, mon père me la fit ôter, et m'envoya ce lit, cette couverture, et ce Coran.

» Voilà toute mon histoire. On dit que notre souverain est juste : pourquoi son visir Giafar le Barmecide, ne lui conseillait-il pas de sortir de son palais, de parcourir la ville, afin de connoître par lui-même les injustices qui s'y commettent, de venger les opprimés, et de punir les oppresseurs ? Pourquoi ne l'amène-t-on pas dans cet hôpital pour visiter les malades, voir par lui-même la manière dont ils sont servis, connoître quels sont les détenus, et s'informer des motifs de leur détention ?

« Pour moi, dénué de tous secours, je demande à Dieu qu'il nous envoie ce bon prince, afin que je lui raconte moi-même mon histoire. Priez vous-même pour moi, respectables derviches, peut-être Dieu exaucera-t-il vos prières, et inspirera-t-il au prince le dessein de venir visiter ces lieux. »

Le jeune homme ayant achevé son histoire, le calife Haroun Alraschid l'exhorta à prendre patience, et l'assura que Dieu lui feroit bientôt voir celui dans la justice duquel il mettoit son espoir. Le calife retourna ensuite à son palais avec Giafar et Mesrour. « Que penses-tu, dit-il à Giafar, de l'histoire que nous venons d'entendre ? » « Ce jeune homme est fou, répondit Giafar, et ce que disent les fous ne mérite point d'attention. » « Ces discours, reprit le calife, ne sont cependant pas ceux d'un fou. Il faut que tu examines celte affaire-là, afin de m'en faire un rapport, et que nous voyons si son récit est vrai, ou s'il est réellement fou. »

Lorsqu'ils furent arrivés au palais, Giafar dit au calife : « Voici ce que j'imagine pour savoir ce que vous devez penser de l'histoire de ce fou. Faites-le venir devant vous ; dites-lui qu'on vous a conté son histoire ; qu'elle vous a paru si singulière, que vous voudriez l'entendre de sa bouche, depuis le commencement jusqu'à la fin. Vous comparerez l'histoire qu'il vous racontera avec celle qu'il nous a déjà racontée, et si l'histoire est la même, ce sera une preuve qu'il n'a rien dit que de vrai ; si, au contraire, les deux histoires se contredisent, ce sera une preuve qu'il est véritablement fou, et alors vous le ferez reconduire à l'hôpital. »

Le calife goûta ce conseil, envoya aussitôt chercher le jeune homme à l'hôpital, le reçut avec bonté, et lui fit raconter son

histoire, C'étoit absolument la même que celle qu'il avoit déjà entendue. « Je l'avois bien pensé, dit le calife à Giafar, que cette histoire n'étoit pas celle d'un fou. » Giafar, forcé de convenir que ce récit portoit tous les caractères de la vérité, dit au calife : « Il faut actuellement envoyer chercher le père du jeune homme, lui commander de retirer son fils de l'hôpital, et de lui laisser reprendre son commerce. Vous choisirez quatre personnes sûres qui se tiendront dans la boutique ; lorsque la vieille viendra, ils la saisiront sur le signe que leur fera le jeune homme, et l'amèneront devant vous : vous saurez facilement d'elle quelle est sa maîtresse. »

Le calife approuva le plan. Le syndic des marchands est mandé, et reçoit ordre de retirer son fils de l'hôpital. Il obéit, et amène le jeune homme aux pieds du calife, qui n'eut pas de peine à les réconcilier.

Le lendemain, Ali Tchélébi se rendit à son magasin. Tous les paysans s'arrêtoient d'abord pour le regarder, et chacun disoit : « Voilà le fils du syndic des marchands, qui étoit fou ! » Ali ne répondoit rien à ces propos, et se tenoit dans sa boutique avec ceux qui étoient chargés d'arrêter la vieille lorsqu'elle paroîtroit.

Nous venons de raconter ce qui arriva à Ali Tchélébi après l'indigne traitement que lui fit essuyer son épouse ; voyons maintenant ce que fit celle-ci. À peine eut-elle satisfait sa rage, que sa colère s'apaisa. Elle se repentit de ce qu'elle venoit de faire, et dit à la vieille, au bout de quelques jours, de tâcher de la raccommoder avec Ali Tchélébi.

« Vous voyez, dit alors la vieille, que j'avois raison de vous conseiller de ne pas le faire périr, mais seulement de lui faire

donner quelques coups, et de le garder ici. Si vous aviez suivi exactement mes conseils, on pourroit vous raccommoder ; mais vous avez poussé le châtiment trop loin, et vous l'avez fait jeter dans la rue. Quel moyen maintenant de vous rapprocher ? Peut-être n'est-il pas encore guéri de ses plaies ; et quand il le seroit, oserois-je me présenter devant lui ? Ce n'est pas un homme du commun, mais le fils du premier négociant de la ville. Il n'a commis véritablement aucun crime ; car enfin c'est vous qui lui avez tendu ce piège, et qui êtes cause qu'il vous a déplu. Vous lui avez envoyé la femme qui faisoit semblant de vouloir vendre une cassolette. Vous vouliez voir s'il l'accepteroit pour un baiser, et vous aviez bien recommandé à la femme, dans le cas où il se laisseroit embrasser, de vous en donner une preuve évidente. Elle a feint d'être violemment éprise de lui ; elle lui a fait un tableau touchant des maux que l'amour lui faisoit endurer : un baiser, un seul baiser pouvoit la guérir. Ali ne pouvoit soupçonner la ruse, la perfidie ; il ne voyoit aucun mal à laisser prendre ce baiser, et ne devinoit pas que cette action pût vous déplaire. Cédant à la pitié, et non à l'amour, il s'est laissé embrasser ; et la femme, pour vous prouver clairement qu'elle l'avoit embrassé, lui a enlevé un petit morceau de la joue. C'étoit donc vous qui étiez la seule coupable ; et malgré cela vous vouliez lui faire couper la tête, et vous l'avez fait presque périr sous les coups de vos esclaves. Je ne puis, après tout cela, me présenter devant lui, et il vous faut chercher quelqu'autre expédient. »

« Comment, ma bonne vieille, dit la jeune personne, toi qui as vu dans ta vie tant d'aventures semblables à celle-ci, et encore plus extraordinaires, tu ne peux me rendre aucun

service ? Tu ne pourrais par ton adresse et par tes discours ramener l'esprit de ce jeune homme ? Allons, du courage ; car je ne puis être heureuse dorénavant sans lui, et il faut absolument que tu nous réconcilies, et que tu l'amènes ici. Je te ferai présent, si tu réussis, d'un bel habillement. »

La vieille refusa long-temps de se charger de cette commission. Enfin, elle sortit pour apprendre au moins des nouvelles. On lui dit d'abord qu'Ali Tchélébi étoit malade ; ensuite qu'il étoit fou, qu'on l'avoit mis à l'hôpital ; enfin elle apprit qu'il avoit repris son commerce, et qu'il étoit dans sa boutique.

La jeune personne, informée de cette nouvelle, pressa de nouveau la vieille, et avec tant d'instance, qu'elle consentit à faire quelque tentative. Dans ce dessein elle sortit, et s'arrêta devant la boutique d'Ali Tchélébi. Il la reconnut, et s'avança vers elle. « Mon enfant, lui dit-elle, si j'ai à me reprocher de m'être mêlée de votre mariage, j'ai fait au moins ce que je devois en empêchant ma maîtresse de vous ôter la vie. Au reste, elle est au désespoir de ce qui s'est passé, et voudroit... »

« Je ne conserve aucun ressentiment contr'elle, dit Ali en l'interrompant. » En même temps il fit signe à ceux qui étoient chez lui. Ils se jetèrent sur la vieille, et la conduisirent avec lui au palais du calife. Le visir Giafar les voyant entrer, demanda quelle étoit cette affaire ? Quand il eut appris qu'on amenoit la vieille impliquée dans l'affaire d'Ali Tchélébi, il ordonna qu'on la fit paroître devant lui.

Dès que la vieille fut en présence de Giafar, il la reconnut, et lui dit : « Quoi, vous êtes attachée au service de ma fille, et vous vous mêlez de pareilles intrigues ? Quelle est la femme

qu'a épousée ce jeune homme ? »

« C'est votre fille, répondit la vieille. » Giafar fut interdit ; mais voyant qu'il falloit absolument éclaircir cette affaire pour en rendre compte au calife, il demanda une seconde fois à la vieille : « Quelle est la femme qu'a épousée ce jeune homme ? » « C'est votre fille, lui répondit-elle. » Giafar alors ayant ordonné qu'on les fit rester, alla trouver Haroun Alraschid, et lui dit : « Ali Tchélébi et la vieille sont là. Mais il me semble que la fille n'a rien fait que de juste. Ce jeune homme étoit marié ; son épouse ne vouloit point se séparer de lui, le gardoit auprès d'elle, et il s'est laissé baiser la joue par une autre femme. Cela devoit nécessairement déplaire à une personne jalouse, et méritoit d'être puni ; car les femmes ont des droits sur leurs maris. »

« Quelle est enfin cette femme, dit le calife ? » « Hélas, Seigneur, répondit Giafar, c'est ma fille ! Tout cela s'est fait à mon insu. » « Mais, reprit Haroun, puisque le cadi Gelaleddin a dressé le contrat, le mariage est bon. Ali est son époux, et il dépend de lui, ou de la faire punir de mort, ou de lui pardonner. »

Aussitôt le calife fit venir Ali Tchélébi et lui demanda ce qu'il vouloit faire. « Prince, répondit-il, je m'estimerai trop heureux, si le visir veut bien me reconnoître pour son gendre. » « Allons, dit le calife à Giafar, emmène ton gendre chez toi, et qu'en ma considération on ne lui bande plus les yeux ; cette précaution est actuellement inutile. »

Giafar s'en retourna donc chez lui avec son gendre et la vieille. Sa fille, le voyant entrer, voulut se lever pour aller au-devant de lui ; mais les forces lui manquèrent, et elle retomba

sur son sofa. « Qu'avez-vous fait, lui dit son père ? Vous vous êtes rendue coupable des derniers excès. Le Tout-Puissant l'a permis : je me sou mets à ses décrets ; mais si j'avois été instruit de vos projets, j'aurois su les faire échouer. »

Giafar sortit ensuite, envoya chercher le cadi Gelaleddin, et lui dit : « Qui vous a donné ordre de dresser le contrat de mariage de ma fille ? » « Seigneur, répondit Gelaleddin, je l'ai dressé d'après le billet que voici, et dont je vais vous faire lecture :

« Salut au cadi Gelaleddin. Je vous écris pour vous prier de vous donner la peine de vous transporter chez moi, afin de dresser mon contrat de mariage avec Ali Tchélébi, et de me servir de procureur. Amenez avec vous des témoins pour signer l'acte de procuration. Si vous consentez à ma demande, vous m'obligerez ; sinon vous serez responsable des suites de votre refus ; et s'il arrive quelque chose, le blâme en retombera sur vous. »

» Cette menace, continua le cadi après avoir lu le billet, fit impression sur mon esprit. Les femmes peuvent se porter à de fâcheuses extrémités. J'ai craint pour l'honneur du premier visir : je me suis donc rendu aux ordres de sa fille. J'ai vu compter la dot, et j'en ai fait mention. Enfin, j'ai rédigé l'acte, constatant que la jeune personne me donnoit sa procuration, et j'ai dressé un contrat de mariage légal et authentique. Si vous eussiez été présent, vous n'auriez pu vous empêcher de m'ordonner d'accepter la procuration de votre fille, car elle

étoit en âge de disposer d'elle-même ; et si elle n'étoit pas encore mariée, c'est que personne n'avoit osé vous la demander en mariage. Mais Dieu vous a préservé d'un désagrément qui auroit été plus grand que celui que vous éprouvez aujourd'hui. Il n'y a dans l'acte aucun vice, aucun défaut qui puisse le faire annuler. Quoi qu'il en soit, vos bonnes grâces me sont plus chères que tout. Vous pouvez, ou me pardonner, ou m'ôter la vie, si j'ai eu le malheur de vous déplaire. »

« Je rends justice à vos intentions, dit Giafar : vous avez fait tout pour le mieux. » Il pardonna ensuite à sa fille. Ali Tchélébi fut toujours soumis et complaisant près de son épouse, et rien n'altéra plus par la suite le bonheur dont ils jouirent l'un et l'autre.

Scheherazade ayant achevé l'histoire du jeune marchand de Bagdad, et de la dame inconnue, vit que le jour ne paroissoit pas encore, et que le sultan des Indes étoit disposé à l'écouter. Elle commença aussitôt l'histoire suivante :

1. ↑ Mot persan, qui signifie hôpital. Il est dérivé du mot *bimar*, malade. La terminaison *istan* indique le lieu, le pays, etc.
2. ↑ L'Irak Arabi, dont il s'agit ici, est le nom de la province dans laquelle est située la ville de Bagdad.
3. ↑ La piastre vaut environ trois francs.
4. ↑ La bourse vaut environ quinze cents francs.
5. ↑ Constantinople.
6. ↑ *Genzir*, du mot persan *zengir*.

LE MÉDECIN

ET

LE JEUNE TRAITEUR DE BAGDAD.

ON raconte qu'un médecin persan voyageant de pays en pays, arriva dans la ville de Bagdad. Il se logea dans un des khans qui y sont en si grand nombre, et y passa la nuit. Le lendemain il se mit à parcourir la ville, à visiter les places, les marchés. Il admiroit la grandeur, la magnificence des édifices, et disoit souvent en lui-même qu'il n'avoit jamais vu une si belle ville.

Il remarquoit sur-tout le Tigre, joint à l'Euphrate par un canal, et qui, traversant le milieu de la ville, la divise en deux parties, l'une à l'orient, l'autre à l'occident. Ces deux parties, ou plutôt ces deux villes, sont réunies par sept ponts formés de bateaux attachés les uns aux autres, tant à cause de la largeur ordinaire de la rivière, qu'à cause des crues auxquelles elle est sujette. Ils sont toujours couverts de personnes qui vont et viennent pour vaquer à leurs affaires. On passe, en plusieurs endroits de la ville, sous des allées de palmiers et d'arbres de toute espèce, et l'on entend autour de soi une multitude d'oiseaux qui, dans leurs concerts, semblent rendre hommage à leur Créateur, et chanter les louanges de l'Eternel.

En se promenant ainsi, le médecin persan passa devant la

boutique d'un traiteur, dans laquelle étoient étalés des mets et des ragoûts de toute espèce. Le maître de cette boutique étoit un jeune homme d'environ quinze ans, dont le visage paroissoit aussi beau que la lune dans son plein. Sa mise étoit simple, mais élégante. Il avoit de jolis pendans d'oreille, et ses habits étoient si propres et si bien arrangés, qu'ils sembloient sortir des mains du tailleur. Le médecin, en le considérant plus attentivement, fut étonné de lui voir un teint jaune, des yeux languissans, un visage pâle et défait, qui portoit l'empreinte du chagrin et de la tristesse : il s'arrêta et le salua. Le jeune homme lui rendit le salut de la manière la plus honnête et la plus distinguée, et l'engagea à dîner chez lui.

Le médecin persan étant entré dans la boutique du jeune traiteur, celui-ci prit deux ou trois plats plus clairs et plus brillans que l'argent, dressa dans chaque plat des mets différens, et les servit au médecin. « Asseyez-vous un moment près de moi, lui dit le médecin : il me semble que vous êtes incommodé, et que vous avez le teint bien pâle ? Quelle est votre maladie ? Sentez-vous des douleurs dans quelques parties du corps, et y a-t-il long-temps que vous êtes dans cet état ? »

Le jeune homme à ce discours poussa un profond soupir, et dit en pleurant : « Ne me demandez pas, Monsieur, quel est mon mal ? » « Pourquoi, répartit son hôte ? Je suis médecin, et assez habile, grâce à Dieu : je suis sûr que je vous guérirai, si vous voulez vous ouvrir à moi, et me faire connoître l'origine et les symptômes de votre maladie » Le jeune homme, après avoir gémi et soupiré de nouveau, répondit :

« Dans le vrai, Monsieur, je ne ressens aucune douleur, et je n'éprouve aucune incommodité ; mais je suis amoureux. »

« Vous êtes amoureux ! » « Oui, Monsieur ; et non-seulement amoureux, mais amoureux sans espoir d'obtenir l'objet que j'aime. » « Et de qui êtes-vous amoureux ? Dites-moi cela ? » « Je vous en ai dit assez pour le moment, laissez-moi vaquer à mes affaires, et servir mes pratiques. Si vous voulez revenir cette après-midi, je vous exposerai plus au long mon état, et je vous conterai mon aventure. » « Fort bien. Allez à vos affaires, de peur qu'on ne s'ennuie en vous attendant : je reviendrai vous voir ce soir. »

Après cet entretien, le médecin persan se mit à dîner. Il alla ensuite se promener, s'amusa à voir les beautés de la ville, et revint le soir chez le jeune traiteur. Celui-ci fut bien aise de le revoir, et conçut l'espérance qu'il pourroit au moins soulager sa peine et son ennui. Il ferma sa boutique, et le conduisit dans la maison où il demeuroit. Elle étoit belle et bien meublée ; car il avoit hérité de ses parens une fortune assez considérable. Lorsqu'ils furent entrés, on servit un souper délicat et recherché. Après le repas, le médecin pria le jeune homme de lui raconter son aventure. Il le fit en ces termes :

«Le calife Motaded-billah^[1] a une fille dont la beauté peut passer pour un prodige. Elle réunit à une figure charmante, à des yeux tendres et vifs tout à-la-fois, une démarche noble, une taille fine et délicate. Enfin, c'est un assemblage de toutes les perfections ; et non-seulement on n'a jamais rien vu de pareil, mais même on n'a jamais entendu parler d'une beauté aussi extraordinaire. Plusieurs princes, plusieurs souverains l'ont demandée en mariage à son père, mais il l'a toujours refusée jusqu'à présent ; et il est vraisemblable qu'il ne trouvera personne digne d'une aussi belle alliance.

» Tous les vendredis, lorsque le peuple se rassemble dans les mosquées, que tous les marchands et les artisans quittent leurs boutiques qu'ils ne se donnent pas souvent la peine de fermer, cette belle personne sort du palais, et se plaît à se promener dans la ville ; ensuite elle se rend aux bains, et rentre dans le sérail.

» Un jour j'eus envie de ne point aller à la mosquée avec les autres, mais de tâcher de voir la princesse. L'heure de la prière étant venue, et tout le monde étant à la mosquée, je me cachai dans ma boutique. Je vis bientôt paroître la princesse. Elle étoit entourée de quarante esclaves, toutes plus belles les unes que les autres, et brilloit au milieu d'elles comme le soleil en son midi. Les esclaves qui se pressoient autour de leur souveraine, et soutenoient les bords de ses vêtemens avec de longues baguettes d'or et d'argent, arrêtoient mes regards curieux, et m'empêchoient de la contempler à mon aise. Enfin je l'aperçus un seul instant, et sur-le-champ je sentis s'allumer dans mon cœur la passion la plus vive, et couler de mes yeux quelques larmes. Depuis ce temps j'éprouve une langueur qui me consume, et mon mal s'accroît de jour en jour. »

En achevant ces mots, le jeune homme poussa un soupir si long, que le médecin crut qu'il alloit expirer. « Que me donnerez-vous, lui dit-il, si je viens à bout de vous unir à celle que vous aimez ? » Le jeune homme l'ayant assuré que sa fortune, sa vie même seroient à sa disposition, le médecin continua ainsi :

« Levez-vous, apportez-moi une petite bouteille, sept aiguilles, un morceau de bois d'aloès, un autre de bitume de Judée, un peu de terre sigillée, deux palettes^[2] de mouton, un

morceau d'étoffe de laine, et des soies de sept différentes couleurs. »

Le jeune homme ayant été chercher tout cela, le médecin prit les deux palettes de mouton, traça dessus des signes et des formules magiques, les enveloppa dans le morceau d'étoffe de laine, et les lia avec les soies de sept couleurs différentes. Il prit ensuite la petite fiole, enfonça les sept aiguilles dans le morceau de bois d'aloès, le mit dans la fiole avec le bitume de Judée, la luta avec la terre sigillée, et récita ces paroles magiques :

« J'ai frappé à la porte des dernières régions terrestres : les génies ont appelé les génies et le prince des Démons. Aussitôt j'ai vu paroître le fils d'Amran^[3], tenant un serpent, et portant, en guise de collier, un dragon entortillé à l'entour de son cou. »

« Quel est, s'est-il écrié, le téméraire qui frappe la terre, et nous fait venir ce soir ? »

Je lui ai répondu :

« Je suis amoureux d'une jeune personne ; j'ai recours à vos enchantemens, esprits puissans et terribles : prêtez-moi votre secours, et faites-moi réussir dans mon entreprise. Vous voyez comme une telle, fille d'un tel, rejette et dédaigne mes vœux, rendez-la sensible à mon amour. »

Les esprits m'ont répondu :

« Fais ce qui t'a été enseigné : place-les sur un feu vif et ardent, et prononce sur eux ces paroles : « Quand une telle, fille d'un tel, seroit dans Caschan, dans Ispahan, ou dans le pays des sorciers et des enchanteurs, que rien ne puisse la retenir, qu'elle se rende ici, et dise, en se livrant elle-même entre mes

maines : VOUS ÊTRE LE MAÎTRE, ET JE SUIS VOTRE ESCLAVE. »

Le médecin répéta trois fois ces paroles ; ensuite il se tourna vers le jeune homme, et lui dit : « Parfumez-vous, et revêtez-vous de vos plus beaux habits : dans l'instant vous allez voir près de vous la personne que vous aimez. » En même temps il mit la fiole sur le feu.

Le jeune homme alla aussitôt se parer, sans cependant ajouter beaucoup de foi à ce que lui disoit le médecin. À peine étoit-il de retour, qu'il vit paroître un lit sur lequel étoit endormie la princesse, plus belle dans son sommeil, que le soleil à son lever. « Que vois-je ! Quel prodige, s'écria-t-il tout interdit ! »

« Ne vous ai-je pas promis, dit le médecin, de vous faire obtenir l'objet de vos vœux. Vous voyez l'accomplissement de mes promesses. » « En vérité, reprit le jeune homme, vous êtes un mortel extraordinaire, et jamais le ciel n'a donné à personne le pouvoir d'opérer de tels prodiges. » Il baisa ensuite les mains du médecin, et lui témoigna la plus vive reconnoissance de ce qu'il venoit de faire pour lui. « Je me retire, lui dit le médecin en l'interrompant : celle que vous aimez est entre vos mains, c'est à vous seul qu'il appartient de lui faire agréer votre amour. »

Lorsque le médecin fut sorti, le jeune amant s'approcha de la princesse. Elle ouvrit les yeux, et voyant un jeune homme à côté d'elle, lui demanda qui il étoit ? « L'esclave de vos beaux yeux, répondit-il, le malheureux qui meurt pour vous, et qui jamais n'aimera d'autre personne que vous. » Flattée de ce langage, elle regarda le jeune homme, fut frappée de la beauté de ses traits, et sentit son cœur s'enflammer pour lui.

« Êtes-vous, lui dit-elle en soupirant, un mortel, ou un génie ? Qui m'a transportée ici ? » « Je suis, répondit-il, le plus heureux des mortels, et je ne changerois pas ma condition pour celle des génies dont la puissance vous a transportée ici à ma prière. » « Eh bien, reprit-elle, jurez-moi, mon ami, que vous leur ordonnerez de me transporter ici toutes les nuits ! » « Madame, répondit-il, c'est mettre le comble à mes vœux que d'assurer la durée de mon bonheur. » Les deux amans également épris l'un de l'autre, s'entretenirent long-temps de leur aventure, et passèrent ensemble les momens les plus délicieux.

Comme l'aurore étoit prête à paroître, le médecin entra dans la chambre, appela doucement le jeune homme, et lui demanda en riant comment il avoit passé la nuit ? « Dans un paradis de délices, répondit-il, et au milieu des houris. » Le médecin lui ayant ensuite proposé de le mener au bain, il lui demanda ce qu'alloit devenir la princesse, et comment elle s'en retourneroit à son palais ? « Ne vous inquiétez de rien, répondit le médecin, elle s'en retournera comme elle est venue, et personne ne saura ce qui s'est passé. » En effet, la princesse s'endormit, et se retrouva, en s'éveillant, dans son palais. Elle se garda bien de rien dire de ce qui lui étoit arrivé, et attendit la nuit avec impatience. Elle fut encore transportée près du jeune homme, comme elle l'avoit été la veille, et ce prodige se renouvela les jours suivans.

Au bout de quelques mois, la princesse étant un matin avec la sultane sa mère sur la terrasse du palais, resta quelque temps le dos tourné au soleil. La chaleur lui ayant échauffé les reins, elle laissa échapper, malgré elle, plusieurs vents. Sa mère,

étonnée, lui demanda ce qu'elle avoit. La princesse ayant répondu qu'elle ignoroit la cause de cet accident, sa mère la considéra plus attentivement, porta la main sur son ventre, et s'aperçut qu'elle étoit enceinte. Aussitôt elle poussa un cri, se frappa le visage, et lui demanda comment elle se trouvoit dans cet état. Les femmes du palais étant accourues au cri de la sultane, elle leur ordonna d'aller chercher le calife.

À peine le calife eut-il appris la cause du désespoir de la sultane, qu'il entra dans une grande colère, tira son poignard, et dit à sa fille : « Malheureuse, je suis Commandeur des croyans ; tous les rois de la terre m'ont demandé votre main ; j'ai dédaigné leur alliance, et c'est ainsi que vous me déshonorez ? J'en jure par le tombeau de mon père, et par ceux de tous mes aïeux : si vous me découvrez la vérité , je vous ferai grâce de la vie ; mais si vous ne me dites à l'instant ce qui vous est arrivé, quel est l'auteur du crime, et comment il est venu à bout de le commettre, je vous plonge moi-même ce poignard dans le sein. »

La princesse effrayée raconta à son père qu'elle étoit enlevée toutes les nuits dans son lit, et transportée dans une maison qu'elle ne connoissoit pas, près d'un jeune homme plus beau que le jour ; qu'elle étoit ensuite rapportée dans sa chambre au lever de l'aurore ; mais qu'elle ne savoit comment cela s'opéroit.

Le calife fut on ne peut pas plus étonné de l'aveu que lui faisoit sa fille. Il envoya chercher son visir, homme d'esprit, habile et intelligent, et en qui il avoit beaucoup de confiance. Il lui fit part de ce qu'il venoit d'apprendre, et lui demanda ce qu'il croyoit à propos de faire dans cette circonstance.

Le visir ayant réfléchi quelque temps, dit au calife : « Prince, ce n'est qu'en employant la ruse que vous pourrez découvrir le lieu dans lequel votre fille est ainsi transportée. J'imagine un moyen simple, mais qui doit réussir. Qu'on prenne un petit sac, et qu'on l'emplisse de millet ; qu'on l'attache au lit de votre fille, près de la tête, et qu'on le place convenablement, en le laissant entr'ouvert, afin que, lorsque le lit de votre fille sera enlevé cette nuit, le millet se répande tant en allant qu'en revenant, et nous trace ainsi le chemin qui conduit de votre palais à la maison que vous cherchez. »

Le calife loua beaucoup la sagacité du visir, trouva l'expédient excellent, et ne douta pas du succès. Il en confia l'exécution à une personne intelligente, qui eut soin que la jeune princesse ne fût instruite de rien.

La nuit étant arrivée, le lit fut transporté comme à l'ordinaire. Le lendemain au lever de l'aurore, le médecin conduisit le jeune homme au bain, suivant leur usage, et lui dit qu'on avoit reconnu que la princesse étoit enceinte, qu'on avoit fait usage d'une ruse pour découvrir sa maison, et qu'on se préparoit à lui faire un mauvais parti.

Le jeune homme, sans s'effrayer, témoigna au médecin qu'il étoit satisfait d'avoir obtenu le bonheur auquel il aspirait, et qu'il étoit résigné à la mort. Il le remercia de nouveau de ses bienfaits, lui souhaita toutes sortes de prospérités, et lui conseilla de s'éloigner, et de ne pas s'exposer lui-même au danger. « Laissez le calife, lui dit-il en finissant, disposer de ma vie comme il voudra. » « N'ayez aucune inquiétude pour votre vie, lui dit le médecin : il ne vous arrivera, non plus qu'à moi, aucun mal. Je vais vous faire voir de nouvelles merveilles,

et des prodiges d'un autre genre. « Ces paroles tranquillisèrent le jeune homme, et lui causèrent une joie infinie. Ils sortirent ensemble du bain, et regagnèrent la maison.

Le calife et son visir étant entrés de grand matin dans la chambre de la princesse, la trouvèrent de retour, et virent que le sac de millet étoit vuide. « Assurément, dit le visir, nous tenons le coupable. » Ils montèrent aussitôt à cheval, accompagnés d'une troupe nombreuse de soldats, et suivirent les traces du millet. Lorsqu'ils furent près de la maison, le jeune homme entendant le bruit des hommes et des chevaux, avertit le médecin, qui lui dit : « Prenez une cuvette, emplissez-la d'eau, montez sur la terrasse, versez l'eau tout autour de la maison, et descendez. » Le jeune homme fit ce que le médecin lui avoit ordonné.

Le calife et le visir étant arrivés avec les soldats, trouvèrent la maison environnée d'une large rivière dont les flots agités s'entre-choquoient avec un bruit horrible. « Que veut dire ceci, dit le calife au visir, et depuis quand cette rivière coule-t-elle ici ? » « Je n'ai jamais vu de rivière ici, répondit le visir, et je n'en connois pas d'autre dans Bagdad que le Tigre, qui coule au milieu de la ville. Il faut absolument que celle-ci soit l'effet de quelque enchantement. »

Prévenus de cette idée, le calife et son visir assurèrent aux soldats que l'eau qu'ils voyoient devant eux n'étoit qu'une illusion, une vaine apparence, et leur commandèrent de passer outre sans rien craindre. Une partie de l'armée voulut s'avancer ; mais elle fut aussitôt submergée. Le visir, reconnoissant alors son erreur, dit au calife que le parti le plus sage étoit d'engager ceux qui étoient dans la maison à dire qui

ils étoient, en leur promettant qu'on ne leur feroit aucun mal.

Le calife ayant approuvé ce conseil, fit crier à haute voix que ceux qui étoient dans la maison n'avoient qu'à se faire connoître, et qu'on ne leur feroit aucun mal. Le médecin laissa long-temps crier les gens du calife, et dit ensuite au jeune homme : « Montez sur la terrasse, et assurez le calife que s'il veut s'en retourner à son palais, nous irons aussitôt nous présenter devant lui. »

Le jeune homme monta sur la terrasse, et annonça à haute voix ce que le médecin venoit de lui dire. Le calife ayant entendu cette proposition, eut honte de ne pouvoir venger sur-le-champ l'enlèvement de sa fille, et de se voir encore repoussé, après avoir perdu une partie de son armée. Il vouloit rester, et chercher quelque moyen de pénétrer dans la maison. Le visir lui fit observer qu'elle étoit habitée par des magiciens, ou des génies malfaisans ; qu'il étoit inutile de vouloir se mesurer contre ces gens-là, et que s'ils venaient eux-mêmes se remettre entre ses mains, il pourroit les faire punir comme ils le méritoient. Le calife, malgré ces réflexions, s'en retourna triste et mécontent.

Il y avoit à peine une heure qu'il étoit rentré dans son palais, lorsque le médecin et le jeune homme vinrent se présenter à la porte. Il commanda qu'on les laissât entrer ; et dès qu'ils furent en sa présence, il envoya chercher le bourreau, et lui ordonna de couper la tête au jeune homme. Le bourreau lui déchira le bas de sa robe, lui en banda les yeux, et tourna trois fois autour de lui en tenant le glaive levé sur sa tête, et demandant s'il devoit frapper. « Cela devrait être fait, répondit le calife à la dernière fois. »

Aussitôt le bourreau leva le bras, et frappa le coup mortel ; mais son bras ayant tourné malgré lui, le coup tomba sur son compagnon, qui se tenoit derrière lui, et fit voler sa tête aux pieds du calife. « Maladroit, s'écria-t-il, peux-tu être assez aveugle pour frapper ton compagnon, au lieu de frapper le coupable qui est devant toi ! Regarde-le bien, et prends garde à ce que tu vas faire. » Le bourreau leva une seconde fois le bras, et fit voler la tête de son fils qui étoit à ses côtés. Tous ceux qui étoient présens furent saisis d'effroi.

Le calife, ne pouvant revenir de sa surprise, demanda à son visir ce que cela signifioit ? « Grand prince, répondit celui-ci, toute votre puissance seroit ici inutile. Quels moyens opposer à des prestiges et à des enchantemens ? Celui qui enlève votre fille avec son lit, qui fait tout-à-coup de sa maison une isle environnée d'abymes, ne pourroit-il pas vous ôter l'empire et la vie ? Je vous conseille d'aller au-devant du médecin, de le traiter honorablement, et de le prier de vouloir bien ne nous faire aucun mal. »

Le calife vit bien qu'il n'avoit rien de mieux à faire que de suivre le conseil du visir. Il ordonna qu'on fît relever le jeune homme, et qu'on lui ôtât le bandeau de dessus les yeux. Ensuite il se leva de son trône, alla trouver le médecin, et lui dit en lui baisant la main : « Ô le plus savant de tous les hommes, j'étois loin de soupçonner votre mérite, et je ne savois pas posséder dans ma capitale un tel trésor ! Mais si vos vertus et votre générosité égalent, comme j'aime à le croire, votre puissance, pourquoi avez-vous ainsi disposé de ma fille, et fait périr une partie de mon armée ? »

« Puissant prince, image de Dieu sur la terre, répondit le

médecin, je suis étranger. J'ai fait connoissance avec ce jeune homme en arrivant dans cette ville. Nous avons mangé ensemble : l'état de maladie, de langueur, dans lequel je l'ai vu son amour pour votre fille, dont il m'a fait confidence, ont excité ma compassion et m'ont engagé à m'intéresser à lui. J'ai été bien aise aussi de vous faire connoître qui je suis, et la puissance que le ciel m'a accordée ; mais je ne veux me servir de ses dons que pour faire le bien. J'ai recours maintenant à vos bontés, et vous supplie d'accorder votre fille à ce jeune homme : elle est née pour lui, et il est digne de la posséder. » « Cela me paroît juste, dit le calife, et nous devons d'ailleurs vous obéir. » Aussitôt il fit revêtir le jeune homme d'une robe d'un prix inestimable, le fit asseoir à côté de lui, et fit apporter pour le médecin un trône de bois d'ébène.

Tandis qu'ils s'entretenoient ensemble, le médecin, en se retournant, vit un rideau de soie sur lequel étoient représentés deux grands lions. Il leur fit un signe de la main, et aussitôt ces deux lions se jetèrent l'un sur l'autre, en poussant des rugissemens semblables au bruit du tonnerre. Un moment après, il fit un nouveau signe, et l'on ne vit plus que deux chats qui jouoient ensemble.

« Que penses-tu de cela , dit le calife à son visir ? » « Prince, répondit-il, je crois que Dieu vous a envoyé ce sage pour vous faire voir des prodiges. » « Eh bien, reprit le calife, dis-lui de m'en faire voir encore d'autres. » Le visir ayant témoigné le désir du calife au médecin, celui-ci demanda qu'on lui apportât un bassin plein d'eau, et proposa au visir d'ôter ses habits, de se couvrir d'un grand voile, et d'entrer dans le bassin, lui promettant de lui faire voir des choses merveilleuses et qui le

divertiroient beaucoup.

Le visir y consentit ; mais à peine fut-il assis dans le bassin, qu'il se trouva transporté au milieu d'une mer immense et horriblement agitée : il se mit aussitôt à nager en s'abandonnant au gré des flots, qui le pousoient tantôt d'un côté tantôt d'un autre. Les forces commençoient à lui manquer, et il se croyoit perdu, lorsqu'une vague s'éleva tout-à-coup, l'entraîna avec elle, et le porta avec la rapidité de l'éclair, sur un rivage inconnu.

À peine fut-il sorti de l'eau, qu'il sentit flotter sur son dos une épaisse chevelure qui lui descendoit jusqu'aux talons. Étonné de ce phénomène, il jette un regard sur toute sa personne, et s'aperçoit qu'il est totalement métamorphosé en femme. « Peste soit du divertissement, dit-il en lui-même ! Un visir changé en femme est certainement une chose fort extraordinaire ; mais qu'avois-je besoin de voir s'opérer en moi pareille merveille ? Toutefois rien n'arrive en ce monde que par la permission de Dieu : nous lui devons l'être, et nous retournerons un jour en lui^[4]. »

Tandis que le visir réfléchissoit ainsi à son aventure, un pêcheur s'avança, et lui mettant la main sur l'épaule : « Heureuse journée, dit-il ; je ne m'attendois pas à une pareille capture ! La charmante personne ! C'est une fille de la mer, et le ciel me l'envoie tout exprès pour que je la donne en mariage à mon fils : un pêcheur ne peut trouver une femme qui lui convienne mieux. » « Quoi, dit le visir, ayant entendu ces paroles, après avoir été visir je deviendrois la femme d'un pêcheur ! Est-ce là le sort auquel je devois m'attendre. Qui donnera maintenant des conseils au calife ? Qui gouvernera son

empire ? Mais Dieu est le maître des événemens ; il faut se résigner à sa volonté. »

Le pêcheur étoit si content de la rencontre, qu'il ne songea pas à pêcher selon sa coutume. Il emmena avec lui la fille de la mer, et la conduisit à sa cabane, qui étoit peu éloignée du rivage. « Bonne fortune, dit-il à sa femme en entrant ; depuis long-temps je fais le métier de pêcheur, et jamais je n'ai été aussi heureux qu'aujourd'hui ! Je viens de prendre une fille de la mer. Où est notre enfant ? Cette femme est faite exprès pour lui, et je veux la lui donner en mariage. » « Il est allé mener paître la vache et la faire labourer, dit la femme du pêcheur. Dans un moment il sera ici. » Le jeune homme arriva effectivement peu après.

« Peste soit de l'aventure, dit tout bas le visir, en le voyant ! Cette nuit même je vais devenir l'épouse de ce manant ; et j'aurois beau dire à ces gens-là : Que faites-vous ? Vous êtes dans l'erreur, je suis le visir du calife ; ils ne me croiroient pas, car j'ai l'apparence d'une femme. Ah, ah ! à quoi me suis-je exposé ? Qu'avois-je besoin de ce divertissement ? »

« Garçon, dit le pêcheur à son fils, il faut que tu sois né sous une heureuse étoile. Le ciel t'envoie ce qu'il n'a jamais envoyé à personne avant toi, et ce qu'il n'enverra vraisemblablement jamais à d'autres après toi. Voici une fille de la mer que je t'amène. Tu es jeune, tu n'es pas marié, fais-en ta femme dès ce soir. »

Le jeune homme fut si content de la proposition, qu'il avoit peine à croire que son bonheur ne fût pas un songe. Il épousa sa femme dès le soir, et la rendit enceinte. Au bout de neuf mois, elle accoucha d'un gros garçon qu'il fallut nourrir, se trouva de

nouveau enceinte peu de temps après, et mit au monde successivement sept garçons.

Le visir, fatigué de ce genre de vie, dit alors en lui-même : « Jusqu'à quand durera cette maudite et pénible métamorphose ? Ne pourrai-je sortir de cet état, dans lequel je suis tombé par un excès de complaisance et de curiosité ? Il faut que j'aille sur le rivage où j'ai abordé, et que je me jette dans la mer. J'aime mieux périr que de supporter plus longtemps tant de misère. » Le visir ayant pris cette résolution, se rendit sur le bord de la mer, et s'élança dans l'eau. Il fut aussitôt soulevé par une vague, et entraîné au milieu des flots. Levant alors la tête, il se trouva assis dans le bassin, et vit devant lui le calife, le médecin, et toute l'assemblée qui le regardoit attentivement.

Le calife ayant demandé à son visir ce qu'il avoit vu, celui-ci se mit à rire, et lui dit : « Prince, le médecin a des secrets étonnans. J'ai vu des paradis délicieux, des houris, de jeunes garçons, des merveilles que personne n'a jamais vues. Si vous voulez en juger par vous-même, vous conviendrez que rien n'est à la fois plus charmant et plus extraordinaire. »

Ce peu de mots excita la curiosité du calife. Il se déshabilla, se ceignit le corps d'un linge, et entra dans le bassin. Le médecin lui dit de s'asseoir ; et aussitôt qu'il l'eut fait, il se trouva au milieu d'une mer d'une immense étendue, se mit à nager, et fut porté par une vague sur un rivage éloigné. Ayant pris terre et se voyant nu, n'ayant qu'un linge autour du corps, il dit en lui-même : « Je vois le but de ces artifices. Mon visir et le médecin se sont entendus pour me dépouiller de mon empire. Ils donneront ma fille au jeune homme, et le médecin

va se faire reconnoître calife à ma place. Malheureuse curiosité ! »

Tandis que le calife faisoit ces réflexions, il vit une troupe de jeunes filles qui venoient puiser de l'eau à une fontaine voisine de la mer. Il s'adressa à l'une d'entr'elles, lui dit qu'il étoit étranger, qu'il venoit de faire naufrage, et lui demanda dans quel pays il se trouvoit ? Elle lui dit qu'il étoit près de la ville d'Oman^[5] ; qu'il n'avoit qu'à monter la montagne qui étoit devant lui, et qu'il verroit la ville, qui étoit située au bas de la montagne.

Le calife s'achemina de ce côté, et entra dans la ville. Les habitans le prirent pour un marchand qui venoit de faire naufrage, et quelqu'un lui donna par charité un habit. Lorsqu'il en fut revêtu, il se promena dans la ville. En passant dans le marché, la faim qui le pressoit fit qu'il s'arrêta devant la boutique d'un traiteur. Celui-ci le prit aussitôt pour un étranger qui venoit de faire naufrage, et lui proposa d'entrer à son service, en lui promettant deux drachmes par jour et la nourriture. Le calife, ne pouvant mieux faire, accepta la proposition. Dès qu'il eut mangé et qu'il fut installé dans le métier, il se dit à lui-même :

« Quelle étrange situation ! Quel changement ! Après avoir été calife, avoir joui d'une autorité sans bornes, avoir vécu dans la magnificence et les plaisirs, je suis aujourd'hui réduit à lécher des plats ! J'ai voulu voir des choses extraordinaires : assurément rien n'est plus extraordinaire que mon aventure ; de calife, je suis devenu le valet d'un traiteur. Mais c'est ma faute. Qu'avois-je besoin de vouloir éprouver moi-même la puissance de ce magicien ? »

Au bout de quelques jours, le calife passa dans le marché des joailliers. Ils étoient en grand nombre et faisoient un grand commerce dans cette ville, parce qu'on pêchoit dans la mer qui en est proche beaucoup de perles, de diamans et de corail. Tandis qu'il étoit dans ce marché, il lui prit envie de se faire courtier plutôt que de continuer à servir un traiteur. Le lendemain il vint au marché de grand matin, et s'annonça comme courtier. Un homme vint à lui, tenant à la main un diamant dont l'éclat égaloit celui des rayons du soleil, et dont le prix devoit surpasser les revenus de l'Égypte et de la Syrie.

Le calife, étonné de la beauté de ce diamant, demanda s'il étoit à vendre ! On lui dit que oui : il le prit, et le porta chez plusieurs marchands. Tous furent étonnés de sa beauté. On en offrit d'abord cinquante mille sequins ; ensuite l'on augmenta, et l'on alla jusqu'à cent mille sequins. Le calife vint trouver celui à qui appartenoit le diamant, et lui demanda s'il vouloit le donner pour ce prix ! Il y consentit, et dit au calife de recevoir l'argent. Le calife retourna chez le marchand qui avoit offert cent mille sequins du diamant, et lui dit de lui remettre cette somme, parce que celui à qui appartenoit le diamant l'avoit chargé de la recevoir pour lui.

Le marchand dit que cela n'étoit pas régulier ; qu'il ne vouloit payer qu'à celui qui vendoit, et non au courtier. Le calife alla pour chercher le propriétaire ; mais ne l'ayant pas trouvé, il revint chez le marchand, lui dit qu'il étoit lui-même le propriétaire. Le marchand alloit lui compter le prix ; mais ayant regardé de nouveau ce diamant, il vit qu'il étoit faux^[6]. « Comment, coquin, dit-il aussi-tôt, tu es assez hardi pour vouloir tromper en plein marché ! Tu ne sais donc pas que les

fripons sont ici punis de mort ? »

Les autres marchands accoururent en entendant ces paroles, se jetèrent sur le calife, le lièrent et le conduisirent au roi d'Oman. Ce prince ayant entendu l'accusation et l'attestation des témoins, condamna l'accusé à être pendu sur-le-champ. On lui mit d'abord une chaîne au cou, on lui découvrit la tête, et on le promena par la ville, accompagné d'un officier qui crioit : « Ce traitement n'est que le commencement de la punition de ceux qui trompent le peuple et les marchands dans la place publique et sous les yeux du roi. » Le calife, réfléchissant sur son sort, disoit en lui-même :

« Je n'ai pas voulu rester au service d'un traiteur : je me suis fait courtier, et pour ma peine, je vais être pendu ! Mais je ne dois pas m'en prendre à moi : tout ceci n'est que l'accomplissement de mon destin. »

Lorsqu'on fut arrivé à l'endroit où devoit se faire l'exécution, on attachait la corde au cou du calife, et l'on commença à tirer. En montant, il ouvrit les yeux et se trouva prêt à sortir du bassin, en présence du médecin, du jeune homme et du visir qui le regardoient. Le visir s'avança aussitôt en riant pour lui donner la main.

« Pourquoi ris-tu, lui demanda le calife ? » « Je ris de mon aventure, répondit le visir ; car j'ai été femme, je me suis marié, et j'ai eu sept enfans. » « Eh bien, reprit le calife, tu aimais tes enfans, et tu en étois aimé. Tu as éprouvé des peines et des plaisirs ; mais moi je descends à l'heure même de la potence. » Le calife et le visir se racontèrent ensuite leurs aventures. Tous ceux qui étoient présens en rirent beaucoup, et s'étonnèrent de la puissance du médecin. Le calife l'invita à

rester près de lui, et le combla d'honneurs et de biens. Il envoya chercher ensuite un cadî pour dresser le contrat de mariage de sa fille.

On célébra cette union par des fêtes et des réjouissances publiques. Le médecin, et le jeune homme auquel il avoit rendu de si grands services, furent toujours étroitement unis, et jouirent toute leur vie du bonheur le plus parfait.

Scheherazade, en finissant l'histoire du médecin persan et du jeune traiteur de Bagdad, s'aperçut que le jour commençoit à paroître. « Sire, ajouta-t-elle, les choses singulières que je viens de vous raconter me rappellent un prodige d'un autre genre, opéré autrefois aux yeux de toute l'Égypte, par l'adresse et l'habileté d'un visir de l'empire d'Assyrie. Je vous la raconterai demain, si votre Majesté veut bien me le permettre. » Le sultan des Indes témoigna qu'il seroit bien aise d'entendre cette histoire. Scheherazade la commença le lendemain en ces termes :

1. ↑ Seizième calife de la dynastie des Abbassides, qui régna depuis l'an 892 jusqu'en 902 de l'ère chrétienne.
2. ↑ Os large et mince qui tient à l'épaule, omoplate ; en arabe, *louhh al ganam*.
3. ↑ Moïse.
4. ↑ Formules tirées du Coran, dont les Mahométans se servent ordinairement pour s'exhorter à la résignation.
5. ↑ Ville d'Arabie sur la mer des Indes, près du golfe Persique.
6. ↑ C'étoit, selon le texte arabe, de la sandaraque noire, *sindarousa souda*.

HISTOIRE

DU SAGE HICAR.

SENCHARIB, roi d'Assyrie et de Ninive, avoit un visir nommé Hicar. C'étoit l'homme de son temps le plus instruit dans toutes sortes de sciences, et on le surnommoit, avec raison, le Sage, le Philosophe. L'étendue de ses connoissances, sa prudence, son habileté, en le rendant le plus ferme appui du trône d'Assyrie, faisoient tout à-la-fois le bonheur et le salut de l'empire.

Hicar possédoit d'immenses richesses. Son palais, qui ne le cédoit en grandeur et en magnificence qu'à celui du monarque, renfermoit dans son enceinte soixante autres palais, occupés par autant de princesses qu'il avoit épousées. Malgré ce grand nombre de femmes, Hicar n'avoit pas d'enfans, et cette privation lui faisoit beaucoup de peine.

Un jour il assembla les sages, les astrologues, les magiciens, leur exposa le sujet de son chagrin, et leur demanda ce qu'il pourroit faire pour en faire cesser la cause. Ils lui conseillèrent de s'adresser aux Dieux, et de leur offrir des sacrifices pour en obtenir des enfans. Hicar suivit ce conseil. Il implora la faveur des Dieux, se prosterna devant leurs images, fit fumer l'encens sur leurs autels, leur immola de nombreuses victimes ; mais ils furent sourds à sa prière.

Accablé de tristesse, il sortit du temple, leva les yeux vers le ciel, reconnut son auteur, et lui dit d'une voix élevée, et dans l'amertume de son cœur : « Souverain maître du ciel et de la terre, auteur de toutes les créatures, exauce ma prière : donne-moi un fils qui fasse ma consolation le reste de ma vie, qui puisse me succéder un jour, qui assiste à mon trépas, qui me ferme les yeux, et qui me rende les derniers devoirs ! » À peine eut-il achevé cette prière, qu'il entendit une voix qui disoit : « Parce que tu as mis d'abord ta confiance dans des images taillées, tu resteras sans enfans. Mais tu as un neveu ; prends Nadan le fils de ta sœur, adopte-le, communique-lui ta science, ton habileté, ta sagesse, et qu'il soit ton héritier. »

Hicar obéit aussitôt à l'ordre du ciel. Il prit le petit Nadan, qui étoit encore à la mamelle, et le remit entre les mains de huit femmes choisies, auxquelles il confia le soin de sa première éducation. On le revêtit de soie, de pourpre et d'écarlate, et on l'entoura des tapis les plus précieux. Dès qu'il fut sorti de l'enfance, il grandit, et se fortifia avec la rapidité d'un cèdre qui croit sur le mont Liban. On lui apprit à lire, à écrire, et on lui donna les meilleurs maîtres dans toutes sortes de sciences. Doué d'un esprit vif et pénétrant, d'une mémoire heureuse, il y fit d'abord les plus grands progrès, et surpassa bientôt les espérances qu'on avoit conçues de lui. Hicar lui enseignoit lui-même la sagesse, plus difficile à acquérir que toutes les autres sciences, et cherchoit l'occasion de le faire connoître au roi. Cette occasion se présenta bientôt d'elle-même.

Sencharib s'entretenant un jour avec son visir, lui dit : « Mon cher Hicar, modèle de tous les ministres, mon fidèle

conseiller, dépositaire de mes secrets, soutien de mon empire, les hommes tels que toi devraient être immortels ; mais je vois avec peine que tu es dans un âge avancé ; ta vieillesse me fait craindre pour tes jours : et qui pourra te remplacer auprès de moi ? »

« Prince, répondit Hicar, ce sont les monarques tels que vous qui devraient être immortels. Quant à moi, vous pourrez aisément me remplacer. Je vous ai quelquefois parlé du fils de ma sœur, de Nadan ; je l'ai élevé dès l'enfance, je lui ai enseigné ce que l'expérience m'a appris. Je crois qu'il est, dès ce moment, en état de vous servir, et qu'il mente votre confiance. » « Je veux le voir, dit le roi ; et s'il est, comme je n'en puis douter, tel que tu le dépeins, je pourrai lui donner dès ce moment ta place. Tu conserveras les honneurs dont tu jouis à si juste titre ; j'y en ajouterai même de nouveaux, et tu pourras goûter le repos dont tu as besoin et que tu as si bien mérité. »

Hicar fit aussitôt venir son neveu. Son extérieur étoit aimable et séduisant. Le roi le considéra beaucoup, et se sentit prévenu favorablement pour lui. Il lui fit ensuite quelques questions, auxquelles il répondit avec beaucoup de justesse et de solidité. Le roi s'adressant ensuite à Hicar, lui dit : « Je regarde Nadan comme votre fils ; il mérite de porter ce nom : je veux reconnoître en lui vos services, et le rendre l'héritier de la confiance que j'avois en vous. Qu'il me serve comme vous m'avez servi, et comme vous avez servi, avant moi, mon père Serchadoun, et je vous jure que je n'aurai point de plus intime confident, de meilleur ami que lui. Hicar se prosterna aux pieds du roi, le remercia, lui répondit du zèle et de la fidélité de

Nadan, lui demanda son indulgence pour les fautes qui pourroient lui échapper, et prit congé de sa Majesté.

Hicar, de retour chez lui, s'enferma avec Nadan, pour lui rappeler les leçons de sagesse qu'il lui avoit données, et lui parla en ces termes :

« Honoré de la confiance du prince, vous entendrez bien des choses qu'il faudra soigneusement cacher, et renfermer en vous-même. Un mot révélé indiscrettement est un charbon ardent qui brûle la langue, enflamme tout le corps et le couvre d'opprobre et d'infamie.

» Il est également dangereux quelquefois de répandre une nouvelle, et de raconter ce dont on a été témoin.

« Lorsque vous aurez des ordres à donner, exprimez-vous toujours d'une manière claire et aisée à entendre. Quand on vous demandera quelque chose, ne vous hâtez pas de répondre.

» Ne vous attachez pas à la magnificence et à l'éclat extérieur : cet éclat se ternit, et n'a qu'un temps ; mais la bonne renommée se perpétue d'âge en âge.

» Fermez l'oreille aux discours d'une femme imprudente, de peur qu'elle ne vous embarrasse dans ses filets, qu'elle ne vous couvre de honte, et ne soit cause de votre perte.

» Ne vous laissez pas séduire par ces femmes richement vêtues, qui exhalent l'odeur des parfums les plus exquis. Ne leur laissez prendre aucun empire sur votre cœur, et ne leur livrez pas ce qui vous appartient.

» Ne soyez pas comme l'amandier, qui pousse des feuilles avant tous les autres arbres, mais qui donne son fruit après eux.

» Soyez plutôt comme le mûrier, dont les feuilles poussent après celles des autres arbres, mais dont le fruit mûrit le premier.

» Soyez doux, modeste : n'affectez pas de marcher la tête haute, et d'élever la voix en parlant ; car si c'étoit un avantage d'avoir la voix forte, l'âne seroit le plus parfait des animaux.

» Il vaut mieux partager un travail dur et pénible avec un homme sage, que de boire et de se divertir avec un libertin.

» Répandez votre vin sur le tombeau des gens de bien, plutôt que de le boire avec les méchans.

» Attachez-vous aux hommes sages, et tâchez de leur ressembler.

» Fuyez la société des insensés, de peur que vous ne marchiez dans leurs sentiers.

» Éprouvez votre ami avant de lui ouvrir votre cœur.

» Marchez sur les épines tant que vous avez le pied sûr et léger, et tracez le chemin à vos en fans et à vos petits-enfans.

» Les places les plus élevées sont sujettes aux grands revers.

» Réparez votre vaisseau avant la tempête, si vous ne voulez par le voir briser, et périr avec lui.

» Défiez-vous des jugemens du vulgaire.

» Quand on voit un homme riche manger un serpent, on attribue cela à sa science et à son discernement. Si c'est un pauvre qui en mange, on dit que c'est l'effet de la faim, du besoin.

» L'ambition croît souvent avec la fortune : soyez content de ce que vous avez, et ne desirez pas ce qui est aux autres.

» Les disgrâces sont fréquentes à la cour des rois : ne vous réjouissez pas de celle des autres.

» Si un ennemi veut vous nuire, tachez de le prévenir en lui faisant du bien.

» Choisissez ceux que vous voulez voir, évitez de manger avec les sots, et craignez l'homme qui ne craint pas Dieu.

» L'insensé bronche et tombe ; l'homme sage bronche, mais ne tombe pas, ou se relève bientôt : s'il est malade il peut être guéri facilement ; mais la maladie des insensés et des ignorans est incurable.

» Que votre élévation ne vous empêche pas de veiller à l'éducation de vos enfants ; ayez soin sur-tout de les reprendre et de les corriger : la correction est dans l'éducation, ce que l'amendement est dans la culture. Il faut lier la bouche du sac, mettre un frein aux animaux, et fermer exactement la porte.

» Reprimez les mauvais penchans d'un enfant avant qu'il grandisse et se révolte contre vous, sans cela, il vous fera baisser la tête dans les rues et les assemblées, et vous couvrira de honte par ses actions.

» Consultez votre cœur avant de laisser échapper une parole de votre bouche.

« Évitez d'entrer dans les querelles particulières : elles engendrent la haine, la guerre et les combats. Rendez témoignage à la vérité, si vous êtes appelé comme témoin, mais fuyez aussitôt.

» Quoique revêtu d'une grande puissance, vous devez vous attendre à rencontrer des obstacles : sachez temporiser, supporter patiemment, et n'opposez pas une vaine résistance à

une force supérieure.

» Ne vous réjouissez pas de la mort de votre ennemi ; car dans peu vous serez son voisin.

» N'espérez rien de bon des sots et des insensés : si l'eau pouvoit arrêter son cours, si les oiseaux pouvoient s'élever jusqu'au ciel, le corbeau devenir blanc, la myrrhe devenir aussi douce que le miel, les sots pourroient comprendre et s'instruire.

» Si vous voulez être sage, apprenez à retenir votre langue, vos mains et vos yeux.

» Laissez-vous frapper par le bâton du sage, et ne vous laissez pas caresser par un ignorant.

» Soyez modeste dans votre jeunesse, afin d'être honoré dans votre vieillesse.

» Respectez l'autorité, lors même qu'elle est inférieure à la vôtre. Ne vous opposez pas à un magistrat dans l'exercice de sa place, ni à un fleuve dans son débordement.

» Quatre choses ruinent bientôt un royaume et une armée : l'avarice d'un visir, sa mauvaise conduite, la perfidie de ses intentions, son injustice.

» Quatre choses ne peuvent rester long-temps cachées : la science, la sottise, la richesse, la pauvreté. »

Hicar, après avoir donné ces avis à Nadan, crut qu'il alloit s'appliquer à les suivre, et en faire la règle de toutes ses actions. Dans cette persuasion, il le mit à la tête de ses propres affaires, lui confia l'administration de ses biens, et lui donna une autorité absolue sur toute sa maison.

Content de jouir du repos qu'il desiroit depuis long-temps, Hicar chérissoit sa retraite : il n'alloit que de temps en temps à la cour pour présenter ses hommages au monarque, et revenoit toujours chez lui avec un nouveau plaisir. Il ne tarda pas à s'apercevoir que son neveu ne répondoit pas à son attente, et tenoit une conduite tout opposée à celle qu'il devoit tenir.

Nadan se voyant maître absolu chez son oncle , possédant seul la confiance du souverain, se laissa bientôt éblouir par tant de grandeur et de prospérité. Devenu fier et insolent, il oublia d'abord ce qu'il devoit à son bienfaiteur. Il affectoit de le mépriser, le traitoit de vieillard ignorant et imbécille, battoit ses esclaves, vendoit ses meubles, ses chevaux, et dispoit à son gré de toutes les choses confiées à ses soins.

Hicar, informé de l'ingratitude de Nadan, et de l'abus qu'il faisoit de l'autorité qu'il lui avoit donnée, ne voulut pas souffrir qu'il demeurât plus long-temps chez lui. Il crut devoir informer en même temps le roi des motifs qui l'obligeoient à cette séparation. Le roi approuva sa conduite, et témoigna au jeune visir qu'il ne vouloit pas que son oncle fût, sous aucun prétexte, troublé dans la jouissance de tout ce qu'il possédoit.

Nadan ne pouvant plus disposer de la fortune de son oncle, cessa de le voir et de lui donner aucune marque du respect et de l'attachement qu'il lui devoit. Hicar, étonné de cet excès d'ingratitude, se repentit de la peine qu'il avoit prise pour son éducation, et chercha à former un élève qui répondît mieux à ses bontés. Nadan avoit un frère beaucoup plus jeune que lui, nommé Noudan. Hicar le fit venir chez lui, l'éleva comme il avoit élevé son frère aîné , et le mit ensuite à la tête de sa maison.

La jalousie s'empara bientôt de Nadan : il ne se contentoit plus de se moquer de son oncle ; il se plaignoit à tout le monde qu'il ne l'avoit renvoyé que pour mettre son frère cadet à sa place, et témoigna hautement qu'il en tireroit vengeance.

En effet, voyant que son crédit augmentoit tous les jours, et que le roi ne se souvenoit plus guère de son ancien visir, il chercha les moyens de l'accuser et de le faire périr.

Dans ce dessein, il écrivit, au nom d'Hicar, une lettre adressée au roi de Perse, dans laquelle il l'invitoit à se rendre, au reçu de sa lettre, dans la plaine de Nesrin, lui promettant de lui livrer le royaume d'Assyrie sans combat et sans résistance. Il fabriqua une lettre pareille pour Pharaon, roi d'Égypte. Il eut soin de contrefaire dans ces lettres l'écriture d'Hicar, les scella de son sceau et les jeta dans le palais.

Nadan écrivit ensuite à son oncle, au nom du roi Sencharib, une lettre dans laquelle ce prince, après avoir rappelé les anciens services d'Hicar, lui marquoit qu'il en attendoit de lui un nouveau, qui devoit mettre le comble à tous les autres : c'étoit d'assembler une armée, composée des troupes qu'il lui indiquoit, d'avoir soin qu'elle fût bien équipée et pourvue de toutes les choses nécessaires, et de la conduire tel jour dans la plaine de Nesrin. Sencharib, accompagné des ambassadeurs du roi d'Égypte qui étoient à sa cour, devoit se rendre le même jour dans cette plaine à la tête d'une autre armée. L'armée d'Hicar devoit se mettre en mouvement comme pour attaquer l'armée du roi aussitôt qu'elle paroîtroit. Le rassemblement de ces deux armées, cet appareil de guerre, ces évolutions militaires avoient pour but de montrer aux ambassadeurs égyptiens les forces de l'empire, et d'empêcher le roi leur

maître, auquel ils ne manqueroient pas de rendre compte de ce qu'ils auroient vu, d'attaquer les provinces d'Assyrie. Tel étoit le contenu de cette lettre que Nadan fit remettre à Hicar par un des officiers du roi.

Cependant les lettres écrites au nom d'Hicar aux rois de Perse et d'Égypte, ayant été trouvées dans le palais, furent portées au roi qui en fit aussitôt part à Nadan. Celui-ci, tout en feignant le plus grand étonnement, ne laissa pas de lui faire remarquer que c'étoit bien l'écriture et le sceau de son oncle. Ô Hicar, s'écria le roi, que t'ai-je donc fait ? Pourquoi me trahir ainsi ? N'ai-je pas assez récompensé tes services, et que peux-tu espérer des rois de Perse et d'Égypte ? Si j'ai cessé de me diriger par tes conseils, n'est-ce pas pour te laisser jouir du repos, et n'as-tu pas toi-même choisi ton successeur ?

Nadan voyant l'impression que ces lettres avoient faite sur l'esprit du roi, lui conseilla de ne pas s'affliger, mais de se rendre incessamment dans la plaine de Nesrin, pour voir, par ses yeux, ce qui se passoit. Le roi ayant approuvé ce conseil, Nadan vint au palais au jour indiqué dans la lettre qu'il avoit écrite à Hicar au nom du roi Sencharib.

Le roi partit à la tête d'une armée nombreuse, accompagné des visirs et des autres grands de l'empire, et se rendit dans la plaine de Nesrin. Il y trouva l'armée d'Hicar rangée en bataille. Dès que celui-ci aperçut l'armée du roi, il fit avancer la sienne, et disposa tout pour l'attaque, selon l'ordre contenu dans la lettre qu'il avoit reçue. Le roi voyant ce mouvement, ne douta pas qu'Hicar ne fût résolu de l'attaquer à force ouverte. Outré de colère, il vouloit livrer bataille sur-le-champ, et tirer vengeance de cette perfidie ; mais Nadan eut soin de faire

sonner la retraite, conseilla au roi de retourner dans son palais, et lui promit de lui amener le lendemain Hicar, chargé de chaînes, et de repousser les ennemis.

En effet, Nadan alla le lendemain trouver Hicar, lui dit que le roi étoit très-satisfait de la manière dont il avoit exécuté ses ordres, qu'il ne doutoit pas que l'aspect de ces deux armées, le bon ordre qui y régnoit, la précision avec laquelle les mouvemens avoient été exécutés, n'eussent fait la plus vive impression sur les ambassadeurs Égyptiens ; mais que pour leur inspirer encore plus de crainte, et leur donner une plus grande idée de la puissance absolue du roi sur les premiers de ses sujets, Sencharib desiroit qu'il se laissât conduire au palais chargé de chaînes.

Hicar, sans se douter de ce qui se tramoit contre lui, consentit, sans hésiter, aux désirs du roi. Il se fit lier les pieds et les mains, et fut ainsi conduit au palais devant le roi. Dès que le roi l'aperçut, il lui reprocha son ingratitude, sa perfidie, et lui montra les deux lettres écrites en son nom aux rois de Perse et d'Égypte.

Cette vue fit une telle impression sur le malheureux Hicar, qu'il demeura interdit ; tous ses membres tremblèrent, sa raison se troubla, sa langue devint muette, toute sa sagesse l'abandonna, et il ne put proférer une seule parole pour se justifier. Le roi le voyant la tête baissée, les yeux attachés contre terre, fut de plus en plus convaincu de son crime. Il fit venir l'exécuteur, et lui ordonna de lui trancher la tête hors de la ville, et de la jeter loin de son corps.

Hicar eut à peine la force de demander au roi pour toute grâce d'être exécuté à la porte de sa maison, et que son corps

fût remis à ses esclaves, pour qu'ils prissent soin de l'enterrer. Le roi lui accorda sa demande, et les soldats s'emparèrent aussitôt de sa personne.

Cependant Hicar voyant son arrêt prononcé, sans qu'il eût pu rien dire pour sa défense, chercha un dernier moyen de sauver sa vie. Il envoya dire à sa femme de faire habiller magnifiquement les plus jeunes de ses esclaves, de venir au-devant de lui pour pleurer sa mort, et de faire en même temps préparer une table chargée de mets et de vins de toutes espèces. Shagfatni (c'étoit le nom de la femme d'Hicar), avoit presque autant de sagesse et de prudence que son mari. Elle comprit son dessein, et exécuta fidèlement ses ordres.

L'exécuteur et les soldats qui l'accompagnoient trouvant en arrivant une table bien servie, et des vins en abondance, commencèrent à boire et à manger. Hicar les voyant échauffés par le vin, fit approcher de lui l'exécuteur qui s'appeloit Abou Shomaïk, et lui parla ainsi : « Abou Shomaïk, lorsque le roi Serchadoun, père de Sencharib, trompé par les artifices de tes ennemis, donna ordre de te faire mourir, je te pris, et je te cachai dans un lieu dont moi seul avois connoissance, espérant qu'un jour le roi reconnoîtroit ton innocence, et seroit fâché de s'être privé d'un serviteur fidèle. Tous les jours je cherchois à le faire revenir de son erreur, et à lui dévoiler la trame ourdie contre toi. J'y parvins : il regretta ta perte, et souhaita vivement de pouvoir te rendre la vie. Je profitai de ce moment ; je lui avouai ce que j'avois fait, et il fut transporté de joie en te voyant.

» Rappelle-toi aujourd'hui ce que je fis alors pour toi. Je suis victime de la fourberie de mon neveu Nadan. Le roi ne tardera

pas à être convaincu de l'imposture. Il punira l'imposteur, et se repentira de m'avoir condamné légèrement.

» J'ai un souterrain dans ma maison, qui n'est connu que de moi et de mon épouse. Permets qu'il me serve de retraite. Un de mes esclaves, qui a mérité la mort, est renfermé dans ma prison. On l'en tirera : on le revêtira de mes habits, et tu ordonneras aux soldats de le tuer à ma place. Troublés comme ils le sont par le vin, ils ne s'apercevront pas du stratagème. Ainsi, tu deviendras à ton tour mon bienfaiteur, et tu obtiendras un jour du roi les plus grandes récompenses. »

Abou Shomaïk étoit bon et sensible. Il fut ravi de pouvoir reconnoître le service qu'Hicar lui avoit rendu. Tout avoit été préparé avec tant d'adresse et de secret, que le stratagème réussit parfaitement. On annonça au roi que ses ordres avoient été exécutés.

Shagfatni connoissoit seule la retraite de son mari, et prenoit soin de lui porter les choses dont il avoit besoin. Mais la crainte d'être découverte ne lui permettoit pas de descendre dans le souterrain plus d'une fois par semaine. Abou Shomaïk venoit aussi secrètement s'informer de temps en temps des nouvelles de son ancien bienfaiteur, et lui faire part de ce qui se passoit à la cour.

La mort du sage Hicar répandit la consternation dans toutes les provinces de l'empire. Personne ne le croyoit coupable de la trahison qu'on lui imputoit, et chacun faisoit éclater à l'envi ses regrets. « Sage Hicar, disoit-on, que sont devenus tes vertus, tes talens ? Tu étois l'œil du monarque, le protecteur des foibles, le vengeur des opprimés ; tu maintenois la tranquillité au-dedans du royaume, tu assurois la paix au-

dehors. Aimé des Assyriens, tu étois redouté de leurs ennemis. En qui pourra-t-on trouver autant de sagesse, de prudence, et qui pourra dignement te remplacer ? »

Sencharib lui-même ne tarda pas à se repentir de la précipitation avec laquelle il avoit fait périr Hicar. Il envoya chercher Nadan, lui commanda d'assembler les amis et les parens de son oncle, de prendre avec eux le deuil, de pleurer, de s'affliger, de se couvrir la tête de cendres, et d'observer toutes les cérémonies par lesquelles on a coutume de faire éclater la douleur publique et particulière à la mort des personnes les plus distinguées, qui sont également chères à l'état et à leurs familles.

Nadan, au lieu de faire ce que le roi lui avoit commandé, réunit une troupe de jeunes gens aussi méchans que lui, les conduisit à la maison de son oncle, et leur fit servir un grand repas, où régna le désordre et la licence. On maltraita les serviteurs d'Hicar ; on insulta ses esclaves : sa femme elle-même ne fut pas épargnée. Le bruit et le tumulte se firent entendre jusque dans le souterrain où Hicar étoit caché. Cet infortuné, pénétré d'indignation, adressoit à Dieu ses prières, et le supplioit du punir cet excès d'imprudence et de barbarie.

Cependant les rois voisins ayant appris la mort du sage Hicar, se réjouirent de voir Sencharib privé de celui qui étoit le plus ferme appui de sa puissance. Les ennemis de l'empire en triomphèrent, et ne cherchèrent plus que des prétextes pour envahir l'Assyrie.

Le roi d'Égypte, qui avoit éprouvé plus d'une fois que le sage Hicar ne le cédoit en rien à ses prêtres et à ses ministres, prétendit dès-lors l'emporter sur le monarque assyrien, autant

en sagesse qu'en puissance. Il fit aussitôt partir pour Ninive un envoyé chargé de remettre à Sencharib la lettre suivante :

« Salut et honneur à mon frère et à mon ami le roi Sencharib. La nature a mis l'Égypte au-dessus des autres pays, et ses habitans, en étudiant la nature, ont surpassé tous les peuples. Une nouvelle merveille doit frapper ici les regards de l'étranger, et annoncer au loin toute la puissance du génie. Je voudrais bâtir un palais entre le ciel et la terre : si l'Assyrie possède un homme assez habile pour en être l'architecte, je vous prie de me l'envoyer. J'aurai aussi plusieurs questions à lui proposer. S'il vient à bout d'exécuter mon dessein et de résoudre mes questions, je vous paierai une somme égale aux revenus de l'Assyrie pendant trois ans. »

Sencharib communiqua d'abord cette lettre aux grands de son empire. Ils demeurèrent tous interdits, et ne surent quelle réponse y faire. Il rassembla ensuite les savans, les sages, les philosophes, les magiciens, les astrologues, et leur demanda si quelqu'un d'entr'eux vouloit aller trouver le roi d'Égypte, et satisfaire à ce qu'il demandoit ? Tous lui répondirent que le sage Hicar pouvoit seul répondre autrefois à ces sortes d'énigmes, et qu'il n'avoit fait part de ses connoissances et de ses secrets, qu'à son neveu Nadan. Le roi s'adressant alors à Nadan, lui demanda ce qu'il pensoit de la lettre ? « Prince, répondit-il, le dessein du roi d'Égypte est ridicule et impossible. Je présume que ses questions ne seront pas moins frivoles. De pareilles absurdités ne méritent pas de réponse : il faut se contenter de les mépriser. »

Sencharib fut pénétré de douleur en voyant l'embarras et l'incapacité de tous ceux qui l'entouroient. Il déchira ses

habits, descendit de son trône, s'assit sur la cendre, et se mit à pleurer sur la mort de son ancien visir. « Où es-tu, s'écria-t-il, sage Hicar ? Où es-tu, ô le plus sage et le plus savant des hommes ; toi qui possédois tous les secrets de la nature et pouvois résoudre les questions les plus difficiles ? Malheureux que je suis, je t'ai condamné sur la parole d'un enfant ! Comment n'ai-je pas examiné plus attentivement cette affaire ? Comment n'ai-je pas différé de prononcer ton arrêt ? Je te regretterai maintenant tous les jours de ma vie, et je ne pourrai être heureux un instant. Si je pouvois te rappeler à la vie, si quelqu'un pouvoit te montrer à mes yeux, la moitié de mes richesses et de mon royaume me paroîtroit une foible récompense pour un si grand service ! »

Abou Shomaïk voyant l'affliction du roi, s'approcha de lui, se prosterna à ses pieds, et lui dit : « Prince, tout sujet qui désobéit à son maître, doit être puni de mort. Je vous ai désobéi, ordonnez qu'on me tranche la tête. » Sencharib étonné, demanda à Abou Shomaïk en quoi il lui avoit désobéi ? « Vous m'aviez ordonné, reprit celui-ci, de faire mourir le sage Hicar. Persuadé qu'il étoit innocent, et que bientôt vous vous repentiriez de l'avoir perdu, je l'ai caché dans un lieu secret, et j'ai fait mourir un de ses esclaves à sa place. Hicar est encore plein de vie, et si vous voulez, je vais l'amener devant vous. Maintenant, ô roi, ordonnez ma mort, ou faites grâce à votre esclave ! »

Le roi ne put d'abord ajouter foi à ce discours. Mais Abou Shomaïk lui ayant juré plusieurs fois qu'Hicar étoit encore en vie, il se leva transporté de joie, ordonna qu'on le fît venir, et promit de combler de biens et d'honneurs celui qui l'avoit

sauvé.

Abou Shomaïk courut aussitôt au palais d'Hicar, et descendit dans le souterrain où il étoit caché. Il le trouva occupé à prier et à méditer. Il lui apprit tout ce qui venoit de se passer, et le conduisit devant le roi.

Sencharib fut touché de l'état dans lequel il vit Hicar. Son visage étoit pâle et défiguré ; son corps maigre et couvert de poussière ; ses cheveux et ses ongles étoient devenus d'une longueur extraordinaire. Le roi ne put néanmoins retenir en le voyant, les transports de sa joie. Il se précipita au-devant de lui, l'embrassa en pleurant, lui témoigna sa joie de le revoir, et tâcha de le consoler et de s'excuser auprès de lui.

« Ma disgrâce, lui dit Hicar, a été l'ouvrage de la perfidie et de l'ingratitude. J'ai élevé un palmier, je me suis appuyé contre lui, et il est tombé sur moi. Mais puisque je puis encore vous servir, oubliez les maux que j'ai soufferts, et n'ayez aucune inquiétude pour le salut et la gloire de l'empire. » « Je rends grâces à Dieu, lui dit le roi, qui a vu votre innocence, et qui a conservé vos jours. Mais l'état où vous êtes m'oblige de différer un peu d'avoir recours à vos lumières et à vos conseils. Retournez chez vous, occupez-vous des soins qu'exige le rétablissement de votre santé, livrez-vous au repos et à la joie, et dans quelques jours vous reviendrez près de moi. »

Hicar fut reconduit en triomphe à son palais. Sa femme fit éclater par des fêtes le plaisir qu'elle avoit de voir son innocence reconnue. Ses amis vinrent le féliciter, et il se réjouit avec eux pendant plusieurs jours. Nadan, au contraire, après avoir été témoin de l'accueil que le roi avoit fait à son oncle, s'étoit retiré chez lui plein de trouble et d'inquiétude, et

ne sachant le parti qu'il devoit prendre.

Au bout de quelques jours, Hicar alla trouver le roi avec tout l'appareil de son ancienne dignité, précédé et suivi d'une nombreuse troupe d'esclaves. Le roi le fit asseoir à ses côtés, et lui donna à lire la lettre de Pharaon. Il lui apprit ensuite que les Égyptiens insultoient déjà les provinces d'Assyrie, et qu'un grand nombre d'habitans étoient passés en Égypte pour ne pas payer leur part du tribut que le vaincu devoit envoyer au vainqueur.

Hicar, en lisant la lettre, avoit imaginé la manière d'y répondre. « N'ayez aucune inquiétude, dit-il à Sencharib. J'irai en Égypte, je remplirai les conditions du défi, et je répondrai aux questions de Pharaon. Je vous rapporterai ensuite le prix du vainqueur, et je ferai revenir tous ceux que la crainte de nouveaux impôts a fait passer en Égypte. Ainsi, vous triompherez, et votre ennemi n'aura en partage que la honte et la confusion. Accordez-moi seulement quarante jours, afin de préparer tout ce qui est nécessaire pour satisfaire à la demande de Pharaon. »

Le discours d'Hicar remplit de joie le roi d'Assyrie. Il lui témoigna sa satisfaction et sa reconnoissance dans les termes les plus flatteurs, le nomma d'avance le sauveur de l'Assyrie, et lui assura de magnifiques récompenses.

Hicar étant de retour dans son palais, s'occupa du moyen qu'il avoit imaginé pour déjouer le défi du roi d'Égypte, et faire retomber sur lui le défaut d'exécution. Il fit venir des chasseurs, et leur ordonna de lui amener deux aiglons. Il fit faire des cordons de soie longs de deux mille coudées, et deux corbeilles. On attachoit ces corbeilles aux serres des aiglons, et

on les accoutumoit à s'envoler, en enlevant avec eux les corbeilles. On les faisoit ensuite redescendre au moyen des cordons. On nourrissoit les aiglons avec de la chair de mouton, et on ne leur donnoit à manger que lorsqu'ils avoient enlevé plusieurs fois les corbeilles. Lorsque ces oiseaux furent accoutumés à cet exercice, et qu'ils se furent fortifiés par une nourriture abondante, on commença à charger petit à petit les corbeilles pour les rendre plus pesantes. Enfin, on y fit monter de jeunes enfans qui étoient élevés avec les aigles, et chargés seuls d'en avoir soin, et de leur donner à manger. On ne les fit d'abord, enlever qu'à une hauteur médiocre, ensuite on les fit monter davantage, et enfin aussi haut que la longueur des cordons le permettoit. Lorsqu'ils étoient ainsi au milieu des airs, ils crioient de toutes leurs forces : « Apportez-nous les pierres, le mortier, la chaux, afin que nous bâtions le palais du roi Pharaon ; le plan en est fait. Nous sommes tout prêts, tout échafaudés ; mais nous ne pouvons rien faire sans des matériaux. »

Hicar voyant tout disposé pour l'exécution de son stratagème, voulut donner au roi le plaisir de ce spectacle, et accoutumer en même temps les enfans et les oiseaux à la vue d'une assemblée nombreuse. Le roi, suivi de toute sa cour, se rendit dans une vaste plaine. On se rangea autour d'une grande enceinte ; et lorsque chacun eut pris place, Hicar fit avancer les enfans, et ceux qui portoient les aigles, au milieu de l'enceinte. On attachait les corbeilles aux serres des aigles ; on y fit monter les enfans : les aigles prirent leur essor ; et lorsqu'ils furent parvenus au haut des airs, on entendit les enfans crier, et demander qu'on leur apportât les matériaux. Le roi fut charmé

de cette invention. Il fit revêtir Hicar d'une robe d'honneur du plus grand prix, et lui permit de partir pour l'Égypte.

Hicar se mit en chemin dès le lendemain, accompagné d'une nombreuse escorte, et amenant avec lui ses aigles et ses enfans. Pharaon, informé qu'un envoyé de Sencharib se rendoit à sa cour, députa pour le recevoir plusieurs de ses principaux officiers. Hicar fut conduit à son arrivée devant Pharaon, et lui adressa ce discours :

« Le roi Sencharib mon maître salue le roi Pharaon, et lui envoie un de ses esclaves pour répondre à ses questions, et bâtir un palais entre le ciel et la terre. Si je remplis ces conditions, mon maître recevra trois fois le revenu annuel de l'Égypte, et si je ne puis les remplir, mon maître enverra au roi Pharaon trois fois le revenu annuel de l'Assyrie. »

Pharaon étonné de la précision de ce discours, et de l'air simple, mais assuré de l'envoyé, lui demanda quel étoit son nom et son rang ? « Mon nom, répondit-il, est Abicam. Quant à mon rang, je suis une simple fourmi d'entre les fourmis du roi d'Assyrie. » « Eh quoi, reprit Pharaon, ton maître ne pouvoit-il m'envoyer quelqu'un d'un rang plus élevé, au lieu de m'envoyer une simple fourmi pour s'entretenir avec moi ? » « Souvent, repartit le faux Abicam, un homme obscur se fait admirer des grands, et Dieu fait triompher le foible, d'un homme plus puissant. J'espère, avec son secours, satisfaire le roi d'Égypte, et résoudre ses questions. »

Pharaon congédia l'envoyé d'Assyrie, et lui dit qu'il l'enverroit chercher dans trois jours. Il ordonna à un de ses principaux officiers de le conduire dans le palais qu'on lui avoit préparé, et de lui faire donner toutes les choses dont il

avoit besoin pour lui, pour ses gens et ses chevaux.

Le troisième jour Pharaon se revêtit d'un habit de pourpre d'un rouge éclatant, et s'assit sur son trône entouré des grands de son royaume qui se tenoient dans l'attitude du plus profond respect. Il envoya chercher l'envoyé, et lui dit lorsqu'il fut en sa présence : « Réponds sur-le-champ, ô Abicam, à la question que je vais te faire. À qui ressemblé-je, et à qui ressemblent les grands de mon état qui sont autour de moi ? » « Prince, répondit aussitôt Abicam, vous ressemblez au dieu Bel ; et les grands qui vous environnent, ressemblent aux ministres de Bel. » Pharaon ayant entendu cette réponse, congédia l'envoyé, et lui dit de venir le lendemain.

Il se revêtit ce jour-là d'un habit de couleur rouge, et fit prendre des habits blancs aux grands de son royaume. Il fit venir l'envoyé, et lui demanda pareillement : « À qui ressemblé-je, et à qui ressemblent les grands de mon royaume ? » « Vous ressemblez au soleil, répondit Abicam, et les grands de votre royaume aux rayons de cet astre. » Pharaon le congédia comme la veille.

Le lendemain il s'habilla en blanc, et commanda aux grands de son royaume de s'habiller de la même couleur. Il fit venir l'envoyé, et lui demanda : « À qui ressemblé-je, et à qui ressemblent les grands de mon royaume ? » « Vous ressemblez, répondit Abicam, à la lune, et les grands de votre royaume aux étoiles. » Le roi le congédia comme à l'ordinaire.

Le lendemain il ordonna à ses courtisans de prendre des habits de diverses couleurs, et se revêtit encore d'un habit rouge. Il fit venir l'envoyé, et lui demanda : « À qui ressemblé-je, et à qui ressemblent les grands de mon royaume ? » « Vous

ressemblez, répondit Abicam, au mois de Nisan^[1], et vos courtisans aux fleurs qu'il fait éclore.

Pharaon, qui avoit été très-content des diverses réponses de l'envoyé d'Assyrie, fut enchanté de celle-ci, et lui dit : « Tu m'as comparé la première fois au dieu Bel, la seconde fois au soleil, la troisième fois à la lune, et la quatrième fois au mois de Nisan ; dis-moi maintenant à qui ressemble le roi Sencharib et les grands de son empire ? » « À Dieu ne plaise, répondit Hicar, que je parle de mon maître, tandis que le roi d'Égypte est assis sur son trône ; si le roi veut se tenir un moment debout, je répondrai à la question qu'il me fait. »

Pharaon fut surpris de la hardiesse de ces paroles, mais ne crut pas devoir s'en offenser. Il se leva, se tint debout devant l'envoyé, et lui dit : « Parle maintenant : à qui ressemblent le roi d'Assyrie et les grands de son royaume ? » « Mon maître, repartit Abicam, ressemble au Dieu du ciel et de la terre, et les grands qui l'entourent aux éclairs et aux tonnerres. Il commande : aussitôt l'éclair brille, le tonnerre gronde, et les vents soufflent de toutes parts. Il dit un mot : le soleil est privé de sa lumière, la lune et les étoiles s'obscurcissent. Il envoie l'orage, fait tomber la pluie, détruit l'honneur de Nisan, et disperse ses fleurs. »

Pharaon, encore plus étonné de cette réponse que de celles qui l'avoient précédée, dit au faux Abicam d'un ton irrité : « Tu dois me faire connoître la vérité : tu n'es pas un homme ordinaire. Qui es-tu ? » Hicar ne crut pas devoir se cacher plus long-temps. « Je suis Hicar, répondit-il, ministre du roi Sencharib, le confident de ses pensées, le dépositaire de ses secrets, l'organe de ses volontés. » « Je te crois maintenant,

reprit Pharaon, et je reconnois en toi Hicar, si célèbre par sa sagesse ; mais on m'avoit annoncé sa mort. » « Il est vrai, dit Hicar, que le roi Sencharib trompé par les artifices des méchants, avoit prononcé mon arrêt ; mais Dieu a conservé mes jours. » Pharaon congédia Hicar, et le prévint qu'il desiroit entendre le lendemain quelque chose qu'il n'eût jamais entendu, non plus que les grands de son royaume, ni aucun de ses sujets.

Hicar retiré dans le palais qu'il habitoit, écrivit la lettre suivante :

« Sencharib, roi d'Assyrie, à Pharaon roi d'Égypte ; salut.

» Vous savez, mon frère, que le frère a besoin de son frère ; les rois ont aussi quelquefois besoin les uns des autres. J'espère que vous voudrez bien me prêter neuf cents talens d'or dont j'ai besoin pour la solde d'une de mes armées. »

Hicar présenta le lendemain cette lettre au roi d'Égypte. « Il est vrai, dit-il après l'avoir lue, qu'on ne m'a jamais fait une pareille demande. » « Il n'est pas moins vrai, reprit Hicar, que le roi mon maître aura bientôt droit de vous demander cette somme. » Pharaon plein d'admiration pour Hicar, s'écria : « Des hommes comme toi, ô Hicar, sont dignes d'être les ministres des rois ! Béni soit le Dieu qui t'a donné en partage la prudence, la science et la sagesse ! Mais il reste encore une condition à remplir, c'est de bâtir un palais entre le ciel et la terre. » « Je le sais, répondit Hicar, et je suis prêt à faire ce que vous pouvez attendre de moi. J'ai ici d'habiles ouvriers qui sent en état de bâtir votre palais ; j'espère seulement que vous me ferez préparer les pierres, la chaux, le mortier, et que vous me donnerez des manœuvres pour porter tout aux ouvriers. »

Pharaon reconnut la justice de cette demande, assura que tout cela étoit prêt, et annonça que l'épreuve se feroit le lendemain. Il donna en conséquence les ordres nécessaires, et marqua un lieu commode et spacieux hors de la ville.

Pharaon se rendit le lendemain au lieu du rendez-vous, accompagné de toute sa cour et d'une armée nombreuse : tout le peuple s'y étoit rendu dès la pointe du jour, et chacun étoit dans la plus grande impatience de voir ce qu'alloit faire Hicar. Retiré dans une espèce de tente qu'il avoit fait dresser à l'endroit au-dessus duquel devoit répondre le prétendu palais aérien, il avoit tout disposé secrètement pour l'exécution de son stratagème.

Tout-à-coup la tente s'ouvre, les aigles prennent leur essor, et les enfans sont enlevés au milieu des airs. Ils s'arrêtent à une hauteur considérable, et commencent à crier : « Apportez-nous les pierres, la chaux, le mortier, pour que nous puissions bâtir le palais de Pharaon. Nous ne pouvons rien faire sans matériaux, et nous les attendons. »

Tous les spectateurs avoient les yeux fixés sur cet appareil, et ne pouvoient revenir de leur surprise. Les enfans répétèrent plusieurs fois la même chose. Les gens d'Hicar frappaient pendant ce temps-là les manœuvres en les traitant de lâches et de paresseux, et crioient à Pharaon et à ceux qui l'accompagnoient : « Faites donc donner aux maîtres compagnons les choses dont ils ont besoin, et ne les laissez pas à rien faire. » Pharaon ne put s'empêcher de rire de cette scène ; il avoua qu'il ne pouvoit faire élever les matériaux, et se reconnut vaincu. Hicar profitant de sa surprise, lui dit que si le roi Sencharib étoit là, il bâtiroit en un jour deux palais

semblables. Pharaon sans faire attention à ce que Hicar venoit de dire, lui ordonna d'aller se reposer et de venir le trouver le lendemain.

Hicar s'étant rendu le matin au palais, le roi lui dit : « Sencharib, ton maître a un cheval étonnant : lorsqu'il hennit, nos chevaux l'entendent, et se cabrent aussitôt. » Hicar, sans rien répondre dans le moment, sortit, en faisant signe qu'il alloit bientôt revenir. Arrivé chez lui, il prit un chat, l'attacha, et le fouetta vigoureusement. Les Égyptiens entendant les cris du chat, furent effrayés, et allèrent rendre compte au roi de ce qui se passoit^[2]. Pharaon envoya chercher Hicar, et lui demanda pourquoi il battoit de cette manière ce pauvre animal ? « Ce chat, répondit Hicar, m'a joué un tour perfide, qui mérite bien le châtiment que je lui fais subir. Le roi Sencharib m'avoit donné un beau coq ; il avoit une voix forte et agréable ; il connoissoit toutes les heures de la nuit, et les marquoit très-bien par son chant. Ce maudit chat a été cette nuit à Ninive, et a mangé mon coq. » « Cela est impossible, dit Pharaon, et si l'on ne connoissoit la sagesse d'Hicar, on croiroit que l'âge lui fait perdre la raison. Entre Mesr et Ninive il y a trois cent soixante-huit parasanges^[3], comment ce chat peut-il avoir fait deux fois ce chemin dans une nuit ? » « Prince, répondit Hicar, s'il y a tant de distance entre Mesr et Ninive, comment pouvez-vous entendre le hennissement du cheval du roi mon maître ? »

Pharaon sourit de la réponse d'Hicar, et lui dit : « Il y a ici une meule à moudre du blé qui vient de se casser, je voudrois que tu pusses la recoudre. » Hicar voyant près de lui une pierre d'une espèce plus dure, la montra au roi, et lui dit : « Prince, je

suis ici étranger, je n'ai pas avec moi les instrumens nécessaires pour faire ce que vous desirez ; mais commandez à vos ouvriers qu'ils me fassent avec cette pierre des alènes, des poinçons et des ciseaux, afin que je puisse recoudre la meule cassée. »

Pharaon ne put s'empêcher de rire de la présence d'esprit d'Hicar, et voulut lui faire une dernière question, en apparence plus sérieuse. « Sans doute, lui dit-il, un philosophe tel que toi a des secrets pour changer la nature des choses, et donner du liant aux matières qui en paroissent le moins susceptibles. Je voudrois avoir deux câbles faits de sable de rivière. »

Hicar demanda au roi de lui faire apporter deux câbles pour modèles ; et quand on les eut apportés, il sortit de la salle, fit au mur qui étoit exposé au midi, deux trous de la grosseur des câbles, et prit une poignée de sable. Le soleil étant parvenu à une certaine hauteur, ses rayons s'introduisirent par les trous. Hicar jeta du sable au-devant des rayons qui formoient des images allongées semblables à des câbles, et dît au roi de faire prendre les câbles par ses esclaves. Pharaon trouva la ruse ingénieuse, et lui dit :

« Ta sagesse, Hicar, surpasse tout ce que la renommée en publie ; tu fais la force et la gloire de l'Assyrie. Heureux les souverains qui ont de tels ministres ! Tu as rempli les conditions du défi que j'avois proposé au roi d'Assyrie. Je vais te faire remettre le revenu de l'Égypte pendant trois ans. J'y joindrai les frais de ton voyage, des présens pour ton maître, et les neuf cents talens qu'il m'a demandés pour la solde d'une armée. Témoigne-lui mon admiration pour sa puissance, et le désir que j'ai de vivre en bonne intelligence avec lui. Tu

pourras partir dès demain. Que l'Ange du salut t'accompagne, et te fasse arriver sans accident à Ninive ! »

Pharaon fit ensuite revêtir Hicar d'une robe magnifique, et en fit distribuer d'autres d'un prix moins considérable à toutes les personnes de sa suite. Hicar se prosterna devant lui, et le pria d'ordonner encore que tous les Assyriens qui étoient passés depuis peu en Égypte, fussent obligés de s'en retourner avec lui. Pharaon y consentit, et fit publier sur-le-champ une ordonnance à ce sujet.

Hicar partit comblé d'honneurs, et emportant avec lui des richesses et des trésors immenses. Sencharib, informé de son retour et de ses succès, alla au-devant de lui à une journée de chemin de Ninive, l'embrassa, et le reçut avec les plus grands honneurs. Il l'appela publiquement son père, le vengeur de l'Assyrie, la gloire de son royaume, et lui dit de choisir la récompense qu'il desiroit, et de prendre s'il vouloit la moitié du royaume et de toutes ses richesses. Hicar remercia le roi, et lui dit : « Les honneurs et les biens que j'ai obtenus jusqu'ici de votre bonté me suffisent. Que votre bienfaisance se porte plutôt sur celui qui a protégé mon innocence, qui a exposé ses jours pour sauver les miens, et m'a donné une seconde vie. » Le roi lui promit d'ajouter encore aux récompenses qu'il avoit déjà accordées à Abou Shomaïk. Il lui témoigna ensuite la plus vive impatience d'entendre le récit de tout ce qui s'étoit passé en Égypte. Hicar satisfit sa curiosité, et lui remit les présents et les tributs de Pharaon.

Au bout de quelques jours, Sencharib envoya chercher Hicar, et lui dit qu'il vouloit tirer une vengeance éclatante de la trahison et des complots de Nadan. Hicar conjura le roi de lui

épargner cet affront, et le pria de lui remettre entre les mains son neveu pour qu'il le punit lui-même. « Il suffit, lui dit-il, de le retrancher du commerce des hommes. C'est un tigre qui ne pourra nuire dès qu'il sera renfermé. »

Sencharib envoya aussitôt arrêter Nadan. On le chargea de chaînes, et on le conduisit chez son oncle, qui le fit descendre dans un cachot et garder étroitement. On lui portoit tous les jours un pain et de l'eau. Hicar se contentoit pour toute punition, de lui reprocher sa méchanceté et sa perfidie.

« Je t'ai comblé de bienfaits, lui disoit-il, j'ai pris soin de toi dès ton enfance, je t'ai élevé, je t'ai chéri, je t'ai confié l'administration de mes biens, je te regardois comme l'héritier de mes richesses ; et pour te laisser un héritage encore plus précieux, je voulois te transmettre le fruit de mon expérience, mes connoissances, ma sagesse : après tout ce que j'ai fait pour toi, tu as cherché à me perdre, à me donner la mort ; mais Dieu qui protège l'innocence, qui console les malheureux et humilie l'orgueil des méchants, est venu à mon secours, et m'a fait triompher de tes artifices. Tu as été pour moi, comme le scorpion dont le dard perce ce qu'il y a de plus dur, comme l'oiseau dont se sert l'oiseleur pour attirer les autres dans le piège.

» Reçu et élevé chez moi, tu t'es conduit avec plus de méchanceté, que le chien que le froid fait entrer humblement dans une maison, et qui, après s'être réchauffé, aboie après ceux de la maison, qui sont obligés de le chasser et de le battre de peur qu'il ne les morde ; tu t'es couvert de plus d'infamie que le pourceau, qui, après avoir été lavé et nettoyé, aperçoit un borbier et se vautre dedans.

» Élevé par moi au plus haut rang, tu as employé pour me perdre le crédit que je t'avois procuré. Un vieux arbre disoit un jour aux bûcherons qui l'abattoient : « Le bois de mes branches fait le manche de vos cognées, et sans moi vous ne pourriez me renverser. »

» J'espérois que tu serois pour moi un rempart contre mes ennemis, et tu creusois mon tombeau.

» Ton mauvais naturel a rendu tous mes avis inutiles. On disoit un jour à un chat : « Renonce à dérober : nous te ferons un collier d'or, et nous te nourrirons avec du sucre et des amandes. » « Je ne puis oublier, dit-il, le métier de mon père et de ma mère. » Quelqu'un disoit un jour à un loup : « Éloigne-toi de ce troupeau ; la poussière qu'il fait lever te fera mal aux jeux. » « La chair des agneaux, répondit-il, me les guérira bientôt. » On vouloit apprendre un jour à lire à un loup ; mais au lieu de répéter seulement A, B, C, il disoit toujours, agneau, brebis, chevreau. »

« Pardonnez-moi, disoit quelquefois Nadan à son oncle. Oubliez mon crime ; montrez-vous bon et généreux : permettez que je vous serve, et que je sois le dernier de vos serviteurs. Je remplirai volontiers les plus bas emplois ; je me soumettrai aux plus grandes humiliations pour expier mon forfait. »

« Un arbre, répondit Hicar, étoit planté sur le bord des eaux, et ne portoit pas de fruit ; son maître vouloit le couper : « Transportez-moi ailleurs, lui dit-il, et si je ne donne pas de fruit, vous me couperez. » « Tu es sur le bord des eaux, lui dit son maître, et tu ne portes pas de fruits, comment en porterois-tu si tu étois planté ailleurs ? » Tu es encore jeune, Nadan ; mais la vieillesse de l'aigle vaut mieux que la jeunesse du

corbeau. Tu parles de pardon ; mais je n'ai demandé que tu fusses remis entre mes mains que pour te soustraire à la vengeance des lois et aux plus cruels supplices. Si je pouvois te rendre la liberté, bientôt Sencharib, accusant ma foiblesse, te livreroit au glaive de la justice. Je ne veux pas user de mes droits envers toi : Dieu jugera entre nous d'eux, et te récompensera un jour selon tes actions. »

Nadan, accablé de ces reproches, et livré à ses remords, ne jouit pas long-temps de la vie qu'il devoit à la bonté d'Hicar. Il fut suffoqué par sa propre rage ; et sa fin misérable confirma la vérité de cette sentence : « Celui qui creuse une fosse à son frère y tombe lui-même ; et celui qui tend un piège à un autre y est pris le premier. »

La sultane ayant achevé l'histoire du sage Hicar, et craignant qu'elle n'eût pas beaucoup amusé le roi des Indes, profita de ce que le jour ne paroissoit pas encore, et commença aussitôt l'histoire suivante, qui devoit lui conserver la vie pendant plusieurs jours :

1. ↑ Avril.

2. ↑ Les Égyptiens avoient une vénération pour les chats, les chiens, et quelques autres animaux. Voyez Hérodote, liv. 2, §. 66. Diodore de Sicile parle d'un Romain qui, sous le règne de Ptolémée Aulète, fut mis à mort par les Égyptiens, pour avoir tué un chat involontairement. Diodore, tom. I, pag. 94.

3. ↑ Le texte porte soixante-huit parasanges ; mais il y a apparence que le copiste du manuscrit que j'ai sous les yeux, a passé les centaines. La parasange ancienne étoit à peu près égale à la lieue française de 25 au degré. D'Anvielle, *Traité des mesures itinéraires*, pag. 95.

HISTOIRE

DU ROI AZADBAKHT,

OU

DES DIX VISIRS.

UN des anciens rois de l'Inde, nommé Azadbakht^[1], avoit fait des grandes conquêtes, et étendu fort loin sa domination. Il veilloit avec soin sur toutes les parties de son empire, entretenoit de nombreuses armées, et rendoit exactement la justice à ses sujets. Malgré son activité et ses talents, l'étendue de ses états ne lui permettant pas de tout voir et de tout examiner par lui-même, il avoit choisi dix visirs, sur lesquels il se débarrassoit du plus grand nombre des affaires ; mais, toujours jaloux de régner lui-même, il décidoit seul dans les circonstances les plus importantes, après avoir pris toutefois l'avis de ses visirs.

Avec une telle conduite, Azadbakht pouvoit se flatter de jouir d'une prospérité durable, si, séduit et entraîné par l'amour, il n'eût abusé de son autorité, et manqué d'égards pour un de ses visirs.

Un jour qu'Azadbakht étoit à la chasse, accompagné d'une suite nombreuse, il aperçut un esclave noir à cheval, qui

conduisoit par la bride une mule richement enharnachée. Cette mule portoit une espèce de litière recouverte d'une étoffe de brocard d'or, parsemée de perles et de diamans. Une troupe de cavaliers, dans l'équipage le plus lesté et le plus brillant, accompagnoit la litière.

Azadbakht se sépara des personnes de sa suite ; et s'étant avancé vers les cavaliers, leur demanda à qui appartenait cette litière, et quelle étoit la personne qu'elle renfermoit ? L'esclave noir répondit, sans savoir qu'il parloit au roi lui-même, que la litière appartenait à Isfehend, visir du roi, et qu'elle renfermoit sa fille promise en mariage au roi Zadschah.

La princesse entendant cette conversation, fut curieuse de voir la personne qui parloit à l'esclave, et entr'ouvrit le rideau de sa litière. Azadbakht l'aperçut, fut frappé de l'éclat de ses charmes, et en devint aussitôt amoureux. « Fais retourner la mule, dit-il à l'esclave noir, et reviens sur tes pas. Je suis le roi Azadbakht, et je veux devenir l'époux de cette jeune beauté. Isfehend son père est un de mes visirs, et ne peut manquer d'être flatté de l'honneur que je lui fais en donnant ma main à sa fille. »

« Sire, reprit l'esclave étonné, permettez-moi que j'informe mon maître de votre dessein, afin qu'il s'empresse de donner son consentement à une alliance aussi glorieuse, et à laquelle il doit si peu s'attendre. Ce seroit une chose indigne de vous, et injurieuse pour lui, si vous épousiez sa fille sans qu'il en fût instruit. » « Je n'ai pas, dit le roi, le temps d'attendre que tu ailles trouver Isfehend, et que tu sois ici de retour. Il ne peut y avoir en ceci rien d'injurieux pour mon visir, dès que c'est moi qui épouse sa fille. »

« Sire, ajouta l'esclave, permettez-moi d'observer à votre Majesté que les choses faites avec tant de promptitude, ou ne sont pas de longue durée, ou ne procurent pas un plaisir pur et solide. Puisque rien ne peut s'opposer à vos vœux, ne vous exposez pas aux suites fâcheuses qu'entraîne quelquefois la précipitation, et n'affligez pas mon maître en le comblant d'honneur. Je connois sa tendresse pour sa fille, et je suis sûr qu'il sera vivement affecté de ne pas vous l'avoir donnée lui-même. »

« Isfehend, interrompit le roi, est mon mamelouk et un de mes esclaves : je m'embarrasse fort peu qu'il soit fâché ou content. » En parlant ainsi, le roi saisit lui-même la bride de la mule, fit conduire dans son palais la belle Behergior^[2] (c'étoit le nom de la fille d'Isfehend), et l'épousa le jour même.

L'esclave noir et les cavaliers étant retournés près du visir leur maître, l'esclave se jeta à ses pieds, et lui dit en pleurant : « Monseigneur, depuis bien des années vous servez le roi Azadbakht avec tout le zèle dont vous êtes capable, et jamais vous n'avez rien fait de contraire à ses intérêts et à ceux de l'état ; mais vous avez travaillé inutilement : le roi n'a pour vous aucune estime, ni aucun égard pour vos longs et fidèles services. » « Que signifie ce discours, dit Isfehend, et quelle preuve as-tu que le roi ne fasse aucun cas de ma personne et de mes services ? » L'esclave fit alors à son maître le récit de ce qui venoit d'arriver.

Le visir en apprenant cette nouvelle, se sentit enflammer de colère, et résolut de se venger de l'affront qu'il venoit de recevoir. Il rassembla un grand nombre de gens de guerre, et leur dit : « Le roi Azadbakht ne se contente plus des femmes

qui composent son sérail. Il en usera bientôt envers vous comme il vient d'en user envers moi, et s'emparera de ce que nous avons de plus cher. Il ne nous reste d'autre parti à prendre que de quitter la cour, et de nous retirer dans des lieux où notre honneur soit en sûreté. »

Isfehend, pour empêcher que le roi ne soupçonnât rien de son dessein, lui écrivit en même temps une lettre conçue en ces termes :

« Je suis un de vos mamelouks, un de vos esclaves : ma fille elle-même étoit à vous, vous pouviez en disposer en maître. Que le Très-Haut conserve vos jours, et vous accorde toutes sortes de plaisirs et de satisfaction. J'ai toujours été prêt à vous servir, à défendre les provinces de votre empire, et à repousser vos ennemis. Je vais désormais redoubler de zèle et d'ardeur : vos intérêts semblent être devenus les miens, depuis que ma fille est devenue votre épouse. »

Cette lettre étoit accompagnée d'un présent considérable. Le roi Azadbakht fut très-content de la lettre et du présent, et ne songea, dès ce moment, qu'à se livrer au plaisir et à la bonne chère.

Le grand visir d'Azadbakht, plus attentif à ce qui se passoit, vint un jour l'informer qu'Isfehend étoit vivement piqué de la manière dont s'étoit fait le mariage de sa fille, et travailloit secrètement à se soulever contre lui. Le roi, pour toute réponse, lui fit lire la lettre d'Isfehend. Le grand visir eut beau représenter qu'il ne falloit pas s'en rapporter à cette lettre, et que les soumissions qu'elle renfermoit étoient aussi fausses que la satisfaction qu'y faisoit paroître Isfehend, Azadbakht ne fit aucune attention à ses représentations, et continua de se

livrer aux plaisirs et aux amusemens de toute espèce.

Cependant Isfehend écrivit sans perdre de temps à tous les émirs, leur raconta l'affront que lui avoit fait le roi en s'emparant par force de sa fille, et leur fit appréhender qu'il ne se portât envers eux à des violences encore plus grandes.

Les lettres du visir étant parvenues dans toutes les provinces, les émirs se rassemblèrent auprès de lui, et ayant entendu de sa bouche le récit de ce qui étoit arrivé à sa fille, résolurent de le venger, et convinrent de se défaire du roi. Aussitôt ils montèrent à cheval, et firent avancer leurs troupes vers la capitale avec tant de secret et de promptitude, qu'ils étoient maîtres de tout le pays lorsque le roi apprit leur arrivée.

Azadbakht ne pouvant opposer de résistance, demanda à sa nouvelle épouse quel parti elle vouloit prendre ? » Celui que vous jugerez convenable, répondit-elle. » Le roi fit alors amener les deux meilleurs chevaux de son écurie. Il monta sur l'un, et la reine sur l'autre. Ils emportèrent avec eux autant d'or qu'ils purent, et s'enfuirent pendant la nuit du côté du Kerman, abandonnant leur capitale à Isfehend, qui entra dans la ville et s'en empara.

La reine, qui étoit enceinte, ne fut pas long-temps sans ressentir les douleurs de l'enfantement. C'étoit le soir, et ils se trouvoient alors près d'une montagne au pied de laquelle couloit une fontaine. Ils descendirent de cheval. La reine mit au monde un enfant aussi beau que la lune dans son plein, détacha un de ses vêtemens, dont l'étoffe étoit de soie brodée d'or, en enveloppa l'enfant, et lui présenta son sein. Ils passèrent la nuit dans cet endroit.

Le lendemain matin, le roi dit à son épouse : « Cet enfant qui devoit mettre le comble à mon bonheur augmente aujourd'hui l'horreur de la position critique où nous nous trouvons. Nous ne pouvons ni rester ici, ni l'emmener avec nous : forcés de l'abandonner à la Providence, prions Dieu qu'il envoie quelqu'un qui en prenne soin. » À ces mots ils versèrent l'un et l'autre un torrent de larmes, laissèrent l'enfant à côté de la fontaine, après avoir mis près de sa tête une bourse qui contenoit mille pièces d'or, remontèrent à cheval et continuèrent à fuir.

Dieu permit que des voleurs qui avoient attaqué une caravane près de cette montagne, et qui s'étoient emparés de tout le bagage des voyageurs, vinrent dans cet endroit pour partager entr'eux le butin. Ayant aperçu l'étoffe de soie, ils s'approchèrent, trouvèrent l'enfant qui étoit emmaillotté dedans, et tout auprès la bourse remplie d'or. « Grand Dieu, s'écria l'un d'eux saisi d'étonnement, comment cet enfant se trouve-t-il ici ? Quel crime, quelle barbarie l'a fait ainsi abandonner ? » Le chef des voleurs, après avoir partagé l'or à sa troupe, prit l'enfant dans ses bras, et résolut de l'élever comme son fils. Il le nourrit lui-même de lait et de dattes, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à l'endroit où il faisoit sa demeure ; et là, il lui donna une nourrice.

Le roi Azadbakht et la reine s'éloignoient toujours en faisant le plus de diligence qu'ils pouvoient, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à la cour de Perse. Le roi Chosroès les reçut avec les honneurs dus à leur rang, et les fit loger dans un magnifique palais. Lorsqu'il eut appris le malheur qui leur étoit arrivé, il leur donna une grande armée et des sommes d'argent

considérables. Après être restés quelques jours à la cour de Perse, pour témoigner au roi leur reconnoissance et se remettre de leurs fatigues, Azadbakht et son épouse prirent le chemin de leurs états.

Azadbakht marchoit à la tête de l'armée. Isfehend vint à sa rencontre. On se battit de part et d'autre avec beaucoup de valeur, et la victoire fut long-temps douteuse. Enfin l'armée du visir rebelle fut mise en fuite, et lui-même tué de la main du roi. Azadbakht rentra dans sa capitale, et remonta sur le trône de ses aïeux.

Dès qu'Azadbakht se vit paisible possesseur de son royaume, son premier soin fut d'envoyer à la montagne où il avoit été obligé de laisser son fils, pour voir si on ne pourroit pas découvrir ce qu'étoit devenu l'enfant. En vain on parcourut tout le pays d'alentour, on questionna tous les habitans : personne n'en put donner aucune nouvelle. Le roi fort affligé ne cessoit de regretter la perte de son fils. Plusieurs années se passèrent ainsi.

Cependant le prince devenu grand, accompagnoit les voleurs dans leurs courses, et attaquoit avec eux les voyageurs. Un jour ils formèrent le projet de piller une caravane qui devoit passer dans le Segestan^[3]. Il y avoit parmi ceux qui composoient cette caravane, des hommes vaillans et aguerris, qui avoient avec eux beaucoup de marchandises précieuses. Ayant entendu dire que le pays étoit infesté par des brigands, ils se tenoient sur leurs gardes, marchaient toujours bien armés, et envoyoient devant eux des coureurs. Ils furent ainsi avertis de l'approche des voleurs, et se préparèrent à les repousser.

Les voleurs, qui étoient en petit nombre, furent étonnés de trouver une résistance à laquelle ils ne s'attendoient pas. Plusieurs d'entr'eux furent tués ; les autres furent obligés de prendre la fuite. Le jeune prince, après s'être long-temps battu, fut forcé de céder au nombre. Sa jeunesse, son courage, sa bonne mine, intéressoient en sa faveur. On lui laissa la vie, et on le mit au nombre des esclaves. La noblesse de son maintien, sa figure, son esprit, excitant de plus en plus la curiosité, on lui demanda qui il étoit, et comment il se trouvoit parmi ces voleurs ? Le jeune prince ne put répondre autre chose, sinon qu'il étoit fils du chef des voleurs.

La caravane continuant sa route, arriva dans la ville où le roi Azadbakht faisoit sa résidence. Dès qu'il en fut informé, il ordonna qu'on lui présentât les objets les plus rares et les plus curieux, pour choisir ceux qui lui plairoient davantage. On fit porter au palais les étoffes les plus riches, les bijoux les plus précieux, et on y mena aussi quelques esclaves, parmi lesquels étoit le jeune voleur dont on s'étoit emparé.

Le roi, après avoir tout visité rapidement, arrêta ses yeux sur le jeune homme. Il fut frappé de sa figure, et demanda qui il étoit ? Le chef de la caravane lui raconta qu'ils avoient été assaillis dans leur voyage par des brigands : qu'ils s'étoient défendus courageusement, en avoient tué une partie, mis l'autre en fuite, et s'étoient saisis du jeune homme, qui étoit, à ce qu'il disoit, fils du chef des brigands. Cette circonstance n'empêcha pas que le jeune esclave ne plût infiniment au roi et qu'il ne voulût l'acquérir. Il le témoigne au chef de la caravane : celui-ci le pria de l'accepter au nom de tous les voyageurs ; ajoutant qu'ils étoient tous ses esclaves, et que

Dieu n'avoit fait vraisemblablement tomber ce jeune homme entre leurs mains que parce qu'il le destinoit à sa Majesté.

Le roi fort satisfait, congédia la caravane, et fit entrer le jeune homme dans son palais. Il n'avoit d'abord été frappé que des agrémens de sa figure ; il ne tarda pas à s'apercevoir de son esprit, de sa sagacité et de l'étendue de ses connoissances. Il remarqua sa générosité, son désintéressement. Chaque jour il découvroit en lui de nouveaux talens, autant au-dessus de son âge, que de l'origine qu'il lui supposoit.

Azadbakht enchanté des talens du jeune homme, résolut de les mettre à profit ; il lui confia l'intendance de ses trésors, et ordonna que rien n'en sortit à l'avenir sans l'ordre du jeune intendant.

Le nouveau ministre s'acquitta de son emploi d'une manière qui devint bientôt avantageuse aux finances du roi. Les visirs dispoient auparavant à leur gré des trésors de l'état. La fermeté et la vigilance du jeune intendant firent cesser leurs déprédations. Le roi s'aperçut bientôt des heureux effets de ce nouvel ordre de choses ; il s'attacha tellement au jeune homme, qu'il le chérissoit autant que s'il eût su qu'il étoit son fils : il le consultoit en tout, et ne pouvoit souffrir qu'il s'éloignât de lui.

Les visirs mécontents de la diminution de leur autorité, et jaloux de l'attachement du roi pour ce nouveau favori, avoient conçu contre lui une violente jalousie et cherchoient tous les moyens de lui faire perdre les bonnes grâces du roi. Leurs ruses furent inutiles pendant plusieurs années : enfin le moment marqué par le destin arriva.

Le jeune intendant s'étant un jour trouvé avec d'autres

jeunes gens, but plus qu'à son ordinaire, et s'enivra. N'ayant pu dans cet état retrouver son appartement, il erra dans le palais, et fut poussé par sa malheureuse destinée, dans l'appartement des femmes. Une salle magnifique se présente à lui : c'étoit celle où le roi avoit coutume de coucher avec son épouse.

Le jeune homme peu frappé de la magnificence de l'appartement, de la quantité de bougies qui l'éclairaient, entre, trouve un lit tout dressé, se laisse tomber dessus, et cède au sommeil qui l'accable. Des esclaves viennent peu après préparer la collation qu'on avoit coutume de servir tous les soirs au roi et à la reine. Elles apportent les sorbets, les confitures, disposent les cassolettes et les parfums. Le jeune homme dormant profondément n'entend rien, et les femmes le voyant de loin, croient que c'est le roi qui repose.

Azadbakht avoit donné ce jour-là un grand souper aux principaux seigneurs de la cour. Après le repas, il passa chez sa nouvelle épouse, et la conduisit dans l'appartement où tout étoit préparé pour les recevoir. Le roi vit en entrant un jeune homme étendu sur son lit, et reconnut son jeune intendant. Une fureur jalouse s'empare aussitôt de ses sens. « Quelle est cette conduite, dit-il à Behergiour en la regardant d'un œil irrité ? Assurément, cet esclave n'a pu s'introduire ici sans votre aveu ? »

« Sire, répondit la reine d'un ton assuré, je vous jure que je ne connois pas cet esclave, et ne sais par quel hasard il se trouve ici. » Le roi se croyoit trop assuré de l'infidélité de la reine, pour croire à la sincérité de ce qu'elle lui disoit.

Le jeune homme s'étant réveillé sur ces entrefaites, aperçut le roi, sauta en bas du lit, et se jeta à ses pieds. « Traître, lui dit

le roi transporté de colère, tu oses pénétrer dans l'appartement de mes femmes ! Ton audace et ta perfidie ne resteront pas long-temps impunies. » Le roi ordonna aussitôt qu'on enfermât le jeune homme et la reine dans des prisons séparées.

Le lendemain, Azadbakht envoya chercher son grand visir. Il lui raconta l'aventure de la veille, lui témoigna la crainte qu'il avoit que la reine ne fût d'intelligence avec le jeune homme, et lui demanda son avis. « Ce jeune homme, répondit malignement le visir, est le fils d'un voleur : il se ressent de sa mauvaise origine. Celui qui élève un serpent dans son sein, doit s'attendre à en être mordu. Quant à la reine, sa conduite passée, son honnêteté, sa vertu, vous répondent de son innocence. Mais si le roi conserve encore quelques soupçons contr'elle, qu'il me permette de l'interroger, je me flatte d'éclaircir cette affaire, et de dissiper l'inquiétude qu'elle peut causer à sa Majesté. » Le grand visir ayant obtenu du roi la permission qu'il demandoit, alla trouver la reine ; et après s'être assuré par les questions qu'il lui fit, et par ses réponses, qu'elle n'avoit aucune intelligence avec le jeune homme, il lui tint ce discours :

« Quelle que soit votre innocence, Madame, le roi a des soupçons qu'il vous importe de dissiper. Voici le moyen de le faire, et de vous justifier entièrement à ses yeux. Lorsque vous paroîtrez devant le roi, dites-lui que ce jeune homme vous ayant aperçue un jour par hasard, vous a fait peu après remettre une lettre, dans laquelle il vous proposoit de vous faire présent de diamans d'un prix inestimable si vous vouliez consentir à ses désirs ; que vous avez rejeté ses offres avec indignation, et que vous avez appelé pour faire arrêter son envoyé, qui a pris aussitôt la fuite ; que non content de cette première tentative, le

jeune homme vous a fait dire encore que si vous ne vouliez pas vous rendre à ses desirs, il s'introduiroit un jour dans votre appartement ; que le roi le verroit et le feroit périr ; mais que par-là il noirciroit votre réputation, irriteroit le roi contre vous, et vous feroit perdre ses bonnes grâces. Voilà, Madame, ce que vous devez dire au roi. Je vais le trouver pour lui rendre compte de ma démarche auprès de vous, et lui faire de votre part cette déclaration, en attendant que vous puissiez la lui faire vous-même. »

La reine se laissa persuader, et promit de répéter au roi ce que le visir alloit lui dire. Celui-ci se rendit aussitôt auprès du sultan ; et après lui avoir certifié que la reine étoit innocente, et lui avoir fait part de la prétendue déclaration, il ajouta : « Le crime de ce jeune homme mérite la plus grande punition. Les bontés dont vous l'avez comblé le rendent encore plus coupable ; et cet exemple prouve bien que la nature ne peut changer, et qu'une graine amère ne peut produire que des fruits amers. »

Le roi ayant entendu le discours de son grand visir, déchira ses habits, commanda qu'on amenât devant lui le jeune homme, et qu'on fût venir en même temps l'exécuteur.

La nouvelle de l'aventure du jeune intendant s'étoit déjà répandue parmi le peuple. Une multitude immense étoit rassemblée pour le voir et être témoin de ce qui alloit lui arriver.

« Ingrat, s'écria le roi dès qu'il l'aperçut, je t'avois confié l'intendance de toutes mes richesses, et tu avois jusqu'ici bien répondu à ma confiance ; je t'avois élevé au-dessus de tous les grands qui m'entourent, pourquoi as-tu voulu attenter à mon

honneur, et es-tu entré dans l'appartement de la reine ? Comment le souvenir des bienfaits dont je t'ai comblé ne t'a-t-il pas retenu? »

Le jeune homme, sans paroître effrayé de la colère du roi et des apprêts du supplice qu'il sembloit ne pouvoir éviter, répondit avec tranquillité : « Sire, je n'ai pas commis volontairement et de propos délibéré l'action qui me fait paroître criminel : je n'avois aucune raison de m'introduire dans cet appartement ; mais j'y ai été poussé par mon malheureux sort. Jusqu'ici j'ai tâché de me garantir de toutes fautes, et de me préserver de tout accident ; mais personne ne peut surmonter son destin, et tous les efforts sont inutiles contre la mauvaise fortune. C'est ce que prouve évidemment l'exemple de ce marchand, qui devoit être un jour malheureux, et dont les peines et les travaux ne purent jamais faire changer la destinée. »

« Quelle est cette histoire, dit le roi Azadbakht, et comment ce marchand devint-il malheureux pour toujours ? »

1. ↑ En persan, *bonheur singulier*.

2. ↑ Ou Behergiauher, *qui a l'éclat du diamant*.

3. ↑ Province de Perse.

HISTOIRE

DU

MARCHAND DEVENU MALHEUREUX.

SIRE, reprit le jeune intendant (que Dieu prolonge sans cesse les jours de votre Majesté !), il y eut autrefois à Bagdad, un marchand dont toutes les entreprises réussissent d'abord au gré de ses desirs. Son commerce prospéroit, et ses fonds augmentoient de manière qu'avec une drachme il en gagnoit cent. Mais la fortune qui l'avoit long-temps favorisé, lui devint tout-à-coup contraire. Le marchand qui ne soupçonnoit rien de ce changement, voulant commencer à jouir de ce qu'il avoit amassé, dit en lui-même : « J'ai acquis déjà de grandes richesses ; cependant je me donne encore beaucoup de mal, je fais de grands voyages, et je vais sans cesse d'un pays dans un autre. Il est temps que je ne sorte plus de chez moi, et que je me repose de toutes les fatigues que j'ai essuyées jusqu'à présent. Je continuerai à faire le commerce en achetant, et en revendant ici diverses marchandises. »

» On étoit alors en été ; les laboureurs avoient fait une abondante récolte de blé. Le marchand prit la moitié de l'argent qu'il avoit, et en acheta du blé, espérant le revendre dans l'hiver avec un bénéfice considérable.

» L'événement ne répondit pas à son attente : le blé ne valut dans l'hiver que la moitié de ce qu'il l'avoit acheté. Le marchand fut très-affligé de cette baisse, et résolut d'attendre l'année suivante pour se défaire de son blé. La récolte fut encore plus belle, et le prix du blé diminua de nouveau.

» Un des amis du marchand vint alors le trouver. Il lui dit qu'il ne seroit jamais heureux dans le commerce du blé, et lui conseilla de vendre celui qu'il avoit, à quelque prix que ce fût. Le marchand répondit que depuis long-temps il ne gagnoit rien, qu'il ne pouvoit se décider à perdre sur ce blé, et que, quand il devroit le garder dix ans, il ne le vendroit qu'avec avantage. En même temps, pour faire voir à son ami qu'il étoit bien résolu à garder encore son blé, il fit murer la porte de l'endroit où il l'avoit fait entasser.

» Quelque temps après, il vint des pluies presque continuelles et si abondantes, que l'eau pénétra par le haut du magasin, qui fut presque entièrement inondé. Le blé se gâta bientôt au point que l'odeur de la pourriture se faisoit sentir fortement au-dehors. Le marchand fut obligé de faire emporter ces grains gâtés, et de les faire jeter hors de la ville. Les portefaix qu'il prit pour cela, profitant de la circonstance, se firent payer fort cher ; il lui en coûta cinq cents pièces d'or pour se débarrasser de son blé.

» L'ami du marchand vint encore le trouver, et lui dit : « Je vous avois averti que vous ne seriez pas heureux dans ce commerce ; mais vous n'avez pas voulu m'écouter. Vous ne feriez sûrement pas plus d'attention à ce que je pourrois vous dire maintenant. Mais, de grâce, allez consulter un astrologue, et faites-lui tirer votre horoscope. »

» Le marchand voulant montrer cette fois quelque déférence pour son ami, alla consulter un astrologue. Celui-ci demanda au marchand le jour et l'heure de sa naissance, et lui fit plusieurs autres questions. Il consulta ensuite ses tables, fit quelques calculs, et tint au marchand ce langage :

« Votre horoscope annonce un bonheur peu durable : vous avez été heureux pendant quelque temps, vous ne devez plus vous attendre qu'à des revers. Évitez de faire aucune entreprise : rien ne peut désormais vous réussir. »

» Le marchand se moqua en lui-même de la prédiction de l'astrologue, et forma un projet dont il croyoit le succès certain. Il avoit, en achetant du blé, réservé la moitié de son argent comptant, et n'avoit pris sur cet argent que ce qu'il lui avoit fallu pour vivre depuis trois ans. Celui qui lui restoit étoit encore considérable. Il en fit équiper un vaisseau, le chargea des effets et des marchandises qui lui restoient, et s'embarqua.

» La mauvaise étoile du marchand sembla pour cette fois retenir sa maligne influence. Ce premier voyage ne fut pas tout-à-fait malheureux ; le marchand obtint à-peu-près les rentrées qu'il attendoit.

» Enhardi par cette espèce de succès, le marchand résolut de demander à divers négocians quels étoient les objets sur lesquels il y avoit plus de bénéfice à faire, et dans quel pays il falloit les transporter. Les négocians lui firent connoître des marchandises sur lesquelles il pouvoit gagner cent pour un, en les transportant dans un pays fort éloigné.

» Le marchand, sans hésiter, s'embarque de nouveau pour le pays qu'on lui avoit indiqué. Au bout de quelques jours d'une

heureuse navigation, il s'élève une tempête horrible, les voiles sont déchirées, les mâts brisés ; le vaisseau, après avoir été quelque temps le jouet des flots, s'entrouvre et est submergé. Le marchand saisit une planche, et est heureusement porté par le vent sur un rivage d'où l'on découvrait plusieurs habitations.

» Le marchand accablé de fatigue, rendit grâce à Dieu de lui avoir conservé la vie, et s'avança tout nu vers le plus prochain village. Il y rencontra un vieillard qui lui donna d'abord un vêtement, et lui demanda qui il étoit ? Le marchand raconta son histoire.

» Le vieillard, vivement touché des malheurs du marchand, lui fit apporter à manger. Il lui proposa ensuite de le prendre à son service en qualité d'homme d'affaire, pour veiller aux divers travaux de l'agriculture, et lui promit cinq drachmes par jour.

» Le marchand de Bagdad remercie le vieillard, et implore pour lui les bénédictions du ciel. Il accepte avec joie l'emploi qui lui est proposé, et commence à en exercer les fonctions. Il eut soin de faire labourer, semer, moissonner, battre et cribler le grain. Son maître ne se mêloit de rien , et s'en rapportoit à lui sur tout.

» Au bout de l'année, le marchand pensa que son maître pourroit bien ne pas lui payer le prix dont ils étoient convenus, et imagina que le plus sûr étoit de mettre de côté une portion de la récolte de la valeur d'une année de ses gages, sauf à rendre cette portion à son maître s'il lui payoit ses gages. Il prit donc une certaine quantité de grains qu'il cacha, et remit le reste au vieillard, en le mesurant devant lui.

» Cette opération étoit à peine achevée, que le vieillard dit au marchand de prendre pour lui une quantité de grains équivalente au prix dont ils étoient convenus, de la vendre, et de faire de l'argent ce qu'il voudroit. Le vieillard ajouta que tant que le marchand seroit à son service, il le paieroit de la même manière et avec autant d'exactitude.

» Le marchand, touché de l'honnêteté du vieillard, et ne voulant lui faire aucun tort, alla aussitôt chercher le blé qu'il avoit caché. Mais quelle fut sa surprise, quand il vit qu'on l'avoit enlevé ! Il en conçut un tel chagrin, que le vieillard s'en aperçut, et lui en demanda la cause. Le marchand ne put s'empêcher de lui avouer ce qu'il avoit fait. Le vieillard irrité, s'écria : « On a raison de dire qu'un malheureux ne peut se soustraire à son malheur ! » S'adressant ensuite au marchand, il lui reprocha sa défiance, jura que puisqu'il s'étoit payé par ses mains, il ne lui donneroit rien, et le renvoya aussitôt.

» Le marchand, de plus en plus affligé, marchoit en pleurant le long du rivage, lorsqu'il rencontra des pêcheurs qui alloient plonger dans la mer pour y chercher des perles. Ils virent le marchand qui pleuroit, et lui demandèrent quel étoit le sujet de ses larmes ? Le marchand leur ayant conté son histoire, ils le reconnurent, furent touchés de son sort, et lui dirent d'attendre un peu ; qu'ils alloient plonger, et qu'ils partageroient avec lui ce qu'ils rapporteroient. Ils plongèrent en effet, et avec tant de bonheur, qu'ils remontèrent avec dix nacres dont chacune contenoit deux grosses perles.

» Les plongeurs, étonnés et transportés de joie, dirent au marchand que pour cette fois son bonheur étoit revenu, et son mauvais sort dissipé. Ils lui donnèrent dix perles, lui

conseillèrent d'en vendre deux pour former un capital qu'il feroit valoir, et de garder le reste pour s'en servir au besoin. Le marchand, au comble de la joie, prit les perles, en mit deux dans sa bouche, et cousut les autres dans sa veste.

» Tandis que le marchand cousoit les huit perles dans sa veste, il fut aperçu par un voleur, qui alla aussitôt avertir ses compagnons. Ils se rassemblèrent, se jetèrent sur le marchand, lui enlevèrent sa veste, et s'enfuirent. Le marchand se consola de cet accident, en pensant aux deux perles qui lui restoient. Il entra dans une ville voisine pour les vendre, et les remit à un crieur public.

» Le hasard voulut qu'on eût volé depuis peu à un joaillier de la ville, dix perles absolument semblables à celles du marchand. Le joaillier voyant les deux perles entre les mains du crieur, lui demanda à qui elles appartenoient. Le crieur montra le marchand qui les lui avoit données pour vendre. Le joaillier s'apercevant que le marchand avoit l'air pauvre et misérable, crut avoir trouvé le voleur de ses dix perles.

» Dans cette persuasion, le joaillier s'approcha du marchand, et lui demanda doucement où étoient les huit autres perles. Le marchand, de bonne foi, crut qu'on lui parloit des perles qu'il avoit cousues dans sa veste, et répondit ingénument que des voleurs les lui avoient enlevées.

» À ces mots, le joaillier ne douta plus que le marchand ne lui eût pris ses dix perles. Il se jeta sur lui, le saisit, et le conduisit chez le juge de police. Là, il l'accuse d'avoir volé ses dix perles, alléguant en preuve la ressemblance des deux perles avec les siennes, et l'aveu fait par le marchand qu'il avoit eu entre ses mains les huit autres. Le juge de police à qui le

joaillier avoit fait auparavant la déclaration du vol de ses dix perles, fit aussitôt donner au marchand la bastonnade, et l'envoya en prison.

» Il y avoit déjà un an que le marchand de Bagdad étoit en prison, lorsque le hasard y fit mettre un des plongeurs qui lui avoient donné si généreusement dix perles. Celui-ci le reconnut, lui demanda pourquoi il étoit en prison ; et, ayant appris son histoire, s'étonna du malheur qui le poursuivoit sans cesse.

» Le plongeur ayant été relâché peu après, fit connoître au roi l'innocence du marchand, et protesta lui avoir donné les perles qu'on l'avoit accusé d'avoir volées. Le roi fit mettre en liberté le marchand, et le pria de raconter son histoire. Il fut si touché de ses malheurs, qu'il lui donna un logement près de son palais, et lui assigna une pension.

» Le marchand, bénissant la bonté du roi, crut, pour cette fois, qu'il avoit recouvré le bonheur, et qu'il alloit passer tranquillement le reste de ses jours sous la protection de ce prince.

» Il y avoit dans la maison qu'habitoit le marchand une fenêtre bouchée depuis long-temps, mais d'une manière peu solide. Curieux de voir sur quel endroit donnoit cette fenêtre, il ôta quelques pierres qui n'étoient posées qu'avec du mortier de terre. Il s'aperçut alors que cette fenêtre donnoit dans l'appartement des femmes du roi. Il fut saisi de crainte, et remit aussitôt les pierres à leur place.

» Malgré la promptitude avec laquelle le marchand avoit rebouché la fenêtre, il fut aperçu par un eunuque du sérail, qui

en donna aussitôt avis à son maître. Le roi voulant s'assurer de la vérité, vint chez le marchand, et reconnut lui-même les pierres qui avoient été ôtées et remises nouvellement en place. Transporté de colère à cette vue, il dit au marchand : « Malheureux, tu voulois t'introduire dans mon harem ! Est-ce ainsi que tu reconnois mes bontés ? »

» Le roi, pour punir l'indiscrétion du marchand, ordonna qu'on lui crevât les yeux. L'ordre fut aussitôt exécuté, et le marchand en recevant ses yeux dans sa main, s'écria : « Le malheur, après m'avoir ôté mes biens, s'attache à ma personne. » Réduit alors à mendier dans les rues, l'infortuné marchand déplorait son sort, et excitoit la pitié des passans, en répétant : « Le travail est inutile sans le bonheur, et l'on ne peut obtenir de succès qu'avec le secours du ciel. »

» Ainsi donc, ô Roi, continua le jeune intendant en s'adressant à Azadbakht, tant que la fortune m'a été favorable, tout m'a réussi ; maintenant qu'elle m'est devenue contraire, tout conspire contre moi. »

L'histoire que venoit de raconter le jeune intendant, son air de candeur et d'innocence, appaisèrent un peu la colère du roi. « Qu'on le reconduise en prison, dit-il ; le jour est prêt à finir, demain je m'occuperai de son affaire, et je le ferai punir de sa témérité. »

Le lendemain, le second visir, nommé Béhérour, qui ne desiroit pas moins que le premier de voir périr le jeune favori, se présenta devant le roi, et lui dit : « Sire, l'action de ce jeune

homme est un crime horrible, une injure faite à votre personne, un attentat contre l'honneur de votre Majesté. »

Le roi, entendant ce discours, ordonna qu'on amenât le prisonnier, et lui dit, quand il fut devant lui : « Malheureux, il faut que je te fasse honteusement mourir ; tu as commis un crime énorme, et je dois faire en toi un exemple qui épouvante le reste de mes sujets. »

Le jeune homme répondit avec la même tranquillité que la veille : « Sire, ne vous hâtez pas de me faire périr, un mûr examen dans toutes choses est le soutien des rois, et le plus sûr garant de la prospérité et de la durée de leur empire. Celui qui n'examine pas toutes les conséquences des choses, et qui agit avec précipitation, éprouve souvent des regrets pareils à ceux du marchand qui jeta ses enfans dans la mer. Celui qui examine au contraire les conséquences des choses, et se conduit avec une sage lenteur, obtient souvent, comme le fils de ce même marchand, un bonheur auquel il ne s'attendoit pas. »

« Je voudrois, dit aussitôt Azadbakht, savoir l'histoire de ce marchand ? »

HISTOIRE

DU MARCHAND IMPRUDENT

ET DE SES DEUX ENFANS.

SIRE, répondit le jeune intendant, un marchand fort riche étoit sur le point de faire un voyage. Son épouse étoit alors enceinte. Il lui promit de revenir avant qu'elle accouchât, lui fit ses adieux, et partit.

» Après avoir parcouru plusieurs pays, le marchand arriva à la cour d'un roi, qui avoit besoin d'un ministre pour l'aider à gouverner et à défendre son royaume. Le marchand lui plut par son esprit et son intelligence : il lui proposa de rester à sa cour, lui donna sa confiance, et le combla de biens et d'honneurs.

» Au bout de quelque temps, le marchand qui n'avoit pu se trouver aux couches de sa femme, comme li le lui avoit promis, désira d'aller la voir, et d'embrasser le fruit de leur union. Il en demanda la permission au roi, en l'assurant qu'il seroit bientôt de retour. Le roi consentit à son départ, et lui donna une bourse qui contenoit mille pièces d'or. Le marchand s'embarqua sans différer, et prit la route de son pays.

» Cependant la femme du marchand accoucha, pendant son absence, de deux enfans jumeaux. Elle attendoit impatiemment son mari, et s'étonnoit de ne pas recevoir de ses nouvelles.

Quelques années s'étant écoulées, elle apprit que son mari étoit attaché au service du roi de tel pays. S'imaginant qu'il l'avoit oubliée, et qu'il ne reviendrait jamais chez lui, elle prit la résolution d'aller le trouver, et emmena avec elle ses deux enfans.

» Le vaisseau sur lequel étoit embarquée la femme du marchand, s'arrêta dans une isle où le marchand lui-même venoit d'aborder. Sa femme ayant entendu dire qu'il y avoit dans le port un vaisseau qui venoit du pays où demeuroit son mari, dit à ses enfans d'aller sur le rivage, et de demander quel étoit ce vaisseau. Les enfans avant trouvé le bâtiment, se mirent à jouer dessus sans penser à autre chose. Ils étoient si occupés de leur jeu, qu'ils laissèrent arriver la nuit, et ne songèrent, ni à s'acquitter de leur commission, ni à retourner auprès de leur mère.

» Pendant ce temps-là, le marchand reposoit tranquillement dans le bâtiment. Éveillé par le bruit que faisoient les enfans, il se lève pour les faire taire, et laisse tomber sa bourse parmi des ballots de marchandises. Il la cherche long-temps, ne la trouve pas, se désespère, et s'arrache les cheveux. Il s'en prend alors aux enfans, et leur dit qu'ils avoient volé sa bourse ; qu'il n'y avoit là d'autre personne qu'eux, et qu'ils ne jouoient autour de ces ballots que pour trouver l'occasion de faire quelque friponnerie. En même temps il saisit un bâton, et leur en donna plusieurs coups.

« Aux cris de ces pauvres créatures, les matelots s'assemblèrent, et dirent que les enfans de cette isle étoient tous des fripons et des voleurs. Le marchand, prévenu de plus en plus, et irrité contre ces innocens, jura qu'il alloit les jeter à

la mer s'ils ne lui rendoient sa bourse. En effet, dès qu'il eut prononcé ce serment, il les prit, les attacha chacun à une botte de cannes à sucre, et les jeta dans la mer.

» L'épouse du marchand, voyant que ses enfans ne revenoient pas, sortit pour les chercher. En passant devant ce bâtiment, elle demanda si quelqu'un n'avoit pas vu deux petits enfans de tel âge, habillés de telle manière. On lui dit que ces enfans étoient, selon toute apparence, ceux qu'on venoit de jeter à la mer. Cette femme se mit aussitôt à crier : « Ô douleur, ô désespoir ! Votre père, mes chers enfans, ne vous verra donc jamais ! »

» Un des matelots lui demanda qui étoit son mari. Elle nomma le marchand, et dit qu'elle étoit partie pour l'aller trouver. Le marchand l'entendit, et la reconnut aussitôt. Il sortit éperdu, déchira ses habits et se frappa le visage : « J'ai fait, disoit-il, périr moi-même mes enfans. Voilà le fruit de mon emportement, de ma précipitation et de mon imprudence. »

» Le marchand après avoir long-temps pleuré ses enfans, prit la résolution de tout quitter pour tâcher de découvrir ce qu'ils étoient devenus. Il quitta le bâtiment sur lequel il étoit, et en prit un autre pour commencer aussitôt à parcourir les mers voisines, et à visiter toutes les isles et toutes les côtes.

» Cependant les enfans du marchand, soutenus heureusement sur les flots par les bottes de cannes à sucre auxquelles ils étoient attachés, furent poussés par le vent sur différens rivages, après avoir été long-temps le jouet des vagues. L'un d'eux, jeté sur les côtes d'un royaume voisin, fut recueilli par un des principaux émirs de la cour, qui en informa aussitôt le

roi. Ce prince, qui n'avoit pas d'enfans, fut charmé de la figure de celui que le hasard lui présentoit, et résolut de le faire passer pour son fils. Il ordonna à l'émir de ne rien divulguer de cette aventure, et fit répandre le bruit qu'il avoit, jusqu'à présent, caché soigneusement la naissance de son fils, et qu'il l'avoit fait élever secrètement pour le soustraire à certains dangers dont il étoit menacé par les prédictions des devins.

» La chose fut crue d'autant plus facilement, que le roi fit distribuer beaucoup d'argent parmi le peuple, et ordonna à cette occasion de grandes réjouissances. On fit paroître le jeune homme en public. Chacun fut enchanté de sa bonne mine, et il fut reconnu solennellement pour héritier de la couronne.

» Au bout de quelques années le roi mourut, et le jeune homme lui succéda. Sa puissance s'affermir bientôt par sa bonne conduite : il se fit aimer de ses sujets, et respecter de ses voisins.

» Le marchand et son épouse après avoir long-temps parcouru les mers sans pouvoir apprendre aucune nouvelle de leurs enfans, perdirent tout espoir de les retrouver. Ils crurent qu'ils avoient été engloutis par les flots, et fixèrent leur séjour dans une isle.

» Un jour que le marchand se promenoit sur la place publique, il vit un jeune esclave que le crieur alloit mettre en vente. Il s'informa de son âge, et lorsqu'il l'eut appris, il dit en lui-même : « Mes fils auroient précisément le même âge ; j'ai envie d'acheter ce jeune esclave pour me consoler un peu de leur perte. » Il l'acheta en effet, le mena chez lui, et le présenta à sa femme. Celle-ci fit un cri en le voyant, et dit : « C'est un de mes enfans ! » Le marchand et sa femme transportés de joie

d'avoir retrouvé un de leurs enfans, lui demandèrent aussitôt des nouvelles de son frère. Il leur dit que les flots les avoient séparés, et qu'il ne savoit ce qu'il étoit devenu. Cette nouvelle les affligea ; mais ils conçurent l'espoir de retrouver l'autre un jour, comme ils avoient retrouvé celui-ci.

» Le fils que le hasard venoit de rendre au marchand, étoit déjà grand, et dans l'âge de prendre un état. Ils auroient bien voulu qu'ils ne s'éloignât pas d'eux ; mais son goût l'entraînoit vers le commerce. Le marchand lui acheta un fonds considérable, composé des marchandises les plus précieuses. Le jeune homme partit, et arriva par hasard dans la ville, où le roi son frère faisoit sa résidence.

» Le roi informé de l'arrivée d'un marchand, pourvu des objets les plus rares, et qui pouvoient le mieux convenir à un souverain, l'invite à venir dans son palais, le fait asseoir, et s'entretient avec lui. Quoiqu'il ignorât qu'il fût son frère, la nature, qui ne laisse pas que d'agir, lui fit concevoir un secret attachement pour lui. Il lui proposa de rester à sa cour, lui promit de l'élever aux plus grands honneurs, et de lui donner tout ce qu'il desireroit.

» Le jeune marchand, flatté de l'accueil du roi, accepta ses offres. Au bout de quelques temps, voyant que le roi ne vouloit pas qu'il s'éloignât, il informa son père et sa mère de ce qui lui étoit arrivé, et les engagea à venir le trouver. Ils se rendirent auprès de leur fils, et furent charmés de voir la faveur dont il jouissoit, et le rang auquel le roi l'avoit élevé. Un événement imprévu vint bientôt troubler leur joie et leur causer les plus vives alarmes.

» Le roi sortit un jour de sa capitale pour chasser,

accompagné seulement de quelques personnes. Sur le soir, ne voulant pas rentrer encore dans la ville, il fit dresser une tente au milieu de la campagne, et ordonna qu'on lui servît à manger. La fatigue et l'exercice excitant son appétit, il s'abandonna aux plaisirs de la table, but plus qu'il n'avoit coutume, et se laissa presque aussitôt aller au sommeil.

» Le jeune favori voyant son maître dans cet état et mal accompagné, craignit pour la sûreté de sa personne. Il voulut passer la nuit devant sa tente et lui servir de garde. Sur-le-champ il se lève, tire son épée, et se met en sentinelle devant la tente du roi. Un des pages, jaloux depuis long-temps de sa faveur et de la confiance que le roi avoit en lui, le voyant ainsi l'épée à la main, lui demanda ce qu'il faisoit là à l'heure qu'il étoit, et au milieu d'une campagne aussi tranquille. « Je veille, répondit-il, à la sûreté du roi. Ses bontés à mon égard me font un devoir de craindre pour lui, lors même qu'il paroît n'y avoir rien à craindre. »

» Le lendemain matin le page raconta à plusieurs de ses camarades l'action du favori : elle augmenta leur haine, et ils crurent avoir trouvé l'occasion de le perdre et de se débarrasser de lui. Dans ce dessein, ils se présentèrent devant le roi. L'un d'eux lui dit qu'ils avoient un avis de la plus haute importance à lui donner. « Quel est-il, dit le roi? »

« Ce jeune marchand, continua le page, qui a l'honneur d'approcher si souvent de votre Majesté, et que vous avez élevé au-dessus de tous les seigneurs de la cour, a formé le dessein d'attenter à votre vie. Nous l'avons vu hier soir, tenant une épée nue à la main, et épiant je ne sais quel moment de se jeter sur vous. »

» Le roi changea de couleur à ce discours, et demanda aux

pages s'ils avoient quelque preuve du dessein criminel qu'ils prêtoient à son favori. Le page qui portoit la parole pour les autres, répondit : « Si le roi veut ce soir faire semblant de dormir, et observer son favori, il verra de ses propres yeux la vérité de ce que nous lui avons dit. »

» Les pages allèrent ensuite trouver le favori, et lui dirent : « Le roi approuve fort votre zèle ; il est très-satisfait de ce que vous avez fait hier. Ce trait a encore augmenté la confiance qu'il avoit en vous, et vous ne devez pas manquer d'agir de la même manière toutes les fois que la même circonstance se présentera.

» La nuit suivante, le roi s'étant retiré dans sa tente, fit semblant de dormir comme la veille, et attendit que le jeune homme parût pour exécuter le projet qu'il lui supposoit. Il le vit bientôt s'avancer à l'entrée de la tente, et là mettre l'épée à la main. Le roi, transporté de colère, et sans attendre davantage, ordonna qu'on le saisît, et lui dit : « Voilà donc la récompense de mes bontés ; je t'ai témoigné une confiance particulière, et tu veux attenter à mes jours ! »

» Deux des pages du roi s'avancèrent, et demandèrent s'il falloit trancher la tête au jeune marchand. « La précipitation, répondit le roi est quelquefois dangereuse. On peut toujours punir un coupable, mais on ne peut rendre la vie à celui à qui on l'a ôtée. Il faut examiner toutes choses à loisir. » Le roi ordonna seulement qu'on conduisit le jeune homme en prison : il rentra dans la ville, et s'occupa d'autres affaires.

» Le lendemain le roi alla encore à la chasse, et ne revint que le soir. Il sembloit avoir oublié l'affaire du jeune marchand. Les visirs lui représentèrent qu'il étoit dangereux de tarder à

punir en pareille circonstance ; que l'espoir de l'impunité pouvoit enhardir des ambitieux, et que déjà le peuple murmuroit.

» Le roi sentit alors se ranimer sa colère : il ordonna qu'on amenât le jeune homme, et qu'on lui tranchât la tête . On lui banda les yeux ; l'exécuteur leva le glaive sur sa tête ; et, s'adressant au roi, selon l'usage, lui demanda s'il devoit frapper le coup mortel.

» Le roi apercevant en ce moment un vieillard et une femme qui accouroient, les yeux baignés de larmes, et avec toutes les marques de la plus grande désolation, ordonna qu'on suspendît l'exécution, fit approcher ces inconnus, prit un papier que le vieillard lui présenta, et y lut à haute voix ces mots :

« Au nom du Dieu de bonté et de miséricorde, ne vous hâtez pas de faire mourir ce jeune homme ! Un excès de précipitation m'a rendu cause de la mort de son frère, et maintenant je gémis de sa perte. Si vous voulez une victime, faites-moi périr à la place de celui-ci. »

» L'homme inconnu qui étoit, comme on voit, le père du jeune marchand, étoit prosterné aux pieds du roi et fondoit en larmes, ainsi que son épouse. Le roi, touché de ce spectacle, les fit relever, et dit au vieillard de raconter son histoire.

» Le roi eut à peine entendu quelques mots, qu'il poussa un cri, se leva de son trône, et se jetant au cou du vieillard, lui dit : « Vous êtes mon père. » Il embrassa ensuite sa mère, courut à son frère, lui arracha le bandeau de dessus les yeux, et le serra dans ses bras.

» C'est ainsi, ô Roi, dit le jeune intendant en finissant, c'est ainsi que la précipitation du marchand lui causa bien des regrets, et que la sage lenteur de son fils l'empêcha de faire périr son frère, et lui fit retrouver son père et sa mère. Que votre Majesté ne se hâte donc pas de me faire périr, de peur quelle ne se repente ensuite, et ne soit fâchée de ma mort. »

Le roi ayant entendu l'histoire du marchand et de ses deux enfans, ordonna de nouveau de reconduire le jeune esclave en prison, et dit au visir qu'il examineroit encore le lendemain cette affaire, et que ce retard n'empêcheroit pas le coupable d'expier, par sa mort, le crime qu'il avoit commis.

Le lendemain, qui étoit le troisième jour de la détention du jeune prince, le troisième visir se présenta devant le roi, et lui dit : « Ô Roi, ne perdez pas de vue l'affaire de votre jeune intendant, et ne différez pas davantage le châtiment qu'il a mérité ! Son audace est connue de tous vos sujets, et l'on attend impatiemment sa punition. Faites-le périr au plutôt, afin que l'on cesse de parler de cette affaire, et qu'on ne dise pas que le roi a trouvé un jeune homme dans l'appartement de la reine, et lui a pardonné un crime qui ne méritoit pas de pardon. » Le roi, piqué de ces paroles, ordonna qu'on fit venir le jeune intendant chargé de chaînes, et lui dit : « Malheureux, tu as compromis mon honneur ; tu as porté atteinte à la réputation de la reine : il faut que je te fasse ôter la vie. »

« Ô Roi, reprit le jeune homme, attendez encore un peu pour venger l'injure que vous croyez avoir reçue ! La patience est toujours utile, et souvent nécessaire. Elle adoucit les maux, et procure quelquefois les plus grands avantages. Dieu ne manque

jamais de récompenser la patience : c'est elle qui a tiré Abousaber du fond d'un puits pour le faire monter sur le trône. »

« Quel étoit cet Abousaber, reprit vivement le roi ? Raconte-moi son histoire. »

HISTOIRE D'ABOUSABER,

OU

DE L'HOMME PATIENT.

« SIRE, dit le jeune homme, un riche fermier, nommé Abousaber, avoit une femme et deux enfans. Ils demeuroient dans un village, qu'ils rendoient heureux par leur humanité et par les travaux qu'ils procuroient aux habitans. Les uns cultivoient les terres d'Abousaber, les autres avoient soin de ses nombreux troupeaux.

» Un de ses gens revint un jour à la maison saisi d'effroi, et dit qu'il avoit vu rôder un lion dans le voisinage. En effet, l'animal déchira le même jour quelques moutons. Il en fit autant le lendemain, et continuoît tous les jours ses ravages. Les troupeaux d'Abousaber diminueoient rapidement, et alloient être entièrement détruits. Sa femme, affligée d'un événement qui pouvoit entraîner la ruine de leur fortune, lui dit au bout de quelques jours : « Mon ami, ce lion a déjà fait périr la plus grande partie de nos bestiaux. Monte à cheval, mets-toi à la tête de ta maison, cherche la retraite de ce féroce animal, et débarrasse-nous de ce fléau . »

« Ma femme, répondit Abousaber, prends patience : la patience est ici le parti le plus avantageux. Le lion auteur de

nos maux, est cruel, injuste et méchant : Dieu punit les injustes ; la méchanceté du méchant retombe toujours sur lui, et la patience seule nous débarrassera de celui-ci. »

» Quelques jours après, le roi étant à la chasse, rencontra le lion : on le poursuivit, on l'entoura, et on le tua. Abousaber ayant appris cette nouvelle, dit à sa femme : « N'avois-je pas raison de te dire que la méchanceté du méchant retombe sur lui ? Si j'avois voulu tuer moi-même ce lion, je n'aurois peut-être pas réussi. Voilà l'avantage de la patience. »

» Quelque temps après, il se commit un assassinat dans le village qu'habitoit Abousaber. Le roi, pour punir le village, le fit saccager et mettre au pillage. On enleva une grande partie de ce que possédoit Abousaber. Sa femme lui dit alors : « Tous ceux qui sont auprès du roi te connoissent, et sont convaincus de ton innocence. Présente une requête au roi, afin qu'il te rende tes biens. »

« Ma femme, répondit Abousaber, ne vous ai-je pas dit que le mal retombe toujours sur celui qui le fait ? Le roi fait du mal, il en sera puni. Quiconque prend le bien d'autrui, doit se voir bientôt enlever le sien propre. »

» Un des voisins d'Abousaber, autrefois jaloux de son opulence, et qui étoit toujours son ennemi, entendit ces propos et en informa le roi. On enleva, par son ordre, tout ce qui restoit à Abousaber, et on le chassa de sa maison avec son épouse et ses enfans.

» Comme ils s'avançoient dans la campagne, sans trop savoir où porter leurs pas, la femme d'Abousaber lui dit : « Tout ce qui nous arrive est l'effet de ta lenteur et de ta

négligence. » « Ma femme, répondit-il, aie patience : la patience est toujours récompensée. »

» À peine avoient-ils fait quelques pas, qu'ils furent rencontrés par des voleurs, qui leur enlevèrent le peu qu'ils avoient avec eux, les dépouillèrent de leurs habits, et emmenèrent leurs deux enfans. La femme d'Abousaber lui dit alors en pleurant : « Mon ami, laisse là tes idées ; cours après les voleurs ; peut-être auront-ils pitié de nous, et nous rendront-ils nos enfans. »

» Ma femme, répondoit toujours Abousaber, aie patience ; l'homme qui fait le mal en est toujours puni, et souvent le mal qu'il fait tourne contre lui. Si je cours après ces voleurs, l'un deux peut-être tirera son sabre, me tuera, et alors que deviendrais-tu ? Aie patience, te dis-je : la patience est toujours récompensée. »

» En continuant leur route, ils arrivèrent à un village du Kerman^[1], près duquel couloit une rivière. « Arrête-toi un instant, dit Abousaber à son épouse, afin que j'aie dans ce village m'informer de l'endroit où nous pourrons loger. » En disant ces mots, il laissa sa femme sur le bord de la rivière, et se rendit au village.

» Tandis qu'il étoit au village, un cavalier vint faire boire son cheval à la rivière. Il vit la femme d'Abousaber, la trouva de son goût, et lui dit : « Montez avec moi, je vous épouserai, et vous ferai un sort avantageux. » « Je suis mariée, répondit l'épouse d'Abousaber. » Le cavalier tirant alors son sabre, la menaça de la tuer si elle ne consentoit pas à le suivre. La malheureuse ne pouvant opposer de résistance, écrivit avec le

bout du doigt sur le sable :

« Ô Abousaber, tu as perdu par ta patience, ton bien, tes enfans, ta femme enfin, qui t'étoit plus chère que tout ! Te voilà seul, et nous verrons à quoi te servira ta patience. »

» Le cavalier ne lui laissa pas le temps d'en écrire davantage : il la prit en croupe, et s'enfuit avec elle.

» Abousaber étant de retour, et ne voyant pas sa femme, lut ce qui étoit écrit sur le sable. Il se mit à pleurer, et s'assit, accablé de chagrin. « Abousaber, dit-il en lui-même, c'est à ce moment qu'il faut plus que jamais t'armer de patience ; mais peut-être tu es réservé à quelque épreuve encore plus rude. » Se levant ensuite, il marcha comme un homme égaré, et sans savoir où il alloit. Il arriva dans un endroit où l'on faisoit travailler les gens par corvée à bâtir un palais pour le roi.

» Aussitôt qu'on vit Abousaber, on le prit, et on lui dit de travailler avec les autres à bâtir le palais, où qu'il alloit être mis en prison pour toute sa vie. Abousaber se joignit aux ouvriers, et recevoit par jour, pour tout salaire, un petit pain d'orge. Il travailloit ainsi depuis un mois, lorsqu'un de ses camarades se laissa tomber du haut d'une échelle, et se cassa la jambe. Comme il crioit et se lamentoit, Abousaber s'approcha, et lui dit : « Prends patience, et ne pleure pas : la patience adoucira ton mal. » « Et jusqu'à quand me faudra-t-il avoir patience, répondit brusquement l'ouvrier ? » « Aie toujours patience, reprit Abousaber ; car la patience peut tirer un homme du fond d'un puits, et le faire monter sur le trône. »

» Le roi dont on bâtissoit le palais étoit en ce moment par hasard à une fenêtre. Il entendit les paroles d'Abousaber, en fut

irrité, et ordonna qu'on le saisît. Il y avoit dans le palais un puits, accompagné d'un vaste souterrain. Le roi l'y fit descendre, et lui dit : « Insensé, tu vas voir maintenant si tu pourras sortir de ce puits, et monter sur le trône. » Le roi revint le lendemain dire la même chose au malheureux Abousaber. Tous les jours il lui faisoit donner un pain, et lui répétoit les mêmes paroles auxquelles l'infortuné ne répondoit rien.

» Le roi avoit eu autrefois un frère, contre lequel il avoit conçu de la jalousie, et qu'il avoit fait renfermer dans ce souterrain. Ce frère n'avoit pu supporter long-temps l'ennui et la rigueur d'une telle captivité. Les grands du royaume, qui ignoroient sa mort, murmuroient d'une détention aussi longue, et taxoient le roi d'injustice. D'autres raisons se joignant à celle-ci, le mécontentement devint général. Le roi ne fut plus regardé que comme un tyran : on se jeta un jour sur lui, et on le tua.

» On alla aussitôt au souterrain, et on fit sortir Abousaber, que l'on prenoit pour le frère du roi. La ressemblance qu'Abousaber avoit réellement avec lui, le temps écoulé depuis que ce frère avoit été renfermé, tout cela fit qu'on ne s'aperçut pas de l'erreur. Un des principaux seigneurs du royaume vint dire à Abousaber : « Nous nous sommes défaits de votre frère, dont la tyrannie étoit devenue insupportable, et vous allez régner à sa place. »

» Abousaber ne répondit rien, et reconnut que son élévation étoit la récompense de sa patience. On le revêtit des habits royaux, et on le fit monter sur le trône. Abousaber fit régner avec lui la justice et l'équité. En se montrant généreux et bienfaisant, il gagna l'amour de ses sujets, et se fit obéir autant

par amour que par devoir. Il ne négligeoit pas les affaires du dehors ; il avoit soin de bien défendre ses frontières, et entretenoit de nombreuses armées.

» Le roi qui avoit fait enlever à Abousaber tout ce qu'il possédoit, et qui l'avoit chassé du village qu'il habitoit, éprouva bientôt lui-même un sort pareil. Un de ses voisins avec lequel il étoit en guerre entra dans son pays à la tête d'une armée considérable, s'empara de la capitale, et l'obligea de se dérober, par la fuite, à la cruauté du vainqueur.

» Ce roi fugitif, accompagné seulement de quelques officiers, vint à la cour d'Abousaber, pour lui demander du secours. Ils se reconnurent à la première entrevue. « Tu vois, lui dit Abousaber, l'effet et la récompense de la patience. Le Tout-Puissant te livre entre mes mains. »

» Abousaber ordonna qu'on dépouillât le roi fugitif et ses officiers de tout ce qu'ils avoient, leur fit ôter même leurs habits, et les chassa de ses états.

» Toute sa cour, l'armée et le peuple furent étonnés de ce traitement, qui paroissoit si contraire à l'humanité qu'Abousaber avoit montrée jusque-là, et n'en concevoient pas la raison. On se disoit mutuellement : « Quelle est donc la conduite de notre souverain ? Un roi voisin vient implorer son secours, et il le dépouille de tout ! Ce n'est pas ainsi que les rois en agissent ordinairement. »

« Quelque temps après, Abousaber ayant appris que des voleurs infestoient une province de ses états, envoya des troupes à leur poursuite : ils furent surpris, entourés et amenés devant lui. Abousaber les reconnut pour les brigands qui lui

avoient enlevé ses enfans. Il demanda au chef de la troupe où étoient les enfans qu'ils avoient enlevés tel jour, dans tel endroit ? Le chef des voleurs lui répondit :

« Sire, les voici parmi nous. Les sentimens que nous avons remarqués en eux, les mettent au-dessus de notre profession. Attachez-les à votre service ; prenez aussi les richesses que nous avons amassées, et que nous sommes prêts à vous découvrir ; nous renoncerons au métier de brigands, et nous combattons dans vos armées pour la défense de l'empire. »

» Le roi donna ordre de faire entrer dans son appartement les deux jeunes gens. Il demanda ensuite au chef des voleurs où étoient leurs richesses ? Le chef des voleurs lui indiqua les souterrains où elles étoient renfermées. Dès qu'il eut fait cette déclaration, le roi commanda qu'on lui tranchât la tête, ainsi qu'à tous ses compagnons.

» Les sujets d'Abousaber murmurèrent de plus en plus contre lui. « Ce roi, disoient-ils, est encore plus injuste que son frère : ces voleurs ont découvert de grandes richesses, et offroient de renoncer à leurs brigandages, il fait grâce à deux d'entr'eux, et fait mourir les autres. »

» À quelque temps de là, un cavalier vint se plaindre à Abousaber que sa femme repoussoit ses caresses, et n'avoit pour lui que du mépris. « Faites venir votre femme, lui dit le roi : il est juste que j'entende ses raisons. » Ire cavalier sortit, et revint peu après avec son épouse. Abousaber l'eut à peine aperçue, qu'il ordonna qu'on la conduisit dans son appartement, et qu'on coupât la tête au cavalier.

» À ce nouvel arrêt, les grands et le peuple ne purent

contenir leur indignation, et les murmures éclatèrent de toutes parts. Abousaber prit alors la parole, et dit :

« Grands de l'état, visirs, et vous tous qui êtes ici présens, il est temps de vous découvrir la vérité, et de faire cesser tout à-la-fois et votre erreur sur ma personne, et l'étonnement que vous causent les jugemens que je viens de rendre. Je ne suis pas le frère de votre dernier roi. Etranger dans ces lieux, j'y venois chercher un asile. On s'empara de moi, et on me fit travailler de force à la construction de ce palais. Un de mes compagnons de travail s'étant cassé la jambe, je l'exhortois à la patience, en lui disant : « L'excellence de la patience est telle, qu'elle pourroit élever sur le trône un homme précipité au fond d'un puits. »

» Votre dernier roi m'entendit. Il fut choqué de cette maxime, prétendit m'en prouver l'extravagance, et me fit descendre dans un puits. Vous m'en avez tiré pour me placer sur le trône. Dieu a voulu par-là justifier la vérité de la maxime que mon prédécesseur traitoit de folie, et récompenser la patience que j'ai montrée dans les malheurs que je vais vous raconter.

» Ce roi voisin qui venoit implorer mon secours, et que j'ai renvoyé après lui avoir ôté tout ce qu'il avoit, fut autrefois mon souverain. Il s'empara injustement de tous mes biens, et me chassa de mon pays. Je n'ai fait qu'user envers lui de représailles, et lui faire subir la loi du talion.

» Les voleurs exécutés par mon ordre, m'enlevèrent le peu que j'emportoais dans mon exil, m'ôtèrent jusqu'à mes habits, et emmenèrent avec eux mes enfans. Ce sont ces deux jeunes gens que j'ai fait entrer dans le palais, et que vous avez

regardés comme des voleurs à qui je faisais grâce. Quant aux brigands qui me les avoient enlevés, je ne pouvois avoir égard à leur repentir et à leurs protestations. Ils avoient mérité plus d'une fois la mort, et n'étoient pas dignes de servir l'état.

» Le cavalier à qui on a tranché la tête, me ravit ma femme, la seule consolation qui me restoit. J'avois droit de la reprendre, et c'est elle que j'ai fait conduire dans l'intérieur du palais.

» Tels sont les motifs de la conduite que j'ai tenue dans ces dernières circonstances. Si elle vous a d'abord paru injuste et cruelle, vous devez maintenant reconnoître qu'elle est conforme aux règles de la justice et de la plus exacte équité. »

» Les grands du royaume ayant entendu le discours d'Abousaber, se prosternèrent à ses pieds, et lui demandèrent pardon des murmures qui leur étoient échappés. Ils lui témoignèrent leur admiration de la patience avec laquelle il avoit supporté tant de maux, et lui protestèrent que ce qu'ils venoient d'apprendre ne faisoit qu'augmenter leur attachement et leur amour pour lui. Abousaber les remercia, et s'empressa d'aller rejoindre sa femme et ses enfans. Il fit éclater la joie qu'il avoit de les revoir, et dit à sa femme : « Tu vois les avantages et la récompense de la patience. Ses fruits se font attendre ; mais ils sont aussi doux que ceux de la précipitation sont amers. »

» Ainsi donc, ô Roi, dit le jeune intendant à Azadbakht, quelles que soient votre grandeur et votre puissance, vous ne devez pas dédaigner de faire usage de la patience. »

L'histoire d'Abousaber, ou l'homme patient, avoit un peu apaisé la colère d'Azadbakht. Il donna ordre de reconduire le jeune homme en prison.

Le quatrième visir, nommé Zouschad, se présenta devant le roi le quatrième jour, s'inclina profondément, et lui dit : « Sire, ne vouiî laissez pas séduire par les récits de votre jeune esclave ; tant qu'il vivra, vos sujets ne cesseront de s'entretenir de sa témérité, et vous ne pourrez jouir d'un repos assuré. » « Tu as raison, visir, dit le roi Azadbakht ; qu'on amène cet insolent, je vais lui faire trancher la tête. » Le jeune intendant fut aussitôt amené chargé de chaînes. « Malheureux, lui dit le roi, tu crois par tes discours me faire oublier ton forfait, et éviter la mort par ton éloquence ; mais l'injure que tu m'as faite est trop grande pour que je puisse en perdre le souvenir, et je veux la laver aujourd'hui dans ton sang. »

« Sire, répondit le jeune homme, ma vie est entre vos mains : vous pouvez en disposer quand vous voudrez ; mais attendez encore un peu : la précipitation est le défaut de la multitude, la patience est la vertu des souverains ; plus leur puissance est grande, plus ils doivent en user avec prudence. D'un mot vous pouvez trancher le fil de mes jours ; mais vous ne pourrez le renouer, si par hasard vous éprouvez dans la suite quelques regrets. L'histoire du prince Behezad renferme plusieurs traits qui montrent bien les dangers de la précipitation. » « Eh bien, dit Azadbakht, je consens à t'entendre encore raconter cette histoire. »

1. [↑](#) Province de Perse.

HISTOIRE

DU PRINCE BEHEZAD.

« SIRE, continua le jeune intendant, un roi de Perse avoit un fils d'une beauté si accomplie, qu'il passoit pour un prodige, et que personne dans toute la Perse ne pouvoit lui être comparé. Ce jeune prince, dont l'imagination étoit vive et l'esprit ardent, aimoit le gens instruits, sur-tout ceux qui avoient parcouru divers pays. Il leur faisoit toutes sortes de questions, et causoit familièrement avec eux.

» Un jour qu'il avoit réuni un grand nombre de négocians et de voyageurs, plusieurs d'entr'eux s'entretenoient près de lui de sa beauté. Il prêta l'oreille à leur conversation, et entendit ces paroles :

« Le prince Behezad est le plus bel homme de toute la Perse ; mais il y a dans le Turquestan^[1] une princesse qui passe pour la plus belle du monde. »

» Ce peu de mots piqua vivement la curiosité de Behezad. Il se tourna du côté du marchand qui parloit ainsi, et lui demanda quelle étoit la princesse dont il venoit de faire l'éloge ? « Prince, répondit le marchand, c'est la fille du roi du Turquestan. Tous ceux qui ont été dans ce pays ont entendu vanter comme moi sa beauté, et l'on dit que les qualités de son esprit ne le cèdent pas aux charmes de sa personne. »

» Ces paroles firent une telle impression sur le cœur du prince Behezad, qu'il conçut aussitôt une violente passion pour la princesse. Sa santé s'altéra, son visage devint pâle, et il tomba dans une mélancolie que rien ne pouvoit dissiper. Le roi son père s'aperçut de ce changement, et lui en demanda la cause. Le prince se troubla, rougit, céda aux instances de son père, et lui fit l'aveu de sa passion.

« Pourquoi, lui dit alors le roi, t'abandonner à la tristesse, et te laisser ainsi consumer inutilement ? La princesse dont tu es amoureux peut devenir ton épouse. Je vais la demander pour toi au roi son père : ma puissance est égale à la sienne, et j'espère qu'il ne dédaignera pas notre alliance. »

» Dès que Behezad eut conçu l'espoir d'obtenir l'objet de sa passion, l'impatience succéda chez lui à l'abattement. Le roi de Perse envoya sur-le-champ des ambassadeurs au roi de Turquestan pour lui demander sa fille, en le priant de régler lui-même les conditions du mariage avec le prince de Perse. Le roi du Turquestan consentit à donner sa fille au prince, à condition qu'il recevrait six cent mille pièces d'or.

» Le roi de Perse envoya aussitôt tout ce qui se trouvoit dans son trésor, et fit et fit dire au roi du Turquestan qu'il enverroit incessamment chercher la princesse, et qu'il lui feroit remettre alors le reste de la somme. Il fit part de tout cela au prince Behezad, et lui dit : « Tu es maintenant assuré de posséder la princesse : il ne reste plus qu'une somme assez modique à payer à son père ; je l'aurai bientôt rassemblée, et j'enverrai aussitôt chercher la princesse. »

» Ce retard rendit le jeune prince furieux. Il quitte brusquement son père, prend son épée, sa lance, monte à

cheval, sort du palais, et s'éloigne de la capitale. Il marche ainsi pendant plusieurs jours, et quitte le royaume de son père, dans le dessein d'attaquer une caravane, et de se procurer ainsi plus promptement l'argent qui restoit à payer pour compléter la dot de la princesse.

» Ce projet insensé eut l'issue qu'il devoit naturellement avoir. Behezad, eu attaquant une caravane, éprouva une résistance à laquelle il ne s'étoit pas attendu. Il fut entouré, fait prisonnier, et conduit devant le roi du Khorassan. Ce roi, frappé de la bonne mine du prince, ne voulut pas croire que ce fût un voleur : il l'engagea d'avouer qui il étoit, et pourquoi il s'étoit porté à cet excès ? »

» Behezad eut honte de se faire connoître, et aimant mieux mourir que de déshonorer son nom, protesta au roi qu'il n'étoit qu'un voleur et un brigand. Le roi toujours persuadé, malgré cela, que ce jeune homme ne pouvoit être un voleur, le fit conduire en prison, espérant découvrir un jour qui il étoit, et lui donna quelqu'un pour le servir.

» Quelque temps après, le bruit se répandit que le prince Behezad avoit disparu. Le roi son père écrivit à tous ses voisins pour en apprendre des nouvelles, et leur fit en même temps la peinture du jeune prince. Le roi du Khorassan reconnut aussitôt que le jeune homme qu'on lui avoit amené comme un voleur, et qu'il retenoit en prison, étoit le prince Behezad. Il le fit venir, et lui montra la lettre du roi son père.

» Behezad parut confus, et raconta au roi du Khorassan son aventure. Le roi du Khorassan lui représenta le danger auquel il s'étoit exposé par une conduite aussi étourdie, et lui fit sentir combien il étoit heureux que lui-même se fût conduit avec

autant de prudence, et ne lui eût pas fait subir sur-le-champ la punition qu'il sembloit mériter. Il le fit ensuite revêtir d'un habillement magnifique, et lui offrit la somme qui manquoit encore à la dot de la princesse. Behezad l'ayant acceptée, le roi du Khorassan lui dit qu'il alloit envoyer des ambassadeurs au roi de Perse, pour l'informer de ce qui s'étoit passé, et calmer son inquiétude. Il lui demanda en même temps s'il vouloit les accompagner, et retourner à la cour de son père. Behezad, trop empressé d'obtenir la princesse pour songer à retourner alors en Perse, pria le roi du Khorassan de mettre le comble à ses bontés, en lui permettant de se rendre directement à la cour du Turquestan.

« Si je retourne auprès de mon père, ajouta-t-il, il me faudra attendre qu'il envoie chercher la princesse, et que les envoyés soient de retour. Tout cela demandera bien du temps. Je suis ici sur la route du Turquestan, j'y serai bientôt arrivé, et je recevrai sa main à la cour du roi son père. »

« Le roi du Khorassan se mit à rire, et fut étonné de l'humeur vive, et de l'impatience du jeune prince. « Je crains pour vous, lui dit-il, les suites de cette vivacité. Prenez garde qu'elle ne soit un obstacle à votre bonheur, et ne vous empêche d'obtenir l'objet de vos vœux. » Il lui fit ensuite remettre l'argent dont il avoit besoin pour son voyage, le chargea de lettres de recommandation pour le roi du Turquestan, et lui donna une suite digne de son rang et de la circonstance.

» Le prince, transporté de joie, se mit aussitôt en chemin. Il faisoit la plus grande diligence, marchoit nuit et jour, et ne s'arrêtoit que le temps nécessaire pour laisser prendre de la nourriture aux hommes et aux chevaux. Quelque court que fût

ce temps, Behezad le trouvoit encore trop long.

» Le roi du Turquestan, prévenu de l'arrivée du prince Behezad, envoya au-devant de lui les principaux seigneurs de sa cour, le fit loger dans un magnifique palais qui touchoit au sien, et ordonna qu'on préparât tout pour le mariage de sa fille. Deux jours paroissent indispensables pour les préparatifs ; mais ce délai semble un siècle à l'amoureux Behezad : il veut absolument voir la princesse, et cherche tous les moyens de satisfaire son ardeur impatiente ; mais les usages de la cour du Turquestan, la vigilance de la reine, qui ne quitte pas la princesse et la tient soigneusement renfermée, rendent inutiles les diverses tentatives du prince.

» Le troisième jour, qui avoit été fixé pour la cérémonie du mariage, étant enfin arrivé, le prince apprend que son appartement n'est séparé de celui de la princesse que par un mur. Il l'examine avec attention, aperçoit une légère ouverture, et y applique ses yeux.

» On étoit alors occupé de la toilette de la mariée. Sa mère s'étant aperçue que quelqu'un la regardoit, prit deux fers chauds des mains des femmes qui arrangeoient ses cheveux, les introduisit dans l'ouverture, et creva les yeux du prince. La douleur lui fit pousser un cri perçant ; il tomba sans connoissance. Ses gens accourent à son secours, le relèvent, le rappellent à la vie, et lui demandent quel accident l'a réduit dans cet état ? Son malheur lui fait alors reconnoître son défaut. « C'est mon impatience, répondit-il en soupirant. Dans quelques instans j'allois posséder et contempler à mon aise celle qui devoit me rendre heureux. Je n'ai pu attendre quelques instans ; mes yeux ont voulu jouir d'avance du plaisir

de la voir : ils en sont punis par la privation de la lumière. »

» C'est ainsi, ô Roi, ajouta le jeune intendant, que l'impatience de Behezad lui lit perdre l'espoir d'être heureux au moment où il alloit le devenir, et que la précipitation de celle qui devoit être sa belle-mère, la rendit elle-même l'instrument du malheur de ce prince. Considérez donc les funestes conséquences de ces défauts, et ne vous hâtez pas de me faire mourir. »

Azadbakht ayant entendu l'histoire de Behezad, ou du prince impatient, parut réfléchir profondément. Il congédia l'assemblée, et fit reconduire en prison le prévenu.

Le cinquième visir, nommé Geherbour, se présenta le lendemain devant le roi, se prosterna humblement, et lui dit : « Sire, si vous aviez vu un de vos sujets porter un œil indiscret dans l'intérieur de votre palais, ou si seulement vous entendiez dire que quelqu'un eut eu cette audace, vous croiriez devoir lui faire arracher les yeux : quel traitement devez-vous donc faire éprouver à celui que vous avez trouvé au milieu de votre appartement, couché sur votre lit royal, à un vil esclave qui a voulu attenter à l'honneur de la reine ? Comment pouvez-vous différer de punir un tel crime, et laisser vivre un instant le coupable ? Hâtez-vous de laver cet affront dans son sang. Ce conseil, Sire, m'est dicté par l'amour de mon devoir, et par mon attachement pour vous. Il s'agit de maintenir le respect qui vous est dû, et d'assurer la tranquillité de l'état. Prolonger plus long-temps l'existence d'un tel criminel, c'est porter

atteinte à l'un et à l'autre. »

Azadbakht sentit alors se réveiller en lui le ressentiment de l'affront qu'il croyait avoir reçu, et se reprocha de n'être pas encore vengé. Il ordonna qu'on préparât tout pour le supplice, et qu'on amenât le jeune homme. « Malheureux, lui dit-il en le voyant, j'ai trop long-temps différé ta punition. Ce retard compromet ma tranquillité et celle de l'état. Tu vas subir le châtiment que tu as mérité par ton crime. »

« Je n'ai pas commis de crime, répondit le jeune intendant avec assurance, et ne crains pas pour ma vie. Cette crainte est faite pour le coupable : lui seul doit redouter la punition ; et quoiqu'il ait long-temps survécu à son crime, il éprouve enfin le sort du roi Dadbin et de son visir. »

« Je ne connois pas cette histoire, dit Azadbakht. »

1. [↑] Pays d'Asie, dans la grande Tartarie.

HISTOIRE DU ROI DADBIN,

OU

DE LA VERTUEUSE AROUA.

« SIRE, continua le jeune intendant, un roi du Tabarestan^[1], nommé Dadbin, avoit deux visirs, dont l'un s'appeloit Zourghan, et l'autre Cardan ; Zourghan avoit une fille qui passoit, non-seulement pour la plus belle personne de son temps, mais même pour la plus sage et la plus vertueuse. Ces qualités étoient soutenues en elle par une grande piété. Elle pratiquoit tous les exercices de la religion, observoit exactement les jeûnes, et vaquoit souvent à la prière.

» Le roi Dadbin ayant entendu parler de la beauté et des vertus d'Aroua (c'étoit le nom de cette personne si rare) , envoya chercher le visir son père, et la lui demanda en mariage. Le visir à cette demande se prosterna devant le roi, lui témoigna qu'il seroit très-honoré de cette alliance, et le pria de permettre seulement qu'il en parlât à sa fille. Le roi y consentit, à condition qu'il lui rapporteroit sur-le-champ la réponse.

» Aroua ayant appris le dessein du roi, dit à son père : « Mon père, je ne me sens aucun goût pour le mariage ; mais si vous voulez me donner un époux, choisissez-le dans un rang

inférieur au vôtre ; étant au-dessous de moi par la naissance et les richesses, il aura pour moi plus d'égards, et ne prendra pas d'autre femme. Un souverain au contraire me préférera bientôt une rivale ; je serai dédaignée, et traitée comme une esclave. »

» Cette réponse, portée au roi, ne fit qu'augmenter son ardeur et son impatience. « Assurez votre fille, dit-il à Zourghan, que je l'aimerai toujours. Au reste, la passion qu'elle m'inspire est telle, que si vous ne consentez à me la donner, j'emploierai pour l'obtenir la force et la violence. »

» Zourghan fit part à sa fille des sentimens et des menaces du roi. « Mon père, dit alors Aroua, le roi veut déjà me faire sentir son pouvoir et sa tyrannie. Que seroit-ce lorsque je serois devenue son épouse ? Dites-lui que je suis liée par un vœu religieux, et que je ne puis absolument me marier. »

» Dadbin, en apprenant cette dernière résolution, fit éclater sa colère, et menaça son visir de lui faire trancher la tête, s'il ne lui donnoit sa fille.

» Zourghan effrayé retourne promptement chez lui, et fait quelques instances auprès de sa fille ; mais voyant qu'il ne peut vaincre sa répugnance, il cède à la tendresse paternelle, et se détermine à fuir avec elle. Ils montent à cheval ; et, suivis de quelques esclaves, ils prennent ensemble le chemin du désert.

» Aussitôt que Dadbin fut instruit de leur évasion, il se mit à leur poursuite, accompagné d'un grand nombre de cavaliers. Zourghan et sa fille sont atteints et arrêtés. Le roi fond avec fureur sur Zourghan, lui décharge sur la tête un coup de sa masse d'armes, et l'étend à ses pieds ; il emmène Aroua, la conduit dans son palais, et la force d'accepter une main encore

teinte du sang de son père.

» Aroua, quoique au désespoir de la mort de son père, et indignée de la violence que le roi lui faisoit, souffrit son malheur avec patience et résignation. Elle redoubla de piété, et passoit une partie des jours et des nuits à prier.

» Cependant le roi Dadbin fut obligé de faire un voyage dans une province de ses états, où sa présence étoit nécessaire. Avant de partir, il fit venir le visir Cardan, et le chargea de gouverner pendant son absence. « Ce que je te recommande par-dessus tout, lui dit-il ensuite, c'est de veiller sur Aroua. Tu sais que pour l'obtenir, il m'a fallu employer la force : elle est ce que j'ai de plus cher au monde ; prends garde que ce trésor ne m'échappe. » Cardan, flatté de la confiance du roi, l'assura qu'il pouvoit compter sur son zèle et sur sa vigilance.

» Après le départ du roi Dadbin, Cardan fut curieux de voir celle dont la garde lui étoit confiée. Il profita de l'autorité qu'il avoit sur tout ce qui entouroit la reine, et se cacha clans un endroit favorable à son dessein. Il fut ébloui de la beauté d'Aroua, et en devint tellement amoureux, qu'il en perdit bientôt le repos et la raison. Il résolut de lui faire connoître ses sentimens, et lui écrivit en ces termes :

« Madame, l'amour que j'ai conçu pour vous me consume. C'en est fait de ma vie, si vous n'avez pitié du malheureux Cardan. »

» La reine, outrée de l'insolence de ce billet, le renvoya sur-le-champ avec cette réponse :

« Le roi vous a honoré de sa confiance : tâchez de la mériter, et soyez aussi fidèle que vous voulez le paroître. Songez aussi à

vosre épouse, et ne trahissez pas l'amour que vous lui devez. Si vous me tenez encore une fois le même langage, je dévoilerai vosre honte, et vous démasquerai aux yeux du public, en attendant que le roi punisse vosre perfidie. »

» Cette lettre fut un coup de foudre pour Cardan. Il sentit qu'il lui seroit impossible de séduire la reine, et craignit qu'elle ne rendit compte au roi de ce qui s'étoit passé. « La reine peut me perdre, dit-il en lui-même ; il faut que je la prévienne, et que je cherche un moyen de la perdre elle-même, et d'empêcher que le roi ne prête l'oreille à ce qu'elle pourroit lui dire. »

» Cardan ayant formé cette résolution, alla au-devant du roi dès qu'il fut informé de son retour. Dadbin lui fit d'abord quelques questions sur les affaires de l'état. Cardan y satisfait, et ajouta aussitôt : « Vous voyez, Sire, que la tranquillité a été maintenue, et la justice exactement rendue pendant vosre absence. Un seul événement pourra vous affliger, et je n'ose vous en rendre compte. Cependant j'ai lieu de craindre que vous ne l'appreniez par d'autres, et que vous ne me reprochiez d'avoir manqué à la confiance que vous m'avez témoignée. »

« Parle librement, dit le roi : je connois ton attachement pour moi, et ton amour pour la vérité. Je n'aurois pas dans un autre autant de confiance que j'en ai en toi. »

« Sire, continua Cardan, cette épouse que vous aimez tant, que vous préférez à toutes ses rivales, dont vous admirez la douceur, la modestie, la piété, qui jeûne et prie avec tant d'exactitude, vient de montrer que tous ces beaux dehors ne sont chez elle que fausseté et hypocrisie, et cachent une âme vile et corrompue. » « Comment, dit le roi en frémissant, et que

veux-tu dire ? »

« Sire, continua le perfide Cardan, peu de jours après le départ de votre Majesté, une femme de la reine vint me chercher secrètement, et m'introduisit dans un cabinet qui donnoit dans l'appartement d'Aroua. Je la vis étendue sur un sofa près d'Aboukhair, ce jeune esclave qui appartenoit à son père, et que vous avez comblé de bienfaits. Ils s'entretenoient familièrement ensemble, et se donnoient mutuellement toutes les marques de la plus vive tendresse. »

« C'en est assez, visir, interrompit le roi Dadbin, je te charge de faire étrangler Aboukhair ; mais je veux ordonner moi-même le juste châtiment de la perfide. »

« Le roi, de retour dans son palais, envoya chercher le chef de ses eunuques. Va, lui dit-il, dans l'appartement de la reine, et apporte moi sa tête. « Quoi, Sire, s'écria le chef des eunuques, touché de compassion, et entraîné par un mouvement involontaire, vous voulez faire périr Aroua ! Sans doute elle est bien coupable à vos yeux ; mais ne peut-elle pas être victime de la calomnie ? Au lieu de verser son sang, faite-la plutôt transporter dans un désert. Si elle est coupable, elle y périra ; mais si elle est innocente, Dieu lui conservera la vie. »

« Le roi approuva le raisonnement du chef des eunuques, appela un esclave, et lui ordonna de faire monter aussitôt Aroua sur un chameau, et de la conduire au milieu d'un désert, L'ordre fut exécuté, et Aroua laissée seule sans eau et sans provisions, au milieu d'une immense solitude.

« L'infortunée princesse se voyant dans cette affreuse position, ne songea qu'à se préparer à la mort. Elle monta sur

une petite colline, dressa un autel, en plaçant quelques pierres l'une sur l'autre, et se mit à prier et à implorer la miséricorde de Dieu. Elle vit bientôt s'avancer vers elle un homme qui lui étoit inconnu.

» C'étoit un des esclaves du roi Chosroès, chargé du soin de garder ses chameaux. Plusieurs de ces animaux s'étant égarés, le roi l'avoit menacé de le faire périr s'il ne les retrouvait pas. Il s'étoit enfoncé dans ce désert pour les chercher, et ayant aperçu de loin une femme, il avoit été curieux de la voir de plus près. Il s'approcha donc d'Aroua, attendit qu'elle eût fini sa prière, la salua poliment, et lui demanda qui elle étoit, et ce qu'elle faisoit dans cette solitude ? « Je suis, lui répondit-elle, une servante du Seigneur, occupée uniquement à le prier et à le servir. »

» Le conducteur de chameaux, frappé de la beauté de la princesse, lui proposa de l'épouser, en lui promettant d'avoir pour elle toutes sortes d'égards et de complaisances. « Je ne puis, répondit la princesse, appartenir à d'autre qu'à Dieu ; mais si vous voulez avoir pitié de ma situation, et me rendre un service, conduisez-moi dans un lieu qui ne soit pas entièrement dépourvu d'eau. »

» L'esclave fit monter Aroua sur son chameau, et la conduisit sur le bord d'un ruisseau qu'il avoit remarqué en traversant le désert. Il lui exposa ensuite la peine dans laquelle il étoit lui-même, et la pria d'adresser des vœux au ciel pour lui faire retrouver les chameaux qu'il avoit perdus. La princesse le lui promit, et se mit aussitôt en prière. L'esclave s'en retourna, pénétré d'admiration pour tant de vertu et de piété, et retrouva bientôt ses chameaux.

» De retour auprès de Chosroès, l'esclave lui rendit compte de son aventure, et lui vanta la beauté de la jeune solitaire. Le roi de Perse Chosroès, curieux de voir une personne aussi extraordinaire, sortit secrètement de son palais avec une suite peu nombreuse, et se fit conduire à l'endroit où étoit Aroua. Il fut étonné de sa beauté, et trouva qu'elle étoit encore beaucoup au-dessus de la peinture que lui avoit faite l'esclave. Il la salua respectueusement, et lui dit :

« Je suis le roi des rois, le grand Chosroès : je viens vous offrir mon cœur et ma main. »

« Comment, lui répondit Aroua, votre Majesté pourroit-elle abaisser ses regards sur une infortunée séparée du reste du monde ? » « Je vous ai vue, reprit Chosroès, et désormais je ne puis vivre sans vous : si vous ne consentez à devenir mon épouse, je vais fixer ma demeure dans ce désert, me ranger sous votre obéissance, et me consacrer avec vous au service de Dieu. »

» Chosroès fit aussitôt dresser deux tentes, l'une pour lui et l'autre pour Aroua. Il se retira dans la sienne, et fit porter à la jeune solitaire la nourriture dont elle avoit besoin.

» Aroua fut sensible à la délicatesse d'une telle conduite, et sentit tout le prix des sacrifices que lui faisoit le roi de Perse. Elle réfléchit à la perte qu'alloient faire ses sujets, et à la désolation de sa famille, et s'efforça de le détourner de sa résolution, en parlant ainsi à l'esclave qui lui apportoit à manger :

« Représentez au roi de ma part qu'il ne doit pas abandonner pour moi le soin de ses états, et s'arracher à la tendresse de tout

ce qui l'entoure ; qu'il retourne dans son palais près de ses femmes et de ses enfans. Quant à moi, rien ne m'attache plus au monde ; le titre de reine ne sauroit me toucher, et je dois rester en ces lieux pour y vaquer à la prière. »

» L'esclave s'étant acquitté de la commission dont il étoit chargé, le roi fit répondre qu'aucune considération n'étoit capable de changer sa résolution, et qu'il ne pouvoit rien faire de mieux que de renoncer lui-même au monde. Aroua voyant que le roi étoit inébranlable, ne crut pas devoir résister plus long-temps : elle adora les desseins de la Providence, qui veilloit sur elle pour venger son innocence, et faire triompher sa vertu.

« L'intérêt de vos peuples, dit-elle, à Chosroès, me fait un devoir de céder à vos désirs. Je consens à devenir votre épouse ; mais à condition que vous donnerez ordre au roi Dadbin, votre vassal, de se rendre à votre cour avec son visir Cardan et le chef de ses eunuques. L'entretien que je veux avoir avec eux en votre présence, vous apprendra des choses que vous ne devez pas ignorer. «

» Chosroès ne put s'empêcher de témoigner à Aroua la surprise que lui causoit cette demande. Elle lui fit alors un récit simple et fidèle de ses infortunes. Chosroès en fut vivement touché, et lui promit de venger son innocence, et de punir les crimes du roi Dadbin. Il fit venir une litière magnifique, et ils prirent ensemble le chemin de la capitale. Aroua fut conduite dans un palais somptueux, et reçut le titre de reine.

» Aussitôt après son retour, Chosroès envoya ordre au roi Dadbin de se rendre près de lui, accompagné de son visir Cardan et du chef de ses eunuques. L'officier chargé de cette

commission, étoit suivi d'un nombreux corps de troupes, et devoit ramener avec lui le roi Dadbin. Celui-ci fut consterné d'un ordre dont il ne pénétoit pas le motif, et son visir n'étoit pas moins inquiet que lui. Ils furent obligés de se mettre en marche sur-le-champ, et de faire la plus grande diligence.

» Arrivés à la cour de Perse, on les fît entrer aussitôt dans la salle où le roi donnoit ses audiences. Des esclaves y apportent un trône sur lequel étoit assise Aroua, cachée par des rideaux qui l'entouroient. On place ce trône à côté de celui de Chosroès. Aroua tire alors le rideau qui étoit devant elle, et s'adresse à Cardan :

« C'est toi, je n'en puis douter, lui dit-elle, qui, abusant de la crédulité de mon époux, m'as fait chasser honteusement de son palais. Le mensonge est ici inutile ; rends hommage à la vérité, et dis quel motif t'avoit fait conjurer ma perte ? »

» Cardan confondu baissa les yeux, et répondit en pleurant : « La reine fut toujours sage et vertueuse ; je suis le seul coupable. Un amour criminel qu'elle a repoussé avec indignation, et la crainte que le roi n'en fût instruit, m'ont porté à la calomnier. Le mal retombe toujours sur celui qui le fait, et mon arrêt est depuis long-temps écrit sur mon front.

« Comment, malheureux, s'écria Dadbin en se frappant le visage, tu as trahi ma confiance, et tu m'as fait sacrifier, par tes infames mensonges, une épouse qui m'étoit si chère ! Quelle mot, quels tourmens un tel forfait ne mérite-t-il pas ! »

« Cardan, reprit aussitôt Chosroès, n'est pas ici le seul coupable : toi-même, Dadbin, tu mérites la mort pour avoir si légèrement ajouté foi à la calomnie, et puni ton épouse avec

tant de précipitation. Si tu eusses examiné, recherché la vérité, tu aurois découvert facilement le mensonge, et distingué l'innocent du coupable. »

» Chosroès s'adressant ensuite à Aroua, lui dit : « Soyez ici juge, Madame, et prononcez leur arrêt. »

« Sire, répondit Aroua, Dieu les a jugés lui-même : CELUI QUI DONNE INJUSTEMENT LA MORT SERA CONDAMNÉ À MORT ; CELUI QUI MALTRAITE SERA MALTRAITÉ, ET CELUI QUI FAIT LE BIEN EN RECEVRA LA RÉCOMPENSE. Dadbin a tué injustement d'un coup de masse d'armes un père que je chérissais ; son sang crie vengeance, et je dois entendre sa voix. Par les artifices du visir Cardan, j'ai été abandonnée au milieu d'un désert : il est juste qu'il éprouve le même sort. S'il est coupable aux yeux de Dieu, il y périra de faim et de soif ; et s'il pouvoit être innocent, il seroit préservé de la mort comme je l'ai été moi-même. Quant au chef des eunuques, il s'est montré sensible et compatissant, en conseillant au roi de ne pas me faire trancher la tête : sa conduite mérite des récompenses, et il seroit à souhaiter que les rois n'accordassent leur confiance qu'à des hommes de ce caractère. »

» Chosroès fit aussitôt assommer le roi Dadbin d'un coup de masse d'armes, et donna ordre de faire monter Cardan sur un chameau, et de le conduire au milieu des déserts. Il fit ensuite approcher le chef des eunuques, le revêtit d'une robe d'honneur, et lui donna un emploi distingué.

» C'est ainsi, ô Roi, ajouta le jeune intendant, que celui qui fait mal est toujours puni ; mais celui qui est innocent ne doit rien craindre. Je n'ai commis aucun crime : j'espère que Dieu

vous fera découvrir la vérité, et confondra la malice et la méchanceté de mes ennemis. »

L'histoire du roi Dadbin et de son visir Cardan avoit fait impression sur le roi Azadbakht. Il sentoit s'élever dans son esprit des doutes, des soupçons, et résolut de remettre encore au lendemain la punition du coupable.

La sage lenteur du roi Azadbakht irritoit de plus en plus ses dix visirs contre le jeune homme. Ils étoient piqués de ne pouvoir réussir à se défaire de lui, et craignoient que ces retards ne leur devinssent funestes. Le lendemain, trois d'entr'eux se présentèrent ensemble devant le roi, se prosternèrent à ses pieds, et lui dirent, par l'organe de l'un d'eux: « Sire, l'intérêt de l'état, et notre attachement pour votre personne, nous obligent à vous conseiller de ne pas épargner plus long-temps ce jeune esclave. À quoi bon, en effet, le laisser vivre plus long-temps ? On s'étonne que son audace ne soit pas encore punie ; et chaque jour il se répand de nouveaux bruits injurieux à l'honneur de votre Majesté. »

Azadbakht reconnoissant que ses trois visirs avoient raison, envoya chercher le jeune intendant, et lui dit : « J'ai beau différer de prononcer ton arrêt, tout le monde demande ta mort, et personne ne se présente pour prendre ta défense. »

« Sire, reprit sans s'effrayer le jeune homme, ce n'est pas des hommes que j'attends du secours, mais de Dieu. Si Dieu est pour moi, je n'ai rien à redouter. Tous ceux qui mettent ailleurs leur confiance, éprouvent le sort qu'éprouva long-temps le roi Bakhtzeman. »

« Cette histoire doit être édifiante, dit Azadbakht, je ne puis refuser de t’entendre. »

1. [↑](#) Province de Perse : l’ancienne Hircanie.

HISTOIRE

DU ROI BAKHTZEMAN.

« SIRE, continua le jeune homme, le roi Bakhtzeman, fier de sa puissance et de l'éclat qui l'environnoit, croyoit n'avoir rien à craindre de l'inconstance de la fortune et de la fragilité des choses humaines. Plein de confiance dans ses propres forces, il ne pensoit pas à implorer dans ses entreprises le secours du ciel. Entraîné par ses passions, il se reposoit sur son visir du soin des affaires, vivoit dans la mollesse, et se livroit entièrement à la joie et aux plaisirs.

» Un des rois voisins, profitant de cette conduite, se jeta sur une des provinces de l'empire, et s'en empara. Le grand visir, en rendant compte de cet événement à Bakhtzeman, lui témoignoit quelque inquiétude sur les suites qu'il pouvoit avoir. « Faites avancer toutes mes troupes de ce côté-là, lui dit le roi avec confiance ; levez-en, s'il le faut, de nouvelles ; mettez de nombreuses garnisons dans les places fortes ; encouragez mes soldats par des largesses ; tâchez de corrompre ceux de l'ennemi. J'ai des trésors considérables, vous pouvez prendre tout l'argent dont vous aurez besoin pour la défense de l'empire. »

« Sire, répliqua le visir, je n'ai négligé aucun des moyens que la prudence humaine peut suggérer ; mais ces moyens ne

réussissent pas toujours. Dieu est le maître des événements, et peut seul donner la victoire : il faut que votre Majesté ait recours à lui, et implore son assistance. »

» Bakhtzeman ne fit aucune attention à ces sages remontrances. L'ennemi triompha de tous les obstacles qu'on lui avoit opposés, et Bakhtzeman fut obligé de prendre la fuite. Il se retira chez un roi qui étoit son allié, et lui demanda du secours pour rentrer dans ses états. Ce roi généreux lui donna une somme d'argent considérable et un grand nombre de troupes. Bakhtzeman se réjouit, et dit en lui-même : « Avec de telles forces, je ne puis manquer de triompher. »

» Plein de cette confiance, Bakhtzeman marche à la rencontre de l'ennemi ; mais la victoire se déclara de nouveau en faveur de l'usurpateur : l'armée de Bakhtzeman fut mise en déroute, et il ne dut lui-même son salut qu'à la vitesse et à la vigueur de son cheval, qui ayant traversé à la nage un fleuve très-large qui se trouvoit sur son chemin, le porta heureusement sur la rive opposée.

» Non loin de ce fleuve étoit une ville considérable défendue par un château bien fortifié. Cette ville appartenoit au roi Khadidan. Le roi fugitif se rendit à sa cour, et se fit annoncer comme un officier versé dans le métier de la guerre, qui demandoit du service dans ses armées. Khadidan se sentit, en le voyant, prévenu en sa faveur. Il le reçut avec distinction, et lui donna un emploi honorable. Peu après, il s'attacha davantage à lui, et le combla d'honneurs et de présens. Bakhtzeman se seroit trouvé heureux, s'il eût pu ne pas songer à ce qu'il avoit été, et oublier la perte de son royaume.

» Le roi Khadidan eut dans ce temps-là une guerre à soutenir

contre un de ses voisins. Il mit en campagne une armée formidable, s'arma lui-même de pied en cap, prit en main sa lance, et marcha à la tête des siens. Il avoit confié à Bakhtzeman le commandement de l'avant-garde. La bataille se donna : Khadidan et Bakhtzeman se conduisirent en chefs expérimentés, et firent des prodiges de valeur. Les officiers et les soldats, animés par leur exemple, montrèrent un courage et une intrépidité extraordinaire. L'ennemi fut entièrement défait et dispersé.

» Bakhtzeman, après la bataille, élevoit jusqu'aux cieux les exploits de Khadidan, et la bravoure qu'il avoit montrée, en s'exposant au danger comme un simple soldat. « Sire, lui disoit-il, avec autant de valeur et d'habileté, et secondé par de telles troupes, vous êtes sûr de triompher de tous vos ennemis. » « Comment, lui répondit Khadidan, tu te vantes d'être instruit et expérimenté, et tu crois que la victoire dépend du nombre ou de la valeur des hommes ? » « Oui, Sire, répondit le roi détrôné, telle fut toujours mon opinion. »

« Tu te trompes grossièrement, reprit avec vivacité Khadidan. Malheur, et trois fois malheur à quiconque met sa confiance en tout autre qu'en Dieu ! L'armée la plus nombreuse et la plus formidable en apparence, n'est qu'un pompeux appareil, un attirail imposant que dissipe le souffle de celui qui peut seul donner la victoire. Comme toi, j'ai cru quelque temps que le succès dépendoit des hommes : mais l'expérience m'a appris le contraire. Écoute mon histoire, et reconnois ton erreur :

HISTOIRE

DU ROI KHADIDAN.

» JE montai sur le trône dans un âge fort jeune. Ébloui de ma gloire, et enivré de ma puissance, j'imaginois que tous mes voisins devoient se ranger sous mes lois. Un d'entr'eux se montra jaloux de conserver son indépendance ; je lui déclarai la guerre. Il n'avoit qu'une poignée de monde à m'opposer : j'étois à la tête d'une armée nombreuse, et je croyois marcher à une victoire assurée. L'événement trompa cruellement mon attente. Contraint de prendre honteusement la fuite, je fus obligé d'abandonner mes états au vainqueur, et de me retirer dans des montagnes avec cinquante hommes qui n'avoient pas voulu m'abandonner.

» La Providence me fit rencontrer dans ces montagnes un derviche renfermé dans son hermitage, et entièrement occupé des exercices et des pratiques de la religion. Je fis connoissance avec lui, et je lui racontai mon malheur. « Je ne sais, lui disois-je en finissant, ce qui a pu causer ma défaite. Mon ennemi n'avoit que huit cents hommes, et j'en avois huit cent mille. »

« Votre ennemi, me dit le saint personnage, mettoit sa confiance en Dieu ; et vous, vous mettiez la vôtre dans le nombre de vos troupes : voilà pourquoi votre ennemi a été

vainqueur, et que vous avez été défait. Reconnoissez votre faute, et mettez désormais votre espoir dans le secours du Tout-Puissant. »

» Ces paroles furent pour moi un trait de lumière. J'élevai mes regards en haut, et je gémis de l'orgueil et de la présomption qui m'avoient aveuglé jusque-là. Au bout de quelque temps, le bon derviche vint me trouver, et me dit : « Votre ennemi a cessé de placer sa confiance en Dieu ; l'orgueil s'est glissé dans son cœur ; il croit que c'est sa valeur qui l'a fait triompher : vous seul, vous pourriez aujourd'hui le mettre en déroute. »

« J'ajoutai foi au discours du derviche ; je rassemblai ma faible escorte à laquelle j'avois inspiré des sentimens pareils aux miens, et je marchai à la rencontre des ennemis. Nous fondîmes sur eux pendant la nuit, en poussant des cris épouvantables. Ils crurent que nous étions en grand nombre, et prirent la fuite.

» C'est ainsi que j'ai recouvré mes états par la toute-puissance de Dieu ; c'est en lui seul aujourd'hui que je mets mon espoir, et je ne manque pas d'implorer son assistance dans toutes les guerres que j'ai à soutenir. »

» Bakhtzeman, en entendant l'histoire du roi Khadidan, crut sortir d'un long assoupissement. « Gloire à Dieu, dont je reconnois maintenant la toute-puissance, s'écria-t-il ! Votre histoire, Sire, est précisément la mienne. Je vous ai caché mon nom et mes malheurs, mais le service que vous venez de me rendre, en dissipant mon aveuglement, m'arrache mon secret.

Je suis le roi Bakhtzeman ; ma confiance dans mes propres forces, m'a fait perdre ma couronne, et a rendu inutiles les efforts que j'ai faits pour la recouvrer. Je veux profiter de votre exemple, et suivre désormais la route que vous avez suivie. »

» À ces mots, Bakhtzeman prit congé du roi Khadidan, et se retira dans une solitude pour y pleurer ses fautes, et s'appliquer uniquement aux exercices de la piété, et au service de Dieu. Une nuit qu'il dormoit tranquillement, il vit en songe un vieillard qui lui tint ce discours :

« Dieu a exaucé tes prières : il est content de ton repentir ; il t'accordera son secours, et te fera triompher de ton ennemi. »

» Le roi Bakhtzeman, plein de confiance dans cette vision, prit le chemin de son royaume. Arrivé près de sa capitale, il rencontra quelques personnes attachées au service du nouveau roi, mais qui, malgré cela, regrettoient vivement son prédécesseur : elles virent bien qu'il venoit d'un pays étranger, et lui conseillèrent de ne pas entrer dans la ville.

« Le nouveau monarque, lui dit l'une d'elles, a une telle frayeur du dernier roi Bakhtzeman, qu'il fait trancher la tête à tous les étrangers, dans la crainte qu'ils ne soient, ou le roi Bakhtzeman, ou quelque émissaire de sa part. » « Pourquoi craint-il Bakhtzeman, leur demanda le prince, assuré qu'il n'étoit pas reconnu ? C'est Dieu seul qu'on doit craindre : le mal et le bien ne viennent que de lui. »

« Vous avez raison, lui dit-on, mais le nouveau roi s'embarrasse peu des jugemens de Dieu ; il se repose sur sa puissance, et sur les troupes qui l'entourent, et cherche il conserver par la tyrannie une autorité qu'il a usurpée par la

violence. Il sait que tous les cœurs sont pour Bakhtzeman, et que s'il paroissoit ici, cent mille bras se leveroient pour le remettre sur le trône. »

» Bakhtzeman, touché de l'attachement que conservoient pour lui ces officiers de l'usurpateur, crut devoir leur déclarer qui il étoit. Aussitôt ils descendirent de cheval, se prosternèrent devant lui, baisèrent ses étriers, et lui demandèrent comment il osoit exposer ainsi sa vie ? « Je ne crains pas pour ma vie, leur répondit-il, Dieu saura, s'il veut, la conserver ; c'est en lui que je mets maintenant tout mon espoir. »

« Puisqu'il est ainsi, lui dirent-ils, vous devez triompher de l'usurpateur, qui ne met sa confiance que dans les hommes. Quant à nous, nous sommes prêts à tout tenter, et à verser pour vous jusqu'à la dernière goutte de notre sang. Nous sommes les plus intimes confidens de l'usurpateur : nous allons vous faire entrer parmi nous dans la ville, et nous vous cacherons jusqu'à ce qu'il soit temps de vous montrer. »

» Bakhtzeman s'abandonna à la fidélité de ces officiers, et leur dit de faire tout ce que le ciel et leur devouement leur inspireroit. Ils le firent entrer dans la ville, et le cachèrent dans la maison de l'un d'entr'eux. Ils rassemblèrent ensuite les principaux officiers du nouveau roi, qui avoient autrefois appartenu à Bakhtzeman, et leur apprirent son retour. Ceux-ci firent éclater leur joie, et lui prêtèrent de nouveau serment de fidélité. On se jeta sur l'usurpateur : on lui ôta la vie, et on remit sur le trône le roi Bakhtzeman, aux acclamations de tout le peuple.

» Ce monarque, instruit par le malheur, n'oublia jamais de quelle manière il avoit recouvré l'empire. Il se montra toujours

soumis et religieux envers Dieu, juste et clément envers les hommes. Le ciel le combla de ses faveurs, et son règne fut une suite continuelle de succès et de prospérités. »

Le jeune intendant, en finissant l'histoire du roi Bakhtzeman, protesta de nouveau à Azadbakht qu'il mettoit toute sa confiance en Dieu, qu'il n'attendoit de secours que de lui, et qu'il étoit fermement persuadé qu'il feroit bientôt éclater son innocence. Azadbakht, touché de son air de candeur et des sentimens qu'il faisoit paroître, ordonna qu'il fût reconduit en prison.

Le lendemain, qui étoit le septième jour depuis l'emprisonnement du jeune intendant, le septième visir, qui se nommoit Behkemal, vint trouver le roi Azadbakht, pour l'exciter à ordonner la mort du jeune intendant, en lui représentant que son crime étoit évident, et demandoit un châtiment prompt et exemplaire.

Azadbakht ordonna qu'on fît venir le coupable en sa présence, et lui dit : « Je ne puis différer plus long-temps ta punition. Mon honneur et la tranquillité de l'état exigent ta mort, et tu ne peux attendre de moi aucun pardon. »

« Sire, dit le jeune intendant, plus la faute est grande, et plus il y a de mérite à pardonner. Un souverain tel que vous, peut aisément et sans crainte pardonner à un malheureux comme moi, quand la faute auroit éclaté aux yeux du monde entier ; à plus forte raison quand les apparences seules et la malignité le condamnent. Faire grâce de la vie, c'est la plus grande grâce qu'on puisse faire : par-là, la puissance des rois se rapproche

de celle de la Divinité ; car laisser vivre celui qu'on peut faire mourir, c'est, pour ainsi dire, rendre la vie à un mort. L'exemple du roi Beherkerd, prouve que les souverains qui font usage de la clémence, en sont eux-mêmes quelquefois récompensés. »

Azadbakht parut désirer d'entendre l'histoire du roi Beherkerd, et le jeune homme la raconta en ces termes :

HISTOIRE

DU ROI BEHERKERD.

« BEHERKERD étoit un prince puissant, redouté de ses voisins, et plus encore de ses sujets. La justice qu'il prétendoit rendre à ceux-ci avec promptitude, étoit une véritable injustice. Incapable d'un mûr examen, il confondoit l'innocent avec le coupable, et ne distinguoit pas l'apparence du crime d'avec le crime lui-même. Ignorant l'art de proportionner les peines aux délits, il punissoit les fautes les plus légères comme les plus graves, et ne faisoit pas même grâce aux fautes involontaires. Jaloux de tous les droits de la souveraineté, le plus beau de ces droits, celui de pardonner, étoit le seul dont il ne faisoit jamais usage.

» Un jour que le roi Beherkerd étoit à la chasse, une flèche tirée imprudemment derrière lui, l'atteignit et lui emporta l'oreille. Le roi transporté de fureur, ordonna aussitôt qu'on cherchât et qu'on lui amenât le coupable. C'étoit un jeune officier qui, ayant vu lui-même l'effet de sa flèche, s'étoit évanoui, et étoit tombé par terre sans connoissance : on l'apporta dans cet état aux pieds du roi, qui ordonna qu'on le mit à mort. Le jeune officier qui avoit un peu repris ses esprits, se prosterna devant le roi lorsqu'il entendit prononcer sa sentence, et lui dit:

« Sire, la faute que je viens de commettre est l'effet d'une inadvertance, et non un dessein prémédité de ma part. Vous pouvez me pardonner, j'implore votre clémence. Pardonner est la plus belle action qu'un grand roi puisse faire. Celui qui pardonne est souvent récompensé dans ce monde, et se ménage un trésor dans l'autre. Conservez-moi la vie, je vous en conjure, Dieu conservera quelque jour la vôtre.

» Le roi fut plus étonné de ces dernières paroles, qui sembloient le menacer de quelque grand danger, que touché de la prière du jeune officier ; et contre l'attente générale, il lui accorda sa grâce.

» Le jeune officier, qu'on regardoit comme un simple particulier, étoit bien au-dessus de ce qu'il paroissoit être. C'étoit le fils du roi d'Oman. Quelque trait de vivacité ayant excité contre lui la colère du roi son père, il avoit quitté la cour et s'étoit réfugié près du roi Beherkerd, où il avoit pris un faux nom, et obtenu du service.

» Quelque temps après l'accident qui pensa lui coûter la vie, il fut reconnu par un des sujets du roi son père. Celui-ci ayant été informé de la retraite de son fils, lui écrivit sur-le-champ pour l'engager à revenir, et l'assura qu'il n'avoit rien à craindre de son ressentiment. La lettre étoit conçue dans des termes si tendres et si pressans, que le jeune prince, se confiant dans la bonté de son père et cédant à l'amour qu'il avoit lui-même pour lui, partit aussitôt. Son espérance ne fut pas trompée : son père le reçut avec les plus grands transports de joie, et lui rendit toute son affection.

» Le prince d'Oman étoit depuis quelques années réconcilié avec son père, lorsque le roi Beherkerd, ayant envie de se

promener sur mer, et de prendre le divertissement de la pêche, monta sur un vaisseau, accompagné des principaux seigneurs de sa cour. Dès que le vaisseau fut un peu éloigné de terre, il s'éleva tout-à-coup une horrible tempête qui l'entraîna en pleine mer et brisa ses mâts. Devenu le jouet des vents et des flots, il fut bientôt mis en pièces et submergé.

» Le roi Beherkerd échappa heureusement au naufrage, se saisit d'une planche, et fut jeté, vers la fin du jour, sur un rivage qui lui étoit inconnu. Quoique fatigué et affoibli par quelques blessures qu'il s'étoit faites en s'attachant à la planche qui l'avoit sauvé, ses forces n'étoient pas encore épuisées. Ayant aperçu de loin une grande ville, il porta ses pas de ce côté. C'étoit la capitale du royaume d'Oman. Beherkerd ne put y arriver que fort tard : les portes étoient fermées, et il fut obligé de passer la nuit dans un cimetière.

» Le lendemain, quelques habitans du voisinage, qui alloient de grand matin à la ville, trouvèrent près de ce cimetière le corps d'un homme qui paroissoit avoir été assassiné dans la nuit même. Ils aperçurent en même temps dans le cimetière un étranger vêtu d'habits déchirés, et ensanglantés en plusieurs endroits : ils ne doutèrent pas qu'il ne fut l'assassin, le prirent et le conduisirent au roi d'Oman, qui ordonna qu'il fût mis en prison en attendant qu'on eût reconnu le cadavre, et pris d'autres informations.

» Le roi Beherkerd réfléchissant alors sur toute sa conduite, disoit en lui-même : « Ce qui m'arrive aujourd'hui est la punition des injustices que j'ai commises. J'ai souvent fait périr des innocens ; je vais perdre la vie à mon tour comme auteur d'un meurtre dont je ne suis pas coupable. »

» Tandis que, livré à ses réflexions, il se promenoit dans la cour de la prison, un oiseau vint se percher vis-à-vis de lui. Beherkerd, sans y penser, ramassa une pierre et la jeta à l'oiseau. La pierre ne l'atteignit point, et passa par-dessus les murs de la prison. Le fils du roi d'Oman jouoit par hasard au mail dans une grande place voisine. La pierre retomba sur lui, le blessa à l'oreille, et lui fit éprouver une douleur si vive, qu'il fut quelque temps sans connoissance.

» On chercha de quel côté étoit partie la pierre, et on reconnut qu'elle avoit été lancée par le nouveau prisonnier, déjà violemment soupçonné d'assassinat. On l'amena devant le jeune prince, qui ordonna de lui trancher la tête. Lorsqu'on lui eut ôté son turban, le jeune prince remarqua qu'il lui manquoit une oreille, et lui dit : « Le châtiment qu'on t'a fait subir en te coupant une oreille, prouve que tu as commis plus d'un crime. »

» Beherkerd ayant demandé la permission de se justifier, raconta l'accident qui lui avoit fait perdre l'oreille, et ajouta qu'il pouvoit faire mourir celui qui en étoit l'auteur ; mais qu'il lui avoit pardonné. Le prince d'Oman le regardant alors plus attentivement, le reconnut, et s'écria : « Vous êtes le roi Beherkerd . » En même temps il courut à lui et le serra dans ses bras.

» On rendit à Beherkerd les honneurs dus à son rang, on le revêtit d'habits magnifiques, et on le fit asseoir à côté du jeune prince, qui lui demanda par quelle suite d'événemens il étoit tombé dans une position aussi affreuse, et avoit été conduit si près de la mort ? Beherkerd lui fit le récit de son naufrage, de la malheureuse rencontre qui l'avoit fait passer pour assassin,

et du hasard qui lui avoit fait lancer une pierre par-dessus les murs de sa prison.

« Sire, lui dit le jeune prince, lorsqu'il eut achevé son histoire, rappelez-vous qu'en sollicitant mon pardon, j'osai vous promettre que Dieu récompenseroit un jour votre clémence. L'événement a justifié ma prédiction, et celui à qui vous avez fait grâce de la vie est assez heureux pour pouvoir lui-même conserver aujourd'hui la vôtre. »

» Le jeune prince le conduisit ensuite près du roi son père, auquel il apprit la manière dont il venoit de reconnoître et de sauver le roi Beherkerd, et celle dont ce roi lui avoit autrefois fait grâce de la vie. Les deux souverains s'embrassèrent, et se témoignèrent réciproquement leur reconnaissance.

» Beherkerd, au bout de quelques jours, prit congé du roi d'Oman, et fut reconduit dans ses états par une escorte nombreuse et magnifique. Le danger que ce prince avoit couru lui ouvrit les yeux, et le fit entièrement changer de conduite. Il se montra lent à punir, porté à pardonner, et fut par la suite autant aimé de ses sujets, qu'il en avoit été jusque-là haï et détesté.

» Par cet exemple, ajouta le jeune intendant, vous voyez, ô Roi, qu'il n'y a rien de plus excellent que la clémence. Un seul acte de clémence sauva la vie au roi Beherkerd, amollit son cœur, y fit germer toutes les vertus, et le rendit le modèle des souverains. »

Azadbakht ébranlé par l'histoire que venoit de raconter le

jeune homme, et cédant à un reste d'attachement qu'il conservoit encore pour lui, fit signe de le reconduire en prison.

Le huitième jour, les dix visirs s'assemblèrent, et tinrent conseil ensemble contre le jeune homme. « Quel moyen emploierons-nous, dit l'un d'eux, pour nous défaire de ce vil esclave, de cet indigne rival, qui, par ses discours, rend inutiles nos artifices ? S'il ne périt pas, nous devons craindre de périr nous-mêmes. Allons donc tous ensemble trouver le roi, et réunissons nos efforts pour le décider à ordonner la mort du coupable. »

Cet avis fut approuvé de toute l'assemblée. Les dix visirs se rendirent chez le roi, se prosternèrent à ses pieds, et l'un d'eux prit ainsi la parole :

« Sire, ce jeune homme vous flatte, et vous séduit par la magie de ses discours. Il profite de la complaisance avec laquelle vous prêtez l'oreille à ses vaines sentences, et triomphe du succès de ses ruses. Que ne pouvez-vous entendre plutôt les discours qu'on tient autour de nous, les murmures du peuple, ses propos séditieux et injurieux à l'honneur de votre Majesté ! Peut-être alors vous feriez plus d'attention aux conseils que nous dictent la prudence et l'attachement que nous avons pour vous. Mais quelque'inutiles qu'aient été jusqu'à présent nos représentations, nous ne devons pas pour cela renoncer à notre devoir, et cesser de vous faire entendre la vérité. Réunis ici devant vous, tous les dix, nous vous attestons encore que ce jeune homme est coupable, et ne s'est introduit dans votre appartement que pour vous déshonorer. Si vous ne voulez pas le faire périr, chassez-le au moins de votre empire.

On s'étonnera de votre indulgence, et elle aura peut-être des suites fâcheuses ; mais au moins la présence de l'infâme ne souillera plus ces lieux, et ne sera plus un sujet de honte et de scandale. »

Ce discours enflamma le courroux du roi, qui donna ordre d'aller chercher le jeune homme. Lorsqu'il parut, les dix visirs jetèrent tous ensemble un cri contre lui, et dirent : « Perfide, tu crois éviter la mort et tromper le roi par tes discours adroits ; mais comment peux-tu te flatter d'obtenir le pardon d'un crime qui blesse les lois, les mœurs, la religion, et compromet à la fois la gloire du monarque, et la sûreté de son empire ? » Le roi ayant ordonné qu'on fit venir l'exécuteur, tous les visirs offrirent leurs bras, et se disputèrent l'honneur de servir de bourreau.

« Sire, dit alors le jeune homme en regardant avec mépris les visirs, la rage et l'acharnement de vos visirs contre moi, découvre évidemment la haine et la jalousie qui les animent. Ils veulent se débarrasser de moi pour pouvoir, à leur gré, disposer comme autrefois de vos trésors... »

« Toi seul les accuse, dit le roi en l'interrompant, tandis qu'ils déposent tous les dix contre toi. »

« Comment peuvent-ils, reprit le jeune homme, déposer de ce qu'ils n'ont point vu ? Cette circonstance montre de plus en plus leur malignité ; et si vous cédez aux efforts conjurés de leur haine, vous éprouverez infailliblement les regrets qu'éprouva le roi Ilanschah, lorsqu'il eut reconnu la perfidie et la scélératesse de ses trois visirs. »

« Voyons, dit Azadbakht avec vivacité, de quelle manière le

roi Ilanschah fut trompé par ses visirs ? »

HISTOIRE

DU ROI ILANSCHAH

ET D'ABOUTEMAN.

« ABOUTEMAM joignoit à de grands biens beaucoup de sagesse, de prudence, de grandeur d'âme et de générosité ; mais le pays qu'il habitoit étoit gouverné par un monarque injuste et avare, qui n'avoit aucun respect pour les lois, dispoit à son gré de la fortune et de la vie de ses sujets. Craignant que le roi ne s'emparât de ses richesses, Aboutemam n'osoit en faire usage. Cette contrainte lui déplut : il résolut de chercher une autre patrie, et de se retirer dans un pays où il pût jouir librement de ses biens, et mener un genre de vie conforme à son humeur noble et généreuse.

» Ilanschah passoit pour un roi sage et équitable. Aboutemam choisit la capitale de ses états pour le lieu de sa demeure. Il y fit bâtir un palais, y transporta secrètement ses richesses, et vint y fixer son séjour. Il se meubla avec magnificence, acheta un grand nombre de chevaux et d'esclaves, et fit une dépense proportionnée à sa fortune.

» Le roi Ilanschah entendit bientôt parler d'Aboutemam ; il le fit venir, et lui dit : « Je sais que vous vous êtes fixé depuis peu dans ma capitale. Je suis bien aise de pouvoir vous compter

au nombre de mes sujets. Regardez ce pays comme le vôtre ; vous y trouverez la protection et la considération que vous méritez. Je désire même faire connoissance avec vous, et je veux que vous veniez me voir assidûment. »

« Prince, répondit Aboutemam, ma personne et mes biens sont à votre service ; mais accoutumé à la retraite et à la vie privée, je pourrois paroître étranger à la cour, déplaire à plusieurs de ceux qui vous entourent, me faire des ennemis, et exciter contre moi la jalousie. » Le roi ne voulut pas recevoir les excuses d'Aboutemam, et l'assura qu'auprès de sa personne il n'avoit rien à craindre des méchants et des envieux.

» Aboutemam, forcé d'obéir au roi, venoit tous les jours lui faire sa cour, et lui offroit de temps en temps des présens. Le roi ne tarda pas à reconnoître son mérite et sa prudence : il le prit en affection, et lui confia le soin de sa maison et des affaires de son royaume. Dès-lors tout se trouva dans la dépendance d'Aboutemam ; le roi ne prenoit conseil que de lui ; rien ne se faisoit que par lui : il ordonnoit et défendoit, lioit et délioit avec une puissance absolue.

» Le roi avoit eu auparavant trois visirs qui ne s'éloignoient pas de sa personne ni jour ni nuit. Écartés entièrement du gouvernement depuis l'élévation d'Aboutemam, ils avoient conçu contre lui la jalousie la plus violente, et disoient souvent entr'eux : « Le roi nous a ôté sa confiance pour la donner à cet étranger. Il le comble d'honneurs, n'a d'estime que pour lui, et dédaigne nos services. Nous ne devons pas souffrir plus longtemps un tel affront, et il faut absolument inventer quelque ruse pour perdre ce nouveau favori, ou l'éloigner d'auprès du roi. »

» Un jour qu'ils délibéroient sur cela, un d'eux dit aux autres : « Vous savez que le roi du Turkestan a une fille qui passe pour la plus belle personne du monde, et qu'il fait mourir tout ceux qui sont envoyés pour la demander en mariage ; parlons au roi de cette princesse, vantons-lui sa beauté, et tâchons de lui inspirer le désir de l'épouser. Il voudra savoir de nous qui il doit envoyer auprès du roi du Turkestan pour lui demander la main de sa fille. Nous lui conseillerons de charger de cette demande Aboutemam. Le roi du Turkestan le fera mourir comme les autres, et nous reprendrons auprès d'Ilanschah le rang et la faveur dont nous jouissions autrefois. »

» Les visirs approuvèrent cette idée, et convinrent de se trouver ensemble le lendemain auprès du roi. Ils firent tomber adroitement la conversation sur les femmes, parlèrent de la fille du roi du Turkestan , et firent à l'envi l'éloge de sa beauté. Ilanschah, enchanté du portrait qu'ils lui tracèrent de cette princesse, leur dit qu'il desiroit l'épouser, et leur demanda qui il pourroit envoyer à la cour du roi son père pour faire réussir cette affaire ? Les visirs se tournant du côté d'Aboutemam, qui étoit présent, conseillèrent au roi de le charger de cette commission, ajoutant que sa prudence et son habileté en garantissoient d'avance le succès.

» Le roi trouva qu'ils avoient raison ; et s'adressant à Aboutemam : « Va, lui dit-il, à la cour du roi du Turkestan, et fais-lui, en mon nom, la demande de la princesse sa fille. Prends une suite nombreuse, et emporte avec toi des présents pour le roi, la princesse et toute la cour. Ilanschah fit aussitôt revêtir Aboutemam d'une robe du plus grand prix, et le

congédia. Aboutemani, empressé d'obéir à son maître, fit promptement les préparatifs de son voyage, et se mit en chemin. »

» Le roi du Turquestan, informé de l'arrivée d'un ambassadeur de la part du roi Ilanschah, envoya au-devant de lui plusieurs de ses principaux officiers, et fit préparer un superbe palais pour lui et pour sa suite. Il le reçut avec la plus grande distinction, le fit manger à sa table, lui donna des fêtes, et lui procura toutes sortes de divertissemens pendant trois jours. Au bout de ce temps, il le fit venir en sa présence pour apprendre le sujet de son ambassade.

» Aboutemam se présenta à l'audience du roi du Turquestan avec toutes les marques du plus profond respect, lui remit la lettre du roi Ilanschah, et lui offrit les présens dont il étoit chargé. Le monarque du Turquestan ayant lu la lettre, dit à l'ambassadeur de se rendre à l'appartement de la princesse, afin de la voir et de s'entretenir avec elle. Aboutemam, surpris de ce discours, pensa sur-le-champ qu'on vouloit mettre à l'épreuve sa discrétion, sa délicatesse et son respect pour la fille d'un grand monarque. Il se rappela ce que disent les sages : « Celui qui sait réprimer ses regards, garder sa langue et retenir ses mains, est à l'abri de tout danger. » Il résolut de se conduire d'une manière qui non-seulement ne l'exposât à aucun reproche, mais qui pût même flatter l'orgueil du souverain.

» La princesse, prévenue de la visite de l'ambassadeur, l'attendoit dans le plus magnifique habillement. Elle étoit assise sur un trône éclatant et couverte de bijoux d'or, de perles et de pierreries.

» Aboutemam, ayant été introduit, se prosterna loin du trône, et se releva ensuite en tenant les yeux baissés, et les mains croisées sur sa poitrine. La princesse lui dit de lever la tête et de lui parler ; mais il n'en fit rien. Elle lui répéta une seconde fois la même chose, ajoutant qu'on ne l'avoit envoyé auprès d'elle que pour la voir et lui parler librement. Aboutemam ne répondît pas davantage. « Prenez, lui dit la princesse, ces vases d'or et d'argent, ces curiosités qui sont à côté de vous. Ils sont destinés pour vous, et je vous en fais présent. » Aboutemam ne fit pas le moindre mouvement. La princesse alors outrée de dépit, s'écria qu'on lui avoit envoyé un ambassadeur aveugle, sourd et muet. Elle donna ordre qu'on le fît retirer, et envoya témoigner son mécontentement au roi son père.

» Le roi du Turkestan fit venir aussitôt Aboutemam, et lui dit : « Vous venez de voir ma fille ; comment la trouvez-vous ? » « Prince, répondit Aboutemam, je n'ai pas osé lever les yeux sur la fille d'un aussi grand monarque. » « Vous lui avez sans doute, reprit le roi, demandé sa main pour le roi votre maître ? » « Prince, répondit Aboutemam, je me serois bien gardé de faire cette demande à votre fille : je ne me suis pas permis de lui dire un mot. » « Vous avez au moins, ajouta le roi, pris les vases d'or et d'argent que je vous destinois ? » « Je n'ai rien reçu, répondit Aboutemam. »

» Le roi, satisfait de la réserve et de la circonspection d'Aboutemam, se fit apporter une robe d'honneur, et l'en revêtit. Il le mena ensuite hors de la salle, lui montra un puits, et lui dit de regarder dedans. Aboutemam s'avança, et vit que le puits étoit rempli de têtes d'hommes.

« Ce sont, lui dit le roi, les têtes de ceux qui m'ont été

envoyés avant vous pour me demander ma fille. Elles sont au nombre de quatre-vingt-dix-neuf ; la vôtre eût fait la centième, si vous vous étiez conduit avec moins de délicatesse. Les autres envoyés ont manqué au respect qu'ils devoient, non-seulement à moi et à ma fille, mais à leur maître. J'ai jugé par leur caractère, de celui de leurs souverains. Un envoyé est la langue de celui qui l'envoie, et sa politesse annonce celle de son maître. N'ayant donc conçu qu'une mauvaise idée de tous ces rois, je n'ai pas voulu les prendre pour gendres, et j'ai puni, comme je le devois, la témérité et l'imprudence de leurs indignes émissaires. Pour vous, vous avez su vous concilier mon estime, et vous avez mérité d'obtenir ma fille. Je la donne au roi votre maître, en considération de votre sagesse et de votre prudence. »

» Le roi fit remettre à Aboutemam de grands présents pour Ilanschah. Il le chargea d'une lettre, par laquelle il accordoit au prince la main de sa fille, et le félicitoit sur le choix qu'il avoit fait de son ambassadeur.

» Ilanschah fut au comble de la joie en voyant arriver la princesse du Turquestan. Sa beauté surpassoit l'idée qu'il s'en étoit formée ; et les qualités de l'esprit, la grâce, la douceur qu'elle unissoit à ses attraits, en faisoient une personne accomplie. Ilanschah sentit tout le prix d'un si rare trésor. Persuadé qu'il devoit son bonheur à Aboutemam, il lui témoigna sa satisfaction dans les termes les plus flatteurs. Les éloges contenus dans la lettre du roi son beau-père, augmentèrent encore l'estime et l'attachement qu'il avoit pour lui.

« Les visirs, plus jaloux que jamais, et piqués de voir que ce

qu'ils avoient imaginé pour se débarrasser d'Aboutemam n'avoit fait qu'augmenter sa faveur et la confiance que le roi avoit en lui, cherchèrent un autre moyen de le faire périr.

» Le roi avoit deux jeunes pages qu'il aimoit beaucoup, et qui ne s'éloignoient presque jamais de sa personne. Ils couchoient la nuit près de lui, et se tenoient à ses côtés quand il prenoit, l'après-midi, quelque repos. Les visirs les ayant un jour trouvés seuls, les tirèrent à l'écart, et leur proposèrent de leur donner à chacun une bourse de mille sequins, s'ils vouloient leur rendre un service. Ces enfans ayant demandé avec empressement quel étoit ce service, un des visirs leur dit :

« Aboutemam nous a fait perdre la confiance du roi : nous voudrions l'éloigner de la cour. Quand vous serez seuls avec le roi dans sa chambre, et que vous le verrez s'appuyer pour dormir, l'un de vous dira à l'autre :

« Il faut qu'Aboutemam soit bien méchant pour traiter ainsi le roi, qui l'a comblé de biens et de faveurs. » « Quelle est donc sa méchanceté dira l'autre ? » « Il attaque l'honneur du roi, dira le premier : il prétend que le roi du Turquestan faisoit mourir tous ceux qui venoient lui demander sa fille ; qu'il n'a été épargné, que parce qu'il a eu le bonheur de plaire à la princesse, et qu'elle n'est venue ici que pour l'amour de lui, et non par amour pour le roi. » « Es-tu sûr de cela, dira le second ? » « Si j'en suis sûr, dira le premier : tout le monde le sait ; mais on n'ose en parler au roi. Toutes les fois que le roi est à la chasse ou en voyage, Aboutemam va trouver la reine, et reste seul avec elle. »

» Les deux petits pages ne demandèrent pas mieux que de dire ce que vouloient les visirs. On leur fit répéter plusieurs

fois leur petite conversation, et on leur recommanda de profiter du premier moment où ils seroient seuls avec le roi. L'après-midi le roi s'étant retiré dans sa chambre, et jeté sur son sofa pour se reposer, les enfans s'approchèrent de lui, et entamèrent leur dialogue. Le commencement piqua la curiosité du roi, qui n'eut garde de les interrompre, et fit semblant de dormir.

» Le dialogue fini, le roi réfléchit sur ce qu'il venoit d'entendre. La jeunesse des enfans, leur innocence ne permettoit pas de soupçonner leur bonne foi. Ils ne pouvoient être d'intelligence avec personne, et ils ne répétoient que ce qu'ils avoient entendu par hasard. Ces réflexions persuadèrent au roi que son favori étoit coupable, et enflammèrent sa colère. Il se leva du sofa, feignant de se réveiller, et ordonna qu'on allât chercher sur-le-champ Aboutemam.

« Comment, lui dit-il dès qu'il l'aperçut, faut-il traiter celui qui ne respecte pas la femme d'un autre ? » « Il mérite, répondit Aboutemam, qu'on ne respecte pas la sienne. » « Mais, reprit le roi, celui qui entre dans le palais de son souverain et attente à son honneur dans la personne de son épouse, quelle doit être sa punition ? » « La mort, répondit Aboutemam. » « Traître, s'écria le roi, tu viens de prononcer ton arrêt ! » À l'instant il tira son poignard, le plongea dans le cœur d'Aboutemam, et l'étendit mort à ses pieds. On enleva son corps, et on le jeta dans un puits destiné à cet usage.

» L'amour du roi pour son épouse l'empêcha de lui parler de l'intelligence qu'il croyoit avoir découverte entr'elle et Aboutemam ; mais il en conçut un violent chagrin. Elle ne tarda pas à s'apercevoir de sa tristesse, et lui en demanda souvent la cause : jamais il ne voulut la lui découvrir. Il étoit

pareillement affligé d'avoir perdu son premier visir, et ne pouvoit s'empêcher de regretter un homme qui lui avoit rendu de si grands services, et pour qui il avoit eu tant d'attachement et de confiance.

» Un jour en entrant dans sa chambre, il entendit ses pages parler, faire du bruit dans un cabinet voisin. Il s'approche doucement et prête l'oreille.

« À quoi nous sert cet or, disoit l'un : nous ne pouvons le dépenser, ni rien acheter avec ? » « Il m'est odieux, disoit l'autre : il nous a fait commettre une mauvaise action ; car nous sommes cause de la mort d'Aboutemam. Si j'avois su que le roi dût le faire ainsi périr, je n'aurois pas dit du mal de lui. Mais c'est la faute de ces méchans visirs qui nous ont fait dire ce qu'ils ont voulu. »

« Le roi ayant entendu ces discours, ouvrit la porte du cabinet, et trouva les pages qui jouoient avec des pièces d'or. « Malheureux, leur dit-il, qu'avez-vous fait, et d'où vous vient tout cet or ? » Les enfans effrayés se jetèrent à genoux, et demandèrent grâce. « Je vous ferai grâce, leur dit le roi, si vous me dites la vérité ; mais elle seule peut vous sauver des effets de ma colère. »

» Ces enfans racontèrent avec naïveté tout ce qui s'étoit passé entr'eux et les visirs, Ilanschah se repentit alors d'avoir cru si facilement son favori coupable, et de l'avoir immolé avec tant de précipitation ; et dans un premier mouvement de colère, il déchira ses habits, se meurtrit le visage, s'arracha la barbe, et s'abandonna au plus violent désespoir.

« Hélas, s'écrioit-il, j'ai immolé mon meilleur ami !

Aboutemam vouloit se tenir éloigné de ma cour. Je l'engageai à s'attacher à moi, en l'assurant que jamais je ne prêterois l'oreille à la calomnie ; qu'il n'avoit rien à craindre auprès de moi, et c'est moi-même qui l'ai frappé ! Cruelle destinée ! Je ne puis plus maintenant que venger sa mémoire, et faire justice de ses ennemis. »

» Ilanschah manda aussitôt les trois visirs, leur reprocha leur scélératesse, et leur fit couper la tête en sa présence. Il se rendit ensuite chez son épouse, lui avoua qu'il avoit été d'abord trompé, et lui raconta la manière dont il avoit reconnu son innocence et celle d'Aboutemam. La reine fit alors éclater le chagrin que lui avoit causé la fin malheureuse du premier visir. Les deux époux pleurèrent ensemble la mort de celui qui étoit cause de leur union. Ils donnèrent ordre qu'on retirât son corps du puits dans lequel il avoit été jeté, célébrèrent publiquement ses funérailles, et lui firent bâtir, au milieu du palais, un tombeau sur lequel ils alloient souvent répandre des larmes.

» C'est ainsi, ô Roi, continua le jeune homme, qu'Aboutemam fut victime de l'envie, et que ses ennemis portèrent ensuite la peine de leur crime. J'espère que Dieu me fera pareillement triompher des envieux que me suscite la faveur dont vous m'avez honoré, et qu'il vous fera connoître mon innocence. Je ne crains pas de perdre la vie ; mais je crains qu'un repentir inutile ne s'élève dans le cœur du roi et ne le tourmente. L'acharnement de vos visirs contre moi, le desir qu'ils montroient tout-à-l'heure de verser eux-mêmes mon sang, décèlent assez la passion qui les anime. Mon assurance et ma tranquillité au contraire vous montrent mon

innocence. Si j'étois coupable, les reproches de ma conscience enchaîneroient ma langue, et troubleroient mon esprit. »

Azadbakht, vivement touché de ce qu'il venoit d'entendre, oublia les conseils de ses visirs, et ne put se résoudre à faire périr encore le jeune ministre. « Qu'on le reconduise en prison, dit-il aux soldats. Demain j'examinerai de nouveau cette affaire, et rien désormais ne pourra le soustraire à la mort. »

Les visirs s'étant assemblés le lendemain, se disoient les uns aux autres : « Ce jeune homme rend inutiles tous nos efforts pour le perdre. En vain nous allumons contre lui la colère du roi : il vient toujours à bout de l'apaiser par la magie de ses discours. Cherchons encore un nouveau moyen de hâter son supplice ; car tant qu'il respire nous ne serons pas en sûreté, et nous ne pourrons goûter aucun repos. »

Les visirs, après avoir long-temps délibéré, convinrent d'engager la reine à demander elle-même la punition du jeune homme. Ils allèrent la trouver, et l'un d'eux lui dit :

« Vous ignorez, Madame, ce qui se passe autour de vous, et l'injure qu'on fait à votre réputation. Malgré votre rang, votre puissance, l'éclat et la grandeur qui vous entourent, la calomnie s'attache à votre personne, et vous êtes l'objet de la satire publique. Des femmes parcourent les rues en jouant du tambourin, et mêlent votre nom dans leurs chansons. On dit que vous aimez le jeune ministre, et que vous empêchez le roi de le punir. Ces discours passent de bouche en bouche, et ne cesseront de se répandre de plus en plus tant que ce jeune homme vivra. »

« Ces discours m'offensent vivement, dit la reine, et je veux les faire cesser. Je suis intéressée, je le vois, à hâter la mort de ce jeune homme ; mais que faut-il faire pour cela? »

« Madame, lui dit un des visirs, il faut aller trouver le roi, vous jeter à ses pieds, lui dire que vous avez appris par vos femmes les bruits qui se répandent dans la ville, et que vous ne pouvez vivre plus long-temps, si ce jeune homme n'est exécuté sur-le-champ. »

La reine, entraînée par cet artifice, se leva aussitôt, et se rendit chez le roi. Elle déchira ses habits devant lui, se jeta à ses pieds, et lui dit en pleurant : « Mon honneur n'est-il pas inséparable du vôtre, et peut-on attaquer ma réputation sans manquer au respect qui vous est dû ? Le crime de ce jeune homme est connu de toute la ville ; votre indulgence pour lui donne lieu à des bruits injurieux que je ne puis supporter plus long-temps. Ordonnez sa mort, ou faites-moi périr moi-même. »

Le discours de la reine produisit l'effet qu'en attendoient les visirs. Le roi lui témoigna qu'il partageoit son ressentiment ; que ces bruits l'outrageoient autant qu'elle, et qu'il alloit les faire cesser à l'instant. La reine s'étant retirée, on fit entrer le jeune homme.

« Malheureux, s'écrièrent les visirs en le voyant, tu voudrois en vain prolonger maintenant tes jours! Ton heure est enfin venue, et la terre elle-même a soif de ton sang. »

« Vos discours, répondit le jeune homme, et votre rage jalouse ne peuvent hâter ma mort. L'instant en est irrévocablement fixé par la Providence ; rien ne sauroit ni

l'avancer ni le reculer : ce qui est écrit par le doigt de Dieu, ne peut manquer d'arriver, et tous nos efforts, toutes nos précautions ne peuvent nous en garantir. L'histoire du roi Ibrahim et de son fils en est une preuve évidente. »

Azadbakht voulut encore entendre cette histoire, et le jeune homme la raconta en ces termes :

HISTOIRE

DU ROI IBRAHIM

ET DE SON FILS.

« LE roi Ibrahim avoit beaucoup agrandi par ses conquêtes, l'empire qu'il avoit reçu de ses ancêtres, et avoit réduit sous son obéissance tous les rois ses voisins. Chéri de ses sujets, redouté des étrangers, tout sembloit concourir à son bonheur. Une seule chose l'empêchoit d'être parfaitement heureux. Quoiqu'il eût plusieurs femmes, et que son sérail fût rempli des plus belles esclaves, aucune ne l'avoit encore rendu père. Un jour qu'occupé de cette idée, il s'affligeoit en pensant que son royaume passeroit un jour dans des mains étrangères, on vint lui annoncer que celle de ses femmes qu'il aimoit le plus étoit enceinte. Cette nouvelle le remplit de joie. Il alla aussitôt trouver la princesse, l'éleva au-dessus de toutes les autres femmes, lui donna le plus bel appartement du sérail, et la combla d'honneurs et de présents.

» Lorsque le moment où la princesse devoit accoucher fut arrivé, le roi fit venir à sa cour tous les astrologues de son royaume, et leur ordonna de se préparer à tirer l'horoscope de l'enfant. La reine mit au monde un prince. On avertit aussitôt les astrologues, qui dirigèrent leurs astrolabes, observèrent l'état du ciel, la position des astres, et dressèrent le thème de la

nativité. Lorsqu'ils eurent fait tous leurs calculs, ils examinèrent quelles devoient être les conséquences de la configuration céleste qu'ils avoient déterminée. Ils avoient à peine commencé cet examen, que le roi les vit changer de couleur.

« Qu'y a-t-il, leur dit-il ; faites-moi part de tout, et ne me déguisez rien ? »

« Prince, lui dit l'un d'eux, l'horoscope de cet enfant nous indique que jusqu'à l'âge de sept ans, il court risque d'être dévoré par un lion ; et que s'il échappe à ce danger, il est réservé à un malheur plus grand et plus affreux. »

» Les astrologues ne voulurent pas s'expliquer davantage ; mais le roi leur ordonna de nouveau de lui découvrir tout. « Prince, reprit l'un des astrologues, promettez-nous de ne nous faire aucun mal. » Le roi en ayant donné sa parole : « Cet enfant, continua l'astrologue, après avoir échappé à la fureur du lion, doit ôter la vie à son père. »

» Le roi pâlit à ces mots, et demeura quelque temps interdit. S'étant ensuite remis, il congédia les astrologues, et dit en lui-même : « Il me sera facile de faire garder soigneusement mon fils, et d'empêcher qu'aucun animal n'approche de lui. Je pourrai pareillement garantir ma personne, et empêcher qu'il n'attente à mes jours. Les prédictions des astrologues sont souvent fausses, et celle-ci le sera certainement. »

» Le roi Ibrahim, rassuré par ces réflexions, donna au prince une nourrice, défendit qu'on le fît sortir de son appartement et plaça à l'entour une garde nombreuse. Malgré ses précautions, la prédiction des astrologues lui donnoit des inquiétudes et

troubloit le bonheur de sa vie. Pour mettre encore plus son fils à l'abri des attaques du lion, il imagina de faire pratiquer secrètement une retraite sur le sommet d'une montagne inaccessible. Il y fit creuser un vaste souterrain distribué en plusieurs salles. Il les remplit de toutes sortes de provisions, et autres choses nécessaires à la vie, et y fit passer une source d'eau vive qui couloit au haut de la montagne. Ce souterrain ne communiquoit au-dehors que par une ouverture semblable à un puits, par laquelle on fit descendre l'enfant avec la nourrice.

» Le roi se rendoit tous les mois sur le bord de l'ouverture, et appeloit la nourrice. Elle mettoit l'enfant dans une corbeille de jonc, et le faisoit monter au moyen d'une poulie. Le roi le recevoit, l'embrassoit, lui prodiguoit mille caresses et le remettait ensuite dans la corbeille.

» L'enfant avoit passé plusieurs années dans ce souterrain, et étoit près d'avoir sept ans. Vingt jours seulement restoient encore jusqu'à cette fatale époque, lorsque des chasseurs qui poursuivoient vivement un lion, l'obligèrent de se réfugier sur cette montagne. Se voyant pressé de plus en plus par les chasseurs et les chiens, l'animal gagna le sommet, et tomba dans le souterrain. Il se jeta d'abord sur l'enfant et le blessa grièvement à l'épaule. La nourrice étant accourue à ses cris, le lion se jeta sur elle et la mit en pièces.

» Cependant les chasseurs étant parvenus à l'endroit où le lion avoit disparu, entendirent les cris de l'enfant et de sa nourrice. Ils s'approchent de l'ouverture du souterrain, aperçoivent le lion, et font pleuvoir sur lui une grêle de traits et de pierres. L'animal accablé est bientôt étendu sans vie. Plusieurs des chasseurs descendirent alors par la corde dans le

souterrain, ils furent étonnés de trouver une femme mise en pièces et un enfant baigné dans son sang et sans connoissance. Ils le relevèrent, le rappelèrent à la vie, et pansèrent sa blessure.

» Les chasseurs parcoururent ensuite le souterrain, et le trouvèrent rempli de provisions de toute espèce, de meubles précieux et de riches habillemens. Résolus de s'emparer de tous ces effets, ils commencèrent à les attacher à la corde et à les enlever du souterrain avec le secours de ceux de leurs compagnons qui étoient restés en haut. Ils firent aussi sortir l'enfant, et l'emmenèrent avec eux. L'un des chasseurs vivement touché de son sort, le prit chez lui, se chargea d'en avoir soin et de le faire guérir de sa blessure.

» Lorsque le jeune prince fut en état de répondre aux questions qu'on pouvoit lui faire, le chasseur lui demanda quels étoient ses parens, et par quelle aventure il s'étoit trouvé dans le souterrain ? Mais il ne put lui dire autre chose, sinon qu'il n'étoit jamais sorti de ce lieu ; que sa nourrice lui donnoit tout ce dont il avoit besoin ; que tous les mois quelqu'un venoit à l'ouverture du souterrain ; qu'on le faisoit monter dans une corbeille, et qu'il embrassoit l'inconnu qui le serroit dans ses bras, le caressoit, et le faisoit ensuite redescendre.

» Le chasseur, sans s'embarrasser davantage de connoître la condition de cet enfant, continua d'en prendre soin ; et l'inclination qu'il s'étoit d'abord sentie pour lui augmentant de plus en plus, il s'appliqua à lui donner une éducation telle qu'il auroit pu la donner à son propre fils. Il le fit instruire dans toutes sortes de sciences ; lui apprit à monter à cheval, et à manier les armes. L'enfant montra beaucoup d'adresse dans

ces divers exercices ; et à l'âge de douze ans il sortoit avec son bienfaiteur, et l'accompagnoit à la chasse.

» Un jour qu'ils étoient très-éloignés de leur demeure, ils s'égarèrent, et furent attaqués par des voleurs. Le jeune prince vit tomber à ses côtés son bienfaiteur, fut lui-même renversé d'un coup de lance et laissé pour mort. Les voleurs prirent tout ce qu'ils avoient sur eux, et s'enfuirent.

» Le jeune prince, quoique dangereusement blessé, n'avoit cependant pas entièrement perdu connoissance. Au bout de quelques heures, il ouvrit les yeux, rassembla ses forces et se releva. À peine avoit-il fait quelques pas, qu'il aperçut de loin un de ces hommes qui parcourent les lieux écartés avec une pelle et une pioche sur l'épaule, et cherchent de tous côtés des trésors. Celui-ci frappé de la bonne mine du prince, et touché de l'état dans lequel il se trouvoit, suspendit la recherche dont il étoit occupé, s'avança vers lui, et lui demanda qui il étoit, et comment il se trouvoit réduit dans cet état ? Le prince lui raconta en peu de mots son histoire, et lui dit qu'il venoit d'être attaqué par des voleurs qui l'avoient dépouillé, et laissé pour mort.

» L'homme aux trésors ayant entendu l'histoire du prince, l'engagea à le suivre, et lui promit de le guérir promptement. Il le conduisit à son habitation, pansa ses blessures, et y appliqua des simples dont il connoissoit la vertu.

» Le prince étant parfaitement rétabli, son hôte lui dit : « Réjouissez-vous, jeune homme , vous ne pouviez faire une rencontre plus heureuse que la mienne. Je connois un trésor qui renferme des richesses immenses ; si vous voulez venir avec moi m'aider à en retirer quelques-unes, je vous donnerai de

quoi vivre désormais dans la plus grande opulence. » Le jeune prince ayant accepté la proposition, son hôte prépara plusieurs bêtes de somme, prit des instrumens et tout ce dont il avoit besoin.

» Ils partirent ensemble, et après avoir marché plusieurs jours, arrivèrent au haut d'une haute montagne. L'homme aux trésors prit un livre qui renfermoit les indications nécessaires pour reconnoître les lieux, le lut attentivement, et se mit ensuite à fouiller sur le sommet de la montagne. Lorsqu'il fut parvenu à la profondeur de cinq coudées, il découvrit une large pierre : il la dégagea de tous les côtés, et la souleva avec le secours de son compagnon, et par le moyen d'une pince, autant qu'il étoit nécessaire pour pouvoir regarder, et descendre dans le puits auquel elle servoit de couvercle. Lorsque la pierre fut assez levée, l'un d'eux la cala solidement. Ils regardèrent alors dans le puits, et virent qu'il étoit rempli de richesses.

» Le jeune prince vouloit descendre aussitôt dans le puits ; mais son hôte lui dit qu'il falloit un peu reprendre haleine, et laisser à l'air extérieur le temps de s'introduire dans le souterrain et de le rafraîchir.

» Lorsqu'ils se furent un peu reposés, l'homme aux trésors attacha une corde autour du corps du jeune prince, lui mit une bougie allumée à la main, et le descendit au fond du puits. Lorsqu'il y fut arrivé, ses yeux furent éblouis par l'éclat de l'or, de l'argent, des pierreries dont il se vit environné. Son hôte lui descendit un panier, et lui dit de le remplir de tout ce qui tomberoit sous sa main. Il retira le panier quand il fut plein, mit ce qu'il renfermoit sur les bêtes de somme, et le descendit de nouveau. Lorsqu'il eut chargé les bêtes de somme, il retira

les cales qui soutenoient la pierre, et la laissa retomber. Il la recouvrit de terre comme elle étoit auparavant, et s'en alla.

» Le jeune prince, qui attendoit que son hôte lui descendit le panier ou la corde pour remonter, entendit tout-à-coup retomber la pierre. Il se crut perdu, poussa un cri, et se mit à pleurer. « Quelle cruelle destinée, quelle mort affreuse, disoit-il en lui-même ! J'ai échappé à la fureur d'un lion, je suis sorti du souterrain où j'ai été élevé, j'ai recouvré la vie que des voleurs croyoient m'avoir ôtée, et je vais finir ici lentement mes jours, victime de la faim et du désespoir ! »

» Tandis que le jeune prince s'abandonnoit à ces tristes réflexions, il entendit un bruit semblable au murmure d'une fontaine. Il prêle l'oreille, fait quelques pas, et s'aperçoit que le bruit augmente. Il s'avance toujours du même côté, entend bientôt le bruit des flots, et se trouve sur le bord d'une rivière considérable qui couloit avec rapidité. Le prince dit alors en lui-même :

« Puisque je ne puis éviter la mort, il m'importe peu de périr quelques momens plutôt ou plus tard, et j'aime mieux être tout-à-coup submergé que de périr lentement dans ce puits. »

» En disant cela, le prince se précipita dans le fleuve. La rapidité du courant, et la nature de cette eau, furent cause que son corps se soutînt de lui-même à la surface, et qu'il se trouva au bout de quelque temps au milieu d'une large vallée où cette rivière sortoit de dessous terre.

» Le jeune prince avoit un peu auparavant conçu quelque espérance en voyant que l'obscurité commençoit à diminuer autour de lui. Il fut ravi de joie quand il se vit transporté des

cavernes souterraines sous la voûte céleste. Il grimpa sur un rocher qui s'avançoit dans la rivière, et gagna facilement le bord. Épuisé de fatigue, il se jeta par terre et s'endormit.

» Le prince se réveilla aux premiers rayons du jour, et n'apercevant autour de lui aucune habitation, il prit un sentier qui conduisoit au haut d'un cône. Arrivé dans la plaine, il découvrit un grand village, vers lequel il porta ses pas.

» Les habitants s'assemblèrent bientôt autour du jeune prince, et lui demandèrent qui il étoit et d'où il venoit ? La singularité de son histoire, la manière merveilleuse dont Dieu l'avoit retiré de tant de dangers, leur inspirèrent de l'attachement et de l'amour pour lui. Ils voulurent qu'il restât avec eux, et s'engagèrent de pourvoir en commun à sa subsistance. Mais laissons un moment le jeune prince, et retournons au roi son père.

» Il y avoit un mois que le sultan Ibrahim n'avoit été rendre visite à son fils. Il étoit d'autant plus empressé de le voir, que le terme fatal étoit près d'expirer, et que bientôt il n'avoit plus rien à craindre pour ses jours. Il comptoit alors le faire sortir du souterrain, et prendre d'autres précautions pour se mettre lui-même à l'abri du danger dont il étoit menacé. Il se rendit sur le bord de l'ouverture du souterrain, et appela la nourrice selon son usage. Personne ne lui répondant, il fit descendre un de ses gens, qui lui rapporta qu'il avoit trouvé la nourrice mise en pièces, et un lion écrasé et percé de dards ; mais qu'il n'avoit pas vu l'enfant.

» Le sultan Ibrahim ne douta pas que son fils n'eût été dévoré par le lion. Il se frappa le visage, et répandit un torrent de larmes. De retour dans son palais, il fit venir les astrologues,

et leur annonça l'accomplissement de leur fatale prédiction.

« Prince, lui répondirent les astrologues, vous n'êtes pas assuré de ce qui est arrivé. Si votre fils a été dévoré par le lion, il a subi sa malheureuse destinée, et vous n'avez rien à craindre de lui ; mais s'il a trouvé moyen de s'échapper, vous devez appréhender que sa main ne tranche le fil de vos jours. »

» Le sultan se croyant trop certain de la mort de son fils, fit peu d'attention au discours des astrologues, et le temps le lui fit bientôt oublier entièrement.

» Le village où s'étoit retiré le jeune prince appartenoit au sultan son père. Les habitans s'étoient soulevés plus d'une fois contre lui ; et plusieurs d'entr'eux, accoutumés à porter les armes, sortoient souvent pour faire des courses dans les environs et piller ceux qu'ils rencontroient. Le sultan informé de ces brigandages, résolut de les reprimer, et d'empêcher qu'ils ne pussent se renouveler à l'avenir. Il rassembla quelques troupes, et se mit à leur tête, dans le dessein d'investir le village, de s'emparer des plus coupables et de désarmer les autres.

» Les habitans du village croyant n'avoir affaire qu'à quelques soldats sans chef, et ignorant que le roi lui-même marchoit contr'eux, voulurent repousser les premiers qui se présentèrent. Le jeune prince s'étant saisi d'un arc, en décocha une flèche, qui alla frapper le sultan et le blessa mortellement.

» Les paysans ayant bientôt reconnu à qui ils avoient affaire, mirent bas les armes. On s'empara de ceux qui avoient fait le plus de résistance, et on les conduisit au sultan. Ce prince, occupé du danger où il étoit, ordonna qu'on les retînt

prisonniers, et qu'on fît venir les astrologues.

» Lorsque les astrologues furent arrivés, le sultan leur dit : « Vous m'aviez prédit que je périrois par la main de mon fils, et cependant c'est un de ces mutins qui m'a blessé. » Les astrologues répondirent au sultan sans s'étonner :

« Prince, votre fils étoit peut-être parmi ces mutins, et vous a lancé la flèche qui fait craindre pour vos jours. »

» Le sultan fit venir les mutins, et leur promit de leur faire grâce, s'ils lui découvroient celui qui lui avoit lancé la flèche. « C'est ce jeune homme, lui dirent-ils aussitôt en montrant le jeune prince. » Le sultan lui ordonna de s'approcher, et lui demanda quel étoit son père et ce qu'il avoit fait depuis l'enfance ?

« Prince, répondit-il, je n'ai jamais connu mon père. Tout ce que je sais, c'est que j'ai été élevé dans un souterrain où une femme qui m'avoit nourri prenoit soin de moi. Un lion tomba un jour au milieu de notre demeure, se jeta sur moi, et m'enleva un morceau de l'épaule. Il me lâcha ensuite, fondit sur ma nourrice qu'il mit en pièces, et fut tué par des chasseurs qui me firent sortir du souterrain et m'emmenèrent avec eux. »

» Le sultan, sans chercher à en apprendre davantage, demanda au jeune homme de lui montrer la morsure du lion ? Le jeune prince la lui ayant montrée : « Tu es mon fils, s'écria-t-il, en le serrant dans ses bras. » Il fit aussitôt assembler les grands de son royaume, et leur dit :

« Ce que Dieu a déterminé ne peut manquer d'arriver. En vain on voudroit s'opposer à ses décrets, chacun doit s'y résigner humblement. Mon fils n'a fait qu'obéir à sa destinée ;

j'ai moi-même subi la mienne. Rendez grâces à Dieu, puisqu'il a conservé mon fils, et que mon royaume ne passera pas dans des mains étrangères. »

» Ibrahim embrassa de nouveau son fils, et lui raconta pourquoi il l'avait fait élever dans le souterrain. Il prit ensuite sa couronne, la plaça sur la tête de son fils, et le fit reconnoître pour son successeur par tous ceux qui étoient présents.

» Le jeune prince ayant été reconnu roi, son père lui donna des conseils pour administrer sagement son royaume, après quoi il ne songea plus qu'à se préparer à la mort, en bénissant Dieu d'avoir conservé l'héritier de sa couronne.

» Le nouveau roi prit, après la mort de son père, les rênes de l'état. Il avoit été instruit à l'école du malheur et de l'adversité, et se montra digne du rang où sa naissance l'appeloit.

» Ainsi, ô Roi, continua le jeune ministre, autrefois chéri d'Azadbakht, mon sort dépend entièrement des décrets du ciel. Mes discours, les histoires, les paraboles que je raconte à votre Majesté, ne peuvent pas plus me sauver, que la haine de vos visirs ne peut me faire périr. »

Azadbakht, plus incertain qu'il ne l'avait encore été, resta quelque temps immobile, les yeux fixés contre terre, et sans dire un seul mot. Le jeune homme, debout devant lui, attendoit tranquillement ce qu'il alloit prononcer. Le roi après avoir réfléchi long-temps, fit signe qu'on le reconduisît en prison.

Le lendemain, ou le dixième jour depuis la détention du jeune ministre, étoit un jour de fête dans tout le royaume. Dans cette fête, appelée Mihrgian^[1], les grands et le peuple se

présentoient successivement devant le roi, lui offroient leurs hommages, et faisoient des vœux pour la durée de son règne. Ils se retiroient ensuite pour se livrer à la joie et aux plaisirs auxquels le jour étoit consacré.

Les visirs jugèrent la circonstance favorable, et résolurent d'en profiter. Ils allèrent trouver les grands du royaume et les principaux d'entre le peuple, et les engagèrent à demander au roi la mort du jeune ministre. Tous y consentirent. Ils se présentèrent devant le roi, et lui firent les complimens d'usage. Le roi leur ayant distribué des grâces, comme il avoit coutume de faire, selon le rang que chacun occupoit, et voyant qu'ils ne se retiroient pas, jugea qu'ils avoient quelque chose de plus à lui dire, et leur parla ainsi :

« Expliquez-vous librement ; j'aime à entendre en tout temps la vérité : et cette circonstance, en me rapprochant de toutes les classes de mes sujets, me fournit une occasion de m'entretenir avec eux, dont je suis jaloux de profiter. »

« Sire, dit alors l'un d'entr'eux, nous bénissons le ciel de nous avoir fait naître sous votre empire : l'équité, la sagesse, la prudence éclatent dans toutes vos actions ; tous vos sujets vous louent et vous admirent ; mais il faut vous ouvrir ici leurs cœurs ; ils s'étonnent que vous prolongiez de jour en jour l'existence d'un jeune homme que vous avez comblé de bienfaits, et qui vous a indignement trahi. Il est entre vos mains ; les lois exigent qu'il périsse, et vous prêtez sans cesse l'oreille à ses discours trompeurs ! Vous ignorez sans doute que tout le peuple s'entretient de cette affaire, et s'étonne d'une indulgence qui peut avoir les suites les plus funestes. Au

nom de la justice, du respect dont nous sommes pénétrés pour votre personne sacrée et pour celle de votre auguste épouse, au nom du repos et de la tranquillité publique, nous vous demandons de ne pas différer plus long-temps la punition du coupable. »

« Je ne doute pas, répondit le roi Azadbakht, que ce que je viens d'entendre ne vous ait été dicté par votre amour et votre attachement pour moi. Le conseil que vous me donnez est sage, mais des raisons particulières m'ont engagé à tenir dans cette circonstance une conduite différente ; et ma puissance est trop bien affermie, pour pouvoir être ébranlée par le retard apporté à l'exécution d'un coupable. Je pourrois, si je voulois, faire périr la moitié de ceux qui sont ici : comment donc hésiterois-je à faire périr un jeune homme que je tiens en ma puissance, dont le crime n'est que trop prouvé, et dont le crime mérite la mort ? Mais la grandeur même du crime me fait retarder sa punition. Je ne prolonge la vie du coupable que pour pouvoir lui reprocher son forfait, et en faire voir de plus en plus l'atrocité. Je soulage par ces reproches répétés, et mon ressentiment, et le ressentiment que tout mon peuple doit avoir de mon injure. »

Le roi Azadbakht ordonna alors qu'on fit venir le jeune homme. « J'ai trop long-temps, lui dit-il, différé ton supplice. Tout le peuple murmure et blâme ma conduite. Le mécontentement s'est fait entendre jusqu'au pied de mon trône. Je dois aujourd'hui satisfaire l'indignation publique, et je ne veux plus entendre tes discours. »

« Ô Roi, reprit le jeune homme, je suis cause, dit-on, que votre peuple murmure contre vous. Mais si le peuple

s'entretient de cette affaire, ce n'est qu'à l'instigation de vos visirs. Eux seuls fabriquent et répandent les bruits injurieux, qu'ils font ensuite parvenir jusqu'à vous. Mais j'espère que Dieu fera retomber sur eux leur perfidie et leur méchanceté. Pourquoi le roi se hâterait-il de me faire mourir ? Je suis dans sa main, comme l'oiseau dans celle du chasseur qui l'a pris. Il l'étouffe, s'il veut, et il lui donne la liberté, s'il veut. Ce délai même dont on murmure, ne vient point du roi, mais de celui qui est l'arbitre de la vie et du trépas. Si l'instant de ma mort eût été marqué plutôt, toute la puissance du roi n'auroit pu le reculer, de même que toute la malice de vos visirs ne peut l'avancer. C'est ce qu'éprouva le cruel Balavan, fils aîné du roi Soleïmanschah. Toute sa haine, tous ses attentats contre la vie du jeune prince son neveu furent inutiles. Dieu le retira des portes du trépas, et lui conserva la vie jusqu'au terme marqué par ses décrets. »

«Toutes tes ruses, et tous tes discours, dit Azadbakht, seront bientôt inutiles. Je veux bien encore entendre le récit de cette histoire. »

Le jeune homme continua de parler en ces termes :

1. [↑] On peut voir la description de cette fête des anciens Persans dans les notes de Golius sur Alfergan, pag. 25.

HISTOIRE

DE SOLEÏMAN-SCHAH.

« SOLEÏMAN-SCHAH, roi de Perse, avoit un frère qu'il aimoit beaucoup, et en qui il avoit la plus grande confiance. Ce frère, si cher à son cœur, mourut, et ne laissa en mourant qu'une fille qu'il recommanda à la tendresse de son frère. Soleïman-schah, qui avoit deux fils et n'avoit pas de fille, aimoit Schah-khatoun (c'étoit le nom de sa nièce), comme si elle eût été sa propre fille, et prenoit le plus grand soin de son éducation.

» La princesse répondit à la tendresse du roi son oncle, et surpassa beaucoup son attente. Douée des plus heureuses dispositions naturelles, elle acquit bientôt toutes les connoissances qui convenoient à son sexe et à son rang. Aux talens de l'esprit, aux qualités du cœur, elle joignoit tous les agrémens du corps, et pouvoit passer pour la plus belle personne de son temps.

« Soleïman-schah voyant sa nièce en âge d'être mariée, résolut de lui faire épouser un de ses fils. Il entra un jour chez elle, fit retirer toutes les femmes de sa suite, et lui dit en l'embrassant :

« La tendresse que j'avois pour mon frère s'est portée tout entière sur vous, et augmente celle que je dois avoir pour ma nièce. Je vous aime plus que si vous étiez ma fille, et je veux

désormais vous appeler de ce nom. Vous connoissez les princes mes fils ; ils ont été élevés avec vous : je veux vous unir à l'un d'eux. Je vous laisse la maitresse absolue du choix ; je vous donnerai pour époux celui que vous préférerez, et je le reconnoîtrai pour mon successeur. »

» La princesse, étonnée de ce discours, se leva, baisa les mains du roi son oncle, et lui répondit :

« Sire, vous avez sur moi tous les droits d'un père, et peut-être de plus grands encore. Ma soumission pour vous est sans bornes. Faites vous-même ce choix, qui seroit trop embarrassant pour moi : prononcez, et ma volonté suivra votre décision. »

« Je suis flatté, reprit Soleïman-schah, de la confiance que vous me témoignez : elle augmenteroit ma tendresse pour vous, si cette tendresse pouvoit augmenter. Puisque vous voulez que je dispose moi-même de votre main, je la donnerai au plus jeune de mes fils. Les rapports que je remarque entre vous deux, me promettent l'union la mieux assortie ; en l'unissant à vous, et lui laissant ma couronne, je fais tout à-la-fois son bonheur, le vôtre, et celui de mes peuples. »

» Schah-khatoun baissa les yeux en remerciant son oncle. Soleïman-schah fit célébrer, quelques jours après, le mariage de sa nièce avec le prince Malik-schah son second fils, le désigna pour son successeur, et lui fit prêter serment par les grands et le peuple.

» Balavan, l'aîné des fils de Soleïman-schah, aspirait à la main de sa cousine, et se croyoit assuré de monter sur le trône après la mort du roi son père. La préférence que son frère cadet

obtenoit, lui inspira la plus violente jalousie. Le respect et la crainte qu'il avoit pour son père l'obligèrent de dissimuler d'abord ; mais ce feu renfermé dans son cœur n'en acquit que plus de force et de violence.

» La jeune reine accoucha, au bout de neuf mois, d'un garçon aussi beau que le jour. Cet événement mit le comble au désespoir de Balavan, et le porta à commettre, pour se venger, les plus horribles forfaits. S'étant introduit la nuit dans l'appartement de son frère, il trouva la nourrice endormie, et l'enfant qui reposoit près d'elle dans son berceau. Il s'arrêta pour le considérer ; et, frappé de sa beauté, dit en lui-même :

« Cet enfant a toute la beauté de sa mère. Pourquoi n'est-il pas à moi ? Je méritois mieux que mon frère la main de Schah-khatoun et la couronne. »

» Cette idée ayant allumé sa fureur, il tire son poignard, et le plonge, d'une main forcenée, dans le sein de l'enfant. Il pénétra ensuite dans l'appartement de son frère, qui dormoit près de son épouse, et lui perça le cœur. Il alloit immoler pareillement la jeune reine ; mais l'espoir de la posséder retint son bras.

» Pour satisfaire son amour, et s'assurer l'impunité des crimes qu'il venoit de commettre, il falloit y ajouter le parricide. Balavan, égaré, hors de lui-même, court à l'appartement du roi son père ; mais la garde l'empêcha d'y pénétrer. Voyant alors qu'il ne pouvoit échapper aux soupçons, et au châtement qu'il méritoit, il sortit du palais, prit la fuite, et alla s'enfermer dans un château éloigné, où il se fortifia.

» Le deuil et la désolation se répandirent bientôt dans le palais. La nourrice, en s'éveillant, veut allaiter le jeune prince,

et voit son berceau rempli de sang. Tremblante et éperdue, elle court à l'appartement du père, et le trouve étendu sans vie. Ses cris réveillèrent la reine, qui, se précipitant sur son époux et sur son fils, les embrasse tour-à-tour, et veut les rappeler à la vie ; mais son époux a rendu les derniers soupirs ; son fils respire encore. Elle le prend dans ses bras, le réchauffe dans son sein, et fait venir les plus habiles chirurgiens. Ils examinent la blessure, assurent qu'elle n'est pas mortelle, et appliquent dessus les remèdes convenables. L'enfant ouvre bientôt les yeux, demande le sein de sa nourrice, et paroît hors de danger.

» Le roi Soleïman-schah, qui étoit venu mêler ses larmes à celles de la jeune reine, fut étonné de ne pas voir son fils aîné partager la douleur commune, et conçut des soupçons qui se changèrent en certitude aussitôt qu'il eut appris sa fuite. Détestant cet attentat ; mais plus occupé de sa douleur que du soin de le venger, il fit faire à Malik-schah de magnifiques funérailles, et voulut que l'enfant, échappé à la fureur de Balavan, portât le nom de son père. Le jeune Malik-schah devint alors l'objet de toutes les affections de son grand-père. Il s'occupoit de son éducation, conjointement avec sa mère, et ils se consoloient mutuellement en le voyant croître et se fortifier de jour en jour.

» Lorsque Malik-schah eut atteint l'âge de cinq ans, Soleïman-schah convoqua les grands du royaume. Il fit monter son petit-fils sur un cheval magnifique, lui fit rendre les honneurs qu'on avoit coutume de lui rendre à lui-même, et le fit reconnoître solennellement pour son successeur.

» Cependant Balavan, non content de s'être mis à l'abri du ressentiment et de la vengeance de son père, cherchoit encore à

lui faire la guerre. Il se rendit auprès du roi d'Égypte, se présenta à lui comme un prince infortuné que la calomnie et l'intrigue avoient obligé de quitter la cour du roi son père, et lui demanda du secours pour rentrer dans le royaume, et reprendre le rang qui lui étoit dû. Le roi d'Égypte, touché de ce récit, dont il ne soupçonnoit pas la fausseté, le mit à la tête d'une armée nombreuse.

» Soleïman-schah ayant appris cette nouvelle, écrivit au roi d'Égypte pour lui dévoiler les forfaits de Balavan, et lui manda qu'il avoit immolé de sa propre main son frère, et son neveu qui étoit alors au berceau. La lecture de cette lettre fit succéder l'horreur à la compassion dans le cœur du roi d'Égypte. Il donna ordre de mettre en prison Balavan, et offrit à Soleïman-schah de lui livrer son fils chargé de chaînes, ou de lui envoyer sa tête. Le malheureux père ne voulant pas ôter la vie à son fils, quelque coupable qu'il fût, et persuadé que tôt ou tard il porteroit la peine de son crime, répondit au roi d'Égypte en le priant d'éloigner seulement de la cour Balavan.

» Le soudan se conforma au désir de Soleïman-schah, et résolut de lui faire à son tour une demande. Ce qu'il avoit entendu dire de Schah-khatoun, les éloges qu'on lui avoit faits de sa beauté, de son esprit, l'avoient rendu amoureux de cette princesse. Il envoya un ambassadeur à Soleïman-schah pour lui demander sa main.

» Le roi de Perse fit part de cette demande à sa nièce, et voulut savoir quels étoient ses sentimens.

« Je suis étonnée, répondit-elle en pleurant, que mon oncle me fasse une semblable question. Je ne dois pas songer à prendre un époux, après avoir perdu celui qu'il m'avoit donné ;

et comment pourrois-je m'éloigner de mon oncle, et abandonner un fils qui fait toute ma consolation ? »

« Vous avez raison, reprit Soleïman-schah, mais je dois vous faire part de mes craintes. Je suis vieux, et je touche au terme de la vie. Je crains que bientôt vous et votre fils ne puissiez résister aux entreprises de Balavan. J'ai marqué au Soudan et aux autres rois mes voisins, que Balavan avoit immolé son neveu au berceau, et je leur ai caché que l'enfant vivoit encore. Votre alliance avec le roi d'Égypte seroit un puissant appui pour vous et pour ce fils qui doit me succéder. »

» La mère du jeune Malik-schah, touchée de l'intérêt de son fils, consentit à vaincre sa répugnance, et parut disposée à suivre les conseils de son oncle. Il écrivit au Soudan que Schah-khatoun se trouvoit très-honorée de son choix, et qu'elle alloit se mettre en chemin pour se rendre auprès de lui.

» Le monarque égyptien alla au-devant de Schah-khatoun, et trouva que sa beauté et son esprit surpassoient tout ce qu'on lui en avoit dit. Il conçut pour elle l'amour le plus vif, lui donna le premier rang parmi les princesses qu'il avoit déjà épousées, et la combla d'honneurs et de présents. Il voulut aussi témoigner sa reconnaissance au roi de Perse, en contractant avec lui la plus étroite alliance.

» Soleïman-schah, toujours occupé d'assurer de plus en plus la couronne à son petit-fils, le fit reconnoître de nouveau pour son successeur, lorsqu'il eut atteint l'âge de dix ans, et lui fit prêter encore serment de fidélité par ses sujets. Soleïman-schah mourut peu après cette cérémonie, et Malik-schah monta sur le trône de Perse.

» Aussitôt que Balavan eut appris la mort de son père, il résolut de faire valoir les droits que lui donnoit sa naissance. Il rassembla secrètement des soldats, se ménagea des intelligences dans les principales villes de la Perse et à la cour même du jeune roi, et promit de magnifiques récompenses à ceux qui se déclareroient en sa faveur. Lorsque tout fut préparé pour l'exécution de son dessein, il fit avancer ses troupes de différens côtés, et s'approcha lui-même de la capitale. Les conjurés s'emparèrent de la personne du jeune Malik-schah, et Balavan fut reconnu roi.

» En ôtant la couronne à Malik-schah, les principaux chefs de la conspiration ne voulurent point lui ôter la vie. Les sermens qu'ils avoient faits à son grand-père et à lui-même étoient si récents, qu'ils eurent horreur de tremper leurs mains dans son sang. Ils exigèrent de Balavan qu'il n'attenteroit pas aux jours de son neveu ; mais qu'il se contenteroit de le tenir en prison.

» Schah-khatoun fut bientôt informée de cet événement. Depuis qu'elle s'étoit séparée de son fils, elle étoit en proie à l'ennui et à l'inquiétude, et ne songeoit qu'à l'objet de sa tendresse. Sa situation étoit d'autant plus pénible, qu'elle n'osoit confier son chagrin à personne. Soleïman-schah avoit mandé autrefois au Soudan que son petit-fils étoit mort : elle ne pouvoit révéler le mystère de son existence, sans donner lieu au Soudan d'accuser Soleïman-schah de lui avoir déguisé la vérité. La nouvelle de la révolution de Perse fut pour cette malheureuse mère un coup de foudre, et l'affligea tellement, qu'elle eut peine à cacher l'excès de sa douleur.

» Il y avoit quatre ans que le jeune Malik-schah, plongé dans un obscur cachot, souffroit toutes les horreurs de la plus dure

captivité. Les grands et le peuple s'entretenoient souvent de son malheur, et plaignoient sa destinée. Balavan lui-même, depuis qu'il étoit paisible possesseur de l'empire, avoit pris pour cet enfant, échappé jadis à sa fureur, des sentimens plus humains. Il en parloit quelquefois, et souffroit qu'on en parlât devant lui.

» Un jour que Balavan sembloit regretter, en présence de son conseil, que la politique et la sûreté de l'état ne lui permissent pas de rendre la liberté à son neveu, un de ses visirs prit la parole.

» Il lui représenta d'abord que l'élévation de Malik-schah, et tout ce qui avoit précédé ayant été l'ouvrage de son grand-père , et l'effet d'une aveugle prédilection, on ne pouvoit l'en accuser lui-même ; qu'il étoit trop jeune, et la puissance du roi trop bien affermie pour qu'il pût exciter quelques troubles ; que l'état de langueur et de foiblesse où l'avoit réduit sa prison, ne permettoit pas de croire qu'il jouit long-temps de la vie. Le visir ajouta que pour concilier sa clémence avec sa sûreté, le roi pouvoit envoyer son neveu sur une des frontières de l'empire.

» Balavan approuva ce conseil, et résolut de donner à son neveu le commandement d'une place frontière, exposée aux attaques fréquentes des infidèles. Par-là il se montrait généreux, flattoit les grands et le peuple, faisoit cesser une compassion dont les suites l'inquiétoient, et croyoit se défaire du jeune prince.

« Balavan fit donc sortir Malik-schah de prison, lui protesta qu'il avoit oublié tout ce qui s'étoit passé, le revêtit d'une robe d'honneur, et le nomma commandant de la frontière.

» Malik-schah partit, accompagné d'une foible escorte. À peine arrivé sur la frontière, il fut attaqué par les ennemis, abandonné des siens, et fait prisonnier. Sa jeunesse, sa beauté, ne purent toucher les infidèles, qui le renfermèrent dans un souterrain, où étoient déjà entassés, les uns sur les autres, beaucoup de Musulmans.

» La coutume des infidèles étoit de faire sortir de prison tous leurs captifs au commencement de l'année, et de les précipiter du haut d'une tour. Le jour fatal étant arrivé, Malik-schah fut précipité avec les autres ; mais la Providence, qui veilloit sur ses jours, le fit tomber sur les corps de plusieurs de ses compagnons d'infortune. Il fut seulement étourdi de sa chute, et resta long-temps sans connoissance.

» Les infidèles ne faisoient point enlever les corps des malheureux qu'ils avoient précipités ; mais ils les laissoient devenir la pâture des oiseaux et des animaux carnaciers. Le jeune prince étant resté évanoui toute la journée, revint à lui pendant la nuit.

» Il rendit aussitôt grâce à Dieu, en mettant en lui toute sa confiance ; il s'éloigna des cadavres dont il étoit environné, et marcha jusqu'à la pointe du jour. Épuisé de faim et de fatigue, il se nourrit de feuilles et de fruits sauvages, et se cacha dans un bois. Il se remit en chemin la nuit suivante, et continua de marcher ainsi toutes les nuits, et de se retirer le jour dans les bois ou dans les rochers, jusqu'à ce qu'il fût parvenu sur les terres du roi son oncle. Il entra alors chez quelques paysans, auxquels il raconta, sans se faire connoître, la manière merveilleuse dont il avoit échappé à une mort qui paroissoit assurée.

» Ces bonnes gens admirèrent la Providence de Dieu, furent touchés de compassion pour son état, lui donnèrent à boire et à manger, et le retinrent pendant plusieurs jours.

» Lorsque Malik-schah fut un peu rétabli de ses fatigues, il demanda aux paysans le chemin qui conduisoit à la capitale de la Perse. Ils le lui indiquèrent, et lui fournirent encore quelques provisions pour continuer son voyage, sans se douter que celui qu'ils avoient accueilli avec tant d'humanité fût le neveu du roi Balavan.

» Le jeune prince arriva près de la capitale de Perse, épuisé de faim et de fatigue, le corps maigre et décharné, le visage pâle et défiguré, les pieds nus et ensanglantés. Avant d'entrer dans la ville, il s'assit près de la porte, sur le bord d'un bassin qui recevoit les eaux d'une fontaine. À peine avoit-il pris haleine, qu'il vit venir à lui plusieurs cavaliers. C'étoient des officiers du roi qui revenoient de la chasse, et vouloient faire désaltérer et reposer leurs chevaux. Dès qu'ils aperçurent le jeune voyageur, son mauvais équipage, ses vêtemens délabrés devinrent l'objet de leurs conversation et de leurs railleries.

» Malik-schah, sans se déconcerter, s'approcha de ces officiers, et leur dit :

« Permettez-moi, Messieurs, de vous faire une question : comment se porte le roi Balavan ? »

« Es-tu fou, lui répondit un des officiers. Étranger, et de plus mendiant, à ce qu'il paroît , pourquoi demandes-tu des nouvelles de la santé du roi ? »

« C'est mon oncle, reprit Malik-schah. »

« Si tu n'es pas fou, continua l'officier, assurément, mon

enfant, tu es un imposteur. Nous savons que le roi Balavan n'a plus de neveu. Il en eut un autrefois ; mais il a été tué en combattant contre les infidèles. »

« Je suis ce neveu lui-même, repartit Malik-Shah : les infidèles ne m'ont point ôté la vie. »

» Le jeune prince fit alors tout le détail de ses aventures. Les officiers le reconnurent, lui baisèrent les mains, et le plus distingué d'entre eux lui dit :

« Vous êtes le petit-fils de notre dernier roi ; vous fûtes vous-même notre roi : nous devons nous intéresser à votre conservation, faire des vœux pour votre bonheur, et vous représenter ce que l'attachement et le respect nous inspirent. Lorsque Balavan, à la prière de quelques hommes courageux et pleins de vertus, vous fit sortir du cachot où il vous tenoit enfermé depuis quatre ans, et vous donna le commandement de la frontière, il savoit que vous ne pouviez manquer de tomber dans les mains des infidèles, et il ne cherchoit qu'à vous faire périr. Dieu vous délivra de ce danger d'une manière miraculeuse ; mais comment pouvez-vous retourner auprès de Balavan, et vous remettre de nouveau sous sa puissance ? Fuyez plutôt de ses états, et retirez-vous en Égypte, auprès de votre mère. »

» Malik-schah remercia ces officiers de l'attachement qu'ils lui témoignent, et leur dit : « Lorsque mon aïeul Soleïmanschah écrivit au roi d'Égypte pour lui accorder la main de ma mère, il ne lui dit pas que je vivois encore. Ma mère aura gardé elle-même sur mon existence le secret qui lui avoit été recommandé, et je ne puis me faire connoître en Égypte sans compromettre la bonne-foi et la véracité de ma mère. »

« Vous avez raison, Prince, répliqua l'officier ; mais fussiez-vous obligé de rester inconnu en Égypte, et de vous attacher au service de quelqu'un, votre vie y sera du moins en sûreté. »

» Malik-schah ayant témoigné aux officiers qu'il alloit suivre leur conseil, ils lui donnèrent tout l'argent qu'ils avoient sur eux, et les provisions qui leur restoient ; ils l'accompagnèrent quelque temps, et prirent congé de lui, en faisant des vœux pour sa conservation.

» Après un voyage long et pénible, Malik-schah arriva en Égypte. Il s'arrêta dans le premier village qu'il rencontra, et se mit au service d'un des habitants. Son emploi étoit d'aider son maître dans la culture des terres et dans les autres occupations de la campagne.

» Cependant Schah-khatoun, n'ayant reçu aucune nouvelle de Perse depuis la déposition et l'emprisonnement de son fils, étoit en proie à la plus cruelle inquiétude, et ne pouvoit goûter aucun repos. Les plaisirs de la cour d'Égypte, les fêtes par lesquelles son époux cherchoit à l'amuser, n'avoient aucun attrait pour elle. Elle étoit toujours triste et rêveuse, et n'osoit confier au roi le sujet de son chagrin. Elle avoit près de sa personne un esclave qu'elle avoit amené de Perse, et en qui elle avoit beaucoup de confiance. C'étoit un homme intelligent, prudent et adroit. Un jour qu'elle se trouvoit seule avec lui, elle lui dit :

« Tu es attaché à mon service depuis mon enfance ; tu connois mon amour pour mon fils ; tu sais que je suis condamnée à me taire sur ce qui le concerne, et tu ne cherches pas à me procurer de ses nouvelles ! »

« Madame, lui répondit l'esclave, l'existence de votre fils a toujours été ici un mystère, et quand il seroit en ces lieux, vous ne pourriez le reconnoître, sans vous exposer à perdre les bonnes grâces du roi, qui d'ailleurs ne vous croiroit pas, puisqu'il passe pour constant que vous n'avez plus de fils. »

« Tu as raison, reprit la reine ; mais quand il seroit réduit à garder les troupeaux, quand je ne pourrois le voir, j'aurois du moins la consolation de savoir qu'il est vivant. Prends donc dans mon trésor tout l'or et l'argent dont tu auras besoin ; pars, et ramène avec toi mon fils, ou apporte-moi de ses nouvelles. »

« Madame, repartit l'esclave, je suis prêt à exécuter vos ordres ; mais je ne puis m'éloigner sans la permission du roi. Il voudra savoir le motif de mon voyage : il faut en imaginer un que vous puissiez lui communiquer. Dites-lui qu'après la mort de votre époux, vous avez fait enfouir plusieurs coffres remplis d'or, d'argent et de bijoux, et que vous voulez m'envoyer chercher ce précieux trésor. »

» La reine approuva ce conseil, fit part au roi de son prétendu dessein, et n'eut pas de peine à obtenir la permission qu'elle desiroit.

» Le fidèle esclave partit aussitôt, déguisé en marchand. Arrivé dans la capitale de la Perse, il apprit que Malik-schah, après être resté quatre ans en prison, en avoit été tiré, et qu'il avoit été envoyé sur la frontière ; qu'il avoit été fait prisonnier, et mis à mort par les infidèles. Pénétré de ces nouvelles, qu'il n'osoit porter à Schah-khatoun, l'esclave ne savoit quel parti prendre.

» Comme il étoit toujours plongé dans cette incertitude, il

rencontra un des officiers auxquels le jeune prince s'étoit fait connoître, lorsqu'il étoit assis près de la porte de la ville. Cet officier reconnut l'esclave qu'il avoit vu souvent près de Schah-khatoun, lia conversation avec lui, lui parla de la reine, et lui demanda ce qu'il venoit faire en Perse. L'esclave répondit qu'il étoit venu vendre des marchandises, et qu'il retournoit en Égypte. « En ce cas, reprit l'officier, vous pourrez annoncer à Schah-khatoun ce que je vais vous apprendre de son fils. »

» L'officier raconta alors à l'esclave la manière dont lui et plusieurs de ses camarades avoient fait la rencontre du prince, et comment il s'étoit échappé des mains des infidèles. « Dieu soit loué, dit en lui-même le faux marchand, celui que je ne questionnois pas, m'apprend ce que je desirois le plus d'apprendre. » Il pria ensuite l'officier de ne rien dire à personne de ce qu'il venoit de lui découvrir. « Je vous le promets, lui dit l'officier, qui avoit remarqué la joie qu'avoit fait paroître l'esclave, et je ne trahirai pas votre secret, quand même je saurois que vous n'êtes venu ici que pour apprendre des nouvelles de Malik-schah. »

» L'esclave, assuré de la bonne-foi et de la générosité de l'officier, lui peignit l'inquiétude de Schah-khatoun, et lui dévoila le mystère de son voyage en Égypte. L'officier, de son côté, lui apprit que le prince avoit pris la route d'Égypte, et qu'il l'avoit accompagné jusqu'à tel endroit. Il lui peignit sa situation, et lui donna tous les renseignemens qui pouvoient l'aider à le trouver et à le reconnoître.

» L'esclave remercia de nouveau l'officier, et partit aussitôt pour se rendre à l'endroit qu'il venoit de lui indiquer. Il

continua ensuite son voyage, demandant partout des nouvelles d'un jeune homme qu'il désignoit, et s'assurant, par des informations qu'il avoit soin de prendre adroitement, de tous les lieux par où il avoit passé. Arrivé ainsi dans l'endroit où étoit le prince, il ne trouva personne qui pût répondre à ses questions. Inquiet de cette circonstance, il remonta à cheval pour continuer sa route.

» Au sortir du village, il aperçut un âne attaché à un licol que tenoit un enfant couché par terre et endormi profondément. Il le regarda en passant, sans autre sentiment que celui d'une piété naturelle, et dit en lui-même :

« Si celui que je cherche étoit réduit à la condition de ce malheureux qui dort sur le bord du chemin, comment pourrois-je le trouver ? L'âge, les fatigues, la misère, ont sans doute changé tellement ses traits, que je ne pourrois le reconnoître quand il seroit devant moi. Hélas, je me suis abusé jusqu'ici ! Toute ma peine, toutes mes démarches seront à jamais inutiles. »

» Occupé de ces réflexions, l'esclave s'abandonnoit au désespoir, et se frappoit le visage. « Peut-être, dit-il ensuite, ce malheureux n'est pas, comme on le croiroit d'abord, l'enfant d'un paysan. Il faut que je sache à qui il appartient. » En disant ces mots, il revient sur ses pas, descend de cheval, et s'assied à côté de l'enfant. Il l'examine d'abord, et le considère attentivement depuis la tête jusqu'aux pieds ; ensuite il fait un peu de bruit, et tousse plusieurs fois pour l'éveiller.

« Jeune homme, lui dit-il lorsqu'il fut relevé, et qu'il se fut un peu frotté les yeux, tu demeures apparemment dans ce village, et ton père est un des habitans du lieu ? »

« Je suis étranger, répondit le jeune homme : j'ai vu le jour en Perse, et je ne demeure ici que depuis peu de temps. »

« L'esclave, charmé de cette réponse, fit ensuite plusieurs autres questions au jeune homme, et reconnut bientôt celui qu'il desiroit tant de rencontrer. Il se jeta à son cou, lui témoigna, en pleurant, la peine qu'il ressentoit de le voir dans cet état, et lui apprit qu'il le cherchoit par ordre de sa mère et à l'insu du roi son époux ; il lui ajouta aussitôt que sa mère devoit se contenter de savoir qu'il étoit plein de vie, et qu'elle ne pouvoit le voir d'abord, et le reconnoître pour son fils. »

» Malik-schah, bien instruit des raisons qui faisoient agir sa mère, se flattoit que, fixé près d'elle, il jouiroit au moins d'un sort plus heureux. Il remercia l'esclave de son zèle, et lui témoigna son impatience de partir. L'esclave retourna au village, y acheta des habits et un cheval pour le prince, et ils prirent ensemble le chemin de la capitale de l'Égypte.

» Le sort qui poursuivoit le jeune prince n'avoit point encore épuisé contre lui tous ses traits ; un nouveau malheur vint bientôt éprouver sa constance. Comme ils approchoient du terme de leur voyage, ils furent assaillis par une troupe de voleurs, qui les dépouillèrent, et les jetèrent, liés et garrottés, dans une citerne, où ils avoient déjà jeté d'autres malheureux qui étoient morts de faim. L'esclave se voyant ainsi garrotté, entouré de cadavres, et ne doutant pas que leur perte ne fût assurée, s'abandonnoit à la douleur, et versoit des torrens de larmes. Le jeune prince au contraire l'exhortoit à la patience, et lui représentoit l'inutilité de ses gémissemens et de ses plaintes.

« Prince, lui dit l'esclave, ce n'est pas l'image de ma mort

qui fait couler mes larmes, c'est votre sort, c'est celui de votre mère que je déplore. Après les malheurs que vous avez éprouvés, les maux que vous avez soufferts, faut-il que vous périissiez par une mort aussi affreuse et aussi inattendue ! »

« Tout ce qui m'est arrivé, répondit le prince, étoit écrit dans un livre dont rien ne peut être effacé. Le reste de ma destinée est pareillement fixé ; et si le terme de mes jours est arrivé, aucune puissance ne pouvoit le retarder. »

» Deux jours et deux nuits s'étoient écoulés depuis qu'ils étoient dans cette affreuse situation : la faim avoit presque entièrement épuisé leurs forces, et il ne leur restoit plus qu'un souffle de vie, lorsque la Providence, qui veilloit sur les jours du jeune prince, permit que le roi d'Égypte vint, en chassant, jusque dans ces lieux. Il poursuivoit alors une gazelle, qui fut prise près de la citerne. Un de ses gens étant descendu de cheval pour égorger l'animal, entendit sortir de la citerne des gémissemens. Il en informa le roi, qui s'avança avec sa suite, et ordonna qu'on descendît dans la citerne. Le jeune prince et l'esclave étoient près de rendre le dernier soupir. On les retira, on les détacha, et on leur fit avaler quelques liqueurs fortifiantes qui ranimèrent leurs forces, et les rappelèrent à la vie. Le roi reconnut, avec étonnement, l'esclave attaché au service de son épouse, et lui demanda qui l'avoit mis dans cet état ?

« Je revenois, dit l'esclave, suivi de plusieurs mulets chargés du trésor que la reine m'avoit envoyé chercher en Perse ; des brigands nous ont assaillis, dépouillés, et jetés, pieds et et mains liés, dans cette citerne, où nous aurions péri comme ceux qui y ont été jetés avant nous, si le ciel qui a eu pitié de nous,

n'eût envoyé le roi pour nous sauver la vie. »

« Quel est ce jeune homme, demanda ensuite le roi ? »
« C'est répondit l'esclave, le fils de la nourrice de la reine. Sa mère, peu fortunée, ma prie de l'emmener avec moi pour vous servir. J'avois besoin de quelqu'un pour m'accompagner, et je l'ai pris. Il est actif, intelligent, et ses services pourront ne pas vous déplaire. »

» Le roi d'Égypte prit le chemin de sa capitale, accompagné du jeune homme et de l'esclave, et leur demanda chemin faisant, des nouvelles du roi Balavan, et de quelle manière il gouvernoit ses sujets ? « Balavan, répondit le jeune homme, maltraite les grands et le peuple ; et personne ne fait des vœux pour la durée de son règne. »

» Arrivé dans son palais, le roi alla aussitôt annoncer à la reine le retour de son esclave, et lui raconta tout ce qu'il lui avoit dit. Lorsqu'il fut à la circonstance de la citerne, la reine changea de couleur, et fut sur le point de jeter un cri. « Qu'avez-vous, lui dit le roi, qui s'aperçut de l'impression que ce récit faisoit sur elle ? La perte de vos trésors peut-elle vous affecter à ce point ? » Prince, répondit la reine, je vous jure, par la gloire de votre empire, que je ne suis touchée que des maux que ce fidèle serviteur a soufferts pour moi. Peut-être cette sensibilité vous paroîtra excessive ; mais cet esclave m'est attaché depuis mon enfance, et il faut pardonner à mon sexe un peu de foiblesse. Le roi témoigna à son épouse qu'il étoit fâché de lui avoir fait un récit trop fidèle, et se retira.

» Schah-khatoun, se voyant seule, fit appeler son esclave. Il lui raconta tout ce qui étoit arrivé au prince depuis sa sortie de prison, les artifices de son oncle, sa captivité, la manière

miraculeuse dont Dieu l'avoit soustrait à la mort, ce qui l'avoit engagé à quitter de lui-même la Perse ; enfin, l'état dans lequel il l'avoit trouvé, et le bonheur qu'il avoit eu de le reconnoître endormi sur le bord du chemin. « Qu'a dit le roi, lui demanda avec empressement Schah-khatoun, lorsqu'il a vu avec toi un jeune homme ? N'a-t-il pas voulu savoir qui il étoit ? Que lui as-tu répondu ? » « Madame, répondit l'esclave, j'ai tâché de seconder vos vues, sans donner aucun soupçon de ce que vous voulez cacher. J'ai dit que c'étoit le fils de votre nourrice, et qu'il desiroit s'attacher au service du roi. » Schah-khatoun approuva ce stratagème, loua le zèle et la fidélité de son esclave, et lui recommanda de veiller sur son fils.

» Le roi d'Égypte, de son côté, récompensa le fidèle serviteur de la reine, attacha le jeune homme à son service, et lui confia le soin de l'intérieur du palais. Il le distingua bientôt de tous ceux qui l'approchoient ; et tous les jours il lui donnoit de nouvelles marques de sa bienveillance et de sa confiance.

» Schah-khatoun voyoit souvent son fils, mais sans oser lui parler, et ne pouvoit trouver assez d'occasions de le voir. Elle observoit tous ses pas, et se tenoit souvent pour cela aux fenêtres de son palais.

» Elle vivoit depuis quelque temps dans cette pénible contrainte, lorsqu'un jour qu'elle l'attendoit pour le voir passer devant la porte de son appartement, ne pouvant résister aux mouvemens de la nature, et à la tendresse maternelle, elle se jeta à son cou, le baisa et le pressa contre son sein.

» Un des officiers de la chambre du roi, qui sortoit en ce moment, fut témoin de l'action de la reine, et en fut on ne peut plus étonné. Il rentra chez le roi en tremblant, et témoignant sa

surprise par son air et ses gestes. « Qu'y a-t-il, lui dit le roi, et que viens-tu m'annoncer ? » « Prince, répondit l'officier, que puis-je vous annoncer de plus grave et de plus étonnant que ce que je viens de voir de mes propres yeux ? Ce jeune homme amené récemment de Perse, est l'objet des amours de la reine. Je viens de la surprendre qui l'embrassoit à la porte de son appartement. »

» Il seroit difficile de peindre l'impression que ce peu de mots fit sur le roi d'Égypte. Il resta d'abord quelque temps immobile ; ensuite il devint furieux, déchira ses habits, s'arracha la barbe, et se frappa le visage. Tout-à-coup il ordonna qu'on se saisît du jeune homme et de l'esclave qui l'avoit amené, et qu'on les renfermât dans un cachot ; il sortit de son appartement, se rendit chez la reine, et lui dit en l'abordant :

« Votre conduite, Madame, est vraiment digne de votre naissance, et vous soutenez bien la réputation de sagesse et de vertu qui vous a fait rechercher par les rois des pays les plus éloignés. Votre caractère, vos inclinations naturelles se manifestent par les plus belles actions. « Le sultan, renonçant bientôt à l'ironie, accabla la reine des plus sanglans reproches, la menaça qu'il se vengeroit d'une manière éclatante, de sa perfidie et du traître qui le déshonorait, et la quitta brusquement, en lui témoignant le plus profond mépris. »

» Schah-khatoun étoit d'autant plus affligée de la colère du roi, qu'elle croyoit ne pouvoir se justifier. Elle n'avoit jamais osé le désabuser sur la mort du jeune Malik-schah ; et ce qu'elle auroit pu lui dire en ce moment, n'auroit passé dans son esprit que pour une imposture. Dans cette extrémité, elle eut

recours à Dieu, et lui adressa cette prière : « Ô toi que l'apparence ne peut tromper ; toi qui connois le secret des cœurs, c'est de toi que j'attends quelque secours, c'est en toi que je mets toute ma confiance ! »

» Plusieurs jours se passèrent sans que le roi s'arrêtât à aucun parti. Il étoit triste et rêveur, et ne pouvoit prendre aucune nourriture. Le supplice de l'esclave et du jeune homme ne lui paroissoit pas satisfaire entièrement sa vengeance : la reine étoit encore plus coupable à ses yeux ; mais il ne pouvoit se résoudre à lui ôter la vie. Son amour pour elle sembloit augmenter depuis qu'il s'étoit privé du plaisir de la voir ; il sentoit qu'en la faisant mourir, il s'exposoit aux plus affreux regrets, et que peut-être il ne pourroit lui survivre.

» La nourrice du sultan, qui demeuroit dans le sérail, fut alarmée du changement qu'elle remarqua sur son visage. C'étoit une femme prudente et expérimentée, qui passoit pour connoître quantité de remèdes et de secrets, et en qui le sultan avoit ordinairement beaucoup de confiance. Craignant, cette fois, d'aigrir son chagrin, ou qu'il ne voulût pas lui en découvrir la cause, elle résolut de s'adresser à Schah-khatoun, qu'elle voyoit être dans le même état que le roi. « Qu'a donc le sultan, lui dit-elle un jour : il paroît accablé de tristesse, et ne prend presque plus de nourriture ? » « Je ne sais, répondit Schah-khatoun. »

» La vieille nourrice ne se rebuta pas de cette réponse, et fit tant par ses instances et ses caresses, que la reine, après lui avoir fait promettre le secret, lui raconta son histoire et celle de son fils. « Dieu soit loué, s'écria la nourrice en se prosternant, il ne sera pas difficile de calmer la jalousie du sultan et de le

détromper ! »

« Ma mère, lui dit Schah-khatoun, je vous prévienne, et je vous jure par ce qu'il y a de plus sacré, que j'aime mieux périr avec mon fils, que de m'exposer, en lui donnant ce nom, à me voir soupçonnée d'imposture, et à m'entendre dire que je ne l'appelle ainsi que pour couvrir mon déshonneur. Ainsi, je crois que la patience et la résignation sont les seuls remèdes à mon malheur. »

« Ma fille, permettez-moi ce nom, répondit la nourrice touchée de la constance et de la délicatesse de la reine, j'espère que Dieu fera connoître la vérité, sans vous exposer au danger que vous craignez. Je vais aller trouver le sultan, et, s'il le faut, je me servirai, pour le détromper, d'un artifice innocent. »

« Schah-khatoun remercia la nourrice, qui se rendit aussitôt près du sultan. Elle le trouva plongé dans la plus sombre rêverie, et dans le plus profond abattement. « Mon fils, lui dit-elle, après s'être assise auprès de lui et avoir gardé quelque temps le silence, l'état où je vous vois m'inquiète et me tourmente. Il y a plusieurs jours que vous n'êtes sorti, que vous n'avez monté à cheval. Si je savais ce que vous avez, je pourrais peut-être y remédier ? »

« Tout mon mal, répondit le sultan en soupirant, vient d'une femme perfide qui a trompé ma confiance, et perdu l'estime que j'avois pour elle. Schah-khatoun aime ce jeune Persan arrivé ici depuis peu : un de mes officiers les a vus s'embrasser ; mais je saurai me venger des coupables ; et bientôt leur mort servira d'exemple à ceux qui seroient assez téméraires pour vouloir les imiter. »

« Mon fils, reprit la nourrice, une femme infidelle ne mérite pas que vous vous affligiez à ce point. Vous devez punir sans doute ; mais il seroit inutile, peut-être dangereux de vous trop hâter. La précipitation engendre bien souvent le repentir. Les coupables sont entre vos mains : ils ne peuvent vous échapper. Donnez-vous le loisir d'examiner attentivement cette affaire, et de connoître à fond la vérité. »

« Est-il besoin d'examen dans cette circonstance, répondit le prince : l'amour de Schah-khatoun pour ce jeune homme n'est-il pas constant, et n'est-ce pas elle-même qui l'a fait venir ici ? »

« Cela est vrai, répliqua la nourrice ; mais vous ne pouvez savoir encore qu'une partie de la vérité. Je connois un moyen assuré de pénétrer dans le cœur de Schah-khatoun, et de tirer d'elle l'aveu de toute cette intrigue : consentez seulement à employer ce moyen. »

« J'y consens de grand cœur, répondit le sultan. Que faut-il faire pour cela ? »

« Vous connoissez, continua la nourrice, l'oiseau appelé huppe dont il est mention dans le chapitre du saint Alcoran, intitulé la Fourmi. Cet oiseau, qui rapportoit au plus sage des rois ce qui se passoit à la cour de la reine de Saba, et lui servoit de messenger, lui indiquoit encore les sources d'eau cachées dans les entrailles de la terre. Il peut pareillement servir à révéler les plus secrètes pensées des hommes. Pour cela, il suffit de placer le cœur d'un de ces oiseaux sur la poitrine d'une personne endormie ; elle répond alors dans la sincérité de son âme à toutes les questions qu'on lui fait, et dévoile ses plus secrets sentimens. »

» Le sultan, enchanté de pouvoir découvrir aussi facilement ce qu'il desiroit d'apprendre, dit à sa nourrice de se procurer promptement un de ces oiseaux, et de lui en apporter le cœur.

» La nourrice se rendit d'abord chez la reine ; elle lui raconta ce qu'elle avoit dit au sultan, la prévint qu'il viendrait près d'elle lorsqu'il la croiroit endormie, et lui dit de répondre avec hardiesse et franchise à ses questions, tout en feignant de dormir. Elle se fit ensuite apporter une huppe, en prépara le cœur, et le remit au roi.

» Dès que la nuit fut venue, Schah-khatoun témoigna qu'elle desiroit se coucher plutôt qu'à l'ordinaire, et fit semblant de dormir. Le sultan en ayant été informé, entra dans son appartement, impatient de faire l'épreuve du secret. Il s'approcha doucement du lit, plaça légèrement le cœur de la huppe sur le sein de la reine, et lui dit :

« Schah-khatoun , est-ce ainsi que vous récompensez mon amour ? » « Comment, répondit-elle ! Quelle faute ai-je commise ? »

« N'avez-vous pas, continua le sultan, fait venir ce jeune homme pour satisfaire la passion que vous avez conçue pour lui ? » « Il est vrai, répondit-elle, que parmi ceux qui vous approchent, je n'en connois aucun de plus aimable, de plus sage et de plus fidèle. Mais comment pouvez-vous croire que j'aime un esclave ? »

« Pourquoi donc, continua le roi, l'avez-vous embrassé ? » « Parce que c'est mon fils, répondit la reine, une portion de mon sang, et que la tendresse maternelle m'a porté à me jeter à son cou. »

» Cette réponse jeta le roi dans le plus grand étonnement.

« Comment peut-il être votre fils, continua-t-il, puisque ce fils a été assassiné par son oncle Balavan, ainsi que me l'a mandé le roi Soleïman-schah son grand-père ? » « Il est vrai, répondit Schah-khatoun, qu'il fut assassiné ; mais le coup n'étoit pas mortel, et il fut rappelé à la vie, parce qu'il n'étoit pas encore parvenu au terme de ses jours. »

» Le sultan, assez satisfait de cette réponse, résolut de se servir du moyen qu'elle lui fournissoit pour s'assurer de plus en plus de la vérité. Il sortit de l'appartement de la reine, fit sur-le-champ venir le jeune homme, et chercha sur sa poitrine les traces de la barbarie de son oncle. La cicatrice étoit si bien marquée, que tous ses doutes se dissipèrent. Il embrassa le fils de Schah-khatoun, le reconnut pour son propre fils, et remercia le ciel de l'avoir préservé du crime affreux qu'il alloit commettre.

« Vous voyez, ô roi, continua le jeune intendant en s'adressant au sultan Azadbakht, vous voyez que Dieu seul a préservé le jeune Malik-schah des dangers auxquels il sembloit devoir infailliblement succomber. Votre esclave compte sur la même protection, encore plus que sur la bonté qui vous fait différer ma mort, et sur tout ce que je puis vous dire pour ma défense. Oui, j'espère que Dieu fera éclater dans peu mon innocence, et confondra la méchanceté de vos visirs. »

Le roi Azadbakht, étonné de tout ce qu'il venoit d'entendre, crut devoir différer encore la mort du jeune intendant, et donna ordre de le reconduire en prison ; mais en même temps il se

tourna du côté de ses visirs, et leur dit :

« Ce jeune homme cherche à se soustraire à une mort certaine, en vous accusant ; mais je ne suis pas la dupe de cet artifice : je connois votre attachement pour moi, votre zèle pour le bien de l'état, et la droiture de vos intentions ; ainsi ne craignez rien pour vous. Je prononce, dès ce moment, sa sentence. Faites dresser une croix hors de la ville, et qu'un héraut parcoure les rues, en annonçant, à haute voix, le supplice de celui qui a trahi ma confiance et abusé de mes bontés. »

Les visirs furent transportés de joie en entendant le discours du roi. À peine avoit-il achevé, qu'ils prirent congé de lui, firent dresser la croix, et publier la sentence. Ils passèrent ensuite la nuit dans les réjouissances, se félicitant mutuellement du succès de leur dernière ruse.

Le lendemain, qui étoit le onzième jour depuis la détention du jeune ministre, les dix visirs se présentèrent de bonne heure chez le roi Azadbakht, et lui annoncèrent que le peuple étoit rassemblé en foule hors de la ville, et attendoit impatiemment l'exécution de la sentence qu'il avoit prononcée, et fait publier la veille. Le roi ordonna qu'on fît venir le jeune homme. Dès qu'il parut, un des visirs ne put s'empêcher de dire :

« Scélérat, il est temps que tu renonces à la vie, et tu ne dois plus maintenant espérer de salut ! »

« Qui peut, répondit le jeune homme, cesser d'espérer dans le Tout-Puissant ? Toujours il se plaît à secourir l'opprimé ; souvent il attend pour le délivrer que le danger soit à son comble, et il lui fait trouver la vie au milieu de la mort. L'histoire de cet esclave infortuné condamné injustement à

périr, et qui fut sauvé au moment même où il alloit être exécuté, est une preuve frappante de cette vérité. »

« Tu crois, dit le roi, m'ébranler par ta hardiesse et ton éloquence, m'abuser par tes paraboles, et apaiser mon courroux par tes discours ; je veux bien imposer un dernier effort à ma patience : parle encore une fois ; mais sois court, et dis ensuite au monde un éternel adieu. »

HISTOIRE

DE

L'ESCLAVE SAUVÉ DU SUPPLICE.

« UN esclave condamné injustement à la mort, et qui devoit être exécuté sous peu de jours, n'avoit pas pour cela perdu tout espoir de salut. Il mettoit en Dieu sa confiance, et s'écrioit sans cesse : « Ô toi qui peux changer tout-à-coup le sort des malheureux, viens à mon secours ! » Le roi du pays, dont le palais étoit peu éloigné de la prison où l'on renfermoit les criminels, fatigué de ces cris, et indigné qu'un coupable osât espérer d'échapper au supplice qu'il méritoit, demanda quel crime il avoit commis ? Ayant appris qu'il avoit été condamné comme juridiquement convaincu d'avoir participé à un assassinat, il le fit venir, lui reprocha son impudence et sa folie, et ordonna qu'il fût exécuté sur-le-champ, quoique la nuit fût alors assez avancée.

» Des soldats s'emparèrent de l'esclave, et le conduisirent hors de la ville. Les bourreaux venoient de le délier, et se préparoient à l'attacher à la croix, lorsqu'une troupe de brigands bien armés fondit tout-à-coup sur eux. Effrayés de cette attaque imprévue, et hors d'état de faire résistance, les uns sont pris, les autres se réfugient vers la ville. L'esclave, abandonné, prend la fuite d'un autre côté, court à travers les

champs, et se retire dans une forêt voisine.

» Un nouveau danger l'y attendoit : il y rencontre un lion d'une grandeur énorme. Cette vue l'épouvante, mais ne l'empêche pas d'espérer dans la Providence. L'animal se jette sur lui, l'emporte et le dépose près d'un arbre extrêmement touffu. Il arrache ensuite l'arbre, sans perdre de vue sa proie, le place sur l'esclave, et va, dans le plus épais de la forêt, chercher la lionne sa compagne. L'esclave sent alors augmenter son espoir. Il fait effort pour se dégager de dessous l'arbre, écarte les branches, et vient à bout de sortir de cet espèce de filet dans lequel le lion pensoit le retrouver bientôt.

» Ce lieu étoit couvert des ossemens et des débris des cadavres de ceux qui avoient jusque-là servi de pâture au lion. En fuyant à travers ces ossemens, l'esclave vit briller à ses pieds un monceau de pièces d'or. Il s'arrêta un moment, ramassa avec précipitation tout ce qu'il put emporter, et continua à fuir du côté opposé à celui vers lequel étoit allé le lion. Heureusement pour lui il se trouva bientôt hors de la forêt, et près d'un village. Il s'y réfugia, se reposa le reste de la nuit, et se trouva le lendemain à l'abri de tout danger, et possesseur d'une somme considérable. »

Le roi Azadbakht interrompit ici le jeune page. « C'est assez, lui dit-il, écouter tes discours séducteurs ; l'instant de ton supplice ne peut plus être différé. » Les bourreaux se saisissent aussitôt de leur victime, et l'emmènent hors de la ville, accompagné d'une garde nombreuse. Le roi lui-même, suivi de toute sa cour, se rend au lieu du supplice.

Le chef des voleurs qui avoit autrefois élevé le jeune homme comme son fils, se trouvoit par hasard dans la foule rassemblée

pour être témoin de l'exécution. Il demanda quel étoit le criminel ? On lui raconta son histoire, et de quelle manière il avoit été fait prisonnier en attaquant une caravane, et amené à la cour du roi. Le chef des voleurs pensa aussitôt que ce jeune homme pouvoit être celui qu'il avoit élevé, et qui avoit été fait prisonnier dans une circonstance toute pareille. Ses soupçons se changèrent en certitude lorsqu'il le vit paroître. Il perce aussitôt la foule, écarte les gardes, et se jette au cou du jeune homme en criant : « C'est mon fils, c'est cet enfant que je trouvai au pied de telle montagne, sur le bord de telle fontaine ! »

Azadbakht, frappé de cet événement imprévu, et sur-tout du discours de cet inconnu, ordonna qu'on l'amenât devant lui, et voulut qu'il lui racontât tout au long ce qu'il savoit de l'histoire de ce jeune homme.

« Prince, dit l'inconnu, je sais qu'en me faisant connoître à vous, je m'expose à périr ; mais mon attachement pour ce jeune homme l'emporte en moi sur toute autre considération, et j'espère que la singularité de son aventure et ma tendresse pour lui, toucheront le cœur de votre Majesté, et exciteront envers nous sa clémence.

» Je fus autrefois chef d'une bande de voleurs. Nous trouvâmes un jour au pied d'une montagne et sur le bord d'une fontaine, un enfant qui venoit de naître, enveloppé dans une étoffe de soie. Près de lui étoit une bourse qui contenoit mille pièces d'or. Touché de compassion pour cet enfant abandonné, je le pris, je l'emportai chez moi, et je l'élevai avec autant de soin que s'il eût été mon fils. Lorsqu'il fut devenu grand, je l'emmenois dans nos courses et nos expéditions. Nous

attaquâmes un jour une caravane composée de gens vaillans et bien armés. Plusieurs des nôtres furent tués, les autres obligés de prendre la fuite. Le jeune homme, que je regardois comme mon fils, eut honte de fuir, et fut fait prisonnier. Depuis ce temps je le cherche inutilement de tous côtés. »

Il n'en falloit pas davantage pour convaincre le roi Azadbakht que celui qu'il alloit faire périr étoit le fruit de son union avec la reine Behergiour. Il se précipite aussitôt de son trône, vole vers son fils, et le serre dans ses bras.

« Cher enfant, s'écrie-t-il, objet de toute ma tendresse, j'allois t'immoler moi-même, et bientôt je serois mort de douleur et de regrets ! »

Il détache ensuite les liens du jeune prince, l'embrasse de nouveau, et lui met sa couronne sur la tête. Le peuple fait aussitôt éclater ses transports ; l'air retentit d'un si grand nombre de cris, qu'ils épouvantent et font tomber çà et là ses légers habitans. Les tambours et les trompettes entremêlent leurs bruits à ces démonstrations d'alégresse. Le roi et son fils sont reconduits en triomphe, et rentrent dans le palais au bruit des fanfares et des acclamations de tout le peuple.

La reine Behergiour, informée de l'heureux événement qui vient de lui rendre un fils qu'elle ne cessoit de regretter, sort à sa rencontre, se jette à son cou, et l'embrasse en pleurant. Azadbacht, pour célébrer un si grand bonheur, ordonna qu'on mît en liberté tous les prisonniers, et que les réjouissances publiques durassent pendant sept jours. Il fit assembler les grands de son royaume, et les principaux d'entre le peuple. Il monta sur son trône, et fit asseoir à côté de lui le jeune prince. On servit ensuite un repas magnifique, dans lequel on

présentoit aux convives des coupes d'or remplies du vin le plus exquis.

Au milieu de l'alégresse universelle, les dix visirs seuls étoient remplis de crainte et dévorés d'inquiétude. « Vous voyez, leur dit le jeune prince en se tournant vers eux, comment la Providence est venue à mon secours, et m'a délivré du danger. » Ces mots augmentèrent la frayeur et la consternation des dix visirs. Ils avoient les yeux fixés contre terre, et gardoient un morne silence. « Pourquoi, continua-t-il, vos bouches sont-elles devenues tout-à-coup muettes ? Qu'avez-vous fait de cette hardiesse, de cette éloquence avec lesquelles vous représentiez au roi l'indignité de ma conduite, et vous l'excitez à venger son honneur en faisant périr un innocent ? »

Les dix visirs confondus et atterrés de plus en plus, attendoient en tremblant leur arrêt. Azadbakht prit la parole à son tour, et leur dit : « Chacun ici partage ma joie. Les oiseaux même semblent célébrer mon bonheur, et remplissent le ciel de chants d'alégresse. Vous seuls, ministres pervers, vous gémissiez, et vous détestez en secret ma félicité. Je serois aussi affligé que vous, si j'eusse suivi vos conseils, et la mort seule eût pu terminer mes regrets . »

« Mon père, dit alors le jeune prince, votre justice, votre prudence, votre bonté, votre attention à rechercher et à examiner la vérité, votre lenteur à punir ont triomphé de leurs artifices, et vous ont épargné les cruels regrets que la précipitation cause trop souvent. Quant à moi, tout mon crime aux yeux de vos visirs, vint de mon zèle pour vos intérêts et pour ceux de votre état. Je réprimois leur avarice et leur

cupidité, en les empêchant de puiser à leur gré dans vos trésors. Je suis devenu par-là l'objet de leur haine, et ils s'étoient ligués pour me perdre. »

Azadbakht, avant de faire punir les dix visirs, voulut récompenser celui à qui il étoit redevable de la conservation de son fils. Il le félicita d'avoir renoncé depuis long-temps au genre de vie qu'il avoit d'abord exercé, le fit revêtir d'une robe magnifique, et lui donna un commandement dans lequel sa bravoure pouvoit être utile à l'état. Non content de lui avoir témoigné sa reconnoissance, il invita les grands de son royaume à lui donner des marques de celle qu'ils devoient eux-mêmes éprouver. Tous s'empressèrent de le revêtir de robes précieuses, tellement qu'il ne pouvoit les porter toutes, et ne savoit que faire de tant de largesses.

Le roi ordonna ensuite qu'on dressât neuf croix à côté de celle qui avoit été dressée pour le jeune prince, et dit à ses visirs : « Perfides conseillers, malheureux imposteurs, de quelle excuse pouvez-vous couvrir votre crime ? »

« Sire répondit l'un d'eux, nous chercherions en vain à nous excuser. Nous avons voulu faire périr un rival, nous nous sommes perdus. Le mal que nous lui voulions est retombé sur nous ; nous avons recueilli ce que nous avons semé ; nous sommes tombés dans la fosse que nous creusions sous ses pas. »

« Les délais seroient ici inutiles, reprit Azadbakht, le crime est évident, les coupables le confessent, et rien ne peut les justifier : le supplice qu'ils vont subir ne fera que mettre fin à celui qu'ils éprouvent déjà. »

Des soldats s'emparèrent aussitôt des dix visirs, qui furent exécutés sur-le-champ. Les biens qu'ils avoient amassés par leurs rapines et leurs exactions, furent confisqués au profit de l'état.

Azadbakht fit ensuite prêter serment de fidélité à son fils par tous les grands du royaume et les principaux du peuple ; il abdiqua l'autorité souveraine, et remit en ses mains les rênes du gouvernement.

Scheherazade, en achevant l'histoire des dix visirs, s'aperçut qu'il n'étoit pas encore jour, et commença aussitôt le récit de l'histoire suivante :

FIN DU TOME HUITIÈME.

LES
MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES.

ATTAF,
OU
L'HOMME GÉNÉREUX.

SIRE, continua Sheherazade en s'adressant au sultan des Indes, il y avoit à Damas, capitale de la Syrie, sous le règne du calife Haroun Alrashid, un seigneur nommé Attaf, si libéral et si généreux, qu'il égaloit, et peut-être surpassoit le célèbre Hatem de la tribu de Thay dont la générosité est tellement passée en proverbe, que son nom est devenu le nom même de la générosité^[1] ; ce qui a fait dire à un poète Arabe que Hatem a fait perdre le nom à cette vertu.

Attaf eût pu faire perdre pareillement le nom à Hatem. Celui-ci, comme votre Majesté l'a souvent entendu raconter, faisoit quelquefois tuer jusqu'à quarante chameaux pour

régaler ses hôtes : un jour même n'ayant, par hasard, rien à offrir à un envoyé de l'empereur grec, il fit tuer pour lui son cheval, qui étoit d'un prix inestimable, et passoit pour le plus beau cheval de toute l'Arabie^[2].

Ce sacrifice étoit grand ; mais Attaf en fit encore un plus grand, lorsque, pour sauver la vie à un ami, il lui céda, comme votre Majesté le verra dans cette histoire, une épouse charmante, et à laquelle il étoit tendrement attaché.

Le calife Haroun ayant un jour l'esprit fatigué par la multitude des affaires dont il venoit de s'occuper, et voulant se dissiper, appela son grand visir Giafar le Barmecide, Mesrour chef de ses eunuques, et passa avec eux dans une galerie qui renfermoit une multitude d'objets rares et curieux. Un grand nombre de ces objets étoient exposés aux regards ; les autres étoient renfermés dans des coffres précieux, ou dans des armoires de bois de sandal. Le calife, sans s'arrêter à ceux qui frappaient le plus les yeux par leur magnificence, dit à Mesrour de lui ouvrir une armoire. Mesrour l'ouvrit, et s'éloigna un peu. L'armoire étoit remplie de livres dont la plupart renfermoient des secrets merveilleux, des prédictions étonnantes.

Haroun Alraschid prend un de ces livres, et lit les premières pages. Cette lecture l'attendrit : il répand quelques larmes ; mais bientôt il se met à rire ; peu après il recommence à pleurer, et puis à rire ; enfin, il pleure encore, et rit ensuite une troisième fois.

Giafar, attentif aux diverses sensations qu'éprouvoit

successivement le calife, ne put s'empêcher de lui dire : « Commandeur des croyans, quel est donc le sujet de ce livre, et pourquoi vous fait-il pleurer et rire presque en même temps, comme font ceux qui ont l'esprit aliéné ? Ce livre seroit-il capable de troubler la raison la plus saine, l'esprit le plus solide et le plus judicieux qui soit au monde ? »

« Giafar, répondit le calife, j'excuse ta curiosité ; mais la comparaison que tu fais des diverses affections que je viens d'éprouver avec ce qui arrive aux fous, est déplacée et téméraire, et le jugement que tu portes de ce livre est entièrement faux. Pour t'apprendre quel est son mérite, et te faire voir que je ne suis pas fou, sors de ma présence, et ne paroïs devant moi que lorsque tu seras mieux instruit, et que tu pourras me dire toi-même le contenu de cet ouvrage. Tu sauras alors pourquoi j'ai pleuré et ri tout à-la-fois. Sors, te dis-je ; et si tu paroïs devant moi avant de connoître la raison de ce qui te paroît aujourd'hui singulier, et même ridicule, la mort la plus affreuse sera la punition de ton audace. » En disant ces mots le calife ferma le livre, le remit dans l'armoire, et en prit la clef.

L'arrêt que venoit de prononcer le calife jeta le trouble et l'effroi dans l'ame de Giafar. Il sortit accablé de douleur, et se retira chez lui, marchant à pas lents, et réfléchissant à son aventure. « Quel affreux revers, disoit-il, en lui-même ! Je perds mon rang, ma fortune, et me voilà banni pour toujours de la présence du calife ; car comment pouvoir deviner ce qu'il a lu, et les motifs qui ont fait couler ses pleurs et excité ses ris ? »

Giafar, plongé dans ces réflexions, alloit entrer chez lui lorsque son père Iahia le Barmecide, déjà informé de ce qui

venoit de se passer, s'avance à sa rencontre, et lui dit :

« Mon fils, tu as eu le malheur de déplaire au calife ; mais il ne faut pas désespérer de recouvrer ses bonnes grâces, et de satisfaire à ce qu'il exige de toi. Cet événement a quelque chose d'extraordinaire et de merveilleux, qui permet d'augurer ce qu'on n'oseroit attendre dans une circonstance ordinaire ; mais le temps peut seul nous dévoiler ce mystère, et mettre fin à ta disgrâce. Aujourd'hui le destin veut que tu t'éloignes du calife ; pars sans différer, et prends le chemin de Damas. »

« Mon père, répondit Giafar, j'ai la plus grande confiance dans vos lumières et dans votre expérience. Je suis prêt à suivre votre conseil, et vais seulement dire adieu à ma femme. »

« Garde-toi, reprit Iahia, d'entrer dans ton palais : quitte à l'instant ces lieux, et obéis à l'arrêt du destin qui doit décider de ton sort, et qui a préparé les événemens qui vont s'accomplir en toi. »

Giafar, docile aux avis de son père, monta aussitôt sur une mule qui se trouvoit à la porte de son palais, et prit le chemin de Damas. Après un voyage long et fatigant, pendant lequel il ne lui arriva rien de remarquable, il se trouva à la pointe du jour dans cette vallée délicieuse, appelée le Gouthah de Damas^[3], qui s'étend à plus d'une journée de chemin à l'entour de la ville.

Quoique triste et inquiet, Giafar ne put voir, sans plaisir, ces lieux regardés avec raison comme le premier des quatre Ferdous, ou Paradis de l'Asie^[4], et qui passent même pour avoir été autrefois le Paradis terrestre où fut placé le premier homme, lorsqu'il eut été formé de la terre grasse et féconde de

cette contrée productrice. Giafar admiroit ces campagnes riantes, arrosées par des rivières qui descendent de l'Anti-Liban, se partagent en plusieurs bras joints ensemble par une multitude infinie de canaux, et vont se décharger dans un lac immense ; ces prairies toujours vertes, émaillées de mille fleurs qu'un printemps perpétuel fait éclore ; ces arbres de toute espèce, chargés des fruits les plus beaux et les plus délicieux du monde.

Comme il approchoit l'après-midi de la ville, après avoir traversé la vallée des violettes^[5], il vit venir à lui plusieurs personnes dont une l'invita, de la manière la plus polie, à mettre pied à terre. C'étoit Attaf, qui se promenoit par hasard de ce côté-là avec plusieurs de ses amis, et qui, ayant reconnu de loin Giafar, s'étoit empressé de venir à sa rencontre.

Giafar descendit de sa mule : on se salua réciproquement ; et, après les complimens d'usage, Attaf invita la compagnie à venir se reposer dans son palais, qui étoit peu éloigné et situé à l'entrée de la ville. On entra dans une salle magnifique dont les murs étoient revêtus de marbre. Elle étoit ornée de tapis précieux et de sofas recouverts des plus riches étoffes. Au milieu étoit un grand bassin d'où jaillissoit un jet-d'eau qui alloit presque frapper le fond d'un dôme construit au-dessus.

Au bout d'environ une heure, on servit un repas composé d'un grand nombre de mets les plus exquis et les plus délicats. On apporta ensuite des bassins et des aiguières pour laver les mains. Une troupe de musiciens entra dans la salle, et exécuta un très-beau concert, après lequel on servit le dessert, qui se termina par le café.

Les convives s'étant retirés, Attaf resté seul avec Giafar, le remercia de l'honneur qu'il lui faisoit en logeant chez lui, et parut curieux de savoir quel étoit le motif de son voyage. Giafar ne fit aucune difficulté de s'ouvrir à Attaf, et lui raconta tout au long son aventure avec le calife Haroun Alraschid.

Attaf, touché de la confiance de Giafar, et sensible à sa disgrâce, l'exhorta à ne point trop s'affliger, et le pria de rester dans la maison où le hasard l'avoit d'abord conduit, l'assurant qu'il y seroit toujours le maître, et qu'il pourroit y demeurer dix ans, sans craindre de l'incommoder. En même temps Attaf fit dresser au milieu d'une sale un lit magnifique pour son hôte, et tout auprès un autre petit pour lui-même.

Giafar fut un peu surpris de cet arrangement, et demanda à Attaf s'il n'étoit pas marié. Attaf lui ayant répondu qu'il étoit marié : « Pourquoi, reprit Giafar, ne couchez-vous point auprès de votre épouse ? »

« Seigneur, repartit Attaf, mon épouse ne trouvera pas mauvais ce que je fais, et ne m'en aimera pas moins. Ne seroit-il pas en effet malhonnête à moi, de laisser seule une personne aussi considérable que vous, et d'aller passer la nuit auprès de mon épouse ; de me lever ensuite demain matin, et de me rendre seul aux bains ? En agir ainsi seroit, à mon sentiment, montrer un grand défaut de politesse, et manquer aux égards qu'on doit à un Seigneur aussi distingué. Assurément, tant que vous me ferez l'honneur d'habiter ma maison, je ne vous quitterai pas pour aller tenir compagnie à mon épouse ; mais je resterai auprès de vous jusqu'à ce que vous retourniez à Bagdad. »

Giafar ne put s'empêcher de remercier d'abord Attaf, et dit

ensuite en lui-même : « Ceci est étonnant, et c'est pousser un peu loin la politesse et le désir de me faire honneur. »

Le lendemain matin, Giafar et Attaf se levèrent et allèrent ensemble au bain. Giafar, après s'être baigné, alloit reprendre ses habits, mais Attaf lui en présenta d'autres plus magnifiques.

Au sortir du bain, ils trouvèrent à la porte des chevaux tout prêts. Ils montèrent à cheval, se promenèrent aux environs de la ville, visitèrent le tombeau appelé Cabr alsett, et passèrent ainsi la journée d'une manière qui auroit pu amuser Giafar dans une autre circonstance. Le jour suivant, ils allèrent se promener d'un autre côté.

Quatre mois s'écoulèrent ainsi. Au bout de ce temps, Giafar ennuyé de voir qu'il ne lui arrivoit rien d'extraordinaire, et qui pût lui faire espérer la fin de son exil, s'abandonna de plus en plus à la tristesse et au chagrin. Son hôte s'en aperçut, et lui dit, un jour qu'il s'affligeoit au point de répandre des larmes :

« Pourquoi, Seigneur, vous affliger ainsi ? Cherchez plutôt à vous distraire, et dites-moi seulement ce que vous voudriez faire pour cela. »

« Il est vrai, généreux Attaf, répondit Giafar, que l'uniformité de nos plaisirs, ces promenades, qui se renouvellent tous les jours, quelque délicieux que soient les lieux que nous parcourons, ajoutent à mon ennui, J'aimerois mieux, je crois, me promener seul dans Damas, et visiter un jour la mosquée des Ommiades, qu'on regarde comme une des quatre merveilles du monde^[6]. »

« Qui vous empêche, Seigneur, répondit Attaf, de faire ce qui

vous plaît davantage ? Quelque plaisir que j'aie à vous accompagner, j'y renonce volontiers, si la solitude a pour vous plus de charmes, et peut vous procurer plus de dissipation. »

Giafar se leva aussitôt pour profiter de la liberté que lui laissoit son hôte. « Prenez cette bourse, lui dit Attaf, peut-être vous en aurez besoin. » Giafar accepta sans façon la bourse, et sortit avec autant de plaisir que s'il fût sorti d'une prison.

Après avoir traversé plusieurs rues et plusieurs places publiques, Giafar se trouva près de la mosquée des Ommiades et vis-à-vis de la porte appelée Giroun, à laquelle on monte par trente degrés de marbre. En entrant dans ce temple, qui est un monument de la piété et de la magnificence de Valid fils d'Abdalmalek, le sixième Calife de la famille des Ommiades, Giafar fut frappé de la variété des marbres, de l'éclat de l'or et des pierreries qui brilloient de toutes parts. Lorsqu'il eut considéré à loisir toutes ces beautés, et que sa curiosité fut satisfaite, il sortit par une porte opposée à celle par laquelle il étoit entré, et continua de se promener dans la ville.

En passant dans une rue détournée, Giafar vit un banc commode et voulut se reposer. En face de ce banc il y avoit des croisées sur lesquelles étoient des caisses remplies de giroflées, de basilics, et autres fleurs de toute espèce. Giafar fut à peine sur le banc, qu'il entendit ouvrir une des croisées, et vit paroître une jeune personne d'une figure charmante, faite pour enchanter tous ceux qui la voyoient.

La vue de cette jeune personne fit sur Giafar une impression d'autant plus vive, qu'il eut tout le temps de la considérer à son aise, tandis qu'elle arrosoit, les unes après les autres, les fleurs qui étoient sur sa fenêtre.

Lorsque toutes les fleurs furent arrosées, la jeune personne regarda dans la rue ; mais voyant que quelqu'un la considéroit, elle se retira précipitamment, et ferma la croisée. Giafar attendit long-tems, pour voir si la fenêtre ne s'ouvriroit pas une seconde fois. Le soir étant venu, il vouloit se retirer ; mais, chaque fois qu'il alloit se lever, il sentoit en lui-même quelque chose qui lui disoit : « Reste, peut-être elle va de nouveau paroître. »

La nuit surprit Giafar dans cette attente, et l'obligea d'y renoncer. Il sortit de la petite rue, marcha quelque temps dans une autre plus grande, et reconnut de loin le palais d'Attaf. Celui-ci l'attendoit depuis long-tems, et vint au-devant de lui.

« Illustre Seigneur, lui dit-il, il est tard, et je craignois qu'il ne vous fût arrivé quelque chose, ou que quelqu'un ne vous eût retenu chez lui. » « Où pourrois-je, répondit Giafar, trouver un hôte aussi poli et aussi généreux qu'Attaf ? Depuis long-tems je n'avois pas fait une promenade semblable à celle que j'ai faite aujourd'hui, et aussi propre à me dissiper et à m'amuser : voilà pourquoi je l'ai prolongée jusqu'à ce moment. »

Giafar et Attaf étant rentrés, on servit le souper. Giafar voulut prendre quelque chose comme à son ordinaire, mais il lui fut impossible de rien manger. Attaf s'aperçut que son hôte ne mangeoit pas, et lui en demanda la raison. « J'avois beaucoup d'appétit lorsque je dînai, répondit Giafar ; peut-être je m'y suis trop abandonné, et c'est pour cela que je ne puis souper. »

Attaf fit aussitôt desservir, et invita son hôte à se coucher. Giafar se mit au lit, mais il lui fut aussi impossible de dormir qu'il lui avoit été impossible de manger. Il pensoit

continuellement à la jeune personne qu'il avoit vue à la fenêtre, pousoit de profonds soupirs, et disoit en lui-même : « Heureux celui qui pourra te posséder, ô soleil de beauté, lune du temps ! »

Giafar passa la nuit dans ce cruel état, ne pouvant fermer l'œil, et ne faisant que s'agiter et se retourner dans son lit. Il se trouva si fatigué le lendemain matin, qu'il n'eut pas la force de se lever. Attaf, étonné de ne pas le voir paroître, entra dans sa chambre, et lui dit :

« Vous m'inquiétez, Seigneur ; il fait grand jour, et vous restez au lit ! Est-ce que vous n'auriez pas bien dormi cette nuit ? » « C'est cela même, répondit Giafar. »

Attaf envoya aussitôt chercher le plus habile médecin de Damas, qui ne tarda pas à venir. « Qu'y a-t-il, dit-il, en s'approchant du lit de Giafar ? Votre maladie ne me paroît pas dangereuse, et il ne sera pas difficile de vous guérir. Où est votre mal ? » « J'ai mal partout, répondit Giafar. » Le médecin prit son bas, lui tâta le pouls, et en étudia le mouvement. Il connut aussitôt l'état de Giafar ; mais n'osant lui dire qu'il étoit amoureux, il demanda du papier pour écrire ce qu'il falloit lui donner.

On apporta du papier : le médecin s'assit, et fit semblant d'écrire son ordonnance. Dans ce moment on vint dire à Attaf qu'une esclave le demandoit. C'étoit une servante qui venoit de la part de son épouse, pour savoir ce qu'il falloit à dîner et à souper ; car Attaf, depuis que Giafar étoit chez lui, n'alloit pas voir son épouse.

Le médecin eut bientôt écrit son ordonnance. Il la mit sous le

chevet de Giafar. Attaf, après avoir donné ses ordres, rencontra, en revenant, le médecin, et lui demanda s'il avoit écrit son ordonnance ? « Oui, dit-il, et je l'ai mise sous le chevet. » Attaf le remercia et lui donna une pièce d'or.

Attaf, en rentrant dans la chambre de Giafar, n'eut rien de plus pressé que de prendre le papier qui étoit sous le chevet. Il y lut ces mots :

« Votre hôte, seigneur Attaf, est amoureux : sachez quel est l'objet dont il est épris, et tâchez de le lui faire obtenir ; mais hâtez-vous, car dans quelques jours il ne seroit plus temps, et tous les remèdes seroient inutiles. »

« Comment, dit aussitôt Attaf, en s'adressant à Giafar, nous vivons ensemble, et vous me cachez ce qui se passe dans votre cœur ! Ce médecin est le plus habile de Damas, et ne peut s'être trompé sur votre état. Lisez ce billet. » Giafar lut le billet, et dit à Attaf :

« Ce médecin est un homme étonnant : il ne s'est effectivement pas trompé. Hier, en me promenant dans Damas, la vue d'une jeune personne que j'ai aperçue à sa croisée, m'a fait éprouver ce que jamais je n'avois encore éprouvé. Je sens que j'en suis éperdument amoureux, que cette passion me consume, qu'elle a déjà fait en moi les plus grands ravages, et qu'elle peut m'ôter dans peu la vie. »

Giafar fit ensuite à Attaf le détail de son aventure. Il lui dépeignit la rue, l'endroit où il étoit resté si long-temps assis, et la croisée garnie de basilics et de giroflées, où il avoit vu paroître la jeune personne. Il traça ensuite le portrait de cette beauté, peignit ses yeux, sa bouche, la tournure de son visage,

l'élégance de sa taille, ses grâces, sa modestie. Attaf reconnut d'abord le lieu de la scène d'autant plus facilement qu'il avoit aperçu de loin Giafar sortir de la petite rue. Il vit pareillement que la maison devant laquelle Giafar s'étoit reposé étoit un corps de logis séparé du reste de son palais, et situé au bout de ses jardins, dans lequel habitoit son épouse. Le portrait de la jeune personne acheva de le convaincre que c'étoit son épouse, la belle Zalica, que Giafar avoit vue à sa croisée, et pour laquelle il avoit conçu une passion si violente.

« Que je suis heureux, dit-il aussitôt à son hôte, de pouvoir vous annoncer que je connois l'objet de votre amour, et que rien ne peut s'opposer à vos vœux ! La jeune personne que vous avez vue à la croisée, vient d'être répudiée par son mari. Je vais trouver à l'instant son père pour l'engager à ne promettre sa main à personne, et je vous ferai part du succès de ma démarche. »

Attaf sortit aussitôt de l'appartement de Giafar, traversa ses jardins, et se rendit au petit palais qu'habitoit son épouse, qui étoit en même temps sa cousine. Elle se leva dès qu'elle le vit, vint à sa rencontre, lui baisa la main, et lui dit en riant : « Mon cher Attaf, votre hôte est apparemment parti. » « Non pas, répondit Attaf, mais je viens vous voir un instant pour vous prévenir d'aller, le plutôt que vous pourrez, chez le seigneur Abdallah votre père. Je l'ai rencontré, il n'y a qu'un moment, sur la place publique ; il m'a appris que votre mère est incommodée d'une violente colique, et desire que vous vous rendiez sur-le-champ auprès d'elle. »

L'épouse d'Attaf, affligée de cette nouvelle, se prépare aussitôt à sortir, prend avec elle plusieurs de ses esclaves,

arrive à la maison de son père, et frappe à la porte. Sa mère, qui se trouvoit là par hasard, ouvrit elle-même la porte. « Dieu soit loué, dit-elle en voyant sa fille, tu es bien aimable de venir ainsi nous surprendre ! » « C'est plutôt à moi de remercier Dieu, reprit l'épouse d'Attaf. Il me paroît que vous êtes débarrassée de votre colique : j'en suis enchantée. » « Ma colique, reprit la mère ! Que veux-tu dire ? » « N'avez-vous pas eu ce matin, répartit sa fille, une violente colique ? » « Moi ! Tu veux plaisanter, dit la mère. »

Pendant cette conversation, Abdallah survint. « Qu'y a-t-il donc, dit-il ? Il me semble que j'entends parler de colique. Quelqu'un est-il malade ? » « Mon père, lui dit sa fille, n'avez-vous pas rencontré tout-à-l'heure mon mari, et ne lui avez-vous pas dit que ma mère étoit incommodée d'une violente colique ? » « Je ne suis pas sorti d'aujourd'hui, dit le père, et je n'ai encore vu personne. »

Tandis qu'ils cherchoient à éclaircir ce mystère, ils entendirent frapper à la porte, et virent entrer des porteurs chargés de paquets. « Quels sont ces paquets, dit Abdallah ? » « Ce sont, répondit un des porteurs, des paquets que vous envoie le seigneur Attaf, et qui contiennent les hardes de votre fille. » « Que veut dire ceci, dit Abdallah en lançant à sa fille un regard plein de courroux, et qu'avez-vous fait à votre mari pour qu'il envoie ici derrière vous tout ce qui vous appartient ? » « Au nom de Dieu, lui dit sa femme, arrêtez, et ne formez pas des soupçons injurieux à l'honneur de votre fille ! »

Sur ces entrefaites, Attaf arriva, suivi de plusieurs de ses amis. « Pourquoi vous conduire de cette manière, lui dit son

beau-père ? » « Seigneur, répondit Attaf, je n'ai aucun reproche à faire à votre fille, et je ne puis que rendre hommage à sa vertu, à sa candeur et à son innocence ; mais un serment indiscret m'est échappé : l'événement a trompé mon attente, et m'oblige, en gémissant sur mon imprudence, à me séparer d'elle et à lui rendre sa liberté. »

Attaf remit aussitôt en pleurant à son épouse ce qui lui revenoit encore, fit dresser l'acte qui lui rendoit sa liberté, et s'empessa de rejoindre Giafar.

« Depuis le moment où je vous ai quitté, lui dit-il en l'abordant, jusqu'à ce moment-ci, je n'ai été occupé que de vous, et j'ai tout arrangé de manière que personne ne peut vous ravir celle dont la possession doit vous rendre la santé. Vous pouvez maintenant bannir tout souci et toute inquiétude, vous promener, aller aux bains, ne songer qu'à vous divertir, jusqu'au moment où elle pourra se remarier selon les lois. »

Quelque amoureux que fût Giafar, il sentit qu'il falloit attendre que le délai rigoureux fut écoulé. Pénétré de la grandeur du service que venoit de lui rendre Attaf, il lui en témoigna sa reconnoissance dans les termes les plus forts qu'il put trouver. Sa maladie se dissipa bientôt, et il ne s'occupa plus que du bonheur dont il alloit bientôt jouir.

Attaf, redoublant de soins et d'attentions pour son hôte, cherchoit à l'amuser et à lui faire paroître le temps moins long, en lui procurant toutes sortes de plaisirs et de divertissemens. Le délai étant près d'expirer, il voulut assurer le succès du mariage de Giafar, et lui communiquer le projet qu'il avoit conçu pour cela.

« Mon cher Seigneur, lui dit-il, pour épouser la personne dont vous êtes épris, il faut renoncer à l'incognito, paroître ici avec tout l'éclat de votre charge, et vous faire rendre les honneurs qui appartiennent au premier visir. J'aurai soin de vous procurer les équipages, le cortège et toutes les choses nécessaires. Vous sortirez secrètement de chez moi pour vous rendre à Hems^[7] ou à Hamah ; j'y ferai porter vos bagages, et vous y trouverez des cavaliers bien montés. Vous enverrez ici des courriers pour annoncer que vous venez de parcourir l'Égypte, que vous parcourez maintenant la Syrie, par ordre du Calife, et que vous comptez vous rendre tel jour à Damas. On vous fera dresser des tentes hors de la ville. Le gouverneur et les grands iront au-devant de vous et vous rendront leurs hommages. Vous enverrez alors chercher le seigneur Abdallah et vous lui demanderez sa fille en mariage. Il se trouvera très-honoré de votre alliance, et vous l'accordera sur-le-champ. Vous ferez aussitôt dresser le contrat, et vous continuerez votre route pour Bagdad. »

Giafar, toujours résolu de s'abandonner entièrement au destin, et commençant à entrevoir dans son aventure quelque chose d'extraordinaire, et peut-être le terme de son exil, approuvai les mesures que lui proposoit Attaf, et le remercia de son zèle et de sa générosité. Lorsque tout fut disposé, Giafar partit secrètement.

Au bout de quelques jours, vingt cavaliers arrivèrent à Damas, et annoncèrent que le grand visir Giafar, après avoir parcouru l'Égypte, parcouroit la Syrie, par ordre du calife, et qu'il alloit passer par la capitale de la province.

Cette nouvelle se répandit bientôt parmi tous les habitans. Le

gouverneur, Abdalmalek ebn Merouan, fit dresser des tentes hors de la ville, et alla à sa rencontre jusqu'à une demi-journée de chemin, accompagné des principaux officiers et des magistrats. Tous s'empressèrent à l'envi d'offrir à Giafar des présents, et il trouva, en entrant dans sa tente, un repas magnifique. Toute la ville sortit pour voir le premier visir, et ce jour fut un jour de fête et de réjouissance publique.

Giafar, au milieu de toute cette pompe et de ces honneurs, envoya chercher le père de la jeune personne dont il étoit amoureux. Abdallah (c'étoit, comme on l'a déjà dit, le nom de ce seigneur) s'empressa de se rendre aux ordres du grand visir, et s'inclina profondément devant lui.

« Votre fille, lui dit Giafar, vient d'être répudiée par son mari. » « Il est vrai, Seigneur, répondit Abdallah, elle est présentement chez moi. » « J'ai entendu parler, reprit Giafar, de sa beauté, de son esprit ; je voudrois l'épouser. » « Seigneur, répartit Abdallah en s'inclinant de nouveau profondément, je suis prêt à vous remettre entre les mains votre esclave. » « Je me charge de sa dot, dit alors le gouverneur de Damas. » « Et moi, je l'ai déjà reçue, reprit Abdallah. »

On dressa aussitôt le contrat de mariage. Le gouverneur invita Giafar à venir loger dans son palais ; mais Giafar s'excusa, en disant qu'il devoit continuer sa route le lendemain. Il prévint en même temps Abdallah de faire en sorte que sa fille fût prête à partir avec lui.

Abdallah sortit aussitôt pour annoncer à sa fille le nouveau mariage qu'il venoit de conclure pour elle. Il l'aborda avec les témoignages de la plus grande joie, et lui vanta beaucoup le rang et les richesses de son nouvel époux. La fille d'Abdallah,

qui aimoit Attaf, vit avec peine qu'elle alloit passer dans les bras d'un autre. Peu sensible aux idées de grandeur et d'ambition qui flattoient son père, elle ne lui répondit que pour lui témoigner sa soumission, et se retira dans l'intérieur de son appartement.

La nuit suivante se passa dans les plaisirs. Tonte la ville et les maisons de campagne des environs étoient illuminées. Les grands et le peuple étoient également enchantés de la présence du grand visir, et du mariage qu'il venoit de contracter à Damas.

Le lendemain, Giafar fit annoncer qu'il se mettroit en marche sur les trois heures après-midi. Abdallah eut soin de tout préparer pour le départ de sa fille, et la fit monter dans une litière magnifique. À l'heure indiquée, les trompettes donnèrent le signal. Giafar s'avança, accompagné du gouverneur et des principaux de la ville. Derrière eux venoit la litière de la nouvelle mariée, environnée de ses femmes et de ses esclaves. Le reste du cortège marchoit ensuite.

Lorsqu'on fut arrivé à l'endroit appelé Cobbal alasafir, il ne voulut pas souffrir qu'on l'accompagnât plus loin. Il congédia le gouverneur et les principaux de Damas, et les remercia des témoignages d'attachement qu'ils lui avoient donnés.

Le gouverneur de Damas, et ceux qui l'accompagnoient, rencontrèrent, en revenant à la ville, Attaf qui alloit faire ses adieux au premier visir. On se salua de part et d'autre, et le gouverneur dit à Attaf : « Nous venons de reconduire le premier visir, et vous ne faites que de sortir. » « Je ne croyois pas, répondit Attaf, qu'il dût partir aussi promptement. Quand j'ai su qu'il étoit monté à cheval, j'ai rassemblé quelques-uns

de mes gens, et je vais pour le joindre. » « En vous hâtant, vous le trouverez encore, reprit le gouverneur, près de Cobbal alasafir. »

Attaf fit faire diligence à sa petite troupe, et joignit bientôt Giafar. Il descendit de cheval, s'approcha du premier visir, et lui dit : « Je rends grâce à Dieu qui a rendu le calme et la joie à votre âme en vous donnant l'objet de vos désirs. »

« Mon cher Attaf, répondit Giafar, c'est à toi que je dois mon bonheur : j'espère reconnoître bientôt le service important que tu m'as rendu. Je ne t'ai causé, jusqu'ici, que trop de peines et d'embarras ; retourne sur tes pas, je ne veux pas que tu passes une nuit hors de ton palais. » Attaf, craignant de se rendre importun, ou de désobliger le premier visir en l'accompagnant plus loin, lui souhaita un heureux voyage, et reprit le chemin de Damas.

Cependant les ennemis qu'Attaf avoit auprès du gouverneur, cherchèrent à profiter de la circonstance pour le perdre. « Savez-vous, dit l'un d'eux nommé Hassan, à Abdalmalek, pourquoi Attaf est parti si tard pour aller faire ses adieux au grand visir ? » « Pourquoi, répondit le gouverneur ? » « C'est, reprit Hassan, pour se trouver seul avec lui, et pouvoir l'entretenir plus librement ; car le grand visir a passé chez lui plusieurs mois incognito. C'est peut-être aussi pour voir encore une fois sa femme, qu'Attaf se rend après vous auprès de Giafar. »

« De quelle femme voulez-vous parler, dit le gouverneur ? » « De la femme d'Attaf, reprit Hassan ; de cette jeune femme qu'il a répudiée pour la donner au grand visir. » « Comment, dit le gouverneur, seroit-ce la belle Zalica, la plus jeune des

femmes d'Attaf, celle qu'il aimoit plus que toutes les autres ? »
« C'est elle-même, reprit Hassan : cette séparation a dû coûter à Attaf ; mais que ne fait-on pas pour satisfaire son ambition ! Il espère que le grand visir, pour prix de cette complaisance, lui fera donner le gouvernement de Damas. »

Ces discours perfides produisirent sur l'esprit du gouverneur de Damas l'effet qu'attendoient les ennemis d'Attaf. Il conçut une violente jalousie contre lui, et résolut de s'en débarrasser sur-le-champ. Dans ce dessein, il fit cacher, pendant la nuit, dans le jardin d'Attaf, le corps d'un homme qui venoit d'être assassiné. Le lendemain, après quelques perquisitions, faites seulement pour la forme, dans divers endroits, on entra chez Attaf.

L'officier de police, chargé de cette commission, étoit instruit de tout et dévoué au gouverneur. Le cadavre fut bientôt trouvé. On se saisit de la personne d'Attaf, on l'amena devant Abdalmalek. Il feignit le plus grand étonnement en voyant paroître Attaf conduit par l'officier de police, et parut fort attentif au rapport que lui fit cet officier.

« Savez-vous, dit ensuite Abdalmalek à Attaf, qui a tué l'homme dont on a trouvé le corps dans votre jardin ? » « C'est moi qui l'ai tué, répondit Attaf. » « Que vous avoit-il fait, continua le gouverneur, et pourquoi l'avez vous tué ? » « Seigneur, reprit Attaf, il est inutile de me faire ces questions. Si je me reconnois coupable de ce meurtre, vous devez penser que c'est pour payer seul l'amende, empêcher que mes voisins ne soient inquiétés et obligés d'en payer une partie. »

« Je ne me contente pas, reprit vivement le gouverneur, de punir le meurtre par une simple amende. Je prétends suivre

exactement la loi, et juger selon ce précepte divin^[8] : « Âme pour âme. »

Le gouverneur se tournant alors du côté de l'assemblée, interpella plusieurs de ceux qui étoient présens de déposer ce qu'ils venoient d'entendre dire à Attaf. Tous déposèrent qu'Attaf s'étoit reconnu coupable du meurtre. « Attaf, leur demanda ensuite le gouverneur, jouit-il de toute sa raison, ou a-t-il l'esprit aliéné ? » Tous attestèrent qu'Attaf jouissoit de toute sa raison. Le gouverneur dit alors aux juges :

« Vous avez entendu les déclarations des témoins, et l'aveu fait par le coupable ; appliquez la peine portée par la loi, et prononcez la sentence. »

Les juges ne purent s'empêcher de condamner à mort Attaf, d'après sa déclaration. On fit lecture de la sentence, et le gouverneur envoya aussitôt chercher le bourreau.

Toute l'assemblée étoit consternée. Le peuple bientôt instruit de cet événement, accouroit en foule, et murmuroit hautement. Le gouverneur crut qu'il étoit prudent de ne pas faire exécuter publiquement Attaf. Il parut se rendre aux instances de ceux qui l'entouroient, et commanda qu'on le conduisît en prison ; mais en même-temps il fit dire secrètement au geolier qu'il enverroit étrangler ce prisonnier la nuit suivante.

Le geolier étoit attaché à Attaf, dont il avoit plus d'une fois éprouvé la bienfaisance. Il fut révolté de la conduite du gouverneur, qui lui parut l'effet de la haine et de la jalousie. Il ne douta pas que, si le calife étoit instruit de cette affaire, il ne reconnût l'innocence d'Attaf, et ne punit le gouverneur. Il

résolument donc d'exposer sa vie pour sauver celle de son bienfaiteur et lui donner les moyens de faire entendre ses plaintes.

Dans cette intention, le geôlier s'approcha d'Attaf, et lui fit part de ce qu'il venoit d'apprendre. « J'attends tranquillement la mort, répondit Attaf ; je voulois obliger mes voisins, et les dispenser de payer l'amende. Le service que je leur ai rendu est cause de ma mort. Je dois adorer les décrets de Dieu, et me soumettre à ma destinée. » « Que dites-vous, reprit le geôlier ? Je veux vous sauver, et sacrifier, s'il le faut, ma vie pour racheter la vôtre. Je vais d'abord briser vos chaînes ; ensuite je me ferai plusieurs blessures au visage, je déchirerai mes habits, et je m'arracherai la barbe ; vous me mettrez ce tampon dans la bouche, vous sortirez de la prison, et vous vous éloignerez promptement. »

Attaf accepta les offres du geolier, et le remercia, en pleurant, de sa générosité. Il sortit de prison quand tout fut exécuté, et prit aussitôt le chemin de Bagdad.

Cependant le gouverneur de Damas, empressé de se défaire d'Attaf, se rendit à la prison vers le milieu de la nuit, accompagné seulement du bourreau. Quelle fut sa surprise, lorsqu'il vit la porte ouverte, le geolier tout couvert de sang, la barbe arrachée, les habits déchirés, et levant les mains au ciel sans pouvoir parler ! Il fit ôter le tampon qu'il avoit dans la bouche, et lui demanda qui l'avoit mis dans cet état ?

« Seigneur, répondit le geôlier, il y a environ une heure qu'une troupe de scélérats ont brisé la porte de la prison, et se sont jetés sur moi. J'ai crié de toutes mes forces, et j'ai appelé au secours : ils m'ont mis ce tampon dans la bouche, et m'ont

assommé de coups. Tandis qu'une partie de ces scélérats me traitoit ainsi, les autres ont brisé les fers d'Attaf, et l'ont emmené avec eux. Ils avoient tous le visage barbouillé de noir et de rouge, et ressembloient à des démons ; de façon qu'il m'a été impossible d'en reconnoître aucun. »

Le gouverneur, au désespoir de voir sa victime lui échapper, ne savoit s'il devoit ajouter foi au rapport du geolier, et demanda au bourreau ce qu'il pensoit de cet événement ? Celui-ci lui dit que le geolier occupoit depuis long-temps cette place, dans laquelle il avoit succédé à son père, et que jamais il n'avoit laissé échapper aucun prisonnier.

Le gouverneur, pour punir le geolier, se contenta de lui ôter sa place. De retour dans son palais, il envoya de différens côtés des cavaliers à la poursuite d'Attaf. Ceux-ci, après avoir battu de tous côtés la campagne, revinrent au bout de plusieurs jours, sans avoir pu apprendre aucune nouvelle de celui qu'ils cherchoient.

Cependant Attaf, après une marche longue et pénible à travers des déserts et des chemins détournés, n'étoit plus qu'à quelques journées de chemin de Bagdad, lorsqu'il fut attaqué par des brigands qui lui ôtèrent tout ce qu'il avoit sur lui. Il continua ainsi sa route, et arriva dans ce pitoyable état à la ville. Il demanda le palais du grand visir, et s'y rendit ; mais, lorsqu'il voulut entrer, on le repoussa. Comme il se tenoit à la porte, il vit passer un vieillard d'une figure respectable, et lui demanda s'il avoit une écritoire et un calame^[9] ? « Oui, lui répondit le vieillard, et je vais écrire pour vous, si vous voulez. » « Je vous remercie, répartit Attaf, je vais écrire moi-même. » Il prit l'écritoire, et mit par écrit à Giafar tout ce qui

venoit de lui arriver. Il remercia ensuite le vieillard, en lui rendant son écritoire, et s'avança vers les gardes qui étoient à la porte, en priant l'un d'eux de remettre sa lettre au premier visir. Le garde la prit, et promit de la remettre sur-le-champ.

Au même instant, on entendit un grand bruit de tambours. Chacun se demandoit ce que c'étoit. On apprit bientôt qu'il venoit de naître un enfant au calife, et qu'on alloit faire des réjouissances publiques pendant sept jours. Aussitôt, tout fut en mouvement dans le palais ; on alloit, on venoit, on se pressoit de tous côtés.

Au milieu de ce tumulte, le soldat qui s'étoit chargé de la lettre d'Attaf, la laissa tomber ; une nouvelle garde vint se poster à la porte du palais ; on se saisit d'Attaf, et on le conduisit en prison. Peu après, le grand visir monta à cheval, et fit publier, dans toute la ville, l'ordonnance du calife pour les réjouissances publiques qui dévoient durer sept jours. Par cette même ordonnance, le calife rendoit la liberté à tous les prisonniers.

Attaf, relâché avec les autres, vit bien qu'il ne pourroit pas informer facilement Giafar de ce qui le concernoit, et qu'il falloit attendre pour cela une occasion favorable. Il trouva en sortant de prison toute la ville décorée et illuminée ; l'air retentissoit du bruit des instrumens de musique, et les rues étoient bordées, des deux côtés, de longues tables couvertes de mets de toute espèce. Attaf prit part aux repas publics, et passa ainsi les sept jours de réjouissances.

Le soir du septième jour, chacun se retira chez soi, fatigué de plaisir. Les rues devinrent aussi désertes qu'elles avoient été peuplées quelques heures auparavant, et le silence le plus

profond succéda au bruit et au tumulte.

Attaf entra alors dans une mosquée pour y passer la nuit ; mais après qu'on eut fait la prière du soir, un des gardes de la mosquée s'approcha de lui, et lui dit de sortir, avant qu'on fermât la porte. « Laissez-moi, dit Attaf, passer la nuit dans un coin. » « Cela est impossible, répondit le gardien : hier, on nous a volé un tapis, et je ne veux pas que personne couche ici cette nuit. » « Je suis étranger, reprit Attaf , et ne connois personne dans cette ville ; donnez-moi l'hospitalité pour aujourd'hui seulement. » Le gardien ne voulut rien écouter, et obligea Attaf de sortir.

Dès qu'Attaf fut dans la rue, il se vit poursuivi par une multitude de chiens qui aboyoient après lui, tandis que les gardiens des marchés et des divers quartiers lui crioient de s'éloigner. Il aperçut une place couverte de débris et inhabitée, et voulut s'y cacher. En y arrivant, il rencontra sous ses pieds quelque chose qui le fit tomber. Il reconnut que c'étoit un cadavre, et se releva tout couvert de sang.

Dans ce moment même, le lieutenant de police passa par là avec ses gens. On se saisit d'Attaf, et on le mena en prison. Mais laissons, pour un moment, Attaf déplorant son malheureux sort, et retournons à Giafar que nous avons quitté près de Cobbat alasafir, faisant route vers Bagdad, avec la nombreuse suite que lui avoit donné Attaf, et la jeune épouse dont il lui avoit fait le sacrifice.

Après quelques heures de marche, Giafar s'arrêta dans un lieu commode, pour passer la nuit. Les domestiques chargés du soin des tentes, avoient pris les devans, et avoient dressé deux magnifiques pavillons, l'un pour Giafar, l'autre pour la

nouvelle mariée.

Lorsque chacun fut retiré dans sa tente, Giafar empressé de se trouver seul avec la beauté pour laquelle il avoit conçu une passion aussi violente, se rendit près de Zalica. Dès qu'elle l'aperçut, elle se cacha le visage de ses mains. Giafar la salua ; elle lui rendit humblement le salut, mais sans changer d'attitude.

« Pourquoi, lui dit Giafar, me dérober la vue de ces yeux qui m'ont si bien fait sentir leur pouvoir ? N'êtes-vous pas mon épouse ? » « Seigneur, répondit Zalica, si un prince aussi puissant que vous veut prendre la femme de celui qui lui a donné long-temps l'hospitalité, et qui a prodigué pour lui ses biens et ses richesses, je suis votre épouse, et même votre esclave. » « Que signifie ce discours, répliqua Giafar, vous n'êtes pas la femme d'Attaf ? »

« Je le fus, répartit Zalica, et je devrois l'être encore. Le mal dont vous fûtes atteint après m'avoir vue arroser des fleurs à une croisée, détermina Attaf à me répudier pour me donner à vous ; mais je pense que vous n'abuserez pas de la générosité de celui que je regarde toujours comme mon mari ; et c'est pour cela que je me cache devant vous le visage. »

Giafar fut on ne peut plus étonné de ce qu'il venoit d'apprendre. « Puisqu'il est ainsi, dit-il après un moment de réflexion, quoique selon les lois vous ne soyez plus à Attaf, mais à moi, je vous regarde comme n'ayant pas cessé d'appartenir à mon ami, et j'aurai pour vous les égards et le respect que j'aurois pour ma mère ou ma sœur. Après être partie avec moi et avoir ici passé la nuit, vous ne pouvez retourner auprès d'Attaf, sans donner lieu à des soupçons

injurieux pour votre honneur et le sien. Il vaut mieux venir jusqu'à Bagdad. Vous recevrez sur la route les honneurs qu'on a coutume de rendre à l'épouse du premier visir, et vous profiterez des présens qu'on viendra vous offrir. Arrivé à Bagdad, je vous donnerai un palais, des esclaves, des eunuques, des habillemens de toute espèce, et une pension convenable à mon rang. Tout cela vous appartiendra, et vous pourrez en disposer quand les circonstances nous auront appris le parti qu'il conviendra de prendre. En attendant, soyez sans la moindre inquiétude, et reposez-vous sur ma délicatesse du soin de ménager la vôtre. La passion que j'avois d'abord conçue pour vous a pris tout-à-coup un caractère différent, et s'est changée en une tendresse fraternelle aussi forte que mon amour étoit ardent. »

En achevant ces mots, Giafar s'éloigna de Zalica, et se retira dans sa tente. On se remit en route le lendemain matin. Toutes les villes par lesquelles on passoit, s'empressoient de venir rendre hommage à celle qu'on regardoit comme l'épouse du premier visir, et de lui apporter des présens. Giafar lui donna en arrivant à Bagdad un palais magnifiquement meublé, qui dépendoit de son sérail ; il mit auprès d'elle un grand nombre d'eunuques et d'esclaves ; lui fit présent de bijoux précieux, de riches habillemens, et n'oublia rien de ce qui pouvoit la flatter et l'amuser.

Giafar avoit tout lieu d'espérer que la colère du calife seroit apaisée, et que le récit des aventures qui lui étoient arrivées pendant son exil, pourroit le faire rentrer dans les bonnes grâces de son maître. « D'où viens-tu, lui dit Haroun en le voyant ? Et où as-tu été depuis que je t'ai ordonné de t'éloigner

de ma présence ? » « J'ai été à Damas, répondit Giafar. » « Chez qui as-tu demeuré, lui demanda le calife ? » « Chez Attaf, répondit le visir. » Giafar raconta ensuite au calife tout ce qui s'étoit passé entre lui et Attaf.

Lorsque Giafar eut achevé, le calife appela Mesrour, lui remit une clef, et lui dit d'aller chercher le livre qu'il avoit lu devant lui et son visir quelques mois auparavant. Mesrour ayant apporté le livre, le calife le présenta à Giafar, qui vit avec étonnement qu'il renfermoit tout ce qui lui étoit arrivé depuis son départ de Bagdad jusqu'au moment où il s'étoit séparé d'Attaf près de Cobbat alasafir.

« Ferme le livre, lui dit alors le calife ; je te ferai lire la suite lorsque les événemens qu'elle contient seront accomplis. Jusqu'ici tu as éprouvé tout ce qui y est prédit. Tu vois donc que j'avois raison de te dire de ne paroître devant moi que lorsque tu pourrois répondre toi-même à la question que tu me faisais, et me dire ce que j'avois lu. Tu vois aussi pourquoi je pleurois, et riois alternativement ; je partageois la peine et la satisfaction que tes diverses aventures t'ont fait éprouver successivement. »

Le calife reprit alors le livre, et dit à Mesrour de le remettre dans l'armoire. « Retire-toi maintenant chez toi, dit-il ensuite à Giafar, et reprends les fonctions de ta place ; ma colère n'étoit qu'une colère feinte ; je voulois éprouver la vérité des prédictions renfermées dans ce livre. Je te rends toute mon amitié ; et ton obéissance dans cette circonstance, n'a fait qu'augmenter mon attachement pour toi.

Cependant Attaf ayant passé la nuit en prison, fut conduit le lendemain devant le cadî, qui lui demanda si c'étoit lui qui

avoit tué l'homme près duquel il avoit été trouvé couvert de sang ? » « C'est moi qui l'ai tué, répondit Attaf. » « L'avez-vous fait de propos délibéré ? » « Oui. » « Jouissez-vous de toute votre raison ? » « Oui. » « Quel est votre nom ? » « Attaf. »

Le cadi envoya aussitôt faire le rapport de cette affaire au mufti, qui prononça la sentence. Le greffier dressa le procès-verbal, et envoya les pièces du procès au premier visir. L'ordre de mettre la sentence à exécution fut bientôt expédié, et Attaf conduit au pied de la potence.

Le grand visir, accompagné d'une suite nombreuse, passa par hasard en ce moment près du lieu où alloit se faire l'exécution. L'officier qui devoit y présider, ayant aperçu le grand visir, courut au-devant de lui, pour lui rendre ses devoirs.

« Quelle est cette exécution qui attire tant de monde, lui demanda Giafar ? » « Nous allons, répondit l'officier, pendre cet habitant de Damas qui a assassiné un homme. » « Quel est cet habitant de Damas, reprit Giafar ? » « C'est un nommé Attaf, dit l'officier. »

À ce nom, Giafar jeta un grand cri, et commanda qu'on lui amenât Attaf. L'officier courut, délia la corde qui étoit déjà attachée au cou d'Attaf, et l'amena à Giafar qui le reconnut, malgré l'état affreux dans lequel il étoit, et se jeta à son cou. Attaf reconnut de son côté Giafar, et le serra dans ses bras.

« Que veut dire ceci, mon cher Attaf, dit le visir en pleurant ? » « Ma liaison avec vous, répondit Attaf, m'a conduit jusqu'ici de malheur en malheur. » À ces mots, ils tombèrent l'un sur l'autre sans connoissance. On les releva ; et après qu'ils eurent repris leurs esprits, Giafar fit conduire Attaf

aux bains. Il lui envoya un magnifique habillement, et le fit venir dans son palais.

On servit d'abord à Attaf les rafraîchissemens et la nourriture dont il avoit besoin. Giafar le pria ensuite de lui apprendre tout ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation près de Cobbat alasafir.

Attaf lui raconta la perfidie d'Abdalmalek, le stratagème du geolier qui l'avoit mis en liberté, la manière dont il avoit été dépouillé près de Bagdad, la tentative inutile qu'il avoit faite pour lui faire savoir ses malheurs, comment il avoit passé les sept jours de réjouissances publiques, ce qui l'avoit obligé de sortir de la Mosquée, enfin comment il avoit été arrêté et pris pour un assassin.

Giafar raconta de son côté à Attaf de quelle manière il avoit appris que Zalica étoit son épouse. Il le conduisit aussitôt auprès d'elle, la lui rendit, et les laissa seuls.

Zalica fit éclater sa joie en revoyant Attaf. Elle se laissa tomber dans ses bras, et lui répéta plusieurs fois : « N'est-ce point ici un songe ? Est-ce bien vous que je vois, mon cher Attaf ? » Ces deux époux se racontèrent mutuellement leurs aventures. Zelica vanta beaucoup à son mari la manière généreuse dont Giafar s'étoit conduit avec elle, et elle lui fit le détail des honneurs et des présens qu'elle avoit reçus.

Le lendemain Giafar se rendit de bonne heure auprès du calife, et lui raconta l'histoire d'Attaf.

« Assurément, dit le calife lorsque Giafar eut fini, voilà une histoire des plus extraordinaires. » Le calife appela en même temps Mesrour, et lui ordonna d'apporter le livre qu'il lui avoit

demandé quelques jours auparavant. Mesrour ayant apporté le livre, le calife le fit donner à Giafar, et lui dit de lire. Giafar y lut tout ce qui étoit arrivé à Attaf.

« Tu vois, dit alors le calife à Giafar, combien ce livre est merveilleux, et comme il mérite d'être gardé précieusement ! Assuré que les événemens qui y sont annoncés ne pouvoient manquer d'arriver, je t'ai ordonné de ne pas paroître devant moi avant de savoir toi-même ce qu'il renfermoit. Tu es parti, tu t'es abandonné à la destinée ; les événemens se sont développés, et tu as tout appris, ou par toi-même, ou de la bouche d'Attaf. L'idée de ce que vous deviez souffrir l'un et l'autre devoit naturellement m'affliger ; et j'avois quelque raison de rire, en pensant qu'il dépendoit de moi de retenir ou de précipiter le cours de tant d'incidens. Ta curiosité, le jugement peu favorable que tu portois de ce livre, ont provoqué l'ordre que je t'ai donné de t'éloigner de moi, et dès-lors vous deviez nécessairement éprouver tous les deux ce que vous avez éprouvé. »

Le calife voulut ensuite voir Attaf, et commanda qu'on l'amenât. Attaf se prosterna devant lui, et fit des vœux pour la durée et la prospérité de son règne. Le calife lui demanda ce qu'il desiroit qu'il lui accordât ?

« Commandeur des croyans, dit Attaf, pardonnez à Abdalmalek. » « Comment, reprit le calife, tu demandes grâce pour lui, après qu'il a voulu te faire périr ? » « Ce n'est pas sa faute, repartit Attaf, mais la faute de ceux qui l'ont trompé, et l'ont excité contre moi par leurs perfides suggestions. Quant à moi, je lui pardonne de bon cœur, et je donne au geolier tout ce qui m'appartient. Confirmez, je vous prie, cette donation ; et

pour empêcher qu'Abdalmalek ne soit trompé par la suite, accordez à ce geolier le droit de reviser tout ce que fera le gouverneur, et que rien ne se fasse dorénavant à Damas sans que mon libérateur y appose le sceau que vous voudrez bien lui envoyer. » Le calife consentit sans peine à ce qu'Attaf lui demandoit ; et ses ordres furent remis à un courrier qui partit sur-le-champ pour Damas.

Le bruit s'étoit répandu dans Damas qu'Attaf étoit allé à Bagdad pour porter ses plaintes au calife. On ne doutoit pas qu'Abdalmalek ne payât de sa tête le crime dont il s'étoit rendu coupable. On craignoit même que toute la ville ne ressentît les effets de la colère d'Haroun Alraschid, et l'on attendoit avec impatience des nouvelles de la capitale de l'empire. Tout le peuple alla au-devant du courrier, et fit éclater sa joie lorsqu'il fut instruit du contenu de ses dépêches.

Le gouverneur s'estima fort heureux d'avoir obtenu son pardon, et fit remettre au geolier le sceau que lui envoyoit le calife, ainsi que la donation qui lui assuroit tous les biens et toutes les richesses d'Attaf. Le geolier, fort étonné de son élévation, écrivit à Attaf pour lui témoigner sa reconnaissance.

Giafar se chargea de dédommager son hôte et son ami. Attaf, par ses soins, se trouva bientôt dix fois plus riche qu'il n'étoit auparavant.

Scheherazade venoit d'achever l'histoire d'Attaf, et le jour qui paroissoit ne lui permettoit pas d'en commencer une autre. « Ma sœur, lui dit Dinarzade, je vous ai souvent entendu parler des anciens héros de l'Arabie, et de leurs aventures

merveilleuses ; je m'étonne que vous n'en ayez encore raconté aucune au sultan. » « Ma sœur, reprit Scheherazade, je me propose, si le sultan veut bien prolonger encore ma vie, de lui raconter demain l'histoire du prince Habib et de la belle Dorrat Algoase. » Le sultan Schahriar ayant témoigné qu'il écouterait volontiers cette histoire, Scheherazade la commença le lendemain en ces termes :

1. ↑ Les auteurs arabes, pour vanter la générosité de quelqu'un, disent qu'il est plus généreux que Hatem : *agwad min hatem*. Voyez Pococke, *Specimen*, pag. 343. Cet Hatem mourut, selon les Annales d'Abulfeda, la huitième année de l'hégire, 630 de l'ère chrétienne.
2. ↑ Hatem eut à peine fait tuer son cheval, qu'il apprit que l'envoyé étoit venu pour le lui demander au nom de l'empereur grec.
3. ↑ Le mot *Gouthah* désigne en arabe un endroit fertile, abondant en eau et planté d'arbres.
4. ↑ Les quatre Ferouds, ou Paradis terrestres, selon les Orientaux, sont les environs de Damas ; ceux de Samarcande, appelés Sogd, d'où l'on a formé le nom de Sogdiane ; la vallée de Bewan en Perse, et les bords de la rivière Obollah, près de Basra.
5. ↑ En arabe, *wadi albenefseg*.
6. ↑ Les quatre merveilles du monde, selon les auteurs arabes, sont : Le phare d'Alexandrie ; le pont du Sangia, dans la partie septentrionale de la Syrie, près l'Euphrate ; l'église de Roha (Edesse), et la Mosquée de Damas.
7. ↑ Emesse.
8. ↑ Exode, chap. 21, verset 23. Coran, surate 2, verset 175 ; surate 5, verset 40 et 53.
9. ↑ Espèce de roseau dont les Orientaux se servent pour écrire.

HISTOIRE

DU PRINCE HABIB

ET

DE DORRAT ALGOASE.

LA tribu des Benou Helal^[1] avoit pour chef l'émir Selama, qui passoit pour le capitaine le plus vaillant et le plus expérimenté de son temps. Il commandoit à soixante-six autres tribus moins considérables, et entretenoit toujours autour de sa personne mille cavaliers qui étoient l'élite de toute l'Arabie.

Quoique l'émir Selama fût déjà avancé en âge, il n'avoit pas encore d'enfant, et desiroit beaucoup d'en avoir. Une nuit qu'il dormoit tranquillement, il crut entendre une voix qui lui disoit : « Approche-toi de ton épouse, elle concevra, et te donnera un fils. »

Selama obéit à la voix du ciel, et son épouse Camar Alaschraf^[2] mit au monde, au bout de neuf mois, un fils aussi beau que la lune lorsqu'elle est dans son plein. L'émir, transporté de joie, prit l'enfant dans ses bras, le caressa, et l'appela Habib ou le Bien-Aimé.

Camar Alaschraf ne voulut point que son fils suçât un lait étranger ; elle le nourrit pendant deux ans, et prit le plus grand

soin de son enfance. Son père s'occupa ensuite de son éducation. Il fit venir plusieurs maîtres ; choisit dans le nombre de ceux qui se présentèrent, celui qui avoit le plus de talens, et le chargea de former le cœur et l'esprit du jeune prince.

Ce maître habile sut profiter des heureuses dispositions de son élève. le prince apprit bientôt à lire, et à tracer les sept sortes d'écritures les plus usitées^[3]. À l'âge de sept ans, il possédoit parfaitement la grammaire, la logique, et toutes les autres sciences ; il avoit lu les anciennes histoires, et connoissoit les généalogies des principales tribus arabes ; il savoit par cœur les vers de tous les anciens poètes, et en faisoit lui-même avec la plus grande facilité. Son père fit alors assembler les scheiks de plusieurs tribus, leur donna un grand repas, et leur distribua des présens magnifiques. Tout le monde fut étonné de l'esprit et des connoissances du jeune prince, et l'on augura qu'il seroit un jour un homme extraordinaire. Selama voulut éprouver devant l'assemblée le talent de son fils pour les vers, et lui en demanda quelques-uns. Le jeune prince répondit aussitôt au défi par deux vers qui contenoient l'éloge de son père, et du maître qui avoit présidé à son éducation. Toute l'assemblée fut étonnée de la beauté et de la finesse des expressions, et convint que le prince avoit autant de talens pour la poésie que pour la prose.

L'émir, transporté de joie, embrassa son fils, le serra tendrement dans ses bras, et donna ordre de faire venir son maître. Il se leva pour le recevoir, le prit par la main, le fit avancer au milieu de l'assemblée, et lui dit :

« Docte et sage Abdallah, je sens tout le prix du service que tu m'as rendu, et je m'empresse de le reconnoître. Je te fais

présent de quatre chameaux chargés d'or, d'argent et de choses précieuses, et je te donne le commandement d'une tribu. Tu connois les principes de la justice, et tu feras le bonheur de ceux qui seront soumis à tes lois. »

« Prince, répondit Abdallah, je n'ai pas besoin des honneurs et des richesses de ce monde terrestre. Il est temps de me faire connoître : je ne suis pas un homme, mais un génie. Je tenois un rang distingué, et rendois la justice parmi les génies de mon espèce, lorsqu'une voix céleste se fit entendre à moi, et me dit : « Va trouver l'émir Selama, qui commande aux tribus des Arabes de la race des Benou Helal ; prends soin de l'éducation de son fils, et enseigne-lui toutes les sciences. » J'ai obéi à cet ordre, je me suis présenté devant vous, j'ai brigué l'honneur de servir de maître à votre fils, et je l'ai obtenu. »

Lorsque Selama eut entendu ce discours, il se prosterna aux pieds du génie, et lui dit : « Puissant génie, je rends grâces à Dieu de la faveur signalée qu'il m'a faite en vous envoyant vers moi. »

Le génie fit relever l'émir Selama, tourna ses regards vers le jeune Habib, et dit en pleurant : « Si vous saviez ce qui doit arriver à ce jeune prince lorsque je ne serai plus auprès de lui ! ... » « Que doit-il lui arriver, dit Selama avec inquiétude ? » « Je ne puis vous le révéler, répondit le génie. » En disant ces mots, il serra le jeune prince contre son sein, poussa un grand cri, et disparut.

Habib se voyant privé d'un maître qu'il aimoit tendrement, fit éclater ses regrets dans les termes les plus touchans. « Où est-il, s'écrioit-il, celui à qui je dois tout ce que je sais ? Sa perte est pour moi le plus grand des maux, et je n'en puis

désormais craindre d'autre. Comment pourrai-je vivre sans lui ? Nuit et jour son image sera présente à mon esprit ; mes yeux ne pourront goûter les douceurs du sommeil ; mon cœur sera consumé de regrets, et mon corps desséché par le chagrin. »

L'émir Selama et toute l'assemblée fondoient en larmes. Tout-à-coup on entendit une voix qui prononça ces paroles : « Que le prince Habib ne se laisse pas abattre par la douleur, mais qu'il songe à remplir ses hautes destinées. Il aura des combats à soutenir, des revers à essuyer. Il est temps, après avoir cultivé son esprit, qu'il apprenne à endurcir son corps à la fatigue, à manier les armes, et qu'il se forme au métier de la guerre. »

Ces paroles relevèrent le courage du jeune Habib. Il essuya ses larmes, et dit à son père : « Le génie qui m'a ouvert la carrière des sciences, m'avertit, en me quittant, de m'élancer dans celle des armes : déjà je brûle de m'y signaler. Qu'il est beau de bien manier un cheval, de se servir adroitement de la lance et de l'épée, de sortir victorieux d'un combat, et de remplir le monde du bruit de ses exploits ! »

« Mon cher Habib, dit Selama en embrassant son fils, que j'aime à voir éclater en toi cette ardeur pour la gloire ! Tu dois commander un jour aux plus vaillantes tribus de l'Arabie ; tu seras digne de marcher à leur tête. Mais le métier des armes demande un long et dur apprentissage ; il faut te préparer aux combats par tous les exercices qui forment un vaillant chevalier. Pour cela, tu as besoin d'un maître qui t'instruise par son exemple autant que par ses préceptes. Peut-être le ciel, qui a jusqu'ici pris soin de ton éducation, achèvera-t-il lui-même

son ouvrage. »

Tous les scheiks qui étoient présens desiroient servir de maître au jeune Habib. Chacun d'eux tâchoit, par ses discours, d'attirer l'attention de l'émir, et de fixer son choix.

Sur ces entrefaites, on vint annoncer à l'émir qu'un étranger demandoit à être introduit. L'émir ayant ordonné qu'on le laissât approcher, l'étranger se présente à l'entrée de la tente.

Il étoit monté sur un coursier vigoureux d'une beauté si parfaite, qu'il sembloit surpasser les plus beaux chevaux de l'Arabie. Sa cotte de mailles, d'un tissu étroit et serré, ressembloit à celles que fabriquoit le prophète David^[4]. Il tenoit à la main une massue de la pierre la plus dure, que quarante des plus fameux guerriers n'auroient pu porter. Son large cimenterre étoit l'ouvrage d'un artiste indien, et sa lance étoit faite de la main du fameux Semher.^[5] Il salua gracieusement l'émir, et tous ceux qui l'entouroient, descendit légèrement de cheval, prit place dans l'assemblée, et adressa ainsi la parole à l'émir :

« La profession des armes eut toujours des attraits pour moi. J'ai acquis quelque expérience dans les combats : je viens vous en faire hommage, et offrir mes leçons au prince Habib. Je sens que je puis paroître téméraire en sollicitant l'honneur de servir de maître à votre fils ; mais si vous voulez me permettre de me mesurer avec vous, peut-être vous trouverez que je ne suis pas tout-à-fait indigne de ce glorieux emploi. »

Les scheiks, qui étoient auprès de l'émir Selama, voulurent l'empêcher d'accepter le combat que lui proposoit l'étranger, et lui représentoient que peut-être c'étoit un chevalier méchant

et discourtois, ou même quelques génie jaloux de sa réputation, qui espéroit le vaincre en employant la ruse et la perfidie. L'émir, méprisant la crainte qu'on vouloit lui donner, répondit en ces termes :

« Brave chevalier, la noblesse de votre maintien, la franchise et la loyauté de vos discours, m'annoncent que je puis, sans déshonneur, accepter le défi que vous me proposez. »

L'émir ordonna aussitôt qu'on lui apportât ses armes. Il se revêtit d'une cotte de maille aussi serrée et aussi à l'épreuve que celle de l'inconnu, prit un cimenterre capable de pourfendre un rocher, et une lance longue de trente coudées, qui pouvoit renverser une montagne. Il se fit ensuite amener le meilleur de ses chevaux.

Toute la tribu sortit de ses tentes pour être témoin du combat. Les deux guerriers descendent dans l'arène comme deux lions furieux, s'éloignent d'abord, et fondent ensuite l'un sur l'autre avec la rapidité de l'éclair. Leurs lances ne peuvent résister à la violence du choc, et volent en éclats. Les deux guerriers n'ont point été ébranlés d'une atteinte aussi terrible, et mettent aussitôt l'épée à la main. Les coups sont portés et parés de part et d'autre avec une rapidité que l'œil a peine à suivre : on s'attaque, on se presse, on s'évite, on se fuit tour-à-tour. L'air retentit du cliquetis des armes ; un nuage de poussière couvre les combattans.

L'émir ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avoit affaire à un adversaire qui ne lui étoit point inférieur. Il ne jugea pas à propos de pousser plus loin l'épreuve, et fît signe à l'inconnu de cesser leur combat. Celui-ci sautant en bas de son cheval, se jeta aux pieds de l'émir, et lui dit :

« Si j'ai proposé un combat à l'émir Selama, ce n'étoit point dans l'espoir de le vaincre : je desirois seulement de ne pas lui paroître indigne de l'emploi que je sollicite auprès de son fils. »

« Brave chevalier, lui répondit l'émir, jamais je n'ai rencontré un rival aussi redoutable que vous. Je voulois seulement moi-même éprouver la valeur de celui que je donnerois pour maître à mon fils, et je me félicite de pouvoir le confier à des mains telles que les vôtres. »

En disant ces mots, l'émir fit signe à son fils d'embrasser le chevalier inconnu. Le jeune prince, rempli d'admiration pour l'adresse et la valeur qu'il venoit de montrer, vola dans ses bras, et lui demanda son nom.

« Je m'appelle Alâbous^[6], répondit le chevalier. » « Ce nom, repartit aussitôt le jeune prince avec vivacité, ne sauroit être qu'une contre-vérité^[7] ; car, loin de paroître austère et de mauvaise humeur, comme votre nom sembleroit l'indiquer, vous réunissez tout ce qui peut charmer davantage ; et je sens que j'ai déjà beaucoup d'attachement pour vous. »

Alâbous sourit, et serra dans ses bras le jeune prince, qui le prit par la main et ne le quitta plus.

« Chevalier, dit l'émir, mon fils va trouver en vous un autre moi-même. J'espère qu'il profitera de vos leçons et qu'il deviendra le plus vaillant de nos chevaliers. » « J'y ferai mes efforts, répondit Alâbous, et je suis d'avance assuré du succès. »

Le jeune Habib s'appliqua dès-lors avec ardeur à tous les exercices du corps. Son maître l'endurcissoit par degrés à la

fatigue. Son courage et son adresse croissoient avec ses forces ; chaque jour il faisoit de nouveaux progrès, et bientôt il donna des preuves éclatantes de sa valeur dans les guerres que son père avoit à soutenir contre les tribus voisines. Il traversoit la nuit les déserts, et fendoit à l'improviste sur les ennemis. Il défioit quelquefois les plus braves, et sortoit toujours victorieux de ces combats singuliers. Sa réputation s'étoit déjà répandue au loin, et il passoit pour le plus vaillant chevalier qu'il y eût au monde.

Le chevalier, ou plutôt le génie chargé d'apprendre au prince le métier des armes, devoit le quitter aussitôt que sa mission seroit remplie. Alâbous voyant que le prince n'avoit plus besoin de ses leçons, lui dit un jour, en se promenant à cheval avec lui dans la campagne :

« Mon fils, vous savez que vous devez endurer bien des fatigues, courir bien des dangers ; mais vous ignorez quel doit être le prix de tant de travaux. Ce prix, c'est la belle Dorrat Algoase^[8], qui règne sur des milliers d'isles situées aux extrémités de l'Océan, et habitées tout à-la-fois par des génies et par des hommes. Ces deux espèces vivent ensemble sous ses lois dans la meilleure intelligence, et chérissent également leur reine. Elle a deux visirs, l'un de la race des génies, l'autre de celle des hommes, qui rendent chacun la justice à leurs semblables. Plusieurs génies recherchent ardemment la main de la reine ; mais votre réputation et vos exploits lui ont inspiré pour vous l'amour le plus vif. Elle sait que bien des obstacles s'opposent à cette union ; mais elle espère que vous en triompherez par votre courage, et que vous ne balancerez pas à abandonner votre famille et votre patrie, pour chercher les

lieux où elle fait sa résidence. »

Ce discours attendrit le cœur du jeune prince, et enflamma son courage. Il pria son maître de lui faire mieux connoître celle qui seule pouvoit faire désormais son bonheur. Alâbous y consentit, et lui raconta ainsi l'histoire de Dorrat Algoase:

1. ↑ Cette tribu habitoit un canton fertile en palmiers, entre Médine et Cufa. Voyez la Bibliothèque Orientale de d'Herbelot, p. 201.
2. ↑ Ce nom signifie la *lune des nobles*.
3. ↑ Dans le premier volume des Mille et une Nuits, nuit XLVIII^e, il est question seulement de six sortes d'écritures : en voici les noms, tirés du manuscrit de M. Galland, qui a cru devoir les omettre : *Calam alricaa, calam almanaccac, calam alrihan, calam alnaskh, calam altholth, calam altoumar*. On lit dans la *suite des Mille et une Nuits*, que le jeune Habib avoit appris l'art d'écrire avec des plumes taillées de sept façons. La remarque des traducteurs est encore plus ridicule : *on ignore quel mérite ces peuples peuvent attacher à la science de tailler les plumes de cette manière*, etc.
4. ↑ On lit dans le Coran, que Dieu amollissoit le fer sous les doigts de David (Daoud), et qu'il faisoit des cuirasses très-serrées. Voyez Surate 34, verset 10. Ces cuirasses sont appelées, à cause de cela, *daoudi*. Ce nom altéré a donné lieu à cette singulière note qu'on lit dans la *suite des Mille et une Nuits*, tome III, page 363. *Haoudi, c'est la cuirasse la plus pesante, et en même temps la plus forte*.
5. ↑ Nom d'un ouvrier qui faisoit des lances excellentes. Voyez le Dictionnaire de Golius.
6. ↑ Ce nom signifie, en arabe, un homme qui a l'air fâché, de mauvaise humeur, comme on va le voir par ce qui suit. Il est opposé dans le texte au mot *dhahouk*, qui a l'air riant, gai.
7. ↑ *Innama ismouka bilâks*.
8. ↑ En arabe, dorrat algawwas, la *perle du plongeur*.

HISTOIRE DU ROI SAPOR

SOUVERAI DES ISLES BELLOUR ;

DE CAMAR ALZEMAN, FILLE
DU GÉNIE ALATROUS ;

ET DE DORRAT ALGOASE.

« Le roi Sapor, dont l'empire s'étendoit sur les isles Bellour, étoit le plus puissant des monarques qui régnoient aux extrémités de la mer et de l'Orient. Quoiqu'il eût successivement uni son sort à celui de plusieurs princesses, aucune ne l'avoit rendu père. Cette pensée l'affligoit, et il se disoit souvent à lui-même : « Que deviendra bientôt cette puissance que j'ai acquise avec tant de peine et de fatigue ? Que deviendrai-je moi-même, lorsque je serai plus avancé en âge, et que mes forces commenceront à s'affoiblir ? Si j'avois un fils, il seroit la consolation de ma vieillesse et le soutien de mon autorité. »

» Tandis que le roi Sapor étoit plongé dans ces réflexions, il vit paroître tout-à-coup devant lui un génie d'une figure agréable, qui le salua poliment, et lui dit :

« Je suis le génie Alâtrous, qui commande à un grand nombre d'autres génies, et je veux vous donner une preuve de

mon attachement et de mon estime. Je sais que vous n'avez point eu jusqu'ici d'enfans. Je viens vous indiquer le moyen d'en avoir, et vous proposer pour épouse ma fille Camar Alzeman. Elle passe, à juste titre, pour une beauté accomplie. Les plus puissans rois des génies me l'ont demandée en mariage ; mais aucun n'a pu l'obtenir. Mon estime pour vous, le désir que j'ai de remplir vos vœux les plus chers, m'engagent à vous donner la préférence, et à rechercher votre alliance. Vous aimez la justice, et elle fut toujours la règle de vos actions. J'espère que ma fille vous donnera un fils qui marchera sur vos traces ; et la naissance de cet enfant est assurée, si vous suivez les conseils que je vais vous donner. Redoublez de zèle pour le maintien de l'équité, proscrivez sévèrement l'erreur, les opinions dangereuses, distribuez d'abondantes aumônes aux pauvres, et mettez en liberté les prisonniers. En observant fidèlement ces choses, vous obtiendrez enfin ce que vous desirez depuis long-temps. »

» Le roi des isles Bellour remercia le génie, accepta la main de sa fille, et fit dresser le contrat de son union avec la belle Camar Alzeman. Le génie Alâtrous fit signe aux génies ailés qui l'entouroient sans être aperçus, d'aller chercher sa fille. Elle parut aussitôt : son père la prit par la main, et la remit à son époux. Le roi Sapor fut ébloui de sa beauté et de la magnificence de sa parure. Il la conduisit dans le plus bel appartement de son palais, ordonna des fêtes et des réjouissances publiques pour la célébration de son mariage, et exécuta fidèlement tout ce que lui avoit dit le génie son beau-père.

» Une si belle union ne fut point stérile, et l'événement

justifia bientôt la prédiction du génie. Camar Alzeman devint enceinte, et accoucha, au bout de neuf mois, d'une fille plus belle que l'astre qui préside à la nuit. On prit le plus grand soin de son enfance, et on lui fit apprendre de bonne heure toutes les sciences. Dorrat Algoase devint bientôt un prodige d'esprit et de connoissances. Elle monta sur le trône des isles Bellour, après la mort du roi son père, et un grand nombre de génies vinrent alors se ranger sous son obéissance. »

Le génie Alâbous, après ce peu de mots, piqua son cheval, et disparut. Le prince Habib, étonné de ce qu'il venoit d'apprendre, retourna tout pensif vers le château qu'habitoit alors l'émir Selama. Au pied de ce château étoit un vallon, ou plutôt un jardin délicieux planté d'arbres touffus, et arrosé par plusieurs fontaines. Le prince s'y étant enfoncé pour rêver à la belle Dorrat Algoase, aperçut tout-à-coup près d'un bosquet une jeune personne dont la beauté ravissante, et au-dessus de toute expression, sembloit ne pouvoir être comparée qu'à celle des Houris. Le prince, à cette vue, se troubla, et ressentit une agitation qui lui étoit inconnue. « Tant d'attraits, tant de grâces, dit-il en lui-même, ne peuvent appartenir à une simple mortelle. »

Prévenu de cette idée, et craignant que cet objet charmant ne disparût, s'il croyoit être aperçu, le prince résolut de se cacher, et choisit un endroit favorable à son dessein . Il y étoit à peine retiré, qu'il aperçut une troupe d'oiseaux de la grosseur des colombes, dont le plumage brilloit des plus vives couleurs, qui vinrent s'abattre aux pieds de la belle inconnue. Ces oiseaux, qui étoient au nombre de quarante, furent aussitôt

métamorphosés en autant de jeunes nymphes d'une beauté admirable ; mais cependant bien inférieure à celle qui avoit d'abord fixé les regards du prince. Elles s'inclinèrent profondément devant elle, et la saluèrent en l'appelant leur souveraine.

« Pourquoi, leur dit-elle, ne vous êtes-vous pas rendues ici en même temps que moi ? Je vous ai dit que je voulois rendre visite à l'objet de ma tendresse, au prince Habib, fils de l'émir Selama, et je vous ai commandé de me suivre. Qui vous a retenues jusqu'à ce moment ? Pourquoi faites-vous si peu de cas de mes ordres, et ne reconnoissez-vous plus mon empire ? »

« Grande reine, répondirent les nymphes, nous n'avons rien de plus à cœur que de vous témoigner notre respect et notre soumission ; mais nous n'avons pu suivre la rapidité du vol de la belle et tendre Dorrat Algoase. »

Le prince Habib fut transporté de joie lorsqu'il entendit prononcer le nom de Dorrat Algoase, et fut tenté de se précipiter à ses pieds ; mais l'étonnement que lui avoit causé tout ce qu'il venoit de voir, la crainte et le respect que lui inspiroit la reine des génies le retinrent encore.

« Je veux, dit Dorrat Algoase à ses nymphes, attendre ici celui que le ciel me destine pour époux. J'ai quitté pour lui la capitale de mes états, et je viens pour le voir des extrémités du monde. Je sais qu'il se promène souvent dans ce jardin ; et peut-être qu'instruit de notre commune destinée, et de la démarche que l'amour me fait faire, il viendra lui-même me chercher ici. Mais quoi, mon cœur me dit qu'il n'est pas loin, et il me semble l'apercevoir entre ces arbres qui entrelacent

leurs rameaux épais ! Pourquoi semble-t-il se cacher ? Que craint-il de se montrer aux yeux de celle qui ne craint pas de lui avouer son amour ? »

Le prince sortit du bosquet, transporté de joie , et courut à Dorrat Algoase. Elle vint elle-même à sa rencontre, et lui adressa deux vers dont le sens étoit que l'amour la rendoit malheureuse au milieu de sa gloire et de sa grandeur, et qu'un regard du prince faisoit plus d'impression sur son cœur que les hommages et les respects de tout ce qui l'entouroit^[1].

Le prince lui répondit qu'il éprouvoit les mêmes sentimens depuis que le génie Alâbous, en lui révélant le secret de leurs futures destinées, lui avoit tracé le portrait de celle qui devoit enflammer son courage, et le faire triompher de tous les obstacles qui s'opposoient encore à leur bonheur. Il ajouta que depuis ce temps tout lui sembloit insipide, et que le sommeil n'avoit plus pour lui de douceurs.

Tandis qu'ils s'entretenoient ainsi, le prince Habib aperçut un oiseau d'une grosseur extraordinaire qui s'abattit devant eux. L'oiseau secoua ses ailes, et l'on ne vit plus qu'un vieillard vénérable dont la figure portoit l'empreinte d'une sagesse douce et aimable. Il s'avança vers les deux amans, et se prosterna devant eux.

« Quel est ce vieillard, dit le prince à Dorrat Algoase ? »
« C'est, répondit-elle, un de mes visirs, celui qui m'a conduite ici. » Elle se retourna ensuite du côté du visir, et lui demanda quel motif l'avoit engagé à venir avant qu'elle l'eût mandé ?

« Grande reine, répondit-il, je viens vous rendre compte de ce qui se passe dans vos états. Les principaux d'entre les génies

demandent à vous voir. Je leur ai dit que vous étiez dans le palais, mais que des affaires indispensables ne vous permettoient pas de vous montrer. Ils ont fait éclater leur mécontentement, et se sont plaints que vous n'aviez pas pour eux les égards qu'ils prétendent mériter. Plusieurs d'entr'eux, génies mal-faisans et dangereux, menacent même de se révolter, et de faire soulever la nation entière des génies. »

Dorrat Algoase fut moins effrayée des menaces des génies, que fâchée de se séparer du prince Habib.

« Que ne puis-je, lui dit-elle, vous emmener avec moi, et serrer dès ce moment les nœuds d'une union qui doit faire notre bonheur ! Mais les destins s'y opposent : vous ne pouvez être à moi qu'après avoir supporté bien des peines et des fatigues. Pensez à moi dans les momens les plus périlleux ; et que le souvenir de Dorrat Algoase, et de ce qu'elle vient de faire pour vous , enflamme votre courage, et vous élève au-dessus de la condition des enfans d'Adam. »

La reine des génies, dit ensuite à son visir de se disposer à la transporter dans ses états. Il reprit aussitôt la forme d'un oiseau d'une grosseur prodigieuse. La reine s'assit sur son dos ; salua le prince Habib, et s'éloigna rapidement, accompagnée des nymphes qui voloient autour d'elle sous la forme d'oiseaux plus petits.

Le prince Habib, après avoir suivi des yeux son amante aussi long-temps qu'il lui fut possible, la perdit de vue. Il demeura quelque temps immobile, tourné du côté où elle avoit disparu, et ne put s'empêcher ensuite de verser un torrent de larmes.

Cependant l'émir Selama et son épouse, inquiets de ne pas

voir le prince leur fils, le cherchoient de tous côtés. Étant entrés dans le jardin, ils entendirent de loin ses gémissements, et le trouvèrent baigné de larmes, et presque sans connoissance. Ils lui firent respirer de l'eau de rose, et lui prodiguèrent les plus tendres soins. À peine eut-il ouvert les yeux, qu'il recommença à pleurer. Son père et sa mère en firent d'abord autant. Ils lui demandèrent ensuite quel malheur lui étoit arrivé, et quel sujet faisoit couler ses larmes ?

Le prince leur raconta naïvement son aventure avec Dorrat Algoase. Ils en furent on ne peut pas plus étonnés, et se rappelèrent aussitôt la prédiction du génie qui avoit pris soin de son enfance. Ils pensèrent que les dangers dont le prince avoit été menacé, n'étoient autres que ceux auxquels devoit l'exposer la conquête de Dorrat Algoase. Ils cherchèrent néanmoins à le détourner de cette entreprise. « Oublie, lui dit son père, tout ce que tu viens de voir ; renonce à un amour téméraire, et qui peut être cause de ta perte. »

« La mort seule, reprit le prince avec l'accent le plus passionné, peut m'y faire renoncer. Elle seroit moins affreuse pour moi que la douleur que j'éprouve en me voyant séparé de mon amante. Je ne veux vivre désormais que pour la chercher ; et je ne puis m'arracher des lieux où j'ai eu le bonheur de la contempler, que pour voler vers ceux qu'elle habite. »

L'émir Selama vit bien qu'il falloit flatter la passion de son fils. Il lui promit d'envoyer de tous côtés des guerriers vaillans et expérimentés pour découvrir dans quelle contrée régnoit la belle Dorrat Algoase.

« C'est à moi seul, lui dit le prince, qu'il est réservé de chercher mon amante, et de soutenir les combats et les

épreuves qui doivent me rendre digne d'obtenir sa main. Donnez-moi seulement quelques chameaux chargés d'or et d'effets précieux que je puisse lui offrir en présents, et aussitôt je me mets en chemin. Si Dieu conserve mes jours, et met le comble à mon bonheur, je reviendrai en goûter auprès de vous les douceurs. Si au contraire le terme de ma vie est proche, vous devez adorer les décrets du Tout-Puissant. Croyez, au reste, que si je restois près de vous, le chagrin et l'amour m'auroient bientôt consumé. Laissez-moi donc partir et remplir ma destinée ; car depuis que j'ai été conçu dans le sein de ma mère, il est écrit sur mon front que je dois traverser les déserts, franchir les montagnes, parcourir toutes les terres et les mers.

Le prince récita ensuite des vers qui peignoient l'excès de sa passion. « Mon cœur, y disoit-il, est oppressé ; le chagrin me dévore. Son absence me fait verser des larmes de sang. Vous qui la voyez, portez-lui mes vœux, et faites-lui connoître les tourmens que j'endure^[2]. »

L'émir Selama voyant qu'il étoit inutile de s'opposer au dessein de son fils, donna en pleurant les ordres nécessaires pour son départ. Quatre chameaux portoient les présents destinés à la belle Dorrat Algoase, et vingt chevaliers des plus intrépides devoient accompagner le prince jusqu'aux frontières de l'Iémen.

Habib se revêtit d'une cuirasse pareille à celle de David, et demanda ses armes. Elles lui furent apportées par ses écuyers, qui lui amenèrent en même temps un superbe cheval arabe qu'il avoit coutume de monter.

Le jeune prince avoit à peine fait quelques milles, qu'il sentit son cœur soulagé, et son esprit plus tranquille. Il fit part des sentimens qu'il éprouvoit à ses compagnons, et leur récita deux vers analogues à sa situation, dans lesquels il disoit : « L'impatience et le chagrin me consumoient : je sens diminuer mon ennui, et s'accroître mon ardeur. Je cours après l'objet de mon amour, et je le demande à tous ceux que je rencontre^[3]. »

Les chevaliers qui accompagnoient le prince Habib étoient depuis long-temps jaloux de sa réputation, et n'avoient consenti à le suivre que pour ne pas désobéir à l'émir son père, dont ils redoutoient la puissance. Au bout de quelques jours de marche, ils conçurent l'infame projet d'ôter la vie au prince, et de s'emparer des présens qu'il destinoit à son amante. Pour cacher leur crime, ils devoient dire à l'émir Selama que son fils avoit succombé à la violence de sa passion.

Il étoit plus facile de former un projet aussi lâche que de l'exécuter. N'osant attaquer le prince à force ouverte, ces traîtres convinrent d'attendre la nuit, et de profiter du moment où il seroit endormi. On se trouva le soir dans un vallon agréable. Ils prièrent le prince de s'y arrêter, et d'y passer la nuit, afin qu'ils pussent prendre quelque repos. Le prince y consentit ; mais ses perfides compagnons attendirent en vain qu'il se livrât au sommeil. Toujours occupé de l'objet de ses amours, le prince ne voulut pas même se coucher, et passa la nuit à se promener, et à veiller à l'entour de sa petite troupe.

L'un de ces traîtres, plus accoutumé au crime, et plus acharné que les autres à la perte du prince, leur dit qu'il connoissoit un moyen infailible de l'endormir, et se chargea

lui-même de l'exécution. Il avoit avec lui quelques gros d'une poudre assoupissante. Il épia un moment favorable, et en mêla dans la boisson du prince. L'infame stratagème ne réussit que trop bien. Le prince éprouva d'abord un violent mal de tête, accompagné d'étourdissemens : ses paupières s'appesantirent, ses yeux se fermèrent; il tomba dans une profonde léthargie.

Assurés du succès de leur crime, ils étoient partagés sur la manière dont ils l'exécuteroient. Les uns vouloient égorger le prince ; les autres, ayant horreur de tremper leurs mains dans son sang, proposoient de l'enterrer dans l'état où il étoit. Le plus jeune de ces chevaliers, nommé Rabia, qui n'osoit témoigner ouvertement l'horreur que lui inspiroit cet assassinat, mais qui vouloit tâcher de sauver la vie au prince, leur dit alors :

« Plusieurs de nous répugnent, avec raison, à tremper leurs mains dans le sang du prince, mais veulent lui ôter la vie par un autre moyen. Nous pouvons, sans en venir à cette extrémité, satisfaire notre haine , nous débarrasser d'un maître orgueilleux, et nous emparer de ses richesses. Le prince ne reprendra peut-être jamais l'usage de ses sens, et certainement il ne pourra revenir à lui qu'après un laps de temps considérable. Que pourra-t-il faire lorsqu'il sera seul, sans provisions, et que nous lui aurons enlevé ses armes et son cheval ? Il périra infailliblement, en voulant, comme nous ne pouvons en douter, poursuivre son entreprise ; mais au moins, nous n'aurons pas versé son sang de ces mains qui ont serré celles de l'émir en lui jurant de défendre la vie de son fils. »

Les perfides chevaliers se laissèrent persuader par Rabia. Ils prirent l'épée, l'armure et le cheval du prince ; emportèrent les

provisions, les bagages, et s'éloignèrent en faisant la plus grande diligence. Ils délibérèrent de nouveau en chemin sur la manière dont ils annonceroient à l'émir la mort de son fils, et convinrent de lui dire qu'en traversant un jour un désert au milieu de l'ardeur brûlante du midi, le prince avoit succombé à l'excès de la fatigue et au feu qui le consumoit, et étoit tombé tout-à-coup sans connoissance ; qu'ils l'avoient relevé, et avoient fait pour le secourir tout ce que leur zèle et leur attachement avoit pu leur inspirer ; mais que tous leurs efforts avoient été inutiles, et qu'ils n'avoient pu le rappeler à la vie. Ils convinrent encore que, si l'émir leur demandoit pourquoi ils ne lui avoient point rapporté le corps de son fils, ils répondroient que la chaleur l'avoit corrompu , et qu'ils avoient craint que la vue d'un cadavre infect n'augmentât sa douleur et celle de son épouse.

Arrivés près du camp, les vingt chevaliers prirent toutes les marques extérieures du plus grand deuil, et entrèrent en pleurant et en poussant de grands gémissemens. Ils étoient précédés par l'un d'eux, conduisant un cheval qui baissait tristement la tête. L'émir les ayant vu arriver de loin, s'avança au-devant d'eux, empressé de savoir des nouvelles de son fils. Mais quelle fut sa surprise lorsqu'il les vit couverts d'habits lugubres, le visage baigné de larmes, et qu'il reconnut le cheval du prince ? Les plus noirs pressentimens s'élèvent alors dans son âme, et l'empêchent de parler. Les chevaliers se prosternent à ses pieds, et l'un d'eux lui dit :

« Seigneur, votre fils n'a pu résister aux fatigues d'un long voyage, et à l'excès d'une passion qui ne lui laissoit goûter aucun repos. Consumé pendant quelques jours par une fièvre

lente, nous l'avons vu tomber au milieu de nous, en traversant dans l'ardeur du jour des sables brûlans. Nous nous sommes précipités pour le secourir, et nous lui avons prodigué les soins qu'il avoit droit d'attendre de notre attachement ; mais tous nos efforts ont été inutiles : il a expiré dans nos bras, en prononçant le nom de Dorrat Algoase. »

Dès que l'émir Selama eut appris cette nouvelle, il arracha ses habits, se couvrit la tête de poussière, et s'écria : « Ô douleur, ô désespoir ! Je t'ai perdu , mon cher Habib, toi dont la naissance mit le comble à mes vœux, toi qui faisais la gloire et le bonheur de ton père ! Devois-tu périr ainsi à la fleur de ton âge ! Étoit-ce là le destin réservé à tant de valeur ! »

La mère du prince accourut à ces tristes accens, et dit aux chevaliers : « Pourquoi ne m'avez-vous pas rapporté le corps de mon fils ? Je l'aurois enseveli de mes mains, et je lui aurois rendu les derniers devoirs. »

« Madame, lui répondit celui qui s'étoit chargé de porter la parole, la nature du mal auquel le prince a succombé étoit telle, et la chaleur si excessive, que son corps, devenu d'abord méconnoissable, répandit bientôt une odeur dont les effets ne pouvoient manquer d'être funestes. Nous l'avons recouvert de sable, et nous lui avons rendu tous les honneurs que la circonstance permettoit de lui rendre. »

« Je veux, reprit la mère du prince Habib, savoir le nom de l'endroit où vous l'avez enterré. Je m'y rendrai, quelque éloigné qu'il soit, et je l'arroserai de mes larmes. »

« Madame, répondit le chevalier, cet endroit est situé au milieu d'un désert immense que personne n'avoit encore osé

traverser, et que nous n'avons jamais entendu nommer. »

La mère du prince, cédant alors à son désespoir, se frappa le visage, et fit retentir l'air de ses cris. Les deux époux prirent le deuil, se couchèrent sur la cendre, et furent plusieurs jours sans vouloir goûter de nourriture. Toutes les tribus qui obéissoient à l'émir, regrettèrent vivement le prince, et témoignèrent publiquement leur douleur. Chacun prit le deuil, et crut avoir perdu son appui, son défenseur.

Cependant l'effet de l'odieuse poudre s'étant dissipé au bout d'environ deux jours, le prince sortit de son assoupissement au moment où le soleil commençoit à s'élever sur l'horizon, et lançoit ses premiers feux sur la terre. Le jeune Habib porte autour de lui ses regards, et ne voit qu'une solitude affreuse et immense. Ses compagnons, ses armes, son coursier, tout a disparu. Indigné d'une si lâche trahison, il ne perdit pas pour cela courage.

« Dieu puissant, s'écria-t-il, c'est toi seul que j'implore, toi seul tu peux me secourir dans cette extrémité ! Je m'abandonne à ta providence ; dispose à ton gré de mes jours, mais sur-tout affermis mon cœur ; donne-moi la force et la patience qui font tout supporter avec courage. »

Le prince Habib, en portant au loin ses regards, aperçut au-delà d'une plaine immense de sable quelque chose de noir qui lui parut être un grand amas de tentes, ou une ville considérable. Il se mit aussitôt en chemin, dans l'espoir d'arriver à un lieu habité avant que la chaleur devînt plus forte. Le sable, dans lequel s'enfoncent ses pas, rend sa marche lente et pénible ; mais son courage s'accroît par les difficultés. Plongé dans un océan embrasé, dévoré en même temps par

l'ardeur du soleil, il n'est occupé que de la grandeur et de la beauté de son entreprise. Les vers se présentent en foule à son esprit sur un si beau sujet : il chante à la fois les attraits de la gloire, son empire sur les cœurs généreux, et les charmes de la beauté, qui ne sont pas moins puissans sur les âmes sensibles.

Le soleil au milieu de sa course dardoit sur la terre des rayons de feu ; et l'objet vers lequel le prince dirigeoit ses pas, paroissoit toujours aussi éloigné. L'excès de la chaleur et de la fatigue épuisoient ses forces, mais ne ralentissoient pas son ardeur. Il vit alors l'air s'obscurcir au-dessus de sa tête, et quelque chose semblable à un nuage qui paroissoit s'abaisser. Il distingua peu à peu un oiseau blanc d'une grosseur extraordinaire qui s'abattit devant lui. Ne doutant pas que ce ne fût un libérateur que lui envoyoit Dorrat Algoase, il s'approcha de l'oiseau. Il remarqua que ses pieds étoient semblables à des troncs de palmiers. Il en saisit un, et s'y attacha fortement. L'oiseau prenant aussitôt son essor, le porta rapidement vers l'objet qui de loin lui avoit paru comme un point noir. C'étoit une montagne dont le sommet se perdoit dans les nues.

L'oiseau s'arrêta doucement sur le penchant de la montagne, et disparut. Le prince ayant fait quelques pas, aperçut une vaste caverne dont une sombre horreur sembloit défendre l'entrée : il résolut d'y pénétrer. À peine y fut-il entré, qu'il entendit une voix qui l'appeloit avec force, et vit paroître devant lui le génie Alâbous. Il tenoit de la main gauche un boudier auquel étoit suspendu un large cimenterre, ouvrage des génies. De la main droite il tenoit une coupe d'or, remplie d'une eau propre à réparer les forces épuisées. Il la présenta au prince, qui la prit et la but tout entière.

Le prince, charmé d'avoir retrouvé le génie, lui raconta son entrevue avec Dorrat Algoase, et le remercia de lui avoir révélé le secret de sa destinée, en lui faisant connoître le bonheur qui l'attendoit.

« Ce bonheur est encore loin de vous, lui dit le génie. Un espace immense, des mers orageuses vous séparent de la beauté qui fait l'objet de Vos vœux. Il vous faudra, pour parvenir jusqu'à elle, braver des dangers de toute espèce, triompher de monstres effroyables, surmonter des obstacles capables de faire pâlir les plus braves, et de glacer les cœurs les plus intrépides. Que ne puis-je vous transporter sur-le-champ auprès d'elle ! Mais ma puissance ne s'étend pas jusque-là. Je ne puis plus maintenant qu'une seule chose en votre faveur : c'est, si vous le voulez, de vous reporter en un clin-d'œil au sein de votre famille, dans les bras de votre père et de votre mère. » Le génie, en prononçant ces mots, regarda tendrement le prince Habib, et le serra contre son sein.

« Je n'ai pas, lui répondit le prince avec vivacité, quitté volontairement ma famille, je n'ai pas déjà bravé la mort, et je ne suis pas parvenu jusqu'ici, pour retourner honteusement sur mes pas. Rien ne peut désormais ébranler ma résolution. Je veux obtenir l'objet de mes vœux, ou mourir glorieusement. »

Le génie Alâbous voyant le courage et la fermeté du prince, lui parla en ces termes : « Cette caverne renferme les trésors de Salomon, fils de David. Je dois empêcher que personne n'entre ici sans sa permission, et je ne puis en sortir que par son ordre. Ces trésors sont renfermés dans quarante salles situées à droite et à gauche d'une immense galerie. Il ne tient qu'à vous de considérer à loisir toutes ces richesses, et de repaître vos yeux

du spectacle éblouissant d'un amas prodigieux d'or, d'argent, de diamans, de perles et de rubis. En fouillant sous la porte qui donne entrée dans la galerie, vous trouverez les clefs de toutes les portes.

» Si, peu jaloux du spectacle de tant de richesses et de magnificence, vous voulez franchir la galerie sans vous arrêter, vous verrez à l'autre extrémité un rideau auquel sont attachées quatre-vingts agrafes. Prenez garde de lever ce rideau avant d'avoir garni toutes les agrafes avec du coton que je vous donnerai.

» Lorsque vous aurez levé ce rideau, vous verrez une porte d'or à deux battans, au-dessus de laquelle sont tracées des figures mystérieuses, des caractères talismaniques, dont il faut, avant de passer outre, comprendre la signification. Prenez garde encore, lorsque vous aurez ouvert la porte, de la repousser rudement ; ne regardez pas derrière vous, et ne vous laissez pas effrayer par les génies et les monstres auxquels la garde de cet endroit est confiée.

» Au-delà de cette porte vous verrez une mer sans cesse agitée, qui renferme un nombre infini de merveilles. Vous vous tiendrez sur le rivage, vous appellerez le premier vaisseau qui passera devant vous, et vous lui ferez signe de vous prendre à bord. Je ne puis vous en dire davantage. Je ne sais ce qui doit vous arriver ensuite ; et c'est aujourd'hui, mon cher Habib, la dernière fois que je m'entretiens avec vous. »

Ce discours remplit de joie le jeune prince. Il prit la main du génie, la baisa, et le remercia des avis qu'il venoit de lui donner. « Recevez cette épée, dit alors le génie en présentant au prince le boudier qu'il tenoit ; elle est d'une trempe divine, et

ne trompera jamais votre courage. » Le prince prit l'épée, se revêtit d'une armure que lui donna en même temps le génie, lui dit adieu, et partit.

Le prince, en s'avancant dans la caverne, parvint à la première porte dont lui avoit parlé le génie. Il creusa sous le seuil, et trouva un sac de cuir décoloré et noirci par le temps, qui renfermoit plusieurs clefs. Il prit la première qui se présentait à lui : c'étoit celle de la galerie. Il y entra, et aperçut bientôt devant lui une clarté vive et brillante. Il marcha droit vers cette clarté, et arriva près du rideau.

Au-dessus étoit une lance d'émeraude, ornée de perles et de diamans, dont l'éclat remplissoit cet immense souterrain. Sur cette plaque étoient tracées des emblèmes symboliques qui exprimoient ces deux vérités, que le prince, qui en étoit déjà pénétré, comprit facilement : LE MONDE N'EST QUE VANITÉ ET ILLUSION ;

LA PATIENCE ET LE COURAGE TRIOMPHENT DE TOUT.

Le prince s'approcha du rideau pour remplir de coton, selon le conseil du génie Alâbous, les agrafes dont il étoit entouré. Il vit alors fondre sur lui une multitude infinie de génies, de fantômes et de monstres de toute espèce ; il entendit de tous côtés des cris effrayans, et se trouva environné de flammes et de fumée. Sans s'embarrasser des dangers qui sembloient le menacer, il exécuta soigneusement les ordres du génie, leva ensuite le rideau, et aperçut une porte qu'il ouvrit facilement. Tous les fantômes disparurent aussitôt.

Le prince, se croyant alors à l'abri de tout danger, oublia le dernier conseil du génie, et laissa retomber la porte avec bruit. Tous les monstres l'assaillirent alors de nouveau, en poussant

des cris affreux, et répétant à l'envi :

« Misérable mortel, pourquoi viens-tu troubler notre repos et souiller nos demeures ? Si l'armure dont tu es revêtu ne rendoit notre fureur inutile, la mort la plus prompte seroit la récompense de ton audace. Mais peut-être ton courage ne sera pas aussi à l'épreuve que tes armes. »

En parlant ainsi, les génies redoublent d'efforts, et prennent toutes sortes de formes pour jeter le trouble dans l'âme du prince, et glacer son cœur d'effroi. D'affreux serpents lancent sur lui leurs dards avec d'horribles sifflemens ; des lions rugissans, des tigres furieux se jettent sur lui ; des précipices s'entr'ouvrent sur ses pas, le tonnerre éclate autour de lui ; le ciel s'écroule, la nature entière est bouleversée. Le prince toujours inébranlable, et inaccessible à la crainte, s'avance tranquillement. Les génies reconnoissent alors leur impuissance, se taisent, et disparaissent.

Le prince marchant avec plus de liberté et de promptitude, arriva bientôt sur les bords de cette mer dont les flots étoient sans cesse agités. Il regarda de tous côtés, et ne vit paroître aucun vaisseau. Il attendit inutilement tout le jour, et passa la nuit dans la plus cruelle impatience. L'aurore vint ranimer le lendemain son espoir ; mais son attente ne fut pas moins vaine que le jour précédent. Il souffroit depuis trois jours toutes les horreurs de la faim et de la soif, lorsque le quatrième jour il vit, au lever de l'aurore, sortir du sein des flots deux nymphes qui s'entretenoient ensemble.

« Savez-vous qui est assis là sur le bord de la mer, disoit l'une ? » « Je l'ignore, répondit l'autre. »

« C'est le prince Habib, reprit la première. Il est épris des charmes de la reine Dorrat Algoase, et cherche à pénétrer jusqu'aux lieux où elle fait sa demeure. » « Comment, répondit la seconde, peut-il aspirer à Dorrat Algoase, et espérer de parvenir jusqu'à elle ? Il ne sait donc pas qu'elle est séparée de lui par un océan dangereux qu'on ne peut traverser en un an, et sur lequel on est exposé à mille périls, auxquels les hommes les plus expérimentés ne peuvent échapper ? Qu'en dites-vous, ma sœur, croyez-vous qu'il puisse venir à bout de son entreprise ? »

« Pourquoi pas, répondit la première ; les dangers qu'il a déjà surmontés donnent lieu de croire qu'il triomphera de ceux qui lui restent à courir ; mais il doit s'écouler encore bien du temps jusqu'à ce qu'il obtienne l'objet de ses vœux. »

Le prince Habib fut transporté de joie de ce qu'il venoit d'entendre, et oublia la faim et la soif qui le pressaient. Dans ce moment, une troisième nymphe sortit des flots, et demanda aux deux premières quel étoit le sujet de leur entretien ? Lorsqu'elle eut appris qu'elles s'entretenoient du prince, elle leur dit :

« Une de mes cousines vient de me venir voir. Je lui ai demandé si elle avoit vu passer quelque vaisseau ? Elle m'a dit qu'elle en avoit vu un poussé par un vent frais, qui le portoit de ce côté. »

Les trois nymphes ayant fini leur entretien, se plongèrent dans la mer, et disparurent. Le peu de mots prononcés par la troisième nymphe avoient mis le comble à la joie du prince. Il aperçut bientôt un vaisseau, appela les matelots, et leur fit signe de venir le prendre. On lui envoya une chaloupe qui le

rendit à bord du navire.

Dès qu'il y fut entré, les marchands qui le montoient lui demandèrent qui il étoit ? Le prince leur dit qu'il satisferoit leur curiosité dès qu'il auroit pris quelque nourriture, Les marchands lui donnèrent à manger ; et il leur dit, lorsqu'il eut un peu apaisé la faim dont il étoit dévoré, qu'il étoit lui-même marchand, que son vaisseau avoit été brisé par la tempête, que tous ses compagnons avoient péri, qu'il s'étoit sauvé sur une planche, et que depuis trois jours il attendoit un vaisseau sur ce rivage. Les marchands ne soupçonnant pas de déguisement dans le récit du prince, cherchèrent à le consoler, et lui promirent de réparer la perte qu'il venoit de faire.

Au bout de quelques jours, il s'éleva un vent contraire qui entraîna le vaisseau loin de la route qu'il devoit suivre. Le pilote, obligé de céder à la violence du vent, rassembla les marchands, et leur fit part de ce qui se passoit. Les marchands l'exhortèrent à avoir courage, lui firent espérer que le vent contraire cesseroit bientôt, et qu'il pourroit reprendre sa route. Quelque temps après, il survint un calme profond ; le vaisseau cessa tout-à-coup d'avancer, et resta immobile.

Le pilote demanda aux marchands si quelqu'un d'eux connoissoit la mer dans laquelle ils se trouvoient. Tous avouèrent que jamais, dans aucun de leurs voyages, ils n'avoient été jetés dans ces parages. Le pilote tint alors aux marchands ce langage :

« Je ne connois pas moi-même cette mer par expérience ; mais, selon mon estime, nous devons être dans la mer Verte. Tous ceux qui y entrent ne manquent jamais, dit-on, d'y périr, parce qu'elle est habitée par des monstres et des génies

malfaisans. Le plus redoutable de ces monstres, celui qui, selon toute apparence, retient en ce moment le vaisseau, s'appelle Gaschamscham. Placé dans ces lieux par Salomon lui-même, il enlève, les uns après les autres, tous ceux qui montent les vaisseaux, et les dévore. »

« Cessez, dit le prince Habib en interrompant le pilote, de vouloir nous effrayer. Ce génie, quelque redoutable qu'il soit, n'est pas invincible, et j'espère vous délivrer tous d'entre ses mains. »

Les marchands, que le discours du pilote avoit consternés, ne savoient s'ils devoient ajouter foi aux promesses du prince. Il leur dit de l'attacher à une corde par le milieu du corps, et s'élança ainsi dans la mer, tenant à la main son cimeterre.

Le prince étoit à peine sous les flots, qu'il vit s'avancer le monstre prêt à le dévorer. Il leva son cimeterre, et lui en déchargea sur la tête un coup si furieux, qu'il le fendit en deux. Le prince, en agitant la corde à laquelle il étoit attaché, avertit alors les marchands de le remonter à bord, ce qu'ils firent aussitôt. Le vaisseau partit à l'instant avec la rapidité d'un trait lancé par un bras vigoureux.

La surprise et la joie des marchands furent extrêmes, quand ils se virent délivrés de ce danger. Ne sachant comment témoigner leur reconnoissance au prince, ils lui offrirent de lui donner tout ce qu'ils possédoient. Le prince ne voulut rien accepter. Le plus âgé d'entre les marchands reconnut alors qu'il y avoit quelque chose de merveilleux dans cette aventure, et que celui qu'ils prenoient pour un simple marchand comme eux, devoit être un homme extraordinaire. Il conjura le prince de ne pas leur cacher plus long-temps la vérité, et de leur

apprendre qui il étoit réellement. Le prince refusa long-temps de se faire connoître ; mais le vieux marchand le pressa avec tant d'instances, que le prince ne put s'empêcher de céder à ses désirs, et lui fit le récit de toutes ses aventures.

Le vaisseau continuant toujours de voguer avec rapidité, le pilote reconnut bientôt les parages où il se trouvoit. « Réjouissez-vous, dit-il aux marchands, votre vie est maintenant en sûreté. Nous avons heureusement traversé les mers les plus dangereuses, et nous sommes près d'aborder à la capitale du roi Sapor, qui règne sur les isles Bellour. »

En effet, on aperçut bientôt un rivage sur lequel s'élevoit une ville considérable. Le vaisseau entra heureusement dans le port. Il fut aussitôt entouré par une multitude infinie de canots, qui venoient pour mettre à terre les passagers, et décharger les marchandises.

Cependant Dorrat Algoase, depuis son retour dans la capitale de ses états, ne pouvoit goûter de repos, ni prendre, pour ainsi dire, de nourriture. Toujours occupée de son amant, elle s'alarmoit des dangers auxquels il s'exposoit pour elle. Tandis que, plongée dans ces réflexions, elle s'abandonnoit à une douce rêverie, un génie vint lui annoncer qu'il étoit entré dans le port un vaisseau sur lequel étoit le prince Habib.

La reine, au comble de la joie, promit au génie de le récompenser de cette bonne nouvelle, et ordonna aussitôt des réjouissances dans toute la ville. Elle voulut que l'air retentît du son des instrumens de musique, et que l'on étendît des tapis précieux et des étoffes de soie dans toutes les rues par lesquelles le prince devoit passer. Elle envoya ensuite une troupe nombreuse de gardes et d'esclaves au-devant de lui pour

l'amener dans le palais.

On ne peut exprimer quelle fut la joie du prince, lorsqu'il se vit possesseur de celle pour laquelle il soupiroit depuis si longtemps. Les fatigues qu'il avoit supportées, les dangers qu'il avoit courus, lui semblèrent alors bien peu de chose ; et le prix qu'il obtenoit, lui parut infiniment supérieur aux travaux qui le lui avoit mérité.

Le prince, parvenu au comble de ses vœux, trouva bientôt qu'il manquoit encore quelque chose à son bonheur. Il pensoit qu'il ne reverroit jamais sa famille, et cette idée l'affligeoit. Il s'en ouvrit un jour à Dorrat Algoase, qui lui dit de ne pas s'attrister, et lui promit que dans le jour même il reverroit les auteurs de ses jours.

Dorrat Algoase fit aussitôt venir son visir, et lui annonça qu'étant obligée de s'absenter quelque temps, elle l'avoit choisi pour lui confier les rênes du gouvernement. Elle fit ensuite assembler les principaux d'entre les génies, et leur fit connoître celui qu'elle avoit choisi pour gouverner en son absence. Tous les génies lui protestèrent qu'ils obéiroient au visir comme à elle-même. La reine leur témoigna sa satisfaction, et les congédia. Elle dit ensuite au visir de se préparer à la transporter avec le prince dans le jardin où il l'avoit autrefois conduite. Le visir prit aussitôt la forme d'un oiseau d'une grandeur et d'une force extraordinaires ; la reine et le prince s'assirent sur son dos, traversèrent les airs, et se trouvèrent en un clin-d'œil dans le jardin où ils s'étoient vus pour la première fois.

L'émir Selama et son épouse Camar Alaschraf s'entretenoient alors comme ils faisoient ordinairement

lorsqu'ils étoient seuls, du fils qu'ils croyoient avoir perdu, et qu'ils ne cessoient de regretter. Tout-à-coup ils le virent paroître avec Dorrat Algoase. À cette vue qu'ils prirent d'abord pour une illusion, des torrens de larmes coulèrent de leurs yeux. Le prince se jeta à leur cou, en les assurant que c'étoit leur cher Habib qui les embrassoit ; leur présenta la reine des génies, et leur raconta ses aventures.

L'émir Selama et son épouse se livrèrent alors à la joie la plus vive, et firent annoncer à toutes les tribus le retour du prince Habib. L'émir donna à cette occasion des repas magnifiques, et reçut les félicitations de tous les scheiks. Ils fit distribuer de grandes aumônes aux pauvres, et ordonna des fêtes qui durèrent pendant sept jours. Le dernier jour, le prince Habib fit dresser des potences pour les vingts chevaliers qui l'avoient si indignement trahi, et les y fit attacher.

Selama ne jouit pas long-temps du plaisir de revoir son fils : il mourut peu après son arrivée. Habib fit faire de magnifiques funérailles à son père, et donna des marques de la plus vive douleur,

Habib se fit ensuite reconnoître en qualité d'Émir par la tribu des Benou Helal, et par les soixante-six autres tribus qui obéissoient à son père. Cette cérémonie fut accompagnée des acclamations de la multitude, qui fit des vœux pour la gloire et la durée de son règne. L'émir Habib ne cessa pas pour cela de régner sur les isles Bellour. La belle Dorrat Algoase donna le jour à plusieurs princes, qui partagèrent entr'eux les états de leur père après sa mort.

Scheherazade ayant achevé l'histoire du prince Habib et de Dorrat Algoase, sa sœur Dinarzade lui dit: « Je ne sais, ma

sœur, si le sultan des Indes sera de mon avis ; mais il me semble que j'entends toujours vos récits avec un nouveau plaisir. » Le sultan témoigna qu'il pensoit comme Dinarzade ; et Scheherazade annonça aussitôt qu'elle raconteroit le lendemain l'histoire de Naama et de Naam.

1. ↑ Armaïtani, ya cadhib alban, fi talafi, etc.
2. ↑ Dhao sadri, wa mallatni ashgioani, etc.
3. ↑ Zalet ânni alhomoumou, wazad alishtiyac, etc. Le texte porte : *Je le demande à ceux qui se rendent dans l'Iraque* ; mais cette contrée particulière est mise ici pour un pays quelconque.

HISTOIRE

DE

NAAMA ET DE NAM.

RABIA étoit un des habitans de Koufa les plus riches et les plus distingués. La naissance d'un fils, en lui procurant le seul bien qui lui manquoit, vint mettre le comble à son bonheur. Rabia prit l'enfant dans ses bras dès qu'il fut au monde, leva les yeux au ciel, et lui donna le nom de Naama Allah^[1]. Ce fils, dès sa plus tendre enfance, devint l'objet de tous les soins et de tous les complaisances de son père, empressé de satisfaire ses moindres désirs, et d'aller au-devant de tout ce qui pouvoit l'amuser et lui plaire.

Un jour que Rabia se promenoit sur la place où l'on vend les esclaves, il aperçut une femme de bonne mine et encore jeune, qui tenoit entre ses bras une petite fille de la figure la plus charmante, et la plus jolie du monde. « Combien l'esclave et son enfant, dit Rabia en s'adressant au courtier ? » « Cinquante sequins, répondit le courtier. » « Les voici, reprit Rabia ; remettez les au propriétaire de l'esclave, et dressez sur-le-champ l'acte de vente. » L'acte étant achevé, Rabia paya au courtier son droit de commission, et emmena avec lui l'esclave et son enfant.

L'épouse de Rabia le voyant entrer à la maison ainsi accompagné, lui demanda quelle étoit cette femme ? « C'est une esclave, répondit Rabia, dont je viens de faire l'acquisition. Sa petite fille m'a paru charmante, et je crois qu'elle deviendra un jour la plus belle personne de l'Arabie et de la Perse : elle est à-peu-près de l'âge de Naama, et ils pourront jouer ensemble. »

« Vous avez bien fait de l'acheter, dit l'épouse de Rabia : cette petite fille me plaît aussi beaucoup. » « Quel est ton nom, dit -elle ensuite à l'esclave ? » « Madame, je m'appelle Taoufic. » « Et la petite fille ? » « Elle se nomme Saad.^[2] » « Tu as raison de l'appeler ainsi, car tu es heureuse d'avoir une aussi jolie petite fille ; mais il faut que nous lui donnions aussi un nom de notre choix. »

« Comment, dit l'épouse de Rabia à son mari, voulez-vous nommer cet enfant ? » « Je m'en rapporte à vous sur cela, répondit-il. » « J'ai envie, dit son épouse, de l'appeler Naam ? » « Eh bien, soit, reprit Rabia. Ce nom ressemble à celui de Naama ; vous ne pouviez en choisir un plus convenable, et qui me fût plus agréable. »

Naama et Naam élevés ensemble jusqu'à l'âge de dix ans, croissoient à l'envi l'un de l'autre en beauté et en perfection, et se donnoient réciproquement les doux noms de frère et de sœur. Rabia prit alors son fils en particulier, et lui dit : « Mon fils, Naam n'est pas votre sœur, mais votre esclave ; je l'ai achetée pour vous lorsque vous étiez encore au berceau ; vous ne devez plus, dès ce moment, l'appeler votre sœur. » « Si cela est, répondit le jeune homme, je puis donc l'épouser. »

Naama courut sur-le-champ informer sa mère de ce qu'il venoit d'apprendre, et du dessein qu'il avoit formé. « Mon enfant, lui dit cette bonne mère aussi complaisante que son époux pour les désirs de son fils, Naam est votre esclave, vous pouvez en disposer à votre gré. » Naama, satisfait de cette réponse, s'empressa de faire conclure son mariage avec Naam. Il en devint éperdument amoureux, et passa plusieurs années dans l'union la plus douce et la plus délicieuse.

Naam méritoit effectivement l'affection de son époux. Elle joignoit aux charmes de la figure et à l'élégance de la taille, une humeur douce et aimable, et un esprit développé par l'éducation la plus soignée. Elle lisoit avec une grâce infinie, et jouoit de toutes sortes d'instrumens. Sa voix touchante remuoit tous les cœurs quand elle s'accompagnoit de la guitare et du tambourin, dont elle jouoit si parfaitement, qu'elle surpassoit les meilleurs maitres de son temps. Enfin, Naam pouvoit être regardée, avec raison, comme la personne la plus belle et la plus accomplie de Koufa.

Un jour qu'elle étoit assise auprès de son époux, et qu'ils prenoient ensemble le sorbet, elle se mit à préluder sur sa guitare, et à chanter ces paroles :

VERS.

« Puisqu'un maître généreux me comble de ses bienfaits et de ses faveurs, je ne puis craindre désormais aucun revers : il est mon épée et mon bouclier. Lui seul fait mon bonheur : que m'importe le reste des humains^[3] ? »

Naama témoigna vivement à son épouse le plaisir qu'il avoit à l'entendre, et la pria de continuer, en s'accompagnant du tambourin. Elle reprit ainsi :

VERS.

« Oui, j'en jure par la vie de celui qui règne sur mon âme, je tromperai l'espoir de ceux qui portent envie à sa félicité : je serai toujours soumise à ses moindres volontés ; je me réjouirai sans cesse du bonheur que j'ai de le posséder, et son amour ne sortira jamais de mon cœur^[4]. »

Naama, de plus en plus transporté de joie, ne pouvoit trouver d'expressions assez fortes pour peindre son ravissement. Chaque jour il entendoit son épouse chanter, et s'accompagner de la guitare ou du tambourin, et chaque jour il l'entendoit avec un nouveau plaisir.

Mais tandis que ces jeunes époux couloient ensemble d'aussi heureux jours, Hegiage^[5], gouverneur de Koufa pour le calife Abdalmalek ebn Merouan, ayant entendu vanter les charmes et les talens de Naam, conçut le projet de l'enlever, et de la remettre entre les mains du caiife. Il croyoit lui faire un présent d'autant plus agréable, qu'il étoit bien sûr que le calife n'avoit dans son sérail aucune femme dont la beauté pût être comparée à celle de Naam, et qui chantât aussi bien qu'elle.

Hegiage, pour venir à bout de son dessein, fit venir une

vieille femme dont il avoit souvent éprouvé, dans ces sortes d'occasions, l'adresse et l'habileté. Il lui ordonna de s'introduire dans la maison de Rabia, de faire connaissance avec Naam, et de trouver quelque moyen de l'enlever. La vieille promit d'obéir au gouverneur.

Le lendemain la vieille s'affubla d'un vêtement de laine grossière, passa un chapelet à gros grains autour de son cou, et s'appuya sur un bâton au haut duquel étoit attachée une gourde. Dans cet équipage, elle s'achemina vers la maison de Rabia, récitant assez haut pour être entendue quelques prières, et répétant souvent :

SEBHAN ALLAH, ALHAMD BILLAH, LA ILAH ILLA ALLAH ALKERIM, LA HAOU
WA LA COUWAT ILLA BILLAH ALALI ALAZIM^[6].

Arrivée devant la maison à l'heure de la prière de midi, elle frappa à la porte. Le portier vint ouvrir, et lui demanda ce qu'elle vouloit.

« Je suis, dit la vieille, une pauvre servante de Dieu ; je me trouve surprise par l'heure de la prière de midi, et je voudrois entrer dans cette sainte et respectable maison pour y faire ma prière. » « Bonne femme, lui dit le portier, cette maison n'est point une mosquée, ni un oratoire : c'est la maison de Naama, fils de Rabia. » « Je le sais, reprit la vieille, et je connois très-bien de réputation cette maison et ceux qui l'habitent ; car, telle que vous me voyez, je suis attachée au palais du calife : j'en suis sortie seulement depuis peu par esprit de dévotion, et pour m'acquitter de quelques pèlerinages. »

« Tout cela est fort bon, dit le portier ; mais je ne puis vous laisser entrer. La vieille insista, et dit en élevant la voix de plus

en plus: « Comment, on empêchera d'entrer chez Naama, fils de Rabia, une personne comme moi qui pénètre à toute heure dans le palais des princes et des grands ! » Naama, qui entendit ces, paroles, se mit à rire. Il sortit, fit signe au portier de laisser entrer, et conduisit la vieille à l'appartement de sa femme.

La vieille fut vivement frappée de la beauté de Naam. Elle la salua profondément, et lui dit : « Je vous félicite, Madame, d'avoir reçu du ciel en partage tant de grâces et d'attraits, et d'être unie à un époux qui peut passer lui-même pour un modèle de beauté. » Elle se mit ensuite en prières, et ne cessa de faire ses génuflexions et ses adorations, jusqu'à ce que la nuit fût arrivée.

La jeune esclave lui dit alors : « Ma bonne mère, reposez-vous un peu. » « Madame, répondit la vieille, celui qui veut être heureux dans l'autre monde doit souffrir dans celui-ci. » Naam ayant fait apporter à manger, dit à la vieille : « Prenez un peu, ma bonne, de ce que je vous présente ; priez Dieu de toucher mon cœur, et de répandre sur moi sa miséricorde. » « Vous êtes jeune, Madame, lui répondit la vieille ; à votre âge on doit jouir des douceurs de la vie : Dieu, j'en suis sûre, touchera un jour votre cœur ; car on lit dans le saint Alcoran, que Dieu pardonnera à ceux et à celles qui ont embrassé la foi, parce qu'il est bon et miséricordieux^[7]. »

Naam s'entretint ainsi quelque temps avec la vieille, et dit ensuite à son mari : « Je voudrais que vous fissiez quelque chose en faveur de cette bonne vieille, car elle porte la piété empreinte sur son visage. » « Eh bien, répondit-il, faites-lui préparer une salle pour qu'elle puisse s'y retirer, et ayez soin que personne n'en approche et ne trouble ses exercices de

piété ! Peut-être que Dieu, à sa considération, nous comblera de ses bienfaits, et ne permettra point que nous soyons jamais séparés. »

La vieille passa toute la nuit à lire et à prier. Au point du jour, elle vint trouver Naam et Naama, leur souhaita le bonjour, et voulut prendre congé d'eux. « Où allez-vous, ma bonne, lui dit Naam ? Mon mari m'a ordonné de vous faire préparer une salle où vous serez seule, et où vous pourrez prier à votre aise. » « Que Dieu, dit la vieille, prolonge vos jours et vous comble de ses bénédictions ! Je vais visiter les mosquées, les oratoires, les tombeaux des plus dévots personnages, et j'aurai soin de prier pour vous. Permettez-moi seulement de venir vous voir quelquefois, et recommandez à votre portier de me laisser entrer. » La vieille étant sortie, Naam, dont elle avoit déjà su gagner la confiance, et qui ne soupçonnoit rien de son perfide dessein, fut si fâchée de son départ qu'elle ne put s'empêcher de pleurer.

La vieille alla trouver sur-le-champ Hégiage, qui, dès qu'il l'aperçut, lui demanda où elle en étoit. Elle lui raconta ce qui s'étoit passé, et lui avoua qu'elle n'avoit jamais vu une aussi belle personne. Il lui promit de la récompenser magnifiquement si elle réussissoit dans son entreprise. La vieille exagéra les difficultés qu'elle auroit à surmonter, et demanda un mois de délai. Le gouverneur le lui accorda.

La vieille retourna le lendemain chez Naama, et continua d'aller voir fréquemment les deux jeunes époux, qui lui donnoient tous les jours de nouvelles marques de respect et d'affection. Tous les gens de la maison, de leur côté, lui faisoient des caresses et s'empessoient de la bien recevoir.

Un jour que la vieille se trouva seule avec la jeune esclave, elle lui dit : « Que ne pouvez-vous, Madame, venir avec moi visiter les mosquées et les lieux saints ! Vous y verriez des vieillards respectables et des femmes pieuses qui demanderoient au ciel tout ce que vous pourriez souhaiter. » « Je voudrais de tout mon cœur vous y accompagner, répondit Naam. » Se tournant ensuite vers sa belle-mère, elle lui dit : « Demandez, je vous prie, Madame, à mon mari qu'il me laisse sortir avec vous et la vieille, pour aller visiter les mosquées, et nous trouver au milieu des pauvres et des serviteurs de Dieu. »

La belle-mère témoigna qu'elle seroit bien aise de remplir elle-même cette pratique de dévotion, et promit d'en parler à son fils. Naama étant rentré sur ces entrefaites, la vieille s'approcha de lui, lui baisa la main, fit l'éloge de sa bonté, de sa générosité, et sortit en faisant des vœux pour lui.

Le lendemain la vieille revint ; et, profitant du moment où Naama n'étoit point à la maison, elle alla trouver la jeune esclave, et lui dit : « Nous avons passé toute la soirée d'hier à prier pour vous. Sortons ensemble aujourd'hui ; venez passer un moment avec nos saints personnages ; nous serons de retour avant que votre maître ne soit rentré. » Naam s'adressant à sa belle-mère, la pria de lui permettre de sortir un moment, avant que son mari ne rentrât. « Je n'ai point encore prévenu Naama, dit la belle-mère, et je crains qu'il ne soit fâché, s'il sait que vous êtes sortie. » « Madame, dit la vieille, nous ne ferons qu'entrer dans la mosquée la plus voisine, et nous ne tarderons pas à revenir. »

La vieille ne fut pas plutôt sortie avec la jeune esclave, qu'elle la conduisit au palais d'Hegiage, à qui elle fit aussitôt

savoir son arrivée. Hégiage étant entré dans la chambre où la vieille a voit déposé Naam, fut extrêmement surpris de sa beauté. Jamais il n'avoit rien vu de si parfait et de si régulier. Naam, en l'apercevant, baissa son voile.

Hégiage fit appeler sur-le-champ un de ses officiers, et lui ordonna de monter à cheval avec cinquante cavaliers, de faire monter la jeune esclave sur un de ses meilleurs chameaux, de la conduire à Damas, et de la remettre entre les mains du calife Abdalmalek ebn Merouan.

Il le chargea de plus d'une lettre pour ce prince, et lui prescrivit de lui en rapporter la réponse, et de faire la plus grande diligence.

L'officier s'empressa d'exécuter ces ordres. Il s'empara de la jeune esclave, la fit monter sur un chameau, et partit. Pendant la route, Naam ne fit que pleurer et gémir de se voir ainsi séparée de son époux.

Arrivé à Damas, l'officier demanda la permission de parler au calife, et lui remit la lettre dont il étoit chargé. Ce prince l'ayant lue, demanda où étoit la jeune esclave. L'officier la lui présenta, et la remit entre ses mains.

Le calife la fit conduire dans un appartement particulier, et alla sur-le-champ annoncer à son épouse que Hégiage venoit de lui acheter, pour mille sequins, une esclave de la famille des princes de Koufa. « Cette esclave, ajouta-t-il, vient d'arriver en même temps que cette lettre. » Son épouse lui témoigna sa satisfaction d'apprendre une nouvelle qui paroissoit lui être aussi agréable.

La sœur du calife étant entrée dans l'appartement où étoit la

jeune esclave, et l'ayant aperçue, s'écria : « Le maître à qui vous appartenez n'auroit point fait un mauvais marché, quand même il vous auroit payée cent mille pièces d'or. » Naam, sans faire attention à ces paroles, lui dit : « Au nom de Dieu, Madame, daignez m'apprendre quel est ce palais, à quel prince il appartient, et le nom de la ville où je me trouve ? »

« Vous êtes, lui répondit la princesse, dans la ville de Damas ; ce palais est celui de mon frère le calife Abdalmalek Ebn Merouan. Mais vous m'interrogez comme si vous ignoriez tout cela. » « En vérité, Madame, répondit Naam, je l'ignorois absolument. » « Comment, reprit la princesse, celui qui vous a vendue et qui a touché le prix de votre liberté, ne vous a-t-il pas informée que le calife venoit de vous acheter ? »

À ces mots, des larmes abondantes couvrirent le visage de la jeune esclave ; elle maudit la ruse infame dont elle étoit la victime, et dit en elle-même : « Si je parle, personne ne voudra me croire, et peut-être je serai bientôt réclamée par celui qui a seul des droits sur moi. »

Comme Naam paroissoit extrêmement fatiguée du voyage, la sœur du calife la laissa reposer tout le reste de la journée. Le lendemain elle lui apporta du linge, des robes, un collier de perles et des brasselets, et voulut qu'elle s'en parât en sa présence.

Le calife étant entré sur ces entrefaites, alla s'asseoir à côté de Naam, qui se cacha aussitôt le visage avec les mains. La princesse ayant fait à son frère l'éloge de la beauté et des perfections de la nouvelle esclave, il la pria de ne point lui dérober la vue de tant d'attraits. Naam n'eut aucun égard aux prières du calife, et resta constamment dans la même attitude ;

mais ses bras exposés aux regards de ce prince, firent naître en lui la passion la plus vive. Il dit à sa sœur qu'il reviendrait dans trois jours, et ajouta : « J'espère que cette jeune beauté fera d'ici là connaissance avec vous, et qu'elle sera plus sensible à l'amour qu'elle a su m'inspirer. »

Lorsque le calife fut sorti, Naam se mit à réfléchir de nouveau sur sa situation, et à gémir de se voir ainsi séparée de son maître. Le soir, la fièvre la prit ; elle ne voulut goûter aucune nourriture ; et bientôt ses traits et sa beauté s'altérèrent. Le calife, informé de son état, en conçut un violent chagrin. Il envoya chercher les médecins les plus habiles, et les accompagna chez la jeune esclave ; mais aucun d'eux ne put découvrir la source de son mal, ni trouver les moyens de la soulager.

La situation de Naama étoit absolument la même que celle de son esclave. En rentrant chez lui, il s'assit sur un sofa, et appela sa chère Naam. Comme elle ne répondoit point, il se leva avec précipitation, et se mit à l'appeler plus fort ; mais personne ne vint ; car toutes les esclaves s'étoient cachées, craignant les effets de la colère de leur maître. Naama se rendit à l'appartement de sa mère, et la trouva la tête appuyée sur ses mains, dans l'attitude d'une personne qui réfléchit profondément. « Ma mère, s'écria-t-il, où est Naam ? » « Mon fils, lui répondit-elle, elle est aussi bien que si elle étoit avec moi ; elle est sortie avec la bonne vieille pour aller visiter les pauvres, et elle doit bientôt rentrer. » « Elle n'a pas coutume de sortir ainsi, reprit vivement Naama. Et à quelle heure est-elle sortie ? » « Dans la matinée, lui dit-elle. » « Comment, ma mère, avez-vous pu lui accorder cette permission ? » « C'est

elle qui l'a voulu, mon fils. »

Naama sortit de chez lui tout hors de lui-même, et alla trouver le commandant de la garde. « C'est vous, lui dit-il en l'abordant, qui, par une ruse perfide, m'avez fait enlever mon esclave ? Mais je vais aller me plaindre au calife, et l'informer de votre conduite. » « Qui donc vous a enlevé votre esclave, dit le commandant de la garde ? » « C'est une vieille femme, faite de telle et telle manière, couverte d'une robe de bure, et qui porte ordinairement un chapelet à la main. »

Le commandant reconnut à ce portrait la vieille dont se servoit quelquefois le gouverneur, et se douta qu'elle n'avoit agi que par ses ordres ; mais la politique l'empêchant de rien faire connoître à Naama : « Conduisez-moi vers cette femme, lui dit-il, et je vais vous faire rendre votre esclave. » « Je ne sais où elle demeure, dit Naama. » « En ce cas, reprit le commandant, comment la découvrir ? Dieu seul sait où elle peut être. »

« Vous pouvez, continua Naama, me faire retrouver mon esclave, et je vais de ce pas porter mes plaintes contre vous au gouverneur. »

Naama se rendit en effet au palais de Hégiage. Comme son père étoit un homme des plus puissans de Koufa, il eut bientôt accès. « Que voulez-vous, Naama, lui dit Hégiage, dès qu'il l'aperçut ? » Naama raconta ce qui venoit de lui arriver. Hégiage fit venir le commandant de la garde, et lui demanda où pouvoit être l'esclave de Naama, fils de Rabia ?

Le commandant n'eut garde de paroître savoir quelle étoit la vieille qui avoit enlevé l'esclave, et répondit que Dieu seul

connoissoit ce qui étoit caché. « Montez à cheval, lui dit Hégiage, parcourez avec soin les chemins, et cherchez de tous côtés cette esclave si chère à son maître. » Se tournant ensuite vers Naama : « Si votre esclave ne vous est pas rendue, lui dit-il, vous pourrez en prendre dix des miennes à votre choix, et autant de celles du commandant de la garde pour vous indemniser de votre perte. » « Allons donc, cria-t-il au commandant, courez après l'esclave de Naama. » Le commandant de la garde sortit, et fit semblant d'exécuter l'ordre qu'il venoit de recevoir.

Naama se retira chez son père, accablé de chagrin et en proie au plus violent désespoir. Quoiqu'il n'eût encore que quatorze ans, et que ses joues fussent à peine couvertes d'un léger duvet, la vie lui paroissoit insupportable : il versoit des torrens de larmes, et ne vouloit plus revoir les lieux qui lui rappeloient des souvenirs trop chers. Sa mère, vivement affectée de son état, passa la nuit tout entière à pleurer et à gémir avec lui. Son père cherchoit en vain à le consoler, en lui disant que, selon les apparences, c'étoit le gouverneur qui avoit fait enlever son esclave, et que peut-être il pourroit bientôt la recouvrer. Le jeune homme, insensible à tout, étoit incapable de goûter aucune consolation. Son chagrin s'accrut au point que sa raison se troubla. Il ne savoit plus ce qu'il disoit, et ne connoissoit plus ceux qui entroient chez lui. Il languit dans cet état pendant trois mois, Rabia fit inutilement venir auprès de son fils les plus habiles médecins ; ils s'accordèrent tous à dire que la présence seule de la jeune esclave étoit capable de le sauver.

Un jour que Rabia, de plus en plus inquiet sur l'état de son fils, désespéroit presque de sa vie, il entendit parler d'un

fameux médecin persan, très-habile en astrologie, qui venoit d'arriver à Koufa : il pria sa femme de le faire venir. « Peut-être, lui dit-il, ce médecin trouvera quelques moyens pour sauver notre enfant. » On fut aussitôt chercher le médecin : lorsqu'il fut entré, Rabia le fit asseoir auprès du lit de son fils, et le pria d'examiner la maladie.

Le médecin persan prit la main du jeune homme, tâta ses membres les uns après les autres ; et ayant fixé attentivement les traits de son visage, il se mit à sourire, et dit au père : « La maladie de votre fils a son siège dans le cœur. » « Vous avez raison, dit Rabia surpris. » Et aussitôt il raconta au médecin ce qui venoit d'arriver à Naama.

« La jeune esclave dont vous me parlez, dit le médecin, est maintenant ou à Basra ou à Damas ; et nous n'avons point d'autre moyen de sauver votre fils, que de le réunir avec elle. » « Si vous pouvez en venir à bout, dit Rabia, toute ma fortune est à votre disposition, et je vous promets de vous faire le sort le plus heureux. »

« Ce qui me regarde, dit le Persan, est ce qu'il y a de moins pressé. » Et se tournant vers Naama : « Ayez bon courage, mon enfant, lui dit-il, bientôt vous serez satisfait. » Il demanda ensuite à Rabia, s'il pouvoit disposer de quatre mille pièces d'or, Rabia les alla aussitôt chercher, et les lui remit entre les mains.

« Mon dessein, dit alors le médecin, est de mener votre fils à Damas, et je vous jure de n'en pas revenir sans l'esclave à laquelle il est si attaché. » Il adressa ensuite la parole à Naama, et lui demanda comment il s'appeloit ? Ayant appris qu'il s'appeloit Naama. « Allons, Naama, lui dit-il, levez-vous un

peu, et ayez confiance dans la Providence, qui doit vous réunir incessamment à votre esclave ; en attendant, modérez le chagrin qui vous dévore ; prenez un peu de nourriture, et tâchez de recouvrer vos forces pour être en état de supporter la fatigue du voyage ; car, dans huit jours, il faudra nous mettre en chemin. »

Le médecin persan s'occupa bientôt des préparatifs du départ. Il se fit donner des présens de toute espèce ; demanda encore six mille sequins pour compléter la somme de dix mille sequins qu'il jugea lui être nécessaire pour l'exécution de son projet, et fit préparer les chevaux, les chameaux, et tous les bagages dont ils avoient besoin.

Au bout de huit jours, Naama dit adieu à son père et à sa mère, et partit avec le médecin persan. Ils s'arrêtèrent à Alep pour prendre des renseignemens sur la jeune esclave ; mais ils ne purent en obtenir aucun. Étant arrivés à Damas, ils s'y reposèrent pendant trois jours.

Le médecin persan loua ensuite une boutique qu'il fit arranger avec la plus grande magnificence : elle étoit entourée d'armoires, ornées de plaques d'or, et remplies de vases de la porcelaine la plus fine, dont les couvercles étoient d'argent. Le devant de la boutique étoit garni de boccas de cristal remplis d'huiles précieuses, de breuvages, et de drogues de toutes espèces.

Le médecin persan eut soin de faire placer au milieu de la boutique son astrolabe et la planche sur laquelle il faisoit ses calculs astronomiques. Il s'habilla ensuite en médecin, d'une manière magnifique, et fit prendre à Naama une chemise de la toile la plus fine, une tunique de satin, brodée en soie, et une

ceinture rayée des plus brillantes couleurs. « Dorénavant, lui dit-il, vous ne m'appellerez plus que votre père, et je ne vous appellerai plus que mon fils. »

Tout le peuple de Damas se porta vers la boutique du médecin persan, pour en admirer la richesse et l'élégance, et sur-tout pour voir Naama, qui charmoit tout le monde par la beauté et la régularité de ses traits. Le Persan n'adressoit la parole au jeune homme qu'en turc, et celui-ci ne lui répondoit qu'en cette langue. On ne parla bientôt dans toute la ville que du médecin persan. De tous côtés on venoit le consulter sur toutes les espèces de maladies, et il possédoit des remèdes pour toutes. À la seule inspection de l'urine du malade, il connoissoit le genre de mal dont il étoit attaqué, donnoit les remèdes qui devoient le guérir, et prescrivait le régime qu'il devoit suivre. Il devint en peu de temps l'oracle de tout le monde ; sa réputation se répandit dans toute la ville, et pénétra jusque dans les palais des grands.

Un jour qu'il étoit occupé à préparer ses drogues, une vieille dame, montée sur une mule dont la selle étoit brodée en argent, s'arrêta devant sa boutique, et lui fit signe de venir lui donner la main pour l'aider à descendre. Le médecin s'avança poliment vers elle, lui donna la main, et la fit entrer dans sa boutique.

« Vous êtes sans doute, Monsieur, lui dit-elle, le médecin persan arrivé dernièrement d'Arabie en cette ville ? » Sur sa réponse affirmative, elle lui dit qu'elle avoit une fille attequée d'une maladie dangereuse, et en même temps lui présenta le flacon où étoit renfermée l'urine de la jeune personne. Lorsqu'il l'eut considérée avec attention, il demanda à la

vieille quel étoit le nom de sa fille ? « Car, dit-il, il faut que je tire son horoscope, afin de connoître le moment favorable pour lui faire prendre le breuvage qui doit lui rendre la santé. » « Elle s'appelle Naam, dit la vieille. »

À ce nom, le médecin se mit à réfléchir et à compter sur ses doigts ; et, regardant fixement la vieille : « Madame, lui dit-il, je ne puis prescrire de remède à votre fille sans savoir le nom de la ville où elle est née ; cela est absolument nécessaire pour que je puisse calculer la différence des climats et l'influence de l'air atmosphérique. Je vous prie donc de me faire connoître l'endroit où elle a été élevée, et l'âge qu'elle a maintenant. » « Elle a quatorze ans, dit la vieille, et elle a été élevée dans la ville de Koufa. » « Depuis quel temps, reprit le médecin, est-elle dans ce pays ? » « Depuis quelques mois, répondit la vieille. »

Naama, présent à cet entretien, n'en perdoit pas une syllabe, et étoit dans une extrême agitation. Le médecin et lui s'entre-regardoient, et se faisoient des signes d'intelligence. « Prenez telle et telle chose, lui dit le médecin, et préparez-en une potion. » La vieille jeta dix pièces d'or sur le comptoir, et regarda plus attentivement le jeune homme occupé à préparer la potion. « Mon Dieu, le beau jeune homme, dit-elle au médecin ! Est-ce votre esclave ou votre fils ? » « Madame, c'est mon fils, lui répondit-il. »

Lorsque Naama eut fini son ouvrage, il écrivit un petit billet, dans lequel il instruisoit Naam de son arrivée par ce vers : « En découvrant les lieux que vous habitez, je sens augmenter mon amour et mon tourment^[8]. » Il glissa adroitement le billet dans une boîte qui contenoit le breuvage. Il cacheta cette boîte, et,

ayant écrit son nom dessus, il la présenta à la vieille, qui la prit, et, les ayant salués, s'en retourna au palais du calife.

En entrant dans l'appartement de la jeune esclave, elle lui présenta la boîte, et lui dit qu'elle venoit de voir un médecin persan fort habile, arrivé tout récemment à Damas, et de le consulter sur la maladie dont sa chère Naam étoit atteinte. « Il a parfaitement compris l'espèce de votre mal, poursuivit-elle, et il a ordonné à son fils de préparer pour vous le breuvage renfermé dans cette boîte. Il n'y a point dans Damas de jeune homme plus beau ni mieux fait que le fils de ce médecin, ni de boutique comparable à la sienne. »

Naam prit la boîte des mains de la vieille. À peine eut-elle jeté les yeux sur le couvercle, qu'elle reconnut l'écriture et le nom de son cher maître. Elle changea de couleur à cette vue, et ne douta point que le maître de cette boutique ne fût venu exprès de Koufa pour s'informer de ce qu'elle pourroit être devenue. Elle pria la vieille de lui faire le portrait du jeune homme dont elle venoit de lui parler. Celle-ci s'en acquitta parfaitement : elle lui dit qu'il s'appeloit Naama, qu'il avoit un signe sur le sourcil droit, qu'il étoit vêtu de la manière la plus élégante, et qu'il avoit la plus belle figure que l'on pût voir.

Pendant ce discours, Naam prenoit le breuvage, et sourioit aux traits dont la vieille embellissoit sa peinture. « En vérité, dit-elle, ce breuvage me fait le plus grand bien ; il m'inspire de la gaieté, et je me sens beaucoup mieux. » « Quel heureux jour, s'écria la vieille, et que j'ai bien fait d'aller consulter ce médecin ! » Naam ayant ensuite témoigné qu'elle desiroit manger quelque chose, la vieille courut appeler une esclave, et s'empressa de faire servir les mets les plus délicats.

Dans ce moment, le calife entra dans l'appartement de la jeune esclave ; et la voyant occupée à manger, il lui témoigna le plaisir que lui causoit le retour de sa santé. « Souverain Commandeur des croyans, lui dit la vieille, la satisfaction que vous fait éprouver le rétablissement de votre esclave, vous la devez à un médecin qui vient d'arriver en cette ville. Personne ne connoît mieux que lui toutes les espèces de maladies : une seule ordonnance suffit pour les guérir radicalement. « Portez, dit le calife, une bourse de mille pièces d'or à ce médecin, pour la cure qu'il a opérée. » Le calife sortit peu après, et la vieille s'empressa de porter les mille pièces d'or au médecin persan. La vieille, en présentant la bourse, lui dit que la jeune personne qu'il avoit guérie n'étoit point sa fille, mais l'esclave favorite du calife. Elle lui remit en même temps une lettre que Naam venoit d'écrire. Le médecin donna cette lettre à Naama, qui la prit avec un trouble et un saisissement difficiles à exprimer. Cette lettre étoit conçue en ces termes :

« L'esclave, privée de sa félicité, déchue de son bonheur, séparée de son bien-aimé, a reçu le billet qu'il lui a envoyé, et lui répond par ces vers :

« En recevant votre lettre, mes doigts en ont tracé d'eux-mêmes la réponse. Parfumez-vous, et livrez-vous à l'espoir. Moïse fut remis à sa mère, et la robe de Joseph fut rendue à son père. »

En lisant ces vers, les yeux du jeune homme étoient baignés de larmes. La vieille s'en aperçut, et témoigna sa surprise au médecin.

« Comment ne pleurerait-il pas, lui dit-il ? Cette jeune personne est son esclave, et il l'aime avec passion ; car,

Madame, je dois vous avouer la vérité ; ce jeune homme n'est point mon fils, c'est celui de Rabia de la ville de Koufa. La lettre qu'il a écrite à Naam a pu seule rendre la santé à cette jeune personne, qui n'avoit point d'autre maladie que le chagrin de se voir séparée de son cher maître. Prenez, Madame, ces mille pièces d'or, et comptez sur une récompense plus généreuse, si votre cœur se laisse toucher de pitié pour ces amans infortunés. Vous êtes la seule personne qui puisse arranger cette affaire, et c'est sur vous que se fondent toutes nos espérances. »

La vieille, un peu étonnée, mais encore plus flattée de cette confiance, demanda à Naama s'il étoit effectivement le maître de la jeune esclave. Celui-ci le lui ayant affirmé, elle lui avoua que Naam ne cessoit de parler de lui. Le jeune homme lui ayant raconté toutes ses aventures, la vieille en fut vivement touchée, et l'assura qu'elle alloit travailler de tout son cœur à les réunir. Elle remonta aussitôt sur sa mule, et s'en retourna promptement au palais.

En entrant dans l'appartement de la jeune esclave, la vieille la fixa en souriant, et lui dit : « Vous convient-il de vous affliger ainsi, et de vous rendre malade pour Naama, fils de Rabia de la ville de Koufa ? » « Grand Dieu, s'écria Naam, tout est découvert ! » « Rassurez-vous, lui dit la vieille ; je n'abuserai point du secret qu'on m'a confié. Je veux faire votre bonheur à tous deux, et j'exposerois ma vie pour y réussir. »

La vieille retourna peu après chez Naama. « Je viens, lui dit-elle, de voir votre esclave, et de m'entretenir avec elle : l'amour qu'elle a pour vous ne le cède point à celui que vous avez pour elle ; et la passion du calife à laquelle elle est

insensible, prouve que rien ne peut ébranler sa constance. Je médite un projet qui doit vous plaire ; mais il faut pour l'exécution vous armer de hardiesse et de courage. Je vais chercher un moyen de vous introduire dans le palais du calife, et de vous procurer un tête-à-tête avec votre esclave ; car pour elle, il lui est impossible de sortir. » « Que Dieu seconde vos bonnes intentions, dit Naama, et vous récompense comme vous le méritez ! »

La vieille ayant quitté Naama, revint au palais, et dit à la jeune esclave que son maître venoit de lui témoigner le plus ardent désir de la voir, et lui demanda quels étoient ses sentimens à cet égard ? « Je le souhaite autant que lui, dit en soupirant Naam. »

La vieille sortit bientôt après avec un petit paquet sous son bras, dans lequel elle avoit renfermé un collier de perles, des bijoux, et tout ce qui est nécessaire à la toilette d'une femme. Elle se rendit en diligence chez Naama, et le pria de passer dans l'arrière-boutique, afin de pouvoir être seuls ; là elle lui peignit le visage et les bras, et lui teignit les cheveux. Elle lui fit prendre une tunique, et un pantalon de soie, lui mit un bandeau sur la tête, et le para exactement comme une jeune esclave du sérail.

Quand la vieille eut fini, elle examina Naama de la tête aux pieds sous ce nouveau vêtement, et s'écria : « En vérité, je n'ai jamais vu une figure aussi charmante : il est même plus beau que son esclave. Marchez devant moi, lui dit-elle ensuite, avancez le côté gauche, inclinez un peu le côté droit, affectez un air nonchalant, et donnez du mouvement à votre robe. »

Lorsqu'elle l'eut bien instruit, et qu'elle le vit en état de

jouer son rôle, elle lui dit : « Je viendrai vous prendre demain soir pour vous mener au palais. Ne vous effrayez pas à la vue des esclaves, et de ceux qui les commandent ; faites bonne contenance, baissez la tête, et n'adressez la parole à personne ; j'aurai soin de répondre pour vous. »

Le lendemain soir, la vieille vint prendre Naama, et se rendit avec lui au palais du calife. Elle entra la première ; mais quand le jeune homme, qui marchoit derrière elle, voulut passer, le portier l'arrêta. La vieille le regarda de travers, et lui dit qu'il étoit bien hardi d'oser arrêter Naam, l'esclave favorite du calife, à la santé de laquelle ce prince prenoit tant d'intérêt. Le portier, interdit, laissa entrer Naama, qui pénétra sans opposition avec la vieille jusque dans la cour intérieure du palais.

« Rassurez-vous, lui dit-elle alors, entrez hardiment, et prenez à gauche ; ayez soin de compter les appartemens devant lesquels vous passerez, et entrez dans le sixième où tout est disposé pour vous recevoir. Sur-tout ne vous effrayez pas ; et si quelqu'un vous adressoit la parole, et vouloit causer avec vous, gardez-vous de répondre et de vous arrêter. »

Comme ils approchoient de la porte intérieure du harem, le chef des eunuques noirs les arrêta, et demanda à la vieille quelle étoit cette esclave ? « C'est, répondit-elle, une esclave que ma maîtresse veut acheter. » « On ne peut entrer ici, dit l'eunuque, sans la permission du calife. Retournez sur vos pas : les ordres que j'ai reçus sont précis, et ne renferment point d'exception ; je ne la laisserai point entrer. »

« Faites donc attention à ce que vous faites, répliqua la vieille : ne voyez-vous pas que je badinois en vous parlant

d'une esclave que ma maîtresse vouloit acheter. Cette esclave-ci est Naam, favorite du calife : elle commence à se rétablir, et vient de sortir un peu pour sa santé. Au nom de Dieu, ne l'empêchez pas de rentrer, le calife vous feroit couper la tête, s'il venoit à apprendre que vous avez refusé l'entrée du harem à son esclave favorite. » La vieille faisant aussitôt semblant de s'adresser à Naam. « Entrez, Naam, dit-elle, ne faites pas d'attention à cela ; et n'en parlez pas, je vous prie, à la princesse. »

Naama baissant alors la tête, entra dans le harem ; mais au lieu de prendre à gauche, il prit à droite ; et au lieu de compter cinq appartemens, il en compta six, et entra dans le septième.

C'étoit un appartement richement meublé ; les murs étoient couverts de tapisseries de soie brodées en or ; le bois d'aloès, l'ambre et le musc brûloient dans des cassolettes d'or, et exhaloient les parfums les plus délicieux. Au milieu de cet appartement étoit une espèce de trône couvert de brocard, sur lequel Naama s'assit.

Pendant que le jeune homme étoit occupé de ce qu'il voyoit, et qu'il réfléchissoit sur son aventure, la sœur du calife entra, suivie d'une de ses esclaves. Quand elle aperçut Naama assis sur le trône, elle s'approcha de lui ; et, le prenant pour une jeune esclave, elle lui demanda qui elle étoit, et qui l'avoit introduite dans cet appartement ? Mais elle n'en put tirer aucune réponse.

« Si vous êtes une des esclaves du calife mon frère, dit la princesse, et qu'il soit fâché contre vous, je vous promets de lui parler en votre faveur, et de vous faire rentrer dans ses bonnes grâces. »

La sœur du calife voyant que Naama gardoit toujours le plus profond silence, ordonna à son esclave de se tenir à la porte de l'appartement, et de ne laisser entrer personne. S'étant ensuite approchée de plus près du jeune homme déguisé, elle fut surprise de sa beauté ; et lui adressant de nouveau la parole :

« Jeune esclave, dit-elle, apprenez-moi donc qui vous êtes, quel est votre nom, et dites-moi qui a pu vous introduire dans mon appartement ? Car je ne me rappelle pas de vous avoir jamais vue dans ce palais. »

Naama ne répondant pas, la princesse, pour gagner sa confiance et l'engager à parler, voulut lui faire quelques caresses. Elle s'aperçut aussitôt qu'il n'étoit point une femme, et voulut lui arracher le voile qui lut couvroit le visage pour connoître qui il étoit. « Madame, s'écria Naama, je suis un esclave, de grâce achetez-moi, et me prenez sous votre protection. »

« Ne craignez rien, dit la princesse ; mais dites-moi qui vous êtes, et qui vous a introduit dans mon appartement ? » « Princesse, répondit-il, on m'appelle Naama ; je suis né dans la ville de Koufa, et j'ai risqué ma vie pour retrouver mon esclave Naam, qu'on m'a enlevée par la plus infame de toutes les ruses. » La princesse le rassura ; et ayant appelé son esclave, elle lui ordonna d'aller chercher Naam.

La vieille s'étoit déjà rendue à l'appartement de la jeune esclave, et lui avoit demandé en entrant si son maître étoit arrivé ? Quand la jeune esclave lui eut dit qu'elle ne l'avoit pas vu, la vieille soupçonna qu'il s'étoit sans doute égaré, et qu'il étoit entré dans un autre appartement que celui qu'elle lui avoit indiqué. Elle communiqua ses craintes à Naam, qui s'écria tout

effrayée : « C'en est fait de nous, nous sommes perdus. » Comme elles étoient toutes deux occupées à réfléchir sur leur situation, l'esclave de la princesse entra, et dit à Naam que la princesse vouloit lui parler, et qu'elle eût à se rendre sur-le-champ à son appartement. Naama s'étant levée pour obéir, la vieille lui dit à l'oreille : « Votre maître est certainement chez la princesse, et tout est découvert. »

La sœur du calife en voyant arriver la jeune esclave, lui dit avec bonté : « Votre maître s'est trompé d'appartement, et est entré dans le mien au lieu d'entrer dans le vôtre ; mais n'ayez aucune crainte, je ferai en sorte d'arranger tout ceci. »

À ce discours, Naam commença à respirer, et remercia la princesse de la protection qu'elle daignoit leur accorder. Naama, en voyant sa chère esclave, s'élança vers elle, et la serra contre son cœur. La joie qu'ils éprouvèrent les fit tomber sans connoissance dans les bras l'un de l'autre. Lorsqu'ils eurent repris leurs esprits, la princesse les fit asseoir à ses côtés, et se mit à chercher avec eux le moyen de les tirer du mauvais pas où ils se trouvoient engagés.

« Madame, dit Naam, notre destinée est maintenant entre vos mains. » « Vous n'avez rien à redouter de ma part, répondit affectueusement la princesse, et je ferai au contraire tout ce qui dépendra de moi pour éloigner le danger, qui, dans toute autre circonstance, pourroit vous menacer. » Puis se tournant vers son esclave, elle lui ordonna de leur apporter à manger, et de servir des rafraîchissemens.

Cet ordre ayant été exécuté, la princesse leur présenta elle-même plusieurs choses, et les invita à se livrer librement au plaisir qu'ils avoient de se revoir. Ces amans passèrent une

partie de la soirée à se féliciter mutuellement sur leur réunion, et à célébrer la joie et le bonheur dont leur âme étoit enivrée. La princesse étoit vivement touchée de ce spectacle, et prenoit plaisir à voir éclater leur tendresse.

« Jamais, disoit Naama, je n'ai passé de momens plus doux ; et peu m'importe maintenant ce qui doit arriver. » « Vous aimez donc bien cette esclave, lui dit la sœur du calife ? » « Vous le voyez, Madame, répondit Naama, le danger auquel je m'expose en ce moment, prouve assez l'excès de mon amour. » « Et vous, Naam, dit la sœur du calife à la jeune esclave, vous aimez donc bien votre maitre ? » « Madame, répondit Naam, c'est cet amour qui a été cause de la langueur dans laquelle je suis tombée. » La princesse invita ensuite Naam à jouer de la guitare, et lui en fit apporter une. Naam, après l'avoir accordée, préluda quelque temps, et chanta ensuite, en s'accompagnant, quelques vers, dans lesquels elle témoignoit à la princesse la reconnoissance dont elle étoit pénétrée pour ses bontés. Naam passa ensuite la guitare à Naama, qui, après avoir chanté quelques vers sur le même sujet, la présenta à la princesse. Elle ne fit pas difficulté de prendre l'instrument, et chanta elle-même quelques vers sur le bonheur des vrais amans.

Tandis que cette scène se passoit, le calife Abdamaleck Ebn Merouan entra tout-à-coup dans l'appartement de la princesse ; les deux amans se levèrent aussitôt, et se prosternèrent aux pieds du calife, qui les fit relever avec bonté. Ses regards se portèrent avec complaisance sur Naam ; et ayant aperçu une guitare auprès d'elle, il la félicita sur l'heureux retour de sa santé. Jetant ensuite les yeux sur Naama déguisé, il demanda à sa sœur quelle étoit la jeune esclave qu'il voyoit assise auprès

de Naam ?

« Souverain Commandeur des croyans, lui répondit la princesse, c'est une jeune personne qui a passé ses premières années auprès de votre esclave favorite, et sans laquelle la vie lui est insupportable. »

« En vérité, dit le calife, cette esclave est charmante, et elle est aussi belle que Naam ; dès demain je lui ferai préparer un appartement auprès de celui de sa compagne, et je lui enverrai les parures qui pourront lui faire plaisir, en considération de l'amitié que Naam a pour elle. »

La princesse fit servir aussitôt des rafraichissemens devant le calife qui venoit de s'asseoir : il prit quelque chose, et engagea Naam à jouer de la guitare. Elle le fit, et chanta des vers à la louange du calife. Ce prince s'amusa beaucoup à l'entendre ; et lorsqu'elle eut fini, il la remercia du plaisir qu'elle venoit de lui procurer, et lui fit des complimens sur l'étendue et la beauté de sa voix.

Vers le milieu de la nuit la princesse adressa ainsi la parole à son frère : « Souverain Commandeur des croyans, Naam, à peine convalescente, doit être extrêmement fatiguée d'avoir chanté, et pris part à la conversation toute la soirée. Si vous le trouvez bon, je vais vous raconter une histoire que j'ai lue autrefois. » Le calife lui ayant témoigné le plaisir qu'il auroit à l'entendre, la princesse reprit ainsi :

« Seigneur, il y avoit autrefois dans la ville de Koufa un jeune homme appelé Naama, fils de Rabia, qui possédoit une esclave dont il étoit éperdument amoureux. Cette esclave, qui avoit été élevée avec lui, le payoit du plus tendre retour. À

peine l'eut-il épousée, que la fortune, toujours inconstante, lui fût éprouver le plus affreux des malheurs : on vint un jour lui enlever son esclave dans sa propre maison. Le ravisseur la vendit dix mille pièces d'or à un prince très-puissant, qui fit vainement tous ses efforts pour s'en faire aimer.

» Naama, au désespoir de la perte de son esclave, abandonna sa famille, sa fortune et sa maison pour aller s'informer de ce qu'elle étoit devenue, et pour tenter tous les moyens possibles de se réunir à elle. Il s'exposa aux plus grands dangers, et risqua même sa vie pour se procurer ce bonheur. À peine venoit-il de la retrouver, que le prince, qui l'avoit achetée les avant surpris ensemble, se hâta de décider de leur sort, et voulut les faire mourir sans délai...

» Que pensez-vous, Seigneur, dit la princesse en s'interrompant, de la promptitude de ce prince et de son peu d'équité ? »

Le calife répondit que puisque le prince avoit tout pouvoir sur eux, il auroit dû leur pardonner, et cela pour trois raisons : la première, parce que ces deux jeunes gens s'aimoient passionnément ; la seconde, parce qu'ils se trouvoient dans son palais, et sous sa puissance ; et la troisième, parce qu'il avoit plus de moyens que ce jeune homme de se procurer une autre esclave. Ce prince, ajouta-t-il, a commis une action indigne d'un souverain.

« Daignez maintenant, dit la princesse à son frère, écouter un moment ce que Naam va nous chanter. » Alors la jeune esclave se mit à peindre, dans des vers passionnés, les tourmens qu'éprouvent deux cœurs unis par le plus doux des sentimens, mais que la rigueur du destin a séparés. Sa voix touchante fit

tant de plaisir au calife, qu'il lui en témoigna sa satisfaction par les compliments les plus flatteurs.

La princesse saisissant le moment favorable, lui dit qu'un grand roi n'avoit que sa parole, et que le jugement qu'il avoit une fois prononcé devenoit irrévocable. Ayant ensuite ordonné à Naam et à Naama de se lever : « Souverain Commandeur des croyans, dit-elle à son frère, vous voyez devant vous les deux infortunés dont vous venez de plaindre la destinée. Naam est la jeune esclave que Hegiage Ebn Ioussef a enlevée à son époux pour vous l'envoyer. Il vous en a imposé dans sa lettre, en vous annonçant qu'il l'avoit achetée dix mille pièces d'or. Naama, que vous voyez devant vous, caché sous les habits d'une jeune esclave, est véritablement son maître et son époux. Au nom de vos glorieux ancêtres, j'oserai vous prier, Seigneur, d'avoir compassion de leur jeunesse, et de leur pardonner la faute qu'ils ont commise. Vous trouverez au fond de votre cœur la récompense de la pitié généreuse que vous leur aurez témoignée. Songez qu'ils sont tous deux en votre pouvoir, qu'ils ont eu l'honneur de manger à votre table, et que c'est votre sœur qui vous conjure d'épargner leur sang. »

Le calife répondit avec émotion : « Vous avez raison, ma sœur ; j'ai prononcé sur cette affaire, et vous savez que je ne reviens jamais sur le jugement que j'ai une fois porté. » Se tournant ensuite vers Naam : « C'est donc là votre maître, lui dit-il ? » « Oui, Seigneur, répondit respectueusement la jeune esclave. »

« N'ajez aucune crainte, dit le calife avec bonté, je vous accorde volontiers votre pardon à tous les deux. Mais, Naama, comment avez-vous découvert que votre esclave étoit ici, et

comment avez-vous fait pour vous y introduire? »

« Seigneur, répondit le jeune homme, daignez écouter le récit de mes infortunes ; je jure, par vos glorieux ancêtres, que je ne vous en cacherai aucune circonstance. »

Alors Naama raconta au calife ce qui lui étoit arrivé ; les obligations qu'il avoit au médecin persan et à la vieille ; comment cette dernière l'avoit introduit dans le palais, et de quelle manière il s'étoit égaré.

Le calife, surpris de ce qu'il venoit d'entendre, fit venir le médecin persan, le fit revêtir d'une robe d'honneur, et lui donna une place distinguée à sa cour. Il lui fit épouser une esclave charmante, et lui dit obligeamment qu'il vouloit toujours garder près de sa personne un homme qui avoit autant d'adresse et d'intelligence, et dont les talens pouvoient lui être aussi utiles. Il combla de bienfaits Naam et Naama, ainsi que la vieille. Pendant sept jours, ce ne fut que fêtes et réjouissances dans le palais. Au bout de ce temps, le calife accorda à Naam et à Naama la permission de retourner à Koufa. Rabia et son épouse furent transportés de joie en revoyant leur fils, et le serrèrent long-temps dans leurs bras.

L'histoire de Naama et de Naam étoit à peine achevée, que Scheherazade, profitant du temps qui lui restoit encore, commença celle d'Alaeddin, dont elle se doutoit bien que le sultan des Indes voudroit entendre la suite :

-
1. ↑ Ou Nimat Allah, *grace, bienfait de Dieu*.
 2. ↑ Bonheur.

3. ↑ Idha kounta li maoula aîschou bifadlihi, etc.
4. ↑ Wahayata man malakat yedahou quiyadi, etc.
5. ↑ Célèbre capitaine arabe, gouverneur, et pour ainsi dire maître absolu de l'Iraque et de plusieurs autres provinces, sous le calife Abdalmalek, le cinquième de la dynastie des Ommiades. (Voyez la Bibliothèque Orientale de d'Herbelot, pag. 442.)
6. ↑ Gloire à Dieu, louange à Dieu, il n'y a pas d'autre Dieu que lui, toute force et toute puissance appartient à Dieu, très-haut, très-grand.
7. ↑ Wa yatouba allahou ala al mouminina, etc. Surate 33, verset 77.
8. ↑ Ashtacou ardan antoum sakeniha, etc.

HISTOIRE D'ALAEDDIN.

IL y avoit autrefois en Égypte un marchand nommé Schemseddin, qui faisoit un commerce fort étendu, et qui jouissoit du plus grand crédit par son exactitude à tenir sa parole. Il possédoit d'immenses richesses, avoit un grand nombre d'esclaves à son service, et tenoit le premier rang parmi les négocians du Caire, qui l'avoient choisi pour leur syndic.

À tous ces avantages, Schemseddin joignoit celui d'avoir une épouse qu'il aimoit beaucoup, et qui le payoit du plus tendre retour ; mais quoiqu'ils fussent mariés depuis plus de vingt ans, ils n'avoient point encore eu d'enfans.

Cette privation affligeoit sensiblement Schemseddin. Il s'en prenoit secrètement à sa femme ; mais il n'avoit jamais osé lui adresser sur cela le moindre reproche. Un jour qu'il étoit assis dans son magasin, et qu'il regardoit ses voisins, qui avoient tous plus ou moins d'enfans, il sentit plus vivement le chagrin de n'en pas avoir, et se trouva par conséquent plus indisposé contre son épouse.

C'étoit un vendredi : Schemseddin se rendit aux bains ; et après s'être baigné, il se fit parfumer, raser la tête, et arranger la barbe comme il avoit coutume de faire tous les vendredis. Tandis qu'il étoit entre les mains du garçon de bain, il prit le miroir, et se mit à considérer sa figure. Sa barbe, qui

commençoit à grisonner, augmenta le chagrin qu'il éprouvoit de se voir sans enfans. Il s'en retourna chez lui avec beaucoup d'humeur.

L'épouse du marchand, qui savoit l'heure où il devoit rentrer, avoit eu l'attention de se baigner aussi, et de se parer de ses plus beaux habits pour le recevoir. Quand il rentra, elle s'avança vers lui avec empressement, et lui souhaita le bon soir ; mais il la reçut fort mal, et lui dit qu'il n'avoit pas besoin de son bon soir.

Interdite d'un accueil aussi froid, elle fit servir le souper, et le pria de se mettre à table. « Je ne veux rien manger, lui répondit-il. » En même temps il repoussa du pied la table où le souper étoit servi. « Pourquoi donc, lui dit-elle, ne voulez-vous pas souper, et quel sujet vous donne tant d'humeur aujourd'hui ? »

« Vous-même, répondit le marchand avec aigreur. Ce matin, en ouvrant mon magasin, j'ai vu tous les marchands nos voisins entourés de leurs enfans, et je me suis dit en moi-même : « J'ai été bien bon de jurer à ma femme, la première nuit de nos noces, que je n'en épouserois point d'autre qu'elle, qu'aucune esclave ne deviendrait sa rivale ; enfin, que je ne passerois jamais une nuit hors de chez moi. Je ne prévoyois pas alors que ma femme seroit stérile, et ne me donneroit jamais d'enfans. »

« Qu'appellez-vous stérile, lui répondit la femme en colère : c'est plutôt vous qui ne pouvez avoir d'enfans ! »

Le marchand, étonné de cette repartie, et du ton d'assurance avec lequel elle fut faite, commença à concevoir quelques

soupçons sur ce qui le concernoit, et dit à sa femme : « Seroit-il possible, et n'y auroit-il pas, en ce cas, quelque spécifique qui pût me faire avoir des enfans ? Je suis prêt à l'acheter, quel qu'en soit le prix, et à en faire l'essai. »

« Je crois, lui répondit sa femme, qu'il y a de ces spécifiques ; et vous en trouverez, je pense, chez les apothicaires. »

Le marchand passa toute la nuit à réfléchir sur ce que sa femme venoit de lui dire. Ils étoient tous deux intérieurement fâchés des reproches qu'ils s'étoient adressés mutuellement. Le mari se leva de grand matin, et se rendit au marché. Étant entré chez un apothicaire, il le salua, et lui demanda s'il avoit quelque drogue qui eût la propriété de faire avoir des enfans. « J'en avois il n'y a pas long-temps, lui répondit l'apothicaire, mais je n'en ai plus : j'ai tout vendu. Si vous voulez vous donner la peine de passer chez mon voisin, peut-être aura-t-il ce que vous cherchez. »

Le marchand alla de boutique en boutique, répétant sa demande à chaque apothicaire qu'il rencontroit ; mais tous lui rirent au nez, et se moquèrent de lui. Voyant que sa course étoit inutile, il revint s'asseoir dans sa boutique, le cœur accablé de tristesse.

Le chef des courtiers, homme adroit et rusé, nommé Scheikh Mohammed, l'ayant aperçu, le salua, et lui demanda la cause de l'abattement où il le voyoit plongé. Le marchand lui raconta la conversation qu'il avoit eue la veille avec sa femme, et se plaignit beaucoup de ce qu'étant marié avec elle depuis plus de vingt ans, il n'en avoit point encore eu d'enfant. « Elle prétend que c'est ma faute, ajouta-t-il, et m'a fait chercher toute la

matinée une drogue qui ait la propriété de faire avoir des enfans ; mais il m'a été impossible d'en trouver. »

« J'ai votre affaire, dit Mohammed ; mais quelle récompense donnerez-vous à celui qui pourra vous procurer le bonheur d'être père, après plus de vingt ans de mariage ? » « Comptez, répondit le marchand, sur toute ma reconnoissance et sur ma générosité. » Scheikh Mohammed lui demanda préalablement un sequin ; et au lieu d'un, le marchand lui en présenta deux.

Mohammed prit alors un grand vase, dans lequel il mit de la canelle, du girofle, du cardamome, du gingembre, du poivre blanc, et quelques autres drogues. Il y joignit de la poudre de crocodile de montagne ; et ayant broyé tout cela ensemble, il le fit bouillir dans d'excellente huile d'olive. Il prit ensuite trois onces d'encens mâle, et une petite mesure d'une certaine graine noire. Il mêla le tout avec du miel, et en fit une espèce de pâte qu'il renferma dans le vase. Il présenta le vase au marchand, et lui dit de faire usage de ce qu'il contenoit, en guise de beurre frais, après avoir mangé de la viande de mouton et des pigeons domestiques. « Vous aurez soin, ajouta-t-il, de boire un grand verre de vin par-dessus. »

Le marchand, résolu de suivre exactement ce conseil, apporta à sa femme du mouton et des pigeons, qu'il la pria de faire cuire pour le souper, et lui remit le vase qui renfermoit la drogue que Mohammed avoit préparée, en lui recommandant d'en avoir grand soin.

Le soir étant venu, on servit le souper. Le marchand, après avoir fait honneur au mouton et aux pigeons, demanda le vase qu'il avoit apporté, mangea, au grand étonnement de sa femme, presque tout ce qu'il contenoit, et but par-dessus un grand verre

de vin de Chypre. Après ce souper, le marchand et sa femme se mirent au lit.

Au bout de quelques mois, la femme du marchand s'aperçut qu'elle étoit enceinte. Le moment de ses couches étant arrivé, on appela une sage-femme, qui la délivra heureusement d'un beau garçon. La sage-femme, en bonne Musulmane, n'oublia pas, en détachant l'enfant, de prononcer le nom d'Ali et de Mahomet ; elle lui cria ensuite de toutes ses forces dans les oreilles : « Allah acbar !^[1] » et le donna à sa mère, qui lui présenta le sein. L'enfant le prit très-bien, teta long-temps, et s'endormit.

Au bout de trois jours, la femme du marchand fut en état de se lever. Le marchand entra dans l'appartement, félicita son épouse sur sa convalescence, et voulut voir l'enfant. Quand on le lui présenta, il fut surpris de sa beauté et de sa force ; car, quoiqu'il n'eût que deux jours, on auroit dit en le voyant que c'étoit un enfant d'un an.

« Quel nom lui avez-vous donné, dit le marchand à sa femme ? » « Si c'eût été une fille, répondit-elle, je lui en aurois déjà donné un ; mais puisque c'est un garçon, c'est à vous à le nommer. »

C'étoit alors la coutume de donner aux enfans les noms qu'on entendoit prononcer par hasard. Le marchand ayant entendu dans ce moment quelqu'un crier dans la rue : « Monsieur Alaeddin ! » il dit qu'il vouloit appeler son fils Alaeddin. Il lui donna ensuite le surnom d'Aboulschamat, à cause d'un signe que l'enfant avoit sur chaque joue. Le petit Alaeddin ne connut pendant deux ans et demi d'autre

nourriture que le lait. Il marcha de bonne heure, et devenoit de jour en jour plus fort et plus vigoureux. Plus il profitoit, plus son père qui l'aimoit à l'excès, et qui étoit un peu crédule, craignoit qu'il ne lui arrivât quelque accident. Il appréhendoit sur-tout pour lui les regards malins des envieux. Pour l'y soustraire, il résolut de le faire élever dans un souterrain, et de ne l'en laisser sortir que quand sa barbe seroit entièrement poussée. En conséquence, il le remit entre les mains d'une esclave et d'un vieux serviteur, qu'il chargea d'avoir soin de lui, de l'amuser, et de lui donner tout ce qui lui étoit nécessaire.

Quand Alaeddin eut atteint l'âge de sept ans, son père le fit circoncire, et fit venir un savant pour lui apprendre à écrire, lui expliquer le Coran, et l'initier dans les sciences. Le jeune Alaeddin se livra dans sa retraite avec application à l'étude, et fit de grands progrès.

Le vieux serviteur ayant un jour oublié de fermer après lui la porte du souterrain, Alaeddin, profitant de cette occasion, monta les degrés, et entra par hasard dans l'appartement de sa mère, où il y avoit ce jour-là un grand cercle de dames de la première distinction.

À l'apparition de ce jeune homme, qui s'avançoit comme un esclave ivre, ces dames baissèrent promptement leurs voiles, et dirent à sa mère : « Comment, Madame, pouvez-vous laisser entrer ici cet insolent, au mépris de la pudeur et des lois sacrées du prophète ? »

« Mesdames, leur répondit-elle, ce jeune homme est mon fils ; c'est le fils de mon mari Schemseddin, syndic des marchands de cette ville. » « Mais, Madame, répliquèrent-

elles, jamais nous ne vous avons connu d'enfans ! »

« Mon mari, répondit l'épouse du marchand, craignant pour son fils les regards funestes de l'envie, l'a fait élever, jusqu'à présent, dans un souterrain, d'où il vient de s'échapper je ne sais comment ; car notre intention étoit de l'y tenir renfermé, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge viril. » Les dames satisfaites de cette réponse, la félicitèrent de tout leur cœur d'avoir un si bel enfant.

Le jeune homme étant sorti de l'appartement de sa mère, entra dans la cour intérieure de la maison, et ayant aperçu plusieurs esclaves qui menoient une mule à l'écurie, il leur demanda quelle étoit cette mule ? Un de ces esclaves lui dit que c'étoit la mule de son père, sur laquelle ils l'avoient conduit à son magasin, et qu'ils ramenoient à l'écurie.

Alaeddin demanda avec vivacité quel étoit l'état de son père ? Et le même esclave lui ayant appris qu'il étoit le syndic des marchands du Caire, il courut chez sa mère, et lui fit la même question.

« Mon fils, lui répondit-elle, votre père est le syndic des marchands du Caire, et le prince des arabes de ce pays. À la tête de son magasin est un esclave qui ne le consulte que sur le prix des marchandises qui excèdent la valeur de mille pièces d'or ; il a la liberté de vendre à sa fantaisie toutes celles qui sont d'un prix inférieur. Aucune marchandise étrangère, de quelque qualité qu'elle soit, ne peut entrer dans ce pays sans passer entre les mains de votre père ; c'est lui seul qui en règle la destination, et aucun ballot ne sauroit sortir de cette ville sans sa permission. L'étendue de son commerce et la confiance dont il a su s'environner, lui ont procuré des richesses

incalculables. »

« Dieu soit loué, s'écria Alaeddin, de m'avoir donné pour père un homme aussi distingué ! Mais, Madame, pourquoi donc m'avez-vous fait élever dans un souterrain, et m'y avez-vous laissé renfermé si long-temps ? »

« Nous ne vous y avons placé, mon cher fils, lui répondit sa mère, que pour vous soustraire à la maligne influence des regards des méchants ; car ce qu'on dit des funestes effets de cette influence n'est que trop véritable. C'est elle qui conduit tant de personnes au tombeau. »

« Ma mère, reprit Alaeddin, il n'y a point d'asile qui puisse soustraire les hommes aux décrets de la Providence, et ce qui est écrit dans le ciel doit nécessairement arriver. Nous sommes tous destinés à mourir. Mon père, plein de santé aujourd'hui, peut nous être enlevé demain ; et si je veux prendre sa place, les marchands pourront-ils ajouter foi à mes paroles quand je leur dirai : « Je suis Alaeddin, fils de Schemseddin. » Ne m'objecteront-ils pas, avec raison, que jamais ils ne lui ont connu d'enfant ? Et le trésor public ne viendra-t-il pas me dépouiller de tous les biens de mon père ? Promettez-moi donc, Madame, d'engager mon père à me prendre avec lui, à me lever une boutique, et à m'initier dans tous les détails du commerce. »

La mère d'Alaeddin promit à son fils d'employer le crédit qu'elle avoit sur l'esprit de son mari, pour l'engager à souscrire à la demande qu'il venoit de faire. Le marchand étant entré sur ces entrefaites, et ayant trouvé son fils dans l'appartement de sa femme, demanda à celle-ci pourquoi elle l'avoit fait sortir du souterrain ?

« Ce n'est pas moi, répondit-elle, qui l'ai fait sortir ; l'esclave chargé de le servir, a oublié de fermer la porte. Votre fils est sorti, et est monté chez moi dans un moment où j'étois en grande compagnie. »

Après cette explication, la femme du marchand l'informa de la conversation qu'elle venoit d'avoir avec son fils. Le marchand promit de l'emmener le lendemain avec lui, et lui recommanda de faire attention à la manière dont se traitent les affaires, et à étudier la politesse en usage parmi les marchands.

Alaeddin, au comble de la joie, attendit le lendemain avec impatience. Son père le conduisit au bain dès le matin, et lui donna un habillement magnifique. Après le déjeuner, il le fit monter sur une mule, et prit avec lui le chemin du quartier des marchands.

En voyant passer leur syndic, suivi d'un beau jeune homme qu'ils ne connoissoient pas, les marchands se mirent à jaser sur son compte, et à concevoir la plus mauvaise opinion de ses mœurs. « Notre syndic, disoient-ils, n'a-t-il pas de honte de se conduire ainsi à son âge ? » Le naquib, ou chef des marchands, qui jouissoit d'une grande considération parmi eux, leur dit aussitôt : « Nous ne devons pas souffrir qu'un homme qui s'affiche ainsi publiquement soit désormais notre syndic. »

Les marchands avoient alors coutume de se réunir tous les matins dans le marché, où leur naquib leur lisoit le premier chapitre de l'Alcoran, et de se rendre au magasin de leur syndic, auquel ils souhaitoient le bonjour après lui avoir fait une seconde lecture de ce même chapitre. Ils se séparoient ensuite, et chacun retournoit à ses affaires.

Schemseddin étant entré dans son magasin, et ne voyant point venir les marchands comme à leur ordinaire, appela le naquib, et lui en demanda la raison. « Tous les marchands, lui répondit le naquib, sont décidés à vous déposer de votre charge de syndic ; et c'est pour cela qu'ils ne viennent pas vous lire le chapitre d'usage. » « Quelle raison, reprit vivement Schemseddin, peut les porter à me faire cet affront ? »

« Ce jeune homme qui vous accompagne, répondit le naquib, a blessé leurs regards. Vous êtes déjà sur l'âge, et vous occupez le premier rang parmi les marchands. Ce jeune homme n'est point un esclave, et n'appartient point à votre femme ; vous avez tort de lui marquer publiquement tant d'affection. »

« Que dis-tu, malheureux, s'écria Schemseddin, tu oses ainsi parler de mon fils ! » « Mais, dit le naquib, jamais nous ne vous avons connu d'enfant. »

« C'est, reprit Schemseddin, parce que je redoutois pour lui les regards funestes des envieux, et que je l'ai fait élever dans un souterrain. Mon intention n'étoit point de l'en faire sortir avant que sa barbe ne fût entièrement poussée ; mais sa mère n'a pas voulu l'y retenir davantage ; et hier elle m'a pressé de lui lever une boutique et de lui apprendre le commerce. »

Le naquib ayant entendu ces paroles, s'empressa de réunir les marchands, et de venir avec eux devant le syndic pour lui lire le chapitre d'usage. Ils le félicitèrent tous sur ce qu'ils venoient d'apprendre au sujet de ce jeune homme, et firent des vœux pour la prospérité du père et du fils. Un d'entr'eux s'adressant à Schemseddin, lui dit que les pauvres, à la naissance d'un garçon ou d'une fille, avoient coutume d'inviter, en signe de réjouissance, leurs parens et leurs amis à

venir manger la bouillie avec eux. Schemseddin comprit ce que vouloit dire le marchand, et répondit que son intention étoit aussi de les réunir tous dans un de ses jardins.

Il fit en conséquence meubler, le lendemain matin, une salle basse et un appartement au premier dans son jardin, où il fit porter tout ce qui étoit nécessaire pour un grand festin. Il ordonna de dresser deux tables, l'une dans la salle basse, et l'autre dans l'appartement du premier ; et ayant pris sa ceinture, et ordonné à son fils de prendre aussi la sienne, il lui dit : « À mesure que les vieillards entreront, je les recevrai, et je les ferai placer à la table qui est au premier : pour vous, mon fils, ayez soin de recevoir les jeunes gens à mesure qu'ils se présenteront ; faites-les placer à la table qui est dans la salle basse. »

« Pourquoi donc, mon père, dit Alaeddin, avez-vous fait préparer deux tables, l'une pour les pères, et l'autre pour les enfans ? » « C'est que les jeunes gens, répondit Schemseddin, seront plus libres étant seuls, et que les hommes seront bien aises de se trouver tous ensemble. » Alaeddin, satisfait de cette réponse, s'empressa d'exécuter les ordres de son père, et de faire les honneurs de la salle des jeunes gens.

Le repas fut servi avec magnificence et profusion, et les convives s'y amusèrent infiniment. Après qu'on eut pris le sorbet et brûlé des parfums, les vieillards se mirent à converser sur divers sujets d'histoire et de littérature.

Pendant la conversation, un marchand, nommé Mahmoud Albalkhy, dévot à l'extérieur, mais impie et libertin au fond de l'âme, descendit dans la salle où étoient les jeunes gens. Il y vit Alaeddin, fut frappé de sa bonne mine, et conçut pour lui une

passion honteuse. Il fit en même temps réflexion qu'il ne pourroit faire connoissance avec ce jeune homme tant qu'il seroit chez son père, et résolut de lui inspirer le dessein de voyager, se promettant bien de suivre ses pas, et de chercher l'occasion de se lier avec lui.

Alaeddin avant été obligé de sortir pour quelques instans, Mahmoud Albalkhy profita de cette occasion, s'adressa aux jeunes gens, et leur dit que s'ils pouvoient déterminer Alaeddin à voyager avec lui, il feroit présent à chacun d'eux d'un habillement magnifique. Les jeunes gens ayant accepté sa proposition, il les quitta, et fut rejoindre sa compagnie.

Alaeddin étant rentré, tous les jeunes gens allèrent à sa rencontre ; et l'ayant fait asseoir au milieu d'eux, ils se mirent à parler de commerce. Un d'entr'eux adressant la parole à celui qui étoit assis à côté de lui, lui demanda comment il s'étoit procuré les fonds dont il étoit actuellement possesseur ?

« Lorsque j'eus atteint l'âge de puberté, répondit le jeune homme à qui cette question étoit adressée, je pressai mon père de m'acheter des marchandises ; mais comme il ne pouvoit rien m'avancer, il me dit de m'adresser à un négociant de ses amis, de lui emprunter mille pièces d'or, de les convertir en marchandises, et de m'appliquer à acquérir toutes les connoissances qui peuvent faire réussir dans le négoce. Je suivis son conseil : je m'adressai à un marchand qui me prêta mille pièces d'or, avec lesquelles j'achetai des étoffes, et je partis pour la Syrie. J'y vendis mes marchandises avec assez de bonheur ; car je gagnai deux cents pour cent. Voyant mon capital doublé, je pris des marchandises de Syrie que je fus vendre à Halep, où je fis encore de bonnes affaires. J'ai

continué mon commerce jusqu'à ce jour, et je suis parvenu, à force de soins, à me faire un capital de dix mille pièces d'or. »

Chacun des jeunes gens raconta une histoire à peu près pareille, jusqu'à ce qu'enfin le tour d'Alaeddin arrivât.

« Vous connoissez tous, leur dit-il, mon histoire. Elle n'est pas longue. Je ne suis sorti que de cette semaine du souterrain où j'ai été élevé, et je n'ai fait qu'aller et venir du magasin à la maison, et de la maison au magasin. »

« Vous devez, lui dit un des jeunes gens, avoir bien envie de voyager ? »

« Qu'ai-je besoin de voyager, reprit Alaeddin ? Ne puis-je pas rester tranquille chez moi sans me donner tant de peine ? »

Les jeunes gens se mirent à rire de sa réponse, et le taxèrent entr'eux, mais assez haut pour qu'il pût l'entendre, de couardise et de timidité. Il ressemble, disoit l'un au poisson qui meurt hors de l'eau : il ne pourroit vivre s'il quittoit la maison paternelle. Il ne sait pas, disoit un autre, que ce sont les voyages qui forment les hommes, qu'on ne s'instruit qu'en voyageant, et qu'un marchand qui n'a pas parcouru les pays les plus éloignés ne peut pas savoir le commerce, ni jouir dans son état d'aucune considération.

Ces railleries piquèrent si vivement Alaeddin, qu'il sortit sur-le-champ, les larmes aux yeux, monta sur sa mule, et rentra chez lui le cœur serré. Sa mère l'aperçut, et voyant qu'il avoit l'air chagrin, lui demanda ce qui lui étoit arrivé ?

Alaeddin rendit compte à sa mère de la conversation qu'il venoit d'avoir avec les jeunes marchands, des railleries qu'ils s'étoient permises sur son compte, et lui témoigna qu'il vouloit

absolument voyager. Sa mère tâcha d'abord de le détourner de ce dessein ; mais voyant qu'elle ne pouvoit réussir, elle lui demanda où il avoit dessein d'aller ? « Je veux, répondit Alaeddin, me rendre à Bagdad, où, selon ce que je viens d'entendre, l'on pourroit facilement doubler son capital. »

Quoique sensiblement affligée de se séparer d'un fils qu'elle aimoit tendrement, la mère d'Alaeddin lui promit de parler à son père, et de l'engager à lui donner une pacotille proportionnée à sa fortune. Alaeddin, déjà impatient de partir, conjura sa mère de lui donner elle-même des objets dont elle pouvoit disposer, et de les faire emballer sur-le-champ. Elle y consentit, fit venir des esclaves, et les envoya chercher des emballeurs qui firent dix ballots des étoffes qu'elle leur donna.

Cependant Schemseddin étant entré dans la salle basse, et ne voyant pas son fils, demanda aux jeune gens ce qu'il étoit devenu ; ayant appris qu'il les avoit quittés brusquement, et étoit monté sur sa mule pour retourner au logis, il fit seller sur-le-champ sa monture, et courut après lui. Ayant aperçu en entrant les dix ballots, il demanda à sa femme à qui ils appartenoient ? Celle-ci lui raconta ce qui étoit arrivé à son fils avec les jeunes marchands, et le dessein où il étoit de voyager.

Schemseddin se tournant alors vers son fils, lui représenta les fatigues et les dangers des voyages, et lui dit que les sages conseilloient de ne pas même s'éloigner de chez soi à la distance d'un mille. Le jeune homme persista dans sa résolution, et alla jusqu'à dire, que si on ne vouloit pas le laisser partir, il se feroit derviche, et iroit demander l'aumône de contrée en contrée.

« Je ne m'opposerai pas davantage, mon fils, à votre désir,

reprit Schemseddin ; je suis bien éloigné d'être pauvre, et de ne pouvoir vous fournir les moyens de voyager de la manière la plus agréable et la plus avantageuse. Je possède au contraire des richesses considérables. » Schemseddin conduisit son fils dans tous ses magasins, où il lui montra des étoffes précieuses et des marchandises propres à chaque pays. Elles étoient renfermées dans quarante ballots, sur chacun desquels étoit une étiquette, qui marquoit que le prix de chaque ballot étoit de mille pièces d'or.

« Prends, mon fils, lui dit-il, ces quarantes ballots, et les dix que ta mère t'a fait, et pars sous la sauvegarde et la protection de Dieu. Cependant je ne puis te dissimuler mes craintes. En allant à Bagdad, tu seras obligé de passer par la forêt du Lion, et de descendre dans la vallée de Benou Kelab. Ces endroits sont très-dangereux : on n'entend parler que des assassinats qu'y commettent tous les jours les Arabes Bédouins qui infestent toutes les routes. »

Alaeddin ne répondit autre chose, sinon qu'il s'en remettoit à la volonté de Dieu par rapport à ce qui pourroit lui arriver. Son père le voyant absolument déterminé, l'emmena avec lui au marché où l'on vend les bêtes de somme.

Ils y rencontrèrent un akam, ou entrepreneur pour le transport des bagages, nommé Kemaleddin, qui n'eut pas plutôt aperçu Schemseddin, qu'il descendit de dessus sa mule, et vint le saluer. « Seigneur, lui dit-il, il y a long-temps que vous n'êtes venu nous voir, et que vous ne m'avez procuré l'occasion de vous offrir mes services. » « Chaque chose a son temps, répondit Schemseddin : celui des voyages est passé pour moi ; mais mon fils, que vous voyez, a l'intention de voyager,

et je serois bien aise que vous voulussiez l'accompagner, et lui servir de père. »

L'akam ayant consenti volontiers à cette proposition, Schemseddin lui remit cent pièces d'or pour les distribuer à ses esclaves. Il acheta ensuite soixante mules, et fit l'emplette d'un cierge pour le déposer sur le tombeau du bienheureux Abdalcader Algilani^[2]. Il recommanda à son fils d'obéir exactement à l'akam, et de le regarder désormais comme son père. Étant rentré chez lui, suivi de ses esclaves et des mules qu'il avoit achetées, il fit préparer un grand festin, et voulut que cette soirée-là se passât dans la joie. Le lendemain matin il fit présent à son fils de dix mille pièces d'or, et lui dit de s'en servir dans le cas où, en arrivant à Bagdad, il ne trouveroit pas l'occasion de vendre ses marchandises d'une manière avantageuse. Quand les mules furent chargées, Alaeddin dit adieu à ses parens, et sortit du Caire avec l'akam.

Mahmoud Albalkhy, qui épioit tout ce qui se passoit, avoit aussi disposé de son côté tout ce qui étoit nécessaire pour voyager ; et le jour même du départ d'Alaeddin, il avoit fait partir ses bagages, et dresser ses tentes hors des murs de la ville. Schemseddin, qui ne se doutoit pas de ses desseins perfides, lui avoit fait présent d'une bourse de mille pièces d'or, dès qu'il avoit appris qu'il se disposoit à aller à Bagdad, et lui avoit recommandé son fils d'une manière particulière.

Alaeddin et Mahmoud se rencontrèrent à quelque distance du Caire. Mahmoud avoit fait dire adroitement au cuisinier d'Alaeddin de ne rien apporter pour son maître. Il profita de la circonstance pour offrir au jeune homme, et à ceux qui l'accompagnoient, les rafraîchissemens qu'il avoit lui-même

fait apporter en abondance.

La petite caravane s'étant mise en marche, traversa heureusement le désert, et déjà s'approchoit de Damas. Mahmoud, outre la maison qu'il avoit au Caire, en avoit une à Damas, une troisième à Halep, et une quatrième à Bagdad.

Comme la caravane étoit campée sous les murs de Damas, Mahmoud envoya un de ses esclaves à Alaeddin, pour l'inviter à venir manger chez lui. L'esclave trouva le jeune homme assis dans sa tente, et occupé à lire. S'étant avancé, et l'ayant salué respectueusement, il lui dit que son maître le prioit de lui faire l'honneur de venir se rafraîchir chez lui. Alaeddin ne voulut point se rendre à cette invitation, sans avoir auparavant consulté l'akam Kemaleddin qui lui tenoit lieu de père. Celui-ci lui conseilla de n'en rien faire, et de ne point interrompre leur voyage. Le docile Alaeddin partit sur-le-champ, et arriva bientôt à Halep avec tous ses gens.

Mahmoud Albalkhy, ayant rejoint la caravane, fit préparer à Halep un grand festin, et envoya prier Alaeddin de s'y rendre. Le jeune homme consulta encore son guide ; mais en homme prudent, il ne voulut point qu'on s'arrêtât. Ils partirent aussitôt d'Halep, et marchèrent à grandes journées vers Bagdad. À quelque distance de cette ville, Mahmoud envoya encore une fois un esclave à Alaeddin pour l'inviter à venir dîner chez lui. Le jeune homme en demanda la permission à son guide, qui la lui refusa positivement.

Alaeddin, piqué de ce refus, voulut se rendre à une invitation réitérée tant de fois ; il s'arma de son cimeterre, et s'avança vers la tente de Mahmoud. Le vieux marchand le reçut de la manière la plus polie et la plus amicale, et lui fit servir les

metts les plus délicats.

Lorsque le repas fut fini, et qu'on se fut lavé les mains, Mahmoud se pencha vers Alaeddin et voulut l'embrasser. Le jeune homme le repoussa, et lui demanda avec surprise l'explication d'une pareille conduite. Celui-ci balbutia quelques mots, et voulut une seconde fois l'embrasser. Alaeddin, rempli d'indignation, tira son cimeterre, et adressa les reproches les plus sanglans au vieillard : « Scélérat, lui dit-il, j'avois tant de confiance en toi que les marchandises que j'aurois vendues à un autre au poids de l'or, je te les aurois données presque pour rien ; mais dorénavant je ne veux plus avoir aucun commerce avec toi. »

En finissant ces mots, Alaeddin s'éloigna de la tente de Mahmoud, et revint vers Kemaleddin, à qui il raconta ce qui venoit de se passer. Il lui dit ensuite qu'il ne vouloit plus voyager de compagnie avec cet odieux vieillard.

« Mon fils, lui dit Kemaleddin, je vous avois bien dit de ne point vous rendre à son invitation ; mais la résolution que vous prenez de vous séparer de lui si brusquement n'est pas sage ; car, si vous le quittez, notre caravane deviendra trop peu nombreuse pour pouvoir nous rendre sans danger jusqu'à Bagdad. »

« N'importe, répartit Alaeddin, je ne veux jamais le revoir. » Et aussitôt il fit charger les bagages, et voulut qu'on se remit en route.

Lorsque la petite caravane fut descendue dans la vallée de Benou Kelab, Alaeddin donna l'ordre d'y dresser les tentes. En vain Kemaleddin lui représenta le danger qu'il y avoit à

s'arrêter dans cet endroit, et l'assura qu'ils avoient encore assez de temps devant eux, s'ils faisoient diligence, pour arriver à Bagdad avant qu'on en fermât les portes ; car, ajouta-t-il, on les ferme tous les soirs au coucher du soleil, et on ne les ouvre qu'au grand jour, parce que les habitans craignent sans cesse que les Persans ne viennent surprendre la ville, et ne jettent dans le Tigre tous les livres qui traitent des sciences.

Alaeddin s'obstina à rester, et répondit qu'il n'étoit point venu dans ces contrées simplement pour commercer, mais pour s'y amuser et voir du pays. Comme son guide lui peignoit vivement tout ce qu'il avoit à craindre de la part des Arabes Bédouins, il lui répondit avec fierté : « Lequel est le maître, de vous ou de moi ? Je ne veux entrer dans Bagdad qu'en plein jour, afin de me faire connoître des habitans, et d'étaler à leurs yeux mes marchandises et mes richesses. » Kemaleddin ne crut pas devoir insister davantage, et dit à Alaeddin : « Conduisez-vous maintenant comme vous voudrez ; je vous ai fait les représentations qu'il étoit de mon devoir de vous faire : je crains que vous ne reconnoissiez trop tard la sagesse de mes conseils. »

Alaeddin ordonna de décharger les mules, et de dresser les tentes. Vers le milieu de la nuit, il fut obligé de se lever, et aperçut quelque chose qui brilloit dans le lointain. Il vint aussitôt en informer son guide, et lui demanda ce que ce pouvoit être ? Kemaleddin se leva ; et en examinant attentivement, il vit que cette lumière étoit produite par l'éclat des lances et des cimenterres dont une troupe d'Arabes Bédouins étoit armée.

Ils se virent bientôt investis par les brigands, qui fondirent

sur eux en criant : « Ô fortune ! Ô butin ! » Kemaleddin leur cria de son côté : « Retirez-vous, fuyez loin d'ici, infames voleurs, les plus vils et les plus méprisables des Arabes ! » Et en même temps il s'avança à leur rencontre ; mais le chef de la troupe, nommé le Scheikh Aglan Abou Nab, lui porta un si rude coup de lance, que le fer traversa sa poitrine de part en part, et le renversa mort à l'entrée de sa tente. Le sacca^[3], ou serviteur, chargé d'abreuver les animaux, s'étant ensuite présenté devant les brigands, en criant pareillement, et en faisant éclater son mépris pour eux, un Arabe le frappa sur le cou avec son cimenterre, et l'étendit mort à ses pieds.

Alaeddin, saisi de teneur à ce spectacle, resta immobile dans un coin de sa tente, et échappa ainsi à la fureur des brigands. Les Bédouins massacrèrent impitoyablement tous ses gens, rechargèrent promptement les mules, les attachèrent à la queue l'une de l'autre, et s'éloignèrent.

Alaeddin ayant repris ses esprits, dit en lui-même : « Les brigands peuvent revenir, et ne m'épargneront pas s'ils m'aperçoivent. » Il ôta donc son habit, ne garda que sa chemise et son caleçon, et se jeta ainsi par terre, au milieu du sang et des cadavres dont la terre étoit jonchée.

Comme les Bédouins s'éloignoient avec leur butin, Abou Nab leur demanda si la caravane qu'ils venoient d'attaquer venoit d'Égypte, ou si elle sortoit de Bagdad ? Quand ils lui eurent dit qu'elle venoit d'Égypte, il les invita à retourner sur le champ de bataille : « Car, dit-il, je soupçonne fort que le chef de cette caravane n'est pas mort. »

Les Bédouins revinrent aussitôt sur leurs pas, et se mirent à

retourner et à frapper les cadavres avec la pointe de leurs lances. Quand ils arrivèrent auprès d'Alaeddin, un d'eux, qui s'aperçut qu'il étoit en vie, s'écria : « Ah, ah, tu contrefais donc le mort ; mais attends, je vais bientôt t'expédier ! » En disant cela, il se mit en devoir de lui enfoncer sa lance dans la poitrine.

Dans cet instant critique, Alaeddin ayant adressé une fervente prière au bienheureux Abdalcader Algilani, aperçut une main qui détournoit la lance du Bédouin de sa poitrine sur celle de son guide Kemaleddin alakam. Le Bédouin retira sa lance avec violence, et revint sur Alaeddin ; mais la même main dirigea le coup sur la poitrine du sacca ; et le brigand croyant avoir frappé sa victime, rejoignit ses camarades, qui s'éloignèrent au plus vite.

Alaeddin avant levé la tête, et voyant que les Arabes avoient disparu avec leur butin^[4], se leva, et se mit à courir de toutes ses forces. Abou Nab s'étant retourné dans ce moment, s'écria : « Camarades, je vois quelqu'un s'enfuir ! » Un des brigands se détacha aussitôt de la bande, et cria de toutes ses forces : « Tu as beau fuir, je t'aurai bientôt attrapé. » En même temps il piqua son cheval, et courut à toute bride sur Alaeddin.

Alaeddin aperçut alors devant lui un réservoir d'eau, près duquel étoit une citerne. Il grimpa vivement sur le mur de cette citerne, s'y étendit de tout son long, et fit semblant de dormir. Il se recommanda à Dieu, et le supplia de le dérober à tous les regards. Le Bédouin s'étant approché de lui, et s'étant dressé sur ses étriers pour le saisir, Alaeddin fit une seconde prière semblable à celle qu'il venoit de faire. Aussitôt un scorpion sortit de son trou, et piqua si vivement la main du Bédouin,

qu'il se mit à appeler ses camarades, et à leur crier qu'il étoit mort. Les brigands étant accourus, et l'ayant trouvé étendu par terre, le remirent sur son cheval, et s'informèrent de l'accident qui venoit de lui arriver.

Ayant appris qu'il avoit été piqué par un scorpion, ils craignirent que cet endroit n'en fût rempli, et ne songèrent qu'à s'enfuir. Ils emmenèrent promptement leur camarade, et rejoignirent le reste de la troupe qui disparut bientôt. Pour Alaeddin, comme il étoit accablé de fatigue, il s'endormit profondément sur le mur de la citerne.

Cependant Mahmoud Albalkhy, après le brusque départ d'Alaeddin, avoit fait charger ses bagages, et avoit continué sa route vers Bagdad. Arrivé dans la forêt du Lion, il éprouva un sentiment de joie à la vue des cadavres dont il vit la terre couverte. Comme il approchoit du réservoir et de la citerne, sa mule, pressée par la soif, se pencha pour boire ; mais voyant dans l'eau l'ombre d'Alaeddin, elle recula tout effrayée. Mahmoud ayant levé les yeux, aperçut Alaeddin en chemise et en caleçon, qui dormoit sur le bord de la citerne. L'ayant réveillé, il lui demanda qui pouvoit l'avoir réduit dans un si triste état ? Alaeddin lui ayant dit que c'étoient les Arabes Bedouins, le vieux marchand le consola, l'invita à descendre, et le fit monter sur une de ses mules. Ils prirent ensemble le chemin de Bagdad, où ils arrivèrent d'assez bonne heure. Mahmoud conduisit Alaeddin à sa maison, et le fit entrer dans une salle de bain. Au sortir du bain il l'introduisit dans un appartement, où l'or brilloit de tous côtés, et qui étoit meublé d'une manière magnifique. « Les Arabes vous ont tout pris, lui dit-il ; vous avez perdu vos richesses et vos bagages ; mais si

vous voulez être docile, je vous donnerai plus de richesses que vous n'en possédiez. »

On servit un souper délicat ; Mahmoud et Alaeddin se mirent à table. Après le repas, le vieux marchand s'approcha du jeune homme, et voulut l'embrasser ; mais celui-ci le repoussa et lui dit avec fermeté :

« Je croyois vous avoir fait assez connoître l'horreur que m'inspirent de pareils sentimens, pour vous obliger à y renoncer. » Mahmoud, sans se rebuter encore, crut pouvoir profiter de l'état malheureux où étoit Alaeddin, et lui fit entendre que les habillemens, la mule, les marchandises qu'il devoit lui donner, méritoient de sa part quelque reconnoissance. « Garde tes vêtemens, ta mule et tes marchandises, répondit fièrement Alaeddin, et fais-moi ouvrir la porte pour que je m'éloigne à jamais de ta présence. » Mahmoud, déconcerté par la résolution d'Alaeddin, lui fit ouvrir les portes.

Alaeddin ayant fait quelques pas dans la rue, se trouva près d'une mosquée, et se retira sous le vestibule. Au bout de quelque temps, il aperçut de loin une lumière qui paroissoit se diriger vers l'endroit où il étoit. Il reconnut bientôt que cette lumière étoit produite par les flambeaux qu'on portoit devant deux marchands, dont l'un étoit un vieillard d'une figure majestueuse, et l'autre un jeune homme.

« Mon cher oncle, disoit le jeune homme au vieillard , au nom de Dieu, rendez-moi ma cousine ! » « Je vous ai déjà dit plusieurs fois, lui répondit le vieillard, que cela étoit impossible : n'avez-vous pas vous-même fait prononcer le divorce ? »

Le vieillard ayant aperçu en ce moment Alaeddin, fut surpris de sa beauté et de sa bonne grâce, et le salua d'une manière gracieuse. Alaeddin lui ayant rendu très-poliment son salut, le vieillard lui demanda qui il étoit ?

« Je me nomme Alaeddin, répondit-il ; je suis fils de Schemseddin, syndic des marchands du Caire. Ayant fait connoître à mon père l'envie que j'avois de faire le commerce, il m'a fait préparer cinquante ballots de marchandises et d'étoffes précieuses, et m'a donné dix mille pièces d'or. J'ai quitté le Caire, et j'ai dirigé ma route vers ces contrées ; mais à peine suis-je entré dans la forêt du Lion, qu'une troupe d'Arabes Bedouins est venue attaquer ma petite caravane, et m'a enlevé tout ce que je possédois. Je viens d'entrer dans cette ville ne sachant où passer la nuit ; j'ai aperçu cette mosquée, et suis venu me mettre à l'abri sous le vestibule. »

« Que diriez-vous, dit le vieillard qui l'avoit écouté attentivement, si je vous donnois un habit complet du prix de mille pièces d'or, une mule qui en vaudroit autant, et une bourse garnie d'une pareille somme ? »

« Quel seroit le but d'une pareille générosité, demanda Alaeddin ? »

« Vous voyez ce jeune homme, reprit le vieillard en montrant le jeune marchand, c'est le fils de mon frère dont il étoit l'idole. J'ai une fille que j'aime aussi avec passion, nommée Zobéïde, qui, outre sa grande beauté, possède au suprême degré le talent de la musique. Je l'ai mariée à mon neveu, qui en est devenu passionnément amoureux ; mais elle n'a jamais pu le souffrir. Piqué de son indifférence, il a demandé trois fois le divorce, et l'a quittée. Maintenant il veut

la reprendre, et me fait supplier par tout le monde de la lui rendre. Je lui ai répété déjà plusieurs fois que cela étoit impossible tant qu'un autre homme ne l'aura pas épousée et répudiée ; et je me suis engagé à chercher un étranger pour lui rendre ce service, afin qu'on glose moins sur son compte. Puisque le hasard nous fait vous rencontrer ici, et que vous êtes étranger, venez avec nous chez le cadi, nous dresserons le contrat de votre mariage avec ma fille ; vous passerez la nuit avec elle ; et demain matin quand vous l'aurez répudiée, je vous donnerai tout ce que je vous ai promis. »

Alaeddin dit en lui-même : « Ne vaut-il pas mieux passer la nuit dans un bon lit, auprès d'une jolie femme, que de la passer dans la rue ou sous un vestibule ? » En conséquence il accepta la proposition, et se rendit avec eux chez le cadi, qui, charmé de sa bonne mine, prit aussitôt le plus vif intérêt à ce qui le regardoit. « Que voulez-vous, dit le cadi en s'adressant au vieillard ? » « Je veux, répondit celui-ci, marier ma fille avec ce jeune homme ; mais à condition qu'il la répudiera demain matin, et la rendra à son premier mari. Pour cela, je veux qu'il s'engage à payer demain à ma fille une dot de cinquante mille pièces d'or. L'impossibilité où il est de payer cette somme le forcera de remplir la convention ; et alors je m'engage à lui donner un habillement complet du prix de mille pièces d'or, une mule de la même valeur, et une bourse qui renferme une pareille somme. »

Comme ils étoient tous d'accord sur ces articles, le cadi passa le contrat, et remit entre les mains du père de la jeune fille l'obligation d'Alaeddin. Le vieillard emmena avec lui son nouveau gendre, lui fit présent d'un habillement magnifique, et

le conduisit à sa maison. Il entra d'abord chez sa fille pour la prévenir, et lui dit, en lui montrant l'obligation qu'il avoit à la main, qu'il venoit de la marier à un jeune homme charmant, nommé Alaeddin Aboulschamat. Après lui avoir recommandé de le bien recevoir, il la quitta, et se retira dans son appartement.

Le cousin de cette jeune dame avoit mis dans ses intérêts une vieille intrigante qui alloit souvent la voir. Il fut trouver cette vieille, et l'engagea à employer quelque ruse pour empêcher sa cousine de recevoir Alaeddin. « Car, disoit-il, dès qu'elle aura jeté les yeux sur ce beau jeune homme, elle ne voudra plus me revoir. »

La vieille rassura le cousin, et lui promit d'éloigner Alaeddin. En effet, elle fut trouver sur-le-champ ce dernier, et lui tint ce discours :

« L'intérêt, que m'inspirent votre jeunesse et votre bonne mine, m'engage à vous donner, mon fils, un conseil dont je désire que vous fassiez votre profit. La jeune dame que vous venez d'épouser a un extérieur qui peut séduire, mais je vous conseille de ne pas l'approcher. Je vous dirai plus : votre santé court le plus grand risque, si vous avez quelque commerce avec elle. Laissez-la, croyez-moi, se coucher seule, et gardez-vous de vouloir partager son lit. »

« Pourquoi donc, demanda Alaeddin surpris, et quel danger ma santé peut-elle courir auprès d'une jeune dame ? »

« Tout son corps, reprit la vieille, est couvert d'une lèpre dégoûtante, qu'elle vous communiqueroit infailliblement, si vous aviez l'imprudence de la toucher le moins du monde. »

« Je puis bien vous assurer, dit vivement Alaeddin, que je me tiendrai à une telle distance de cette belle, qu'elle ne pourra me rien communiquer. »

La vieille ayant laissé Alaeddin dans une disposition si favorable à ses intentions, alla trouver la jeune dame, et lui fit le même conte qu'elle venoit de faire à Alaeddin. « Soyez bien tranquille, ma bonne, lui dit Zobéïde, je profiterai de votre avis. Ce monsieur pourra coucher seul, s'il veut, et demain matin il aura la complaisance de s'en aller comme il est venu. » La jeune dame ayant ensuite appelé une de ses esclaves, lui ordonna de mettre le couvert, et de faire souper Alaeddin.

Après avoir mangé avec appétit, Alaeddin fut s'asseoir dans un coin de l'appartement, et lut à haute voix le chapitre du Coran, intitulé Yas.^[5] La jeune dame l'ayant écouté attentivement, trouva qu'il avoit la voix fort belle, et dit en elle-même :

« La vieille a été vraisemblablement induite en erreur par ceux qui lui ont dit que ce jeune homme étoit attaqué de la lèpre. Ceux qui sont atteints d'une telle maladie n'ont assurément pas une voix aussi pure et aussi fraîche que la sienne. Tout ce qu'elle est venue me conter à son sujet n'est que mensonge et fausseté. »

La jeune dame sentant alors moins d'éloignement pour Alaeddin, voulut l'engager à s'approcher d'elle. Elle prit une guitare fabriquée dans les Indes, et, déployant une voix si harmonieuse que les oiseaux même s'arrêtoient au milieu des airs pour l'écouter, elle chanta ces deux vers :

VERS.

« J'aime un faon au regard tendre, à la démarche légère, qui tantôt me fuit, et tantôt me poursuit. Qu'on est heureuse de posséder un tel faon !^[6] » (i) Taâshactou dhabyan nais altarf ah- vara, etc.

Alaeddin, charmé au-delà de toute expression, répondit aussitôt par ce vers :

VERS.

« Que j'aime cette taille élégante, et ces roses qui brillent sur ses joues ! »

La jeune dame, sensible à ces compliments, leva son voile, et laissa voir les traits les plus réguliers, et la figure la plus séduisante. Comme Alaeddin paroissoit frappé de sa beauté, elle s'avança vers lui ; Alaeddin la repoussa doucement. Elle découvrit alors, à ses yeux, deux bras aussi blancs que la neige, aussi polis que l'ivoire. Alaeddin, de plus en plus transporté, voulut à son tour s'approcher de la jeune dame : elle le pria de s'éloigner, en lui disant que, comme il étoit attaqué de la lèpre, son voisinage pouvoit être dangereux pour elle.

Alaeddin, tout étonné, demanda à la jeune dame quelle étoit la personne qui avoit pu lui faire un pareil conte ? « C'est, lui dit-elle, une vieille femme qui vient souvent ici. » « Bon, reprit Alaeddin , c'est sûrement elle qui m'a dit aussi que vous étiez

attaquée de la même maladie. » Les deux époux reconnurent alors le stratagème, et ne craignirent plus de se donner mutuellement des marques de la tendresse qu'ils avoient conçue l'un pour l'autre.

Le lendemain matin, Alaeddin trouva que son bonheur avoit passé avec la rapidité de l'oiseau qui fend l'air, et se plaignit de la nécessité ou il se trouvoit de se séparer de son épouse. « Je n'ai plus que quelques momens à jouir de votre présence, lui dit-il, les larmes aux yeux. » La jeune dame l'ayant prié de s'expliquer :

« Votre père, dit-il, m'a fait contracter une obligation de cinquante mille pièces d'or pour votre dot. Si je ne le paie pas, il me fera conduire en prison ; et maintenant je ne possède pas la moindre partie de cette somme. »

« Vous avez cependant des moyens de défense, lui dit Zobéïde. » « Cela est vrai, répondit Alaeddin ; mais comment faire sans argent ? »

« Cela est moins difficile que vous ne pensez, reprit Zobéïde. Rassurez-vous, et montrez de la fermeté. Prenez toujours ces cent pièces d'or : si j'en avois davantage, je vous les offrerois de tout mon cœur ; mais mon père, qui affectionne beaucoup son neveu, m'a pris tout ce que je possédois, pour me forcer à retourner avec lui. L'huissier du tribunal va sans doute venir vous trouver de leur part dans le courant de la matinée. Si mon père ou le cadi vouloient vous forcer à prononcer le divorce, demandez-leur hardiment quelle est la religion qui peut contraindre celui qui se marie le soir à répudier sa femme le lendemain matin ? En même temps faites un petit présent à chacun des juges ; approchez-vous respectueusement du cadi ;

mettez-lui dix pièces d'or dans la main, et soyez sûr qu'ils prendront tous vivement vos intérêts. Si on vous demande pourquoi vous ne voulez pas accepter les mille pièces d'or, la mule et le vêtement stipulés dans le contrat que vous avez passé hier, répondez que chaque cheveu de la tête de votre femme est plus précieux pour vous que mille pièces d'or ; que vous avez pris la ferme résolution de ne jamais vous séparer d'elle, et que vous ne voulez recevoir ni mule, ni vêtement. Et si mon père exigeoit le paiement de la dot, dites-lui que vous vous trouvez trop gêné dans ce moment pour le satisfaire. »

Pendant qu'ils s'entretenoient ainsi, ils entendirent frapper assez fort à la porte de la rue. Alaeddin étant descendu pour ouvrir, aperçut l'huissier du tribunal qui venoit l'inviter, de la part de son beau-père, à se rendre à l'audience. Alaeddin lui demanda, en lui mettant cinq pièces d'or dans la main, s'il y avoit une loi qui le forçât à répudier le matin la femme qu'il avoit épousée la veille ? L'huissier lui répondit qu'il n'existoit aucune loi de cette espèce, et s'offrit poliment à lui servir de défenseur, dans le cas où il ne seroit pas en état de se défendre lui-même.

Ils se rendirent ensuite tous deux à la salle d'audience. Le cadi exigea d'Alaeddin le paiement de la dot, puisqu'il refusoit de répudier la jeune dame. Celui-ci, sans se déconcerter, demanda qu'on le fit jouir du délai accordé par la loi. Le juge lui fit l'observation que ce délai n'étoit que de trois jours.

« Trois jours ne me suffiront pas, dit Alaeddin, j'en demande dix. » Comme cette demande étoit raisonnable, on la lui accorda, mais sous la condition qu'à l'expiration de ce terme, il payeroit la dot, ou qu'il répudieroit sa femme.

Alaeddin ayant accepté l'alternative, sortit de l'audience, se pourvut de viande, de riz, de beurre et des autres provisions nécessaires pour le souper. Étant rentré chez lui, il raconta à la jeune dame ce qui venoit de se passer. Zobéïde lui dit qu'il arrivoit des choses bien étonnantes dans l'intervalle du soir au matin, et qu'en attendant elle alloit donner ses ordres pour le souper. En effet, elle fit bientôt servir une table chargée des mets les plus délicats, et des liqueurs les plus exquises.

Sur la fin du repas, Alaeddin pria Zobéïde de lui chanter un air en s'accompagnant de la guitare. La jeune dame s'empressa de le satisfaire ; elle prit l'instrument, et en tira des sons si harmonieux, que les murs même de l'appartement parurent sensibles à ses accords.

Tout-à-coup ils entendirent heurter assez rudement à la porte de la rue. Alaeddin alla ouvrir, et aperçut quatre derviches dans une attitude suppliante. Leur ayant demandé ce qu'ils vouloient, un d'entr'eux lui répondit :

« Seigneur, nous sommes des derviches étrangers dans cette ville, et nous desirerions passer la nuit chez vous. Dès le point du jour nous reprendrons notre route. Vous attirerez sur vous les bénédictions de Dieu en nous accordant cette faveur : et peut-être n'en sommes-nous pas indignes ; car il n'y a pas un seul d'entre nous qui ne sache par cœur les poèmes et les vers les plus fameux, et qui ne soit amateur passionné de la musique et des instrumens. »

« Je suis obligé de consulter quelqu'un sur la demande que vous me faites, leur dit Alaeddin. » Et sur-le-champ il vint informer Zobeïde de ce qui se passoit. Zobéïde lui dit de les laisser entrer.

Alaeddin les ayant introduits, il les fit asseoir, et les traita avec beaucoup de politesse. « Seigneur, lui dirent-ils, notre état ne nous empêche pas de jouir des plaisirs de la société, et il ne faut pas que nous interrompions vos plaisirs. En passant auprès de votre maison, une musique délicieuse se faisoit entendre, et quand nous sommes entrés, elle a cessé tout-à-coup. Oserions-nous vous demander si la personne qui l'exécutoit est une esclave blanche ou noire, ou quelque jeune dame de distinction ? »

« C'est mon épouse, répondit Alaeddin. » Aussitôt il leur raconta son aventure, la manière dont son beau-père lui avoit fait contracter une obligation de cinquante mille pièces d'or, et l'embarras où il se trouvoit pour les payer, n'ayant pu obtenir qu'un délai de dix jours.

« N'ayez aucune inquiétude, lui dit un des derviches. Je suis le chef de quarante derviches sur lesquels j'exerce une puissance absolue. Je les engagerai facilement à me procurer les cinquante mille pièces d'or dont vous avez besoin. Je vous les remettrai, et vous pourrez remplir l'engagement que vous avez contracté avec votre beau-père ; mais si c'étoit un effet de votre complaisance de nous faire entendre la voix de la jeune dame, vous nous procureriez une jouissance bien douce ; car la musique est, pour de certaines personnes, aussi agréable que les mets les plus exquis, et, pour d'autres, c'est un délassement qu'ils préfèrent à tout. »

Le derviche qui faisoit de si belles promesses, étoit bien en état de les réaliser ; car c'étoit le calife Haroun Alraschid lui-même, accompagné du visir Giafar, du Scheikh Mohammed Abou Naouas^[7], et de Mansour, exécuter de ses jugemens. Le

calife ayant ce soir-là l'esprit fatigué, avoit fait venir ces personnages pour se distraire, et parcourir avec eux les rues de Bagdad. Ils s'étoient déguisés en derviches ; et en passant auprès de la maison d'Alaeddin, ils avoient entendu l'air qu'exécutoit Zobéïde. Le calife, enchanté de la beauté de la voix, et des sons harmonieux de l'instrument, avoit été curieux de connoître et d'entendre à loisir la personne qui possédoit à un si haut degré le talent de la musique.

Alaeddin avant consenti à la demande des derviches, ils passèrent toute la nuit à s'amuser, et à converser de la manière la plus spirituelle. Le lendemain matin le calife glissa sous le coussin sur lequel il étoit assis, une bourse de cent pièces d'or, et se retira avec ses compagnons. Zobéïde ayant aperçu, en levant le coussin, la bourse qui étoit dessous, la porta à son mari, et lui dit qu'elle soupçonnoit un des derviches de l'avoir glissée, à leur insçu, avant de s'en aller, sous le coussin où elle venoit de la trouver. Alaeddin la prit, et fut acheter la viande, le riz, et les autres provisions nécessaires pour passer cette seconde soirée.

Quand on eut allumé les bougies, il dit à sa femme qu'il croyoit que les derviches lui en avoient imposé, et qu'ils ne lui apporteroient pas les cinquante mille pièces d'or. Pendant qu'il parloit encore, les derviches vinrent frapper à la porte. Zobéïde lui dit d'aller ouvrir ; et lorsqu'il les eut fait monter dans son appartement, il leur demanda s'ils venoient remplir la promesse qu'ils lui avoient faite?

« Nos confrères, lui dirent les derviches, n'ont pas voulu se prêter à ce que nous desirions ; mais ne craignez rien, demain, dans la matinée, nous ferons une opération de chimie pour nous

procurer cet argent. Laissez-nous seulement jouir, ce soir, du plaisir d'entendre chanter votre épouse ; car la complaisance qu'elle a eue pour nous hier, nous fait désirer vivement de l'entendre encore. »

Zobéïde ayant pris sa guitare, s'empessa de les satisfaire, et les charma par les sons qu'elle tira de cet instrument. Ils passèrent la nuit dans la joie et le plaisir ; et au point du jour, le calife ayant mis une seconde bourse de cent pièces d'or sous le coussin, s'en retourna au palais avec ses compagnons.

Les derviches continuèrent à venir ainsi passer la soirée chez Alaeddin, et le calife ne manqua jamais de déposer une bourse de cent pièces d'or sous le coussin.

Le dixième jour le calife envoya chercher un des plus fameux marchands de Bagdad, et lui ordonna de préparer sur-le-champ cinquante ballots des plus riches étoffes et des marchandises qui viennent ordinairement d'Égypte, et de mettre sur chaque ballot une étiquette qui indiquât que le prix en étoit de mille pièces d'or. Ce prince manda ensuite un de ses esclaves auquel il fit remettre un vêtement magnifique et une cuvette d'or avec son aiguière. Il lui confia le soin des cinquante ballots, et lui donna en même temps une lettre adressée à Alaeddin, en lui commandant de se rendre avec les ballots, dans une rue qu'il lui désigna, et de s'informer où étoit la maison du syndic des marchands, qui étoit en même temps le beau-père d'Alaeddin. « Quand tu auras trouvé la maison, ajouta le calife, tu demanderas au syndic où demeure le seigneur Alaeddin ton maître ? » Le calife informa ensuite l'esclave des autres choses qu'il devoit dire pour bien jouer son rôle, et s'acquitter habilement de sa commission.

Ce jour-là même le cousin de Zobéïde étoit venu trouver le père de cette jeune dame, et l'avoit invité à se rendre avec lui chez Alaeddin, pour le forcer à répudier sa cousine. Comme ils s'y rendoient tous deux, ils aperçurent un esclave monté sur une mule, qui conduisoit cinquante autres mules chargées de ballots d'étoffes riches et précieuses. Ayant demandé à l'esclave pour qui étoient ces ballots, il leur répondit qu'ils appartenoient à son maitre Alaeddin Aboulschamat ; et aussitôt il ajouta :

« Le père de mon maitre lui avoit donné des marchandises, et l'avoit envoyé à Bagdad ; mais des voleurs Arabes l'ont attaqué dans la forêt du Lion, et lui ont enlevé tout ce qu'il possédoit. Cette funeste nouvelle étant parvenue à son père, il m'a envoyé vers lui avec ces cinquante mules, et m'a chargé de lui remettre une somme de cinquante mille pièces d'or, un paquet qui renferme un habillement complet, aussi riche que celui dont les voleurs l'ont dépouillé, une pelisse de martre zibeline, et une cuvette d'or avec son aiguière. »

Le père de la jeune dame, étonné de cette rencontre, et émerveillé du détail de tant de richesses, s'empressa de dire à l'esclave qu'il étoit le beau-père d'Alaeddin, et lui proposa de le conduire à la maison qu'il cherchoit.

Dans ce moment, Alaeddin, ren-fermé avec son épouse, se livroit aux plus cruelles réflexions, et étoit en proie au plus violent désespoir. Ayant entendu tout-à-coup un grand bruit à la porte de la rue, il s'écria : « Ma chère Zobéïde, c'est assurément ton père qui envoie ici les archers et les gens de justice, pour me forcer à me séparer de toi ! » « Voyez, lui dit Zobéïde, quels peuvent être ces gens-là ? »

Alaeddin descendit les degrés à pas lents, et ouvrit tristement la porte. Il fut d'abord étonné de voir son beau-père à pied, accompagné d'un esclave abyssin, monté sur une mule ; mais il le fut encore bien davantage, quand cet esclave, dont la figure, quoique noire, ne laissoit pas d'avoir quelque chose d'agréable, sautant légèrement à terre, vint lui baiser la main.

« Que veux-tu, lui demanda Alaeddin ? » « Seigneur, répondit l'esclave, je suis le serviteur de mon maître Alaeddin Aboulschamat, fils de Schemseddin, syndic des marchands du Caire. Son père m'a envoyé vers lui avec cette lettre de créance. En même temps, il présenta une lettre à Alaeddin, qui la reçut avec empressement, l'ouvrit et y lut ce qui suit :

« Schemseddin, syndic des marchands du Caire, à son fils bien-aimé Alaeddin Aboulschamat,

SALUT :

» Je viens d'apprendre, mon cher fils, la funeste nouvelle du combat où tous tes gens ont péri, et dans lequel on t'a ravi tout ce que tu possédois ; mais console-toi, je t'envoie cinquante autres ballots des plus riches étoffes de mon magasin, une mule, une pelisse de martre zibeline, et une cuvette d'or avec son aiguière. Bannis donc de ton cœur les inquiétudes que tu peux avoir conçues ; les richesses qu'on t'a enlevées t'ont servi de rançon. Ta mère et tous les gens de la maison jouissent d'une parfaite santé, et te font bien leurs compliments. J'ai appris aussi, mon cher fils, qu'on venoit de te faire épouser une jeune dame, nommée Zobéide, habile musicienne, à condition que tu la répudierois, et que, dans le dessein seulement de t'y contraindre, on t'avoit fait contracter une obligation de cinquante mille pièces d'or pour la dot. J'ai confié cette

somme à ton fidèle esclave Selim, qui doit te la remettre entre les mains, ainsi que les cinquante ballots de marchandises. »

SCHEMSEDDIN.

Après avoir lu cette lettre, Alaeddin se tourna vers son beau-père, et lui dit : « Prenez les cinquante mille pièces d'or stipulées pour la dot de Zobéïde, et négociez à votre profit les cinquante ballots de marchandises, en me tenant compte seulement du capital. » Le père de Zobéïde, sensible à la générosité d'Alaeddin, ne voulut pas néanmoins en profiter. « Je ne puis rien accepter de ce que vous m'offrez, lui dit-il. Quant à la dot, elle appartient à ma fille, et vous pouvez en faire tous les deux ce que bon vous semblera. »

Comme Alaeddin et son beau-père étoient occupés à faire entrer les ballots, Zobéïde demanda à son père à qui ils appartenoient ?

« Ma chère fille, répondit le vieillard, ils appartiennent à Alaeddin ton époux. Son père vient de les lui envoyer pour le dédommager de la perte de ceux que les Arabes lui ont enlevés. Il lui a envoyé en outre une somme de cinquante mille pièces d'or, un paquet renfermant des objets précieux, une pelisse de martre zibeline, une mule, et une cuvette d'or avec son aiguïère de même métal. Vous pouvez tous les deux disposer de ces objets à votre fantaisie ; et la dot en particulier est entièrement à ta disposition. »

Alaeddin ouvrit aussitôt la cassette, et en tira les cinquante mille pièces d'or qu'il remit à son épouse.

Le cousin de la jeune dame, stupéfait et confondu de ce qui venoit d'arriver, et voyant toutes ses espérances renversées, demanda avec humeur à son oncle, s'il n'étoit plus disposé à forcer Alaeddin à lui rendre sa femme ?

« Cela est maintenant impossible, répondit le vieillard ; car la loi est tout en faveur d'Alaeddin, qui, comme vous le voyez, a rempli ses engagemens. »

Le cousin, atterré par cette réponse, s'en retourna chez lui, le désespoir dans l'ame. Il tomba bientôt malade, et mourut de chagrin au bout de quelque temps.

Après avoir fait entrer les ballots, Alaeddin alla faire les provisions nécessaires pour un repas semblable à ceux des soirées précédentes. Étant de retour, il dit à Zobéïde : « Je ne m'étois pas trompé dans mes conjectures. Ces derviches sont des imposteurs qui m'ont fait des promesses en l'air. Vous voyez comment ils ont tenu leur parole ! »

« Cessez d'avoir une aussi mauvaise opinion d'eux, lui répondit sa femme. Vous êtes le fils du syndic des marchands du Caire, et cependant hier encore vous ne possédiez pas la plus petite pièce de monnaie. Dans quel embarras ces derviches, pauvres comme ils sont, ne doivent-ils donc pas être pour se procurer cinquante mille pièces d'or ? »

« Dieu merci nous n'avons plus besoin d'eux, reprit Alaeddin : ils n'ont qu'à venir maintenant, je leur fermerai la porte au nez. »

« Pourquoi donc, dit Zobéïde ? Je suis persuadée au contraire que c'est leur présence qui nous a porté bonheur ; et chaque soir ne glissoient-ils pas, à notre insu, une bourse de cent

pièces d'or sous un coussin ? »

À la fin du jour, quand les bougies furent allumées, Alaeddin pria son épouse de prendre son luth, et de jouer un de ses airs favoris. Zobéïde, qui se plaisoit à prévenir ses moindres désirs, s'empressa de le satisfaire. Elle accorda son instrument, et se mit à chanter. Dans ce moment, on frappa assez rudement à la porte de la rue. Zobéïde pria son mari d'aller voir ce que c'étoit. Lorsqu'il eut ouvert, et qu'il eut aperçu les derviches : « Ah, ah, s'écria-t-il en riant, entrez, messieurs les imposteurs, entrez ! »

Les derviches s'étant assis, Alaeddin fit servir la collation. « Seigneur, lui dit l'un d'eux, l'impossibilité où nous nous sommes trouvés de faire ce que nous voulions, n'empêche pas que nous ne prenions le plus vif intérêt à ce qui vous regarde : racontez-nous donc, de grâce, ce qui vous est arrivé avec votre beau-père ? »

« Dieu, répondit Alaeddin, nous a comblés de plus de faveurs que nous n'avions osé l'espérer ! »

« Nous en sommes charmés, reprit le faux derviche ; car nous étions fort inquiets par rapport à vous ; et vous devez être persuadé que si nous avions pu rassembler la somme que nous vous avons promise, nous l'aurions fait de tout notre cœur. »

« Dieu m'a procuré les moyens de me tirer d'affaire, dit Alaeddin. Mon père vient de m'envoyer cinquante mille pièces d'or, et cinquante ballots des étoffes les plus précieuses, chacun de la valeur de mille pièces d'or, comme le porte l'étiquette qui est dessus. Il m'a aussi envoyé un habillement complet fort riche, une pelisse de martre zibeline, une mule, un

esclave, et une cuvette d'or avec son aiguière. En outre, je viens de me réconcilier avec mon beau-père ; et ce qui met le comble à ma félicité, c'est de posséder une femme charmante, dont je suis tendrement aimé. Vous voyez donc que Dieu ne m'a pas abandonné dans cet instant critique. »

Alaeddin ayant achevé ces paroles, le calife fit semblant d'avoir besoin de sortir un moment. Le visir Giafar, se penchant alors vers Alaeddin, l'avertit de ne rien dire qui pût blesser ses hôtes, et sur-tout celui qui venoit de sortir. Alaeddin lui demanda pourquoi il lui donnoit un pareil avis ? « Il me semble, ajouta-il, que je vous ai témoigné à tous autant d'égards et de politesse que j'en pourrois témoigner au calife. »

« La personne qui vient de sortir, reprit Giafar, est le calife lui-même. Je suis le visir Giafar, et l'un des deux personnages que vous voyez à côté de moi, est le Scheikh Mohammed Abou Naouas, et l'autre est Mansour, exécuteur des jugemens de sa Majesté. »

Alaeddin parut fort étonné de cette aventure, et ne savoit que penser.

« Seigneur Alaeddin, poursuivit le visir, faites-moi le plaisir de réfléchir un moment, et de me dire combien il y a de journées de chemin entre le Caire et Bagdad ? » Alaeddin répondit qu'il y en avoit quarante-cinq. « Comment donc, reprit Giafar, vos marchandises ont-elles pu faire ce trajet en dix jours ? Comment est-il possible que votre père ait été informé de votre désastre, qu'il ait fait emballer les étoffes que vous avez reçues, et qu'elles vous soient parvenues dans l'espace de dix jours, lorsqu'il en faut quarante-cinq pour les apporter seulement du Caire ici ? »

« Vous avez raison, Seigneur, s'écria Alaeddin, mon erreur étoit grossière. Je me perds maintenant dans tout ceci, et je n'y connois rien. »

« Tout cela, dit le visir, s'est fait par ordre du souverain Commandeur des croyans. C'est lui-même qui vous a fait tous ces présens, par l'affection extrême qu'il a conçue pour vous. »

Le calife étant rentré sur ces entrefaites, Alaeddin se jeta à ses pieds, et lui témoigna sa vive reconnaissance. « Dieu prolonge les jours de votre Majesté, s'écria-t-il, et répande à jamais ses bienfaits sur elle pour la générosité dont elle a usé envers son esclave ! »

Le calife ayant fait relever Alaeddin, le pria de lui faire entendre encore une fois la voix de Zobéïde, pour le récompenser de ce qu'il venoit de faire pour eux. Zobéïde s'empressa de répondre à une invitation aussi flatteuse. Elle prit son luth, et chanta d'une manière si ravissante, que le calife ne pouvoit se lasser de l'entendre. Il passa une partie de la nuit dans cet amusement, et il invita Alaeddin, en se retirant, à se rendre le lendemain au divan.

Alaeddin se rendit donc le lendemain au divan, accompagné de dix esclaves qui portoient chacun sur leurs têtes un bassin rempli des objets les plus précieux. En entrant, il se prosterna le visage contre terre ; et s'étant relevé, il adressa un compliment très-flatteur au calife, qui étoit assis sur son trône, environné de toute sa cour. Il le supplia ensuite d'accepter les présens qu'il venoit lui offrir.

Le calife fit à Alaeddin l'accueil le plus gracieux, et reçut avec plaisir ce qu'il lui présentait. Il le fit revêtir d'une robe

d'honneur, le nomma sur-le-champ syndic des marchands de Bagdad, et lui fit prendre place au divan en cette qualité.

Dans ce moment, le beau-père d'Alaeddin, qui étoit auparavant revêtu de cette charge, étant entré dans la salle, et ayant aperçu son gendre assis à sa place, et couvert d'une robe d'honneur, prit la liberté de demander au calife ce que cela signifioit ?

« Je viens de nommer Alaeddin, répondit ce prince, syndic des marchands. Les charges et les dignités n'appartiennent pas exclusivement et pour toujours à ceux qui en sont revêtus, et j'ai jugé à propos de vous déposer. »

« Votre Majesté a très-bien fait, dit le vieillard. Au surplus, l'honneur qu'elle vient de faire à mon gendre, rejaillit sur moi ; et c'est Dieu même qui a dirigé son choix : il élève, quand il lui plaît, les petits aux plus grands honneurs. Combien de fois n'a-t-on pas vu les grands venir baiser la main de celui qu'ils dédaignoient la veille ! »

Le calife ayant confirmé, par un ordre exprès, l'élection d'Alaeddin, et ayant remis cet ordre entre les mains du lieutenant de police pour le faire exécuter, celui-ci le donna à un de ses officiers, qui publia dans le divan, que désormais on eût à reconnoître Alaeddin Aboulschamat comme syndic des marchands, et à lui rendre les honneurs et l'obéissance qu'on lui devoit en cette qualité.

Vers la fin du jour, lorsque le divan fut congédié, le lieutenant de police, précédé d'un crieur, et marchant devant Alaeddin, parcourut en grande pompe les rues de Bagdad. Le crieur publioit dans tous les carrefours, que le calife venoit de

nommer syndic des marchands le seigneur Alaeddin Aboulschamat, et que lui seul maintenant pouvoit remplir les fonctions de cette place.

Le lendemain, Alaeddin leva une superbe boutique, à la tête de laquelle il mit un de ses esclaves qu'il chargea des détails du commerce. Pour lui, il ne s'occupoit que du soin d'assister régulièrement au divan. Un jour qu'il venoit de s'y rendre, comme à son ordinaire, un des officiers du calife vint annoncer à ce prince la mort soudaine d'un de ses conseillers intimes.

Le calife envoya aussitôt chercher Alaeddin, le fit revêtir d'un caftan^[8], et lui donna la place de celui qui venoit de mourir, avec une pension de mille pièces d'or. Alaeddin, attaché de plus près à la personne du calife, s'avança de plus en plus dans ses bonnes grâces.

Un jour qu'il étoit au divan, un émir, tenant une épée à la main, vint annoncer au calife la mort du chef du conseil suprême des Soixante. Ce prince fit aussitôt revêtir Alaeddin d'un superbe caftan, et le nomma chef de la cour des Soixante. Comme le personnage qui venoit de mourir ne laissoit après lui ni femme ni enfans, Alaeddin, par ordre du calife, hérita de tous ses esclaves et de tous ses trésors, à condition seulement qu'il prendroit soin de ses funérailles. Le calife ayant agité son mouchoir, le divan se sépara.

En sortant de la salle du divan, Alaeddin trouva une compagnie de quarante hommes des gardes du corps du prince, qui se dispoient à l'escorter par honneur, et dont le chef, nommé Ahmed Aldanaf, vint se placer à ses côtés. Alaeddin, qui connoissoit le pouvoir de cet officier, et la confiance que le

calife avoit en lui, profita de cette occasion pour l'engager à se lier étroitement ensemble, et à vouloir bien le regarder comme son fils. Ahmed Aldanaf, qui s'étoit senti de l'inclination et de l'attachement pour Alaeddin du moment qu'il l'avoit vu paroître à la cour, fut flatté de sa demande, et y consentit volontiers. Il lui promit même, pour lui donner une marque éclatante de l'intérêt qu'il prenoit à lui, de le faire escorter par ses soldats toutes les fois qu'il se rendroit au divan, ou qu'il en sortiroit.

Alaeddin, comblé d'honneurs à la cour du calife, se rendit tous les jours près de ce prince, avec lequel il vivoit dans la plus étroite intimité. Un soir qu'étant rentré chez lui, et ayant congédié les soldats d'Ahmed Aldanaf, il étoit assis près de son épouse, elle le quitta, en disant qu'elle alloit revenir dans l'instant. Peu après un cri perçant se fit entendre. Alaeddin sortit pour voir d'où partoît ce cri, et trouva sa chère Zobéïde étendue par terre. Il s'approcha d'elle pour la relever ; mais quelles furent sa surprise et son horreur, quand il s'aperçut qu'elle étoit déjà privée de sentiment !

L'appartement du père de Zobéïde étoit en face de celui d'Alaeddin. Le vieillard avant entendu le cri de sa fille, ouvrit sa porte, et demanda à son gendre ce que cela vouloit dire. « Vous n'avez plus de fille, s'écria Alaeddin, ma chère Zobéïde n'est plus ! »

Le vieillard, quoique profondément affligé lui-même de la perte de sa fille, fut tellement affecté de la douleur dont son gendre paroissoit pénétré, qu'il chercha à le consoler, et lui dit que la dernière marque qu'ils pouvoient donner de leur affection à la personne qui venoit de leur être enlevée d'une

manière si soudaine et si funeste, étoit de prendre soin de ses funérailles. Ils s'occupèrent donc l'un et l'autre à lui rendre les derniers devoirs, et cherchèrent à se consoler mutuellement. Mais laissons maintenant Zobéïde dormir en paix ; peut-être aurons-nous occasion de revenir sur cette catastrophe.

Alaeddin prit le deuil, et s'abandonna tellement à sa douleur, qu'il cessa tout-à-fait d'aller au divan. Le calife, étonné de son absence, demanda au visir Giafar la raison pour laquelle Alaeddin ne venoit plus au palais ?

« Souverain Commandeur des croyans, répondit le visir, c'est le chagrin de la perte de son épouse qui l'en empêche : il est occupé jour et nuit à la pleurer. » « Il faut aller le voir, dit le calife. »

Le calife et Giafar s'étant aussitôt déguisés tous deux, se rendirent à la demeure d'Alaeddin. Ils le trouvèrent assis, la tête appuyée sur ses deux mains, et enfoncé dans ses tristes pensées. Alaeddin se leva pour les recevoir ; et ayant reconnu le calife, il se jeta à ses pieds. Ce prince le fit relever avec bonté, et lui dit affectueusement qu'il pensoit sans cesse à lui. « Que Dieu prolonge les jours de votre Majesté, s'écria Alaeddin les yeux baignés de larmes ! »

« Pourquoi, dit le calife à Alaeddin, avez-vous cessé de venir nous voir, et vous êtes-vous absenté si long-temps du divan ? » « Sire, répondit Alaeddin, je suis inconsolable de la perte de mon épouse Zobéïde. »

« Il ne faut pas vous abandonner ainsi à la douleur, reprit le calife, et vous devez vous soumettre aux décrets de la Providence. Les larmes que vous versez sont inutiles, et ne

pourront pas rendre la vie à votre épouse. » « Je ne cesserai de la pleurer, dit Alaeddin, en poussant un profond soupir, que quand la mort nous aura réunis pour jamais. »

Le calife, en le quittant, lui recommanda expressément de se rendre au divan comme à l'ordinaire, et de ne pas le priver plus long-temps de sa présence.

Touché de la bonté du prince, Alaeddin monta le lendemain à cheval, et se rendit au divan. En entrant dans la salle, il se prosterna la face contre terre. Le calife en l'apercevant, descendit de son trône, et s'avança pour le faire relever. Il le reçut de la manière la plus distinguée, et lui fit reprendre sa place ordinaire. « J'espère, lui dit-il avec bonté, que vous serez des nôtres ce soir. »

Après le divan, le calife en rentrant au sérail, fit appeler une esclave, nommée Coût alcouloub^[9], et lui dit : « Alaeddin vient de perdre son épouse Zobéïde, qui, par ses talents pour la musique, faisoit le charme de sa vie, et bannissoit la tristesse de son cœur. Je desirerois que vous fissiez entendre ce soir, sur votre luth, quelque morceau de musique qui pût l'égayer un moment. »

Le soir, Coût alcouloub, cachée derrière un rideau, ayant accordé son luth, s'accompagna avec tant de grâce, et chanta d'une manière si ravissante, que le calife enthousiasmé se tourna avec vivacité vers Alaeddin, et lui demanda ce qu'il pensoit du talent de cette esclave ?

« Elle chante fort bien, répondit Alaeddin ; mais sa voix ne me fait pas la même impression que celle de Zobéïde. » « Je le conçois, reprit le calife ; mais enfin sa voix vous plaît-elle ? »

« Sire, répondit-il avec embarras, il faudroit que je fusse bien difficile à contenter , pour ne pas avoir quelque plaisir à l'entendre. » « Eh bien, reprit le calife, c'est un présent que je vous fais. Je vous la donne, ainsi que toutes les esclaves qui sont à son service. » Alaeddin de plus en plus surpris, s'imagina que le calife vouloit s'amuser, et se retira chez lui l'esprit frappé de cette idée.

Le lendemain le calife entra dans l'appartement de Cout alcouloub, et lui dit qu'il venoit de la donner à Alaeddin, ainsi que toutes les femmes qui étoient à son service. L'esclave en fut charmée ; car ayant eu le loisir d'examiner Alaeddin à travers le rideau qui la déroboit à ses regards, elle l'avoit trouvé fort à son gré, et n'avoit pu s'empêcher de l'aimer.

Le calife commanda aussitôt de transporter tous les effets de Cout alcouloub chez Alaeddin, et de l'y conduire elle-même. On la fit monter en litière, ainsi que toutes ses femmes, qui étoient au nombre de quarante, et on l'installa dans le palais d'Alaeddin, pendant que celui-ci étoit au divan, qui fut fort long ce jour-là ; car le calife ne leva la séance qu'à la fin du jour, et revint fort tard au sérail.

En entrant chez Alaeddin, accompagnée de quarante de ses femmes, Cout alcouioub avoit fait placer des deux côtés de la porte deux des gardes du calife, et leur avoit prescrit d'annoncer son arrivée à Alaeddin quand il se présenteroit, et de le prier de passer chez elle.

Alaeddin, qui ne pensoit déjà plus à Cout alcouloub, fut fort surpris, en rentrant chez lui, de trouver à sa porte deux gardes du corps du calife. « Qu'est-ce que cela signifie, dit-il en lui-même ? Ne me trompé-je point ? Est-ce bien là ma maison ? »

Les deux gardes s'étant avancés dans ce moment, et ayant baisé respectueusement la main à Alaeddin, l'un deux lui dit : « Nous sommes au service de Cout alcouloub, favorite du calife : elle nous charge de vous annoncer que ce prince vient de vous la donner, ainsi que toutes ses femmes, et elle vous prie de vouloir bien passer chez elle. »

« Allez dire à votre maîtresse, répondit Aiaeddin, qu'elle est la bien venue ; mais prévenez-la en même temps que tant qu'il lui plaira de rester chez moi, je ne prendrai point la liberté d'aller la voir ; car CE QUI CONVIENT AU MAÎTRE NE CONVIENT PAS À L'ESCLAVE. Priez-la aussi, de ma part, de vouloir bien me dire quelle étoit la somme qu'elle touchoit chaque jour par ordre du calife. »

Les deux gardes s'étant acquittés de leur commission, revinrent dire à Alaeddin que la pension de Cout alcouloub étoit de cent pièces d'or par jour. « J'avois bien besoin, dit-il alors en lui-même, que le calife me fit un pareil présent ! »

Cout alcouloub resta assez long-temps chez Alaeddin, qui lui faisoit remettre exactement tous les matins cent pièces d'or. Un jour que, tout entier à la douleur et aux regrets que lui causoit la perte de Zobéïde, il avoit manqué de se rendre au divan, le calife dit à Giafar :

« Visir, n'ai-je pas fait présent à Alaeddin de Cout alcouloub pour le consoler de la perte de son épouse ? Pourquoi donc ne vient-il pas nous voir comme à son ordinaire ? »

« Sire, répondit le visir, on a bien raison de dire qu'un amant oublie bientôt ses anciens amis auprès de sa maîtresse. »

Giafar ne tarda pas à être détrompé ; car ayant été le

lendemain rendre visite à Alaeddin, celui-ci lui fit part de ses chagrins, et lui dit : « Qu'ai-je donc fait au calife pour l'engager à me donner Cout alcouloub ? Je me serois fort bien passé d'un pareil présent. »

Le visir ayant répondu à Alaeddin que c'étoit l'extrême affection du calife pour lui qui l'avoit porté à lui donner cette esclave, lui demanda en confidence, s'il alloit quelquefois la voir ? « En vérité, répondit Alaeddin, je ne l'ai pas encore vue, et je vous promets que je ne la verrai jamais. » Le visir l'ayant prié de lui expliquer la raison d'une pareille retenue, il lui dit, pour toute réponse : CE QUI CONVIENT AU MAÎTRE NE CONVIENT PAS À L'ESCLAVE.

Giafar ne manqua pas de faire part de ce qu'il venoit d'apprendre au calife, qui voulut sur-le-champ aller voir Alaeddin avec son visir. Alaeddin les ayant aperçus, alla au-devant du prince, se jeta à ses pieds, et lui baisa les mains. Le calife ayant remarqué sur son visage l'empreinte du plus profond chagrin, lui dit en le faisant relever :

« Vous verrai-je donc toujours accablé de tristesse, mon cher Alaeddin ? Est-ce que Cout alcouloub n'a rien fait pour vous consoler ? » « Souverain Commandeur des croyans, répondit Alaeddin, CE QUI CONVIENT AU MAÎTRE NE CONVIENT PAS À L'ESCLAVE. Je vous jure que je n'ai point approché d'elle, et que je n'en approcherai jamais ; et si j'osois vous demander une grâce, ce seroit de me dispenser de la garder plus long-temps. » « Je voudrois bien la voir un moment, dit le calife. »

Alaeddin s'empessa de conduire le calife à l'appartement de Cout alcouloub. Ce prince, en entrant, lui demanda si Alaeddin

étoit venu la voir. Cout alcouloub lui ayant dit qu'elle avoit prié Alaeddin de passer chez elle, mais qu'il n'avoit pas voulu se rendre à son invitation, le calife ordonna sur-le-champ de la reconduire au sérail ; et ayant invité Alaeddin à venir le voir, il rentra bientôt lui-même dans son palais.

Alaeddin, content d'être délivré de Cout alcouloub, passa la nuit un peu plus tranquillement qu'à son ordinaire, et reprit le lendemain son rang au divan. Le calife fit appeler son trésorier, et lui ordonna de remettre dix mille pièces d'or au grand visir Giafar. « Visir, dit-il à celui-ci, je vous charge d'aller au bazar, et d'y acheter pour Alaeddin une esclave du prix de dix mille pièces d'or. » Le visir se disposa à exécuter l'ordre du calife sur-le-champ ; et ayant pris Alaeddin avec lui, ils se rendirent tous deux au marché des esclaves.

Pour l'intelligence de la suite de cette histoire, il faut savoir que le waly, ou lieutenant de police de Bagdad, nommé l'émir Khaled, avoit de son épouse Khatoun un fils excessivement laid, appelé Habdalum Bezaza. Ce fils, quoiqu'ayant atteint sa vingtième année, étoit encore extrêmement ignorant, et ne s'étoit adonné à aucun des exercices convenables aux jeunes gens de son rang ; car à peine savoit-il se tenir à cheval : bien différent en cela de son père, qui passoit pour un des meilleurs cavaliers de son temps, et qui s'étoit toujours fait distinguer par ses manières polies, ses connoissances et sa bravoure.

Bezaza ayant atteint l'âge de songer au mariage, sa mère eut envie de le marier, et fit part de son projet à son mari. Celui-ci, qui connoissoit tous les défauts de son fils, représenta à sa femme que leur enfant étant si disgracié de la nature, du côté du corps et de l'esprit, ils ne pourroient jamais trouver de jeune

personne qui voulût l'épouser. La réponse de Khatoun fut : « Il faut lui acheter une esclave. »

Le hasard voulut que le jour où le grand visir Giafar et Alaeddin allèrent au bazar pour y acheter une esclave, fût précisément celui où l'émir Khaled et son fils s'y rendirent dans le même dessein. Au moment de leur arrivée, le crieur tenoit par la main une jeune esclave de la plus grande beauté, dont la taille svelte et dégagée, la fraîcheur et la modestie frappèrent tellement le visir, qu'il en offrit sur-le-champ mille pièces d'or. Lorsque le crieur passa auprès de l'émir Khaled, son fils Habdalum Bezaza ayant aperçu cette esclave en devint tout-à-coup éperduement amoureux, et supplia son père de la lui acheter.

Khaled ayant fait signe au crieur de s'approcher, lui demanda quel étoit le nom de cette esclave. Ayant appris qu'elle s'appeloit Jasmin, et qu'on en offroit déjà mille pièces d'or, il se tourna vers son fils, et lui dit que s'il vouloit l'acheter il falloit enchérir. Habdalum Bezaza dit au crieur qu'il en offroit une pièce d'or de plus. Alaeddin la mit aussitôt à deux mille pièces d'or ; et chaque fois que le fils de l'émir enchérissoit d'une pièce, Alaeddin en offroit mille de plus.

Habdalum Bezaza, indigné de voir qu'on osoit enchérir sur lui, demanda au crieur, d'un air hautain, le nom de l'enchérisseur. « C'est le grand visir Giafar, répondit celui-ci ; il veut acheter cette esclave pour le seigneur Alaeddin Aboulschamat. » Dans ce moment, Alaeddin ayant offert dix mille pièces d'or, le maître de l'esclave la lui adjugea, et fut aussitôt payé par ordre du visir. Alaeddin ne se vit pas plutôt en possession de cette belle personne, qu'il lui donna la liberté,

l'épousa, et l'emmena chez lui.

Le crieur, après avoir reçu sa récompense, repassa devant l'émir Khaled et son fils, et leur apprit qu'Alaeddin avoit acheté l'esclave dix mille pièces d'or, qu'il lui avoit rendu la liberté, et venoit de l'épouser.

Bezaza s'en retourna chez lui, désespéré de cette nouvelle. À peine étoit-il arrivé, qu'il se sentit dévoré d'une fièvre violente, et fut obligé de se mettre au lit. Sa mère, qui ne savoit pas encore ce qui venoit de se passer, lui demanda quelle étoit la cause de sa maladie ? « Achetez-moi Jasmin, lui répondit-il d'une voix foible. » Sa mère, le croyant en délire, lui promit, pour l'apaiser, de lui acheter un beau bouquet de jasmin dès que le marchand de fleurs passeroit. « Il est bien question de bouquets, s'écria-t-il avec impatience, c'est l'esclave Jasmin que je vous demande ; sans elle je ne puis plus vivre. »

La mère de Bezaza, empressée de le satisfaire, alla trouver son mari, qui lui apprit quelle étoit Jasmin, et comment son fils en étoit devenu amoureux. Khatoun n'écoutant que la tendresse maternelle, ne put s'empêcher de faire quelques reproches à son mari, d'avoir laissé acheter par un autre, une esclave que son fils desiroit avec tant d'ardeur. « Ce qui convient au maître, répondit l'émir, ne convient pas à l'esclave : il ne m'a pas été possible de l'acheter, puisqu'Alaeddin Aboulschamat, chef du conseil suprême des Soixante, desiroit l'avoir. »

La maladie d'Habdalum Bezaza devenoit plus grave de jour en jour. Sa mère voyant qu'il ne vouloit plus rien prendre, et qu'il alloit périr d'inanition, se revêtit d'habits lugubres, et fit paroître toutes les marques du plus grand deuil et de la plus profonde tristesse. Tandis qu'elle s'abandonnoit ainsi à l'excès

de sa douleur, elle reçut la visite d'une femme qu'on appeloit la mère d'Ahmed Comacom le voleur.

Cet Ahmed Comacom devant jouer un assez grand rôle dans la suite de cette histoire, il est nécessaire de le faire ici connoître. Exercé au vol et à la filouterie depuis sa jeunesse, il étoit devenu si adroit, qu'il auroit pu enlever de dessus les sourcils le collyre qu'on y applique, sans que la personne s'en aperçût. Hardi et dissimulé avec cela, il avoit su cacher si bien ses mauvaises inclinations, et gagner la confiance de quelques gens en place, qu'on l'avoit nommé commandant du guet ; mais comme il voloit et pilloit le peuple au lieu de le défendre, le wali en ayant été informé, le fit garrotter, et conduire devant le calife, qui le condamna à perdre la tête.

Ahmed Comacom, qui connoissoit l'humanité du visir Giafar, et qui savoit que son intercession auprès du calife n'étoit jamais vaine, le fit supplier de vouloir bien s'intéresser pour lui.

Lorsque le visir en parla au calife, ce prince lui dit : « Puis-je rendre à la société un pareil fléau, et laisser un libre cours à tant de brigandages ? » « Sire, dit le visir, condamnez-le à une prison perpétuelle. L'inventeur des prisons fut un homme sage : ce sont des tombeaux où sont ensevelis tout vivans ceux que le bien public prescrit de retrancher de la société. »

Le calife se rendit au sentiment de son visir. Il commua la peine de mort portée contre Ahmed Comacom en une prison perpétuelle, et fit écrire sur sa chaîne : CONDAMNÉ AUX FERS JUSQU'À LA MORT.

On avoit donc renfermé Ahmed Comacom pour le reste de

ses jours ; et sa mère, en même temps qu'elle avoit, par suite de la pitié qu'elle inspiroit, un libre accès dans la maison de l'émir Khaled, wali de Bagdad, prenoit soin de porter à manger à son fils dans sa prison, et lui reprochoit souvent de n'avoir point suivi les avis qu'elle lui avoit autrefois donnés.

« Ma mère, lui dit-il un jour, personne ne peut éviter sa destinée ; mais vous qui allez et venez chez le wali, tâchez d'engager son épouse à lui parier en ma faveur. »

La vieille étant donc entrée dans l'appartement de la femme du wali, et l'ayant trouvée habillée de deuil, et plongée dans la plus profonde tristesse, lui en demanda le sujet ? « Ah, ma bonne, s'écria-t-elle, je vais perdre mon cher fils Habdalum Bezaza ! » La vieille s'étant informée de la cause de la maladie, la femme du wali raconta ce qui étoit arrivé à Bezaza. La vieille jugea l'occasion favorable pour obtenir la liberté de son fils, et résolut d'en profiter.

« Madame, dit-elle à la femme du wali, je connois un moyen assuré de rendre la vie à votre fils. Ahmed Comacom est capable d'enlever l'esclave Jasmin, et de la lui remettre entre les mains. Mais malheureusement il est condamné à une prison perpétuelle. Tâchez de lui faire rendre la liberté ; employez pour cela tout le crédit que vous avez sur l'esprit de votre mari, et je vous promets que votre fils sera bientôt satisfait. »

La femme du wali remercia la vieille, et lui promit de faire tout son possible pour obtenir la liberté de Comacom. En effet, elle parla dès le même jour à son mari, lui témoigna que Comacom étoit pénétré du plus sincère repentir, déplora le sort de sa malheureuse mère, et finit en lui disant : « Si vous parvenez à faire rendre la liberté à ce prisonnier, vous ferez une

bonne œuvre, qui, je n'en doute pas, attirera sur nous les bénédictions du ciel, et rendra la santé à mon chez Bezaza. »

Le wali se laissa toucher par les prières et les larmes de son épouse. Il se rendit le lendemain matin à la prison d'Ahmed Comacom, et lui demanda s'il se repentoit sincèrement de sa vie passée, et s'il étoit dans la ferme résolution de se mieux conduire à l'avenir.

Ahmed Comacom répondit d'un ton hypocrite, que Dieu avoit touché son cœur depuis long-temps ; que s'il étoit rendu à la société, il tâcheroit, par la régularité de sa conduite, par son zèle à poursuivre les méchants et par son attachement inviolable à ses devoirs, de réparer les fautes qu'il avoit commises, et d'effacer la mauvaise opinion qu'on pouvoit avoir conçue de lui. Sur cette assurance, le wali le fit sortir de prison, et l'emmena au divan, sans cependant oser prendre sur lui de faire briser ses chaînes.

En entrant dans la salle, le wali se prosterna la face contre terre, et présenta ensuite au calife Ahmed Comacom, qui s'avança en agitant ses chaînes.

« Comment, malheureux, lui dit le prince avec indignation, tu respirez encore ? » « Sire, répondit Comacom, la vie de l'infortuné semble se prolonger avec ses souffrances. »

« Émir Khaled, s'écria le calife, pourquoi avez-vous amené ce scélérat devant moi ? » « Souverain Commandeur des croyans, répondit le wali, sa pauvre mère, privée de tout secours, et qui n'a d'espérance qu'en lui, supplie votre Majesté de faire ôter les chaînes à ce malheureux, qui se repent de ses fautes, et de le rétablir dans la place qu'il occupoit avant sa

disgrâce. »

« Se repent-il sincèrement de sa conduite passée, demanda le calife ? »

« Souverain monarque du monde, répondit Comacom, Dieu est témoin de la sincérité de mon repentir, et du désir que j'ai de réparer le mal que j'ai commis. »

Le calife, naturellement bon, et touché du sort de la mère de ce malheureux, fit venir un forgeron pour rompre ses chaînes. Non content de lui rendre la liberté, il le fit revêtir d'un caftan, et le rétablit dans ses fonctions, en lui recommandant de se mieux conduire à l'avenir, et de ne jamais s'écarter des sentiers de la droiture et de l'équité.

Ahmed Comacom, au comble de la joie, se prosterna devant le calife, et pria Dieu de lui accorder un règne long et heureux. On fit aussitôt proclamer dans Bagdad qu'Ahmed Comacom venoit d'être rétabli dans la charge qu'il possédoit auparavant.

Quelques jours s'étoient écoulés depuis l'élargissement de Comacom. La femme du wali ayant vu la vieille, la pressa de remplir les promesses qu'elle lui avoit faites au nom de son fils. Celle-ci alla aussitôt trouver Comacom, qui étoit alors occupé à boire, lui représenta vivement les obligations qu'il avoit à la femme du wali, et lui dit : « C'est à cette dame seule que tu dois ta liberté, et elle ne s'est intéressée en ta faveur, que d'après l'assurance que je lui ai donnée que tu enlèverois l'esclave Jasmin, actuellement en la possession d'Alaeddin, pour la remettre à son fils qui en est passionnément amoureux. » Ahmed Comacom promit à sa mère de s'occuper de cette affaire dans la nuit même.

Cette nuit étoit précisément la première du mois ; et le calife avoit coutume de la passer auprès de son épouse, après l'avoir sanctifiée par un acte de bienfaisance, comme de rendre la liberté à un esclave de l'un ou de l'autre sexe, ou à quelqu'un de ses gardes. Le calife avoit encore habitude, avant de passer dans l'appartement de Zobéïde, de déposer sur un sofa son manteau royal, son chapelet, le sceau de l'état et ses autres bijoux. Il avoit sur-tout un flambeau d'or, enrichi de trois gros diamans, auquel il étoit très-attaché. Ce soir-là, ayant remis ces objets sous la surveillance de ses gardes, il s'étoit retiré d'assez bonne heure dans l'appartement de la sultane Zobéïde.

Ahmed Comacom ayant attendu que la nuit eût épaissi ses voiles, et que l'étoile de Canopus eût perdu peu à peu son éclat, profita du moment où tous les mortels étoient plongés dans les douceurs du sommeil, et où Dieu seul pouvoit être témoin de ses actions. Il tira son épée, et s'avança vers le pavillon où étoit l'appartement du calife. Ayant dressé une échelle contre le mur, il monta hardiment au-dessus de l'appartement ; et étant parvenu à soulever une des planches du plafond, il trouva les gardes endormis, et descendit doucement. Ayant fait respirer aux gardes une poudre soporifique, il se saisit du manteau royal, du chapelet, du mouchoir, du sceau de l'état, et du flambeau d'or, enrichi de diamans. Il sortit aussi heureusement qu'il étoit entré, et dirigea sur-le-champ ses pas vers le palais d'Alaeddin Aboulschamat.

Alaeddin étoit couché cette même nuit près de sa chère Jasmin. Ahmed Comacom s'étant introduit furtivement dans son appartement, leva un des carreaux de marbre du plancher, et ayant fait un trou, il y déposa les effets qu'il avoit pris chez

le calife, après les avoir entortillés dans un mouchoir ; il ne se réserva que le flambeau d'or, enrichi de diamans. Ayant replacé le carreau de marbre comme il l'avoit trouvé, il parvint à s'évader sans que personne l'eût aperçu.

Comacom se rendit alors à la maison du waly. Chemin faisant, il regardoit le flambeau, et se disoit en lui-même : « Quand je voudrai m'amuser à boire, je placerai ce flambeau devant moi, et je verrai la liqueur de mon verre briller de tout l'éclat de l'or et des diamans dont il est enrichi. »

Le lendemain matin le calife trouva ses gardes endormis par l'effet de la poudre qu'Ahmed Comacom leur avoit fait respirer. Il les réveilla, et voulut prendre les objets qu'il avoit déposés sur le sofa. Il fut surpris de ne rien trouver, et se mit aussitôt dans une colère terrible. S'étant habillé tout de rouge, pour montrer à tous les yeux son indignation, il se rendit au divan, et s'assit sur son trône , environné de tout l'appareil de sa puissance.

Le grand visir Giafar étant entré, et s'étant aperçu que le calife étoit irrité, se prosterna respectueusement le visage contre terre, et dit : « Que Dieu préserve votre Majesté de tout mal, et éloigne d'elle tout ce qui peut lui déplaire et exciter son courroux ! » « Visir, dit le calife, le mal est grand ! » « Qu'est-il donc arrivé, Sire, demanda Giafar ? »

Comme le calife alloit raconter à son visir l'événement qui avoit excité sa colère, le wali entra dans la salle, suivi d'Ahmed Comacom.

« Émir Khaled, lui dit le prince, dans quel état se trouve Bagdad aujourd'hui ? » « Sire, répondit-il, tout est calme et

tranquille. » « Vous m'en imposez, reprit le calife. »
« Souverain Commandeur des croyans, reprit humblement l'émir en se prosternant, oserois-je demander à votre Majesté le sujet de l'agitation où je la vois ? »

Le calife lui raconta ce qui s'étoit passé, et ajouta : « Je vous ordonne de faire vos diligences pour me rapporter tous ces effets. Votre vie me répond de votre exactitude à exécuter mes ordres. » « Sire, répondit le wali, avant de prononcer ma sentence, ne seroit-il pas juste de punir de mort Ahmed Comacom ? Personne ne doit mieux connoître les voleurs et les traîtres que celui qui est chargé de les rechercher et de les poursuivre. »

À ces mots, Ahmed Comacom s'étant avancé, dit au calife : « Souverain Commandeur des croyans, vous pouvez dispenser l'émir Khaled du soin de retrouver les objets qu'on vous a dérobés. Je me charge de cette commission, en vous suppliant néanmoins de m'adjoindre deux juges et deux témoins ; car celui qui a commis une pareille action, ne redoute pas sans doute votre puissance, et encore moins celle du wali ou de tout autre. »

Le calife approuva la demande de Comacom, et dit qu'il vouloit que, dans la recherche qui alloit se faire, on commençât par visiter son propre palais, ensuite celui du grand visir, et ceux des membres du conseil suprême des Soixante. Ahmed Comacom ayant observé que peut-être le voleur avoit l'honneur d'approcher souvent la personne du calife, ce prince jura sur sa tête qu'il feroit mourir le coupable, dût-il être son propre fils.

Ahmed Comacom eut soin de se munir de l'ordre exprès du

calife, pour pouvoir pénétrer sans obstacle dans toutes les maisons, et les fouiller. Armé d'un gros bâton ferré par le bout, il commença ses recherches par visiter les palais des soixante membres du conseil suprême, ainsi que celui du grand visir Giafar. Il parcourut ensuite les maisons des chefs de la garde du calife, et des principaux seigneurs de la cour, et se rendit enfin à celle d'Alaeddin Aboulschamat.

Alaeddin, qui étoit dans l'appartement de sa femme, entendant un grand bruit dans la rue, descendit promptement, ouvrit la porte, et aperçut le wali accompagné de tous ses gens.

« Qu'y a-t-il donc de nouveau, seigneur Khaled, demanda-t-il avec empressement ? » Le wali lui ayant fait part de l'ordre dont il étoit chargé : « Vous pouvez entrer, lui dit Alaeddin, et faire dans ma maison toutes les recherches que vous jugerez convenables. »

« Je vous demande mille excuses, Seigneur, dit le wali un peu embarrassé, vous êtes au-dessus de tout soupçon, et à Dieu ne plaise qu'une personne comme vous puisse se rendre coupable de perfidie et de trahison. » « Exécutez votre commission, répliqua Alaeddin : aucune considération ne doit vous en dispenser. »

Le wali, les juges et les témoins entrèrent donc dans la maison d'Alaeddin, conduits par Comacom, qui dirigea leurs recherches vers l'appartement où il s'étoit introduit pendant la nuit. S'étant approché du carreau de marbre sous lequel il avoit enfoui les objets qu'il avoit volés lui-même, il laissa tomber exprès son lourd bâton ferré sur ce carreau, qui se brisa en éclats. L'émir Khaled ayant aperçu quelque chose de brillant, s'écria : « Seigneur Alaeddin, c'est Dieu même qui a dirigé nos

pas vers cet endroit ; car nous venons de découvrir un trésor qui vous appartient : approchez, et venez voir ce qu'il peut renfermer. »

Tous les gens du wali s'étant réunis, et ayant reconnu les objets volés, on dressa un procès-verbal, qui constatoit que ces objets avoient été trouvés enfouis dans la maison d'Alaeddin Aboulschamat. Les gens du wali se jetèrent ensuite sur Alaeddin, lui arrachèrent son turban ; et lui ayant garotté les mains derrière le dos, mirent le scellé sur tous ses effets.

Ahmed Comacom ne perdit pas de vue l'exécution de son projet principal. Il monta rapidement à l'appartement de la belle Jasmin, l'en arracha avec violence, quoiqu'elle fût enceinte, et la conduisit à la vieille, en lui recommandant de la remettre sur-le-champ entre les mains de Khatoun, femme du wali : ce qui fut exécuté sur-le-champ.

Quand Habdalum Bezaza aperçut celle qu'il aimoit si éperdument, il sentit renaître ses forces, et fit paroître la joie la plus vive. Il voulut s'approcher d'elle pour lui témoigner la satisfaction qu'il éprouvoit en la voyant ; mais Jasmin indignée, lui dit que s'il ne s'éloignoit pas sur-le-champ, elle ne répondoit pas des mouvemens que sa vue lui inspiroit. « Je me tuerois plutôt, s'écria-t-elle, que d'appartenir à un monstre tel que toi ! » « Belle Jasmin, dit Habdalum tout tremblant, de grâce, n'attendez pas à une vie qui m'est si précieuse. »

La femme du wali voulant calmer l'agitation violente où elle voyoit la belle Jasmin, lui dit avec douceur : « Souffrez, belle esclave, que mon fils puisse vous témoigner toute l'ardeur que vous lui avez inspirée ; il ne peut plus vivre sans vous. » « Malheureux, s'écria Jasmin, puis-je donc appartenir à la fois

à deux maîtres ? Et depuis quand les chiens entreroient-ils impunément dans la demeure des lions ? »

Habdalum Bezaza, au désespoir, se laissa tomber sur un sofa, et fit craindre plus que jamais pour sa vie. À cette vue, la femme du wali, furieuse, s'avança vers l'esclave : « Malheureuse, lui dit-elle, tu veux donc me priver de mon fils ? Mais tu ne jouiras pas long-temps de ma douleur : bientôt ton Alaeddin finira ses jours honteusement sur un gibet. » « Eh bien, s'écria Jasmin, je m'estimerai heureuse de lui prouver mon amour en le suivant au tombeau ! »

Khatoun, à ces paroles, suffoquée par la colère, s'élança sur Jasmin, lui arracha ses riches habits, ses parures, ses bijoux, et la fit revêtir d'une chemise de poil, et d'une robe de bure grossière. Elle la condamna à servir dans la cuisine, et la mit au rang de ses plus viles esclaves, en lui disant que désormais son emploi seroit de fendre du bois, d'éplucher les oignons et les légumes, et de faire du feu sous la marmite.

Jasmin répondit tranquillement à Khatoun, que l'emploi le plus vil et les travaux les plus rudes lui sembleroient toujours préférables à la vue de son odieux fils. Les esclaves dont la belle Jasmin étoit devenue la compagne, ne furent pas insensibles à son sort. Sa douceur, sa patience et sa résignation touchèrent tellement leurs cœurs, qu'elles s'empressèrent à l'envi de la soulager dans le service pénible qu'elle étoit obligée de faire.

Cependant le wali et ses gens, chargés des effets volés, emmenaient avec eux l'infortuné Alaeddin Aboulschamat, et le conduisoient au divan, où le calife étoit assis sur son trône, environné de toute sa cour. Quand le wali lui présenta son

manteau royal et ses autres effets, ce prince lui demanda chez qui ils les avoient retrouvés ? « Chez Alaeddin Aboulschamat, répondit le wali. » À ces paroles, le calife irrité ayant ouvert le paquet, et ne trouvant pas le flambeau d'or, orné de pierreries, lança sur Alaeddin un regard furieux. « Malheureux, lui dit-il, qu'est devenu mon flambeau ? »

« Sire, répondit Alaeddin avec fermeté, je puis vous protester que je n'ai jamais touché aux effets qu'on m'accuse d'avoir volés, et qu'il m'est impossible de vous donner de renseignements sur aucun d'eux. »

« Traître, lui dit le calife, c'est donc là la récompense des faveurs dont je t'ai comblé ? Je t'avois donné toute ma confiance, et tu m'as trahi ! »

Le calife commanda ensuite au wali de faire pendre Alaeddin, et de le conduire sur-le-champ au supplice.

Le wali et ses gens emmenèrent Alaeddin, et s'avancèrent vers le lieu de l'exécution, précédés d'un crieur, qui publioit dans toutes les rues par où ils passaient : « Voilà la récompense de ceux qui osent trahir les califes de la maison des Abbassides. » Tout le peuple de Bagdad se porta avec empressement vers la place où alloit se faire l'exécution.

Cependant Ahmed Aldanaf qui chérissoit Alaeddin comme son fils, ignorant ce qui se passait, étoit tranquillement assis dans un de ses jardins, lorsqu'un des buvetiers du divan arriva tout hors d'haleine. « Seigneur, lui cria-t-il, tandis que vous êtes assis tranquillement ici, un précipice s'est ouvert sous les pieds de votre meilleur ami. » « Qu'y a-t-il donc de nouveau, demanda Ahmed Aldanaf surpris ? » « On conduit dans ce

moment Alaeddin à la potence, répondit le buvetier. » Ahmed, s'étant informé du crime qu'on lui imputoit, se tourna vers son ami le capitaine Hassan Schouman, et lui demanda, avec inquiétude, ce qu'il pensoit de cette affaire ? « Seigneur, répondit celui-ci, je parierois, sur ma tête, qu'Alaeddin est innocent, et que tout Cela n'est qu'une ruse infernale de ses ennemis qui cherchoient à le faire périr. Il n'y a pas un instant à perdre pour le sauver ; et je vais, si vous voulez, vous en fournir le moyen. »

En effet, Hassan Schouman se rendit à la prison, et ordonna au geolier de lui remettre sur-le-champ un des criminels condamnés à mort, et confiés à sa garde. Par bonheur le criminel que lui remit le geolier avoit un peu de la tournure d'Alaeddin. Lui ayant couvert la tête d'un voile, Ahmed Aldanaf le plaça entre lui et un de ses gardes, nommé Aly Alzibac Almisri, et se rendit en diligence au lieu où Alaeddin alloit être exécuté. Ayant percé la foule, et s'étant approché très-près du bourreau, il lui marcha assez rudement sur le pied. « Seigneur, lui dit celui-ci, reculez-vous un peu, et laissez-moi la facilité de faire mon devoir. » « Malheureux, dit Ahmed Aldanaf, prends l'homme que je te présente, et exécute-le à la place d'Alaeddin Aboulschamat, qui est innocent du crime qu'on lui impute. Souviens-toi qu'Isaac fut racheté par un bétail. » Le bourreau n'osant répliquer, s'empara de l'homme qu'on lui présentait, et le pendit à la place d'Alaeddin.

Ahmed Aidanaf et Aly Alzibac Almisri emmenèrent avec eux Alaeddin, et, ayant traversé la foule sans être reconnus, se rendirent heureusement à la maison du premier. Comme Alaeddin témoignait sa reconnaissance à son bienfaiteur, celui-

ci l'interrompit, et lui reprocha vivement d'avoir commis une action aussi basse. Alaeddin lui protesta qu'il étoit innocent du vol qu'on lui imputoit, et qu'il ne savoit comment ces objets s'étoient trouvés cachés chez lui.

« Pardonnez mon emportement, lui dit alors Ahmed : le trouble que votre danger m'a causé, a pu seul me dicter des reproches indignes de vous et de moi. J'avois bien pensé d'abord que tout ceci n'étoit qu'un stratagème abominable, l'ouvrage de la haine et de la scélératesse. Puisse l'auteur de cette perfidie être un jour puni comme il le mérite ! Quoi qu'il en soit, mon cher Alaeddin, vous ne pouvez rester maintenant à Bagdad ; car les rois ne reviennent pas volontiers sur les jugemens qu'ils ont une fois portés, et il est presque impossible que celui qu'ils cherchent puisse leur échapper. J'ai dessein de vous conduire à Alexandrie : c'est un lieu sûr et de facile accès, où vous pourrez facilement vous cacher. »

« Je suis prêt à vous suivre, lui dit Alaeddin, et je m'abandonne entièrement à vous pour la conservation d'une vie que vous venez de sauver. »

Ahmed Aldanaf se tournant alors vers Hassan Schouman, lui dit : « Si le calife me demande, vous lui répondrez que je suis allé faire ma ronde dans les provinces. »

Ahmed Aldanaf et Alaeddin s'éloignèrent à l'instant même de Bagdad. À quelque distance de la ville, ils rencontrèrent deux juifs, percepteurs du calife dans cette province, qui étoient montés chacun sur une mule. Ahmed Aldanaf leur ayant demandé, d'un ton d'autorité, la recette qu'ils venoient de faire, ils refusèrent d'abord de la lui donner ; mais quand il leur eut dit qu'il étoit le receveur-général de la province, ils

s'empressèrent de lui remettre chacun cent pièces d'or.

Ahmed Aldanaf craignant ensuite que les rapports que pourroient faire les deux juifs, ne compromissent sa sûreté et celle d'Alaeddin, ne crut pas devoir leur laisser la vie : il s'empara de leurs mules, monta sur l'une, et donna l'autre à Alaeddin.

Ils arrivèrent ainsi près de l'endroit où ils devoient s'embarquer, et y passèrent la nuit dans un caravansérail. Le lendemain matin, Alaeddin vendit sa mule ; et ayant confié celle d'Ahmed Aldanaf au portier de l'endroit où ils avoient couché, ils se rendirent tous deux au port d'Aïasse^[10], et s'embarquèrent sur un vaisseau qui faisoit voile pour Alexandrie, où ils abordèrent en peu de temps.

Comme ils parcouroient les rues de cette ville, ils entendirent un crieur qui mettoit à l'enchère une petite boutique attendant à un magasin qui donnoit sur la rue. L'enchère étoit en ce moment à neuf cent cinquante drachmes. Alaeddin en ayant offert mille, le marché fut bientôt conclu ; car cette boutique appartenoit au trésor public.

Aïaeddin ayant reçu les clefs de la boutique, l'ouvrit sur-le-champ ; et il fut très-satisfait de la voir toute meublée. Il trouva dans le magasin toutes sortes d'armures, des boucliers, des sabres, des épées, des mâtures, des voiles, des ballots de toile de chanvre, des ancrs, des cordages, des valises, des sacs pleins de coquillages et de pierreries servant à orner les harnois, des étriers, des masses d'armes, des couteaux, des ciseaux, et autres choses de cette espèce ; car le maître de la boutique, qui venoit de mourir, faisoit le métier de brocanteur.

Alaeddin ayant pris possession de cette boutique et du magasin, Ahmed Aldanaf lui conseilla de s'occuper du commerce, et de se résigner à la volonté de Dieu. Ayant passé trois jours avec Alaeddin, il prit congé de lui le quatrième jour pour retourner à Bagdad, et lui recommanda de rester dans cette boutique jusqu'à ce qu'il vînt le retrouver, et lui rapporter des nouvelles du calife, avec un sauf-conduit de la part de ce prince. Il lui promit en même temps de s'occuper jour et nuit à découvrir celui qui lui avoit joué un tour aussi perfide ; et lui ayant dit un dernier adieu, il s'embarqua pour l'Aïasse, où il arriva en peu de temps, poussé par un vent favorable.

Ahmed Aldanaf ayant ensuite repris sa mule, se rendit en diligence à Bagdad, et rejoignit Hassan Schouman et sa compagnie des gardes. Comme il étoit souvent obligé de parcourir les provinces les plus éloignées de l'empire, le calife n'avoit pas été étonné de son absence. Il reprit son service ordinaire, et s'occupa, sans relâche, des recherches qui pouvoient lui faire découvrir l'auteur du vol fait au calife, et le mettre en état de prouver l'innocence de son cher Alaeddin. Mais revenons un moment au calife.

Ce prince se trouvant seul avec Giafar, le jour où Alaeddin devoir être exécuté, dit à ce ministre : « Que dis-tu, visir, de l'action d'Alaeddin ? Est-il possible de concevoir tant de bassesse et de perfidie ? »

« Sire, répondit Giafar, vous l'avez puni comme il le méritoit, et votre Majesté ne doit plus s'occuper de ce malheureux. » « N'importe, dit le calife, j'aurois envie de le voir attaché au gibet. »

Le calife se rendit donc avec son visir à la place publique.

Ayant levé les yeux sur celui qu'on venoit d'exécuter, il crut s'apercevoir que ce n'étoit pas Alaeddin. « Visir, s'écria-t-il, qu'est-ce que cela veut dire : ce n'est certainement pas là Alaeddin ? » « Pourquoi donc, Sire, demanda Giafar ? »

« Alaeddin étoit petit, reprit le calife, et celui que je vois est fort grand. » « Sire, répondit Giafar, le corps de ceux qu'on pend s'allonge toujours un peu. »

« Mais, poursuivit le calife, Alaeddin avoit la peau fort blanche, et le visage de cet homme est tout noir ? » « Souverain Commandeur des croyans, repartit Giafar, vous n'ignorez pas que la mort défigure les hommes, et donne aux cadavres une teinte livide et noirâtre. »

Malgré tous les raisonnemens de son visir, le calife voulut qu'on détachât le corps du gibet : on le visita, et on trouva écrit sur sa poitrine le nom des deux Scheikhs^[11].

« Eh bien, visir, dit le calife, persistes-tu encore dans ton sentiment ? Tu sais qu'Alacddin étoit Sunnite, et ce malheureux, tu le vois, étoit sectateur d'Aly. »

« Dieu seul, s'écria le visir, connoît ce qui est caché, et je vois effectivement qu'il est bien difficile de décider si ce cadavre est celui d'Alaeddin, ou de quelqu'autre. »

Le calife ayant ordonné de rendre les derniers devoirs au corps, rentra dans son palais ; et le soin des affaires de l'empire effaça bientôt de son esprit le souvenir d'Alaeddin. Voyons donc ce qui se passoit dans la maison du wali.

Habdalum Bezaza ne profita pas du crime qui l'avoit rendu possesseur de l'esclave d'Alaeddin. L'amour et le désespoir de voir sa passion si peu payée de retour, le firent descendre en

peu de temps au tombeau.

L'infortunée Jasmin, ayant atteint le terme de sa grossesse, accoucha d'un enfant beau comme le jour. Ses compagnes lui ayant demandé quel nom elle vouloit lui donner ? « Hélas, répondit-elle, si son père vivoit, il le nommeroit lui-même ; mais puisqu'il n'est plus, je veux que ce cher enfant s'appelle Aslan ! »

Jasmin allaita elle-même le petit Aslan, et ne le sevrâ qu'au bout de deux ans et demi, lorsqu'il se traînoit déjà de tous côtés sur ses petites mains, et commençoit même à marcher tout seul.

Un jour que Jasmin étoit occupée, comme à son ordinaire, au service de la cuisine, le petit Aslan, qui grimpoit déjà partout, ayant aperçu l'escalier qui conduisoit au salon, se mit à monter les degrés du mieux qu'il put, et vint, en sautant, près de l'endroit où l'émir Khaled étoit assis.

Le wali, surpris de la beauté de cet enfant, et charmé de sa gentillesse, le prit entre ses bras, et le fit asseoir sur ses genoux. En considérant attentivement ses traits, il fut étonné de sa ressemblance avec Alaeddin Aboulschamat.

Jasmin, inquiète de ne pas voir son fils autour d'elle, le chercha d'abord dans la cuisine et dans les cours ; mais ne le trouvant nulle part, elle s'avisa de monter au salon, et fut extrêmement surprise, en entrant, de voir l'émir Khaled qui le tenoit sur ses genoux, et s'amusoit à jouer avec lui. L'enfant, en apercevant sa mère, voulut aller se jeter à son cou ; mais le wali le retint entre ses bras, et demanda à Jasmin à qui il appartenait ?

« C'est mon fils, Seigneur, répondit Jasmin en tremblant. »
« Quel est donc son père, reprit vivement le wali ? » « C'est l'infortuné Alaeddin Aboulschamat, répondit Jasmin. Maintenant cet enfant n'a plus d'autre père, ni d'autre protecteur que vous. »

« Quoi, dit le wali, je m'intéresserois au fils d'un traître ! »
« Ah, Seigneur, s'écria Jasmin, connoissez mieux mon maître et mon époux ! Alaeddin ne fut point un traître. C'étoit un des plus fidèles et des plus zélés serviteurs du calife, et jamais il n'eut la pensée de trahir la confiance de son maître. »

Le wali, touché du sort de cet enfant, et sentant augmenter l'amour qu'il avoit d'abord conçu pour lui, dit à sa mère :
« Quand votre fils sera plus grand, et qu'il vous demandera qui est son père, dites-lui que c'est l'émir Khaled, wali de Bagdad. »

Jasmin, charmée de ce qu'elle venoit d'entendre, éleva son fils avec le plus grand soin. Dès qu'il eut atteint l'âge de sept ans, le wali le fit circoncire, et lui donna les maîtres les plus habiles, qui s'appliquèrent à l'envi à développer son intelligence, et à l'instruire d'une manière convenable au fils d'un des premiers émirs de la cour du calife. Le wali se réserva le soin de lui apprendre lui-même à monter à cheval et à faire des armes ; et toutes les fois qu'il faisoit faire des évolutions à ses soldats, il l'emmenoit avec lui, et le formoit ainsi à tous les exercices militaires.

À l'âge de dix-huit ans, le jeune Aslan étoit un cavalier parfait. Les principaux seigneurs de la cour le regardant comme le fils de l'émir Khaled, et charmés de son air noble et distingué, lui faisoient l'accueil le plus flatteur. Ahmed

Comacom ne fut pas des derniers à lui faire sa cour ; il sut même tellement s'insinuer dans ses bonnes grâces, qu'ils devinrent bientôt inséparables.

Un jour qu'ils étoient tous deux à la taverne, Ahmed Comacom tira de son sein le flambeau d'or, enrichi de pierreries, que le calife avoit tant regretté : il le plaça devant lui, mit dessus son verre, et s'amusa à considérer, à travers la liqueur, l'éclat de l'or et des diamans. Il répéta plusieurs fois cet amusement, but ainsi plusieurs coups, et s'enivra.

Aslan, charmé lui-même à la vue d'un bijou si précieux, pria Comacom de lui en faire présent. « Cela m'est impossible, lui dit Comacom. »

« Impossible ! Pourquoi donc cela, demanda Aslan avec curiosité ? » « Je ne peux pas vous le donner, répondit Ahmed ; car il a été déjà cause de la mort d'un homme. » « De quel homme, reprit Aslan étonné ? » « D'un étranger qui étoit venu dans ce pays, et que le calife avoit élevé au rang de chef du conseil suprême des Soixante. Il se nommoit Alaeddin Aboulschamat. » « Mais comment ce flambeau a-t-il été cause de la mort de cet homme ? »

« Vous aviez un frère, dit Ahmed Comacom, en baissant la voix, appelé Habdalum Bezaza. Quand il fut en âge de se marier, votre père, l'émir Khaled, voulut lui acheter une esclave... » Là-dessus, Ahmed Comacom se mit à raconter à Aslan ce qui s'étoit passé au sujet de l'esclave Jasmin, la funeste passion d'Habdalum Bezaza, le vol fait au calife, le dépôt des effets volés dans la maison d'Alaeddin, et le supplice de celui-ci.

Aslan, surpris au dernier point de ce qu'il venoit d'entendre, et commençant à soupçonner la vérité, dit en lui-même : « Cette esclave Jasmin est celle-là même qui m'a donné le jour, et mon père ne peut être autre que le malheureux Alaeddin Aboulschamat. » Rempli de cette idée, il se leve avec indignation, et quitte brusquement Ahmed Comacom.

Comme il s'en retournoit chez lui précipitamment, il rencontra le capitaine Ahmed Aldanaf. Frappé du port et de l'air de ce jeune homme, Ahmed s'arrêta, et dit tout haut : « Mon Dieu, comme il lui ressemble ! » « De qui parlez-vous donc, Seigneur, demanda Hassan Schouman qui l'accompagnait ? Qui peut vous causer une pareille surprise ? » « C'est ce jeune homme, répondit Ahmed : il est impossible de ressembler davantage à Alaeddin Aboulschamat. »

Ahmed Aldanaf s'étant approché d'Aslan, le pria de vouloir bien lui dire le nom de son père. « Mon père, répondit Aslan, est l'émir Khaled, wali de Bagdad.

« Et votre mère, reprit Ahmed Aldanaf avec intérêt, voudriez-vous bien me dire aussi son nom ? » « Ma mère, répondit Aslan est une des esclaves du wali, appelée Jasmin. » « Ô ciel, s'écria Ahmed, Jasmin est votre mère ! Apprenez, puisqu'il est ainsi, que votre père est certainement Alaeddin Aboulschamat. Au reste, allez trouver votre mère, et interrogez-la : elle vous apprendra bien des choses qu'il est nécessaire que vous sachiez. »

Aslan, de plus en plus surpris, alla trouver sa mère ; et s'étant enfermé seul avec elle, la pria de lui dire le nom de son père ? « Votre père, mon fils, répondit Jasmin avec émotion, est l'émir Khaled, wali de Bagdad. » « Non, non, s'écria Aslan,

vous me trompez, c'est Alaeddin Aboulschamat. »

À ce nom, prononcé avec feu, et qui lui rappeloit de si douloureux souvenirs, Jasmin se mit à fondre en larmes, et demanda à son fils quelle étoit la personne qui avoit pu lui découvrir un secret qu'elle cachoit depuis si long-temps au fond de son cœur ? « C'est Ahmed Aldanaf, répondit-il. » Et alors il raconta à sa mère tout ce qui venoit de se passer.

« Mon fils, dit Jasmin, quand Aslan eut achevé son récit, la vérité se découvrira sans doute un jour, et le mensonge sera confondu. Oui, mon cher fils, Alaeddin Aboulschamat est votre père ; et l'émir Khaled, qui vous en a tenu lieu jusqu'ici, et qui vous a fait élever avec tant de soin, n'est que votre père adoptif. »

Aslan, certain de son origine, s'empressa d'aller trouver Ahmed Aldanaf. Il lui baisa les mains en l'abordant, et lui dit : « Jasmin m'a confirmé ce que vous m'avez annoncé le premier. Sa bouche a prononcé le nom de mon père, le nom d'Alaeddin. Je connois l'attachement que vous aviez pour lui, et je viens vous supplier de m'aider à venger sa mort, à punir son assassin. » « Quel est son assassin, demanda Ahmed Aldanaf étonné ? » « C'est l'infame Comacom, répondit Aslan. » « Comment donc, mon fils, avez-vous fait cette découverte, reprit Aldanaf ? »

« J'ai vu, dit Aslan avec véhémence, j'ai vu entre les mains de Comacom le flambeau d'or, orné de pierreries, qui a été volé au calife. Surpris de l'éclat de ce bijou, je le lui ai demandé ; mais il n'a pas voulu me le donner. Ce flambeau, a-t-il dit, a déjà coûté la vie à quelqu'un ; et il m'a raconté de quelle manière il l'avoit dérobé au calife avec d'autres effets,

et avoit été les enterrer dans l'appartement de mon père. »

« Mon fils, dit Ahmed Aldanaf, il faut user de prudence dans cette conjoncture, et tâcher de vous faire connoître avantageusement du calife avant de lui rien découvrir. Retenez bien ce que je vais vous dire. Quand vous verrez l'émir Khaled prendre son uniforme, et s'armer de toutes pièces, priez-le de vous faire habiller comme lui, et de vous permettre de l'accompagner. Lorsque vous serez en présence de toute la cour, tâchez de vous distinguer par quelque trait de bravoure, ou par quelqu'action d'éclat qui vous fasse remarquer du calife. Si ce prince vous dit : « Aslan, je suis content de toi ; demande-moi ce que tu voudras, » suppliez-le alors de vous venger de l'assassin de votre père. Trompé par la commune opinion, il vous répondra que votre père se porte bien ; informez-le alors, sans hésiter, que vous êtes le fils d'Alaeddin Aboulschamat, que l'émir Khaled n'est que votre père adoptif, et racontez-lui dans le plus grand détail votre aventure avec Ahmed Comacom. Pour prouver ce que vous avancez, suppliez-le de faire fouiller sur-le-champ ce scélérat. »

Aslan, muni de ces instructions, rentra chez l'émir Khaled ; et l'ayant trouvé tout prêt à se rendre à une revue que devoit passer le calife, il le pria de le faire habiller comme lui, et de le mener à la revue. L'émir, qui aimoit le jeune Aslan comme s'il eût été réellement son fils, consentit volontiers à sa demande. Ils se rendirent dans une plaine hors de la ville, où le calife avoit fait dresser des tentes et des pavillons magnifiques. Toute la cour s'y trouva rassemblée, et l'armée y étoit déjà rangée en bataille.

Pendant la revue, Aslan se tint constamment auprès de

l'émir Khaled. Après quelques évolutions militaires, on voulut donner au prince le spectacle du jeu de mail. On apporta des boules et des mails, et plusieurs cavaliers se mirent à faire preuve d'adresse en se renvoyant réciproquement les boules.

Parmi ces cavaliers, se trouvoit un homme envoyé secrètement par des ennemis du calife, et qui étoit venu dans le dessein de le tuer. Il saisit une boule, et la frappa de toutes ses forces, en la dirigeant droit au visage du prince. Aslan, attentif à tout ce qui se passoit autour du calife, détourna le coup, et renvoya la boule avec tant de vigueur vers celui qui l'avoit lancée, qu'il l'atteignit au milieu de la poitrine, et le renversa de dessus son cheval.

Le calife s'aperçut du danger qu'il avoit couru, et dit tout haut : « Béni soit celui à qui je suis redevable de la vie. » Le jeu cessa aussitôt ; tous les officiers descendirent de cheval ; et lorsqu'on eut apporté des sièges, le calife ordonna de faire comparoître devant lui le téméraire qui avoit osé diriger la boule sur sa personne.

« Cavalier, lui dit-il, qui a pu te pousser à commettre un pareil attentat ? Est-tu ami ou ennemi ? »

« Ennemi, répondit fièrement le cavalier, et j'en voulois à ta personne. »

« Pour quelle raison, demanda le prince ? Tu n'es donc pas un vrai Musulman ? »

« Non pas Musulman comme tu l'entends, répondit-il ; mais je me fais gloire d'être sectateur d'Aly. »

À ces mots, le calife rempli d'indignation, ordonna qu'on le fît mourir sur-le-champ. Se tournant ensuite vers Aslan :

« Brave jeune homme, lui dit-il, je te dois la vie, demande-moi ce que tu voudras. »

« Souverain Commandeur des croyans, dit Aslan en s'inclinant respectueusement, je vous conjure de me venger de l'assassin de mon père. » « Mais ton père, le voilà, reprit le prince en montrant l'émir Khaled, et Dieu merci il se porte bien. »

« Vous êtes dans l'erreur, Sire, repartit Aslan, l'émir Khaled n'est que mon père adoptif : je suis le fils de l'infortuné Alaeddin Aboulschamat. » « Le fils d'un traître, dit vivement le calife ! »

« Mon père, répondit Alaeddin, ne fut jamais un traître, mais bien le plus fidèle et le plus dévoué de vos serviteurs. » « Ne m'a-t-il pas volé mon manteau et mes bijoux les plus précieux, dit le calife ? »

« Souverain Commandeur des croyans, dit Aslan avec fierté, mon père ne fut jamais un voleur. Je supplie votre Majesté de me dire si son flambeau d'or, enrichi de pierreries, s'est trouvé parmi les bijoux qu'on lui a rapportés. » « Je n'ai jamais pu le retrouver, répondit le calife surpris de cette demande. »

« Eh bien, Sire, continua Aslan, je l'ai vu ce flambeau entre les mains d'Ahmed Comacom. Je le lui ai demandé ; mais il n'a pas voulu me le donner. Ce flambeau, a-t-il dit, a déjà coûté la vie à quelqu'un. »

Là-dessus Aslan raconta au calife la passion d'Habdalum, fils de l'émir Khaled pour la jeune esclave Jasmin, et la maladie qui en fut la suite ; de quelle manière Ahmed Comacom étoit sorti de prison, et comment il avoit volé le

manteau royal, le flambeau d'or et les autres bijoux. « Sire, ajouta-t-il en terminant son récit, je vous conjure donc encore une fois, par tout ce qu'il y a de plus sacré, de me venger de l'assassin de mon père. »

Le calife donna aussitôt l'ordre d'arrêter Ahmed Comacom, et de l'amener en sa présence. Lorsqu'il aperçut ce scélérat, il se tourna vers ses gardes, et chercha des yeux Ahmed Aldanaf. Ne le voyant pas, il dépêcha quelqu'un pour le faire venir ; et quand il parut, il lui commanda de fouiller Comacom.

Aldanaf ayant porté la main dans le sein de Comacom, en retira le flambeau d'or, enrichi de pierreries, À cette vue, le calife irrité, s'écria : « Traître, d'où te vient ce bijou ? » « Je l'ai acheté, répondit effrontément Comacom. » « Tu es un imposteur, dit le prince avec indignation ; c'est pour faire périr Alaeddin Aboulschamat, le plus fidèle de mes serviteurs, que tu as commis une pareille atrocité. »

Le calife ordonna aussitôt qu'on donnât la bastonnade à Comacom. Après quelques coups, il avoua qu'il étoit l'auteur du vol, et fut conduit en prison.

Le calife soupçonnant que l'émir KLhaled étoit de connivence avec Comacom, vouloit aussi le faire arrêter. « Souverain Commandeur des croyans, dit le wali, je suis innocent du crime dont vous me soupçonnez : je n'ai fait qu'exécuter vos ordres en conduisant Alaeddin à la mort, et je vous jure que je n'ai eu aucune connoissance de la trame ourdie contre lui. Ahmed Comacom aura imaginé cet affreux stratagème pour s'emparer de l'esclave Jasmin ; mais je n'en ai aucune connoissance. »

Le wali en achevant ces mots, se tourna vers Aslan, et lui dit : « Si vous êtes sensible à l'amour que je vous ai témoigné, et au soin que j'ai pris de vous depuis votre enfance jusqu'à ce jour, c'est à vous d'interceder pour moi. »

Le jeune homme, touché de la situation où il voyoit son bienfaiteur, s'empressa d'implorer la clémence du calife en sa faveur. Ce prince demanda au wali ce qu'étoit devenue Jasmin, mère d'Aslan ? Ayant appris qu'elle étoit toujours restée chez lui : « Ordonnez, lui dit-il, à votre femme de la faire habiller d'une manière convenable au rang que tenoit son époux, et de lui rendre sur-le-champ la liberté. Pour vous, allez lever les scellés que vous avez mis dans le palais d'Alaeddin, et faites rendre à son fils tous les effets, et toutes les richesses qu'il possédoit. »

Le wali exécuta ponctuellement les ordres du calife. Il se rendit chez lui, et prescrivit à sa femme de remettre Jasmin en liberté, et de l'habiller convenablement ; ensuite il alla lui-même lever les scellés qui étoient sur les effets d'Alaeddin, et remit toutes les clefs du palais à Aslan.

Le calife, non content de ces actes de justice, dit à Aslan de lui demander, encore une fois, ce qu'il voudroit, et qu'il le lui accorderoit sur-le-champ. Aslan ayant répondu qu'il n'avoit qu'une chose à désirer, c'étoit de revoir son père. « Hélas, mon fils, dit le prince les yeux baignés de larmes, ton père n'est plus ! Que je voudrois moi-même qu'il fût encore en vie, et que je donnerois volontiers à celui qui m'annonceroit cette bonne nouvelle, tout ce qu'il pourroit me demander ! »

À ces mots, Ahmed Aldanaf s'étant prosterné aux pieds du calife : « Souverain Commandeur des croyans, dit-il, puis-je

parler sans crainte ? » « Vous le pouvez, répondit le prince. »

« J'ose assurer votre Majesté, reprit Ahmed, qu'Alaeddin Aboulschamat est plein de vie, et se porte parfaitement bien. »
« Que dites-vous là, s'écria le calife en reculant de surprise ! »
« Sire, reprit Aldanaf, je jure par votre tête sacrée que je viens de dire la vérité. J'ai arraché à la mort Alaeddin en faisant exécuter un criminel à sa place ; et je l'ai conduit à Alexandrie, où je lui ai acheté une boutique. » « Je veux le voir, dit le calife, transporté de joie ; partez sur-le-champ pour Alexandrie, et amenez-le ici. » Ahmed Aldanaf s'inclina profondément, en témoignant qu'il étoit prêt à obéir, et qu'on ne pouvoit le charger d'une commission plus agréable. Le prince lui fit remettre une bourse de mille pièces d'or, et il se mit en route pour Alexandrie.

Alaeddin Aboulschamat s'occupoit dans cette ville à vendre les divers objets qui garnissoient sa boutique. Il en avoit déjà vendu un grand nombre, lorsqu'il aperçut, dans un coin assez obscur, une petite bourse de cuir ; l'ayant ramassée et secouée, il en vit sortir une pierre précieuse assez grosse pour remplir le creux de la main, et qui étoit suspendue à une petite chaîne d'or. Cette pierre avoit cinq faces, sur chacune desquelles étoient gravés des noms et des caractères magiques assez semblables aux traces que les fourmis font en rampant sur la poussière. Surpris de trouver chez lui un pareil bijou, Alaeddin reconnut aisément que c'étoit un talisman ; mais il eut beau en frotter les cinq faces, aucun génie ne parut à ses ordres. Rebuté de voir tous ses efforts inutiles, il la suspendit dans sa boutique, et se mit à rêver à la situation où il se trouvoit.

Un consul, ou négociant franc, qui passoit dans la rue, ayant

aperçu la perle qu'Alaeddin venoit de suspendre, s'approcha de sa boutique, et lui demanda si cette perle étoit à vendre ? « Tout ce qui est dans ma boutique est à vendre, Seigneur, répondit Alaeddin. » « Eh bien, dit le consul, je vous en offre quatre-vingt mille ducats. » « Je ne veux point la céder à ce prix. » « En voulez-vous cent mille ? »

« Je les accepte, dit Alaeddin , ébloui d'une pareille offre. » « Bien vendre et bien livrer, reprit le consul, c'est tout ce que peut faire un marchand ; actuellement c'est à moi à vous payer. » « Je suis prêt à recevoir votre argent, répondit Alaeddin. » « Vous sentez, continua le consul, que je ne puis vous apporter une pareille somme. Vous n'ignorez pas que la ville d'Alexandrie est remplie de brigands et de soldats insolens ; mais si vous voulez vous donner la peine de venir jusqu'à mon vaisseau, je vous gratifierai, par-dessus le marché, d'une pièce de camelot, d'une pièce de satin, d'une autre de velours, et d'une de drap à votre choix. »

Alaeddin ayant consenti à cette proposition, remit la pierre précieuse entre les mains du consul, ferma sa boutique, et en confia les clefs à un de ses voisins, en le priant de vouloir bien s'en charger jusqu'à son retour. « Je vais, lui dit-il, accompagner ce consul à son vaisseau, pour toucher le prix d'une pierre que je viens de lui vendre ; si par hasard je tarde un peu, et que le seigneur Ahmed Aldanaf, qui m'a amené ici, et établi dans cette boutique, arrivât pendant mon absence, je vous prie de lui remettre les clefs, et de l'informer de la raison pour laquelle je suis sorti. »

Alaeddin suivit donc le consul jusqu'à son vaisseau. Dès qu'ils furent montés à bord, on leur présenta des sièges ; le

consul se fit apporter sa cassette, en tira la somme convenue, et la remit à Alaeddin, ainsi que les quatre pièces d'étoffes qu'il lui avoit promises. « Voudriez-vous, lui dit-il ensuite, me faire le plaisir d'accepter un morceau, et de vous rafraîchir ? » « Je prendrai volontiers une tasse de sorbet, si vous en avez, répondit Alaeddin. »

Le consul, ou plutôt le capitaine, qui s'étoit déguisé en marchand pour mieux tromper Alaeddin, fit signe à un de ses domestiques d'apporter le sorbet ; mais il avoit eu soin d'y jeter auparavant une poudre soporifique dont Alaeddin ressentit l'effet sur-le-champ ; car il n'eut pas plutôt vuïdé la tasse, qu'il tomba à la renverse sur son siège.

Les matelots, prévenus de ce qu'ils devoient faire, levèrent aussitôt l'ancre, et déployèrent les voiles. Le vent, qui les favorisoit, les porta bientôt en pleine mer. Le capitaine ayant ordonné d'emporter Alaeddin de dessus le tillac, et de le descendre dans le vaisseau, lui fit respirer une poudre dont la vertu détruisoit l'effet de celle qu'il avoit prise.

Alaeddin, en ouvrant les yeux, demanda avec étonnement où il étoit ? Le consul, devenu capitaine, lui répondit avec un sourire amer : « Vous êtes maintenant en mon pouvoir. » « Qui êtes-vous, lui demanda Alaeddin ? » « Je suis le capitaine de ce vaisseau, répondit le franc, et je suis venu exprès de Gênes à Alexandrie pour vous enlever, et vous conduire à la bien aimée de mon cœur. »

On signala quelques jours après un vaisseau marchand, monté par quarante négocians d'Alexandrie. Le capitaine commanda aussitôt de lui donner la chasse. L'ayant atteint, et pris à l'abordage, il le fit remorquer, et continua sa route vers

la ville de Gênes.

Avant d'entrer dans le port, le capitaine se fit descendre à terre, et s'avança seul vers la porte d'un palais qui donnoit sur le bord de la mer. Une jeune dame, couverte d'un grand voile, et dont il étoit impossible de distinguer les traits, s'étant présentée à cette porte, lui demanda s'il apportoit la pierre précieuse, et s'il avoit amené avec lui celui qui en étoit possesseur. Le capitaine lui dit qu'il avoit heureusement exécuté les ordres qu'elle lui avoit donnés, et lui remit la pierre précieuse entre les mains. Il revint ensuite au vaisseau, qui entra triomphant dans le port.

Le roi du pays ayant été informé de l'arrivée du capitaine, se rendit sur son bord, accompagné de ses gardes, et lui demanda si son voyage avoit été heureux ? Très-heureux, répondit le capitaine ; car j'ai capturé un vaisseau marchand, monté par quarante et un Musulmans. Le roi ordonna qu'on les fît descendre à terre. Ils sortirent du vaisseau, enchaînés deux à deux, traversèrent une partie de la ville, et furent conduits au divan. Le roi les suivait à cheval, accompagné du capitaine et des principaux seigneurs de sa cour.

Le roi s'étant assis sur son trône, et ayant fait placer le capitaine à côté de lui, sur un siège plus bas, fit avancer les pauvres Musulmans, et demanda au premier qui se présenta, d'où il étoit ? Il n'eut pas plutôt répondu qu'il étoit d'Alexandrie, que le bourreau, d'après un signal du prince, lui fit voler la tête de dessus les épaules. Le second, le troisième et les suivans, jusqu'au quarantième, ayant tous fait la même réponse, éprouvèrent le même sort.

Il ne restoit plus qu'Alaeddin Aboulschamat, qui, témoin du

triste sort de ses compagnons d'infortune, déplorait leur commun malheur, et attendoit son tour, en priant Dieu d'avoir pitié de lui. « C'en est fait de toi, pauvre Alaeddin, disoit-il en lui-même ; dans quel maudit piège t'es-tu laissé prendre ? » « De quel pays es-tu, Musulman, lui demanda le roi d'un air sévère ? » « D'Alexandrie, répondit-il. » « Bourreau, faites votre devoir, cria le roi. »

Déjà le bourreau avoit le bras levé, et alloit abattre la tête d'Alaeddin, lorsqu'une vieille religieuse s'avança tout-à-coup jusqu'au pied du trône ; et s'adressant au roi qui s'étoit levé ainsi que toute l'assemblée pour lui faire honneur :

« Prince, lui dit-elle, ne vous avois-je pas dit de penser au couvent, lorsque le capitaine ameneroit quelques captifs, et d'en réserver un ou deux pour le service de l'église ? »

« Vous venez un peu tard, ma mère, répondit le roi ; cependant en voici encore un qui reste, vous pouvez en disposer. »

La religieuse s'étant tournée vers Alaeddin, lui demanda s'il vouloit se charger du service de l'église, ajoutant que s'il ne vouloit pas s'en charger, elle alloit le laisser mettre à mort comme ses autres camarades. Alaeddin consentit à suivre la religieuse, qui sortit avec lui de l'assemblée, et le conduisit sur-le-champ à l'église.

Arrivé sous le vestibule, Alaeddin demanda à sa conductrice quelle étoit l'espèce de service qu'elle exigeoit de lui ?

« Au point du jour, lui dit-elle, vous prendrez cinq mulets que vous conduirez dans la forêt voisine, et là, après avoir abattu et fendu du bois sec, vous les en chargerez, et vous le

rapporterez à la cuisine du couvent. Ensuite vous ramasserez les nattes et les tapis, vous les battrez et les brosserez ; et après avoir balayé et frotté le pavé de l'église et les marches des autels, vous étendrez les tapis et les replacerez comme ils étoient. Après cela, vous criblerez deux boisseaux de froment, vous les moudrez, et après avoir pétri la farine vous en ferez de petits pains pour les religieux du couvent ; puis vous éplucherez vingt-quatre boisseaux de lentilles, et vous les ferez cuire ; vous remplirez d'eau les quatre bassins, et vous en porterez dans les trois cent soixante auges de pierre qui sont dans la cour. Quand cela sera fait, vous nettoyez les verres des lampes, vous les remplirez d'huile, et vous aurez grand soin de les allumer au premier coup de la cloche ; ensuite vous préparerez trois cent soixante-six écuelles, dans lesquelles vous couperez vos petits pains, vous verserez dessus le bouillon des lentilles, et vous irez porter une écuelle à chaque religieux et à chaque prêtre du couvent. Ensuite... »

« Ah, Madame, s'écria Alaeddin en l'interrompant, remenez-moi, de grâce, au roi, et qu'il me fasse mourir s'il le veut ! »

« Rassurez-vous, lui dit la religieuse : si vous vous acquittez exactement de votre devoir, je vous promets que tout ira bien, et que vous ne vous en repentirez pas ; si au contraire vous mettiez de la négligence dans votre service, je me verrois forcée de vous remettre entre les mains du roi qui vous feroit mourir sur-le-champ. »

La religieuse l'ayant quitté dans ce moment, Alaeddin fut s'asseoir dans un coin, et se mit à rêver à sa triste situation. Il y avoit dans cette église dix pauvres aveugles estropiés. Un d'entr'eux ayant entendu marcher Alaeddin, le pria de lui

donner le pot-de-chambre. Alaeddin se vit obligé de lui donner le pot-de-chambre, et de le vuidier ensuite. « Dieu bénisse, dit l'aveugle, le serviteur de cette église. »

La vieille religieuse étant rentrée sur ces entrefaites, demanda avec humeur à Alaeddin pourquoi il ne s'étoit pas acquitté de tous ses devoirs ? » Eh, Madame, répondit-il, quand j'aurais cent bras, il me seroit impossible de faire tout ce qu'on exige de moi ! » « Pourquoi donc, imbécille, vous ai-je amené ici, reprit la vieille ? N'est-ce pas pour faire ce que je vous ai prescrit ? »

La vieille religieuse se radoucit un peu, et dit à Alaeddin : « Prenez, mon fils, prenez ce bâton (c'étoit un bâton de cuivre, au haut duquel étoit une croix) ; sortez de l'église, et si vous rencontrez le wali de cette ville, arrêtez-le, et dites-lui : « Je te requiers pour le service de l'église : prends ces cinq mules, et va dans la forêt les charger de bois sec. » S'il fait résistance, tuez-le sur-le-champ sans rien craindre ; car je me charge des conséquences que cela pourroit avoir. Si vous apercevez le grand visir, courez à lui, frappez la terre avec ce bâton devant son cheval, et dites-lui : « Je vous somme, au nom du Messie, de faire ce que le service de l'église exige. » Vous obligerez ainsi le visir de cribler le blé, de le moudre, de tamiser la farine, de la pétrir, et d'en faire de petits pains ; et quiconque refusera de vous obéir, tuez-le sur-le-champ sans crainte ; car je me charge de tout. »

Alaeddin ne manqua pas, dès le lendemain, de profiter de l'avis que venoit de lui donner la vieille. Aucun de ceux auxquels il s'adressa, n'osèrent se refuser à ce qu'il exigeoit d'eux, et il se vit par-là soulagé des ouvrages les plus pénibles.

Il passa ainsi dix-sept ans, contraignant à son gré, et mettant en réquisition les grands et les petits pour le service du monastère. Un jour qu'il étoit occupé à laver et à frotter le pavé de l'église, la vieille religieuse entra, et lui commanda brusquement de s'éloigner.

« Où voulez-vous que j'aille, lui répondit-il ? » « Il faut, mon ami, dit la vieille, que vous alliez passer la nuit à la taverne, ou chez quelqu'un de vos amis. » « Pourquoi donc, repartit Alaeddin, voulez-vous me faire sortir de l'église ? » « C'est, répondit la vieille, parce que la fille du roi de cette ville veut venir faire ses prières ce soir ; et comme il n'est permis à personne de se trouver sur son passage, je me vois forcée de vous congédier pour cette nuit. »

Ce discours excita la curiosité d'Alaeddin, qui dit en lui-même, tout en faisant semblant d'obéir à l'ordre de la religieuse : « Je me garderai bien de sortir de cette église à laquelle je suis attaché depuis si long-temps, dans une circonstance aussi intéressante ; je veux jouir de la vue de la princesse, et savoir si les femmes de ce pays ressemblent aux nôtres, ou bien si elles les surpassent en beauté. » Alaeddin, au lieu de sortir de l'église, chercha un endroit favorable à son dessein, et se cacha dans un coin, d'où il pouvoit tout observer à son aise.

La princesse ne tarda pas à paroître. Alaeddin, ébloui de sa beauté, soupira plusieurs fois, et crut voir la lune dans tout son éclat sortir du sein des nuages. Après l'avoir long-temps considérée, il porta ses regards sur une femme qui l'accompagnoit, et entendit la princesse qui lui disoit : « Eh bien, ma chère Zobéïde, commencez-vous à vous accoutumer à

vivre avec moi ? » Alaeddin, ayant entendu prononcer le nom de Zobéïde, fixa plus attentivement la jeune dame ; mais quelle fut sa surprise en reconnoissant son épouse, sa chère Zobéïde, qu'il croyoit morte depuis si long-temps !

La princesse prit alors une guitare, et la présentant à Zobéïde, la pria de chanter un air en s'accompagnant de cet instrument. « Il m'est impossible de chanter, Madame, répondit Zobéïde, avant que vous ayez accompli la promesse que vous m'avez faite depuis si long-temps ? » « Que vous aije donc promis, reprit la princesse ? » « Vous m'avez promis, Madame, repartit Zobéïde, de me réunir à mon époux, à mon fidèle Alaeddin Aboulschamat. » « Cessez de vous affliger, Zobéïde, dit la princesse, et livrez-vous à la joie. L'instant qui doit vous réunir à ce que vous avez de plus cher n'est peut-être pas si éloigné que vous le pensez. Chantez-nous donc un air vif et gai pour célébrer cette heureuse réunion. » « Où est-il, où est-il, demanda vivement Zobéïde ? » « Il est dans ce coin, lui répondit tout bas la princesse qui avoit aperçu Alaeddin, et il ne perd pas un mot de notre entretien. »

Zobéïde, au comble de la joie de ce qu'elle venoit d'apprendre, et pouvant à peine retenir ses transports, chanta un air si tendre, et s'accompagna d'une manière si ravissante, qu'Alaeddin, hors de lui, s'élança tout-à-coup vers elle, et la serra contre son cœur. Zobéïde et son époux, trop foibles pour soutenir les mouvemens tumultueux et passionnés qui s'élevoient dans leurs âmes, tombèrent sans sentiment dans les bras l'un de l'autre.

La princesse et ses femmes s'empressèrent de les secourir. Lorsqu'ils furent revenus à eux, la princesse les félicita sur leur

réunion.

« Madame, lui dit Alaeddin, c'est à vous, je le vois, que je suis redevable de mon bonheur. » Jetant ensuite des regards passionnés sur son épouse : « Vous respirez encore, ma chère Zobéïde, lui dit-il ! »

« Jamais, cher époux, répondit-elle d'une voix émue, je n'ai cessé de vivre et de soupirer après l'instant qui devoit nous réunir. Je fus dérobée à votre amour, et transportée en ces lieux par un de ces génies qui obéissent aux ordres des génies qui sont au-dessus d'eux. Le fantôme que vous prîtes pour moi étoit celui d'un autre génie, qui ayant pris ma taille et mes traits, feignit d'être mort. Quand vous l'eûtes déposé dans le tombeau, il en sortit aussitôt après, et revint trouver sa souveraine, la princesse Husn Merim, ma bienfaitrice, que vous voyez devant vous. Lorsque j'ouvris les yeux, et que je l'aperçus à mes côtés, je lui demandai pourquoi l'on m'avoit amenée ici ?

« Madame, me répondit-elle, le sort me destine à devenir l'épouse d'Alaeddin Aboulschamat ; daignez me permettre de partager avec vous son cœur. Je viens de découvrir, par la puissance de mon art, qu'un grand malheur est prêt à fondre sur sa tête ; et comme il m'est impossible de m'y opposer, j'ai voulu du moins vous en dérober la vue, et je vous ai fait transporter ici pour pouvoir nous consoler mutuellement d'une séparation qui n'aura qu'un temps. Vos talens pour la musique charmeront nos ennuis, ajouta-t-elle obligeamment. »

« Je suis donc restée auprès de cette aimable princesse, jusqu'au moment où je viens de vous retrouver dans cette église. »

Husn Merim, s'adressant alors à Alceddin, lui demanda s'il consentoit à la recevoir pour épouse ? « Hélas, Madame, répondit-il, je suis Musulman, et vous êtes Chrétienne ! » « La bonté de Dieu a levé cet obstacle, Seigneur, dit la princesse : il y a déjà dix-huit ans que je suis Musulmane ; et pénétrée des principes de l'Islamisme, je le regarde comme la seule véritable religion. » « Je voudrois, reprit alors Alaeddin en soupirant, retourner à Bagdad ! »

« Seigneur, répliqua la princesse, c'est l'arrêt du destin, et bientôt vos vœux seront accomplis. Ayant découvert les malheurs qui vous menaçoient, et auxquels il ne m'étoit pas permis de vous soustraire, j'ai attendu que le cours en fût terminé. Maintenant je puis vous apprendre des choses que vous ignorez, et qui vont vous combler de joie. Sachez donc, Seigneur, que vous avez un fils âgé de dix-huit ans, nommé Aslan, qui remplit le poste que vous occupiez auprès du calife. La vérité a paru dans tout son jour ; et les complots de la méchanceté et de la perfidie ont été confondus. Dieu a fait retomber sur la tête du coupable le châtiment dû à son crime. On a découvert celui qui a volé les effets du calife. C'est l'infame Ahmed Comacom, qui maintenant est chargé de fers, et enfermé dans un noir cachot. Sachez, Seigneur, que c'est moi qui vous ai fait parvenir la pierre précieuse, renfermée dans la petite bourse de cuir que vous avez trouvée dans votre boutique. C'est moi qui ai donné l'ordre au capitaine de me rapporter cette pierre précieuse, et de vous amener avec lui. Ce capitaine, épris du peu d'attraits que le ciel m'a donné en partage, vouloit m'épouser ; mais je lui déclarai que jamais je ne le rendrois maître de ma personne, à moins qu'il ne

m'apportât la pierre, et ne m'amenât celui qui en étoit le possesseur. Je lui donnai cent bourses pour la racheter, et le fis partir, déguisé en négociant. Quand le roi mon père, après la mort de vos quarante compatriotes, voulut vous faire trancher la tête, c'est encore moi qui envoyai cette vieille religieuse pour vous sauver la vie. »

« Ah, Madame, s'écria Alaeddin, combien ne vous dois-je pas ! lie don de votre main mettra le comble à tous vos bienfaits. »

Après que la princesse eut renouvelé entre les mains d'Alaeddin sa profession de foi et d'attachement à la religion de Mahomet, il la pria de lui faire connoître les vertus de la pierre précieuse qu'elle possédoit, et de quelle manière elle étoit d'abord parvenue entre ses mains ?

« Seigneur, répondit la princesse, cette pierre est un véritable trésor. Elle est douée de cinq propriétés que je vous ferai connoître, et qui nous serviront en temps et lieu. La mère du roi mon père, instruite dans tous les secrets de l'art magique, sachant déchiffrer parfaitement les talismans les plus compliqués, et pouvant pénétrer à son gré dans les trésors de tous les rois de la terre, la trouva un jour par hasard dans un trésor où elle étoit conservée avec le plus grand soin. Quand je fus devenue grande, et que j'eus atteint ma quatorzième année, on me fit étudier l'Évangile ; mais ayant lu le nom de Mahomet (que Dieu répande sur lui ses grâces et ses bénédictions !) dans les livres sacrés du Pentateuque, des Évangiles, des Pseaumes et du coran, je crus en lui ; je devins Musukmane, et je fus intimement convaincue qu'on ne pouvoit adorer, d'une manière convenable, le Dieu très-haut, que dans

la religion Musulmane, qui est la seule véritable religion. Ma grand'mère étant tombée malade, me donna cette pierre précieuse, et m'en découvrit les cinq vertus. La maladie de ma grand'mère ayant augmenté, mon père vint la voir comme elle étoit sur le point d'expirer, et la supplia de lui découvrir, par la puissance de son art, quels étoient les événemens qui devoient lui arriver, et de quelle manière sur-tout il termineroit sa carrière ? »

« Mon fils, lui dit-elle, il vaudroit mieux pour vous ignorer l'avenir que de chercher à le pénétrer ; mais puisque vous me forcez, par vos prières, à vous dire la vérité, sachez que vous devez périr de la main d'un étranger qui viendra d'Alexandrie. »

« Mon père jura dès-lors de faire mourir tous les habitans d'Alexandrie qui tomberoient au pouvoir de ses sujets. Il fit venir le capitaine qui vous a conduit ici, lui ordonna d'attaquer tous les vaisseaux Musulmans qu'il rencontreroit, de s'en emparer, et de mettre à mort tous les prisonniers qu'il reconnoîtroit pour être d'Alexandrie. Le barbare capitaine ne se conforma que trop bien à cet ordre sanguinaire ; car il il déjà fait périr autant de Musulmans qu'il a de cheveux à la tête. Après la mort de ma grand'mère, je voulus connoître quel étoit celui que le ciel me destinoit pour époux ; et par les secrets de mon art, je reconnus que ce devoit être le seigneur Alaeddin Abouschamat, le confident et l'ami du calife Haroun Alrashid. Les temps sont accomplis, Seigneur, et je m'estime heureuse de toucher au moment qui doit combler tous mes vœux. »

Alaeddin, surpris et touché de ce discours, fit éclater sa joie de devenir l'époux d'une princesse qui lui avoit rendu de si

grands services, et que le ciel avoit comblée de tant de faveurs ; mais en même temps il lui témoigna de nouveau le vif desir qu'il avoit de retourner à Bagdad. La princesse lui dit qu'elle alloit tout préparer pour leur départ, et le pria de la suivre. Elle le conduisit au palais par des chemins qu'elle seule connoissoit, l'enferma dans un des cabinets de son appartement, et se rendit chez son père.

Ce prince étoit alors à table. Il montra beaucoup de joie de voir sa faille, et l'invita à rester auprès de lui pour lui tenir compagnie. Husn Merim y ayant consenti, le roi fit retirer tout le monde, et s'enferma seul avec elle. La princesse, profitant de la circonstance et de la bonne humeur où elle le voyoit, lui versa si souvent à boire qu'elle parvint à l'enivrer. Lorsqu'elle le vit au point où elle le souhaitoit, elle lui présenta un verre de liqueur, dans lequel elle avoit jeté une certaine dose d'une poudre assoupissante. Le prince ne l'eut pas plutôt vuide, qu'il tomba à la renverse, privé de sentiment.

La princesse courut aussitôt à son appartement, fit sortir Alaeddin du cabinet où elle l'avoit caché, et lui raconta ce qu'elle venoit de faire. Alaeddin se fit aussitôt conduire à l'appartement du prince, lui lia fortement les pieds et les mains, et lui fit respirer une poudre propre à dissiper l'effet de celle qu'il avoit avalée.

En reprenant ses esprits, le roi fut très-étonné de se trouver garrotté, et de voir un étranger qu'il ne reconnoissoit pas. Alaeddin, prenant aussitôt la parole, lui reprocha sa cruauté envers les Musulmans, et lui dit que le seul moyen d'expier tant de crimes, étoit d'embrasser l'Islamisme. Le roi rejeta cette proposition avec horreur, et s'emporta en blasphèmes

contre Mahomet. Alaeddin ne pouvant alors contenir son indignation, tira son poignard, lui en perça le cœur, et l'étendit mort à ses pieds.

Alaeddin écrivit ensuite un billet, dans lequel il exposoit brièvement les événemens qui venoient d'avoir lieu, et la manière merveilleuse dont Dieu avoit puni la barbarie du roi. Il déposa ce billet sur le front du cadavre, et retourna joindre la princesse.

Husn Merim s'étoit emparée, pendant ce temps-là, des objets les plus précieux, et ne songeoit plus qu'à s'éloigner. Elle prit la pierre précieuse qu'elle gardoit soigneusement, et ayant fait remarquer à Alaeddin un sofa gravé sur une des facettes, elle frotta un peu cette facette ; aussitôt un sofa parut devant eux. Elle s'y assit la première, fit asseoir à ses côtés Alaeddin et Zobéïde, et prononça ces paroles : PAR LA VERTU DES CARACTÈRES MAGIQUES TRACÉS SUR CETTE PIERRE, JE SOUHAITE QUE CE SOFA S'ÉLÈVE DANS LES AIRS. Sur-le-champ le sofa s'éleva dans les airs, et les porta rapidement au-dessus d'une vallée profonde. La princesse ayant tourné vers la terre la face de la pierre où le sofa étoit gravé, et les quatre autres vers le ciel, ils descendirent aussitôt avec rapidité dans la vallée. La princesse alors frotta la face qui représentoit une tente ; et ils virent se dresser devant eux, une tente superbe sous laquelle ils se mirent à couvert.

Comme la vallée où ils se trouvoient n'étoit qu'un désert affreux, où il n'y avoit pas une seule goutte d'eau, la princesse tourna quatre faces de la pierre vers le ciel, et mit au-dessous celle qui représentoit un fleuve, en souhaitant de le voir paroître. Ils aperçurent aussitôt une vaste étendue d'eau dont les vagues s'entre-heurtoient, et venoient se briser à leurs

pieds. Après s'être lavés et purifiés dans cette eau merveilleuse, ils firent leur prière, et se désaltérèrent. Ensuite la princesse frotta la face où étoit représentée une table toute servie, et souhaita de la voir paroître. Aussitôt une table, chargée des mets les plus délicats, et les plus recherchés, se trouva dressée devant eux ; ils s'en approchèrent, et se mirent à manger et à boire, en s'entretenant du bonheur qu'ils alloient bientôt goûter.

Cependant le fils du roi étant entré le lendemain dans l'appartement de son père, recula d'abord d'horreur en le trouvant baigné dans son sang. S'étant ensuite approché, et ayant aperçu le petit billet qu'Alaeddin avoit écrit, il le ramassa, et le lut. Rempli d'étonnement et d'indignation, il courut aussitôt chez sa sœur ; mais ne l'ayant pas trouvée, il se rendit précipitamment à l'église pour questionner la vieille religieuse. Ayant appris qu'elle n'avoit pas vu la princesse ni Alaeddin depuis la veille, il rassembla un grand nombre de soldats, leur raconta ce qui venoit de se passer, et leur commanda de monter à cheval sur-le-champ pour poursuivre les fugitifs. S'étant mis à leur tête, ils firent tant de diligence, qu'ils arrivèrent en peu de temps à la vallée, et aperçurent de loin la tente sous laquelle la princesse, Alaeddin et Zobéïde se reposoient.

Husn Merim ayant en ce moment levé les yeux, aperçut un nuage épais de poussière, et reconnut bientôt son frère, à la tête d'une troupe de soldats qui crioient : « Arrêtez, perfides, vous ne pouvez maintenant nous échapper ! » Elle se tourna vers Alaeddin, et lui demanda s'il étoit en état de tenir tête à tous ces gens-là ?

« Hélas, Madame, répondit Alaeddin, je n'ai jamais combattu de ma vie ; et quand je serois le plus vaillant des hommes, il me seroit impossible de résister à tant de monde ! »

La princesse ayant frotté un côté de la pierre précieuse qui représentoit un cheval et un cavalier, on vit aussitôt sortir du sein de la terre un cavalier tout armé, qui chargea avec tant de furie le prince et ses soldats, qu'il les dispersa, et le mit en fuite en un clin d'œil.

Lorsque le repas fut terminé, la princesse demanda à Alaeddin où il vouloit se rendre ? Alaeddin lui ayant répondu que son intention étoit de se rendre d'abord à Alexandrie, ils se replacèrent sur le sofa, qui les transporta en un instant dans une caverne aux environs de cette ville, où ils s'arrêtèrent. Alaeddin alla chercher de grands voiles pour les dames. Il les fit ensuite entrer dans la ville, et les conduisit à sa boutique, où ils trouvèrent Ahmed Aldanaf.

Ahmed fut charmé de revoir Alaeddin. Il lui raconta, dans le plus grand détail, tous les événemens qui s'étoient passés depuis qu'il avoit été obligé de s'éloigner de Bagdad, et lui fit part des dispositions du calife à son égard, et du désir que son fils Aslan avoit de le voir.

Alaeddin, de son côté, surprit beaucoup Ahmed Aldanaf par le récit de ses aventures. S'étant défait le lendemain de sa boutique, il ne songea plus qu'à continuer son voyage. Quoiqu'il eût le plus grand désir d'embrasser son fils, et de se rendre aux instances du calife, qui le pressoit de revenir à la cour, il résolut néanmoins d'aller auparavant au Caire pour voir son père et sa mère. Ils se placèrent en conséquence tous ensemble sur le sofa, qui les déposa en un clin d'œil dans une

rue du Caire assez étroite.

Alaeddin ayant frappé à la porte de la maison où il avoit passé son enfance, entendit avec un plaisir inexprimable la voix de sa mère, qui demanda, sans ouvrir : « Qui est là ? Que veut-on à d'infortunés parens qui ont perdu ce qu'ils avoient de plus cher au monde ? » « C'est votre fils Alaeddin, lui cria-t-il. » « Alaeddin, dit-elle avec un soupir, est mort il y a longtemps ! » « Ma mère, dit-il en élevant la voix, de grâce, ouvrez-moi, je suis votre fils Alaeddin. »

À ces mots, qui pénétrèrent son âme de la joie la plus vive, la pauvre mère ouvrit la porte avec précipitation. Son fils se jeta dans ses bras, et ne s'en arracha que pour tomber dans ceux de son père. Quand les premiers transports de la joie et de la tendresse se furent calmés, Alaeddin présenta à ses parens ses deux épouses, et son ami Ahmed Aldanaf.

Au bout de trois jours, Alaeddin témoigna à ses parens le désir qu'il avoit de se rendre avec eux à Bagdad. Ils voulurent d'abord l'engager à rester au Caire ; mais Alaeddin leur ayant représenté qu'il étoit oblié de retourner à la cour, ils consentirent à le suivre. Alaeddin fit donc tout préparer pour leur départ, et en peu de jours il se rendit à Bagadad avec son père et sa mère, ses deux femmes et Ahmed Aldanaf.

Haroun Alraschid ayant été informé de l'arrivée d'Alaeddin, alla au-devant de lui, accompagné d'Aslan, et des principaux seigneurs de sa cour, et le reçut à bras ouverts. Ayant ensuite fait venir Ahmed Comacom chargé de fers, il dit à Alaeddin : « Je n'ai laissé vivre jusqu'à présent ce scélérat, qu'afin que vous puissiez le punir vous-même. » Enflammé de colère à la vue d'un homme qui avoit causé tous ses malheurs, Alaeddin

tira son cimenterre, et lui fit voler la tête de dessus les épaules.

Le calife voulut ensuite entendre de la bouche d'Alaeddin le récit des aventures qui lui étoient arrivées depuis le fatal événement qui les avoit séparés. Alaeddin s'empressa de le satisfaire. Lorsqu'il eut achevé, le calife le félicita de ce qu'il alloit devenir l'époux de la princesse Husn Merim, et voulut que le contrat de mariage fût dressé en sa présence. Il y eut à cette occasion des fêtes et des réjouissances qui durèrent pendant sept jours. Alaeddin fut de nouveau comblé d'honneurs, et son fils devint chef du conseil suprême des Soixante.

Les malheurs que le favori venoit d'éprouver, augmentèrent l'attachement que son maître avoit pour lui. Il lui témoignoit une confiance sans bornes, que rien ne put par la suite altérer.

Alaeddin, heureux à la cour par la faveur constante du calife, ne le fut pas moins dans tout ce qui l'entouroit. Jasmin, dont l'amour s'étoit montré si fidèle, Zobéide et Husn Merim, vécurent toutes les trois dans la meilleure intelligence, et lui furent toutes également chères.

Scheherazade, en racontant l'histoire d'Alaeddin Aboulschamat, s'étoit aperçue que le sultan des Indes avoit écouté fort attentivement ce qui concernoit la princesse Husn Merim, le talisman qu'elle possédoit, et ses vertus extraordinaires : elle pensa qu'il n'écouterait pas avec moins de plaisir les aventures merveilleuses d'Abou Mohammed Alkeslan, et s'empressa de les lui annoncer. Le sultan consentit volontiers à entendre le lendemain ce récit.

1. ↑ *Dieu est très-grand*. L'avantage de ces contes étant de faire connoître les usages des Orientaux, j'ai cru devoir conserver les détails qui se trouvent ici, qu'on chercheroit vainement dans des ouvrages plus sérieux.
2. ↑ Docteur Musulman, dont la sainteté est en grande réputation. Voyez la Bibliothèque Orientale de d'Herbelot, pag. 5.
3. ↑ Porteur d'eau.
4. ↑ Mot à mot : *que les oiseaux s'étoient envolés avec leur proie*.
5. ↑ C'est le trente-sixième chapitre du Coran. Ce chapitre traite principalement de la résurrection ; et celui qui le lit dévotement, mérite autant que s'il avoit lu vingt-deux fois le Coran tout entier.
6. ↑ Taâshactou dhabyan naïs altarf ahwara, etc.
7. ↑ Poète célèbre sous le règne du calife Haroun, qui lui avoit donné un appartement dans son palais.
8. ↑ Robe d'honneur.
9. ↑ La nourriture des cœurs.
10. ↑ Vulgairement Laïasse, sur le golfe du même nom, autrefois le golfe d'Issus.
11. ↑ Hassan et Hossain, les deux fils aînés d'Ali.

HISTOIRE

D'ABOU MOHAMMED ALKESLAN.

UN jour que le calife Haroun Alraschid étoit assis sur son trône, environné de toute sa cour, un esclave tenant à la main un diadème d'or, brodé de perles et enrichi de diamans, s'avança jusqu'au pied du trône ; et frappant la terre de son front : « Souverain Commandeur des croyans, dit-il, Zobéïde, votre illustre épouse, m'a ordonné de venir vous présenter ses hommages. Votre Majesté sait qu'elle s'occupe depuis longtemps à finir ce diadème : il n'y manque plus que le diamant du milieu ; elle a cherché dans tous vos trésors un diamant assez gros pour remplir son dessein ; mais toutes ses perquisitions ont été inutiles.

Le calife ordonna aussitôt à ceux de ses principaux officiers qui étoient présens, de chercher de tous côtés les plus beaux diamans. Ils obéirent ; mais ils n'en purent trouver aucun digne de couronner le riche diadème formé par Zobéïde. Le calife, piqué de voir que les recherches qu'il avoit fait faire n'étoient pas plus heureuses que celles de la princesse, dit avec humeur : « Comment, la moitié de la terre est soumise à ma puissance, et je ne possède pas dans mes trésors un diamant tel que le désire mon épouse ! Allez, informez-vous chez tous les joailliers de Bagdad, s'ils en ont un qui puisse la satisfaire. »

Les joailliers, interrogés, répondirent tous qu'on ne pouvoit trouver un pareil diamant que chez un homme de Basra, nommé Abou Mohammed Alkeslan. Le calife commanda aussitôt à un de ses visirs d'envoyer un exprès à l'émir Mohammed Alzobeïdy, gouverneur de Basra, avec ordre de faire conduire sur-le-champ à Bagdad cet Abou Mohammed Alkeslan.

Mesrour, chef des eunuques, chargé de cette dépêche, fit tant de diligence, qu'il arriva en peu de temps à Basra : s'étant présenté devant l'émir, et l'ayant informé du sujet de son arrivée, celui-ci s'empressa d'exécuter l'ordre du calife, et envoya quelques-uns de ses officiers avec Mesrour jusqu'à la maison d'Abou Mohammed Alkeslan.

Mesrour ayant frappé à la porte de la rue, un esclave vint ouvrir. « Va dire à ton maître, lui dit Mesrour, que le souverain Commandeur des croyans le demande. » L'esclave ayant informé son maître de ce qui se passoit, Abou Mohammed Alkeslan vint lui-même recevoir Mesrour et ceux qui l'accompagnoient.

Ayant appris d'eux plus particulièrement le sujet de leur venue, il les invita à entrer ; mais ils le refusèrent, sous prétexte que l'ordre du calife ne pouvoit souffrir aucun délai, et que ce prince attendoit impatiemment son arrivée. « Du moins, permettez-moi, leur dit Alkeslan, de me mettre en état de paroître décemment devant sa Majesté ; cela ne sera pas long, et je vous prie d'entrer pour vous reposer un moment. »

Mesrour et ceux qui l'accompagnoient s'étant, après bien des difficultés, rendus à cette invitation, aperçurent à droite et à gauche, en entrant sous le vestibule, des portières de soie

verte, brodées en or depuis le haut jusqu'en bas. Abou Mohammed Alkeslan ordonna à un de ses esclaves de les conduire à un bain magnifique, placé dans l'intérieur de la maison.

Les murs et le pavé de ce bain étoient incrustés d'or et d'argent ; un superbe bassin de marbre blanc, rempli d'une eau parfumée avec de l'essence de rose, étoit creusé au milieu, et des esclaves élégamment vêtus s'empessoient d'obéir au moindre signal qu'on leur faisoit.

Mesrour et ses compagnons s'étant lavés et parfumés, furent revêtus d'habits tissus d'or et de soie, et introduits ensuite dans l'appartement du maître de la maison. Ils le trouvèrent assis sur un sofa magnifique, et appuyé sur des coussins où l'or brilloit de toutes parts. Au-dessus de sa tête s'élevoit un dais de brocard d'or, brodé de perles et de diamans.

Abou Mohammed Alkeslan reçut Mesrour de la manière la plus distinguée, et le fit asseoir à ses côtés. On apporta un repas, composé des mets les plus délicats et les plus recherchés. Ces mets étoient servis dans des plats d'or et de porcelaine de la Chine ; et la magnificence qui régnoit partout étoit telle, que Mesrour ne put s'empêcher de s'écrier qu'il n'en avoit jamais vu de pareille à la cour même du calife.

Après avoir passé très-agréablement la soirée, Mesrour et ceux qui l'accompagnoient reçurent de la part d'Abou Mohammed une bourse de mille pièces d'or. Le lendemain matin on les revêtit chacun d'une robe de soie verte brodée et ornée de franges d'or, et on s'empessa de leur faire les mêmes honneurs que la veille.

Mesrour étant entré dans l'appartement d'Abou Mohammed Alkeslan, le prévint qu'il ne pouvoit pas rester plus long-temps à Basra. Mohammed le pria de passer encore ce jour-là chez lui, et lui promit de se tenir prêt à partir le lendemain matin . Effectivement, dès qu'il fut jour, on lui amena une mule couverte d'une selle de brocard d'or, enrichie de perles et de diamans. Il monta dessus, fut prendre congé de l'émir Abou Mohammed Alzobeïdy, et sortit sur-le-champ de Basra, accompagné de Mesrour, qui disoit en lui-même : « Le calife sera bien surpris quand il verra Abou Mohammed dans un équipage aussi riche et aussi brillant ; il ne manquera pas, sans doute, de lui demander d'où peut lui venir une fortune aussi prodigieuse ? »

Arrivé à Bagdad, Mesrour s'empessa de présenter Abou Mohammed Alkeslan au calife. Ce prince le reçut avec bonté , le fit asseoir auprès de lui , et lui permit de l'entretenir. « Souverain Commandeur des croyans , dit Alkeslan , j'ai pris la liberté d'apporter quelques petits présens à votre Majesté , et je la supplie de me permettre de les lui offrir. »

Haroun Alraschid ayant demandé quels étoient ces présens, un esclave s'avança , chargé d'un petit coffre, et vint le déposer aux pieds de son maître. Alkeslan l'ayant ouvert, en tira plusieurs arbres artificiels , dont la tige et les branches étoient d'or, les feuilles d'émeraudes et les fruits de rubis, de topazes et de perles éblouissantes par leur blancheur. Il en tira ensuite, l'un après l'autre, beaucoup d'autres présens magnifiques qui s'y trouvoient renfermés par enchantement.

Le calife , étonné de ce prodige , le fut encore bien davantage , quand Alkeslan ouvrit une seconde cassette qu'on

venoit de lui apporter , et en fit sortir un pavillon de soie , brodé de perles et de rubis. Le fond en étoit d'or, enrichi d'émeraudes et de topazes, et les colonnes qui le soutenoient étoient faites d'un bois précieux des Indes. Ce superbe pavillon étoit orné de franges où brilloient les émeraudes et les saphirs. On y voyoit représentées au naturel les figures d'une multitude d'oiseaux et de bêtes sauvages de toutes espèces, dont le plumage et le poil étoient formés de perles, de rubis, d'émeraudes, de saphirs, de topazes, et de toutes sortes de pierres précieuses, mêlées et nuancées avec le plus grand art.

Le prince, de plus en plus surpris et ébloui par la vue de tant de richesses, ne savoit ce qu'il devoit penser de tout cela, lorsqu'Abou Mohammed Alkeslan lui dit : « Souverain Commandeur des croyans, ce n'est pas un sentiment de crainte, mais plutôt un sentiment de convenance qui me porte à vous faire de pareils présens. J'ai pensé que des objets aussi précieux ne pouvoient convenir à un simple particulier comme moi, et ne devoient appartenir qu'à votre Majesté ; et pour vous faire voir que la crainte n'entre pour rien dans l'hommage que je vous fais, je vais, si vous voulez me le permettre, vous montrer d'autres merveilles, qui vous feront connoître une partie de ma puissance. »

Le calife ayant accepté cette proposition avec joie, Abou Mohammed Alkeslan s'approcha d'une fenêtre, et s'inclina légèrement en remuant les lèvres, et levant les yeux vers la balustrade qui régnoit autour du palais. La balustrade parut aussitôt s'incliner elle-même comme pour lui rendre le salut. Abou Mohammed Alkeslan ayant ensuite fait un signe des yeux, toutes les portes des appartemens, qui étoient fermées à

la clef, parurent s'agiter ; et quand il eut prononcé quelques paroles qu'on ne distingua pas, on entendit tout-à-coup le ramage d'une infinité d'oiseaux qui sembloient lui répondre.

Haroun, surpris au dernier point de tout ce qu'il voyoit et entendoit, demanda à l'habitant de Basra d'où pouvoit lui venir un pouvoir aussi merveilleux, et s'il n'étoit pas cet Abou Mohammed Alkeslan, si fameux par sa paresse, dont le père, chirurgien dans des bains publics, étoit mort dans la plus profonde misère, ne laissant pas un obole à sa femme et à son fils ?

« Sire, répondit Alkeslan, l'obscurité de ma naissance, mon ancienne pauvreté, et la paresse dans laquelle j'ai long-temps vécu, ajoutent au merveilleux de mon histoire. Elle est remplie d'événemens si étonnans, qu'elle mériterait d'être écrite en caractères d'or, et méditée de tous ceux qui aiment à s'instruire par l'exemple, et à profiter des événemens arrivés aux autres. Si votre Majesté veut me permettre de la lui raconter, je ne doute pas qu'elle ne la trouve intéressante ? »

Le calife ayant témoigné qu'il entendrait ce récit avec beaucoup de plaisir, Abou Mohammed Alkeslan commença en ces termes :

« Mon père étoit effectivement un pauvre chirurgien, qui exerçoit sa profession dans les bains publics ; et tout ce qu'on a raconté à votre Majesté de mon excessive paresse est l'exacte vérité ; car dans mon enfance j'étois si paresseux, que quand je dormois, ce qui m'arrivoit souvent, si le soleil venoit à donner à-plomb sur ma tête, je n'avois pas le courage de me lever pour aller me mettre à l'ombre.

J'avois atteint ma quinzième année quand mon père mourut, et me laissa, ainsi que ma mère, dans la plus profonde indigence. Cette pauvre femme étoit obligée de faire le métier de servante dans le voisinage pour pouvoir subsister ; et malgré la détresse où elle se trouvoit, elle avoit cependant la bonté de m'apporter à boire et à manger, tandis que je n'avois pas honte de rester couché toute la journée.

Ma mère vint un jour me trouver, tenant dans sa main cinq pièces d'argent, fruit de ses épargnes, et me tint ce discours :

« Mon fils, je viens d'apprendre que le scheikh Aboul Mozaffer est sur le point de partir pour faire un voyage à la Chine. C'est un homme rempli de charité pour les pauvres, et très-connu par sa probité. Fais un effort sur toi-même, mon enfant, lève-toi ; viens avec moi lui porter ces cinq pièces d'argent, et le prier de t'acheter dans ce pays de la Chine, dont on raconte tant de merveilles, quelque chose qui puisse t'être utile. Si tu ne veux pas te lever et venir avec moi, je te jure que je ne reviendrai plus te voir, et que je te laisserai mourir de faim et de soif. »

Je vis bien, par ce discours, que ma mère étoit révoltée de ma paresse : je craignis l'effet de ses menaces, et je crus devoir faire un effort pour me tirer de l'engourdissement où je vivois ; car je ne crois pas qu'il y eût alors sur la terre un animal plus paresseux que moi. Je dis donc à ma mère : « Eh bien, ma mère, aidez-moi à me mettre sur mon séant ! » Tandis qu'elle me rendoit ce service, je gémissois et fondois en larmes, à cause de la violence que j'étois obligé de me faire.

» Je priai ensuite ma mère de m'apporter mes souliers ; elle eut la complaisance de me les mettre elle-même aux pieds, et

de me prendre par-dessous les bras pour m'aider à me lever. Elle ne cessa de me pousser pour me faire marcher, et de me tirer par la manche de mon habit, que quand nous fûmes arrivés sur le bord de la mer, où nous trouvâmes le scheikh Aboul Mozaffer.

» Je saluai ce scheikh, et lui demandai, le plus poliment qu'il me fut possible, si c'étoit lui qui s'appeloit Aboul Mozaffer ; car j'avouerais à ma honte, que je ne connoissois pas de vue cet excellent homme. Sur sa réponse affirmative, je le priai de vouloir bien se charger des cinq pièces d'argent que je lui présentais, pour m'en acheter quelque chose dans le pays où il alloit.

» Le scheikh, surpris de ma demande, se tourna vers ses compagnons de voyage, et leur demanda s'ils me connoissoient ? « Oui, Seigneur, lui répondirent-ils, c'est Abou Mohammed Alkeslan, si renommé pour sa paresse, que c'est sans doute aujourd'hui pour la première fois qu'il est sorti ; car on ne l'a jamais vu hors de sa maison. »

» Aboul Mozaffer reçut volontiers mes cinq pièces d'argent, et me promit, en riant, de s'acquitter de la commission dont je le chargeois. Je le remerciai, et m'en revins aussitôt chez moi, appuyé sur le bras de ma mère.

» Aboul Mozaffer, accompagné d'un grand nombre de marchands, se mit en mer, et après une navigation assez heureuse, débarqua sur les côtes de la Chine. Quand chacun se fut défait de ses marchandises, et en eut acheté d'autres, on mit à la voile pour revenir à Basra.

» Il y avoit déjà trois jours que le vaisseau voguoit en pleine

mer, quand Mozaffer ordonna tout-à-coup de revirer de bord. Les marchands, surpris d'une pareille manœuvre, en demandèrent la raison. « Vous rappelez-vous, leur dit Aboul Mozaffer, la commission dont ce pauvre Abou Mohammed Alkeslan m'avoit chargé ? Eh bien, je l'ai totalement oubliée ! Il faut nécessairement que nous retournions lui acheter quelque chose qui puisse lui être utile, pour m'acquitter de la promesse que je lui ai faite. »

« De grâce, Seigneur, répondirent les marchands à Aboul Mozaffer, ne nous forcez point à retourner sur nos pas. L'espace que nous avons parcouru est trop considérable, pour nous exposer pour si peu de chose aux mauvais temps que nous avons déjà essayés, et aux dangers que nous avons évités si heureusement jusqu'ici. »

Comme Aboul Mozaffer ne vouloit rien entendre, et persistoit toujours dans son dessein, les marchands lui offrirent de doubler chacun la somme que je lui avois remise. Aboul Mozaffer trouva la proposition si avantageuse pour moi, qu'il l'accepta. Les marchands continuèrent leur route, et abordèrent dans une isle extrêmement peuplée, où l'on faisoit un commerce considérable de perles et de diamans. Ayant jeté l'ancre dans une rade fort commode, ils descendirent tous à terre pour négocier leurs marchandises.

» En se promenant dans le bazar, Aboul Mozaffer aperçut un homme assis, qui avoit autour de lui un grand nombre de singes, parmi lesquels s'en trouvoit un qui étoit tout pelé. S'étant arrêté pour les examiner, il remarqua que quand ces animaux voyoient que leur maître n'avoit pas l'œil sur eux, ils se jetoient tous sur leur pauvre camarade, et le maltraitoient

d'une manière étrange. Quand leur maître s'en apercevoit, il se levoit, et les battoit pour les faire finir ; mais il avoit beau châtier, et enchaîner les plus mutins, dès qu'il avoit le dos tourné, ils recommençoient leur manège.

» Aboul Mozaffer, touché de voir ce pauvre singe tourmenté de la sorte, s'approcha de son maître, et lui demanda s'il vouloit le lui vendre ? « Je vous en offre, dit-il, cinq écus que m'a remis un jeune orphelin pour lui acheter quelque chose. » « J'y consens très-volontiers, répondit le maître du singe, et je souhaite que cet achat soit avantageux à votre protégé. » Mozaffer ayant payé la somme convenue, emmena l'animal avec lui, et ordonna à un de ses esclaves de le conduire à bord du navire, et de l'attacher sur le tillac.

» Quand les marchands eurent fini leurs emplettes, ils remirent à la voile, et cinglèrent vers une autre isle, où ils n'eurent pas plutôt abordé, qu'ils se virent entourés de barques de plongeurs, qui venoient leur offrir leurs services. Ces hommes s'étant jetés à l'eau pour quelques pièces de monnaie, le singe qui les vit faire, s'agita tellement, qu'il parvint à se détacher, et s'élança dans la mer à leur exemple.

« Bon Dieu, s'écria Aboul Mozaffer, en voyant disparaître le singe, que dira ce pauvre Mohammed Alkeslan, qui ne verra pas seulement l'animal que j'avois acheté pour lui ? »

» Les plongeurs ayant bientôt reparu sur l'eau, le singe revint aussi avec eux, tenant entre ses pattes plusieurs nacres de perles, qu'il vint déposer aux pieds d'Aboul Mozaffer. Celui-ci, surpris d'une pareille action, ne put s'empêcher de croire que ce singe ne fût un être extraordinaire, et qui cachoit quelque mystère.

» Les marchands ayant remis à la voile, furent accueillis par une tempête qui les écarta de leur route, et les jeta sur la côte d'une isle, appelée l'isle des Zinges^[1], dont les habitans étoient nègres et anthropophages. Lorsque ces Sauvages aperçurent le vaisseau, ils vinrent l'assaillir de tous côtés dans leurs barques, s'en emparèrent, garottèrent les marchands, et les conduisirent devant leur roi. Ce prince féroce ordonna de faire rôtir un certain nombre de ces malheureux, et se reput de leur chair avec les principaux de ses sujets ; le reste des marchands, après avoir été témoin du malheur de leurs compagnons, fut enfermé dans une hutte, et attendoit, en pleurant, le même sort.

» Vers le milieu de la nuit, le singe, qu'on avoit laissé en liberté, s'approcha d'Aboul Mozaffer, et le délivra de ses liens. Celui-ci s'avança aussitôt à tâtons vers ses infortunés camarades, qui, s'imaginant qu'il s'étoit lui-même détaché, s'écrièrent : « Le ciel prend pitié de nous, Aboul Mozaffer, puisqu'il a permis que vous puissiez briser vos liens, et devenir notre libérateur ! » « Mes amis, leur dit-il, ce n'est point moi qui ai brisé mes liens, mais le singe que j'ai acheté pour Mohammed Alkeslan. Je compte, pour témoigner ma reconnaissance à cet animal, lui donner une bourse de mille pièces d'or. » « Chacun de nous lui en donnera autant, s'écrièrent-ils tous, s'il nous rend un pareil service. »

» Le singe n'eut pas plutôt entendu ce que venoient de dire les marchands, qu'il se mit à les détacher les uns après les autres. Dès qu'ils se virent libres, ils se rendirent à bord de leur vaisseau, dont heureusement les Sauvages n'avoient rien emporté. Ils déployèrent aussitôt les voiles, et s'éloignèrent précipitamment d'un endroit qui avoit pensé leur être si

funeste.

» Quand les marchands furent en pleine mer, Aboul Mozaffer les fit ressouvenir de la promesse qu'ils avoient faite au singe, et chacun d'eux s'empressa d'y satisfaire. Il tira lui-même mille pièces d'or de sa cassette, et les joignit à ce que les marchands lui avoient remis, ce qui fit une somme très-considérable. Le vent, qui avoit fait heureusement quitter aux marchands l'isle des Zinges, continua de leur être favorable, et ils abordèrent à Basra, après quelques jours de traversée.

» Le bruit du retour des marchands se répandit aussitôt dans la ville. Ma mère vint me trouver en diligence, et me dit : « Lève-toi vite, mon fils, lève-toi ; Aboul Mozaffer est arrivé. Cours le saluer, et lui demander ce qu'il t'a apporté ? Peut-être est-ce quelque chose dont tu pourras tirer parti. »

« Aidez-moi donc, dis-je à ma mère, en me frottant les yeux, aidez-moi, de grâce, à me mettre sur mes jambes. Il y a loin d'ici au port, et vous savez que je ne vais pas vite. » Ma mère me souleva, et me soutint jusqu'à ce que je fusse affermi sur mes jambes. Je fis ensuite un effort sur moi-même, et je m'acheminai vers le bord de la mer, où j'arrivai enfin après m'être embarrassé plus d'une fois dans mes habits.

» Dès qu'Aboul Mozaffer m'aperçut, il accourut vers moi, et me salua comme son libérateur, et celui de ses compagnons de voyage. « Prenez ce singe, me dit-il, je l'ai acheté pour vous ; allez m'attendre chez votre mère; je ne tarderai pas à vous suivre. »

Surpris d'un pareil discours, et de l'accueil que je venois de recevoir, je pris le singe, et m'en retournai, en disant en moi-

même : « Voilà, ma foi, une belle emplette que vient de faire pour moi Aboul Mozaffer, et qui me sera d'une grande utilité ! » Quand j'arrivai chez moi, je dis à ma mère : « La belle chose que le commerce ! Toutes les fois que vous me verrez dormir, ayez grand soin de me réveiller pour que j'aille courir au port. Regardez, ajoutai-je, en lui montrant le singe, voyez quelle marchandise on m'a rapportée de la Chine ! »

» À peine étois-je assis, que plusieurs esclaves d'Aboul Mozaffer entrèrent, et me demandèrent si j'étois Abou Mohammed Alkeslan ? J'avois à peine répondu oui, que j'aperçus Mozaffer lui-même qui les suivait. Je me levai aussitôt, et m'avançai pour lui baiser la main ; mais il ne m'en donna pas le temps. Il se jeta à mon cou, et m'invita à l'accompagner jusque chez lui. Quoiqu'assez mécontent, j'acceptai néanmoins sa proposition, ne voulant pas désobliger un homme qui me faisoit tant de caresses.

» Lorsque nous fûmes arrivés à la maison d'Aboul Mozaffer, il ordonna à deux de ses esclaves d'aller chercher la somme qui m'étoit destinée. Ils obéirent sur-le-champ, et rentrèrent peu de temps après, chargés de deux cassettes assez lourdes. « Voilà, mon fils, me dit Mozaffer en m'en présentant les clefs, de quelle manière Dieu a fait fructifier les cinq pièces d'argent dont vous m'aviez chargé. La somme contenue dans ces deux cassettes vous appartient : retournez chez vous ; ces deux esclaves ont ordre de vous suivre. »

» Charmé au-delà de toute expression de ce que je venois d'entendre, je témoignai ma vive reconnaissance au généreux Aboul Mozaffer, et je retournai chez ma mère, à qui la vue des deux cassettes causa la plus agréable surprise.

« Vous voyez, mon fils, me dit-elle, que la Providence ne vous a pas abandonné. Méritez donc ses bienfaits, en faisant tous vos efforts pour vous défaire de cette indolence et de cette paresse dans laquelle vous avez vécu jusqu'ici. » Je promis à ma mère de suivre son conseil ; et le changement heureux qui venoit de s'opérer dans ma situation, me fit aisément tenir parole.

» Mon singe cependant paroissoit s'attacher davantage à moi de jour en jour ; il venoit s'asseoir sur le sofa où j'étois assis ; et quand je prenois mes repas, il mangeoit et buvoit avec moi ; mais ce que je trouvois d'inconcevable dans sa conduite, c'est qu'il disparoissoit dès le point du jour, et ne revenoit jamais avant midi. Il entroit alors dans ma chambre, tenant entre ses pattes une bourse de mille pièces d'or qu'il déposoit à mes pieds, et venoit s'asseoir à mes côtés. Il continua ce manège si long-temps, que je devins excessivement riche. J'achetai des terres et des maisons de campagne ; je fis construire plusieurs palais avec de vastes jardins, et je m'entourai d'un grand nombre d'esclaves de l'un et de l'autre sexe.

» Un jour que mon singe étoit assis à mes côtés, comme à son ordinaire, je le vis regarder avec curiosité à droite et à gauche, comme pour s'assurer que nous étions seuls. « Qu'est-ce que cela veut dire, pensai-je en moi-même ? » Mais, jugez de ma surprise, souverain Commandeur des croyans, quand je le vis remuer les lèvres , et que je l'entendis prononcer distinctement mon nom.

» Effrayé de ce prodige, j'étois prêt à m'élancer hors de l'appartement, lorsqu'il me dit : « Ne craignez rien, Abou Mohammed, et ne soyez pas étonné de m'entendre parler ; je

ne suis pas un singe ordinaire. » « Qui es-tu donc, m'écriai-je ? »

« Je suis, me répondit-il, du nombre des génies rebelles. L'état de misère dans lequel vous viviez m'a touché de compassion, et je suis venu vers vous pour vous en faire sortir. Vous pouvez vous faire une idée de mon pouvoir, par les richesses que je vous ai prodiguées : richesses si immenses que vous n'en connoissez pas vous-même l'étendue ; mais j'ai dessein de faire encore plus pour vous, je veux vous faire épouser une femme dont la beauté surpasse tout ce que l'imagination peut se figurer de plus ravissant. »

« Comment pourrai-je obtenir la main de cette belle personne, lui demandai-je avec vivacité ? »

« Écoutez attentivement, reprit-il, ce que je vais vous dire. Vous vous habillerez demain de la manière la plus riche et la plus magnifique ; vous monterez sur votre mule, couverte d'une selle d'or brodée de perles et de diamans, et vous vous rendrez au bazar où l'on vend les fourrages. Là, vous vous informerez où est le magasin du schérif : vous entrerez chez lui, et vous lui direz que vous venez demander sa fille en mariage. S'il vous objecte que vous n'êtes pas assez riche pour prétendre à la main de sa fille, que vous êtes sans naissance et sans considération personnelle, présentez-lui une bourse de mille pièces d'or ; s'il en demande davantage, offrez-lui toutes les richesses qu'il pourra désirer, et ne craignez point de vous compromettre en offrant au-delà de vos facultés : j'aurai soin de pourvoir à tout, et je vous mettrai à portée de remplir vos engagemens. »

» Charmé d'une pareille ouverture, je promis de suivre de

point en point les instructions de mon singe. Effectivement, dès que le jour parut, je mis mes habits les plus magnifiques, je montai sur une mule couverte d'une selle d'or, et je me rendis au bazar où l'on vend les fourrages. Ayant facilement trouvé le magasin du schérif, je descendis chez lui, et le saluai. Mon extérieur et les esclaves dont j'étais entouré lui en ayant imposé, il me rendit mon salut avec politesse, et me demanda s'il pouvoit faire quelque chose pour m'obliger ?

« Seigneur, répondis-je au schérif, mon bonheur et mon repos sont entre vos mains. J'ai entendu parler de votre fille de la manière la plus avantageuse, et je viens vous la demander en mariage. »

« Pardonnez-moi, me dit le schérif, si j'ose m'informer de votre naissance, de votre rang, et sur-tout de vos facultés. Je n'ai pas l'honneur de vous connoître, et l'on ne peut marier une fille sans être instruit de toutes ces choses. »

» Je tirai alors de mon sein une bourse de mille pièces d'or, et je la présentai au schérif. « Voilà, lui dis-je, ma naissance et ma qualité^[2]. L'homme riche n'a pas besoin d'autre recommandation ; l'argent répond à toutes les objections. Vous connoissez ce mot du prophète : La meilleure ressource c'est l'ARGENT.^[3] Un de nos poètes a heureusement exprimé en quatre vers les avantages de la richesse.

VERS.

« Quand un riche parle, chacun s'écrie : « Vous avez raison, » lors même qu'il ne sait ce qu'il dit.

» Quand un pauvre parle, on répond : « Cela est faux, » lors même qu'il a pour lui la raison.

» L'argent, dans tous les pays, fait admirer et respecter les hommes.

» C'est une langue pour celui qui veut parler, et une flèche pour celui qui veut tuer. »^[4]

» À ces mots, le schérif baissa les yeux, et se mit à réfléchir. Un moment après, il me dit : « Puisqu'il est ainsi, trouvez bon, Seigneur, que je vous demande encore deux mille pièces d'or. » « Vous allez être obéi, lui dis-je. » Et aussitôt je dépêchai un de mes esclaves chez moi, qui revint un moment après, chargé de plusieurs bourses pareilles à celle que j'avois d'abord présentée au schérif.

» À la vue de l'or que je fis briller à ses yeux, le schérif parut satisfait. Il se leva, et ordonna à un de ses esclaves de fermer le magasin. Ayant ensuite rassemblé ses parens et ses amis, il fit dresser mon contrat de mariage, et me promit que les noces se célébreroient chez lui dans dix jours, et que dans dix jours il me rendroit l'heureux possesseur de sa fille.

» Transporté de joie, je m'en retournai chez moi ; et m'étant renfermé seul avec mon singe, je lui fis part du succès de mon mariage. Il me félicita sur le bonheur dont j'allois jouir, et donna les plus grands éloges à la manière dont je m'étois conduit.

» La veille du jour fixé par le schérif, mon singe m'ayant trouvé seul, m'aborda avec un air d'inquiétude et d'embarras qu'il avoit peine à dissimuler. « Demain, me dit-il , tous vos vœux seront comblés. Puis-je espérer qu'en commençant à jouir du bonheur que je vous ai préparé, vous voudrez bien me rendre un service ? Si vous me l'accordez, vous pourrez exiger

de moi tout ce que vous voudrez. »

« Qu'est-ce que c'est, lui dis-je assez surpris ? Parlez : je n'ai rien à vous refuser. »

« Dans l'appartement où vous devez passer la nuit avec votre épouse, me répondit-il en baissant la voix, est pratiqué un cabinet, sur la porte duquel est un anneau de cuivre. Audessous de cet anneau vous trouverez un petit paquet de clefs, à l'aide desquelles vous pourrez ouvrir la porte. En entrant dans ce cabinet, vous apercevrez un coffre de fer dont les quatre coins sont surmontés de quatre petits drapeaux enchantés. Dans ce coffre est un bassin de cuivre rempli d'or et de pierreries, à côté duquel il y a onze serpents. Au milieu du bassin est attaché un coq d'une blancheur éblouissante. À côté du coffre, vous apercevrez un cimeterre : ramassez-le, tuez le coq, mettez en pièces les quatre drapeaux, renversez le coffre, et sortez ensuite pour aller rejoindre votre épouse. Voilà tout ce que j'exige de vous pour les services que je vous ai rendus, et pour ceux que je me propose de vous rendre encore. »

« Je promis de me conformer à ce que desiroit le singe, sans chercher à en pénétrer les motifs. Le lendemain je me rendis à la maison du schérif ; et après la cérémonie du mariage, on m'introduisit dans l'appartement de mon épouse. J'aperçus aisément la porte et l'anneau dont le singe m'avoit parlé.

« Quand je me trouvais seul avec mon épouse, et qu'elle eut levé son voile, je restai muet d'étonnement à la vue de tant de beautés et de perfections réunies. Jamais la nature n'avoit formé une créature plus charmante. La régularité de ses traits, sa taille, son maintien, sa rougeur, son sourire, firent une telle impression sur moi, que j'oubliai presque le singe et ses

instructions.

» Cependant la voix de la reconnaissance s'étant fait entendre à son tour, je ne voulus pas m'endormir avant d'avoir exécuté ce que m'avait demandé mon bienfaiteur. Sur le minuit, voyant mon épouse profondément endormie, je me lève avec précaution, je détache les clefs qui étoient sous l'anneau de cuivre ; et ayant ouvert le cabinet, je ramasse le cimenterre que je trouve à mes pieds, j'égorge le coq, je mets en pièces les quatre petits drapeaux enchantés, et je renverse le coffre.

» Dans ce moment, mon épouse se réveille en sursaut, et apercevant la porte du cabinet ouverte, et le coq étendu sans vie à mes pieds : « Grand Dieu, s'écrie-t-elle, me voilà donc la victime de ce génie perfide ! » À peine avait-elle prononcé ces paroles, que le génie rebelle qu'elle paroissoit craindre, parut tout-à-coup dans l'appartement, et l'enleva à mes yeux.

» Les cris de mon épouse et les miens réveillèrent le schérif, qui entra dans l'appartement, et devina facilement le sujet de ma frayeur en ne voyant plus sa fille, et en apercevant la porte du cabinet ouverte.

« Malheureux Abou Mohammed, me dit-il en s'arrachant les cheveux, hélas, qu'avez-vous fait ? Est-ce donc là la récompense que vous nous destiniez à ma fille et à moi, pour la manière dont nous avons agi à votre égard ? J'avois composé moi-même ce talisman ; je l'avois placé dans ce cabinet pour empêcher ce maudit génie d'exécuter ses sinistres projets sur ma fille. Depuis six ans, il avoit fait de vains efforts pour s'emparer d'elle ; mais c'en est fait, maintenant je n'ai plus de fille ; je n'ai plus aucune consolation dans le monde... Allez donc, sortez à l'instant d'ici ; car il m'est impossible de

souffrir votre vue plus long-temps. »

» Je me retirai chez moi, profondément affligé d'avoir été l'instrument de la perte d'une personne qui m'étoit devenue si chère, quoique je ne l'eusse vue que quelques instans. Je cherchai partout mon singe pour lui raconter mon aventure ; mais toutes mes perquisitions furent inutiles. Je reconnus alors que c'étoit lui qui m'avoit enlevé mon épouse, après m'avoir engagé par ses insinuations perfides à briser le talisman qui mettoit obstacle à l'exécution de ses desseins sur elle. Furieux d'être le dupe de ce génie rebelle, je déchirai mes vêtemens, je me meurtris le visage, et résolu de ne pas rester plus long-temps dans un pays où j'avois perdu ce que j'avois de plus cher au monde.

» Je sortis donc de la ville, je m'enfonçai dans un désert, et je marchois encore lorsque la nuit me surprit. Ne sachant où j'étois ni où j'allois, je cherchois alors quelque abri pour me mettre à couvert, quand j'aperçus au clair de la lune, et tout près de moi, deux énormes serpens, l'un roux et l'autre blanc, qui se battoient. Touché de compassion, sans savoir pourquoi, en faveur du serpent blanc, je ramassai une grosse pierre, et la lançant de toutes mes forces, je visai si juste, que j'écrasai la tête de l'autre serpent.

» Le serpent blanc s'enfuit aussitôt en sifflant, et disparut à mes yeux ; mais il revint un moment après, accompagné de dix autres serpens aussi blancs que lui. Ils s'approchèrent de l'animal terrible que j'avois étendu mort sur la poussière ; et après l'avoir mis en pièces, et ne lui avoir laissé que la tête, ils prirent la fuite, et s'éloignèrent avec la rapidité d'une flèche.

» Comme j'étois occupé à réfléchir sur la singularité de cette

aventure, j’entendis tout près de moi, sans néanmoins voir personne, une voix qui prononça ce vers :

VERS.

NE CRAINS PAS LA FORTUNE ET SES RIGUEURS : LE CIEL TE PROMET LE BONHEUR ET LA JOIE.

» Cette voix, qui sembloit sortir du sein de la terre, me glaça de frayeur au lieu de me rassurer. Seul dans ce lieu désert, je ne savais si je devois fuir ou rester, quand j’entendis distinctement une autre voix prononcer derrière moi ces deux autres vers :

VERS.

MUSULMAN, TOI QUI AS LE BONHEUR DE PARLER LA LANGUE DU CORAN, CALME TA FRAYEUR, ET NE CRAINS RIEN DE SATAN ET DE SES COMPLICES. TU ES SOUS LA SAUVEGARDE DES GÉNIES FIDÈLES, DONT LA RELIGION EST LA MÊME QUE LA TIENNE.

« Au nom du Dieu que vous adorez comme moi, m’écriai-je, faites-moi donc connoître plus particulièrement qui vous êtes ? »

» À peine avois-je achevé ces paroles, que je vis paroître un fantôme vêtu d’une longue robe blanche, qui me tint ce discours :

NOUS AVONS ÉPROUVÉ VOTRE BIENFAISANCE ET VOTRE GÉNÉROSITÉ. TOUS LES GÉNIES FIDÈLES À DIEU ET À SON PROPHÈTE, PARTAGENT NOTRE RECONNOISSANCE. SI VOUS AVEZ BESOIN DE NOUS, PARLEZ, NOUS SOMMES PRÊTS À VOUS SECOURIR, ET À FAIRE POUR VOUS TOUT CE QUI SEROIT EN NOTRE POUVOIR.

« Hélas, m’écriai-je, qui a plus besoin que moi de secours, et

qui éprouva jamais un malheur semblable au mien ? Y a-t-il sur la terre un infortuné plus à plaindre que moi ? »

« N'êtes-vous pas Abou Mohammed Alkeslan, me demanda le génie ? » « Il n'est que trop vrai, lui répondis-je, en poussant un profond soupir. »

« Eh bien, me dit-il, consolez-vous, vous avez trouvé des protecteurs. Sachez que je suis le frère du serpent blanc à qui vous venez de rendre un si grand service en le débarrassant de son ennemi. Nous sommes quatre frères issus du même père et de la même mère, et tous quatre nous sommes disposés à vous servir, et à vous témoigner notre reconnaissance. Le génie, caché sous la figure du singe avec lequel vous avez vécu si long-temps, est un des génies rebelles à Dieu. Sans la ruse qu'il a employée, jamais il n'auroit pu se rendre maître de votre épouse, pour qui ce perfide avoit conçu depuis long-temps une passion effrénée. Il avoit tenté plusieurs fois de l'enlever ; mais le talisman que le schérif son père avoit composé, a toujours mis obstacle à l'exécution de son projet jusqu'au moment où vous l'avez brisé. Quoiqu'il soit maintenant le maître de la destinée de cette belle personne, nous ne désespérons pas cependant de vous rapprocher d'elle, et de faire périr son ravisseur. Le service que vous nous avez rendu nous fait un devoir d'employer toute notre puissance pour vous servir dans cette occasion. »

» En finissant ces paroles, le génie poussa un cri si terrible, que la terre en fut ébranlée, et que j'eus beaucoup de peine à me tenir sur mes pieds. Une troupe de gens armés ayant paru aussitôt, il leur demanda s'ils savioient où le singe s'étoit retiré ? « Il a fixé sa résidence, répondit l'un d'eux, dans la

ville d’Airain, dans cette ville que le soleil n’éclaire jamais de ses rayons. »

« Abou Mohammed, me dit le génie, je vais vous donner un de nos esclaves pour vous conduire. Il vous enseignera les moyens que vous devez employer pour retrouver la jeune dame que vous avez épousée ; mais faites bien attention à ne pas prononcer le nom de Dieu en traversant avec lui les airs ; car cet esclave est du nombre des génies révoltés qui sont soumis à notre puissance ; et si par hasard vous oubliez de suivre le conseil que je vous donne, il disparaîtra aussitôt, et en tombant vous courrez risque de perdre la vie. »

» Je montai donc sur le dos du génie rebelle, en me promettant bien de faire la plus grande attention à ce qui m’étoit prescrit. Il m’enleva rapidement dans les airs, et me fit perdre bientôt la terre de vue. Je n’aperçus plus qu’un espace immense, où les astres, semblables à de hautes montagnes, faisoient autour de moi leurs révolutions ; et je m’élevai si haut, que j’entendis distinctement les concerts des anges, qui chantoient des hymnes au pied du trône du Tout-Puissant. Mon conducteur m’expliquoit la nature et les propriétés des objets qui s’offroient de toutes parts à ma vue : il m’entretenoit sans cesse du nombre infini des choses créées, pour éloigner de mon esprit l’idée du Créateur, et s’efforçoit, par ses vains raisonnemens et ses discours, de m’empêcher d’exprimer mon admiration pour tout ce que je voyois, en prononçant le nom de Dieu.

» Tout-à-coup un esprit céleste, couvert d’un manteau bleu d’azur, et dont les cheveux blonds tomboient en grosses boucles sur ses épaules, se présenta devant moi. Son visage

étoit éclatant de lumière, et il tenoit à la main une lance d'où jaillissoient de toutes parts des étincelles de feu. « Abou Mohammed, me dit-il, prononce sur-le-champ la formule : IL N'Y A POINT D'AUTRE DIEU QUE LE SOUVERAIN, AUTEUR DE TOUTES CHOSES, ou je vais te frapper de cette lance. » Effrayé de sa menace, j'oubliai toutes mes résolutions, et proferai les paroles qui devoient causer ma perte. Soudain l'ange de lumière frappa de sa lance le génie rebelle, et le réduisit en cendres. Pour moi, je descendis aussitôt rapidement vers la terre, et tombai dans les flots.

» Étourdi de ma chute, je restai quelque temps sous l'eau. Ayant ensuite repris mes esprits, je me mis à nager de toutes mes forces ; mais j'aurois infailliblement perdu la vie, si je n'avois été aperçu par quelques matelots qui se trouvoient par hasard dans une barque à peu de distance de l'endroit où j'étois tombé. Ils vinrent aussitôt à mon secours ; et m'ayant saisi par mes habits, ils parvinrent à me mettre à bord.

» Ces hommes parloient un langage qui m'étoit tout-à-fait inconnu : ils m'adressèrent plusieurs fois la parole ; mais je leur fis comprendre, par signes, que je ne les entendois pas. Vers le soir, ils jetèrent leurs filets à la mer, et attrapèrent une grande quantité de poissons qu'ils firent rôtir, et dont je mangeai avec grand appétit. Le lendemain matin ils cinglèrent vers la terre ; et étant débarqués, ils me conduisirent dans une ville très-peuplée, et me présentèrent à leur roi, qui me reçut de la manière la plus flatteuse et la plus distinguée. M'étant informé du nom de la ville où je me trouvois, j'appris qu'elle s'appeloit Henad, et que c'était une des villes maritimes les plus considérables de la Chine.

» Le roi recommanda expressément à un de ses visirs de prendre le plus grand soin de moi, et de me faire voir toutes les curiosités du pays. On me raconta que dans les anciens temps les habitans de cette ville étoient livrés à toutes sortes de superstitions, et que pour les punir, Dieu les avoit métamorphosés en pierres. Ce qui me surprit le plus, fut la beauté des arbres fruitiers qui croissoient aux environs en si grande quantité, que je ne me rappelle pas en avoir jamais autant vu ailleurs.

» Je passai environ un mois à m'amuser et à me divertir dans cette ville. Un jour que je me promenois sur les bords du fleuve qui en baigne les murs, j'aperçus un cavalier qui venoit à toute bride de mon côté. « N'êtes-vous pas Abou Mohammed Alkeslan, me demanda-t-il quand il fut près de moi ? » Sur ma réponse affirmative, il me dit de ne pas m'effrayer, qu'il étoit un de mes amis, et qu'il vouloit me témoigner sa reconnoissance pour un service que je lui avois rendu.

« Qui êtes-vous donc lui demandai-je avec surprise ? » « Je suis, me répondit-il, le frère du serpent blanc, et je viens vous apprendre que vous n'êtes pas fort éloigné du lieu où votre épouse est renfermée. » En même temps, il me couvrit de son manteau, et me fit monter derrière lui. Il partit comme un éclair, et nous nous enfonçâmes dans une vaste forêt.

» Après avoir galoppé assez long-temps, il s'arrêta tout-à-coup, et me fit descendre de cheval. « Vous voyez ces deux montagnes, me dit-il, côtoyez-les jusqu'à ce que vous aperceviez la ville d'Airain ; mais gardez-vous bien de vouloir y entrer avant que je vienne vous revoir, et que je vous donne un moyen d'y pénétrer sans danger. » En disant cela il disparut,

et me laissa dans une solitude épouvantable.

» Je marchois péniblement dans une plaine aride où, sans doute, avant moi aucun mortel n'avoit encore pénétré, et j'aperçus enfin la ville dont le génie m'avoit parlé. Les murs en étoient d'airain, et si élevés qu'ils se perdoient dans les nues. Je m'en approchai, et j'en fis le tour, dans le dessein de découvrir un endroit par où l'on pût y entrer ; mais toutes mes recherches furent inutiles. Dans ce moment, le frère du serpent blanc parut devant moi, et me présenta une épée enchantée, avec laquelle je pourrois, me dit-il, pénétrer dans la ville sans être aperçu. Je pris l'épée, et le génie disparut sans me laisser le temps de lui répondre.

» Un bruit confus de voix ayant peu après frappé mes oreilles, je me retournai, et j'aperçus une troupe d'hommes qui avoient les yeux au milieu de la poitrine. Dès qu'ils me virent, ils s'approchèrent de moi, et me demandèrent qui j'étois, et qui avoit pu m'amener en cet endroit ? Je satisfis à leurs questions, et leur racontai mes aventures. Ils me dirent que la jeune dame dont je venois de leur parler étoit effectivement renfermée avec le génie rebelle dans la ville d'Airain ; mais qu'ils ignoroient de quelle manière il l'avoit traitée. Quant à nous, ajoutèrent-ils, vous n'avez rien à craindre de notre part ; car nous sommes attachés au service des frères du serpent blanc. Si vous voulez pénétrer au-delà de ces murs, allez vers cette fontaine, examinez de quel côté vient l'eau, et suivez son cours : il vous conduira dans la ville ; c'est le seul chemin que vous puissiez prendre pour y entrer.

» Je suivis le conseil des génies, et j'aperçus un aqueduc : j'y entrai, et j'en parcourus toute la longueur. À peine avois-je fait

quelques pas hors de l'aqueduc, que je vis mon épouse dans une vaste prairie, assise sur un coussin de brocard d'or, et couverte d'un voile de soie dont les bords représentoient un superbe jardin planté d'arbres chargés de fruits d'or et de perles.

» Dès qu'elle m'aperçut, elle se leva avec empressement, et me demanda qui avoit pu m'introduire dans un lieu inaccessible à tous les mortels ? Quand mes premiers transports furent calmés, je lui racontai dans le plus grand détail ce qui m'étoit arrivé depuis notre séparation, et je la priai de satisfaire à son tour ma curiosité, et de m'indiquer, s'il lui étoit possible, les moyens qu'il falloit employer pour sa délivrance.

« L'extrême passion que ce maudit génie a conçue pour moi, me dit mon épouse, ne lui a pas permis de me rien cacher de ce qui peut lui nuire ou lui être utile. Il m'a dévoilé tous ses secrets, et j'ai appris de sa propre bouche qu'il y a près d'ici un talisman qui soumet à sa puissance tout ce que cette ville contient dans ses murs. Au moyen de ce talisman, rien ne résiste à ses ordres. Il est renfermé dans une colonne... » « Où est cette colonne, m'écriai-je vivement en l'interrompant ? » « La voilà, me dit-elle en me la montrant du doigt ; c'est là que la puissance de notre ennemi est concentrée. »

» Enchanté de connoître un secret qui pouvoit m'être aussi utile, je m'informai exactement en quoi consistoit ce talisman ? « C'est un aigle, me dit mon épouse, sur lequel sont gravés des caractères que je ne connois pas. Si vous pouvez parvenir à vous en rendre maître, approchez-vous sur-le-champ d'un réchaud ardent, jetez-y quelques pincées de musc, et présentez

l'aigle à la fumée qui s'en élèvera. Tous les génies paroîtront alors devant vous, prêts à exécuter ce que vous voudrez leur commander. »

» Je m'avançai aussitôt vers la colonne sans crainte d'être aperçu, à cause de l'épée enchantée qui me rendoit invisible ; et m'étant emparé de l'aigle, je voulus éprouver aussitôt sa vertu. Les génies s'étant présentés devant moi, je leur ordonnai de retourner pour le moment à leur poste, et de se tenir prêts à m'obéir à l'avenir, toutes les fois que j'aurois besoin de leur ministère. Je retournai près de mon épouse, et lui demandai si elle vouloit m'accompagner ? Elle y consentit avec joie. Nous sortîmes par le même chemin par où j'étois entré, et nous fûmes rejoindre les hommes extraordinaires qui me l'avoient indiqué. Je les priai de m'enseigner la route que je devois prendre pour retourner dans mon pays. Ils le firent de la meilleure grâce du monde, et poussèrent même la complaisance jusqu'à me conduire sur le bord de la mer, où ils me fournirent un vaisseau et des provisions.

» Nous montâmes dans le vaisseau, qui étoit près de mettre à la voile ; le vent nous fut constamment favorable, et nous arrivâmes fort heureusement à Basra. Le schérif, charmé de revoir sa fille bien aimée, nous reçut à bras ouverts, et nous combla d'amitiés et de caresses.

» Après m'être reposé quelque temps des fatigues que j'avois essuyées, je m'enfermai seul un jour dans mon appartement ; je pris l'aigle que j'avois conservé avec le plus grand soin, et je me mis à faire les fumigations nécessaires. Aussitôt les génies accoururent de toutes parts, et se prosternèrent devant moi. Je leur ordonnai de transporter à

Basra toutes les richesses, les pierreries et les diamans qui étoient renfermés dans la ville d'Airain : ce qu'ils exécutèrent avec toute la promptitude imaginable.

» Voulant ensuite me venger du génie rebelle qui avoit pris, pour me tromper si cruellement, la forme d'un singe, je commandai aux génies fidèles de m'amener sur-le-champ cet esprit pervers. Il se présenta devant moi d'un air humble et suppliant ; mais je ne me laissai pas toucher par ses prières. Après lui avoir fait les reproches que sa trahison méritoit, je le fis enfermer dans un vase de cuivre scellé avec du plomb, et le fis jeter à la mer.

» Depuis ce moment nous jouissons, mon épouse et moi, de la tranquillité la plus parfaite, et rien ne manque à notre bonheur. Tous les souhaits que je puis former sont aussitôt accomplis, et toutes les richesses que je puis désirer me sont apportées sur-le-champ par les génies soumis à mes ordres. Telles sont, souverain Commandeur des croyans, les faveurs singulières que je tiens de la bonté divine, et dont je ne cesse de lui rendre grâces. »

Le calife Haroun Alraschid, charmé du récit d'Abou Mohammed Alkeslan, accepta d'autant plus volontiers les présens qu'il lui avoit offerts, qu'il avoit remarqué parmi ces présens plusieurs diamans dont la grosseur et la beauté surpassoient beaucoup les désirs de Zobéïde. Il donna, de son côté, à Abou Mohammed les marques les plus éclatantes de sa générosité et de sa bienveillance, et le renvoya à Basra, comblé d'honneurs et de bienfaits.

« Ma sœur, dit Dinarzade, aussitôt que la sultane eut achevé l'histoire d'Abou Mohammed Alkeslan, vous savez que le sultan aime beaucoup ces aventures qui arrivoient au calife Haroun Alraschid, lorsqu'il sortoit le soir de son palais. Je me rappelle de vous avoir entendu parler d'une rencontre qu'il fit, et dans laquelle il fut un moment tenté de douter s'il étoit le véritable calife de Bagdad, le souverain Commandeur des croyans. » « Vous voulez parler, ma sœur, répondit Scheherazade, de l'histoire d'Ali Mohammed le joaillier, ou du faux calife ; je me la rappelle très-bien, et je pourrai vous la raconter demain, si le sultan des Indes veut bien encore me laisser la vie. » L'annonce que venoit d'entendre Schahriar avoit excité sa curiosité ; il résolut, pour la satisfaire, de différer de nouveau la mort de la sultane.

1. ↑ Peut-être l'isle de Zanzibar, près de la côte du Zanguebar, ou de la Cafrerie.
2. ↑ Hadha nasbi wa hhasbi. Allusion assez plaisante à un trait de la vie de Moez le Dinallah, le premier des califes Fathiunites en Égypte. Ce prince ayant convoqué une grande assemblée pour se faire reconnoître calife, jeta en l'air plusieurs poignées d'or, en disant : Hadha nashi ; voilà ma généalogie. Il tira ensuite son épée, en disant : Hadha hhashi ; voilà mon titre, ou ceci me suffit.
3. ↑ Naam al hhasb al mal.
4. ↑ Iuna algani idha takallama bilkhithat, etc. etc.

HISTOIRE

D'ALY MOHAMMED LE JOAILLER,

OU

DU FAUX CALIFE.

LE calife Haroun Alraschid étant sorti secrètement un soir de son palais, comme cela lui arrivoit quelquefois, déguisé en marchand, et accompagné de Giafar et de Mesrour, qui avoient pris le même déguisement, parcourut avec eux plusieurs quartiers de Bagdad, et se trouva sur les bords du Tigre. Ayant aperçu un vieillard assis dans une barque, le calife s'approcha de lui, le salua très-poliment, et le pria, en lui présentant une pièce d'or, de les prendre dans sa barque et de les promener un moment sur le fleuve.

« Seigneurs, répondit le vieillard, en mettant dans sa poche la pièce d'or qu'on lui avoit offerte, il m'est impossible de vous procurer ce plaisir ; car le calife Haroun Alraschid vient ici tous les soirs prendre le frais et se promener en gondole. Il est accompagné d'un héraut qui publie à haute voix : « DÉFENSES À TOUTES PERSONNES, DE QUELQUE RANG ET DE QUELQUE QUALITÉ QU'ELLES SOIENT, GRANDS OU PETITS, JEUNES OU VIEUX, DE TRAVERSER LE TIGRE, SOUS PEINE DE PERDRE LA TÊTE, OU D'ÊTRE ATTACHÉES AU MAT DE LEUR VAISSEAU. » Vous arrivez justement au moment où sa gondole va passer, et

je vous conseille de vous retirer sur-le-champ. »

Le calife et Giafar, fort étonnés de ce qu'ils entendoient, présentèrent chacun une pièce d'or au vieillard, et le prièrent de les laisser entrer sous des planches qui formoient une espèce de cabane au milieu de son bateau, en attendant que la gondole fût passée. Le vieillard prit les deux pièces d'or en se recommandant à Dieu, fit entrer le calife et ses compagnons dans son bateau, et s'éloigna un peu du rivage. À peine avoit-il donné quelques coups d'aviron, qu'ils virent s'avancer au milieu du Tigre une gondole décorée avec la plus grande magnificence, et éclairée par un grand nombre de torches et de flambeaux.

« Ne vous l'avois-je pas bien dit, s'écria le vieillard tout tremblant ? » Ayant aussitôt quitté son aviron, il fit passer les faux marchands sous les planches qui couvroient une partie de son bateau, et étendit à l'entour une toile noire, à travers laquelle ils pouvoient jouir de la vue du spectacle qui s'offroit à leurs regards.

Sur le devant de la gondole étoit un esclave tenant une cassolette d'or pur, où brûloit du bois d'aloès. Il étoit couvert d'une tunique de satin rouge, rattachée par une agrafe d'or sur une de ses épaules. Il avoit sur sa tête un turban d'une mousseline extrêmement fine, et portoit en bandoulière un petit sac de soie verte, brodé en or, où étoit renfermé le bois d'aloès qu'il mettoit dans sa cassolette. Un autre esclave, vêtu de la même manière, et chargé d'une fonction pareille, étoit assis à l'autre extrémité de la gondole.

À droite et à gauche étoient rangés deux cents esclaves couverts d'habits magnifiques, et au milieu d'eux s'élevoit un

trône d'or, sur lequel étoit assis un jeune homme dont la grâce et la beauté effaçoient l'éclat dont il étoit environné. Il étoit vêtu d'une robe noire, brodée d'or et de diamans. Il avoit au-dessous de lui un homme qui ressembloit parfaitement au grand visir Giafar ; derrière lui, un esclave debout, l'épée nue à la main, jouoit, à s'y méprendre, le rôle de Mesrour, chef des eunuques. Autour de lui paroissoient rangés ses courtisans et ses favoris, au nombre de vingt.

Le calife, extrêmement surpris d'un pareil spectacle, dit à son grand visir ; « Que penses-tu de cette aventure ? » « Souverain Commandeur des croyans, répondit Giafar, je ne reviens pas de mon étonnement, et je ne conçois rien à une pareille rencontre. » « C'est, sans doute, reprit le calife, un de mes fils, Almamoun ou Alamin, qui veut s'amuser. » Comme la barque passoit dans ce moment à peu de distance de l'endroit où ils se trouvoient, le calife fixa avec plus d'attention le jeune homme assis sur le trône d'or. Ses traits et sa beauté, sa taille et son maintien, une certaine dignité répandue sur toute sa personne, et le cortège dont il étoit entouré, le charmèrent au point qu'il ne put s'empêcher de dire à Giafar :

« En vérité, visir, il me semble voir la pompe et la magnificence qui m'environne au milieu de ma cour ; il n'y manque absolument rien. Ne diroit-on pas que c'est toi-même que voilà (en montrant le personnage qui étoit en face du jeune homme) ? Ne prendroit-on pas cet esclave pour Mesrour ; et ces courtisans ne ressemblent-ils pas exactement à ceux qui m'entourent ? Je l'avoue franchement, ce que je vois ici embarrasse mon esprit, et je ne sais si je rêve ou si je suis éveillé. »

« Je suis dans la même perplexité, répondit le visir, et mes idées se confondent tellement, que si je ne me trouvois pas auprès de votre Majesté, je serois tenté de douter en ce moment si je suis le véritable Giafar. »

La barque s'étant éloignée, et ayant bientôt disparu à leurs yeux, le vieillard, qui étoit resté muet et tout tremblant pendant qu'elle passoit, s'écria en reprenant son aviron : « Dieu soit loué, heureusement personne ne nous a aperçus, et nous sommes maintenant hors de danger ! »

« Vieillard, reprit Haroun, ne nous as-tu pas dit que le calife vient prendre le frais tous les soirs sur le Tigre ? » « Oui, Seigneur, répondit le vieillard, et depuis un an il n'a jamais manqué d'y venir exactement. » « Eh bien, bonhomme, continua le calife, si tu veux nous faire le plaisir de nous attendre ici demain à pareille heure, nous te donnerons cinq pièces d'or pour ta peine. Comme nous sommes étrangers dans ce pays, nous ne serons pas fâchés de jouir des plaisirs et des divertissemens qu'il pourra nous procurer, et sur-tout nous serons flattés de pouvoir nous promener sur le canal. »

Le vieillard, entraîné par l'appât du gain, promit au calife, qu'il prenoit ainsi que ses compagnons pour des marchands étrangers, de se trouver le lendemain au même endroit à l'heure convenue, et il les mit à terre en les comblant de bénédictions.

Le calife, Giafar et Mesrour reprirent le chemin du palais, et y rentrèrent aussi secrètement qu'ils en étoient sortis. Ils quittèrent le costume de marchands, et reprirent chacun leurs vêtemens ordinaires. Le lendemain le divan s'étant assemblé, les visirs, les émirs, les gouverneurs des provinces et tous les

grands de l'empire vinrent rendre leurs hommages ordinaires au calife, qui prolongea la séance jusqu'à la fin du jour.

Lorsque chacun se fut retiré, le calife dit à Giafar : « Allons, visir, je suis impatient de voir l'autre calife. » « Mesrour et moi, répondit le visir en riant, nous sommes prêts à aller présenter nos respects à sa Majesté. » S'étant alors déguisés tous les trois en marchands, comme la veille, ils sortirent du palais par une petite porte secrète qui donnoit sur le Tigre, et s'approchèrent gaiement de la rive, où ils trouvèrent le vieillard qui les attendoit dans sa barque.

À peine y étoient-ils entrés, qu'ils aperçurent de loin la gondole du faux calife, qui s'avançoit vers eux. L'ayant considérée avec attention, ils virent, quand elle s'approcha d'eux, qu'elle étoit bordée de deux cents esclaves différens de ceux de la veille, et ils entendirent le héraut publier à haute voix la défense accoutumée. « Parbleu, dit le calife, je n'aurois jamais pu croire une pareille chose, si je n'en avois été moi-même témoin, et si je n'avois entendu cette proclamation de mes propres oreilles. » « Vieillard, ajouta-t-il ensuite en s'adressant au patron, tiens, prends ces dix pièces d'or, et conduis-nous derrière eux. Tu n'as rien à craindre ; car l'éclat des flambeaux qui éblouissent leurs regards, les empêchera de nous distinguer dans l'obscurité à une certaine distance d'eux, et nous pourrons aisément les observer sans qu'ils s'en aperçoivent. »

Le vieillard prit les dix pièces d'or, détacha sa barque, et la dirigea dans l'ombre produite par la gondole que montoit le faux calife. Lorsqu'ils furent hors de la ville, et qu'ils eurent gagné les maisons de plaisance et les jardins qui sont aux

environs, la gondole s'approcha du rivage, et aborda au fond d'un golfe qui formoit un bassin naturel au-devant d'une terrasse magnifique, éclairée, ainsi que les jardins qui étoient au-delà, par une multitude infinie de feux de diverses couleurs.

Le faux calife ayant sauté légèrement à terre, monta sur une mule qu'on lui tenoit toute prête, et s'avança au milieu de deux files d'esclaves qui portoient des flambeaux, et qui faisoient retentir l'air des cris de « Vive le souverain Commandeur des croyans ! Que Dieu prolonge son règne et le comble de ses bénédictions ! »

Haroun Alraschid, Giafar et Mesrour étant descendus à quelque distance sur le rivage, s'approchèrent du cortège, et se mêlèrent dans la foule. Quelques esclaves ayant aperçu trois personnages qu'ils ne connoissoient pas, et qui paroisoient être des marchands, les arrêterent, et les conduisirent sur-le-champ au faux calife.

« Qui êtes-vous, leur demanda-t-il en les fixant attentivement ? Comment êtes-vous venus jusqu'ici, et quelle affaire peut vous y amener à l'heure qu'il est ? »

« Seigneur, répondit Giafar, nous sommes des marchands étrangers qui retournons dans notre pays. Nous sommes partis ce soir de Bagdad, dans l'intention de marcher toute la nuit ; nous suivions notre chemin, lorsque vos gens nous ont rencontrés. Ils se sont saisis de nous, et nous ont amenés devant vous. »

« Rassurez-vous, leur dit le faux calife avec bonté, vous n'avez rien à craindre, puisque vous êtes étrangers ; mais si par malheur vous eussiez été de Bagdad, je vous aurois fait

trancher la tête sur l'heure. » Se tournant ensuite vers son grand visir : « Chargez-vous de ces messieurs, lui dit-il, car je les invite ce soir à souper avec moi. »

Le grand visir ayant fait une profonde inclination en signe d'obéissance, fit placer les trois marchands à ses côtés, et le cortège continua de s'avancer vers un superbe palais dont le faite se perdoit dans les nues, et que sa structure et son élégance auroient fait prendre pour la demeure d'un des plus puissans monarques de la terre.

La porte principale étoit de bois d'ébène recouvert de lames d'or. Au-dessus de cette porte on lisoit ces deux vers gravés en lettres d'or :

VERS.

« Salut et bénédiction à ce palais : c'est le séjour du bonheur et des plaisirs.

» Toutes les merveilles de l'art et de la nature s'y trouvent réunies ; en vain on tenteroit de les décrire. »^[1]

Cette porte donnoit entrée dans un vestibule soutenu par des colonnes de marbre, au milieu duquel étoit un bassin aussi de marbre, d'où s'élevoient plusieurs jets-d'eau. On passoit de là dans différens appartemens décorés de tapis et de rideaux d'un travail achevé ; et l'on parvenoit ensuite dans une vaste salle où étoient rangés des sièges d'or massif, recouverts de coussins de brocard d'or et de soie.

Le cortège étant entré dans cette salle, le faux calife se plaça sous un dais de soie verte, brodé de perles et de diamans, au-dessous duquel étoit un trône d'ivoire rehaussé d'or, dont l'éclat et la magnificence le dispuoient à ceux des Cosroès et

des Césars. Le dais étoit entouré de rideaux de soie jaune relevés avec grâce, et qui se baissoient à volonté avec une promptitude merveilleuse.

Le faux calife s'étant assis sur son trône, on plaça devant lui l'épée royale, et tous les courtisans se rangèrent au-dessous. On apporta ensuite plusieurs tables couvertes des mets les plus recherchés. Après que chacun eut mangé, on desservit, et on présenta à laver dans des bassins d'or. On apporta ensuite à boire : l'on mit sur la table une multitude de vases de toute espèce, plus riches et plus précieux les uns que les autres, et on servit à la ronde les vins les plus exquis.

L'esclave qui versoit à boire aux convives, étant parvenu au calife Haroun, voulut remplir sa coupe ; mais ce prince la retira avec précipitation, et attira par-là sur lui les regards du faux calife.

« Pourquoi donc votre camarade ne veut-il pas boire, demanda-t-il à Giafar ? » « Il y a long-temps, Seigneur, répondit Giafar, qu'il n'a fait usage de cette boisson. » « Eh bien, reprit le faux calife, il ne faut pas le gêner. Il y a ici toutes sortes de liqueurs ; qu'il demande librement celle qu'il a coutume de boire. » Haroun Alraschid ayant demandé une autre liqueur, le faux calife l'invita obligeamment à vouloir bien lui faire raison toutes les fois que son tour de boire arriveroit.

Ils passèrent ainsi une partie de la soirée à boire et à se divertir. Lorsque le vin eut commencé à échauffer les têtes, Haroun Alraschid dit à Giafar : « Mon étonnement augmente de plus en plus. Jamais on n'a servi dans mon palais un festin aussi somptueux ni aussi magnifique que celui où nous assistons ce soir. Je voudrois bien savoir, dès à présent, quel est

ce jeune homme. »

Le faux calife voyant Haroun et Giafar s'entretenir tous deux à voix basse, dit à Giafar : « Vous devez savoir, mon hôte, que parler bas avec ses voisins est, dans les assemblées, le défaut ordinaire de la malignité. »

« La malignité, répartit aussitôt Giafar, ne peut trouver à s'exercer ici. Mon camarade me disoit qu'il avoit parcouru beaucoup de pays, qu'il avoit été admis à la cour des plus puissans monarques, et vécu familièrement avec les grands ; mais que nulle part il n'avoit reçu d'accueil aussi flatteur ni aussi distingué que celui que votre Majesté a daigné lui faire ce soir, et que jamais tant de grandeur et de magnificence n'avoient frappé ses regards. Il observe seulement qu'il a entendu répéter souvent à Bagdad : Rien de plus agréable en buvant, que d'entendre de la musique. »

Le discours de Giafar fit sourire le faux calife, qui frappa aussitôt sur la table. La porte de la salle s'étant ouverte sur-le-champ, on vit paroître un esclave noir qui portoit un siège d'ivoire incrusté d'or. Il étoit suivi d'une jeune esclave d'une beauté parfaite, qui tenoit entre ses mains un luth fabriqué dans les Indes. La jeune esclave s'étant assise sur le siège d'ivoire qu'on avoit mis au milieu de la salle, accorda son instrument ; et après avoir préludé dans vingt-quatre tons, elle rentra dans celui par lequel elle avoit débuté, et chanta les paroles suivantes :

VERS.

« L'amour vous parle par ma bouche, et vous dit que je vous aime.

» Tout atteste la violence de ma passion : mon cœur est blessé, et les larmes coulent en abondance de mes yeux.

» Avant de vous voir, je ne connoissois pas l'amour : tôt ou tard il faut succomber à son destin .»^[2]

Le faux calife parut fort agité, et comme hors de lui-même, tandis que la jeune esclave chantoit. À peine eut-elle achevé, qu'il poussa un grand cri, et déchira sa robe du haut en bas. Les rideaux suspendus autour de lui se baissèrent aussitôt, et on lui apporta une autre robe plus riche que la première. Le jeune homme s'en étant revêtu, se remit comme il étoit auparavant, et l'on continua à se divertir et à boire à la ronde.

Lorsque le tour du faux calife fut venu, et qu'on lui eut présenté la coupe, il frappa, comme la première fois, sur la table. La porte s'ouvrit, et l'on vit entrer un esclave noir, portant un siège d'or massif, accompagné d'une jeune esclave plus belle que la précédente. Elle s'assit sur le siège qu'on lui présenta, accorda le luth qu'elle tenoit entre ses mains, et se mit à chanter ces paroles :

VERS.

« Comment supporter l'état où je suis ? Le feu de l'amour me consume, et mes larmes forment un déluge perpétuel.

» La vie n'a plus de charmes pour moi. Quel plaisir peut goûter un cœur navré de tristesse ? «^[3]

Ces vers firent sur le faux calife le même effet que les premiers. Il poussa un grand cri, et déchira sa robe du haut en bas : les rideaux suspendus autour du trône s'abaissèrent ; il se revêtit d'une autre robe, reprit sa place comme auparavant, et invita les convives à boire de nouveau. Lorsque son tour fut

venu, il frappa pour la troisième fois sur la table. La porte s'ouvrit comme à l'ordinaire. Une jeune esclave dont la beauté surpassait celle des deux précédentes, s'avança le luth à la main, précédée d'un esclave noir, s'assit au milieu de la salle, et chanta ces vers :

VERS.

« Cessez vos vains reproches, et traitez-moi avec plus de justice : mon cœur ne peut renoncer à vous aimer.

» Ayez pitié d'un malheureux dévoré d'ennui, que vous avez réduit en esclavage.

» Je succombe à la violence du mal qui me consume : vous seule pouvez m'arracher à la mort.

» Ô beauté dont l'image remplit mon cœur, comment vous oublier pour m'attacher à une autre ! »^[4]

Le jeune homme habillé en calife, parut, tandis qu'on chantoit ces vers, plus violemment agité qu'il ne l'avoit encore été. Il poussa, lorsqu'ils furent achevés, des cris si lamentables, que le calife et Giafar furent touchés de compassion. Il se calma néanmoins bientôt après, et l'on continua de verser à boire. Une quatrième chanteuse ayant paru au signal du jeune homme, fit entendre ces paroles :

VERS.

« Quand finira cet éloignement et cette injuste haine ? Quand pourrai-je retrouver le bonheur dont j'ai trop peu joui ?

» N'avons-nous pas vécu ensemble dans la plus douce union, et fait envier à d'autres notre félicité ?

» La fortune cruelle nous a séparés ; mais mon cœur est

toujours près de vous.

» Quand les liens qui nous attachent l'un à l'autre seroient anéantis, jamais je ne cesserois de vous aimer. »

Le jeune homme ne put résister à l'impression que firent sur lui ces vers, en lui rappelant vivement un amour malheureux. Après avoir jeté un grand cri, et déchiré ses habits comme auparavant, il s'évanouit, et se laissa tomber à la renverse. Ses esclaves étant accourus pour le secourir, et ayant oublié de baisser le rideau, dans le trouble que cet événement leur causa, Haroun Alraschid s'aperçut que son corps étoit tout couvert de marques de coups de fouet. « Visir, dit-il tout bas à Giafar, après avoir considéré quelque temps ce spectacle, qu'est-ce que cela veut dire ? Ce jeune homme si aimable et si intéressant en apparence, ne seroit-il qu'un infame brigand, et personne ne pourra-t-il ici m'instruire de ses aventures ? »

Le jeune homme étant revenu de son évanouissement, et s'étant revêtu d'autres habits, s'assit sur son trône, et se mit à converser avec les convives comme auparavant. Ayant par hasard jeté les yeux sur Haroun et Giafar, et les voyant causer ensemble, il leur demanda ce qu'ils pouvoient avoir de si important à se communiquer pour se parler ainsi continuellement à l'oreille ?

« Sire, répondit Giafar, ce que me disoit mon camarade peut sans crainte, se répéter tout haut. En qualité de marchand il a parcouru les principales villes du monde ; il a fréquenté les cours des rois et des souverains ; mais jamais il n'a vu chez aucun prince une prodigalité semblable à celle dont vous venez de nous rendre témoins en déchirant successivement plusieurs robes, dont la moindre vaut plus de cinq cents pièces d'or. »

« Chacun, reprit le faux calife, peut disposer à son gré de ses richesses et de ce qui lui appartient. Ce que vous venez de voir est une des manières dont je témoigne ma libéralité à ceux qui m'entourent. Chaque robe que je déchire est pour quelqu'un des convives, qui reçoit, s'il veut, en échange, cinq cents pièces d'or. »

Giafar répondit aussitôt par ces deux vers :

« Tout ce que vous possédez est au reste des hommes ; les Bienfaits ont bâti leur palais dans le creux de votre main.

» S'ils fermoient ailleurs leurs portes, vos doigts sauroient aisément les ouvrir. »^[5]

Le compliment du grand visir charma tellement le faux calife, qu'il le fit revêtir à l'instant même d'un riche caftan, et lui fit donner une bourse de mille pièces d'or.

On recommença ensuite à boire et à se divertir. Haroun Aïraschid prenoit cependant peu de part à la joie qui animoit tous les convives, et étoit toujours occupé du spectacle qui avoit frappé ses regards. Ne pouvant plus réprimer sa curiosité, il ordonna à Giafar de demander au jeune homme pour quel motif on l'avoit ainsi déchiré à coups de fouet ? Le visir ayant représenté à son maître qu'une pareille demande pouvoit être déplacée dans ce moment, et qu'il devoit attendre au lendemain pour s'instruire de ce qu'il desiroit savoir : « J'en jure par ma tête, lui répondit Haroun , et par le tombeau d'Abbas ^[6], si tu n'interroges à l'instant ce jeune homme, tu ressentiras bientôt les effets terribles de mon courroux. »

Le faux calife ayant en ce moment regardé Haroun et Giafar,

leur demanda quel étoit le sujet de leur altercation ? « Ce n'est rien, Sire, répondit Giafar en tâchant d'éluder la question. » « Je veux absolument le savoir, reprit le faux calife, et je vous conjure de ne me rien cacher. »

« Mon camarade, dit alors Giafar, croit avoir aperçu sur votre corps des marques de coups de fouet. Cette vue l'a singulièrement étonné. « Comment, m'a-t-il dit, un calife peut-il avoir été ainsi maltraité ? » Mon camarade desireroit connoître la cause d'un événement aussi extraordinaire, et j'espère que votre Majesté voudra bien lui pardonner sa hardiesse et sa curiosité. »

Le faux calife, loin de paroître offensé d'une pareille question, dit en souriant : « Je vois bien, Seigneurs, que vous êtes des personnages d'un rang supérieur à celui que votre extérieur annonce, et je soupçonne fort que celui d'entre vous qui manifeste une curiosité si vive, est le calife Haroun Alraschid lui-même, qui pour s'amuser a quitté son palais, déguisé en marchand, ainsi que son grand visir Giafar, et Mesrour, le chef de ses eunuques. »

« Bannissez, Seigneur, une pareille pensée de votre esprit, s'écria vivement Giafar en l'interrompant. De pauvres marchands comme nous ne méritent pas qu'on les honore d'un pareil soupçon. »

« Si mon soupçon est bien fondé, reprit le jeune homme, cette rencontre est ce que je desirois le plus, et j'espère qu'elle mettra fin à mon malheur. Quoi qu'il en soit, continua-t-il en souriant, je commencerai par vous dire que je ne suis point le souverain Commandeur des croyans ; je ne me fais ainsi appeler, et je ne prends tous les soirs ce costume que pour me

distraire, et charmer les tourmens que me fait éprouver une personne plus belle que les astres. Quoique séparé d'elle, ses grands yeux noirs, ses joues de rose, les arcs de ses sourcils sont toujours présens à mon esprit ; mais avant de vous parler d'elle, je dois vous faire connoître qui je suis.

» Je m'appelle Aly, fils de Mohammed le joaillier. Mon père, qui étoit un des plus riches marchands de Bagdad, me laissa à sa mort maître d'une fortune immense, consistant en or et argent, en pierreries, en rubis, en émeraudes et en diamans de toute espèce. Je possédois de vastes jardins et des terres d'un revenu considérable, et j'avois à mon service un grand nombre d'esclaves de l'un et de l'autre sexe.

» Un jour que j'étois dans mon magasin, occupé à régler mes comptes avec mes commis et mes serviteurs, une jeune dame, montée sur une mule, et accompagnée de trois jeunes esclaves d'une grande beauté, s'arrêta devant ma porte, descendit légèrement à terre, entra dans mon magasin, et s'assit. « N'êtes-vous point, me dit-elle, le seigneur Aly, fils de Mohammed le joaillier ? » « Prêt à vous obéir, Madame, lui répondis-je. Qu'y a-t-il pour votre service ? »

« Auriez-vous, reprit-elle, un collier de diamans qui pût me convenir ? » « Madame, lui dis-je, je vais vous faire apporter tous ceux que j'ai chez moi. Si quelqu'un d'eux vous convient, votre esclave s'estimera trop heureux ; si au contraire il n'en est aucun qui soit de votre goût, ce sera pour votre esclave un malheur bien sensible. »

» J'avois dans mon magasin cent colliers de diamans. Je les fis apporter les uns après les autres, et je les étalai devant elle. Lorsqu'elle les eut tous bien considérés, elle me dit qu'elle

n'en trouvoit aucun à son goût, et qu'elle en desiroit un plus riche et plus beau que ceux qu'elle venoit de voir.

» Je possédois encore heureusement un petit collier que mon père avoit acheté cent mille pièces d'or, et qui surpassoit en éclat tout ce que les plus puissans monarques avoient de plus précieux. « Je suis désolé, Madame, lui dis-je, qu'aucun des objets que je vous ai montrés ne puisse vous convenir : il ne me reste plus qu'un petit collier de perles fines et de diamians, mais si beau et d'un travail si achevé, que je ne crois pas qu'aucun grand de la terre en possède un pareil. » « Voyons-le, me dit-elle avec empressement. »

» La jeune dame n'eut pas plutôt vu le petit collier que j'avois été chercher, qu'elle s'écria : « Voilà justement le collier que j'ai toujours désiré. De quel prix est-il ? » « Mon père, lui dis-je, l'a payé cent mille pièces d'or. » « Eh bien, je vous en offre cinq mille de plus : êtes-vous content, me dit-elle ? » « Madame, m'écriai-je, le collier et son maitre sont entièrement à votre disposition. » « Vous êtes trop galant, Seigneur, dit-elle en se levant : si vous voulez me faire l'honneur de m'accompagner jusque chez moi, je vous ferai compter le prix de votre collier, et peut-être ne vous repentirez-vous pas de votre complaisance. »

» Je me levai aussitôt, transporté de joie ; et ayant ordonné à mes esclaves de fermer mon magasin, je présentai la main à la jeune dame, pour l'aider à remonter sur sa mule, et je l'accompagnai jusqu'à la porte d'une maison de grande apparence, où elle descendit, en me priant d'attendre un moment, jusqu'à ce qu'elle eût fait avertir son banquier. À peine étoit-elle entrée dans la maison, qu'une jeune esclave

vint m'inviter à entrer sous le vestibule, en me disant qu'il ne convenoit pas qu'une personne comme moi restât à attendre à la porte. Un moment après une autre esclave vint me dire que sa maîtresse me prioit de passer dans le salon pour recevoir mon argent. J'entrai dans la maison, précédé de l'esclave qui me conduisit dans le salon, et me fit asseoir.

» Au milieu du salon étoit un trône d'or, surmonté d'un dais, et entouré de rideaux de soie. J'étois à peine assis, que les rideaux s'ouvrirent, et me laissèrent voir la jeune dame, qui parut, à mes yeux éblouis, comme un astre rayonnant de lumière. Sa beauté étoit encore relevée par l'éclat d'une parure magnifique, et sur-tout par la richesse du collier que je lui avois vendu. La vue de tant d'attraits fît sur moi une impression si vive, que je parus un moment interdit et immobile.

» Aussitôt que la jeune dame m'aperçut, elle se leva de dessus son trône, et s'avança vers moi d'un air riant. « Seigneur Aly, me dit-elle, votre douceur et votre honnêteté me plaisent infiniment. » « Madame, lui répondis-je, enhardi par un accueil aussi gracieux, c'est à vous seule qu'il appartient de plaire ; car vous réunissez tout ce qui peut captiver les cœurs, et il est impossible de vous voir sans éprouver l'effet de vos charmes. »

» La jeune dame parut plus sensible à mon compliment que je n'aurois osé l'espérer. Je crus reconnoître qu'elle ne m'avoit pas vu d'un œil indifférent, et elle m'en donna bientôt elle-même l'assurance. « Il est inutile, me dit-elle, de vous cacher plus long-temps les sentimens que vous m'avez inspirés ; la manière dont je vous reçois vous montre assez à quel point

vous m'intéressez. »

» Ces mots furent comme un trait de feu qui pénétra jusqu'au fond de mon cœur. J'eus peine à contenir mes transports, et je lui peignis avec vivacité tout l'amour dont je me sentoais de plus en plus embrasé.

« Savez-vous, me dit alors la jeune dame, à qui vous adressez ce langage ? » « Madame, lui répondis-je, cette connoissance ne pourroit rien changer à mon amour. » « Apprenez, reprit-elle, que ma naissance et mes sentimens ne me permettent d'écouter d'autre amour qu'un amour honnête et légitime. Je suis la princesse Dounia, fille d'Iahia Ebn Khaled al Barmaki, et sœur du grand visir Giafar. »

» Ce discours me causa une surprise extrême ; je fis quelque pas en arrière, et tâchai de m'excuser en disant : « Pardonnez, Madame, mon indiscretion ; pardonnez un aveu que j'aurois pour jamais renfermé dans mon ame, si j'avois connu plus tôt le haut rang dans lequel vous êtes née. Les bontés que vous avez daigné me témoigner m'ont aveuglé, je l'avoue ; elles seules peuvent me servir d'excuse. »

« Ne cherchez pas à vous excuser, reprit en riant la princesse ; je ne vous aurois pas fait la première l'aveu de mes sentimens, si je n'avois dessein de vous prendre pour époux. Puisque nos deux cœurs s'entendent si bien, rien ne sauroit s'opposer à notre union. Je puis disposer de ma personne, et le cadi ne me refusera pas son ministère. » En achevant ces mots la belle Dounia commanda qu'on allât chercher le cadi et des témoins.

» Lorsque le cadi et les témoins furent arrivés, Dounia leur

dit : « Le seigneur Aly, ici présent, fils de Mohammed le joaillier, m'a demandé ma main ; je la lui ai accordée, et j'ai reçu en dot le collier que voici. » Le contrat étant dressé, le cadi se retira, et l'on servit un repas composé des mets les plus exquis et les plus délicats. Dix jeunes esclaves, toutes d'une rare beauté, vêtues de la manière la plus élégante, s'empressoient de prévenir nos moindres volontés.

» Sur la fin du repas, la princesse Dounia ordonna aux jeunes esclaves de chanter. L'une d'elles commença ainsi :

VERS.

« Mon cœur et mes vœux sont soumis à votre empire ; je ne desire autre chose au monde que de vous plaire. »

« Qu'il est doux de passer sa vie près de l'objet qu'on aime, de le voir, de l'entendre, et de pouvoir sans cesse lui dire tout ce que sa beauté nous inspire ! » [\[7\]](#)

» Les autres esclaves célébrèrent pareillement dans leurs chants notre union et mon bonheur. Lorsqu'elles eurent fini, la princesse Dounia prit elle-même un luth, et chanta ces vers :

VERS.

« J'en jure par le plaisir qu'on goûte auprès de vous, mon amour est égal à l'ardeur brûlante du midi. Ayez pitié d'une esclave aux yeux de laquelle vous effacez le reste des hommes. »

« Le reflet de la liqueur contenue dans ce verre, donne à votre visage l'éclat de la rose mêlé à la beauté du mirte. » [\[8\]](#)

» Lorsqu'elle eut achevé, elle me présenta l'instrument. Je le pris, et je répondis par ce compliment à celui qu'elle m'avait

adressé :

VERS.

« Le ciel vous a donné en partage la beauté tout entière : qui pourroit vous être comparé ?

» Vos yeux sont faits pour enchaîner tous les mortels : j'ai ressenti leur pouvoir magique.

» Vos joues rassemblent le feu et l'eau, et les roses y croissent naturellement. »^[9]

» Je vivois ainsi depuis un mois, renfermé avec la belle Dounia, uniquement occupé du bonheur de la posséder, et oubliant auprès d'elle mon magasin, mes esclaves, mes connoissances, et le soin de mes affaires. « Mon cher Aly, me dit un jour la princesse, il faut nécessairement que je sorte aujourd'hui pour aller au bain ; mais j'exige de vous la promesse de rester sur ce sofa, ou du moins de ne pas sortir de ce salon avant mon retour. Comme c'étoit un bonheur pour moi de satisfaire ses moindres désirs, je lui jurai, sans peine, de lui obéir à cet égard. Sur cette assurance elle partit, accompagnée de toutes ses esclaves.

» À peine étoit-elle au bout de la rue, que la porte du salon s'ouvrit. Une vieille femme s'avança vers moi, et me dit en s'inclinant profondément : « Seigneur Aly, la sultane Zobéïde, ma maîtresse, desire vous entretenir un moment. Elle a entendu parler de votre mérite, sur-tout de votre talent pour la musique, et elle brûle d'envie de vous entendre chanter. » « Il m'est impossible de sortir, répondis-je à la vieille, avant le retour de ma chère Dounia. » « Y pensez-vous, Seigneur, reprit la vieille,

et voulez-vous, en vous refusant aux desirs de la sultane Zobéïde, exciter sa colère, et vous exposer aux effets de son ressentiment ? Vous connoissez sa puissance, et le crédit qu'elle a sur l'esprit du calife ; votre refus peut avoir les plus dangereuses conséquences pour vous et pour votre épouse. Venez, croyez-moi, parler à la sultane ; vous serez de retour dans un moment. »

» Je me levai aussitôt, quoiqu'avec répugnance, pour suivre la vieille qui marchoit à grands pas devant moi. Elle me conduisit au palais de la sultane, et me fit entrer dans son appartement.

« C'est donc vous, dit la sultane en me voyant, qui avez su fixer le cœur de la princesse Dounia ? » « Madame, lui répondis-je, votre esclave a été assez heureux pour attirer sur lui les regards de la princesse. » « Je n'en suis pas surprise, reprit la sultane, j'ai beaucoup entendu parler de votre bonne mine et de vos talens. Votre extérieur ne dément pas l'éloge qu'on m'a fait de vous, en vous peignant sous les traits les plus aimables : je desirerois pareillement connoître vos talens pour la musique, et vous entendre chanter seulement un air. »

Je m'inclinai profondément en signe d'obéissance. On m'apporta aussitôt un luth, et je chantai ce couplet, que j'avois composé pour ma princesse :

VERS.

« Le cœur d'un amant est dévoré par son amour, et son corps est en proie à la langueur qui le consume.

» Le ciel a remis entre mes mains un astre que j'adore, lors même qu'il se couvre de nuages.

» Je suis soumis à toutes ses volontés, et je chéris dans toutes ses actions celle qui m'est chère. »^[10]

» Zobéïde trouva les vers fort à son gré, et m'adressa des complimens très-flatteurs sur la beauté et la pureté de ma voix. « Je ne veux pas vous retenir plus long-temps, me dit-elle ensuite, votre épouse peut rentrer pendant votre absence, et je serois désolée que votre complaisance pour moi vous brouillât avec elle. » Je pris donc congé de la sultane en faisant des vœux pour son bonheur ; et, précédé de la vieille, je me hâtai de regagner le palais de la princesse.

Malheureusement pour moi, mon épouse étoit déjà de retour. J'entrai, en tremblant, dans ce salon dont je ne devois pas sortir, et je la trouvai couchée sur le sofa, paroissant dormir profondément. Je m'approchai doucement, et m'assis auprès d'elle ; mais, malgré toutes les précautions que je prenois pour ne pas la réveiller, elle ouvrit les yeux, et m'ayant aperçu, elle me donna un si furieux coup de pied qu'elle me jeta par terre. « Perfide, me dit-elle, c'est donc ainsi que tu tiens tes promesses ! Tu as été chez la sultane Zobéïde, malgré le serment que tu m'avois fait de ne pas sortir ? Si je n'écoutois que mon ressentiment et ma jalousie, je ferois mettre le feu au palais de la sultane, et je l'ensevelirois sous ses débris.

» Dounia se leva ensuite d'un air furieux, et appela Sawab. Je vis aussitôt paroître un grand esclave noir, tenant une épée nue à la main. « Sawab, lui dit-elle, saisis ce traître, ce perfide, et tranche-lui la tête sur-le-champ. »

» Sawab se mit aussitôt en devoir d'exécuter cet ordre barbare. Il me saisit au collet d'une main vigoureuse, me banda

les yeux, et étoit prêt à me faire voler la tête de dessus les épaules, lorsque toutes les jeunes esclaves se précipitèrent aux pieds de leur maîtresse, et la supplièrent de ne pas me faire périr. « Madame, lui disoient-elles, il ne connoissoit pas encore votre caractère. Sa faute n'a point été préméditée ; c'est une faute involontaire dans laquelle il a été entraîné, et qui ne mérite pas la mort. » « Je veux bien, dit la princesse après s'être long-temps fait prier, ne pas verser son sang ; mais il faut qu'il soit puni, et qu'il porte des marques de ma vengeance, qui lui rappellent sans cesse son crime et sa trahison. Dépouille-le, dit-elle à l'esclave noir, et donne-lui sur-le-champ cent coups de fouet. »

» L'esclave ne s'acquitta que trop bien de l'ordre qu'il venoit de recevoir : il me déchira les flancs et les épaules de la manière la plus barbare, et me mit dans un état capable de toucher de pitié le cœur le plus cruel ; mais la princesse, insensible à mes cris, lui ordonna de me mettre à la porte, et me signifia de ne plus reparoître chez elle. Comme j'étois étendu par terre, baigné dans mon sang, et qu'il m'étoit impossible de me lever seul, deux esclaves robustes me prirent entre leurs bras, me portèrent dans la rue, où ils me laissèrent étendu, presque sans connoissance, et refermèrent la porte sur eux.

» Je repris peu à peu mes esprits ; je me levai avec beaucoup de peine, et je marchai, ou plutôt je me traînai jusqu'à ma maison. Je fis venir un chirurgien qui pansa mes plaies, et les guérit ; mais il ne put faire disparaître les traces des coups que vous avez aperçues sur mon corps.

» Lorsque je fus parfaitement rétabli, et que j'eus pris

plusieurs bains, je me rendis à mon magasin, et je vendis toutes mes marchandises. J'achetai quatre cents esclaves si bien choisis, que les plus grands princes n'en possèdent pas de plus beaux et de mieux faits. Deux cents de ces esclaves devoient m'accompagner un jour, et les autres le lendemain. Je leur distribuai les divers emplois de la cour, et je leur assignai des pensions.

» Je fis ensuite construire la gondole dans laquelle vous m'avez vu, qui me coûta douze cents pièces d'or, et j'imaginai de venir me promener tous les soirs sur le Tigre, en me faisant passer pour le calife. J'espérois que ce stratagème venant bientôt à la connoissance du grand Haroun Alraschid, exciteroit sa curiosité, et me procureroit bientôt l'occasion de lui raconter ma funeste aventure. Depuis près d'un an j'attends cette heureuse occasion ; et pendant tout cet espace de temps je n'ai appris aucune nouvelle de celle qu'il m'est impossible d'oublier, et sans laquelle je ne puis plus vivre. »

Le jeune homme, en achevant ces mots, répandit un torrent de larmes, et récita des vers qui peignoient fortement la violence de son amour.

Le calife Haroun Alraschid fut vivement touché de cette aventure, et se promit bien de faire en cette occasion un acte de justice, et de rendre au jeune homme le seul bien qui pouvoit faire son bonheur. Il lui témoigna l'intérêt que son récit lui avoit inspiré, et lui demanda la permission de se retirer, ainsi que ses compagnons. Le jeune homme ne voulut pas les laisser partir sans qu'ils eussent accepté quelques présents, qui devoient, disoit-il, leur rappeler le souvenir de ses malheurs, et de la soirée qu'ils avoient passée ensemble. Ils les acceptèrent,

prireut congé de lui, et rentrèrent secrètement au palais. Avant de se retirer dans son appartement, le calife donna ordre à Giafar de lui amener le jeune homme dès qu'il feroit jour.

Le visir se transporta le lendemain de grand matin chez Aly, et le prévint que le calife desiroit lui parler. Le jeune homme, entendant prononcer le nom du calife, fit l'éloge de ses vertus, et témoigna beaucoup de joie de paroître en sa présence. Il partit aussitôt avec Giafar, qui le fit entrer dans l'appartement où Haroun les attendoit. Le jeune homme reconnut aussitôt le calife, qu'il avoit rencontré la veille, déguisé en marchand. Il ne parut aucunement déconcerté de cette découverte, se prosterna la face contre terre, et adressa au prince un compliment très-agréable, qui finissoit par ces vers.

« Votre cour est un temple ^[11] qu'on visite sans cesse : le sol en est plus foulé que celui qui entoure le puits de Zemzem ^[12].

» Pourquoi ne pas faire publier partout : C'est ici le séjour d'Abraham ^[13], Haroun est un autre Abraham ? »

Haroun Alraschid ne put s'empêcher de sourire. Il reçut fort bien le jeune homme, le fit asseoir à ses côtés, et lui témoigna qu'il étoit très-sensible à ses malheurs. Le jeune homme rougit, et pria le calife de lui pardonner le stratagème dont il s'étoit servi pour les lui faire connoître. « Voulez-vous, lui dit alors le calife, que je vous réunisse à votre épouse ? » « Ô ciel, s'écria le jeune homme en versant des larmes de joie, et pouvant à peine contenir ses transports, je serai aujourd'hui le plus heureux des hommes, si la princesse Dounia veut bien consentir à me recevoir pour époux ; et je tâcherai, par tous les moyens possibles, d'effacer de sa mémoire le souvenir de la

faute que j'ai commise en contrevenant à ses ordres ! »

Le calife, de plus en plus convaincu de l'extrême passion que le jeune homme avoit conçue pour la princesse, se tourna vers Giafar, et lui dit : « Allez, visir, chercher votre sœur, et me l'amenez sur-le-champ. » Le visir obéit, et rentra bientôt après, accompagné de sa sœur. « Belle Dounia, lui dit le calife, reconnoissez-vous ce jeune homme ? » « Sire, répondit en souriant Dounia, comment pourrois-je le connoître ? » « Il est inutile de feindre, reprit le calife, je suis informé de tout, et je sais toutes les circonstances de cette aventure, depuis la première jusqu'à la dernière. » « Ce qui s'est passé, repartit Dounia en rougissant, étoit écrit dans le livre des destinées. J'en demande pardon à Dieu et à votre Majesté. » « Puisque vous convenez de vos torts, dit le calife en souriant, le cadi va prononcer votre sentence, et vous condamner à la peine que vous avez méritée. »

Le cadi et les témoins étant arrivés, Aly reçut des mains du calife la princesse Dounia, et l'épousa une seconde fois. Ils passèrent le reste de leurs jours dans une union parfaite, et le calife mit Aly au nombre de ses plus intimes confidens.

[\[14\]](#) Le sultan des Indes ne pouvoit s'empêcher d'admirer la mémoire prodigieuse de la sultane son épouse, qui ne s'épuisait point, et qui lui fournissoit toutes les nuits de nouveaux divertissemens par tant d'histoires différentes.

Mille et une nuits s'étoient écoulées dans ces innocens amusemens ; ils avoient même beaucoup aidé à diminuer les préventions fâcheuses du sultan contre la fidélité des femmes ; son esprit étoit adouci ; il étoit convaincu du mérite et de la

grande sagesse de Scheherazade ; il se souvenoit du courage avec lequel elle s'étoit exposée volontairement à devenir son épouse, sans appréhender la mort à laquelle elle savoit qu'elle étoit destinée le lendemain, comme les autres qui l'avoient précédée.

Ces considérations, et les autres belles qualités qu'il connoissoit en elle, le portèrent enfin à lui faire grâce. Je vois bien, lui dit-il, aimable Scheherazade, que vous êtes inépuisable dans vos petits contes, il y a assez longtemps que vous m'en divertissez ; vous avez apaisé ma colère ; et je renonce volontiers en votre faveur à la loi cruelle que je m'étois imposée : je vous remets entièrement dans mes bonnes grâces, et je veux que vous soyez regardée comme la libératrice de toutes les filles qui devoient être immolées à mon juste ressentiment. »

La princesse se jeta à ses pieds, les embrassa tendrement, en lui donnant toutes les marques de la reconnaissance la plus vive et la plus parfaite.

Le grand visir apprit le premier cette agréable nouvelle de la bouche même du sultan. Elle se répandit bientôt dans la ville et dans les provinces : ce qui attira au sultan et à l'aimable Scheherazade son épouse, mille louanges et mille bénédictions de tous les peuples de l'empire des Indes.

FIN DU TOME DERNIER.

1. ↑ Casroun âlayhi tahhiyatoun wa salamoun etc.
2. ↑ Lesano'lhawa fi mohgeti laka nathicoun, etc.

3. ↑ Keïf istibari wanaro'lshouci fi kebdi, etc.
4. ↑ Ocsorou hograkoum wa callou giafakoum, etc.
On pourroit lire *hagrakoum*, et alors le sens seroit : Cessez de me fuir.
5. ↑ Banat almakarimou wasla kaffika mauzilan, etc.
6. ↑ Oncle de Mahomet, dont descendoient les califes Abbasside.
7. ↑ Calbi wa amali bibabi ragiakoum, etc.
8. ↑ Ocsimou bilaïni cawamikoum al moyasi , etc.
9. ↑ Sebhhaaou rabbi giami alhhosni ataki, etc.
10. ↑ Calboa al mohhibbi ma alihhbabi matouboun , etc.
11. ↑ Il s'agit ici de la *Kaaba*, ou *maison carrée* de la Mecque, où tous les Mahométans doivent aller une fois en pèlerinage.
12. ↑ Nom d'un puits près d'ela Kaaba, dont les pèlerins doivent boire de l'eau.
13. ↑ Les Mahométans croient que la Kaaba a été construite par Abraham et Ismaël. Voyez le Coran, surate 2, verset 126.
14. ↑ Le dénouement des MILLE ET UNE NUITS qu'on a fait connoître dans la préface, à la tête de la continuation (tom. VIII), ne pouvant être placé qu'à la fin d'une traduction complète de l'ouvrage, on a cru devoir conserver et transposer ici celui qu'avoit adopté M. Galland.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](https://www.gnu.org/licenses/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

1. [↑] <http://fr.wikisource.org>

2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>
3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>
4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur